

KAUFFMANN

DE LA *REVUE DE PARIS.*

LA

RUSSIE ET L'EUROPE

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT

DEUXIÈME SÉRIE ILLUSTRÉE

PAR JANET-LANGE

ORNÉE D'UNE

CARTE DE LA MER BALTIQUE AVEC UN PLAN DE SAINT-PÉTERSBOURG ET CRONSTADT

PAR A. H. DUFOUR.

PRIX 1 FRANC 30 CENTIMES.



PARIS,

PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

43

ET CHEZ J. B. ROLLAND
MONTREAL

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES GRAVURES ET CARTE.



GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR

LA RUSSIE ET L'EUROPE

HISTOIRE

DE LA

GUERRE D'ORIENT

DEUXIÈME SÉRIE

AVEC CARTE DE LA MER BALTIQUE ET PLAN DE SAINT-PÉTERSBOURG ET DE CRONSTADT

PAR

A. H. DUFOUR.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

L'Europe a les yeux fixés sur l'Orient; l'attention publique est absorbée par les péripéties de la grande lutte qui commence, et dont l'issue est encore indéterminée. Nous avons donc cru répondre à un besoin général en faisant paraître une série de publications destinées à tenir nos lecteurs au courant des événements qui s'accomplissent.

L'éclatant succès de *les Turcs et les Russes* a été pour nous un encouragement. Nous avons donné les plus grands soins à ce nouvel ouvrage, dont la rédaction a été confiée à un écrivain que de longues et consciencieuses études ont initié à la connaissance des antécédents de la question turco-russe. On remarquera la correction, l'exécution nette et élégante de la carte de la Baltique, due au burin savant de M. A. Dufour. Les vignettes dessinées par MM. Janet-Lange, faites d'après les plus authentiques documents, reproduisent exactement les portraits, les types et les costumes.

Les publications que nous consacrons à la guerre d'Orient ne doivent pas être confondues avec d'autres qui ne sont guère que des extraits de journaux. Elles ont un véritable caractère historique et resteront, nous avons lieu de l'espérer, comme des recueils essentiels à consulter pour les hommes qui cherchent à la fois dans leurs lectures le plaisir et l'instruction.

GUSTAVE BARBA.

LA RUSSIE ET L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

Changements survenus dans l'état politique de l'Europe depuis le congrès de Vienne et le traité de Paris. — Modification des idées. — Conquêtes de quarante ans de paix. — La civilisation s'arrêtera-t-elle? — But multiple de la Russie. — Périls de la situation. — Intérêt qui s'attache à la guerre actuelle. — L'amiral Hamelin. — L'amiral Dundas. — Le maréchal Saint-Arnaud. — Lord Raglan.

I.

Encore une fois les nations du nord et de l'occident de l'Europe marchent vers l'Orient; elles s'avancent de ce côté par deux routes, non point unies dans une pensée commune, mais divisées en deux camps. C'est dans les plaines qui entourent le Pont-Euxin, sur les bords des fleuves qui se déversent dans cette mer, sur les montagnes qui les premières saluent le soleil, que les nations venues du Nord et de l'Occident, comme des chevaliers accourus de loin à un rendez-vous de bataille, vont engager une lutte terrible. Pour l'une d'elle il s'agit de la conquête d'un monde; pour les autres, de leur propre salut.

Spectacle plein d'intérêt que celui d'un empire lentement démembré, enveloppé, cerné, enserré presque de toutes parts par un ennemi infatigable, résistant avec courage, rappelant sa vieille énergie, retrouvant dans les souvenirs du passé la force de se défendre, ralliant tous ses peuples dans un suprême effort, et voyant tout à coup, par le seul point qu'il a gardé libre, deux nations venir à son aide à travers les mers, en même temps qu'elles attaquent son ennemi sur les frontières opposées de son empire.

Ces deux nations n'ont pas voulu que l'ennemi commun pût choisir seul son champ de bataille, son aire dès longtemps préparée, les routes qu'il a déjà parcourues, qu'il pût combiner tous ses moyens d'attaque contre des places qu'il a déjà investies, contre des citadelles dont il connaît les points les plus faibles, dont il sait les moyens de défense, les ressources. La guerre était circonscrite au terrain de leur allié, par une habile diversion elles la portent sur le terrain de l'ennemi; elles s'avancent vers sa capitale qui, depuis un siècle et demi qu'elle existe, n'a jamais vu leurs vaisseaux de guerre, elles essayent de frapper leur adversaire au cœur, et une lutte gigantesque éclate à la fois dans les glaces du Nord et sur les chauds rivages de l'Asie, dans deux mers éloignées l'une de l'autre, aux portes de deux capitales que six cents lieues séparent.

Moment solennel et terrible où se joue la destinée des peuples!

Depuis le jour où le congrès de Vienne et le traité de Paris démembrèrent la France dont la grandeur et la puissance effrayaient les nations rivales, de son manteau déchiré taillèrent dix manteaux de roi, et réglèrent l'état politique de l'Europe, quelques changements sont survenus. Au nord, la Hollande s'est vu amoindrir par la perte de la Belgique érigée en royaume; au sud, la Turquie s'est vu arracher ses provinces par la constitution d'un Etat grec, ombre affublée d'un beau nom qu'elle n'a pas la force de porter, résultat d'un élan généreux de deux puissances prises dans une intrigue russe; elle a perdu encore sur les Etats moldo-valaques une souveraineté primée hier par un protectorat, aujourd'hui détruite en fait par l'invasion.

A l'est, le royaume nominal de Pologne s'est fondu dans la grande unité moscovite; sans acquérir plus de force, le czar a fait disparaître la vice-royauté, dernière consolation laissée à une portion d'un peuple détruit, partagé; l'ombre de nationalité qui planait encore sur le tombeau des Jagellons et ralliait ses fils s'est abîmée dans le sang.

Enfin, la petite république de Cracovie a été incorporée à l'Autriche, après avoir été occupée par trois puissances, sous prétexte qu'un Etat de cent vingt mille âmes, qui avait une armée de trois cent cinquante hommes, était un danger pour trois grandes nations, et en réalité pour renverser tout ce qui restait debout de l'ancienne Pologne. La porte de Saint-Florian, la seule qui restât de sa vieille enceinte, est aujourd'hui gardée par des soldats autrichiens, et le tertre élevé à la mémoire de Kociusko n'est plus qu'un monument séditieux en ce qu'il rappelle une illustration et des souvenirs de luttes glorieuses à un peuple vaincu.

A part ces modifications, malgré le froissement des nationalités et le bris des intérêts subordonnés à une froide politique, malgré les douleurs imposées aux peuples forcés de changer de nom et de lois, perdant leurs vieux souvenirs, distribués entre les vainqueurs comme des troupeaux entre des héritiers, dont les âmes, comptées comme des têtes de bétail, ont été partagées pour établir un prétendu équilibre, l'Europe se retrouve après quarante ans, sous le rapport du territoire assigné à chaque peuple, telle que l'a faite la Sainte-Alliance.

Longtemps après avoir défriché un bois, le laboureur trouve au fond du sillon des racines qui arrêtent sa charrue; longtemps après avoir succombé sous la force, un peuple garde vives et profondes la mémoire du passé, l'espérance dans l'avenir. Durant ces quarante ans, des nationalités détruites, étouffées, ont fait des efforts pour revivre, pour se constituer de nouveau; mouvements généreux de peuples opprimés, qui ont produit de longues commotions et qui n'ont pas toujours été couronnés de succès. Chez les peuples qui n'avaient pas le joug de l'étranger à briser, les deux principes qui gouvernent les sociétés se sont livré de rudes batailles; ainsi, au nom de la nationalité, au nom de la liberté, au nom du despotisme, la Turquie, l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, le Portugal, la Russie, ont été ensanglantés par des révolutions ou des tentatives de révolution.

La France a chassé deux monarchies, elle a fait ou subi des changements notables dans ses lois politiques, et malgré ces modifications, rien n'a été changé dans ses relations extérieures et le traité de Paris règle encore ses rapports avec les autres nations.

II.

La paix a fait éclore des idées nouvelles, a donné naissance à des intérêts nouveaux, a renoué des liens trop de fois brisés, les a étendus, les a resserrés; à l'exception de la Russie, ce n'est pas vers les conquêtes de territoire en Europe que les peuples ont tourné leurs efforts.

Soulagés du fardeau de la guerre qui absorbait leurs forces, leurs trésors, leurs idées, leur vitalité, les peuples ont vu un autre but à atteindre que la destruction, d'autres œuvres à tenter, d'autres progrès à accomplir que la perfection des moyens d'attaque, de défense et de ruine. Ils se sont demandé si leur mission était de s'égorger, et ils ont compris que ce qui était criminel de particulier à particulier ne l'était pas moins de nation à nation.

Chacun consentit à oublier quelque peu ses victoires et ses défaites, source éternelle de jalousie, de rancune et de haine; l'Europe respira, et toutes les imaginations, toutes les aptitudes se portèrent vers les arts de la paix et de la civilisation.

Les ingénieurs qui, sous le feu de l'ennemi, au péril de leur vie, auraient jeté sur la rivière des ponts légers, mobiles, dangereux, destinés à donner passage à cet ouragan qu'on appelle une armée, et à disparaître sans laisser d'autres traces que quelques cadavres dans l'abîme, des taches de sang sur les rives, les ingénieurs appliquèrent leur savoir à inventer des ponts plus solides et surtout plus utiles, faits pour établir des relations suivies, permanentes, entre les hommes d'une même contrée coupée en deux par un cours d'eau, qui les faisait étranger les uns aux autres.

Tel qui aurait rêvé le perfectionnement d'un pont de bateaux à jeter sur le Rhin, sur le Danube ou l'Oder, imagina au cœur de la France un pont suspendu, reposant sur les deux bords, franchissant d'une seule travée une rivière ou un profond ravin; tel autre le pont américain horizontal, soutenu par ses enchevêtrements; celui-ci substitua des arcs de fonte à la pierre et au bois, celui-là des tubes; alors, les idées de paix progressant, des rives que jusque-là on avait eu soin de défendre l'une contre l'autre devinrent amies; l'herbe envahit des fortifications sans objet, les canons qui les garnissaient allèrent s'endormir dans les arsenaux. Ainsi que les hommes, les blés, les vins, les divers produits du sol circulèrent d'un point à un autre avec plus de facilité; l'abondance d'une contrée vint compenser la disette d'une autre; la richesse s'augmenta, les jouissances s'accrurent.

Au lieu de courir péniblement sur les champs de bataille, à l'assaut des villes, rêvant la conquête des femmes et des filles des vaincus, bravant la mort pour obtenir un grade ou un signe distinctif, les hommes appliquèrent leur intelligence aux études de la mécanique, de la physique, de la chimie; on demanda à la nature ses secrets, on les lui arracha en la fouillant, en la domptant. La vapeur venait de naître, ou plutôt, éternellement existante, sa force, sa puissance avaient été reconnues, puis appliquées, au dernier siècle, elle était venue s'offrir à celui-ci comme moyen de navigation, le génie de la guerre n'avait pas eu le temps de l'étudier et l'avait repoussée; elle reparaissait, elle remplaçait la force humaine dans les fabriques, elle permettait de créer à bon marché des produits jusque-là réservés à un petit nombre, elle décuplait, centuplait la fabrication; elle parcourait les fleuves, elle sillonnait les mers malgré les vents et les tempêtes, et pour étaler sa puissance, remorquait les vaisseaux que l'orage empêchait de marcher; elle se montrait sur des côtes éloignées, dans des parties inconnues du monde et, au lieu d'y porter la guerre et la dévastation, elle y jetait les produits des manufactures, des arts de la paix, et les échangeait contre ceux du pays.

La terre, le ciel étaient simultanément étudiés; des mines s'ou-

vraient, mines de fer, mines d'or, mines de houille, cet aliment de l'industrie, que la nature forme dans les entrailles du sol, comme elle nous donne les forêts à la surface. La science de la chimie distillait le charbon, et des rayons resplendissants illuminaient les rues des cités. La charrue s'améliorait et en donnant moins de fatigue au laboureur augmentait le produit de sa récolte; tous les instruments de l'agriculture devenaient plus faciles à manœuvrer. La rivière pouvait geler sous l'action du froid, ou se tarir sous l'action du soleil, la vapeur faisait mouvoir les meules qui broyaient le blé.

Les lois de l'électricité lentement devinées créaient de nouvelles industries, de nouveaux arts, et au milieu des nuits sombres, projetaient tout à coup un soleil qui prolongeait le jour pour les ouvriers dont les travaux ne pouvaient pas être interrompus.

La filature du coton devait à une mécanique les progrès les plus merveilleux, et le tissage avait suivi le progrès. La production de la soie s'était étendue, sa fabrication s'était propagée par toute l'Europe.

Tel qui aurait fondu des canons forgeait des rails, construisait des steamers, des locomotives, les chemins de fer sillonnant les campagnes ne s'arrêtaient plus au frontières, et couraient d'une capitale à l'autre porter des voyageurs amis, le salut de la paix, les ballots de la manufacture, confondant, reliant ainsi tous les intérêts, de plusieurs nations n'en faisant qu'une. Et dans ce progrès constant le sort des hommes s'améliorait.

L'empire de la Chine jusqu'ici fermé au monde s'ouvre au commerce et commence à dérouler à nos regards les immenses trésors de son industrie. La civilisation pénètre chez des tribus sauvages. Dans les parlements de l'Europe les discussioms les plus vives, les plus dignes d'intérêt sont celles qui ont pour objet les réformes intérieures, les traités de commerce, les lois de douanes; des ministres tombent où s'élèvent parce qu'ils accueillent ou repoussent la liberté des échanges. C'est pour des lois sur les céréales que les chambres anglaises se passionnent; ce sont des conventions postales, de propriété littéraire, d'abaissement de tarifs que les chancelleries étudient et préparent. Une confédération de producteurs et de consommateurs, le Zollwerein, s'établit à côté de la Confédération germanique et rallie ce qu'elle divise. Une délimitation de frontières reste à faire entre deux Etats, on ne tranche pas la difficulté par l'épée, des envoyés pacifiques la résolvent.

Le monde européen a pris une autre physionomie, une autre allure, il a d'autres tendances, il est emporté par des aspirations nouvelles; l'amour de la paix est entré dans les cœurs parce que ses bienfaits ont frappé tous les esprits; on comprend bien que la paix seule étendra la civilisation, que la guerre porte une torche et non un flambeau.

L'esprit humain a besoin d'animation, il veut être ému, remué, il appelle ce qui est grand, ce qui est beau, il se passionne pour ce qui est hardi; beauté, grandeur, hardiesse ne manqueront pas; toutes les écoles, en peinture, en poésie, en statuaire, en littérature, étalent au soleil des œuvres qui changent les règles de l'art, font monter vers le ciel de magnifiques chants inentendus jusque-là, agitent les spectateurs transportés d'enthousiasme ou terrifiés de surprise et tout rêveurs devant ces choses inconnues.

C'est l'idée qui occupe le monde, qui sonde, fouille, discute, propose, ouvre des horizons nouveaux; la matière a repris sa place de servante de l'intelligence, cette véritable maîtresse du monde.

III.

En voyant les merveilleuses conquêtes de la paix, plus douces, moins coûteuses, plus durables que les conquêtes guerrières faites par la force, reprises par elle, on sent s'établir la fraternité des nations; des voix s'écrient joyeusement : « C'en est fait de l'empire du » glaive, il est passé pour ne plus revenir; les mains des hommes se » sont pressées, bientôt il n'y aura plus de frontières; à quoi serviraient-elles entre des peuples jouissant de la liberté, dotés d'institutions appropriées à leur caractère, à leur tempérament, et identiques au fond? Différents par le langage, par les mœurs, par » l'influence extérieure du climat, les peuples sont désormais unis » par la fraternité du cœur, l'identité du but, la similitude des intérêts, la guerre est maintenant impossible, rien n'arrêtera plus les » progrès de la civilisation! »

Erreur! Les espérances d'union sont brisées, les intérêts se divivisent, la guerre surgit de nouveau avec son affreux cortége de meurtres, de pillages, d'incendies, de douleurs et de larmes; le travail est suspendu, la misère s'étend; les navires marchands qui transportaient les produits de peuple à peuple pourrissent dans les ports, les voiles repliées, ou ne transportent plus que le matériel de la destruction; les joyeux matelots du commerce se sont transformés en marins, qui vont combattre et mourir; les pionniers de la science explorant les contrées éloignées pour y porter l'abondance, la richesse, les produits des arts, sont devenus les pionniers de la barbarie; la civilisation s'arrête aujourd'hui pour reculer demain peut-être. L'humanité va reprendre en arrière sa marche constante, opérer sa révolution dans un cercle fatal que l'on croyait enfin brisé.

Ainsi, au point de vue de la science, de l'industrie, de la civilisation, quand la paix est devenue l'état normal de toute l'Europe, si la guerre de résistance à l'invasion est une nécessité, une loi de salut public, la guerre d'agression est un crime.

Et maintenant la vapeur qui dévorait l'espace emportant et semant sur toutes les routes des germes de bien-être ne portera-t-elle plus que la dévastation et la mort? Le fil électrique faisant converser les hommes d'un continent à l'autre dormira-t-il brisé au fond de la mer? Le soleil créé par la science pour éclairer des travaux utiles durant les nuits obscures ne projettera-t-il sa lumière que sur les champs de bataille, ne brillera-t-il et ne prolongera-t-il le jour que pour permettre de prolonger le combat? L'esprit humain abandonnant la route suivie depuis quarante ans et marquée déjà par tant de découvertes heureuses s'élancera-t-il de nouveau à la recherche de ce qui détruit le plus sûrement et avec le plus de rapidité? De l'étude des moyens propres à donner plus de bonheur à l'humanité, à augmenter le bien-être, passera-t-il à l'étude des moyens qui font rayonner un moment au front de quelques hommes ces éclairs qu'on appelle la gloire, la gloire achetée de tant de sang et qui ne laisse rien après elle?

Le rôle civilisateur de l'Europe est-il terminé, allons-nous retomber dans la nuit de la barbarie qui a pesé sur nos pères, et devrons-nous y dormir jusqu'à ce qu'un monde nouveau qui s'élève sur l'autre rive de l'océan Atlantique nous rapporte cette civilisation éteinte chez nous?

IV.

Telles sont les questions que soulève aujourd'hui la guerre intentée par la Russie, car la possession de Constantinople n'est pas l'unique but que se propose le czar. Immense conquête déjà, Constantinople ne serait qu'un moyen d'accroître ses chances de succès en marchant à des conquêtes nouvelles; ce serait un hivernage, un camp bien approvisionné où les troupes moscovites se reposeraient, se ravitailleraient, répareraient les pertes éprouvées dans les combats, réorganiseraient leurs forces pour reprendre leur marche. La conquête de l'Europe occidentale et de l'Inde, voilà le double but de la Russie. Le czar descendu de Saint-Pétersbourg, maître de trois routes de l'Inde par l'Egypte, la Perse et ses possessions d'Asie, ne guiderait pas lui-même une expédition vers ce grand empire, rêve de Sésostris, de Darius, d'Alexandre, de Séleucus, d'Antiochus, de Thamas-Kouli-Kan, de tous les grands capitaines de l'Orient; il déléguerait cette mission à ses fils, à qui il donnerait des armées recrutées dans ses nouvelles provinces, autant pour faire oublier aux soldats l'asservissement de leur pays que pour les éloigner d'une patrie qu'ils pourraient tenter de relever, et les attacher à celui dont ils partageraient la gloire.

Quatre routes conduisent de l'Europe dans ce vaste empire indien objet de si nombreuses tentatives, qui a créé une rivalité longtemps sourde, patente aujourd'hui, entre l'Angleterre et la Russie, et que nous verrons prendre bientôt des proportions gigantesques.

La route par l'Egypte, Suez et le golfe Arabique;

La route par l'Euphrate, le Tigre et le golfe Persique;

La route de terre, ouverte aux conquérants venant d'Europe et à ceux venant d'Asie;

Enfin la route de l'océan Atlantique par le cap de Bonne-Espérance.

La première de ces quatre routes, celle qui attire principalement l'Europe occidentale, dont la possession excite la convoitise des puissances industrielles et commerçantes, part du fond du bassin de la Méditerranée, traverse l'Egypte pour gagner Suez et le golfe Arabique. Elle peut s'ouvrir, selon les besoins et les convenances des nations qui l'empruntent, sur plusieurs points du littoral de la mer intérieure : à Alexandrie, à Beyrouth, à Rosette, à Damiette, à Tineh.

Par Alexandrie, ainsi que par Beyrouth, elle traverse nécessairement les deux grands bras occidental et oriental du Nil par une ligne oblique tracée à travers le delta que forment ces deux bras, de leur point de séparation à la mer. Par Rosette, située entre les deux embouchures du fleuve, la route remonte ce delta et ne franchit qu'une fois le Nil. Par Damiette, elle longe seulement un bras du Nil sans le traverser. Par Tineh elle est de beaucoup plus courte que par les autres points, mais si elle peut être favorable à des opérations militaires, pour atteindre plus promptement un but déterminé, elle a l'immense désavantage de traverser des contrées désertes, où le commerce n'aurait ni à semer ni à recueillir, et où des troupes seraient dans l'obligation de tout porter avec elles.

C'est de la route d'Alexandrie à Suez que les Anglais ont obtenu la concession de la Turquie et du pacha d'Egypte. Ils y ont établi un chemin de fer qui va aujourd'hui d'Alexandrie au Caire, en attendant qu'il se prolonge jusqu'à la mer Rouge. De ce point de départ la route est de beaucoup plus longue que par les autres désignés plus haut, mais elle a l'immense avantage de partir d'un port important, vaste entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; de traverser des contrées extrêmement peuplées. L'inauguration de ce chemin a eu lieu en avril 1854 avec une grande solennité, et on le comprend, **car cette fête était celle de la civilisation, celle du com-**

merce; le canal de Suez, que depuis des siècles les sables ont malheureusement comblé, était remplacé par des rails, la vapeur sillonnait cette Egypte pleine de grands souvenirs, et l'Angleterre faisait pacifiquement une de ses plus brillantes conquêtes. A de pareils triomphes la joie a le droit d'éclater.

A Suez on entre dans le golfe Arabique, qui débouche dans la mer des Indes par le détroit de Bab-el-Mandel, sur les côtes de l'Abyssinie. Le golfe Arabique a environ cinq cents lieues de longueur; de l'entrée du détroit à la côte de Malabar il y en a environ huit cents de vingt-cinq au degré.

Depuis qu'elle est établie dans l'Inde, l'Angleterre a convoité l'Egypte, qui est en effet la route la plus courte, la plus heureusement située entre l'Europe et cette partie de l'Asie. L'Egypte se développe d'un côté sur la Méditerranée et touche de l'autre au grand Océan par le golfe Arabique; elle a été dans les temps anciens la route de tout le commerce asiatique, qui y revient aujourd'hui après avoir été un moment détourné par la découverte du cap de Bonne-Espérance et par la navigation qui s'y établit. Comme la Russie marche constamment du nord au sud, de même l'Angleterre ne s'arrête jamais dans son travail de rapprochement entre l'Inde et la Grande-Bretagne; mais, plus heureuse sous ce rapport que la Russie, elle fait des conquêtes par les deux points opposés.

Le premier traité qui autorise les Anglais à faire circuler en Egypte toutes sortes de marchandises moyennant un droit modéré fut passé en 1775 entre lord Hastings, alors gouverneur du Bengale, et le bey d'Egyte. Elle avait déjà établi un service de navires qui allaient des côtes indiennes à Suez. L'Angleterre et la France étaient en lutte dans l'Inde, la France succomba, sa puissance fut détruite, ses colonies disparurent et augmentèrent les possessions anglaises. Lorsque le gouvernement de la république se résolut à frapper l'Angleterre dans son commerce, dans les sources de ses richesses et par conséquent de sa puissance, et qu'il envoya le général Bonaparte s'emparer de l'Egypte, l'Angleterre comprit bien le danger qui la menaçait. Sa route était interceptée, et des bords de la mer Rouge pouvait partir une armée qui aborderait au fond du golfe du Bengale; car la France se reliait à l'Egypte, et par la possession de l'île de Malte, emportée en passant par l'expédition d'Orient, dominait dans la Méditerranée. La guerre avec l'Angleterre suivit de près.

Abandonnée par les Français, l'Egypte fut attaquée par les Anglais, qui s'emparèrent d'Alexandrie en 1807; ils l'évacuèrent cependant bientôt après, par suite d'un changement de ministère et d'un revirement de système politique. Depuis la paix générale en Europe, l'Angleterre, toujours en lutte dans l'Inde, toujours étendant son territoire, n'a pas attaqué l'Egypte à main armée par la Méditerranée; c'est par les traités de commerce qu'elle a conquis dans ce pays une prépondérance très-grande en même temps qu'elle s'en rapprochait par des conquêtes successives sur les bords inférieurs de la mer Rouge.

Elle obtint d'abord d'établir une poste anglaise à travers l'Egypte, de Suez à Alexandrie; en même temps elle créait un service de bateaux à vapeur de Bombay à Suez. Longtemps ces vapeurs relâchaient à Moka, petit port où elle avait ses entrepôts de charbon. Sous prétexte que ce port était incommode et peu sûr, les Anglais, qui avaient jeté leurs vues sur Aden, demandèrent au vice-roi d'Egypte une lettre de recommandation pour le cheik de cette place, afin d'obtenir de celui-ci la permission d'établir un entrepôt de charbon dans ce port. Méhémet-Ali donna la lettre, et quelque temps après le consul général anglais vint remercier le vice-roi d'avoir par son intervention procuré à l'Angleterre la cession du port d'Aden. Méhémet-Ali comprit l'abus que l'on avait fait de sa lettre, et essaya de parer le coup en promettant qu'il enverrait des troupes pour occuper la ville et protéger les magasins anglais. C'était trop tard, le consul répondit que l'Angleterre ne voudrait pas imposer de pareilles charges au trésor égyptien, et qu'elle protégerait elle-même son entrepôt. Il fallait ou rompre avec l'Angleterre ou céder; Méhémet-Ali, qui avait en vue la souveraineté héréditaire en Egypte, ne devait pas se brouiller avec les Anglais, dont il aurait peut-être besoin. Il céda.

La conquête pacifique d'Aden avait été faite d'une façon assez singulière. Un navire marchand, venant de Madras sous pavillon anglais, toucha sur un rocher dans la baie d'Aden et se perdit. Les Arabes, habitants de la province d'Yémen, pillèrent les marchandises et maltraitèrent l'équipage; tel fut du moins le grief mis en avant. Le délit fut nié, on répondit que les Arabes avaient seulement recueilli quelques épaves, et avaient laissé les Anglais s'établir tranquillement sur le rivage. Quoi qu'il en soit, un vaisseau de guerre anglais vint demander satisfaction, exigeant du cheik arabe douze mille piastres; mais comme celui-ci ne pouvait payer, le capitaine du vaisseau lui offrit quittance de la somme et une gratification de mille piastres s'il voulait faire cession de la ville et du port à l'Angleterre. L'Arabe accepta.

Quelque temps après des troupes anglaises arrivèrent pour prendre possession; mais les enfants du cheik, qui ne voulaient pas être dépossédés, dénièrent à leur père le droit de céder la ville et le port; le sort des armes décida entre les Anglais et les Arabes; quinze cents homme partis de Bombay vinrent assiéger Aden, et après des combats assez meurtriers parvinrent à s'en emparer.

Aden est située à l'extrémité du golfe Arabique, dans le détroit de Bab-el-Mandeb, qui ferme cette mer longue et étroite. C'est donc une position non-seulement commerciale, mais encore une position stratégique d'une haute importance.

Lorsque l'Angleterre se déclara contre le vice-roi d'Egypte en 1840, elle combattait la France, qui soutenait Méhémet-Ali, et elle avait déjà la certitude d'obtenir du sultan, réintégré dans son droit effectif de souverain, la cession de son chemin de fer d'Alexandrie à Suez. Depuis, elle a obtenu l'autorisation de former des entrepôts de charbon sur la côte abyssinienne opposée à Aden, en sorte qu'elle est à peu près maîtresse du détroit de Bab-el-Mandeb. Des bateaux à vapeur portant la malle des Indes arrivent de Calcutta à Suez; des voitures la transportent de ce point au Caire; le chemin de fer, du Caire à Alexandrie; là l'attend un steamer qui l'amène à Marseille, d'où elle part pour traverser la France.

L'ouverture du rail-way d'Alexandrie à Suez facilitera le commerce de toutes les nations occidentales de l'Europe avec la péninsule indienne et une partie de l'Asie; mais dès aujourd'hui l'Angleterre a en Egypte une armée qui pour être pacifique, industrielle, commerçante, n'en est pas moins puissante. Dès ce moment l'Egypte est à l'Angleterre, et cette possession consolide son pouvoir dans l'Indoustan menacé par la Russie.

La seconde route est celle de l'Euphrate, du Tigre et du golfe Persique, qui débouche aussi dans l'océan Indien en traversant le golfe d'Oman. L'Euphrate et le Tigre, dont les noms rappellent tant de beaux souvenirs, qui ont vu sur leurs bords tant de magnifiques cités dont on fouille en ce moment les décombres et dont l'emplacement même était naguère inconnu, comme si le destin se jouait de la vanité humaine, l'Euphrate et le Tigre descendent, le premier d'Erzeroum, le second de Diarbékir, entre les trois mers Méditerranée, Noire et Caspienne, qu'ils semblent destinés à mettre en communication avec les Indes; ils marchent en longeant la Turquie d'Asie et viennent se réunir un peu au-dessus de Bassora, d'où ils se dirigent vers le golfe Persique, où ils se jettent par plusieurs embouchures. Ces deux fleuves sont assez rapprochés d'Erivan et de trois autres provinces que la Russie a encore enlevées à la Perse. Déjà Pierre I[er], dans sa campagne de 1722, saisissant avec habileté l'occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de la Perse, s'était fait céder les villes de Bachu, de Derbent, et les provinces de Guilan, Mazanderan et Asterabad, qui forment la plus belle partie de l'ancienne Médie. Il se rapprochait de cette route. L'Euphrate, qui fait depuis Erzeroum jusqu'à son embouchure un trajet d'environ trois cents lieues, se trouve à Erz-Inghiam à environ cent cinquante kilomètres du golfe de Trébizonde, et il ne serait pas impossible d'établir une communication entre ce fleuve et la mer Noire en mettant à profit les nombreux cours d'eau qui sillonnent le pays pour établir un canal qui aurait son point de partage dans la dernière chaîne du mont Taurus; l'un de ces cours d'eau, assez considérable, descend de cette chaîne et va, presqu'en droite ligne, se jeter dans la mer, près de Trébizonde.

Cette route est située, dans la partie qui se fait par terre, dans la Turquie d'Asie, mais elle est très-rapprochée des provinces persanes qui appartiennent à la Russie; en descendant vers le sud elle passe entre la Perse et l'Arabie, qui reconnaît la suzeraineté du vice-roi d'Egypte. Le golfe Persique, qui continue la route vers l'Inde, s'étend entre la Perse et l'Arabie. Tout en prenant possession de la première route, l'Angleterre n'a pas négligé la seconde; car la Russie est encore sur ce point l'ennemi qui la menace, et il fallait s'emparer des positions avant elle.

Dans quelques années l'Angleterre demandera la concession d'une nouvelle route ferrée qui partira d'Acre, passera par Damas, traversera la Syrie, et ira aboutir d'abord à Bagdad. Si l'Euphrate, dans lequel ses bateaux à vapeur sont entrés, qu'ils ont remonté, exploré, depuis quinze à dix-huit ans, offre à la navigation des eaux assez profondes, le rail-way s'arrêtera là. Si la navigation ne peut être établie sur des proportions assez vastes, son chemin de fer descendra jusqu'à Bassora, où elle trouvera un large bassin formé par l'Euphrate, le Tigre et plusieurs autres cours d'eau réunis. En attendant ce moment, qui n'est pas éloigné, l'Angleterre s'assure des positions dans le golfe Persique et dans le golfe d'Oman.

Dans le milieu du siècle dernier, un Hollandais qui dirigeait à Bassora le comptoir de sa nation fut chassé de cette ville par le pacha à l'instigation des Anglais. Le directeur de ce comptoir, qui était un homme habile et déterminé tout à la fois, se retira sur l'île de Khareck, qui, dans le golfe Persique, domine les embouchures de l'Euphrate; il s'y fortifia avec des Hollandais partis avec lui. De là, il arrêtait tous les bâtiments arabes et indiens qui remontaient vers Bassora ou en descendaient. Le pacha comprit sa faute, fit la paix, et dédommagea le directeur du comptoir, M. de Knyphausen; mais celui-ci craignant de nouvelles avanies ne voulut pas quitter l'établissement de Khareck. Il n'arrêta plus les navires, car ils s'y rendaient tout naturellement, et bientôt cette petite île de six lieues de tour attira la plus grande partie du commerce de Bassora. Le succes-

seur de M. Knyphausen n'avait pas son habileté, il laissa dépérir l'établissement et en fut un jour chassé par les Arabes.

Cette île fut cédée en 1807 à la France, qui ne la conserva pas longtemps; elle appartient aujourd'hui à l'Angleterre, qui l'a fortifiée. Après s'être établie à l'extrémité supérieure du golfe Persique elle a songé au point opposé; elle s'est fait céder par l'iman de Maskate, sur la côte arabique, plusieurs territoires, et elle est aujourd'hui à peu près maîtresse du détroit d'Ormouz par lequel le golfe Persique communique à la mer des Indes. La Russie la rencontrera donc sur cette route comme sur l'autre.

La tête de la troisième route de l'Inde se trouve par compensation sur le territoire russe, et le cabinet de Pétersbourg, s'il n'avait pas des vues de conquêtes commerciales en même temps que des vues de conquêtes militaires, pourrait se contenter de celle-ci destinée à donner passage à ses armées si l'intervention de la France et de l'Angleterre ne l'arrête pas dans sa marche vers le sud. En effet, laissant à l'ouest la mer Caspienne et la Perse, cette route descend des steppes des Kirghiz et du Turkestan, s'avance vers Hérat et vers Caboul, et se dirige droit sur l'Indus, ce fleuve tant de fois franchi par les conquérants. Les Russes ont fait plusieurs tentatives de ce côté, dont ils se rapprochent constamment : Catherine songea à envoyer une armée par Boukhara et Kachemyr; Nicolas I[er] a fait attaquer Hérat par les Persans, auxquels il prêtait l'appui de ses officiers supérieurs.

Les Russes trouvent encore de ce côté de vives résistances dans des populations immenses, guerrières, peu disposées à se laisser envahir; les Anglais eux-mêmes ont échoué contre elles lorsque, faisant une expédition dans un sens opposé à celui des Russes, ils traversèrent le haut Indus.

Nul peuple ne pourrait aujourd'hui prendre cette route de l'Inde, sans y rencontrer les Russes. Celle de l'Euphrate est inévitablement destinée à être occupée par eux si la guerre actuelle n'empêche pas leur envahissement; on comprend dès lors quel immense intérêt s'attache pour eux à la possession de la route de la mer Rouge par l'Egypte; elle les rend maîtres du commerce de l'Inde et bientôt du pays, ou, tout au moins, menace sérieusement la domination anglaise.

La quatrième route, celle de l'Océan, qui suit la côte occidentale d'Afrique, double le cap, remonte dans la mer des Indes, passe deux fois sous l'équateur et, pour arriver au fond du golfe du Bengale, fait quatre mille lieues, n'est pas la route qui tente la Russie. Elle est tout à la fois et trop longue et trop éloignée des possessions russes.

Ces détails étaient nécessaires pour faire bien comprendre l'importance que les Russes attachent à la possession des routes de l'Inde et l'intérêt qu'a l'Angleterre à les défendre.

Il est hors de doute que le czar possesseur de Constantinople, suzerain et bientôt maître de l'Egypte, enverrait des expéditions vers les Indes et s'emparerait ainsi de tout le commerce de l'Asie. Quant à lui, c'est vers l'Europe occidentale qu'il dirigerait ses forces. Ses flottes, depuis vingt ans construites dans les chantiers de la mer d'Azof, sans bruit, dérobées, pour ainsi dire, aux regards des Européens derrière les côtes de la Crimée, dans le port de Sébastopol, dans le détroit de Caffa, franchiraient enfin le Bosphore et les Dardanelles, ce constant obstacle objet de la convoitise perpétuelle des Russes. Il les pousserait ensuite vers les côtes de la belle et riche Méditerranée, il étreindrait l'Europe par le sud, en même temps que ses vaisseaux sortis de la Baltique l'attaqueraient par le nord, et que ses armées s'élanceraient sur ses flancs des bords de la Vistule.



UNIFORMES DE L'ARMÉE ANGLAISE. — Cavalerie.

C'est la richesse de l'industrie anglaise et belge, c'est la fertilité de la France, c'est le doux climat de l'Italie, de la Grèce et de l'Espagne qui appellent et convient le Tartare; c'est la joie, le bonheur de la conquête, c'est la vanité qu'elle donne à ceux dont l'âme est encore fermée aux grandes et fécondes effluves de la philosophie. Une autre pensée anime le czar : c'est le foyer des idées d'émancipation politique, de progrès, de liberté, qu'il faut éteindre en Angleterre, en France, en Allemagne, car le rayon intercepté, le foyer n'est pas éteint; c'est encore, mais en seconde ligne, par vanité pure, sans croyance profonde, sans foi véritable, mais comme moyen de domination sur les masses ignorantes, le culte romain qu'il importe de détruire au profit du culte grec, le pape de Rome qu'il faut remplacer par le pape de Saint-Pétersbourg.

Non moins que les considérations politiques, les intérêts commerciaux et industriels poussent la Russie vers ce double but : l'Inde et l'occident de l'Europe. Les produits d'une partie de l'Asie ont pris depuis longtemps la route des provinces russes par la mer Caspienne et la mer Noire; des caravanes contournant ces mers apportent régulièrement les marchandises de l'Orient dans les grands entrepôts de Moscou, où affluent en même temps celles de l'Europe, et où viennent puiser le Nord et le Sud faisant un échange perpétuel.

Pour favoriser ce mouvement, pour le rendre régulier, il fallait

relier les voies navigables par des cours d'eau artificiels, dispenser les marchandises des frais de transbordement; dans ce but des canaux de communication ont été creusés. C'est Pierre Ier qui le premier en traça les plans et les fit commencer avec cette activité fiévreuse qu'il apportait à toutes ses entreprises. Le Volga fut mis dans son cours supérieur en communication avec d'autres rivières, puis avec le lac d'Ilmen; de canaux en rivières on arriva peu à peu jusqu'au lac de Ladoga. Ses successeurs ont continué cette œuvre gigantesque, vraiment utile au commerce, à la civilisation, et aujourd'hui le Dniéper, le Don, le Volga et les canaux intérieurs, alimentés par des prises d'eau dans les rivières, font communiquer la mer Caspienne et le Pont-Euxin avec le golfe de Finlande, c'est-à-dire avec la Baltique et le grand Océan, à travers la plus grande partie de l'empire russe, comme le Rhône et la Saône portent de la Méditerranée à l'Allemagne les produits des deux mondes par le canal du Rhône au Rhin. Bientôt, pour abréger encore les distances, le chemin de fer de Pétersbourg à Moscou descendra vers le sud et étendra ses rails au pied du Caucase, si la Russie reste maîtresse de la partie de la Circassie qui longe la mer Noire.

Mais cela ne suffit pas à cet empire dont la population, toute grande qu'elle est, n'est pas en rapport avec l'étendue, qui renferme d'immenses steppes où ne passent que les conducteurs des troupeaux qui s'y nourrissent. Le commerce de l'Inde, si on peut le diriger par la Russie, créera des centres de population, de production, augmentera la richesse et la force de l'État. Il faut contre-balancer l'importance de la route de l'Océan, amener les marchandises à prendre le chemin de la Russie asiatique.

Pierre Ier a négocié dans ce but avec les Persans, avec les Chinois, ses traités ont suivi le cours de toutes choses, qui disparaissent tour à tour; ses successeurs l'ont imité et les produits de l'Asie ont afflué vers la Russie.

A la richesse du transit que le gouvernement russe a su créer à travers ses États il a voulu joindre la prospérité que donne l'industrie. L'exemple de l'Europe occidentale excitait l'émulation, le résultat de ses efforts était trop remarquable pour que la Russie n'enviât pas les trésors que les manufactures y font affluer. La Russie fournit à l'Occident les laines et les peaux des troupeaux de ses steppes, les blés et les chanvres de ses plaines, les fers de Sibérie, le cuivre et l'or de ses montagnes, elle a tendu à faire entrer dans son mouvement commercial les produits fabriqués. En même temps qu'elle était une nation guerrière, elle a voulu être une nation industrielle : sauf à appuyer l'extension de son industrie par ses armes.

Dans ce but des filatures ont été créées, des fabriques de draps, de toiles, de cotonnades, de soieries, se sont élevées depuis plus d'un siècle sous la protection du gouvernement; mais le marché de l'Asie et la consommation intérieure ne suffisent pas à leur imprimer l'activité, à leur donner la prospérité auxquelles toute industrie aspire. Un remarquable mémoire sur le commerce et les manufactures de Russie fut adressé il y a vingt-deux ans au czar par un de ses anciens conseillers qui remplissait alors à Varsovie une mission importante, les armées russes marchaient alors vers Constantinople, comme aujourd'hui, et ce mémoire, plein de chiffres, plein de faits, démontrait l'insuffisance du marché asiatique pour le commerce russe, et concluait nettement, carrément, sans ambages, à la prise de possession de Constantinople et des routes de l'Inde, en attendant l'occasion favorable d'en chasser les Anglais, afin d'ouvrir des débouchés à l'industrie moscovite.

La paix ouvre l'Europe aux manufactures russes comme à celles de toutes les nations, elle appelle la concurrence, la beauté et le bas prix sont les seules conditions imposées à ceux qui se présentent sur les marchés; mais les produits russes ne peuvent rivaliser avec ceux des fabriques de France, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, de Prusse, et l'avantage du bas prix disparaît devant leur infériorité. Une guerre heureuse qui mettrait les Russes en possession de Constantinople et de la Méditerranée, l'oppression des nations occidentales qui en serait l'inévitable résultat donneraient à l'industrie moscovite de riches débouchés où la loi du plus fort briserait toute concurrence sérieuse. Un temps d'arrêt serait imposé à l'art industrie jusqu'au moment où la Russie aurait franchi la distance qui, sous ce rapport, la sépare de l'Europe occidentale.

V.

Tel est le but multiple vers lequel les czars marchent avec lenteur, mais sans se détourner jamais de la route. Que l'on mesure maintenant la résistance au danger. Les récriminations contre l'ambition russe sont inutiles, il faut les laisser comme consolation à l'impuissance. Chaque nation a tour à tour cherché à s'agrandir par la conquête ou par les alliances, à acquérir la prépondérance dans les affaires générales de l'Europe, à devenir la plus puissante entre toutes g. L'état deuerre, de lutte, sourde ou patente, a été longtemps l'état normal de la société, et chaque peuple a pu avec raison reprocher à un autre l'ambition dont celui-ci était animé. Ces accusations, ces reproches ne sont qu'un appel à l'opinion quand on a besoin de s'appuyer sur elle, un appel à la justice, lorsque la persuasion de la justice de la cause embrassée peut donner plus d'ardeur aux combattants.

Puisque, malheureusement, l'état normal a été la guerre, puisque la pensée constante des peuples a été une pensée d'agrandissement, de prépondérance, les nations n'ont rien à reprocher a la Russie de ce qu'elle a fait antérieurement au congrès de Vienne. Elle a combattu, triomphé et profité des chances de la guerre. Les nationalités vaincues ont protesté par des insurrections; cela était noble, grand, courageux, légitime; les nations témoins de la lutte sont restées spectatrices immobiles, sans porter aide et secours à l'opprimé, sans jeter leur épée dans la balance; elles ont calculé de quel côté étaient leurs intérêts, dans l'abstention ou dans la prise de parti; sage ou erronée, étroite ou habile, leur politique d'abandon a donné raison à la Russie, non point d'une façon absolue, mais dans ce sens qu'elle a consacré ses conquêtes. Elles n'ont pas rompu avec elle, leurs ambassadeurs ont continué à résider à Saint-Pétersbourg, ceux des czars n'ont pas cessé leurs fonctions, ou les ont reprises bientôt auprès des puissances; les relations diplomatiques n'ayant pas été brisées ou ayant été rétablies, il serait puéril de reprocher à la Russie ce qu'elle a fait avant 1814 : on l'a toléré, on l'a reconnu, on l'a consacré par l'abstention.

Mais la Russie, la plus puissante des nations alliées contre la France, a réuni à Vienne, puis à Paris, un congrès formé des grandes puissances de l'Europe; toutes ensemble, âpres à l'œuvre de destruction, ont démembré la France privée de frontières, ouverte de tous côtés, sous les Alpes comme sur le Rhin; elles ont déterminé les limites de chaque Etat, elles se sont engagées par serment, au nom de Dieu, à ne pas les agrandir, à ne rien entreprendre les unes contre les autres, que du consentement de toutes; elles ont proclamé leur volonté de donner la paix à l'Europe, de la maintenir. Dès lors elles sont irrévocablement liées.

Et depuis ce serment solennel, la Russie a travaillé sans relâche à la destruction de l'empire ottoman, à la conquête de Constantinople, de toute la Turquie. La paix n'a été pour elle qu'un moyen, la paix n'a été qu'un mensonge.

Cependant la France a chassé la branche aînée des Bourbons, qui avait pris part aux délibérations du congrès de Vienne, qui avait sanctionné le démembrement de la France; sous le contre-coup de cette révolution, la Belgique s'est levée, a voulu se réunir à la patrie dont elle avait été séparée quinze ans auparavant; la France l'a refusée. Qu'elle ait eu tort ou raison, ce n'est pas une question à discuter ici, il n'y a plus qu'un fait, on le constate.

Quand la France a donné cet exemple, quand aucune nation n'a accru son territoire en Europe, quand toutes ont respecté l'œuvre du congrès de Vienne, toute violente et fatale qu'elle était, est-ce pour permettre à la Russie, qui a dicté ses volontés à ce congrès, de détruire un empire dont elle a juré de maintenir l'intégrité, de s'emparer d'une capitale, de briser un peuple, par le seul motif que la situation topographique de ce peuple tente son ambition et doit la conduire à la réalisation plus prompte de ses vues politiques, est-ce enfin pour laisser le czar enserrer l'Europe occidentale de tous côtés et préparer contre elle une invasion plus ou moins éloignée mais inévitable si les Russes parviennent à s'emparer de Constantinople et à s'y maintenir?

Ainsi :

Le danger réel de l'Europe, voilà la question;

La violation des traités, non-seulement consentis et souscrits, mais imposés, voilà le grief;

La situation des divers peuples de l'Europe au début de la guerre, leurs intérêts, leurs aspirations, leurs passions, leurs désirs justes ou erronés, voila les complications.

La France et l'Angleterre vont combattre, défendre l'empire ottoman, opposer une barrière à l'envahissement, obtenir l'émancipation politique, civile et religieuse des raïas d'Orient; elles sont jusqu'à ce moment seules dans cette lutte terrible. Les autres gouvernements attendent, regardent, veulent choisir leur heure, comme si le danger n'était pas commun. Une grande pensée plane sur le monde; vingt fois étouffée, elle renaît toujours, comme le cœur de Prométhée : c'est la pensée des peuples; ils écoutent si une voix fera retentir pour eux un cri de liberté, ils regardent si un bras s'armera pour défendre leur cause.

VI.

Les peuples ne voient pas au premier coup d'œil tout ce qu'une guerre peut contenir d'éventualités; ils n'en saisissent pas d'avance toutes les complications, mais ils sentent parfaitement ce qui les froisse, tout grand événement leur paraît une occasion d'améliorer leur sort, et ils s'informent s'il en doit sortir quelque chose de favorable. Dites aux Italiens, aux Hongrois, aux Polonais, que l'indépendance de l'Europe est menacée, les hommes éclairés répondront par un cri de guerre, on verra soudain accourir à Constantinople les exilés du duché de Varsovie, du duché de Posen, de la Gallicie, de Venise, de Milan, demander avec instance le droit de combattre, de verser leur sang pour une cause sainte, les paysans écouteront avec

indifférence et vous répondront : « Que nous importe que le czar » triomphe ou soit vaincu! Victorieux, quelle liberté nous prendra- » t-il, puisque toutes nous ont été ravies? Battu, en quoi sa défaite » améliorera-t-elle notre condition? Si ceux qui vont combattre pen- » sent que les sympathies des peuples peuvent donner à leur cause » une grande force morale, qu'ils nous appellent au nom de la li- » berté, nous les seconderons. Si l'issue de la bataille ne doit avoir » aucune influence sur notre sort, que les destinées s'accomplissent! »

Et cependant malgré l'absence d'enthousiasme un vif intérêt s'attache à cette guerre ; l'Europe entière est remuée, tous les regards sont tournés vers l'Orient, toutes les imaginations sondent les profondeurs de l'inconnu, demandant à l'imprévu ce qu'il recèle d'heureux ou de fatal. On est impatient de détails, on maudit les glaces de la Baltique, les vents du Pont-Euxin, la vapeur ne va pas assz vite, on attend fiévreusement.

L'Allemagne, brisée en quarante Etats, demande si de la guerre actuelle naîtra son unité, qui lui rendra avec elle sa force, sa puissance ; si elle retrouvera son parlement national, ses libertés proclamées à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Munich, à Darmstadt, à Cassel, à Bade, et brisées depuis et noyées dans le sang ; Venise, si elle renaîtra de ses ruines, Venise tour à tour vaincue par les Turcs et par les Autrichiens, dont les palais sont déserts, dont les murailles portent encore les traces du dernier siége, dont les espérances se sont naguère si promptement envolées ; la Lombardie, si elle retrouvera sa nationalité ; Naples, qui arrêtera les exécutions, les exils, les emprisonnements ; toute l'Italie, si elle sera libre ; l'Espagne et le Danemark, qui empêchera que l'on brise leurs constitutions, en ce moment même attaquées, à l'heure où la guerre éclate.

Ainsi tous les peuples comptent sur les efforts des flottes et des armées des deux grandes puissances occidentales et sur le talent militaire des hommes auxquels elles ont confié la direction de cette guerre importante.

L'amiral Hamelin, qui remplace l'amiral Lassusse depuis le mois de juin 1853, est un marin expérimenté. Né le 2 septembre 1796, il prit du service dès l'âge de dix ans : il était enseigne avant sa seizième année, et il a conquis glorieusement tous ses grades.

L'amiral anglais James Whitley Deans, lord Dundas, est dans un cas absolument identique. Parvenu maintenant aux plus hauts emplois, il était simple volontaire en 1799, à quatorze ans. Pendant les guerres de l'empire, il se distingua en combattant le pavillon auquel celui de sa patrie est actuellement associé.

Le maréchal Leroy de Saint-Arnaud (Armand-Jacques) a fait ses premières armes en Algérie sous le règne de Louis-Philippe, mais longtemps auparavant il appartenait à l'armée. Né à Paris le 20 août 1801, il entra, le 16 décembre 1816, dans la 1re compagnie des gardes du corps reconstitués, puis il fut attaché, en qualité de sous-lieutenant, à la légion départementale de la Corse et à celle des Bouches-du-Rhône. Vers la fin de la restauration, il avait renoncé à la carrière militaire pour s'ensevelir dans la retraite ; mais après 1830 il redemanda du service. D'abord lieutenant au 64e régiment de ligne, il fut nommé le 15 août 1837 capitaine dans la légion étrangère, où le gouvernement avait réuni des réfugiés polonais, italiens ou de diverses autres nations. Il alla gagner en Afrique un avancement rapide. Décoré le 11 août 1837, appelé le 25 août 1840 au grade de chef de bataillon dans le 18e régiment d'infanterie légère, il passa, huit mois plus tard, au corps des zouaves, soldats hybrides, moitié arabes, moitié français, qui ont contribué puissamment à consolider en Algérie la domination française. Le 25 mars 1842, Leroy de Saint-Arnaud était lieutenant-colonel ; le 29 octobre 1844, il prenait le commandement du 53e régiment d'infanterie de ligne. Ce fut à la tête de ce régiment qu'il combattit Bou-Maza, dont la reddition lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur (25 janvier 1849).

Nommé général de brigade et commandant de la division de Constantine après la révolution de 1848, M. Leroy de Saint-Arnaud fut chargé de soumettre les Kabyles, qui, exaltés par les prédications de leurs marabouts, avaient pris les armes sous la conduite d'El-ben-Baghla, de la tribu des Zaaouas. Le corps expéditionnaire, divisé en plusieurs colonnes, pénétra dans des gorges presque inaccessibles, incendia de nombreux villages, emporta les positions où les ennemis s'étaient retranchés, et se rendit entièrement maître de la Kabylie dans une campagne de quatre-vingts jours, à la suite de laquelle M. Leroy de Saint-Arnaud, nommé général de division, quitta l'Afrique pour commander la deuxième division de l'armée de Paris.

Ici sa carrière militaire est suspendue ; sa carrière politique commence. Appelé au ministère de la guerre le 26 octobre 1851, on sait quelle attitude il prit à ses débuts oratoires à l'assemblée législative ; débuts qui firent dire à un vieux représentant expert : « Il me semble entendre le tambour du 18 brumaire. »

Sénateur, grand écuyer, grand-croix de la Légion d'honneur à la [illegible] maréchal de France un an après le jour anniversaire du coup d'État.

Lord Raglan, qui commande l'armée anglaise, était connu, avant d'être élevé à la pairie, sous le nom de [illegible]. Ce fut un des aides de camp de Wellington, et il laissa un bras sur le champ de bataille de Waterloo.

CHAPITRE II.

La Russie. — P[illegible] en harmonie avec le testament de Pierre Ier. — Marche [illegible] des Russes vers l'Europe occidentale et vers Constantinople. — C[illegible] l'empereur Nicolas de s'établir à Constantinople en 1829 et en 1833. — Vingt ans de préparatifs. — Prétexte du conflit. — Comment [illegible] la Russie [illegible] le panslavisme et fait [illegible] l'espérance [illegible] rétablissement d'un royaume de Pologne. — Considérations qui ont déterminé le czar à faire la guerre en ce moment. — Esquisse des mœurs en Russie. — Les diverses classes de la société. — Comment se payent les cadeaux de l'empereur. — Les [illegible] russes. — Serfs. — Une exécution militaire.

I.

Nul document n'est plus propre à éclairer les esprits sur la politique moscovite que le testament de Pierre le Grand transmis à Louis XIV par l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Il sera le guide constant de tous les actes de la Russie ; le but qu'il trace, celui vers lequel elle dirigera ses efforts. Elle aura une diplomatie habile, rusée, peu difficile sur les moyens, dédaigneuse de la vie des hommes, toujours prête à dissimuler ses vues secrètes sous de mielleuses paroles hautement exprimées, pompeusement proclamées. Ses ambassadeurs auront toujours des instructions doubles ; le but qu'ils poursuivront publiquement ne sera jamais celui qu'ils voudront atteindre, mais seulement un échelon pour s'élever plus haut. La force, la violence, les promesses, l'argent, les czars prodigueront tout pour réussir.

On ignore la date de cette pièce si importante non-seulement pour les annales de la Russie mais encore pour l'histoire générale de l'Europe, dont tous les peuples qui auront des intérêts à discuter avec cette puissance seront tour à tour les alliés et les ennemis. Lorsque mourut Pierre Ier, en 1725, il y avait dix ans que Louis XIV n'était plus. Le czar avait donc rédigé cette savante instruction longtemps avant la fin de son règne, afin de laisser à ses successeurs l'expression entière de sa pensée dans le cas où il serait surpris par la mort soit sur un champ de bataille, soit par un de ces meurtres si fréquents à la cour de Russie, soit par le cours ordinaire des choses.

L'histoire pouvait dire à ses héritiers comment il avait trouvé la Russie *rivière*, selon ses expressions, comment il l'avait faite *fleuve*; il allait leur enseigner par quels habiles moyens ils la feraient eux-mêmes *grande mer*.

Quelle que soit l'époque à laquelle ce vaste plan fut conçu, médité, tracé, il est difficile de n'en pas admettre l'authenticité lorsqu'on voit Pierre lui-même et tous ses successeurs en suivre religieusement les prescriptions à ce point que ce testament résume tout leur système de conduite depuis près d'un siècle et demi. Il pourrait, il est vrai, passer pour un résumé historique, aussi bien que pour un plan méthodiquement suivi ; mais il n'est pas probable que la politique moscovite ne se fût pas démentie un seul jour au milieu des passions de toute sorte qui ont agité les successeurs de Pierre Ier, s'ils n'eussent eu un guide tracé par le véritable fondateur de l'empire, par le créateur de ses armées, de sa marine, de ses villes, par un des plus grands hommes de son temps, dont le règne est encore l'orgueil de la Russie, car il est l'origine de sa puissance.

On ne s'étonnera pas que cette pièce ait pu passer dans les mains de l'ambassadeur français en Russie si on se rappelle, — et les mémoires du temps en font foi, — que Louis XIV avait organisé sur la plus vaste échelle l'espionnage dans les cours étrangères, qu'il entretenait dans toute l'Europe des agents secrets, qu'il recevait d'eux des correspondances suivies, qu'il avait à ses gages parfois les ministres même des rois ses alliés ou ses ennemis ; tactique, peu loyale, peu digne, que les autres rois ne tardèrent pas à imiter. Pierre Ier, désireux, que son plan servît de règle à ses successeurs, dut lui donner de son vivant une certaine authenticité, un certificat de sincérité ; il dut le transcrire sur quelque registre signé par ses conseillers intimes. Quelque danger qu'il pût y avoir à donner une copie de cette pièce importante, on n'ignore pas que les archives des chancelleries sont pleines d'instructions secrètes destinées, dans la pensée de leurs auteurs, à ne jamais voir le jour.

II.

Pierre Ier, en débutant, appelle le mysticisme à son aide. Les chefs d'Etat invoquent d'ordinaire les lumières d'en haut, les chefs de religion déclarent qu'ils les ont reçues. Le czar n'était pas encore le pape de l'Eglise grecque, mais il était déjà son maître. Le patriarche de cette Eglise [illegible] qui appartenait le droit de le nommer, déclara qu'il n'y en aurait plus ; il abolit donc cette dignité, il dicta des lois ecclésiastiques, et, pour les faire exécuter, nomma un synode dont tous les membres durent [illegible]

» jure d'être fidèle et obéissant serviteur et sujet à mon naturel et » véritable souverain, aux augustes successeurs qu'il lui plaira de » nommer en vertu du pouvoir incontestable qu'il en a. Je reconnais » qu'il est le juge suprême de ce collége spirituel; je jure, par le » Dieu qui voit tout, que j'entends et que j'explique ce serment dans » toute la force et le sens que les paroles présentent à ceux qui le » lisent ou qui l'écoutent. »

Quelles précautions contre les restrictions mentales! et n'est-il pas évident que le czar se regarde déjà comme le chef de l'Eglise? Il constate donc que Dieu l'a inspiré, et, dès les premières lignes, il déclare le peuple russe appelé à la domination générale de l'Europe. L'histoire lui montre le Nord comme la pépinière des conquérants de l'Orient et de l'Occident; il constate le fait, et il va prescrire les mesures qui doivent aider à sa nouvelle réalisation.

Pierre Ier conseille d'entretenir la Russie dans un état de guerre continuelle, et au conseil il joint l'exemple : nul ne dépensera une activité égale à celle de cet homme courant avec rapidité de Moscou en Finlande, des rives de la Néva aux bords de la mer d'Azof, visitant pour s'instruire une partie de l'Europe, s'initiant à ses lois, à ses mœurs, à sa civilisation, engagé toujours dans quelque périlleuse entreprise, guidant ses armées de la Livonie, de l'Ingrie, de la Carélie sur les bords du Tanaïs et du Pruth, courant des Suédois aux Turcs, combattant dans les provinces polonaises et dans les plaines moldo-valaques, réparant le désastre de Narva par la victoire de Pultava, se sauvant par un traité lorsque sa situation dans les champs moldaves paraissait désespérée, que son armée et lui-même étaient sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi qui les enveloppait de tous côtés.



Le maréchal Leroy de Saint-Arnaud, général en chef de l'armée d'Orient.

Si la marche de la société européenne à travers les siècles avait été tracée à l'avance par une puissance inconnue, mystérieuse, infaillible, les faits constatés par Pierre Ier étant vrais dans le passé, sa prédiction pour l'avenir pourrait effrayer l'Europe. Mais, de ce que les faits invoqués par lui se sont réellement produits, s'ensuit-il qu'ils doivent inévitablement se produire de nouveau? La barbarie est-elle en réalité le grand réservoir où les nations doivent retrouver leur séve perdue, leurs forces usées, leur énergie détruite? Les Russes d'aujourd'hui sont-ils encore ceux d'il y a un siècle et demi? Est-elle la même qu'au temps de Louis XIV cette Europe dont la régénération a commencé avec la grande révolution française? Un élément nouveau de vigueur et de résistance, l'élément démocratique, ne s'est-il pas révélé, mêlé au mouvement politique? n'a-t-il pas son œuvre d'émancipation à accomplir, son cycle à parcourir? La régénération de l'Europe n'est point encore terminée, l'Europe n'a point encore abusé des forces qu'elle y doit puiser, puisque ces forces ne se sont pas produites d'une manière complète. Il est donc permis de mettre en doute la réalisation de la prédiction du czar.

Pierre Ier avait été un politique habile dont l'œil avait sondé les profondeurs de l'avenir, mais qui, ne pouvant deviner la transformation que la civilisation devait opérer, avait tracé à ses successeurs une ligne de conduite parfaitement en harmonie avec les idées de son temps. Les hommes qui, placés au faîte d'une société qu'ils dominent et inspirent, peuvent dégager leur esprit du milieu dans lequel ils vivent, sont une rare exception dans l'humanité; ce n'est guère que dans l'adversité et la retraite que, recueillis en eux-mêmes, ils peuvent appliquer leur génie à apprécier la marche de la société. Tant qu'ils sont au pouvoir, le bruit ne leur permet pas d'entendre, l'éclat ne leur laisse pas voir ce qui se prépare en dehors de leur cercle. Que l'Europe eût continué à marcher dans la voie où le czar Pierre l'avait laissée en mourant, et ses prévisions seraient déjà réalisées.

Sans voir au delà, ses successeurs ont suivi avec une religieuse ponctualité la ligne de conduite qu'il leur avait tracée. La guerre a tenu constamment en éveil le peuple russe : il a lutté à la fois au nord, à l'ouest et au sud, ne s'est arrêté que devant les glaces et a

pénétré en Amérique par le nord-est, contrairement aux autres peuples. Durant les cent vingt-neuf ans qui se sont écoulés depuis la mort de Pierre le Grand jusqu'à ce jour, ce peuple n'a pas eu une période de dix années de calme et de repos.

Les czars ont dépouillé la Suède afin de posséder les deux rives du golfe où se déverse la Néva et où ils ont jusqu'ici abrité leurs flottes de tout danger. L'un d'eux, Alexandre, pour s'assurer la possession de la Finlande, est passé du camp des alliés ligués contre la France dans le camp de Napoléon, qu'il devait abandonner quand il ne pourrait plus rien espérer de lui. Ils sont devenus les maîtres réels de la Baltique, où les capitales de la Suède et du Danemark, Stockholm et Copenhague étaient hier encore à leur merci. Réparant les désastres passés ils ont repris Azof, que Pierre lui-même avait dû abandonner et remettre aux Turcs. Ils ont conquis la fertile Crimée, qui menace perpétuellement l'Allemagne et ouvre aux czars une route vers le Rhin. Les alliances de famille peuvent leur fournir des moyens d'action sur les peuples qui entourent la Russie et dont ils veulent faire les agents de leur politique, au besoin les alliés de leurs armes, et ils se mêlent, s'unissent aux maisons royales de Hollande, de Wurtemberg, de Prusse, de Danemark; déjà ils sont les héritiers éventuels d'un royaume allemand qui ferme la Baltique.

Pierre I[er] avait recommandé d'appeler des capitaines étrangers pendant la guerre, des savants étrangers pendant la paix; et, donnant l'exemple, il avait confié des commandements dans ses armées à des officiers prussiens et allemands, employé des Français réfugiés, engagé des Hollandais, des Suisses. Ses successeurs attirent des officiers et des marins pour façonner leurs armées à la tactique et à la discipline européennes, pour développer leurs forces maritimes. Ils



Lord Raglan, général en chef des troupes anglaises de l'armée d'Orient.

grenier et ressource de l'Europe dans les années de disette; ils ont fondé Sébastopol, leur port et leur arsenal, et Odessa, le grand entrepôt du commerce de la mer Noire; ils ont surpris la possession du delta formé par les bouches du Danube, et sont devenus ainsi les maîtres de la navigation de cet immense fleuve, qui remonte au cœur de l'Allemagne et communique avec la France par un canal qui le relie au Rhin; ils ont occupé les pentes du Caucase et conquis la Géorgie.

L'Europe les conviait, ils se sont mêlés à ses luttes toutes les fois qu'ils en ont trouvé l'occasion; des différends éclataient en Allemagne, ils s'offraient pour arbitres. Afin de s'avancer vers l'ouest, ils ont agité et affaibli la Pologne jusqu'au moment où, complétement impuissante, ils l'ont partagée sous prétexte qu'elle était dangereuse, menaçante pour la tranquillité des États ses voisins; en attendant qu'ils puissent reprendre à la Prusse et à l'Autriche la part qu'ils leur ont faite dans ce partage pour les enchaîner par la complicité, ils se sont adjugé un territoire qui fait une pointe entre les États de ces deux puissances restées sans frontières susceptibles de défense : position appellent à Pétersbourg, à Moscou, dans leurs palais, des écrivains, des peintres, des artistes, qui, après quelques années de travaux, reviennent dans leur pays jouir des pensions de retraite qu'ils leur font et s'extasier sur les bienfaits d'un gouvernement en réalité plein d'égards et de libéralité pour eux. Ainsi les successeurs de Pierre I[er] ont fait plus que celui-ci n'avait rêvé, car ils font jouir la nation russe des avantages artistiques, des conquêtes de la civilisation des autres peuples, et renvoient chez ces peuples des apôtres qui font de la propagande russe sans se douter le plus souvent de la mission qu'ils remplissent.

Pierre I[er] avait écrit dans son testament ces paroles remarquables : « S'approcher le plus près possible de Constantinople et des Indes; » celui qui y régnera sera le roi du monde. » Aucun des czars venus après lui n'a oublié ce conseil que lui-même avait mis en pratique par ses expéditions vers le Pruth, vers Azof et le détroit de Caffa. Catherine II, parvenue au trône par une conspiration, par la déposition et le meurtre de son époux, eut toujours présente à la pensée la recommandation du grand czar; partagée entre ses amours passa-

gères, ardentes toujours, sanglantes parfois, et l'organisation administrative qui allait donner plus de cohésion et de force à l'empire, au milieu des troubles, des assassinats, des grandes et des petites choses de son règne, elle marche résolument vers la réalisation de cette pensée. Les bords du Pruth aussi bien que les bords de l'Euxin, les rochers de la Circassie comme les plaines de la Géorgie portent l'empreinte des pas de ses armées conquérantes, et ses ministres purent écrire ces mots significatifs : *Route de Constantinople*, sur les poteaux qui bordaient la route où passait la czarine descendant vers le sud, car ils rendaient parfaitement la pensée de leur souveraine.

Alexandre, un moment en trêve avec la France, demanda aux négociations ce que la victoire lui refusait alors et parut vouloir s'entendre avec Napoléon sur une organisation des États de l'Europe partagée en deux grandes zones, sur l'une desquelles chacun des empereurs eût exercé la souveraineté ou un protectorat qui, sans briser la nationalité des peuples, ne leur eût laissé aucune liberté d'action. Un ordre politique nouveau eût été créé en Europe, où il n'y aurait eu dès lors que deux grande puissances, capables de se tenir mutuellement en respect, mais dont le choc eût été terrible en cas de collision. Dans les pages écrites, ou dictées, ou inspirées par ses conversations à Sainte-Hélène, Napoléon constate que dans ce partage l'empereur Alexandre voulait obtenir Constantinople et qu'il n'a pu se résoudre à lui abandonner cette importante position. Empruntant les paroles du testament de Pierre Ier, il ajoutait que celui qui possédera Constantinople régnera sur le monde.

C'est probablement de cette pensée d'alliance avec la Russie, qui ne fit que traverser l'esprit de Napoléon, qui était née de la lutte implacable soutenue alors par l'Angleterre contre la France, de la nécessité de lui susciter des ennemis et de fermer à son commerce des débouchés importants, qu'est éclose l'opinion, aujourd'hui encore persistante dans un certain nombre d'esprits, que l'alliance russe est préférable à l'alliance anglaise.

Alexandre n'avait pas pu obtenir que Napoléon le laissât s'emparer de Constantinople, la Turquie était l'alliée de la France et Napoléon comprenait trop bien le danger que cette prise de possession eût fait courir à l'Europe; mais Alexandre voulait du moins se saisir des principautés danubiennes et porter ses frontières au Danube. Dans la célèbre entrevue d'Erfurt, il fut stipulé entre les deux empereurs : qu'Alexandre pourrait s'emparer de la Moldavie et de la Valachie et que la reconnaissance de cette possession, ainsi que de celle de la Finlande, par l'Angleterre, serait une condition absolue de la paix avec cette puissance.

La rupture qui éclata bientôt après entre Alexandre et Napoléon n'empêcha pas le premier de marcher contre la Moldavie et la Valachie ; les nouvelles complications qui surgirent ne lui permirent pas de les garder.

Si le czar ne put détruire alors l'empire de Turquie, si les provinces danubiennes lui fermèrent encore la route de Constantinople, en revanche il s'étendait bientôt en Asie, enlevait à la Perse quatre de ses provinces et commençait à s'ouvrir un chemin vers les Indes. Au moment de se retirer de la Moldavie et de la Valachie, qu'il venait d'envahir, pour aller défendre ses propres États contre Napoléon, il obtenait de la Porte la cession de la Bessarabie par le traité de Bucharest (1812).

Nicolas Ier montait à peine sur le trône, qu'il arrachait à la Porte, par une menace de guerre, par l'intimidation, le traité d'Akermann qui lui donnait le protectorat des provinces danubiennes. Bientôt après, lorsque sa flotte détruite à Navarin, l'affaiblissement de son armée dans la lutte contre la Grèce, et les conspirations de l'intérieur ne permettaient plus au sultan de soutenir la guerre avec quelque chance de succès, les troupes du czar reprenaient le chemin de cette antique Byzance objet de constants désirs. Elles traversaient le Pruth, le Danube, les Balkans; le czar achetait de la trahison la reddition de Varna qu'il n'avait pu emporter de vive force, marchait sur la capitale et s'arrêtait au moment d'y toucher.

L'ambassadeur français à Constantinople, l'amiral anglais qui commandait la flotte de la Méditerranée exposèrent au général Diébitsch l'état de la capitale exaspérée, divisée par les partis, où la vie du sultan n'était pas même en sûreté, et le prièrent de suspendre la marche de ses troupes. Le général russe n'accéléra ni ne retarda les mouvements de son armée, déjà il avait posé à la Porte Ottomane les conditions de la paix, il avait fixé le 13 mars comme terme de rigueur pour la signature des traités qu'il proposait et dont rien ne pouvait le faire départir ; il attendait jusqu'au terme fixé, prêt à marcher en avant, ou prêt à opérer sa retraite, sans se laisser intimider par la France et l'Angleterre, qui n'avaient pas un soldat pour couvrir Constantinople, et dont les vaisseaux auraient été, à ce moment tardif, impuissants à la défendre, en supposant que les deux gouvernements l'eussent voulu. M. Guilleminot fit du sentiment auprès de Diébitsch, M. Gordon fit approcher quelques bâtiments pour servir au besoin d'asile aux sujets anglais. L'escadre française était à Smyrne sous les ordres de l'amiral Rosamel ; sur une dépêche de son ambassadeur lui annonçant que des difficultés s'élevaient pour la conclusion de la paix, il quitta son mouillage le [illegible] septembre sur le *Trident* suivi du *Breslaw*, de *la Fleur de lis*, de *l'Eglé*, du *Loiret*, etc. La paix était signée du 14.

III.

A ce moment, la Russie, enivrée de son triomphe, pouvait briser l'empire ottoman. La France, gouvernée par M. de Polignac, sous la maison de Bourbon, que des liens de reconnaissance attachaient à la Russie, n'aurait pas fait une vive opposition; l'Autriche eût été apaisée par une augmentation de territoire. Il restait l'Angleterre, qui, assurément impuissante contre les Russes gardant les Dardanelles et l'entrée du Bosphore, aurait pu agir vigoureusement dans la Baltique; mais l'Angleterre, après avoir promis des secours à la Porte, venait de l'abandonner; elle calculerait les chances d'une guerre et les chances d'un arrangement; des concessions pour son transit à travers l'Egypte, pour son commerce dans la mer Noire, pourraient faire tomber les armes de ses mains.

A peu près tranquille du côté des puissances, le czar fut arrêté par d'autres pensées graves, sérieuses, et qui, au point de vue de la conquête, annoncent une profondeur que l'on ne peut méconnaître.

La Russie n'est point un torrent qui envahit les terres, puis passe et les abandonne, c'est une mer qui conquiert pied à pied et ne se retire pas; elle ne se distingue pas par la rapidité de ses mouvements, mais par son action constante; elle ne réunit pas à son empire des provinces que la dissemblance des lois, des mœurs, des intérêts, du langage, l'exposerait à perdre bientôt, ou à voir constamment agitées; elle se les assimile d'abord, tout en leur laissant leur vie propre, une certaine liberté d'action. Elle les fait Russes dans le fond avant de les faire Russes par la forme. Que l'on considère sa conduite à l'égard de la Pologne si rapprochée du cœur de l'empire, partagée depuis longtemps; elle pouvait, en 1814, la réunir purement et simplement à l'empire russe, elle a préféré lui laisser une ombre de nationalité: puis elle a attendu dix-neuf ans et une occasion favorable, pour achever de la tuer.

Avant d'arriver à Constantinople pour n'en plus sortir, il fallait avoir entre cette ville et les limites encore éloignées de l'empire russe des populations sur lesquelles on exerçât une certaine action, dont les chefs fussent amis et dévoués, sur lesquels on pût compter au besoin. Les provinces moldo-valaques ne tenaient plus à la Turquie que par le lien de la suzeraineté; le sultan donnait l'investiture aux hospodars, mais ceux-ci étaient dès lors indépendants. Conquérir sur eux un droit de protection, de conseil, de direction, acheter des dévouements, faire organiser les administrations selon ses vues, gagner les chefs du clergé, les instituteurs, s'emparer du commerce par le Danube, se réserver le droit d'occuper les principautés en cas d'agitation, c'était en réalité faire un pas immense vers le but, et, d'une étape, d'un camp passager, faire une station fixe, un lieu de ravitaillement, un grenier.

Tous ces avantages furent conquis par les deux traités d'Andrinople, du 14 septembre 18 9.

C'est donc une tactique d'atermoiement, de patience, de lente conquête, d'assimilation, qu'elle a suivie l'égard des provinces danubiennes, et on a pu juger des progrès qu'elle avait faits dans les principautés lorsqu'on l'a vue y entrer, en 1853, sans coup férir, sans résistance, comme on entre dans son domaine après avoir écrit à son intendant de tout préparer pour vous recevoir.

Les traités d'Andrinople n'ont pas été stériles. La Russie n'avait pas obtenu seulement la confirmation de son protectorat sur la Moldavie, la Valachie et la Servie; elle y avait gagné en Asie les places d'Anapa, de Poti, d'Akhatzik, d'Atzhora, d'Akhalkalaki; elle était maîtresse de ce côté du littoral de la mer Noire, du terrain qui sépare le Pont-Euxin du pied des monts Caucase; son commerce, auquel on n'attache pas en Europe l'importance qu'il mérite, son commerce allait prendre un large développement dans cette mer. Il n'est pas inutile de rappeler comment on jugeait, en 1829, à Saint-Pétersbourg, les résultats du traité d'Andrinople.

L'empereur Nicolas venait de publier un manifeste dans lequel il résumait les traités d'Andrinople, et, le 3 octobre, deux jours après cette sorte de compte rendu, on écrivait de Saint-Pétersbourg la lettre suivante, qui était reproduite dans les journaux de l'époque :

« Le manifeste publié le 1er de ce mois a fait sur toutes les classes » de la population de cette vaste capitale la sensation qu'on pouvait » se promettre d'un acte aussi mémorable sous tous les rapports.

» Notre cabinet a donné des preuves éclatantes de sa sagesse, » comme nos armées ont mis hors de doute leur valeur héroïque. Les » résultats du traité qui vient d'être conclu sont incalculables pour » l'empire russe. Nos relations commerciales devront prendre désormais un élan tout nouveau et tel qu'il convient à la richesse de » notre sol, au génie du peuple et à l'activité de nos classes industrielles. Les flottes marchandes de toutes les nations se rencontreront à l'avenir aux embouchures de la Néva et dans les excellents » ports de la mer Noire, aussi fréquemment que jusqu'à présent elles » se rencontraient dans la Tamise et dans la Manche. Notre cabinet » [illegible], dans la politique générale, l'[illegible] » [illegible] les autres cabinets.

» Avant tout, notre gouvernement cherchera à conserver sur l'em-

» pire ottoman l'influence qu'il vient de conquérir. Le fort n'a pas » besoin des manœuvres tortueuses de la diplomatie, nous ne nous » servirons point de pareils moyens pour soutenir notre prépondé- » rance dans les conseils du Grand Seigneur. »

Cette curieuse correspondance, dont les termes semblent indiquer une origine officielle, a l'avantage d'être fort explicite en peu de mots. La Russie n'avait pas eu besoin de briser l'empire ottoman, de garder Constantinople, elle avait conquis la mer Noire, cela lui suffisait pour devenir l'astre autour duquel devaient tourner tous les cabinets. Cette pensée est exprimée d'une façon nette et précise. La prépondérance que la Russie entend exercer dans le divan n'est pas plus dissimulée. Quant aux manœuvres tortueuses de la diplomatie, le cabinet russe avait de bonnes raisons pour les répudier à l'avance : car il devait les employer souvent.

Lorsque appelé par le sultan Mahmoud, en 1833, au secours de la Turquie sérieusement menacée par Méhémet-Ali, le czar vit ses troupes envelopper Constantinople, il pouvait assurément se déclarer maître de cette ville, proclamer que la Turquie d'Europe n'existait plus, et refouler le sultan dans ses possessions d'Asie. Mais il jugea très-sainement la situation, et ajourna l'exécution de ce plan.

Un tel acte en effet eût immédiatement tourné contre lui trois ennemis, la France et l'Angleterre, dont les flottes étaient dans les Dardanelles, et le pacha victorieux, qui ne songeait à rien moins qu'à s'emparer de la Turquie, à remplacer le sultan Mahmoud abreuvé d'humiliations, n'opérant ses réformes qu'avec les plus grandes difficultés, obligé de vaincre de vives résistances.

Méhémet-Ali, mahométan comme Mahmoud, Turc lui-même, quoique devenu le représentant de la race arabe, était appelé par le parti des fanatiques, mécontents de voir s'effacer les distinctions qui séparaient les chrétiens des musulmans; il était favorisé secrètement par les hommes que froissaient les nouvelles réformes, dont elles blessaient les intérêts. Tout ce qui tenait aux vieux abus condamnés dans l'esprit du sultan à disparaître de l'administration était disposé à aider le pacha. Les grands feudataires, ramenés par la force ou par la crainte à l'obéissance, pouvaient saisir ce moment de se proclamer indépendants et faire ainsi une puissante diversion en sa faveur, ce qu'ils n'auraient pas fait avec la perspective d'avoir pour souverain un chrétien dont le triomphe allait donner la suprématie aux Grecs.

Le czar n'avait pour lui que les chefs grecs, quelques familles turques gagnées par son or; excepté en Grèce, les chrétiens de son Église, satisfaits des premières réformes acceptées comme une promesse de plus grandes améliorations, ne montraient pas d'enthousiasme : tous les éléments qui pouvaient favoriser le pacha manquaient donc au czar, il ajourna encore.

IV.

Le travail d'assimilation dans les provinces danubiennes, les préparatifs dans la mer Noire, ont duré vingt ans.

De quelque mystère que la Russie couvrît ses projets à l'égard de l'empire ottoman, il était impossible qu'il n'en perçât quelque chose aux yeux de l'Europe. Des chantiers de construction avaient été ouverts sur tous les points favorables des deux rives de la mer Noire; les forêts de l'Asie fournissaient les plus magnifiques matériaux, et une formidable flotte de guerre s'élevait. Or, la Russie n'avait aucun ennemi à combattre; les traités passés avec la Porte et les puissances ne permettaient pas qu'aucun vaisseau de guerre se montrât dans les Dardanelles; si les flottes des puissances occidentales ne pouvaient pénétrer dans le Pont-Euxin, celles de la Russie, de leur côté, n'en pouvaient pas sortir. Sans doute le gouvernement russe fondait là une école maritime, créait des marins, les exerçait aux manœuvres; mais dans cette mer étroite, dont elles ne pouvaient dépasser les limites pour entrer dans la Méditerranée, à quoi devaient servir ces flottes, sinon à attaquer Constantinople lorsque l'occasion deviendrait favorable, à favoriser les mouvements d'une armée de terre marchant contre cette ville, à déborder ensuite dans la Méditerranée?

A moins de supposer aux cabinets européens l'incurie la plus complète des actes de la Russie, la confiance la plus aveugle en ses promesses, l'oubli de ses expéditions si souvent répétées, l'ignorance de ses desseins tant de fois manifestés, on ne peut admettre que les puissances n'eussent pas conscience de ce que méditait la Russie contre l'empire ottoman et contre l'Europe occidentale. Cependant elles se sont laissé devancer.

V.

Cette fois la Russie a essayé d'éviter les complications auxquelles pouvait donner lieu la conquête de la Turquie par les armes; elle a voulu déjouer l'opposition que les puissances occidentales ne manqueraient pas de faire à l'établissement du czar dans la capitale de l'empire ottoman : elle a cherché à tourner la difficulté, elle a tenté [illegible] d'abord, fut hardiment nié quand il apparut trop visiblement, elle se servit de la religion pour arriver à la domination réelle, à la possession de la Turquie d'Europe.

La ruse n'était pas nouvelle; en même temps que les expéditions militaires établissaient l'autorité des czars sur la mer Noire, détachaient des provinces de l'empire ottoman, fondaient sa prépondérance dans celles qui obéissaient encore nominalement, fictivement à la Porte, la protection à donner aux chrétiens de l'Église grecque, sujets du sultan, servait à couvrir les intentions de l'empereur de se saisir d'une partie de l'autorité de la Porte, de se substituer à elle, de créer en réalité deux pouvoirs dans l'empire turc, d'en diviser les habitants en sujets du sultan et en sujets du czar, non point suivant les localités habitées, mais suivant le culte professé, c'est-à-dire partout.

Ainsi, en 1805, il y a un demi-siècle, un agent russe à Constantinople faisait, au nom du czar, la proposition suivante au premier ministre du sultan : « Tous les sujets de l'empire turc qui professent » la religion grecque passeront sous la protection de la Russie, et » toutes les fois qu'ils seront molestés par les Turcs, la Porte sera » tenue de faire droit aux représentations de l'ambassadeur russe. »

C'est à peu près la même proposition que dernièrement M. Menschikof présentait au nom d'un autre empereur de Russie à un autre sultan. La forme diffère, le fond est identique parce que le but n'a pas changé; le mode de présentation est toujours le même : un traité d'une main, une épée de l'autre.

A ce moment le czar avait des troupes à Odessa; il occupait l'île de Corfou; les Grecs étaient insurgés, la Géorgie révoltée par l'influence de la Russie, sous la domination de laquelle elle allait bientôt passer; le sultan Sélim, auquel le czar adressait cette audacieuse demande, était entouré d'agents de son ennemi, qui s'étaient glissés jusque dans son conseil; son premier ministre lui-même était gagné; une conspiration, qui triompha deux ans plus tard, menaçait son trône et sa vie, et cependant le sultan ne céda pas, bien persuadé que du jour où l'empereur de Russie pourrait légalement s'immiscer dans les affaires intérieures de la Turquie, c'en était fait de l'existence de cet empire.

En effet, il eût mieux valu pour les sultans tomber les armes à la main en défendant leur dignité personnelle et l'indépendance de leur nation, que de descendre peu à peu, jusqu'au moment de la fuite, minés à la fois par la puissance toujours croissante de l'ennemi et par la déconsidération attachée à tous ceux qui, placés à la tête des nations pour les diriger et les défendre au besoin, en méconnaissent ou en trahissent lâchement les intérêts.

A cette époque comme aujourd'hui l'ambition se couvrait du masque de la religion, mais dans les deux circonstances le masque ne couvrait pas le visage, et la pensée véritable, unique, apparaissait sous le voile destiné à la dissimuler.

Quelques lignes suffiront pour bien faire comprendre la situation.

La Turquie d'Europe, allant de la mer Noire à la Hongrie, enveloppant l'archipel grec et s'étendant jusqu'à l'Adriatique par l'Albanie, est habitée par environ douze millions d'individus, Turcs, Grecs, Slaves et Tartares. Neuf millions appartiennent à la religion chrétienne, trois millions au culte mahométan, qui est le culte de l'État, le culte des vainqueurs, car dans ce pays la loi religieuse a été jusqu'ici étroitement unie à la loi politique. Celle-là ne permettait pas aux mahométans de s'unir aux femmes d'une religion différente, il en est résulté qu'après plusieurs siècles d'une vie commune, les races ne se sont pas mêlées; les souvenirs des défaites des uns, du triomphe des autres, de la conquête turque, ont ajouté des éléments de division à ceux qui naissaient de la différence du culte, en sorte que ces peuples sont encore divisés en races conquises et en dominateurs.

Les neuf millions de chrétiens qui habitent la Turquie d'Europe sont divisés entre eux en chrétiens de l'Église grecque et en chrétiens de l'Église latine, mais ces derniers ne forment qu'une petite minorité.

On confond souvent la question des lieux saints avec celle de l'Église grecque en Turquie; elles sont complétement distinctes. Les lieux saints sont à Jérusalem, c'est-à-dire sur les confins de l'Asie et de l'Afrique, car la Turquie est le point de jonction des trois parties de l'ancien monde. Les chrétiens des deux rites intéressés dans cette question habitent la Syrie et les montagnes du Liban; ici les Latins forment une immense majorité. En Syrie, comme elles l'ont fait longtemps en France, les deux communions se montrent fort intolérantes l'une vis-à-vis de l'autre; le fanatisme les égare, elles se traitent mutuellement de schismatiques, et, loin d'imiter la sagesse de quelques populations suisses, qui, divisées en catholiques et protes- [illegible] on a vu les Latins et les Grecs, dans une église commune aux deux rites, se disputer par la force la possession d'un autel. De pareilles querelles sont déplorables partout, mais elles le sont plus encore dans [illegible] de l'obtenir en invoquant l'appui de nations étrangères, éloignées, avec lesquelles on n'a d'autre lien que celui d'une croyance com- [illegible]

chrétiens, ne pouvaient trouver dans le spectacle de ces luttes sans doute qu'un encouragement à les opprimer.

Depuis trois siècles, la France, par suite de son alliance avec la Turquie, est devenue le défenseur officieux des chrétiens de Syrie. Elle a réclamé contre les agressions des musulmans, elle a dans ses traités stipulé pour les chrétiens de tous les rites le droit de suivre librement leur culte, elle a obtenu de la Porte des firmans qui consacraient ce droit ; quand il a été violé, ses ambassadeurs ont fait entendre des plaintes, demandé réparation. La discussion des immunités, des priviléges, des droits des chrétiens, a traversé toutes les époques ; l'affaire des Druses et des Maronites a occupé plusieurs années sous le règne de Louis-Philippe ; les dernières concessions de la Porte ottomane, plus larges, plus généreuses, plus dignes de notre époque et des mœurs d'une nation qui se régénère, sont toutes récentes.

Les populations chrétiennes de Syrie avaient donc l'habitude de tourner leurs regards vers la France, de lui demander satisfaction de leurs griefs légitimes ; elles sont allées quelquefois plus loin et ont cherché à obtenir, sous la protection française, une prépondérance sur les musulmans. C'est l'histoire de toutes les races qui ont des lois politiques et des croyances différentes. Le gouvernement français s'est généralement tenu en garde contre ces prétentions dissimulées, couvertes par la religion. La question était donc fort simple : la France demandait pour les chrétiens d'Orient le droit de suivre leur religion, d'exercer leur culte sans être molestés, mais aussi sans vouloir les affranchir de l'obéissance qu'ils devaient à leur gouvernement.

La Russie a depuis longtemps compliqué cette question en demandant à exercer à l'égard des chrétiens du rite grec cette sorte de protection qu'exerçait la France à l'égard de tous les chrétiens, sans acception de rite. Elle l'a obtenu. Des missionnaires de l'Église anglicane se sont établis en Syrie, et le gouvernement anglais a réclamé pour ses nationaux la liberté du culte et la protection de l'autorité. L'Autriche a eu son tour ; en sorte que toute personne ou toute communauté qu'on eût molestée pour sa foi religieuse aurait trouvé dans l'ambassadeur de sa nation auprès de la Porte, ou plus immédiatement dans son consul, un appui et un défenseur du privilége qui lui était accordé.

Il eût été assurément plus avantageux à la Turquie de proclamer la liberté des cultes dans ses États, de la protéger contre tous les actes auxquels le fanatisme pouvait entraîner les musulmans, sans permettre à aucune puissance de s'immiscer dans ses affaires intérieures ; mais cela était difficile dans un pays où la foi religieuse est ardente, où le chef du clergé jouit d'un pouvoir que le sultan lui-même ne pourrait pas toujours braver sans danger. Il serait, au surplus, fort injuste d'exiger de la Turquie plus que ne font quelques États de l'Europe qui se disent plus avancés en civilisation. Il suffit de jeter les yeux autour de soi pour reconnaître que le principe de la liberté des cultes n'a réellement triomphé que dans un petit nombre d'États ; qu'il est sourdement ou ouvertement attaqué dans ceux qui l'ont hautement proclamé ; et, à voir comment marchent les choses, on peut affirmer que la Turquie régénérée ne sera pas la puissance qui le respectera le moins.

Telle est la question des lieux saints réduite à sa plus grande simplicité. Mais l'exercice des droits accordés à des puissances étrangères, outre qu'il blesse la susceptibilité nationale, est hérissé de difficultés, peut fournir l'occasion de complications de tout genre, et mettre en péril l'autorité de la Porte sur ses sujets.

Des discussions s'élevèrent en 1850 entre le divan et le gouvernement français sur cette question délicate, à propos d'empiétements faits par les chrétiens grecs sur les droits des Latins, auxquels ils avaient enlevé la possession de quelques sanctuaires ; empiétements dont la France demandait la cessation et la réparation en vertu d'un traité qui ne laissait aucun doute sur son droit. Le cabinet russe, voilant encore ses projets, heureux de trouver une occasion de réaliser un plan longuement préparé, habilement suivi, entravait de tous ses efforts la négociation, demandait le maintien du *statu quo*, c'est-à-dire la sanction des faits dont se plaignait la France, et menaçait la Porte d'une rupture si elle faisait droit aux réclamations du gouvernement français. La discussion dura, avec des phases diverses, jusqu'en 1852 ; la Russie, qui l'avait un moment emporté, fut battue à son tour ; il semblait d'abord n'y avoir dans cette question qu'une lutte d'influence entre la Russie et la France, mais la pensée du cabinet russe allait bien au delà.

Quant à la question de l'Église grecque en Orient, quoique découlant de la précédente, quoique présentée par la Russie sous le même aspect, elle a une tout autre importance, un intérêt bien supérieur, puisqu'elle touche au sort de neuf millions d'individus formant la majorité des sujets du sultan dans la Turquie d'Europe. C'est une question politique où la religion, malgré le rôle qu'on lui fait jouer, n'est en réalité que la partie secondaire, un prétexte, un moyen, un appui donné à l'ambition. C'est elle qui aujourd'hui met en jeu l'existence de la Turquie.

Si tout homme a le droit inné, naturel, primordial, d'adorer Dieu comme il l'entend, on comprend que neuf millions d'hommes réclament énergiquement ce droit et l'obtiennent. Les chrétiens de la Turquie d'Europe jouissent en réalité de la liberté de leur culte ; ils ont leurs prêtres, leurs temples, leurs écoles, leurs cimetières, leurs couvents : soumis, sous le rapport politique, à la loi turque, ils n'obéissent, sous le rapport religieux, qu'à un chef chrétien, le patriarche.

Les Turcs ne sont plus ce qu'ils étaient lors de la conquête de l'empire grec, les exterminateurs des chrétiens, les convertisseurs au moyen du sabre, les apôtres de la violence ; le gouvernement ottoman est animé d'un grand esprit de tolérance, et cette qualité, qui n'est que de la justice, n'est pas nouvelle, n'est pas due aux craintes que de récents événements auraient pu inspirer ; elle a été constatée depuis longtemps ; elle a porté les sultans à donner à quelques provinces habitées par des chrétiens non pas des gouverneurs musulmans, mais des gouverneurs professant le même culte que leurs administrés. Dans son Histoire de Russie, où il montre beaucoup d'admiration pour Pierre Ier et beaucoup de propension à justifier tous ses actes, Voltaire, en parlant des provinces moldo-valaques que le czar appelé par la trahison venait d'envahir, écrit le passage suivant : « Enfin ces » provinces ont été entièrement soumises par le padisha ou empereur » turc, qui en donne l'investiture. Le hospodar ou vaivode que la Porte » choisit pour gouverner ces provinces est toujours un chrétien grec. » Les Turcs ont, par ce choix, fait connaître leur tolérance, tandis » que nos déclamateurs ignorants leur reprochent la persécution [1]. »

Il y a près d'un siècle que ces lignes si précises ont été publiées. Elles se rapportaient à des faits passés en 1711, et si Voltaire eût trouvé dans l'intolérance des sultans l'excuse de ceux qui appelèrent le czar au delà du Pruth, il n'eût pas manqué d'invoquer ce motif dans l'intérêt de son héros.

Le gouvernement turc ne met donc pas d'obstacle à l'exercice de la religion chrétienne dans ses États, mais, jusqu'à ces derniers temps, cette tolérance ou cette justice n'était pas allée au delà du culte ; les chrétiens portaient encore le poids de la conquête, ils étaient encore les Grecs soumis par la force et considérés comme des vaincus ; entre eux et les Turcs, l'égalité n'existait pas. Ils ne pouvaient pas aspirer aux fonctions publiques d'un ordre élevé ; ils n'étaient pas admis dans l'armée, et par suite de cette disposition, ils étaient soumis à un impôt nommé le *karadj*, fort arbitrairement perçu par les fermiers du revenu public. C'était une sorte de capitation, c'était le rachat du service militaire. Le sultan Mamhoud, qui a inauguré en Turquie l'ère des réformes, pour faire cesser les plaintes auxquelles donnait lieu la perception de cet impôt, le fixa, par un firman rendu en avril 1834, à quinze, trente et soixante piastres, suivant la fortune de l'individu.

En 1849 un autre firman permit aux chrétiens d'aspirer aux grades et fonctions de vizir et de pacha.

Enfin, continuant l'œuvre de la réforme et de l'émancipation des chrétiens sujets de la Porte, le sultan a, dans le mois de mars 1854, par suite de l'intervention de la France et de l'Angleterre, et pour ôter à la Russie tout prétexte de guerre, supprimé l'impôt du *karadj ;* il a fait plus, il a par le même firman prononcé l'admission des chrétiens dans l'armée ottomane : il les a ainsi relevés de la déchéance qui pesait sur eux. Quels que soient les motifs ou les influences qui ont amené cet acte réparateur, ce n'en est pas moins un fait immense au point de vue politique comme au point de vue religieux ; il supprime toute distinction entre les habitants d'un même empire, il fonde un peuple nouveau en faisant disparaître l'infériorité résultant du culte professé ; au lieu d'une nation divisée en conquérants et en conquis, il fait une nation d'hommes égaux. Les derniers vestiges du triomphe des uns, de l'abaissement des autres, s'effacent dès ce moment, et une nationalité nouvelle est créée. En même temps l'action politique du gouvernement s'élève, et la religion n'occupe plus que le second rang puisqu'elle cesse d'imprimer un caractère qui ordonne la préférence. Il faudra du temps pour que le vieux parti turc, le corps des ulémas et les fanatiques s'habituent à cette égalité de races ; mais le premier pas est fait, le principe est proclamé, l'œuvre s'achèvera.

Toutefois, si la tolérance du gouvernement turc ne peut pas être sérieusement mise en doute, cette tolérance n'a pas pénétré dans les mœurs de la masse de la nation, les employés du gouvernement eux-mêmes ne l'ont pas toujours prise pour règle de leur conduite, ne l'ont pas toujours pratiquée. Dans les provinces éloignées surtout, obéissant au vieux instinct musulman, aux vieilles passions religieuses, ils ont fermé les yeux sur les exactions, ils ont aidé à pressurer les chrétiens dans la perception de l'impôt, ils ont mis obstacle au libre exercice de leur culte, ils se sont livrés à des actes de violence envers les chrétiens, ou ils ont toléré ceux des fanatiques contre ces mêmes chrétiens dont ils couvraient les plaintes d'un profond silence. Ceux-ci, à leur tour, irrités des mauvais traitements, forts de leur nombre, ont rarement laissé échapper l'occasion de se venger, et les garnisons ainsi que les populations turques ont éprouvé souvent de sanglantes représailles.

Toutes les fois que les chrétiens grecs ont à souffrir des vexations,

[1] *Histoire de Russie*, part. II, ch. Ier, Campagne du Pruth.

des persécutions, des dénis de justice, des plaintes sont portées au patriarche, leur intermédiaire naturel entre eux et le gouvernement; le patriarcat est l'autorité qui exerce ouvertement son action, mais au-dessus de lui il existe une puissance, un synode, un pape de l'Église grecque qui sans pouvoir exercer aucune autorité politique patente en Turquie y jouit d'une haute influence morale, vers lequel se tournent les regards des chrétiens grecs. Persécutés, ils l'appellent pour mettre fin à leurs souffrances; non persécutés, ils l'appellent encore pour faire triompher le christianisme sur l'islamisme, pour faire de Constantinople la capitale d'un empire grec; disposition commune à toutes les religions, aspirations de tous les peuples vaincus; c'est donc à une conquête politique, matérielle, autant qu'à une conquête religieuse, qu'ils convient l'empereur de Russie.

L'ambition des czars n'a pas besoin d'être aiguillonnée, l'histoire le prouve suffisamment; mais elle s'attache habilement à se couvrir de motifs avouables, elle provoque les plaintes, elle les grossit et les amplifie. C'est dans l'état des chrétiens en Orient qu'elle prend aujourd'hui le prétexte de la guerre qui éclate; mais, démasquant sa pensée plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici, et comme pour rendre la lutte inévitable, elle ne se borne plus à réclamer des priviléges, des immunités, des droits pour les chrétiens, elle exige de la Porte qu'elle reconnaisse l'empereur de Russie comme le protecteur des chrétiens de l'empire turc. En effet, M. le prince Menschikoff, ambassadeur du czar, se rend à Constantinople pour terminer l'affaire des lieux saints; sa mission est présentée comme n'ayant pas d'autre but. Il signale son arrivée par une haute inconvenance qui amène la dislocation du cabinet ottoman, la retraite d'un ministre opposé à la Russie. Les ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse interviennent entre ceux de France et de Russie, les amènent à une apparente conciliation, la Porte prend un moyen terme pour ne blesser aucune des deux puissances, enfin on croit pouvoir se féliciter d'une solution qui donne des garanties au maintien de la paix.

Mais en même temps qu'il travaillait ouvertement à terminer l'affaire des lieux saints, M. Menschikoff remettait à la Porte un projet de traité secret que les ambassadeurs des autres puissances devaient ignorer, et dans lequel le protectorat de la Russie sur les églises grecques de tout l'empire ottoman était stipulé d'une manière nette et précise. « On est convenu, par la présente convention, des conditions suivantes, savoir : la religion grecque (ailleurs elle est appelée gréco-russe) sera toujours protégée dans toutes les églises; les représentants de la cour impériale auront le droit, comme par le passé, de donner des ordres aux églises, tant à Constantinople que dans d'autres endroits et villes, ainsi qu'aux ecclésiastiques, et comme ces conseils viennent d'un gouvernement voisin et ami, ils seront bien accueillis. » *Article 1er du projet de traité secret.*

Les prêtres du culte grec dans les Etats du sultan ne remplissent pas seulement des fonctions religieuses; magistrats civils vis-à-vis de leurs coreligionnaires, ils jugent les procès qui s'élèvent entre eux, constatent les mariages, les décès, les naissances, exercent une sorte de police municipale; ce sont donc des chefs réels de communautés; en accordant à l'empereur de Russie ce qu'il demandait par ce traité, le sultan lui donnait la direction de la religion, de la justice civile dans ses Etats, dans sa capitale; c'était une abdication déguisée, c'était un suicide; plus encore, c'était une trahison envers la nation turque, conquérante, maîtresse de l'empire byzantin, et dont le sultan est le chef.

Le sultan indigné refusa; cet article premier du traité secret fut rédigé en d'autres termes; la forme changeait, le fond restait le même; la pensée de domination, bien arrêtée dans l'esprit du czar, surnageait toujours au milieu des termes ambigus sous lesquels on essayait de la voiler. Modifié, adouci, atténué dans la forme seulement, le projet fut soumis aux délibérations d'un conseil composé de quarante-cinq personnes, ministres et hauts fonctionnaires; mais le secret avait naturellement transpiré; les ambassadeurs des diverses puissances jugeaient parfaitement de la gravité de la situation; ils avaient voulu prévenir une rupture, une guerre dont ils voyaient tous les dangers pour la Turquie; mais ils ne pouvaient méconnaître que du jour où il accéderait aux demandes de la Russie l'empire ottoman était perdu. Quelque réserve qu'ils dussent mettre dans l'expression de leur pensée, au milieu de conjonctures si difficiles, ils ne pouvaient pas conseiller la soumission aux exigences du czar, abaissement que les puissances dont ils étaient les mandataires avaient intérêt à ne pas permettre, en vue de l'avenir.

Lors même que les ministres et fonctionnaires turcs n'eussent pas été décidés à repousser à tout prix les prétentions de la Russie, ils y auraient été encouragés par les sympathies des ambassadeurs; mais leur indignation suffisait, la proposition de M. Menschikoff fut rejetée par quarante-deux voix, trois seulement l'appuyèrent. Le plénipotentiaire russe quitta Constantinople.

La guerre était dès lors inévitable, et tous les efforts plus ou moins sincères des puissances occidentales ne devaient avoir d'autre résultat que de permettre à la Russie de réunir ses forces et de marcher à son but.

VI.

Pour parvenir plus facilement à ce but, qu'on a vu tout à l'heure largement et complétement révélé, la Russie dès lors suscite de tous côtés des ennemis à la Porte Ottomane; elle prend tous les masques, remue tous les sentiments, invoque toutes les passions basses ou généreuses; elle veut des auxiliaires, elle en appelle de tous les points, elle les accepte tous sans regarder leur drapeau, s'en remettant à sa force pour régler les démêlés qui pourraient s'élever plus tard entre elle et eux. Les catholiques romains peuvent lui donner un appui, un concours; elle agite en Turquie, au nom de la foi chrétienne, les hommes professant ce catholicisme qu'elle persécute et ruine dans ses propres Etats; elle excite la vanité de l'Église grecque, la passion religieuse par l'espérance d'un triomphe rêvé depuis des siècles, par la promesse de planter la croix grecque sur le dôme de Sainte-Sophie, d'élever Constantinople plus haut que Rome.

Quand la foi religieuse n'est pas assez puissante, son or soudoie les dévouements à sa cause, les agitations qui peuvent la servir. Une nationalité courbée jadis sous le sabre des Ottomans jette-t-elle quelque part un soupir de regret, la Russie rallume une espérance, elle qui achève de briser la nationalité polonaise dans ses Etats et s'efforce de détruire la nationalité des montagnards du Caucase! Aucun élément de succès ne sera négligé; elle poussera l'habileté pour susciter un ennemi de plus à la Turquie, jusqu'à égarer la vaniteuse ambition du roi des Grecs, à le bercer de la pensée de devenir empereur d'Orient, lorsqu'il peut à peine, sous la protection de trois puissances, se soutenir sur une ombre de royaume et régner sur les ruines des monuments élevés au temps d'une force disparue, d'une splendeur éteinte, par une civilisation noyée dans le sang.

Pendant que la Russie, les regards tournés vers l'Orient, préparait la conquête de Constantinople, elle devait songer à sa tranquillité intérieure, chercher à détruire les germes de toute résistance contre elle, et en même temps préparer les moyens d'arracher à l'Autriche et à la Prusse les provinces polonaises qui leur étaient échues dans le partage. Des intérêts se fondaient, s'unissaient; des liens naissaient entre le peuple réuni et ses dominateurs. Empêcher par la guerre cette fusion lente, mais inévitable, était impossible; l'Autriche et la Prusse opposeraient une résistance énergique, l'Europe occidentale pouvait prendre parti et former une ligue formidable; puis, en supposant le succès, que résultait-il pour la Russie de la conquête de tout l'ancien royaume de Pologne? C'était réunir en un seul faisceau tous les intérêts opposés jusque-là partagés en trois, combattant sourdement trois ennemis; c'était tourner vers un seul point tous les efforts d'affranchissement.

Il y avait donc deux buts à atteindre : apaiser la haine des Polonais contre la Russie, empêcher ceux qui habitaient les provinces données à l'Autriche et à la Prusse de s'attacher à ces puissances; la Russie allait le tenter avec cette rare habileté qui distingue sa diplomatie.

On connaît l'attachement de la plupart des hommes pour la race dont ils descendent, attachement inhérent à la nature humaine; par lui l'homme n'est plus isolé sur la terre, il a une famille dans le passé, il a des intérêts communs à toute une race, il a des souvenirs, des traditions, une mission à remplir, des exemples à suivre et à léguer; c'est la responsabilité commune, la solidarité, mises à la place de l'individualisme. Ce sentiment résiste aux événements qui partagent les races et les forment en Etats séparés, il lutte contre les démembrements; il se ravive souvent dans les proscriptions, dans l'ilotisme qui suit les conquêtes et est imposé par elles aux vaincus. C'est lui qui fait espérer.

Il y a, éparpillée en Europe, en Russie, en Prusse, en Autriche, en Servie, en Valachie et en Moldavie, une race qui paraît plus que toute autre avoir conservé le souvenir de sa puissance au temps où elle était unie : c'est la race slave. Peut-être ne doit-elle cette vivacité de sentiments qu'à son éparpillement et à l'état de faiblesse où celui-ci l'a réduite.

Raviver les souvenirs des temps écoulés, rappeler la communauté d'origine à des populations entrées dans le contingent de plusieurs nations, faire naître la pensée d'un nouvel empire qui réunirait toutes ces forces divisées, c'était affaiblir tous les Etats dont les Slaves font partie. C'est ce que fit la Russie; on ne pouvait pas la soupçonner de mauvais desseins, puisqu'elle-même régnait sur une portion du peuple slave.

Elle avait fait de grand efforts pour prohiber, pour effacer la langue polonaise, elle en appliqua de non moins grands à ressusciter la poésie et la littérature slave; par ses encouragements les vieilles légendes, les vieilles ballades, les chants des rapsodes furent recueillis, imprimés, publiés; l'Europe vit avec étonnement cette littérature oubliée renaître, se former en un corps.

Ce mouvement parut à quelques hommes un nouvel effort d'une nationalité vaincue, brisée, qui essaie de se reformer par les productions de l'imagination. D'autres y virent la protestation politique de ce peuple, qui, courbé sous le joug, donnait encore signe de vie. Quelques-uns comprirent.

Il en résulta pour un grand nombre de Polonais un éloignement

plus [illegible] que pour la race allemande, un amollissement dans la haine qu'ils portent à la Russie. Mais le résultat le plus positif fut la naissance ou, si l'on veut, une grande expansion du panslavisme, la pensée de réunir en un seul peuple tous les membres éparpillés de la race slave. C'était une complication jetée dans les affaires des autres nations, des embarras pour l'avenir dont on semait le germe. D'un côté, la pensée de fonder une patrie purement polonaise s'effaçait pour quelques-uns dans la vastitude du plan qui consistait à rallier tous les débris de la race; d'un autre côté, la Russie se créait des amis, des partisans, dans les provinces que ses armées devaient traverser en marchant contre la Turquie lorsque le moment de porter le dernier coup à l'empire turc lui paraîtrait venu.

C'est ainsi qu'elle a préparé les esprits à la lutte solennelle qui commence. Elle a fait plus à l'égard des Polonais qui habitent les provinces incorporées à l'empire russe. Prévoyant qu'une insurrection pourrait naître des complications de la guerre, elle a cherché à la prévenir en faisant semer un bruit fort invraisemblable, mais qui trouve créance, tant ceux qui souffrent sont disposés à accepter les promesses les moins sincères, les espérances les plus vagues. Quelque temps avant le passage du Danube, c'est-à-dire au moment où la lutte allait s'engager entre elle et les trois puissances, le bruit s'était répandu que le czar allait rétablir le royaume de Pologne, lui donner une constitution et placer l'un de ses fils sur le trône.

Ce bruit ne circulait pas seulement en Pologne, où l'espérance de le voir se réaliser pouvait retenir ceux qui auraient été disposés à aller demander du service en Turquie afin de combattre les Russes, il était habilement répandu en France, à Paris; il était propagé par les agents de Saint-Pétersbourg, par des hommes faciles à tromper, qui croient sans examen. Une guerre avec la Russie devait naturellement amener à Constantinople quelques-uns des proscrits polonais toujours ardents, toujours prêts à combattre; on parlait déjà de la formation d'une légion polonaise. Eveiller un espoir au cœur de ces hommes, c'était peut-être désarmer des ennemis; la politique russe n'hésita pas, sauf à répondre plus tard par les baïonnettes à ceux qui auraient accepté ce leurre comme une sainte promesse.

Tout se préparait au dehors, mais il fallait agir au dedans de l'empire turc, au cœur même de Constantinople, ourdir une conspiration qui pût éclater à un moment donné, et, en attendant, préparer occultement le succès. Des émissaires secrets qui avaient parcouru la Moldavie, la Valachie et la Servie avant l'occupation des deux premières provinces, firent ensuite de nombreux voyages en Autriche, à Vienne même, dans un but qui sera révélé plus tard; à Athènes, en Thessalie, dans le Montenegro, dans la Bosnie, puis en Syrie, à Jérusalem, au mont Athos, enfin dans la Bulgarie, qu'il importait de préparer à l'entrée des Russes.

Un de ces actifs émissaires du cabinet de Pétersbourg mit sur les traces d'une agence russe formée à Constantinople, dont le chef était le baron Œlsner, officier russe, dans laquelle étaient employés avec un certain nombre de Grecs quatre officiers russes dont un colonel, ancien directeur des postes du czar dans le Levant. Cette affaire offre des détails honteux, sordides : un homme qui occupe un certain rang dans la société est un espion de la police russe, et soit pour détourner les soupçons, soit pour retirer plus de bénéfice de son métier, se vend ou feint de se vendre à la police turque, et reçoit de deux côtés le prix de son espionnage, peut-être de sa double trahison.

Grâce à l'actif concours de ces émissaires, l'agitation paralyse les efforts du gouvernement ottoman; dans les populations mêlées de musulmans et de chrétiens, les hommes se défient les uns des autres, se regardent comme des ennemis que rien ne doit concilier, qui s'égorgeront à un signal donné; enfin, lorsque les soldats russes traversent le Danube et s'enfoncent sur le territoire turc, le clergé du rite grec s'avance en procession au-devant d'eux, leur apporte les palmes de la victoire et les bénédictions de son Eglise.

VII.

Il est incontestable que les faits passagers qui se produisent chez les nations voisines que l'on regarde comme ennemies, ou que l'on s'attend à trouver opposées à ses vues, doivent avoir une influence sur les déterminations d'une puissance qui se dispose à la guerre; elle peut du moins les considérer comme un moyen d'arriver plus aisément à son but. La situation politique d'une partie de l'Europe, les changements survenus en France, ont pu paraître à l'empereur de Russie de nature à favoriser ses desseins.

Lorsque la nouvelle de la révolution de février et de la proclamation de la république arriva à Saint-Pétersbourg, dans les premiers jours de mars 1848, Nicolas était à la résidence impériale de l'Ermitage, où il donnait une fête; on lui porta la dépêche, il fit connaître à haute voix cet événement aux officiers qui l'entouraient, et ajouta en finissant : « Ainsi, messieurs, préparez-vous à monter à cheval. » Il est probable qu'il songeait alors aux traités de 1815, dont le maintien devait lui paraître fort douteux. Il n'attaqua pas, mais immédiatement il rassembla et renforça son armée, et quelques mois après ses troupes envahissaient les provinces moldo-valaques sous prétexte de mettre fin aux troubles qui y avaient éclaté, mais en réalité pour empêcher qu'on y fondât un gouvernement démocratique sur lequel la Russie n'aurait pas exercé l'influence qu'elle a sur les hospodars, qui eût mis à néant son protectorat, et eût plus tard opposé un vigoureux obstacle à sa marche sur Constantinople.

Les traditions de 1814 et 1815 représentent la Russie comme disposée à servir les prétentions de la maison de Bourbon; la fusion des deux branches de cette famille a pu faire penser au czar qu'il trouverait dans les partisans des Bourbons des alliés de sa politique. Il ne s'est pas dissimulé que si, par un de ces coups inespérés du sort qui surprennent les peuples, la Russie aidait à opérer une restauration en France, le gouvernement qui lui devrait une pareille fortune n'aurait ni la force ni la volonté de s'opposer à ses vues ambitieuses. Heureux d'exister par la Russie, il la laisserait sans réclamation maîtresse de la Turquie d'Europe, et serait plus tard impuissant à s'opposer à de nouvelles conquêtes, lorsque l'intérêt de la nation lui aurait ou imposé ou fait comprendre la nécessité de réprimer les envahissements de la Russie.

Les profondes modifications politiques survenues depuis peu dans l'organisation du gouvernement français n'ont pas dû être non plus sans influence sur les déterminations de la cour de Russie. La restauration de la famille impériale de Napoléon a pu lui faire craindre la reprise de la politique contre laquelle la Russie a si énergiquement lutté, et qui l'a réduite à de cruelles extrémités. Elle a cru voir la France essayer de reprendre ses frontières perdues en 1815, réunir la Belgique, pousser jusqu'au Rhin ses limites; l'occupation de Rome lui a paru révéler des vues ultérieures sur l'Italie; là était le quartier général d'une armée destinée à agir sur Naples et la Sicile, l'une et l'autre mécontentes et agitées.

Dès lors ses armées étaient trop éloignées de l'Occident, ses vaisseaux de la Baltique ne lui suffisaient plus; il fallait que sa magnifique flotte de la mer Noire pût franchir librement le détroit et entrer dans la Méditerranée, y transporter ses régiments. Si le sultan restait maître de Constantinople, un revirement dans la politique du divan, une défaite de la flotte russe, pouvait fermer le détroit, il importait donc que Constantinople fût au pouvoir des Russes communiquant librement d'une mer à l'autre; que leur flotte, trop vivement poursuivie dans la Méditerranée, pût trouver un asile assuré, inviolable, dans le Pont-Euxin, devenu son arsenal et son grenier.

La France s'y opposerait, mais elle serait seule; l'Autriche menacée en Italie, la Prusse inquiète sur le Rhin, ne feraient pas la guerre à la Russie, qui, en occupant la France d'une guerre lointaine, difficile, compliquée d'embarras, la détournait d'une guerre dans laquelle l'Autriche et la Prusse seraient plus immédiatement intéressées.

Il restait l'Angleterre, qui, n'ayant à craindre rien de bien sérieux de la France, à laquelle l'attachaient d'immenses intérêts commerciaux qu'on ne pourrait pas briser sans amener une perturbation des plus grandes, des plus profondes, dans le travail, les entreprises, la fortune de plusieurs millions de Français, et complétement tranquille de ce côté, ne permettrait pas à la Russie de conquérir Constantinople, de devenir une puissance méditerranéenne, de lui couper la route de l'Inde; mais il était possible de désintéresser l'Angleterre, d'en faire une alliée, sinon active, du moins n'apportant pas d'obstacles, de l'appeler enfin au partage de l'empire turc. C'est vers ce but que se tournèrent tous les efforts de la diplomatie et du czar lui-même, qui ne dédaigna pas de recourir aux moyens les moins avouables.

Si la Russie réussissait de ce côté, la France restait complétement seule; elle était forte sans doute, mais surveillée par l'Autriche et la Prusse, dont cette prise d'armes éveillerait les défiances, ne serait-elle point paralysée? Habituée à une paix que le progrès des arts et des sciences avait appris à aimer, à apprécier; heureuse des développements immenses qu'avaient pris son industrie et son commerce, la nation française aurait-elle quelque enthousiasme pour une guerre dont les éventualités mystérieuses effrayeraient certains esprits? Pour conserver en Orient une influence qui ne lui a jamais servi à rien, inutile à ses amis, impuissante contre ses adversaires, toujours coûteuse, voudrait-elle jouer l'avenir? D'un autre côté, n'y avait-il pas en France des hommes qui verraient avec plaisir le triomphe de la politique russe, dans l'espérance d'une restauration des Bourbons? L'enchaînement des libertés publiques, pour la conquête desquelles la France a fait de si longs efforts, a passé par de si cruelles péripéties, n'avait-il pas mécontenté une partie du pays, et cela ne jetterait-il pas quelque hésitation parmi les hommes qui composaient les conseils du pouvoir? Telles furent les réflexions du cabinet russe, et, persuadé qu'il aurait peu d'obstacles à vaincre, l'empereur Nicolas s'aboucha avec lord Hamilton Seymour. On verra plus loin par quels motifs l'Angleterre ne pouvait pas adopter le plan, accepter les propositions de la Russie, mais on peut constater que les négociations, ou plutôt les pourparlers, eurent un caractère d'habileté, de finesse, de réserve, qui donne une haute idée du talent diplomatique du czar et de l'ambassadeur anglais. Avant de reproduire ces documents si importants et d'indiquer dans quelles graves circonstances ils ont été publiés, il faut établir les positions respectives de la France, de l'Angleterre et de la Turquie.

C'est ainsi que la Russie est arrivée lentement à la situation ac-

tuelle. Les provinces moldo-valaques sont occupées par des troupes russes, le Danube est franchi, et toute communication par ce fleuve, de la mer Noire à l'intérieur du pays, est supprimée; nul secours n'arrivera par-là, Sébastopol et la mer d'Azof renferment une flotte considérable; la Géorgie presse la Turquie d'Asie; des agents russes agitent la Perse; l'insurrection grecque menace au nord; le Montenegro est soulevé; enfin la Russie entoure Constantinoble d'un cercle d'ennemis, qui, s'avançant de tous les côtés à la fois, devaient l'écraser ou rendre toute résistance inutile.

Les flottes de France et d'Angleterre sont arrivées à propos.

En attendant qu'il puisse prendre le nom d'empereur d'Orient, voici les titres du czar dans les actes officiels :

« Nicolas, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kieff, Wladimir et Novgorod; czar de Kasan, czar d'Astrakan, czar de Pologne, czar de Sibérie, czar de la Chersonèse Taurique; seigneur de Pskoff et grand prince de Smolensk, de Lithuanie, de Valachie, de Podolie et de Finlande; prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Semgalie, de Samogitie, de Bialystok, de Karelie, de Tver, de Jougrie, de Perm, de Viatka, de Bulgarie et de plusieurs autres pays; seigneur et grand prince du territoire de Novgorod intérieur, de Tschernigoff, de Riaizan, de Polotzk, de Rostof, de Jaroslaf, de Bielozero, d'Oudorie, d'Obdorie, de Koudinie, de Witebsk, de Mtislaf, et dominateur de toute la région hyperboréenne; seigneur du pays d'Herie, de Kartalinie, de Grousinie, de Kabardinie et d'Arménie; seigneur héréditaire et suzerain des princes tscherkesses, de ceux des montagnes et d'autres encore; héritier de la Norvége, duc de Schleswig-Holstein, de Saint-Ormarn, de Ditmarsen et d'Oldenbourg, etc., etc. »

VIII.

Il est difficile de savoir d'une manière bien exacte de quel œil cette nouvelle guerre est envisagée en Russie par les diverses classes de la société. Elles manquent d'organes pour exprimer leurs pensées; un mutisme absolu leur est imposé sur tout ce qui touche à la politique, l'expression d'une opinion opposée à la pensée gouvernementale amènerait la persécution sur celui qui la manifesterait. Tous les journaux sont dans cette dépendance qui ne permet que l'éloge et dicte ces flatteries dans lesquelles les czars sont bercés jusqu'au jour où ils s'éveillent sous un poignard ou sont étouffés sous un coussin.

Le peuple, les paysans et les moujiks sont fanatisés par les prêtres du culte gréco-russe, qui représentent l'empereur comme le bras de Dieu, le chef de la religion, presque Dieu lui-même. Ce peuple est encore ignorant : les écoles qui ont été fondées en Russie ont eu pour but d'en imposer à l'Europe en lui persuadant que l'empire était en progrès, beaucoup plus que de répandre l'instruction d'une façon sérieuse. Catherine répondant à son ministre qui lui signalait la solitude des écoles et le peu d'empressement des paysans à y envoyer leurs enfants, lui écrivait : « Ne vous plaignez pas de ce que les écoles sont désertes, il suffit que nous les ayons fondées pour ne pas encourir les reproches des philosophes. » On comprend que ce peuple, excité par ses prêtres, qui lui expliquent la politique religieuse du czar à leur manière, puisse, en voyant cette politique couronnée jusqu'ici par le succès, être plein de foi dans l'avenir. Cependant on doit constater que le recrutement de l'armée se fait avec peine, que les agents du gouvernement emploient la violence pour amener des recrues sous les drapeaux et que les populations se montrent peu empressées à soutenir de leurs bras et au péril de leur vie une politique pour laquelle on les dit pleines d'enthousiasme. Qui peut aimer un régime militaire où le fils du paysan est condamné à n'avoir jamais d'avancement? où, abdiquant sa qualité d'homme, il est non-seulement soumis aux coups de bâton et de verges en vertu du code, mais exposé aux brutalités des officiers, qui le frappent de leur canne, de leur cravache ou de la main, sans que le malheureux ose faire un mouvement qui lui coûterait ou un plus dur supplice ou la vie? Aussi quand le nombre d'hommes à prendre dans un village a été déterminé, que les autorités locales ont secrètement dressé leur tableau, le détachement chargé de l'exécution arrive pendant la nuit, investit le village, et, sourd aux cris des femmes, des enfants, emmène les hommes, qu'il enchaîne quelquefois pour ne pas les voir s'échapper en route.

Les classes élevées, initiées aux arts, aux jouissances de la civilisation, instruites, polies, sont partagées en trois catégories : les hommes sérieux, qui sentent tous les bienfaits de la paix, et déplorent, au point de vue philosophique, la lutte engagée, mais sont forcés de se taire par prudence, pour échapper à l'espionnage organisé autour d'eux sur une vaste échelle. Boyards, membres du sénat, officiers, propriétaires cultivateurs, c'est dans leurs rangs que recrutent les conspirations fréquentes qui éclatent souvent sans que le public en soit instruit, que l'on noie dans le sang, à l'ombre des prisons, ou que l'on étouffe dans les mines de Sibérie. Il n'est pas rare de trouver dans les régiments envoyés au Caucase de ces hommes incorporés comme simples soldats, sans que leur famille sache ce qu'ils sont devenus, et qui n'ont pas même la ressource de s'enfuir dans la montagne, d'y aller vivre de leur travail parce qu'ils ont laissé une femme, des enfants que leur fuite exposerait aux plus affreux traitements, et peut-être aussi parce que les Circassiens, à bon droit défiants, les prendraient pour des espions chargés d'étudier leurs moyens de défense, de s'assurer de leurs forces et de préparer l'invasion.

La seconde catégorie se compose d'hommes ardents, ambitieux d'argent et d'honneurs, rêvant des possessions sous des climats plus doux que celui de Russie, des grades et des richesses, fruit de la victoire qu'ils se promettent sur la Turquie et la France. Depuis longtemps, en effet, ils ne les séparent pas, c'est la double conquête promise à leur courage, la double proie qui doit payer leurs efforts. L'empire ottoman va recevoir le dernier coup et crouler; 1814 a découronné la France de son auréole, de son prestige; Constantinople et Paris leur apparaissent dans le lointain pleines de séductions et de charme; elles les appellent, les attirent, ils sont prêts et se persuadent qu'ils y arriveront bientôt. Hautains et froids, ces seigneurs sont cependant polis dans leurs relations ordinaires avec les étrangers; mais dès qu'il s'agit de guerre ils manquent de tact et poussent l'oubli des convenances jusqu'à parler de la France comme d'une très-prochaine conquête devant des Français, pour lesquels il ne serait pas sans danger de répondre avec franchise et qui se condamnent au silence.

Dans les Etats romains les ministres, les administrateurs, les directeurs de l'artillerie, des finances, sont des prélats, des monsignori, des prêtres, des hommes enfin appartenant réellement au clergé régulier ou séculier; en Russie, où règne le despotisme militaire, tous les fonctionnaire appartiennent à l'armée, ou portent des noms d'officiers de différents grades. Telle fonction civile donne rang de général, telle autre rang de colonel, rang de capitaine, car la hiérarchie militaire est le type administratif. La confusion est facile, car des fonctions qui n'ont rien de commun avec l'armée sont remplies par des officiers supérieurs réellement attachés à l'armée et qui peuvent être d'un jour à l'autre appelés au service actif.

L'esprit de vénalité est assez général chez les fonctionnaires de tous les ordres, et il est rare qu'on obtienne d'eux gratuitement les choses les plus ordinaires dépendant de leurs fonctions, de leur service. Aux demandes les plus simples, les plus habituelles, la première réponse est presque toujours un refus coloré d'un prétexte plausible. C'est un général, un colonel qui parle; il porte ses épaulettes, sa poitrine est couverte de cordons, de croix, ou, s'il est en habit de ville, on entend les employés inférieurs lui donner ces titres qui ailleurs commandent le respect et excluent toute pensée d'exaction. L'étranger, qui ignore comment les choses se passent, insiste vainement, ne comprend rien aux difficultés qu'on lui oppose et se retire, sauf à revenir le lendemain ou à faire d'autres démarches longues, pénibles et inutiles, ou à apprendre de quelque officieux le secret qui fait expédier les affaires.

Celui qui connaît les usages ne perd pas ainsi son temps. Après avoir expliqué l'objet de sa demande et avoir écouté l'objection ordinaire, il a vu s'ouvrir le tiroir d'un secrétaire dans lequel Son Excellence cherche quelque chose; il y laisse tomber ostensiblement, sans rien dire, soit de l'or, soit quelques kopecs en monnaie de papier, suivant l'importance de l'affaire, et alors Son Excellence trouve dans sa bonté inépuisable un moyen d'expédier l'affaire et d'épargner au solliciteur l'ennui de revenir. Ainsi se traitent les choses les plus simples; que l'on juge par là des grandes! L'empereur est quelquefois obligé de sévir lorsque le scandale est trop public, lorsque les exactions sont poussées au point de compromettre le service public ou lorsque les personnes lésées jouissent d'une haute influence. Alors il punit avec éclat : un colonel, un général est dégradé, il est incorporé comme simple soldat dans un régiment ou envoyé aux mines; ses biens sont confisqués. C'est un homme sur mille, et les autres continuent en calculant les chances d'impunité.

L'empereur fait assez fréquemment des cadeaux : il donne une tabatière avec son portrait entouré de brillants, une épingle en diamants, une bague, une broche, etc. C'est un moyen de témoigner sa satisfaction, son amitié, son admiration; c'est quelquefois aussi un secours offert avec délicatesse. En effet, tous ces objets ont une valeur déterminée. Il existe dans l'un des ministères un bureau où l'on peut les échanger contre des roubles; c'est un usage du pays. Mais celui qui a besoin de tirer parti du cadeau qu'il a reçu de l'empereur est toujours obligé d'en laisser quelque bribe entre la main de celui qui lui remet le prix de l'objet reçu.

Dans ce cas, les exigences ne sont pas très-grandes; mais les choses se passent autrement lorsque l'empereur ordonne de compter une somme d'argent : elle arrive très-rarement entière dans les mains de celui auquel elle est destinée. Parfois même elle se trouve réduite de moitié, de deux tiers, et l'on dit tranquillement au réclamant : L'empereur a ordonné de vous compter cinq cents roubles, mais c'est une somme énorme, nous n'avons pas de fonds, et nous avons pensé que deux cents roubles étaient très-suffisants pour vous. On prend les deux cents roubles, et on n'entend jamais parler du reste. Telles sont les mœurs administratives.

C'est parmi les hommes de cette seconde catégorie, hommes, du reste, pleins d'audace, d'intelligence et de finesse, que la chancelle-

rie russe trouve ses agents les plus dévoués. Il faut un homme intrépide, endurci aux dangers, qui aille à travers les glaces, sur un traîneau attelé de vingt ou trente chiens, étudier les mœurs, les habitudes, les besoins des peuplades asiatiques, nouer des relations, préparer les moyens de réunir dans quinze ou vingt ans une nouvelle province à l'empire russe. Cet homme part, s'exile, parcourt les pays les plus affreux, reste plusieurs années au milieu de périls de toute sorte et ne revient qu'après avoir accompli sa mission.

Un autre, descendant vers le sud, pénétrera chez les Chinois, s'entendra avec les ministres du Céleste-Empire, obtiendra d'eux la permission de bâtir une église russe sur les terres des Chinois et d'en faire payer les prêtres par le budget de la Chine, manœuvre habile, pierre d'attente sur laquelle viendront plus tard s'appuyer les matériaux de cet édifice.

Quand la Russie viendra conquérir le kannat d'Hérat, c'est par la Perse qu'elle le fera attaquer, comme en 1838; mais des officiers anglais le défendront, et l'Asie donnera au monde ce singulier spectacle d'une armée persane attaquant une ville sous la direction d'artilleurs russes, tandis que cette ville sera fortifiée par des officiers du génie anglais.

Lorsque, pour s'avancer vers l'Inde, le cabinet de Saint-Pétersbourg essayera de pénétrer diplomatiquement dans le Caboul, il aura un homme habile qui commencera par conclure un traité de commerce avec le chef de ce pays en attendant l'heure de faire un traité politique qui rapproche la Russie de l'Afghanistan, cette route de tous les conquérants de l'Asie.

C'est parmi eux qu'elle recrutera les officiers qui, en 1852, pénétreront en touristes dans la Valachie, descendront le Danube, lèveront les plans de Widdin, de Kalafat, de Silistrie, d'Hirsowa, de toutes les places que la Russie attaque, investit, bombarde aujourd'hui.

Ils iront remuer la Grèce, préparer une insurrection dans le Montenegro, essayer de soulever la Bulgarie, étudier les passages des Balkans; ils seront partout, humbles, ignorés, obscurs, mais d'une activité infatigable, pour préparer le triomphe de la Russie.

La troisième catégorie est celle des hommes de plaisir, qui se dédommagent de l'inutilité de leur vie et occupent leur activité au jeu, à la table, auprès des femmes. Quelques-uns gémissent parfois de cette existence dont ils ont pris l'habitude, qu'ils n'osent plus changer par vanité, peut-être aussi parce que l'on se demanderait quelle pensée sérieuse les occupe au point de produire ce changement; d'autres pressurent leurs paysans, les torturent pour leur arracher les sommes nécessaires à leurs plaisirs, à des besoins qui renaissent toujours. Il arrive de temps en temps qu'au milieu d'une nuit sombre de vives clartés illuminent tout à coup l'horizon, et l'on pourrait voir un cordon serré de paysans, armés de fourches, de fléaux, de barres de fer, gardant toutes les issues d'un château qui brûle et y repoussant impitoyablement quiconque tente d'en sortir. Le lendemain il n'y a plus que des ruines à la place de l'habitation splendide, et le seigneur est resté sous les décombres. Quelques paysans payent de leur vie la vengeance de tous. On appelle cela une *exécution*.

Ceux de ces hommes de plaisir qui habitent Pétersbourg, Moscou ou les autres capitales des provinces affichent d'ordinaire un grand luxe, et les femmes étrangères sont pour eux un objet de vanité. Ces courtisanes, dont quelques-unes mènent grand train, sont en général des Allemandes et des Françaises destinées à briller, à disparaître et à mourir dans un hôpital ou un grenier.



UNIFORMES DE L'ARMÉE ANGLAISE. — Infanterie.

Il y a en Russie, comme en Pologne et dans quelques provinces de l'Allemagne et de la Suisse allemande, d'assez nombreuses familles errantes, qu'on appelle des gitanos, des bohémiens, des heimathlosen, suivant les contrées où elles se trouvent. En Russie elles sont organisées en bandes qui donnent des représentations, exécutent des danses. Les femmes ne sont pas très-belles en général, mais elles sont brunes, leurs regards sauvages, leurs grands yeux noirs, leurs danses frénétiques leur donnent un attrait piquant, et il n'est pas rare de voir les jeunes Russes faire pour elles des dépenses folles. Les intrigues de cette sorte sont favorisées par l'habitude que l'on a de les appeler aux fêtes que l'on donne dans les châteaux pour exécuter leurs danses.

Parmi les seigneurs il en est qui sont doux, humains, équitables, généreux. Si l'un d'eux se ruine, si un orage emporte ses récoltes, qu'une perte au jeu, une mauvaise spéculation le forcent à vendre une de ses terres, les paysans accourent offrir de l'argent à leur seigneur afin qu'il paye sa dette et ne les vende pas, car ils ignorent entre les mains de qui ils passeraient, et ils craignent de perdre au change. D'autres fois, quand la vente de la terre à laquelle ils appartiennent est de toute nécessité, les paysans députent quelques-uns des leurs vers un seigneur dont ils connaissent l'humanité pour le prier d'acheter terre et hommes, lui offrant de l'argent, s'il en manque, pour parfaire le prix. Quelle condition que celle de ces hommes qui ne

Imprimerie de J. BEST, rue Poupée, 7

peuvent pas acheter leur liberté, leur affranchissement du servage et en sont réduits à acheter un maître dont ils seront les esclaves, eux et leur postérité, jusqu'au jour où sonnera pour la Russie l'heure de l'émancipation, où retentira le glas de la féodalité!

Un jour, il y a environ quinze ans, l'empereur Nicolas, soit qu'il voulût porter les premiers coups à cette féodalité fortement organisée, toujours inquiétante pour les empereurs, qui peut-être brisera l'autocratie si elle n'est pas brisée par elle, soit qu'il cédât à un mouvement de justice, rendit un ukase qui autorisait les serfs à se racheter, moyennant une somme déterminée, comme les paysans de la couronne étaient eux-mêmes admis à ce rachat. Ce fut parmi la noblesse féodale un cri unanime. Que se passa-t-il de grave dans les provinces? quelles discussions eurent lieu dans les conseils de la couronne? quelles plaintes, quelles menaces se firent entendre? On l'ignore. Dans les pays sans liberté, sans publicité, on voit les effets, on ne peut supposer les causes. Quelles qu'elles fussent, un second ukase fut rendu quelques semaines après, et, sous prétexte d'expliquer le premier, il l'annula en réalité. Cet ukase portait qu'il avait été et qu'il restait entendu que le rachat ne pouvait avoir lieu que du consentement du seigneur.



Bachi-bozouks, volontaires de l'intérieur, en Orient.

L'empereur reculait devant la féodalité. Il n'était pas besoin d'ukase pour autoriser une transaction entre le seigneur et le serf : c'est là un droit établi, passé dans les coutumes, dont on use quelquefois, trop peu souvent, mais qui est de l'essence même de cette sorte d'organisation sociale.

Il y a en Russie, comme il y a eu dans tous les pays féodaux, deux sortes de serfs : l'un travaille sur la terre où il est né, c'est le plus grand nombre. Il appartient à la glèbe, il fait partie de l'héritage, il change de maître, mais non de condition; il est vendu avec la propriété, comme la maison, comme l'arbre, comme la charrette sous le hangar, comme le cheval à l'écurie, comme le bœuf à la charrue. Tant vaut la terre, tant vaut l'homme.

Le serf est donc une propriété, un gage qui sert d'hypothèque. On prête généralement dans les banques de l'empire deux cents roubles argent sur un homme et cent roubles sur une femme, soit huit cents et quatre cents francs. Mais dans les transactions particulières la valeur du serf est bien supérieure, surtout s'il est sur une propriété bien tenue et dans une contrée fertile. La fortune des seigneurs s'évalue au nombre d'âmes qu'ils possèdent.

L'autre est le serf qui habite la ville. Celui-ci se subdivise en deux classes. Il est loué par son maître comme domestique, cocher, garçon d'hôtel, de restaurant, et la personne qu'il sert paye au seigneur le prix convenu; ou bien, se sentant de l'aptitude pour le commerce ou pour une profession qu'il peut exercer seulement dans les cités, il obtient de son maître, moyennant une redevance annuelle, l'autorisation d'aller travailler dans les villes. Cette permission s'accorde pour un an, mais le seigneur peut ne pas la renouveler, il est seul juge, seul maître souverain; le serf obéira, il reviendra au village, il restera à la ville, il subira des conditions nouvelles, suivant que le maître l'ordonnera. Ainsi pour lui rien de fixe, rien de stable : la dépendance, la crainte, toujours.

Parmi les serfs qui se livrent au commerce, il en est de fort intelligents, de fort habiles, qui font des fortunes considérables dont ils sacrifieraient la plus grande partie pour obtenir leur liberté; leurs tentatives sont infructueuses. L'un d'eux, qui habite aujourd'hui encore une des plus grandes villes de l'empire russe, a gagné plusieurs millions dans le commerce : il a offert à son seigneur une rançon digne d'un prince, le seigneur a refusé. Il l'a comblé de prévenances, de riches cadeaux toujours acceptés, mais la liberté n'a pas été octroyée.

— De quoi te plains-tu? disait le seigneur au riche négociant. Tu me fais honneur par ton intelligence, par ton opulence. N'ai-je pas toujours été pour toi un bon maître? Pourquoi veux-tu ta liberté?

— Pour mes enfants, monseigneur, répondit le serf.

Le seigneur refusa sans s'inquiéter si ses fils aussi seraient bons pour les enfants de l'esclave qui n'aura pas pu briser son fatal collier.

On a voulu voir dans les enfants des prêtres russes le noyau d'une classe intermédiaire entre les serfs et les nobles de la bourgeoisie, mais jusqu'ici, presque tous privés de fortune, n'ayant qu'une instruction insuffisante, ces hommes ont recherché des fonctions dépendantes de l'administration. Ceux qui ne suivent pas la carrière de leur père obtiennent de l'Etat des emplois très-secondaires et manquent par conséquent de cette indépendance qui constitue réellement la classe moyenne vivant libre, de son travail ou de sa fortune, dans les autres Etats de l'Europe.

Les hommes libres qui n'appartiennent pas à la noblesse et à la classe des grands propriétaires sont les négociants étrangers, anglais, français, suédois, surtout allemands, établis à Pétersbourg, à Moscou, à Riga, dans toutes les grandes villes, et qui se sont fait naturaliser pour échapper aux tracasseries de la police russe, travailler à

l'abri des lois de l'empire et se donner la sécurité indispensable aux affaires ; des serfs de [illegible] retirés du service, en petit nombre jusqu'ici ; des moujiks rachetés ou affranchis, en plus petit nombre encore. Tels sont les éléments d'une future bourgeoisie. Un ukase tout récent, avril 1854, aura pour résultat d'augmenter ces éléments, bien que son auteur ne l'ait pas eu pour but dans ses nouvelles dispositions législatives.

Les seigneurs russes ont d'ordinaire sur leurs propriétés des régisseurs qui font valoir et rendent compte. Ce système oblige le maître à entrer dans des détails d'administration souvent difficiles s'il habite Pétersbourg, s'il fait partie de l'armée active, s'il est en mission ; il donne lieu à des fraudes nombreuses. Pour s'affranchir des uns et des autres et pour se créer des revenus fixes, beaucoup de seigneurs donnent à bail à des étrangers, la plupart Allemands, leurs terres avec tous les serfs qui y sont attachés.

Ce bail s'appelle *arenda* : il se contracte pour des termes qui varient entre dix et vingt ans. Les fermiers sont en général des cultivateurs habiles, doués de connaissances pratiques, important les méthodes nouvelles de culture, réglant leurs dépenses personnelles avec économie, améliorant le sol. Grâce à la nombreuse quantité de bras dont ils disposent et qu'ils répartissent sur les terres avec intelligence, la propriété prospère, et ils font des bénéfices considérables. Le sort des serfs est à peu près le même ; si les travaux sont plus rudes, le gain est aussi plus grand. Le seigneur, de son côté, peut compter sur un revenu qui ne varie pas suivant les chances de la récolte, les intempéries des saisons ; souvent aussi il reçoit des avances considérables du fermier au moment de la signature du bail.

A l'expiration de l'*arenda*, s'il ne convient pas aux parties de la renouveler, le fermier quitte la Russie et retourne dans son pays jouir de la fortune qu'il a amassée et qui est parfois considérable si le bail a été avantageux, s'il a eu une certaine durée et si le fermier a pu disposer d'un grand nombre de bras.

On a représenté au ministre de l'intérieur qu'il était impolitique que la fortune ainsi amassée fût le lot d'étrangers que rien ne lie à la patrie, qu'elle allât s'éparpiller dans d'autres États, créer des positions élevées à des familles qui ne font que passer pour faire une récolte et se retirent avec ses produits.

Ce mode d'opérer attaque le système d'immobilité imposé à la Russie, et par un ukase impérial il vient d'être dit que dans un certain délai tous ces fermiers étrangers sans exception se feront naturaliser et deviendront sujets russes ou abandonneront la culture et l'administration des terres affermées par eux. Le ministre a ordonné l'exécution de cette mesure dans tout l'empire. C'est une violation de contrat, c'est la perturbation jetée dans l'existence d'un grand nombre de seigneurs et de fermiers. Mais, par une sorte de compensation à laquelle le ministre n'a pas songé, il sortira de l'exécution de cette loi un élément nouveau de classe moyenne. Les fermiers qui pour ne pas perdre le fruit de leurs travaux, pour ne pas ruiner leurs familles, consentiront à devenir sujets russes, sont des hommes libres ainsi que leurs fils. Ils viendront augmenter le noyau de cette bourgeoisie qui est appelée avec le temps à lutter contre la féodalité en Russie, comme elle a lutté contre elle dans tous les pays de l'Europe occidentale. Elle triomphera ici comme là, mais combien de siècles faudra-t-il pour en arriver à l'émancipation ? Ce qu'il en a fallu peut-être à la France. M. de Custines a eu raison de dire que la Russie est en arrière de six siècles sur l'Europe.

Quant aux coutumes militaires chez les Russes, un seul fait suffira pour les faire apprécier.

Il y a quelques années se déroulait devant un conseil de guerre séant à Grodno (Lithuanie) le drame suivant consigné dans les journaux judiciaires français de l'époque.

Plusieurs années après la dernière insurrection de Pologne, à laquelle il avait pris une part active, ainsi que tous ses parents, le jeune Napoléon-Thadée Wolny, d'une famille bourgeoise de Kielce, petite ville de Pologne, fut enlevé par un détachement russe et incorporé malgré lui dans un régiment. Son père était mort dans ses bras à la bataille d'Ostrolenka livrée contre les Russes ; son frère avait été jeté dans un cachot, ses deux oncles étaient en Sibérie. Wolny pouvait se croire oublié, et il allait s'unir avec une jeune fille dont il était aimé. Mais la beauté de sa future frappa un officier supérieur russe, M. Bestuzew, qui fit saisir Wolny, puis enleva par violence la jeune fille et, pour réparer l'outrage, l'épousa.

Le jeune homme fut dépouillé de son nom et de ses prénoms, parce qu'ils étaient incendiaires. Le prénom de Napoléon était proscrit dans tout l'empire russe, celui de Thadée avait été porté par le rebelle Kosciusko et ne pouvait être toléré, et le mot *Wolny* signifiant *libre* en langue polonaise ne devait pas être celui d'un sujet et soldat de Sa Majesté Impériale. La nouvelle recrue fut inscrite sous le nom de Ivan-Matwiey Gorief et envoyée en Lithuanie.

Pendant trois ans et demi, Wolny fit son service avec une rigoureuse exactitude, obéissant ponctuellement aux ordres de ses chefs, cherchant la solitude, parlant peu, portant sur son visage une profonde empreinte de tristesse et de malheur, ne cherchant que dans ses souvenirs un adoucissement à ses chagrins. Un jour, et quelque romanesque que ce fait puisse paraître, il ne saurait être révoqué en doute, car il est consigné dans le compte rendu des débats, un jour le jeune enfant de sa future et de l'officier qui la lui avait ravie jouait dans la rue, lorsque des chevaux emportés et menaçant de l'écraser sous la voiture qu'ils entraînaient, furent arrêtés ou détournés par Wolny, qui eut le bonheur de conserver un fils à celle qu'il aimait.

Après ces trois années et demie de service, ne voyant pas d'issue à cette situation, tourmenté par l'impérieux désir de revoir sa vieille mère, il quitta le régiment, marcha six semaines, se cachant dans les fermes, accueilli par les paysans heureux de venir en aide à un compatriote, et enfin arriva à Rielce. Malgré les soins qu'il prit pour cacher son retour, la police russe découvrit sa retraite, l'arracha à sa mère, l'enchaîna et le fit conduire à Grodno, où était son régiment. Les vêtements en désordre, les mains enchaînées, il marchait calme et fier au milieu d'un détachement de soldats, et dans la foule circulaient les mots de défenseur de la Pologne, d'enrôlement forcé.

Arrivé devant le cloître des Dominicains transformé en prison militaire, le cortége s'arrêta, et la voix d'un officier russe cria :

— Au cachot ! au cachot ! race indestructible de rebelles !

— Vous ne m'y jetterez que mort, répondit le prisonnier, si vous ne voulez pas me permettre de parler à mon colonel.

L'officier donna ordre de l'entraîner, le soldat répéta sa prière :

— Mon colonel ! je veux voir mon colonel !

— Malheureux, c'est la mort que tu demandes ! s'écria une voix dans la foule.

Mais le prisonnier exaspéré ne l'entendit pas. Il résistait aux soldats, et peut-être allait-il tomber sous leurs baïonnettes, lorsqu'on vit arriver à cheval le commandant de la place, qui, après s'être informé du sujet du tumulte, ordonna qu'on fît droit à la requête du prisonnier.

Le cortége se remit en marche, Wolny respirait : peut-être avait-il quelques motifs de compter sur la bonté de son colonel, qui l'avait connu soldat exact et rangé ; peut-être d'autres raisons plus sérieuses faisaient-elles rayonner à son esprit quelque lueur d'espérance. Dans ces temps de troubles politiques, lorsque des Polonais occupaient des postes importants dans les rangs de l'armée de leur nouvelle patrie, des causes inconnues pouvaient militer en faveur du soldat auprès de son chef, et son obstination devait avoir un mobile puissant.

Ce fut donc avec une certaine satisfaction que le soldat s'avança avec son escorte vers le château situé à l'extrémité de la ville, sur le bord escarpé du Niémen. Elevé il y a six siècles par un prince de Lithuanie, habité depuis par les grands-ducs, par les rois de Pologne, le château de Grodno est aujourd'hui la demeure des généraux et des officiers supérieurs de la garnison russe. Le plâtre a recouvert à demi de vieilles armoiries polonaises et les tourelles du monument ; les canons des remparts dorment à l'ombre des ailes d'un aigle russe qui pare la porte.

La petite troupe se rangea en bataille dans la cour ; les soldats regardaient avec compassion leur camarade, qui attendait, plein de confiance, la venue du colonel ou l'ordre de monter dans les appartements ; ils tremblaient pour lui, car ils avaient vu quelques jours auparavant expirer un des leurs sous les verges dans cette même cour. Tout à coup, au lieu du colonel, apparut une jeune femme que tous les soldats connaissaient, dont ils murmuraient le nom avec amour : chaque fois qu'un malheureux était amené, elle venait lui apporter quelques consolations, quelques secours ; toujours elle avait intercédé par ses prières, par ses larmes, auprès du colonel son époux ; souvent elle était parvenue à adoucir ses cruelles sentences, à sauver la vie d'un soldat. Elle accourait remplir encore sa sainte mission de charité ; mais à peine s'était-elle approchée de Wolny, que la jeune femme poussa un cri, ouvrit les bras pour étreindre son fiancé, et tomba sans connaissance.

Wolny se précipita à ses pieds ; il eût voulu la relever, la presser contre son cœur, ses bras étaient enchaînés, il ne pouvait que baiser ses mains, que l'appeler par son doux nom de jeune fille.

Cette scène avait à peine duré quelques secondes, lorsque le colonel parut. Grand et vigoureux, il saisit de deux bras nerveux le jeune homme agenouillé, baisant les mains d'Angélique, que les soldats relevaient, et l'enleva, puis, frémissant de colère, le regard étincelant, le laissa retomber. C'était M. Bestuzew. Il avait remplacé au régiment l'ancien colonel passé à un grade supérieur.

Wolny s'accroupit sur ses talons, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, muet de stupeur. Ces deux hommes se regardaient, l'un plein d'une joie terrible, l'autre éperdu, ignorant ce qui s'était passé durant son absence, ne comprenant pas comment M. Bestuzew se trouvait là, abattu par ce nouveau coup.

— Je te tiens enfin ! s'écria le colonel ; tu as demandé à me voir, tu as voulu m'annoncer ton retour, c'est bien !

— J'ignorais que vous eussiez remplacé mon ancien colonel, murmura Wolny.

— Emmenez ce misérable, reprit M. Bestuzew, enchaînez-le par le cou et par les bras, et rivez ses chaînes au mur du cachot.

Toute résistance était impossible. Angélique avait été emportée évanouie ; le malheureux Wolny fut jeté sur une charrette destinée au transport des condamnés à mort et conduit à la prison par les soldats étonnés, ne comprenant rien à cette scène, non plus que la

foule qui les avait suivis, soupçonnant seulement un drame intime inconnu.

Enchaîné par le cou et par les bras, dans les sombres méditations du cachot, Wolny ne se laissa pas aller au découragement; il pensait à sa mère, à la femme qu'il avait aimée, dont l'affection constante venait de se révéler encore, et il gardait une espérance, ce dernier bien des malheureux, des condamnés. Angélique oserait intercéder pour lui, peut-être viendrait-elle, peut-être enverrait-elle quelque message consolant. Il ne pouvait ni marcher ni coller aux vitres ses yeux avides, et il croyait sentir à ce fluide inconnu qui circule dans vos veines et vous fait tressaillir parfois à l'approche de la femme aimée, qu'Angélique passait devant sa prison dans l'espérance de l'apercevoir.

Mais le colonel avait donné des ordres, le prisonnier ne reçut ni visite ni message; à ses supplications, à ses instances en faveur du déserteur, la jeune femme ne put obtenir que des réponses railleuses, des paroles dures et amères. Trois jours après l'arrivée du prisonnier, les troupes de la garnison étaient assemblées sur la place en face de l'ancienne église des Dominicains, l'infanterie formant un grand carré, la cavalerie sur les flancs, deux pièces de canon à l'entrée de chaque rue. Le réfectoire des moines servait de salle d'audience du conseil de guerre; sur la longue table recouverte d'un tapis vert étaient placés un crucifix, un buste de l'empereur, un code, des papiers, des encriers et des plumes; des faisceaux de verges étaient sur un banc, destinées à forcer les aveux des accusés qu'on ne trouve pas assez explicites, instruments d'un supplice infligé avant la condamnation, l'effroyable torture de la question appliquée devant les juges, honte éternelle de l'ancien code judiciaire conservé en Russie.

Deux grenadiers étaient de faction à la porte du conseil.

A dix heures et demie les juges prirent place : au milieu, le colonel Bestuzew; à droite, le premier assesseur, capitaine Zyskoff; à gauche, le deuxième assesseur, lieutenant Replin; plus loin, le sous-lieutenant Dianof; à côté du premier assesseur, le sergent Ziemlax; en face du président, le capitaine rapporteur Muzykow, ayant à sa droite le greffier. Quelques-uns de ces militaires portaient sur la poitrine la médaille d'argent donnée par Alexandre *pour la prise de Paris*, 1814, et celle décernée par Nicolas Ier *pour la prise de Varsovie*, 1831.

A onze heures le prévenu fut amené devant ses juges; il portait des vêtements bourgeois, ses bras étaient liés, une chaîne de fer entravait ses jambes; sa tête nue était rasée d'un côté seulement, et de l'autre couverte de cheveux très-courts, disposition bizarre qui doit rendre un homme hideux, dont le but échappe à l'appréciation, et qui n'est probablement que le résultat de la fantaisie, du caprice de ceux qui occupent leur esprit à inventer des supplices. Il fut placé à gauche du capitaine rapporteur, ayant derrière lui des gendarmes le sabre nu.

Les juges baisent le crucifix par rang de grade, font une profonde salutation au buste de l'empereur Nicolas Ier, puis le greffier se lève et lit l'acte d'accusation.

— « Ivan-Matwiey Gorief, âgé de vingt-sept ans... »

— Pardon, interrompit le prévenu, je m'appelle Napoléon-Thadée Wolny.

— Silence! s'écria le président, et il fit signe au greffier de continuer.

En même temps le capitaine rapporteur se tourna vers le prévenu et lui dit :

— Ces noms incendiaires, vous les avez quittés depuis votre entrée au service.

Wolny voulut réclamer, il ne put que balbutier qu'on lui avait enlevé son nom, mais qu'il ne l'avait pas quitté, car on lui imposa silence de nouveau, et le greffier poursuivit la lecture de l'acte d'accusation, fort court du reste, et se terminant par ces mots : « Rendons un juste tribut d'éloges à notre police en Pologne, qui » a su bientôt dépister le coupable et le livrer entre les mains de la » justice. Son crime mérite un châtiment d'autant plus sévère que » nos troupes ont besoin plus que jamais d'ordre et de discipline. »

Le président s'adressant alors au prévenu :

— Matwiey, lui dit-il, le tribunal vous fait la grâce de vous entendre; parlez en russe, soyez bref, et surtout point de paroles ni de souvenirs contraires à l'ordre et à la discipline.

— Je ne connais pas assez la langue russe, messieurs...

A ce mot de messieurs, tous les juges se récrièrent :

— Vos Excellences, dites Vos Excellences; nous sommes juges et nobles.

L'un d'eux ajouta :

— Quant à la langue, le tribunal vous comprendra d'autant mieux qu'en parlant le russe vos explications seront moins longues.

Le débat prenait dès le principe une tournure fâcheuse. Le malheureux Wolny n'avait pas l'intention de se poser en victime des passions politiques, il conservait tout son sang-froid, mais sans faire de forfanterie, il ne voulait ni s'abaisser ni renier son passé. Il avait déserté pour revoir sa mère, il était à désirer que le débat restât sur ce terrain-là.

Le président agita la sonnette et procéda à l'interrogatoire.

— Accusé, votre père vit-il encore?

— Non, il est mort entre mes bras, il y a sept ans, à la bataille d'Ostrolenka.

— Point de réminiscences incendiaires, s'écria le président. C'est donc votre mère ou quelqu'un de votre famille qui vous a engagé à quitter votre régiment?

— Ma mère est pauvre et âgée; elle aurait bien voulu me voir vivre auprès d'elle, car j'aurais été son soutien, le seul qui lui reste, mais elle ne m'a jamais donné le conseil que vous lui prêtez. Quant à ma famille, je n'en ai plus.

— Comment! vous n'avez pas un parent?

— Pas un seul, répondit l'accusé, qui s'engageait dans le réseau tendu par le colonel, mon frère, m'a-t-on dit, se meurt dans un cachot, et mes deux oncles sont peut-être déjà morts en Sibérie.

La glace était rompue. Le président se tourna tout frémissant vers l'un des assesseurs et lui dit assez haut pour être entendu de tout l'auditoire :

— J'avais bien raison de vous dire qu'il est d'une race de rebelles, de conspirateurs, de vauriens, d'une race à exterminer.

Il devenait évident que les questions étaient inutiles et n'avaient eu d'autre but que d'amener une déclaration de principes ou de faits qui devait perdre le malheureux Wolny.

Le colonel reprit :

— Si votre mère ne vous a pas donné de conseil, si vous n'avez pas de parents, qu'est-ce qui vous a fait déserter votre drapeau?

— Mon drapeau! reprit le jeune soldat avec calme, mais avec fermeté, mon drapeau! c'est au siége de Varsovie que je l'ai vu pour la dernière fois. Les désastres de ma patrie m'ont fait concentrer toutes mes affections sur ma vieille mère et sur une femme...

— Assez, assez! s'écria le colonel en se levant brusquement, la voix menaçante et les regards enflammés.

— Cette femme, reprit le soldat avec calme, vous me l'avez enlevée après avoir fait de moi un soldat par violence, par abus de la force, malgré moi.

— Mensonge! mensonge! clama le président, qui s'était levé de nouveau et trépignait, rétractez ces paroles, désavouez-les!

— Je ne puis rétracter la vérité, je ne puis désavouer ce que je sais.

— Vous mentez, votre désaveu va le prouver. Et se tournant vers les soldats de garde : — Qu'on apporte le banc, dit-il avec colère.

Un frisson passa dans les membres de tous ceux qui assistaient à l'audience, car ce banc est un instrument de supplice. Dépouillé de ses vêtements, les épaules et les reins nus jusqu'à la ceinture, le patient est étendu tout de son long, la face tournée contre le bois, les bras allongés et retenus en avant, les pieds liés. Incapable de mouvement, il reçoit sur les reins des coups d'une verge flexible; à chaque coup les chairs sont meurtries, entamées, le sang coule..... C'est pitié de voir des êtres humains ainsi mutilés, torturés, jusqu'à ce que la souffrance leur ait arraché l'aveu que l'on désire, et cela, non pas comme punition d'une faute, non point en vertu d'un arrêt de culpabilité, mais comme moyen d'interrogatoire.

Le banc était prêt, les verges étaient dans la main de l'exécuteur, et le malheureux Wolny allait subir ce douloureux supplice, lorsque s'ouvrit une porte latérale de la salle d'audience. Deux femmes s'avancèrent auprès du tribunal : l'une était jeune, pâle, triste, se traînant à peine; l'autre, presque sexagénaire, conduisait par la main un jeune enfant. Devançant sa fille, elle s'approcha devant la table du conseil, et se jetant à genoux en face du colonel :

— Mon gendre, dit-elle, fasse Dieu que j'arrive à temps pour conserver la vie à un homme qui a sauvé celle de ton fils!

Et alors, d'une voix brisée par l'émotion, la mère d'Angélique raconta au président stupéfait, aux juges étonnés, à l'auditoire attendri, comment l'accusé avait, quelque temps auparavant, arraché à une mort certaine le fils du colonel, et élevant les bras, s'écria en terminant :

— Grâce, grâce pour son sauveur!

M. Bestuzew, à qui on avait laissé ignorer ces particularités, resta un moment immobile, muet de surprise, les yeux baissés, les sourcils froncés, dans l'attitude d'un homme irrité et que fatigue une scène désagréable. L'enfant, abandonnant sa grand'mère, alla se jeter dans les bras de son père en priant, lui aussi, pour celui à qui il devait la vie. Madame Bestuzew, qui jusque-là n'avait prié que par ses larmes, crut pouvoir adresser à son mari quelques paroles suppliantes.

Ce fut l'étincelle qui met le feu à la poudre. Le colonel, obligé de se contenir devant ses soldats, devant l'auditoire, en présence du tribunal qu'il présidait, grondait sourdement, ses yeux lançaient des éclairs, on sentait qu'il était travaillé à la fois par la haine et par la jalousie. Mais lorsque tout le monde redoutait un éclat, il s'avança vers les deux femmes et leur dit à haute voix :

— Retirez-vous, mesdames, laissez la justice remplir sa pénible mission, votre place n'est point ici. Et par un mouvement que tous les assistants purent croire doux et affectueux, il serra le bras de sa femme dans sa main de fer, et le [illegible] me à la bouche :

— Que je vous rende votre amant, n'est-ce pas? Jamais, madame... Le faire mourir promptement, c'est tout ce que je puis vous promettre. Partez!

La malheureuse femme éclata en sanglots, sa mère et son enfant joignirent leurs cris aux siens, mais le colonel reprit gravement son siége, et désignant du doigt les deux femmes, il ordonna aux soldats d'entrainer ces deux folles, qui troublaient l'audience. Les soldats obéirent. Wolny s'agitait à sa place contenu par les gendarmes, rugissant de ne pouvoir se jeter entre les soldats et Angélique. Parvenue à la porte par laquelle elle était entrée, et avant d'en franchir le seuil, Angélique se retourna vers son fiancé, et comme s'il eût été seul dans cette vaste salle, comme si elle n'eût vu que lui au milieu de la foule, lui jeta un long regard qui semblait être un suprême adieu, qui renfermait une lugubre promesse.

A l'agitation produite par cette scène inattendue avait succédé un silence de mort; tous les yeux se portaient sur l'accusé, toutes les poitrines étaient haletantes : on attendait avec stupeur ce que le colonel allait ordonner.

Celui-ci releva la tête, qu'il avait un moment reposée dans ses deux mains, et étendant le bras :

— Que la justice ait son cours! dit-il d'une voix sombre qui passait avec peine entre ses lèvres agitées.

En ce moment un cri aigu, strident, terrible, parti du dehors, vint glacer d'épouvante toute la salle muette. Wolny s'affaissa comme si une balle l'eût frappé au cœur. Il avait compris. Des pas précipités se faisaient entendre dans les corridors, dans les escaliers, dans la cour... Les juges, immobiles comme des statues, semblaient s'interroger du regard; le colonel écoutait les bruits du dehors, la poitrine oppressée, l'œil en feu; l'effroi planait sur cette assemblée sans qu'elle sût pourquoi.

Au milieu de ce silence lugubre le sergent du poste entra dans la salle par la grande porte du fond et, dans l'attitude de l'inférieur vis-à-vis du supérieur, tremblant, il s'avança vers le président, et la voix entrecoupée par l'émotion :

— Colonel..., dit-il, colonel... votre femme... est montée à l'étage supérieur du couvent et s'est précipitée par la fenêtre.

Un cri sourd s'échappa de toutes les poitrines.

— Un médecin! un médecin! cria M. Bestuzew d'une voix étranglée par la colère et la douleur.

— Le médecin est auprès d'elle, mon colonel.

— Et?...

— Et il a dit que tout est fini.

Le président retomba sur son siége, brisé, déchiré par ce coup affreux, et étendit son poing fermé vers l'accusé; mais Wolny ne pouvait plus rien voir, plus rien entendre; il n'avait plus conscience de ce qui se passait autour de lui.

Les deux assesseurs se levèrent, et s'approchant du président, le prièrent de renvoyer l'audience à un autre jour. Le colonel atterré promena sur eux des regards douloureux que la plume ne peut pas rendre, et comprimant ses sanglots.

— Non, dit-il, que justice se fasse! Et élevant péniblement la voix, il ajouta : — Le capitaine rapporteur a-t-il quelque chose à dire en faveur de l'accusé?

— Rien, dit M. Muzykow, les faits parlent assez d'eux-mêmes.

L'accusé fut emmené hors de la salle d'audience, et deux questions furent posées aux juges; 1° L'accusé est-il coupable de désertion? 2° L'accusé est-il coupable d'avoir causé la mort de la femme du colonel?

A ces deux questions il fut répondu : Oui, à l'unanimité.

Le président rédigea le jugement, Wolny fut ramené devant le conseil, et le greffier lut à haute voix :

« Au nom de Sa Majesté Impériale Nicolas Paulowitch, empereur » et autocrate de toutes les Russies, Pologne comprise;

» Ouï les débats prescrits par les différents ukases; vu les articles » du Code pénal concernant le crime de désertion et d'*homicide volontaire*, et ayant entendu le capitaine rapporteur chargé de la défense de l'accusé;

» Le conseil de guerre, séant à Grodno, le......., condamne *un* » *nommé* Ivan-Matwiey Gorief à six mille coups de verges, qui lui » seront appliqués par les soldats du régiment dont il avait fait » partie. »

Wolny écouta sans tressaillir, regarda froidement ses juges, et ne prononça pas une parole. Tout était fini pour lui; celle qu'il avait aimée était morte, morte pour lui, il était condamné pour elle, condamné comme s'il l'avait tuée, comme un assassin. Celui qui lui avait enlevé cette femme allait ordonner son supplice et y présider.

La tête se perd, la pensée se brise, à toutes ces atrocités qu'on appelle la justice militaire en Russie.

Deux jours après, dans la plaine qui longe le Niémen, du côté de la villa délicieuse de Poniémune, un bataillon de soldats, armés de verges de plus d'un mètre, formait une longue haie; des Cosaques et des gendarmes à cheval contenaient et refoulaient ceux qui étaient accourus à cette horrible exécution plus affreuse que la peine de mort, digne de peuplades sauvages.

Wolny fut amené; il était résigné, sa contenance était ferme, son pas assuré. Il entendit une nouvelle lecture de son arrêt, et fut dépouillé de ses habits. On découvrit jusqu'à la chair ses épaules et son dos, puis on attacha ses bras à la crosse d'un fusil dont on mit le canon entre les mains d'un des plus robustes soldats du régiment, chargé de la triste mission de faire marcher le patient le long de cette haie vivante.

Là le malheureux condamné n'a plus d'amis, pas une voix n'ose le plaindre, pas une main n'ose s'abstenir de le frapper, car les chefs circulent derrière les rangs, et le soldat qui hésiterait courrait risque de devenir patient pour n'avoir pas voulu être exécuteur. On a calculé combien un homme peut recevoir de coups de verges sans mourir, et lorsqu'on ne veut pas le tuer le premier jour, quand on veut lui imposer un long et horrible supplice, on peut prolonger cette affreuse exécution pendant plusieurs mois. Un chirurgien assiste à ce martyre, il prononce, il déclare quand les bras doivent cesser de frapper, et alors le patient est conduit à l'hôpital; on le soigne, on le guérit, pour le ramener ensuite au supplice. On ne comprend pas que le délire ne s'empare pas de celui qui a devant lui une telle perspective, qu'il ne se brise pas la tête contre les murs, qu'il essaye de vivre pour être torturé de nouveau. On ignore les drames terribles qui se passent dans les hôpitaux où l'on panse les blessures de ces pauvres victimes destinées à de nouvelles et plus cruelles souffrances.

Pour recevoir les six mille coups de verges auxquels il avait été condamné, Wolny avait à parcourir six fois la fatale route. Le signal fut donné, les tambours retentirent, les fifres jetèrent dans l'air leurs notes criardes, pour étouffer les cris du patient. Mais les verges tombèrent sur le dos du condamné, son sang ruissela, ses chairs se détachaient en lambeaux sous les coups des soldats, il ne fit pas entendre une plainte. Deux fois il passa au travers des verges, il avait reçu deux mille coups, il tomba épuisé par la douleur et par la perte de son sang; le chirurgien qui lui tâta le pouls déclara qu'incapable de marcher, il pouvait encore supporter le cours de l'exécution. Alors, suivant l'usage, on l'attacha sur une charrette à deux roues, la face tournée contre les traverses, présentant le dos, qui n'était plus qu'une masse informe de chair bleuie et saignante. Après ce second voyage, le malheureux, évanoui, ne sentait plus ses douleurs; on ne devinait la vie près de s'échapper qu'aux tressaillements nerveux qui l'agitaient.

— Portez-le à l'hôpital, dit le colonel, les deux mille coups qu'il n'a pas reçus lui seront donnés quand il sera guéri.

— Portez-le au cimetière, dit le médecin, ce n'est plus qu'un cadavre.

Les tressaillements qui l'avaient tout à l'heure agité étaient les derniers efforts de la vie, les dernières pulsations dans l'agonie.

Ces horribles boucheries sont fréquentes dans l'armée russe; elles ne sont pas seulement la punition de la désertion ou de fautes graves, des coups de verges sont appliqués dans une manœuvre, dans une revue, pour la moindre infraction aux règles de l'exercice. Un mouvement mal exécuté, un fusil mal porté, un pied qui s'embarrasse dans la marche, suffisent pour qu'un homme soit amené devant le front du régiment, dépouillé de ses vêtements, et reçoive des mains d'un tambour vingt ou trente coups de verges. On comprend la répugnance des Russes pour le métier de soldat; on comprend encore qu'ils ne bronchent pas devant le feu : mieux vaut mourir d'un boulet ou d'une balle que mourir sous les coups de verges.

CHAPITRE III.

La Turquie. Les deux plaies de cet empire. — Essai de réforme. — Lutte du vieux parti turc. — Mort de Mahmoud au milieu des désastres de la guerre avec Méhémet-Ali. — Influence russe sur le divan. — Réaction contre les réformes. — *Memorandum* de 1842. — Action fatale des puissances européennes sur l'empire ottoman.

I.

De temps en temps, au milieu de toutes les erreurs, de toutes les folies élucubrées par la fantaisie et passagères comme elle, une idée se répand, grandit, s'étend et finit par être acceptée de confiance par les esprits paresseux qui ne se donnent pas la peine de réfléchir. La foule n'examine pas si l'expansion de cette idée n'est pas le fait d'un intérêt politique, d'une passion religieuse, si elle ne découle pas d'un examen superficiel, si la consommation de l'événement annoncé sera juste ou non, s'il y a bénéfice pour le plus grand nombre à l'empêcher ou à la presser. A tout ce qui milite contre l'idée répandue on répond par le sourire de l'incrédulité; à ceux qui essayent de démontrer l'avantage de faire des efforts pour détourner le coup on crie que rien ne peut empêcher la catastrophe, sans s'apercevoir qu'on s'en fait complice. On ne se demande pas si une main ferme, un bras puissant, un concours d'efforts généreux ne pourraient point arrêter la marche de l'événement prédit trop légèrement; il semble qu'un destin inexorable ait fait entendre un arrêt infaillible, on regarde et on attend comme des hommes qui, croyant à la fatalité, ne feraient rien pour arrêter un incendie, un désastre quelconque.

Une de ces idées obstinément répandues, légèrement acceptées, est celle de l'inévitable et prochaine disparition de l'empire ottoman.

Tous les grands empires ont passé, c'est la loi commune; ils naissent, grandissent, développent leurs forces, répandent ce qu'ils ont de puissance civilisatrice, c'est-à-dire législatrice, artistique, industrielle et commerciale, et quand ils ont fait leur œuvre, ils sont devenus vieux et ils meurent par l'épée, comme ils se sont fondés. L'humanité seule ne meurt jamais.

Telle a été la loi du passé. Toute race fait des conquêtes, brille et, sans s'éteindre, tombe dans l'obscurité, dans l'oubli, qui la suit, et se confond lentement avec les autres races dont elle est entourée. La Turquie a été l'empire le plus vaste qu'aient jamais porté les trois parties du vieux monde dont elle est le centre, sur lesquelles elle s'appuie encore. Cet empire, plus grand que celui des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Romains, allait de la Hongrie à l'Abyssynie, de la mer Caspienne à l'Adriatique, en enveloppant la mer Noire.

En voyant les provinces éloignées du centre se détacher de l'empire, se former en Etats séparés, la Hongrie lui enlever la Transylvanie, les Russes faire sur elle des conquêtes en Europe et en Asie, l'acculer vers la Méditerranée, que la Grèce lui dispute, que l'Autriche menace, vers l'Egypte, dont le vice-roi se fait un fief héréditaire, on comprend cette opinion de sa destruction prochaine. Mais la question n'est pas de savoir si l'empire ottoman doit mourir pour obéir à la loi du vieux monde, parce que tous les grands empires qui l'ont précédé sont morts; la question est de savoir si le monde nouveau a intérêt à ce qu'il vive, si la civilisation, qui est la loi nouvelle, la seule, la grande loi de l'humanité mieux comprise, doit désirer qu'il vive, en se transformant, comme tout se transforme, en se rajeunissant dans l'égalité de ses citoyens, pour lui servir de barrière, de rempart, contre la barbarie qui s'avance et la menace.

C'est mettre la raison à la place du destin, la réflexion à la place de la fatalité; c'est substituer la loi nouvelle de l'humanité libre, prévoyante, maîtresse de son sort, à la loi antique de l'humanité esclave, aveugle, obéissant à un commandement qu'elle n'a point entendu, allant devant elle, sans savoir ni où elle tend, ni qui la mène.

Le zèle religieux de l'Europe chrétienne, stimulé par le souvenir des croisades, irrité de l'impuissance du prosélytisme chrétien sur les populations musulmanes, échauffé par la pensée des persécutions que les chrétiens d'Orient enduraient pour leur croyance, a grandement contribué à vulgariser cette idée de la disparition nécessaire et prochaine de l'empire ottoman. Pendant que les hommes sérieux voyaient des causes réelles de dissolution dans l'organisation politique, dans la faiblesse du pouvoir qui ne peut se faire obéir aux extrémités, qui trouve des ennemis ardents, ambitieux, dans ceux qui, investis par lui de commandements importants, devraient lui servir de rempart, il n'a vu ces causes que dans la différence de culte entre la race conquérante et la race conquise.

Au nom du christianisme, appelé, selon le clergé, à détruire et à remplacer les autres cultes sur toute la surface de la terre, le zèle religieux a fait aux nations européennes une loi de la destruction des mahométans; puis, transigeant avec le principe, non par esprit de tolérance, mais par nécessité, il s'est borné à demander leur refoulement en Asie. L'intolérance est aveugle; elle n'a pas considéré s'il y a plus de liens religieux entre la Russie dissidente même dans le schisme grec, l'Espagne catholique romaine, l'Allemagne protestante, qu'entre la Turquie mahométane et les autres nations de l'Europe. Elle avait parlé, il fallait obéir; elle a donc continué par la prédication et les livres la croisade abandonnée depuis longtemps par les armes, heureusement pour l'humanité.

De nos jours, où le fanatisme religieux a perdu sa puissance, parmi les hommes qui se sont faits les plus ardents propagateurs de cette idée de la destruction nécessaire de l'empire ottoman, les uns n'ont pas vu qu'ils servaient l'ambition de la Russie; les autres, au contraire, sont animés par le désir de faire prédominer l'absolutisme russe sur les principes libéraux de l'Europe par l'extension de la puissance moscovite. Pour eux aussi le nom de la religion n'est qu'un moyen.

Aux yeux de l'Europe occidentale divisée par les cultes, mais non armée pour le triomphe de l'un deux, la question n'est pas religieuse, elle est toute politique. L'armée anglaise se compose d'Irlandais catholiques et d'anglicans; l'armée française, de catholiques, de protestants de toutes les confessions, d'israélites, de mahométans, et si l'on essayait de passionner les soldats pour le triomphe du culte, on produirait la plus affreuse anarchie.

II.

Deux plaies profondes rongent la Turquie : son organisation politique, reste de la féodalité, compliquée de la séparation des habitants en deux castes de conquérants et de vaincus. Des Francs et des Gallo-Romains, divisés encore par la religion. La seconde est le voisinage de la Russie, et celle-ci est la plus cruelle, la plus active des deux.

Au contact perpétuel des deux races les animosités s'éteignent, les vieux souvenirs s'effacent; si ces deux races ne se fondent pas en raison de leur religion différente, des droits naissent à l'ombre de la tolérance d'abord, puis sont confirmés par des lois; une vie civile, municipale, s'organise. Mais le voisinage de la Russie ne laisse pas un moment de repos, ne donne pas un jour aux expérimentations tentées par une administration plus bienveillante ou plus éclairée que les précédentes. Chaque fois que les sultans ont voulu, pour modifier, pour améliorer la situation intérieure, employer quelque remède énergique qui imposait des sacrifices et demandait du temps, condition absolue pour tout ce qui touche aux modifications dans les lois, les coutumes et les mœurs, ils se sont trouvés en face d'une guerre avec la Russie. Les czars ont été pour la Turquie comme le tortionnaire chargé de raviver les plaies du patient lorsqu'elles commencent à se fermer, de ne lui laisser aucun moment de repos jusqu'à ce qu'il meure; et il y a ici cette aggravation que le tourmenteur doit hériter de la victime.

Ils n'ont permis à la Turquie ni réformes intérieures solides, ni réorganisation politique, ni création d'un système financier capable de rendre des services réels, ils l'ont écrasée en la contraignant à l'entretien de ruineuses armées, ils ont soufflé avec soin l'anarchie dans les provinces pour faire maudire le gouvernement qu'ils voulaient renverser et remplacer.

Le mal intérieur de la Turquie est le même qui a couvert la France, l'Allemagne, les Flandres, de ruines sanglantes, alors que les grands feudataires voulaient se rendre indépendants, transmettre leurs fiefs mobiles en héritage à leur famille. Là, comme ici, le défaut d'unité administrative, l'impuissance du chef supérieur, ont permis aux feudataires de se jouer de la justice, de se livrer aux exactions les plus honteuses, à la tyrannie la plus écrasante. Il a fallu à la France une longue suite de rois, plusieurs siècles et une révolution pour changer complétement cette situation; elle ne l'a pas fait sans luttes terribles, sans danger pour son existence longtemps menacée par les Anglais, les Espagnols et la coalition de l'Europe, et cependant elle s'est sauvée.

III.

Il s'est trouvé, au milieu des circonstances les plus graves et les plus difficiles, un homme qui a commencé la tâche pénible de donner à son pays l'unité qui lui manque et dont l'absence est une cause perpétuelle de désordre dans l'empire turc. Fils du sultan Abdul-Hamed-Khan, il avait quatre ans lorsque son père mourut, léguant le trône, où un enfant n'aurait pu se maintenir, à son neveu Sélim III. Le jeune enfant grandit et vécut à peu près captif dans son habitation au milieu des jardins du sérail, se livrant à des études sérieuses sur la politique, l'histoire, la législation, la littérature et la poésie.

Il avait vingt-trois ans lorsque, dans le mois de mai 1807, une révolte de janissaires, cette terrible milice héritière des traditions des prétoriens, déposa Sélim, l'enferma près du jeune héritier du trône, et proclama empereur le frère de celui-ci, Mustapha.

Une année s'écoule, un chef bulgare, Baïractar, marche, à la tête de huit mille hommes, sur Constantinople, y pénètre, renverse Mustapha, et établit le captif sur le trône; c'était Mahmoud II.

A peine a-t-il pris les rênes du gouvernement qu'une insurrection éclate contre lui en faveur de son frère; Baïractar, devenu grand vizir, périt dans son palais incendié. Cependant Mahmoud triomphe et, obéissant à l'horrible politique de ce temps, fait étrangler Mustapha.

Demeuré seul héritier du trône, sans compétiteur, Mahmoud affermit son pouvoir, reprend quelques provinces perdues, soumet des gouverneurs révoltés contre l'autorité centrale, brise les priviléges des grands feudataires d'Asie, réprime les exactions des fonctionnaires publics, tâche difficile dans un pays où les abus invétérés sont mis à la place des lois, punit les concussionnaires, régularise l'impôt, réorganise les administrations, réforme son armée qu'il fait instruire par des officiers européens, brise les janissaires, ces maîtres réels des sultans.

Le fanatisme du vieux parti turc s'oppose à toute réforme, à tout progrès, à toute amélioration du sort des classes qui ne suivent pas la loi religieuse de Mahomet; il lutte contre ce fanatisme, maintient et étend les droits des chrétiens de son empire, il accorde à quelques-uns d'entre eux, malgré les murmures et les réclamations, des titres, des dignités, fait inouï jusque-là; il fixe à une somme déterminée l'impôt du *karadj*, auquel ils sont tenus, et qui avait été une source constante d'exactions.

Au moment où il commence ses réformes, la Russie lui déclare la guerre et lui arrache le traité de Bucharest, que la trahison de ses officiers le contraint à signer.

Les guerres du nord et de l'occident de l'Europe retiennent les armées russes loin de la Turquie, le cabinet de Saint-Pétersbourg s'efforce de démembrer l'empire ottoman en poussant les populations grecques à de nouvelles insurrections. La lutte est terrible en Morée, Nicolas I[er] en profite pour faire une nouvelle guerre et dicter le traité d'Akermann. La Turquie succombe et cède devant trois puissances qui foudroient sa flotte. Le czar profite de cette situation pour ramener ses armées contre Constantinople et enlever les traités d'An-

drinople signés par le sultan le désespoir dans le cœur, des larmes dans les yeux, tandis qu'autour de lui, parmi ses hauts fonctionnaires, des traîtres s'applaudissaient de son humiliation, et que l'on conspirait autour de lui pour rétablir les janissaires.

Le plus puissant, le plus habile des feudataires de l'empire, Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, aspire à l'indépendance; il a conquis la Syrie, il va franchir le mont Taurus et marcher sur Constantinople avec une armée puissante en même temps que sa flotte s'ouvrira le Bosphore. L'opinion égarée de l'Europe le pousse, l'encourage; il rêve de ceindre l'épée du sultan, signe de la puissance souveraine. Mahmoud jette les yeux autour de lui, son armée est trop faible, quelques-uns de ses officiers sont vendus au pacha, la plupart des grands dignitaires condamne ses réformes et ne verrait dans sa chute qu'une punition méritée; c'en est fait de sa puissance, de son trône, de sa vie peut-être; il ne se trompe pas sur les intentions de la Russie, il ne compte ni sur son amitié promise ni sur son désintéressement, il sait qu'elle viendra prendre une part de ses dépouilles s'il succombe, il trouve habile de tourner contre l'ennemi qui le menace l'autre ennemi qui lui laisse un moment de trêve. A son appel les Russes accourent pour la première fois comme des sauveurs, Méhémet-Ali ne luttera pas contre eux, il repasse le Taurus, et les Russes emportent le traité d'Unkiar-Skélessi, en vertu duquel ils sont les maîtres de la mer Noire (8 juillet 1833).

Six ans s'écoulent. Mahmoud persuadé que ses réformes sauveront seules la Turquie, les poursuit avec ardeur; son armée se reforme, ses finances s'améliorent; mais il a fait un traité de commerce, qu'il entend appliquer à toutes les provinces de l'empire; il demande l'impôt à Méhémet-Ali, qui ne veut ni accepter l'un, ni payer l'autre, et réclame l'hérédité de la vice-royauté de l'Egypte dans sa famille. La lutte éclate de nouveau, la Russie et l'Angleterre prennent parti pour la Porte, la France encourage le pacha, qu'elle abandonnera dans un revirement de politique qui sera la dernière chute d'un ministre et l'inauguration de celui qui doit conduire à l'exil la monarchie de juillet. Pendant que les armées se heurtent entre l'Asie et l'Afrique, les colères, les rancunes, les haines du vieux parti, éclatent à Constantinople, et, au milieu de ces complications du dehors et du dedans, le sultan Mahmoud s'endort dans son tombeau, assez à temps pour ne pas voir les débris de son armée taillée en pièces à la bataille de Nézib par Ibrahim-Pacha, et ne pas connaître la trahison de son amiral, qui livrait la flotte ottomane au vice-roi d'Egypte, croyant entendre sonner l'heure solennelle où il ceindrait l'épée du sultan, où la race arabe remplacerait la race turque sur le trône des Osmanlis.

Le sultan meurt emportant la conviction qu'en opérant ses réformes il a travaillé dans l'intérêt de son pays, recommandant à son fils le choix des hommes qu'il devra employer, disant aux grands dignitaires de l'empire qui l'entouraient, et en promenant sur eux ses derniers regards : « Ma conscience ne me reproche rien, je souhaite que » ceux qui sont ici en puissent dire autant que moi. » Reproches poignants d'un mourant convaincu adressés à ceux qui l'ont trahi ou qui ont arrêté ses réformes suprême ressource d'un empire qui semblait devoir tomber avec lui.

On a vu par quels chocs d'intérêts opposés la Turquie fut sauvée; mais la mort de Mahmoud fut le signal de la réaction contre les réformes; le nouveau sultan n'était qu'un enfant, peut-être peu attaché aux idées de son père, assurément sans force pour les faire triompher, et que les ennemis de tout progrès, les fanatiques appartenant au corps des ulémas, qui voyait avec indignation poindre l'égalité entre les cultes, faisaient de constants efforts pour ramener en arrière. Briser par la main du fils les conquêtes que le père avait faites sur eux était un si beau triomphe!

Quand les traités du 15 juillet 1840 et du 13 juillet 1841 eurent donné de la sécurité au nouveau sultan, eurent garanti quelques années encore d'existence à l'empire attaqué de tant de côtés à la fois, alors commença pour le jeune Abdul-Medjid l'exercice d'une souveraineté à laquelle l'abdication, la retraite, l'obscurité, eussent été cent fois préférables.

Pendant qu'en Europe, en France, on le représentait comme un jeune homme sans force, sans énergie, livré à ses femmes, les ambassadeurs des cinq puissances européennes, comme s'ils eussent voulu en effet lui enlever toute énergie, toute force, et le contraindre à se réfugier dans son sérail pour échapper au spectacle de leurs luttes, au bruit de leurs plaintes, les ambassadeurs s'agitaient stérilement autour de lui, ne voulant lui laisser aucune initiative, et faisant peser sur lui toute responsabilité. Ils intriguaient auprès des femmes; ils venaient assaillir les ministères pour obtenir la nomination ou le renvoi d'un gouverneur, d'un général d'armée; ils agissaient dans le divan pour renverser un ministre, pour arracher la nomination d'un autre, comme s'il se fût agi de faire un empereur d'Allemagne dans la grande assemblée électorale d'Aix-la-Chapelle, ou un pape dans le conclave d'Avignon.

Quant aux réformes, la politique de Mahmoud l'emportait, il faut rendre cette justice à la France, quand l'ambassadeur français était parvenu à ressaisir l'influence, quand l'ambassadeur anglais offrait des avantages commerciaux, la politique du vieux parti de la réaction, triomphait avec l'ambassadeur russe aidé par l'or de l'empereur. Ceux d'Autriche et de Prusse commençaient ce singulier rôle qui consiste à ne se prononcer ni pour ni contre à ne mettre sa main ni dans l'un ni dans l'autre plateau de la balance, comme si l'immobilité, pour les empires comme pour les hommes, n'était pas la mort. Pour les intrigues, les réclamations de palais, de chancelleries, ils n'étaient pas moins ardents que les autres.

Aujourd'hui que ce temps est loin, que d'autres événements ont surgi, toutes les mesures importantes d'alors peuvent servir de guide pour écrire l'histoire diplomatique de cette époque; elles portent toutes le cachet de ceux qui les inspirèrent. Ces tiraillements que lui imposent les prétentions des cinq puissances qui se disent les protectrices de la Porte et n'en sont que les oppresseurs, la condamnent à l'impuissance, à la stérilité. Les ambassadeurs prennent parti pour toutes les réclamations, justes ou non; ils s'immiscent dans les affaires intérieures du gouvernement et contrarient son action. On dirait des oiseaux de proie acharnés se disputant un homme encore vivant, et il faut aux ministres du sultan une patience, une longanimité dont aucun cabinet en Europe ne serait capable.

Au commencement de 1842, le ministère anglais imagine de nommer un évêque anglican de Jérusalem, M. Alexandre. Il n'y a point d'anglicans à Jérusalem que les touristes qui passent; mais les ouailles viendront à l'évêque, puisque celui-ci ne peut pas aller à elles. M. Alexandre arrive avec sa jeune femme enceinte et ses deux ou trois enfants, et se met à prêcher en plein air, faute d'église. Les Turcs le regardent avec indifférence et le laissent faire; les chrétiens l'entourent, puis bientôt le poursuivent de leurs huées, lui jettent de la boue. Le gouverneur turc averti envoie aussitôt des soldats pour arrêter les perturbateurs, mais il se refuse à donner à l'évêque une garde d'honneur, qu'il demande, et à le reconnaître officiellement.

Immédiatement le consul anglais adresse à son consul général à Beyrouth un rapport accompagné de plaintes très-vives contre le gouverneur; le consul général se hâte d'envoyer le tout par un exprès, *le Phénix*, à l'ambassade britannique à Constantinople. Sir Stratford-Canning remet aussitôt à la Porte Ottomane une note en termes très-énergiques, demandant une réparation et la reconnaissance de l'évêque de Jérusalem; le divan s'assemble, délibère, consulte le collége des ulémas, qui se prononce contre la reconnaissance d'un évêque inutile, puisque sa famille seule compose son troupeau; l'ambassadeur insiste, et le divan est obligé de rédiger une note et de lui signifier officiellement son refus. Il en est référé au cabinet anglais, heureusement sir Robert Peel était ministre, l'affaire du traité de commerce n'était pas terminée, et les choses en restèrent là.

Les Grecs de Morée agitent les provinces turques voisines; le sultan arme et prend des mesures pour étouffer l'insurrection, les ambassadeurs des puissances lui demandent compte de ces armements et de ces mesures.

Une lutte terrible s'engage en Syrie, dans le gouvernement du Liban, entre les Druses et les Maronites. Des batailles sont livrées, le sang coule à flots, des atrocités de toutes sortes sont commises. Le sultan envoie des troupes commandées par Omer-Pacha, alors général de brigade : celui-ci rétablit la tranquillité. Afin qu'elle ne soit pas troublée de nouveau dans cette province naguère envahie par le pacha d'Egypte, à peine rentrée sous l'obéissance du sultan, le divan nomme Omer-Pacha gouverneur du Liban. Aussitôt les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Russie, d'Autriche et de Prusse se réunissent, déterrent un traité en vertu duquel ils demandent la destitution d'Omer-Pacha, la nomination d'un prince maronite pour les Maronites, d'un prince druse pour les Druses. Il est évident que cette combinaison, en ce moment de trouble, sera le signal d'une nouvelle lutte; mais cette considération ne les arrête pas : ils envoient au divan les cinq premiers drogmans des ambassades demander si cette nomination est provisoire ou si la Porte a l'intention de continuer à faire exercer les fonctions de gouverneurs par des Turcs au détriment du droit des Maronites et des Druses d'être gouvernés par des nationaux.

Cela se passait le 15 février 1842. Le ministre des affaires étrangères, auprès duquel les drogmans furent introduits, stupéfait d'une telle démarche, ne voulait pas les introduire auprès du grand vizir. « Le sultan, leur disait-il, sera irrité au plus haut degré lorsqu'il » apprendra que les puissances veulent maintenant se mêler même » des affaires intérieures de l'empire. » Cependant le grand vizir, à qui le ministre en référa, reçut les drogmans, qui exposèrent le but de leur visite. Cette affaire donna lieu à de nouvelles délibérations, de nouvelles notes. Le sultan maintint son droit, puis, quand la tranquillité fut rétablie, nomma un administrateur druse et un maronite sous la surveillance du séraskier de Syrie.

IV.

Tout à coup, au milieu de ces tiraillements, apparaît en mars 1842 une sorte de *memorandum* qui contriste les amis du progrès, remplit de joie les réactionnaires, va semer de nouveaux germes de division, de dissolution.

« La Porte Ottomane est lasse du système de soumission aux exi-» gences et aux opinions souvent rivales des gouvernements euro-» péens, qui n'a été malheureusement poussé que trop loin. Il est » temps qu'elle voie par ses propres yeux et gouverne par ses propres » mains. Des réformes ont été inprudemment introduites dans l'em-» pire turc ; ces réformes, opérées par une imitation des coutumes » et des mœurs européennes qui ne peuvent convenir au caractère ni » aux usages des sujets du sultan, ont produit les résultats les plus » fâcheux. C'est pourquoi le gouvernement est résolu à porter re-» mède à cet état de choses, et il s'appliquera avec soin à rétablir les » anciens usages... Les lois et institutions mahométanes sont remises » en vigueur, sauf à y introduire les modifications que les progrès de » la civilisation rendraient nécessaires.

» La Porte Ottomane veut entretenir avec la Grèce des relations » amicales, mais elle ne fera aucune concession et maintiendra les » mesures de précaution qu'elle a adoptées aussi longtemps que des » questions de politique intérieure ou extérieure ne seront pas réso-» lues La Porte est le meilleur juge de ce qu'exigent sa sécurité et » sa tranquillité. Elle a le droit de veiller sur l'intégrité de ses fron-» tières ; elle ne peut donc se soumettre au désir exprimé par les » puissances européennes d'intervenir dans une affaire qui ne con-» cerne que la politique intérieure, d'autant plus que les puissances » ne toléreraient pas une pareille intervention de sa part.

» ... Les armements de la Porte Ottomane ont pour but d'empê-» cher de nouvelles révoltes dans les provinces grecques par suite » d'intrigues étrangères.

» En ce qui concerne les affaires de Syrie, la Porte Ottomane pré-» tend avoir la main libre pour l'avenir. Plus d'une fois elle a prouvé » combien elle était disposée à céder aux conseils de ses alliés ; mais » elle n'a jamais entendu, en reprenant possession de la Syrie, se » soumettre, pour l'administration de cette province, à une tutelle » étrangère. Tous les cabinets européens savent que la Porte Otto-» mane a accordé à ses sujets chrétiens de la Syrie tous les droits, » avantages et priviléges compatibles avec sa sécurité personnelle ; » cependant ces cabinets, en traitant dans leurs parlements les affaires » d'Orient, n'ont point avoué ce fait. Cela est injuste, car la Porte » Ottomane ne dispose pas des mêmes moyens de publicité que les » autres gouvernements : il arrive ainsi que ses intentions sont mé-» connues et ses actes mal interprétés. »

Les résolutions prises par le sultan étaient à la fois le triomphe du vieux parti et le triomphe de la politique russe, qui devenait prépondérante à Constantinople. Chez toutes les nations, l'introduction de réformes, même les plus sages, les mieux entendues, les mieux appropriées aux intérêts généraux, sont le signal de longues divisions et par conséquent d'affaiblissement. Rien de ce qui existe ne veut périr, et autour de tous les abus se groupent des intérêts qui les maintiennent, qui opposent une vive résistance à leur destruction. Peu à peu les réformes prennent le dessus, leurs effets se produisent, il en résulte pour un empire une force, une vitalité nouvelles.

Opérer en Turquie une révolution contre les lois promulguées par Mahmoud, c'était briser les nouveaux intérêts créés sous l'empire d'une juste tolérance, c'était ramener les luttes intestines, c'était arrêter le développement national, tuer cette vitalité qui se manifestait, en un mot reconstituer l'anarchie et l'impuissance. La Russie rêvant l'expulsion des Turcs de l'Europe avait seule intérêt à les réduire à un état de faiblesse qui au jour donné, à l'heure venue ne leur permettrait pas de résistance.

En même temps qu'elle arrachait, à l'aide du vieux parti, ces fatales concessions à Abdul-Medjid, elle entretenait par ses agents l'anarchie en Servie, en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie, dans l'Albanie, où le sang coulait à flots.

V.

Quant aux puissances étrangères, les reproches du sultan n'étaient que trop fondés. Cette immixtion perpétuelle de la diplomatie européenne dans les affaires de la Porte Ottomane est dangereuse toujours, mais elle l'est bien plus encore lorsqu'elle est accompagnée de menaces plus ou moins déguisées, comme cela a eu lieu trop souvent à l'égard de la Turquie, à laquelle on montre la guerre à la suite des conférences.

Il était utile d'entrer dans ces détails pour expliquer les causes de la faiblesse de la Turquie. Aujourd'hui, grâce aux réformes intérieures commencées par Mahmoud, poursuivies avec une constance inébranlable au milieu d'incroyables difficultés, de vives oppositions, malgré les intrigues des agents russes qui enveloppaient toutes les administrations, réformes que le parti réactionnaire n'a pas pu détruire tout [illegible] Abdul-Medjid [illegible] l'empire [illegible] peu modifié [illegible] des armées tout à coup mises sur pied, des soldats luttant contre les Russes [illegible] un [illegible] d'un grand éclat, par des plans habilement conçus, audacieusement exécutés, une politique ferme, une diplomatie digne, viennent de [illegible] du [illegible]

CHAPITRE IV.

La France et l'Angleterre. — Ligne de bataille de l'armée russe au commencement de 1854. — Lettre de l'empereur Nicolas du 28 janvier-9 fevrier 1854. — Manifeste russe du 9-21 février. — Circulaire du ministre des affaires étrangères de France du 5 mars. — Guerre de plume : *Memorandum* russe. — Mise en état de siége de la Russie. Ce que c'est que l'état de siége. — Divulgations [illegible] *Memorandum* du comte de Nesselrode. Dépêches de lord Hamilton-Seymour. Conversations de l'empereur Nicolas avec l'ambassadeur anglais. Offre de l'Egypte et de Candie a l'Angleterre. — Organisation d'une double armée d'Orient. — Dernière notification à la Russie. — Déclaration de l'état de guerre en France et en Angleterre. — Considérations qui ont fait repousser par le cabinet anglais les propositions de l'empereur de Russie. — Flottes envoyées dans la Baltique. — Entente entre la France et l'Angleterre sur les éventualités de la guerre. — Premier résultat en Turquie de l'intervention franco-anglaise.

I.

Il y a eu depuis 1830 une lutte sourde entre la France et la Russie; les relations diplomatiques furent longtemps suspendues entre elles. La question d'Orient leur créa des intérêts divergents en 1833, en 1839, en 1840; l'affaire des lieux saints les a constamment divisées, et la querelle d'aujourd'hui a commencé non pas à l'arrivée du prince Menschikoff à Constantinople, mais en 1852, au moment où l'influence française l'emporta. Les deux cabinets préludaient à la guerre des armes par la guerre des protocoles, et les ministres anglais ont pu dire avec quelque raison au début de l'affaire actuelle, lorsque les prétentions de M. Menschikoff n'étaient point encore publiques, que c'était une querelle entre la France et la Russie.

Mais bientôt la sphère s'était agrandie : il ne s'agissait plus des chrétiens de Syrie, mais de l'existence même de la Turquie comme empire; la querelle n'était plus entre la Russie et la France; elle ne pouvait pas davantage demeurer circonscrite entre le czar et le sultan : c'était une question européenne. Les intérêts immédiats de l'Angleterre étaient trop compromis pour qu'elle pû rester tranquille spectatrice des envahissements de la Russie; l'indépendance de l'Europe était trop visiblement menacée pour que de son côté la France pût permettre à un ennemi de prendre position à Constantinople.

La question avait changé de face, des devoirs nouveaux étaient nés, et lord John Russell avait dit à la chambre des communes, le 29 mai 1853, avant le passage du Pruth, sur le bruit des armements et des préparatifs de la Russie : « La politique bien arrêtée du gouverne-» ment anglais consiste à maintenir inviolable la foi des traités et à » soutenir l'intégrité et l'indépendance du gouvernement turc. »

Après l'entrée des troupes russes dans les provinces danubiennes, lord Clarendon avait dit à la chambre des lords, le 8 août 1853 : « Je considère l'évacuation immédiate des principautés par la Russie » comme la condition *sine quâ non* de toute négociation. »

L'intention du cabinet britannique de s'opposer à l'anéantissement de l'empire ottoman s'est donc manifestée dès le principe, de manière à ne pas permettre de retraite. On a pu lui demander des éclaircissements, une déclaration précise du concours qu'il voudrait apporter à la guerre lorsqu'il fut reconnu qu'elle était inévitable, mais il n'a pas été nécessaire de le mettre en demeure de se prononcer sur l'attitude qu'il entendait prendre dans cette question, puisque son attitude était tracée à l'avance par la déclaration de lord John Russell, confirmée par celle de lord Clarendon, et plus encore par ses intérêts dont on a pu comprendre l'importance dans le chapitre où il est question des routes de l'Inde et des efforts que fait l'Angleterre pour s'en assurer la possession.

II.

Du jour où les troupes russes ont passé le Pruth, le cabinet anglais ne s'est pas trompé sur les intentions de la Russie. Ce qui était ignoré du public, ce qui ne devait lui être révélé que huit mois plus tard, était alors parfaitement connu des ministres britanniques. Les dépêches de sir Hamilton-Seymour étaient de fraiche date, et l'impression qu'elles avaient dû produire n'était pas effacée. L'empereur de Russie avait trop clairement parlé de la dissolution de l'empire ottoman, il avait trop souvent prédit que le malade pouvait d'un moment à l'autre rester sur les bras des puissances, qu'une catastrophe imprévue pouvait l'emporter, pour n'être pas soupçonné de préparer cette catastrophe. Le czar avait désiré s'entendre avec l'Angleterre sur le partage des dépouilles, avait annoncé l'existence d'un accord parfait entre lui et l'Autriche; le doute n'était pas permis sur la signification du passage du Pruth et de l'occupation des provinces moldo-valaques.

Qu'avec cette connaissance exacte des vues de la Russie le cabinet

anglais ait consenti à se joindre aux autres puissances et concourir à la rédaction des notes qui semblaient avoir pour but de maintenir la paix, cela n'a rien de surprenant. Faire autrement, c'était se mettre immédiatement dans l'obligation de révéler ce qu'il savait et hâter les événements lorsque rien n'était préparé pour une résistance efficace. Il y avait bien plus d'avantages à engager les cabinets européens dans une action commune.

D'un autre côté, il fallait s'assurer des intentions du gouvernement français, contre lequel l'agression de la Russie paraissait plus spécialement dirigée; il importait de stipuler avec lui pour l'avenir, de régler, autant que cela était possible, les éventualités qui naîtraient de la lutte.

Peut-être aussi se trouvait-il à la cour d'Angleterre des hommes dont les opinions n'étaient pas défavorables aux idées russes, et qui, voyant dans les propositions du czar un accroissement de territoire et d'influence, n'eussent pas été éloignés de s'entendre avec lui.

Ces diverses causes ont pu nuire à la promptitude de la décision, bien qu'en réalité il n'y eût pas d'hésitation parmi les membres les plus expérimentés du cabinet.

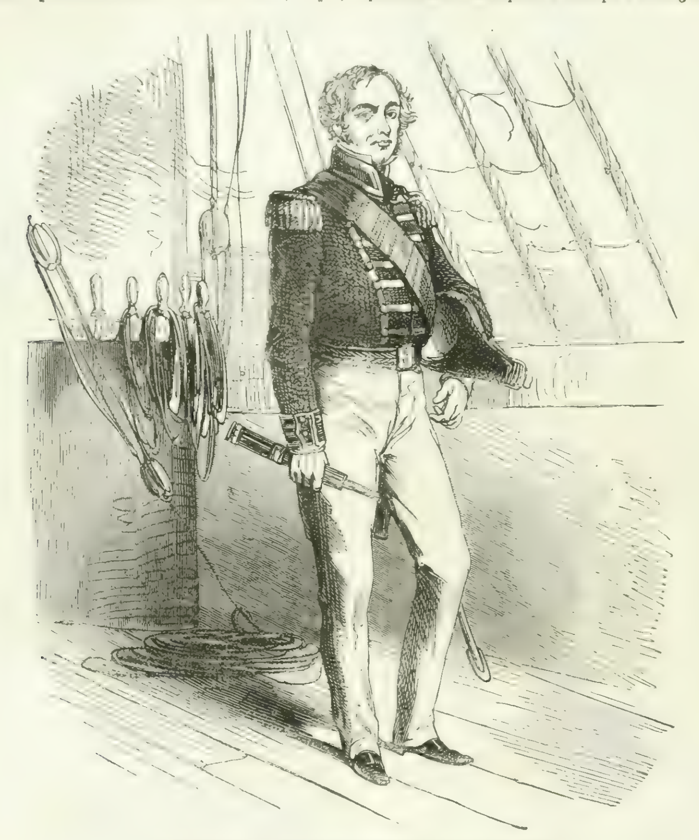
Dès que le ministere britannique a connu les premières opérations militaires de la Russie, parfaitement renseigné par la correspondance de lord Seymour, il a dû signaler aux puissances européennes le danger de l'agression russe. Le gouvernement français a été le seul qui ait témoigné avec quelque énergie le désir de défendre la Turquie, ou plutôt de refréner les tentatives d'extension de la Russie. L'Autriche était liée à la Russie par les services rendus dans la guerre de Hongrie. Sans s'abuser peut-être sur le rôle que la politique russe avait joué à l'origine de l'insurrection hongroise, elle se sentait trop menacée par le czar, dont l'armée campée sur les frontières de la Pologne est à peine à quelques journées de marche de Vienne, pour pouvoir se prononcer contre lui. La politique autrichienne était du reste trop bien d'accord avec celle de Saint-Pétersbourg pour qu'un différend pût éclater. La Prusse avait d'autres liens.

La France et l'Angleterre devaient donc être seules à prêter un concours actif à la Turquie. En regardant l'équilibre européen établi par le congrès de Vienne comme une garantie de paix, la France se trouvait autorisée à ne pas permettre que cet équilibre fût rompu encore une fois au profit de la Russie, qui, en s'emparant de Constantinople, allait se créer une position dans la Méditerranée.

III.

A ces causes générales venaient se mêler des considérations d'un autre ordre. La querelle des lieux saints ne méritait certainement pas d'armer l'Europe et aurait pu s'arranger facilement entre deux gouvernements amis; la Russie et la France ne l'étaient pas. La question avait pris des proportions plus vastes; en défendant l'intégrité de l'empire ottoman garantie par des traités, en s'opposant aux empiétements de la Russie, le nouveau gouvernement français entrait de plain-pied dans les affaires de l'Europe, il en devenait l'un des arbitres, il prenait rang, il gagnait l'influence que donne toujours la disposition de forces considérables avec lesquelles les puissances les plus hostiles sont tenues de compter. Coopérer à arrêter les progrès de l'empire moscovite, le chasser de la Géorgie, des bords de la mer Noire peut-être, lui enlever la domination des provinces moldo-valaques, c'était, aux yeux du gouvernement français, effacer le souvenir de 1814 et de 1815.

D'un autre côté la Russie apparait comme l'alliée de la maison de Bourbon, comme l'appui le plus ferme, le champion le plus déterminé du parti de la restauration, qui cherche de nouvelles chances dans la fusion de ses deux branches divisées depuis vingt-quatre ans, réunies dans la déchéance et l'exil par des espérances communes. Frapper la Russie en Orient, c'est la frapper au cœur même de Paris, et



L'amiral Dundas, commandant la flotte anglaise dans la mer Noire.

le moment a paru opportun sans doute. Ce motif ne créait pas la situation, mais il pouvait inspirer le désir d'en profiter.

Toutefois, il est un moyen juste et simple de tuer les espérances de la restauration et du parti qui en désire le retour, c'est de rendre à la France les libertés publiques disparues et de les respecter saintement après les avoir consacrées de nouveau.

Les deux gouvernements de France et d'Angleterre, malgré les pertes immenses que la guerre va imposer à leur industrie, à leur commerce, devaient donc facilement s'entendre dans la pensée d'arrêter le czar. Quant aux conditions de l'alliance et aux éventualités que la lutte peut faire naître, ils n'ont pu que poser des idées générales, que donner des assurances de désintéressement des deux parts. Mais il ne faut pas se dissimuler que la guerre sera le seul arbitre de l'avenir; ses chances heureuses ou malheureuses modifieront les dispositions premières, seront la base des traités à intervenir et décideront seules de la question des frais de la guerre. Il ne faudrait donc pas s'étonner que de la querelle, de la lutte qui commence, sortît le remaniement de la carte et un ordre politique nouveau en Europe.



L'amiral Hamelin, commandant la flotte française dans la mer Noire.

IV.

Malgré les causes multiples qui poussaient l'Europe à une lutte contre la Russie envahissante, dont le but réel, pour n'avoir pas été divulgué publiquement, n'en était pas moins parfaitement apprécié, on ne trouve pas au début de cette guerre d'Orient, si grosse d'avenir, si pleine d'incertitudes, d'éventualités, l'activité et la décision des dernières guerres européennes; on sent l'hésitation. Est-ce conscience de la responsabilité que l'on va encourir, est-ce pressentiment des tempêtes que l'on peut soulever? Les deux seules puissances qui n'hésitent pas sont la Russie qui attaque et la Turquie ardente à se défendre.

En même temps que le prince Menschikoff arrive à Constantinople, le 23 février 1853, trois corps d'armée russe se rapprochent des provinces danubiennes; la flotte russe de la mer Noire est armée, reçoit des renforts, la place de Sébastopol est fortifiée, mise en état de résister vigoureusement à une attaque éventuelle; l'escadre française d'évolution dans la Méditerranée reçoit l'ordre de se rendre dans l'Archipel; le prince Menschikoff quitte Constantinople le 21 mai en déclarant les négociations rompues, et les cabinets européens rêvent encore la paix; la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse négocient.

Les armées russes arrivées sur les bords du Pruth, qui sert de frontière à la Moldavie, franchissent ce fleuve du 20 juin au 3 juillet, la Porte publie une protestation en date du 14; la flotte anglaise avait rallié la flotte française, et toutes deux à leur mouillage respectif se tenaient prêtes à partir au premier signal, et l'on négociait toujours; on refaisait à Vienne les notes rédigées à Paris, envoyées à Saint-Pétersbourg, qui refusait de les accepter.

Deux vapeurs français et deux vapeurs anglais passant le détroit des Dardanelles, étaient arrivés le 13 et le 14 septembre devant Constantinople, puis avaient quitté cette ville pour revenir à Bésika. Les Russes, solidement établis en Valachie, disputaient le Danube à l'armée d'Omer-Pacha; enfin, sous prétexte que des troubles près d'éclater pouvaient mettre en danger la vie du sultan et nécessitaient la présence de forces capables de maintenir la tranquillité, les flottes anglaise et française entraient le 2 novembre dans le Bosphore. Elles allaient explorer la mer Noire et soudain revenaient au Bosphore rappelées sur quelque vague pronostic de paix, par la crainte de nuire à des négociations bien inutiles.

La Turquie envahie avait officiellement déclaré la guerre dans les premiers jours d'octobre; le gouvernement russe, par un manifeste du 20 octobre — 1er novembre — avait annoncé qu'il n'avait plus qu'à recourir à la force des armes pour contraindre la Porte Ottomane à respecter les traités et pour en obtenir la réparation des offenses par lesquelles le divan avait répondu aux demandes les plus modérées de l'empereur et on semblait encore croire à la possibilité de la paix.

Le 30 novembre, vingt-huit jours après l'entrée de la flotte anglo-française dans le Bosphore, pendant que les deux armées luttaient sur le Danube, l'amiral russe Nachimoff allait brûler la flotte turque à l'ancre dans le port de Sinope, désastre immense sous le rapport matériel et par son effet moral, qu'une plus saine appréciation de la situation et des vues de la Russie aurait peut-être prévenu, et l'on négociait toujours.

L'hiver n'arrêtait pas la lutte, les Turcs s'étaient établis à Kalafat sur la rive gauche du Danube, point d'une haute importance stratégique; les Russes faisaient les plus grands efforts pour prendre cette place, et tout se préparait pour donner à la guerre de plus vastes proportions. Malgré l'hiver, les troupes russes arrivaient de l'intérieur et prenaient position non-seulement dans les provinces danubiennes, mais sur toutes les frontières de l'empire, depuis la Finlande jusqu'aux bords de la mer Noire. La ligne de bataille de l'armée russe s'étendait sur une longueur immense, du 42e au 65e degré, c'est-à-dire sur six cents lieues. Son aile droite faisait face à la Suède, le long du golfe de Bothnie, et enveloppait la capitale. Bien que la Russie ne crût pas avoir rien à redouter de l'Autriche et de la Prusse, elle se mettait en mesure de parer aux éventualités, et pendant qu'elle négociait pour entraîner ces deux puissances dans son alliance, elle plaçait ses troupes soit pour la résistance, soit pour l'attaque de ce côté. Le centre de l'armée russe couvrait donc la Pologne. Son aile gauche longeait le Danube inférieur, allait à travers la Bessarabie envelopper la Crimée et la mer d'Azof, et passant aux pieds du Caucase, se terminait par un long détour en Géorgie. La flotte de la mer Noire couvrait et protégeait en partie cette aile gauche.

Cette ligne est formidable, et environ sept cent mille hommes la couvrent; mais son immense étendue la rend extrêmement défavorable si elle est attaquée sur plusieurs points; l'Autriche et la Prusse parviendraient sans aucun doute à la couper si elles se déclaraient contre la Russie.

A ce moment, l'aile gauche seulement était engagée : à sa tête, sur le Danube, avec les Turcs; à son centre, avec les Circassiens; à son extrémité, avec l'armée turque d'Asie.

Telles étaient les positions à la fin de l'année 1853.

V.

Dès les premiers jours de 1854, il devint évident que la guerre ne serait pas longtemps circonscrite entre la Russie et la Porte Ottomane et que toutes les négociations seraient sans résultat.

Des lettres avaient été échangées entre les deux chefs des gouvernements français et russe. La réponse de l'empereur Nicolas, en date du 28 janvier-9 février 1854, est un long plaidoyer que l'histoire jugera sévèrement. Dès que des intérêts graves sont en jeu, il faut s'attendre à ce que les parties opposées apprécient diversement les faits, se reprochent leur conduite réciproque et se renvoient la responsabilité de la guerre; toutefois on éprouve un sentiment pénible à voir un gouvernement aussi fort que celui de Russie recourir à un langage que des documents officiels doivent démentir d'une façon nette et précise. Voici cette lettre :

« Saint-Pétersbourg, le 28 janvier (9 février) 1854.

» Sire,

» Je ne saurais mieux répondre à Votre Majesté qu'en répétant, puisqu'elles m'appartiennent, les paroles par lesquelles sa lettre se termine : « Nos relations doivent être sincèrement amicales et reposer sur les mêmes intentions : maintien de l'ordre, amour de la paix, respect aux traités et bienveillance réciproque. » En acceptant, dit-elle, ce programme tel que je l'avais moi-même tracé, elle affirme y être restée fidèle. J'ose croire, et ma conscience me le dit, que je ne m'en suis point écarté. Car, dans l'affaire qui nous divise et dont l'origine ne vient pas de moi, j'ai toujours cherché à maintenir des relations bienveillantes avec la France; j'ai évité avec le plus grand soin de me rencontrer sur ce terrain avec les intérêts de la religion que Votre Majesté professe; j'ai fait au maintien de la paix toutes les concessions de forme et de fond que mon honneur me rendait possibles; et, en réclamant pour mes coreligionnaires en Turquie la confirmation des droits et privilèges qui leur ont été acquis depuis longtemps au prix du sang russe, je n'ai demandé autre chose que ce qui découlait des traités. Si la Porte avait été laissée à elle-même, le différend qui tient en suspens l'Europe eût été depuis longtemps aplani. Une influence fatale est seule venue se jeter à la traverse. En provoquant des soupçons gratuits, en exaltant le fanatisme des Turcs, en égarant leur gouvernement sur mes intentions et la vraie portée de mes demandes, elle a fait prendre à la question des proportions si exagérées que la guerre en a dû sortir.

» Votre Majesté me permettra de ne point m'étendre trop en détail sur [illegible] son point de vue particulier dont sa lettre présente l'enchaînement. Plusieurs actes de ma part, peu exactement appréciés, suivant moi, et plus d'un fait interverti nécessi[illegible] de longs développements qui [illegible] une correspondance de souverain à souverain. C'est ainsi que Votre Majesté attribue à l'occupation des principautés le tort d'avoir subitement transporté la question du domaine de la discussion dans celui des faits. Mais elle perd de vue que cette occupation, purement éventuelle encore, a été devancée, et en grande partie amenée, par un fait antérieur fort grave, celui de l'apparition des flottes combinées dans le voisinage des Dardanelles, outre que déjà bien auparavant, quand l'Angleterre hésitait encore à prendre contre la Russie une attitude comminatoire, Votre Majesté avait la première envoyé sa flotte jusqu'à Salamine. Cette démonstration blessante annonçait certes, peu de confiance en moi. Elle devait encourager les Turcs et paralyser d'avance le succès des négociations, en leur montrant la France et l'Angleterre prêtes à soutenir leur cause à tout événement.

» C'est encore ainsi que Votre Majesté attribue aux commentaires explicatifs de mon cabinet sur la note de Vienne l'impossibilité où la France et l'Angleterre se sont trouvées d'en recommander l'adoption à la Porte. Mais Votre Majesté peut se rappeler que nos commentaires ont suivi, et non précédé, la non-acceptation pure et simple de la note, et je crois que les puissances, pour peu qu'elles voulussent sérieusement la paix, étaient tenues à réclamer d'emblée cette adoption pure et simple, au lieu de permettre à la Porte de modifier ce que nous avions adopté sans changement. D'ailleurs, si quelque point de nos commentaires avait pu donner matière à difficultés, j'en ai offert à Olmutz une solution satisfaisante, qui a paru telle à l'Autriche et à la Prusse. Malheureusement, dans l'intervalle, une partie de la flotte anglo-française était déjà entrée dans les Dardanelles, sous prétexte d'y protéger la vie et les propriétés des nationaux anglais et français, et, pour l'y faire entrer tout entière sans violer le traité de 1841, il a fallu que la guerre nous fût déclarée par le gouvernement ottoman. Mon opinion est que si la France et l'Angleterre avaient voulu la paix comme moi, elles auraient dû empêcher à tout prix cette déclaration de guerre, ou, la guerre une fois déclarée, faire au moins en sorte qu'elle restât dans les limites étroites que je désirais lui tracer sur le Danube, afin que je ne fusse pas arraché de force au système purement défensif que je voulais suivre. Mais du moment qu'on a permis aux Turcs d'attaquer notre territoire asiatique, d'enlever un de nos postes frontières (même avant le terme fixé pour l'ouverture des hostilités), de bloquer Akhaltsykh et de ravager la province d'Arménie; du moment qu'on a laissé la flotte turque libre de porter des troupes, des armes et des munitions de guerre sur nos côtes, pouvait-on raisonnablement espérer que nous attendrions patiemment le résultat d'une pareille tentative? Ne devait-on pas supposer que nous ferions tout pour la prévenir? L'affaire de Sinope s'en est suivie : elle a été la conséquence forcée de l'attitude adoptée par les deux puissances, et l'événement ne pouvait, certes, leur paraître *inattendu*.

» J'avais déclaré vouloir rester sur la défensive, mais avant l'explosion de la guerre, tant que mon honneur et mes intérêts me le permettraient, tant qu'elle resterait dans de certaines bornes. A-t-on fait ce qu'il fallait faire pour que ces bornes ne fussent pas dépassées? Si le rôle de spectateur, ou celui de médiateur même, ne suffisait pas à Votre Majesté, et qu'elle voulût se faire l'auxiliaire armé de mes ennemis, alors, sire, il eût été plus loyal et plus digne d'elle de me le dire franchement d'avance en me déclarant la guerre. Chacun alors eût connu son rôle. Mais nous faire un crime après coup de ce qu'on n'a rien fait pour empêcher, est-ce un procédé équitable? Si les coups de canon de Sinope ont retenti douloureusement dans le cœur de tous ceux qui en France et en Angleterre ont le vif sentiment de la dignité nationale, Votre Majesté pense-t-elle que la présence menaçante à l'entrée du Bosphore des trois mille bouches à feu dont elle parle, et le bruit de leur entrée dans la mer Noire, soient des faits restés sans écho dans le cœur de la nation dont j'ai à défendre l'honneur? J'apprends d'elle pour la première fois (car les déclarations verbales qu'on m'a faites ici ne m'en avaient encore rien dit) que, tout en protégeant le ravitaillement des troupes turques sur leur propre territoire, les deux puissances ont résolu de *nous interdire la navigation de la mer Noire*, c'est-à-dire apparemment le droit de ravitailler nos propres côtes. Je laisse à penser à Votre Majesté si c'est là, comme elle le dit, faciliter la conclusion de la paix, et si, dans l'alternative qu'on me pose, il m'est permis de discuter, d'examiner même un moment ses propositions d'armistice, d'évacuation immédiate des principautés, et de négociation avec la Porte d'une convention qui serait soumise à une conférence des quatre cours. Vous-même, sire, si vous étiez à ma place, accepteriez-vous une pareille position? Votre sentiment national pourrait-il vous le permettre? Je répondrai hardiment que non. Accordez-moi donc, à mon tour, le droit de penser comme vous-même. Quoi que Votre Majesté décide, ce n'est pas devant la menace que l'on me verra reculer. Ma confiance est en Dieu et dans mon droit, et la Russie, j'en suis garant, saura se montrer en 1854 ce qu'elle fut en 1812.

» Si toutefois Votre Majesté, moins indifférente à mon honneur, en revient franchement à notre programme, si elle me tend une main cordiale comme je la lui offre en ce dernier moment, j'oublierai volontiers ce que le passé peut avoir eu de blessant pour [illegible]. Alors,

sire, *mais alors seulement*, nous pourrons discuter et peut-être nous entendre. Que sa flotte se borne à empêcher les Turcs de porter de nouvelles forces sur le théâtre de la guerre, je promets volontiers qu'ils n'auront rien à craindre de mes tentatives. Qu'ils m'envoient un négociateur, je l'accueillerai comme il convient. Mes conditions sont connues à Vienne. C'est la seule base sur laquelle il me soit permis de discuter.

» Je prie Votre Majesté de croire à la sincérité des sentiments avec lesquels je suis, sire, de Votre Majesté, le bon ami,

» NICOLAS. »

Du moment où la réponse de l'empereur Nicolas fut connue, il ne restait plus rien à faire à la diplomatie, les relations furent rompues; M. de Kisselef, ambassadeur de Russie à Paris, M. de Brunow, ambassadeur russe à Londres, quittèrent ces deux villes en même temps que M. de Castelbajac, ambassadeur français, et lord Hamilton-Seymour, ambassadeur anglais, quittaient Saint-Pétersbourg.

Quelques jours après, le czar appelait le peuple russe aux armes par le manifeste suivant :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., etc., faisons connaître à tous :

» Nous avons fait connaître à nos chers et fidèles sujets la cause de notre mésintelligence avec la Porte Ottomane. Depuis lors, malgré l'ouverture des hostilités, nous n'avons pas cessé de former, comme nous le faisons encore aujourd'hui, le désir sincère d'arrêter l'effusion du sang.

» Nous avions même nourri l'espérance que la réflexion et le temps convaincraient le gouvernement turc de son erreur, suggérée par de perfides insinuations dans lesquelles nos prétentions justes et fondées sur les traités ont été représentées comme un empiétement sur son indépendance, cachant des arrière-pensées de domination. Mais vaine a été jusqu'à présent notre attente. Les gouvernements anglais et français ont pris parti pour la Turquie, et la présence de leurs flottes réunies à Constantinople a principalement servi à l'encourager dans son obstination.

» Enfin, les deux puissances occidentales, sans déclaration de guerre préalable, ont fait entrer leurs flottes dans la mer Noire, en proclamant la résolution de défendre les Turcs et d'entraver la libre navigation de nos vaisseaux de guerre dans la défense de notre littoral.

» Après un mode d'agir aussi inouï dans les rapports des puissances civilisées, nous avons rappelé nos légations d'Angleterre et de France et interrompu toutes relations politiques avec ces puissances.

» Et ainsi, contre la Russie combattant pour l'orthodoxie, se placent, à côté des ennemis de la chrétienté, l'Angleterre et la France.

» Mais la Russie ne manquera pas à sa sainte vocation; et si sa frontière est envahie par l'ennemi, nous sommes prêts à lui faire tête avec l'énergie dont nos ancêtres nous ont légué l'exemple. Ne sommes-nous pas aujourd'hui encore ce même peuple russe dont la vaillance est attestée par les fastes mémorables de l'année 1812? Que le Très-Haut nous aide à le prouver à l'œuvre! Dans cet espoir, combattant pour nos frères opprimés qui confessent la foi du Christ, la Russie n'aura qu'un cœur et une voix pour s'écrier : Dieu! notre Sauveur! Qu'avons-nous à craindre? Que le Christ ressuscite et que ses ennemis disparaissent!

» Donné à Saint-Pétersbourg, le 9e (21e) jour de février de l'an de la naissance du Christ 1854, de notre règne le vingt-neuvième. »

VI.

A cette lettre et à ce manifeste le cabinet français répondit par la circulaire suivante du ministre des affaires étrangères aux agents diplomatiques :

« Paris, 5 mars 1854.

» Monsieur, vous connaissez aujourd'hui la réponse de l'empereur Nicolas à la lettre de Sa Majesté Impériale, et vous avez lu également le manifeste que ce souverain vient d'adresser à son peuple.

» La publication de ces documents a détruit les dernières espérances que l'on pouvait mettre dans la sagesse du cabinet de Saint-Pétersbourg, et cette même main qui s'était honorée par la fermeté avec laquelle elle avait offert un appui à l'Europe ébranlée sur ses bases, ouvre elle-même la carrière aux passions et aux hasards. Le gouvernement de l'empereur est profondément affligé de l'inutilité de ses efforts et de l'insuccès de sa modération; mais à la veille de la grande lutte qu'il n'avait pas appelée et que le patriotisme de la nation française l'aidera à soutenir, c'est un besoin pour lui de décliner une fois encore la responsabilité des événements et de la laisser peser de tout son poids sur la puissance qui aura à en rendre compte devant Dieu. De hautes convenances, je le sais, rendent ma tâche difficile, mais je la remplirai avec la certitude de ne pas dire une parole qui ne me soit dictée par ma conscience elle-même.

» En s'adressant à l'empereur de Russie dans des termes où le plus grand esprit de conciliation s'alliait à la plus noble franchise, Sa Majesté Impériale avait voulu dégager de toutes ses obscurités la question qui tenait le monde en suspens entre la paix et la guerre, et tâcher de la régler sans qu'il en coûtât rien à la dignité de personne Au lieu de rester dans les mêmes régions et d'accepter la main amie qui lui était tendue, Sa Majesté l'empereur Nicolas a préféré revenir sur des faits que l'opinion publique a définitivement jugés et se représenter comme ayant été en butte, dès l'origine d'une crise provoquée par son gouvernement, à une hostilité systématique et préconçue, qui devait fatalement amener les choses au point où elles en sont arrivées. Ce n'est pas ma voix, monsieur, c'est celle de l'Europe, qui répond que jamais politique plus imprudente n'a rencontré à aucune époque d'adversaires plus calmes, plus patients dans leur résistance à des desseins que leur jugement condamnait, et que des intérêts de premier ordre leur imposaient le devoir de combattre.

» Je ne veux pas remonter à un passé complétement éclairci : les faits parlent assez haut; mais je dois répéter encore une fois qu'il n'est plus permis de chercher dans la revendication, aussi juste que limitée dans ses effets, des priviléges des Latins en terre sainte, la cause de ce que nous voyons aujourd'hui. Cette question était réglée dès les premiers moments du séjour de M. le prince Menschikoff à Constantinople, et c'est celle que cet ambassadeur a soulevée, lorsqu'il avait obtenu satisfaction sur l'autre, qui a mis le monde en éveil et a réuni successivement tous les cabinets sous l'empire d'un même sentiment de prévoyance et d'un même désir de conciliation.

» Est-il besoin d'énumérer toutes les tentatives qu'une obstination invincible a seule fait échouer? Il n'est personne qui les ignore, il n'est personne non plus qui ne sache que si des démonstrations matérielles se sont accomplies pendant la durée des négociations, il n'en est pas une seule qui n'ait été précédée d'un acte agressif de la part de la Russie.

» Je me bornerai à rappeler que si l'escadre française, à la fin de mars, a mouillé dans la baie de Salamine, c'est que, depuis le mois de janvier, d'immenses rassemblements de troupes se formaient en Bessarabie; que si les forces navales de la France et de l'Angleterre se sont rapprochées des Dardanelles, où elles ne sont arrivées qu'à la fin de juin, c'est qu'une armée russe campait sur les bords du Pruth et que la résolution de lui faire franchir cette rivière était prise et officiellement annoncée dès le 31 mai; que si nos flottes ont été plus tard à Constantinople, c'est que le canon grondait sur le Danube; et qu'enfin si elles sont entrées dans la mer Noire, c'est parce que, contrairement à la promesse de rester sur la défensive, des vaisseaux russes avaient quitté Sébastopol pour foudroyer des navires turcs à l'ancre dans le port de Sinope. Tous les pas que nous faisions d'accord avec l'Angleterre en Orient avaient la paix pour but, et nous ne voulions que nous interposer entre les parties belligérantes. Chaque jour, au contraire, la Russie s'avançait ouvertement vers la guerre.

» Assurément, s'il était deux puissances que leur passé et leurs relations les plus récentes dussent, dans un conflit qui menaçait de mettre la France et la Grande-Bretagne aux prises avec l'immense empire qui les avoisine, rendre à la fois indulgentes pour la Russie et attentives à nos mouvements, c'étaient la Prusse et l'Autriche. Vous savez, monsieur, que leurs principes se sont tout d'abord rencontrés avec les nôtres, et que l'Europe constituée en jury a prononcé solennellement son verdict sur des prétentions et sur des actes dont aucune apologie, de si haut qu'elle parte, ne peut plus maintenant transformer le caractère. Ainsi le débat n'est pas entre la France et l'Angleterre, accourues au secours de la Porte, et la Russie; il est entre la Russie et tous les Etats qui ont le sentiment du droit, et dont l'opinion et les intérêts les rangeront du côté de la bonne cause.

» J'oppose donc avec confiance l'unanimité des grands cabinets à cette évocation des souvenirs de 1812 directement faite à un souverain qui venait d'essayer loyalement un suprême effort de conciliation. Tout la conduite de l'empereur Napoléon atteste assez que, s'il est fier de l'héritage de gloire que lui a laissé le chef de sa race, il n'a rien négligé pour que son avénement au trône fût un gage de paix et de repos pour le monde.

» Je ne dirai qu'un mot, monsieur, du manifeste par lequel Sa Majesté l'empereur Nicolas annonce à ses peuples les résolutions qu'il a prises. Notre époque si tourmentée avait été du moins exempte d'un des maux qui ont le plus troublé le monde autrefois : je veux parler des guerres de religion. On fait entendre aux oreilles de la nation russe comme un écho de ces temps désastreux; on affecte d'opposer la croix au croissant, et l'on demande au fanatisme l'appui que l'on sait ne pouvoir pas réclamer de la raison.

» La France et l'Angleterre n'ont pas à se défendre de l'imputation qu'on leur adresse; elles ne soutiennent pas l'islamisme contre l'orthodoxie grecque; elles vont protéger le territoire ottoman contre les convoitises de la Russie; elles y vont avec la conviction que la présence de leurs armées en Turquie fera tomber les préjugés déjà bien affaiblis qui séparent encore les différentes classes de sujets de la Sublime Porte, et qui ne pourraient renaître que si l'appel parti de Saint-Pétersbourg, en provoquant des haines de race et une explosion révolutionnaire, paralysait les généreuses intentions du sultan Abd-ul-Medjid. Pour nous, monsieur, nous croyons sincèrement, en prêtant notre appui à la Turquie, être plus utiles à la foi chré-

tienne que le gouvernement qui en fait l'instrument de son ambition temporelle. La Russie oublie trop, dans les reproches qu'elle fait aux autres, qu'elle est loin d'exercer dans son empire, à l'égard des sectes qui ne professent point le culte dominant, une tolérance égale à celle dont la Sublime Porte peut à bon droit s'honorer, et qu'avec moins de zèle apparent pour la religion grecque au delà de ses frontières, et plus de charité pour la religion catholique chez elle, elle obéirait mieux à la loi du Christ qu'elle invoque avec tant d'éclat.

» Recevez, etc.

» *Signé* : Drouyn de Lhuis. »

VII.

C'était la guerre de plume qui se continuait publiquement après avoir été longtemps secrète. La chancellerie russe est fort prodigue de manifestes de toutes sortes, et il est à remarquer qu'en Russie le pouvoir, qui fait tout pour comprimer l'opinion, s'adresse en même temps à elle très-fréquemment. Le cabinet pensa n'avoir pas assez fait par la lettre et le manifeste précédemment cités, il voulait rejeter la responsabilité de la guerre sur la France, l'Angleterre et la Turquie, et, dans ce but, il publiait, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, du 19 février-3 mars, le memorandum suivant, adressé à ses principaux agents diplomatiques, et que ceux-ci durent communiquer aux gouvernements près desquels ils étaient accrédités. C'était un appel à l'Europe.

MEMORANDUM

ADRESSÉ PAR LE GOUVERNEMENT RUSSE A SES AGENTS A L'ÉTRANGER.

(*Extrait du* Journal de Saint-Pétersbourg *du 3 mars.*)

« Au moment où la question d'Orient se complique plus que jamais par l'entrée dans la mer Noire des flottes d'Angleterre et de France et par l'interruption de nos rapports diplomatiques avec l'un et l'autre gouvernement, il est naturel que chacune des parties principales, intéressées dans cette affaire, cherche à écarter loin de soi le fardeau de responsabilité qui s'attache aux conséquences possibles de cette redoutable question. La conscience des cabinets s'inquiète et recule justement à l'idée d'une guerre générale, où viendraient s'anéantir les prospérités d'une longue paix, et qui peut livrer à de nouveaux périls une société à peine remise des derniers bouleversements. Beaucoup d'efforts ont été faits et sont encore faits journellement pour imputer à la Russie la cause de la crise actuelle et pour faire peser sur elle le reproche des maux qui en peuvent sortir. Un coup d'œil jeté en arrière sur le motif et les phases diverses de cette crise montrera que si elle a pris des proportions aussi alarmantes, ce n'est point à la Russie que le tort en appartient.

» Il est loin de notre pensée de vouloir jeter un doute sur les sentiments pacifiques des puissances qui viennent de prendre contre nous une attitude si voisine de l'hostilité. Elles ont certainement voulu la paix comme nous la voulons nous-même. Mais les préventions, les méfiances, l'appréciation peu équitable de nos vues politiques à l'égard de l'empire ottoman, qui ont fait dès le commencement le principe de leur conduite, devaient forcément les mener aux conséquences mêmes qui leur répugnaient. Leur position et la nôtre ont été faussées dès l'origine :

» 1° Par le point de vue sous lequel elles ont envisagé la question ;

» 2° Par les mesures qu'elles ont adoptées pour la résoudre.

» Il suffira de quelques mots pour rappeler quelle a été la cause première de notre différend avec la Porte.

» Depuis longtemps tous les actes du gouvernement turc à notre égard, comme à celui de l'Eglise orientale en Turquie, étaient empreints d'un cachet évident d'hostilité. On connaît les sympathies et les rapports spirituels qu'une identité de culte et de race établit de temps immémorial entre la Russie et la majorité des sujets chrétiens du sultan. Il en résulte pour nous en Turquie une influence morale que nous ne chercherons pas à nier. C'est un fait que nous n'avons pas créé. Il est l'ouvrage du temps et des lieux. Indépendamment des traités, il tient à la force des choses. De là les défiances qu'il inspire au gouvernement turc. De là son désir d'affaiblir l'Eglise d'Orient par crainte des liens qui l'attachent à la Russie ; ses efforts pour la tenir vis-à-vis des autres communautés chrétiennes dans un état d'infériorité, et pour favoriser à ses dépens les progrès de leur propagande. Il serait trop long d'énumérer ici une à une toutes les preuves de ce système, tous les coups ouverts ou détournés que le gouvernement turc a portés, durant les dernières années, au rite que nous professons. Immixtion directe dans ses affaires intérieures, et violation de ses statuts, sous prétexte de réformes à accomplir dans l'administration cléricale; irrégularités constantes dans l'élection des patriarches; germes de division semés à dessein dans les relations spirituelles de la race grecque avec la race slave; obstacles de tout genre apportés au développement des Eglises bulgare et bosniaque, à l'instruction du clergé indigène, à l'éducation religieuse des populations; interdiction à cet effet de la langue nationale dans l'exercice du culte, prohibition ou lacération partielle des livres sacrés que le clergé gréco-slave fait venir de Russie pour son usage, et qu'il ne peut guère tirer d'ailleurs; en tel endroit, défense de rebâtir en pierre une église en bois qui s'écroule ; en tel autre, église unique assignée aux Latins de préférence aux Grecs; mille faits, en un mot, qui, chacun pris à part, n'ont qu'une importance relative, mais qui, vus dans leur ensemble, nous démontrent depuis des années l'intention bien arrêtée du gouvernement turc de contribuer à l'accroissement des autres cultes, pour diminuer, avec la puissance du nôtre, le nombre de ceux qu'il envisage comme les adhérents de la Russie.

» Nous ne parlons pas ici d'actes bien autrement criants encore que cette persécution sourde, des massacres d'Alep, des cruautés, des profanations, des conversions forcées à l'islamisme en Albanie, en Bulgarie, en Bosnie, en Herzégowine, au Montenegro. Ceux-là sont plus généralement connus.

» Ce sont tous ces faits vexatoires, objets de nos représentations constantes, qui, couronnés en dernier lieu par le préjudice fait aux Grecs des lieux saints, et enfin par l'infraction ouverte du firman destiné à rétablir l'équilibre entre eux et l'Eglise latine, par les procédés les plus blessants pour le cabinet impérial et pour l'empereur en particulier, motivèrent, on le sait, l'envoi du prince Menschikoff à Constantinople.

» On conçoit dès lors qu'un arrangement pur et simple de l'affaire des lieux saints, moyennant un nouveau firman aussi peu solide que le dernier, ne pouvait suffire à nos griefs; qu'il nous fallait pour l'avenir une garantie plus expresse, devant servir en outre de réparation au manque d'égards personnel dont l'empereur avait à se plaindre de la part du sultan.

» On a prétendu que, l'arrangement terminé, nous avions subitement et postérieurement mis en avant la demande de cette garantie comme une prétention toute nouvelle. Les premières notes présentées par le prince Menschikoff établissent, à n'en pas douter, que, dès le début de sa mission, les deux demandes ont été faites d'emblée et simultanément.

» Quand le temps aura fait tomber le voile des soupçons et des idées préconçues qui dénaturent trop souvent les intentions de la Russie dans tout ce qui touche à la Turquie, on conviendra que le texte de cette garantie n'avait rien de nouveau, rien d'insolite, rien d'alarmant pour la sécurité du sultan. Elle se fondait sur les traités par lesquels le gouvernement turc nous a déjà promis de protéger dans ses Etats la religion et ses églises. S'engager à protéger une religion et ses églises, et se réserver le droit d'altérer à volonté les priviléges et immunités qui servent de base à son existence, ne sont-ce pas deux choses contradictoires? Et de quelle valeur pratique pourrait être un engagement ainsi compris? En insistant pour le maintien des priviléges assurés au culte grec par une possession séculaire (*ab antiquo*), nous ne demandions donc autre chose que ce qu'implique de soi le traité de Kaïnardji, comme ceux qui l'ont confirmé, par conséquent rien de contraire à l'indépendance du sultan si ces traités n'y ont pas été jugés contraires. Pour les Grecs, nous n'exigions d'autres avantages nouveaux que la possession plus sûre de ceux qu'ils possèdent déjà; et pour nous en particulier, d'autres droits que celui qui nous a toujours appartenu d'exercer en leur faveur notre active sollicitude. En constatant que les Grecs avaient toujours joui et continueraient à jouir de leurs priviléges religieux, *sous l'égide de leur souverain, le sultan*, nous en avions suffisamment établi le caractère. Il n'y avait dans tout cela rien de si exorbitant. C'était la seule satisfaction que nous demandions en échange du peu d'égards qui nous avait été témoigné.

» Au lieu d'envisager cette garantie sous son véritable point de vue, on en a grossi démesurément la portée et les conséquences. On y a cherché gratuitement l'arrière-pensée d'un protectorat politique, qui n'existe que dans l'imagination : à moins qu'on ne veuille absolument donner ce nom à l'influence que nous avons de tout temps exercée en Turquie en faveur de nos coreligionnaires. Sans tenir compte de ses antécédents, de la position de l'empereur, de ses devoirs envers ses peuples et son culte, de la nature tout exceptionnelle d'un gouvernement musulman, auquel les lois et les mœurs de l'islamisme rendent difficile, sinon impossible, d'appliquer en toute rigueur les principes de droit public reconnus entre les nations chrétiennes, on a fait de la souveraineté du sultan une théorie absolue, inflexible; et à cette pure abstraction on a déclaré contraire tout engagement que le sultan prendrait vis-à-vis d'un gouvernement étranger au sujet de la religion et des Eglises. C'était saper par la base le traité de Kaïnardji, qui renferme précisément un pareil engagement. C'était vouloir nous obliger à déchirer de nos propres mains toutes nos transactions antérieures, à faire l'abandon forcé de tout un ordre de choses consacré par le passé et acquis au prix du sang russe. Nous prévîmes dès lors que si l'on arrivait à vouloir absolument poser la question en ces termes, elle deviendrait tôt ou tard insoluble pacifiquement.

» Nous ne craignons point de le dire : si l'on avait voulu dès l'abord couper court à toute complication sérieuse au lieu d'écouter d'injustes défiances, au lieu de voir dans la dernière note proposée par le prince Menschikoff ce qui en réalité n'y était pas, les hommes en crédit à Constantinople auraient dû employer leurs soins à la faire accepter au divan. Le litige était étouffé et ses conséquences ultérieures eussent été épargnées à l'Europe. Il y a plus : après tous les

bruits exagérés qu'avait engendrés la mission de notre ambassadeur, après toutes les concessions de forme et de fond qu'il avait déjà faites, ayant tour à tour réduit ses demandes d'une convention à un sened, de ce sened deux fois modifié à une simple note dépouillée de toute forme bilatérale, on eût facilement réussi à représenter cette note comme un résultat demeuré fort au-dessous de nos premières prétentions.

» Mais sous l'empire de cette idée fixe que dans sa conduite envers la Turquie la Russie n'a d'autre but qu'un accroissement d'influence et de force matérielle, que toutes ses pensées sont dirigées vers la ruine de cet État, on a enflé outre mesure cette formule des immunités et privilèges dont elle demandait le maintien pour son culte. C'était peu d'avoir obtenu de nous la réduction de nos demandes à leur expression la plus simple. Il a fallu qu'il n'en restât rien du tout, et qu'un éclatant échec fût porté à notre considération politique. Il était clair que la Russie ne pouvait rester sous ce coup, et la légation impériale a dû quitter Constantinople.

» C'est ici que s'ouvre une série de mesures qui n'ont cessé de mettre en opposition nos dispositions conciliantes avec le soin de notre dignité, de mesures qui, prises prématurément, en ont entraîné d'autres plus compromettantes encore, et nous ont placés dès l'abord en face des puissances sur une double pente, au pied de laquelle on devait finir par se rencontrer.

» Sur de simples présomptions, motivées par les bruits exagérés du moment, dès le début de la mission du prince Menschikoff, sans savoir encore précisément en quoi consistaient nos demandes, mais voyant, disait-elle, dans l'attitude de la Russie, quel que fût son prétexte, une sérieuse atteinte portée à l'indépendance de l'empire ottoman, la France avait pris l'initiative. Elle avait envoyé toute seule son escadre dans le Levant, et ne s'était arrêtée à Salamine qu'en suite de l'hésitation que montrait encore le gouvernement anglais.

» Mais, à la première nouvelle télégraphique du départ de notre ambassadeur, sans connaître encore le parti que nous prendrions, trois ou quatre semaines avant que nous l'eussions annoncé à Paris et à Londres, et encore comme une chose éventuelle, dépendante de la réponse incertaine que nous donnerait le divan, la France et l'Angleterre unies se portaient à une démonstration navale des plus graves. Elles envoyaient leurs deux escadres occuper la baie de Besika, à l'entrée des Dardanelles.

» On a objecté dans le temps un caractère de pression comminatoire que nous avions prêté à cette mesure. On a cherché à présenter la prise de position armée et combinée des deux grands États maritimes de l'Europe dans les eaux et ports de la Turquie comme le mouillage inoffensif de vaisseaux visitant des eaux et ports amis, ouverts librement à toutes les marines. L'événement a montré ce qu'il en était réellement de ce mouillage inoffensif.

» Les flottes entraient à Besika au moment où la Porte délibérait encore sur le dernier *ultimatum* que nous lui avions posé. Il était naturel qu'elle s'y refusât, se voyant soutenue ainsi par l'appui matériel de l'Angleterre et de la France. D'un côté, l'apparition des deux escadres l'encourageait dans sa résistance contre nous ; de l'autre, elle blessait et engageait plus avant la dignité du gouvernement impérial. En amenant le rejet définitif de la note Menschikoff, elle est venue, comme cause aggravante, déterminer notre entrée dans les principautés. Fallait-il considérer cette mesure comme un cas de guerre, comme une violation flagrante de l'équilibre européen? Nous pensons qu'une politique prudente, pour ne point compliquer les choses, devait éviter de se prononcer d'avance dans un sens aussi absolu. En franchissant à regret le Pruth avec des forces peu considérables, nous avions clairement défini le caractère que nous voulions laisser à cette occupation toute temporaire. Nous avions hautement désavoué toute vue de conquête permanente. Ce n'était pas une mesure de guerre, pouvant même entraîner une collision quelconque, puisque aucunes troupes turques ne se trouvaient sur le territoire occupé. Ce n'était qu'une mesure de contrainte, un moyen de négociation ultérieure, un gage qui pût nous permettre de nous prêter avec honneur à quelque nouvel arrangement. La mesure pouvait affecter nos conventions locales avec la Porte; mais elle ne portait atteinte à aucuns traités européens. De nombreux précédents autorisaient d'ailleurs la distinction entre une simple mesure coercitive et un véritable acte de guerre. On se souvient que malgré l'expédition en Morée, malgré la bataille de Navarin même, l'Angleterre et la France n'ont pas cessé de se dire en paix avec la Turquie. Nous restions, certes, fort en deçà de pareils actes dans les voies de coercition que nous venions d'adopter. Quand la France, en pleine paix, s'emparait à main armée d'Ancône; quand, de concert avec l'Angleterre, pour imposer au roi des Pays-Bas une transaction qu'il refusait, elle entrait sur un territoire auquel ce monarque n'avait pas renoncé encore, bloquait ses ports et expulsait ses troupes de la citadelle d'Anvers; lorsque enfin dans une occasion récente l'Angleterre, aussi en pleine paix, bloquait le Pirée et saisissait les navires grecs pour servir de gage matériel à quelques réclamations pécuniaires insignifiantes, toutes ces mesures au point de vue strict étaient autant de *casus belli*. Les puissances qui n'y ont point pris part, et qui les désapprouvèrent, auraient pu les déclarer telles si elles n'avaient mieux aimé suivre une politique de conciliation. Elles ne l'ont point fait à cette époque, pour ne point mettre l'Europe en feu. Nous pensons qu'en cette occasion il eût été désirable, pour la paix du monde, que la France et l'Angleterre usassent de la même circonspection. Il est vrai qu'elles n'ont point, au premier moment, déclaré positivement notre occupation un cas de guerre. Mais elles ont pris bien soin d'établir que la Porte avait et aurait, dès qu'elle le voudrait, le droit de l'envisager ainsi, et d'agir en conséquence. Si ce n'était pas provoquer la guerre par une déclaration immédiate, c'était la tenir en suspens.

» Quoique par la position menaçante qu'elles avaient prise à l'entrée des Dardanelles les deux puissances se fussent déjà faites juges et parties dans la question, et que nous ne pussions par conséquent leur reconnaître le caractère de médiatrices, nous n'avons pas toutefois refusé d'examiner les propositions qu'elles nous firent.

» Cela prouvait bien que dans notre pensée l'occupation des principautés était moins un objet de convoitise ambitieuse qu'un moyen de négocier. Il nous serait aisé de prouver par des pièces de conviction que toutes les propositions qu'on nous fit étaient basées sur cette idée *qu'une satisfaction nous était due*. Le cabinet anglais, en nous proposant de substituer à la note rejetée par le gouvernement ottoman un projet de convention (précisément la forme même contre laquelle on avait tant objecté à Constantinople), entendait nous procurer par là une satisfaction plus complète. Le cabinet français, de son côté, en nous proposant le projet d'une nouvelle note, nous la présentait comme rédigée de manière à renfermer en substance toutes les garanties essentielles réclamées par le prince Menschikoff, et à nous créer un titre pour intervenir si les dispositions du divan venaient jamais à changer. En un mot il ne nous contestait ni le droit d'exprimer notre sollicitude pour nos coreligionnaires en Turquie, ni celui de l'exercer activement; précisément ce que depuis nous a contesté la Porte, et avec elle les puissances qui lui ont donné raison [1].

» Des pourparlers qui eurent lieu, et principalement du projet présenté par le cabinet des Tuileries, est sortie la note de Vienne.

» On sait l'empressement que nous avons mis à l'accepter.

» Nous aurions pu, c'était là un droit dont la Porte a largement usé pour elle-même, disputer préalablement sur les termes et répondre à cette proposition par des contre-propositions, si, comme la malveillance l'a supposé, nous avions cherché des prétextes pour traîner les négociations en longueur et prolonger indéfiniment l'occupation des provinces danubiennes. Nous n'en avons rien fait cependant. Le projet de Vienne aussitôt reçu, et bien qu'il pût être encore, comme tel a été le cas, modifié à Londres et à Paris, nous l'avons accepté par le télégraphe. Pourquoi? Si ce n'est que nous étions animés d'intentions franchement pacifiques. Nous voulions mettre fin aussi promptement que possible à la crise, retirer un moment plus tôt nos troupes des principautés, profiter de la saison qui leur permettait encore la retraite, et fournir aussi aux deux cabinets alliés les moyens de quitter honorablement la baie de Besika, qui, l'automne arrivé, allait devenir intenable. Tout cela aurait pu s'effectuer, et, pour la seconde fois, les puissances avaient l'occasion de couper court à toutes les complications ultérieures, pour peu que la Porte se décidât, aussi promptement que nous l'avions fait, à accepter le compromis substitué au projet de note Menschikoff.

» Que devaient donc faire les puissances, si, comme nous n'en doutons pas, elles voulaient aussi bien que nous accélérer un dénoûment? Insister avec force à Constantinople sur une adhésion pure et simple, ne pas permettre que la Porte amenât de nouveaux délais et proposât des changements à leur note. Elles savaient qu'à cette seule condition nous l'avions acceptée telle quelle.

» Mais, par la position même qu'elles avaient prise à Besika, les deux cours maritimes avaient affaibli leurs moyens d'action sur la Porte. Les Turcs se sentaient soutenus et maîtres de la situation. A force de les enivrer du prestige de leur indépendance, ils avaient pris l'Europe au mot, et l'Europe, à son tour, s'était placée sous l'empire des influences belliqueuses qui disputaient aux idées de paix le terrain de Constantinople.

» La Porte objecta aux termes de la note et demanda des modifications, que les représentants étrangers se laissèrent aller à prendre *ad referendum*.

[1] « Ce que doit vouloir le cabinet de Saint-Pétersbourg, » nous disait alors le gouvernement français, « c'est un acte de la Porte qui atteste qu'elle a pris en » sérieuse considération la mission de M. le prince Menschikoff, et *qu'elle rend* » *hommage* aux sympathies que l'identité de culte inspire à l'empereur Nicolas » pour *tous* les chrétiens du rite oriental. » Plus loin : « On la soumet (la note » française) au cabinet de Saint-Pétersbourg, avec l'espoir qu'il trouvera *que son* » *sens général ne diffère en rien du sens du projet présenté par M. le prince* » *Menschikoff*, et qu'elle lui donne *satisfaction* sur tous les points essentiels de ses » demandes. Les nuances de rédaction ne seraient saisies par les masses, ni en » Russie, ni en Turquie. A leurs yeux, la démarche de la Porte conserverait » *toute la signification que le cabinet de Saint-Pétersbourg tient à lui donner*, et » Sa Majesté l'empereur Nicolas leur apparaîtrait toujours comme *le protecteur* » *puissant et respecté de leur foi religieuse.* »

» Ces modifications, que l'on a cherché d'abord à nous représenter comme insignifiantes, l'étaient si peu qu'elles mettaient à néant tout le compromis qui venait d'être élaboré à Vienne. Elles étaient inadmissibles pour nous, car elles nous ôtaient précisément tout ce que nous étions fondés à croire que les puissances nous avaient accordé : le droit d'exprimer notre sollicitude pour nos coreligionnaires en Turquie et celui de l'exercer activement. Nous fûmes obligés de les rejeter ; et si la franchise est un tort, nous eûmes celui d'expliquer loyalement le motif de nos objections au gouvernement autrichien.

» Cette nouvelle complication, mais qui n'était due, on vient de le voir, qu'au peu d'insistance que la diplomatie étrangère à Constantinople avait mise à l'acceptation pure et simple de la note, aggravait la position que la France et l'Angleterre s'étaient faite à elles et à nous-mêmes en se plaçant dans la baie de Besika. Grâce aux nouvelles difficultés qu'avaient fait surgir les amendements turcs, un temps précieux s'était perdu entre Constantinople et Saint-Pétersbourg, et ce temps avait amené la saison où la baie n'offrait plus une station sûre. Il fallait aux flottes un abri. L'aller chercher loin des Dardanelles, et nous laisser en attendant tout l'hiver dans les principautés, c'était pour les cours chose impossible. Elles ne pouvaient, d'un autre côté, sans un nouveau grief plus sérieux que ceux qui existaient déjà contre nous, faire entrer leurs flottes dans le détroit des Dardanelles, qu'une déclaration de guerre ne leur avait point encore ouvert. Pour échapper à ce dilemme et changer brusquement d'attitude, il fallait nous trouver un tort. On l'a trouvé dans les remarques dont nous avions accompagné le rejet des amendements de la Porte, remarques qui, pour le fond comme pour la forme, n'ont jamais eu l'importance factice qu'on a eu soin de leur donner. Car, pour le fond, elles ne renfermaient rien qui n'eût déjà été développé bien des fois dans les pièces de notre correspondance, et qui pût ouvrir par conséquent aux puissances une lumière soudaine et inattendue sur nos intentions. Et, pour la forme, elles n'avaient aucun caractère officiel et ne s'adressaient point directement aux deux cabinets.

» C'est l'Autriche, seule intermédiaire des négociations sur cette affaire, qui nous avait proposé la note de Vienne, communiqué les modifications qu'y avait apportées le divan, reçu en échange notre acceptation de la note, notre rejet des amendements, comme l'examen que nous en fîmes, et ce n'est qu'indirectement, à titre d'informations et d'explications confidentielles, que nos ministres en ont fait part aux autres cours. Un coupable abus de confiance, dont la source nous est inconnue, mais dont l'effet a été certain, a livré aussitôt cet examen au grand jour d'une publicité subreptice, imprimé à l'opinion, ignorante des antécédents, un nouveau mouvement d'effervescence contre nous, et poussé les gouvernements dans une position plus tranchée. C'est en vain que presque aussitôt, durant l'entrevue d'Olmütz, nous avons offert à l'Autriche, dans l'esprit le plus conciliant, les éclaircissements désirables sur les points de notre examen qui eussent pu, à la rigueur, admettre quelque ambiguïté. C'est en vain aussi que l'Autriche, les jugeant satisfaisants, en a fait la base d'une démarche instante, pour engager l'Angleterre et la France à recommander à la Porte l'acceptation du dernier arrangement. Les deux puissances s'y sont refusées, déclarant que l'état des choses à Constantinople n'y laissait plus aucune chance au succès de cette proposition.

» En effet, sur la crainte plus ou moins fondée que le fanatisme religieux et guerrier des musulmans pût mettre en danger la vie et les propriétés des sujets anglo-français, les ambassadeurs d'Angleterre et de France avaient pris la résolution de faire entrer dans les Dardanelles une division des deux escadres. Cette mesure était contraire aux stipulations établies par le traité du 13 juillet 1841. La déclaration de guerre du gouvernement ottoman est presque aussitôt venue la légitimer et amener dans la mer de Marmara les deux flottes tout entières.

» On peut voir, par ce qui précède, que l'apparition prématurée des deux flottes à l'entrée des Dardanelles, d'abord cause déterminante du rejet final de notre *ultimatum* par la Porte et de notre entrée dans les principautés, a fini par exercer une funeste influence sur l'issue des négociations relatives à la note de Vienne ; que notre examen des changements qu'on avait déplorablement permis à la Porte de faire à cette note n'offrait point au fond à lui seul de motifs assez nouveaux et assez graves pour nécessiter une mesure telle que l'entrée dans les Dardanelles ; qu'au contraire, après nos explications d'Olmütz, rien n'eût empêché les deux cours de faire, comme le demandait instamment l'Autriche, un nouvel essai à Constantinople, et que la véritable cause qui les a engagées à changer subitement de front envers nous a été l'impossibilité matérielle pour leurs flottes d'hiverner à Besika ; que, réels ou non, les dangers que le fanatisme turc faisait courir aux sujets d'Angleterre et de France n'offraient pas non plus une raison suffisante pour l'entrée des flottes *tout entières* à Constantinople, que c'est bien plutôt l'arrivée d'une partie seulement des forces navales anglo-françaises qui a exalté ce fanatisme, assuré le triomphe du parti belliqueux et provoqué la déclaration de guerre, déclaration qui d'ailleurs et quels qu'aient pu être les efforts plus ou moins énergiques des ambassadeurs pour la prévenir, était devenue nécessaire pour justifier en droit strict l'appel et le séjour prolongé des escadres tout entières dans la mer de Marmara.

» Ainsi, dans cet enchaînement de nécessités inflexibles, parce que les flottes avaient été à Besika, il a fallu qu'elles allassent à Constantinople : parce qu'elles avaient été à Constantinople, il a fallu que la guerre nous fût déclarée. Nous allons voir que la déclaration de guerre amenait d'autres conséquences, et que la même fatalité qui avait poussé les flottes jusqu'au Bosphore devait finir par les pousser jusqu'au fond de la mer Noire.

» La guerre étant déclarée, ce que les deux puissances auraient dû empêcher à tout prix, si les exigences accidentelles de leur position maritime et le fanatisme belliqueux qu'elle excitait avait pu le leur permettre, encore devaient-elles tout faire pour que la guerre n'éclatât pas réellement ; et enfin, si elle éclatait, nous aider du moins à la restreindre dans des limites aussi étroites que possible. C'était l'unique moyen d'enrayer sur la pente où les entraînait leur nouvelle mesure, et de ne pas se laisser aller plus loin qu'elles n'avaient encore été. Nous les y avions nous-mêmes rendues attentives. Nous l'avions fait dès que nous apprîmes la déclaration de guerre, avant de savoir encore leur entrée dans la mer de Marmara. Nous avions déclaré spontanément vouloir rester sur la défensive aussi longtemps, ajoutions-nous, — et il faut tenir compte de cette réserve, — aussi longtemps que le permettraient nos intérêts et notre dignité, aussi longtemps qu'on ne nous forcerait point à sortir du cercle dans lequel nous désirions enfermer notre action. L'empereur avait dit clairement alors qu'il ne dépasserait point la ligne du Danube, qu'il repousserait l'attaque sans la provoquer, et garderait cette position tant qu'on ne l'obligerait point de nécessité à en adopter une autre. Le passage du Danube par Omer Pacha, et même l'entrée définitive des flottes tout entières dans la mer de Marmara, n'avaient rien changé à nos intentions pacifiques. Et qu'elles fussent bien telles, en effet, que nous n'avons jamais voulu sérieusement la guerre, que nous ayons même refusé d'y croire jusqu'au dernier moment, tant il nous semblait invraisemblable que les puissances la permissent aux Turcs, tant elle nous paraissait monstrueuse, hors de proportion avec sa cause, contraire à tous les intérêts ottomans et européens, c'est ce qu'atteste bien évidemment la facilité avec laquelle les Turcs ont franchi le Danube et envahi notre territoire d'Asie. En dépit de tous les projets qui nous ont été si gratuitement attribués, malgré tous les bruits répandus depuis un an et dès l'envoi du prince Menschikoff à Constantinople, d'une immense concentration de troupes sur nos frontières, d'armements, de préparatifs maritimes et militaires, entrepris par nous sur la plus grande échelle pour marcher à la conquête de Constantinople, il s'est trouvé qu'en Valachie nous n'étions prêts que pour la défensive, et qu'en Asie, au premier moment, le nombre de nos troupes n'y suffisait même point. On sait qu'avant l'expédition d'un corps de douze à quatorze mille hommes sur la côte, renfort moyennant lequel nous avons remporté les victoires d'Atskhour, d'Akhaltsykh et de Basch-Kadyk-Lar, les Turcs avaient eu le temps d'enlever le poste de Saint-Nicolas (sans attendre même le terme fixé pour l'ouverture de la guerre) ; de franchir notre frontière, de ravager la province d'Arménie et de menacer la sécurité même de Tiflis.

» Ces événements et les prétendus triomphes des Turcs sur le Danube, si légèrement admis, si inconsidérément grossis, devaient avoir deux résultats : l'un indirect, que nous indiquerons tout à l'heure ; l'autre plus immédiat. En laissant prendre un tel développement aux hostilités sur mer et sur terre, principalement dans nos possessions asiatiques, on nous arrachait forcément au système purement défensif que, sous les réserves précédentes, nous nous étions volontairement tracé. Notre honneur national, qu'avait mis déjà suffisamment en jeu la présence d'une double escadre étrangère à l'entrée du Bosphore, s'engageait chaque jour davantage. Nos intérêts étaient plus directement lésés. De ce qu'en Valachie, territoire turc, nous nous étions proposé de rester sur la défensive, à une époque où il n'était question que d'opérations sur le Danube, s'ensuivait-il que chez nous aussi, sur notre territoire et sur nos côtes, nous abandonnerions patiemment aux Turcs le monopole de l'agression ; que nous les laisserions impunément attaquer nos postes maritimes, bloquer nos forteresses, et tenter de soulever contre nous le Caucase ? Pourquoi, à Constantinople, la diplomatie étrangère n'empêchait-elle pas ces attaques ? espérait-on nous voir battus, et ne se proposait-on d'intervenir que quand nous aurions cessé de l'être ? Est-ce au nom de l'indépendance de la Porte que l'on se faisait un scrupule de limiter ses opérations de mer ? Mais on les limite aujourd'hui ; et dès lors pourquoi a-t-on attendu que ce qu'on déplore fût consommé, avant d'y porter remède ? Sous les yeux des ambassadeurs, sous le pavillon d'Angleterre et de France, s'organisaient et se préparaient publiquement des envois d'armes, de troupes, de munitions, dans le but de porter ou de nourrir la guerre sur notre territoire. Un dernier envoi de ce genre avait atteint sa destination. Nous savions que, dans le même but, une escadre turque considérable, convoyant des bâtiments de transport, avait dû quitter Constantinople ; qu'elle était sortie du Bosphore ; qu'elle était entrée à Sinope, non pour y débarquer ses renforts, non pour y stationner à demeure, mais pour y

chercher, en passant, un abri contre les tempêtes. Elle était là, n'attendant que le moment et l'occasion de poursuivre sa marche agressive. Nous avons usé du droit de la guerre en prévenant cette agression; et retourner le mot contre nous, qualifier d'agression ce qui n'a été qu'un acte légitime de défense, ne saurait se concilier avec les notions d'une stricte équité.

» Que si l'on objecte d'ailleurs que nous avions été prévenus d'avance; que l'Angleterre nous avait annoncé son intention de couvrir contre toute attaque les ports et le territoire ottomans, nous répondrons « que jamais nous n'avons admis cette prétention de limiter » nos droits de guerre sans nous faire la guerre, et qu'à Londres » comme à Saint-Pétersbourg, par le ministre de Russie et le cabinet » impérial lui-même, ces droits ont toujours été réservés et main- » tenus dans leur intégrité. »

» C'est pourtant ce qui s'est passé à Sinope, conséquence forcée de leur attitude antérieure, qui vient de servir aux deux puissances de motif pour faire encore un pas en avant. En entrant dans la mer Noire dans le but avoué d'en interdire la libre navigation à la marine russe, elles viennent de franchir la limite des simples démonstrations. Elles portent une atteinte directe à nos droits de belligérants. Elles ont adopté une mesure qui n'est, à bien dire, qu'une déclaration de guerre sous le voile de protestations d'amitié, mais qui engage de nouveau, plus qu'elle ne l'était encore, la dignité nationale de la Russie; une mesure qui fait passer désormais la direction des événements des mains des gouvernements eux-mêmes à celles de leurs officiers de marine, et dépendre la paix du monde du moindre conflit fortuit.

» Quant au vrai motif d'une résolution pareille, il ressort assez de lui-même; et les deux puissances maritimes ne l'ont pas dissimulé. On le trouvera dans la position qu'elles s'étaient créée par l'envoi de leurs forces navales à Constantinople, du moment où, au lieu d'être employée à restreindre la guerre dans de certaines bornes, la présence des flottes combinées ne servait, en fanatisant la Porte, qu'à neutraliser l'action des deux cabinets. Assister en spectateurs impassibles à la destruction de la marine turque, effectuée presque sous leurs yeux, devenait pour eux une situation fausse, mais qui, puisque rien n'avait été fait pour en prévenir la cause, n'avait pas dû, quoi qu'ils aient pu dire, rester tout à fait en dehors de leurs prévisions. Et de même qu'à Besika la nécessité de sortir à tout prix d'une fâcheuse impasse les avait poussés au parti violent de franchir le premier détroit de Constantinople, celle de se soustraire encore une fois à une attitude non moins gênante les a obligés de nouveau à franchir l'autre détroit.

» Tant il est vrai que la progression des mesures qu'ils avaient prises devait les conduire forcément à en aggraver la portée, et que le premier anneau de cette chaîne d'actes périlleux pour la paix du monde a été le moment où leurs flottes ont quitté Malte et Toulon.

» Sur le terrain des négociations, mêmes conséquences du point de départ, même progression d'ouvertures de moins en moins satisfaisantes pour nous, de moins en moins favorables au maintien de la paix. La portée factice et imaginaire qu'une incurable méfiance a donnée à l'engagement que nous demandions à la porte a fait échouer successivement tous les essais de conciliation, d'abord sur la forme, puis sur le fond, que nous avions proposés ou acceptés.

» Néanmoins, comme on l'a vu, jusqu'à la note de Vienne inclusivement, on ne nous contestait point encore absolument la substance essentielle des garanties réclamées par le prince Menschikoff. On reconnaissait que l'empereur avait droit à une satisfaction. On admettait qu'il fût fondé à exprimer les sympathies que l'identité de culte lui inspire pour tous les chrétiens du rite oriental. On trouvait simple que la Porte témoignât, par un acte solennel de déférence, qu'elle rend hommage à ces sympathies et les prendra en considération. La note de Vienne supposait toujours une démarche directe du sultan envers l'empereur, par l'envoi d'un ambassadeur ottoman chargé de la remise du firman accordé récemment au patriarche de Constantinople en confirmation des immunités et priviléges de l'Église grecque. Du refus fait par la Porte d'accepter la note proposée, ou plutôt de la position embarrassante qui forçait les deux gouvernements à quitter la station de Besika pour chercher un abri dans les Dardanelles, datent d'autres dispositions. Elles se sont manifestées par le rejet du dernier accommodement que nous leur avons offert à Olmütz. On en est alors arrivé jusqu'à nier les griefs dont nous avions à nous plaindre de la part du gouvernement ottoman dès l'origine de la querelle, et à contester notre droit d'en exiger réparation. La guerre a fait explosion. Les premières opérations des Turcs sur le Danube, leur invasion soudaine en Asie, transformées en victoires brillantes, ont produit des illusions. L'opinion s'est exaltée. Au lieu de chercher à la calmer, il est regrettable de dire qu'on a tout fait ou laissé faire pour la surexciter contre nous; et le gouvernement le plus susceptible peut-être en matière de dignité nationale, le plus prompt à ressentir les abus de la presse étrangère, dans les pays où elle échappe au contrôle de l'autorité, a permis à la presse française, dont il est absolument maître, tous les faux bruits, toutes les injures, toutes les exagérations contre la Russie. A mesure que l'esprit public s'échauffait, ses exigences sont devenues plus grandes; et, sous leur pression, on en est venu graduellement à nous refuser aujourd'hui toute satisfaction quelconque, à nier entièrement les droits de surveillance que nous possédons à la protection efficace de nos coreligionnaires en Turquie. La Russie est mandée, pour ainsi dire, à la barre d'un tribunal européen, et l'on n'exige plus seulement qu'elle cède à demi, on lui demande de céder sur tout. On a consulté d'avance le sultan sur les conditions qui lui conviendraient, et, ces conditions admises, à son point de vue exclusif, on invite la Russie à ratifier ce qui a été convenu sans elle. C'est-à-dire qu'à présent on retourne contre nous la position que la note de Vienne avait d'abord faite à la Porte, avec cette différence essentielle pourtant que la Porte était libre d'élever des objections, de proposer des changements, et qu'on semble ne point admettre que nous puissions nous écarter des bases qui nous ont été posées. D'ailleurs, et mettant à part la nature même de l'arrangement, dans quelles circonsances nous est-il offert? Les ouvertures ont coïncidé, à quelques jours près, avec l'entrée des deux flottes anglaise et française dans la mer noire, et avec des notifications qui équivalent presque à une déclaration de guerre. Des quatre puissances devant lesquelles la Russie est appelée à venir négocier la paix avec la Porte, deux ont déjà renoncé volontairement au rôle d'arbitres impartiaux, en dépassant la ligne d'une stricte neutralité, en se constituant auxiliaires armés de l'une des parties adverses. N'est-ce pas mettre la Russie entre la guerre et l'humiliation? et a-t-on pu nourrir l'espoir qu'elle céderait à la menace? La position où on la place a pu être imposée à des États faibles, qui encore ne s'y sont soumis qu'après avoir d'abord épuisé tous leurs moyens de résistance. Mais quand on veut sincèrement et sérieusement la paix, nous doutons qu'il faille l'offrir ainsi à un grand pays, justement jaloux de sa considération politique, et qui a déjà montré qu'aucun sacrifice ne lui coûte quand il s'agit de la maintenir!

» Que si maintenant, en regard de cette politique d'intimidation, de ces mesures de plus en plus graves, on considère, en les résumant brièvement, tous les actes de la Russie, on verra que, malgre les offenses dont la réparation lui manque encore, sa conduite n'a été qu'une succession de sacrifices attestant son désir sincère d'épargner à l'Europe le fléau d'une conflagration générale, et de rendre au moins toute locale la guerre à laquelle on l'a poussée forcément. Et d'abord, passons sous silence les trois concessions de fond et de forme qui ont réduit ses premières demandes au texte de la note Menschikoff. Le refus de cet *ultimatum* accompagné d'une démonstration menaçante ayant mis en jeu notre honneur, nous sommes obligés de recourir à l'emploi d'une mesure de contrainte. Mais cette mesure, prise à regret, à laquelle nous avons soin d'enlever d'avance tout caractère et toute intention hostiles, nous nous en prévalons presque aussitôt pour nous prêter à une reprise des négociations. Nous renonçons à notre *ultimatum*, pour accepter la note de Vienne. Nous l'acceptons par le télégraphe, avant d'en connaître le texte précis. Ce texte est modifié une première fois à Paris et à Londres.

» La victoire sur terre et sur mer ayant établi la supériorité de nos armes, c'était là une occasion de se prévaloir auprès de nous de nos succès mêmes pour nous rendre plus disposés à nous prêter à un arrangement honorable, et pour y déterminer les Turcs. Cette occasion, on l'a négligée; ces succès sont devenus de nouveaux griefs contre nous, et l'événement de Sinope a servi de prétexte à une résolution violente qui, entraînant la suspension des relations diplomatiques, rend plus que jamais incertaines les chances du maintien de la paix.

» Cependant, même au dernier instant, le maintien des relations eût encore été possible, tant nous désirions pousser jusqu'au bout l'esprit de conciliation, si, tout en couvrant le territoire et le pavillon de nos adversaires contre toute attaque, les deux puissances avaient laissé à cette mesure, quelque contraire qu'elle fût déjà à nos droits de belligérants, la couleur d'un armistice naval, basé sur une certaine réciprocité. Mais du moment qu'elles ont prétendu, tout en permettant aux Turcs de ravitailler leurs ports, nous empêcher, nous, de ravitailler les nôtres, et maintenir à nos ennemis la libre navigation de la mer Noire, tandis qu'elle est entravée pour la marine russe, les deux puissances constataient hautement leur participation active aux opérations hostiles de la Porte, et en réservant l'usage de nos droits suivant les éventualités ultérieures, il ne nous restait qu'à suspendre des rapports diplomatiques qu'on essayait encore d'envelopper de protestations amicales, mais devenus pour nous désormais sans franchise et sans dignité.

» Voilà les faits dans leur développement. Ils établissent que la question est arrivée à ses proportions actuelles parce qu'on s'est adonné, dès l'origine, dans les vues ambitieuses qu'on nous suppose, à combattre un fantôme qui n'existait pas; parce que le premier pas qu'on a fait dans un système d'intimidation et de méfiance en a progressivement amené d'autres qui ont rendu une retraite honorable de plus en plus difficile à toutes les parties. Si les conflits soudains qui peuvent naître à tout instant d'un état de choses aussi tendu que la situation actuelle venaient à faire éclater la guerre entre nous et les deux puissances, et avec cette guerre tous les malheurs qui en rejailliront sur le monde entier, l'Europe est à même

de juger qui, au moment même où nous parlons, en a déjà pris l'initiative. »

A en juger par cette pièce, la conduite de la Russie n'aurait été qu'une succession de sacrifices attestant son désir sincère d'épargner à l'Europe le fléau d'une conflagration générale, et toute la responsabilité des événements devait incomber aux puissances qui ont pris parti pour la Turquie; mais la lumière ne devait pas tarder à se faire.

VIII.

Le czar avait fait appel au peuple russe, il lui avait rappelé ses glorieux souvenirs; et tous les peuples en ont, car il y a des jours de fortune pour tous; il semblait donc compter sur la popularité de la guerre et sur l'enthousiasme de la nation. Mais les gouvernements despotiques ne comptent jamais que sur la violence et la force; ils ont peur de la liberté, peur de la discussion; l'émission d'une pensée indépendante les irrite, même quand elle n'est pas hostile, parce que admettre l'approbation c'est s'engager à permettre la critique; ils n'aiment que les basses adulations, que les félicitations menteuses, les fêtes d'apparat où tout parle aux yeux, rien à l'âme. On regardait la guerre comme très-populaire en Russie, et en l'absence de renseignements précis impossibles à obtenir, cette opinion n'avait d'autre appui, d'autres garants que les articles des journaux du gouvernement. Deux ukases des 16 et 21 février — 28 février et 5 mars — peuvent à cet égard éclairer l'opinion publique; ils mettent en état de siége tous les gouvernements de Russie, qui passent dès ce moment sous l'autorité militaire.

Le général de cavalerie Khomouloff commande Ekatherinoslow et Taganrog; le grand-duc héritier. Saint-Pétersbourg; le général Berg, l'Esthonie, l'aide de camp général Souvaroff-Kiminsky, prince d'Italie, la Livonie; le vice-amiral Boël, l'Arkangel; le comte Paskévitsh d'Erivan, la Pologne, la Courlande, Kowno, Wilna, Grodno, la Wolhinie et la Podolie; au-dessous de lui et en son absence, le général Gortschakoff commande la Podolie, le Kerson, la rive droite du Boug et la Bessarabie; le général Rudiger prend l'autorité dans les autres gouvernements attribués à Paskévitsh en l'absence de celui-ci, appelé à la direction de l'armée d'invasion.

On se demande quels avantages peut trouver dans l'état de siége le gouvernement despotique en Russie, où la justice est aux ordres du pouvoir, où les gouverneurs civils usent de leur autorité sans contrôle, où le prêtre, sans indépendance, parfois sans dignité, se fait l'agent de la tyrannie. Dans tous les pays, quelque mal organisés qu'ils soient, la justice ordinaire a des formes, elle a une jurisprudence, des précédents; les magistrats ont des liens de famille, une certaine réputation d'équité à conquérir et, bien que les tribunaux oublient tout cela quelquefois, ils ne vont pas encore assez vite, ils ne sont pas assez soumis, ils se révoltent encore parfois contre la volonté qui veut leur imposer des arrêts empreints d'une trop évidente iniquité. L'état de siége, c'est la liberté, l'honneur, la vie des habitants livrés à l'armée établie dans une province; c'est la femme et la fille du paysan exposées aux brutalités de la soldatesque, sans espérance de protection ou de répression; c'est la justice sommaire, sans précédents, sans lendemain, dont les juges changent à chaque instant; c'est, surtout, quand il s'agit de politique, l'absence de toute responsabilité dans l'avenir pour des juges dont personne ne saura bientôt plus le nom; c'est l'étouffement des plaintes, la privation de tout recours sérieux en l'absence de toute publicité indépendante.



Soldat grec, palikare etf emmes grecques.

Voilà à quel régime la Russie est soumise aujourd'hui; et si elle approuve la guerre injuste que son gouvernement fait à la Porte Ottomane, elle doit reconnaître que les premiers fruits en sont amers.

IX.

Les choses en étaient là lorsque des publications de la plus haute importance vinrent tout à coup étonner l'Europe, agiter les chancelleries, porter la lumière dans la ténébreuse politique du cabinet russe, le montrer marchant à la conquête de Constantinople, suivant fidèlement le programme tracé dans le testament de Pierre le Grand et agissant dans la persuasion que le moment était venu de réunir toute la Turquie d'Europe à son empire. Le retentissement de cette divulgation fut profond; toutes les accusations formulées depuis longtemps contre la Russie allaient être justifiées par les paroles mêmes de l'empereur Nicolas.

Le journal officiel de Saint-Pétersbourg avait accusé le gouvernement anglais d'être entré dans des négociations au sujet d'un futur partage de la Turquie; cette divulgation, qui avait pour but de désunir la France et l'Angleterre, pouvait avoir les plus graves résultats. Si les faits articulés étaient vrais, la France était dupe et, quel que fût son intérêt à empêcher la dissolution de l'empire turc, son

Paris. — Typographie de J. BEST, rue Poupée, 7

alliance, ses sacrifices, son action n'étaient destinés qu'à servir les vues de l'Angleterre.

Des explications devenaient indispensables; maladroitement provoquées par le cabinet russe, elles allaient élucider les plans, les vues, les manœuvres de la Russie à l'égard de l'empire ottoman, révéler ses pensées intimes sur les gouvernements qui pouvaient apporter aide ou obstacle à leur réalisation. Le cabinet anglais, ainsi accusé, n'hésita pas à communiquer au parlement un *memorandum* confidentiel de M. de Nesselrode présenté au gouvernement britannique et basé sur des communications reçues de l'empereur de Russie après le voyage que celui-ci avait fait en Angleterre, en juin 1844 ; puis la correspondance secrète de lord Seymour, ambassadeur anglais en Russie, correspondance allant du 11 janvier au 21 avril 1853. Il devenait évident que la politique russe n'avait pas varié un seul moment durant cette période de huit années, car la pensée exprimée dans la première de ces pièces se trouvait exactement reproduite dans la dernière. Dans le *memorandum* comme dans les conversations officielles entre le czar et l'ambassadeur, l'empereur de Russie commence toujours par protester de ses intentions de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman; puis il en prévoit la dissolution, et finit invariablement par offrir à l'Angleterre une part dans le partage, en se réservant pour lui-même Constantinople, non pas à titre de possession, il ne l'ose pas encore, mais à titre de dépôt.

Voici la partie la plus importance de ces pièces : c'est de l'histoire contemporaine écrite par les acteurs eux-mêmes.

Memorandum du comte de Nesselrode, présenté au gouvernement de Sa Majesté Britannique, et basé sur des communications reçues de l'empereur de Russie, subséquemment au voyage de Sa Majesté Impériale en Angleterre en juin 1844.

La Russie et l'Angleterre sont mutuellement pénétrées de la conviction qu'il est de leur intérêt commun que la Porte Ottomane se maintienne dans l'état d'indépendance et de possession territoriale dont se compose actuellement cet empire, cette combinaison politique étant celle qui se concilie le mieux avec l'intérêt général de la conservation de la paix.

D'accord sur ce principe, la Russie et l'Angleterre ont un égal intérêt à unir leurs efforts pour raffermir l'existence de l'empire ottoman et pour écarter les dangers qui peuvent compromettre sa sécurité.

Dans ce but, l'essentiel est de laisser la Porte vivre en repos, sans l'agiter inutilement par des tracasseries diplomatiques, et sans s'ingérer, sans une nécessité absolue, dans ses affaires intérieures.

Pour mettre ce système de ménagement en pratique, dans l'intérêt bien entendu de la Porte, il ne faut pas perdre de vue deux choses. Les voici :

D'abord la Porte a une tendance constante à s'affranchir des engagements que lui imposent les traités qu'elle a conclus avec les autres puissances. Elle espère le faire impunément, parce qu'elle compte sur la jalousie mutuelle des cabinets. Elle croit que si elle manque à ses engagements envers l'un d'eux, les autres épouseront sa querelle et la mettront à l'abri de toute responsabilité.

Il est essentiel de ne pas confirmer la Porte dans cette illusion. Chaque fois qu'elle manque à ses obligations envers l'une des grandes puissances, il est de l'intérêt de toutes les autres de lui faire sentir son tort et de l'exhorter sérieusement à faire droit au cabinet qui demande une juste réparation.



Invasion d'un village chrétien par des insurgés grecs.

Dès que la Porte ne se verra pas soutenue par les autres cabinets, elle cédera, et les différends survenus s'aplaniront dans les voies de la conciliation sans qu'il en résulte un conflit.

Il est une seconde cause de complication inhérente à la situation de la Porte : c'est la difficulté qu'il y a de mettre d'accord entre eux le respect dû à l'autorité souveraine du sultan fondée sur la loi musulmane avec les ménagements que réclament les intérêts des populations chrétiennes de cet empire.

Cette difficulté est réelle. Dans la situation actuelle des esprits en Europe, les cabinets ne sauraient voir avec indifférence que les populations chrétiennes en Turquie soient soumises à des actes flagrants de vexation et d'intolérance religieuse.

Il faut sans cesse faire sentir cette vérité aux ministres ottomans, et les persuader qu'ils ne peuvent compter sur l'amitié et sur l'appui des grandes puissances qu'à condition qu'ils traitent les sujets chrétiens de la Porte avec tolérance et avec douceur.

En insistant sur cette vérité, les représentants étrangers devront, d'une autre part, user de toute leur influence pour maintenir les sujets chrétiens de la Porte dans la soumission envers l'autorité souveraine.

Guidés par ces principes, les représentants étrangers devront agir entre eux dans un parfait esprit de concorde. S'ils élèvent des remontrances auprès de la Porte, elles devront être empreintes d'un carac-

tère véritable d'unanimité, sans porter celui d'une prépotence exclusive.

En persistant dans ce système avec calme et modération, les représentants des grands cabinets de l'Europe auront la meilleure chance de réussir dans leurs démarches sans provoquer des complications compromettantes pour le repos de l'empire ottoman. Si toutes les grandes puissances adoptent franchement cette ligne de conduite, elles auront un espoir fondé de conserver l'existence de la Turquie.

Cependant, on ne saurait se dissimuler combien cet empire renferme d'éléments de dissolution. Des circonstances imprévues peuvent hâter sa chute sans qu'il soit au pouvoir des cabinets amis de la prévenir.

Comme il n'est pas donné à la prévoyance humaine d'arrêter d'avance un plan d'action pour tel ou tel cas inattendu, il serait prématuré de mettre en délibération des éventualités qui peuvent ne pas se réaliser.

Dans l'incertitude qui plane sur l'avenir, une seule idée fondamentale semble d'une application vraiment pratique : c'est que le danger qui pourra résulter d'une catastrophe en Turquie sera diminué de beaucoup si, le cas échéant, la Russie et l'Angleterre s'entendent sur la marche qu'elles auront à adopter en commun.

Cette entente sera d'autant plus salutaire qu'elle rencontrera l'assentiment complet de l'Autriche. Entre elle et la Russie, il subsiste déjà une parfaite conformité de principes, relativement aux affaires de Turquie, dans un intérêt commun de conservation et de paix.

Pour rendre leur union plus efficace, il ne resterait à désirer que voir l'Angleterre s'y associer dans le même but.

La raison qui conseille l'établissement de cet accord est fort simple.

Sur terre, la Russie exerce envers la Turquie une action prépondérante.

Sur mer, l'Angleterre occupe la même position.

Isolée, l'action de ces deux puissances pourrait faire beaucoup de mal ; combinée, elle pourra produire un bien réel : de là l'utilité de s'entendre préalablement avant d'agir.

Cette idée a été arrêtée en principe pendant le dernier séjour de l'empereur à Londres. Il en est résulté l'engagement éventuel que, s'il arrivait quelque chose d'imprévu en Turquie, la Russie et l'Angleterre se concerteraient préalablement entre elles sur ce qu'elles auraient à faire en commun.

Le but dans lequel la Russie et l'Angleterre auront à s'entendre peut se formuler de la manière suivante :

1° Chercher à maintenir l'existence de l'empire ottoman dans son état actuel aussi longtemps que cette combinaison politique sera possible ;

2° Si nous prévoyons qu'il doit crouler, se concerter préalablement sur tout ce qui concerne l'établissement d'un nouvel ordre de choses, destiné à remplacer celui qui existe aujourd'hui, et veiller en commun à ce que le changement survenu dans la situation intérieure de cet empire ne puisse porter atteinte ni à la sûreté de leurs propres États et aux droits que les traités leurs assurent respectivement, ni au maintien de l'équilibre européen.

Dans ce but ainsi formulé, la politique de la Russie et de l'Autriche, comme nous l'avons déjà dit, se trouve étroitement liée par le principe d'une parfaite solidarité. Si l'Angleterre, comme principale puissance maritime, agit d'accord avec elles, il est à penser que la France se trouvera dans la nécessité de se conformer à la marche concertée entre Saint-Pétersbourg, Londres et Vienne.

Le conflit entre les grandes puissances se trouvant ainsi écarté, il est à espérer que la paix de l'Europe pourra être maintenue, même au milieu de circonstances si graves. C'est à assurer cet objet, d'un intérêt commun, que devra être consacrée l'entente préalable que la Russie et l'Angleterre établiront entre elles, le cas échéant, ainsi que l'empereur en est convenu avec les ministres de Sa Majesté Britannique pendant son séjour en Angleterre.

COMMUNICATIONS RELATIVES A LA TURQUIE

FAITES AU GOUVERNEMENT DE SA MAJESTÉ PAR L'EMPEREUR DE RUSSIE, ET RÉPONSE A CES COMMUNICATIONS.

(Janvier-avril 1853.)

N° 1. — *Sir G.-H. Seymour à lord John Russell.*

(Reçu 23 janvier. — Secret et confidentiel. — Extrait.)

« Saint-Pétersbourg, 11 janvier 1853.

» Milord,

» Le 9 de ce mois au soir, j'ai eu l'honneur de voir l'empereur de Russie au palais de la grande-duchesse Hélène, qui, à ce qu'il paraît, avait demandé la permission d'inviter lady Seymour et moi pour voir la famille impériale.

» L'empereur est venu à moi, et, de la manière la plus gracieuse, m'a dit qu'il avait appris avec grand plaisir que le gouvernement de Sa Majesté venait définitivement d'être constitué, et a ajouté qu'il croyait que ce ministère aurait une longue durée.

» Sa Majesté Impériale a voulu tout particulièrement que je portasse cette assurance au comte d'Aberdeen, qu'il connaissait depuis environ quarante ans, et pour qui il avait autant d'égards que d'estime. Sa Majesté Impériale a voulu que je la rappelasse au souvenir de Sa Seigneurie.

» — Vous connaissez mes sentiments pour l'Angleterre, m'a dit l'empereur ; ce que je vous ai dit, je vous le répète : c'était toujours mon intention que les deux pays fussent dans les termes d'une amitié intime (*close amity*), et je suis sûr qu'ils continueront à être dans les mêmes sentiments. Vous êtes ici depuis quelque temps, et, comme vous avez vu, il n'y a eu que fort peu de points sur lesquels nous n'avons pas été d'accord ; nos intérêts, au fait, sont dans presque toutes les questions les mêmes.

» J'ai fait observer à l'empereur que réellement je ne m'étais pas aperçu, depuis mon séjour à Saint-Pétersbourg, qu'il y eût entre nous des divergences d'opinion, excepté en ce qui touchait au chiffre dynastique de Napoléon III, point au sujet duquel chaque gouvernement avait sa manière de voir, mais qui, après tout, n'était pas essentiel.

» — Ce chiffre III, a répondu l'empereur, demanderait de longues explications ; je n'en parlerai donc pas pour le moment ; je serais cependant bien aise que vous entendissiez ce que j'ai à dire là-dessus ; je vous prierai donc de me venir voir un matin, lorsque je serai un peu plus libre.

» Naturellement j'ai prié l'empereur d'être assez bon pour me donner ses ordres à ce sujet.

» L'empereur, en attendant, a continué ainsi : — Je répète qu'il est essentiel que les deux gouvernements, c'est-à-dire le gouvernement anglais et moi, et moi et le gouvernement anglais, soyons dans les meilleurs termes, et jamais la nécessité n'en a été aussi grande que dans ce moment. Je vous prie de transmettre ces paroles à lord John Russel. Lorsque nous sommes d'accord, je suis tout à fait sans inquiétude quant à l'occident de l'Europe ; ce que d'autres pensent au fond est de peu d'importance. Quant à la Turquie, c'est une autre question ; ce pays est dans un état critique et peut nous donner beaucoup d'embarras. Mais je vais vous quitter. Et en disant cela, l'empereur s'en allait en me serrant très-gracieusement la main.

» J'ai aussitôt réfléchi que la conversation était incomplète et pourrait ne jamais être reprise. Aussi, pendant que l'empereur me tenait encore la main : — Sire, ai-je dit, avec votre gracieuse permission, je voudrais prendre la liberté de dire un mot. — Certainement, répondit l'empereur ; qu'est-ce ? j'écoute.

» — Sire, ai-je repris, Votre Majesté a été assez bonne pour m'assurer de la conformité de ses vues avec celles de mon gouvernement, ce qui assurément m'a causé le plus grand plaisir et sera reçu avec une satisfaction générale en Angleterre ; mais je serais excessivement heureux si Votre Majesté voulait ajouter quelques mots propres à calmer les inquiétudes relatives aux affaires de la Turquie, inquiétudes que les événements passés ont éveillées à un si haut degré chez le gouvernement de Sa Majesté Britannique ; peut-être Votre Majesté daignera-t-elle me charger de quelques assurances de plus à cet égard.

» Les paroles et le geste de l'empereur, quoique toujours très-gracieux, témoignaient qu'il n'avait aucune intention de me parler des démonstrations qu'il est sur le point de faire dans le sud de l'empire. Il a dit cependant, d'abord avec quelque hésitation ; mais à mesure qu'il continuait, avec un ton de plus en plus affirmatif : — Les affaires de Turquie sont dans un état de grande désorganisation ; le pays menace ruine ; la chute sera un grand malheur ; et il est important que l'Angleterre et la Russie en viennent à une entente parfaite et qu'aucune des deux puissances ne fasse aucun pas décisif à l'insu de l'autre.

» J'ai fait observer en quelques mots combien j'étais heureux d'entendre ce langage de la bouche de Sa Majesté Impériale ; que c'était certainement la manière dont les questions relatives à la Turquie devaient être traitées.

» — Tenez, a ajouté l'empereur comme s'il continuait ses observations, tenez, nous avons sur les bras un homme malade, un homme gravement malade ; ce serait, je vous le dis franchement, un grand malheur si un de ces jours il devait nous échapper, surtout avant que toutes les dispositions nécessaires fussent prises. Mais, enfin, ce n'est point le moment de vous parler de cela.

» Il était évident pour moi que l'empereur ne voulait pas prolonger la conversation. J'ai donc dit : — Votre Majesté est si gracieuse, qu'elle me permettra de lui faire encore une observation : Votre Majesté dit que l'homme est malade, c'est bien vrai ; mais Votre Majesté daignera m'excuser si je lui fais observer que c'est à l'homme généreux et fort à ménager l'homme malade et faible.

» L'empereur m'a quitté alors d'une manière qui m'a fait penser qu'au moins je ne l'avais pas offensé, et il m'a de nouveau parlé de l'intention qu'il avait de m'envoyer chercher un jour.

» Donnera-t-il suite à cette intention ? Voilà ce qui n'est pas aussi sûr pour moi. Il est peut-être bon que je dise à Votre Seigneurie que je me propose de donner connaissance au comte de Nesselrode de ma conversation avec l'empereur.

» Je suis convaincu que le chancelier est invariablement favorable aux mesures de modération, et, autant qu'il est en son pouvoir, aux vues anglaises. Son désir d'agir de concert avec le gouvernement de

Sa Majesté ne peut donc qu'être fortifié lorsqu'il sera informé des déclarations amicales que l'empereur m'a faites à ce sujet.

» En relisant ma dépêche, je suis convaincu que la conversation, quoique présentée en abrégé, a été fidèlement rendue par moi; le seul point de quelque importance dont je n'aie pas parlé est que l'empereur m'avait dit que les nouvelles de Constantinople étaient plus satisfaisantes, les Turcs paraissant être plus raisonnables, bien qu'on ne voie pas comment ils le sont devenus. G. HAMILTON-SEYMOUR. »

N° 2. — *Sir G. H.-Seymour à lord John Russell.*

(Reçu le 6 février. — Secret et confidentiel.)

« Saint-Pétersbourg, 23 janvier 1853.

» MILORD,

» Le 14 de ce mois, conformément à une invitation reçue du chancelier, je suis allé chez l'empereur, et j'ai eu l'honneur d'avoir avec Sa Majesté Impériale la conversation très-intéressante dont il est de mon devoir de donner à Votre Seigneurie un compte rendu qui, quoique imparfait, n'est pas en tout cas inexact.

» J'ai trouvé l'empereur seul. Il m'a reçu avec une grande bienveillance en me disant que j'avais témoigné le désir de lui parler des affaires d'Orient; que, de son côté, il était également disposé à en parler, mais qu'il serait obligé de remonter à une époque éloignée.

» — Vous savez, me dit l'empereur, les rêves et les plans dans lesquels l'impératrice Catherine se complaisait; ils ont été transmis jusqu'à nos jours. Mais, quant à moi, quoique héritier de ses immenses possessions territoriales, je n'ai pas hérité de ces visions ou de ces intentions, si vous voulez. Au contraire, mon empire est si vaste, placé sous tous les rapports si heureusement, que ce serait déraisonnable de ma part de désirer plus de territoire ou de pouvoir que je n'en possède; au contraire, je suis le premier à vous dire que notre grand, peut-être notre seul danger, naîtrait d'une extension nouvelle donnée à un empire déjà trop grand.

» Tout près de nous est la Turquie, et dans notre situation actuelle on ne saurait désirer rien de mieux pour nos intérêts; les temps ne sont plus où nous avions à craindre quelque chose du fanatisme ou des entreprises guerrières des Turcs, et cependant ce pays est encore assez fort ou a été jusqu'ici assez fort pour maintenir son indépendance et se faire respecter par d'autres Etats.

» Eh bien! dans cet empire il y a plusieurs millions de chrétiens sur les intérêts desquels je suis appelé à veiller, pendant que, d'un autre côté, le droit de le faire m'est garanti par des traités. Je puis dire en toute vérité que je fais un usage modéré de mon droit, et j'avouerai franchement que c'est un droit accompagné quelquefois de devoirs bien gênants; mais je ne peux pas me soustraire à l'accomplissement d'un devoir positif. Notre religion, telle qu'elle est établie dans ce pays, nous est venue d'Orient, et il y a des sentiments et des obligations qu'on ne saurait perdre de vue.

» Maintenant la Turquie, placée dans une situation telle que je l'ai dit, est tombée graduellement à un état de décrépitude tel, que, comme je vous l'ai dit l'autre jour, si désireux que nous soyons de prolonger l'existence du malade (et je vous prie de croire que je désire autant que vous qu'il continue à vivre), il peut subitement mourir et nous rester sur les bras; nous ne pouvons pas ressusciter ce qui est mort. Si l'empire turc tombe, il tombera pour ne plus se relever. Je vous demande alors s'il ne vaut pas mieux être préparé à une telle éventualité que de s'exposer au chaos, à la confusion et à la certitude d'une guerre européenne; or tout cela devra accompagner la catastrophe, si elle a lieu inopinément et avant qu'on ait tracé quelque plan ultérieur. Voilà le point sur lequel je désire appeler l'attention de votre gouvernement.

» J'ai répondu : — Sire, Votre Majesté est si franche avec moi, qu'elle aura la bonté de me permettre de parler avec la même franchise. Je ferai donc observer à Votre Majesté que, quelque déplorable que soit la situation de la Turquie, c'est un pays qui a été depuis longtemps dans des difficultés que beaucoup de personnes croyaient insurmontables.

» Quant aux arrangements à prendre, le gouvernement de la reine, comme Votre Majesté le sait bien, est opposé, en règle générale, à contracter des engagements en vue d'éventualités, et serait peut-être peu disposé, en particulier, à en contracter dans cette question. Si je puis m'exprimer ainsi, on éprouve toujours en Angleterre beaucoup de *répugnance à escompter* la succession d'un ancien ami et allié.

» — C'est un bon principe, répondit l'empereur, bon dans tous les temps, mais surtout dans des temps d'incertitudes et de changements comme les temps actuels. Et cependant il est de la plus grande importance que nous nous entendions mutuellement et que nous ne nous laissions pas surprendre par les événements. Maintenant je désire vous parler en ami et en *gentleman*. Si nous arrivons à nous entendre sur cette affaire, l'Angleterre et moi, pour le reste peu m'importe; je tiens pour indifférent ce que font et pensent les autres. Usant donc de franchise, je vous dis nettement que si l'Angleterre songe à s'établir un de ces jours à Constantinople, je ne le permettrai pas; je ne vous prête point ces intentions, mais il vaut mieux dans ces occasions parler clairement. De mon côté, je suis également disposé à prendre l'engagement de ne pas m'y établir, en propriétaire, il s'entend; car en dépositaire, je ne dis pas. Il pourrait se faire que les circonstances me missent dans le cas d'occuper Constantinople si rien ne se trouve prévu, si l'on doit tout laisser au hasard.

» J'ai remercié l'empereur de la franchise de ses déclarations et du désir qu'il venait d'exprimer d'agir cordialement et ouvertement avec le gouvernement de Sa Majesté, en lui faisant observer en même temps qu'une telle entente me paraissait la meilleure garantie contre le danger auquel Sa Majesté Impériale avait fait allusion. J'ai ajouté que, quoique je ne fusse pas préparé à exprimer une opinion positive sur des questions aussi graves et aussi délicates, il me paraissait possible de conclure entre le gouvernement de Sa Majesté et l'empereur un arrangement de nature à prévenir certaines éventualités plutôt qu'à y pourvoir.

» Pour rendre ma pensée plus claire, j'ai encore dit ceci : — Je ne puis que répéter, sire, que, dans mon opinion, le gouvernement de la reine sera peu disposé à prendre des arrangements en vue de la chute de l'empire ottoman; mais il est possible qu'il soit prêt à en prendre pour mettre obstacle à des arrangements qu'on serait tenté de conclure pour cette éventualité.

» L'empereur a ensuite parlé d'une conversation qu'il avait eue, lors de son dernier voyage en Angleterre, avec le duc de Wellington, et des motifs qui l'avaient engagé à s'ouvrir le premier au duc. Alors, comme à présent, il était, a-t-il dit, désireux de prendre des mesures contre des événements qui, faute de tout concert préalable, pourraient le forcer d'agir contrairement aux vues du gouvernement de Sa Majesté Britannique.

» La conversation passa ensuite aux événements du jour; et, à cette occasion, l'empereur a brièvement récapitulé ses demandes relatives aux lieux saints, demandes reconnues par le firman de février 1852 et revêtues d'une sanction à laquelle Sa Majesté disait attacher beaucoup plus d'importance, la parole d'un souverain.

» L'empereur a dit qu'il devait insister sur l'exécution des promesses ainsi faites et ratifiées, mais il voulait croire que cet objet pourrait être atteint par la négociation, d'autant plus que les dernières nouvelles de Constantinople étaient plus satisfaisantes.

» J'ai exprimé ma conviction que la négociation, appuyée, comme je le supposais, de la menace de mesures militaires, suffirait pour assurer une réponse favorable aux justes demandes de la Russie. J'ai ajouté que je désirais répéter à l'empereur ce que j'avais déjà lu à son ministre dans une note à lui adressée, savoir : que ce que je craignais pour la Turquie, ce n'étaient pas les intentions de Sa Majesté l'empereur, mais les suites des mesures qu'on préparait; j'ai ajouté que je répéterais qu'on pouvait prévoir deux conséquences de l'apparition d'une armée russe sur les frontières de la Turquie : l'une, une contre-démonstration qui viendrait de la France; l'autre, plus sérieuse encore, le soulèvement des populations chrétiennes contre l'autorité du sultan, déjà affaiblie par des révoltes et par une grave crise financière.

» L'empereur m'a assuré qu'aucun mouvement n'avait eu lieu, qu'elles n'ont pas bougé, et a exprimé l'espoir qu'aucun mouvement en avant ne serait nécessaire.

» Quant à une expédition française dans les Etats du sultan, l'empereur a donné à entendre qu'une telle démarche conduirait les affaires à une crise immédiate; que le sentiment d'honneur le forcerait d'envoyer en Turquie une armée sans délai et sans hésitation; et que si le résultat d'un tel mouvement était le renversement du Grand Seigneur, il le regretterait, mais qu'il serait persuadé de n'avoir rien fait qu'il ne fût forcé de faire.

» Je dois ajouter encore ceci au compte rendu ci-dessus, que l'empereur a bien voulu laisser à ma discrétion de communiquer ou non à son ministre (comte de Nesselrode) les détails de notre conversation, et qu'avant que j'eusse quitté Sa Majesté elle me dit : — Vous rendrez compte au gouvernement de la reine de ce qui s'est passé entre nous, et vous direz que je suis prêt à accueillir toute communication qu'il jugera à propos de me faire sur cette question.

» J'ai parlé dans une autre dépêche des points auxquels l'empereur a touché dans sa conversation. Quant aux ouvertures si importantes auxquelles se rapporte la présente, je ferai observer à Votre Seigneurie que, comme il est de mon devoir de rapporter aussi bien mes impressions que des faits et des déclarations, je suis obligé de dire que si les paroles, le ton, les gestes peuvent servir de critérium des intentions, l'empereur me paraît disposé à agir avec loyauté et franchise envers le gouvernement de Sa Majesté. L'empereur a, sans aucun doute, ses propres objets en vue, et, dans mon opinion, il croit trop fortement à l'imminence des dangers qui menacent la Turquie. Je suis toutefois convaincu que pour accomplir ses vues comme pour se prémunir contre ces dangers, l'empereur désire sincèrement d'agir de concert avec le gouvernement de Sa Majesté la reine.

» Je vais maintenant faire observer à Votre Seigneurie que ces ouvertures ne pourraient, sans inconvenance, être passées sous silence par le gouvernement de la reine.

» Une première fois, des allusions à ces ouvertures ont été faites; une seconde fois, elles ont été distinctement faites par l'empereur lui-même au ministre de la reine accrédité à sa cour; tandis que la

conversation qui a eu lieu il y a quelques années avec le duc de Wellington prouve que l'objet que l'empereur a en vue est un de ceux qui ont longtemps occupé ses pensées.

» Si donc les propositions restaient sans réponse, le cabinet impérial aurait cet avantage décisif, que dans le cas où une grande catastrophe surviendrait en Turquie, il pourrait rappeler les ouvertures faites à l'Angleterre, et qui, n'ayant pas eu de suite, laissaient à l'empereur la faculté ou le mettaient dans la nécessité de suivre sa propre ligne de politique en Orient.

» En outre, je ferai observer que le désir exprimé par l'empereur, même au point de vue de ses intérêts, de voir prolonger les jours de *cet homme qui se meurt* (la Turquie), me paraît autoriser le gouvernement de la reine à proposer à l'empereur de s'unir à l'Angleterre pour prendre des mesures propres à étayer l'autorité chancelante du sultan.

» Enfin, je ferai observer que, quand même l'empereur serait peu disposé à suivre une politique capable d'arrêter la chute de l'empire ottoman, les déclarations qu'il m'a faites le forcent à prendre d'avance, de concert avec le gouvernement de la reine, des mesures de précaution propres à empêcher la crise fatale d'être suivie d'une confusion qui aurait lieu dès que la succession serait ouverte.

» Ce serait un noble triomphe de la civilisation du dix-neuvième siècle, si le vide laissé par l'extinction de la domination mahométane en Europe pouvait être comblé sans que la paix de l'Europe fût troublée, grâce aux mesures de précaution prises par deux puissances les plus intéressées aux destinées de la Turquie.

» J'ai l'honneur, etc. G. H.-Seymour. »

N° 4. — *Lord John Russell à sir G. H.-Seymour.*

(Secret et confidentiel. — Extrait.)

« Foreign-office, 6 février 1853.

» Monsieur,

» J'ai reçu et j'ai mis sous les yeux de la reine votre dépêche secrète et confidentielle du 22 janvier.

» La question soulevée par Sa Majesté Impériale est très-sérieuse. Cette question est celle-ci : En supposant que l'éventualité de la dissolution de l'empire ottoman soit probable et même imminente, vaut-il mieux prendre d'avance des mesures pour une telle éventualité que de s'exposer au chaos, à la confusion et à la certitude d'une guerre européenne, événements qui doivent accompagner la catastrophe si elle a lieu inopinément et avant qu'on ait arrêté la politique à suivre ultérieurement? — Voilà le point, a dit Sa Majesté Impériale, sur lequel je désire que vous appeliez l'attention de votre gouvernement.

» En examinant cette grave question, la première réflexion qui se présente au gouvernement de la reine, c'est qu'il n'est survenu aucune crise actuelle qui rende la solution de ce grand problème européen nécessaire. Il s'est élevé des difficultés au sujet des lieux saints, mais ces difficultés sont en dehors des affaires intérieures du gouvernement turc et concernent plutôt la Russie et la France que la Sublime Porte. Quelque trouble dans les relations de la Turquie et de l'Autriche a été occasionné par l'attaque des Turcs contre le Montenegro; mais ceci également concerne des dangers affectant la frontière de l'Autriche plutôt que l'autorité et la sécurité du sultan; de sorte qu'il n'existe pas de motif suffisant pour déclarer au sultan qu'il est hors d'état de maintenir la paix à l'intérieur ou conserver les relations amicales avec ses voisins.

» Il se présente encore une autre observation à l'esprit des ministres de Sa Majesté, c'est que l'éventualité qu'on prévoit n'est nullement fixée quant au temps. Lorsque Guillaume III et Louis XIV disposaient par traité de la succession de Charles II d'Espagne, ils pourvoyaient à une éventualité qui ne pouvait pas être éloignée. Les infirmités du roi d'Espagne et le terme certain de toute vie humaine rendaient cette éventualité à la fois sûre et prochaine. La mort du roi d'Espagne n'a pas été accélérée par le traité de partage. On peut en dire autant des dispositions prises d'avance, dans le siècle dernier, au sujet de la Toscane, en prévision de la mort du dernier prince de la maison de Médicis. Mais la perspective d'une dissolution de l'empire ottoman est d'un tout autre genre : elle peut se réaliser dans vingt, dans cinquante, dans cent ans.

» En de telles circonstances, il serait peu compatible avec les dispositions amicales qui animent l'empereur de Russie non moins que Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne à l'égard du sultan, de disposer d'avance des provinces qui lui appartiennent. Mais indépendamment de cette considération, il est encore nécessaire de faire observer qu'un arrangement conclu dans un cas pareil tendrait indubitablement à accélérer l'éventualité à laquelle on désire pourvoir L'Autriche et la France ne sauraient loyalement être tenues dans l'ignorance d'une telle transaction, et le secret ne saurait atteindre le but qu'on se propose, celui d'éviter une guerre européenne. Un tel silence ne saurait même entrer dans les intentions de Sa Majesté Impériale. Il est à présumer qu'aussitôt que la Russie et la Grande-Bretagne seraient tombées d'accord sur la politique à suivre et auraient résolu d'y donner suite, elles feraient part de leurs déterminations aux grandes puissances européennes. Un arrangement ainsi conclu et communiqué ne resterait pas longtemps secret; et en même temps qu'il alarmerait et aliénerait le sultan, la connaissance qu'on en aurait généralement exciterait tous ses ennemis à des actes de violence et à une lutte plus opiniâtre. Ils combattraient avec la certitude du triomphe, pendant que les généraux et les troupes du sultan sentiraient qu'un succès immédiat ne saurait sauver leur cause d'une ruine finale. Ainsi on ferait naître et on fortifierait l'anarchie même que l'on redoute, et la grande prévoyance des amis du malade deviendrait la cause de sa mort.

» Le gouvernement de la reine n'a pas besoin de s'entendre sur les dangers qui accompagneraient l'exécution d'une pareille convention. L'exemple de la guerre de succession d'Espagne suffit pour démontrer combien des arrangements de ce genre sont peu respectés lorsqu'une tentation trop pressante pousse à les violer. La position de l'empereur de Russie comme dépositaire, mais non comme propriétaire de Constantinople, serait exposée à des hasards sans nombre, tant à cause de l'ambition de longue date de son pays que des rivalités de l'Europe. Le propriétaire définitif, quel qu'il fût, ne saurait être satisfait de l'attitude inerte et indolente des descendants de Mahomet II. Une grande influence sur les affaires de l'Europe semble naturellement appartenir au maître de Constantinople, en possession des clefs de la Méditerranée et de l'Euxin.

» Une telle influence pourrait être exercée en faveur de la Russie; elle pourrait aussi être employée à tenir en échec et à dompter sa puissance.

» Sa Majesté Impériale a dit avec justice et sagesse :

» — Mon empire est si vaste, si bien situé sous tous les rapports, qu'il serait déraisonnable de ma part de désirer plus de territoire et de pouvoir que je n'en possède. Au contraire, a-t-il dit, notre grand, peut-être notre seul danger naîtrait de l'extension d'un empire déjà trop vaste. Un Etat plein de vigueur et d'ambition qui remplacerait la Turquie pourrait toutefois rendre une guerre, de la part de la Russie, nécessaire pour l'empereur ou ses successeurs.

» C'est ainsi qu'une lutte européenne surgirait précisément des moyens qu'on prendrait pour la conjurer; car ni l'Angleterre, ni la France, ni probablement l'Autriche, ne consentiraient à voir Constantinople définitivement entre les mains de la Russie.

» Je suis, etc. J. Russell. »

N° 5. — *Sir G. H.-Seymour à lord John Russell.*

(Reçu le 6 mars. — Secret et confidentiel. — Extrait.)

« Saint-Pétersbourg, 21 février 1853.

» Hier soir, à une réunion chez la grande-duchesse, femme du grand-duc héritier, l'empereur vint à moi et me prit à part de la manière la plus gracieuse, en me disant qu'il voulait me parler. Après avoir exprimé en termes flatteurs la confiance qu'il avait en moi, il déclara qu'il était prêt à me parler sans réserve sur des questions de la plus grande importance, comme il l'avait fait, disait-il, dans sa dernière conversation. — Et il est bien, ajouta-t-il, qu'il en soit ainsi; car, ce que je désire le plus, c'est qu'il règne la plus grande intimité entre les deux gouvernements, elle n'a jamais été aussi nécessaire que dans ce moment... Eh bien! continua l'empereur, vous avez donc reçu votre réponse, et vous allez me l'apporter demain?

» — J'aurai cet honneur, sire, répondis-je; mais Votre Majesté sait déjà que la réponse est exactement ce que je lui avais fait pressentir.

» — C'est ce que je regrette d'avoir appris; mais je crois que votre gouvernement ne comprend pas bien mon but. Je suis moins impatient de savoir ce qui sera fait lorsque le malade mourra que de déterminer avec l'Angleterre ce qui ne sera pas fait lorsque cet événement arrivera.

» — Mais, sire, permettez-moi de vous faire observer que nous n'avons aucune raison de croire que le malade, pour me servir de l'expression de Votre Majesté, soit à l'article de la mort. Nous avons autant d'intérêt que nous en supposons à Votre Majesté à la continuation de son existence; et quant à moi, j'oserai ajouter que l'expérience nous apprend que les Etats ne meurent pas aussi vite. La Turquie vivra encore pendant bien des années, à moins qu'il ne survienne quelque crise imprévue. Et c'est précisément, sire, pour éviter toutes les circonstances qui seraient de nature a amener une telle crise, que le gouvernement de la reine compte sur votre généreux concours.

» — Alors, reprit l'empereur, je vous dirai que si votre gouvernement est porté à croire que la Turquie conserve quelques éléments d'existence, il faut qu'il ait reçu des renseignements inexacts. Je vous le répète, le malade se meurt, et nous ne pouvons jamais permettre qu'un tel événement nous prenne au dépourvu. Il nous faut en venir à une entente, et nous y arriverions, j'en suis convaincu, si j'avais seulement dix minutes de conversation avec vos ministres, avec lord Aberdeen, par exemple, qui me connaît si bien, qui a en moi une confiance aussi entière que celle que j'ai en lui. Et ne l'oubliez pas, je ne demande ni un traité ni un protocole; une entente générale est tout ce que je désire. Entre gens comme il faut, cela suffit; et

dans ce cas je suis sûr que la confiance serait aussi grande du côté des ministres de la reine que du mien. Restons-en là pour le moment; venez demain, et toutes les fois que vous croirez qu'une conversation avec moi puisse contribuer à une entente sur n'importe quel point, faites-moi dire que vous désirez me voir.

» J'ai remercié Sa Majesté Impériale avec effusion, en ajoutant que je pouvais l'assurer que le gouvernement de la reine regardait sa parole, une fois donnée, comme ayant la valeur d'un contrat.

» J'ai à peine besoin de faire observer à Votre Seigneurie que cette courte conversation, rapportée ici brièvement, mais exactement, fournit un sujet à de plus sérieuses réflexions.

» Et il ne saurait y avoir de doute qu'un souverain qui insiste avec une telle opiniâtreté sur la chute imminente d'un Etat voisin n'ait arrêté dans son esprit que l'heure est venue, non pas d'attendre sa dissolution, mais de la provoquer.

» J'ai pensé alors, comme je le pense encore, qu'on n'aurait pas hasardé une telle hypothèse s'il n'existait pas quelque entente, peut-être générale, mais dans tous les cas intime, entre la Russie et l'Autriche.

» En supposant que mes soupçons soient fondés, le but de l'empereur serait d'entraîner le gouvernement de la reine, conjointement avec les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Vienne, dans un plan de partage de la Turquie, et d'exclure la France de cet arrangement.

» G. H.-Seymour. »

N° 6. — *Sir G. H.-Seymour à lord John Russell.*

(Reçu le 6 mars. — Secret et confidentiel. — Extrait.)

« Saint-Pétersbourg, 22 février 1853.

» J'ai eu l'honneur de visiter l'empereur hier, et d'avoir avec Sa Majesté une des plus intéressantes conversations dans lesquelles je me fusse jamais trouvé engagé. Mon seul regret est mon impuissance à rendre dans tous ses détails un dialogue qui a duré une heure douze minutes.

» L'empereur commença par souhaiter que je lui lusse la dépêche secrète et confidentielle de Votre Seigneurie, en date du 9 courant, disant qu'il m'arrêterait à l'occasion, soit pour faire une observation, soit pour me demander l'explication de quelques passages.

» En arrivant au quatrième paragraphe, l'empereur manifesta le désir que je m'arrêtasse, et observa qu'il était certainement très-désireux d'une entente avec le gouvernement de Sa Majesté, afin de pourvoir à une éventualité aussi probable que la chute de la Turquie; qu'il était peut-être plus intéressé que l'Angleterre même à prévenir une catastrophe en Turquie; mais qu'un semblable événement était toujours imminent; que cet événement pouvait être amené, d'un moment à l'autre, soit par une guerre étrangère, soit par une lutte entre le vieux parti turc et celui des « nouvelles et superficielles » réformes françaises, » ou encore par une insurrection des chrétiens que l'on sait toujours très-impatients de secouer le joug des musulmans. A l'égard de la première cause, l'empereur dit qu'il était bien fondé à la signaler, d'autant plus que s'il n'avait pas arrêté la marche victorieuse du général Diebitch en 1829, l'autorité du sultan aurait été à son terme.

» L'empereur pareillement désira que je me rappelasse que lui, et lui seul, s'était empressé de porter secours au sultan, lorsque ses domaines étaient menacés par le pacha d'Egypte.

» Je repris la lecture et fus de nouveau interrompu à ce passage : « Dans ces circonstances, ce serait à peine compatible avec les sen- » timents amicaux... » L'empereur observa que le gouvernement de Sa Majesté ne paraissait pas convaincu que son principal objet fût d'obtenir du gouvernement de Sa Majesté quelque déclaration ou même quelque opinion sur ce qui devait être interdit dans l'éventualité d'une chute soudaine de la Turquie. Je dis : — Peut-être Votre Majesté sera-t-elle assez bonne pour expliquer ses propres idées sur cette politique négative. — Sa Majesté hésita pendant quelque temps à me répondre ; cependant, elle finit par dire : — Eh bien, il y a plusieurs choses que je ne tolérerai jamais : je commencerai par nous-mêmes. Je ne tolérerai jamais l'occupation permanente de Constantinople par les Russes. Après cela, je dirai que Constantinople ne sera jamais occupée par l'Angleterre, par la France ou par quelque autre grande nation. En outre, je ne permettrai jamais une tentative de reconstituer un empire byzantin ou une extension telle de la Grèce qu'elle pût devenir un Etat puissant. Encore moins permettrai-je le démembrement de la Turquie en petites républiques, asiles des Kossuth, des Mazzini et des autres révolutionnaires de l'Europe. Plutôt que de me soumettre à quelqu'un de ces arrangements, je ferais la guerre, et aussi longtemps que je pourrais disposer d'un homme et d'un mousquet. Voilà, ajouta l'empereur, quelques-unes de mes idées; maintenant, communiquez-m'en quelques-unes en échange.

» Je fis remarquer l'assurance que l'Angleterre a donnée de sa résolution de ne jamais essayer de posséder Constantinople, et l'aversion du gouvernement de Sa Majesté d'entrer dans des arrangements éventuels; mais, pressé de nouveau par Sa Majesté Impériale, je dis : — Eh bien, sire, mon idée peut ne pas convenir à Votre Majesté, peut ne pas convenir au gouvernement de la reine, mais ce qui est bon d'homme à homme est souvent un bon système d'Etat à Etat. Comment les choses se passeraient-elles si, dans l'éventualité de quelque catastrophe en Turquie, la Russie et l'Angleterre déclaraient qu'elles ne permettront à aucune puissance de prendre possession de ces provinces? Le territoire serait-il placé comme sous les scellés jusqu'à ce que des arrangements amiables eussent amené son adjudication?

» — Je ne dirai pas, observa l'empereur, qu'une telle situation serait impossible, mais, en résumé, elle serait fort difficile : il n'y a pas d'éléments de gouvernement provincial ou communal en Turquie; vous auriez les Turcs attaquant les chrétiens, les chrétiens tombant sur les Turcs, les chrétiens des différentes sectes se querellant entre eux : en un mot, le chaos et l'anarchie.

» — Monsieur, répliquai-je alors, si Votre Majesté veut me permettre de parler franchement, je dirai que la grande différence qui existe entre nous est celle-ci : Vous continuez à insister sur la chute de la Turquie et sur les arrangements à intervenir avant et après la chute, et nous, au contraire, nous songeons à maintenir la Turquie telle qu'elle est, et aux précautions qui sont nécessaires pour empêcher sa condition de devenir pire.

» — Ah! répliqua l'empereur, c'est ce que le chancelier me dit sans cesse; mais la catastrophe arrivera quelque jour, et nous prendra tous au dépourvu.

» Sa Majesté Impériale parla de la France. — Dieu me garde, dit-elle, d'accuser quelqu'un injustement, mais il y a des circonstances et à Constantinople et dans le Montenegro qui sont extrêmement suspectes. Cela me semble comme si le gouvernement français s'efforçait de nous brouiller tous en Orient, espérant par ce moyen arriver le mieux à ses propres vues : un de ses projets, sans doute, est la possession de Tunis.

» L'empereur poursuivit en disant que pour sa part il se préoccupait fort peu de la ligne que la France jugerait convenable de suivre dans les affaires d'Orient, et qu'il y avait un peu plus d'un mois qu'il avait avisé le sultan que s'il requérait son assistance pour résister aux menaces de la France, elle était entièrement au service du sultan.

» En un mot, l'empereur en vint à observer : — Comme je vous l'ai déjà dit, tout ce dont j'ai besoin, c'est une bonne entente avec l'Angleterre, et cela non pour tout ce qui sera, mais pour tout ce qui ne sera pas fait; ce point arrêté, le gouvernement anglais et moi, moi et le gouvernement anglais, ayant une entière confiance dans nos vues réciproques, je me soucie peu du reste.

» Je remarquai que j'avais la conviction que le gouvernement de Sa Majesté serait aussi peu disposé que Sa Majesté Impériale à tolérer la présence des Français à Constantinople, et étant désireux, si cela était possible, de m'assurer s'il y avait quelque entente entre les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Vienne, j'ajoutai :

» — Mais Votre Majesté a oublié l'Autriche. Aujourd'hui, toutes ces questions d'Orient la touchent de très-près; elle s'attendrait, sans doute, à être consultée.

» — Oh! répliqua l'empereur à ma grande surprise, mais vous devez comprendre que lorsque je parle de la Russie, je parle aussi bien de l'Autriche. Ce qui convient à l'une convient à l'autre : nos intérêts à l'égard de la Turquie sont parfaitement identiques.

» J'aurais été heureux de faire une ou deux autres questions sur ce sujet, mais je ne m'y aventurai pas.

» Je dois faire remarquer qu'à un moment antérieur de la conversation, Sa Majesté, sans aucune apparence d'irritation, montra beaucoup de surprise à l'expression suivante de la dépêche de Votre Seigneurie : « L'ambition longtemps excitée de sa propre nation. » Il me demanda ce que cette phrase voulait dire.

» Il se trouva que je m'attendais à ce mouvement de surprise, et prêt à répondre avec toute la réflexion nécessaire.

» — Monsieur, dis-je, lord John Russell ne parle pas de votre ambition, il parle de celle que nourrit votre peuple.

» L'empereur n'aurait pas admis tout d'abord que la phrase était applicable à la nation russe plus qu'à lui-même, lorsque je lui dis :

» — Votre Majesté me permettra de remarquer que lord John Russell répète seulement ce que disait, il y a trente ans, votre frère, de glorieuse mémoire. En écrivant confidentiellement à lord Castlereagh, dans l'année 1822, l'empereur Alexandre disait qu'il était le seul Russe qui résistât aux vues de ses sujets sur la Turquie, et il parlait de la popularité qu'il avait perdue par cet antagonisme.

» Cette citation que, par hasard, je faisais presque dans les termes de la lettre, parut changer le cours des idées de l'empereur.

» — Vous avez tout à fait raison, me dit-il, je me rappelle les événements auxquels mon frère faisait allusion. Maintenant, il est parfaitement vrai que l'impératrice Catherine s'abandonnait à toutes sortes de visions d'ambition; mais ce ne l'est pas moins que ces idées ne sont pas en tout partagées par ses descendants. Vous savez comment je me comporte vis-à-vis du sultan. *Ce monsieur* viole avec moi sa parole écrite, il agit d'une façon qui m'est extrêmement désagréable, et je me contente d'envoyer un ambassadeur à Constantinople pour demander réparation. A coup sûr, j'y aurais envoyé une

armée, si je l'avais voulu, il n'y a rien qui aurait pu l'arrêter, mais je me suis contenté d'un appareil de forces qui prouvera que je n'ai pas l'intention d'être joué.

» — Eh bien, sire, dis-je, vous avez tout à fait raison de refréner la violence, et j'espère que dans d'autres occasions vous agirez avec la même modération, car Votre Majesté doit être convaincue que les concessions nouvelles qui ont été obtenues par les Latins ne peuvent pas être rapportées à du mauvais vouloir à votre égard, mais aux appréhensions excessives des Francs entretenues par les malheureux Turcs. D'ailleurs, sire, je me hasarderai à dire que le danger en ce moment n'est pas la Turquie, mais cet esprit révolutionnaire qui a éclaté il y a quatre ans, et qui, dans beaucoup de pays, couve encore sous le sol; là est le danger, et sans doute une guerre en Turquie serait le signal d'explosions nouvelles en Italie, en Hongrie et ailleurs. Nous voyons ce qui se passe à Milan.

» Sa Majesté Impériale parla du Montenegro, observant qu'il approuvait l'attitude prise par le cabinet autrichien, et qu'aujourd'hui on ne permettrait pas que les Turcs maltraitassent et missent à mort une population chrétienne.

» Je me hasardai à remarquer que sur ce point les torts étaient au moins partagés entre les Turcs et les Monténégrins, et que j'avais toute raison de croire que la provocation venait des derniers. L'empereur, avec plus d'impartialité que je n'en attendais, admit qu'il y avait des torts des deux côtés, que certainement les montagnards s'adonnaient plus au brigandage, et que la prise de Djabljak lui avait causé une grande indignation. En même temps, Sa Majesté dit :

» — Il est impossible de ne pas éprouver un grand intérêt pour une population énergiquement attachée à sa religion, et qui a si longtemps défendu son territoire contre les Turcs.

» Et l'empereur poursuivit :

» — Il peut être franc de vous dire que, si quelque tentative d'exterminer ce peuple était faite par Omer-Pacha et provoquait une insurrection générale des chrétiens, le sultan, selon toute probabilité, perdrait son trône, et, dans ce cas, il tomberait pour ne plus se relever. Je souhaite soutenir son autorité; mais, s'il la perd, c'en est fait pour toujours. L'empire turc est un de ces Etats que l'on tolère, mais qu'on ne reconstruit pas. Dans un cas semblable, je vous proteste que je ne permettrai pas un coup de pistolet.

» L'empereur en vint à dire que, dans l'éventualité de la dissolution de l'empire ottoman, il pensait qu'il pourrait être moins difficile d'arriver à un arrangement territorial satisfaisant qu'on ne le croyait généralement.

» — Les principautés sont, dit-il, en fait, un Etat indépendant sous ma protection; cela peut continuer ainsi. La Servie peut prendre la même forme de gouvernement. Il en est de même de la Bulgarie. Il n'y a pas de raison, ce semble, pour que cette province ne forme pas un Etat indépendant. Quant à l'Egypte, je comprends tout à fait l'importance que ce pays a pour l'Angleterre. Je puis alors dire seulement que si, dans l'éventualité d'un partage de la succession ottomane, à la chute de cet empire, vous preniez possession de l'Egypte, je n'aurais pas d'objections à faire. Je dirais la même chose de Candie : cette île peut vous convenir, et je ne sais pas pourquoi elle ne deviendrait pas une possession anglaise.

» Comme je ne souhaitais pas que l'empereur s'imaginât qu'un serviteur public de l'Angleterre fût pris par cette espèce d'ouverture, je répondis tout simplement que j'avais toujours compris que les vues de l'Angleterre sur l'Egypte n'allaient pas au delà d'assurer une prompte et sûre communication entre l'Inde anglaise et la mère patrie.

» La conversation touchant alors à sa fin, l'empereur exprima son chaleureux attachement pour la reine notre gracieuse souveraine, et son respect pour les conseillers actuels de Sa Majesté. Les déclarations contenues dans la dépêche de Votre Seigneurie ont été, dit-il, très-satisfaisantes; il désirerait seulement qu'elles fussent un peu développées. Les termes dans lesquels Votre Seigneurie a parlé de sa conduite ont été, l'empereur le dit, très-flatteurs pour lui.

» En me congédiant, Sa Majesté Impériale dit :

» — Invitez votre gouvernement à écrire encore sur ces sujets, à écrire plus complétement, et à le faire sans hésitation. J'ai confiance dans le gouvernement anglais. *Ce n'est point un engagement, une convention que je leur demande, c'est un libre échange d'idées, et, au besoin, une parole de gentleman; entre nous cela suffit.* — (Cette phrase est en français dans la dépêche de sir Seymour.)

» Je me hasarderai à suggérer que quelques expressions pourraient être employées dans la dépêche qui me sera adressée, afin de mettre un terme à toute considération ultérieure, ou à tout événement, à la discussion de points qu'il serait à un si haut degré désirable de ne pas regarder comme offrant matière à débat.

» Je puis seulement ajouter, par forme d'apologie, qu'il est possible que je me sois trompé en rapportant certaines parties de la conversation de l'empereur, et que j'ai conscience d'avoir oublié les termes précis dont il s'est servi à l'égard de la politique commerciale à observer à Constantinople lorsqu'elle ne sera plus en la possession des Turcs.

» Le fond de l'observation était que l'Angleterre et la Russie avaient un commun intérêt à pourvoir à l'accès le plus facile entre la mer Noire et la Méditerranée.

» Une copie de la dépêche de Votre Seigneurie a été laissée entre les mains de l'empereur... »

N° 7. — *Sir G. H.-Seymour au comte de Clarendon*

(Reçu le 19 mars. — Secret et confidentiel. — Extrait.)

« Saint-Pétersbourg, 9 mars 1853.

» Lorsque je visitai le comte de Nesselrode le 7, Son Excellence dit qu'en conformité des ordres qu'il avait reçus de l'empereur, il avait à me remettre un *memorandum* très-confidentiel que Sa Majesté Impériale avait fait rédiger, et qui était destiné à servir de réponse ou de commentaire à la communication que j'avais faite à Sa Majesté Impériale le 21 du mois dernier.

» J'ai l'honneur d'adresser à Votre Seigneurie une copie de ce document, qui, dans les circonstances où il a été conçu et rédigé, ne peut manquer d'être considéré comme un des papiers les plus remarquables qui soient sortis, je ne dis pas de la chancellerie russe, mais du cabinet secret de l'empereur.

» Trois points me paraissent être pleinement établis par le *memorandum* impérial : l'existence de quelque entente particulière entre les deux cours impériales au sujet de la Turquie, et l'engagement pris par l'empereur Nicolas de ne pas posséder et de ne pas s'établir à Constantinople, ni d'entrer en arrangement à l'égard des mesures à prendre dans l'éventualité de la chute de l'empire ottoman sans un concert préalable avec le gouvernement de Sa Majesté.

» Prenant comme un fait certain et maintenant reconnu l'existence d'une entente ou d'un contrat entre les deux empereurs à l'égard des affaires turques, il devient de la plus haute importance de savoir l'étendue des engagements intervenus entre eux. Quant à la manière dans laquelle ces engagements y ont été conclus, je conjecture qu'on ne saurait entretenir que peu de doute. Les bases en ont été posées à coup sûr dans quelques-unes des réunions de souverains qui ont eu lieu cet automne, et l'affaire a été probablement menée depuis par le baron de Meyendorff, l'envoyé russe à la cour d'Autriche, qui a passé l'hiver à Saint-Pétersbourg et est encore ici. »

Annexe au n° 7. — Memorandum.

« 21 février 1853.

» L'empereur a pris connaissance avec le plus vif intérêt et une véritable satisfaction de la dépêche secrète et confidentielle que lui a communiquée sir Hamilton-Seymour. Il apprécie dûment la franchise qui l'a dictée. Il y a trouvé une nouvelle preuve des sentiments d'amitié que lui porte Sa Majesté la reine.

» En s'entretenant familièrement avec l'envoyé britannique sur les causes qui d'un jour à l'autre peuvent amener la chute de l'empire ottoman, il n'était point entré dans la pensée de l'empereur de proposer pour cette éventualité un plan par lequel la Russie et l'Angleterre disposeraient d'avance des provinces régies par le sultan, un système tout fait, encore moins une transaction formelle à conclure entre les deux cabinets. Dans l'idée de l'empereur, il s'est agi purement et simplement de se dire confidentiellement des deux parts moins ce qu'on veut que ce qu'on ne veut pas, ce qui serait contraire aux intérêts anglais, ce qui le serait aux intérêts russes, afin que, le cas échéant, on évitât d'agir en contradiction des uns ou des autres.

Il n'y a là ni projets de partage ni convention à rendre obligatoire aux autres cours; c'est un simple échange d'opinions, et l'empereur ne voit point qu'il soit nécessaire d'en parler avant le temps. C'est précisément pour cela qu'il s'était bien gardé d'en vouloir faire l'objet d'une communication officielle de cabinet à cabinet. En se bornant à en parler lui-même, sous forme de conversation familière, au représentant de la reine, il a choisi le mode le plus intime et le plus confidentiel de s'ouvrir franchement à Sa Majesté Britannique, désirant que le résultat quelconque de ces pourparlers demeurât ce qu'il doit être, un secret entre les deux souverains.

» Dès lors tombent les objections qu'élève lord John Russell contre toute réticence qui serait faite aux autres puissances pour le cas d'une transaction formelle dont il n'est nullement question pour le moment; et dès lors aussi disparaissent les inconvénients qu'il signale comme pouvant servir à accélérer l'événement même que la Russie et l'Angleterre ont à cœur de prévenir, si l'existence d'une transaction pareille venait à être connue prématurément de l'Europe et des sujets du sultan.

» Quant à l'objet même de cet échange d'opinions tout intime (la chute possible de l'empire ottoman), ce n'est là sans doute qu'une éventualité incertaine et lointaine. On n'en saurait à coup sûr fixer l'époque, et aucune crise réelle n'est survenue qui en rende imminente la réalisation. Mais enfin elle peut arriver, arriver même inopinément. Sans parler des causes toujours croissantes de dissolution que présente l'état moral, financier, administratif de la Porte, elle peut sortir progressivement de l'une au moins des deux questions mentionnées par le ministre anglais dans sa dépêche secrète. A la vérité, il n'y voit que de simples disputes qui ne dépasseraient pas la portée des difficultés dont s'occupe d'ordinaire la diplomatie. Mais ce genre

de disputes-là peut néanmoins amener la guerre, et avec la guerre les conséquences qu'en appréhende l'empereur, si, par exemple, dans l'affaire des lieux saints, l'amour-propre et les menaces de la France continuant à peser sur la Porte obligent celle-ci à nous refuser toute satisfaction, et si, d'un autre côté, le sentiment religieux des Grecs orthodoxes outragé par les concessions faites aux Latins soulève contre le sultan l'immense majorité de ses sujets.

» Quant à l'affaire du Montenegro, on peut heureusement aujourd'hui, d'après les dernières nouvelles, la regarder comme arrangée. Mais au moment où l'empereur a eu son entretien avec sir Hamilton-Seymour, on pouvait craindre que la question ne prît une tournure des plus graves. Ni nous ni l'Autriche n'aurions pu permettre la dévastation prolongée ou la soumission forcée du Montenegro, pays resté jusqu'ici dans une indépendance effective de la Porte, pays auquel notre protection s'étend depuis plus d'un siècle. Les horreurs qui s'y commettent, celles que le fanatisme ottoman a étendues, il y a peu de temps, sur la Bulgarie, la Bosnie et l'Herzegovine, ne faisaient que trop prévoir aux autres provinces chrétiennes de la Porte que le même sort les attendait. Elles étaient de nature à provoquer le soulèvement général des chrétiens qui vivent sous le sceptre de l'empire turc, et à précipiter sa ruine. Ce n'est donc pas, tant s'en faut, une question oiseuse et imaginaire, une éventualité trop lointaine que les préoccupations de l'empereur ont signalée à l'attention de la reine son alliée.

» En présence de l'incertitude et de la caducité de l'état actuel des choses en Turquie, le cabinet anglais exprime le désir qu'il soit fait usage envers la Porte de la plus grande longanimité. L'empereur a la conscience de n'avoir jamais agi autrement. Le cabinet anglais en convient lui-même. Il adresse à l'empereur, sur les nombreuses preuves de modération qu'il a données jusqu'à ce jour, des éloges que Sa Majesté n'acceptera point, parce qu'elle n'a fait qu'obéir en cela à ses convictions impérieuses. Mais pour que l'empereur puisse continuer à concourir à ce même système de longanimité, s'abstenir de toutes les démonstrations, de tout langage péremptoire, il faudrait que ce système fût suivi également par toutes les puissances à la fois. La France en a adopté un autre. C'est par la menace qu'elle a obtenu, contre la lettre des traités, l'admission d'un vaisseau de guerre dans les Dardanelles. C'est à la bouche du canon qu'elle a présenté par deux fois ses réclamations et demandes d'indemnité à Tripoli, puis à Constantinople. C'est encore par l'intimidation que, dans la contestation des lieux saints, elle a amené l'annulation du firman et celle des promesses solennelles que le sultan avait données à l'empereur. Devant tous ces actes de prépotence, l'Angleterre a gardé un silence complet. Elle n'a fait ni offres d'appui à la porte ni remontrances au gouvernement français. La conséquence en est toute claire. La Porte a dû nécessairement en conclure que de la France seule elle a tout à espérer comme à craindre, et qu'elle peut impunément éluder les réclamations de l'Autriche et de la Russie. C'est ainsi que la Russie et l'Autriche, afin d'obtenir justice, se sont vues à leur tour, contre leur gré, obligées d'agir par l'intimidation, puisqu'elles ont affaire à un gouvernement qui ne cède que devant une attitude péremptoire; et c'est ainsi que par sa faute, ou plutôt par celle de ceux qui l'ont d'avance affaiblie, la Porte est poussée dans une voie qui l'affaiblit encore davantage. Que l'Angleterre s'emploie donc à lui faire entendre raison. Qu'au lieu de s'unir à la France contre les justes réclamations de la Russie, elle se garde d'appuyer ou même de paraître appuyer les résistances du gouvernement ottoman. Qu'elle soit la première à inviter celle-ci, comme elle-même le juge essentiel, à traiter ses sujets chrétiens avec plus d'équité et d'humanité. Ce sera le plus sûr moyen d'épargner à l'empereur l'obligation de se prévaloir en Turquie de ces droits de protection traditionnelle dont il n'use que malgré lui, et de reculer indéfiniment la crise que l'empereur et Sa Majesté la reine tiennent également à prévenir.

» En somme, l'empereur ne peut que se féliciter d'avoir provoqué entre elle et lui cet échange intime de confidences. Il y a trouvé de précieuses assurances, dont il prend acte avec une vive satisfaction. Les deux souverains se sont dit franchement ce que, dans l'hypothèse extrême dont ils traitent, leurs intérêts respectifs ne sauraient comporter. L'Angleterre comprend que la Russie ne saurait permettre à Constantinople l'établissement d'une puissance chrétienne assez forte pour la contrôler et l'inquiéter. Elle déclare que pour elle-même elle renonce à toute intention ou désir de posséder Constantinople. L'empereur désavoue également tout désir ou dessein de s'y établir. L'Angleterre promet qu'elle n'entrera dans aucun arrangement tendant à statuer sur les dispositions à prendre dans le cas de la chute de l'empire turc sans s'en être préalablement concertée avec l'empereur. L'empereur, de son côté, contracte volontiers le même engagement. Comme il sait qu'en pareille occurrence il peut également compter sur l'Autriche, engagée par ses promesses à se concerter avec lui, il envisage avec moins de crainte la catastrophe, que son désir sera toujours de conjurer et d'éloigner autant qu'il pourra dépendre de lui.

» Non moins précieux lui ont été les temoignages d'amitié et de confiance personnelle de la part de Sa Majesté la reine, dont sir Hamilton-Seymour a été chargé à cette occasion de se rendre l'organe auprès de lui. Il y voit la garantie la plus sûre contre l'avenir que sa prévoyance avait cru devoir signaler à celle du gouvernement anglais.»

N° 9. — *Sir G. H.-Seymour au comte de Clarendon.*

(Reçu le 19 mars. — Secret et confidentiel.)

« Saint-Pétersbourg, 10 mars 1853.

« Milord, je viens d'avoir une conversation amicale et satisfaisante avec le chancelier, qui, pensant que ma lettre du 3 courant avait été causée parce que je n'avais pas bien compris le *memorandum* de l'empereur, avait désiré me voir. Nous avons lu ensemble le *memorandum*, et le comte de Nesselrode a fait observer que tout ce qu'on désirait, c'était qu'en s'en rapportant à la magnanimité et aux sentiments de justice de l'empereur, le gouvernement de Sa Majesté fit quelques efforts pour éclairer le gouvernement français sur la fausse direction dans laquelle il s'était engagé par M. de Lavalette. J'ai répondu que c'était ce qu'avait fait le gouvernement de Sa Majesté, non-seulement cette fois, mais en plusieurs occasions, et que, pour montrer le langage que tenait au gouvernement français le prédécesseur de Votre Seigneurie, j'allais lui lire un extrait d'une des dépêches de lord John Russell. Je lus, en conséquence, les cinq ou six lignes de la dépêche de lord J. Russell à lord Cowley, du 28 janvier, commençant par ces mots ; « Mais le gouvernement de Sa Majesté ne peut se dissimuler » et finissant par ceux-ci : « les rapports avec les puissances amies, » passage que j'avais copié et apporté avec moi. Le comte de Nesselrode a exprimé une vive satisfaction de ce que le gouvernement de Sa Majesté avait donné de si bons conseils au gouvernement français, et n'a regretté que de ne pas avoir eu depuis longtemps en sa possession une preuve aussi concluante du parti que le principal secrétaire de Sa Majesté aux affaires étrangères avait pris sur la question des lieux saints. En résumé, le chancelier m'a invité à considérer le passage du *memorandum* impérial comme exprimant une espérance et non un reproche, et se rapportant à la politique que l'on désirerait voir suivre au gouvernement de Sa Majesté, non à celle qu'elle avait suivie.

» J'ai l'honneur, etc. *Signé* H.-Seymour. »

N° 10. — *Le comte de Clarendon à sir G. H. Seymour.*

(Secret et confidentiel. — Extrait.)

« Foreign-office, 23 mars 1853.

» Monsieur, vos dépêches en date des 21 et 22 du mois dernier ont été soumises à la reine, qui m'ordonne de vous exprimer son entière approbation de la discrétion et du jugement que vous avez déployés dans les conversations que vous avez eu l'honneur d'avoir avec l'empereur. Je n'ai pas besoin de vous assurer que les opinions de Sa Majesté Impériale ont reçu du gouvernement de la reine la considération empressée et le mûr examen qu'exige leur importance.

» Le gouvernement de la reine persévère dans la croyance que la Turquie possède encore les éléments vitaux; il considère que les récents événements ont prouvé l'exactitude de l'opinion formulée dans la dépêche de mon prédécesseur, qu'il n'y a pas de raison suffisante de signifier au sultan qu'il est incapable de maintenir la paix à l'intérieur, ou de conserver des relations amicales avec ses voisins. Le gouvernement de la Russie a, en conséquence, appris avec une satisfaction sincère que l'empereur se considère comme plus intéressé même que l'Angleterre à prévenir une catastrophe turque, parce qu'il est convaincu que de la politique suivie par Sa Majesté Impériale vis-à-vis de la Turquie dépend l'accélération ou l'ajournement indéfini d'un événement que toutes les puissances de l'Europe sont intéressées à conjurer.

» Le gouvernement de la reine est convaincu que rien n'est plus propre à précipiter cet événement que la prédiction constante de sa proximité; que rien ne peut être plus fatal à la vitalité de la Turquie que la présomption de sa décadence rapide et inévitable, et que si l'opinion du czar que les jours de l'empire turc sont comptés devenait notoire, sa chute arriverait plus tôt même que Sa Majesté Impériale ne semble le penser. Mais, dans la supposition que, par des causes inévitables, la catastrophe ait lieu, le gouvernement de la reine partage entièrement l'opinion de l'empereur, que l'occupation de Constantinople par l'une ou l'autre des grandes puissances serait incompatible avec le maintien de la paix en Europe, et qu'elle doit être une fois pour toutes regardée comme impossible; qu'il n'existe pas d'éléments pour la reconstruction d'un empire byzantin; que la mauvaise administration systématique de la Grèce n'encourage pas à étendre ses Etats territoriaux, et que, comme il n'existe pas de matériaux pour le gouvernement provincial ou communal, l'anarchie serait le résultat de l'abandon des provinces turques à elles-mêmes, ou l'autorisation qui pourrait leur être donnée de se constituer en républiques distinctes...... Le gouvernement de la reine croit qu'il n'est pas au pouvoir des arrangements de dominer les événements, et qu'aucune combinaison ne pourra être tenue secrète. Ce serait, de l'avis du gouvernement de la reine, le signal de la préparation d'intrigues de toute espèce et de révolte parmi les sujets chrétiens

de la Porte. Chaque puissance et chaque partie s'efforcerait d'assurer ses intérêts à venir, et la dissolution de l'empire turc serait précédée par un état d'anarchie qui aggraverait toutes les difficultés, si même il ne rendait impossible une solution pacifique de la question. Le seul mode, pour arriver à une telle solution, serait un congrès européen. Mais ceci même est un nouveau motif de plus pour désirer le maintien de l'ordre de choses actuel en Turquie, attendu que le gouvernement de la reine ne peut pas songer sans alarme aux jalousies qui seraient évoquées, à l'impossibilité de concilier les diverses ambitions et les intérêts divergents qui seraient en jeu, et à la certitude que les traités de 1815 seraient alors susceptibles de révision, la France pouvant être prête à risquer les chances d'une guerre européenne pour s'affranchir des obligations qu'elle considère comme portant atteinte à son honneur national, et qui, imposées par des ennemis victorieux, sont pour elle une source constante d'irritation. Le principal objet du gouvernement de la reine, celui auquel ont toujours tendu et tendront toujours ses efforts, est le maintien de la paix. Il désire soutenir l'empire turc par suite de sa conviction qu'aucune grande question ne peut être soulevée en Orient sans devenir une source de désordres en Occident, et que toutes les grandes puissances de l'Occident prendront un caractère révolutionnaire et embrasseront une révision du système social tout entier, à laquelle les gouvernements continentaux ne sont certainement pas préparés. »



« Tenez, a ajouté l'empereur, nous avons sur les bras un homme malade, un homme gravement malade... »

N° 13. — *Le comte de Clarendon à sir G. H.-Seymour.*

(Secret et confidentiel.)

« Foreign-office, 15 avril 1853.

» Monsieur, vos dépêches des 9, 10 et 12 mars ont été soumises à la reine. Ma dépêche du 23 mars vous aura apporté une réponse à toutes les questions auxquelles touche le *memorandum* que vous a remis le comte Nesselrode. Je dois vous dire que cet important et remarquable document a été reçu par le gouvernement de Sa Majesté avec des sentiments de satisfaction sincère, comme une preuve nouvelle de la confiance et des sentiments amicaux de l'empereur.

» Le gouvernement de Sa Majesté ne voit pas l'utilité qu'il y aurait à prolonger une correspondance sur une question au sujet de laquelle on s'est entendu complétement, et, par conséquent, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que le gouvernement de Sa Majesté voit avec plaisir que l'empereur considère la chute de l'empire turc comme une éventualité incertaine et éloignée, et qu'aucune crise ne rend cette chute imminente. Le gouvernement de Sa Majesté n'a jamais voulu dissimuler sa politique, qui, à ce qu'il croit, est honnête et loyale envers toutes les puissances. Mais, sur une question semblable, il regretterait infiniment que l'empereur pût concevoir à ce sujet aucune idée inexacte, et c'est pourquoi il approuve la note confidentielle que vous avez adressée au comte de Nesselrode pour rectifier quelques idées qu'il semblait avoir sur la politique du gouvernement de Sa Majesté. La question de l'entrée du *Charlemagne* dans le Bosphore a donné lieu à une correspondance entre les gouvernements anglais et français, et quoique la Porte eût donné sans conditions son consentement à l'entrée de ce navire, la question a été résolue conformément à l'opinion du gouvernement de Sa Majesté, et il a été convenu que *le Charlemagne* porterait M. de Lavalette à Constantinople. A ces conditions, le passage du vaisseau de guerre français ne devait donner lieu à aucune remontrance de la part de l'Angleterre, et on ne devait pas l'ériger en précédent.

» Je suis, etc. *Signé* CLARENDON. »

N° 14. — *Sir G. H.-Seymour au comte de Clarendon.*

(Reçu le 2 mai. — Secret et confidentiel. — Extrait.)

« Saint-Pétersbourg, 20 avril 1853.

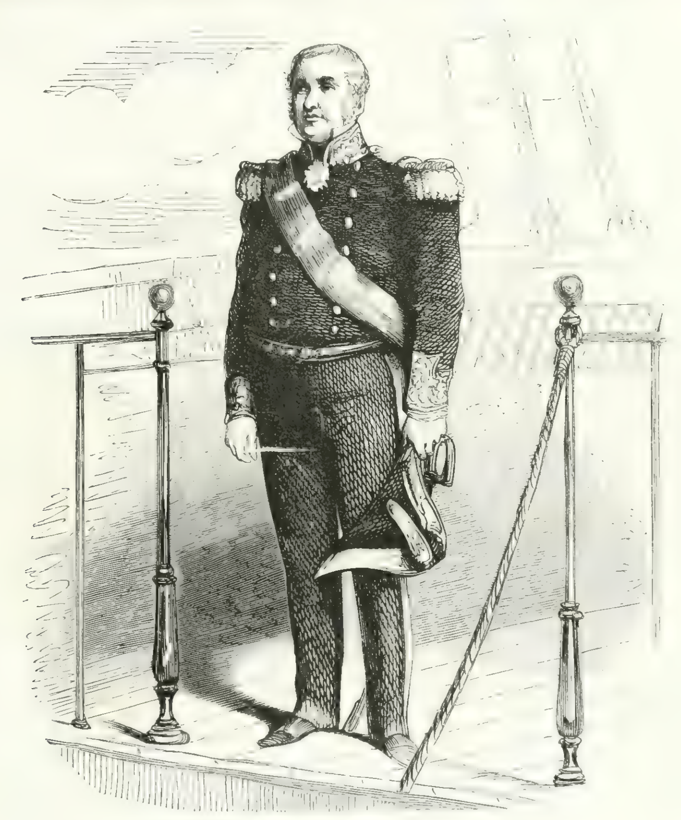
» L'empereur, en se levant de table, lorsque j'eus l'honneur de dîner au palais, le 18, m'invita à le suivre dans la chambre voisine. Sa Majesté me dit alors qu'elle voulait m'exprimer la satisfaction

réelle et sincère que lui avait causée la dépêche de Votre Seigneurie, marquée *secrète et confidentielle*, du 23 du mois dernier. Il lui avait été infiniment agréable de voir que les ouvertures qu'il avait adressées au gouvernement de Sa Majesté avaient été accueillies avec l'esprit de bienveillance et d'amitié qui les avait dictées; que, pour se servir d'une expression déjà employée, il n'était rien qui méritât autant de confiance que la parole d'un gentilhomme; qu'il voyait bien que les relations des deux cours reposaient sur une meilleure base, maintenant que l'on s'était parfaitement entendu sur des points qui, laissés dans le doute, eussent pu faire naître la mésintelligence, et ainsi que Sa Majesté daigna ajouter encore, il me remerciait d'avoir contribué à ramener cette entente amicale. — Je vous prie, dit ensuite Sa Majesté, de bien comprendre que l'engagement que j'ai pris moi-même sera également obligatoire pour mon successeur. Mes intentions sont consignées dans des *memorandum* qui existent maintenant, et tout ce que j'ai promis, mon fils, si les changements dont il s'agit arrivaient sous son règne, sera prêt à le remplir avec le même empressement qu'eût montré son père.

» L'empereur continua en disant qu'il présenterait franchement une ou deux observations qui seraient peut-être une critique sur la dépêche de Votre Seigneurie.

» La dépêche parlait de la chute de l'empire ottoman comme d'un événement incertain et éloigné. L'empereur fit remarquer qu'une expression excluait l'autre. Incertain, d'accord; mais, pour cela même, il n'était pas nécessairement éloigné. Il ne demandait pas mieux que cela fût, mais il n'était pas sûr qu'il en arrivât ainsi. Sa Majesté désira en outre faire observer qu'il ne doutait nullement que le gouvernement de Sa Majesté n'eût envisagé d'une manière trop favorable l'état de la population chrétienne en Turquie. Il se pouvait que le sultan voulût améliorer sa condition, et qu'il eût donné des ordres en ce sens; mais Sa Majesté était bien certaine que les ordres du sultan n'avaient pas été suivis. Sur l'observation que je fis qu'il était bien entendu que le gouvernement de Sa Majesté Britannique était fidèlement renseigné sur ce qui se passe en Turquie, l'empereur répliqua avec une extrême vivacité qu'il mettait ce fait en doute; qu'il croyait, au contraire, que quelques-uns des agents consulaires anglais étaient inexacts dans leurs rapports. Il citerait, par exemple, la Bulgarie. Là régnait le plus grand mécontentement, et Sa Majesté affirmerait que, sans les efforts qu'elle ne cessait de faire pour réprimer la manifestation des dispositions de cette nature, les Bulgares se seraient déjà depuis quelque temps insurgés.

» Sa Majesté compara ensuite l'attitude menaçante qu'avait prise le comte Leiningen avec le caractère pacifique de la mission du prince Menschikoff. Ce n'est pas, toutefois, qu'elle voulût blâmer l'empereur d'Autriche, ce noble prince qu'elle chérissait sincèrement et dont elle approuvait tous les actes. La différence se trouvait dans les circonstances; et quand le Montenegro était menacé d'une complète dévastation, l'empereur d'Autriche se voyait forcé d'agir avec énergie. Je n'eusse pas, dit Sa Majesté, agi autrement.



L'amiral Napier, commandant la flotte anglaise de la Baltique.

» Je désire faire remarquer ici qu'une partie des observations de l'empereur s'adressaient à moi personnellement, et qu'elles étaient une réponse à une allusion que j'avais faite à l'intolérance religieuse qui s'exerçait en Toscane, et aux remarques que j'avais faites au chancelier sur la conduite du cabinet autrichien relativement aux dernières mesures de confiscation en Lombardie.

» Après avoir fait observer que, selon les avis qu'elle venait de recevoir (ceux du 29 du mois dernier), l'arrangement des difficultés à Constantinople avait fait peu de progrès ou même n'en avait pas fait du tout, Sa Majesté dit qu'elle n'avait, jusqu'ici, mis en mouvement ni un seul vaisseau ni un seul bataillon; qu'elle ne l'avait pas fait par considération pour le sultan, et pour des motifs d'économie; mais qu'elle répéterait qu'elle ne voulait pas être jouée; et que si les Turcs ne cédaient pas à la raison, ils auraient à céder à l'approche d'un danger.

» Je pris la liberté de faire remarquer à l'empereur que ce n'était que par les dépêches qui venaient d'arriver qu'il avait reçu la nou-

celle du débarquement à Péra de l'ambassadeur de France, qui, à ce qu'il paraissait, prenait part aux arrangements qu'on allait conclure. Cependant la réponse indirecte que me fit Sa Majesté, et les expressions dont il se servit, me font craindre que cette considération n'ait pas été accueillie avec l'attention qu'elle me semble justement mériter. »

N° 15. — *Sir G. H.-Seymour au comte de Clarendon.*

Reçu le 2 mai (secret et confidentiel).

« Saint-Pétersbourg, 21 avril 1853.

» Milord, j'ai eu l'honneur de recevoir la dépêche de Votre Seigneurie, annotée « secrète et confidentielle, » du 5 courant, et, conformément aux ordres de Votre Seigneurie, je l'ai communiquée, le 15 courant, au comte de Nesselrode.

» Avant l'arrivée de ce courrier, Son Excellence avait désiré me voir pour me communiquer une note rédigée sur l'ordre de l'empereur et qui devait servir de réponse à la dépêche de Votre Seigneurie en date du 26 mars.

» Ce document, que je vous transmets en original, m'a été remis en conséquence par le chancelier, qui m'a dit qu'il avait cru d'abord que ce document clorait la correspondance, mais qu'il était possible que la nouvelle dépêche dont je lui avais donné connaissance donnât lieu, lorsqu'elle aurait été communiquée à l'empereur, à quelques observations de Sa Majesté.

» J'ai l'honneur, etc. *Signé* G. H.-SEYMOUR. »

Annexe au n° 15. — Memorandum.

« Saint-Petersbourg, 3 (15) avril 1853.

» L'empereur a pris connaissance avec une vive satisfaction de la dépêche de lord Clarendon du 23 mars. Sa Majesté se félicite de voir que ses vues s'accordent complétement avec celles du cabinet anglais au sujet des combinaisons politiques qu'il serait surtout désirable d'éviter dans le cas où il se produirait en Orient des événements extrêmes que la Russie et l'Angleterre ont également à cœur d'empêcher ou du moins de retarder le plus possible. Partageant en général les opinions exprimée par lord Clarendon sur la nécessité de faire durer l'état de choses qui existe en Turquie, l'empereur, toutefois, ne peut s'empêcher de signaler un point qui lui fait penser que les informations reçues par le gouvernement anglais ne sont pas tout à fait d'accord avec les siennes. Il s'agit de la tolérance et de l'humanité que montre la Turquie par la manière dont elle traite ses sujets chrétiens.

» Sans citer d'anciens exemples qui prouvent le contraire, il est notoire que les cruautés récemment commises en Bosnie par les Turcs ont forcé des centaines de familles chrétiennes à se réfugier en Autriche. Sous d'autres rapports et sans désir de discuter à cette occasion les symptômes plus ou moins apparents de la décadence de la puissance ottomane, et sur la vitalité plus ou moins grande que peut conserver encore sa constitution intérieure, l'empereur conviendra volontiers que le meilleur moyen de faire durer le gouvernement turc est de ne pas le fatiguer par des demandes excessives faites d'une manière humiliante pour son indépendance et pour sa dignité. Sa Majesté est disposée, comme elle l'a toujours été, à suivre ce système, pourvu toutefois qu'il soit bien entendu que la même règle de conduite sera observée par toutes les grandes puissances sans distinction et qu'aucune d'elles ne tire avantage de la faiblesse de la Porte pour en obtenir des concessions qui pourraient être préjudiciables aux autres. Ce principe posé, l'empereur déclare qu'il est prêt à travailler, de concert avec l'Angleterre, à prolonger l'existence de l'empire turc, en laissant de côté toute cause d'alarme au sujet de sa dissolution. Il accepte le témoignage de confiance absolue et de loyauté que lui donne le gouvernement anglais; et il espère que sur cette base son alliance avec l'Angleterre ne peut manquer de se fortifier. »

X.

Il ressort clairement de cette correspondance que le renversement de l'empire turc est arrêté dans l'esprit du czar, l'arrêt irrévocable et le moment de l'exécution arrivé. A l'entendre s'exprimer sur le compte de l'Autriche, intimement liée à sa politique, on est tenté de croire qu'il y a déjà un arrangement entre les deux puissances, qu'elles sont parfaitement d'accord sur la part qui reviendra à chacune d'elles dans les dépouilles de la Turquie. Il ne s'agit plus que d'obtenir l'assentiment de la Grande-Bretagne, et l'empereur essaye de l'acheter par l'offre de l'Egypte et de l'île de Candie. Si l'Angleterre accepte, les efforts de la France seront paralysés par cette triple alliance à laquelle viendra bientôt se joindre la Prusse, et l'Europe donnera une seconde fois le spectacle d'un acte de spoliation, d'un partage.

Dès lors que devenaient les assurances données publiquement par l'empereur Nicolas de sa volonté de maintenir l'intégrité de l'empire turc, et comment pouvait-on qualifier la mission du prince Menschikoff? Les assurances étaient un leurre, la mission n'avait d'autre but que de rendre tout accord impossible.

Le *Moniteur* commenta cette correspondance et ajouta qu'après avoir échoué à Londres, la Russie s'était retournée vers Paris, et que le gouvernement français avait eu à décliner des avances plus ou moins directes qui n'étaient pas sans analogie avec celles dont l'Angleterre avait été d'abord l'objet. C'était peut-être une allusion à la visite du comte Panin, ministre de la justice en Russie, arrivé à Paris le 11 juin 1853.

En même temps qu'ils livraient à la publicité les plans et les notes secrètes du cabinet russe, les gouvernements de France et d'Angleterre se préparaient à soutenir énergiquement la Turquie; une double armée d'Orient était organisée; la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Napier, faisait voile pour la Baltique; M. de Saint-Arnaud était nommé général en chef de l'armée française; les troupes dirigées sur Toulon étaient embarquées, des vaisseaux allaient chercher en Afrique les régiments éprouvés par la guerre. Cependant on adressait à la Russie une dernière notification; l'Angleterre et la France demandaient que le débat fût reporté sur un terrain purement diplomatique, et que l'évacuation des principautés commençât immédiatement. C'était en réalité une sommation; un délai était fixé à la réponse, l'empereur de Russie fit savoir qu'il ne répondrait pas.

Le rôle si longtemps prolongé de la diplomatie était terminé, et le 27 mars les deux gouvernements de France et d'Angleterre informaient les parlements respectifs des deux pays de l'existence de l'état de guerre.

A ce moment les Russes franchissaient le Danube depuis quelques jours; il leur importait de hâter leurs opérations avant que les armées anglaise et française fussent réunies, de n'avoir à combattre que les Turcs, de s'emparer des forteresses de la rive droite afin de commander complétement le cours du fleuve, de s'ouvrir des communications faciles entre leur armée et la mer Noire, de s'établir enfin d'une manière solide sur la route d'Andrinople.

XI.

En offrant à l'Angleterre la tranquille possession de l'Egypte et de Candie, en cas de dissolution et de partage de l'empire ottoman, l'empereur de Russie faisait un acte d'habileté politique; l'acceptation de la Grande-Bretagne prévenait une coalition contre lui; comme il se disait assuré de l'adhésion de l'Autriche, et que ce concours entraînait au moins l'abstention de la Prusse, la France se fût trouvée seule à défendre la Turquie, et aurait eu à lutter contre trois puissances, dans le cas où elle n'eût pas cru pouvoir s'abstenir.

Cette offre devait avoir pour avantage de rassurer l'Angleterre sur les projets ultérieurs de la Russie, que l'on représentait toujours comme annimée du désir de s'emparer de la route des Indes et de la fermer aux Anglais.

En acceptant l'île de Candie, grande, belle et riche, l'Angleterre, déjà maîtresse des îles Ioniennes et de Malte, obtenait un royaume dans la Méditerranée; l'Egypte lui en donnait un second plus riche encore, puissant par sa marine et son armée, et cette double cession lui créait dans cette mer une attitude imposante dont elle saurait profiter mieux que la Turquie. Sa route de l'Inde, qu'elle abrége en ce moment par la construction du chemin de fer d'Alexandrie à Suez, par le Caire, se trouvait dès lors placée entre ses mains, sous sa protection immédiate; son commerce marchait vers le golfe Arabique et la mer des Indes sans avoir à redouter que sa route fût coupée par un revirement de la politique de l'Orient, sans qu'elle fût exposée à faire la guerre pour forcer le vice-roi d'Egypte à exécuter les traités passés avec elle. Ce magnifique résultat de son abstention pouvait tenter l'ambition d'un gouvernement, et, à son point de vue, le cabinet de Saint-Pétersbourg raisonnait très-sensément.

L'Angleterre reçut les propositions avec calme et les discuta froidement; des obstacles de toute nature s'opposaient à ce que la proposition fût acceptée.

Pour posséder l'Egypte, il faudrait la conquérir sur le vice-roi, peu disposé à la céder, auquel des traités la garantissent, dont le premier soin serait de s'emparer de la ligne de fer, ce qui ferait éprouver au commerce anglais des pertes immenses. On pouvait bombarder Alexandrie, Rosette, Damiette, mais de là à Suez, en suivant la route de fer, il y a vingt villes à prendre, deux bras du Nil à traverser, le Caire à enlever. Une expédition de ce genre serait difficile, longue et coûteuse.

D'un autre côté, en admettant la conquête et l'occupation pacifique d'un pays musulman par des chrétiens, comment compter sur la loyauté du cabinet russe, qui, tout en protestant hautement de son désir sincère de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, en préparait secrètement la ruine et en partageait à l'avance les dépouilles? La Turquie d'Asie n'aurait-elle pas bientôt le sort de la Turquie d'Europe? n'était-elle pas déjà, dans la pensée du czar, destinée à s'abîmer dans l'empire moscovite? Le sultan dépossédé de Constantinople ne serait-il pas avant peu chassé de l'Anatolie, et celui qui pouvait faire marcher une nombreuse armée du cœur de la Russie vers les Dardanelles hésiterait-il ou tarderait-il bien longtemps à s'avancer vers Damas, puis à s'emparer de la route anglaise de l'Inde en chassant de la pointe du golfe Arabique les Anglais dans l'impos-

sibilité d'y porter des forces suffisantes pour résister à une armée russe?

Une considération plus grave encore, plus décisive, se présenta à l'esprit des ministres anglais : on ne pouvait pas se dissimuler que le partage de la Turquie tel que l'empereur de Russie le rêvait, que la prise de possession de l'Egypte et de Candie par l'Angleterre allaient être le signal d'une guerre immédiate entre l'Angleterre et la France, guerre terrible, à outrance, sans pitié ni merci, duel à mort dont les conséquences étaient incalculables. Pendant les quarante ans de paix qui ont répandu leurs bienfaits sur l'Europe, les deux gouvernements ont été plusieurs fois en mésintelligence, et les deux peuples ont pu se passionner, se ressouvenir de leurs vieilles haines; mais au milieu des causes de division, dont une seule a été vraiment grave et sérieuse, la question d'Egypte, l'industrie, sourde aux cris d'irritation, aveugle sur les préparatifs, sur les armements, sachant bien qu'il y avait à Londres et à Paris des parlements où elle ferait entendre sa voix, l'industrie a tellement resserré les liens entre les deux pays, qu'une guerre eût été alors, et serait encore aujourd'hui, plus déplorable, plus ruineuse qu'une guerre civile, parce que les deux nations disposent de forces immenses que n'ont pas les partis.

Et cependant cette guerrre, la France la ferait plutôt que de permettre l'occupation de l'Egypte et de Candie par l'Angleterre; car cette double occupation équivaudrait à la domination de la Méditerranée. Quelque désir qu'il pût avoir de maintenir la paix, tout gouvernement la ferait, sous peine, non pas de tomber, sait-on maintenant en France qui tombe et qui s'élève? mais d'être couvert de honte et de mépris. La France y jetterait toute son énergie, toutes ses ressources; serrée entre les flottes russes sorties de la mer Noire et les flottes anglaises entrées par Gibraltar, la France aurait une lutte cruelle et dangereuse à soutenir; mais ne pourrait-elle pas se borner à défendre dans la Méditerranée ses ports et ses côtes, et porter tous ses vaisseaux de ligne, tous ses vapeurs, tous ses navires de commerce de l'Océan chargés de troupes de débarquement, sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande, et essayer de frapper l'ennemi au cœur?

L'industrie, le commerce, d'immenses intérêts s'engloutissaient dans ce choc de deux nations qu'ils unissent étroitement; l'une des deux puissances pouvait s'écrouler dans ce conflit, et il n'était donné à personne de prévoir ce que gardaient les hasards de la guerre. En admettant même la certitude de sa victoire, l'Angleterre éprouverait des pertes que la possession de l'Egypte ne compenserait pas de longtemps.

Aux doutes sur la loyauté du czar et sur sa conduite ultérieure, au sentiment des difficultés à vaincre et des risques à courir en Egypte, venaient donc s'ajouter des craintes sérieuses, fondées, que devait inspirer une guerre avec la France. En outre, le cabinet anglais avait refusé de continuer avec le czar une correspondance sur des éventualités qui impliquaient la dissolution de la Turquie, les ministres avaient protesté de la volonté de l'Angleterre d'en maintenir l'intégrité; la nation était donc engagée d'honneur. Sans doute les puissances sont assez disposées à oublier leurs promesses, à subordonner les engagements aux intérêts, mais les gouvernements parlementaires ont cet avantage que le pouvoir ne peut pas manquer aux engagements, trahir la foi jurée, sans que des voix s'élèvent, sans que des consciences protestent, et proclament que l'honneur doit être la règle du pouvoir aussi bien que de la nation, des gouvernants aussi bien que des administrés.

XII.

La ligne de conduite du gouvernement anglais était donc toute tracée. Il restait à s'entendre avec le gouvernement français, et ici de nouveaux doutes, de nouvelles difficultés peut-être, surgissaient dans l'esprit des hommes d'Etat d'Angleterre. Quelles étaient les intentions de la France pour l'avenir? Avait-elle promis au sultan un concours sans condition, ou stipulé une indemnité territoriale? Aspirait-elle à posséder, comme l'avait dit le czar, la régence de Tunis, soustraite depuis longtemps à l'autorité réelle du sultan, qui fait chaque année devant la Goulette une démonstration de souveraineté à laquelle la France oppose une démonstration de défense et de protectorat, l'une et l'autre de pure forme? La France ne chercherait-elle pas à reprendre une partie de ce que lui avait enlevé le traité de Paris, dont le souvenir avait longtemps pesé sur son cœur? La restauration de l'empire en France n'avait-elle pas inspiré à la famille de Napoléon la pensée de rendre à ses héritiers l'équivalent des positions perdues? Le royaume des Deux-Siciles n'était-il pas convoité par les enfants de Murat, et l'oppression qui pesait sur ce pays n'était-elle pas un aiguillon puissant? S'il ne fallait plus songer à la Hollande, s'il fallait remettre l'Espagne à une famille royale plus sympathique au gouvernement français que celle de Christine, ne chercherait-on pas à créer en Italie un ordre nouveau d'où sortirait quelque couronne ducale, surtout si l'Autriche se liait à la fortune de la Russie? La France, si l'empereur de Russie était vaincu en Orient, ne voudrait-elle pas élever une barrière entre l'empire russe et l'Europe occidentale, et créer dans ce but un nouveau royaume de Pologne qui serait donné à l'un des membres de la famille impériale?

Telles furent les questions qui s'agitèrent au sein du cabinet britannique, auquel il importait de s'entendre avec la France sur ces divers objets avant de contracter une alliance et de prendre une attitude qui allait engager l'avenir. Des pourparlers qui eurent lieu, des dépêches échangées, résulta une déclaration collective par laquelle l'Angleterre et la France annonçaient ne rechercher dans la guerre actuelle aucune augmentation de territoire; du moins c'est ce qui ressort des pourparlers de lord John Russell à la chambre des communes, le 17 février 1854 : « Il y a eu échange de notes entre la » France et l'Angleterre qui promettent de coopérer à donner assis- » tance à la Turquie; ces deux puissances proclament n'être mues, » ni l'une ni l'autre, par aucune arrière-pensée, aucun intérêt d'é- » goïsme et désir d'augmentation de territoire ou de puissance. Telle » est la nature de l'engagement que les deux puissances sont conve- » nues de contracter. »

Lord Clarendon fut moins explicite dans la séance du 24 du même mois; il proclama la nécessité de trancher une fois pour toutes cette question d'Orient qui depuis si longtemps menace la paix de l'Europe, et il ajouta qu'il serait très-désirable de prendre à la Russie et de rendre à leurs légitimes propriétaires les différentes parties de territoire qu'elle a enlevées à d'autres pays.

C'est rouvrir la porte à toutes les éventualités, à toutes les suppositions. L'avenir décidera donc seul sur ce point délicat.

XIII.

Mais l'alliance de la France et de l'Angleterre a eu déjà un magnifique résultat; la Russie, après la mort du sultan Mahmoud, s'était servie de son influence sur la Porte Ottomane pour la pousser dans une voie de réaction, pour l'amener à détruire les améliorations obtenues au milieu de difficultés de tout genre, à ruiner les réformes civilisatrices destinées à élever l'empire turc au niveau des grandes nations de l'Europe; l'Angleterre et la France, au contraire, ont usé du droit de conseil que leur donne le secours prêté au sultan pour l'engager à entrer résolûment dans la voie des réformes.

Le moment était favorable : modifier les lois civiles et religieuses qui maintenaient de profondes différences entre les musulmans et les chrétiens, donner à ces derniers la jouissance de tous les droits civils dont les fils des conquérants étaient seuls en possession, détruire le privilége souvent attaqué, ébréché par des concessions plus ou moins respectées, suivant les localités et les circonstances, c'était enlever à la Russie tout prétexte de guerre, c'était lui donner une occasion de conclure la paix honorablement sans que son orgueil national dût en souffrir; le czar pouvait au contraire se vanter hautement de sa modération, il avait le droit de dire : Mes troupes occupent les provinces moldo-valaques, elles ont franchi le Danube et se sont établies solidement sur sa rive droite, plusieurs de vos places, de vos forteresses sont en mon pouvoir, votre armée est affaiblie des prisonniers faits par mes soldats, la mienne s'accroît tous les jours des corps que je dirige sur le champ de bataille, mais vous avez accordé aux chrétiens les droits que je demandais pour eux, je retire mes troupes, et j'accorde la paix. C'était un beau rôle à prendre. Le czar l'a refusé et dès lors, se trouvent justifiées toutes les accusations d'ambition portées contre lui.

Mais il est un autre résultat plus grave, indépendant de la volonté de l'empereur, qui découle de la stricte observation des firmans établissant la réforme. Dès ce moment un nouvel empire est créé, une nation ottomane se fonde, et ses vieux éléments, qui tendaient à la dissolution, se régénèrent. La plus grande phase de la lutte entre la civilisation et la barbarie, entre le progrès et le *statu quo*, entre la tolérance et le fanatisme, commence dès aujourd'hui; la victoire n'est pas douteuse, mais elle sera longue à obtenir, car les vieux partis ne cèdent pas facilement, et ce qui se passe en Angleterre et en France n'est pas de nature à leur ôter toute espérance. Quel que doive être le temps d'épreuve que la Turquie traversera, les principes sont posés, la raison fera le reste.

CHAPITRE V.

L'Autriche et la Prusse. Leur situation respective, leur action, leur diplomatie — Dangers de la guerre actuelle pour l'empire d'Autriche, ses germes de dissolution. Ce qu'il peut gagner et ce qu'il peut perdre dans une alliance avec l'une ou l'autre des parties belligérantes — Éloignement du gouvernement prussien pour la France. — Union entre les deux peuples par le commerce et la science — Les plénipotentiaires de France et d'Angleterre agissent à Vienne pour entraîner l'Autriche et la Prusse dans l'alliance occidentale; l'empereur de Russie y envoie un de ses aides de camp. Mission de M. le comte Orloff. Entrevues du comte avec l'empereur d'Autriche. Départ — Aspirations du vieux parti prussien. Discussion dans les chambres. M. de Manteuffel. — Convention du 9 avril entre les quatre puissances occidentales. Insuffisance de cette convention. Traité secret entre l'Autriche et la Prusse. — La Suède et le Danemark. Leur neutralité — Peut-il et doit-il y avoir des neutres? — Armements de l'Autriche. — Position nouvelle prise par l'Allemagne.

I.

Du jour où l'imminence de la guerre ne laissa plus de doute, et bien avant la déclaration officielle du 27 mars, la France et l'Angle-

terre durent se préoccuper de l'attitude que prendraient dans le conflit près d'éclater deux grandes puissances que chacune des deux parties belligérantes désirait attirer à elle, en raison des forces dont elles disposent et de l'action qu'elles peuvent exercer sur l'issue de la lutte. Ces deux puissances étaient l'Autriche et la Prusse. Les deux cabinets de Vienne et de Berlin se disputent ostensiblement la direction de la politique allemande; ils luttent d'influence, non pour rétablir l'Empire d'Allemagne, cadavre bien mort qui ne sortira plus de sa tombe, mais pour rallier autour d'eux et entraîner à leur suite les petits États et les villes libres, les uns et les autres isolés, ne pouvant avoir d'action dans les affaires extérieures qu'à la condition de former un faisceau où chacun d'eux apportera son contingent de forces. L'Autriche et la Prusse veulent créer, chacune à son profit, sous sa direction, sous son aile, une sorte d'unité dont elle sera le centre et le chef, l'une par la diète germanique, l'autre par le zollverein. Tout en reconnaissant hautement les immenses avantages qui sont résultés pour l'Allemagne de l'union douanière, on peut constater aussi que l'exemple du zollverein a fait naître dans beaucoup d'esprits la pensée d'une république fédérative allemande. Quant à la diète germanique, la ligne politique qu'elle a suivie et son organisation aristocratique ont amené en 1848 la formation du parlement national de Francfort.

Ces deux faits indiquent les tendances de l'Allemagne, marquent sa route dans l'avenir. Pour le présent, quel que soit le mal intérieur dont elles sont travaillées, l'Autriche et la Prusse, par leur position géographique, par les armées placées sous leurs ordres, n'en sont pas moins deux puissances dont la coopération aura une grande influence sur l'issue de la guerre d'Orient, et on comprend les efforts qu'on a dû faire pour les déterminer à prendre parti.

Dans les longues complications qui éclatèrent à Constantinople dès le commencement de 1853, les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse ont joué un rôle fort actif; et peut-être pourrait-on s'étonner de trouver toujours ces deux puissances dans les conseils du sultan, et de ne les voir aujourd'hui ni dans les Dardanelles, ni sur le Danube, ni à Varna. Elles ont pris un rôle de médiatrices que leur force autorise sans doute, mais qui engage à plus de décision lorsqu'il devient évident que toute médiation est inutile.

L'intervention de l'Autriche a été constante, minutieuse, importune peut-être; quand ce n'est plus à Constantinople, c'est à Vienne qu'elle transporte le débat, élevant des incidents qui renaissent tous les jours; elle intervient dans tous les projets, elle signe à tous les protocoles, et en résumé elle n'aboutit à rien, ne sauve rien; toutes les notes qu'elle a minutieusement discutées, habilement rédigées, afin de couvrir par la forme la dure réalité du fond, sont repoussées tantôt par la Russie comme trop vagues, tantôt par la Porte Ottomane comme trop favorables à l'adversaire, et elles n'arrêtent ni la marche des troupes russes, ni les armements de la France et de l'Angleterre.

Malgré le langage assez explicite de l'empereur Nicolas à sir Hamilton-Seymour sur l'accord existant entre sa politique et celle du cabinet de Vienne, on ne peut douter du sincère désir de l'Autriche de ramener la bonne intelligence entre les puissances, d'empêcher un conflit dont elle apprécie trop sainement le danger pour ne pas le redouter.

Le gouvernement autrichien a peu de sympathie pour la France, qu'il rencontre depuis longtemps sur tous les champs de bataille, en Hollande, en Bavière, lui enlevant l'Espagne, lui disputant l'Italie; mais il y a quelque chose qui parle plus haut que les souvenirs pénibles, que les rancunes, c'est le péril d'une situation exceptionnelle, c'est l'intérêt. Et l'intérêt commande de maintenir le *statu quo*. La guerre qui commence imposera de lourds sacrifices à toutes les nations, mais il en est plusieurs qui sont spécialement menacées, et l'Autriche est de ce nombre; elle peut trop perdre à ce jeu sanglant des batailles pour se laisser entraîner inconsidérément à prendre parti.

II.

L'empire d'Autriche si généreusement traité par le congrès de Vienne, en raison de sa longue lutte contre la France, des sacrifices qu'elle lui avait imposées, des pertes qu'il avait éprouvées, est, après la Russie, le plus vaste État de l'Europe. La possession de Trieste et des côtes de l'adriatique, si favorable à son commerce intérieur, en a fait la route de la Méditerranée vers l'Allemagne et le Nord, a enlevé à la France une partie du transit, a permis à l'Autriche de rivaliser avec Gênes et Marseille. Sous le rapport politique, le plus beau, le plus précieux des avantages de cette possession, c'est qu'elle lui a donné une marine militaire : condition essentielle de puissance pour toutes les nations.

Mais cette vaste monarchie porte en elle un germe toujours actif de dissolution, de démembrement; elle est un assemblage de parties hétérogènes, de populations réunies par la conquête, profondément séparées les unes des autres par le langage, les mœurs, les coutumes, les aspirations, les souvenirs, les vieilles lois sociales et le caractère, morceaux de marqueterie plus disparates encore que ceux dont est formé l'empire de Turquie, et le joug est, en réalité, le seul lien qui unisse ses peuples. Il n'y a nul fanatisme, nulle haine religieuse entre les populations catholiques et protestantes de l'empire; il n'y a pas de grands feudataires essayant de se soustraire à la domination centrale; les éléments de dissolution ne sont pas les mêmes qu'en Turquie, mais ils vont au même but. A la place de vassaux puissants aspirant à la souveraineté, il y a des nations impatientes, comprimées, mais ne se courbant pas, non fondues dans l'unité autrichienne, obéissant à la force, ne croyant pas à la durée du pouvoir qui les réunit en un faisceau, toujours prêtes à courir aux armes, à se détacher par l'insurrection, et épiant constamment l'occasion qu'appellent leurs espérances. Au lieu d'ambitions particulières dont on vient à bout en les armant les unes contre les autres, il y a des idées plus généreuses, non moins persistantes et plus vivaces.

L'Italie lombarde et vénitienne, tout imprégnée de soleil, d'amour, de joie, le Hongrois rude et dur, le Croate à demi Grec, le Transylvanien arraché à l'empire ottoman, le Gallicien-Polonais, le Bohême-Allemand ont-ils entre eux quelque ressemblance, peuvent-ils se croire sérieusement les fils d'une même patrie? L'Italie a un vice-roi, la Bohême a un roi, la Hongrie a un roi, et bien que les couronnes soient réunies sur la tête de l'empereur d'Autriche, y a-t-il pour cela plus d'unité entre ces divers membres du même Etat? Quel lien les unit? Quel intérêt commun les guide ou les inspire? Une même pensée les anime, mais c'est une pensée de séparation, de dislocation; un même désir les pousse, celui de s'affranchir de la domination autrichienne, de se former en Etats indépendants. A la première secousse, l'empire de César peut crouler, se disloquer, s'évanouir, et César descendre à n'être plus que le grand-duc d'Autriche, environné de nations reconstituées.

Ce n'est pas la première fois que l'Autriche se trouve en face de la Russie envahissante, et que, sollicitée par l'Europe de s'opposer aux empiétements des czars, elle hésite et laisse faire.

Déjà, en 1787, la France s'efforçait d'empêcher la prise de possession de Constantinople menacée par la Russie, et l'Autriche reculait devant les éventualités de la guerre. Catherine faisait ce voyage de Crimée dont il a été parlé plus haut, l'empereur d'Autriche Joseph II l'accompagnait incognito; M. de Ségur, ambassadeur de France en Russie, rencontra le prince et insista vivement auprès de lui sur les dangers dont l'ambition moscovite menaçait l'Europe. Il lui représenta les forces de la Russie croissant toujours à mesure que diminuaient celles de la Turquie.

« Lorsque l'impératrice le voudra, disait M. de Ségur à l'empereur, une partie de ses troupes pourra attaquer les places d'Oczakoff et d'Akermann, incapables de résister longtemps et qui seront facilement prises; en même temps une autre partie de son armée, embarquée sur sa flotte de Sébastopol, peut opérer une descente entre Varna et Constantinople, insulter ainsi la capitale de l'empire ottoman, et peut-être même s'en emparer, si la terreur saisissait l'esprit superstitieux des musulmans.

» Les Turcs, au contraire, ne possédant plus la Crimée, devraient, avant de pouvoir attaquer les Russes, traverser la Bulgarie, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, la Nouvelle-Servie, où une armée disciplinée subsiste avec peine. D'ailleurs, cinquante mille Russes suffiraient pour les arrêter sur les bords du Bug ou du Dniéper. Je ne vois qu'un obstacle politique qui puisse faire hésiter l'impératrice, et vous savez mieux que moi jusqu'à quel point elle peut redouter cet obstacle.

» — Je vous entends fort bien, répliqua l'empereur; ma condescendance à l'époque de la conquête de la Crimée vous fait craindre que je ne seconde de nouvelles vues d'agrandissement. Vous vous trompez, et je désire sincèrement conserver la paix. La possession de la Crimée par les Russes n'avait nul inconvénient pour moi; son seul résultat était de rendre les Turcs plus pacifiques en leur ôtant tout moyen de commencer une guerre offensive. D'ailleurs j'y trouvais d'immenses avantages; d'abord celui de mettre mes Etats à l'abri de toute attaque des Turcs par la crainte que leur donneraient les troupes et les vaisseaux russes de la Crimée, prêts à les prendre à revers...

» Voilà réellement ce qui m'a déterminé à faire céder à Catherine la Tauride par la Porte. Mais aujourd'hui tout est bien différent, je ne souffrirais point que les Russes s'établissent à Constantinople. Le voisinage des turbans sera toujours moins dangereux pour Vienne que celui des chapeaux. »

Depuis le jour où l'empereur Joseph II tenait ce langage, l'Autriche a tout souffert, tout permis; la Russie a pu prendre la Bessarabie, les bords du Pruth, les bouches du Danube, sans que le cabinet de Vienne s'y opposât.

En 1829, il fut un moment question d'une alliance des puissances occidentales pour arrêter les Russes qui marchaient sur Constantinople; le refus de l'Autriche fit avorter cette combinaison, et le 6 octobre, quelques jours après la publication du traité d'Andrinople, qui fut le fruit de la campagne, on écrivait de Londres les lignes suivantes : « L'alliance anglo-gallo-germanique que les ministres » avaient enfantée pour effrayer l'empereur Nicolas, n'a pas eu le » succès qu'on en attendait. Le prince de Metternich, à qui on avait » fait des ouvertures à ce sujet, a répondu que, dans les circon» stances actuelles, l'autriche ne pouvait entreprendre une guerre

» contre la Russie; qu'elle voudrait bien concourir avec l'Angleterre » à arrêter les progrès de cette puissance, mais qu'ayant demandé » l'opinion des membres du conseil, celui-ci avait été d'avis que, si » l'Autriche ne voulait pas perdre ses riches provinces d'Italie, il » fallait renoncer à toute hostilité contre la Russie. »

En effet, les populations profitant du conflit et des embarras qu'il eût créés pouvaient se soulever, aidées par l'or et les agents de la Russie. Toutefois, elles n'auraient été soutenues alors ni par l'Angleterre ni par la France, qui devenaient les alliées du gouvernement autrichien et qui n'auraient pas recommencé pour l'Italie ce qu'elles avaient fait pour la Grèce. Les paroles de M. de Metternich furent acceptées à Londres comme un motif suffisant d'abstention; mais le diplomate autrichien n'avait pas dit toute sa pensée. Les dernières années des guerres contre la France avaient réduit les provinces autrichiennes à un état de profonde misère; elles s'en relevaient, l'agriculture avait pris de grands développements, de nombreuses manufactures s'étaient créées, M. de Metternich ne voulait pas jouer à la fois et la prospérité d'un pays qui pouvait devenir de nouveau le champ de bataille des armées ennemies, et la possession de l'Italie, pour laquelle l'Autriche a lutté si longtemps.

La secousse de 1848 a montré depuis à l'Autriche ce qu'elle doit attendre des peuples agglomérés qui composent son empire. Au bruit de la révolution de février, qui retentissait par toute l'Europe comme un signal d'affranchissement, la Hongrie se soulevait et, sans parler d'une séparation de droit, demandait en réalité une séparation de fait en exigeant un ministère particulier, une administration entièrement distincte. Bientôt, les prétentions grandissant à mesure que le mouvement s'étendait, la diète de Presbourg réclamait la réunion immédiate de la Transylvanie au royaume de Hongrie, afin que cette province pût envoyer ses représentants au parlement hongrois, qui allait s'assembler à Pesth. Les souvenirs du passé se ravivaient, les Maggyars, sans briser le pacte qui les lie à l'empire, allaient se gouverner eux-mêmes; et si, en raison de la constitution sociale de la Hongrie, ce n'était pas là un grand progrès au point de vue de la liberté des peuples, le fait seul démontrait combien l'Autriche présente peu d'homogénéité.

Au nom d'une idée plus large, la Lombardie courait aux armes et repoussait de son territoire les garnisons autrichiennes, dont la présence constate bien la domination d'un peuple sur l'autre, mais non leur mélange, mais non la fusion de leurs aspirations, de leurs intérêts; ce n'était pas sur un point seulement que l'insurrection éclatait, le mouvement était général : c'était à la fois Milan, Bergame, Brescia, Varèse, les bords du lac Majeur, qui s'affranchissaient du joug de l'Autriche.

Venise, après un combat et des manifestations trop imposantes pour laisser du doute sur l'issue d'une lutte nouvelle, amenait la garnison allemande à capituler, nommait un gouvernement provisoire, qui lui-même proclamait la république; la dislocation, la séparation s'opérait au nom du peuple vénitien sans qu'aucune ambition particulière exerçât de pression. Ce n'était pas une question de dynastie, mais une question de nationalité.

La Bohême, la Gallicie s'agitaient, demandaient des lois nouvelles, réclamaient des libertés publiques en harmonie avec les progrès du temps.

La capitale elle-même, Vienne, sans renverser la maison d'Habsbourg, changeait la forme du gouvernement, répudiant l'absolutisme pour établir la liberté. Ainsi toutes les causes de dissolution qui minent l'empire autrichien apparaissaient à la fois.

Ce jour n'eut pas de lendemain, la liberté resta dans son tombeau; la force, les combats, les fusillades, la potence étouffèrent les insurrections qui ne reposaient point partout sur des bases assez larges, mais n'étouffèrent pas les désirs du peuple. Les exécutions politiques tuent le patient, mais elles blessent au cœur les bourreaux. Les aspirations à l'indépendance nationale s'imprégneront d'idées libérales plus sages, plus vraies, plus justes que celles dont étaient animés les Maggyars et les seigneurs galliciens, et les tendances à la séparation reparaîtront plus vivaces à la première occasion.

III.

Le gouvernement autrichien connaît parfaitement sa situation, il la juge très-sainement, sans se faire illusion, et, sollicité par les deux parties, il calcule de quel côté doivent le pousser ses intérêts bien entendus et il pèse les chances que la lutte lui offre.

Alliée activement à la Russie, couvrant sa ligne du côté de l'Europe, remplaçant par ses propres troupes le centre de l'armée russe devenu disponible pour agir à l'aile droite sur la Baltique et à l'aile gauche sur le Danube, l'Autriche, en cas de victoire de la Russie devenue maîtresse de Constantinople, obtiendrait pour sa part dans la Turquie d'Europe la Bosnie, qui aujourd'hui la limite; la Servie, qui prolongerait sa ligne de possession sur le Danube; l'Albanie, peut-être, qui, avec l'Illyrie, lui donnerait toute une rive de l'Adriatique.

Certes, il y a là de quoi tenter le cabinet autrichien, et si la Porte Ottomane fût restée isolée dans sa lutte contre la Russie, l'Europe serait peut-être en ce moment témoin de ce partage; mais l'alliance de la France et de l'Angleterre en faveur des Turcs est venue changer la situation, faire naître des dangers. La France ayant à combattre l'Autriche, à la paralyser, à faire diversion, rallumerait d'un mot, d'une étincelle, dix volcans dont le feu couve toujours; l'Autriche courrait risque de perdre la Lombardie, la Vénétie, de se voir chasser des provinces illyriennes, qui, naguère encore, appartenaient à la France. Or, en perdant l'Illyrie et Trieste, l'Autriche, sans ports, sans marine, ne serait plus qu'une puissance de second ordre.

La participation de l'Angleterre dans la lutte exerce une immense influence sur les résolutions du cabinet de Vienne. La marine autrichienne, toute puissante qu'elle est, ne saurait tenir contre celle de l'Angleterre, qui l'écraserait par le nombre, et l'Autriche hésite à jouer le sort d'une marine qui depuis quarante ans lui a coûté des sommes immenses et des soins constants. La France peut être attaquée par terre, par le Rhin, par la Meuse, par la Belgique, l'Angleterre n'a rien à perdre sur le continent, en cas de défaite, et l'Autriche, qui n'a pas de port sur la mer du Nord, ne peut pas songer à s'indemniser de ce côté. L'Angleterre n'est vulnérable aux coups de l'Autriche qu'au sud, à Malte et aux îles Ioniennes, mais cet enjeu ne vaut pas pour l'Autriche celui de Trieste et de l'Illyrie.

D'un autre côté, en admettant que la France et l'Angleterre pussent parvenir à persuader à l'Autriche qu'il y a danger pour elle à ne pas entrer dans l'alliance occidentale, comment cette puissance pourrait-elle se déclarer contre la Russie? Les grands intérêts commerciaux de l'Autriche sont sur le Danube, relié au Rhin par un canal; ils sont, à la sortie du Danube, dans la mer Noire, mer et fleuve constamment sillonnés par une flotte marchande à vapeur d'une immense richesse et d'une activité qu'on ne soupçonne pas en Occident, ailleurs que dans les grands établissements de construction de France et d'Angleterre qui fournissent des bateaux à la compagnie danubienne.

La Russie est déjà maîtresse, par l'occupation de la Valachie, de la rive gauche du Danube; une partie de son armée est établie sur la rive droite, dont elle assiége les places. En admettant que les Turcs parviennent à la chasser de cette dernière position, à la forcer de repasser le fleuve; tant qu'elle restera campée sur la rive valaque, tant qu'elle occupera Bucharest, qu'elle investira Kalafat, elle peut arrêter la circulation des navires autrichiens. Campées dans le delta de la Sulina, dans la Dobrutscha, les troupes russes occupent les bouches du Danube, et peuvent couper toute communication. Bien qu'elles aient évacué les forts de la côte circassienne, qu'on appelle l'Abasie, elles enveloppent la mer Noire par la Géorgie, par Kaffa, par Sébastopol, par la mer Morte, par les embouchures du Bug et du Dniester, par Odessa, par la Bessarabie, le Danube et la Dobrutscha. La Russie régnait hier encore dans cette mer, et l'Autriche se demande qui y régnera demain.

Ainsi l'Autriche est inquiète pour ses possessions d'Italie, pour Trieste et l'Illyrie, si elle prend parti contre la France et l'Angleterre; inquiète pour la liberté de la navigation du Danube, si elle se déclare contre la Russie; inquiète dans l'un et l'autre cas pour ses provinces intérieures, découpées, entamées par la Pologne russe, dans lesquelles il y a des ferments de division. Voilà le secret de sa politique de paix, de protocoles, d'atermoiements. Le gouvernement autrichien peut jeter dans le conflit une armée nombreuse, chacune des parties belligérantes attache un grand prix à son concours; mais, placé entre deux adversaires également menaçants, il refuse de se prononcer et s'efforce de faire accepter sa neutralité. Peut-être aussi rêve-t-il pour l'Allemagne un rôle nouveau, que l'on trouvera indiqué plus loin.

IV.

La Prusse a suivi dans toute l'affaire d'Orient la ligne de conduite de l'Autriche, elle a manœuvré avec elle par sa chancellerie; comme elle, placée entre deux ennemis, elle s'abstient d'agir et entend garder sa neutralité.

Des liens intimes de famille unissent les deux maisons régnantes de Berlin et de Saint-Pétersbourg, mais ces liens deviennent impuissants entre les monarques lorsque parlent des intérêts bien ou mal entendus; l'histoire moderne, comme celle du passé, offre de nombreux exemples de l'incapacité des unions de famille à refréner l'ambition ou l'esprit de conquête.

L'organisation militaire de la Prusse, une des plus complètes de l'Europe; l'instruction solide de son armée, l'esprit guerrier de ses habitants, soigneusement entretenu, font de cette nation une grande puissance, bien qu'elle soit numériquement très au-dessous de la France et de l'Autriche.

Sa position géographique lui faisait une loi d'un grand développement militaire, si la guerre devait continuer à être l'état normal de l'Europe; car elle est ouverte, à ses deux extrémités, à la Russie, au delà de la Vistule; à la France, en deçà du Rhin, dont elle occupe la rive gauche, arrachée à la France par le congrès de Vienne; un de ses flancs est également menacé par l'Autriche, contre laquelle elle n'est pas défendue du côté de la Bohême.

L'entretien de l'esprit militaire en Prusse est un danger perpétuel

pour ses voisins, et pour elle-même une lourde charge. La Russie a bien compris qu'elle avait besoin de la Prusse comme alliée; en cas d'attaque des puissances occidentales, la Prusse lui servait de rempart, de première ligne de défense. Si elle voulait elle-même porter la guerre en Occident, elle avait une route ouverte à travers la Pologne prussienne et le Brandebourg. L'union est donc devenue plus intime, et la famille impériale de Russie, dans ses fréquents voyages en Prusse, peut encore se croire dans ses domaines.

Durant les quarante ans de paix qui viennent de s'écouler, la Prusse a pris un très-grand développement sous le rapport manufacturier, industriel et scientifique. Forcés de quitter la France par suite des persécutions qui accompagnèrent la fatale révocation de l'édit de Nantes, lesprotestants se réfugièrent en Angleterre, en Prusse, dans les diverses parties de l'Allemagne, et y portèrent naturellement leurs industries. Partout bien accueillis, ils furent spécialement protégés en Prusse, et y établirent des fabriques de soieries, de rubans, de bas, de bonnets, etc., qui devaient faire un jour à la France une rude concurrence, comme pour la punir de l'intolérance qu'elle avait montrée. Crime au point de vue de la raison, la révocation et l'exil furent donc une faute au point de vue de la politique et du développement industriel. Comprimées dans leur essor par le morcellement de l'Allemagne, par les barrières et les droits de chaque état, ces fabriques ont pris, depuis l'établissement du Zollverein, une grande importance, et leurs produits viennent faire concurrence jusque sur le marché français à ceux de Lyon, de Saint-Etienne, d'Avignon, de Nîmes et de Troyes. De nombreux rapports commerciaux se sont donc établis entre la France et la Prusse; les échanges entre l'Association allemande, dont la Prusse est l'âme, et la France, se montent annuellement à une somme totale d'environ cent quarante millions.

La science, de son côté, a tendu à unir les deux nations, des correspondances se sont échangées, et les deux instituts de Paris et de Berlin ont souvent travaillé à la solution des mêmes problèmes, à la constatation des mêmes phénomènes, à la découverte des mêmes lois.

Mais si le commerce, l'industrie et la science tendaient à unir les deux peuples, il n'en était pas de même de l'armée, ou du moins des officiers, impatients de leur inactivité, sentant peut-être tout le poids de leur inutilité, réchauffant les vieilles haines, rappelant les vieux griefs, cherchant dans le passé les motifs d'une guerre que le présent n'eût pas justifiée.

Les hommes de la révolution de juillet reprochaient au gouvernement l'oubli des principes qui l'avaient élevé, l'abandon des Alpes et du Rhin, et alors la vieille Prusse, ennemie des principes démocratiques, jetait l'injure et le sarcasme, rappelait ses luttes, sa victoire de Waterloo, tournait les regards vers Paris; et le vieux roi, instruit à l'école du malheur, peu désireux de recommencer la guerre dont il avait subi les chances fatales avant que l'incendie de Moscou et l'intempérie du climat eussent changé la victoire en déroute, avait beaucoup de peine à contenir leur ardeur. Mais quand le vieux roi mourut, ces mêmes officiers n'eurent pas la pudeur de cacher leur joie : il leur semblait que le moment était venu, et ils ne parlaient que de monter à cheval et de marcher sur Paris.

Le mouvement révolutionnaire de 1848 ne fut pas moins vif en Prusse que dans tout le reste de l'Allemagne. Un des principaux griefs du peuple prussien était le défaut d'égalité entre les citoyens appelés à faire partie de l'armée, dont les familles nobles occupent seules les hauts emplois dont le peuple est exclu. Parmi les réformes demandées, puis imposées au roi de Prusse, celle-ci fut une des principales. Les événements de cette époque, tout en détournant alors les réactionnaires prussiens d'une guerre contre la France, n'ont pas amoindri leur haine; mais il est permis de penser que la majorité de la nation ne partage pas ce sentiment.

V.

Des deux côtés, dès que la guerre parut immédiate, on pressait la Prusse et l'Autriche de prendre parti. Une réunion de représentants des deux puissances allemandes et des deux puissances occidentales se tenait à Vienne, au ministère des affaires étrangères; le but apparent était le rétablissement de la paix entre la Russie et la Turquie. Les plénipotentiaires étaient MM. Buol-Schauenstein pour l'Autriche, Arnim pour la Prusse, de Bourqueney pour la France, Westmoreland pour la Grande-Bretagne. Bien qu'ils prissent part à la rédaction de toutes les notes imaginées par le ministre autrichien, et dont les gouvernements de France et d'Angleterre n'espéraient rien, le but réel de MM. de Bourqueney et Westmoreland était d'amener les deux cabinets de Vienne et de Berlin à se prononcer pour l'alliance occidentale, et à donner à la guerre une coopération active.

Le gouvernement russe, non qu'il craignît l'influence des deux plénipotentiaires, et qu'il voulût la contre-balancer, mais pour traiter directement avec l'empereur d'Autriche sans avoir à subir les lenteurs diplomatiques, donna une mission spéciale à M. le comte Orloff, aide camp de l'empereur de Russie, et l'envoya à Vienne. M. Orloff est un homme aux manières ouvertes, aux formes d'une exquise politesse, qui, acceptant complétement la politique du czar, appartient au parti exalté de la guerre; nul n'était plus propre à remplir la mission qui lui fut confiée.

La conférence de Vienne, qui jouait un rôle complétement inutile et se berçait d'espérances illusoires, avait depuis deux mois rédigé deux nouveaux protocoles en date des 5 décembre 1853 et 13 janvier 1854, lorsque M. Orloff arriva à Vienne le 28 janvier. On le disait porteur de la réponse de l'empereur à la dernière note de la conférence, réponse qui contenant un refus absolu impliquait nécessairement la guerre. Telle n'était pas la mission de M. Orloff; la réponse de l'empereur Nicolas à la note du 13 janvier devait suivre le cours ordinaire des choses diplomatiques et arriver par le canal de l'ambassadeur de Russie, M. de Meyendorff, et rien dans cette réponse parfaitement prévue, dont le sens n'étonnerait personne, ne nécessitait la présence d'un envoyé extraordinaire.

Les résolutions de l'empereur Nicolas étaient dès le principe nettement arrêtées; la lutte s'était continuée sur le Danube autant que l'hiver l'avait permis, et les préparatifs de la nouvelle campagne se faisaient sur une large échelle. Une opération décisive allait être tentée dès le début; les corps disséminés en Moldavie, en Valachie et en Bessarabie, commençaient à se rapprocher, à se concentrer pour effectuer le passage du Danube. La France et l'Angleterre ne s'étaient pas encore prononcées d'une manière précise, mais l'époque de l'ouverture du parlement anglais approchait, le langage de la reine engagerait l'avenir, l'hostilité de la Fance et de l'Angleterre, voilée jusque-là sous des prétextes assez peu spécieux, se manifesterait, et il était indispensable que la Russie et l'Autriche s'entendissent sur la réalisation d'éventualités prévues depuis longtemps. Employer l'intermédiaire de l'ambassadeur était trop long; l'envoi des instructions, la remise des notes, l'attente des réponses, l'expédition des dépêches auraient pris un temps considérable, et le moment pressait; l'empereur Nicolas préféra envoyer le comte Orloff, qui, muni des instructions de son souverain, dont il partageait la pensée, pouvait répondre immédiatement aux objections, aplanir les difficultés. Le czar connaissait trop bien la situation de l'Autriche en Italie, en Hongrie et en Gallicie, pour lui demander une alliance offensive et défensive contre la France et l'Angleterre; mais il voulait s'assurer qu'en faisant passer le Danube à ses troupes il ne rencontrerait pas d'obstacles de la part de l'Autriche, et que celle-ci gardant la neutralité couvrirait ainsi le centre de la Russie, que l'on ne pourrait pas aller attaquer à travers les Etats autrichiens.

Arrivé à Vienne le 28 janvier, le comte Orloff eut une première entrevue avec l'empereur le 30; il le revit plusieurs fois, eut des conférences fréquentes avec M. Buol-Schauenstein, ministre des affaires étrangères, et ne quitta Vienne que le 8 février pour retourner en Russie par Varsovie. Cette mission préoccupa très-vivement l'Allemagne, la France et l'Angleterre; en effet, les destinées de l'Europe se discutaient à huis clos entre l'empereur d'Autriche, M. Orloff et M. Buol-Schauenstein, et pendant que ces trois personnages agitaient les graves questions de neutralité, d'alliance peut-être, on essayait de donner le change et de calmer les inquiétudes en répandant le bruit que la mission de l'envoyé russe se bornait à apporter des contre-propositions de l'empereur de Russie en réponse à la dernière note de la conférence de Vienne.

On s'attendait à voir le comte Orloff se rendre à Berlin en quittant Vienne, plusieurs correspondances avaient même annoncé son arrivée auprès du roi de Prusse avant qu'il fût rendu à Vienne. Ce voyage n'eut lieu ni avant ni après; mais M. de Budberg, ambassadeur de Russie en Prusse, rejoignit l'envoyé à Vienne, y reçut les instructions du comte Orloff, et revint à Berlin, où il les communiqua à M. de Manteuffel, président du conseil des ministres. En même temps, et pour corroborer l'action de M. de Budberg, le prince Trubeszki, aide de camp du général russe Paskiéwitsch, qui allait être nommé au commandement général de l'armée du Danube, se rendait également à Berlin, où il se mit immédiatement en rapport avec M. de Budberg et M. de Benkendorff, plénipotentiaire militaire de Russie en Prusse. Le cabinet de Pétersbourg avait donc trois agents officiels en ce moment à Berlin, son ambassadeur, son plénipotentiaire et son envoyé extraordinaire. On donna au voyage de ce dernier le prétexte de communications à faire au cabinet prussien sur des mouvements de troupes ordonnés par la Russie en Pologne et sur les côtes de la Baltique, mouvements que le prince Trubecszki devait présenter comme une mesure destinée à donner de la sécurité au pays, et ne pouvant inspirer aucune crainte à la Prusse. En réalité, le prince avait à Berlin une mission analogue à celle du comte Orloff à Vienne. En même temps les conférences de M. de Budberg avec M. de Manteuffel étaient présentées comme ayant pour but tantôt la discussion des dernières propositions de l'Autriche à l'empereur de Russie, tantôt la remise de la réponse de l'empereur à ces propositions. L'opinion publique s'inquiétait de la lenteur que mettaient l'Autriche et la Prusse à se décider, à prendre un parti, à se prononcer entre les puissances, malgré les sollicitations de l'Angleterre et de la France, et pour justifier cette lenteur on les représentait comme divisées sur la marche à suivre.

VI.

Il est très-vrai que le cabinet prussien était plus disposé que celui de Vienne à se jeter dans les hasards de la guerre et à prendre parti

pour la Russie, mais il ne voulait pas se séparer de l'Autriche. Dans cette union était sa force ; les Etats secondaires d'Allemagne, les villes libres, les uns et les autres, membres de la confédération germanique, se diviseraient si l'Autriche et la Prusse se divisaient ; de là naîtraient des complications redoutables ; la Prusse ne pouvait pas, au milieu de tous les germes de division qui existent en Allemagne, courir la chance d'être victorieuse avec quelques Etats contre les autres, ou vaincue par ceux-ci armés contre les premiers. Dans les deux cas, en supposant même qu'aucune complication politique ne se produisît, elle perdait une partie de son influence, elle compromettait la prépondérance qu'elle fonde avec tant de soins depuis vingt ans.

Les deux cabinets de Vienne et de Berlin restèrennt donc unis sur la ligne de conduite qu'ils devaient tenir entre la Russie d'un côté, la France et l'Angleterre de l'autre ; ils se décidèrent à proclamer leur neutralité. Chacun jugera cet acte au point de vue des intérêts qu'il embrasse, le rôle de l'histoire est de juger les actes par leur résultat : or M. le comte Orloff emporta de Vienne et MM. Trubeszki et de Budberg acquirent à Berlin la certitude que le passage du Danube par les Russes n'entraînerait pas une déclaration de guerre de l'Autriche et de la Prusse contre la Russie ; et un mois après, le Danube était franchi.

Cependant cette neutralité de l'Autriche et de la Prusse était mal accueillie : la France et l'Angleterre avaient le droit de s'en plaindre. A l'intérieur, ceux qui voient un danger pour l'Allemagne dans l'extension de la Russie auraient voulu une politique plus décidée ; les partis qui voient, au contraire, le triomphe de leur cause dans la prépondérance de la politique russe agissaient et cherchaient à entraîner les deux gouvernements vers une alliance avec le czar. Leur action se manifestait surtout à Berlin, ou du moins, si elle n'y était pas plus vive qu'à Vienne, elle y était plus bruyante. Dans le courant du mois de mars quarante membres du parlement adressèrent au roi, au nom du parti conservateur, une pétition par laquelle ils le priaient de se déclarer en faveur de la Russie, offrant de mettre, à cette condition, leurs biens et leur vie au service du roi.

VII.

La France et l'Angleterre venaient de décider l'envoi d'une double flotte dans la Baltique, dont la Prusse possède une partie des côtes. L'ambassadeur anglais en Prusse avait eu de longues conférences avec M. de Manteuffel à ce sujet ; le consul d'Angleterre à Stettin, M. Campbell, était arrivé à Berlin pour s'entendre avec le ministre sur les mesures à prendre dans le cas où la flotte anglaise relâcherait dans les ports prussiens, l'hésitation du cabinet devant ce fait de guerre, et en présence de l'attitude hautement prise par le parti conservateur, jetait l'inquiétude dans les esprits ; et les chambres, alors assemblées, crurent devoir demander au ministre des éclaircissements qui étaient devenus nécessaires. M. le comte Schwerin, président de la deuxième chambre, donna lecture d'interpellations signées d'un grand nombre de députés et demanda au cabinet de déclarer quelle ligne de conduite il entendait tenir dans la question d'Orient, l'invita à la confiance, assurant qu'une parole franche en présence des représentants légaux du pays pouvait donner au gouvernement la possibilité de s'assurer de l'approbation de la nation et de résister aux voix illégitimes qui cherchaient à se présenter comme les organes du pays.

La double question était de la sorte nettement posée : que voulait faire le gouvernement relativement à la guerre ? Marchait-il avec les amis de la Russie, ennemis des idées de progrès, ou s'alliait-il avec les amis, les soutiens des libertés publiques ? Le parlement avait le droit d'attendre une réponse nette, précise, qui mit fin aux inquiétudes et déterminât dans quel camp se plaçait le cabinet prussien. M. de Manteuffel, continuant sa politique obscure, ajourna d'abord sa réponse et les explications qu'il devait donner ; puis, deux jours après, il promit de faire bientôt des communications qui lui fourniraient l'occasion de donner connaissance à la chambre, en tout ce qui se prêterait à la publicité, de la direction suivie jusqu'à ce jour, et encore en ce moment maintenue sans modifications, par le gouvernement.

« Je demande, ajouta-t-il, la permission de m'en référer à ces communications. En ce qui touche le point que l'interpellation a placé sur le premier plan, je dirai seulement aujourd'hui pour rassurer le pays que le gouvernement n'a changé en aucune manière son point de vue dans cette question, et que les flottes que nous verrons sous peu de jours entrer dans la Baltique appartiennent à des Etats avec lesquels la Prusse vit en paix et en bonne intelligence. »

La réponse ne décidait rien et n'engageait pas l'avenir ; il était difficile de moins se compromettre, de répondre plus obscurément aux désirs du pays. Le jour des grandes communications arriva, et M. de Manteuffel monta à la tribune. Au lieu d'explications, il venait demander l'autorisation de contracter un emprunt de trente millions de thalers pour faire face aux éventualités. Quant à la question qui importait à la Prusse, à l'Europe, pas un mot. Tous les intérêts étaient compromis, tous attendaient une solution, on leur promettait la paix et la neutralité. La paix, sans aucun doute, était bien préférable aux chances de la guerre ; mais la paix n'était pas vraie puisqu'elle imposait des armements et des emprunts, et la neutralité paraissait plus que douteuse à beaucoup d'esprits clairvoyants.

Une commission de vingt et un membres fut nommée pour faire un rapport sur l'emprunt. Le ministre des finances présenta aussi un projet de loi qui demandait une augmentation de 25 pour 0/0, à partir du 1er juillet, sur l'impôt du revenu par classes et sur la mouture et l'abatage, afin de couvrir les intérêts et l'amortissement de l'emprunt.

VIII.

Mais, s'il ne se prononçait pas, le gouvernement prussien organisait en effet ses forces, opérait des mouvements de troupes, couvrait ses frontières soit du côté de la France, soit du côté de la Pologne. Au 10 janvier précédent l'effectif de l'armée prussienne, d'après le journal *le Temps*, feuille semi-officielle de Berlin, était de 614,000 hommes et 1,584 canons.

Cette armée, peut-être un peu exagérée par le journal de Berlin, ne suffisait pas au ministère, puisqu'il venait demander le moyen de l'accroître au besoin.

L'Autriche agissait dans le même sens. Ces deux puissances peuvent ensemble armer près d'un million d'hommes : en déduisant le nombre nécessaire au service de l'intérieur, des places, des forteresses, elles peuvent jeter au moins cinq cent mille hommes dans une guerre ; et si l'incertitude où l'on était sur leurs dispositions n'apportait pas d'hésitation et de retard dans les préparatifs en Angleterre et en France, elle était du moins de nature à entretenir les inquiétudes, à paralyser le mouvement commercial frappé déjà par les premières hostilités.

IX.

La neutralité de la Prusse et de l'Autriche ainsi proclamée dans le parlement prussien, il restait à déterminer la forme dans laquelle on la déclarerait diplomatiquement à l'Europe. Les ambassadeurs et plénipotentiaires des diverses puissances agissaient en sens opposé ; enfin, après de longs pourparlers, les représentants des quatre Etats réunis à Vienne signèrent la convention suivante :

Protocole d'une conférence tenue au ministère des affaires étrangères à Vienne le 9 avril 1854.

« Présents les représentants d'Autriche, de France, de Grande-Bretagne et de Prusse.

» Sur la demande des plénipotentiaires de France et de Grande-Bretagne, la conférence s'est réunie pour entendre la lecture des pièces qui établissent que l'invitation adressée au cabinet de Saint-Pétersbourg d'évacuer les principautés moldo-valaques dans un délai fixe étant restée sans réponse, l'état de guerre déjà déclaré entre la Russie et la Sublime Porte existe également de fait entre la Russie d'une part et la France et la Grande-Bretagne de l'autre.

» Ce changement opéré dans l'attitude de deux des puissances représentées dans la conférence de Vienne, en conséquence d'une démarche tentée directement par la France et l'Angleterre, et appuyée par l'Autriche et la Prusse, comme fondée en droit, a été jugé par les plénipotentiaires d'Autriche et de Prusse comme impliquant la nécessité de constater de nouveau l'union des quatre gouvernements sur le terrain des principes posés dans les protocoles des 5 décembre 1853 et 13 janvier 1854.

» En conséquence, les soussignés ont, à ce moment solennel, déclaré que leurs gouvernements restent unis dans le double but de maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont le fait de l'évacuation des principautés danubiennes est et restera une des conditions essentielles, et de consolider, dans un intérêt si conforme aux sentiments du sultan et par tous les moyens compatibles avec son indépendance et sa souveraineté, les droits civils et religieux des chrétiens sujets de la Porte.

» L'intégrité territoriale de l'empire ottoman est et demeure la condition *sine quâ non* de toute transaction destinée à rétablir la paix entre les puissances belligérantes ; et les gouvernements représentés par les soussignés s'engagent à rechercher en commun les garanties les plus propres à rattacher l'existence de cet empire à l'équilibre général de l'Europe, comme ils se déclarent prêts à délibérer et à s'entendre sur l'emploi des moyens les plus convenables pour atteindre l'objet de leur concert.

» Quelque événement qui se produise par suite de cet accord, fondé uniquement sur les intérêts généraux de l'Europe, et dont le but ne peut être atteint que par le retour d'une paix solide et durable, les gouvernements représentés par les soussignés s'engagent réciproquement à n'entrer dans aucun arrangement définitif, avec la cour impériale de Russie, ou avec toute autre puissance, qui serait contraire aux principes énoncés ci-dessus, sans en avoir préalablement délibéré en commun.

» *Signé* : Buol-Schauenstein, Bourqueney, Westmorland, Arnim. »

En publiant le texte de la convention que l'on vient de lire, le

Moniteur l'accompagna du commentaire que voici; il servira à faire juger de la manière dont le gouvernement français appréciait cet acte diplomatique :

« Le protocole de la conférence qui s'est tenue, le 9 avril, à Vienne, entre les représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse ayant été communiqué au parlement britannique et reproduit par les journaux d'après une traduction, rien ne nous empêche plus aujourd'hui d'en faire connaître le texte officiel.

» Cet acte emprunte aux circonstances dans lesquelles il a été souscrit une importance qui n'échappera à personne. Le lien qui s'était formé entre les quatre cours, dans le but de maintenir la paix menacée depuis un an par la Russie, loin de se briser au moment où la France et l'Angleterre ont jugé que leurs intérêts, non moins que leur dignité, les forçaient à renoncer à des négociations captieuses, n'a fait que se fortifier.

» L'Autriche et la Prusse déclarent solennellement que la démarche accomplie auprès du cabinet de Saint-Pétersbourg par les puissances maritimes, pour le sommer de retirer ses troupes de la Moldavie et de la Valachie, était fondée en droit, et que l'évacuation de ces principautés demeure la condition indispensable du rétablissement de la paix.

» De l'aveu hautement proclamé des cabinets de Vienne et de Berlin, c'est pour une cause juste, c'est pour la défense des intérêts généraux de l'Europe, que la France et l'Angleterre se sont armées.

» Les quatre cours doivent s'entendre sur les moyens de sauvegarder l'empire ottoman et d'entourer son existence de garanties efficaces : cela veut dire que l'Autriche et la Prusse comprennent, comme la France et l'Angleterre, la nécessité d'imposer à la Russie des conditions qui la mettent, à l'avenir, dans l'impossibilité de troubler le monde par un nouvel éclat de son ambition.

» Les deux puissances allemandes, en outre, se sont unies par une convention, comme l'ont fait les deux puissances maritimes : un seul acte, en effet, eût été difficilement applicable à des résolutions déjà prises et à des résolutions éventuelles ; mais il suffit de faire remarquer que le traité de Berlin est postérieur au protocole de Vienne, dont voici le texte, pour établir qu'il tend au même but et repose sur les mêmes bases que le traité de Londres. »

Cette convention, que chacune des puissances signataires avait le droit de juger et d'expliquer à son point de vue, ne résolvait rien en réalité. Que déclaraient, en effet, les signataires? Que la guerre entre la Russie et la Porte Ottomane existait également entre la Russie d'une part et la France et l'Angleterre de l'autre ; mais cela était un fait notoire, puisqu'il y avait eu des actes de guerre dans la mer Noire et une déclaration publique, officielle, en Angleterre et en France le 27 mars précédent. Le premier paragraphe était donc inutile. Le second, ne disant rien de nouveau, n'avait pas plus d'utilité.

Le troisième était encore complétement inutile ; il stipulait : l'intégrité de l'empire ottoman et l'évacuation des principautés, cela avait été posé en principe et proclamé dès le principe; la consolidation des droits civils et religieux des chrétiens sujets de la Porte, la France et l'Angleterre l'avaient déjà obtenue.

Le seul paragraphe important de cette convention est le quatrième, par lequel les quatre puissances s'engagent à rechercher les garanties les plus propres à rattacher l'existence de l'empire ottoman à l'équilibre général de l'Europe. Ces paroles sont obscures et prêtent aux interprétations : peut-être signifient-elles que les conditions actuelles d'existence de l'empire turc ne garantissent pas l'équilibre européen, et qu'on en cherchera d'autres; en d'autres termes, qu'on se croira le droit de changer les relations du pouvoir central avec quelques-unes des provinces de l'empire; peut-être ont-elles été insérées sur l'insistance des plénipotentiaires anglais et français, comme un avis à la Russie; mais pourquoi cette obscurité, quand il était si facile d'être clair et précis?



Sébastopol.

Que l'Angleterre et la France, qui donnent à la Turquie un secours effectif en hommes, en argent, en vaisseaux, se croient le droit d'émettre des avis, de donner des conseils, de poser des conditions, cela se comprend; mais l'Autriche, mais la Prusse, quelles garanties ont-elles à rechercher du moment qu'elles restent neutres? La Russie victorieuse peut briser la Turquie, prendre Constantinople ou garder les provinces danubiennes, qu'en résultera-t-il? Rien. L'Autriche et la Prusse ne feront pas de transaction pour rétablir la paix, est-ce que la Russie leur en demandera? en aura-t-elle besoin? Cette convention, pour avoir une valeur quelconque, avait besoin d'une sanction; la seule réelle, la seule utile, qu'on pût lui donner, c'était l'engagement pris par l'Autriche et la Prusse d'appuyer par les armes les efforts de la France et de l'Angleterre dans un but déterminé. Il n'y a pas de convention possible entre deux puissances belligérantes et deux puissances qui s'abstiennent, parce qu'il n'y a pas égalité dans la situation.

Cette convention, dans la pensée des cabinets de Vienne et de

Berlin, est pour eux une victoire, car, sans leur imposer à eux-mêmes les charges d'une guerre active, elle lie la France et l'Angleterre et les engage à ne rien faire, en cas de succès, de triomphe, sans en avoir délibéré avec les deux puissances non agissantes. En un mot, cette convention, qui ne lie en rien l'Autriche et la Prusse, est le prix de leur neutralité. Au point de vue des intérêts de ces deux puissances, c'est un acte habile de diplomatie.

Il restait à ces deux puissances à s'entendre entre elles sur la manière d'exécuter cette convention; ce fut là l'objet d'un traité particulier, qui est resté secret.

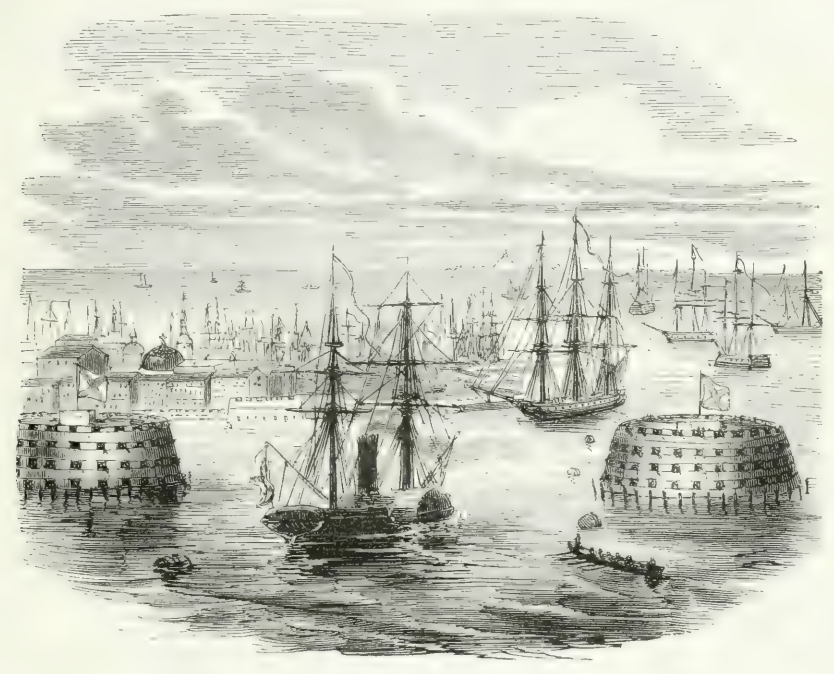
Au surplus, cette convention parut tellement insuffisante qu'en Angleterre et en Allemagne, où il y a une presse libre, on ne cessa de démontrer dans tout le courant du mois de mai que la Prusse faisait des actes indiquant qu'elle suivait la politique russe. En effet, le roi de Prusse renvoyait ses ministres opposés à la Russie et les remplaçait par des partisans de cette puissance. Du moment que l'on ne regardait pas la Prusse comme liée par la convention du 9 avril, qu'on la pressait de prendre un parti un mois et demi après la signature du protocole, c'est que la convention était ou paraissait illusoire à tous ceux qui désiraient voir les choses se dessiner nettement.

X.

La France et l'Angleterre, tout en cherchant à rallier à elles l'Autriche et la Prusse, durent se préoccuper encore de l'attitude que prendraient deux autres nations qui tirent leur importance non des forces dont elles disposent, mais de la position géographique qu'elles occupent sur la Baltique appelée à être un des champs de bataille de cette guerre, la Suède et le Danemark.

Maîtres des détroits par lesquels la Baltique communique à l'Océan, ces deux peuples sont les gardiens de la route qui conduit les flottes russes du golfe de Finlande sur les côtes d'Europe et dans toutes les mers du monde, route que devaient prendre nécessairement les flottes anglaise et française pour porter la guerre sur le territoire russe, arriver à Cronstadt et tenter de faire une pointe sur Saint-Pétersbourg.

Cette pensée d'aller attaquer l'ennemi aux portes de sa capitale est la plus heureuse, la plus hardie inspiration des commencements de cette guerre; cette opération divise les forces de l'ennemi, paralyse l'action de la flotte russe du nord, qui, retenue captive dans la Baltique, ne peut plus descendre dans la Méditerranée, jeter des soldats sur les côtes de la Grèce et de l'Albanie et inquiéter les navires français et anglais qui transportent les troupes, les munitions, à Gallipoli et dans le Bosphore. L'exécution de cette idée enlève à la Russie la disposition de la moitié de ses forces maritimes, et ce résultat, fût-il le seul, serait déjà considérable; mais un autre avantage en découlait immédiatement : en effet les flottes française et anglaise se trouvaient, après quelques jours de navigation, sur les côtes russes, en face de villes importantes par leur commerce et leurs richesses, n'ayant pour se défendre que leurs fortifications insuffisantes et ne pouvant pas compter sur le secours de la flotte russe retenue par les glaces dans le golfe de Finlande, à l'entrée duquel il s'agissait d'arriver avant que la fonte et le départ des glaces lui eussent permis d'en sortir. Par cette promptitude d'exécution, l'Angleterre et la France prenaient une position magnifique et se mettaient en mesure de compenser l'occupation des principautés danubiennes par les troupes impériales. Sur la défensive dans les provinces turques, les alliés prenaient l'offensive sur un point opposé; les chances devenaient meilleures.



Cronstadt.

Les plus graves intérêts commerciaux unissent le Danemark et la Suède à l'Angleterre et à la France, qui font avec eux de nombreux échanges, et dont les navires marchands, soumis à un droit de passage dans le détroit, entretiennent le trésor danois; on comprend dès lors quelle importance ils doivent attacher à ne pas se brouiller avec ces deux puissances.

Mis en demeure de se prononcer, de prendre parti dans le conflit, la Suède et le Danemark ont proclamé leur neutralité; et les deux parties, qui ont un égal intérêt à les entraîner à leur suite, à obtenir d'eux un concours actif, ont cependant admis cette abstention, qui peut voiler mais non faire disparaître les inquiétudes sérieuses des deux cabinets de Copenhague et de Stockholm. L'Angleterre, la France et la Russie ne trouveront donc aucun obstacle dans le Sund; le Danemark et la Suède verront passer les vaisseaux et, si un combat se livre sur leurs côtes, recueilleront les épaves. Telle est la portée de la position qu'ils ont prise.

Mais, qu'est-ce en effet que cette neutralité, qui la garantira, qui l'assurera contre les événements? La Suède et le Danemark ont armé pour faire respecter leur territoire et protéger leurs côtes; mais du jour où ces armements devraient servir, où Stockholm et Copenhague croiraient devoir repousser de leurs ports l'une des

flottes, la neutralité n'existerait plus, et la guerre serait déclarée par le fait. Qu'est-ce, vraiment, que la neutralité de la Suède lorsque les flottes russes débouchant du golfe de Finlande peuvent se jeter sur la capitale et la réduire en cendres sans que les forces suédoises inférieures à celles des Russes suffisent pour les en empêcher, et avant qu'aucune puissance ait eu le temps de venir à son secours ?

Le Danemark n'est pas dans une situation meilleure et sa capitale peut être exposée aux coups de toutes les flottes, selon que les chances de la guerre tourneront pour l'un ou l'autre des peuples belligérants. Rien n'empêcherait une flotte poursuivie par des forces supérieures de se jeter dans un port danois, de s'y défendre, de s'emparer même des batteries de la côte et d'en braquer les canons contre l'ennemi, en exposant la ville aux horreurs d'un bombardement. Cela est contraire aux traités, au droit des gens; mais ce que fait aujourd'hui la Russie contre les Turcs doit apprendre comment on respecte les traités quand on a intérêt à les violer et la force de le faire.

La Suède a de nombreux griefs contre la Russie, qui, longtemps en guerre avec elle, l'a successivement dépouillée ; inférieure en étendue, en population, la Suède n'a pu suppléer au nombre que par le courage de ses soldats; en effet les armées suédoises ont montré toujours une grande énergie; mais cette puissance a dû subir les conséquences de sa position géographique. Placée sur la rive opposée de la Baltique, enveloppée du côté de la terre par le territoire russe, menacée du côté de la mer par des flottes supérieures, sa belle province de Finlande a été englobée dans l'empire russe, et la Suède a été expulsée de la rive orientale de la Baltique.

Cette puissance ne pardonnera jamais à la Russie une dépossession qui l'a amoindrie et, en lui ôtant des côtes importantes, lui a enlevé une partie de son commerce, l'a isolée, la laissée presque sans relation avec le Nord-Est; mais, impuissante contre elle, incapable aujourd'hui d'une lutte qui puisse présenter quelque chance de succès, elle ne pourra s'allier à l'Europe contre la Russie qu'à la condition de voir l'Allemagne et toutes les côtes de la Baltique unies contre son ennemie.

Le Danemark est surpris par la guerre au milieu d'assez graves préoccupations; il sort à peine des embarras de la succession éventuelle du Schleswig-Holstein, où tant de prétentions se sont manifestées, qu'il se jette dans les difficultés que soulève toujours une atteinte portée à la constitution. C'est au milieu de discussions de ce genre que la déclaration de guerre entre la Russie et les puissances occidentales est venue le surprendre. Pendant que le cabinet, d'accord avec la royauté, préparait des modifications à la loi fondamentale du pays et voulait les opérer sans la participation du wolksthing, les besoins de la situation allaient le forcer de recourir à ce même parlement, de lui demander le rappel d'anciens soldats, la levée de soldats nouveaux, et les subsides nécessaires à l'armement des forts et des côtes.

Cette situation n'est pas neuve, elle se reproduit dans tous les pays qui naissent à la vie constitutionnelle, où la royauté compromet son existence en déniant ou en disputant aux citoyens une part de pouvoir, et semble les considérer comme inaptes à faire autre chose qu'à voter les impôts et les listes civiles : rôle qui ne convient plus à une époque où de profondes réformes politiques ont entamé partout les anciennes constitutions; dangereux retour qui veut appliquer des éléments nouveaux, vigoureux, énergiques, à des formes caduques.

La Hollande, les villes libres, toute la confédération germanique suivront l'exemple de la Suède et du Danemark et garderont la neutralité, telles sont du moins les intentions manifestées jusqu'ici. Voilà donc toute l'Europe du nord qui s'abstient et qui laisse à la France et à l'Angleterre le règlement d'une querelle dans laquelle cependant elle a de graves intérêts.

XI.

Lorsque le chef d'un Etat jette ses armées sur le territoire d'un autre peuple pour le conquérir ou le dépouiller d'une partie de ses provinces, les Etats qui entourent les deux lutteurs peuvent-ils être tranquilles spectateurs de la lutte et y demeurer étrangers ? Si la morale publique n'est qu'un vain nom quand il s'agit des querelles des souverains, s'il n'existe pas un ordre public universel disposant de forces suffisantes pour imposer à tous le respect de chacun, s'il n'y a pas un texte de loi, accompagné d'une sanction pénale, à appliquer à celui qui envoie des millions d'hommes à la mort pour satisfaire son ambition ou sa vanité, n'y a-t-il pas des intérêts nombreux, puissants, qui ont le droit d'intervenir par cela seul qu'ils seront froissés dans le trouble qui sera apporté à la tranquillité générale ?

Au point de vue purement politique, des puissances de premier ordre, après avoir pris part à toutes les conférences, à toutes les discussions, à tous les projets d'arrangement, peuvent-elles s'abstenir avec dignité lorsque la paix est compromise définitivement, lorsqu'elle est rompue ? A quoi donc leur a servi de se poser en juges, d'examiner les pièces du procès, d'entendre les dires des parties, si elles ne veulent pas rendre un arrêt ? Il est à remarquer en effet que l'Autriche et la Prusse n'ont point été choisies pour arbitres, mais se sont offertes; n'ont point été appelées, mais sont venues. Elles savent de quel côté est la justice, le droit, de quel côté est l'ambition, est le mépris des traités; leur dignité leur fait une loi, sinon de prendre parti, du moins de proclamer la conviction acquise dans l'examen.

Six puissances en Europe sont ou paraissent plus immédiatement intéressées que les autres dans la guerre intentée par la Russie à la Porte Ottomane : l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Prusse, la Suède et le Danemark. Les deux premières seules prennent les armes, font marcher leurs forces, s'interposent en faveur de la nation attaquée, s'avancent contre l'agresseur, pour l'empêcher de commettre un acte de spoliation.

S'il existait un droit public européen fondé sur la morale, la France et l'Angleterre feraient aujourd'hui un appel aux autres peuples et tous ensemble arrêteraient immédiatement les empiétements de la Russie. Ce droit n'existe pas, les deux puissances en sont réduites à invoquer les intérêts ; ici les difficultés commencent ; toutes les puissances reconnaissent avoir intérêt au maintien de la paix ; deux d'entre elles, en raison de leur importance, interviennent diplomatiquement dans le but d'arranger le différend, mais refusent d'unir leurs forces à celles de l'Angleterre et de la France ; elles consentent à être médiatrices, elles ne veulent pas agir autrement que par la diplomatie ; cependant elles arment, elles augmentent leur effectif, elles font faire des mouvements à leurs troupes; l'Autriche envoie un corps d'observation près du théâtre de la guerre, la Prusse renforce les garnisons de ses frontières, la Suède et le Danemark rappellent leurs soldats congédiés et réparent les fortifications qui défendent leurs côtes.

Mais quelles garanties sont données à l'Angleterre et à la France que les troupes autrichiennes de Hongrie ne se joindront pas aux Russes campés sur le Danube, qu'elles ne traverseront pas ce fleuve sur le territoire autrichien, par conséquent sans combat, pour attaquer les armées du sultan ou de ses alliés, sur la rive droite ? Qui peut affirmer que les troupes autrichiennes qui occupent la Croatie ne se jetteront pas de ce côté sur le territoire ottoman ? Qui peut garantir que, l'Autriche faisant tout à coup cause commune avec la Russie, après avoir fait marcher tranquillement ses troupes sous prétexte de neutralité et de surveillance de ses frontières, la France ne trouverait pas devant elle un rempart de troupes prussiennes si elle voulait faire diversion sur le Rhin ?

Quelle certitude a-t-on aujourd'hui que si la flotte anglo-française essayait de sortir de la Baltique après un échec contre la flotte russe, le Danemark et la Suède ne lui fermeraient pas le détroit du Sund, ne la forceraient pas de combattre encore, laissant ainsi la Russie maîtresse de ses mouvements et du choix du lieu du combat ?

Si on examine que des liens de reconnaissance attachent l'Autriche à la Russie, que celle-ci plus forte que celle-là par la grandeur de son territoire, par ses armées, l'entoure encore sur une longue étendue de frontières, que le roi de Prusse est lié au czar par des liens de famille, que la flotte russe débouchant du golfe de Finlande peut venir s'embosser devant Stockholm et la bombarder, que la capitale danoise est de même exposée aux coups de la Russie, on reconnaîtra que la neutralité de l'Autriche et de la Prusse est douteuse, que celle de la Suède et du Danemark ne dépend point de ces puissances, mais de la victoire.

Leurs intérêts poussent la Suède et le Danemark vers l'alliance anglo-française, le danger peut les emporter vers la Russie.

Il n'y a donc pas de neutres en réalité, il y a des vues secrètes, des désirs qui se taisent, attendant l'occasion de se dévoiler; il y a des faibles qui voudraient échapper au double danger dont ils sont menacés : il n'y a pas véritablement des neutres, parce qu'il n'y a pas une seule puissance qui soit désintéressée dans la question.

Si les gouvernements étaient organisés pour remplir leur véritable destination, qui est l'administration des intérêts, le développement de l'industrie, la satisfaction des besoins moraux et matériels, la distribution de la justice, et non pour mettre des forces et des trésors au service de vues ambitieuses, de vanités princières, de désirs effrénés de domination absolue, une guerre comme celle que la Russie fait aujourd'hui serait complétement impossible ; en effet, toutes les puissances étant intéressées au maintien de la paix, leurs relations étant troublées par la nouvelle agression du czar contre la Turquie, toutes élèveraient la voix pour enjoindre aux Russes de respecter le repos de l'Europe, toutes les y contraindraient par la force, s'ils refusaient d'écouter les conseils de la raison.

C'est qu'en réalité il ne saurait y avoir de neutres dans des querelles de ce genre : il ne doit y avoir aucune puissance qui ait le droit de rester indifférente quand la justice est violée.

XII.

On a vu la Prusse compléter les cadres de son armée; l'Autriche de son côté opérait d'assez grands mouvements de troupes : dès la fin de février, des corps se mettaient en marche, allaient se placer sur la Save, sur le Danube, dans le Bannat; bientôt des troupes cantonnées en Transylvanie se rapprochaient de la Servie. A l'ouest et au sud-ouest le corps d'observation stationné sur la frontière du Tessin était renforcé, des troupes étaient concentrées dans le Vorarlberg, enfin les garnisons de la Lombardie et de la Vénétie étaient

augmentées, sous prétexte qu'il y avait de l'agitation dans les provinces italiennes, que des émigrés s'y étaient rendus, que M. Mazzini avait traversé la France et préparait un mouvement destiné à éclater du jour où l'Autriche prendrait parti.

Sous l'empire de ces craintes, et sans aucun doute en vue d'une action dont le but se révélera plus tard, un sixième corps d'armée était mis sur le pied de guerre à la fin de mars, et déjà il était question de nouvelles réquisitions de troupes pour la frontière sud-ouest. En effet, le 15 mai suivant, l'empereur d'Autriche ordonnait une nouvelle concentration de troupes dans le nord-est et dans le sud-est de ses Etats, c'est-à-dire, d'un côté, en face de la Pologne; de l'autre, dans le Bannat. Les troupes du Nord, en même temps qu'elles couvraient la frontière qui fait face à la Pologne russe, pouvaient surveiller et réprimer au besoin les mouvements qui tenteraient de se produire parmi les Polonais, de quelque côté que vinssent l'inspiration et les encouragements à l'insurrection, de France ou de Russie. Les troupes du sud avaient la double mission de veiller sur la Hongrie et d'attendre sur les frontières valaque, serbe et bosniaque les développements que les événements allaient prendre dans la campagne près de s'ouvrir.

L'empereur, en même temps qu'il faisait opérer ces mouvements, ordonnait une nouvelle levée de quatre-vingt-quinze mille hommes, devançant l'époque ordinaire où elle avait lieu régulièrement. Sans s'expliquer d'une manière complète sur ces armements, le cabinet annonçait vouloir donner à ses efforts pacifiques ultérieurs le poids nécessaire et l'énergie voulue, et d'un autre côté assurer à l'empire, en face d'événements qu'on ne saurait calculer d'avance, toute garantie pour sa propre sûreté et indépendance, de même qu'une solution des différends existants conforme à ses intérêts et à sa position comme puissance européenne.

Tel était le langage de la *Gazette officielle* de Vienne du 16 mai, d'où il résulte que l'Autriche entend passer du rôle de médiateur pacifique au rôle d'arbitre armé, qu'elle entend discuter les conditions de la paix après que le sort des combats aura prononcé, comme elle a discuté les moyens de la maintenir avant la déclaration de guerre.

Cette position, si elle était maintenue jusqu'au bout, serait le triomphe de la diplomatie autrichienne; en retenant la Prusse, en l'amenant à suivre sa ligne de conduite, en déterminant la confédération germanique à s'unir à lui étroitement, le cabinet autrichien aurait montré une profondeur de vues, une habileté qui auraient déjoué les efforts des autres cabinets. Menaçant la Russie sur une grande partie de sa frontière occidentale, la France et le Piémont à travers la Suisse et par la Lombardie, la Turquie par la Servie, la Bosnie et le Montenegro, les armées aux prises par le Danube, dont elle tient le cours supérieur, par la route de Sophia à Andrinople, dont personne ne pourrait en ce moment lui disputer la tête, l'Allemagne pourrait devenir l'arbitre de l'Europe.

Mais, comme on l'a vu plus haut, l'Autriche, qui est l'âme de cette confédération allemande, porte en elle des germes de dissolution qui peuvent, en la brisant, empêcher l'Allemagne de jouer le grand rôle auquel la Prusse et l'Autriche l'appelaient.

CHAPITRE VI.

La Grèce. Son émancipation. Coup d'œil sur le passé. Intérêt qu'elle a inspiré à l'Europe. — Concours qu'elle prête aujourd'hui à la politique russe. — Insurrection en Grèce. Proclamations. Notes diplomatiques. Illusions des Grecs et du roi Othon sur la formation d'un empire d'Orient. Dangers du royaume grec et de la dynastie bavaroise. — Le Montenegro.

I.

De tous les Etats qui sans être parties belligérantes dans la question orientale sont néanmoins intéressés à l'issue de la lutte, la Grèce se trouve dans la situation la plus fausse et la plus dangereuse; et cette situation, c'est le gouvernement grec lui-même qui l'a créée. Pour plusieurs nations la guerre d'Orient n'aura que des résultats lointains et dont la nature est encore incertaine; pour la Grèce, ces résultats seront immédiats, et, quelle que soit la cause qui triomphe, ils doivent être fatals. Victorieuse, la Russie ne permettrait pas que le royaume grec s'étendît, gagnât en territoire et en puissance, devînt le centre d'une nation importante, l'empereur l'a nettement déclaré à sir Hamilton-Seymour dans les conversations dernièrement divulguées par le cabinet anglais; et en songeant aux graves motifs qu'aurait la Russie d'incorporer la Grèce dans ses possessions nouvelles, si elle parvenait à s'établir à Constantinople, on sera porté à croire que l'empereur Nicolas n'a pas dit toute sa pensée à cet égard.

Triomphantes, la France et l'Angleterre, qui ont contribué avec la Russie à fonder le royaume grec, décideront souverainement du sort d'un Etat à qui une saine politique ordonnait de garder la plus stricte neutralité, qui a foulé aux pieds les lois de la reconnaissance en servant activement leur ennemi; ce qui ne sera pas un titre à sa conservation, lorsque nulle considération sérieuse ne militera plus en sa faveur.

Soumise à la domination ottomane depuis plusieurs siècles, la Grèce, autrefois peuplée, fertile, riche, savante, n'offrait plus, il y a quelques années, qu'une population clair-semée et des terres mal cultivées; à l'intérieur, la richesse s'était réfugiée dans quelques grandes familles. Les îles et les côtes livrées au commerce, à la navigation, gardaient seules une activité qui rappelait des temps plus heureux et qui avait créé d'assez grandes fortunes. Vaniteux par caractère, par souvenir des temps anciens, les Grecs se regardaient comme très-supérieurs aux Turcs; considérés par ceux-ci comme des vaincus, ils n'avaient pas les mêmes lois, les mêmes droits civils et politiques; la religion professée par les Grecs est un christianisme encore fortement empreint de paganisme et séparé de Rome, reconnaissant pour chef le patriarche de Constantinople; ainsi les lois, les mœurs, la religion, la condition présente et les souvenirs les éloignaient des Turcs leurs conquérants, les séparaient de l'empire dont ils étaient les sujets.

L'ambition pouvait facilement exploiter ces éléments de révolte, et les légitimes désirs des Grecs de fonder de nouveau leur nationalité; la Russie ne les négligea pas dans sa lutte incessante contre la Turquie. Sous les inspirations de Catherine II, les Grecs s'insurgèrent en 1770 et soutinrent leur première guerre de l'indépendance. Trop faibles pour triompher, ils n'obtinrent pas de la Russie les secours promis et furent vaincus. Mais cette tentative de révolution laissa des germes que le temps devait féconder et dont la Russie saurait habilement profiter dans l'œuvre de démembrement entreprise contre l'empire ottoman, poursuivie sans relâche sur d'autres points.

Cinquante ans s'écoulèrent; les populations décimées par la première guerre s'étaient reformées, avaient grandi; les vieillards en mourant avaient raconté à leurs fils leur lutte pour la liberté; les persécutions religieuses qui avaient suivi la première insurrection avaient avivé les haines; le peuple vaincu se sentait redevenu assez fort pour essayer de briser la domination du vainqueur, la Russie encourageait de nouveau; depuis plusieurs années, sous son inspiration, aidés de son or, des comités s'étaient organisés et faisaient par toute l'Europe une propagande active.

La seconde guerre de l'indépendance, habilement préparée, fomentée et soutenue par des esprits généreux, éclata en 1821; l'insurrection embrassa d'abord un très-grand cercle, mais promptement comprimée sur plusieurs points, elle fut bientôt circonscrite à la Morée, aux îles de l'Archipel et à une petite partie de la Grèce continentale. La lutte fut héroïque et fut malheureusement souillée des deux côtés par d'horribles atrocités; les Grecs soulevés massacrèrent inutilement les populations turques qui habitaient paisiblement le pays et qui n'eurent pas le temps de fuir; les troupes ottomanes à leur tour exercèrent de cruelles représailles; ce n'étaient pas deux armées qui luttaient, c'étaient deux peuples animés par la haine politique, par la haine religieuse, qui s'égorgeaient : le vaincu contre le conquérant, l'Evangile contre le Coran. Dans le cercle où l'insurrection était resserrée, elle fut victorieuse, elle battit les armées turques, elle prit ou coula les vaisseaux ennemis; bientôt il ne resta plus aux Ottomans que les forteresses de Lépante, de Patras, de Koron, de Modon et quelques places peu importantes.

L'insurrection triomphante avait besoin de se régulariser, de faire succéder l'ordre au bouleversement, le travail aux combats, d'organiser un gouvernement; une première assemblée nationale fut convoquée : elle vota une constitution et proclama l'indépendance de la Grèce. Depuis qu'ils vivaient sous la domination étrangère, les Grecs avaient malheureusement perdu les vertus qui seules gardent la liberté conquise par le courage; les rivalités, les haines divisaient déjà ce peuple qui avait encore les armes à la main; la passion de l'autochthonisme naissait; c'est-à-dire que les Grecs dont le territoire se trouvait affranchi par les efforts et le succès de tous repoussaient déjà ceux qui, moins heureux, appartenaient par la naissance à des localités demeurées en la puissance des Turcs, bien qu'ils eussent versé leur sang pour la cause commune et triomphé aux lieux mêmes qui se trouvaient libres.

Bientôt la guerre civile éclatait et ravageait les provinces à peine remises des douleurs de la lutte pour l'indépendance; deux centres de gouvernement étaient fondés, deux pouvoirs se combattaient, deux assemblées nationales étaient opposées l'une à l'autre. Des hommes dont les noms avaient retenti glorieusement en Europe pendant qu'ils combattaient ensemble pour la liberté de la patrie, devenaient non-seulement rivaux, mais ennemis implacables. Condariotis, Mavrocordato, Constantin-Mavromichali étaient dans un camp, Colocotroni, Petro-Mavromichali dans l'autre; amis contre amis, frère contre frère.

Les Turcs profitèrent des avantages que leur donnaient ces divisions intestines dans un pays dont le premier besoin était l'union et qui se montrait incapable de rien fonder. Il ne faut pas toutefois être trop sévère pour les Grecs; ils brisaient à peine la domination étrangère, et si tous voulaient la liberté, l'indépendance nationale, ils ne savaient pas bien quelle forme donnerait et garantirait l'une et l'autre le plus complétement. Ils étaient soldats et non législateurs, chacun arrivait avec ses idées, ses désirs, ses aspirations; le triomphe avait fait éclore des ambitions dont quelques-unes étaient légitimes, dont

quelques autres étaient d'autant plus ardentes qu'elles sentaient ne pouvoir s'appuyer que sur leur exaltation.

Ce fut au milieu de ce désordre, dans lequel s'absorbaient et se paralysaient toutes les forces, que le sultan Mahmoud recommença la guerre. L'Egypte grandissait sous Méhémet-Ali; le vice-roi avait appelé ou accueilli des officiers français, italiens, piémontais, qui n'avaient pu se résoudre à servir les gouvernements imposés par l'étranger, des officiers d'autres nations que la paix laissait sans emploi; il avait organisé son armée d'après leurs conseils; sa flotte prenait les allures européennes; ses administrations fonctionnaient avec une régularité toute nouvelle; et son ambition grandissant avec sa puissance, il allait bientôt menacer lui-même la souveraineté du sultan; en habile politique qu'il était, Mahmoud ordonna au pacha d'Egypte d'envoyer son fils Ibrahim à la tête d'une armée contre les Grecs : faisant ainsi servir la puissance de son vassal à réduire ses sujets révoltés. Ibrahim-Pacha débarqua à Modon en 1825, chassa devant lui les bandes grecques incapables de tenir en rase campagne contre une armée bien organisée, du reste mal commandées, ne sachant pas coordonner leurs efforts, dirigées par des chefs jaloux les uns des autres. Ibrahim s'avança rapidement jusqu'au cœur du Péloponèse, prit quelques villes et battit complétement les Grecs à la bataille de Tricorpha. Il ne resta bientôt plus aux Grecs d'autre ressource que celle de s'enfermer dans les cités et de se défendre à l'abri de leurs murailles; c'est ce qu'ils firent, et avec un courage remarquable.

C'est alors que Mavrocordato, qui depuis longtemps proposait de recourir à la Russie pour en obtenir une protection patente, hautement avouée, détermina quelques chefs à employer ce moyen. Un acte dans ce sens fut signé et adressé à la Russie et à l'Angleterre; la France intervint dans ce concert, et ces trois puissances résolurent de proclamer l'indépendance réelle de la Morée et de lui donner un gouvernement national.

Mais, bien avant cet acte de recours et cette entente qui allait mettre la Grèce sous la protection de trois grands peuples, les comités grecs avaient fait un appel aux sentiments généreux des populations de toute l'Europe, et partout les populations avaient manifesté une sympathie profonde. Un reflet de la gloire du vieux peuple grec, ardent, enthousiaste, guerrier, roi de la poésie, de la peinture, de l'éloquence, de l'histoire, de la statuaire, parait encore aux yeux de l'Europe les fils des Ioniens. Sans rechercher quelle main agitait secrètement les Hellènes et les soulevait contre les Turcs, sans regarder de quels éléments étaient formés les comités ardents à susciter des amis et des défenseurs, on ne vit dans les Grecs insurgés que des hommes essayant de briser le joug qui pesait sur eux, de reconstituer une nationalité dont on cherchait les titres dans un passé lointain. Ils luttaient avec énergie pour leur indépendance, c'en était assez pour exciter les acclamations des amis de la liberté dans tous les pays; ils étaient chrétiens et opprimés par les musulmans, c'en était assez pour mériter l'intérêt des nations chrétiennes. Comprimés, trompés par la Sainte-Alliance, les peuples trouvaient une occasion de laisser déborder la pensée intime de leur âme, et cette pensée éclatait alors bruyamment.

Les souvenirs des temps héroïques de la Grèce eurent une large part dans ce mouvement, exercèrent une vive influence, surtout en France, d'où l'on envoya aux Grecs de l'argent, des armes, des vaisseaux, des combattants, chefs et soldats, bien longtemps avant que le gouvernement eût décidé une expédition. Qui n'était pas heureux par la pensée qu'il contribuait à donner une patrie libre aux tombes des grands hommes dont il a murmuré dès l'enfance les noms harmonieux? Quel artiste, quel poëte, quel orateur, quel officier, ne s'émouvait pas à l'idée de Thémistocle, de Léonidas, d'Homère, d'Apelle, de Démosthène pleurant l'asservissement des Grecs, eux qui avaient lutté, qui étaient tombés pour la liberté, ou dont les chants, les harangues, les arts avaient porté si haut la gloire de leur pays? Quelle jeune fille, quelle jeune mère n'a pas été émue en pensant aux belles vierges grecques livrées à la brutalité des soldats albanais, aux mères massacrant leurs enfants pour les soustraire à l'oppression? Qui n'a gémi en pensant que le beau ciel de la Grèce n'éclairait que des monuments en ruine? Ne semblait-il pas à tous que le Parthénon allait sortir de ses décombres, replacer sur leurs socles ses statues enfouies dans la poussière accumulée par les siècles? Que le veuvage de la tribune aux harangues allait finir? Que la poésie devait une seconde fois illustrer son berceau? Qu'un autre Orphée apporterait des lois nouvelles à un peuple neuf? Qu'il était grand et beau de donner la liberté, le plus grand des biens, aux enfants de ceux qui nous avaient enseigné les arts de la civilisation? Au milieu de l'enthousiasme excité par le récit des luttes des Grecs, des frémissements d'horreur causés par les massacres de Scio et de Missolonghi, qui n'enviait Byron, Fabvier, Cochrane et tous ceux qui donnaient leur sang pour l'indépendance?

Le mouvement avait été généreux, le résultat ne répondit ni à la hauteur des espérances ni à la grandeur des sacrifices. La liberté, la poésie, l'enthousiasme avaient inspiré l'entreprise de l'affranchissement des Grecs, la politique la poursuivit et la termina, comme pouvaient le faire des gouvernements dont l'un était le type du despotisme, dont un autre rêvait de détruire la constitution de son pays. Puis la diplomatie sans entrailles et sans foi jouait entre les mains de la Russie un rôle indigne d'une puissance à quelque ordre qu'elle appartienne, quelle que soit sa force ou sa faiblesse.

Il importait peu à la Russie que le peuple grec fût ou ne fût pas libre, et dans tous les cas ce n'était pas un empire puissant qu'elle entendait fonder. Ce qu'elle voulait, c'était un démembrement de la Turquie, c'était l'affaiblissement dans la Méditerranée de cette puissance qu'elle attaquait en même temps, et seule, et pour son propre compte, sur la mer Noire et dans les provinces danubiennes, qu'elle plaçait ainsi entre deux ennemis. L'Etat qui allait sortir de la crise et de l'intervention ne devait être dans la pensée de la Russie qu'un foyer d'agitation perpétuelle pour les populations grecques laissées à l'empire ottoman, une excitation à l'insurrection, une cause de désordres, de luttes, d'oppression et de plaintes qu'elle se chargerait de recueillir et de grandir après les avoir excités.

Voilà ce que ne virent ni l'Angleterre ni la France; au lieu de créer des villes libres, de petites républiques de marchands, gouvernement qui convenait à des populations activement occupées de commerce maritime et de commerce intérieur, et qui ne pouvait pas inspirer d'inquiétude aux nations voisines, les trois puissances protectrices s'arrêtèrent à une combinaison malheureuse d'où devait sortir un royaume étriqué, sans force, et, dès l'abord, mécontent de son peu d'étendue.

L'empereur de Russie avait proposé d'abord de faire de la Grèce trois provinces indépendantes sous le protectorat des puissances européennes, à l'imitation des provinces danubiennes; l'Angleterre s'y opposa et adhéra au projet d'organisation politique conçu par Mavrocordato en 1821, et qui devait donner à la Grèce des libertés sérieusement garanties, solidement assises. La Russie fit peu d'opposition, mais déclara qu'elle était résolue à mettre fin à la guerre entre les Turcs et les Grecs; et qu'elle suffirait à cette tâche, si les Etats européens se refusaient à y prendre part. Un premier protocole signé en février 1826 à Saint-Pétersbourg engagea d'abord la Russie et l'Angleterre; un second, signé à Londres en juillet 1827, fit entrer la France dans cette alliance. La France envoya un corps expéditionnaire et prit part à la déplorable bataille de Navarin, le 20 octobre 1827. On a vu plus haut, dans le chapitre relatif à la Russie, les résultats de cette bataille pour la Turquie.

En attendant qu'on eût trouvé un roi pour le nouvel Etat, on s'arrêta à l'idée de nommer un président gouverneur général de la Grèce; le cabinet russe eut l'adresse de faire tomber le choix sur le comte Capo d'Istria, qui, sous des apparences d'indépendance, lui était entièrement dévoué.

Il y avait parmi les soldats de l'indépendance des hommes qui avaient fait preuve de talents militaires, de capacités administratives, appartenant à des familles puissantes et considérées, qui eussent été bien placés à la tête de leur nation, dont ils connaissaient les mœurs, les coutumes, les goûts, les aspirations, les besoins; mais chacune des trois puissances avait ses répugnances, ses prédilections et redoutait l'influence des deux autres sur les familles du pays. Sur le sol à peine affranchi, elles se disputaient déjà le gouvernement du nouvel Etat.

Toute la Grèce s'était levée pour la cause nationale, toute ne recueillit pas le fruit de la lutte; et quand il s'agit de tracer les frontières, des populations qui avaient versé leur sang pour la liberté eurent la douleur de se voir exclues de l'unité grecque : combinaison qui laissait à la Turquie une position importante dans l'Adriatique, mais qui avait pour résultat de rendre ces populations plus difficiles à gouverner et plus accessibles aux menées de la Russie et de leur mettre les armes à la main chaque fois qu'un conflit ou une complication politique à Constantinople semblerait leur offrir une occasion favorable de se détacher de l'empire ottoman. Aussi, depuis le jour où l'Etat grec fut fondé, où ses limites furent déterminées, trouve-t-on les Grecs exclus toujours agités et les Grecs du royaume toujours prêts à leur prêter secours contre la Porte. Violation des traités que la politique condamne, que l'amour de la nationalité voudrait absoudre, mais que les puissances ne sauraient tolérer sans condamner le pays à tous les malheurs d'une guerre civile éternelle, et dont la responsabilité pèse tout entière sur le roi des Grecs, qui est tenu de respecter ce qu'il a accepté avec tant de bonheur. Depuis ce jour, et grâce aux encouragements venus des deux côtés, toutes les expéditions des Russes contre la Turquie, toutes les guerres du pacha d'Egypte contre son suzerain ont été le signal de nouvelles insurrections, de nouveaux combats, et les sultans ont toujours eu à comprimer des révoltes dont le germe n'est pas encore étouffé.

La plus épouvantable anarchie régnait en Grèce au moment où y arriva M. Capo d'Istria. Chaque localité avait combattu pour soi, chaque île s'était défendue ; elles avaient encore leurs troupes, leurs corsaires, que l'on aurait pu traiter de pirates sans blesser la vérité. On avait pu s'entendre assez pour nommer des représentants qui s'étaient réunis à Epidaure, à Trézène , et avaient établi à Egine une ombre de gouvernement; mais, au milieu du désordre né de cette longue et affreuse lutte, il était impossible de compter sur les impôts, qui seuls donnent à un pouvoir des moyens d'administration. Les souscriptions avaient fourni des armes, des secours ; elles ne pouvaient

pas donner le mouvement aux rouages administratifs. Un emprunt de soixante millions garanti par la France, l'Angleterre et la Russie permit au gouvernement de fonctionner. La France a longtemps payé les intérêts de la portion de la dette dont elle s'était rendue caution. Un million figurait chaque année à son budget : elle n'est pas encore remboursée

Cependant il fallait choisir une forme de gouvernement pour le nouvel Etat. On s'était arrêté à l'idée de créer un royaume : les Grecs voulaient un royaume constitutionnel. Les trois puissances proposèrent le trône au prince Léopold de Cobourg : il n'accepta pas. Il a été depuis investi de la royauté des Belges. On chercha dans les familles princières de l'Europe, on trouva en Bavière un enfant de quinze ans, second fils du roi, et lorsqu'il fallait un homme habile, expérimenté, inspirant la confiance, pouvant réunir tous les éléments constitutifs de ce pays tourmenté par l'insurrection, par la guerre civile et la guerre étrangère, capable d'imposer aux passions, on choisit cet enfant. La convention qui l'instituait roi des Grecs fut signée à Londres en mai 1831 entre l'Angleterre, la Russie et la France.

Othon ne devait atteindre ses vingt ans, qui lui permettraient de régner, que le 1er juin 1835. En attendant qu'un roi de vingt ans prît les rênes de ce gouvernement, une régence de trois conseillers bavarois devait diriger les affaires. Le roi arriva et débarqua à Nauplie escorté par des gendarmes bavarois, par une armée de trois mille cinq cents Bavarois et les vaisseaux des trois puissances. Il était inconnu aux Grecs et venait accompagné de toutes les défiances qui accueillent l'étranger imposé, de tous les mécontentements, de toute l'irritation des espérances déçues. La Grèce avait changé de maître.

Othon fut couronné en 1835 . un conseil d'Etat gouvernait avec lui ; l'assemblée nationale n'existait plus. Les conspirations se succédaient ; les anciennes bandes grecques ne voulaient pas entrer au service du nouveau pouvoir, mais refusaient de se dissoudre. On en était réduit à acheter leurs chefs, à transiger avec les hommes qui organisaient des complots contre le gouvernement bavarois comme ils avaient organisé l'insurrection contre le gouvernement turc. Les Maïnottes passaient la frontière, s'avançaient dans le pays, pillaient et se retiraient sans qu'on pût leur opposer des forces suffisantes pour réprimer ces attentats.

Le mécontentement qu'avait inspiré l'établissement d'un souverain étranger s'augmentait du refus d'accorder les institutions constitutionnelles promises aux Grecs et sur lesquelles ils avaient justement compté. Le gouvernement du roi Othon repoussait systématiquement toute réclamation à cet égard, quoique les droits eussent été parfaitement établis et par l'insurrection et par l'aveu des puissances protectrices. Au moment où le prince Léopold de Cobourg fut désigné comme roi des Grecs, le président, M. Capo d'Istria, lui avait écrit : « Vous ne voulez pas sans doute gouverner sans suivre les formes » légales et sans faire participer la Grèce à l'adoption de ces formes. » Donnez-vous la peine de jeter un coup d'œil sur le deuxième dé- » cret du congrès d'Argos, et vous verrez qu'en déclarant que vous » adoptez les bases posées par ce décret vous vous réservez, en res- » pectant tous les droits des Hellènes, la faculté de leur donner une » constitution en se conformant aux principes adoptés par le congrès » d'Épidaure, d'Astros et de Trézène. »

L'empereur de Russie approuva plus tard les actes de la conférence de Paros, qui insistait sur l'établissement d'un gouvernement représentatif en Grèce. Cette approbation est constatée dans une lettre du comte de Nesselrode au prince de Liéven du 26 janvier 1829.

Les trois puissances, dans le protocole de la conférence de Londres en date du 1er juillet 1830, adhérèrent à la forme constitutionnelle du nouveau gouvernement de la Grèce, ajoutant : « Les trois » cours se plaisent à croire que, sous les auspices du futur souve- » rain, ces institutions, appropriées aux besoins réels, aux besoins » véritables et *aux vœux légitimes* de la Grèce, lui assureront un » long avenir de paix, d'ordre et de bonheur. »

Quand le prince Othon fut désigné comme roi des Grecs par suite du refus du prince Léopold, le roi de Bavière prit formellement, au nom de son fils mineur, l'engagement qu'une charte serait faite par le congrès national de la Grèce. Cet engagement est constaté par une lettre de M. Gise, ministre des affaires étrangères de Bavière, au secrétaire des affaires étrangères provisoire de la Grèce, lettre en date du 31 juillet 1832.

Le droit ne saurait être contestable, les promesses sont formelles, mais des instructions secrètes de la Russie s'opposèrent aux vœux des Grecs. Les Rouméliotes s'insurgèrent en demandant une constitution et le renvoi des Bavarois, les Messéniens et les Arméniens se levèrent aux mêmes cris. On noya dans le sang leurs réclamations.

Mais en 1841 le vœu national se manifesta de la manière la plus énergique, et le roi Othon comprit que le moment était venu de céder aux désirs de la nation : il se prépara à octroyer une constitution, et donna à M. Mavrocordato la mission de former un cabinet dont le programme était basé sur l'introduction du système représentatif en Grèce. La Russie intriguait toujours pour empêcher l'établissement du gouvernement constitutionnel ; peut-être eût-elle été obligée de céder, mais elle trouva un appui dans le cabinet français. M. Guizot, ministre des affaires étrangères, envoya M. Piscatory à Athènes pour se récrier contre les concessions que le roi Othon voulait faire. « Malheur à vous, disait M. Guizot au roi des Grecs, mal- » heur à vous si vous vous laissez entraîner à la moindre concession ! » Résistez toujours et vous triompherez. Laissez crier les mécon- » tents ; quand ils seront fatigués, ils se tairont. »

Le roi Othon, fort disposé à suivre les conseils de M. Guizot, fort de l'assentiment du cabinet français, renvoya immédiatement le cabinet Mavrocordato, rappela M. Coletti et continua comme par le passé. M. Guizot, dans la joie de son triomphe, adressa à toutes les légations françaises à l'étranger une circulaire dans laquelle il leur apprenait que la politique française l'emportait pour toujours à Athènes.

Les mécontents se turent en effet, ainsi que l'avait annoncé M. Guizot ; mais, ce qu'il n'avait pas prévu, ils organisèrent un vaste complot. Secrètement appuyés par M. Lyons, ambassadeur d'Angleterre, certains que, tout en repoussant une nouvelle révolution, l'Angleterre soutiendrait de toute son influence les patriotes grecs, ils préparèrent de longue main un plan qui avait de vastes ramifications et qui était trop bien concerté pour ne pas réussir. L'explosion devait avoir lieu le 17 septembre 1843. Grigriotis arrivait de Chalcis avec huit cents hommes pour appuyer le peuple.

Macrijeuni était à Athènes le chef du mouvement ; Kallergi, colonel d'un régiment de cavalerie, devait l'appuyer. Le complot est découvert. Le 14 au soir un escadron de gendarmerie est envoyé pour cerner le jardin de Macrijeuni, où les chefs conjurés sont réunis. Kallergi reçoit l'ordre de l'appuyer avec son régiment. Il place sa troupe en évidence, puis, à un signal parti du jardin, fait demi-tour avec elle, court aux casernes de l'infanterie, l'entraîne sur ses pas. Des Grecs armés sortent de tous les côtés, envahissent la place du palais. Kallergi entre chez le roi et répond avec quelque vivacité aux ministres qui l'interpellent, leur reprochant d'avoir mis le roi dans la position où il se trouvait.

Le roi fit quelques pas en avant, et, s'adressant à Kallerji :

— Colonel, lui dit-il, est-ce là le calme que vous m'aviez promis de garder ? Retirez-vous, nous conférerons demain.

— Sire, répondit le colonel, il ne s'agit pas d'être calme, nous avons à régler ici une affaire qui dure depuis dix ans, nous ne pouvons pas attendre jusqu'à demain.

Il remit au roi Othon les ordonnances qui nommaient un nouveau ministère, convoquaient une assemblée nationale et renvoyaient les troupes bavaroises. Dès le lendemain tous les changements étaient faits ; mais le roi, raffermi sur son siége royal, se retrouva comme auparavant, tiraillé dans tous les sens.

Du jour où les trois puissances donnèrent à la monarchie grecque des moyens d'action, leurs ambassadeurs à Athènes s'y disputèrent la direction des affaires ; ce n'a été qu'une lutte d'intrigues, de sourdes menées, de corruption. La Russie, l'Angleterre, la France avaient leurs agents avoués et leurs agents secrets : elles ont semé l'or, acheté des hommes marquants, des familles influentes ; elles ont eu tour à tour des ministères à leur dévotion qui se renversaient, se supplantaient. Le parlement, comme le cabinet des ministres, était un champ de bataille sans effusion de sang, sans gloire, mais non sans activité. On reproduisait en petit à Athènes les fautes faites à Constantinople.

Les trois puissances avaient créé un Etat, elles n'avaient pas créé une nation. Les lois ont été sans force ; des brigands ont désolé les campagnes ; la piraterie, dont les Grecs de quelques îles avaient fait un long apprentissage sous la domination des Turcs souvent impuissants à la réprimer, reparut à plusieurs époques ; enfin, depuis vingt-cinq ans, bien que l'industrie et surtout le commerce aient fait de remarquables progrès, le gouvernement grec s'est traîné plutôt qu'il n'a vécu.

La pensée inspirée par la Russie de remplacer l'empire turc à Constantinople par un empire grec se propageait néanmoins. La Grèce était bien, comme elle est encore, le plus impuissant de tous les royaumes d'Europe, mais elle n'en était pas pour cela moins vaniteuse ; et quelques mois après la petite révolution qui força le roi Othon à adopter enfin le système constitutionnel pendant que l'assemblée nationale discutait les articles de la loi fondamentale au mois de février 1844, un député qui faisait un discours sur la nationalité s'écria que la Grèce ne serait constituée que lorsque la bannière grecque flotterait sur la coupole de Sainte-Sophie à Constantinople.

Une telle déclaration en pleine paix, lorsque l'ambassadeur grec était à Constantinople, avait droit de surprendre quelque peu le sultan et deux des puissances qui par le traité du 13 juillet 1841 avaient garanti l'intégrité de l'empire ottoman, mais c'était l'expression d'une pensée que la Russie ne devait pas laisser oublier. De telles expressions flattaient la vanité des Grecs, et, dans tous les cas, servaient l'ambition russe.

II.

Aujourd'hui que la guerre divise les trois puissances auxquelles le gouvernement grec doit son existence, il fallait à ce gouvernement

non-seulement de l'habileté, mais de la loyauté, pour conjurer le danger qui le menace et qui est beaucoup plus grand qu'on ne le croit à Athènes, et les événements ne tarderont pas à le démontrer. Obligé à la reconnaissance envers la France, l'Angleterre et la Russie, le gouvernement grec n'avait de salut que dans une neutralité sincère, rigoureuse, que l'Angleterre et la France eussent respectée; il n'a pas su ou pas voulu la garder, et tous ses actes sont en harmonie avec les paroles imprudentes de l'orateur de 1844.

A peine les Russes étaient-ils entrés dans les provinces danubiennes, que les Grecs des provinces restées agglomérées à l'empire ottoman prenaient de nouveau les armes, formaient des corps, attaquaient les garnisons turques, assiégeaient les villes et les citadelles. Ceux-là ne devaient rien à la France, rien à l'Angleterre; agités ou non par les agents russes, soudoyés ou non par l'empereur Nicolas, ils n'ont de compte à rendre de leurs actes qu'au sultan; vaincus et conquis, ils se lèvent pour secouer la domination des étrangers; le débat est entre eux. Mais, dès l'origine de cette insurrection, des habitants du royaume grec couraient s'enrôler sous le drapeau des insurgés, et il était difficile de ne pas voir dans cet empressement la main de la Russie, quand on se rappelait que ces mêmes Grecs, sujets de la Turquie, pour lesquels on témoigne aujourd'hui tant de sympathie, étaient hier encore repoussés comme des étrangers contre lesquels les autochthones prenaient les plus minutieuses précautions et montraient la plus grande défiance. Quelque blessées que pussent être la France et l'Angleterre de voir l'insurrection contre leur allié recruter des soldats dans le royaume qu'elles ont fondé, elles ne pouvaient pas en faire un sujet de rupture avec le roi des Grecs tant que celui-ci n'intervenait pas ostensiblement. Mais, si l'intervention du roi Othon ne fut pas patente, elle n'en fut pas moins réelle, pas moins active . des généraux, des colonels de l'armée grecque, un aide de camp même du roi allèrent servir de chefs à l'insurrection ; et lorsque, après plusieurs mois d'une coopération aussi compromettante, cet acte d'hostilité devint public, et donna lieu à des réclamations de la part de la France et de l'Angleterre, ces officiers adressèrent au roi leur démission, pure formalité destinée à sauver les apparences. Sur de nouvelles réclamations des alliés de la Turquie, le roi Othon se vit dans l'obligation de refuser ces démissions.

Toutefois l'hostilité de la cour d'Athènes ne cessait pas; des proclamations insurrectionnelles circulaient en Grèce sous le couvert d'agents consulaires, et le roi, aveuglé par une vanité inexplicable, allait jusqu'à se laisser saluer par les Grecs du titre d'empereur d'Orient.

Au mois de février 1854, les ambassadeurs de France et d'Angleterre intervinrent de nouveau et, voilant sous les formes polies de la diplomatie le sentiment que leur inspiraient ces folles acclamations et les espérances puériles que le roi laissait éclater, lui représentèrent qu'il était du plus haut intérêt que la Grèce ne s'associât pas à un mouvement insurrectionnel en Turquie, lui offrant l'appui des deux puissances dans le cas où les insurgés échouant dans leur tentative voudraient fomenter des désordres en Grèce.

Ces représentations et ces offres furent assez mal reçues: le roi répondit qu'étant en paix avec la Porte Ottomane, il avait observé la plus stricte neutralité, mais qu'il ne pouvait ni repousser les sympathies du peuple qu'il gouverne, ni empêcher des particuliers d'aller au secours de leurs coreligionnaires; quant aux offres de secours, tout en remerciant les ambassadeurs, il ajouta qu'il espérait n'en avoir pas besoin.

Cette réponse peu satisfaisante donna lieu à des observations fort vives, les menées ne discontinuèrent pas, et une rupture s'ensuivit entre la Porte et la Grèce; l'ambassadeur grec, M. Metaxa, dut quitter Constantinople, et les sujets hellènes furent expulsés de Turquie.

L'insurrection des Grecs en Epire fait une diversion en faveur des Russes qui ne manque pas de gravité, au moment où la Turquie a besoin de toutes ses forces pour résister sur le Danube. Les garnisons turques ont été attaquées à l'improviste; trop faibles pour opposer une résistance suffisante, elles ont dû se replier et s'abriter derrière les remparts des citadelles, où elles sont les unes assiégées, les autres bloquées. Les bandes grecques ont commis des excès de tout genre non-seulement contre les musulmans, mais contre tous les habitants chrétiens, qu'ils ont pillés et rançonnés, comme feraient des ennemis. Plusieurs centaines de villages ont été ainsi dévastés et saccagés par les Grecs.

III.

Le théâtre de l'insurrection comprend l'Epire et l'extrémité sud de l'Albanie; il s'étend du golfe de Volo, dans l'Archipel, au golfe d'Arta dans la mer Ionienne, en suivant la frontière du royaume grec sur une ligne droite de l'est à l'ouest; au nord il part du haut du golfe de Salonique, et, en suivant une ligne oblique qui descend d'un demi degré, va finir près de Delvino entre Corfou et le mont Chimera.

On donne à l'Epire une population de trois cent onze mille chrétiens, soixante-deux mille mahométans et quinze cents juifs.

Les garnisons turques sont peu considérables et au milieu d'une population infiniment plus nombreuse et constamment travaillée par des agents de la Russie elles ne sauraient faire peser un joug bien lourd sur les Grecs sujets de la Turquie.

C'est au mois de janvier 1854 que l'insurrection préparée de longue main prit un caractère alarmant. Ce fut surtout sur la côte méridionale de l'Albanie que les Grecs réunirent leurs principales forces. Bientôt l'étincelle s'étendit à la Thessalie et à la Macédoine.

Des proclamations furent répandues à profusion par tout le pays.

Ces proclamations, en s'appuyant sur un principe inattaquable, celui de l'indépendance nationale, avaient le malheur de dénaturer les faits, de prêter aux Turcs des crimes dont des soldats de toute nation se rendent coupables, qui ont été commis durant les anciennes luttes, mais dont les Turcs ne se souillent pas aujourd'hui, ou qui seraient sévèrement réprimés; crimes dont les Grecs insurgés allaient eux-mêmes donner le triste spectacle; elles étaient en outre inspirées et rédigées parfois par des agents russses; mais elles n'en produisirent pas moins un grand effet. A l'appel des insurgés, des hommes se levèrent dans les districts épirotes de Sconlicaria, de Radovitzi, de Zoumerka et d'Agrapha. Deux mille hommes se trouvèrent bientôt sous les armes; leur drapeau portait la croix grecque au fond bleu avec l'inscription du *labarum*, l'ancien étendard de Constantin, *In hoc signo vinces*, Tu vaincras par ce signe.

Ils se dirigèrent sur Arta et Prévésa, et eurent quelques combats avec les garnisons turques envoyées à leur rencontre. Des habitants des îles Ioniennes les rejoignirent; plusieurs officiers de l'armée grecque quittèrent leurs corps pour venir diriger leurs opérations : parmi eux se trouvaient M. Karaïskaki, fils du chef grec mort au siége d'Athènes dans la première révolution, qui bientôt fut lui-même grièvement blessé dans une rencontre, et M. Kamyos, général grec.

La lutte était engagée sur les frontières, et la plus vive agitation se manifestait à Athènes. Là il ne s'agissait pas seulement d'affranchir l'Epire, l'Albanie, la Thessalie, la Macédoine et toutes les provinces de l'ancienne Grèce, mais de détruire l'empire turc, de repousser les musulmans en Asie. On professait hautement la pensée russe, on prêchait la croisade contre les disciples de Mahomet, non pas au nom de Jésus-Christ, mais au nom d'une ambition pétrie de vanités et d'illusions.

Les hommes qui poussaient à l'insurrection et qui s'appelaient le *grand parti grec* ne parlaient de rien moins que de déclarer la guerre à la Turquie, de l'attaquer d'un côté pendant que les Russes, en faveur desquels ils feraient une diversion, les occuperaient sur le Danube. L'insurrection avait à peine quelques milliers de soldats recrutés au hasard, sans discipline, sans frein, incapables de tenir contre des troupes régulières, bons seulement à se jeter sur des campagnes et sur des villages ouverts, que personne ne défend, et ces hommes du grand parti regardaient déjà Constantinople comme leur proie! Byzance deviendrait la capitale d'un empire grec dont la souveraineté leur serait dévolue. Si on leur représentait que les Russes avaient peut-être d'autres vues, que maîtres de Constantinople et de la Grèce ils pourraient bien garder pour eux-mêmes l'une et l'autre, les Grecs répondaient que, supérieurs aux Russes par l'intelligence, ils étaient appelés à dominer leurs alliés; que l'empire grec allait renaître, gouverné par des autochthones et non par des Tartares. Les agents russes, sans s'inquiéter de ces dispositions, de ces expressions peu flatteuses pour leur souverain, poussaient hardiment à ces exagérations, encensaient publiquement ces folles vanités.

Toute royauté a ses anniversaires, ses fêtes de famille, qu'on célèbre d'ordinaire avec ses amis, ses familiers. Dans les premiers jours de février revenait l'anniversaire de l'arrivée du roi Othon en Grèce; ceux qui voulaient l'entraîner à rompre ouvertement avec la Porte Ottomane eurent la singulière idée de faire représenter sur le théâtre d'Athènes une pièce dans laquelle le roi Othon entrait en vainqueur dans la ville de Constantin, d'où il chassait les barbares.

Personne n'a moins les allures et la tournure d'un héros que le roi des Grecs; il assistait à la représentation de cette pièce qui avait été annoncée avec fracas; mais, soit qu'il craignît les allusions railleuses, les épigrammes qu'elle pouvait exciter, soit que l'encens lui parût par trop grossier, il se retira avant la fin; laissant la reine s'enivrer de ces tristes adulations, se bercer de ces rêves dont le réveil sera peut-être bien pénible.

De pareilles manifestations avaient nécessairement pour résultat d'augmenter l'ardeur des insurgés et des partisans de la Russie; quelques familles importantes se déclaraient, des corps francs s'organisaient; bientôt la garnison d'Arta fut bloquée, et le défilé de Pente-Pegadia, qui est la seule route par laquelle on pût envoyer des secours de Janina à Arta, fut occupé par les insurgés; le pacha de Janina lui-même fut obligé d'abriter les soldats de cette ville dans la citadelle, située sur le mont Sisbanizza.

Partout le mouvement s'étendait. des armes étaient distribuées gratis, et l'on ne faisait pas mystère de leur origine russe. Le 8 et le 9 février une insurrection éclata à Salonique, mais la garnison turque chargea vigoureusement à la baïonnette les insurgés et arrêta leurs chefs; le reste se dispersa. En même temps, et comme pour donner un démenti aux proclamations exagérées des fauteurs de l'insurrection, au récit des premières atrocités commise par les bandes

grecques plusieurs populations chrétiennes s'armèrent pour repousser ceux qui se présentaient comme leurs sauveurs, préférant la domination turque au danger de voir les femmes et les filles violées, les maisons pillées et les troupeaux emmenés par ces prétendus amis.

Les gouvernements de France et d'Angleterre engagés dans la querelle du sultan, dont ils étaient les alliés, ne pouvaient pas rester spectateurs de cette insurrection, qui compliquait gravement la situation, sans faire quelques efforts pour en arrêter les progrès. Il importait spécialement à l'Angleterre de maintenir la tranquillité dans ses possessions grecques. Dans ce but, le lord haut commissaire des îles Ioniennes adressa d'abord aux résidents anglais dans ces îles une circulaire qui avait le mérite de poser la question très-nettement, de condamner le mouvement hellénique et d'engager l'avenir.

Fuad-Effendi fut nommé par le sultan général des troupes turques qui étaient en Grèce et chargé de réprimer l'insurrection. Il arriva en Epire avec quelques vaisseaux et quelques troupes nouvelles, et, à peine débarqué, adressa aux primats et aux rayas la proclamation qui suit. Rédigée avec modération, promettant le pardon à ceux qui déposeraient les armes, protection à ceux qui demeuraient paisibles et réparation à ceux qui avaient souffert, elle est tout à la fois un modèle de style oriental et de manifeste adressé à des paysans.

« Il est parvenu à la connaissance de Sa Majesté le sultan, notre empereur, que, tandis que vous étiez très-paisibles, il est venu, d'au delà de la frontière, des individus qui jettent le désordre dans nos villages, sans penser aux suites qu'aura leur entreprise.

» Plusieurs rayas vous ont égarés et ont troublé vos foyers. Notre empereur m'a nommé son commissaire extraordinaire dans ce pays et a mis à ma disposition de nombreuses troupes, dont une partie a été déjà débarquée à Prévésa, les autres ne tarderont pas à arriver, et comme la volonté de notre empereur est de traiter ses sujets comme ses propres enfants, et qu'il n'est dans l'intention de personne de verser un sang précieux, tout individu qui s'est révolté doit rentrer immédiatement dans l'obéissance.

» Indépendamment des troupes qui sont déjà ici, il en viendra encore d'autres de la Roumélie avec de nombreux canons auxquels on ne pourra pas résister; et ne croyez pas ceux qui vous promettront des secours, car ils veulent vous tromper.

» Les aventuriers qui sont venus d'au delà de la frontière ont leurs maisons et leurs familles hors de notre territoire, ils n'ont donc rien à perdre ici; et lorsqu'ils auront été battus, ils retourneront dans leurs foyers et vous laisseront exposés à toutes les horreurs de la guerre.

» Que chacun de vous réfléchisse donc bien et qu'il reste tranquille s'il ne s'est pas encore soulevé. Que tous ceux qui se sont soulevés et ont pris les armes les déposent et rentrent dans l'obéissance envers notre empereur en repoussant ces aventuriers.

» Tous ceux qui ont pris les armes et qui les déposeront pour rentrer dans l'obéissance recevront leur pardon de notre empereur, et je promets que tout honnête homme n'aura aucun danger à courir; et si quelqu'un a perdu un agneau, il lui sera remplacé par une brebis. Ainsi tous ceux qui veulent rentrer dans le devoir envers notre empereur doivent se séparer des aventuriers, se présenter à moi, et ils recevront leur pardon du divan; mais ceux qui persisteraient dans leur égarement s'en repentiront amèrement, et ils n'obtiendront pas de pardon de notre empereur.

» Ainsi, tous les primats doivent engager les autres à rentrer dans le chemin du devoir et à ne pas ajouter foi aux promesses des gens qui sont venus du dehors. Si quelqu'un reste dans l'erreur, je proteste devant Dieu et je le rends responsable des suites de son égarement et du sang qui sera versé.

» Telle est la volonté de notre empereur, et en vous la communiquant je dois aussi vous faire connaître ce qui suit : 1° Quiconque n'a pas encore pris part aux désordres et est resté sujet fidèle peut être certain qu'il ne sera pas troublé dans son existence, ni dans sa famille, ni dans son honneur; au contraire, il peut être assuré de la bienveillance de notre empereur.

» 2° Tous ceux qui resteront les armes à la main en face des troupes auront à subir les conséquences de la guerre; ils seront en outre punis de diverses manières.

» 3° Attendu que les individus de quelques villages armés et non armés se sont rendus dans d'autres villages pour les piller, tous les habitants qui ont souffert de ces désordres seront, s'ils produisent des preuves, indemnisés par les habitants qui ont pillé.

» 4° Tous les bandits grecs qui se trouveront parmi nos sujets, soit pendant la guerre, soit de toute autre manière, seront punis sévèrement s'ils sont arrêtés.

» Prévésa, 23 février-7 mars 1854. »

La Porte Ottomane, bien décidée à étouffer une insurrection qui compromettait et le sort de ses garnisons et celui de ses sujets paisibles, venait la détourner de sa guerre contre les Russes en la forçant de porter des forces en Grèce, s'adressa aux représentants des puissances étrangères et leur signala la conduite du gouvernement grec.

Quelques jours après, Nechet-Bey remit au gouvernement grec une note dans laquelle il lui demandait le rappel de tous les officiers grecs qui avaient embrassé la cause des insurgés, leur renvoi devant un conseil de guerre, la suspension de leur solde, la destitution de quelques fonctionnaires, la dissolution des comités, la punition de ceux qui avaient ouvert les prisons de Chalcis pour envoyer les prisonniers au camp des insurgés.

Le conseil des ministres s'assembla sous la présidence du roi, discuta et rédigea la réponse à Nechet-Bey; la note et la réponse furent portées aux chambres, sur lesquelles on sentait la nécessité de s'appuyer dans ces circonstances difficiles, et les ministres, posant une question de cabinet, leur demandèrent s'ils avaient suffisamment, convenablement sauvegardé la dignité du pays et les droits de la couronne. A la chambre des députés, on approuva avec enthousiasme la conduite du gouvernement et la réponse des ministres. Le sénat se montra moins ardent; il y avait là des hommes plus réfléchis, qui voyaient plus juste et comprenaient les difficultés dans lesquelles s'engageait la Grèce : sans vouloir blâmer d'une manière nette et précise, ils proposaient une réponse évasive. Il était temps encore de reculer; le gouvernement grec était sauvé si le sénat forçait le cabinet à la retraite, et amenait aux affaires des hommes qui en combattant les sottes illusions du roi l'eussent guidé dans une voie meilleure.

Mais les ministres savaient combien il est rare que des assemblées délibérantes agissent avec vigueur, se prononcent avec une netteté qui ne laisse pa de ressources aux interprétations; ils forcèrent le sénat à répondre d'une manière catégorique, par oui ou par non; sur trente-huit voix, vingt deux approuvèrent la politique ministérielle, seize la condamnèrent; le cabinet avait trois voix de majorité absolue. Vote fatal qui allait pousser le gouvernement à s'engager davantage encore.

La réponse du cabinet au chargé d'affaires turc ne donnait aucune des satisfactions demandées; elle niait ou expliquait tout dans un sens favorable. 1° Les officiers qui ont pris part à la lutte ont tous donné leur démission ou ont été rayés des cadres de l'armée. Aucun d'eux ne reçoit de solde. Ce sont de simples citoyens dont le gouvernement ne peut régler les actes. 2° Les professeurs de l'université n'ont fait aucun acte contraire aux intérêts de la Turquie qui soit parvenu à la connaissance du gouvernement, mais il est prêt à faire procéder à une enquête à cet égard. 3° La presse est libre en vertu des lois en vigueur. 4° Il n'existe pas de comités. La participation individuelle à l'insurrection ne peut être empêchée par le gouvernement. 5° Malgré toutes les informations prises par le gouvernement, il a été impossible de savoir par qui les prisons de Chalcis ont été ouvertes. Toutefois le gouvernement continuera ses recherches pour les découvrir.

Cette réponse fut remise le 20 mars; l'ambassadeur turc, après une conférence avec ceux de France et d'Angleterre, demanda ses passe-ports dans la nuit, et le lendemain il partait pour Constantinople sur une frégate française.

Le jour même où cette rupture avait lieu, les représentants des trois puissances, la France, l'Angleterre et la Turquie, passaient à Constantinople la convention suivante, qui sans désigner nominalement la Grèce allait cependant la mettre en état de guerre contre les deux premières comme elle l'était dé à contre la troisième.

» Art. 1er Sa Majesté la reine de la Gande-Bretagne et Sa Majesté l'empereur des Français ayant donné l'ordre, sur le désir du sultan, à de fortes divisions de leurs flottes de se rendre à Constantinople pour assurer au territoire et au pavillon ottomans la protection que pourraient exiger les circonstances, Leurs Majestés prennent, par le présent traité, l'engagement ultérieur de coopérer, dans une plus grande extension, avec Sa Majesté le sultan, à la protection du territoire ottoman en Europe et en Asie contre l'agression de la Russie, en fournissant dans ce but à Sa Hautesse le sultan un nombre de troupes suffisant.

» Les troupes de débarquement seront envoyées par Leurs Majestés sur tels points du territoire ottoman qui paraîtraient convenables. Sa Hautesse le sultan s'engage à ce que les troupes françaises et anglaises de débarquement qui seraient envoyées par Leurs Majestés reçoivent le même accueil et soient traitées avec le même respect que les forces navales françaises et anglaises qui depuis quelque temps son déjà employées dans les eaux de la Turquie.

» Art. 2. Les hautes parties contractantes s'engagent réciproquement à se communiquer sans perte de temps toute proposition que l'une d'elles recevrait directement ou indirectement de la part de l'empereur de Russie relativement à la cessation des hostilités, à un armistice ou à la paix. Et, en outre, Sa Majesté le sultan s'engage à ne conclure aucun armistice et à n'entamer aucune négociation pour la paix, à ne conclure aucun préliminaire de paix avec la Russie sans la connaissance et l'assentiment des autres hautes parties contractantes.

» Art. 3. Aussitôt que le but du traité actuel sera atteint par la conclusion du traité de paix Leurs Majestés la reine d'Angleterre et l'empereur des Français prendront des mesures immédiates pour retirer leurs forces de terre et de mer qui ont été employées pour atteindre l'objet du traité actuel, et toutes les forteresses et positions

sur le territoire ottoman qui seront occupées temporairement par les forces de l'Angleterre et de la France seront rendues aux autorités de la Sublime Porte dans l'espace de..... jours calculé d'après la date de l'échange des ratifications du traité qui aura mis fin à la guerre actuelle.

» Art. 4. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications échangées aussitôt que cela pourra avoir lieu dans l'espace de.... semaines à compter du jour de la signature. »

Suivent les signatures.

Le traité ci-dessus reste ouvert à la signature des autres puissances européennes.

Cependant l'insurrection continuait, les proclamations circulaient, des fusils arrivaient dans les provinces, dans les centres qui n'avaient pas fait encore de mouvement. Grivas s'était montré avec une troupe nombreuse dans les environs de Janina.

Dans le but de décider plus facilement les Grecs de Morée à prendre parti pour les insurgés, on répandait à Athènes le bruit que s'élève entre la Sublime-Porte et la Grèce, prendront sous leur protection les Hellènes et leurs biens.

» Il est important, monsieur, de détrnire ces illusions. La France et l'Angleterre sont les alliées de la Porte et veulent l'aider à repousser l'injuste agression de la Russie : dans ce but, elles ont envoyé leurs forces de terre et de mer en Orient; elles ne peuvent donc prendre sous leur protection ceux qui se font les partisans de la Russie, et elles les abandonneront, dans leurs biens comme dans leurs personnes, à toutes les conséquences de la guerre qu'ils ont provoquée. »

De son côté, l'ambassadeur d'Angleterre écrivait aux agents consulaires de sa nation pour les engager à se tenir en garde contre les manœuvres des Grecs.

Ces communications ne suffisaient pas; il importait que le gouvernement grec fût nettement avisé du jugement que les alliés portaient de sa conduite dans cette affaire. MM. Wyse et Forth-Rouen, ambassadeurs anglais et français à Athènes, se réunirent et rédigèrent en



Bombardement du port militaire d'Odessa.

les ambassadeurs français et anglais à Constantinople venaient de se brouiller, que les puissances représentées par ces ambassadeurs avaient des vues opposées, que les Français se séparaient de l'Angleterre et de la Turquie et se montraient disposés à s'allier avec les Russes. Les moins exagérés en fait de nouvelles controuvées se bornaient à dire que la France ne ferait rien contre les Grecs, et que son ambassadeur avait déclaré les prendre sous sa protection. Quelque absurdes que fussent ces bruits, ils pouvaient faire des dupes et avoir de fâcheuses conséquences. Afin d'y mettre un terme et d'éclairer les Grecs sur leur situation et sur les résultats de leur levée de boucliers, M. Baraguay-d'Hilliers, ambassadeur de France à Constantinople, adressa la circulaire suivante à tous les consuls français dans le Levant :

« Péra, le 30 mars 1854.

» Monsieur,

» Le gouvernement hellénique, loin de s'unir à la France et à l'Angleterre dans la question d'Orient, s'est fait l'allié de la Russie par l'invasion des frontières de l'empire ottoman et en excitant à l'insurrection les sujets de la Sublime Porte; cependant les Hellènes répandent le bruit que le gouvernement d'Athènes est encouragé dans cette agression par la France et l'Angleterre, et ils espèrent encore que ces deux puissances, au moment où un conflit très-regrettable

commun une note, que le *Moniteur* publia en l'accompagnant d'un article explicatif. Voici l'article : il résume la note.

« On se rappelle les circonstances qui ont amené la rupture des rapports entre la Turquie et la Grèce : le ministre du sultan près le roi Othon avait été chargé par son gouvernement de demander au cabinet hellénique des explications sur divers actes qui attestaient la complicité de ce cabinet dans la révolte de l'Epire.

» Le ministre des affaires étrangères, M. Païcos, répondit par des récriminations, prétendant que la Grèce seule avait à se plaindre, que des troupes turques avaient envahi la frontière hellénique et commis sur le territoire du royaume des violences sanguinaires.

» Les ministres de France et d'Angleterre ayant, comme représentants des puissances protectrices, reçu communication de cette réponse de M. Païcos aux représentations de Nechet-Bey, s'entendirent pour faire procéder à une enquête scrupuleuse sur les faits allégués par le gouvernement grec. Il est résulté de la manière la plus formelle de cette enquête que non-seulement aucun des griefs formulés par M. Païcos n'était fondé, mais que la violation de frontière et les actes sanguinaires dont il chargeait les autorités turques appartenaient aux autorités et aux troupes grecques. Il a été de plus démontré par des détails recueillis de la bouche même des individus qui ont pris part à cette agression, que le gouvernement grec n'avait pas pu être induit en erreur, et qu'il avait pleine et entière connais-

sance de tous les incidents de l'affaire lorsqu'il avait, dans sa note à Nechet-Bey, accusé les Turcs d'en être les auteurs.

» On s'étonnera moins d'un procédé si étrange lorsque l'on saura que le cabinet d'Athènes s'efforce encore aujourd'hui par tous les moyens de faire croire à la Grèce que sa politique a l'approbation des grandes puissances, et que M. Païcos a réussi à cacher au pays et aux chambres les représentations qui lui avaient été adressées de concert par les ministres de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse, pour l'engager à faire droit aux réclamations de l'envoyé de la Porte. M. Forth-Rouen et M. Wyse ont pensé qu'il était de leur devoir de faire connaître au gouvernement hellénique les sentiments qu'une semblable conduite était de nature à leur inspirer. »

En attendant que ces représentations eussent leur effet, les Grecs insurgés continuaient leur mouvement; le chef Lacamilios Temeli s'était rendu en Epire avec des troupes et de l'artillerie dont on ignorait l'origine; il avait levé des contributions dans les localités qu'il avait traversées D'autres chefs se montraient sur plusieurs points et combattaient avec des alternatives de succès et de revers. Cependant les commandants des troupes turques agissaient avec vigueur; à Volo, à Armiro, ils mettaient en déroute les bandes grecques sous les ordres de Grizanis, Bardekis et Papacosta. Le 25 avril, Osman-Pacha, sous la direction du commandant en chef Fuad-Effendi; attaqua les insurgés à Péta; à leur tête étaient les deux chefs les plus renommés : Tzavellas et Karaïskaki. La place, centre principal de l'insurrection, fut emportée après un combat meurtrier. Les Grecs étaient encore battus à Prévésa, à Janina, à Metzowo, à Arta; ils étaient repoussés des environs de la ville de Democo, qu'ils avaient investie et bloquaient.

D'un autre côté, la mésintelligence se mettait parmi eux; jaloux les uns des autres, ils s'accusaient de trahison, de vol, du massacre des chrétiens; plusieurs réclamaient le commmendement en chef, menaçant, s'ils ne l'obtenaient pas, d'abandonner la cause; néanmoins les bandes continuaient à guerroyer, et au moment où l'on annonçait que les troupes ottomanes avaient complétement étouffé l'insurrection on voyait celle-ci prendre de plus grandes proportions et éclater dans des localités jusque-là demeurées paisibles.

Le gouvernement grec lui-même était hautement accusé de la favoriser, de l'avoir réorganisée lorsqu'elle était à peu près réduite à l'impuissance : on citait trois officiers supérieurs de l'armée grecque qui avaient été envoyés par le cabinet d'Athènes pour prendre le commandement de l'insurrection; on indiquait le chiffre des subsides reçus soit du gouvernement, soit de la Russie. Les curieuses lettres qu'on va lire ne laissent aucun doute; l'une est du général de l'insurrection, l'autre d'un homme qu'on n'a pas voulu connaître :

Lettre du général Tsavellas au ministre de la guerre.

« Péta, le 13-25 avril 1854.

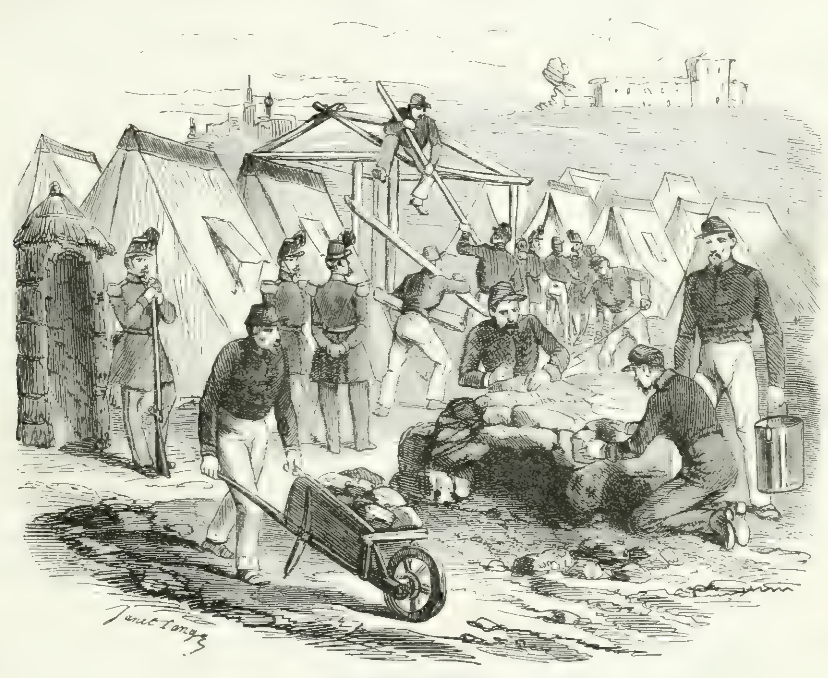
» Le 9 du courant, je vous ai écrit longuement sur ce qui se passe ici; M. Kyprianos, témoin oculaire, vous a également écrit. Aujourd'hui les circonstances m'obligent à marcher en avant, et je me mets en mouvement.

» Je vous envoie M. Kyprianos, qui vous mettra au courant de tout ce qu'il a vu depuis sept jours qu'il est avec nous. Sa mission a pour but surtout de vous faire connaître nos besoins, que je vais au surplus vous énumérer en peu de mots.

» Vos connaissances pratiques et théoriques ne vous laissent pas ignorer que toute armée doit avoir un seul chef; tâchez donc d'en choisir un, celui que vous jugerez le plus convenable, pour diriger le mouvement avec fermeté et résolution, sans quoi il n'aboutirait pas. Que ce chef ait carte blanche pour agir suivant les éventualités, car autrement il sera forcé de rester dans l'inaction. L'armée est composée d'hommes de différents caractères, je vous en ai envoyé hier le dénombrement. Elle a été considérée dès le principe comme insurrectionnelle : aussi croit-elle pouvoir faire tout ce qu'elle veut, surtout dans les moments de pénurie; ce qui nous arrive souvent.

» L'insurrection, ainsi que vous le savez, s'est assez bien développée. Je reçois de tous côtés des demandes de renforts : comment pourrais-je y y satisfaire? Je n'ai pas d'hommes capables, surtout disciplinés.

» Les populations insurgées ont également de grands besoins, principalement celles chez lesquelles le sentiment patriotique n'est pas encore assez développé. Suivant les renseignements qui me viennent de bonne source, leur courage est ébranlé, soit par les conseils des consuls de France et d'Angleterre, qui parcourent eux-mêmes les villages insurgés, leur faisant beaucoup de promesses, pourvu qu'ils se soumettent à l'autorité du sultan, et ajoutant que non-seulement ils auront les Turcs contre eux, mais encore la France et l'Angleterre s'il ne changent pas de conduite, soit parce qu'ils ne voient pas qu'on les seconde vigoureusement. Aussi, si les secours n'arrivent



Camp français à Gallipoli.

pas promptement, ceux qui résistent encore pourraient bien suivre l'exemple de ceux qui se sont soumis de force.

» Tous ces pays sont ruinés, ils ont été pillés et dévastés complétement; aussi sommes-nous forcés d'acheter des vivres, et il nous faut au moins une somme de cent mille drachmes (quatre vingt-dix mille francs). Confiez-la à quelqu'un de sûr, et faites-nous-la parvenir le plus promptement possible; nous en avons besoin pour plusieurs raisons, ainsi que vous le dira M. Kyprianos. Envoyez-nous aussi un secours en hommes pris dans les rangs des troupes irrégulières et soldées régulièrement, afin qu'elles obéissent aux ordres de leurs chefs. *Je crois que vous feriez bien d'envoyer sur la frontière les premier et septième bataillons irréguliers, lesquels déserteraient immédiatement pour venir se joindre à nous.*

» Envoyez-moi le plus tôt possible soixante-dix à cent mille pierres à fusil pour l'armée, nous en avons un très-grand besoin, ainsi que quatre ouvriers pour réparer les armes.

» Tout ce que je vous demande nous est d'une grande nécessité : aussi faites-nous parvenir tout ce qui est destiné aux autres corps, afin que nous le leur remettions. N'ayez pas du reste une grande confiance en eux, car ils sont encore novices dans l'art de la guerre : tous me demandent de l'argent, et, bien que je sois dépourvu de ressources, je suis forcé de leur en donner. Il y a encore bien d'autres dépenses extraordinaires, pour lesquelles j'ai grand besoin de fonds. J'ai fait voir mes comptes à M. Kyprianos : ils se montent jusqu'à ce jour à quarante-deux mille drachmes; les besoins de l'armée ne font que s'accroître.

» Je vous le répète, prenez des mesures, et envoyez-nous le plus tôt possible ce que je vous demande, attendu que cela est très-nécessaire; je suis sur le champ de bataille, je dois penser à tout.

» Le corps commandé par Z. Mellio me suit, il est d'environ trois cents hommes; le corps des Péloponésiens s'élève à près de huit cent cinquante hommes, y compris le petit corps de cavalerie.

» M. Kyprianos vous dira les efforts que nous avons dû faire pour décider le corps des Péloponésiens à nous suivre : il a fallu leur donner quatre mille thalaris (environ cinq mille cinq cents francs).

» Voilà ma position, et vous savez fort bien que je n'ai reçu que trente mille drachmes. Vous n'ignorez pas non plus que, pour les autres dépenses indispensables que j'ai été forcé de faire au delà de ce chiffre, j'ai dû recourir à des emprunts que j'ai contractés avec des amis. Le camp de Péta se compose de sept à huit cents hommes des différents corps de Grivas, Thémeler, Karaïskaki, et de quelques Ioniens.

» J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé* TSAVELLAS. »

Lettre adressée au général Tsavellas.

« Caravassara, le 10-22 avril 1854.

» MONSIEUR,

» Des ordres ont été donnés à tous les corps d'arrêter et de déférer au procureur du roi tout individu qui abandonne le champ de bataille pour rentrer en Grèce; aussi, quand vous aurez à détacher un soldat pour affaire de service, vous devez le munir d'une permission jusqu'à Caravassara. Autrement, il sera considéré comme déserteur, et comme tel il sera arrêté. La permission écrite devra porter votre signature. (Signature illisible.)

» *P. S.* Que tous ceux qui se trouvent à Péta, Zalkos et autres, les Péloponésiens, etc., prennent connaissance de cette lettre. »

En même temps des rapports transmis par les capitaines des vaisseaux naviguant dans l'Archipel établissaient que des pirates s'étaient montrés dans ces parages, les avaient rançonnés, avaient massacré des équipages, avaient attaqué aussi des bateaux transportant des chevaux et le matériel de l'armée d'Orient; on assurait même que des soldats qui étaient transportés à Gallipoli par un navire de commerce avaient dû faire feu sur des pirates qui cherchaient à les surprendre. La piraterie trouve en effet de grandes facilités dans l'Archipel tout semé d'îles, derrière lesquelles les navires qui attendent leur proie peuvent se mettre à l'abri, choisir le moment favorable et disparaître s'ils aperçoivent quelque frégate suspecte. Il y a toujours eu dans les mers de la Grèce des hommes disposés à ce genre de métier, et toute commotion politique qui force l'autorité à se relâcher de sa surveillance leur est une occasion favorable pour transformer le caboteur en pirate.

Les choses sont arrivées à ce point que M. le contre-amiral le Barbier de Tinan dut, dans le mois d'avril, parcourir ces parages pour protéger le commerce et intimider les voleurs de mer. Il arriva à Chalcis sur la frégate à vapeur *le Gomer* après avoir visité Oréi, Stilida, Limni et quelques autres ports de l'Eubée, et fit adresser des paroles sévères aux autorités par le chargé d'affaires de France. Il y fut répondu avec une hauteur qui seule indiquerait que les Grecs comptent sur des forces autres que les leurs propres fort restreintes et fort insuffisantes dans l'entreprise où ils s'engagent.

Jusqu'au moment où une alliance fut conclue entre la Turquie et les puissances occidentales, l'existence des bandes insurgées, les brigandages commis par elles, leurs succès sur certains points n'étaient un échec moral et matériel que pour la Porte Ottomane, dont le territoire était envahi, le pouvoir méconnu; mais du jour où la France et l'Angleterre avaient pris les armes pour défendre l'empire la Grèce devenait leur ennemie, et elles pouvaient combattre les Russes à Athènes aussi bien que dans la mer Noire et la Baltique : l'échec moral éprouvé par la Turquie rejaillirait sur elles, si quelques mesures vigoureuses ne venaient rétablir la tranquillité de ce côté et leur laisser la libre disposition de leurs forces.

Dans un article du 14 mai, qui n'aurait aucune signification s'il n'exprimait pas la pensée du gouvernement français, le *Moniteur* a résumé les griefs de la France contre les Grecs.

Ainsi, disait en substance cet article, personne n'ignore la part que la marine et l'armée françaises ont prise à l'affranchissement de la Grèce; l'entretien de nos escadres dans la Méditerranée, l'expédition militaire de Morée ont grevé notre dette publique de près de cent millions : le service des intérêts de ce capital est un impôt que nous payons encore aujourd'hui.

L'œuvre de l'indépendance de la Grèce accomplie, restait à constituer le nouvel État sur des bases qui assurassent son avenir. La France a obtenu pour ce royaume un agrandissement de frontières; elle a appuyé de sa garantie, collectivement avec l'Angleterre et la Russie, un emprunt de soixante millions de francs, bien difficilement réalisable à cette époque : en 1832. Elle a pourvu au payement des intérêts.

En 1846 la France fondait à Athènes une école dirigée par un haut fonctionnaire de l'université et où des professeurs sortis de notre école normale s'empressaient d'accueillir les jeunes gens qui voulaient s'initier à l'étude de notre langue et de notre littérature. La bibliothèque de la capitale de la Grèce était à la même époque placée sur le pied des bibliothèques françaises, c'est-à-dire comprise de droit dans la distribution des ouvrages publiés par le gouvernement.

La France ne se faisait aucune illusion sur le véritable état des choses en Grèce, elle déplorait les vices de l'administration, le désordre qui régnait dans les finances, mais elle cherchait à jeter un voile sur des maux qu'elle espérait guérir; et ce n'est pas être audessous de la vérité que de dire que pendant vingt années consécutives il n'est pas une des désagréables affaires que ce gouvernement s'attirait par sa négligence ou par sa faute que nous n'ayons pris le soin de calmer ou d'arranger.

A cette bienveillance qui avait un caractère si sympathique, on sait maintenant de quelle façon le gouvernement grec a répondu. Obéissant à de chimériques désirs, cédant à des suggestions étrangères, il s'est fait l'instrument d'une puissance avec laquelle la France est en guerre. Il a permis que sur son territoire il se formât des bandes armées commandées par des officiers à son service et qui ont été porter le désordre et le pillage en Epire, en Thessalie et en Macédoine. Il a vidé ses arsenaux et épuisé son trésor pour l'entretien d'une insurrection excitée par lui et qu'il cherche encore à ranimer, après les échecs qu'elle a subis.

La masse de la nation grecque réprouve hautement ces excès et ces folies; elle est la première à en souffrir, et la responsabilité en appartient tout entière à un gouvernement assez mal inspiré pour mériter par une ingratitude égale à son aveuglement de perdre le seul soutien qui jusqu'ici ne lui ait jamais manqué.

Ces dernières lignes, textuellement citées, laissaient penser qu'un corps d'armée pourrait être prochainement envoyé de France dans le royaume grec, en même temps que les Anglais expédieraient des îles Ioniennes quelques régiments.

L'attitude prise par le gouvernement du roi Othon a eu de fâcheuses conséquences pour les Grecs établis dans diverses provinces de l'empire et à Constantinople. Dans la crainte de les voir par des agitations ou des menées favoriser l'invasion russe, la Porte Ottomane leur a ordonné de quitter la capitale et ensuite toutes les provinces turques. M. Metaxa, ambassadeur grec à Constantinople, a protesté, puis a demandé un délai de six mois, qui n'a pas été accordé, et une foule de négociants ont dû s'éloigner; quelques-uns ont préféré renoncer à leur nationalité et se faire sujets turcs.

Cette mesure, conforme aux lois de la guerre, que la France et l'Angleterre toutefois n'ont pas appliquée, aura des résultats désastreux pour les Grecs qu'elle frappe et qui sont en très-grand nombre dans l'empire turc, où ils avaient toute facilité pour s'établir et commercer; elle a été déjà la source de difficultés assez graves.

Parmi les Grecs habitant Constantinople et frappés d'expulsion il s'en trouve mille environ qui appartiennent au culte catholique, et qui, faisant valoir ce motif et la différence de croyance et d'intérêts entre eux et les Russes, avaient demandé à être exceptés de la mesure générale. Le divan, entrevoyant des embarras inévitables si le culte était mis à la place de la raison d'État, refusa; mais M. Baraguay-d'Hilliers, qui s'était hautement déclaré le protecteur des Grecs catholiques, insista en leur faveur avec vivacité. Peut-être le zèle religieux qu'on lui soufflait de France l'égarait-il, peut-être les vieilles traditions diplomatiques lui firent-elles penser qu'il pouvait imposer sa volonté au moment surtout où le gouvernement qu'il représentait venait au secours de la Turquie d'une manière efficace; et il menaça la Porte Ottomane de rupture.

Cette fausse appréciation de la situation n'eut heureusement pas de suites; le divan fit des concessions, et M. Baraguay-d'Hilliers fut appelé à un commandement en France.

IV.

Le roi des Grecs a été entraîné par l'ambition toute naturelle d'augmenter l'étendue de son royaume; le secours qu'il prête aux Epirotes répond sans aucun doute aux sentiments d'une grande partie de sa nation, jalouse d'arracher aux Turcs une province grecque et d'ajouter à sa propre puissance: il est donc facile de comprendre le parti qu'il a pris, et qui doit lui donner aux yeux des masses ardentes et irréfléchies une popularité recherchée par tous les monarques.

Il est moins facile de s'expliquer par quelle illusion le roi Othon se laisse entraîner lorsqu'il rêve le trône impérial d'Orient relevé par la Russie victorieuse. Les czars auraient travaillé pendant plus d'un siècle à s'approcher de Constantinople, ils auraient fait vingt expéditions, longues, pénibles, dévorant des hommes et des millions; ils se seraient légué de père en fils cette tradition que la Russie devait dominer le monde, s'ouvrir à la fois la route de l'Asie et celle de l'Europe occidentale par la possession de cette Byzance dont le nom perce les siècles, de cette métropole de l'empire d'Orient, plus grande encore, plus riche, plus peuplée que Rome, dont elle fut la rivale; et le jour où ivres de gloire et de joie ils toucheraient au but de tant d'efforts, de tant de sacrifices, le jour où ils planteraient leur drapeau sur la ville de Constantin, où leur empire s'étendrait des glaces du pôle américain jusqu'à l'Asie et à l'Afrique, ils iraient abdiquer, et la main qui aurait porté l'épée victorieuse repousserait le sceptre! Erreur! Abdiquer! Pour qui, et sous l'empire de quelle idée? Pour un roi inconnu, chef d'un peuple de quelques millions d'âmes perdu dans un petit coin de l'Archipel; pour un roi sans passé, sans traditions, qui n'a ni une idée à faire prévaloir, ni une mission à remplir! Les Russes auraient lentement, péniblement préparé leur triomphe, et détruit un à un tous les obstacles qui les séparaient de l'Europe occidentale, et, arrivés au but, ils se retireraient, ils abandonneraient la conquête, ils rétabliraient la barrière entre eux et le point où ils ont tendu! Il faudrait les supposer atteints de vertige.

Est-ce que les barbares venus contre Rome ont reculé? est-ce qu'ils ont relevé cet empire, bien qu'il ne pût leur barrer aucune route? Ceux qui ont détruit l'empire romain se composaient de vingt peuples obéissant à des chefs différents qui tous ont cherché à se créer des royaumes dirigés bientôt par des intérêts opposés, parce que leurs chefs avaient des vues divergentes; les Russes ont sur les premiers barbares cet immense avantage qu'ils forment un peuple obéissant à la même loi, marchant sous un chef unique; l'Europe n'a rien à attendre de leurs divisions, c'est une mer qui s'avance et ne s'éparpille pas, l'Europe peut lui opposer une digue, un môle, les Russes ne le construiront pas eux-mêmes.

En considérant ce qu'a fait la Russie jusqu'ici, en voyant avec quelle ténacité elle marche à son but, en se rendant bien compte de ses vues d'avenir, on reconnaîtra que le seul ennemi du royaume de Morée est précisément la Russie, dont il sert aujourd'hui les intérêts en aveugle.

L'Europe occidentale a contribué à le fonder, et n'a eu jusqu'ici aucun mauvais dessein à son égard; la Porte, bien qu'elle regrette cette portion détachée de son empire, n'aurait pas songé à la reprendre, car une pareille tentative serait le signal d'une nouvelle guerre; mais si les Russes arrivaient à Constantinople et pouvaient s'y maintenir, dussent-ils pour cela transiger avec l'Autriche, c'en serait fait de toute la Turquie d'Europe, et le royaume grec occupe une trop belle position dans la Méditerranée pour que la Russie souffrît cette enclave dans ses possessions nouvelles. Ses flottes de la mer Noire ne pourront librement franchir le détroit des Dardanelles que si elle est maîtresse de l'Archipel grec, et elle ne permettrait pas qu'entre l'Albanie et Constantinople il y eût une puissance, un royaume si mince qu'il fût. Le roi des Grecs obtiendrait sans doute un dédommagement, mais il pourrait considérer sa dynastie comme éteinte.

Le roi des Grecs s'abuse donc de toute manière: la couronne de l'Orient n'est qu'une folle illusion née de la vanité nationale, inspirée par les agents de la Russie, qui cherche partout des auxiliaires. On a supposé à la Russie la pensée de créer en Orient, pour l'un des fils du czar, un royaume composé de la Grèce et de la Turquie d'Europe. L'influence que la Russie a toujours recherchée et souvent obtenue dans les affaires du royaume grec a pu tromper ceux qui cherchent un prétexte à la guerre, mais ils s'égarent certainement dans leurs suppositions. La Russie mentirait à la politique suivie depuis longtemps avec une ténacité qui ne s'est rebutée de rien, suivie tantôt tortueusement, dans l'ombre et le silence, tantôt ouvertement, mais qu'elle n'a pas abandonnée un seul jour, si elle pouvait songer à constituer, des contrées qu'elle pourra conquérir, un Etat indépendant, appelé naturellement, nécessairement, par la force des choses, à se séparer de la mère patrie.

La Russie n'a pas une politique de famille, mais une politique nationale; elle n'imitera pas Louis XIV plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne à la condition de renoncer à jamais, pour lui et ses successeurs, à la couronne de France; la diplomatie russe a un but marqué, un rôle tracé; elle ne perdra pas de vue le premier, elle ne se départira pas du second. Si la Russie parvenait à refouler le sultan Abdul-Medjid hors de l'Europe, à renverser le roi Othon, elle créerait peut-être une vice-royauté de Byzance, mais elle ne constituerait pas un royaume. Quant au sort ultérieur de cette vice-royauté, transitoire, temporaire, l'exemple de la Pologne dit assez haut ce qu'il serait bientôt.

En se liant à la politique russe, la Grèce s'est aliéné la France, l'Angleterre et la Porte, cette dernière surtout, qui ne lui pardonnera pas les secours prêtés aux insurgés. Les efforts énergiques du gouvernement ottoman, les quatre flottes françaises et anglaises, les cent ou cent cinquante mille hommes de troupe de ligne que la France et l'Angleterre dirigent vers les champs de bataille, laissent peu de doute sur la défaite des Russes, attaqués aux deux extrémités de leur empire. Les chances de la guerre sont si diverses, la fortune des combats est si changeante, qu'on ne saurait à l'avance déterminer d'une manière positive ce que fera le vainqueur, quelles conditions de paix il dictera. Les conventions qui mettent fin à la guerre dépendent du dernier combat, des ressources dont dispose encore le vaincu, de la saison plus ou moins avancée, de la disposition des armées, de mille circonstances, imprévues la veille, qui exercent à un jour donné une grande influence sur les déterminations. Il est donc difficile de prévoir sur quelles bases les puissances alliées pourront asseoir la paix; mais il est toutefois bien certain qu'elles voudront mettre la Russie hors d'état de recommencer la guerre, de troubler de nouveau la paix générale de l'Europe, et qu'elles s'efforceront en même temps de donner à l'empire turc une force de cohésion dont l'absence est aujourd'hui son plus grand péril. Or, dans les combinaisons que nécessitera cette réorganisation de l'empire ottoman, il ne faudrait pas s'étonner de voir disparaître le royaume grec.

Les causes qui ont amené sa fondation, qui ont maintenu son existence, embarras constant depuis vingt-cinq ans, n'existent plus aujourd'hui. Les derniers firmans obtenus du sultan par la France et l'Angleterre, en proclamant l'égalité civile et politique de tous les habitants de l'empire, en supprimant les raïas, ont du même coup supprimé les motifs de plaintes des chrétiens et les causes d'insurrection. Dès ce jour le royaume grec a perdu sa raison d'être.

Encore une fois on ne saurait prévoir ce que feront les puissances unies dans l'intérêt de l'Europe en général et de la Turquie en particulier, mais dès qu'un gouvernement perd la seule raison d'exister qu'il eût, la seule qui ait amené son établissement, il ne pèse que d'un bien faible poids dans la balance de la politique; et lorsque sa conduite est contraire à l'intérêt général, à l'intérêt qui triomphe, ceux qui l'ont fondé peuvent se croire le droit de l'effacer de la carte où ils l'avaient inscrit.

Ainsi, la Russie triomphante englobe le royaume grec dans ses Etats. La France et l'Angleterre victorieuses, si elles laissent subsister un Etat grec indépendant, ce qui est douteux, en renverseront la dynastie bavaroise, qui n'a aucun lien dans le pays, n'y a jeté aucune racine profonde. Tel est le double danger qui menace le roi Othon.

V.

Les déclarations dans lesquelles le gouvernement français faisait connaître officiellement ses griefs contre le gouvernement grec étaient trop significatives pour qu'on ne dût pas s'attendre à des mesures vigoureuses pour faire cesser l'hostilité des Grecs, ou du moins pour les réduire à l'impuissance. En effet, quelques jours après, quand il fut bien constaté que le roi Othon était entièrement livré à l'influence russe, qu'il secondait l'insurrection, un corps d'occupation, commandé par le général Forey, faisait voile pour la Grèce; il devait, conjointement avec quelques régiments anglais, débarquer au Pirée et occuper Athènes.

Le 23 mai, l'escadre commandée par le vice-amiral Bruat, portant huit mille hommes de troupes françaises et un régiment anglais, apparaissait dans le golfe d'Athènes; le lendemain elle était réunie, et les vaisseaux venaient l'un après l'autre prendre leur ordre de mouillage dans le port du Pirée. Durant la nuit, belle, douce et étoilée comme sont les nuits de printemps dans les contrées grecques, des embarcations sillonnaient le port, allant porter à tous les vaisseaux à l'ancre les instructions et les ordres pour le lendemain.

Le 25, au matin, les matelots descendirent des frégates dans les chaloupes armées en guerre, portant un canon à la poupe, et, le pistolet au poing, abordèrent les vaisseaux grecs mouillés dans le port. Les Grecs ne firent pas la moindre résistance; les matelots passèrent sur la flotte française, les officiers furent renvoyés à terre. Le débarquement commença; les canons des embarcations portés à terre furent montés sur leurs affûts, mèche allumée. Toutes les mesures furent prises pour résister au besoin à une attaque, mais on n'eut pas à brûler une amorce.

Quatre mille hommes d'infanterie de marine et le 74e de ligne débarquèrent. Le général Forey descendit à terre, alla reconnaître le terrain et choisir un campement. La moitié des troupes était encore sur les vaisseaux. Les ministres de France et d'Angleterre

avaient posé au roi un ultimatum, le roi délibérait avec son conseil, les ministres s'étaient rendus à bord du *Gomer* et attendaient, en conférence avec l'amiral et le général.

A la vue des uniformes français dans sa capitale, des navires dans son port, le roi Othon, qui n'avait pu être secouru à temps par les Russes et qui ne pouvait opposer aucune force à l'armée d'occupation, se résigna à subir la loi qui lui était imposée. Il fit savoir aux deux ministres de France et d'Angleterre qu'il les recevrait officiellement dans la journée du 26. En effet ce jour-là MM. Forth-Rouen et Wyse arrivaient au palais escortés par des troupes des deux nations et étaient introduits dans la salle du trône, où se trouvait le roi entouré de ses ministres et de ses principaux officiers. Là, en présence de tous, debout sur l'estrade où est placé le siége royal, le roi prononça les paroles suivantes :

« Je déclare que j'observerai fidèlement une stricte et complète » neutralité vis-à-vis de la Turquie, que je prendrai sans retard » toutes les mesures nécessaires pour l'effectuer, et que, dans ce » but, j'appellerai à mes conseils de nouveaux ministres, qui, par » leur caractère et leur intelligence, sont les plus propres à donner » exécution à cet engagement de ma part. »

Le doyen des deux ambassadeurs, M. Wyse, prit la parole et répondit :

« Sire,

» Nous nous empresserons de rapporter à nos gouvernements les » paroles que le roi vient de prononcer, et nous ne doutons pas, Sa » Majesté voulant bien prêter son appui aux nouveaux conseillers » qu'elle daigne appeler auprès d'elle, que nous n'ayons plus à trans- » mettre à nos cours que des informations très-satisfaisantes sur la » Grèce. »

Le même jour le ministère était changé et composé d'hommes désignés par les ambassadeurs d'accord avec leurs gouvernements. Son premier acte fut la publication d'une proclamation qui témoigne de la difficulté de sa situation.

« Hellènes,

» Appelés par Sa Majesté notre roi à prendre les rênes du gouver- » nement, nous comprenons la situation malheureuse de la patrie. » Le commerce est interdit à nos concitoyens, la marine est con- » damnée à l'inaction; d'autres dangers encore menacent la nation, » exposée aux ressentiment de deux grandes puissances qui nous » avaient comblés de bienfaits.

» Sa Majesté notre roi, dans son affection pour la nation, consi- » dérant tous ces malheurs et tous ces dangers, s'est engagé avec les » deux puissances maritimes à maintenir une parfaite neutralité. Par » cet accord, tous les dangers sont évités; nous retrouverons les » avantages dont nous sommes privés.

» Nous respectons plus que qui que ce soit la généreuse sympathie » des Grecs pour nos frères, au sort desquels les deux puissances » protectrices s'intéressent aussi vivement.

» L'avenir de la Grèce est entre les mains de la divine providence; » cependant, par la franche application de nos institutions constitu- » tionnelles, le développement de notre commerce et de notre in- » dustrie, et surtout par notre bonne foi et notre droiture dans nos » relations avec les autres nations, nous pouvons nous rendre dignes » du sort qui nous est réservé.

» Ces idées seront appuyées et développées par notre respectable » président, que nous attendons impatiemment.

» Nous sommes persuadés que nos concitoyens, approuvant nos » sentiments inspirés par le plus pur patriotisme, sauront discerner » le possible de l'impossible, et nous prêteront le concours indispen- » sable de leurs paroles et de leurs actions pour ramener la sécurité » et la tranquillité chez les citoyens et dans le royaume. »

En même temps une amnistie entière était accordée à tous les militaires qui avaient dépassé le temps de leur congé ou avaient arbitrairement quitté leur poste pour aller prendre part à l'insurrection, et à ceux qui avaient reçu leur démission motivée sur le même désir.

Quant aux illusions du roi Othon, il est probable qu'elles durent encore et ne seront dissipées que par les victoires des armées alliées, l'abaissement de la Russie, et peut-être par des événement plus graves pour lui que la déclaration qu'il vient de faire. Ces faits accomplis, l'escadre reprenait la mer et portait à Gallipoli les quatre mille hommes que la prompte soumission du gouvernement grec laissait disponibles.

Toutefois, dans le courant de juin, l'insurrection persistait en Epire, où deux mille hommes se trouvaient réunis sous les ordres de Botzaris, Tyani et Zorbos, et luttaient contre la petite armée de Fuad-Effendi, à laquelle ils avaient fait éprouver quelques revers. D'autres insurgés se maintenaient en Thessalie.

Il n'appartient pas au nouveau ministère grec de réduire ces insurrections qui sont en dehors du royaume, mais il est de son devoir de leur retirer l'appui qu'ils recevaient du précédent cabinet, de rappeler les officiers de l'armée grecque qui dirigent les insurgés et de signifier aux nationaux qu'ils aient à cesser les hostilités.

VI.

Si, de la Grèce, on se reporte aux événements accomplis dans le Montenegro, on voit la pensée constante qui pousse la Russie vers la Méditerranée se dévoiler ici par des faits évidents, palpables, par des actes qui ne laissent aucun doute et dont on ne peut nier la portée.

Le Montenegro, la plus éloignée des possessions ottomanes sur l'Adriatique, va de cette mer aux montagnes de l'extrémité sud-est de la Bosnie; il est enclavé entre l'Herzégovine et les provinces illyriennes à l'ouest et l'Albanie au sud-est. Cela est loin de la Russie, qui pour arriver des bords du Pruth au Montenegro doit traverser la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie, la Servie et l'Albanie. La route est longue, et il y a beaucoup moins loin du Pruth à Constantinople que du Pruth au Cattaro; mais, en attendant la grande conquête, la diplomatie de Saint-Pétersbourg ne néglige rien de ce qui peut lui ouvrir une route vers la Méditerranée : puis qui songera à lui disputer la suzeraineté du Montenegro, où elle ne peut pas jeter un soldat? Qui prendra garde à ses empiétements? L'Autriche convoite elle-même les contrées environnantes, et la Turquie aura dans peu à défendre des provinces bien autrement importantes que les vallées et les contre-forts du Montenegro.

Les Monténégrins sont agriculteurs, bergers ou soldats, assez pauvres, et fort disposés à la vie d'aventures et de combats. Ce sont des Slaves presque tous chrétiens du rit grec et jouissant d'institutions municipales que la Turquie a respectées partout dans les provinces qu'elle a conquises, et qui laissent aux habitants une sorte de vie nationale sous la suzeraineté de la Porte.

Dans toute la société du culte grec en Turquie, le clergé est arrivé à dominer complétement; on l'a vu dans le chapitre relatif à la Russie. L'évêque de Cattaro, grâce au clergé, dont les membres exercent les fonctions de magistrats municipaux dans toutes les localités, est parvenu peu à peu à devenir le chef réel du Montenegro. La Porte Ottomane, occupée de la guerre incessante qu'elle soutient contre la Grèce, contre le pacha d'Egypte, contre la Russie, ne s'est pas occupée de l'évêque monténégrin, qui a fini par réunir dans ses mains le pouvoir militaire et le pouvoir religieux, et qui a pris le titre de vladika; elle s'est bornée à faire de temps et temps quelques levées d'hommes.

Lorsque la coalition européenne ouvrit à la flotte russe les ports de la Méditerranée, les navires de la Russie se montrèrent dans le golfe de Cattaro; et on put juger bientôt que le peu d'importance politique de ce pays ne l'avait pas fait échapper à l'attention de la diplomatie moscovite. La religion servit alors comme aujourd'hui de prétexte et de moyen : le chef de l'Eglise grecque fut prôné comme un ami, un protecteur; ses employés firent des promesses exactement tenues; des églises furent embellies, reçurent des présents; des prêtres obtinrent des secours; l'or de la Russie lui créa des partisans parmi les chefs du pays comme l'identité de croyance lui assurait la bonne volonté du clergé; grâces à cette habile conduite, la Russie obtint que l'évêque du Montenegro reçût l'investiture de l'empereur à Saint-Pétersbourg. Or, cet évêque exerçant le pouvoir civil, le pays était de fait sous la suzeraineté de la Russie. Au fait viendra s'ajouter le droit, ou du moins, ce qui en tient lieu, ce qui est considéré comme tel en politique; la Russie n'est pas pressée, laissez faire le temps.

A la fin de 1852, l'évêque du Montenegro meurt; la Russie veut constituer dans le pays un pouvoir héréditaire; il ne lui convient pas de recommencer l'œuvre de la séduction chaque fois qu'un évêque mouveau monte sur le siége épiscopal; elle peut rencontrer un jour, par hasard, un évêque récalcitrant dévoué à d'autres intérêts, il entre dans les vues de sa politique de constituer une famille dans laquelle le pouvoir se transmettra et que l'intérêt lui attachera. En effet, un évêque est nommé et l'un de ses parents est choisi comme chef du pouvoir exécutif déclaré héréditaire; c'est le prince Danielo. Ce nouveau vladika va recevoir son investiture à Saint-Pétersbourg : l'empereur de Russie est désormais le véritable souverain du Montenegro.

Voilà une conquête réelle qui n'a coûté que de l'adresse, de l'argent et du temps : trois puissances dont la Russie sait admirablement se servir. C'est un point obtenu sur la Méditerranée, une province de l'empire slave futur. Laissez-la agir, elle marchera vers ce point qui lui appartient; elle plante aujourd'hui ses jalons sur la route qui y conduit.

Cependant le gouvernement turc ne pouvait pas rester tranquille spectateur de cette nouvelle et flagrante usurpation. Les fonctionnaires ottomans des frontières de l'Albanie reçurent l'ordre de procéder au recrutement; mais les montagnards monténégrins prirent les armes, et les 12 et 13 décembre 1852 des combats se livraient entre eux et les Turcs. Les Monténégrins furent battus, mais ces luttes de montagnes sont interminables; les bandes dispersées sur un point se reforment sur un autre et reprennent l'offensive. La guerre une fois déclarée entre la Russie et la Porte, les agents russes ont fait dans le Montenegro ce qu'ils ont fait en Grèce : ils ont poussé au soulèvement et envoyé des armes et des munitions, et quelques escarmouches ont eu lieu entre les Monténégrins et les Albanais.

Ces démonstrations n'ont pas suffi au gouvernement russe agissant

dans une pensée uniforme sur ce pays et sur la Grèce et voulant un soulèvement complet; le vladika reçut des ordres en conséquence, et le 16 avril 1854 il appelait le peuple aux armes par une proclamation qui était de nature à produire quelque effet. Deux mille hommes se levèrent à l'appel du vladika, franchirent la frontière de l'Herzégovine, occupèrent le territoire entre Trébigné et Nikschitchi, mais n'osèrent pas attaquer ces deux points fortifiés et défendus par les Albanais. Ils se sont bornés à enlever un millier de têtes de bétail. Les milices locales ont pris immédiatement les armes, et un corps de cinq mille Turcs a reçu l'ordre de marcher contre les insurgés.

Les Monténégrins sont plus disposés à la guerre des grands chemins et des défilés qu'à une guerre régulière, et il est probable que l'exemple de la Grèce occupée par les troupes franco-anglaises arrêtera le mouvement insurrectionnel. Les bâtiments français qui étaient dernièrement à Scutari ne tarderont pas à paraître dans le golfe de Cattaro, et leur présence suffira sans doute pour ramener le prince Danielo à une plus juste appréciation de sa position.

CHAPITRE VII.

Opérations dans la mer Baltique. — Flotte anglaise. L'amiral Napier. — Préparatifs du gouvernement russe. — Départ de la flotte anglaise ; passage du Cattégat ; Gothembourg. Passage du Sund ; Elseneur, Copenhague. Le grand Belt, le petit Belt. Les deux routes de l'Elbe et de l'Oder. Kiel ; Stralsund ; Kioge. — Composition de la flotte au 10 avril. Dantzick ; Kœnigsberg ; Tilsit ; Memel ; frontière russe. — Ile d'OEland ; île de Gothland. — Golfe de Livonie ; Riga ; îles d'OEsel et de Dago. — Stockholm. — Iles Aland. — Golfe de Botnie. — Golfe de Finlande. — Littoral nord : forts d'Hangoe ; Helsingfors ; Sveaborg ; Ruotsinsalmi ; Lovisa ; Fredrikshamn ; Viborg. — Littoral sud : Revel ; Narva ; Oranienbaum ; Péterhoff. — Ile Hogland. — Cronstadt. — Saint-Pétersbourg. — Première opération de l'amiral Napier. — Escadre française ; départ ; passage du grand Belt ; M. Parseval-Deschênes Flotte russe. — Le grand-duc Constantin. — Bombardement des forts d'Hangoe. Expédition à Eckness. — Arrivée de la flotte française.

I.

En se déclarant les protectrices de l'empire ottoman, l'Angleterre et la France durent songer à faire tête à l'ennemi sur tous les points où il pouvait agir, à porter sur son propre territoire la guerre qu'il avait espéré concentrer sur le territoire ottoman. Envoyer dans la mer Noire deux flottes puissantes, et à Gallipoli une double armée de terre destinée soit à couvrir les deux routes qui mènent à Constantinople, soit à garder et disputer les défilés des Balkans, soit enfin à se présenter en ligne sur les bords du Danube, c'était faire face au danger le plus imminent; mais il eût été souverainement impolitique, en bornant son action au sud, de laisser à la flotte russe la faculté de déboucher de la Baltique dans la mer du Nord, de venir s'embosser à l'embouchure de la Tamise ou devant le port de Cherbourg, d'attaquer une ville française ou anglaise, de descendre dans la Méditerranée et d'y soulever la Morée, les provinces grecques et le Montenegro, par lequel on donnait la main à la Servie. C'était s'exposer à perdre le fruit des sacrifices que l'on s'imposait et assumer sur soi un immense danger sans amoindrir celui qui menace l'empire ottoman. L'Angleterre et la France, une fois engagées dans le conflit, durent donc ajouter à leurs forces du sud des flottes destinées à agir au nord.

Les deux puissances alliées, en prenant position dans le Cattégat, à l'entrée du Sund et des deux Belt, auraient certainement enfermé la flotte Russe dans la Baltique; mais celle-ci eût pu agir contre la Suède, qu'elle eût peut-être contrainte à sortir de sa neutralité : dans tous les cas, se borner à neutraliser les efforts de la Russie par mer, ce n'était pas lui renvoyer la guerre, ce n'était pas faire une diversion assez puissante.

La Baltique, dans sa partie supérieure, gèle ordinairement du mois d'octobre à la fin d'avril; il arrive quelquefois cependant que, les vents d'ouest soufflant avec violence et faisant refluer les rivières, la débâcle des glaces a lieu un peu plus tôt; mais, même dans ce cas, il est rare que les navires aient l'entière liberté de leurs manœuvres avant le 15 ou le 20 avril. Ainsi, pendant six à sept mois, la flotte russe, disséminée dans les différents ports militaires, reste emprisonnée dans les glaces, absolument comme les navires qui font des voyages d'exploration au pôle nord restent pris dans les banquises. Il importait d'arriver à temps pour enfermer les navires russes dans le golfe de Finlande, empêcher ceux qui se trouveraient dans le golfe de Botnie, à Wasa ou à Kiémi, de se réunir au gros de la flotte.

Dès le mois de février une flotte anglaise se réunissait à Spitead, sous les ordres de l'amiral Napier, et y attendait l'arrivée de l'escadre de l'amiral Corry, qui arrivait des côtes de Portugal. La première division de cette flotte se rendit à Portsmouth; le 11 mars elle appareillait, le 13 elle entrait dans le Cattégat, et de là dans le Sund, où elle devait attendre la déclaration de guerre officielle. Sa flotte se composait alors de huit vaisseaux à hélices, dont deux trois-ponts; de quatre vapeurs à hélices et de quatre autres vapeurs à aubes; elle avait à bord huit mille huit cent quatre-vingt-sept hommes, huit cent quatre-vingt-sept canons, ses machines présentaient la force de sept mille trois cent soixante-dix chevaux; elle portait les pavillons de trois amiraux : Napier, Chads et Plumridge.

II.

L'amiral Napier, commandant en chef de la flotte, avait arboré son pavillon sur *le Duc de Wellington.* Sir Charles Napier est fils d'un capitaine de marine et descend de l'amiral John Napier, connu dans le monde savant par l'invention des logarithmes. Il est né le 6 mars 1786 à Murchiston-Hall, comté de Stirling; il a donc soixante-huit ans. Entré dans la marine en 1800, il était lieutenant en 1802, commandait le brick *la Recrue*, et avait la cuisse cassée dans un combat contre la corvette française *la Diligente.*

En 1813 il commandait *le Furieux.* Appelé en 1833 à commander la flotte de dom Pedro contre dom Miguel son frère, qui disputait aux enfants de dom Pedro le trône de Portugal, il battit l'ennemi au cap Saint-Vincent. En 1840, commandant en second de la flotte envoyée contre le vice-roi d'Egypte, il coopéra aux victoires remportées sur lui, mais devenues faciles par la retraite de la France, qui, d'abord alliée de Méhémet-Ali, l'abandonna pour rentrer bientôt dans ce qu'on appelait alors le concert européen.

Charles Napier, deux fois envoyé à la chambre des communes par Marylebonne, se montra toujours le défenseur de la réforme.

III.

L'entrée du bassin du Cattégat est entre les 57ᵉ et 58ᵉ degrés de latitude nord, c'est-à-dire à la hauteur de l'Ecosse. On a alors à sa gauche la Suède, à sa droite le Jutland (Danemark), en arrière la Norvége, car on court au sud. On range à gauche Gothembourg, la seconde ville de Suède par son importance et sa population. Fondée en 1250, détruite par des incendies, repeuplée et habitée par des hommes de toutes les nations du Nord, cette ville est située à l'embouchure de la Gotha-Elf et à la tête du canal de Gothie, qui coupe la Suède dans sa largeur et va déboucher en pleine Baltique au-dessus de l'île de Gothland, position magnifique qui en a fait une ville de grand transit. Les batteries du fort d'Elfsborg protégent son port, assez profond pour recevoir des navires d'un fort tonnage.

Trois passes conduisent du bassin du Cattégat dans la Baltique : le Sund, route directe et la plus courte, entre la côte suédoise et la grande île de Seeland; le grand Belt, entre l'île de Seeland et l'île de Fionie, et enfin, plus à l'ouest, le petit Belt, entre l'île de Fionie et le Schleswig. Si on traverse le Sund, qui n'a qu'une lieue de largeur, on passe entre deux villes, Helsingborg, sur la côte suédoise, et Elseneur, sur la côte danoise. Des deux côtés s'élèvent des fortifications. Au delà d'Elseneur, la passe s'élargit jusqu'à Copenhague.

Les navires marchands de toutes les nations, à l'exception des suédois, sont tenus de payer au Danemark un droit de passage. L'origine de ce droit est basée sur des conventions arrêtées d'abord entre le Danemark et les villes anséatiques; l'un s'engageait à faire élever des phares, à placer des balises et des bouées pour indiquer et éclairer les passes, les autres à payer une redevance pour les entretenir. C'est à Elseneur que le péage est acquitté.

Les navires sont tenus en outre, en doublant la pointe de Cronembourg, de saluer le château en abaissant leurs voiles, dès qu'ils aperçoivent l'église la plus septentrionale d'Elseneur par derrière le château, et en les tenant abaissées jusqu'à ce qu'ils revoient la même église en dehors de la direction du château. Mais comme il y a des courants et que l'abaissement prolongé des voiles pourrait avoir quelque danger, on tolère qu'elles soient hissées de nouveau après cinq minutes.

C'est le salut de ceux qui passent au maître du lieu. C'est dans cette ville que les navires destinés pour la Baltique prennent des pilotes qui les dirigent, à travers les bancs dont ces parages sont semés, jusqu'à Copenhague.

Copenhague est par 55 degrés 41′ de latitude nord et 10 degrés 15′ de longitude est, à 272 lieues de Paris, sur la côte orientale de l'île de Seeland. Elle a environ 110,000 âmes de population. Des fortifications entourent complétement la ville, qui est belle et dans une position agréable. Une grande citadelle pentagone et le fort des Trois-Couronnes défendent le port, mais ni le port ni la ville ne sont suffisamment protégés.

Le port de Copenhague est sûr et commode, il a une profondeur de cinq mètres cinquante centimètres à six mètres et de beaux chantiers de construction et de radoub. Les navires à qui leur trop grand tirant d'eau ne permet pas d'y entrer trouvent en dehors un bon ancrage par environ sept mètres d'eau.

Les exportations du Danemark consistent en blé, graines oléagineuses, beurre, fromages, chevaux, bétail, salaisons et eaux-de-vie. Les négociants étrangers qui veulent s'y établir sont tenus d'acheter le droit de bourgeoisie.

En quittant Copenhague on passe entre l'île d'Amach et la ville suédoise de Malmoë, cité importante par son commerce, sa position et sa population. Sur la rive opposée, et dans l'île de Seeland, s'ouvre la belle et large rade de Kioge, à six lieues de Copenhague; ce point est le plus large de la passe du Sund, et tout près de ce qu'on appelle

la grande entrée de la Baltique. Cette entrée est formée par la pointe avancée et les rochers de Falsterbo, du côté de la Suède, et par le cap de Hédinge, sur la côte danoise. Si on se dirige par le grand Belt, le navire passe devant Ebeltoft, l'île de Samsoë, et entre dans la passe après avoir doublé sur sa gauche les deux pointes entre lesquelles se trouve Kallundborg; il en sort en doublant l'île Femern.

La passe du petit Belt est le plus à l'ouest, c'est par conséquent la route la plus longue; mais on ne choisit pas et on obéit aux vents dans ces passages resserrés et semés d'îles et de rochers. C'est aussi la passe la plus étroite, mais la plus profonde.

IV.

Telles sont les trois grandes routes qui conduisent de la mer du Nord dans la Baltique; mais depuis longtemps le commerce a voulu s'affranchir et des péages auxquels il est assujetti et des dangers que présente le passage des détroits. La nature en effet avait disposé tous les éléments d'une route nouvelle. L'Elbe a son embouchure dans une coupure profonde de la mer du Nord, d'où l'on arrive jusqu'à Hambourg; là un canal qui emprunte les eaux de la Steckniiz fait communiquer l'Elbe avec la Trave, qui coule en sens inverse et se jette dans la Baltique au fond de la baie de Travemünde. Cette route est suivie depuis longtemps par un assez grand nombre de navires de commerce qui n'ont pas un trop grand tirant d'eau.

Au mois d'août 1852, la *Gazette d'Augsbourg* annonçait la formation toute récente d'une compagnie anglaise, créée sous le patronage de la Russie, pour établir un service régulier de bateaux à vapeur entre Hull et Saint-Pétersbourg, en passant de la mer du Nord dans la Baltique, par l'Elbe et le canal de la Trave réparé et agrandi. Ce chemin, beaucoup plus direct, beaucoup plus court, aurait évité en même temps le péage dans le Sund.

La guerre qui interrompt les communications ne permettra pas pour le moment de mettre cette pensée à exécution, ou tout au moins de la compléter, mais tôt ou tard, c'est par là que le grand commerce prendra sa route.

Il y a encore une autre route, depuis longtemps empruntée, et qui sûrement verra passer un jour les grands navires de commerce. Elle a également son point de départ dans l'Elbe d'où elle va, au moyen de canaux à écluses, rejoindre la Sprée et l'Oder. Elle traverse ainsi le territoire prussien et aboutit à la Baltique dans la baie de Stettin. Cette route est longue et dessert par conséquent beaucoup d'intérêts, il est donc probable que, malgré l'établissement des chemins de fer, elle sera améliorée et verra s'établir une importante navigation.

V.

L'escadre de l'amiral Napier traversa le détroit par le grand Belt, où elle entra le 26, et alla mouiller à Kiel pendant qu'il se rendait lui-même à Copenhague. Kiel est sur la côte du Schleswig, au fond d'une rade profonde et sûre; son port vaste et commode peut recevoir les plus grands navires.

Kiel paraît appelée à un brillant avenir; un canal, qui débouche dans la rade, s'avance de Kiel dans l'intérieur du pays; il a aidé beaucoup au développement du mouvement commercial, et il est destiné à l'activer encore; il va droit de l'est à l'ouest, de Kiel à Rendsbourg, et il pourra être facilement continué jusqu'à la mer du Nord, sur un espace d'environ vingt lieues, en se servant des eaux de l'Eyder, qui viennent se jeter dans cette mer, dans une baie qui semble préparée exprès pour le recevoir. L'escadre anglaise y était tout entière le 28 mars. Elle reprenait la mer le 29 et se rendait dans la baie de Kioge.

Bientôt l'escadre passait devant Lubeck, ville qui sera un jour une grande étape commerciale sur le canal qui reliera les deux mers par l'Elbe. Fondée en 1140 par un comte de Holstein, elle devint plus tard la capitale de la ligue anséatique et attira la plus grande partie du comme ce de la Baltique. Déchue peu à peu de sa splendeur par la chute de l'association, par l'habitude que prirent les navigateurs de commercer directement avec les Etats riverains, Lubeck est encore une des quatre villes libres anséatiques, mais elle a perdu la plus grande partie de ses relations. Cependant elle a des foires importantes et exporte d'assez grandes quantités de laines provenant des troupeaux du Holstein, du Schleswig et du Mecklembourg.

En poursuivant la route on arrive à Stralsund, dans une baie qui fait une échancrure de douze à quatorze lieues dans les terres. Stralsund, dans la province de Poméranie était autrefois une des villes anséatiques; elle a été réunie à la Prusse. Son port est petit, bon toutefois, mais environné de bas-fonds. Elle a des fabriques de draps, de toiles, de glaces, de tabac, de savon; on y a établi, il y a vingt ans, une foire aux laines, matière assez abondante dans le pays.

L'escadre anglaise quitta Kioge le 5 avril pour faire route vers Bornholm. De nouveaux bâtiments venaient la renforcer, et le vaisseau français *l'Austerlitz*, le précurseur de la flotte française, entrait dans le grand Belt au commencement d'avril et ralliait bientôt l'escadre.

Les forces anglaises dans la Baltique se composaient alors de 10 vaisseaux de ligne à hélice, 5 vaisseaux à voiles, 11 frégates et corvettes à hélice, 11 frégates et sloops aubes; 12 navires étaient en route pour rallier cette escadre, qui allait compter 49 bâtiments portant 22,000 hommes et 2,344 canons.

VI.

Soit que l'on se dirige vers le nord-est par la côte de Poméranie, coupée de baies profondes, entamée par les embouchures des rivières, et les déversoirs des lacs; soit que l'on suive les contours moins accidentés de la côte suédoise, c'est seulement après avoir dépassé l'île Bornholm qu'on entre vraiment en pleine Baltique, mer brumeuse, battue par de fréquents orages, d'une navigation difficile en raison des îlots et des écueils dont elle est semée, et dont la partie supérieure donne par ses glaces et ses brumes le spectacle des mers polaires. Par la côte allemande on range à droite les villes de Colberg et de Rugenwalde avant d'arriver au golfe de Dantzick, dans lequel se jette la Vistule.

La nature s'est chargée de protéger la rade : une langue de terre longue et étroite, qui commence à Tupadell et finit à Hela, s'avance de l'ouest au sud-est, et couvre une partie de la rade comme les jetées artificielles sous lesquelles on abrite les ports. Le port de Dantzick est à Weiselmunde; les Allemands l'appellent *Fair-Water, belle eau;* il est défendu par des forteresses considérables.

Afin de relier la ville à la mer on a canalisé la petite rivière la Moltau, qui traverse Dantzick et se joint à la Vistule. Cette ville est, après Saint-Pétersbourg, la plus commerçante du Nord. Elle expédie des bois de construction, des mâts de navire, de la potasse, du zinc, de la laine, mais surtout du blé, qui est considéré comme le meilleur de la Baltique. C'est par là que vient le blé blanc de Pologne, un des meilleurs que l'Europe fournisse.

VII.

Dantzick rappelle aux Français de brillants souvenirs et de cruelles douleurs; quand les navires de la flotte de France passeront devant sa rade, les marins pourront voir les remparts où leurs pères ont vaillamment combattu, et d'où ils sont sortis pour aller, au mépris des capitulations, mourir en Sibérie.

En 1734 Dantzick faisait partie de la Pologne, et le roi Stanislas poursuivi par les Russes et les Saxons, qui avaient fait élire un autre roi, Auguste III, vint s'y réfugier et soutenir un siége. Louis XV avait épousé la fille de Stanislas; le cardinal Fleuri, premier ministre, n'osa ni soutenir dignement ni abandonner Stanislas, il se borna à lui envoyer quinze cents hommes commandés par un chef qui ayant sans doute des instructions secrètes alla débarquer en Danemark au lieu de se porter en Poméranie. A la guerre, on ne discute pas l'utilité d'une expédition, on obéit, l'officier qui s'arrêtait en route avait donc des ordres particuliers; mais il y avait à la cour de Copenhague un ambassadeur français, le comte de Plélo, qui prit l'expédition au sérieux, se mit à la tête de la troupe, débarqua à Dantzick, et marcha contre l'armée russo-saxonne avec une incroyable témérité. M. de Plélo fut tué; ses soldats se retranchèrent et tinrent quelques semaines, bien qu'ils fussent entourés d'ennemis. Enfin ils durent mettre bas les armes après avoir obtenu une capitulation honorable, en vertu de laquelle ils devaient être conduits dans un port de la Baltique où ils pourraient s'embarquer pour la France. Mais le gouvernement russe donna un déplorable exemple de mauvaise foi, les Français prisonniers furent conduits à Narva, dans le golfe de Finlande, et, après avoir été donnés en spectacle aux habitants, dirigés dans l'intérieur.

Les Français, en guerre contre la Russie, s'emparèrent de Dantzick le 24 mai 1807 après deux mois d'un siége conduit par le maréchal Lefebvre, qui déploya une audace et une activité extraordinaires. Lefebvre fut nommé duc de Dantzick, et le général Rapp fut fait gouverneur de la place; la ville reprenait les lois et les coutumes qu'elle avait eues comme ville anséatique, la navigation de la Vistule était déclarée libre pour toutes les nations à l'exception des Anglais. Six ans plus tard, lorsque changea la fortune de la guerre, et que la désastreuse retraite de Moscou permit à la coalition de reprendre l'offensive, les Français furent à leur tour assiégés dans cette même ville de Dantzick. Rapp tint pendant dix mois avec une armée soumise aux plus dures privations, décimée par les maladies, et ce siége a laissé dans l'histoire un des souvenirs les plus héroïques du temps. Le général Rapp ne pouvant plus tenir, ne pouvant être secouru, alors que tous les efforts étaient concentrés en France, où l'armée des alliés avait pénétré, capitula le 29 novembre 1813 avec le duc de Wurtemberg. La garnison devait sortir le 2 janvier 1814; les Français et les Polonais pouvaient rentrer en France, les soldats des autres nations retournaient chez eux; mais les conditions de cette capitulation ne furent pas tenues; l'empereur de Russie, Alexandre, s'appuyant sur le prétendu droit que donnent la victoire et la force, refusa d'approuver le traité, et, au mépris de la foi jurée, cinq mille deux cents Français, débris de la garnison de Dantzick, furent envoyés en Sibérie, faisant de longues marches durant l'hiver à travers des pays glacés.

Dantzick fut de nouveau incorporé à la Prusse; elle est aujour-

d'hui sa première place de commerce maritime : on y compte environ soixante mille habitants.

En avançant vers l'est on trouve deux jetées semblables à celles de Hela, mais plus grandes; la première couvre et sépare de la mer le lac de Frisch-Haff. Cette jetée s'ouvre à Pillau pour donner une route maritime à Kœnigsberg, capitale de la Prusse orientale, sur le Prégel.

Les grands vaisseaux s'arrêtent à Pillau, où l'on a construit un phare dont le feu brille à trente et un mètres au-dessus du niveau de la mer. Afin d'indiquer la route du port, un édifice gothique ayant de loin l'apparence d'un trois-mâts sans voiles a été élevé à quarante mètres au-dessus de l'eau.

Grâce au Prégel, qui est navigable à une assez grande distance dans l'intérieur des terres, Kœnigsberg est un grand centre de navigation et un grand marché des produits des pays environnants.

Les chevaliers teutons, aidés du roi de Bohême Ottokar, voulant soumettre cette partie de la Prusse, élevèrent en 1254, sur le bord du Prégel, un château de bois; trois ans après, un château de pierre et de brique remplaçait le premier : peu à peu les habitations se groupèrent autour et avec le temps formèrent Kœnigsberg (château du roi). Là vécut et mourut le philosophe, chef d'école, Kant. Aux grands souvenirs de la pensée se mêlent ceux de la guerre : en 1807 et en 1813, une année de triomphes, une année de revers, Napoléon vint établir son quartier général dans cette ville.

VIII.

A peine a-t-on doublé la pointe de Dirschkeim, que l'on suit en remontant la seconde jetée qui couvre le lac Turisch-Haff; elle a vingt lieues de longueur. Derrière le lac se trouve Tilsit, ville devenue célèbre par le traité de paix. Les souvenirs de la France sont encore semés sur toutes ces côtes.

La longue jetée qui s'étend le long du lac va finir près de Memel.

Depuis longtemps les navires en courant droit au nord naviguent à la hauteur des possessions que la Russie a conquises sur l'Allemagne, mais une longue bande de terres prussiennes sépare encore la Russie de la Baltique; c'est à Polangen que l'on touche aux côtes russes : c'est le poste de la douane en Lithuanie.

Ceux qui suivent la côte suédoise peuvent de loin saluer en passant Cimbrishamn et Christianstadt en s'enfonçant dans le golfe des côtes de la Skanie. Ils s'avancent vers la grande île d'OEland. Cette île a vingt-sept lieues de longueur, elle est fertile et peuplée de nombreux villages. Son principal port du côté de la terre suédoise est Borgholm, qui est défendu par une forteresse, à quelques lieues de Calmar, ville célèbre dans les annales suédoises et danoises par le traité qui porte son nom.

Au nord-est de l'île d'OEland s'étend, moins allongée mais plus large, l'île de Gothland (terre des Goths), dont Wisby est le chef-lieu; elle est coupée du sud au nord par une chaine de montagnes ; au pied et sur les versants s'élèvent des villes et des villages; l'île compte quarante mille habitants. Le port de Wisby, à l'orient de l'île, offre un bon mouillage aux grands navires. C'était autrefois une ville anséatique, elle appartient aujourd'hui à la Suède. L'extrémité nord de l'île de Gothland se trouve précisément à la hauteur du cap de Grenen, par lequel les flottes sont entrées dans le Cattégat.

Cette mer Baltique, vers laquelle tant de regards sont tournés aujourd'hui, prend au-dessus de l'île de Gothland un aspect tout nouveau. A droite, en continuant la route au nord, s'ouvre le golfe de Livonie, dont les caps de Jamma et de Domesnes gardent l'entrée principale, et au fond duquel s'élève au sud-est l'importante ville commerciale de Riga.

A trente lieues plus au nord, et du même côté, s'enfonce profondément dans les terres le golfe de Finlande. A gauche est Stockholm, en face sont les îles Aland et l'archipel d'Abo, possessions russes, derrière lesquelles s'étend le golfe de Botnie, qui est lui-même aussi long que la Baltique, bordé d'un côté par la Finlande, de l'autre par les côtes de Suède.

On a pu remarquer que toutes les villes de commerce de la Baltique sont situées sur des rivières importantes, et à une certaine distance de la mer; Riga est assise sur la Dvina, à environ neuf milles de l'embouchure de ce fleuve dans le golfe. Une barre de sable à l'embouchure de la Dvina, où il n'y a plus que quatre mètres à quatre mètres trente centimètres d'eau, force les navires qui tirent plus d'eau à charger sur des alléges une partie de leurs marchandises à Bolderaa, sur la rive ouest du fleuve. Sur la même rive, au fort Comet, brillent deux feux, l'un à environ cent pieds, l'autre à vingt-quatre.

Riga est peuplée de négociants anglais et autres étrangers; le commerce est considérable : on exporte principalement du chanvre, du lin, des bois de construction et de mâture, du suif, des cuirs et du blé. Ce dernier est bien inférieur à celui de Dantzick, il vient de Russie et de Courlande ; celui-ci supérieur à celui de Russie, mais tous deux de médiocre qualité. Le chanvre exporté par Riga vient de l'Ukraine et de la Pologne, il remonte par le Dniéper et descend ensuite la Dvina ; mais ce trajet demande un temps très-considérable.

Le lin vient de la Russie blanche, de la Lithuanie et de la Courlande. Les bois de mâture viennent des bords du Dniéper; c'est le pin d'Ecosse qui fournit les plus beaux : ils ont de vingt-trois à vingt-sept mètres de longueur. Riga à environ cinquante mille habitants.

IX.

On sort du golfe de Livonie pour se rendre dans celui de Finlande, sans rentrer dans la Baltique, par un détroit situé entre la côte d'Esthonie et les grandes îles OEsel et Dago, qui, toutes deux défendues par de grandes fortifications, forment des postes militaires importants.

Œsel, la plus vaste des îles, a environ vingt-cinq lieues de long sur douze de large, Arensbourg en est le chef-lieu; elle est échancrée de tous côtés par de profondes anses, qui offrent généralement de bons mouillages. De cette île s'avance en mer un long promontoire qui forme l'un des côtés de l'entrée du golfe de Livonie.

L'île de Dago est beaucoup moins grande que celle d'OEsel, mais elle a également de bons mouillages.

Stockholm, sur la côte opposée, est la capitale de la Suède ; elle est située dans une baie assez profonde, au point où le lac Melar se joint à la mer. Le port est profond et bon, mais les îlots qui l'avoisinent en rendent l'accès difficile et dangereux. Le mouvement du port de Stockholm représente à peu près la moitié du commerce extérieur de la Suède. On trouve avant d'y arriver, à l'extrémité sud de l'île d'Oja, un phare de vingt-quatre mètres de hauteur, dont le feu fixe s'aperçoit par le beau temps jusqu'à cinq lieues en mer. C'est là que l'on prend des pilotes.

La Suède exporte des bois de construction, des planches, du brai, du cuivre, du goudron, et surtout du fer dont la qualité est renommée. Elle a des fabriques d'horlogerie, de papier, de tabac, des tanneries, des teintureries. Ses mines de fer forment sa richesse principale ; elle a aussi des mines de cuivre. On estime la production du fer en gueuses à plus de cent millions de kilogrammes, et celle du gros fer et du fer en barre à environ quatre-vingts millions de kilogrammes.

L'île d'Aland appartenait à la Suède il y a un siècle et demi; Pierre I[e] s'en empara en 1714 pendant que Charles XII, découragé par la perte de la bataille de Pultava, s'obstinait à demeurer en Turquie, où il s'était réfugié, attendant un corps d'armée que les Turcs lui avaient promis et passant sa vie au lit à Démotica, petite ville près d'Andrinople. Les Danois, les Prussiens et les Russes tombaient tous ensemble sur les provinces suédoises et démembraient cet empire.

Le golfe de Finlande s'étend de l'ouest à l'est, en inclinant au nord, sur une longueur d'environ deux cents lieues, entre la Finlande au nord et l'Esthonie au sud.

X.

Sur la côte de Finlande ont été réunis d'immenses moyens de défense ; ce sont d'abord les forts de Hangoe, qui veillent à l'entrée des deux golfes de Botnie et de Finlande ; puis viennent successivement Helsingfors, Sveaborg, Ruotsinsalmi, Lovisa, Fredriksamn et Viborg.

Helsingfors est une ville fort belle, capitale de la Finlande, et gardant de profonds souvenirs de la vieille nationalité. Fondée par Gustave Wasa, elle a été brûlée et a changé de place, abandonnant un sol rocailleux pour s'asseoir sur un terrain un peu moins âpre. Son port, vaste et très-profond, reçoit les plus grands vaisseaux. L'aspect de la ville est grandiose, mais il n'y a pas de fortifications; et à moins que le grand-duc Constantin n'y ait fait élever depuis peu des batteries, les escadres n'y rencontreront pas une grande résistance. Tout agglomérés qu'ils sont à la Russie, les Finlandais, fort avancés en civilisation, ne supportent le joug qu'avec impatience; et le gouvernement russe n'a sans doute pas voulu construire des fortifications qui à un jour donné pourraient leur servir contre lui.

Sveaborg est à cinq kilomètres en avant de Helsingfors, de manière à en défendre l'approche ; c'est une forteresse formidable, surnommée le Gibraltar du Nord. Sa construction a duré dix ans ; elle fut commencée en 1749 sous le roi Frédéric, et achevée en 1759 sous Gustave III ; les plans en furent faits par le feld-maréchal comte Ehrensværd ; elle a coûté, dit-on, vingt-cinq millions de rixdales de banque, soit cinquante millions de francs.

Sept îlots d'un sol granitique, portant chacun une forteresse et reliés les uns aux autres par des ponts et par des jetées, composent le système de défense de Sveaborg. Ces îlots sont nommés : *Vargœ*, île du Loup ; — *Stora œster svartœ*, grande île noire de l'est ; — *Lilla œster svartœ*, petite île noire de l'est ; — *Wester Svartœ*, île noire de l'est ; — *Langœrn*, Grand Aigle ; — *Gustaffssværd*, Épée de Gustave; — *Bakholm*, île du Phare. Deux autres îlots non reliés aux premiers complètent la défense, ce sont : *Skans landet*, Terre aux Redoutes, — et *Kungsholm*, île du Roi.

Helsingfors est bâtie au fond d'une baie, quatre passes y conduisent, mais une seule est accessible aux grands vaisseaux de guerre, et cette passe est défendue par trois des forteresses et battue par les canons des quatre autres; on porte le nombre de pièces d'artillerie qui protégent ainsi la passe à un millier.

Sur une des places de l'ilot de *Vargœ* s'élève le tombeau du feld-maréchal Ehrenvœrd, qui a bâti Sveaborg ; c'est un vaisseau au corps de granit, à la proue et à la poupe de bronze. La tombe de l'illustre Suédois est au pouvoir des Russes, comme la forteresse qu'il avait élevée contre eux. Bizarre jeu de la destinée !

Ruotsinsalmi est située sur les deux bouches de la Kymenne ; son port est bon, bien abrité, et entouré de petites îles. Dix-neuf ouvrages de fortification défendent cette place ; l'un d'eux, *le Fort de la Gloire*, est à une lieue en mer et porte quatre-vingt-dix canons.

Lovisa, jolie ville de trois mille habitants, est au milieu du détroit d'Orrensund ; elle est doublement défendue et par le peu de profondeur de ses eaux et par la citadelle de Svartholm, qui est à deux lieues et demie en avant, dans une île placée à l'entrée du détroit.

Plus à l'est s'avance Fredrikshamn, sur la pointe d'une presqu'île nommée Wehkalati ; elle est entourée d'un rempart comportant sept bastions et deux demi-lunes casematés. Des batteries élevées sur une île qui domine le port complètent sa défense.

XI.

A la côte nord les fortifications, les citadelles ; à la côte sud plus spécialement le commerce et les fabriques. La première ville de quelque importance que l'on rencontre de ce côté est Revel. Elle a un beau port, reconstruit en 1820 ; et bien qu'une partie de la flotte militaire y stationne d'ordinaire, il est surtout affecté au commerce. Elle est mieux abritée contre les vents que le port, mais il arrive fréquemment qu'elle est encore encombrée de glaces quand déjà la débâcle a eu lieu sur d'autres points.

On exporte de Revel, ou par Revel, des poils de chèvre destinés à la fabrication, du lin, de l'étoupe, du seigle et de l'orge ; il y a des fabriques d'épingles, de bas de laine, des verreries, des faïenceries. L'art du verrier est peu avancé en Russie, les produits en ce genre sont lourds, manquent de grâce et coûtent fort cher. Les faïences ont un caractère particulier ; on sent l'enfance de l'art, et pourtant elles ne manquent pas d'originalité. Ce n'est pas la beauté, ce n'est pas, tant



Conseil de guerre tenu à Varna le 12 mai.

La dernière place importante que l'on rencontre sur les côtes finlandaises en se rapprochant de Pétersbourg est Wiborg ; elle est à trente-cinq lieues de la capitale. Elle appartenait aux Suédois, qui l'ont fondée en 1293, et faisait un commerce considérable avec les villes anséatiques ; les Russes l'ont toujours enviée ; ils l'ont assiégée cinq fois ; et enfin Pierre Ier la prit en 1710, un an après la bataille de Pultava.

Il venait d'assiéger et de prendre la ville anséatique d'Elbing; il faisait assiéger Riga, contre laquelle il avait lui-même pointé les canons : il arrive à Pétersbourg, se rend à la forteresse de Kronslott, s'embarque, suit les côtes de la Carélie, vient mettre le siége devant Wiborg, que ses troupes de terre arrivées sur les marais encore gelés avaient déjà investie, et après un siége de près de trois mois se rend maître de la place, et fait la garnison prisonnière de guerre, malgré les termes formels de la capitulation qui lui avait été accordée.

Cette ville, autrefois florissante, n'a pas retrouvé son ancienne splendeur ; cependant son commerce est actif, et le canal qui joint le lac de Saima au golfe en passant par Wiborg doit l'accroître encore. Sous le rapport militaire, Wiborg est une place de première classe ; elle est environnée d'une muraille flanquée de bastions, reliée par un pont à une citadelle et à une forteresse. Elle est en outre défendue par des batteries élevées sur une île en avant et à six kilomètres de la ville.

s'en faut, le fini des objets du même genre que fournissent la France et l'Angleterre, mais on y reconnaît le contact avec l'Asie ; c'est bizarre.

Revel, bien qu'elle soit avant tout une place de commerce, occupe une position trop importante dans le golfe pour que le gouvernement russe négligeât de la fortifier ; la ville est défendue par d'assez grandes fortifications ; le port est protégé par une citadelle ; il y a, en outre, une fonderie de canons et un arsenal de marine.

Cette ville jouera sans doute un rôle important dans cette guerre, et il se peut que l'on tente un débarquement de ce côté. Revel serait alors attaquée et par la flotte et par des troupes de terre, et la prise de cette place aurait dès le début de la guerre un immense résultat ; elle donnerait aux troupes franco-anglaises la possession d'une des routes de Saint-Pétersbourg, celle-là même que suivit Charles XII lorsque, après avoir débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, il marcha au secours de Narva assiégée par le czar Pierre Ier. En outre, la prise de Revel permettrait de redescendre vers la Livonie et peut-être trouverait-on dans cette province conquise sur la Suède et qui, dit-on, garde d'assez vifs souvenirs de sa nationalité, les éléments qui, tôt ou tard, doivent servir à briser le faisceau de populations hétérogènes qui constitue aujourd'hui l'empire de Russie.

Le gouvernement russe ne pouvait méconnaître ce danger, aussi a-t-il ajouté de nouveaux moyens de défense à ceux qui existaient

Paris. Typographie Henri Plon, r. Garancière, 8.

déjà. Revel est au fond d'une rade et placée sur une éminence; des batteries ont été établies en avant de la cité, de manière à battre la rade. Des maisons qui gênaient le tir du canon ont été rasées et la garnison a reçu des renforts.

En continuant de longer la côte sud, on trouve Narva, sur la rivière de Naïova, tout près de la mer. Cette ville est célèbre par la défaite que le roi de Suède, Charles XII, y fit éprouver aux Russes qui l'assiégeaient. Pierre I[er] vengea, quelques années plus tard, ce désastre en s'emparant de Narva. Cette ville est aujourd'hui fortifiée.

Cette charmante petite ville qu'on aperçoit, à l'endroit où le golfe se resserre, après qu'on est sorti de la baie profonde de Narva, est Oranienbaum. Le favori du czar y bâtit en 1715 un petit palais élégant, orné d'un péristyle, d'une colonnade, entouré de beaux jardins; des maisons sont venues se grouper autour et ont formé la ville. Tous les jours, en été, un bateau à vapeur vient de Pétersbourg à Oranienbaum. Il trouve un point de débarquement dans un canal qui a été creusé au-dessous d'un autre canal qui s'avance assez profondément dans les terres. Les ponts jetés sur ces canaux font un coup d'œil gracieux. Le palais appartient à un des membres de la famille impériale. Une route qui suit les bords de la baie conduit de là à Saint-Pétersbourg. Oranienbaum est situé en face de Cronstadt.

Plus loin est Péterhoff, sur une colline qui regarde la mer. Un canal conduit de la baie au château, qui a été bâti par un architecte français, M. le Blond, pour le czar Pierre I[er]. Le parc et les jardins sont magnifiques, ainsi que les orangeries. Dans le bois est une maisonnette qui a souvent abrité Pierre I[er].

La cour de Russie donne chaque année, au mois de juillet, dans cette résidence, une fête brillante, et une illumination splendide éclaire la baie pendant la courte nuit qui à cette époque de l'année va d'un soleil à l'autre. On appelle Péterhoff le Versailles russe.

Strelna est encore un château impérial, car cette route en est semée; celui-ci est d'architecture gothique. C'est la même situation que celle de Péterhoff, mais avec moins de grandeur et de luxe.

Bientôt la baie s'élargit, et la route qui la contourne n'offre plus jusqu'à Saint-Pétersbourg, où elle arrive à la porte de Riga, qu'une longue suite de maisons de plaisance, de villas, qui se disputent d'élégance, de richesse, et que parent de frais ombrages.

Le golfe est semé de quelques îles; la plus importante, l'île de Hogland, tient le milieu entre les deux rives, en avant de Cronstadt. C'est une île de porphyre renfermant deux villages et 600 habitants qui vivent de pêche et de commerce, à peu près étrangers au reste du monde. De jour on aperçoit sur cette île une espèce de *tumulus* élevé et couvert de sapins; la nuit, un phare l'indique aux navigateurs; il est probable que le gouvernement russe y aura construit des batteries, non pour arrêter les flottes qui peuvent facilement en éviter l'approche, mais du moins pour empêcher qu'on s'y établisse.

De cette île à Cronstadt il y a environ soixante lieues.

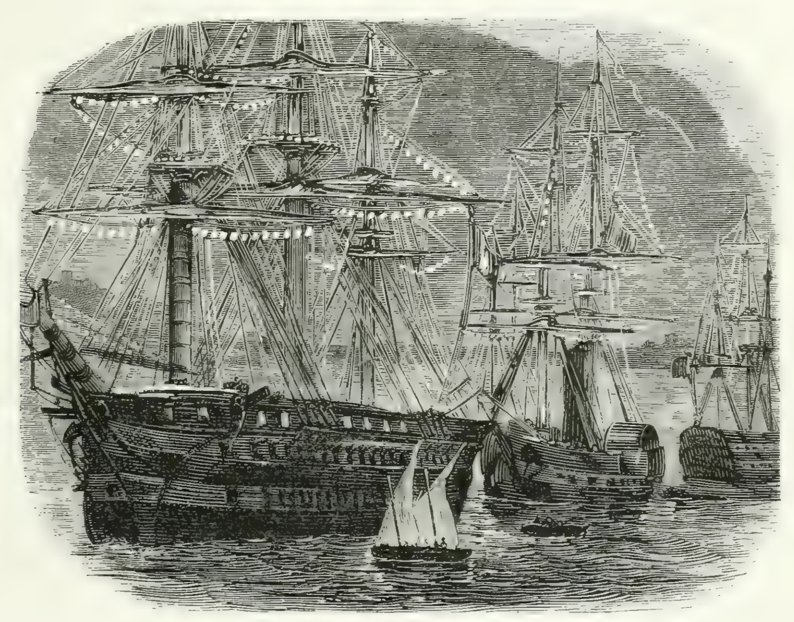
XII.

Cronstadt est placée sur l'île de Kotline ou île Retou-Sari, qui, à six lieues de Saint-Pétersbourg, divise dans sa largeur le golfe de Finlande en deux parties inégales, la plus large du côté de la Carélie, la plus étroite du côté de l'Ingrie. Cette île a trois lieues de longueur, et Cronstadt est à l'extrémité est, faisant un large carré.

L'île se présente aux navigateurs venant de l'occident, comme une pointe aiguë, un éperon, défendue en avant par des rochers sur lesquels s'élève le phare de Tolboukin. Les navires ont trouvé jusque-là une mer profonde, mais le fond diminue bientôt quand on est à la hauteur de l'île.

On ne peut arriver à Cronstadt que par l'un des côtés et par une seule passe. Le bras de mer qui s'étend le long de la côte de Carélie est rempli de rochers sous-marins et de bancs de sable; le fond descend brusquement de treize mètres à deux mètres, et interdit toute navigation aux vaisseaux d'une certaine dimension. Ce côté est en outre protégé par le fort Alexandre et par des batteries avancées, élevées sur des récifs qui sèment la passe. On arrive donc par le bras de mer qui est entre l'île et la côte de l'Ingrie, et il faut passer au milieu du chenal entre des batteries de terre et des forts élevés au milieu des eaux. On ne pourrait pas arriver à Cronstadt par le sud, car là aussi le fond diminue et ne présente plus que deux et trois mètres de fond.

Le fort Pierre est le premier que du pont du navire on aperçoive sur la gauche; il s'avance en mer sur un petit promontoire. Un peu plus loin, dans un angle rentrant, s'élève une batterie. Presque en face, à une certaine distance du rivage, est le fort Constantin, armé de cinquante canons; puis le fort Alexandre, de forme ronde, bâti en blocs de granit et portant cent seize canons; ensuite le fort appelé la Citadelle, le plus important des trois, armé de soixante-douze canons. Ces trois ouvrages, bâtis sur des rochers ou des bancs de sable, dé-



Illumination de la flotte française à l'annonce de la déclaration de guerre.

[illegible] par leur position environ un huitième de cercle, et battent, du nord au sud, [illegible], dont ils tiennent la gauche, la citadelle étant la plus rapprochée de la ligne.

Sur la droite s'élève le Riesbank de soixante canons, et en arrière une batterie, puis enfin le grand fort de Kronslott, qui fait face au phare de Cronstadt.

Les navires passent entre toutes ces bouches à feu. Cronstadt a trois ponts : un destiné au commerce, un à la marine militaire, un aux constructions navales; tous les trois sont défendus par des môles. A l'extrémité est de l'un d'eux, un peu plus loin que le fort Kronslott, s'avance sur la mer le fort Menschikoff, parallélogramme qui termine la ligne des fortifications du côté de l'est. La mer enveloppe Cronstadt de trois côtés, et fait encore au sud une profonde échancrure dans le terre-plein où commence la ville. Sur toutes ses faces celle-ci est couverte par des batteries et des ouvrages considérables.

Ce fut Pierre Ier qui commença ces fortifications en 1703, pour mettre à l'abri d'un coup de main sa ville naissante de Pétersbourg. Il vint lui-même sonder la profondeur de la mer, désigna l'endroit où devrait s'élever le fort de Kronslott, en fit un modèle en bois, et laissa à Menschikoff le soin de le faire construire sur son modèle. Telle fut l'origine de Cronstadt ou mieux Kronstadt (ville de la couronne).

Les bateaux à vapeur qui font un service entre la France, l'Angleterre, les villes allemandes et Saint-Pétersbourg, sont obligés de s'arrêter à Cronstadt. Les voyageurs montent sur de plus petits bateaux, et les marchandises sont chargées sur des alléges.

L'hiver est long et rigoureux dans le golfe de Finlande, et surtout dans les parages de Cronstadt; la mer gèle régulièrement du mois d'octobre à la fin d'avril; mais il y a quatre beaux mois, et alors la baie qui conduit de Cronstadt à Saint-Pétersbourg offre un coup d'œil ravissant.

XIII.

De toutes les villes qui existent en Europe, Saint-Pétersbourg est assurément la plus grande, mais elle n'est pas la plus peuplée, il s'en faut de beaucoup. Paris et Londres laissent bien loin en arrière sous ce rapport la ville du czar Pierre. Il est vrai que celle-ci embrasse des parcs, des jardins et des villages.

Saint-Pétersbourg est bâti sur la Néva, dans un terrain bas et marécageux, sujet aux inondations, à l'embouchure de ce fleuve dans le golfe de Finlande, par 59 degrés 56′ de latitude nord, et 27 degrés 58′ de longitude est; elle est donc à 11 degrés 6′ plus au nord que Paris, soit à deux cent soixante-dix-sept lieues plus près du pôle, en même temps qu'elle est à sept cents lieues plus à l'est.

Le terrain où s'élève Saint-Pétersbourg fut conquis sur les Suédois; une forteresse, quelques cabanes et deux maisons de bois servant de palais à Pierre Ier et à Menschikoff furent les premiers édifices de cette cité aujourd'hui splendide.

La Néva aide merveilleusement à la beauté de Saint-Pétersbourg. Après avoir coulé dans un seul lit, elle fait un brusque contour, puis se divise en deux bras appelés, l'un la grande Néva, l'autre la grande Nevka. Ces deux bras se partagent eux-mêmes bientôt en six bras principaux et en petits courants auxquels vient se mêler encore une petite rivière et forment une dizaine d'îles, dont deux sont fort grandes, ainsi que plusieurs îlots. On comprend combien doivent donner de grandiose à une cité ces quais nombreux bordés de palais, de monuments publics, liés par de beaux ponts, et quelle animation résulte de la navigation sur tous ces bras du fleuve.

Par suite du prolongement de la ville vers la mer, la forteresse qui fut le premier édifice de Pétersbourg se trouve aujourd'hui au milieu de la cité, dans un îlot, au-dessous du premier point de partage et au-dessus de celui où la grande Néva se divise encore en grande et petite.

La cité est environnée d'ombrages, de bois, d'îles toutes vertes; elle est coupée de larges rues dont quelques-unes, plantées d'arbres, n'ont pas moins de quarante-cinq mètres de largeur et présentent une longue file de maisons élégantes, de bazars, de colonnades. Des squares, des statues équestres, des colonnes de bronze, ornent quelques quartiers.

La Néva n'est pas profondément encaissée, elle coule d'ordinaire à plein bord; et lorsque les eaux de la Baltique, poussées en automne par les vents d'ouest, se précipitent dans la baie de Cronstadt, les eaux de la Néva refluent dans la ville, et quelquefois l'inondent après avoir franchi leurs bords. On compte ainsi d'assez nombreuses inondations à Saint-Pétersbourg, et dans ce pays plat, elles causent de très-grands ravages. Elles emportent les arbres, les ponts, jettent parfois des navires hors du fleuve et entraînent les malheureux habitants qui ne peuvent s'enfuir. L'une d'elles fit périr cinq cents personnes, détruisit près de cinq cents maisons de fond en comble, et en endommagea presque autant.

Le froid est chaque hiver très-intense à Saint-Pétersbourg, et la Néva, [illegible] au milieu d'avril. Au [illegible] de [illegible], les ponts de bois sont enlevés, et le départ des glaces est accompagné d'une cérémonie qui donne le signal du rétablissement de la circulation. Le directeur du département de construction de l'amirauté monte dans une chaloupe, salue de sept coups de canon la forteresse, qui lui rend son salut par un nombre égal de coups, puis se dirige vers le commandant de la forteresse, qui lui-même s'avance au-devant de lui dans un autre bateau, et lui annonce officiellement que les deux rives peuvent communiquer. Aussitôt, mais seulement alors, les bateaux s'élancent d'une rive à l'autre, et les ponts sont ensuite rétablis.

L'hiver est dans toutes les grandes villes l'époque des réunions, des bals, des spectacles; à Saint-Pétersbourg, cette saison est extrêmement animée : une foule innombrable de traîneaux sillonnent les rues et les quais, on circule sur tous les bras de la Néva, où l'on trace des rues avec des branches de sapin, et l'on organise des parties de plaisir sur la glace entre Pétersbourg et Cronstadt, dont la distance est franchie avec la plus grande rapidité.

L'été des régions polaires succède à l'hiver presque sans transition. A peine les glaces ont-elles rendu libres la Néva et la baie de Cronstadt, qu'un soleil ardent échauffe la terre et développe la végétation avec une extrême rapidité. Toute la population riche quitte alors la ville pour aller s'abriter dans les campagnes qui l'avoisinent; les ouvriers, qui ne disposent que du dimanche, se rendent ce jour-là dans les îles plantées d'arbres de la Néva et de la baie. Les nuits sont surtout d'une pureté remarquable; c'est un demi-jour vaporeux d'un charme indicible. Ce temps dure peu, quelques mois à peine; mais il a suffi à la nature pour faire germer et mûrir les récoltes.

L'automne est triste, chargé de brouillards et de pluie; il commence à la fin d'août. Le mois le plus mauvais est celui de novembre; la neige se mêle à la pluie et court poussée par les rafales du vent qui vient de la mer : c'est l'époque la plus pénible et la plus dangereuse.

On évalue à plus de cinq cent mille âmes la population de Saint-Pétersbourg; mais on n'est pas bien fixé sur ce point.

Les campagnes qui entourent Saint-Pétersbourg sont tristes, marécageuses; ce sont des plaines unies et peu fertiles, coupées seulement par des bois. Ce n'est qu'à grands frais qu'on a pu créer, sur les routes de Péterhoff et de Moscou, les délicieuses villas qui abritent l'été la société riche de Saint-Pétersbourg; il a fallu, pour obtenir la belle végétation qui en fait le charme, former un sol et le superposer à l'ancien : des sommes incroyables ont été enfouies dans ce travail de l'homme contre la nature.

Saint-Pétersbourg doit à sa position sur le golfe de Finlande, et surtout aux nombreuses rivières qui sillonnent la Russie et qui sont mises en communication par des canaux, depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique, un mouvement commercial immense et supérieur celui d'aucune autre ville du nord de l'Europe.

Telle est cette Baltique dans laquelle va se décider le sort de l'Europe, tel est ce golfe de Finlande, réseau de citadelles qui se relient de rivage en rivage, qui se dressent sur tous les points où un grand vaisseau peut aborder; telle est cette capitale vers laquelle s'avancent les flottes.

Les souvenirs de Moscou inspirent encore aujourd'hui un certain effroi, on croit voir la Russie toujours prête à incendier ses villes et à se faire de la dévastation un moyen de résistance. Un général a pu, il y a quarante-deux ans, livrer aux flammes une ville immense, une ancienne capitale, enlever à l'armée française ses quartiers d'hiver, les approvisionnements qu'elle y savait réunis, et, en la mettant hors d'état de subsister, la contraindre à retourner en arrière, à renoncer à son plan de campagne; mais on ne renouvelle pas ce miracle de sacrifice dans des conditions tout à fait différentes.

Quand Rostopchin incendia Moscou, l'armée française obligée de battre en retraite avait cinq cents lieues à faire; elle devait rencontrer sur sa route des corps d'armée qui lui barreraient le chemin, traverser des contrées ennemies, trouver des alliés de la veille devenus adversaires dans le malheur. Mais, en marchant sur Saint-Pétersbourg, une armée anglo-française n'a plus à redouter toutes ces chances défavorables; les deux plus belles flottes que jamais les puissances aient armées seraient ses auxiliaires. Mouillées à quelques journées de la capitale, suivant les mouvements des troupes, elles leur fourniraient les subsistances qu'elles ne trouveraient pas dans les campagnes. En cas d'incendie, en cas de défaite, elles recueilleraient les soldats, pour lesquels leur présence serait une garantie. Rien ne soutient le moral des troupes comme la certitude d'avoir et des subsistances assurées et des moyens de retraite. Appuyer les mouvements d'une armée de terre par la présence et la coopération d'une flotte a toujours été l'opération qui réunissait le plus de chances de succès. Ce n'est donc pas un incendie qu'il faudrait craindre; les vrais obstacles sont les flottes russes, les fortifications de Cronstadt et des deux rives, et une armée de terre considérable.

XIV.

Le 15 avril, l'amiral Napier, qui avait rejoint l'amiral Corry, se porta en avant avec sa division, entra dans le golfe de Finlande et se dirigea vers Helsingfors, soit pour examiner l'état de la mer, soit pour attaquer les vaisseaux russes que l'on disait être dans ce port, Mais les glaces ne lui permirent pas d'approcher de cette place.

Tournant au sud, il se présenta devant Revel, monté sur *l'Impérieuse*, et par un épais brouillard; mais ici encore la glace l'arrêta, et *l'Impérieuse* revint entourée de glaçons.

L'amiral forma alors sa flotte en trois divisions : la première, en vue des côtes de Courlande, croisait devant les ports de Polangen, Libau et Windau; la seconde entra dans le golfe de Livonie, s'enfonça au sud et vint prendre position tout près du port de Riga, afin d'interrompre toute communication par mer; la troisième se tint à l'entrée du golfe de Finlande, quelques vapeurs allant jusqu'auprès de Sweaborg.

L'amiral se rendit le 24 avril à Stockholm; douze navires anglais étaient mouillés devant les îles de l'archipel de cette ville, près d'Elfsnaben; le lendemain, après avoir été reçu par le roi, l'amiral retourna à son mouillage; on attendait d'un moment à l'autre le départ des glaces : déjà elles s'étaient brisées près de Cronstadt. Le gouvernement russe faisait des préparatifs de défense à Saint-Pétersbourg, et quatre batteries venaient d'être établies aux embouchures de la Néva. Les forts de la côte finnoise se tenaient sur le qui-vive et envoyaient des boulets aux navires anglais qui passaient à portée.

Le 29, quelques vapeurs se présentaient de nouveau devant le port de Riga; mais il y avait encore trop de glaces pour leur permettre d'attaquer. Le 5 mai, l'amiral quittait son mouillage d'Elfsnaben; le 7, la flotte se trouvait à Gottskasandon, au nord de l'île Gothland; le 12, les ports de Riga, de Libau et de Windau étaient mis en état de blocus rigoureux. Le 13 mai, toute la flotte anglaise réunie comptait quarante bâtiments dont dix-sept vaisseaux de ligne.

XV.

Elle attendait l'escadre française, dont M. le vice-amiral Parseval-Deschênes avait été nommé commandant en chef dès le mois de mars; les vaisseaux qui devaient composer la flotte française étaient en armement dans l'Océan et dans la Méditerranée. Le vice-amiral partit de Toulon pour Brest le 20 mars; il devait mettre son pavillon sur *l'Inflexible*. Le 20 avril, la flotte quittait la rade de Brest, paraissait à Deal, en Angleterre, et le 27 avril mouillait dans les Dunes. Elle se composait alors de vingt-trois bâtiments dont neuf vaisseaux.

Au commencement de mai, elle quittait ce mouillage, où les vents contraires l'avaient retenue quelques jours, pénétrait dans le Cattégat, traversait le grand Belt, et arrivait à Kiel le 20 et le 21 mai.

La flotte française dut partir de Kiel le 28 ou le 29 mai pour se rapprocher le plus rapidement possible du théâtre des événements; elle allait être renforcée de plusieurs bâtiments à voiles et de huit vapeurs qui devenaient disponibles après avoir achevé le transport des troupes destinées pour l'armée d'Orient.

La France allait donc avoir trente et un navires dans la Baltique, et avant peu les deux escadres pourraient agir de concert.

M. Parseval-Deschênes est né en 1790. Il était enseigne provisoire à la bataille de Trafalgar à bord du *Bucentaure*. Sa belle conduite dans ce fatal combat lui valut sa nomination définitive. Il fit, sous la restauration, la campagne d'Espagne; la campagne d'Alger, en 1830, comme capitaine de frégate. En 1833, il était, à bord de *la Victoire*, au siége de Bougie, après lequel il fut nommé capitaine de vaisseau. Il commandait *l'Iphigénie* au siége de Saint-Jean-d'Ulloa. Successivement préfet maritime à Cherbourg, à Toulon, inspecteur général des équipages de ligne à Lorient, Cherbourg et Brest, membre du conseil de l'amirauté, il est depuis dix ans grand officier de la Légion d'honneur.

XVI.

La Russie, de son côté, a dans la Baltique une flotte imposante, qui se compose, d'après des renseignements consignés dans le *Courrier de Marseille*, de :

30 vaisseaux de ligne dont 20 sont susceptibles d'un bon service, les 10 autres étant employés dans les ports comme casernes ou magasins;

6 frégates à voiles, 8 corvettes et bricks à voiles, 10 frégates et corvettes à vapeur; total 57 navires, stationnant dans différents ports. Ces bâtiments présentent un ensemble de [illegible]992 canons.

La Russie a fait de grands efforts pour se créer une marine à vapeur; elle a, dans ce but, engagé des ingénieurs et des ouvriers anglais chargés d'organiser des ateliers de construction. Profitant des progrès de la science, elle a voulu appliquer l'hélice à ses grands navires de guerre. Cinq vaisseaux construits dans ce système sont sur les chantiers de Saint-Pétersbourg, mais leurs machines, commandées en Angleterre, ont été saisies par le gouvernement anglais au moment de la livraison. Quelques autres vaisseaux en construction à Cronstadt ont eu également leurs machines saisies.

La Russie a en outre une dizaine de yachts à vapeur de cent à cent soixante chevaux, une flottille de cinquante anciennes canonnières et quatre-vingts en construction.

Le grand-duc Constantin avait pris au mois d'avril le commandement de la flotte russe; l'amiral Ricord et le vice-amiral de Lütke furent placés sous ses ordres. Ce dernier était plus spécialement chargé de la défense de Cronstadt. Le 14 avril un [illegible] de l'empereur ordonna la formation d'une flotte à rames de réserve pour les côtes de Finlande; quatre légions de rameurs, formées par un appel de volontaires dans les quatre gouvernements de Pétersbourg, Novogorod, Olonetz et Twer, furent affectées au service de cette flotte. Il s'agit probablement de chaloupes et de bateaux particuliers tirant peu d'eau et destinés à manœuvrer au travers des bas-fonds et des îles.

Le grand-duc est le second fils de l'empereur, il a vingt-sept ans; c'est un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, élancé, mais vigoureux; fort instruit, connaissant parfaitement la langue turque et l'histoire de l'empire ottoman; il a cru utile à ses desseins de ne pas borner ses études sur ce pays aux événements passés, et il est, comme le cabinet russe, exactement et parfaitement renseigné sur ce qui se passe et à Constantinople et dans les provinces.

On prête à Constantin des projets ambitieux et des paroles fort peu respectueuses pour la loi d'hérédité, en vertu de laquelle son frère aîné doit un jour occuper le trône de Russie. Constantin est l'objet des prédilections de son père, qui le voit avec plaisir nourrir des pensées de conquête que ne paraît pas avoir le grand-duc Alexandre, héritier présomptif; il est en même temps, et pour les mêmes motifs, fort aimé du parti de la guerre. Ceux qui se complaisent à faire des pronostics sur les destinées des peuples en prenant pour base les caractères, les aspirations de ceux que le hasard de la naissance a mis à leur tête, croient voir dans le grand-duc Constantin celui qui partagera en deux parts l'empire de Russie après la mort de Nicolas, et s'adjugera la partie orientale, la Turquie comprise.

Depuis un an et demi le grand-duc est adjoint, c'est-à-dire sous-secrétaire d'État, au ministère de la marine.

L'amiral Lütke, longtemps gouverneur de Constantin, passe pour un homme fort éclairé.

L'amiral Ricord est un vieillard qui a commencé sa carrière militaire sous Catherine; il commandait l'escadre russe à Navarin. On le regarde comme l'un des hommes les plus distingués du conseil de l'amirauté, dont il fait partie.

XVII.

Cependant les glaces avaient disparu, le golfe de Finlande était libre, l'amiral Napier voulut commencer les hostilités aussitôt que l'état de la mer le permit.

Dans le courant de mai l'amiral Napier envoya *l'Arrogant* reconnaître les postes et les rivages russes dans la rade de Hangoe; bientôt ce navire fut rejoint par *l'Hécla*, capitaine Hall, qui a déjà figuré dignement dans la guerre de la Chine. Ces deux vaisseaux remontèrent une rivière étroite, et, dans la soirée du 19, une de leurs chaloupes reçut une décharge des Russes embusqués les uns dans un bois, les autres derrière un banc de sable.

Aussitôt le branle-bas fut ordonné sur les deux navires, des boulets et des bombes furent lancés sur le bois et sur le banc de sable, et les Russes en furent délogés. La nuit fut tranquille. Le 20, à deux heures du matin, les navires quittèrent le mouillage, et naviguèrent de conserve pendant trois heures, les canonniers à leurs pièces; tout à coup ils se trouvèrent à portée du canon d'un fort russe. *L'Hécla* ouvrit le feu, l'ennemi répondit vigoureusement, en même temps qu'un feu très-vif de mousqueterie, parti d'un bois, envoyait une grêle de balles sur les deux navires.

On voyait, sur le rivage du promontoire où la batterie russe était établie, de nombreux soldats en capote grise et la tête couverte de casques d'acier qui brillaient au soleil levant; *l'Arrogant* leur lâcha une bordée. Un détachement d'artillerie à cheval partit à toute bride, mais le feu du bois continua.

Un accident arrivé à *l'Arrogant* faillit compromettre le sort de ce bâtiment; il toucha terre tout près de la batterie, dont heureusement sa bordée démonta tous les canons. Il se releva bientôt, et, en dépassant le fort, dont les navires avaient fait taire le feu, on put voir à terre des affûts brisés, des canons démontés, des casques et des havre-sacs jonchant le sol.

La ville d'Eckness était découverte, le but de l'expédition était atteint. Le capitaine Hall ne voulut pas rejoindre l'escadre sans emporter quelque trophée; il débarqua avec ses marins, et les disposa en tirailleurs, pendant qu'avec une partie de ses hommes il enlevait un canon en fer que le feu des navires avait démonté, et le plaçait sur *l'Hécla*.

Le 21, les deux vaisseaux ralliaient l'escadre, et l'amiral faisait faire ce signal : « Bien agi, *Arrogant* et *Hécla!* » En même temps les navires se pavoisèrent et firent entendre trois salves d'applaudissements.

Le 22 mai, *le Dragon*, capitaine Wilcox, prit position près d'une île où une bouée était établie, et commença le feu contre le fort, qui répondit aussitôt.

Le fort et le vaisseau se canonnèrent pendant six heures et demie; plusieurs bombes, lancées par *le Dragon*, firent explosion au centre du fort. Deux boulets démolirent une embrasure. *Le Dragon*, placé sur l'un des côtés du fort, ne pouvait être atteint que par le feu de deux canons, il reçut plusieurs boulets et éprouva quelques pertes.

Pendant ce combat, *la Magicienne* alla prendre position de l'autre côté de la petite île, et ouvrit un feu vigoureux contre une des batteries masquées du côté de la terre. Elle y lança plusieurs bombes, et la batterie répondit de même avec des bombes.

Bientôt *le Basilic* vint joindre son feu à celui des deux autres bâtiments.

En même temps *l'Hécla* attaquait le fort Gustave-Adolphe et soutenait avec lui un rude combat; les autres navires furent rappelés, *l'Hécla* resta dans sa position toute la nuit. Deux jours après, la flotte a continué sa route vers l'est.

L'escadre française a fait sa jonction avec la flotte anglaise, le 13 juin, à Barœsund, à quelques lieues de Sweaborg. On ne savait pas encore sur quel point elles se dirigeaient.

Le département des affaires étrangères de France notifiait, dans le *Moniteur* du 18 juin, que l'amiral Napier a, depuis le 28 mai, déclaré le blocus des ports, rades, havres, ou criques, appartenant à la Russie, dans la mer Baltique, sur les côtes de Courlande, d'Esthonie, de Finlande et dans le golfe de Bothnie, depuis le 55e degré 53′ de latitude nord, jusqu'au 65e degré 50′. Cela fait une longueur de deux cent cinquante lieues. Parmi les ports bloqués se trouvent Libau, Windau, Riga, Port Baltique, Revel, Abo, l'archipel d'Aland, Uleaborg.

CHAPITRE VIII.

Opérations dans la vallée du Danube. Rive droite : Widdin; Nicopoli, Sistova, Routschouk, Turtukoï, Silistrie, Rassova, Hirsova, Matchin, Isatcha, Goultcha. — Rive gauche : Kalafat, Giurgevo, Ibraïla, Galatz, Ismaïl. — Bouches du Danube. — Positions des deux armées. Combats de Kalafat. Préparatifs pour le passage du Danube par les Russes. Combat de Turtukoï. — Corps d'armée des généraux Gortschakoff, Luders et Uschakoff. Position des trois corps d'armée le 22 mars; les Russes passent le Danube sur trois points et s'établissent dans la Dobrutscha. — Évacuation par les Turcs de Matchin, d'Isatcha, de Toultcha. Arrivée du général Paskievitch à l'armée du Danube. Préparatifs pour traverser les Balkans. — Bataille de Bazarjick. — Situation des deux armées après cette bataille. Attaques contre Silistrie : combats des 5, 13 et 28 avril; combat du 11 mai; nouveau passage du Danube; attaques du 20 et du 21 mai contre le fort d'Arab-Tabia; combats des 29 et 30 mai autour de Silistrie.

I.

Le Danube commence à couvrir la frontière turque à Belgrade, capitale de la Servie, à son confluent avec la Save, rivière qui elle-même sert de limite entre la Sclavonie autrichienne et la Bosnie. Belgrade est une des plus fortes places de l'Europe et le grand entrepôt des marchandises qui s'échangent entre l'Allemagne et les contrées asiatiques par la mer Caspienne, le Pont-Euxin et le Danube. Elle se trouve jusqu'à ce moment en dehors du rayon de la guerre actuelle, ainsi que Smendria, assise comme elle au bord du fleuve.

La ligne d'opération sur le Danube commence au pont de Trajan, au pied des montagnes qui séparent le Bannat de Temeswar, en Hongrie, du Bannat de Valachie ou petite Valachie, montagnes qui font partie de la grande chaîne allant de la Transylvanie à la mer Noire, et entre lesquelles passe le Danube. A partir de ces montagnes, il sert de limite entre la Bulgarie et la Valachie.

Les places principales de la rive droite — Bulgarie et Dobrutscha — sont Widdin, Nicopoli, Sistova, Routschouk, Turtukoï, Silistrie, Rassova, Hirsova, Matchin, Isatcha et Goultcha. En arrière de cette ligne, à quinze ou dix-huit lieues de distance du Danube et marchant parallèlement à lui, se continue la chaîne des montagnes entre lesquelles le fleuve a passé et qui va finir à la mer Noire.

Le champ de bataille de la guerre actuelle est précisément ce territoire bordé au nord par le Danube et au sud par les montagnes.

Les places de la rive gauche sont Orsova, Kalafat, Giurgevo, Oltenitza, Ibraïla, Galatz et Ismaïl.

II.

Widdin est la mieux fortifiée des places du Danube; son système de défense embrasse Kalafat sur la rive opposée. Ces deux villes sont, en effet, entourées de retranchements, qui ensemble forment un cercle que le Danube partage en deux. Au sud de Widdin s'élève une tour du haut de laquelle on peut surveiller tous les mouvements de l'ennemi.

Cette ville, qui fait partie de la haute Bulgarie, est regardée comme la clef de cette province. La route qui vient de Temeswar en Transylvanie et qui traverse le Danube au pont de Trajan, entre Orsova et Czernez, vient passer à Widdin et de là va relier la route de Belgrade à Andrinople par Semendria et Sophia.

Les fortifications de Widdin datent de trois siècles; elles ont été réparées et bien armées par les Turcs. Cette place a vu sous ses murs de rudes combats; les Turcs l'ont disputée longtemps aux Hongrois, en ont fait deux fois le siége sans succès et se sont retirés avec des pertes énormes. En 1690, un traité de paix leur en assura la possession. Dans la guerre de 1828, le pacha qui commandait à Widdin fit plusieurs sorties à la tête de ses troupes, passa sur l'autre rive, y attaqua les Russes commandés par le général Geismar, les battit, les força à se retirer sur Krajova, puis lorsque des forces supérieures le contraignirent à rentrer dans la place, ne cessa de les harceler quand l'occasion s'en présenta. Widdin est une ville mahométane à laquelle de grandes mosquées et des minarets élancés donnent un aspect pittoresque.

Nicopoli, ou Nicopet, est une des villes les plus remarquables de la vallée du Danube; le fleuve, qui a près de deux lieues de largeur devant la ville, lui a fait un port magnifique dans lequel se pressent de nombreux navires, et son cours est semé d'îles où s'épanouit la plus brillante végétation. Du côté de la terre la ville est dominée par de hautes falaises surmontées elles-mêmes par une citadelle et par d'épaisses murailles malheureusement à demi ruinées.

Sistova est défendue par un vieux château; ses mosquées, ses édifices, lui donnent de loin un aspect grandiose auquel l'intérieur est très-loin de répondre. Cette ville a une population de vingt mille âmes.

Routschouk est une ville fortifiée qui a trente mille habitants, Turcs, Grecs, Arméniens et Juifs. C'est une ville commerçante, pleine d'activité, le principal marché de la Bulgarie. Placée en face de Giurgevo, qui est sur la rive gauche, elle a été l'objet de fréquentes attaques de la part des Russes; ils l'ont occupée en 1829 et ont, en se retirant, abattu ses fortifications, dont ils avaient eu beaucoup à souffrir, comme s'ils prenaient leurs précautions en vue d'une nouvelle et prochaine attaque.

III.

La position de Turtukoï est imposante; le rivage s'élève à partir du fleuve et la ville est assise sur le penchant de la colline. De grands travaux ont été faits autour de la place, quartier général de Djafez-Pacha, commandant des irréguliers, et d'Ahmet-Pacha, chef des Albanais. A l'est de Turtukoï, il a été récemment construit une batterie qui domine toute la largeur du Danube au-dessous de l'île formée au confluent de l'Ardjick. Une grande redoute sur le plateau qui surmonte Turtukoï protége la ville.

Silistrie est au bord même du Danube, au point où il fait une courbe vers le sud et se divise en plusieurs bras qui entourent des îles; elle forme à peu près un hémicycle que défendent cinq bastions du côté du fleuve, et sept du côté de la terre et sur les flancs. Ce qui constitue la principale force de Silistrie, ce sont des forts détachés; quatre dans la plaine, dont un au bord du fleuve; trois sur des hauteurs, et un dernier sur la colline d'Akbar, appelé le fort d'Abd-ul-Medjid; puis une enceinte formée d'une épaisse muraille crénelée et défendue par trois blockhaus en maçonnerie.

IV.

La Dobrutscha ou Tartarie de Dobrudz, ou Silistria, est, sur la rive droite du Danube, le territoire enfermé entre la mer Noire, le fleuve et une ligne qui serait tirée, droit de l'ouest à l'est, depuis Rassova jusqu'au golfe de Baba, près de Kustendji. Elle a donc pour limites le Danube au nord et à l'ouest, la Bulgarie au sud, la mer à l'est; elle enferme Rassova, Hirsova, Babadag, Matchin, Isatcha, Toultcha et Kustendji.

Rassova, où commence la Dobrutscha, n'est qu'à dix-sept lieues de la mer, mais le Danube fait là une courbe, remonte au nord, en sorte que Matchin et plusieurs autres villes situées sur le cours du Danube beaucoup plus bas que Rassova, se trouvent cependant plus éloignées de la mer que celle-ci. Une ancienne tradition conservée dans le pays prétend que le Danube ne faisait pas autrefois cette longue courbe et se rendait directement, en allant de l'ouest à l'est, de Rassova dans le Pont-Euxin. On ignore si le cours du fleuve a été changé par la main des hommes ou si, dans un débordement, le Danube se serait creusé un nouveau lit dans lequel il aurait ensuite continué à couler. L'aspect de la Dobrutscha, marécageuse, fiévreuse, bordée par des collines dont les pieds sont coupés à vive arête, semble confirmer la tradition.

Ce pays a joué un rôle important dans toutes les guerres des Russes contre les Turcs, depuis que la Bessarabie est devenue une province moscovite.

V.

Ibraïla (Ibraïloff, Braïloff) est, sur la rive gauche du Danube, le grand entrepôt des produits de la Valachie, le principal débouché de son commerce. C'est par là que sont introduites les marchandises anglaises, françaises et autrichiennes qui sont vendues aux foires de Leipzig, à la destination des provinces moldo-valaques. Ce sont des draps, des châles, des mérinos, des indiennes, des toiles peintes, des mousselines, des calicots, des objets d'orféverie, de bijouterie, d'horlogerie, des soieries, des porcelaines, du vin de Champagne, de la parfumerie, du fer et du sucre.

En retour, on tire des provinces danubiennes par Ibraïla, du blé, de l'orge, du maïs, du miel; les blés moldaves sont supérieurs aux blés valaques. La Valachie donne surtout de très-beaux bois de construction, provenant des grandes forêts des montagnes qui séparent

cette province de la Transylvanie; elle fournit encore des laines, car elle nourrit d'immenses troupeaux. On estimait, il y a quinze ans, à plus de cinq millions de têtes les moutons des plaines valaques, sans compter les immenses troupeaux qui chaque année, aux approches de l'hiver, descendent des montagnes. La Valachie fournit encore et exporte par Ibraïla de la soie, de la cire, du miel, du tabac et surtout du sel dont elle possède de très-riches gisements, des peaux de bœuf, de lièvre, et des suifs.

On peut juger par là du dommage que cette province et cette ville éprouvent de la fermeture du Danube et de la suspension des transactions.

Galatz, ou Galactz, est à peu près dans les mêmes conditions qu'Ibraïla, mais elle a l'avantage d'avoir un port très-profond qui peut recevoir des navires d'un assez fort tonnage. Depuis longtemps un service régulier de bateaux à vapeur est établi entre cette ville et Constantinople.

Ismaïl (Ismaïloff), semblable aux deux villes qui précèdent, sous le rapport commercial, est placée au point où le Danube se partage pour former ses diverses embouchures. Cette ville fait partie de la Bessarabie. Elle a été prise sur les Turcs, en 1790, par les Russes que commandait Souvarow et qui y commirent d'horribles excès et la ruinèrent. Elle s'est, depuis, peu à peu relevée. Son port est fort beau, et l'armée qui opère en ce moment sur le bas Danube y a réuni une nombreuse flottille de chaloupes canonnières.

La Bessarabie, qui est limitée de ce côté par le Danube, faisait, au commencement de ce siècle, partie de la Moldavie, étendue jusqu'à la mer Noire; l'hospodar valaque Mourouri la vendit aux Russes en 1812 : il paya ce marché de sa tête, mais le territoire acheté n'en resta pas moins au pouvoir des Russes.

VI.

Le Danube, avant de se jeter dans la mer Noire, se divise en sept bras dont trois seulement sont accessibles aux bâtiments de quelque importance; ce sont : la bouche de Kilia, au nord; la bouche Soulineh ou la Sulina, au centre; la bouche Khas-Flias ou Saint-Georges, au sud. La Sulina est le bras le plus considérable, et la route la plus généralement suivie par les navires. Il est peu de points au monde qui offrent le spectacle d'un mouvement commercial plus actif.

Telles sont ces rives du Danube sur lesquelles on va voir maintenant se développer la guerre.

VII.

On sait quelles étaient, au commencement de 1854, les positions respectives des armées russe et ottomane. Disséminés dans la Valachie, les Russes occupaient toute la rive gauche du Danube, à l'exception de Kalafat et d'un petit village nommé Ciaper-Ceni; mais ce dernier était un point sans importance, ouvert de tous côtés, tour à tour pris et abandonné par les armées ennemies, et théâtre de fréquentes escarmouches.

Bien qu'un corps d'armée, sous les ordres d'Omer-Pacha, eût réussi à passer sur la rive gauche, ses opérations se bornaient à couvrir Kalafat, à inquiéter les Russes, mais il n'était parvenu à s'emparer d'aucun point important. Seulement il s'était ménagé des communications faciles pour repasser le Danube dans le cas où il serait serré de trop près par l'ennemi. Les Turcs tenaient toutes les places de la rive droite depuis Semlin, où la Save se jette dans le Danube, jusqu'à la mer; mais comme les forteresses sont éloignées les unes des autres et qu'une ligne aussi grande est fort difficile à garder, ils n'avaient pu empêcher l'ennemi de s'emparer de quelques îles sur le fleuve et d'y établir des batteries qui inquiétaient leurs mouvements sur le rivage. Celui-ci avait en outre sur le Danube une nombreuse flottille de chaloupes canonnières, qui, protégées et remorquées au besoin par des bateaux à vapeur, se portaient rapidement d'un point à un autre, battaient les rives et les forteresses.

Il y avait quelque danger pour les Russes, au moment où ils se préparaient à franchir le Danube, à laisser les Turcs maîtres sur la rive gauche d'un point aussi important que Kalafat. Tant que ceux-ci l'occuperaient, les Russes devraient avoir un corps d'armée en observation près de la place, dans la crainte que la garnison fît une sortie au moment du passage du Danube et ne les prît à revers si le point de passage était rapproché. D'un autre côté, si les Russes étaient battus et poursuivis sur la rive gauche, Kalafat pouvait servir de base d'opération à une armée qui marcherait sur Bucharest, capitale de la Valachie, quartier général de l'armée russe, qui avait là ses arsenaux, ses hôpitaux, son administration. Cette crainte était justifiée par les mesures prises par les Turcs, qui avaient réparé et augmenté les ouvrages de défense de Widdin, et avaient élevé sur une île du Danube en face de cette place une grande fortification à l'abri de laquelle ils pouvaient préparer et envoyer des secours à Kalafat. Il y avait dans cette place trente-deux bataillons de mille hommes avec cinquante-deux pièces de campagne; sur les remparts, quarante-sept pièces de siége.

Il était donc naturel que les Russes fissent des efforts pour s'emparer de Kalafat. De nombreux assauts furent livrés; mais, secourue par les troupes venues de Widdin, couverte par l'armée d'Omer-Pacha, Kalafat ne put être enlevée. Le moment approchait d'actions plus décisives.

Le général Salos arrivait à Ibraïla le 10 février, et la garnison en était renforcée; on y amenait vingt-quatre pièces de canon, et il y avait bientôt quarante mille hommes à Ibraïla ou dans les environs. Le général Schilder retournait à Giurgevo, et les Russes fortifiaient cette position, celle d'Oltenitza et les îles dont ils étaient maîtres près de Galatz; leur flottille stationnait entre cette dernière ville et Ibraïla.

Les Russes faisaient encore des travaux de défense à Fokchani sur la frontière moldo-valaque, dans le but d'y transporter, en cas de revers, leurs parcs de munitions, leurs approvisionnements et leurs hôpitaux; ils avaient établi sur la même frontière, à Dokschau, un arsenal, qu'ils fortifiaient.

En même temps une sorte de blocus était formé autour de Kalafat. Cette place était, à une certaine distance, environnée de troupes qui venaient jusqu'auprès des retranchements, soit pour faire des reconnaissances, soit pour protéger les opérations des corps qui agissaient le long du fleuve, en s'opposant aux sorties de la garnison.

VIII.

L'armée russe se renforçait de corps nombreux, qui s'étaient avancés malgré l'hiver; elle avait manœuvré avec assez d'habileté et avec des forces assez considérables pour neutraliser les efforts d'Omer-Pacha et l'amener à repasser lui-même le Danube dans la crainte d'être enveloppé.

Le général turc était donc revenu sur la rive droite, et laissant à l'armée du Danube le soin de défendre le passage, était allé prendre position à Schoumla sur la route d'Andrinople par les Balkans, en arrière de la ligne d'opération. Son quartier général était à Schoumla, son aile gauche s'étendait jusqu'à Kalafat par Widdin.

Le général Gortschakoff commandait en chef l'armée russe; l'aide de camp général Schilder était chargé de la direction matérielle du passage, qui devait être tenté vers le 20 mars. Deux points avaient été choisis : l'un au-dessus du confluent du Pruth et du Danube, en avant d'Ibraïla (Braïlow), en face des îles dont le Danube est semé en cet endroit, et qui le divisent en plusieurs bras battus par les fortifications de la rive droite de Matchin (Maczin); l'autre point était Ismaïl, au-dessous du confluent du Pruth et du Danube.

Les Turcs avaient environ quinze mille hommes à Matchin; les fortifications de cette place devaient opposer un grand obstacle au passage. Le général Gortschakoff, afin de diviser les forces de l'ennemi et d'opérer une diversion contre Matchin, choisit un troisième point de débarquement à Galactz, position intermédiaire entre Ibraïla et Ismaïl, et y envoya le général Luders avec vingt-quatre bataillons, huit escadrons, six sotnias (escadrons de Cosaques) et soixante-quatre pièces de canon. Le général Schilder dut préparer un second pont. En cas de succès, Luders devait marcher par la route de Garvan et attaquer Matchin à revers : c'était là que les plus grands efforts allaient être tentés. Gortschakoff restait à Ibraïla avec quatorze bataillons, seize escadrons, six sotnias et quarante-quatre pièces. Le général Uschakoff, qui devait opérer à Ismaïl, s'était avancé avec un corps emprunté à l'armée de Bessarabie et à peu près égal en forces à celui du général Gortschakoff. Après s'être établi sur la rive droite, il devait, par des démonstrations contre Toultcha et Isatcha, donner la main aux opérations des deux autres corps placés sur le fleuve au-dessus de lui.

IX.

Voici quelle était le 22 au matin la position des trois corps de l'armée russe. Du point supérieur au-dessus d'Ibraïla au point le plus rapproché de la mer, qui est Ismaïl, il y a environ cent kilomètres à vol d'oiseau; mais entre ces deux villes le Danube fait de tels contours, qu'il a un cours d'environ cent cinquante kilomètres. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, le lit du fleuve est coupé au-dessus d'Ibraïla d'îles nombreuses, dont la plus inférieure touche presque à la ville, et qui donnent au Danube une très-grande largeur.

Le Danube, qui venait du sud-ouest à l'est jusqu'à Rassova, fait ici un brusque contour et prend sa course du sud au nord. Après avoir enveloppé les îles d'Ibraïla, ayant cette ville à gauche et Matchin à droite, il commence un nouveau détour et décrit trois quarts de cercle, baigne les pieds de Galatz, de Reni, et remonte à Isatcha, au-dessous de laquelle il commence à se diviser en trois grands bras, celui du sud allant directement à la mer, celui du nord, le plus important, allant passer à Ismaïl et à Kilia.

Gortschakoff opérait en face de Matchin sur les îles, ayant à sa droite le village de Carolunga et plus loin la petite rivière la Malmaz. Luders était placé dans la presqu'île formée par la Sereth, qu'il avait à sa droite, et le Pruth à sa gauche, ayant devant lui quelques îles formées au confluent de ce fleuve avec le Danube. Uschakoff, placé à Ismaïl, avait à sa droite un long marais dans lequel se jette la Jalpug, d'autres marais à sa gauche, au-dessous de lui, sur la rive opposée, Toultcha.

En même temps le colonel Zouroff était chargé de faire une attaque contre Hirsova, à quelques lieues au-dessus de Matchin.

Les ponts furent jetés pendant la nuit sur les trois points, et au matin les troupes commencèrent à s'ébranler; mais partout elles rencontrèrent une résistance qu'elles ne purent vaincre. Plusieurs de leurs bataillons furent écrasés ou noyés : une partie du pont d'Ibraïla fut détruite. De nouveaux corps arrivèrent dans la nuit, les dommages furent réparés, et le lendemain, 23, l'attaque recommença. Le général Gortschakoff fit établir des batteries sur le Danube dans l'île de Vyndora. Grâce à leur feu, des bateaux russes nommés *kirlaschas*, *tochamas* et d'autres barques purent opérer une descente au-dessous de la forteresse de Matchin, à l'embarcadère de Ghitchet, avec quatre pièces d'artillerie légère, trois bataillons et un certain nombre de Cosaques. Vers le soir, des combats très-meurtriers eurent lieu entre ces troupes augmentées de celles qui continuaient à débarquer et les Turcs.

La diversion faite par le général Luders eut un plein succès; les Turcs n'attendaient pas l'ennemi de ce côté, il n'y avait qu'un poste de quelques cavaliers. Le passage s'opéra dans des chaloupes et des barques sans rencontrer la moindre résistance, pendant que le général Schilder jetait le pont, qui ne fut prêt que le 25.

Le général Uschakoff, de son côté, opéra le passage, mais il eut à lutter toute la journée et perdit beaucoup de monde. Un de ses régiments fut complétement anéanti. Aux deux endroits où les Turcs purent faire résistance, ils brûlèrent jusqu'à leur dernière cartouche, et ne se retirèrent que devant des forces de beaucoup supérieures et une artillerie formidable.

Le passage sur ces divers points dura six à sept jours. Le Danube franchi, les deux corps de Gortschakoff et de Luders se trouvaient réunis au-dessous de Matchin dans une presqu'île formée par le fleuve, qui décrit une courbe de trois quarts de cercle : ils avaient devant eux Matchin, sur leur gauche Isatcha à quelque distance; sur leurs flancs et en arrière ils étaient entourés par le Danube. Le corps du général Uschakoff avait à sa gauche Toultcha, Isatcha à sa droite, Babadag en tête, mais était séparé de ce dernier point par les marais de Bazelin.

La position des deux corps de Gortschakoff et de Luders pouvait devenir des plus critiques s'ils avaient eu affaire à des généraux expérimentés et à la tête de troupes suffisantes qui auraient pu les acculer dans cette presqu'île, dans cet angle du fleuve qui est protégé à son ouverture par Matchin et Isatcha. On ne peut s'expliquer l'inaction du corps d'armée d'Omer-Pacha que par la préoccupation de ce général à l'égard de la route d'Andrinople.

Contre toute attente, Matchin fut évacuée par les Turcs ainsi que Isatcha et Toultcha. Ceux-ci se retirèrent sur Babadag, laissant les Russes maîtres de la rive droite depuis Matchin jusqu'à la mer, et pouvant aller assiéger Hirsova, Rassova et Silistrie. Les Russes étaient dès ce moment solidement établis dans la Dobrutscha (ou Dobrutz). Quelques jours après ils emportaient Hirsova. Ils avaient commencé à attaquer cette place le 20 mars au moyen de leurs chaloupes canonnières, en même temps que le colonel Saroff, qui avait traversé le fleuve sur des barques, à trois lieues d'Hirsova, avec deux mille hommes, attaquait vigoureusement par terre. Ce jour-là trois attaques échouèrent devant une résistance énergique. Le lendemain 21, les premiers retranchements furent escaladés et pris ; le 24, le siége commença, et le 30 la citadelle, déjà incendiée par l'artillerie, fut emportée d'assaut.

A cette époque on évaluait à deux cent mille hommes les troupes russes sur le Danube ; soixante mille étaient dans la Dobrutscha, dont quinze mille à Matchin et Isatcha ; vingt mille à Kustendji. Le gros de l'armée se massait pour marcher vers le fossé de Trajan et les Balkans.

Le passage du Danube n'était pas seulement une opération militaire du plus haut intérêt, il avait encore une autre portée : c'était une réponse indirecte, mais très-nette et très-expressive, à toutes les notes adressées à la Russie, à toutes les sommations d'avoir à évacuer les provinces moldo-valaques.

La campagne s'ouvrait pour les Russes sous des auspices assez brillants. Loin de songer à la paix, ils reprenaient la route suivie dans leurs précédentes campagnes, ils répétaient les opérations déjà couronnées de succès ; une fois encore ils se retrouvaient aux pieds des Balkans. Toutefois les circonstances étaient moins favorables qu'en 1828. A cette époque les Russes avaient dans la mer Noire une flotte qui suivait le littoral, secondait les mouvements de l'armée, attaquait Varna pendant que celle-ci l'assiégeait par terre et transportait librement et sans danger les approvisionnements et les munitions. Cette fois, en entrant dans la Dobrutscha, l'armée russe ne pouvait pas compter sur la flotte enfermée à Sébastopol ou dans la mer d'Azof : les escadres française et anglaise gardaient le littoral, et tous les transports de vivres destinés aux troupes devaient suivre la route de Bessarabie et traverser le Danube.

X.

Au commencement d'avril le prince Paskiévistch fut nommé au commandement supérieur de l'armée du Danube : il se rendit bientôt en Moldavie, puis en Valachie ; de là il descendit le Danube jusqu'à Ismaïl pour reconnaître la position, et passa dans la Dobrutscha afin de préparer et de diriger les opérations du passage des Balkans.

Les Balkans, cette barrière jetée entre les armées russes et la capitale de l'empire ottoman, sont une longue chaîne de montagnes qui, partant du haut de la province de Servie, se dirigent du nord-ouest au sud-est. Elles se divisent en deux artères principales, dont l'une descend dans l'archipel grec, tandis que l'autre, séparant la Bulgarie de la Roumélie, vient aboutir aux bords de la mer Noire à Emineh-Bouroum, entre Varna et le golfe de Bourgas. Ces montagnes prennent des noms différents dans les divers pays qu'elles traversent. Près de la mer Noire, c'est le mont Hæmus des Grecs, appelé par les Turcs Emineh-Dag (*Montagne qui protége*). Un peu plus à l'ouest sont les Balkans proprement dits. L'Hæmus et le Balkan sont les seuls qui intéressent au point de vue de la guerre actuelle. C'est à leur pied que se concentrent les armées russes, c'est des routes qui les traversent qu'elles veulent s'emparer pour descendre de leurs hauteurs dans la vallée d'Andrinople, d'où une longue plaine conduit à la capitale. La chaîne de l'Hæmus, qui va de l'ouest à l'est, sépare la Dobrutscha de la vallée d'Andrinople, la première au nord, la seconde au sud. C'est au pied de son versant nord que se trouve Schoumla.

Une longue route qui part de la Moldavie, franchit le Danube à Galatz, relie Matchin, Hirsova, Silistrie, longe la Dobrutscha, se rend à Schoumla et de là franchit le mont Hæmus entre cette ville et Aouta. Cette route traverse encore deux chaînes de montagnes moins élevées, et, laissant Andrinople à droite, se dirige vers Constantinople. On comprend dès lors de quelle importance est pour les Russes la possession de Schoumla. Une autre route plus rapprochée de la mer s'embranche sur celle-ci à l'extrémité sud de la Dobrutscha, touche à Marcenopoli, passe entre Schoumla et Varna, traverse à son tour l'Hæmus et vient se réunir à la première au-dessous de la dernière chaîne de montagnes. L'existence et la direction de ces deux routes expliquent parfaitement les opérations de l'armée russe entre Ibraïla et Ismaïl. Une troisième route, qui vient de Bucharest au Danube en passant à Giurgevo, se continue sur la rive droite, relie Routschouk, Czernavoda, communique à la route de Schoumla, et, laissant à gauche cette ville, va retrouver la première route au delà de l'Hæmus. Trois autres routes, dont l'une fait d'immenses contours dans les Balkans, partent du Danube entre Routschouk et Widdin et vont relier, à travers les chaînes inférieures des Balkans, la grande route d'Andrinople par Sophia et par Philippoli, qu'on ne peut atteindre qu'en franchissant la chaîne supérieure des Balkans.

Il est peu probable que les Russes cherchent à prendre cette dernière route, qui, par sa longueur, les forcerait à disséminer leurs forces : c'est par les routes qui entourent Schoumla qu'ils se dirigeront. De ce côté, en effet, il y a de nombreux sentiers à travers des gorges profondes, entre des vallées dont les unes offrent une végétation splendide, dont les autres sont couvertes de roches brisées, chemins étroits tantôt surplombant des précipices, tantôt s'enfonçant dans les ravins, où les chariots et l'artillerie ne sauraient passer, mais où passent des soldats et des chasseurs.

XI.

Cependant les escarmouches continuaient devant Kalafat. Le 16 avril, les Russes se présentèrent avec seize escadrons de hussards et huit escadrons de Cosaques, appuyés par six pièces de canon, pour faire une reconnaissance des lignes turques. Le commandant de Kalafat envoya contre eux plusieurs régiments de réguliers, quelques bachi-bouzouks (irréguliers) et six canons. Après un combat de trois heures et soutenu des deux côtés avec beaucoup d'ardeur, les Russes furent repoussés et ramenés vigoureusement jusqu'à Maglavit après une perte considérable.

On a vu tout à l'heure quelle est l'importance de Silistrie. De toutes les places qui bordent la rive droite, c'est celle que les Russes ont le plus d'intérêt à enlever, parce que cette position entre leurs mains deviendrait la base de leurs opérations dans les Balkans. Quelques jours après le passage du Danube, ils commençaient contre Silistrie une série d'opérations qui avaient pour but l'investissement de cette ville du côté de la terre, en même temps que le général Schilder l'attaquait par le fleuve.

Dès le 5 avril on commença, sous les ordres du lieutenant général Krouloff, à construire sur la rive gauche du Danube, en face de Silistrie, quatorze batteries à épaulement afin de battre la ville et surtout la flottille turque qui s'abritait derrière l'île de Hopa.

Le 13, deux mille volontaires commandés par le major Korolenko descendirent, au moyen de chaloupes et de barques, sur les îles Hopa et Goly, et passèrent quelques jours à élever des batteries, qui, dès le 22, pouvaient ouvrir le feu sur les chaloupes canonnières des Turcs.

Une opération plus importante avait lieu par terre : le 19 avril, le général Gortschakoff, autant pour acculer les Turcs au pied des Balkans que pour investir Silistrie, s'avança de la Dobrutscha avec un corps d'armée de soixante-dix mille hommes dans la plaine qui s'étend entre Rassova, Polanka et Bazarjik : il marchait sur la route de Schoumla.

L'aile droite des Russes, se prolongeant dans la direction de Silistrie, était commandée par le général Kotzebue; le centre par le général Luders, l'aile gauche par le général Gortschakoff.

Omer-Pacha, à la tête d'une armée à peu près égale à celle du général Gortschakoff, attendit les Russes. L'aile gauche des Turcs était commandée par Mustapha-Pacha, le centre par Omer-Pacha lui-même, l'aile droite par Nakim-Pacha.

C'est au centre que l'action s'engagea le plus vivement entre le général Luders et Omer-Pacha; celui-ci fut culbuté et obligé de se replier; mais, grâce à un mouvement simultané des deux ailes, le général turc put se mettre à la tête de ses réserves; il revint à la charge et força à son tour le général Luders à reculer; en sorte qu'il n'y eut pas de résultat décisif. Après des pertes considérables des deux côtés, les deux armées gardaient leurs positions.

Le corps russe qui s'était engagé dans cette journée du 19 avril et qui avait livré la bataille de Bazarjik, fait partie de l'aile gauche de la grande armée d'invasion des provinces danubiennes. Voici quelle était à ce moment la situation des deux armées russe et ottomane.

L'extrême droite de la grande armée russe était dans la Valachie, sur la rive gauche de l'Alouta ou Oulot, vers Slatina, à l'ouest de Bucharest; il y avait deux corps : les réserves étaient au nord.

Un troisième corps reliait à Giurgevo la droite au centre, qui s'étendait de ce point jusqu'à Rassova, sur la rive droite du Danube, par le pont de Matchin; les réserves à Bucharest.

L'aile gauche commençait à Rassova, s'étendait dans la Dobrutscha, et se liait par Ismaïl, Kilia et Akermann aux troupes du général Osten-Sacken qui commande à Odessa; les réserves étaient à Matchin.

L'aile gauche et le centre des Turcs faisaient face à l'aile droite et au centre des Russes; l'aile gauche couvrant Kalafat et Widdin, le centre occupant Routschouk, Turtukoï et Silistrie; leur aile droite, plus éloignée de l'ennemi, était le long du fossé ou rempart de Trajan; les réserves à Bazarjik et à Varna.

En seconde ligne étaient les troupes d'Andrinople; en troisième les corps français et anglais arrivés à Gallipoli, à Constantinople et à Scutari.

XII.

Mais les opérations de l'armée russe ne pouvaient marcher avec ensemble qu'à la condition d'emporter Silistrie.

Dans ce but, le général Schilder tentait le 11 mai de jeter un pont entre les îles du Danube qu'il occupait et la rive droite. Ses pontonniers, foudroyés par l'artillerie des Turcs, étaient forcés d'abandonner ce projet.

Renforcés immédiatement par de nouvelles troupes, les Russes faisaient une seconde tentative le 16 mai. Plus heureux cette fois, le général Schilder parvenait, au prix de sacrifices considérables, à jeter son pont, et vingt mille Russes passaient sur la rive droite. En même temps un autre corps d'armée, fort également de vingt mille hommes, sortait de la Dobrutscha, forçait la ligne de Rassova, remontait le cours du Danube, et s'avançait sur Silistrie après avoir disputé le terrain défendu par les Turcs et éprouvé de grandes pertes.

Il y eut donc dès lors quarante mille hommes autour de Silistrie, et la position de cette place devenait des plus critiques. Maîtres du Danube par la possession des îles, maîtres des environs de Silistrie, les Russes pouvaient en faire le siége, mais il importait d'abord d'enlever les ouvrages extérieurs. Deux attaques eurent lieu dans ce but le 20 et le 21 sur le fort détaché de Arab-Tabia, à deux mille mètres en avant de la place, et sur les fortifications qui forment une enceinte continue plus rapprochée. Ces deux tentatives échouèrent devant la vigueur des troupes turques faisant partie du centre de l'armée d'Omer-Pacha, qui disputèrent le terrain, et devant le courage de la garnison, qui fit une sortie sous le commandement de Moussa-Pacha.

Le 28, des forces plus considérables se portaient de nouveau sur les mêmes points, et, malgré une vive résistance, parvenaient à s'en emparer et à s'y loger.

C'était un grave échec pour les Turcs, et le danger devenait de plus en plus pressant; les Russes pourraient bientôt battre la ville de très-près. Moussa-Pacha essaya de réparer cette perte; dans la nuit du 29 au 30, il fit une sortie à la tête de forces assez grandes; les Turcs se ruèrent avec fureur sur le fort et sur la partie de l'enceinte dont les Russes s'étaient emparés; dans cet espace resserré la lutte fut affreuse, les soldats combattaient corps à corps et la perte fut considérable des deux côtés. Enfin les Turcs parvinrent à reprendre la ligne de l'enceinte et le fort; mais ne pouvant garder celui-ci, ils l'ont ruiné et mis hors d'état de servir à l'ennemi, qui depuis investit la place et fait un siége régulier.

Cette nuit du 29 au 30 mai fut sanglante. Les renseignements les plus complets qui aient été donnés sont fournis par l'*Invalide russe*, journal qui se publie à Saint-Pétersbourg. Aux pertes qu'il avoue, on comprendra la grandeur de la défaite éprouvée par les Russes. Voici son article :

« L'ennemi attaqua dans la même nuit notre flanc droit. Le lieutenant général Selvane, chargé du commandement des troupes dans les tranchées, présumant d'après cette attaque que la fortification avancée faisant face à notre flanc gauche avait été laissée par les Turcs avec une très-faible garnison, résolut, sans y avoir été aucunement autorisé, de profiter de cette circonstance, qui lui paraissait favorable, pour s'emparer de ce fort.

» Dans ce but, après avoir donné ordre au général major Popoff, commandant de la 2e brigade de la 8e division d'infanterie, de venir le renforcer avec quatre bataillons, le lieutenant général Selvane conduisit à l'assaut trois compagnies du 3e bataillon du régiment d'infanterie de Poltava, le 3e bataillon du régiment de chasseurs d'Alexopol et le 1er bataillon du régiment de chasseurs de Zamosc, qui se trouvaient sous sa main.

» En un clin d'œil les troupes s'élancèrent sur le fort, passèrent vivement le fossé et même escaladèrent en partie le rempart; mais elles ne purent achever cette audacieuse entreprise en raison de l'escarpement de ce dernier. Alors le lieutenant général Selvane donna ordre de battre la retraite, et fut mortellement atteint de plusieurs coups de feu. Les hommes qui montaient à l'assaut tardant à se replier, le général major Vessélitsky, qui se trouvait auprès du lieutenant général Selvane en qualité d'adjoint, fut obligé de faire battre de nouveau la retraite, et ayant rallié les troupes, les ramena dans les tranchées.

» Dans l'intervalle le major Popoff, qui était arrivé avec sa colonne, avait chargé le général major prince Ouroussoff, de la suite de S. M. l'empereur, de mener à l'assaut le 1er bataillon du régiment de chasseurs d'Alexopol. Quelques hommes de ce bataillon, le prince Ouroussoff en tête, avaient également pénétré par une embrasure sur le rempart, mais, dans l'impossibilité d'avancer plus loin, avaient été obligés de se retirer avec les autres.

» Malgré l'ardeur des troupes et l'abnégation exemplaire des généraux et officiers, ce coup de main, exécuté au milieu de la nuit, sans dispositions préliminaires et sans autorisation, ne pouvait être couronné de succès, et il a malheureusement entraîné des pertes sensibles.

» Outre le lieutenant général Selvane, qui a payé de sa vie son imprudente tentative, les bataillons qui avaient donné l'assaut ont eu hors de combat 1 officier subalterne et 269 hommes tués; 1 général, 18 officiers supérieurs et subalternes et 421 hommes blessés; 1 général, 19 officiers supérieurs et subalternes et 127 hommes atteints de contusions.

» Parmi les blessés se trouvent le général major Popoff, commandant de la 2e brigade de la 8e division d'infanterie; le colonel comte Orloff, aide de camp de l'empereur, qui avait été des premiers à escalader le rempart; le colonel Kostanda de l'artillerie à cheval de la garde et le lieutenant colonel Gladysch (mort de ses blessures), commandant du 1er bataillon du régiment de chasseurs de Zamosc. »

On sait par quels moyens honteux les Russes sont parvenus à s'emparer de Varna dans la campagne de 1828-29. Si l'on en croit les correspondances, ils ont tenté la même séduction auprès de Moussa-Pacha, et lui ont offert une somme considérable s'il voulait, par des mesures concertées avec les généraux ennemis, favoriser leur approche de la place et par suite sa reddition.

Moussa-Pacha a repoussé ces propositions et a vaillamment défendu Silistrie. Malheureusement la mort l'a frappé sur les remparts, et il est tombé noblement dans une attaque des Russes. C'était le 2 juin ; l'ennemi avait donné un assaut général, il attaquait les forts pendant que la flottille bombardait la ville de différents points du Danube; on se battait des deux côtés avec acharnement, lorsqu'un éclat de grenade atteignit Moussa-Pacha au flanc gauche et le renversa; quelques minutes après le général était mort.

Ce malheur ne découragea pas les assiégés. Les Russes avaient établi une mine qui, dirigée sous la première batterie du fort *Arab Tabia*, devait en sautant faire une brèche par laquelle une colonne d'attaque se tenait prête à s'élancer. Les Turcs, de leur côté, avaient établi des contre-mines, dont l'une se trouvait précisément sous le sol occupé par la colonne d'attaque; ils y mirent le feu, et elle produisit un désordre épouvantable dans la colonne. Ils en profitèrent pour faire une sortie dans laquelle ils repoussèrent l'ennemi au delà de ses retranchements, dont ils s'emparèrent. La perte des Russes dans cette journée fut considérable.

D'autres attaques eurent lieu les 5, 9 et 13 juin. Ce dernier combat fut un des plus meurtriers. Le général Schilder, qui a dirigé les opérations du passage du Danube, eut une jambe fracassée par un boulet de canon et dut être amputé le soir même à Kalarasch, où il avait été transporté. Dans une des attaques précédentes, le général en chef Paskiévitsch avait reçu une contusion et le général Gortschakoff avait été blessé.

Le 28 mai, une affaire avait lieu près de Slatina à l'extrême gauche des Turcs. Ils traversèrent l'Alouta, marchèrent toute la nuit et se trouvèrent au matin devant un corps russe de deux mille hommes : quatre charges eurent lieu; les Russes furent mis en déroute et perdirent quatre canons, qui furent amenés triomphalement à Crajova.

Telle était la position de Silistrie au milieu du mois de juin, et on annonçait que cette place pouvait tenir encore quelque temps. Il est à désirer que les forces alliées viennent bientôt à son secours. Car l'armée d'Omer-Pacha est trop faible pour la dégager, obligée qu'elle est de garder Schoumla et de couvrir la ligne des Balkans.

CHAPITRE IX.

Opérations dans la mer Noire. Rentrée des escadres. Mouillage devant Varna; importance de ce point, souvenirs de la dernière guerre. — Ordre de commencer les hostilités; illuminations sur les flottes. — Affaire du *Furious*. — Bombardement d'Odessa. Rapport de l'amiral Hamelin. Croisière des escadres. État de la flotte française au 25 mai. Nicolaïef, Sébastopol, Kaffa.

I.

La mer Noire, considérée au point de vue de la guerre actuelle, doit être divisée en cinq parties :

1° Le littoral de la Turquie d'Europe allant de Constantinople aux bouches du Danube;

2° Le littoral russe non contesté en Europe, comprenant la Bessarabie, Odessa, les côtes qui, partant de la pointe nord et allant au sud-est, embrassent le Cherson, la Crimée, Sébastopol, et le détroit de Kaffa qui mène à la mer d'Azof;

3° Les côtes de Circassie et d'Abasie disputées par les montagnards;

4° La Géorgie russe, placée à l'extrémité ouest du Pont-Euxin;

5° Enfin la Turquie d'Asie, embrassant toute la rive sud de la mer Noire, de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de Poti jusqu'à Constantinople, comprenant Trébizonde et Sinope.

La guerre est allumée sur tous ces points à la fois, la mer Noire est entourée d'un cercle de feu.

Les deux escadres de France et d'Angleterre attendaient dans le Bosphore que la diplomatie eût fini son œuvre, lorsqu'elles reçurent l'ordre de rentrer dans la mer Noire, et le 24 mars elles appareillaient, traversaient le détroit, passaient devant Constantinople, et, rangeant à leur gauche les côtes de l'ouest, allaient s'échelonner entre Constantinople, Varna, Baltchik, Kavarna et Kustendji. Elles étaient à leurs mouillages respectifs le 27, au moment où l'armée russe achevait de traverser le Danube; elles arrivaient à propos pour sauver Varna, que l'armée d'Omer-Pacha ne suffirait peut-être pas à couvrir.

II.

Varna est une ville bulgare, à mi-chemin entre les bouches du Danube et Constantinople, au fond d'une baie profonde dans laquelle se jettent la Varna et la Shioumla; c'est un des meilleurs ports de la mer Noire.

Dans la campagne de 1828, les Russes, maîtres comme aujourd'hui de la Dobrutscha, soutenant leur armée de terre et la ravitaillant par leur flotte, mirent le siége devant Varna, sous le commandement du prince Menschikoff, qui y fut blessé et dut être remplacé par le général Woronzoff. L'empereur Nicolas, dans le but de hâter les travaux, y arriva le 21 juillet, et bientôt, mécontent de l'impuissance de ses généraux à prendre une place qui se défendait vaillamment, attristé d'un échec, il laissa son armée continuer le siége et se retira à Odessa. A la fin du mois d'août, son quartier général était établi sur un vaisseau de ligne qui faisait partie de la flotte embossée devant la ville.

Philippe de Macédoine a dit qu'une forteresse n'était pas imprenable quand un mulet chargé d'or y pouvait monter; la Russie a su mettre à profit ce précepte de tenter la cupidité, d'acheter la trahison qui livre la vie des soldats à ceux qu'ils doivent combattre, et ouvre aux ennemis les États qu'on était chargé de défendre contre eux. Deux hommes dirigeaient la défense de Varna, Yussuf-Pacha, qui en était commandant, et le grand amiral (capitan-pacha), que le sultan y avait envoyé comptant sur sa bravoure et sur sa probité. Malheureusement l'amiral n'était pas seul; après un assaut donné le 7 octobre, et durant lequel quelques soldats russes parvinrent à pénétrer dans la place, Yussuf proposa des pourparlers à la suite desquels il ordonna à sa troupe de mettre bas les armes sans conditions.

Yussuf se rendit dans le camp russe avec ses troupes; l'amiral s'enferma dans la citadelle avec un certain nombre de soldats restés fidèles et déterminés à suivre la fortune de leur chef : il menaça de se faire sauter et obtint une capitulation honorable.

Le 11 octobre l'empereur Nicolas faisait son entrée dans Varna.

Avant de quitter Varna, l'empereur adressait le rescrit suivant au comte de Voronzoff :

« Après avoir offert un juste tribut de reconnaissance à Dieu, qui protége la bonne cause, et qui vient de couronner les armes de la Russie d'un nouveau triomphe, je désire rendre hommage à la mémoire de mon illustre prédécesseur qui a perdu la victoire et la vie, mais non pas l'honneur, sous les murs de la même ville de Varna que nous venons de conquérir. Ici a péri, combattant sous les drapeaux du Christ, le fils intrépide des Jagellons, Wladislas, roi de Pologne. Le lieu où ses cendres reposent est inconnu; mais c'est dans la capitale de la Pologne que je veux honorer sa mémoire d'une manière convenable. Je destine à cet objet douze canons turcs de ceux que nous avons pris à Varna. J'en fais présent à la ville de Varsovie, et je vous charge de les lui envoyer incessamment. Ces canons seront placés, d'après l'ordre de Son Altesse Impériale, dans l'endroit qu'il jugera le plus convenable, en l'honneur du héros qui n'est plus et de la brave armée russe qui a vengé sa mort. Signé Nicolas. »

L'événement auquel l'empereur Nicolas faisait allusion mérite d'être rapporté. Wladislas III était roi de Pologne; c'était en 1443, les Turcs avaient conquis déjà une grande partie de l'empire grec, il ne restait aux empereurs d'Orient que Constantinople et quelques possessions environnantes; la Valachie et la Moldavie étaient menacées, Wladislas en était suzerain et avait intérêt à les défendre; il venait en outre d'épouser la fille d'Elisabeth, reine de Hongrie, et était devenu roi de ce pays. Cependant le sultan des Turcs, Mourad, proposait une alliance à Wladislas; mais le pape espérait réunir l'Église grecque à l'Église latine s'il pouvait amener les princes chrétiens à secourir l'empereur Paléologue. Le roi de Pologne se laissa persuader par le légat et un peu par son ambition, et il marcha contre les Turcs à la tête des Polonais et des Hongrois, ces derniers commandés par un homme devenu célèbre, Jean Hunyade, palatin de Transylvanie.

L'armée confédérée traversa le Danube près de Smendria, Hunyade envahit la Servie, traversa les Balkans, au delà desquels Wladislas le rejoignit. Après une bataille dont l'histoire polonaise fait tout l'honneur à l'armée polono-hongroise, celle-ci revint à Ofen d'où elle était partie, et Mourad, obligé de passer en Asie afin de soumettre un vassal révolté, fit faire des propositions de paix; un traité fut conclu à Szegeden le 12 juillet 1444 et ratifié le 15. La Valachie était réunie à la Hongrie, la Servie et l'Herzégovine étaient rendues à leur ancien prince Brankowitch. Mourad payait en outre soixante-dix mille ducats pour la rançon de son gendre, Mamoud-Tuhélébi, fait prisonnier à Cunobizza.

Wladislas avait été déterminé à la paix par Hunyade et par Brankowitch, fort satisfaits des conditions, par le refus des autres princes de l'Europe de se joindre à lui et d'entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs, et surtout par les dangers que courait la Pologne menacée par les Tatars, et qui pressait le roi de venir au secours de sa patrie.

Cette paix glorieuse et avantageuse tout à la fois fut donc conclue; le traité fut écrit en polonais et en turc, et confirmé par serment le 4 août. Wladislas jura sur l'Évangile, Mourad jura sur le Koran. Le sultan, persuadé que le traité serait respecté, que la paix jurée ne serait pas violée, passa en Asie.

Dix jours s'étaient à peine écoulés que le roi Wladislas se laissait persuader de recommencer la guerre, et prêtait un nouveau serment entre les mains du cardinal Cesarini, au nom de ce que la religion catholique a de plus sacré, de violer le traité juré sur l'Évangile, et de mettre le siége devant Orsova le 1er septembre. Hunyade se laissa persuader moins facilement, mais il finit par céder lorsqu'on lui promit le titre de roi et la possession de la Bulgarie après que cette province aurait été conquise; seulement il demanda que la rupture de la paix fût ajournée jusqu'au moment où les Turcs auraient rendu les forteresses de la Servie, ce qu'ils firent loyalement en observateurs fidèles du traité. Il était difficile de montrer plus de mauvaise foi que ne le faisaient les Hongrois et les Polonais.

A peine les forteresses étaient-elles remises aux Hongrois, qu'une nouvelle armée traversait le Danube, descendait par la vallée du fleuve, envahissait la Bulgarie, Hunyade marchant en avant avec trois mille cavaliers hongrois et des troupes valaques conduites par Drakul, prince de Valachie, suivi par Wladislas roi de Pologne et de Hongrie, qui commandait ses troupes et un corps de croisés. Ces derniers, armés au nom du Christ, pillaient et incendiaient les églises grecques et bulgares.

Une flotte turque de vingt-huit voiles, destinée à agir dans le Danube, fut brûlée; plusieurs places furent emportées d'assaut ou se rendirent; Varna fut prise, et Wladislas, en mémoire de ce triomphe, fut surnommé le Varnanien.

Là s'arrêtèrent les exploits du roi de Pologne et du palatin de Transylvanie; Mourad, en apprenant cette trahison, quitte l'Asie avec quarante mille hommes, traverse le Bosphore sur des vaisseaux génois en payant un ducat par homme ([illegible] francs), échappe à la flotte papale qui croisait dans les Dardanelles pour lui barrer le chemin, débarque en Europe, traverse à marches forcées les Balkans, et vient asseoir son camp à moins d'une lieue de celui de Wladislas. Sur le front de ce camp il fait creuser un fossé, et sur le revers de ce fossé plante une pique au bout de laquelle il suspend le traité violé par le roi et le palatin. Dernier appel à la justice au moment où les armes allaient juger.

Le 11 novembre 1444 les deux armées étaient en présence, et une bataille des plus terribles s'engagea. Au milieu de la mêlée, Wladislas s'élance du côté de Mourad; les janissaires ouvrent leurs rangs et les referment. Un moment après, la tête de Wladislas était placée au bout d'une pique comme l'avait été le traité violé. Ce ne fut plus qu'un affreux massacre, il dura deux jours. Hunyade se retira à marches précipitées avec les troupes valaques qui restaient, abandonnant les Hongrois. Un butin immense tomba entre les mains des Turcs, et dans ce butin se trouvèrent les archives de la couronne, que Wladislas avait dans ses équipages, et que l'on ne retrouva jamais. La tête de Wladislas fut envoyée à Brousse, qui était alors la capitale de l'empire ottoman.

Quelques années après, Constantinople tombait au pouvoir de

Mahomet II; et c'en était fait de l'empire grec. Wladislas n'avait que vingt et un ans, son corps ne fut jamais retrouvé; longtemps on ne crut pas en Pologne à cette fin prématurée, qui fut suivie d'un interrègne de trois ans.

Tel fut l'homme dont l'empereur Nicolas voulait honorer la mémoire, d'abord au lieu même où il était tombé pour avoir faussé son serment, puis dans la capitale de cette Pologne que son aïeule avait démembrée, et dont il devait quatre ans plus tard achever de détruire la nationalité.

III.

Sur ce rivage, les points les plus importants après Varna sont Baltchick, Kavarna, Mangolia et Kustendji.

Baltchick est un beau port, abrité contre les vents du nord, dans une vaste baie. C'est un abri bien commode, et fréquenté par les navires que menace la tempête; un port de refuge. Là se chargent en grande quantité les produits de la Bulgarie.

Kavarna n'est plus qu'une ruine faite par la guerre, et son port est à peu près abandonné; il reste près de là, au nord, une forteresse génoise sur la pointe du cap de Kalagriah. Un peu au-dessus de ce cap il y a un phare à demi ruiné dont personne n'allume plus le feu.

Mangalia a été dévastée, comme les autres villes du littoral, durant la campagne de 1828 et 1829; les Russes ont entassé ruines sur ruines, comme s'ils eussent voulu détruire tous les centres de population et de résistance. Il faudra un demi-siècle de tranquillité et de prospérité à ce beau littoral aujourd'hui désolé pour retrouver son ancienne richesse.

Kustendji est l'ancienne Tomi des Romains lorsqu'ils occupaient le Pont-Euxin; c'est là que le poëte Ovide fut exilé pour avoir vu de trop près les mystères amoureux de la cour impériale, peut-être aussi pour avoir inspiré une passion de quelques jours à une femme de la famille de l'empereur. Il y a à toutes les époques quelque chose d'analogue à la tour de Nesle, modifié suivant les mœurs du temps. De sa splendeur passée, de ses palais, de ses colonnades, de ses mosaïques, il ne reste plus que des ruines enfouies sous le sol que creuse la main des savants et des curieux pour en arracher les débris. C'est sur ce beau rivage qu'Ovide pleurait les jours écoulés, les amours oubliées ailleurs, et que la solitude lui peignait en traits de feu.

IV.

C'est dans ces parages que l'escadre attendit l'ordre de commencer les hostilités; il fut apporté le 10 avril au soir par le vapeur anglais *le Banshee*, et il fut accueilli par des acclamations et des transports de joie; les marins illuminèrent leurs vaisseaux durant la nuit qui suivit, et les navires marchands qui passaient au large se dirigeant vers Constantinople ou les côtes d'Arménie purent voir briller les feux et entendre les chants guerriers des matelots.

Avant que cet ordre fût arrivé, mais après la déclaration de guerre publiée, un vapeur anglais, *le Furious*, accompagné d'une embarcation, se présenta le 6 avril devant Odessa pour en ramener les consuls de France et d'Angleterre; il portait pavillon parlementaire, et dès lors il n'avait à redouter, d'après les lois ordinaires de la guerre, aucune agression. Cependant, soit que les Russes se trompassent sur le caractère de sa mission, ce qu'il est fort difficile d'admettre, soit qu'ils fussent décidés à violer les lois respectées par toutes les nations civilisées, dans l'espérance de se ménager un triomphe facile, ils accueillirent *le Furious* à coups de canon : sept boulets furent tirés sur lui.

Cette inqualifiable provocation décida les amiraux Hamelin et Dundas à prendre des mesures énergiques contre la ville d'Odessa, qui fut en effet bombardée quinze jours après. Odessa était il y a soixante ans un village tartare, qui s'appelait Adgibey; l'amiral de Ribas, suivant l'avis de Pierre Ier de se rapprocher le plus possible de Constantinople, conseilla à l'impératrice Catherine d'y bâtir une ville, sa pensée fut comprise, et Odessa s'éleva en amphithéâtre sur une colline.

L'émigration amena en Russie un homme héritier d'un grand nom, M. de Richelieu; l'empereur de Russie le nomma gouverneur d'Odessa en 1803; il y passa dix ans, y fonda les établissements publics, y organisa les services, attira le commerce par des mesures favorables. Lorsqu'en 1814 il quitta cette ville, elle avait trente-cinq mille habitants.

Odessa est le grand entrepôt des blés de la Wolhynie, de la Podolie et de la Crimée; c'est là qu'ils s'embarquent pour venir dans la Méditerranée. Mais ce n'est pas là le seul objet de son commerce; on exporte par cette ville des laines, du suif, des fourrures, des toiles à voiles, des cordages, du goudron, du fer de Sibérie venant par le Volga et le Don jusqu'à Taganrog, ou travaillé dans les fonderies de Toula, à trente-six lieues de Moscou, dont les environs abondent en minerais.

Le port d'Odessa est formé de deux môles jetés très-avant dans la mer et divisé à l'intérieur par d'autres môles plus petits. La rade est vaste et bonne. Son port peut abriter trois cents navires et comprend un port militaire et un port commercial. La population est d'environ cinquante mille habitants; elle est formée d'un quart de Russes, les autres sont des Allemands, des Anglais, des Français, des Arméniens, des Polonais et des Juifs; tous vivent du commerce, et la guerre allait porter un coup terrible à leurs intérêts.

Odessa est défendue par une forteresse et des môles fortifiés; les Russes, sous le commandement du général Osten-Sacken, y ont établi des ouvrages importants du côté de la mer et y ont réuni de vingt à trente mille hommes, les uns pour protéger leurs navires de guerre qui viendraient s'y abriter, les autres pour repousser une attaque par terre, si un débarquement de troupes alliées avait lieu.

C'est contre cette place que les escadres allaient opérer; voici sur le bombardement un extrait du rapport de l'amiral Hamelin :

« *Ville de Paris*, rade d'Odessa, 24 avril 1854.

» MONSIEUR LE MINISTRE,

» Les deux escadres se sont portées de Kavarna à Odessa pour exiger une réparation des autorités de cette ville au sujet de l'inqualifiable agression que les batteries du port avaient exercée contre une frégate et une embarcation anglaises portant pavillon parlementaire.

» Nos vaisseaux jetaient l'ancre le 20 avril à trois milles dans l'est d'Odessa, dont la rade est peu accessible à des escadres.

» Le 21, l'amiral Dundas reçoit une lettre datée du 14 que lui adressait M. le général baron d'Osten-Sacken, gouverneur d'Odessa.

» Cet officier général adoptait pour sa défense un système de dénégations contraires à tout ce que nous avions recueilli non-seulement de la bouche du capitaine et des officiers de la frégate canonnée, mais encore de celle des capitaines des bâtiments marchands mouillés sur la rade d'Odessa. Il ne nous restait plus qu'à sommer catégoriquement M. le gouverneur de nous donner réparation du procédé dont il avait usé à l'égard d'un bâtiment des escadres combinées.

» Le délégué de l'empereur de Russie était seul coupable d'un attentat au droit des gens : c'était donc le port impérial seul, les magasins et les navires qu'il renfermait et les batteries qui les protégeaient de leurs feux que l'amiral Dundas et moi avions résolu d'attaquer et de détruire.

» Le 21 avril au soir, le général d'Osten-Sacken n'ayant fait aucune réponse à notre sommation, l'attaque fut résolue pour le lendemain matin. Les deux frégates françaises *le Vauban*, capitaine d'Herbinghen; *le Descartes*, capitaine Darricau, réunies aux deux frégates anglaises *le Tiger*, capitaine Gifard, et *le Sampson*, capitaine Jones, arrivent à six heures et demie du matin à neuf ou dix encablures de distance devant la batterie du port impérial, qui leur envoie un premier coup de canon. Les frégates lui ripostent vivement; mais le calibre de nos bouches à feu étant plus fort que celui des batteries de l'ennemi, nos coups sont plus sûrs que les siens. Pendant que cette première lutte s'engage, le vaisseau anglais *le Sans-Pareil* mouille avec la corvette à vapeur *le Highflyer* à la limite extrême de la portée de canon des batteries, non pour prendre part au combat, mais pour servir d'appui aux frégates engagées. Au même instant la frégate à vapeur française *le Mogador*, capitaine de Wailly; la frégate à vapeur anglaise *la Terrible*, capitaine Cleverty; *le Furious*, capitaine Loring, et *la Rétribution*, capitaine Drummont, s'approchent du lieu de l'action pour y prendre part.

» Le feu dure depuis une heure et demie lorsque la frégate *le Vauban* reçoit trois boulets rouges, dont un brise quelques rayons de ses roues à aubes, et les autres mettent le feu dans sa muraille à vent : les pompes sont en jeu pour éteindre l'incendie, mais vainement; un des boulets rouges a pénétré entre maille et brûle intérieurement la muraille de la frégate à petit feu. M. le capitaine de vaisseau comte Bouët-Willaumez, chef d'état-major de l'escadre, arrive alors à bord du *Vauban*, qui a stoppé, et prescrit au commandant de cette frégate de quitter momentanément le théâtre de l'action et d'aller mouiller au milieu des escadres, afin d'en recevoir les secours nécessaires.

» Peu de temps après, la seconde division de quatre frégates à vapeur reçoit l'ordre de venir soutenir les trois premières frégates engagées. Les obus des sept frégates tombent comme grêle sur la batterie du port impérial, les magasins et les navires, où des symptômes d'incendie commencent à se manifester. Des batteries établies sur les hauteurs d'Odessa joignent leurs feux à celui des pièces du port impérial. Non loin des frégates six chaloupes anglaises se rapprochent de ce port dans la partie nord-ouest du môle où l'ennemi n'a pas établi de bouches à feu, et lancent force fusées à la Congrève qui paraissent produire fort bon effet.

» A midi *le Vauban*, qui a éteint son incendie, rallie les autres frégates.

» A une heure l'incendie est complétement déclaré dans les magasins et casernes du port impérial; les toitures s'écroulent, la poudrière de la batterie de ce port saute en l'air.

» L'œuvre de destruction du port impérial marche rapidement sous les coups redoublés des frégates, qui profitent du désordre occasionné à terre par l'explosion de la poudrière pour s'avancer de deux encablures et foudroyer plus promptement une douzaine de petits bâtiments russes renfermés dans la darse. Les bouches à feu du port de commerce recommencent alors sur nos frégates un feu assez

vif, auquel vient se joindre celui des mortiers établis sur les hauteurs d'Odessa. Mais les frégates n'en accélèrent pas moins leur œuvre de destruction. Un instant le feu d'une partie de ces frégates change de direction pour forcer à la retraite une batterie de campagne que l'ennemi a établie à leur droite sur la plage dont s'étaient approchées les chaloupes lançant les fusées à la Congrève. A quatre heures cette batterie, mise en déroute, s'est repliée dans l'intérieur après avoir été cause de l'incendie qu'allument les obus dans quelques maisons d'un village. Tous nos coups sont alors dirigés contre les bâtiments russes encore à flot dans le port impérial et que les flammes ne tardent pas à dévorer à leur tour vers quatre heures et demie. Bref, la destruction de ce port est complète : celle de la ville d'Odessa, en ce moment à notre merci, ne tarderait pas à suivre, si nous en faisions le signal à notre escadre de bâtiments à vapeur; mais le but que nous avions en vue est atteint complétement, et c'est au contraire le signal de cesser le feu et de rallier nos pavillons que l'amiral Dundas et moi faisons à ces bâtiments.

» Tel est le châtiment que nous avons cru devoir infliger non à la ville, mais aux autorités militaires d'Odessa en raison de l'attentat dont elles s'étaient rendues coupables à l'égard d'un de nos bâtiments portant pavillon parlementaire. Ni les trente mille hommes de la garnison d'Odessa, ni les soixante-dix canons de sa forteresse et de ses batteries n'ont pu préserver le port impérial du désastre que nous lui avions réservé en le faisant attaquer par nos frégates à vapeur.

» *Le Descartes* a reçu cinq boulets, et *le Vauban* et *le Mogador* chacun quatre; *le Vauban* a eu à regretter deux hommes tués et deux hommes blessés par suite d'un accident arrivé à une de ses bouches à feu.

» Un pareil résultat, monsieur le ministre, atteste hautement l'immense supériorité de calibre et de tir des bouches à feu de nos frégates à vapeur sur celles de l'ennemi; et si l'art suprême de la guerre consiste à faire beaucoup de mal sans en recevoir, jamais semblable maxime ne reçut une plus complète application.

» *Signé* HAMELIN. »

V.

Après l'affaire d'Odessa, les flottes combinées croisèrent en face de Sébastopol, de Kaffa et sur les côtes de Circassie; quelques vapeurs détachés allèrent visiter les côtes d'Arménie; la flotte russe se tint constamment à l'abri des formidables fortifications de Sébastopol ou dans le détroit de Kaffa; les croiseurs, ne pouvant l'attirer à un combat, durent se borner à enlever un certain nombre de navires marchands portant pavillon moscovite, et deux vaisseaux sur lesquels se trouvaient huit cents soldats russes qui furent faits prisonniers. La croisière n'eut à regretter que la perte du *Tiger*, frégate anglaise de seize canons, qui, par un brouillard épais, s'échoua le 11 mai, à six milles à l'ouest d'Odessa, fut canonnée et prise par les Russes. Le capitaine Giffard, qui avait pris part au bombardement d'Odessa, fut grièvement blessé sur le *Tiger*, fait prisonnier et mourut quelques jours après.

Au 20 mai, les escadres combinées étaient mouillées devant Baltchik. La flotte française se composait, au 25 mai, de 20 bâtiments sous les ordres du vice-amiral Hamelin et auxquels allait se joindre l'escadre du vice-amiral Bruat, composée de 6 vaisseaux et de 3 corvettes.

La flotte turque comptait 21 bâtiments dont 9 vaisseaux de ligne.

Les forces russes obéissaient à un plan arrêté, consistant à gagner du temps sans combattre, pendant que l'armée du Danube continuait à avancer. Elles couvraient Nicolaïëf et Sébastopol, en même temps qu'elles étaient protégées par les canons de ces places.



Revue d'Omer-Pacha à Schoumla.

VI.

A droite d'Odessa, en regardant au nord, le Dniéper forme à son embouchure dans la mer Noire un immense lac ou *Limen* couvert du côté du large par un long et étroit promontoire qui s'étend parallèlement au rivage, et à l'extrémité duquel est Kimburn. C'est dans ce Limen, entre le Dniéper, le Bug et près du confluent de celui-ci avec l'Ingul Weliki, que se trouve Nicolaïëf, abrité des vents du sud et de l'ouet.

Nicolaïëf est un grand chantier de construction de marine militaire, un des plus importants de la mer Noire; il est en effet admirablement situé pour recevoir les bois et les matières premières, soit par la mer, soit par les trois grandes rivières près desquelles il se trouve placé, et par les nombreux affluents du Bug.

Ce port est défendu par deux forteresses avancées, celle d'Otchakoff et celle de Killbouronne; en outre, une route stratégique, sur laquelle on a élevé des ouvrages en terre propres à recevoir des batteries mobiles, domine la ville du côté du Bug et complète sa défense.

On estime la population de Nicolaïëf à trente mille âmes. Il y a là cinq grandes cales couvertes, sur les eaux de l'Ingul, abritant toujours un assez grand nombre de bâtiments en construction; on y

comptait au mois de février dernier 7 vaisseaux, 5 frégates à vapeur, 6 à voiles, 14 corvettes, bricks et avisos, plus ou moins avancés.

VII.

Sébastopol est un des plus grands établissements maritimes et une des plus fortes places qui existent. Elle est située un peu à l'ouest de la vaste pointe de la Crimée, qui s'avance dans la mer Noire comme un triangle échancré d'un côté par la baie de Sébastopol et celle d'Aloulah qui y confine. Lorsqu'on vient de l'est, il faut doubler le cap de Karadzé-Bouroun, que borde un immense récif, pour arriver à Sébastopol et aux trois ports qui sont dans sa baie. Son mouillage, de quatre milles de longueur sur un mille de largeur, est enveloppé de hauts rochers taillés à pic, dans lesquels des anses naturelles ont été utilisées pour former le port de quarantaine et le bassin de carénage des navires du commerce. L'eau y est profonde et permet aux plus grands bâtiments d'y aborder à quai.

Depuis les balises qui indiquent la passe du port jusqu'à l'entrée de l'arsenal, sur un mille de longueur, tous les petits promontoires avancés sur la mer sont garnis de forts en pierre casematés et à double étage, ou de batteries en terre, batteries et forts dirigeant leur feu vers le port. Au nord, un fort étoilé placé sur une éminence bat la mer et les abords de la rade; au sud, un autre fort protége la ville. Un camp retranché, situé au sud, dans une bonne position, et quatre casernes fortifiées surplombant les établissements de la marine et le parc d'artillerie complètent le système de défense dont voici les détails.

En approchant de la passe, on rencontre d'abord, au sud, un fort à double rang de batteries en terre, armé de cinquante canons de gros calibre, et la batterie dite de la quarantaine, armée de cinquante et une pièces. Au sommet de la colline, à l'ouest de la baie de la quarantaine, est le fort étoilé qui dirige vers l'entrée de la rade cinquante embrasures armées de pièces.

Sur le cap Alexandre s'élève le fort du même nom, composé d'une tour en pierre à deux étages de batteries casematées et d'un front dirigé pour battre la passe; sur la plate-forme est une batterie à barbette. Ce fort a soixante-quatre canons. Les autres forts casematés sont dans le même système.

En continuant par le sud, vient le fort Saint-Nicolas, armé de cent quatre-vingt-douze pièces, flanqué à droite et à gauche de deux forts, l'un regardant la passe, l'autre battant le parcours des vaisseaux depuis l'entrée jusqu'à l'arsenal. Derrière ce fort, les batteries Paul, armées de quatre-vingts pièces, battent la pointe est de l'entrée de l'arsenal.

Au nord, près du télégraphe, viennent successivement une batterie en terre, à mi-côte, de dix-sept pièces, puis le fort Constantin, de cent quatre canons; plus loin, à l'est, un fort de quatre-vingt-dix canons, et enfin au sud, sur un cap, deux batteries de trente-quatre canons croisant leur feu avec celui du cap Paul.

Les casernes, le parc d'artillerie, les ateliers de réparation des vaisseaux, sont groupés autour de l'arsenal. Toute la flotte de Sébastopol, de vingt à vingt-cinq vaisseaux, peut se mettre à l'abri dans l'arsenal, dont l'entrée, défendue par les deux forts Nicolas et Paul, peut être rendue infranchissable par une ligne de vaisseaux embossés.

Le bassin où l'on radoube les vaisseaux a été établi de manière à servir de défense au besoin. Il est situé à l'est de l'arsenal et entouré de cinq formes ou petits bassins contenant chacun un vaisseau. Ces formes sont remplies par un courant d'eau qui descend de la montagne; elles sont à écluses à sas et les vaisseaux sont toujours très-élevés au-dessus du niveau de la mer, en sorte qu'on pourrait les armer et les faire servir à la défense. On estime qu'il y a mille canons à Sébastopol [1].



Les Russes abandonnent Redoute-Calé.

Kaffa est à l'est de cette même pointe de la Crimée, un peu avant le détroit qui conduit à la mer d'Azof; c'est l'ancienne Théodosie. Son port est bon, très-fréquenté par les vaisseaux du commerce et défendu par des fortifications considérables.

Tels sont les parages où croisent les deux escadres de France et d'Angleterre, les villes qu'elles ont à défendre, les fortifications qu'elles ont à attaquer.

CHAPITRE X.

Suite des opérations dans la mer Noire. — Côtes de Circassie. Comment les Russes ont préparé la conquête du Caucase. Les deux lignes d'opération. La guerre nationale. Schamyl, ses combats, ses victoires, ses revers; ses moyens d'influence. La mère de Schamyl condamnée à mort. — Voyage de Schamyl à Constantinople. — Dernières opérations dans le Caucase. — Les Russes abandonnent les forts sur toute la côte de la mer Noire. — Avenir des Circassiens.

I

La Russie, qui touche à la Perse et à l'Arménie par la Géorgie et s'avance ainsi vers la Chine et les Indes, possède les contrées situées

[1] Les principaux éléments de ce passage relatif à Sebastopol sont empruntés à une lettre écrite de Constantinople, le 4 février, par le major Youval, et publiée par le *Moniteur de la flotte*.

entre l'extrémité est de la mer Noire et la mer Caspienne, qu'elle a conquises sur les Tartares. Mais au cœur des montagnes qui dominent les côtes de la mer Noire et de la mer Caspienne, il est resté un peuple belliqueux cultivant des terres fertiles, se livrant à la chasse, élevant de nombreux troupeaux et qui n'a jamais obéi, depuis que l'histoire parle de lui, à aucun des peuples qui l'entourent. Bien qu'il professe en grande partie l'islamisme, il a toujours été complétement indépendant de la Turquie : il est gouverné, administré par les chefs qu'il se donne. C'est le peuple circassien, formé de diverses peuplades portant des noms différents, mais appartenant toutes à la race du Caucase.

Deux parties des montagnes habitées par cette race sont restées plus spécialement libres : celle qui suit les côtes nord-est de la mer Noire, et le Daghestan sur la Caspienne.

Vers la fin du dix-septième siècle, un chef circassien, pour défendre sa contrée, jugea prudent d'y bâtir une forteresse. Bientôt des Tatars de la Crimée et des paysans des côtes de la mer d'Azof vinrent y chercher un asile contre les exactions et les persécutions des Russes : c'est la forteresse de Soudjak-Kalessi. La possession de cette forteresse tenta le gouvernement russe, qui mit en usage les moyens ordinaires de sa politique. En 1784, la Russie conclut un traité de paix avec la Porte Ottomane et glissa dans ce traité un article déclarant que « les droits formés par les khans des Tatars sur le territoire » de la forteresse de Soudjak-Kalessi étaient à jamais abandonnés par » la Russie, qui reconnaissait ladite forteresse comme appartenant » en toute souveraineté à la Porte Ottomane. »

Or les Tatars n'avaient jamais élevé de prétention sur la forteresse, ils n'avaient pas cédé à la Russie des droits auxquels ils ne songeaient pas, et la Russie n'avait pas à les transmettre à la Turquie; mais ce traité était habilement combiné en vue de l'avenir et semblait reconnaître la souveraineté de la Porte sur toute la Circassie. La Russie s'était emparée de Taganrog, de la mer d'Azof. En 1784 elle prit définitivement la Crimée, l'île de Taman et l'embouchure du Kouban ; en 1787, en guerre avec la Turquie et feignant de considérer la Circassie comme une province turque, elle envahit cette Circassie dont elle avait ainsi préparé la conquête. Mais le peuple de ces montagnes n'appela pas les Turcs pour se défendre, il prit les armes et lutta pendant seize ans avec un courage héroïque. Ne pouvant plus défendre la forteresse de Soudjak-Kalessi, les Circassiens y mirent le feu.

Le traité d'Andrinople, conclu en 1829 au moment où les Russes étaient aux portes de Constantinople, reconnut à la Russie la propriété de tout le littoral de la mer Noire; l'empereur Nicolas venait d'incorporer la Circassie tout entière à son empire; il restait à la soumettre. Des armées y furent envoyées, et alors commença une des plus rudes guerres qui aient jamais été faites.

II.

Stavropol est le chef-lieu du gouvernement russe du Caucase. Le Kouban forme avec le Térek la frontière des contrées où la guerre est circonscrite. Sur leurs bords comme sur toute la côte de la mer Noire les Russes ont établi une double ligne destinée, du côté de la mer, à les réduire, et du côté des fleuves, à arrêter leurs excursions contre les provinces méridionales.

La ligne des fleuves se compose de forteresses et de postes de surveillance. Ces postes n'ont été longtemps que des espèces de guérites élevées sur des piquets à environ cinquante pieds du sol. Deux soldats y sont en sentinelle jour et nuit. Dès qu'on aperçoit les Circassiens, un fanal allumé est placé sur la guérite ; s'ils approchent, on brûle une énorme torche de paille goudronnée, et bientôt cinq ou six cents soldats russes accourent. Ces postes sont ordinairement gardés par une douzaine d'hommes et très-rapprochés les uns des autres dans les endroits dangereux. Depuis quelques années on a remplacé les guérites par des blockhaus. De distance en distance, pour soutenir ces postes, on a élevé des forts entourés de retranchements en terre et qui ont des garnisons de quelques centaines d'hommes.

Ces postes étaient encore gardés il y a peu de temps par des Cosaques de la mer Noire, petits-fils des Zaporogues, vaincus et plus tard colonisés aux pieds du Caucase par Catherine II. Toute la population cosaque est encore assujettie au service militaire. Les hommes sont enrôlés à dix-sept ans et restent trente ou quarante ans au service. Ils servent à contenir les montagnards et sont de même occupés par cette double combinaison qui a paru de nature à supprimer toute tentative d'indépendance.

Du côté de la mer, huit mille Russes occupaient de 1837 à 1839 les points les plus importants appelés les échelles de Chapsigua, Touaps, Waya, Choubêche (Soubâchi), Soûtcha et Ardler. En 1839, sur ces six points s'élevèrent six forteresses russes défendues chacune par vingt canons de gros calibre et par une garnison de quatre cents hommes. Ainsi les Circassiens étaient enveloppés de tous côtés et l'entière soumission du Caucase paraissait très-prochaine ; les canons dominaient la côte et l'entrée des vallées qui de l'intérieur viennent s'ouvrir sur le rivage qu'elles découpent. Les montagnards, habiles tireurs, peuvent, dans leurs bois, dans leurs rochers, leurs ravins, lutter contre les soldats russes, mais ils étaient impuissants contre les forteresses aux épaisses murailles, aux embrasures qui vomissent la mitraille et qui sont recouvertes par des retranchements ou entourées de fossés.

Un voyageur anglais visitant le Caucase par distraction, plein d'admiration pour ce peuple qui achète son indépendance par tant de sacrifices et d'héroïsme, et sans doute désireux, comme tout bon Anglais, d'arrêter un peu les envahissements de la Russie, donne des conseils aux Circassiens, leur enseigne comment on attaque les fortifications, comment on les tourne lorsqu'on manque de canons pour les prendre de face. Une expédition s'organise dans toute la montagne sur une longueur de plus de quatre-vingts lieues : la voix court à travers le désert, les hommes isolés se rapprochent des points qu'ils doivent attaquer, se réunissent, se glissent la nuit comme des panthères à travers les bois, et de tous les côtés tombent à la fois sur les six forteresses.

Quelques jours après, les forts incendiés s'écroulaient ; les hommes qui en composaient les garnisons étaient prisonniers ou morts : l'œuvre de l'occupation était perdue, les Circassiens, animés par la satisfaction du triomphe, allaient continuer leur guerre avec plus d'ardeur. Un chant de victoire retentit dans tout le Caucase.

Impassible dans les revers, incapable de se laisser décourager, la Russie recommença. Au lieu de six forteresses couvrant quatre-vingts lieues, elle en éleva sur toute la côte, depuis la mer d'Azof jusqu'aux confins de l'Imérétie. Les principales furent celles d'Anapa, Soukoum-Kalé, Cagri, Bouka, Soubâchi, Unzula, Touaps, Psnad. En même temps qu'ils occupaient les postes d'observation et les forts, les Russes essayaient de s'avancer dans l'intérieur du pays : ils prenaient un à un les villages, les plateaux, organisant leur administration sur tous les points conquis, resserrant ainsi le cercle où les Circassiens vivaient indépendants, employant tour à tour les armes, les promesses, les séductions de l'or. Dans les villages rapprochés des cantonnements russes, les montagnards ne peuvent lutter et sont obligés de se soumettre; mais sur les points éloignés, dans les vallées entourées de rochers, où l'on ne pénètre que difficilement, la résistance n'a pas été brisée. Elle n'est pas isolée, elle a un centre, une organisation, des chefs, et lorsque les Russes se mettent en route pour une expédition afin de porter leur drapeau un peu plus loin, de déterminer une soumission, de dissiper un rassemblement inquiétant, ils trouvent des corps qui leur disputent le passage, des villages fortifiés qu'ils battent avec le canon, dont ils sont obligés de faire le siége, et alors, de tous les sommets, de toutes les anfractuosités, de tous les arbres, pleuvent des balles ou s'élancent des hommes qui luttent corps à corps et précipitent les soldats russes dans les ravins. L'armée du Caucase, qui ne fut longtemps que de vingt mille hommes, fut portée à soixante mille au commencement de 1844, puis plus tard à cent mille.

Dans cette rude guerre soutenue des deux côtés avec énergie, dix armées russes se sont fondues et dix généraux en chef ont perdu la vie ou le prestige que des victoires passées attachaient à leur nom. Saas y a dépensé plusieurs années d'audace, de vaillance et d'adresse; Williamineff, après sept campagnes sans résultat et des flots de sang inutilement versés, s'y trouva en 1836 acculé au Kouban, et ne parvint à sauver son armée découragée, délabrée, serrée de toutes parts, qu'en ayant recours à la ruse et au mensonge. Il annonce que des dépêches de l'empereur lui ordonnent de cesser toute tentative de conquête, de remettre l'épée dans le fourreau; les Circassiens resteront indépendants. On hésite à le croire : les magistrats et les prêtres du pays sont convoqués, Williamineff prête un faux serment et obtient de se retirer. Quelques semaines après, renforcé par de nouvelles troupes, il rentrait sur le territoire circassien en conquérant. Les montagnards l'arrêtèrent dans sa marche et le réduisirent à l'impuissance, Williamineff fut révoqué. Raïeuski le remplaça, et reçut l'ordre de se montrer conciliant, en même temps qu'on établissait autour de la Circassie une sorte de blocus qui, ruinant le commerce, devait forcer les Circassiens à recourir à leurs oppresseurs; Raïeuski fut battu. Fési a lutté avec une énergie incroyable, dirigeant luimême les expéditions dans le cœur des montagnes contre les aouls des Circassiens. Grabbe a emporté d'assaut des rochers fortifiés et défendus par des hommes qui tombaient jusqu'au dernier sans céder le terrain, et cependant, après de brillantes victoires, Grabbe éprouva en 1842 la plus sanglante déroute qui eût encore marqué cette guerre. Neidhart passa sans avancer la conquête. Woronzoff arriva et reçut l'ordre de venger la défaite de Grabbe ; Woronzoff, l'un des plus habiles généraux du Caucase, fit, avec dix mille hommes, une des plus hardies expéditions, et ne revint qu'après avoir vu tomber deux de ses généraux et avoir perdu une grande partie de son armée.

III.

Au milieu de ces montagnes marquées par tant de combats, témoins de tant de morts, s'était élevé un homme que les Russes devaient trouver toujours devant eux, opposant le courage au courage, l'adresse à l'adresse, qui avait l'avantage de combattre pour le

maintien de sa nationalité et l'art de s'entourer d'une sorte de merveilleux, c'était Schamyl, le chef et le prophète du Caucase.

Il est né en 1797, à Himri, dans cette dernière chaîne du Caucase qui s'avance vers la mer Caspienne et fait partie du Daghestan; il a aujourd'hui cinquante-sept ans. C'est un homme de taille moyenne, bien constitué, l'œil ardent, le regard profond. Il s'appelle Myle. Né pendant la première guerre du Caucase, il a grandi au bruit des combats et y a pris part de bonne heure. Mais il avait plus que du courage, il avait la perspicacité qui fait juger sainement d'une situation difficile et la volonté de profiter des circonstances. Les passions dominantes en lui étaient l'amour de l'indépendance de sa patrie et la haine des Russes. Il devint bientôt l'un des chefs du Daghestan.

Depuis 1797 la guerre n'avait réellement pas cessé, mais elle était poussée avec moins de vigueur depuis plusieurs années, lorsque, après le traité d'Andrinople, qui donnait une sanction aux efforts de la Russie, elle fut reprise avec plus d activité. Myle avait alors trente-trois ans, l'âge de la force et de l'ardeur; c'est à ce moment qu'il déploie toute l'activité dont il est capable, dispute le pouvoir à des rivaux aussi ardents que lui, et finit par conquérir à peu près la suprématie. Jusque-là il n'a été que soldat, il commence alors à s'entourer d'un certain mystère, à appeler à son aide l'idée religieuse et la disposition naturelle des Orientaux pour le merveilleux. Il est entouré d'hommes dévoués, disciples favoris du prophète, serviteurs zélés du chef militaire. A ses côtés, ils combattent et meurent pour le sauver; éparpillés dans les tribus, ils emploient leur influence à faire suivre les plans du chef, à faire exécuter ses ordres. Ils lui signalent les tendances des populations. Par eux, il connaît les manœuvres des Russes, qui ne se bornent pas à combattre par l'épée, qui agissent par la séduction et achètent la soumission des villages. Ces hommes forment une espèce de corps nommé les murides. C'est alors qu'on donne au chef le titre d'iman, de scha, et que, joignant à son nom celui de sa dignité, on l'appelle Schamyl.

Rien n'égale la rapidité de ses mouvements. Il apprend que les Russes font une expédition à quarante ou cinquante lieues de l'aoul qu'il habite, il y a passé la journée, tous l'ont vu, les espions de l'ennemi le croient dans son palais à la porte duquel on monte la garde. Le lendemain le prophète est en prière, il invoque l'esprit; les murides disent qu'il est en communication avec celui-ci. Schamyl a quitté le soir le palais, seul, sur un cheval arabe aux pas légers; deux murides l'attendent à un endroit désigné; tous trois s'élancent et courent à travers les sentiers des montagnes. De distance en distance, loin des villages, des murides veillent, tenant des chevaux sellés, prêts à partir. Schamyl a couru toute la nuit, et le lendemain il apparaît au milieu des guerriers qui vont défendre les tribus menacées. On l'a vu descendre la montagne, accourir, comme s'il avait entendu la voix de ceux qui l'appelaient à leur secours. Le courage des montagnards s'accroît, s'exalte, et quand les Russes se présentent ils comprennent bientôt que Schamyl est là.

Souvent, dans cette lutte perpétuelle, les moissons des montagnards sont fauchées par les Russes, leurs arbres coupés, leurs aouls incendiés, et ils doivent refluer vers les plateaux supérieurs, emmenant leurs troupeaux, dont l'ennemi pille toujours une partie; les tribus soumises, au contraire, vivent en paix, cultivant et moissonnant à leur jour, faisant du commerce avec leurs vainqueurs. Schamyl trouve que l'exemple est contagieux, que la sûreté générale est compromise; il se met en route avec une armée, fait quelquefois cinquante lieues, arrive dans les villages soumis, ravage les jardins, emmène toute la population dans la montagne, et brûle les maisons en partant, ne laissant que des ruines aux lieux où les Russes avaient la veille un établissement important.

Cette vie aventureuse est semée de succès et de revers, comme toute carrière militaire. Schamyl a éprouvé parfois de cruelles défaites et couru de grands dangers. Il vit un jour Himri, sa patrie, prise par le général Passkoï; il vengea ce coup de main par la défaite du général et reprit la place d'assaut. Bientôt il fut lui-même assiégé par le général Fesi dans l'aoul fortifié de Tilitlai; il se défendit vigoureusement, mais la moitié de la place fut occupée par les Russes. On s'attendait à le voir fuir ou demander la paix; il ne fit ni l'un ni l'autre, il tint bon, maintint sa position, répandant le bruit que des nuées de montagnards arrivaient. Les Russes s'arrêtèrent, étonnés de cette audace, craignant de voir paraître bientôt des milliers d'ennemis, certains d'une victoire qui ne pouvait leur échapper, mais ne voulant pas acheter la possession d'une bicoque sans importance réelle par la mort d'un nombre considérable d'hommes. Cela se passait en 1837, Schamyl n'avait pas encore conquis la haute réputation qu'il se fit depuis; sa mort ou sa capture ne pouvait pas être considérée comme un grand événement, et le général Fesi, pour éviter une effusion de sang inutile, fit proposer à Schamyl de traiter. Celui-ci accepta, et les Russes, qui voyaient arriver l'hiver dans des montagnes et des rochers qui leur offraient peu de ressources, où ils ne pouvaient s'établir et faire parvenir leurs approvisionnements qu'avec beaucoup de difficultés, quittèrent l'aoul et rentrèrent dans leurs cantonnements.

Depuis, le général Fesi prétendit que Schamyl avait fait sa soumission à l'empereur et avait promis fidélité, et dans la situation où il était, cela paraît fort probable. Le Circassien, de son côté, fit répandre une proclamation dans laquelle il affirmait que d'un mot il avait forcé les Russes à se retirer.

IV.

Un fait assez grave vient à l'appui des assertions du général Fesi, c'est que pendant toute l'année 1838 les Russes ne firent pas d'expédition; Schamyl en profita pour affermir son pouvoir. En 1839, le général Grabbe voulut détruire d'un seul coup la puissance de Schamyl. Neuf bataillons, soutenus par dix-sept pièces d'artillerie, marchèrent sur l'aoul d'Akhulgo. Les Circassiens Tchetsenses accoururent dans l'espérance d'arrêter la colonne et furent culbutés. Schamyl vint se poster à Burtanai, sur le versant nord de la chaîne des Andis, et voulut lui barrer le passage, il fut battu; il se remit en route, tourna la chaîne, et se remit en ligne sur le versant sud des mêmes montagnes, à Arguani. Malgré cette activité, il fut encore battu, et perdit 1,500 hommes.

Il battit en retraite par l'Andi-Kossu, et alla s'enfermer dans Akhulgo avec ses murides et un certain nombre de soldats, pendant qu'un autre chef circassien attaquait encore vainement l'arrière-garde des Russes.

Grabbe s'avançait, prenant en passant les riches aouls qu'il trouvait sur sa route. Akhulgo est sur un rocher élevé, se dressant à pic sur la rivière le Koissu, qui l'enveloppe de trois côtés. Schamyl avait fortifié cette position de manière à la rendre formidable. Après l'avoir bloquée pendant plus d'un mois, dans l'espoir de prendre Schamyl par la famine, Grabbe fit donner l'assaut le 17 juillet. Les Russes furent repoussés avec une perte considérable, mais ils revinrent à la charge; et après un mois de combats, ils s'emparèrent des ouvrages extérieurs le 17 août. Alors ce fut une mêlée à outrance, sans merci, un combat affreux, où le sang coula à flots, auquel les femmes elles-mêmes prirent part. Un officier russe, acteur dans ce drame terrible, en raconte ainsi un épisode (voir Bodenstedt) :

« Peu de temps avant la fin du combat, suivant le capitaine, aujourd'hui le colonel Schultz, le plus intrépide entre les braves, à la tête des débris de mon bataillon, je gravis une montée escarpée. Le feu d'en haut avait cessé. Le vent dispersait les épais nuages de fumée qui s'étendaient, comme un rideau, entre nous et la forteresse. Au-dessus de ma tête, je voyais un certain nombre de femmes circassiennes debout sur une petite plate-forme en face du rocher que nous gravissions.

» L'approche lente mais continue de nos troupes leur annonçait trop sûrement leur destinée; mais bien résolues à ne pas tomber vivantes dans nos mains, elles employaient le reste de leur énergie à détruire les assaillants. Enveloppées par la fumée qui s'éclaircissait à mesure que nous gagnions du terrain, on eût dit des furies vengeresses portées sur les nuages et semant la destruction.

» Dans la chaleur du combat, elles avaient rejeté leurs vêtements supérieurs, leurs longues et épaisses chevelures flottaient sur leur cou et leurs seins nus. Après des efforts surhumains, quatre de ces femmes parvinrent à faire rouler sur nous un vaste quartier de roche, qui passa à quelques pas de moi avec un bruit de tonnerre, et alla écraser plusieurs de mes soldats.

» Je vis une autre jeune femme, les yeux un instant fixés sur la sanglante tragédie et son immobile spectatrice, saisir soudain le petit enfant qui se tenait accroché à ses vêtements, lui briser la tête contre un angle de rocher, et le lançant avec un cri sauvage dans un précipice, s'y jeter après lui. Beaucoup d'autres femmes suivirent son exemple. »

L'aoul fut emporté, quinze cents morts jonchaient le sol, six cents hommes presque tous blessés durent se rendre; mais c'était Schamyl qu'il importait de trouver : il n'était ni parmi les morts ni parmi les blessés. On l'avait vu cependant combattre jusqu'au dernier moment. Tous les recoins de l'aoul furent fouillés, les deux rives du Koissu furent explorées et gardées; Schamyl fut insaisissable. Il est probable que quelque couloir secret, pratiqué dans le roc, connu seulement de quelques murides, lui permit d'échapper au massacre. On n'a jamais connu les détails de cette fuite, et la réapparition de Schamyl, dès le mois suivant, dans l'Itchkerie, fit une impression profonde sur les populations, qui le croyaient mort et l'accueillirent avec enthousiasme.

Dès ce moment, Schamyl change son mode de guerre, il renonce à opposer des corps réguliers aux masses des régiments russes, il fait la guerre de guerrillas, mais elle est partout à la fois, et Schamyl court d'un point à un autre avec une merveilleuse rapidité, toutefois, en renonçant aux grandes batailles, il conserve un corps permanent de cinq à six mille hommes, et organise le pays de telle sorte qu'une forte armée peut se lever instantanément à un signal donné.

La marche des Russes est partout éclairée; s'ils ne rencontrent aucun obstacle quand ils font une expédition, il n'en est pas de même à la halte ni au retour, c'est un combat perpétuel dans lequel les montagnards se sacrifient avec un grand courage et qui ruine les armées russes.

En 18[illegible]2, Schamyl avait établi son quartier général à Dargo. Fatigué de cette guerre, dont tous les généraux annonçaient la fin et

qui recommençait toujours, l'empereur Nicolas envoya le ministre de la guerre, M. de Tschernichoff, visiter le Caucase, juger de l'état des choses et aviser aux moyens de pacifier le pays; le général Grabbe voulut donner au ministre la satisfaction d'assister à une victoire, et, à la tête de forces considérables, marcha contre Dargo, à travers les forêts de l'Itchkerie. Les Russes arrivèrent sans obstacle jusqu'en vue de l'aoul; mais alors Schamyl, et ses murides, et son armée régulière, et toutes les guerrillas réunies s'élancèrent sur l'ennemi de tous les côtés, avec une telle ardeur que Grabbe dut battre en retraite, laissant deux mille morts, trente-six officiers et quelques canons.

V.

M. de Tschernichoff comprit qu'il fallait modifier la tactique suivie et lui donner un puissant auxiliaire : bientôt les Russes ne parurent plus animés que du désir de pacifier sans combat, ils protégèrent plus activement les populations soumises, ils comblèrent de présents les chefs des tribus; les chefs militaires indigènes qui servaient dans leurs rangs reçurent des décorations, des faveurs; des propositions furent faites aux murides : à tous les hommes qui exerçaient quelque influence, on représenta les avantages de la pacification en appuyant le raisonnement d'offres brillantes, et des envoyés russes se rendirent auprès de Schamyl pour traiter de sa soumission à des conditions avantageuses.

Schamyl a une mère dont il est adoré et pour laquelle il a beaucoup d'amour et de respect; les envoyés russes circonvinrent madame Myle, lui représentèrent la vie pleine de fatigues et de dangers de son fils, la force des Russes, l'inutilité de la lutte, la certitude de la défaite. A ce tableau fait pour effrayer une femme âgée, une mère, ils opposèrent les avantages d'une soumission, d'un traité qui laisserait Schamyl iman d'une partie du Caucase, chef du Daghestan, qui le ferait riche, puissant, tranquille, honoré, vivant au milieu d'une cour brillante, remplaçant par l'éclat les agitations d'une vie d'aventures et de périls. La vieille mère se laissa persuader, et le soir, quand ils furent seuls, quand les murides retirés dans leurs appartements ne purent plus entendre leur conversation, la pauvre femme aborda la brûlante question et dit à Schamyl tout ce qu'une mère peut dire à un fils qu'elle aime, et pour la vie duquel elle tremble à chaque instant.

Cela se passait en 1843 : le bruit s'était répandu que plusieurs chefs acceptaient les propositions des Russes, que Schamyl lui-même était entré en pourparlers. Parmi les murides, quelques-uns combattaient énergiquement ces bruits, d'autres courbaient la tête et gardaient le silence quand on les interrogeait à ce sujet; l'armée hésitait, inquiète, défiante; les montagnards, frémissants de colère et de haine, faisaient entendre de sourdes menaces : c'était un moment de crise, et tout semblait annoncer la dernière heure de l'indépendance du Caucase.

Schamyl, assis devant une table dont sa mère occupait l'autre côté, écouta sans sourciller, sans donner le moindre signe d'émotion, ses paroles et ses conseils; son regard calme, qui paraissait plus indifférent qu'étonné, se promena sur sa mère, puis il s'accouda sur la table sans prononcer un seul mot, et sa tête tomba dans ses mains, qui cachèrent son visage. Il resta longtemps ainsi. Sa mère avait passé peu à peu de la confiance au doute; ce silence l'inquiétait, son âme se remplissait d'une vague terreur, elle n'osait ni reprendre l'entretien ni tirer son fils de sa rêverie.

Enfin Schamyl releva la tête, son visage était animé, ses yeux brillaient d'un doux éclat; rien de joyeux, rien de cruel, mais comme un rayon inspirateur qui serait venu les frapper. Il se leva, et regardant sa mère : Femme, dit-il, Dieu nous a inspirés tous les deux! Il sortit et gagna son appartement.

Un quart d'heure après, un muride au turban blanc sortait du palais, et pendant toute la nuit on aurait pu entendre les piétinements des chevaux allant par la montagne, de tribu en tribu, et des mouvements de troupes qui s'approchaient.

Le lendemain au matin, sur le plateau entouré de bois où se trouve l'aoul de Dargo, les chefs des tribus aux vêtements éclatants étaient assemblés en conseil, les cavaliers accouraient par toutes les éclaircies de la forêt, l'armée régulière était rangée en bataille, et les femmes entouraient l'armée. Schamyl parut à cheval, escorté par ses murides, passa devant le front des troupes et vint s'arrêter devant les chefs des tribus. Les murides avaient jeté quelques paroles aux officiers des réguliers, et déjà dans les rangs se manifestait un sentiment de curiosité et de stupeur. Les chefs des tribus s'étaient levés devant Schamyl.

— Juges du pays, leur dit Schamyl, reprenez vos siéges. Et quand ils furent placés, il continua :

— Vous et moi, en combattant pour l'indépendance du Caucase, nous avons voulu prévenir les tentatives de séduction de la part de l'ennemi, nous avons rendu une loi qui punit quiconque transigera avec lui, quiconque proposera de se soumettre. Cette loi ne fait acception de personne, elle frappe le coupable partout et quel qu'il soit.

Il s'arrêta un instant; la pâleur courait sur quelques visages, des cœurs se serraient, des gouttes de sueur perlaient le front de plusieurs des guerriers et des juges, car plusieurs avaient écouté les propositions des Russes, avaient consenti à les discuter, et n'attendaient qu'un moment favorable pour mettre bas les armes sans danger.

Schamyl reprit : Quelque douloureux que soit le devoir que je remplis, la loi me l'impose, et, votre chef, je donne l'exemple de l'obéissance à la loi. On m'a proposé de me soumettre à l'empereur, de livrer le Caucase aux Russes nos ennemis, et on m'a offert grandeurs et richesses si j'acceptais; la voix qui m'a parlé est la voix d'une femme, et cette femme... c'est ma mère! J'ai fait mon devoir, faites le vôtre.

Et soudain il s'éloigna au galop de son cheval et alla passer en revue son armée, dans les rangs de laquelle courait un frémissement étrange, une sorte d'enivrement; tous les regards dévoraient ce chef qui venait de grandir encore à leurs yeux.

Madame Myle fut amenée immédiatement devant les juges. Stupéfaite que les confidences d'une mère pussent donner lieu à une accusation capitale, elle avoua tout, raconta simplement les faits sans chercher à justifier ce qu'elle regardait comme permis d'une mère à son fils. La loi était précise, elle punissait de mort le fait dénoncé par Schamyl; les juges hésitèrent, se parlèrent bas, voulurent députer un des leurs vers Schamyl, s'arrêtèrent dans la crainte d'une réponse ou dédaigneuse ou foudroyante, et enfin le président prononça un arrêt qui condamnait madame Myle à la peine de mort.

Le son des instruments annonça que le jugement était rendu. Schamyl revint lentement vers les juges, les yeux baissés, le visage pâle et sévère; sa mère épouvantée se jeta, un genou en terre, aux pieds de son cheval, les bras tendus vers lui, en criant : Schamyl, mon fils, la mort à moi! La mort! La mère tuée par son fils!

Alors Schamyl élevant la voix en regardant les murides et les guerriers : Juges, dit-il, la sentence est juste.

Un frémissement courut dans cette assemblée haletante.

Schamyl reprit : Mais je suis votre chef, votre roi, j'ai le droit de commuer la peine; comme roi, je commue la peine en cent coups de verges; comme fils, j'ai le droit de prendre la place de ma mère, et je la prends.

Et descendant de cheval, il dépouilla son riche vêtement, et ployant le genou, il s'écria : Je m'agenouille devant la loi, frappez!

Le chaouce hésitait. Frappe! lui dit Schamyl.

Le chaouce frappa. Alors, comme par un mouvement électrique, les juges se levèrent et s'approchèrent gravement.

— Justice est faite! s'écria le président. Prince Schamyl, remontez à cheval et ordonnez, nous sommes prêts à vous suivre.

L'armée rentra dans ses cantonnements, les montagnards se retirèrent, la foule s'écoula; quelques jours après le Daghestan tout entier se levait, et au mois de septembre, Schamyl, à la tête de dix mille hommes, avec dix-huit canons pris à l'ennemi, forçait le district des Khasi-Kumyken, soumis depuis longtemps aux Russes, à se déclarer contre eux, pénétrait dans le district des montagnes habitées par les Awares, assiégeait la forteresse d'Unzula, qu'il contraignait à se rendre après six jours de résistance, taillait en pièces un bataillon amené en toute hâte contre lui par le lieutenant-colonel Wassilizki, attaquait la forteresse de Chunsak, puis chargé en tête par le général Plake qui fit une sortie, chargé par derrière par le prince Argatinski accouru au secours de la forteresse, il se retirait en bon ordre après avoir fait éprouver aux Russes une perte considérable.

VI.

En 1844, un voyageur français qui a dernièrement publié un livre plein d'intérêt écrit sur les bords du Nil et en Nubie, et qui faisait alors un voyage en Orient, rencontra sur le bateau à vapeur qui allait des Dardanelles à Constantinople un étranger avec lequel il se lia. L'un parlait de la France et de Paris, l'autre des montagnes de la Circassie et de la longue guerre que les habitants de ces montagnes soutiennent contre les Russes; de la situation de la Turquie, des intérêts de la France en Orient. C'était un homme de taille moyenne, vif, solide, et dont l'œil trahissait l'ardeur. Il paraissait avoir quarante-cinq ans, était vêtu à l'européenne, parlait le français avec facilité, gardant seulement l'habitude des Orientaux de tutoyer leur interlocuteur. Sa parole était animée, ses descriptions colorées respiraient la poésie. Il était suivi d'un seul domestique qui parlait arabe, dont il n'était pas possible de tirer le moindre renseignement, et il voyageait sous un nom inconnu.

Notre voyageur, vivement intéressé par la conversation de l'étranger, s'informa qui il était auprès du capitaine du vapeur, lequel le traitait avec un respect indiquant assez clairement qu'il le connaissait, et il apprit, sous le sceau du secret, que c'était Schamyl.

Le Circassien et le Français se lièrent assez pour que le chef de la montagne apprît à son compagnon de voyage qu'il venait à Constantinople pour solliciter des ministres du sultan des armes et des munitions afin de continuer plus activement la guerre contre les Russes, guerre qu'une habile politique ordonnait à la Porte Ottomane de soutenir de tout son pouvoir. Mais elle ne pouvait le faire qu'en secret, pour ne pas s'attirer une nouvelle attaque de la part des Russes. Schamyl faisait assez fréquemment des excursions de ce genre pour conférer soit avec les ministres turcs, soit avec ceux qui avaient in-

térêt à ce que la Russie ne s'étendît pas tranquillement entre la mer Caspienne et la mer Noire.

Quelques années après cette première rencontre, Schamyl et l'écrivain français se retrouvèrent, mais cette fois à Constantinople. Le général Woronzoff commandait alors dans le Caucase; investi de pouvoirs très-étendus, il avait attaqué vigoureusement de criants abus qui déshonoraient l'administration russe, il avait destitué des employés, des officiers; il avait enlevé Dargo, mais n'avait trouvé qu'une ruine, Schamyl ayant mis le feu à son aoul qu'il ne pouvait défendre; Woronzoff avait perdu trois mille hommes dans cette expédition, mais il avait réussi.

Les Circassiens avaient continué la lutte avec des chances diverses; l'armée russe du Caucase avait été augmentée; portée à soixante mille hommes en 1844, après les défaites du Daghestan, elle avait été portée plus tard à cent mille hommes. Schamyl avait remporté des victoires éclatantes, opéré des coups de main heureux, mais en réalité les Russes étendaient leurs conquêtes; Schamyl venait encore demander au divan des armes, de la poudre et des moyens d'action.

Dans les bagages de Schamyl se trouvait une arme qu'il portait parfois à sa ceinture et qu'il appelait gaiement son couteau. Lorsque les deux voyageurs se quittèrent, l'un pour retourner dans ses montagnes, l'autre pour continuer ses explorations, ils échangèrent quelques présents, et le Français demanda au Circassien de lui faire don de son couteau.

— Je te le donnerai, dit Schamyl, quand il aura tué cinquante Russes; il en manque encore quelques-uns pour compléter ce nombre.

Deux années s'étaient écoulées lorsque le voyageur français reçut à Paris une petite caisse venant de Constantinople; elle contenait le couteau de Schamyl, le même qu'il avait vu, et une lettre dans laquelle le Circassien lui disait: « Mon couteau a tué cinquante Russes, » je te l'ai promis, je te l'envoie. »

Ce couteau est une arme meurtrière; c'est une lame droite à deux tranchants, large de sept à huit centimètres, longue de quarante centimètres, à la pointe acérée; elle est solidement emmanchée dans un morceau de corne de buffle d'un noir pâle; ce manche est profondément entaillé, en sorte que la main, retenue en haut et en bas par une protubérance coupée en forme de tas, ne peut pas vaciller. Nul ornement ne figure sur ce manche, si ce n'est un gros clou d'argent à tête qui couvre le rivet. La lame est sillonnée sur chaque face par une rainure assez large et assez profonde; ces deux rainures, pour ne pas se rencontrer, sont placées l'une un peu à droite du milieu, l'autre un peu à gauche. Le fer est d'un beau poli et d'une bonne trempe. Mais si la lame et le manche ne présentent ni ornements, ni damasquinage, ni incrustations, il n'en est pas de même du fourreau, qui est vraiment remarquable; il est en cuir de Circassie à gros grain d'un rouge sombre. Les deux coutures qui se trouvent au milieu sont l'une et l'autre dissimulées sous une double rangée de petits élastiques d'argent incrustés en travers, côte à côte, dans toute la longueur. L'ouverture du fourreau est entourée d'une garniture d'argent qui retombe en plaque sur la face extérieure; l'extrémité inférieure est également ornée d'une plaque d'argent qui, sur la même face externe, remonte assez haut et présente des découpures à jour et des niellures d'un travail charmant. Sur un des côtés de ce fourreau est un petit tube de cuivre de deux centimètres de long dans lequel Schamyl passait une tige de fer fixée dans sa ceinture.

Le voyageur qui a reçu de Schamyl cette arme, à laquelle s'attachent pour celui-ci tant de sanglants souvenirs, lui a envoyé en retour une très-belle carabine de Lepage.

VII.

La guerre qui vient d'éclater a été accueillie dans le Caucase avec des cris de joie et d'enivrement. Il y a trois points où la lutte se continuait : le long du littoral de la mer Noire, que l'on a vu protégé par de nombreuses forteresses; le long du Kouban, et dans le Daghestan. Sur le premier de ces points la présence des flottes française et anglaise a eu déjà un immense résultat. Les forteresses que les Russes ont élevées sur les bords de la mer Noire sont au nombre de seize et occupent toute la côte depuis Anapa, près de la mer d'Azof, jusqu'à Batoum en Arménie. Les Russes ont craint d'être attaqués en même temps par les flottes et par les montagnards du Caucase, auxquels l'alliance anglo-française allait inspirer une nouvelle énergie. Ils étaient exposés à perdre tout à la fois des hommes, des positions et un matériel considérable; ils se résignèrent à abandonner les forteresses en dirigeant les hommes et le matériel soit sur l'armée du Caucase, qui a besoin d'être renforcée, soit sur l'armée du Danube, soit sur Tiflis.

Dans le courant du mois de mars, les deux frégates à vapeur anglaise et française *le Sampson* et *le Cacique*, visitant les côtes de la mer Noire, aperçurent le fort de Soubachi en feu; les Russes l'avaient incendié en se retirant, et les Circassiens en pillaient les débris. Quelques heures plus tard, en continuant leur course dans la direction de l'ouest, elles virent au milieu de la nuit sauter le fort de Touaps et brûler celui de Psnad. Les Circassiens avec lesquels communiquèrent les officiers des frégates disaient que Schamyl était dans le sud, attendant pour agir les dernières instructions.

Dans le mois de mai le commandant du *Charlemagne* se mit en rapport avec les Circassiens et leur distribua des cartouches; puis, poursuivant sa route le long des côtes, il vit la plupart des forts russes abandonnés, entre autres celui de Soukoum-Kalé, l'un des plus importants; les Circassiens en avaient pris possession. Le 17 mai, marchant de conserve avec *le Sampson*, il arriva devant Redoute-Kalé; les Russes l'occupaient encore. Les bâtiments passèrent; mais le lendemain ils revenaient avec d'autres navires et des troupes, sommaient le commandant du fort de se rendre, et celui-ci évacuait la place, qui était remise aux Turcs.

Quelques jours auparavant, les Circassiens s'étaient emparés du fort Ozurgheti, à quelque distance de celui de Saint-Nicolas; à la même époque, ils étaient tombés sur les Russes au moment où ils quittaient Touap, Anacria et deux autres points, et avaient remporté sur eux une victoire complète.

Au commencement de juin, les deux forts d'Anapa et de Sujack-Bay étaient les seuls conservés par les Russes, qui y ont fait de grands préparatifs de défense et y ont réuni vingt mille hommes.

Quant à la Géorgie, Schamyl se dirigeait de ce côté et se préparait à attaquer Tiflis, ce qui serait une heureuse diversion en faveur de l'armée turque d'Arménie, qui est en assez mauvais état.

Cette expédition difficile peut échouer, mais par l'occupation des forts les Circassiens Tcherkesses et Tchetchenses redeviennent maîtres de toute la côte nord de la mer Noire et d'une portion de celle de la mer Caspienne. Il n'est pas probable qu'ils veuillent mettre dans tous ces forts des garnisons qui absorberaient une partie de leurs troupes trop peu nombreuses, mais les grands intérêts de la Turquie et de ses alliés ne sont pas tout entiers concentrés sur le Danube et dans la Bulgarie; l'expulsion des Russes de la Géorgie est aussi importante que la défense des Balkans au salut de Constantinople. Lors même que Kaffa et Sébastopol tomberaient sous le canon des flottes alliées, qu'Odessa serait prise, que le czar perdrait la Bessarabie, la Crimée, et ne garderait pas un seul point sur la côte nord du Pont-Euxin, la capitale de l'empire ottoman n'en sera pas moins menacée aussi longtemps que les Russes pourront passer entre la mer Noire et la mer Caspienne. C'est là que l'Angleterre cherchera à arrêter les Russes et voudra élever une barrière qui s'oppose à leur marche vers l'Asie.

Jusqu'ici le rôle de Schamyl a été celui d'un chef guerrier défendant pas à pas le territoire et l'indépendance de son pays, mais inévitablement condamné à céder, à tomber devant des forces supérieures renouvelées toujours; soutenu franchement et énergiquement par la France, l'Angleterre et la Turquie, Schamyl pourrait bientôt réunir en un faisceau les populations du Caucase entre la Mingrélie et le Daghestan, former un peuple aggloméré assez nombreux pour opposer aux Russes une barrière véritable. Depuis plus d'un demi-siècle, les Circassiens ont fait éprouver à l'ennemi de cruelles défaites, les armées ont disparu, mais les Russes n'en ont pas moins poursuivi leur conquête, enveloppé le Caucase de toutes parts, et si l'intervention des puissances occidentales ne fût venue changer la face des choses, la nationalité circassienne n'eût pas tardé à se fondre dans l'unité moscovite. C'est à la relever qu'il faut s'attacher aujourd'hui. Admirablement placés entre deux mers, sur la grande route du commerce asiatique, les Circassiens peuvent former un peuple puissant s'ils savent se donner de grandes institutions, et garder leur liberté extérieure avec autant de zèle qu'ils en ont mis à défendre leur indépendance.

CHAPITRE XI.

Armée d'Orient. Composition de l'armée. — Départ des troupes. — Arrivée des Français et des Anglais en Turquie. — Le camp de Gallipoli. — Lord Raglan. Les divers auxiliaires, les irréguliers. — La conférence de Varna. — Les Français et les Anglais arrivent à Varna. — Schoumla et Varna deviennent la base des opérations des armées alliées.

I.

Dans le courant du mois de février, des ordres furent envoyés dans les départements aux commandants des divisions militaires; les régiments destinés à la formation de l'armée d'Orient furent désignés, leurs bataillons mis sur le pied de guerre; en même temps des corps qui tenaient garnison en France durent se tenir prêts à se rendre en Algérie pour y remplacer ceux qui allaient prendre part à l'expédition. L'Afrique envoyait ses troupes les plus aguerries dans les combats contre les Arabes, une partie des zouaves et des bataillons d'indigènes. Par un jeu bizarre des destinées humaines, autrefois sujets de la Porte Ottomane, détachés réellement par leurs deys de cet empire dont ils reconnaissaient la suzeraineté nominale, conquis par la France, les Arabes allaient combattre sur le territoire turc dans l'intérêt du sultan et sous la conduite des Français.

Par décret du 11 mars 1854 le personnel de l'armée et des divers services fut constitué.

II.

COMPOSITION DE L'ARMÉE D'ORIENT.

Commandant en chef : maréchal de SAINT-ARNAUD.
Aides de camp : colonel Trochu; lieutenant-colonel de Vaubert de Genlis, commandant de place ; capitaine Boyer.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Chef d'état-major général : de Martimpré, général de brigade.
Sous-chef d'état-major général : Jarras, lieutenant-colonel.
Commandant de l'artillerie : Lebœuf, colonel.
Commandant du génie : Tripier, colonel.
Détachement de gendarmerie...

1re DIVISION.

Commandant : Canrobert, général de division.
Aides de camp : Cornely, chef d'escadron; de Bar, capitaine.
Chef d'état-major : Denis de Senneville, lieutenant-colonel.
Commandant de l'artillerie : Huguenet, chef d'escadron.
Commandant du génie : Sabatier, chef de bataillon.
1re *brigade.* — Commandant : Espinasse, général de brigade.
1er bataillon de chasseurs à pied : Tristan Legros, chef de bataillon.
1er régiment de zouaves : Bourbaki, colonel.
7e de ligne : de Pecqueult de Lavarande, colonel.
2e *brigade.* — Commandant : Vinoy, général de brigade.
9e bataillon de chasseurs à pied : Nicolas, chef de bataillon.
20e de ligne : de Failly, colonel.
27e de ligne : Vergé, colonel; 2 batteries montées, 1 compagnie de sapeurs du génie, 1 détachement de gendarmerie.

2e DIVISION.

Commandant : Bosquet, général de division.
Aide de camp : Lallemand, chef d'escadron.
Chef d'état-major : de Cissey, colonel.
Commandant de l'artillerie : Lefrançois, chef d'escadron.
Commandant du génie : Dumas, chef de bataillon.
1re *brigade.* — Commandant : d'Autemarre, général de brigade.
Tirailleurs indigènes : Wimpffen, colonel.
3e régiment de zouaves : Tabouriech, colonel.
50e de ligne : Trauërs, colonel.
2e *brigade.* — Commandant : Bouat, général de brigade.
Aide de camp : Clémeur, capitaine.
3e bataillon de chasseurs à pied : Duplessis, chef de bataillon.
7e léger : Janin, colonel.
6e de ligne : de Garderens de Boisse, colonel.
2 batteries montées; 1re compagnie de sapeurs du génie; 1 détachement de gendarmerie.

BRIGADE DE CAVALERIE.

Commandant : d'Allonville, général de brigade.
Aide de camp : de Sérionne, capitaine.
1er régiment de chasseurs d'Afrique : de Ferrabouc, colonel.
4e régiment de chasseurs d'Afrique : Coste de Champeron, colonel.
1er détachement de spahis; 1re batterie d'artillerie à cheval.

CORPS DE RÉSERVE.

Commandant : le prince Napoléon, général de division.
Faisant fonction de chef d'état-major : Desmarets, colonel, premier aide de camp.
Aides de camp : Ferri Pisani, Roux et David.
2e régiment de zouaves : Cler, colonel.
22e léger : Sol, colonel.
Régiment d'infanterie de marine.

RÉSERVES ET PARCS DE L'ARTILLERIE.

Commandant : Roujoux, lieutenant-colonel.
Adjoint : Soleille, capitaine.
Directeur du parc : Dusaert, capitaine.
2 batteries à pied, 2 batteries de parc, 1 batterie à cheval, 1 batterie de montagne, 1 section de fuséens, 1/2 batterie de parc, 1/2 compagnie d'ouvriers.

RÉSERVE ET PARC DU GÉNIE.

Commandant : Guérin, chef de bataillon.
Adjoint : Martin, capitaine.
2 gardes à la désignation du gouverneur général de l'Algérie.
2 compagnies de sapeurs, 1 détachement de sapeurs conducteurs, 1 détachement d'ouvriers.

CAMPEMENT.

Commandant : Hugeney, chef d'escadron.
2 compagnies légères du train des équipages militaires.
1 compagnie montée du train des équipages militaires.
1 détachement d'ouvriers.
3 détachements d'infirmiers.

DIVISION DE RÉSERVE.

Commandant : Forey, général de division.
Aides de camp : Dauvergne, chef d'escadron, et Schmitz, capitaine.
Chef d'état-major : de Loverdo, colonel.

1re BRIGADE D'INFANTERIE.

Commandant : de Lourmel, général de brigade.
Aide de camp : Villette, capitaine.
5e bataillon de chasseurs à pied : Landry de Saint-Aubin, chef de bataillon.
19e de ligne : Desmaret, colonel.
26e de ligne : Niol, colonel.

2e BRIGADE D'INFANTERIE.

Commandant : d'Aurelle, général de brigade.
39e régiment d'infanterie de ligne : Beuret, colonel.
74e régiment d'infanterie de ligne : Breton, colonel.

BRIGADE DE CAVALERIE.

Commandant : Cassaignol, général de brigade.
6e régiment de dragons : de Plas, colonel.
6e régiment de cuirassiers : Salle, colonel.

FORCE PUBLIQUE.

Prévôt : Potié, capitaine de gendarmerie.
Détachement de gendarmerie.

ARTILLERIE.

Commandant : de Tryon, chef d'escadron.
Adjoint : Bergère, capitaine.
2 batteries montées.
1 batterie à cheval.

GÉNIE.

Commandant : de Saint-Laurent, chef de bataillon.
Adjoint : de Foucaud, capitaine.
Une compagnie du génie.

III.

Durant tout le mois de mars les routes furent sillonnées de troupes qui se rendaient à Marseille et à Toulon; elles descendaient des Alpes, elles allaient du nord par les chemins de fer, du centre par la Saône et le Rhône, les deux seules grandes rivières navigables qui coulent vers la Méditerranée; des vapeurs couraient l'Océan et transportaient les soldats par le détroit de Gibraltar; au port d'Alger s'embarquaient les régiments quittant l'Afrique pour les bords asiatiques de la mer Noire. Depuis plusieurs siècles le détroit de Messine n'avait pas vu une pareille activité.

Le général Canrobert partait le 19 mars de Marseille sur le vapeur *le Christophe Colomb*, qui remorquait *le Mistral* chargé de troupes. Etrange association de noms ! *Le Christophe Colomb* n'était pas destiné à découvrir des terres nouvelles, mais c'était le premier vaisseau qui depuis les croisades portait vers l'Orient des Français alliés à l'Angleterre ; c'était bien un monde nouveau qui s'ouvrait devant l'Europe, devant les peuples de l'Occident allant défendre la civilisation sur la terre qui est le berceau de tous les peuples, de toutes les civilisations, de toutes les grandes religions.

C'était là le premier convoi de l'armée d'Orient. Il allait à Gallipoli. Au 31 mars vingt-quatre autres bâtiments étaient partis et vingt mille hommes étaient embarqués. Deux cents navires du commerce nolisés par l'Etat mettaient tour à tour à la voile, du port de Marseille, emportant la cavalerie, l'artillerie, les munitions, les vivres et les objets de campement.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, *le Christophe Colomb*, salué à son passage à Malte par les acclamations des soldats anglais, mouillait dans la belle rade de Gallipoli. Ce n'était pas sans une émotion profonde que les officiers et les soldats touchaient cette terre grecque toute pleine de grands souvenirs et qui allait voir de nouveaux combats.

M. de Saint-Arnaud s'embarqua à Marseille le 29 avril sur *le Berthollet.*

IV.

Gallipoli, où ont débarqué les Français de l'armée d'Orient, est à l'extrémité nord-est du détroit des Dardanelles, à l'entrée de la mer de Marmara ; cette ville est au sud et à cent trente-deux kilomètres d'Andrinople, au sud-ouest et à cent quatre-vingt-huit kilomètres de Constantinople, au sud de la route qui conduit de l'une à l'autre de ces deux villes.

C'est l'ancienne Callipolis des Grecs, dans la Chersonèse de la Thrace, et l'une des villes les plus importantes de la Turquie d'Europe. Elle est placée sur un long promontoire qui s'avance dans l'Archipel entre le détroit des Dardanelles et le golfe de Saros. Sa baie offre le meilleur mouillage du détroit.

Les Turcs s'emparèrent de Gallipoli en 1356, commençant par cette ville la conquête des provinces grecques. Elle s'élève en amphithéâtre, couverte de maisons en bois, bien peintes, bien luisantes, entourées de jardins et de cyprès sur lesquels pointent les minarets, et la beauté des nuits orientales donne à tout cet ensemble de flots, de verdure sombre et de flèches élancées, un aspect des plus gracieux et des plus pittoresques.

Un peu en avant de Gallipoli s'élève un phare appelé le Fanal d'Europe; sur la rive opposée brille le fanal d'Asie, destinés tous deux à indiquer l'entrée du détroit aux navires qui descendent de la mer de Marmara, l'ancienne Propontide.

C'est là, sur ce promontoire, un peu avant d'arriver à Gallipoli, que les Français ont établi leur camp pour attendre les événements et l'ordre d'aller prendre position pour s'opposer aux progrès des Russes.

Gallipoli a deux ports, tous deux très-fréquentés par les navires du commerce qui font le cabotage le long de ces riches côtes, dans la mer de Marmara et dans la mer Egée. Cette ville a des fabriques considérables de maroquin, de tissus de soie et de coton, ainsi que des filatures. Comme point stratégique, c'est une place importante.

Le camp français est établi à deux lieues de Gallipoli, sur la pente d'une colline du sommet de laquelle on découvre à la fois la mer de Marmara et le golfe de Saros : aspect grandiose et émouvant.

Les soldats du génie sont les plus rapprochés de la ville; viennent ensuite les chasseurs de Vincennes, à un endroit appelé Bokhenne, — *fontaine cachée*. — Un peu plus loin, à Boyardi-Kouyoussou, est le grand campement de l'infanterie et des zouaves.

Avant que les troupes fussent arrivées dans la rade, le gouvernement turc avait fait dresser des tentes pour un millier d'hommes, et construire quatre fours pour la cuisson du pain. Aussitôt après le débarquement, les soldats se mirent au travail et la colline offrit bientôt l'aspect le plus animé. Les uns plantaient les piquets et les lances, dressaient les tentes, fixaient les cordes, d'autres nivelaient le sol, traçaient les rues et les passages; ceux-ci bâtissaient de nouveaux fours, ceux-là les ateliers de réparation, pendant que des voitures attelées de bœufs transportaient la paille pour le coucher et le bois pour la cuisine, et que les soldats préparaient le riz et le mouton destinés à faire le pilaw.

Un employé supérieur de l'administration turque occupe au bord de la mer une vaste tente verte sur laquelle flotte le drapeau ottoman, entourée d'un groupe de tentes blanches où sont campés des soldats turcs. C'est le dépôt du matériel.

Les chemins sont en Turquie dans un déplorable état; à l'exception des grandes routes, mal entretenues, qui vont d'une ville à l'autre, on ne trouve que des sentiers souvent peu praticables; les zouaves, habitués en Algérie à tracer des routes sur le flanc des montagnes ou dans les plaines marécageuses, ont immédiatement commencé un large chemin qui va du camp à la ville, associant ainsi la pioche au fusil, l'outil de la civilisation à la machine de destruction. Il restera de leur passage un travail utile.

L'escadre du vice-amiral Bruat prêtait un concours actif à l'armée de terre; les équipages et les embarcations des vaisseaux opéraient le débarquement des troupes, des chevaux, et le déchargement des navires du commerce arrivés dans la rade; les ouvriers charpentiers, mis à la disposition du général Canrobert, exécutaient des travaux de campement, aidant ainsi à passer les premiers jours, qui ont été des jours d'épreuve sous le rapport des subsistances et du campement.

Les Anglais s'étaient établis près d'un village nommé Bulair, à la suite du camp français; bientôt une partie de leurs troupes dut partir pour Scutari, mais ils manquaient des moyens nécessaires d'embarquement; les officiers supérieurs français leur prêtèrent un concours actif et amical. Le général Canrobert mit à leur disposition ses bateaux plats, l'amiral Bruat toutes les embarcations de son escadre. Le lieutenant général Brown, qui commandait les Anglais au camp de Gallipoli, en témoigna sa reconnaissance par une lettre rendue publique.

Lord Raglan, qui commande l'armée anglaise, fut d'abord sir James-Henry-Sommerset Fitzroy; né en 1786, il a aujourd'hui soixante-huit ans. Il entra au service en 1804 comme porte-étendard dans le 4e dragons. Lieutenant en 1805, capitaine en 1808, il devint secrétaire du duc de Wellington, assista en Portugal et en Espagne aux batailles livrées contre les Français. Major en 1811, lieutenant-colonel en 1812, il eut le bras droit fracassé par un boulet à la bataille de Waterloo et fut amputé le soir même.

Nommé membre de la chambre des communes en 1818, il s'attacha à la fortune politique du duc de Wellington et par conséquent au parti tory, monta et descendit avec lui. Major général de l'armée anglaise en 1824, lieutenant général en 1833, directeur général de l'artillerie lorsque lord Hardinge recueillit la succession de lord Wellington commandant en chef de l'armée, sir Fitzroy entra alors à la chambre des lords avec le titre de baron de Raglan.

Il y a certaine analogie entre le caractère du commandant de l'armée anglaise et celui de l'amiral Napier.

V.

La guerre contre les Russes excitait l'enthousiasme dans les provinces turques : des Cosaques Zaporogues accouraient offrir leurs services, des irréguliers de divers pays venaient demander à faire partie de l'armée. Vers le milieu de mars, on vit arriver à Constantinople plusieurs escadrons de cavaliers volontaires kurdes conduits par une femme, la veuve de leur prince.

Partout la guerre suscite des soldats que la loi n'appelle pas, des hommes amoureux de combats, de périls, ardents aventuriers à qui plaît le bruit du camp, qui ont la fièvre de la bataille. Dans toute l'Europe, ces hommes qui viennent s'offrir à combattre sont incorporés et vont se perdre dans les régiments, nourris, habillés, armés aux frais de l'Etat. En Algérie et dans l'Inde, où il y a des bataillons indigènes auxiliaires des armées française et anglaise, il y a aussi des corps d'irréguliers inscrits sur les contrôles, appelés quand on a besoin d'eux; leurs chevaux leur appartiennent; ils doivent pourvoir à leur subsistance quand ils sont dans leurs foyers; ils reçoivent les vivres quand ils sont en campagne, et en tout temps, du jour où ils sont admis, une solde assez forte pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs montures. La Russie a des troupes semblables recrutées dans les khans des Cosaques et dans le Caucase. La France, l'Angleterre, la Russie les emploient contre les tribus arabes, indiennes et circassiennes. La Turquie a aussi ses irréguliers, composés surtout d'Albanais, de Monténégrins, de Grecs, de Rouméliotes; on les appelle les Bachi-Bouzouks. Ce sont en général des hommes fort indisciplinés, ardents au pillage, au meurtre, et respectant peu l'honneur des femmes.

Aux trois corps d'armée français, anglais et turc, il faut ajouter un corps de six ou huit mille Egyptiens réguliers envoyés par le vice-roi au suzerain et formant son contingent. L'avant-garde de ce corps, composée de trois bataillons de cinq cents hommes chacun, s'est trouvée engagée, dès son arrivée sur les bords du Danube, contre une masse considérable de Russes. Les Egyptiens se sont battus bravement et ont été écharpés; dix-huit seulement ont survécu à ce massacre.

Le bey de Tunis envoie également un contingent de huit ou dix mille hommes. Enfin, des Polonais ont offert de composer une légion; mais les tâtonnements qui ont marqué les débuts de la guerre ont recommencé à ce propos, et la formation des Polonais en légion a été ajournée. La Russie marche plus nettement à son but : elle arme les Grecs, elle soulève les Epirotes et les Monténégrins, elle agite la Bulgarie; dans sa main la palme de Jésus-Christ devient une épée, et la Porte Ottomane n'ose pas même donner un uniforme à des proscrits qui viennent lui offrir de combattre pour elle contre son ennemi, qui est en même temps leur oppresseur.

VI.

Il s'était écoulé près de deux mois depuis l'établissement des Russes sur la rive droite; ils bombardaient les places, et continuaient à s'avancer vers les montagnes. L'armée d'Omer-Pacha était évidemment trop faible pour les arrêter lorsqu'ils se présenteraient en grandes masses par toutes les routes; il importait donc de déterminer quelle serait l'action des troupes françaises et anglaises, et d'arrêter un plan de campagne en suite duquel les trois corps d'armée agiraient avec ensemble.

M. de Saint-Arnaud et lord Raglan, dans le but de s'entendre avec Omer-Pacha, quittèrent Constantinople le 19 mai pour se rendre à Varna. Le ministre de la guerre, Riza-Pacha, était avec eux. Les deux amiraux Hamelin et Dundas furent invités à assister à la conférence, et Omer-Pacha, de son côté, devait y arriver de Schoumla, où était son quartier général.

La réunion eut lieu le 21 mai; les forces des trois armées furent calculées, les positions à occuper, à défendre, désignées; les voies et moyens déterminés; enfin un plan général fut arrêté entre les généraux de terre et de mer, qui tous devaient concourir à son exécution. M. de Saint-Arnaud fut nommé généralissime de l'armée combinée. De Varna les trois généraux se rendirent à Schoumla et passèrent en revue les troupes d'Omer-Pacha; elles se montaient à quarante-cinq mille hommes bien disciplinés, bien disposés; mais cette force était insuffisante, soit pour débloquer Silistrie, soit pour défendre les Balkans. Lord Raglan et M. de Saint-Arnaud ordonnèrent aussitôt aux troupes anglaises de Scutari et aux troupes françaises de Gallipoli de se rendre à Varna par mer; celles-ci étaient composées des deux divisions commandées par les généraux Canrobert et Bosquet.

Le 1er juin arrivait le premier convoi de troupes des deux nations; les zouaves ouvraient la marche. Varna et Schoumla allaient devenir la base des opérations des forces combinées.

Par une déclaration datée de Baltchik, le 1er juin, les vice-amiraux Hamelin et Dundas apprennent qu'ils ont établi le blocus effectif du Danube, par suite du passage de ce fleuve par l'armée russe. Dans ce blocus sont comprises toutes les embouchures du Danube qui communiquent avec la mer Noire.

Le *Moniteur* du 18 juin notifie ce blocus.

CHAPITRE XII.

Le bilan de la guerre.

I.

Au moment où la France et l'Angleterre, unies dans l'intérêt de la civilisation, sillonnent trois océans de leurs vaisseaux, envoient leurs troupes sur les limites de l'Asie et de l'Europe, où les armées du czar et du sultan sont aux prises sur les bords du Danube, il n'est pas sans intérêt de tracer le bilan d'une année de cette guerre dont nous avons vu les préparatifs, et dont nul ne peut prévoir l'issue et surtout les conséquences. Les dépenses auxquelles les gouvernements européens sont contraints ont leur importance, leur gravité, car chaque million dépensé par la guerre, cet horrible fléau créé par les hommes, est perdu pour l'amélioration du sort des citoyens de tous les Etats.

L'impôt de la guerre, c'est la taxe arrachée à la famille de celui qui va répandre son sang, c'est le chemin de fer qui s'arrête avant d'avoir atteint le but, c'est l'invention nouvelle non appliquée ou attardée dans ses développements, c'est la commune sans instituteur et les enfants sans instruction, c'est la route inachevée; le chemin restant à l'état de projet au détriment de l'habitant; c'est le loyer qui s'accroît de l'augmentation de l'impôt, c'est le prix des denrées alimentaires qui s'élève en même temps que le travail diminue, c'est la navigation fluviale devenue plus difficile et dès lors plus coûteuse, parce que le lit des rivières reste ensablé; c'est la navigation maritime du commerce tout à coup arrêtée, parce que l'industrie voit fermer ses débouchés ou que les navires manquent de sécurité, de protection dans les mers lointaines, les flottes étant retenues par les nécessités de la lutte engagée.

Au point de vue matériel, il n'est pas inutile d'évaluer à quel chiffre s'élèvent les sacrifices imposés à l'Europe par l'ambition moscovite. Au point de vue politique et moral, la guerre a des effets plus désastreux encore qu'il convient d'indiquer pour l'instruction de tous, de ceux qui la provoquent et de ceux qui la subissent.

II.

La somme que coûte à l'État chaque soldat sous les drapeaux est évaluée à mille francs par an : mille hommes, un million ; cent mille hommes, cent millions. Ce chiffre, au-dessus de la réalité pendant la paix, reste inférieur à la dépense réelle en temps de guerre. A ce qui suffit dans les garnisons de l'intérieur il faut ajouter la solde et les vivres de campagne, les frais de transport des hommes, des denrées, du matériel, l'organisation de la manutention, la formation des camps, l'achat des objets de campement, la construction des forges, les ateliers, les équipages de pont, les outils des pionniers, la mise au complet des batteries de siége ou de campagne, les remontes de la cavalerie, les états-majors, qui absorbent une grande partie du budget de la guerre.

La Russie a fait marcher ses armées vers le Danube des divers points de son vaste empire ; des corps sont allés du nord au sud, d'autres de l'est à l'ouest, et l'on peut estimer que chaque soldat, en arrivant au bord du fleuve, aura fait en moyenne deux cent cinquante lieues; on évalue à deux cent cinquante mille hommes l'armée qui, au commencement de juin, était réunie dans les provinces moldo-valaques et la Dobrutscha ; cette armée a franchi le Pruth et le Danube, elle a fortifié plusieurs points sur la rive gauche de celui-ci, autour de Bucharest, et dans l'intérieur de la Valachie ; elle a livré des combats, jeté des ponts, usé ou perdu une partie de son matériel, approprié des hôpitaux à ses besoins, organisé des ambulances. Sur la mer Noire, Sébastopol, Nicolaïef et Kaffa ont été mis dans un état de défense formidable ; des travaux ont été faits en Crimée et sur tous les points où l'on pouvait redouter une attaque. L'abandon des forts sur les côtes de Circassie, le délaissement des boulets, des canons, l'immersion des poudres, l'incendie de l'ameublement, constituent des pertes considérables. A celles-ci viennent s'ajouter celles qui ont été la suite du bombardement d'Odessa, dans lequel ont été détruits le port militaire, des vaisseaux, des bâtiments incendiés, et une poudrière qui a fait explosion.

Dans le golfe de Finlande, des travaux dispendieux ont été faits à Cronstadt, à Riga, à Revel, à Helsingfors, à Viborg. Les mouvements des troupes destinées à couvrir les frontières de Prusse et d'Autriche ont encore occasionné des frais importants, et l'on peut, sans crainte d'exagération, évaluer à quatre cents millions les dépenses que la Russie aura faites depuis le passage du Pruth, en juillet 1853, jusqu'à la fin de 1854.

En outre des ressources ordinaires du budget, des billets de crédit et de la réserve métallique, par deux ukases rendus le 30 janvier 1854, et depuis, l'empereur de Russie, sur la demande du ministre des finances et après examen du conseil de l'empire, a jugé nécessaire d'ordonner l'émission de huit nouvelles séries de billets, de chacune trois millions de roubles argent, soit vingt-quatre millions de roubles ou quatre-vingt-seize millions de francs.

Quelques mois après, une offrande volontaire était demandée à tous les seigneurs, les propriétaires et les commerçants de Russie; mais les bureaux de souscription ne se bornaient pas à recevoir les prétendues offrandes, les dons volontaires ; ils taxaient en réalité les individus suivant leur fortune ; il n'est pas possible d'évaluer exactement le résultat de cette mesure financière, mais, d'après ce qui a transpiré des procédés employés par les bureaux, il est permis de penser qu'elle a produit des sommes très-considérables.

Prise au dépourvu par une brusque agression faite au moment où la Russie protestait de la loyauté de ses intentions, de son respect pour l'intégrité de l'empire ottoman, la Turquie a dû organiser à la hâte, créer, pour ainsi dire, une armée qu'elle pût opposer à l'ennemi et qui a traversé le Danube et occupé Kalafat. Elle a complété les travaux de défense des forteresses de la rive droite, et principalement de Widdin et de Silistrie; elle a, dans les six mois qui ont précédé le passage du Danube par les Russes, ajouté de nouveaux travaux à ceux qui existaient déjà.

Le matériel des forts évacués par ses garnisons ou enlevés par l'ennemi dans la Dobrutscha, comme Matchin, Isatcha, Hirsova, constitue pour elle une perte considérable. Elle a dû réorganiser son armée d'Asie, qui, mal administrée, mal approvisionnée, était dans un état déplorable. Elle a procédé à l'armement de la flotte qui agit aujourd'hui dans la mer Noire avec les escadres combinées. A toutes les dépenses occasionnées par ces opérations, il faut ajouter la perte des vaisseaux coulés, brûlés ou maltraités à Sinope. De cet ensemble on peut conclure que la Turquie aura déboursé, depuis le jour où ses armées se sont mises en mouvement jusqu'à la fin de 1854, au moins cent cinquante millions.

III.

L'Angleterre et la France ont deux flottes organisées en peu de semaines et par conséquent dans des conditions moins favorables que dans les temps ordinaires.

L'armée de terre envoyée en Turquie par la Grande-Bretagne était fixée d'abord à vingt-cinq mille hommes, et le chancelier de l'Echiquier, M. Gladstone, dans son exposé de l'état financier présenté à la chambre des communes, le 6 mars, a annoncé que cette armée coûterait en 1854 un million deux cent cinquante mille livres sterling, soit trente et un millions deux cent cinquante mille francs. Mais cette somme ne constitue pas la seule dépense, puisqu'elle ne s'applique pas aux flottes du sud et du nord, et il faut chercher ailleurs les éléments qui doivent servir à évaluer les sacrifices que s'impose l'Angleterre. M. Gladstone a dit dans le même exposé : « Sans les frais de la guerre d'Orient, il y aurait eu un excédant de recettes d'un million six cent soixante-six mille livres sterling; en comprenant ces frais, il y aura un déficit de deux millions huit cent quarante mille livres sterling. » La dépense de la guerre est donc évaluée par le ministre anglais à quatre millions cinq cent six mille livres sterling, soit cent douze millions six cent cinquante mille francs. On ne doutera pas de la précision de cette évaluation si on se rappelle que le ministre a demandé à augmenter de moitié l'*income-tax*, ou impôt sur le revenu, pendant un semestre, ne voulant pas, a-t-il dit, revenir à des impôts récemment abolis, ni, en recourant à un emprunt, faire peser la guerre sur la postérité.

Dans la séance du 5 mai, sir James Graham, en parlant à la chambre des communes du budget supplémentaire que M. Gladstone devait présenter le 8, annonçait que depuis le 8 mars vingt-cinq mille hommes et deux mille cinq cents chevaux avaient été envoyés en Orient, que des arrangements avaient été pris pour transporter le double de ce nombre de chevaux, que dix-huit bateaux à vapeur et quatre-vingt-six navires à voiles pour le transport des troupes avaient été engagés pour un an. Onze mille hommes avaient été ajoutés à l'effectif de la marine depuis le mois d'avril; quatorze mille hommes étaient demandés en plus pour l'armée ; mais l'augmentation des dépenses portait principalement sur le service naval effectif. (Etat de guerre.)

En résumé, il prévenait la chambre que le ministère demanderait :

Pour la marine (défalcation faite d'une somme relative aux découvertes arctiques)	4,473,731 livr. st.
Pour l'armée.	300,000
Pour l'artillerie.	742,132
Total	5,515,863 livr. st.

Soit 137,896,575 francs.

En ajoutant cette somme supplémentaire à la dépense prévue au mois de mars, on trouve que l'Angleterre a voté en 1854, pour la guerre, deux cent cinquante millions de francs.

La France a deux flottes comme l'Angleterre; elle a en Orient une armée de terre dont le chiffre n'est point encore fixé, mais qui sera suffisant pour que le drapeau français laisse de glorieux souvenirs sur les bords du Danube inférieur, où il apparaît pour la première fois. L'effectif de l'infanterie a été augmenté par l'appel des réserves; un décret du 25 avril a ordonné la formation d'un sixième escadron dans les cinquante-trois régiments de cavalerie existants; le *Moniteur* du 6 mai a annoncé la prochaine formation de deux

camps de manœuvres, l'un de cent mille hommes sur le rivage de la Manche, entre Montreuil et Saint-Omer; l'autre de cinquante mille hommes près de Marseille. Le gouvernement français a prêté dix millions à la Porte Ottomane; il a remis en vigueur une loi qui accorde des secours aux femmes et aux enfants des marins de la quatrième classe appelée sous les drapeaux. Enfin, un emprunt de deux cent cinquante millions a été demandé et voté en prévision des besoins de la guerre; il se peut que cette somme ne soit pas complétement dépensée cette année; cela dépendra des événements.

IV.

L'Autriche, tout en restant neutre jusqu'à ce moment, a concentré des troupes en Transylvanie et sur les frontières de la Servie et du Monténégro; elle a couvert sa frontière du côté de la Pologne, pris des mesures pour prévenir, soit en Hongrie, soit dans le royaume lombard-vénitien, toute tentative d'agitation.

Afin de subvenir aux frais de sa neutralité armée, elle a ouvert d'abord un emprunt de cinquante millions de florins, réduits à quarante-cinq par les frais de négociation; puis au commencement de mai elle a ouvert à Francfort un second emprunt de trente-cinq millions de florins. Depuis, l'empereur a appelé sous les armes quatre-vingt-quinze mille recrues dont l'époque de service se trouve devancée.

La Prusse, en suivant jusqu'ici l'exemple de l'Autriche, en annonçant la volonté de garder la neutralité, augmente son armée, arme sa landwehr, concentre des troupes dans les provinces du Rhin, se tient prête à tout événement, et l'on a vu M. de Manteuffel demander aux chambres, le 18 mars, un crédit de trente millions de thalers, ou cent douze millions de francs.

Les deux puissances qui occupent les rives opposées du détroit du Sund, craignant que leur neutralité ne soit qu'une fiction, ont songé immédiatement à la défendre par des moyens plus puissants qu'une déclaration de rester spectatrices de la guerre. Dès le 23 février 1854, sur la demande du gouvernement, les quatre ordres de la diète de Stockholm ont voté une somme de deux millions et demi de rixdales, environ quatorze millions de francs, applicables aux préparatifs nécessaires pour le maintien et, au besoin, la défense de la neutralité. Des subsides ont été également demandés à la diète de Norvège.

Bien que moins exposé aux coups immédiats de la Russie, le Danemark a rappelé sous les drapeaux trois classes de soldats congédiés, il répare ses forteresses, met le littoral en état de défense, essaye de couvrir Copenhague.

Dans la prévision d'une lutte dans l'Europe occidentale, la Hollande et la Belgique augmentent leurs armées, se mettent en état de faire face aux circonstances. Le conseil fédéral suisse, réuni à Berne, où est le vorort, a, le 5 mars 1854, adressé aux Etats de la Confédération une circulaire par laquelle il leur rappelle l'invitation précédemment faite de tenir au complet le personnel et le matériel de l'armée fédérale, et de s'assurer de bons chevaux pour la mobilisation des contingents.

Le Piémont a dû prévoir la possibilité d'une lutte en Italie; par sa position sur les frontières lombardes, par les aspirations libérales de son gouvernement, il peut être entraîné à prendre parti; il le sait, il se prépare aux éventualités et augmente le chiffre de son armée.

V.

On peut, d'après cet aperçu, estimer que les dépenses s'élèveront à ONZE OU DOUZE CENTS MILLIONS, dépenses non pas productives, mais destinées à la destruction. Eh bien! ces millions perdus, dissipés, jetés aux vents, ne sont que la plus faible portion des sacrifices que la guerre aura imposés à l'Europe à la fin de 1854. L'Angleterre, la France, la Russie, la Turquie, pour augmenter leur marine, doivent recruter des matelots, les emprunter à la marine marchande, à la grande pêche, à la pêche des côtes, au cabotage. Voilà des navires dans l'impossibilité de former leurs équipages, condamnés à rester inutiles dans les ports; voilà les produits ordinaires de la pêche haussant de prix en raison de leur rareté, et la consommation frappée.

Le commerce de transport n'est pas moins affecté, et le prix du fret s'élève par la diminution du nombre des concurrents, et par les risques encourus par les navires que les flottes occupées à la guerre ne peuvent pas protéger contre les corsaires, ces voleurs de la mer. Tout accroissement dans les prix de revient augmentant le taux de la marchandise en diminue la consommation; toute guerre ferme les débouchés de l'industrie et prive de travail un certain nombre d'ouvriers dont ce travail est la seule ressource.

Les douze nations, dont quatre prennent part à la guerre dès ce moment, dont les autres attendent l'arme au bras, en expectative, ont dû accroître leurs armées d'un nombre de soldats qui n'eussent pas été levés si la collision n'eût pas éclaté. Autant de soldats appelés sous les drapeaux, autant d'hommes arrachés à l'agriculture ou à l'industrie. On peut évaluer à cinq cent mille le nombre des hommes qui viennent grossir les contingents ordinaires, et ce chiffre sera certainement au-dessous de la réalité, si la guerre continue. Si l'on estime à cinq cents francs par an le travail de chaque homme, en prenant une moyenne entre le travail des villes et celui des campagnes, il en résulte qu'aux pertes constatées ci-dessus il faut ajouter deux cent cinquante millions.

Ce n'est encore là qu'une faible partie des dépenses, et si l'on manque des éléments nécessaires pour apprécier exactement les autres, on peut du moins les indiquer. Ainsi il faut compter dans le bilan de la guerre les faillites des négociants en Russie, en Grèce, et sur toutes les grandes places de l'Europe; la suspension des exportations de Russie par la Baltique et la mer Noire, la cessation des envois des produits français et anglais dans le même pays, et par conséquent le chômage des manufactures; l'anéantissement du commerce par le Danube; quatre-vingts millions de pertes supportés par les provinces moldo-valaques, qui n'ont pu envoyer ni leurs blés ni leurs autres produits; le fret perdu de cent soixante bâtiments arrivés à Galatz et Ibraïla pour charger des denrées, et qui ont dû s'en retourner sur l'Est; les grains retenus à Odessa par les autorités russes; les bois de construction, les chanvres et d'autres matières premières dont deux ukases ont défendu la sortie: enfin la valeur des bâtiments capturés et des marchandises dont ils étaient chargés: toutes choses qui produisent une perturbation profonde dans les relations industrielles et commerciales.

Comment évaluer encore le prix des champs foulés par les armées en marche ou en bataille, des récoltes détruites, des arbres coupés, perdus pour une génération, des maisons abattues par le boulet ou ruinées par l'incendie, des chevaux tués, enlevés à l'agriculture, aux transports, la valeur des pillages et des dévastations? Qui dira combien de milliards va coûter à l'Europe l'ambition moscovite?

Et on ne parle pas des hommes tués ou mutilés, on ne dit pas les larmes des mères, des épouses, les douleurs, les souffrances matérielles des familles privées de ceux qui gagnent leur pain; sang versé, larmes et souffrances qui cependant doivent être comptés dans l'humanité et dont la civilisation doit gémir.

VI.

Aux pertes matérielles, au froissement des intérêts, à l'inertie forcée de l'industrie, vient se joindre le sacrifice des intérêts purement politiques, et il ne faut pas en méconnaître la gravité. Ainsi la nation anglaise demandait depuis longtemps une réforme dans sa loi électorale, dans un sens plus large, plus libéral. Les pouvoirs étaient d'accord sur l'opportunité d'une loi nouvelle, restait à fixer le jour de la discussion, car la reine, dans son discours à l'ouverture du parlement, le 31 janvier 1854, avait annoncé la présentation d'un projet de loi sur cet objet. Le 13 février, lord John Russell avait en effet proposé un bill dont la seconde lecture était fixée au 13 mars. Des abus allaient disparaître, un mode meilleur de répartition dans la représentation du pays devait donner satisfaction à de légitimes exigences, faire cesser des plaintes fondées, car la reine avait dit : « En recommandant cette matière à votre examen, mon désir est de » faire disparaître toute cause de juste plainte, d'augmenter la con- » fiance générale dans la législature et d'ajouter une nouvelle stabi- » lité aux institutions solides de l'Etat. »

Mais le ministère anglais acquiert la certitude que la guerre est désormais inévitable, et lord John Russell, se fondant principalement sur l'état des relations extérieures, demande à la chambre des communes, au nom du gouvernement, l'ajournement de cette lecture, ajournement accordé, et enfin, au mois d'avril, toujours pour le même motif, il retire le bill sans que l'on sache quand il sera présenté de nouveau.

On ne voit pas bien clairement quelle connexité peut exister entre la guerre d'Orient et le bill de réforme de la représentation anglaise. Il y aurait eu quelque grandeur dans la situation d'un pouvoir et d'un parlement qui, malgré le bruit de la guerre et l'agitation qui l'accompagne, eussent tranquillement discuté les moyens d'améliorer la constitution du pays; il eût été beau de voir les représentants du peuple anglais corriger les lois fondamentales alors que les enfants de ce même peuple défendaient ses intérêts matériels. Il est à regretter que le ministère n'ait pas compris ce qu'un pareil spectacle aurait eu d'imposant. L'ajournement d'une loi qui, dans la pensée du pouvoir lui-même, doit faire disparaître des causes de justes plaintes et ajouter une nouvelle stabilité aux institutions solides de l'Etat, peut donc être rangé parmi les maux qui naissent de l'invasion russe et prendre place dans le bilan de la guerre. Les luttes des nations sont passagères, les lois sont plus stables, et tout ajournement d'une amélioration impose une perte morale qui ne se compense jamais.

Quant à la France, le maintien de la paix eût sans doute inspiré des modifications à l'état actuel, et la guerre les ajourne.

C'est un nouveau chapitre, et ce n'est pas le moins important, à ajouter au bilan de la guerre.

Ces dernières observations ne concernent que l'Angleterre et la France, mais la guerre a bien d'autres conséquences, et celles-ci intéressent l'Europe [illegible]. Par elle la [illegible] est jetée dans les esprits. En voyant les manœuvres de la diplomatie moscovite, les actions en opposition avec les serments, la religion servir de moyen d'usurpation, un empereur caresser d'une main et saper de l'autre, on se demande ce que sont la foi jurée, la sainteté des promesses, la

religion masquant des pensées ambitieuses, et on doute de tout ce qui doit servir de règle à la conduite des hommes.

Par la guerre les travaux intellectuels sont suspendus, et le combat est la seule chose qui intéresse.

Les idées de fraternité entre les hommes font place à des idées de haine, car on fait retomber sur les peuples les fautes de leurs gouvernements.

Ainsi les progrès de l'humanité sont attardés.

APPENDICE.

Conférence de Bamberg — Traité entre la Porte Ottomane et l'Autriche.

Après la convention du 20 avril, par laquelle l'Autriche et la Prusse se garantissaient l'intégrité de leurs possessions allemandes et autres, l'adhésion de tout le corps germanique pouvait seule donner à ces puissances la force dont elles avaient besoin : elles firent communiquer à la diète le 24 mai un memorandum dans lequel, s'appuyant sur les intérêts généraux de l'Allemagne et sur les intérêts plus spéciaux de son commerce dans le bas Danube, elles demandaient l'adhésion des Etats à la politique suivie par elles.

Déjà il avait été arrêté que les représentants des Etats secondaires d'Allemagne se réuniraient à Bamberg le 25 mai pour examiner cette convention. La réunion eut lieu en effet, et des dissidences se manifestèrent. Quelques Etats voyaient avec peine naître l'éventualité d'une rupture avec la Russie ; d'autres voulaient des garanties du maintien du *statu quo* relativement aux possessions russes et au royaume de Grèce. Après de vives discussions, la conférence rédigea une note collective.

Cette note, dégagée d'une phraséologie méticuleuse et nuageuse, porte en substance :

Par la conclusion de l'alliance du 20 avril, les gouvernements allemands voient se réaliser l'espérance qui doit les animer et les soutenir dans les complications du moment ; cette alliance mettra au jour l'unité, la fidélité et la force de l'Allemagne pour le plus grand bien de la patrie commune. La volonté de protéger les droits et les intérêts de l'Allemagne contre toute atteinte ne peut manquer de réunir tous les membres de la confédération, mais la conférence est satisfaite de ce que la convention garantit les possessions non allemandes de l'Autriche et de la Prusse (c'est-à-dire l'Italie et la Pologne).

La conférence doute que l'Autriche et la Prusse aient fait assez en invitant la Russie à se retirer, et émettant l'avis que cette invitation ne sera complétée que si elle est adressée également à la France et à l'Angleterre. Le refus d'un côté ou de l'autre d'accepter cette invitation fournirait à l'Allemagne l'occasion d'intervenir. Elle désire sauvegarder :

L'entière liberté de navigation de toutes les eaux conduisant à la mer Noire ;

Une protection efficace et sûre des populations chrétiennes soumises à la Turquie ;

La durée inviolable du royaume de Grèce, dont la dynastie allemande a de légitimes droits aux vives sympathies de l'Allemagne.

La conférence se joint au désir d'éviter toute participation à la guerre et de contribuer au rétablissement de la paix générale. Elle a la ferme confiance que les efforts des deux puissances auront le succès espéré si elles font valoir toute l'influence de leurs Etats et de la confédération germanique dans la médiation, et offrent aux puissances belligérantes un accommodement juste et équitable pour tous.

Cette politique veut évidemment faire de l'Allemagne l'arbitre des affaires de l'Europe. Mais les représentants des Etats secondaires à la conférence de Bamberg semblent ne pas comprendre que l'Angleterre et la France ne peuvent suivre la ligne de conduite indiquée par eux. Maintenir le *statu quo* à l'égard de la Russie, ce serait ajourner le danger et non le faire cesser ; ce serait livrer la Turquie à son ennemie, qui choisirait son heure ; ce serait exposer l'Europe à de nouvelles et prochaines perturbations. Dans la séance de la chambre des lords du 20 juin, lord Clarendon a déclaré qu'il n'y avait de sûreté qu'à la condition de réduire la Russie, qui menace la paix de l'Europe et la cause du progrès et de la civilisation.

Ainsi les deux puissances occidentales ne sauraient être d'accord avec les Etats secondaires allemands ; d'un autre côté, l'Autriche a conclu le 14 juin avec le cabinet ottoman une convention par laquelle elle serait, dans un cas déterminé, appelée à occuper les principautés. L'Angleterre et la France n'ont pu consentir à ce traité qu'après s'être entendues avec l'Autriche.

Aujourd'hui 24 juin on attend les rapports sur les premières opérations des armées française et anglaise sur le Danube et la réponse de l'empereur Nicolas à une note que l'Autriche lui a adressée le 3 juin.



SIÉGE DE SILISTRIE.
Sortie des Turcs contre les Russes.

FIN DE LA RUSSIE ET L'EUROPE.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

RAOUL BOURDIER.

HISTOIRE
DE
LA CRIMÉE

ILLUSTRÉE

PAR JANET-LANGE

QUATRIÈME SÉRIE DE LA GUERRE D'ORIENT

AVEC UNE CARTE DE LA CRIMÉE

PAR A.-H. DUFOUR.

PRIX : 70 CENTIMES.



PARIS,

PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

46.



HISTOIRE DE LA CRIMÉE

QUATRIÈME SÉRIE

DE LA GUERRE D'ORIENT

AVEC UNE CARTE DE LA CRIMÉE

PAR

A. H. DUFOUR.

PRÉFACE.

Les grandes préfaces sont peu de notre goût, d'ailleurs un ouvrage sur la Crimée n'a pas besoin, dans les circonstances présentes, qu'un long préambule vienne établir et justifier son opportunité. Deux raisons pour être bref. Aussi ne placerons-nous en tête de cet opuscule que quelques explications très-courtes.

Tous les regards se tournent aujourd'hui avec anxiété vers l'ancienne Chersonèse; mais, malgré l'intérêt qui s'attache tout naturellement au coin de terre sur lequel s'agitent et se décident par les armes les destinées de deux mondes, le monde de la barbarie et celui de la civilisation, peu de gens connaissent encore, d'une manière exacte du moins, le passé de la péninsule taurique, les phases diverses de son histoire, les mœurs particulières de ses habitants : et beaucoup, tout en suivant d'un œil avide et d'un cœur inquiet les émouvantes péripéties de la guerre d'Orient, ignorent peut-être jusqu'à la situation géographique du pays qui sert de théâtre principal à cette lutte sanglante.

La cause de cette ignorance doit-être imputée surtout à la pénurie des documents sur une contrée dont on s'était fort peu préoccupé jusqu'à nos jours, par la raison qu'elle n'avait jamais eu pour notre Europe occidentale qu'une importance tout à fait secondaire. Epars çà et là dans les historiens, dans les géographes et dans les rares voyageurs qui ont visité cette partie du globe, les documents sur la Crimée ne se trouvaient en effet rassemblés nulle part en un résumé dont la lucidité et la précision pussent permettre à chacun d'y puiser à coup sûr et sans fatigue. Un travail restait donc à faire, il fallait compulser les historiens, lire les voyageurs, interroger les géographes et former des renseignements empruntés à tant de sources diverses un ensemble assez complet pour donner au lecteur une idée exacte des hommes et des choses et assez succinct néanmoins pour ne pas lui faire dépenser à l'examen d'une sorte de panorama rétrospectif un temps impérieusement réclamé par l'intérêt plus puissant des événements qui s'accomplissent chaque jour.

C'est ce travail que nous avons entrepris, en nous proposant pour but d'offrir au public, dans nos rapides esquisses, un tableau véridique de la Crimée sous le triple rapport de sa constitution physique, de son histoire, de ses habitants et de leurs mœurs. Nous avons pris ce pays depuis les temps les plus reculés, et nous avons conduit les événements jusqu'au moment où les bataillons anglais et français viennent se heurter contre les hordes du Nord.

De la sorte, comme on le voit, la politique est demeurée étrangère notre plan, et notre ambition s'est bornée à décrire sous ses différents aspects le théâtre de la guerre actuelle. Quant aux événements qui se sont passés depuis six mois sur la terre de Crimée, une autre plume s'est chargée de les raconter; et le désir le plus vif de l'auteur de l'*Histoire de Crimée* est de voir son œuvre acceptée par le public comme une sorte d'introduction au tableau dramatique de ces mêmes événements traités par une main habile et publiés par notre éditeur sous le titre de SÉBASTOPOL.

R. B.

Paris, le 28 octobre 1854.

LA CRIMÉE.

CHAPITRE PREMIER.

LE PAYS.

Situation géographique de la Crimée; son étendue, son climat. — Description de la vallée de Baïdar. — Distribution des saisons. — Montagnes. — Rivières. — Steppes. — Géologie. — Lacs salés. — Sivach ou mer Putride. — Récolte et commerce du sel. — Fièvres intermittentes. — Volcans vaseux. — L'île de vase. — Éboulement d'une montagne. — Productions de la Crimée. — Forêts. — Vergers. — Plantes potagères. — Herbes fourragères. — Vins. — Règne animal. — Quadrupèdes. — Oiseaux. — Insectes. — Sauterelles.

Tout à l'extrémité méridionale du vaste empire de Russie, colosse plus effrayant que redoutable qui touche du front les glaces du pôle et va tremper ses pieds dans les eaux de la Propontide et du Pont-Euxin, se trouve un pays plein de soleil, de végétation et de poésie, et si riche en même temps en grands souvenirs, que son nom seul suffit pour évoquer à l'esprit les héros de la Fable et ceux de l'histoire, Jason et les nautoniers d'Argos, Mithridate et le peuple-roi son terrible adversaire, les empereurs de Rome et ceux de Byzance, Attila et Genghis-Khan, les sultans de Stamboul et les despotes de Moscou.

Ce pays c'est la Crimée, dont les annales se perdent dans la profondeur des temps, déjà connue sous le nom de Chersonèse Taurique, quatorze cents ans avant Jésus-Christ, avant Homère, avant le siége de Troie; terre malheureuse autant qu'illustre sur laquelle il semble que de tout temps se soient donné rendez-vous les conquérants qui ont tour à tour dévasté le monde; sol sans cesse bouleversé par l'invasion, qui a subi plus de soixante dominations, et qui aujourd'hui encore, loin d'avoir épuisé le cercle ardent de ses tristes vicissitudes, se trouve être de nouveau le théâtre à la fois et le prix d'une lutte sanglante, et ignore toujours si son destin est de rester enchaîné au joug d'un usurpateur odieux ou de revenir au contraire, par un juste retour, sous l'empire plus doux des anciens protecteurs auxquels l'attachent invinciblement les liens sacrés d'une origine et d'une religion communes.

Un seul regard jeté sur la carte suffit pour faire apprécier la position de la Crimée et expliquer l'importance qu'ont de tout temps attachée à sa possession les gouvernements qui dans leur folle ambition ont osé rêver l'empire du monde. Rien d'admirable en effet comme la situation de cette presqu'île sous le double rapport stratégique et commercial; car, outre qu'elle domine à la fois deux mers, elle ne se rattache au continent que par un isthme étroit, sorte de pont-levis qu'il est aussi facile d'ouvrir au commerce que de fermer à l'invasion.

Pérécop est le nom moderne de cette langue de terre. Les anciens l'appelaient *Taphros*. Ces deux noms, dont le premier est russe et le second grec, signifient également *fossé* et indiquent suffisamment le système d'isolement et de défense qui dut être pratiqué de temps immémorial sur le seul point continental par lequel la péninsule pût être attaquée.

La forme affectée par la Crimée est celle d'un quadrilatère qui semble moins faire partie de l'Europe que se suspendre à cette partie du monde par sa pointe septentrionale; chacun de ses angles correspond à l'un des quatre points cardinaux. Cette figure, qui compte une superficie d'environ cent quatre-vingt-dix-huit myriamètres carrés et ne possède pas moins de cent trois myriamètres de côtes, est située entre 51° 9' et 53° 44' de longitude orientale et entre 44° 44' et 45° 65' de latitude septentrionale.

Cette latitude, comme on le voit, correspond à celle des pays compris en France entre deux lignes imaginaires dont la première irait de Bordeaux à Gap et la seconde de la Rochelle à Genève.

L'angle oriental présente un développement qui détruit la régularité du quadrilatère et forme lui-même une seconde péninsule séparée jadis de la Crimée par un large fossé que défendaient un mur et des tourelles. C'est la presqu'île Trachée, aujourd'hui Kertch, où fut le royaume de Bosphore, que Mithridate Eupator a illustré de son grand nom. Panticapée en était la capitale.

Toute la partie que forme l'angle nord depuis l'isthme déjà nommé jusqu'au détroit de Iénikalé est déchirée par l'envahissement du Palus Méotide, amas infect d'eau stagnante qui ne communique à la mer que par le détroit de Ghenitch et forme un foyer de pestilence connu du temps de Strabon sous le nom de mer Putride, et désigné aujourd'hui sous celui de Sivach par les populations qui fréquentent ces rivages désolés.

La pointe occidentale est une vaste steppe sans montagnes comme sans forêts; elle n'offre guère d'intéressant que les ruines de l'ancienne Eupatoria, aujourd'hui Koslof. C'est de ce côté surtout que s'étendent à perte de vue d'immenses pâturages entrecoupés çà et là de marais salants et de petits ruisseaux souvent à sec pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Les salines, les troupeaux de moutons à large queue et le froment arnaute sont les richesses de cette plaine, où l'air, empreint d'exhalaisons impures, menace de fièvres dangereuses les nouveaux colons qui séduits par la richesse du sol tenteraient de s'y établir.

Un spectacle bien différent attend le voyageur qui après avoir tourné Sébastopol se dirige d'Occident en Orient le long de la côte méridionale de la Crimée, et les merveilles qui se déroulent à ses yeux peuvent facilement le porter à croire qu'il a été tout à coup transporté comme par enchantement dans quelque séjour privilégié auquel Dieu a réservé, pour en faire un véritable Éden, les rayons les plus purs de son soleil et les couleurs les plus délicates de sa brillante palette. Défendue contre les vents du nord par les verdoyantes montagnes aux flancs desquelles elle est suspendue, cette partie de la Crimée offre une suite non interrompue de belles vallées demi-circulaires disposées en amphithéâtre et bordées par les flots de la mer Noire, qui leur servent à la fois de défense et de parure. Grâce à cette heureuse disposition de terrain, la température de ces contrées est si douce et si uniforme, qu'on ne saurait mieux la comparer qu'aux climats de l'Asie Mineure et de l'Italie. L'hiver s'y fait à peine sentir; les primevères et les safrans printaniers y paraissent dès le mois de février, quelquefois même on en voit en janvier, et la plupart des chênes traversent l'hiver sans dépouiller leur robe de verdure.

« Ces vallées, dit un savant voyageur allemand qui les a explorées en poëte et en naturaliste, sont pour la botanique la partie la plus estimable de la Tauride et peut-être de tout l'empire russe. Là le laurier toujours verdoyant s'associe à l'olivier, au figuier, au micocoulier, au grenadier, au celtis, restes peut-être de la culture grecque. Le frêne mannifère, le térébenthinier, le sumac, le baguenaudier, le ciste à feuilles de sauge, l'émérus et le fraisier arbousier de l'Asie Mineure croissent partout en plein vent; le dernier surtout occupe les roches maritimes les plus escarpées et fait pendant l'hiver leur plus bel ornement par son feuillage toujours vert et l'écorce rouge de ses gros troncs. Dans les vallons, le noyer et tous les arbres fruitiers sont les plus communs de la forêt, ou plutôt la forêt n'est qu'un jardin fruitier abandonné à lui-même. On y voit les câpriers spontanément disséminés sur les bords de la mer; les vignes domestiques et sauvages s'élèvent à l'envi sur les plus hauts arbres, retombent, se relèvent encore et forment avec la viorne fleurie des guirlandes et des berceaux sans aucun emploi de l'art. Le contraste des belles horreurs que présentent ici tant de montagnes élevées et tant de rochers immenses tombés en ruine avec les jardins et la nature la plus riche; les fontaines et les cascades naturelles qui ruissellent de tous côtés; enfin le voisinage de la mer qui offre un lointain sans bornes, rendent ces vallées les plus pittoresques et les plus charmantes que le génie poétique puisse imaginer ou peindre, et les fruits les plus parfaits y viennent sans peine ou y existent déjà en partie. On peut y cultiver les oliviers et les figuiers de bonne race; les orangers, les

Paris — Impr. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16

citronniers et surtout le cédrat, plus hardi, y supportent l'hiver avec très-peu d'abris et de soins. Les vins y deviennent de jour en jour plus parfaits. La science pharmaceutique et l'industrie pourraient facilement y trouver un grand nombre de simples et de plantes tinctoriales qu'on tire des îles de l'archipel de la Grèce, de l'Asie Mineure et de la Perse. On pourrait y introduire avec succès plusieurs bois durs et utiles de l'étranger, surtout les bois de couleur qu'on emploie en marqueterie, les cyprès, les chênes qui donnent la noix de galle et les glands recherchés par les fabriques de maroquin, le liége, le chêne qui produit le kermès. »

Qu'ajouter à ce brillant tableau, sinon que les hommes n'ont point encore su utiliser les richesses prodiguées par un climat généreux, et que sous le despotisme énervant de la Russie ce sol privilégié, loin de s'ouvrir pour livrer les trésors promis à l'industrie intelligente et laborieuse, n'a fait encore que se charger d'inutiles et splendides villas, où les grands seigneurs de Saint-Pétersbourg viennent de temps à autre chercher un peu de liberté et de soleil, trésors qui leur sont si parcimonieusement mesurés par un ciel rigoureux et par un despote implacable!

Parmi les sites remarquables de la Crimée qui ont excité l'intérêt des voyageurs, aucun n'est plus célèbre que la fameuse vallée de Baidar. Cependant, malgré les noms pompeux d'Arcadie taurique et de Tempé criméenne qu'on s'est plu à lui donner, cette vallée n'en a pas moins le tort d'être entièrement privée d'eau, particularité qui lui enlève un des traits les plus propres à caractériser une scène pittoresque. Cette vallée, qui ne comprend pas moins de dix milles en longueur sur six milles en largeur, est entourée de tous côtés par de hautes montagnes. La culture y est si parfaite que l'œil s'égare sans cesse sur des prairies, des bois et de riches champs de blé enclos et coupés par des haies vives et des plantations de jardins. Les villages y offrent l'aspect de la propreté, et les habitants y ont tous une expression particulière de santé.

Dans la partie sud de la Crimée les demeures tartares sont protégées contre les vents par les montagnes aux flancs desquelles elles sont adossées; de limpides ruisseaux, descendus de ces mêmes montagnes, vont répandre partout dans les champs la fraîcheur et l'abondance, aussi la végétation s'y montre-t-elle avec un luxe tout particulier. La terre y est couverte de chênes, de poiriers, de pommiers et de cerisiers, et le feuillage entrelacé de tous ces arbres offre au voyageur un ombrage protecteur contre les rayons du soleil, qui dardent avec une force extraordinaire dans les vallées. La douceur du climat semble influer sur le caractère des habitants, qui se montrent toujours aussi bienveillants qu'hospitaliers envers les étrangers qui les visitent. Dès qu'un étranger arrive, on le conduit dans l'appartement destiné pour les hommes, on lui présente de l'eau dans un bassin et une serviette blanche pour laver ses mains, puis ses hôtes placent devant lui toutes les provisions de leur demeure : du lait caillé, de la crème, du miel en rayons, des œufs, des oiseaux rôtis et des fruits; à la fin de chaque repas, on apporte l'eau et le bassin, comme au commencement, et jamais en aucune circonstance ces hommes qu'on traite encore de barbares ne consentent à rien accepter en échange d'une si cordiale hospitalité.

Ce serait une grave erreur cependant que de juger du climat de toute la presqu'île par celle des lieux privilégiés dont nous venons de donner la description. La température de la Crimée, loin d'être uniforme, est au contraire fort inégale dans toutes les saisons en général, et surtout en hiver, et varie beaucoup également suivant la position des lieux, soit dans les plaines, soit dans les montagnes et les vallons de la partie montueuse. On a vu dans ce singulier pays certains hivers passer en respectant les fleurs printanières, qui se montraient dans tout leur éclat dès les derniers jours du mois de janvier; tandis que d'autres hivers plus rigoureux se sont prolongés depuis la fin d'octobre jusqu'au mois d'avril avec des gelées plus ou moins fortes accompagnées de violentes tempêtes du nord, à tel point que les mêmes lieux qui n'avaient point connu la glace l'année précédente ont vu tout d'un coup le thermomètre descendre jusqu'à dix-huit degrés au-dessous de zéro et y demeurer plusieurs jours.

Quelques vieux habitants se souviennent encore d'avoir vu dans l'hiver de 1787 geler non seulement la mer d'Azof et le Sivach, mais aussi une partie de la baie de Caffa et de la mer Noire, à ce point que la glace portait les hommes et les chevaux. Cependant, hâtons-nous de le dire, les longs hivers sont aussi peu communs dans cette contrée que le séjour prolongé de la neige, et la grande variabilité des vents ne permet guère aux froids de sévir plusieurs jours de suite, le vent du nord, qui seul amène la gelée, ne tardant point à être remplacé soit par ceux de l'ouest et du sud-ouest, qu'accompagne toujours la pluie, soit par ceux de l'est et du sud, qui amènent un temps pur et serein.

Les étés de Crimée sont, comme les hivers, sujets à de grandes variations. Ils sont parfois si secs qu'on voit tarir les sources et dessécher les ruisseaux, et que le thermomètre de Réaumur marque à l'ombre vingt-neuf, trente et même trente et un degré. Quoique la température diffère quelquefois dans le même jour de dix et de douze degrés, il y a cependant assez d'air pour que la chaleur ne soit pas insupportable. Vers dix heures du matin, il s'élève invariablement une petite brise de mer qui se fait sentir sur les bords des rivières et dans les vallons ouverts du côté du rivage. Elle dure jusqu'après le coucher du soleil, où elle est remplacée par un vent frais qui descend des montagnes et souffle toutes la nuit. Les étés sont rarement froids ou pluvieux en Crimée, à moins que l'hiver n'ait été rigoureux, et que le séjour des neiges sur les montagnes et le charriage des glaces de la mer d'Azof ne refroidissent l'air jusqu'à la fin du mois de mai et contribuent ainsi à entretenir le froid.

La saison la plus agréable et en même temps la plus favorable à la santé en Tauride est le printemps, qui règne depuis le commencement du mois de mars jusqu'à la fin du mois de mai. Rien n'égale le coup d'œil enchanteur que présente à cette époque la riche côte méridionale ornée de ses jardins où la verdure contraste avec les nombreuses touffes de roses rouges et blanches et la couleur éclatante des fruits de toute espèce. De grands bois garnissent le bord des rivières et couronnent de leurs verts feuillages les montagnes émaillées d'une innombrable quantité de fleurs où se produisent et se confondent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A cette heureuse époque de l'année, l'air est embaumé par les suaves parfums de la violette de mars et de tous les arbres en fleur. La sérénité constante du ciel assure encore à l'habitant de ces contrées d'autres jouissances non moins appréciables; une chaleur douce et modérée fortifie son corps, et des nuits dont la beauté égale celle des jours lui apportent un repos bienfaisant et réparateur. Mais, hélas! tous ces biens durent peu, et les grandes chaleurs de l'été viennent trop tôt tarir les eaux courantes, dessécher les cintres de verdure qui entourent les montagnes et répandre sur les campagnes une poudreuse aridité qui ne disparaît que beaucoup plus tard sous les grandes pluies de l'automne.

Cette dernière saison est en Crimée l'époque la plus nuisible à la santé. C'est alors surtout que règnent dans le pays les fièvres intermittentes et bilieuses qui dégénèrent en maladies chroniques et peuvent devenir mortelles lorsqu'on ne les combat pas par des remèdes énergiques accompagnés d'un régime très-sévère. Sans ces fièvres et la gale dont sont aussi atteints grand nombre de Tartares, la Crimée pourrait être considérée comme l'un des pays les plus sains du monde entier; et encore faut-il attribuer ces deux maladies au moins autant à l'incurie de l'homme qu'à la faute du climat. Si plus habiles et moins indolents les habitants de ces contrées savaient donner un cours aux eaux stagnantes qui croupissent sur certaines parties de leur territoire, ils ne tarderaient pas sans doute à voir diminuer les cas de fièvre, de même aussi qu'il est permis de croire que la maladie hideuse qu'on ose à peine nommer dans nos pays plus civilisés, disparaîtrait en grande partie, du moins devant une hygiène et surtout devant une propreté mieux entendues.

Par une singularité particulière aux automnes de Crimée, à la mi-octobre, époque à laquelle cessent les grandes pluies, il survient presque toujours des froids accompagnés de gelées; les montagnes se couvrent momentanément de neige, mais cette saison n'a pas de suite, et le beau temps, qui ne tarde pas à succéder au froid, se prolonge quelquefois jusqu'aux mois de décembre et de janvier.

Pour les peuples tartares qui habitent la Crimée, le cours de l'année ne se divise point de la même manière que chez nous. Le printemps commence chez eux au 23 avril et dure jusqu'au 22 juin, c'est-à-dire soixante jours. Son arrivée est toujours l'occasion de grandes fêtes et de solennités religieuses. Au 22 juin commence l'été, qui règne jusqu'au mois d'août. Les vingt-cinq premiers jours de ce mois ne font, par une bizarrerie inexplicable, partie d'aucune saison. L'automne commence au 26 août et dure jusqu'au 26 octobre (soixante et un jour). C'est pour les Tartares l'époque des transactions commerciales, la vendange est faite, les récoltes sont serrées, ils payent leurs engagements, acquittent leurs fermages et renouvellent leurs baux.

Suivent trente-six jours qui forment une sorte de saison intermédiaire et qui sont considérés comme les précurseurs de l'hiver, dont le commencement est fixé au 1er décembre. Ils le nomment *kyschtschillœ* et lui assignent une durée de quarante jours : il finit le 4 février. Les vingt-cinq derniers jours de ce mois portent le nom de *gudshuk*. Les soixante-six jours que l'on compte depuis le 1er mars jusqu'au 23 avril ne sont compris dans aucune saison. Cette dernière période se subdivise elle-même en trois époques que l'on désigne dans le pays sous les noms assez singuliers d'*hiver des vieilles femmes*, *hiver des étourneaux* et *hiver des huppes*.

L'une des causes principales des grandes variations que nous avons signalées plus haut dans le climat de la Crimée doit être attribuée à la présence des chaînes de montagnes qui traversent la presqu'île. Ces montagnes, hautes de plus de douze cents pieds, sont presque taillées à pic le long de la côte méridionale, où règne une mer très-profonde. Elles vont s'aplanissant par degrés et presque insensiblement vers le nord pour se perdre en pente douce dans les vastes steppes peu élevées au-dessus du niveau de la mer qui forment la plus grande partie de la surface de ce pays.

La masse principale des montagnes de Crimée s'étend depuis le monastère de Saint-Georges et la pointe de la Chersonèse, qui porte le même nom, jusque dans les environs de Caffa, où les chaînes qui composent cette masse sont les plus hautes de la Tauride et forment surtout trois élévations principales : le Tchatyr-Dagh, réputé le

plus haut sommet de la presqu'île, dont la hauteur perpendiculaire n'est pas moindre de treize cents pieds, et qui répond à peu près au milieu de la côte montagneuse, et les trois Iaïlas, qui sont une espèce d'alpes continues, très-élevées, escarpées du côté de la mer et aplaties en plaines immenses vers le nord. De chaque côté ces pitons sont séparés du Tchatyr-Dagh, dont ils égalent presque la hauteur, par deux vallons étroits et profonds qui coupent la chaîne du nord au sud, et forment pente tant vers le sud, où ils se réunissent dans la vallée d'Aloutscha, que vers le nord, où ils donnent naissance à deux rivières, le Salghir et l'Alma, dont les rives devaient dans ces derniers temps acquérir un renom sanglant autant que cher à notre orgueil national.

Cette rivière de l'Alma promène ses eaux dans une des contrées les plus agréables de la Tauride. Les vallons qu'elle arrose sont délicieux, et il est difficile d'imaginer un paysage à la fois plus gracieux et plus frais que celui qui se déroule sur ses deux rives. C'est là que se trouvent les magnifiques pâturages que les khans de Crimée avaient l'habitude de réserver particulièrement pour leurs haras. De riches plateaux de verdure s'y étendent à perte de vue, coupés çà et là par des bosquets de tilleuls et de peupliers au milieu desquels se cachent les nombreuses chaumières et les villages habités par les Tartares. D'immenses troupeaux paissent sur les coteaux voisins, des sources jaillissent du milieu des rochers et viennent se jeter dans l'Alma, puis d'espace en espace, comme pour rompre la monotonie du paysage, apparaissent des cimetières tartares, qui donnent à cette brillante nature un caractère à la fois grave et religieux; et, comme l'image de la mort que les Égyptiens faisaient circuler autour de la table du festin, avertissent le voyageur qui s'oublie sous les ombrages de cette moderne Arcadie que le bonheur et les beautés de ce monde sont périssables et aboutissent toutes au même but.

Moins favorisé que l'Alma sous le rapport des pays qu'il parcourt, le Salghir prend sa source près du village d'Aïan, au fond d'un énorme ravin entouré de toutes parts par d'immenses blocs de roches calcaires. C'est sous une grotte spacieuse, éclairée à peine par un jour douteux, que le fleuve prend naissance en s'échappant d'un gouffre immense dont les bords coupés presque à angle droit ne permettent pas d'en sonder l'effrayante profondeur.

La charpente des montagnes de Crimée est en général formée d'une roche calcaire, dure, de couleur grise, disposée par lits diversement inclinés et mélangée avec des couches schisteuses et argileuses.

Cette roche calcaire n'offre presque aucune trace de pétrification reconnaissable. On trouve seulement parmi les schistes durs des couches d'une ardoise noire.

Aux environs de Soudagh, des montagnes entières sont formées par des couches de pierre meulière.

La Crimée possède en plusieurs endroits, mais particulièrement près d'Inkermann, des carrières connues sous le nom de *mines de kil*, qui fournissent une excellente marne à foulon, grisâtre, ou sorte de savon. Pour extraire cette marne les Tartares creusent des puits en forme d'entonnoir par le haut, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la couche argileuse, qui a encore deux pieds d'épaisseur. Quand on a creusé l'un de ces puits aussi avant que possible, on l'abandonne pour en pratiquer un autre. La marne, devenue friable par son contact avec l'air, ne tarde pas à se détacher et à combler le puits délaissé.

Les montagnes au-dessus de Kooz sont d'une nature différente : elles renferment de riches carrières de pierres de taille qui fournissent la plupart des matériaux dont on se sert pour construire dans une grande partie de la Crimée.

Le sol des montagnes est généralement marneux et fortement mélangé de sable et de pierres roulées; mais la quantité de pierres qui s'y trouve mêlée à la terre ne nuit en rien à la vigueur de la végétation : le froment et la vigne y réussissent très-bien.

Toutes ces montagnes offrent une particularité géologique digne de fixer l'attention du naturaliste. Pallas la signale dans les termes suivants : « Dans un pays, dit-il, qui a des montagnes si élevées que dans certains endroits la neige et la glace s'y conservent tout l'été, qui d'ailleurs est isolé par la mer, on devrait, selon les lois générales de la nature, s'attendre à trouver les trois ordres de montagnes : les *primitives* granitiques pour centre d'élévation, les schisteuses *secondaires*, et les *tertiaires* à couches horizontales mêlées de pétrifications; ou bien, comme en Sicile, un noyau ou centre volcanique, et les couches secondaires et tertiaires sur les contours. Mais en Tauride il n'existe ni l'un ni l'autre de ces arrangements observés dans tous les autres pays de montagnes. L'on ne voit dans l'escarpement maritime de toute la haute chaîne des alpes de la Tauride rien que des couches secondaires du dernier ordre inclinées sur l'horizon à un angle plus ou moins approchant celui de 45° et presque toutes plus ou moins parallèles posées dans une position qui varie entre le sud-ouest et le nord-ouest. Toutes ces couches sont donc coupées par la direction de la côte, et on les voit complétement à découvert sur l'escarpement maritime des montagnes comme les feuillets d'un livre ou les tomes d'une bibliothèque. »

Les montagnes de la Crimée se présentent presque toutes sous la forme de croupes ou crêtes élevées qui vont se prolongeant suivant la direction des couches horizontales dont elles sont formées. Ces croupes, hérissées de rochers et sillonnées de vallées plus ou moins larges, sont coupées par escaliers au sud-est, et vues de ce côté présentent à l'œil une suite de terrasses; mais leur pente est plus douce au nord. Les plateaux de ces montagnes, qui pendant l'été fournissent aux Tartares d'excellents pâturages pour leurs troupeaux, sont couverts de neige jusqu'à la fin du mois de mai. Les cours d'eau qui descendent de ces hautes chaînes se dirigent dans toutes les directions sans jamais se confondre, quoique plusieurs d'entre eux soient très-rapprochés, surtout près de leur point de départ.

Les ravins formés par les ruisseaux qui vont vers le sud sont généralement étroits et courts, mais d'un escarpement et d'une profondeur considérables en raison de la hauteur des montagnes et de leur proximité de la mer. Ils ont rarement des communications entre eux. Tous ces ruisseaux tombent en petites cascades immédiatement dans la mer, ce qui fait qu'on n'en voit pas dans cette partie qui aient un cours considérable. Il est plus facile de se figurer que de peindre l'effet pittoresque que produisent aux yeux de celui qui longe sur un navire les côtes accores de la mer Noire ces multitudes de cascades, qui, tombant de hauteurs prodigieuses, n'arrivent au gouffre qui les engloutit que sous la forme d'une pluie brillante à laquelle le jeu de la lumière prête la plupart du temps la transparence et l'éclat du prisme.

Les vallons ou pentes douces et les ruisseaux qui se dirigent vers le nord se réunissent au contraire en plusieurs endroits, et forment par leur jonction les cours d'eau les plus importants de la Crimée, qui ont leurs embouchures soit à l'ouest dans la mer Noire, comme le *Boulak-Ourou* ou *Tchernaïa*, le *Bulbeck*, la *Katcha* et l'*Alma*; soit au nord-est dans la mer de Sivach ou dans la mer d'Azof, comme le *Salghir*, et les nombreux affluents du *Kara-Sou*, les trois *Indales* ou *Andales*, le *Soubache* et le *Boulganak oriental*.

Malgré leur importance relative, la plupart de ces rivières ne ressemblent qu'à des ruisseaux de montagne, dont le lit large et pierreux est quelquefois à sec, mais qui débordent souvent à l'époque des grandes pluies et de la fonte des neiges et deviennent alors des torrents impétueux qui se précipitent avec violence, arrachant, déracinant et entraînant tout ce qui se trouve sur leur passage.

Dans les vastes plaines ou steppes qui partant du pied des montagnes se dirigent vers le nord dans toute la largeur de la presqu'île, on rencontre des terrains limoneux où le sel se trouve mêlé à la terre, ainsi qu'une grande quantité de lacs salés d'où l'on tire non-seulement tout le sel qui se consomme en Crimée, mais encore les quantités bien plus considérables qui servent à alimenter de cette importante denrée toutes les provinces méridionales de la Russie, avec la Moldavie, la Valachie et les autres pays danubiens.

C'est principalement sur les bords de la *mer Putride* et dans les environs de l'isthme de Pérécop qu'on rencontre cette sorte de lacs. Quelques uns d'entre eux se dessèchent à peu près pendant les grandes chaleurs de l'été et n'offrent plus à cette époque de l'année qu'une vaste étendue de terrain que recouvre une couche blanchâtre de sel cristallisé.

A quoi doit-on attribuer la présence dans l'intérieur des terres de ces immenses quantités d'eau salée? On ne le sait pas encore d'une manière positive; mais on pense généralement que la mer recouvrant autrefois une grande partie de ces plaines très-basses, ces lacs devaient être à une époque plus reculée des anses de la mer à l'entrée desquelles le roulement des vagues avait jadis formé des barres en y amoncelant le sable et le limon du fond de la mer. Lorsque le niveau de cette mer est venu à baisser par un de ces phénomènes qui se sont produits sur plusieurs points du globe, ces barres demeurèrent à sec et les bassins des anses se trouvèrent ainsi séparés de la mer et prirent la forme sous laquelle ils se montrent encore aujourd'hui. L'évaporation des eaux est assez considérable pour cristalliser le sel de la masse d'eau marine qui est renfermée dans leurs concavités larges et peu profondes. Il semblerait que ces mines de sel dans lesquelles on puise depuis un temps immémorial devraient commencer à s'amoindrir; on n'y remarque cependant aucune diminution sensible, ce qui a fait conjecturer, non sans quelque raison, qu'il ne serait pas impossible que quelques-uns de ces lacs renfermassent des sources salées. Ces sources ne sont cependant indiquées par aucun mouvement particulier ni par aucun courant à la superficie des eaux.

Le Sivach semble devoir son origine aux eaux qui ont produit les lacs salés, dont il ne diffère au surplus qu'en ce qu'il a conservé par le détroit de *Ghénitch* une communication avec la mer d'Azof. Les vents d'est et du nord, qui sont extrêmement violents sur cette mer, poussent devant eux des vagues immenses qui dans leur mouvement entraînent elles-mêmes le sable vers la côte orientale de la Crimée. Lorsque la mer était encore plus élevée, ces vents ont dû former une longue barre à quelque distance de la côte et parallèle à cette côte par la réflexion des vagues. Cette barre, maintenant mise à découvert par l'abaissement du niveau de la mer, est la langue de terre connue sous le nom d'Arabat, dont la forme même, sa côte unie et sablonneuse à l'orient ainsi que son élévation uniforme et peu considérable indiquent suffisamment l'origine; et il est permis

de croire que le Sivach serait aujourd'hui un grand lac salé s'il n'avait conservé avec la mer d'Azof, par la passe étroite que nous avons déjà nommée, une communication directe, qui ne donne pas pourtant assez de circulation à ses eaux pour les préserver de la pourriture qui se fait sentir au loin pendant l'été et l'automne, et avait mérité à cette étendue d'eau le nom de mer Putride, sous lequel les anciens la désignaient.

Les principaux lacs salés sont ceux qui avoisinent Pérécop. Les deux plus importants sont connus l'un sous le nom de Staroé-Osero (vieux lac) et l'autre sous celui de Krasnoé-Osero (lac rouge). Dans ces lacs, comme dans tous ceux de la péninsule, le sel se forme depuis le milieu de juin jusqu'en août. La chaleur fait alors évaporer l'eau et accélère la condensation des principes salins. On enlève avec des pelles de bois les mottes de sel qui s'y sont formées. Le peu de profondeur et la fermeté du terrain permettent d'entrer dans plusieurs de ces lacs avec de lourdes voitures traînées par des bœufs et de les charger dans le lac même. C'est également avec de grands chariots attelés de bœufs que les habitants de la Crimée transportent pendant l'été une partie du sel ainsi récolté dans la Pologne, la Russie Blanche, la Nouvelle-Russie, l'Ukraine et plusieurs gouvernements voisins : on en exporte une assez grande quantité en Anatolie et à Constantinople.

Comme le Sivach tous les lacs salés sont pour la Crimé autant de foyers d'infection, et c'est à leur funeste influence qu'il faut surtout attribuer les fièvres intermittentes dont nous avons eu plus haut occasion de signaler le danger.

La présence des lacs salés n'est pas le seul phénomène particulier au sol de la Crimée. La presqu'île de Kertch et l'île de Taman, qui n'en est séparée que par un bras de mer, possèdent en plusieurs endroits des sources abondantes de pétrole et des gouffres ou siphons qui regorgent un limon salé mêlé à une grande quantité de gaz. Plusieurs de ces gouffres sont maintenant entièrement desséchés; d'autres au contraire sont en pleine activité et continuent à vomir des flots de vase liquide qui s'échappent en bouillonnant à cause de l'abondance du gaz qui se trouve mêlé à la vase.

Au mois de février 1794 s'ouvrit dans l'île de Taman un nouveau volcan vaseux. Cette éruption fut accompagnée de circonstances telles que le monde savant s'en préoccupa et que le voyageur Pallas, qui visita les lieux quelque temps après, crut devoir consacrer dans son ouvrage une relation détaillée de ce singulier événement.

D'après le récit de cet illustre voyageur, l'endroit où s'ouvrit le nouveau gouffre était un petit creux sur le haut d'une colline où les eaux de neige et de pluie se conservaient ordinairement longtemps. Au moment ci-dessus indiqué (février 1794) il se fit en cet endroit une explosion épouvantable, le bruit fut semblable à celui du tonnerre, et en même temps il sortit du sein de la terre une gerbe de feu qui dura environ une demi-heure avec accompagnement d'une fumée noire et épaisse. Au bout de ce temps la flamme disparut, mais la fumée continua ainsi qu'une forte ébullition qui jetait des flots de vase à une assez grande distance du cratère. Depuis ce temps la vase a continué de déborder, mais lentement, et a formé plusieurs coulées qui du faîte de la colline se sont répandues irrégulièrement vers la plaine. Au dire de Pallas, la masse de vase qui s'était épanchée par cette ouverture pouvait être évaluée à plus de cent mille toises cubes. Au mois de juillet de la même année 1794 les coulées s'étaient desséchées et l'ouverture du cratère qui était au centre se trouvait bouchée par la vase pareillement desséchée, de façon qu'on pouvait passer dessus sans aucun risque; mais le bouillonnement affreux qu'on entendait encore dans l'intérieur de la montagne prouvait assez que ses entrailles n'étaient pas aussi paisibles que la surface. Depuis cette époque en effet plusieurs coulées nouvelles ont eu lieu à diverses reprises.



Le jeune Hadjy présenté aux mirzas par le pâtre Ghéral.

Quelques années après, en 1799, un autre volcan vaseux donnait naissance à un nouveau phénomène non moins extraordinaire. Le 5 septembre de cette année, après un grand bruit souterrain accompagné d'un tonnerre effroyable, on vit s'élever du fond de la mer d'Azof, vis-à-vis Temiouk, une île d'environ cent toises de circonférence, dont le centre parut jeter de la vase, et qu'une éruption volcanique couvrit tout à coup de feu et de fumée. L'année suivante on n'apercevait plus de traces de cette île, soit qu'elle eût été dissoute par les vagues ou qu'elle se fût enfoncée dans la mer aussi spontanément qu'elle en était sortie.

Dans ce pays, où les îles s'élèvent et disparaissent dans l'espace d'une année, on voit aussi parfois des montagnes entières crouler et s'abîmer sur elles-mêmes : témoin ce qui arriva dans les environs de Koutchoukoy le 10 février 1784.

Du sommet d'une montagne descendait un ruisseau qui s'était creusé un lit dans le flanc même de l'escarpement. Le 10 février, la terre commença à se fendre et à se séparer, et il se forma deux énormes crevasses dans lesquelles s'engloutit et disparut tout entier le ruisseau, qui faisait tourner deux moulins. Cependant la terre continuait à se crevasser et à s'entr'ouvrir de plus en plus en plus, et les Tartares, effrayés par ces signes singuliers, désertaient leurs habitations et fuyaient en poussant devant eux leurs bestiaux, non moins épouvantés qu'eux-mêmes. Tout à coup, au milieu de la nuit, il se fit un fracas épouvantable. Toute la crête de la montagne, sur une longueur de près de deux kilomètres et sur une largeur de sept à huit cents mètres, se détacha de sa base et vint s'affaisser sur elle-même.

Cet écroulement, qui dura plusieurs jours, creusa une fosse de vingt mètres de profondeur dans laquelle demeurèrent une grande crête et deux petites crêtes parallèles de la roche dure. À mesure qu'une partie de la pente escarpée se détachait du roc, toute la masse pesait dans la même proportion sur sa base, et le rivage avança dès lors dans la mer dans une circonférence de près de deux cents mètres. Plusieurs maisons et jardins placés sur le flanc de cette montagne disparurent dans ce cataclysme ainsi que des champs tout entiers.

Aussi imprévoyants que les habitants du Vésuve, qui, le torrent de lave écoulé, viennent reprendre la place un instant envahie par le flot incandescent, les Tartares propriétaires des maisons disparues sont bientôt venus replacer leurs habitations sur les lieux d'où le fléau les avait chassés, sans penser qu'un jour ou l'autre le phénomène peut se reproduire et les engloutir avec leurs demeures!

L'air de la Crimée est généralement sain, pur, sec et léger; c'est seulement dans les environs du Sivach et des lacs salés qu'il se trouve corrompu par des miasmes pestilentiels qui occasionnent à ceux qui le respirent des fièvres bilieuses et intermittentes.

La partie des montagnes est la plus saine et la plus agréable à habiter, tant à cause de son exposition et de la pureté de l'air que pour la bonté de ses eaux. Dans la plaine le manque d'eau se fait généralement sentir à une certaine époque de l'année; il provient de la disposition du terrain, dont la surface unie et plane laisse glisser les nuages vers la mer. La nudité du terrain devient aussi une cause de sécheresse en ce que l'air qui le couvre s'échauffant plus aisément force les nuages à s'élever. Par suite des mêmes circonstances, les orages sont peu fréquents et s'arrêtent ordinairement sur les hautes montagnes, qui les attirent. Ils durent généralement peu, sont d'une grande violence, et presque toujours suivis de fortes pluies et de grosse grêle.

Nous passons aux productions de la Crimée.

La péninsule n'est pas riche en forêts; une très-petite partie de son territoire seulement est couverte par des bois. On n'en trouve guère que le long des montagnes de la côte méridionale. Les endroits qui produisent le plus de grands arbres sont les vallons situés entre Balaklava et Yalta autour du pied du Tchatyr-Dagh et dans les profondes ravines qui se dirigent vers Ouskout; les lieux moins élevés ne sont couverts que de taillis nains ou de petits arbustes. Dans certaines parties des montagnes on trouve des troncs énormes de chênes, de hêtres et de charmes, qui sont sans doute d'un usage inappréciable pour la marine, mais qui sont loin de suffire aux Russes pour les besoins de leurs constructions navales.

Les arbres forestiers les plus répandus en Crimée sont le pin, le hêtre, le tilleul, le chêne, le charme, le frêne, plusieurs variétés de peupliers, différentes autres espèces d'arbres et de buissons.

Les forêts de la Crimée servent de retraite à une grande quantité de chevreuils, de lièvres et de daims.

La nature n'a refusé à ce pays aucun des avantages qu'on peut attendre de sa position. Les prairies et les montagnes offrent d'excellents pâturages, les plaines réunissent toutes sortes de grains, les mêmes vergers voient mûrir les fruits du nord et ceux des climats plus généreux, tels que le raisin, l'olive et l'orange. La bonté du terrain et l'heureuse température du climat permettent aussi à ce pays de cultiver plusieurs productions exclusivement propres aux pays chauds.

Nous avons déjà donné avec Pallas une nomenclature détaillée des arbres à fruit, nous n'y reviendrons pas, et nous nous bornerons à signaler en passant que le pays, principalement dans sa partie méridionale, est couvert de vergers où croissent des cerisiers, des pêchers, des abricotiers, et autres arbres, qui, abandonnés pour ainsi dire aux soins de la nature, n'en donnent pas moins des fruits de bonne qualité. Avec une culture plus soignée on pourrait en peu d'années multiplier avec succès une partie des productions des contrées les plus éloignées ou les plus différentes.

Les jardins potagers ne sont pas moins riches que les vergers. On y cultive les melons, les concombres, les pastèques, les citrouilles, les choux, les carottes, les betteraves rouges et blanches, la mayenne ou melongène, les fèves, les haricots, les pois chiches, et quantité d'oignons.

Le sol de la Crimée abonde également en plantes à fourrage; cette contrée possédant non-seulement une grande variété de pâturages, mais encore les meilleures espèces d'herbes employées ordinairement pour les prairies artificielles.

Les céréales y prospèrent admirablement; celles qu'on y cultive de préférence sont: le froment d'hiver, le blé de mars, le froment grec ou arnaute, l'épeautre, le seigle d'hiver, celui d'été, l'orge d'hiver commune, l'orge distique ou d'été, l'avoine, le maïs et le millet.

Le lin se récolte dans les champs arrosés, sur le penchant des montagnes et près de la côte méridionale. Le tabac de Virginie croît dans plusieurs parties de la péninsule, la garance pousse dans les bas-fonds d'Inkermann, la gaude et le safran se cueillent sur les montagnes et dans les vallées de la côte méridionale, les vallons d'Aloupka sont couverts de lauriers et d'oliviers, le térébinthe croît dans les jardins près de Soudagh, le long de l'Alma et sans culture dans les vallées méridionales. Entre Yalta et Alouchta on rencontre l'agnus-castus et de nombreux buissons de sumac ou vinaigrier. Le plaqueminier, le lotus des anciens, s'élève dans les environs de Balaklava, tandis que dans les mêmes contrées l'arbousier s'échappe des fentes des rochers les plus escarpés. Les montagnes argileuses de Soudagh sont couvertes de câpriers, et dans un grand nombre de vallées la vigne, soutenue par des échalas ou grimpant le long des arbres, donne des vins rouges et blancs dont quelques-uns sont avec raison fort estimés.

Le règne animal est moins riche que le règne végétal. Parmi les bêtes fauves on compte les chevreuils, les daims, les loups, les renards, les blaireaux, les fouines, les putois et les lièvres. Les bords de la mer Noire et de la mer d'Azof sont fréquentés par des marsouins et des veaux marins.

Les animaux domestiques sont: les chameaux à deux bosses, les buffles, les bœufs, les vaches et plusieurs espèces de moutons. Les chevaux y sont nombreux et d'une race qui rappelle par sa vigueur et sa légèreté le type si fameux des coursiers arabes.

La Crimée possède aussi une race particulière de grands chiens lévriers fort estimés pour la chasse.

Les troupeaux de bœufs et de moutons forment une grande partie de la fortune du pays. Les nobles tartares en sont les principaux possesseurs. On voit ces animaux répandus par milliers dans les steppes, et souvent tous appartiennent à un seul propriétaire. Le chameau est généralement employé par les Tartares comme bête de tir; ils l'attellent à des chariots couverts, à quatre roues, appelés *madshari*, qui leur servent à transporter leurs familles.

La Crimée possède un grand nombre d'oiseaux parmi lesquels on distingue les vautours des Alpes et d'Egypte, l'autour, le milan et une espèce de faucon que les Tartares dressent pour la chasse au vol, qui est un de leurs plus grands plaisirs.

On y rencontre aussi la corneille, la pie, le merle, la perdrix, la bécasse, l'étourneau, les grives, les cailles, les alouettes, le rossignol, le roitelet, le pinson, le chardonneret, la mésange, le moineau et l'hirondelle. Ces derniers oiseaux sont pour les Tartares les objets d'une prédilection toute particulière. Ils entrent jusque dans leurs maisons et bâtissent leurs nids dans leurs chambres. La présence de ces visiteurs ailés est regardée comme une faveur dans les maisons, qu'elle débarrasse des mouches et autres insectes incommodes.

Outre les outardes et les hérons, qu'on rencontre dans toutes les plaines et sur le bord des rivières, les canards sauvages et autres oiseaux de passage se montrent aussi en Crimée, à différentes époques de l'année.

Les eaux douces de cette contrée nourrissent plusieurs espèces de poissons, parmi lesquelles il faut citer des truites saumonées d'une grosseur extraordinaires et d'une qualité excellente.

Les mers qui environnent la presqu'île abondent en poissons, mais c'est à peine si la population indolente qui habite ces côtes cherche dans la pêche une ressource alimentaire. Les principaux de ces poissons sont l'esturgeon, le mulet, le maquereau, la sardelle, la pastenague, la sardine, le rouget-barbet et plusieurs espèces de labres dans le nombre desquels se trouve le perroquet. Un poisson particulier à ces mers est une sorte de limande d'une grosseur considérable qu'on ne trouve nulle part ailleurs que dans la mer Noire et dans la mer d'Azof.

Les testacées sont dans les rivières les écrevisses; dans la mer, le crabe, la crevette, l'huître, les moules, les coquilles ridées, les manches de couteau et les limaçons.

Les reptiles sont en petit nombre en Crimée. On trouve dans les montagnes quelques serpents; on voit dans les marais plusieurs espèces de lézards et de grenouilles ainsi que des tortues d'eau douce.

La Crimée n'offre point une grande variété d'insectes. On n'y élève point de vers à soie; mais on y prend un soin tout particulier des abeilles, qui donnent un miel excellent: ressource inappréciable pour les Tartares, qui en font un grand usage. Leur manière de garder et de prendre les abeilles ne dément pas la simplicité ordinaire des habitudes de ce peuple. Les gens de la campagne forment des cylindres avec des tiges de jeunes arbres d'environ six pouces de diamètre, dont ils évident presque tout le bois à la réserve de l'écorce, ensuite ils en ferment les extrémités avec du plâtre ou de la boue, à l'exception d'une petite ouverture qui sert à la circulation des industrieuses ouvrières. Le miel de Crimée est d'une qualité très-supérieure. Les abeilles, comme dans la Grèce, s'y nourissent du thym des montagnes et de toutes les autres fleurs que le pays produit spontanément.

Certains insectes dangereux infestent la péninsule. Ils sont de trois

sortes. Les deux premières appartiennent au genre araignée. L'une est la grande tarentule noire connue dans plusieurs parties du midi de l'Italie où depuis longtemps elle est si fameuse par le nom qu'elle a donné à la danse, qui, dit-on, guérit de sa morsure. Au dire de certaines personnes, le venin de cette araignée pourrait, sans ce remède, avoir les suites les plus funestes. Cette araignée parvient dans la Crimée à une taille effrayante. On en a vu qui placées sur une table dans leur position naturelle, embrassaient dans leurs bras velus une circonférence d'un diamètre de près de trois pouces. L'autre, quoique très-petite, est beaucoup plus dangereuse; elle est de couleur jaune et armée de deux tendons qui ne sont pas sans quelques rapports avec les bras d'une écrevisse. La troisième espèce d'insecte redoutée pour ses morsures se nomme cent-pieds ou scolopendre. Elle est très-commune dans les expositions chaudes. On rencontre aussi quelques scorpions dans certaines parties des montagnes.

Il existe en Crimée une autre espèce d'insectes, qui, bien que sans venin, n'en sont pas moins par leur multiplicité et leur voracité une plaie hideuse pour le pays : nous voulons parler des sauterelles. Les steppes sont quelquefois littéralement couvertes de leurs corps; et comme elles se précipitent ordinairement en troupes innombrables, elles présentent l'aspect d'une neige épaisse qui serait obliquement chassée par le vent, et jetterait comme un voile impénétrable entre la terre et le soleil. Les voyageurs qui traversent les plaines où elles s'abattent disparaissent en un instant eux et leurs chevaux sous cette pluie d'une nouvelle espèce. Les Tartares racontent, à l'occasion de ces sauterelles dévastatrices, des histoires que nous n'oserions citer même en leur en laissant toute la responsabilité. Ils parlent en effet d'hommes et de chevaux étouffés spontanément sous le poids d'une myriade de ces insectes.

En quelque lieu que s'abattent ces sauterelles, tous les produits végétaux disparaissent, rien n'échappe à leur voracité, depuis les feuilles des arbres jusqu'aux herbes des plaines : champs, vignobles, jardins, pâturages, tout est dévasté, et quelquefois la seule trace qui reste après leur passage sur le sol dépouillé se réduit à des couches dégoûtantes de cadavres entassés, dont la mauvaise odeur suffirait pour engendrer la peste; on comprend facilement, à l'aspect des dégâts occasionnés par ces insectes, que l'Égypte ait autrefois mis leur présence au nombre de ses plaies les plus douloureuses.

Nous sommes loin d'avoir tout dit sur la description physique d'un pays pittoresque, dont les beautés et les particularités pour être racontées en détail exigeraient plus d'un volume; mais le cadre étroit dans lequel le plan de cet ouvrage nous contraint de nous restreindre ne nous permet pas de plus longs développements à cet égard, et nous passons de suite à l'esquisse rapide des événements qui depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours se sont accomplis sur le sol de la poétique Chersonèse.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'HISTOIRE.

Temps fabuleux. — Les Tauriens. — Les Amazones. — Les Scythes. — Iphigénie en Tauride. — Colonies grecques. — Nouvelle invasion des Scythes. — Les Sarmates. — Fondation de Panticapée. — Les rois leuconiens. — Mithridate et l'ère pontique. — Les Romains. — Invasion des Alains. — Invasion des Goths. — [illegible] et Sarmates. — Attila et les Huns. — Déluge de barbares. — [illegible] le nom de Khazarie. — Kherson. — Le pape Martin. — L'empereur Justinien II. — Apparition des Petchénègues. — Vladimir. — Gengis-Khan. — Mongols et Tartares. — Empire du Kaptchak. — Génois et Vénitiens. — Fondation de Caffa. — Histoire de la colonie génoise. — Tartares. — Khans de la famille Ghéraï. — Les Turcs en Crimée. — Apparition des [illegible] Anne. — Catherine II. — Potemkin. — Conquête de la Crimée par les Russes. — Voyage de Catherine en Crimée. — Mort du dernier khan [illegible] Ghéraï. — Mort de Potemkin.

Nous l'avons dit, les annales de la Crimée commencent par des fables; mais ces fables sont attrayantes, elles ont bercé notre enfance et fait rêver notre jeunesse. A l'heure qu'il est, elles servent encore peut-être à charmer le soir devant les feux du bivouac les courts instants de loisir que les travaux de la conquête laissent à nos soldats. Que de raisons pour qu'il me soit ici permis, sinon de les raconter, du moins de les rappeler en peu de mots.

Les premiers peuples connus qui habitèrent les montagnes de la Tauride étaient originaires de ces mêmes contrées. On les nommait les Taures ou Tauriens; mais à peine on a le temps de s'arrêter sur ce nom, que [illegible] les Taures [illegible] par les [illegible], nation barbare qui appartient à la grande famille des Scythes. Devant cette invasion, les Taures se retirent de la plaine et vont se réfugier dans les montagnes.

Cependant leur population s'accroît. Trop à l'étroit dans leurs montagnes [illegible] ils vivent quelque temps de vol et de pillage, et descendent de leurs pics [illegible] de [illegible] devenus propriétaires des basses terres.

Une nouvelle invasion vient bientôt confondre sous le même joug les vainqueurs et les vaincus de la veille; les Amazones, ces singulières héroïnes dont l'antiquité a tant parlé, en débordant sur l'Europe avaient envoyé une expédition en Tauride. Ce n'est pas moins de quatre cents ans avant les Argonautes, si l'on en croit Hérodote, Justin et Strabon, vieux conteurs d'un monde enfant, que ces hordes indomptables de femmes, république capricieuse, tantôt cruelle, tantôt clémente au sexe ennemi, envahissent et conquièrent la Tauride. A peine établies elles fondent des temples et y pratiquent le culte barbare qu'elles ont importé d'Asie : une vierge en est la prêtresse; les victimes en sont des hommes. Le plus fameux de ces temples est celui bâti sur le cap appelé depuis cap Parthenium : il est consacré à Diane Travopolitaine; la statue de la déesse préside à d'horribles boucheries humaines.

La domination des Amazones se prolonge sur la Chersonèse et continue pendant un certain laps de temps. La guerre est devant Troie. Les dieux irrités retiennent à la fois les vents captifs et les flottes grecques en Aulide, un sacrifice humain est exigé. Iphigénie, la fille du roi des rois, est désignée comme la victime expiatoire. La chaste et pure jeune fille ne meurt pas cependant sous le couteau de l'affreux Calchas; enlevée, elle s'enfuit en Tauride, et de victime devient prêtresse : on sait le reste, l'expiation imposée à sa main fraternelle et comment Oreste, aidé de son fidèle Pylade s'enfuit avec elle en Argos après avoir ravi à la Tauride la statue et la prêtresse de l'implacable déesse.

Cependant les Scythes, chassés de la Tauride par les Amazones, prennent plus tard une revanche éclatante. Ces guerriers, qu'on pourrait appeler la *tempête à cheval*, tombent au galop sur la Tauride et chassent à leur tour leurs belliqueuses rivales.

Mais, étrange et merveilleuse histoire ! voici qu'Hercule et Thésée, à la suite d'une expédition contre les Amazones de l'Asie, emmènent avec eux en captivité quelques-unes de ces femmes soldats. Un vaisseau qui porte un certain nombre des plus illustres captives échoue sur les côtes de la presqu'île Trachée dans le Bosphore même. Échappant à la vigilance des Scythes, ces femmes intrépides s'emparent d'un haras de chevaux, côtoient le rivage de la mer Putride, ravagent tout sur leur passage et cherchent à se frayer un chemin jusqu'à l'isthme de Pérécop. La terreur est parmi les Scythes; mais bientôt rassurés sur le nombre de leurs ennemis, ils se présentent au-devant du torrent dévastateur. Non loin de Pérécop, les guerrières se rencontrent avec les Hippomolgues qui se nourrissaient du lait aigri de leurs juments. Honteux d'écraser sous le nombre une poignée de femmes déjà fatiguées par une longue expédition, les Scythes se contentent alors d'opposer aux indomptables Amazones les plus jeunes et les plus beaux d'entre leurs guerriers. « Ce fut comme à la bataille de Pharsale, dit un ingénieux écrivain, on se frappa au visage et au cœur, mais les blessures ne furent pas mortelles; la paix fut bientôt faite, elle n'avait point été achetée par du sang. » Par suite du traité d'alliance les vaincues allèrent s'établir avec leurs vainqueurs au delà du Tanaïs, où elles donnèrent naissance à la nation des Sauromates.

Antérieurement à cette époque, Jason et ses intrépides nautoniers étaient venus aborder sur les côtes de la Tauride. Les Grecs, amis des aventures et du merveilleux, n'avaient eu garde d'oublier la route tracée par leurs plus anciens navigateurs, et déjà, au milieu du sixième siècle avant l'ère chrétienne, les Milésiens avaient bâti sur la petite presqu'île de l'Est Panticapée ou Bosphore, aujourd'hui Kertch et Théodosie, depuis Caffa. De leur côté les Héracliotes du Pont avaient fait voile vers ces parages conjointement avec les Déliens de la côte septentrionale de l'Asie Mineure, et avaient bâti Kherson sur le territoire des Tauriens; depuis cette époque le commerce de la Grèce avec ces contrées prit de jour en jour un nouvel accroissement.

Ce ne fut pas cependant sans combattre que les colonies grecques parvinrent à prendre racine sur le sol de la Tauride, elles trouvèrent pendant longtemps de rudes et infatigables adversaires dans les Scythes qui étaient alors en possession de la Chersonèse.

Ces peuples qui ont pesé si longtemps sur le pays dont l'histoire nous occupe méritent d'être connus.

Les Scythes étaient des tribus nomades qui n'avaient pour demeures que des tentes à compartiments qu'ils dressaient sur leurs chariots, afin d'être prêts à partir au premier besoin. Ils portaient la barbe longue et étaient généralement couverts de peaux de mouton, les chefs seuls se revêtaient de la dépouille des bêtes fauves. Ils combattaient à cheval et se servaient de massues, de javelots, d'arcs, faits avec des cornes d'antilope, et d'une sorte de glaive. Ils étaient bons cavaliers et excellents archers. A la guerre ils goûtaient le sang des premiers [illegible] qu'ils avaient tués et coupaient la tête à tous les autres. Ils adoraient une divinité barbare, sous la figure d'un glaive, et [illegible] le plus [illegible] aux [illegible] de leurs devins, qui [illegible] la médecine. Leurs principales richesses, comme celles de tous les peuples nomades, consistaient en troupeaux de bœufs et de moutons dont ils mangeaient la chair, tout en lui préférant de beaucoup celle du cheval, leur mets de prédilection.

[illegible] coutumes singulières et barbares pratiquées par ces

peuplades, nous nous bornerons à citer ici les cérémonies qu'ils accomplissaient aux funérailles de leurs chefs. Quand un roi mourait ses amis enduisaient son corps de cire, lui fendaient le ventre et le remplissaient de parfums et d'herbes aromatiques. Ce premier soin accompli ils recousaient le cadavre et l'enterraient avec une des concubines du défunt qu'ils avaient étranglée ainsi qu'un cuisinier, un échanson et un palefrenier. Ils étranglaient encore une cinquantaine de ses serviteurs avec un pareil nombre de ses chevaux, leur ôtaient les entrailles, les bourraient d'herbe et de foin. Puis hommes et chevaux ainsi empaillés étaient disposés autour du tombeau, les hommes maintenus à cheval à l'aide d'un pieu qui leur traversait l'épine dorsale. Dans leur féroce ignorance ils se figuraient que ces malheureuses victimes pouvaient encore défendre leur maître et veiller à ses besoins.

Ces farouches conquérants dominèrent en Tauride jusques environ 380 ans avant Jésus-Christ, époque à laquelle ils furent exterminés par les Sarmates qui passèrent comme un torrent et laissèrent les d'Asie, fut plus tard définitivement constitué en royaume par Leucon, dont la dynastie prît le nom de leuconienne, sous lequel elle est connue dans l'histoire. Plus heureux que bien des royaumes plus puissants, ce modeste Etat ne demeura pas moins de huit cents ans sous cette forme de gouvernement; car les Romains, qui furent après les Grecs les protecteurs ou plutôt les suzerains de cette couronne, pensèrent qu'il leur était plus avantageux de laisser subsister sous son propre gouvernement cette sentinelle avancée de la civilisation, que d'y dominer eux-mêmes par leurs lois et par leurs proconsuls

Il ne faudrait pas croire cependant que durant toute cette longue période le petit royaume de Bosphore n'eut ni révolutions ni vicissitudes, il en eut au contraire beaucoup. De nombreux changements de dynastie se font remarquer dans la longue suite de ses rois.

Mithridate lui apporta l'ère pontique. Ce roi de Pont, grand homme, sans contredit, mais grand homme à la façon des barbares; tout couvert du sang de sa famille, rêvant la gigantesque entreprise d'une expédition en Italie, ne dédaigna pas de mettre ce petit Etat au



Voyage de Catherine en Crimée.

Tauriniens s'établir derrière eux et étendre peu à peu leur domination sur la presqu'île presque tout entière.

Pendant que les barbares de l'une et l'autre rive du Don venaient tour à tour ensanglanter le sol de la Tauride et s'en disputer la possession les colonies grecques s'étaient rendues assez puissantes pour maîtriser les barbares, et elles commençaient à étendre leur domination dans l'intérieur des terres; Kherson arrondissait son territoire et se donnait des archontes, qui, malgré le titre ambitieux de roi qu'ils prenaient quelquefois, n'étaient en réalité que les premiers magistrats d'une république vassale de la métropole. Panticapée s'agrandissait de son côté et devenait le centre d'un petit empire industrieux et florissant.

Les Milésiens fondateurs de Panticapée ayant fini par faire alliance avec les Scythes, il résulta de leur agglomération une population active et commerçante qui bientôt se trouvant trop à l'étroit dans les murs de cette ville et dans ceux de Phanagorie éprouva le besoin d'étendre ses relations et de se soumettre à une volonté, unique et puissante, capable de prendre les mesures qu'exigeait la position de colonies placées sur les confins du monde civilisé en présence d'une nuée de barbares toujours en état d'agression. Organisé d'abord sous une forme républicaine, ce petit État, qui réunissait à ses possessions dans la presqu'île Trachée un territoire au moins égal sur la côte rang de ses conquêtes. Les Sarmates avaient de nouveau envahi la Crimée, soumis les colonies grecques à leur payer un tribut, et menaçaient même d'une destruction prochaine la république de Kherson et le royaume de Bosphore; Mithridate, appelé au secours de ces cités aux abois, entre dans la Crimée à la tête d'une nombreuse armée, se déclare le protecteur ou plutôt le maître des colonies grecques, et s'empare de toute la presqu'île, où il fonde *Eupatoria*, sur la côte occidentale, au lieu où s'élève aujourd'hui la moderne Koslof.

Mithridate jouit de sa conquête pendant l'espace de seize ans; au bout de ce temps et vers l'année 60 avant Jésus-Christ, dépossédé lui-même de ses Etats d'Asie, vaincu et abandonné, il se retire à Panticapée, où sa grande âme rêve encore à l'aide des Scythes, ses alliés, l'invasion et la destruction de l'empire romain. Pour inspirer plus de confiance à ces barbares et les décider à le seconder dans ses vastes projets, il prend le parti d'envoyer ses filles sous la garde de quelques eunuques et d'une troupe de soldats chercher chez eux des époux et des secours. Mais cette escorte est à peine sortie de Panticapée que les soldats qui la composent, depuis longtemps travaillés par la trahison, se révoltent, mettent les eunuques à mort et livrent les jeunes princesses aux Romains. Ce ne fut pas tout, un fils du roi détrôné, Pharnace, se mit à la tête des révoltés pour assiéger son père

dans son propre palais. On sait assez quelle fut la suite de cette conduite sacrilége. Abandonné de tous, incapable de résister aux rebelles et ne voulant pas tomber vivant au pouvoir des Romains, qu'il déteste, le vieux roi de Pont ordonne au Gaulois Bituitus qui veille auprès de sa personne de lui prêter le secours de son épée pour lui sauver au moins la honte de la captivité, il est obéi. Rome se trouve enfin délivrée de l'adversaire le plus grand et le plus redoutable qu'elle eût eu depuis Annibal.

L'infâme Pharnace envoya à Pompée le corps mutilé de son père, et demanda pour prix de son parricide le royaume de Pont et de Bosphore. On dit que le général romain à la vue du cadavre de ce grand homme ne put retenir des larmes de regret et d'indignation. Peut-être était-ce chez lui un pressentiment qu'un jour son rival victorieux pleurerait aussi à la vue de sa tête sanglante.

Les larmes de Pompée ne l'empêchèrent pas cependant de prodiguer au parricide le titre d'ami et d'allié du peuple romain; il lui accorda également le royaume de Bosphore, mais il lui refusa celui de Pont. Après le départ de Pompée, l'assassin de Mithridate tenta de reconquérir les États de son père; il obtint en effet quelques succès, mais son triomphe ne fut pas de longue durée : César, libre des soins plus importants qui l'avaient quelque temps retenu loin de Pharnace, quitte enfin l'Egypte, arrive sur lui comme la foudre, le combat et le met en complète déroute dans cette courte campagne dont le héros rendit compte en trois mots devenus à jamais célèbres : *Veni, vidi, vici* (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu).

A partir de cette époque la Chersonèse appartint aux Romains, qui se contentèrent pourtant de la faire gouverner par des fantômes de roi. C'est ainsi que nous atteignons l'ère chrétienne. Vers le milieu du premier siècle les Alains ouvrent pour la Crimée cette longue période d'invasions qui pendant près de quinze cents ans fait de l'histoire de ce pays un douloureux martyrologe. Ces barbares pénètrent en Tauride, rendent tributaires les rois de Bosphore, exterminent les Tauriniens et se rendent maîtres de toute la prequ'île, sur laquelle leur domination se prolonge durant environ cent cinquante ans.

Ces Alains, peuplade nomade comme les Scythes, vivaient à cheval et dormaient dans leurs chariots. Hardis à la guerre, acharnés au pillage, ils rasèrent Théodosie, et firent peser sur tout le pays une longue et désastreuse servitude.

Vers le milieu du second siècle les Scythes reparaissent encore; mais ils ont changé de nom : c'est désormais sous celui de Goths qu'ils figurent dans l'histoire. Une lutte sanglante s'engage entre les premiers et les nouveaux conquérants. Barbares contre barbares! Les Goths l'emportent, les Alains sont expulsés ou réduits en servitude. Sous la domination de ces nouveaux maîtres, la Tauride perd son nom grec pour prendre celui de Gothie. C'est pendant la période gothique que le christianisme fut porté en Crimée. On y érigea plusieurs évêchés à Kherson, à Bosphore et parmi les Goths.

Le royaume de Bosphore subsistait toujours, les Sarmates en convoitaient les restes chancelants. Les Khersonnites de la petite république d'Occident coururent au secours de ses cités éperdues, ils se jetèrent dans Panticapée et soutinrent vaillamment le choc des Sarmates. On se battit longtemps, la victoire indécise ne savait de quel côté se tourner. Les armées fatiguées firent halte au milieu du sang. D'un commun accord on convint de remettre le sort des batailles aux mains de deux champions. Savromates fut élu par les barbares, le destin des Khersonnites fut confié à Pharnace. Le duel s'engage. Le Sarmate est un guerrier de gigantesque stature, bardé de fer, inébranlable comme un mur d'airain. Le Grec, au contraire, est faible et grêle; mais la victoire n'est pas toujours pour les forts, témoin Goliath et son antagoniste. La ruse vient au secours de Pharnace : à un instant convenu d'avance son armée pousse trois grands cris, le guerrier sarmate frémit et s'inquiète, ses regards se détournent un instant du fer de Pharnace; cet instant a suffi, le glaive du rusé Grec disparaît jusqu'à la garde dans le flanc du barbare, qui tombe pour ne pas se relever. Fidèles à la foi jurée, les Sarmates se reconnaissent vaincus et repassent en Asie.

Les Sarmates se retiraient comme ils étaient venus, semblables à un torrent; mais un autre torrent plus terrible ne devait pas tarder à rouler ses ondes destructrices dans le lit abandonné par eux : c'est ici que prend place l'invasion des Huns.

Ces peuples, refoulés eux-mêmes par les Tartares orientaux, se repliaient en masse vers l'Occident, une de leurs bandes prit sa route vers la Tauride.

C'étaient les barbares les plus féroces et les plus hideux que la Crimée eût encore vus. Leurs traits naturellement horribles étaient rendus plus effroyables encore par les usages terribles et bizarres dont ils se plaisaient à augmenter leur difformité de naissance : à des corps épais et ramassés, à des membres forts et trapus, ils joignaient



Meurtre de Chabyn-Ghéraï.

une grosse tête avec des yeux petits et enfoncés, une bouche large et un teint livide. Par un raffinement de ce que l'on pourrait appeler la prétention de la laideur, à la naissance de leurs enfants ils leur aplatissaient le nez et leur couvraient le front et les joues de cicatrices taillades symétriquement. Vêtus de la dépouille des bêtes sauvages, la tête couverte d'une calotte de cuir, ils combattaient sur des chevaux de petite taille mais d'une force et d'une agilité extraordinaires. L'arc et le sabre étaient leurs armes principales; comme les Gauchos des plaines du Mexique, ils y ajoutaient un lasso ou filet dont ils se servaient habilement pour envelopper leurs ennemis. Leurs femmes et leurs enfants les suivaient dans leurs migrations guerrières; mais les vieillards restaient en arrière ou le plus souvent se donnaient la mort, car chez ces barbares, comme chez beaucoup d'autres peuplades sauvages, la vieillesse était un objet de honte et de mépris. Leurs chariots, traînés par des bœufs, leur servaient de demeures; leur nourriture, aussi grossière que leurs habitations, consistait en racines crues et en chair de cheval mortifiée sous la selle; leur boisson de prédilection était un mélange fermenté d'eau et de lait de jument aigri, ils en buvaient avec passion et presque toujours jusqu'à l'ivresse ; enfin, pour les peindre en quelques mots, leur férocité était si grande, leur abrutissement et leur difformité étaient tels, que longtemps après qu'ils eurent disparu les peuples qu'ils avaient désolés n'en parlaient encore qu'avec un effroi superstitieux, et les regardaient comme une race infernale issue du commerce impur des démons avec les sorcières de la Scythie.

Ces farouches conquérants descendirent sur la Tauride avec la rapidité d'un fleuve qui a rompu toutes ses digues; les Goths et les Alains, surpris, sans défense, disparurent emportés par les flots de cette marée montante qui s'étendit au nord jusqu'aux rives de la Baltique.

Leur roi était Attila, ce *fléau de Dieu* qui lançait ses farouches guerriers aveuglément, au hasard, contre les peuples que l'Eternel regardait dans sa colère, et qui se vantait que l'herbe ne repoussait plus aux lieux où son cheval avait passé. Un jour pourtant, au moment où il touchait presque aux bords de l'Atlantique, il trouva la mort aux champs Catalauniens, et avec lui s'écroula comme l'œuvre d'un jour son empire gigantesque formé par le glaive et cimenté par la violence. Les Huns, dispersés par la discorde, refluèrent vers les peuples qu'ils avaient entraînés sur leurs pas, mais la Tauride ne fut pas pour cela délivrée des barbares.

D'autres conquérants arrivent bientôt sur les traces des premiers; les *Ougres* ou *Igours* pénètrent dans la Chersonèse, où ils se maintiennent pendant deux longs siècles en dépit de tous les efforts des Goths Tetraxiles. La péninsule est bouleversée par les guerres intestines de ces nations parmi lesquelles la politique astucieuse des empereurs grecs s'efforce d'entretenir la haine et la jalousie.

Les *Ougres* disparaissent à leur tour; mais les barbares avaient appris le chemin de la fertile presqu'île : une invasion qui s'éloigne est remplacée toujours par une invasion qui arrive. Les Avares et les Géourgues, tribus appartenant à la race turque, viennent à leur tour s'implanter, se heurter et se combattre sur le sol de la Crimée. Egalement foulés sous les pieds des vainqueurs et des vaincus, les malheureux peuples de ces contrées n'ont même pas le temps de respirer entre deux invasions. Epuisés, haletants, il tournent dans leur douleur leurs regards suppliants vers les empereurs de Byzance, mais en vain ; ceux-ci ont bien assez de se défendre eux-mêmes contre le flot toujours montant de cette mer de barbares qui doit un jour les engloutir.

Il y eut pourtant un temps de repos, et les habitants de la Crimée commençaient à se croire délivrés pour toujours de ces fléaux dévastateurs, quand les Khazars débordent par l'isthme de Pérécop vers le milieu du septième siècle, refoulent les Goths dans les montagnes et fondent un empire puissant. Ces nouveaux barbares issus des Huns avaient été laissés par eux en Lithuanie, d'où ils avaient plus tard étendu leur domination sur de vastes et nombreuses contrées. Sous la loi de ces nouveaux maîtres, la Tauride change encore de nom et prend celui de Khazaria. Partout pendant cette période on voit régner sur le sol de la presqu'île la désolation, l'anarchie et la misère, résultat inévitable d'une suite non interrompue de conquêtes et d'usurpations. Le fertile Etat de Kherson est devenu lui-même un séjour si fâcheux, qu'il est alors désigné par les empereurs d'Orient comme un lieu d'exil où viennent tour à tour gémir plus d'un noble et illustre proscrit.

Parmi eux figurent au premier rang un pape, Martin I[er], et un empereur, Justinien II.

Martin était un pontife respectable et savant, mais il déplut à l'empereur Constance; et, malgré son rang, son âge et sa vertu, il fut traité par ce despote avec une cruauté inouïe. Malade, infirme, chargé de chaînes, il fut successivement traîné par ses bourreaux de la Calabre à Messine, de Messine à Constantinople, et enfin à Kherson; ce fut la dernière étape de l'exilé. Accablé par la maladie et les mauvais traitements, il finit par trouver dans cette ville un terme à ses maux et à son existence.

L'histoire de Justinien II est moins touchante, mais plus terrible. Ce monstre altéré de sang était surnommé *le Rhinotmète* depuis qu'à la suite d'une révolte qui l'avait précipité du trône le patrice Léontius lui avait fait couper le nez. Exilé à Kherson, il prit bientôt les habitants de cette ville en une haine implacable pour quelques railleries qu'ils s'étaient permises au sujet de sa mutilation. Le cœur altéré de vengeance, il déserta Kherson et se rendit auprès du khan des Khazars, qui l'accueillit d'abord avec bienveillance, et poussa l'intérêt jusqu'à lui donner sa sœur en mariage. Plus tard, gagné par l'or des ennemis de ce prince, le khan se disposait à le faire périr. Théodora sa femme lui sauva la vie. Il s'enfuit loin de son perfide beau-frère. Remonté depuis sur le trône de Byzance, ce prince voulut accomplir la vengeance qu'il méditait depuis longtemps contre Kherson; et il aurait détruit cette ville de fond en comble si elle n'eût imploré le secours des Khazars, qui furent assez puissants pour la protéger contre la colère du vindicatif empereur.

C'est vers cette époque que l'empire des Khazars atteint l'apogée de sa puissance; les empereurs d'Orient recherchent son alliance, et plusieurs mariages viennent resserrer les liens de l'amitié entre les khans et les successeurs de Constantin.

Mais, malgré leur puissance, les Khazars devaient avoir le sort des autres conquérants de la Crimée. D'innombrables cohortes émigrées de l'Asie viennent vers l'an 882 imposer à ce malheureux pays le joug d'un nouveau maître. Ces derniers venus étaient les *Patzinacs*, appelés encore *Petchénègues*, de race turque, barbares de mœurs nomades et sauvages comme les précédents, et dont l'histoire ultérieure est tout entière contenue dans celle du peuple russe.

La domination des Petchénègues ne dure que peu de temps; un autre peuple de même origine et parlant la même langue leur succède : ce sont les *Comans* ou *Kiptchaks*, désignés par les Russes sous le nom de *Poloutzes*. Leur invasion a lieu vers l'an 10[illegible]0 de notre ère. Ces vainqueurs ne tardent pas à se confondre avec les Petchénègues vaincus, et paraissent être la souche des Nogaïs actuels. Ce fut sous leur empire que la Crimée devint de fait et de droit tout à fait indépendante des empereurs d'Orient.

La fin de cette désastreuse période, qu'on peut à bon droit appeler pour la Crimée l'ère des invasions, est caractérisée par l'apparition d'un nouveau peuple qui devait plus tard et à une époque de civilisation ramener pour ce malheureux pays les temps désastreux de la conquête des barbares; nous voulons parler de la présence des Russes en Tauride sous la conduite de Wladimir le Grand. Ce prince, après avoir poussé ses conquêtes jusqu'au pied du Caucase et dans les steppes de la Tauride, avait abjuré les faux dieux et s'était converti à la religion catholique grecque. Cette abjuration lui devint un prétexte pour s'emparer de Kherson : il prétendit qu'il trouverait dans les murs de cette ville des prêtres dont il avait besoin, et il alla les chercher à la tête d'une puissante armée. Il n'eut pas de peine à s'emparer de la ville, elle se rendit sans résistance; mais il ne la garda pas longtemps : il la remit bientôt après entre les mains de l'empereur de Byzance, dont il venait d'épouser la sœur.

Arrivés à ce point de l'histoire de Crimée, si nous nous arrêtons un instant pour jeter un regard en arrière vers la longue suite des siècles que nous venons de parcourir, nous ne voyons qu'un amas confus de peuples barbares qui se sont rués tour à tour sur ces fertiles contrées, ne laissant sur la terre conquise d'autres traces de leur passage que la destruction et la mort. Au milieu de tant de cruautés et de désordres un sentiment de dégoût et de tristesse s'empare de l'historien, il détourne ses regards avec horreur, heureux de pouvoir les porter sur une période plus heureuse, qui, après tant d'épuisement et de sang, vient enfin faire luire pour la Crimée des jours de repos et de gloire, et permettre à l'histoire d'enregistrer dans ses annales des faits d'une monotonie moins triste et moins fatigante que ceux qui nous ont occupés jusqu'ici.

Tout est relatif, et la période qui s'ouvre pour la Crimée avec l'invasion des Tartares peut être comparativement au moins considérée pour ce pays malheureux comme une époque de calme et de prospérité.

Ce fut vers l'an 1221 de notre ère qu'un grand mouvement d'impulsion fut donné par Genghis-Khan aux nations d'origine mongole, les Tartares et les Mongols proprement dits. Ces populations innombrables, qui erraient avec leurs troupeaux dans les steppes sans bornes qui s'étendent depuis les confins de la Sibérie jusqu'aux frontières de la Chine, se réunirent à la voix du grand chef qui les conviait au partage des richesses amoncelées dans Kiew et dans Byzance. L'ambitieux barbare sut mettre à profit un moment d'enthousiasme pour entraîner tous ces guerriers pasteurs loin des champs glacés que ni lui ni aucun de ses soldats ne devaient jamais revoir.

Le torrent guidé par Genghis-Khan lui-même passa loin de la Crimée, ses lieutenants seuls pénétrèrent dans la Russie et dans la péninsule. Touchi-Khan son fils acheva la conquête des possessions russes en Europe, et Bathou-Khan son petit-fils, avide de marcher sur les traces de son terrible aïeul, se jeta à son tour sur l'Europe à la tête de six cent mille hommes. La Russie, la Pologne, la Hongrie disparurent sous cette tempête d'hommes et de chevaux. La petite Tauride n'échappa pas davantage au fougueux conquérant, et bientôt elle se trouva comprise dans un nouvel empire, qui s'étendait du nord de la mer Caspienne aux bords du Dniéper, et prit le nom de *Kapt-*

chak. La ville d'Eski-Krim, l'ancienne Crimée, fut choisie pour résidence par le vainqueur et passa dès lors au rang de capitale.

Les princes du Kaptchak s'intitulèrent khans de la horde dorée. Bientôt, pour récompenser leurs plus braves lieutenants ou doter leurs parents les plus chéris, ils divisèrent leurs conquêtes en plusieurs gouvernements qu'ils concédèrent en s'en gardant seulement la suzeraineté. C'était introduire dans la constitution du nouvel empire un germe fatal qui devait amener sa dissolution et sa ruine.

Quoi qu'il en soit, sous la domination de ces nouveaux maîtres la Crimée changea complétement de face. Les Tartares, qui professaient la religion de Mahomet, se montrèrent tolérants envers les populations soumises, et le commerce ne tarda pas à reparaître sur cette terre qu'il n'avait abandonnée qu'à regret. Quelques villes de la côte devinrent plus florissantes que jamais, entre autres Songdaïa ou Soldaïa, aujourd'hui Soudagh, qui acquit par ses relations une richesse et une importance telles qu'elle finit par donner son nom à tout le territoire que les Grecs possédaient encore en Crimée, lequel fut appelé Sougdaïa.

Cependant les navigateurs de la Méditerranée, marchands aussi habiles que politiques déliés, flairaient depuis longtemps dans la Crimée une riche proie facile à exploiter. Venise, Gênes et Pise, ces trois républiques de marchands gentilshommes, se disputaient alors l'empire de la mer et avaient commencé dès la fin du onzième siècle à tenter quelques opérations avec les peuples de la mer Noire. Les Génois se dirigèrent plus particulièrement vers la Tauride. D'abord ils se bornèrent à échanger les marchandises manufacturées de l'Europe contre les blés de la péninsule; mais bientôt, alléchés par les profits considérables qu'ils réalisaient dans ce commerce, ils aspirèrent à mieux et mirent tous leurs efforts à se créer un pied-à-terre sur le littoral afin de pouvoir étendre leurs relations dans l'intérieur et d'accaparer, s'il était possible, le monopole des pelleteries, du sel, des vins et des autres produits de cette fertile contrée.

Le tumulte causé par l'invasion des Tartares Mongols leur parut une occasion favorable de mettre leur projet à exécution. Une colonie, sous la conduite d'un Doria, vint débarquer sur les ruines de l'ancienne Théodosie à l'entrée du golfe qui s'enfonce entre la presqu'île de Kertch et la Crimée proprement dite. Comme Didon arrivant sur les plages de l'Afrique, les rusés Génois obtinrent, à l'aide d'un riche présent, la permission de construire. Ce furent d'abord quelques magasins pour servir d'entrepôts à leur marchandises; puis bientôt ils s'étendirent à petit bruit au delà du terrain qui leur avait été concédé, creusèrent autour de leurs magasins des fossés destinés uniquement, disaient-ils, à défendre leurs riches dépôts contre la violence d'un coup de main toujours à craindre dans un pays infesté de vagabonds et de pillards. Petit à petit ces fossés se hérissèrent de bastions et de remparts, à l'abri desquels surgit une ville puissante. C'était Caffa. Le Tartare trompé se réveilla de sa longue incurie, il cria à l'usurpation, mais il était trop tard, l'ennemi avait grandi démesurément. Les Génois comme la lice de la fable montrèrent les dents à leurs bienfaiteurs. Il fallut leur laisser Caffa.

Cette ville bâtie par surprise devint bientôt, grâce à l'active industrie de ses habitants, une cité aussi riche que populeuse. Vingt ans lui suffisent pour s'élever à un tel degré de prospérité, qu'elle est assez puissante pour envoyer des galères au secours de Tripoli en Syrie, alors serrée de près par les ennemis de la chrétienté. Au dire des historiens de cette époque, cette ville ne comptait pas moins de quarante mille maisons. Depuis la conquête par les Russes, ses destinées se sont bien amoindries; car aujourd'hui Caffa n'est plus qu'une ombre de cité, un amas de décombres qui ne renferme pas plus de quatre mille habitants.

Gênes sentait tout le prix d'une acquisition si importante et faisait des efforts constants pour conserver et accroître une colonie dont elle tirait des avantages immenses. Chaque année elle y envoyait un consul choisi dans les familles les plus considérées de la république; un proconsul accompagnait toujours ce magistrat éminent, qu'il était chargé de remplacer en cas de décès. Plus tard la métropole, sentant pour sa colonie le besoin d'une organisation plus complète, institua l'office de *khazaria* et celui de *campagna*. Le premier résidait à Gênes, d'où il surveillait de haut l'administration coloniale; le second, établi à Caffa même, jugeait les contestations survenues entre Génois et Tartares. Il faut dire à la gloire de ces derniers magistrats que plusieurs d'entre eux se montrèrent si éclairés et si intègres, qu'en maintes circonstances les Tartares vinrent soumettre à leur décision les contestations qui s'élevaient entre eux.

Mais la rivale de Gênes, l'altière Venise, ne put voir longtemps d'un œil d'indifférence la prospérité de la nouvelle colonie. En 1296 elle envoya contre Caffa une flotte composée de vingt-cinq galères qui mirent la colonie à feu et à sac. L'ouvrage de plusieurs années fut détruit en quelques heures. Les Vénitiens cependant ne jouirent pas longtemps de leur conquête. L'hiver fut si violent cette même année et sévit contre eux avec tant de rigueur, que la famine les eut bientôt décimés et qu'ils se virent forcés de fuir devant ce terrible auxiliaire des Génois. Ceux-ci reprirent ainsi possession de leur colonie dévastée et s'appliquèrent avec tant de soins à réparer le désordre de cette année fatale, qu'en peu de temps Caffa se releva de ses ruines plus riche et plus florissante que jamais.

Pendant ce temps la Crimée avait été détachée du grand empire du Kaptchak; Manghou-Khan l'avait cédée à son neveu Oran, à titre de fief, et ne s'en était réservé que la suzeraineté avec un tribut. La bonne intelligence ne se maintint pas longtemps entre les Génois et les nouveaux monarques. Les fiers républicains traitaient les princes tartares avec le mépris que les peuples civilisés ont de tout temps témoigné aux barbares. Ceux-ci, de leur côté, ne supportaient qu'avec impatience l'insolence de ces marchands, qui ne s'étaient introduits chez eux qu'à l'aide d'un vil stratagème. Dans un pareil état de choses, la guerre était imminente; elle éclata à la suite d'un meurtre commis par un Génois sur la personne d'un Tartare. Le khan, résolu à tirer une vengeance éclatante de cet assassinat, signifia aux Génois l'ordre d'évacuer immédiatement tous leurs établissements sur une terre qui n'était point à eux. La réponse à cet ordre altier est facile à deviner, elle fut telle, que le Tartare pour soutenir l'orgueil de ses prétentions, crut devoir s'avancer jusque sous les murs de Caffa à la tête d'une puissante armée. Mais son espoir de s'emparer de cette place fut cruellement déçu; non-seulement il ne put emporter la ville ni par assaut ni par blocus, mais la résistance des colons fit durer le siége si longtemps que la disette et la maladie se mirent dans sa propre armée et qu'il dut s'estimer heureux d'accepter la médiation de Gênes pour régler la paix entre lui et la colonie. Cette paix ne pouvait qu'être onéreuse pour les Tartares, qui se virent contraints de consacrer par une reconnaissance authentique l'usurpation des colons liguriens.

A dater de cette époque, les Génois deviennent tout-puissants en Crimée; ils s'emparent successivement de Sougdaïa et de Cimbalo (depuis Balaklava), s'affranchissent du tribut qu'ils payaient aux Tartares, et se montrent si habiles à profiter des dissensions intestines qui s'élèvent entre les princes de cette nation, que pendant une certaine période les khans ne sont élus et déposés qu'avec leur agrément. Pour tout dire en un mot, leur prépondérance devint telle dans la Crimée, que pendant quelque temps la ville de Caffa imposa son nom à la péninsule.

Mais cette riche colonie était destinée à périr comme tant d'autres empires par l'excès même de sa puissance. Continuellement froissés par l'orgueil indomptable des Génois, et lésés dans leurs intérêts les plus chers par des injustices et des exactions sans nombre, les Tartares se révoltèrent en 1575 contre leur khan Menguély-Ghéraï, qui protégeait cette avide colonie, et appelèrent les Turcs à leur secours. C'était pour ceux-ci l'occasion depuis longtemps cherchée de mettre le pied en Crimée, ils n'eurent garde d'y manquer. Une armée et une flotte turques vinrent mettre le siége devant Sougdaïa et Caffa; les deux villes furent prises, et avec elles tomba la puissance génoise en Crimée. Les Tartares, instigateurs de cette révolution, y gagnèrent cependant peu de chose, les Turcs mirent garnison dans les villes conquises et devinrent bientôt pour eux des alliés plus incommodes et plus à craindre que ne l'avaient été leurs anciens ennemis.

L'histoire épisodique de Caffa nous a fait négliger celle du Kaptchak et des descendants de Bathou-Khan, nous y revenons. Déjà affaibli par les dissensions intestines et par les révoltes des grands feudataires dont nous avons plus haut signalé la création, ce vaste Etat se trouva sans force pour résister à l'invasion de Tamerlan. En 1406, son dernier khan, du nom de Tektamisch, fut renversé du trône par l'invincible conquérant, et des débris de son empire se formèrent trois gouvernements indépendants : le khanat de Kasan, celui d'Astrakan et celui de Crimée. Cette division violente ne s'opéra pas sans de grands troubles chez les Tartares de la péninsule. L'anarchie était à son comble, plusieurs prétendants à la souveraineté se présentaient à la fois; le peuple flottait dans l'incertitude; chacun avait ses partisans; une lutte devenait imminente, le sang allait couler. En ce moment critique se passa une de ces scènes, pleines à la fois de simplicité et de grandeur, auxquelles on ne trouve rien d'analogue que dans les époques bibliques. Un berger nommé Ghéraï vint trouver les chefs assemblés, il conduisait avec lui un jeune homme de dix-huit ans, Hadjy, qu'il leur présenta comme le dernier descendant de Bathou-Khan et de Tektamisch. Persécuté par les ambitieux qui avaient intérêt à sa mort, ce jeune rejeton d'une race illustre n'avait dû sa conservation qu'à la pitié du pauvre pâtre. Les chefs hésitaient encore, mais le peuple toujours ami du merveilleux, vit dans cette suite d'événements la trace du doigt de Dieu et déclara hautement qu'il ne voulait pas d'autre souverain que le jeune Hadjy. Celui-ci fut donc proclamé, et par reconnaissance pour son bienfaiteur il prit le nom de Ghéraï. Ce prince devint le chef d'une dynastie souveraine qui ne cessa de donner des khans à la Crimée jusqu'au jour de sa conquête par les Russes.

Quant au berger, il devint dans l'Etat un personnage éminent, reçut des titres de noblesse et fut la souche d'une famille illustre connue dans les fastes de la Crimée sous le nom de Tsaïban Ghéraï.

Les successeurs de Hadjy-Ghéraï ne surent pas conserver intacte la puissance qu'ils avaient reçue de leur auteur. Nous avons déjà dit par quel concours de circonstances les Turcs se trouvèrent appelés en Crimée; a dater de cette époque le gouvernement ottoman exerça

la plus grande influence sur les destinées de ce pays. Cependant les khans de Crimée furent encore pendant longtemps plutôt les alliés que les sujets de la Porte. Mais en 1584, Mahomet-Ghéraï ayant osé désobéir au Grand Seigneur, le sultan Murad nomma un autre khan et envoya son grand vizir à la tête d'une puissante armée pour punir la désobéissance de Mahomet et faire reconnaître le nouveau souverain. Les Turcs l'emportèrent, et depuis cette époque les khans devinrent entièrement soumis aux caprices du Grand Seigneur, qui s'arrogea le droit de les élever et de les déposer à son gré. La Porte usa cependant toujours de son pouvoir avec modération et manqua rarement d'avoir égard à la recommandation du khan, qui prenait soin avant de mourir de désigner son successeur.

L'histoire des khans de la famille Ghéraï n'offre guère pendant plusieurs siècles qu'une suite monotone de guerres sans éclat comme sans résultat définitif avec les Polonais, les Russes et les Tartares du Kaptchak. A chaque avénement, le nouveau khan allait à Constantinople recevoir l'investiture de ses fonctions de la main du Grand Seigneur, qui quelquefois destituait le prince régnant et lui substituait un autre souverain pris également dans la dynastie des Ghéraï.

Malgré leur dépendance du Grand Seigneur, tous les khans de Crimée ne régnèrent pas sans éclat; l'on en compte plusieurs qui, tout en défendant bravement leurs frontières contre l'ambition de leurs voisins, occupèrent encore les loisirs que leur laissait la guerre à protéger les arts, à encourager l'agriculture et le commerce, et ne négligèrent rien de ce qui pouvait hâter la civilisation de leurs peuples.

Parmi les khans qui se signalèrent par leurs vertus il faut citer Ghari-Ghéraï et Islam-Ghéraï, renommés à bon droit tant par leurs talents guerriers que par la vénération qu'ils surent inspirer aux peuples dont ils firent les délices. Mais le plus célèbre est sans contredit Hadjy-Sélim-Ghéraï.

Sous le règne de ce prince, la guerre éclata entre le sultan et l'empereur d'Allemagne. Mis à la tête des armées ottomanes, le brave Tartare battit dans une seule campagne les Autrichiens, les Polonais et les Moscovites, sauva l'étendard de la religion prêt à être enlevé, et releva par ses victoires la fortune un instant abattue du sultan de Stamboul. Les janissaires enthousiastes voulurent le porter au trône; mais le noble guerrier, refusant de souiller sa gloire par une trahison, apaisa la révolte des janissaires et demanda pour unique récompense au sultan, dont il avait deux fois sauvé la couronne, la permission de faire le pèlerinage de la Mecque, faveur jusqu'alors refusée à ses prédécesseurs par des sultans jaloux qui craignaient de voir un prestige de sainteté s'attacher à des princes déjà si illustres par leur naissance. De retour de ce pieux voyage, d'où il rapporta le titre de hadjy (pèlerin), le prince tartare ne cessa de jouir de la plus grande considération en Turquie, et mourut plein de jours et de gloire après que la Porte lui eut solennellement promis en récompense de ses services que ses descendants seuls pourraient être élevés au trône de Crimée : ce qui fut depuis exactement observé.

Les khans de Crimée obtinrent encore d'autres avantages de la reconnaissance du Grand Seigneur. Ils eurent le droit d'arborer cinq queues pour étendard et d'être nommés après le sultan dans les prières publiques. Depuis cette époque également les sultans déclarent à leur avénement au trône que si leur race vient à s'éteindre, celle de Ghéraï doit être appelée à la remplacer.

Le dévouement et la fidélité semblent s'attacher au nom de Sélim. En effet, Sélim-Ghéraï II, trente-deuxième khan, sauva Constantinople et son souverain d'une perte à peu près assurée. Une disette affreuse désolait la capitale de l'empire ottoman, tout allait y périr de misère et de faim sans le zèle généreux de Sélim, qui y envoya spontanément plusieurs navires chargés de blé.

On rapporte de ce prince un trait bizarre, qui peint assez bien les mœurs de la Crimée à cette époque. La Circassie était alors soumise aux khans, mais son vasselage se bornait à un tribut de trois cents jeunes esclaves des deux sexes offerts à chaque nouveau règne. Sélim résolut de se faire payer sept cents esclaves au lieu de trois cents. Lorsque les députés tcherkesses vinrent à son avénement au trône lui offrir leurs hommages, il les reçut avec une extrême bienveillance, les traita splendidement, et ne les renvoya qu'après leur avoir offert quelques légers présents que ces montagnards reçurent avec une grande joie. Mais l'année suivante, Sélim, sous un prétexte qu'il inventa, convoqua les nobles tcherkesses à sa cour. Ceux-ci se souvenant de ses bons traitements accoururent en foule pleins de confiance. Sélim jetant alors le masque les retint prisonniers, et ne les relâcha qu'après avoir reçu les sept cents esclaves qu'il désirait. Cette lâche trahison ne bénéficia pas à son auteur, car elle devint plus tard un des prétextes invoqués par la Porte pour justifier la déposition de ce prince qui eut lieu quelques années après.

Comme on le voit, les khans de Crimée ne se piquaient pas toujours de bonne foi; ils avaient aussi conservé des habitudes originaires de leurs steppes asiatiques le goût des aventures et du pillage. Leurs invasions souvent répétées sur le territoire russe servirent à l'impératrice Anne de raison ou de prétexte pour déclarer la guerre au Grand Seigneur comme suzerain de la Crimée. Sur les ordres de cette princesse le maréchal Munich pénétra dans la presqu'île en 1736, et y mit tout à feu et à sang. Quelques mois après un autre général russe, le maréchal de Lasci, brûla la ville de Carazoubazar, ainsi qu'un grand nombre de villages tartares. Ce même général rentra en Crimée au printemps de l'année suivante; mais les dévastations de la dernière campagne avaient été telles, que son armée ne put trouver aucun moyen d'existence dans ce pays désolé, et il se vit forcé de rétrograder. Les Russes ne se retiraient que pour revenir, et l'on put dès lors prévoir que la Crimée ne tarderait pas à devenir une des provinces de l'empire des czars.

La guerre, suspendue pendant quelques années, se ralluma bientôt avec une fureur nouvelle entre les Turcs et les Russes. La Russie était alors gouvernée par une femme extraordinaire, dans laquelle s'alliaient, d'une façon à la fois étrange et grandiose, la barbarie du Nord et la civilisation de l'Occident, les vices les plus honteux et les vertus les plus nobles, toutes les faiblesses de son sexe jointes aux qualités éminentes qui font les grands hommes et les grands souverains. Cette femme, est-il besoin de la nommer, c'était Catherine II.

Héritière à la fois du trône et du génie de Pierre Ier, cette princesse, ambitieuse de puissance autant que de gloire, osa rêver la réalisation des vastes desseins que Pierre Ier avait tracés dans son testament, quand il avait indiqué à ses successeurs la conquête de Constantinople comme le but constant de tous leurs efforts. Le célèbre Potemkin, son favori, l'encourageait dans ses audacieux projets. L'envahissement de la Crimée fut résolu par la cour de Saint-Pétersbourg: c'était une première étape sur la route de la conquête, une sentinelle avancée; c'était surtout la domination de la mer Noire, avec la perspective d'une flotte qui pouvait mettre un jour la Russie au rang des grandes puissances maritimes.

L'impératrice n'attendait que le moment favorable de mettre le pied en Crimée, l'occasion se présenta bientôt d'elle-même. Sélim-Ghéraï III fut déposé par le sultan, il courut chercher un refuge sur le territoire russe. La Russie était déjà en guerre avec la Turquie, mais la Crimée semblait être en dehors de la question; et Catherine, tout en ne pensant pas qu'il fût encore temps de dévoiler ses projets ambitieux, voulait cependant faire un pas de plus dans la domination de cette contrée, en s'arrogeant la prérogative d'y nommer des khans. Une armée russe, sous les ordres du prince Dolgorouky, envahit la Crimée, sous prétexte de la soustraire à la tyrannie des Turcs; et quand l'armée d'invasion fut maîtresse de tout le territoire, Catherine, qui voulait paraître user de modération, se borna à placer sur le trône, avec le consentement des Tartares, le jeune Saheb-Ghéraï.

Les Tartares eurent un moment d'illusion; ils se crurent libres, car, après que le nouveau souverain, d'accord avec la nation, eut renoncé à toute relation avec la Porte, le royaume de Crimée fut déclaré indépendant sous la protection de la Russie. On sut bientôt ce que valait cette protection. L'année suivante Saheb payait l'alliance de l'impératrice par la cession des villes de Kertch, de Iénikalé et de Kilbouroun sur le Dniéper.

Cette élection ne pouvait manquer d'être contestée par les Turcs. Mustapha II, qui régnait alors à Constantinople, voulut rompre la nouvelle alliance : non-seulement il refusa l'investiture à Saheb, mais encore il nomma successivement plusieurs khans à sa place; mais ne se trouvant pas en mesure de les soutenir il tenta une réconciliation avec Saheb, qui pour cette intrigue fut en disgrâce à la cour de Pétersbourg. Son frère Dwelet fut nommé à sa place. De nouvelles intrigues détachèrent encore celui-ci du parti de la Russie, qui réintégra Saheb sur le trône. Enfin, après bien des combats et des conférences diplomatiques, la paix fut conclue en 1784, entre la Turquie et la Russie, par le traité de Kaïnardji, qui fixait en même temps l'indépendance de la Crimée. Par ce traité, la Russie restait maîtresse de Kertch, de Iénikalé, de Kilbouroun, et la Porte lui permettait la libre navigation de la mer Noire ainsi que de toutes les mers dépendantes de l'empire ottoman. Comme nous venons de le dire on y stipula l'indépendance des Tartares de Crimée avec la liberté de se choisir un souverain parmi les descendants de Genghis-Khan : réservant toutefois au Grand Seigneur la suprématie spirituelle et les droits dévolus aux califes, ainsi que l'investiture du khan. Celui-ci jouissait de tous les droits régaliens, y compris celui de battre monnaie; mais cette monnaie devait être frappée au coin du sultan suzerain.

Cependant un parti nombreux restait à Dwelet-Ghéraï. Ce prince sut profiter des circonstances. Les Tartares, déjà désabusés des avantages de l'alliance russe, étaient furieux contre leur nouveau souverain, qui avait consenti à livrer à des étrangers les principales villes de la Crimée; il ne fut pas difficile d'exciter une révolte. Saheb s'enfuit, et Dwelet-Ghéraï, rétabli khan par les Tartares, ne tarda pas à recevoir du Grand Seigneur les marques de son investiture.

Saheb, retiré à Roderto, dans la Romélie, avec une pension que lui payait le sultan, ne songeait plus à faire valoir ses droits au trône. Plus ambitieux que lui, Chahyn-Ghéraï, son frère, s'en empara. Ce prince, qui ne manquait ni de talents ni de valeur, souleva les Nogaïs du Kouban et s'avança à la tête d'une armée de quarante mille Tartares. Dwelet rassembla ses forces et vint présenter la bataille à son rival.

La Porte, pas plus que la Russie, ne pouvait demeurer spectatrice impassible d'une lutte qui les intéressait à un si haut point; l'une et l'autre désiraient un prétexte pour rompre le traité de Kaïnardji, mais aucune ne voulait se donner le tort de la première violation. La Russie fit passer sous-main des secours de toute nature à Chahyn, la Turquie en fit autant à l'égard de Dwelet. Les deux partis en vinrent aux mains dans l'île de Taman. Chahyn remporta une victoire complète. Le vaincu s'enfuit à Constantinople pour y solliciter des secours; mais Catherine ayant fait avancer une armée sous prétexte de surveiller l'observation du traité de Kaïnardji, la Porte, qui se sentait trop faible pour résister ouvertement, abandonna Dwelet et confirma Chahyn. De la sorte, et par une concession commune, la paix fut sensée n'avoir pas été rompue entre la Russie et la Turquie.

Cependant la Russie n'avait élevé Chahyn-Ghéraï au pouvoir que pour en faire l'instrument de ses desseins ambitieux.

Ce prince paraissait dans les bonnes grâces de l'impératrice, mais elle ne le comblait de caresses et de bienfaits que pour mieux le sacrifier. Quant à lui, d'un caractère doux et faible, plein de franchise et de loyauté, il était loin de soupçonner les desseins de ses perfides alliés. Il aimait les nouveautés et les arts d'Europe, on flatta ses goûts, on lui procura les jouissances de la mollesse et les raffinements du luxe. Il dédaigna bientôt les mœurs de son pays, revêtit le costume de la garde russe, dont l'impératrice l'avait nommé commandant, et affecta de promener sa nonchalance dans une élégante berline venue à grands frais de Saint-Pétersbourg. Son goût pour les réformes ne se borna pas là : il afferma les revenus de ses Etats à des fermiers avides, et ferma l'oreille aux murmures excités par leurs exactions. En un mot il mécontenta à tel point ses sujets, que des partis se formèrent contre lui.

La Russie, qui avait besoin d'un prétexte pour rentrer une nouvelle fois en Crimée, n'épargna ni son or ni ses provocations pour lui susciter des ennemis. Il s'en trouva dans la propre famille du khan. Deux de ses frères, dont l'un nommé Batti-Ghéraï était gouverneur du Kouban, tentèrent de le surprendre dans la ville de Caffa, où il résidait, et le forcèrent de se réfugier à Taganrok. C'était le moment attendu par Catherine. Sous prétexte de secourir le prince dont elle a si traîtreusement combiné la perte, elle fait entrer une armée en Crimée. Potemkin y vole lui-même et son nom suffit pour en imposer à Batti-Ghéraï, qui lui envoie dire qu'il se démet volontairement du pouvoir qu'il avait usurpé.

Le khan Chahyn-Ghéraï rentra alors dans ses Etats, et ayant rassemblé la plus grande partie des chefs tartares, il leur livra treize des principaux rebelles, qui furent immédiatement mis à mort. Puis, se présentant lui-même aux mirzas réunis, entre ses deux frères, naguère ses rivaux : « Voilà, dit-il, mes deux frères et moi, lequel voulez-vous d'entre nous pour vous gouverner, nommez-le librement, je souscrirai à votre décision. »

Tous les Tartares jurèrent qu'ils ne voulaient d'autre khan que Chahyn Ghéraï.

La Russie avait compté sur une révolte plus longtemps prolongée; mais, quoi qu'il en fût, ses projets étaient arrêtés, la Crimée devait être envahie.

L'impératrice fit de grands préparatifs de guerre et renforça surtout ses armées dans la Pologne et dans l'Ukraine. Ensuite elle chargea ses ministres à Constantinople de demander au sultan des avantages beaucoup plus considérables que ceux qui avaient été stipulés par les traités, et d'obliger le divan à promettre que quel que fût désormais le sort de la Crimée, il ne s'en mêlerait pas. Elle fit plus, elle engagea l'imprudent Chahyn-Ghéraï à demander la cession d'Olzakoff.

Le divan fut indigné; mais trop faible pour résister, il se contenta de murmurer sans combattre. Cependant un bacha fut envoyé prendre possession de l'île de Taman. Chahyn-Ghéraï, toujours poussé par les Russes, dont il ne connaissait point encore les projets, fit sommer le bacha de se retirer. Au lieu d'obéir, le bacha irrité fit trancher la tête à l'envoyé du khan. Les Russes, feignant un grand courroux, demandèrent à Chahyn un passage sur ses terres pour aller, disaient-ils, venger dans le sang des Turcs la dignité de la couronne outragée. Mais à peine entrés dans ses Etats, au lieu de marcher sur Taman, ils se déployèrent et se répandirent dans la péninsule, dont ils s'emparèrent aisément. Caffa, où résidait le khan, fut surprise sans défense; les mirzas et les autres principaux Tartares furent contraints de prêter serment d'obéissance à l'astucieuse Catherine.

Pendant ce temps Souvarow soumettait les Tartares du Kouban, et Potemkin, qui s'était avancé plus avant encore, recevait la soumission du sultan Batti-Ghéraï et des hordes à demi barbares qui errent dans ces vastes contrées.

Fidèles à leur double rôle, les Russes continuaient toujours à flatter le malheureux Chahyn et lui promettaient une pension de huit cent mille roubles. Mais ce prince et son pays n'en restaient pas moins sous le joug.

Quoique cette invasion eût été accomplie contre tous les droits des peuples et à l'abri des noms sacrés de l'équité vengeresse et de l'amitié protectrice, Catherine ne craignit pas de publier un manifeste pour justifier aux yeux de l'Europe la spoliation de l'infortuné Chahyn-Ghéraï, et pour accuser les Turcs d'avoir rompu les traités qu'elle venait d'enfreindre avec une si perfide audace.

Cette pièce serait demeurée dans l'histoire comme un modèle inimitable d'astuce et d'impudence si dans ces derniers temps et dans des circonstances presque analogues le petit-fils de cette même Catherine, l'empereur Nicolas, czar de toutes les Russies, n'avait égalé sinon surpassé son aïeule par les manifestes qui ont donné au monde entier la mesure de la loyauté de la politique russe.

Nous ne résisterons pas au plaisir de citer quelques fragments de ce machiavélique document.

« Notre dernière guerre contre l'empire ottoman, dit l'impératrice, ayant été suivie des succès les plus signalés, nous avions certainement le droit de réunir la Crimée à notre empire. Mais nous n'hésitâmes pas à sacrifier cette conquête et beaucoup d'autres à l'ardent désir de rétablir la tranquillité publique et d'assurer la bonne intelligence et l'amitié entre notre cour et la Porte Ottomane. Ce fut ce motif qui nous détermina à stipuler la liberté et l'indépendance des Tartares que nos armes avaient soumis, espérant par ce moyen écarter pour jamais toute cause de dissension et de froideur entre la Russie et la Porte.

» Mais, quels qu'aient été nos sacrifices et nos espérances pour atteindre ce but, nous avons vu bientôt à notre grand regret nos espérances dissipées. L'inquiétude naturelle aux Tartares fomentée par des insinuations dont la source ne nous est pas inconnue est cause qu'ils sont aisément tombés dans un piége tendu par des mains qui avaient semé parmi eux le trouble et la division, de sorte qu'on les a vus travailler à affaiblir et à miner l'édifice que nos soins bienfaisants avaient élevé pour leur bonheur en leur procurant la liberté et l'indépendance sous l'autorité d'un chef élu par eux-mêmes.

» L'amour de la paix nous faisait trouver dans notre conduite une suffisante récompense des grandes dépenses que nous avions faites. Mais nous avons été bientôt dissuadée par la révolte qui a eu lieu en Crimée l'année dernière et les encouragements qu'elle a reçus de la même source que les premiers. Nous avons en conséquence été forcée d'avoir recours à des armements considérables, et nous avons fait entrer nos troupes dans la Crimée et le Kouban, où leur présence était devenue indispensable pour maintenir la tranquillité et le bon ordre dans la contrée voisine. . . . .

. . . .

La nécessité où nous sommes de rester toujours armée nous a occasionné de grandes dépenses et a exposé nos troupes à d'inévitables et continuelles fatigues.

» La perte des hommes ne peut être appréciée et nous n'entreprendrons pas de l'estimer, mais la perte en argent doit suivant les calculs les plus modestes être évaluée à plus de douze millions de roubles.

» Animée par un désir sincère de confirmer et de maintenir la dernière paix signée avec la Porte en supprimant les disputes continuelles que produisent les affaires de Crimée, nous croyons que ce que nous devons à nous-même et à la sûreté de notre empire exige également que nous prenions une fois pour toutes la ferme résolution de mettre fin aux troubles de la Crimée. Aussi nous réunissons à notre empire la péninsule de Crimée, l'île de Taman et tout le Kouban comme une juste indemnité des pertes que nous avons souffertes et des dépenses que nous avons faites pour maintenir la paix et le bonheur. »

En terminant son manifeste, l'impératrice promit aux Tartares la liberté de religion, et les invita à imiter le zèle, la soumission et la fidélité des peuples qui avaient depuis longtemps le bonheur de vivre sous son gouvernement.

La Crimée était conquise.

L'année suivante (1784) la Turquie, qui avait fait mine de combattre, signa avec les Russes à Constantinople un nouveau traité de paix en vertu duquel l'impératrice conserva la souveraineté de la Crimée, de l'île de Taman et d'une grande partie du Kouban. La Turquie lui reconnut également le droit qu'elle prétendait avoir incontestablement sur la mer Noire et au passage des Dardanelles.

Ainsi Catherine par ce seul traité acquit presque sans avoir combattu un vaste territoire et plus de quinze cent mille nouveaux sujets.

Maîtresse de la Crimée et du Kouban, l'impératrice leur rendit leurs anciens noms : la Crimée redevint la Tauride et le Kouban fut désormais le Caucase.

L'altière souveraine fière de ses nouvelles conquêtes, voulut les connaître par elle-même; mais avant de partir pour ce voyage, elle envoya à Constantinople un ambassadeur extraordinaire pour prévenir le sultan de ses projets à cet égard. Le divan en parut inquiet et se prépara à la repousser. Tandis que l'impératrice était à Kherson, quatre vaisseaux de ligne turcs et seize frégates vinrent mouiller à l'embouchure du Borysthène, mais ce fut tout, et cette vaine démonstration n'eut même pas pour effet de troubler un instant la tranquillité de l'illustre voyageuse.

Potemkin accompagnait sa maîtresse, c'est dire que rien ne fut épargné dans ce voyage à jamais célèbre de tout ce qui pouvait flatter l'orgueil de la souveraine. De toutes les parties de l'empire on fit

venir de l'argent, des vivres et des chevaux; les grands chemins furent illuminés; on couvrit le Borysthène de galères magnifiques: cent cinquante mille soldats furent armés et équipés à neuf; on assembla les Cosaques, on disciplina les Tartares, la nudité des plaines de la Crimée fut déguisée par des villages bâtis exprès; des chaînes de montagnes furent illuminées; de belles routes furent ouvertes par l'armée; des bois sauvages furent transformés en jardins anglais. Le roi de Pologne vint rendre hommage à celle qui l'avait couronné et qui depuis le détrôna. L'empereur Joseph II lui-même accompagna la marche triomphale de l'impératrice.

Quant aux habitants de la Crimée, dominés par la crainte de Potemkin et de ses soldats, ils reçurent l'impératrice comme leur souveraine légitime. Les principaux mirzas vinrent lui rendre hommage et leurs troupes se livrèrent devant elle à différentes évolutions; il y eut même un moment où tout à coup mille Tartares à cheval entourèrent la voiture et lui servirent d'escorte. Joseph, qui était à côté de l'impératrice, témoigna quelque inquiétude de cette manœuvre, à laquelle il n'était point préparé; mais Catherine le rassura en souriant, soit qu'elle eût été prévenue, soit plutôt que l'âme de cette femme extraordinaire fût inaccessible à la crainte. D'ailleurs il n'y avait rien à redouter, c'était une nouvelle galanterie de Potemkin. Les Tartares n'avaient probablement aucun mauvais desseins, et quand bien même ils en auraient eu, il n'eussent point osé les exécuter, n'ignorant pas que le terrible favori de Catherine avait près de là une armée formidable.

L'impératrice entra avec pompe dans Bastchiseraï et logea avec sa suite dans le palais des khans. Les Tartares devaient être furieux de voir une souveraine étrangère et chrétienne violer la demeure de leurs anciens chefs, mais elle calma tous les ressentiments par sa bienveillance et ses libéralités. Elle assigna des fonds pour bâtir des mosquées et distribua aux mirzas des présents considérables. Les mirzas lui témoignèrent le plus grand dévouement.

Le malheureux Chahyn-Ghéraï n'était plus en Crimée lorsque l'impératrice y alla après l'avoir dépouillé de sa puissance. Potemkin le retint quelque temps auprès de sa personne à Kherson, où cet imprudent Tartare portait l'uniforme des gardes Préobajinsky et se parait du cordon d'un ordre russe. Ensuite on le relégua à Kalouga, on cessa de payer sa pension, et on le laissa dans le plus entier dénûment. Il fut enfin forcé d'abandonner sa terre natale pour se jeter dans les bras des Turcs, ses plus mortels ennemis si les Russes ne l'avaient pas été.

Il se retira d'abord en Moldavie, où un capighi-bachi et l'hospodar lui conseillèrent longtemps en vain de se rendre à Constantinople. Le colonel de Witt, agent russe servilement dévoué à Potemkin, vint joindre ses sollicitations à celles du capighi-bachi. Mais Chahyn-Ghéraï résista: il pressentait sans doute le sort funeste qui l'attendait. Enfin on s'empara de sa personne, et on le transporta dans l'île de Rhodes. Là Chahyn-Ghéraï se sauva chez le consul de France, auquel les Turcs s'empressèrent de le redemander. Le consul, croyant qu'on n'oserait pas violer son asile, eut le noble courage de ne pas vouloir rendre celui qui s'était mis sous sa protection. Mais on le menaça de brûler sa maison; et, saisissant l'instant où il en était sorti, on enleva de dessus la porte les armes de France, qu'on alla attacher à une maison voisine, puis, après avoir fait irruption dans le consulat, on s'empara de l'infortuné khan, qu'on étrangla. Ceci se passait en 1787. Ainsi finit misérablement le dernier khan de Crimée; mais la race des Ghéraï n'est point éteinte, et peut-être qu'elle entrevoit déjà l'aurore d'un jour meilleur par delà les événements dont l'avenir n'est pas moins gros que le présent.

L'histoire de la Crimée touche à sa fin, nous n'avons plus que quelque mots à y ajouter. Lasse enfin de tant de pertes et d'outrages, la Porte fit de longues et courageuses tentatives pour recouvrer ses provinces perdues, et entre autres la Crimée. Mais la Russie était la plus forte, et cette guerre ne servit qu'à consolider sa puissance en amenant le traité de Yassi signé en 1792 par le prince Repnin et le grand vizir, traité par lequel toutes les incertitudes se trouvèrent fixées désormais au bénéfice de la Russie. Le traité de 1787 fut confirmé en ce qui concernait la Crimée.

L'instigateur et le héros de ces guerres, Potemkin, n'eut point l'avantage de conclure la paix de la Russie avec la Porte Ottomane. Il s'était rendu au congrès de Yassi; mais bientôt, attaqué par la fièvre épidémique qui y régnait, il ne put s'occuper que fort peu des négociations. Dès que l'impératrice apprit qu'il était malade, elle lui envoya les deux meilleurs médecins de Saint-Pétersbourg. Il dédaigna leurs conseils et ne voulut suivre aucun régime. Intempérant à l'excès, il mangeait à son déjeuner une oie entière avec un aloyau ou un jambon, buvait une quantité prodigieuse de vin ou d'eau-de-vie de Dantzig, et dînait ensuite avec le même appétit.

Voyant que sa maladie faisait de rapides progrès, il crut qu'il guérirait en s'éloignant de Yassi, et résolut de se rendre à Nikolaëff, ville qu'il avait fondée au confluent de l'Ingoul et du Bogh. Il partit. A peine il avait fait trois lieues, qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture au milieu du grand chemin, et mourut sous un arbre dans les bras de la comtesse Branika sa nièce favorite.

Aussitôt après la mort de Potemkin, on transporta son corps à Kherson, où il fut placé provisoirement sous le dôme d'une petite église dépendante de la forteresse, vis-à-vis l'autel. L'impératrice Catherine avait manifesté l'intention d'ériger un magnifique monument à la mémoire de son ancien favori, qui fut si longtemps son premier ministre. La mort ne lui permit pas de mettre ce dessein à exécution, et la réaction exercée par son successeur Paul contre le système de sa mère et surtout contre ses anciens favoris rejaillit jusque sur les restes depuis longtemps refroidis de Potemkin. Non-seulement le tombeau projeté par Catherine ne fut point érigé par son fils, mais sur des ordres secrets venus de Saint-Pétersbourg un trou fut creusé dans le fossé et on y jeta les restes du favori avec aussi peu de soin que s'il se fût agi d'un chien mort. Ces gémonies étaient au surplus la véritable place d'un homme qui en proie à tous les vices, après une existence souillée par le sang et par le crime était tombé jeune encore victime de ses propres excès.

A dater de l'époque où nous sommes arrivés, l'histoire de la Crimée est finie; désormais ce n'est plus un Etat indépendant, mais une province russe, dont l'histoire se confond dans celle des czars, de même que son territoire dans leur empire. Cependant il nous reste encore à dire ce que les Russes ont fait de leur conquête, et à entretenir le lecteur des habitants de la Crimée ainsi que de la diversité de leurs usages et de leurs mœurs; c'est ce qui fera l'objet des chapitres suivants.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES TARTARES.

Opinion des historiens sur les Tartares. — Causes qui ont arrêté chez les Tartares le développement de la civilisation. — Population tartare de la péninsule. — Gouvernement de la Crimée sous l'empire des khans. — Division de la société tartare; nobles, clergé, peuple. — Division de la population tartare en Nogaïs, Tartares de la plaine et Tartares des montagnes. — Langue tartare. — Physionomie des Tartares et de leurs femmes. — Mœurs et coutumes. — Leur goût prononcé pour le tabac et le café. — Demeures. — Nourriture. — Amusements. — Goût des Tartares pour les chevaux. — Respect du lien conjugal. — Réserve et claustration des femmes. — Respect pour l'âge et le rang. — Occupations des femmes. — Éducation des enfants. — Instruction. — Agriculture. — Les vins de Crimée. — Commerce. — Juifs karaïtes. — Bohémiens.

Semblables aux inondations qui en se retirant laissent toujours une couche nouvelle d'alluvion sur le terrain un instant occupé par les eaux, les diverses races qui ont successivement envahi la Crimée ont dû déposer et ont effectivement déposé sur son sol autant de couches de population qui d'abord superposées les unes aux autres se sont ensuite mêlées et confondues pour constituer la masse actuelle des habitants. Sept races ou nations s'y reconnaissent encore à des caractères distincts; mais comme celle des Tartares l'emporte de beaucoup sur toutes les autres réunies par le nombre et par l'importance et qu'elle est d'ailleurs la seule qui possède une physionomie particulière, c'est aussi la seule dont nous croyions devoir nous occuper ici avec quelque détail.

Toutes les fois que les historiens contemporains n'ont pas été trop aveuglés par la passion, ils ont tracé des Tartares un portrait intéressant. Non-seulement ils nous les donnent comme la meilleure cavalerie du monde, comme des soldats courageux, infatigables et terribles, mais encore ils louent leurs vertus publiques et privées, sociales et domestiques, leur sincérité, leur bonne foi, leur fidélité à tous leurs engagements, leurs affections et leur dévouement les uns envers les autres.

Tels ils étaient en effet avant la conquête, tels ils se montrent encore aujourd'hui; supérieurs à leur mauvaise fortune et plus nobles dans leur défaite que les Russes dans leur victoire.

Quelles que soient les vertus des Tartares, et malgré la célébrité dont leur nation a joui à bon droit, il ne faudrait pas les juger cependant au point de vue de notre civilisation plus avancée, car les Tartares n'ont jamais été et ne sont encore que des peuples à moitié barbares.

On sait ce qu'il faut entendre par ce mot; Montesquieu a pris soin de nous l'apprendre :

« Il y a, dit-il, cette différence entre les peuples sauvages et les peuples barbares, que les premiers sont de petites nations dispersées, qui, par quelques raisons particulières, ne peuvent pas se réunir; au lieu que les barbares sont ordinairement de petites nations qui peuvent se réunir. »

Dans leurs déserts du nord de la Sibérie, les Tartares n'étaient en effet que de petites nations éparses et vivant à l'état sauvage que le besoin d'un sol plus riche et d'un climat plus doux poussait à se réunir pour fondre comme des bandes de loups affamés sur les climats plus fertiles et plus doux de l'Europe. En cela ils suivaient la loi universelle, qui pousse constamment les hommes vers le bien-être. « Car, c'est encore Montesquieu qui parle, il est naturel qu'un peuple quitte un mauvais pays pour en chercher un meilleur, et non

pas qu'il quitte un bon pays pour en chercher un pire. La plupart des invasions se font dans les pays que la nature avait faits pour être heureux. Et comme rien n'est plus près de la dévastation que l'invasion, les meilleurs pays sont le plus souvent dépeuplés; tandis que l'affreux pays du Nord reste toujours habité, par la raison qu'il est inhabitable. »

Sous l'influence d'un climat plus favorable et d'une nourriture plus facile et plus abondante, il semble étonnant au premier aspect que les Tartares n'aient pas gravité plus vite vers la civilisation, ainsi qu'ont fait les autres peuples barbares qui ont tour à tour envahi les différents points de notre Europe occidentale et méridionale, l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Espagne. Il n'en fut cependant pas ainsi, et cela par une raison qui se présente d'elle-même à l'esprit, si l'on veut réfléchir quelques instants. Ce second pas de la marche de l'esprit humain, qui de la barbarie conduit l'homme à la civilation, est un effort immense dont les peuples ne sont guère capables tant qu'ils restent abandonnés aux simples développements de la nature, et qu'ils ne se trouvent pas tout à coup enlevés à eux-mêmes par le génie d'un législateur étranger qui apporte du dehors des émotions, des idées, des vertus et aussi des vices nouveaux. Or, c'est ce qui manque aux Tartares de la Crimée : comme enfermés pour ainsi dire dans un petit coin du globe, sans communication avec les nations plus avancées que celles qu'ils avaient vaincues les armes à la main et sur les champs de bataille, ils furent obligés de puiser en eux-mêmes les éléments et les ressources d'une civilisation autochthone. Aussi leurs progrès dans cette voie furent-ils fort lents, et nous les retrouvons à l'époque de la conquête des Russes tels à peu près qu'ils étaient dans les steppes sibériennes. Des siècles se sont écoulés et ont à peine porté atteinte à leurs coutumes et à leurs usages : ce sont toujours les compagnons turbulents et pillards de Genghis-Khan, et il a fallu que les Russes leur enlevassent leurs armes pour les mettre dans l'impossibilité de recommencer ces excursions qui semblables à des inondations périodiques sortaient de la presqu'île pour ravager la Russie, la Pologne, et porter partout l'épouvante et la destruction.

Avant que la Russie eût pris possession de ces fertiles contrées et les eût soumises au régime d'une servitude abrutissante et destructive, la population de la Crimée ne comptait pas moins d'un demi-million d'habitants; mais la funeste influence du gouvernement des czars ne fut pas longtemps à se faire sentir. En 1778 un ordre tyrannique exilait sur les bords de la mer d'Azof plusieurs milliers de marchands grecs et arméniens qui semblèrent en émigrant avoir emporté avec eux, pour un temps au moins, toute la prospérité industrielle et commerciale de la péninsule. Mais, quelque tort qu'ait éprouvé la Crimée de l'éloignement de ces hommes intelligents, elle eut encore à souffrir davantage d'une grande émigration de Tartares qui eut lieu un peu plus tard, de 1785 à 1788. Ces malheureux, qui voulaient à tout prix fuir la présence d'un maître odieux, abandonnèrent leurs champs et leurs demeures et s'embarquèrent par milliers dans les ports pour se réfugier dans l'Anatolie et la Romélie, où vinrent également chercher un asile presque tous les rejetons de la famille souveraine des Ghéraï.

A la suite de ces émigrations successives, la population de la presqu'île se trouvait réduite en 1793, d'après un recensement officiel, à deux cent cinq mille six cent dix-sept individus; en moins de dix ans trois cent mille âmes avaient disparu du sol de la Crimée. Ce seul chiffre vaut toute une philippique contre la Russie et son régime despotique.

Lorsque les Tartares jouissaient de leur liberté et de leur indépendance, ils avaient un gouvernement basé sur le régime féodal. Indépendamment de la famille Ghéraï, qui, comme nous avons eu occasion de le dire, avait seule droit à la souveraineté de la Crimée, il existait encore dans le pays sept autres grandes familles princières qui jouissaient de priviléges particuliers, avaient pour principe de ne jamais entrer au service du khan, formaient à elles seules autant d'États indépendants, et ne servaient jamais que volontairement. C'étaient là les grands feudataires. Il n'en était pas de même de leurs arrière-vassaux, qui étaient considérés comme les sujets du khan et étaient tenus de marcher à toute réquisition de sa part. Les revenus de ces nobles se composaient de la dîme de leurs propres terres et des troupeaux qu'on y menait paître, des produits de leurs champs labourables, des bestiaux ou du charadash (tribut) que les Grecs et les Arméniens étaient obligés de leur payer.

L'entretien et les revenus du khan étaient levés sur les terres en friche, que l'on abandonnait aux esclaves.

La justice était rendue militairement et par ceux qui avaient la force en main.

Après les nobles, désignés en Crimée sous le nom de *mirzas*, venaient et viennent encore aujourd'hui, dans l'ordre de la hiérarchie sociale, les descendants des muphtis ou prêtres distingués, qu'on désigne sous le nom de *tchelebi*. Ils n'appartiennent pas à la noblesse, mais ils sont estimés, considérés et distingués de la classe ordinaire des Tartares.

Le clergé, comme la noblesse, jouit d'une grande considération parmi les Tartares. Le haut clergé, indépendamment du muphti qui le dirige, se compose du cadi-esker-effendi et de cinq ulémas, qui forment entre eux une espèce de synode ou consistoire. Dans le bas clergé on compte les cadis des villes sous la juridiction du muphti, et les cadis des districts ou villages subordordonnés au cadi-esker; puis les prêtres attachés au service des mosquées, et enfin les simples imans. Tous les docteurs de la religion et ceux même qui ne sont point imans prennent le nom de mullahs. Les prêtres desservants ont la jouissance des biens donnés à la mosquée.

Au-dessous de ces classes privilégiées est la nation

Avant la conquête la nation était l'armée, tout le reste était esclave. Cet état de société équivalait à un état de guerre perpétuelle, car la nation était toujours en armes prête à défendre ses troupeaux contre ses voisins et à se précipiter dans les pays où l'on espérait trouver du butin ou des esclaves. Elevés pour la guerre, les Tartares en faisaient leur principale occupation. Toujours à cheval, ils passaient à bon droit pour les meilleurs cavaliers du monde. Leurs troupeaux, nomades comme eux-mêmes, accompagnaient leurs armées et leur offraient toujours une provision suffisante de lait et de viandes fraîches. D'ailleurs ces guerriers savaient se réduire aisément dans le besoin à une très-petite quantité de nourriture, et après avoir souffert cette abstinence sans murmurer ils se livraient, quand ils en trouvaient l'occasion, à toute la voracité de leur appétit.

Aujourd'hui cette organisation a disparu, ces mœurs indépenpendantes ne pouvaient être du goût des Russes; mais, quoiqu'on ait remplacé cet ordre de choses par une organisation supérieure sans doute à beaucoup d'égards, la perte de leurs anciens usages et priviléges n'est pas une des moindres causes qui contribuent à entretenir un ferment de haine et de rébellion dans le cœur des Tartares, chez lesquels subsistera longtemps encore le regret de la vie aventureuse et nomade que leurs pères ont menée durant tant de siècles.

La population disséminée sur le territoire de Crimée, bien que désignée sous le nom général de Tartares, doit pourtant être divisée en trois catégories distinctes : les Nogaïs, les Tartares de la plaine et les Tartares des montagnes.

Les Nogaïs sont peu nombreux, dix ou douze mille pasteurs tout au plus errant à la suite de leurs troupeaux dans les steppes qui s'étendent depuis la Berda jusqu'au Molochna. Ils sont tous nomades, se nourrissent encore, suivant l'antique usage des Mongols, de chair de cheval et de lait de jument et campent sous de petites tentes de feutre, huttes portatives de forme circulaire et de huit pieds de diamètre environ. Ces tentes se composent d'un treillage ou claie de baguettes épaisses et larges d'un pouce formant par leur entrelacement une espèce de mur d'appui d'environ quatre pieds de haut sur lequel se pose un dôme ou comble de même structure; le tout est recouvert de nattes de jonc et d'un feutre brun que le vent ni la pluie ne peuvent pénétrer. Au haut du toit on pratique un trou de deux pieds de diamètre qui sert de passage au jour et à la fumée. La porte, qui se ferme avec une natte, est aussi étroite que possible. Trois ou quatre mauvais coussins rembourrés de crin, une petite table basse en bois, deux marmites de fer, deux ou trois plats de bois et une natte de jonc composent tout l'ameublement de ces demeures primitives.

Depuis l'adjonction de la Crimée à la Russie les Nogaïs commencent à s'écarter un peu de l'agreste rudesse des aïeux. Déjà quelques-uns se construisent des habitations fixes et s'occupent de la culture du sol. Leurs vêtements sont en général aussi simples que leurs demeures : une peau de mouton et un drap grossier en font d'ordinaire tous les frais. Ces peuplades ont le visage plat, d'un brun noirâtre, les yeux petits et enfoncés, le nez recourbé en dedans et peu de barbe. Elles suivent la loi de Mahomet; mais, très-ignorantes en matière de religion, elles mêlent aux dogmes enseignés par le prophète des superstitions idolâtres qu'elles ont conservées du culte des Mongols, dont elles sont les descendants les moins mélangés ainsi que le prouvent les traits de leurs visages.

Les Tartares de la plaine occupent les steppes depuis le pied des montagnes jusqu'à l'isthme de Pérécop. Fort semblables aux Nogaïs par les traits du visage, ils ont une manière de vivre toute différente : ils labourent la terre et s'occupent de l'élève des bestiaux. Ils habitent de petites maisons construites à la turque avec des toits plats en terrasse. Lorsque la pierre vient à leur manquer pour l'édification de leurs demeures, ils se servent de briques d'argile crue. Leur chauffage est une tourbe de fumier qu'ils préparent en hiver, taillent en forme de pains et placent en murailles élevées pour les faire sécher.

Au fur et à mesure que de nouveaux conquérants envahissaient la Crimée, les dépossédés cherchaient un refuge dans la partie la plus montueuse et partant la plus inaccessible de la contrée : et c'est du mélange de ces différentes races que sont sortis les Tartares des montagnes. Ils ne ressemblent ni aux Nogaïs, ni aux Tartares de la plaine, leur barbe est plus forte et leurs cheveux sont plus clairs. Leurs maisons, généralement appuyées à la pente escarpée des montagnes, ont pour toit un plateau sur lequel on peut se promener et sont disposées en amphithéâtre, de telle sorte que les terrasses d'un rang de maisons semblent servir de rue au rang qui les domine. Les Tartares s'adonnent à la culture de la vigne, quelques-uns, dans les vallons méridionaux, cultivent aussi le lin. Le sang mêlé dont ils sont issus

est sans doute la principale cause du mépris que les Tartares de la plaine affectent pour eux en toute occasion.

La langue est un caractère commun à toutes ces catégories de Tartares. Cette langue n'est, à vrai dire, qu'un dialecte du turc; mais elle est entremêlée d'un si grand nombre de mots arabes, grecs et mongols, qu'un Turc ne la comprend qu'avec difficulté. Le séjour prolongé que les Goths ont fait en Crimée à une certaine époque est cause qu'un grand nombre de mots appartenant à leur langue sont demeurés dans le pays et se sont, avec le temps, insinués dans l'idiome tartare, ce qui constitue pour celui-ci une difficulté de plus. Cette langue, déjà rude par elle-même, devient presque inintelligible dans la bouche des Nogaïs, qui joignent à une prononciation gutturale une grande rapidité dans leur manière de parler.

Un autre caractère général à tous les Tartares, c'est l'indolence. Guerriers par nature, aujourd'hui que les combats leur sont interdits et que leurs armes leur ont été enlevées il semble qu'il n'y ait plus au monde une occupation digne de les captiver, et ils passeraient volontiers leur vie au coin du feu en fumant leurs pipes, assis sur leurs talons.



Mort de Potemkin.

Amis des jouissances de la table, ils n'en connaissent cependant pas les vrais plaisirs, c'est-à-dire cette gaieté et ce doux abandon qui naissent chez des convives aimables, moins encore du choix des mets que de celui des personnes. Chez eux, on n'est sensible qu'au plaisir d'absorber de la nourriture, et un repas agréable n'est pas celui où on a beaucoup ri, mais celui où on a mangé de manière à se donner une indigestion.

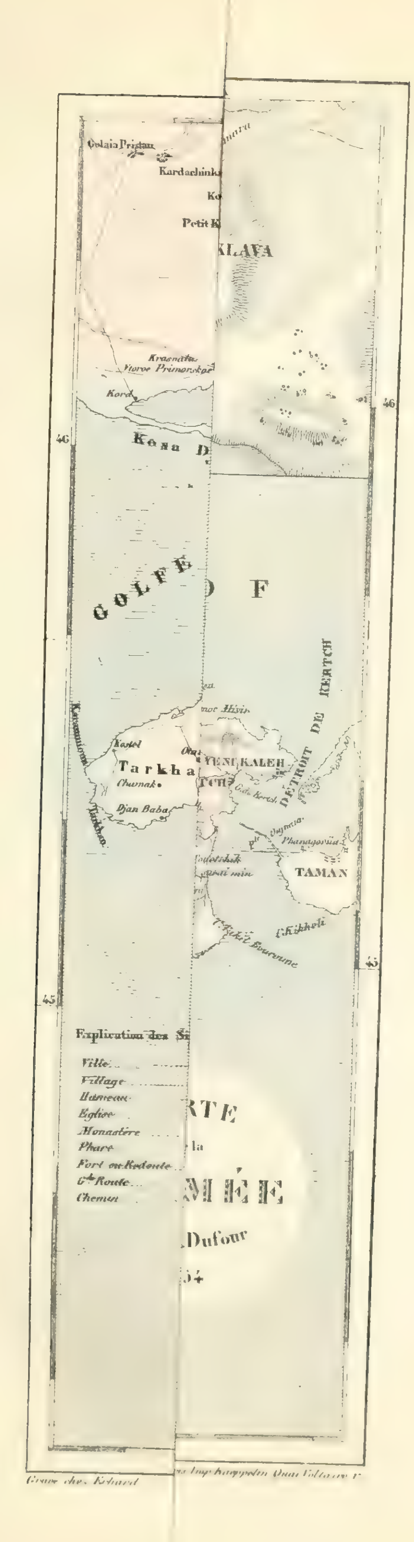
Les hommes de la race tartare sont en général d'une taille avantageuse; ils sont bien proportionnés, d'un teint fort blanc et d'une physionomie agréable. Leurs femmes, au contraire, sont presque toutes de petite taille, ce qui tient sans nul doute à la vie claustrale qu'elles mènent et au peu d'exercice qu'elles prennent. D'ailleurs elles sont agréables. La richesse de leurs vêtements ne contribue pas peu à rehausser la bonne grâce de leurs personnes. Indépendamment d'un vaste caleçon et d'une chemise ouverte, boutonnée au col et descendant jusqu'aux genoux, les jeunes filles portent une robe de soie rayée fendue par-devant, garnie de manches longues et étroites avec un parement d'un tissu brodé à fleurs d'or; et par-dessus ce vêtement un surtout de couleur tranchante avec des manches courtes à la turque bordées d'hermine ou de toute autre fourrure. L'habit de dessous est retenu par une ceinture en filigrane fermant par-devant à l'aide d'une lourde serrure composée de deux grosses boucles fabriquées par les Juifs ou les Arméniens du pays. Elles nattent leurs cheveux par derrière en autant de tresses pendantes qu'ils peuvent en fournir, et les couvrent surtout dans l'enfance d'une petite calotte rouge ou bien d'un linge croisé sous le menton. Elles se teignent les ongles des pieds et des mains avec le henné qu'on leur apporte pour cet usage de Constantinople. Elles ajoutent ordinairement à cette teinture un peu de vitriol pour en rembrunir la couleur et lui donner plus de durée. A cela près les filles ne mettent point de fard. Les bagues dont elles chargent leurs doigts sont le complément indispensable de leur toilette.

La mise des femmes diffère en plusieurs points de celle des filles. Elles coupent obliquement les cheveux de devant par-dessus les yeux et laissent pendre deux touffes taillées dans le même sens sur les joues. Elles attachent ensuite autour de la tête une longue bande d'étoffe dont les bouts descendent sur le dos et sous laquelle elles rangent autour de la tête le reste de leurs cheveux divisés en deux grandes tresses. Elles se teignent, comme les Persanes, les cheveux et les sourcils avec le kna et se couvrent les joues de rouge et de blanc.

A l'époque des noces, ou quand elles mettent leurs habits de cérémonie, les femmes riches appliquent sur leur visage des fleurs et des ornements de feuilles d'or. Elles se teignent à l'aide du kna les mains et les pieds d'un rouge jaune, et s'épilent tout le corps avec une substance composée de chaux et d'orpiment.

Les filles, ainsi que les femmes, se chaussent de bottines en maroquin, et mettent par-dessus des pantoufles à fortes semelles. Lorsqu'elles sortent pour rendre des visites, elles passent par-dessus leurs vêtements une espèce de grande robe de chambre d'étoffe de laine blanche d'un tissu peu serré qu'elles fabriquent elles-mêmes, et se couvrent la tête d'un foulard blanc ou de couleur qu'elles attachent sous le menton. Ce n'est point encore assez de cette sorte de domino pour les dérober aux regards indiscrets, il faut un complément indispensable à cette toilette de ville : c'est le voile blanc qui couvre toute la partie supérieure du corps jusqu'aux hanches; on le ramène sur le visage avec la main droite, de manière que toute la figure se trouve cachée à la seule exception des yeux.

Les femmes et les filles se montrent en général fort peu aux hommes,



rs
de
es.
s-
de
o-
nt
es
ds
es
a-
n-
et
m
ec
te
ve

est
de
is-
le

de

ars
Il
ite
n-
me
'il
int
ous
er-
la

est
les
n-
rès



PLAN DE BALAKLAVA
BALAKLAVA
PORT
CARTE
de la
CRIMÉE
par A. H. Dufour
1854
MER D'AZOF
MER NOIRE
GOLFE DE KERKINIT
GOLFE DE KALAMITA
MER PUTRIDE
FLÈCHE D'ARABAT
PRESQU'ILE DE KERTCH
G. DE KAFFA
G. D'ARABAT
Tarkhanskii Kout
PEREKOP
EUPATORIE
SIMFEROPOL
BAKTCHISARAI
SEBASTOPOL
BALAKLAVA
ALOUCHTA
YALTA
KARA SOU BAZAR
STAROI KRIME
THEODOSIE
KERTCH
IENI KALEH
Arabat
TAMAN
Explication des Signes
Ville
Village
Hameau
Eglise
Monastère
Phare
Fort ou Redoute
Gde Route
Chemin
Kilomètres
31
32
33
34
45
46
Gravé chez Erhard.
Paris, Imp. Kaeppelin Quai Voltaire 15.

et la décence leur impose l'obligation, lorsqu'elles en rencontrent qu'il leur est impossible d'éviter, de se voiler entièrement le visage ou de le tourner tout au moins du côté opposé.

Chez les hommes de la classe aisée le luxe de l'habillement n'est pas poussé moins loin que chez les femmes. Les jeunes gens des familles nobles s'habillent presque comme les Tcherkesses, les Polonais et les Cosaques; les manches de leurs surtouts sont courtes et fendues. Les vieillards seuls laissent croître leur barbe, tandis que les jeunes gens et les hommes faits ne conservent que la moustache. Ils sont chaussés de bottines en maroquin, par-dessus lesquelles ils mettent des babouches pour sortir. Par les mauvais temps ils se servent aussi d'une sorte de patins en bois. Les Tartares ont l'habitude de se raser la tête ou de ne porter que leurs cheveux très-courts. Ils se coiffent d'un bonnet élevé, de couleur verte, rembourré de coton, et bordé de peau d'agneau gris ou noir. Par-dessous ce bonnet les prêtres et les vieillards mettent encore quelquefois un fez ou calotte rouge. Ceux qui ont fait un pèlerinage à la Mecque portent un morceau d'étoffe blanche autour du bord de ce bonnet, c'est la marque distinctive des hadjis (saints pèlerins).



Intérieur d'une famille tartare.

Les Tartares de la Crimée ont conservé des goûts de leurs ancêtres la passion des chevaux. Les nobles ne sortent jamais à pied et mettent une grande vanité à étaler des harnais étincelants d'argent et de dorures. Le grand nombre de domestiques est aussi chez eux un objet de luxe et d'ostentation, et un noble tartare se croit un personnage d'autant plus considérable qu'il traîne à sa suite un plus grand nombre de valets; bouches inutiles, qui ne servent qu'à amoindrir peu à peu des fortunes qui ne savent se relever ni par l'industrie ni par le commerce.

Les manières des Tartares, comme celles des autres Orientaux, sont en opposition totale avec les nôtres. On dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contrastes entre les hommes de l'Asie et ceux de l'Europe. Un caractère bien remarquable et qui frappe l'étranger au premier abord est l'extérieur religieux des habitants de la Crimée : on ne rencontre dans les rues des villes que des moines armés de chapelets. Leur air est grave et flegmatique, leur maintien posé, leur visage austère et sérieux; ils parlent lentement, écoutent sans interrompre et ne rient que fort rarement. Sobres de gestes et de mouvements, ils gardent le silence pendant des journées entières; s'ils se décident à parler, c'est pour affaires et toujours posément. Assis presque constamment, il passent des jours entiers rêvant, les jambes croisées, la pipe à la bouche, et ne se donnant de mouvement que juste ce qu'il faut pour porter leur café à leurs lèvres.

Comme tous les Orientaux, ils ont pour cette boisson un goût très-prononcé. Il n'est point dans la Crimée de ville, de village ni de bourgade qui n'ait ses cafés. On en voit partout, même dans les promenades publiques et le long des grandes routes. La plupart sont construits en forme de kiosques et presque toujours dans les sites les plus riants. Dans les campagnes, ils sont ombragés par de grands arbres et par des treillages de vigne et sont garnis au dehors de larges bancs qui tiennent lieu de sofas. Partout ils sont fréquentés à chaque instant du jour. Dans les villes, les gens oisifs y passent de longues heures fumant, buvant, jouant aux dames et aux échecs et échangeant de temps à autre quelques rares paroles. Quelquefois un chanteur récite un conte ou déclame des vers en s'accompagnant avec un mauvais instrument en forme de guitare. L'assemblée l'écoute avec la plus grande attention, et témoigne le plaisir qu'elle éprouve par quelques légers signes de tête. En général le chant tartare est grave, aigre et discordant. Les danses portent le même caractère de gravité et sont toujours exécutées par un seul danseur. Elles consistent généralement en beaucoup de mouvements que l'on fait avec le corps sans que les pieds quittent la terre.

Voici au surplus le tableau assez peu attrayant que nous a laissé de ces danses un voyageur français qui en fut témoin.

« Je vis, dit-il, à Koslov, chez le maître de police, des bateleurs tartares. Un d'eux joua une espèce de parade à un seul acteur. Il posa au milieu de la chambre un verre plein de bouza (boisson faite avec du millet fermenté). La musique ayant commencé à se faire entendre, il se mit à danser et à tourner en contrefaisant l'homme ivre, se jeta plusieurs fois à terre de manière à me faire croire qu'il allait tomber sur le verre; mais à chaque fois il se releva en riant aux éclats. La musique redoubla bientôt de vitesse, et il agita tous ses membres en suivant la mesure. Après quelque temps de cet exercice fatigant il se laissa tomber de nouveau, ramassa le verre avec la bouche et en but le contenu sans y porter les mains. »

Nous avons mentionné la passion des Tartares pour le café, elle est au-dessus de toute expression. Dans tous les ordres de l'État les hommes, les femmes et les enfants en prennent indifféremment pendant toute l'année, non-seulement au déjeuner, après le dîner, après

le souper, mais encore à chaque instant du jour. Partout où l'on va, quelque visite que l'on fasse, chez les grands, dans la bourgeoisie, à la ville et à la campagne, les maîtres du logis commencent toujours par présenter du café; si la visite se prolonge, on en donne une seconde et même une troisième tasse à des reprises différentes. Il est vrai que ces tasses sont très-petites et qu'il en faut deux ou trois pour faire la valeur d'une des nôtres. On les présente aux consommateurs sur des soucoupes ou plutôt dans d'autres tasses pour empêcher qu'on se brûle les doigts. Elles sont communément de cuivre, d'argent, de vermeil, et même d'or, suivant le rang et la fortune de ceux auxquels elles appartiennent.

Comme le café, le tabac est d'un usage universel chez les Tartares. Livrés à cette habitude dès l'enfance, il n'en est presque pas un qui ne fume cinq, dix et même vingt pipes par jour. Réunissant le luxe à cette passion, ils mettent autant de recherche dans la beauté des pipes que dans la qualité du tabac. Les tuyaux en sont ordinairement de jasmin, de rosier, de cerisier ou autres bois parfumés; ces tuyaux sont garnis en or et en argent, et toujours terminés par des morceaux d'ambre blanc ou jaune ou de corail artistement travaillés. Les femmes, qui fument aussi, mettent encore plus de recherche que les hommes au choix de ce petit meuble. Les noix qui servent de fourneaux au tabac sont d'une terre très-fine préparée avec un art particulier. Il y en a beaucoup qui sont dorées.

Comme la politesse chez les Tartares exige qu'on offre des pipes à tous ceux qui se présentent dans les maisons, on voit dans les antichambres et même dans les salons des gens riches un grand nombre de ces pipes rangées verticalement à des râteliers établis exprès pour cet usage. Assis sur le sofa qui garnit le pourtour de la salle, chacun a la sienne posée sur le tapis ou sur la natte qui couvre le parquet. Le fourneau s'appuie sur un petit plateau de cuivre ou d'étain destiné à recevoir les cendres du tabac à mesure qu'il se consume. Lorsqu'on est réuni dans une pièce de médiocre grandeur, les pipes croisent tellement leurs longs tuyaux les uns entre les autres, qu'il faut un soin tout particulier pour ne pas exposer ses dents au choc qui pourrait en résulter. On conçoit que dans des appartements où l'on fume continuellement il doit régner une atmosphère qui ressemble à un épais brouillard : aussi les habits, les vêtements, les meubles, et, en un mot, tout ce qui se trouve dans les maisons est-il imprégné d'une forte odeur de tabac.

L'usage de fumer est si général et si fréquent, qu'il est rare de rencontrer un Tartare hors de chez lui sans sa pipe et son tabac; le tabac se renferme dans un petit sac de satin ou d'une autre étoffe de soie semblable à ceux que les fumeurs français, qui ont leur langage technique, ont appelé... blague, puisqu'il faut enfin désigner la chose par son nom. La pipe brisée en deux ou trois morceaux qui se remontent avec des vis d'argent est soigneusement enveloppée dans un étui de drap qu'on porte attaché à la ceinture sous l'habit. En été surtout on ne va jamais se promener sans avoir sur soi ces divers objets, dont l'habitude a fait une véritable nécessité. Les gens riches se les font porter par des domestiques qui les suivent. Assis sous un arbre et sur le gazon, le Tartare allume sa pipe, prend une tasse de café, prononce respectueusement le nom de Dieu, et demeure absorbé des heures entières dans une béate quiétude que la chute du ciel pourrait seule parvenir à troubler.

En un mot, le goût de ces peuples pour la pipe est porté si loin, que ceux qui écrivent, et le nombre en est encore restreint, ne la quittent pas pour se livrer à ce travail. Il est vrai que leur manière d'écrire le leur permet plus facilement qu'à nous, parce qu'ils travaillent assis sur un sofa, le corps droit, avec le dos appuyé contre un coussin et leur papier posé sur un carton léger, qu'ils tiennent de la main gauche.

Malgré l'habitude si générale de la pipe, les Tartares de Crimée observent à cet égard certaines règles de bienséance dont ils ne se départent jamais. Un subalterne ne se permet point de fumer devant son supérieur, les enfants s'abstiennent également de le faire devant leurs pères, leurs aïeuls, leurs oncles et autres personnes qui par leur rang ou leur âge ont droit à leur respect. Chacun d'eux ne fume qu'en particulier ou dans la société de ses égaux.

Les dames tartares, nous croyons l'avoir déjà dit, ont pour les bijoux une sorte de passion. Elles portent toutes des boucles d'oreilles, des bracelets, des colliers et des boucles de ceinture en or et en argent. Chez les personnes riches et de rang élevé, ces ornements sont en perles fines, en diamants et en pierreries; il est des femmes qui portent cinq ou six bagues à chacun de leurs doigts, lesquels sont garnis de la sorte, même le pouce, jusqu'à la première phalange.

Les Tartares ont aussi un goût très-prononcé pour les fourrures, qui sont pour eux l'objet d'un grand luxe; il n'est point d'artisan ou de paysan si pauvre qu'il soit d'ailleurs qui ne se pare en hiver d'une pelisse en peau d'agneau, de mouton, de chat ou d'écureuil. L'hermine, la marte, le renard blanc, le petit-gris, mais surtout la zibeline, forment les garde-robes des familles opulentes et des personnes distinguées.

Le luxe de la table est porté chez les Tartares à un plus haut degré que ne pourrait le faire supposer l'état encore peu avancé de leur civilisation. Chez les personnes riches et de distinction, indépendamment de beaucoup de fruits que l'on présente au dessert, on sert encore avec profusion des mets préparés avec art, des mélanges de viandes et de riz, des boulettes enveloppées de feuilles de vigne, des fruits farcis et des viandes hachées. Par un reste d'habitude emprunté à leurs ancêtres, la chair de poulain passe encore chez plusieurs d'entre eux pour un mets très-délicat. Un grand nombre de Nogaïs sont demeurés fidèles à l'usage de manger du cheval, et chez ces peuples primitifs le plus grand honneur qu'on puisse faire à un visiteur étranger, ce n'est pas de tuer un veau gras comme chez les anciens patriarches, ou un mouton comme chez les Arabes, mais d'abattre une jeune cavale. Les Tartares mangent avec leurs doigts, mais ils ne manquent jamais de se laver les mains avant et après le repas. Les murs de leurs salles à manger sont garnis de serviettes d'une grande propreté, ornées quelquefois de dentelles.

La loi de Mahomet imposant aux Tartares l'obligation de s'abstenir de vin et de liqueurs fermentées, leur boisson principale est l'eau dans laquelle ils font infuser du fromage broyé préparé avec du lait aigre. Cependant ils ne sont pas si rigoureux observateurs des préceptes de leur prophète qu'ils ne s'en écartent parfois pour se livrer à leur goût pour une espèce de bière enivrante faite avec la farine du millet. L'eau-de-vie est également très-recherchée par eux, et les habitants des montagnes savent en distiller de plusieurs espèces de fruits sauvages.

L'ivresse est rare cependant chez ces peuples et c'est encore un point par lequel ils contrastent dignement avec leurs vainqueurs les Russes, chez lesquels l'ivrognerie est un vice habituel à toutes les classes de la société. Cette sobriété jointe à une vie paisible exempte de fatigues et souvent même de travail est sans doute la cause principale de l'excellente santé dont jouissent en général les Tartares. Ils sont peu sujets aux maladies et sont surtout exempts de ces fièvres bilieuses et intermittentes dont les étrangers qui arrivent en Crimée sont presque toujours atteints. Beaucoup d'entre eux parviennent à un âge très-avancé. Les rhumatismes sont la seule incommodité à laquelle ils soient soumis, encore faut-il l'attribuer à la négligence qu'ils apportent dans la construction de leurs demeures. Leurs maisons en effet ne sont que rarement garnies de croisées ; les fenêtres en sont seulement défendues par un grillage en bois ou en fer, très-utile sans doute contre les attaques des voleurs, mais tout à fait insuffisant contre le vent, la pluie et le froid.

Ces maisons, dans lesquelles il règne pourtant parfois un certain luxe, nous paraîtraient très-incommodes avec nos habitudes européennes. Elles ne possèdent pour tous meubles que des sofas ou divans qui règnent le long des murailles et qui servent à la fois de siéges pour le jour et de lits pour la nuit. Encore ces commodités ne se trouvent-elles pas chez les gens pauvres, qui n'ont d'ordinaire que quelques nattes grossières ou quelques minces matelas de coton. Les maisons les plus somptueuses sont entretenues avec une grande propreté. Toutes les chambres sont parquetées et sont en outre couvertes de tapis. La maison tout entière est lavée avec un soin extrême au moins une fois par semaine. Il n'en est pas de même chez les gens de la classe inférieure ; n'ayant ni esclaves ni domestiques pour leur faire accomplir ces soins de propreté et trop indolents pour y vaquer eux-mêmes, ils croupissent au milieu des ordures et d'une dégoûtante vermine : aussi la gale est-elle passée chez la plupart d'entre eux à l'état de mal héréditaire.

Quelle que soit la fortune du propriétaire, il y a toujours dans la maison un appartement à part pour les femmes. Les gens riches ont pour leur harem une maison séparée.

Nous avons dit que les Tartares avaient peu de maladies; cela est d'autant plus heureux que l'art de la médecine est chez eux à l'état d'enfance, sinon même entièrement inconnu : qu'on en juge par le récit suivant, que nous empruntons à un voyageur moderne :

« J'ai été témoin, dit M. Reuilly, de l'application du remède suivant. Le domestique d'un noble Tartare étant tombé de cheval s'était enfoncé deux côtes ; son maître, qui se piquait sans doute de connaissances en médecine, le força à boire de l'eau de gruau jusqu'à ce que son ventre fut enflé et tendu comme un tambour. Il le mit au riz pour toute nourriture et continua ce régime pendant tout mon séjour, m'assurant que par ce moyen les côtes se remettraient d'elles-mêmes. Sans vouloir garantir l'efficacité d'un remède aussi singulier, ajoute ce voyageur, je dois déclarer que le malade était infiniment mieux lors de mon départ. »

Avis à nos modernes Hippocrates.

Si de la description de ce que nous pourrions en quelque sorte appeler les mœurs extérieures et physiques des Tartares de Crimée, nous passons à l'examen des particularités morales qui les distinguent, nous trouverons en eux des vertus et des qualités éminentes capables de compenser grandement des défauts qui appartiennent moins peut-être au génie de ce peuple primitif qu'à l'état de demi-barbarie dont les circonstances ne leur ont point encore permis de sortir.

Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de le dire, tous les Tartares de Crimée sont mahométans et par conséquent élevés dans les

préjugés du fatalisme; autre cause efficace de l'immobilité dans laquelle ils sont demeurés pendant plusieurs siècles. Persuadés que tout est prédestiné, ils sont d'avance résignés à tout ce qui peut leur arriver. La maxime si vraie *Aide-toi, le ciel t'aidera* est chez eux chose inconnue. Ils ont de tout temps compté et comptent encore sur le doigt de Dieu, et, croyant tous les efforts de l'homme impuissants à changer un seul mot de ce *qui est écrit*, ils se sont toujours dispensés d'en faire aucuns, et se sont laissé sans résistance entraîner au fil de l'eau.

Musulmans, mais moins fanatiques que les Turcs leurs coreligionnaires, ils ont toujours su, même au temps de leur domination, allier une sorte de tolérance philosophique à la rigueur du Coran, et, loin de faire peser un joug odieux sur les juifs et les chrétiens, ils les ont constamment, traités avec douceur, autant peut-être, il est vrai, par politique que par humanité; car ils sentaient dans leur propre intérêt le besoin de ménager des hommes entre les mains desquels se trouvaient tout le commerce et toute l'industrie du pays.

On a souvent reproché aux Tartares leur cruauté et leur esprit de rapine; on a eu raison sans doute; cependant on n'a peut-être pas assez réfléchi, à leur décharge, qu'ils ne les exerçaient qu'envers les étrangers, et que, par un préjugé qu'ont partagé avec eux toutes les nations de l'antiquité, tout étranger était réputé ennemi. Les Romains eux-mêmes, qui portèrent si haut la civilisation, n'avaient qu'un même mot pour désigner l'un et l'autre. Par compensation à cette haine féroce de l'étranger, il régnait et il règne encore chez les Tartares de Crimée, à l'intérieur de la société, une bonne foi, un désintéressement, une hospitalité et une générosité qui feraient honneur aux hommes les plus civilisés.

Chez ce peuple que sa cruauté dans la guerre faisait à bon droit redouter de tous ses voisins, la porte de chaque demeure ne se ferme jamais devant le voyageur, et tout, depuis le lit jusqu'à la table, se partage de bon cœur avec l'hôte du foyer. Les crimes y sont rares, et l'on peut parcourir tout le pays avec la plus grande sûreté.

La bienfaisance est une de leurs vertus dominantes. La loi de leur prophète, d'accord en cela avec leur humanité naturelle, leur en impose l'obligation. Dans un intérêt plus noble et plus élevé que celui des récompenses terrestres, il n'est pas rare de voir de riches Tartares sacrifier une partie de leur fortune à des fondations et à des œuvres de piété qui toutes ont pour objet la consolation des malheureux et le soulagement des pauvres. Autant on les voit fiers et cruels les armes à la main, et surtout dans l'ivresse du succès, autant ils s'abandonnent aux heureuses impulsions de la nature dans le calme de la paix. Rendus alors à leur vie privée, ils ne tardent pas à reprendre leur caractère humain et bienfaisant.

Indépendamment des biens-fonds et des revenus perpétuels consacrés par la munificence des princes et par la libéralité des particuliers à la subsistance des malheureux dans toutes les villes de quelque importance, il est peu de Tartares un peu aisés qui ne se fassent un devoir de distribuer fréquemment des aumônes aux pauvres de leur religion. Dans toutes les classes de la nation, les pères et mères, les parents, les tuteurs, donnent aux enfants l'exemple de la bienfaisance et les y accoutument de bonne heure.

Cette charité, plus généreuse que bien entendue, est poussée à un tel point, qu'elle devient souvent la source d'une infinité d'abus. Elle entretient dans la paresse et dans les vices honteux qui en sont la suite une foule de mendiants qui infestent tout le pays. Dans les villes, les avenues des maisons riches sont toujours bordées à droite et à gauche d'une double haie de ces malheureux qui, sans lasser la charité des citoyens, font la honte de l'administration.

La bienfaisance s'exerce même jusque sur les animaux, personne ne se permet de les maltraiter sans raison; si même le propriétaire d'un cheval, d'un mulet, d'un chameau en fait un usage immodéré, le magistrat a droit d'intervenir en faveur de l'animal et de le placer sous l'égide de lois protectrices que dans ces derniers temps les nations les plus civilisées de l'Occident ont eu le bon esprit d'emprunter à ce peuple à demi barbare.

La polygamie, quoique autorisée par les lois civiles et religieuses, est peu en usage chez les Tartares, quelques nobles fort riches se permettent seuls d'avoir deux femmes.

La vie des femmes tartares est aussi simple que modeste et réservée : l'éducation des enfants et les soins du ménage font tout leur bonheur. Sans distraction extérieure, presque toujours renfermées dans l'intérieur du harem, elles savent chercher leurs plaisirs dans le travail, et quels que soient leur fortune et leur rang occupent une grande partie de leurs journées à filer, à coudre et à broder. Toutes les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants. Le chagrin le plus violent qu'elles puissent éprouver, c'est lorsque la nature ou la force des circonstances les oblige à les confier aux soins mercenaires d'une autre femme. Dans ce cas même, elles ne les font jamais sortir de la maison paternelle; c'est toujours sous leurs yeux qu'ils sont soignés, nourris et élevés.

Dans cette nation, rien de plus heureux que l'état de nourrice, ce sont pour la plupart de jeunes esclaves qui dès le premier jour obtiennent leur affranchissement. On a pour elles les plus grandes attentions, parce qu'on les regarde alors comme incorporées à la famille. Les mères partagent avec elles tous les soins que la nature et la raison exigent en faveur des enfants. Ceux-ci restent communément emmaillottés jusqu'à l'âge de huit ou dix mois, et on ne les sèvre ordinairement que lorsqu'ils en ont douze ou quatorze. Un berceau est destiné à chaque enfant, c'est là qu'on l'endort et qu'on le tient même pendant une grande partie du jour. Ces berceaux sont plus ou moins artistement travaillés; la tendre sollicitude des jeunes mères les entretient toujours en état de propreté et même de parure. Dans les maisons opulentes, ils sont garnis de nacre de perles et de lames d'argent.

L'éducation des enfants se fait dans la maison paternelle, car il n'y a chez les Tartares, non plus que chez les autres mahométans, de pensionnats ni pour les garçons ni pour les filles, seulement quelques écoles où les élèves ne passent qu'une petite partie de la journée. Les filles de tout état sont élevées dans le sein même de la famille, elles n'ont ni maîtres ni instituteurs. La danse ni la musique n'entrent point dans l'éducation, qui du reste est généralement fort négligée, ainsi que nous aurons bientôt occasion de le dire. Le catéchisme et les préceptes de morale sont les seuls objets d'instruction pour les filles, et d'ordinaire c'est la mère ou une parente, ou même les femmes esclaves les plus instruites qui s'acquittent de ce soin. Quelques-unes apprennent à lire, mais il est rare qu'on pousse leur éducation jusqu'à leur enseigner à écrire.

Ces premiers soins qu'on donne aux filles sont suivis de ceux qu'entraîne leur établissement; les mères s'en occupent de très-bonne heure. Comme dans un pays où les jeunes gens des deux sexes vivent absolument séparés les uns des autres il ne peut être question que de mariages de convenance, les unions sont toujours ménagées par les parents des deux parties. Les filles sont ordinairement promises très-jeunes, à l'âge de trois ou quatre ans, et à peine elles en ont douze ou quatorze qu'elles reçoivent la bénédiction nuptiale. Dans aucun cas le nouvel époux ne peut voir sa femme qu'après la cérémonie. Jamais la fille ni aucune femme n'assiste à la solennité du mariage. Il se fait par procureur, et les parents des deux maisons signent le contrat avec l'iman de la mosquée en présence de quatre amis qui servent de témoins. Les noces se célèbrent dans les deux familles avec une gaieté qui n'a rien de bruyant. Les deux sexes ne se trouvent jamais ensemble, même à l'occasion de ces réjouissances de famille.

Cette sollicitude des parents pour l'établissement de leurs filles ne se borne pas au premier mariage. Sont-elles veuves ou répudiées, ils se croient plus obligés que jamais de leur rechercher un nouveau mari, à moins qu'elles ne soient déjà d'un âge avancé.

A l'époque où les Tartares de Crimée étaient encore maîtres chez eux et s'administraient par leurs propres magistrats, ce n'était jamais que pour des intérêts majeurs de famille qu'une femme osait se présenter chez un juge ou chez quelque autre officier en place, encore n'étaient-ce la plupart du temps que des veuves ou des femmes d'un certain âge. Elles n'avaient pas besoin de demander audience, encore moins de se faire annoncer. Dès qu'elles se présentaient on les conduisait devant le juge, auquel elles expliquaient publiquement le motif de leur visite. S'il arrivait que le magistrat fût seul, les convenances exigeaient que les domestiques se tinssent vers la porte, rangés en file, comme pour être témoins de ce tête-à-tête.

La supériorité que le sexe masculin affiche sur l'autre se montre chez les Tartares dans toutes les circonstances et dans toutes les habitudes de la vie; ils ignorent complétement cette galanterie qui chez nous commande pour les femmes tant de respect et de déférence, et il faut qu'une femme soit d'un rang bien distingué pour qu'un magistrat tartare qui la reçoit se lève et l'invite à s'asseoir sur le sofa; et s'il se décide à le faire, ce n'est jamais par égard pour la femme, mais seulement en considération du rang et de la dignité du mari. Les femmes que la nécessité conduit ainsi en présence d'un magistrat se tiennent ordinairement debout, et vont même, sans que la délicatesse en souffre, jusqu'à lui baiser la main ou la robe avec un air de respect et de profonde humilité. Quoiqu'elles soient toujours voilées, ceux qui les reçoivent fixent rarement les yeux sur elles, et ils croiraient faire outrage à leurs maris en ne conservant pas dans leurs rapports la plus grande bienséance et la plus sévère retenue.

La sévérité des mœurs est telle à l'égard des femmes, que celle d'entre elles qui donne prise au moindre soupçon devient par cela même l'objet du mépris et de la réprobation universels. Le plus léger doute qui s'élève sur la vertu d'une femme suffit pour couvrir d'opprobre le mari et toute la famille. Les voisins et tous les habitants du quartier s'en croient en quelque sorte déshonorés également, aussi ont-ils droit de faire surveiller la maison suspecte et même d'exiger que la garde, accompagnée d'un iman, la force et y fasse des perquisitions. Dans ce cas, la présence d'un étranger dans le harem suffit pour justifier le soupçon : on arrête le coupable, et la femme est conduite chez l'iman jusqu'à ce que le mari, le père, le tuteur ou le magistrat ait prononcé sur son sort. L'homme est puni suivant les lois; et quand même les preuves ne seraient pas suffisantes pour le condamner juridiquement, il ne recouvre sa liberté que par le sacrifice d'une partie de sa fortune et le plus souvent par la perte entière de sa considération.

Ne nous étonnons pas après cela si dans un pays comme le nôtre, où les femmes font les mœurs et l'opinion publique, les Tartares ont de tout temps passé pour des barbares; nous aurons plus loin l'occasion de rapprocher de ce tableau celui des mœurs des Russes, qui se piquent de ci ilisation, et nous verrons de quel côté doit pencher la préférence.

Le respect des femmes tartares pour leurs maris n'est égalé que par celui des enfants envers les auteurs de leurs jours. Ce n'est jamais que les yeux baissés, les mains jointes sur la poitrine et dans l'attitude la plus humble qu'un fils se présente devant son père; en aucun temps, et quel que soit son âge, il ne se permet de s'asseoir devant lui sans en avoir reçu l'ordre.

Dans les grandes fêtes comme dans les importantes circonstances de la vie, les enfants ne manquent jamais, en baisant la main de leur père, de leur mère, de leur aïeul, de leur oncle, de demander leur bénédiction. Tous y attachent la plus haute idée de bonheur : de cette persuasion résulte en eux un sentiment contraire lorsque, par leur inconduite, ils se voient menacés de la malédiction de leurs parents. L'homme le plus immoral et le plus irréligieux tremble d'attirer sur sa personne les anathèmes de ceux auxquels il doit le jour.

Jamais un père de famille ne se lève devant un enfant, un neveu ou un autre descendant, ni un homme d'un certain rang pour recevoir celui qui lui est inférieur en grade. Les personnages d'importance gardent ordinairement chez eux l'angle du sofa, et ne se lèvent que pour les personnes auxquelles leur condition donne droit de se placer à leur côté. Il est dans les convenances, lorsqu'un Tartare se présente chez quelque personne d'un rang distingué, d'être enveloppé dans sa robe et d'avoir les mains couvertes avec le bout des manches. La manière de s'asseoir est également prescrite et déterminée par les règles d'une habitude constante : la méthode la plus généralement adoptée est de se mettre sur les genoux en se reposant sur les talons, ou de se tenir les jambes croisées et repliées l'une sur l'autre, à la manière de nos tailleurs.

Les Tartares n'attendent jamais qu'on les salue, et tous s'empres- à l'envi de se prévenir les uns les autres quand ils se rencontrent entre amis. Malgré ces habitudes de politesse, qui sont générales, les Tartares, et particulièrement ceux d'un rang élevé, ont un certain air de dignité et même de hauteur.

L'instruction des Tartares est en général fort incomplète : essentiellement guerriers jusqu'au jour de leur asservissement, ils regardaient l'étude comme indigne de captiver l'esprit, et portaient l'indifférence sur ce point à un degré tel, qu'il y a quelques années à peine beaucoup, et des plus haut placés d'entre eux, ignoraient jusqu'à l'art de signer leur nom, et se contentaient, comme nos seigneurs au moyen âge, de tracer une croix grossière au bas des actes où ils étaient appelés à figurer. Depuis quelque temps la paix dans laquelle ils vivent leur a fait apprécier davantage le prix d'une instruction trop longtemps dédaignée, et le nombre de ceux qui ne savent point écrire devient chez eux de plus en plus restreint. L'instruction primaire se répand même à ce point qu'il n'y a pas de village qui ne possède son école fréquentée par tous les jeunes garçons du voisinage. Le mode d'enseignement de la lecture est assez remarquable pour qu'on le note en passant. Tous les jeunes écoliers sont réunis dans une salle commune; l'enfant le plus âgé ou le plus habile commence à haute voix une lecture qui est toujours de quelque copie manuscrite du Coran; les condisciples du lecteur, accroupis suivant l'usage du pays sur de petits bancs peu élevés, accompagnent de leurs voix et marquent la mesure en remuant la tête. Quand cette première lecture est finie, un second élève la recommence et les autres continuent à l'accompagner de leur psalmodie; cela dure jusqu'à ce que chaque élève ait lu le passage à son tour. On finit d'ordinaire par le plus faible. Cette méthode a l'avantage, en même temps qu'elle apprend à lire, de graver dans la mémoire des jeunes gens les passages du livre saint que tout bon musulman doit savoir par cœur.

La science des Tartares de Crimée en agriculture n'est guère plus avancée que leur instruction littéraire, leur paresse notoire leur ayant toujours fait négliger cette source première de toute richesse et de tout bien-être. Cette contrée, qui fournissait autrefois aux besoins de la Grèce, peut à peine maintenant suffire à la nourriture du petit nombre d'habitants qui lui restent. Le terrain est toujours, dans certaines parties, d'une fertilité admirable, mais la négligence des cultivateurs et les mauvais procédés qu'ils emploient lui permettent à peine de rendre la cinquième partie de ce qu'il est susceptible de produire.

La charrue dont se servent les Tartares est un instrument à deux roues du travail le plus grossier. Ils y attellent, suivant la nature du sol, deux, trois et même quatre paires de bœufs. Au lieu de herse ils se servent de longues branches d'épine assujetties entre deux bois transversaux sur lesquels ils posent quelques pierres; les habitants des montages emploient des buffles, dont la force prodigieuse est indispensable pour un labour aussi pénible que l'est celui de ces contrées. Dans ces régions élevées la nature pierreuse du sol ne permet pas au cultivateur de se servir de la grande charrue tartare à deux chevaux, mais seulement d'un croc avec un soc en forme de lame assujetti presque horizontalement à son bois et dirigé par un long levier de frêne; à ce bois, qui a sur le côté deux racloires ou râteaux, est attaché un timon double du levier.

L'ensemencement des terres est loin de donner lieu, comme chez nous, à plusieurs façons successives. Les choses se pratiquent beaucoup plus simplement. L'homme qui laboure marche en avant. Derrière lui vient le semeur. Celui qui herse ferme la marche, de telle sorte que dans le même quart d'heure un sillon se trouve labouré, semé et hersé. Si l'on parlait à nos laboureurs d'une pareille culture, ils ne manqueraient pas de rire, et ils auraient raison, quoiqu'à vrai dire cependant le peu d'épaisseur de la couche végétale en plusieurs endroits ne permette pas toujours de creuser le sol aussi profondément qu'on le fait dans nos campagnes. Mais cette raison est beaucoup moins déterminante pour les Tartares que la crainte du travail auquel les condamnerait une culture moins superficielle; dans les années de sécheresse ces labours trop légers, puisqu'ils n'ont qu'un pouce ou deux de profondeur, sont la cause des plus mauvaises récoltes.

La méthode usitée en Crimée pour séparer le grain de la paille est aussi primitive que celle employée pour le faire pousser. On ne bat pas le blé, on se contente de le faire fouler aux pieds des chevaux. Pour cet effet on choisit un emplacement, circulaire que l'on arrose après qu'il a été aplani et purgé des pierres qui pouvaient s'y trouver; ensuite on le couvre de paille menue. Au milieu de ce cercle on plante un poteau. Aussitôt que la terre est un peu desséchée, on fait fouler la place par des chevaux que l'on attache par une longe au poteau. Ils décrivent de cette manière une ligne spirale jusqu'à ce que la corde soit entièrement roulée sur le poteau. Pour dérouler cette corde, on fait tourner les chevaux dans le sens opposé, et on répète cette opération jusqu'à ce que la paille hachée fasse corps avec la terre et que toute l'aire soit bien battue et ferme. Les gerbes destinées à être foulées sont déliées et répandues en cercle autour du poteau; après quoi on les fait piétiner aux chevaux de la manière que nous venons de décrire.

Les vins sont à l'heure qu'il est un des produits les plus importants de la Crimée; c'est aux Grecs qu'on est redevable d'y avoir introduit la culture de la vigne; les Génois la propagèrent dans la partie du pays dont ils étaient les maîtres. Les bords de l'Alma, de la Katcha et du Belbeck donnent d'assez bon vin quoique d'une qualité inférieure à celui des vignobles du versant méridional, et particulièrement de Soudagh et de Kooz. La culture de la vigne n'est point aussi soignée par les Tartares qu'elle pourrait l'être, ils n'ont point cherché les moyens de renouveler leurs plans se contentant de marcotter les vieux ceps qui ne produisent plus. La nécessité des arrosements et la sécheresse ordinaire aux lieux élevés ont fait planter la vigne dans les vallons, quoique le vin n'y soit pas à beaucoup près d'une aussi bonne qualité que celui que donnent les montagnes. Les différentes espèces de raisin mûrissent depuis la mi-août jusqu'à la mi-octobre. Elles sont très-variées et diffèrent entre elles tant par la couleur et la forme des grains que par la qualité des vins qu'elles fournissent. Les blancs sont généralement d'une nature supérieure et ont plus de feu que les rouges. Ceux de Soudagh et de Kooz approchent beaucoup pour la bonté et la chaleur de quelques vins de la basse Hongrie.

Les grands seigneurs russes propriétaires de terres en Crimée, qui se sont longtemps flattés de l'espoir de boire du bourgogne et du champagne de leur propre cru, n'ont rien négligé pour arriver à ce résultat. Ils ont fait venir à grands frais des plans de nos vignobles de France qu'ils ont fait accompagner par des vignerons du même pays. Mais jusqu'à présent leur attente n'a point encore été réalisée. Ces plans exotiques ne se naturalisent qu'avec peine sur le sol de la Crimée. Peut-être que plus tard ce pays verra ses produits rivaliser avec nos meilleurs crus; mais à cette époque, si l'avenir ne vient pas donner un démenti au présent, il est permis de croire que le champagne et le bourgogne que pourront produire les vignes de la Crimée ne seront pas bus par ceux qui les ont plantées.

Les Tartares ne se sont presque jamais occupés de commerce, leurs inclinations s'y opposant; et ce fut de tout temps par les étrangers que s'effectuèrent les transactions commerciales de la presqu'île. D'abord ce furent les Génois, puis les Grecs et les Arméniens. Nous avons dit quel fut le sort des colonies génoises et comment leur domination fut remplacée par celle des Turcs. Les Arméniens et les Grecs se sont vus ensuite forcés d'émigrer devant les rigueurs des décrets du gouvernement russe. Depuis cette proscription impolitique et qui fut à la Crimée ce que la révocation de l'édit de Nantes fut à la France, ce pays a perdu presque toute son industrie. Les émigrants ont emporté avec eux le secret de plusieurs métiers qui n'ont point cherché à se relever par suite du peu de besoins des Tartares. Quelques fabriques de feutres, d'autres de maroquins, auxquels on donne la couleur rouge et jaune, des tanneries et quelques boutiques de coutellerie sont à peu près les seules branches de l'industrie des Tartares. Les montagnards s'occupent presque exclusivement du charronnage; le travail qui sort de leurs mains est grossier et imparfait.

Avant de quitter les Tartares pour passer aux Russes leurs oppresseurs, il convient de dire quelques mots de deux peuplades errantes

auxquelles la tolérance des anciens dominateurs de la Crimée avait ouvert un refuge qu'il y a quelques siècles à peine tant de nations plus civilisées leur refusaient opiniâtrément : nous voulons parler des Juifs et des Bohémiens.

Les Juifs se livrent en Crimée, comme dans tout l'Orient, au petit commerce et à la banque ; plusieurs d'entre eux sous des apparences misérables cachent une grande fortune. Grâce à la tolérance des Tartares, ces pauvres persécutés du monde entier, ces malheureux si bien personnifiés par la poétique création d'Ahasverus, ont trouvé moyen de faire en Crimée ce qu'ils n'ont pu réaliser nulle part ailleurs : ils y ont fondé une petite colonie où sous la protection des lois qui défendent tous les autres citoyens ils pratiquent les usages et la foi qu'ils ont importés à travers les peuples et les siècles de la grande ville livrée aux flammes par les soldats de Titus.

C'est dans les murs de Dschoufout-Kalé que prospère cette petite colonie. Le premier voyageur qui ait signalé son existence est l'Anglais Clarke, professeur à l'université de Cambridge, qui parcourait la Crimée dans les dernières années du siècle dernier. La manière dont il rend compte de sa visite aux habitants de Dschoufout-Kalé est trop attrayante pour que je me croie permis d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot. Je me bornerai à traduire :

« Nous continuâmes d'avancer, dit le voyageur anglais dans le cours de son récit, vers le bord d'une pente très-escarpée, et nous aperçûmes sur la cime les murailles de Dschoufout-Kalé. Dans un enfoncement à droite on distingue le cimetière ou le champ de mort des Juifs Karaïtes. Rien de plus propre que ce lieu à inspirer de pieuses méditations. C'est un beau bosquet qui remplit un vide entre les rochers et qu'obscurcit l'ombre d'arbres élevés et de rochers saillants. Un sentier tortueux conduit au milieu de ce théâtre solennel de la destruction. De grands tombeaux en marbre blanc forment un contraste singulier avec la verdure du feuillage. Plusieurs femmes en voiles blancs offraient alors de pieuses lamentations sur les sépultures. Aux approches de la nuit ou le matin une visite aux tombeaux des personnes qui leur furent chères et que la mort leur a ravies est peut-être la seule promenade que se permettent les femmes juives ; rarement elles quittent leurs maisons, et sous ce rapport leurs usages sont les mêmes que ceux des Tartares et des Turcs. Si la croyance où sont ces peuples que les âmes des morts planent sans cesse au-dessus de leurs anciennes demeures terrestres, et qu'elles entrent en communication avec les vivants, pouvait être admise par les fidèles de la religion de Jésus-Christ, il serait impossible de diriger l'esprit humain vers quelque exercice plus consolant ou d'une plus sublime sensibilité. Je ne vis jamais des mahométans ou des Juifs remplir ce pieux devoir sans éprouver quelque chose de très-semblable au désir de partager au moins un moment avec eux cet article de leur foi.

» La rampe qui conduit du cimetière à la forteresse, quoique courte, est si roide, que nous fûmes obligés de descendre de cheval et d'escalader la porte d'entrée. Quelques esclaves cependant employés à faire transporter de l'eau à dos d'âne nous précédaient. La source où ils la puisaient se voit au bas du défilé : c'est un réservoir très-vaste taillé dans les rochers supérieurs et préparé pour l'usage de la colonie. Dès que nous eûmes franchi l'entrée difficile de Dschoufout-Kalé et que nous fûmes dans la ville, nous rencontrâmes plusieurs habitants. Le colonel Dunant, qui m'accompagnait, ayant demandé un des principaux juifs de la ville qu'il connaissait, on nous conduisit aussitôt à sa maison : nous le trouvâmes à midi dormant sur un divan. Il se leva pour nous recevoir et nous présenta des rafraîchissements et diverses sortes de confitures, entre autres des feuilles de rose conservées et des noix sèches ; il nous offrit aussi des œufs, du fromage, des pâtés froids et de l'eau-de-vie. Il envoya inviter le rabbin à se réunir à nous : un moment après nous le vîmes paraître. Cet homme était très-estimé de tous les habitants, et avec juste raison : il paraissait parfaitement instruit. Il avait autrefois subi avec beaucoup d'honneur à Pétersbourg un examen public par ordre exprès de l'impératrice Catherine. Son entretien nous intéressa vivement. Nous fûmes également frappés de la vue de cet établissement israélite, le seul peut-être sur la terre où ce peuple existe séparé du reste du genre humain dans le libre exercice de ses anciens usages et de ses habitudes particulières. La ville contient environ douze cents personnes des deux sexes et n'a pas plus de deux cents maisons. Les Tartares possédaient ici un superbe mausolée érigé pour la fille d'un de leurs khans : il est aujourd'hui tombé en ruine. La principale partie de chaque habitation appartient aux femmes ; mais tout maître de maison a un appartement particulier où il dort, fume et reçoit ses amis. La chambre dans laquelle on nous admit était de cette espèce. Nous y vîmes un très-grand nombre de manuscrits, plusieurs de la main de notre hôte, d'autres de celle de ses enfants, et tous nous parurent écrits en très-beaux caractères hébraïques. Les juifs de cette colonie regardent comme un acte de piété le soin de transcrire soit la Bible, soit les volumineux commentaires sur son texte au moins une fois dans leur vie. Toutes les copies manuscrites de l'Ancien Testament existant à Dschoufout-Kalé commencent au livre de Josué, et même les plus anciennes ne contiennent pas le Pentateuque : cette partie de la Bible se conserve à part et seulement dans une version imprimée à l'usage des écoles. Dans les synagogues, à l'exception des livres de Moïse, tout est manuscrit. Le rabbin me demanda si nous avions en Angleterre des juifs de la secte karaïte ; je ne pus répondre à cette question. Il me dit que quelques personnes de cette secte vivaient en Hollande. Je crois cependant que comme secte elle est très-peu nombreuse. Ces juifs s'appellent *karaïtes*. L'étymologie du nom n'a rien de certain. La différence entre leur croyance et celle des Hébreux en général, d'après ce que nous apprîmes du rabbin, consiste dans le rejet du Talmud, dans le mépris de toute espèce de tradition, de tout écrit ou sentiment rabbinique, de toute interprétation marginale dans le texte de l'Écriture et dans l'usage de prendre pour règle de leur croyance la lettre simple de la loi. Ils prétendent posséder le texte le plus pur de l'Ancien Testament.

» Le caractère des juifs karaïtes est entièrement opposé à celui qu'on attribue en général à leurs frères dans d'autres pays : ils sont exempts de reproche ; leur honnêteté passe même en proverbe dans toute la Crimée, et l'on regarde dans ce pays leur parole comme équivalant à un billet. Ces juifs s'adonnent au commerce ou aux manufactures. Nous fûmes surpris de voir vendre dans les rues de la ville des feuilles de vigne, particulièrement dans un pays où elles pourraient se recueillir en si grande abondance ; mais cet article est très-recherché pour la cuisine. Les habitants de Dschoufout-Kalé enveloppent leurs hachis dans ces feuilles, et les servent sur la table en forme de saucisses. Ils observent leurs fêtes avec la plus scrupuleuse rigueur, se privent même de tabac et évitent de fumer pendant vingt-quatre heures de suite. Dès les temps les plus reculés de l'histoire juive cette secte s'est séparée de la tige principale, si toutefois l'on s'en rapporte au témoignage des Karaïtes, et l'on ne doit pas aujouter foi à ce que disent d'eux les rabbins des autres sectes, qui tous les ont en horreur. Ainsi, d'après cette observation, on évitera d'admettre implicitement les relations de Léon de Modène, rabbin de Venise. Le schisme des Karaïtes passe pour remonter au retour même de la captivité de Babylone. Ils apportent un soin tout particulier à l'éducation des enfants, qu'ils instruisent publiquement dans les synagogues. Les Tartares ont à cet égard le même usage. Le jour j'entrais rarement dans un village tartare sans voir les enfants assemblés en quelque lieu public pour y recevoir l'enseignement des personnes chargées de surveiller leur éducation : ils récitaient à haute voix des passages du Coran ou étaient occupés à transcrire des versions manuscrites placées devant eux. L'habillement des Karaïtes diffère peu de celui des Tartares. Tous, quelque âge qu'ils aient, laissent croître leur barbe, au lieu que parmi les Tartares la barbe est une distinction d'âge : les jeunes gens portent seulement des moustaches. Les Karaïtes se servent aussi d'un bonnet de feutre haut et épais garni de laine : il est fort pesant et tient la tête très-chaude. Les Turcs et les Arméniens font souvent de même, et dans les climats méridionaux cette précaution semble être un préservatif contre les suites dangereuses qui résulteraient d'une transpiration interrompue. »

Les cérémonies singulières que ces juifs pratiquent à l'occasion des mariages méritent une courte description : deux ou trois jours avant les noces les voisins et les amis du couple fiancé se réunissent et témoignent leur joie en se livrant à toutes sortes de danses et de jeux. Le jour du mariage la jeune fille accompagnée de ses parents et du rabbin est conduite les yeux bandés à la rivière. Là des femmes toutes nues la déshabillent, et lorsqu'elle n'a plus sur elle d'autre voile que le mouchoir qui lui couvre les yeux on la plonge trois fois dans la rivière. On la rhabille ensuite et on la reconduit, les yeux toujours couverts comme auparavant, à la maison de ses parents en chantant et en dansant au bruit des instruments de musique. Dans la soirée la nouvelle épouse est conduite à son mari ; mais pendant tout le temps de la fête elle ne cesse pas d'avoir les yeux bandés.

Les troupes de Bohémiens se rencontrent très-fréquemment sur le sol de la Crimée. Cette race nomade, qu'on voit errante par toute la terre, semble affectionner d'une façon toute particulière les steppes et les montagnes de la Chersonèse ; la raison de cette prédilection est toute simple, c'est que dans ces lieux à moitié sauvages et presque sans maîtres ils peuvent arrêter leurs chevaux et leurs chariots, et dresser leurs villes de toile sans crainte que personne s'imagine de venir les troubler dans leurs jouissances et dans leur liberté. Rien de pittoresque comme l'aspect d'un campement de ces éternels voyageurs : là tout est confondu et pêle-mêle, hommes, femmes, filles, vieillards, enfants, chiens et chevaux, car ces hommes au teint de cuivre, à l'œil noir, aux cheveux crépus, au langage étrange, dont la peau se durcit au travers des trous d'un vieux manteau, traversent le monde en traînant après eux leurs familles, faisant argent de tout, vendant, selon les lieux, leurs poignards ou leurs chants, leurs poisons ou leurs filles ; mais ne repassant jamais par les lieux qu'ils ont une fois visités. Derniers débris de quelque peuple antique dont l'origine se perd dans la nuit des temps, repoussés avec dédain par chaque nation ils se sont, de leur autorité privée et dans leur impossibilité d'avoir une patrie, faits et constitués citoyens du monde entier, qu'ils parcourent sans repos dans tous les sens, tout en continuant de lui demeurer complétement étrangers. La source de ce fleuve aux mille branches, aussi mystérieuse que celles du Nil, n'a pas moins que ces dernières mis à contribution la patience des savants. Bien des sys-

tèmes ont été bâtis sur ces parias de l'univers : les uns les font sortir de Thèbes l'Egyptienne, la ville divine aux cent portes; les autres retrouvent en eux une tribu perdue du peuple juif; d'autres s'obstinent à les rattacher à l'Inde, ce vieux tronc où pend toute racine; d'autres... Mais qu'importent aux bohémiens l'intérêt scientifique qu'ils inspirent, sans doute même qu'ils l'ignorent, et en tout cas ne s'en inquiètent guère. Faisons comme eux, laissons à d'autres plus érudits le soin de débrouiller ces problèmes obscurs, et qu'il nous suffise, après avoir constaté que les bohémiens sont en Crimée ce qu'on les trouve sur les autres points du globe, de faire remarquer qu'il y a des contrées qui semblent prédestinées, et que la péninsule, après avoir successivement reçu dans son sein tous les barbares du monde, demeure encore la terre de prédilection des hommes qui vivent le plus en dehors de toute civilisation et de toute société.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES RUSSES.

Vandalisme des Russes. — Ce que sont devenus sous leur domination Caffa, Baktchi-Seraï, Kozlof, Inkermann, Mangoup, Eski-Krym, Kertch et Iénikalé. — Sébastopol, sa construction, ses ports, ses bassins, ses fortifications, son importance militaire. — Simphéropol. — Pérécop. — Balaklava. — Mœurs des Russes; goût du faste; dépravation; impudeur des dames russes; mariages; mœurs des paysans; mœurs des grands seigneurs; funérailles. — Introduction des lois russes en Crimée. — Esclavage. — Spoliation des Tartares par les Russes. — Administration de la justice en Crimée avant et depuis la conquête. — Armées russes; organisation générale; mode de recrutement; organisation régimentaire. — Auxiliaires irréguliers. — Détails sur la flotte russe de la mer Noire. — Historique du commerce de la mer Noire en général, et du commerce de la Crimée en particulier.

Il semblait qu'après s'être emparés de la Crimée par la plus odieuse des perfidies, les Russes dussent avoir à cœur de réparer les désastres inséparables de la conquête par une administration sage et bienveillante, et que tous leurs soins dussent tendre dorénavant à se concilier l'esprit des populations soumises, et à élever leur nouvelle province au degré de prospérité que lui assignent si naturellement la douceur de son climat, la richesse inépuisable de son sol, et surtout sa situation admirable sur la mer Noire et sur la mer d'Azof. Il n'en fut point ainsi cependant, et la Crimée loin de gagner à son changement de maîtres vit au contraire renaître pour elle les jours les plus désastreux des invasions barbares, et ne tarda pas à reconnaître que ses nouveaux dominateurs, pour avoir changé de noms, n'en étaient pas moins demeurés ces Scythes stupides et féroces dont elle avait déjà, dans les temps les plus reculés de son histoire, subi le joug écrasant.

De tous les peuples qui ont tour à tour désolé une terre aussi malheureuse, aucun ne s'est montré plus stupidement destructeur que les Russes. Ennemis irréconciliables de la littérature et des arts, ils ont dispersé comme à plaisir tous les monuments qui pouvaient servir à verser quelque jour sur les époques reculées de la Crimée, jeté bas tout ce que leurs devanciers avaient édifié pour le bien de la nation et dans un but d'utilité publique, où s'élevaient des villes riches et splendides amoncelé les ruines et les décombres, porté partout la stérilité et la désolation, établi la servitude où régnait l'indépendance, volé les terres, démoli les maisons, et construit avec leurs débris des citadelles suffisantes sans doute pour opprimer un pays conquis, mais dont les remparts de granit, quelque formidables qu'ils soient, ne sauraient les défendre contre l'arrêt prononcé par la civilisation de l'Occident contre la barbarie du Nord.

Ayons le courage de marcher à leur suite dans leur œuvre de destruction; aussi bien c'est là, à peu de chose près du moins, l'histoire de la domination russe en Crimée.

Et d'abord c'est Caffa, près de la presqu'île de Kertch, l'ancienne Théodosie, qui dut son origine aux Génois, et dont nous avons dit plus haut la puissance et la splendeur. Cette ville, jadis si florissante, compte aujourd'hui pour toute population une cinquantaine de familles, encore une maison contient-elle plus d'une famille. Le vandalisme des Russes a seul réduit cette cité malheureuse à un état d'abaissement qui fait couler les larmes des Tartares et arrache aussi plus d'un soupir aux Turcs, que leurs affaires de commerce amenaient, avant la guerre actuelle, dans l'ancienne capitale de la Crimée. A une époque qui n'est point encore loin de nous, un voyageur, dont les récits sont dignes de foi, assure avoir vu, pendant son séjour à Caffa, renverser les belles mosquées de cette ville ou les changer en magasins à fourrage, faire tomber les minarets, détruire les fontaines publiques et briser les aqueducs : tout cela pour l'appât d'une petite quantité de plomb, que les destructeurs parvenaient à se procurer par ces moyens odieux. Telle est la protection moscovite; telle est l'espèce d'alliance que les Russes cherchent à former avec toute nation assez faible pour se soumettre à leur pouvoir, assez peu éclairée pour être le jouet de leur perfidie. Mais voici qui est plus fort encore : pendant que des soldats avides accomplissaient cette œuvre de destruction, les officiers eux-mêmes se plaisaient à en être témoins. Des minarets superbes, dont les aiguilles élevées donnaient de la grâce et de la noblesse à l'aspect de la ville, ont été impitoyablement jetés à bas. Les établissements religieux, qui semblaient avoir pour garantie la promesse solennelle du gouvernement russe de respecter le culte des Tartares n'ont pas été plus épargnés.

« J'étais dans un café turc à Caffa, dit le voyageur auquel nous empruntons ces détails, quand le principal minaret, un des monuments anciens et caractéristiques du pays et auquel les Russes depuis plusieurs jours avaient attaché des poulies, vint à tomber. La secousse fut si violente que sa chute ébranla toutes les maisons de la place. Les Turcs, assis sur des divans, fumaient, et dans ces occasions un tremblement de terre les tirerait à peine de leur rêverie somnolente. Néanmoins, à cet acte insigne d'impiété et de déshonneur, ils se levèrent et s'exhalèrent en imprécations profondes et amères contre les ennemis de leur prophète. Les Grecs mêmes qui étaient présents témoignèrent leur indignation par de semblables malédictions. »

Ce qu'il y a réellement de plus déplorable dans les ravages des Russes est la destruction des conduits et des fontaines publiques, qui, en amenant les eaux les plus pures des montagnes éloignées, étaient pour le peuple une source continuelle de santé et d'utilité; les Russes commencèrent par enlever les tuyaux de plomb pour fabriquer des balles; ils arrachèrent ensuite tous les carreaux de marbre et les dalles de pierre pour les employer à la construction de leurs baraques; enfin ils mirent en pièces les canaux servant au transport de l'eau, par la raison, disaient-ils, que les porteurs d'eau ne peuvent vivre dans une ville où il y a des fontaines.

La perte de ces monuments n'est pas seulement regrettable au point de vue de l'utilité publique, elle l'est également sous le rapport de la science, car un grand nombre d'entre eux remontaient à une haute antiquité, et plusieurs des fontaines détruites par ces nouveaux Vandales étaient magnifiquement décorées de réservoirs en marbre, à bas-reliefs et inscriptions. Dans tous les pays mahométans on regarde en effet comme un acte de piété de conserver et d'orner les aqueducs; aussi trouvait-on avant la conquête des constructions de ce genre dans presque toutes les rues de Caffa, quelques-unes servaient de buanderies publiques; des courants d'une eau aussi claire que le cristal sortaient d'autres fontaines pour abreuver la foule des habitants; plusieurs pourvoyaient aux ablutions journalières que font les musulmans avant de se rendre aux mosquées. Rien de cela n'a été respecté, tout est tombé sous les efforts brutaux d'une avidité aussi stupide que honteuse.

Baktchi-Seraï n'a pas été plus heureuse que Caffa. Cette ville, que le grand khan Manghély s'était plu à orner de mosquées sans nombre et de palais d'une grande magnificence, et qui depuis cette époque de splendeur ne cessa d'être la résidence des khans de Crimée jusqu'à la chute de leur domination, se trouve située dans la plus heureuse position, entre deux montagnes, au milieu d'un vallon étroit à travers lequel passe la petite rivière de Dchourouk-Sou. Les maisons sont bâties partie dans le vallon et partie en échelons, les unes au-dessus des autres. Le nom de cette ville signifie *Palais des Jardins*, et jamais appellation ne fut donnée à plus juste titre. L'aspect de cette cité, qui n'a rien d'européen, et dont les mœurs et les coutumes sont entièrement orientales, frappe surtout le voyageur étonné par le spectacle des fontaines jaillissantes, des eaux vives, des jardins, des terrasses, des vignes suspendues et des bosquets de peupliers noirs, qui semblent s'agiter et croître pour adoucir l'horreur des rocs et des précipices et la rendre même attrayante par le contraste. La vénération religieuse des Tartares pour les fontaines avait porté leurs khans à n'épargner aucune dépense pour se procurer les eaux les plus pures. Ces sources, ornements les plus agréables d'une ville, sont en si grand nombre à Baktchi-Seraï, qu'on en trouvait dans toutes les parties de la ville. Une eau aussi froide que la glace, aussi limpide que le cristal en sortait jour et nuit. Une d'entre elles répandait, par dix tuyaux et à grands flots, la plus belle eau sur un pavé de marbre. C'est là que quatre fois toutes les vingt-quatre heures les Tartares, appelés par leurs mollahs, se réunissaient pour faire leurs ablutions avant de se rendre à la mosquée.

On voit encore dans cette ville les mausolées des princes tartares, ainsi que les restes du splendide palais dû à la munificence de Manghély. Ce palais, successivement embelli par les héritiers de la couronne de Crimée, paraît encore, malgré son état d'abandon et de ruine, une de ces fantastiques conceptions dont les poëtes de l'Orient embellissaient leurs contes. Situé au bout de la grande rue marchande de Baktchi-Seraï, sur la pente même du vallon, ce palais consiste en différents bâtiments construits dans le goût oriental autour de plusieurs cours.

Là se voient encore de larges rosaces découpées à jour comme une dentelle précieuse; des dômes et des aiguilles de la plus grande légèreté, des portes en ogive, de petites colonnes réunies en faisceau, de riches incrustations; des murs tapissés de mosaïque, recouverts d'or ou d'éclatantes couleurs; de larges péristyles pavés en marbre, des bosquets de myrtes et de roses et mille fontaines qui répandaient une eau limpide et entretenaient une douce fraîcheur. Tout dans

cette résidence des anciens khans rappelle l'Alhambra de Grenade et les palais enchantés de quelque Bagdad inconnue.

Tout délabré qu'il est aujourd'hui ce palais de féeries fait encore l'orgueil des habitants de Baktchi-Seraï. A l'aspect de ses ruines, qui lui rappellent un temps de gloire et de puissance, le Tartare, un instant transporté dans le passé, oublie les humiliations de sa condition présente pour invoquer les ombres de ces générations de guerriers qui, dans les loisirs de la paix, venaient ici prodiguer les trésors enlevés aux vaincus ; mais son rêve n'est pas long : le pas mesuré d'une sentinelle qui passe près de lui l'arrache bientôt à son illusion, car la sentinelle est russe. Russe aussi est l'aigle de bronze qui étend ses ailes au-dessus du vaste portique que décorait autrefois le croissant; et l'enfant du prophète, le front humilié et le regard triste, s'éloigne lentement en murmurant une malédiction et en invoquant une vengeance. Puissent ces vœux être bientôt exaucés!

Si Baktchi-Seraï n'a pu échapper au vandalisme des oppresseurs de la Crimée, il a eu au moins l'avantage, grâce à sa position dans l'intérieur des terres, de garder son cachet de nationalité. Catherine, qui ne voulait de la Crimée que son littoral, a négligé complétement l'ancienne capitale des khans et bien moins par générosité que par dédain a spécialement abandonné cette ville aux Tartares qui en forment avec les juifs la population tout entière. Cette population, qui sous les khans s'élevait à près de trente mille habitants, atteint à peine aujourd'hui le chiffre de six mille.

Si en même temps que nous racontons le triste sort des principales villles de la Crimée, nous voulions parler en détail des cruautés, des extorsions, des vols et de la barbarie exercés par les Russes sur les malheureux habitants, ce récit excéderait toute croyance. Pourrait-on s'imaginer par exemple que plus d'une fois on a vu des soldats russes s'amuser à faire feu et s'exercer comme à une cible sur des mollahs, ou prêtres tartares, lorsque ceux-ci montaient sur les minarets au milieu du jour pour annoncer l'heure! pourrait-on croire surtout que ces actes de cannibales n'ont été l'objet d'aucune répression de la part des officiers russes ! et pourtant rien n'est plus vrai !

Bornons-nous donc à citer rapidement les noms des villes jadis florissantes dont les Russes ont fait autant de ruines :

Koslov, située à l'occident de la presqu'île sur les bords d'une baie sablonneuse et circulaire, ville jadis centre d'un grand commerce et qui compte maintenant à peine deux ou trois mille habitants errant dans des rues désertes au milieu de mosquées et de maisons en ruine.

Inkermann, nommée par les Grecs Théodori, située au fond du port de Sébastopol, presque entièrement dépeuplée.

Mangout ou Mankoup, ancienne Gothie, ville autrefois considérable, située sur une montagne très-élevée au bord de la rivière de Cabarda. Habitée, avant l'occupation de la Crimée par la Russie, par une population nombreuse de Juifs et de Tartares, elle est aujourd'hui complétement déserte.

Esky-Krym (ancienne Krym), qui sous la domination tartare donna son nom à toute la presqu'île, est située avec ses ruines étendues dans une plaine fertile au pied de la montagne de Agermych. Cette ville, autrefois si peuplée et si florissante, n'offre plus que des décombres épars. Elle est presque inhabitée.

Kertch, autrefois Panticapée et plus récemment Bosphore, longtemps commerçante et peuplée, compte maintenant tout au plus une centaine de maisons habitées par des Grecs misérables qui n'ont que la pêche pour moyen d'existence.

Enfin Iénikalé sur le coin méridional de la pointe la plus avancée de la presqu'île, ville naguère importante qui, comme Kertch sa voisine, ne possède plus aujourd'hui qu'une centaine de bicoques occupées par des pêcheurs grecs.

Après un dernier regard de regret jeté sur ces ruines encore fumantes, hâtons-nous de passer à des tableaux moins sombres, et après avoir dit ce que les Russes ont détruit arrivons à ce qu'ils ont édifié.

En première ligne figure Sébastopol, port de guerre moins intéressant encore par sa situation que par le drame terrible qui s'y déroule actuellement et dont le dénoûment est encore ignoré.

Ce n'était point assez pour Catherine d'avoir, à l'extrémité de son empire, à quelques lieues de sa capitale, une citadelle maritime réputée imprenable. La czarine avait compris dès longtemps qu'une flotte emprisonnée dans les glaces pendant six mois de l'année ne pouvait lui conquérir l'empire universel, objet de ses rêves ambitieux. La Crimee n'avait été envahie que pour ouvrir la mer Noire à ses vaisseaux ; aussi, à peine avait-elle posé le pied sur cette province qu'elle songea à se créer une marine dans ces mers plus favorisées que celles de Cronstadt. L'emplacement de l'ancien village d'Actiar fut choisi pour l'édification d'une ville qui devait servir de centre et de point de ralliement aux flottes dont elle méditait la création, et que son imagination ardente lui représentait déjà forçant les Dardanelles et portant sur tous les points et dans toutes les mers du globe le pavillon et la domination russes.

Il était difficile de faire élection d'un point plus favorable à la réalisation de ces vastes desseins. L'emplacement où l'on posa les premières pierres de la nouvelle ville est en effet, sans contredit, un des ports les plus remarquables de l'Europe. La nature en avait fait presque tous les frais en creusant cette rade magnifique dont les ramifications forment autant de bassins admirablement appropriés à tous les besoins d'une flotte militaire. Sébastopol, située au sud de la pointe occidentale de la Crimée qui fait saillie dans la mer Noire, semble un poste avancé près du cap Chersonèse, dans les flancs duquel sont creusés neuf ports différents dont cette ville est le point central. Trois de ces ports sont situés dans la baie même, au fond de laquelle se trouve la nouvelle cité. Tous ont leur ouverture tournée vers le nord.

La ville et la forteresse qui la domine s'élèvent en amphithéâtre au sud du havre, et s'étendent le long d'une pointe de terre qui sépare la baie d'Yujuaia-Bukhta, formant le port, de la baie de l'Artillerie, qui n'est qu'une simple échancrure située de l'autre côté du havre. Cette ville repose sur un sol de pierres calcaires qui d'une hauteur de trente pieds seulement à l'extrémité qui trempe dans la mer s'élève graduellement jusqu'à plus de deux cents pieds. Cette élévation et celle de la côte opposée défendent parfaitement la baie, qui, du sommet de ces deux hauteurs, paraît être une profonde cavité, et est en effet à tel point dominée par elles que des campagnes adjacentes il est impossible d'apercevoir la cime des mâts les plus élevés.

A l'époque où la création de la place de Sébastopol fut décidée on voyait encore, non loin de l'emplacement où elle s'élève aujourd'hui, des fûts de colonnes, des chapiteaux et des églises du Bas-Empire, à moitié enterrés sous le sol, qui attestaient encore par la majesté de leurs ruines la richesse et la grandeur de l'antique Kherson, fondée par les Héracléens 600 avant J.-C. Mais le vandalisme moscovite eut vite raison de ces précieux débris : une quarantaine s'éleva d'abord sur l'emplacement de la ville héracléenne, et dès lors furent rapidement démolis et emportés pierre à pierre les vestiges qui subsistaient encore de ces monuments ; ils allèrent s'entremêler aux briques pour former les remparts de la ville nouvelle.

La disposition amphithéâtrale de Sébastopol permet au regard d'en embrasser tout le plan et lui donne de loin un aspect de grandeur qu'un examen plus minutieux ne justifie pas complétement. La ville se compose de rues parallèles à la côte superposées les unes aux autres et divisées en quartiers par quelques rues transversales qui, du sommet de la côte, viennent aboutir à la mer. Près de la pointe de terre est la maison qui fût bâtie en 1787 pour la réception de Catherine, et qu'on a toujours entretenue depuis avec une sorte de pieux respect. En arrière se trouvent l'amirauté, l'arsenal, les maisons des administrateurs de la marine ; et dans la partie supérieure, les demeures des habitants, les marchés et l'église grecque. Les hôpitaux, les casernes et les magasins d'approvisionnement sont en général situés de l'autre côté du havre, et forment avec les casernes de la garnison une espèce de faubourg séparé du reste de la ville ; les quartiers de l'artillerie, ainsi que la quarantaine, forment encore un autre faubourg séparé en dehors de la ville et du côté de la baie dite de l'Artillerie. La ville de Sébastopol proprement dite ne renferme que quelques milliers d'habitants ; mais, même en temps ordinaire, elle possède un nombre de marins et de soldats qui s'élève de vingt-cinq à trente mille. L'intérieur de cette place, quoique ne répondant pas entièrement au brillant panorama qu'elle offre de loin, est pourtant d'un ensemble satisfaisant ; les rues sont larges et les maisons d'un aspect agréable. Par un ukase spécial, il est permis aux seuls Russes d'habiter dans l'enceinte de ses murailles ; les Juifs et les Tartares en sont surtout expressément exclus.

Dans la description de cette ville importante, la grande rade mérite tout d'abord d'attirer l'attention. Elle se dirige de l'ouest à l'est, et s'avance de sept kilomètres dans l'intérieur des terres sur une largeur moyenne de mille mètres. Cette rade sert de station à toute la partie active de la flotte ; c'est là qu'en temps ordinaire se trouvent à l'ancre les navires destinés aux courses de la mer Noire et les bateaux à vapeur de service, c'est là aussi que viennent s'exercer aux manœuvres les nombreuses embarcations de la marine.

A l'est et au pied même du coteau sur le versant duquel se trouve Sébastopol, la baie du Sud se prolonge sur une longueur de plus de trois mille mètres. Ce port est entouré de vastes magasins ; il sert à l'armement et au désarmement des navires. C'est dans son sein que se pressent les uns contre les autres les pontons et les vieux vaisseaux hors de service, dont les uns sont convertis en magasins et les autres servent de logement aux forçats employés aux travaux de l'arsenal. Au delà de la baie du Sud s'ouvre une autre baie dite anse des Vaisseaux ; c'est sur ce point que le gouvernement russe fait exécuter depuis un certain nombre d'années des travaux considérables qui ont pour but la construction d'un dock immense partagé en cinq bassins indépendants et destinés à la réparation simultanée de trois vaisseaux de ligne et de deux frégates.

Une grande difficulté se présentait dans l'exécution de ces constructions. Comme le rivage est trop élevé au-dessus du niveau de la mer, les bâtiments à réparer n'auraient pu être amenés de la rade ou du port dans les chantiers sans le secours de quelque ouvrage particulier, car il n'y a point de marée, et par conséquent point de niveau variable dans la mer Noire. On a surmonté cette difficulté en taillant dans le roc trois écluses au moyen desquelles on élève les plus grands

vaisseaux, même ceux de cent vingt canons, jusqu'à un grand bassin qu'on a creusé dans les dernières pentes; de là ils sont introduits par des portes de différentes grandeurs dans les docks adjacents où sont les chantiers. Une fois les bâtiments entrés, on remet les docks à sec en ouvrant aux eaux une porte d'écluse par laquelle elles s'écoulent dans la mer. Pour remettre les vaisseaux à flot, on se sert du procédé inverse; les docks sont de nouveau remplis, les bâtiments passent dans le grand bassin et descendent par les écluses dans la mer.

C'est à un ingénieur français, M. Raucourt, que sont dus les plans primitifs de cette importante construction. L'évaluation de la dépense totale du travail était portée par lui à six millions de roubles. Ce chiffre effraya le gouvernement : il y eut des hésitations; pendant ce temps se présentait un ingénieur anglais qui proposait d'accomplir les mêmes travaux pour une somme moitié moindre, et promettait de terminer tous les ouvrages dans l'espace de cinq ans. Le comte Woronzoff usa de son influence pour faire accepter ces dernières propositions, le plan de l'ingénieur anglais fut adopté, et les travaux



Tartares sortant de la mosquée.

furent commencés dans l'été de 1832, voilà par conséquent plus de vingt ans. Cependant les travaux ne sont pas terminés, et les frais de construction se sont déjà élevés à plus de douze millions de roubles. « Les bassins tels qu'ils sont exécutés, dit à ce sujet un voyageur moderne, M. Hommaire de Hell, nous semblent cependant fort loin d'être en harmonie avec les énormes dépenses qu'ils ont déjà occasionnées, et l'on conçoit difficilement que l'on ait osé employer une craie fragile et sans force pour des constructions hydrauliques de cette importance. Les angles des murs sont, il est vrai, en granit ou en porphyre, mais cette singulière association de matériaux aussi hétérogènes forme elle-même la critique la plus acerbe du mode de construction qui a été adopté. »

Quant à la baie de l'Artillerie qui se trouve à l'ouest de la ville et à celle du Carénage, la nature s'est montrée aussi libérale envers elles qu'envers les autres; mais la négligence des Russes est cause que ces deux ports se sont comblés petit à petit, et se trouvent aujourd'hui réduits à fort peu de chose. Ils étaient dans le principe destinés à l'ancrage des navires du commerce, et cesseront bientôt de pouvoir servir à cet usage, à moins que des travaux indispensables de nettoyage ne mettent fin à l'état de choses actuel.

Après avoir parlé des différents ports compris dans l'enceinte de la baie de Sébastopol nous allons entrer maintenant dans le détail des ouvrages de défense et décrire sommairement ces fameuses fortifications dont les Russes se montraient naguère si fiers, et qu'ils vantaient comme une des merveilles de l'art moderne.

A l'approche de la passe qui donne ouverture dans la baie, la première défense que l'on rencontre dans le sud se compose d'un fort à double rang de batteries en terre armées de cinquante pièces de gros calibre et d'une autre batterie armée de cinquante et une pièces, laquelle a reçu le nom de grande batterie de la Quarantaine par suite du peu de distance à laquelle elle se trouve de cet établissement.

Plus avant, sur la crête de la falaise qui forme la partie occidentale de la baie de la Quarantaine, s'élève un autre fort étoilé, également armé de cinquante pièces.

Le fort Constantin et le fort Alexandre, placés l'un sur la côte septentrionale, l'autre sur la partie occidentale de la baie de l'Artillerie, sont destinés à la défense du grand port, et la baie du Sud est principalement protégée par les deux batteries dites de l'Amirauté et de Paul, destinées à foudroyer les vaisseaux qui tenteraient d'en forcer l'entrée. Composés de trois étages de batteries et hérissés chacun de deux cent cinquante à trois cents pièces d'artillerie, les quatre forts que nous venons de nommer constituent les principaux moyens défensifs de la place et paraissent véritablement formidables au premier abord. Les remparts de ces forts ont à peu près six pieds d'épaisseur; mais les embrasures ou ouvertures des casemates sont si petites, qu'il n'y a aucune possibilité de pointer ni à droite ni à gauche : inconvénient immense, mais auquel les Russes n'attachent pas d'importance vu la grande quantité de leurs bouches à feu.

Ces casemates servent de caserne; dans l'hiver elles sont chauffées avec des poêles; un passage règne dans toute la longueur de la batterie entre les canons et les hamacs des hommes; au centre de chaque batterie est un fourneau à rougir les boulets. « Tous ces forts, dit un homme compétent, M. le major Yonval, dans sa correspondance avec le *Moniteur de la Flotte,* datée de Constantinople, le 4 février dernier, tous ces forts, dans lesquels le système des casemates a été étendu, sont, comme construction et comme étendue, uniques dans les annales des fortifications; car, quoique les casemates soient d'un usage fréquent, elles ont été rarement appliquées sur une grande échelle. Toutes ces batteries ont donc les graves inconvénients attachés à ce système de défense, qui fait que chaque boulet ennemi en entrant forme avec les éclats de pierre une mitraille effroyable pour les ca-

nonniers. L'artillerie n'y peut pas faire un service prolongé, car la fumée de la poudre, en s'accumulant dans les galeries, empêche les artilleurs de faire usage de leurs pièces, et ne leur permet pas de résister à la suffocation qui les atteint. Pour obvier à cet inconvénient si grave, l'ingénieur a diminué autant que possible les embrasures, qui sont petites, et afin de combattre la fumée il a établi les fenêtres basses ayant le double inconvénient d'affaiblir les murs et de permettre aux bombes de tomber dans les casemates par la cour.

» Toutes ces batteries sont fermées à la gorge par un mur garni de meurtrières et par des portes qui peuvent être facilement enfoncées; mais ces ouvrages ne sont pas construits pour résister à une attaque par terre, et pris à revers ils ne seraient pas en position de tenir, car la ville, située en amphithéâtre, commande tellement les forts que quiconque est en possession de la ville et des hauteurs devient maître forcément de tous les ouvrages. »

Ces dernières réflexions, faites évidemment par un homme de l'art, sont d'ailleurs complétement d'accord avec tous les renseignements qui sont parvenus en France depuis quelque temps sur la force et sur la valeur des fortifications de Sébastopol; et il demeure aujourd'hui bien constaté que le gouvernement russe, exclusivement préoccupé des attaques par mer, n'a qu'imparfaitement songé aux moyens de se défendre contre les descentes si faciles pourtant sur toute la côte de la Chersonèse, et que par suite de cette imprévoyance la ville de Sébastopol, ouverte sur plusieurs points et avec des batteries dépourvues intérieurement d'artillerie, ne peut pas du côté de la terre se défendre avec autant d'avantages contre les invasions de l'ennemi.

Encore si ces travaux à l'aspect redoutable avaient été exécutés avec soin; mais la dilapidation des fonctionnaires publics, cette plaie de toutes les administrations russes, a fait sentir son influence là comme partout ailleurs. Le gouvernement a été trompé sur la valeur des travaux aussi bien que sur celle des matériaux. Les ingénieurs de l'empire, pour élever des batteries à trois étages qui supportent jusqu'à trois cents pièces d'artillerie, n'ont pas craint d'employer de mauvais petits moellons de calcaire grossier. Les constructions ont été ensuite exécutées avec tant de négligence et les dimensions des voûtes et des murs ont été tellement restreintes, qu'aucune de ces batteries, d'après l'opinion des gens de l'art, n'est capable de résister à la commotion produite par la mise en activité de sa nombreuse artillerie.

Considérée sous le seul rapport maritime, Sébastopol, malgré sa position si favorable, présente cependant un des inconvénients les plus graves : ses eaux sont infestées par des myriades de vers phosphorescents désignés par Linné sous le nom de *teredo navalis* ou *calamitas navium* qui, s'attachant aux navires, en rongent les bordages et les mettent souvent hors de service en moins de deux ou trois ans. Le seul moyen de préserver les bâtiments des ravages de ces dangereux animaux consiste à les renverser sur le flanc pour leur faire subir l'opération du feu, et surtout à les doubler en cuivre; encore ces remèdes sont-ils complétement insuffisants, et le gouvernement, pour parer à cet inconvénient, se décida à alimenter les bassins du dock avec de l'eau douce. Dans la persuasion qu'en établissant un courant on chasserait tous ces vers dans la haute mer, on chercha à détourner la Tchernoï-Betchka, qui débouche dans le fond de la rade principale. Des travaux considérables furent commencés et ils allaient être terminés quand on imagina de finir par où l'on aurait dû commencer : on soumit les eaux de la rivière à une scrupuleuse analyse qui eut pour effet de constater que ce sont précisément ses eaux vaseuses qui amènent dans le port de Sébastopol les vers dont on voulait se débarrasser. Inutile de dire que les travaux ne furent pas continués et qu'on en fut pour les frais énormes qu'on avait faits d'une manière si imprévoyante.



École de jeunes filles (Crimée).

Nous nous bornerons à ces détails sur Sébastopol, qui, comme on le voit, représente assez bien dans son ensemble le caractère de la grandeur russe : une apparence gigantesque et formidable cachant une faiblesse réelle.

Après Sébastopol, la construction la plus importante que les Russes aient faite en Crimée est celle de Simphéropol, ville nouvelle qu'ils ont élevée sur l'emplacement même de l'ancienne Akh-Metcheth (mosquée blanche) des Tartares, qui était au temps des khans la seconde ville de Crimée et la résidence d'un kalga-sultan ou lieutenant du khan. Simphéropol, qui est aujourd'hui la capitale du pays et la résidence de toutes les autorités russes, offre le spectacle étrange de deux ville juxtaposées, l'une, l'ancienne, située dans la partie la plus haute, cité tartare, avec ses hautes murailles, ses rues étroites et en zigzag, ses minarets, ses coupoles, ses bazars; l'autre russe, triste et monotone comme toutes leurs constructions, avec de grandes rues alignées au cordeau et une place démesurément grande, surtout si on la compare à l'importance de la cité. C'est autour de

cette place que s'élèvent les principaux édifices publics : un vaste hôpital, le palais de justice et les archives. Sur une autre place moins considérable se dresse la cathédrale, monument aux proportions plus ambitieuses que grandioses. C'est sur les bords du Salghir, traversé par un pont de pierre, que se trouve l'hôtel du gouvernement. Cette ville, qui, par ses proportions, pourrait contenir cinquante mille habitants, en compte tout au plus douze mille dont la moitié Tartares.

Pérécop n'a guère d'importance que celle que les géographes lui accordent généralement sur la carte. Au nom de cette ville, qui signifie rempart, on se figure volontiers une forteresse inexpugnable de nature à défendre le passage important de l'isthme, la réalité est loin de répondre à cette idée, cette ville n'étant guère qu'un hameau de l'aspect le plus triste et le plus misérable, dont en temps ordinaire quelques vieux invalides hors de service forment toute la garnison. Un rempart très-peu formidable s'étend d'une mer à l'autre, distance qui dans la partie la plus étroite du travers de l'isthme n'excède guère quatre kilomètres. Du milieu du passage on distingue l'eau de l'un à l'autre bord. Au côté nord de ce rempart on a creusé un fossé large de soixante pieds et profond d'environ vingt-cinq; mais il est depuis longtemps à sec, il paraît très-difficile de le remplir.

L'air, très-mauvais dans ce lieu, est cause que les habitants de la ville et des hameaux voisins, la plupart soldats licenciés, souffrent extrêmement des fièvres intermittentes. Pendant l'été, Pérécop s'anime à l'occasion du grand commerce qui s'y fait. Les rivages de l'isthme et toutes les steppes voisines sont couverts de caravanes qui viennent chercher du sel. Chaque soir ces caravanes font halte au coucher du soleil; les conducteurs dételient leurs bœufs pour les abandonner dans les pâturages; eux-mêmes se couchent en plein air et passent ainsi la nuit sur la steppe pour repartir le lendemain à la pointe du jour. Rien peut-être n'est plus remarquable que le spectacle de ces trains immenses de chariots s'avançant lentement sur une ligne droite par centaines à la fois et offrant dans leurs scènes animées le tableau du commerce intérieur qui projette des rameaux dans toutes les parties du vaste empire de Russie.

Il ne nous reste plus à citer parmi les villes de Crimée que celle de Balaklava, qui, au surplus, ne mérite guère d'intérêt que par son histoire ancienne et surtout par le séjour qu'y fait en ce moment une partie des flottes combinées de la France et de l'Angleterre. Cette ville, qu'on découvre à peine au milieu des rochers qui la cachent, est située un peu à l'est de Sébastopol, sur la côte méridionale de la mer Noire. Elle est entourée de montagnes et de ruines parmi lesquelles on découvre encore les restes d'une ancienne cité grecque dans le nom de laquelle quelques personnes prétendent découvrir l'étymologie du nom actuel de la ville. D'autres, et peut-être avec plus de raison, pensent que ce nom a une origine génoise et le font dériver de *bella clava* (*le beau port*). Cette dernière étymologie est du reste justifiée suffisamment par l'aspect de Balaklava, qui est sans contredit un des ports les plus remarquables de la Crimée. Quoique l'entrée en soit assez étroite pour ne laisser aux vaisseaux qu'un passage fort difficile, il offre cependant dans tous les temps un ancrage excellent et un abri contre les effrayantes tempêtes de la mer Noire. Les vaisseaux de guerre de toute charge y rencontrent une profondeur d'eau suffisante et un sûr asile. Ce port, qui a été longtemps un repaire de contrebandiers et de pirates, est aujourd'hui habité par une colonie de Grecs Arnaout, à qui l'impératrice Catherine a donné cette ville en récompense des services rendus contre les Ottomans. Ces originaires de Mizitra, des îles Céphalonie et de Zante y vivent sans aucun mélange de Tartares ni de Russes, en s'occupant principalement de culture et de pêche.

Balaklava, dont les Génois avaient compris l'importance et qu'ils avaient considérablement fortifiée, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de maisons délabrées et d'enclos mal défendus par des murs à moitié détruits, parmi lesquels il n'y a guère de conservé qu'une seule rue garnie de boutiques toujours fermées, une église et un corps de garde.

On comprend assez, d'après ce que nous venons de dire, que la manière dont le gouvernement russe en a toujours agi avec la Crimée n'a pas dû contribuer à lui concilier l'affection de ses nouveaux sujets : aussi l'aversion des Tartares pour leurs tyrans est-elle portée à un degré plus haut qu'on ne saurait le dire, et cette antipathie est encore augmentée et constamment alimentée par la différence des religions et surtout par les habitudes et les mœurs de la société russe, si opposées en tout point à celles des populations musulmanes, qu'elles blessent dans leurs préjugés les plus respectables.

Qu'il nous soit permis de tracer de ces mœurs un rapide tableau, afin que le lecteur, mis à même de le comparer avec celui des mœurs tartares que nous avons exposé plus haut, puisse facilement tirer lui-même de ce rapprochement toutes les conséquences qui en découlent.

La société russe de la Crimée se compose de deux classes distinctes : les militaires et ceux qui ne le sont pas. Ces deux espèces de personnes se méprisent mutuellement autant l'une que l'autre. Les militaires sont fiers, cérémonieux et bas; en toutes circonstances, aussi bien en public que dans les sociétés privées, le grade est toujours la mesure de la considération et du respect que l'on accorde à l'individu. Les choses sont poussées si loin à cet égard, qu'à table, même dans les réunions privées, on sert chaque personne selon son grade : d'abord le général et sa femme, puis le colonel et la sienne, et ainsi de suite d'après l'éclat des titres et des dignités; les restes viennent aux autres convives. Cet usage suffirait seul pour expliquer ce que nous trouvons si étrange dans la nation russe, où tant de généraux ne sont pas militaires, où tant d'officiers civils jouissent des prérogatives des généraux. Le gouvernement a compris que c'était le seul moyen de leur donner un rang dans la société et principalement de leur épargner le désagrément d'être contraints pendant toute leur vie à se nourrir du rebut des tables.

Les gens qui ne sont pas militaires, ayant moins de morgue, forment par conséquent une classe plus réservée et plus aimable; mais, quelle que soit leur position, tous les Russes ont la passion de la parure et du jeu, et ces folles vanités les entraînent souvent dans les excès les plus honteux. La simple paye d'un officier russe, en général fort minime, est toujours insuffisante pour suffire à ses prodigalités, la plupart cependant n'ont que cette paye pour toute fortune; mais quand ils réussissent à épouser quelque jolie femme, ils ferment constamment les yeux sur ce qui se passe dans l'intérieur de leur famille s'ils peuvent attendre quelque argent de cet acte de complaisance. Les Russes aiment passionnément les cartes et le billard. Leur goût pour les liqueurs fortes est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister sur ce point; l'ivrognerie est chez eux un vice commun à toutes les classes de la société : les bals qui ont lieu en hiver et surtout durant le carnaval finissent toujours par dégénérer en de grossières orgies qui ne se terminent presque jamais sans désordre.

Un usage qui blesse surtout à un haut degré la modestie des mœurs tartares c'est celui des bains chauds, dans lesquels les sexes se rencontrent mêlés ensemble dans l'état le plus complet de nudité. Les choses en Crimée vont même plus loin sous ce rapport que dans les autres parties de la Russie. La douceur du climat permettant l'usage des bains de mer, il n'est pas rare de voir des femmes de la plus haute classe se déshabiller entièrement sur la plage sans s'inquiéter de la présence des hommes qui circulent, et l'on rencontre souvent l'été des troupes de ces nymphes marines sortant du sein des flots, au grand scandale des Tartares, dans l'état où Vénus apparut pour la première fois au monde.

Les Russes portent les profusions de la table à un degré qu'on ne voit nulle part ailleurs et font à toute heure du jour et dans toutes les circonstances une consommation très-grande de thé. Leur passion pour cette boisson égale au moins celle des Tartares pour le café.

Leur manière de voyager est toute différente de celle des habitants de la Crimée. Ceux-ci vont toujours à cheval, les Russes de quelque distinction ne se montrent guère qu'en voitures. Ils en ont de plusieurs sortes, parmi lesquelles le droski mérite une mention à cause de son caractère et de son origine nationaux. Cette voiture, qui est très-basse, n'est en général attelée que d'un seul cheval : elle a un siége pour une seule personne, de chaque côté, entre les roues de devant et de derrière, un autre siége placé de front est destiné au cocher. Les siéges sont placés de la manière la moins sociable, les voyageurs étant placés dos à dos. On s'étend dans quelques-unes de ces voitures des roues de devant à celles de derrière sur un carreau garni et rembourré, et les conducteurs s'asseyent, ayant, autant que possible, les jambes écartées. On conduit ces voitures à grandes guides; quelquefois elles sont tirées par trois chevaux de front : les chevaux de côté vont l'amble, tandis que celui du milieu trotte. L'effet en est très-agréable.

La naissance, le mariage et la mort sont pour les Russes comme pour tous les autres peuples l'occasion de cérémonies et de solennités particulières.

Chez eux la naissance d'un enfant est suivie du baptême, qui a lieu à l'église. On mange ensuite en famille et on s'enivre. Pendant le cours des couches de la femme ceux qui viennent la voir doivent, en s'approchant de son lit pour la féliciter ou s'informer de sa santé, lui glisser une pièce de monnaie dont la valeur varie suivant la qualité ou la fortune de celui ou de celle qui fait l'offrande. Les personnes de qualité ne peuvent donner moins d'un ducat. Les gens mariés sont seuls assujettis à cet usage, sans doute parce qu'il ne dépend que d'eux de se faire rembourser. A Pétersbourg on a aboli ce petit impôt. On le paye très-exactement à Moscou et dans toutes les provinces.

Les cérémonies du mariage sont nombreuses et assez singulières. Les époux ne se voient que le jour des noces. On les coiffe et on les pare devant un miroir commun. Ils peuvent approcher leurs joues, mais il faut qu'une étoffe les sépare. Ensuite on se rend en pompe à l'église : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Là se donne la bénédiction nuptiale. Il n'y a pas longtemps encore que le prêtre accompagnait cette bénédiction de questions que l'on a supprimées comme inutiles. Il disait au jeune homme : « Te sens-tu capable de devenir l'époux de cette jeune fille? — Oui. — La battras-tu quand la raison l'exigera? — Oui. » Puis il ajoutait : « Je te défends, au nom de Dieu, de la quitter quand elle sera vieille. » Maintenant on se contente de demander le consentement des deux époux, après quoi

le prêtre leur donne à chacun un anneau bénit, puis du vin, dont il leur fait boire trois fois l'un après l'autre et dans le même vase. Pendant la cérémonie les époux ont une couronne sur la tête. Lorsqu'elle est achevée on revient à la maison, où il faut que la mariée ne fasse que se plaindre et se lamenter. Quelques-unes prennent la chose si sérieusement, qu'elles s'égratignent. Cependant on commence les repas, les danses et les chants. Tout ce qui concourt à terminer la fête est un emblème de la fécondité. Le lit de l'hyménée est dressé sur des gerbes, les flambeaux sont posés dans des barils remplis d'orge et d'avoine. Un domestique affidé guette le moment où le mari lui crie que la jeune vierge est devenue sa femme; alors il donne le signal aux trompettes et aux tambours, qui font retentir l'air de fanfares et de roulements redoublés. Le lendemain il est d'usage que le plus âgé de la famille aille porter aux époux en grande pompe un pain fait exprès, sur lequel on incruste une pièce de monnaie, et une des agrafes que les femmes portent sur la poitrine. Avant de le lui donner on pose trois fois le pain sur la tête de la jeune femme. Une coutume bizarre qu'on pratique aux noces russes et dont on ne retrouve l'analogue nulle part est celle du *druschka*. Le druschka, autrement dit *aide du fiancé*, est une espèce de bouffon que l'on appelle à toutes les noces : il est aussi indispensable que les violons en France. La fonction de ce personnage est d'aller dès le matin devant la porte des futurs époux annoncer à haute voix à tous ceux qui se trouvent présents que le très-haut et très-puissant prince ..... et la très-haute et très-gracieuse princesse ..... les invitent à assister au banquet des noces. Quelque gueux et misérables que soient les époux la formule est toujours la même. Mais il faut bien se garder de se présenter sur une telle invitation, sans quoi on serait hué et honni. Après cette invitation le druschka est encore chargé d'ouvrir la marche en conduisant les époux à l'église et de mettre tout le monde en train par ses plaisanteries et ses quolibets. Entre autres attributs distinctifs le druschka est coiffé d'un bonnet de forme conique. Pour remplir dignement cet état en Russie, car c'en est un, quelquefois fort lucratif, il faut avoir été doué par la nature de certains dons particuliers : d'abord il faut être gai et fécond en bons mots et en saillies, puisque l'on est chargé d'exciter la joie; ensuite il faut avoir l'air, l'apparence et la figure d'un bon vivant. Avec une taille courte et ramassée, une face bien nourrie, un teint enluminé et surtout un large ventre, on ne peut manquer d'avoir la vogue. Voilà pour les noces du peuple.

Chez les grands seigneurs les choses se passent avec plus de convenance et de dignité. Leurs noces, qui se célèbrent d'après le rit grec, commencent ordinairement par un dîner magnifique après lequel les époux se rendent à l'église, accompagnés de leurs convives. Le prêtre les reçoit à la porte; il demande d'abord au futur époux s'il est uni à sa fiancée par des liens de parenté, pareille question est adressée à la femme. Après avoir reçu leur réponse négative, on les invite à déclarer l'un et l'autre si l'engagement qu'ils vont contracter est volontaire de leur part. Ce n'est qu'après avoir satisfait affirmativement à cette dernière question qu'il leur est permis d'avancer de quelques pas dans l'église. On place devant eux une Bible et un crucifix, et on leur met dans les mains de grands flambeaux de cire allumés et ornés de rubans. Après la lecture de certaines prières on couvre le pavé d'une pièce de satin écarlate, sur laquelle on pose une table avec les vases de la communion. Ces préliminaires terminés, le prêtre unit les mains des mariés avec des bandes de satin également de couleur écarlate, place une couronne de fleurs sur leurs têtes et prononce les paroles sacramentelles. Ces cérémonies achevées, le pope conduit les époux, dont les mains sont toujours liées, autour de la table de la communion; cette promenade se répète par trois fois, le père et la mère de la mariée suivant le nouveau couple. Durant cette marche, les choristes chantent une hymne; et après le chant une bénédiction générale est répandue sur tous les assistants. C'est par là que se termine la cérémonie; les époux retournent alors à la maison du père de la mariée, où du thé et d'autres rafraîchissements sont offerts à ceux qui viennent les féliciter.

Les liens du mariage sont en général fort peu respectés chez les Russes. Le libertinage y est extrême. Les seigneurs exercent presque tous dans leurs terres ce que l'on appelait autrefois en France le droit de jambage; mais ils n'attendent pas pour cela la veille des noces, et s'y prennent plus tôt. Ces sultans au petit pied croient avoir toute espèce de droits sur leurs esclaves, et pensent les honorer beaucoup en les déshonorant. On sent qu'un peuple grossier, et qui n'a d'autre guide que ses sens, enchérit encore sur la dépravation de la classe éclairée. Le libertinage des Russes va quelquefois jusqu'à l'inceste. Les paysans que les seigneurs russes ont fait transporter en Crimée pour remplir les vides que les émigrations successives ont causés dans ce pays, y ont introduit leurs mœurs grossièrement immorales. Afin d'avoir dans leur maison une femme intelligente et active, capable de la diriger et de s'occuper de tous les soins du ménage, les pères qui ont perdu leurs femmes sont dans l'habitude constante de marier leurs fils, quelque jeunes qu'ils soient, à une fille nubile et dans la force de l'âge. Toutefois, en attendant l'adolescence, le mari titulaire vit dans la famille comme le fils de son épouse et ignorant les droits dont il serait hors d'état d'user; le beau-père sait les faire valoir à son défaut. Ces unions incestueuses, pour être défendues, n'en sont pas moins fréquentes; et le pope, aussi stupide que ceux à qui il donne la bénédiction nuptiale, refuse rarement de les former quand on paye la transgression. Le fils, qui par ces alliances mal assorties se trouve encore plein de jeunesse et de santé quand sa femme est dans la décrépitude, agit comme a fait son père, et perpétue ainsi d'âge en âge l'abominable coutume qui rend un même homme père d'abord d'enfants frères de ses propres frères et ensuite de fils frères de ses petits-fils.

Les funérailles se font chez les Russes avec beaucoup de pompe. Autrefois on enterrait les morts aussitôt qu'ils avaient rendu le dernier soupir; ce n'est plus de même aujourd'hui : on les conserve aussi longtemps que l'état du cadavre le permet. Pendant ce temps les parents et les proches, et même ceux qui ont été ennemis du défunt, se réunissent autour de son cadavre, que l'on a vêtu avec soin; ils le pleurent et témoignent leur douleur par mille signes extérieurs, mille simagrées d'affliction. Puis ceux envers qui il a eu des torts les lui rappellent et lui adressent des reproches. Le mort ainsi pleuré et réprimandé est porté en terre par les popes et escorté de pleureuses payées pour répandre des larmes et pousser des gémissements. Avant de le mettre dans la bière on a eu soin de le munir d'un passe-port pour l'éternité, dans lequel les popes certifient de sa bonne conduite et de sa foi et recommandent à saint Pierre de lui ouvrir les portes du paradis. Ce billet, revêtu de la signature de l'évêque, est placé dans la main du mort. Après l'enterrement on revient à la maison célébrer les commémorations : ce sont des orgies qui durent neuf jours, et que l'on renouvelle encore à certaines époques, comme à la fête et à l'anniversaire du défunt. Ces jours-là on noie son chagrin dans le vin. Les popes président toujours à ces festins, et sont en outre bien payés pour les messes qu'on les charge de dire; car, bien que les Russes ne croient pas au purgatoire, ils pensent cependant que les prières peuvent beaucoup soulager les morts dans le long et pénible voyage qu'ils ont à faire.

Non-seulement les Russes, ce peuple, comme disait d'Alembert, pourri avant d'être mûr, se sont aliéné l'esprit des musulmans de Crimée par la grossièreté de leurs habitudes et le déréglement de leurs mœurs, mais ils les ont blessés plus profondément encore en leur imposant la détestable forme de leur gouvernement, et surtout cette plaie hideuse de l'esclavage, déshonneur de l'Europe au dix-neuvième siècle. Il n'est pas rare de voir chez eux un seul homme maître de dix et même de vingt mille de ses semblables dont il a le droit de disposer comme il ferait des plus vils bestiaux. Les esclaves achetés et vendus comme les derniers des animaux deviennent, au gré de leur maître, des serfs et des concubines, avec cette condition infâme que tous les enfants d'esclaves sont esclaves, et l'on a vu plus d'une fois un Russe lassé de son esclave favorite, ou pressé par des besoins d'argent, la vendre, elle et tous les enfants qu'elle lui avait donnés.

L'introduction des lois russes en Crimée eut pour ce pays les plus déplorables résultats. La constitution sociale de l'empire russe ne permettant à aucun roturier de posséder des terres, il en résulta un doute sur la question de savoir si les Tartares de la classe ordinaire pouvaient acheter, vendre ou laisser des terres en héritage. Il fallut un ukase du sénat pour décider que les bourgeois pouvaient posséder et hériter des terres dont ils jouissaient. Mais cet ukase portait en même temps une grave atteinte au droit de propriété qu'il semblait reconnaître, puisqu'il interdisait le droit de vendre ces mêmes terres à d'autres acquéreurs qu'à des nobles russes.

L'abandon de certaines terres par suite de l'émigration des Tartares et l'usurpation que les czars ont faite des propriétés des vaincus pour en faire des libéralités et des concessions à leurs courtisans ont multiplié en Crimée les procès à un point inconcevable. Les biens-fonds ont perdu par suite toute espèce de valeur, et de cette époque date pour la propriété foncière une perturbation qui exerce encore sur tout le pays la plus déplorable influence.

Les Tartares avaient obtenu sous Catherine une exemption de toute espèce d'impôt et de logement pour les troupes, ainsi que le privilége de ne plus fournir de recrues. Leurs obligations pour le service militaire se bornaient à l'entretien de deux régiments de bechleys, formant à peu près cinq mille hommes. Mais à l'abolition des troupes irrégulières par Paul Ier, les Tartares se virent assujettis à cet égard aux mêmes charges que le reste de l'empire. Depuis, l'empereur Alexandre les rétablit dans les droits dont ils jouissaient sous Catherine; mais au lieu de fournir les deux régiments de bechleys ils furent seulement tenus d'approvisionner de bois toutes les troupes qui se trouvaient en Crimée. Dans certaines circonstances, cette charge peut devenir très-lourde; et les Tartares auront bientôt beaucoup à faire si les armées anglo-françaises ne forcent avant l'hiver les troupes russes à évacuer la péninsule.

Chez tous les peuples musulmans, l'administration de la justice est intimement liée à la religion. Ce devait être pour les Russes un motif de ne point enlever les Tartares à leurs juges naturels. Il n'en a point été ainsi. A l'époque de l'indépendance, le tribunal suprême était le divan ou grand conseil du khan. C'était devant lui qu'on portait toutes les affaires civiles et criminelles d'une certaine impor-

tance. A un degré inférieur se trouvait le tribunal du *cadi asker*, chef de la justice, qui connaissait de toutes les affaires civiles de la noblesse; pour les simples particuliers il y avait dans chaque cadilik un cadi qui jugeait en dernier ressort toutes les procédures civiles et tous les procès criminels où il n'allait pas de la vie, mais toutefois avec le recours en cassation devant le divan. La simplicité de la justice et la proximité du tribunal, qui n'éloignait pas le plaideur de son domicile, étaient deux avantages inestimables joints à celui plus grand encore d'un juge de la nation et de la religion des parties.

Depuis la conversion de la Crimée en gouvernement, ce pays a reçu la même administration que toutes les parties de l'empire; et ce fait n'a pas peu contribué à aliéner tout à fait à la Russie le cœur des Tartares, qui, ignorant la langue dans laquelle ils doivent porter leurs plaintes, sont exposés à mille vexations et à la merci d'interprètes souvent infidèles devant des juges qui ne leur inspirent ni respect ni confiance.

Pour maintenir les Tartares dans l'obéissance, aussi bien que pour préserver la Crimée contre toute attaque du dehors, les Russes sont constamment obligés d'entretenir dans la Chersonèse une armée qui n'est jamais au-dessous du chiffre de vingt-cinq à trente mille hommes, et qui tient en temps ordinaire garnison dans les villes suivantes : Pérécop, Koslov, Simphéropol, Sébastopol, Caffa, Kertch, Taman et Karazoubazar. Ce serait peut-être ici le lieu de dire quelles forces militaires la Russie a depuis quelque temps accumulées dans la Crimée. Mais les journaux de chaque jour contiennent sur ce point des détails si circonstanciés que nous nous verrions, faute d'espace, forcé de les tronquer, et par conséquent d'en amoindrir l'intérêt, et nous nous bornerons à donner ici quelques renseignements moins connus peut-être sur l'organisation générale de l'armée russe.

L'armée russe est effrayante sur le papier ; mais il faut bien se garder de s'en rapporter aux chiffres colossaux que présente l'addition des cadres. Tous ces états militaires prouvent peu, et ces listes indiquent le nombre qu'il devrait y avoir, mais non point le nombre réel. A plusieurs régiments il manque un quart, même une moitié. L'avidité des colonels contribue à entretenir le gouvernement dans une profonde erreur à cet égard; car c'est un usage passé chez eux à l'état d'habitude de dissimuler la véritable situation de leurs régiments, afin de bénéficier de la solde des soldats qui manquent. La diminution subite des recrues, qui presque dans tous les cas est extraordinairement grande, est une des causes principales des vides qui se remarquent dans l'effectif de l'armée. Comment en serait-il autrement avec le système de recrutement adopté en Russie! Quand les besoins l'exigent, on lève avec précipitation cinq et même dix pour cent de la population, et on expédie ces nouveaux soldats à la hâte dans les lieux les plus reculés de ce vaste empire, sans avoir aucun égard ni à l'âge ni à la constitution des individus. Les fatigues du voyage sont toujours considérables pour les soldats russes; et comme il arrive habituellement que les recrues n'ont pas moins de deux cents milles d'Allemagne à parcourir avant d'arriver au lieu de leur destination, on ne doit point s'étonner que la colonne laisse sur la route un grand nombre de malades et de traînards. Le mauvais régime des hôpitaux a bientôt raison de ceux que la maladie force d'y entrer ; les difficultés du service et l'usage immodéré de l'eau-de-vie sont autant de moyens de destruction qui exercent continuellement leur fatale influence sur ceux qui parviennent à rejoindre le corps.

Le service est dans le commencement plus pénible pour le soldat russe que pour celui des autres pays : sans compter la contrainte du corps pendant l'exercice, ce qui ne manque pas d'être très-dur pour les commençants, on assujettit encore sa langue à une contrainte non moins fatigante. On exerce cet organe avant d'exercer ses pieds et ses mains; chose indispensable, puisque, de cent mots dont il a besoin dans son métier, le novice n'en sait pas un seul : ce qui doit ajouter à la difficulté et au désagrément du service. Le soldat russe est obligé d'employer exactement de très-longs titres usités pour tous les grades, depuis celui d'enseigne jusqu'à celui de général, et encore plusieurs autres qui concernent la naissance et le rang. Avant d'entrer au service ils ne savent aucun de ces mots, et ils appellent indistinctement tous leurs supérieurs *petit père*, *petite mère*, ou simplement *monsieur* et *madame*.

On n'a rien épargné dans les règlements pour que les hopitaux fussent bien tenus; il a été établi à cet effet de grands bâtiments dans les principales villes, et on y a attaché nombre de médecins. On y fournit des médicaments, une nourriture, une boisson propres à l'état du malade, quelque prix qu'il en puisse coûter. Malgré tout cela, le soldat a de la répugnance pour l'hôpital, et s'empresse d'en sortir le plus tôt possible : c'est déjà un mauvais signe. En voilà un plus mauvais encore : les officiers employés dans ces hôpitaux sont regardés comme des êtres heureux, et y demeureraient volontiers le reste de leur vie. Dans la stricte règle, ils n'y seront qu'un an : vraisemblablement le gouvernement a pris cet arrangement dans la persuasion qu'un long séjour dans ces postes entraînerait de plus grands abus ; peut-être aussi regarde-t-on ces places comme un moyen de faire participer tour à tour les officiers aux émoluments qui y sont attachés, du moins sollicitent-ils ces emplois avec une singulière avidité. On peut facilement juger de la manière dont sont administrés les hôpitaux, par le désir des soldats d'en sortir, et l'ardeur des officiers pour y entrer. Cela ne regarde cependant que les officiers des bataillons de garnison. Les régiments qui sont en campagne ont des hôpitaux dont chaque chef est chargé d'avoir soin; et afin qu'il n'y manque rien, le colonel est obligé de fournir une certaine somme qu'il prend sur la solde des soldats et des officiers : cette somme, qui est toujours exactement prélevée par les colonels, arrive rarement à sa destination.

A ces raisons générales de mortalité il faut encore en ajouter de particulières, parmi lesquelles figure en premier rang la translation d'une province froide dans une province chaude ou malsaine. Qu'on pense à ce que doivent souffrir des Lapons arrachés à leurs glaces éternelles pour être subitement transportés au milieu des étés de la Crimée.

La mort n'est pas la seule cause qui prive l'armée d'une grande partie des recrues. Dans ce pays, où le vol et la déprédation semblent organisés en système chez les fonctionnaire publics, les généraux rendent la liberté aux recrues pour une certaine somme d'argent, ou bien les détournent de leur destination pour les placer en qualité de serfs sur leurs propres terres.

Dans des conditions semblables, on devine quelle doit être la répugnance du bas peuple russe pour le métier de soldat ; aussi la menace la plus terrible qu'un seigneur de ce pays puisse faire à un domestique, c'est de lui dire que s'il ne se conduit pas mieux à l'avenir on le donnera pour recrue. Cette aversion du paysan russe pour le service militaire est un fait si constant en Russie, que, lorsqu'on lève des soldats dans les villages, on commence par mettre des fers à ceux qui ont été choisis par la volonté du seigneur ou désignés par le sort. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement dans un pays où pour passer officier il faut avoir fait ses preuves de noblesse ou avoir été préalablement admis dans un institut militaire, et où la paye d'un simple soldat n'excède pas trente francs par an sur lesquels on lui fait encore plusieurs réductions à divers titres? Il est vrai qu'en dehors de cette solde il reçoit en outre trois barils de farine, vingt-quatre livres de sel, une certaine quantité de gruau et de blé sarrasin, et qu'on lui fournit également un uniforme par année.

Quant aux récompenses, c'est une chose dont le soldat russe ne se flatte pas, même en songe, à moins pourtant qu'on ne considère comme une récompense une gratification d'un rouble par tête donnée pour une bataille gagnée; même dans les cas extraordinaires, et pour une de ces actions d'éclat qui ne se représentent qu'à des époques très-éloignées les unes des autres, la récompense est si minime qu'elle ne peut guère servir d'aiguillon. Sous le règne de Catherine, au commencement de la guerre avec les Turcs, le général Souwaroff ayant été blessé au commencement de la bataille, la présence d'esprit d'un simple soldat suppléa au génie du général absent. Ce brave homme rallia les troupes déjà dispersées et en fuite, et procura à Kinbourn la victoire sur les Turcs. La munificence de la cour lui accorda son congé et cinquante roubles de pension pour toute récompense.

A défaut de l'avancement, du sentiment de l'honneur et de l'amour de la patrie, qui sont pour nos soldats le mobile de la bravoure et du dévouement, les Russes ont un stimulant à leur avis infaillible, c'est le bâton. « Le bâton, disait un professeur de tactique russe, » donne de l'ardeur au soldat. » On le considère comme le meilleur moyen pour mener les troupes au feu. Un jour, au Caucase, les Russes assaillis par la mitraille, refusaient d'avancer : le général Viliaminoff s'assied sur un tambour devant la première ligne et appelle hors des rangs quelques soldats, qu'il fait fustiger; puis il commande au bataillon d'avancer, et les Russes chassèrent les Circassiens. Depuis ce trait Viliaminoff fut réputé maître dans la tactique russe. C'est là un exemple entre mille. Comment ce moyen ne serait-il pas efficace! disent ordinairement les officiers russes; le bâton est une chose sûre et positive, on ne lui échappe pas et son effet est terrible : tandis que la balle de l'ennemi est incertaine.

Malgré la prédilection des officiers russes pour ces moyens coercitifs, ils se voient généralement forcés en temps de guerre de changer de manière d'être avec le soldat, et de se montrer beaucoup moins cruels sur tout ce qui touche la discipline : c'est qu'un jour de bataille on ne distingue pas la balle ennemie de celle qui sort de ses propres rangs, et plus d'une injure peut être vengée dans le sang d'un officier trop injuste ou trop sévère sans qu'il soit possible de reconnaître le coupable.

On ne saurait se figurer tous les mauvais traitements auxquels le soldat russe est exposé de la part de ses chefs petits et grands. Encore s'il lui était permis d'espérer un peu de repos à la fin de sa carrière! Mais le soldat russe ne trouve ordinairement ce repos que dans la tombe ou lorsqu'il est près d'y descendre. En d'autres pays on accorde à un soldat son congé pour plusieurs raisons, et un long service lui sert ordinairement de recommandation pour obtenir une retraite et une petite place qui lui permet de terminer sa vie dans la tranquillité; mais en Russie, jusqu'à nos jours, le soldat n'avait pas d'engagement limité, il servait dans l'armée aussi longtemps que ses forces le lui permettaient, puis entrait en garnison et faisait le service ordinaire jusqu'à ce qu'il devînt tout à fait invalide. Ce n'était

qu'alors qu'on pensait à le placer dans un couvent, où, grâce à une nourriture très-frugale, il végétait encore quelque temps. Depuis 1827 la position du soldat s'est un peu améliorée sous ce rapport. Un ukase promulgué à cette époque a fixé la durée du service à vingt ans dans la garde et à vingt-deux ans dans la ligne. Cette longue durée du service, qui permet rarement au soldat de revoir ses foyers, fait de ce malheureux un véritable étranger sur la terre qu'il est chargé de défendre. Quand la nouvelle recrue part de son village, il lui faut dire un éternel adieu à ses parents, à ses amis et même à sa femme et à ses enfants, car le paysan russe se marie de bonne heure, et le recrutement frappe indistinctement tous les hommes valides, mariés ou garçons, qui ont plus de vingt ans et moins de quarante.

Le recrutement de l'armée russe n'a point lieu comme chez nous à des époques régulières et selon des formes prescrites et déterminées par la loi; en cette matière comme en toute autre, le peuple dépend de la volonté ou du caprice du despote, et lorsqu'il s'agit de lever un nouveau régiment, ou de compléter les anciens, le czar ordonne un recrutement général dans tout l'empire, et son ukase détermine en même temps le nombre de Russes qui doit être pris sur cent, cinq cents ou mille sujets mâles de l'empire.

Parlons de l'organisation des régiments russes :

En Russie chaque régiment d'infanterie se compose, au complet, de deux mille deux cents hommes, qui forment douze compagnies et trois bataillons.

Un régiment a soixante officiers, savoir: un chef ou colonel, un commandant ou lieutenant-colonel, quatre majors, six capitaines, six capitaines d'état-major, douze lieutenants en premier, douze lieutenants en second et douze enseignes; de plus un adjudant-major attaché au colonel et trois adjudants de bataillon, dont le plus ancien est aide de camp du régiment; un payeur à qui la caisse du régiment est confiée, et un quartier-maître chargé de la recette et de la répartition des vivres et du fourrage : ces deux derniers ont ordinairement le rang d'officier.

Un régiment possède en outre ce qu'on appelle le sous-état-major, composé d'un auditeur, d'un chirurgien-major, de deux chirurgiens de bataillon, et d'un pope faisant les fonctions d'aumônier.

A chaque régiment est attaché un conseil de guerre, qui juge en première instance; il se compose de deux juges, qui sont le chef et le commandant du régiment: l'auditeur remplit les fonctions de rapporteur.

Chaque régiment a tous les objets nécessaires au service divin du rit grec, ainsi qu'un grand nombre d'images de saints. Outre saint Nicolas, patron de tous les militaires russes, chaque compagnie choisit un saint pour son patron particulier. L'image du saint du régiment est placée sur un autel et entourée de cierges allumés dans l'église du régiment quand on est en garnison; et en campagne, dans la grande tente qui en tient lieu et qui se trouve toujours devant le front du régiment.

Un pope, que les Russes appellent aussi père, aidé de deux bedeaux, fait le service divin, et est en même temps chargé des affaires ecclésiastiques du régiment. Ces popes ne sont rien moins qu'instruits. Le plus grand nombre, hors l'exercice des pratiques de la religion grecque, croupissent dans l'ignorance la plus crasse. Souvent même leur conduite est des plus scandaleuses. Cependant les soldats ont pour eux la plus profonde vénération, malgré l'abus qu'ils font de leur bonne foi et de leur dévotion pour satisfaire leur sordide intérêt.

Chaque régiment possède son hôpital, composé d'un chirurgien-major, de deux chirurgiens de bataillon, d'un économe de l'hôpital, et de quatre infirmiers. Mais les sommes allouées pour l'entretien de l'hôpital et l'achat des médicaments sont toujours insuffisantes; et ces objets dépendent en grande partie de l'humanité des colonels de régiment, qui sont loin de s'en préoccuper d'ordinaire autant qu'ils le devraient. Ce qui manque surtout à ces hôpitaux, ce sont d'habiles médecins. La plupart des médecins russes ont tout au plus une connaissance superficielle de leur art et sont très-ignorants pour tout le reste. Les chirurgiens militaires sont aidés dans leurs fonctions par les barbiers attachés à chaque compagnie. Ces derniers, qui sont censés avoir quelques notions de chirurgie, sont en général si incapables, qu'il est dangereux de se faire même saigner par eux; car il est rare qu'ils sachent distinguer les artères des veines.

Chaque régiment russe est tenu d'avoir dans son sein tous les ouvriers nécessaires aux besoins des soldats; ainsi l'on y trouve non-seulement des armuriers, des tailleurs et des cordonniers, mais encore des charpentiers, des menuisiers, des charrons et des peintres.

La présence de tous ces corps d'état impose au régiment l'obligation d'un train de bagages considérable, aussi en campagne attache-t-on à chaque régiment d'infanterie près de deux cents chevaux destinés au transport des fourgons.

Tous les officiers des régiments d'infanterie sont obligés d'aller à pied en campagne, il n'y a que les officiers d'état-major et les adjudants qui soient à cheval.

Telle est l'organisation générale du régiment, passons à celle de la compagnie.

Chaque compagnie est composée de quatre officiers, un sergent-major, un capitaine d'armes, un enseigne, un cadet, sept sous-officiers, trois tambours, quatre sapeurs ou ouvriers, cent vingt-cinq soldats, un barbier, cinq charretiers et de cinq à huit domestiques d'officier désignés sous le nom de dengiks.

Le payement de la solde des troupes ainsi que de tous les autres employés de la couronne se fait, en Russie, de quatre mois en quatre mois; savoir : au 1er janvier, au 1er mai et au 1er septembre. En temps de guerre, l'éloignement et la difficulté des communications empêchent souvent que ces payements ne soient effectués au terme; et comme alors le soldat est nourri et habillé, il se passe assez facilement d'argent.

En marche et en campagne le soldat russe porte avec lui une provision de biscuit suffisante pour plusieurs jours. Quand il a faim, il en casse un morceau, qu'il arrose d'eau, voilà son repas; et quand il peut y ajouter un peu de sel avec un oignon ou un concombre et un verre d'eau-de-vie, c'est un véritable régal pour lui. L'armée russe ne fabrique point son pain à l'aide d'une boulangerie de campagne, chaque soldat est à lui-même son propre boulanger. Lorsqu'il campe ou qu'il bivouaque et qu'il a reçu sa ration de farine, il fait un trou en terre, y place une natte d'écorce, dépose la farine dessus et l'y pétrit à l'aide d'un peu d'eau dont il l'humecte. Un autre trou pratiqué près de là lui sert de four pour la cuisson de son pain. D'ordinaire il le cuit deux fois pour qu'il soit plus léger et plus facile à conserver.

Le temps que doit durer l'habillement du soldat russe n'est pas trop long : tous les quatre ans on lui délivre un manteau, tous les deux ans un habit, une paire de pantalons de drap et une veste, tous les ans une paire de bottes et deux paires de souliers, deux chemises et une paire de bas de laine avec une paire de pantalons de toile qu'il porte du 1er juin au 1er septembre. Les fusils et la buffleterie sont livrés successivement aux régiments, en sorte que tous les vingt ans ils sont renouvelés. La cavalerie et les corps spéciaux sont organisés d'une manière analogue à celle de l'infanterie, sauf toutefois bien entendu les modifications nécessitées par la nature même de l'arme.

Il ne manque aux Russes pour être les premiers soldats du monde que deux choses, mais deux choses essentielles : une patrie à défendre et le sentiment de l'honneur et de la dignité nationale; car sous tous les rapports matériels et physiques ils sont admirablement doués de la nature. Forts et vigoureux, d'une taille généralement au-dessus de la moyenne, ils sont aussi bien pris que proportionnés. Il est rare de voir parmi eux des hommes contrefaits, avantage que l'on peut attribuer à leur habillement commode et à l'habitude des exercices du corps qu'ils contractent dès leur enfance. L'éducation que reçoivent les jeunes habitants des campagnes contribue singulièrement à développer cette force corporelle qui résiste aux plus violentes secousses. Le passage subit du chaud au froid devient pour eux une sorte de jeu qui les familiarise avec les intempéries du climat. L'enfant échauffé par ses jeux ou même par le travail se précipite avec son père, tout couvert lui-même de sueur, dans le fleuve dont l'eau est froide à la glace, et tous deux en sortent gais et dispos. Un jeune garçon de douze à quinze ans sait déjà conduire avec courage et prudence le cheval le plus fougueux, et fait tous les ans plusieurs centaines de verstes pour aller où son père l'envoie travailler et gagner de l'argent.

On serait sans doute en droit d'attendre beaucoup de pareils soldats si d'un côté, comme nous l'avons déjà dit, ils étaient mus par des motifs plus nobles que la crainte du bâton, et si de l'autre ils étaient guidés par des officiers instruits et capables; mais en Russie les grades étant donnés à la naissance et à la faveur et nullement au mérite, il en résulte que les officiers sont généralement d'une ignorance qui n'est égalée que par leur incapacité.

Quoique généralement mal conduite, l'infanterie russe n'en est pas moins justement renommée pour sa fermeté et sa ténacité. Pris en corps le soldat russe est excellent, mais pris isolément il se perd : plus qu'un autre il lui faut sentir le coude de son voisin et entendre la voix de son chef; c'est une machine endurcie aux fatigues, docile au moindre signe, admirable pour la précision des mouvements, mais qui ne vaut rien dès que son ressort se dérange. Tout corps russe sans officiers est un corps sans âme. « Tuez les noirs, ont coutume de dire les Turcs en parlant des officiers russes, et les gris (les soldats) sont perdus ! »

Quoique la Russie soit une puissance essentiellement militaire et que ses tendances guerrières et conquérantes absorbent toutes les idées de son gouvernement, les généraux russes n'ont point encore profité du système militaire de Napoléon, qui consistait principalement à marcher au cœur d'un pays en concentrant les masses et à laisser derrière les places fortes. Ils en sont encore, pour l'art militaire, au temps de leur Souwarof, et c'est à lui qu'ils font perpétuellement appel pour ce qui est de la science militaire. Ce général faisait de chair humaine l'amorce de ses canons, ne ménageait pas les troupes, marchait à la victoire sur des monceaux de cadavres, et engageait dans un jour de bataille jusqu'au dernier de ses soldats. Sans avoir hérité de son génie, les généraux qui lui ont succédé ont cru que pour l'égaler il suffisait d'afficher comme lui un souverain mépris

de la vie des hommes. Aussi en maintes circonstances leur a-t-on vu faire si bon marché de leurs soldats que plus d'une fois, à Leipsick, à Varna, au Caucase, lorsqu'un détachement russe près de succomber pouvait entraîner la perte d'un corps entier ou seulement compromettre la victoire, ils ont fait lâcher des volées de mitraille qui abattaient les Russes aussi bien que les ennemis.

En somme, pour résumer en peu de mots la valeur de l'armée russe, il faut dire que si elle n'est pas toujours victorieuse sur les champs de bataille, elle est au moins pour la parade la première armée du monde. Nulle part la manie de ces jeux guerriers n'a été poussée si loin qu'en Russie, et il faut avoir vu le fantassin russe lever la jambe pendant un quart d'heure pour la poser ensuite à terre avec la même formalité et la même lenteur, avoir assisté aux exercices les plus compliqués que font à pied les plus lourds cavaliers, et avoir aperçu l'officier russe à la tête de son peloton, se tordre comme un cheval de brancard, pour se convaincre qu'aucune autre nation ne voudrait s'astreindre à une pareille manœuvre, qui tient de la dégradation et même de l'abrutissement. Héritier des goûts de caporal qui distinguaient son père, Nicolas s'est plu, aussi bien que tous les princes de sa famille, à présider à ces exercices ridicules. Mais le temps est venu où les événements qui s'accomplissent dans cette même Crimée, dont nous nous sommes peut-être écarté trop longtemps, lui prouveront qu'avec le fouet du bourreau on fait des esclaves, des automates avec la canne du sergent, mais qu'il faut autre chose pour faire des hommes et surtout des soldats.

Indépendamment des corps dont nous avons parlé, les armées russes traînent toujours à leur suite de nombreux détachements d'escarmoucheurs qui ont acquis une sorte de célébrité, non par le courage et la bravoure, mais par leur avidité destructive. Ces barbares, aussi remarquables par la bizarrerie de leur physionomie que par leur manière de vivre, sont tirés des parties les plus reculées du centre de l'empire. Sans être soumis à aucune espèce d'ordre ou de discipline, ils vivent dans les camps et dans les villes, comme ils vivaient dans les déserts, leur patrie, c'est-à-dire uniquement de pillage. A défaut du courage qui leur manque, ils ont leur utilité dans le tort qu'ils font à l'ennemi par mille dévastations auxquelles ils se sont formés de bonne heure, car ne recevant ni paye ni nourriture assignée par l'Etat, on les laisse maîtres de pourvoir à leur entretien par tous les moyens violents qu'une intelligence brutale peut imaginer et dont les Russes eux-mêmes sont souvent victimes. L'on doit penser que ces excès ne rencontrent de bornes que celles que la force peut y mettre. Quoiqu'on ait souvent parlé de ces barbares, ils sont encore peu connus, et l'on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur ces auxiliaires irréguliers propres aux armées russes.

Les Cosaques sont les plus connus et les plus célèbres, à juste titre, parce qu'ils sont tout à la fois, et en plus grand nombre et plus audacieux. Cette race d'hommes se rencontre aux extrémités les plus opposées de la Russie, s'étendant depuis la mer d'Ochotsk jusqu'à la mer Noire. Ils sont enrégimentés et se distinguent en Cosaques du Don et de l'Euxin et en Cosaques de la Sibérie. Leur arme principale et distinctive est la lance, qu'ils savent adroitement jeter fort loin avec le pied en la dirigeant de la main. Cette pique, d'une longueur démesurée, se compose de deux morceaux adaptés l'un à l'autre par des courroies, au moyen de quoi l'arme reçoit plus ou moins de longueur à volonté. Ils se servent aussi du sabre, et sont souvent encore armés d'un grand pistolet qui s'attache derrière le dos avec la giberne.

Après les Cosaques viennent les Tartares, qui se divisent aussi en plusieurs classes. Ceux d'Oczakov, voisins de la Moldavie et habitants des bords de la mer Noire, descendent des anciens Basturnes; les Nogaïs, des bords de la mer d'Azof, descendent des Jaziges; les Calmouks, ou Tartares Eleulhs, qui bordent la Tartarie indépendante et s'étendent jusqu'à la Chine par Tangut, ce sont les descendants des anciens Scythes; enfin les Tongouses, voisins de la Tartarie chinoise. Tous ces différents Tartares, et notamment les Calmouks ou Kalmaks, ne se servent le plus souvent, pour combattre, que de l'arc et de la flèche, imitateurs en cela de leurs ancêtres, qui, d'ailleurs, ne leur ont pas transmis cette bravoure qui les rendait si redoutables.

Les Tartares d'Oczakov sont les seuls dont l'armure et l'équipement diffèrent. Ces derniers Tartares sont, comme les anciens Turcs, armés de la carabine, de plusieurs pistolets qu'ils portent à la ceinture et d'un sabre très-courbe. Quant aux autres Tartares, on en voit beaucoup, à l'exception des Eleulhs seuls, armés tantôt d'un sabre droit et petit, tantôt d'un casse-tête en fer à deux parties, dont l'inférieure, armée de la masse, est jointe à l'autre par un anneau et reste mobile.

N'oublions pas un usage particulier aux Calmouks, c'est de se munir en campagne, comme les Arabes, d'un sac de petits grains de farine en pâte sèche et dure, appelée couscoussou, et dont une faible quantité suffit chaque jour pour les nourrir. On leur voit encore un instrument de musique sur lequel ils savent jouer des airs très-variés, espèce de flûte ou tube de métal, percé de quelques trous, dont nos habiles musiciens auraient peut-être peine à tirer un seul son.

Les plus remarquables ensuite sont les Kirguis, voisins du Caucase, et répandus sur les bords de la mer Caspienne. Ces descendants des Sarmates d'Asie ont un costume particulier, et, du reste, sont armés de l'arc et de la flèche comme les Tartares.

Mais les plus misérables et les plus dégoûtants de tous ces barbares, sont les Baskirs, restes dégénérés des anciens Sarmates européens. Les haillons et la vermine, dont ils sont couverts, ne contribuent pas peu à entretenir une odeur qui leur est naturelle et qui fait de loin pressentir leur approche. Leurs armes sont aussi l'arc et le casse-tête, et presque tous portent, comme les Tartares, deux carquois de grandeur différentes, destinés à contenir des traits d'inégale dimension, et dont ils se servent suivant la distance à laquelle ils se trouvent de leur ennemi.

Ces peuples sont presque tous vêtus d'une ample soutane ou capote de drap, fermée et ceinte au milieu du corps, mais qui reste ordinairement ouverte quand ils ne sont pas en campagne, la ceinture se mettant alors en dessous. Ajoutez-y le large et long pantalon, d'une étoffe grossière, mais de couleur toujours différente de la casaque, et voilà leur costume presque universel. Ce pantalon couvre la botte, s'arrêtant par une courroie qui passe sous le pied. Quoique les couleurs ne soient pas déterminées le rouge est cependant dominant, comme la couleur favorite et chérie de tous les Tartares. Cette variété a quelque chose de très-piquant.

Les chevaux de ces barbares sont dignes de ceux qui les montent, c'est-à-dire aussi sales et dégoûtants de vermine et d'ordure; ils sont la plupart fort petits, maigres et décharnés comme le cavalier, mais n'en ayant pas moins la vivacité et l'intelligence du cheval arabe, dont ils semblent être une dégénération; aussi leurs maîtres n'ont-ils pas besoin d'éperons pour éveiller un animal instruit à obéir aux mouvements divers et à la pression de la jambe du cavalier.

Les autres étrangers qu'on aperçoit parmi les Russes ne s'y montrant qu'accidentellement, nous n'en parlerons pas, car il serait presque impossible de le faire avec exactitude. Ils ne forment point de corps séparés; on ne les rencontre qu'à la suite de l'empereur ou de quelque général distingué : tantôt c'est un prince tartare, tantôt c'est un Géorgien, un Servien, ou un Moldave, et quelquefois même des Turcs; mais tous ne sont que des guerriers d'apparat.

Il est un autre élément de la puissance russe en Crimée dont nous devons apprécier le nombre et la valeur; nous voulons parler de cette flotte qui, réunie dans les différents ports de la mer Noire, et principalement à Sébastopol, semblait naguère encore une tempête prête à fondre à chaque instant sur Constantinople et de là sur le monde entier. Au mois de juin dernier des états sur l'exactitude desquels il est permis de compter établissaient le dénombrement de cette flotte de la manière suivante :

VAISSEAUX DE LIGNE.

Noms.		Canons.	Station.
Grand-Duc Constantin,	trois-ponts	120	Sébastopol.
Les Douze Apôtres,	—	120	—
Les Trois Saints,	—	120	—
Le Paris,	—	120	—
Le Varsovie,	—	120	—
L'Impératrice Marie,		84	—
Chrabroi,		84	—
Tchesme,		84	—
Sviatoslaf,		84	—
Rostislaf,		84	—
Yagudiel,		84	—
Varna,		84	—
Selafael,		84	—
Uriel,		84	—
Un nom inconnu,		84	—
Autre nom inconnu,		84	—

Total..... 1,608 canons sur 17 bâtiments.

Plus un grand nombre de vaisseaux démâtés faisant service de pontons ou de batteries flottantes.

UN VAISSEAU DE LIGNE A HÉLICE.

	Canons.	Station.
Le Bosphore,	120	Nicolaëff.

FRÉGATES A VOILES.

Noms.	Canons.	Station.
La Messembria,	54	Sébastopol.
La Sizopolis,	54	—
La Kulevcha,	54	—
La Médée,	54	—
La Kagul,	44	—
La Flore,	44	—
La Kovarna,	44	—

Total..... 348 canons sur 7 bâtiments.

CORVETTES A VOILES ET BRICKS.

Noms.	Canons.	Station.
L'Andromaque,	20	Sébastopol.
La Calypso,	20	—
Le Pylade,	20	—
Le Ptolémée,	20	—
Le Néarque,	20	—
Le Thésée,	20	—
L'Énée,	20	—
L'Adrienne,	20	—
Le Mercure,	20	—
Total.....	180 canons sur 9 bâtiments.	

Plus 25 goëlettes, yachts et transports; et une flottille de canonnières montées par des Cosaques, dont 30 chaloupes pour la mer d'Azof et 15 pour le Danube.

VAPEURS A AUBES.

Noms.	Canons.	Force de chevaux.
Le Vladimir,	6	400
Le Gromonosetz,	6	400
La Bessarabie,	6	260
La Crimée,	3	250
L'Odessa,	3	260
La Chersonèse,	3	250
Le Mogoutski,	3	150
Le Maladets,	3	120
Le Boetz,	3	150
Le Grosnii,	3	120
La Severnaia Svesda,	3	120
L'Argonaute,	3	44
La Colchide,	3	120
L'Elborouz,	3	260
Total.....	51	2,904 sur 14 steamers.

Plus un grand nombre de petits vapeurs en fer de la force de 50 à 100 chevaux et deux ou trois remorqueurs sur le Danube.

Si l'on s'en rapportait à l'imposante énumération de ces forces navales, on croirait la Russie invincible sur mer : mais, comme pour tout ce qui se fait en Russie, l'apparence est trompeuse, et la réalité est bien loin d'y répondre; ces bâtiments de guerre, éblouissants au premier coup d'œil, ne supportent que difficilement un examen sérieux et approfondi. Le gouvernement a eu beau prodiguer les millions et ordonner l'achat de tout ce que les forêts pouvaient donner de meilleur, tous ses efforts sont venus échouer contre l'avidité et la corruption de ses employés. Les malversations ont dominé dans les arsenaux maritimes plus encore que partout ailleurs, et les vaisseaux sont en général construits avec des matériaux sans valeur; aussi sont-ils peu capables de résister au choc de l'ennemi et de tenir longtemps contre l'action de la mer.

Si l'on ajoute à cela que cette *armada* à l'aspect si formidable est montée par des matelots peu habiles et commandée par des officiers sans expérience, qui pour la plupart appartiennent à des nations étrangères à la Russie, on demeurera convaincu que cette flotte, dont on nous a fait si longtemps un épouvantail, est une espèce de trompe-l'œil qui sent si bien elle-même son infériorité relative, qu'elle a toujours fui honteusement devant la bataille tant de fois présentée par les flottes combinées des deux puissances occidentales.

Il ne nous reste plus à parler de la Crimée qu'au point de vue de son commerce, et à ce sujet nous croyons qu'il ne sera point hors de propos de fournir quelques détails sur la mer qui en baignant les côtes de ce pays lui donne à la fois sa valeur commerciale et son importance militaire.

La mer Noire, sur laquelle ouvrent les principaux ports de la péninsule, a été longtemps une des moins connues du monde; les fréquentes tempêtes qui agitent ses flots, et la barbarie des peuples qui habitaient son littoral, empêchèrent longtemps les Grecs de la fréquenter. Les fabuleux Argonautes furent, si l'on en croit la tradition, les premiers Hellènes qui sillonnèrent cette mer avec les proues de leurs navires, à l'époque où ils allèrent à la conquête de la toison d'or sur les côtes de la Colchide, aujourd'hui la Mingrélie et l'Imérétie. Par cette forme antinomique qui leur était particulière, les Grecs, qui avaient appelé les furies Euménides, nommèrent cette mer Pont-Euxène (mer hospitalière), d'où à la suite des Romains nous avons fait Pont-Euxin, sous lequel elle est encore désignée parfois.

A une époque moins reculée que l'expédition de Jason, les Grecs nouèrent quelques relations de commerce avec les habitants des bords de la mer Noire; mais ces rapports ne furent jamais très-considérables, malgré l'établissement de plusieurs de leurs colonies sur ces côtes. Les Romains ayant conquis la Grèce et l'Asie, s'emparèrent également du commerce de la mer Noire, mais sans l'étendre plus que n'avaient fait les Grecs, et les relations des peuples occidentaux avec ces contrées ne se nouèrent d'une manière suivie qu'à l'époque des croisades, lorsque les Latins se furent emparés de Constantinople. Alors les Vénitiens, les Pisans et principalement les Génois y apparurent comme guerriers et comme commerçants. Ces derniers surtout y trouvèrent pour leur commerce des avantages d'autant plus grands, que par suite de la conquête de l'Egypte par les Arabes le commerce de l'Inde avait été déplacé. L'absence de rapports entre les chrétiens et ces nouveaux conquérants ne permettant pas le transport des produits de l'Inde par l'ancienne terre des Pharaons, il fallut leur ouvrir une route nouvelle pour les répandre en Europe : elles y arrivaient tantôt par l'Indus et par la mer Caspienne, où des caravanes venaient les chercher à dos de chameau pour les transporter par terre à travers la Géorgie et la Mingrélie ; tantôt traversant l'océan Indien, elles pénétraient dans le golfe Persique, remontaient le Tigre ou l'Euphrate et arrivaient de la sorte à Trébizonde, où les Vénitiens et les Génois allaient les chercher sur leurs navires.

Nous avons dit, dans l'historique de la Crimée, les discordes que l'importance de ce commerce occasionna entre ces deux nations, et nous avons vu également comment les Génois, demeurés pendant un temps les seuls maîtres de cette mer, fondèrent sur les côtes de Crimée une colonie qui fut longtemps le centre des relations les plus importantes avec l'Orient. Mais le dernier Constantin ayant perdu la vie sur les remparts de Byzance et Mahomet II ayant détruit l'empire d'Orient, l'expulsion des Génois de la Crimée fut la suite presque immédiate de cet événement important. Avec la puissance des Génois fut anéanti le commerce des Occidentaux dans la mer Noire. Plusieurs causes contribuèrent à cet état de choses : d'abord les sultans fermèrent, par les Dardanelles et le Bosphore, l'entrée de cette mer aux chrétiens ; d'un autre côté, la découverte de la boussole, la nouvelle route des Indes tracée par Vasco de Gama, un monde tout entier donné à l'Europe par le génie d'un Génois, portèrent vers d'autres rives l'activité des chrétiens. Aussi, trois siècles étendirent leurs ténèbres sur cette partie du monde, et suffirent pour faire perdre toutes les notions nautiques et commerciales qu'avaient acquises sur ces contrées dans le moyen âge les républiques italiennes. Pierre le Grand fut le premier qui songea, après un si long oubli, à profiter des avantages immenses qui pourraient résulter pour lui de quelques ports sur cette mer. Azof fut conquis ; mais la paix désastreuse que le fondateur de la Russie fut obligé de subir sur les bords du Pruth le força d'abandonner ses projets, et il mourut avant d'avoir eu le temps de les reprendre. Ce fut Catherine II qui eut la gloire d'exécuter le plan tracé par son devancier et qui imposa aux sultans, dans le traité de Kaïnardji, l'obligation de rouvrir la mer Noire au commerce étranger, sous la seule condition d'obtenir la permission de passer les détroits qui en ferment l'entrée.

Au surplus, le traité de Kaïnardji ne devait guère bénéficier qu'à la seule Russie; et sous cette apparence libérale qui admettait toutes les nations au commerce de la mer Noire l'astucieuse souveraine cachait son dessein de faire de cette mer un lac russe, et se réservait de s'en arroger le monopole par la triple fondation d'un port de commerce à Odessa et de deux ports militaires à Nicolaëff et Sébastopol.

Cependant, malgré tout l'avantage que les Russes auraient pu tirer pour le commerce de la position favorable de la Crimée, leur préoccupation constante n'ayant cessé d'être tournée vers la construction d'une marine guerrière, ils n'ont accordé qu'une attention très-secondaire au commerce de la péninsule, qui est demeuré par suite dans un état peu satisfaisant. Plusieurs raisons, indépendamment de celles que nous venons de signaler, se sont jusqu'à présent opposées à l'accroissement de ce commerce. Parmi ces causes, il faut signaler surtout le défaut de population, le peu d'industrie des habitants et la petite quantité de grains que le mauvais état de la culture permet d'y récolter. Les principaux articles qui s'enlèvent pour l'étranger sont le sel et les grains; le reste consiste en cuir, soude, beurre, caviar, poissons secs et fumés, feutre, miel, cire et vin. L'exportation de la Crimée dans la Russie consiste à peu près dans les mêmes articles, auxquels il faut ajouter la laine, les peaux de mouton et plusieurs espèces de fruits.

On importe principalement en Crimée des cotons en bourre, des étoffes de coton et de soie dans le goût des Orientaux, des vins de l'Archipel, du sucre, du café et autres denrées coloniales.

Ici se termine la tâche que nous nous étions imposée en entreprenant cette rapide esquisse de la Crimée. Nous avons dit sa position, son climat, ses ressources, le caractère de ses habitants, ainsi que leurs habitudes et leurs mœurs. Nous avons successivement passé en revue les différents conquérants qui ont tour à tour pesé sur cette contrée, et nous avons conduit l'histoire jusqu'au jour où une épopée nouvelle vient, en s'accomplissant dans ce pays, mettre encore une fois en présence la barbarie du Nord et la civilisation de l'Occident. C'est assez pour nous d'avoir pu décrire le théâtre où va se dérouler le grand drame dont les premières péripéties nous sont à peine connues, et nous laissons à d'autres plus habiles le soin d'introduire les personnages sur la scène et de raconter des événements dont l'issue est encore dans la main de Dieu.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA CRIMÉE.

TABLE DES MATIÈRES.



Famille tartare en voyage.

É. DE LA BÉDOLLIÈRE.

INKERMANN

SUIVI DE LA

BIOGRAPHIE DE NICOLAS Ier

PAR RAOUL BOURDIER

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT

CINQUIÈME SÉRIE ILLUSTRÉE

PAR JANET-LANGE

ORNÉE D'UNE CARTE DES POSITIONS DES ARMÉES ALLIÉES DEVANT SÉBASTOPOL

PAR A.-H. DUFOUR.

PRIX : 1 FRANC 30 CENTIMES.



PARIS,

PUBLIE PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

TABLE DES MATIÈRES. — INKERMANN.

BIOGRAPHIE DE L'EMPEREUR NICOLAS.

CHAPITRE PREMIER.

JEUNESSE DE NICOLAS.

CHAPITRE DEUXIÈME.

GRAND-DUC, ÉPOUX ET PÈRE.

CHAPITRE TROISIÈME.

EMPEREUR.

CHAPITRE QUATRIÈME.

VENGEANCES.

CHAPITRE CINQUIÈME.

GUERRE ET POLITIQUE.

CHAPITRE SIXIÈME.

NICOLAS ET LES POLONAIS.

CHAPITRE SEPTIÈME.

ADMINISTRATION.

CHAPITRE HUITIÈME.

MORT DE NICOLAS.



INKERMANN

HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ORIENT

CINQUIÈME SÉRIE

ORNÉE D'UNE

CARTE DES POSITIONS DES ARMÉES ALLIÉES DEVANT SÉBASTOPOL

PAR

A.-H. DUFOUR.

CHAPITRE PREMIER.

Préambule. — Situation de l'armée anglo-française devant Sébastopol au mois de novembre 1854. — Mouvements des Russes. — Etablissement de la troisième parallèle. — Préparatifs d'un assaut. — Les espions. — Conseil de guerre tenu par les généraux russes. — Rapport de lord Raglan. — Lettre d'un sergent de tirailleurs.

Dans la publication que nous avons précédemment consacrée la guerre d'Orient, et que le public a accueillie avec une bienveillance si marquée, nous exposions d'abord sommairement les causes de la guerre; puis, après avoir raconté les premières hostilités, nous rendions compte des émouvantes péripéties de la prise de Bomarsund, de l'expédition de Crimée, de la bataille de l'Alma, et des opérations militaires qui ont eu lieu devant Sébastopol jusqu'au mois de novembre 1854.

Cette nouvelle série comprend le récit des événements depuis la bataille d'Inkermann jusqu'a la mort du czar Nicolas I[er].

Pendant cette période, les mouvements des armées ont été paralysés nécessairement par les rigueurs de la saison; mais c'est un spectacle étrange, sans exemple dans les annales des nations, que celui de ces troupes surprises par l'hiver sous les murs d'une des plus formidables citadelles de l'Europe, et luttant à la fois avec courage contre les Russes et contre le climat. Il n'est pas non plus sans intérêt de suivre la marche de ces négociations longues et compliquées, entreprises en vue d'une conclusion pacifique; de faire ressortir les efforts persévérants des puissances occidentales pour rallier à leur cause le reste de l'Europe, et de jeter quelque lumière dans le ténébreux labyrinthe de la diplomatie.

Nous avons encore à écrire la biographie du despote qui fut l'instigateur de la guerre, et qui en transmet à son successeur le pesant héritage; à jeter un coup d'œil sur les événements accomplis dans les

principautés danubiennes, dans l'Asie-Mineure et sur les côtes lointaines du Kamschatka; enfin, à compléter, selon notre promesse, le récit de la terrible bataille d'Inkermann.

Peu de temps avant cette sanglante et glorieuse affaire, les assiégeants avaient redoublé d'activité. Au moyen de pinces, de pics à roc, de pétards, ils avaient triomphé des difficultés d'un terrain oolithique, qu'ils creusaient souvent derrière des gabions vides, sous le feu de la plus formidable artillerie. Les tranchées étaient à moins de cent cinquante mètres de la place, d'où l'on entendait sortir distinctement le bruit des tambours, les cris des sentinelles et les aboiements des chiens.

Sans abandonner les anciennes batteries massées à leur gauche, les Français avaient concentré leurs efforts sur une nouvelle attaque dirigée à l'extrême droite contre le bastion du Mât. Sept batteries armées de quarante-sept pièces ouvrirent leur feu le 1er novembre, de telle sorte que leur action convergente enveloppât le saillant du bastion.

Seize mille hommes de renfort étaient arrivés à l'armée française dans le courant du mois d'octobre. On attendait du Pirée la brigade commandée par le général Mayran, et deux nouvelles divisions devaient être ajoutées aux six premières. Soixante dix-sept bâtiments, dont quinze vaisseaux et soixante-deux frégates, corvettes, avisos, transports, tant à voiles qu'à vapeur, pouvaient être mis en ligne par le gouvernement français pour le seul besoin des mouvements de troupes et de matériel. L'armée anglaise, ravagée par les maladies, ne comptait guère que quinze mille hommes en état de porter les armes, mais elle allait être grossie par des bataillons qui étaient en route ou en partance.

Prévoyant une attaque, les Russes comprirent qu'il importait de la prévenir. Pendant les derniers jours du mois d'octobre, les dixième, onzième et douzième divisions, dont le corps du général Liprandi n'était que l'avant-garde, se dirigèrent à marches forcées vers Sébastopol. Le général Dannenberg les commandait, et elles étaient animées par la présence de deux fils du czar, les grands-ducs Michel et Nicolas. Parvenues à Nicolaïeff, elles y laissèrent leurs bagages et montèrent dans des voitures qu'on avait mises en réquisition. Chacune de ces divisions se composait de seize bataillons d'infanterie, deux batteries d'artillerie et quelques escadrons de cavalerie.

Les renforts rejoignirent le corps du général Liprandi, qui avait sa gauche aux redoutes enlevées aux Turcs dans l'affaire du 25 octobre, et sa droite à l'auberge du pont de Pierre (Fatkir Kam Mat), sur la rivière de Tchernaïa.

Le gros de l'armée russe, aux ordres du prince Menschikoff, occupait les alentours du fort du Nord et le plateau de Kutov-Mekengia.

Le 2 novembre, les trois divisions russes campèrent dans une forêt à deux lieues nord-est de Sébastopol; la cavalerie légère et l'artillerie s'installèrent dans la plaine qu'arrose la Belbeck, derrière le fort Sievernaïa : citadelle située sur un promontoire au fond de la baie Constantin.

Sans se douter de ces mouvements, les assiégeants poursuivaient leur but; dans la nuit du 2 au 3 novembre ils établirent une troisième parallèle et ouvrirent pour protéger les travailleurs le feu des mortiers et des batteries de gros calibre. De la place on y riposta par une pluie de mitraille, dirigée surtout contre ceux qui se découvraient pour remplir les gabions avec la terre raclée sur les roches presque nues. « Pendant plus de vingt minutes, dit un témoin oculaire, la canonnade continua sans interruption comme un seul roulement continu et formidable, répétée par des échos aussi durs et précipités que le battement des marteaux de l'enclume d'une forge. Au milieu du tintamarre de ce tonnerre humain, la foudre n'eût pas été plus entendue que les pipeaux d'un berger. A une lieue de distance on sentait distinctement trembler la terre. Le ciel embrasé était par moments étoilé de bombes, qui décrivaient lentement leur gracieuse parabole. »

Néanmoins, au jour naissant, la parallèle était tracée, et les états-majors de l'artillerie et du génie français déclaraient que l'assaut était possible. A la vérité, les défenses de la place étaient reculées plutôt que ruinées. Derrière les fortifications ébréchées par l'artillerie se dressaient des travaux en seconde ligne, des coupures profondes, des batteries volantes; mais en face des lignes françaises les retranchements étaient principalement en terre, et l'action prolongée de l'artillerie et du génie ne pouvait guère améliorer les conditions où se trouvait l'armée anglo-française. Les soldats français, harassés de fatigue, n'ayant pour la plupart qu'un jour de repos sur trois, envisageaient l'assaut comme le terme de leurs souffrances; ils espéraient trouver dans les maisons de Sébastopol un abri contre les pluies et le froid qu'amenait déjà le vent du nord-est. Les Anglais, qui avaient suspendu leurs travaux après la construction de leurs premières batteries, semblaient disposés à tenter une attaque de vive force. On leur avait demandé s'ils étaient prêts, et ils avaient répondu : — Oui, de jour et de nuit, nous le sommes!

Les Russes n'ignoraient pas ces dispositions, car ils entretenaient des espions qui rôdaient sans cesse autour de l'armée anglo-française. Un d'eux, déguisé en Tartare, avait été découvert et fusillé dans les lignes françaises; mais un autre, plus heureux, s'était promené tranquillement au milieu des Anglais, sous le costume d'un officier de zouaves. Poli avec tout le monde, fumant, riant, causant avec ceux qu'il rencontrait, il visita le camp pendant plus d'une heure sans éveiller les soupçons; mais enfin un officier du 75e d'infanterie, frappé du singulier accent du prétendu Français, et craignant toutefois de se tromper, envoya prévenir sir Colin Campbell. Le vigilant espion devina le danger, il s'éloigna, sans affectation, d'un pas naturel; mais dès qu'il fut hors des lignes il s'enfuit en courant, à la grande surprise de ses interlocuteurs.

Le matin du 3 novembre, on constata la désertion, dans les rangs de l'armée anglaise, d'un soldat du 19e régiment, et de deux autres appartenant à l'artillerie royale. Leur indiscipline leur avait fait infliger un supplice malheureusement en usage encore parmi nos alliés, la peine du fouet; et quelques heures après ils passaient à l'ennemi. Il est probable que leurs révélations contribuèrent à le confirmer dans sa résolution de prendre immédiatement l'offensive.

Un conseil de guerre fut tenu entre les grands-ducs, le prince Menschikoff et le général Gortschakoff, chargé par le czar de la direction générale des opérations.

Avant de verser ses eaux au fond de la grande rade de Sébastopol, la Tchernaïa coule dans une étroite vallée. Au milieu des marais qu'elle forme à peu de distance de son embouchure est assise la ville ruinée d'Inkermann, dont le nom, turc malgré sa consonnance germanique, signifie la *ville d'en bas*. Les lignes de défense de l'armée d'observation des alliés, d'un développement d'environ quinze kilomètres, se prolongent jusqu'à l'extrême limite des hauteurs qui dominent Inkermann. Ces hauteurs se relient, par des pentes onduleuses et couvertes de broussailles, au vaste plateau qu'occupe l'armée alliée. La position relative des Anglais et des Français est assez nettement déterminée à la fin du rapport de lord Raglan au duc de Neuwcastle; rapport dont l'importance est augmentée par la bataille qu'il a précédée, et qui n'y était nullement prévue.

A Sa Grâce le duc de Neuwcastle.

« Camp devant Sébastopol, le 3 novembre 1854.

» Milord duc,

» Depuis que j'ai écrit à Votre Grâce, le 28 octobre, l'ennemi a renforcé le corps qu'il avait dans la vallée de la Tchernaïa, en artillerie, cavalerie et infanterie, et s'est étendu à gauche, où il a occupé non-seulement le village de Camara, mais les hauteurs qui le dominent, et poussé des avant-postes et même des canons vers notre extrême droite. Hier ils ont tiré quelques coups, comme pour essayer la portée de leurs canons; mais ils étaient trop loin pour nous atteindre.

» Par suite de ces mouvements, j'ai placé autant d'hommes qu'il en reste de disponibles sur la hauteur abrupte qui est de ce côté, pour empêcher toute tentative d'attaque de Balaklava du côté de la mer, et la ligne entière est couverte par un parapet construit par la brigade des highlanders, par les soldats de marine et par les Turcs, de manière à couvrir cette position. Cependant on complète une forte redoute en face de la gorge qui conduit à Balaklava; elle est sur les hauteurs qui sont en arrière, et à gauche se trouve une batterie servie par des matelots, qui complète la position défendue par les troupes que commande sir Colin Campbell.

» Plus à gauche, et dans une position plus élevée, se trouve une brigade de la 1re division française, commandée par le général Vinoy, prête à se porter au secours de toute position anglaise qui serait attaquée, et reliant les troupes qui sont dans la vallée à celles qui occupent les hauteurs du plateau occupé par le gros de l'armée. Le port de Balaklava est commandé par le capitaine Davies, du *Sans-Pareil*, et le contre-amiral sir Edmund Lyons est en rade, d'où il entretient avec moi des communications quotidiennes.

» Ainsi toutes les mesures ont été prises pour couvrir ce point important; mais je ne dissimulerai pas à Votre Grâce que j'aurais préféré pouvoir faire occuper plus fortement cette position.

» Quant aux opérations des armées combinées contre Sébastopol, j'ai l'honneur de vous dire que le feu de l'ennemi n'a point diminué. Hier, deux heures avant le jour, la canonnade a été très-vive sur toute la ligne des fortifications tournée en face des lignes françaises et anglaises : elle nous a causé quelques pertes, mais bien moins qu'on n'aurait pu craindre,

» Cependant les Français, qui ont en face d'eux la ville et le corps de la place, ont profité d'un avantage de terrain, en conduisant systématiquement leurs approches sur un point saillant qui domine les batteries ennemies; ils y ont construit des batteries dont le feu précis a considérablement endommagé les fortifications de la place, quoique jusqu'à présent il n'ait pu faire taire les batteries russes. Le temps est encore beau, mais il est devenu froid, et il a gelé la nuit dernière.

» Raglan. »

Ainsi, l'attention de lord Raglan se portait principalement sur Balaklava; mais il avait négligé de faire fortifier suffisamment les pentes dont la Tchernaïa baigne le pied. On n'avait pas songé à pré-

tiquer des abatis sur les versants et à rendre l'escarpement inaccessible. Une seule redoute avait été construite; encore était-elle imparfaite, dépourvue de banquettes pour faire la fusillade : on y avait ménagé deux embrasures. Elle avait été préparée à l'aide de sacs à terre, de gabions, de fascines, mais sans être armée. Le général sir de Lacy Evans, d'accord avec lord Raglan, avait pensé que des canons isolés dans cette position, sans être reliés à un système général de défense, ne seraient qu'un appât pour l'ennemi, qui ne manquerait pas de s'en emparer.

C'était par ce point vulnérable que les Russes voulaient attaquer les positions. Conformément aux intentions du czar, le conseil de guerre décida qu'après avoir envahi les hauteurs d'Inkermann l'armée russe s'élancerait sur les assiégeants; qu'une démonstration aurait lieu en même temps dans la vallée de Balaklava, afin de détourner l'attention des Français, et qu'une partie de la garnison de Sébastopol attaquerait les première et deuxième batteries françaises, entre le fort de la Quarantaine et le fort du Mât.

Il faut croire que quelque chose transpira de ces projets, car nous lisons dans une lettre écrite le 3 novembre par un sergent de tirailleurs : « Une batterie a été démasquée hier, 2 novembre, pour élargir la brèche; on pense monter à l'assaut un de ces jours. L'armée extérieure est toujours en présence de nous, à trois kilomètres de distance, sous le commandement du prince Menschikoff; mais nous occupons une position qu'il leur est impossible d'enlever, fortifiée par une batterie de grosses pièces de marine d'une grande portée et par notre artillerie de campagne. Vingt-cinq mille hommes d'infanterie gardent toute la ligne, et si les Russes s'avisent de vouloir monter à l'assaut (comme le bruit court qu'ils doivent le faire aujourd'hui), nous les recevrons bien et leur montrerons que si les Français ont pu leur enlever la formidable position de l'Alma, ce n'est pas une raison pour qu'ils puissent en faire autant. »

CHAPITRE II.

Cérémonies religieuses dans le camp russe. — Matinée du 5 novembre. — Marche des Russes. — Le général Codrington visite les avant-postes. — Prise de la redoute anglaise. — Marche de la brigade de Pennefather. — Horrible mêlée. — Intervention de la division Bosquet. — Combat de la redoute. — *Hurrah for the Frenchmen!* — Mort du brigadier général Strangways. — Défaite des Russes. — Sortie contre les lignes françaises. — Mort du général de Lourmel.

Le 4, des cérémonies religieuses sont célébrées tant dans le camp russe que dans l'église Saint-Michel à Sébastopol; on distribue des médailles aux soldats; on leur montre une image du Sauveur envoyée par l'impératrice et apportée par le prince Galitzin. S'il faut en croire certaines relations, les évêques, avertis que cinq millions de livres sterling ont été envoyées de Londres, disent aux défenseurs de Sébastopol : « Si vous êtes vainqueurs, de grandes joies vous sont réservées. Nous savons de source certaine que ces infidèles Anglais ont dans leur camp, tout près d'ici, une somme énorme que Dieu fera tomber dans vos mains. Cette somme s'élève au chiffre de trente millions de roubles! L'empereur vous donne le tiers de ces immenses valeurs; le second tiers est réservé à la reconstruction de la ville de Sébastopol, que vous allez délivrer; le reste sera partagé entre les princes et les officiers qui demain vous guideront au combat. Chacun de vous, soldats, recevra cinq cent quatre-vingts roubles. Aux blessés, notre empereur promet un mois de solde et de rations en supplément. Quant à ceux de vous auxquels Dieu réserve une mort glorieuse, notre empereur leur permet de disposer dès à présent de leur part de ce butin. Que chacun de vous fasse donc connaître ses intentions; elles seront religieusement respectées. »

Pendant la nuit du 4 au 5 novembre, la pluie ne cesse de tomber; les grand'gardes et les sentinelles avancées ont leurs vêtements transpercés; épuisées par les corvées des régiments ou par le travail des tranchées, elles tiennent à peine leurs armes humides et se relâchent de leur vigilance accoutumée.

Un brouillard épais augmente les ténèbres.

Le dimanche 5 novembre, à quatre heures du matin, on entend sonner les cloches des églises de Sébastopol; mais on ne prête aucune attention à ce bruit familier. Cependant un sergent de la division légère étant de service aux avant-postes croit distinguer un bruit de roues dans la vallée d'Inkermann; il lui semble que des voitures essayent de gravir l'escarpement. Il rend compte de ses observations au major anglais Bunbury; mais celui-ci suppose que le bruit provient de chariots et d'arabas qui vont à Sébastopol par la route d'Inkermann.

Ce sont les Russes, qui, menaçant l'extrême droite de l'armée d'observation anglaise, gravissent les pentes presque à pic, et rangent sur les hauteurs quarante-deux pièces de canon. Le général d'infanterie Dannenberg dirige l'attaque; il a sous ses ordres les régiments de Catherinebourg, de Tomsk, de Kolyvan, de la 10e division d'infanterie; les régiments de Sélinghinsk, de Yakoutsk et d'Okhotsk, de la 11e division; les régiments de Vladimir, de Sowzdal et d'Ouglitch, de la 16e; les régiments de Boutyrsk, de Borodino et de Taroutinas, de la 17e. Ces troupes, dont l'effectif total est de plus de quarante mille hommes, sont divisées en deux colonnes sous la conduite des lieutenants généraux Soimonoff et Pavloff.

Il est un peu plus de cinq heures du matin. Le major général Codrington visite, selon sa coutume, les avant-postes de la brigade de la division légère. Il s'entretient un moment avec le capitaine Pretyman, du 23e régiment, qui lui dit :

« Tout va bien; mais il ne serait pas étonnant que les Russes profitassent de l'obscurité pour attaquer notre position. Ils doivent compter sur le brouillard et sur les effets de la pluie, qui nous engourdit et fait rater nos fusils. »

Le major général Codrington s'apprête à rentrer dans le camp, lorsque des coups de feu retentissent sur les versants qui descendent à la Tchernaïa.

Les Russes approchent. Les sentinelles de la 2e division les signalent en se repliant, et le major général Codrington se lance au galop pour aller réveiller la brigade qu'il commande. Une centaine de gardes cold-stream du 55e régiment, chargés de défendre la petite redoute avec deux pièces de canon seulement, voient les boulets tomber autour d'eux sans pouvoir riposter; ils attendent l'arme au bras qu'on livre l'assaut. Une éclaircie passagère de brouillard permet à l'ennemi de distinguer à la fois le camp et la redoute. Aussitôt une grêle d'obus et de boulets lacère les tentes dont le vent emporte les débris, décime les hommes qui se sont attardés sous leurs abris, et tue les chevaux attachés à des piquets dans les lignes. En même temps une colonne d'infanterie russe se précipite avec fureur sur la redoute; les gardes la laissent approcher à dix pas, et la décharge terrible qu'ils font par les deux embrasures renverse environ deux cents Russes. Les autres reculent, se reforment, et engagent une lutte corps à corps avec les Anglais. Ils sont encore repoussés, mais de nouvelles masses ne cessent d'arriver; un demi-cercle de feu tonne contre la redoute, les gardes tombent par douzaines, et leur détachement, affaibli des deux tiers, prend enfin le parti de la retraite.

La 2e division s'est levée; le brigadier général Pennefather en a pris le commandement à la place de sir Lacy Evans, qu'une maladie retient loin du champ de bataille. Les Anglais cherchent l'ennemi au milieu de la brume, à la lueur des détonations, sur un sol détrempé par la pluie, à travers les taillis et les broussailles. Encore vêtus des grandes capotes grises dont ils se sont enveloppés pendant la nuit, ils ressemblent à des soldats russes, et telle est l'obscurité qu'ils sont exposés à de fatales méprises.

La brigade Pennefather se porte sur les flancs de l'ennemi, celle du brigadier général Adams se lance sur la pente du mamelon qu'occupent les Russes. Toutes deux ne tardent pas à être soutenues par la division légère du lieutenant général Georges Brown. Le major général Codrington conduit la 1re brigade sur les pentes qui descendent du côté de Sébastopol. Le brigadier général Buller forme la seconde sur la gauche avec le 11e régiment, que commande le lieutenant-colonel Jeffreys. Le duc de Cambridge et le major général Bentinck arrivent en ligne à l'extrême droite avec la brigade des gardes. Lord Cathcart rassemble tous les hommes de la 4e division qui ne sont pas de service aux tranchées, et sous sa direction les deux brigadiers généraux Goldie et Torrens marchent vers les hauteurs qui dominent la vallée de la Tchernaïa.

« Alors, dit le correspondant du *Times*, commença une des plus sanglantes mêlées qu'on ait vues depuis que le fléau de la guerre est déchaîné sur le monde. Des écrivains militaires ont mis en doute qu'aucune troupe ait jamais reçu une charge à la baïonnette; mais dans cette journée la baïonnette a été souvent la seule arme employée. Nous avons aimé à nous persuader qu'aucun ennemi ne ferait face sans fléchir au soldat anglais faisant usage de son arme favorite, et qu'à Maïda seulement l'ennemi avait osé croiser la baïonnette avec lui; mais à la bataille d'Inkermann nous n'avons pas seulement fait des charges inutiles, nous n'avons pas seulement vu des chocs désespérés entre des masses d'hommes luttant avec la baïonnette, nous avons encore été obligés de résister baïonnette à baïonnette à des masses d'infanterie russe qui revenaient sans cesse à la charge et qui s'élançaient sur nos bataillons avec la fureur et la résolution les plus incroyables.

» La bataille d'Inkermann défie toute description. Ç'a été une série d'actes d'héroïsme terribles, de combats corps à corps, de ralliements découragés, d'attaques désespérées dans des ravins, dans des vallées, dans des broussailles, dans des trous cachés aux yeux des humains, et d'où les vainqueurs, Russes ou Anglais, ne sortaient que pour se lancer de nouveau dans la mêlée. Personne, en quelque endroit qu'il eût été placé, n'aurait pu voir même une faible partie des épisodes de cette glorieuse journée, car les vapeurs de l'atmosphère, les brouillards et la pluie obscurcissaient si profondément le ciel sur le point où la lutte s'est livrée, qu'il était impossible de rien discerner à quelques pas de soi. »

Dans cette lutte gigantesque, les capitaines combattent comme les soldats. Le brigadier général Goldie est frappé mortellement; les généraux Torrens, Adams, Bentinck sont blessés. Les officiers anglais, à cheval et en uniforme rouge, servent de point de mire aux balles. Du côté des Russes tombent les commandants, les chefs de bataillon et un grand nombre d'officiers des régiments de Catherine-

bourg, Tomsk et Kolyvan; le colonel Zagoskini, commandant la dixième brigade d'artillerie; le général major Villebois, commandant de la deuxième brigade de la dixième division d'infanterie. Kimonoff, qui a imprudemment engagé sa colonne sans attendre celle du général Pauloff, est tué presque au commencement du combat. Néanmoins les Russes résistent : ne pouvant se développer à cause des irrégularités du terrain, ils se lancent par grosses masses en colonnes, et cherchent à envelopper les Anglais.

Ceux-ci, malgré leur héroïsme, sont épuisés de fatigue et de faim, ils ont quitté leurs tentes sans prendre la moindre nourriture; mais le commissaire général Darting amène au plus fort de la bataille des voitures attelées de mules et fait distribuer dans les rangs du biscuit et du rhum.

Accourus près du champ de bataille au bruit de la fusillade et du canon, lord Raglan et Canrobert s'inquiètent de la situation des troupes engagées. Ne pouvant en juger par leurs propres yeux, ils envoient des aides de camp demander à lord Cathcart s'il a besoin de renforts? — Oui, mais ne vous pressez pas, répond le brave militaire, jaloux de réserver aux seuls Anglais l'honneur de repousser l'ennemi. Mais les aides de camp, en retournant auprès des généraux en chef, représentent une intervention comme urgente, et le général Bosquet reçoit l'ordre de marcher. En attendant qu'il ait opéré son mouvement, deux batteries à cheval et deux batteries montées, conduites par les commandants la Boussinière et Barral vont se placer à côté des batteries anglaises.

La lutte continue avec acharnement. L'infanterie russe, formée en lignes profondes, résiste aux charges les plus énergiques; les munitions s'épuisent, les baïonnettes sont tordues et faussées, les crosses des fusils se changent en massues. Au cliquetis de l'acier, au fracas des détonations se mêlent de sauvages clameurs. La redoute prise dans la matinée est reprise par les gardes cold-stream ; mais à peine cette troupe d'élite y a-t-elle pénétré, que les Russes redoublent d'efforts pour l'en chasser. Trois fois ils escaladent les parapets par la seule puissance de leur élan et de leur poids ; trois fois ils sont repoussés laissant derrière eux des monceaux de morts, et c'est sur les cadavres de leurs compagnons qu'ils se précipitent à de nouvelles attaques. Le défaut de banquettes empêche les défenseurs de la redoute de faire feu ; les Russes s'en aperçoivent, s'avancent jusqu'au pied du parapet qui les protége aussi bien que les assiégés, et jettent par-dessus des pierres, des fusils, des armes qu'ils ramassent à leurs pieds. La petite garnison leur riposte de la même manière. Après dix minutes de cet étrange combat, les Russes s'élancent vers les embrasures, qu'ils trouvent hérissées de baïonnettes et qui finissent par être obstruées d'une barricade de leurs cadavres. Toutefois, de nouvelles forces ne cessant de survenir, les gardes cold-stream se retirent, la baïonnette en avant, en abandonnant dans la redoute huit officiers et deux cents soldats.

Les Anglais perdent du terrain. Lord Cathcart meurt atteint d'une balle à la tête. Lord Seymour, descendu de cheval pour le relever, a la cuisse cassée par une balle et tombe sur le corps sanglant du général. Les ailes des divisions anglaises vont être débordées, lorsqu'on entend crier : Courage, les Anglais ! vivent les Anglais ! et ceux-ci répondent d'une voix tonnante : — *Good Frenchmen! hurrah for the Frenchmen!*

En se reportant aux impressions de ce moment critique, un soldat anglais disait avec une naïveté touchante : — Quand j'ai vu arriver les Français, j'ai cru voir mon père et ma mère.

Quatre compagnies de chasseurs à pied, un bataillon du 7ᵉ léger, un bataillon du 6ᵉ de ligne accourent au pas gymnastique, ayant à leur tête le général Bourbaki. Ils sont suivis de cinq compagnies de tirailleurs algériens, d'un bataillon de zouaves et de deux bataillons du 50ᵉ de ligne, sous la direction du général d'Audemarre. Ils s'élancent, la figure rayonnante d'une ardeur martiale, avec tant de rapidité que la respiration leur manque, et qu'un seul clairon trouve d'abord assez de souffle pour sonner la charge. Le général Bosquet leur crie : — Ne tirez pas ! vous tueriez des Anglais ! à la baïonnette !

En quelques minutes les troupes ont repris haleine. Les clairons stridents des zouaves dominent le tumulte de la mêlée. Chargés avec une irrésistible impétuosité, les Russes sont poussés jusqu'à la crête qui domine le ravin au fond duquel coule la Tchernaïa. Là ils s'arrêtent, se reforment et présentent un front encore formidable. Le général Brown, qui était allé au-devant des Français et avait chargé avec eux, a le bras fracassé et la poitrine déchirée par une balle, et l'on emporte sur une litière le vieux guerrier mourant, la tête renversée, les cheveux blancs flottant au gré de la brise. Plus loin un obus éclate au milieu de l'état-major anglais, qui a pris position sur une éminence. Les éclats du projectile labourent le ventre du cheval du capitaine Somerset, tuent celui du capitaine Gordon et fracassent la jambe du brigadier général Strangways; elle ne tient plus au tronc que par un lambeau de chair ensanglantée. La figure du général mutilé reste impassible; il dit seulement à voix basse et d'un ton calme : « Qui est-ce qui sera assez bon pour m'aider à descendre de cheval ? » On lui rend ce triste service, on le porte à l'ambulance ; mais l'âge ne lui a pas laissé assez de forces pour résister à une opération, et il expire moins de deux heures après.

Les Russes essayent de tourner la division Bosquet. Le général devine leurs intentions; il ordonne au commandant Dubos de traverser en arrière, avec un bataillon de zouaves, les têtes de colonnes ennemies, et rectifie sa ligne pour reprendre la charge. Les Russes plient; mais le porte-drapeau du 6ᵉ de ligne s'étant jeté en avant pour entraîner ses camarades, est étendu roide mort. Les Russes s'emparent de l'étendard, qu'ils font passer de main en main jusqu'à leurs dernières files. Le colonel, Filhol de Camas, pousse un cri : « Au drapeau, mes enfants ! » Et en cherchant à se frayer un passage à travers les rangs ennemis, il tombe criblé de coups de baïonnette. Le lieutenant-colonel et un chef de bataillon atteignent le drapeau, et succombent à leur tour; mais enfin on le voit reparaître dans la main d'un officier français qui l'agite triomphalement.

C'est le signal de la retraite. La brigade du général Monet, qui vient en dernière réserve, n'a pas besoin de prendre part à l'action. Les Russes cèdent, quoique avec lenteur, en gardant leurs rangs et faisant volte-face par intervalles pour exécuter des charges furieuses; mais quand ils sont arrivés sur le bord du ravin, ils le redescendent en désordre, pressés de front par l'infanterie anglo-française, foudroyés par deux batteries de la 2ᵉ division, une batterie de la 1ʳᵉ, deux batteries de la réserve et la batterie Laurrey, de la troisième division. La réserve russe, qui s'est rapprochée trop tardivement du champ de bataille, est entraînée par les fuyards, dont son rôle se borne à soutenir la retraite. Leurs masses se divisent en deux colonnes; l'une regagne la ville en traversant les ponts d'Inkermann; l'autre disparaît dans la gorge qui conduit au fort du Nord. Le sol qu'elles parcourent disparaît sous une épaisse couche de morts et de blessés; et quand l'état-major passe au galop sur les ponts, une partie des fantassins qu'il refoule tombe dans les eaux vaseuses de la Tchernaïa.

Il était onze heures, et la bataille avait commencé avant le lever du soleil.

A l'autre extrémité des lignes anglo-françaises, les Russes avaient également subi un échec; mais l'aventureuse témérité des troupes françaises les avait exposées à de graves dangers. Vers neuf heures et demie du matin, le régiment d'infanterie de Minsk, sous la conduite du général major Timoféïeff, était sorti en silence de Sébastopol. Il s'était partagé en tirailleurs, en colonne d'attaque et en corps de réserve. Il franchit le ravin de la Quarantaine, et après avoir surpris dans une maison isolée un avant-poste de douze chasseurs à pied il envahit la batterie nº 2; mais le général de la Mothe-Rouge, qui commande les tranchées, conduit le long des boyaux un bataillon du 19ᵉ de ligne, un bataillon du 9ᵉ et un bataillon de la légion étrangère. Débusqués à l'improviste, les Russes se replient en désordre. Le général de Lourmel les tourne par la gauche avec deux bataillons du 26ᵉ de ligne et le 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied. L'ennemi est ramené jusqu'au pied des remparts. Là, un feu de mitraille et de mousqueterie force les vainqueurs à rétrograder. Le général de Lourmel reçoit une balle, qui, pénétrant entre la deuxième et la troisième côte, vient sortir par l'omoplate. Cependant il reste à cheval, écoute avec calme le chef d'escadron Dauvergne, chargé par le général Forey de lui enjoindre de faire sonner la retraite, et ce n'est qu'après avoir donné les ordres nécessaires qu'il se tourne vers son aide de camp pour lui dire : « Je suis blessé. »

Tandis qu'on s'empresse autour du général mortellement frappé, le colonel Niol, du 26ᵉ de ligne, prend le commandement de la brigade, qui, soutenue par la brigade d'Aurelle, effectue sa retraite sous le feu meurtrier de la place.

La fausse attaque contre Balaklava, dirigée par le prince Gortschakoff, s'était réduite à l'échange de quelques coups de canon.

CHAPITRE III.

Proclamations du général Canrobert et de lord Raglan. — Lettre de Napoléon III au général Canrobert. — Lettre du duc de Newcastle à lord Raglan.

Immédiatement après la victoire, le général Canrobert adressa aux troupes un ordre général dont voici le texte :

« Soldats,

» Vous avez eu aujourd'hui une autre glorieuse journée.

» Une grande partie de l'armée russe, à la faveur de la nuit et du brouillard, a pu venir s'établir, avec une puissante artillerie, sur les hauteurs qui forment l'extrême droite de nos positions. Deux divisions anglaises ont soutenu un combat inégal avec l'inébranlable solidité que nous connaissons à nos alliés, pendant qu'une partie de la division Bosquet, conduite par son digne chef, et l'artillerie à cheval arrivaient à leur appui, et se lançaient sur l'ennemi avec une intelligence et une audace auxquelles je rends ici un éclatant hommage.

» Définitivement rejetés dans la vallée de la Tchernaïa, l'ennemi a laissé sur le terrain plus de quatre mille des siens tués ou blessés, et en a enlevé au moins autant pendant la bataille.

» Pendant que ces événements s'accomplissaient, la garnison de Sébastopol faisait sur la gauche de nos attaques une sortie, qui a

fourni aux troupes du corps de siége, et particulièrement à la 4e division, conduite avec la plus grande vigueur par le général Forey, l'occasion de donner à l'ennemi une sévère leçon. Les troupes appelées à repousser cette sortie ont fait preuve d'une énergie qui ajoute beaucoup aux titres que leur a déjà mérités la constance avec laquelle elles ont supporté les rudes et glorieux travaux du siége.

» J'aurais à citer des corps, des militaires de toutes armes et de tout grade qui se sont hautement signalés dans cette journée, je les ferai connaître à la France, à l'empereur et à l'armée. Mais j'ai voulu dès aujourd'hui vous remercier en leur nom, et vous dire que vous venez d'ajouter une grande page à l'histoire de cette campagne difficile.

» Au quartier général, devant Sébastopol, le 5 novembre 1854.

» *Le général en chef,* CANROBERT.

L'ordre du jour de lord Raglan est signé, suivant l'usage britannique, par l'adjudant général, J. B. B. Estcourt.

« Le commandant des forces remercie les officiers et les troupes de leur conduite à la bataille d'Inkermann, le 5 novembre, bataille dans laquelle, avec l'assistance de leurs braves alliés, ils sont parvenus à repousser et battre complétement l'ennemi, qui les avait attaqués en nombre très-supérieur, avec des masses d'artillerie de campagne et de position et avec l'artillerie des vaisseaux.

» L'armée a ainsi profité d'une nouvelle occasion de se distinguer et de montrer que dans toutes circonstances et en présence de toutes circonstances et en présence de toutes difficultés, sa détermination de consacrer toute son énergie au service de la patrie est toujours la même. Dans cette occasion, les troupes ont eu la bonne fortune d'être ralliées et soutenues par une division de l'armée française : elles exprimeront comme nous leur reconnaissance et leur admiration pour sa brillante marche dans un moment très-critique.

» La perte des armées française et anglaise, dans ce jour d'épreuve, ne saurait être trop fortement déplorée : tout en regrettant de se voir privé des services de tant de braves officiers, il est personnellement pénible à lord Raglan d'annoncer que parmi ceux qui sont tombés en remplissant noblement leur devoir, sont le lieutenant général honorable sir George Cathcart, le brigadier général Goldie, le brigadier général Stangways (tous officiers de distinction), et sir George Cathcart, tout spécialement, lui dont la conduite en d'autres régions avait particulièrement appelé la gracieuse attention de Sa Majesté et celle du pays. »

A ces deux proclamations il convient de joindre deux pièces d'une date postérieure, mais qui s'y rattachent essentiellement. Ce sont les lettres de congratulation envoyées aux généraux, en réponse à leurs rapports sur la bataille d'Inkermann, par l'empereur des Français et par la reine Victoria.

Le général de Montebello, aide de camp de l'empereur, fut chargé de porter au général Canrobert la lettre qui suit :

« Palais de Saint-Cloud, le 24 novembre 1854.

» GÉNÉRAL,

» Votre rapport sur la victoire d'Inkermann m'a profondément ému. Exprimez en mon nom à l'armée toute ma satisfaction pour le courage qu'elle a déployé, pour son énergie à supporter les fatigues et les privations, pour sa chaleureuse cordialité envers nos alliés. Remerciez les généraux, les officiers, les soldats de leur vaillante conduite. Dites-leur que je sympathise vivement à leurs maux, aux pertes cruelles qu'ils ont faites, et que ma sollicitude la plus constante sera d'en adoucir l'amertume.

» Après la brillante victoire de l'Alma, j'avais espéré un moment que l'armée ennemie en déroute n'aurait pas réparé si promptement ses pertes, et que Sébastopol serait bientôt tombé sous nos coups; mais la défense opiniâtre de cette ville et les renforts arrivés à l'armée russe arrêtent un moment le cours de nos succès. Je vous applaudis d'avoir résisté à l'impatience des troupes demandant l'assaut dans des conditions qui auraient entraîné des pertes trop considérables.

» Les gouvernements anglais et français veillent avec une ardente attention sur leur armée d'Orient. Déjà des bateaux à vapeur franchissent les mers pour vous porter des renforts considérables. Ce surcroît de secours va doubler vos forces et vous permettre de prendre l'offensive. Une diversion puissante va s'opérer en Bessarabie, et je reçois l'assurance que, de jour en jour, à l'étranger, l'opinion publique nous est de plus en plus favorable. Si l'Europe a vu sans crainte nos aigles, si longtemps bannies, se déployer avec tant d'éclat, c'est qu'elle sait bien que nous combattons seulement pour son indépendance. Si la France a repris le rang qui lui est dû, et si la victoire est encore venue illustrer nos drapeaux, c'est, je le déclare avec fierté, au patriotisme et à l'indomptable bravoure de l'armée que je le dois.

» J'envoie le général de Montebello, l'un de mes aides de camp, pour porter à l'armée les récompenses qu'elle a si bien méritées.

» Sur ce, général, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» NAPOLÉON. »

Le ministre de la guerre anglais, au nom de la reine, écrivit au feld-maréchal lord Raglan une lettre conçue en ces termes :

« 27 novembre 1854.

» MILORD,

» J'ai reçu la dépêche de Votre Seigneurie qui me communique la nouvelle de la glorieuse bataille du 5 novembre, dans laquelle une attaque énergique de l'ennemi, bien supérieur en nombre, a été repoussée complétement par la solidité inébranlable et la bravoure des armées alliées.

» J'ai mis immédiatement sous les yeux de la reine les détails de cette victoire importante, et il est aujourd'hui doux pour moi d'avoir à exprimer à Votre Seigneurie la haute appréciation par la reine des nobles efforts de ses troupes dans une lutte qui n'a pas son égale dans les annales de la guerre en valeur persévérante et en dévouement chevaleresque.

» La force et la furie des attaques, renouvelées à diverses reprises par des colonnes fraîches, avec un désespoir qui semblait devoir être irrésistible, sont venues se briser contre les lignes non rompues et l'intrépidité sans pareille des braves que ces colonnes attaquaient. De telles attaques ne pouvaient être repoussées que par le froid courage dans les circonstances les plus contraires, et par cette confiance de la victoire qui a toujours animé l'armée anglaise.

» Les bords de l'Alma ont prouvé qu'aucun avantage de la position ne peut résister à l'impétueux élan de l'armée sous vos ordres. Les hauteurs d'Inkermann viennent de montrer que les masses compactes d'une armée entière ne sont pas capables de forcer les rangs de moins que le quart du nombre des ennemis dans les luttes à la baïonnette qui ont caractérisé cette journée sanglante.

» Sa Majesté a vu avec le plus vif sentiment de satisfaction la manière dont les troupes de son allié l'empereur des Français sont venues en aide aux divisions de l'armée anglaise engagées dans cette lutte numériquement inégale.

» La reine a une profonde reconnaissance pour la cordiale coopération du commandant en chef français, le général Canrobert, et la brave conduite de cet officier distingué, le général Bosquet, et S. M. constate, dans les hourras par lesquels les soldats des deux nations se sont encouragés les uns les autres dans leur charge collective, la preuve de l'estime et de l'admiration mutuellement engendrées par la campagne et les traits d'héroïsme qu'elle a produits.

» La reine désire que Votre Seigneurie reçoive ses remercîments pour votre conduite dans cette noble et glorieuse bataille, et que vous preniez des mesures pour faire connaître son approbation, non moins formelle, des services de tous les officiers, sous-officiers et soldats qui ont glorieusement gagné, au prix de leur sang spontanément versé, de nouveaux honneurs pour l'armée d'un pays qui sympathise autant avec ses privations et ses efforts qu'elle s'enorgueillit de ses victoires et est fière de son renom, que pas un soldat, dans l'armée anglaise, ne pense que sa conduite n'est pas remarquée; la reine le remercie, le pays l'honore.

» La reine attend avec impatience la nouvelle dépêche par laquelle Votre Seigneurie fera connaître les noms des officiers dont les services ont mérité une attention toute spéciale.

» Sa Majesté me charge tout spécialement de faire connaître son approbation de l'admirable conduite du lieutenant général sir George Brown, et son regret d'avoir appris qu'il avait été blessé.

» Sa Majesté a reçu avec un sentiment de plaisir peu ordinaire le rapport de Votre Seigneurie sur la manière dont le lieutenant général, S. A. R. le duc de Cambridge, s'est distingué. La reine est fière et elle se félicite de ce qu'un des illustres membres de sa royale maison ait été associé aux fatigues et aux gloires d'une telle armée.

» Fière de la victoire remportée par sa brave armée, reconnaissante pour ceux qui portent les lauriers de cette grande lutte, la reine est profondément affectée par la perte sérieuse qui a été faite, et elle est profondément pénétrée de ce qui est dû aux morts.

» Ces hommes illustres ne peuvent pas recevoir les remercîments de leur souveraine, qui ont si souvent électrisé les soldats dans les plus rudes épreuves. Mais leur sang n'a pas été vainement versé.

» S'ils sont couchés dans leur victorieux tombeau, leurs mânes du moins seront à jamais dans le souvenir de la patrie reconnaissante, et la postérité lira la liste des officiers qui ont succombé en se signalant par l'ardent courage et le dévouement avec lesquels ils indiquaient le sentier de l'honneur à leurs soldats.

» La perte du lieutenant général sir Georges Cathcart est pour la reine et pour son peuple une cause de douleur qui obscurcit même ce grand triomphe. Sa loyauté, son patriotisme, son dévouement n'étaient pas moins remarquables que sa réputation militaire. Né d'une famille de guerriers, il en était l'honneur, et il honorait l'état militaire.

» Arrivé d'une colonie où il avait réussi à rétablir la paix et la tranquillité, il avait obéi sur-le-champ aux besoin du service, et s'était hâté de rejoindre l'armée d'Orient. La reine et le pays espéraient qu'il vivrait pour y acquérir une gloire plus grande. La mort du brigadier général Strangways et du brigadier général Goldie ajoute à la douleur qui se mêle aux réjouissances inspirées par cette bataille mémorable.

» La reine sympathise avec la douleur des familles d'officiers et de soldats qui ont éprouvé des pertes ; Sa Majesté les engage à se consoler par cette considération que ceux qui ont péri ont sucombé pour une cause juste et dans les rangs d'une noble armée.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Signé* NEWCASTLE. »

CHAPITRE IV.

Pertes des trois armées. — Notice sur le général de Lourmel. — Le colonel de Camas. — Funérailles. — Aspect du champ de bataille.

La victoire d'Inkermann fut glorieuse, mais chèrement achetée.

L'armée française eut, suivant les rapports officiels, 1,726 hommes hors de combat. Les généraux Canrobert et Bourbaki furent légèrement atteints ; le général Bosquet eut un cheval tué sous lui par un boulet de canon.

M. de Lourmel, qui eut le poumon traversé par une balle, sortait de l'Ecole militaire, et avait gagné tous ses grades en Afrique.

En 1850, il était colonel du 51e régiment d'infanterie de ligne ; une colonne de troupes françaises occupait la Petite-Kabylie sous le commandement du général de Barral, qui venait de gagner ses épaulettes à la prise de Zaatcha : l'ennemi nous attendait sur les hauteurs de ses mamelons.

Le général de Barral examinait les positions tandis que les zouaves, assis à terre, entendaient les balles siffler au-dessus de leurs têtes et examinaient la batterie de leurs fusils, impatients d'en venir aux mains. La colonne se serrait en masse, les pièces de canon se dressaient en batterie, les chasseurs à pied se déployaient en tirailleurs dans les ravins.

Le général de Barral, qu'un magnifique cheval blanc, de race arabe, désignait sans doute aux Kabyles, fut frappé d'une balle en pleine poitrine. Ce fut alors que le colonel de Lourmel, prenant le commandement de la colonne, et s'élançant à la tête des zouaves, s'écria : « Etes-vous parés ? — Oui, répond-on de toutes parts. — Alors, tambours et clairons, la charge ! »

Et aussitôt, le jeune colonel, se mettant à la tête des zouaves et des chasseurs d'Afrique, chargea l'ennemi et le poursuivit jusqu'à huit heures et demie du soir, après avoir pris successivement plusieurs villages d'assaut.

Quelques jours après, dans le pays des Ouled-Naïls, le colonel de Lourmel, à la tête du 51e, chassait encore devant lui les tribus insoumises des Arabes, et faisait camper sa colonne sur leurs plateaux.

M. de Lourmel avait été nommé général de brigade le 10 mai 1852. Il n'avait pas d'abord été compris parmi les officiers généraux envoyés à l'armée d'Orient ; mais il avait sollicité et obtenu le commandement d'une brigade.

Les détails suivants sur la mort du colonel de Camas sont extraits d'une lettre de son frère.

« Le colonel fut atteint d'un coup de feu au bas de la poitrine, à gauche. Il dit à un sergent qui était près de lui qu'il se sentait blessé mortellement. Le sous-officier, qui seul le savait en ce moment, le soutint et l'aida à se diriger vers le camp ; mais les forces vinrent à manquer, de Camas fut obligé de s'asseoir. Le sergent appela à son aide un de ses camarades du 7e léger, et tous deux l'entraînèrent en le soutenant par-dessous les épaules l'espace d'une trentaine de pas, m'ont-ils dit.

» Après cela ils furent forcés de se reposer. De Camas, qui ne paraissait pas souffrir, mais perdait du sang et des forces, leur dit de s'en aller et de le laisser là où il n'avait plus qu'à mourir. « C'est » ton colonel qui te donne un ordre pour la dernière fois, dit-il au » sergent Ricci, du 6e de ligne, qui insistait pour rester, ne lui dés» obéis pas ! »

» Cependant Ricci resta encore. De Camas finit par perdre connaissance, et, étendu à terre, il cherchait autour de lui avec la main, répétant ces mots : « L'épée de mon père ! »

» Par suite du flux et reflux des colonnes en lutte, les Russes étaient revenus sur le terrain où gisait de Camas.

» Ricci fut obligé alors de l'abandonner. Plus tard on le retrouva à la même place, mort ; mais il est faux qu'il ait été achevé par les Russes à coups de crosse ni de baïonnette : on me l'avait dit avant que j'aie pu le voir, aucune trace de cela n'existait sur lui ; il n'avait que la blessure dont il est mort et qui lui a traversé le corps, de plus un morceau de l'aile droite du nez enlevé net, comme si on l'eût pincée entre deux ongles tranchants. Il n'y a qu'une balle qui lui ait fait cette blessure sans déchirements. Seulement, on lui avait enlevé ses bottes et pris dans ses poches sa montre, sa bourse, et ôté ses bagues. Sa casquette, son manteau de caoutchouc, son paletot d'uniforme lui étaient restés ; pour toute décoration il avait un ruban, qu'il avait donné à Ricci pour le lieutenant-colonel Goze.

» Il avait recommandé à ce sous-officier de me dire d'écrire à sa mère et à sa femme de ne pas le plaindre, en ajoutant : Si tu entends dire que quelqu'un ait eu à se plaindre de moi, dis-lui que je lui en demande pardon. »

L'armée anglaise perdit 2,612 hommes, dont 130 officiers. Parmi les morts, outre les généraux Cathcart, Goldie, Strangways, on compte le lieutenant-colonel Pakenham, des grenadiers de la garde, représentant d'Antrim à la chambre des communes, et James Hunter Blair, lieutenant-colonel des fusiliers écossais de la garde, représentant d'Ayr. Parmi les blessés, les généraux Adams, Torrens, Brown, Pennefather. Aussi les narrateurs anglais de cette grande affaire se montrent moins sensibles à l'importance du succès qu'à la diminution d'une armée dont il leur est difficile de combler les vides. « Nous n'avons, dit le *Times*, dans la bataille d'Inkermann, que bien peu de sujet de nous réjouir, et nous avons beaucoup à y déplorer. Nous avons battu l'ennemi, mais nous n'avons pas fait un pas de plus vers Sébastopol. Nous avons abattu, humilié, mis en déroute un ennemi nombreux, exalté par le fanatisme, animé du courage le plus résolu, enthousiasmé par la présence des fils de celui qu'ils regardent comme le vicaire de Dieu sur la terre ; mais nous avons à regretter des pertes immenses alors que nous n'avions pas un homme de trop. Il faut que l'Angleterre nous fournisse des hommes, il faut qu'elle soit prodigue de ses enfants comme elle l'est de son argent et de ses navires, qu'elle en soit aussi prodigue qu'eux l'ont été de leur vie dépensée à son service.

Le bulletin du prince Menschikoff accuse 2,969 morts et 5,791 blessés ; mais la perte des Russes doit être beaucoup plus considérable. Pendant que leurs premiers rangs étaient arrêtés psr la 2e division anglaise comme par une infranchissable muraille, ils étaient pressés par derrière par les hommes qui continuaient à gravir l'escarpement. Les Russes étaient en certains endroits tellement pressés les uns contre les autres qu'ils pouvaient à peine se servir de leurs armes. Suivant l'expression pittoresque d'un aide de camp du général Canrobert, quand on tira sur cette masse compacte, où tous les coups portaient, on aurait dit qu'elle fondait comme une motte de beurre exposée au feu.

Il fallut plusieurs jours pour enterrer les morts et recueillir les blessés. Cette pieuse tâche commença dès le soir du combat, et se continua à la triste lueur de la lune. Le champ de bataille offrait un affreux spectacle : partout des monceaux de cadavres, des chairs ou des lambeaux d'étoffe accrochés aux épines des buissons, des armes tordues ou brisées. La plupart des morts, horriblement mutilés, n'étaient reconnaissables qu'aux fragments d'uniforme qui conservaient encore les boutons du régiment, et l'on parvenait à découvrir à quel corps, à quelle nation ils appartenaient, sans avoir la possibilité de prouver leur identité. Le silence de la nuit était troublé par les gémissements des blessés et par les lamentations perçantes de quelques femmes qui cherchaient leurs maris dans ces tas de débris humains. Auprès de la redoute plusieurs fois prise et reprise, ce n'étaient plus des corps isolés, c'étaient des monceaux de cadavres russes ou anglais étendus pêle-mêle dans des mares de sang. Quelques-uns semblaient doucement sourire, on les aurait crus endormis ; d'autres avaient l'air farouche, et ils semblaient encore menaçants, même après la mort. Quelques-uns avaient des poses funèbres : on eût dit que des mains de parents ou d'amis les avaient disposés déjà pour la tombe. D'autres étaient demeurés genou en terre, serrant convulsivement leur arme en mordant la cartouche. Beaucoup avaient le bras levé, soit qu'ils cherchassent encore à parer quelque coup, soit qu'ils eussent formulé une prière suprême en rendant le dernier soupir. Toutes ces figures étaient pâles, et le vent, qui soufflait avec force, en remuant ces débris d'hommes et d'uniformes semblait ranimer ces cadavres. On aurait cru que ces longues files de morts allaient se relever pour recommencer la lutte.

Toute la nuit des hommes portant des lanternes et des litières relevèrent tous ceux chez lesquels ils crurent remarquer un reste de chaleur vitale. Pendant que l'on procédait au transport des blessés, un colonel anglais, témoin de la sollicitude des fonctionnaires de l'intendance française, se jeta dans les bras d'un sous-intendant en s'écriant : « Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais je jure que personnellement je ne tirerai jamais l'épée contre la France ! »

Le 6 on fit venir des matelots de Balaklava pour aider à déblayer le champ de bataille. On y ramassa près de quinze mille fusils et assez de bois brisés pour alimenter pendant trois jours le feu des cantines. D'immenses tranchées furent ouvertes, et reçurent côte à côte Anglais, Français, Turcs et Russes. A quatre heures du soir lord Raglan, le duc de Cambridge et un grand nombre d'officiers anglais et français suivirent le convoi funèbre de sir Cathcart, du brigadier Goldie, du général Strangways et de onze autres officiers. On les enterra sur un tertre qui reçut le nom de Cathcart's-Hill. Quatorze officiers des gardes furent inhumés au pied d'un moulin à vent, non loin de la place où ils étaient tombés. Les corps de quelques Anglais gisaient près des lignes ennemies. Le capitaine Fellows fut chargé de les réclamer, de demander l'autorisation de leur donner la sépulture, et de savoir en même temps d'une manière exacte quels étaient les officiers anglais prisonniers. Le capitaine se rendit en parlementaire au quartier général russe. Il était précédé d'un trompette et accompagné de M. Manassion, interprète arménien.

Deux officiers russes escortés de deux lanciers cosaques vinrent à la rencontre du capitaine Fellows, et lui demandèrent en français quel était l'objet de sa mission.

— Lord Raglan, répondit le capitaine dans la même langue, m'envoie savoir combien d'officiers de notre cavalerie sont vivants entre vos mains, et pour recevoir les lettres que ces officiers pourraient vouloir envoyer à leurs compatriotes.

— Ayez l'obligeance de reculer, répondit un des Russes, vous ne pouvez approcher si près de notre camp. Ce que vous demandez est l'affaire du général, avec lequel je vais communiquer.

Il s'éloigna; son compagnon et les deux Cosaques firent reculer les Anglais en veillant à ce qu'aucun d'eux ne regardât derrière lui dans les lignes russes. En parcourant des yeux le champ d bataille les Anglais virent que les Cosaques avaient dépecé pour leur nourriture quelques-uns des chevaux morts dans l'action.

Au bout de quelques instants un officier âgé, conduit par celui qui l'avait cherché, et entouré d'un petit état-major, parut à cheval, s'écriant d'une voix brève et rude :

— Je suis le général en chef; que voulez-vous de moi, messieurs?

Le capitaine Fellows exposa alors l'objet de sa mission; et quand il en vint à l'article de la sépulture des morts, le général l'interrompant avec un accent de grande indignation :

— Nous avons enterré les morts. Dites à milord Raglan que nous sommes chrétiens, et que, bien que nous fassions la guerre, nous accomplissons tous les devoirs des chrétiens. Les morts sont enterrés, les blessés sont soignés.

Finalement il déclara ne pas connaître les noms des officiers faits prisonniers, mais que si le capitaine Fellows voulait revenir le lendemain il pourrait connaître ces noms et recevoir les lettres des prisonniers.

Vers la fin de l'entrevue il devint plus affable; voyant le capitaine Fellows prêt à se retirer, il lui dit brusquement : Vous m'excuserez si je vous dis que votre attaque du 25 octobre était une attaque bête, parlant selon la loi militaire.

S'il fallait en croire certaines relations, les sentiments d'humanité exprimés par le général russe n'auraient pas été partagés par ses subordonnés. On aurait vu des Russes achever des mourants à coups de baïonnette, et l'on prétend qu'un officier, le major Anghelopoulo, fut surpris perçant de son épée des blessés étendus à terre; mais ces faits n'ont pas été éclaircis. Le major Anghelopoulo, fait prisonnier et transporté à l'hôpital anglais de Coulèli, y est mort des suites de ses blessures, et l'on n'a pas pu vérifier si l'accusation portée contre lui était fondée. Nous ne la reproduisons qu'à cause du retentissement qu'elle a eu, sans essayer de la soutenir. Nous nous ferions un reproche de calomnier même nos ennemis.

Diverses preuves tendent à établir d'ailleurs que les Français ou Anglais tombés entre les mains des Russes furent traités avec tous les égards qu'on doit au courage malheureux. On en peut citer pour exemple l'histoire d'un jeune soldat qui fut amputé des deux jambes à l'hôpital de Sébastopol. Il mandait à son oncle, négociant à Paris :

« Mon bon oncle, je viens te charger d'une assez vilaine commission; mais j'espère bien que par amitié pour moi tu voudras bien t'en acquitter. Un officier supérieur russe, qui est excessivement bon pour moi, m'a promis qu'il ferait parvenir cette lettre en France, et c'est pourquoi je te l'adresse. Voici le plus triste. Je suis prisonnier des Russes depuis le 5 de ce mois; et malheureusement c'est qu'avant cela j'ai eu les deux jambes cassées par une volée de mitraille, et on a été obligé de me les couper toutes les deux au-dessous du genou. L'opération a été très-adroitement faite. Je vais parfaitement bien et tout me fait espérer que j'en réchapperai. Mais, tu conçois, quelles horribles douleurs n'a-t-il par fallu endurer pour en arriver là!

» Enfin, remercions Dieu ensemble de ce qu'il a bien voulu nous protéger en ne prenant qu'une partie et non la totalité de sa créature. Nous sommes, du reste, très-bien : nous sommes accablés de visites. Hier les deux archiducs sont venus; tout le monde est parfait; on nous témoigne beaucoup de bienveillance; mais, pour nous, qu'est-ce auprès de la liberté et de la santé! Dis bien à mon père et à ma mère tout ce que tu jugeras propre à les consoler. Je leur aurais bien écrit directement, mais leur âge, leur état de maladie m'ont fait craindre pour eux; je préfère te charger de ce vilain rôle. Adieu, mon bon oncle, etc.

» D....., soldat au 40e de ligne.

» *Post-scriptum.* Sébastopol n'est pas encore pris, car nous sommes dedans. »

La famille de D..... sollicita auprès des autorités russes l'autorisation de lui faire passer de l'argent. Le chancelier de Russie répondit :

« La lettre par laquelle vous réclamez mes bons offices en faveur d'un soldat français m'est parvenue avant-hier. Je suis dès aujourd'hui à même de vous fournir à son sujet les informations les plus exactes. Elles sont malheureusement bien tristes, car le pauvre jeune homme a succombé à ses terribles blessures. Après l'amputation des deux jambes, le jeune D... a vécu encore quatre semaines; il allait même si bien, qu'on avait presque l'espoir de le sauver, et comme tout le monde s'y intéressait, une carriole avait été fabriquée pour le transporter hors du camp français, lorsqu'il est mort à la suite d'un violent accès de fièvre. Ces détails m'ont été donnés par le jeune comte Paul Schouwaloff, aide de camp du grand-duc Michel, arrivé ces jours-ci avec Son Altesse Impériale. Il a connu D... et l'a beaucoup soigné lui-même. Après la bataille d'Inkermann, nos jeunes grands-ducs ont voué toute leur sollicitude aux victimes de ce sanglant combat, et se sont fait adorer de l'armée.

» *Signé* NESSELRODE. »

Il a pu s'élever des doutes sur le degré des soins que les Russes accordaient aux blessés alliés; mais toutes les nations rendent un hommage unanime aux mesures prises par les Français et les Anglais pour secourir les blessés russes. On vit même, pendant l'action, des soldats recevoir dans leurs bras et conduire à l'ambulance les victimes ennemies qui tombaient autour d'eux. Un officier français rencontre deux voltigeurs soutenant un Russe dont la houppelande était inondée de sang.

— Qu'est-ce qu'il a attrapé là? demande l'officier.

— Ce n'est rien, répond un des voltigeurs; un coup de baïonnette que je lui ai porté dans le flanc.

Personne ne s'est inscrit en faux contre le rapport dans lequel M. Blanchot, intendant militaire de l'armée française d'Orient, rend compte au ministre de la guerre de la situation des ambulances à la date du 7 novembre. Voici ce document honorable pour l'intendance et pour le corps médical :

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

» L'armée française vient encore de prouver son immense supériorité sur l'armée russe. Il ne m'appartient pas de parler des combats qui ont eu lieu le 5 à la pointe d'Inkermann et au corps de siége; mais je dois vous rendre compte des mesures administratives qui ont été prises dans cette circonstance.

» Dès le commencement de l'action, j'ai envoyé un renfort de mulets, de cacolets, de litières et de brancards à la 2e division, qui seule a eu une partie de ses troupes engagée. Plus tard, et à mesure que le combat devenait plus sérieux de ce côté et lorsqu'il a commencé à la tranchée, j'ai envoyé successivement sur les divers points tous les moyens de transport dont je disposais. Ils ont été suffisants, et tous nos blessés ont été transportés et installés dans les ambulances avant la nuit. L'enlèvement des blessés a été dirigé à la tranchée par M. le sous-intendant militaire de Séganville et par MM. le Creurer, Boucher et Pironneau sur le champ de bataille d'Inkermann, mission pénible accomplie avec dévouement sur un terrain incessamment labouré par les boulets. J'ai eu également beaucoup à me louer des bons services de MM. de la Broye, comptable de l'ambulance du quartier général, et Juving, comptable de celle de la 2e division.

230 Français et quelques Russes ont été portés de l'ambulance de tranchée à celle du quartier général; environ 100 autres Russes, blessés sur le terrain du siége, ont été envoyés à l'ambulance de la 4e division; enfin celle de la 2e division a reçu 34 Français et quelques Anglais blessés à Inkermann. Tous ont trouvé les soins que réclamait leur état.

» Je dois aussi un juste tribu d'éloges aux militaires du train des équipages et aux infirmiers : comme toujours, ils ont fait leur devoir avec un dévouement et une abnégation remarquables bien compris par toute l'armée.

» L'effectif des ambulances est de 1,827 malades, dont 903 blessés. Le plus grand nombre des blessés sera sauvé, mais il y a des blessures graves.

» Les ambulances principales de la tranchée et de la 2e division ont été augmentées de tout le personnel disponible sur les autres points.

» Dans ces grandes épreuves, nos officiers de santé sont admirables de dévouement; je les ai retrouvés dans cette circonstance ce qu'ils ont été à Gallipoli et à Varna pendant le choléra et à la bataille de l'Alma, ce qu'ils sont tous les jours depuis le commencement du siége de Sébastopol. Si j'avais à nommer tous ceux qui ont mérité des témoignages de satisfaction, il me faudrait envoyer à Votre Excellence la liste complète des médecins qui font partie des ambulances où les blessés ont été recueillis. Permettez-moi seulement de vous citer M. Scrive, médecin en chef, qui dirige de la manière la plus satisfaisante le service médical depuis notre débarquement en Crimée, et MM. les médecins Thomas, Secourgeon, Maxlapert, chefs des ambulances des 1re, 2e et 4e divisions; Marny et Mestres, médecins-majors au quartier général.

» Je prépare des évacuations sur Constantinople afin d'éviter l'encombrement de nos ambulances, qui, outre nos blessés, reçoivent après chaque engagement un grand nombre de blessés russes. Cinq cents de ceux-ci environ auront été reçus dans nos ambulances à la suite de la journée du 5.

» Je suis avec respect, etc.

» *Signé* BLANCHOT. »

Valides ou blessés, les prisonniers russes étaient pour la plupart des soldats d'élite, portant des cicatrices d'anciennes blessures. On leur avait ôté leurs havre-sacs, afin de les mettre à même d'escalader

les hauteurs avec plus de facilité; ils n'avaient que de petits sacs contenant du pain noir. On trouva sur eux peu d'argent; quelques amulettes, quelques portraits de femmes ou des boucles de cheveux. Ils déclarèrent qu'on ne les avait pas fait boire avant l'action; et en effet, aucun d'eux n'était en état d'ivresse. Ils avouèrent que de toutes les troupes alliées, celle qui les déconcertait le plus était le corps des zouaves. En voyant ces soldats se jeter à plat ventre et se relever quand les boulets avaient passé, plus d'un Cosaque se figurait que le zouave était un démon qui mourait et ressuscitait à volonté, et que rien ne pouvait détruire complétement.

Un soldat russe, fait prisonnier le 5 novembre pendant la sortie, et transféré à l'hôpital français de Constantinople, y subit un interrogatoire qui révéla quelques particularités intéressantes. On lui demanda d'abord quel était son nom. Il déclara s'appeler Wasily, sergent du 3.e régiment (régiment de Wladimir).

— Êtes-vous depuis longtemps au service?

— Depuis vingt-six ans.

— Où avez-vous éte blessé?

— Le 5 novembre, au combat de la Quarantaine.

— Combien y avait-il de Russes a la sortie contre la gauche de nos attaques?

— Dix mille, bataillons et réserves compris, sortis de trois casernes.

— Combien restait-il de soldats dans Sébastopol?

— Il restait très-peu de monde; tous les soldats avaient renforcé l'armée pour l'affaire d'Inkermann.

— Y avait-il beaucoup d'eau dans Sébastopol?

— Il n'y en avait pas beaucoup avant les pluies; mais les pluies ont rempli les citernes, et depuis ce temps on nous donnait de l'eau à volonté.

— Y a-t-il beaucoup de vivres dans Sébastopol?

— Il y en a pour soixante-dix mille hommes.

— Quelle est la nourriture du soldat?

— Deux fois la semaine ils ont de la viande fraiche, ordinairement du biscuit et des épinards.

— Le feu des Français a-t-il tué beaucoup de monde dans la place?

— Les soldats tombaient comme de la pluie.

— Depuis combien de temps votre régiment est-il à Sébastopol?

— Depuis un mois.

— Que pensez-vous du combat de la Quarantaine?

— Tout le monde avait peur que les Français n'entrassent du même coup dans la ville; les Russes avaient reçu l'ordre de battre en retraite pour se retirer dans les casernes et les défendre, parce qu'il n'y avait que peu de monde dans Sébastopol. Même après la rentrée des troupes, ils craignaient encore de voir arriver les Français.

— Les rues de la ville sont-elles barricadées?

— Toutes les entrées de la ville sont barricadées; quant aux rues, je n'en sais rien. Les soldats sont enfermés dans les casernes, et n'en sortent que pour combattre.

— Quel est le côté le plus facile pour entrer dans Sébastopol?

— Le côté de la Quarantaine, où l'on s'est battu le 5, n'est défendu que par les batteries. Quand nous avons vu arriver les Français sur elles, et entrer dans l'une d'elles, nous nous sommes crus perdus. Maintenant il est sûr que l'on fera de ce côté des fortifications.

— Quelles sont les recommandations que l'on fait aux soldats russes?

— De tirer toujours sur les officiers.

— Pourquoi les Russes ont-ils toujours fait leurs sorties par la gauche?

— Parce qu'ils savaient que les Français gardent mieux leur droite que leur gauche.

— Y a-t-il eu des généraux tués dans ce combat?

— Le général Schalnakoff, général de brigade.

— Combien de temps Sébastopol peut-il encore résister?

— Dieu le sait! Les chefs font croire que les Français n'entreront jamais; mais les soldats savent bien le contraire.

— Quel est le chiffre total de l'armée russe?

— Cent mille hommes.

CHAPITRE V.

Excursion navale à Yalta.

Au moment même où tant de braves succombaient dans une lutte acharnée, une partie de la flotte anglo-française explorait paisiblement les côtes de Crimée. Le 3, le contre-amiral Charner avait reçu l'ordre d'aller, avec le vaisseau à hélice *le Napoléon*, les frégates à vapeur *la Pomone* et *l'Ulloa*, et l'aviso à vapeur *la Mégère*, faire une reconnaissance du côté d'Yalta, située à environ quarante-cinq milles du cap Chersonèse, pour s'emparer d'approvisionnements en farines et en vins qu'on disait se trouver dans des magasins appartenant au gouvernement russe.

Une division anglaise, composée du vaisseau à hélice *le Sans Pareil*, de la frégate à vapeur *la Tribune*, de la corvette à vapeur *le Vesuvius*, était venue se réunir à l'amiral français, pour agir conjointement avec lui; le transport à vapeur français *l'Egyptien* et deux transports anglais s'étaient réunis aux navires de guerre.

A six heures du soir la division appareilla, et fit petite vitesse toute la nuit en longeant la terre et en masquant ses feux. Le temps était beau, la côte élevée et montagneuse, la lune éclairait au loin la mer, surveillée par les vigies russes, qui bientôt découvrirent les vaisseaux, allumèrent des feux de signaux, et firent connaître le mouvement longtemps avant l'arrivée de la division.

Au point du jour on aperçut, derrière une immense falaise que battait la mer, le magnifique palais d'Orianda, appartenant à l'impératrice de Russie, avec son granit grisâtre, ses dentelures charmantes, et ses clochetons moscovites en forme d'aiguilles, du plus gracieux effet. Situé à deux lieux d'Yalta, ce château indiqua la route; et bientôt on reconnut le gisement de la ville, sur laquelle on se mit à courir.

En approchant de terre, on fut frappé de la beauté et de la richesse de la végétation, d'une verdure luxuriante et d'une admirable variété de tons. On distinguait partout de grands bois de sapins, des taillis superbes, de beaux plants de tabac et des vignes magnifiques. Le pays est abrité des vents du nord par d'immenses montagnes taillées à pic, qui protégent d'énormes et fertiles coteaux parsemés de jardins et de campagnes délicieuses.

Entre le palais de l'impératrice et la ville, on découvrit, au centre d'un grand parc et au milieu d'arbres touffus, un autre château également beau, situé à Livadia, et appartenant au comte Léon Pototsky.

Peu à peu la jolie ville d'Yalta apparut au bord de la mer, avec ses maisons propres et blanches, presque toutes construites à l'européenne; elle est petite, mais bien placée, et se détache de la manière la plus heureuse sur le fond verdoyant des jardins qui l'entourent.. A droite et au sommet de la ville s'élève une charmante église d'un style moscovite, entourée d'une grille très-gracieuse, d'un joli jardin et d'un petit bouquet de bois de sapins. Elle doit son luxe et sa richesse au voisinage des châteaux voisins. L'ensemble de ce paysage et de cette nature se rapproche beaucoup des belles parties de l'Italie.

A huit heures et demie on signala la division : branle-bas de combat; mais en approchant d'Yalta on reconnut que loin d'être protégé, comme cela avait été dit, par une formidable batterie, le pays se trouvait entièrement sans défense.

A neuf heures, on mouilla à trois encablures du rivage; à dix heures, on fit descendre à terre les compagnies de débarquement des deux divisions: et elles occupèrent immédiatement la ville. Loin de faire aucune résistance, les habitants tartares, les seuls qui y fussent restés, accueillirent les Français et les Anglais avec le plus cordial empressement. Sur leurs indications, on s'empara de deux magasins appartenant au gouvernement impérial. Ils contenaient plusieurs centaines d'hectolitres de farine destinée aux troupes russes, mais de qualité si inférieure, que les agents des vivres qui accompagnaient l'escadre la déclarèrent tout au plus bonne pour les chevaux.

Dans un des angles du magasin on trouva de la poudre en grenier, recouverte de copeaux de bois et d'étoupes. Avant de fuir, les autorités avaient donné l'ordre de mettre le feu à ces approvisionnements; mais le gardien du lieu, pauvre soldat russe, transi de peur, n'avait pas osé exécuter une semblable prescription.

La colonne d'exploration, d'après les nouvelles indications qu'elle recueillit, se mit en marche vers la gauche d'Yalta, et arriva au château du prince Pototsky, grande et superbe habitation entourée de vastes fermes et de pavillons de plaisance. Elle fut reçue par l'intendant du prince, qui conduisit lui-même les officiers dans de magnifiques celliers, où se trouvaient de grands foudres remplis de vins du pays, blancs et de première qualité. Dans ce château comme dans la ville, tout fut respecté; on pria seulement l'intendant de procurer à la division du vin et du bétail, objets qui furent livrés moyennant un prix convenable, ainsi que cela résulte des reçus donnés par les vendeurs. Vers quatre heures, la colonne quitta le palais pour retourner à bord.

Pendant toute la nuit, on conserva des embarcations armées en guerre, stationnant devant la ville, pour avertir les bâtiments de la division dans le cas où les Cosaques, que l'on savait être dans les environs, auraient voulu tenter un retour.

Le 5, aux premiers rayons du soleil, les compagnies de débarquement françaises et anglaises furent envoyées à terre, et les embarcations armées en guerre furent amarrées derrière *la Mégère*, destinée à accompagner la colonne le long de la côte pour la protéger et la recueillir au besoin. Cette mesure avait été adoptée d'après les indications des Tartares, qui avaient annoncé que des troupes russes se trouvaient en force dans le voisinage et que les Cosaques cachés dans les bois épiaient les mouvements de l'expédition.

La colonne, cette fois, se dirigea vers la droite de la ville et arriva bientôt au château du prince Woronzoff, propriété admirable, entourée d'un parc immense, dans les magnifiques allées duquel on peut pendant plusieurs heures se promener en voiture. Plus de trois cents cerfs, chevreuils, biches et daims courent dans le parc, et,



Fond de la baie de Sébastopol. — Développement des hauteurs depuis la vallée d'Inkermann jusqu'à Balaklava.

malgré les offres de l'intendant, les officiers refusèrent de chasser. L'ordre le plus complet régna pendant toute cette visite, et l'on ne toucha pas à un seul objet appartenant au prince. On acheta aux habitants du village du bétail et des fruits qui furent exactement payés, ainsi que cela résulte encore des factures acquittées.

La division quitta Yalta après avoir heureusement accompli la mission qui lui avait été confiée et avoir donné l'exemple de la plus honorable modération. Avant de partir on visita la mairie : on trouva dans la grande salle des cérémonies un magnifique portrait en pied de l'empereur Nicolas, très-curieux au point de vue historique. Malgré le vif intérêt de cet objet d'art, qu'ils examinèrent avec le plus grand soin, les Français, fidèles à leur principe de tout respecter, n'y touchèrent pas.

Cette visite fit connaître la nature du sol et les riches produits du sud de la Crimée. Tout le pays était couvert de vignobles remarquables par leur beauté et par la qualité des plants, originaires de la Bourgogne, de la Champagne, du Bordelais, du Languedoc et des bords du Rhin. Ces vignobles produisent du vin blanc comparable au grave et du champagne d'un goût très-agréable. La Crimée parait destinée à acquérir une grande importance comme pays vinicole, le terrain de sa partie sud était très-heureusement propre à la culture de la vigne, et les environs pierreux et arides de Sébastopol du côté du cap Chersonèse sont déjà couverts de vignes plantées dans ce sol ingrat, qui sur ce point se refuse à toute autre culture. Les habitants de Yalta affirment que déjà la Crimée exportait à l'étranger une assez grande quantité de vin, et qu'une partie du champagne qui se consomme en Russie provenait des vignobles des princes Woronzoff, Pototski, Gortschakoff.

Les environs montagneux d'Yalta font que l'on n'y cultive pas de blé, les steppes du sud-ouest de la Crimée en fournissent au delà des besoins de la contrée. Les arbres fruitiers y sont cultivés avec soin. Les explorateurs trouvèrent des fruits de toute espèce, excellents et abondants. Les légumes y sont également nombreux et bons. Le pays est riche en bois; les flancs des montagnes en sont entièrement couverts. Toute la partie de la côte que l'on put embrasser du regard parut être dans les mêmes conditions de richesse et de fertilité.

CHAPITRE VI.

Conseil de guerre du 7 novembre. — Ouragan du 14. — Naufrage de plusieurs bâtiments — *La Perseveranza.* — Rapports des commandants du *Pluton* et du *Henri IV*.

Revenons aux suites de la bataille, aux émotions de laquelle nous avons essayé de faire diversion en donnant quelques détails sur la riante excursion accomplie par la flottille du contre-amiral Charner.

Après la journée du 5 novembre, on reconnut qu'il était impossible de penser à enlever la place tant qu'une puissante armée tiendrait la campagne. Il fallait être en mesure de lui livrer bataille, et provisoirement de la tenir en échec. Dans le conseil de guerre du 7 novembre les généraux en chef résolurent d'ajourner l'assaut, de rester dans leurs positions, de fortifier leurs lignes de circonvallation et d'y attendre les renforts de France et d'Angleterre. Cette décision, commandée par la nécessité, faisait entrer l'expédition de Crimée dans une phase nouvelle et en différait le dénoûment.

L'hiver vint le retarder encore. Il s'annonça d'abord par des grains, par des pluies froides, par des brumes épaisses; puis tout à coup, le 14 novembre, vers six heures du matin, éclata le plus formidable des ouragans. Le vent, qui soufflait du sud-ouest, eut promptement déchiré les tentes, brisé les piquets les plus solides, enlevé les toitures des baraques; les constructions en bois qui servaient de magasins ou d'ambulances s'écroulèrent avec fracas. La tempête souleva et dispersa au loin des couvertures, des chapeaux, des vestes, des cabans et jusqu'à des tables et des chaises; de lourdes voitures furent retournées sens dessus dessous; des chevaux, des hommes furent renversés les uns sur les autres. Au bout de quelques heures, il ne restait guère d'autres abris que des pans de mur, d'anciens édifices ruinés, des rochers ou des accidents de terrain, sous lesquels des milliers d'hommes cherchaient un refuge précaire et insuffisant. La grêle, la neige, la pluie, ajoutaient à leurs souffrances; le sol détrempé se transformait en un lac de fange, et les sommets des montagnes voisines subitement couverts de neige encadraient cette scène de désolation.

Un cavalier avait été envoyé du quartier général à Balaklava avec des dépêches; au bout de trois quarts d'heure, il revenait brisé, moulu, déclarant qu'il lui avait été impossible de faire marcher son cheval contre le vent.

La garnison et les habitants de Balaklava n'eurent pas moins à souffrir. Les marins et soldats campés sur les falaises perdirent leurs tentes, leurs effets, leurs ustentiles, et furent pour la plupart obligés de se cramponner à la terre pour ne pas être emportés au delà de la baie. Une magnifique avenue d'acacias, qui s'élevait à l'extrémité de la plage, fut complétement déracinée; un arbre séculaire, qui ornait à la porte de la ville la façade d'un corps de garde, tomba sur ce bâtiment, dont il fit un monceau de ruines. Le vent emporta des toits, des balcons, des galeries extérieures. Le lendemain la principale rue de la ville ressemblait à un canal de boue, où, pour réparer les désastres de la veille, se démenaient des marins, des soldats, des voyageurs de toutes les nations, avec des charrettes, des chevaux, des mules ou des chameaux. C'était un mélange confus d'Anglais, de Français, de Turcs, d'Arabes, d'Italiens, d'Egyptiens, de Maltais, de Tartares, de Grecs, d'Espagnols, de Bulgares; un concert de cris et de jurons dans toutes les langues.

Les escadres éprouvèrent de nombreux sinistres. Pendant toute la journée la mer montait en pyramides pour se creuser ensuite en abîmes. *Le Danube* se perdit à dix lieues du cap Chersonèse, et l'équipage ne gagna la plage qu'après de pénibles efforts. *Le Pyrenus, le Gange, le Rodwell, le Tyrone, le Lord Raglan* et treize bâtiments de commerce furent jetés à la côte dans la baie de la Katcha. A Balaklava, *le Prince, le Risolute, le Kenilworth, le Progress, le Wanderer, le Wild-Dove* et *le Malta* se brisèrent contre les rochers, et trente ou quarante hommes seulement réussirent à se sauver. Sur un équipage de cent cinquante hommes qui montait le beau bateau à vapeur *le Prince*, six seulement purent être recueillis.

A la hauteur d'Odessa *le Rip-Van-Wrinkle*, transport anglais, sombra, et avec lui furent engloutis deux cent cinquante prisonniers russes qu'il conduisait à Constantinople. Il portait aussi M. Nicklin, artiste photographe, et ses deux aides, envoyés en Crimée par le gouvernement britannique.

Le Suné, frégate à vapeur, qui avait appareillé pour Kamiesch vers minuit, fut assailli par la bourrasque à dix lieues environ du cap Chersonèse avec une telle force, que dans un coup de roulis un canon de 30 nº 1, amarré en vache sur le gaillard d'avant, emporta pitons, palans, affût, et fut projeté par-dessus le bord comme un balai sans même écorcher la muraille extérieure!

La Perseveranza, du port de Livourne, avait été affrétée par le gouvernement français; elle transportait de Varna en Crimée un dernier détachement de vingt-cinq hommes du 4ᵉ régiment de hussards avec ses chevaux.

Après dix-sept jour de mer, elle avait été prise à la remorque par une frégate à vapeur; mais, au moment où éclata la tempête du 14, le matin même le piston de la machine se brisa, la frégate recula sur *la Perseveranza*, qui faillit couler bas. Ce choc terrible avait causé une voie d'eau. Le capitaine vint s'abriter dans une petite anse où il pensait opérer son débarquement.

L'ouragan ne lui en laissa pas le temps. Le vent ayant brusquement sauté, la goëlette fut démâtée et jetée à la côte. Lui et son équipage italien n'eurent rien de plus pressé que de se sauver les premiers, eux et leurs bagages. Dix hussards seulement trouvèrent place dans la grande chaloupe encombrée de paquets; elle fut brisée en abordant. Le capitaine, le principal coupable, se noya, et évita ainsi le châtiment qu'il méritait.

Le navire resta couché sur le flanc, le tillac incliné vers la terre, à peine éloignée d'une portée de pistolet. Sept des hussards restés à bord se tenaient accrochés au bastingage et à la cabane du roufle: un ou deux appelaient au secours, imploraient la compassion de leurs camarades; les autres, muets, immobiles, semblaient se résigner à la mort ou ne pas comprendre le péril de leur situation, et pourtant elle était horrible.

A chaque instant des vagues monstrueuses, resserrées dans la baie, déferlaient sur la carène disjointe et l'ensevelissaient tout entière sous une montagne d'eau. Les naufragés disparaissaient au milieu de l'écume; puis la lame en se retirant renversait le navire en sens contraire et le laissait retomber lourdement sur son lit de roches nues, qui l'éventraient peu à peu, tandis que la mâture, retenue par les cordages, battait ses flancs comme un bélier.

Un des hussards sauvés avait couru au port, éloigné d'une lieue, afin d'y chercher des secours; une cinquantaine de soldats et une escouade de marins arrivèrent bientôt conduits par des officiers. Plusieurs de ces hommes exposèrent bravement leur vie en se jetant à la nage pour aller amarrer une corde à bord, afin d'opérer le sauvetage des naufragés. Vains efforts! la mer en furie rejetait bien loin sur les galets les imprudents, meurtris, froissés, à demi morts. Les plus vieux matelots, les plus braves officiers finirent par reconnaître leur impuissance à lutter contre un pareil ouragan.

Deux des malheureux naufragés, se voyant perdus, voulurent essayer de se sauver eux-mêmes. Glacés par le froid, ils n'eurent pas la force ou la présence d'esprit de se déshabiller. Le premier enjamba par-dessus le bord et se jeta à la nage; mais au même moment une lame gigantesque s'abattit sur le navire, le roula comme une barrique parmi les tronçons de la mâture renversée. Quand elle se retira, l'homme ne reparut pas au-dessus de la nappe d'écume qui couvrait les rochers.

Le second hussard ne se laissa pas intimider par cet exemple. Il descendit avec précaution en se tenant aux débris des haubans; une nouvelle vague l'engloutit : il attendit le moment favorable, et quand le flot eut passé il se lança à l'eau. Deux fois il disparut sous d'autres avalanches, deux fois il reparut nageant toujours, mais sans pouvoir avancer : le malheureux était retenu au milieu des lambeaux de la voilure par ses éperons.

Tous les spectateurs de cette scène poignante suivaient avec une anxiété inexprimable cette lutte contre la mort.

On criait, on faisait signe aux autres naufragés de lancer une corde à leur camarade. Lors même que les hurlements de la tempête leur eussent permis d'entendre la voix, glacés par la terreur et par le froid, ils auraient été incapables de comprendre ou d'exécuter ces ordres.

La tête du hussard, toujours coiffée de son képi bleu, surnageait encore au-dessus des eaux; dans un suprême effort, il se souleva tout entier hors de l'eau, suspendu à une corde qui pendait du mât de beaupré. Pendant cinq mortelles minutes d'agonie, il y demeura cramponné, tantôt plongeant au fond de la mer, tantôt enlevé à une grande hauteur, suivant les ballottements du navire. Enfin ses forces s'épuisèrent, il lâcha prise, tomba et disparut pour toujours. Par un mouvement spontané, tous les hommes assemblés sur le rivage détournèrent les yeux en poussant un cri.

Il ne restait plus aucun espoir à personne. Soldats et marins revinrent tristement au port les uns après les autres, pour ne pas assister à l'affreux dénoûment de ce drame.

Avec quel serrement de cœur les naufragés durent les voir partir! Abandonnés de tous, ils se sentirent condamnés sans ressource, et demeurèrent seuls en face de la grève à peu près déserte sur le vaisseau qui allait se déchirer sous leurs pieds.

La nuit approchait, et la mer, loin de se calmer, était encore plus terrible qu'au début de l'ouragan. Les rafales de neige et de grêle ajoutaient aux ténèbres d'un crepuscule d'hiver.

Pendant la nuit le bâtiment se partagea en deux; mais d'autres détachements de soldats et de marins accourus sur les lieux avec tous les moyens de sauvetage qu'on avait pu se procurer avaient déjà sauvé la plupart des hussards restés à bord. Il n'y eut en tout que six hommes de perdus sur vingt-cinq.

Le transport anglais *le Culloden*, ayant à bord trente-cinq chevaux de train, trois cents caisses de munitions et trente soldats turcs, fut brisé près d'Eupatoria; les troupes et l'équipage, qui s'étaient sauvés, eurent le malheur de tomber entre les mains de l'ennemi. Le transport français *la Constance* échoua dans les mêmes parages; des Cosaques l'entourèrent presque aussitôt et y mirent le feu en poussant des cris de triomphe : mais déjà les hommes qu'il portait avaient trouvé un asile sûr au milieu de la garnison d'Eupatoria.

Tente ou quarante transports anglais ou français chargés de munitions et d'approvisionnements furent jetés à la côte, et avant de les abandonner les équipages se résignèrent à les incendier plutôt que de les laisser à la merci des Russes qui s'avançaient pour s'en emparer.

La perte la plus importante au point de vue matériel fut celle de la corvette à vapeur *le Pluton* et du vaisseau *le Henri IV*. Nous en laisserons raconter les douloureuses circonstances aux commandants de ces deux bâtiments. On verra que c'est à la fatalité, à la fureur des éléments déchaînés, qu'il faut attribuer un malheur que n'aurait pu conjurer le plus héroïque dévouement.

Voici le rapport adressé à M. le vice-amiral commandant en chef l'escadre de la Méditerranée par le commandant du *Pluton* :

« Baie d'Eupatoria, le 16 novembre 1854.

» AMIRAL,

» J'ai à remplir le pénible devoir de vous rendre compte de la perte de la corvette à vapeur *le Pluton* dont le commandement m'était confié.

» *Le Pluton* avait mouillé, le 10 octobre dernier, devant Eupatoria, par cinq brasses, relevant le moulin le plus à l'est au N. 10° E., et la mosquée au N. 60° O.

» La ville était tenue en alerte continuelle par des milliers de Cosaques et menacée d'une attaque sérieuse. J'avais dû prendre ce mouillage, le plus près de terre possible, quoique cependant encore à 700 mètres du rivage, pour être à portée, avec l'artillerie du *Pluton*, de défendre les approches de l'est d'Eupatoria.

» Le bâtiment était affourché S.-E. et N.-O. ; il avait essuyé dans cette position un fort coup de vent du sud à l'ouest dans la nuit du 10 au 11, un second coup de vent dans la matinée du 13. Les ancres n'avaient pas cédé, et cette épreuve pouvait me rassurer sur la sécurité du navire. Les mâts de hune étaient calés et les vergues sur le porte-lof.

» Le 14 au matin, la brise était N.-E. ; pas de mer. Tout présageait le beau temps. Un de nos canots est allé aux provisions, et à sept heures et demie, sur le signal du *Henri IV*, j'ai envoyé nos deux autres canots-tambours à terre pour l'embarquement des bœufs à bord du *Lavoisier* : c'était 40 matelots hors du bord.

» Vers huit heures, un grain s'est élevé de l'est, avec mauvaise apparence. Le baromètre est descendu subitement à 0,740 millimètres; le grain a donné avec pluie et grêle, par violentes rafales, qui ont varié au S.-E., puis au sud.

» Nous avons filé six maillons de chaîne bâbord et quatre de celle de tribord. Cette dernière ne faisait rien. Les feux ont été poussés prêts à mettre en marche.

» J'ai fait étalinguer un grelin sur l'ancre de la cale ; mais cette ancre n'ayant pas passage entre l'ellipse et les tambours, il a fallu se disposer à la jeter par-dessus le bord à l'arrière des tambours. Pendant cette opération j'ai vu un trois-mâts anglais en dérive qui allait tomber sur nous.

» J'ai envoyé aussitôt tout le monde aux deux stoppeurs, prêt à filer l'une ou l'autre chaîne. Nous avons filé bâbord. La chaîne de tribord a rappelé et le trois-mâts nous a parés : il est allé à la côte. Plusieurs bâtiments y étaient déjà, d'autres coupaient leurs mâts pour tenir.

» La mer, tourmentée, grossissait toujours. Le vent avait tourné au S.-O. et à l'ouest, et malgré sa violence nous restions évités au courant du sud, présentant le travers à la lame et à la mer. J'ai renoncé à faire jeter l'ancre de la cale, elle eût risqué en tombant sous le bâtiment de le crever.

» Nous marchions en avant, doucement avec la machine, de manière à soulager les chaînes sans cependant les empêcher de travailler.

» J'avais pris des alignements à terre. Ils n'avaient pas varié depuis trois jours. J'étais assusé que nos ancres tenaient bien.

» Vers midi, un transport anglais démâté a cassé ses chaînes. Nous le relevions dans le S.-S.-O. à une encablure, et, malgré la force du vent d'ouest, le courant le portait vers notre bossoir de tribord. Nous allions être écrasés et couler sur place.

» J'ai fait établir la grande voile goëlette pour éviter au vent, et fait faire machine en avant à toute vapeur. Notre avant a paré, mais cet énorme trois-mâts nous a élongés par bâbord; et à mesure que nous le dépassions, chaque lame alternativement nous lançait au-dessus de lui et nous laissait retomber sur son cuivre. Dans ces chocs, nos vergues ont été cassées, nos portemanteaux et leviers en fer de mise à l'eau des canots-tambours tordus, le tambour de bâbord et l'arrière craqués. La machine a cependant pu continuer à marcher; mais, sitôt dégagé, j'ai été obligé de stopper pour faire parer des manœuvre et des bouts de chaînes de balancines cassées qui se pressaient dans les aubes.

» Un officier, M. Boulet, a reçu un morceau de bois sur la tête; il a fallu le transporter sans connaissance.

» Sitôt les aubes dégagées, nous avons remis en marche; et tout danger semblait évité. Malheureusement la lourde chaîne de ce bâtiment ragnait sur les nôtres. Celle de tribord a cassé, et celle de bâbord a été déchaussée. Malgré notre grande voile, malgré la machine, nous n'avons pu revenir au vent, les alignements ont commencé à varier; nous allions en travers à la côte.

» A midi et demi, nous avons commencé à talonner; peu après le gouvernail a été démonté. Les ébranlements du navire sont devnus terribles. Chaque lame nous couchait tantôt sur tribord, tantôt sur bâbord. J'ai essayé de tenter l'abatage sur bâbord en héguillant avec la vergue du grand hunier. Cette vergue dans le sable mouvant n'a produit aucun effet. Le bâtiment s'est couché du côté du large pour ne plus se relever.

Dans ce moment, une vive canonnade s'est fait entendre. La ville était attaquée par 6,000 Russes et 16 pièces de canon. Des escadrons de Cosaques s'avançaient à l'est, du côté que nous devions appuyer avec notre artillerie. *Le Pluton* pouvait rendre encore un dernier service. Nous avons fait branle-bas de combat, chargé les petites armes et dirigé deux pièces du côté de l'ennemi. Nous étions prêts à commencer le feu dès que les Cosaques arriveraient à portée. Ils ont trouvé les dispositions de défense de la ville trop bien prises et se sont retirés.

» L'eau gagnait rapidement. La soute aux poudres était pleine. J'ai fait monter tout ce qu'on a pu en tirer de munitions et fait mettre en réserve quelques sacs de biscuit et de l'eau.

» A la nuit, les lames balayaient le gaillard d'arrière. J'ai été obligé de faire évacuer complétement cette partie du navire, et j'ai fait monter les effets de l'équipage dans les jardins du tambour de bâbord.

» La nuit a été longue et froide. Le vent n'a pas molli. La mer nous couvrait de plus en plus. A une heure, l'eau a gagné le faux pont avant. J'ai fait placer les malades et les mousses sur l'avant du tambour de bâbord, et le reste de l'équipage s'est groupé à bâbord devant.

» Le jour s'est fait sur ce désastre. Seize bâtiments avaient fait naufrage, et nous avons éprouvé le chagrin de reconnaître le vaisseau *le Henri IV* échoué.

» Les habitants du pays ne se rappellent pas avoir vu un pareil coup de vent. La moitié des moulins ont été renversés, et des maisons situées au bord de la mer ont eu des pans de muraille abattus.

» *Le Pluton* était complétement perdu, ensablé à 80 mètres de la plage, les bordages du pont disjoints, l'arrière se séparant de l'avant. Chaque lame en déferlant montait sur le pont jusqu'au bord opposé. Enfin, l'entre-pont était plein d'eau.

» Il y avait urgence, pour la sûreté de la vie des hommes, d'évacuer le bâtiment; je m'y suis décidé.

» J'ai fait mettre à la mer le youyou; deux hommes dévoués s'y sont embarqués et ont nagé vers la côte, pendant que nous filions une ligne de loch dont ils avaient le bout. Une lame les a roulés à

terre, ils ont halé la ligne, nous avons filé un faux bras, et, le va-et-vient étant établi, nous avons ramené à bord le youyou.

» Le débarquement s'est opéré quatre par quatre; en commençant par les malades, les mousses et les hommes qui ne savent pas nager. L'embarcation remplissait souvent à la dernière lame. Les hommes qu'elle transportait étaient enlevés aussitôt par les premiers débarqués, et par M. Granderie, enseigne de vaisseau, que j'avais envoyé pour veiller au débarquement.

» Quand tous ceux pour lesquels le passage présentait des dangers ont été en sûreté à terre, M. André, commis d'administration, a descendu la comptabilité; et M. Pignoni, chirurgien, quelques médicaments.

» J'ai fait envoyer à terre les effets de l'équipage, les fusils, l'obusier de 12 et quelques munitions.

» Le reste de l'equipage, les maîtres, M. Boulet, lieutenant de vaisseau, sont descendus successivement; et à une heure, après avoir fait une ronde dans le bâtiment, le maître d'équipage Gaubert et M. Bocher, mon second, se sont embarqués : moi-même, dernier, j'ai quitté *le Pluton*, le cœur navré, mais avec la consolation, s'il en est une possible pour l'officier qui voit perdu le bâtiment qu'il commandait, de voir tout l'équipage sauvé et de pouvoir dire avec une conscience nette que tous ont bien fait leur devoir.

» Au milieu de ce coup de vent, un bâtiment malheureux avait entraîné *le Pluton* dans sa perte.

» M. d'Osmond, commandant de place, avec une sollicitude pour laquelle je ne saurais trop témoigner de reconnaissance, avait envoyé des chariots pour le transport des bagages, et avait fait préparer des logements, dans lesquels les hommes ont pu en arrivant se sécher et se remettre d'une rude épreuve.

» Dans ce désastre, amiral, les officiers et l'équipage du *Pluton* ont été admirables de sang-froid et de dévouement. Veuillez me permettre de les signaler à votre estime et à votre bienveillance.

» Je suis, etc.

» *Le commandant du* Pluton,

» FISQUET.

» Pour copie conforme :

» *Le contre-amiral, chef d'état-major de l'escadre de la Méditerranée,*

» BOUET-WILLAUMEZ. »

Le rapport du commandant du *Henri IV* est ainsi conçu :

« Baie d'Eupatoria, le 15 novembre 1854.

» AMIRAL,

» J'ai la douleur de vous annoncer que mon vaisseau est à la côte depuis hier au soir à vingt milles au sud d'Eupatoria, et que je n'ai aucun espoir de l'en retirer dans la saison où nous sommes.

» Ce triste événement est dû à la rupture successive de mes quatre chaînes pendant la tempête que nous venons d'essuyer, et qui, bien que moins violente, dure encore au moment où j'écris.

» Toutes les précautions que conseillait la prudence avaient été prises. La bouée de l'ancre de bâbord, qui était celle qui travaillait avec les vents du large, était de cent vingt brasses sur un fond de huit brasses, et je m'étais affourché N. et S. dès mon arrivée. De plus chaque fois qu'il venait un vent frais je laissais tomber l'ancre de veille de tribord, qui était ma meilleure. Je n'avais pas manqué de le faire hier lorsque je vis la mauvaise apparence du temps. Je fis ensuite caler les mâts de hune, amener les basses vergues sur le porte-lof et mouiller la seconde ancre de veille, ce qui m'en faisait quatre dehors, c'est-à-dire tout ce que je possédais, puisque j'en avais perdu une à Baltchick, par suite de rupture de chaîne en dérapant, et qu'une autre avait été cassée par un boulet dans le combat du 17 octobre.

» Je devais, amiral, me croire en sécurité avec quatre fortes ancres dehors, lorsque, dans une très-forte rafale avec saute de vent, la chaîne de tribord cassa net au portage de la bitte. A onze heures, celle de bâbord, qui avait souvent filé, chaînon par chaînon, malgré les stoppeurs et les coins, et qui était arrivée à au moins cent cinquante brasses, en fit autant. Nous vînmes alors à l'appel de l'ancre de veille de tribord, dont le levier de stoppeur se brisa; mais, la chaîne ayant fait une coque à l'écubier du puits, elle tint bon au septième maillon (126 brasses) jusqu'à cinq heures dix minutes du soir, instant où elle cassa dans un violent coup de tangage.

» Celle de bâbord, travaillant alors seule, ne résista pas une minute, et ce fut avec terreur que j'entendis la double secousse qui m'apprenait que tout espoir de résister à la tempête était perdu, et qu'il fallait se résigner à aller à la côte, comme l'avaient déjà fait, sous mes yeux, dans cette fatale journée, douze ou quinze autres bâtiments, au nombre desquels se trouvent la corvette *le Pluton*, arrivée depuis quatre jours seulement, et un vaisseau turc portant pavillon de contre-amiral, qui ont sans doute aussi cassé toutes leurs chaînes.

» Certain de n'être plus tenu par rien, je fis hisser le petit foc pour faciliter l'abatage du vaisseau sur tribord et éviter les navires mouillés à terre de moi; puis, après les avoir parés, je fis border l'artimon afin d'aller m'échouer le moins loin possible de la ville et de pouvoir communiquer avec elle par la langue de sable qui nous sépare du lac Salé, sans être inquiété par les Cosaques qui ne manqueraient pas de venir rôder autour de nous.

» La nuit était très obscure quand nous commençâmes à toucher. Je fis en sorte d'échouer l'avant à terre perpendiculairement à la côte; mais d'énormes brisants prenant le vaisseau par la hanche de bâbord le portèrent petit à petit pendant toute la nuit, et même aujourd'hui dans la matinée, dans une direction presque parallèle au rivage, et le sable mouvant remplissant à l'arrière la souille à mesure que la carène se déplaçait, dans son agitation continue, il en est résulté, chose incroyable, que nous sommes déjaugés de quatre mètres et demi à l'arrière et de quatre mètres à l'avant, et que notre distance du rivage n'est que de soixante mètres au plus.

» La situation du *Henri IV* au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, amiral, est celle-ci : incliné un peu sur tribord, presque parallèlement à la côte; le cap au N.-N.-E., la sonde indiquant 3 mètres 35 centimètres à l'arrière, 2 mètres 30 centimètres à l'avant, 4 mètres par le travers à bâbord, et 3 mètres 20 centimètres par le travers à tribord. Il a fait sa souille, et il n'éprouve plus les secousses qui l'ont tourmenté pendant dix-huit heures. Le vaisseau n'est pas défoncé, puisque les pompes ordinaires suffisent pour étancher l'eau de la cale, et qu'elles ne fonctionnent pas toujours.

» Le gouvernail est démonté, et je crois ses ferrures brisées, de même que celles de l'étambot.

» Le vaisseau n'a plus d'autres ancres que celles à jet. Deux des bouts de chaînes restés à bord sont engagés sous la quille. La chaloupe est à la côte : je la suppose réparable. Le grand canot, le canot-major et ma baleinière sont entièrement hors de service. Les deux canots moyens ont été aussi jetés à la côte à Eupatoria, où ils étaient occupés le 14 au matin pour l'embarquement des bœufs; mais ils peuvent être et ils seront réparés. Quant aux chalands, ils sont coulés et probablement en pièces. La mâture est intacte. J'ai fait déverguer les voiles, envoyer en bas les vergues et manœuvres courantes. Je ferai dépasser les mâts de hune dès que je le pourrai.

» J'ai pu, au moyen du youyou, établir un va-et-vient avec la terre; mais la mer est encore trop grosse pour entreprendre le sauvetage des 110 malades que je compte à bord. Je me suis contenté de faire passer au commandant supérieur d'Eupatoria des munitions pour obusiers de montagne, en remplacement de celles qu'il avait consommées avec succès la veille sur la cavalerie russe.

» Nos batteries sont restées chargées, et j'ai eu l'occasion ce matin de faire usage de nos caronades pour faire rebrousser chemin à une cinquantaine de Cosaques qui s'avançaient au grand galop pour s'emparer des hommes de mon youyou restés à terre et qui ne pouvaient réussir à remettre à flot cette petite embarcation.

» Voilà, amiral, la situation actuelle du *Henri IV*, de ce beau vaisseau dont j'étais si fier... : elle est bien triste, et je ne parlerai pas de la douleur que j'en éprouve, vous êtes fait pour la comprendre et pour me plaindre.

» J'espère que ma santé se soutiendra assez pour me permettre d'achever jusqu'au bout les devoirs que j'ai à remplir envers l'État et envers mon équipage; quant à mon courage, il ne faillira pas.

» Je n'ai pas encore pu communiquer directement avec le commandant du *Pluton*; mais il est venu sur la plage vis-à-vis de mon vaisseau et m'a fait dire par un de ses matelots que son bâtiment étant défoncé et son entre-pont envahi par la mer, il l'avait évacué ce matin sans perdre un seul homme. M. Fisquet est à Eupatoria avec tout son équipage, qui a pu aussi sauver ses effets. Le rapport de cet officier supérieur vous fera connaître en détail les circonstances de son malheur, qui ne fait qu'ajouter au mien.

» J'ai signalé au *Lavoisier*, qui lui aussi a cassé une de ses chaînes et n'a tenu sur l'autre qu'au moyen de sa machine, de faire route pour vous faire connaître notre fâcheuse situation dès que le temps le lui permettrait.

» Je n'évacuerai pas mon vaisseau tant qu'il en restera un morceau pour me porter et y faire flotter les couleurs nationales. J'attends les secours qu'il vous sera possible de m'envoyer, amiral, afin de sauver, en fait de vivres et de matériel d'armement, tout ce que je pourrai. Ne pouvant déposer ces objets sur une terre ennemie, il me faut des bâtiments pour les recevoir et les porter aux autres vaisseaux de l'escadre.

» Mon équipage, affaibli considérablement par les détachements que j'ai fournis tant pour le siége de Sébastopol que pour la garnison d'Eupatoria, se trouve réduit à un petit nombre de matelots valides, d'où il résulte que les moindres travaux sont pour nous très-difficiles, et que ceux qui demandent beaucoup de force sont impossibles. Du reste, amiral, je suis heureux de le dire, mon équipage est admirable de zèle et de discipline, chaque homme tâche de doubler sa force et vole à mon moindre mouvement. Quant à mes officiers, ils me secondent en tout avec cette parfaite entente du service, ce courage et ce dévouement de cœur dont je vous ai souvent entretenu

dans d'autres circonstances, et qui ne pouvaient faillir dans celle-ci. Tout le monde a fait et fera son devoir jusqu'à la fin avec la plus entière abnégation; vous pouvez y compter, amiral; et si la marine perd un de ses beaux vaisseaux, on ne peut s'en prendre qu'à la tempête qui a été plus forte que nous, et nous a jetés à la côte, malgré tous les moyens employés pour lui résister.

» Dans ma dernière lettre, qui n'a que quelques jours de date, il semble que je pressentais le malheur qui allait me frapper, lorsque je vous disais que « je me considérais comme en perdition sur la » rade d'Eupatoria lorsque viendrait un fort coup de vent de S.-O. ; » ma crainte n'a pas tardé à se réaliser.

» J'aurai l'honneur de vous faire connaître plus tard les noms des personnes qui se sont plus particulièrement distinguées dans notre naufrage, et d'appeler sur elles la bienveillance du gouvernement. Je me borne pour le moment à citer M. d'André, enseigne de vaisseau, et le quartier-maître de manœuvre, Gournay (Joseph), qui ont fait le premier voyage à terre avec une faible embarcation que les brisants couvraient à chaque instant, pour aller établir le va-et-vient qui devait servir au salut de tous, si le vaisseau s'était ouvert.

» Je suis, etc.

» *Le commandant du* Henri IV, Jehenne. »

Le Henri IV avait creusé sa souille dans le sable de la lagune qui sépare la plage d'un grand lac salé. Il était là en quelque sorte comme une citadelle avancée de la place, et ses canons tenaient en respect les reconnaissances russes qui osaient s'aventurer dans les environs. Le bâtiment n'avait pas souffert, mais il était si profondément enterré qu'on dut renoncer à l'espoir de le renflouer. On en enleva les bouches à feu pour armer de nouvelles batteries de siége, dont les chefs de pièce furent recrutés dans l'équipage; et on le confia à la garde d'un détachement de marins sous le commandement du jeune lieutenant de Las Cases.

CHAPITRE VII.

Travaux de circonvallation. — Précautions prises contre l'hiver. — Blessés trouvés vivants au bout de treize jours. — L'enfant adoptif. — Les trésors cachés. — L'homme au paletot blanc. — Affaires des 21 et 22 novembre. — Renforts nouveaux. — Rapport du général Canrobert.

A l'orage du 14 novembre succédèrent des jours plus calmes, sans être plus beaux. L'armée anglo-française en profita pour reconstruire les baraques démolies, adopter les tentes coniques des Turcs, se bâtir des abris en pierre ou se creuser des cuisines souterraines. « Les soldats français et anglais n'ont pas perdu un seul instant, mande aux journaux de Londres un officier de *riflemen*. Huit jours s'étaient à peine écoulés, que les dégâts causés aux magasins et aux hangars de l'intendance, et aux baraques servant d'ambulance ou de corps de garde, étaient complétement réparés; les tentes étaient relevées. Une semaine avait suffi pour effacer jusqu'aux moindres vestiges d'un désastre qui d'abord avait paru irréparable.

» On songe aussi à s'abriter mieux pour l'avenir. Les Français se se montrent surtout fort ingénieux dans la construction de leurs quartiers d'hiver. Ils ont transformé les vignes et les treilles des environs en claies fort hautes qu'ils dressent pour défendre leurs tentes et leurs hangars contre la violence des vents de la Crimée. Mais décidément, et malgré tout, nous avons là un mauvais hiver à passer.

» Les Turcs, qui sont patients, s'ils ne sont pas braves, ont fort utilement employé leur temps à se creuser des huttes souterraines auxquelles, pour les mieux garantir du vent, on n'arrive que par des galeries tournantes, et où ils ont percé et construit des cheminées en argile, afin de pouvoir se donner le plaisir d'un bon feu. Je crains qu'ils ne s'y trouvent si bien, qu'il ne soit difficile de les en faire sortir pour le travail ou pour le combat. Le soldat anglais a moins de ressources et d'expérience en pareille matière : il fait de son mieux cependant pour s'établir de la façon la moins incommode possible. Malheureusement l'infanterie est tellement occupée aux tranchées, qu'il lui reste bien peu de temps pour se bâtir des refuges contre l'hiver. L'artillerie et la cavalerie ont plus de loisir et ont apporté dans la construction de leurs baraques beaucoup de patience et d'habileté, quelques-unes sont vastes et même assez bien distribuées. Jamais ne fut mieux démontrée la vérité du vieux proverbe : La nécessité est mère de l'invention. Le soldat anglais, qui, au moment où il quitte son pays, était le plus emprunté et le plus embarrassé des mortels, a maintenant appris à se tirer d'affaire comme un autre, et quand il s'agit de son *comfort* il trouve déjà des ressources et montre une habileté surprenantes. Il a fait particulièrement dans l'art de la cuisine des progrès étonnants; non-seulement il sait faire une soupe avec presque rien, mais il a appris à donner à sa pitance de porc et de bœuf salés une tournure tout à fait appétissante. »

Les lignes de circonvallation furent tracées et hérissées de bastions, de courtines et de retranchements au milieu des averses, des coups de vent, des bourrasques de neige, malgré les difficultés des transports et le mauvais état des chemins, qui devenaient de plus en plus impraticables. Afin de prévenir de nouvelles surprises de l'ennemi, on abattit les broussailles et les taillis qui couvraient la vallée.

Quelques-uns des soldats chargés de cette dernière besogne, étant arrivés au fond du précipice, entendirent des gémissements dans les prairies inondées par la Tchernaïa; ils avertirent leurs officiers que des blessés demandaient du secours. Le capitaine envoya immédiatement à la découverte une section de sa compagnie, afin de prévenir toute surprise de la part de l'ennemi, dont les vedettes gardaient les bords de la rivière. Chose incroyable, si elle n'était parfaitement authentique! on trouva cachés dans les herbes, et à demi submergés, trois blessés russes encore vivants, depuis *treize jours* qu'ils étaient là, abandonnés, tout sanglants, estropiés et sans ressource.

Un d'eux, isolé, avait *brouté* l'herbe à sa portée autour de lui, après avoir épuisé le peu de pain noir qu'il portait dans son sac. Les deux autres, plus heureux, avaient pu se traîner auprès de cinq ou six de leurs camarades morts, dont ils s'étaient partagé les provisions. Malgré cela, ils avaient aussi commencé à *brouter*.

Le détachement français emmena ces malheureux. On leur donna un peu de soupe, avec une goutte d'eau-de-vie; puis, couchés près des feux, dans de bonnes couvertures, ils se dégourdirent les membres. Au bout d'une heure, ces demi-cadavres, dont les plaies tombaient en putréfaction, reprirent des couleurs et des forces. Complétement rassurés sur la férocité des païens occidentaux, ils baisèrent les mains de nos soldats.

Un Polonais de la légion étrangère, qui se trouvait près de là, vint interroger ces blessés. Ils racontèrent que leurs popes et leurs officiers leur avaient assuré que les païens ennemis de la sainte Eglise de l'autocrate faisaient subir aux prisonniers russes d'affreuses tortures, et que ceux des enfants du czar qui mouraient dans la guerre sainte montaient tout droit au paradis : à moins qu'ils ne fussent en état de péché, auquel cas ils renaissaient simplement dans leur pays.

Dans une autre reconnaissance, une compagnie de grenadiers français trouva au milieu des débris d'une chaumière tartare, incendiée par les Cosaques, un enfant de seize à dix-huit mois, ayant de riches habits, et portant au cou une croix grecque en or. Il fut adopté par la compagnie, en attendant qu'on le rendît à sa famille. « Nos grenadiers, au retour de la tranchée, le font danser sur leurs genoux, dit l'auteur d'une lettre publiée par le *Courrier de la Drôme*. Un caporal, écloppé par un obus, lui apprend à marcher; un soldat, manchot depuis l'affaire de l'Alma, mais servant encore son pays en faisant la soupe, le fait manger. Des sœurs de charité le lèvent et le couchent. Pendant la nuit, on porte son berceau dans une tente : pleure-t-il, nous le berçons; dort-il, nous reposons plus tranquillement quand nous savons qu'il sommeille.

» Quand le grondement du canon de la place redouble et couvre la campagne de boulets, il fait la moue. On dirait, à l'animation de ses yeux, quand nous allons aux travaux, qu'il désirerait nous suivre.

» Réellement, si nous avions cet enfant près de nous à la tranchée, dont le roc vif et dur nous donne beaucoup de peine, nous travaillerions beaucoup mieux; mais ce serait trop exposer ce petit enfant, car, dans les travaux et dans la traversée, il passe souvent près de nous une multitude de mouches dont la piqûre n'est pas trop rassurante.

» La cantinière désirerait bien se charger de lui, la brave femme; mais ses soins sont aussi bien employés ailleurs. Nuit et jour en campagne, pour porter à nos soldats des rafraîchissements et de l'eau-de-vie, dans ces champs labourés par les projectiles des ennemis, elle court plus d'un danger.

» Tel est le caractère du grenadier français sur le champ de bataille : il croise la baïonnette contre l'ennemi; hors de là, il est rempli des plus tendres sentiments d'humanité. J'ai vu des hommes auxquels le sifflement des balles dans le cimier de leur shako n'avait pas plus fait froncer les sourcils qu'à des statues, s'émouvoir et s'attendrir aux cris de cet enfant et voler près de lui pour lui prodiguer toute espèce de soins. »

Les mineurs employés à bouleverser le sol autour de la place firent parfois de curieuses découvertes. Les seigneurs et les dames russes des environs de Sébastopol, en s'enfuyant précipitamment, avaient enfoui quelques trésors, qui furent arrachés de leurs cachettes. On déterra de l'argenterie, de la vaisselle plate, des bijoux, des parures en pierreries, des curiosités coûteuses, des produits de l'industrie parisienne. Un coup de pioche brisa même une boîte, où était enfermé un chapeau de satin rose, portant l'adresse d'une modiste de la rue de la Paix, à Paris. Après avoir été successivement essayée par tous les mineurs, l'élégante coiffure devint le principal ornement de leur tente.

Les travailleurs étaient efficacement protégés par les tirailleurs de la compagnie franche, qui, cantonnés dans leurs trous, décimaient l'artillerie russe et réussissaient souvent à faire taire plusieurs pièces de la même batterie. Ces intrépides aventuriers étaient tellement rapprochés des travaux des Russes dans les boyaux en zigzag, que la mitraille de la place passait par-dessus leurs têtes sans les atteindre, n'excitant parmi eux que des quolibets et des rires ironiques. Un de

leurs exploits fut la défaite de l'*homme au paletot blanc*, dont nous avons parlé dans notre précédent ouvrage. Ce militaire, ancien officier de marine, était invariablement vêtu d'un paletot gris blanc, avec bandes d'or au collet; mais, depuis la mauvaise saison, il avait renoncé à sa batterie volante. Chaque jour, à onze heures du matin, on le voyait sortir de sa maison, située sur une petite place de Sébastopol; il fumait tranquillement sa pipe sur le pas de sa porte; puis deux domestiques lui apportaient péniblement un petit mortier, qu'il braquait et pointait avec une certaine habileté; après avoir envoyé quelques obus dans les lignes françaises, il rentrait paisiblement dans son logis. Depuis plusieurs mois les tireurs les plus adroits le visaient sans le toucher. Enfin un zouave piqué au vif se construisit pendant la nuit un abri en terre pour attendre notre homme. Le premier jour il le manqua; le second, le pauvre officier tomba mort auprès de sa pièce.

De leur côté, les tirailleurs russes avaient pris une position d'où ils incommodaient les Anglais dans les tranchées. L'ennemi fut délogé et repoussé jusqu'au Grand Dock pendant la nuit du 20 novembre par un détachement du 1er bataillon de la brigade de chasseurs à pied (*rifle-brigade*); mais on eut à déplorer la perte du lieutenant Tryon, qui avait dirigé cette expédition avec autant de courage que d'habileté. Cet officier distingué avait fait ses premières armes contre les Cafres, au cap de Bonne-Espérance. Il passait pour un des plus habiles tireurs de l'Angleterre; et à la bataille d'Inkermann, suivi par deux chasseurs qui lui chargeaient deux carabines, il avait couché bas un grand nombre de Russes. Sa mort et l'action brillante des cent hommes qu'il conduisait furent mises à l'ordre du jour non-seulement par lord Raglan, mais encore par le général Canrobert.

Dans la nuit du 22 les Russes voulurent reprendre le terrain qu'ils avaient perdu; mais ils furent repoussés avec vigueur par un détachement du 4e régiment d'infanterie anglaise, sous les ordres du lieutenant Patrick Robertson, et par un détachement de travailleurs appartenant au 57e régiment.

Les assiégés tentèrent à plusieurs reprises, mais toujours inutilement, de troubler les opérations du siége. Leurs espions, qui menaçaient surtout les lignes anglaises, furent signalés aux factionnaires par un ordre du jour de lord Raglan : « Le commandant des forces, disait-il, a lieu de penser que les sentinelles avancées ne sont pas assez promptes à arrêter ceux qui viennent à elles du côté de l'ennemi ni à tirer sur ceux qui ne leur répondent pas d'une manière satisfaisante. Des hommes à pied et à cheval ont pu s'approcher tout près des sentinelles sans avoir eu à répondre à des Qui vive? ou avoir essuyé le feu des sentinelles. Les seules personnes qui puissent s'approcher des sentinelles du côté de l'ennemi sont les déserteurs et les parlementaires; mais il faut leur faire faire halte et ne pas les laisser arriver sans qu'un détachement du piquet soit venu les reconnaître. Lorsque des patrouilles s'avancent sur leur front ou lorsque des officiers vont reconnaître, il faut en prévenir les sentinelles; et tout ceci doit leur être expliqué catégoriquement lorsqu'on les pose.

» Lorsqu'on enterre les morts, il suffit aux soldats employés à ce service d'arborer un drapeau noir pour que l'ennemi ne tire pas sur eux. »

Pendant tout le mois de novembre des renforts ne cessèrent d'arriver aux armées alliées. *Le Napoléon* amena de Constantinople deux mille hommes et *le Suffren* onze cents. La brigade Mayran, répartie sur trois grands bâtiments à vapeur, débarqua au cap Chersonèse. Du 13 au 24, près de vingt mille hommes vinrent de Varna, de Malte ou de Toulon.

On forma en France deux nouvelles divisions d'infanterie : la 7e, commandée par M. Dulac; la 8e, sous les ordres de M. de Salles. En outre, par décision ministérielle, cent soixante volontaires furent pris dans chaque régiment de ligne pour reformer les cadres entamés par la guerre devant Sébastopol.

Vers la fin de novembre, l'administration française commença à expédier en Crimée des paletots, des capotes à capuchon, des guêtres en peau de mouton, des chaussures solides, des habillements imperméables. Leur apparition causa une joie naïve aux pauvres gens qui ne se garantissaient de la pluie dans les tranchées qu'en portant leur couverture nouée autour du cou. Avant ce renouvellement de garderobe, un officier du 17e écrivait au *Journal du Loiret :* « Si vous pouviez voir aujourd'hui ce beau régiment dont vous admiriez tant à Orléans la brillante tenue vous en lèveriez les mains au ciel, à coup sûr! Des figures hâves, des barbes incultes, des vêtements de toutes les formes et de toutes les couleurs, excepté des couleurs et des formes connues; et sur le tout de la boue d'une semaine, rafraîchie chaque jour par de la boue nouvelle : tel est notre aspect, aussi laid que nouveau. Ce matin, en revenant d'un trou boueux où nous avions passé la nuit de grand'garde, je riais en voyant derrière moi ma compagnie. Il n'y a pas de bohémiens d'un aspect plus varié. Il avait plu toute la nuit, bien entendu, et comme chaque homme s'ingénie pour se préserver de l'eau il en résulte le plus bizarre assortiment d'effets sans nom, formé de mille débris russes, anglais et français, mais où ces derniers sont en minorité. Ce que je dis du 27e s'applique à toute l'armée. Un bariolage étrange, pittoresque, incroyable, inouï, et dont je ne saurais vous donner une idée. »

La situation des armées à la fin de novembre est indiquée par ces deux rapports du général Canrobert.

« Devant Sébastopol, 28 novembre 1854.

» Monsieur le maréchal,

» Le temps s'améliore, et c'est une circonstance qui est loin d'être sans intérêt pour nos opérations. Une pluie continuelle et l'état des chemins sur les plateaux où nous sommes établis avaient augmenté considérablement les difficultés des transports de vivres et de matériel. Un rayon de soleil va réparer tout cela, et nous allons reprendre nos travaux avec un redoublement d'activité.

» L'ennemi met de son côté à profit ces intermittences forcées pour augmenter ses moyens de défense, ainsi que nous pouvons le constater. Jusqu'à présent il a cherché avant tout à nous intimider, et jamais on n'a vu une pareille consommation de poudre et de boulets; nos officiers d'artillerie calculent qu'ils ont tiré pour cet objet, depuis notre arrivée sous les murs de Sébastopol, quatre cent mille coups de canon et brûlé un million deux cent mille kilogrammes de poudre. On peut se faire une idée, d'après cela, des approvisionnements accumulés depuis longtemps dans la place. Nous remarquons cependant que leur artillerie est plus économe de son tir, et particulièrement que celui des projectiles creux a beaucoup diminué. Le chiffre de nos tués ou blessés ne dépasse pas quinze par jour.

» L'armée du prince Menschikoff se maintient sur la défensive. Elle couvre ses positions d'ouvrages défendus par des pièces de marine, et il semble acquis que jusqu'à nouvel ordre elle a renoncé à rien entreprendre contre nous.

» Pendant ce temps notre position s'améliore sous tous les rapports. Les renforts nous arrivent, et nos régiments de zouaves, comme tous ceux qui sont originaires d'Afrique, présentent surtout un ensemble des plus satisfaisants. Nos approvisionnements ont pris de grandes proportions, et je me trouve dès aujourd'hui en mesure de distribuer aux troupes une ration quotidienne de vin et d'eau-de-vie. C'est un point très-important, qui nous épargnera bien des maladies et sauvegardera nos effectifs.

» D'autre part, les vêtements d'hiver nous arrivent, et déjà la capote à capuchon, le paletot en peau de mouton dominent dans nos camps. Le soldat supportera noblement et courageusement l'épreuve de la mauvaise saison, se voyant ainsi l'objet de soins nouveaux pour lui et qui témoignent de tant de sollicitude pour sa situation de la part de l'empereur et de son ministre.

» Le gouvernement turc m'a promis six mille tentes coniques, qui sont fort recherchées ici parce qu'elles résistent mieux que les nôtres aux vents très-violents de ces contrées.

» Je puis vous assurer, monsieur le maréchal, que l'armée devient d'une rare solidité, et vous ne sauriez imaginer à quel point nos jeunes gens, tout à coup mûris par la grandeur de la lutte, deviennent vite de vieux soldats. Vous n'auriez pas vu sans un vif sentiment de satisfaction des lignes déployées rester calmes et immobiles sous un feu de canon que lord Raglan m'a déclaré être supérieur à celui qu'il avait entendu à Waterloo.

» Je vous donne ces détails parce qu'ils ne peuvent manquer de vous intéresser vivement, de vous rassurer en même temps, enfin de vous donner la mesure de la confiance que m'inspirent mes troupes.

» Les nouvelles divisions trouveront ici des aînées qui leur donneront de bons exemples.

» Veuillez agréer, etc.

» *Le général en chef*, Canrobert. »

« Devant Sébastopol, 3 décembre 1854.

» La pluie tombe à torrents. Nos chemins sont défoncés, nos tranchées remplies d'eau, et toutes nos opérations, comme la plupart de nos travaux, restent suspendues. L'ennemi est immobile par les mêmes causes et par celles que j'ai antérieurement exposées.

» Malgré ces épreuves le moral de tous est excellent, et nous tenons ferme, prêts à recommencer nos opérations dès que le temps et l'état des routes le permettront.

CHAPITRE VIII.

Négociations.

Tandis que la saison suspendait forcément les hostilités, la diplomatie s'égarait dans un labyrinthe où nous essayerons de guider nos lecteurs. Nous allons tâcher de débrouiller le chaos presque inextricable des négociations

De l'Autriche avec la Russie, pour en obtenir des concessions;

Des puissances germaniques entre elles, pour se concerter sur la conduite qu'elles avaient à tenir;

Des puissances occidentales avec l'Autriche, pour la rallier plus complétement à leur politique.

Il importe d'abord de rappeler que depuis le commencement de la guerre jusqu'au milieu du mois d'août les principaux actes diplomatiques avaient été :

La convention du 12 mars 1854, par laquelle la France et l'Angleterre s'engageaient à secourir la Turquie ;

Le protocole du 9 avril, par lequel la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse avaient déclaré qu'elles restaient unies dans le double but de maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, et de consolider les droits civils et religieux des chrétiens sujets de la Porte ;

La convention d'alliance du 10 avril entre la France et l'Angleterre ;

Le traité d'alliance du 20 avril entre l'Autriche et la Prusse ;

Les sommations adressées à la Russie par l'Autriche et la Prusse, les 3 et 12 juin, d'avoir à évacuer les Principautés ;

La résolution du 24 juillet, par laquelle la diète de Francfort accédait, au nom de la Confédération germanique, au traité conclu entre l'Autriche et la Prusse ;

Enfin, les notes échangées le 8 août entre les cours de Vienne, de Paris et de Londres.

Ces notes tant de fois invoquées posaient quatre garanties principales comme conditions préalables de toutes négociations.

On exigeait :

1° Que la Russie renonçât au protectorat qu'elle avait exercé sur la Valachie, la Moldavie et la Servie, et que les priviléges accordés à ces provinces fussent placés sous la garantie collective des puissances ;

2° Que la navigation du Danube fût délivrée de toute entrave ;

3° Que le traité du 13 juillet 1841 fût revisé de concert par toutes les parties contractantes, dans un intérêt d'équilibre européen ;

4° Que la Russie cessât de revendiquer le droit d'exercer un protectorat officiel sur les sujets de la Sublime Porte.

En formulant ces quatre points, les puissances contractantes n'avaient point omis les conditions particulières qu'elles pouvaient avoir à poser à la Russie ; et leurs réserves laissaient l'avenir ouvert à toutes les combinaisons supplémentaires.

Bien que l'Autriche et la Prusse eussent également recommandé au czar l'adoption des quatre garanties faites entre elles les 10 et 13 août, il y avait entre les deux gouvernements des dissidences qui ne tardèrent pas à éclater.

La diète avait chargé une commission spéciale et sa commission militaire de s'entendre sur les mesures nécessaires à l'exécution de la résolution du 24 juillet. Le premier soin des deux grands États de la Confédération fut de mettre sous les yeux des députés de Francfort les notes, dépêches et documents divers, dont la connaissance leur était indispensable. Après cette communication, le 25 août, l'ambassadeur impérial présidant la diète, M. de Prokesch, réunit les deux comités : il leur exprima le désir que la Confédération mobilisât immédiatement les contingents fédéraux, qu'elle s'appropriât les quatre garanties en déclarant comme l'Autriche qu'une entente avec la Russie dépendait de leur acceptation ; il représenta qu'une abstention indifférente de l'Allemagne, dans cette question des garanties, qui la touchait de si près, serait fatale à la considération de la diète, soit que la Russie acceptât les quatre points, soit qu'elle les repoussât.

Des dépêches pressantes, rédigées dans le même sens, étaient parties de Vienne pour Berlin ; mais la Prusse avait ses vues particulières : elle attendit pour les exposer que les envoyés à la diète se fussent ajournés, faute d'instructions suffisantes, et que l'empereur Nicolas, par une dépêche du 26 août, eût repoussé les quatre points comme base de négociations. M. de Manteuffel prit alors la parole, et dans sa circulaire du 3 septembre aux envoyés de Prusse près les cours allemandes il combattit les propositions autrichiennes. « Le czar, disait-il, déclare que les troupes russes rentrées sur le territoire de l'empire y garderont une position purement défensive. Il n'y a donc à craindre aucune attaque de leur part, surtout contre l'Autriche. L'Europe n'a pas regardé l'occupation des Principautés comme un *casus belli*. Maintenant qu'elle a cessé, peut-on y trouver ce cas de guerre ? Le danger d'une réoccupation possible de ces Principautés est-il de nature à compromettre les intérêts allemands d'une manière durable et à imposer à la Confédération des obligations militaires ?

» Quant aux quatre points, répondent-ils tellement aux intérêts allemands, qu'il soit avantageux pour les parties contractantes de se les approprier comme base exclusive de futures négociations ? Un protectorat commun sur les Principautés et sur les raïas chrétiens sera-t-il favorable aux intérêts allemands ? L'entrée des troupes autrichiennes dans les Principautés nous donne la certitude que les intérêts allemands y seront énergiquement sauvegardés ; mais ne sont-ils pas compromis par l'entrée simultanée de troupes turques et peut-être d'autres troupes étrangères, abstraction faite des complications militaires qui pourront en résulter ?

» Les quatre bases ont été repoussées par la Russie, et les puissances occidentales ne les considérant pas comme obligatoires pour elles, il est donc impossible d'y rattacher des négociations de paix immédiates, comme le gouvernement prussien l'aurait désiré. En conséquence, S. M. le roi ne saurait trouver compatible avec sa conviction de recommander à ses confédérés allemands l'acceptation des quatre points, d'une manière qui pourrait et devrait entraîner pour eux des charges et des engagements, lesquels ne paraissent point commandés par l'esprit et le but de l'alliance.

» Plus S. M. le roi est résolu à persister dans l'exécution ferme et conséquente de l'alliance comme une garantie du développement indépendant de la puissance allemande, plus aussi il croit devoir, consciencieusement tenir éloignés de sa sphère des engagements qui ne découlent pas d'intérêts généraux allemands clairement reconnus.

» S. M. espère être d'accord avec ses confédérés allemands dans cette manière d'envisager les choses, et elle a surtout la ferme confiance que S. M. l'empereur d'Autriche, non-seulement l'appréciera de cœur et d'âme, mais la partagera aussi comme prince allemand. La sagesse, la modération et l'amour de la paix de S. M. I. sont pour le roi, notre auguste maître, une nouvelle garantie de ce que l'Autriche, assurée par toutes les déclarations de la Russie contre toute attaque de sa part, s'abstiendra de son côté aussi de toute mesure agressive contre elle, et évitera par là des complications dont la nécessité ne pourrait être déduite de la protection des intérêts allemands, et auxquelles, par conséquent, l'article 2 de l'alliance ne saurait s'appliquer.

» Notre envoyé à la diète germanique sera invité à se prononcer, dans la commission comme dans la diète elle-même, dans le sens de ces considérations, et à travailler à les faire valoir.

» En portant cela à la connaissance du gouvernement auprès duquel vous avez l'honneur d'être accrédité, tout en lui communiquant la présente dépêche, veuillez, monsieur, exprimer la grande importance que nous mettons à être informés aussitôt que possible de ce que le représentant de ce gouvernement à la diète a été muni d'instructions découlant des mêmes principes.

» Berlin, le 3 septembre 1854.

» MANTEUFFEL. »

CHAPITRE IX.

Dissidences de l'Autriche et de la Prusse.

La circulaire prussienne du 3 septembre produisit en Allemagne une vive impression. Ceux qui inclinaient vers la politique autrichienne virent avec étonnement le cabinet de Berlin, satisfait de l'évacuation des Principautés, se rassurer sur les desseins ultérieurs de la Russie, et se tenir pour dégagé des obligations stipulées par le traité du 20 avril. Jusqu'alors il avait soutenu diplomatiquement la même cause que les grandes puissances européennes. Par la circulaire du 3 septembre, il se séparait d'elles ; il manifestait l'intention de se renfermer dans une neutralité absolue, en abandonnant les événements à leur libre cours. Cette neutralité allait encourager la résistance de la Russie, et offrir des chances aux complications diverses qui pouvaient surgir d'un ébranlement qu'une autre politique aurait conjuré.

En adoptant un parti qui retardait la solution et prolongeait infailliblement les hostilités, la Prusse n'en protestait pas moins de son amour pour la paix ; elle disait au cabinet de Saint-Pétersbourg, dans une dépêche du 5 septembre : « Nous ne revendiquons pas aux quatre points que la Russie vient de refuser comme base de négociation, le monopole d'être exclusivement propres à remplir ce but ; mais nous continuons à y trouver un noyau appelé à reparaître tôt ou tard avec telle ou telle modification, comme base de l'arrangement qui assurera à l'Europe les bienfaits de la paix. » M. de Manteuffel écrivait le même jour au comte de Bernstoff, ministre de Prusse à Londres : « Sans considérer les quatre points comme base exclusive de toute négociation, et sans, par conséquent, entendre contracter sous ce rapport des obligations nouvelles, le roi est pourtant d'avis qu'ils sont de nature à former le noyau d'un arrangement futur, et qu'à ce point de vue S. M. est et sera toujours prête à leur accorder son appui moral, et à manifester par là le prix qu'elle attache à prouver et à maintenir, dans les limites tracées par les intérêts de la Prusse, son concours aux efforts communs des puissances, dirigés vers le but d'une pacification prompte, mais durable.

» J'ai été plus d'une fois, monsieur le comte, dans le cas de vous dire que ce n'est pas le cabinet du roi, qui s'oppose à ce que les quatre représentants à Vienne se réunissent de nouveau ; et si je crois devoir vous le rappeler encore aujourd'hui, c'est pour ajouter que, pour peu que les autres puissances désirassent une réunion de la conférence, le roi n'hésiterait pas à déposer dans ses protocoles une déclaration dans le sens sus-indiqué, qui, tout en assurant aux quatre points l'appui moral et les bons offices de la Prusse, mît pourtant hors de doute qu'elle ne reconnaît aucune obligation contractuelle à les faire valoir par une coopération militaire contre la Russie. »

L'Autriche fit quelques concessions. Dans une circulaire du 14 septembre, elle renonça à la mobilisation immédiate des forces armées de la Confédération ; mais elle demanda qu'il fût constaté que toute agression de la Russie, contre le territoire autrichien, appellerait à une défense commune les gouvernements unis par le traité du 20 avril. Elle insista sur l'adoption des quatre garanties, sans faire

Les généraux des armées d'Orient en 1854.



Vue de Sébastopol, prise du phare d'Inkermann.

la réserve formelle qu'on les introduisit dans le traité du 20 avril. « La Prusse, avant la circulaire du 14 septembre, a chaudement recommandé les quatre points à Saint-Pétersbourg et déclaré à la France et à l'Angleterre qu'elle leur prêtait ainsi dans l'avenir son appui moral. L'engagement d'obtenir les quatre garanties par une action militaire n'a pas été pris non plus par l'Autriche.

» C'est pourquoi l'Autriche croit pouvoir compter sur la Prusse en vue d'une paix à poursuivre sur la base des mêmes garanties.

» L'Autriche a sauvegardé les intérêts allemands, qu'elle tient pour sa part compatibles avec les siens ; elle s'attend à ce que la diète l'approuve pleinement. Les quatre points sont indispensables aussi pour l'Allemagne ; mais l'Autriche ne s'opposera pas à une résolution diétale, qui, en ce qui concerne les quatre garanties, distinguera entre les intérêts allemands et les intérêts européens, en ce sens que deux de ces points, celui concernant le protectorat collectif et la navigation libre du Danube, seraient considérés comme répondant particulièrement aux intérêts allemands. »

Cette distinction subtile entre les intérêts européens et les intérêts allemands ne fut point admise par les publicistes qui soutenaient en Allemagne la politique anglo-française. Dans un article à la date du 23 septembre le *Journal français de Francfort* invitait la diète à se rattacher aux quatre bases de paix. « Elles ont été, disait-il, catégoriquement repoussées par la Russie. Il s'agit maintenant de savoir si la Confédération germanique doit y adhérer ou non; cela dépend évidemment de la question de savoir si ces bases sont conformes ou non aux intérêts de l'Allemagne. Si la Russie continue à exercer un protectorat sur les principautés danubiennes et l'Église orientale en Turquie, toutes les circonstances qui ont conduit aux complications actuelles continuent d'exister, et la paix de l'Europe reposera, à l'avenir encore, sur des bases si peu sûres qu'elle ne pourra être considérée comme ferme et stable, et permettant un désarmement général.

» Si donc il est certain qu'il est contraire aux plus grands intérêts de l'Allemagne que l'Europe, la Confédération germanique par conséquent aussi, doive être sans cesse sur le qui-vive et ne puisse désarmer, il est évidemment dans les intérêts allemands qu'un tel état de choses cesse ; mais il ne peut cesser que si la Russie renonce au protectorat sur les principautés danubiennes et sur douze millions de chrétiens grecs non unis en Turquie. Par conséquent, le premier et le quatrième des points en question répondent entièrement aux intérêts de l'Allemagne.

» Si la Russie reste en possession de la domination dans la mer Noire, par la circonstance que la Porte est tenue de fermer les deux détroits à tout navire de guerre, les navires de commerce des autres nations seront sans protection dans la mer Noire. Il n'est sûrement pas dans l'intérêt de l'Allemagne que ses vaisseaux de commerce y soient ainsi sans défense. Le troisième point n'est donc pas si indifférent à la Confédération germanique qu'on veut bien le présenter. Personne, en outre, ne peut contester qu'elle n'ait un grand intérêt à la liberté de la navigation du Danube jusqu'à la mer Noire.

» Les quatre points en question sont donc essentiellement dans l'intérêt de l'Allemagne, par des raisons de haute politique comme de politique commerciale. Que dirait l'étranger si la Confédération germanique, après avoir adhéré au traité d'avril et approuvé, par conséquent, l'intervention armée de l'Autriche dans le but de forcer les Russes à évacuer les Principautés, refusait maintenant d'approuver des bases de paix destinées à prévenir désormais la nécessité d'une telle intervention ? Comment la Confédération germanique pourrait-elle jamais espérer que les puissances occidentales lui accordent une coopération aux futures négociations de paix, si elle refuse d'adhérer aux quatre bases sur lesquelles seules ces négociations sont possibles ? Si donc la Confédération a à cœur sa considération en Europe et son influence dans les affaires importantes de notre continent, elle doit se sentir poussée de la manière la plus pressante et la plus inévitable à adhérer aux quatre bases en question. »

Cet article, que reproduisit le *Moniteur* de Paris, pouvait être considéré comme l'écho de l'opinion publique dans la plupart des Etats de l'Allemagne ; il fut sans influence sur la Prusse, qui se mit à récriminer au lieu de chercher des moyens de conciliation. Elle se plaignit que M. de Prokesch eût réuni les comités sans en prévenir M. de Bismark, l'envoyé prussien ; elle fit de nouvelles objections aux quatre points et demanda des éclaircissements militaires et politiques au sujet de l'influence que le gouvernement autrichien prétendait exercer sur les Principautés.

« Vous devriez, lui disait-elle, fermer les Principautés à des opérations éventuelles des Turcs et de leurs alliés contre la Russie, et prendre l'engagement de ne pas attaquer la Russie, si elle ne vous attaque pas elle-même.

» — L'une et l'autre de ces exigences, repartit l'Autriche dans une note du 30 septembre, sont inconciliables avec ma position. Je n'ai pas reçu de la Porte un droit d'occupation exclusive, et vous n'êtes pas à même de démontrer que les intérêts allemands ne seront sauvegardés dans les Principautés qu'autant que je les occuperai seule. Je ne puis non plus, en aucun cas, renoncer au droit de passer de la situation actuelle d'expectative armée à celle de la participation à la guerre.

» Relativement aux quatre points, soumettez vos doutes à la diète, et trouvez bon que de mon côté je fasse à Francfort des propositions qui soient de nature à faire concorder la position de la Confédération avec celle que j'ai prise moi-même. »

Tel était le sens de la note adressée le 30 septembre par M. de Buol au comte Esterhazy, alors ambassadeur d'Autriche à Berlin. Une dépêche confidentielle, qui y était annexée, présentait quelques développements tendant à obtenir dans toute éventualité l'appui du reste de l'Allemagne.

« Nous ne pouvons, disait M. de Buol, nous obliger à supporter, pendant un temps indéfini, les lourds sacrifices qu'entraîne notre position passive.

» Nous ne pouvons non plus nous croire autorisés à occuper les Principautés en commun avec la Turquie que sous la condition de la protéger contre toute attaque venant des troupes russes et de ne pas mettre obstacle aux opérations militaires des puissances alliées.

» C'est ce qui résulte de notre convention avec la Porte et ce qui est en harmonie parfaite avec ce que nous avons toujours soutenu et exprimé aussi bien contre la Russie que contre d'autres puissances. Lorsque nous avons demandé l'évacuation des Principautés, nous avons stipulé expressément qu'il ne pourrait y être attaché aucune condition dont l'accomplissement fût hors des limites de notre pouvoir. Là-dessus, la Russie s'est déclarée disposée à l'évacuation, mais nous a demandé de la garantir contre la poursuite de l'ennemi et des attaques ultérieures. Nous avons refusé de faire droit à cette demande. Ce n'est qu'alors que la Russie a déclaré qu'elle se retirerait par des motifs purement stratégiques, et elle a prévenu ainsi un conflit qui aurait été la suite de la décision que nous avions prise irrévocablement. Il suit de là que la Russie ne nous a pas remis les Principautés. Elle les a abandonnées à leur sort. Nous sommes entrés ensuite parce que nous avions pour cela le consentement de la Turquie. Les Turcs y entrent parce que leur plan d'opération l'exige; des Français et des Anglais pourront de même y entrer en vertu du traité d'alliance conclu avec la Porte.

» Nous avons donc le droit d'être dans les Principautés, mais nullement la faculté d'en exclure par force d'autres que les adversaires de la Porte, encore moins de prescrire d'avance aux puissances belligérantes dans quel but militaire elles auraient à entrer dans ce pays. Nous ne pourrions élever une pareille prétention sans provoquer immédiatement de justes objections contre notre procédé.

» On ne saurait nier que de ce rapport il ne naisse certaines difficultés, mais on ne parviendra à vaincre celles-ci qu'à condition de reconnaître sans restriction les limites de notre droit, et par la voie des négociations et des représentations amicales. Ce n'est que de cette manière, et dans l'intérêt propre des Principautés, que nous pourrons faire en sorte que l'on épargne, autant que possible, les opérations militaires à ces contrées.

» Il suit de là, en outre, qu'en ce qui concerne la validité du traité du 20 avril, il ne résulterait pas de différence, pour ce traité, du fait qu'une attaque à laquelle nous n'aurions pas de part partit ou non de ces contrées contre la Russie. N'ayant pas le droit d'empêcher une telle attaque, ce n'est non plus prendre l'offensive que de la permettre. Il est vrai sans doute que la Russie, en repoussant cette attaque, devra s'arrêter au Pruth si elle veut éviter un conflit avec l'Autriche. La Prusse et l'Allemagne ne pourront donc pas exclure de la promesse de leur appui une éventualité que notre position ne nous donne pas le droit de prévenir, si, en général, elles considèrent notre entrée dans les Principautés comme commandée par les intérêts allemands. »

CHAPITRE X.

Discussions entre l'Autriche et la Prusse. — Forces militaires de l'Autriche.

C'était en vain que l'Autriche criait à la Prusse : « Adoptez les quatre points, que toutefois je ne propose pas formellement à la diète par égard pour vous; soutenez-moi si je suis attaquée dans les principautés danubiennes, et donnez-moi des subsides pour m'y maintenir. » La Prusse répondit, dans une dépêche du 13 octobre, avec une aigreur mal dissimulée : « Vous avez conclu un traité avec la Turquie sans notre concours et sans celui de la Confédération, c'est à notre insu que vous avez pris la résolution d'occuper militairement les Principautés! Ce que vous y faites ne nous regarde pas! Nous serions engagés par notre traité d'alliance et par la législation fédérale, dans le cas d'une attaque non provoquée contre le territoire autrichien; mais ce cas ne s'est point encore présenté.

» Dans les complications actuelles de l'Europe, la Confédération germanique, pour conserver l'influence qui lui appartient, n'a pas besoin d'adhérer à vos vues, elle n'a pas besoin de prononcer, à la suite de faits accomplis sans son concours et dont elle ne comprend pas bien la portée, des verdicts dont la signification pratique pour l'Allemagne n'est suffisamment démontrée, ni en ce qui concerne le

Paris. — Impr. [illegible]

but à atteindre, ni en ce qui fonde les moyens que leur mise à exécution rendrait nécessaires. Si les intérêts et les droits de la communauté sont réellement mis en péril, sa force se manifestera. »

Malgré cette dissidence, le cabinet de Vienne persista dans la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Il envoya au baron de Prokesch, son représentant à la diète de Francfort, des instructions détaillées où il établissait d'abord la position particulière qu'il avait cru devoir prendre vis-à-vis de la Russie depuis l'origine du conflit oriental, et l'insuccès des tentatives qu'il avait faites jusqu'à ce jour pour se mettre d'accord avec la Prusse. Résumant l'ensemble des propositions qu'elle serait heureuse de voir adopter par la confédération, la cour de Vienne demandait à son délégué d'appuyer fortement les suivantes :

1° Déclarer qu'une attaque contre l'Autriche, que ce fût contre le territoire de l'Empire ou contre ses troupes dans les Principautés, obligerait toute l'Allemagne à soutenir l'Autriche de tous ses moyens;

2° Déclarer que la Confédération germanique reconnaît, en tant que puissance européenne, les quatre garanties du traité du 20 avril dans leur contenu essentiel comme des bases propres à ouvrir la voie pour établir un état assuré de paix et de droit en Europe, mais que comme puissance alliée elle s'approprie et maintient en particulier le premier point;

3° Enfin reconnaître l'existence du danger d'une attaque, et charger en conséquence une commission militaire de faire les propositions nécessaires en prenant pour base le projet de résolution du 20 avril, pour que la force à mettre sur pied par la Confédération pût être employée à temps et convenablement quand elle serait appelée, et d'autoriser la commission politique à proposer, le cas échéant, la réunion effective des contingents aux lieux désignés.

M. de Buol terminait en déclarant qu'à ces conditions seules la cour de l'empereur unirait son action à celle de la diète, mais que dans l'éventualité contraire elle réserverait son initiative propre et n'accepterait aucunement la responsabilité de ce qui pourrait s'ensuivre.

Sans attendre le résultat de ses démarches, elle se tint prête à agir seule. Le 3 octobre l'empereur François-Joseph réunit dans un grand conseil de guerre l'archiduc Guillaume, le baron de Hess, le comte Wratislaw-Wimpfen et plusieurs autres généraux. Le lendemain il donna l'ordre de mettre toute l'armée autrichienne sur le pied de guerre.

Les forces de l'Autriche s'élevaient à 592,200 hommes, avec 664 pièces d'artillerie. Le lieutenant feld-maréchal comte de Wimpfen avait sous son commandement toutes les troupes des provinces allemandes, formant un effectif de 69,800 hommes avec 144 pièces d'artillerie; le feld-maréchal comte Radetzky commandait en Italie 117,200 hommes qui avaient avec eux 160 pièces de canon.

L'armée mobile, en Gallicie, dans la Bukowine et dans les Principautés, avec les réserves en Hongrie et en Transylvanie, comprenait 30 régiments d'infanterie, 10 bataillons de chasseurs, 16 régiments de grosse cavalerie et 18 de légère, 12 bataillons de frontières militaires, 24 bataillons de dépôt, 24 batteries de campagne et 18 de réserve, ce qui formait un total de 225,000 hommes, 200 pièces de campagne et 144 pièces de réserve.

Les troupes placées en Croatie sous le commandement du ban Jellachich et du lieutenant feld-maréchal Mamula comprenaient 25,400 hommes de troupes de ligne et 70,000 soldats des frontières militaires, puis 9 batteries. A Francfort, à Rastadt et à Mayence, il y avait 12,000 hommes avec 3 batteries.

L'armée mobile et l'armée d'Italie étant depuis longtemps sur le pied de guerre, l'ordre impérial ne s'adressait qu'aux troupes réparties dans les provinces allemandes, en Croatie et sur les frontières. Leurs compagnies, qui comptaient 1[illegible]0 hommes seulement sur les pied de paix, devaient être portées à 180 ou 200 hommes.

L'Autriche comptait sur elle-même, mais elle ne désespérait pas de se rattacher la Prusse. M. de Buol, dans sa dépêche du 23 octobre, employa le ton le plus conciliant. Il y a, dit-il, entre la Prusse et nous, moins une diversité de principes qu'une manière particulière de considérer les faits. « Ces faits se sont présentés aux regards du gouvernement prussien autrement qu'aux nôtres, et nous fondons sur cette circonstance l'espoir d'un accord prochain. En l'état actuel des choses, nous croyons encore pouvoir proposer à la Prusse de coopérer à une action complétement uniforme des représentants des deux puissances de la diète. »

Pour amener cette uniformité d'action, la Bavière fit voyager M. Van der Pfordten de Berlin à Vienne, et de Vienne à Berlin. Les maisons grand-ducales et ducales de Saxe envoyèrent M. le comte de Beust auprès des deux cabinets; mais ceux-ci ne voulaient pas sans doute que leur rapprochement s'opérât par l'intermédiaire des Etats secondaires d'Allemagne.

La plupart de ces Etats appuyaient la politique autrichienne, et voyaient dans l'inactivité de la Confédération un préjudice porté à la dignité du pays. Les gouvernements de Saxe-Weimar, de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Gotha déclarèrent par une note collective qu'une attaque de la Russie contre l'Autriche, dans les Principautés ou sur les frontières, devait appeler toute l'Allemagne à protéger le territoire impérial, et que la diète devait s'approprier dès à présent les deux demandes de garantie relatives à la cessation du protectorat russe et à la libre navigation du Danube. Le sénat de Hambourg s'exprima dans le même sens.

Voyant que la majorité des Etats germaniques ne lui serait pas favorable, le cabinet de Berlin se décida à se rapprocher de celui de Vienne. Après un nouvel échange de notes explicatives, les deux puissances finirent, le 26 novembre, par ajouter au traité du 20 avril un article additionnel dont voici le texte, et auquel la diète adhéra dans sa séance du 9 décembre :

« La situation des affaires européennes devenant de plus en plus menaçante, les deux hautes cours de Berlin et de Vienne se sont trouvées portées à prendre en grande considération la nécessité d'une stipulation complétant le traité du 20 avril de cette année. Les deux hauts souverains se sont rencontrés dans leur conviction, que, pour les participants de ce traité, élargi par la résolution de la diète du 24 juillet, il importe avant tout d'agir en commun pour faire accepter une base qu'ils jugent convenable pour les négociations de paix future. Ils voient cette base dans les quatre points préliminaires pour lesquels l'Autriche et la Prusse se sont déjà employées à la cour de Russie, et ils mettent par conséquent tous leurs soins à faire admettre cette base.

» Bien qu'on puisse espérer par suite d'entrer dans la voie d'une entente pacifique, la gravité de la situation générale de l'Europe et la nécessité de poursuivre avec efficacité le but de la paix qu'on se propose exigent néanmoins la garantie résultant d'une union étroite de l'Allemagne tout entière.

» Dirigé par cette pensée et appréciant les dangers qu'une attaque contre les troupes autrichiennes qui aurait lieu non-seulement sur le territoire de l'Empire, mais aussi dans les principautés danubiennes, pourrait entraîner pour l'Allemagne, S. M. le roi de Prusse consent à s'obliger par ces présentes, envers S. M. l'empereur d'Autriche, à une défense commune, même dans le dernier cas, et compte avec confiance que les autres confédérés allemands prouveront, en acceptant le présent article additionnel et en en réalisant au besoin les stipulations, qu'ils sont animés des mêmes dispositions. »

De son côté, la Russie parut se prêter à des concessions. Dès le 6 novembre, M. de Budberg avait été autorisé à déclarer au cabinet prussien que le czar acceptait comme bases de négociations les quatre garanties ainsi formulées :

1. Garantie commune par les cinq puissances des droits religieux et civils des populations chrétiennes de l'empire ottoman, sans distinction de culte;

2. Protectorat des Principautés exercé en commun par les cinq puissances, aux mêmes conditions que nos traités avec la Porte ont stipulées en leur faveur;

3. Révision du traité de 1841. La Russie ne s'opposera pas à son abolition, si le sultan, principale partie intéressée, y consent;

4. Liberté de la navigation du Danube, qui existe de droit et que la Russie n'a jamais en l'intention d'entraver.

Le 28 novembre, le prince Gortschakoff se rendit auprès de M. de Buol et lui remit la lettre suivante :

« Le soussigné, envoyé en mission extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, est autorisé de déclarer à M. le comte de Buol-Schauenstein, ministre, etc., que S. M. l'empereur, son auguste maître, accepte les quatre propositions du cabinet de Vienne, pour servir de point de départ à des négociations de paix. »

Le 30, M. de Buol répondit :

« Le soussigné, ministre des affaires étrangères, s'est acquitté du devoir de placer sous les yeux de l'empereur la note que S. Exc. M. le prince de Gortschakoff, envoyé en mission extraordinaire de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies, lui a fait l'honneur de lui adresser en date du 28 du courant. Sa Majesté Impériale en a relevé avec une vive satisfaction que Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies accepte les quatre propositions préliminaires que M. le comte Esterhazy avait été chargé de présenter dans le courant du mois d'août passé, au cabinet impérial de Russie, comme bases d'une entente générale.

» Appréciant dans toute leur valeur les intentions qui leur ont inspiré cette importante résolution, l'empereur François-Joseph ne croit pouvoir mieux y répondre, de son côté, qu'en s'empressant d'en faire l'objet d'une communication auprès des cours de Paris et de Londres, avec lesquelles il se trouve engagé pour l'atteinte d'une solution franche et équitable de ces quatre points, jugés comme étant les préliminaires indispensables au rétablissement de la paix générale, etc.

» Buol. »

On peut remarquer que M. de Buol ne prenait aucun engagement ni au nom de son gouvernement ni au nom des puissances occidentales. Sa lettre était un simple accusé de réception. La réponse véritable devait être la communication officielle d'un nouveau traité, signé le 2 décembre à Vienne, entre la France, l'Autriche et la Grande-Bretagne.

CHAPITRE XI.

Traité du 2 décembre 1854.

Les négociateurs de ce traité furent MM. de Bourqueney, Buol-Schauenstein et Westmoreland. Le préambule annonçait que les parties contractantes étaient animées du désir de rétablir la paix sur des bases solides, en donnant à l'Europe entière toute garantie contre le retour des complications qui avaient si malheureusement troublé son repos. Elles agissaient avec la conviction que rien n'était plus propre à assurer ce résultat que l'union complète de leurs efforts jusqu'à l'entière réalisation du but commun, et reconnaisaient la nécessité de s'entendre sur leurs positions respectives et les prévisions de l'avenir.

Les trois puissances s'obligeaient mutuellement et réciproquement à n'entrer dans aucun arrangement avec la cour impériale du Russie avant d'en avoir délibéré en commun.

L'Autriche s'engageait à défendre la frontière des Principautés contre tout retour des forces russes, sans porter préjudice au libre mouvement des troupes anglo-françaises ou ottomanes sur ces mêmes territoires contre les forces militaires ou le territoire de la Russie. Il devait être formé à Vienne entre les plénipotentiaires de l'Autriche, de la France et de la Grande-Bretagne une commission à laquelle la Turquie serait invitée à adjoindre aussi un plénipotentiaire, et qui serait chargée d'examiner et de régler toutes les questions se rapportant soit à l'état exceptionnel et provisoire dans lequel se trouvaient lesdites Principautés, soit au libre passage des diverses armées sur leur territoire.

Les hostilités venant à éclater entre l'Autriche et la Russie, les trois puissances se promettaient mutuellement leur alliance offensive et défensive. Dans ce cas, elles se promettaient aussi réciproquement de n'accueillir de la part de la cour impériale de Russie, sans s'en être entendues entre elles, aucune ouverture ni aucune proposition tendante à la cessation des hostilités.

Si le rétablissement de la paix générale n'était point assuré dans le cours de l'année 1854, les trois puissances devaient délibérer sans retard sur les moyens efficaces pour obtenir l'objet de leur alliance.

Le comte François Zichy, ancien commissaire impérial auprès de l'armée russe dans la guerre de Hongrie, fut choisi pour porter à Saint-Pétersbourg le traité du 2 décembre. Il avait été stipulé que ce traité serait communiqué à la Prusse, et le dernier article portait que les signataires recevraient avec empressement l'adhésion du cabinet de Berlin, dans le cas où il engagerait sa coopération à l'œuvre commune; mais la Prusse trouva des prétextes pour refuser d'entrer dans l'alliance qu'on lui notifiait. Dans la dépêche que M. de Manteuffel adressa le 19 décembre aux représentants de la Prusse près les cours de France et d'Angleterre, il disait en substance : « Notre concours diplomatique est déjà acquis aux autres puissances; nos transactions avec l'Autriche attestent que nous avons même engagé notre coopération militaire dans la limite de certaines éventualités ; mais nous retrouvons naturellement dans le traité l'empreinte de sa destination spéciale, c'est-à-dire d'une entente entre les puissances occidentales et l'Autriche : au lieu d'adhérer à la tendance générale et à quelques-unes des stipulations particulières d'un arrangement déjà conclu, nous préférons conclure, s'il y a lieu, un arrangement analogue.

» En outre, nous demandons des explications confidentielles sur les quatre garanties qui ont été adoptées sans réserves par la Russie, dans leur rédaction primitive. Comment les interprète-t-on aujourd'hui ? Il nous importe de le savoir pour juger de la portée des engagements que nous serions dans le cas de contracter.

» — C'était notre vif désir, répondit M. de Buol (24 décembre), de nous trouver placés absolument sur la même ligne politique que la Prusse, pour reprendre les conférences concernant les préparatifs communs de l'Autriche, de la Prusse et de toute la Confédération germanique. Mais puisque ce résultat est différé par la déclaration du cabinet de Berlin, qui est maintenant devant nous, nous devons pour le moment nous en tenir, dans les négociations concernant les préparatifs des puissances allemandes, au point de départ qui est fourni par l'alliance du 20 avril et par la résolution fédérale du 9 courant. La Prusse s'est éventuellement engagée à mobiliser cent mille hommes dans le délai de trente-six jours et à placer cent autres mille hommes sur ses frontières orientales trois semaines après la mobilisation de la première force. Ces obligations doivent, aux termes des conventions intervenues, se réaliser dès que le besoin s'en fera sentir. Le moment est venu : des troupes russes se rassemblent sur nos frontières : que la Prusse tienne prête la force nécessaire pour la défense commune, et que la moitié au moins du contingent des autres Etats, rendue disponible, s'adjoigne à nos deux armées. »

La Prusse ne répliqua pas tout d'abord : elle voulait obtenir des éclaircissements préalables, et conclure avec les puissances occidentales une convention particulière. Un envoyé spécial, ancien ambassadeur de Prusse à Rome, partit le 26 décembre pour aller entamer des négociations à Londres et à Paris ; mais le cabinet anglais, consulté le premier, refusa de traiter séparément avec la cour de Berlin, où M. d'Usedom désappointé retourna directement, sans passer par les Tuileries.

La Prusse, qui se tenait volontairement à l'écart, ne pouvait être admise aux délibérations que l'exécution du traité du 2 décembre allait entraîner. Aussi un ministre à Vienne, le comte d'Arnim, fut-il exclu de la conférence qui eut lieu le 28 décembre entre le comte Buol, le baron de Bourqueney et lord Westmoreland. On y rédigea un protocole où l'interprétation des quatre garanties était fixée en ces termes :

« Dans le but de préciser le sens que leurs gouvernements attribuent à chacun des principes contenus dans les quatre articles, et en se réservant d'ailleurs, comme ils l'ont toujours fait, la faculté de poser telles conditions particulières qui leur paraîtraient exigées en sus des quatre garanties par l'intérêt général de l'Europe pour prévenir le retour des dernières complications, les représentants de l'Autriche, de la France et de la Grande-Bretagne déclarent que :

» 1° Leurs gouvernements, en jugeant de commun accord qu'il était nécessaire d'abolir le protectorat exclusif exercé par la Russie sur la Moldavie, la Valachie et la Servie, et de placer dorénavant sous la garantie collective des cinq puissances les priviléges reconnus par les sultans à ces principautés dépendantes de leur empire, ont entendu et entendent qu'aucune des stipulations des anciens traités de la Russie avec la Porte concernant lesdites provinces ne pourrait être remise en vigueur à la paix, et que les arrangements à conclure à leur sujet seraient ultérieurement combinés de façon à donner une pleine et entière satisfaction aux droits de la puissance suzeraine, à ceux des trois principautés et aux intérêts généraux de l'Europe.

» 2° Pour donner à la liberté de la navigation du Danube tout le développement dont elle est susceptible, il serait convenable que le cours du bas Danube, à partir du point où il devient commun aux deux Etats riverains, fût soustrait à la juridiction territoriale existant en vertu de l'article 3 du traité d'Andrinople. En tout cas, la libre navigation du Danube ne saurait être assurée si elle n'est pas placée sous le contrôle d'une autorité syndicale investie des pouvoirs nécessaires pour détruire les obstacles existant aux embouchures de ce fleuve ou qui s'y formeraient plus tard.

» 3° La révision du traité du 13 juillet 1841 doit avoir pour objet de rattacher plus complétement l'existence de l'empire ottoman à l'équilibre européen, et de mettre fin à la prépondérance de la Russie dans la mer Noire. Quant aux arrangements à prendre à cet égard, ils dépendent trop directement des événements de la guerre pour qu'on puisse dès à présent en arrêter les bases. Il suffit d'en indiquer le principe.

» 4° La Russie, en renonçant à la prétention de couvrir d'un protectorat officiel les sujets chrétiens du sultan du rite oriental, renonce également, par voie de conséquence naturelle, à faire revivre aucun des articles de ses traités antérieurs, et notamment du traité de Routschouk-Kaïnardjè, dont l'interprétation erronée a été la cause principale de la guerre actuelle. En se prêtant leur mutuel concours pour obtenir de l'initiative du gouvernement ottoman la consécration et l'observance des priviléges religieux des diverses communautés chrétiennes, sans distinction de cultes, et en mettant ensemble à profit, dans l'intérêt desdites communautés, les généreuses intentions manifestées à leur égard par Sa Majesté le sultan, elles attacheront le plus grand soin à préserver de toute atteinte la dignité de Sa Hautesse et l'indépendance de sa couronne. »

Les diplomates français et anglais laissèrent le cabinet de Vienne juge de l'opportunité de communiquer de son chef particulier au prince Gortschakoff le contenu de ce protocole dans la forme qui répondrait le mieux aux convenanecs de l'Autriche, afin de hâter la réponse définitive de la cour de Pétersbourg. M. de Buol lut la note au plénipotentiaire russe, qui après l'avoir écouté attentivement demanda si le cabinet autrichien acceptait cette interprétation. — En tout point, répondit M. de Buol. — Alors permettez-moi d'en prendre copie; mes instructions ne me permettent pas d'y adhérer, et il est essentiel que je l'envoie à Saint-Pétersbourg. Je pense que Sa Majesté l'empereur Nicolas refusera de traiter sur une base pareille, et quand même elle accepterait les trois autres conditions, elle rejetterait selon toute probabilité l'article dont le but est de limiter sa prépondérance dans la mer Noire.

Le 30 décembre, le prince Gortschakoff revit le ministre des affaires étrangères autrichien et lui présenta une sorte de contre-proposition contenant sur les quatre garanties des interprétations, qui, bien que différentes dans l'ensemble de celles que renfermait la réponse qui lui avait été remise le 28, ne s'en éloignaient pas très-sensiblement sur plusieurs points. Les représentants des puissances alliées refusèrent de la recevoir comme note exprimant les amendements de la Russie à leurs interprétations. Mais, sur les instances du prince Gortschakoff, ils la reçurent *à titre de renseignements*, en faisant observer toutefois que cela ne changerait rien à la situation officielle; qu'ils maintenaient leurs interprétations, lesquelles avaient formulé les conditions de paix déterminées par leurs gouvernements, et que c'était sur ces conditions que le gouvernement russe aurait à se prononcer par une acceptation ou par un refus.

Alors le prince demanda le délai nécessaire pour en référer à la cour de Saint-Pétersbourg, et on lui accorda quatorze jours.

Malgré ces pourparlers, toutes les puissances augmentaient leurs armements.

La reine Victoria avait ouvert en ces termes, le 12 décembre, les séances du parlement anglais :

« Je vous ai convoqués, milords et messieurs, à cette époque insolite de l'année, afin de pouvoir, avec votre assistance, adopter des mesures qui me permettent de poursuivre la grande guerre dans laquelle nous sommes engagés avec la plus grande vigueur et le plus grand effet. Je sais que cette assistance sera donnée avec empressement, car je ne saurais douter que vous ne partagiez ma conviction de la nécessité de n'épargner aucun effort pour augmenter mon armée actuellement engagée en Crimée. »

L'empereur Napoléon III avait dit le 26 décembre au sénat et au corps législatif :

« La guerre entraîne de cruels sacrifices; cependant tout me commande de la pousser avec vigueur, et dans ce but je compte sur votre concours.

» L'armée de terre se compose aujourd'hui de 581,000 soldats et de 113,000 chevaux; la marine a 62,000 matelots embarqués. Maintenir cet effectif est indispensable. Or, pour remplir les vides occasionnés par les libérations annuelles et par la guerre, je vous demanderai, comme l'année dernière, une levée de 140,000 hommes. »

La Prusse organisait des batteries de campagne dans les régiments d'artillerie. A Vienne le ministère de la guerre faisait partir tous les jours pour la Gallicie des trains d'artillerie et de munitions, des voitures pour les blessés, des fournitures d'hôpitaux et de pharmacie. La plus grande partie de l'armée, sous le commandement supérieur du maréchal de Hess, occupait la Gallicie et la Bukowine, et donnait la main au corps d'armée qui avait pris position dans la Transylvanie et les Principautés. Cette armée venait d'être cantonnée de manière à pouvoir se concentrer en très-peu de temps sur les principaux points stratégiques de ces provinces.

Quant au czar, il dirigeait des forces considérables vers la Crimée; et le 28 décembre il lançait le manifeste suivant :

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas I[er], empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc., savoir faisons :

» Les causes de la guerre, qui dure encore, sont pleinement connues de notre bien-aimée Russie. Elle sait que ni vues ambitieuses, ni désir d'obtenir de nouveaux avantages, auxquels nous n'avions pas droit, ne nous ont servi de mobile dans les actes et circonstances qui ont eu pour résultat inattendu la lutte actuelle. Nous avons uniquement eu en vue de sauvegarder les immunités solennellement reconnues de l'Eglise orthodoxe et de nos coreligionnaires d'Orient; mais quelques gouvernements nous attribuant des intentions intéressées et secrètes, qui étaient loin de notre pensée, ont entravé la solution de cette question et ont fini par former une alliance hostile à la Russie. Après avoir proclamé qu'ils avaient pour but le salut de l'empire ottoman, ils agissent contre nous à main armée, non en Turquie, mais dans les limites de nos propres Etats, dirigeant leurs coups sur les points qui leur sont plus ou moins accessibles : dans la Baltique, dans la mer Blanche, dans la mer Noire, en Tauride, et jusque sur les côtes les plus lointaines de l'océan Pacifique. Grâce au Très-Haut, ils rencontrent partout, et dans nos troupes et dans les habitants de toutes les classes, des adversaires intrépides, animés par leur amour pour nous et pour la patrie, et, à notre consolation dans ces circonstances orageuses, au milieu des calamités inséparables de la guerre, nous voyons se produire sans cesse des exemples éclatants et des preuves de ce sentiment aussi bien que du courage qu'il inspire. Telles sont les défaites plus d'une fois infligées, malgré une grande disparité de forces, aux troupes ennemies au delà du Caucase; telle est la lutte inégale soutenue avec succès par les défenseurs des côtes de la Finlande, du couvent de Solovetzky et du port de Petropaulowski, au Kamtchatka; telle est surtout l'héroïque défense de Sébastopol, signalée par tant d'exploits d'un courage invincible, d'une infatigable activité, que nos ennemis eux-mêmes admirent, et auxquels ils rendent justice. Envisageant avec une humble gratitude envers Dieu les travaux, l'intrépidité, l'abnégation de nos troupes de terre et de mer, ainsi que l'élan général du dévouement qui anime toutes les classes de l'empire, nous osons y reconnaître le gage et l'augure d'un avenir plus heureux. Pénétré de notre devoir de chrétien, nous ne pouvons désirer une plus longue effusion de sang, et certes nous ne repousserons pas des offres et des conditions de paix si elles sont compatibles avec la dignité de notre empire et les intérêts de nos sujets bien-aimés. Mais un autre devoir non moins sacré nous commande dans cette lutte opiniâtre de nous tenir prêt à des efforts et à des sacrifices proportionnés aux moyens d'action dirigés contre nous. Russes, nos fidèles enfants, vous êtes accoutumés, quand la Providence vous appelle à une œuvre grande et sainte, à ne rien épargner, ni votre fortune acquise par de longues années de travail, ni votre vie, ni votre sang, ni celui de vos enfants. La noble ardeur qui a enflammé vos cœurs dès l'origine de la guerre ne saurait s'éteindre dans aucune situation, et vos sentiments sont aussi ceux de votre souverain. Nous tous, monarque et sujets, nous saurons, s'il le faut, répétant les paroles de l'empereur Alexandre dans une année d'épreuves semblable à celle d'aujourd'hui, *le fer à la main, la croix dans le cœur*, faire face aux rangs de nos ennemis pour défendre les biens les plus précieux au monde : la sécurité et l'honneur de la patrie.

» Donné à Gatchina le 14e (28e) jour du mois de décembre de l'an de grâce 1854 et de notre règne le 30e.

» *Signé* NICOLAS. »

CHAPITRE XII.

Affaire de Petropaulowski.

Le czar Nicolas I[er] se glorifie dans son manifeste des avantages que ses troupes ont remportés au Kamtchatka et au delà du Caucase.

En complétant l'histoire de la guerre pendant l'année 1854, nous mettrons nos lecteurs à même de décider jusqu'à quel point cette assertion est fondée.

Le Kamtchatka est une péninsule de la Sibérie, et une des possessions les plus importantes des Russes d'Asie, en ce qu'elle les met à même d'exercer leur influence sur le Japon, la Chine, la Micronésie et la Polynésie septentrionale. Le principal port du Kamtchatka est Avatscha ou Petropaulowski; sa baie et la baie voisine de Tarinski ou Tariinskaïa sont les seules où les navires puissent mouiller. On y avait appris au milieu du mois de juillet la rupture entre la Russie et l'Angleterre et la France, et les autorités moscovites avaient immédiatement fortifié la place. Sept batteries en terre avaient été construites; on avait armé les marins, les soldats, les fonctionnaires civils et quelques habitants, et la frégate *l'Aurore* stationnait avec le transport *la Dwina* dans la baie de Petropaulowski, par les ordres de l'amiral russe Potiakin.

La présence de la division navale commandée par cet amiral sur les côtes de la Chine et du Japon avait paru un danger pour le commerce des nations occidentales, et les gouvernements alliés avaient envoyé dans ces parages, sous le commandement des contre-amiraux Price et Febvrier-Despointes, une flottille composée des bâtiments anglais *le Président, l'Amphitrite, la Pique, le Virago, le Trincemolé;* des frégates françaises *l'Eurydice* de 30 canons, de *la Forte* de 60, du brick *l'Obligado* et de la corvette *l'Artémise*.

Jalouse de prendre part à la guerre qui commence, l'escadre quitte le port d'Honolulu le 25 juillet à cinq heures du matin, *l'Eurydice* et *l'Amphitrite* en tête. Sur l'ordre de l'amiral, *la Forte* prend les devants, et à quatre heures du soir on perd de vue les côtes de Sandwich. Le même jour on charge les batteries, et l'équipage commence l'exercice du fusil par pelotons d'élite.

Le 3 juillet *le Trincemolé*, *l'Amphitrite* et *l'Artémise* se détachent de l'escadre et font voile pour San-Francisco.

Le 14 août, au milieu de brumes épaisses, on perd de vue *l'Eurydice;* le canon de rappel est tiré à bord de *la Forte*, mais le canon de *l'Eurydice* n'y répond pas.

Le 22 *le Président* et *la Forte* s'occupent à dissimuler la ligne de leur batterie sous une couche de peinture.

Le 25 on distingue les signaux de *l'Eurydice*, qui vient prendre port derrière *la Forte*, et l'on signale la terre à dix milles dans l'ouest.

Le 28 l'escadre entière se trouve en vue de terre; on aperçoit les pics du mont Avatscha, du Koselskoi et du Villenchinski; le soleil, qui projette ses rayons sur leurs flancs neigeux, permet d'en distinguer nettement les contours et les arêtes; les navires mettent en panne, et l'amiral anglais se rend à bord de *la Forte; l'Obligado* se couvre de toile et se dirige sur la baie d'Avatscha, pendant que les autres navires restent en panne : il est suivi de près par *le Virago*, sur lequel s'embarque l'amiral Price; les préparatifs du combat commencent; on monte les cloisons du logement de l'amiral dans la batterie de *la Forte; l'Obligado* revient de son expédition avec *le Virago :* ce dernier rapporte s'être avancé jusqu'à deux milles et demi des batteries de Petropaulowski.

Le lendemain matin, 29 août, on donne l'ordre du départ, et l'escadre se dirige sur la baie d'Avatscha dans l'ordre suivant : *le Président*, *la Forte*, *la Pique* et *l'Eurydice; le Virago* prend position à la gauche du *Président*, et *l'Obligado* à la gauche de *la Forte;* à une heure vingt-cinq minutes les navires alliés hissent leur pavillon, et à deux heures et demie l'escadre donne dans la passe, les canonniers sont à leur poste de combat mèches allumées, les ambulances établies, les soutes ouvertes.

Au moment de mouiller sur la rade d'Avatscha les navires sont accueillis par le feu de toutes les batteries; mais, vu la distance, les boulets ne peuvent les atteindre. Quatre batteries viennent de tirer :

1° La batterie Schakoff, située sur la pointe de ce nom, et qui domine l'entrée du port à gauche en entrant;

2° Une batterie située sur la pointe droite;

3° Une batterie rasante de 12 pièces de canon, élevée sur la langue de terre qui ferme l'entrée du port;

4° Une batterie située sur la presqu'île qui masque la ville du côté

de l'ouest et à l'endroit où cette presqu'île, en s'abaissant, permet de distinguer la mâture des bâtiments mouillés dans le port. Ces bâtiments sont au nombre de quatre : un seul est un navire de commerce, les trois autres sont des navires de guerre.

Il est alors cinq heures et demie. La frégate *le Président* donne ordre au *Virago* de s'avancer sur la presqu'île ; *le Virago* ouvre son feu sur les batteries russes; on y répond de la ville par des bombes qui n'atteignent pas les navires, et qui éclatent avant d'arriver à portée. Pour tromper et fatiguer l'attention des sentinelles russes, on promène des fanaux à bord de tous les navires et on tire des fusées simulant des signaux; de leur côté, les Russes conservent toute la nuit des feux dans les batteries.

Le lendemain matin on se prépare au combat; un officier est détaché de *la Forte* avec ordre de faire une reconnaissance et de déterminer un alignement dans lequel la frégate, ayant fait un fond convenable, puisse canonner la batterie Schakoff et la batterie rasante, sans être cependant exposée au feu de la frégate russe ; un canot commandé par un officier de *l'Eurydice* coopère à cette reconnaissance, à laquelle assistent les commandants de *l'Eurydice* et de *la Pique*. Il résulte des observations faites que la batterie Schakoff compte cinq pièces de canon de fort calibre, la batterie rasante se compose de douze pièces de trente-six; la batterie de droite, moins dangereuse, n'est abritée que par de faibles fortifications.

L'amiral anglais donne ordre au maître canonnier de *la Pique* de tirer sur cette batterie et de chercher à démonter une pièce; le boulet, bien dirigé, vient frapper sur la pièce, qui se dresse droite sur ses affûts brisés et est mise hors de combat. La batterie rasante est évidemment celle qui offre les obstacles les plus sérieux à vaincre, elle est construite en fascines d'une épaisseur d'environ quatre mètres. Sur le rapport des officiers chargés de cette reconnaissance, le mouvement commence. *La Pique* est amarrée à tribord du *Virago*, et *le Président* se place sur l'arrière du vapeur; *la Forte* prend position à bâbord du *Virago;* de l'endroit où se trouvent les navires on distingue parfaitement le transport russe embossé à la suite de la frégate *Aurora;* de cette dernière on ne découvre que trois sabords du milieu, l'arrière est masqué par un monticule de terre. *Le Virago* se met en marche et s'avance à portée du canon du phare; un boulet parti de ce point vient s'enfoncer dans l'eau à peu de distance du navire ; *le Virago* répond par un obus qui vient frapper dans la charpente inférieure du phare.

En ce moment, à une heure un quart, un canot se détache de *la Pique*, faisant force de rames vers *la Forte :* à son bord se trouve le commandant de *la Pique ;* il se rend auprès de l'amiral français, qui, accompagné de son aide de camp et du chirurgien-major, se transporte de suite à bord du *Président*. L'amiral Price vient de tomber mortellement blessé; son pistolet était parti entre ses mains, et la balle lui avait traversé le cœur. Les tambours battent la retraite et on suspend les préparatifs du combat.

Une heure après, on aperçoit une chaloupe russe, voilée en cotre, qui se dirige sur Avatscha; deux canots du *Président* se mettent à sa poursuite et la ramènent à la remorque : elle est montée par neuf matelots.

Le 31 août au matin, la batterie Schakoff ouvre le feu, *la Pique* lui répond, *la Forte* vient s'embosser par le travers de la batterie Schakoff, et dirige sur elle un feu bien nourri : *le Président* prend cette batterie en écharpe, *le Virago* débarque un corps de troupes à peu de distance de la batterie de droite, *la Forte* foudroie la batterie de Schakoff, dont le feu se ralentit sensiblement; les troupes de débarquement s'élancent au pas de course sur la batterie de droite, *l'Aurora* dirige sur elles un feu soutenu et qui les arrête un moment; un immense hourra accueille cette décharge, et quand la fumée se dissipe, les troupes sont maîtresses de la batterie; elles abattent les affûts à coups de hache, brisent les caissons et enclouent les pièces. On distingue des navires un corps de deux cents Russes environ qui s'avance pour reprendre la batterie; *la Pique* et *la Forte* protégent de leur feu le rembarquement des troupes, qui se fait en bon ordre; *la Forte* mitraille la batterie rasante, qui, de son côté, multiplie son feu et envoie quatre boulets dans la coque de la frégate et autant dans la muraille, à hauteur des gaillards : les bastingages de la 15e caronade sont complétement emportés, on les répare de suite; *la Forte* se trouve à huit encablures de la batterie et ne peut l'atteindre qu'en tirant à ricochet. Après une demi-heure, la moitié des pièces russes est hors de combat, *la Forte* redouble d'efforts, *le Président* la seconde. A deux heures et demie, le feu de la batterie cesse, les Russes l'ont évacuée; leurs soldats sont tous réunis sur *l'Aurora* et *la Dwina*, la canonnade cesse des deux côtés, et à bord des navires on passe la nuit à réparer les dommages causés par les boulets de l'ennemi.

Le 1er septembre, *le Virago* se dirige sur la baie de Tarinski, où on inhume le corps de l'amiral Price; *le Virago* revient avec trois matelots américains, déserteurs de navires baleiniers, qui communiquent des renseignements importants sur la situation topographique de Petropaulowski.

Le 3 septembre, un conseil de guerre est réuni à bord de *la Forte :* une deuxième attaque est résolue pour le lendemain. On débarquera sept cents hommes des deux nations; les soldats de marine anglais et les pelotons d'élite français formeront un corps spécial de cent soixante-dix carabiniers; la plus grande activité règne à bord des navires de guerre ; on distribue soixante cartouches à chaque homme, et on donne ordre d'embarquer à bord des chaloupes un supplément de munitions. Les capitaines de la Grandière et Burridge sont désignés pour commander les troupes de débarquement. Les carabiniers anglais marcheront sous les ordres du capitaine de soldats de marine Parker; M. de Lacombe, de *l'Eurydice*, commandera les pelotons d'élite français; M. Thomas, la compagnie de *la Forte*, et il aura sous ses ordres immédiats MM. Gauvain et de Kersaint. Le commandement général des canots est donné à M. Bourasset, et l'ambulance sera surveillée par M. Reynaud, chirurgien-major de *l'Eurydice*.

La journée se passe dans ces préparatifs ; officiers et matelots se disposent au combat, et le lundi 4 septembre, à trois heures du matin, le tambour appelle tout le monde à son poste ; les troupes de débarquement sont mises à bord du *Virago*, qui se dirige sur la partie basse de la presqu'île.

Le premier coup de canon part de la batterie, et le boulet vient s'enfoncer dans le bastingage du *Virago; la Forte* riposte et démonte une des pièces; les canons de la batterie, parfaitement pointés, redoublent leur feu sur *la Forte ;* les boulets sifflent au-dessus de la frégate : un d'eux traverse de part en part le grand mât, à environ cinq mètres au-dessus du pont; un autre se loge dans le milieu du mât de misaine. *Le Président* se range à côté de *la Forte,* et les deux navires protégent par leur feu le débarquement des troupes, qui a lieu à huit heures ; les deux batteries sont éteintes. Le commandant de *la Forte* désigne aux canonniers un magasin d'huile et promet un grade à celui d'entre eux qui l'incendiera. Le premier obus éclate dessus ; une fumée épaisse, suivie d'une flamme brillante, annonce aux matelots que le magasin est en feu. L'incendie dure six heures.

Les troupes de débarquement se mettent en marche : les soldats de marine en tête, puis les pelotons d'élite ; derrière eux se rangent les matelots des différents navires ; en arrivant à la batterie, on trouve les pièces abandonnées, on les encloue; les carabiniers, sans s'arrêter à la batterie, gravissent la hauteur au pas de course et s'enfoncent dans les masses de verdure qui la tapissent; les autres corps les suivent de près; ils sont accueillis par un feu très-vif, auquel ils répondent; la fusillade s'engage de tous les côtés au milieu de buissons épais et de broussailles presque impénétrables. *Le Virago,* laissant les troupes de débarquement, se dirige sur la pointe nord, d'où partait un feu très-vif; il démasque une batterie de cinq pièces placées à cheval sur un petit ruisseau à l'entrée de la ville, il éteint son feu.

Pendant ce temps, les troupes de débarquement soutiennent avec les tirailleurs russes une lutte énergique. La fusillade retentit sur toute la hauteur. Exposés presque à découvert à un feu terrible, les matelots se battent en désespérés ; engagés par leur impétuosité dans des taillis inextricables, ils poursuivent un ennemi invisible dont les balles les déciment : leurs efforts surhumains ne peuvent triompher des obstacles de la nature. Le capitaine Parker tombe frappé d'une balle, à la tête des troupes marines anglaises, au moment où il les ramenait sur l'ennemi ; à côté de lui tombe M. Bourasset ; M. Lefebvre, lieutenant de vaisseau à bord de *l'Eurydice*, est tué ; M. Howard, aide de camp de l'amiral anglais, a le bras fracassé d'une balle. En présence de la lutte disproportionnée qui s'engage, on donne ordre aux troupes de se rembarquer.

Le premier résultat que l'on se proposait est atteint : la batterie est évacuée, les canonniers russes tombent morts sur leurs pièces, les canons sont encloués ; on ne peut pousser plus loin sans s'exposer à des pertes considérables : il faut, pour débusquer les Russes, sacrifier bien des hommes et faire le siége en règle de bois dont on ignore la profondeur et les issues. Les troupes se retirent lentement; une compagnie de cent hommes s'embusque derrière les ruines de la batterie que l'on vient de détruire, et arrête par une vive fusillade les forces russes. Protégés par ce feu bien nourri, les Anglais et les Français emportent une partie de leurs blessés à bord des canots : l'embarquement est terminé; les canots s'éloignent, escortés par *le Virago*. A bord de *la Forte,* les charpentiers sont à l'œuvre et réparent les avaries, les blessés sont transportés à l'ambulance, et on s'occupe à faire disparaître les traces du combat.

Le lendemain, 5 septembre, on inhume à Tarinski les hommes morts dans l'assaut; M. l'abbé Ricardi préside à la cérémonie religieuse, qui est faite avec recueillement et tristesse. Le 6 l'escadre appareille, et le 7 on quitte Petropaulowski. Dans cette journée on aperçoit deux navires, dont l'un, trois-mâts carré, est évidemment un navire de guerre; *le Virago* se met à sa poursuite; le second navire, qui est la goëlette *l'Anadir*, chargée de vivres et de munitions pour Petropaulowski, est pris et mis à la remorque. *Le Président* est détaché à la chasse du trois-mâts, qu'il gagne rapidement ; à midi il tire un coup de canon à boulet, le trois-mâts continue sa marche ; on donne l'ordre de se préparer au combat, les blessés sont descendus dans le faux pont; mais à une heure le navire russe amène son pavillon. *Le Président* envoie deux embarcations à bord. Ce bâtiment est *le Sitka*, transport de huit cents tonneaux, venant d'Ayan (mer

d'Ochotsk), et chargé de munitions pour la garnison de Petropaulowski. La cargaison est estimée à plus d'un million de francs (200,000 dollars). *Le Sitka* porte dix canons, un capitaine, trois officiers, un élève, vingt-quatre matelots, six officiers passagers, un pope, quatre marchands, etc.

Le 8 septembre la goëlette russe est incendiée et abandonnée en mer. Le 3 octobre, à neuf heures et demie du soir, les bâtiments français entrent dans la baie de San-Francisco, laissant l'escadre anglaise conduire *le Sitka* à Vancouver.

Dans cette affaire, comme le reconnaît le rapport officiel de M. le contre-amiral Febvrier-Despointes, les alliés furent obligés de se retirer devant des forces supérieures. Ils durent s'arrêter devant des obstacles que leur courage aurait pu vaincre, mais qui exigeaient de trop grands sacrifices. De plus les vivres manquaient à bord des navires, car on s'était attendu à un coup de main et non à un siége en règle.

Le nombre total des morts, blessés ou laissés à terre fut pour les Anglais et les Français de deux à trois cents hommes; le rapport du gouverneur du Kamtchatka n'avoue du côté des Russes qu'une perte de cent quinze hommes, parmi lesquels se trouve le prince Maksoutoff II, lieutenant de vaisseau et commandant d'une batterie russe. Il reconnaît que dans la ville un magasin de poisson a été brûlé, et que huit maisons et d'autres constructions ont été endommagées par les boulets.

Une expédition en Laponie fut plus heureuse, ainsi que l'atteste un rapport adressé au secrétaire des lords de l'amirauté britannique :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous transmettre pour être soumis aux lords commissaires de l'amirauté un rapport du capitaine Lyons, du navire à vapeur de Sa Majesté *la Miranda,* sur ce qu'il a fait dans la rivière de Kola, où il a détruit la ville de ce nom, capitale de la Laponie russe, et ses fortifications.

» Kola est la ville russe la plus voisine de la frontière de Norvége sur l'océan Arctique. Elle est considérée comme très-importante, étant la capitale de la Laponie russe et défendue par une forte garnison. Dans l'opinion que les criques voisines de Kola pouvaient cacher des navires ennemis, j'ai cru nécessaire de les faire reconnaître avant la fin de la saison; c'est pourquoi j'ai donné ordre au capitaine Lyons de s'y rendre lorsqu'il est arrivé de Vardohaus.

» A force de persévérance il est venu à bout de remonter cette étroite rivière, et *la Miranda* vint se placer à portée de canon de Kola. Le capitaine Lyons, désireux d'épargner la ville, somma la garnison de se rendre, et fixa des conditions sur l'acceptation desquelles il donna aux autorités tout le temps nécessaire pour la réflexion. Elles furent rejetées, et l'ennemi ayant pris une attitude hostile, il n'y eut plus autre chose à faire qu'à ouvrir le feu sur les fortifications et sur les forces réunies. L'effet des bombes au milieu de maisons de bois fut terrible, et la ville fut réduite en cendres.

» Les fortifications de la ville ont été entièrement détruites, et l'ennemi a dû perdre beaucoup de monde; il a perdu aussi une grande quantité de farine enfermée dans les magasins du gouvernement, et qui a été détruite.

» Je prie Leurs Seigneuries de me permettre de leur recommander la conduite du capitaine Lyons, dont l'habileté et la persévérance ont triomphé des difficultés de la navigation d'une étroite rivière jusqu'à Kola, place considérée jusqu'ici comme inaccessible aux navires plus gros que de simples embarcations, ce qui nous a évité les dangers d'une expédition avec des embarcations. J'estime que dans toute cette affaire il a déployé beaucoup de jugement et de courage.

» Le capitaine Lyons parle en excellents termes de la conduite des officiers, matelots et soldats de marine placés sous ses ordres, et spécialement du lieutenant J.-F.-C. Mackenzie et du maître d'équipage, M. Georges Williams. Je les recommande à la bienveillance de Leurs Seigneuries. Cette expédition, qui a causé de grands dommages à l'ennemi, ne nous a coûté, je suis heureux de le dire, la perte de personne.

» Je suis, etc.

» Erasmus Ommaney,
» *capitaine et commandant par ancienneté.* »

CHAPITRE XIII.

Affaires d'Asie. — Détails géographiques. — Erzeroum. — Kars. — Trébizonde. Batoum. — Bayazid.

En Asie, la mauvaise organisation des troupes ottomanes, l'indiscipline des bachi-bouzouks, l'incapacité et l'incurie des généraux compromirent le succès de la campagne de 1854.

La frontière qui sépare les deux territoires a cent onze lieues d'étendue; elle part du mont Ararat, suit un moment le cours de la rivière Arpatchaï, et vient aboutir au bord de la mer Noire, près du fort Chekvétil ou Saint-Nicolas.

La Turquie possède de ce côté les pachaliks de Van, [illegible], de Kars en Arménie, et de Trabezoun ou Trébizonde en Anatolie.

Van, ville fortifiée, pavée avec soin et environnée de montagnes, compte dix-huit mille habitants.

Avant la guerre la ville d'Erzeroum était peu connue, et sa position géographique à peine déterminée. Aujourd'hui, au contraire, sa position militaire a attiré sur elle l'attention générale. C'est pour les troupes turques un point central. Les corps s'y rendent de différentes parties de l'Asie Mineure et de la Syrie, aussi bien que de Constantinople par Trébizonde. Ils sont ensuite distribués entre les divisions de l'armée d'Ardaghan, Kars et Bayazid.

La ville d'Erzeroum est commandée par une citadelle entourée d'une double muraille, mais dominée par les collines avoisinantes; ce qui lui enlève beaucoup de sa force. Elle a été construite avant l'invention de l'artillerie. Lors de l'invasion russe en 1828-29, Erzeroum se rendit à Paskiewitsch dès le premier coup de canon.

On suppose que les fortifications ont été élevées par la république de Gênes, alors que ce pays commerçant avait obtenu des souverains d'Arménie de construire des monuments protecteurs de son commerce avec les Indes par Trébizonde, Erzeroum, Tabrecz, Ispahan, etc. En plusieurs endroits de ce pays il existe encore dans un état de conservation plus ou moins parfait des restes de khans, de ponts, de chaussées, forts et autres édifices en pierre taillée, si massifs et de proportions si imposantes, qu'ils donnent une haute idée de l'importance du commerce et des vastes richesses des trafiquants.

Au milieu de la citadelle s'élevait une tour massive en briques, nommée le *Tepsee-Minoré,* couronnée d'un toit de bois à deux étages terminé par une pagode.

Ce monument renfermait autrefois une horloge qui était constamment en mauvais état. Les Turcs, pensant que tous les Européens connaissaient l'horlogerie, les mettaient en réquisition pour faire les réparations nécessaires. Les Russes ont pris cette horloge et l'ont portée à Tiflis, où elle se trouve sans doute encore.

Parmi les autres monuments dignes de mention, nous citerons le *Tchifté-Minoré,* autrefois collége, et aujourd'hui magasin à munitions de guerre. L'entrée, d'architecture sarrasine, est très-remarquable, son ornementation est très-soignée. On voit encore d'autres monuments très-anciens. Le mortier qu'on employa pour leur construction était de si bonne qualité, que des voûtes, quoique privées de leurs clefs, sont retenues en l'air et paraissent encore très-solides.

La population d'Erzeroum peut monter à environ 40,000 habitants, dont 30,000 Turcs, 5,000 Arméniens, 2,000 catholiques romains, 1,000 sujets russes (principalement des Arméniens, des Géorgiens et des juifs), 1,000 Persans et quelques centaines de Grecs. Ces chiffres sont seulement approximatifs, la statistique étant à peu près inconnue en Orient. Autrefois Erzeroum était beaucoup plus peuplée. A la fin de la guerre entre la Russie et la Turquie, en 1829, un grand nombre de familles arméniennes émigrèrent d'Erzeroum et des pays voisins en Géorgie, soit qu'elles y fussent forcées, soit que les promesses trompeuses qu'on leur fit les y attirassent.

Les émigrants jouirent d'abord d'une certaine liberté; mais, au bout de quelques années, on les traita comme les ont infailliblement traités toutes les provinces russes après la conquête. Aujourd'hui beaucoup d'Arméniens voudraient revenir en Turquie; mais ils en sont empêchés par la crainte de perdre leurs propriétés de Géorgie. En effet, elles seraient confisquées à leur départ; en outre, leur famille serait gardée en Géorgie comme otage jusqu'au retour des hommes en Russie.

Le commerce de transit de la Perse, qui a enrichi Trébizonde et Erzeroum, date de l'année 1830, et doit son origine aux Anglais. Avant cette époque, le nord de la Perse était fourni des produits anglais par les Indes et le golfe de Perse.

Le commerce de transit n'a fait que croître, et maintenant, sans doute, il a atteint son maximum de prospérité. Plus de soixante mille colis, principalement expédiés par les manufactures anglaises et destinés à la Perse, ont été exportés par Trébizonde en 1850.

Le commerce de l'Angleterre avec Erzeroum, qui autrefois se faisait en gros par les seuls Européens, est maintenant devenu un trafic de détail très-étendu, et est fait par les indigènes. Ce progrès est dû à la facilité avec laquelle, grâce aux steamers, les gens du pays peuvent se rendre à Constantinople pour l'achat des marchandises. De cette manière, sans frauder la douane, ils vendent moins cher que les Européens.

Les articles de consommation sont principalement de fabrique anglaise et suisse, et consistent en barres et clous de fer, en étain, en garance, en indigo, en noix de galle et en produits coloniaux.

L'exportation consiste en fourrures, peaux, laines, suif, cire, tabac, gomme adragante, cuivre et plomb. C'est de Géorgie que viennent la plupart des peaux qui sont expédiées à Constantinople. Le commerce entre la Géorgie et Erzeroum se trouve donc fort entravé par la guerre.

Le gouvernement russe a longtemps observé d'un œil vigilant et jaloux les avantages que la Turquie retire du commerce de transit avec la Perse, et a plus d'une fois tenté de le détourner sur la Géorgie, en le dégrévant de tout impôt; mais les difficultés de débarquement [illegible] Kalé, les vexations nombreuses de [illegible] des chemins, ont fait donner une [illegible]

à la route de Trébizonde et d'Erzeroum, quoiqu'un impôt de transit de trois pour cent y soit perçu.

Les moyens ordinaires de transport sont les chevaux, les ânes, les mulets et les chameaux. Quant aux voitures, elles ne peuvent circuler qu'à moitié de la distance entre Erzeroun et Trébizonde.

La ville de Kars, située sur le Kars-Tchaï, affluent de l'Arpatchaï, domine la route d'Alexandropol à Erzeroum. Elle était jadis ceinte de murailles, qui sont maintenant en ruine.

Trébizonde, qui n'a qu'une rade ouverte, où la houle est très-forte, a pour annexe indispensable Platana, dont le port est excellent.

Au quinzième siècle, quand Mahomet II se fut emparé de Constantinople, un prince de la famille déchue fit de Trébizonde la capitale d'un petit royaume, auquel les romans du moyen âge ont donné de la notoriété. Antérieurement c'était déjà une ville célèbre, et elle est encore aujourd'hui importante par ses filatures, ses teintureries, ses savonneries, ses fabriques de tissus de soie et de coton. Elle n'est défendue que par le château, vieille forteresse bâtie sur un rocher élevé de soixante ou quatre-vingts pieds. A l'extrémité de la ville et battant la rade, est une batterie de dix-huit pièces, gabionnée et terrassée; les casernes sont à côté. Du côté de la place les défenses du château sont insignifiantes, et l'enceinte crénelée de peu de résistance. Dans le fond de la baie, près des ruines d'une chapelle, est établie une petite batterie de cinq pièces. A l'extrémité de la ville, du côté de Platana, il y a au pied de l'ancien château des *Comnène,* qui est la ville turque, une batterie qui protége un petit mouillage propre aux bateaux de pêche.

En se rendant de Trébizonde au fort Saint-Nicolas, on rencontre Bâtoum, ville de deux cents maisons, bâtie sur un sol marécageux, et défendue par des batteries en terre clayonnées et gabionnées; puis le fort de Tchourouck-Sou.

Sur la route d'Erzeroum à Akhaltzik est la forteresse d'Ardaghan. Une autre forteresse, Bayazid, au sud del'Ararat, dans le pachalik de Van, a vu grandir son importance dans la guerre actuelle.

Les provinces russes d'Asie sont le Gouriel, la Mingrélie, l'Abasie, la Circassie, l'Iméréthie, la Géorgie et la province d'Erivan.

CHAPITRE XIV.

Premiers échecs des Turcs en Asie. — Nomination de Zarif-Moustapha-Pacha. — Défaite des bachi-bozouks à Urzuguet. — Prise de Bayazid. — Bataille d'Indjé-Déré.

Sans avoir la prétention d'intercaler un cours de géographie dans un ouvrage purement historique, il importait d'indiquer, au moins sommairement, le théâtre de la guerre en Asie.

La défense des possessions turques que nous venons d'énumérer avait été confiée par la Porte à une armée d'environ trente mille hommes, qui établit son quartier général à Kars, en laissant un corps d'observation le long des côtes de la mer Noire. Cette armée, en partie composée de recrues, avait pour chef un homme sans expérience, Achmet-Pacha. Aussi dès le début de la campagne, le 10 novembre 1853, fut-elle battue par un corps russe à Guédikler, en deçà de la frontière turque et rejetée jusque sur le Kars.



HIGHLANDERS (armée anglaise).

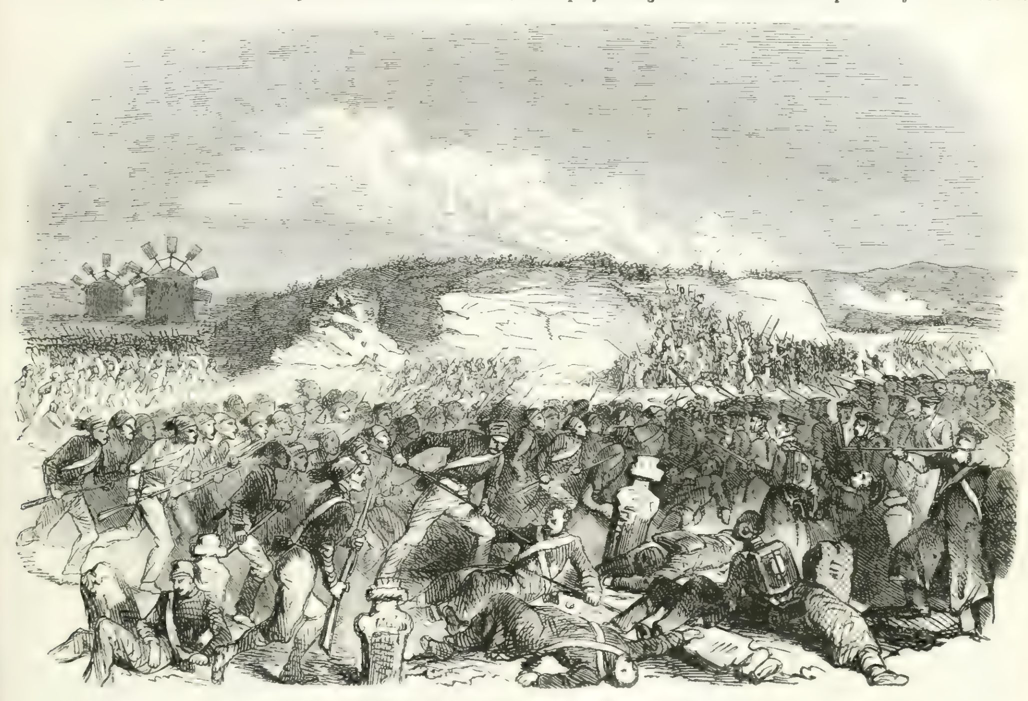
Les vingt-six mille hommes qui prirent leurs quartiers d'hiver dans cette ville et aux environs y furent réduits presque de moitié par les privations, les maladies, le manque de vivres, d'abris, de bois et de vêtements. Le divan satisfit aux réclamations multipliées qui s'élevaient contre Achmet-Pacha en le rappelant, et en nommant à sa place le muchir (général de division) Zarif-Moustapha-Pacha.

Le nouveau muchir s'annonça favorablement. Il sut assurer la subsistance des troupes et forcer les fournisseurs à délivrer des vivres de bonne qualité. Il passa des marchés avec les riches provinces de Diarbekir, Schilper, Mouch, etc., et des caravanes de bœufs et de chevaux se succédèrent, apportant à Kars de l'orge et du blé. Il appela d'Alep et de Damas une partie de l'armée d'Arabie, et combla les vides laissés dans les cadres par les rigueurs de l'hiver.

Deux généraux de brigade, Behdjid-Pacha et Sefer-Pacha, furent chargés par le gouvernement turc d'inspecter les forts de la cité. Le 30 mai 1854, ils arrivèrent à Soukoum-Kalé, que les Russes avaient évacué le 5 du même mois. Cette place, bâtie au bord de la mer, au pied d'un amphithéâtre de coteaux qui monte jusqu'aux contre-

forts du Caucase, a pour défense principale un vaste camp retranché établi sur une éminence à deux ou trois cents mètres en arrière de la place. Les deux généraux en relevèrent les fortifications, et en firent élever de nouvelles du côté de la plage. De Soukoum-Kalé ils pénétrèrent dans les montagnes pour se mettre en communication avec Schamyl et les principaux chefs circassiens, qui leur promirent leur concours.

Au mois de juin, l'armée était reconstituée, et grossie par des milliers de bachi-bozoucks, que l'espoir du butin attirait de tous les points de l'Asie. Trois mille bachi-bozouks, secondés par un bataillon de réguliers, reçurent l'ordre d'enlever deux redoutes que les Russes avaient élevées au nord de la frontière turque, sur la route d'Urzuguet, chef-lieu du Gouriel, à Kutaïs, capitale de l'Iméréthie. La première redoute fut enlevée par une colonne que dirigeait Hassan, bey de Tchourouk-Sou. Son frère Ali-Bey et Hamid, bey de Batoum, réunirent leurs colonnes à la sienne, et ils montaient à l'assaut de la seconde redoute, quand survinrent plusieurs bataillons russes.



Combat d'Eupatoria, le 17 février 1855.

Ceux-ci prirent les Turcs sur les deux flancs, et la mêlée à l'arme blanche devint horrible. Les bachi-bozouks furent repoussés après dix heures de combat. La perte fut, du côté des Russes, de neuf cents hommes tués et de sept cents blessés ; du côté des Turcs, de huit cents bachi-bozouks tués et six cents blessés ; de quarante-neuf soldats réguliers tués, et soixante-cinq blessés. Hassan et Hamid-Bey restèrent au nombre des morts.

Le 16 juin, les bachi-bozouks furent surpris une seconde fois, près d'Urzuguet, par le général russe Andronikoff, ayant avec lui vingt-deux mille hommes. Les irréguliers ne purent résister à des forces aussi supérieures et trois mille d'entre eux succombèrent dans la retraite, que le commandant du corps turc de Tchourouk-Sou, Sélim-Pacha, vint protéger avec des troupes régulières.

Le gros de l'armée, cantonné à Kars, restait encore inactif ; le muchir s'était contenté d'envoyer une division d'avant-garde sur la rivière d'Arpatchaï, à peu de distance de Gumri ou Alexandropol, chef-lieu d'un important district de la province russe d'Erivan. Les troupes russes commandées par le général Bébutoff sortirent de cette ville vers la fin de juillet, franchirent la rivière de Karstchaï à Erghéné et Djamousli, et n'ayant devant elles que des bachi-bozouks, marchèrent aussitôt en avant en les repoussant presque sans coup férir. Le muchir tenait conseil lorsque la nouvelle de cette agression arriva au camp de l'avant-garde de Hadji-Vely-Keui. Le conseil prit aussitôt une décision et envoya sur-le-champ deux régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie pour soutenir la retraite des irréguliers. Mais les Russes n'attendirent pas ce renfort ; ils s'effacèrent et commencèrent à établir leur camp à Indjédéré. Tout mouvement fut arrêté par une grêle épouvantable qui tomba pendant plus d'une heure : cette grêle, comme la précédente, contenait des grêlons de la grosseur d'un œuf, et tombait avec une force effrayante ; plusieurs soldats furent dangereusement blessés, et les chevaux, de douleur, se couchaient et s'étendaient sur l'herbe.

Le mouvement offensif des Russes en provoqua immédiatement un de la part du mouchir ; il se porta aussitôt à Vesin-Keul, et y fit venir les troupes sous le commandement d'Arslan, pacha de Zaïm, et celles de Khérim, pacha d'Ardaghan. Cette concentration des forces turques aux dépens même de l'abandon de positions très-importantes semblait indiquer l'intention de livrer bataille.

Le projet du général Bébutoff était d'opérer sa jonction avec dix mille hommes de la province d'Erivan. Ces troupes russes, ayant reçu l'ordre de prendre l'offensive, attaquèrent, le 29 juillet, le camp de Karaboulak, situé à trois heures de distance de Bayazid, et gardé par 3,500 rédifs et 6,000 bachi-bozouks, sous le commandement de Sélim-Pacha. La lutte fut bravement soutenue, et déjà les Russes, ayant éprouvé des pertes sensibles, rappelaient en toute hâte leur réserve de 5,000 hommes, quand les Turcs apprirent que Sélim-Pacha, au lieu de se porter à leur secours avec la réserve sous ses ordres, et composée de quatre bataillons de troupes régulières, s'était dirigé, on ne sait pour quel motif, vers la province de Van. Ils durent battre en retraite, et les Russes occupèrent la ville de Bayazid. Destitué après sa défaite, Sélim-Pacha employa pour se disculper les arguments les plus singuliers. « Les Russes, disait-il, ont attaqué mon armée ; mais il n'y avait pas de ma faute, car à ce moment je faisais ma sieste dans un village à deux lieues de là, et naturellement je ne pouvais empêcher l'attaque. Mais aussitôt que la nouvelle m'en est arrivée je suis parti avec des renforts ; malheureusement ces renforts n'ont servi de rien, attendu qu'ils avaient oublié de prendre leurs cartouches. Les Russes, il est vrai, se sont emparés de toutes nos tentes ; mais elles étaient pourries et en si mauvais état, qu'ils n'auront pu rien en faire. Quant aux quinze pièces de canon qu'ils nous ont prises, je suis tout prêt à les payer. »

Apprenant cet échec, le muchir devina le plan de Bébutoff et se mit en mesure de le déjouer. Il avait par ses émissaires et surtout par les déserteurs le chiffre exact de l'armée russe : elle compte 18 bataillons d'infanterie en tout, 36 escadrons de dragons, 2,550 Cosaques, 1,500 irréguliers, 8 batteries d'artillerie, le tout formant un total d'environ 20,000 hommes. Les Turcs avaient 41 bataillons d'infanterie, 8 régiments de cavalerie, 4,000 irréguliers et 78 pièces de canon, le tout formant un total presque double de celui de l'ennemi.

Au lieu de se laisser attaquer par les Russes au jour et à l'heure qui leur conviendraient, et dans le lieu qu'il aurait choisi, il fallait attaquer Bébutoff près de son propre camp, avant que tout le corps d'Erivan l'eût rejoint. Le terrain, parfaitement connu et étudié, donnait un avantage réel aux Turcs ; mais il fallait se rendre maître du Karadag et des positions au pied de cette colline.

Plusieurs reconnaissances, poussées vers un autre point, Perguet, par le comte de Meffray, officier français détaché à l'armée d'Asie en qualité de colonel d'état-major, premier aide de camp du muchir, détournèrent l'attention du général russe de ces points en lui faisant supposer que l'attaque serait dirigée sur Perguet ; par ses nombreux espions, il savait que l'armée turque se préparait au combat. Aussi le 5 août, un peu avant le jour, les colonnes turques parties du camp pendant la nuit occupèrent-elles, sans éprouver aucune résistance, les positions importantes du Karadag.

La bataille s'engagea dès le point du jour, entre Kourouk-Déré et Indjé-Déré. L'infanterie turque attaqua les Russes dans leur camp, et pour nous servir des expressions qu'emploie le général ennemi dans son rapport : « elle déploya une résistance que les plus vieux soldats n'avaient jamais rencontrée en eux. » Elle enfonça l'aile droite des Russes ; mais ceux-ci avaient une excellente cavalerie, et les Turcs n'en avaient point. La face du combat changea promptement, quoique l'artillerie turque appuyât l'infanterie en tirant sur les masses ennemies avec une remarquable précision. Les Russes abandonnèrent le champ de bataille, où ils laissèrent un nombre de morts qu'il serait difficile d'évaluer avec quelque exactitude, car certaines versions le portent à six mille, tandis que d'autres le réduisent à sept cent soixante-seize. On s'accorde à dire que les Russes eurent six mille morts et deux mille blessés.

La bataille d'Indjé-Déré avait été perdue, mais elle affaiblissait les forces de Bébutoff et le condamnait à l'inaction. Le gouvernement turc reprocha toutefois au muchir de l'avoir livrée, contrairement aux ordres qui lui avaient été donnés de rester sur la défensive. On l'accusait aussi de ne pas travailler assez activement à la réorganisation de l'armée, et d'accabler de réquisitions les habitants du pays. Il fut destitué, et on lui donna pour successeur Ismaïl-Pacha, le lieutenant le plus renommé d'Omer-Pacha. Mustapha-Pacha fut en même temps appelé au commandement de l'armée de Tchourouk-Sou.

Les Russes profitèrent peu de leurs avantages. Malgré les incursions de leurs colonnes dans les montagnes, bien que le général-major de Wrenski, chef de l'arrondissement de Vladi-Caucase, se fût avancé non loin de Védène, résidence de Schamyl ; bien que les généraux-majors de Wrangel et de Baklanoff eussent détruit les approvisionnements de grains et de fourrages dans la Tchetchnia, contrée qui passe pour le grenier des montagnes, les Circassiens étaient encore redoutables et redoutés. Schamyl venait de descendre de ses montagnes à la tête de dix-huit mille hommes ; il avait envahi la Géorgie et massacré sans pitié un grand nombre de familles favorables à la cause de la Russie. La nouvelle de sa marche décida le prince Bébutoff à se rapprocher de Tiflis, que les Circassiens menaçaient.

Le camp d'Indjé-Déré fut levé le 17 août et transporté près de Gumri, à l'endroit où le Kartschaï se jette dans l'Arpatchaïa. On fit sauter la forteresse de Bayazid avant de l'abandonner ; et vers la fin d'août l'ennemi avait complétement évacué le territoire ottoman.

Les opérations militaires furent nulles pendant le reste de l'année. Le férick Abdul-Kérim-Pacha, chargé du commandement en attendant l'arrivée d'Ismaïl-Pacha, s'occupa exclusivement, de concert avec le colonel Williams, commissaire britannique, de réorganiser l'armée, de rétablir l'ordre dans le pays, de mettre fin aux déprédations des bachi-bouzouks ; mais cette tâche difficile n'est pas encore accomplie même aujourd'hui.

A la fin de novembre, des neiges abondantes interceptèrent les communications ; et les troupes cantonnèrent à Kars, à Erzeroum, à Tchourouk-Sou, à l'exception de trois mille hommes, qui, détachés du corps d'armée, allèrent grossir les rangs des assiégeants de Sébastopol.

CHAPITRE XV.

Opérations militaires devant Sébastopol au mois de décembre 1854.

Le siége continuait sans péripéties. « Notre situation est toujours la même, écrivait un officier français à la date du 8 décembre. nos positions se renforcent, nos batteries et nos ouvrages de siége s'augmentent, et nos soldats soupirent après le dénoûment ; mais le plan des généraux en chef ne transpire pas. De leur côté, les Russes ne se croisent pas les bras ; et l'on peut affirmer que si nos moyens offensifs sont grands, les efforts de la défense sont à la hauteur du danger. Il serait puéril de se le dissimuler, Sébastopol est aujourd'hui bien plus complétement armé, bien plus efficacement défendu qu'il ne l'était lors de nos premières attaques. Bien que la première enceinte ait beaucoup souffert, les retranchements et les travaux élevés par les Russes compensent largement ces premiers désavantages. On peut dire que la ville proprement dite n'a pas souffert sensiblement ; mais le faubourg de la marine et le quartier tartare sont détruits : il est vrai qu'ils se trouvent hors de l'enceinte. On distingue très-bien, des hauteurs occupées par les Anglais, ce qui se passe dans la ville. Quoi qu'on en ait dit, tout annonce qu'il n'y règne aucune confusion. L'ordre le plus parfait paraît présider à tout ce qui s'y passe. Les habitants circulent, les troupes paraissent aller et venir sans préoccupation. Sur plusieurs points on aperçoit de longues lignes de fusils en faisceaux. On remarque dans ce mouvement une absence complète de femmes et d'enfants. Les Russes ne perdent rien de tout ce qui se fait dans notre camp : ils paraissent surtout fort inquiets des progrès que font les Français du côté de la Quarantaine.

» Sur ce point nos ouvrages sont à cent cinquante mètres au plus des batteries russes. Le fort de la Quarantaine est dans le plus mauvais état ; et l'on peut compter que lorsque le feu recommencera, il ne tardera pas à tomber complétement en ruine. Le bastion du Mât, malgré les dommages que lui a faits notre artillerie, est encore fièrement campé : il nous a fait beaucoup de mal, il peut nous en faire encore ; mais il ne cause aucun souci à nos officiers de l'artillerie et du génie. Lorsque le moment sera venu, il faudra qu'il succombe. On ne saurait en douter en contemplant les énormes pièces de canon, les mortiers du plus gros calibre qui s'alignent incessamment sous les murs de la place, et ces formidables batteries qui s'allongent et se multiplient sournoisement.

» Nos soldats se livrent à ces pénibles et rudes travaux avec un entrain et un succès qui font l'admiration des Anglais. Chaque jour, ou plutôt chaque nuit, les efforts de l'ennemi viennent expirer devant ces rudes champions, qui ne se font plus qu'un jeu de ces aventures nocturnes, dans lesquelles les Russes ne manquent jamais de perdre du monde. Bien plus, les gardes de tranchée sont ordinairement fournies par des volontaires et des hommes nouvellement arrivés, qui, par désœuvrement ou par curiosité, tiennent à voir les Russes de près. Rien n'égale la facilité, le *brio* avec lesquels ces soldats se jettent sur les Russes du plus loin qu'ils les aperçoivent. La chose est devenue pour eux un véritable délassement ; ils se font la main, disent-ils, en attendant la *grosse besogne*.

» Je voudrais bien vous parler aussi des moyens ingénieux inventés (c'est le mot) par nos francs tireurs pour atteindre les artilleurs russes, soit de jour, soit de nuit. Rien n'est plus surprenant, les officiers anglais viennent à nos tranchées assister aux *procédés* de nos hommes comme à un spectacle. Il ne m'est malheureusement pas permis de divulguer les pratiques singulières de ces intelligents soldats. Les Russes n'y comprennent rien ; ils se démènent, leur artillerie gronde et vomit la mitraille. Rien n'y fait ; nos terribles francs tireurs ne s'aperçoivent nulle part ; chacun de leurs coups porte ; ils s'incrustent, en quelque sorte, au pied même des retranchements ennemis, comme des moustiques dans les flancs d'un taureau.

» Les Anglais travaillent beaucoup, mais leurs ouvrages sont moins avancés. Cela tient à leur défaut d'habitude, qui fatigue énormément leurs hommes, et à l'absence primitive d'ouvrages suffisants. Ils ont eu sur plusieurs points à faire ce qui aurait dû être l'œuvre des premiers jours. Toutefois, malgré leurs fatigues, ils se comportent admirablement toutes les fois que les Russes se montrent de leur côté. Ils ont établi sur les hauteurs d'Inkermann une batterie de huit pièces de 32 qui domine le port et les batteries de terre. Cette position est à quinze cents mètres au nord des lignes anglaises. Nos alliés ont besoin de veiller soigneusement pour éviter que l'ennemi ne l'investisse dans une sortie soudaine. Le corps Liprandi a délogé de ses positions de Balaklava dans la nuit du 5 au 6, et a brûlé en se retirant les vastes cantonnements en bois qu'il avait dressés pour hiverner. La surprise des alliés a été grande lorsque le 6, des hauteurs du Télégraphe, on a vu leurs dernières colonnes se retirer en bon ordre. Cette retraite s'est exécutée d'une manière tellement silencieuse, que les avant-postes, situés à quelques centaines de mètres, n'ont rien entendu. On ne savait d'abord à quelle cause attribuer cette résolution des Russes, qui s'explique peut-être par la difficulté qu'ils éprouvaient à se ravitailler sur ce point, et par les fâcheux effets du débordement de la Tchernaïa, qui a inondé leur camp sur divers points. C'est ce qu'on a pu constater par des reconnaissances. »

Une autre lettre écrite au *Morning-Post* trace un tableau divertissant de la vie quotidienne des officiers anglais :

« J'ose dire que du premier au dernier nous sommes prêts à accepter avec courage les épreuves que la Providence voudra nous envoyer. On ne voit point ici de figures allongées, Dieu merci ! Vienne la pluie, la neige, la grêle ou la tempête, — toutes choses que nous connaissons déjà et que nous connaîtrons mieux encore

quand l'hiver sera plus avancé, — toujours on trouve chez nous de bons visages, des cœurs à l'avenant, quelque mauvais calembour par-ci par-là, un joyeux conte et le petit mot pour rire. Telle est la physionomie générale du camp. Voulez-vous maintenant savoir comment nous passons habituellement nos journées?

» De grand matin, communément vers quatre heures et demie, nous entendons gratter à la porte de notre tente :

» — Levez-vous, signor, fait une voix dont le baragouin n'a rien d'agréable, *vi prego; il cafe è pronto.*

» — Comment, Spero, répond en bâillant un de nos commensaux, il n'est pas encore cinq heures peut-être!

» — *Si, signor, si, signor,* près de cinq!

» L'officier que réclame le service se lève aussitôt, avale son café, mange sa ration de jambon et de biscuit, jette sur ses épaules une sorte de bissac contenant ses provisions de la journée et un petit flacon de rhum, prend son épée et se rend aux tranchées, où il sera jusqu'à six heures du soir. Les autres habitants de la tente restent enveloppés et sommeillant de leur mieux dans leurs couvertures jusqu'à ce que le soleil, si ce jour-là il lui plaît de se montrer à l'horizon, ait répandu sur les deux camps le bienfait impatiemment attendu d'un peu plus de lumière et de chaleur. C'est le moment où nous sortons de nos couvertures pour nous précipiter sur le déjeuner avec cet appétit féroce que donne presque toujours une nuit passée au grand air. La table, formée de deux planches clouées sur quatre pieux, est garnie de cuillers d'étain et de fourchettes de fer; la vaisselle, les boîtes à thé, les salières, tout est en étain ou en fer-blanc. A peine avons-nous pris place, nous regardons de l'air affamé avec lequel les voyageurs d'autrefois se ruaient dans l'auberge où la diligence faisait halte, que nous voyons paraître la figure riante d'un soldat portant d'une main une noire poêle à frire où pétillent encore les tranches de porc ou de bœuf, et de l'autre une provision de biscuit que le cuisinier a arrosé de lard pour lui donner plus de saveur. C'est là, avec une pomme de terre ou un oignon de temps en temps, et une ou deux tasses de café, tout notre déjeuner. La pipe, cet inséparable ami du soldat en campagne, succède au repas, « pour faciliter la digestion, » comme disent nos alliés; après quoi, si aucun devoir ne nous réclame, ce qui est rare, chacun s'occupe comme il l'entend.

» Mais le soldat n'est jamais sûr d'un moment de loisir. Quand il se croit le plus tranquille, et au moment où il vient de *mettre la main à la plume* pour envoyer à sa digne et vieille mère quelques mots qui la rassurent, il n'est pas rare de voir venir un officier sortant de la tente du commandant :

» — Qui cherchez-vous, mon officier? demande notre écrivain prévoyant bien le sort qui l'attend, mais à qui il reste encore une dernière espérance.

» — Vous-même, l'ami; le colonel vous ordonne de vous joindre à la demi-brigade de sapeurs qui va se rendre sur la route d'Inkermann pour achever de la couper. Il trouve que ce qu'on a fait sur ce point n'est pas suffisant.

» Le pauvre soldat l'avait bien deviné, il faut partir, et sans délai, et il restera sur la route jusqu'au coucher du soleil, ses habits trempés de pluie, avec le rhum et le porc salé dont se compose sa ration, et qui sont bien ses meilleurs amis.

» Nous dînons d'ordinaire à trois heures. La table est de cinq couverts, et nous sommes d'une exactitude toute militaire. A l'heure dite nous nous mettons à table avec les appétits les plus impatients, et au moindre retard des murmures s'élèvent contre le malheureux cuisinier qui nous fait attendre. Quant au menu de notre dîner, il varie suivant les circonstances; mais nous nous arrangeons de façon à avoir généralement un bon plat, attendu qu'en principe nous tenons pour certain qu'une bonne et régulière nourriture est le meilleur moyen de conserver sa santé au milieu des épreuves que nous avons à subir. Aussi estimons-nous que corps bien nourri vaut mieux que bourse bien garnie. Et quels joyeux rires, quel jeu continu de plaisanteries autour de la bienheureuse gamelle! L'un est accusé de prendre toute la viande pour lui seul, à l'autre on rappelle que les friandises de la saison coûtent de l'argent, un troisième est unanimement condamné aux arrêts pour avoir pris plus que la ration de grog. Chacun tour à tour est ainsi convaincu d'avoir dérobé quelque chose à son voisin, et tout cela se passe si gaiement que notre petit cercle ressemble à une des plus touchantes réunions de famille qu'on puisse rencontrer dans Trafalgar-square; le plus petit nuage ne s'élève jamais entre nous.

» Souvent le service nous enlève quelqu'un de nos convives. Ces jours-là, au moment où se termine le dîner et quand nous savourons le café, qui est loin d'être mauvais, nous sommes sûrs d'entendre une voix crier d'aussi loin qu'elle peut espérer se faire entendre :

» — Spero, mon dîner tout de suite! dépêchons, je ne veux pas attendre, je meurs de faim!

» — *Momento, signor, momento, un poco di patienza,* voilà le dîner *subito.*

» Et, prompt comme l'éclair, Spero reparaît avec la gamelle où le camarade qui a passé la journée à la tranchée trouve au moins un bon repas. Il est de fait que le grand air fait des merveilles sur les plus mauvais estomacs, et parmi nous l'hypocondriaque même sent venir la faim. Figurez-vous donc comme doit manger et boire après un jour de faction sur les hauteurs l'officier qui dans toute sa carrière n'a pas encore connu un jour de maladie, et comme il doit remercier Dieu quand il trouve en rentrant une abondante et saine nourriture! Pendant ce second repas la nuit est venue, et alors nous nous retirons sous la tente et nous passons la soirée à causer des événements du jour; ce sont là, je vous assure, de gais et charmants entretiens, à moins que la perte récente de quelque camarade ne jette sur toutes ces réunions un voile de tristesse. On raconte, on discute les événements militaires du jour, chacun les juge à son point de vue, et presque toujours ces causeries nous mènent à parler de l'avenir et des perspectives qui s'ouvrent devant nous. Les constructions des baraques, les mouvements de l'ennemi, tout ce qui a rapport à ce siége important, voilà les sujets ordinaires de nos entretiens. Parfois aussi la conversation tourne au sentiment : les jours passés à l'école, les frères aimés, les sœurs si dévouées, la vieillesse vénérée des grands parents, les lieux où s'écoula notre enfance, en un mot tout ce qui se rattache aux joies de la maison paternelle se présente à notre souvenir, et cela dure jusqu'au moment où, la tête bien chaudement enserrée dans le bonnet de nuit, nous nous étendons sur notre lit, non pas de roses, mais de couvertures, pour y dormir autant que le devoir et les circonstances le voudront bien. »

Toutes les correspondances sont loin d'avoir ce ton d'enjouement. Déjà commençaient pour les alliés les souffrances d'un rude hiver; des vents impétueux du sud-est soufflaient sans cesse sur le plateau de Chersonèse, la pluie ne cessait de tomber accompagnée parfois de neige et de grêle. L'immense espace qu'occupaient les troupes était comme un marais, où les convois de bêtes de somme et les chariots de l'artillerie creusaient des ornières profondes comme des tranchées.

Plusieurs journaux ont publié un tableau intitulé *Observations météorologiques faites dans la mer Noire jour par jour depuis le commencement de l'hiver.* Ce tableau, présenté comme exact, fourmille de grossières erreurs, comme il est facile de le démontrer.

Une dépêche publiée par la *Patrie* porte qu'à la date du 22 décembre il y avait à Sébastopol beaucoup de neige et un froid vif, et qu'à Odessa la température était rigoureuse. Deux compagnies de troupes russes et un transport de quarante voitures remplies de malades avaient péri par le froid. Cette dépêche est confirmée par un rapport de lord Raglan en date du samedi 26 décembre :

« Devant Sébastopol, le 26 décembre.

» MILORD DUC,

» Je n'ai rien de nouveau à annoncer à Votre Grâce aujourd'hui. La pluie qui tombait samedi a été remplacée dimanche par de la neige, et ce jour est peut-être le plus mauvais que j'aie vu. Le soir il a gelé, et la gelée a continué depuis; mais elle n'est pas bien forte, et elle n'a pas desséché la terre, qui est en très-mauvais état.

» On fait tous les efforts possibles, autant que le permet l'état des routes, pour amener les munitions et le matériel de siége; et le général Canrobert nous donne sous ce rapport toute l'assistance désirable. La garnison entretient un feu nourri contre nos tranchées, la nuit surtout, et Votre Grâce verra avec peine, par les états que je lui envoie, que nous perdons chaque jour du monde.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Signé* RAGLAN. »

Nous lisons dans la correspondance du *Courrier de Marseille :*

« Nous avons eu le 24 décembre un temps affreux, froid excessif, neige abondante. »

« La veille de Noël, dit un correspondant anglais, a été le point culminant de nos souffrances : le vent, la neige, le verglas, ne se sont pas arrêtés un instant. Les hommes étaient gelés et épuisés; jamais nous n'avons passé une pareille veillée de Noël. »

Admirons comme ces journées désastreuses se transforment dans le tableau météorologique :

22 *décembre* 1854.

(On sait que l'hiver a commencé le 22 décembre à trois heures du matin.)

Minuit. — Temps couvert et à grains, pluie par intervalles, forte brise d'O.-S.-O. variable.

Quatre heures du matin. — Temps couvert et pluvieux, jolie brise d'O.-S.-O. variable.

Huit heures du matin. — La brise hâle l'ouest. Baromètre, 0,749; thermomètre centigrade, 9 degrés au-dessus de zéro.

Midi. — Temps couvert, pluie, forte brise d'ouest. Barom., 0,751; thermom. cent., 10 degrés au-dessus de zéro.

Quatre heures du soir. — Temps couvert, pluie par intervalles, vent d'O. variable au N.-O. Barom., 0,750; thermom. cent., 9 degrés au-dessus de zéro.

Huit heures du soir. — Temps couvert, pluvieux; forte brise de N.-O. variable, qui mollit peu à peu. Barom., 0,749; therm. cent., 9 degrés au-dessus de zéro.

23 *décembre.*

Minuit. — Temps couvert, jolie brise de N.-N.-O., qui mollit d'heure en heure.

Quatre heures du matin. — Beau temps, petite brise de N.-O. variable.

Huit heures du matin. — Brise variable. Barom., 0,752 ; thermom. cent., 12 degrés au-dessus de zéro.

Midi. — Temps en partie couvert, jolie brise de S.-O. variable, à laquelle succède un temps à grains. Barom., 0,750; thermom. cent., 10 degrés au-dessus de zéro.

Quatre heures du soir. — Temps en partie couvert, jolie brise de S.-O. variable. Barom., 0,747 ; thermom. cent., 10 degrés au-dessus de zéro.

Huit heures du soir. — Temps couvert, forte brise de S.-S.-O. variable. Barom., 0,747 ; thermom. cent., 10 degrés au-dessus de zéro.

24 *décembre.*

Minuit. — Temps couvert, très-forte brise de S.-S.-O.

Quatre heures du matin. — Temps couvert et à grains, pluie par intervalles, forte brise de S.-O. variable.

Huit heures du matin. — Temps couvert et pluvieux, brise variable du S.-O. à l'O. Barom., 0,745 ; thermom. cent., 9 degrés au-dessus de zéro.

Midi. — Temps couvert, pluie, brise de N.-E. variable. Barom., 0,746 ; thermom. cent., 9 degrés au-dessus de zéro.

Quatre heures du soir. — Temps couvert, pluie, jolie brise du N. variable. Barom., 0,749 ; thermom. cent., 6 degrés au-dessus de zéro.

Huit heures du soir. — Temps couvert et pluvieux, jolie brise du N. variable au N.-E. Barom., 0,749 ; thermom. cent., 6 degrés au-dessus de zéro.

Plus tard, quand dans la nuit du 4 au 5 janvier le thermomètre centigrade se maintient à 14 degrés au-dessus de zéro, le tableau météorologique n'en indique pas plus de 4 au maximum. Il est donc incontestable qu'il ne mérite absolument aucune confiance.

La température moyenne de l'année à Sébastopol est, d'après M. de Humboldt, de 11°,7 du thermomètre centigrade. La ville est donc isotherme avec Turin. Simphéropol est situé moins favorablement, et sa température moyenne ne dépasse pas 9°,6. La température moyenne de Paris est de 10°8. Pendant l'hiver, le thermomètre, à Sébastopol, atteint une moyenne de 2°,3. Durant l'hiver Sébastopol est isotherme avec Pavie et Washington, et plus favorablement situé que Genève (0°,5) et Lausanne (0°,5), mais moins favorablement que Paris (3°,3). La température moyenne du mois le plus froid de l'année (janvier) est à Turin de 1°,4 ; à Paris, de 1°,9 : à Bologne, de 1°,2 ; et à Genève, de 0°,6. Il résulte de ces chiffres que le côté sud-est de la Crimée peut produire des figues et des olives. Cette température subit toutefois de brusques changements, et les tempêtes de la mer Noire font baisser subitement la température jusqu'au point de glace. Ce fut ce qui arriva fréquemment pendant l'hiver de 1854-1855, hiver aussi exceptionnel par sa durée que par son intensité.

Le froid, l'humidité constante du sol, exercèrent bientôt leur funeste influence, surtout sur les Anglais, dont l'organisation militaire était insuffisante. Les Français avaient établi des communications avec les points de débarquement. Les compagnies d'ouvriers fournissaient par centaines les terrassiers, les charrons, les charpentiers, les armuriers, les forgerons. Des ateliers, des magasins, des ambulances, des cantines couvraient la baie de Kamiesch, qu'une route empierrée reliait au camp. L'intendance avait construit des fours où se cuisait le pain de l'armée; les boulangers pétrissaient et enfournaient sans relâche; les romaniers (bouchers militaires) dépeçaient la viande pour les distributions ; les employés aux vivres emmagasinaient dans de grandes baraques les salaisons, le biscuit, le sucre, le café, le riz, tout ce qu'on nomme à l'armée vivres secs ; d'autres, chargés du campement et de l'habillement, empilaient avec ordre une masse d'effets de toute nature. Les régiments, au moyen de leurs hommes de corvée, recevaient de l'administration ces vivres et ces effets sur des bons délivrés par l'intendance militaire. Les cantiniers improvisaient des cafés, des restaurants même, des boutiques où ils vendaient à un prix excessif des objets de toute espèce et des denrées alimentaires qu'achetaient ceux qui voulaient ajouter quelques friandises d'Europe à la ration militaire.

Toutes ces ressources manquaient aux Anglais, et la petite ville de Balaklava était seule bien approvisionnée. Voici, d'après un correspondant du *Morning Chronicle*, la curieuse physionomie qu'elle présentait :

« Pour vous faire une idée de Balaklava, figurez-vous une ville très-petite, il est vrai, habitée par des officiers d'état-major et de l'intendance, et dont les rues sont peuplées de soldats. Chaque maison qui en valait la peine a été mise en état, et porte en gros caractères noirs ou blancs le nom du propriétaire ou des propriétaires qui l'occupent.

» Quoique le commandant en chef et les officiers supérieurs soient allés se loger dans des habitations rurales à proximité du camp, ils ont conservé leurs bureaux à Balaklava ; les quartiers du commandant en chef, les bureaux du quartier-maître général, les provisions de l'intendance, les bureaux de l'adjudant général et de la poste, le quartier général du service médical frappent presque simultanément les yeux de celui qui pour la première fois parcourt les rues de Balaklava.

» A chaque coin de rue une sentinelle se promène de long en large ; des feux de camp brûlent nuit et jour en arrière des maisons ; parmi les toits de tuiles et de pannes on aperçoit le sommet rouge des tentes. La ville n'a pas d'horloge à ma connaissance : nous savons l'heure par le son de la trompette et la cloche des vaisseaux, que nous entendons dans les maisons aussi parfaitement que si nous étions à bord. A entendre les steamers qui vont et viennent en sifflant et qui lancent leur vapeur à flots dans les airs, on croirait que les officiers de la maison voisine font bouillir une énorme théière sur un immense fourneau. Outre les provisions de toute sorte qui partent pour le camp et les *arabas* vides qui sont venues du camp pour les emporter, il y a tout le jour, sans discontinuer, un nuage de poussière sur la route de Balaklava, et les rues résonnent du bruit des chevaux ; ce sont les officiers et leurs domestiques qui font irruption dans Balaklava pour aller au marché.

» Pendant les premières semaines le marché était mal approvisionné ; les acheteurs étaient obligés de se rendre à bord des transports, et, l'argent à la main, de demander un jambon, un plat de viande ou une livre de sel. Les capitaines des vaisseaux marchands recevaient l'argent, les maîtres d'hôtel se donnaient de l'importance ; et ceux qui ne réussissaient pas à obtenir leur bienveillance s'en retournaient avec leurs havre-sacs vides. Mais si on trouvait le maître d'hôtel dans un moment de bonne humeur, l'heureux acheteur vidait sa bourse et remplissait son havre-sac.

» Le temps arriva bientôt où les transports ayant vendu toutes les provisions dont ils pouvaient disposer, les maîtres d'hôtel prirent un air d'ironie et les capitaines devinrent inexorables aux prières des lords et des gentlemen en uniformes souillés, avec leurs galons d'or lacérés, couverts de poussière, qui s'en retournaient au camp désappointés et mécontents. Puis, dès qu'arrivait un nouveau steamer, la nouvelle s'en répandait comme l'incendie, ses ponts et ses cabines se remplissaient en un instant d'une troupe affamée, munie de sacs de toile vides et rappelant ces rassemblements de pauvres qui font queue à la porte des établissements de charité où l'on distribue des soupes. Les travaux de la moisson retenaient chez eux nos spéculateurs, et les Levantins de Péra avaient trop peur pour venir à nous. Quelques Maltais vinrent enfin, apportant des provisions de la plus mauvaise qualité à des prix fabuleux ; puis arriva un cantinier de Péra, avec une cargaison d'objets de toutes sortes, qu'il débita en quatre jours, et sur lesquels il réalisa un bénéfice d'environ trente-six mille piastres. Il repartit chercher une nouvelle cargaison, mais ne put taire sa bonne fortune. Depuis lors il y eut chaque jour des arrivées nouvelles ; des hommes à barbe noire, d'une saleté remarquable, ont encombré constamment les bureaux du colonel Daveney, commandant de la ville, pour obtenir la permission d'ouvrir des boutiques dans la grande rue et dans les maisons qui leur ont été assignées.

» La grande rue est devenue depuis lors un bazar, où se pressent depuis le matin jusqu'au soir les officiers et les soldats venus du camp. Le commençant protége ces marchands, qui, de leur côté, doivent se soumettre à une discipline salutaire. La police fait fermer leurs boutiques à cinq heures du soir, et les oblige à éteindre leurs lumières et à se coucher à huit heures. Cette heure passée, les rues de Balaklava rentrent dans l'ombre et le silence.

» Il est curieux de suivre les nouveaux débarqués à travers les phases de leur acclimatation à la vie des camps. J'ai eu la chance d'en rencontrer deux l'autre jour au moment où, couvert de sueur et de poussière, après une rude journée, je galopais sur la route de Kadikoï à Balaklava. Ils m'arrêtèrent ; s'ils ne l'avaient pas fait je les aurais certainement arrêtés moi-même. Ils méritaient bien qu'on les regardât ; à les voir on se serait cru chez soi, et j'allais presque leur demander de m'indiquer un omnibus ou l'heure de départ du train de Woolwich. On aurait juré que quelqu'un les avait emballés avec soin dans une boîte avec de la ouate et du papier de soie, et adressés au quai de Sainte-Catherine, avec ces indications : « Haut ! bas ! très-fragile ! » et que, ces prescriptions ayant été exactement suivies, on les avait débarqués avec le même soin à Balaklava, et remis avec précaution sur leurs pieds à l'endroit le plus propre du rivage. Ils étaient avec leurs uniformes bleu-foncé et leurs parements de velours, sans un grain de poussière ; l'or de leurs broderies brillait d'un éclat qui vous rappelait les boutiques des tailleurs militaires de Charing-Cross et de Pall-Mall. Leurs boutons étaient de petits soleils; leurs bottes étaient aussi luisantes, leurs cols de chemise aussi blancs que le cirage patenté, le savon patenté et l'empois également patenté de Glenfield pouvaient les faire. Les fourreaux de métal de leurs sabres étincelaient au soleil. Leurs ceinturons avaient l'air de n'avoir jamais été touchés, et le pommeau de leurs épées vierges était si propre et si luisant que c'était pitié de penser que ces jolies choses devaient servir. Ils portaient aussi des fouets de fantaisie, à manche

de baleine, dont l'existence éphémère ne résisterait pas à une demi-heure de course sur un cheval de Cosaque. Leurs brillants éperons d'argent n'avaient que des molettes arrondies, inoffensives, et faisaient penser aux élégantes montures qui se promènent gracieusement au trot dans nos parcs. Leur figure aussi était charmante de fraîcheur et d'embonpoint, rose et blanche ; leur menton était presque aussi doux que celui d'une jeune lady.

» Tout en répondant à leurs premières questions, je les regardais sans déguiser mon étonnement, tandis qu'eux-mêmes, à ma grande satisfaction, avaient le bon ton de ne pas remarquer mes galons ternis, mon sabre rouillé, et souriaient légèrement à la vue de mon havre-sac qui dansait à mes côtés sur les flancs d'un rude cheval de Cosaque.

» J'ai revu depuis, il y a quelques jours, les mêmes officiers ; quelques nuits sous la tente, quelques repas au camp, non à table, mais sur la terre, leur ont enlevé déjà la moitié de leur éclat. Leur uniforme bleu et leur velours portent des traces de poussière ; le fourreau de leur sabre est couvert de taches suspectes ; une barbe de deux ou trois jours noircit leur menton. Ils étaient montés cette fois sur de petits chevaux de Cosaque horriblement durs, pliaient sous le poids de leurs havre-sacs, et, ce qui est pire, leur figure pâle et jaunie portait l'indication de ces terribles indispositions qui attaquent les arrivants, et qui, si on les néglige, les renvoient chez eux en congé de maladie ou bien dans un endroit écarté, aux abords du camp, où le gazon est enlevé, et où la terre, nouvellement remuée, forme de petits tertres ; c'est là que nos soldats, usés par la guerre, prennent un repos éternel ; le son de la trompette et du canon d'alarme ne les y réveillera plus. Pauvres gens que ces deux officiers ! Leur initiation commence ; elle n'est pas encore finie. L'arrivée de nouveaux hommes et le départ de ceux qu'atteint la maladie forment un des incidents importants de la vie de Balaklava. »

Ainsi l'armée anglaise ne manquait de rien à Balaklava ; mais elle manquait de tout dans son camp. Des provisions de toute espèce, des caisses, des ballots, des vêtements encombraient les magasins et la plage ; mais on ne pouvait que difficilement expédier au camp les approvisionnements faute de moyens de transport et de voies de communication.

« Il en résultait, dit le *Times*, que tout ce dont auraient eu besoin les soldats gisait dans la vase de Balaklava, tandis que ces infortunés étaient condamnés à la demi-ration et au quart de ration. Ainsi nos concitoyens mouraient de faim non au milieu de l'abondance, mais précisément à moins de trois heures de l'abondance. On avait pu franchir aisément six à huit cents lieues, mais l'énergie britannique était brisée par cet effort. Les dernières difficultés ne se seraient pas rencontrées si nous avions imité l'organisation française, ou extrait un feuillet, simplement un feuillet de notre propre histoire militaire. Vingt mille Anglais dans la fleur de leur vie et la plénitude de leur force ont été sacrifiés à l'incapacité officielle. »

Voici un exemple de ce qu'avance le *Times*. Un bâtiment de commerce frété par le duc de Newcastle arrive un jour à Balaklava, apportant un assez grand nombre de baraques en bois. Le capitaine s'adresse à l'état-major pour savoir à qui faire la livraison desdites baraques. On lui répond que cela ne regarde pas l'état-major. Le capitaine alors va trouver le commissaire général, qui l'envoie promener, lui disant qu'il a bien autre chose à faire que de s'occuper de baraques, qu'avant de mettre les hommes à l'abri dans une maison de planches, il doit ne pas les laisser mourir de faim ; bref, il finit par dire au capitaine du bâtiment d'attendre qu'il ait le loisir de faire prendre livraison de sa cargaison.

Plusieurs jours se passèrent, et le bâtiment était toujours au débarcadère de Balaklava, lorsqu'un matin le commandant du port lui signifia l'ordre de quitter le quai à l'instant pour faire place à d'autres navires. Force fut donc au capitaine de lever l'ancre et de gagner la rade ; mais comme elle est des plus dangereuses, surtout en hiver, il revint à Constantinople avec son chargement. De là il fut renvoyé une seconde fois à Sébastopol par l'ambassadeur anglais. Cette fois, après avoir préalablement averti lord Raglan et le commissaire général, le capitaine fit débarquer ses baraques sur la plage. Elles restèrent là plusieurs jours assez respectées des soldats ; mais comme le combustible manque absolument et que le froid est extrême, la tentation était trop forte. L'un prend un compartiment de baraque, l'autre une porte. Bientôt il ne resta pas une planche. Les baraques apportées à grands frais d'Angleterre avaient servi à faire bouillir la soupe.

Le chiffre effrayant des pertes de l'armée britannique ne paraît pas exagéré. D'après un relevé dressé par l'armée anglaise, sur 40,932 hommes dont l'armée anglaise se composait à la fin de décembre 1854, 13,419 étaient malades ou blessés.

Les soldats manquaient de bois ; on leur distribuait du café vert, qui leur devenait complétement inutile, et ils étaient même réduits à manger crues leurs rations de porc salé. Aussi le scorbut se déclara-t-il dans l'armée anglaise. Le correspondant du *Morning-Herald* écrivait le 12 décembre .

« Je regrette beaucoup de dire que la maladie prend une extension alarmante. La dyssenterie scorbutique se répand, et jamais maladie plus formidable et plus difficile à arrêter n'est encore entrée dans le camp. A moins qu'il ne nous arrive promptement des provisions de citrons, de viandes fraîches et de légumes, le mal s'étendra et deviendra irréparable. Tout médecin qui a vu un camp sait quelles suites peut avoir une pareille maladie dans une armée placée comme la nôtre... Vingt mille livres dépensées il y a deux mois en viande fraîche et en légumes auraient suffi pour tenir nos troupes en bon état. Il en faudra maintenant cent mille, et même alors nous aurons perdu pas moins de dix mille hommes. Il y a au camp des buttes pour à peu près deux cents hommes. Tout le reste couche encore sous la tente... Il n'y a pas à le dissimuler, depuis le commencement jusqu'à la fin, l'expédition a été dirigée avec une négligence honteuse... »

Voici comment s'exprime sur le même sujet le correspondant du *Morning-Herald* à la date du 12 décembre :

« Il est inutile de chercher à dissimuler ce que nos troupes ont eu à souffrir ces jours derniers. Nous avons eu des hommes qui sont littéralement presque morts de faim. Ainsi, pendant deux jours entiers, la brigade de soldats de marine n'a pas reçu de vivres, pas un morceau de pain ou de biscuit, et les jours précédents il n'avait été distribué que demi-ration. Nos soldats ne sont plus que de véritables spectres, les ombres de ce qu'ils étaient en arrivant, et au défaut de nourriture, à l'excès de fatigue, viennent s'ajouter, par une conséquence naturelle, les maladies qui se propagent d'une manière alarmante. Hier, la route qui mène de notre camp à Balaklava était entièrement couverte de mules que nous avaient prêtées les Français pour transporter ceux de nos malades qui doivent être embarqués pour Scutari, Malte ou l'Angleterre. Mille deux cents six hommes ont été ainsi conduits à Balaklava. Sur ce nombre, il en est la moitié que nous ne reverrons jamais, au moins ici, et les autres ne seront pas avant trois ou quatre mois en état de reprendre leur service. Je ne veux pas dire que nous ayons souvent à expédier de pareils convois; à Dieu ne plaise! S'il en était ainsi, l'armée anglaise de Crimée ne serait bientôt qu'une fiction. Ces mille deux cent six malades représentent à peu près le contingent de quatorze jours, non compris ceux que les ambulances transportent journellement en grand nombre à l'hôpital général de Balaklava, ni ceux qui sont traités dans les hôpitaux que possèdent au camp même les divers régiments. »

Nous lisons encore dans une lettre du 11 décembre écrite par un aumônier catholique et publiée par le *Times* :

» Me voilà enfin devant la cité condamnée. Je suis arrivé au camp lundi dernier (le 4), mais ce n'a pas été sans peine. Il m'a fallu corrompre à Balaklava quelques hommes de l'ambulance pour faire porter mon bagage. Les grosses pluies et le mouvement presque continuel des allants et venants ont fait de la route un bourbier où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Sur les côtés, on rencontre à chaque pas de pauvres mules mortes à la peine et à demi dévorées par les chiens et les oiseaux de proie. Nous attendans le véritable hiver, la gelée et la neige, et nous les bénirons, n'eussions-nous encore pour nous en défendre qu'un toit et des murs de toile. Rien ne me ferait plus de plaisir que d'entrer à la suite de nos troupes victorieuses dans les murs de Sébastopol; mais, s'il faut attendre le printemps, je crains bien de ne pas voir ce jour-là! Il est impossible de se faire une idée, même affaiblie, de ce que nous avons à souffrir. Je ne veux entrer dans aucuns détails. Vous verrez B... dans quelques jours, pauvre garçon! S... est changé; je l'ai trouvé maigre, hagard, couvert de vermine. J'ai vu V... l'autre jour; je le reconnais à peine; je viens d'apprendre que, lui aussi, il est très-souffrant. Je suis arrivé juste à temps pour consoler et préparer à la mort une multitude de pauvres soldats qui ont été pris du choléra. L'excès de fatigue, l'humidité des nuits et les demi-rations les ont tués. La semaine dernière, j'ai passé plus d'une fois la journée entière au lit des mourants. On les enterre dans de grandes fosses et avec leurs uniformes, comme on les a recueillis dans les tranchées. Hier dimanche j'ai lu les prières de l'office en plein champ Il est pour le moment impossible d'offrir le saint sacrifice ; dans un jour ou deux j'espère obtenir une tente assez élevée pour qu'il soit possible d'y établir un autel: je pourrai alors dire la messe dans ma tente. »

Ces tristes détails sont confirmés par un grand nombre de correspondances, entre lesquelles nous en choisirons seulement deux des plus significatives.

Un officier écrit au colonel Elers Napier, à Londres :

« Mon cher Napier,

» Le colonel m'a remis vos lettres et m'a demandé de vous répondre par cette malle, car il a beaucoup de lettres à écrire. Nous sommes bien reconnaissants de tout ce que vous faites pour nous ; personnellement je vous dois sans doute un supplément de vêtements chauds. La compagnie légère vous bénira et vous exprimera sa reconnaissance quand nous pourrons nous trouver réunis. Vous reverrez à peine dans ses rangs un des hommes que vous connaissez. Sébastopol tient toujours et semble en meilleur état de défense que jamais.

» Tout ce que nos hommes ont à faire, la vie qu'ils mènent est vraiment effrayant. Ils sont constamment ou à la tranchée ou de garde ; ils ne sont jamais plus de vingt-quatre heures hors des tranchées, et quelquefois pas douze. Quand le temps est humide, leurs souffrances

sont affreuses : pas le moindre abri, et sous les pieds une boue dont aucune expression ne saurait vous donner une idée. Et cependant nos pauvres soldats sont si fatigués que si on les laisse faire, ils se couchent là et dorment; mais nos tranchées sont trop avancées et trop exposées pour qu'on le leur permette, et c'est vraiment à fendre le cœur que d'être obligé de tirer, de pousser ces pauvres diables, et quelquefois de les faire lever à coups de crosse. Il le faut bien, cependant, car les Russes veillent, et plus d'une fois ils sont tombés sur nos postes à l'improviste et nous ont tué des hommes endormis. Nous avons affaire à des ennemis très-rusés et qui ne négligent rien pour nous surprendre. Il y a quelque temps, ils s'étaient glissés par un détour du côté des lignes françaises; ils sont arrivés ainsi sur un de nos postes, sans prendre de précaution apparente, parlant au contraire assez haut, mais parlant français pour mieux tromper nos sentinelles. Nous y avons été pris, et, tombant sur nous tout d'un coup, ils nous ont tué et blessé près de quarante hommes. Ils ont ensuite été vigoureusement repoussés, mais ce sont là des avantages qui nous coûtent cher.

» Voici quelle est ce matin (28 décembre) la situation du régiment :

Hommes en état de faire leur service. . . .	313
Malades au camp.	134
— à Scutari ou à Balaklava	309
	756

» Si cela continue, il ne nous restera personne. Nous avons perdu par le froid, l'humidité et la faim, depuis le débarquement cent cinquante-deux hommes. Nos pertes dans les tranchées sont insignifiantes, nous n'avons eu que trois hommes tués et environ dix blessés.

» Vous devez être bien étonné de m'entendre parler de la faim; rien n'est plus vrai cependant. Notre commissariat est si mal organisé que les hommes sont quelquefois vingt-quatre heures sans recevoir de vivres; souvent ils n'ont qu'un peu de biscuit et du café, et cela encore à des heures si incertaines qu'ils n'ont pas fait, je puis le dire, un repas régulier depuis que nous sommes ici. »

Un chirurgien de l'armée britannique mande à la même date.

« Je n'ai pas de grand événement à vous apprendre, et notre situation n'a pas changé. Tout est énergie et activité dans le camp français, dans le nôtre tout est tristesse et deuil.

» Notre régiment est réduit à un effectif de trois cent soixante hommes, sur plus de mille que nous avons eus successivement en Crimée en comptant les renforts venus d'Angleterre.

» La maladie et la mortalité continuent leurs ravages parmi nous. Les malades arrivent des tranchées ou des piquets à l'hôpital moribonds, et nous ne pouvons leur rendre ni la chaleur ni la vie, car nous sommes sans feu, nous ne pouvons les coucher que sur le sol humide; nous manquons des médicaments nécessaires. On l'a dit bien des fois déjà, mais les choses sont restées les mêmes. Que peuvent devenir les malades? Nous manquons de bois : on en a distribué ces jours-ci aux troupes sous forme de ration quotidienne, mais je vous assure que nous n'en avons pas eu une once pour l'hôpital. J'ai le cœur navré de voir tant de souffrances et de ne pouvoir les soulager. »

L'état physique des Français se ressentit également des circonstances climatériques, mais à un moindre degré. Quant aux Turcs, le désordre était tel parmi eux, que l'administration ne savait pas même ce qui restait des vingt-cinq mille hommes envoyés à Sébastopol depuis le mois de septembre, et n'avait de comptabilité que pour les chevaux; à mesure que ces animaux mouraient, les Turcs commis à leur garde leur coupaient les oreilles, en remplissaient des sacs et venaient les compter religieusement devant l'officier du commissariat. Leurs malades et leurs blessés auraient succombé tous sans la charité du corps médical français. Le service sanitaire n'était fait dans l'armée ottomane que par des médecins ignares, presque tous Italiens. Une amputation était-elle nécessaire, quelque immédiate que le docteur la jugeât, il fallait prendre l'avis du général ou du colonel commandant. Si l'on avait observé les prescriptions maintenues dans le Code turc, et conformes au texte du Coran, on aurait dû s'adresser au divan de Stamboul pour avoir l'autorisation de couper un membre gangrené.

CHAPITRE XVI.

Gardes de tranchée. — Gare la marmite! — Les infernaux. — Sorties des Russes. — Rapport du général Canrobert.

D'incessantes fatigues ajoutaient aux maux causés par les intempéries de la saison. Il y avait les batteries à établir, les communications à entretenir, les huttes à édifier, les travaux de circonvolution à compléter, et surtout les tranchées à garder. Rien n'était plus terrible pour les soldats que de rester douze heures immobiles ou à peu près, les pieds dans la boue ou dans l'eau, la pluie sur la tête ou sur les épaules, sous un vent glacial, l'œil fixé devant soi, l'esprit tendu, toujours plein d'appréhension, d'inquiétude; car ce sentiment traversait le cœur des plus braves dans les longues et sinistres nuits qu'ils avaient à passer.

Dans une lettre adressée par un sergent du génie à sa famille, habitant Arras, il peint en ces termes les émotions d'une de ces nuits celle du 4 au 5 décembre :

« Nous partons du camp à six heures trois quarts du soir. Chacun de nous est affublé d'un paletot et de guêtres en peau de mouton, et porte le fusil en bandoulière. Dans l'obscurité, on pourrait nous prendre pour un troupeau de mouton. Après une demi-heure de marche, par une pluie froide, dans un chemin bourbeux et rempli d'eau, nous arrivons à une maison dite la maison du *Clocheton*. C'est là qu'a lieu le rassemblement des gardes et des travailleurs. En jetant un coup d'œil sur cette maison, on reconnaît que plusieurs boulets y ont laissé leur trace. Nous sommes donc dans le rayon dangereux, et il serait prudent de descendre dans les boyaux de communication qui commencent à cet endroit; mais ces communications sont remplies d'eau, et nous préférons rester à découvert en marchant sur le revers. La lune, qui éclaire un peu, nous permet de distinguer la quantité incroyable de boulets qui couvrent le terrain, et souvent le pied s'enfonce dans une des nombreuses ornières que ces projectiles ont creusées.

» Cinq ou six minutes après avoir quitté le *Clocheton*, nous arrivons à portée de la mitraille et des bombes, et alors l'eau qui séjourne dans la tranchée ne nous empêche plus d'y descendre et de la suivre jusqu'à la deuxième parallèle. C'est là que le commandant de la brigade assigne à chacun de nous le chantier qu'il doit surveiller. Dans la nuit précédente, les Russes ont construit un ouvrage sur un petit mamelon; cet ouvrage enfile la gauche de notre troisième parallèle, quelques boyaux de communication et des places d'armes.

» Le commandant m'envoie avec cinquante hommes d'infanterie et dix sapeurs pour établir des traverses dans les parties enfilées; mes travailleurs sont répartis sur une longueur de quatre cents mètres en dix chantiers : pendant toute la nuit, mon occupation consiste à parcourir cette distance composée de plusieurs boyaux en zigzag. Partout je trouve les hommes remplis de la meilleure volonté. Une pluie mêlée de grêle a commencé à sept heures du soir et n'a fini qu'à deux heures du matin. Les hommes y sont habitués et ne quittent le travail que lorsqu'il arrive une bombe dans leur direction ou que la mitraille vient tomber auprès d'eux. Or, pendant que l'artillerie arme les batteries, les Russes font autant de décharges générales qu'on amène de pièces. Un homme en embuscade est tué par un biscaïen dans la partie que j'ai à surveiller; un boulet rencontre un sac à terre qui est sur un parapet et l'envoie sur la tête d'un sapeur qui était à quinze pas de moi : sa blessure nécessite son envoi à l'ambulance. Le même boulet coupe les deux jambes d'un autre soldat. Une grande quantité de bombes et de mitraille nous est envoyée pendant toute la nuit sans nous occasionner d'autres pertes. Vers quatre heures du matin, nous apercevons environ quatre cents Russes qui se dirigent sur l'ouvrage qu'ils ont commencé la nuit précédente : on en prévient le colonel de tranchée; et bientôt ils regagnent la place sous le feu de nos tirailleurs, qui leur font prendre un pas de course plus que redoublé.

» Quant au coup d'œil, il est parfois magique, bizarre et comique. Que l'on se place sur un point dominant et que l'on regarde autour de soi, on aperçoit ces vastes tranchées avec leurs parapets formés de terre, de pierres, de gabions, fascines et sacs à terre. Ce terrain, remué de tous côtés, ressemble à une vaste carrière. Quel coup d'œil, lorsque, étant dans la troisième parallèle, on est tout à coup éclairé par une cinquantaine de bouches à feu russes, lumière dont on se passerait bien, et qui nous éclaire cependant plusieurs fois chaque nuit. Dans ce moment le tirailleur en embuscade, enveloppé dans sa capote à capuchon et placé derrière le parapet, l'œil dans le créneau, examinant le mouvement des Russes, baisse la tête; le travailleur, enveloppé dans son paletot de peau de mouton et ressemblant à un fantôme, quitte son travail pour s'abriter du mieux qu'il peut; l'homme de garde qui n'est pas en faction, et qui souvent est accroupi du côté du revers, se lève et cherche un abri plus sûr. Chaque soldat connaît maintenant, au son de la pièce, quel est le projectile qu'on nous envoie, et lorsqu'il est derrière un parapet il ne craint que la bombe qui peut venir tomber dans la tranchée.

» Les plaisanteries ne manquent jamais, même au moment du plus grand danger, et chaque espèce de projectile a reçu un nom assez bien en rapport avec son effet ou avec sa forme. La mitraille en tombant fait un bruit qui ressemble assez à celui que produit un peloton de cavalerie au trot; aussi, lorsqu'il en arrive, les soldats ne manquent pas de dire : « Fantassins, ne craignez rien, c'est la cavalerie! » Les grenades, lorsqu'elles arrivent la nuit, font un bien bel effet, et comme elles sont assez dangereuses, les hommes préviennent de leur arrivée par ces mots : « Attention, voilà le bouquet! » Enfin, si c'est une bombe, on la voit arriver comme une énorme boule de feu; puis elle annonce son arrivée par un *fiou, fiou;* alors vous entendez crier : *Gare la marmite!* Chacun donne son coup d'œil et change lestement de place, si elle vient de son côté. A sa chute tout le monde se couche, et si elle n'a pas éclaté loin de vous, vous remarquez, lorsque les éclats sont retombés, que chacun se lève et promène autour de soi un regard inquiet. Si tout le monde est debout, le mot pour

rire ne manque pas d'arriver, et chacun reprend son poste immédiatement.

» Enfin se termine cette nuit, qui, comme toutes les autres du même genre, n'a pas manqué de paraître bien longue. Le jour se montre, et nos francs tireurs reprennent leurs créneaux et commencent leur feu de mousqueterie. Bientôt les Russes y répondent avec intrépidité, leur artillerie fait feu de toutes parts; alors on reconnaît que les bombes sont plus dangereuses le jour que la nuit, car on ne les voit plus arriver, on ne peut que les entendre, et encore faut-il qu'elles soient assez près. Huit heures sonnent, on vient nous relever, nous regagnons notre camp, et après le déjeuner, s'il n'y a rien à faire, chacun se jette sur la terre pour se reposer quelques heures.

» 16 decembre, dix heures du matin

» Je terminerai ma lettre en vous donnant une idée de la manière dont nous vivons. Si nous voulons nous procurer autre chose que les vivres de campagne, nous payons le vin 2 fr. le litre; les haricots, 70 c. le kilog.; les pommes de terre, 90 c. le kilog.; le sucre, 4 fr. le kilog.; une bougie, 1 fr.; le reste est hors de prix.

» Quant à notre cuisine, c'est une espèce de cabane en pierres sèches; nous l'avons couverte en toile avec nos sacs de campement: à peine avons-nous de la place pour nous y tenir debout. Heureusement que les vivres y sont bons, que nous sommes jeunes, bien portants, et que nous avons une patience à l'épreuve de la bombe. »

Pour protéger les gardes de tranchée, on avait créé trois compagnies de cent cinquante hommes chacune, recrutées, la première dans la première division, les deux autres dans le reste de l'armée. La garde avancée des tranchées était confiée chaque nuit à une de ces compagnies d'*éclaireurs volontaires*, *infernaux* ou *enfants perdus*. Le capitaine avait carte blanche, et pouvait tenter à peu près ce qu'il voulait; seulement s'il avait besoin de plus de cent cinquante hommes, il devait s'adresser au général de tranchée. « Le capitaine, dit le correspondant du *Journal du Loiret*, a des tâches assez variées. Le plus souvent il doit détruire les embuscades russes dont le feu a le plus gêné les travaux. Dans ce cas la manière d'opérer est simple, la voici : Quand la nuit est bien complète, chacun passe par-dessus la tranchée et s'avance en silence, pose son fusil en avant, le rejoint, puis le repose plus en avant et ainsi de suite, toujours à quatre pattes. Les officiers dirigent la marche : quand ils sont près de l'embuscade, au cri de : *A la baïonnette!* tout le monde se dresse, s'élance, franchit l'obstacle, puis, à grands coups d'épaule et de crosse, la muraille est renversée avec un grand fracas de pierres. Alors on rentre au galop sous la mitraille, que la place envoie toujours trop loin. Voilà tout le secret : du silence, de la baïonnette; puis, vainqueurs ou découverts, une rentrée au galop. Mais ce sont là les heureux du siége. Une nuit sur trois ils font ce métier. Le reste du temps est à eux, et ils l'ont bien gagné. »

Ces lettres particulières exposent les faits beaucoup mieux que nous ne saurions le faire, elles ont un cachet inimitable de naïveté; les impressions personnelles et immédiates qu'elles décrivent saisissent le lecteur, dont elles excitent la sympathie. Les récits du moindre soldat campé devant Sébastopol possèdent un accent de vérité, une saveur, on pourrait dire un goût de terroir, qui manquent à ceux qu'arrangent au coin de leur foyer paisible les historiographes parisiens. Aussi nous effaçons-nous modestement toutes les fois que nous trouvons dans les correspondances privées une peinture vive et animée des événements. Ayant à mentionner les canonnades perpétuelles des Russes, pourrions-nous en parler plus savamment que le témoin oculaire et auriculaire qui écrit au *Nouvelliste de Marseille* :

« Devant Sébastopol, 17 décembre.

» Hier, une grêle épaisse et des rafales de neige entremêlées de givre avaient couvert le plateau, nos tentes et nos chevaux d'une couche blanchâtre qui sentait sa Russie à plein nez. Mais tout cela s'est fondu, car il ne fait pas froid ici; nous voilà donc encore une fois dans des boues impraticables. De là, un nouveau retard; de là, ces lenteurs qui reculent le grand jour de l'attaque. Néanmoins nous y marchons à force d'efforts de tout genre, et avant peu, croyez-le bien, les batteries alliées recommenceront la lutte avec celles de la place. Ce sera donc encore une fois par un coup de tonnerre qu'on essayera de faire un jour praticable à travers toutes les batteries, toutes les défenses, toutes les barricades que notre inaction forcée pendant plus d'un mois a permis à l'ennemi d'élever tout à son aise, car nous ne tirons pas depuis bien longtemps. La place n'a jamais cessé son feu, les coups se succèdent par intervalles presque réguliers; puis, de temps à autre et comme par un caprice du chef, un feu roulant de tout le front s'ouvre subitement. Heureusement qu'il ne fait pas le mal que l'ennemi en espère. Nous en sommes quittes pour quelques pertes peu sensibles et des démantèlements partiels que l'on a vite réparés.

» Néanmoins il faut bien reconnaître que ce système de tir continu a une influence sur la marche de nos travaux de siége. Quelque aguerries que soient des troupes, quelle que soient la profondeur des tranchées, elles ne travaillent pas sous les projectiles avec le même sang-froid et la même aisance que si elles n'étaient pas inquiétées. L'homme qui a les deux jambes dans l'eau jusqu'à la cheville et qui, de temps à autre, reçoit des obus ou des bombes par-dessus la tête, se trouve incommodé des deux côtés extrêmes et n'a guère d'aisance dans ses mouvements. Il ne se gare du feu qu'en se plongeant dans l'eau, et s'il sort de l'eau il s'expose au feu. C'est cette loi, la plus simple de l'art : *Inquiéter son ennemi et gêner ses travaux*, que les Russes n'ont cessé d'appliquer avec une constance d'autant plus tenace, que les canons et les munitions ne leur manqueront que le jour où nous serons maîtres de la ville.

» Encouragés par l'impunité, ils travaillent avec une ardeur, une célérité, une habileté qui font honneur à leurs ingénieurs. Ils appliquent dans toute sa rigueur cette donnée : qu'il faut trente-six heures pour construire et armer une batterie. Il est vrai qu'ils sont bien tranquilles et que les matériaux que nous allons chercher si loin sont tout portés pour eux. A peine avons-nous ébauché à grands coups de pioche, de pic à roc et même de pétards, nos batteries creusées dans le rocher, que l'ennemi en démasque deux tout armées qui les enfilent.

» Il y a donc là une infériorité indépendante de notre savoir-faire; conséquence de la différence des situations, des terrains, des ressources sous la main, et d'un bien-être relatif, consistant pour l'ennemi dans la sécurité et dans l'abri que les casernes offrent à ses nombreux défenseurs.

» Malgré ces puissants éléments, inévitablement acquis à la défense, il y aurait cependant lieu de discuter ici cette thèse toute spéciale de l'art militaire, à savoir: si, en pareil cas, des attaques foudroyantes, mais distantes et saccadées, sont préférables à une attaque moins vive mais soutenue. Les partisans de l'attaque foudroyante, dont le système a prévalu depuis l'ouverture des opérations, prétendent qu'en présence d'une supériorité pareille de pièces, il serait puéril d'ouvrir son feu partiellement; qu'une batterie isolée serait aussitôt détruite que démasquée, toutes celles de la place pouvant converger sur elle. Les adversaires de l'attaque sur tout le front à la fois objectent avec raison que l'inaction prolongée qu'exige la préparation d'une telle attaque (n'oubliez pas qu'il nous a fallu dix-sept jours la première fois, et qu'il nous aura fallu plus d'un mois cette fois-ci) est un armistice pour l'assiégé, pendant lequel il se répare, arme de nouvelles batteries, reçoit des renforts; en un mot, se remet à neuf. »

En même temps qu'ils prodiguaient les projectiles, les assiégés multipliaient leurs sorties nocturnes. Les escarmouches auxquelles donnaient lieu leurs tentatives se ressemblaient presque toutes. Toujours l'ennemi, à la faveur des ténèbres, s'approche des batteries anglaises ou françaises, tue quelques hommes et est repoussé dans la place. Nous n'indiquerons que les plus importantes de ces expéditions, qui se renouvelaient presque chaque nuit.

Le dimanche 1[er] décembre, vers huit heures et demie du soir, la nuit étant très-obscure et très-orageuse, le vent soufflant en véritable ouragan, l'ennemi, en forces assez imposantes, sortit de Sébastopol par la batterie du Jardin, qui est vis-à-vis les ouvrages les plus avancés des Français. Favorisés par une obscurité épaisse, les Russes purent s'approcher à une quarantaine de mètres des batteries françaises. On donna l'alarme immédiatement; mais avant que nos troupes fussent préparées les Russes arrivèrent, et quelques-uns même escaladèrent les parapets des batteries.

La surprise cependant ne fut que momentanée. Ceux des Russes qui avaient réussi à entrer dans nos ouvrages furent tués, et les Français, au nombre de sept à huit cents, tombèrent sur l'ennemi à la baïonnette. Les Russes, épouvantés par l'élan de nos soldats, s'enfuirent à toutes jambes, laissant derrière eux plusieurs centaines d'hommes tués ou faits prisonniers. Les Français les poursuivirent presque jusqu'aux murs de la ville. Tous les forts ouvrirent leurs feux pour protéger la retraite; mais les Français étaient abrités par les accidents du terrain.

Vers une heure du matin de forts détachements d'infanterie russe faisaient une seconde sortie dans le but de déloger les Français de leurs positions. Ceux-ci virent l'ennemi, se dispersèrent en silence, le laissèrent avancer, et l'accueillirent par une fusillade meurtrière qui le mit en déroute.

Le 12, vers neuf heures, deux mille Russes sortirent encore par la batterie du Jardin. Trouvant les Français prêts à les recevoir, ils firent un mouvement pour attaquer en flanc les batteries anglaises; mais ils furent chaudement accueillis et forcés de se retirer.

Une sortie russe et une reconnaissance française signalèrent la journée du 20 décembre.

Avant le jour un détachement ennemi, sous le commandement du capitaine de corvette Hinsky, marcha, tambours et trompettes en tête, sur le flanc droit des tranchées françaises. Son but était d'attirer de ce côté l'attention des assiégeants, tandis qu'une colonne plus considérable s'acheminait sans bruit vers la gauche des Anglais. Les hommes de piquet endormis furent réveillés dans leurs couvertures à coups de baïonnette. Le factionnaire du 1[e] de fusiliers déchargea sa carabine et cria Aux armes! Mais comme il essayait de recharger son arme en courant, la baguette s'embarrassa dans son pantalon, et il

tomba. Les Russes ramassèrent tranquillement les couvertures et les fusils qui se trouvaient dans le poste, et se retirèrent en emmenant prisonniers trois officiers et trente-trois soldats. Un autre détachement avait envahi la tranchée; mais la garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Waddy, réussit à l'en chasser.

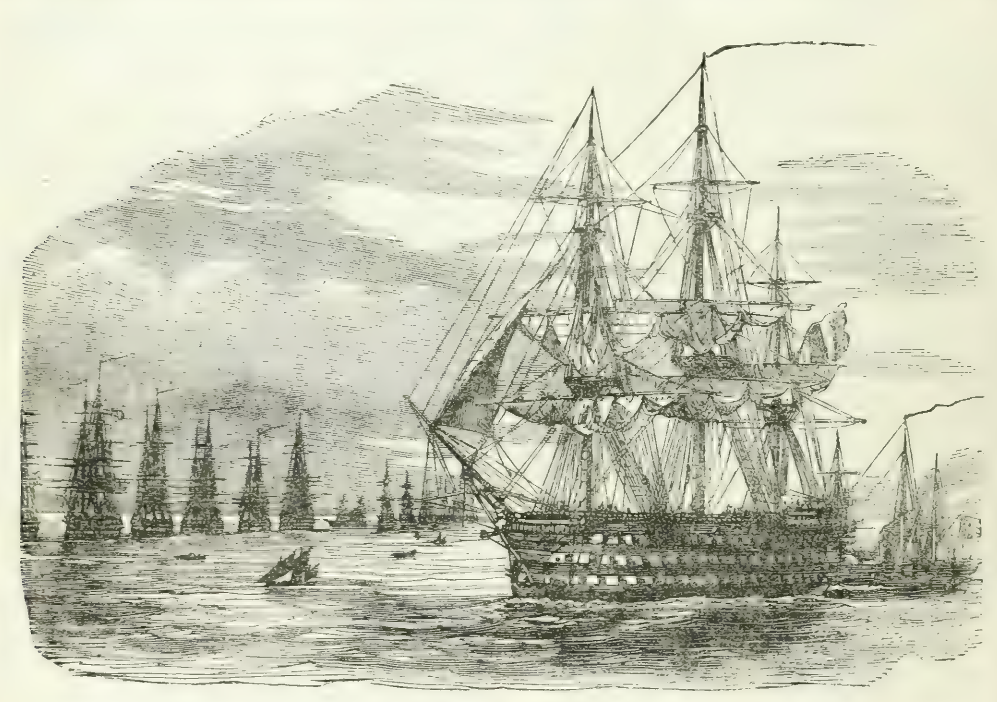
La reconnaissance du même jour fut dirigée sur deux points différents : une colonne d'infanterie anglo-française se porta vers la vallée de Baïdary et mit en fuite sans coup férir un poste russe, qui abandonna sa batterie de cuisine. Du côté des redoutes abandonnées par les Turcs dans la journée du 25 octobre s'avancèrent deux régiments de cavalerie. Le but, les incidents et les résultats de cette expédition sont exposés dans un rapport du général Canrobert au ministre de la guerre.

« Monsieur le maréchal,

» Le mauvais temps a continué avec de rares et courtes intermittences d'amélioration; nous n'en continuons pas moins et autant que celle des francs tireurs organisés dès le commencement du siége et qui fonctionnent pendant le jour dans nos tranchées mêmes. Ils ont déjà fait beaucoup de mal à l'ennemi.

» Ainsi que je vous l'ai annoncé, nos travaux s'étendent actuellement jusqu'au fond de la baie de la Quarantaine. L'ennemi se montre préoccupé des efforts que nous faisons de ce côté et son artillerie nous dispute vivement le terrain, où nous sommes comme presque partout obligés de creuser dans le roc; mais nos progrès n'en sont pas moins réels, et nous restons occupants.

» Je vous ai informé que l'ennemi avait refusé sa gauche et évacué les parties de la vallée de Balaklava où nous l'apercevions précédemment en grandes masses. J'ai voulu m'assurer de la situation qu'il avait prise dans cette direction, et j'ai poussé avant-hier jusque vers le village de Tchougouna une reconnaissance composée d'une brigade de cavalerie sous les ordres du général d'Allonville. Elle a rencontré en arrière du village de Kamara quelques centaines de tirailleurs, qu'elle a rejetés dans les ravins. Des groupes de cavalerie, accompa-



L'escadre française devant Sébastopol.

possible à enlacer la place avec nos tranchées, et tous les travaux du siége se perfectionnent et se consolident, malgré la saison pluvieuse, qui rend les transports très-difficiles.

» Les deux armées s'aident réciproquement. Je dois à l'armée anglaise le transport de presque toute la cavalerie dont je dispose en Crimée, et, de mon côté, j'ai mis à la disposition de lord Raglan mes cacolets pour porter ses malades à Balaklava et des attelages pour le transport de ses munitions. Ces échanges contribuent à entretenir d'excellentes relations et une cordialité parfaite entre les deux armées.

» Il ne se passe guère de nuit sans que plusieurs points du développement de nos attaques reçoivent l'effort d'une sortie, qui coûte généralement cher aux assaillants.

» Hier, à deux heures du matin, les Russes, après avoir fait une sortie sur la troisième parallèle des Anglais, qui les ont vigoureusement repoussés, ont également fait une démonstration sur le centre et la gauche de nos ouvrages. Accueillis par un feu très-vif et bien dirigé, ils se sont retirés devant nos soldats, qui les poursuivaient à la baïonnette. L'ennemi a laissé bon nombre de morts sur le terrain.

» Afin de rendre plus efficace la garde des tranchées, j'ai créé un corps de volontaires qui ont la mission d'éclairer la nuit les abords de nos travaux. J'attends de bons résultats de cette institution, qui complète

gnés de leur artillerie, et quelques bataillons d'infanterie, ont paru sur les flancs de la reconnaissance, mais n'ont point cherché à entraver son opération, qui s'est très-heureusement accomplie.

» En même temps un millier de fantassins écossais et zouaves sortaient de Balaklava par la droite de nos positions, et exploraient les hauteurs qui s'étendent vers la vallée de Baïdary. Ils n'y ont rencontré qu'un poste de Cosaques.

» En somme, je pense qu'il n'y a sur la rive gauche de la Tchernaïa que des postes ennemis observant de loin nos positions. Il s'est évidemment produit dans l'armée russe un mouvement dont la cause probable est le débarquement des troupes turques qui se continue à Eupatoria. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir à cet égard.

» Bien que le nombre des malades ait un peu augmenté par suite de l'humidité perpétuelle au milieu de laquelle nous vivons, l'état sanitaire est satisfaisant, et le moral de l'armée est parfait.

» Si les troupes ont été fortement incommodées par les pluies, il n'a pas encore fait froid; la neige, qui couvre depuis longtemps la cime des montagnes de l'intérieur, n'a pas paru sur le plateau que nous occupons, et le thermomètre n'est pas descendu une seule fois au-dessous de zéro. Ces conditions générales sont rendues meilleures par les soins qu'on prend de nos soldats, et, grâce à la sage prévoyance de l'empereur et de son gouvernement, l'armée jouit d'un

bien-être relatif qui lui fait supporter gaiement les fatigues qui lui sont imposées.

» Le chiffre des malades dans nos hôpitaux militaires de Constantinople est de trois mille sept cent quatre vingt-quatorze, dont mille trois cent quatre-vingt-sept blessés. Dans ce nombre figurent deux cent soixante-six Russes. J'ai établi en Crimée, près de la baie de Karatch, un dépôt de convalescents, où se rétabliront les hommes sortant des ambulances de l'armée qui n'ont besoin que d'un peu de repos pour reprendre leur service. Cette mesure diminuera nos évacuations sur Constantinople.

» Le prince Napoléon, encore retenu à Constantinople par la maladie qui l'a forcé de quitter la Crimée, voulait venir nous rejoindre. J'ai dû m'opposer à ce retour, qui compromettait la santé du prince.

» Agréez, etc.

» *Le général en chef*, Canrobert.

» 21 décembre 1854. »

lait dans la baie des Roseaux, Kamicheraïa, dont la prononciation française a fait Kamiesch. Au large de cette dernière baie se tenaient en sentinelles avancées : *le Vauban*, *le Panama*, et *le Jean Bart*. La frégate *la Pomone* gardait l'entrée du port, que commandaient au nord et au sud deux promontoires sur lesquels la marine avait élevé de formidables batteries. Derrière *la Pomone*, sur deux lignes, étaient rangés *le Montebello* portant le pavillon de l'amiral Bruat, *le Marengo*, *le Montezuma* et *l'Alger*. Une multitude de transports nolisés par la France pour le service des vivres et des munitions, venaient successivement déposer à terre leurs cargaisons.

Des embarcadères avaient été établis pour la cavalerie, l'infanterie et les marchandises. A mesure que les approvisionnements débarquaient, ils étaient rangés sous des tentes ou portés dans des entrepôts temporaires. Le rivage était couvert de planches, de sacs, de caisses, de graines et de fourrages.

La ville avait été transformée. Sur le bord de la mer étaient établis les magasins militaires et les bureaux des diverses administra-



[illegible] (novembre 1854).

Une reconnaissance plus importante fut faite le 29 décembre, par vingt cinq mille hommes aux ordres du général Bosquet, contre des postes russes établis à l'extrémité de la plaine de Tchernaïa. Plusieurs bataillons de troupes ottomanes accompagnaient l'expédition. Dès qu'une charge de chasseurs d'Afrique eut dispersé la cavalerie ennemie, les Russes sortirent du camp qu'ils terminaient, et rejoignirent à la hâte les troupes campées sur les plateaux, en abandonnant des planches, des bestiaux, des moutons et de la volaille. Laissant une force considérables de réserve dans le camp russe, le général Bosquet poussa plus loin sa reconnaissance et fit de précieuses observations sur la ligne de communication entre les forces russes des hauteurs au nord de Sébastopol et celles que l'on venait d'expulser de la plaine.

CHAPITRE XVII.

Position des flottes. — Description de la baie de Kamiesch. — Sortie de deux vaisseaux russes. — Remplacement des amiraux Dundas et Hamelin.

Le rôle des marins, pendant ces combats, se réduisait à assurer le transport et le débarquement des troupes ou des munitions, et n'était certainement une mission aussi utile qu'honorable. La flotte anglaise était a l'anc[illegible] le nom européen est par corruption Kazatch, la flotte [illegible] mouil-

tions. De chaque côté de la principale rue, appelée rue du Commerce, s'élevait une ligne de baraques et de boutiques dans la construction desquelles se retrouvaient tous les modèles et tous les matériaux imaginables. Chacun avait fait de son mieux pour mettre sa marchandise à l'abri des intempéries de la saison, et en même temps pour séduire l'acheteur en mettant artistement en montre ses plus beaux échantillons. Des mâts, des haubans, des cordages, des voiles, pris sur les navires du port, avaient été employés pour bâtir ces boutiques, qui la plupart servaient aussi d'habitations. Elles avaient toutes leur numéro, sur des enseignes improvisées on lisait le nom du propriétaire, son pays, avec l'indication des principales denrées qu'il vendait. Des vêtements, des conserves alimentaires et les divers articles de l'épicerie, voilà ce qu'on y rencontrait le plus fréquemment.

On y trouvait aussi du vin et des liqueurs de France, mais généralement de qualités inférieures. Quelques-unes des boutiques étaient occupées par des cantiniers français et de temps en temps se montrait quelque vivandière dans son costume coquet et militaire, servant gaiement la pratique ou stimulant le consommateur. Les marchands établis à Kamiesch étaient pour la plupart des Maltais; il y avait aussi des Allemands, mais en petit nombre. De grands magasins dont les murs étaient en pierre et d'autres plus considérables encore que l'on construisait en bois sortaient de terre le long d'une large rue nouvelle qui coupait la première à angle droit.

Une route macadamisée flanquée d'un fossé, et sous laquelle on avait ménagé des rigoles pour l'écoulement des eaux, communiquait au quartier du général Canrobert. Elle était parcourue par de longues files de mules portant de chaque côté de leur bât une charge bien égale de biscuits venant de Marseille ou de Toulon et d'autres vivres militaires destinés aux différents corps, ainsi que par de nombreux convois des équipages militaires, traînés aussi par des mules et chargés de planches, de caisses, de fourrages, d'approvisionnements de toute sorte à même destination.

Les Russes ne tentèrent qu'une seule fois, le 6 décembre, de troubler la sécurité profonde des escadres alliées. A une heure vingt minutes, la frégate *le Wladimir* (capitaine Boutacoff) et la corvette à vapeur *la Chersonèse* (capitaine Rondnew) sortirent de la rade de Sébastopol et se dirigèrent vers la baie de Streletszka sous la protection du fort de la Quarantaine. Leur but était de reconnaître les positions françaises de gauche et d'attaquer les bâtiments placés en vedette. L'aviso *la Mégère* (capitaine Devaulce) signala immédiatement l'ennemi et s'unit au *Vautour* pour le recevoir; la frégate anglaise *le Terrible*, *le Vauban*, *le Caton*, *le Panama*, *le Jean Bart* se mirent aussitôt en mouvement. Cette démonstration suffit pour intimider les Russes, qui, après avoir lâché quelques bordées, se réfugièrent sous le feu de leurs batteries côtières.

Cette petite expédition prouvait qu'il existait une passe dans le port de Sébastopol. Il prit fantaisie à l'amiral Bruat de la connaître; et un soir, faisant appeler dans sa cabine plusieurs officiers : « Messieurs, leur dit-il, nous allons visiter cette nuit la passe de Sébastopol, et nous rendre compte de son véritable état. »

Cette proposition fut accueillie avec joie par tous ceux auxquels elle était adressée. Il s'agissait d'un grand péril à braver et d'un grand service à rendre, double raison pour que tous les cœurs battissent à l'unisson de celui de l'amiral. Des chaloupes, parmi lesquelles se trouvait celle du *Charlemagne*, sont aussitôt réunies, et l'on part.

L'obscurité de la nuit favorisait cette expédition. On approche de Sebastopol, on étouffe autant que possible le bruit des rames, on atteint et on traverse la passe en silence, et la chaloupe de l'amiral parvient jusqu'à la chaîne qui ferme l'entrée du port militaire, et que l'amiral Bruat put toucher de sa main.

Pas une vedette russe n'avait jusque-là aperçu les chaloupes. Mais le jour commençait à poindre, et l'alarme fut bientôt donnée sur toute la ligne des fortifications de la passe. Ce fut à travers un feu terible, sous une grêle de projectiles, tous dirigés sur les frêles embarcations de nos marins, que la petite expédition de l'amiral dut opérer son retour; elle l'exécuta heureusement. La chaloupe du *Charlemagne* fut, il est vrai, un peu endommagée; mais pas un officier, pas un matelot ne fut atteint.

Cette entreprise, si hardiment tentée, si heureusement accomplie, fit l'admiration de toute la flotte.

Peu de jours après, le vice-amiral Bruat fut appelé à la direction de l'escadre en remplacement de M. Hamelin nommé amiral. En même temps le vice-amiral Dundas, dont le temps de service expirait, laissait au contre-amiral sir Edmond Lyons le commandement de l'escadre anglaise, qui était alors ainsi composée :

Vaisseaux de ligne : *Agamemnon*, à hélice, 90 canons; *Albion*, 90; *Algiers*, à hélice, 90; *Bellerophon*, 78; *Britannia*, 120; *Hannibal*, à hélice, 90; *London*, 90; *Trafalgar*, 120; *Rodney*, 92; *Sans-Pareil*, à hélice, 81; *Vengeance*, 84; *Royal-Albert*, à hélice, 120.

Frégates : *Leander*, 50 canons; *Retribution*, à vapeur, 28; *Sidon*, à vapeur, 22; *Sampson*, à vapeur, 6; *Simoom*, à vapeur, 18; *Terrible*, à vapeur, 21; *Valorous*, à vapeur, 16; *Firebrand*, à vapeur, 6; *Gladiator*, à vapeur, 6; *Furious*, à vapeur, 16; *Vulcan*, à vapeur, 14; *Curaçao*, à vapeur, 30; *Tribune*, à vapeur, 31; *Diamond*, à voiles, 27; *Highflyer*, à vapeur, 21; *Miranda*, à vapeur, 14; *Sphinx*, à vapeur, 6; *Dauntless*, à vapeur, 35.

Corvettes, etc. (toutes à vapeur) : *Arrow*, 6 canons; *Banshee*, 2; *Eagle*, 4; *Caradoc*, 2; *Cyclops*, 6; *Harpy*, 1; *Inflexible*, 6; *Lynx*, 4; *Medina*, 4; *Megæra*, 8; *Modeste*, 18; *Niger*, 14; *Snake*, 4; *Spiteful*, 6; *Spitfire*, 5; *Stromboli*, 6; *Swallow*, 9; *Triton*, 3; *Vesuvius*, 6; *Vulcan*, 6; *Wasp*, 14; *Wrangler*, 4; *Zephyr*, 5.

Avant de quitter la Crimée, les deux amiraux échangèrent les lettres suivantes :

« A bord du *Furious*, baie de Kazatch, 19 décembre 1854.

» Mon cher amiral,

» Je ne puis résigner le commandement sans faire mes adieux à la flotte placée sous vos ordres, aux opérations de laquelle j'ai coopéré pendant si longtemps avec orgueil et plaisir.

» J'emporterai avec moi en Angleterre, et je conserverai toujours ce souvenir, qui m'est si cher. Je vous prie, si vous n'y voyez pas d'objections, d'exprimer mes sentiments aux officiers et aux marins sous votre commandement, avec l'assurance de mes souhaits constants pour l'éclatante réalisation de leurs espérances.

» Accueillez pour vous-même, mon cher amiral, mon désir de vous voir trouver, à votre retour dans votre patrie, tout le bonheur que vous pouvez souhaiter.

» J.-W. Ds. Dundas. »

« *Montézuma*, Kamiesch, le 22 décembre 1854.

» Mon cher amiral,

» J'ai l'honneur de vous informer que je remets demain, 23 décembre, le commandement de l'escadre française à M. le vice-amiral Bruat.

» Au moment de me séparer de vous et de l'escadre placée sous vos ordres, je vous prie, si vous n'y voyez pas d'objections, d'exprimer en mon nom à tous vos officiers et marins combien j'ai été heureux du concours constant et de la bonne harmonie avec lesquels nous avons poursuivi toutes nos opérations maritimes et militaires, depuis notre entrée dans la mer Noire. Quoique loin d'eux, je m'associerai toujours de cœur à leurs succès, et le souvenir du temps que nous avons passé ensemble sera pour moi un des souvenirs les plus doux de ma carrière maritime.

» Pour vous, mon cher amiral, recevez les vœux que je fais pour votre bonheur, et veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

» *L'amiral de France commandant en chef l'escadre de la Méditerranée*,

» Hamelin. »

Le commandant anglais adressa en outre ces paroles d'adieu aux capitaines et matelots de la flotte de la Méditerranée et de la mer Noire :

» Vaisseau de Sa Majesté *le Britannia*, dans le Bosphore, 22 décembre 1854.

» Mon temps de service, comme commandant en chef dans la Méditerranée et la mer Noire, touchant à sa fin, je vais quitter le commandement de la flotte et rentrer en Angleterre. Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous avons eu de dures épreuves : peste sous sa forme la plus grave, combats contre des fortifications comme jamais flotte n'en a attaqué, tempête d'une terrible violence. Dans toutes ces épreuves, la bonne conduite et la vaillance de la flotte ont ressorti et ont été prouvées. En prenant affectueusement congé des officiers, matelots et soldats de marine de la flotte, je dois dire que rien ne me sera plus agréable, à l'avenir, que de savoir qu'ils conservent leur bonne discipline, leur esprit d'entreprise et leur dévouement à la reine et au pays.

» J.-W. Ds. Dundas,

» *Vice-amiral commandant en chef.* »

CHAPITRE XVIII.

Réorganisation de l'armée française. — Rigueurs de l'hiver. — Souffrances des troupes. — Nombreux détails. — Prix des denrées. — [illegible]

Des changements eurent également lieu dans l'armée française d'Orient. Elle resta sous le commandement en chef du général Canrobert; mais par décision impériale du 10 janvier 1855 elle fut divisée en deux corps d'armée, confiés :

Le premier au général Pélissier, commandant la division d'Oran, et gouverneur général de l'Algérie par intérim;

Le second au général Bosquet, commandant la 1e division de l'infanterie de l'armée d'Orient.

Par la même décision furent nommés :

M. Mayran, général de division, au commandement de la 2e division d'infanterie de l'armée d'Orient, en remplacement de M. le général Bosquet.

M. le général de brigade Beuret, au commandement d'une brigade de la 6e division d'infanterie de l'armée d'Orient, en remplacement de M. le général Mayran.

M. le général de brigade Vergé, au commandement d'une brigade de la 2e division d'infanterie, en remplacement de M. le général Bourbaki, qui rentrait en France pour cause de santé.

M. le général de brigade Niol, au commandement d'une brigade de la 4e division d'infanterie de l'armée d'Orient, en remplacement de M. le général de Lourmel, tué à Inkermann.

M. le général de division Camon, commandant la division d'Alger, en ce moment à Paris, au commandement de la 3e division d'infanterie de l'armée d'Orient, vacant par suite de la rentrée en France du prince Napoléon.

M. le major général de brigade Rivet, chef d'état-major général de l'armée d'Afrique, aux fonctions de chef d'état-major du 1er corps de l'armée d'Orient, commandé par le général de division Pélissier.

M. le général de brigade Trochu, à la disposition de M. le général commandant en chef l'armée d'Orient, aux fonctions de chef d'état-major du 2e corps de cette armée, commandé par le général de division Bosquet.

M. Lebrun, colonel, chef d'état-major de la division de Constantine, aux fonctions de chef d'état-major de la 3e division d'infanterie de l'armée d'Orient, en remplacement de M. Nesmes Desmarest, qui reprenait ses fonctions d'aide de camp auprès du prince Napoléon.

Deux décrets en date du 17 janvier 1855 conférèrent à M. Ochsen-

[illegible] — Impr. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16.

ben, ex-chef du département militaire en Suisse, le grade de général de brigade au titre étranger, et le chargèrent d'organiser une seconde légion étrangère sur les bases suivantes :

« ART. 1er. — Il sera formé une seconde légion étrangère.

» ART. 2. — Cette légion se composera de deux régiments d'infanterie. Le nombre des bataillons, provisoirement fixé à deux par régiment, pourra être augmenté suivant les besoins.

» ART. 3. — La composition des cadres, dans les deux régiments, sera conforme au tableau annexé au présent décret.

» ART. 4. — Pour la solde, les masses, l'administration, les services, etc., la 2e légion étrangère sera, comme la 1re, assimilée aux troupes de ligne françaises.

» ART. 5. — Les emplois d'officiers seront confiés en totalité à des officiers étrangers.

» ART. 6. — Le recrutement en hommes de troupe s'opérera suivant les conditions déterminées pour la 1re légion étrangère par les art. 4, 5, 6, 7 et 8 de l'ordonnance sus-visée du 10 mars 1831.

» ART. 7. — La première formation une fois effectuée, l'avancement aura lieu conformément aux règlements sur la matière.

» ART. 8. — Des concessions de terre, soit en Algérie, soit dans les autres colonies françaises, pourront être accordées aux militaires des 1re et 2e légions étrangères qui se seront distingués au service de la France par leur bravoure et leur bonne conduite. »

Un nouveau contingent de soixante-quinze hommes fut prélevé sur chaque régiment d'infanterie, et des détachements de voltigeurs de de la garde impériale, sous les ordres du général Ulrich, s'embarquèrent pour l'Orient à bord des bateaux à vapeur *le Ripon, le Milan* et *le Caffarelli*.

Ces renforts étaient indispensables pour combler les vides que l'hiver faisait dans nos rangs. Le parlement d'Angleterre et le corps législatif de France avaient échangé des témoignages de sympathie et de reconnaissance pour les troupes des deux pays ; et, certes, jamais armées ne méritèrent mieux un tel hommage, car ce fut une résistance héroïque que celle que les alliés opposèrent aux rigueurs d'un climat meurtrier.

L'hiver, au dire des vieillards de Crimée, se présentait dans des conditions extraordinaires. La neige tomba en abondance pendant presque tout le mois de janvier 1855, et s'amoncela sur le sol à une profondeur de deux ou trois pieds. Malgré l'envoi de baraques prêtes à être ajustées, de grosses bottes, de guêtres montantes, de gants de laine, de capotes à capuchon, les soldats souffrirent cruellement ; le bois manqua, les congélations partielles devinrent fréquentes, le nombre des malades s'accrut. Les correspondances françaises et anglaises retracent simultanément ce déplorable état de choses.

Le correspondant du *Morning Herald* lui écrit le 5 janvier :

« Toute la nuit dernière le froid a été intense, le thermomètre s'est tenu à 14 degrés au-dessous de zéro. Le vent nord-est, qui soufflait avec force à travers le camp, nous glaçait jusqu'aux os, et chassait dans toutes les directions une neige fine et pénétrante. Il est presque impossible de se figurer une scène plus triste. Le sol, durci par la gelée, est coupé de nombreuses fondrières, qui, recouvertes par la neige, deviennent comme autant de piéges où l'on tombe à chaque pas. Marcher au milieu des tourbillons de neige qui nous aveuglent est difficile et dangereux ; mais rester dans sa tente c'est chose impossible, et il n'y faut même pas penser. Le froid ne s'était pas encore fait sentir à ce point, et nous n'avions pas eu à en souffrir autant : mais, s'il est permis d'en juger aux apparences, il y a tout lieu de craindre que nous n'ayons à passer plus d'une nuit pareille. »

La journée du 6 ne fut guère meilleure. Nous lisons dans la correspondance du *Morning-Post* à cette date :

« Je n'ai jamais éprouvé un froid aussi vif que celui auquel j'ai été exposé sur ces hauteurs cette après-midi. Il semblait que le vent nous coupât en deux ; ma barbe et mes moustaches se transformaient en glaçons, et je sentais le froid me pénétrer jusque dans l'estomac. Je n'ai jamais eu autant de plaisir à entrer dans une maison qu'à me blottir dans l'espèce de cave creusée à l'intérieur de ma tente, et où j'ai essayé de me réchauffer au feu de racines que mon domestique commence à avoir quelque peine à alimenter, car la terre gelée et couverte de neige est difficile à fouiller. »

« Nous sommes depuis trois jours ensevelis sous la neige avec dix degrés et demi de froid, dit une lettre écrite par un Français le 8 janvier. Cette rude température agit principalement sur les jeunes soldats récemment arrivés. Les dragons et les hussards, comme toute la cavalerie de France, souffrent beaucoup ici. Cette nuit, les dragons seuls ont perdu vingt-huit chevaux ; les chasseurs d'Afrique, au contraire, en ont à peine perdu autant depuis qu'ils sont en Crimée. »

» Le train des équipages n'a pas cessé de rendre d'énormes services ; grâce à lui, les troupes ont toujours été dans l'abondance, ainsi que les chevaux. On peut dire avec vérité que les distributions ont été faites aux hommes et aux chevaux avec autant de régularité qu'à l'Ecole militaire à Paris; mais les chevaux et les mulets de trait sont sur les dents. Ceux des cacolets se maintiennent en bon état, parce qu'ils sont moins surchargés de travail ; il nous faudra néanmoins de grands renforts de France en chevaux, mulets et voitures, surtout si les armées combinées entreprennent quelque chose de sérieux en rase campagne. »

« C'est en vain, mande un autre Français au *Courrier de Marseille*, le 13 janvier, que j'ai essayé de vous écrire pendant ces deux derniers jours. Le temps était si froid que je n'osais faire un seul mouvement dans mon manteau de peau de mouton, ni remuer mes jambes dans leurs épais fourreaux. Je tâche aujourd'hui de vous tracer quelques lignes, que vous lirez sans doute au coin d'un bon feu et dans un appartement bien clos. Vous ne sauriez imaginer l'étendue de nos souffrances. Figurez-vous une tempête de neige durant quarante-huit heures et amoncelant sur nos tentes et nos huttes une couche glacée de plusieurs pieds. Puis, sans transition, arrive tout à coup une pluie battante qui entraîne et fond la neige, laissant dans nos précaires abris une boue liquide dont nous n'avons aucun moyen de nous garantir.

» Malgré tout, le moral de nos soldats est encore au-dessus de ces misères, et à tout prendre l'état sanitaire n'est pas mauvais en proportion des intempéries qu'ils endurent. L'armée est pleine d'ardeur et de courage ; elle aura tout oublié à l'heure de l'assaut, et l'espoir de trouver de meilleurs cantonnements dans Sébastopol n'entre pas pour peu de chose dans son impatience. Malheureusement les Anglais ne sont pas dans d'aussi bonnes conditions. Leurs souffrances sont bien plus grandes que les nôtres; ils perdent depuis quelques jours des hommes asphyxiés par la vapeur du charbon de bois qu'ils brûlent dans leurs huttes sans avoir le soin de s'aérer convenablement; d'autres sont trouvés morts de froid dans les tranchées. Sur d'autres points des régiments entiers manquent absolument de bois pour faire cuire leurs aliments, qu'ils sont souvent contraints de manger crus. C'est de là surtout que provient la débilitation qui atteint en si grand nombre les soldats anglais. »

A la même date, un officier de Lille, attaché au corps d'armée du général Bosquet, mande à son frère :

« Je t'écris, mon bon Alfred, environné de tous côtés par la neige. Ce matin, pour me rendre au rapport du général Bosquet, j'entrais dans la neige jusqu'aux genoux. Pour compléter ce petit agrément, un vent du nord soufflait violemment, de sorte que l'on était gelé; du reste, le thermomètre était descendu à neuf degrés au-dessous de zéro. Juge d'après cela, mon cher ami, la position dans laquelle on doit se trouver lorsque votre maison ne se compose que d'une toile. Heureusement, malgré toutes ces misères, je vais bien actuellement, je puis même dire très-bien, car je cours toute la journée, mange, bois et dors bien. Que peut-on désirer de plus? Il n'en est malheureusement pas de même pour les pauvres jeunes soldats qui ont été envoyés il y a quelques mois dans les régiments en Crimée, ils ne savent pas se retourner; ils restent par ce froid, cette neige, dans l'inaction et sans mouvement, et au bout de quelques jours ils ont les pieds gelés. Ainsi, dans une journée, c'était le 8 de ce mois, j'avais été appelé à l'ambulance pour construire une baraque provisoire, parce qu'ils n'avaient plus de place pour leurs malades; à peine une travée était-elle ouverte qu'immédiatement on la remplissait de malades. J'en ai vu arriver ainsi soixante-trois ; sur ce nombre, trente-cinq avaient les pieds gelés, nécessitant une amputation soit d'un ou plusieurs doigts, soit du pied entier : c'était navrant à voir. »

« Nous avons du dégel, mande le correspondant de *la Presse*, depuis le matin du 18 janvier, mais pas encore assez complet pour nous débarrasser de l'immense quantité de neige que nous avons eue et qui, chassée par un vent très-violent, s'est accumulée en beaucoup d'endroits de manière à faire des passages dangereux. Probablement le dégel mettra à nu quelques victimes surprises par le froid et qui ont jusqu'à présent été introuvables. Dans l'armée française les cas sont rares, parce que nos soldats savent s'obliger réciproquement; mais il n'en sera pas de même des Anglais, dont l'insouciance va souvent jusqu'au point de négliger les plus simples précautions qui pourraient sauver un camarade.

» Nous avons définitivement pris toutes les positions des Anglais du côté d'Inkermann. La question d'assaut n'est pas en ce moment mise sur le tapis. On ne s'occupe que du mauvais temps. Cependant il serait possible qu'on tentât quelque chose de décisif quand les neiges auront complétement disparu. Avec les vents que nous avons les arrivages sont difficiles ; et comme les transports de la place aux différents camps ne se font qu'a dos d'homme, l'armée n'est plus aussi abondamment pourvue que par le passé. Mais les difficultés étant patentes, on n'accuse personne et on conserve sa bonne humeur.

» Nous avons eu souvent des hommes qui ont eu les pieds gelés, et dans certains cas l'amputation sera indispensable; ç'a été là, dans ces derniers temps, la grande maladie de l'armée, et ce sont souvent les engelures qui amènent ce résultat, parce qu'elles empêchent les hommes de mettre leurs bottes, et les forcent de faire à cheval de longues routes qu'ils devraient faire à pied pour se réchauffer. »

Le même correspondant dit dans une lettre particulière : « Le temps nous est favorable. Nous avons bien de la pluie de temps à autre, du froid après une journée de soleil ; mais franchement, après ce que nous avons traversé, nous n'avons pas le droit de nous plain-

dre. Songez que nous sommes restés, il n'y a pas bien longtemps, quatre jours sans feu, sans soupe par conséquent : quatre journées de pluie glacée, de vent et de bise, quatre longues journées, je vous jure ! »

Un jeune officier envoie à sa famille les renseignements que l'on va lire sur la nature et le prix des vivres qu'on peut se procurer au camp :

« Les vivres ne manquent pas : un jour sur cinq nous recevons une ration de viande fraiche, qui nous empêche de nous dégoûter du lard salé, qu'on nous distribue fréquemment ; chaque jour nous avons une ration de riz, de sucre et de café, et enfin du biscuit, car le pain devient quelque chose d'extrêmement rare. Quelques corps en ont reçu une ration ; le bataillon n'a pas encore eu cette chance, et depuis le 5 décembre je n'en ai pas mangé. Quelques marchands ont suivi le corps expéditionnaire, mais tu ne peux te faire une idée des prix fabuleux auxquels ils vendent leurs denrées : un pain de deux livres (et on n'en trouve pas comme on veut), 3 fr. 50 c. ou 4 fr.; le fromage, de 6 à 7 fr. la livre; une paire de chaussettes de coton, 7 ou 8 fr.; une bougie, 2 fr. 50 ; le papier, 20 c. la feuille. »

Une lettre insérée dans le *Courrier de Lyon* peut être considérée comme le résumé des documents que nous venons de réunir.

« Constantinople, le 22 janvier.

» Je puis vous donner des détails positifs sur l'état des armées alliées en Crimée. Leur nombre total, y compris les marins débarqués, s'élève actuellement à peine à 150,000 hommes, dont 135,000 devant Sébastopol et 12 à 15,000 à Eupatoria. Après les nombreux renforts venus de France, d'Algérie, d'Angleterre, de Gibraltar, de Malte, de Tunis, d'Egypte et de Turquie, cela paraîtrait inexplicable si l'on ne prenait en compte le chiffre malheureusement considérable des morts et celui des évacuations continuelles de malades non-seulement sur les hôpitaux de Constantinople et de Scutari, mais directement sur France, Malte et l'Angleterre.

» Les 135,800 hommes du camp devant Sébastopol se répartissent ainsi :

Anglais	27,000
Français	80,000
Marins débarqués appartenant aux flottes	6,000
Turcs, Egyptiens, Tunisiens, environ	22,000
Ensemble	135,000

» Mais l'effectif des hommes valides est bien loin d'atteindre ce chiffre. Les rigueurs exceptionnelles de la saison, les fatigues inouïes de la tranchée et de grandes privations ont engendré de cruelles maladies qui éclaircissent rapidement les rangs.

» Les Anglais souffrent surtout énormément. Ce que toutes les correspondances des journaux de Londres disent de l'état déplorable où sont réduits nos pauvres alliés n'a rien d'exagéré ; le tableau désolant que traçait dernièrement le *Times* de leurs misères n'est que trop vrai.

» Je vous parlais, sans y ajouter foi, d'un bruit qui portait à *neuf mille* le nombre des malades dans le camp anglais. Eh bien ! il est maintenant positif qu'au 18 janvier, sur les 27,000 hommes de troupes britanniques devant Sébastopol, il n'y en avait pas 13,000 en état de faire le service des tranchées. C'est ce qui explique pourquoi les Français ont été obligés de prendre la garde et de continuer la construction de la plus grande partie des travaux de siége occupés et commencés par les Anglais.

» Quant à leur cavalerie, elle n'existe plus, et leurs chevaux de trait et de bât ont presque tous péri. Il ne leur en reste pas *cinquante* pour trainer toute leur artillerie et transporter les vivres de Balaklava aux diverses parties de leur vaste camp. Ils sont forcés de venir se grouper autour de leur place de débarquement, sous peine de mourir de faim, et cependant nos troupes leur ont fait une route de près d'une lieue à travers leur camp, et nous leur prêtons chaque jour tous les chevaux du train des équipages et tous les mulets dont nous pouvons disposer; nous avons même plus d'une fois partagé nos vivres avec eux. »

CHAPITRE XIX.

Chemin de fer de Balaklava au camp. — Cri de désespoir du *Times*. — Motion de M. Roebuck à la chambre des communes. — Démission de lord John Russell. — Explications qu'il donne. — Changement de ministère en Angleterre. — Les quarante infirmières. — Miss Nightingale. — Dons aux armées. — L'archevêque et le vin de Bordeaux.

L'administration britannique faisait de louables efforts pour remédier aux misères des troupes : elle avait ordonné l'établissement d'un chemin de fer de Balaklava au camp, et expédié des approvisionnements, des couvertures, des *jersey froks*, des socques ; mais les débarquements s'effectuent toujours avec lenteur, et les fatales conséquences d'une organisation défectueuse se faisaient douloureusement sentir. Les médecins de l'hôpital de Scutari annonçaient unanimement que les maladies, la diarrhée, la dyssenterie, ne diminuaient pas dans leurs services, et qu'à peine un tiers des malades serait en état de retourner en Crimée. « L'armée anglaise, s'écriait le *Times* dans son numéro du 21 janvier, est menacée d'un désastre auquel on trouverait peu de parallèles dans les sombres annales de la guerre... Notre armée, au commencement de ce mois, comptait au plus quatorze mille baïonnettes.

» L'artillerie et le génie étaient réduits dans les mêmes proportions, et la cavalerie n'existait plus, puisque tout ce qui restait de chevaux était employé au transport des provisions. Les pertes ne peuvent être évaluées à moins de soixante par jour, et les malades à moins de mille par semaine. Cette effrayante proportion entre les malades et les hommes valides doit-elle rester ce qu'elle est ? doit-elle diminuer ou doit-elle augmenter ? De cette question dépendent la vie et la mort de l'armée anglaise. Eh bien ! c'est une ironie de croire qu'il peut y avoir deux réponses à cette question. La proportion des malades ne diminuera pas, elle ne restera point ce qu'elle est ; elle augmentera, et elle ne peut pas ne pas augmenter... Et dans quel état sont les survivants ? Des quatorze mille restants on compte qu'il y en a à peine deux mille bien portants ; en réalité, c'était, au commencement de ce mois, une armée d'hôpital, et l'hiver n'avait pas encore paru... On ne parle plus d'une attaque avant un mois, et à ce moment-là combien resteront de nos cinquante-trois mille hommes ? A moins d'un coup de fortune inespéré, nous allons perdre notre armée, notre seule, notre unique armée, l'objet de tant d'orgueil, de tant d'affection et de sollicitude, la terreur de nos ennemis, le boulevard de notre indépendance !... »

La Grande-Bretagne, le parlement s'émurent. M. Roebuck proposa à la chambre des communes, le 26 janvier, une commission d'enquête pour rechercher quelle était la condition de l'armée devant Sébastopol, et quelle était la conduite de l'administration. « On a reconnu, dit-il, que l'armée était sans nourriture, sans vêtements, sans abri. D'où vient cet état de choses ? De la mauvaise administration du gouvernement. Je ne suis pas militaire, et je n'entreprendrai point par conséquent de critiquer l'utilité de l'expédition de la Crimée. Je me contenterai tout simplement de rappeler à la chambre que dans les premiers mois de l'année dernière, nous avons envoyé une armée telle que nous n'en avions jamais eu auparavant une pareille ; elle se composait de cinquante-quatre mille hommes, et il ne paraît plus y avoir aujourd'hui en Crimée que quatorze mille baïonnettes en état de servir. Qu'a-t-on fait des quarante mille autres hommes ?

» Voulez-vous savoir ce qui a produit la réduction ? C'est, selon moi, l'incapacité du département de la guerre, tant au dedans qu'au dehors. »

Lord John Russell, au lieu de combattre cette motion, se démit de ses fonctions de président du conseil, et il expliqua en ces termes les motifs de sa retraite : « Il est évident que l'honorable représentant de Sheffield (M. Roebuck) n'est point animé de sentiments hostiles contre le gouvernement, et je suppose qu'en faisant sa proposition, il n'a d'autre but que d'arriver à ce que nous voulons tous, à une guerre vigoureuse.

» Le droit d'enquête est un des priviléges les plus précieux de cette chambre, cette chambre a le droit de dicter les mesures qu'elle juge convenables pour donner suite aux hostilités ; mais, en exerçant le droit d'enquête, elle corrige les abus et la mauvaise administration.

» On peut repousser une proposition d'enquête par deux motifs : parce que les abus ne sont pas assez graves pour exiger une enquête, ou parce qu'on a pris des mesures suffisantes pour y remédier sans que la chambre ait besoin de faire une enquête. Sur le premier point, il est impossible de dire qu'il n'y a pas eu d'abus. (Bruyants applaudissements.)

» Personne ne peut nier le triste état de notre armée devant Sébastopol : les relations que nous en recevons ne sont pas seulement pénibles, elles sont horribles et fendent le cœur ; et je suis assuré que personne ne s'opposerait un instant aux mesures susceptibles d'adoucir ces maux.

» Je vous déclare que dans cette guerre il y a des choses dont j'ai pris officiellement connaissance et que je ne puis m'expliquer. L'état de l'armée est inexplicable pour moi. Si on avait objecté l'an dernier, à l'expédition de Crimée, qu'à sept lieues de la mer et d'un bon port nos troupes manqueraient de nourriture, d'habits et d'abris au point de perdre quatre-vingt-dix ou cent hommes par jour, j'aurais considéré cette prédiction comme bien improbable.

» Cependant nous connaissons tous la triste réalité des faits, et ce n'est pas en niant l'existence du mal que j'aurais pu espérer de faire rejeter à la chambre la proposition de l'honorable représentant de Sheffield.

» J'avais en outre à considérer si j'étais bien en position de ne pas répondre par un *non* faiblement accentué à la proposition d'exprimer, en termes formels et non équivoques, le désir de voir rejeter la proposition et de ne pas chercher à en éluder les termes. Mon devoir, et je crois l'avoir rempli, était d'examiner si j'étais en état de soutenir la lutte et de m'opposer vigoureusement à la nomination d'une

commission d'enquête. Après réflexion, j'ai pensé que je ne pouvais m'opposer avec vigueur et en conscience à l'adoption de la proposition. »

La motion de M. Roebuck fut adoptée par 305 voix contre 148. Lord Aberdeen et le duc de Newcastle durent se retirer ; mais lord John Russell rentra comme ministre des colonies dans un nouveau cabinet dont les autres membres furent le vicomte Palmerston, premier lord de la trésorerie ; le comte Granville, président du conseil ; lord Panmure, ministre de la guerre ; lord Cornwall-Lewis, chancelier de l'Echiquier ; le comte Clarendon, secrétaire d'Etat des affaires étrangères ; Sidney Herbert, secrétaire d'Etat de l'intérieur ; le duc d'Argyle, secrétaire du sceau privé ; M. William Molesworth, secrétaire d'Etat des travaux publics. Une nouvelle impulsion fut donnée aux services ; l'enquête ordonnée par la chambre commença, et pendant qu'on se livrait à l'examen du passé le gouvernement s'occupa d'améliorer l'avenir.

La supériorité des femmes sur les soins à donner aux malades et aux blessés est universellement reconnue. Toutefois les Anglais n'avaient point de sœurs de charité, ils y substituèrent quarante infirmières choisies dans les hôpitaux de femmes et dont la direction fut confiée à miss Nightingale : c'était la fille d'un riche propriétaire d'Emly-Park, près de Southampton, et elle s'était consacrée dès son adolescence au soulagement et à l'éducation des filles pauvres. Cinq religieuses de la communauté de Bermond-Sey et cinq du couvent de Norwood se joignirent à la pieuse expédition. Ce corps d'infirmières avait été créé sous l'ancien ministère ; mais le nouveau cabinet le compléta et accorda un crédit illimité à l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, pour subvenir aux dépenses des hôpitaux.

Une commission fut chargée par la reine Victoria d'organiser une caisse patriotique, destinée à secourir les veuves et les orphelins. La bienfaisance publique répondit à cet appel, et des souscriptions s'ouvrirent sur tous les points de la Grande-Bretagne.

La France eut aussi les siennes. Des dons en argent ou en nature, du linge, de la charpie, du tabac, des vins, des comestibles, des objets de pansement furent recueillis par des comités, classés dans les bureaux des intendances des divisions militaires et dirigés sur Constantinople. Parmi ces offrandes, il en est une à laquelle nous croyons devoir une mention spéciale, tant à cause de la nature du présent qu'en raison de la haute position du donataire. L'archevêque de Bordeaux écrivit à M. Samazeuilh, adjoint du maire de la ville et trésorier de la commission centrale de la Gironde :

« Monsieur,

» Les feuilles publiques de Bordeaux m'apportent, au milieu des campagnes que je parcours en ce moment, la liste des membres d'une commission organisée pour recueillir des souscriptions en faveur des soldats de l'armée d'Orient. C'est une noble pensée de donner une preuve de souvenir à nos frères combattant au loin pour l'honneur et la sécurité de la patrie, et rien ne me paraît plus délicat que d'offrir à nos guerriers un cadeau sous la forme d'étrennes du jour de l'an.

» Mais la commission, qui vous a nommé son trésorier, ne nous parle que des soldats que le fer de l'ennemi n'a pas atteints. Bien des familles de France et d'Angleterre, j'en ai la conviction, sauraient gré aux Bordelais de ne pas oublier les nombreux blessés que renferment les hôpitaux.

» Veuillez agréez en leur faveur, pour mon offrande personnelle, six cents bouteilles de vin vieux des graves de Mérignac. Si, comme je ne saurais en douter, mon exemple rencontre beaucoup d'imitateurs, nous aurons trouvé un moyen efficace de hâter la guérison de tant de braves, impatients d'aller rejoindre leurs frères d'armes sous les murs ou, mieux encore, dans l'intérieur de Sébastopol.

» Agréez, monsieur, etc.

» Ferdinand cardinal Donnet, *archevêque de Bordeaux.* »

Immédiatement la commission, composée de MM. V. Samazeuilh, G.-B. Scott, N. Johnston, Dufour-Dubergier, Noguey, Alfred Léon, Alcide Cayrou, s'associa à la généreuse pensée du cardinal Donnet. Elle invita le département de la Gironde à former une souscription en nature, de vins vieux, en caisse autant que possible, destinés à être adressés aux hôpitaux d'Orient pour les besoins des malades et blessés de l'armée alliée.

CHAPITRE XX.

Travaux du siége. — Canonnades. — *Marmites*, *négros*, *patates* et *mouches*. — Nombreuses sorties. — Le sous-lieutenant Kerdudo. — Les *lassos* — Un bouton du paletot de Menschikoff. — Les quatre outardes.

Ces secours et ces encouragements eurent un effet salutaire sur le moral et le physique des troupes, et les soutinrent dans la double bataille qu'elles avaient à livrer.

Le temps était trop mauvais pour qu'on songeât à pousser vigoureusement les travaux, dont les épaulements étaient détruits par des gelées suivies de dégels subits auxquels succédait sans transition un froid rigoureux. On compléta l'armement des batteries, mais sans les démasquer. Laissant dormir leurs canons, les Français ouvrirent partiellement le feu d'une batterie de quarante mortiers. L'artillerie de la place y répondit, comme de coutume, par des salves réitérées. « Elle se livre, dit le correspondant du *Journal du Loiret,* à un feu permanent, incroyable. On fera à coup sûr des statistiques à cet égard, les chiffres seront curieux à lire. Les projectiles qu'elle envoie sont divisés par les soldats en quatre genres différents : les *marmites*, qui comprennent les bombes et obus, leur cavité leur mérite ce nom ; les *négros* ou boulets, à cause de leur couleur ; les *patates*, indiquant les grenades, les biscaïens, la mitraille, qui font en s'éparpillant dans le sol l'effet d'un semis de pommes de terre ; enfin il y a les *mouches* ou balles, pour le bruit qu'elles font en passant. »

Les sorties étaient aussi fréquentes, conduites avec moins de mollesse et d'indécision, mais aussi malheureuses que par le passé. Le 5 janvier, quatre cents hommes d'élite, sous le commandement du colonel du régiment de Minsk, tentèrent d'enclouer les canons des batteries françaises, situées vers le ravin qui conduit à la *baie du Sud*. Pendant la nuit, cent cinquante volontaires d'avant-garde, choisis dans les équipages de marine, sous les ordres du lieutenant Zawalichine, arrivèrent sur une partie de la parallèle qui formait



Le contre-amiral sir Edmond Lyons.

un T. Là, ils se trompèrent de route, suivirent à droite au lieu de prendre à gauche, et se jetèrent dans un angle entouré de gardes de tranchée. Le 46e de ligne, qui était de garde, quoique nouvellement arrivé, laissa approcher l'ennemi et le reçut par une décharge à bout portant. L'arrière-garde russe, composée de soldats d'infanterie, se retira précipitamment sous les murs de la place, et les assiégés, prenant notre feu pour point de mire, et supposant leurs volontaires à gauche, commencèrent à tirer dessus. Dès lors la confusion et la déroute des malheureux matelots russes fut au comble. Ils laissèrent, en fuyant, six hommes tués dans nos tranchées, sept gravement blessés, et une dizaine hors de nos parallèles, sur la place qui sépare la ville de nos travaux.

Une fusillade plus vive qu'à l'ordinaire troubla le silence de la nuit du 7 au 8 janvier. Une colonne d'environ quinze cents Russes attaquait les tranchées ; mais, comme à Inkermann, ils commirent la faute de s'engager par masses, dans un espace resserré. Quatre compagnies du 46e de ligne de garde à la tranchée, attendirent l'ennemi dans une excellente position, en observant un si profond silence que « nous entendions battre nos cœurs, » disait le lendemain un des officiers. Tout à coup ils se ruèrent sur les Russes, et ceux-ci ne pouvant se développer, hors d'état de mettre à profit leur supériorité numérique, furent culbutés au premier choc. Suivant une locution militaire, on n'eut qu'à tirer *dans le tas.*

Cette affaire fut l'objet d'un rapport ainsi conçu :

« Devant Sébastopol, le 10 janvier.

» Dans la nuit du 7 au 8 de ce mois, nos tranchées ont été assaillies par une forte colonne ennemie.

[illegible] de vigueur par quatre compagnies du [illegible] cette sortie s'est vu [illegible] qui avaient été son point de [illegible] sur le terrain et des blessés entre nos mains.

» Il résulte de leurs déclarations que, depuis deux jours, leur fanatisme était surexcité par la voix de leurs prêtres, qui leur avaient [illegible] et que les mains des soldats français, glacées par le froid, ne leur permettraient pas de se [illegible] armes. [illegible] à ces prédications fanatiques, et je l'en remercie.

» Au nom de l'Empereur, je confère la décoration de la Légion d'honneur au sous-lieutenant Kerdudo (Pierre-Alexandre), qui, tout jeune encore, a montré en cette circonstance l'aplomb et l'énergie d'un vieux soldat, en entraînant ses voltigeurs.

» Je confère la médaille militaire au sergent-major Jamin (Jean-François-Joseph), au sergent-major Vrignaud (Léon-Louis), au sergent [illegible], au voltigeur Vignaud (Philippe), au fusilier Calandraud (Arnaud), au fusilier Gau (Jean), qui se sont particulièrement fait remarquer.

» Au grand quartier général.

» *Le général en chef,* CANROBERT. »

Kerdudo, qui avait déployé autant de résolution que d'intelligence, était un jeune homme de dix-neuf ans, né en Bretagne, orphelin et chef d'une famille composée de deux frères et de deux sœurs. Le général lui remit la décoration, et le retint à dîner. Ses collègues du [illegible] en son honneur un banquet, autant que le permet[illegible] de la cantine.

Le même jour une colonne russe franchit la Tchernaïa et tenta de [illegible] dans la place en [illegible] au bas des ruines d'Inkermann. L'opération avait chance de réussir si le temps ne s'était tout à coup éclairci et n'avait dévoilé aux Anglais le plan de l'ennemi. Ils descendirent de leurs hauteurs et prirent en flanc la tête de colonne, qui s'empressa de se retirer en toute hâte par le chemin qu'elle venait de parcourir.

Le 13, entre une et deux heures du matin, par une nuit sombre, froide et par un vent violent, les sentinelles avancées françaises furent [illegible] coup [illegible] par une colonne de huit cents à mille Russes. Grâce à l'obscurité de la nuit et au bruit du vent, ces sentinelles furent surprises : on en prit cinq ou six sans résistance ; les autres, séparées de la garde de tranchée et poursuivies par les Russes, se réfugièrent vers la batterie.

Les Russes, croyant qu'ils avaient mis en fuite la garde de tranchée, poussèrent leur avantage, et un grand nombre d'entre eux franchirent le parapet sans qu'on leur opposât grande résistance, parce qu'on crut un moment que c'étaient les gardes de tranchée qui se retiraient.

Jusque-là on n'avait pas échangé de coups de fusil, et ce ne fut que lorsque les Français de la batterie et les Russes se trouvèrent en présence que le combat commença. Les Français tirèrent à six pas sur l'ennemi, et, avant de savoir quel effet leur feu avait fait sur l'ennemi, fondirent sur lui à la baïonnette.

En une minute le plomb et le fer eurent mis cent Russes hors de combat. Ensuite on n'eut ni le temps de charger ni celui de faire feu, et on se battit dans l'obscurité à coups de crosse et de baïonnette.

Les Français se battaient un contre trois, de sorte que, malgré la vigueur de l'attaque, les Russes se maintenaient ; mais leur résistance fut courte. Les gardes de tranchée qu'ils avaient laissés derrière eux accoururent au premier signe du combat qui avait lieu dans la batterie, et franchissant le parapet ils tombèrent sur les Russes.

Cette charge eut un prompt effet. Placés entre deux feux, les Russes s'enfuirent dans toutes les directions, poursuivis par nos alliés et jetant tout ce qui pouvait les embarrasser.

Malgré tout, il en serait resté fort peu si un régiment n'était venu du fort à leur rencontre. Les Français ne pouvant attaquer un ennemi six fois plus nombreux qu'eux, et sous le feu de ses propres canons, battirent en retraite. On leur lança quelques boulets qu'ils rendirent avec usure aussitôt qu'ils rentrèrent dans leur batterie, en démasquant deux de leurs gros canons, qui tirèrent à mitraille au milieu de la colonne russe, qui se retira aussitôt.

Toutes les batteries russes vomirent alors la mitraille sur les tranchées françaises et anglaises, et on leur répondit. Bientôt le feu de l'ennemi se ralentit, parce que nos tirailleurs envoyaient six ou huit balles dans leur embrasure dès que la flamme y paraissait.

Les Français eurent 6 prisonniers, 31 tués et blessés. L'ennemi laissa 70 ou 80 tués ou blessés, 37 prisonniers et plus de 300 fusils. Les Russes ne perdirent pas moins de 150 hommes.

Le 15, vers onze heures du soir, les francs-tireurs signalèrent une nouvelle sortie, où l'on vit pour la première fois figurer une bande de chasseurs munis de *lassos*. « Nous étions de tranchée, écrit un des officiers présents à l'affaire, deux compagnies du 20e léger et deux compagnies du 74e, sous le commandement du commandant Romijean. [illegible] des Russes, la distance est si courte, que les Russes arrivèrent en même temps que l'avis et tombèrent sur nous avec un aplomb et un élan admirables.

» Les officiers étaient en tête. Nous les avons reçus de pied ferme, avec la même politesse, c'est-à-dire à la baïonnette. En un instant les rangs furent confondus, et une mêlée furieuse s'engagea. Mais à pareille lutte les Russes ne peuvent lutter avec nos hommes : ils furent culbutés malgré leurs efforts pour se maintenir sur notre ligne et pour pénétrer dans nos batteries. La mêlée se continua pendant cette retraite, qui fait honneur à leurs officiers, dont trois ont été tués au premier rang.

» Vous remarquerez peut-être que ce récit ressemble bien peu à ce que je vous disais antérieurement des sorties des Russes ; c'est qu'ils ont bien changé depuis que nous les resserrons davantage. Je n'ai rien exagéré dans ce court récit, et tenez pour certain que nous avons eu affaire à des adversaires dignes de nous.

» Du reste, nos pertes attestent la gravité de cette affaire. Comme blessés, nous avons quinze hommes, dont le commandant Romijean et deux officiers. Le commandant vit encore, et c'est miracle, car il a toute la partie supérieure du poumon traversée d'un coup de baïonnette. Les Russes ont laissé une trentaine d'hommes dans nos tranchées.

» Les forces des assaillants étaient importantes : une assez forte colonne soutenue par un corps de réserve, dont j'ai à vous entretenir d'une façon toute particulière.

» Ce corps, composé d'hommes spéciaux, très-agiles, très-adroits, n'était armé que de cordelettes assez fines mais très-solides armées d'un nœud coulant. Arrivés à portée des batteries, et pendant l'affaire, ils lançaient d'une grande distance sur nos soldats ce lacet, qu'ils savent manœuvrer avec une grande dextérité. Les blessés eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de cette attaque d'un nouveau genre.

» On nous a dit que ce procédé de combat était employé dans le Caucase. Fort bien ; mais, comme nous ne sommes pas les populations semi-sauvages de la Caucasie, nous n'avons pu nous empêcher de flétrir ce mode barbare, indigne d'une armée européenne.

» Tout dans cette sortie a été singulier. Evidemment elle a été organisée par un homme habile et d'une grande audace. Ces lacets, les armes particulières que portaient les officiers, des épées longues, droites, à garde de poignard, les clous et marteaux pour l'enclouage des pièces trouvés dans leurs poches, tout révèle une attaque préparée et conduite par des hommes qui font bon marché de la vie.

» Un de ces officiers désespéré de ne pouvoir atteindre la crête de l'épaulement frappait de grands coups d'épée à travers le gabionnage et tâchait de blesser nos soldats. L'un d'eux brisa l'épée d'un coup de bêche ; puis, sautant par-dessus le parapet, il tomba sur l'officier, qui se défendait avec le tronçon de son épée, et le tua.

» Nous n'avons plus eu de doute sur la valeur ou le rang du brave officier qui commandait ce coup de main quand nous avons vu le lendemain matin un parlementaire se présenter avec une lettre du général Osten-Sacken pour le général Forey. La lettre du général russe exprimait de vifs regrets sur la mort de cet officier *très-distingué*, et priait le commandant du corps de siége de lui remettre le corps de ce malheureux.

Le général Forey s'est empressé de se rendre à ce désir, et a profité de l'occasion pour remettre aux Russes vingt-six autres corps qui n'étaient pas encore enterrés. Cette étrange livraison s'est faite dans les bâtiments de la Quarantaine entre les mains d'un officier assez original qui parlait bien le français et qui répétait sans cesse : « Quel » chien de métier on nous fait faire là ! Est-ce que vous n'en finirez » pas bientôt de nous prendre ? Ça ne doit pas vous amuser plus que » nous, hein ?..... » Quel était le sens de ces questions ? Je l'ignore ; mais je vous les rapporte textuellement. »

Nous trouvons dans une correspondance de Constantinople, publiée par le *Courrier de Lyon*, de curieux détails sur la nouvelle troupe des chasseurs au *lasso*, dont on attribue la création au général Osten-Sacken :

« Isolément ou par petits groupes, ces hommes rampent, à l'instar de nos enfants perdus, jusqu'au pied du revers de la tranchée ; ils se dressent soudain et lancent avec une dextérité extraordinaire le lacet sur les officiers de préférence, et au besoin sur les soldats, puis, au milieu d'une grêle de balles, courent rapidement vers la ville, entraînant leur malheureuse victime à demi étourdie et si complétement empêtrée qu'elle ne peut faire un mouvement pour se débarrasser ou opposer la moindre résistance. J'ai vu hier au débarquement de malades venant de Crimée un soldat français apportant avec lui un lacet russe dans lequel il a été pris et entraîné l'espace d'une vingtaine de pas. Heureusement il fut délivré par quelques-uns de ses camarades, qui parvinrent même à s'emparer du Russe qui avait lancé le lacet. Cet homme, à peu près ivre, avait un bidon rempli d'eau-de-vie ; pendant qu'on le menait au général qui commandait cette nuit-là la tranchée, il paraissait fort gai et offrait à boire aux Français, en répétant le mot *Bono*, qui décidément devient un mot universel : Les Français, les Anglais, les Turcs, les Grecs, les Arméniens et même les Russes et les Tartares l'ont adopté. Le prisonnier, arrivé en présence du général, lui offrit en

riant son bidon en répétant *Bono*. Lorsqu'on eut raconté au général que le Russe avait été fait prisonnier au moment même où il entraînait un soldat qu'il avait pris dans son lacet, la victime, encore tout étourdie de sa chute et du coup, et soutenue par un camarade, présenta le lacet au général, qui l'examina, le passa autour du cou prisonnier, et fit semblant de vouloir l'étrangler, ce qui parut amuser le pauvre diable, car il se mit à rire bruyamment, toujours en répétant *Bono*, et le général de rire aussi. Ce lacet est tout simplement une corde mince, mais très-forte, d'une longueur de quatorze à quinze pieds, et terminée par une grosse balle de plomb.

» Le coup porté par cette balle lorsque le lacet enserre l'homme sur lequel il est lancé est tel, que, suivant le plus ou moins de sensibilité de la partie du corps qu'il frappe, il donne la mort ou fait une blessure grave. Ainsi le soldat qui m'a montré lors de son dé-[illegible] ici comme modèle le lacet qui avait été sur le point de l'enlever, et qu'il a gardé comme un souvenir, a été si rudement frappé à la poitrine que la bretelle de son sac qui a paré le coup a été presque coupée. »

Presque chaque jour des parlementaires étaient envoyés à Sébastopol pour donner aux prisonniers les lettres qui leur arrivaient d'Occident. Avant d'être remises aux destinataires, elles étaient ouvertes à l'état-major de la place. Une d'elles, écrite par une jeune dame anglaise à un de ses compatriotes, tomba le 17 janvier entre les mains du prince Menschikoff, qui lut avec étonnement ce passage : « Quand vous aurez fait Menschikoff prisonnier, j'espère bien que vous m'enverrez un bouton de son fameux paletot; je vous promets d'en faire une relique. »

Le prince sourit, coupa immédiatement un de ses boutons et le remit au parlementaire chargé de transférer les réponses : — Monsieur, dit-il, veuillez expédier ce bouton à la personne qui a écrit cette lettre. Je ne peux pas être pris de sitôt; mais, pour ne pas faire attendre à une jeune dame une chose aussi simple, je lui envoie très-volontiers par avance ce qu'elle paraît désirer si fort.

Généralement, quand ils n'avaient pas les armes à la main, les Russes affectaient dans leurs relations avec leurs adversaires une courtoisie qu'on n'aurait pas attendue d'eux.

Une bande d'outardes volait au-dessus des tranchées : les Français et les Russes tirent dessus à l'envi, et quatre outardes tombent entre les fortifications russes et les tranchées françaises; mais personne n'osait aller ramasser le gibier. Un capitaine [illegible] s'avancer, tire de sa poche un mouchoir blanc et l'agite [illegible] un armistice. Il marche résolûment vers les quatre outardes, en prend deux, qu'il va présenter aux Français, puis, après les avoir salués, il revient ramasser les deux autres oiseaux et les emporte dans Sébastopol aux applaudissements des ennemis.

CHAPITRE XXI.

Force des armées à la fin de janvier 1855. — Sortie du 20 janvier. — Le camouflet. — Combat du 1er février.

Vers la fin de janvier les Russes reçurent des renforts, et les deux grands-ducs, qui avaient fait si rudement leur apprentissage à Inkermann, reprirent la route de Sébastopol. La garnison de la place se composait alors de trente mille hommes. Une armée de soixante-dix mille hommes occupait de fortes positions à l'est et au nord du camp anglo-français, et avait des divisions détachées aux environs de Batchi-Seraï et de Simphéropol.

Un corps de vingt-cinq à trente mille hommes était retranché dans les positions de l'Alma, et cinquante mille hommes, campés à l'entrée de l'isthme de Pérékop, gardaient les communications du prince Menschikoff avec la Russie. L'arrivée successive de nouvelles troupes avait porté l'effectif de l'armée française à plus de soixante mille hommes. Quant à l'armée anglaise, composée de [illegible], elle en avait 5,773 à l'hôpital du camp, 12,314 à l'hôpital de Scutari, 2,498 en service spécial, et 134 prisonniers de guerre, ce qui réduisait le total des hommes présents à [illegible].

Les Russes avaient l'avantage du nombre; ils avaient aussi celui d'être dans une contrée dont ils connaissaient toutes les ressources, et la neige même leur avait ouvert une voie de communication qui leur était familière. Suivant les règlements, chaque régiment russe devait être suivi de convois de cent quatre-vingt à deux cents bœufs, et chaque soldat recevoir trois livres de pain et une livre de viande par jour. On peut affirmer que pendant l'hiver 1854-55 ces distributions ne se firent pas régulièrement; mais, en somme, l'ennemi fut moins exposé aux privations que les alliés, et souffrit moins d'une température à laquelle il était habitué. Il était donc dans les conditions les plus favorables au succès d'une grande et décisive entreprise; néanmoins, soit par incapacité, soit par système, il demeura presque dans l'inaction, [illegible]

Dans la nuit du 19 au 20 janvier [illegible]

reçu par le 2e bataillon du 2e régiment de la légion étrangère, vigoureusement commandé par le chef de bataillon l'Hériller. A la droite, le 2e bataillon du 46e régiment de ligne refoula au loin les agresseurs. Ils laissèrent sur le terrain vingt-deux morts et quelques blessés, parmi lesquels trois officiers. La plupart de leurs blessés purent regagner la place. Du côté des Français, on compta sept hommes tués et trente-deux blessés. Un sous-lieutenant, M. des Ecots, s'étant laissé emporter trop loin avec dix grenadiers à la poursuite des Russes, fut surpris par un retour offensif, entouré par des forces supérieures et fait prisonnier avec les hommes qu'il commandait.

Le lendemain un parlementaire vint réclamer le corps du prince Poipoff, un des trois officiers russes tués dans la nuit. Il fut impossible de déférer à sa demande, la capote que portaient les officiers n'ayant pas permis de les distinguer des soldats. Tous avaient été enterrés de grand matin.

Le parlementaire donna de bonnes nouvelles de M. des Ecots, ainsi que de quelques officiers du 42e et du 26e tombés antérieurement au pouvoir de l'ennemi.

Une petite lutte souterraine eut lieu le 30 janvier. En creusant un puits d'absorption pour les eaux qui encombrent les tranchées on avait découvert une couche d'argile glaiseuse entre deux bancs de roche, et le génie avait pensé qu'il pourrait profiter de cette circonstance pour pousser ses travaux en avant à couvert; sauf à établir un fourneau et à faire sauter une portion de terrain, lorsque l'on serait arrivé sous un point convenable pour dresser une batterie.

Deux mineurs du génie français creusèrent un boyau; mais, le 30 janvier, l'ennemi découvrit ce travail, et pratiqua une contre-mine dans l'intention de leur *donner le camouflet* : c'est-à-dire de diriger contre eux une explosion de nature à les asphyxier ou à les engloutir. Quand il se crut à portée, il fit jouer le taraud dans le sens où il entendait le bruit, chargea son fourneau et y mit le feu. Au bruit de l'explosion trois mineurs français accoururent. Mais comme ils ne revenaient pas, un jeune officier du génie, M. Mangin, se traîna dans le boyau et arriva aux mineurs qui y étaient entrés les derniers. Ils avaient perdu connaissance, asphyxiés par la fumée. Il parvint après de pénibles efforts à les ramener à l'air, et de prompts secours leur rendirent la vie.

Les deux premiers mineurs étaient morts.

Une sortie de quinze cents hommes fut dirigée le 1er février, après minuit, contre la troisième parallèle française, où l'on achevait l'établissement d'une place d'armes. Un bruit sourd trahit l'approche des Russes. Deux compagnies du 18e de ligne franchirent les parapets et tombèrent à la baïonnette sur le détachement que commandait le lieutenant de vaisseau Bimleff. Les Russes battirent en retraite mais en se défendant jusque sur leurs travaux; et il fallut tout l'élan de l'infanterie française pour les forcer à rentrer dans leurs lignes. Les détails de cette chaude affaire sont consignés dans l'ordre général ci-dessous :

« J'ai encore des félicitations à adresser au corps de siége, dont plusieurs détachements ont montré la plus remarquable énergie en repoussant et rejetant dans la place une colonne russe considérable, qui est venue attaquer dans la nuit du 31 janvier au 1er février la droite de nos travaux.

» Le principal effort de l'ennemi a été soutenu par la compagnie d'éclaireurs volontaires d'élite du 7e de ligne (voltigeurs du 1er bataillon), les 2e et 3e compagnies du 1er bataillon du 42e, les détachements de travailleurs des 21e, 39e, 74e de ligne, 9e bataillon de chasseurs à pied, et par un détachement du génie (4e compagnie, 2e bataillon, 3e régiment).

» Deux charges à la baïonnette ont été faites successivement par le 42e, que je félicite tout particulièrement de la vigueur qu'il a déployée dans l'action, et que se plaisent à signaler le colonel Sencier, commandant les attaques de droite, et le général de Failly, de tranchée. [illegible] le chef de bataillon du génie Sarlat, intrépide soldat autant qu'ingénieur distingué, dont [illegible] de légitimes regrets; le capitaine du génie Fourcade, grièvement blessé; le capitaine [illegible]; le lieutenant Wagner, [illegible] de la 2e compagnie d'éclaireurs volontaires d'élite; le lieutenant Wuillemot, de la même compagnie. »

Nous ignorons le chiffre exact de la perte des Français. Une méprise, [illegible] exagéré l'importance, faillit augmenter le nombre des morts et des [illegible] parmi lesquels une [illegible], entendant des soldats qui s'avançaient vers eux dans l'obscurité, et ne [illegible] promptement reconnaître. »

Le correspondant de la *Presse* de Paris raconte ainsi ce triste incident : « Nos troupes parvinrent tout près des contre-forts d'un bastion où les Russes se renfermèrent. Immédiatement, un feu très-énergique partit de la place et ne permit pas aux deux compagnies de [illegible]

regagnèrent nos tranchées en franchissant les lignes de l'artillerie ennemie.

» Les deux compagnies s'avançaient dans l'obscurité, rapportant quelques blessés, quand plusieurs balles parties des retranchements français viennent frapper plusieurs d'entre eux. Par une méprise affreuse, les compagnies envoyées en renfort pour appuyer celles du 18e et du 42e ignoraient la direction qu'elles avaient prise et ne se doutaient pas que leurs camarades se fussent avancés si audacieusement jusqu'aux travaux de l'ennemi; parmi ces renforts se trouvait une compagnie du 42e : c'est affreux à penser.

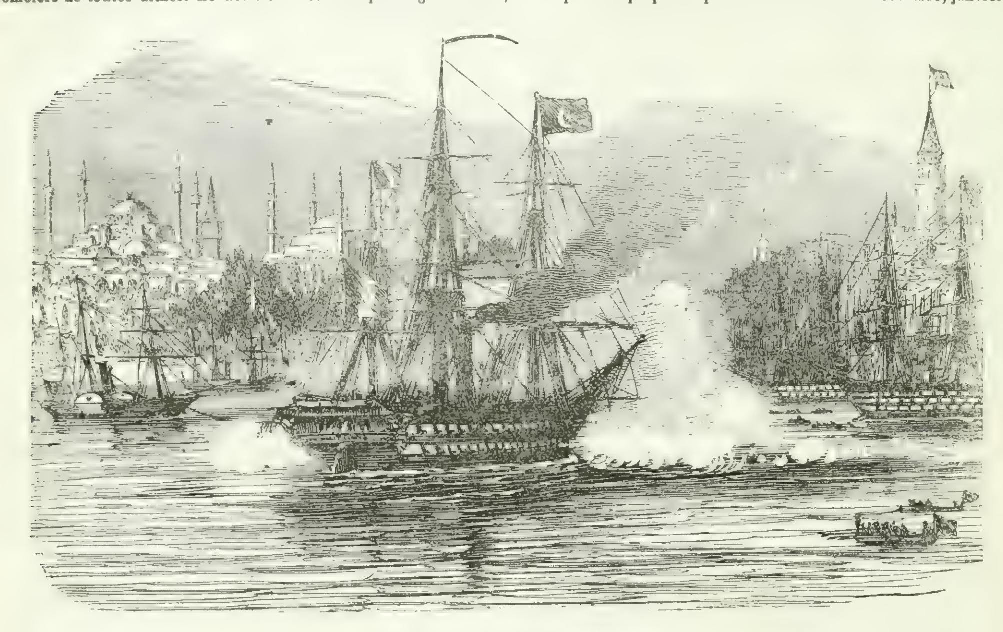
» Ceux-ci, entendant le bruit de pas venant de la place, crurent avoir affaire avec les Russes et accueillirent les arrivants par un feu de mousqueterie très-violent. Bientôt les cris de leurs malheureux frères d'armes leur firent comprendre l'erreur; mais plusieurs d'entre eux étaient tombés sous des balles françaises. Les deux corps se sont rejoints; il y a eu là des scènes déchirantes. »

M. Sarlat venait d'être promu au grade de chef de bataillon. Ses obsèques furent célébrées le 3 février devant une nombreuse affluence dofficiers de toutes armes. Le deuil était conduit par le général de brigade Bizot et le général de division du génie Niel, aide de camp de l'empereur. Quand l'abbé Profillet, aumônier de l'ambulance de la tranchée, eut dit les dernières prières de l'Eglise, le général Niel rappela dans une allocution touchante l'instruction, le courage, le dévouement de l'officier supérieur que l'armée venait de perdre; mais il félicita les soldats de développer, dans une guerre aussi difficile, les qualités militaires qui assurent la victoire aux nations. Les amis du commandant Sarlat firent mettre une pierre et une croix sur sa tombe, qui fut placée à côté de celle d'un autre officier du génie, M. Brissaud, tué dans un précédent combat.

Dans les premiers jours de février, les sorties russes devinrent moins fréquentes; mais leur armée extérieure, qui depuis longtemps ne donnait pas signe d'existence aux assiégeants de Sébastopol, reparut dans les environs de Balaklava et vint faire face aux murs de circonvallation qui environnaient le plateau de Chersonèse. Sa présence n'empêcha pas les Anglais de poursuivre les travaux de leur chemin de fer avec le concours de huit cents Croates enrôlés à Constantinople. On planta aussi sur la même ligne les poteaux d'un télégraphe électrique, destiné à rattacher le quartier général à Balaklava, De là, un fil de quatre cent milles de long, gros comme une barre de fer, et protégé par une enveloppe de gutta-percha, devait rejoindre la ligne de Varna à Bucharest.

La température, qui avait un moment paru s'améliorer, redevint froide et humide. « Les violentes transitions de ce climat, écrit le correspondant du *Constitutionnel*, sont toujours une grande source de souffrances pour nos soldats. Le 2 février à midi nous avion. 5 à 6 degrés au-dessus de 0, et à onze heures du soir le thermomètre est tombé à 2° au-dessous avec une neige humide, et le 3 il est descendu à 6° avec une chasse-neige épouvantable et un très-fort vent du nord. Hier, heureusement, le temps s'est amélioré, et, quoiqu'il fasse très-froid, il y a un rayon de soleil, et l'on fait de son mieux pour supporter tout ce que le bon Dieu nous envoie. » Le 13, quand les Russes prirent position sur le versant qui domine la vallée de Tchernaïa, le vent renversait leurs tentes à mesure qu'ils cherchaient à les dresser. Un hôte des forêts glacées, un animal considéré comme une sorte de personnification de la Russie et de l'hiver, parut même aux environs du camp des alliés, si l'on doit en croire un correspondant qui écrivait au *Morning-Hérald* le 16 février : « Il est positif qu'un soldat qui puisait de l'eau près du camp a été attaqué par un ours ! Ce soldat, qui était d'un régiment de ligne français, a été grièvement déchiré et a eu le bras droit fracturé en luttant contre la bête furieuse. Si plusieurs de nos soldats, attirés par les cris du Français, n'étaient pas accourus aussitôt, il est probable qu'il aurait succombé. »

On prête ce propos au prince Menschikoff : « Décembre, janvier et février sont trois grands généraux ; si les alliés leur résistent, ils sont capables de résister à tout. » D'après cette hypothèse Anglais et Français seraient invincibles, car ils firent intrépidement face aux trois auxiliaires du czar. Dans les lettres que nous avons citées, dans celles que nous avons eues sous les yeux sans pouvoir les citer, il règne parfois de la tristesse, mais jamais du découragement. L'âme réagit contre les douleurs physiques ; elle reste ferme quand les membres grelottent; elle n'est pas atteinte par la lassitude du corps. On voit même dans la correspondance des Français, malgré les dangers, les fatigues et les privations, s'épanouir par bouffées cette humeur joviale, cet esprit gouailleur, qui sont l'apanage de la nation. Nous en donnerons pour preuve des fragments d'une lettre adressée par un officier au rédacteur en chef du *Journal du Loiret:*



Départ de l'escadre d'Achmet-Pacha pour Varna.

« Au moment de notre arrivée en Crimée, la partie que nous occupons actuellement était comme un charmant Eden ; des paysagss accidentés où jouaient la verdure et la lumière ; peu de champs cultivés, mais à chaque pas de gracieuses maisons enfouies comme des nids d'oiseau dans d'épais fourrés où tout était ombre et mystère ; des eaux vives qui gazouillaient gaiement entre leurs vertes rives, et, pour réunir tous ces détails entre eux, d'immenses vignes avec leurs gros raisins et semées d'arbres chargés de fruits ! Hélas ! la guerre a bien changé ce paradis ! Aujourd'hui les maisons sont rasées, les arbres abattus, les vignes arrachées ; la verdure est partie avec les beaux jours ; les ruisseaux, piétinés par les chevaux, coulent sans transparence entre des bords dévastés, et les collines verdoyantes sont devenues de laids rochers pelés. Bref, nous sommes dans un

désert recouvert seulement de deux ou trois pieds de macadam! *Sic transit*... Et ne croyez pas que j'aie rien exagéré pour le plaisir d'un contraste ; tout était aussi gracieux que je vous le peins, et tout est devenu aussi laid. La dure nécessité présidait à cette destruction.

» Nous vivons dans un immense triangle ayant pour base une route que nous avons faite et qui ira de Kamiesch à Balaklava en passant par les deux grands quartiers généraux ; il a pour sommet Sébastopol et Inkermann. L'armée de siége est campée sur plusieurs lignes parallèles à la route, l'armée d'occupation s'étend sur le côté qui va de Balaklava à Inkermann Le troisième côté, c'est la mer.

» A deux kilomètres environ avant d'arriver à Sébastopol, les camps cessent. Le plus avancé est celui des volontaires ; il se trouve entre le clocheton du quartier général de la tranchée et l'ambulance de la tranchée, au penchant d'un petit ravin qui termine une plaine assez étendue sur laquelle commencent nos attaques.

des oignons. Puis vient le second appel, en armes, où les officiers passent un semblant de revue à des effets qui ont subi un semblant de nettoyage. Sauf les armes, qui sont soignées religieusement et avec amour, la tenue, vous le concevez, n'est pas brillante. Ensuite recommencent les corvées comme le matin. A quatre heures, nouvel appel et nouvelle soupe identique à la première. Enfin, après cette soupe, les hommes sont libres, s'ils ne sont ni de garde ni de travail, c'est-à-dire à peu près un jour sur deux. Ils prennent alors un second café et se couchent en attendant l'appel de sept heures du soir, après lequel ils s'endorment de ce sommeil de laboureur, vanté par les poëtes.

» La vie des officiers, tout en côtoyant de très-près celle des soldats sous leurs ordres, se rapproche pourtant assez de la vie commune. La toilette seulement est inverse de celle de France ; comme on couche à peu près habillé, au réveil on se déshabille. Presque



Le lasso.

» Pour visiter nos travaux, il y a des périls. Le feu de la place est dirigé constamment sur nos batteries, et, quand on y passe, il faut avoir l'œil vif. Mais avec de l'adresse on s'en tire ; le danger le plus sérieux est de s'égarer. Les boyaux, les tranchées, les places d'armes, tout cela s'enchevêtre singulièrement. Jetez un écheveau de fil très-embrouillé sur une feuille de papier, et vous en aurez une idée très-exacte.

» Le matin, au petit jour, qu'il vente ou qu'il neige, la diane éveille les soldats aux sons de la musique militaire. Les artistes transis massacrent lestement les plus joyeux airs d'opéra, et, en attendant l'appel du matin, tous vont prendre le café réglementaire, café que connaissait sans doute madame de Sévigné quand elle annonçait sa décadence prochaine. Au reste, même pour celui-là, elle s'est trompée, car les hommes le tiennent en fort grande estime. Après cet appel commencent les corvées du matin aussi nombreuses que variées, et les bataillons de garde de tranchée mangent la soupe et partent pour leurs postes. Vers dix heures, tout le monde est de nouveau réuni au camp : c'est l'heure de la soupe, une pâtée de riz graissée avec un morceau de lard. Parfois on y ajoute d'autres légumes ou

personne ne se rase, et les barbes en pleine floraison changent singulièrement les physionomies. Dois-je vous dire que je conserve les antiques usages? Trois fois par semaine je me fais raser avec tous les soins et les raffinements que je mettais au beau temps des brillantes soirées d'Orléans. On me raille bien un peu, on me demande pour qui ces frais, hélas!... mais je laisse dire, je trouve que c'est une heure de civilisation de plus.

» Notre table n'est pas très-recherchée, le fonds en est aussi le riz et le lard, on y ajoute un peu de variété par des légumes, et à la moindre occasion par des conserves anglaises aussi bonnes que chères ; elles sont très-bonnes. Le luxe n'est pas dans le service, le fer battu brille sur toutes les tables. Le général en chef y substitue la vaisselle plate et dans la première division quelques débris de la porcelaine Woronzoff trouvées à Belbeck. Le seul luxe est dans les vins très-variés, et possédant les deux qualités des conserves : *Bon et cher*.

» Dans l'après-midi, quand on est libre, on se visite dans le camp ou d'un camp à l'autre, surtout au siége, où les régiments sont très-rapprochés. On colporte les nouvelles du jour, les aventures de la

nuit, les anecdotes plaisantes ou sérieuses, tous les petits cancans qui naissent ici comme partout, ou bien on monte quelques heures à cheval, ou encore, comme je fais en ce moment, on écrit. (Il fait cependant bien beau par hasard.) L'heure du dîner arrive tout doucement, et la journée s'achève en petites réunions, où la partie de whist alterne avec les discussions les plus transcendantes sur la guerre ou la conduite de l'Allemagne. Dieu me pardonne, c'est une vie charmante, et je ne me croyais pas si heureux!

» Faut-il vous donner le revers de la médaille, vous décrire le départ pour la tranchée par une nuit noire comme de l'encre, le voyage dans les boyaux, où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux dans une boue pétrie par un million de pieds par jour, l'arrivée aux embuscades, et l'installation à découvert, au hasard des coups de fusil russes qui piquent la nuit d'étoiles, ou du ronflement des éclats de bombes lancées par série, une seule étant d'un effet nul, et pour brocher sur le tout, la pluie et la neige alternant comme les vers des idylles? Bah! ce sombre tableau a été essayé assez souvent, je préfère m'en tenir au premier.

« Vous avez souvent parlé, dans le *Journal du Loiret*, des chats des zouaves : ces chats ne sont pas tout à fait aussi nombreux que vous semblez le croire. Quant à moi, ce que j'ai surtout remarqué, c'est un singe au 1er zouaves, et qui a bien son originalité. Son maître fut tué à Alma, et il le pleura longtemps; mais la douleur s'efface, même dans le monde des singes; aujourd'hui il suit partout en serre-file la compagnie qui le soigna dans sa douleur, *non passibus æquis* quelquefois; mais alors il a bientôt fait de grimper sur un sac.

» Le courrier qui a suivi celui de votre lettre m'a apporté vos *Revues de Paris*. Elles seront mes *étrennes à l'armée d'Orient*, et je les garde. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir: c'était ma lecture favorite dans un temps où je ne lisais pas pour moi seul; je me rappelle même avoir vu à cette époque des *lettres sur le Nil*, j'avoue que je passais en feuilletant rapidement. Je vais réparer mon tort.

» Je vous écris ces dernières lignes le soir, il est près de minuit; c'est scandaleusement tard au camp. J'entends le feu de la tour Malakoff, qui se défend de son mieux; *mal à prendre!* disent les troupiers, et cependant elle va être prise.

» Le 27e fait toujours partie du corps d'armée commandé par le général Bosquet, qui a mission de garder les lignes contre les efforts des Russes extérieurs. Je crois qu'il y aura bientôt un grand coup de collier à donner de ce côté.

» Bonsoir, mon cher monsieur. Je vous serre la main bien cordialement à vous et à tous mes amis à Orléans... »

CHAPITRE XXII.

Provinces danubiennes. — Les Autrichiens et les Turcs. — Restauration des hospodars. — Omer-Pacha est appelé en Crimée.

Dans les événements qui précèdent, les alliés jouent presque seuls un rôle. Les Turcs sont effacés; ils ne figurent qu'incidemment, moins pour combattre que pour contribuer au débarquement et au transport des provisions. Une plus digne tâche leur était réservée. Les yeux jusqu'à ce jour exclusivement fixés sur Sébastopol allaient se tourner vers Eupatoria, et Omer-Pacha, dont on oubliait les services, s'apprêtait à se rappeler au souvenir de l'Europe.

Depuis l'entrée des troupes autrichiennes dans les Principautés, il s'était moins occupé de guerre que d'administration. En commençant trop tardivement peut-être l'expédition de Crimée, les alliés avaient compté sur son concours; mais la diversion qu'ils se promettaient fut entravée par les circonstances.

Quand les Russes eurent évacué la Valachie, douze mille hommes de troupes autrichiennes vinrent occuper Bucharest; elles avaient pour chef un Roumain, le feld-maréchal-lieutenant comte Coronini, nommé gouverneur militaire de la Grande-Valachie. Il fut reçu, le 7 septembre 1854, aux portes de la ville, par Omer-Pacha, accompagné du prince Cantacuzène, président du conseil d'administration provisoire, qu'avait nommé le commissaire civil ottoman, Dervisch-Pacha. Une brigade turque et deux bataillons valaques étaient échelonnés sur la route de Bajora à Bucharest. Pendant qu'Omer-Pacha passait sur le front des troupes autrichiennes, une batterie turque tirait les saluts d'usage, et les corps de musique turcs jouaient l'hymne national autrichien. Les brigades autrichiennes se composaient de quatre bataillons de l'*Archiduc-Sigismond*, de trois bataillons du *Grand-duc-Constantin* et de deux bataillons du régiment frontière; en outre, de deux divisions de uhlans de l'archiduc Charles, de deux batteries dont l'une de fuséens, d'un train de ponts et d'équipages, et de munitions. Omer-Pacha accompagna ensuite le comte Coronini le long du front des troupes turques et valaques, tandis que l'artillerie autrichienne saluait de son côté.

Le spectacle de cette entrée avait attiré une foule nombreuse, mais qui ne manifesta pas l'enthousiasme avec lequel elle avait accueilli précédemment les troupes ottomanes.

Des dissidences éclatèrent dès le lendemain. Omer-Pacha voulait congédier les fonctionnaires qui avaient servi les Russes et s'opposer au retour de l'hospodar. Le prince Barbo-Démétrius-Stirbey avait pillé le trésor, refusé de se soumettre, en quittant la Valachie, aux ordres formels de son suzerain le sultan, et conservé pendant huit mois le pouvoir sous les Russes. Les Autrichiens demandèrent son rappel, et l'obtinrent de la Sublime Porte; ils auraient même préparé une entrée triomphale, si Mussar-Pacha, commandant ottoman de la place, n'avait écrit au préfet de police : « Vu les accusations graves et officielles qui pèsent sur le prince Stirbey, vu la haine de la majorité des habitants notables de la ville, vu surtout les circonstances au milieu desquelles s'accomplit le retour du prince, j'ai cru devoir me conformer à l'opinion publique en vous ordonnant, monsieur le préfet, d'empêcher qu'on élève des arcs de triomphe, qu'on lise des adresses ou autres discours, enfin qu'aucune manifestation inconvenante irrite le peuple et fasse naître le désordre. »

Le prince rentra le 5 octobre 1854, et, suivant l'invariable usage des souverains restaurés, il promit aux habitants, en les assurant de son amour paternel, de « faire en sorte que tout le monde fût heureux. »

De même que la Valachie, la Moldavie fut évacuée par les Russes. Ils avaient brutalement incorporé dans leurs rangs la milice valaque. Sur l'ordre du général Osten-Sacken, les soldats de la milice moldave furent consignés, et on leur fit savoir au nom du czar qu'ils devaient suivre l'armée. Ils s'y refusèrent; et le capitaine Philippesco, portant la parole au nom de ses camarades, déclara que leur serment leur défendait de servir la Russie. Pour toute réponse on l'arrêta, et quelques jours après une voiture environnée de gendarmes le conduisait à Skouléni. Il était condamné à passer quatre ans en Sibérie et à servir le reste de sa vie dans l'armée du Caucase.

Au mois de novembre l'ennemi avait complétement abandonné le territoire moldave. Les Cosaques du Don et les volontaires grecs qui rôdaient encore dans la Dobrutscha en avaient été chassés par le 3e régiment de la garde du sultan et les bachi-bozouks. Les troupes de l'avant-garde ottomane sur la ligne du Sereth, commandées par Achmet-Sadyk, occupèrent Babadagh, Toultcha, Matchin et autres places de la Dobrutscha. Le 8 novembre le commissaire civil Dervisch-Pacha entra à Iassy, et, malgré une pluie battante, toute la population se porta à sa rencontre. Le 9 le prince Ghika, hospodar de Moldavie, reprit sans opposition les rênes du gouvernement.

On écrivait de Iassy au *Moniteur* de Paris : « On s'attend ici à voir commencer très-prochainement les hostilités sur le Pruth. » On écrivait de Bucharest au *Lloyd* de Vienne : « A la suite de la demande pressante des généraux alliés et notamment de la France, Omer-Pacha va prendre l'offensive et se rendre sur le Pruth. Toutes les troupes turques ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à se mettre en marche, et l'on s'occupe avec une grande activité de tous les préparatifs de la campagne qui va avoir lieu. » Mais la campagne n'eut point lieu. Les commissaires autrichiens représentèrent à Omer-Pacha que, si les Turcs envahissaient la Bessarabie en prenant pour base les provinces danubiennes, le czar s'en prendrait au cabinet de Vienne, auquel il ne serait plus permis de maintenir sa neutralité. Ils s'opposèrent au passage du Sereth par l'armée ottomane, et lui indiquèrent le Delta et les bouches du Danube, contrée impraticable en hiver, comme la route à suivre pour marcher contre les Russes.

Quand même l'Autriche, qui n'avait pas encore signé le traité du 2 décembre, eût laissé libre carrière à Omer-Pacha, celui-ci se serait trouvé dans l'impossibilité d'agir; car les bords du Danube n'étaient plus qu'un immense marécage. Ce fut alors qu'à la demande de lord Raglan et du général Canrobert, il reçut de la Porte l'ordre de partir pour la Crimée à la tête de cinquante mille hommes, afin d'opérer une diversion importante sur les derrières de l'armée russe. Une lettre vizirielle du 24 décembre 1854 lui enjoignit de presser l'embarquement des troupes, et de se rendre immédiatement de sa personne auprès des généraux alliés pour concerter avec eux ses manœuvres. Le sultan Abd-Ul-Medjid lui adressa le hat-humayoun et le firman dont voici la traduction littérale :

HAT-HUMAYOUN.

« Mon généralissime et zélé muchir Omer-Pacha,

» Ainsi que vous le verrez par un firman impérial ci-joint, de même que les efforts louables que vous avez faits jusqu'ici, méritant les plus grands éloges et l'approbation générale, ont augmenté ma faveur envers vous; de même la conduite fidèle et courageuse des généraux, officiers et soldats de mes armées impériales placés sous vos ordres, conduite qui est un signe du zèle, de la fidélité et de la valeur qui sont innés chez eux, nous a procuré une satisfaction sans bornes, et a reçu notre agrément.

» Faites cette fois-ci encore tous vos efforts en Crimée, ainsi que le requièrent votre zèle et votre fidélité, et en mettant toute votre confiance en la miséricorde et en l'aide du Seigneur Dieu de l'univers, pour rendre de grands services, pour fortifier doublement notre faveur envers vous, par des soins infinis à vous conduire amicalement avec les généraux, officiers et soldats des deux hautes puissances mes alliées dans la question où le bon droit de mon empire est reconnu de tous, et pour donner de nouvelles preuves de votre [illegible], de votre attention constante à l'exécution, en tout état de [illegible], les

lois fondamentales militaires, et de vos sentiments sincères envers nous.

FIRMAN.

« *Au muchir de mon armée impériale de Roumélie, mon généralissime Omer-Pacha, etc., etc.*

» Dès que mon haut chiffre impérial te sera parvenu, sache que défendre la puissance et l'indépendance de mon empire, de mes sujets fidèles, et maintenir leur prospérité et leur tranquillité, sont pour moi et pour toute personne sage et intelligente qui aime fidèlement son gouvernement, la chose principale et la plus respectable.

» Et de même que les soins louables que, depuis le commencement de la guerre, d'heureuse issue, entreprise dans cette bonne intention, tu as donnés, par l'intelligence dont tu es doué, à la haute administration de l'armée dont tu es chargé, ayant mérité mes éloges et mon approbation, ont accru ma faveur impériale envers toi; de même mes victorieuses troupes impériales qui sont sous tes ordres ayant montré au monde entier une conduite fidèle et toute d'abnégation, qui est le fait du zèle, de la fidélité et de la valeur innés chez elles, et prouvé encore une fois, en face des amis et des ennemis, qu'ils sont les valeureux descendants de ces braves qui au temps de nos glorieux ancêtres et à leur service ont versé leur sang et sacrifié leur vie pour fortifier les bases de l'empire et faire prospérer le pays; prouvé également que la confiance que nous plaçons en eux, sous le rapport des fatigues et des peines de tout genre qu'ils supporteront avec orgueil pour défendre l'indépendance et la gloire de notre empire et de notre patrie, est basée sur la vérité des faits existants; et comme ils ont complétement conquis de nouveau au pays la haute gloire militaire, cette conduite a obtenu notre extrême satisfaction, notre agrément et nos éloges.

» Il est constant que dans nos prières nous nous souvenons toujours de ta personne intelligente, aussi bien que de tous les généraux, officiers et soldats grands et petits de notre armée impériale; que nous ne cessons un seul instant de nous occuper nous-même en personne, avec bienveillance, de ce qui peut soulager les peines et accroître la félicité et le bien-être de tous, et qu'enfin, partout où mon armée impériale se trouve et partout où elle est envoyée, ma faveur et ma haute attention pour son bien-être seront avec elle.

» Voici que maintenant le service de mon empire requiert indispensablement qu'une portion suffisante des troupes de mon armée impériale de Roumélie, se rendant avec toi en Crimée, rejoigne mes troupes victorieuses qui s'y sont rendues précédemment, et les armées des deux hautes puissances alliées sincères et intimes de mon empire, pour combattre l'ennemi.

» J'ai les yeux fixés sur vous. Mettez votre confiance en l'aide et en la miséricorde du Seigneur Dieu de l'univers, et ajoutez à vos précédents glorieux en servant dignement la cause de l'honneur de l'empire et de la nation! Mettez un soin infini à vous conduire amicalement et d'accord avec les généraux, les officiers et les soldats des deux hautes puissances susdites, mes alliées, dans la cause où le bon droit de mon empire est reconnu du monde entier. Fortifiez ainsi doublement ma faveur impériale envers vous, donnez de nouvelles preuves de votre valeur innée, de votre respect bien reconnu pour les lois fondamentales militaires, et de votre sincère dévouement à ma majestueuse personne impériale.

» C'est pour vous ordonner ce qui précède et pour honorer toi et mes troupes impériales placées sous tes ordres que mon présent firman tout-puissant a été donné exprès de mon divan impérial, et orné en tête de mon hat-humayoun gracieux.

» Pour vous faire parvenir et déclarer verbalement aussi ma vive satisfaction et ma haute volonté impériale, un des hauts fonctionnaires de mon empire, Mahmoud-Bey, mustéchar du ministère des affaires étrangères (précèdent et suivent les compliments et titres d'usage), a été envoyé vers vous.

» A son arrivée, hâte-toi de proclamer et faire entendre ma haute volonté et ma vive satisfaction impériale à tous les généraux, officiers et soldats qui sont sous tes ordres, et fais attention jour et nuit, comme par le passé, à leur bien-être sous tous les rapports.

» Sache-le ainsi, crois à mon noble signe.

» Donné dans la première décade du mois de rébiul-akkir 1271. »

CHAPITRE XXIII.

Les Turcs en Crimée. — Eupatoria. — La colonie tartare. — Omer-Pacha à Varna. — Sa visite aux généraux alliés. — Les Turcs et les Égyptiens. — Combats des 3, 14 et 23 février. — Les volontaires grecs. — Les deux assauts. — Combat du cimetière. — Mort de Sélim-Pacha. — Décoration et médaille russes.

Conformément aux injonctions du sultan, dix-neuf bataillons turcs furent, à la fin de décembre 1854, embarqués à Varna pour Eupatoria, chef-lieu d'un district de la Crimée. Cette dernière ville servait avant la guerre de magasin central aux produits agricoles de la contrée. Ses rues tortueuses et si remplies de boue, qu'il fallait les passer sur des pierres comme des ruisseaux; son mauvais port, ses deux lacs salés, ses maisons en ruine, ses plages sablonneuses dominées çà et là par des moulins à vent à huit ailes, n'avaient pas d'abord attiré l'attention des généraux alliés : mais ils ne tardèrent pas à reconnaître l'importance stratégique de ce point. On pouvait de là inquiéter les Russes à Pérecop, Batchi-Seraï et Simphéropol. Ils y envoyèrent en qualité de commandant supérieur le chef d'escadron d'état-major Osmont, qui prit possession de la ville avec deux compagnies du 30e de ligne et deux compagnies d'infanterie de marine. De concert avec le capitaine de génie Fervel, il fit établir une enceinte continue, construire et armer des batteries, élever des redoutes fermées. Du côté de l'est, où s'étendait le grand lac Saki, on amena ses eaux dans un large fossé, en attendant qu'on eût terminé des épaulements et des redans.

La population d'Eupatoria n'était habituellement que de neuf mille Tartares, Grecs ou Juifs caraïtes, admis au commerce des bestiaux et des peaux d'agneau qu'on appelle vulgairement peaux d'Astrakan. La crainte des Russes y amena près de trente-cinq mille paysans, qui campèrent sur les places, dans les rues, dans les bergeries abandonnées; c'étaient là des hôtes assez incommodes. Les adultes avaient des houppelandes grises comme celles des soldats russes et des colbacks de peau de mouton, mais les enfants allaient complétement nus. Dénués de toute ressource, ces malheureux, pour se procurer du bois de chauffage, dépeçaient les toitures des maisons et les embarcations tirées sur la plage. Ils tuaient et mangeaient les jeunes chevaux, et l'on voyait même, assure le correspondant du *Constitutionnel*, des familles affamées dévorer des charognes, qu'ils ne prenaient pas la peine de faire cuire.

Le commandant Osmont vint au secours des Tartares, il leur distribua des vivres, les soumit à une sorte de discipline, et les voyant animés contre les Russes il les organisa en milice : ils rendirent ainsi de véritables services. Des vedettes à cheval, chargées de protéger les troupeaux dans la campagne, furent plusieurs fois engagées avec les postes ennemis, et s'en firent tellement respecter que les Russes prirent le parti de faire soutenir toutes leurs grand'gardes par des pièces de canon.

Des corps de uhlans, de Cosaques du Don, de dragons et de lanciers, dont le quartier général était à Vraz, rôdaient sans cesse autour d'Eupatoria, mais sans rien tenter de sérieux. Ils laissèrent imprudemment s'élever les fortifications et arriver les troupes ottomanes. Dix mille hommes débarquèrent sans obstacle au commencement de janvier, ayant à leur tête Behram-Pacha et Tiffik-Pacha, beau-fils d'Omer. Un autre détachement de treize cents hommes fut amené par le férik Mehemet-Pacha. L'escadre turque, commandée pas Ahmed-Pacha, quitta Constantinople pour aller à Varna prendre de nouveaux renforts; elle fut secondée par des vaisseaux français et par les bateaux à vapeur anglais *le Jason, la Semele, le Kanguroo, la Nubia, le Simoun* et *l'Industry*.

Omer-Pacha présidait à l'embarquement des troupes choisies parmi les meilleures de la Turquie. « Parfaitement échelonnées, dit le correspondant de la *Presse*, elles arrivaient par les routes de Choumla, Silistrie et Routchouck, passaient tout au plus un jour sous la tente et étaient immédiatement embarquées.

» Leur journée de passage à Varna était bien employée : chaque bataillon était passé en revue par Omer-Pacha, qui inspectait soigneusement les moindres détails de l'uniforme. Toute partie de l'habillement ou de l'équipement un peu usée était immédiatement remplacée par du neuf. Le lendemain, au moment du départ, le maréchal arrivait encore, passait une nouvelle inspection, et se rendait souvent à bord des bâtiments prêts à partir.

» Omer-Pacha a profité des écoles que nous avons faites en Crimée. Ses hommes sont admirablement parés pour le froid. Le séraskier a envoyé ici d'immenses quantités de vêtements d'hiver. Chaque homme porte par-dessus son uniforme une sorte de paletot en peau de mouton, et, par-dessus ce vêtement, une veste capote en bon drap gris blanc, des houseaux fourrés, un large capuchon qui s'attache par derrière au moyen de brides croisées sur la poitrine, et une bonne paire de gants en grosse laine bleue, comme ceux de nos rouliers de France.

» Aussi ces troupes sont-elles fanatiques d'Omer-Pacha. Le pacha, qui les connaît, qui les aime, qui sait les manier, exploite habilement leur dévouement pour lui. Je ne suis plus étonné des prodiges de la campagne du Danube. Un grand nombre de ses soldats portent des médailles commémoratives de leurs beaux faits d'armes. Les Egyptiens surtout sont fort beaux comme ensemble; ils ont plus de vivacité, plus de diable au corps que le soldat turc. La tenue est en général excellente; elle accuse des soldats habitués à la vie de campagne, de vrais troupiers, enfin. Omer-Pacha a une réputation de sévérité bien méritée : aussi la discipline est exemplaire.

» Omer-Pacha est âgé de quarante-cinq ans, rompu à la fatigue, d'une stature ramassée, très-vif, très-ingambe. Je l'ai vu, se trouvant loin de ses gens, aux environs de Varna, où il faisait préparer un campement de cavalerie, sauter d'un bond sur un cheval non sellé. Le corps des officiers a été lui faire une visite. Il nous a reçus aussi bien que possible. Il a l'air un peu rude, rogue même et tout à fait sans-façon; cela déplaît fort aux Anglais, mais nous autres nous sommes enchantés de ses manières. »

Après avoir assuré le départ des détachements, Omer-Pacha s'en

barqua pour Sébastopol, avec le colonel Dieu, le commissaire anglais Simmons et Rustan-Pacha. On le vit apparaître à l'improviste sur le quai de Kamiesch, où ne se trouvaient alors qu'un officier d'artillerie et M. Mac-Gillivreg, officier du commissariat du même corps, occupés à surveiller le débarquement des boulets et obus ; mais les soldats de service se réunirent, et saluèrent le muchir par trois chaleureuses acclamations.

Omer se rendit immédiatement au quartier général, et assista à une conférence à laquelle étaient présents le général Canrobert, l'amiral Bruat, lord Raglan, sir Edmond Lyons et sir John Burgoyne : on y détermina la part que les Turcs devaient prendre à la défense d'Eupatoria. Omer parcourut ensuite le camp, poussa sa promenade jusqu'à la Maison-Blanche, examina du haut de l'Observatoire la position de Sébastopol, et le lendemain il reprenait la route de Varna.

Par ses soins de nouvelles forces furent dirigées sur Eupatoria, où, dès la fin de janvier, on comptait près de trente mille hommes, dont le correspondant du *Moniteur,* M. Alfred Launoy, a tracé le portrait suivant :

« En parcourant l'armée ottomane d'Eupatoria, on reconnaît facilement les vieilles bandes du Danube et de Silistrie. Elle est bien vêtue, bien armée, bien nourrie. Le soldat turc porte comme vêtement, indépendamment de son pantalon et de sa veste en drap bleu ordinaire, un paletot en peau de mouton sans manches, des jambières bien chaudes et une excellente capote grise avec un capuchon séparé. La plupart d'entre eux ont pour chaussures des morceaux de peaux de bœuf en forme de sandales, qui leur entourent les pieds et qu'ils préfèrent aux souliers. Ils les fixent au moyen de courroies qui les maintiennent solidement.

» L'armée d'Eupatoria se compose en très-grande partie d'une classe d'individus appelés *rédifs*, ce sont des hommes ayant déjà fait campagne, et qui, d'après les lois de leur pays, peuvent être encore appelés sous les drapeaux ; ce sont d'anciens soldats possédant l'habitude de la guerre. Ils sont sobres, patients, habitués à la fatigue, aux privations, et industrieux pour les travaux et les détails de la vie militaire.

» Les Turcs ont parmi leurs troupes plusieurs bataillons de tirailleurs armés de carabines à tige données par la France : ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils portent une tunique semblable à celle de nos chasseurs à pied, et ont pour coiffure une toque verte très-épaisse, bordée d'une peau de mouton noire comme les bonnets tatars. Cette coiffure constitue un essai nouveau : il est question de l'adopter pour toute l'armée ottomane en remplacement de la calotte rouge ou fez, incapable de préserver la tête des soldats contre les coups de sabre ou de baïonnette.

» Les Egyptiens sont regardés comme les meilleurs soldats de l'armée d'Eupatoria. Ils avaient la même réputation pendant la campagne du Danube, et on sait qu'ils ont soutenu presque en entier le poids de la célèbre défense de Silistrie. Ils ont la figure beaucoup plus foncée que les soldats turcs; leur costume est le même pendant l'hiver, mais l'été ils portent la veste blanche au lieu de la veste bleue. Comme ils parlent arabe et qu'ils n'ont pas la même langue que les Turcs, ils ont peu de rapports avec ces derniers et vivent entre eux.

» On ne les appelle dans le pays et dans l'armée que les Arabes. Leur manière de combattre se rapproche beaucoup de celle de ces peuples guerriers, au courage et à l'énergie desquels ils joignent l'intelligence de la discipline. Les soldats français leur inspirent une estime toute particulière, et ils cherchent sans cesse à les imiter. »

Se croyant assez forts pour hasarder un mouvement offensif, les Turcs se portèrent, le 13 février, sur le village de Saki, au nombre de dix mille fantassins et de douze escadrons de cavalerie; mais les Russes étaient sur leur garde. Le comte Cancrine, colonel du régiment de dragons du grand-duc Michel, renforça de deux escadrons la chaîne de ses avant-postes, et envoya le long du lac Guiloï un escadron du régiment de lanciers pour prendre les Turs en flanc; et la colonne ottomane, craignant qu'on lui coupât la retraite, rentra dans Eupatoria.

Le 11, les Russes firent à leur tour une tentative; ils s'avancèrent au nombre de quinze mille vers un cimetière tartare situé à l'est d'Eupatoria, et parvinrent à s'en rendre maîtres un moment : mais ils en furent promptement chassés. Cette attaque donna l'éveil à la garnison; elle se hâta de compléter les ouvrages de défense et se disposa à combattre avec une ardeur qu'accrut l'arrivée d'Omer-Pacha. Elle pouvait mettre en ligne, le 7 février, trente-cinq mille hommes, sans compter la compagnie française des fuséens, quelques soldats alliés et les marins du *Henri IV,* qui était devenu un des forts détachés d'Eupatoria. En rade étaient la corvette *le Vilva* (capitaine Dufour de Montlouis), le bateau à vapeur turc *Schehfaer,* et les steamers *Curaçao*, *Furious*, *Valorous* et *Viper*, qui pouvaient contribuer puissamment à repousser une attaque.

Attendre que les remparts d'Eupatoria fussent sortis de terre, que l'armée tout entière de Silistrie eût achevé sa concentration dans la nouvelle place forte, attendre l'accumulation de tant de difficultés, eût été de la part de l'ennemi une faute grave qu'il ne devait point commettre. Nicolas Ier envoya l'ordre d'agir avec énergie.

Dans la nuit du 16 au 17, les Russes, profitant de l'obscurité, firent autour de la place, à grand renfort de bras, une espèce de parallèle en terre rapportée, dans le but de mettre à l'abri leurs pièces et leurs tirailleurs. Cette parallèle courait de l'ouest à l'est, passant à quatre cents mètres de notre batterie de la *Couronne des Moulins*, et à sept cents mètres de la place. Elle se composait d'une série de travaux éloignés les uns des autres de vingt à trente mètres, et pouvant couvrir une pièce avec ses servants. Dans l'intervalle on avait creusé des trous pour les tirailleurs.

Ces préparatifs faits avec la prestesse ordinaire des Russes à remuer la terre, une centaine de batteries furent mises en place, et à cinq heures et demie du matin quatre-vingt pièces de canon ouvrirent leur feu contre la ville. Au bruit des détonations, les habitants tartares, grecs, juifs, s'entassèrent sur les toits pour assister au spectacle du combat. Déjà les troupes ottomanes et alliées étaient à leur poste. Les meilleures dispositions avaient été concertées entre le généralissime Omer-Pacha, le commandant français de la place et les capitaines des navires anglo-français sur rade. M. le lieutenant de vaisseau Las Cases comandait une des batteries avancées; la batterie n° 5 et la batterie de Villeneuve, que commande l'ouvrage dit la *Couronne des Moulins*, étaient armées des pièces de marine du *Henri IV*, dirigées par des officiers de vaisseau et servies par des marins : la compagnie des fuséens apprêtait ses fusées à la Congrève.

Les projectiles lancés par les canons russes arrivaient jusqu'à la mer. Derrière l'artillerie des Russes se montrait une ligne de cavalerie, formée par six régiments aux ordres du général Korff; puis seize régiments d'infanterie que commandait le général Osten-Sacken.

Après plusieurs heures d'une furieuse et inutile canonnade, l'attaque se dessina : elle avait d'abord appuyé à gauche; mais, trouvant de ce côté des préparatifs formidables, elle se porta à l'autre extrémité, vers les quatre cimetières qui bordent le lac Saki. Sans respecter la sainteté du lieu, sans respect pour les tombes monolithes de marbre ou de granit, les tirailleurs russes s'embusquèrent dans le cimetière où reposent les familles israélites de toute la Crimée. Là se formèrent deux colonnes d'assaut. La première se composait de volontaires grecs et bulgares, corps récemment formé, qui portait la classique fustanelle, et dont une croix blanche ornait par-devant la calotte grecque.

Ils s'avancent; mais un obstacle qu'ils n'ont pas prévu les arrête : le fossé est rempli par les eaux du lac, dont ils ignorent la profondeur. Tandis qu'ils hésitent, une fusillade terrible les foudroie; ils tourbillonnent en désordre et s'enfuient.

Les officiers poussent à l'assaut une seconde colonne munie de madriers, pour franchir le fossé; et d'échelles, pour escalader les parapets. Elle arrive jusqu'au bord du fossé malgré la grêle de balles qui la décime. On fait passer de main en main les échelles, les madriers. Les Turcs s'apprêtent à soutenir une lutte corps à corps sur la crête des parapets; mais les planches ne peuvent fournir un passage, elles sont trop courtes pour la largeur du fossé, ou, s'ils s'en trouve d'assez longues. elles ne rencontrent pas de point d'appui contre la muraille qui descend au fond du fossé. La seconde colonne d'assaut est forcée à son tour de battre précipitamment en retraite. En se retirant elle est chargée à la baïonnette par un bataillon turc sorti par la droite, et après une lutte acharnée plus de cent Russes sont impitoyablement égorgés dans le cimetière.

Ce dernier épisode coûta la vie à Sélim-Pacha, commandant des troupes égyptiennes. On l'avait surnommé le dernier des mameluks, parce que seul il échappa au massacre du Caire, qui fut le signal de la destruction de cette célèbre milice, dont, quoique très-jeune alors, il faisait partie. Il racontait que, voyant tous ses compagnons d'armes cernés dans la citadelle du Caire tomber sous les coups de la mousqueterie des soldats du vice-roi, il prit une résolution suprême, fit monter son cheval sur le parapet de la forteresse et le lança dans l'espace. L'animal, écrasé dans la chute, sauva la vie à son cavalier, qui, tout meurtri, tomba sans connaissance. Méhémet-Ali, étonné de tant de résolution et de bonheur, donna l'ordre qu'il fût épargné : au bout de quelques jours il revint à la santé.

Il dut sa carrière militaire à la bienveillance et à l'amitié d'un de nos compatriotes, le colonel Selves, entré vers 1815 au service du vice-roi, aujourd'hui généralissime de l'armée égyptienne sous le nom de Soliman-Pacha, et qui s'est acquis dans toute l'Europe une réputation méritée.

Sélim-Pacha, parvenu par son mérite et ses services au grade de général de division, avait fait sous Ibrahim les campagnes d'Arabie et de la haute Egypte. Sa brillante réputation se consolida dans les provinces danubiennes. Il guidait les Egyptiens à la poursuite des Russes, quand il reçut une balle qui lui entra par la bouche et fracassa la partie supérieure de la colonne vertébrale : la mort fut instantanée.

On pressait Omer de faire sortir toute la garnison; mais, satisfait d'avoir sauvé Eupatoria et n'ayant pas de cavalerie, il n'inquiéta pas les Russes, qui s'éloignèrent en emportant leurs biessés. Ils passèrent la nuit sans feux ni tentes, par un froid rigoureux, et prirent le lendemain la direction de Simphéropol. Ils laissaient sur le champ de bataille quatre cent cinquante-trois morts, presque tous

jeunes et robustes, qui appartenaient sans doute à un corps d'élite, car la plupart portaient la décoration de Saint-Georges de cinquième classe ou une médaille ronde en argent. D'un côté de cette médaille est gravée l'aigle russe amphisbène tenant dans ses serres le globe terrestre et le sceptre du souverain; au-dessus de l'aigle est la couronne impériale de Russie, surmontée du Saint-Esprit, qui projette sur elle ses rayons divins et lumineux. Autour de ces figures on lit la phrase suivante en langue russe : *Tombe à genoux, idolâtre, car Dieu est avec nous.* Sur l'autre face de la médaille on voit ces mots également en langue russe : *Pour la soumission de la Hongrie et de la Transylvanie*, qui indiquent suffisamment son origine.

CHAPITRE XXIV.

Affaire du 23 février. — La redoute Sélenghinst. — Le général Monet. — Ordre du jour et dépêche du général Canrobert. — Armistice. — Obsèques de quatre officiers de zouaves à Sebastopol.

Devant Sébastopol allait se livrer un combat non moins glorieux, quoique les résultats n'en aient pas été aussi heureux.

Les assiégés travaillaient avec une activité infatigable à augmenter leurs ouvrages défensifs. Ils avaient élevé des batteries qui commandaient la vallée de la Tchernaïa, et entouraient la tour Malakoff de travaux considérables. La première division française fut détachée pour en faire le siége, et commença les cheminements qui devaient l'y conduire. Pour arrêter la marche des tranchées par des travaux de contre-approche, les Russes, dans la nuit du 21 au 22, établirent une redoute sur le versant du mont Sapoune, qui forme le côté droit du bassin du carénage. On l'appelle la redoute Sélenghinst, du nom du régiment auquel la garde en fut confiée.

Le général en chef résolut de leur enlever cette position. Le 23 au soir, les ordres furent donnés. A deux heures du matin, deux bataillons du 2e zouaves, un bataillon d'infanterie de marine et quelques compagnies d'ouvriers se mirent en route sous les ordres du général Monet. On se dirigea dans le plus profond silence vers la position des Russes, à mille ou douze cents mètres en avant de la tour Malakoff. Des deux bataillons de zouaves, l'un prenait la droite, l'autre la gauche de l'attaque, le front de l'ennemi était réservé à l'infanterie de marine; mais, au milieu des épaisses ténèbres qui avaient couvert le plateau immédiatement après le coucher de la lune, elle s'égara dans des chemins fangeux, et ne put arriver assez tôt pour participer au combat.

Malgré leurs précautions les zouaves avaient été aperçus par les Cosaques démontés du 8e bataillon de la mer Noire, qui occupaient des postes secrets aux environs de la redoute. Le général-major Khronstcheff, qui avait sous ses ordres, outre le régiment d'infanterie de Sélenghinst, celui de Wolhynie, les disposa de manière à faire simultanément face aux deux attaques.

Le général Monet marchait en avant dans une obscurité profonde. Tout à coup une vive clarté illumine les retranchements; une fusillade terrible décime les zouaves, et le général Monet est atteint d'une balle qui lui laboure l'index et lui brise le pouce de la main droite. Quelques instants plus tard, il est de nouveau blessé à la main gauche et au bras; mais il continue héroïquement à conduire les zouaves à l'assaut. Sans répondre au feu de l'ennemi, ils gravissent les épaulements; une affreuse mêlée s'engage à l'arme blanche; mais les Russes cèdent à un choc irrésistible : un bataillon d'ouvriers et de soldats du génie bouleverse la redoute et en encloue les canons.

Cependant les batteries voisines, les bâtiments embossés dans la rade, *le Vladimir*, *la Chersonèse* et *le Gromonossets*, font pleuvoir les projectiles sur les zouaves. Des pots à feu, des fusées, qui éclairent le ciel d'une lumière éclatante, permettent à l'artillerie russe de diriger ses coups. La garnison est sous les armes; on entend les cloches tinter, les tambours battre dans Sébastopol. Le général Monet donne le signal de la retraite comme il avait donné celui de l'attaque, et il sortit le dernier de la redoute Sélenghinst, après avoir fait procéder à l'enlèvement des blessés.

En rejoignant la division, les zouaves virent dans l'ombre une masse noire, qu'ils prirent pour l'infanterie de marine en retard; c'était le premier bataillon du régiment de Sélenghinst, commandé par le colonel Sabaschinsky. Il fallait *faire un trou;* on le fit, mais non sans éprouver des pertes cruelles.

Ce fut en somme, comme le dit le correspondant de *la Presse*, une brillante mais douloureuse affaire.

Un armistice de quelques heures fut conclu le 27 février pour déblayer le champ de bataille. Presque tous les zouaves dont on retrouva les cadavres étaient méconnaissables. Un officier avait reçu neuf coups de baïonnette, un autre vingt-trois et deux coups de feu.

Les zouaves et les grenadiers russes de corvée pour enterrer les morts, échangèrent force poignées de main et se donnèrent de mutuels témoignages d'intérêt. Le commandant de tranchée s'entretint longtemps avec le commandant russe, et sut de lui que sur cinq officiers faits prisonniers dans la redoute un seul, le capitaine Perne, était encore vivant. Il avait conduit le deuil de ses camarades, qui avaient été ensevelis avec tous les honneurs dus à leur rang.

CHAPITRE XXV.

Réquisitions. — Acceptation des quatre garanties par Nicolas Ier. — Note prussienne du 5 janvier. — Mission du général Wedell. — Traité d'alliance avec les Etats sardes. — Résolution de la diete de Francfort. — Maniste du czar.

Les négociations marchaient concurremment avec les événements militaires, mais sans amener davantage une solution.

Avant le délai de quatorze jours que la diplomatie avait assigné au prince Gortschakoff, il fut autorisé à accepter l'interprétation des quatre garanties telles qu'elles avaient été formulées le 28 décembre et qu'elles furent résumées dans un *memento* du 7 janvier 1855.



[illegible]-Pacha.

Cette concession fournit à la Prusse un nouvel argument. « Comment! dit M. de Manteuffel dans une note du 5 janvier, c'est au moment où la Russie envoie à son représentant à Vienne des pouvoirs plus étendus en vue d'une conciliation, que vous craignez une agression de sa part! Les préparatifs immédiats de guerre sont moins que jamais commandés par les circonstances : l'action diplomatique suffit. Mais pour que nous la secondions, il est indispensable que nous soyons admis à des délibérations qui impliquent un remaniement de tout le droit public de l'Europe et la modification des traités dans lesquels la Prusse a été partie contractante. Elle revendique le droit d'assister aux conférences qui vont s'ouvrir, non en vertu de stipulations récentes, mais en vertu de sa position comme grande puissance, qui lui a permis de signer les anciens traités. »

Le gouvernement français combattit les prétentions de la Prusse. « Le cabinet de Paris, dit M. Drouyn de l'Huys le 11 janvier, voit, dans l'exposé que renferment les dépêches de M. de Manteuffel, deux ordres d'idées très-distincts : l'un spécial aux relations du gouvernement prussien avec la cour de Vienne, l'autre se rattachant à l'ensemble de sa situation en Europe.

» Sur le premier point, la France est résolue à ne pas s'immiscer dans des questions qui appartiennent exclusivement à la Confédération germanique; sur le second le cabinet de Paris est tout disposé à s'expliquer.

» Le cabinet de Paris ne songe pas à contester à la Prusse le rang où elle s'est placée. Bien plus, il lui a très-souvent rappelé, depuis deux ans, les obligations de ce rang élevé dont elle se montre justement fière. Mais il croit devoir faire observer que la qualité de grande puissance est permanente; on ne peut pas s'en dépouiller lorsqu'elle entraîne des charges, pour la reprendre dès qu'elle n'offrira plus que des avantages.

» Des droits et des devoirs de cette importance sont absolument corrélatifs ; les uns ne sauraient se séparer des autres. Il n'est pas à croire que l'Angleterre et l'Autriche voient ces choses autrement que la France ; mais ce qui est certain, c'est que la France n'admettra pas qu'une puissance demeurée par sa propre volonté en dehors des grands événements qui s'accomplissent dans le monde, maintienne sa prétention d'en régler ensuite les conséquences. Les profits de la guerre ne sont que pour les belligérants. Or, le profit de la guerre actuelle, profit essentiellement moral, ce sera le droit de participer, dans l'intérêt européen, aux règlements de la paix. La Prusse n'a encore rien fait pour cela. Elle a refusé de proclamer sa neutralité. Cette résolution lui fait honneur. Mais, réellement, de quel côté est-elle? Si les hostilités se prolongent, sera-t-elle avec ou contre les puissances alliées? C'est ce que l'on ne sait pas encore.

» La Prusse pourrait-elle reprocher à la France sa confiance dans l'Autriche? Mais les conduites sont bien différentes. Par un mouvement qu'elle déclare purement stratégique, la Russie évacue les Principautés : aussitôt la Prusse se dit satisfaite ; tandis que l'Autriche le lendemain même du jour où cette évacuation lui est communiquée échange avec la France et l'Angleterre les notes du 8 août. Le 28 novembre, le prince Gortschakoff annonce l'adhésion de sa cour aux quatre points : la Prusse se félicite d'avoir atteint le but de ses efforts ; tandis que l'Autriche signe le 2 décembre le traité d'alliance avec les puissances occidentales. Le 7 janvier la Russie fait connaître son adhésion à l'interprétation des quatre garanties : la Prusse, croyant voir le succès complet de sa politique, repousse l'appréciation faite par l'Autriche du traité du 20 avril, et refuse de fournir son contingent ; tandis que l'Autriche s'empresse de reconnaître spontanément que le cas prévu par l'article 5 du traité du 2 décembre est réalisé, que le rétablissement de la paix n'est pas assuré, et elle offre de combiner avec les puissances alliées ses plans d'opération militaires.

» Voudrait-on soutenir que l'Autriche trouve, dans l'alliance établie par le traité du 2 décembre, des avantages que n'aurait pas la Prusse? Quels sont-ils? Cette observation faite par la Prusse n'implique pas sans doute un assentiment ; mais, cependant, puisqu'on propose de faire un traité *prussien* à côté du traité *autrichien*, il faudrait que l'on fît savoir ce que signifie au juste cette proposition? Etait-ce là l'objet de la mission à Londres de M. d'Usedom? Cette mission a été revêtue avec tant de soin de formes confidentielles, que le secret n'en est pas encore parvenu au cabinet de Paris. Mais plus on s'applique à le lui cacher, plus il a dû tâcher de le découvrir. Or, ce qu'il a pu en savoir, c'est que la Prusse faisait tous ses efforts pour empêcher les alliés de porter la guerre sur le point vulnérable de leur ennemi, et pour interdire à leurs troupes le passage de l'Allemagne. Qu'offrait-elle pour compensation ? De placer un corps d'armée sur la frontière de la Pologne. C'est-à-dire que la Prusse d'une main détournerait l'épée des puissances alliées, et de l'autre couvrirait la Russie d'un bouclier. Ne serait-on pas autorisé à croire que M. d'Usedom portait différents traités dans son portefeuille, et qu'il en a tiré par erreur à Londres celui qui ne devait être produit qu'à Saint-Pétersbourg?

» Le gouvernement français n'a pas l'intention, on peut en être assuré, de blesser la Prusse. Il s'exprime ainsi dans un loyal et sincère épanchement ; et s'il désire que ses paroles soient rapportées à Berlin, c'est dans l'espoir de faire enfin sortir la Prusse d'une situation où, s'il avait été assez heureux pour voir ses efforts réussir, elle ne serait pas aujourd'hui. »

Bien que l'Angleterre partageât complétement cette manière de voir, le cabinet de Berlin persista à revendiquer son entrée dans les conseils des puissances occidentales. De nouvelles notes furent échangées, le lieutenant général de Wedell fut envoyé deux fois à Paris ; mais il n'y apportait que des propositions inacceptables, comme celle de faire des modifications au *memento* du 7 janvier : exigence d'autant plus étrange que la Russie elle-même l'avait adopté. La France et l'Angleterre se montrèrent fermement décidées à n'accorder à la Prusse aucune participation au règlement de la paix que lorsqu'elle se serait placée, par rapport aux quatre garanties, sur la même ligne que les contractants du traité d'alliance du 2 décembre 1854.

Comme pour compenser le mauvais vouloir de la Prusse, la Sardaigne adhéra le 10 janvier à la convention conclue le 10 avril 1854 entre la France, l'Angleterre et la Turquie. Deux motifs empêchaient les Etats sardes de se rattacher au traité du 2 décembre : c'était la conséquence de notes et de protocoles auxquels ils étaient étrangers, et la réserve inscrite dans l'article 6 était spéciale à la Prusse ; il leur eût d'ailleurs répugné, par de justes susceptibilités, d'entrer en alliance directe avec l'Autriche. Il fut convenu que le roi de Sardaigne fournirait quinze mille hommes entretenus à ses frais en Crimée, mais dont la France et l'Angleterre payeraient l'embarquement et le transport. A la tête du corps expéditionnaire fut placé Alphonse della Marmora ; Joseph Durando eut le commandement de la 1re division, et Alexandre della Marmora celui de la seconde.

L'alliance des Etats sardes était une conquête précieuse mais secondaire ; l'essentiel eût été d'établir entre les Etats germaniques une communauté d'intentions, et le cabinet de Vienne y usait vainement sa logique. Las de parlementer avec la cour de Berlin, il prit l'initiative auprès de la diète de Francfort, et lui demanda de mobiliser au moins la moitié des contingents fédéraux, et de procéder dans les plus courts délais à l'élection d'un commandant en chef, qui, bien entendu, eût été l'empereur François-Joseph. D'après les tableaux publiés par la commission militaire de Francfort, l'armée fédérale dont le cabinet de Vienne réclamait le rassemblement avait une force totale de 525,037 hommmes ainsi répartis :

Corps d'armée.		Hommes.
I. II. III.	Autriche.	153,[illegible]
IV. V. VI.	Prusse.	170,509
VII.	Bavière.	50,[illegible]
VIII.	Wurtemberg, Bade, Hesse, Darmstadt.	47,557
IX.	Saxe, Hesse électorale, Nassau, Luxembourg, Limbourg.	35,333
X.	Hanovre, Brunswick, Oldenbourg, villes Anséatiques, Mecklenbourg.	49,918
Division d'infanterie de réserve.		16,[illegible]86
	Total.	525,037

Cet effectif se distribuait entre les différentes armes de la manière suivante :

Infanterie.	404,502
Cavalerie.	7[illegible],149
Artillerie.	40,270
Génie.	5,745
Etats-majors.	3,371
Total.	5[illegible]5,037

Il faut ajouter à cette force 1,470 chirurgiens et 16,838 hommes du train des équipages.

L'artillerie de siége consistait en 250 bouches à feu, savoir : 122 canons, 31 obusiers et 97 mortiers.

L'armée fédérale se subdivisait en 387 bataillons, 409 escadrons et 147 batteries, qui comptaient 1,122 canons.

La Diète recula devant une mesure extrême, et, par une distinction subtile, elle repoussa la mobilisation et adopta, dans la séance du 8 février, la mise sur pied de guerre (*kriegsbereits haft*). Dans le rapport qui précéda cette résolution, les comités réunis exposaient qu'un armement immédiat ne leur semblait pas urgent ; mais que la Confédération ne pouvait faire autrement que de se préparer afin de remplir au besoin l'obligation fédérale de maintenir la sûreté intérieure et extérieure de l'Allemagne, l'indépendance et l'inviolabilité des Etats allemands. Les comités croyaient nécessaires que les troupes fédérales fussent prêtes, dans leurs quartiers de station ordinaire, à entrer en campagne quinze jours après qu'elles auraient été appelées. La mobilisation immédiate étant écartée, la Diète déclara qu'il n'y avait pas lieu de procéder à l'élection d'un général en chef.

En vertu de la résolution du 8 février, la Confédération tout entière compléta ses cadres, rappela les militaires en congé, acheta des chevaux, augmenta les approvisionnements, monta des batteries de campagne. La Bavière et les autres Etats favorables à l'Autriche se signalèrent par l'activité de leurs préparatifs, et elle redoubla lorsque, dans la séance du 22 février, la pièce suivante eût été communiquée à la diète de Francfort.

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., savoir faisons :

» Nos fidèles et bien-aimés sujets savent combien nous désirons parvenir sans l'emploi de la force des armes, sans plus longue effusion de sang, au but que nous nous sommes constamment proposé, celui de défendre les droits de nos correligionnaires et en général toute la chrétienté en Orient. Ce vœu est également connu de tous ceux qui ont suivi avec attention et impartialité la marche des événements, ainsi que la tendance invariable de nos actes. Nous avons été et demeurons toujours étranger à tout autre mobile, à toute autre vue en matière de foi et de conscience.

» Aujourd'hui encore, fidèle à ces principes adoptés par nous, nous avons annoncé notre assentiment à l'ouverture de négociations avec les puissances occidentales, qui ont formé avec la Porte Ottomane une alliance hostile contre nous. Nous croyons, dans notre équité, devoir nous attendre de leur part à la même sincérité, au même désintéressement dans les intentions, et nous ne perdons pas l'espoir d'arriver au rétablissement d'une paix si désirée, si précieuse pour la chrétienté. Néanmoins, en présence des forces qu'elles réunissent et des autres préparatifs qu'elles font pour lutter contre nous, préparatifs qui, en dépit des négociations entamées, ne discontinuent point et acquièrent même sans relâche, presque chaque jour, de plus vastes développements, nous sommes contraint, de notre côté, de songer immédiatement à l'augmentation des moyens que Dieu nous a donnés pour défendre la patrie, pour opposer une ferme et puissante barrière à toutes les tentatives hostiles à la Russie, à tous les projets qui menaceraient sa sécurité et sa grandeur. Ce premier de nos devoirs, nous le remplissons ; et invoquant l'appui du Très-Haut, avec une foi entière en sa grâce, avec une pleine confiance dans l'amour de nos sujets, animés comme nous du même sentiment de dévouement pour notre croyance, pour l'Eglise orthodoxe et pour notre chère patrie,

nous adressons ce nouvel appel à toutes les classes de nos sujets, ordonnant :

» Qu'il soit procédé à la formation d'une milice générale de l'empire.

» Les dispositions relatives à la formation et à l'organisation de cette milice ont été examinées et confirmées par nous, et se trouvent exposées en détail dans un règlement spécial. Elles seront partout mises à exécution avec ponctualité et avec zèle.

» Plus d'une fois déjà de pénibles et même de cruelles épreuves ont menacé et atteint la Russie; mais elle a toujours trouvé son salut dans son humble foi en la Providence, dans le lien étroit et indissoluble qui unit le monarque aux sujets, ses enfants dévoués. Qu'il en soit de même aujourd'hui! Que le Dieu qui lit dans les cœurs, qui bénit les intentions pures, nous accorde son assistance!

» Donné à Saint-Pétersbourg, etc.

» Nicolas. »

CHAPITRE XXVI.

Mort de l'empereur Nicolas. — Avénement et premiers actes d'Alexandre II. — Conférences de Vienne. — Conclusion

Ce fut la dernière fois que le czar prit officiellement la parole. L'Europe apprit avec étonnement qu'il était mort dans la matinée du 2 mars, et qu'on avait proclamé son fils aîné Alexandre, deuxième du nom, né le 17 avril 1818.

M. Raoul Bourdier racontera plus loin la vie de Nicolas Ier, qu'il a étudiée sous toutes ses faces et dont il a recueilli laborieusement les matériaux. Pour nous, il nous eût été impossible d'entrer dans des détails personnels, si intéressants et si variés, sans interrompre l'ordre des faits actuels : mais comme Nicolas Ier, subitement enlevé dans la plénitude de sa force et de son pouvoir, était l'instigateur de la guerre ; comme sa mort produisit une immense impression, nous avons dû donner son nom à la période des affaires d'Orient à laquelle sa disparition soudaine faillit mettre un terme. Quand on sut que le continuateur de la politique de Pierre le Grand avait cessé de vivre, on crut à un coup de la Providence. On s'imagina que l'ambition moscovite tombait avec son représentant, qu'on allait signer sur sa tombe les préliminaires d'une paix solide, et qu'il emportait dans les plis de son linceul les idées belliqueuses de ses ancêtres.

Les premiers actes d'Alexandre II dissipèrent ces illusions hâtives. Il est vrai qu'il confirma les pouvoirs du prince Gortschakoff à Vienne ; mais son manifeste du 3 mars n'indiquait nullement un changement de politique.

« Par la grâce de Dieu, nous, Alexandre II, etc.

» Dans ses voies impénétrables, il a plu à Dieu de nous frapper tous d'un coup aussi terrible qu'inattendu. A la suite d'une courte mais grave maladie, qui dans les derniers jours s'était développée avec une rapidité inouïe, notre bien-aimé père l'empereur Nicolas Pawlovitsch est décédé aujourd'hui 18 février. Nulle parole ne saurait exprimer notre douleur, qui sera aussi la douleur de tous nos fidèles sujets.

» Nous soumettant avec résignation aux vues impénétrables de la providence divine, nous ne cherchons de consolations qu'en elle et n'attendons que d'elle seule les forces nécessaires pour soutenir le fardeau qu'il lui a plu de nous imposer. De même que le père bien-aimé que nous pleurons consacra tous ses efforts, tous les instants de sa vie aux travaux et aux soins réclamés par le bien de ses sujets, nous aussi, à cette heure douloureuse, mais si grave et si solennelle, en montant sur notre trône héréditaire de l'empire de Russie, ainsi que du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande, qui en sont inséparables, nous prenons à la face du Dieu invisible, toujours présent à nos côtés, l'engagement sacré de n'avoir jamais d'autre but que la prospérité de notre patrie. Fasse la Providence, qui nous a appelé à cette haute mission, que, guidé et protégé par elle, nous puissions affermir la Russie dans le plus haut degré de puissance et de gloire, que par nous s'accomplissent les vues et les désirs de nos illustres prédécesseurs Pierre, Catherine, Alexandre le Bien-Aimé et notre auguste père d'impérissable mémoire!

» Par leur zèle éprouvé, par leurs prières unies avec ardeur aux nôtres devant les autels du Très-Haut, nos chers sujets nous viendront en aide. Nous les invitons à le faire, leur ordonnant en même temps de nous prêter serment de fidélité, ainsi qu'à notre héritier, Son Altesse Impériale le césarévitsch grand-duc Nicolas-Alexandrevitsch.

» Donné à Saint-Pétersbourg, le dix-huitième jour du mois de février de l'an de grâce 1855, et de notre règne le premier.

» Alexandre. »

L'ordre du jour adressé à l'armée est empreint du même esprit.

« Vaillants soldats, dit le nouvel autocrate, fidèles défenseurs de l'Église, du trône et de la patrie, il a plu au Dieu tout-puissant de nous visiter par la plus terrible et la plus triste des calamités. Nous avons perdu un maître et un bienfaiteur.

» Au milieu de ses soins infatigables pour le bien-être de la Russie, mon père bien-aimé, l'empereur Nicolas Paulowitsch, a été appelé à une vie éternelle.

» Ses derniers mots ont été : — J'offre mes remercîments à la brave et fidèle garde qui a sauvé la Russie en 1825, comme aussi à la vaillante et fidèle armée ainsi qu'à la flotte. Je prie Dieu de perpétuer parmi mes soldats leur bravoure et leur bon esprit pour assurer la sécurité intérieure et la force extérieure de l'empire.

» Alors malheur aux ennemis qui attaqueraient la Russie!

» Si l'état de tous mes sujets n'a pas été amélioré autant que je le voulais, c'est que je n'ai pu faire davantage. —

» Puissent ces mots ineffaçables, preuve de son amour sincère pour vous, amour que je partage au plus haut degré, être conservés dans vos cœurs comme un gage de votre dévotion pour moi et la Russie!

» Vaillants soldats, braves compagnons d'armes d'un chef qui repose à présent en Dieu, vous avez gravé dans vos cœurs les dernières expressions de son amour tendre et paternel. Comme signe de cet amour, troupes des gardes, corps des élèves de l'école militaire et régiment des grenadiers du généralissime prince Suwaroff, je vous donne l'uniforme que portait l'empereur votre bienfaiteur; ce gage, gardez-le au milieu de vous comme une chose sacrée et un souvenir ineffaçable pour les générations à venir.

» En outre, j'ordonne :

» 1° Que, dans les compagnies et escadrons qui ont porté le nom de Sa Majesté, tous les grades porteront sur leurs épaulettes et pattes de leurs uniformes le nom de l'empereur Nicolas Ier, tant qu'il en restera un des cadres du 18 février (2 mars) 1855.

» Conserveront aussi le nom de Sa Majesté ceux qui auront été attachés à l'empereur en qualité de général ou adjudant.

» Que le souvenir sacré de Nicolas Ier reste à jamais dans nos rangs, et qu'il soit la *terreur de nos ennemis* et la gloire de notre patrie !

» Saint-Pétersbourg, 19 février (3 mars) 1855.

» Alexandre. »

Peu de temps avant la mort de Nicolas Ier, la noblesse avait été convoquée dans chaque gouvernement pour entendre le dernier manifeste du czar. Les nobles de Saint-Pétersbourg avaient sollicité en 1854 l'autorisation d'organiser une sorte de milice; ils ne pouvaient donc se refuser à la création d'une milice générale, qui, sous prétexte de défendre le pays, mettait à la disposition du czar une armée de serfs équipée aux frais de l'aristocratie; aussi votèrent-ils dans une assemblée du 25 février une adresse dans laquelle ils protestaient de leur zèle patriotique. Les députés et maréchaux de la noblesse furent admis, le 14 mars, à renouveler leurs protestations aux pieds de leur nouveau maître.

« Sire, dit l'orateur, le maréchal Potemkine, il a plu à Dieu de rappeler l'empereur défunt à la vie éternelle au moment où la Russie entière s'arme à sa parole pour défendre la foi, le czar, la patrie et ses coreligionnaires à l'Orient, c'est-à-dire tout ce qui fait notre vie. Dans ce grand moment, l'espoir de la patrie se fonde sur vous, sire. La noblesse très-fidèle de Saint-Pétersbourg ayant déjà exprimé ses sentiments au premier appel de l'empereur défunt, les répète encore une fois, et se hâte respectueusement de déposer aux pieds de Votre Majesté l'assurance renouvelée du zèle et du dévouement illimités avec lesquels elle est prête à sacrifier sa vie et sa fortune pour contribuer à la grande idée du défunt couronné, qui tira le glaive pour remplir une sainte mission.

» La noblesse voit dans ce testament un legs de l'empereur défunt, qu'il a laissé en héritage à sa noblesse aussi bien qu'à la Russie. »

L'empereur Alexandre répondit :

« J'ai désiré vous voir, pour vous transmettre les paroles de notre bienfaiteur défunt, de mon père à jamais mémorable. Il était déjà si faible, que lui-même ne pouvait plus lire l'expression de vos sentiments. Je fus chargé de ce devoir. Votre zèle, messieurs, a adouci ses derniers moments. Après avoir tout entendu, il me dit : — Remercie-les, remercie-les sincèrement, et dis-leur que je n'ai jamais douté de leur dévouement, et qu'à présent j'en suis persuadé encore davantage. — Ainsi, je vous remercie donc, messieurs, je suis persuadé que ces paroles se graveront profondément dans votre mémoire. Vous êtes à la tête des autres, transmettez-les à toute la noblesse. Le temps est difficile. J'ai toujours dit à l'empereur défunt que je crois fermement que la bonté divine protégera la Russie. J'espérais atteindre les jours de joie, mais il a plu à Dieu d'en décider autrement. Je suis sûr de vous, messieurs, j'espère en vous. Je suis persuadé que la noblesse, dans tout le sens du mot, prouvera qu'elle est la classe noble et en avance pour tout ce qui est bon. Elle ne perd pas courage. Je suis avec vous et vous êtes avec moi. »

Ici faisant le signe de la croix l'empereur poursuivit : « Dieu nous soit en aide! nous ne déshonorerons point les terres russes (*zemli ruskaja*) ; » puis embrassant le maréchal de la noblesse, il ajouta : « En votre personne, je remercie encore une fois la noblesse. Adieu, messieurs, que Dieu soit avec vous! »

La députation se retira et revint au salon de réunion, pour redire à l'assemblée ce qu'elle avait entendu au palais; le lendemain l'empereur adressa un rescrit au maréchal Potemkine, pour féliciter la noblesse de ses sympathies et de son dévouement.

Le 7 mars, Alexandre II reçut le corps diplomatique, et lui dit d'une voix forte et accentuée : « Je suis persuadé, messieurs, de la

part sincère que toutes vos cours ont prise au malheur qui vient de nous frapper. J'en ai déjà reçu des témoignages de tous les côtés, qui m'ont très-vivement touché, et j'ai dit hier aux ministres de Prusse et d'Autriche combien j'y étais sensible. Je déclare ici solennellement devant vous, messieurs, que je reste fidèle à tous les sentiments de mon père, et que je persévérerai dans la ligne des principes politiques qui ont servi de règle à mon oncle l'empereur Alexandre et à mon père. Ces principes sont ceux de la sainte alliance. Mais si cette alliance n'existe plus, ce n'est certainement pas la faute de mon père. Ses intentions sont toujours restées droites et loyales; et si, en dernier lieu, elles ont été méconnues par quelques-uns, je n'ai pas de doute que Dieu et l'histoire ne lui rendent justice.

» Je suis prêt à tendre la main à une entente sur les conditions qu'il avait acceptées. Comme lui, je veux la paix, et veux voir se terminer les maux de la guerre; mais si les conférences qui vont s'ouvrir à Vienne n'aboutissent pas à un résultat honorable pour nous, alors, messieurs, à la tête de ma fidèle Russie, je combattrai avec la nation tout entière, et je périrai plutôt que de céder.

» Quant à mes sentiments personnels pour vos souverains, ils n'ont pas varié. (S'adressant au baron de Werther, ministre de Prusse.) Je n'ai jamais douté de l'affection fraternelle et amicale que Sa Majesté le roi a toujours eue pour mon père, et je vous ai dit hier à quel point je lui suis reconnaissant. (Jetant les yeux sur l'ambassadeur d'Autriche, comte d'Esterhazy.) Je suis profondément sensible aux bonnes paroles que l'empereur m'a fait transmettre à cette occasion. Sa Majesté ne peut douter de la sincère affection que mon père lui avait vouée à une époque qu'elle-même vient de rappeler par l'ordre du jour que l'empereur a adressé à son armée.

» Veuillez, messieurs, communiquer mes paroles à vos cours respectives. »

L'ensemble des paroles d'Alexandre II, la proclamation du saint synode de toutes les Russies, qui prêche la croisade contre l'Occident, permettent de révoquer en doute la sincérité des déclarations pacifiques dont le chancelier de Russie, M. de Nesselrode, s'est fait l'interprète dans une circulaire du 10 mars. Cependant les conférences de Vienne ont commencé le 15 mars. La Prusse n'y a pas été admise; les représentants des autres puissances sont : pour la France, le baron de Bourqueney, auquel M. Drouyn de Lhuys s'adjoignit au commencement d'avril ; pour l'Angleterre, lord John Russell et lord Westmoreland ; pour la Russie, le prince Gortschakoff et M. de Titoff; pour la Turquie, Arif-Effendi et Rizza-Bey ; pour l'Autriche, le comte Buol et le baron de Prokesch-Osten, que le comte de Rechberg, gouverneur civil de Vérone, a remplacé auprès de la diète germanique.

Les instructions complétement identiques de lord John Russell et de M. de Bourqueney sont, dit-on, très-simples. Elles laissent à l'appréciation consciencieuse des plénipotentiaires français et britannique de vérifier et de décider si la Russie est animée du désir sincère d'une paix honorable et solide. S'il en est ainsi, les deux plénipotentiaires ne négligeront aucun moyen compatible avec la dignité de leurs gouvernements, et avec les intérêts qui leur sont confiés, pour faire aboutir les conférences à un résultat pratique, favorable au prompt rétablissement de la paix.

Au reste, les plénipotentiaires se sont promis réciproquement le plus inviolable secret; nous n'aurons donc pas la prétention de soulever le voile dont ils ont jugé à propos d'envelopper leurs délibérations, car nous écrivons pour enregistrer des faits et non pour échafauder des hypothèses.

En attendant que la paix ou la guerre sortent du sanctuaire de la diplomatie, les armements continuent. L'armée de Paris, renforcée, a pris le nom d'armée de l'Est; les troupes réunies au camp du Nord ont été divisées en deux corps, sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers et du général Gues-Viller. La garde impériale et une dixième division partent pour la Crimée. Cent cinquante mille hommes vont se trouver réunis sous les murs de Sébastopol, dont le bombardement est annoncé comme prochain.

Le prince Menschikoff a été rappelé sur sa demande, en raison du délabrement de sa santé, et remplacé par le général prince Gortschakoff II, qui a sous ses ordres environ cent dix-huit mille hommes répartis en deux armées: l'une, commandée par le général Read, harcèle la garnison d'Eupatoria; l'autre, sous la direction d'Osten-Sacken, fortifie les hauteurs depuis Karabelnaja jusqu'à l'embouchure de la Tchernaïa, et garnit d'ouvrages de campagne les défilés de la Crimée, en prenant Batchiseraï pour centre de ses opérations.

La garnison de Sébastopol, qui est en communication avec ce dernier corps, a augmenté le nombre de ses redoutes, et fermé le port par de nouvelles estacades composées de navires coulés.

Ainsi, contraste étrange! ici on discute autour d'un tapis vert les destinées de l'Europe; là on s'apprête à trancher le nœud gordien. Aucun bruit ne sort de la mystérieuse enceinte du cénacle de Vienne, tandis que le fracas de l'artillerie ébranle le sol de la Crimée. Ici on s'efforce d'arrêter l'effusion du sang; là on poursuit avec acharnement une œuvre de destruction. La solution est cherchée à la fois par la voie des armes et par celle de la conciliation. Laquelle prévaudra? Nul ne saurait le dire; mais, quels que soient les talents des diplomates et les velléités pacifiques des puissances, il nous semble que cette grande querelle ne peut guère être vidée que dans Sébastopol.



Garde impériale russe.



Français
Infanterie
Cavalerie
Artillerie
Cap Chersonèse
Phare
Kamara
des
DES ARM
DEVANT S
d'après
publiés par le
Par A.
Echelle
1000 500 0
Gravé chez Erhard



Gravé chez Erhard r.Bonaparte 42.

Gustave Barba Edit Paris

Paris. Imp. de Kaeppelin q. Voltaire 1.

BIOGRAPHIE DE L'EMPEREUR NICOLAS.

PRÉFACE.

L'empereur Nicolas vient de mourir!

Etrange revirement des choses humaines! Le despote tout-puissant que des millions d'esclaves adoraient en tremblant dans une muette terreur, n'est plus qu'un cadavre inerte destiné à devenir la pâture des vers du tombeau. Tout s'est évanoui du même coup, la volonté, la puissance et la vie; et, chose non moins étonnante et non moins admirable, il a suffi d'un instant à Celui devant qui sont égaux le tzar et le moujik, pour briser le sceptre et l'épée de l'autocrate et amener devant le tribunal éternel le juge dont la main cruelle signa pendant trente ans tant de sentences d'exil et de mort.



L'empereur Nicolas.

Quel compte sera-t-il demandé là-haut à l'ancien maître de la Russie pour tant de libertés étouffées, pour tant d'oppressions exercées, et surtout pour le sang précieux des peuples répandu par vengeance dans les supplices, ou prodigué par ambition dans les champs de la Pologne, dans les gorges du Caucase ou dans les vallées de la Crimée? Quelle sera la sentence du justicier suprême?... Mais je m'arrête, car il n'est donné à personne de sonder ces augustes profondeurs, et devant les secrets impénétrables de la Providence, l'homme doit se taire, croire et espérer.

Mais s'il n'est pas permis d'interroger d'un œil profane les mystères d'un monde supérieur, il est en revanche du droit de tout le monde de citer après leur mort devant le tribunal de l'histoire ceux qui se mirent pendant leur vie au-dessus des lois humaines, car le triple rempart de canons et de baïonnettes derrière lequel ils s'abritaient vivants, ne saurait les défendre morts contre la justice de l'avenir et la vindicte de la postérité.

C'est ce droit sacré du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresseur, que nous prétendons exercer aujourd'hui. L'empereur Nicolas a cessé d'exister, et du même instant ont commencé pour lui l'histoire et la postérité; c'est à l'une et à l'autre que nous en appelons; nous signalerons les faits, elles prononceront.

Encouragé par l'exemple de tant d'autres historiens, nous aurions pu juger après avoir raconté, et, comme ce tribunal devant lequel les rois d'Egypte comparaissaient après leur mort, prononcer sur le sort de Nicolas, lui décerner les honneurs suprêmes, ou le condamner aux gémonies; mais pourquoi ne pas l'avouer franchement : nous avons reculé devant la grandeur et l'importance de cette mission. Français, et Français du dix-neuvième siècle, nous avions vu dans Nicolas un adversaire politique bien longtemps avant d'y trouver un ennemi national; nous l'avons haï sous ce double rapport, et peut-être que la mort imprévue qui a fait si subitement disparaître cette grande figure n'a point éteint dans notre cœur tout ressentiment contre le despote. La malheureuse Pologne se tord encore dans les chaînes de l'esclavage, tous les jours le sang de nos soldats arrose la terre de la Tauride; autour de nous les épouses et les mères éplorées redemandent avec des cris leurs maris et leurs enfants, que la guerre

retient loin d'elles sous un climat meurtrier; le commerce, l'industrie et les arts, amis de la paix, languissent dans l'atmosphère de combats qui nous environne; et tous, les mères qui pleurent, les épouses qui gémissent, les commerçants qui se ruinent, les ouvriers qui chôment, les artistes qui souffrent, tous, sans exception, accusent un seul homme d'être l'auteur de leurs maux. Et cet homme, c'est Nicolas. Comment demeurer impassible devant tant d'accusations et tant de plaintes, comment surtout conserver l'impartialité qui convient au juge!

C'est toujours une chose difficile, sinon impossible, de formuler un jugement équitable sur un contemporain; mais combien la difficulté ne devient-elle pas plus grande et plus insurmontable encore, quand l'homme sur le caractère duquel l'écrivain doit se prononcer fut un des maîtres de la terre, un souverain puissant qui pesa longtemps d'un poids énorme sur la destinée des peuples, et qui, par sa funeste ambition, mit en quelque sorte le feu aux quatre coins du monde! Nicolas fut de tout temps l'adversaire déclaré du peuple français; il a combattu notre influence dans toutes les cours de l'Europe; il a aussi combattu nos armées aux rives de l'Alma et au plateau d'Inkermann; il fut constamment notre ennemi, nous ne pouvons être son juge. Nous nous bornerons donc à être son accusateur devant l'opinion publique, sans jamais oublier cependant le respect qu'on doit aux morts et aux vaincus.

Aussi bien, comme accusateur, notre tâche sera facile, nous n'aurons la plupart du temps qu'à raconter, persuadé que le caractère du dernier empereur de Russie sera suffisamment mis en relief par les actes mentionnés dans ce récit, et que, quelque modéré et circonspect que nous nous efforcions d'être, nous encourrons plus d'une fois le reproche d'exagération. Nous nous sommes imposé pour règle de demeurer fidèle à la vérité : si parfois elle paraît outrée, qu'on veuille bien se souvenir que le vrai n'est pas toujours vraisemblable; et si ce livre affecte de temps à autre les allures du pamphlet, qu'on ne s'en prenne point à l'auteur, mais à l'homme dont il écrit l'histoire.

Avant d'entrer en matière, un mot encore sur la composition et la distribution de ce livre.

Dans un État comme la Russie, le souverain est tout et la nation rien; aussi il est difficile d'écrire la biographie du tzar sans faire en même temps l'histoire du pays : cependant, comme c'est la vie de Nicolas que nous voulons surtout offrir au lecteur, nous ne nous occuperons des événements religieux, politiques et guerriers accomplis sous le règne de ce prince, que pour signaler la part que l'empereur y a personnellement prise, et nous tâcherons de remplir avant tout ces pages de détails de famille, de faits intimes et de particularités qui, en laissant constamment l'auteur principal en scène, permettront à chacun d'apprécier plus facilement ses mœurs, ses penchants, ses habitudes; en un mot, son véritable caractère.

Pour mieux peindre l'homme dont nous avons entrepris de faire le portrait, nous ne nous sommes pas borné à écrire l'histoire de Nicolas empereur, nous avons pris le troisième fils de Paul Ier à son berceau, et nous l'avons conduit jusqu'à son lit de mort, en le faisant successivement passer par l'enfance, la jeunesse et la virilité. Nous n'avons rien négligé pour rendre cette étude biographique aussi complète que possible, et nous osons espérer qu'elle sera bien accueillie du public; car, outre l'intérêt d'actualité qui s'attache au dernier tzar, cet ouvrage, à défaut du talent de l'auteur, se recommande par des recherches consciencieuses et par l'exactitude des détails.

Raoul Bourdier.

Paris, 30 mars 1855.

CHAPITRE PREMIER.

JEUNESSE DE NICOLAS.

Portrait de l'empereur Nicolas. — Sa naissance. — Son aïeule Catherine II. — Haine de cette princesse pour son fils Paul Ier. — [illegible] de cette haine. — Paul Ier proclamé empereur. — Éducation de Nicolas. — Son goût pour la musique et les beaux-arts. — Ses connaissances en littérature. — La langue française étudiée dans les œuvres de Paul de Kock. — Le calembour cultivé avec succès par Nicolas. — Froideur et [illegible] de caractère. — Conspiration contre Paul Ier. — Nuit du 23 mars 1801. — Meurtre de Paul. — Alexandre proclamé empereur. — Goûts militaires de Nicolas et de son frère le grand-duc Michel. — Revue de Wilna. — Sévérité de Nicolas. — Changements opérés à la cour pendant son absence. — Mysticisme d'Alexandre.

La courtisanerie russe a longtemps proclamé l'empereur Nicolas le plus bel homme des vastes États soumis à sa domination, et il faut convenir que la courtisanerie n'avait pas tort, si l'on admet toutefois que la beauté consiste dans une stature colossale, un port de tambour-major, des traits réguliers mais froids et immobiles, une bouche dédaigneuse et des yeux où l'on ne lut jamais d'autre expression que celle d'une volonté inflexible unie au plus suprême orgueil.

Tel était en effet le tzar qui vient de mourir; et à le voir passer la revue de ses troupes la tête haute, le cou emprisonné dans son col militaire, le corps roide et serré dans son habit d'uniforme, on l'eût pris bien moins pour un être animé que pour la statue colossale de ce despotisme dont il fut pendant trente ans la personnification la plus complète.

Jamais le sourire n'approcha de ses lèvres, jamais une expression de douleur ou de plaisir ne se peignit sur son visage de bronze, et jamais non plus ni gestes ni paroles ne vinrent révéler, même à ceux qui vivaient auprès de sa personne, qu'un cœur d'homme battît dans la poitrine de celui aux mains duquel Dieu avait pourtant remis les destinées de plusieurs millions d'êtres humains.

Le manque de distinction peut être considéré comme ayant été le caractère principal de la physionomie de l'empereur Nicolas; une précoce obésité n'avait fait qu'augmenter cette vulgarité que rehaussait encore en quelque sorte le culte du pantalon collant, auquel il semblait voué. La manie de l'empereur était portée à cet égard à un tel point que la décence en était offensée, et que Sa Majesté ressemblait bien moins sous ce costume théâtral à un monarque qu'à un de ces écuyers du Cirque-Olympique qui par profession et par amour-propre s'étudient à faire ressortir aux yeux du public leurs muscles les plus microscopiques.

Le soin d'une dignité outrée, joint à l'habitude du commandement et à celle de poser continuellement en public, avait imprimé à toute la personne de l'autocrate quelque chose de guindé, d'apprêté; en un mot, de pédantesquement officiel : à toute heure, en tout lieu, on était sûr de trouver en lui l'empereur, on n'y voyait jamais l'homme. Son visage compassé et mis en harmonie avec tout le reste de sa personne ne manquait cependant pas d'une certaine dignité. Un port de tête soigneusement étudié, une affectation de gravité hautaine et par trop théâtrale complétaient cette Majesté froide, dont l'aspect général était intimidateur et repoussant, mais c'était surtout dans son œil mat et sans reflet, où ne brilla jamais un éclair de bénignité, que résidait une puissance d'intimidation telle que ceux sur lesquels pesait son regard sentaient tomber sur leurs épaules comme un lourd manteau de glace.

Quoi qu'il en soit de la beauté physique de l'empereur Nicolas, il est certain que le peuple russe n'a jamais beaucoup apprécié les traits de ce visage, empreint du type allemand, et qui n'avait rien gardé du caractère de la race nationale. Le sang de Holstein-Gottorp coulait seul dans les veines du dernier souverain de la Russie à l'exclusion de celui de Pierre le Grand, dont le type mâle et particulièrement russe ne s'était pas transmis jusqu'à lui à travers les nombreuses alliances allemandes successivement contractées par les successeurs de l'illustre fondateur de la grande monarchie du Nord.

C'est cette nationalité un peu dégénérée de la race régnante de Russie que le poëte Pouschkine se plaisait à figurer d'une manière assez bizarre. Il prenait un verre de vin rouge pur, qu'il versait dans un grand vase en l'honneur de Pierre Ier, dont l'origine russe ne pouvait être mise en doute. Il y ajoutait un verre d'eau pour le père allemand de Pierre III, puis il en versait un second en l'honneur de Catherine II, princesse de la maison d'Anhalt; un troisième verre d'eau était encore versé pour Maria Feodorovna, mère de Nicolas Ier; puis un quatrième pour la princesse prussienne Charlotte sa femme, mère du nouvel empereur Alexandre II, et il obtenait après tous ces mélanges une liqueur si faiblement colorée, qu'il excitait un rire général lorsqu'il priait les spectateurs de cette petite leçon de généalogie de décider si c'était du vin ou de l'eau, et si par conséquent les tzars actuels de la Russie étaient des Russes ou des Allemands.

Cette origine étrangère a toujours beaucoup tourmenté Nicolas, qui n'ignorait pas combien le peuple russe est attaché au sang de ses anciens souverains nationaux. Aussi a-t-on tout mis en œuvre pour dissimuler au peuple des campagnes l'origine germanique de la famille impériale et conserver à celle-ci le nom chéri des Romanoff. Le Russe ne se familiarisera jamais en effet à l'idée d'être régi par des Allemands, il a contre les hommes de cette race une répulsion instinctive, inexplicable peut-être, mais à coup sûr invincible, et Nicolas, tout despote qu'il était, comprenait si bien la force de ce préjugé national, que loin de le heurter de front il n'a jamais laissé échapper une occasion de se montrer à ses sujets sous l'aspect d'un Russe de pur sang. C'est ainsi que plus d'une fois on l'a entendu appeler en public l'impératrice sa femme du nom de *Baba*, qui est celui par lequel les paysans et les gens de la basse classe désignent familièrement les vieilles femmes. On l'a vu aussi, pour se donner des airs russes, singer dans les petites choses Pierre le Grand, qu'il ne pouvait sans doute imiter autrement, et faire des oukases sur la manière de tailler la barbe ou de porter la moustache. Mais n'anticipons pas sur les événements et ne donnons pas de détails sur la vie de Nicolas avant de l'avoir fait naître.

Nicolas était un des derniers enfants de l'empereur Paul Ier, il était issu du second mariage de ce prince avec la duchesse Maria Feodorovna de Wurtemberg. Il naquit le 6 juillet 1796 au palais de Gatschina près Saint-Pétersbourg. La naissance du royal enfant ne fut point suivie de cet éclat et de ces pompes officielles par lesquelles on a coutume d'annoncer au peuple la venue d'un nouveau maître, car nul ne pensait alors que le sceptre dût un jour tomber aux mains

Paris. — Impr. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16.

de cet enfant que deux frères, les grands-ducs Alexandre et Constantin, avaient précédé dans la vie.

Catherine II régnait encore quand Nicolas vint au monde. On connaît l'antipathie, on pourrait même dire la haine que cette femme impérieuse éprouvait pour son fils Paul Ier. Ces sentiments, que la laideur et l'ineptie de ce prince expliquent jusqu'à un certain point, étaient même poussés si loin, que par des dispositions testamentaires, qui ne devaient pas être plus respectées en Russie que ne l'avaient jadis été en France les dernières volontés de Louis XIV, la grande impératrice avait déshérité son fils au profit de ses deux petits-fils Alexandre et Constantin, entre lesquels elle avait par un partage anticipé divisé ses vastes possessions d'Europe et d'Asie. Alexandre était destiné par elle à demeurer dans le nord et à continuer le titre de tzar de Russie; Constantin devait régner sur le midi et prendre le titre d'empereur grec, avec l'obligation d'accomplir le vœu le plus cher de son ambitieuse aïeule, en s'emparant de Constantinople et en faisant de cette ville le siége de son nouvel empire. Ces dispositions, depuis longtemps arrêtées dans l'esprit de Catherine, ne furent point modifiées par la naissance de Nicolas, arrivée longtemps après celle de ses aînés, et la veuve de Pierre III mourut, chargée de crimes, de gloire et d'années, avec l'intime persuasion que Paul ne serait point empereur, qu'Alexandre et Constantin régneraient simultanément, et que Nicolas, alors âgé de quatre ans seulement, ne serait jamais qu'un grand-duc attaché à la cour de ses frères. On sait assez quel démenti les événements donnèrent à ses prévisions.

Nous venons de mentionner l'antipathie de Catherine pour son fils Paul Ier. Ce sentiment, si peu naturel de la part d'une mère, ne se trouvant peut-être pas suffisamment justifié par l'incapacité de ce prince, la malignité de la cour dut chercher ailleurs la cause première de cette répulsion. Voici la version qui circula à cette occasion dans les cercles de Saint-Pétersbourg; nous la rapportons ici sous toutes réserves et sans prétendre en garantir en rien l'authenticité.

Au dire de cette chronique scandaleuse, Paul n'aurait point été le fils de Catherine. On sait déjà par l'histoire qu'il n'était pas le fils de Pierre III, et que l'infirmité bien constatée de ce prince avait déterminé le sénat à ordonner à Catherine d'admettre Soltikoff dans la couche impériale. Mais voici le point où commencent les suppositions : le sénat, en décrétant que la tzarine aurait un enfant, n'avait pas prévu le cas où cet enfant serait du sexe féminin. Ce fut ce qui arriva cependant. Catherine accoucha d'une fille, qui mourut, dit-on, quelques heures après sa naissance. Le trône avait besoin d'un héritier, et Catherine en voulait un à tout prix. Par un hasard favorable au désir de l'impératrice, la maison des orphelins se trouvait à quelques pas du palais : une personne habile et dévouée se chargea de l'affaire. Une substitution fut opérée sans bruit, et un des enfants finnois dont cet hôpital est peuplé prit la place du cadavre de la petite princesse, qu'on eut soin de faire disparaître et d'enterrer en secret. Il faut ajouter que le physique de Pierre III était de nature à autoriser toutes ces suppositions et à leur prêter un certain caractère de réalité, car Paul n'avait ni dans les traits ni dans l'esprit rien qui rappelât les premiers Romanoff; il n'avait pas plus de rapports avec Catherine ou avec Soltikoff, et ressemblait au contraire à s'y méprendre de corps et d'esprit à un Finnois de Strelna, dont il avait à la fois les cheveux roux, le nez retroussé et l'entêtement proverbial.

Quoi qu'il en soit de la véritable origine de Paul et des causes premières de la haine que lui portait sa mère, toujours est-il qu'une réaction s'opéra en sa faveur aussitôt après la mort de cette princesse, et que, malgré l'habileté des dispositions prises par elle pour assurer le trône à ses deux petits-fils au préjudice de son propre fils, ce fut ce dernier qu'on proclama empereur sous le nom de Paul Ier.

Pendant le règne si court et si excentrique du nouveau souverain, les regards de la Russie et de l'Europe demeurèrent constamment tournés vers les deux grands-ducs Alexandre et Constantin, et personne dans le monde politique ne songea à se préoccuper du prince Nicolas, qui encore enfant commençait à peine son éducation sous les yeux de sa mère en compagnie de son frère puîné le grand-duc Michel. Rien ne faisait en effet présager que Nicolas arriverait un jour à l'empire, et l'éducation de ce prince ne fut pas plus soignée que celle de ses autres frères, qu'on ne destinait pas au trône. La faute en fut bien plus cependant à l'élève qu'à ceux chargés du soin de l'instruire et de diriger son éducation. Catherine avait consacré tous ses soins à l'éducation de son petit-fils Alexandre; mais à sa mort le grand-duc Nicolas était trop jeune pour qu'elle eût encore pu songer à prendre aucune disposition à cet égard. Ce fut l'impératrice Feodorovna sa mère qui demeura seule chargée de la surveillance et de la direction des études du jeune Nicolas. Cette princesse n'épargna rien pour rendre son fils digne de sa haute naissance. Des maîtres de toutes sortes lui furent donnés : le général Lamsdorff lui enseigna l'art militaire, le conseiller Adelung lui donna des leçons de littérature, et le professeur Storch lui montra l'économie politique.

Mais l'élève ne répondit que médiocrement aux soins dont il était l'objet, et ne montra une véritable aptitude que pour la musique, qu'il cultiva avec passion, au point de ne pas dédaigner de composer lui-même plusieurs marches guerrières. Le goût des arts a du reste résisté chez Nicolas aux années et aux préoccupations du trône; et quoiqu'on ait dit qu'en favorisant la peinture et les arts théâtraux par des prodigalités quelquefois excessives il n'agissait ainsi que par orgueil et par désir de se poser en Louis XIV de la Russie, ceux qui l'ont approché de plus près s'accordent à reconnaître que si sa passion pour les beaux-arts ne fut pas constamment éclairée, elle fut au moins toujours sincère et véritable.

Les progrès de Nicolas dans la littérature et dans les sciences furent loin d'être aussi rapides. Il avait appris le français d'un Suisse, M. Dupuget, de Lausanne, et c'est à cette circonstance sans doute qu'il faut attribuer l'accent légèrement génevois avec lequel il parlait notre langue. Du reste, comme presque tous les Russes de famille aristocratique, il la possédait parfaitement. Mais, à tort ou à raison, on a prétendu qu'il l'avait étudiée bien plus dans ses tours familiers que dans ses délicatesses et ses idiotismes à l'usage des grands écrivains. Le choix de ses auteurs n'était que médiocrement relevé; les œuvres de Paul de Kock étaient, dit-on, sa lecture favorite, et c'est là apparemment qu'il aurait puisé certaines expressions hasardées qui sentaient moins l'aristocratique salon du faubourg Saint-Germain que la caserne ou l'atelier du faubourg Saint-Antoine. Le calembour et le jeu de mots étaient cultivés par lui, et il lui arriva parfois de rivaliser non sans succès avec M. de Bièvre, le maître du genre, témoin l'anecdote suivante, que nous demandons l'autorisation de citer.

C'était sous le règne du roi Louis-Philippe, à l'époque où l'antagonisme de la royauté et de la chambre avait porté le monarque constitutionnel à établir un système de bascule par suite duquel M. Thiers montait quand M. Guizot descendait et M. Thiers descendait quand M. Guizot montait. Fatigué sans doute de voir le même jeu se répéter sans cesse :

— Louis-Philippe, dit l'empereur Nicolas, ne sortira donc jamais de Guizot et de Thiers?

— Que voulez-vous, sire, lui répondit le ministre auquel il s'adressait, l'un est sa main droite et l'autre sa main gauche.

— Au train dont vont les affaires en France, répliqua l'empereur, il me semble que Louis-Philippe n'a que deux mains gauches.

On ne nous a pas dit si MM. Thiers et Guizot goûtèrent beaucoup ce trait d'esprit de l'autocrate.

Dès ses premières années Nicolas manifesta cette réserve et cette dignité froide qui devait être plus tard un des traits particuliers de son caractère, et l'on ne voit nulle part qu'il ait jamais existé entre lui et ses instituteurs aucun de ces rapports de douce familiarité qui unissent d'ordinaire le maître et l'élève. Loin de là, il affectait de traiter ses professeurs avec une sorte de supériorité hautaine et blessante qui dut leur faire comprendre de bonne heure qu'ils ne seraient jamais considérés par leur orgueilleux pupille que comme des mercenaires auxquels on devait de l'argent et rien de plus. Ses relations avec sa mère ne furent pas d'une nature plus cordiale et plus affectueuse. Il en fut de même avec les compagnons de son enfance, on ne lui connut jamais d'amis, et l'on chercherait en vain dans la liste des grands dignitaires de la cour de Russie un seul homme qui ait dû sa fortune et son élévation à l'amitié de Nicolas. On prétend, il est vrai, qu'Adlerberg, Benkendorff, Orloff et quelques autres qui ont joui pendant longtemps de la faveur de l'empereur avaient commencé par être ses camarades d'enfance. La chose est possible; mais ce qui est au moins aussi vrai, c'est que cette circonstance ne fut pour rien dans leur fortune, et ne servit point à rapprocher la distance que la naissance avait mise entre eux et le grand-duc Nicolas. Si plus tard, devenu empereur, celui-ci se souvint de ses camarades longtemps oubliés, c'est qu'il jugea que leur courage, leur énergie ou leurs talents pouvaient le servir utilement, et qu'il pensa qu'il était de son propre intérêt de les grouper autour de son trône.

Cette sécheresse de cœur chez l'empereur Nicolas fut peut-être autant, il faut le dire, l'ouvrage des hommes que celui de la nature, et il est permis de croire qu'il eût été tout autre si, plus favorisé qu'il ne le fut sous ce rapport, il eût rencontré dans son précepteur le maître habile et l'ami dévoué que son frère Alexandre avait eu le bonheur de trouver dans le brave colonel Laharpe. Mais Lamsdorff, Adelung et Storch ne surent pas comprendre le caractère de l'enfant confié à leurs soins, et, plus jaloux de gagner leurs appointements que de s'attirer l'affection de leur élève, ils laissèrent se développer en lui les germes d'orgueil et de misanthropie que la nature y avait mis.

Ce qui tendrait à prouver que l'empereur Nicolas n'était pas naturellement l'homme terrible et redoutable devant lequel tremblait tout un monde, c'est que depuis son mariage, qui eut lieu en 1817, il a souvent donné dans l'intérieur de sa famille des preuves non équivoques de douceur et de bonté. Le tzar, qui sur le terrain politique se montra toujours despote et souvent tyran, qui fut jaloux de son pouvoir jusqu'à la barbarie et sévère dans ses vengeances jusqu'à la cruauté, se transformait volontiers dans la vie privée, et devenait époux bienveillant autant que père indulgent et affectueux : tant il est vrai que l'homme ne sort pas méchant des mains du Créateur, et que la cruauté n'est le plus souvent que la conséquence d'un mauvais système ou l'erreur d'un jugement faussé. La méchanceté ne

vient pas du cœur, elle vient de l'esprit, et si Nicolas fut un tyran, il ne le fut pas par nature, il le devint par conviction. Le despotisme fut chez lui un système : habitué dès l'enfance à entendre répéter autour de lui qu'il faut mener les Russes par la terreur, il s'était persuadé que s'il agissait autrement les affaires ne marcheraient pas. La lâcheté des peuples, qui fait seule la force de leurs oppresseurs, dut l'encourager dans cette voie, il vit qu'on tremblait devant lui et que ses volontés ne trouvaient pas d'opposition; dès lors il dut croire et il crut en effet à la supériorité de son système; puis l'habitude de ce régime d'intimidation lui fit prendre goût à la cruauté, et il en arriva, comme tant d'autres despotes, à ce comble de la déraison, qui consiste à ne faire aucun cas de la vie des hommes et à ne considérer les peuples que comme des instruments bons tout au plus à servir les intérêts et les ambitions de leurs maîtres.

Nicolas était encore enfant lorsqu'il assista, avec sa mère et son jeune frère Michel, à la terrible tragédie qui mit fin à la vie de son père et plaça la couronne sur le front d'Alexandre. Paul était arrivé au trône en 1796, année même de la naissance de Nicolas. Après trente-trois ans d'exil et de mépris ce prince se vit tout d'un coup à l'âge de quarante-trois ans maître absolu d'un empire où la veille encore il n'avait qu'une prison. Cette fortune si inespérée et cette élévation si rapide firent sur son esprit déjà affaibli une impression si forte que la tête lui tourna; son règne, qui dura quatre ans, ne fut qu'une suite d'actes de démence et de cruauté! La sûreté de l'Etat était à chaque instant compromise par ce fou couronné; la vie des hommes les plus éminents comme celle des citoyens les plus obscurs était sans cesse en danger. Un pareil état de choses ne pouvait durer plus longtemps : un prompt remède était indispensable; mais comme en Russie il n'y a pas de voie légale pour la répression des abus du pouvoir, même quand ce pouvoir est entre les mains d'un fou, et qu'il ne reste aux opprimés que l'émeute ou la conspiration, une conspiration s'organisa; elle avait deux chefs : l'un était le comte Pahlen, gentilhomme courlandais, élevé par Paul au poste éminent de chef des gardes et gouverneur de Saint-Pétersbourg; l'autre était Platon Zouboff, dernier favori de Catherine. Ces deux meneurs étaient habiles autant qu'actifs et intrigants. Grâce à eux la conspiration s'augmenta rapidement, se recrutant dans l'ombre des mécontents que faisait chaque jour l'extravagante cruauté de l'empereur. Il ne fut d'abord question entre les conspirateurs que d'une simple abdication et d'une substitution de personne. Paul serait relégué dans quelque province éloignée, et le grand-duc Alexandre, dont on disposait sans son consentement, devait monter sur le trône devenu vacant par l'abdication forcée de son père. Tel était du moins le plan qu'on développait au gros des conjurés dans la crainte de les effrayer. Mais les auteurs principaux du complot savaient fort bien que les choses ne se passeraient pas de la sorte, car ils connaissaient trop le grand-duc Alexandre pour ignorer qu'on ne le déciderait jamais à accepter la couronne du vivant de son père; aussi étaient-ils résolus à lui forcer la main en lui ouvrant une succession.

Dans cette révolution toute de palais, dont l'unique but était de remplacer le père par le fils, le plus difficile était d'obtenir l'assentiment de ce dernier. L'astucieux Pahlen se chargea de ce soin : la nature de ses fonctions militaires et le titre de gouverneur de Saint-Pétersbourg dont il était revêtu lui donnaient un libre accès auprès de la personne de Paul Ier, ainsi qu'un grand ascendant sur l'esprit de ce prince. Il en profita pour inspirer des soupçons contre le tzarevitsch Alexandre et le grand-duc Constantin; puis, quand le malheureux monarque eut accueilli ces insinuations perfides et pris la résolution de faire un exemple terrible sur les personnes de ses deux fils et de leur mère, Pahlen se présenta chez Alexandre et lui signifia l'ordre qui lui avait été donné de s'assurer de sa personne et de lui demander son épée. A cette révélation inattendue, le jeune prince pâlit, mais se disposa à obéir. Ce n'était pas le compte du courtisan, qui, voulant à tout prix porter le comble au désespoir d'Alexandre, lui mit sous les yeux l'ordre écrit de la main de l'empereur et lui indiqua du doigt les deux paragraphes qui concernaient Constantin et l'impératrice mère. A cette vue le jeune prince se couvrit le visage de ses deux mains et laissa échapper quelques paroles de murmure. Pahlen jugea que le moment favorable était venu, et se jetant à ses pieds :

— Monseigneur, s'écria-t-il, vous seul pouvez prévenir de grands malheurs; il est temps de mettre un terme aux souffrances de la Russie. Les égarements de votre père ne connaissent plus de bornes; aujourd'hui il attaque votre liberté, demain peut-être il se montrera plus sévère encore. Je lui ai entendu prononcer dans son agitation les noms de Pierre le Grand et d'Alexis Petrovitsch. Je le sais, cette haine et ces projets de vengeance ne partent point de son cœur; mais ils s'expliquent suffisamment, comme tant d'ordonnances et tant de punitions inutiles, par l'influence d'une maladie terrible. Monseigneur, votre malheureux père est insensé, et vous êtes peut-être le seul qui doutiez encore de cette triste vérité. Cet état de choses est aujourd'hui si public, que c'est au nom de la noblesse, du sénat et de l'empire tout entier, dont je ne suis ici que l'interprète, que je viens vous supplier d'accepter la couronne qu'une abdication rendra bientôt vacante.

Alexandre hésitait encore.

— Si vous refusez la couronne qui vous est offerte, si vous négligez le seul moyen de sauver votre père, je ne réponds plus de rien, ajouta Pahlen d'un air déterminé. La noblesse et le sénat sont décidés à faire cesser, par tous les moyens possibles, un règne qui met à chaque instant en question la liberté, la fortune et la vie de tous les citoyens; et si vous repoussez aujourd'hui une abdication, peut-être demain vous faudra-t-il pardonner un assassinat.

En présence de ces terribles révélations, Alexandre finit par donner son adhésion au projet de Pahlen, mais non sans lui avoir fait jurer sur un crucifix que les jours de son père ne courraient aucun danger.

Pahlen jura tout ce qu'on voulut, sauf à violer sa promesse et à rejeter sur la nécessité ou sur l'imprudence de quelque conjuré l'événement qu'il prévoyait, et qu'il était bien résolu d'ailleurs à accomplir jusqu'au bout.

Il était huit heures du soir quand Pahlen sortit de l'appartement du prince pour se rendre chez le comte Talitzine, où se trouvaient rassemblés les principaux conjurés. Il les avertit de se tenir prêts au premier signal et courut de là à la prison, dont les portes s'ouvrirent sans difficulté devant le gouverneur de Saint-Pétersbourg. Là se trouvaient plusieurs jeunes officiers que la cruauté insensée de l'empereur avait condamnés à la dégradation, au knout et à l'exil pour de simples manquements à la discipline régimentaire ou pour des motifs plus frivoles encore. Ces malheureux attendaient avec anxiété l'ordre de départ pour la Sibérie, quand Pahlen fit délier leurs chaînes, leur rendit leurs épées, que le bourreau leur avait arrachées ignominieusement le matin même, et les conduisit auprès des conjurés, qu'ils trouvèrent encore à table et le verre à la main. Les nouveaux venus furent salués aux cris de Vive Alexandre! et se laissèrent facilement enrôler dans la conspiration. A onze heures précises, les conjurés, au nombre de soixante-dix environ, sortirent de l'hôtel Talitzine et se dirigèrent à petit bruit vers le palais Saint-Michel, résidence de l'empereur.

L'histoire a conservé le nom des principaux conjurés. C'étaient, outre Pahlen et Platon Zouboff, Beningsen, Depreradovitsch, colonel du régiment de Semenovsky; Arkamakoff, aide de camp de l'empereur; le prince Yakhvill, major général d'artillerie; le général Talitzine, colonel des gardes Preobrajensky; Gardanoff, adjudant des gardes à cheval; Sartarinoff, Seriatin et plusieurs autres encore.

Arrivés dans la cour du palais, les conjurés se séparèrent en deux bandes dont l'une, sous la conduite de Pahlen, entra par une porte particulière que le comte avait coutume de prendre pour ses relations intimes et secrètes avec l'empereur, tandis que l'autre, sous les ordres de Zouboff, prenait le grand escalier. On arriva sans encombre aux appartements de l'empereur, grâce à la prévoyance de Pahlen, qui en faisant relever les postes du palais avait eu soin de remplacer les soldats par des officiers conjurés.

L'empereur venait de rentrer chez lui depuis un quart d'heure environ; il s'était couché aussitôt, et dormait déjà d'un profond sommeil, quand les conjurés, auxquels des intelligences avaient ouvert toutes les portes, se précipitèrent l'épée à la main dans la pièce qui précédait sa chambre à coucher. Là se trouvait de garde un housard qui n'était pas dans le complot. A la vue des conjurés, dont il devine les intentions meurtrières, il s'élance devant la porte de son maître, déterminé à leur en disputer le passage.

La résistance de ce brave soldat ne fut pas longue, un coup de pistolet parti des rangs des conjurés mit fin à son dévouement et à sa vie. Au bruit de cette détonation, Paul, réveillé en sursaut, s'élance de son lit et cherche à fuir par une trappe secrète qui doit le conduire en lieu de sûreté; mais le ressort résiste à la pression, et pendant que l'empereur cherche à s'ouvrir cette voie de salut la porte de l'antichambre se brise avec fracas, tombe et ouvre passage aux conjurés furieux. Paul n'a que le temps de se jeter à la hâte derrière un écran de cheminée, mais ce faible rempart ne peut le dérober longtemps aux yeux de ceux qui le cherchent. On le saisit, on s'empare de lui, on lui met l'épée sur la gorge et on lui déclare au nom de l'empereur Alexandre que le seul moyen de sauver sa vie est de signer l'abdication qu'on lui présente. Paul prend le papier d'une main tremblante et se met à le parcourir du regard; mais bientôt le sentiment de la dignité offensée devient plus fort chez lui que la crainte de la mort, l'homme s'efface devant le souverain, Paul retrouve sa fierté un moment oubliée, sa tête se monte, ses yeux s'injectent de sang, il ne considère plus qu'il est seul et désarmé en présence d'ennemis irrités, et déchirant l'acte d'abdication il fait un mouvement et s'élance pour s'emparer de son épée. En ce moment entrait dans la chambre le prince Yakhvill, qui, insulté personnellement par l'empereur, avait juré de se venger; à peine il aperçoit le tzar, qu'il s'élance sur lui, le saisit à bras-le-corps et le renverse. Pendant quelques instants l'empereur et son meurtrier luttent en roulant sur le parquet, tandis que les autres conjurés, terrifiés par l'énergie inattendue de l'empereur, demeurent spectateurs immobiles de cette scène terrible qu'éclaire à peine la pâle lueur d'une lampe de nuit. Mais le danger les rend bientôt au sentiment de leur position, ils tremblent que les cris de l'empereur ne soient enten-

dus, et l'un d'eux lui pose la main sur la bouche, tandis qu'un autre, qui a détaché son écharpe, la passe autour des flancs de la victime et la serre à l'aide d'un poignard qui lui sert de tourniquet. Quelques instants après les gémissements et les mouvements de Paul Ier avaient complétement cessé, le trône était vacant, et Alexandre n'avait plus qu'à se faire proclamer empereur par droit d'hérédité et de primogéniture.

Pendant ce temps l'impératrice Marie Feodorovna, qui avait entendu du tumulte dans la chambre de son mari, accourait auprès de lui suivie des grands-ducs Nicolas et Michel; mais dans un salon intermédiaire elle rencontra un peloton de conjurés qui lui barra le passage. Au même moment les meurtriers de Paul Ier sortaient tumultueusement de la chambre de ce prince aux cris de Vive Alexandre! La malheureuse princesse court au-devant d'eux et leur demande ce qu'ils ont fait de son époux. Pahlen se charge de le lui apprendre en deux mots, et l'engage à rester tranquille, l'assurant qu'il n'y a pas de danger pour elle, puis sort rapidement pour aller annoncer le premier à Alexandre que son règne a déjà commencé.

Bien que Nicolas ne fût à cette époque âgé que de cinq ans seulement, on assure qu'il conserva toute sa vie le souvenir terrible de cette nuit sanglante. La chose est possible, mais il est certain cependant que la vue des lieux où son père fut assasiné l'affecta toujours moins que son frère Alexandre. Pendant le règne de celui-ci le palais Saint-Michel resta constamment inhabité; les appartements particuliers de Paul Ier furent fermés et scellés avec soin de telle sorte que personne n'y put pénétrer tant que vécut Alexandre. Nicolas agit tout autrement à cet égard. Peu après son avénement au trône il fit ouvrir le palais Saint-Michel, le parcourut et l'examina dans ses moindres détails, et bientôt après y établit une école de génie connue sous le nom de corps des cadets. Cependant on a observé que le tzar visitait cette école moins fréquemment que les autres établissements militaires de sa capitale.

Sous le règne d'Alexandre, Nicolas grandit et devint homme; dès lors il s'adonna, comme la plupart des princes de sa maison, aux exercices militaires, et porta le culte de la discipline à un point qui peut être une qualité chez un sous-officier, mais qui est certainement un ridicule chez un prince. Il dut pourtant à son frère Michel de n'être pas le premier caporal de la famille impériale; les inclinations militaires étaient encore plus développées chez ce prince que chez Nicolas, il les poussait véritablement jusqu'à la monomanie: on l'a vu pendant un temps faire manœuvrer dans une galerie de son palais une compagnie de superbes grenadiers entièrement nus. Il était toujours accompagné dans l'exercice de ces importantes fonctions d'un médecin d'après les conseils duquel il étudiait toutes les évolutions au point de vue anatomique et cherchait à modifier l'exercice suivant le jeu naturel des muscles. Michel était encore plus strict que Nicolas pour tout ce qui concernait la discipline, et punissait avec une rigueur sans exemple les plus petites irrégularités d'uniforme et les moindres négligences de service. Cette rigueur sauvage était rendue plus odieuse encore par la manie qu'avait ce prince d'exécuter lui-même la plupart des sentences qu'il prononçait contre les infractions, et on l'a vu plus d'une fois se faire le bourreau de ses propres arrêts. Personne n'était épargné par lui, et chacun dans l'occasion était tributaire de la canne de Son Altesse Impériale; les officiers comme les soldats, les militaires comme ceux qui ne l'étaient pas, ses favoris eux-mêmes n étaient pas dans la circonstance traités avec plus d'indulgence. Malgré cette brutalité, et peut-être même à cause de cette brutalité, Michel était adoré des soldats, qui voyaient avec plaisir que leurs chefs n'étaient pas plus qu'eux-mêmes hors de la portée de la canne ou du knout du maître; mais en revanche il était détesté par tous les porteurs d'épaulettes, de broderies et de croix, qu'il avait l'habitude de traiter en toute occasion comme le dernier des moujiks.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter les railleries singulières et bizarres et les insultes qui furent prodiguées en maintes circonstances par Michel aux princes, aux comtes, aux généraux et à presque tous les hommes haut placés de la cour de Russie. Ses colères étaient aussi burlesques que terribles Plus sévère peut-être encore que son frère pour les fautes de discipline et les manquements au service, Nicolas sut toujours au moins conserver une apparence plus calme. D'un sang naturellement plus froid, le sentiment de sa dignité le tint toujours en garde contre ces élans de courroux et contre l'habitude de dire des injures; habitude qui déshonore bien plus encore l'homme qui les profère que celui auquel elles s'adressent. Il ne s'abaissa jamais non plus à se faire l'exécuteur de ses propres sentences, et il évita par là la nécessité où Michel se vit souvent placé de réparer d'une main les insultes et les outrages qu'il avait prodigués de l'autre. Il est vrai que la plupart du temps l'argent suffisait pour faire oublier à ces hommes dégénérés les mauvais traitements qu'ils avaient reçus de leur maître. Mais dans plusieurs circonstances cependant Michel se vit contraint de réparer par des excuses publiques l'honneur de certains grands personnages contre lesquels il s'était porté à des voies de fait.

Une anecdote suffira pour faire apprécier la manière dont les princes de la maison Romanoff comprenaient la discipline militaire.

Cette anecdote se rapporte à Nicolas:

Ce prince n'étant encore que grand-duc passait en revue sur la place publique de Wilna les régiments qui composaient la garnison de cette capitale de la Lithuanie. Pendant le cours de cette revue le czarewitsch remarqua avec ce coup d'œil infaillible que ses courtisans appelaient le regard de l'aigle plusieurs manquements à la discipline et aux règlements: c'était un bouton mal cousu, un pantalon mal tiré, un atome de poussière qui déshonorait un uniforme ou ternissait une buffleterie, une baïonnette mal astiquée, un temps mal compris, un mouvement mal exécuté et autres crimes de cette importance commis par quelques pauvres soldats oublieux ou maladroits.

Nicolas avait pour les méfaits de cette nature une mémoire implacable, et quand la revue fut terminée il ordonna à tous les délinquants, dont il avait scrupuleusement retenu les numéros d'ordre, de se retourner sur place de manière à lui présenter le dos, tandis que le reste de la troupe continuait à lui faire face. Tirant alors un morceau de craie de sa poche il inscrivit le chiffre 200 sur le premier dos, 150 sur le second, 300 sur le troisième, et ainsi de suite, ayant grand soin, avec le sentiment d'équité dont il se piqua constamment, de proportionner le chiffre à l'importance de la faute. Puis quand tous les délinquants furent ainsi marqués, il leur ordonna d'aller toucher le montant de la somme qu'ils portaient inscrite sur le dos. Le payement ne se fit pas longtemps attendre; c'étaient des coups de knout pour lesquels le tzarewitsch avait fait tous ces bons au porteur, et l'on sait assez avec quelle scrupuleuse exactitude le gouvernement russe paye les dettes de cette nature.

Malgré son grand amour de l'art militaire, Nicolas ne parvint point à s'élever pendant tout le règne d'Alexandre au-dessus du rang d'un général de division, encore ne contracta-t-il dans ce poste, comme nous le verrons plus tard, que les habitudes d'un capitaine instructeur, sans y prendre le génie guerrier qui seul pouvait faire excuser l'enthousiasme exagéré qu'il professa toujours pour le sabre et l'épaulette.

Tous ceux qui furent à même de le voir et de l'apprécier pendant cette période de temps le jugèrent comme un homme de médiocre intelligence, dépourvu de toute connaissance sérieuse, et tourmenté du désir de copier en tout son frère Alexandre, tâche d'autant plus difficile pour lui qu'il ne fut jamais doué de cette aménité et de cette grâce particulière qui attachaient tous les cœurs au fils aîné de Paul Ier. Quant au gros de la nation, placé trop loin du grand-duc pour être à même de l'apprécier, il ne se formait une idée de son caractère et de ses qualités que sur les récits que les soldats faisaient circuler dans le peuple; aussi avait-on à Saint-Pétersbourg comme dans tout l'empire une sorte de crainte instinctive du grand-duc Nicolas, dont on s'était encore exagéré la sévérité naturelle.

Ce sentiment de crainte, on pourrait même dire de terreur, que Nicolas inspirait au peuple se manifesta dans plus d'une occasion, mais jamais peut-être d'une manière plus frappante que dans la circonstance suivante:

Un jour, à Peterhoff, pendant une des fêtes nationales où le peuple russe, admis dans le palais de ses maîtres, a le droit d'approcher et de contempler à son aise l'empereur et la famille impériale, Alexandre et l'impératrice son épouse se tenaient avec toute leur cour dans une galerie qui avait vue sur la mer. Les deux augustes époux, qui étaient venus chercher en ce lieu un refuge contre l'enthousiasme de la multitude qui se pressait dans les salons, conversaient familièrement avec quelques gens du peuple, quand tout d'un coup ils virent le cercle s'élargir autour d'eux et des soldats armés repousser brutalement tous ceux qui essayaient de se rapprocher des personnes impériales.

— Que signifie cela, et d'où vient cette violence? demanda-t-on de toute part.

— C'est le grand-duc Nicolas qui arrive, fut-il répondu.

C'était lui, en effet. Il traversa d'un pas rapide l'espace que ses soldats avaient rendu libre, s'approcha de la fenêtre, se pencha sur le balcon et considéra quelques instants la mer avec un regard sombre, puis il traversa de nouveau la foule de son pas égal et militaire sans avoir salué personne et sans que personne aussi eût accueilli son arrivée ou son départ par un cri d'enthousiasme ou par un vivat d'amour.

L'écrivain russe auquel nous empruntons cette scène croit suffisamment justifier Nicolas en disant que le grand-duc n'aimait pas à frayer avec le peuple; mais ces goûts misanthropiques et ces penchants aristocratiques ne suffisent pas pour excuser un prince, qui, mis par la Providence à la tête des peuples, aurait dû rechercher toutes les occasions de s'instruire de leurs misères et de leurs besoins au lieu de les tenir à distance par son orgueil démesuré et sa sévérité excessive.

L'extrême jeunesse de Nicolas ne lui permit pas de prendre part aux grands événements qui agitèrent l'Europe sous le règne de l'empereur Alexandre. Toute cette première partie de son existence se passa pour lui dans le repos et l'oisiveté à la cour de Russie. On sait combien les mœurs de cette cour furent faciles et relâchées sous Alexandre, et l'on se demande comment le jeune grand-duc trouva moyen d'[illegible] au milieu de ce cercle [illegible]

de femmes galantes et d'hommes taillés sur le patron des roués de la Régence. Mais la galanterie ne convenait pas plus au caractère et au genre d'esprit du jeune Nicolas, que les plaisirs des sens à sa constitution physique. Ce fut là ce qui le sauva de ce danger. Les femmes paraissent, à cette époque du moins, avoir eu peu de charmes pour Nicolas. Les exercices militaires étaient à la fois ses plaisirs et ses travaux, et bien qu'on ait cité quelques actrices, quelques dames de la cour avec lesquelles il aurait eu dès lors des liaisons passagères, ces bruits ne furent jamais que des on dit sans fondement, formellement démentis d'ailleurs par la réserve et la froideur avec lesquelles le jeune grand-duc parut toujours accueillir les avances dont il fut souvent l'objet. Cependant, comme il ne faut répondre de la vertu de personne, pas même de celle d'un empereur, nous conviendrons que la chose était au moins possible. Mais, après cet aveu, nous aurons la justice de déclarer hautement, à la louange de Nicolas, que ses liaisons d'amour, car il en eut plus tard quelques-unes, n'exercèrent jamais aucune influence sur lui, et que sa conduite politique, soit comme grand-duc, soit comme empereur, ne fut jamais dictée par des considérations de cette nature.

Quoique Nicolas fût, sans contredit, un des plus beaux hommes de la cour, son genre de beauté ne paraît pas avoir été beaucoup apprécié par les femmes.

— Le grand-duc Nicolas, disait à ce propos une des dames les plus aimables de la cour de Russie, est sans doute un des plus beaux ornements des salons de la famille impériale; mais, quoique sa présence soit toujours agréable, on remarque moins son absence que celle de ses frères, bien loin cependant d'être aussi favorisés que lui sous le rapport de la beauté.

La nature sérieuse de son esprit l'éloigna toujours de ces allures folles et dissipées, qui passèrent pendant un temps pour le suprême bon ton dans le beau monde de Saint-Pétersbourg. Il est probable aussi qu'il eut le bon esprit de se rendre justice, et qu'il comprit de bonne heure qu'il n'avait ni la grâce ni l'aisance nécessaires pour l'état d'homme à bonnes fortunes. Le sentiment de ce qui lui manquait à cet égard l'éloigna prudemment d'un rôle pour lequel il n'était évidemment pas fait. D'un autre côté, au moment où Nicolas atteignait l'âge d'homme, la cour de son frère devenait moins folle et moins dissipée que par le passé, les travaux de la guerre et le soin de l'empire forcèrent Alexandre à s'éloigner à plusieurs reprises de sa capitale; et son absence, qui entraîna celle de la plupart des grands seigneurs de l'empire, donna à la cour un air de tristesse et de réserve qui ne fournirent pas à Nicolas l'occasion de perdre la rigidité de son caractère et la sévérité de mœurs qui l'avaient distingué dès son jeune âge.

1814 arriva. La paix fut rendue à l'Europe, et la cour de Russie reprit son luxe et sa splendeur. Mais Nicolas ne fut point à même de prendre part aux bruyants plaisirs de ce monde dissipé; les voyages d'abord, et plus tard son union avec une femme sur laquelle se concentrèrent toutes ses affections, l'en tinrent constamment éloigné.

La paix était rendue au monde; mais les plaies de la guerre restaient encore à fermer et à cicatriser.

De graves soucis préoccupaient encore le chef du gouvernement russe. Les finances de l'empire étaient épuisées, les provinces avaient été désolées par la guerre, les bras manquaient à la terre, et Alexandre se voyait encore dans la nécessité d'ajourner les projets de réforme qu'il méditait depuis longtemps. D'un autre côté, l'empereur avait déjà passé le milieu de la vie, son mariage commençait à dater, et l'espoir d'avoir un héritier s'était évanoui pour lui. Dans ces circonstances, soit pour compléter l'éducation d'un prince qui pouvait régner un jour, soit au contraire pour éloigner un héritier dont l'ambition commençait peut-être à lui donner de l'ombrage, on décida de faire voyager Nicolas. Son itinéraire fut tracé par l'empereur lui-même. Il devait parcourir la France et l'Allemagne, et visiter dans ces deux pays les champs de bataille illustrés depuis vingt ans par tant de combats meurtriers. Le prétexte, si toutefois c'en était un, était parfaitement choisi; car personne n'ignorait qu'un voyage de cette nature cadrait parfaitement avec les goûts militaires affectés par le prince voyageur.

Pendant cette longue pérégrination, Nicolas visita la plupart des cours de l'Europe, vint à Paris, et séjourna pendant quelque temps à Saint-James. On prétendit à cette époque que ce voyage n'avait d'autre but que la recherche d'une femme : c'en était peut-être en effet le véritable motif, ce fut du moins le seul qu'on mit en avant; car personne, excepté Alexandre peut-être, ne pensait que Nicolas pût être destiné à lui succéder. Le droit d'aînesse appelait Constantin au trône; et c'était lui qu'on regardait partout comme l'héritier présomptif de la couronne, bien qu'on n'envisageât qu'avec terreur l'avenir dont était menacée la Russie sous un prince dont le cerveau troublé faisait craindre de voir se renouveler les extravagances de Paul son père.

Nicolas, de retour de son voyage en Europe, put remarquer que de grands changements s'étaient opérés à la cour. Les pompes militaires avaient disparu, le bruit des armes ne se faisait plus entendre; les plaisirs bruyants s'étaient eux-mêmes enfuis pour faire place à une sorte de réserve dévote et guindée. C'était l'époque de madame Krudner. Alexandre commençait à tourner au mysticisme; et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, l'hypocrisie s'était mise de la partie, et la cour se montrait encore plus bigote que le maître. Au surplus, le mal avait bien vite gagné de proche en proche. Saint-Pétersbourg avait imité la cour, les villes avaient suivi la capitale, les campagnes avaient fait comme les villes, et bref, tout l'empire se trouvait infecté de jésuitisme. Mais toute cette dévotion n'était qu'à la surface, et l'immoralité et la corruption, bien loin de diminuer, n'en étaient peut-être que plus grandes pour s'exercer en secret. A la police secrète du gouvernement russe était venue se joindre la police inquisitoriale. On ne se bornait plus à épier les actes et les paroles, on espionnait les consciences; et l'on sévissait avec rigueur contre les tièdes, tandis qu'on offrait des récompenses aux juifs convertis et des prix de vertu à leurs convertisseurs. En un mot, le fanatisme religieux commençait à se propager rapidement en Russie et menaçait de tout envahir et de tout perdre.

Mais comme les conséquences de ce système de gouvernement s'offriront d'elles-mêmes au lecteur dans la suite de cette histoire, nous croyons inutile de nous y arrêter, quant à présent, et nous passons de suite au mariage de Nicolas.

CHAPITRE DEUXIÈME.

GRAND-DUC, ÉPOUX ET PÈRE.

Mariage de Nicolas avec la princesse de Prusse. — Portrait de Marie-Charlotte. — Abjuration de cette princesse; elle prend le nom d'Alexandra Feodorovna. — Première apparition de la grande-duchesse épouse de Nicolas à la cour de Saint-Pétersbourg. — Impression qu'elle produit. — Son amour effréné de la danse. — Son caractère. — Sa réserve. — Retraite des deux jeunes époux au palais d'Anitschkoff. — Manière dont Nicolas y emploie son temps. — Ses études. — Ses prétentions à la science militaire. — Il est fait échec et mat par Mouravieff. — Leçon devant Cronstadt. — Nicolas mauvais ingénieur et mauvais amiral. — Protection accordée par Nicolas aux savants. — Son amour pour les beaux-arts. — Manière dont il comprenait la peinture — Ses aptitudes théâtrales. — Détails sur sa vie privée. — Accès de rire de Nicolas. — Sa manière d'être avec ses enfants et avec sa femme

Pendant que Nicolas visitait les différentes cours de l'Europe, Alexandre avait négocié son mariage avec Marie-Charlotte, fille aînée du dernier roi de Prusse et sœur de Frédéric-Guillaume III actuellement régnant.

Ce fut le 13 juillet 1817 que furent célébrées, à Saint-Pétersbourg, les cérémonies de ce mariage. L'impérial époux avait à peine vingt et un ans, la princesse était de deux ans plus jeune. La loi russe exige que dans ces circonstances l'épousée adopte la religion de son mari. La princesse Marie-Charlotte abjura le protestantisme pour se conformer à cet usage, fut baptisée suivant les rites du culte grec et reçut les noms russes d'Alexandra-Feodorovna. On s'étonna beaucoup dans le temps que le roi de Prusse, connu pour son zèle et son dévouement au protestantisme, eût consenti à l'union de sa fille avec un prince grec, et surtout à son changement de religion. Mais les événements sont venus démontrer qu'il entrait déjà dans les combinaisons d'Alexandre de substituer Nicolas à Constantin pour la succession au trône, et que ce fut principalement cette considération qui détermina le roi de Prusse à accepter des conditions qu'il eût énergiquement repoussées en toute autre circonstance. La famille de l'épouse de Nicolas a toujours continué d'ailleurs à désigner cette princesse sous le nom de Charlotte, et n'a jamais consenti à lui donner ses noms gréco-russes, preuve certaine que la nouvelle religion leur était odieuse et qu'ils n'avaient fait en cette occasion que céder aux exigences de la politique. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain qu'il ne transpira rien dans le public jusqu'en 1823 de ces nouveaux projets de succession, et qu'ils demeurèrent un mystère de famille jusqu'au moment où il devint indispensable de les faire connaître. On remarqua, cependant, que dès l'année 1814, l'almanach généalogique imprimé à Francfort-sur-l'Oder, avec l'autorisation de la censure prussienne, désignait le grand-duc Nicolas comme successeur au trône de Russie, circonstance qui porterait à croire qu'il avait été question de ce projet entre l'empereur de Russie et le roi de Prusse bien antérieurement au mariage de Nicolas, mais qu'on ne donna suite à ce plan que longtemps après, à une époque où les excentricités de Constantin et son mariage désassorti avaient rendu son avénement au trône tout à fait impossible. Il est d'ailleurs évident qu'Alexandre avait dû s'occuper longuement et avec soin de cette importante question. Les rapports de la Russie avec l'Allemagne et surtout avec la France avaient jeté dans la nation, et principalement dans l'armée, des ferments de révolution qu'une main ferme et habile était seule capable sinon d'étouffer du moins de diriger et de comprimer; et ce dut être en prévision des embarras qu'il léguerait à son successeur qu'Alexandre se décida pour Nicolas, qui lui offrait sous tous les rapports plus de garantie et de sécurité que son aîné le grand-duc Constantin.

Nous l'avons dit, Nicolas se montrait peu porté à la galanterie. On

prétend même que son antipathie pour le beau sexe était si prononcée, qu'il lui arriva plus d'une fois de blâmer ses frères Alexandre et Constantin des égards qu'ils témoignaient aux dames. Lorsque ces deux princes passaient la revue de la garde impériale ils adressaient parfois quelques mots gracieux aux jolies femmes qui se trouvaient sur leur passage. Mais Nicolas, loin de les imiter, laissait tomber de ses lèvres dédaigneuses un sourire sarcastique et souvent même une parole railleuse sur ce qu'il appelait, dans son puritanisme d'orgueil, une dérogation à la dignité du souverain. Le mariage parut modifier à cet égard la rigidité de ses principes; et bien que dans son union avec la princesse Charlotte on eût consulté les goûts des époux bien moins que les convenances politiques, la suite prouva qu'il existait entre eux plus d'affection et de sympathie qu'il ne s'en rencontre habituellement dans les alliances de cette nature. Les deux époux se ressemblaient en effet sous plus d'un rapport; par la gravité extérieure, non moins que par le caractère et par le genre d'esprit. L'impératrice douairière, encore existante, a dû être une belle femme, et bien que chez elle la décadence physique soit arrivée avant l'âge, l'on retrouve encore des traces de beauté dans ses grands yeux bleus, dans ses orbites profondes et énergiquement encadrées de noir, dans ses traits amaigris et jusque dans sa grande taille, qui aspire à se courber moins sous le poids des années que sous celui des chagrins et des fatigues. Mais ce qui vaut mieux encore qu'une beauté trop prompte à se flétrir, elle possédait une belle âme, et passa toujours avec raison pour humaine et généreuse; dévouée à son mari et à ses enfants, fidèle à l'observation de ses devoirs de femme comme à ceux d'impératrice, elle justifia constamment pendant tout le cours d'une existence qui fut peut-être plus brillante qu'heureuse les prévisions que la reine Louise sa mère avait émises sur son compte à l'époque où elle était encore une enfant et ne comptait que dix ans à peine.

« Charlotte me plaît de plus en plus, écrivait cette princesse en s'adressant à son père le duc de Mecklembourg-Strelitz, et je l'apprécie chaque jour davantage: car, bien qu'elle soit peu communicative et qu'on puisse même lui reprocher d'être trop réservée, elle cache comme son père un cœur de feu sous un extérieur de glace. Elle a des sympathies et des consolations pour tous les maux et toutes les douleurs. A la voir, on la dirait indifférente et froide; mais, en réalité, personne n'est plus qu'elle affectueuse et obligeante. Il règne dans toute sa personne un certain air de dignité et de grandeur qui en impose, et je suis sûre qu'elle fera une femme remarquable s'il plaît à Dieu de lui conserver la vie. »

L'impression que produisit la princesse de Prusse à la cour de Saint-Pétersbourg fut loin d'être la même pour tout le monde. Les hommes lui trouvèrent, en général, l'air gauche et embarrassé; les femmes lui reprochèrent la pâleur de son teint, ainsi que la faiblesse de sa complexion: elles critiquèrent surtout son manque d'embonpoint. Les observateurs les plus impartiaux louèrent la régularité de ses traits, mais les trouvèrent dépourvus d'expression, et déclarèrent son regard empreint d'inquiétude et d'indécision. Quant aux courtisans, ils firent leur métier en l'admirant sans restriction et en proclamant à haute voix la beauté de sa physionomie, la grâce de sa démarche et la noblesse de sa tournure. Il n'y eut pas jusqu'aux défauts de la princesse que leurs flatteries exagérées ne trouvèrent moyen de métamorphoser en qualités et en charmes. L'indécision de ses regards devint un vague vaporeux plein d'abandon et de mélancolie, sa maigreur fut un cachet de distinction, et la nouvelle épouse fut proclamée par eux digne de sa mère, la reine de Prusse, et de sa sœur, la superbe duchesse de Mecklembourg. En un mot, on lui répéta sur tous les tons qu'elle était la plus belle des femmes. C'était juste, son mari était prince du sang et devait plus tard régner sur toutes les Russies. Mais si la beauté de l'épouse de Nicolas a pu être à une certaine époque un sujet de discussion, aujourd'hui l'ombre d'un doute est impossible; et Charlotte de Prusse, vieille et décrépite avant l'âge, n'est plus, ainsi que nous le disions plus haut, qu'un cadavre anticipé, ruiné par la maladie, les veilles et les chagrins, et que le souffle de l'existence a peut-être déjà cessé d'animer à l'heure où nous écrivons ces lignes. La série d'enfants auxquels elle a donné le jour n'a pas, sans doute, peu contribué à cette déchéance corporelle. Mais l'amour effréné que l'impératrice eut de tout temps pour la danse a plus que toute autre cause amené l'état morbide dans lequel elle languit depuis longues années. On a prétendu trouver le principe de sa maladie dans l'air malsain du palais d'hiver. On a voulu aussi mettre le dérangement de sa santé sur le compte de la crainte qu'elle avait éprouvée pour la vie de son mari lors de la révolte militaire qui éclata en 1825 à Saint-Pétersbourg, et prouver que ce fut à dater de cette époque que sa santé commença à décliner. La chose est possible, mais nous paraît, à vrai dire, moins le véritable principe du mal, qu'une louange habilement tournée sur l'affection que l'impératrice portait à son époux; aussi, sans nier que cette révolte, dirigée, cependant, bien plus contre la dynastie des Romanoff que contre la personne de Nicolas, ait pu produire une impression profonde sur l'impératrice, nous croyons, avec tous ceux qui ont été à même de voir les choses de près, que la santé de Marie-Charlotte se soutint longtemps encore après cet événement, et que ses souffrances actuelles doivent être attribuées surtout à son amour effréné de la danse et aux nombreuses imprudences qu'elle a commises au sortir des bals. On sait combien les Allemandes raffolent de la danse et surtout de la valse; mais l'impératrice de Russie dépassa de bien loin sur ce point toutes ses compatriotes. L'amour de la danse fut chez elle une passion ou plutôt une frénésie. Elle donna quelquefois des matinées dansantes qui se prolongèrent jusqu'au lendemain sans qu'on la vît un seul instant quitter la contredanse ou déserter la valse; elle se livra à ce penchant avec un entraînement qui devait nécessairement être fatal à une organisation aussi débile que la sienne; et la perte totale de sa santé a été la conséquence de son culte effréné pour un plaisir qui, tout innocent qu'il puisse paraître, fait dans les hautes classes de la société plus de victimes peut-être que la peste et le choléra.

Nicolas était loin de partager à cet égard la passion de l'impératrice; et cette diversité d'opinion de la part des deux époux à l'endroit de la danse donna lieu plus d'une fois à des scènes de ménage assez singulières et burlesques. En voici une entre autres dont nous garantissons l'authenticité. Il y a quelques années Nicolas vint, au commencement de l'été, s'installer avec l'impératrice dans une des résidences impériales, à Tzarskoié-Siélo, à six lieues de Saint-Pétersbourg. On y était depuis huit jours environ, et l'on n'avait point encore dansé. Huit jours sans danser, c'était plus que n'en pouvait supporter Marie-Charlotte. Sa passion s'accommodait mal de ce repos forcé; et, qu'on nous passe une expression trop familière peut-être à propos d'un aussi auguste personnage, les jambes de l'impératrice lui démangeaient. Enfin, n'y tenant plus, elle résolut de danser à tout prix, et s'occupa d'organiser un bal. Les éléments n'en étaient pas faciles à rassembler. On manquait de tout, d'orchestre, de cavaliers et de danseuses; mais la passion triomphe des plus grands obstacles, surtout quand elle est logée dans la tête d'une impératrice. La fête eut lieu. Le bal n'était pas brillant; on avait racolé parmi les officiers de service deux jeunes gens, dont l'un raclait du violon et l'autre tirait de la clarinette quelques sons aussi aigres que discordants. C'était mesquin pour une Majesté; mais à la guerre comme à la guerre: et Sa Majesté se mit à sauter de tout son cœur, en compagnie de quelques employés du château et de quelques dames d'honneur. Mais voilà bien une autre affaire:

Pendant qu'ils étaient en train,
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.

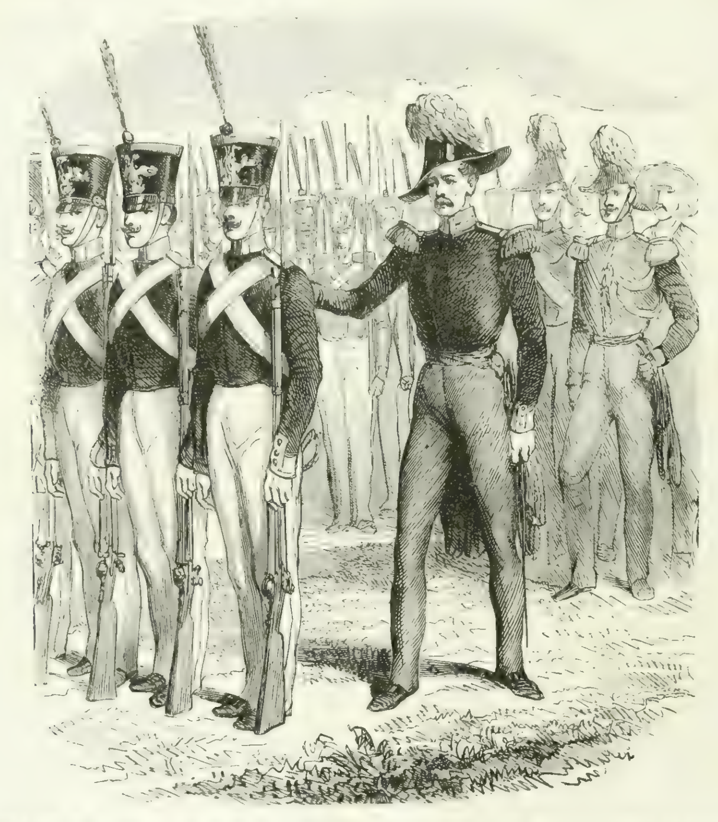
Or ce bruit c'était l'empereur qui le faisait. Pendant que l'impératrice se livrait avec entraînement à son plaisir favori, Nicolas, renfermé dans son cabinet de travail, s'était vu tout d'un coup arraché à quelque sérieuse et profonde méditation par les sons discordants du malencontreux orchestre, il avait bondi d'impatience sur son siége, et avait appelé pour demander quel était le bruit étrange qui lui déchirait le tympan. Sur la réponse que le tapage provenait des appartements de l'impératrice, où l'on donnait bal, l'empereur s'était levé furieux, avait ouvert avec fracas la porte de la salle de danse, et, debout sur le seuil, terrible et fier comme le spectre de Banco, avait crié de cette voix formidable avec laquelle il commandait à ses soldats un seul mot: *Vonn!* (Hors d'ici!)

L'effet en fut magique. L'impériale apparition avait au premier abord glacé de terreur les cœurs les mieux trempés: les musiciens laissèrent à moitié la note commencée, les pieds des danseurs restèrent suspendus comme par suite d'une pétrification instantanée: la tête de Méduse n'eût pas fait mieux. Mais quand on entendit sortir des lèvres irritées de l'auguste trouble-fête l'ordre si brièvement mais si énergiquement signifié, ce fut un sauve qui peut général; musiciens, cavaliers et danseuses disparurent en un clin d'œil comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Il ne demeura dans le salon que l'impératrice, qui, ne se sentant pas la force de soutenir en face le courroux de son époux, prit le parti de se trouver mal. L'empereur fut obligé de sonner à plusieurs reprises avant qu'aucune des dames de service osât se déterminer à rentrer au salon; tant la panique avait été grande, et tant chacun faisait, comme le rat de la fable,

Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

La position de l'épouse du grand-duc Nicolas à la cour de Russie fut dans le principe assez mal définie, et cette circonstance fut sans aucun doute une des causes principales auxquelles il faut attribuer la réserve et la timidité que la jeune princesse montra durant les premières années de son mariage. L'impératrice femme d'Alexandre et l'impératrice mère étaient au-dessus d'elle. D'un autre côté, la position de Nicolas était au moins aussi embarrassante que celle de sa femme, et Constantin pouvait à bon droit lui disputer la préséance, puisque les intentions d'Alexandre sur le choix de son héritier étaient encore un mystère. Aussi la princesse Marie-Charlotte sentait le sol trembler sous ses pas, et ne s'avançait en quelque sorte que d'un pied timide et mal assuré. Cette situation mixte et mal déterminée dut aussi avoir une grande influence sur la conduite et le caractère de Nicolas à cette époque. Qu'était-il dans l'Etat? Quel rang l'avenir lui

destinait-il? Telles étaient les questions qui se posaient d'elles-mêmes et préoccupaient son esprit naturellement inquiet et ambitieux. Pour le présent, il avait un grade dans l'armée, où il occupait le poste d'inspecteur en chef du génie; mais quant au reste, il ne comptait pour rien dans l'empire, et ne s'asseyait jamais à côté de ses frères aînés à la table du conseil où se discutaient les questions politiques et diplomatiques. Son influence ne s'étendait point au delà d'une certaine sphère; c'était un officier de garnison, rien de plus. Aussi, en dehors de ses occupations militaires, où il se montrait roide, sec et sévère comme la discipline elle-même, on ne trouvait en lui qu'un homme froid et hautain, dont la réserve n'était égalée que par celle de sa femme. C'est à ces circonstances particulières qu'il faut sans doute attribuer l'éloignement que les deux jeunes époux témoignèrent à cette époque pour tout ce qui rappelait la cour et ses plaisirs



Il ordonna à tous les délinquants de se tourner sur place de manière à lui présenter le dos, et avec un morceau de craie il inscrivit sur les épaules de chacun un certain nombre de coups de batognes.

bruyants. Ils vivaient la plupart du temps confinés dans une retraite profonde à leur palais d'Anitschkoff, situé sur la perspective de Newsky. Peu accessibles aux courtisans, ils prirent dans cette solitude l'habitude de vivre ensemble, et devinrent bientôt si indispensables l'un à l'autre qu'on commença dès lors à les citer comme des modèles de fidélité et de constance.

Les quelques années que l'héritier du trône de Russie passa dans cette retraite furent loin d'être perdues pour lui et servirent au contraire considérablement à mûrir son esprit et à développer son caractère. Sa femme exerçait sur lui une grande influence. Calme et réservée par nature, mais douée cependant d'une grande résolution, elle avait su inspirer à son époux, à défaut d'un amour passionné, un attachement profond, et acquérir assez d'empire sur son esprit pour le déterminer à réparer par des études sévères et consciencieuses les défauts de son éducation première.

Devenu empereur, Nicolas avoua plusieurs fois depuis que le temps passé à Anitschkoff avait été l'époque la plus heureuse de son existence. La chose est croyable; car si d'un côté il n'était point alors préoccupé des soucis qui durent l'assaillir dans une position plus élevée, de l'autre il joignit bientôt au bonheur de l'époux les douceurs de la paternité. Un an après son mariage, la naissance de son fils aîné Alexandre Nicolaévitsch vint encore resserrer l'union et l'attachement des deux époux.

Si cette retraite convenait aux goûts de Nicolas, elle ne servait pas moins ses projets ambitieux, et cachait mieux que quoi que ce fût l'embarras de sa position. Il n'est guère possible de douter que ce prince n'ait connu dès cette époque les intentions d'Alexandre à son égard et la renonciation au trône de son frère Constantin. Cette révélation de l'avenir rendait sa position à la cour plus embarrassante encore. Quelle conduite y tenir en effet? Trop fier pour se mêler aux courtisans, qui professaient hautement une adoration servile pour la personne d'Alexandre, il était aussi trop politique pour mécontenter les susceptibilités d'un frère dont son avenir dépendait en se posant hautement comme héritier présomptif du trône et en attirant à lui tous les hommages de ceux disposés à se tourner du côté du soleil levant. La réserve de Nicolas fut donc aussi prudente qu'habile, et c'est sous ce rapport qu'elle fut appréciée par les hommes qui jugeaient le mieux la position des choses à cette époque.

« L'expression habituelle de son visage, a écrit quelque part un des courtisans les mieux placés de la cour d'Alexandre, a quelque chose de sévère et même de misanthropique. C'est à peine si un sourire, commandé par la politesse, éclaire parfois son visage; mais ce sourire vient des lèvres et ne part jamais du cœur. Cette affectation de gravité est tellement passée chez lui à l'état d'habitude qu'elle paraît aujourd'hui être bien plus l'effet de la nature que celui de l'empire qu'il a sur lui-même. Chaque mot qu'il prononce, chaque geste qu'il hasarde sont pesés et mesurés à l'avance. C'est un de ces hommes dont on dit familièrement qu'ils sont réglés comme un papier de mu-

sique. Ni le ton de la voix ni le jeu de la physionomie ne trahissent jamais chez lui l'expression de la pensée. Ce qui se passe dans son esprit est un mystère dont il reste toujours maître et dont il serait aussi inutile qu'absurde d'essayer de sonder la profondeur. Soit que sa femme se copie sur lui, ou qu'il soit au contraire lui-même un reflet de la grande-duchesse, celle-ci conserve toujours une réserve et un calme à l'unisson de ceux affectés par son époux. »

Cette opinion d'un courtisan qui vécut longtemps dans les hautes régions de la cour de Saint-Pétersbourg doit être d'autant moins contestée qu'elle appartient à un homme qui fut de tout temps un des plus grands admirateurs de Nicolas. Il tenait le grand-duc pour un homme aussi habile que capable, et prisait surtout beaucoup ses talents comme ingénieur et mathématicien. Il est permis de n'être pas tout à fait de son avis à cet égard et de n'accepter ses louanges

Dans une autre circonstance, Nicolas, faisant faire devant lui des expériences d'artillerie, se lança dans des considérations si peu conformes aux règles de l'art, qu'il s'attira d'un autre général ces paroles mortifiantes : — Que Votre Majesté me pardonne, dit l'homme du métier, mais elle n'entend rien à tout cela.

Les prétentions de Nicolas au titre d'ingénieur ne furent pas mieux justifiées, témoin ce qui arriva pour le vaisseau de ligne *la Russie*. Visitant un jour ce navire, qui était encore sur le chantier, l'empereur trouva qu'on n'y circulait pas assez librement et ordonna d'augmenter les espaces. Les gens du métier hasardèrent quelques observations, mais on n'en tint pas compte, le despote avait parlé, il fallut obéir. Les dispositions du vaisseau furent modifiées, et grâce à ces changements, il se trouva être un des plus mauvais marcheurs de toute la flotte russe.



L'impératrice Alexandra Feodorovna.

que sous bénéfice d'inventaire, car Nicolas n'a jamais eu occasion de faire preuve des grands talents que son admirateur lui prête si bénévolement et n'a guère été à même de déployer son habileté militaire qu'aux revues de Saint-Pétersbourg; encore est-il arrivé maintes fois, dans les petites guerres dont il se donnait le plaisir, d'être battu par l'ennemi qu'il s'était lui-même choisi. Un jour, entre autres, il donna au général Mouravieff le rôle de son adversaire dans les manœuvres qu'il faisait exécuter à Schlüsselbourg : par son ordre le général prit le commandement du corps d'armée qui représentait les Français, Nicolas se mit à la tête des Russes.

— Tenez-vous bien, général, dit-il au vieux guerrier en présence de tout le corps diplomatique, je vais vous battre.

— Sire, répondit le général en militaire plus expérimenté qu'en courtisan habile, je n'ai jamais été battu à la guerre, et j'espère bien ne pas commencer aujourd'hui.

Il tint parole, et les Français triomphèrent une fois de plus des bataillons russes.

Aussi mauvais amiral qu'inhabile constructeur, l'empereur aimait cependant à commander en mer; mais toutes les fois qu'il embouchait le porte-voix, le capitaine du vaisseau qu'il montait avait grand soin de se mettre derrière lui, afin d'empêcher par ses signaux la stricte exécution des ordres de Sa Majesté, qui aurait eu pour effet inévitable la perte du navire et de son auguste passager. L'empereur n'en continuait pas moins son commandement sans se douter de rien, et se retirait enchanté de ses talents comme manœuvrier.

Si l'anecdote de Mouravieff et celle de l'autre général déposent peu en faveur des talents militaires de Nicolas, elles prouvent au moins qu'il avait le bon esprit de reconnaître la supériorité des autres et d'accepter sans murmurer les observations parfois un peu dures des hommes du métier. Au surplus, ce ne sont pas les seules circonstances dans lesquelles l'empereur ait fait céder son opinion à celle des gens qu'il avait lieu de croire plus éclairés que lui sur la matière. Il est vrai de dire aussi qu'ordinairement on mettait dans les observations qu'on lui faisait plus de forme, et de réserve que n'en montra

à Cronstadt le général dont nous avons plus haut cité les paroles. Ainsi l'on sait que Kankrine, ministre des finances, qui était loin d'être un des favoris de l'autocrate, se trouva souvent dans les choses de son département en opposition avec l'empereur Nicolas et qu'il fit plus d'une fois prévaloir son opinion sur celle de son maître. Il en fut souvent de même pour MM. Nesselrode et Volkonsky, ainsi que pour plusieurs des hauts personnages mis en rapport direct avec Sa Majesté Impériale. En général, il faut reconnaître que Nicolas eut le bon esprit de se soumettre presque toujours à l'opinion de ceux dont la supériorité avait été suffisamment constatée dans une spécialité quelconque, et qu'en toutes circonstances il affecta un grand respect pour les hommes de science et d'expérience.

Devenu empereur, non moins par goût que par ostentation, il se donna des allures de Mécène et de Louis XIV, il protégea les sciences et encouragea les beaux arts. Il faut, pour être juste, reconnaître qu'en général les faveurs dont il combla certains savants tombèrent sur des hommes aussi recommandables par leur caractère que par leur mérite. Il n'en fut pas toujours ainsi pour les beaux-arts, et ses choix, sous ce rapport, furent loin d'être aussi heureux. Il faut le féliciter cependant d'avoir su apprécier le talent d'Horace Vernet et d'avoir appelé auprès de lui cet illustre peintre, qui consentit à lui faire quelques tableaux. C'est aussi chez ce prince une preuve de goût d'avoir fait les propositions les plus brillantes à notre illustre dessinateur Raffet, propositions que celui-ci a refusées, par la raison qu'il préférait le soleil et la liberté de la France aux neiges de la Russie et à des honneurs toujours trop chèrement achetés. Mais ces choix éclairés, loin d'être la règle générale, ne sont au contraire que des exceptions, et Nicolas a plus d'une fois constaté son mauvais goût artistique en comblant d'honneurs et d'argent de misérables barbouilleurs chargés de faire les portraits de ses grenadiers ou les daguerréotypes de ses revues, car, soit dit en passant, la capacité artistique de Nicolas ne s'élevait guère au-dessus des détails d'uniforme; mais aussi, sous ce rapport, il n'avait pas son maître, et quand il entrait dans l'atelier d'un peintre, il apercevait du premier coup d'œil les erreurs que l'artiste avait pu commettre dans les détails les plus infimes de la tenue militaire. C'était un bouton mal placé, un passe-poil inexact, un sous-pied de guêtre trop large ou trop étroit, et mille autres choses de cette importance. Il fallait que l'artiste s'occupât de ces minuties avec le plus grand soin sous peine de perdre la bienveillance de l'empereur et de passer dans son esprit pour le dernier des rapins. Nous pourrions citer mille exemples à l'appui de ce que nous avançons ; nous nous bornerons à nommer un de nos compatriotes, M. Lardurnère, qui obtint les faveurs de Nicolas et devint son peintre favori bien moins à cause d'un talent réel que le prince était incapable d'apprécier, que pour avoir su flatter adroitement la manie de l'empereur en s'étudiant à reproduire dans ses tableaux de bataille tous les détails de l'uniforme y compris les agrafes des habits et les numéros des régiments inscrits sur les boutons.

La sollicitude de Nicolas pour les arts ne s'est pas bornée à la peinture; la musique et surtout la danse ont eu part à ses faveurs. On sait assez les sommes énormes que les célébrités chantantes et chorégraphiques de notre Opéra ont obtenues de sa munificence, et l'on connaît aussi le soin tout particulier qu'il apporta à la direction de ses théâtres impériaux. Le personnel en fut organisé d'une manière toute militaire. L'art dut s'y plier au régime de la discipline et de l'obéissance passive. Nicolas s'amusa toujours beaucoup du théâtre; on prétend même que, devenu empereur, il dérogea un peu au puritanisme de mœurs affecté par le grand-duc, et qu'il compromit plus d'une fois sa dignité avec quelques-unes des aimables coryphées de la musique et de la danse. Mais que ces allégations de la chronique scandaleuse soient vraies ou mensongères, il est certain que l'empereur ne dédaignait pas de diriger par lui-même les travaux de la scène. Il remplissait à la fois plusieurs fonctions : censeur, il lisait lui-même les pièces, les approuvait ou les défendait, biffait ou changeait des scènes entières ou se contentait d'en modifier seulement le titre. C'est à lui que le drame d'*Angelo, tyran de Padoue,* doit de s'être appelé à Saint-Pétersbourg *la Vénitienne; Guillaume Tell* est devenu par ses ordres *Charles le Téméraire;* et plusieurs autres productions dramatiques ont été débaptisées et rebaptisées par lui. Directeur, c'était lui qui s'occupait de fixer les représentations, de distribuer les rôles et d'établir la mise en scène. Il excellait surtout dans la direction des ballets, et c'est à ses instructions et à ses leçons intelligentes que le théâtre de Saint-Pétersbourg fut redevable dans le temps du succès qu'obtint le ballet de la *Révolte au sérail.* L'empereur avait daigné instruire lui-même les danseuses dans l'art difficile de manier le fusil et de marcher au pas aux roulements du tambour et au son de la trompette.

Quand on lit de pareils détails et qu'on vient à penser que cet auguste maître de ballets était le même homme qui faisait mettre à feu et à sang la ville de Varsovie, l'esprit se reporte involontairement à plusieurs siècles en arrière, et cherche un pendant à ce tyran du Nord dans ce despote romain qui disputait la palme aux cochers du cirque après avoir fait mettre le feu aux quatre coins de la ville éternelle.

Nous avons eu occasion de citer déjà à plusieurs reprises le palais d'Anitschkoff; ce fut en tout temps la résidence de prédilection de l'empereur, et nous croyons qu'il ne sera pas sans quelque intérêt pour le lecteur de raconter brièvement la manière dont s'y passaient les journées. L'emploi du temps y fut toujours à peu près le même, soit avant, soit après l'avénement de Nicolas au trône de Russie, et ce que nous allons dire s'applique presque autant à l'empereur qu'au grand-duc.

Rien n'était plus régulier que le genre de vie habituel de Nicolas. Il se levait de très-bonne heure, mais ne se mettait au travail qu'après avoir fait une promenade matinale. Sa journée était méthodiquement partagée; chaque heure avait ses études, ses occupations et ses distractions déterminées à l'avance. La plus grande partie de son temps se passait dans ses appartements, meublés avec élégance, sans doute, mais sans somptuosité. On n'y trouvait aucune des superfluités du luxe, si ce n'est toutefois quelques tableaux représentant tous sans exception des uniformes et des costumes militaires. Les repas prenaient peu de temps, les domestiques ayant l'ordre d'activer le service et les mets étant d'ailleurs peu nombreux sur la table impériale. Nicolas était grand mangeur, mais buveur très-modéré. Il ne prisait ni ne fumait, et avait seulement l'habitude de prendre chaque soir deux ou trois tasses de thé très-fort. Ses soirées étaient employées à quelques jeux de cartes, et c'est dans ces paisibles distractions que s'écoulait ordinairement tout le temps qui séparait le dernier repas de la journée du moment de se mettre au lit. Nicolas aimait l'ordre et la régularité, mais il n'en était pas esclave et savait sacrifier ses habitudes aux exigences des voyages, des réceptions et à toutes les autres obligations imposées par son rang ou par ses occupations. Tous ceux qui ont été à même de l'approcher, soit comme grand-duc, soit comme empereur, sont d'accord pour déclarer que ses rapports avec l'impératrice étaient empreints à la fois de dignité et d'affection. Si l'on en croit certains récits, Nicolas aurait même goûté comme un simple particulier les douceurs de la lune de miel ; témoin cette petite anecdote conjugale :

Deux ans environ après son mariage, la grande-duchesse Marie-Charlotte obtint de son mari la permission d'aller voir son père à Berlin. Elle partit. Deux jours après son départ, Nicolas, auquel le palais d'Anitschkoff semblait apparemment bien vide depuis cette séparation commanda des chevaux de poste et partit à son tour incognito à la poursuite de sa femme. Il arriva à Berlin, au palais du roi, une heure avant la voyageuse, qui ne fut pas peu surprise, comme on peut le croire, de se trouver à sa descente de voiture dans les bras du mari qu'elle avait laissé en Russie. Celui de qui nous tenons cette histoire prétend que c'est la seule fois qu'on ait vu Nicolas rire de bon cœur.

Les relations de Nicolas avec ses enfants furent généralement tendres et affectueuses; on le vit souvent leur prodiguer les plus vives caresses pendant qu'ils étaient encore en bas âge. La grande-duchesse Olga, sa sœur Alexandra et le grand-duc Constantin ont été successivement les favoris de leur père. Depuis que ses enfants sont devenus grands, la nature de ses relations avec eux a dû nécessairement changer. L'étiquette des cours est venue se mettre à la traverse de ses épanchements paternels, et il a cru devoir remplacer la familiarité par la dignité envers ses fils, par une sorte de courtoisie affectueuse dont il ne s'écarta jamais à l'égard de ses filles. Sa conduite envers l'impératrice a toujours été pleine de tendresse et de dignité, et si, dans les dernières années, il se rendit coupable envers elle de plus d'une infidélité, excusées en quelque sorte par l'état maladif de cette princesse, il ne conserva pas moins toujours pour elle le respect le plus profond et les égards les plus affectueux. Chaque matin, jusqu'à son dernier jour, ses premières paroles étaient pour s'informer de la santé de l'impératrice, et quand il avait appris qu'une indisposition la retenait dans ses appartements, il ne manquait jamais de lui rendre visite dans la journée et causait avec elle aussi longuement que les soins de l'Etat le lui permettaient. Ses attentions étaient même poussées si loin à cet égard, qu'à Naples, en 1847, lors du voyage qu'il fit avec l'impératrice dans l'unique but de rétablir la santé de celle-ci, on le vit plus d'une fois, ainsi que les journaux l'ont rapporté, prendre la malade dans ses bras et la porter lui-même dans sa chambre à coucher.

Lors de l'incendie du palais d'hiver en 1836, le comte Orloff vint dire à l'empereur que le feu commençait à gagner son cabinet de travail, et lui demanda ce qu'il désirait qu'on sauvât avant tout :

— Qu'on me rapporte seulement mon portefeuille, répliqua le monarque, j'y tiens beaucoup, car il renferme les lettres que j'ai reçues de l'impératrice.

Mais en voilà assez sur les mœurs privées de Nicolas, il est temps de le faire paraître sur la grande scène de la politique.

CHAPITRE TROISIÈME.

EMPEREUR.

Tendances réactionnaires d'Alexandre. — Son mysticisme. — Révolution de Grèce. — Mécontentement du peuple russe. — Fanatisme. — Mort d'Alexandre Ier. — Lettre du docteur Wylie. — Conjectures à propos de la mort d'Alexandre. — Nicolas apprend la mort de son frère. — Ses hésitations. —

Son refus. — Haute comédie. — Règne éphémère de Constantin. — Refus positif de ce prince. — Sa lettre à Nicolas. — Anecdote du prince Koslowsky. — Conjuration. — Les Bestoujeff. — Pestel. — Société de l'union. — Les Slaves réunis. — Conjuration. — Serge Troubetzkoi dictateur. — Plan de la conjuration. — Journée du 26 décembre 1825. — Vivent Constantin et sa femme la constitution ! — Nicolas prend un parti. — Mitraillade des insurgés. — Nicolas triomphe de l'émeute. — Il est proclamé empereur.

Les rapports de la Russie avec la France avaient introduit dans la nation et surtout dans l'armée quelques principes semi-libéraux, appelés par Alexandre la *peste française ;* mais l'année 1818 marqua dans le règne de ce prince par la sévérité que ce monarque déploya contre la presse et plus encore contre l'introduction de tout livre étranger dans l'intérieur de la Russie. Ce système réactionnaire alla toujours en augmentant. En 1820 on fit fermer, sous prétexte de politique, les loges de francs-maçons et grand nombre de cercles aristocratiques. En 1822 on autorisa les sociétés de missionnaires, et de cette époque datent plusieurs lois dirigées contre de prétendus démagogues socialistes, républicains et autres gens dont le nom seul suffit depuis longtemps pour causer des insomnies aux maîtres de la Russie. Le royaume de Pologne de 1815 créé par Alexandre fut mis par lui-même en état de suspicion. L'ombre d'indépendance qui lui avait été accordée par sa constitution lui était peu à peu retirée ; l'empereur, qui depuis les traités de 1815 se posait en arbitre des destinées de l'Europe, tremblait de laisser derrière lui un foyer de rébellion pendant les absences réitérées qu'il faisait dans l'intérêt de l'équilibre européen, comme on disait à cette époque. Les soins qu'il donnait à la politique étrangère le retenaient en effet presque toujours hors de ses Etats. En 1818, un congrès l'avait appelé à Aix-la-Chapelle ; en 1820, des velléités d'insurrection le conduisirent en toute hâte à Varsovie, et cette révolte n'était pas apaisée, qu'il courut à Leybach faire prévaloir le système d'intervention armée, dont il était à la fois le chef et l'inventeur.

Ce fut dans cette dernière ville que lui arrivèrent les premières nouvelles de l'insurrection de Grèce ; les Grecs, poussés dans les voies de la révolte par les conseils et les intrigues du cabinet russe, se tournaient avec espoir vers le tzar, et imploraient son assistance ; mais Alexandre se trouvait en quelque sorte pris dans les filets de sa propre politique. Il avait lui-même posé dans la sainte alliance le principe de l'inviolable intégrité des États européens, et il préférait manquer l'occasion d'affaiblir la puissance turque, qu'il enviait et détestait au fond, plutôt que de mériter le reproche d'inconséquence en favorisant les Grecs, que ses vœux secrets encourageaient cependant. Leur requête fut donc repoussée, et le baron Strogonoff, ambassadeur à Constantinople, premier instigateur de la révolte grecque, fut rappelé et reçu très-froidement à la cour. Plus préoccupé de son rôle de pacificateur universel que des véritables intérêts de ses Etats, Alexandre s'occupait bien plus de maintenir les bases établies au congrès de Vérone et d'étouffer l'esprit libéral qui se manifestait successivement en Espagne, en Portugal, à Naples et en Piémont, que du bien-être de ses peuples et de l'agrandissement de la Russie. Son refus d'intervention dans les affaires de Grèce fut accueilli généralement par une défaveur marquée. Le clergé russe murmura sourdement et se plaignit d'une politique qui abandonnait aux vengeances des pachas et à la cruauté des janissaires toute une population de fidèles appartenant à cette Eglise grecque dont la Russie s'était de tout temps déclarée la protectrice. La religion fut surtout mise en avant par ceux qui avaient intérêt à exciter le mécontentement populaire ; et la nation russe, trop abrutie pour comprendre ses droits politiques et s'en occuper, commença à s'agiter dans l'intérêt d'une religion qu'elle ne comprenait pas sans doute davantage, mais que comme tous les peuples ignorants elle était portée à pousser jusqu'au fanatisme. Les tzars n'ont point pour habitude de suivre le courant des idées populaires. Alexandre devait demeurer et demeura en effet inébranlable dans ses résolutions. Le mécontentement public s'en accrut, les hommes politiques en profitèrent, et il s'organisa bientôt dans tout l'empire des sociétés secrètes, qui, sous le voile de la défense de la religion, poussaient à la désaffection du prince et au mépris de son gouvernement. Les rigueurs et les sévérités d'Alexandre s'en augmentèrent ; le mécontentement populaire suivit la même progression.

A certains moments donnés, on peut, ainsi que l'a fait pendant si longtemps l'empereur Nicolas, comprimer une nation tout entière par la force des baïonnettes et étouffer ses plaintes et ses murmures ; mais il est dans la vie des peuples, même les plus abattus par l'esclavage, des époques où le sentiment national déborde en dépit des tyrans et se fait jour par des plaintes d'abord, puis bientôt par des excès et des vengeances souvent atroces. En 1825 la Russie se trouvait au moment d'une crise de cette nature : les tendances d'Alexandre, qui le rapprochaient sans cesse du catholicisme ; l'isolement dans lequel il laissait ses coreligionnaires de Grèce, avaient froissé chez le peuple russe ce fanatisme irréfléchi, seul sentiment qui couve encore peut-être dans la poitrine du moujik, et les choses en étaient venues à tel point qu'Alexandre, prince estimable sous tous les rapports, doux, humain et philosophe autant que peut l'être un empereur de Russie, se voyait plus détesté que ne le fut jamais peut-être son successeur pour son despotisme implacable et ses rigueurs excessives.

Les malheurs qui s'appesantirent successivement sur la tête d'Alexandre semblèrent en quelque sorte donner raison au peuple, qui les prit pour autant de châtiments imposés à l'impie par une providence vengeresse. L'empereur fut attaqué en 1824 d'une maladie grave, dont il se ressentit jusqu'à son dernier jour. La même année vit Saint-Pétersbourg menacé d'une ruine totale par les flots de la Néva, pendant cette nuit du 19 novembre qui a laissé de si effrayants souvenirs dans l'esprit du peuple russe. Presque à la même époque, Alexandre fut encore frappé dans ses affections les plus chères. Il vit mourir dans ses bras une fille naturelle sur laquelle il avait concentré tout son amour. En un mot, les esprits, glacés de terreur et excités en outre par les ennemis des Romanoff, commençaient à se désaffectionner de la personne sacrée du tzar. Le peuple ne voyait déjà plus dans Alexandre le vicaire de Dieu sur terre, et l'édifice entier du despotisme russe allait se minant par sa base, quand l'empereur partit pour ce voyage de Taganrok, d'où il ne devait rentrer à Saint-Pétersbourg que sur un char funèbre.

On croit difficilement à la mort naturelle des despotes de Russie. Celle de l'empereur Alexandre se présentait avec des circonstances mystérieuses. Il s'éteignait à la force de l'âge, loin de sa capitale, dans un coin ignoré de son empire, presque sans témoins ; il avait soulevé des haines violentes, il avait excité le fanatisme du clergé ; son successeur, de quelques années seulement moins âgé que lui, était peut-être impatient de régner... Que de raisons pour faire intervenir le poison ! Aussi la malignité publique ne se fit-elle pas faute d'accusations. Les soupçons se portèrent successivement sur le clergé, sur le parti libéral et sur Nicolas lui-même. En ce qui concerne le parti libéral, ces soupçons étaient évidemment injustes. La mort d'Alexandre contrariait bien plus les projets des libéraux qu'elle ne les servait. En effet, les plans étaient à peine ébauchés, les relations à peine établies entre les mécontents de la Russie et les indépendants de Pologne. C'était en un mot une armée qui ne comptait point de soldats, et dont l'état-major n'existait encore que sur des cadres à remplir. La mort d'Alexandre enlevait aux mécontents et surtout aux fanatiques tous motifs de plaintes et de murmures, et forçait les véritables conspirateurs à hâter l'explosion d'un complot qui était loin d'être mûr. Nul doute que si Alexandre eût vécu plus longtemps le mécontentement religieux, que ses tendances augmentaient de jour en jour, n'eût poussé dans la rébellion bien des gens qui hésitaient encore. L'union *panslave* eût étendu par là ses ramifications, et peut-être qu'au bout du temps il fût sorti de cet état de trouble sinon une révolution radicale, du moins un mouvement sérieux capable d'apporter une modification importante dans le gouvernement de la Russie. Mais, nous le répétons, la mort imprévue d'Alexandre força en quelque sorte la bombe à éclater avant le temps : la conspiration aboutit à la révolte militaire du 26 décembre 1825, révolte sans but comme sans moyens d'exécution, qui devait être et fut facilement réprimée par le nouveau souverain.

Le parti libéral ne saurait donc être accusé de cette mort, qui fut pour lui un véritable contre-temps. Quant au clergé, il avait peut-être une vengeance à satisfaire ; peut-être aussi que de son côté Nicolas était pressé de régner. Mais pourquoi supposer un crime quand les faits s'expliquent d'eux-mêmes et sont corroborés par des témoignages dignes de foi, que nous demandons la permission de citer brièvement en racontant les derniers moments d'Alexandre ?

Arrivé à Taganrok, sur les bords de la mer d'Azof, vers la fin d'août 1825, Alexandre avait le projet de partir pour Astrakhan, en laissant derrière lui l'impératrice Elisabeth, quand arriva près de sa personne le prince Voronzoff. Depuis 1818, époque où ce général avait quitté la France avec l'armée d'occupation, qu'il commandait en chef, il remplissait les fonctions importantes de gouverneur d'Odessa. Il venait en droite ligne de son gouvernement pour annoncer à son souverain que de grands mécontentements étaient sur le point d'éclater en Crimée, et que sa présence seule pouvait les prévenir et les apaiser.

Les circonstances étaient pressantes. Alexandre n'hésita pas et se mit en route avec le gouverneur d'Odessa. Souffrant depuis longtemps, la fatigue du voyage jointe à l'impression produite par les mauvaises nouvelles qui lui arrivaient de tous côtés, avait plongé le prince dans un état de maladie qu'il sentait s'augmenter à chaque instant. Comprenant sans doute la gravité de son état, il manifesta le désir de revoir l'impératrice. Le voyage pour la Crimée fut à l'instant même interrompu, on rebroussa chemin, et l'on reprit en toute hâte la route de Taganrok.

Mais laissons parler ici le docteur James Wyllie, Ecossais d'origine, depuis longtemps attaché à la cour de Russie, et qui exerçait les fonctions de médecin ordinaire auprès d'Alexandre, dont il était destiné à recevoir le dernier soupir. Voici son rapport.

« A notre départ d'Orekhov, le valet de confiance de l'empereur, Feodoroff, me dit que son maître allait plus mal et paraissait plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Le matin, à notre arrivée à Marioupol, Sa Majesté me fit demander : elle avait la fièvre. Comme il fallait poursuivre jusqu'à Taganrok, je me contentai de recommander à Sa

Majesté de prendre un verre de punch et de se couvrir chaudement, afin de provoquer la transpiration. Malgré ces précautions la fièvre se prolongea pendant toute la nuit, et l'empereur dormit fort mal. A ma visite du matin je trouvai le malade en proie à une langueur générale : il se plaignait de maux de tête, et principalement de douleurs dans les reins ; il était très-pâle, avait les ongles entièrement incolores, les yeux cernés et la peau jaune. La peau était en outre sèche, froide et rude au toucher, tandis que la langue était enflée et le pouls très-élevé. Peu de temps après, tout le corps devint chaud et la respiration embarrassée. A ce diagnostic je reconnus la présence d'une fièvre intermittente compliquée d'une attaque de bile, et j'ordonnai en conséquence une prescription dont le résultat fut de ramener le pouls à quatre-vingt dix pulsations. Le lendemain matin j'ordonnai à l'auguste malade une infusion de séné : il la prit, mais je ne pus parvenir à lui en faire avaler une seconde dose. La nuit suivante fut fort agitée, la langue était très-sèche, et le pouls remonta jusqu'à cent dix pulsations.

» J'étais auprès du malade le lendemain de très-bonne heure. Il était fort abattu ; mais il résista à mes instances, et ne voulut point entendre parler de médecine. A toutes mes prières il se contenta de répondre qu'il était résigné à subir sans murmurer les décrets de la Providence, qu'il espérait en Dieu, et qu'il n'avait confiance ni dans les médecins ni dans leurs remèdes.

» La maladie prenait un caractère alarmant, et de ce moment je m'adjoignis le docteur Stoffregen, médecin de l'impératrice. La nuit venue nous parvînmes à décider l'empereur à prendre une cuillerée de potion sudorifique qui produisit le meilleur effet. Il se trouva beaucoup mieux, et put converser pendant assez longtemps avec les personnes qui l'entouraient. Le lendemain matin il se plaignit d'oppression au creux de l'estomac, mais refusa obstinément de prendre les remèdes qui lui furent proposés. Quelques heures après cependant il se décida, sur les instances pressantes de l'impératrice, à avaler une potion qui n'eut pas tout le résultat qu'on en avait espéré, car le pouls continua de battre avec la même violence, et l'empereur éprouva une faiblesse.

» La nuit suivante Sa Majesté dormit bien et sans interruption jusqu'à sept heures du matin. Elle fut réveillée par un saignement de nez, et bientôt le pouls s'éleva de nouveau à cent dix pulsations. Le lendemain matin, 24 novembre, je trouvai l'état de mon auguste malade considérablement empiré. La fièvre avait beaucoup augmenté, la tête était prise, le pouls s'était élevé de cent dix à cent vingt pulsations, la respiration était très-gênée. Malgré ces signes alarmants l'empereur assurait qu'il allait beaucoup mieux, et prétendait même qu'il était très-bien. Nous lui bassinâmes les tempes et les mains avec de l'eau acidulée très-froide, mais nous ne pûmes le déterminer à avaler une seule goutte de potion.

» Le 25 novembre nous ordonnâmes une application de sangsues au cou, aux tempes et derrière les oreilles. Pendant deux jours le malade refusa de se prêter à ce traitement. Il finit pourtant par céder à nos instances réitérées et prit aussi une infusion de séné. Mais à peine il l'avait avalée qu'il eut une syncope, qui se prolongea jusqu'à midi environ. A dater de ce moment, les remèdes lui devinrent plus antipathiques que jamais, il n'y eut plus moyen de lui en parler, et la seule chose que nous permit le malade ce fut de se laisser bassiner les épaules et le dos avec des lotions d'eau et de vinaigre.

» Après avoir bu deux tasses de thé vert avec du jus de citron, Sa Majesté eut encore la force de se lever et de se raser elle-même; mais elle ne put pas rester longtemps debout et fut bientôt forcée de se remettre au lit. Elle m'appela près d'elle et sembla désirer me communiquer quelque chose, mais je ne pus distinguer que ces mots qu'elle répéta à plusieurs reprises différentes : « Quelle terrible chose, mon ami, quelle terrible chose ! » En prononçant ces paroles ses yeux se tournaient vers moi avec une expression d'égarement. Evidemment l'empereur était en proie au délire, c'en étaient les premiers symptômes. A dater de ce moment, le délire ne l'abandonna presque plus. A environ trois heures après midi, Sa Majesté eut un nouvel accès de fièvre très-violent. Une ou deux heures après elle voulut se lever et il fut impossible de la retenir au lit. La conséquence de cette imprudence fut un nouvel accès de faiblesse, pendant lequel on la replaça dans son lit. Le 27 novembre au matin, vers les quatre heures, la respiration était à peine sensible, la peau était brûlante, tout en un mot annonçait une complète désorganisation. L'impératrice me chargea d'instruire son impérial époux de son véritable état. C'était une mission aussi délicate que pénible, mais il n'y avait pas à hésiter. Au premier mot que je prononçai, l'empereur, dont le délire avait cessé, me demanda si je pensais réellement que le moment fût arrivé. Je lui répondis que sa vie était en danger, et sur cette assurance il ordonna avec le plus grand calme qu'on fît venir un confesseur pour lui administrer les sacrements.

» La nuit se passa dans un état d'accablement complet. A huit heures du matin, le malade avait complétement perdu l'usage de ses facultés intellectuelles. A cinq heures de l'après-midi il tomba dans une sorte de sommeil léthargique, avant-coureur de la mort. Ce sommeil dura assez longtemps. A onze heures du soir le pouls, excessivement faible, avait cent dix-huit pulsations, ce fut à ce moment que l'agonie commença. Elle dura plus de douze heures et se termina avec la vie de l'empereur le lendemain matin à midi moins dix minutes. »

Pour compléter le récit de cette mort, et disculper les ennemis d'Alexandre du soupçon qui plana sur eux, nous devons ajouter qu'une autopsie fut faite le lendemain de la mort de l'empereur, et que les médecins constatèrent à la suite, deux onces de fluide dans la cavité du cerveau, avec un engorgement des veines et des artères de la tête ; en outre on trouva un ramollissement de la rate, espèce d'altération qui se manifeste habituellement dans cet organe lorsque la mort a été amenée par les fièvres du pays. Toutes ces circonstances suffisent pour établir complétement que la mort d'Alexandre Ier fut le résultat naturel de la maladie. Mais dans un pays comme la Russie, où le poison et le lacet sont les seules armes avec lesquelles on puisse combattre le despotisme, on admet difficilement que la mort des empereurs puisse être amenée par d'autres causes; et malgré les preuves évidentes du contraire, beaucoup de gens considèrent encore la fin d'Alexandre comme le résultat d'un crime.

A la manifestation des premiers symptômes de la maladie, c'est-à-dire dès le 18 du mois de novembre, un courrier avait été expédié au grand-duc Nicolas pour lui donner avis de l'indisposition de l'empereur. A dater de ce jour, on n'avait cessé d'envoyer régulièrement à la cour des bulletins de la santé de l'empereur. Toutes ces lettres successives qui annonçaient un danger croissant avaient jeté la famille impériale dans l'anxiété la plus douloureuse, lorsqu'une dépêche du 29 vint rendre quelque espoir en annonçant que l'empereur, à la suite d'un évanouissement qui avait duré plusieurs heures, s'était trouvé sensiblement soulagé.

La famille impériale ordonna qu'un *Te Deum* serait célébré le 9 décembre, en l'honneur de cette convalescence. Au jour et à l'heure indiqués, toute la cour se rendit dans la chapelle du palais d'hiver pour assister à cette pieuse cérémonie. Mais au moment où la voix des prêtres s'élevait vers Dieu pour le remercier de cette heureuse guérison, on vint avertir le grand-duc Nicolas qu'un courrier arrivé de Taganrok insistait pour le voir et lui remettre une dépêche dont il avait ordre de ne se dessaisir qu'entre ses propres mains. Nicolas sortit de l'office divin pour recevoir cette importante communication. La lettre était cachetée de noir; il reconnut l'écriture de l'impératrice Elisabeth et n'eut même pas besoin de lire le contenu de la dépêche pour deviner l'événement qu'elle lui annonçait. Cette lettre, datée du 1er décembre, ne contenait que ce peu de mots : « Notre ange est au ciel; je végète encore sur la terre, mais j'ai l'espérance de me réunir bientôt à lui. »

Nicolas était le seul des trois frères d'Alexandre qui se trouvât en ce moment à Saint-Pétersbourg. Constantin vivait depuis longtemps à Varsovie, où il exerçait l'autorité de vice-roi avec le titre de généralissime des troupes polonaises; son frère le grand-duc Michel venait de partir depuis quelques jours pour aller le rejoindre. Avant que la nouvelle de la mort de l'empereur fût ébruitée dans les rues de Saint-Pétersbourg Nicolas crut prudent de s'entendre avec l'impératrice mère, qu'il croyait la seule personne qui fût avec lui instruite des hautes destinées qui lui étaient réservées par suite de la renonciation de son frère aîné. Cependant, bien que le secret eût été scrupuleusement gardé par les parties intéressées, il avait déjà circulé à la cour de Saint-Pétersbourg des bruits sur cet important événement.

Quant à la masse de la nation, elle n'avait encore conçu aucun soupçon à cet égard. Les lois de la Russie établissent la succession par ordre de primogéniture, et chacun considérait par suite le grand-duc Constantin comme le successeur immédiat d'Alexandre. Sans doute le manque d'héritiers directs de cet empereur et l'union désassortie de Constantin avec la Polonaise Jeanne Grudzinska, depuis princesse de Lovicz, avaient dans le temps préoccupé l'esprit public, mais l'impression produite par ce dernier événement s'était promptement effacée ; car le peuple russe n'avait de prédilection marquée ni pour Constantin ni pour Nicolas, et les enveloppait tous deux au contraire dans le même sentiment de haine instinctive. Si l'un eût pu être préféré à l'autre, c'eût été, chose inexplicable pour qui ne connaît pas parfaitement le caractère russe, du côté de Constantin qu'eût penché la sympathie de la nation et principalement de l'armée.

Soit qu'il se défiât de lui-même et tremblât devant la responsabilité du pouvoir, soit au contraire qu'il voulût jouer une comédie dont le but n'a jamais été complétement expliqué, Nicolas, qui devait connaître depuis longtemps la renonciation de son frère Constantin, n'eut rien de plus pressé, à la suite de son entrevue avec sa mère, que de convoquer le sénat pour prêter entre ses mains serment de fidélité au vice-roi de Pologne, qu'il reconnut comme son empereur. Un courrier était en même temps dépêché à Varsovie pour inviter ce prince à venir se mettre immédiatement en possession du trône. Mais en même temps que le message partait de Saint-Pétersbourg pour la capitale de la Pologne, un autre courrier, dépêché par Constantin, brûlait la route pour apporter au plus vite à Nicolas la lettre suivante écrite par son frère aîné :

« Mon très-cher frère,

» C'est avec la plus profonde tristesse que j'ai appris, hier au soir,

la nouvelle de la mort de notre adoré souverain, mon bienfaiteur, l'empereur Alexandre. En m'empressant de vous témoigner les sentiments que me fait éprouver ce cruel malheur, je me fais un devoir de vous annoncer que j'adresse, par le présent courrier, à Sa Majesté Impériale, notre auguste mère, une lettre dans laquelle je déclare que, par suite du rescrit que j'avais obtenu de feu l'empereur, en date du 2 février 1822, à l'effet de sanctionner ma renonciation au trône, c'est encore aujourd'hui ma résolution inébranlable de vous céder tous mes droits de succession au trône des empereurs de toutes les Russies. Je prie en même temps notre bien-aimée mère et ceux que tout cela peut concerner de faire connaître ma volonté invariable à cet égard, afin que l'exécution en soit complète.

» Après cette déclaration, je regarde comme un devoir sacré de prier très-humblement Votre Majesté Impériale de recevoir le premier mon serment de fidélité et de soumission, et de me permettre de lui déclarer que, mes vœux n'étant dirigés vers aucune dignité nouvelle ni aucun titre nouveau, je désire uniquement et simplement conserver celui de tzarevitsch, dont mon auguste frère a daigné m'honorer pour mes services. Mon unique bonheur sera désormais de faire accueillir par Votre Majesté Impériale les sentiments de mon profond respect et de mon dévouement sans bornes; j'en donne pour gage plus de trente années d'un service fidèle et le zèle constant que j'ai fait éclater envers les empereurs mon père et mon frère; c'est dans les mêmes sentiments que jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai de servir Votre Majesté Impériale et ses successeurs, dans mes fonctions présentes et dans la situation actuelle. »

Pendant que ces courriers se croisaient sur la route de Saint-Pétersbourg à Varsovie, le conseil d'Etat, instruit de la mort d'Alexandre, s'assemblait pour ouvrir un paquet déposé jadis par ce prince dans le trésor de l'église métropolitaine, en présence du sénat et du saint synode. Ce paquet, fermé avec le sceau de l'empereur, portait la suscription suivante : *A conserver intact jusqu'à nouvel ordre pour être ouvert aussitôt après ma mort et avant de prendre aucune autre disposition.*

Ce paquet contenait 1° une lettre de Constantin à Alexandre, en date du 26 janvier 1822, par laquelle l'héritier présomptif suppliait son frère d'accepter sa renonciation au trône; 2° un acte émanant du même prince par lequel il s'engageait à donner les garanties les plus formelles à cette renonciation si on voulait autoriser son divorce d'avec sa première épouse Anne Féodorowna, princesse de Saxe-Cobourg, et sœur de Léopold, roi des Belges; 3° un duplicata de la lettre écrite par Alexandre, le 14 février suivant, en réponse à cette demande et par laquelle l'empereur acceptait purement et simplement la renonciation de son frère; 4° un décret impérial, en date à Tsarskoié-Siélo du 28 août 1823, relatant cette renonciation et désignant le grand-duc Nicolas pour successeur immédiat.

Après avoir pris lecture de ces pièces, le conseil d'Etat se rendit en corps auprès de Nicolas pour l'engager à prendre possession d'un trône qui lui appartenait légitimement; mais, bien que le grand-duc fût évidemment instruit longtemps à l'avance de cette circonstance, et que d'ailleurs son entrevue avec sa mère eût dû faire cesser tous les doutes, s'il eût pu lui en rester encore à cet égard, il refusa de la manière la plus positive d'accéder au vœu du conseil d'Etat.

Ce corps politique supplia alors Nicolas de se joindre au moins à lui pour prendre communication de ces pièces et les examiner sérieusement, mais le grand-duc refusa de se rendre à ce désir sous prétexte que n'étant pas membre du conseil il n'avait droit de pendre part à aucune délibération. Il ajouta seulement que, si l'Etat avait besoin de son assistance, on le trouverait toujours dans le palais d'hiver, où il se retirait.

Les pièces que nous venons de mentionner plus haut furent de nouveau examinées avec le plus grand soin, et après ce second examen le conseil d'Etat revint à la charge auprès de Nicolas pour le supplier d'accepter le trône et de recevoir le serment d'allégeance ; mais Nicolas ne laissa point achever les conseillers d'Etat, et les renvoya en leur disant que son frère Constantin était le légitime empereur, et que malgré les actes dont on venait de lui donner connaissance il ne consentirait à accepter le trône que lorsque son frère lui aurait signifié sa renonciation d'une manière aussi expresse que positive.

A ce refus aussi inexplicable qu'inattendu le conseil d'Etat s'émut, et représenta mais inutilement à Nicolas le danger qu'il y avait à laisser prolonger plus longtemps l'incertitude publique sur le nom de l'héritier du trône. Non-seulement, lui disait-on, il y a danger pour les personnes, mais le double principe du droit divin et de l'infaillibilité des tzars ne peut manquer de recevoir une grave atteinte. On lui représenta que le respect du peuple russe pour ses maîtres fléchirait en présence de ces hésitations du souverain. Rien ne put faire revenir Nicolas sur sa décision première; et le conseil d'Etat, pour éviter les inconvénients d'un interrègne, se vit forcé de déclarer que « Nicolas étant le souverain légitime, on était tenu de » lui obéir et de proclamer Constantin empereur, puisque telle était » sa volonté suprême. » En conséquence le serment d'allégeance fut prêté à Constantin par les membres du sénat et du synode, et le règne de Constantin Ier commença; il dura trois semaines, pendant lesquelles les décrets et les ordres furent signés et rendus au nom de cet empereur absent dont le règne éphémère ne devait cependant finir qu'à la suite d'une révolte qui mit le trône en danger, fit couler des flots de sang, et donna à Nicolas l'occasion de faire apprécier à la Russie de quelle terrible manière il entendait désormais user de ce pouvoir absolu pour lequel il avait semblé d'abord manifester tant de répugnance.

On s'est perdu en conjectures sur les causes de cette irrésolution. Pourquoi Nicolas hésitait-il à se faire proclamer empereur lorsque c'était son droit comme ambitieux, en même temps que son devoir comme prince? Quelques niais admirèrent de bonne foi cette abnégation réciproque de deux frères qui se renvoyaient l'une des premières couronnes du monde et la refusaient tous deux par amour l'un de l'autre; mais les gens moins crédules cherchèrent un autre motif à ces refus inexplicables, et quelques-uns prétendirent que la peur l'avait emporté sur l'ambition dans l'esprit de Nicolas, et que ce prince n'avait hésité à accepter l'empire que parce qu'il tremblait d'affronter l'explosion d'une conspiration militaire dont l'existence lui avait été révélée en même temps qu'il apprenait la mort de l'empereur Alexandre. On expliqua le désintéressement de Constantin par un motif semblable : on prétendit qu'il connaissait aussi l'existence de la conspiration, qu'il n'était pas plus courageux que son frère, et qu'il tenait à la position irresponsable et commode de vice-roi bien plus qu'à un trône où il comprenait qu'il serait sans cesse entouré de conspirations et de poignards. Le sort du père effrayait les deux enfants.

Il est certain que le caractère de Nicolas donne jusqu'à un certain point raison à cette hypothèse; ce prince, chez qui l'énergie morale était portée à un si haut degré, manquait complétement de courage physique, Nerveux à l'excès, la peur dans les grandes circonstances dominait toujours ses premiers mouvements, et il n'est pas inadmissible qu'au moment de saisir le pouvoir suprême il n'ait quelque temps reculé devant le danger de la lutte, et qu'il ne soit parvenu que plus tard et par l'effort de sa volonté à dominer cette terreur instinctive.

Quelle qu'ait été au surplus la cause déterminante du refus de Nicolas, les événements qui suivirent et la manière dont ce prince usa par la suite du pouvoir souverain prouvèrent suffisamment qu'il n'avrit point été de bonne foi dans cette circonstance. Il est au moins impossible d'admettre qu'il agît ainsi par cause d'ignorance et qu'il ne connût point encore une renonciation qui l'intéressait si vivement, alors surtout que cette renonciation n'était plus un secret pour la majeure partie des grands personnages de la cour de Saint-Pétersbourg.

L'anecdote suivante en est une preuve.

En 1824, près d'un an avant la mort d'Alexandre, le grand-duc Nicolas entra un jour dans un salon où se trouvait le prince Koslofsky en compagnie d'un grand nombre d'autres personnes. Tous ceux qui étaient présents se levèrent à l'approche du prince impérial, le prince Koslofsky voulut faire comme les autres, bien qu'il fût en ce moment très-souffrant d'une blessure à la jambe. Le grand-duc à cette vue s'avança vers le prince et lui mettant la main sur l'épaule il le contraignit en quelque sorte à se rasseoir. « Je cède à la force, dit le courtisan en reprenant son siége, car il m'est impossible de rester debout avec soixante millions d'âmes sur les épaules. »

Pendant que les deux frères jouaient en quelque sorte à la balle avec la couronne; que la Russie et l'Europe attendaient avec anxiété la fin de cette lutte d'abnégation fraternelle, la confusion se mettait dans l'Etat, le peuple murmurait; et l'armée, depuis longtemps travaillée par de sourdes menées, préparait une révolution, qui devait faute d'éléments aboutir à une simple émeute ou plutôt à une sanglante échauffourée.

Mais avant d'aller plus loin il est indispensable de donner quelques détails sur l'origine de cette conspiration, dont nous avons déjà dit quelques mots.

Pendant les dernières années du règne d'Alexandre les sociétés secrètes s'étaient fortifiées dans l'ombre malgré l'activité de la police impériale. La franc-maçonnerie, traquée de tous côtés, ne s'en était pas moins propagée dans toute la Russie et comptait de nombreux adeptes dans l'armée et jusque dans les rangs les plus élevés de la noblesse. Une association dite *Société des chevaliers russes* s'était formée dans le but de mettre un terme aux abus révoltants de l'administration publique. Cette association, fondée par Michel Orloff, s'était promptement mise en rapport avec une autre société aux tendances plus libérales encore : c'était l'*Union du salut* ou *des vrais amis de la patrie*. Le colonel Pestel, homme doué d'un caractère énergique et imbu d'idées démocratiques, en était le premier chef. Elle avait son foyer dans le sud de la Russie, où ses principes faisaient chaque jour de nouveaux prosélytes grâce à l'activité infatigable de son chef, qui se dévouait corps et âme au triomphe de son opinion.

Indépendamment des deux sociétés secrètes dont nous venons de citer les noms, il existait une autre association également secrète, dont les membres étaient répandus sur presque tout le territoire de la Russie. Elle portait le nom de *société des slaves réunis*, était dirigée par trente-six membres principaux, et comptait dans ses rangs

presque tous les officiers d'artillerie de l'armée. Ses projets, inexécutables sans doute, étaient cependant plus arrêtés que ceux des autres sociétés. Il ne s'agissait de rien moins que d'une république fédérative qui aurait compris, sous le même gouvernement, les huit pays slaves dont les noms étaient inscrits sur l'anneau octogone, signe particulier des membres de la société. C'étaient : la Russie, la Pologne, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, la Serbie, la Moldavie et la Valachie. Pestel se mit en rapport avec cette société, et Bestoujeff, qui faisait partie de l'Union du salut, parvint à faire comprendre à ses membres qu'il était de l'intérêt commun de se réunir. Toutes les sociétés se fondirent donc dans une seule, et l'on se mit en commun à élaborer des plans de gouvernement, dont l'assassinat d'Alexandre était en général la pierre fondamentale. Mais ces rêves de république étaient à peine ébauchés; le mouvement qui se préparait en secret était conçu sans unité de plan, et manquait surtout de rayonnement dans les masses. On s'assemblait souvent, on faisait des propositions la plupart du temps étranges, on discutait beaucoup, et l'on finissait par se séparer sans avoir rien décidé; aussi aucun projet n'était-il arrêté lorsqu'on apprit que l'empereur venait de mourir à Taganrog, en désignant pour son successeur le grand-duc Nicolas, au préjudice de Constantin. Cette nouvelle jeta le trouble parmi les conjurés. La religion orthodoxe négligée, sinon outragée par Alexandre Ier, était le prétexte dont on voulait se servir pour exciter les masses, et chacun comprenait que la mort de l'empereur ôtait toute force et toute valeur à ce prétexte. On sentait que le moment d'agir était arrivé; qu'une fois le serment de fidélité prêté à Nicolas, l'occasion était perdue, et qu'il faudrait attendre longtemps peut-être avant que le nouveau règne excitât le mécontentement populaire. Mais, si l'on se trouvait en présence de la nécessité d'agir, d'un autre côté rien n'était prêt pour l'action, et les membres les plus prudents proposèrent sérieusement la dissolution de l'association. Grand nombre de conjurés se retirèrent en effet; mais les plus enthousiastes jurèrent de pousser jusqu'au bout, et donnèrent au mouvement un directeur suprême, auquel on jura d'obéir dans la crise qui se préparait. Le dictateur élu fut le prince Serge Troubetzkoï, qui ne réunissait ni l'énergie ni la capacité nécessaires à un chef de complot, et qui ne dut ce dangereux honneur qu'à son titre de prince et à l'élévation de sa naissance. Singulière contradiction! ces conspirateurs, qui se disaient libéraux et qui rêvaient la république, commençaient par rendre hommage aux priviléges aristocratiques, preuve évidente qu'ils se lançaient dans une œuvre au-dessus de leurs forces, on peut même dire au-dessus de leur intelligence.

Sous la présidence de ce nouveau dictateur, le comité central, au milieu duquel s'agitaient des opinions de toute sorte, n'en dressa pas moins un programme de ce qu'il se proposait de faire après avoir renversé le pouvoir. Les principaux articles de ce programme étaient : un gouvernement provisoire, qui devait conserver le pouvoir jusqu'au moment de la réunion des députés qu'il serait chargé de faire élire; la formation de deux chambres législatives, dont une héréditaire et l'autre viagère; des chambres provinciales, instituées sur le modèle des législatures particulières des États-Unis d'Amérique; puis beaucoup d'autres institutions d'une importance secondaire. Tout avait été prévu en cas de triomphe, tout, excepté pourtant l'émancipation des serfs. On se constituait en république, on vouait à l'extermination toute la race des despotes, on proclamait la liberté, mais on se donnait bien de garde de toucher à la propriété de l'homme sur l'homme! et ces singuliers républicains conservaient l'esclavage par la seule raison qu'ils étaient pour la plupart nobles et propriétaires d'esclaves.

Tels étaient les plans qu'on devait exécuter après la victoire; mais comment remporter cette victoire? C'était la question préliminaire, et, en définitive, la plus importante à résoudre.

On était au 25 décembre. Sorti enfin des incertitudes où il flottait depuis plusieurs jours, Nicolas venait de se résoudre à poser la couronne sur son front, et devait le lendemain faire paraître un manifeste annonçant son avénement au trône. Le sénat avait reçu l'ordre de se réunir à sept heures du matin, pour les préparatifs et la prestation du serment. Le temps pressait, on se réunit pendant la nuit dans le domicile de Ryleïeff; là se trouvèrent le prince Troubetzkoï, les frères Bestoujeff, le prince Obolensky, Arbouzoff, le prince Alexandre Odoïevsky, Poustchine, Battenkoff, Repine, Konovnitzine et plusieurs autres des principaux conjurés. La délibération fut des plus orageuses; la solennité des circonstances excitait l'enthousiasme des uns, l'approche du danger ébranlait le courage des autres. Les moyens d'exécution dont disposaient les conjurés étaient peu considérables. Ils ne pouvaient guère compter d'une manière positive que sur les marins de la garde et sur quelques compagnies des régiments de Finlande et de Moscou; mais la plupart des conjurés s'en remettaient au hasard et à leur bonne étoile, espérant que l'exaltation du premier moment et l'exemple de leurs camarades entraîneraient à leur suite tous les militaires qui se trouvaient en garnison à Saint-Pétersbourg.

Des courriers furent envoyés de tous côtés pour avertir les simples *adhérents* de se tenir prêts à combattre et de se trouver le lendemain matin à un lieu qu'on leur indiqua. Ils étaient chargés en outre de recruter chemin faisant le plus grand nombre de soldats possible et de les conduire place du Sénat, où le dictateur Troubetzkoï devait venir se mettre à leur tête. Pour soulever les masses, on avait besoin d'un prétexte, la circonstance en offrait un. On répandit dans le public que la renonciation de Constantin était mensongère, et les soldats, qui le préféraient à son frère cadet, furent invités à réclamer au nom de la justice et du droit d'aînesse. Les tergiversations de Nicolas et l'indécision connue de son caractère en face du danger faisaient espérer aux conjurés qu'intimidé par la révolte ce prince entrerait en composition avec eux, et qu'ils lui imposeraient facilement leur volonté. Le mouvement ne devait pas d'ailleurs se borner à Saint-Pétersbourg; des intelligences avaient été ménagées avec les principales villes de l'empire, notamment avec Moscou, et l'on se croyait en droit de compter sur une manifestation générale.

Le lendemain matin, jour fixé pour l'installation du nouveau gouvernement, Michel et Alexandre Bestoujeff et le prince Schtschépine-Rostovsky se rendirent à neuf heures aux casernes du régiment de Moscou, et, s'adressant aux compagnies qu'on savait le plus dévouées au grand-duc Constantin, affirmèrent aux soldats qu'on les trompait en exigeant d'eux le serment au grand-duc Nicolas; que Constantin, loin d'avoir renoncé à ses droits, était au contraire retenu en prison à cause de son obstination à les maintenir, mais qu'il avait trouvé moyen de dépêcher Alexandre Bestoujeff pour protester en son nom contre cette violation des droits les plus sacrés. A cette nouvelle les compagnies s'émurent, chargèrent leurs armes, se munirent de cartouches et commencèrent à crier Vive Constantin! à bas Nicolas! Une scène de la même nature se passait dans les casernes de la garde; déjà la plupart des régiments avaient prêté sans opposition serment de fidélité à Nicolas, quand quelques-uns des principaux conjurés, parmi lesquels figuraient Nicolas Bestoujeff et Arbouzoff, arrivèrent auprès des marins de la garde et leur défendirent, au nom de Constantin, de prêter le serment qu'on leur demandait. Les marins hésitaient encore, quand tout à coup plusieurs détonations d'armes à feu se firent entendre.

— Entendez-vous, s'écrie un des conjurés, ce sont vos camarades qu'on massacre, allons les défendre ou les venger!

Ces mots, prononcés avec enthousiasme, triomphent de toutes les indécisions, et le bataillon tout entier s'élance à la suite des conspirateurs, entraînant dans ses rangs les officiers, qui font de vains efforts pour résister au torrent.

Cependant les détonations qui avaient décidé la rébellion des marins de la garde provenaient des révoltés. A la caserne du régiment de Moscou, où nous avons laissé Schtschépine-Rostovsky, Michel et Alexandre Bestoujeff, les grenadiers avaient fait mine de résister, et Michel Bestoujeff avait donné ordre aux compagnies qu'il venait d'embaucher de les repousser par la force des armes. Plusieurs coups de fusil et de pistolet avaient été tirés dans l'intérieur de la caserne, et le général Friedericks était tombé dans la mêlée blessé mortellement par la main du prince Schtschépine. Étonnés de tant d'audace, les grenadiers pris à l'improviste n'avaient pas pu résister aux révoltés; et la troupe rebelle s'était dirigée sans autre opposition vers la place du Sénat, rendez-vous général des insurgés.

En un clin d'œil cette magnifique place fut envahie par des troupes de révoltés qui débouchaient par toutes les issues en criant *Vivent Constantin et sa femme la constitution!* Car, dans leur ignorance les soldats enrôlés sous le drapeau des républicains fédéralistes croyaient combattre pour Constantin, et se figuraient que le mot constitution, qu'ils accolaient à leurs vivat, était tout simplement le nom de la femme de ce prince.

Pendant ce temps Nicolas, dont l'énergique volonté n'avait point encore triomphé de la timidité physique, demeurait dans son palais en proie au trouble et à l'irrésolution. C'était le moment décisif. La révolte gagnait de proche en proche, de nouveaux soldats venaient à chaque instant se joindre à leurs camarades, les bourgeois eux-mêmes, entraînés par l'exemple, commençaient à se joindre aux conjurés. Si la révolte eût eu pour chef un homme plus habile et plus déterminé que le prince Troubetzkoï, la partie pouvait être gagnée. Avec de la résolution et du sang-froid, il eût été possible de pénétrer dans l'intérieur du palais, gardé par des soldats dont la fidélité commençait à chanceler, d'immoler le tzar et sa famille et de terminer ainsi d'un seul coup non pas sans doute la révolution, mais une première journée d'émeute. Malheureusement le chef des conjurés manquait de tête, et la conspiration elle-même manquait de plan; on perdit en vains discours et en délibérations inutiles un temps qu'il aurait fallu employer à agir. Au lieu de mener au combat des soldats qui ne demandaient qu'à se battre, on les fit boire outre mesure, dans l'espoir de les exalter davantage, et l'on arriva par là à n'avoir plus que des hommes abrutis par l'ivresse, qui se contentèrent de rester immobiles, et dont le rôle se borna à crier stupidement : *A bas Nicolas! vivent Constantin et sa femme la constitution!*

Pendant que les insurgés perdent ainsi l'occasion de vaincre, Nicolas triomphe de ses incertitudes et commence à comprendre qu'hésiter plus longtemps c'est signer son arrêt de mort ou tout au moins sa déchéance. En présence du danger qui se rapproche à chaque in-

stant de la demeure impériale, le nouvel empereur trouve enfin une inspiration de courage : il prend la résolution de se montrer aux insurgés, et, suivi seulement du comte Miloradowitsch, il sort à pied de son palais et se dirige vers le foyer de la révolte. Il s'arrête à la place de l'Amirauté, vis-à-vis la perspective de Newsky, réunit autour de lui quelques partisans dévoués, monte un cheval qu'on lui amène et s'élance au plus fort du danger. Miloradowitsch essaye de haranguer les soldats mutinés; mais un coup de pistolet tiré par Khoffskoï le jette blessé aux pieds de son maître, auquel sans doute le coup était destiné. Un autre pistolet avait été dirigé contre le grand-duc Michel; mais les soldats de marine, quoiqu'au nombre des révoltés, détournent l'arme prête à faire feu. Toute tentative de pacification devient dès lors inutile : le canon gronde, la fusillade se fait entendre de tous côtés, et la mitraille creuse de profonds sillons dans les rangs des révoltés. Une seconde volée de mitraille fut tirée à demi-portée de fusil sur les insurgés; l'effet en fut terrible. Un grand nombre d'hommes, tant des grenadiers du corps que du régiment de Moscou et des marins de la garde, resta sur la place; le reste prit la fuite et se dispersa de tous côtés. La révolte était dissipée, Nicolas était empereur; mais, peu désireux sans doute de faire dater son règne de cette journée de sang, il fit remonter son avénement au jour de la mort d'Alexandre. Le règne de Constantin fut effacé de l'histoire.

Nicolas n'eût pas eu la force de prendre seul cette décision; mais pendant qu'il hésitait encore, Etienne Grabowski, ministre des relations extérieures de la Pologne résidant à Saint-Pétersbourg, se transporta au palais d'hiver. Il trouva Nicolas en proie aux plus vives agitations; sa femme en pleurs priait pour son époux, qu'elle croyait arrivé à son heure suprême. Le brave Polonais donna à Nicolas le conseil de se montrer, lui assurant que les révoltés fuiraient à son aspect. Il espérait sans doute que Nicolas, devenu empereur, tiendrait compte à la Pologne de ce service rendu par un de ses enfants. On sait comment l'autocrate paya cette dette de reconnaissance.

CHAPITRE QUATRIÈME.

VENGEANCES.

Tentative d'insurrection à Moscou. — Prise de Pestel. — Mouvement à Wassilkow. — Serge et Matthieu Mouravieff. — Rencontre des insurgés avec le général Geismar. — Mort d'Hippolyte Mouravieff. — Serge Mouravieff livré au vainqueur par ses propres soldats. — Troubetzkoï livré à M. de Nesselrode par l'ambassadeur d'Autriche. — Commission nommée pour juger les insurgés. — Le comte Orloff en est le président. — Caractère de ce favori de Nicolas. — Nicolas juge d'instruction. — Arrêt de la commission. — Condamnations à mort. — Prétendue clémence de l'empereur. — La sentence atteint les morts jusque dans le tombeau. — Exécution de l'arrêt. — Dégradation des condamnés à l'exil. — Pendaison des cinq condamnés à mort. — Deux cordes rompues. — On repend les deux condamnés. — Dernières paroles de Pestel. — Mot apocryphe de Nicolas.

La révolte était vaincue, les insurgés morts ou dispersés. Nicolas se sentait véritablement empereur, et ce fut avec l'orgueil du triomphe sur le front qu'il embrassa le comte Orloff en lui disant :

— Allons remercier saint Nicolas de la protection qu'il nous a accordée!

Des nouvelles des provinces ne tardèrent pas à arriver à Saint-Pétersbourg, elles étaient satisfaisantes pour le pouvoir. L'insurrection avait avorté sur tous les points. Moscou, sur qui les conjurés comptaient beaucoup, n'avait point bougé, malgré les efforts de quelques-uns des membres de la société secrète, qui avaient essayé mais en vain de réveiller dans le peuple et dans l'armée quelques sentiments de sympathie pour des hommes dont la cause était perdue. Pestel avait été arrêté et conduit en prison, en laissant pour dernière recommandation au prince Serge Volkonsky de ne rien craindre et de sauver seulement son code russe. Serge et Matthieu Mouravieff avaient été arrêtés en même temps par le lieutenant-colonel Gébel; mais ils n'étaient pas demeurés longtemps prisonniers, et avaient été délivrés presque aussitôt par plusieurs officiers appartenant à la société des Slaves réunis.

Rendus à la liberté, les deux frères comprirent que la partie était trop vivement engagée pour reculer, et résolurent de faire un effort suprême. Ils parvinrent à soulever le régiment de Tchernigov et à entrer sans résistance dans Wassilkow, où ils furent rejoints par plusieurs officiers. Serge Mouravieff, homme déterminé, que les circonstances poussaient encore en avant, songea à se porter sur Kiiow, ou sur Belaïa-Tserkoff, ou enfin sur Jitomir, pour opérer sa jonction avec les officiers de la société des Slaves réunis. En conséquence, il prit la résolution de faire un mouvement sur Broussiloff, d'où il lui serait facile en un jour de marche de gagner Kiow ou Jitomir, suivant les circonstances. Avant de partir l'aumônier du régiment célébra l'office divin, et lut aux soldats un catéchisme composé par Bestoujeff-Roumin, dans le but de prouver et d'établir que la démocratie était la seule forme de gouvernement agréable à Dieu. Mais comme il fallait d'autres arguments pour agir sur l'esprit grossier des soldats de Tchernigov, on mit en avant comme à Saint-Pétersbourg le nom et les droits du grand-duc Constantin. Dans leur marche ils entraînèrent une partie de la compagnie des mousquetaires. Pendant que cette petite colonne d'insurgés s'avançait vers Broussiloff, Mouravieff reçut la nouvelle que Kieff n'avait pas bougé, et que d'un autre côté les troupes parmi lesquelles il avait espéré opérer un soulèvement n'étaient point à Belaïa-Tserkoff. Il était inutile et même imprudent de pousser plus loin dans cette direction, et le jeune chef donna l'ordre de retourner à Télessié; mais chemin faisant les insurgés rencontrèrent un détachement de hussards envoyé à leur poursuite sous le commandement du général Geismar. Mouravieff donna à ses soldats l'ordre de se porter sur les pièces; mais au même instant il tomba sans connaissance blessé d'un coup de mitraille. Revenu à lui, il essaya de rallier les siens; mais ses efforts courageux furent inutiles. Ses soldats, terrifiés par l'effet du canon, refusèrent de lui obéir, et poussèrent la lâcheté jusqu'à livrer leur chef, ainsi que Bestoujeff-Roumin, au chef d'escadron du régiment de Marioupol, qui avait chargé les rebelles. Un autre Mouravieff, Hippolyte, fut tué dans l'action, le lieutenant Kouzmin enfermé avec Serge et Matthieu se brûla la cervelle en leur présence. Les autres furent pris immédiatement ou arrêtés dans leur fuite et conduits à Saint-Pétersbourg pour être livrés à la justice de Nicolas.

Suivons-les dans cette capitale.

La révolte vaincue et les soldats retirés de la lutte, la police impériale s'était abattue sur le champ de bataille, semblable à ces corbeaux qui viennent après le combat se repaître des cadavres. Elle s'était montrée inhabile à prévenir la conspiration, elle tenait à réparer sa faute et à prouver son adresse et son dévouement en s'acharnant sur les vaincus et en servant lâchement les vengeances du nouveau souverain. Les conjurés qui n'avaient point été pris au moment de l'action même et qui étaient parvenus à s'enfuir furent traqués comme des bêtes fauves. Le prince Troubetzkoï, chef du mouvement insurrectionnel, avait trouvé un refuge dans le palais de l'ambassadeur d'Autriche. C'était un asile inviolable; mais la diplomatie trouva moyen de l'en faire sortir. Dans la nuit même qui suivit le combat, le prince de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, somma l'ambassadeur de livrer son hôte; force fut d'obéir, et le conspirateur fut arrêté.

Nicolas avait ordonné qu'on conduisît le chef des rebelles devant lui aussitôt qu'on serait parvenu à s'emparer de sa personne; Troubetzkoï fut donc immédiatement amené devant l'empereur. Il essaya d'abord d'un système complet de dénégation, mais le monarque était menaçant; d'un autre côté, les papiers que le conspirateur avait eu l'imprudence de laisser chez lui avaient été saisis et l'accusaient hautement. Troubetzkoï n'eut pas la force de résister plus longtemps et confessa son crime. Une fois lancé dans cette voie, le malheureux ne sut plus s'arrêter. Ses aveux furent complets; il nomma tous les conjurés, exposa leurs projets, leurs plans de réforme, et entra dans les détails les plus minutieux. Le lâche espérait sauver sa vie au prix de son honneur et du sacrifice de ses meilleurs amis; il le prouva bien quand se précipitant aux pieds de son juge irrité il l'implora à mains jointes et lui demanda la vie avec des larmes dans les yeux.

— Vous vivrez, répondit Nicolas, si toutefois la vie vous paraît supportable après ce que vous venez de faire.

Le prince accepta avec reconnaissance, bien que la grâce fût loin d'être complète, car il n'échappa à la mort que pour encourir l'exil à perpétuité. Quelques mois après en effet il partit pour la Sibérie, chargé de la malédiction de ceux qu'il avait lâchement trahis, voué à une ignominie éternelle, et n'emportant pour consolation dans son affreux exil que le noble dévouement de sa généreuse épouse, qui, n'ayant pu le sauver, voulut s'associer jusqu'au bout à sa fortune et renonça pour le suivre à la vie brillante et somptueuse que son rang et ses richesses lui assuraient à Saint-Pétersbourg.

Dans une sorte de proclamation adressée à ses fidèles sujets après la défaite de l'insurrection, Nicolas avait promis de faire justice des coupables.

« Tous les émeutiers, avait-il dit, ont été dispersés et arrêtés par nos troupes fidèles, leur procès s'instruit dans ce moment, et ils n'échapperont pas au châtiment exemplaire que méritent leurs forfaits. »

L'empereur n'était pas homme à faillir à un engagement de cette nature. Une commission fut nommée pour prononcer sur le sort des accusés; elle se composait de leurs ennemis politiques les plus acharnés, et surtout de ceux qui avaient le plus aidé Nicolas à monter sur le trône, nommément de Tchernicheff et de Benkendorff : elle fut placée sous la présidence du comte Orloff. L'élection de ce président eût suffi seule pour assurer la vengeance de l'autocrate, car, ainsi que l'a dit un écrivain moderne, M. Gallet de Kulture, qui a longtemps habité la Russie, le comte Orloff était le Tristan l'Hermite du Louis XI du Nord.

« Nicolas avait fait du comte Orloff l'exécuteur de ses œuvres hautes et basses, dit quelque part cet écrivain, qui paraît connaître parfaitement la cour de Saint-Pétersbourg, le confident de ses projets et de ses pensées secrètes, et cette grâce du maître fut reconnue de la part du sujet par une obéissance aveugle, presque sauvage. Il fut pendant vingt-cinq ans le favori en titre de l'empereur. Chargé de la direction générale de la police, on conçoit aisément quelle auto-

» . . incombe à l'homme qui dispose de la formidable action d'une surveillance qui enlace le pays tout entier dans ses ramifications innombrables, qui suit le général en croupe, veille dans le cabinet du ministre, emplit la chancellerie de l'ambassadeur, dort sous le même toit que le gouverneur de province, se tient invisible et debout dans la cabane du paysan, dans le château du prince, dans la cellule du moine, derrière l'autel où le prêtre officie, et a une grande partie de la nation, toute la Russie officielle, pour auxiliaire et pour complice.

» Nul ne fut plus craint que le comte Orloff, si ce n'est le tzar lui-même. Cette impression tient autant au caractère de l'homme qu'à celui de ses fonctions. Le *satrape*, comme on l'appelle à Saint-Pétersbourg, est doué d'une brutalité organique, qui effraye ses inférieurs et irrite ses égaux. C'est le seul personnage de l'empire qui puisse se vanter d'être plus insolent que le prince Menchikoff, ministre de la marine, dont les hauts faits en matière d'arrogance sont de notoriété universelle. »

Nous avons donné ce portrait du président de la commission d'enquête et nous y avons joint le tableau de la police russe pour bien faire comprendre avec quelle haineuse activité dut se poursuivre le procès des fauteurs de l'émeute du 26 décembre, bien qu'on eût hâte d'en finir. L'affaire était si compliquée et la conspiration avait des ramifications si étendues que l'instruction dura six mois; six mois d'angoisses inexprimables pour tous ceux qui comptaient quelque être chéri parmi les prisonniers. Pendant le cours de ce procès, le nouvel empereur se révéla à ses peuples et au monde sous son véritable caractère, ne dédaignant pas de remplir les fonctions de juge d'instruction et se faisant amener les prisonniers pour les interroger et les pousser par des promesses ou des intimidations habilement combinées à des aveux et même à des dénonciations; en un mot, il déploya dans cette tâche odieuse, autant au-dessous de la dignité d'un honnête homme que de la majesté d'un souverain, un talent inquisitorial à rendre jaloux tous les Laubardemont. Six mois se passèrent donc avant le prononcé du jugement. L'espoir était rentré dans le cœur des accusés. On croyait que l'empereur, plus calme et plus maître de lui, après un aussi long laps de temps, préférerait, à la satisfaction d'une vengeance inutile, le soin de sa propre gloire et l'avantage d'une magnanimité aussi politique que peu dangereuse. Ceux qui nourrissaient une semblable espérance connaissaient bien peu le cœur du tzar et n'appréciaient point encore le système d'intimidation dont il prétendait faire la base de son gouvernement et dont il ne devait point se départir une seule fois pendant le cours d'un règne de trente ans.

Nicolas tenait entre ses mains, autant par les révélations des accusés que par les découvertes de la police, tous les fils de la conspiration. Il savait que l'esprit de révolte avait pénétré dans tous les rangs et qu'il était entouré sur son trône des conspirateurs de décembre; mais il n'ignorait pas en même temps qu'en faisant arrêter tous ceux qui avaient pris part à la conspiration il se heurterait à l'impossible. Force lui fut donc de limiter le nombre des arrestations à ceux que l'on considérait comme les plus dangereux ennemis du despotisme. Il y avait plusieurs milliers d'hommes compromis, on n'en mit en jugement que quelques centaines; mais il avait été arrêté à l'avance que ces malheureux payeraient pour les autres. La commission nommée pour les juger n'avait point été instituée à d'autre effet.

Enfin, le 2 juillet 1826, parut le rapport de cette commission, suivi de l'effroyable sentence qui condamnait cinq accusés à être écartelés, trente et un à être pendus, la plupart des autres, au nombre de plus de deux cents, aux travaux forcés à perpétuité ou à temps et à l'exil perpétuel en Sibérie avec dégradation civile et perte des titres de noblesse. Quelques-uns moins maltraités que les autres furent simplement envoyés comme simples soldats dans des garnisons éloignées.



Insurrection du 26 décembre 1825.

Les cinq accusés mis en dehors de toute catégorie et condamnés à être écartelés vifs étaient : le colonel Pestel, le sous-lieutenant Ryleïeff, le lieutenant-colonel Serge Mouravieff, le sous-lieutenant Bestoujeff-Roumin et le lieutenant Kakhoffskoï.

La cruauté de la commission fournit à Nicolas l'occasion de se donner à peu de frais un vernis de clémence ; cette odieuse comédie avait peut-être été arrangée à l'avance entre l'empereur et ses séides. Nul ne l'a jamais su. Quoi qu'il en soit, l'arrêt fut modifié par la volonté souveraine ; les cinq coupables condamnés à être écartelés obtinrent la remise de leur peine et ne furent condamnés qu'à être pendus, tandis que les trente et un condamnés à la pendaison furent envoyés aux travaux forcés à perpétuité après dégradation préalable. Parmi ces derniers il faut citer comme les plus marquants : le prince Troubetzkoï, le lieutenant-colonel Matthieu Mouravieff, le colonel Davydoff, le prince Serge Volkonsky, le colonel Chweikowski, le prince Schtschépine-Rostovsky, le conseiller d'État Nicolas Tourguéneff.

Les malheureux envoyés en Sibérie perdirent non-seulement leur

rang, leurs titres et leurs fortunes, mais encore leurs noms, et ce fut sous des noms nouveaux qu'ils durent aller s'ensevelir dans ce vaste tombeau de glace qui s'appelle la Sibérie.

Parodiant odieusement le sentiment qui portait Napoléon à faire honorer, même après sa mort, le *premier grenadier de l'armée française*, Nicolas poursuivit ses ennemis jusque dans l'asile mystérieux et sacré de la tombe et fit porter dans la sentence que quant à Serge Mouravieff et aux autres insurgés tombés sous la mitraillade de Geismar à Oustinofka, sur la route de Boussiloff, on placerait sur leur tombe une potence portant avec leurs noms l'extrait de la sentence qui les condamnait à cette ignominie posthume.

La législation russe et Nicolas sont tout entiers dans cette odieuse profanation de ce qui fut toujours sacré pour le reste des hommes : la mort.

l'exécution furent réunies sur le glacis de la citadelle; puis à quatre heures sonnantes parurent les cinq condamnés qui furent conduits devant l'échafaud. Ils n'avaient plus aucun des signes de leurs grades et de leurs dignités, ils étaient au contraire uniformément vêtus de blouses grises et portaient sur la tête une espèce de capuchon blanc. A leur arrivée l'instrument du supplice n'était pas encore complétement dressé et les malheureux durent rester pendant plus d'une heure spectateurs des préparatifs de leur propre mort.

A la suite des condamnés à mort parurent les condamnés à l'exil. Chacun d'eux fut placé devant le front du régiment dont il avait fait partie. Quant à ceux qui n'étaient pas militaires ou qui appartenaient à des régiments absents de Saint-Pétersbourg, on les groupa au pied même de l'échafaud. On leur lut leur sentence, puis on les fit mettre à genoux, on leur cassa leurs épées sur la tête, on déchira leurs uni-



Nicolas avait daigné instruire les danseuses dans l'art difficile de manier le fusil.

La sentence était prononcée, restait à l'exécuter. Le jour n'était point fixé à l'avance, et chaque matin la ville, tenue en émoi par l'intérêt qu'elle portait aux conjurés, se réveillait croyant apprendre que tout était fini pour les cinq condamnés principaux. L'émotion était d'autant plus grande que depuis soixante ans personne n'avait été exécuté à Saint-Pétersbourg. Le supplice de la corde était du reste une innovation du nouvel empereur, personne ne savait pendre en Russie et il avait fallu le temps de faire venir deux bourreaux d'Allemagne. Tel était le motif du sursis accordé aux condamnés.

Enfin, le 25 juillet 1826, le bruit du tambour apprit aux habitants de Saint-Pétesbourg que la justice de leur empereur allait être satisfaite. De très-grand matin, quelques minutes avant quatre heures, on put voir s'élever sur un coin des remparts de la forteresse cinq potences. Elles étaient placées sur un échafaud de bois dont le plancher fabriqué à la manière anglaise s'ouvrait au moyen d'une trappe sous les pieds des condamnés. Les troupes qui devaient assister à

formes, on arracha leurs épaulettes et leurs décorations, et on jeta le tout dans un brasier allumé au pied de l'échafaud. Puis on donna le signal du départ et ils se mirent en route pour l'exil en défilant devant les potences.

Tout était prêt pour la pendaison. Pestel, Ryleïeff, Mouravieff, Bestoujeff-Roumin et Kahofski montèrent sur l'échafaud avec résolution, en hommes qui avaient fait depuis longtemps le sacrifice de leur vie, et qui avaient compris que des conspirateurs vaincus devaient savoir mourir avec courage. Ils étaient à peine sur l'échafaud qu'un homme s'approcha d'eux et leur parla à mi-voix; les condamnés lui répondirent par de bruyantes clameurs empreintes de colère et de dégoût. Cet homme était, prétendit-on, un émissaire de Nicolas, qui venait au nom de son maître offrir aux condamnés la vie au prix d'une lâcheté; ils refusèrent noblement.

L'homme parti, les bourreaux s'approchèrent à leur tour, passèrent la corde au cou des patients et rabattirent le capuchon sur leurs yeux, puis les trappes s'ouvrirent et le plancher manqua sous leurs pieds.

L'émotion populaire semblait à son comble, elle redoubla cependant quand on vit deux cordes se rompre. Les deux condamnés qu'elles étaient destinées à étrangler, cessant d'être soutenus étaient tombés au fond de l'échafaud, où l'un s'était brisé la cuisse, l'autre le bras; pendant que les trois autres continuaient à mourir les deux malheureux durent être une seconde fois témoins des préparatifs de leur supplice. Durant ce court moment de répit l'intrépide Pestel conserva assez de sang-froid pour dire d'un ton de mépris en haussant les épaules : « Triste pays, où l'on ne sait même pas pendre un homme! » Les héros de Sparte et de Rome ne mouraient pas plus fièrement.

On rapporte qu'à la nouvelle de cet incident l'empereur frappa du pied avec colère et se plaignit vivement de ce qu'on ne fût pas venu l'avertir à temps.

— J'aurai l'air, s'écria-t-il, d'être plus sévère que Dieu.

Nous ignorons si le mot est vrai, en tout cas la clémence était un peu tardive. Au surplus, ce fut toujours une des prétentions de Nicolas de paraître clément même en assouvissant son ressentiment. Aussi, à la suite des exécutions dont nous venons de rendre compte, il s'efforça de prouver que sa justice ne confondait jamais les innocents avec les coupables, et ce fut dans ce but qu'il combla de faveurs certaines familles dont quelques membres avaient été envoyés en Sibérie et même à la mort. L'empereur fit offrir entre autres au père de Pestel une somme de cinquante mille roubles. Le misérable accepta. En présence de faits semblables, on ne sait lequel on doit le plus mépriser, du souverain qui ose offrir à un père le prix du sang de son fils ou du père assez lâche pour l'accepter, et dans le doute on maudit le despotisme qui éteint ainsi tout sens moral chez le maître aussi bien que chez l'esclave.

Nicolas fut loin cependant d'atteindre tous les fauteurs de l'insurrection de 1825 ; nous l'avons dit, ils étaient si nombreux que pour les punir tous il eût fallu décimer la noblesse russe et faire le vide autour du trône : l'empereur était politique trop habile pour ne pas comprendre la nécessité d'épargner un grand nombre de coupables. Il s'y soumit en frémissant, mais de bonne grâce en apparence, et tâcha de gagner les plus influents de ses adversaires par des faveurs et des emplois. D'autres subirent l'influence de l'intimidation; d'autres enfin, sauvés par leur jeunesse ou par le rang élevé des familles auxquelles ils appartenaient, ne furent pas même inquiétés. Mais la noblesse tint peu de compte à Nicolas de cette magnanimité forcée, et ne lui pardonna jamais le sang versé par la main de ses bourreaux. Elle dissimula pendant trente ans, courba le front, mais n'oublia pas. L'empereur de son côté ne fut jamais dupe de ces semblants d'humilité. Il savait que l'esprit d'opposition et de révolte s'était maintenu dans les rangs de ses boyards et jusque chez ceux qui lui faisaient cortége et affectaient le dévouement le plus absolu. Cette pensée de crainte, à défaut de remords, l'empêcha constamment de dormir, juste punition de ses rigueurs excessives; ce ne fut pas peut-être la seule, et il ne faudrait pas trop s'étonner si cette maladie mystérieuse et imprévue, dont Nicolas fut frappé comme d'un coup de foudre, s'expliquait un jour par une représaille des sanglantes exécutions de 1826.

Nous avons cru devoir insister avec quelques détails sur la conspiration de 1825 et sur ses suites fatales par la raison que l'ensemble de cet événement mémorable explique mieux que ne pourraient le faire des volumes d'observations l'état moral de l'empire russe, les dangers et les ressources du pouvoir, la ligne profonde qui sépare les classes inférieures de la noblesse. En somme, cette insurrection fut l'œuvre de quelques fous qui se lancèrent à l'aventure, sans idées préconçues et sans plan arrêté, dans une voie qui devait infailliblement les conduire au précipice. Tout aussi en dehors de leur siècle que du pays dans lequel ils vivaient, ils crurent dans leur naïve ignorance qu'il suffirait pour donner une constitution à la Russie de coudre ensemble quelques lambeaux empruntés à la monarchique Angleterre, à l'aristocratique Venise et à la démocratique Amérique. Ils ne comprirent pas qu'avant de songer à une constitution il fallait avoir un peuple, et qu'un peuple ne se compose pas de soixante millions d'esclaves. Tout en se décorant du titre pompeux de républicains les conspirateurs de 1825 ne se préoccupèrent nullement des intérêts démocratiques, ils voulaient secouer le joug des Romanoff, dont l'autorité les gênait, et prétendaient garder le servage, dont ils bénéficiaient. Pour peindre en deux mots cette révolution avortée, ses tendances étaient au moins aussi rétrogrades que progressives, et elle avait pour but véritable moins peut-être l'émancipation intellectuelle de la nation que le retour au système féodal des seigneurs tombés sous la hache et le sabre de Pierre Ier. A ce titre les révolutionnaires russes méritèrent peu les louanges exagérées qui leur ont été prodiguées par les écrivains libéraux, abusés sans doute par les mots de république et de liberté inscrits sur leur drapeau ; aussi malavisés dans leurs plans de réforme qu'inhabiles dans l'exécution, ils ne surent que se battre en braves et mourir en héros. C'en est assez pour les regretter et les plaindre.

Outre l'intérêt qui rattache aux premiers pas de Nicolas dans la carrière du pouvoir absolu, les événements que nous venons de raconter offrent encore à l'observateur l'attrait d'un problème à résoudre : pourquoi Nicolas hésita-t-il si longtemps à poser sur son front la couronne qui lui appartenait légitimement, et comment donna-t-il ainsi le temps d'éclater à une insurrection qui, mieux dirigée, aurait pu amener un changement de souverain sinon un changement de gouvernement? On s'est perdu en conjectures et en hypothèses sur les causes présumables de cette conduite singulière. Nous avons déjà eu occasion de dire que les ennemis de l'empereur avaient expliqué ses hésitations par la peur; ses panégyristes, au contraire, n'y ont voulu voir que les scrupules exagérés mais louables d'un homme attaché aux lois de son pays et soumis jusqu'au fanatisme au dogme du droit d'aînesse. Cette dernière explication de la conduite de Nicolas ne peut être que bien difficilement admise quand on réfléchit surtout que le monarque ne recula jamais, quand son intérêt l'exigeait, devant la violation de la loi, et que tout en ayant le talent d'en respecter la lettre, il trouva toujours moyen d'en éluder l'esprit avec une finesse et une ruse dignes d'un Grec du Bas-Empire. C'est en vain qu'à l'appui de l'opinion que nous combattons on viendrait citer le culte exagéré de la loi dont Nicolas fit quelquefois preuve; les exemples qu'on pourrait présenter sont tous insignifiants, car dans aucun de ces cas l'intérêt direct de l'empereur ne se trouvait engagé, et il lui était aussi commode qu'avantageux de se donner à bon marché un vernis de légalité. On en pourra juger, au surplus, par le fait suivant, sur lequel les panégyristes ont insisté avec une complaisance marquée.

Un cheval échappé avait été pris et mis en fourrière ; il appartenait au comte Adlerberg. D'après les lois de police, l'animal devait être confisqué et employé au service des pompes à incendie de la ville. En toute autre circonstance la chose n'eût pas fait la moindre difficulté; mais le comte était un des favoris de l'empereur, il crut pouvoir sauver son cheval, auquel il tenait beaucoup, et offrit, au surplus, de donner en échange de l'animal dont il demandait la restitution sa valeur en argent ou le choix entre tous ses chevaux; mais, à la grande surprise du comte, l'empereur se montra inexorable. — « Si cette perte vous est si sensible, vous pouvez, lui dit-il, prendre dans mes écuries le cheval qui vous conviendra, je vous l'accorderai avec plaisir; mais quant à ravoir celui que vous réclamez, la loi prononce sa confiscation, et je ne suis point assez puissant pour la violer. » On conviendra que cette affectation de respect pour la lettre de la loi était exagérée, sinon même ridicule, car pourvu qu'un cheval fût confisqué, le règlement de police était satisfait, et peu importait que ce fût tel ou tel autre cheval. La valeur de l'animal pouvait être la seule question importante; et puisque le comte offrait de donner le prix d'estimation fixé par la police elle-même, on pouvait, sans blesser la loi, accéder à sa demande. Mais Nicolas crut voir dans cette occasion le moyen de faire briller son amour de la justice, il persista malgré tout. C'est par des faits de cette nature qu'il a acquis la réputation dont ses panégyristes lui font honneur. Louis XIII de France avait aussi, dans son temps, pris le surnom de Juste. Il est à regretter que Nicolas n'ait pas cru devoir porter le même esprit dans l'interprétation des traités conclus avec la Turquie et dans ses relations diplomatiques avec tous les États de l'Europe.

Le succès remporté par Nicolas sur les conspirateurs de 1825 et les rigueurs qu'il se crut obligé d'exercer moins par caractère peut-être que par conviction ne furent pas sans exercer une grande influence sur le caractère de l'empereur et par suite sur sa manière de gouverner. Il avait vu, à son avénement au trône, ses sujets armés contre lui; il les vit, après sa victoire, s'incliner avec humilité et trembler devant ses vengeances. Il crut, et peut-être avait-il raison, que la rigueur était le seul moyen de gouverner despotiquement la Russie. Un de ses prédécesseurs avait dit : « Pour mener les Russes il faut une main de fer dans un gant de velours. » Il se fit un système d'avoir une main de fer, seulement il oublia de la ganter.

Cette conspiration eut aussi pour effet de pousser Nicolas dans la voie de la réaction qu'Alexandre commençait déjà à suivre lorsque la mort l'atteignit à Taganrog. Le mouvement insurrectionnel était dû en quelque sorte à l'esprit de demi-libéralisme qui sous le précédent empereur avait pénétré en Russie à la suite des relations avec les contrées de l'Europe occidentale : Nicolas voua dès lors une haine implacable à tout ce qui, de loin ou de près, pouvait rappeler les principes d'émancipation et de liberté; il prétendit non-seulement fermer la porte à toute idée étrangère, mais, abandonnant complétement la politique d'Alexandre, il oublia et le siècle dans lequel il vivait et la prétention affichée par la Russie d'être une puissance européenne, et embrassa pour système de gouvernement le despotisme asiatique. Tous les moyens lui parurent bons pour affermir sa puissance, et il n'hésita pas à joindre au besoin la ruse à l'emploi de la force. C'est ainsi qu'à son avénement au trône il promit à ses sujets russes de se dévouer tout entier à la continuation de la politique d'Alexandre, à ses sujets polonais de respecter leurs priviléges, à l'Europe tout entière de se borner au système pacificateur et modéré de son frère Alexandre. Mais dès qu'il se vit à même de rompre ses engagements sans danger, il n'hésita pas à violer ses serments : il chargea les Russes d'impôts de toute sorte, resserra encore leurs chaînes, enleva aux Polonais jusqu'à leur dernier vestige d'indépendance et ne leur laissa contre ces attentats d'autre refuge que l'insurrection. Ses engagements vis-à-vis les cours étrangères ne le lièrent

Paris. — Impr. [illegible]

pas davantage, et la Turquie ainsi que l'Europe tout entière sont là pour attester le cas qu'il fit en tout temps des traités qui gênaient son ambition.

Le système gouvernemental de Nicolas n'est pas l'œuvre d'un jour, et la preuve qu'il s'est formé peu à peu dans son esprit et qu'il n'avait encore aucun plan arrêté lors de son avénement au trône, c'est qu'il conserva près de lui les hommes d'État du règne précédent, dont il devait cependant répudier bien vite la politique tout entière. Les courtisans virent dans cette conduite un pieux hommage rendu à la mémoire du dernier empereur, mais les juges impartiaux n'y peuvent trouver que les irrésolutions d'un esprit qui tâtonne et qui cherche encore les voies dans lesquelles il doit marcher. Tant que Nicolas avait été grand-duc il était demeuré complétement étranger aux affaires de l'État, et c'est sans aucun doute parce qu'il connaissait son inexpérience et qu'il voulait avoir apprécié les rouages de la machine gouvernementale avant d'y porter la main pour les modifier et les réformer qu'il jugea à propos de laisser les choses aller encore quelque temps du branle donné par la main d'Alexandre et qu'il maintint tous les ministres dans leurs départements respectifs.

Esprit lent à concevoir, mais d'une énergie inflexible dans l'exécution, Nicolas ne se forma qu'à la longue un système de gouvernement; mais aussi du moment qu'il se fut proposé un but il le poursuivit avec cette patience lente et entêtée qui fut le trait principal de son caractère, et ne s'arrêta plus devant aucun obstacle.

CHAPITRE CINQUIÈME.

GUERRE ET POLITIQUE.

Guerre de Perse. — Yermoloff remplacé par Paskéwitsch. — Talents du nouveau général. — Avantages remportés par les Russes. — Traité de paix avec la Perse. — Analyse de ce traité. — Guerre avec la Turquie. — Prétextes mis en avant par Nicolas pour colorer son ambition. — Manifeste de 1828. — Réponse de la Turquie. — Ouverture de la campagne par Wittgenstein. — Siége de Braïloff. — Menchikoff. — Siége de Varna. — Incapacité militaire de Nicolas. — Échecs éprouvés par les Russes. — Siége de Silistrie abandonné, puis repris. Capitulation de cette place. — La guerre en Asie. — Traité d'Andrinople. — Clauses principales. — Guerre avec le Caucase.

La révolte était vaincue, mais Nicolas comprenait instinctivement que l'esprit de rébellion n'était point éteint; il résolut donc de satisfaire sur certains points aux exigences nationales et surtout de regagner par une guerre l'affection de l'armée, où les événements de 1825 avaient jeté de nombreux germes de méfiance et de mécontentement. Alexandre avait laissé en mourant les affaires très-compromises avec la Turquie; ses efforts pour amener la pacification de la Grèce avaient été inutiles auprès de la Porte Ottomane, qu'encourageaient les suggestions de l'Autriche, et la longanimité du *Pacificateur universel* commençait à s'épuiser, quand Nicolas fut appelé à le remplacer. Le nouveau tzar n'était pas porté par caractère aux tempéraments et aux ménagements; la force des circonstances le poussait, l'Orient le tentait, le moment lui paraissait favorable, et il se montrait tout disposé à jeter l'épée de la Russie dans la balance où se pesaient les destinées de la Grèce. Des motifs d'une autre nature l'excitaient encore à la guerre contre les nations de l'Orient. Les Turcs et les Persans marchaient à grands pas dans la voie de réformes militaires, leurs troupes s'organisaient et se disciplinaient à l'européenne; si l'on attendait que cette réforme eût porté ses fruits, on courait risque de se trouver, vers l'est et le sud, en présence d'une barrière insurmontable qui s'opposerait dorénavant à tout empiétement des tzars sur les Provinces, objet constant de leur ardente ambition.

Toute l'attention de l'Europe se fixait alors avec anxiété sur la lutte inégale que soutenait la Grèce contre ses dominateurs, et embrassait en même temps avec un soin curieux les rapports de la Porte avec la Russie. Faire ce qu'Alexandre n'avait pas osé et mettre franchement les armes à la main contre la Turquie sous prétexte de protéger les Grecs, c'était découvrir ses projets ultérieurs sur Constantinople et courir le danger de s'attirer l'Europe sur les bras. Nicolas était politique trop délié pour commettre une semblable faute, et l'on sait avec quelle habileté le cabinet de Saint-Pétersbourg parvint à amener la France et l'Angleterre à faire cause commune avec lui et à sacrifier les intérêts les plus puissants de l'Europe à une combinaison qui devait réduire la puissance de la Turquie dans l'Archipel, anéantir ses flottes et préparer ainsi les voies à l'ambition moscovite. Le temps d'agir contre la Turquie n'était donc point arrivé, mieux valait d'ailleurs laisser ses intérêts entre les mains de l'Angleterre et de la France, qui voulaient bien se charger de les faire valoir; mais rien n'empêchait de se tourner contre la Perse, qui pouvait plus tard opérer une diversion fâcheuse. Les Persans allèrent eux-mêmes au-devant d'une rupture. Fier de la nouvelle organisation de son armée et impatient de voir ses troupes se mesurer avec les Russes, le jeune prince Abbas-Mirza envahit la Géorgie; d'un autre côté Schah-Ali-Mirza, second fils du roi, entreprit une incursion le long des rivages de la mer Caspienne à la tête d'environ douze mille hommes.

« Cette guerre, qui était une nécessité pour Nicolas, offre ceci de remarquable, dit l'écrivain russe auteur de *la Vérité sur Nicolas*, que son commencement nous dévoile une face nouvelle et caractéristique dans l'esprit de l'empereur. C'est la haine de toute supériorité.

» En effet, ajoute le même écrivain, le préliminaire de la guerre de Perse fut la destitution du général Yermoloff. Cet homme distingué, le plus remarquable (sans contredit) de tous les généraux qui ont commandé les armées russes pendant ce siècle, n'est pas seulement un militaire, c'est aussi un diplomate d'un talent incontestable et un administrateur aussi habile qu'énergique.

» Il avait négocié avec la Perse un traité des plus avantageux, il avait pacifié les montagnes du Caucase, et il pouvait, lui, avec une petite escorte, parcourir les régions inaccessibles aujourd'hui aux armées russes les plus nombreuses. — De plus, il administrait les riches provinces transcaucasiennes de manière à en développer rapidement les précieuses ressources sans blesser la nationalité de leurs habitants; il avait formé un corps de troupes peu nombreux (environ trente mille hommes), mais admirablement aguerri et discipliné, pourvu d'officiers à la fois intelligents et braves, que les soldats aimaient et qui étaient à leur tour attachés à leur chef par les liens de l'admiration et de la reconnaissance.

» Sous le règne d'Alexandre, Yermoloff, dont les talents hors ligne et le caractère indépendants gênaient Araktcheïeff, avait accepté, sans empressement comme sans répugnance, la mission de pacifier le Caucase et de régénérer les provinces transcaucasiennes. Nous avons vu combien il y avait réussi.

» Lors de l'accession de Nicolas au trône, il ne s'empressa d'abord pas de demander au nouvel empereur la permission de venir lui présenter ses hommages, ni de le féliciter à l'occasion de la victoire qu'il venait de remporter sur les factieux, ce qui commença à inquiéter Nicolas; mais, comme le caractère impérieux du général était connu aussi bien que l'attachement de ses troupes pour sa personne, Nicolas n'osa pas exprimer ouvertement son mécontentement et attendit une occasion.

» L'occasion attendue et cherchée se présenta bientôt. Dès les premiers démêlés avec la Perse, le général Paskéwitsch, plus connu par son amour pour les beaux-arts que par ses talents militaires, fut envoyé au Caucase avec une mission équivoque et mal définie qui devait obliger Yermoloff à donner sa démission ou bien à se mettre en état de révolte ouverte contre le gouvernement.

» Le général, qui aurait pu facilement prendre ce dernier parti, n'hésita pas, en présence d'une guerre avec l'étranger, à se soumettre pour sauvegarder l'honneur et les intérêts du pays.

» Depuis lors cet homme supérieur a toujours vécu dans la retraite la plus absolue sans rien perdre de sa popularité bien méritée; et Nicolas, après s'être débarrassé de lui, se garda pendant tout son règne d'employer dans n'importe quelles fonctions des hommes de haute intelligence. »

Sans faire excuser l'ingratitude de son maître envers Yermoloff, Paskéwitsch justifia le choix de l'empereur par son activité et ses talents militaires. La campagne qu'il dirigea contre les Persans mit en évidence ses qualités brillantes, rapidité dans les mouvements, impétuosité dans l'attaque, coup d'œil sûr, tels sont les traits distinctifs de son génie. On l'a souvent comparé à Souvaroff. Il devait comme lui, après avoir triomphé des nations à moitié barbares de l'Orient, compromettre sa gloire et son bonheur dans ses rencontres avec l'armée française. Ses talents et son génie militaire, insuffisants pour lutter contre la nation la plus brave et la plus aguerrie de l'univers, étaient néanmoins bien supérieurs à ceux qu'il rencontra dans ses adversaires de la campagne de Perse; aussi ses succès furent rapides et brillants. Rien ne l'arrêtait. Il était à prendre ses quartiers d'hiver, lorsque la nouvelle de la bataille de Navarin vint lui faire comprendre la nécessité d'en finir promptement avec la Perse afin d'être prêt au premier appel à se retourner contre la Turquie. Malgré les rigueurs de la saison il rouvrit la campagne, franchit les monts Kouflankou, et signala sa marche précipitée par les plus brillants avantages. Il était sur le chemin de Téhéran et s'apprêtait à aller asseoir son camp devant cette capitale, quand le schah, effrayé de son approche, lui envoya demander la paix. Le vainqueur se montra exigeant; mais la Perse était démoralisée, et son souverain en passa par tout ce qu'il plut à Nicolas de lui imposer.

Le traité qui fut signé à Tourkmantchaï en février 1828 assura aux Russes les provinces d'Érivan et de Nakhitchévan. C'était pour eux un avantage inappréciable; car l'occupation de ces provinces leur permettait désormais de prendre à revers toute la ligne du Caucase, et les mettait à même de se porter au besoin soit vers la Turquie d'Asie et la Perse, soit vers les contrées occidentales de l'Inde, cette terre promise vers laquelle les tzars aspirent presque aussi vivement que vers Constantinople.

Débarrassé de la Perse et n'ayant plus à craindre de ce côté, Nicolas se retourna vers la Turquie. Cette puissance venait de perdre la bataille de Navarin, elle était aux abois, c'était le moment de l'achever, le vautour se jeta sur sa proie; mais, comme le loup de la fable, l'empereur prétendit justifier sa conduite, il fit renaître d'anciens griefs, inventa de nouveaux prétextes, et publia pour colorer

son ambition aux yeux de l'Europe alarmée son manifeste, chef-d'œuvre de duplicité dont il avait trouvé le modèle dans des papiers de famille. Son aïeule Catherine n'avait-elle pas fait précéder ce vol à main armée qu'on appela la conquête de la Crimée d'un autre manifeste qui faisait des spoliés d'infâmes coquins, des voleurs de petits saints, et avait de plus la prétention d'établir que l'auguste souveraine ne se décidait à la guerre que dans l'intérêt de la paix! Nicolas devait au surplus se copier lui-même plus tard en rédigeant les fameux manifestes qui ont fait tant de bruit au commencement de la guerre actuelle.

Nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur d'extraire à son intention quelques passages de la déclaration de guerre que le tzar adressa au sultan à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire en 1828.

Voici ces fragments :

« Seize années se sont écoulées depuis la paix de Boukharest et seize années ont vu la Porte enfreindre les stipulations qu'elle venait de conclure, éluder ses promesses ou en subordonner l'accomplissement à d'interminables délais : trop de preuves, que le cabinet impérial citera, démontrent cette tendance aveuglément hostile de la politique du divan. Dans plus d'une occasion, et surtout en 1821, elle prit à l'égard de la Russie un caractère de provocation et d'inimitié ouverte; elle le reprend depuis deux mois par des actes solennels et et des mesures de notoriété européenne.

» Ce fut le jour où, en quittant Constantinople, les ministres des trois puissances exprimaient le vif désir de conserver la paix; le jour où la Porte protestait également de ses intentions pacifiques, qu'elle a appelé aux armes contre la Russie tous les peuples qui professent le culte de Mahomet, et qu'avouant sa résolution de négocier uniquement pour s'apprêter à combattre, et de ne jamais remplir les articles essentiels de la convention d'Akermann, elle a déclaré ne l'avoir conclue que dans l'intention de la rompre. La Porte n'ignorait pas que c'était rompre aussi tous les traités antérieurs, dont la convention d'Akermann a stipulé le renouvellement; mais elle avait arrêté d'avance ses décisions et sa marche.

» Aussitôt les priviléges du pavillon russe sont violés, les bâtiments qu'ils couvraient détenus, leurs cargaisons saisies, leurs capitaines contraints de les livrer à des prix fixés arbitrairement, les valeurs d'un payement tardif et incomplet réduites de moitié, et les sujets de Sa Majesté Impériale forcés de descendre à la condition de raïas, ou de quitter en masse le territoire de la domination ottomane. Cependant le Bosphore se ferme, le commerce de la mer Noire est comme enchaîné, la ruine des villes russes qui lui doivent leur existence devient imminente, et les provinces méridionales des Etats de l'empereur perdent le seul débouché de leurs produits, la seule communication qui puisse, en y favorisant les échanges, y féconder le travail, y porter l'industrie et la richesse. Mas les limites de la Turquie ne suffirent pas à ces malveillantes dispositions. Quand elles éclatèrent à Constantinople, le général Paskévitsch, à la suite d'une glorieuse campagne, négociait avec la Perse une paix dont la cour de Téhéran avait déjà accepté les conditions. Tout d'un coup il fut surpris des obstacles apportés à la signature de cette convention; les suggestions de la Turquie en étaient la cause...

» La Russie n'insistera pas sur les motifs qui l'autorisent à ne point tolérer des actes d'hostilité aussi manifestes, et à en empêcher le retour...

» La paix de 1812 était à peine signée, que déjà la Porte crut pouvoir profiter impunément des conjonctures difficiles où se trouvait alors la Russie, pour multiplier les infractions aux engagements qu'elle venait de prendre. Une amnistie avait été promise aux Serviens : elle fut remplacée par une invasion et d'affreux ravages. Des immunités étaient garanties à la Moldavie et à la Valachie : un système de spoliation acheva la ruine de ces malheureuses provinces. Les incursions des peuplades qui habitent la rive gauche du Kouban devaient être réprimées par les soins de la Porte : elles furent hautement encouragées; et la Turquie, non contente d'élever, au sujet de plusieurs forteresses indispensables à la sûreté de nos domaines asiatiques, des prétentions dont elle-même a reconnu le peu de fondement par la convention d'Akermann, les rendit doublement inadmissibles en favorisant aux bords de la mer Noire, et jusque dans notre voisinage, le commerce des esclaves, les rapines, et tous les genres de désordres. Il y eut plus : alors, comme à présent, les vaisseaux sur lesquels flottait le pavillon de Russie furent arrêtés dans le Bosphore, et toutes les stipulations du traité de commerce de 1783 ouvertement violées. Il n'aurait tenu qu'à l'empereur Alexandre de tourner sa puissance contre la Porte ottomane; sa position lui offrait d'immenses avantages : il renonça à s'en prévaloir. Une si haute modération ne fut pas comprise; pendant cinq ans, le divan se roidit contre les ouvertures conciliantes de l'empereur Alexandre; et cependant une guerre avec la Turquie n'entraînait aucune complication des rapports de la Russie avec ses principaux alliés. Nul pacte de garantie, nulle solidarité politique ne rattachait les destinées de l'empire ottoman aux stipulations réparatrices de 1814 et 1815, à l'ombre desquelles l'Europe civilisée et chrétienne respirait de ses longues discordes, et voyait les gouvernements unis par le souvenir d'une gloire commune, et par une heureuse identité de principes et d'intentions.

» Un soulèvement général de la Morée et l'irruption en Moldavie d'un chef de parti infidèle à ses devoirs vinrent réveiller dans le gouvernement et dans la nation turque tous les transports d'une haine aveugle contre les chrétiens ses tributaires, sans distinction entre l'innocent et le coupable. La Russie frappa d'une juste réprobation l'entreprise du prince Ypsilanti; elle autorisa, comme puissance protectrice des deux nations, les mesures de défense et de répression légitime adoptées par le divan, en insistant toutefois auprès de lui sur la nécessité de ne pas confondre les populations inoffensives avec les fauteurs de troubles, qu'il importait de désarmer et de punir. Ses conseils furent repoussés; le représentant de Sa Majesté Impériale fut insulté dans sa propre demeure; l'élite du clergé grec et le patriarche qui en est le chef subirent, au milieu des solennités de notre sainte religion, un supplice ignominieux. Tout ce qu'il y avait d'élevé parmi les chrétiens fut saisi, dépouillé, massacré sans jugement; le reste avait pris la fuite. Cependant le feu de l'insurrection, loin de se ralentir, se propageait de toutes parts. En vain le ministre de la Russie essaya de rendre à la Porte un dernier service; en vain, par sa note du 16 juillet 1821, il lui indiqua des voies de conciliation et de salut.

» Après avoir protesté contre des crimes et des fureurs sans exemple dans l'histoire, il se vit obligé de remplir les ordres de son souverain en quittant Constantinople. Ce fut dans ce temps que les puissances amies et alliées de la Russie, toutes intéressées au maintien de la tranquillité générale, s'empressèrent d'offrir et d'employer leurs bons offices à l'effet de conjurer l'orage qui allait gronder sur le gouvernement turc, frappé d'un aveuglement funeste. La Russie suspendit à son tour le redressement de ses trop nombreux griefs, dans l'espoir de parvenir à concilier ce qu'elle se devait à elle-même avec les ménagements que la situation de l'Europe et son repos, plus d'une fois compromis, paraissaient alors réclamer.

» D'aussi grands sacrifices demeurèrent stériles. La Porte poursuivit l'exécution d'un plan destructeur contre les populations chrétiennes soumises à son pouvoir... l'attitude du divan devint de jour en jour plus menaçante à l'égard de la Servie, et l'occupation de la Moldavie et de la Valachie se prolongea malgré les efforts de la Grande-Bretagne et les plus solennelles promesses faites à son représentant, malgré même l'empressement de la Russie à établir, dès qu'elles furent articulées, ses anciennes relations avec la Porte. Tant de procédés hostiles devaient enfin lasser la patience de l'empereur Alexandre. Il fit remettre au ministère ottoman, en octobre 1825, une protestation énergique, et quand une mort précoce l'enleva à l'amour de ses peuples il venait de déclarer qu'il réglerait les affaires de la Turquie selon les droits et les intérêts de son empire.

» Un nouveau règne commença.... Dès son avénement au trône l'empereur Nicolas entama des négociations avec la Porte dans le but d'ajuster plusieurs différends qui ne regardaient que la Russie, et posa ensuite, le 23 mars (4 avril) 1826, de concert avec Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne, les bases d'une intervention hautement réclamée par le bien général... D'un côté, Sa Majesté Impériale espérant de l'union des grandes cours la cessation plus facile et plus prompte de la guerre qui ensanglante l'Orient, renonçait à toute influence isolés, écartait toute idée de mesures exclusives dans cette question majeure; de l'autre, par ses négociations immédiates avec le sultan, elle s'efforçait de lever encore un obstacle à la réconciliation entre les Turcs et les Grecs. Sous ces auspices, les conférences d'Akermann s'ouvrirent. Elles aboutirent à la conclusion d'une convention additionnelle au traité de Boukharest... L'envoi d'une mission permanente à Constantinople suivit de près cet accommodement, et bientôt le traité du 6 juillet 1827 vint encore consacrer à la face du monde les maximes de désintéressement dont fait foi le protocole du 29 avril. Les voies les plus amicales furent tentées pour faire agréer à la Porte les termes de cette transaction salutaire. Des communications franches, qui déroulaient à ses yeux les plans des trois cours, la prévinrent que, dans le cas d'un refus, leurs flottes réunies seraient obligées d'arrêter une lutte devenue incompatible avec la sûreté des mers, les besoins du commerce et la civilisation du reste de l'Europe. La porte ne tint aucun compte de ces avertissements. Un commandant des troupes ottomanes, aussitôt après avoir conclu un armistice provisoire, viola sa parole et finit par en appeler à la force. Alors eut lieu le combat de Navarin; mais, résultat nécessaire d'un manque de foi prouvé et d'une agression flagrante, ce combat même fournit à la Russie et à ses alliés l'occasion d'exprimer au divan le désir de maintenir la paix sur de solides garanties.

» Tel est le système, tels sont les actes auxquels la Porte a répondu par son manifeste du 20 décembre, et par des mesures qui constituent autant d'infractions au traité de la Russie, autant d'insultes à ses droits, autant de graves atteintes à sa prospérité commerciale, autant de témoignages du désir de lui susciter des embarras et des ennemis.

» Placée dès lors dans une position où son honneur et ses intérêts en souffrance ne lui permettent plus de rester, la Russie déclare la la guerre à la Porte Ottomane, non sans regret, mais après n'avoir

rien négligé, pendant seize années consécutives, pour lui en épargner les funestes conséquences.

» Provoquée par la Turquie, cette guerre fera peser à sa charge les frais qu'elle entraîne et les pertes essuyées par les sujets de Sa Majesté Impériale; entreprise pour remettre en vigueur des traités que la Porte regarde comme non avenus, elle tendra à en assurer l'observation et l'efficacité; amenée par le besoin impérieux de garantir au commerce de la mer Noire et à la navigation du Bosphore une liberté désormais inviolable, elle sera dirigée vers ce but également utile à tous les Etats de l'Europe.

» En recourant aux armes, la Russie, loin de se livrer, comme le divan l'en accuse, à des sentiments de haine contre la puissance ottomane, ou d'en méditer la chute, croit avoir fourni la preuve convaincante que, s'il entrait dans ses vues de la combattre à outrance ou de la renverser, elle aurait saisi toutes les occasions de guerre que ses relations avec la Porte n'ont cessé de lui offrir.

» La Russie n'est pas moins éloignée de nourrir des projets ambitieux. Assez de pays et de peuples reconnaissent ses lois, assez de soins s'attachent à l'étendue de ses domaines.

» Finalement la Russie pour être en état de guerre avec la Porte par des motifs indépendants du traité du 3 juillet, ne s'est pas écartée et ne s'écartera pas des stipulations de cet acte. Il ne la condamnait point, il ne pouvait la condamner à sacrifier des droits antérieurs d'une haute importance, à tolérer des provocations directes, et à ne pas demander la réparation des plus sensibles dommages. Mais les devoirs qu'il lui impose, et les principes sur lesquels il se fonde, seront, les uns remplis par elle avec une scrupuleuse fidélité, les autres observés sans déviation. Ses alliés la trouveront toujours prête à concerter avec eux sa marche dans l'exécution du traité de Londres, toujours empressée de concourir à une œuvre que sa religion et tous les sentiments dont l'humanité s'honore recommandent à son active sollicitude, toujours disposée à ne profiter de sa situation actuelle que pour accélérer l'accomplissement des clauses du traité du 6 juillet et non pour en altérer les effets ou la nature. L'empereur ne posera les armes qu'après avoir obtenu les résultats indiqués.

» Donné à Saint-Pétersbourg, le 14 avril 1828.

» Le 4 juin la Porte répondit à ce manifeste, ses griefs étaient mieux fondés que ceux de son adversaire, elle reprochait à la Russie d'avoir protégé le soulèvement des Grecs, d'avoir soutenu et recueilli Ypsilanti, fomenté des troubles en Moldavie et en Valachie.

» Le jour même de cette déclaration, le maréchal comte Wittgenstein passait le Pruth, prenait possession de Boukharest, et allait mettre le siége devant Braïloff. La prise de cette forteresse de médiocre importance coûta cher aux Russes, ils n'ont jamais passé pour être habiles dans l'art des siéges, ils firent dans cette circonstance preuve de l'incapacité la plus complète, et ne perdirent pas moins de vingt-cinq mille hommes devant cette bicoque. Ce nombre prodigieux de morts paraît exagéré; mais il s'explique parfaitement quand on sait que les mines préparées par les ingénieurs russes réussirent si mal, qu'au lieu de faire sauter les remparts elles firent périr une multitude d'assaillants. Malgré le sacrifice de tant de monde, le grand-duc Michel, qui commandait le siége, ne put s'emparer de la place au premier assaut, et ce ne fut qu'après une seconde attaque que la place se rendit. Cette reddition eut lieu le 18 juin.

» Le 20, Kustendji fit sa soumission. Le 21, Menchikoff avait pris Anapa. Le 6 juillet, Bazardschik fut occupé sans résistance. Les Turcs engagèrent sous ses murs une affaire d'avant-garde qui ne fut pas à leur avantage. Le 20 juillet, il y eut un combat sanglant dans la direction de Schoumla; les Turcs se retirèrent dans leur camp, et les Russes élevèrent des redoutes. Le comte Soukhheln se porta sur Varna et fut repoussé. Ouschakoff, qui vint à son aide, n'empêcha pas l'entrée d'un renfort turc dans la ville. Le général Roth cerna la forteresse de Silistrie. Geismar fut chargé de protéger la Valachie. Le 20 juillet il y eut une affaire chaude devant Schoumla, mais qui resta sans conséquence. Menchikoff venait de prendre le commandement du siége de Varna. L'amiral Greigh cerna la ville du côté de la mer.

» En Asie le général Paskéwitsch ouvrit la campagne le 7 du mois de juillet. Le 15, il enleva Kars. Le 26, la forteresse de Poti, la seule que possédassent les Turcs sur la côte orientale de la mer Noire, se rendit à un détachement du corps de Géorgie. Le 4 septembre, Paskéwitsch remporta une victoire complète sous les murs d'Akhaltzic. Le 8, cette place se rendit après une résistance vigoureuse, qui causa aux Russes des pertes considérables.

» Pendant que l'empereur était allé à Odessa presser l'arrivée des renforts et ordonner une nouvelle levée de recrues, le sultan déployait tous les moyens de résistance; il faisait fortifier le Bosphore, réparer les navires, armer et exercer des troupes à Constantinople. Le séraskier Hussein-Pacha était enfermé dans Schoumla avec une armée de soixante mille hommes. Youssouf et le capoudan pacha étaient allés défendre Varna. Le grand vizir lui-même se rendit en personne à l'armée. La peste, qui avait éclaté au début de la campagne, exerçait de plus en plus ses ravages dans les rangs de l'armée russe. Les vivres et les fourrages commençaient à manquer, et la cavalerie se démontait à vue d'œil. Les populations, fuyant à l'approche de l'ennemi, laissaient le pays désert. La présence de l'empereur, loin d'être un stimulant pour les troupes, était un embarras pour les généraux. C'est ce qu'on ne comprit que trop tard, et quand le tzar, qui se croyait un nouveau Napoléon, eut poussé l'incapacité jusqu'à se laisser enlever six canons placés presque à côté de sa tente dans le camp devant Schoumla.

» Le pacha de Widdin prit l'offensive et força le général Geismar à rétrograder et à abandonner son camp; mais un mouvement énergique donna à celui-ci la victoire et réduisit les Turcs à fuir derrière le Danube, laissant entre les mains des Russes vingt-quatre drapeaux et six cents chariots chargés de munitions. C'était le 26 septembre. Le 5 et le 6, le général Roth avait obtenu un succès devant Silistrie. Mais devant Schoumla les Russes avaient éprouvé un échec dans la nuit du 25 au 26 août.

» Les Turcs les attaquèrent sur trois points. Sur le premier ils enlevèrent une redoute où commandait le général Wrede, qui y trouva la mort avec tous ses soldats; sur le second point, ils obligèrent Rüdiger à détruire ses retranchements d'Eski-Stamboul; sur le troisième, ils prirent un canon. Le lendemain, ils occupèrent Eski-Stamboul, ce qui rétablit la communication des Turcs avec Andrinople. Ces succès permirent à un détachement turc de se porter au secours de Varna.

» Le 7 août, l'amiral Greigh fit enlever quatorze bâtiments turcs, puis il fit détruire les magasins et l'arsenal de Néada. Le capitaine Kritzki s'empara de douze canons, encloua les autres et fit sauter l'arsenal.

» Le 21 août, le prince Menchikoff fut blessé devant Varna, et remplacé par le comte Woronzoff dans le commandement du siége. La garde impériale vint renforcer l'armée, et le 12 septembre le général Golowine occupa les hauteurs de Galata; mais, ayant envoyé le régiment des chasseurs de la garde pour reconnaître un corps turc qui s'avançait sur la route d'Aïdos, ce régiment fut taillé en pièces. Le général Hartung fut tué dans cette affaire. Le 28 septembre, le général Freytag perdit la vie dans un combat acharné où les deux partis s'attribuèrent la victoire. Le 30, une brigade russe s'étant trop aventurée fut maltraitée et le général Iarnoff tué.

» Les travaux du siége étant avancés, le brave lieutenant Zaïtzevsky, à la tête de quelques marins renforcés par les volontaires de la garde, entra le 7 octobre dans Varna par la brèche; il s'empara d'un bastion, pénétra dans la ville, rasa une place. Mais, ne se voyant pas soutenu, il fut forcé à la retraite, après avoir encloué sept canons turcs. Le lendemain Youssouf-Pacha envoya un secrétaire pour ouvrir des pourparlers. Le 9, il vint lui-même sur un vaisseau russe; le 10 il se rendit, et alla bientôt recueillir en Crimée le prix de sa trahison. Ses troupes suivirent son exemple et mirent bas les armes. Le capoudan pacha obtint la permission de rejoindre l'armée turque. Il sortit, le 12, à la tête de trois cents hommes; les Russes entrèrent immédiatement dans Varna. L'empereur envoya douze canons turcs à Varsovie, en mémoire de la mort de Wladislas VI, qui avait été tué en 1444 sous les murs de Varna, réputée imprenable. Ces canons ne parvinrent pas à leur destination; jetés par la tempête sur la côte, ils retombèrent dans les mains des Turcs. Les propriétés de Youssouf-Pacha en Turquie, son harem et sa famille furent mis sous le séquestre. Le capoudan pacha remplaça le vizir, qui fut exilé à Gallipoli. Dans le même temps, le siége de Schoumla fut levé, Silistrie abandonnée; et l'armée russe se retira à Iassi dans un état de désorganisation complète. L'empereur rentra à Saint-Pétersbourg.

» Le 25 janvier, après deux jours de combat, le comte Langeron enleva Kalé; Tournov se rendit le 11 février. Trente chaloupes turques furent détruites devant Nicopolis.

» Le 18 février Diébitsch fut nommé général en chef en remplacement du prince Wittgenstein, qui prit congé de l'armée le 29. Le comte Toll fut nommé commandant de l'état major; le président Pahlen fut rappelé à Saint-Pétersbourg; Langeron prit son congé. L'armée russe fut portée à 240,000 hommes. Douze vaisseaux stationnaient dans la mer Noire.

» Le 27 février, le contre-amiral Koumani enleva la place de Sizeboli à vingt-cinq lieues de Constantinople. Plus tard, les Turcs essayèrent en vain de s'emparer de la redoute que les Russes y avaient élevée à la hâte.

» A l'approche de Silistrie, le 17 mai, les Russes furent attaqués par une partie de la garnison de cette place, qui fut repoussée et la ville assiégée. Le général Roth eut le même jour, près de Pravady, un engagement avec le nouveau grand vizir Reschid-Pacha. Renforcé par le général Wachter, il obligea l'ennemi à se retirer; mais celui-ci, secouru à son tour, revint à la charge et ne lâcha prise que le soir, après des pertes considérables des deux parts. Le général-major Rinden fut tué dans cette affaire. Le général en chef russe marcha, le 1er juin, au secours de Roth et cerna le grand vizir. Le 11 juin, s'engagea le combat de Koulewtscha, qui dura quatre heures d'abord, pendant lesquelles les Russes eurent beaucoup à souffrir; malgré leur supériorité sous le rapport du nombre, le vizir se fraya un passage et se retrancha dans une position forte, qu'il fut obligé d'abandonner le lendemain avec une grande perte, que les Russes portent à cinq mille tués et quinze cents prisonniers. Le bulletin of-

ficiel assimila cette bataille à celles de Kagoul et de Rymnik, laissant à l'histoire le soin de mettre Diébitsch à côté de Roumiantzoff et de Souvaroff. Le général en chef fit faire alors des propositions de paix, qui n'eurent pas de suite.

» La nouvelle de cette victoire ébranla Silistrie, dont on avait enfin détruit les fortifications extérieures. Des fusées jetées dans la ville y portèrent la consternation. Une mine qui ouvrit une brèche dans le cœur de la forteresse acheva de démoraliser les assiégés. Les deux pachas capitulèrent et se rendirent prisonniers avec leur garnison. Le 1er juillet, les Russes entrèrent dans la place.

» En Asie l'ouverture de la campagne avait été retardée par l'attentat commis à Téhéran, le 12 février, sur l'ambassade russe, qui voulait retenir une femme arménienne, sujette russe. Cette circonstance souleva l'indignation de la population, on se porta en armes sur l'hôtel de l'ambassade; et la foule, ayant eu quelques hommes tués par les Cosaques, massacra tout le personnel de la légation, excepté un seul secrétaire qui se trouva absent. Le schah prévint toute complication, sévit contre les coupables, et envoya son petit-fils à Saint-Pétersbourg présenter ses doléances à l'empereur. Rassuré de ce côté Paskéwitsch reprit les hostilités en Asie, où Akhaltziec était assiégé par les Turcs. Le 13 mai, le général Bourtzoff battit Achmet-Khant. Le 1er juillet, Paskewitch, prévenant la jonction du séraskier d'Erzeroum avec Hagki-Pacha dans la vallée de Zevine, se porta d'abord contre le premier, qu'il força de fuir, et battit le lendemain le second, qu'il fit prisonnier. Trente et une pièces de canon, dix-neuf drapeaux et quinze cents prisonniers furent les trophées de cette double victoire. Le 5 juillet, l'armée russe emporta Hassan-Khale, la clef d'Erzeroum, capitale de la Turcomanie, qui elle-même se rendit le 9.

» Après la prise de Silistrie, Diébitsch résolut de franchir le Balkan tandis que le grand vizir l'attendait sous les murs de Schoumla. Les trois corps se rangèrent en deux colonnes, passèrent la rivière Kamtschik, et enlevèrent ou tournèrent facilement les petits postes que les Turcs avaient à leur opposer. Le vizir attaqua Rüdiger près d'Aïdos, le 24 juillet, mais fut repoussé, et les Russes s'emparèrent, à la suite de ces avantages, d'Aïdos et de Karnabach. Haloe-Pacha ne fut pas plus heureux que le vizir dans ses attaques à Iamboli et à Selimno, qui fut pris d'assaut par les Russes le 11 août.

» Le 19 l'armée russe se trouva en vue d'Andrinople, qui lui ouvrit ses portes le lendemain. De là, elle poussa jusqu'à Lynos. En attendant, ses derrières, sous les ordres de Geismar et de Krassowsky, continuèrent à être sérieusement inquiétés.

» Le général prussien baron Müffling pressait le divan de conclure la paix, conformément aux instructions qu'il avait reçues de son gouvernement, à la suite d'un voyage que Nicolas venait de faire à Berlin. Le 28 août, arrivèrent à Bourgos les deux négociateurs russes, les comtes Alexis Orloff et Pahlen. Les envoyés turcs, Mehémet-Sali-Effendi et Aboul-Kadir-Bey, se rendirent, dans le même but, au quartier général russe. Les pourparlers s'ouvrirent le 30, et le 14 septembre la paix fut signée. »

Plus habile à profiter des avantages de la situation qu'à gagner des batailles en personne, Nicolas n'oublia dans ce nouveau traité rien de ce qui pouvait assurer la marche de ses envahissements, attirer à lui la population des provinces conquises et jeter au sein des contrées limitrophes des éléments d'opposition qu'il se réservait d'exploiter en temps opportun.

Citons l'analyse de ce traité si bien résumé par M. Chopin dans son *Histoire de Russie*.

« Aux termes d'un des principaux articles de ce traité, le Pruth continuait de former la limite des deux empires, depuis le point où cette rivière touche au territoire de la Moldavie, jusqu'à sa jonction avec le Danube. De ce point la ligne frontière suivra le cours du Danube jusqu'à l'embouchure de Saint-Georges; de sorte que, laissant toutes les îles formées par les divers bras de ce fleuve en possession de la Russie, la rive droite restera, comme par le passé, en possession de la Porte Ottomane. Cependant il est convenu que cette rive droite restera inhabitée depuis le point où le bras de Saint-Georges se sépare de celui de Soulini, à une distance de deux heures du fleuve, et qu'aucun établissement n'y sera formé, non plus que sur les îles qui resteront au pouvoir de la Russie; et à l'exception des quarantaines, qui pourront y être établies, il ne sera permis d'y faire aucun autre établissement. Les bâtiments marchands des deux puissances auront la faculté de parcourir le Danube dans tout son cours; et ceux qui porteront le pavillon ottoman auront libre entrée dans les embouchures de Kili et Soulini, celle de Saint-Georges restant commune aux navires de guerre et bâtiments marchands des deux puissances contractantes. Mais les navires de guerre russes, lorsqu'ils remonteront le Danube, n'avanceront pas au delà du point de sa jonction avec le Pruth.

» La Russie s'assurait par là les embouchures du Danube dont l'importance a été si bien constatée depuis quelque temps par les événements de la guerre actuelle.

» Art. 4. — La Géorgie, l'Iméréthie, la Mingrélie, la Gourie, et plusieurs autres provinces du Caucase, ayant été depuis longues années et à perpétuité réunies à l'empire de Russie, et cet empire ayant acquis, par le traité de Tourkmantchaï, les khanats d'Erivan et de Nakhitchévan, les deux hautes parties contractantes ont reconnu la nécessité d'établir entre leurs États respectifs le long de cette ligne une frontière bien tracée pour prévenir toute discussion ultérieure. Elles ont également pris en considération les moyens convenables de s'opposer aux incursions que les tribus voisines ont faites jusqu'à ce jour, et qui ont si souvent compromis les relations d'amitié et de bonne intelligence entre les deux empires. En conséquence, il a été convenu de considérer désormais comme formant la frontière entre les territoires de la cour impériale de Russie et ceux de la Sublime Porte en Asie, la ligne qui, suivant la limite actuelle de la Gourie, depuis la mer Noire, remonte jusqu'au bord de l'Iméréthie et de là en ligne droite jusqu'au point où les frontières des pachaliks d'Akhaltzik et de Kars rencontrent celles de la Géorgie, laissant de cette manière au nord et au dedans de cette ligne la ville d'Akhaltzik et le fort de Khalinanik à une distance moindre de deux heures. Tous les pays situés au midi et à l'ouest de cette ligne de démarcation, vers les pachaliks de Kars et de Trébizonde, ainsi que la majeure partie du pachalik d'Akhaltzik, resteront à perpétuité sous la domination de la Sublime Porte, tandis que ceux qui sont situés au nord et à l'est de la ligne mentionnée ci-dessus, vers la Géorgie, l'Iméréthie et la Gourie, ainsi que le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, seront sous la domination de l'empire de Russie. En conséquence, la cour impériale de Russie abandonne et rend à la Sublime Porte le reste du pachalik d'Akhaltzik, la ville et le pachalik de Kars, la ville et le pachalik de Bajazet, la ville et le pachalik d'Erzeroum, ainsi que les places occupées par les troupes russes, qui peuvent être en dehors de la ligne indiquée.

» Ces stipulations établies avec tant de soin avaient un but caché, mais pourtant facile à deviner, celui d'isoler de tous côtés les peuples du Caucase et d'en faciliter la conquête à l'ambitieuse Russie.

» Art. 5. — Les principautés de Moldavie et de Valachie s'étant placées, par une capitulation, sous la suzeraineté de la Sublime Porte, elles conserveront tous les priviléges et immunités qui leur auront été accordés soit par les traités conclus entre les deux cours impériales, soit par les hati-chérifs promulgués à diverses époques. Elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale et indépendante, et d'une entière liberté de commerce, etc. »

L'article 6 est relatif aux clauses stipulées dans la convention séparée relative à la Servie.

Dans l'article 7, qui concerne les droits et priviléges commerciaux, on remarque les passages suivants : Les sujets, bâtiments et marchandises russes seront à l'abri de toute violence et de toute vexation. Les sujets russes seront sous la juridiction exclusive et la police des ministres et consuls de Russie. Les bâtiments russes ne seront soumis à aucune visite de la part des autorités ottomanes ni en mer ni dans aucun des ports ou rades des possessions de la Sublime Porte. Toutes les marchandises ou denrées appartenant à un sujet russe, après avoir payé les droits de douane stipulés par les tarifs, seront librement transportées, déposées à terre, dans les magasins du propriétaire ou de son consignataire, ou transportées à bord des bâtiments de toute autre nation quelconque, sans que les sujets russes soient tenus d'en donner avis aux autorités locales, et encore moins de demander leur autorisation. Les grains provenant de la Russie jouiront des mêmes priviléges. La Sublime Porte s'engage en outre à veiller soigneusement à ce que le commerce et la navigation de la mer Noire soient dégagés de toute entrave. Elle reconnaît et déclare le canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles librement ouverts aux bâtiments russes sous pavillon marchand, pour la sortie comme pour le retour. Le passage du canal de Constantinople et du détroit des Dardanelles est ouvert à tous les bâtiments en paix avec la Sublime Porte.

Cet article, le plus important peut-être de tous, assurait aux riches produits de la Russie méridionale un écoulement facile et réalisait un des plus beaux rêves des empereurs moscovites en faisant un lac russe de la mer Noire.

Aux termes des articles suivants la Porte s'engageait à payer en dix-huit mois une indemnité fixée à onze millions et demi de ducats de Hollande, et donnait son adhésion au traité du 6 juillet 1827 concernant l'indépendance de la Grèce. Elle s'obligeait enfin à restituer aux Principautés les établissements de la rive gauche du Danube. Les hospodars devaient être élus à vie, et les impôts payés jusque-là en nature seraient à l'avenir perçus en argent.

Non content des avantages qu'il retirait des traités avec la Perse et la Turquie, Nicolas voulut encore étendre sa domination du côté de l'Asie et déclara la guerre aux peuples du Caucase; mais il était loin de s'attendre à la résistance héroïque que ces montagnards à demi sauvages devaient déployer contre ses armées.

Pays hérissé de montagnes inaccessibles, protégé par un climat funeste aux Européens, et défendu en outre par la valeur indomptable de ses enfants, la Circassie est depuis longtemps devenue pour les armées russes une tombe toujours ouverte qui engloutit les officiers et les généraux, et fait périr par milliers les malheureux soldats.

Mais qu'importe le sang versé au despote qui peut puiser dans soixante millions de sujets de quoi remplir les vides de ces régiments décimés par l'ennemi ou par la maladie !

« Rien n'excite tant la commisération, dit à ce sujet un écrivain russe, que de voir le soldat russe, ce blond enfant du désert des neiges, en lutte avec le fils des montagnes, souple comme le daim, vigoureux comme l'élan et prompt comme l'éclair. Rien n'est plus triste que de voir la tactique russe aux prises avec la sauvage bravoure des Circassiens ; les dispositions et les prévisions les plus savantes se trouvent mises en défaut par les brusques mouvements des Tscherkesses, qui n'ont que leur ruse et leur courage pour tactique. On n'a pas, on ne peut pas avoir une seule carte topographique du Caucase, qui échappe à toute espèce d'appréciation ou du moins aux moyens que les Russes emploient pour lever des plans, et l'intérieur du pays est totalement inconnu sous tous les rapports. Personne n'a pénétré dans le creux des montagnes ; les indigènes eux-mêmes n'en connaissent que des parties ou n'ont de l'ensemble que des idées confuses, et les émissaires les plus entreprenants n'ont pu en explorer que quelques localités. Les troupes russes marchent donc à tâtons et au hasard, tandis que les Circassiens agissent en parfaite connaissance de cause. Comme la foudre ils tombent sur les colonnes russes, alors qu'ils ont le nombre et le terrain pour eux, et comme la foudre ils disparaissent presque aussitôt dans les fentes de leurs rochers. Souvent ils se cachent dans les joncs qui couvrent les rives de leurs fleuves et qui forment, pour ainsi dire, des forêts impénétrables. De là ils attaquent tantôt la tête des colonnes russes, tantôt la queue, qu'ils parviennent à détruire, ou simplement ils envoient quelques balles qui frappent toujours juste et vont chercher de préférence les officiers ; puis ils s'enfoncent dans les joncs, et toute tentative pour les retrouver reste infructueuse. D'autres fois ils se cachent dans ces forêts sombres et épaisses que la nature a fait croître comme pour leur défense ; les Russes, avant de se hasarder à y pénétrer, lancent force boulets, puis y envoient des tirailleurs. Rien ne révèle la présence de l'ennemi ; la colonne s'engage dans le bois, et aussitôt les arbres s'animent, les balles pleuvent, les soldats russes tombent en masse ou sont forcés de prendre la fuite.

» Les Circassiens ne s'aventurent que rarement dans la plaine, leurs tentatives de ce genre leur ayant souvent coûté très-cher. En 1828, ils passèrent le Kouban au nombre de douze mille. Les Cosaques de la mer Noire, prévenus de leur attaque, les reçurent, en cette occasion, avec de la mitraille à une portée meurtrière et, leur ayant coupé la retraite, en firent un affreux carnage. Ce qui ne périt pas de leur main alla se noyer dans le Kouban ou s'enfoncer dans les marais qui se trouvent de l'autre côté du fleuve. Le nombre des chevaliers cuirassés qui périrent dans cette affaire fut surtout considérable. On rapporte qu'en cette occasion les Circassiens avaient couru au combat en caressant leur sabre contre la manche de leur habit et au cri de : « Viens, Marie, derrière le Kouban ! » désignant par ce nom les femmes cosaques, qui les tentent plus que les leurs si renommées pour leur beauté. Il est vrai que cette singularité se retrouve parmi les peuples policés, le type étranger l'emportant souvent, grâce à l'attrait de la nouveauté, sur la beauté véritable.

» En 1838, au mois de septembre, on a vu les Circassiens tomber à l'improviste sur Kislovodsk, encore rempli des baigneurs qui venaient y faire usage des eaux minérales. Ils saccagèrent les deux maisons les plus avancées dans la plaine, en tuèrent les habitants, massacrèrent le petit corps de garde qui se trouvait à côté, et repartirent enchantés de ce hardi coup de main ; mais les piquets avaient déjà instruit le général Sass de cette attaque. Prompt comme l'éclair, il leur coupe la retraite avec une poignée de Cosaques de ligne, et quatre cents Tscherkesses payèrent de leur vie cette téméraire excursion.

» Ce n'est que lorsque les Russes sont rentrés dans leurs quartiers d'hiver, que les Circassiens s'essayent à l'attaque des forts en bandes nombreuses. Le courage des garnisons russes a souvent dû, dans ce cas, suppléer le nombre. Aujourd'hui les montagnards ont aussi appris à faire un meilleur usage du canon ; autrefois, les pièces russes qui leur tombaient entre les mains leur étaient enlevées dès la première affaire et retournées contre eux-mêmes.

» Les Circassiens peuvent être cités comme d'habiles tireurs, et les officiers russes sont les premières victimes de leur adresse. Il en périt un nombre considérable et tout à fait disproportionné avec celui des soldats. Souvent on s'est vu obligé de leur faire revêtir la capote de ces derniers, pour les soustraire aux balles de l'ennemi ; mais cette précaution répugne à leur valeur, et tant qu'elle n'est que facultative, les officiers non-seulement la dédaignent, mais mettent même de l'ostentation dans leur mise. Le bonnet blanc est celui qu'ils préfèrent, et un justaucorps en damas du pays est leur costume habituel. La discipline leur laisse toute latitude à ce sujet.

» Le fusil circassien est extraordinairement long, et s'adapte à un appui, ou à la poignée même du sabre, qu'on enfonce dans la terre : il est très-juste : sa balle est petite et en cuivre. Le plomb, comme la poudre, manque aux indigènes ; aussi les voit-on donner un bœuf pour un demi-kilogramme de poudre, et affronter les plus grands périls dans l'attaque des forts ou les magasins de munitions leur promettent un précieux butin. Le sabre circassien est d'une trempe merveilleuse, arrondi comme un demi-sabre et sans poignée pour garantir la main. Les Russes n'ont pas cru pouvoir mieux faire que de l'adopter pour certains corps de leur cavalerie, et au Caucase leurs officiers s'en servent de préférence.

» Dans l'armée russe, les Cosaques dits de ligne sont la troupe qui tient le mieux tête aux Circassiens. Habitant côte à côte avec eux, ils ont pris leurs usages, leur costume, leurs armes, et rivalisent avec eux d'adresse comme de vitesse. Les Cosaques de la mer Noire, quoique moins utiles, ont su se faire respecter, ce qui n'est pas du tout le cas avec leurs confrères du Don, devenus un objet de raillerie pour les Tscherkesses, tant à cause de leurs vestes rouges que de leur mollesse toute féminine : les montagnards les massacrent comme des moutons. Le fantassin russe est vraiment à plaindre dans cette guerre si peu faite à sa nature. Quand il ne sent pas le coude de son voisin il est perdu, là où il ne s'agit plus de repousser des masses par des masses il n'a que faire. La guerre de partisans, la guerre de tirailleurs le prend au dépourvu. Son havre-sac sur le dos, armé d'un mauvais fusil qu'il tire à tout hasard, d'un sabre qui n'en mérite pas le nom, la baïonnette lui est de peu d'utilité ; et on a vu plus d'un soldat tomber sous le sabre du Circassien qu'il avait percé de sa baïonnette, parce qu'il ne savait pas la retirer assez vite. A côté d'un tel adversaire le Circassien est un héros de la Fable. Manquant rarement son homme, se servant du pistolet après avoir déchargé son fusil, jouant du poignard aussi bien que du sabre ; né, élevé à la guerre et pour la guerre, c'est en outre une bête féroce, se plaisant dans le carnage, indomptable et intraitable. Courageux comme sa lame, agile comme son cheval, se nourrissant avec une poignée de riz, fanatique comme le musulman, sanguinaire comme un païen, combattant pour son indépendance au milieu de montagnes inaccessibles, il peut se flatter de faire repentir quiconque tenterait de l'asservir. La violence ne peut rien sur lui : il se plaît à la vue du sang. Sur la tombe de chaque frère tué par un chrétien il met un signe qu'il ne fait disparaître que lorsqu'il a vengé cette mort par le trépas d'un ennemi. La civilisation avec toutes ses séductions n'a pas d'attrait pour ces hommes, et ils ferment avec soin leur cœur à tout sentiment qui pourrait compromettre leur indépendance. Les Circassiens, enrôlés dans les troupes russes, conservent toute leur nationalité et le plus vif amour de la patrie. Les enfants mêmes qui transportés à Saint-Pétersbourg, élevés dans la religion grecque, étaient envoyés ensuite comme missionnaires dans leur pays, jetaient leur Evangile dans le premier fleuve circassien, et rentraient au sein de leurs foyers avec les sentiments qu'ils en avaient emportés, souvent accrus d'une haine plus forte encore pour les Russes. D'autres fois leurs frères ont fait des cartouches avec les Bibles des émissaires russes. Aussi s'est-on convaincu qu'il valait mieux tolérer leur religion ; et les cadets circassiens, à Saint-Pétersbourg, ont un moullah qui vient leur enseigner leur foi.

» Divisés en peuplades indépendantes les unes des autres, obéissant parfois seulement aux ordres d'un prophète, d'un moullah qu'ils croient inspiré, ou d'un prince qui sait prendre de l'empire sur eux, si jamais ils oubliaient leurs querelles intestines pour se ranger sous une même bannière, nulle puissance au monde ne pourrait les vaincre. Aussi, ce que les Russes ont de mieux à faire, ce n'est pas de laisser croître l'influence de Shamyl, dans l'espérance que la sévérité dont il use pour maintenir sous son autorité les différentes tribus qui lui obéissent poussera celles-ci à secouer son joug et à se défaire de lui, mais bien d'attiser et d'utiliser par tous les moyens les discordes de ces peuplades et de leurs chefs, car la haine est si terrible entre ces sauvages, qu'on a vu des Circassiens passer dans les rangs russes pour combattre leurs anciens amis, leurs frères, leurs oncles, avec un acharnement qui n'avait pas d'égal.

» Tout Circassien porte les armes, et on a souvent trouvé parmi les morts des femmes qui avaient étonné les Russes par leur valeur. Aussi n'est-il pas plus possible de préciser le nombre de leurs combattants que celui des habitants eux-mêmes. Qu'on ne porte le premier qu'à un million seulement, c'est assurément plus qu'il ne faut encore pour paralyser, dans une contrée aussi montueuse, toutes les entreprises de l'armée russe, lors même qu'elle serait portée au double ou au triple du corps actuellement employé au Caucase.

» Dans cette guerre on ne fait pas de quartier ; l'esclavage le plus dur attend les prisonniers russes, et, pour ne pas donner aux Circassiens des moyens pécuniaires de prolonger la guerre, le gouvernement a adopté le principe de ne pas les racheter. En traitant les prisonniers tcherkesses mieux qu'on ne le fait encore, car on manque rarement de les rouer de coups dès qu'on les prend, on pourrait espérer d'en voir augmenter le nombre. En attendant, le courage et le fanatisme du Circassien font qu'il aime mieux souvent se tuer lui-même que de se rendre aux Russes. Un jour, un Circassien, après avoir vu périr sous lui son cheval, se trouve entouré par une vingtaine d'officiers de la garde russe. Résolûment, il leur présente le canon de son fusil : faisant mine de tuer le premier qui s'avancera sur lui. Les officiers se consultent pour savoir si l'un d'entre eux ira affronter le danger, ou bien si en se précipitant tous ils laisseront à leur brave adversaire le choix de sa victime. Ce dernier parti est celui qu'ils adoptent ; mais, au premier mouvement qu'ils font

en avant, le Circassien jette son arme à terre et se perce de son poignard. En ramassant son fusil, on trouva qu'il n'était même pas chargé.

» Toujours sur le qui-vive et prêts à monter à cheval au premier signal, les Circassiens inquiètent en tout temps les Russes leurs ennemis. Rien ne les arrête, ni la difficulté des chemins, ni l'âpreté de la saison; aussi pour se garantir contre leurs attaques imprévues, les Russes se sont vus forcés d'établir sur toute la ligne du Kouban des postes militaires disséminés de distance en distance. Près de chacun de ces postes on a établi une sorte de guérite à belvédère soutenue par de fortes perches hautes de quarante ou cinquante pieds et assez semblable du reste aux observatoires établis dans nos campagnes pour le service des ingénieurs chargés du tracé de la carte de France. Deux soldats occupent constamment ce poste aérien. Leur rôle se



Un poste russe dans le Caucase.

borne à observer le pays; et dès qu'ils aperçoivent quelque troupe ennemie, ils donnent le signal en suspendant un fanal allumé au sommet de la guérite. Ces précautions et l'activité des Cosaques de la mer Noire, à la vigilance desquels la défense de cette ligne est principalement confiée, n'empêchera pas les intrépides Circassiens de faire des excursions sur le territoire russe, et d'enlever un riche butin de chevaux et de prisonniers. »

Avec de pareils hommes la guerre est interminable, et il a fallu toute l'obstination de Nicolas pour continuer une lutte signalée chaque année par de nouveaux échecs. Dans cette guerre insensée, les Russes s'épuisent en efforts stériles; ils n'avancent que pour reculer, et tout le sang qu'ils ont versé dans les gorges du Caucase n'a encore servi qu'à constater leur impuissance et à placer sur un piédestal l'invincible Shamyl, ce guerrier taillé sur le modèle des héros d'Homère, dont il faudrait un volume pour tracer les glorieuses épopées, et qui depuis vingt ans tient en échec avec une poignée de guerrilleros à demi barbares les armées régulières du plus vaste empire du monde.

CHAPITRE SIXIÈME.

NICOLAS ET LES POLONAIS.

Nicolas fait serment de respecter les libertés polonaises. — Manière dont il tient ses promesses. — Le grand-duc Constantin. — Couronne et culottes. — Insurrection polonaise. — Rigueurs du tzar. — Proscriptions. — Exil. — Confiscations. — Jeune fille fusillée. — Collégiens exilés. — Une mère dénaturée. — Persécutions religieuses. — Oukase du 20 août 1832. — Conduite du clergé gréco-russe. — Conversions forcées. — Soldats russes transformés en apôtres. — M. Merski. — M. Makowiacki. — Enfants endoctrinés. — Les religieuses de Saint-Basile. — Le tzar à Rome. — Sa visite au saint-père. — Touchante amitié. — Lettre de Nicolas à Grégoire VII.

Non content d'être sacré empereur à Saint-Pétersbourg et à Moscou, Nicolas avait encore voulu se faire couronner roi de Pologne à Varsovie. En 1828 une grande cérémonie avait eu lieu dans la capitale des Jagellons; on remarqua surtout dans le discours officiel de l'empereur le passage suivant :

« Que mon cœur, ô mon maître et mon Dieu, soit dans ta main, et que je puisse régner pour le bonheur de mes peuples et pour la gloire de ton saint nom, d'après la charte octroyée par mon auguste prédécesseur et déjà jurée par moi, afin que je ne redoute pas de comparaître devant toi au jour de ton jugement éternel! »

Malgré la solennité de ces promesses, Nicolas se conduisait en persécuteur bien plus qu'en souverain de la Pologne; toutes les libertés polonaises étaient opprimées par lui et par son représentant le grand-duc Constantin, ce digne fils de Paul Ier, remarquable par ses sauvages extravagances et par sa passion ridicule pour l'état militaire, cette marotte commune à presque tous les princes de la maison de Romanoff. Cette manie fut poussée chez Constantin à un point dont l'anecdote suivante pourra donner une idée au lecteur.

Ce prince portait pour les soldats l'amour du pantalon collant à tel point qu'il ordonnait, quelque temps qu'il fit, que les pantalons de ses grenadiers fussent trempés dans l'eau et revêtus tout mouillés, afin de mieux dessiner les formes. Sous un climat aussi rigoureux que la Pologne, on juge facilement quel funeste résultat un pareil système devait exercer sur l'état sanitaire du soldat. Nicolas, instruit de cette circonstance, crut devoir intervenir auprès de son frère, pour le prier de mettre quelque borne à son amour du collant. Mais Constantin froissé dans son goût le plus cher ne tint aucun compte de l'avis de l'empereur; et faisant allusion à sa propre renonciation au trône, il lui écrivit avec une laconique énergie cette lettre que l'histoire a conservée :

« Sire, je vous ai abandonné la couronne, laissez-moi la culotte » des grenadiers. »

par le despotisme le plus brutal les traits qui nous paraîtront surtout de nature à peindre l'homme dont nous écrivons l'histoire : nous n'aurons que l'embarras du choix.

Citons d'abord quelques passages du consciencieux auteur des *Mystères de la Russie*, auquel, nous aimons à le reconnaître, nous avons eu occasion de recourir plus d'une fois pour l'exécution de ce travail :

« Dès que la révolution polonaise fut étouffée, dit cet écrivain, l'autocrate donna un libre cours à son ressentiment. Les supplices et les confiscations se succédèrent sans relâche. Il y avait eu de nombreuses arrestations, et l'instruction de ce vaste procès fut si longue, que bien des prisonniers trouvèrent la mort dans leurs cachots.

» Le prince Sanguszko, héritier d'une des premières familles de Pologne, avait pris part à la révolution. Il fut fait prisonnier et con-



— Ah ! tu veux combattre, eh bien, jeune homme, tu auras ce que tu désires...

Chez les Romanoff l'odieux touche presque toujours au burlesque.

Sous un gouverneur de ce caractère, la Pologne, tyrannisée dans son honneur, dans ses intérêts, dans sa liberté et dans sa religion, ne supportait qu'impatiemment le joug odieux de ses maîtres détestés. Déjà, pendant un séjour de Nicolas à Varsovie, on avait débattu dans des comités la résolution de fusiller l'empereur sur la place même du palais. Le projet n'avait point eu de suite, mais le mécontentement couvait sourdement dans tous les cœurs, le fluide électrique était partout, quand la nouvelle de la révolution de juillet vint mettre le feu aux poudres. Les événements de France eurent leur contre-coup en Pologne. Tout le pays s'insurgea contre le despotisme russe.

Il n'entre pas dans le plan trop restreint de cet ouvrage de raconter les détails de cette lutte héroïque. L'espace et le temps nous manquent pour dire comment, après tant de glorieux combats, la généreuse Pologne tomba sur les champs de bataille, les yeux tournés vers la France, qu'elle avait en vain implorée dans sa détresse, et nous nous bornerons à prendre dans ce long martyrologe d'une nation écrasée

damné à la perte de la noblesse, à l'exil et à la confiscation de ses biens. Le jugement fut soumis au tzar, et l'on espérait qu'il se montrerait magnanime envers le prince captif. Voici ce qu'il fit, il prit une plume et écrivit en marge de l'arrêt : LE CONDAMNÉ FERA LE VOYAGE DE SIBÉRIE A PIED.

» Dès les premiers mois de l'année 1832 on rencontrait sur les routes de la Russie de longues colonnes de Polonais de toute condition, qui, enchaînés dix par dix, étaient conduits à pied en Sibérie. On calculait déjà à cette époque que plus de soixante mille Polonais avaient été ainsi envoyés dans les déserts glacés de la Russie asiatique.

» Les confiscations ne s'étaient pas non plus fait attendre, les listes que nous avons sous les yeux commencent à l'année 1832; elles contiennent plus de cinq mille noms.

» C'est surtout en lisant ces états de confiscations qu'on voit jusqu'à quel point l'empereur Nicolas a poussé l'esprit de vengeance et de persécution. Nous voyons, par exemple, la comtesse Malachowska dépouillée de ses biens *pour avoir résidé en Pologne avec son mari*,

suivant les propres termes du décret impérial ; nous voyons M. Ruczynski perdre les siens *parce que son fils était dans le royaume de Pologne pendant la révolution*; M. Roncker subit la confiscation *parce que son fils était dans les écoles du royaume de Pologne*; M. Miaskowski est ruiné *parce que son fils s'était joint aux insurgés*; madame Zagorska est réduite à la misère *pour avoir passé en Gallicie sans la permission du gouvernement*; madame Wydzga est spoliée *parce que son fils a passé dans le royaume de Pologne*; l'empereur dépouille M. Pruszinski de sa fortune *parce que son fils est en Autriche*; M. Wiszniewski subit le même châtiment *à cause de son séjour à Cracovie*; madame Pafus se voit enlever tout ce qu'elle possède, *parce que son fils a quitté le pays sans la permission du gouvernement*, etc., etc... Cela paraît monstrueux, invraisemblable, impossible, n'est-ce pas! pourtant nous n'inventons rien, nous ne livrons même rien aux conjectures ; nous n'avons fait que copier les propres expressions des oukases spoliateurs.

» Des milliers de Polonais allèrent rejoindre leurs compatriotes en Sibérie; beaucoup furent transportés dans le Caucase et dans les parties les moins peuplées de la Russie ; d'autres, en grand nombre, furent condamnés aux travaux publics dans les villes de l'empire ; d'autres enfin, et ce n'étaient pas les moins à plaindre, furent incorporés dans les bataillons de discipline de l'armée impériale, ou envoyés contre les Circassiens. Une seule ordonnance du 9 (21) novembre 1831 prescrit la déportation de cinq mille familles de gentilshommes polonais par gouvernement. Et comme le gouverneur de la Podolie, à qui s'adressait cet ordre, avait demandé de nouvelles instructions pour l'exécution de la volonté impériale, le ministre de l'intérieur répond, en date de Pétersbourg, 6 (18) avril 1832, qu'il faut déporter : 1° les gens qui ayant pris part à la dernière insurrection *sont venus témoigner de leur repentir au terme fixé*, ceux qui ayant été compris dans la troisième classe des coupables *ont obtenu la haute grâce et le pardon de Sa Majesté*; 2° les personnes qui par leur manière de vivre, et d'après l'opinion des autorités locales, excitent la méfiance du gouvernement *et peuvent devenir suspectes*. Le ministre continue : Sa Majesté, en confirmant ces règlements (relatifs à l'exécution), a daigné ajouter de sa propre main : Ces règlements doivent servir non-seulement pour le gouvernement de Podolie, mais encore pour tous les gouvernements occidentaux : Wilna, Grodno, Witebsk, Mohilew, Bialystok, Minsk, Volhynie, Khiovie; *ce qui fait en tout quarante-cinq mille familles*. Outre cela, Sa Majesté a ordonné : 1° Que, dans aucun cas, *le gouvernement ne sera responsable des dettes des transplantés*; néanmoins les personnes qui doivent être transplantées *n'en seront pas averties d'avance*; les créanciers agiront d'après les lois, *mais cela ne pourra mettre obstacle à la transplantation*; 2° il faut transplanter les gens capables de travailler; leurs familles pourront leur être envoyées *plus tard*; 3° les ci-devant gentilshommes non propriétaires qui n'ont pas de revenus ni d'occupations fixes, *qui changent de résidence ou demeurent sans occupation*, seront transplantés sur la ligne du Caucase, parmi les Cosaques, et inscrits parmi eux; et comme désormais *ils feront partie des troupes cosaques*, leur colonie *ne doit être en aucune relation avec les colonies des ci-devant gentilshommes polonais*.

» Voici de quelle manière cette œuvre de Vandale fut complétée. Le 19 février 1832, l'ordre fut envoyé aux autorités russes de Pologne de faire main basse sur tous les enfants mâles, vagabonds, orphelins, ou *pauvres*, et de les diriger sur Minsk pour les incorporer dans les bataillons des militaires cantonistes, et de les diriger ensuite sur les compagnies coloniales. Comme dans le royaume de Pologne proprement dit, les classes pauvres forment les dix-neuf vingtièmes du total des habitants, enlever leurs enfants, c'était, en réalité, faire disparaître la grande majorité de la génération naissante. Quant aux provinces réunies à la Russie (Lithuanie, Samogitie, Volhynie, Podolie et Ukraine), cette mesure y fut appliquée à tous les enfants des deux sexes et de toutes les classes. Pour trouver les enfants pauvres, on eut recours à un subterfuge : on invita, par l'intermédiaire des commissaires de police, tous les gens qui auraient besoin de secours pour leurs enfants, à venir s'inscrire chez ces fonctionnaires. Beaucoup de pères de familles pauvres, à Varsovie et dans les provinces, trompés par ce perfide appel, tombèrent dans le piége et livrèrent leurs noms, en désignant le nombre de leurs enfants. Dès que les autorités russes virent les listes à peu près complètes, elles firent saisir les enfants de ces malheureux en disant que l'empereur, dans sa munificence, les prenait sous sa protection et les ferait élever. On agit plus franchement à l'égard des soldats et sous-officiers des vétérans : on s'empara de vive force de leurs fils, bien que la plupart d'entre eux, domiciliés à Varsovie, eussent les moyens d'élever leur jeune famille. On fit mieux : pour aller plus vite et s'épargner le soin des recherches, on exécuta dans les écoles élémentaires des paroisses et des arrondissements de Varsovie, des *razzias*, qui procurèrent l'arrestation d'une foule d'enfants mâles. Toutes les institutions de bienfaisance se virent de même enlever leurs jeunes pensionnaires. Nous citerons entre autres l'école établie dans les casernes d'Alexandre pour les fils des soldats, et l'hôpital de l'Enfant Jésus, consacré aux enfants trouvés. On peut bien penser, du reste, que l'oukase impérial, quoique restreint aux enfants orphelins, vagabonds ou pauvres, fut dans la pratique, étendu à tous ceux dont les parents avaient le malheur de déplaire à la police moscovite. Des milliers de jeunes garçons furent arrachés des bras de leurs familles éplorées, sans pitié pour le désespoir de leurs mères, pour les supplications et les larmes de tous ceux qui les entouraient. Le foyer domestique fut envahi, souillé par les sbires du maréchal Paskewitsch; il y eut des scènes lamentables, des drames déchirants. Le 5 mai 1832, quatre convois, chacun de cent cinquante enfants, avaient déjà été expédiés secrètement de Varsovie seulement. Le cinquième, composé de vingt et quelques chariots, remplis de garçons de six à dix-sept ans, fut organisé en plein jour, le 17 du même mois. — Depuis quelques jours, écrivait un témoin oculaire, le temps était froid et humide. Ce jour-là (le 17 mai) la pluie tombait à verse, toutes les rues étaient désertes, quand tout à coup on entend le roulement des voitures et le pas des chevaux, des gémissements et des cris perçants de femmes. C'était une caravane d'enfants, qui, partie des casernes d'Alexandre, s'avançait vers le pont de Praga, par le quartier Nowe Miasto, la rue Podwale et le faubourg de Cracovie. Chacun cherche chez lui ce qu'il a de provisions, de vêtements ou d'argent, l'envoie ou l'apporte aux voitures, pour ces êtres innocents, arrachés pour toujours à leurs familles. De malheureuses mères ne veulent pas les quitter, elles s'efforcent d'arrêter les voitures; tout le monde partage leur douleur, tous versent des larmes... Pleurs inutiles! — Nous laissons à deviner les souffrances de ces enfants pendant les longs voyages auxquels on les condamnait. Le plus grand nombre succomba à la fatigue, au chagrin et aux privations. Quelquefois on les faisait marcher à pied, quand les petites voitures réservées aux malades étaient pleines. On abandonnait sur la route, en laissant auprès d'eux des vivres pour deux ou trois jours, ceux qui tombaient de lassitude et d'épuisement.

» Quant aux militaires polonais, il fallait aussi à tout prix s'en défaire. Rien n'était plus aisé. L'empereur ordonna que tous les sous-officiers, soldats et enrôlés, devenus officiers ou non, fussent incorporés dans les régiments russes. Tous les officiers nommés pendant la révolution durent servir comme simples soldats, et leurs quinze années de service obligatoire ne devaient compter qu'à partir du jour de leur entrée dans les corps moscovites. L'oukase qui décrète cette mesure (26 février 1832), porte que le nombre des militaires incorporés doit être *au moins* de vingt mille.

» Toutes les institutions qui pouvaient servir au développement de l'intelligence des Polonais furent abolies. On enleva même aux vaincus la consolation de la lecture. C'est ainsi que l'université de Varsovie fut supprimée, et sa bibliothèque enlevée pour être transportée à Saint-Pétersbourg. On n'y laissa que les ouvrages de théologie, de médecine et d'astronomie. Les livres de jurisprudence eux-mêmes ne trouvèrent pas grâce devant Nicolas. C'est ainsi, également, que la *Société des amis des sciences* à Varsovie fut dissoute, et sa bibliothèque confisquée, comme celle de l'université. La société des *piaristes* subit le même sort, ainsi que l'université de Wilna et le lycée de Krzeminiec. Les couleurs nationales de la Pologne furent abolies. Un oukase du 24 juillet 1832 supprima l'uniforme polonais. Tout individu soupçonné d'avoir des opinions politiques fut placé sous la rigoureuse surveillance de la police, vexé et persécuté sans relâche.

» Les livres les plus innocents furent sacrifiés ou mutilés.

» La poste vint au-devant de la censure, elle supprima toutes les lettres adressées aux Polonais émigrés ou écrites par eux. »

Des faits plus odieux encore, si c'est possible :

Un insurgé, Michel Wolowicz, était tombé sur le champ de bataille, son cadavre fut traîné au gibet pour être bien et dûment pendu.

Une jeune fille de dix-huit ans, mademoiselle Kavecka, pour avoir donné des vivres aux insurgés fut condamnée à mort et fusillée.

Un Polonais enrôlé de force dans les troupes russes déserte et vient chercher un refuge auprès de sa mère. La malheureuse femme, chez laquelle la crainte des peines infligées à ceux qui recèlent un déserteur l'emporte sur l'amour maternel, va elle-même dénoncer son fils aux autorités russes. Nicolas est instruit de ce fait, et enthousiasmé de la conduite de cette femme sans entrailles lui décerne une médaille d'honneur et lui accorde une pension.

Un pareil trait suffirait à lui seul pour faire juger l'homme et le système. Il n'y a que l'abus du despotisme et l'adoration de soi-même qui puisse conduire à une semblable oblitération du sens moral. Une mère récompensée et honorée pour avoir de ses propres mains conduit son fils à l'échafaud !

Pour celui qui condamnait à mort de jeunes filles de dix-huit ans, les enfants eux-mêmes devaient être traités en conspirateurs. Des collégiens polonais furent accusés de tramer un complot contre la sûreté de l'État, et, à l'âge où les fautes les plus graves sont punies par le pain sec ou le pensum, condamnés à la transportation. Il y avait parmi les condamnés des enfants de douze ans.

Les persécutions religieuses ne furent pas non plus épargnées à la Pologne. La différence de religion est une des causes les plus vivaces de haine entre les hommes et les peuples, Nicolas ne l'ignorait pas; aussi l'asservissement des catholiques polonais à l'Église russe entrait-il d'autant mieux dans ses vues, qu'il était lui-même le chef spirituel

de l'Eglise gréco-russe. La manière dont il procéda à son plan de conversion put faire croire aux catholiques que les plus mauvais jours des persécutions étaient revenus pour l'Eglise sous un autre Néron.

Nous citons encore ici l'auteur des *Mystères de la Russie* :

« Voici des faits, écrit-il quelque part; et pour qu'ils ne soient pas argüés de faux, nous les extrayons en grande partie de l'allocution du pape en date du 22 juillet 1842 et des documents officiels annexés à la suite. Le reste est tiré de nos matériaux personnels et n'est pas moins authentique.

» La première mesure à prendre et qui fut prise en effet, c'était de faire exécuter à la lettre la défense faite depuis Catherine II aux évêques et aux sujets catholiques de Russie d'avoir des relations avec la cour de Rome pour affaires spirituelles. Quel moyen plus commode de s'épargner d'importunes remontrances et d'échapper à la surveillance du chef de la catholicité? On pense bien que Nicolas refusa par le même motif d'accréditer auprès de sa personne un représentant du souverain pontife, malgré les pressantes sollicitations de ce dernier.

» Pour diminuer l'influence et le pouvoir du clergé catholique on confisqua les biens dont il avait l'usufruit, biens qui avaient appartenu aux ordres réguliers supprimés en Pologne; on réduisit de moitié le traitement des évêques. Ce n'était là que le premier pas : la spoliation fut complétée par un oukase impérial du 25 décembre 1841, qui ordonne que « tous les biens immeubles peuplés par des paysans » y attachés appartenant jusqu'alors au clergé du culte étranger des » provinces occidentales passent sous la régence du ministère des » domaines nationaux. »

» Il s'agissait de désarmer le clergé uni et le clergé romain, de les réduire à l'impuissance la plus absolue. On les frappa sans relâche, et chaque jour leur enleva quelqu'une de leurs prérogatives. On décréta qu'aucun mariage entre catholique et grec-russe ne pourrait avoir lieu sans la promesse préalable d'élever les enfants dans la religion schismatique. Le même oukase (10 août 1832) porte que ces mariages mixtes seront nuls s'ils n'ont été célébrés que devant un prêtre catholique. Défense fut faite aux ecclésiastiques de l'Eglise latine d'administrer les sacrements aux individus appartenant à l'Eglise ruthénienne unie. Toutes les écoles religieuses, grandes ou petites, et les séminaires fondés dans les métropoles de la Lithuanie et de la Russie-Blanche, furent fermés. Les élèves de l'université ruthénienne de Polock durent aller continuer leurs études religieuses dans l'université schismatique du couvent de Saint-Alexandre Newsky à Saint-Pétersbourg. On fit mieux : on incorpora au synode russe le département ecclésiastique ruthénien, qui ne fut plus dès ce moment qu'une division d'une institution dévouée au gouvernement. Pour réprimer le zèle des ecclésiastiques, l'empereur fulmina des peines sévères contre tous ceux, prêtres ou laïques, qui travailleraient à des conversions de l'Eglise dominante à la foi romaine ou ruthénienne unie (oukase du 15 août 1832). Une ordonnance de Catherine II, tombée en désuétude, fut remise en vigueur; elle portait qu'il ne doit y avoir d'église et de prêtre que là où les catholiques sont au nombre de quatre cents au moins. Par ce moyen, bon nombre de paroisses catholiques se trouvèrent supprimées. A l'occasion de l'érection de deux évêchés schismatiques, on enleva aux catholiques une magnifique église à Varsovie. On fit fermer jusqu'aux chapelles-oratoires des églises succursales, plusieurs furent démolies, et le gouvernement défendit la construction d'églises nouvelles, ainsi que la restauration de celles qui menaçaient ruine. »

Sous l'inspiration de la pensée impériale, des prêtres russes se répandirent de tous côtés pour faire des prosélytes. Des soldats accompagnaient les convertisseurs, et les malheureux qui résistaient étaient sans plus de façon traînés en prison et n'en sortaient que Russes orthodoxes. Les brutalités les plus atroces, les traitements les plus infâmes étaient sous le masque de la religion prodigués aux malheureux qui essayaient de résister aux apôtres envoyés par le tzar.

Voici des noms :

« A Oszmiana un M. Merski ayant osé refuser de livrer les clefs de l'église fut, pour ce fait, dépouillé de ses biens et envoyé en Sibérie. Mais voici un fait encore plus saisissant. En 1835 des prêtres russes arrivent dans les terres de M. Makowiecki, riche propriétaire du district de Witebsk, et commencent à y remplir leur mission. Une vigoureuse résistance leur est opposée par les paysans, soutenus de leur seigneur. Les prêtres russes en informent le gouvernement, et aussitôt l'empereur donne ordre de dépouiller M. Makowiecki de toutes ses possessions et de l'exiler en Sibérie. »

Ce n'était point assez de prétendre convertir les hommes et les femmes, on avait inventé pour la nouvelle génération un moyen plus sûr et plus efficace : c'était l'enlèvement des enfants polonais. Nous avons déjà mentionné ce fait à propos des persécutions politiques, et l'on doit bien penser que le zèle des convertisseurs ne se fit pas faute de s'exercer sur ces tendres victimes.

Parmi les faits les plus odieux de cette persécution figurent en première ligne les traitements barbares infligés par les missionnaires gréco-russes aux malheureuses sœurs de Saint-Basile. Vivement pressées d'adopter la religion grecque, ces religieuses refusèrent avec une énergie de foi qu'on ne rencontre pas toujours chez les hommes en apparence les plus courageux. Promesses, séductions, tout fut mis en œuvre pour amener les pieuses femmes à renier leurs croyances, mais elles demeurèrent inébranlables. On essaya alors des supplices; le fouet, la prison et la privation de nourriture furent employés comme moyens de conversion. On inventa pour elles des tortures inouïes : par ordre des prêtres russes on les plongeait en plein hiver dans de l'eau glacée et on ne les retirait de ce bain homicide que lorsque les forces et le sentiment les avaient complétement abandonnées. Rien n'y fit. Les malheureuses périrent presque toutes sous les coups de leurs bourreaux.

Ces faits, à peine croyables, se passaient en 1845; ils eurent alors trop de retentissement dans le monde entier pour qu'il soit utile d'insister sur les détails. Les journaux de l'époque publièrent tant en France qu'en Angleterre des révélations que leur atrocité même rendait incroyables. L'opinion publique s'en préoccupa vivement sans que jamais un seul mot des journaux russes vînt démentir aucun de ces faits. Sans doute ces actes de cruauté, qui font la honte de notre époque et qui nous font remonter en quelque sorte à plusieurs siècles en arrière, étaient bien moins l'œuvre fanatique de l'empereur lui-même que du haut clergé grec; mais si le chef de l'Etat ne trempa pas personnellement dans ces iniquités, il en assuma en quelque sorte la responsabilité en laissant impunies des horreurs qui avaient soulevé contre le fanatisme russe l'Europe tout entière.

Par une circonstance singulière, peu après ces événements Nicolas fit un voyage en Italie. L'impératrice s'était rendue à Palerme pour sa santé, et l'empereur avait été la rejoindre. En revenant les deux époux passèrent par la capitale du monde catholique. C'était dans cette ville que la malheureuse abbesse des religieuses de Saint-Basile était venue chercher un asile; elle s'était jetée aux pieds du saint-père, elle avait imploré son intervention, le monde avait retenti de ses plaintes, et l'on se demandait comment l'empereur grec serait reçu à Rome par le pape, dont il avait outragé les croyances et persécuté les fidèles sujets. Mais l'Eglise a des miséricordes infinies, surtout quand il s'agit des grands de la terre. Le souverain pontife alla au-devant de son impérial visiteur jusqu'à la porte du salon d'attente, et les assistants ne furent pas peu édifiés de voir s'embrasser dans une cordiale étreinte les représentants des deux Eglises grecque et latine.

L'entrevue fut secrète, les confidents des deux souverains y furent seuls admis. On ne possède donc aucun récit authentique de ce qui se passa entre eux. On a assuré cependant que le pape avait pris en main, d'une manière très-touchante, la défense des catholiques sujets de l'empereur, et qu'il avait vivement insisté sur les traitements odieux dont les religieuses basiliennes avaient été les victimes. L'empereur assura à Sa Sainteté que les choses s'étaient passées à son insu; et, sans en demander davantage, celle-ci s'estima heureuse d'avoir pu faire entendre à l'autocrate du Nord quelques représentations en faveur des catholiques. L'entrevue finie, le pape reconduisit l'empereur jusqu'à la porte du salon d'attente; il le reçut à une seconde visite avec les mêmes marques de déférence, puis les deux souverains se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Cette conduite du pape est d'autant plus inexplicable, et l'on pourrait même dire d'autant plus honteuse, que quelques années auparavant il avait reçu de l'empereur de Russie la lettre suivante :

« Très-saint père, je remplis un devoir qui m'est bien cher en exprimant à Votre Sainteté combien je suis touché des bontés dont elle a comblé mon fils pendant son séjour à Rome. L'accueil plein de bienveillance et de sollicitude vraiment paternelle qu'il a trouvés auprès de Votre Sainteté lui a inspiré pour elle des sentiments de reconnaissance auxquels je m'associe bien sincèrement. C'est aussi du fond de mon cœur que j'accueille les vœux que vous venez de m'exprimer, très-saint père, en recommandant particulièrement à mes soins les intérêts de l'Eglise latine dans mes Etats. Mon fils m'a exactement rendu les paroles affectueuses que Votre Sainteté a daigné lui confier pour moi. Je me plais à y répondre par l'assurance renouvelée que je ne cesserai jamais de mettre au nombre de mes devoirs envers elle de *protéger le bien-être de mes sujets catholiques*, de *respecter leurs convictions*, d'*assurer leur repos*, etc. »

On a vu comment Nicolas savait tenir ses promesses les plus formelles.

CHAPITRE SEPTIÈME.

ADMINISTRATION.

Nicolas comme les Russes se contente des apparences. — Réforme du servage. — Les [illegible] plus malheureux encore sous Nicolas que sous ses prédécesseurs. — Réformes dans les différentes branches de l'administration. — La [illegible] — Incendie des arsenaux de Cronstadt. — Organisation [illegible] — Réforme militaire. — Le sabre [illegible] — Un prêtre soldat. — Le maître de poste. — Colonies militaires. — Avenir de l'armée russe. — Nicolas patriarche. — L'empereur et [illegible] — Les [illegible] de W[illegible]. — Nicolas pape catholique. — [illegible] anniversaire [illegible] des chemins de fer. — Nicolas et le dandy.

Bien que Nicolas n'eût pas par ses ancêtres une seule goutte de sang russe dans les veines, il n'en avait pas moins au suprême degré

l'esprit, les goûts, et surtout les défauts du peuple qu'il gouvernait. Il avait surtout, comme la plupart de ses sujets, une grande tendance à confondre l'apparence avec la réalité. Les Russes, comme les Chinois et la plupart des peuples à demi civilisés, ont l'esprit d'imitation très-développé. Que l'on confie, par exemple, à un mécanicien russe une machine quelconque, il la copiera avec une exactitude admirable, et en produira en peu de temps une seconde en tout semblable au modèle. Mais, ce travail accompli, demandez-lui à quoi cela sert, il vous répondra qu'il n'en sait rien, et qu'il ne s'en préoccupe pas. La surface des choses frappe le Russe, mais il ne les creuse point; et c'est son habitude ordinaire de juger l'arbre sur l'écorce.

Ainsi a fait l'empereur. Dans ses prétendues réformes il a quelquefois imité ses voisins, la Prusse et l'Allemagne notamment, sans s'inquiéter si ces habits d'emprunt étaient à la taille de ceux auxquels il les destinait.

Un rapide examen des réformes dont il fut l'auteur suffira pour justifier ce que nous avançons à cet égard.

On sait assez quelle fut de tout temps la triste condition des paysans russes. Serfs attachés à la glèbe, taillables et corvéables à merci, justiciables du moindre caprice de leur maître, vendables comme des bestiaux, l'excès de leurs maux leur fit souvent prendre les armes; et plusieurs des mouvements insurrectionnels qui éclatèrent sur différents points dans les dernières années du règne d'Alexandre n'eurent d'autre cause que le mécontentement des classes opprimées. Alexandre, dont les idées étaient tournées vers la philanthropie, avait formé à ce sujet des projets de réforme, que la mort ne lui permit point de mettre à exécution. Le bruit courut, à l'avénement de Nicolas, que le nouvel empereur avait le dessein d'exécuter les plans de son frère et d'abolir le servage. Mais l'espoir que les populations avaient fondé sur ce nouveau règne ne tarda pas à être déçu; et bien loin de voir leur condition améliorée, les paysans sentirent peser plus lourdement sur leur tête le joug de l'esclavage. La noblesse avait été obligée de faire des sacrifices pendant les dernières guerres, les bourses étaient épuisées; et les boyards cherchaient à refaire leur fortune aux dépens de leurs paysans, qu'ils accablaient de travail et de vexations. Les opprimés s'assemblèrent, des pétitions furent rédigées, et les justes vœux d'une classe souffrante furent déposés au pied du trône impérial. Par son manifeste du 18 mai 1826 l'empereur répondit à ces plaintes : il les rejeta comme exagérées et mensongères et foudroya de son impériale indignation les audacieux qui *par de coupables menées osaient égarer le peuple et le détourner de ses devoirs non moins que de ses véritables intérêts.* Le résultat de ce manifeste fut ce qu'il devait être : les paysans, abandonnés par le tzar à la vengeance de leurs maîtres, se virent traités avec plus de rigueur que jamais, en punition des murmures qu'ils avaient osé élever contre eux. Les malheureux ayant encore osé élever la voix, le clément empereur, vers lequel ils avaient crié du fond de leur misère, envoya des soldats pour les contenir, et des cours martiales pour les juger et faire respecter les droits de la noblesse. En même temps que le pouvoir exerçait ces rigueurs excessives paraissait un oukase impérial qu'on pourrait appeler dérisoire, car il enjoignait aux autorités locales de veiller à ce que les serfs ne fussent pas maltraités par les boyards. En rendant cet oukase Nicolas ne cherchait sans doute qu'à se donner à peu de frais un vernis de popularité; car il n'ignorait pas que dans les circonstances ces mesures étaient tout à fait insuffisantes pour protéger les serfs, et il devait savoir aussi que dans un pays où tout est vénal les autorités locales seraient toujours du côté de l'argent, et que le droit des serfs, pauvres et misérables, céderait partout devant l'injustice des maîtres appuyée de l'argent, cet argument irrésistible plus encore en Russie que dans tout autre pays. Mais qu'importait à l'empereur? Si le fond restait le même les apparences étaient sauvées, et il pouvait se poser en protecteur des faibles et en redresseur de torts. En fait, cependant, cet oukase et quelques autres rendus dans le même esprit n'améliorèrent pas le sort des paysans russes, et leur position est encore aujourd'hui aussi dure et aussi misérable que jamais.

Les prétendues réformes apportées par l'empereur sur plusieurs points de l'administration n'eurent point un meilleur résultat. On sait assez quel désordre régna de tout temps dans toutes les institutions russes. L'administration est un chaos, la justice un coupe-gorge, les finances une caverne de brigands. Quand l'empereur pensa à porter la main sur les principaux rouages de la machine administrative, les premières informations qu'il fit prendre révélèrent de tout côté des injustices, des abus et des déprédations sans nombre. Aussi ce fut à cette époque dans tout l'empire et surtout dans Saint-Pétersbourg une panique générale chez les fonctionnaires de toute espèce. Beaucoup prévinrent la justice impériale par la fuite ou par le suicide; d'autres, moins prompts à s'alarmer, attendirent la décision du maître et se virent exilés ou condamnés aux mines. Les moins maltraités furent contraints de donner leur démission. Plus habiles ou plus heureux que leurs confrères, les employés du département de la marine a Cronstadt trouvèrent moyen de déguiser longtemps leurs fraudes et leurs concussions; mais quatre négociants de cette ville révélèrent leur conduite à l'empereur et l'avertirent que ces concussionnaires avaient soustrait, pour les vendre à des officiers de marine étrangère, une partie des munitions et des approvisionnements de toute sorte entassés dans les grands dépôts de Cronstadt. On avait vendu de la sorte jusqu'à des canons de gros calibre. Sur cette dénonciation, un aide de camp de l'empereur fut dépêché à Cronstadt pour informer sur cette affaire. Par les ordres de cet officier les entrepôts et les arsenaux de la marine furent entourés de soldats armés et l'on se mit à faire des recherches pour découvrir les objets détournés. L'enquête menaçait de devenir fructueuse et les preuves commençaient à s'accumuler contre les accusés, quand, une nuit, un incendie terrible qui se déclara fit disparaître toutes les preuves de concussion en anéantissant en même temps entrepôts, arsenaux, armes, apparaux et provisions de toute sorte. Quelques propriétés privées furent également atteintes par le fléau et la perte du commerce de Cronstadt se monta à plusieurs millions de roubles.

Si cet incendie venu si à propos pour sauver les accusés n'éclaira pas l'enquête, il fut au moins une preuve accablante contre le système entier d'une administration obligée de recourir à de semblables crimes pour couvrir les dilapidations de ses fonctionnaires. C'était le cas ou jamais de porter la cognée au pied de l'arbre et de saper les abus par leurs fondements. Nicolas n'en fit rien cependant, il se contenta de punir les délinquants; et en laissant subsister l'administration telle qu'elle était, il fournit à leurs successeurs l'occasion de continuer les mêmes dilapidations. Aussi, tous ceux qui ont été à même de voir les choses d'un peu près assurent-ils qu'on ne s'en est pas fait faute depuis; et l'empereur Nicolas, malgré sa sévérité souvent outrée, n'en a pas moins été constamment volé et pillé comme ses devanciers sur tous les points de son empire et par ses propres fonctionnaires.

Mais si les réformes que l'empereur apporta dans les différentes branches de l'administration furent plus superficielles que radicales, il faut convenir que l'organisation de la police fut traitée par lui avec plus de soin, et que l'empereur fit preuve, à cet égard, d'une sagacité remarquable. Sous le nom de chancellerie particulière de l'empereur, il créa une police destinée non-seulement à veiller à la sûreté personnelle du tzar, mais encore à espionner les secrets de la vie privée des principaux fonctionnaires, et en général de tous les citoyens. La direction suprême de cette inquisition fut confiée au ministre de l'intérieur, et le général Arabtsheyeff fut chargé de la mission de veiller spécialement sur les jours de Sa Majesté; tandis que les agents inférieurs placés sous ses ordres, eurent pour mission de surveiller l'intérieur des familles : l'on pourrait presque dire le fond des consciences. Ce fut l'espionnage patenté largement rétribué et organisé en administration. Non moins soucieux du dehors que du dedans, Nicolas, en même temps qu'il établissait l'espionnage chez lui, organisait sur une large base sa police à l'étranger. M. de Nesselrode fut placé à la tête de cette branche diplomatique, et il eut soin d'entretenir à grands frais des espions politiques à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Berlin, à Vienne et dans toutes les autres capitales de l'Europe. Que Nicolas ait dépensé des sommes énormes pour l'entretien de ses agents, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; qu'il ait découvert de la sorte plusieurs choses qui lui fussent sans cela demeurées complétement étrangères, ce n'est un doute pour personne. Mais qu'il ait bénéficié des résultats de cette conduite peu honorable, et qu'il ait par ce moyen influé en quoi que ce soit sur la marche des événements : c'est ce qu'il est permis de mettre en doute et même de nier l'histoire à la main. A l'intérieur, la fraude, les concussions et les dilapidations sont toujours restées les mêmes, et les Russes n'ont point, à cet égard, démenti sous le règne de Nicolas la réputation qu'ils s'étaient faite à bon droit sous celui de ses prédécesseurs. Il est vrai que la rigueur avec laquelle on observait les fonctionnaires, la crainte d'être dénoncés et punis ont dû en retenir quelques-uns. L'empereur a peut-être été moins volé, mais les fonctionnaires n'y ont rien perdu et se sont rattrapés sur le peuple de l'exactitude un peu forcée qu'ils étaient obligés d'observer d'un autre côté. Sous aucun des règnes précédents la nation russe n'avait été aussi foulée et aussi surchargée d'impôts que sous Nicolas. Que la nation ne se plaint-elle des dilapidations! dira-t-on. Il faut bien peu connaître la Russie pour parler ainsi. Une plainte formée contre un fonctionnaire public atteint rarement sa destination; mais quand par hasard elle y arrive, la procédure est remplie de tant de détours et d'ambages, et la chose traîne tellement en longueur, qu'avant que justice soit rendue du plaignant et de l'inculpé il y en a au moins un de mort, sans compter que les frais s'élèvent presque toujours au-dessus de la valeur de la réclamation : ce dernier abus, en arrêtant les plaintes des parties lésées, entretient le cabinet de Saint-Pétersbourg dans une douce illusion sur la supériorité de l'administration. Voyant que l'argent rentre, et que personne ne se plaint, on croit à la cour que tout se passe le mieux du monde, et l'on ne s'en inquiète pas davantage; mais pendant que le gouvernement s'applaudit de sa prospérité, et que les flatteurs endorment le souverain au bruit de leurs louanges, le peuple qui souffre répète avec douleur ces trois proverbes russes dans lesquels se résument admirablement le gouvernement et la situation du pays : « *Tout ce qui est à moi est au tzar. — Près du tzar, près de la mort. — Ne crains pas le jugement, crains le juge.* »

L'armée fut surtout le but des réformes de Nicolas. La garde impériale subit les premiers changements. Le nombre des adjudants généraux de l'empereur fut porté à cent vingt, et on leur adjoignit encore un nombre infini d'aides de camp; on accorda à ces adjudants généraux le privilége d'exiger des tribunaux civils qu'ils leur soumissent toutes les questions qui pouvaient intéresser en quoi que ce soit les hommes placés sous leur direction, ou les affaires de leur propre administration. Dans un pays comme la Russie, où la nation tout entière a une sorte d'organisation régimentaire et où tout est militaire jusqu'aux employés civils, c'était placer la justice sous le contrôle des traîneurs de sabre. A dater de ce moment, en effet, et par suite d'oukases qui réglementèrent ces questions, la carrière militaire devint non-seulement la première, mais on pourrait dire la seule qu'il fût permis de suivre en Russie. Les titres de colonel, de général, de lieutenant général, furent donnés aux employés civils et aux chefs d'administration. L'uniforme envahit tout, l'épaulette fut sur toutes les épaules, et le sabre et l'épée ceignirent les flancs des gens les plus pacifiques du monde. Sous ce régime nouveau la Russie devint une vaste caserne, le cabinet de l'empereur, le sénat, le conseil d'Etat ne furent plus remplis que de militaires, et il serait difficile de citer à l'heure qu'il est un gouverneur de province, un magistrat élevé, ou un diplomate, qui n'ait son grade dans l'armée et qui n'ait commencé son instruction et sa carrière administrative, judiciaire ou diplomatique, par faire la charge en douze temps à l'école des cadets de Saint-Pétersbourg, institution qui a certains rapports avec notre école polytechnique, ou plutôt avec celle de Saint-Cyr. Cette manie de l'habit militaire et cette uniformité d'éducation ne peuvent produire que des officiers médiocres et des administrateurs plus médiocres encore. A l'exception de certains êtres rares et privilégiés, l'homme ne peut, en effet, devenir supérieur qu'à la condition de cultiver une spécialité; aussi existe-t-il en Russie grand nombre de ces maîtres Jacques civils et militaires, dont on pourrait dire avec raison : *propres à tout, propres à rien*. C'est également chose étonnante que la facilité avec laquelle Nicolas se plaisait à faire passer un homme du militaire dans le civil, ou du civil dans le militaire; et parmi les hommes les plus haut placés du règne précédent, on en pourrait citer beaucoup qui comme Adlerberg, Bekendorff et Orloff ont fait dans les régiments leur apprentissage de diplomates tandis que d'autres, comme Diébitsch et Woronzoff, ont gagné dans le cabinet de l'empereur les grades importants qu'ils ont occupés depuis dans l'armée.

Par une contradiction singulière, Nicolas, idolâtre de l'état militaire, qu'il plaçait au-dessus de tout, imposa cependant plus d'une fois comme un châtiment le noble métier de soldat à ceux qui avaient encouru sa colère. Voici des exemples.

Polejaïeff s'était fait dès l'âge de dix-huit ans distinguer à l'université de Moscou à cause de son talent poétique. Nicolas, venu à Moscou pour son sacre, demanda à voir le jeune poëte : Polejaïef parut devant l'empereur.

L'autocrate le reçut avec un sourire sinistre, et lui adressa brusquement ces paroles :

« On m'a dit que vous aviez du talent, pourquoi l'employez-vous si mal! pourquoi avez-vous écrit des vers contre mon frère de glorieuse mémoire, contre l'empereur Alexandre? »

Le jeune étudiant ne se laissa pas intimider :

« Sire, dit-il, j'ai dix-huit ans, il y a deux ans que les vers dont vous me parlez ont été faits; je regrette que Votre Majesté en ait eu connaissance, mais j'espère qu'elle voudra bien les oublier comme je les oublie moi-même, aujourd'hui que la Russie attend avec anxiété le signal de nouvelles et brillantes destinées de la part de son jeune souverain. Je suis certain, sire, que je n'aurai à vous adresser que des odes pleines d'approbation enthousiaste, comme celle que Derjawine adressait à votre glorieuse aïeule.

— Vous ne savez donc pas, monsieur, que les souverains sont solidaires, et encore plus les frères?

— Je le sais, sire, et je regrette d'avoir offensé votre piété fraternelle. Je le sais, les souverains sont solidaires, et vous êtes solidaire de la gloire de votre maison. Vous, petit-fils de Pierre, vous êtes appelé à continuer son œuvre, à renouer la chaîne des traditions, à faire oublier la lacune qui peut excuser mon regrettable poëme, à vous faire adorer et bénir par les contemporains, pour que l'histoire vous décerne la palme de l'immortalité. Appelez auprès de vous la jeunesse intelligente et studieuse, et tous, avec ardeur, avec dévouement, nous combattrons sous vos ordres contre les deux fléaux qui déciment votre peuple, contre la misère et l'ignorance.

— Ah! tu veux combattre, eh bien, jeune homme, tu auras ce que tu désires; demain tu vas être incorporé dans un régiment qui se rend au Caucase. »

A ces mots l'empereur sonna, un officier parut et reçut l'ordre d'emmener Polejaïef et de l'immatriculer immédiatement sur les cadres du régiment.

Cette anecdote, extraite textuellement de l'écrivain russe que nous avons déjà eu l'occasion de citer, nous en rappelle une autre que nous croyons entièrement inédite.

Nicolas, traversant la Volhynie, arrive un jour à un petit village et s'y arrête pour changer de chevaux. Le maître de poste, malade depuis longtemps, se lève de son lit de souffrance pour faire honneur à son souverain, et veiller par lui-même à ce que les chevaux de la voiture impériale soient bien et promptement attelés. Il met lui-même la main à l'œuvre. L'empereur remarque sa pâleur, il voit que ses jambes tremblent sous lui, et se méprenant sur la cause de cette faiblesse :

« Tu es soûl, dit-il en apostrophant brusquement le maître de poste.

— Non, sire, répond le malheureux que la crainte rend encore plus tremblant, je suis malade, je n'ai ni bu ni mangé de la journée, et j'ai quitté mon lit où j'étais cloué par la fièvre dans le seul but de faire honneur à Votre Majesté.

— Tu mens, reprend son terrible interlocuteur, et pour t'apprendre à te présenter devant moi en pareil état je te fais soldat pour toute ta vie. »

Puis fouette postillon! L'empereur se remit en route.

Cependant Bekendorff, qui l'accompagnait dans sa voiture, paraissait préoccupé et triste ; l'empereur lui en demanda la cause.

« C'est, lui répondit le ministre, que Votre Majesté vient de commettre une injustice : cet homme n'était pas ivre, il était malade.

— Dis-tu vrai?

— J'en suis sûr. »

Sur-le-champ l'empereur ordonne de tourner bride, et l'on regagne le village que l'on vient de quitter depuis un quart d'heure à peine. Un groupe nombreux stationnait encore à la porte du maître de poste. La voiture impériale s'arrête. Nicolas met la tête à la portière, et d'une voix vibrante dit à ceux qui l'entourent :

« Je fais grâce au condamné du service à perpétuité, il ne servira que dix ans. »

A cette parole du despote qui voulait paraître clément même en consacrant une injustice, la femme du maître de poste s'approche du tzar et lui dit en pleurs que son mari n'a que faire de la grâce impériale. Le malheureux, frappé de stupeur par sa condamnation imprévue, avait succombé à son émotion quelques minutes après le départ de l'empereur.

A cette nouvelle, Nicolas, sans daigner adresser un mot de consolation à la malheureuse veuve, donne le signal du départ et s'éloigne sans tristesse comme sans remords.

En prenant à tâche d'imiter, comme son père, le régime militaire de la Prusse, et en organisant la Russie comme un régiment, le but de Nicolas ne pouvait être le même que celui vers lequel avait jadis tendu le monarque fondateur de la puissance prussienne. Frédéric avait compris qu'un état aussi peu important que l'était alors la Prusse par son territoire et sa population ne pouvait aspirer à tenir un rang en Europe et ne pouvait se faire respecter de ses voisins qu'à la condition d'avoir une armée forte et bien exercée. Nicolas, au contraire, vit dans l'extension qu'il donna au régime militaire un moyen de gouvernement et un instrument d'ambition. Comme moyen de gouvernement, l'armée devait lui servir à contenir et à réprimer son peuple; comme instrument d'ambition, il se réservait de s'en servir au besoin contre l'Europe entière pour commencer l'œuvre de la domination universelle qu'il avait rêvée, sinon pour lui, du moins pour ses successeurs.

Les colonies militaires établies par Alexandre et qui se composaient à sa mort de trois cents villages comprenant en tout quatre cent mille hommes fixèrent tout d'abord les regards de Nicolas et se présentèrent à l'esprit du réformateur militaire comme la base d'un système qui devait appuyer la force armée sur la propriété territoriale. En conséquence un grand développement fut donné à ces colonies, mais on avait vu le beau côté de la chose sans en comprendre le danger. On ne s'était pas rendu compte qu'on créait ainsi une population turbulente et d'autant plus difficile à contenir qu'elle avait des armes entre les mains. Abandonnés à la direction de leurs officiers, ces soldats agriculteurs furent mal payés, mal nourris, et de plus souvent maltraités. Le mécontentement se manifesta dans leurs rangs; bref, un soulèvement eut lieu : il fut facilement réprimé, mais le système des colonies militaires fut abandonné avec aussi peu de discernement qu'on en avait mis à l'adopter. On n'avait voulu d'abord n'en voir que les avantages, à dater de ce moment on n'en aperçut plus que les inconvénients. Les colonies militaires continuèrent encore d'exister, mais ce ne fut plus, à vrai dire, qu'un établissement d'invalides sur une très-large échelle.

Les panégyristes de Nicolas se sont plu à répéter sur tous les tons que ce prince avait créé un système militaire d'une supériorité incontestable. Rien de moins vrai sous tous les rapports. Nicolas, habitué à traiter ses sujets comme de véritables automates, n'a jamais compris que pour faire un bon soldat l'homme a besoin d'être avant tout citoyen, et d'être attaché au pays et au gouvernement qu'il défend par les liens de l'intérêt et de la reconnaissance plus encore que par ceux de la discipline. Admirables pour la parade et inébranlables en masse, les Russes n'obéissent qu'au bâton et n'ont aucun de ces élans qui constituent l'esprit et la force des peuples véritablement guerriers. Pour qui et pourquoi, en effet, se battrait le soldat russe? Pour sa patrie?... L'esclave n'en a point. Pour obtenir une

retraite sur ses vieux jours?... Un gouvernement avare ne lui en accorde point, et quand il a sacrifié les vingt plus belles années de sa vie (temps du service militaire en Russie), à aller de la Sibérie au Caucase et du Caucase en Crimée, sous le ciel le plus rigoureux, et que pendant cette longue et misérable carrière il a affronté cent fois la mort, il n'obtient, pour prix de ses services, qu'une libération, qui est plutôt pour lui une charge qu'un bienfait, car elle le rend à la vie civile vieux, usé, incapable de travail, et pourtant dénué de tout moyen d'existence. Sous un pareil régime, on comprend que le soldat russe, dans le cours de son existence militaire, ne se préoccupe jamais que de deux choses : éviter le knout et satisfaire le plus possible les instincts de sa nature brutale et à moitié sauvage; aussi l'armée russe tout entière, bien qu'il faille compter avec elle sur le champ de bataille, ne sera jamais, quoi qu'on fasse, une force véritablement nationale et utile au pays.

Passons à la religion.

Les tzars se sont efforcés de mettre le trône sur l'autel, et ils ont fini par y réussir. L'autorité religieuse est devenue depuis Pierre Ier un apanage du pouvoir temporel, et sous le règne de Nicolas surtout l'Église gréco-russe a admis comme un dogme de foi la domination spirituelle de l'empereur, véritable pape de la religion grecque, qui prend, comme celui de Rome, le titre de vicaire de Jésus-Christ sur terre. Il y a plus: dans leur servile adoration, les Russes en sont arrivés à ce point qu'ils ne distinguent plus le représenté du représentant, et qu'on leur enseigne en plein catéchisme qu'il faut obéir au tzar, parce que le tzar est aussi un Dieu. Profondément imbus de ce principe, qui est vrai peut-être, à savoir que les peuples n'ont jamais que le gouvernement qu'ils méritent, les Russes remercient toujours Dieu du souverain qu'il leur a donné. Si le despote est clément, ils louent Dieu de sa miséricorde; si le despote est inhumain, ils se soumettent sans murmurer et rendent grâce au ciel, qui, dans sa justice, leur a envoyé un juge pour les punir de leurs péchés et les leur faire expier en ce monde. On comprend que quand de tels principes sont acceptés par une nation, le gouvernement est chose facile. Cependant cette doctrine politico-religieuse, inaugurée par Pierre Ier et perfectionnée par ses successeurs, avait reçu une vive atteinte sous le règne d'Alexandre. Le semi-libéralisme, qui à cette époque passa les frontières de Russie, porta une grave atteinte au dogme de l'infaillibilité du vicaire de Dieu. Quand Nicolas monta sur le trône, il trouva les croyances du peuple fortement ébranlées; Alexandre avait chancelé dans sa foi et marqué quelque tendance pour la religion de Luther : de là des murmures dans le peuple! murmures évidemment dirigés contre Alexandre, mais qui pouvaient bientôt, si on ne les arrêtait à temps, passer de la personne à l'institution et mettre en danger le pouvoir des tzars basé à la fois sur le fanatisme et sur la servilité des peuples.

Le nouveau souverain était loin de partager les idées de son frère aîné. Froidement ambitieux, n'ayant d'autre passion qu'un amour effréné du pouvoir, mais désirant ce pouvoir à tout prix et le voulant absolu, sans limites et sans contrôle, il comprit vite qu'il lui fallait répudier les errements d'Alexandre et revenir aux idées de Pierre Ier négligées par son frère. D'ailleurs, la nature de son esprit ne ressemblait en rien à celle du dernier empereur. Peu accessible aux idées philosophiques, il leur déclara dès l'abord une guerre implacable et se fit le champion de l'Église orthodoxe. C'était en effet le meilleur moyen de replonger les peuples dans l'ornière dont ils avaient été sur le point de sortir; et pour mieux jeter dans leur esprit la confusion entre les choses divines et humaines, entre le ciel et la terre, il résolut de se faire empereur-Dieu, et prit dans ce but la direction suprême de l'Église, dont il devint le grand patriarche. A dater de ce moment, Nicolas affecta le plus grand respect pour toutes les choses de la religion. Sa dévotion devint outrée et les Églises dissidentes de l'empire eurent à souffrir de son antipathie autant que l'Église orthodoxe eut à se louer de sa munificence.

Ce fut surtout par des persécutions contre les infidèles que se manifesta le zèle de l'apôtre couronné. Les juifs, ces vieux bannis du monde entier, souffrirent les premiers de ses rigueurs orthodoxes. Tous ceux d'entre elle qui étaient fixés en Livonie reçurent l'ordre de s'expatrier. Ce fut comme dans les cités du moyen âge. A Riga, où les juifs étaient très-nombreux, on n'entendit pendant un temps que les gémissements et que les pleurs des malheureux qu'un ordre terrible forçait de quitter leurs foyers pour aller errer à l'aventure sous des climats inconnus. Cependant il fallut s'exécuter, l'ordre était exprès et pressant. Les juifs de Wilna entassèrent leurs effets les plus précieux sur de grands bateaux, et la malheureuse colonie flottante se disposait à se rendre à Düna-Mindau, quand un rayon d'espoir vint luire pour elle. Des cris s'élevaient de toutes parts sur le quai : ils étaient excités par la présence de Nicolas lui-même, qui passait par Wilna pour se rendre à Varsovie. Les malheureux juifs crurent le moment favorable, et se flattèrent que la vue de leurs misères fléchirait la rigueur du souverain. Des suppliants vinrent se jeter aux pieds de l'empereur, mais il refusa de les entendre; et quand ces infortunés lui crièrent avec des larmes dans la voix : — « Mais où Votre Majesté veut-elle donc que nous allions? » l'empereur d'un geste hautain se contenta pour toute réponse de leur montrer la rivière, et fit signe aux bateaux de partir. Il n'y avait plus qu'à obéir, et la tribu maudite reprit ses pérégrinations.

Ce fut par ces moyens rigoureux que Nicolas réussit à établir sa domination religieuse. A sa mort il était parvenu, comme on l'a souvent répété, à mettre la tiare sur son casque et à concentrer dans sa main tous les pouvoirs souverains de l'Église gréco-russe. Quelque connue que soit cette circonstance, il n'est peut-être pas sans intérêt d'examiner avec quelle habileté et quelle astuce Nicolas sut se servir de la religion pour étendre et consolider son pouvoir absolu.

Dès les premiers temps de son règne il saisit avec soin toutes les occasions de faire parade en public de ses sentiments de dévotion, et de frapper les yeux et l'esprit du peuple par l'appareil des pompes du culte. Tout lui devint une occasion d'étaler au grand jour les bannières des saints, les reliques sacrées, les habits pontificaux resplendissants d'or et de pierreries. Son double couronnement à Moscou et à Varsovie fut célébré par des *Te Deum*, les funérailles d'Alexandre furent faites avec un luxe inouï, les pompes de l'enterrement de sa mère surpassèrent tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, la consécration annuelle des eaux de la Néva reçut de la magnificence des solennités religieuses un éclat inaccoutumé, les semaines saintes et les fêtes de Pâques furent célébrées avec une pompe capable d'empêcher le pape catholique de dormir sur son trône pontifical. Il n'y eut pas jusqu'aux naissances de ses enfants et aux fêtes particulières de la famille impériale qui ne furent pour l'empereur un moyen de montrer au peuple la grandeur impériale pompeusement unie à la majesté du clergé.

Aucune décision importante ne fut prise, aucun projet arrêté qu'on ne les eût à l'avance prudemment couverts des intérêts de la religion. La première guerre de Turquie ne fut entreprise, au dire des manifestes, que pour protéger l'Église orthodoxe et faire valoir ses droits et ses priviléges contre les ennemis du Christ. On sait assez que la guerre actuelle n'eut point d'autre prétexte. Héritier du trône et des vues de Pierre Ier et de Catherine, Nicolas voulait Constantinople : son ambition, qui rêvait peut-être pour ses successeurs une domination universelle, convoitait avec avidité cette première étape sur la route de la conquête du monde; et pourtant on vit cet apôtre couronné passer sous silence ses intérêts les plus chers pour ne mettre en avant que ceux de Dieu, dont il se disait le vicaire. La discussion des lieux saints devint l'occasion de la querelle, la protection des sujets grecs du sultan la véritable cause de la guerre. Que dis-je!... ce ne fut point une guerre, ce fut une sainte croisade que le pape grec prêcha à ses sujets; et ce fut au nom de cette même foi qu'il envoya dans les montagnes de l'Asie et dans les champs de la Crimée ces hordes de barbares fanatisés pour une religion dont ils ne comprennent point l'esprit de justice et de paix.

Nicolas prouva encore son zèle contre les sectes grecques dissidentes et contre les Arméniens. C'étaient, disait ce bon pasteur, des brebis égarées qu'il fallait faire rentrer au bercail; mais quand les brebis firent mine de vouloir persister dans leur égarement, le berger se fit loup et les dévora. Les paysans luthériens qui peuplent les côtes de la mer Baltique n'eurent pas moins à souffrir des rigueurs du trop zélé catholique grec. L'Église latine de Pologne fut également, nous l'avons déjà dit, en butte aux tracasseries et aux persécutions. L'influence religieuse du tzar, non contente de s'exercer au dedans, voulut encore s'étendre au dehors : l'Autriche et les provinces danubiennes furent forcées de l'accepter comme chef suprême de la confession orthodoxe, et de lui accorder la protection de tous les Grecs établis sur leur territoire. L'épée d'une main, la double croix de l'autre, l'empereur Nicolas, tant que dura son règne, ne cessa de poursuivre avec une sagacité et une persévérance dignes d'une meilleure cause la réunion en sa personne du pouvoir temporel absolu et de la puissance spirituelle infaillible.

Un des côtés les plus saillants de l'administration de Nicolas, c'est la haine qu'il témoigna toujours pour toutes les institutions étrangères quelles qu'elles fussent. Les innovations, même les plus utiles, n'eurent jamais d'adversaires plus déclaré, si ce n'est pourtant son ministre Kancrin : conformité de goût qui seule peut expliquer la longue union de ces deux hommes. Kancrin pensait en effet comme son maître, que toute influence étrangère en Russie tendant à déranger l'état de choses établi était le père de tous les maux. A son avis, comme à celui de l'empereur, toute modification au vieux système russe était une faute, tout progrès une révolution. Ses idées sur ce point étaient tellement arrêtées, et il croyait si bien à la nécessité de laisser le peuple russe croupir dans sa misère et dans son ignorance, qu'on l'entendit plus d'une fois appliquer ce proverbe à la nation dont il gouvernait les finances : « *Tout chien qui devient gras devient mauvais.* » Son aversion pour les chemins de fer est connue. Il les traitait de folles inventions, assurant qu'avant vingt ans toutes ces misérables choses auraient disparu de la surface de la terre.

— Je sais bien, ajoutait-il, que tout le monde est contre moi, et que nous finirons par avoir des chemins de fer, même en Russie; car cette invention est comme le choléra, elle fera le tour du monde; d'ailleurs l'empereur le veut, il faudra donc tôt ou tard que nous en passions par là; mais soyez sûrs qu'il ne tardera pas à s'en repentir, et

que quand je serai mort il reconnaitra la vérité de mes prédictions à cet égard.

A de pareilles idées, on prendrait volontiers Kancrin pour un Kalmouck ou pour un Tartare; on se tromperait pourtant. Ce financier, doué sous de certains rapports d'un talent incontestable, n'était pas même Russe, il était Allemand et avait exercé des fonctions importantes dans un petit État d'Allemagne.

L'antipathie de Nicolas pour les mœurs étrangères s'appliquait même aux choses les plus futiles. En voici un exemple.

L'habitude adoptée dans les régiments de la garde veut qu'on confie la remonte et l'achat des chevaux aux jeunes officiers les plus riches. C'est un moyen pour le gouvernement de monter ses soldats d'une manière supérieure et au meilleur marché possible, car ce mode de remonte n'est à vrai dire qu'un impôt forcé mis sur la bourse des officiers chargés des achats. La manière de procéder est bien simple. On accorde un congé d'un an à l'officier chargé de la remonte; au bout de ce temps, il est obligé de se présenter au régiment avec un nombre déterminé de chevaux qui ne sont acceptés qu'autant qu'ils ont une valeur double de celle dont on lui compte le prix. C'est toujours pour l'officier une dépense de plusieurs milliers de roubles. Il est vrai qu'en échange de ce sacrifice il obtient ordinairement à sa rentrée au corps sa promotion au grade supérieur. Or, il arriva qu'un certain Yakovloff, chargé d'une mission de remonte, s'en acquitta à la grande satisfaction de son colonel et cependant ne se vit point promu au grade supérieur. Blessé dans ses intérêts et dans sa dignité, cet officier saisit la première occasion opportune de donner sa démission ; on l'accepta, mais on lui fit en même temps défense expresse de voyager. Forcé de demeurer chez lui et de ne point visiter les pays étrangers qu'il était très-curieux de voir, Yakovloff se rabattit sur l'adoption des goûts étrangers et se mit à suivre avec affectation les modes anglaises et françaises. Un jour il parut aux perspectives de Newsky dans un costume français, mais exagéré outre mesure. Il était coiffé d'un petit chapeau pointu ressemblant assez par la forme à un pot à fleurs renversé. Il portait au cou une cravate avec un nœud démesuré et avait sur le corps un habit si étroit, qu'à peine il pouvait faire un mouvement. Son menton était orné d'une superbe barbe à la Henri IV et sa main droite portait un magnifique jonc à pomme ciselée. Un lorgnon incrusté dans le coin de son œil donnait le dernier cachet à sa toilette, et pour se rendre plus intéressant ou plus ridicule il avait cru bon de se faire suivre par un petit roquet qu'il conduisait en laisse avec un ruban rose. Pendant qu'il se pavanait dans ce brillant costume sur le boulevard des Italiens de Saint-Pétersbourg, la voiture impériale vint à passer.

Arrivé en face du dandy l'équipage s'arrêta, et l'empereur, mettant la tête à la portière, fit signe à notre homme d'approcher.

— Au nom du ciel, monsieur, dit Nicolas avec une curiosité railleuse, qui êtes-vous et d'où venez-vous?

— Je suis un des plus humbles sujets de Votre Majesté, répondit le jeune homme, et je m'appelle Save Savitch Yakovloff.

— Vraiment, répliqua l'empereur toujours avec le même sourire moqueur, je suis enchanté de faire votre connaissance, monsieur Save Savitch. Donnez-vous la peine de monter et de vous asseoir à côté de moi.

Yakovloff se fût fort bien passé de l'invitation; mais il savait que Nicolas n'était pas habitué à voir ses politesses refusées, et quelque embarrassé qu'il fût de sa contenance, il prit place à côté de l'empereur, non sans s'être débarrassé adroitement de la canne qu'il tenait à la main. On fit quelques pas en avant; mais l'empereur s'aperçut bientôt de la disparition de la canne et demanda à Yakovloff ce qu'elle était devenue.

— Votre Majesté est bien bonne de s'inquiéter de ma canne, répondit celui-ci.

— Non pas, non pas, dit l'empereur, je n'entends pas que vous vous sépariez d'un jonc aussi précieux. — Arrête, cocher!

Le domestique obéit, et l'empereur retourna sur ses pas. La canne fut ramassée, remise à son propriétaire, et ordre fut donné de toucher au palais.

On arriva; l'empereur descendit de voiture, et ordonna à Yakovloff de le suivre. Celui-ci voulut se découvrir; mais l'autocrate s'y opposa, en disant qu'il tenait à le conserver tel qu'il était, avec son chapeau, son habit, sa canne et son lorgnon.

L'empereur enfila la longue galerie du palais, ayant toujours le pauvre Yakovloff sur ses talons. Arrivé aux appartements de l'impératrice, il y entra; et montrant du doigt à sa femme le malencontreux dandy :

— Tenez, ma chère, lui dit-il, connaissez-vous cet animal?

— Non vraiment! répondit-elle en éclatant de rire au nez du singulier personnage qui lui était présenté d'une façon si étrange.

— Alors, permettez-moi de vous apprendre que c'est votre sujet très-respectueux Save Savitch Yakovloff. Mais que pensez-vous de lui, ne vous fait-il pas l'effet d'un charmant garçon! ajouta-t-il en faisant pivoter d'un tour de main le dandy à moitié mort de honte.

Quand l'auguste couple se fut amusé pendant plus d'un gros quart d'heure aux dépens de Yakovloff, on le renvoya; et l'empereur daigna l'assurer que sa témérité ne serait pas autrement punie.

CHAPITRE HUITIÈME.

MORT DE NICOLAS.

Derniers moments de Nicolas. — Sa mort. — Recommandation faite à ses enfants. — Soupçon sur son genre de mort. — Renvoi du docteur Mandt.

La guerre entre la France, l'Angleterre et la Turquie d'un côté, et la Russie de l'autre, se poursuivait avec acharnement. Tous les regards étaient tournés vers Saint-Pétersbourg, quand une nouvelle incroyable retentit tout à coup d'un bout à l'autre de l'Europe. Nicolas était mort le 2 mars 1855, à dix heures du matin. Cette nouvelle était si extraordinaire et cette mort si peu prévue, que personne d'abord n'y voulut croire. Mais les détails arrivèrent bientôt si circonstanciés, qu'il fallut se rendre à l'évidence.

Dès le 13 mars, le *Journal des Débats* fournissait sur cet événement les renseignements les plus curieux, dans un long article dont nous croyons devoir extraire quelques passages :

« Le 14 février, l'empereur avait pris une forte grippe; et ses médecins avaient exigé qu'il renonçât à ses travaux et à ses occupations ordinaires. L'empereur n'a pas suffisamment respecté cette ordonnance; après quelques jours de repos, il a voulu sortir malgré un froid de plus de vingt cinq degrés, pour passer une revue, et cette imprudence a provoqué une rechute.

» Le jeudi 1er mars, on remarqua quelques moments de délire. Dans la soirée on reconnut l'impuissance des remèdes et l'imminence du danger. Alors on parla à l'empereur de l'accomplissement des devoirs religieux : la cérémonie fut remise au lendemain. L'impératrice voulut passer la nuit auprès de son mari, l'empereur s'y opposa parce qu'elle était à peine remise d'une maladie grave; mais il lui promit de la faire avertir s'il se sentait plus mal, et la pria de lui réciter à haute voix la prière du *Pater* : ce qu'elle fit. Au moment où l'impératrice prononçait ces mots : « Que ta volonté soit faite au » ciel comme sur la terre, » l'empereur s'écria : « Toujours, toujours, » toujours! »

» Le 2 mars, à trois heures du matin, son premier médecin, le docteur Mandt, le prévint de l'imminence du danger. L'empereur demanda son confesseur, et remplit tous ses devoirs avec une parfaite lucidité d'esprit en présence de la famille impériale. Il répéta d'une voix élevée et intelligible les prières de la communion, et après avoir reçu le sacrement il se trouva soulagé et se montra plus serein. « A présent, dit-il, j'espère que Dieu m'ouvrira ses bras. » Et aussitôt il fit ses adieux à ses enfants et à ses petits-enfants, les bénissant tous l'un après l'autre sans oublier les absents.

» L'impératrice était revenue auprès de l'empereur, sur l'avis qu'elle avait reçu du docteur Mandt; elle ne l'a pas quitté. Comme elle pleurait, l'empereur la consola, la suppliant de prendre soin de sa santé, et de se conserver pour sa famille.

» Quelques amis fidèles et dévoués avaient été admis auprès de l'empereur : c'était le comte Orloff, le comte Adlerberg et le prince Dolgorouki; l'empereur leur a fait aussi ses adieux. Après ses amis, il a voulu voir ses valets de chambre, ses serviteurs et les vieux grenadiers du château; il a adressé à chacun d'eux des paroles de consolation et d'encouragement. Il a dit à madame Rohrbeck, première femme de chambre de l'impératrice : « Je crains de ne vous avoir pas assez remerciée des soins que vous avez eus de l'impératrice dans sa dernière maladie; soyez pour elle à l'avenir ce que vous avez été de mon vivant, et saluez mon beau Peterhof la première fois que vous y irez avec elle. »

» L'empereur a réglé lui-même toutes les cérémonies de son enterrement, après avoir fait annoncer sa mort prochaine à Moscou et à Varsovie par le télégraphe.

» A ce moment on a annoncé à l'empereur le fils du prince Menchikoff, qui arrivait avec des lettres de son père : il a refusé d'en prendre connaissance. « [illegible] pourrait-il me rattacher à la terre ! »

» Les premières heures de la matinée se sont écoulées dans ces tristes soins; l'empereur était calme, il ne paraissait pas souffrir, et l'on admirait la fermeté et la sérénité avec lesquelles il contemplait sa mort. A onze heures, la respiration étant devenue plus difficile, il a cessé de parler.

» A midi, il a recouvré la parole ; mais seulement pour envoyer de tendres adieux à un ami fidèle et éprouvé, et pour recommander à son fils aîné de remercier en son nom la garnison de Sébastopol. Un quart d'heure après il a rendu le dernier soupir sans effort et sans douleur, et on a pu le voir dans son cabinet étendu sur un simple lit de camp et recouvert de son manteau militaire.

» Rien n'est aujourd'hui plus connu que les circonstances qui ont précédé la mort de l'empereur Nicolas. Aussitôt qu'on a su à Saint-Pétersbourg que l'empereur était malade, la population s'est émue; elle a voulu tout savoir : l'origine de la maladie, ses causes immédiates, ses progrès, et comment s'était éteinte soudainement cette existence si nécessaire et dont la fin semblait si éloignée. Pour satisfaire à la douleur publique, il a fallu raconter dans tous ses détails l'histoire des derniers jours de l'empereur, et montrer à la foule inquiète ce qui restait de son souverain. Rien donc n'a été caché, car

rien ne pouvait l'être : le corps de l'empereur a été exposé la face découverte dans une chapelle ardente où il est encore et d'où il ne sera retiré que le jour des obsèques, qui seront célébrées le 16 mars. Et cependant des bruits sinistres se sont répandus dans l'Allemagne et ont même pénétré en France et en Angleterre : on a voulu attribuer à une cause extraordinaire la mort de l'empereur Nicolas. Ces mensonges odieux et ridicules, qu'on a inventés nous ne savons dans quel but, ne méritent même pas qu'on les démente.

» On doit à cette curiosité bien légitime de la population de Saint-Pétersbourg la révélation d'un fait qui s'est passé dans l'intimité de la famille impériale, et qui, par la publicité qu'on lui a donnée, a pris une certaine importance politique : les dernières paroles que l'empereur Nicolas a adressées à l'impératrice étaient une recommandation pour le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, dont on sait que l'impératrice est la sœur. L'impératrice a été chargée de faire savoir au roi son frère que l'empereur ne lui en voulait point pour la politique de neutralité et de médiation qu'il avait adoptée dans l'intérêt de la Prusse, parce qu'un jour peut-être cette politique serait utile à tout le monde, mais qu'il lui demandait de conserver ses bons sentiments pour la Russie et de ne point oublier les derniers conseils de son père. L'empereur Nicolas faisait allusion à certaines recommandations que le roi Frédéric-Guillaume III, père du roi actuel, a déposées dans son testament. Le feu roi, s'adressant directement à son fils, lui disait : « Garde-toi, mon cher Frédéric, de cette manie d'innovations qui est devenue si générale ; garde-toi de ces nombreuses » théories actuellement existantes, et qu'on ne peut mettre en pratique; mais garde-toi aussi de tomber dans un autre excès, qui » pourrait être aussi funeste, je veux dire une prédilection exclusive » pour les institutions antiques. Ce n'est qu'en évitant ces deux » écueils que tu pourras faire des améliorations vraiment utiles... » Sois, autant qu'il dépendra de toi, en bonne intelligence avec les » puissances européennes ; puissent surtout la Prusse, la Russie et » l'Autriche ne jamais se séparer ! leur union est la sauvegarde de la » paix européenne. »

» L'empereur Nicoas avait six enfants, qui sont, dans l'ordre de leur naissance : le grand-duc Alexandre, aujourd'hui empereur sous le nom d'Alexandre II; la grande-duchesse Marie, veuve de Maximilien, duc de Leuchtenberg; la grande-duchesse Olga, mariée au prince royal de Wurtemberg; le grand-duc Constantin, le grand-duc Nicolas et le grand-duc Michel. Ces deux derniers ne sont pas mariés. Le grand-duc Alexandre, la grande-duchesse Marie et le grand-duc Constantin ont des enfants; la grande-duchesse Olga, princesse royale de Wurtemberg, n'en a point. A l'exception de la grande-duchesse Olga, qui réside à Stuttgard, tous les enfants et les petits-enfants de l'empereur Nicolas demeuraient dans le château. »

Malgré les prétendues certitudes dont le *Journal des Débats* s'est fait l'écho sur le genre de mort de Nicolas, de vagues soupçons ont persisté dans le public; on se refuse à croire en France que Nicolas soit mort naturellement. Le peuple russe partagerait lui-même cette opinion, à en croire du moins les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg, qui nous apprennent que le docteur Mandt a dû quitter la Russie pour éviter les effets de la haine publique qui s'est hautement manifestée contre lui...

Quoi qu'il en soit du genre de mort auquel l'empereur Nicolas a succombé, cet événement a remué toute l'Europe; et sur sa tombe à peine fermée bien des appréciations ont déjà été faites de son caractère et de sa politique. Quant à nous, nous persistons à nous abstenir de tout jugement personnel, et nous nous bornerons en terminant à émettre un vœu sincère : que l'intérêt de ses peuples, le soin de sa gloire et le repos de l'Europe déterminent le nouvel empereur de Russie à éteindre le brandon de guerre allumé par l'injuste ambition de son prédécesseur.



Alexandre II, empereur de toutes les Russie.

FIN DE NICOLAS Ier.

Paris — Impr. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16

É. DE LA BÉDOLLIÈRE.

MALAKOFF

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT

SIXIÈME SÉRIE ILLUSTRÉE

PAR JANET-LANGE

ORNÉE D'UN PLAN TOPOGRAPHIQUE ET PITTORESQUE DE SÉBASTOPOL

PAR J. JUDENNE.

PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.

PARIS,

PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

63.



TABLE DES MATIÈRES.



MALAKOFF

HISTOIRE

DE LA GUERRE D'ORIENT

SIXIÈME SÉRIE

ORNÉE D'UN PLAN TOPOGRAPHIQUE ET PITTORESQUE DE SÉBASTOPOL

PAR J. JUDENNE.

PRÉFACE.

La lutte soutenue par les alliés devant Sébastopol avec tant de persévérance et de courage; les victoires de la flotte anglo-française dans la mer d'Azof; la campagne de la Baltique; l'affaire litigieuse du *Cossack* et le bombardement de Sweaborg; la prise du mamelon Vert et des ouvrages Blancs; la bataille de la Tchernaïa; les travaux gigantesques accomplis devant le faubourg de Karabelnaïa; le premier assaut donné à la tour Malakoff; la prise glorieuse de cette formidable forteresse et de toute la partie sud de Sébastopol : tels sont les principaux faits dont nous allons nous occuper.

Nous ne négligerons pas non plus les actes officiels et les négociations diplomatiques, qui fixent le but de la guerre et déterminent à quelles puissances doit incomber la responsabilité de sa durée. Nous raconterons ces fameuses conférences de Vienne, que fit avorter l'obstination moscovite. Nous tâcherons d'expliquer la perplexité de l'Autriche, et de jeter quelque lueur sur les obscures dissidences des Etats germaniques.

Nous n'oublierons pas de mentionner les circonstances du voyage de la reine d'Angleterre à Paris : gage éclatant de l'alliance qui unit désormais les deux nations les plus civilisées de l'Europe.

La partie anecdotique a été l'objet de notre attention. On trouvera dans cet ouvrage une multitude de particularités qu'on chercherait vainement ailleurs. Nous avons aussi pris soin de réunir des renseignements biographiques sur les généraux que la guerre met en évidence, comme le général Pélissier, ou qu'elle enlève au milieu de leur carrière, comme les généraux Bizot, de Lavarande, Brunet, Mayran, de Lourmel, Alexandre de la Marmora, lord Raglan, l'amiral Nachimoff. Nous pouvons dire avec assurance, car il est facile à nos lecteurs de vérifier notre assertion, que des milliers de journaux, de rapports officiels, de lettres, de notes diplomatiques, ont été consultés, classés, analysés, pour rendre cet ouvrage aussi complet que possible. Nous n'avons pas eu seulement recours aux sources françaises; nous avons emprunté des détails au *Times*, au *Daily-News*, à l'*Illustrated London News*, au *Morning-Chronicle*, aux gazettes de Cologne et d'Augsbourg; à l'*Opinione* de Turin; au *Journal de Saint-Pétersbourg*, etc., etc.

Nos précédentes publications, *Sébastopol* et *Inkermann*, ont été accueillies avec faveur. Tirées à un grand nombre d'exemplaires, elles sont répandues non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes les plus isolées. Il nous est permis de constater ce succès, puisque ce n'est pas à nous que nous l'attribuons. Il est dû en première ligne à l'intérêt et à l'importance du sujet; il est dû à l'immense quantité des documents que nous avons dépouillés; il tient enfin au mode de publication. Il était sans exemple en librairie qu'un éditeur livrât à un prix aussi modique des volumes contenant la matière de sept ou huit gros in-octavo, ornés de vignettes par un artiste de premier ordre, et accompagnés de cartes qui contribuent à populariser les connaissances géographiques.

E. de la Bédollière.

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER.

N[illegible] Ier [illegible] — [illegible] Pierre [illegible] et de N[illegible] — [illegible] de la Ferronnays. — [illegible] — [illegible] 1828 et de 18[illegible] — [illegible] Ier [illegible] — Developpement des forces [illegible] — [illegible] l'Europe par le czar. — [illegible]

Nous terminions à la mort de Nicolas [illegible] 185[illegible], notre [illegible]dente publication sur la guerre d'Orient; nous ne saurions mieux commencer le présent travail [illegible] le gouvernement [illegible] et des actes du czar qui venait d'être inopinément frappé. Ce document historique, précieux sous divers rapports, jette une vive lumière sur les tendances séculaires des Romanoff, et sur les motifs qui ont déterminé la France à intervenir pour entraver la marche d'une insatiable ambition.

« L'heure [illegible] de la postérité [illegible] pour l'empereur Nicolas. La mort, en l'enlevant tout à coup de la scène où son ambition, sa puissance et son génie lui assignaient un si grand rôle, l'a placé au-dessus des impressions accidentelles, variables et passionnées de la lutte, pour le faire entrer dans le jugement impartial et calme de l'histoire. L'empereur Nicolas, dont la dernière année de [illegible] indépendance, n'est plus aujourd'hui un ennemi pour personne. Plus inviolable dans son cercueil que sur son trône, sa mémoire commande la vérité bien plus que son autocratie n'imposait naguère l'obéissance. L'injustice qui s'attaquerait à lui par delà la tombe ne serait qu'un sacrilége, et la vengeance qui le poursuivrait ne serait qu'une lâcheté. Il nous sera donc facile d'être juste pour un souverain que nous devons d'autant plus respecter après sa mort, qu'il est tombé en quelque sorte l'épée à la main. C'est parce que nous nous sentons assez de modération et d'équité pour parler de cet illustre adversaire comme il convient à la magnanimité de la France, que nous entreprenons cette tâche sans hésitation.

» Et d'abord, disons-le tout de suite, si ce jugement nous est facile, c'est qu'en nous imposant le devoir d'être juste, il nous laisse le droit de reconnaître ce qu'il y avait de grand dans l'adversaire qui vient de disparaître. Si nous n'avions qu'à flétrir des vices, il serait noble de nous taire; mais ayant à reconnaître loyalement des mobiles, des sentiments, des situations qui n'ont rien de vulgaire, il est utile de parler et de mesurer, à la grandeur même de cet adversaire le péril qu'il faisait courir à l'Europe.

» Ce serait mal comprendre le sens véritable de l'histoire des peuples que de ne pas reconnaître les analogies morales qui existent entre une nation et une dynastie. Une race d'empereurs ou de rois est nécessairement le type des mœurs, des habitudes, des sentiments, du caractère de la nation qu'elle domine, du sein de laquelle elle est sortie et dont elle est, pour ainsi dire, l'image et le résumé au sommet de son organisation sociale. Ce que les Césars furent pour Rome conquérante, ce que les Capétiens furent pour la France aristocratique et féodale, ce que les Stuarts furent pour l'Angleterre catholique et chevaleresque, ce que les Habsbourg furent pour l'Allemagne, les Romanoff le furent pour la Russie. Pierre le Grand sortit de cette barbarie déjà altérée et mêlée d'esprit chrétien, et qui, par ce mélange de slavisme et de christianisme, produisit quelque chose de nouveau et de singulièrement viril dans la société européenne déjà vieillie. Ce n'était plus la barbarie, et ce n'était pas encore la civilisation. La vie politique et religieuse venait de se manifester tout à coup dans un immense empire ramené à l'unité par un homme de génie, et la vie sociale n'y existait pas. L'autorité s'y était constituée, et les notions les plus élémentaires du droit y étaient inconnues. Cet empire de soixante millions d'esclaves renaissait comme il devait vivre dans la volonté d'un chef en qui s'incarnaient non-seulement le pouvoir politique et civil, mais encore le dogme invariable et sacré. Dans ce vaste Etat, le plus vaste du globe, il n'y avait place nulle part pour la liberté, pas même dans la conscience! L'obéissance était le seul devoir des sujets, comme le commandement le droit absolu du souverain. Pour que la Russie s'élevât si vite à un rôle si considérable dans le mouvement européen, il fallait des règnes aussi glorieux que ceux qui lui ont été donnés par sa fortune en moins d'un siècle et demi : il fallut un fondateur comme Pierre Ier, des successeurs comme Catherine II, Alexandre et Nicolas. Ce peuple ne pouvait échapper à la barbarie qu'en se livrant au despotisme et en marchant comme une légion sous l'autorité de ses czars.

» Cette race de czars, dont le rôle historique et le caractère moral n'apparurent qu'au commencement du dix-huitième siècle, avec le règne de Pierre le Grand, semblait avoir été façonnée par la Providence sur le modèle même de la nation qui devait se résumer en elle. A cent ans de distance, Pierre et Nicolas en furent peut-être les types les plus accomplis. Mélange de ruse et de force, de superstition et de génie, de brutalité et de grâce, de prudence et d'audace, de calcul et d'entraînement, de rudesse moscovite et de finesse grecque, cette race avait, dans sa nature même, dans sa physionomie imposante, dans son esprit guerrier, dans son activité fiévreuse et jusque dans ses proportions gigantesques, quelque chose qui annonçait la domination. En voyant les princes qui l'ont le plus exactement personnifiée dans l'histoire, on ne reconnaissait pas seulement des souverains nés pour régner, on reconnaissait, avant tout, des maîtres faits pour commander.

» Le jour où Pierre le Grand jetait les premiers fondements d'une forteresse à l'embouchure de la Néva, et marquait ainsi la place de la capitale qui devait s'appeler Pétersbourg, il n'élevait pas seulement une défense pour protéger son empire contre les rivalités de Charles XII, sa prévoyance allait plus loin et mesurait déjà, à travers l'espace et le temps, l'immense perspective qu'un océan ouvrait à son ambition. Fonder une marine, creuser des ports, construire des vaisseaux, former des matelots, ouvrir des chemins sur toutes les mers, devint la préoccupation la plus ardente de ce souverain. On vit alors un empereur se faire charpentier, manier lui-même la hache et le compas, et apprendre à construire un navire. Ce charpentier de Saardam était tout simplement l'ouvrage sublime de la puissance maritime d'un pays qui, aspirant à dominer le monde avec la force de ses hordes innombrables concentrées dans l'unité du despotisme, comprenait instinctivement que la mer était marquée comme le champ de bataille des luttes d'influence, d'équilibre et de domination entre les peuples.

» L'empereur Nicolas recevait l'empire des mains de ses prédécesseurs avec tous les agrandissements que son glorieux ancêtre avait rêvés. Pierre le Grand ne s'était pas borné à fonder un Etat, à bâtir une capitale, à organiser une armée, une marine, une police, à développer le commerce, les arts, les sciences; il avait conquis à la Russie six provinces nouvelles et trois mers, il avait vaincu Charles XII, humilié la Suède, subjugué l'Allemagne, étonné le monde. Catherine II avait emporté la meilleure part de la Pologne, mutilé et enfermé dans les limites de son empire le Caucase, la Géorgie, la Crimée, le Borysthène, et jeté ses vaisseaux dans la mer Noire en leur montrant le chemin de Byzance. Alexandre succédant à Paul Ier, dont le règne rempli d'intrigues et d'agitations s'était éteint dans une convulsion mystérieuse et sanglante, Alexandre avait lutté contre Napoléon, rallié et dirigé la dernière coalition, formé la sainte alliance, subordonné les Etats du Nord, rattaché la Finlande, consolidé sa domination sur la mer Noire et la mer Caspienne par la cession définitive de la Géorgie et de quatre provinces persanes. De toutes ces conquêtes, de toutes ces usurpations, de tous ces lambeaux de territoire et de nationalité arrachés à la Suède, à la Turquie, à la Perse, à la Pologne, s'est formée la Russie avec ses continents et ses océans, unissant deux parties immenses de l'Europe et de l'Asie, servant de route entre la Perse et l'Inde, touchant à l'Allemagne par la Saxe et par les provinces de Moldo-Valachie, qui mettaient les bouches danubiennes à la portée de la longueur de son épée; dominant la mer Noire par Sébastopol et la Baltique par Kronstadt; ayant quatre capitales, Varsovie, Moscou, Pétersbourg et Sébastopol, comme des citadelles du haut desquelles elle semble défier l'indépendance des peuples, la civilisation de l'Europe, la liberté des mers; en un mot, la Russie, sans contre-poids, sans rivalité, s'avançant pas à pas vers les Dardanelles pour en faire le Gibraltar formidable de l'Orient contre l'Occident : tel est l'empire qui venait d'échoir à Nicolas après la mort de son frère l'empereur Alexandre Ier.

» Qu'est devenu cet imposant héritage dans les mains de l'empereur Nicolas? L'a-t-il bien gardé? Son règne a-t-il continué l'œuvre des czars ses prédécesseurs? A-t-il accompli pour sa part les volontés de Pierre Ier? Que va dire l'histoire sur cet homme qui a eu un rôle si considérable en Europe depuis trente ans, et sur cette destinée mêlée à toutes les agitations du siècle et à toutes les commotions du monde nouveau, tantôt pour les calmer comme en 1848, tantôt pour les réveiller comme dans les derniers jours de sa vie?

» Il y a un mot très-flatteur sur l'empereur Nicolas, et qu'un écrivain attribue au comte de la Ferronnays, ambassadeur du roi Charles X à Saint-Pétersbourg, au moment où le troisième fils de Paul Ier venait de monter sur le trône, après avoir vaincu une formi-

dable insurrection militaire. M. de la Ferronnays avait été vivement impressionné de l'attitude du jeune empereur dans ce péril imminent; il avait trouvé en lui cette majesté du courage qui domine les masses, désarme les colères, ennoblit la lutte, et il s'était écrié : « Je viens de voir Pierre le Grand civilisé. »

» Ce mot d'un jour d'enthousiasme n'était pas absolument une flatterie, et il y avait une idée juste dans cette pompeuse métaphore. L'ambition russe, épurée par l'esprit politique, exaltée par le sentiment religieux, allait régner avec Nicolas. Ce prince, en effet, avait en lui toutes les qualités robustes de sa race. La nature, le sang, la tradition, l'éducation, l'avaient fait dominateur. Sa taille gigantesque, sa tête orgueilleuse, les lignes droites et hardies de son visage, son regard sévère, froid et scrutateur dans lequel ne brillait jamais un éclair de l'âme, et dont l'impassibilité ne laissait jamais voir une émotion du cœur; sa voix sonore et pleine, son geste de commandement, sa démarche ferme et rapide comme sa volonté, tout en lui révélait son rang, sa souveraineté, sa mission. La dignité lui était si habituelle et si facile, qu'il était partout le même, toujours souverain, dans les pompes de sa cour, à la tête de ses troupes, comme dans les familiarités de la vie intime. En le voyant ainsi, calme, simple et fier, recevoir les hommages des ambassadeurs et des courtisans, ou passer sur le front des régiments, ou courir sur les routes de ses capitales, il semblait que le génie de la royauté, épuisé et vieilli dans certaines races d'Occident, eût retrouvé sa séve, son prestige et sa virilité dans la jeunesse d'un peuple nouveau et né d'hier à la civilisation.

» Assurément il y a dans cette nature ainsi définie quelque chose de fort et de grand qui étonne et qui séduit; mais il y manque un des plus nobles attributs de l'homme, surtout quand cet homme est empereur: c'est la bonté. Le czar n'a jamais pardonné. Son autocratie n'était pas seulement absolue, elle était impitoyable. Elle avait pour cortége l'exil, la confiscation et les supplices. Il était aussi impossible de le toucher que de le convaincre, et son cœur fut aussi inflexible que sa volonté.

« Etendre la main puissante de la Russie sur l'Europe pour l'asservir; subordonner l'Allemagne, et passer au besoin sur son corps pour atteindre l'Occident; garder les bouches du Danube comme les portes de l'Autriche, et les rives du Niémen comme l'entrée de la Prusse; étouffer les dernières palpitations de la Pologne, afin de ne pas laisser revivre une nationalité qui protégeait le Midi contre le Nord; placer la Baltique et la mer Noire sous la souveraineté du pavillon russe, que couronnent les forts de Kronstadt et de Sébastopol; tenir l'Orient en échec; affaiblir la Turquie, l'épuiser sans la tuer, et attendre l'heure propice pour se jeter sur cette proie que l'œil d'aigle des czars guette depuis un siècle; avoir la première armée et la première marine du monde, afin d'être maître sur le continent comme sur l'Océan; marquer dans l'avenir le jour où le colosse, continuant son mouvement et faisant un pas décisif, franchirait le Bosphore et viendrait audacieusement s'asseoir à l'entrée des Dardanelles, au bord de cette belle Méditerranée devenant un lac russe; universaliser le dogme grec, et faire de Sainte-Sophie le Saint-Pierre des siècles futurs; en un mot, reconstruire un nouvel empire romain avec de nouveaux Césars : telle fut la politique de l'empereur Nicolas!

» C'est cette politique qui dès le lendemain de son avénement, lorsqu'il sortait à peine de la cathédrale de Moscou, où il venait de courber sa couronne devant Dieu, afin de la porter plus hautaine et plus fière devant les hommes, le poussait à déclarer la guerre à la Perse pour lui prendre trois de ses plus belles provinces et tarir son trésor en mutilant son territoire.

» C'est cette politique qui l'entraînait en 1828 dans son entreprise contre la Turquie, entreprise dans laquelle la France, trompée par un noble sentiment, servit les ambitions de la Russie avec plus de magnanimité que de prévoyance, en brûlant la flotte turque à Navarin, dans une glorieuse bataille qui pouvait annoncer déjà l'incendie de Sinope.

» C'est cette politique qui, après avoir accompli son œuvre en Grèce en arrachant Athènes à l'usurpation turque, dans l'espérance d'en faire une province russe, jetait au delà du Pruth une armée de plus de cent mille hommes, triomphait aux Balkans, et dictait ce fameux traité d'Andrinople dont l'interprétation devait amener, vingt-cinq ans plus tard, la grande guerre qui agite aujourd'hui le monde.

» C'est cette politique qui, en 1830, se ruait sur la Pologne, et, non contente de vaincre la rébellion de son indépendance, punissait, dégradait, persécutait son héroïsme, et faisait suivre l'œuvre fatale de la victoire de l'œuvre odieuse de la vengeance.

» C'est cette politique qui marquant, pour ses desseins futurs, une station à l'entrée de la Perse qui lui permît d'étendre jusqu'au fond de l'Inde la menace de sa domination, portait son agression sur le Caucase afin de s'ouvrir une autre route sur la Turquie et d'abattre tous les obstacles, et entreprenait cette longue guerre qui dure encore, et dont la dernière phase a produit dans Schamyl un de ces [illegible] causes justes, passionner l'humanité et poétiser les luttes sanglantes.

» C'est cette politique qui, saisissant avec ardeur l'occasion de protéger la Turquie pour l'humilier plus sûrement, envoyait en trois jours, sous le commandement du comte Orloff, une flotte formidable dans le Bosphore, afin de défendre Constantinople menacé par Ibrahim révolté, et qui, pour prix de cette protection intéressée et ruineuse, rapportait le traité d'Unkiar-Skelessi, nouveau titre de servitude pour la Turquie et de suzeraineté pour la Russie.

» C'est cette politique enfin qui a nécessité, provoqué, engagé la guerre actuelle, et fait à l'Europe la situation pleine de troubles où elle se trouve aujourd'hui après quarante-cinq ans d'une paix féconde.

» Sans doute, aucun des ancêtres de l'empereur Nicolas, parmi les plus ambitieux, n'aurait pu renier une seule des heures de ce long règne de trente ans. C'est bien la politique russe dans ce qu'elle a de plus habile, de plus expansif, de plus menaçant et de plus grandiose. Jamais à aucune époque elle ne fut développée avec plus de sûreté, de persistance, de volonté et de ruse. Pierre le Grand avait certainement plus de génie que son successeur; son règne est plus merveilleux et sera plus mémorable que celui de Nicolas. Il a fondé un empire dans le chaos et la confusion de la barbarie; il a été organisateur et conquérant; mais la Russie, sous sa main puissante, ne fut qu'une ébauche. Catherine en a dessiné et élargi le plan. Alexandre l'a poétisé. Nicolas l'a complété, et il a tout préparé pour en réaliser le couronnement par une servitude universelle qui était le pressentiment et la douloureuse anxiété du glorieux prisonnier de Sainte-Hélène, quand il prophétisait sur son rocher.

» L'Europe s'habituait peu à peu à la pensée de cette souveraineté morale d'un peuple sur elle. L'Allemagne, qu'elle menaçait de plus près, s'y résignait avec tristesse, comme par nécessité et fatalité. La crainte qu'elle avait des révolutions de l'Occident, la longue lutte qu'elle avait soutenue contre l'empire français, les divisions d'intérêt, de nationalité, qui l'affaiblissaient, l'entraînaient malgré elle à chercher un refuge dans une humiliation. L'empereur Nicolas regardait ses augustes frères de Vienne et de Berlin moins comme ses alliés que comme ses pupilles; il entendait régner chez eux. Il venait en Prusse et en Autriche comme chez lui. Il passait en revue leurs régiments comme les siens, au milieu de la tristesse des peuples, qui souffraient de cette arrogante protection. Les souverains et les ministres recevaient ses conseils, ses directions, jusqu'à ses ordres. En un mot, il y avait encore un empereur d'Allemagne, et c'était lui!

» Des hommes d'Etat éminents de l'Allemagne supportaient avec douleur l'humiliation de cette tutelle, qui devait être bientôt désavouée et répudiée avec éclat par le cœur chevaleresque du jeune empereur François-Joseph, dont le noble exemple trouvera des imitateurs.

» Deux puissances seules parmi les Etats de premier ordre restaient en dehors de cette influence dominatrice : la France et l'Angleterre. Mais leurs divisions, mal éteintes dans une alliance peu sincère sous la royauté de 1830, faisaient leur impuissance. L'empereur Nicolas le comprenait. Aussi fut-il à Londres en 1845, comme par une prévision instinctive du danger qu'il y avait pour lui de ce côté. Il séduisit le peuple anglais par le prestige de sa personne; il combla la jeune reine Victoria de courtoisies, d'attentions et de flatteries. La pensée secrète de ce voyage de 1845 a été révélée bien clairement huit ans plus tard dans les conversations du czar avec lord Seymour, auquel, comme on s'en souvient, Nicolas tenait ce langage : « Tout » ce dont j'ai besoin, c'est d'une bonne entente avec l'Angleterre. » Lorsque nous sommes d'accord, je suis tout à fait sans inquiétude » quant à l'occident de l'Europe. Ce que d'autres pensent est au fond » de peu d'importance. »

» L'empereur Nicolas marchait donc à son but par tous les moyens, tantôt par la ruse, tantôt par la force, un jour en effrayant l'Allemagne du fantôme des révolutions, un autre jour en tentant l'Angleterre par l'appât de l'Egypte. Il voulait à tout prix avoir pour complices ceux-là mêmes qu'il rêvait d'asservir ou de gagner à sa cause. Aussi souple dans ses combinaisons que ferme dans ses desseins, il changeait de tactique selon les circonstances. Avant la révolution de 1830, c'est la Perse qu'il menace, c'est contre l'Asie qu'il porte son effort le plus énergique. Après cette révolution, lorsque les rois tremblent et que les trônes chancellent, il se retourne tout à coup du [illegible] menacées par la propagande : il se fait accepter comme protecteur pour s'imposer plus tard comme arbitre. Au fond, la pensée de son règne n'avait pas changé : c'était une pensée d'ambition sans frein et de domination sans contre-poids, qui, tôt ou tard, devait soulever la résistance de tous les Etats dont elle compromettait l'équilibre.

» Tandis que la France, déchirée par les partis, agitée par les révolutions, donnait au monde le spectacle de ses luttes stériles et ruineuses, la Russie développait silencieusement et patiemment sa force militaire et maritime. Une prodigieuse activité régnait dans [illegible] elle augmentait ses flottes, complétait ses lignes de défense, fondait [illegible]

les développements des travaux de la civilisation l'absorbaient. L'habitude de la paix avait éloigné jusqu'à la crainte de la guerre, et, pendant que tous les peuples et tous les gouvernements, aux prises avec d'autres difficultés et entraînés à d'autres soins, goûtaient la sécurité trompeuse de cette paix féconde, seule, la Russie veillait et attendait l'heure du destin.

» L'empire, en reconstituant l'unité de la France, faisait d'elle le contre-poids de la Russie dans le monde; il détruisait la sainte alliance; il affranchissait l'Allemagne et rétablissait les conditions de l'équilibre européen. L'empire, c'était l'union avec l'Europe; mais par cela même qu'il n'était ni le rival ni l'obligé de personne, il devenait l'allié des grands Etats aussi bien que des Etats secondaires, et cette situation pouvait être un jour ou l'autre l'obstacle contre la Russie.

» L'empereur Nicolas avait assez de pénétration pour le comprendre et assez de résolution pour tenter de prévenir un état de choses qui, en constituant un point de résistance contre lui, offrait à tous les peuples et à tous les gouvernements un centre commun de ralliement. Aussi, lorsque le véritable sens de l'empire français échappait encore à l'appréciation de la plupart des chancelleries, lorsque son avénement était accueilli avec défiance à Londres, à Vienne, à Berlin et partout, lorsque quelques diplomates accrédités et non accrédités représentaient quelques frondes de salon comme des signes d'opinion publique, le czar, profitant habilement de ces troubles, de ces malentendus, de ces doutes de l'Europe, précipita ses desseins et jeta le défi.

» Il avait cru l'empire mal assis et l'empereur mal compris; il avait cru la France faible; il avait cru l'Europe affaissée ou hostile. Il s'était trompé. Toutes ses prévisions furent successivement démenties par les événements. La Turquie, qu'il supposait impuissante, se dressa contre lui, dans son désespoir, comme une barrière, et fit reculer ses armées sur le Danube. L'Angleterre, qu'il considérait comme inconciliable avec le nom de Napoléon et le régime impérial, devint l'alliée intime de la France. L'Autriche elle-même déserta sa protection pour accepter notre alliance. La conscience de l'Allemagne tout entière s'associait à cette résistance universelle. La Russie s'était prise au piége qu'elle avait tendu, et elle se trouvait enfermée dans l'isolement auquel elle espérait nous réduire.

» Alors fut donné au monde ce grand et mémorable spectacle de la modération d'un souverain que son nom et son sang devaient exciter si naturellement à la guerre, et qui, dominant tous les entraînements par le patriotisme de sa raison, épuisa jusqu'au dernier moyen de conciliation. L'empereur Napoléon défendant la paix, respectant les traités, maintenant l'ordre européen, gagnait la confiance de l'Europe et plaçait son pays dans la situation qui convenait à sa nature et à son histoire : il réalisait les ambitions les plus élevées et les plus légitimes de Louis XIV et de Napoléon Ier, qui, l'un et l'autre, à des points de vue différents, firent la guerre moins pour la gloire des conquêtes que pour la gloire plus solide et plus sérieuse de fonder l'influence de la France, et de la rendre l'alliée nécessaire de tous les grands Etats.

» La mort presque subite de l'empereur Nicolas à une pareille heure de la vie de son peuple, au milieu d'une si grande crise; quand le sol de la Russie est envahi, quand sa place forte la plus considérable est assiégée par nos armes, est un de ces événements devant lesquels la raison n'a qu'à s'incliner comme devant la manifestation éclatante de l'action providentielle sur le monde.

» Quelles seront les conséquences de ce coup de foudre qui vient d'abattre la tête illustre et glorieuse en qui ont vécu pendant trente ans la tradition des czars, leur pensée, leur ambition et la force expansive de la Russie? Personne ne peut le dire aujourd'hui. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que dans un empire comme celui fondé par Pierre Ier, où les individus ne comptent pour rien; où les plus grands seigneurs, d'une noblesse que son éducation, son urbanité, son amour des arts n'ont pu affranchir de la servitude, ne sont que les instruments passifs du despotisme; où il n'y a d'impulsion, d'initiative, d'activité, que celles qui viennent du maître suprême; où la religion elle-même dans la main du czar n'est qu'un moyen d'asservissement de la conscience; dans un pareil empire, c'est le souverain qui remplace le néant des institutions, l'absence des mœurs publiques et l'effacement des caractères.

» La grandeur historique de l'empereur Nicolas est incontestable, et nous ne craignons pas de la reconnaître; mais elle est tirée uniquement de l'esprit russe. Elle a quelque chose de slave comme son origine. Si on la mesure à notre temps, à sa civilisation, à l'esprit européen, au progrès qui entraîne tous les peuples, le prestige s'affaiblit et disparaît aussitôt.

» Il faut bien reconnaître aussi que le czar, en précipitant impatiemment sa marche vers le but de ses ambitions, avait compromis sa puissance par une de ces fautes irréparables peut-être pour le souverain qui l'avait commise. Son règne était devenu une menace pour tout le monde : pour l'Europe, qu'il troublait; pour la Russie elle-même, que l'orgueil et la personnalité du czar condamnaient au malheur d'une guerre sans issue. Sa mort ne peut être un triomphe pour personne; car c'est la Providence qui en a marqué l'heure. Mais elle va rendre plus libres, en leur donnant plus de sécurité, ceux que l'habitude d'une constante déférence attachait et retenait encore.

» L'empereur Alexandre, éclairé par les graves enseignements de cette dernière année du règne de son prédécesseur, comprendra qu'un grand rôle lui est réservé. En renonçant à la politique périlleuse de son père, il dépend de lui de rendre le repos à la Russie et de maintenir sa place dans le monde, en faisant de son avénement au trône la date d'une politique de réconciliation avec les intérêts généraux de la société européenne.

» Ainsi s'explique comment tant d'espérances se sont mêlées à l'émotion de cet événement si imprévu. Ce n'est pas une grande nation comme la nôtre qui se réjouit lorsque la mort frappe un adversaire, quelque puissant qu'il soit. Mais tout le monde a compris que la main de Dieu, en enlevant à la lutte le souverain qui l'avait engagée, avait fait disparaître le principal obstacle à la paix du monde.

» Quant à la France, impartiale et calme devant ce cercueil, elle ne puise pas sa confiance dans la disparition d'un ennemi, elle la puise dans le loyal concours de ses alliés, dans l'héroïsme et le succès de ses armes, dans la justice de sa cause. La France n'a fait la guerre avec tant d'énergie, et elle ne la poursuit avec tant de constance, que pour raffermir l'équilibre européen, menacé par une ambition que la conscience universelle avait condamnée avant que le jugement de l'histoire se fût ouvert pour elle. »

CHAPITRE II.

Circulaire de M. de Nesselrode. — Conférences de Vienne. — Discussion des premiers points. — Concessions de la Russie. — Troisième garantie. — Rupture des conférences. — Appel du saint synode. — Préparatifs des Russes. — Redoutes de Selinghinsk et de Volhynie.

Les dernières paroles du *Moniteur* étaient un avis donné au czar Alexandre II, et la cour de Russie parut d'abord l'entendre. Une circulaire de M. de Nesselrode aux agents russes, en date du 10 mars, annonçait l'intention :

De rendre à la Russie et à l'Europe le bienfait de la paix;

De consolider la liberté du culte et le bien-être des populations chrétiennes en Orient, sans distinction du rite qu'elles professent;

De placer les immunités des principautés sous une garantie collective;

D'assurer la libre navigation du Danube en faveur du commerce de toutes les nations;

De faire cesser dans le Levant les rivalités des grandes puissances pour prévenir le retour de nouvelles complications;

Enfin, de s'entendre avec elles sur la révision du traité par lequel elles ont reconnu le principe de la fermeture des détroits des Dardanelles et du Bosphore, et d'arriver par là à une transaction mutuellement honorable.

« Le czar, ajoutait M. de Nesselrode, se déclare animé d'un sincère esprit de concorde; mais la Russie sent profondément, et l'Europe devra reconnaître tout entière que l'espoir du rétablissement de la paix resterait stérile, si les termes de la transaction à conclure dépassaient la juste limite que trace irrévocablement aux déterminations de notre auguste maître le sentiment de la dignité de sa couronne.

» L'empereur attendra avec calme la manifestation des vues qui dirigeront la politique des cabinets appelés, de concert avec la Russie, à résoudre cette question d'intérêt général pour toute la chrétienté. »

On sut bientôt à quoi s'en tenir sur le sincère esprit de concorde de la Russie. Les conférences relatives au rétablissement de la paix furent ouvertes officiellement le jeudi 15 mars, à Vienne.

Appelé à la présidence du congrès, le comte de Buol débute par exhorter les plénipotentiaires à la conciliation. « L'empereur d'Autriche, dit-il, s'est fait une opinion sur les conditions indispensables de la paix; et rien, pas même les conséquences les plus graves, ne pourrait l'empêcher de maintenir scrupuleusement les engagements qu'il a contractés avec ses alliés. »

Après cette importante déclaration, M. le comte de Buol énumère les quatre points de garantie, tels qu'ils sont contenus dans le *memorandum* du 28 décembre 1854. Les plénipotentiaires de la Russie adhèrent à toutes les idées exposées dans ce *memorandum;* ils ne présentent aucune observation, aucune exception; ils consentent à en faire la base des délibérations de la conférence. Aussitôt les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre prennent acte de ce langage, en faisant remarquer qu'il ne reste plus qu'à chercher l'application de principes qui se trouvent définitivement admis.

Dans ses premières séances le congrès délibère sur le protectorat de la Moldavie, de la Valachie et de la Servie. Les plénipotentiaires du czar consentent à l'abrogation complète des traités relatifs aux principautés danubiennes. On décide en commun que la condition future de ces provinces sera fixée par un acte solennel de la Sublime Porte, et que ce traité, qui recevra la sanction des grandes puissances, entraînera la suppression du protectorat spécial de la Russie.

Le congrès passe ensuite aux questions relatives à la liberté de la na-

vigation sur le Danube. Quelques heures suffisent pour les résoudre. On convient à l'unanimité qu'on appliquera au Danube, sous la garantie des grandes puissances, les principes adoptés en 1815 sur la navigation des fleuves européens. On renvoie la recherche des mesures nécessaires pour assurer l'exécution loyale et complète de cette décision à une commission, et la Russie, qui déclare d'ailleurs qu'elle n'a jamais eu la pensée d'entraver la liberté de navigation sur le Danube, consent à ne pas rétablir la quarantaine, aujourd'hui détruite, qu'elle avait placée sur les bouches de la Sulina. Elle renonce également à élever aucune fortification entre le canal de ce nom et celui de Saint-Georges.

Tout semble être pour le mieux dans la meilleure des conférences possibles; mais le 26 mars on aborde enfin la discussion du troisième point de garantie, qui devait être l'écueil devant lequel allaient se briser les efforts impuissants de la diplomatie. Sur la proposition de M. le comte de Buol, la conférence invite les plénipotentiaires de la Russie et de la Turquie à exposer les premiers leurs vues pour le règlement de ce troisième point, le plus important et le plus délicat. C'était un acte de courtoisie, qui ménageait l'orgueil du czar, en lui laissant l'initiative des propositions de paix. En adoptant cette forme de délibération, la France et l'Angleterre témoignaient avec éclat de l'esprit de conciliation qu'elles apportaient dans ces négociations.



Le général Canrobert.

Mais, à la grande surprise de la conférence, les plénipotentiaires de la Russie déclarèrent que les instructions qu'ils avaient reçues de leur gouvernement n'étaient pas suffisantes pour qu'il leur fût possible d'adopter cette marche. Ils ne savaient quelles propositions faire. Ainsi, trois mois de réflexion n'avaient pas suffi au cabinet de Pétersbourg pour fixer ses déterminations et compléter les instructions de ses agents diplomatiques. Après trois mois d'attente et de loisir, les plénipotentiaires de la Russie ne savaient pas comment le czar entendait l'application d'un principe qu'ils connaissaient cependant par le *memorandum* du 28 décembre 1854, et qu'ils avaient admis dans la séance du 15 mars 1855.

Sur l'ordre arrivé de Paris et de Londres aux plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre de ne pas délibérer sur la question relative à la situation des chrétiens sujets du sultan, avant que le troisième point de garantie eût été définitivement réglé, le congrès suspendit ses séances afin de donner aux plénipotentiaires de la Russie le temps de demander à leur gouvernement des instructions nouvelles.

Ce résultat pouvait être aisément prévu. Pendant que le prince Gortschakoff et M. de Titoff prodiguaient à Vienne les assurances pacifiques, des cris de guerre retentissaient en Russie, le fanatisme religieux réchauffait le patriotisme, et le très-saint synode de l'Eglise orthodoxe prêchait la croisade contre les puissances occidentales. « Russes orthodoxes, disait-il, l'Eglise est menacée de sacriléges de la part de nos ennemis. Tant qu'il vous restera un souffle de vie, vous ne laisserez pas insulter la mère de vos âmes, garante de votre salut, gardienne de votre religion, cette religion qui, seule, peut sauver, et sans laquelle nul ne verra le royaume divin! Vos ancêtres, commandés par le prince Dmitry Domskoï, de glorieuse mémoire, ont arrosé de leur sang la terre russe, arrachée au joug étranger; sous les ordres de Mininn et Pojarski, ils ont sauvé notre sainte religion et notre trône légitime; vos pères, conduits par Alexandre le Bien-aimé, ont défendu la patrie contre des forces étrangères innombrables! Aujourd'hui qu'un fait semblable se présente à vous, vous ne manquerez pas de vous montrer dignes de vos ancêtres et de vos pères.

» C'est en vous, hommes de la noblesse, c'est dans l'épanchement sublime de vos sentiments devant le monarque, c'est dans vos vœux solennels d'apporter en sacrifices à Dieu, au czar et à la patrie tous vos biens et votre vie même, que nous voyons avec joie la perpétuité de l'esprit de la vieille noblesse russe orthodoxe. Que la bénédiction du Très-Haut vous permette d'accomplir votre devoir, et que vos nouveaux exploits à la tête de la Russie armée témoignent à la face des peuples que l'esprit de Pojarski est votre qualité héréditaire!

» C'est en vous, classe citoyenne, dévouée de temps immémorial à la religion et au czar, et toujours prête aux sacrifices pour le bien de la patrie, que réside l'esprit de Mininn, esprit de force et de zèle, selon la loi de nos pères dans la sainte cause de Dieu.

» Habitants des campagnes et des hameaux, qui vous armez pour la défense de l'Eglise, du trône et du sol natal, opposez aux légions impies votre puissante poitrine russe, dans laquelle bat un cœur dévoué à la foi de vos ancêtres et à l'autocrate orthodoxe.

» Mais, en vous préparant au combat, mettez avant tout votre confiance en Dieu, qui donne une force invincible à ceux qui exécutent sa volonté, et souvenez-vous que ce qui épouvante le plus nos ennemis, c'est votre sainte religion, c'est votre conscience pure, c'est votre obéissance à l'autorité suprême comme à Dieu lui-même, à vos maîtres et à vos chefs comme à vos pères. C'est dans l'obéis-

sance, qui est agréable à Dieu, que réside toute la force de l'empire russe

» Pères et mères, vous avez sous les yeux un exemple sublime dans l'auguste famille impériale. Les grands-ducs, bénis par leurs augustes parents, s'empressèrent de se rendre sur le champ de bataille pour votre défense personnelle, pour la défense de votre religion et de vos familles.

» Est-ce à vous, maintenant, à hésiter d'envoyer vos enfants sur la croisade du czar. Menez-les-y vous-mêmes. Dites leur : Enfants! mettez-vous là pour la défense de notre mère commune, l'Eglise divine, et de notre mère nourricière, la terre russe; vos parents d'ici-bas vous bénissent, et l'Eglise priera pour vous. Notre Père céleste lui-même vous donnera une force surnaturelle pour accomplir votre sainte mission. »

Ainsi toutes les classes de la population étaient appelées au nom du ciel à combattre ce que l'archevêque d'Odessa appelait, dans une allocution à ses ouailles, l'envie et l'antique hostilité de l'Occident jaloux.

En même temps la guerre était poussée activement. Une levée de dix recrues sur mille âmes s'opérait dans la partie orientale de l'empire russe. Des commissions installées dans tous les chefs-lieux des gouvernements de la grande Russie recevaient les engagements et dirigeaient les enrôlés sur Nowogorod et sur Moscou. La garde intérieure, la milice forestière, la milice des douanes, étaient mises sur le pied de guerre. Le prince Gortschakoff II, appelé au commandement supérieur des troupes en Crimée, et le général Osten-Sacken, nommé commandant de la place, imprimaient aux travaux défensifs une direction énergique.

Depuis que, pour venir au secours de l'armée anglaise si cruellement éprouvée pendant l'hiver, deux divisions anglaises s'étaient chargées de l'attaque de droite, les Russes avaient multiplié les fortifications depuis le grand ravin du port jusqu'à la baie du Carénage. Le régiment de Selinghinsk avait construit une redoute sur le versant du mont Sapoune, qui forme le côté droit de cette baie, et une seconde redoute avait été élevée en avant de la première par le régiment de Volhynie.

Des renseignements ultérieurs nous permettent de compléter le récit de la tentative faite par les Français contre la redoute Selinghinsk, dans la nuit du 22 au 23 février.

Le colonel du 2e de zouaves reçut l'ordre de se tenir prêt à marcher à onze heures du soir, avec la partie disponible de son régiment qui occupait le camp du Moulin. La place d'armes anglo-française lui avait été indiquée comme lieu de réunion d'une colonne destinée à faire une attaque sur les travaux élevés par les Russes en avant du port du Carénage. Mille zouaves environ, divisés en douze pelotons, furent réunis pour prendre part à cette opération, qui devait être appuyée par cinq cents hommes du régiment d'infanterie de marine. Le but que les généraux français voulaient atteindre en faisant cette sortie de leurs tranchées d'Inkermann était entièrement moral; l'ordre donné était de n'occuper que pendant peu de temps les travaux des Russes et de les abandonner au signal de la retraite; l'initiative de ce signal était laissée au commandant des troupes engagées.

Vers minuit, la colonne fut dirigée de la place d'armes sur la deuxième parallèle; les deux bataillons du régiment furent placés en arrière de deux larges coupures pratiquées à droite et à gauche de cet ouvrage; l'infanterie de marine était au centre avec le général de Monet, qui devait commander l'expédition.

Entre une et deux heures du matin, les deux bataillons sortirent de la parallèle, et, disposés en colonne par sections, ils se mirent en mouvement peu de temps après sur l'ordre qui leur fut envoyé par le général de Monet. Le colonel Cler et le chef de bataillon Lacretelle étaient à la colonne droite, le commandant d'Arbois avait le commandement de la colonne gauche.

Les compagnies de chaque bataillon de zouaves avaient été disposées de la manière suivante : une compagnie d'avant-garde, placée cent pas en avant de la colonne, était soutenue par une autre compagnie établie à cinquante pas plus en arrière; les quatre autres compagnies de chaque bataillon formaient la réserve des colonnes.

Au signal convenu les deux colonnes se mirent en marche; la nuit était fort obscure ; la colonne de gauche, conduite par un officier du génie, se jeta d'abord trop à gauche, dans un profond ravin, puis elle regagna la direction de l'ouvrage.

L'ennemi avait disposé son système de défense de la manière suivante : en avant de la batterie établie sur la presqu'île, une longue ligne de petits postes avait été placée derrière le mur qui borde une partie de la route de Sébastopol, à l'endroit où cette route traverse une dépression du sol; des embuscades précédaient et flanquaient cette ligne, protégée en arrière, près de l'ouvrage, par de petits carrés de troupes disposés de manière à préserver ses abords; douze cents hommes au moins occupaient ces postes, qui avaient dû être considérablement renforcés.

La colonne d'attaque de droite arriva sur la ligne extrême des embuscades sans recevoir un seul coup de fusil; mais dès qu'elle y fut engagée, elle fut [illegible] flancs et [illegible] fusillade tirée à très-courte distance ; les Russes, pour pouvoir mieux diriger leurs coups, se servaient de réflecteurs et de pots à feu placés en avant des embuscades. Les feux les plus nourris partant de la gauche, les quatre compagnies de soutien de la première colonne, changeant de direction à gauche, attaquèrent vivement les embuscades à la baïonnette, et, en quelques minutes, tout le centre du terrain de combat fut balayé. Quelques prisonniers furent faits dans ce premier combat. Pendant cette attaque, la tête de la colonne de gauche, qui avait eu à parcourir un terrain raviné, déboucha et entra en ligne avec un grand sang-froid.

Les compagnies d'avant-garde des deux colonnes, que les Russes avaient laissées passer au milieu des embuscades, continuèrent à marcher sur l'ouvrage ; elles arrivèrent sur les petits carrés disposés en avant et sur les flancs; et là, à coups de baïonnette et de crosse, elles engagèrent en silence un combat furieux : deux officiers, MM. Baratchard et Barthel, et plusieurs soldats y reçurent de premières blessures qui n'arrêtèrent pas leur marche.

Vers la fin de ce premier combat, le général de Monet, qui avait appuyé trop à gauche, avec le bataillon d'infanterie de marine, arriva sur la tête des embuscades. Blessé de cinq coups de feu, il fit demander le colonel Cler pour lui remettre le commandement. Cette remise faite, le brave général dit aux troupes qui marchaient derrière lui : *Votre salut est dans l'ouvrage; en avant, suivez-moi!* Electrisés par tant de courage et d'abnégation, quelques officiers et soldats de l'infanterie de marine suivent le général, qui se dirige sur la capitale du retranchement.

Débarrassé des postes extérieurs, le colonel Cler donne la direction de l'attaque de droite au commandant Lacretelle, et celle de l'attaque de gauche au commandant d'Arbois, puis il se précipite avec quelques compagnies sur le fossé du retranchement. Après avoir escaladé le fossé et le parapet, la colonne du centre saute dans l'intérieur de l'ouvrage, pendant que celles de droite et de gauche y pénètrent par les flancs. Les têtes d'attaque reçues par le feu des bataillons russes, établis en colonnes serrées sur la gorge du retranchement, voient tomber sept de leurs officiers, deux adjudants et un grand nombre de sous-officiers et de soldats; la position des zouaves devenant très-critique, le colonel ordonne à ses hommes de se placer sur la berge laissée entre le fossé et le talus extérieur du parapet.

Si, au moment de la prise du retranchement, l'attaque furieuse et désespérée des zouaves avait pu être appuyée par des troupes fraîches, les réserves des Russes n'auraient pu tenir, et tout le terrain en arrière de la gorge, jusqu'à l'origine des pentes, aurait été complétement balayé. Malheureusement il n'y avait plus de réserve, et le 2e zouaves venait de perdre plusieurs de ses officiers et de ses plus braves soldats. Les bataillons russes, voyant la faiblesse de l'attaque, sortent de l'ouvrage par la droite et par la gauche, et en un instant la poignée de zouaves qui occupait la face du retranchement est cernée. Le colonel donne l'ordre à ses hommes de se placer dans le fossé, qui n'avait qu'un mètre de profondeur, et qui était protégé du côté de la campagne par un masque de gabions.

Les batteries de la place, celles de la droite du port et de la Tchernaïa, les canons des gros vaisseaux et ceux des bateaux à vapeur lançaient sur le terrain du combat une grêle de projectiles creux et de mitraille qui devait faire éprouver de grandes pertes aux troupes russes, sans pour ainsi dire atteindre les zouaves. Les bataillons russes, qui faisaient converger leurs feux sur le fossé de l'ouvrage, se firent beaucoup de mal, car la nuit, très-sombre, n'était éclairée que par la lueur des feux. Quelques-uns de leurs soldats, plus hardis, venaient se faire tuer à coups de baïonnette sur le haut du fossé; d'autres lancèrent, de l'intérieur des retranchements, des pierres et des gabions sur les zouaves.

L'aspect de ce combat désespéré était horriblement fantastique. Sébastopol et le port qui entoure le terrain couvert en partie par la neige où se passait l'action, étaient éclairés par des feux de signaux; le tocsin mêlait son glas au bruit du canon et de la fusillade; autour de l'ouvrage, le combat, éclairé par la lueur blafarde des feux courbes lancés par les batteries et les vaisseaux ennemis, et par ceux de la mousqueterie, présentait, au centre d'une ligne compacte de grenadiers russes, des Cosaques volontaires du Don, avec leurs longues capotes et leurs bonnets de fourrures, surmontés de flammes rouges, luttant corps à corps avec les zouaves.

Après avoir soutenu cette lutte inégale pendant vingt minutes, le colonel, entendant pour la deuxième fois le signal de la retraite, se décide à abandonner le terrain où il vient de perdre l'élite de son régiment. Il réunit près de lui le peu d'hommes qui occupent encore le fossé, et, avant de se jeter tête baissée sur les baïonnettes russes, il leur adresse ces paroles : « *Je ne veux pas donner à ces [illegible] la satisfaction de promener dans toute la Russie un colonel de zouaves; mieux vaut mourir!* » Cette dernière poignée de zouaves se précipite aussitôt sur les Russes. Le capitaine Sage et le sous-lieutenant Sevestre tombent avec d'autres braves près de leur colonel, qui a le bonheur de pouvoir percer la ligne des bataillons russes et d'opérer sa retraite, malgré une pluie de projectiles. Les zouaves qui restaient encore à droite et à gauche du retranchement suivent le mouvement, et rentrent avec la petite colonne du centre dans les tranchées d'Inkermann.

Le 27 février, une autre attaque fut inutilement tentée contre la redoute de Volhynie.

Les jours suivants les Russes, avec leur persévérance accoutumée, se mirent à réparer et à consolider l'ouvrage d'où ils avaient failli être expulsés. Ils y apportèrent des madriers et des canons, tandis que le régiment de Kamtchatka élevait une lunette en redoute sur le mamelon vert, à trois cents mètres en avant de la tour Malakoff ou bastion Korniloff, car les assiégés lui donnaient indifféremment ces deux noms. Leurs bateaux à vapeur leur apportaient de la terre en abondance, et il en résultait que les tranchées, les flanquements, les batteries, les places d'armes, s'élevaient comme par magie autour du point menacé. Pour prévenir une attaque du côté du port, la garnison sacrifia de nouveaux bâtiments, et établit quatre fortes estacades alternativement composées de chaînes, de madriers, de câbles ou de vaisseaux coulés.

Le 8 mars, les Russes apprirent la mort de Nicolas Ier, et en prêtant serment à son successeur, ils jurèrent avec enthousiasme de combattre jusqu'au dernier homme. Un ordre du jour du général Osten-Sacken prescrivit à toutes les personnes du sexe féminin de quitter Sébastopol, et le grand-duc Nicolas, considérant qu'un grand nombre d'entre elles étaient privées de ressources, fit remettre sur sa cassette cent roubles à chaque mère de famille pauvre, et de vingt à cinquante roubles à chaque femme non mariée.

Jusqu'à la fin du mois, des hauteurs occupées par les alliés, on vit s'éloigner de Sébastopol des caravanes à la tête desquelles flottaient de saintes bannières, et qui marchaient vers Batchi-Seraï sous l'escorte de sotnias de Cosaques.

Le prince Gortschakoff II annonça en ces termes qu'il prenait le commandement supérieur :

« Soldats!

» Sa Majesté l'empereur a daigné m'ordonner de prendre personnellement le commandement des troupes de terre et de mer en Crimée. Braves guerriers! toute la Russie est fière de votre courage héroïque, et notre grand empereur Nicolas Ier a dirigé en mourant ses derniers regards vers vous avec reconnaissance. Son digne successeur, Sa Majesté l'empereur actuellement régnant, Alexandre II, a daigné s'exprimer ainsi dans les lettres qu'il m'a adressées le 3 et le 7 mars : « Dis, au nom de notre immortel bienfaiteur, aux braves défenseurs » de Sébastopol, que l'empereur Nicolas était fier d'eux, et qu'il a » pensé à eux, à l'heure de sa mort, en leur envoyant par moi l'expression de sa dernière et cordiale reconnaissance; dis à nos braves » que je les remercie, en son nom, par ces présentes, et que je suis » parfaitement convaincu qu'ils ont toujours été dignes de sa sollicitude paternelle. »

» Soldats! vous avez passé les temps les plus difficiles; les routes sont meilleures, des transports de diverses espèces arrivent sans accident, et des renforts considérables, envoyés à votre secours, sont en marche. En prenant le commandement de cette armée, j'ai la conviction la plus entière qu'avec l'aide de Dieu, un succès définitif couronnera bientôt nos efforts et que nous justifierons certainement les espérances de notre auguste souverain. L'adjudant général Osten-Sacken, qui a dirigé avec tant d'honneur la défense de Sébastopol, et son compagnon, le brave vice-amiral Nachimoff, reprennent aujourd'hui leurs fonctions antérieures. »

L'ardeur que montraient les assiégés n'ôta rien de leur courage aux alliés, ranimés par le soleil de mars, et pleins de confiance dans la supériorité de leur génie militaire.

Le 12 mars, Omer-Pacha vint à Kamiesh à bord du *Colombo*, et se rendit avec les amiraux Bruat et Lyons chez le général Canrobert, où les rejoignit lord Raglan. Les commandants en chef restèrent enfermés depuis une heure et demie jusqu'à cinq heures et demie du soir. A l'issue de cette longue conférence, Omer-Pacha reprit la route de Kamiesh. Lord Raglan et Canrobert, accompagnés d'un nombreux état-major, reconduisirent le généralissime ottoman, que les soldats accueillirent par des applaudissements, et qui paraissait heureux de cette ovation spontanée.

On ignore ce qui fut arrêté au conseil, mais nul doute qu'il y fut décidé qu'on mettrait à profit le retour du printemps pour accélérer les opérations. Le temps était beau, sauf les variations toujours brusques du climat. Le sol se desséchait; le scorbut, le typhus, la dyssenterie diminuaient. Les corvées se faisaient comme des promenades. Le chemin de fer, qui devait monter de Balaklava au plateau de Chersonèse, était déjà assez avancé pour servir au transport des vivres et des munitions. Les divisions françaises, placées à gauche, avaient renouvelé le matériel de leurs batteries, et ouvert une tranchée qui coupait les [illegible] quatre cents mètres, depuis le fort de la Quarantaine jusqu'au bastion du Mât. Les Anglais, qui se trouvaient désormais au centre, dressaient des batteries nouvelles, et creusaient une parallèle afin de rejoindre celle du corps français qui les avait remplacés sur les hauteurs d'Inkermann. Déjà leurs boulets atteignaient le grand port, et ils canonnèrent si heureusement un vapeur de guerre russe, *le Gromonosetz*, qu'on eut à peine le temps de l'amener jusqu'aux estacades, où il sombra.

Les divisions françaises placées à droite ouvraient péniblement des tranchées devant le mamelon qui précède la tour Malakoff. Leurs travailleurs avaient beaucoup à souffrir des embuscades russes, ap- [illegible]. C'étaient des fosses dont chacune pouvait contenir dix hommes, entourées de parapets construits tant avec la terre qu'on en avait tirée qu'avec des sacs de terre et de sable. Des tirailleurs choisis s'y installaient, et, par des meurtrières ménagées de distance en distance, ils visaient les imprudents qui se montraient au-dessus des tranchées françaises. Dans la matinée du 14 mars, ils tuèrent M. Guilhot, jeune officier du génie, récemment promu au grade de capitaine.

Le soir même, des troupes d'élite se mirent en marche pour s'emparer de ces postes. Elles furent accueillies par un feu d'artillerie et de mousqueterie digne des premiers jours du siége. La nuit s'illuminait; les détonations se succédaient avec un épouvantable fracas. Toutefois les Russes furent culbutés; une compagnie du 10e accourut avec des gabions et commença à se retrancher sans perdre de temps. Ces hommes n'avaient pas encore pu s'établir solidement quand les Russes firent, en nombre supérieur, un retour offensif, violent, qui força les nôtres à se replier. La nuit s'acheva au milieu des coups de fusil, mais sans mouvement sérieux d'un côté ni de l'autre. A cinq heures du matin la lutte recommença, et elle recommença avec le même succès que la veille. Nos soldats arrivèrent d'un bond sur les positions russes et ne les quittèrent plus.

« Jamais, écrit un témoin oculaire, on n'avait entendu pareille canonnade. La journée d'Inkermann, dans laquelle l'artillerie a joué un rôle si terrible, ne peut pas même donner une idée du déploiement de forces des Russes dans la nuit du 14. Il était impossible de dire quelques mots sans avoir la parole coupée par un ou deux coups de canon. Malgré tout ce fracas, nous avons, grâce à Dieu, peu de pertes : vingt blessés dans la nuit, dix-huit ou vingt le matin, c'est-à-dire quarante ou quarante-cinq au total; une dizaine d'hommes sont morts, douze ou quinze sont restés aux mains de l'ennemi; on cite parmi eux un sous-lieutenant du 10e.

» Voilà l'histoire scrupuleuse de la petite affaire qui a produit tant d'émotion dans l'armée. Elle a eu du bon; elle nous a montré que nos hommes étaient parfaitement familiarisés avec le canon; ils travaillaient avec un sang-froid merveilleux sous le feu qui les couvrait. »

Dans la nuit du 15 au 16 mars, les Russes, supposant sans doute que les travaux entrepris à droite absorbaient toute l'attention de l'armée alliée, tentèrent vers son extrême gauche une sortie composée d'environ cinq cents volontaires. Leur effort fut supporté par une compagnie de voltigeurs du 10e bataillon de chasseurs à pied, et une compagnie de voltigeurs du 2e régiment de la légion étrangère. L'ennemi, repoussé à la baïonnette, se hâta de rétrograder en enlevant ses morts et ses blessés, dont une soixantaine restèrent toutefois sur le terrain.

Ces deux affaires furent signalées à l'armée dans un ordre général ainsi conçu :

ORDRE GÉNÉRAL.

« Les troupes du deuxième corps et de la division Brunet, chargées, sous la direction du général de division Bosquet, des nouvelles attaques de droite, ont vigoureusement ouvert la tranchée devant la tour Malakoff.

» Dans la nuit du 14 au 15 mars, les troupes aux ordres du général Bisson, de tranchée, ont fait de très-bonnes preuves. Deux compagnies d'élite du 10e de ligne ont enlevé avec beaucoup de résolution les embuscades de l'ennemi. La compagnie de grenadiers du capitaine [illegible] dant, contre des assaillants très-nombreux, le poste qu'elle occupait. Menacée dans sa position, au point du jour, par une masse considérable d'infanterie, elle a été soutenue par trois compagnies du régiment des tirailleurs algériens, qui, à la voix du chef de bataillon Gibon, se sont jetés sur l'ennemi avec la plus brillante audace, l'ont mis en déroute et rejeté dans la place.

» Le commandant des troupes russes a été grièvement blessé; le [illegible]

» Du 15 au 16 mars, les troupes dirigées par le général de tranchée de Failly, n'ont pas opéré avec moins de vigueur, en avant de la parallèle, pour l'enlèvement et la destruction des postes russes. Le 2e bataillon du 3e de zouaves, sous la direction immédiate du colonel Brancion, du 50e de ligne, s'est jeté sur l'ennemi avec son entrain habituel, et on a vu se dérouler, dans cet épisode militaire très-intéressant, des actions individuelles fort honorables pour leurs auteurs.

» Cet ensemble de travaux exécutés sous le feu de l'ennemi et mêlés de combats dans lesquels, d'après des rapports qui viennent de l'ennemi lui-même, l'assiégé a toujours éprouvé des pertes considérables, fait le plus grand honneur à l'énergie des troupes qui viennent de [illegible]

» Le corps du génie, dirigé à la droite par le colonel Frossard, s'y est fait remarquer par sa solidité accoutumée et une activité incessante à laquelle s'est constamment associé le chef d'escadron d'état-major de [illegible]

» A [illegible] attaques, l'assiégé a fait, dans la nuit

du 15 au 16 mars, une sortie considérable sur le point défendu par la compagnie de voltigeurs du 2e régiment de la légion étrangère, capitaine Bertrand, et par la 7e compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied, commandée par le sous-lieutenant Bèdes. Averties par leurs vedettes, ces deux compagnies ont attendu avec le plus grand calme l'ennemi jusqu'à quelques mètres seulement du parapet de la tranchée, l'ont fusillé presque à bout portant, puis l'ont assailli à la baïonnette, sans commettre la faute de le poursuivre au loin. Malgré la promptitude et le soin qu'il met à enlever ses morts et ses blessés, l'ennemi en a laissé vingt-neuf entre nos mains et autant en avant du parapet, sur le terrain qu'il a parcouru dans sa retraite précipitée. Il a perdu dans cette opération au moins le tiers de l'effectif engagé.

» Cette action courte et brillante honore les troupes qui l'ont accomplie. Elles ont montré le calme qui convient aux vétérans du siége, et je félicite avec elles le chef de bataillon l'Héritier, du 2e régiment de la légion étrangère, dont les habiles et fermes dispositions ont pleinement réussi.

CHAPITRE III.

Sortie du 22 mars. — Les Grecs. — Ordre du jour du général Canrobert. — Armistice. — Causeries. — Détails curieux. — Le Redan et la tour Malakoff.

L'attaque de gauche était d'ailleurs presque abandonnée. C'était vers la tour Malakoff que s'avançaient les assiégeants, et les assiégés y concentraient la résistance.

Ceux-ci, dans la nuit du 22 au 23 mars, tentèrent une sorte d'assaut général contre les cheminements de l'armée alliée, qu'ils voulaient empêcher de s'affermir au moyen de travaux à la sape volante vis-à-vis de la tour Malakoff. Onze bataillons, de mille hommes chacun, le 44e équipage de la marine et un détachement du 35e équipage se réunirent sous la direction du lieutenant général Krouleff. Dans leurs rangs marchaient des Grecs, les premiers qu'on eût vus sous les murs de Sébastopol, portant tous la fustanelle, la veste brodée aux manches ouvertes et pendantes, le fez au long gland bleu, la ceinture chargée de pistolets et de khandgiars. Ces troupes se formèrent en colonnes par compagnies des deux côtés de la lunette Kamtchatka, et se ruèrent sur les tranchées en poussant des cris sauvages. Trois fois repoussées, trois fois ramenées à la charge, elles durent renoncer enfin à occuper les cheminements que les Français avaient entrepris en avant de leur parallèle pour atteindre les embuscades précédemment conquises; mais ce ne fut qu'après trois heures de lutte à coups de sabre, de baïonnette, de pierres, de crosse de fusil ou de pistolet. Attaqués en même temps, les Anglais forcèrent également l'ennemi à la retraite. Ce combat désordonné comme tous les combats de nuit lui coûta au moins douze cents hommes, car la relation russe de cette sanglante affaire avoue trois cent soixante dix-neuf morts et neuf cent quatre vingt-deux blessés. Quant aux Français, le général Canrobert avait dans une première dépêche évalué leurs pertes à six cents hommes, mais son rapport officiel les restreint à trois cents ou trois cent vingt tués ou blessés. C'est aussi le chiffre énoncé dans la lettre qu'il adressa à un officier supérieur, qui se trouvait alors à Constantinople.



[illegible] j'ai une triste [illegible] l'empereur est mort.

» (Suivent quelques nominations, faites au nom de l'empereur, dans l'ordre de la Légion d'honneur, ainsi qu'une distribution de médailles militaires.)

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 19 mars 1855.

» *Le général en chef*, CANROBERT. »

Des félicitations analogues furent adressées aux troupes du premier corps, auxquelles était confiée l'attaque de gauche.

ORDRE GÉNÉRAL.

« Les travaux exécutés par le 1er corps pour compléter la parallèle avancée de nos attaques de gauche, dans des conditions difficiles et périlleuses, ont fait ressortir le calme et la solidité des troupes qui y ont été employées.

» Le corps du génie a donné là de nouvelles preuves de la vigoureuse ténacité qui lui a valu, depuis le commencement du siége, les éloges et l'estime de toute l'armée.

» Le capitaine du génie Mouhat, opérant sous la direction immédiate du lieutenant-colonel Jourjon, s'est fait remarquer particulièrement, et je récompense ses vieux services en lui conférant, au nom de l'empereur, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 20 mars 1855.

» *Le général en chef*, CANROBERT. »

« Devant Sébastopol, le 24 mars.

» Dans la nuit d'avant-hier l'ennemi a fait sur nos travaux de droite une sortie générale avec dix mille hommes environ, et des

dispositions telles, que cette opération pouvait être considérée comme une sorte d'assaut tenté avec des troupes fraîches contre nos cheminements, que la nature du sol rend très-laborieux.

» Le combat, soutenu par moins de deux mille hommes de nos troupes, a été long, opiniâtre et fort glorieux pour ces dernières. L'ennemi n'a pu prendre pied nulle part, et il a été rejeté définitivement dans ses ouvrages après avoir échoué devant la tranchée anglaise comme devant la nôtre.

» Les pertes en rapport avec les masses qu'il avait déployées ont dû être fort considérables, si nous en jugeons par le nombre des morts qu'il a laissés sur le terrain et par les rapports des prisonniers. Je ne pense pas qu'elles soient au-dessous de mille à douze cents hommes tués ou blessés. Nos pertes à nous-mêmes ont été fort sensibles, et s'élèvent à trois cents hommes environ hors de combat. Nous avons à regretter la mort du chef de bataillon Dumas, digne et excellent officier, qui s'est fait tuer glorieusement sur le terrain où il opérait, et celle du chef de bataillon Banon, du 3e de zouaves, qui sont restés impuissants devant l'énergique solidité de cinq bataillons. Le 3e de zouaves a dépassé dans ce combat opiniâtre tout ce qu'on devait attendre de sa belle réputation, qu'avait déjà grandie le combat de la veille.

» Le 86e (11e léger), récemment venu d'Afrique, a dignement soutenu celle qu'il avait apportée parmi nous; le 82e (7e léger), le 6e de ligne, qui se sont déjà fait connaître si honorablement dans cette guerre, ont rivalisé d'ardeur et de bravoure. Enfin, le 4e bataillon de chasseurs à pied, envoyé à l'appui des troupes engagées, s'est jeté sur l'ennemi à la voix de son commandant, le chef de bataillon de Fontanges, avec une énergie qui a déterminé sa retraite définitive.

» Le général de division Brunet a exécuté habilement les dispositions générales prescrites par le général Bosquet, commandant le 2e corps, en cas d'attaque. Le général d'Autemarre a conduit l'action avec une intelligente vigueur. Il a été dignement secondé par le colonel Janin, de tranchée, qui n'a cessé de donner à tous, bien que deux fois blessé, l'exemple d'un brillant courage.



» Les Anglais ont vaillamment repoussé de leur côté les assaillants, et leur ont fait éprouver de grandes pertes.

» En tout l'assiégé a fait un effort très-considérable dans des conditions très-favorables pour lui, et il devait en attendre de grands résultats. Son échec est donc pour lui un cruel mécompte.

» Je vous prie de vouloir bien donner ces nouvelles à Son Excellence le séraskier et à M. le chargé d'affaires de France.

» Recevez, mon cher général, l'assurance de mes sentiments affectueux.

» *Le général en chef*, CANROBERT. »

M. Malafaye, capitaine au 82e de ligne, atteint de plusieurs blessures, resta au pouvoir des Russes, ainsi qu'un capitaine adjudant-major au 2e de zouaves, M. de Crécy, qui subit l'amputation d'un bras à l'ambulance de Sébastopol.

Les Anglais comptèrent soixante-douze blessés et trente-quatre tués, parmi lesquels se trouvaient les capitaines Vicars et Cavendish Browne.

Le général Canrobert signala en ces termes à l'armée ceux auxquels lui semblait revenir principalement l'honneur du succès.

« La nuit du 22 mars a été glorieuse pour les troupes du deuxième corps. Une colonne ennemie de plus de dix mille hommes a multiplié pendant trois heures autour de nos travaux de droite des efforts qui sont restés impuissants...

» Le chef de bataillon Banon, du 3e de zouaves, le chef de bataillon Dumas, du corps du génie, officiers supérieurs pleins de mérite et de bravoure, ont trouvé une mort glorieuse dans l'accomplissement de leur devoir. Le capitaine Crecy, des zouaves, le capitaine Montois, du 85e, se sont hautement distingués.

» Officiers, sous-officiers et soldats se sont disputé l'honneur de faire payer cher à l'ennemi une agression sur laquelle il fondait de grandes espérances, et qui lui a coûté *plus de deux mille hommes* tués ou blessés. »

Cet ordre du jour était suivi de nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Le général Osten-Sacken demanda un armistice pour enterrer les morts, et pendant une partie de la journée du samedi, 24 mars, on aurait pu se croire en pleine paix, si le sol qu'on foulait aux pieds n'avait porté les douloureux stigmates de la guerre.

« Lorsqu'il a été convenu, dit le correspondant du *Morning-Post*, que chacun enterrerait ses morts, officiers et soldats français, anglais et russes se sont, en un instant, trouvés mêlés. Le drapeau blanc flottait sur la tour de Malakoff. Les soldats échangeaient des pipes; les officiers se saluaient courtoisement. On n'aurait jamais dit que, dans quelques heures, tous ces hommes allaient recommencer à s'entre-tuer.

» La promenade des curieux était peu gaie sur ce champ de ba-

taillé, labouré par les boulets et les obus, jonché de débris d'armes, de [illegible] et de cadavres russes. Les officiers russes étaient vêtus sans recherche, deux ou trois d'entre eux avaient une [illegible] de bagues aux doigts.

» Tous parlent bien le français; quelques-uns étaient très-courtois et [illegible], offrant des cigares aux officiers français et anglais; d'autres étaient très-polis, mais graves et réservés, saluant les officiers alliés quand ils passaient auprès d'eux, mais n'entamant aucune conversation et donnant toute leur attention au triste service qui consistait à faire enlever les morts.

» Un officier russe, causant avec un officier anglais, disait que la grosse artillerie à la droite de la batterie de Gordon avait fait du mal aux travaux du mamelon, mais ce mal allait bientôt être réparé. Un autre officier russe demandait avec bonhomie : « Quand les alliés s'en iront-ils? » Un officier anglais répondit : « Nous ne nous en irons pas avant d'avoir démoli Sébastopol! » Cette réponse fit sourire les officiers russes, et celui qui avait posé la question a dit : « Vous avez peu de chances. »

» Les soldats russes étaient généralement sales et mal vêtus; ce sont des hommes très-jeunes et très-robustes, faisant constamment la grimace lorsqu'un de nos soldats disait ou faisait quelque chose. Leur uniforme est celui des soldats qui se battaient contre nous à Inkermann.

» Les litières sur lesquelles ils transportent leurs morts paraissent avoir beaucoup servi; les sangles sont littéralement noires de sang; elles sont grossièrement faites. Presque tous les hommes tués que l'on ramassait étaient de très-jeunes gens; il y en avait d'une stature gigantesque, parmi lesquels était un Albanais étendu la face contre terre et serrant convulsivement dans la main un marteau; auprès de lui était un sac rempli de pointes d'acier destinées à enclouer les canons.

» Parmi les tués, il y a deux hommes qui ne sont pas des soldats : ce sont des Grecs de la classe inférieure du Levant, et très-probablement des habitants de Sébastopol. On ne sait pas s'ils servaient comme volontaires, ou si les Russes, manquant d'hommes, ne forcent pas les habitants à s'enrôler.

» Il y avait près de quatre cents Russes couchés sur la poussière près des ouvrages avancés des Français; il a fallu du temps pour en faire un monceau un peu en avant de la parallèle. Un homme vivait encore, il avait la jambe cassée; il était resté deux jours et deux nuits parmi les morts à la place où il était tombé en vue des amis et des ennemis.

» Les sous-officiers russes surveillaient l'enlèvement des corps; souvent il y avait des altercations parmi les détachements qui cherchaient à s'arracher plusieurs corps. Ces altercations étaient quelquefois longues et très-vives, et, pour les faire cesser, il fallait l'intervention d'un officier supérieur. Les sous-officiers restaient auprès des piles de cadavres, et ils faisaient signe aux porteurs d'approcher. Là on tâchait de reconnaître les corps, et on les emportait ou on les laissait; il paraît que chaque régiment avait envoyé des détachements pour enlever les morts. De là les altercations : c'était à qui en emporterait le moins et aurait le moins de morts.

» La tour de Malakoff est d'une solidité remarquable et entourée d'ouvrages en terre très-solides. Devant elle est un fossé profond avec de forts chevaux de frise de l'autre côté; mais il suffirait d'être maître du mamelon pour détruire en peu de temps cet ouvrage avancé de l'ennemi.

» A la gauche de Malakoff est le redan. C'est le plus formidable de tous les ouvrages russes. Dans une seule batterie il n'y a pas moins de deux cent cinquante pièces de canon du plus gros calibre; cet ouvrage est défendu, comme la tour Malakoff, par un fossé profond et des chevaux de frise. De ces batteries l'on a une vue parfaite et très-distincte de la ville; à l'œil nu l'on voit tout distinctement. Avec une bonne lorgnette, pas un détail n'échapperait.

» On ne voit pas qu'il ait été fait encore un grand mal à la ville; les petites huttes de la population turque ou tartare hors des murs de la ville ont été détruites. Une caserne et quelques magasins les plus rapprochés des murailles paraissent avoir été perforés par les boulets, et il ne reste presque plus de toitures; mais les grands édifices publics, les casernes, les églises n'ont pas souffert.

» On aperçoit très-peu de monde dans les rues, peut-être trente ou quarante personnes, et encore les deux tiers sont des soldats; pas de femmes du tout; la ville a l'air d'être presque entièrement déserte; il y a quelque mouvement sur des bateaux dans le port. On voit circuler aussi des Abases.

» Le terrain sur lequel j'ai fait toutes ces observations, ajoute le correspondant, est pierreux et assez aride; seulement on voit de loin en loin quelques violettes. De ces hauteurs on plonge parfaitement sur nos défenses, et l'ennemi peut très-bien nous voir chez nous. Il est facile de reconnaître avec quelle profusion les Russes nous ont lancé leurs projectiles.

» Tous les accidents de terrain, toutes les inégalités du sol se trouvent en quelque sorte nivelés par les masses de boulets et de bombes, qui en roulant ont été s'y fixer. Partout le long de nos ouvrages des milliers de boulets sont amoncelés, et l'on peut dire en toute vérité qu'il y en a là une telle quantité, que la terre en est littéralement noire; il y a un grand nombre de bombes qui n'ont pas fait explosion. Dans les parties basses de la route de Woronzow, au-dessus de la batterie de Gordon, les boulets et les bombes qui ont roulé des hauteurs obstruent presque la route.

» Quelques instants après que le drapeau blanc avait été retiré, on entendait la fusillade des tirailleurs qui recommençait; notre attaque de droite ouvrait le feu, le mamelon répondait, et tout avait repris l'aspect des six derniers mois. »

Les détails que fournit le correspondant du *Times* n'offrent pas moins d'intérêt : « Samedi, écrit-il, pendant la suspension d'armes, je suis allé à la tranchée avancée des Français, à quelques centaines de yards du mamelon. C'était un spectacle étrange : des officiers français, anglais et russes allaient et venaient, se saluaient en passant, causaient quelquefois ensemble, et dans chaque petit groupe on échangeait certaines politesses, comme de se prêter le feu d'un cigare. Quelques officiers russes étaient évidemment des hommes d'un rang élevé et d'une excellente éducation : leurs manières polies contrastaient étrangement avec leur grossier uniforme; ils portaient presque tous la grande capote du soldat russe. Les officiers français étaient tous en grande tenue, et faisaient contraste avec un grand nombre des nôtres vêtus à la balaklava, grossièrement et avec paletots.

» Plusieurs Russes ressemblaient beaucoup à des Anglais par le port et les manières. On nous indiqua un beau et grand vieillard à longue barbe comme l'hetman actuel des Cosaques en Crimée; mais il ne semblait pas y avoir en cet endroit d'officiers d'un rang élevé. Les Russes étaient graves et réservés; mais ils semblaient fraterniser avec les Français plus facilement qu'avec nous, et les soldats surtout s'entendaient mieux avec les Français qu'avec les quelques soldats que nous avions sur ce point.

» Pendant qu'on échangeait ces civilités, on marchait au milieu de cadavres sur une terre rougie de sang et qui portait les traces d'une lutte récente. On avait autour de soi des fusils brisés, des baïonnettes, des gibernes, des schakos, des morceaux d'habit, des ceinturons, des baudriers, des morceaux de bombes, des boulets, des mares de sang, des gabions brisés, des sacs de terre et des files de soldats qui portaient en terre les cadavres de leurs camarades.

» Dans un quart d'heure j'ai compté soixante-dix-sept brancards, dont chacun contenait un cadavre ennemi. Les contorsions des mourants étaient horribles, et rappelaient l'affligeant spectacle des champs de bataille de l'Alma et d'Inkermann. Quelques Français gisaient loin des lignes, près du mamelon et de la tour ronde, au milieu des gabions que les Russes avaient enlevés à la première tranchée française. Ils avaient évidemment péri à la poursuite de l'ennemi. Les Russes traitaient leurs morts avec beaucoup de respect. Les soldats étaient pâles et semblaient mal nourris, bien que plusieurs d'entre eux fussent des hommes robustes. Tous les cadavres russes tombés dans nos lignes avaient été déchaussés : la propreté de leurs pieds et de leurs grosses chemises de toile était remarquable; il y avait parmi eux des marins de la flotte. C'étaient pour la plupart de beaux hommes robustes, et dont la physionomie était toute militaire. Les Russes transportaient leurs morts dans la ville par un chemin situé entre le mamelon et la tour ronde.

» Au milieu de ces tristes restes de la guerre commença une conversation légère dans laquelle les officiers russes se laissèrent aller à la plaisanterie. Quelques-uns demandèrent aux nôtres quand ils viendraient prendre la place, et d'autres quand nous pensions partir. Quelques-uns nous félicitèrent de l'excellente occasion que nous avions de bien voir Sébastopol, en ajoutant qu'à moins d'occasions semblables nous avions peu de chances de voir la place de plus près. Un officier demanda confidentiellement en anglais à un soldat combien nous avions envoyé d'hommes dans les tranchées : « Begorra! » répondit le soldat, rien que sept mille hommes cette nuit, avec dix » mille hommes de réserve. » L'officier se mit à rire et se retourna.

» A un autre moment un Russe plaça un cadavre sur un brancard et se mit à chercher des yeux un camarade pour l'aider à l'emporter. Un zouave s'avança gracieusement et le souleva, ce qui fit rire les assistants; mais un Russe accourut et prit sa place. Dans la ville nous pouvions distinguer de nombreux groupes de soldats sur les places et aux coins des rues : probablement ils avaient reçu l'ordre de se faire voir.

» Les Russes nous apprirent la mort de l'amiral Istomine, tué par un éclat de bombe. C'était un des principaux acteurs du massacre de Sinope, et le czar l'avait récompensé par la décoration de Saint-Georges, que l'on ne donne ordinairement qu'aux généraux qui ont terminé avec succès une campagne. On nous désigna comme le prince Bariatinski un officier à mine distinguée, qui se plaignait d'être privé cette année par la guerre de ses promenades sur l'eau.

» Le général Bosquet et plusieurs officiers généraux de l'armée alliée visitèrent les tranchées pendant l'armistice, qui finit à trois heures. A peine le pavillon blanc avait-il disparu derrière les murs du mamelon, qu'un boulet lancé par la batterie de la marine alla frapper dans une embrasure russe et renverser la colonne de terre qui la formait. Les Russes répondirent sur-le-champ : il était curieux

de voir la masse de bombes et de boulets lancés par les Russes; ils ne nous voyaient pas, mais faisaient feu de partout et un peu au hasard. »

CHAPITRE IV.

Eupatoria. — Escarmouche du 3 mars. — Iskender-Bey. — Conversation entre Sefer-Pacha et des officiers russes. — Aqueduc de Kamiesch. — Détails sur ce port. — Prix des denrées. — Chenapanville et Filoutopol. — Bombardement. — Ses effets. — Mort du général Bizot. — Opération bien réussie.

Rien d'important ne se passa pendant le mois de mars dans les autres parties de la Crimée.

Omer-Pacha se maintint à Eupatoria avec trente-cinq mille hommes, mille chevaux et quatre batteries complètes, sans être sérieusement inquiété par le corps russe qui cernait la place, et que commandait le lieutenant général Torff, sous la direction supérieure du lieutenant général baron de Wrangel. Il n'y eut entre les deux armées que des escarmouches d'avant-postes, comme celle du 3 mars, où fut grièvement blessé le colonel Iskender-Bey (comte Jelinski). Il avait poussé une reconnaissance avec trois cents hommes de cavalerie régulière et cent bachi-bozouks tartares, quand il fut surpris dans un défilé hérissé de broussailles par quatre escadrons. Il ne céda le terrain que pied à pied. Un coup de lance l'atteignit dans la région du cœur; un coup de sabre lui balafra le front, et un second coup de sabre lui entama quatre doigts de la main droite.

Quatre jours après cette affaire, le bateau à vapeur autrichien *le Columbo*, venant de Varna, apporta à Omer-Pacha la nouvelle de la mort de l'empereur Nicolas.

Dans l'après-midi du 7 mars, Sefer-Pacha (comte Koscielski), accompagné de deux escadrons de lanciers ottomans, sortit d'Eupatoria avec l'intention de communiquer la nouvelle aux premiers officiers russes qu'il rencontrerait.

Ayant aperçu une colonne de cavalerie, il s'avança vers elle, suivi seulement d'un officier turc et de M. Kuczinski, major du génie dans l'armée égyptienne.

Lorsque les deux groupes furent en présence et assez rapprochés pour entrer en conversation, il y eut d'abord de la défiance, surtout de la part des Russes; mais on se donna mutuellement parole d'honneur d'officiers qu'il n'y aurait aucune attaque, et l'entretien se noua.

Sefer-Pacha approcha son cheval contre celui de l'officier qui semblait être le chef des autres, et qui avait la tête couverte du bonnet tartare en peau de mouton noire, et prenant la parole :

— Messieurs, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer : l'empereur est mort.

— Quel empereur, s'il vous plaît ?

— Mais le vôtre, l'empereur Nicolas.

— De quelle date est cette nouvelle?

— Du 2 de ce mois.

— C'est probable ; mais il n'y a là encore rien de sûr. Il est vrai que, lorsque j'étais il y a quelques jours à Sébastopol, nous avons compris que notre empereur était gravement malade. Nous verrons.

Après quelques autres paroles insignifiantes, Sefer-Pacha pria son interlocuteur de lui dire à qui il avait l'honneur de parler.

— Au général prince Radziwill.

(C'est lui qui vint à Constantinople demander au sultan l'extradition de tous les réfugiés qui avaient pris part à la guerre de Hongrie, et qui n'éprouva qu'un énergique refus.)

Sur une pareille demande du prince, Sefer-Pacha déclina son nom.

— Mon Dieu ! pacha, voyez un peu les effets de la guerre. Nous combattons aujourd'hui, et, il y a trois ans, nous nous trouvions ensemble à dîner chez le comte Xavier Branicki, à Paris. Là, nous étions amis.

— Amis ! pardon, général, nous n'étions que convives.

— Oh ! mon Dieu, c'est la même chose.

En ce moment, un grand jeune homme blond, qui semblait être aussi un officier supérieur, intervint dans la conversation.

— Les poëtes, dit-il, sont d'insignes *blagueurs*. Sur quels tons n'ont-ils pas chanté la beauté du climat et les délices de la Crimée ! Et voilà plusieurs mois que nous sommes dans la boue jusqu'aux oreilles.

— Croyez-vous qu'à Eupatoria nous nous prélassions dans les délices ? A la guerre comme à la guerre.

— A propos, ajouta Sefer-Pacha, qui a donc porté ce coup de sabre à la tête d'Iskender-Bey? Iskender soutient que ce doit être un gentilhomme, parce que son adversaire, qu'il n'a pu reconnaître au costume, car, avec votre habillement actuel, on ne peut distinguer l'officier du soldat, était parfaitement monté et avait la main solide.

— Comment, dit le prince Radziwill, Iskender n'est pas mort ?

— Mais, non, et il vous le prouvera bientôt en prenant sa revanche.

— Eh bien, dites-lui que celui qui l'a blessé l'est aussi : c'est Winner, lieutenant colonel des lanciers.

On échangea encore quelques paroles de politesse; on échangea également des cigares, et chacun regagna ensuite ses troupes sans qu'il eût été tiré un coup de pistolet.

Dans cette rencontre, sur huit assistants, il y avait huit Polonais, quatre du côté des Ottomans et quatre du côté des Russes. Les officiers ottomans avaient tous leur sabre dans le fourreau, tandis que deux officiers russes tinrent leur lame au poing tant que dura l'entrevue : ils semblaient honteux de cette précaution ; mais cette honte même les empêcha de remettre le sabre au fourreau.

Les Russes osaient à peine s'aventurer dans les environs d'Eupatoria, à plus forte raison ils se tenaient à distance respectueuse de Kamiesch et de Balaklava. Ces deux villes, régénérées par leurs envahisseurs temporaires, firent plus de progrès en quelques mois qu'elles n'en avaient fait en cent ans.

Un travail considérable, qui avait occupé cent cinquante marins par jour pendant une partie de l'hiver, fut achevé le 20 mars. C'était un aqueduc ayant cinq cent soixante-trois mètres de longueur; quatre mètres quatre-vingt-dix centimètres de base et cinq mètres dans sa plus grande hauteur. Il amenait au fond du port de Kamiesch les eaux d'un puits, qui, élevées à l'aide de pompes, descendaient jusqu'à la mer par des tuyaux empruntés à d'anciens conduits. L'ouverture de l'aqueduc fut officiellement annoncée en ces termes :

« Les travaux de construction de l'aqueduc étant terminés, il devient urgent de pourvoir à l'entretien de cet utile établissement. M. le directeur du port se chargera de ce soin.

» Les ateliers de la direction assureront le bon service et la durée des pompes, tuyaux, puits, et de tous les objets enfin qui constituent l'aqueduc. Mais, afin que les réparations ne dépassent pas celles des dégâts causés par l'usage quotidien, il sera établi un service de gardiennage.

» Le nombre des gardiens est fixé à trois, un quartier-maître et deux matelots. Ces hommes seront désignés par M. Albert, qui les choisira parmi les ouvriers les plus anciennement établis aux travaux et qui s'y sont toujours fait remarquer par leur zèle, leur intelligence et leur bonne conduite. Les gardiens seront embarqués à bord du vaisseau *l'Alger*. M. le commandant Saisset les établira à terre près de l'aqueduc, à la conservation duquel ils sont préposés ; il réglera le service, ainsi que la consigne qu'ils auront à faire exécuter.

» L'amiral commandant en chef l'escadre de la Méditerranée ne peut pas manquer l'occasion de donner ici à M. Albert, lieutenant de vaisseau, une marque de sa satisfaction pour le zèle et la capacité qu'il a déployés dans la conduite de ces travaux.

» *Le vice-amiral commandant en chef*, BRUAT. »

Cette création était d'autant plus nécessaire qu'à côté des vaisseaux de l'Etat se trouvaient dans les ports des bâtiments de commerce de diverses nations, français, anglais, sardes, napolitains, autrichiens, mecklembourgeois, hambourgeois, etc. Ils apportaient des denrées de toute espèce, avec la certitude de les vendre aux plus avantageuses conditions; les prix, quoique diminués par la concurrence, étaient encore passablement élevés; un litre d'eau-de-vie se vendait de 2 fr. 75 cent. à 3 fr.; la bière, 2 fr. la bouteille; un litre de vin d'Italie, 1 fr. 50 cent., bien que l'impôt des boissons fût inconnu en Crimée. Une livre de pain blanc coûtait 1 fr. 10 cent.; une livre de fromage de Hollande, 2 fr.; une paire de bottines, 45 fr.

Lorsqu'un bâtiment de commerce arrivait dans le port, le capitaine présentait ses papiers au commandant du port, qui lui donnait la permission d'y entrer. Lorsqu'il y avait un commerçant à bord, et que celui-ci ou un agent du bâtiment voulait vendre en détail ses marchandises, il demandait au commandant de place la permission d'établir une tente ou une baraque. Le commerce de détail n'avait lieu que dans des établissements de ce genre et sur terre. Il était défendu très-sévèrement de vendre en mer.

Quand il avait obtenu la permission d'établir une tente, le commerçant se rendait au bureau de la gendarmerie, qui lui assignait une place. A partir de ce moment, son commerce était complétement libre.

Au printemps de 1855, les tentes et baraques des marchands formaient déjà une ville à part où l'on pouvait se procurer même des objets de luxe.

Cette ville avait des rues, telles que la rue de la Gloire, du Commerce, de Lourmel, de Napoléon; mais elle était bâtie sur un terrain friable; la poussière y volait en épais nuages; des myriades de mouches et d'insectes y tourbillonnaient dans l'air. Ce n'était que le moindre inconvénient de la colonie naissante, dont les visiteurs étaient en proie à la rapacité des marchands. Aussi les soldats, dans leur énergique langage, lui donnèrent-ils la qualification maison-[illegible] de *Chenapanville* ou *Filoutopol*.

La fin de mars et le commencement d'avril furent consacrés par l'armée alliée aux préliminaires du bombardement de Sébastopol. Un ordre du jour, en date du 7 avril, en faisant savoir aux troupes que les travaux préparatifs du siége touchaient à leur terme, remercia le génie et l'artillerie de n'avoir reculé devant aucune difficulté, devant aucun péril. Le 9, à la pointe du jour, on démasqua les batteries; quatre cents bouches à feu tonnèrent à la fois; les bombes et les fusées incendiaires s'abattirent sur la ville assiégée. Ce fut un *feu d'enfer*, suivant l'expression du prince Gortschakoff. Le génie combinait son action avec celle de l'artillerie, pendant que toute l'infanterie se tenait sous les armes pour repousser les Russes s'ils avaient tenté une sortie. Malheureusement une pluie battante, chassée par

un vent de sud-ouest, contraria une attaque qui aurait pu être décisive.

Le résultat des premiers jours du bombardement est consigné dans les rapports suivants du général Canrobert et de lord Raglan.

« 17 avril.

» MONSIEUR LE MARÉCHAL,

» J'ai l'honneur de vous rendre compte de la succession de nos opérations devant la place.

» Après un feu soutenu pendant le jour avec une supériorité marquée sur celui de l'ennemi, nous avons avancé nos cheminements, pendant les nuits du 9 au 12, dans la direction du bastion du Mât, tout en luttant avec succès contre les postes soutenus par de fortes réserves que l'ennemi tient dans ses embuscades.

» Dans la nuit du 13 au 14, le général Pélissier a pris des dispositions efficaces pour nous assurer la possession du terrain sur lequel le génie devait cheminer vers le bastion central. L'opération se divisait en deux parties : celle de droite, *en avant du T*, dirigée par le général Rivet; celle de gauche, vers le cimetière, dirigée par le général Breton.

» A la première, les embuscades ennemies ont été enlevées avec une grande vigueur par quatre compagnies du 46e, aux ordres du chef de bataillon Julien, et une compagnie du 5e de chasseurs (lieutenant Copri). La résistance de l'ennemi a été des plus vives, et ses réserves ont fait plusieurs retours offensifs qui n'ont pu triompher de la résolution de nos compagnies engagées. Soutenues par un détachement de la légion étrangère (capitaine Robert), deux compagnies du 42e (capitaine Beauregard), une compagnie du 14e (lieutenant Sauve), elles se sont vaillamment maintenues sur leur terrain. Les embuscades, malgré la solidité de leur construction, ont été rasées. A la gauche et en arrière, le travail du génie était protégé par trois compagnies du 26e, aux ordres du capitaine Michel, qui avait pris d'excellentes dispositions, et qui a été blessé à la tête de sa troupe.

» Pendant que ces événements se passaient, le général Breton faisait enlever vers la gauche, avec la même énergie et le même succès, toutes les embuscades russes du cimetière par six compagnies du 98e, commandées par le chef de bataillon Grémion. Ces compagnies, renforcées pendant l'action par deux autres du 9e bataillon de chasseurs, ont fait preuve de l'élan et de la solidité les plus remarquables. Le 98e (23e léger) a eu là un brillant début. L'ennemi a plié après un feu très-vif, qui n'a pas fait reculer un instant les nôtres. Ces embuscades ont été occupées et rasées comme celles de droite.

» Protégé par cette double opération vigoureusement conduite, le génie a pu accomplir son tracé et pousser ses travaux avec activité. Une nouvelle parallèle a été formée, nous nous proposons d'en tirer un très-bon parti.

» Nous avons eu, dans cette affaire de nuit, qui a été très vive et qui fait le plus grand honneur à nos troupes, quarante hommes tués, dont quatre officiers et cent dix-sept blessés.

» Quant à nos cheminements sur le bastion du Mât, les effets de l'artillerie ennemie, agissant à très-petite distance, les rendaient à peu près impossibles, ou, du moins, ils n'étaient praticables qu'à la condition de se résigner à des pertes continuelles. Dans cette situation, nous avons cherché à former une tranchée à demi-distance entre notre troisième parallèle et le saillant du bastion, à l'aide de nos fourneaux de mine qui avaient été convenablement disposés pour cet objet. Le feu a été donné dans la soirée du 15. L'opération a très-bien réussi. Les officiers et les sapeurs du génie ont trouvé aussitôt à se loger dans un immense fossé de quatre mètres de profondeur en moyenne, fossé dont l'ennemi ne nous a pas disputé la possession. Ses troupes ont bordé la fortification et ont commencé un feu très-vif de mousqueterie et de canon.

» Nos mortiers, à leur tour, ont fait pleuvoir les bombes sur ces troupes agglomérées, et je suis informé par un sous-officier déserteur que la garnison a fait là des pertes sensibles. Nos travailleurs, bien que dans une position difficile, ont activement opéré toute la nuit dans ce terrain tourmenté, pour compléter, autant que possible, le couronnement des entonnoirs et relier la nouvelle tranchée avec la troisième parallèle. Cette nuit, les troupes ont continué ce travail avec ardeur. Cent hommes d'élite du 74e occupent aujourd'hui, pendant le jour, cette quatrième parallèle.

» Au milieu de ces combats et de ces travaux pénibles, les troupes ont toujours montré l'attitude la plus ferme et le meilleur esprit. Le général Pélissier, qui commande à la gauche, en est on ne peut plus satisfait.

» A la droite, du côté de la tour Malakoff, la supériorité de notre artillerie s'est également maintenue, mais sans parvenir à éteindre celle de l'assiégé, sauf pourtant dans les deux ouvrages de contre-approche du Carénage, qui ne tirent plus depuis deux jours. Dans cette partie de notre attaque, comme dans l'autre, nous avançons avec lenteur, perfectionnant nos tranchées existantes et ne donnant rien au hasard. Une nouvelle batterie, établie devant l'ouvrage de contre-approche dit du *Mamelon vert*, dont le feu a commencé hier matin, produit de bons effets.

» Au rapport des déserteurs, la garnison a fait des pertes considérables, et ses canonniers de marine, qui en forment la partie la plus vitale et celle qui montre le plus de moral, ont particulièrement souffert. Les bastions central et du Mât sont gravement endommagés. Leur armement a été souvent mis hors de service; mais les ressources presque inépuisables de la place en artillerie ne lui font pas encore défaut, et chaque nuit des milliers de travailleurs procèdent aux réparations les plus pressées. »

« Devant Sébastopol, 14 avril.

» MILORD,

» Toutes les batteries des alliés ont continué contre les travaux de l'ennemi un feu vif et soutenu.

» Le feu de l'artillerie anglaise, dirigé principalement contre les batteries du jardin et des casernes, contre le redan, la tour Malakoff et le mamelon, a produit un grand effet, et les travaux de l'ennemi ont beaucoup souffert, quoique, selon son usage, il ait profité de la nuit pour réparer, malgré le feu vertical qui a continué pendant les vingt-quatre heures.

» Le tir de la brigade de marins et de l'artillerie a été excellent.

» Les pertes n'ont pas été nombreuses, mais elles ont été sensibles parmi les marins, comme Votre Seigneurie le verra par les annexes, et la marine royale déplorera la mort du lieutenant Douglas, qui avait servi avec beaucoup d'habileté et de zèle depuis le commencement du siége.

» Les lieutenants Urmston et d'Aeth, de la marine royale, et Steele, de l'artillerie de marine, tous trois excellents officiers, ont été blessés.

» L'artillerie royale déplore la mort du lieutenant Luce, officier de grande espérance, et les lieutenants Sinclair et l'Estrange sont au nombre des blessés. Le premier a reçu des blessures graves; mais je suis heureux de dire qu'il y a tout espoir de le sauver. Ce sont tous deux des officiers d'un grand mérite.

» Le capitaine Crafton, du génie, qui dans ce long siége de Sébastopol a rendu de bons services, a aussi reçu une blessure qui, je le crains, l'empêchera de servir pendant longtemps.

» Nos batteries et nos parapets sont encore en bon état, malgré le mauvais temps. Le feu de l'ennemi a été relativement peu nourri, mais son tir est bon; et comme il a mesuré avec beaucoup de précision la portée de nos canons, plusieurs de nos pièces ont été démontées sur notre droite et sur notre gauche.

» On n'a remarqué rien d'important du côté de la Tchernaïa; mais on a vu de petits détachements de deux cent cinquante à cinq cents hommes avec un gros canon et quelques fourgons d'artillerie se diriger le long des collines d'Inkermann vers la ferme Mackensie, et ce canon a été mis en position sur la route.

» Bien que le service ait été pénible de nuit et de jour pendant cette semaine, il a été fait avec une gaieté et un dévouement qui font le plus grand honneur aux officiers et aux soldats.

» Le télégraphe sous-marin a été amené sans encombre du cap Kelegra au Monastère, et dès qu'il sera attaché au cap Kelegra les ingénieurs le plongeront jusqu'à Varna, où j'espère qu'il pourra fonctionner d'ici à huit ou dix jours. Le premier détachement du 10e hussards est arrivé aujourd'hui à Balaklava.

» J'ai l'honneur, etc. » RAGLAN. »

« Devant Sébastopol, 17 avril.

» MILORD,

» Le feu des armées française et anglaise contre Sébastopol a continué depuis ma lettre du 14 courant, et, quoique supérieur à celui de l'ennemi, il n'a pas produit l'effet permanent qui aurait pu être attendu, d'après sa constance, sa force et son exactitude.

» Les canons des Russes ont été tournés contre quelques-uns de nos ouvrages avancés en très-grand nombre et dans un seul cas particulier; le dommage subi par une batterie a été tel, que les efforts infatigables des capitaines Henry et Walcot, et la bravoure et la détermination des artilleurs sous leurs ordres ont pu seuls leur permettre de continuer leur feu et de s'y maintenir.

» Hier, dans une autre batterie, une bombe a éclaté près du magasin à poudre, qui en conséquence a fait explosion, tuant (je regrette de le dire) un homme et en blessant deux très-grièvement et sept moins sérieusement. Les deux batteries dont j'ai parlé ont été réparées et remises en leur état primitif. Ci-joint la liste des pertes du 13 au 15 courant :

» J'ai à déplorer la perte de deux jeunes officiers d'espérance qui avaient récemment rejoint l'armée, le lieutenant Preston du 88e régiment, et le lieutenant Mitchell, de l'artillerie.

» Je regrette d'ajouter que deux autres ont été grièvement blessés : le capitaine Green, au service de la compagnie des Indes orientales, qui a servi pendant le siége comme ingénieur auxiliaire avec beaucoup d'honneur pour lui et d'avantage pour le service, et le capitaine Danovan, du 33e, qui avait servi avec zèle depuis l'ouverture de la campagne.

» Les Français ont fait jouer plusieurs petites mines devant le bastion du Mât dimanche soir, après le coucher du soleil, dans le but d'établir une parallèle sur la place. Cette opération a considérablement alarmé l'ennemi, qui s'est mis à ouvrir un feu très-nourri

d'artillerie et de mousqueterie dans toutes les directions, à partir de cette partie de la ville; ils ont soutenu ce feu longtemps.

» Il n'a pas fait de mal à notre attaque de gauche, contre laquelle était dirigée une partie de ce feu, et j'espère qu'il a fait peu de mal à nos alliés. Plusieurs centaines d'hommes de cavalerie russe et un petit escadron de Cosaques se sont montrés à la partie inférieure des hauteurs, en face de Balaklava, ce matin; ils sont restés une heure, et ils se sont retirés la majeure partie par le pont de Trattea. L'objet de ce mouvement était probablement une reconnaissance.

» J'ai l'honneur, etc.

» Raglan. »

Un homme qui avait fait preuve d'autant de capacité que de zèle dans la direction des travaux de siége, le général de génie Bizot, fut mortellement blessé, le 11 avril, devant le bastion du Mât. Une balle lui entra dans la tête un peu au-dessous de l'oreille, laboura la voûte du palais et se logea dans l'articulation de la mâchoire. Le général expira le 16, et fut enterré au port du génie. Les généraux en chef, y compris Omer-Pacha, assistèrent à ses funérailles avec de nombreuses députations des trois armées. Sa mort fut annoncée au maréchal Vaillant par cette lettre du général Canrobert :

« Devant Sébastopol, le 19 avril 1855.

» Monsieur le maréchal,

» Le général Bizot vient de succomber, au moment même où je recevais de toutes parts l'assurance qu'il était à peu près hors de danger.

» Cette mort est un véritable malheur public, elle est un deuil pour l'armée entière. Le général Bizot avait au milieu d'elle la popularité la plus dignement acquise. Il poussait l'amour du devoir jusqu'au fanatisme, et pendant six mois nous l'avons vu de jour et de nuit à l'œuvre, montrant au milieu des difficultés les plus ardues le calme, la fermeté d'esprit, la ténacité, la sérénité les plus extraordinaires. Nos soldats le connaissaient tous : ils admiraient son ardeur, sa bravoure de sous-lieutenant, et on s'étonnait chaque jour de le voir revenir de la tranchée, après les périls affrontés avec une insouciance et une gaieté qui donnaient à son courage un caractère particulier.

» Je ne finirais pas, monsieur le maréchal, si je vous disais ici tout ce qu'a été parmi nous cet excellent homme et tous les regrets qu'il nous laisse. Son esprit, plein de ressources et d'initiative, s'était constamment montré à la hauteur de la tâche que nous poursuivons.

» Je suis auprès de vous, monsieur le maréchal, l'organe de l'armée de Crimée, en vous faisant connaître les titres que cet officier général s'était acquis à la bienveillance de l'empereur.

» C'est encore un devoir pour moi de vous rappeler tout ce que le corps du génie a mérité et mérite chaque jour dans ce siége mémorable, et de vous renouveler mes instances pour que les services de ces officiers, aussi braves qu'habiles et dévoués, soient largement récompensés. »

La flotte ne prit point, comme au 17 octobre, une part active au bombardement. Cependant, à l'heure où le 23e léger s'emparait des embuscades du cimetière, deux frégates à vapeur, *le Caffarelli* et *le Valorous*, s'approchèrent du fort Constantin, qui est protégé non-seulement par ses batteries, mais encore par des hauts-fonds, dont la ligne, s'étendant au large jusqu'à onze cents mètres, ne laisse à la navigation que d'étroits passages.

Le Valorous arriva à la portée du tir, et ouvrit subitement son feu sur la place. Les Russes ne s'attendaient point à cette attaque; aussi s'écoula-t-il une ou deux minutes avant que le fort Constantin, qui fut prêt le premier, pût répondre par un coup de canon. Quant aux batteries du fort Alexandre et de la Quarantaine, elles ne firent feu qu'après une seconde bordée de la frégate. Celle-ci prit encore le temps d'en envoyer deux autres sur la place, et revint ensuite reprendre son mouillage, n'ayant essuyé qu'un feu insignifiant.

A une heure du matin, *le Caffarelli* exécuta la même manœuvre. Seulement la première alerte avait mis les Russes sur leurs gardes, et les canonniers étaient à leurs postes; et même le fort Constantin avait illuminé ses deux étages de casemates, qui, sur le fond noir de la rade, faisaient un singulier effet. *Le Caffarelli* tira quatre bordées. Les forts russes y répondirent avec vivacité, mais un seul obus atteignit le vaisseau français et boucha hermétiquement la fenêtre qui éclairait la cabine du médecin. Celui-ci se contenta de dire en examinant le dommage : — Voilà une opération bien réussie.

CHAPITRE V.

Exposé des opérations militaires par le gouvernement français. — Article du *Moniteur* du 11 avril 1855. — Comment l'expédition d'Orient a été conçue. — Fragment des instructions données le 12 avril 1854 au maréchal de Saint-Arnaud. — Plans divers. — Choix de Gallipoli comme lieu de débarquement de l'armée anglo-française. — Devait-on agir sur le Danube? — Projet de débarquement en Crimée. — Conseils donnés au maréchal de Saint-Arnaud. — Ils ne sont pas suivis. — Difficultés d'un coup de main. — Siége régulier. — Appréciation des généraux Canrobert et Raglan. — Détails sur Sébastopol. — Opérations ordinaires d'un siége. — Investissement. — Ouverture de la tranchée. — Ouverture du feu. — Commencement du chemin couvert. — Obstacles que présentent la situation et le sol de Sébastopol. — Comparaison avec Dantzig. — Conclusion.

Tandis que l'œuvre de destruction poursuivait son cours en Crimée, les négociations diplomatiques se renouaient à Vienne.

Il serait inutile de citer et même d'énumérer les nombreuses notes françaises, anglaises, russes, autrichiennes, prussiennes, saxonnes, qui précédèrent ou accompagnèrent la réouverture du congrès; elles seront oubliées par l'histoire, car les détails mesquins dont elles s'occupent ne sont propres qu'à faire perdre de vue les généralités. Mais il est indispensable de reproduire, malgré leur étendue, les deux articles où le gouvernement français exposa à son point de vue la question d'Orient. Dans les numéros des 11 et 15 avril, le *Moniteur* racontait la campagne de Crimée. Il examinait pour quel intérêt la France et l'Angleterre avaient pris les armes, et quel était le but à atteindre. Il définissait les quatre garanties, et formulait l'interprétation de la troisième avec tous les caractères d'un ultimatum. Ces deux articles étaient conçus de manière à éclairer l'Europe et à fixer les bases d'une solution. C'était à la fois une récapitulation du passé et une préparation de l'avenir.

I.

PARTIE MILITAIRE.

« Connaître la vérité quand elle intéresse l'honneur, la sécurité et la puissance de l'Etat, est le droit incontestable d'un grand pays comme la France. La dire, quand le silence n'est pas imposé par le patriotisme du salut public, est le devoir sacré d'un gouvernement fort comme celui de l'empereur. L'expédition d'Orient, ses causes, son but, les opérations diplomatiques engagées pour la prévenir ou pour la terminer, sont aujourd'hui des faits de discussion, en attendant qu'ils deviennent des pages d'histoire. Afin que ces faits soient utilement discutés et sérieusement jugés, nous venons les exposer dans leur plus scrupuleuse exactitude. Cela nous paraît tout à fait loyal et utile. L'opinion est prompte à l'alarme et facile à l'erreur au milieu d'émotions et d'événements comme ceux dont elle reçoit chaque jour le contre-coup. Le meilleur moyen de la rassurer, c'est de l'éclairer.

» Comment a été conçue l'expédition d'Orient? Quelles sont les prévisions et les données qui en ont dicté le plan? Quelles sont les causes qui l'ont modifié? Pourquoi l'armée anglo-française a-t-elle débarqué en Crimée au lieu d'agir sur le Danube et de faire une campagne en Bessarabie? Comment faut-il expliquer la longue résistance des assiégés en présence de l'ardeur et de l'héroïsme des assiégeants? Tels sont les points que nous voulons examiner dans la première partie de ce travail. Nous n'apporterons dans cet examen que des faits certains, des documents authentiques, des vérités, de la science et de l'histoire militaires.

» Les circonstances impérieuses et décisives qui commandaient à la France de tirer l'épée après une paix de quarante années sont présentes à tous les esprits. La Russie, ne pouvant faire accepter sa suprématie sur la Turquie par la terreur de ses protocoles, avait tenté de l'imposer par la force. Elle avait déchiré les traités, envahi un territoire, dédaigné et menacé l'Europe. Ses armées occupaient les Principautés, s'avançaient sur le Danube et marquaient déjà les étapes d'une marche victorieuse sur les Balkans. L'admirable élan de la nation turque ne pouvait suffire à déconcerter ce plan. La Russie trouvait un obstacle inattendu, il est vrai, dans le dévouement héroïque d'un peuple qu'elle avait cru déchu, et dont la résistance la faisait souvenir qu'il avait vaincu Pierre le Grand. Mais la lutte était inégale.

» Le monde entier, haletant et ému, en attendait le dénoûment avec anxiété. L'Allemagne, incertaine entre les habitudes de la sainte alliance et les conseils de sa dignité, ne savait pas encore si elle devait subir plus longtemps l'arrogance de cette domination qui pesait sur elle ou la repousser enfin. C'est de l'Occident que partit le signal de la résistance. La France et l'Angleterre, loyalement unies, n'hésitèrent pas à envoyer leurs flottes et leurs armées en Orient pour y défendre l'intégrité de l'empire ottoman, le respect des traités, l'équilibre européen et la civilisation.

» La haute volonté qui préside au gouvernement de notre pays et qui avait résolu cette guerre comme une nécessité de son honneur, après avoir vainement essayé de la prévenir par une conciliation honorable, traça alors des instructions pour l'illustre maréchal aux mains duquel allait être remise l'épée de la France. On lisait dans ces instructions, qui portent la date du 12 avril 1854, les passages suivants :

. . . .

. . . .

« En vous plaçant, maréchal, à la tête d'une armée française qui » va combattre à plus de six cents lieues de la mère patrie, ma pre-

» mière recommandation est d'avoir le plus grand soin de la santé » des troupes, de les ménager autant que possible, et de ne livrer » bataille qu'après vous être assuré des deux tiers au moins des » chances favorables.

» La presqu'île de Gallipoli est adoptée comme lieu principal de » débarquement, parce qu'elle doit être, comme point stratégique, » la base de nos opérations, c'est-à-dire la place d'armes où nous » mettions nos dépôts, nos ambulances, nos approvisionnements, » et d'où nous puissions avec facilité nous porter en avant ou nous » rembarquer. Cela ne vous empêchera pas à votre arrivée, si vous » le jugez convenable, de loger une ou deux divisions dans les ca- » sernes qui se trouvent soit à l'ouest de Constantinople, soit à » Scutari.

» Tant que vous n'êtes pas en face de l'ennemi, l'éparpillement de » vos forces n'a aucun inconvénient, et la présence de vos troupes » à Constantinople peut [illegible] si, par » hasard, après vous être avancé vers les Balkans, vous étiez contraint » de battre en retraite, il serait beaucoup plus avantageux de rega- » gner le côté de Gallipoli que celui de Constantinople, car jamais » les Russes ne s'aventureraient d'Andrinople à Constantinople en » laissant sur leur droite une armée de soixante mille hommes de » bonnes troupes.

» Si néanmoins on voulait fortifier la ligne de *Carassou* en avant » de Constantinople, il ne faudrait le faire qu'avec l'intention de la » laisser défendre par les Turcs seulement, puisque, je le répète, » notre position sera plus indépendante, plus redoutable, en nous » trouvant sur les flancs de l'armée russe que si nous étions bloqués » dans la presqu'île de Thrace.

» Ce premier point établi et l'armée anglo-française une fois réu- » nie sur les bords de la mer de Marmara, il faudra vous entendre » avec Omer-Pacha et lord Raglan pour l'adoption de l'un des trois » plans suivants :

» 1° Ou marcher à la rencontre des Russes sur les Balkans ;

» 2° Ou s'emparer de la Crimée ;

» 3° Ou débarquer soit à Odessa, soit sur tout autre point du lit- » toral russe de la mer Noire.

» Dans le premier cas, *Varna* me paraît le point important à occu- » per. L'infanterie pourrait s'y rendre par mer, et la cavalerie plus » facilement peut-être par terre. En aucune circonstance, l'armée ne » devra jamais trop s'éloigner de la mer Noire, afin d'avoir sans » cesse ses communications libres avec la flotte.

» Dans le second cas, celui de l'occupation de la Crimée, il faut » avant tout être sûr du lieu de débarquement, afin qu'il s'effectue » loin de l'ennemi, et qu'on puisse en peu de temps fortifier ce lieu » de manière qu'il serve d'appui si l'on venait à battre en retraite.

» La prise de Sébastopol ne doit pas être tentée sans s'être muni » au moins d'un demi-équipage de siége et d'un grand nombre de » sacs à terre. Quand vous serez à portée de cette place, ne négligez » pas de vous emparer de Balaklava, petit port situé à quatre lieues » au sud de Sébastopol, et au moyen duquel on peut se tenir aisé- » ment en communication avec la flotte pendant la durée du siége.

» Dans le troisième cas, celui où, d'accord avec les amiraux, on » résoudrait une entreprise sur Odessa.

. . . .

. . . .

» Dans tous les cas, ma recommandation principale est de ne ja- » mais diviser votre armée, de marcher sans cesse avec toutes vos » troupes réunies, car quarante mille hommes compactes et bien » commandés sont toujours une force imposante ; disséminés, au con- » traire, ce n'est plus rien.

» Si, pour vivre, vous êtes obligé de diviser l'armée, faites en sorte » de pouvoir toujours la réunir sur un point en vingt-quatre heures.

» Si, en marche, vous formez plusieurs colonnes, donnez-leur un » point de réunion assez loin de l'ennemi pour que chacune d'elles » ne puisse pas être attaquée isolément.

» Si vous repoussez les Russes, n'allez pas plus loin que le Danube, » à moins que l'armée autrichienne n'entre en lice.

» Généralement, tout mouvement doit être concerté avec le géné- » ral en chef de l'armée anglaise. Il n'y a que certains cas exception- » nels, où il s'agirait du salut de l'armée, que vous pourriez prendre » sur vous toute résolution.

. . . .

» J'ai pleine confiance en vous, maréchal ; vous demeurerez fidèle » à ces instructions, j'en suis assuré, et vous saurez ajouter une nou- » velle gloire à celle de nos aigles. »

« Ainsi qu'on vient de le voir par cet extrait des instructions de l'empereur au maréchal de Saint-Arnaud, Gallipoli avait été choisi comme le lieu de débarquement de l'armée anglo-française. Nous devons insister sur les graves considérations qui conseillèrent ce choix.

» Le premier principe, pour une guerre maritime, est de choisir un point de rassemblement à l'abri des atteintes de l'ennemi, d'une défense facile, d'un abord commode pour le débarquement et l'approvisionnement de l'armée, et qui permette à celle-ci de se mouvoir en avant, ou de se replier sur sa base d'opération si elle y était forcée, et de trouver en cas d'insuccès, l'appui et le refuge de ses flottes.

» La presqu'île de Gallipoli remplissait merveilleusement les conditions d'une guerre maritime. Placée à l'entrée des Dardanelles, elle était aisément ravitaillée par la mer de Marmara et la mer de Thrace. Une raison capitale, tirée de la situation respective des deux armées russe et turque, commandait d'ailleurs de s'emparer de ce point. Les Russes, en passant le Danube à Routschouk, en s'avançant sur Andrinople, et en laissant à leur gauche les forteresses turques et même Constantinople, pouvaient nous y devancer et fermer la retraite à nos flottes engagées dans la mer Noire. Il y avait là un grand péril que la prévoyance des gouvernements alliés sut reconnaître et conjurer.

» Une autre considération prescrivait encore l'occupation préalable de Gallipoli. Au moment du départ de l'expédition, c'est-à-dire au mois d'avril 1854, on se demandait avec inquiétude si nos forces militaires arriveraient à temps pour couvrir Constantinople. Une guerre défensive paraissait alors bien plus probable qu'une guerre offensive. C'était l'intégrité de l'empire ottoman qui était menacée et déjà entamée, et que nous allions défendre et reconquérir. Une bataille perdue par les Turcs sur le Danube pouvait amener les Russes sur les Balkans en trois journées de marche, et leur ouvrir le chemin de Constantinople. L'occupation de Gallipoli couvrait entièrement cette capitale. Les deux gouvernements alliés comprirent qu'une armée russe, fût-elle entrée à Andrinople, ne pouvait s'avancer sur Constantinople en laissant sur son flanc droit soixante mille Anglo-Français, et c'est cette prévision qui se retrouve dans les instructions de l'empereur.

» Ainsi donc, à tous les points de vue, pour parer à toutes les éventualités, la presqu'île de Gallipoli avait été admirablement choisie comme point de débarquement et base d'opération. De ce point, nous protégions la capitale de l'empire turc, nous restions maîtres du mouvement de nos flottes, nous nous avancions sans nous découvrir, et nous conservions nos communications avec Toulon et Marseille.

» Mais à peine l'armée anglo-française était-elle arrivée à Gallipoli, que la scène avait déjà changé. Quoique les coureurs russes eussent été aperçus en vue de Varna, la défense héroïque de Silistrie avait arrêté l'élan du prince Gortschakoff. La lutte, au lieu de se transporter au centre de l'empire, se prolongeait sur le Danube, avec des chances diverses. Les généraux en chef de l'expédition crurent alors qu'ils auraient le temps d'arriver sur le théâtre de cette lutte, de sauver peut-être Silistrie, mais en tout cas de se joindre à l'armée ottomane, et de défendre contre l'armée russe les Balkans, en ayant pour ainsi dire leurs deux ailes protégées par les deux forteresses de Choumla et de Varna.

» Ce plan était aussi hardi que prudent. Il était indiqué d'ailleurs par les circonstances et par l'imminence du péril. Si, en effet, les Russes eussent pris Silistrie, dont la chute était annoncée comme inévitable par les rapports d'Omer-Pacha, le sort de l'empire ottoman pouvait dépendre d'une grande bataille. Les armées de la France et de l'Angleterre devaient la prévoir et s'y préparer. Là était leur poste, parce que là étaient peut-être le dénoûment de la lutte et l'arrêt suprême du destin.

» Ces prévisions furent démenties par les événements. Le courage de l'armée turque et la présence des alliés suffirent pour forcer les Russes à lever le siége et à se retirer de l'autre côté du Danube.

» Toutes les fois que l'ennemi bat en retraite, il y a une grande tentation pour l'armée devant laquelle il se retire : c'est de le poursuivre. Mais quand cette poursuite peut compromettre une armée, il y a plus de gloire à s'arrêter qu'à avancer : l'amour de la gloire ne doit jamais conseiller ce que la sagesse défend. Qu'aurait pu faire l'armée anglo-française en s'engageant dans un pays ravagé, privé de communications, sillonné par de grands cours d'eau et infesté de maladies pestilentielles ? Ce n'est pas la victoire qu'elle serait allée chercher, mais la destruction sans lutte et la mort sans compensation.

» On a prétendu qu'après la retraite des Russes, il aurait fallu agir sur le Danube et entrer en Bessarabie. Disons-le tout de suite : sans le concours de l'Autriche, il était interdit à notre armée, sous peine de la plus funeste catastrophe, de s'avancer sur le Danube. N'oublions pas, en effet, ce point fondamental, que notre base d'opération était la mer : la perdre, c'était tout aventurer et tout compromettre. Ce n'est pas seulement la science militaire, c'est le simple bon sens qui interdisait de s'engager avec soixante mille Anglo-Français et soixante mille Turcs dans un pays malsain, impraticable ; n'ayant à notre disposition ni moyens de transport suffisants, ni équipages de pont, ni cavalerie en nombre imposant, ni parc de réserve et de siége, ni grand parc organisé, ni dépôts de vivres et de munitions à Choumla, à Varna, à Silistrie. Toutes ces ressources, indispensables quand on entre en campagne, ne s'improvisent pas en quelques jours, à huit cents lieues de la patrie : elles nous auraient manqué complétement.

» Nous nous serions trouvés en face d'une armée russe de deux cent mille hommes, qui nous eût attendus de pied ferme sur son ter-

rain, ou qui, en fuyant devant nous, eût cherché à nous attirer dans une situation plus périlleuse encore, ne nous laissant d'autre alternative qu'une bataille inégale ou une retraite impossible. Une simple reconnaissance de deux jours dans la Dobrutscha, qui nous coûta plus que le combat le plus meurtrier, est une preuve de ce que nous avançons. Des généraux en chef qui, ne comprenant pas le danger d'une pareille entreprise, se seraient laissé entraîner à cette faute irréparable, auraient compromis, nous n'hésitons pas à le déclarer, la responsabilité du commandement.

» Pour qu'une campagne au delà du Danube et sur le Pruth fût possible, il fallait donc, nous le répétons encore, la coopération active de l'Autriche. Or, un gouvernement ne fait la guerre que quand il le veut, à moins d'y être forcé par des circonstances suprêmes. Il ne la fait que lorsqu'il le peut. L'Autriche n'était pas prête à ce moment. En rompant avec la Russie, elle voulait être sûre de l'Allemagne et avoir cinq cent mille hommes sous les armes. Sa dignité, son intérêt, l'exemple des puissances occidentales, l'excitaient à se prononcer et à agir ; sa prudence lui conseillait d'attendre et de former le faisceau de ses forces militaires et de ses alliances politiques avant de se mêler à la lutte.

» Mais que pouvaient faire les généraux réunis à Varna après la retraite de l'armée russe ? Allaient-ils rester dans une inaction qui allait amener le découragement et dont le prestige de notre drapeau eût inévitablement souffert ? Ni l'honneur militaire ni l'intérêt politique ne permettaient aux généraux en chef une pareille attitude. Une fois sur ce grand théâtre, l'immobilité n'était plus possible ; il fallait agir, montrer un but aux soldats, forcer l'ennemi à nous craindre, et donner à l'Europe l'ambition de nous suivre en lui offrant l'occasion de nous honorer et de nous admirer.

» C'est alors seulement qu'il fut question d'opérer un débarquement en Crimée.

» Une expédition sur Sébastopol pouvait hâter le dénoûment de la guerre. Elle avait un but déterminé et restreint ; elle pouvait mettre dans les mains des alliés une province et une place forte qui, une fois conquises, devenaient un gage et un moyen d'échange pour arriver à la paix. C'est sous l'influence de ces considérations que les généraux en chef en conçurent la pensée et en arrêtèrent l'exécution.

» Cette expédition ayant été examinée à Paris et à Londres comme une éventualité, le maréchal de Saint-Arnaud reçut alors, non pas les instructions, on ne saurait en donner à de si longues distances, mais les conseils suivants :

« Se renseigner exactement sur les forces russes en Crimée ; si ces » forces ne sont pas trop considérables, débarquer dans un endroit » qui puisse servir de base d'opérations. Le meilleur endroit paraît » être Théodosie, aujourd'hui Kaffa ; quoique ce point de la côte ait » l'inconvénient d'être à quarante lieues de Sébastopol, il offre ce- » pendant de grands avantages : d'abord, sa baie étant très-vaste et » très-sûre, il permet à tous les bâtiments de l'escadre d'y être à leur » aise, ainsi qu'aux autres bâtiments qui viennent ravitailler l'armée. » En second lieu, une fois établi sur ce point, on peut en faire une » véritable base d'opérations. En occupant ainsi l'extrémité est de la » Crimée, on [illegible] tous les renforts qui arrivent par la mer d'Azof » ou par le Caucase. On s'avance vers le centre du pays, profitant de » toutes ses ressources.

» On occupe Simphéropol, centre stratégique de la presqu'île ; on » se dirige ensuite sur Sébastopol, et probablement sur cette route » on livre une grande bataille. Si elle est perdue, on se retire en bon » ordre sur Kaffa, et rien n'est compromis ; si elle est gagnée, on » met le siége devant Sébastopol, qu'on investit complétement, et » dont on obtient nécessairement la reddition au bout d'un temps » assez court. »

» Malheureusement ces conseils ne furent pas suivis. Soit que les généraux en chef n'eussent pas assez de troupes pour faire ce long trajet en Crimée, soit qu'ils attendissent un résultat plus prompt d'un coup de main hardi et imprévu, ils résolurent, comme on sait, de débarquer à quelques lieues seulement de Sébastopol. La glorieuse bataille de l'Alma leur donna d'abord raison ; mais, à peine vainqueurs, ils s'aperçurent bien vite que, n'ayant point de port, ils n'avaient pas de base d'opérations. Alors, poussés par cet instinct irrésistible de conservation qui ne trompe jamais, ils se dirigèrent en toute hâte vers le sud de Sébastopol, où se trouve Balaklava. Il était clair d'ailleurs que l'armée ne pouvait se maintenir et subsister en pays ennemi qu'à la condition d'être en communication directe avec la flotte.

» Mais ce retour obligé et nécessaire vers la mer avait pour conséquence l'abandon des hauteurs nord-est de Sébastopol, dont l'occupation seule permettait d'investir la place. L'armée anglo-française n'était pas assez nombreuse, en effet, pour que cet investissement pût être complet. Il fallait donc se borner à attaquer la partie sud. Pour accomplir cette opération, les Anglais s'emparèrent du port de Balaklava ; les Français, cherchant un point d'appui sur la plage pour pouvoir débarquer leurs vivres et leurs munitions d'artillerie, trouvèrent providentiellement le port de Kamiesch. Les soldats, qui ne se trompent jamais, l'appellent en effet le *port de la Providence*.

» Sébastopol, on le sait, n'est point entouré de murailles terrassées. C'est plutôt un grand camp retranché contenant habituellement une armée de quinze à vingt mille hommes, déjà protégé, au moment de l'ouverture des travaux de siége par de nombreuses batteries en terre et surtout par la flotte russe, qui, bien postée dans l'arrière-port, avait vue sur toutes les avenues par lesquelles les alliés pouvaient se diriger sur la place.

» A cette époque, c'est-à-dire lorsque l'armée anglo-française arriva devant Sébastopol, on pouvait peut-être tenter l'assaut ; mais c'était déjà une entreprise chanceuse tant qu'on n'avait pas une artillerie suffisante pour faire taire l'artillerie ennemie. Sans doute rien n'était impossible à une armée anglo-française composée de généraux et de soldats comme ceux qui ont fait leurs preuves depuis six mois dans les périls, les fatigues et les souffrances de ce long siége ; mais il n'y avait que le succès pour justifier un pareil coup d'audace. La responsabilité du commandement impose avant tout la prudence, et la prudence prescrivait aux généraux en chef de ne point donner l'assaut avec une armée de cinquante mille hommes tout au plus, placés sur un roc, manquant d'artillerie, de munitions, de réserve, n'ayant pas ses derrières assurés par des retranchements en cas d'échec, et n'ayant d'autre refuge que ses vaisseaux. C'eût été livrer au hasard la fortune et le sort de l'expédition, et on ne hasarde rien quand on est à huit cents lieues de la mère patrie.

» Le coup de main que les généraux croyaient possible après la bataille de l'Alma leur échappant, il ne restait qu'à faire un siége selon les règles de l'art militaire. Dès le début de cette difficile entreprise, les Russes prirent deux mesures excessivement efficaces pour eux et regrettables pour nous : la première fut le mouvement stratégique du prince Menschikoff, qui, au lieu de s'enfermer dans Sébastopol, se dirigea vers Simphéropol, tint ensuite la campagne et conserva ses communications libres avec la place assiégée ; la seconde fut la décision énergique de couler bas une grande partie des vaisseaux de guerre, ce qui permit à l'ennemi de rendre son port inaccessible à nos flottes, d'acquérir pour la défense de la place cinq à six cents canons devenus libres, ainsi que leurs munitions, et d'employer leurs marins comme canonniers au service des batteries. Aussi, quoique la ville présentât déjà un aspect formidable de bouches à feu, de nouvelles batteries s'élevèrent comme par enchantement, et notre faible artillerie de siége ne put pas éteindre le feu de la défense.

» Dès ce moment il devint visible pour tous que Sébastopol ne serait pris qu'après une longue lutte, avec des renforts puissants, au prix peut-être de plusieurs batailles meurtrières. Cette situation était grave. Elle fut envisagée par les généraux en chef avec le calme qui élève les caractères à la hauteur des responsabilités les plus difficiles. C'est ici l'occasion de parler du général Canrobert et de lord Raglan comme l'histoire en parlera. Leur rôle, sur cette grande scène, a été digne des deux pays dont ils portent l'épée. Placés en face d'obstacles immenses, ils ne les ont mesurés que pour mieux en triompher par le courage, la persévérance et le dévouement. L'armée, soutenue par leur exemple, a tout souffert sans se plaindre : exposée à toutes les rigueurs d'un terrible hiver, n'ayant pour se préserver du froid, de la neige, des pluies torrentielles, que des trous en terre et de petites tentes-abri, elle n'a refusé aucun sacrifice à l'honneur du drapeau et de la patrie, ni à la confiance des chefs qu'elle avait appris à aimer et à honorer sur le champ de bataille.

» Pour bien faire apprécier les difficultés immenses de l'entreprise que les généraux en chef avaient conçue et exécutée, il ne sera pas inutile peut-être d'expliquer à ceux qui l'ignorent en quoi consiste un siége proprement dit, et comment celui de Sébastopol se trouve placé en dehors de tous les principes dont la science immortalisée par Vauban est l'admirable résumé. Disons-le d'abord : Sébastopol, ville très-fortifiée du côté de la mer, ne l'est point régulièrement du côté du sud. L'enceinte est défendue par un fossé peu profond, dont les terres ont été rejetées du côté de la place pour y former un parapet. Sur le premier plan se trouvent des abatis et des trous-de-loup, et les batteries, dont les feux se croisent en avant des défenses, se succèdent en s'étageant en arrière vers le centre de la ville.

» De plus, le port est sillonné par des vaisseaux de guerre à vapeur, qui, formant autant de batteries mobiles, viennent protéger et flanquer tous les ouvrages de la défense.

» Les opérations d'un siége avant l'assaut peuvent se diviser en quatre phases principales : 1° l'investissement, 2° l'ouverture de la tranchée, 3° la construction des parallèles et des batteries, l'ouverture du feu, 4° le couronnement du chemin couvert, l'établissement des batteries et contre-batteries.

» 1° *Investissement*. — Ce qui veut dire entourer la place de tous côtés, afin que pendant le siége elle ne puisse recevoir aucun renfort en hommes, en munitions et en vivres. D'après les règles générales, on compte que l'armée assiégeante doit être cinq ou six fois plus forte que l'armée assiégée.

» Devant Sébastopol, ainsi que nous l'avons dit, l'investissement n'a pas encore pu avoir lieu, et l'armée assiégeante est tout au plus le double de l'armée assiégée. Nous ne comptons pas l'armée d'observation, qui tient en échec l'armée de secours.

» 2° *Ouverture de la tranchée*. — Elle se fait ordinairement de trois

cents à six cents mètres de la place; la tranchée consiste, comme on sait, dans un fossé creusé en terre et dont le déblai est rejeté du côté de la place. De cette façon, on forme un parapet qui met les soldats à l'abri du feu de l'ennemi.

» A Sébastopol, les Russes employant les gros canons de leur marine, qui portent à des distances énormes, on ne put ouvrir la tranchée qu'à neuf cents mètres. Au lieu de trouver un sol facile à creuser, nos soldats rencontrèrent presque partout le roc, ce qui força de recourir aux pétards pour le faire sauter morceau par morceau, et d'employer presque partout des sacs à terre, qui, amoncelés les uns sur les autres, forment des parapets. On conçoit combien alors l'œuvre est longue, pénible et périlleuse.

» 3° *Ouverture du feu.* — Généralement on chemine vers les parties les plus saillantes, parce qu'elles sont les plus faibles, et les tranchées, enveloppant de front les fortifications qu'on attaque, prennent la forme de plusieurs lignes demi-circulaires reliées entre elles par des zigzags. Ces lignes demi-circulaires sont appelées parallèles. Les batteries sont élevées en avant de ces lignes, qui, embrassant le front d'attaque en forme de demi-cercle, donnent aux feux une direction convergente. L'assiégé n'a pas cet avantage; cela se comprend aisément, car une ville assiégée peut être considérée comme formant le centre d'un cercle dont l'assiégeant occupe la circonférence.

» A Sébastopol, d'un côté la nature du terrain entrecoupé par des ravins rocailleux, et de l'autre le developpement de l'enceinte, qui présente peu de saillants marqués, ont empêché en grande partie la disposition favorable que nous venons d'expliquer.

» 4° *Couronnement du chemin couvert.* — Quand l'assiégeant est parvenu jusqu'au saillant du chemin couvert qui règne autour du fossé, il enveloppe cet ouvrage par des cheminements poussés le long de chaque branche, parallèlement à la crête du parapet. C'est ce qu'on appelle le couronnement du chemin couvert. On y construit la batterie de brèche, qui a pour but de faire tomber la muraille dans le fossé et de former une pente plus ou moins douce qui permette ainsi l'assaut. Généralement, quand on est arrivé à ce moment critique, presque tous les canons de l'ennemi ont été démontés, les affûts cassés, les munitions épuisées.

» Néanmoins, comme il reste parfois encore quelques canons dans les flancs des bastions du front d'attaque, on établit dans le couronnement du chemin couvert, ou sur la contrescarpe du fossé, une contre-batterie qui a pour but d'éteindre les derniers feux de l'ennemi. Ainsi donc, on peut dire, quand on tente l'assaut, que toute l'artillerie de la place a été détruite, et que la garnison, décimée par le feu de l'ennemi, épuisée par un travail excessif, affaiblie par la privation de nourriture, découragée par l'absence de toute nouvelle de l'intérieur, n'opposera plus une résistance sérieuse.

» A Sébastopol, rien de semblable. Dès qu'une pièce est démontée, une nouvelle pièce la remplace. Dès que des hommes sont tués, d'autres les suppléent. Dès que la garnison est fatiguée, une autre lui succède. Les approvisionnements sont abondants, et le tir en brèche ne peut avoir d'effet, puisque l'obstacle créé ordinairement par la muraille est remplacé par des palissades, des trous de loups, des abatis, et que les épaulements étant en terre le boulet y fait très-peu de dégâts. En supposant une attaque régulière contre une place de premier ordre et cette attaque dirigée contre deux demi-lunes et un bastion, le front de cette fortification n'embrasse qu'une étendue d'environ trois cents metres, et le développement des attaques en étendue est de huit mille mètres environ.



Cheminement d'un boyau de tranchée.

» A Sébastopol, l'étendue du front d'attaque est de plus de trois mille mètres, et celle des attaques a un développement de quarante et un kilomètres.

» Ajoutons encore que, pour garder cette immense étendue de tranchées, l'armée a dû fournir près de dix mille hommes de garde jour et nuit depuis six mois, et cela pendant un hiver rigoureux, au milieu de la neige et de la pluie, et on se fera une faible idée des fatigues de nos soldats et des difficultés du siége.

» Il n'y a pas dans l'histoire des États modernes d'exemple d'une entreprise plus difficile, plus glorieuse, et qui, par la grandeur même des obstacles qu'elle présente, soit plus en rapport avec l'importance de son but et celle des États qui s'y trouvent engagés. Le siége de Sébastopol n'a guère d'analogie avec aucun autre dans nos fastes militaires. Attaquer une place qui n'est pas investie, quand l'ennemi, supérieur en nombre, peut se ravitailler en hommes, en vivres et en munitions, et quand il tient la campagne, est un acte d'audace qui ne pouvait être tenté sérieusement que par l'Angleterre et la France, unies pour une fin nécessaire à l'Europe.

» On a beaucoup cité et admiré le siége de Dantzig comme un de ceux où l'héroïsme uni à la science avait triomphé des difficultés les plus considérables d'une défense opiniâtre et formidable. Dantzig, protégé par la Vistule, dont l'embouchure sur la Baltique est fermée par le fort de Veichselmunde, se trouvait également dans des con-

ditions peu favorables à un investissement complet ; mais il était possible, cependant, de prendre position sur le fleuve, entre le fort qui fermait son embouchure et la ville, d'intercepter ainsi les communications avec la mer et d'investir la place. C'est ce qui eut lieu sous le commandement du maréchal Lefebvre. Eh bien, cependant, quoique cette place fût enfermée dans nos lignes d'attaque, malgré le voisinage de l'empereur Napoléon, qui couvrait le siége à la tête d'une armée nombreuse et paralysait les secours de la Prusse et de la Russie, Dantzig avait résisté à cinquante et un jours de tranchée ouverte. Plus tard, après la retraite de Moscou, cette ville, occupée par les Français, ne capitula qu'après une défense d'une année et une attaque combinée par terre et par mer.

» Nous pourrions multiplier les exemples, mais il suffira de ceux-ci pour prouver que l'armée anglo-française a fait en Crimée tout ce qu'on devait attendre de son courage et de l'habileté de ses chefs. Elle n'a pas seulement fait preuve de constance et de fermeté au milieu des souffrances et des périls : en ajoutant la gloire d'Inkermann à celle de la bataille de l'Alma, elle a rehaussé encore l'honneur de nos armes. Nous devons espérer que le but de ses nobles efforts sera atteint; mais l'opinion unanime dira dès à présent, et l'histoire répétera un jour qu'elle a mérité la reconnaissance et l'admiration du monde.

» Nous venons d'expliquer la conduite militaire des gouvernements alliés depuis le début de l'expédition d'Orient. Nous exposerons avec la même précision et la même impartialité les diverses phases des négociations, leurs motifs et leur but. »



Le maréchal Pélissier.

CHAPITRE VI.

Article du *Moniteur* du 16 avril 1855. — Partie politique. — Examen des motifs de la guerre. — La Russie voulait dominer à Constantinople. — Ses tentatives antérieures. — Instructions de l'empereur Alexandre à la date du 19 avril 1812. — Justice de la cause des puissances occidentales. — Discours de Napoléon III à l'ouverture de la session législative de 1854. — Attitude de l'Autriche. — Utilité des négociations. — Analyse des quatre garanties. — On demande à la Russie de limiter sa puissance dans la mer Noire. — Conclusion.

II.

PARTIE POLITIQUE.

« Après avoir dit au pays toute la vérité sur le plan de campagne et l'expédition d'Orient, il nous reste à exposer comment la politique a compris son rôle, son devoir, l'honneur de la France et l'intérêt de l'Europe.

» Quelles furent les causes générales de la guerre? Pour quel intérêt la France et l'Angleterre allaient-elles porter leurs forces militaires et maritimes si loin de leurs rivages? Par quel point les différents États de l'Europe touchent-ils à cette question d'ordre européen? Quel est le but que l'on doit se proposer d'atteindre dans l'intérêt de tous? Comment faut-il entendre les quatre garanties acceptées de part et d'autre comme bases des négociations? Est-il juste, est-il utile de limiter la Russie dans la mer Noire? Quels seront les résultats des conférences de Vienne pour la paix ou pour la guerre? Tel est l'examen que nous voulons faire dans la seconde partie de ce travail, afin qu'à la veille des solutions décisives qui se préparent en ce moment, l'opinion publique, complétement édifiée, accepte avec une égale confiance la paix, si elle est possible, la guerre, si elle est nécessaire.

» On sait comment cette grande lutte s'ouvrit d'abord par un petit procès fait à la Turquie à propos de concessions qu'elle avait accordées en faveur des Latins de Terre sainte. La Russie ne cherchait

qu'un [illegible] le tombeau du Christ n'était que le marchepied [illegible] Mais ce n'était pas à cette pensée [illegible] que [illegible] Le gouvernement de l'empereur des Français, en réglant cette question de la manière la plus [illegible] sa véritable pensée. Tout le monde reconnut alors que la Russie n'avait [illegible] phore. L'interprétation abusive qu'elle tirait du traité de Kaïnardji n'était autre chose, en effet, que la déchéance morale du sultan. Dès lors, la question cessait d'être religieuse et devenait politique. L'Europe [illegible]

» C'est vers ce résultat que tendirent tous les efforts du gouvernement français. L'Angleterre, trompée d'abord par le prétendu caractère religieux de la question, comprit bien vite, avec son sens si net et si droit, sa véritable portée. Elle sentit comme nous la menace et l'arrogance de cette domination, et sa main s'étendait déjà de notre côté, que celle de la France s'avançait du sien pour sceller l'alliance des deux grands pays qui représentent la civilisation de l'Occident.

» Pour la France comme pour l'Angleterre, la question d'Orient représentait un intérêt supérieur à celui de leur propre ambition. La Russie voulait dominer à Constantinople. Il fallait l'en empêcher. La Russie, souveraine de la mer Noire, n'ayant qu'à étendre la main pour toucher au Bosphore, plaçait la Méditerranée sous la menace des flottes de Sébastopol. En s'avançant vers les Dardanelles, elle reculait sa frontière jusqu'au littoral de la Méditerranée. Partout où ses vaisseaux pouvaient atteindre, sa prépondérance était assurée. Du fond de ses ports inaccessibles, elle touchait à tous les empires et à tous les royaumes. Non-seulement la France et l'Angleterre avaient une rivale, non-seulement l'Allemagne s'affaissait sous le poids du colosse penché sur elle, mais la Grèce, l'Italie, l'Espagne, l'Egypte et tous les Etats secondaires se trouvaient atteints du même coup dans leur sécurité et leur indépendance.

» Chose étrange! l'Europe avait fermé les yeux au péril immense de cette invasion du Nord. En 1828, la France et l'Angleterre, unies à la Russie, brûlant à Navarin la flotte turque, avaient détruit une force qui protégeait l'Occident. A cette époque, nous cherchions un allié à Saint-Pétersbourg au lieu d'y voir un adversaire de notre influence et de notre civilisation. En 1840, l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche, laissant en dehors le cabinet des Tuileries, s'unissaient encore sans se suspecter. Sébastopol, fermé à toutes nos investigations, cachant dans son port inaccessible l'activité de ses chantiers et de ses arsenaux, n'apparaissait à personne comme une menace. On avait oublié que, dès 1805, une flotte partie de ce point et portant douze mille hommes avait débarqué en Italie, et mis en présence les Français et les Russes dans la Méditerranée. Cet avertissement méritait cependant qu'on s'en souvînt, car il prouvait que la Russie, du fond de l'Euxin, par la domination des détroits, pouvait atteindre jusqu'à l'entrée de l'Adriatique.

» Quelques années plus tard, la Russie, ayant à lutter contre la France unie à l'Autriche, précisa bien mieux encore sa politique d'envahissement, par le but qu'elle poursuivait et par les moyens dont elle se servait. Le plan de cette politique est toute une révélation. Nous l'empruntons à un document authentique récemment publié dans les mémoires d'un homme d'Etat, l'amiral Tichakoff, auquel l'empereur Alexandre donnait les instructions suivantes, à la date du 19 avril 1812 :

« La conduite astucieuse de l'Autriche, qui vient de s'unir avec » la France, oblige la Russie d'employer tous les moyens qui sont en » son pouvoir pour déjouer les intentions hostiles de ces deux puis- » sances. Le plus important est d'utiliser en notre faveur le génie mili- » taire des peuples slaves, tels que ceux de la Servie, de la Bosnie, de » la Dalmatie, du Monténégro, de la Croatie, de l'Illyrie, lesquels, » une fois armés et organisés militairement, pourront coopérer puis- » samment à nos opérations. Les Hongrois, mécontents des procédés » [illegible] » d'inquiéter l'Autriche, de faire diversion à ses idées hostiles, et » par conséquent d'affaiblir ses ressources. Tous ces peuples, réunis » [illegible] » non-seulement pour prévenir les intentions hostiles de l'Autriche, » mais encore pour opérer une diversion marquante sur l'aile droite » des possessions françaises, et nous donner un moyen assuré de » porter nos coups du côté de Nissa et de Sophia.

» Le but de la diversion contre la France doit être d'occuper la » Bosnie, la Dalmatie, la Croatie, et de diriger leurs milices sur les » points les plus importants de la mer Adriatique, et plus particu- » lièrement sur Trieste, Fiume, Bocca di Cattaro, afin d'y établir, » selon l'opportunité, des relations avec la flotte anglaise et de faire » tous nos efforts pour attiser les mécontentements du Tyrol et de » [illegible] » mécontentes de leur gouvernement actuel.

» Vous devez employer tous les moyens possibles d'exalter les po- » [illegible] » leur promettrez l'indépendance, l'érection d'un royaume slave, » des [illegible] pour les [illegible] les plus influents » parmi eux, des décorations et des titres convenables pour les chefs » et pour les troupes. Enfin, vous ajouterez à tous ces moyens ceux » que vous jugerez les plus propres à les gagner, les plus conformes » aux circonstances présentes. »

» Telles étaient les vues de la Russie dès 1812, non-seulement contre la France, mais aussi contre l'Autriche. Ce plan incendiaire ne pouvait sortir plus à propos du secret des archives de Saint-Pétersbourg pour montrer à l'Europe, et surtout au cabinet de Vienne, l'immense intérêt qu'il y a pour tout le monde à poser enfin une barrière devant une politique qui justifiait si complétement, par ses moyens et par ses fins, la prévoyance de l'empereur Napoléon Ier. Si les héritiers de Pierre le Grand pouvaient jamais dominer à Constantinople par la mer Noire, l'Autriche, cernée, entourée de toutes parts par le bras robuste de la Russie, serait à la merci d'une entreprise comme celle dont l'audace de l'empereur Alexandre avait conçu la pensée. La Hongrie, ouverte à son action par le Danube, serait livrée à toutes les excitations de ses souvenirs. La mer Adriatique, exposée à l'attaque brusque d'une coalition slave, cesserait d'être le débouché et le rempart de l'empire autrichien, et la clef du golfe de Trieste pourrait passer, par une surprise, de Vienne à Saint-Pétersbourg.

» Ainsi donc, rien de plus légitime, de plus nécessaire et de plus juste devant Dieu et la conscience universelle, que cette résistance dont les deux gouvernements maritimes de l'Occident donnèrent le signal au mois d'avril 1854. L'Angleterre et la France tiraient l'épée pour le compte de tous les Etats. Leurs armées et leurs flottes étaient l'avant-garde de l'Europe. Ayant eu l'honneur d'arriver les premières sur le théâtre de la guerre, elles avaient le droit de compter qu'elles y seraient suivies, et elles attendent avec confiance l'Autriche et la Prusse à ce rendez-vous de l'équilibre et de l'indépendance de l'ordre européen.

» L'Autriche et la Prusse n'avaient pas hésité à se placer dans la solidarité des intérêts pour la défense desquels la France et l'Angleterre allaient combattre; elles avaient reconnu, dans les protocoles signés à Vienne, les droits de la Turquie; elles avaient repoussé les avances du czar, qui, n'osant pas leur demander leur concours, se bornait à leur proposer la résignation de la neutralité; elles s'étaient unies par un traité pour la garantie des intérêts allemands; elles avaient mis leurs armées sur le pied de guerre, et elles avaient invité la Confédération germanique à suivre leur exemple. Mais, tout en se préparant à l'action, les deux grandes puissances allemandes hésitaient à y entrer. Ce qui leur manquait, ce n'était pas le cœur, car il ne manque jamais à des gouvernements qui ont la responsabilité de l'honneur et du salut de leur pays; ce qui leur manquait, c'était la confiance. Coïntéressées dans les causes de la guerre, elles étaient incertaines de son but. C'est ce but qu'il importait de définir, afin de ne leur laisser ni hésitation ni défiance.

» L'empereur, ouvrant la session législative de 1854, avait dit dans son discours :

« L'Europe sait à n'en plus douter que, si la France tire l'épée, » c'est qu'elle y aura été contrainte. Elle sait que la France n'a au- » cune idée d'agrandissement; elle veut uniquement résister à des » empiétements dangereux. Aussi, j'aime à le proclamer hautement, » le temps des conquêtes est passé sans retour; car ce n'est pas en » reculant les limites de son territoire qu'une nation peut désormais » être honorée et puissante, c'est en se mettant à la tête des idées » généreuses, en faisant prévaloir partout l'empire du droit et de la » justice.

» Cette solennelle déclaration ne laissait aucune incertitude sur le caractère de la guerre; elle ne permettait aucune défiance sur les intentions des gouvernements de la France et de l'Angleterre. Aussi, quand l'Allemagne nous fit demander jusqu'où nous voulions aller, fut-il facile à M. Drouyn de Lhuys, d'accord avec lord Clarendon, de répondre au nom de l'empereur, dans sa mémorable note à M. de Bourqueney, en formulant les conditions générales auxquelles les puissances alliées consentiraient à traiter du rétablissement de la paix. Ces conditions comprennent ce qu'on est convenu d'appeler les quatre garanties.

» Cependant l'Allemagne ne se décidait pas, et pendant que les notes et les contre-notes s'échangeaient entre Vienne, Berlin et Saint-Pétersbourg, la guerre continuait et se développait en Crimée; la France et l'Angleterre luttaient devant Sébastopol pour la cause commune, et elles prodiguaient leur sang pour assurer l'indépendance et l'équilibre de l'Europe. Enfin l'Autriche nous demanda si nous consentirions à traiter encore sur les bases des quatre garanties. L'hésitation fut longue dans les conseils des deux puissances alliées. Il leur semblait qu'après de si glorieux efforts et de si douloureux sacrifices, après avoir gagné deux victoires, à l'Alma et à Inkermann, quand leurs armées assiégeaient Sébastopol et quand leurs flottes occupaient la mer Noire, elles avaient le droit d'exiger davantage. Mais l'intérêt d'une alliance avec l'Autriche, pour la paix comme pour la guerre, l'emporta sur l'inspiration de ces légitimes exigences. Le traité du 2 décembre fut le résultat de cette politique.

» C'est donc par égard pour l'Autriche, par désir de son alliance offensive et défensive, et pour donner à l'Allemagne une preuve non

Paris. — Impr. Lacour [illegible]

équivoque de modération, que nous avons accepté l'ouverture des négociations sur la base des quatre garanties, tout en nous réservant d'y introduire toute autre condition qui résulterait des chances de la guerre.

» De la part des gouvernements alliés, cet acte de modération ne coûtait rien à leur dignité ni aux intérêts qu'ils défendent; car sans cela ils ne l'eussent pas consenti. De deux choses l'une, en effet : ou ces négociations devaient aboutir, ou elles devaient échouer. Si elles aboutissaient, l'Europe, par les quatre garanties, obtenait des conditions que M. le comte de Nesselrode déclarait quatre mois auparavant ne pouvoir accepter qu'après dix années de guerre malheureuse; si elles échouaient, l'Autriche, dont l'alliance devenait offensive, entrait dans l'action armée, et le poids de son épée obtenait bien vite par la guerre ce que l'autorité de ses influences n'aurait pu imposer dans les négociations.

» Ainsi, dans l'un et l'autre cas, il était bon de négocier à Vienne tout en continuant de combattre en Crimée.

» Quant aux conditions de paix, rien de plus juste, de plus modéré, de plus conforme aux droits et aux intérêts de l'Europe. Il nous sera facile de l'établir en caractérisant nettement la pensée qui les a dictées et le but qu'elles doivent atteindre.

» La première des quatre conditions, en faisant cesser le protectorat de la Russie sur les principautés de Moldavie, de Valachie et de Servie, et en plaçant leurs priviléges sous la garantie collective des grandes puissances, enlève au cabinet de Saint-Pétersbourg les droits qu'il prétendait tenir des anciens traités, et qui n'étaient qu'un moyen d'assujettir ces populations, de dominer la Turquie, d'approcher l'Autriche par son côté le plus vulnérable et de troubler l'Europe entière

» La seconde, en stipulant la liberté de la navigation du Danube, dégage le commerce de toutes les nations, et principalement de l'Autriche, des obstacles moraux et matériels qui l'entravent, et laisse les bouches de ce grand fleuve ouvertes aux États dont il est la richesse et la défense.

» La quatrième, en affranchissant la Turquie des prétentions de la Russie à un protectorat religieux sur les sujets grecs du sultan, assure cependant plus que jamais la liberté de conscience en même temps qu'elle détruit la suprématie que les czars se sont attribuée, et dont le but politique, pour mieux s'imposer, se dissimulait sous un intérêt religieux.

» Quant à la troisième de ces conditions, celle qui a pour objet de faire cesser la prépotence de la Russie dans la mer Noire, nous l'avons réservée tout exprès, comme la plus importante et la plus contestée, afin de l'expliquer ici catégoriquement. Comment faut-il l'entendre d'abord? Évidemment l'équivoque sur un point aussi grave ne pouvait convenir à personne. Les gouvernements alliés, qui ont la conscience de la justice de leurs prétentions, n'ont pas craint de les définir. La Russie a fait de la mer Noire un lac russe, elle y a lentement fondé des établissements maritimes de premier ordre, elle y a accumulé, avec autant de persévérance que de mystère, des forces navales considérables, et l'on peut dire que par cette domination exclusive de la mer Noire elle a mis le siége en permanence devant Constantinople.

» Cet état de choses n'est pas possible, parce qu'il est incompatible non-seulement avec l'intégrité de l'empire ottoman, mais avec la sécurité de l'Europe tout entière.

» La France et l'Angleterre, en demandant à la Russie de limiter sa puissance dans la mer Noire ou de neutraliser cette mer, sont donc complétement dans leur droit. Si ce résultat n'était pas obtenu par la paix ou par la guerre, la paix serait éphémère et la guerre serait stérile. Et qu'on le remarque bien, cette demande de limitation de la puissance russe ou de neutralisation de la mer Noire ne répond pas seulement à l'intérêt anglo-français, elle répond aussi à l'intérêt de l'Autriche, pour laquelle le Danube, fleuve commercial et militaire, est une magnifique route ouverte à son activité vers le Pont-Euxin et l'Asie.

» On présente contre cette prétention un argument que nous ne croyons pas sérieux : on dit aux puissances alliées : Vous demandez à la Russie une concession qui, tout au plus, pourrait être le prix de la reddition de Sébastopol, et cette place est encore occupée par l'armée russe.

» Voici notre réponse : Il est de droit des gens que l'on peut garder par la paix une partie de ce qu'on a obtenu par la guerre. Nous n'avons pas encore pris Sébastopol, cela est vrai; mais qu'est-ce donc que Sébastopol à l'heure qu'il est pour la Russie? Ce n'est plus une place maritime, puisque sa flotte, coulée à l'entrée de son port ou enfermée derrière cette barricade infranchissable, s'est retirée de la lutte. La mer Noire est le champ de bataille que nous avons conquis, ou, si l'on veut, que l'ennemi nous a abandonné. Le pavillon russe ne pourrait pas s'y montrer. Nos vaisseaux, ceux de l'Angleterre et de la Turquie la sillonnent dans tous les sens. Sa domination est déplacée : elle a passé de Sébastopol à Constantinople.

» Qui nous oblige à rendre ce gage? Est-ce que cette situation n'est pas la meilleure pour nous? Et non-seulement nous occupons la mer Noire, mais encore nous assiégeons Sébastopol; nous sommes fortifiés à Kamiesch et à Balaklava; Omer-Pacha se retranche à Eupatoria; Odessa est sous la menace de nos flottes. Que peut faire la Russie? Subirait-elle longtemps sans dommage pour sa puissance morale et sans ruine pour son commerce le blocus qui va l'enfermer de toutes parts dans la mer Noire et dans la Baltique? Pourrait-elle vivre au sein de cette paralysie qui frappe en elle le principe vital des nations, c'est-à-dire le mouvement, l'action, le droit d'exporter ou d'échanger ses produits, et qui la condamnerait à l'isolement, à la stérilité et à l'impuissance dans l'immensité de son empire?

» Demander à la Russie de limiter ses forces navales ou de neutraliser la mer Noire, c'est-à-dire d'en exclure tous les bâtiments de guerre à quelque nation qu'ils appartiennent, c'est donc exiger d'elle beaucoup moins que ce qui nous est acquis par la guerre et ce qu'il dépend de nous conserver sans effort. Pour que la Russie ne rentre jamais dans la mer Noire, que faut-il en effet? Il faut quatre vaisseaux de chacune des trois nations maritimes, la France, l'Angleterre et la Turquie. Cette croisière suffirait pour occuper la mer Noire et pour transporter sa domination des rivages de Crimée à l'entrée du Bosphore.

» Ce que la Russie a perdu, ce qu'elle ne peut recouvrer par la guerre, fût-elle encore bien longue, c'est sa prépondérance sur l'Orient. Ce qu'elle peut légitimement demander, c'est sa part d'influence dans les affaires du monde. Elle trouverait au besoin une coalition de tous les États pour contenir son ambition; mais personne ne veut l'humilier. Ce qu'on lui demande, l'Europe a le droit et le devoir de l'exiger d'elle. Si elle l'accorde, le repos du monde est assuré, le but des puissances alliées est atteint; si elle le refuse, la guerre continuera et décidera.

» A l'heure où nous écrivons, ces graves solutions se préparent et s'agitent au sein des conférences de Vienne, où M. Drouyn de Lhuys et lord John Russell ont porté, avec l'autorité de leur caractère et de leur situation, l'expression de la pensée commune de leurs gouvernements. Le pays doit attendre avec confiance le résultat de cette décisive épreuve. Il peut se dire que la paix sera faite si elle est possible avec honneur pour les drapeaux de la France et de l'Angleterre et sécurité pour leur influence, et que la guerre, si elle continuait, serait nécessaire au but que se proposent les gouvernements alliés et dont rien ne peut les détourner.

» Mais un grand résultat est acquis dès à présent par le fait même de ces négociations. La France et l'Angleterre ont loyalement négocié avec l'Autriche, afin de laisser épuiser à sa politique les dernières ressources de la conciliation. Ces conférences, dont le centre est à Vienne, sont l'acte loyal et honnête du gouvernement de l'empereur François-Joseph. Mais les puissances alliées savent que, si l'Autriche ne réussit pas dans ce noble effort de son patriotisme européen, elle combattra résolûment avec elles. En limitant leurs exigences aux conditions mêmes acceptées par le cabinet de Vienne dans le traité du 2 décembre, elles ont gagné à la cause commune un allié important et dévoué. La possibilité de la paix, comme la nécessité de la guerre, ne doit être désormais qu'un fait commun aux trois signataires de ce traité. La solidarité de leurs intérêts et de leurs engagements les unirait dans la lutte comme elle les a unies dans les conférences, et cette grande confédération européenne aurait bientôt triomphé de toutes les résistances.

» La France et l'Angleterre peuvent donc s'applaudir d'avoir consenti à négocier en continuant à combattre. En agissant ainsi, elles n'ont pas seulement montré leur modération, elles ont de plus augmenté leur force. Leur adhésion à une paix honorable et possible ayant pour conséquence le concours de l'Autriche à une guerre nécessaire et légitime, est un acte que la sagesse conseillait et que l'opinion publique approuvera.

» Un dernier mot en terminant ce travail. C'est une chose nouvelle et hardie peut-être que de parler de la conduite militaire et diplomatique d'une guerre pendant que l'armée se bat et que la politique négocie. Nous avons pensé que c'était surtout à de pareilles heures qu'il était utile de dire la vérité au pays. La vérité n'est un danger que pour la faiblesse. Quand on a pour soi le droit et la force, elle honore ceux qui la disent, elle rassure ceux qui l'entendent. »

CHAPITRE VII.

Suite des conférences de Vienne. — Noms des plénipotentiaires. — La Russie refuse de consentir à la limitation de ses forces navales. — Proposition d'Ali-Pacha. — Discussion. — Séance du 26 avril. — Articles proposés par les plénipotentiaires russes. — Rupture des conférences.

Les deux articles du *Moniteur* étaient la préface des nouvelles conférences. Elles recommencent le 17 avril, après une interruption de dix-huit jours, entre le baron de Bourqueney et M. Drouyn de Lhuys, pour la France; lord John Russell et lord Westmoreland, pour l'Angleterre; le prince Gortchakoff Ier et M. de Titoff, pour la Russie; le comte de Buol et le baron de Prokesch von Osten, pour l'Autriche; Ali-Pacha, ministre des affaires étrangères de la Porte, Aarif Effendi et Riza Bey, pour la Turquie.

On attend impatiemment la réponse de la cour de Russie au rapport envoyé par ses plénipotentiaires. « Le cabinet de Saint-Pétersbourg, dit le prince Gortschakoff, n'a pas cru devoir profiter de l'initiative qui lui était offerte; il m'autorise seulement à entrer, avec un désir sincère d'arriver à un accommodement, dans l'examen des mesures qui seront proposées, à la condition qu'elles ne seront pas contraires aux droits de souveraineté du czar sur son territoire.

— Je regrette profondément, répond M. Drouyn de Lhuys, que l'initiative dont on avait saisi la Russie soit renvoyée aux auteurs de la proposition. Mon regret est d'autant plus sincère que les alliés s'attendaient à un résultat diamétralement opposé, et ne sont pas en conséquence prêts à rédiger immédiatement leurs protestations. Je crois donc que les alliés devront se réunir pour se concerter à ce sujet. Considérant la réserve faite par le prince Gortschakoff, je suis dans l'obligation de demander de nouvelles explications sur le sens que ce ministre y a attaché. Je demande si la Russie regarderait ses droits de souveraineté comme violés dans le cas où elle se dépouillerait elle-même de la liberté de construire un nombre illimité de bâtiments de guerre dans la mer Noire. »

A cette question le prince Gortschakoff répond par cette déclaration formelle : « *La Russie ne consentira pas à ce que la force de sa marine soit restreinte à un nombre déterminé de bâtiments, soit en vertu de traités, soit d'une autre manière.* »

Ces mots étaient de nature à laisser peu d'espoir aux négociations. Toutefois, dans la séance du 19 avril, les plénipotentiaires des puissances occidentales, après s'être mis d'accord, renouvellent la proposition de la limitation des vaisseaux.

M. Drouyn de Lhuys prend le premier la parole, et résume le double objet de la troisième garantie. La Sublime Porte étant la principale partie intéressée à ce que son existence se lie plus complétement à l'équilibre européen, le ministre des affaires étrangères de France invite les plénipotentiaires ottomans à s'expliquer d'abord sur cette partie de la question. Ali-Pacha est d'avis que ce point pourrait se résoudre d'une manière satisfaisante par une stipulation conçue dans les termes suivants :

« Les puissances contractantes désirant manifester l'importance qu'elles attachent à la participation de l'empire ottoman aux avantages du système établi par le droit public entre les divers Etats de l'Europe, déclarent qu'elles considèrent cet empire comme formant, à l'avenir, partie intégrante de ce système, et s'engagent mutuellement à respecter son indépendance et son intégrité territoriale comme condition essentielle de l'équilibre général. »

Les plénipotentiaires de la France et de la Grande-Bretagne donnent leur entière adhésion au principe posé par le ministère des affaires étrangères de la Sublime Porte. Les plénipotentiaires de la Russie y souscrivent également. En expliquant leur pensée, ils ajoutent qu'ils n'ont point là l'intention d'engager leur cour à une garantie territoriale. M. Drouyn de Lhuys, pour reproduire avec plus de précision le principe universellement admis, propose la rédaction d'un article qui est adopté.

Sur une observation du comte de Buol, qu'il est nécessaire aussi de prévoir la possibilité d'une mésintelligence entre la Sublime Porte et l'une des puissances contractantes, il est convenu qu'il sera rédigé un second article. L'un des objets de la troisième garantie étant ainsi arrangé, on passe à l'autre partie de la question, à savoir, la cessation de la prépondérance russe dans la mer Noire.

M. Drouyn de Lhuys explique ses vues sur ce point. Il déclare que le moyen le plus naturel et le plus efficace de mettre fin à la prépondérance russe dans la mer Noire consiste à limiter les forces maritimes qu'elle y entretient. La Russie ayant accepté le principe de la cessation de sa prépondérance dans la mer Noire, le gouvernement français ne s'attendait pas à voir exclure le principal moyen de la mettre à effet, par la déclaration des plénipotentiaires russes, portant qu'ils considéraient toute limitation comme une atteinte aux droits souverains du czar.

M. Drouyn de Lhuys s'étend sur la question pour prouver que tout traité implique une certaine restriction des droits de souveraineté, laquelle restriction étant librement acceptée, ne déroge en aucune façon à la dignité souveraine.

Examinant la question d'après les faits tels qu'ils sont maintenant, il dit que la mer Noire n'est, en ce moment, occupée que par les forces des trois puissances, à l'exception de la Russie. Ces puissances, en possession de cette mer, resteront en cette position aussi longtemps que durera la guerre. Ce n'est donc point à elles de proposer des concessions à la Russie.

Désirant poser nettement la question, il serait plus exact de dire que c'est à la Russie de demander aux trois puissances à quelles conditions elles consentiront à mettre fin à l'exclusion dont est présentement frappé son pavillon de guerre.

S'imposer une juste limitation afin de recouvrer une partie de sa souveraineté, qui, par le fait, n'appartient plus à la Russie, ce serait donc faire un sacrifice parfaitement raisonnable et justifié par les circonstances. Ce sacrifice serait d'autant plus justifié, d'autant plus honorable, qu'il contribuerait essentiellement à donner à l'Europe un gage de durée et de solidité pour la paix qu'on s'efforce de rétablir.

Après avoir ajouté que son vif désir était de bien prouver que les propositions à faire à la Russie étaient parfaitement honorables, et qu'en les rejetant elle se mettait tout à fait dans son tort, il donne lecture des articles qui tendent à limiter les forces russes dans la mer Noire, et qui suffiraient, selon lui, pour calmer l'Europe et pour assurer l'intégrité ainsi que l'indépendance de l'empire ottoman.

Le baron de Bourqueney n'a rien à ajouter, soit à la clarté de l'explication, soit à la force des arguments employés par le ministre des affaires étrangères de France.

« Dans les circonstances ordinaires, dit lord John Russell, une puissance qui regarde comme excessive la force d'une puissance voisine peut avoir recours à ses propres ressources pour le rétablissement de la balance. Ainsi, l'Angleterre, apprenant il y a vingt ans que la Russie avait augmenté son escadre de la Baltique, se borna à augmenter elle-même la sienne. Néanmoins, la mer Noire est dans une position exceptionnelle : le principe de la clôture de cette mer, ayant été de tout temps une règle de l'empire ottoman, est devenu un droit public européen, aux termes des traités de 1841.

» Des deux puissances qui dominent les rives de la mer Noire, l'une, déjà très-forte, augmente continuellement ses forces, tandis que l'autre est affaiblie par les guerres qu'elle a successivement soutenues contre la Russie. Dans cet état de choses, l'Angleterre regarde l'augmentation excessive de l'escadre russe dans la mer Noire comme une menace perpétuelle contre le Bosphore et Constantinople, où cette escadre pourrait en très-peu de temps transporter des forces de terre considérables.

» La Turquie ne trouvant pas dans ses propres forces les garanties de sécurité qu'elle a le droit de demander, il est juste de les chercher dans la diminution des forces maritimes des autres puissances du littoral, dans une proportion qui mettrait un terme au caractère menaçant de ces forces. Ce sacrifice étant nécessaire pour le repos de l'Europe, l'empereur de Russie ne peut pas le qualifier de combinaison qui déroge à sa dignité. Reconnaître que l'empire ottoman est un élément essentiel de l'équilibre européen, et vouloir entretenir en même temps une perpétuelle menace dirigée contre cet empire, c'est, selon moi, une contradiction flagrante.

» Au point de vue de l'honneur militaire, il n'y aurait dans l'adhésion aux idées développées par M. Drouyn de Lhuys rien qui fût de nature à blesser les susceptibilités de qui que ce soit. Les armées qui assiégent Sébastopol et celle qui la défend se sont également couvertes de gloire, et l'honneur militaire est sauf de part et d'autre. »

Le comte de Westmoreland ajoute quelques considérations tirées de l'entente mutuelle des Etats riverains.

Le comte de Buol voit là un mode efficace d'arrêter l'effusion du sang et de garantir l'Europe contre la disproportion excessive qui existe entre les forces respectives des deux Etats qui occupent le littoral de la mer Noire. En thèse générale, prétendre limiter les forces de terre et de mer d'une puissance étrangère, ce serait empiéter sur ses droits souverains ; d'autre part, l'accroissement illimité de l'établissement militaire d'une puissance autorise les autres à en faire un sujet de représentation.

Appliquant cette règle à la position exceptionnelle de l'Euxin, mer fermée, où une tendance agressive seule doit être attribuée à un développement indéfini des forces maritimes d'un des Etats riverains, il considère que dans cette espèce particulière, et dans ces mers intérieures, la limitation est juste, elle n'est nullement de nature à compromettre la dignité souveraine.

Le baron de Prokesch : « L'Autriche doit désirer fortement voir la Russie accepter la proposition, qui est de nature à calmer l'Europe et à mettre les faits en harmonie avec les assurances du cabinet de Saint-Pétersbourg. »

Le prince Gortschakoff : « Je demanderai au ministre des affaires étrangères d'Autriche si la limitation des forces russes dans la mer Noire, que le comte de Buol a reconnue être une exception à un principe général admis par lui-même, doit, à son avis, être acceptée par des moyens coercitifs dans le cas où la Russie refuserait d'y concourir spontanément. »

Dans sa réponse, le comte de Buol déclare que l'Autriche, quant à présent, appuie le projet en discussion en le recommandant à l'adoption de la Russie; mais que, sous les autres rapports, il doit réserver à l'empereur son maître pleine liberté quant au choix des moyens pour lesquels il peut juger expédient, éventuellement, d'appuyer cette proposition.

Le prince Gortschakoff s'étant réservé le droit de s'expliquer, dans la prochaine conférence, sur le mode de solution proposée, M. Drouyn de Lhuys présente tous les arguments pressants qui appellent une décision immédiate; il désire surtout savoir si les plénipotentiaires de Russie acceptent ou non les principes dominants du projet, sauf à régler ultérieurement les détails.

« J'avais demandé, ajoute le prince Gortschakoff, que chaque puissance formulât sa proposition. On me soumet une proposition concertée entre les alliés sur une base que j'ai toujours indiquée comme un écueil à éviter; je crois être en droit de demander, pour pouvoir examiner mûrement ce projet, le même temps qu'il a fallu pour le rédiger, c'est-à-dire vingt-quatre heures.

» — Si dans le projet proposé, dit alors M. Drouyn de Lhuys, la Russie répugne à la fixation d'un chiffre certain ou à la signification immédiate de ce chiffre par la conférence aux plénipotentiaires, on pourra trouver le moyen de conjurer cette double difficulté.

» Les plénipotentiaires de la Russie et ceux de la Porte s'entendraient ensemble, en présence de la conférence, sur la base d'une balance de leurs forces respectives. Cette base serait consignée dans un arrangement qu'ils signeraient mutuellement, et qui, annexé au traité, aurait la même force et la même valeur. »

Lord John Russell ayant fait observer qu'il ne comprenait pas les scrupules de la Russie, alors que la Porte se montrait disposée à épouser le principe de la limitation, M. de Titoff fait remarquer que le meilleur et le plus sûr moyen de résoudre les difficultés d'une manière équitable et conformément à la position des deux États riverains consisterait à faciliter des explications directes entre les plénipotentiaires de Turquie et ceux de Russie. On objecte que les traités signés par la Porte s'opposent à ce qu'elle fasse un arrangement avec la Russie sans le concours des alliés du sultan. M. de Titoff répond que discuter n'est pas s'engager.

Le prince Gortschakoff parle dans le même sens ; mais Ali-Pacha déclare que ses pleins pouvoirs ne l'autorisent pas à négocier séparément avec la Russie.

La Sublime Porte a été contrainte, par des circonstances connues du monde entier, à recourir aux armes pour défendre ses droits.

Les deux grandes puissances occidentales, ayant admis la justice de sa cause, ont signé avec elle un traité d'alliance qui repose sur les bases d'une parfaite réciprocité.

La Porte Ottomane ne peut donc rien conclure sans s'en être préalablement entendue avec les puissances, de même que les puissances ne peuvent rien décider sans sa participation.

Une dernière séance a lieu le 26 avril. Le comte de Buol l'ouvre en disant qu'il invite les membres de la conférence à se réunir, à la requête des plénipotentiaires russes, lesquels ont déclaré avoir des communications à faire.

Le prince Gortschakoff lit un projet qui maintient en temps de paix le principe de la clôture des détroits, et laisse la Sublime Porte juge des cas où l'intérêt de sa propre sûreté exigerait des exceptions audit principe.

Articles proposés par les plénipotentiaires de Russie.

« Les hautes cours contractantes ayant à cœur de faire cesser les inquiétudes qui pourraient naître de l'inégalité des forces navales des deux puissances riveraines dans le bassin de la mer Noire, Sa Hautesse le sultan, par un acte spontané de sa volonté souveraine, consent à modifier la règle de la clôture des détroits des Dardanelles et du Bosphore, consacrée par le traité du 1er (13 juillet 1841), et à accorder désormais indistinctement aux pavillons de guerre de toutes les nations le libre passage à travers ces détroits pour se rendre de l'Archipel dans la mer Noire et *vice versâ*.

» Les dispositions qui régleront le passage des bâtiments de guerre à travers les détroits et détermineront les points et la durée des mouillages, feront l'objet d'un règlement spécial, que la Sublime Porte promulguera selon les besoins de sa sécurité.

» Le règlement mentionné à l'article précédent sera identique pour les pavillons de guerre de toutes les nations en état de paix avec la Sublime Porte, qui, appelées à en jouir sur un pied de parfaite égalité, s'engageront à l'observer scrupuleusement.

» Sa Hautesse le sultan se réserve toutefois, en vue des circonstances particulières, d'apporter dans les dispositions de ces règlements, en faveur de tel pavillon qu'il lui plaira, des modifications exceptionnelles et transitoires destinées à élargir les franchises pour un temps limité.

» Pour le cas où (ce qu'à Dieu ne plaise!) la Sublime Porte serait elle-même en guerre ou verrait sa sécurité compromise par des hostilités qui viendraient à éclater entre d'autres puissances, Sa Hautesse le sultan se réserve la faculté de suspendre le libre passage à travers les détroits, soit totalement, soit partiellement, jusqu'à la cessation des circonstances qui auraient motivé cette mesure. »

Ce projet, suivant le prince Gortschakoff, garantit l'indépendance de la Turquie.

M. Drouyn de Lhuys combat cette proposition. « Elle tend si peu, dit-il, à faire cesser la prépondérance de la Russie dans la mer Noire, qu'elle prévoit le cas où cette force prépondérante demeurerait hostile.

M. de Buol trouve la proposition discutable, mais trop imparfaitement formulée pour servir de base à une solution. « D'ailleurs, ajoute-t-il, elle indique seulement les moyens de mettre fin à la prépondérance morale des Russes, lorsque celle-ci aura atteint les proportions d'un danger intolérable; mais elle ne tend nullement à la faire cesser d'une façon permanente et dans un état de choses ordinaire. »

Le prince Gortschakoff répond que son projet combiné avec les principes auxquels il a souscrit, et qui tendent à placer la Sublime Porte sous la protection du droit public européen, à faire respecter son indépendance et son intégrité territoriale, lui semble avoir le caractère d'un projet complet.

M. Drouyn de Lhuys dit que la solution désirée par la France avait pour but d'obvier au danger, de quelque côté qu'il vînt. « En ce moment, la seule question est de garantir la Turquie contre les dangers qui la menacent du côté de la Russie. Il ne suffit pas de trouver les moyens de mettre fin au conflit qui a déjà éclaté, il faut éviter la possibilité d'un conflit à venir, parce que tout conflit trouble l'Europe. Le nouveau projet russe, laissant subsister l'inégalité des forces dans la mer Noire, ne garantit pas l'Europe contre les résultats des mésintelligences qui peuvent se produire.

» Pour obvier à cette éventualité, la France a proposé un engagement qui assure le respect pour l'intégrité territoriale de la Turquie. Cet engagement, auquel la Russie refuse son consentement, était pour la Turquie une garantie plus importante que le secours qu'on lui offre éventuellement; car si la flotte russe est puissante, les forces à lui opposer seront plus considérables, et si elle est faible, le secours qu'elle apportera sera sans efficacité. »

Le prince Gortschakoff répond que la faculté qu'aurait le sultan d'appeler les flottes étrangères servirait de contre-poids à la prépondérance de la Russie, et que la garantie la plus sûre de l'indépendance et de l'intégrité territoriale de la Turquie est dans son admission dans le concert européen; que, d'un autre côté, *l'existence d'une puissante flotte russe dans la mer Noire est, à ses yeux, une condition essentielle de l'indépendance de la Porte et aussi de l'équilibre des pouvoirs en Europe.*

Cependant le prince Gortschakoff tient note de l'opinion exprimée sur la nouvelle proposition russe par le ministre des affaires étrangères d'Autriche, et exprime l'espoir que les plénipotentiaires de la France et de la Grande-Bretagne, auxquels leurs instructions ne permettent pas de discuter cette proposition, la soumettront à leurs gouvernements; il est persuadé que les plénipotentiaires ottomans apprécieront assez l'importance et les avantages de cette proposition pour demander immédiatement des instructions à ce sujet à la Sublime Porte.

M. Drouyn de Lhuys convient avec le comte de Buol que le projet russe n'est pas une base et en contient tout au plus un élément, en ce sens que le principe de la clôture des détroits est préférable au principe de leur ouverture. Dans l'état où est ce projet, ses instructions ne lui permettent pas de le discuter, et il le transmettra à Paris. Le baron de Bourqueney dit que la situation n'est pas modifiée par la nouvelle proposition, et désire que l'on comprenne bien que le silence des plénipotentiaires français n'est pas un signe d'adhésion. Le comte de Westmoreland exprime une opinion semblable.

M. de Titoff fait observer que l'on semble avoir oublié que la troisième garantie avait pour objet de mettre fin à la prépondérance maritime de la Russie dans la mer Noire en renforçant à la fois l'indépendance et le pouvoir de se gouverner de la Turquie. Ce double but lui semble mieux assuré par le nouveau projet que par le principe de limitation soutenu par ses adversaires, de telle sorte que la Russie, si elle avait les vues ambitieuses qu'on lui attribue, aurait des motifs de préférer certaine limitation résultant de l'état des choses à une combinaison qui ouvre la mer Noire aux flottes étrangères, dès que la Turquie se trouvera menacée.

Les plénipotentiaires de l'Autriche ayant dit qu'ils auraient désiré voir adopter le système d'un traité par lequel les puissances riveraines de la mer Noire auraient limité leurs forces respectives dans cette mer, le prince Gortschakoff répond qu'autre chose est de discuter la valeur pratique d'un traité direct impliquant une limitation réciproque, comme M. de Titoff a été le premier à le déclarer, et autre chose d'imposer à la Russie une limitation de pouvoirs dans une conférence, ce qui lui semble impraticable, et a été d'ailleurs refusé par les plénipotentiaires ottomans.

M. Drouyn de Lhuys réclame l'idée d'un traité direct, et ajoute qu'Ali-Pacha ne s'était pas opposé à la forme dans laquelle il (M. Drouyn de Lhuys) l'avait lui-même proposé; mais qu'on lui avait fait l'objection qu'un traité direct ferait sortir les négociations de la conférence, contrairement aux engagements réciproques pris par les alliés. Le prince Gortschakoff rappelle que M. de Titoff a, de son côté, fait observer qu'il y avait une grande différence entre une discussion et une conclusion définitive.

Ali-Pacha dit que dans son opinion, la troisième proposition ayant été adoptée en commun, la base de l'arrangement par lequel on pourrait arriver à une solution doit être arrêtée dans la même forme, en commun et dans la conférence; que des négociations directes sur ce point avec les plénipotentiaires russes seraient contraires aux engagements réciproques contractés par les puissances alliées; enfin qu'on ne pourrait recourir au mode proposé que pour les détails seulement.

M. Drouyn de Lhuys dit que son plan comprend les trois points essentiels que l'on a en vue, savoir : 1° de réunir dans un traité général la garantie des alliés; 2° de donner à cette garantie la formule d'un traité séparé entre les deux puissances riveraines; 3° enfin d'empêcher qu'aucun des alliés prenne des engagements séparés.

Le baron de Prokesch revenant à la question relativement au sens qu'on doit attacher à la garantie accordée à la Sublime Porte par les puissances contractantes, M. Drouyn de Lhuys fait remarquer qu'il a

déjà montré le peu de solidité que présentent les garanties données à l'empire ottoman par la Russie. Si l'intégrité de son territoire est violée, la Russie ne s'engage pas à la défendre, mais seulement à interposer ses bons offices ; s'il est attaqué par terre, la Russie ne prend aucune part à l'assistance éventuelle de sa flotte, parce qu'il faudrait qu'il lui fût permis d'entrer dans la Méditerranée.

Le prince Gortschakoff ayant exprimé l'espoir que les opinions émises par les plénipotentiaires de la Russie seraient prises en considération sérieuse, les plénipotentiaires de la France, de la Grande-Bretagne et de la Turquie déclarent qu'ils ne peuvent que persister dans leur première déclaration.

Le comte de Buol finit en résumant les opinions qu'il a exprimées ; il ajoute que le projet développé par le ministre des affaires étrangères de France, et repoussé par les plénipotentiaires de la Russie, renfermait un système complet et efficace ; qu'il ne pourrait en dire autant des propositions qui venaient d'être présentées ce jour même ; que la Russie, en n'attachant à la garantie mutuelle que la simple valeur d'un engagement qui n'empiète pas sur l'indépendance et l'intégrité du territoire de l'empire ottoman, se réduit, en fait, à une obligation qu'on peut dire de toute évidence ; que l'arrangement proposé comme étant une application du principe de la cessation de la prépondérance de la Russie dans la mer Noire, se réduit lui-même à la faculté réservée au sultan d'appeler les flottes étrangères à son aide, toutes les fois que la prépondérance russe pourrait devenir menaçante pour lui, ce qui, en fait, ne tend qu'à augmenter les chances de mésintelligence ; qu'en somme, les propositions de la Russie peuvent être considérées seulement comme contenant des éléments qui sont de nature à être introduits dans un système général et complet.

M. Drouyn de Lhuys adhère en tout point au langage du comte de Buol.

Le plénipotentiaire ottoman y adhère pour sa part.

Au moment de clore l'assemblée, le prince Gortschakoff déclare que les plénipotentiaires de la Russie ont largement dégagé leur parole en proposant plusieurs moyens de solution.

CHAPITRE VIII.

Propositions nouvelles de l'Autriche. — Elles sont rejetées. — Démission de M. Drouyn de Lhuys. — Débuts du comte Walewski. — Circulaire du 9 mai expliquant les motifs du rejet des propositions autrichiennes. — Derniers efforts de l'Autriche.

La réunion du 26 avril ayant duré depuis une heure jusqu'à six heures du soir sans aboutir à aucun résultat, les conférences furent interrompues. Toutefois l'Autriche ne se découragea pas, et pour préparer de nouvelles négociations, elle rédigea deux propositions entre lesquelles la Russie aurait à opter :

La première reposait sur le principe d'une réduction réciproque de forces, qu'auraient déterminée la Russie et la Turquie par un traité particulier.

La seconde alternative posée par l'Autriche se composait d'un système progressif de garanties contre le déploiement de forces russes sur les rives de la mer Noire, et qui devaient être introduites dans le droit des gens européen, en partie par le traité de paix à conclure, en partie par un traité entre l'Autriche, la France, l'Angleterre et la Turquie.

Voici ces deux pièces importantes, sur la teneur desquelles tant d'hypothèses furent bâties pendant plusieurs mois :

PREMIÈRE PROPOSITION.

« Article Ier. — Les hautes parties contractantes, désirant que la Sublime Porte puisse participer aux avantages de la bonne entente établie par les lois des nations entre les divers Etats de l'Europe, s'engagent particulièrement à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman et à garantir en commun l'observation de cet engagement ; en conséquence, elles considéreront tout acte et tout événement qui seraient de nature à le mettre en danger comme une question d'intérêt européen. S'il survenait un différend entre la Porte et l'une des puissances contractantes, ces deux Etats, avant d'avoir recours aux armes, devraient mettre les autres puissances à même de terminer ce différend par les moyens pacifiques.

» Art. II. — Les plénipotentiaires russes et ceux de la Sublime Porte proposeront en commun à la conférence la force effective égale des armements maritimes que les deux puissances riveraines de la mer veulent entretenir dans la mer Noire, force qui ne devra pas dépasser le nombre des vaisseaux russes actuellement à flot sur cette mer.

» L'arrangement qu'elles auront décidé sur ce point fera partie intégrante du traité général.

» Seront également insérées dans le traité les mesures auxquelles les plénipotentiaires auront souscrit dans le but d'assurer l'observation exacte et constante des stipulations contenues dans le présent article.

» Art. III. — Le règlement concernant la fermeture des détroits du Bosphore et des Dardanelles établi par le traité du 13 juillet 1841 reste en vigueur, sauf les exceptions spécifiées dans les articles suivants.

» Art. IV. — Chacune des puissances contractantes qui ne possède pas d'établissement dans la mer Noire sera autorisée, par un firman de Sa Hautesse, à envoyer dans cette mer pour y stationner deux frégates ou navires de moindre force.

» Art. V. — Dans le cas (que Dieu nous en préserve !) où le sultan serait menacé d'une agression, il se réserve le droit d'ouvrir les détroits à toutes les forces navales de ses alliés. »

DEUXIÈME PROPOSITION.

« Article Ier. — Les hautes puissances contractantes, désirant que la Sublime Porte puisse participer aux avantages de la bonne entente établie par les lois des nations entre les divers Etats de l'Europe, s'engagent à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, à garantir en commun la stricte observation de cet engagement, et considéreront par conséquent tout acte et tout événement qui seraient de nature à le menacer d'un danger comme une question d'intérêt européen. Si un différend survenait entre la Porte et l'une des parties contractantes, ces deux Etats, avant de recourir aux armes, devraient mettre les autres puissances à même de terminer ce différend par des moyens pacifiques.

» Art. II. — Le règlement sur la fermeture des détroits du Bosphore et des Dardanelles établi par le traité du 13 juillet 1841 continuera d'être en vigueur, sauf les exceptions spécifiées dans les articles suivants.

» Art. III. — Chacune des parties contractantes qui ne possède aucun établissement sur la mer Noire sera autorisée par un firman de Sa Hautesse à y envoyer pour y stationner deux frégates ou navires d'une force moindre, afin d'y protéger son commerce et d'y exercer la surveillance nécessaire.

» Art. IV. — Si la Russie désire augmenter sa force navale au delà du nombre des vaisseaux actuellement à flot et selon qu'il est régulièrement constaté, les puissances contractantes qui ne possèdent aucun établissement dans la mer Noire seraient autorisées par un firman de Sa Hautesse à envoyer, après en avoir averti cinq jours à l'avance, dans cette mer, un nombre supplémentaire de vaisseaux du même rang égal à la moitié des forces navales de la Russie.

» Art. V. — A aucune époque les vaisseaux de guerre des nations étrangères ne seront autorisés à mouiller dans la Corne-d'Or, si ce n'est les petits bâtiments admis jusqu'à présent comme attachés aux ambassades ; et, en temps de paix, le nombre des vaisseaux de ligne des parties contractantes qui ne possèdent pas d'établissement dans la mer Noire ne pourra jamais être de plus de quatre en même temps devant Constantinople, dans leur trajet pour aller des Dardanelles dans la mer Noire et de la mer Noire aux Dardanelles.

» Art. VI. — Dans le cas où (que Dieu nous en garde !) le sultan se trouverait menacé d'une agression, il se réserve d'ouvrir les détroits à toutes les forces navales des alliés. »

Après la lecture des six articles, les plénipotentiaires russes ont été informés confidentiellement que, considérant les réserves qu'ils ont faites relativement à l'interprétation de l'article Ier, par lesquelles ils reculent devant l'engagement de maintenir par la force l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman ; considérant, en outre, leur refus de consentir à toute espèce de limitation des forces russes dans la mer Noire, l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne, tout en respectant les droits souverains de la Russie, usent du même droit pour tomber d'accord sur les points précis qui suivent :

1° Maintenir, par la force, l'observation des principes établis par l'article Ier en cas de violation de l'indépendance et de l'intégrité territoriale de l'empire ottoman par la Russie ;

2° Considérer comme un *casus belli* l'accroissement des forces navales de la Russie dans la mer Noire, comparées à leur force effective au commencement de la guerre. Si la Russie veut s'engager à ne pas dépasser ce nombre, les trois puissances consentent à ne pas donner de publicité à cette convention.

PROJET DE TRAITÉ.

« Leurs Majestés l'empereur d'Autriche, l'empereur des Français et la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, désirant garantir l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, et étant respectivement animés du désir de mettre à exécution l'engagement stipulé dans l'article... du traité conclu le... entre... ont nommé leurs plénipotentiaires, etc..., qui, après avoir vérifié leurs pleins pouvoirs..., sont tombés d'accord sur les articles suivants :

« Article Ier. — Les hautes parties contractantes s'engagent, en cas de besoin, d'employer leurs flottes et leurs armées pour atteindre le but ci-dessus spécifié.

» Art. II. — En conséquence, si l'une des puissances ayant signé ledit traité du... venait à commettre contre l'empire ottoman une agression qui soit de nature à porter atteinte à l'un ou l'autre des

deux principes établis dans le préambule du présent traité, les hautes parties contractantes, sur l'appel de [illegible] et pour défendre cet empire dans les proportions et de la [illegible] qu'ils auront déterminées d'un commun accord.

» Art. III. — Un accroissement excessif des forces navales de la Russie sur l'Euxin sera considéré comme un acte d'agression auquel sont applicables les articles I et II.

» *Article secret.* — Dans le cas où la Russie augmenterait le nombre ou la force de sa marine jusqu'à atteindre l'état où se trouvaient ses forces navales effectives au commencement de la guerre, conformément à l'état ci-joint, et dans le cas où les remontrances adressées en commun à la Russie, jointes à la présence des flottes alliées dans la mer Noire, seraient infructueuses, les hautes parties contractantes s'accordent à regarder ce fait comme donnant lieu à l'application du troisième article du traité de ce jour. Elles considéreraient en conséquence l'existence d'une pareille force effective comme un *casus belli*, et feraient immédiatement servir leurs forces de terre et de mer à contraindre cette puissance à se conformer à ces conditions d'équilibre, qui sont nécessaires aux intérêts de l'Europe. »

Le gouvernement autrichien se déclarait prêt à considérer comme un cas de guerre le rejet de l'ultimatum ainsi formulé.

M. Drouyn de Lhuys approuva les vues de l'Autriche, et se chargea de les appuyer auprès de son gouvernement; mais l'empereur ne les partagea point. Abandonner la guerre sans avoir affaibli matériellement la puissance de la Russie, c'était accroître directement son influence en Orient et en Europe; c'était renoncer aux conditions qu'on avait reconnues indispensables à la sécurité de l'empire ottoman. De plus, était-il certain que les propositions viennoises fussent acceptées par la Russie, et les puissances alliées n'étaient-elles pas exposées à solliciter en pure perte une paix qu'elles avaient le droit de dicter?

La divergence d'idées fut tellement marquée entre le ministre et le chef de l'Etat, que M. Drouyn de Lhuys donna sa démission. Il fut remplacé par M. le comte Walewski, dont le premier soin fut d'instruire les agents de la France à l'étranger du rejet des propositions d'arrangement présentées par le cabinet de Vienne. Voici la circulaire par laquelle il inaugura son entrée au ministère :

« Paris, le 9 mai 1855.

» M....., je me hâte de prévenir par des explications précises toute interprétation erronée d'un ensemble de circonstances dont je dois vous mettre en mesure de ne pas laisser dénaturer le caractère.

» Vous savez qu'en ajournant la reprise des conférences, après une déclaration des plénipotentiaires russes qui suffisait peut-être pour nous autoriser à considérer les négociations comme rompues du fait de la Russie, M. le comte de Buol avait cependant exprimé le désir de chercher dans une combinaison nouvelle un moyen de réaliser la troisième garantie. Le cabinet de Vienne ne tarda pas à témoigner de sa ferme volonté de maintenir l'alliance du 2 décembre, en adressant à la France et à l'Angleterre des propositions qu'elles ont examinées avec le plus vif désir de les trouver satisfaisantes.

» Leur bonne volonté a malheureusement échoué devant l'impossibilité de concilier un arrangement fondé sur cette combinaison avec les exigences de leur dignité et des droits légitimes qu'elles se sont imposé la tâche de faire prévaloir dans l'intérêt général de l'Europe. En effet, il a paru aux cabinets de Paris et de Londres que l'interprétation à laquelle l'Autriche les invitait à se rallier en ce qui concerne la plus importante des quatre garanties, celle qui est, en définitive, la sanction des trois autres, ne répondait ni à leur attente ni à l'étendue de leurs sacrifices. Que le cabinet de Saint-Pétersbourg eût accepté l'*ultimatum* proposé par la cour de Vienne, et la paix n'eût été rétablie que sur des bases fragiles, dont l'insuffisance eût laissé, pour l'avenir, les dangers que tout le monde, au début de la crise, et après les grands efforts des puissances alliées, avait espéré voir disparaître.

» Ces motifs sont trop évidents, ils s'expliquent trop bien par la situation des puissances occidentales, pour que nous ayons à craindre que la cour de Vienne ne les apprécie pas à leur juste valeur. L'alliance du 2 décembre n'est donc pas en question. Le vœu du gouvernement de l'empereur et du gouvernement de Sa Majesté Britannique est, tout au contraire, de l'affermir et de la développer; or, l'on ne saurait en douter à Vienne. Il importe, M....., que votre langage soit, à cet égard, parfaitement net, et fasse comprendre que s'il y a un changement dans la situation, il provient de ce que les plénipotentiaires de Russie, après avoir accepté d'abord le principe de la troisième garantie, ont ensuite refusé d'en accepter les conséquences pratiques.

» Recevez, etc. »

M. de Buol persista à défendre ses solutions. Les [illegible] de la conférence de Vienne ayant été remis au parlement anglais, le cabinet de Vienne se décida aussi, le 14 mai, à les communiquer aux gouvernements allemands, mais sans y joindre aucune appréciation. « Il voulait attendre, écrivait-il, que les négociations, qui n'étaient pas closes, eussent un résultat positif. » Il espérait encore faire adopter ses idées, qu'il développa longuement dans une dépêche adressée, le 20 mai, aux représentants [illegible] à Paris et à Londres.

« Nous ferons observer d'abord, disait M. de Buol, que toute attaque dirigée contre l'empire ottoman, soit du côté de la terre, soit par mer, constituerait une violation flagrante de la garantie européenne, sous laquelle il aurait été placé.

» Il nous semble qu'en face de cette stipulation la flotte russe dans la mer Noire perdrait presque entièrement ce qu'elle avait de dangereux pour cet empire. Mais, abstraction faite de cette considération générale, les exceptions au principe de la clôture des détroits, stipulées par les art. 3 et 4 de notre seconde proposition, n'offriraient-elles pas des garanties suffisantes contre le développement excessif des forces navales de la Russie dans la mer Noire? Quel est, en effet, l'objet de ces stipulations?

» Prenant pour point de départ l'état à flot de la marine russe: nous commençons par y opposer, indépendamment des forces navales de la Turquie, un contre-poids de six frégates de station et de surveillance. Pour chaque bâtiment nouveau que la Russie viendrait à construire, nous stipulons en faveur des alliés la faculté d'augmenter proportionnellement leurs stations navales dans l'Euxin. Dans l'éventualité enfin où la Sublime Porte se croirait menacée, nous lui réservons la liberté d'appeler les flottes alliées. Peut-on méconnaître le poids et la valeur de cet appui progressif prêté à la Turquie? Et qu'on ne nous objecte pas que ce système imposerait aux puissances maritimes des sacrifices onéreux. Ces sacrifices ne dépasseraient guère les limites des stations navales qu'elles entretiennent habituellement dans la Méditerranée. Quoi qu'il en soit, est-il probable que la Russie sera très-pressée de faire construire de nouveaux bâtiments dans la mer Noire, du moment qu'elle saura que ce serait provoquer la mise en œuvre des contre-poids stipulés dans cette hypothèse?

» A supposer enfin qu'elle fût néanmoins tentée de le faire, est-ce que l'engagement mutuel des puissances de considérer comme un cas de guerre le développement des forces navales russes au delà d'une limite convenue d'avance ne suffirait pas pour étouffer dans le germe ces velléités?

» Qu'on n'oublie pas, d'ailleurs, que l'*ultimatum* à présenter à la Russie lui laissait le choix entre deux modes de solution. Nous ne tenons point pour impossible que, placée dans l'alternative péremptoire, et voulant se soustraire aux dangers de l'isolement politique dont il était menacé par la seconde de nos propositions finales, le cabinet de Saint Pétersbourg eût opté pour l'autre, qui est au fond d'origine française, et qui a pour point de départ la limitation égale des forces navales des deux puissances riveraines. »

Tel est le résumé de la dépêche autrichienne du 20 mai, qui n'ébranla point les résolutions des puissances occidentales. Las de ses démarches itératives, le cabinet de Vienne crut qu'en dépit de son traité du 2 décembre, il lui était permis de se reposer. Par une circulaire du 25 mai, adressée aux représentans de l'Autriche à l'étranger, il avertit ses alliés qu'ils ne devaient pas compter sur lui. « Devant son insuccès, disait M. de Buol, le gouvernement impérial ne conteste pourtant pas aux puissances belligérantes le droit de poser dans leur intérêt des conditions qui iraient plus loin que les bases primitives; mais l'Autriche, dans ce cas, doit abandonner à ces puissances la responsabilité de ce qui pourra en résulter, puisqu'on sera en dehors du protocole du mois de décembre. Tout dépendra de l'allure de la guerre et des éventualités des événements.

» Le gouvernement impérial reste simplement et fidèlement attaché aux engagements qu'il a pris antérieurement. Il maintient les principes reconnus dans les conférences, et continuera de protéger l'intégrité de l'empire ottoman contre une *nouvelle attaque*.

» Dans cette situation, l'Autriche saura attendre le moment où elle pèsera de tout son poids en faveur de la paix lors de la reprise des négociations. Elle s'appuiera sur l'exécution des quatre points de garantie tels qu'elle les interprète. »

CHAPITRE IX.

[illegible]

Comme le disait avec raison M. de Buol, tout dépendait de l'allure de la guerre et des éventualités. L'armée alliée le comprenait, et, sans tenir compte de stériles pourparlers, elle poursuivait sa tâche avec vigueur.

Entre le bastion central et le bastion du Mât, les Russes avaient établi un ouvrage de contre-approche composé de deux parallèles semi-circulaires. Elles se reliaient par une tranchée transversale, et [illegible].

Le général Canrobert résolut d'enlever cet ouvrage, dont la fusillade gênait les assiégeants, et chargea le général Pélissier de prendre [illegible] du général de division de Salles, des généraux Bazaine, Rivet, de la Motterouge et du lieutenant-colonel Raoult, major de tranchée.

Le 1er mai, à dix heures du soir, par un clair de lune qui permettait d'opérer avec ordre, les troupes françaises quittèrent les parallèles sur trois colonnes.

La colonne de gauche se composait de six compagnies du 1er régiment de la légion étrangère (colonel Viennot), de huit compagnies du 43e (commandant Becquet du Sonnay), et de dix compagnies du 79e de ligne (colonel Grenier). Elle avait pour mission de tourner l'ouvrage que défendaient plusieurs bataillons. L'élan de cette colonne fut irrésistible; mais les compagnies de la légion étrangère eurent la douleur de voir le colonel Viennot tomber mortellement frappé d'une balle.

La colonne du centre, aux ordres du général de la Motterouge, dont le nom a déjà figuré si honorablement dans les opérations du siége, se composait de deux bataillons du 46e de ligne commandés par le colonel Gault. L'un de ces bataillons, dirigé par le colonel lui-même, se porta sans tirer un coup de fusil sur l'ouvrage qu'il abordait de front, et se précipita résolûment à la baïonnette sur l'ennemi. L'autre bataillon, le suivant de près, franchit immédiatement la première enceinte, et enfin le régiment tout entier se porta sur la seconde, qu'il conquit également, soutenu par le 98e de ligne.



[illegible] trou.

La gauche de l'ouvrage fut enlevée par la colonne francaise de droite, formée de deux compagnies du 41e (capitaine Ragon), et d'une compagnie du 9e bataillon de chasseurs à pied (capitaine de Villermain).

Chassés de toutes parts, poursuivis à la baïonnette, les Russes se retirèrent en désordre, semant de cadavres le terrain qu'ils parcouraient, et laissant entre les mains de leurs adversaires des provisions, des armes, et neuf mortiers portatifs.

Dès que l'ouvrage fut occupé, le génie, dirigé par le lieutenant-colonel Guérin, se mit en devoir de retourner les parapets, de dérober la position aux vues des remparts, enfin de la relier par une communication à la parallèle en arrière. Ces travaux se continuèrent sous un feu d'artillerie tel, suivant l'expression du général Canrobert, qu'aucune place n'en a certainement jamais fourni.

Le lendemain, 2 mai, à huit heures de l'après-midi, après une canonnade non moins terrible que celle de la veille, une colonne de trois mille Russes tenta de reprendre l'ouvrage perdu pendant la nuit. Elle s'avança sans bruit, en dissimulant sa marche à la faveur des ondulations du terrain. Deux compagnies d'élite du 2e régiment de la légion étrangère, une compagnie d'élite du 43e, un faible bataillon du 46e et un bataillon plus faible encore du 98e gardaient la position avec une négligence qu'excusait la fatigue. Une avant-garde de trente volontaires russes était déjà à petite portée quand on cria aux armes! Ce fut le signal d'une fusillade bien nourrie, mais qui fut héroïquement soutenue; et les Russes fuyaient, quand deux compagnies du 1er régiment de voltigeurs de la garde, une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied et deux compagnies du 80e de ligne accoururent à travers champs pour appuyer les troupes engagées.

Cette lutte de deux jours est résumée dans l'ordre général ci-dessous :

« Le premier corps vient d'ajouter une action glorieuse à celles qui ont déjà honoré nos armes dans cette campagne.

» L'ennemi avait établi devant nos attaques de gauche une série de postes fortifiés qu'il avait solidement reliés, et dont le développement présentait, ces jours derniers, l'aspect d'un ouvrage avancé à double enceinte, menaçant nos travaux les plus rapprochés de la place. Il était défendu par plusieurs bataillons.

» Dans la nuit du 1er au 2 mai, cet ouvrage a été enlevé par trois colonnes formées du 46e de ligne, colonel Gault, et de détachements des 1er régiment de la légion étrangère, 43e, 79e, 42e et 98e de ligne, et 9e bataillon de chasseurs à pied, aux ordres directs du général de division de Salles, secondé par les généraux Bazaine et de la Motterouge.

» Habilement et vigoureusement conduites, les troupes ont marché avec ordre en même temps qu'avec un irrésistible élan. Elles ont culbuté l'ennemi, l'ont rejeté dans la place ; et le génie, dont les périlleux travaux ont été dirigés avec une énergie remarquable par le lieutenant-colonel Guérin, a assuré leur établissement définitif dans l'ouvrage, dont elles ont enlevé l'armement.

» Le colonel Viennot, du 1er régiment de la légion étrangère, est mort glorieusement l'épée à la main, à la tête de son régiment.

» Je remercie les généraux, les officiers, les soldats, de leur vaillante conduite ; elle consacre l'ascendant que notre opiniâtreté et tant de vigoureux combats nous ont acquis sur l'assiégé.

» Je remercie en particulier le général Pélissier, commandant le premier corps, des habiles et fermes dispositions d'ensemble avec lesquelles il a préparé les résultats que nous venons d'obtenir.

» Aujourd'hui, l'ennemi, secondé par l'artillerie de la place, a tenté de reconquérir le terrain qu'il a perdu. Ses efforts sont venus

échouer devant le courage de nos soldats et l'habileté du tir de notre artillerie.

» Un ordre du jour spécial fera connaître à l'armée les noms des braves qui ont plus particulièrement mérité une mention honorable.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 2 mai 1855.

» *Le général en chef*, Canrobert.

» Pour ampliation :

» *Le général chef d'état-major général*, E. de Martimprey. »

On profita de cet avantage pour prolonger les cheminements. Trois cent quatre-vingts gabions furent posés sur les lignes tracées par le lieutenant-colonel du génie Guérin. Malgré les bombes ennemies, les travailleurs ne quittèrent pas la pioche et la pelle. Soldats et officiers rivalisèrent d'énergie. Un jeune lieutenant du génie, M. Lullé-Dujardin, voyant hésiter un moment les sapeurs assaillis par des balles et des obus dans la nuit du 3 au 4 mai, leur cria : — Allons, enfants, ce n'est rien ; il n'y a pas de danger, voyez plutôt!

sur moi me serre en me disant : *Mon lieutenant, nous sommes fumés!* Ce fut son dernier mot. La bombe avait fini de fuser. J'avais passé un moment suprême et bien terrible... J'avais pensé à vous tous... J'avais répété la prière que ma mère me recommande dans sa dernière lettre. La bombe éclate, et au même moment se fait entendre le long gémissement de l'autre homme, dont la jambe était brisée par un éclat de pierre.

» Quant au pauvre diable qui me tenait presque dans ses bras, j'avais senti sa dernière étreinte : un énorme éclat de bombe s'était logé dans son dos, lui brisant la colonne vertébrale et les épaules; il est mort sans souffrir. Quant à moi, grâce à un miracle et à mes énormes bottes de Constantinople, je suis resté *sain et sauf*. J'avais ressenti une très-forte commotion sous la semelle du pied : un éclat de bombe m'en avait enlevé une partie. J'en ai été quitte pour le pied gauche engourdi pendant quelques heures; on nous a crus tous morts, et quand la fumée de la poudre et de la terre a été dissipée, on m'a bien félicité de mon heureuse chance toute providentielle.



Et passant de l'autre côté des gabions, il reste exposé aux coups des batteries russes, jusqu'à ce que la tâche qu'il dirigeait soit accomplie.

Quelques jours plus tard, Lullé-Dujardin fut frappé d'une balle au front, au moment où il traçait des ouvertures de créneaux.

« Les projectiles tombent comme la grêle dans les tranchées, écrivait à cette époque un jeune homme de Grenoble, lieutenant de la garde impériale. Mais ce qui est le plus terrible, ce sont les bombes et les obus lancés en bombes. On les évite assez facilement en se couchant par terre, et alors on n'a pas à craindre l'explosion et la gerbe des éclats, du moins on a des chances pour se trouver hors d'atteinte. Il est donc important de signaler l'arrivée de ces projectiles creux ; des hommes désignés veillent à cela, et avertissent par ces cris : *Gare la bombe!* Tout le monde alors lève la tête, et on se préserve en se jetant à droite ou à gauche et en se couchant par terre.

» Dans la nuit du 4 au 5 mai, à un de ces cris malheureusement répété trop tard, je lève la tête : la bombe, ou plutôt un obus lancé en bombe, tombait presque sur notre parapet au-dessus de moi. Le danger était imminent... Sans beaucoup réfléchir, je n'en avais guère le loisir, je me précipite avec deux de mes voltigeurs dans un trou qui se trouvait de l'autre côté de la tranchée. A peine y étions-nous, que retentit ce cri de : *Gare le lieutenant!* et la bombe avait roulé dans notre trou. A ce moment, un de mes pauvres soldats qui était

Sur cent coups on ne reverrait pas chose pareille. Rien de nouveau depuis ma dernière lettre. On va un de ces jours s'emparer des bastions du Mât et Central.

» *P. S.* — Je conserverai toute ma vie la botte qui doit me rappeler *la bombe du 4 mai*. »

Bientôt deux grandes batteries de brèche furent construites en avant des bastions Central et du Mât. A la droite, les épaulements de toutes les approches furent consolidés. Inquiets des progrès de ces ouvrages, les Russes tentèrent deux nouvelles sorties; pendant la nuit du 12 au 13 mai, cent soixante-cinq volontaires du régiment d'Okhotsk furent envoyés par le lieutenant général Khrouleff pour détruire les travaux de l'assiégeant sur le versant du mamelon Vert; quatre compagnies du même régiment soutenaient les volontaires. Le détachement se divisa en deux colonnes : l'une, sous le commandement du sous-lieutenant Rytoff, se lança de front sur les tranchées anglaises; l'autre, guidée par l'enseigne Gaversky, les prit à revers ; mais nos alliés étaient sur leurs gardes et en nombre. Le lendemain, par une nuit pluvieuse et obscure, l'ennemi attaqua simultanément l'extrême gauche des tranchées anglaises et les ouvrages français établis entre le bastion Central et le fort de la Quarantaine. Partout il fut repoussé.

On livrait aussi à l'ennemi une guerre souterraine, en lui donnant des [illegible]lets. « Cette expression, a dit un officier d'état-major, sou-

vent employée sans qu'on en sache l'origine, n'est autre qu'un terme de [illegible]. C'est paralyser le travail de l'ennemi, le détruire en parvenant à faire sortir des globes de compression ou d'autres engins à l'aspect de destruction [illegible], qui bouleversent son entreprise et tuent souvent ses mineurs ; en un mot, être plus habile que lui. Nous avons eu jusqu'ici, à ce qu'on dit, les meilleures réussites, et les sapeurs sont dans l'enchantement. Il paraît que cette guerre dans les entrailles du sol, qui a toutes les péripéties, les ruses et les combinaisons de la guerre au soleil, est plus attachante encore. C'est une chasse à l'homme, elle devient une passion. Ce péril attache, on rampe sous le sol, on s'entend, on s'écoute, on se guette; tant que le bruit existe, il n'y a pas de danger, mais si l'oreille exercée a reconnu que le son se rapproche, dès qu'il cesse, il faut se hâter, c'est une affaire de rapidité; malheur au plus lent : sa vie est en jeu, et s'il tarde, en poursuivant son travail, le mineur ennemi retirera de la terre des fragments de tibia ou de crâne, des débris informes aplatis dans les terres et la roche bouleversée. Aussi on ne perd pas les minutes, et le *camouflet* se donne sans retard. Il y a des points de nos attaques où l'on se bat avec une égale ardeur sous le ciel et dans les profondeurs du sol; le dévouement des sapeurs du génie sauvegarde nos travaux et nos soldats.

» La plus violente explosion a eu lieu le 16, et elle a dû faire beaucoup de mal aux Russes, puisque le lendemain ils ont demandé un armistice pour enterrer leurs morts. Du reste, nos mineurs, en poursuivant leurs fouilles, ont découvert une galerie russe remplie de leurs cadavres affreusement mutilés.

» Il est évident qu'une de nos explosions les a surpris dans leur galerie, et que ces malheureux sont tombés victimes de cette surprise. Chaque journée ne se passe pas sans deux ou trois de ces explosions. On a essayé aussi de faire sauter leurs fougasses, mais les résultats ont été pour nous sans aucun effet. »

CHAPITRE X.

Démission du général Canrobert. — Elle est acceptée. — Ordre du jour qui l'annonce aux troupes. — Biographie du général Pélissier

Le général qui avait commencé le siége, et qui en dirigeait les travaux avec tant de constance, devait ambitionner la gloire de les achever; mais souffrant cruellement d'une ophthalmie, il écrivit à l'empereur :

« Crimée, 16 mai, dix heures du soir.

» Ma santé fatiguée ne me permettant plus de conserver le commandement en chef, mon devoir envers mon souverain et mon pays me force à vous demander de remettre ce commandement au général Pélissier, chef habile et d'une grande expérience.

» L'armée que je lui laisserai est intacte, aguerrie, ardente et confiante.

» Je supplie l'empereur de m'y laisser une place de combattant à la tête d'une simple division. »

Le télégraphe électrique fonctionnait depuis le 24 avril. Un câble sous-marin avait été coulé de Balaklava à Varna, et le quartier général n'était qu'à quelques heures de distance des Tuileries, d'où la réponse fut expédiée le soir même.

« L'empereur accepte votre démission. Il regrette que votre santé soit altérée. Il vous félicite du sentiment qui vous fait demander de rester à l'armée. Vous y commanderez non pas une division, mais le corps du général Pélissier. Remettez le commandement en chef à ce général. »

La détermination du général Canrobert n'avait pas seulement pour motif la faiblesse de sa santé. Depuis le 13 mai, de fréquents conseils de guerre s'étaient tenus entre les généraux en chef, les amiraux et quelques généraux de division.

Le général Canrobert y avait proposé d'expédier un corps d'armée par mer sur la Belbek.

Le général Pélissier était d'avis qu'on devait se porter sur la Tchernaïa, et agir au nord de Sébastopol.

Ce fut ce dernier plan que l'empereur approuva.

Le général Canrobert craignit de ne pouvoir mener à bonne fin un projet qui n'était pas le sien, et il prit le parti de se retirer. Les officiers généraux furent réunis, le 19 mai, et au milieu d'une émotion unanime, le démissionnaire remit ses pouvoirs à son successeur. Ce changement fut annoncé en ces termes à l'armée :

« SOLDATS !

» Le général Pélissier, commandant le premier corps, prend, à dater de ce jour, le commandement en chef de l'armée d'Orient.

» L'empereur, en mettant à votre tête un général habitué aux grands commandements, vieilli dans la guerre et dans les camps, a voulu vous donner une nouvelle preuve de sa sollicitude, et préparer encore davantage les succès qui attendent sous peu, croyez-le bien, votre énergique persévérance.

» En descendant de la position élevée où les circonstances et la volonté du souverain m'avaient placé, et où vous m'avez soutenu au milieu des plus rudes épreuves par vos vertus guerrières et ce dévouement confiant dont vous n'avez cessé de m'honorer, je ne me sépare pas de vous. Le bonheur de partager de plus près vos glorieuses fatigues, vos nobles travaux, m'a été accordé, et c'est encore ensemble que, sous l'habile et ferme direction du nouveau général en chef, nous continuerons à combattre pour la France et pour l'empereur.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 19 mai 1855.

» *Le général en chef*, CANROBERT. »

Le successeur du général Canrobert, Aimable-Jean-Jacques Pélissier, est né à Maromme, près de Rouen, le 6 novembre 1794. Son éducation militaire commença à l'école d'artillerie de la Flèche, et se termina à l'école militaire de Saint-Cyr. Le 18 mars 1815, il fut attaché, au rang de sous-lieutenant, d'abord à l'artillerie de la maison de Louis XVIII, puis au 57e de ligne, qui faisait partie de l'armée rassemblée sur le Rhin, et licenciée au bout de quelques mois.

Rentré à la légion départementale de la Seine-Inférieure, le 25 octobre de la même année, Pélissier se prépara à subir un examen dont les résultats brillants lui valurent le grade d'aide-major dans le corps d'état-major, formé en 1819.

La campagne de 1823, en Espagne, fournit aux militaires français peu d'occasions de se distinguer; néanmoins Pélissier s'y fit remarquer comme lieutenant d'état-major, aide de camp du général Grundler. De 1824 à 1826, il remplit les mêmes fonctions auprès des généraux de Bourkevallin et Léon des Essarts. Il comptait près de huit ans de grade de lieutenant, quatorze années de service et deux campagnes, lorsqu'il fut enfin nommé capitaine au corps d'état-major, le 3 juin 1828. Les croix de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand d'Espagne, qu'il avait reçues en 1823, avaient été jusqu'alors sa seule récompense. Il put y ajouter, à la suite de la campagne de Grèce, les décorations de Saint-Louis et de l'ordre grec du Sauveur.

En 1830, Pélissier prit part à l'expédition d'Algérie, et sa conduite lui mérita les grades d'officier de la Légion d'honneur et de chef de bataillon au corps d'état-major. Pendant les années suivantes, il fut employé à l'intérieur comme aide de camp de divers généraux. Il revint à Alger en 1839 en qualité de lieutenant-colonel et chef d'état-major de la 3e division des troupes sous le commandement du général de Schramm. Il fut nommé colonel et sous chef d'état-major de l'armée d'Algérie le 8 juillet 1842, et commandeur de la Légion d'honneur le 6 août 1843. Chacune de ces dignités, chacun de ces grades étaient acquis par une action d'éclat; car il montrait dès lors cette énergie, cette ténacité auxquelles furent assurément dues la victoire du 8 octobre 1855 et la prise de Sébastopol.

Le colonel Pélissier se distingua dans l'expédition qui fut dirigée par le maréchal Bugeaud, au mois de mai 1844, contre les tribus rassemblées dans les montagnes de Flissas. Il est cité dans un rapport du maréchal Bugeaud, en date du 18 mai, comme ayant repoussé les Kabyles avec une grande vigueur à la tête du 26e régiment. A la célèbre bataille de l'Isly, le 13 août de la même année, il commandait la colonne de gauche.

Par une ordonnance royale du 22 avril 1846, Pélissier fut élevé au grade de maréchal de camp. Ignorant encore sa promotion, le 27 avril il quittait Mostaganem pour entrer dans le Sahara, et complétait la soumission des Beni-Zerouel.

En 1849, il était inspecteur général de l'infanterie du 24e arrondissement (armée d'Afrique); en 1850, général de division et gouverneur de l'Algérie par intérim. L'ordre du jour qu'il adressa au 8e bataillon de chasseurs à pied, au moment où ils partaient pour la France, produisit une vive sensation, et résume les actes ainsi que les pensées du général.

« Officiers, sous-officiers et soldats, leur disait-il, vous êtes rappelés en France, et dans quelques jours vous quitterez l'armée d'Afrique. Quoique éloigné de vous, votre général veut saluer votre départ et vous adresser lui-même les adieux de vos compagnons d'armes de la division d'Oran. Neuf ans se sont écoulés depuis que vous avez foulé pour la première fois le sol de l'Algérie. Alors bataillon de formation nouvelle, vous ne donniez que des espérances; mais ces neuf années de combats, de périls, de fatigues et d'épreuves vous ont acquis une place des plus honorables dans les rangs de la vieille infanterie française.

» A l'époque de notre débarquement, les Arabes nous disputaient encore à coups de fusil les sables et les rochers de la côte, vous laissez aujourd'hui la province entière vaincue, pacifiée et organisée.

» Vous avez été partout au jour de la lutte, aux combats intérieurs, aux coups de mains de la frontière, à l'invasion du Maroc, à la glorieuse journée d'Isly! vous n'avez pas connu le repos. Il y a un an, nous parcourions les oasis de notre Sahara; il y a quelques jours à peine, vous souteniez l'honneur de la division dans la province de Constantine, sur les brèches de Zaatchas, dans les gorges de l'Aurès. Je le dis avec satisfaction, vous avez bien rempli votre tâche, vous avez conquis, les armes à la main, une juste réputation; mais ce qui

n'est pas moins digne d'éloges, vous avez toujours été remarquables par l'union, la subordination, la discipline. Gardez précieusement ces vertus militaires; conservez-en la religieuse tradition, c'est ce qui fait la puissance des corps d'élite, c'est ce qui leur attire la considération et le respect. Soyez toujours obéissants et dévoués à vos chefs, et vous serez terribles à l'ennemi.

» Je sais bien qu'au combat vous ne pouvez faillir. Le sanglant sacrifice de Sidi-Brahim est là pour grandir vos cœurs et vous marquer votre devoir! Qui de vous oserait ternir cette page immortelle des états de service du bataillon? qui de vous, avec un pareil exemple, hésiterait à répondre : Présent! A l'appel de la patrie en danger, qui craindrait de mourir pour elle? Aucun, je le sais. Eh bien, que votre bonne conduite, que votre attitude soient à la hauteur de votre dévouement. Efforcez-vous d'être parmi les meilleurs dans la paix comme dans les combats. Gardez intact votre esprit de corps, et faites-nous honneur en France comme vous avez su le faire en Algérie. Officiers, sous-officiers et soldats du 8e bataillon de chasseurs à pied, votre souvenir vivra dans nos rangs, et soyez assurés que l'attachement et les vœux de vos compagnons d'armes vous suivront partout où vous conduira la fortune de la république. »

Au mois de novembre 1851, le gouverneur général, à la tête d'une colonne, soumit les tribus de l'Est, et défit Bou-Baghla, chef du soulèvement. Les résultats de ses opérations sont indiqués dans la proclamation qui fut envoyée par ses ordres à toutes les tribus de la confédération des Zouaouas : « Avant, leur disait-il, de pénétrer chez les Maatkas, les Guechtoulas et les Flissas, je leur avais annoncé que je marchais pour les punir de s'être révoltés contre la France, sous l'inspiration d'un aventurier dont le nom est devenu l'objet du mépris et de l'horreur des hommes de courage et de raison. Je laissais à leur disposition un moyen de fléchir ma juste colère, c'était de chasser de leur pays cet intrigant. Ils n'ont pas écouté mes conseils, ils ont déchiré et jeté au vent mes écrits, dictés par un sentiment paternel et de clémence.

» Ce qui s'est passé depuis, vous le savez.

» Vous avez été les témoins des malheurs de vos voisins, et leur exemple ne vous a pas profité. Vous avez recueilli au milieu de vous l'homme qui a déjà amené la ruine et la désolation dans la vallée de l'Oued-Sahel et dans le pays des Boghni, qui vous touche; vous vous êtes déclarés mes ennemis. La Providence vous aveugle, elle a retiré de vous sa protection. Vous touchez à une époque de malheurs et de regrets stériles.

» Nos marchés vous seront fermés; nulle de nos tribus soumises ne pourra fréquenter les vôtres. Cet isolement seul vous conduira à la misère. Nous y ajouterons nos colonnes pour la compléter, si vous persistez dans votre égarement.

» Réfléchissez donc à ce que vous faites. Si la sagesse venait éclairer votre conseil, vous trouveriez encore le gouvernement français généreux devant une manifestation franche et sans arrière-pensée.

» Quelques-unes de vos tribus m'ont déjà fait des propositions; mais c'est la soumission de votre confédération entière que nous voulons aujourd'hui. L'abstention d'une seule de vos tribus détruirait l'effet des démarches de toutes les autres. Nous voulons aussi que, si vous vous présentez à nous, votre pays soit purgé à l'avance de Bou-Baghla.

» Le commandant français que j'ai placé à Boghni est celui avec lequel vous aurez à conférer en premier lieu, si vous avez décidé le salut de votre pays. »

Après les événements de décembre 1851, le général Pélissier adressa une proclamation aux habitants de l'Algérie, et les invita à montrer le plus profond respect pour l'ordre public. « Ce n'est, leur disait-il, que par cette réserve prudente et patriotique que vous échapperez aux dangers et aux tempêtes que nos troubles civils ne manqueraient pas de soulever chez le peuple arabe, vaincu sans doute, mais toujours frémissant. »

Le 8 décembre, le général Pélissier fut nommé grand officier de la Légion d'honneur. Il comptait alors trente-sept ans de service et dix-sept campagnes.

Par un décret en date du 11 décembre, le général de division Randon fut appelé au gouvernement général de l'Algérie et au commandement de l'armée d'Afrique.

En adressant ses adieux aux habitants, le général Pélissier put se féliciter de les laisser dans un état de tranquillité rassurant. Il alla commander la division d'Oran, et sa carrière militaire en Afrique fut brillamment couronnée au mois de décembre 1852 par la prise de Laghouat.

Laghouat ou El-Aghouat, chef-lieu de l'aghalik de ce nom, est situé à l'extrémité sud de la province d'Alger, vers la région des sables. On avait été l'année précédente obligé d'y remplacer un agha vieux et incapable, nommé Ben-Salem. L'officier indigène laissé auprès du fils de ce chef dut se retirer à Djelfa.

Les troubles qui le forçaient à abandonner Laghouat étaient causés par le shérif de Ouargha, quartier ou khalifalik qui s'étend au sud de Laghouat au delà même des sables. Ce shérif, déjà plusieurs fois battu par nos troupes, menaçait de révolter toutes les frontières du midi. Une colonne mobile partie de Djelfa tomba tout à coup sur ces gens, qui étaient campés à Aïn-Resg, leur tua deux cents hommes et leur prit deux mille chameaux. Après ce désastre, Mohamed-ben-Abdallah, c'était le nom du schérif de Ouargla, s'enfuit du côté d'El-Aghouat. Les habitants l'y reçurent, et il jura de s'ensevelir avec eux sous les décombres de la ville, vers laquelle le général Pélissier arriva en toute hâte. Il y était le 3 décembre avec des forces suffisantes.

La place qu'il avait à assiéger et à prendre est dominée par le marabout de Sidi-el-Hadj-Aïssa. De là on peut foudroyer El-Aghouat, dont la défense consiste en trois grandes tours reliées par des courtines.

Le général Pélissier fait enlever le marabout par le capitaine du génie Brunon et le brave Morand. Aussitôt, malgré le feu des assiégés, une batterie est établie sur ce point culminant pour ouvrir la brèche par laquelle on entrera le lendemain.

Durant ces opérations, le général Jusuf, qui commandait sous le général Pélissier, prit position à l'est de la ville, avec ordre de tenter une escalade de ce côté dès qu'un signal lui apprendrait l'attaque par la brèche. Enfin, la cavalerie, disposée en pelotons, cerna l'oasis de manière à n'en rien laisser échapper.

Dès le matin, la batterie de Sidi-el-Hadj-Aïssa fait merveille. Malheureusement le général Bouscaren y est frappé d'un coup qui doit être mortel. Ce triste incident n'arrête pas l'activité du feu, qui, dirigé par le lieutenant Caremel, ne tarde pas à ouvrir la brèche.

Aussitôt qu'on a reconnu celle-ci comme praticable, deux colonnes d'attaque, aux ordres des commandants Barrois et Malafosse, appuyées d'une réserve que dirige Morand, y pénètrent avec un entrain indescriptible. Le général en chef et son état-major les y suivent. Une ardeur à laquelle rien ne résiste entraîne tout le monde. On se porte sur la maison du schérif, que le colonel Deligny fait enfoncer. C'est en courant à cet assaut que Morand est frappé d'une balle.

Cependant l'attaque continue. Tandis que l'on entre par la brèche, Jusuf exécute du côté est l'escalade qui lui a été commandée. Il le fait avec sa rapidité accoutumée, et bientôt son guidon de commandement flotte avec celui du général en chef sur la kasbah d'El-Aghouat.

Mais malgré ces succès rien n'est fini, il faut prendre chaque maison. Une foule de combats particuliers s'engagent comme en 1847 à Zaatcha. Partout les soldats du schérif et les habitants, malgré leur courage, ont le dessous. Les cours de quelques maisons sont inondées de sang, et, suivant l'expression littérale du général Pélissier, pavées de cadavres.

Quelques cavaliers seulement s'échappèrent par stratagème. Presque toute la population fut détruite.

Pélissier commandait la division d'Oran lorsqu'il fut appelé, le 10 janvier 1855, au commandement du 1er corps de l'armée d'Orient, qui fut alors spécialement affecté aux travaux du siége, et composé des divisions Forey, Levaillant, Paté et Salles.

Le poste que le général Pélissier laissa vacant devait être occupé par le général Canrobert; mais celui-ci refusa cette sorte de permutation. Suivant ses propres expressions, en quittant, volontairement et par devoir pour son pays, le commandement en chef d'une armée de cent trente mille hommes, il tint à honneur de redevenir le chef direct de ses anciens camarades de la 1re division du 2e corps.

Voici l'ordre général publié par le général Pélissier en prenant le commandement de l'armée :

« Soldats !

» Notre ancien général en chef vous a fait connaître la volonté de l'empereur, qui, sur sa demande, m'a placé à la tête de l'armée d'Orient. En recevant de l'empereur le commandement de cette armée exercée si longtemps par de si nobles mains, je suis certain d'être l'interprète de tous en proclamant que le général Canrobert emporte tous nos regrets et toute notre reconnaissance. Aux brillants souvenirs de l'Alma et d'Inkermann, il a ajouté le mérite plus grand encore, peut-être, d'avoir conservé à notre souverain et à notre pays, dans une formidable campagne d'hiver, une des plus belles armées qu'ait eues la France. C'est à lui que vous devez d'être en mesure d'engager à fond la lutte et de triompher. Si, comme j'en suis certain, le succès couronne nos efforts, vous saurez mêler son nom à vos airs de victoire. Il a voulu rester dans nos rangs, et, bien qu'il pût prendre un commandement plus élevé, il n'a voulu qu'une chose, se mettre à la tête de sa vieille division. J'ai déféré aux instances, aux inflexibles désirs de celui qui était naguère notre chef et sera toujours mon ami.

» Soldats, ma confiance en vous est entière. Après tant d'épreuves, tant d'efforts généreux, rien ne saurait étonner votre courage. Vous savez tous ce qu'attendent de vous l'empereur et la patrie; soyez ce que vous avez été jusqu'ici, et, grâce à votre énergie, au concours de nos intrépides alliés, des braves marins de nos escadres, et avec l'aide de Dieu, nous vaincrons.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 19 mai 1855.

» *Signé* Pélissier. »

CHAPITRE XI.

Détails sur les fortifications. — Composition de l'armée française. — Armée anglaise. — Conditions de l'alliance piémontaise. — Contingent sarde. — Les bersaglieri. — Recrutement en Russie. — Difficultés du siége.

Il entrait dans les vues du général Pélissier de redoubler d'efforts contre le point vulnérable de Sebastopol : le faubourg de la marine ou de Karabelnaia. Si l'on parvenait à l'occuper, il devenait facile, d'un côté, de menacer le port militaire qui le sépare de la ville; de l'autre, de dominer le bassin de carénage et le fond de la grande rade, de manière à intercepter les communications de la place.

Le faubourg avait pour principales défenses le redan et la tour Malakoff, dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, et dont ils trouveront ci-dessus (page 10), une description succincte. Nous avons dit plus haut que les Russes y avaient ajouté les redoutes Shelinghinsk et Volhynie, qui, à cause de leur aspect et des attaques infructueuses dirigées contre elles, prirent le nom d'*ouvrages blancs des 22 et 27 février*. Nous savons aussi qu'une redoute de lunette dite Kamtchatka avait été élevée sur un monticule que les alliés appelaient le mamelon Vert. Outre ces fortifications, merveilleusement adaptées à la configuration d'un sol accidenté, et où l'on s'accorde à dire que les assiégeants déployèrent un talent remarquable, ils avaient établi une vaste place d'armes sur le terrain d'anciennes carrières, en face du redan.

C'était contre ces ouvrages que devait surtout agir le général Pélissier, sans toutefois négliger les attaques contre la ville elle-même. Sur ce dernier point, plusieurs embuscades, postes avancés, ouvrages de contre-approche, avaient été détruits ou occupés par l'assiégeant. A l'extrême gauche, du côté du fort de la Quarantaine, l'assiégé n'avait gardé qu'une partie du cimetière. Au centre, le bastion du Mât était troué et lézardé par les boulets. Dans l'intérieur de la ville, un grand nombre de maisons avaient été atteintes, et des pyramides entières de bombes, d'éclats d'obus étaient amoncelées au coin des rues. Le théâtre était une ruine, les boutiques restaient encore ouvertes; mais le prix des denrées était énorme. On payait la livre de sucre de quatre-vingt-dix copeks à un rouble d'argent.

Pour achever la destruction de la place, le général Pélissier disposait d'environ cent quarante mille hommes. Par un ordre général daté du 20 mai, conformément aux instructions du maréchal ministre de la guerre, l'armée française avait reçu une nouvelle organisation.

Au grand quartier général étaient attachés MM. de Martinprey, général de brigade, chef d'état-major général ; Jarras, colonel d'état-major, sous-chef d'état-major général ; Thiry, général de division, commandant l'artillerie de l'armée ; Niel, général de division, commandant le génie de l'armée; Blanchet, intendant militaire, intendant général de l'armée ; Girard de Charbonnières, lieutenant-colonel, grand prévôt de l'armée.

M. de Salles, général de division, commandait le premier corps. Il avait pour chef d'état-major le général de brigade Rivet. L'artillerie du premier corps était sous les ordres du général de brigade Lebœuf, le génie sous ceux du général de division Dalesme; M. Bondurand, sous-intendant de 1re classe, faisant fonctions d'intendant.

En butte à des accusations que le *Moniteur* a démenties, le général Forey, se croyant atteint par la calomnie, avait quitté le commandement de la 7e division d'infanterie; il avait été remplacé par le général de division d'Autemarre.

La première brigade, général Niol, comprenait le 3e bataillon de chasseurs à pied, les 19e et 26e régiments de ligne.

La 2e brigade, composée des 39e et 74e régiments de ligne, avait pour chef le général Lebreton.

Les deux autres divisions d'infanterie étaient ainsi composées :

3e *division d'infanterie.* — M. Paté, général de division, commandant. — 1re brigade, général Beuret : 6e bataillon de chasseurs à pied, 28e et 98e régiments de ligne. — 2e brigade, général Bazaine : 1er et 2e régiments de la 1re légion étrangère.

4e *division d'infanterie.* — M. Bouat, général de division, commandant. — 1re brigade, général Faucheux : 10e bataillon de chasseurs à pied, 18e et 79e régiments de ligne. — 2e brigade, général Duval : 14e et 43e régiments de ligne.

A chacune des quatre divisions étaient attachés du génie, de l'artillerie et des équipages militaires.

Le général de division Morris était à la tête d'une division de cavalerie, qui comprenait une brigade formée des 1er et 3e régiments de chasseurs d'Afrique (général Cassaignolles) ; une 2e brigade, formée des 2e et 4e régiments de chasseurs d'Afrique (général Féray) ; de l'artillerie ; les réserves et parcs de l'artillerie et du génie.

Voici quelle était la composition du 2e corps.

Etat-major. — M. Bosquet, général de division, commandant; Courtot de Cissey, général de brigade, chef d'état-major; Beuret, général de brigade, commandant de l'artillerie; Frossard, colonel, commandant du génie; Blanc de Molines, sous-intendant de première classe, faisant fonctions d'intendant.

1re *division d'infanterie.* — M. Certain Canrobert, général de division, commandant. — 1re brigade, général Espinasse : 1er bataillon de chasseurs à pied, 1er régiment de zouaves, 7e régiment de ligne. — 2e brigade, général Vinoy : 20e et 27e régiments de ligne. — Artillerie, génie, équipages militaires.

2e *division d'infanterie.* — M. Camou, général de division, commandant. — 1re brigade, général Wimpffen : régiment de tirailleurs algériens, 3e régiment de zouaves, 50e régiment de ligne. — 2e brigade, général Vergé : 2e bataillon de chasseurs à pied, 6e et 82e régiments de ligne. — Artillerie, génie, équipages militaires.

3e *division d'infanterie.* — M. Mayran, général de division, commandant. — 1re brigade, général de Lavarande : 19e bataillon de chasseurs à pied, 2e régiment de zouaves, 4e régiment d'infanterie de marine. — 2e brigade, général de Failly : 95e et 97e régiments de ligne. — Artillerie, génie, équipages militaires.

4e *division d'infanterie.* — M. Dulac, général de division, commandant. — 1re brigade, général de Saint-Pol : 17e bataillon de chasseurs à pied, 57e et 85e régiments de ligne. — 2e brigade, général Bisson : 10e et 61e régiments de ligne. — Artillerie, génie, équipages militaires.

5e *division d'infanterie.* — M. Brunet, général de division, commandant. — 1re brigade, général Cœur : 4e bataillon de chasseurs à pied, 86e et 100e régiments de ligne. — 2e brigade, général Lafont de Villiers : 46e et 91e régiments de ligne. — Artillerie, génie, équipages militaires.

Division de cavalerie. — M. d'Allonville, général de division, commandant. — 1re brigade, général...... : 1er et 4e régiments de hussards. — 2e brigade, général de Champeron : 6e et 7e régiments de dragons. — Artillerie....

Réserves et parcs de l'artillerie et du génie.

CORPS DE RÉSERVE : MM. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, général de division, commandant; de Vaudrimey Davout, colonel, chef d'état-major; Soleille, général de brigade, commandant l'artillerie; .... commandant du génie ; Paris, intendant militaire.

1re *division d'infanterie.* — M. Herbillon, général de division, commandant. — 1re brigade, général Marguenat : 14e bataillon de chasseurs à pied, 47e et 52e régiments de ligne. — 2e brigade, général Cler : 63e et 73e régiments de ligne. — Artillerie, génie, équipages militaires.

2e *division d'infanterie.* — M. d'Aurelle, général de division, commandant. — 1re brigade, général Montenard : 7e bataillon de chasseurs à pied, 9e et 32e régiments de ligne. — 2e brigade, général Perrin-Jonquière : 15e et 96e régiments de ligne. — Artillerie, génie, équipages militaires.

Division de la garde impériale. — M. Mellinet, général de brigade, commandant. — 1re brigade, général Uhrich : zouaves, 1er et 2e régiment de voltigeurs. — 2e brigade, général Pontevès : chasseurs, 1er et 2e régiments de grenadiers, gendarmes. — Artillerie, génie, équipages militaires.

Brigade de cavalerie de réserve. — M. de Forton, général de brigade, commandant : 6e et 9e régiments de cuirassiers. — Réserves et parcs de l'artillerie et du génie.

L'effectif de l'armée anglaise était de 43,450 hommes; mais elle en comptait un nombre beaucoup moindre sous les armes. La division légère, commandée par sir George Brown, avait 4,000 hommes en ligne; la 1re division, aux ordres de sir Colin Campbell, 3,500 hommes; la 2e et la 3e division 6 ou 7,000 hommes; la brigade navale, recrutée parmi les matelots et soldats de marine, 1,600 hommes. Le chiffre des malades, quoique réduit depuis le retour de la belle saison, était encore au 17 mai de 11,211 hommes.

Omer-Pacha avait amené 25,000 Turcs d'élite, que remplaçaient à Eupatoria les divisions égyptiennes et tunisiennes, qui avaient jusqu'alors participé au siége de Sébastopol.

A ces forces venait s'adjoindre le contingent sarde. Par le traité d'accession du 26 janvier 1855, le gouvernement piémontais, adhérant à la convention anglo-française du 10 avril 1854, s'était obligé à fournir un corps d'armée de 15,000 hommes formant deux divisions de deux brigades chacune, et une brigade de réserve. Il promettait de maintenir le corps expéditionnaire au chiffre de 15,000 hommes, par l'envoi successif et régulier des renforts nécessaires. En revanche, l'empereur des Français et la reine de la Grande-Bretagne garantissaient l'intégrité des Etats sardes, et s'engageaient à les défendre contre toute attaque pendant la durée de la guerre. Par un traité portant la même date du 26 janvier, l'Angleterre se chargeait du transport gratuit des troupes sardes, et assurait à la Sardaigne une avance d'un million de livres sterling, qui devait être renouvelée si la guerre n'était pas terminée dans le délai de douze mois.

Une convention militaire avait été signée à Constantinople entre la Sardaigne et la Porte le 17 mars 1855. Le roi Victor-Emmanuel y réitérait son adhésion, et le sultan déclarait qu'il donnerait des ordres pour que les troupes de son nouvel allié fussent sur un pied de parfaite égalité avec les troupes auxiliaires de France et d'Angleterre.

Une circulaire de M. de Nesselrode qualifia sévèrement l'attitude ainsi prise par le gouvernement sarde sans déclaration formelle de guerre. Il l'accusa de perdre de vue les principes et les usages con-

sacrés par le droit des gens. M. Cavour, président du conseil et ministre des affaires étrangères en Sardaigne, répondit le 4 mars par un manifeste, révoqua l'exequatur accordé aux consuls russes, et hâta les préparatifs de l'expédition. Ses efforts furent secondés par le gouvernement anglais, qui envoya à Gênes ou à la Spezia l'*Harmonia*, la *Mary-Ann*, le *Christophe-Colomb*, la *Thémis*, la *Clyde*, la *Cléopâtre*, le *Hedemblatt*. Les troupes se massèrent en quatre corps, à Verceil, à Gênes, à Alexandrie et à Turin, et le 28 avril le général en chef, Alphonse de la Marmora, put dire à ses troupes :

« Officiers et soldats,

» L'alliance que notre auguste souverain a conclue avec la France, l'Angleterre et la Sublime Porte nous appelle à faire une guerre grande et généreuse. Nous aurons devant nous un ennemi fort et puissant, mais à nos côtés seront de braves armées qui ont déjà consigné à l'histoire les célèbres noms de Silistrie, Alma, Balaklava et Inkermann.

» Nous serons auprès d'elles sous peu de jours, et, luttant de courage, de fermeté et de discipline, nous chercherons à les imiter dans la constance dont elles ont donné des preuves héroïques.

» Le terrain sur lequel nous portons nos armes retentit encore des exploits et victoires des princes royaux de la Savoie, et ces rives ont gardé le souvenir de l'ardeur et de la splendeur de la marine génoise.

» Une mort cruelle et prématurée nous a enlevé un prince qui devait nous guider dans cette glorieuse entreprise; vous le suiviez avec joie dans les champs de la Lombardie, et vous l'admiriez à la fatale journée de Novare; il a expiré regrettant de ne pouvoir vous conduire à la victoire.

» Que le nom du duc de Gênes demeure gravé dans nos cœurs près de celui de notre roi adoré, qui, empêché par les soins du gouvernement de prendre part à cette guerre lointaine, vous suit de la pensée et du cœur. La patrie attend de vous une compensation à tant de sacrifices; elle compte voir revenir glorieux ces drapeaux que le roi vous a confiés, bénis par de si émouvantes paroles.

» Vos camarades, qui regrettent de ne pas vous accompagner, ont la confiance que vous augmenterez le renom de l'armée nationale, et chacun de vous celui de son propre corps.

» Nous avons confiance dans notre brave marine, qui se réjouit aussi de s'exposer à des périls et à des fatigues pour concourir à cette expédition.

» Soldats, jurons de ne pas faire défaut à tant d'espérances, jurons de prouver qu'une armée italienne est bien digne de combattre dans cette grande lutte!

» Vive le roi! vive la patrie!

» *Le général en chef*, Alphonse de la Marmora. »

A la revue du départ, l'allocution suivante fut lue au nom du roi Victor-Emmanuel :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

» Une guerre fondée sur la justice, d'où dépendent la tranquillité de l'Europe et les destinées de notre pays, nous appelle en Orient.

» Vous verrez des terres lointaines où la croix de Savoie n'est pas inconnue; vous verrez des populations et des armées valeureuses dont la renommée remplit le monde. Que leur exemple vous stimule, et montrez à tous que vous n'avez pas moins de valeur que vos pères. Je vous ai conduits précédemment sur le champ d'honneur, je me le rappelle avec orgueil; j'ai partagé vos périls et vos fatigues; aujourd'hui j'ai le regret de me séparer de vous pour quelque temps; mais ma pensée vous suivra partout, et ce sera un jour heureux pour moi que celui où il me sera donné de me réunir à vous.

» Soldats! voici vos drapeaux bravement déployés par le magnanime Charles-Albert! qu'ils vous rappellent la patrie absente et huit siècles de nobles traditions. Sachez les défendre. Rapportez-les couronnés d'une nouvelle gloire, et vos sacrifices seront bénis par les générations présentes et à venir. »

Les premiers bataillons sardes débarquèrent à Balaklava dans la nuit du 8 mai avec le général Alphonse de la Marmora. Une seconde partie du contingent, sous les ordres d'Alexandre, son frère, arriva peu de jours après. Au moment où le général Pélissier prit le commandement, leur camp était déjà constitué. « Les bivouacs de l'armée sarde, dit un correspondant, sont établis au village de Karoni, à gauche de la route qui mène de Balaklava au quartier général de lord Raglan. Le site est ravissant; c'est une vallée creusée comme une coupe évasée. Tout y est frais et vert, une large coupure sur la droite laisse apercevoir les montagnes et leurs crêtes ondulées, qui se perdent de l'autre côté de la Tchernaïa dans un horizon bleuâtre. Cette armée est fort belle; à nos soldats elle paraît une armée française, et les plus joyeuses accolades ont fêté sa bienvenue. Les *bersaglieri* surtout, si lestes, si bien tournés, avec leurs jolis chapeaux et ce je ne sais quoi qui leur vient sans doute de leurs Alpes, ont eu grand succès. C'est un puissant renfort comme quantité et qualité. Les officiers et les soldats paraissent pleins d'ardeur. Bien guidés par le général de la Marmora, dans lequel on a grande confiance, ils donneront un nouveau lustre à la vieille bannière de la maison de Savoie. »

Malgré tant de forces réunies, la perspective d'un succès prochain eût été illusoire.

D'abord, le gouvernement russe levait le ban et l'arrière-ban de ses soldats.

Le 6 mai, l'empereur Alexandre II, reconnaissant la nécessité de porter au grand complet les armées russes de terre et de mer, avait ordonné un recrutement dans les dix-sept gouvernements occidentaux de la seconde moitié territoriale de l'empire. Ce recrutement, le troisième depuis six mois à peine, s'opérait dans les provinces les plus riches et les plus peuplées, en s'étendant depuis la Courlande jusqu'au delà du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Il était de douze habitants sur mille, tandis que les recrutements les plus considérables, sous le règne d'Alexandre Ier, n'avaient été que de six, huit, et une seule fois dix sur mille. Comme on ne tenait compte que de la population mâle adulte abstraction faite des femmes et des enfants, les forces réunies par ce dernier appel ne devaient pas s'élever à moins de deux cent cinquante mille combattants, et il y en avait déjà un nombre à peu près égal sous les drapeaux. En outre, dans une assemblée où tous les districts du Don étaient représentés, les Cosaques avaient promis de fournir un contingent nouveau de cinquante mille cavaliers.

En second lieu, en raison de l'assiette tout exceptionnelle de Sébastopol, du développement de ses remparts, du nombre de ses défenseurs, des facilités de son ravitaillement, le temps était un élément indispensable de sa chute; c'était l'avis de tous les hommes compétents, et M. Saint-Ange formulait leur opinion, quand il disait dans le *Journal des Débats* du 20 mai :

« Les travaux du siége de Sébastopol vont lentement; mais que l'on ne cesse pas de considérer cette lenteur comme sage, nécessaire et prescrite par tous les maîtres de l'art, ainsi que par l'expérience et la raison. En attendant quelque fait décisif, l'attaque pied à pied continue ses progrès journaliers.

» A la reprise du siége, il y a un mois, et ensuite à la vue des effets d'un bombardement exécuté pendant dix jours avec une redoutable violence, et qui avait noblement endommagé les fortifications, l'armée se croyait à la veille d'un assaut, l'ardeur et l'impatience des soldats étaient extrêmes. Cette impatience est trompée aujourd'hui par le ralentissement du feu ou par l'incomplet de son résultat et par la fatigue des travaux à exécuter encore. « Nous aimons mieux en finir d'un coup, disent-ils, dussions-nous y laisser vingt mille des nôtres, que de nous consumer à ces rudes et périlleux travaux dont on ne voit pas arriver le terme. » Hâtons-nous d'ajouter qu'un tel vœu n'implique chez le soldat ni découragement ni manque de confiance dans ses chefs. C'est le vœu d'une bravoure qui se sent, qui dédaigne les calculs de l'art pour tout gagner par la force vive, et qui préfère enfin la baïonnette à la pioche. Mais croit-on que si l'assaut était jugé praticable, il ne serait pas livré aussitôt? Il paraît que la dernière bataille du canon n'a pas été décisive, que la moitié des batteries devront être rapprochées à deux cents mètres de l'enceinte pour obtenir toute leur efficacité de destruction, et que des sapes, des galeries de mine restent encore à creuser avant qu'on soit en mesure de tenter un assaut avec le nombre nécessaire de chances favorables, qui est de 70 sur 100, selon Napoléon, pour une bataille. Voulût-on sacrifier vingt mille hommes, consommation effrayante, que l'on ne serait point assuré de réussir dans l'état actuel de la place. Vous les perdez en détail, dit-on. C'est possible, mais la réputation des armes est sauvée, il n'y a point de désastre moral, les vides se comblent à mesure par des arrivages journaliers, tandis que la destruction instantanée d'une masse de vingt mille hommes ferait tout à coup un vide énorme, exalterait l'ennemi au plus haut degré, et pourrait avoir de très-funestes conséquences.

» Non-seulement l'heure fatale de Sébastopol n'a pas encore sonné, mais nous ne croyons pas non plus que cette place pouvait être enlevée d'emblée dès le premier jour que l'armée arriva sous ses murs, quoi qu'en aient dit beaucoup de gens et même des militaires, car Sébastopol avait déjà son mur d'enceinte, sa tour Malakoff, ses forts de la Quarantaine, ses principaux bastions ébauchés et plusieurs batteries toutes prêtes. Au siége de Silistrie, on sait qu'un ouvrage en terre, l'Arab-Tabia, ne put être pris par les Russes, malgré les efforts redoublés du canon, de la mine et de quatre assauts. Le général Kaminski, en 1810, après avoir battu les murs de Routschouk, voulut faire emporter la ville d'assaut; il n'y réussit pas, y perdit en deux heures huit mille hommes, et cette perte l'obligea de lever le siége. Attaquer une armée qui occupe de fortes positions est toujours une opération de guerre très-chanceuse, quoique des positions ne vaillent pas des remparts. C'est ainsi qu'en Espagne nous avons échoué à Talavera, à Albuera, à Busaco. Le maréchal Victor, sur des représentations qu'on lui faisait à Talavera, répondit : « Si l'on ne peut pas enlever ces positions-là, il faut renoncer à faire la guerre. » On y perdit six mille hommes, et il fallut se retirer. La garnison de Sébastopol est une armée en position dans de vastes retranchements qu'on ne pourra forcer qu'en y employant tous les moyens que fournit la science des guerres de siége. Masséna, tout

entreprenant qu'il était, ne tenta point l'assaut des lignes de Torres-Vedras, parce qu'il reconnut qu'elles exigeaient un siége en forme, et qu'il n'avait pas pu traîner au travers du Portugal un équipage de gros calibre.

» Nous ne savons pas quels motifs, si ce n'est un rare sentiment de modestie, ont déterminé le général Canrobert à se démettre du commandement en chef. Il l'aura du moins exercé d'une manière très-honorable, sans avoir fait de fautes, maintenant l'armée dans le bon ordre et la discipline, dans le meilleur état possible pendant les rigueurs d'un hiver très-cruel, au milieu des plus durs travaux, et poursuivant le siége sans relâche devant des difficultés de terrain, des obstacles de fortifications qu'il sera donné à son successeur de surmonter un jour, nous en avons le ferme espoir, mais qui jusqu'à présent se sont trouvées insurmontables parce que le moment n'est pas venu et que le temps et le travail sont les vrais éléments de succès pour un siége. Ce n'est, d'ailleurs, pas du général en chef seul que dépend la conduite d'un siége, mais des généraux du génie et de l'artillerie, contre l'avis desquels l'on ne peut rien entreprendre de décisif, sous peine d'exposer l'armée à un désastre en méprisant les règles de l'art et les exemples de l'histoire militaire. »

CHAPITRE XII.

Débuts du général Pélissier. — Nouvelle place d'armes des Russes. — Nuit du 22 au 23 mai. — Description de la mêlée. — Détails sur les [illegible] des [illegible] d'attaque et des sapeurs du génie. — Nuit du 23 au 24 mai. — Pertes des Russes et des Français. — Les voltigeurs de la garde. — [illegible]. — Expédition de la Tchernaïa. — [illegible]. — [illegible]. — Les [illegible]. — Rapport de lord Raglan. — Rapport du général de la Marmora.

Le général Pélissier eut d'heureux débuts. Depuis la nuit du 2 mai, l'ennemi avait formé le projet de reporter ses efforts du côté de la Quarantaine, d'y construire de nouvelles lignes de contre-approches, de relier par une gabionnade les embuscades du fond de la baie, celles du grand côté du cimetière, et de rattacher ce travail, par un long boyau de communication, à la lunette de droite du bastion Central. Dans la nuit du 21 au 22, par un effort de travail énorme et habilement dissimulé, il ébaucha cette vaste place d'armes si menaçante pour les attaques françaises de gauche et si propre à ménager aux Russes la possibilité de grands rassemblements et de sorties considérables.

Pressentant l'étendue du danger, le général Pélissier prescrivit au général de Salles, commandant le 1er corps, d'enlever cette position et de retourner contre l'ennemi ses nouveaux ouvrages; œuvre délicate et difficile, car il fallait s'attendre à une vive résistance et à un combat acharné, sous les feux de batteries formidables.

Le général de division Paté fut chargé de cette opération. Deux attaques furent organisées, l'une sur les embuscades du fond de la baie, l'autre sur les embuscades du cimetière, en débouchant par l'angle sud-est de cet enclos. Elles devaient être simultanées.

Après avoir enlevé les nouvelles gabionnades de l'ennemi, il fallait se tenir en avant avec assez de solidité pour protéger le travail et transformer à notre usage l'ouvrage russe. Mais le développement de ces lignes était immense; il fallait s'attendre à deux phases successives dans l'action, celle de la bataille et celle des travaux. Le combat eut lieu pendant la nuit du 22 au 23 mai: il s'engagea dès neuf heures du soir.

L'attaque de gauche fut conduite par le général de brigade Beuret, et exécutée par trois compagnies du 10e bataillon de chasseurs à pied, trois bataillons du 2e régiment de la légion étrangère, et un bataillon du 98e de ligne.

L'attaque de droite, confiée au général de la Motterouge, comptait les compagnies d'élite du 1er régiment de la légion étrangère, soutenues par deux bataillons du 28e de ligne, ayant en arrière un bataillon du 13e, et deux bataillons des voltigeurs de la garde comme réserve. D'autres bataillons étaient prêts à marcher au cas où le général Paté aurait eu besoin de renfort.

Soit que les Russes prévissent une démonstration vigoureuse, soit qu'ils voulussent achever leurs lignes en une seule nuit au prix d'un énergique effort, ils avaient réuni dans leur nouvelle place d'armes deux bataillons et trente-six pièces de canon. Par une étrange coïncidence, au moment où le général Paté marchait en avant à la tête de la 2e division du 1er corps, une forte colonne russe, guidée par le lieutenant général Khrouleff, se mettait elle-même en mouvement pour attaquer les lignes françaises.

Au signal donné par le général Paté, l'action s'engagea avec une telle impétuosité, que les soldats de la légion étrangère, soutenus par le 28e de ligne, enlevèrent en quelques minutes toutes les embuscades de droite. Mais d'énormes masses russes, débouchant du ravin de la Quarantaine, vinrent disputer le terrain avec un rare acharnement. La lune, d'abord très-brillante, fut obscurcie par des nuages de fumée, et les détonations de l'artillerie des remparts, tirant à toute volée, couvrirent les hourras frénétiques de l'ennemi.

Les deux bataillons du 28e, le bataillon du 18e, les voltigeurs de la garde furent successivement engagés, et cette lutte héroïque dura jusqu'au matin. Cinq fois les embuscades les plus éloignées furent prises et reprises par les Russes et par nos troupes. Ces mêlées à la baïonnette furent terribles. Deux autres bataillons des voltigeurs de la garde, le 9e de chasseurs à pied et le 80e de ligne furent encore appelés sur le champ de bataille, les uns pour y prendre part, les autres pour relever les morts et les blessés. Aucune parole ne saurait décrire ces combats, éclairés par la lueur du canon et les feux de la mousqueterie, ces soldats qui se pressaient dans les tranchées, les cris d'ardeur des uns, les gémissements des blessés, le sifflement du fer et des balles, dont le son strident venait se mêler à toutes ces voix humaines; raconter ce tournoiement d'une troupe que la mitraille brise, et qui, courageusement ramenée par ses officiers, revient à la charge et reste maîtresse du terrain, si chèrement disputé; peindre l'incertitude qui règne par instants, car ces étranges clartés ne permettent pas toujours de distinguer l'ami de l'ennemi, le camarade que l'on doit protéger du soldat russe qu'on doit abattre.

On sait comment on procède dans des attaques de ce genre pour s'établir dans l'ouvrage conquis. L'attaque est l'affaire des bataillons rassemblés d'avance dans la tranchée; on tire peu, tout s'emporte à la baïonnette par subite irruption. A la suite des troupes d'attaque marchent des détachements de travailleurs armés de pelles et de pioches, et portant le fusil en bandoulière; avec eux sont des détachements de sapeurs et mineurs du génie commandés par leurs officiers. Aussitôt que les troupes d'attaque ont chassé l'ennemi du logement, on procède à s'y loger soi-même. C'est à quoi s'occupent sans relâche les travailleurs et les sapeurs, pendant que les bataillons tiennent en échec l'ennemi repoussé. Il s'agit alors de retourner l'ouvrage contre les assiégés, c'est-à-dire de lui donner la forme ou la direction d'une tranchée de siége tout en conservant du travail de l'ennemi tout ce qui peut servir à ce but. Ici les travailleurs n'ont pas moins de mérite que les bataillons d'attaque, puisqu'ils se trouvent comme eux exposés à la mitraille et à la fusillade, sans avoir comme eux cette puissante distraction de l'entraînement du feu et celle du combat à la baïonnette. Les officiers du génie sont admirables dans ces occasions par leur sang-froid tout géométrique, indiquant le travail à faire, traçant au cordeau avec leurs sous-officiers la direction à suivre pour se défier du feu de la place, actifs et courageux, mais aussi imperturbables que s'ils travaillaient sur le polygone.

Au milieu de la lutte sanglante du 23 mai, il était impossible aux officiers du génie de commencer leurs opérations. Les obus et les boulets pleuvaient, et il fallut renoncer à occuper les ouvrages; mais ceux de gauche restèrent au pouvoir des assaillants, quoique les Russes fussent revenus plusieurs fois à la charge avec une ténacité extraordinaire.

Le lendemain, les Russes, qui avaient perdu le général major Adlerberg et avaient deux mille six cents hommes hors de combat, demandèrent une suspension d'armes; mais elle leur fut refusée, car une nouvelle attaque se préparait.

Dans la nuit du 23 au 24, le général de division Levaillant fut chargé d'achever la tâche si heureusement entamée. Quatre bataillons, aux ordres du général Couston, couvrirent les ouvrages conquis à l'extrême gauche, tandis que six autres, détachés des 46e, 98e, 14e et 80e régiments d'infanterie, et commandés par le général Duval, attaquaient sur la droite la gabionnade parallèle au mur du cimetière. Occupés par deux bataillons du régiment de chasseurs de Jitomir, les logements furent tournés et enlevés presque sans résistance. L'ennemi se retira en entretenant une fusillade qui se ralentit par degrés, et le génie, malgré la mitraille que lançait la place, put aussitôt commencer les travaux sous la direction du colonel Guérin et du commandant Durand de Villers.

Le 24, à la demande réitérée du général Osten-Sacken, un armistice de sept heures fut conclu pour enterrer les morts, et plus de douze cents cadavres furent remis entre les mains de l'ennemi. Sa perte totale, que le rapport du général Gortschakoff évalue à deux mille cinq cent quatorze hommes, dut être au moins du double, en tués ou blessés, si l'on prend pour base de calcul le nombre de morts ramassés sur le champ de bataille.

Le rapport du général Pélissier ne donne pas le chiffre des pertes subies par les Français. « Elles ont été douloureuses, dit une correspondance, mais inférieures à celles de l'ennemi. Encore ont-elles été accidentellement augmentées par deux circonstances particulières. L'une, c'est que les voltigeurs de la garde, courant dans la nuit sur un terrain inconnu, très-accidenté, au milieu d'obstacles de toute espèce, pensant voir à chaque pas un ennemi dans l'ombre, ont essuyé pendant quelques instants, à raison de la direction qu'ils avaient prise, le feu de leurs camarades. L'autre, c'est que leurs buffleteries blanches les désignaient aux balles de l'ennemi.

» Nous devons avoir deux mille hommes hors de combat; c'est, vous le voyez, plus de sang répandu qu'à l'Alma. Le 24, au matin, on comptait quatorze cents blessés et six cents morts. Les corps qui ont le plus souffert sont les voltigeurs, la légion étrangère et les chasseurs: on me cite des compagnies rentrées avec dix, douze, quinze

hommes sans officiers ou sous-officiers. Nous avons dix-huit officiers hors de combat, dont deux officiers supérieurs : on cite un chef de bataillon du 5e léger tué. Il y a un point des embuscades où on s'est battu sur des tas de morts qui dépassaient la hauteur des travaux. Deux compagnies de voltigeurs de la garde s'étaient lancées comme des lions dans un poste russe ; elles n'en sont pas sorties, mais elles n'ont succombé qu'après avoir fait un carnage affreux. »

Le hasard fit coïncider une fête avec les cérémonies funèbres. Le 24 était le jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria. Pour le célébrer, lord Raglan passa sur les hauteurs de Karoni une revue de la cavalerie et d'une partie de l'artillerie anglaise. Les généraux Pélissier et Omer-Pacha assistèrent à cette fête militaire, où brillaient auprès des cavaliers qui avaient survécu à l'hiver des escadrons récemment arrivés, lanciers, hussards, scotch-greys et dragons de la reine.

Nous avons dit précédemment qu'il entrait dans le plan du général Pélissier d'agir au nord et sur les bords de la Tchernaïa. Tout en dirigeant les attaques de gauche, il avait formé, sous les ordres du général Canrobert, un corps d'opérations composé des divisions Canrobert et Brunet, d'une division sarde, d'un corps d'infanterie, du 10e hussards, du 12e lanciers et de l'artillerie à cheval des Anglais, d'une division turque, de toute la cavalerie française et de la réserve d'artillerie de campagne; en tout vingt à trente mille hommes. Ces troupes étaient destinées à exécuter une reconnaissance sur une grande échelle, et à occuper la rive gauche de la Tchernaïa. Quant à la rive droite, il était difficile d'en chasser les Russes sans avoir des forces plus considérables. Ils avaient établi sur des escarpements presque inaccessibles deux batteries qui lançaient jusqu'à quatre mille mètres d'énormes projectiles, et que les soldats français avaient baptisées des noms bizarres de *Gringalet* et *Bilboquet ;* d'autres batteries moins importantes étaient échelonnées de distance en distance sur les hauteurs.

Le 25 mai, une heure avant le jour, les 1re et 2e divisions du second corps, sous les ordres du général Canrobert, avec la cavalerie commandée par le général Morris, descendaient silencieusement dans la vallée et sont allées se masser en avant des redoutes abandonnées par les Turcs à la bataille de Balaklava. Peu d'instants après, le général Pélissier arriva. Immédiatement il lança les zouaves et les chasseurs à pied déployés en tirailleurs pour s'avancer sur la Tchernaïa, à gauche de la colline élevée en sorte d'éperon, à l'endroit où la rivière se bifurque.

En même temps, il dirigeait une colonne pour tourner l'ennemi par la droite. En arrière, les Piémontais et une division anglaise venaient de Balaklava ainsi que leur cavalerie.

Une partie des Piémontais se joignit à nos zouaves et à nos chasseurs d'avant-garde, tandis qu'Omer-Pacha, avec environ dix mille Turcs, se massait au centre et envoyait une colonne en avant du village de Kamara pour appuyer notre droite. Enfin, sur le plateau que traverse la route de Kamiesch à Balaklava, tout près de Karoni, se tenait l'arme au pied la garde composée des zouaves, des grenadiers et du bataillon de chasseurs à pied.

Le mouvement commencé, nos troupes marchèrent avec une telle ardeur, qu'à trois heures les zouaves surprenaient les avant-postes russes et traversaient la Tchernaïa en enfonçant dans la vase jusqu'au-dessus du genou. Si le jour eût permis à l'ennemi de s'apercevoir de ce mouvement, nos tirailleurs réellement demi-embourbés eussent été fort exposés, d'autant plus qu'il y avait presque en face une batterie russe. Fort heureusement elle n'ouvrit son feu que lorsque nos intrépides soldats eurent gagné la rive opposée. En un instant ils furent dans la batterie, tuant les Russes à coups de baïonnette et tournant les pièces restées contre l'ennemi même, qui ayant l'éveil s'est hâté de se replier. A peu près simultanément la colonne lancée sur la droite attaquait aussi à l'endroit qui lui avait été assigné. Immédiatement les tirailleurs se mirent à gravir au pas de course les pentes de la colline de l'Eperon et à poursuivre les Russes, qui ne cessèrent de battre en retraite sans s'arrêter pour profiter des accidents du terrain. Dans leur ardeur, nos soldats s'avancèrent jusqu'au pied des formidables positions occupées par les batteries de *Bilboquet* et de *Gringalet*, qui commencèrent à tonner. Mais ni les obus ni les boulets n'arrêtaient nos intrépides tirailleurs, qui, en compagnie des Piémontais, couraient en avant en fouillant les ravins. La batterie de Gringalet tirait beaucoup et avec une grande précision. Ses boulets et ses obus ricochaient et éclataient dans la vallée, au bord de la rivière, sur la pente et le sommet des collines, balayant impitoyablement tous les chemins et sentiers, et cela à des distances énormes, mais sans grand résultat, vu l'isolement de nos adroits tirailleurs. Nous eûmes au plus deux cents hommes mis hors de combat.

Vers 9 heures, on sonna la retraite, et les troupes alliées revinrent camper sur la rive gauche, où l'on dressa des tentes au milieu d'une prairie. « Rien, dit le correspondant du *Constitutionnel* ne peut donner une idée de la joie que tous ces soldats éprouvaient à fouler l'herbe verte, à se baigner dans l'eau du canal qui longeait le pied des collines et que nous avons rouvert ; on dirait des écoliers en vacances. On a vraiment un charmant coup d'œil du plateau formé par les soulèvements rocheux qui nous servaient de limite jusque dans ces derniers temps ; il est difficile de voir un plus beau paysage. A l'horizon, en remontant la Tchernaïa, deux étages de montagnes aux reflets bleuâtres, coupés par une vallée immense, à l'entrée de laquelle vient aboutir la gorge de Baïdar. Sur la droite, les arêtes dentelées se prolongent, les contre-forts s'abaissent jusqu'à la prairie, dans une direction uniforme, et arrivent jusqu'à la mer au port de Balaklava, dont elles forment le côté gauche, pendant qu'à droite, d'autres rochers s'élèvent, et viennent se relier par une courbe immense au plateau de Chersonèse, sur lequel est établi le gros de l'armée. Figurez-vous entre ces montagnes, entre ces élévations, une vallée fertile, couverte de verdure et de fleurs, coupée par des ondulations, et se terminant, avant la rivière, par trois larges mamelons, aux croupes bien arrondies, d'où l'on domine tout le cours de l'eau. Nos régiments d'infanterie occupent cette première ligne, la tente du général Canrobert se dresse sur le mamelon central. En arrière, en seconde ligne, dans le pli du terrain, au milieu des herbes que le soleil, hélas ! aura bientôt desséchées, les batteries d'artillerie de campagne, ayant plus loin, à leur droite, la cavalerie ; derrière, sur la pente, les tentes blanches des Turcs, et enfin au loin, bien loin, des baraques anglaises et des bivouacs. Entre tous ces camps, il y a des espaces immenses, car l'étendue est énorme, jusqu'aux montagnes de la droite, que le général la Marmora garde avec sa petite armée. »

Lord Raglan, dans son rapport du 25 mai, rend hommage à la conduite de ce général. « J'augure, dit-il, les plus grands avantages de l'addition des troupes sardes à notre armée, sous les ordres de leur général distingué la Marmora, dont le zèle pour le service et l'ardent désir de coopérer avec nous ont eu, j'aime à le reconnaître, une si prompte occasion de s'exercer. »

Le général lui-même, dans le rapport qu'il adresse au ministre de la guerre à Turin, détermine en ces termes la part qu'eurent les Piémontais au mouvement du 25 mai :

« Ma colonne, renforcée de deux batteries anglaises, d'un régiment de lanciers et d'un de chasseurs, forts de six cents chevaux et mis à ma disposition, a pris la droite de la marche; à l'aube du jour, nous sommes arrivés sur les positions élevées de Kamara. Le 5e bataillon de tirailleurs était avec de l'infanterie anglaise sous les ordres du général sir Colin Campbell, marchant sur les hauteurs qui partent de l'extrême droite de la ligne qui couvre Balaklava.

» Mes troupes n'ont pas trouvé de résistance; les avant-postes russes se sont repliés devant nous, et quelques-uns de leurs bataillons d'infanterie, qui étaient sur la rive droite de la Tchernaïa, se sont retirés à mesure que, après avoir passé le torrent, je m'avançais avec la cavalerie légère anglaise pour reconnaître les chemins conduisant aux plus fortes positions russes et à la vallée de Baïdar.

» Vers midi, j'ai repassé la Tchernaïa, et je me suis placé avec mes deux brigades dans les bonnes positions de Kamara, dominant le torrent et occupant une hauteur très-voisine des positions russes à ma droite, la position la plus avancée qui soit occupée aujourd'hui. Mes troupes sont à la portée de l'ennemi, quoique incomplètes. »

CHAPITRE XIII.

[illegible] la mer d'Azof. — Description. — Le détroit de Kertch. — Le [illegible]. — [illegible] et ses monuments. — [illegible]. — Arabat. — [illegible] et le Sivach. — Le détroit de [illegible]. — [illegible]. — [illegible]. — Berdiansk. — Geisk.

Le soir même où le général Pélissier faisait attaquer la grande place d'armes russe une partie des flottes partait pour une expédition depuis longtemps projetée, dont le but était d'entraver le ravitaillement de Sébastopol par la mer d'Azof. Quelques aperçus géographiques sont nécessaires pour faire comprendre les ressources immenses que les Russes pouvaient tirer de cette mer, dont nous allons suivre méthodiquement les contours.

La mer d'Azof, l'ancien *Palus Mœotis* des anciens, s'étend sur une longueur d'environ soixante lieues et sur une largeur assez variable, mais qui ne dépasse point quarante à quarante-cinq lieues. La Russie est maîtresse de toutes les terres qui l'entourent et des pays traversés par les trois fortes rivières qui viennent s'y jeter, le Don, la Berda et le Kouban.

Le détroit de Kertch ou Bosphore Cimmérien, par lequel la mer d'Azof communique avec la mer Noire, a pour point de départ une ligne fictive de douze milles de longueur, qui serait tirée depuis le cap Takli sur la côte occidentale jusqu'au cap Kichla sur la côte orientale.

Derrière le cap Takli, une sinuosité de la côté forme à gauche la baie de Kamysch-Bournoun ; à droite sont les sables arides de l'île de Taman, qui, en s'allongeant dans les flots, rétrécissent considérablement la passe que les navires doivent franchir. Elle est dominée par des batteries établies sur le cap Paul, qu'on double en sortant de la baie de Kamysch-Bournoun, et sur le cap Ak-Bournoun, situé à deux kilomètres plus loin.

Ce cap est un des points extrêmes de la baie semi-circulaire de

Kertch, qui serait la plus admirable du monde, si la profondeur de ses eaux était en rapport avec son étendue. Il présente de très-beaux aspects : des campagnes vertes et accidentées l'entourent, une ceinture de tumuli la domine, et les contours gracieux de ces monticules couverts de végétation donnent au paysage un charme tout particulier.

Au fond de la baie, une ligne de montagnes élevées se détache sur le ciel : la dernière, à droite, porte un nom illustré par une grande gloire, un grand courage et une grande infortune : on l'appelle le mont Mithridate. A son sommet s'élève une petite chapelle, construite sur la tombe en l'honneur du général Stemkopsky, qui était, en 1830, gouverneur de la ville, et dont l'administration a laissé d'excellents souvenirs. Dans la même direction, mais sur un plan légèrement incliné à droite, au lieu où se trouvait, il y a plus d'un demi-siècle, le cimetière du pays, on aperçoit cinq petites pyramides en pierre, rongées par le temps, derniers vestiges des sépultures de cette époque éloignée; une de ces pyramides recouvre les



[illegible]

restes mortels du prince Pulkowsky, gendre de Roumantzov, qui, après le traité de 1774, fut envoyé pour prendre, au nom de Catherine II, officiellement possession de Kertch et d'Iénikalé. En dessous de la chapelle érigée à la partie supérieure de la montagne est une construction monumentale, copie assez faible du temple de Thésée, et dans laquelle se trouve le musée de la ville, fondé par un émigré français, M. de Bruc, établi dans le pays, mort aujourd'hui, et par le général Stemkopsky, ancien gouverneur.

La ville elle-même s'étend en arc de cercle au pied du mont Mithridate, auquel elle est reliée par un escalier en pierre dans le genre de celui de l'orangerie de Versailles.

Kertch, dont la fondation est attribuée aux Milésiens, et qui devint la capitale du royaume du Bosphore et du Pont au temps de Mithridate, est l'ancienne Panticapée. Ce n'était plus qu'une ville turque sans importance lorsqu'elle fut cédée par la Porte à la Russie en 1774; mais elle a recouvré une partie de sa splendeur. Elle contient une population de dix-neuf mille habitants. Les maisons, au nombre de seize cent seize, sont bâties en pierre et peintes à la chaux. Elle possède des cercles, d'élégants cafés, un jardin public, des rues ornées d'arcades, cinq écoles, une salle de spectacle, un hôpital, une belle fonderie, un atelier de construction et de réparation muni d'un outillage complet et en bon état.

Il y a à Kertch une ancienne église grecque fort remarquable, portant le nom de Saint-Jean le Précurseur, qui existe depuis déjà douze siècles. La coupole de ce magnifique édifice est supportée par quatre colonnes colossales en marbre gris, dont les bases sont déjà assez profondément enfoncées dans la terre. Une foule d'inscriptions, de bas-reliefs, de tronçons de colonnes, etc., qui ont été placés dans l'église, donnent lieu de penser qu'elle a été construite par les premiers chrétiens qui sont arrivés dans le pays, et même avec les débris du temple du célèbre Esculape de Panticapée, dont les anciens auteurs font souvent mention. Il existe aussi une tradition que cette église a été construite à la place d'une autre, élevée par un des saints apôtres qui est venu sur les côtes de la mer Noire pour annoncer le saint Évangile. On conserve de cette église un évangile écrit sur parchemin, qui, dans l'opinion de plusieurs archéologues, daterait du sixième siècle.

Un grand nombre de bas-reliefs grecs et de statues mutilées gisent épars dans les divers coins de la cour de l'église; on y remarque entre autres une statue de femme, qui est l'œuvre d'un habile sculpteur, et le torse d'un homme qui est d'un faible mérite. C'est à peine s'il y a une de ces statues dont la tête existe encore. Lors de la première invasion en Crimée, les Tartares ont, par barbarie et superstition, détruit les temples, brisé les monuments des beaux-arts, et employé les précieux débris de l'art grec et romain à construire des fortifications et des mosquées.

La baie de Kertch est fermée, du côté opposé au cap Ak-Bournon, par une pointe sur laquelle est bâtie Iénikalé, éloignée de Kertch Iénikalé d'environ quinze kilomètres. Cette ville de masures, de remparts démantelés, de roches nues, ressemble aux cités désertes qui reflètent leurs ruines silencieuses dans les eaux dormantes de la mer Rouge.

En quittant Iénikalé, nous apercevons la cime du mont Gorelaïa, un des plus élevés de ces parages, nous doublons le cap Fanar, surmonté d'un phare; puis le détroit s'élargit. Ses limites propres sont placées à quelques milles plus loin, entre un cap anonyme, à l'ouest, et le cap Kamenoï, à l'est.

Nous sommes dans la mer d'Azof, faisons-en le tour en longeant la côte occidentale.

Nous trouvons d'abord la forteresse d'Arabat, que les Tartares avaient élevée pour arrêter les Russes envahisseurs, et dont les retranchements ont été longtemps abandonnés. De là part cette langue de terre qu'on nomme la Touka ou flèche d'Arabat, et qui sépare la

mer d'Azof de la Sirwasch ou mer Putride. Ce terrain d'alluvion décrit du côté de la mer d'Azof une ligne légèrement courbée; mais, de l'autre côté, il est si découpé, si dentelé, qu'il serait presque impossible d'en déterminer la largeur moyenne.

A l'époque de la domination tartare, les Russes avaient pénétré deux fois en Crimée par la Touka, en 1737 et 1771. Dès qu'ils en furent maîtres, ils y établirent une route de poste avec des relais; mais ce n'était point par là qu'ils faisaient arriver les approvisionnements destinés à la garnison de Sébastopol. Ils les dirigeaient à l'ouest jusqu'à un point de la côte où commençait une route qui, traversant sur une chaussée en pilotis les lagunes de la mer Putride, tournait au sud pour aboutir en Crimée.

Entre la Touka et la terre ferme est un canal d'une largeur de cent mètres au plus, qui unit la Sirwasch à la mer d'Azof. On l'appelle le détroit de Ghénitschi ou Yenitschi, du nom du fort qui en protége l'entrée.

Suivant la côte septentrionale, nous passons devant les embouchures de deux rivières : la Berda et la Kalmiousse, et d'un grand fleuve, le Don.

Berdiansk est sur la Berda.

Marianpol, sur la Kalmiousse.

Taganrog sur le Don.

Berdiansk, où les bâtiments du plus fort tonnage peuvent arriver en tout temps, aurait cessé d'être un simple port de cabotage, si le gouvernement russe en avait favorisé le développement.

La situation de Marianpol, que les cartes et dictionnaires appellent généralement Marioupol, mais dont le vrai nom greco-russe est Marianopoli, n'offre aucun avantage particulier; mais cette ville de huit mille âmes doit sa prospérité au génie industrieux de ses habitants.

Depuis l'époque où les Milésiens avaient établi des stations de pêche dans le Palus Mæotis et aux bouches du Tanaïs, pour fournir aux tables de l'aristocratie grecque ces esturgeons si prisés par les gourmands d'Athènes, la race hellénique a toujours prospéré dans ces mers; elle y fait encore ses affaires sous le joug des barbares du Nord, car elle sait tirer parti de tout, même de l'avidité et de l'oppression; et, si la guerre devait durer, on apprendrait bientôt qu'elle a fourni aux Grecs répandus sur le littoral de la mer Noire et de la mer d'Azof des éléments de fortune.

C'est à Marianpol qu'on rassemble et qu'on embarque d'ordinaire les grains apportés des fertiles contrées de l'Ukraine et du gouvernement d'Ekaterinoslaf. Ils sont fréquemment chargés par des navires génois, qui n'ont pas oublié cette route si connue de leurs ancêtres, et où le pavillon de Gênes se montra autrefois si puissant.

Au delà de Marianpol, la côte, bordée de falaises, se termine par le cap Biélosaai. On y voit un grand nombre de barques de pêcheurs, et à plus d'un mille avant d'arriver à la pointe, on aperçoit un phare haut de vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, et de vingt-quatre mètres du sol. Son feu est fixe, et il est vu de toutes parts à quatorze milles trois quarts de distance.



Le général Alfonso della Marmora, commandant du corps expéditionnaire piémontais.

Nous arrivons à l'embouchure du Don, que domine la ville de Taganrog.

Taganrog, ville de vingt mille habitants, doit sa célébrité historique à la mort mystérieuse de l'empereur Alexandre Ier. C'est dans cette cité que ce prince succomba en 1825. Un monument en bronze y a été élevé à sa mémoire. L'ancien port avait été construit par Pierre le Grand; il avait une longueur de cinq cent vingt mètres et une largeur de deux cents mètres. Il n'offre plus aujourd'hui qu'un reste d'eau d'une profondeur d'à peu près soixante centimètres. On s'était aperçu du décroissement des eaux de la mer d'Azof, et l'emplacement actuel du nouveau port de Taganrog avait été choisi sur le penchant d'un cap dont la déclivité faisait espérer qu'un ancrage

convenable resterait toujours aux navires. Cette place fut longtemps l'entrepôt d'un commerce très-actif, mais la mesure par laquelle le gouvernement russe ferma en 1833 tous les ports de la mer d'Azof aux bâtiments de commerce étrangers, excepté aux caboteurs, fut fatale à la prospérité de Taganrog, qui depuis cette époque ne se soutint que par le transport de munitions et de subsistances sur les côtes des provinces de Caucasie, et, dans ces derniers temps, sur les côtes de la Crimée.

Le Don verse en quantités énormes dans le port de Taganrog la terre, le sable et les détritus. Chaque année l'entrée de ce port devient plus difficile; il est déjà inaccessible pour les grands navires, et l'on peut, dès à présent, calculer l'époque où les bâtiments du plus faible tirant d'eau n'y entreront plus. Comme s'ils voulaient contribuer à ce travail destructeur, les capitaines des navires qui viennent charger des grains à Taganrog, jettent dans le port les pierres que les droits prohibitifs imposés en Russie sur une quantité de marchandises de provenance étrangère, les forcent à prendre pour lest. Aussi le fond s'élève chaque année avec une rapidité effrayante, et les navires seront bientôt obligés de chercher un autre abri.

De Taganrog nous allons à Geisk ou Eisk, petit port marchand dont la création ne remonte qu'à 1848; puis, franchissant le golfe de Temriouk, nous nous retrouvons au cap Kamenoï, que nous avions reconnu en quittant le détroit de Kertch.

CHAPITRE XIV.

Première expédition de Kertch. — Seconde expédition. — Troupes, navires qui en font partie. — Débarquement dans la baie de Kamysch Bouroun. — Explosion de la batterie Paul. — La chasse — Capture — La vieille robe et la clef. — Evacuation de Kertch et d'Ienikalé.

Chassée de la mer Noire dès le commencement de la guerre, la marine russe était restée libre de parcourir la mer d'Azof, et de profiter de cette voie pour amener près de la chaussée qui traverse la Sirwasch des vivres, des bois, des fers, des chanvres, des munitions de toute espèce. Déjà pourtant, le 3 mai, on avait embarqué à Kamiesch le 1er de zouaves, trois régiments de ligne, un bataillon de chasseurs, le 4e régiment d'infanterie de marine, et une division anglaise. L'escadrille touchait à sa destination, quand, conformément à une dépêche télégraphique de Paris, un aviso apporta en toute hâte l'ordre de rétrograder. Le but à atteindre paraissait si facile que ce rappel subit inspira des regrets, qui heureusement ne furent pas de longue durée.

Le 20 mai, une expédition nouvelle fut arrêtée entre les généraux en chef et les amiraux. Il ne fallait point laisser aux Russes, dont les travaux avaient été forcément interrompus par l'hiver, le temps de compléter la défense du détroit, et l'assistance d'un corps de débarquement était indispensable sinon pour forcer les passes de Kertch et d'Iénikalé, du moins pour que la flotille ne fût pas exposée à les voir se fermer derrière elle après les avoir franchies.

Les bâtiments français désignés pour faire partie de l'expédition étaient *le Montebello*, capitaine Bassière, portant le pavillon du vice-amiral Bruat, et remorqué par *le Napoléon*, que montait le contre-amiral Charner (capitaine Ladébat); *le Charlemagne* (commandant Jannin);

Les frégates à vapeur *le Cacique*, *le Descartes*, *le Mogador*, *le Caffarelli*, *l'Ulloa*, *l'Asmodée;*

La frégate mixte *la Pomone;*

Les corvettes à vapeur *le Phlégéton*, *le Primauguet*, *le Berthollet*, *le Véloce*, *le Roland*, *le Caton*, *le Laplace;*

Les avisos à vapeur *le Brandon*, *le Lucifer*, *la Mégère*, *le Fulton*, *le Milan*, *le Dauphin;*

La bombarde *le Vautour;*

Le transport à vapeur *l'Egyptien;*

Le Positivo et *le Lovisy*, navires de commerce chargés de vivres;

Le remorqueur *le Beïcos*, destiné à conduire jusqu'à terre les chalands de débarquement.

La flotte anglaise avait fourni trente-deux voiles ou vapeurs : le *Royal-Albert*, l'*Hannibal*, l'*Alger*, l'*Agamemnon*, le *Saint-Jean-d'Acre*, la *Princesse-Royale*, le *Sidon*, le *Valorous*, le *Leopard*, la *Tribune*, le *Simoon*, le *Furious*, le *Highflyer*, le *Terrible*, le *Miranda*, le *Sphinx*, le *Spitfire*, le *Gladiator*, le *Vesuvius*, le *Curlew*, le *Swallow*, le *Caradoc*, le *Stromboli*, l'*Ardent*, le *Medina*, le *Wrangler*, le *Viper*, le *Lynx*, le *Recruit*, l'*Arrow*, le *Banshee*, le *Snake* et le *Beagle*.

Sur ces vaisseaux se répartirent la 1re division du 1er corps de siége, renforcée de trois batteries d'artillerie; 3,500 Anglais avec une batterie, et 5,000 Turcs avec deux batteries montées.

M. le général de division d'Autemarre avait le commandement supérieur des troupes françaises; il avait sous ses ordres les généraux de brigade Niol et Breton. Les troupes anglaises étaient commandées par le général Brown, et les troupes ottomanes par des premiers lieutenants d'Omer-Pacha.

Le 22 mai, les troupes, l'artillerie et le matériel étaient à bord des bâtiments désignés pour les recevoir. Les frégates à vapeur *Cacique*, *Descartes* et *Ulloa* portaient trois batteries d'artillerie; *l'Asmodée*, les chevaux de ces batteries, qui n'avaient pu trouver place sur les autres frégates. Le matériel et les mulets d'ambulance avaient été, ainsi que les munitions de réserve, chargés sur *le Caffarelli*.

Huit chalands, pouvant contenir chacun une pièce attelée et son caisson, avaient été placés sur les flancs des vaisseaux et sur le pont de *la Pomone*, pour servir au débarquement des troupes et surtout au débarquement de l'artillerie.

On avait pris soin d'embarquer sur les avisos à vapeur auxquels leur tirant d'eau permettait de s'approcher à petite distance de la plage les 5e et 14e bataillons de chasseurs à pied; les 19e et 26e régiments de ligne, faisant partie de la 1re brigade, avaient pris passage sur les frégates et corvettes à vapeur.

Les 74e et 39e régiments, qui composaient avec le 14e bataillon de chasseurs la 2e brigade, étaient transportés par les trois vaisseaux et par la frégate *Pomone*.

Toutes les dispositions étaient ainsi prises à l'avance pour jeter à terre, d'un seul coup, 3,000 hommes au moins d'infanterie, qui devaient être promptement soutenus par trois pièces d'artillerie et par une demi-section de fuséens.

D'après une instruction pour la navigation des amiraux commandants en chef, les bâtiments de l'expédition devaient appareiller à six heures du soir, se réunir à deux milles environ à l'ouest du cap Chersonèse, se former sur deux colonnes, régler leur sillage à cinq milles et demi par heure, marcher pendant trois heures et demie au S.-E. quart S., et enfin pendant dix heures à l'E.-N.-E. demi-N.

Après avoir parcouru ces diverses routes, ils devaient gouverner directement sur le lieu de rendez-vous, situé à douze milles au sud du cap Takli.

L'escadre se mit en marche par un temps magnifique. On voyait dans la direction de la mâture du vaisseau et à travers les manœuvres la lune qui éclairait au loin la mer, sur laquelle glissait la silhouette mouvante des autres navires. Un silence solennel régnait dans l'atmosphère. On n'entendait que le bruit de l'eau, que divisait dans sa marche régulière l'avant du vaisseau; mais, au bout de quelques heures, l'atmosphère peu à peu devint trouble, et l'escadre entra dans un rideau de brume assez épais. Les bâtiments, pour se reconnaître et maintenir leurs distances, jouèrent, dans l'ordre défini, les marches, les airs et les sonneries particuliers indiqués à chacun d'eux, et continuèrent à recevoir ainsi les ordres de l'amiral. Pendant le reste de la nuit et le lendemain matin, on rencontra encore plusieurs bancs de brume, mais toujours de peu de durée; les navires conservèrent leur ordre régulier de marche, et ne firent aucun abordage, aucune avarie.

Le 23, à huit heures et demie, on découvre au loin le magnifique château d'Orianda, appartenant à l'impératrice de Russie, veuve de l'empereur Nicolas, et ses magnifiques jardins parsemés de kiosques élégants, plantés sur le versant d'une immense falaise, dont la pente douce et verdoyante vient baigner dans la mer; puis, après Orianda, on découvre Yalta : ses maisons gracieuses sont bâties en amphithéâtre, et autour d'elles se développe un paysage riche et fertile. On continue à suivre la côte, qui est élevée et à pic, et vers le soir, au moment où le soleil abandonne l'horizon, on distingue, à la lueur du crépuscule, la pointe Kirk-Atlama, où la côte, élevée jusque-là, s'abaisse et se contourne pour former la vaste baie de Théodosie, dont les ruines génoises dessinent encore leurs lignes, malgré l'obscurité qui commence à les envahir. L'escadre poursuit sa route. *Le Napoléon* prend pendant quelques heures les remorques du *Montebello*. Il est remplacé au milieu de la nuit par la frégate à vapeur *le Caffarelli*, qui largue le vaisseau au moment d'arriver.

Le 24, au matin, l'escadre découvre le mont Opouk, près Tackli, et un phare qui est indiqué comme point de ralliement.

Le rendez-vous général était la baie de Kamysch Bouroun. L'escadre y mouilla le 24 mai, à onze heures. Dès que les vaisseaux eurent jeté l'ancre, l'amiral donna aux avisos, aux corvettes et aux frégates à vapeur, le signal d'aller prendre leur poste au lieu de débarquement, dans l'ordre suivant :

La première ligne, composée des bâtiments du plus faible tirant d'eau : *Vautour*, *Brandon*, *Milan*, *Dauphin*, *Lucifer*

Deuxième ligne : *Berthollet*, *Roland*, *Caton*, *Véloce*, *Primauguet*, *Phlégéton*.

Troisième ligne : *Mogador*, *Cacique*, *Descartes*, *Ulloa*, *Asmodée*, *Pomone*.

Les bâtiments à vapeur de l'escadre anglaise opérèrent un mouvement semblable sur la gauche des vaisseaux français.

Le commandant en chef de la plage était M. le lieutenant de vaisseau Giovannelli, du *Montebello*. Il avait sous ses ordres M. Imbert, enseigne de vaisseau, avec un détachement de cinquante hommes; M. Aragin, enseigne, commandant deux embarcations du même vaisseau, et MM. Julien et Baratier, aspirants de seconde classe. Une ambulance de plage fut organisée par le docteur Mavrion, chirurgien principal de l'armée.

A une heure de l'après-midi, les embarcations, chargées de troupes, se groupèrent autour du canot qui portait sur l'avant la marque dis-

tinctive du général d'Autemarre. Des cavaliers russes s'étaient montrés sur les hauteurs; mais quelques projectiles lancés par les navires anglais et par *la Mégère* avaient suffi pour les disperser. Si l'ennemi avait rassemblé des troupes pour s'opposer au débarquement, il était évident qu'il n'oserait point les porter dans la plaine commandée par le feu de nos bâtiments, et qu'il se bornerait à les tenir massées dans les plis de terrain que nos projectiles ne pouvaient atteindre. Le signal d'avancer fut donné aux embarcations, et peu d'instants après les deux bataillons de chasseurs français se formaient en colonnes sur la plage, où arrivaient aussi les troupes anglaises, pendant que *le Dauphin*, *le Caton*, *le Lucifer* et *le Milan* allaient chercher à bord des vaisseaux et de *la Pomone* les troupes de la 2ᵉ brigade. A trois heures et demie environ, toute l'infanterie était à terre; le débarquement de l'artillerie et des chevaux se poursuivait.

Après s'être assuré de la promptitude avec laquelle s'effectuait la mise à terre du corps expéditionnaire, l'amiral Bruat, arborant son pavillon à bord de la corvette *Laplace*, guidait vers le cap Saint-Paul une flottille de petits bâtiments. Elle s'avança avec précaution, suppléant par de minutieux sondages à l'insuffisance des indications qu'on avait sur ces parages peu fréquentés. On se félicita de cette prudence, quand on eut découvert des débris de navires coulés dans la passe, et des bouées explosives que de triples fils de laiton, garnis d'une enveloppe de gutta-percha, mettaient en communication avec un appareil électrique placé dans la batterie Saint-Paul.

La flottille pouvait s'attendre à essuyer le feu de cette batterie et de celle d'Ak-Bournou; mais, craignant d'être pris à revers par les troupes de débarquement, les Russes évacuèrent ces ouvrages, dont les poudrières sautèrent avec d'épouvantables explosions. A travers la fumée qu'elles causèrent, on aperçut une multitude de bricks, de goëlettes, de barques, de chaloupes, qui se sauvaient à toutes voiles en luttant contre la brise et le courant, et auxquels les canonnières ennemies donnèrent aussitôt la chasse.

Parmi eux se distinguait *l'Argonaute*, bateau à vapeur qui portait la caisse de Kertch, et deux chalands chargés d'une partie des archives civiles et militaires. Le *Snake*, lieutenant Killop, se mit à leur poursuite; il fut soutenu par *le Fulton* et par *la Mégère*, et engagea une canonnade qui se prolongea jusqu'au coucher du soleil. Le vapeur ennemi parvint à s'échapper, mais les deux chalands furent pris. A bord d'un de ces bâtiments on trouva un portrait de l'empereur Nicolas Iᵉʳ, une bibliothèque de livres russes, la correspondance du gouverneur, le registre des comptes de la douane, des meubles, et une petite caisse en fer fermée par une serrure à ressort. On l'ouvrit péniblement, et, à la stupéfaction générale, on n'y vit qu'une vieille robe de femme, et une clef qui était sans doute celle de quelque coffre mystérieux.

La forteresse d'Iénikalé, qui avait fait pleuvoir les boulets et les obus pendant cette courte escarmouche, rentra dans l'ombre et le silence; mais, à huit heures du soir, elle s'illumina soudain et retentit de détonations : les Russes la faisaient sauter en l'évacuant, par les ordres du lieutenant Wrangel, commandant les troupes dans la partie orientale de la Crimée. La garnison de Kertch, imitant sa voisine, anéantissait des magasins qui, d'après les relevés des douanes russes, renfermaient 4,166,000 livres de blé et 508,000 livres de farine. Elle fit sauter les magasins à poudre du fort génois, et mit le feu aux navires le *Berdiansk* et le *Donets*, ainsi qu'au vapeur de guerre le *Mogoutchy*, qui était en réparation dans le port. Après ces dévastations, les deux garnisons s'éloignèrent à la faveur des ténèbres.

CHAPITRE XV.

Troupes de débarquement. — Le pain et le sel. — Entrée à Kertch et à Iénikalé. — Désordres à Kertch. — Appartements en plein air. — Dévastation du musée. — Répression. — *Le Phlégéton*. — Lettre du vice-amiral Bruat au ministre de la marine. — Expédition de la mer d'Azof

L'armée et la flottille alliées étaient donc dispensées par l'ennemi même d'acheter le succès au prix de leur sang, il ne leur restait qu'à prendre possession de Kertch et d'Iénikalé.

Après avoir détruit les fortifications d'Ak-Bournou, les troupes de débarquement se mirent en marche le 25 mai, à la pointe du jour. Quand elles furent arrivées sur le versant de la montagne au pied de laquelle s'étend la ville de Kertch, le général d'Autemarre vit venir à lui un groupe d'habitants qui lui présentèrent le pain et le sel, suivant la coutume du pays. Ils annoncèrent le départ des Russes, promirent bon accueil aux alliés, et se placèrent sous la sauvegarde de l'honneur français.

Le général les reçut avec autant de dignité que de bienveillance, et fit former la haie par le 19ᵉ de ligne le long de la rue que les troupes devaient parcourir. Toute la population était groupée aux fenêtres, au coin des rues aboutissantes. Elle saluait les soldats qui défilaient, et leur offrait du vin, du lait et des fruits. Elle se composait de Tartares, de Juifs et de quelques Russes de la classe inférieure; quant aux nobles et aux employés du gouvernement, ils avaient presque tous disparu.

Le corps expéditionnaire, laissant à Kertch un détachement français et quatre régiments écossais, partit immédiatement pour Iénikalé. La ville était déserte; on n'y trouva qu'une trentaine de malades, avec un aumônier. Les soldats, fatigués, accablés par une chaleur tropicale, cherchèrent vainement de l'eau et des provisions. La garnison, avant de s'éloigner, avait coupé les aqueducs, et les Tartares, envahissant les maisons après l'évacuation, les avaient livrées au pillage. L'eau saumâtre des citernes était si malsaine qu'elle détermina chez ceux qui en burent des accidents cholériques. Le puits du fort fut promptement à sec. Heureusement un Grec indiqua aux officiers du génie la direction des conduits dont les Russes avaient commencé la destruction, et qu'on se hâta de réparer.

Pourquoi faut-il qu'au récit de cette occupation pacifique nous soyons forcé de mêler celui d'affligeantes scènes dont Kertch fut le théâtre?

Dans l'après-midi du 25 mai, les équipages de quelques navires marchands descendirent à terre, brisèrent les portes de trois ou quatre maisons qui avaient été barricadées, et les livrèrent au pillage. Dans la soirée, des Turcs quittèrent le camp et se ruèrent sur la ville, où ils commirent les crimes les plus atroces. Au pillage, à la destruction la plus sauvage, ils ajoutèrent le viol et le meurtre. Les Tartares restés à Kertch avaient salué l'arrivée des Osmanlis par des cris de joie, et les avaient reçus comme des libérateurs, comme des frères auxquels les unissent les liens de la religion, de la langue et d'une haine commune pour les Russes. Ils conduisaient les Turcs de maison en maison, et signalaient à leurs passions brutales et à leur cupidité les demeures, les familles de ceux que poursuivaient surtout leur ignorance et leur fanatisme, satisfaisant ainsi leur vieille animosité contre les négociants et marchands russes.

Sans attenter à la sûreté des personnes, quelques maraudeurs anglais et français, il faut bien l'avouer, prirent part au désordre. Ils mirent à sac des maisons; les meubles, les chaises, les canapés, les pianos, qui étaient en abondance, furent brisés, ou enlevés pour former des espèces d'appartements en plein air au milieu desquels se pavanaient les soldats drapés dans des pièces de soie ou de calicot. Les basses-cours ne furent pas épargnées, on se refit des privations antérieures, et l'on vit des zouaves suspendre à leurs fusils ou se mettre en bandoulière autour du corps des guirlandes de poules et de canards vivants, qui se débattaient et criaient piteusement.

Le musée fut dévasté. Ces barbares arrachèrent des tables de marbre scellées dans les murs, brisèrent des statues et des bas-reliefs. « La grande salle, écrivait le lendemain un visiteur anglais, était garnie d'armoires vitrées et de niches pour les statues; les plus petites antiquités étaient placées sur plusieurs rangs d'étagères parallèles. A l'extrémité du bâtiment, en face de la porte, se trouvait une sorte de plate-forme élevée de trente pieds environ au-dessus du sol et occupant toute la largeur de l'édifice, sur laquelle on avait réuni un grand nombre d'urnes cinéraires, tirées sans doute des tumuli, qui sont si nombreux dans les environs. On y monte par un escalier tournant pratiqué dans une des colonnes qui se trouvent à l'extrémité de la salle. On a peine à comprendre comment la furie de quelques hommes a pu faire tant de dégâts et accumuler tant de ruines en si peu de temps. Le pavé du musée était littéralement couvert d'une couche de débris de plusieurs pouces d'épaisseur. Le verre brisé, les morceaux de bois à demi brûlés, se mêlaient aux fragments de vases et de statues; les étagères ont été brisées, les armoires arrachées du mur, rien de ce qui pouvait être cassé ou brûlé n'est resté intact. Sur la plate-forme destinée aux urnes cinéraires, le dégât n'était pas moins complet. Un gros chien couché tout tremblant parmi les débris poussait des hurlements plaintifs chaque fois que se faisaient entendre les pas d'un étranger. Les os à demi brûlés que contenaient les urnes étaient épars, confondus dans la poussière et la cendre. Je ne crois pas qu'il eût été possible de trouver dans tout l'édifice un seul vase qui ne fût cassé. Çà et là nous distinguions, au milieu des débris, des fragments sur lesquels se reconnaissaient une ou deux lettres d'une inscription grecque. Il y avait, surtout à l'extérieur du bâtiment, des marbres et des statues qui, à cause de leur dimension et de leur volume, n'ont pas dû être faciles à briser; mais rien n'a pu échapper à la destruction. Sur le panneau blanc de la porte de l'édifice, un anonyme indigné avait écrit au crayon ces mots :

« En entrant dans ce temple où reposent les monuments d'un » siècle passé, j'ai reconnu les traces d'une invasion des Vandales. » Hélas! Français ou Anglais, faites la guerre à la génération pré- » sente, mais ne la faites pas à l'histoire! Si vous avez la prétention » d'être nations civilisées, ne faites pas la guerre des barbares! »

En apprenant ce qui se passait, des patrouilles se formèrent, entreprirent de rétablir l'ordre, et y réussirent jusqu'à un certain point, mais non sans avoir tué ou blessé un certain nombre de Turcs et de Tartares. Un de ces mécréants fut frappé d'une balle au moment où il descendait la principale rue de la ville en triomphe, agitant un sabre encore teint du sang d'un pauvre enfant qu'il avait coupé en morceaux. D'autres furent immolés au moment où ils se livraient [illegible] hor-

ribles outrages. Quelques-uns furent portés blessés à la prison ou à l'hôpital, et, grâce à cette répression énergique, on put enfin faire respecter les personnes, et arrêter cette œuvre de destruction.

Un seul navire de guerre français, *le Phlégéton*, se trouvait en ce moment mouillé à quatre milles et demi au large; il avait dans la rade deux embarcations chargées d'amariner les prises russes. Le commandant de Russel, au milieu de ces circonstances critiques, en référa de suite à l'amiral Bruat, et provisoirement maintint à portée de la ville ces embarcations, commandées par un officier plein d'énergie et de mérite, M. [illegible], enseigne de vaisseau, qui avait sous ses ordres un aspirant volontaire, M. Longo, et quarante hommes.

L'amiral Bruat s'empressa d'accourir, rassura les habitants, et prit, de concert avec l'amiral Lyons, les mesures les plus énergiques pour assurer le respect des personnes et des propriétés. Des familles effrayées erraient sur la grève; on les recueillit à bord du *Caton* et du *Ripen*, qui se chargèrent de les transporter dans un port russe.

On n'oublia pas le musée, et l'inventaire des pertes qu'il subit a été dressé dans cette lettre adressée au ministre de la marine :

« Monsieur le ministre,

» Lorsque la ville de Kertch a été abandonnée par les troupes russes qui y tenaient garnison, la population tartare et les maraudeurs des trois armées, particulièrement de l'armée ottomane, ont exercé quelque pillage dans une ville qui se trouvait alors complétement dépourvue de police et de force armée. Le musée d'antiquités de Kertch avait depuis longtemps évacué sur Saint-Pétersbourg ses collections les plus précieuses : les médailles, entre autres, avaient complétement disparu; mais il restait quelques urnes et quelques bas-reliefs que M. le commandant du *Phlégéton* a fait recueillir et mettre sous les scellés. Des caisses contenant ces objets ont été déposées par mes ordres à bord de *la Pomone*.

» J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien me faire connaître ce que je dois faire des objets qui ont été ainsi sauvés de la dévastation. Ces objets sont d'ailleurs de peu de valeur. La plupart des bas-reliefs étaient d'un poids trop considérable pour pouvoir être tranportés à bord du *Phlégéton*. Ils ont été laissés dans le musée de Kertch, exposés à des mutilations qui se sont heureusement portées de préférence sur des objets d'une moindre valeur historique. En somme, je ne crois pas que la science ait beaucoup à regretter les dégâts qui ont eu lieu dans le musée de Kertch. Quelques urnes de terre cuite et quelques vitrines ont été brisées; ce qui pouvait avoir quelque valeur avait été enlevé déjà par les propriétaires mêmes, et les soins du commandant du *Phlégéton* ont encore contribué à réduire les pertes, dont les journaux russes seront naturellement disposés à exagérer l'importance.

» Je suis, etc.

» *Le vice-amiral commandant en chef*, Bruat. »

Si dans ces moments de trouble un seul bâtiment put intervenir, c'est que le gros de la flottille était resté à l'ancre dans la baie de Kamysch-Bouroun, tandis qu'une escadrille pénétrait dans la mer d'Azof sous le commandement du capitaine Béral de Sedaiges, du *Lucifer*, et du capitaine Lyons, de la *Miranda*. Cette escadrille comprenait les bâtiments français *le Lucifer*, *la Mégère*, *le Brandon* et *le Fulton;* les bâtiments anglais la *Miranda*, le *Vesuvius*, le *Curlew*, le *Stromboli*, l'*Ardent*, la *Medina*, le *Wrangler*, le *Viper*, le *Lynx*, le *Recruit*, l'*Arrow*, le *Snake* et le *Beagle*. Ils parvinrent, le 26 mai, devant Berdiansk, y brûlèrent deux maisons, plusieurs caboteurs, et, pour employer les termes mêmes d'une dépêche russe, « une portion considérable des dépôts de froment. »

« Le 28, dit le rapport du capitaine Lyons, nous arrivâmes devant Arabat, et nous attaquâmes le fort, armé de trente canons; le feu durait depuis une heure et demie, quand une bombe tomba sur le magasin à poudre ennemi. Les navires, ayant reçu l'ordre de se tenir à portée de bombe, et étant bien manœuvrés, n'ont éprouvé qu'un [illegible] blessure [illegible] premier mécanicien de la *M*[illegible] par [illegible] de bois.

» L'ennemi doit avoir perdu beaucoup de monde, à en juger par la précision avec laquelle les bombes éclataient dans ses ouvrages, indépendamment des ravages causés par l'explosion. La garnison très-considérable d'Arabat rendant impossible toute tentative de débarquement, je m'avançai alors vers Génitchi, quittant à regret le capitaine de Sedaiges et son escadre, qui partit en même temps pour Kertch. Je saisis cette occasion pour parler de la coopération active et cordiale que j'ai reçue de M. de Sedaiges et des navires qu'il commande; j'espère être assez heureux pour l'avoir encore pour collègue. »

Les bâtiments français étaient forcés de rentrer pour renouveler leurs approvisionnements. Les bâtiments anglais poursuivirent leur route, et parurent le 28 au soir en vue de Génitschi. Le *Swallow* et le *Wrangler* marchaient en avant, et avaient déjà capturé ou détruit tous les navires russes en dehors du détroit. Le 29, à six heures du matin, le capitaine [illegible] envoya le commandant Crawford avec un drapeau parlementaire, afin de demander qu'on lui livrât les navires réfugiés dans le port, et les immenses approvisionnements de blé destinés à l'armée de Crimée. Sur le refus du gouverneur, on bombarda la ville. Malgré le feu de quatre pièces de campagne, de deux cents Cosaques et d'un bataillon d'artillerie, des hommes d'élite débarquèrent, incendièrent les magasins et détruisirent quatre-vingt-dix caboteurs russes.

Le 1er juin, *le Lucifer*, *la Mégère*, *le Brandon*, *le Fulton*, *le Dauphin*, *la Mouette*, les chaloupes et grands canots des vaisseaux et quatre vapeurs et des embarcations de la flotte anglaise se mirent en route pour rallier l'escadrille qui croisait au fond du golfe d'Azof. Ils la rejoignirent le 2 à douze milles de Taganrog. Le 3, à la pointe du jour, les vapeurs français et anglais du plus faible tirant d'eau s'avancèrent vers cette ville sur deux colonnes. L'eau diminuant d'une manière sensible à mesure qu'on approchait de la ville, et ne présentant plus, après une heure de marche, qu'un fond de onze à douze pieds, plusieurs navires furent obligés de rester en arrière. Cinq vapeurs purent seuls continuer en naviguant à travers la vase, et mouillèrent à bonne portée de canon devant la partie ouest de la ville. Ce sont, dans l'escadre française, *le Dauphin* et *la Mouette;* et, dans l'escadre anglaise, la magnifique canonnière *Recruit*, qui, malgré son formidable armement de quatre pièces de 68, et de deux pièces de 32, ne cale que sept pieds d'eau; la *Mina* et le *Danube*.

A huit heures du matin, M. Béral de Sedaiges à bord du *Dauphin*, et le capitaine Lyons à bord du *Recruit*, arborèrent le pavillon blanc, et deux embarcations conduisirent à terre les lieutenants Jaurès et Horton, qui posèrent les conditions suivantes à un aide de camp du gouverneur :

1° La ville sera livrée aux mains des armées alliées, pour que tout ce qui appartient au gouvernement, et surtout tout ce qui est munition ou denrée de guerre, soit détruit;

2° La troupe se retirera à deux lieues de la ville, et les habitants devront, à leur gré, ou se renfermer chez eux, ou sortir de la ville; mais personne ne pourra circuler dans les rues pendant toute la durée de l'occupation;

3° Quelques officiers supérieurs accompagneront les officiers des nations alliées chargés de l'exécution des conditions précédentes, et répondront sur leur tête de toute marque ou tentative de trahison;

4° A ce prix, les alliés s'engagent à épargner la ville, à protéger les habitants et leurs propriétés particulières;

5° Une heure est donnée pour répondre par *oui* ou par *non*.

La population était échelonnée tout entière sur les hauteurs qui couronnent la ville. Deux cents miliciens armés à la hâte, trois sotnias de Cosaques et un demi-bataillon d'infanterie se tinrent prêts à résister.

Au bout d'une heure, après avoir conféré avec le comte Tolstii, gouverneur militaire de Taganrog, le lieutenant général Krasnoff répondit :

« L'honneur militaire me défend de livrer sans combat la ville confiée à ma défense, mes troupes sont prêtes à mourir pour le czar. Si l'ennemi veut effectivement épargner les habitants paisibles, je l'invite à descendre sur la côte, et à accepter le combat que je lui offre, afin de décider par les armes de la possession de Taganrog dans cette journée. »

Les officiers parlementaires se retirèrent. La réponse n'ayant pas semblé satisfaisante, la longue ligne des embarcations armées en guerre s'ébranla, et défila devant les quais à portée de pistolet. Le feu s'ouvrit; les bâtiments français et anglais, avec leurs pièces à la Paixhans et leurs fusées à la Congrève, commencèrent un tir d'élévation contre la ville. L'incendie éclata à la Bourse, dans la rue des Grecs, à l'arsenal et dans des magasins de thé, de vin et d'huile. Des ordres formels avaient été donnés pour qu'on épargnât les maisons particulières, les églises et les hôpitaux ou établissements de bienfaisance, sur lesquels flottait le pavillon noir.

A trois heures et demie, une descente fut tentée; quatre cents soldats de marine anglais et un détachement français, bravant le le feu de six cents Cosaques, incendièrent les magasins de grains, ainsi que des planches, madriers et autres approvisionnements regardés comme contrebande de guerre, et purent se rembarquer sans accident.

Le 4 juin, à dix heures du soir, l'escadrille arriva devant Marianpol. Le lendemain, les officiers parlementaires s'étant rendus à terre, les habitants hissèrent le drapeau blanc, et affirmèrent que depuis la veille toutes les autorités civiles et militaires avaient fui, que cinq ou six cents Cosaques étaient allés camper dans l'intérieur. Le consul d'Autriche se présenta pour demander que la ville fût épargnée, et l'on n'y brûla que les magasins appartenant au gouvernement russe.

Restait à visiter la ville de Gheisk. L'escadrille y arriva le 6, et quatre parlementaires, MM. Saisset, d'Aiguebelles, Horton et un autre officier anglais, furent envoyés au gouverneur, le colonel Borsikoff, pour lui demander la reddition de la place aux conditions déjà offertes à Marianpol et à Taganrog. Le colonel répondit qu'il n'avait sous ses ordres qu'une garnison très-faible, mais que néanmoins il ferait son devoir. Les parlementaires lui déclarèrent que puisqu'il en était ainsi, l'escadre se voyait dans la dure nécessité de

tirer sur la ville, et de faire éprouver aux habitants des pertes qu'on n'aurait voulu faire peser que sur le gouvernement russe.

Cette réponse parut impressionner le colonel. Il fit observer qu'il serait bien pénible de voir la population forcée de fuir devant le feu et rester sans asile; que lui-même n'ayant pas une garnison suffisante pour pouvoir résister avec quelque chance de succès, il aimerait mieux ne pas en avoir du tout : en somme, que, comme commandant supérieur, il se trouvait dans la position la plus embarrassante. Sa garnison, primitivement de 400 hommes, était en effet réduite à 100 par le départ de 300 hommes. Que faire avec une poignée de soldats pour couvrir une ville ouverte de toute part et offrant un grand développement? Ces scrupules, qui se combattaient dans l'âme du brave colonel, et qu'il exprimait avec une remarquable dignité, furent généreusement compris. Après bien des pourparlers, on accorda la faculté à la garnison russe de se retirer avec armes et bagages; les officiers alliés débarquèrent, visitèrent toutes les maisons et tous les magasins, on brûla ce qui appartenait à l'État en respectant les propriétés particulières, et l'escadrille mit ensuite le cap sur la baie de Temriouk.

CHAPITRE XVI.

Ordre du jour du général Pélissier. — Préparatifs de l'administration militaire. — Diplomatie. — Circulaire de M. Walewski en réponse a M. de Nesselrode.

Les affaires des 22 et 24 mai devant Sébastopol, l'occupation de Kertch et d'Iénikalé furent annoncées à l'armée de siége par cet ordre général :

« De brillants faits d'armes viennent d'honorer nos aigles et de consacrer encore une fois la supériorité de l'infanterie française. Les combats de nuit des 22 et 23 mai, habilement conduits par le général de division de Salles, commandant le 1er corps, ayant sous ses ordres les généraux de division Paté et Levaillant, compteront parmi les plus glorieux souvenirs de cette guerre. Ils nous ont mis en possession d'un ouvrage avancé d'un développement considérable, auquel l'ennemi avait consacré de longs efforts, et que la presque totalité de ses bataillons avait été appelée à défendre.

» Je cite avec orgueil les corps qui ont figuré ou ont été représentés dans cette lutte, où ils ont combattu un contre plusieurs avec une solidité et un élan que n'ont pu déconcerter ni les clameurs sauvages de l'ennemi, ni ses masses profondes, ni les feux redoublés de la mousqueterie, ni la mitraille.

» Ce sont les 1er et 2e régiments de voltigeurs de la garde impériale, les 14e, 18e, 28e, 43e, 46e, 79e, 80e et 98e régiments de ligne, 1er et 2e régiments de la légion étrangère, 6e, 9e et 10e bataillons de chasseurs à pied, le génie et l'artillerie de siége.

» L'effet matériel que nous avons obtenu a dépassé mes espérances. Des renseignements certains, et qui s'accordent avec le chiffre des morts que l'ennemi, sur sa demande, est venu recueillir sous nos yeux devant nos tranchées, m'apprennent que ses pertes ont été quadruples des nôtres, et ont donné pour lui, à ce double combat, les proportions d'une bataille perdue.

» Dès le lendemain 25, deux divisions françaises aux ordres du général Canrobert, la cavalerie des généraux Morris et d'Allonville, l'armée ottomane aux ordres de Son Altesse Omer-Pacha, et enfin l'armée piémontaise, sous le commandement du général de la Marmora, se sont établies sur la Tchernaïa, menaçant les lignes de l'armée russe, après avoir délogé ses postes de la rive droite et l'avant-garde de quatre bataillons qu'elle avait à Tchorgoun.

» Enfin une dépêche de l'amiral Bruat, en date du 25 mai, annonce que la colonne expéditionnaire partie pour Kertch et Iénikalé a successivement occupé ces deux villes, et que la flottille des alliés a pris possession de la mer d'Azof, résultat dont l'importance n'échappera à personne dans l'armée, et qui prive l'ennemi d'une de ses deux grandes lignes d'approvisionnement.

» Pour les empêcher de tomber en notre pouvoir, il a fait sauter ses batteries, incendié les magasins de Kertch, renfermant six cent mille sacs d'avoine, de grain et de farine, brûlé trois de ses navires à vapeur et un grand nombre de bâtiments de transport. Trente de ces derniers ont été pris.

» Tel est l'ensemble de notre situation; elle ne saurait être plus satisfaisante, plus solide, et j'exprime ici, sur le résultat de nos persévérants efforts, une confiance que l'armée tout entière partagera. Déjà l'ennemi est atteint dans les conditions les plus importantes de toute sa résistance. Le moment approche où nous le frapperons au cœur. »

Ce moment fut retardé par les chaleurs (30 à 35 degrés centigrades), qui à la fin de mai succédèrent à des jours de froid et de pluie, et firent naître des craintes sérieuses au point de vue de la salubrité du camp. On redoutait les maladies que pouvait occasionner le voisinage d'un grand nombre de cadavres d'hommes et d'animaux à peine recouverts de quelques centimètres de terre, et sur lesquels on s'était borné à répandre un peu de chaux. A ce danger se joignait celui de manquer d'eau. On avait songé à construire des citernes, à établir des réservoirs, à creuser des puits artésiens; mais ces projets n'avaient pas reçu d'exécution. Heureusement l'occupation de la vallée de la Tchernaïa permettait de renouveler la provision d'eau nécessaire à l'armée; mais restait la difficulté de la transporter, par des chemins très-escarpés, à une hauteur de deux ou trois cents pieds.

L'armée alliée luttait courageusement contre les difficultés de la situation, que l'administration militaire essayait d'atténuer par toutes les ressources qu'elle avait à sa disposition. A Constantinople régnait dans le service des vivres une activité recrudescente. Outre l'approvisionnement ordinaire, on préparait un approvisionnement spécial de réserve de :

2 millions de rations de vivres prêtes à mettre en sac, savoir :

2 millions de rations de viande divisées en 500 mille rations de viande en poudre et 1,500 mille rations de saucisson de Lyon, d'Arles, de Bologne, à la composition de 100 grammes.

2 millions de rations de saindoux, à la composition de 25 grammes.

2 millions de rations de juliennes en tablettes, à 25 grammes.

2 millions de rations de biscuit, à 735 gr., fait avec du blé dur.

2 millions de rations de riz, à 60 grammes.

2 millions de rations de sel blanc, à 66 grammes.

2 millions de rations de sucre cristallisé, à 21 grammes.

2 millions de rations de café torréfié, à 16 grammes.

2 millions de rations de vin, à 25 centilitres, pour les ambulances.

2 millions de rations de rhum et eau-de-vie, à 6 centilitres, pour la troupe.

110,000 assortiments de récipients composés chacun d'un sac pour la viande en poudre ou saucisson, une boite cylindrique pour le saindoux, un sac pour le riz, un sac pour le sel, un sac pour le sucre, un sac pour le café torréfié, une musette en toile blanche pour loger 4 rations de biscuit à l'intérieur du havre-sac, une musette en toile rayée imperméable pour porter 4 autres rations en dehors du havre-sac. Au moyen des deux musettes, chaque homme pourra porter huit rations de biscuit; une besace à deux fins, pour contenir vides ou pleins les récipients ci-dessus. On devait loger dans cette besace les effets de premier équipement retirés du havre-sac quand on y placerait les vivres.

Les renforts et les munitions arrivaient aux assiégeants; des haches d'assaut étaient fabriquées en grand nombre à Saint-Etienne, à Liége et à Namur, soumises à la vérification du génie militaire, et expédiées à Marseille pour être dirigées vers Sébastopol.

Toutefois, la diplomatie ne donnait pas sa démission, elle se flattait encore d'un impraticable accommodement.

En relisant plus haut l'article que *le Moniteur* publia le 16 avril 1855 sur les négociations, il est facile de voir qu'il tendait à convaincre l'Autriche que ses intérêts la rattachaient aux puissances occidentales. M. de Nesselrode s'efforça de démontrer le contraire, d'opérer une scission, et d'affaiblir du moins les parties belligérantes, s'il ne parvenait pas à les désarmer. Il débuta par raconter à sa manière les délibérations de Vienne, dans une circulaire adressée aux représentants de la Russie, et dont le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 12 mai divulgua le texte. Selon lui, la question des Principautés avait été réglée avec honneur, avec loyauté, avec désintéressement, ainsi que la question de la navigation du Danube; et si les projets relatifs à la pondération des forces navales de la Russie et de la Turquie n'avaient pas été admis, la faute en retombait exclusivement sur les puissances occidentales.

Il serait inutile de reproduire ici les arguments à l'aide desquels M. de Nesselrode étayait son système. Ils se retrouvent dans la réplique M. de Walewski, qui les suivit et les combattit pas à pas. Sa circulaire du 25 mai aux légations impériales faisait justice des allégations inexactes du chancelier russe. La concession des deux premiers points, métamorphosée par M. de Nesselrode en victoire diplomatique, redevenait un sacrifice imposé à la Russie par la force des choses et des armes. M. Walewski faisait ressortir le caractère de modération et d'efficacité des propositions anglo-françaises, et prouvait que les propositions russes ne répondaient pas à l'objet de la guerre.

Nous ne pouvons nous dispenser de donner *in extenso* la circulaire du ministre des affaires étrangères de France. On ne saurait, au reste, nous reprocher de faire abus des pièces diplomatiques; elles s'offrent à nous par centaines, elles sortent avec une telle exubérance de Londres, de Paris, de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Vienne, de Dresde, de Munich, de Francfort-sur-le-Mein, qu'il faudrait des volumes pour les recueillir. Nos lecteurs devront nous savoir gré de nous borner à des analyses succinctes, mais ils seraient en droit de nous blâmer si nous négligions de leur mettre sous les yeux les documents essentiels. C'est à ce titre que nous donnons la circulaire française du 25 mai :

« Paris, le 25 mai 1855.

» MONSIEUR,

» Toutes les feuilles de l'Europe ont reproduit, d'après le *Journal de Saint-Pétersbourg*, la circulaire que M. le comte de Nesselrode a adressée, sous la date du 10 mai, aux agents de la Russie près les

cours étrangères. Le gouvernement de l'empereur se proposait d'attendre la clôture officielle des conférences pour porter un jugement sur leur ensemble : mais, puisque le cabinet de Saint-Pétersbourg a trouvé bon de faire, sans plus de retard, un appel à l'opinion publique, personne ne s'étonnera que nous le suivions, à notre tour, dans la voie qu'il a ouverte, et j'y entre, pour ma part, avec toute la confiance que la modération et la loyauté de notre politique peuvent m'inspirer.

» Je rappellerai d'abord les circonstances qui ont décidé la France et l'Angleterre à se prêter à des négociations dans un moment où l'active poursuite de la guerre paraissait devoir être l'objet principal de leurs préoccupations et de leurs soins. Le traité du 2 décembre avait été conclu, et les puissances occidentales, par déférence pour leur nouvel allié, avaient consenti à tenter un suprême effort de conciliation, fondé sur la possibilité de faire accepter par la Russie les bases que, dans l'intérêt général de l'Europe, elles avaient assignées à la paix. On n'ignore pas que, mis pour la première fois en demeure, sur la connaissance officielle des intentions communes de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Turquie, de s'expliquer sur celles de sa cour, M. le prince Gortschakoff refusa catégoriquement d'adhérer aux conditions qui lui étaient proposées. Ce ne fut que le 7 janvier, après une référence à Saint-Pétersbourg, qu'il accepta, sans aucune réserve, les divers principes connus sous le nom des quatre garanties. Ce fait est attesté de la façon la plus péremptoire par le témoignage unanime des plénipotentiaires présents à la conférence; bien plus, une dépêche de M. le comte de Buol, communiquée simultanément à Paris et à Londres, constate que les négociations, dont le cadre avait été ainsi défini, n'ont été ouvertes qu'à la demande de la Russie. Il demeure donc établi que cette puissance ne saurait nous reprocher d'avoir agi avec elle par surprise : elle a su qu'une des conditions indispensables de la paix consistait dans la cessation de sa prépondérance sur l'Euxin, et le temps ne lui a pas manqué pour se rendre compte des sacrifices que l'engagement pris à cet égard devait nécessairement lui imposer. Toute la question est de savoir si M. le prince Gortschakoff et M. de Titoff ont rempli cet engagement, ou si, au contraire, ils ne sont pas restés au-dessous de ces limites. C'est un point, monsieur, que j'examinerai bientôt; mais je veux, auparavant, vérifier l'exactitude de quelques-unes des assertions par lesquelles débute la circulaire de M. le comte de Nesselrode.

» Déjà, dans les conférences, MM. les plénipotentiaires de Russie, lors de la discussion de la première garantie relative, selon eux, à la consécration des immunités de la Moldavie, de la Valachie et de la Servie, et, suivant nous, à l'abolition de l'influence abusive exercée par le cabinet de Saint-Pétersbourg dans ces trois provinces vassales de la Sublime Porte, avaient paru se méprendre sur la position vraie du débat. M. le comte de Nesselrode développe la même thèse; j'y répondrai par des questions. En quel moment, depuis les dernières guerres, les immunités des principautés du Danube ont-elles reçu la moindre atteinte de la part de la puissance suzeraine? A quelle époque le sultan a-t-il songé à revenir sur aucune des concessions de son prédécesseur? Quand la France, l'Angleterre et l'Autriche ont-elles manifesté un autre désir que celui de maintenir, en l'améliorant, le régime d'indépendance administrative qui, on l'a trop oublié, n'était ni en Valachie ni en Moldavie une conquête récente, mais le résultat d'un accord librement conclu il y a des siècles, et altéré seulement du jour où les hospodars ont commencé, pendant les guerres du dix-huitième siècle, à compter davantage avec la cour de Russie qu'avec la Sublime Porte? C'est ainsi que la Moldavie a perdu la moitié du territoire qui lui avait été garanti par les sultans; c'est ainsi que cette province et la Valachie, au lieu de demeurer ce qu'elles devaient être, une barrière respectée entre l'empire ottoman et la Russie, ont été, même après le traité d'Andrinople, qui semblait leur reconnaître des droits mieux définis, gouvernées plutôt par des agents du cabinet de Saint-Pétersbourg que par leurs propres chefs, et qu'en pleine paix, comme si elles n'eussent été qu'un prolongement du sol russe, elles se sont trouvées, à l'improviste, occupées par une armée étrangère.

» Voilà, monsieur, les véritables maux dont ont souffert les principautés du Danube, voilà les dangers qui les menaçaient sans cesse; c'est aux uns et aux autres que la première des quatre garanties avait pour unique objet de mettre un terme. Que l'influence de la Russie au delà du Pruth se soit ou non exercée sous le titre de *protectorat*, la question est ailleurs, et ce serait la faire dégénérer en querelle de mots que de la poser comme le fait M. le comte de Nesselrode. L'histoire est là pour dire ce que la Moldavie et la Valachie ont gagné à la nature ancienne de leurs rapports avec la cour de Saint-Pétersbourg, et c'est cet état de choses dont la France, l'Angleterre et l'Autriche ont voulu empêcher le retour.

» Je passe sur la seconde garantie : les bases de son règlement sont bonnes. Je me contenterai de faire observer que si la navigation du Danube, entravée depuis vingt-cinq ans, recouvre sa liberté, il aura fallu une guerre pour décider la Russie à ne pas laisser inutile entre ses mains un des [illegible] débouchés du monde. Si l'Allemagne acquiert cet immense avantage pour son commerce, elle le devra au sang répandu par la France et l'Angleterre.

» Je vais arriver, monsieur, au point capital; mais je dois encore répondre à un reproche que M. le comte de Nesselrode adresse aux plénipotentiaires des puissances occidentales. Il les accuse d'avoir retardé l'étude en conférence d'une question de tolérance et d'humanité qui aurait, au contraire, mérité d'occuper la première place dans les délibérations, ou, pour mieux dire, de n'avoir pas pris en considération, avec autant d'empressement qu'ils l'auraient dû, le sort des sujets chrétiens de la Sublime Porte. Il n'y a pas de discussion sans règle, et il avait été convenu que les quatre garanties seraient examinées dans leur ordre. Or, si le débat s'est arrêté à la troisième, l'obstacle n'est pas venu de nous; ce sont les plénipotentiaires de Russie qui l'ont élevé, et les nôtres n'ont fait que se conformer à un programme arrêté d'avance. M. le comte de Nesselrode, du reste, se charge de justifier leur réserve qu'expliquait déjà l'annonce de la prochaine arrivée à Vienne du ministre des affaires étrangères du sultan. Une question religieuse, envenimée par les prétentions de la Russie, avait été la cause de la guerre. Il était naturel de ne l'aborder qu'en présence d'Ali-Pacha; en outre, elle n'était plus dans les termes où on l'avait posée. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait exigé un engagement formel qui, pour ne s'appliquer en apparence qu'à des immunités religieuses, n'en eût pas moins humilié la Porte, entravé son action administrative, et paralysé dans l'ordre civil toute réforme efficace. La France et l'Angleterre ont reconnu hautement que le gouvernement turc devait se refuser à subir de telles conditions, qui eussent été la ruine de son indépendance; et si l'on se réfère au texte de la quatrième garantie, il est facile de voir que la Russie s'obligeait à renoncer à les reproduire, et à laisser au sultan, sauf l'action amicale et les conseils de ses alliés, l'initiative des mesures à prendre dans l'intérêt matériel et moral de ses sujets. Il ne devait donc pas s'agir, dans les conférences de Vienne, de discuter théoriquement des systèmes, mais seulement de proclamer un principe tout contraire à celui dont la mission de M. le prince Menschikoff à Constantinople avait eu le triomphe pour but. M. le comte de Nesselrode en dit assez pour qu'il soit permis de douter que les plénipotentiaires de Russie se fussent renfermés dans ces limites. Ils se seraient vraisemblablement, comme dans la discussion relative aux principautés du Danube, mépris sur les motifs de la quatrième garantie, et ils auraient oublié qu'il n'y avait encore en cause qu'une exigence de la Russie à laquelle l'Europe ne pouvait pas souscrire. Les dernières réformes opérées en Turquie, celles qu'elles provoquent, l'empressement que la Sublime Porte a mis à écouter nos conseils prouvent que le cœur du sultan est ouvert aux inspirations les plus généreuses. Ce qu'il faut, c'est que ces inspirations puissent être suivies sans trouble, c'est que celui qui les conçoit en ait le mérite aux yeux de ses sujets et du monde; et, pour que ce résultat soit obtenu, il est indispensable que la Russie, à l'avenir, abandonne les armes dont elle s'est servie tour à tour, soit pour arrêter d'utiles réformes, soit pour indisposer les populations contre leur souverain. Tel est le sens de la quatrième garantie, et, à lire la dépêche de M. le comte de Nesselrode, on pourrait supposer qu'on ne l'envisage pas ainsi à Saint-Pétersbourg.

» J'aborde maintenant, monsieur, la question de la mer Noire. Frappées, d'une part, de l'insuffisance du traité du 13 juillet 1841 pour assurer dans la famille européenne une place invariable à l'empire ottoman, et, de l'autre, des dangers que l'accroissement des forces de la Russie sur l'Euxin faisait courir à la Turquie, la France, l'Angleterre et l'Autriche ont déclaré que la convention des détroits devait être révisée, ou, pour mieux dire, complétée, et qu'il fallait, *en mettant fin à la prépondérance de la Russie dans la mer Noire*, rétablir, entre elle et l'autre puissance riveraine de ce bassin intérieur, l'équilibre rompu par une succession d'événements désastreux. M. le prince Gortschakoff, après une première hésitation, a adhéré, dans la conférence préliminaire du 7 janvier, aux deux termes de cette proposition, qui s'explique d'elle-même, qui ne prête à aucune ambiguïté, et c'est sur la foi de cette adhésion que les représentants de la France et de l'Angleterre à Vienne ont été munis de leurs pleins pouvoirs.

» Le gouvernement de l'empereur et le gouvernement de Sa Majesté Britannique devaient, je le répète, supposer que le cabinet de Saint-Pétersbourg avait pris son parti des sacrifices commandés par la situation, et, dans cette attente, les plénipotentiaires de Russie avaient été invités à se saisir d'une initiative destinée à sauvegarder la dignité de leur cour. Sur le refus du cabinet de Saint-Pétersbourg d'annoncer, le premier, les concessions auxquelles il serait disposé à consentir, les alliés de la Sublime Porte ont, d'accord avec elle, énoncé les conditions que fait connaître une des annexes du onzième protocole.

» Je n'essayerai pas, monsieur, de justifier nos demandes; leur modération est évidente. Je n'entrerai pas davantage dans des détails devenus aujourd'hui sans objet. J'aime mieux caractériser les intérêts de l'Europe dans la mer Noire, et examiner ensuite si la double solution proposée par la Russie donne à ces intérêts la satisfaction que notre but est de leur obtenir.

» Exclusivement borné par les côtes des deux Etats voisins, interdit aux autres marines militaires, l'Euxin était devenu comme un

champ clos où des adversaires inégaux en force se trouvaient seuls en présence, le plus faible livré à la discrétion du plus puissant. Une forteresse formidable renfermait dans ses citadelles et dans ses rades une armée toujours prête à s'embarquer, une flotte toujours prête à la recevoir et à lever l'ancre. Cet appareil de guerre, inutile pour la défense, n'avait qu'une destination possible. Il constituait une menace permanente contre la capitale de la Turquie, et le mystère impénétrable qui l'entourait accroissait encore un péril dont, au moindre symptôme de crise, s'alarmait la France entière. Contraintes, malgré des efforts que l'histoire appréciera, de recourir à l'emploi des armes, la France et l'Angleterre se doivent à elles-mêmes, elles doivent aussi à l'Europe de ne les déposer que lorsque leur œuvre sera accomplie. Il faut que la paix qu'elles auront conquise soit suivie d'un repos assuré.

» Cette sécurité serait-elle la conséquence de l'une ou de l'autre des combinaisons que recommande M. le comte de Nesselrode? Ces deux systèmes, en un mot, mettraient-ils fin à la prépondérance de la Russie dans la mer Noire? Le premier, celui qui reposerait sur le principe de l'ouverture complète et réciproque des passages du Bosphore et des Dardanelles, entraîne l'abolition d'une règle que l'empire ottoman a toujours considérée comme sa sauvegarde, et qui, en 1841, est entrée dans le droit public de l'Europe. Aujourd'hui, la Russie, qui refuse de réduire le nombre de ses vaisseaux, en alléguant les exigences de son honneur et les prérogatives de sa souveraineté, n'hésite pas à demander à la Sublime Porte l'abdication de son indépendance dans ses eaux intérieures, dans la grande artère qui traverse sa capitale. Elle réclame un nouvel accès dans la Méditerranée, c'est-à-dire les moyens et le prétexte d'augmenter dans de vastes proportions son développement maritime; et, en compensation de ces avantages, elle se borne à consentir à ce que des escadres étrangères pénètrent à l'avenir dans une mer où elles ne trouveraient ni port, ni refuge, ni arsenal de ravitaillement. Pour exercer la surveillance dont le droit leur serait indirectement concédé, la France et l'Angleterre seraient obligées de s'imposer à tout jamais les sacrifices les plus onéreux. J'ajouterai, monsieur, et cette considération a une grande force, que, conclue dans de telles conditions, la paix serait livrée au hasard du premier incident, et que l'objet même de la présence, nécessairement intermittente, des flottes française et anglaise dans l'Euxin révélerait déjà un péril qui serait une menace de guerre. Ce serait la preuve, en effet, que la Russie aurait besoin d'être de nouveau contenue; sa prépondérance n'aurait donc pas cessé d'exister, et le but de la troisième garantie aurait été manqué.

» Ce but serait-il mieux atteint par l'adoption du système développé en seconde ligne par M. le prince Gortschakoff et M. de Titoff? Les détroits, il est vrai, demeureraient fermés; mais le *statu quo* antérieur à la guerre serait rétabli, la marine russe se réparerait et se développerait sans contrôle derrière les murailles de ses ports, et lorsque le sultan regarderait une agression comme imminente, c'est alors seulement qu'il serait autorisé à donner l'éveil à ses alliés. La réponse à cet appel serait une nouvelle guerre qui ferait éclater en même temps l'imprévoyance des puissances occidentales et la force régénérée de l'ennemi qu'elles combattent aujourd'hui. Pourraient-elles, sans imprudence, consentir à une transaction qui ne leur accorderait qu'un repos momentané, troublé d'avance par leurs propres prévisions? La prépondérance de la Russie dans la mer Noire, enfin, serait-elle anéantie, s'il fallait, au moment même de la conclusion de la paix, convenir encore d'un moyen d'y mettre un jour un terme?

» Il serait superflu, monsieur, de pousser plus loin ce raisonnement, et je crois avoir démontré que, partant du principe de l'ouverture ou de la clôture des Dardanelles et du Bosphore, le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a pas tenu l'engagement qu'il avait pris en se faisant représenter aux conférences de Vienne. Pour confirmer ce jugement, je me contenterai de rappeler que M. le comte de Buol, dans la dernière réunion, celle du 26 avril, a déclaré « que le projet » russe, où il ne pouvait voir ni une solution ni même une base de » solution, indiquait seulement les moyens de réagir contre la pré» pondérance navale de la Russie lorsqu'elle se serait déjà élevée aux » proportions d'un danger intolérable, mais ne tendait nullement à la » faire cesser d'une manière permanente et dans l'état ordinaire des » choses. »

» Les demandes des puissances occidentales, conformes aux vœux de la Porte, adoptées et soutenues jusqu'au bout par les plénipotentiaires autrichiens, comme composant un système complet et efficace, ont été, au contraire, aussi modérées dans leur expression qu'elles étaient dans le fond légitimes. Nous n'avons rien demandé à la Russie qui coûtât à sa dignité, encore moins à son honneur. Nous l'avons invitée, uniquement mus par l'intérêt général de l'Europe, à fixer sur une base équitablement calculée, et acceptée également par la Porte, le nombre des bâtiments qu'elle entretiendrait à l'avenir dans une mer où elle n'a à redouter aucune attaque et où sa marine de guerre, réduite à des proportions raisonnables, amplement suffisantes pour les services réguliers auxquels elle aurait à pourvoir, se serait trouvée en tous cas pour le moins égale à la marine ottomane. Le cabinet de Saint-Pétersbourg s'est refusé à cet accord, qui aurait rendu la paix au monde. Il a décliné l'autorité des exemples qu'on lui a cités; il a oublié que lui-même, dans son dernier traité de paix avec la Perse, a imposé à cette puissance l'obligation de s'interdire la navigation de la mer Caspienne, exclusivement réservée aux flottilles de la Russie; il n'a pas voulu admettre ce que la France, l'Angleterre, les Etats-Unis et les Pays-Bas, sous des formes et à des époques diverses, ont accepté, soit pour terminer la guerre, soit pour consolider la paix, soit pour supprimer des germes de rivalité ou de conflit entre des Etats voisins.

» Relaterai-je un détail que M. le comte de Nesselrode signale comme un oubli des convenances dues à la souveraineté de la Russie chez elle? Il nous reproche d'avoir voulu, contrairement au droit des gens, dénier au cabinet de Saint-Pétersbourg la faculté de refuser ou de retirer l'*exequatur* aux consuls qui seraient installés dans les ports du littoral de l'Euxin. Jamais nous n'avons eu cette prétention. Nous avons demandé qu'aucune résidence ne fût frappée d'interdit; mais il était entendu que, selon les règles qui régissent la matière, un consul nommé pourrait toujours, pour des motifs plausibles et inhérents à sa personne et non au poste, ne pas recevoir l'agrément du gouvernement russe.

» J'ai terminé, monsieur, cet exposé, et il en résultera, je l'espère, pour tous les esprits impartiaux, la conviction que les puissances occidentales ne sauraient être responsables de la continuation d'une guerre dont elles ont désiré arrêter les effets avec autant de sincérité et d'empressement qu'elles avaient essayé d'en prévenir l'explosion.

» La France et l'Angleterre n'ont pas les sentiments qu'on leur prête; leur hostilité n'est pas, comme on le dit, implacable. Elles n'ont jamais voulu imposer à la Russie une paix attentatoire à son honneur et à sa dignité; mais la nécessité les a investies d'un rôle qu'avec l'aide de la divine Providence elles sauront remplir, et l'Europe, raffermie sur ses bases, leur saura gré d'avoir contenu dans de justes bornes une influence qui s'efforçait de dépasser partout le cercle de son action légitime.

» Je vous autorise à donner lecture de cette dépêche à M..... et à vos collègues.

» Recevez, etc. WALEWSKI. »

CHAPITRE XVII.

Dernière conférence de Vienne. — Explications du comte de Buol sur la conduite de l'Autriche. — Son projet d'accommodement. — Objections du baron de Bourqueney. — Les conférences ont cessé de *fait*. — Rupture des conférences. — Le plénipotentiaire caricaturiste. — Biographie du prince Alexandre Gortschakoff.

Lord Clarendon, ministre des affaires étrangères à Londres, réfute avec non moins de logique les sophismes du chancelier de Saint-Pétersbourg. Des dissidences aussi marquées ne pouvaient aboutir à rien, et en effet la conférence de Vienne ne se réunit une dernière fois, le 4 juin, que pour constater l'inutilité de ses efforts.

Le comte de Buol-Schauenstein et le baron de Prokesch-d'Osten pour l'Autriche, le baron de Bourqueney pour la France, le comte de Westmoreland pour l'Angleterre, le prince Gortschakoff et M. de Titoff pour la Russie, Ali-Pacha et Arif-Effendi pour la Porte, se rassemblèrent, le 4 juin, à une heure, à l'hôtel du ministère des affaires étrangères à Vienne.

Le comte de Buol ouvre la séance en ces termes :

« J'eus l'honneur, dans notre dernière conférence, d'exprimer l'opinion que les modes de solution propres à obtenir l'accomplissement de la troisième garantie n'étaient pas épuisés, et je réclamai particulièrement pour l'Autriche la tâche de rechercher les moyens d'application.

» Nous nous sommes dévoués à l'accomplissement de cette tâche avec un zèle proportionné à l'importance des intérêts engagés. J'ai tiré de nos précédentes délibérations les éléments de la solution que je vais soumettre à l'examen de la conférence. En réfléchissant sur ces délibérations, je me suis convaincu que divers principes admis de toutes parts peuvent être considérés comme hors de discussion. Ces principes sont : 1° de rattacher plus complétement l'existence de l'empire ottoman à l'équilibre européen; 2° d'établir une balance équitable des forces navales des deux Etats riverains de la mer Noire; 3° de donner une nouvelle confirmation à la règle de fermeture des détroits, en réservant toujours à la Porte le droit d'appeler les flottes de ses alliés toutes les fois qu'elle se croirait menacée.

» Ces bases étant obtenues par la voie des négociations, quel est l'obstacle qui s'est opposé à un accord parfait sur la troisième garantie tout entière? La principale difficulté, la seule même, pourrais-je dire, consiste dans le refus de la Russie de s'imposer par le traité une limitation quelconque de ses forces navales dans la mer Noire. Mais, pendant qu'ils déclaraient qu'un pareil engagement était une infraction aux droits de souveraineté de l'empereur, les plénipotentiaires de la Russie n'avaient pas à l'avance refusé d'examiner toute proposition relative au principe de limitation, et ils s'accordaient à reconnaître qu'une stipulation de cette nature ne serait pas une at-

teinte à son honneur du moment où elle résulterait d'un accord mutuel entre les parties contractantes.

» Dans l'intention de faire disparaître cette difficulté, l'un des plénipotentiaires français, qui n'assiste plus à nos délibérations, indiqua un moyen que je suis heureux de reproduire, parce qu'il rappelle les sentiments de modération qui caractérisaient ses instructions. Un accord mutuel entre les plénipotentiaires de la Russie et ceux de la Sublime Porte sur les bases d'un équilibre de leurs forces respectives et sur l'annexion subséquente au traité général, d'un arrangement sur ce point signé par eux, était proposé par M. Drouyn de Lhuys comme un moyen convenable de concilier tous les intérêts et toutes les exigences. Cette marche, conseillée, ce nous semble, par une pensée éminemment conciliatrice, paraissait en même temps être la mise en pratique d'une heureuse pensée du plénipotentiaire anglais qui ne siége plus avec nous.

» Aux yeux de l'Angleterre (c'est ainsi qu'il s'exprimait), les meilleures conditions, et les seules qui soient admissibles, seraient celles qui, tout en s'accordant le mieux avec l'honneur de la Russie, seraient en même temps suffisantes pour la sécurité de l'Europe et pour empêcher le retour de complications comme celles auxquelles il est maintenant question de mettre un terme. C'est néanmoins cette pensée (dont l'honneur revient au cabinet français) qui a servi de base au projet dont je vais donner lecture, et qui, tout honorable qu'il est pour toutes les parties, réunit, selon notre manière de voir, tous les éléments d'une solution satisfaisante de la troisième garantie. »

Après ce préambule, M. de Buol lit la première proposition, dont nous avons donné le texte ci-dessus (page 22).

Cette lecture faite, M. de Buol ajoute :

« L'Autriche, je suis autorisé à le déclarer, verrait dans l'acceptation de ce projet les bases complètes d'une solution efficace et honorable pour toutes les parties. Toujours fidèle aux engagements qu'elle a contractés avec ses alliés, fidèle aux principes qu'elle a posés, mais se trouvant dans une position qui la tient en dehors de l'action hostile qui divise les autres parties qui sont représentées ici, elle a considéré comme un devoir sacré, qui lui était imposé par sa position exceptionnelle, d'épuiser tous les moyens pour obtenir le triomphe de ces principes, et mettre fin en même temps, si cela est possible, aux calamités d'une guerre qui a déjà fait tant de nobles victimes. C'est animée de ces sentiments que l'Autriche présente cette proposition, et qu'elle la recommande à l'attention sérieuse et amicale de ses alliés et de la cour de Russie. »

Le baron de Bourqueney dit que, la proposition du comte de Buol reposant sur un principe qui a été à plusieurs reprises et péremptoirement repoussé par les plénipotentiaires de la Russie, c'est d'abord à eux à parler en cette occasion.

Le comte de Westmoreland dit qu'il s'est rendu à la conférence sur l'invitation du ministre des affaires étrangères de l'Autriche, mais qu'il se trouve dans la même position où il était à la dernière réunion, dans laquelle il avait déclaré que ses instructions étaient épuisées.

Le prince Gortschakoff, tout en contestant l'opinion du baron de Bourqueney que la proposition du comte de Buol repose sur un principe catégoriquement repoussé par les plénipotentiaires russes, prie le plénipotentiaire de France de parler le premier.

Le baron de Bourqueney dit alors que, puisqu'on le presse d'exprimer son opinion, il se trouve obligé lui-même de revenir sur le refus péremptoire et répété des plénipotentiaires russes de consentir par un traité à la réduction de leurs forces navales sur une base discutée par la conférence. Ce refus a nécessairement exercé une influence décisive sur les instructions avec lesquelles son gouvernement l'autorise à revenir à une conférence à laquelle il serait appelé par le ministre des affaires étrangères d'Autriche, dans le but de connaître les moyens de conciliation auxquels il a déclaré qu'il voudrait se livrer lui-même. Le projet présenté par le comte de Buol ne remplissant pas les conditions qui lui étaient indiquées dans ses premières instructions, il doit, pour sa part, déclarer que la conférence est finie.

Le prince Gortschakoff dit qu'après les déclarations qu'il vient d'entendre, les conférences pour la paix ont cessé *de fait*. Il aurait donc le droit de garder le silence, puisque, pour entrer dans des détails, il ne ferait pas autre chose que discuter les bases, qui, selon l'Autriche, sont complètes, tandis que les alliés les considèrent comme insuffisantes. Mais il ne veut pas prendre avantage de ce droit. Les propositions de l'Autriche ayant été précédemment examinées par les cabinets de Paris et de Londres, il en donnera aussi connaissance à sa cour, en réservant pour elle le droit de les examiner et de les peser en toute liberté. Il exprime néanmoins son opinion personnelle comme un témoignage de respect pour le cabinet qui a fait tant d'efforts pour préparer le projet dont il s'agit.



Les basses-cours ne furent pas épargnées, on se retit des privations.

En l'analysant, il s'est d'abord assuré que ce projet n'a pas pour base le principe que les plénipotentiaires de Russie ont invariablement repoussé et qu'ils repousseront constamment. En examinant ensuite les divers articles, il n'a pas d'objection à faire au principe exposé dans le premier de ces articles.

Quant au second, son principe essentiel repose sur la discussion directe entre les plénipotentiaires de la Russie et de la Sublime Porte pour ce qui concerne l'équilibre à établir entre leurs forces navales respectives. Il ne rejette pas une pareille combinaison, soutenant néanmoins que la détermination de la quantité de ces forces regarde les deux pouvoirs directement intéressés, et que les droits de souveraineté de l'un et de l'autre seraient violés, si d'autres puissances voulaient leur imposer des conditions sur cette question. Il adopte l'article 3. Il trouve que les articles 4 et 5 sont basés sur l'article 2 du contre-projet russe, qui laisse Sa Hautesse souverain juge pour décider s'il serait ou non compatible avec ses intérêts que les détroits fussent ouverts exceptionnellement soumettre à leur cour la proposition de l'Autriche, il exprime l'espoir que les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre en feront autant de leur côté.

Les plénipotentiaires de France et d'Angleterre refusent de s'engager à cet égard.

Le comte de Buol, tout en voyant avec plaisir que les plénipotentiaires de Russie soumettront sa proposition à leur cour, ne croit pas devoir répondre aux observations dont elle a été l'objet de la part du prince Gortschakoff, puisqu'il n'y attache lui-même que la valeur d'impressions personnelles. Il ajoute qu'il est, en outre, trop juste pour ne pas reconnaître que les déclarations des plénipotentiaires de la France et de la Grande-Bretagne ont rendu, en effet, difficile au prince Gortschakoff d'entrer dans une discussion plus approfondie. Il déclare enfin que les plénipotentiaires des puissances maritimes ayant eux-mêmes déclaré les conférences closes, l'ont délivré d'une pénible tâche dont sa position lui eût imposé l'accomplissement.

En remerciant les plénipotentiaires de s'être réunis sur l'invita-



Pour conclure, il trouve dans les principes généraux du projet du comte de Buol la base d'une solution possible de la troisième garantie.

M. de Titoff partage l'opinion de son collègue, et, sans avoir rien à ajouter aux considérations personnelles exposées dans la lettre, il s'associe complétement à la déclaration officielle qu'il fait de son désir de soumettre à l'examen et à la décision de sa cour le plan d'arrangement proposé par le ministre des affaires étrangères d'Autriche.

Ali-Pacha déclare que le projet d'une communication directe entre la Sublime Porte et la Russie était, comme tous les autres systèmes discutés dans le sein de la conférence, basé sur le principe de la limitation. Comme le rejet catégorique et réitéré de ce principe de la part des plénipotentiaires russes a fait abandonner tous les plans de cette nature, son collègue et lui ne pensent pas qu'ils doivent, pour ce même projet, demander des instructions à leur cour, et ils se trouvent conséquemment dans la même position que les plénipotentiaires de la France et de la Grande-Bretagne. Arif-Effendi partage cette opinion.

Le baron Prokesch soutient que les plénipotentiaires de la Russie ne rejettent pas absolument le principe de limitation, et que leurs objections ont plutôt trait à la forme sous laquelle il pourrait être appliqué. Les plénipotentiaires de Russie s'étant déclarés prêts à tion qu'il leur a faite d'amener les conférences à une juste solution, il déclare que l'Autriche n'a plus d'autre proposition à faire, et que néanmoins elle sera toujours prête, surtout si c'est dans l'intérêt de la paix, à transmettre aux puissances belligérantes les ouvertures que l'une ou l'autre d'elles pourraient avoir occasion de lui adresser.

Le baron Bourqueney parle de nouveau pour bien préciser les positions respectives. Il maintient qu'après tout ce qui s'est passé dans les conférences, son gouvernement avait parfaitement le droit de considérer comme péremptoirement rejetés par les plénipotentiaires de Russie tous les projets basés sur le principe de la limitation. Il ne pourrait donc introduire une clause additionnelle contraire dans les instructions qu'il avait données à ses plénipotentiaires pour une dernière conférence. Il a été confirmé dans cette conviction par la circulaire du comte de Nesselrode, qui exprimait une opinion sur la portée tout entière des conférences, et qui, dès ce moment, autoriserait à croire que le cabinet de Saint-Pétersbourg lui-même les considérait comme closes. Le baron de Bourqueney fait observer enfin au prince Gortschakoff que le projet autrichien repose sur le principe de la limitation dans sa plus rigoureuse expression.

Le comte de Westmoreland déclare qu'après le rejet catégorique du principe de limitation, son gouvernement ne voyait plus aucun avantage à continuer les délibérations, et regardait les précédentes conférences comme étant closes. Ses pleins pouvoirs se trouvant

[illegible], il n'a plus rien à dire, si ce n'est qu'il soumettra à l'examen de son gouvernement le protocole de la conférence de ce jour.

En réponse à M. de Bourqueney, le prince Gortschakoff soutient de nouveau que dans les conférences et hors des conférences, ainsi que toutes les fois que la question a été soulevée, il a constamment déclaré que toute limitation de forces qu'on voudrait imposer à la Russie serait considérée par elle comme une violation des droits souverains de l'empereur et comme un insurmontable obstacle à la paix; qu'il était resté invariablement fidèle à ce principe, et qu'il le pose de nouveau dans cette nouvelle conférence; que, de plus, il défie les membres de la conférence qui ont les protocoles entre leurs mains, et plus particulièrement le plénipotentiaire de France, de trouver dans ses actes un seul principe, un seul mot qui ne s'accorde pas avec ce qu'il affirme maintenant; que le comte de Buol ayant dit dans son discours d'introduction que le cabinet de Vienne s'était appliqué à trouver une solution également honorable pour toutes les parties, il n'a recueilli du second article que l'idée qui seule est de nature à offrir une base de négociation pour les puissances qui se respectent, c'est-à-dire la combinaison tendant à établir un contrepoids de forces par l'accord direct et le consentement mutuel des parties intéressées.

Le baron de Bourqueney lui fait observer qu'il est néanmoins incontestable que la proposition faite par M. Drouyn de Lhuys à cet effet, « que les plénipotentiaires de la Russie et de la Porte s'entendissent ensemble en présence de la conférence, sur la base du contrepoids de leurs forces respectives, base qui devait être relatée dans un arrangement par eux mutuellement signé, avait la même valeur et la même force, » avait été rejetée.

Le prince Gortschakoff rappelle à M. de Bourqueney qu'il trouvera dans le protocole de la séance dont il parle la preuve que ses objections n'ont pas porté un jugement direct sur l'idée elle-même, mais bien sur le mode si peu praticable dont on se proposait de l'exécuter.

Après quelques observations du prince Gortschakoff, faites dans le but de modifier l'impression produite sur le baron de Bourqueney par la circulaire du chancelier de l'empire de Russie, la séance est levée, et la mission de la conférence épuisée.

On raconte qu'après la clôture des négociations, un Anglais eut la fantaisie de visiter le lieu des réunions. Tout y était encore dans le *statu quo*, et devant chaque fauteuil se trouvait sur la table un cahier de papier.

Un de ces cahiers était rempli de caricatures représentant des combats entre les Russes et les zouaves, les highlanders ou les Circassiens.

— Quel est, demanda l'Anglais, le plénipotentiaire qui s'est amusé à dessiner pendant qu'on discutait sur les destinées de l'Europe?

L'introducteur répondit au hasard que c'était M. de Bourqueney.

De retour à Londres, l'Anglais, ami de John Russell, s'empressa de lui raconter le résultat de ses explorations dans la salle des conférences, et lui montra pour preuve un dessin qu'il avait apporté avec lui comme trophée. Lord Russell se récria :

— C'est une pure calomnie contre M. de Bourqueney, dit-il à son ami. Il suait sang et eau, et prêtait trop d'attention aux débats pour avoir le temps de faire des caricatures. Les dessins sont du prince Gortschakoff, qui, depuis l'ouverture des conférences jusqu'à leur clôture, ne s'est pas occupé d'autre chose. Il dessinait pendant les séances, et ne nous écoutait même pas. Quand nous avions parlé longuement, il nous répondait en peu de mots et sans s'inquiéter beaucoup de nos raisonnements. Les dessins de M. Gortschakoff sont une preuve manifeste que la Russie nous a menés par le nez pendant tout le temps de ces conférences à jamais fameuses.

L'astucieux diplomate dont il s'agit, le prince Alexandre Gortschakoff I[er], est âgé de cinquante ans, et proche parent du prince Michel Gortschakoff, commandant des forces russes en Crimée. Alexandre Gortschakoff, qui avait cinquante ans accomplis à l'époque des conférences de Vienne, fut élevé au lycée de Tzarskoé-Sélo, institution favorite d'Alexandre I[er], qui y plaça les fils des principales familles, et entre autres Delwig, Pouschkinn, etc. L'influence de cette école fut grande sur les mœurs et les opinions de la Russie; on en fit l'expérience dès 1820, et en 1825, lors de la révolution qui signala son avénement, Nicolas rencontra dans les rangs de ses adversaires beaucoup d'élèves de l'institution de Tzarskoé-Sélo.

Au sortir de ce lycée, le prince Gortschakoff entra au ministère des affaires étrangères, et fut attaché, pendant le célèbre congrès de Vienne, aux plénipotentiaires russes comtes de Nesselrode, Capo d'Istria et Stakelberg en qualité de secrétaire. C'est dans cette fonction qu'il se fit remarquer par la rédaection de plusieurs protocoles. M. de Châteaubriand félicita l'empereur Alexandre sur le choix de ce jeune homme, qui se distinguait, disait-il, par la netteté, la précision et la grâce de son style. On sait que ces protocoles étaient rédigés en français.

Plus tard, M. Gortschakoff fut nommé deuxième secrétaire à Londres, dans l'ambassade de M. le prince de Liéven, le mari de cette princesse russe qui a joué et qui joue encore un si grand rôle dans la diplomatie européenne.

De Londres, M. Gortschakoff partit pour Florence en qualité de chargé d'affaires, et il passa ensuite à Vienne comme premier secrétaire d'ambassade, sous le célèbre bailli Tatischtscheff, l'une des sommités diplomatiques russes, qui lui confia à plusieurs reprises des missions aussi difficiles que secrètes.

L'âge et les infirmités firent bientôt abandonner par le bailli des affaires importantes au jeune Alexandre Gortschakoff, qui se trouva ainsi en rapports directs avec M. de Metternich et avec la famille impériale d'Autriche.

Le baron de Brunow, appelé de la légation de Stuttgard à l'ambassade de Londres, fut remplacé par Alexandre Gortschakoff, qui, après les événements de 1849, devint ministre de Russie auprès de la Confédération germanique, à Francfort-sur-le-Mein.

Quand l'empereur Nicolas, mécontent de son ambassadeur à Vienne, rappela le baron de Meyendorff, il donna pour successeur à ce diplomate le prince Gortschakoff, que ses talents et ses rapports intimes avec la famille de l'empereur d'Autriche désignaient comme plus propre que tout autre à exercer une haute influence sur la cour allemande.

CHAPITRE XVIII.

Machines infernales des Russes. — Reconnaissance sur Baïdar. — Bombardement de Sébastopol. — Dispositions prises pour la bataille du 7 juin. — Trois attaques. — Prise des ouvrages blancs et de la batterie du 2 mai. — Attaque du mamelon Vert. — Mort du colonel de Brancion. — Le mamelon Vert est repris par les Russes. — Second assaut. — Résultats de la bataille. — Mort du général de Lavarande. — Ordre du jour du général Pélissier.

Bien que prévue, la clôture du congrès de Vienne était d'une extrême gravité. Tant que les protocoles demeurèrent ouverts, l'Europe pouvait du moins se faire illusion sur la possibilité d'un rapprochement. Il devenait désormais évident pour les plus aveugles que la solution de la troisième garantie était abandonnée au sort des armes.

L'armée de Crimée le comprenait, et se préparait à donner simultanément l'assaut au mamelon Vert, au Redan, à la tour Malakoff, et aux ouvrages blancs de la baie du Carénage.

L'ennemi avait relié la tour Malakoff à la rade par une ligne de défenses qui se soutenaient mutuellement; il avait en outre enterré à fleur du sol une ligne transversale de caisses cubiques, contenant chacune une cinquantaine de kilogrammes de poudre, et recouvertes d'appareils fulminants qui faisaient explosion sous la pression du pied. Ces caisses furent heureusement découvertes par le génie, qui les enleva avec précaution.

Dans la matinée du 3 juin, un corps de troupes françaises commandé par les généraux Morris et Canrobert, et une colonne de troupes sardes, sous les ordres du général de la Marmora, effectuèrent une reconnaissance sur Baïdar. Les Français, suivant la route de Woronzow, poussèrent leur cavalerie à quelques milles au delà de Baïdar. Les Sardes opérèrent sur la gauche, à travers une contrée montueuse, et pénétrèrent à Baïdar après une marche pénible. Dans tout le parcours, le corps expéditionnaire ne rencontra qu'un petit nombre de Cosaques.

Le 6 juin, à trois heures de l'après-midi, les attaques françaises de droite ouvrirent leur feu contre la place; les batteries anglaises commencèrent le leur au même moment, et leur action fut aussitôt appuyée par une partie de nos batteries de l'attaque de gauche.

Le mamelon Vert, sur la pente duquel les Russes avaient creusé une parallèle de contre-approche et établi de nombreuses embuscades, se trouvait à très-peu de distance de la dernière parallèle française. Ces ouvrages, très-forts et armés d'une excellente et nombreuse artillerie, répondaient coup pour coup, et parfois même, d'abord, deux pour un. Les batteries placées de l'autre côté de la rade ne cessaient d'envoyer des projectiles creux afin de ralentir le service de nos pièces : elles n'y parvinrent pas. Les Anglais dirigeaient aussi avec une grande précision des bombes sur le mamelon Vert, tout en n'épargnant pas le grand Redan et la tour Malakoff. Le feu se continua ainsi la nuit entière; il fut complété dans la journée du 7 par celui de toutes les batteries des attaques de gauche. A partir de trois heures du soir, la place fut enveloppée d'une ceinture de feu, qui, partant à l'est des batteries françaises du Carénage, s'étendait à l'ouest jusqu'à la baie de la Quarantaine.

A quatre heures et demie du soir, toutes les troupes prennent leur position de combat, et se mettent en marche pour exécuter les dispositions concertées entre les généraux Pélissier, lord Raglan et Omer-Pacha.

On se propose d'attaquer simultanément :

A droite, les ouvrages blancs (redoutes de Shelinghinsk et de Volhynie);

Au centre, le mamelon Vert, ou redoute Kamtchatka;

A gauche, les carrières situées en avant du Redan.

Le grand ravin de Karabelnaïa sépare l'ouvrage des Carrières du mamelon Vert, et le ravin du Carénage s'étend entre celui-ci et les ouvrages blancs. Les attaques étaient donc nécessairement isolées.

Vers les redoutes du Carénage s'avance la 3e division, commandée par le général Mayran : elle répartit ses forces entre les deux redoutes.

Le général de Lavarande conduit à l'assaut de l'ouvrage du 27 février (redoute de Volhynie) la 1re brigade, composée d'une partie du 19e bataillon de chasseurs à pied, du 2e de zouaves et du 4e régiment de marine.

La 2e brigade, comprenant le reste du 19e bataillon, le 95e de ligne et le 1er bataillon du 97e, dut, sous les ordres du général de Failly, enlever l'ouvrage du 22 février (redoute Shelinghinsk).

La division Dulac forme les réserves de ces deux attaques; la 1re brigade de cette division, sous les ordres du général de Saint-Pol, doit se placer dans les parallèles du Carénage, après le mouvement offensif des deux premières colonnes; et la 2e brigade de la même division, commandée par le général Bisson, forme la seconde réserve.

En outre, le 2e bataillon du 97e de ligne et un bataillon du 61e, sous le commandement du lieutenant-colonel Larrouy d'Orion, du 97e, sont massés dans le ravin du Carénage, afin de tourner l'ennemi et de lui couper la retraite après l'enlèvement des ouvrages blancs.

En face du mamelon Vert sont placées les divisions Camon et Brunet (2e et 5e).

La première brigade de la division Camon, sous les ordres du général de Wimpffer, occupe les parallèles du contrefort Malakoff. A sa droite sont les tirailleurs algériens (colonel Rose); au centre, le 50e de ligne (colonel de Brancion); à gauche, le 3e de zouaves (colonel Polhès).

La 2e brigade de la division Camon, commandée par le général Vergé, est en réserve dans le ravin de Karabelnaïa, prête à remplacer la 1re brigade dans les parallèles.

La division Brunet, massée sous les ordres de son chef, également dans le ravin de Karabelnaïa, doit fournir les secondes réserves.

Deux bataillons de la garde impériale, l'un de grenadiers et l'autre de gendarmes, ont été mis pour cette attaque à la disposition du général Camon, auquel est confiée la direction des opérations.

Toutes les colonnes d'assaut sont accompagnées de brigades de sapeurs commandés par des officiers du génie.

Devant les Carrières se rangent la division légère et la 2e division des troupes anglaises sous les ordres du colonel Shirley, assisté par le lieutenant-colonel du génie Tylden.

Pour compléter l'ensemble des dispositions, la division turque d'Omer-Pacha prend position sur les hauteurs d'Inkermann.

Vingt-sept bataillons russes défendaient les ouvrages menacés.

A six heures et demie lord Raglan se place à l'observatoire anglais. Le général Pélissier avec son état-major s'installe en avant de la redoute Victoria. Cinq fusées de signal sifflent dans l'air. La brigade de Lavarande a deux cents mètres à parcourir sous le feu de la mitraille et de la mousqueterie avant d'arriver à l'ouvrage du 27 février. Elle est décimée; mais, sans hésiter, elle continue sa marche, pénètre dans le retranchement par les brèches et par les embrasures, et y engage une lutte corps à corps avec les Russes, qu'elle contraint à la retraite.

Au même signal et avec le même élan, la brigade de Failly s'était précipitée sur l'ouvrage du 22 février. La distance est double, le trajet plus difficile, les feux de flanc de l'autre ouvrage très-meurtriers : rien n'arrête cette intrépide brigade. Elle arrive en masse compacte sur la batterie, escalade le parapet sous un feu roulant, et brise jusque dans l'intérieur de l'ouvrage la résistance désespérée de l'ennemi.

Forcés sur ces deux points et serrés de près par les nôtres, les Russes fuient en désordre, soit vers une petite batterie construite, depuis le 2 mai, pour défendre l'embouchure du ravin du Carénage, soit vers le pont qui traverse la baie par laquelle ce ravin débouche dans le grand port de Sébastopol.

Une partie de nos soldats, entraînés à la poursuite de l'ennemi, s'emparent de la batterie du 2 mai, dont les pièces sont aussitôt enclouées. Toutefois, comme cette batterie se trouve à cinq cents mètres de l'ouvrage du 22 février, le plus éloigné de nos lignes, et qu'elle est placée sous la double protection des ouvrages de l'enceinte et des forts du nord de la rade, il est impossible de songer à l'occuper encore.

Le général Mayran, voyant une colonne russe s'avancer pour reprendre la batterie du 2 mai, ordonne une charge à la baïonnette qui refoule cette colonne dans la place et nous donne soixante prisonniers, parmi lesquels trois officiers. Il rallie ensuite ses troupes avancées et les ramène dans les ouvrages du 22 et du 27 février, qui restent définitivement en notre possession.

Cependant, les deux bataillons massés dans le ravin du Carénage, et commandés par le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion, étaient loin d'être restés inactifs. Descendant le ravin au moment où l'offensive se dessinait sur la crête, ils poussent jusqu'à la hauteur du pont aqueduc, gravissent les escarpements de la rive droite, et coupent la retraite à l'ennemi chassé des deux premiers ouvrages. Ce mouvement tournant, conduit avec autant de vigueur que d'habileté, nous donna quatre cents prisonniers, dont douze officiers.

Devant le mamelon Vert, trois colonnes, guidées par le général de Wimpffer partent au signal des fusées, et enlèvent au pas de course de fortes embuscades intermédiaires. La mitraille de la redoute, les feux convergents du grand Redan et des batteries qui sont à la gauche de la tour Malakoff ne ralentissent pas leur marche.

A droite, le colonel Rose, à la tête de tirailleurs algériens, s'empare d'une batterie de quatre pièces, annexe de la redoute.

Le colonel de Brancion, au centre, avec le 50e, et le colonel de Polhès à la gauche, avec le 3e de zouaves, abordent résolument le mamelon Vert. Parvenus au bord du fossé, ils s'y jettent résolûment, sous la gueule du canon, remontent sur le parapet opposé, s'élancent sur les artilleurs russes à la baïonnette, les culbutent, renversent tout devant eux, tirailleurs ou masses compactes. Ils sont vainqueurs, mais le colonel de Brancion tombe criblé de balles au moment où il plante au faîte du mamelon le drapeau de son régiment.

L'ordre formel avait été donné de ne pas dépasser la gorge de l'ouvrage, et de s'y créer aussitôt un logement contre les feux et les tentatives de la place.

Mais, entraînés par leur ardeur, nos soldats poursuivent les Russes à quatre cents mètres environ de la redoute, jusqu'aux ouvrages en terre qui se relient à la tour Malakoff. Ils se trouvent au bord d'un immense fossé qu'entoure une palissade; et après avoir tenté de se frayer un passage à travers l'abattis de la contrescarpe, ils sont forcés de se replier sous le feu violent et à bout pourtant des réserves ennemies qui garnissent les remparts. Les deux ailes de la ligne française se rejettent en arrière, pendant que l'assiégé fait sortir de la place une forte colonne de troupes fraîches qui marche droit sur notre centre.

La redoute du mamelon Vert ne pouvait, en ce moment, offrir encore aucun abri. Le feu avait fait sauter soit une fougasse préparée par l'ennemi, soit un magasin à poudre, qui avait gravement brûlé le commandant Tixier, du 3e chasseurs à pied, et un certain nombre d'hommes. Des planches, des poutres, des cordages enflammés faisaient craindre de nouvelles explosions ; l'intérieur de l'ouvrage n'était pas tenable. Au lieu de s'appuyer sur la redoute, notre ligne dépasse le sommet et forme un demi-cercle autour du mamelon.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Le général Camon donne l'ordre au général Vergé de sortir des tranchées ; le général Bosquet envoie à la 5e division l'ordre de marcher; le général Brunet la porte aussitôt en avant.

Le mouvement de cette division se fit avec un ensemble imposant; la 1re brigade, commandée par le colonel Duprat de la Roquette, du 100e de ligne, vint occuper les parallèles en arrière du mamelon, et la 2e brigade, général Lafont de Vrilliers, se porta en arrière et à gauche, sous la protection d'un pli de terrain.

La brigade Vergé se formait au même moment en colonne sous le feu de l'ennemi, gravissait la pente en battant la charge et ralliant les troupes de la brigade Wimpffen. La position était emportée et l'ennemi refoulé une seconde fois dans la place : nous étions définitivement maîtres du mamelon Vert.

Exécutant le programme combiné des opérations, les Anglais s'emparent avec le même bonheur de l'ouvrage des Carrières, et s'y maintiennent toute la nuit, sous un feu terrible et malgré de fréquentes sorties d'une partie de la garnison, avec l'indomptable fermeté qui est un des traits saillants de leur caractère militaire.

Plusieurs bataillons de la division turque, amenés par le chef d'état-major Séfer-Pacha, concourent à assurer aux Français la possession des ouvrages du Carénage, et le génie se met immédiatement en mesure de s'y consolider.

La victoire du 7 juin, qui rendait les assiégeants maîtres de positions essentielles, ne leur coûta qu'environ deux mille cinq cents hommes hors de combat. Ils eurent à regretter le colonel Hardy, du 86e de ligne (11e léger), aussi recommandable par sa bravoure que par les qualités de son cœur et de son esprit; le capitaine d'artillerie Decasse; le colonel Baguet de Brancion (Ernest-Adolphe); enfin le général de Lavarande.

Né le 25 mai 1813, élevé au collége de Versailles, d'où il était sorti pour entrer à l'école de Saint-Cyr, le 18 novembre 1831, Louis-Léopold Pecqueult de Lavarande était en 1840 simple lieutenant au 13e régiment d'infanterie légère : il gagna le grade de colonel par treize ans de campagne en Afrique.

En 1840, il prit part à l'occupation de Bredia, en 1841, à celles de Bel-Abbès, de Tegdempt, de Mascara, de Saïna, des Beni-Cheragas et de Sidi-Daho, et fut cité au rapport du gouverneur général à la suite de l'expédition du 2 au 19 juillet 1841.

Le 19 novembre suivant, au combat d'El Bordj, il sauva un brigadier de spahis qui venait d'être démonté et qui était tombé au pouvoir des Arabes.

Le 27 février 1842, à l'attaque du poste des réguliers dans la province de Mascara, il s'empara du drapeau du porte-étendard de cette troupe. Cité pour cette action d'éclat, il fut choisi, au mois d'avril, pour porter en France les trophées pris à l'ennemi dans cette affaire.

Le 20 décembre de la même année, dans l'expédition des Flittas, il fut cité au rapport du général commandant la province d'Oran pour l'élan qu'il avait montré au combat du 18 contre les Allouïa et les Kéraïch. Dans cette journée, le jeune de Lavarande sauva son colo-

nel. M. de la Torre, qui venait d'être renversé de cheval et luttait héroïquement contre les Arabes qui l'entouraient.

Capitaine le 22 janvier 1843, chevalier de la Légion d'honneur le 21 décembre suivant, il se distingua au combat du 6 septembre 1845, prit une part active à l'arrestation du schérif Mohamed-ben-Ahmed, et fut de nouveau cité à l'ordre de l'armée. Il se signala au combat du 27 octobre contre les Ouled-Krelif, et fut encore cité. Il mérita une citation toute particulière pour sa brillante conduite dans la journée du 16 mai 1847, lors de la première expédition de Kabylie.

Officier d'ordonnance du duc d'Aumale au mois de décembre 1847, M. de Lavarande revint à Paris en 1848, et se mit à la disposition du général Cavaignac pendant les journées de juin. Chargé d'une mission difficile, il tomba au pouvoir des insurgés, et rudement maltraité, il n'échappa à la mort que par le dévouement de l'un d'eux. Quelques mois après, de Lavarande fut nommé chef de bataillon au 1er régiment de zouaves, et retourna en Algérie.

En 1849, il fit la campagne de Kabylie, et mérita d'être cité au rapport du gouverneur général pour sa belle conduite à l'attaque des hauteurs occupées par les Kabyles, le 24 mars.

Il se distingua de nouveau dans les combats livrés en juin et juillet par la colonne que commandait le colonel Canrobert, notamment le 12 juillet au combat livré à la tribu du Meli-Kesseli; enfin au siége de Zaatcha et à la prise, de vive force, de Narah, le 5 janvier 1850. Il fut, en récompense, nommé au grade d'officier de la Légion d'honneur, le 9 du même mois.

Le 21 mai 1850, dans la campagne de la Kabylie, le commandant de Lavarande se fit remarquer an combat livré contre les Beni-Ymmela, où il commandait par intérim le régiment de zouaves.

Il fut cité de nouveau dans le rapport officiel du 25 juillet, comme s'étant distingué dans l'expédition du 2 au 19 en Kabylie.

Lieutenant-colonel du régiment de zouaves, le 24 décembre 1851, il fut investi, au mois d'octobre 1852, du commandement provisoire de la subdivision d'Aumale.

Colonel du 7e régiment d'infanterie de ligne, le 25 juin 1853, M. de Lavarande rentra peu de temps après en France.

Au mois de mars 1854, il s'embarqua pour l'armée d'Orient. Là, comme en Afrique, il se fit constamment remarquer par sa bravoure. A la bataille de l'Alma il eut un cheval tué sous lui, et fut proposé pour la croix de commandeur de la Légion d'honneur, qu'il reçut le 21 octobre. Le 18 du même mois, il passait au commandement du 1er régiment de zouaves. C'est à la tête de ces intrépides soldats que le colonel de Lavarande se distingua dans les sanglants combats livrés sous les murs de Sébastopol. Le 2 janvier 1855, il fut appelé au commandement du nouveau régiment de zouaves de la garde impériale.

Promu au grade de général de brigade le 21 mars 1855, M. le général de Lavarande fut placé le 23 à la tête de la première brigade de la quatrième division d'infanterie du deuxième corps de l'armée d'Orient.

Pecqueult de Lavarande avait puissamment contribué à la prise de la redoute de Volhynie, sans recevoir une seule blessure; mais dans la matinée du 8 juin, comme il inspectait les fortifications récemment conquises, il eut la tête emportée par un boulet parti d'un vaisseau russe. Pour honorer sa mémoire, le général Pélissier décida que les ouvrages blancs seraient désormais appelés *ouvrages Lavarande*. Par un même ordre de jour, le nom de *Redoute Brancion* fut donné au mamelon Vert.

Un ordre général annonça aux troupes les suites de la bataille du 7 juin :

« Soldats !

» Le combat du 7 juin est une brillante victoire par l'éclat qu'il jette sur nos armes et par la grandeur des résultats obtenus. Vous avez bien mérité de l'empereur.

» A force de courage et d'élan, vous avez arraché à l'ennemi les trois redoutes armées d'une puissante artillerie, qui formaient, à l'extérieur, la principale défense de la place; 62 bouches à feu sont restées entre nos mains; 400 prisonniers, dont 14 officiers, sont en notre pouvoir.

» Un ordre du jour ultérieur fera connaître à l'armée et au pays les corps qui ont glorieusement figuré dans cette lutte, et les noms de ceux d'entre vous auxquels est dû le prix de la valeur.

» Je me borne à vous dire aujourd'hui que votre tâche s'est noblement accomplie. Nous venons de faire, avec le concours de nos braves alliés, un pas décisif vers le but que poursuivent et qu'atteindront, soyez-en sûrs, nos persévérants efforts.

» Soldats! ma confiance en vous est sans bornes, et votre général en chef a l'orgueil de penser que la vôtre lui est acquise.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 8 juin 1855.

» *Le général en chef*, Pélissier. »

Les Russes, dans leur relevé officiel, avouèrent une perte de 2,947 hommes.

Tués : le général-major Timoféïef, 4 officiers supérieurs, 27 officiers inférieurs, 501 soldats.

Blessés : 11 officiers supérieurs, 69 officiers inférieurs, et 2,334 soldats.

On convint d'un armistice pour l'enlèvement des morts, et, dans la journée du 8, l'on procéda de part et d'autre à cette pénible tâche; mais au lieu de se mêler, comme précédemment, on traça sur le terrain une ligne de démarcation que nul ne pouvait franchir. Les Russes venaient déposer sur cette ligne les cadavres des soldats alliés qui se trouvaient de leur côté, et nos troupes en faisaient autant pour les cadavres ennemis. Il ne s'engagea aucune conversation entre nos officiers et les officiers russes, dont la plupart étaient en gants blancs et en grand uniforme.

Pendant cette douloureuse cérémonie, un incident vint un instant dérider nos soldats péniblement émus en reconnaissant les corps de tant de camarades. Deux zouaves, qui avaient disparu depuis la nuit du 7 et dont on ignorait le sort, apparurent comme des spectres au milieu des Russes, et, franchissant la ligne sans qu'on eût pu voir d'où ils sortaient, vinrent serrer la main de leurs camarades, qui les croyaient à tout jamais perdus. Ces deux zouaves, entraînés par l'ardeur de la lutte, s'étaient lancés jusqu'à la contrescarpe de la tour Malakoff; ils ne purent modérer leur élan, et culbutèrent dans le fossé, d'où ils ne purent sortir.

« La majeure partie des morts français, dit le rapport du général Gortschakoff, se trouvaient entre la lunette Kamtchatka (mamelon Vert) et le bastion Korniloff (ouvrage avancé de la tour Malakoff), ainsi que dans le fossé de ce dernier. »

CHAPITRE XIX.

Théâtre d'Inkermann. — Courses de Karoni. — Programmes des spectacles. — Illustrations. — Inconvénient d'établir un théâtre trop près des tranchées. — Physiologie du zouave. — Et pourquoi n'en ririons-nous pas? — Relâche pour cause de blessure. — Clôture des représentations.

Parmi ceux qui payèrent de leur sang la victoire du 7 juin, nous ne devons pas omettre les acteurs du théâtre impérial d'Inkermann.

L'esprit national ne perd jamais ses droits. Pour se délasser de leurs rudes labeurs et de leurs graves préoccupations, les Anglais avaient eu recours à leur exercice favori : entre le quartier général et le village de Karoni, ils avaient institué des courses, courses plates, courses de haie, steeple-chases, dont les prix étaient disputés non-seulement par les magnifiques chevaux des officiers, mais encore par les chevaux turcs, arabes, tartares, et même par les mulets employés d'ordinaire à porter les bagages. La tribune était sur une charrette, et quelques femmes d'officiers ou de fonctionnaires recevaient gracieusement les hommages de nombreux adorateurs.

Les Français cherchèrent à leur tour à organiser un divertissement, et le 2e de zouaves fonda un théâtre à l'extrême droite du camp, près des ravins ensanglantés par la bataille d'Inkermann. La direction fut confiée au lieutenant Petit-Beau. Un ci-devant artiste dramatique, M. Lassagne, se chargea des premiers rôles; les conscrits les plus imberbes tinrent lieu de jeunes premières; on bâtit une salle avec des planches et des toiles; la musique du régiment fournit l'orchestre, et les représentations commencèrent. Le prix des places était proportionné aux faibles ressources du public; mais l'affluence fut si grande, que la moyenne des recettes ne s'éleva pas à moins de quatre cents francs, et que sur le produit des cinq premières représentations on put envoyer une somme de treize cents francs aux prisonniers de Sébastopol.

Pour donner une idée de la composition du spectacle, nous copions au hasard quelques-uns des programmes écrits à la main qui étaient distribués dans le camp :

THÉATRE IMPÉRIAL D'INKERMANN.

Dimanche 20 mai 1855.

MM. les amateurs du 2e de zouaves donnent le spectacle suivant :

1° *Le Bal du Sauvage,* folie-vaudeville en trois actes, par MM. Cogniard frères;

2° Intermède comique;

3° *Les Fureurs de l'amour*, tragédie burlesque en un acte;

4° Intermède comique, chanté par un sergent anglais.

Vu la longueur du spectacle, le rideau sera levé à sept heures et demie précises.

Ordre : *Les Fureurs de l'amour, le Bal du Sauvage.*

Jeudi 24 mai 1855.

MM. les amateurs du 2e régiment de zouaves, à la demande générale, donneront la représentation suivante :

1° *Le Retour de Crimée;*

2° Un intermède;

3° *Les Fils Gavrt;*

4° Un intermède;

5° *La Chambre a deux lits.*

Ordre : *Le Retour de Crimée, les Fils Gavet, la Chambre à deux lits.* Lever du rideau à sept heures et demie.

Dimanche 3 juin 1855.

MM. les amateurs du 2ᵉ régiment de zouaves donneront le spectacle suivant :

1° Une chansonnette comique ;
2° *Qui se ressemble se gêne*, vaudeville en un acte ;
3° Intermède comique ;
4° *Pascal et Chambord*, vaudeville en deux actes ;
5° *Bicêtre et Charenton*, représentés par deux auteurs ;
6° Chansonnette comique.

Ordre : *Pascal et Chambord, Qui se ressemble se gêne, Bicêtre et Charenton.*

Les affiches étaient enjolivées de dessins peu remarquables au point de vue artistique, quoique spirituellement crayonnés, mais qui décelaient une invincible bonne humeur. Ici un bourgeois de Sébastopol gourmandait sa femme en lui disant : « Ah ! vous en tenez pour les Français, madame Kornatoff ! » Là des officiers encapuchonnés et abrités sous des parapluies riaient de cet avis : « La direction du théâtre prend les rafraîchissements à son compte. » Tantôt l'affiche représentait des Russes qui se glissaient du côté des coulisses, et auxquels était adressée cette insinuante invitation : « Approchez, mes petits amis, nous voulons vous donner la pièce gratis. » Ou bien des soldats français travestis en Pierrot, en sauvages, en bergères, prenaient les armes pour repousser une sortie, et on lisait au bas du placard : « Inconvénient d'établir un théâtre trop près des tranchées. »

Les généraux Morris, Bosquet, Mayran, de Lavarande ne manquaient pas une seule représentation. Les officiers de l'armée britannique y étaient assidus ; ils applaudissaient bruyamment aux grotesques parodies des *Anglaises pour rire*, et témoignaient aux zouaves une franche admiration. Un touriste anglais, car il y a des touristes anglais même en Crimée, parle avec enthousiasme du théâtre d'Inkermann dans un ouvrage intitulé : *The picture from the battle-field, by a roving englishman.* Il y trace des zouaves une physiologie qui peut n'être pas complétement exacte, mais qui atteste du moins à quel point ils s'étaient concilié les sympathies de nos alliés.

« Le zouave, dit-il, est petit, ses traits sont caractérisés, mais un peu irréguliers dans leur ensemble ; il a une physionomie pleine de sang-froid et d'intrépidité qui font pressentir de suite qu'il est capable de tout acte d'audace. Il est fanfaron, mais bon et point envieux. Il croit tout ce qu'on lui raconte, quelque invraisemblable que soit le récit, mais il veut, en retour, que l'on ajoute foi à ses histoires les plus inadmissibles.

» Son esprit est fin et inventif, mais le soupçon n'y a point place ; sous son apparence puérile, il n'a point son pareil pour trouver des ressources, et il s'arrange de façon à pouvoir toujours vivre là où l'Industrie en personne serait réduite à mourir de faim.

» Le zouave est brave jusqu'à la témérité, désintéressé jusqu'à la chevalerie, et toujours prêt à obliger autrui avec une grâce inexprimable (*to a degree that is inexpressibly graceful and winning.*) Mais il faut le gâter, car il croit en lui-même, et lorsqu'il s'irrite, il répète jusqu'à satiété cette phrase, qui pour lui veut tout dire : « *Le soldat français, voyez-vous !* » C'est le *quos ego !* de Neptune.

» Mais un seul mot le calmera. Une seule marque de bienveillance le touche plus au cœur que ne feraient vingt années d'injustices. Plus on l'étudie, plus on l'aime et plus on admire en lui ce type de l'insouciance, de la contradiction, de l'esprit, ce diable à quatre enfin qui fait tout à la fois le charme et le désespoir des officiers, *the good humoured despair.*

» C'est un gamin des rues vêtu des habits d'homme, toujours prêt à compromettre sa dignité dans une partie de croix ou pile ou de saute-mouton. Le peu de soin qu'il a de sa personne physique ajoute quelque chose à l'effet même de son costume. Ses immenses moustaches se rouillent faute de soins : l'une s'en va la pointe en l'air, l'autre descend fort au-dessous des lèvres. Bon soldat, toujours dispos pour le combat, mais désespérant pour la parade. Son génie peut s'appliquer à tout, excepté à la théorie. Il sait trop bien ce que c'est qu'une vraie campagne pour attacher une grande importance à ce qu'on en peut apprendre dans le manuel. Il fera tout pour l'officier qui sait le commander, tout excepté l'exercice et mener une conduite exemplaire. C'est là ce qui le distingue du soldat et du matelot, toujours précis, nets et passés maîtres dans l'art de mettre les choses en ordre.

» Le zouave se sert de tout objet de la façon la plus fantaisiste, et sans se préoccuper du rapport que peut avoir ledit objet avec l'usage qu'il en fait et sa destination première. Il boira de l'eau-de-vie dans une poire à poudre, et conservera des munitions dans une casserole. Son aptitude est remarquable comme tailleur, savetier, blanchisseur, cuisinier, mais il applique ces talents divers au profit de n'importe qui, excepté au sien propre.

» Pour plaire à une vivandière ou à la femme d'un officier qui sait le prendre, il passera les nuits, soignera les enfants, se fera menuisier, serrurier, au besoin femme de chambre. Il risquerait sa vie sans nulle difficulté pour aller sous le feu de l'ennemi, lui cueillir un bouquet ou pour lui rapporter du café d'une boutique de Sébastopol.

» Le zouave ainsi considéré fournirait aux frères Cogniard un héros tout fait de vaudeville.

» Quant aux droits sur la propriété, il n'a sur cette question que des idées très-incomplètes. Il volera sans sourciller des objets de consommation, mais en revanche il fera vingt milles à pied à travers les fondrières, par la neige ou le vent, s'il découvre que sa rapine provenait d'un propriétaire qui méritait ses sympathies. Il aime le maraudage plutôt par amour du danger et par bravade que pour les avantages matériels qu'il peut en espérer. Ainsi vous le rencontrerez les mains pleines d'objets conquis au prix des plus grands périls affrontés, il n'aura rien de plus pressé que de s'en décharger afin de se remettre en chasse. Il récompensera le moindre témoignage d'affection par les magnificences les plus prodigues ; en retour d'une pipe de tabac ou d'une goutte d'eau-de-vie, il donnera un coffret tout rempli de bijoux, produit de quelque pillage au milieu d'une ville conquise. N'espérez point pouvoir le remercier s'il vous a rendu un service ; pour se soustraire à la reconnaissance, il s'enfuit à toutes jambes. Mais jamais il ne maraude avec une persistance plus déterminée que lorsqu'il agit au profit d'un Anglais malade.

» Car ces John Bull, voyez-vous, çà n'sait rien, çà n'sait pas s'arranger comme nous autres, çà n'sont que des zenfants, mais çà nous zaime. Cré nom d'un chien ! comme çà nous zaime ! » Ces mots sont en *français* dans l'original.

A ces qualités diverses, le zouave prouve qu'il joignait celle de comédien et même d'auteur, car quelques-unes des pièces représentées sur le théâtre d'Inkermann furent improvisées sous la tente ou dans les parallèles. Au répertoire des chansonnettes parisiennes on ajouta des refrains de circonstance composés par des soldats poëtes, et dont le principal mérite était l'à-propos. Comme échantillon de cette poésie militaire, qui provoquait invariablement de fraternels bravos, nous donnerons une chanson due à M. Emile Carré, sergent-major au 39ᵉ de ligne. Pour comprendre certains détails du quatrième et du cinquième couplets, il importe d'avertir nos lecteurs que la *turlutine* est la soupe au biscuit, et que les Français ne se font aucun scrupule de troquer leurs vieux souliers contre les bottes des Russes victimes de la guerre.

ET POURQUOI N'EN RIRIONS-NOUS PAS?

Le Français, qu'au feu l'on admire,
Est vraiment gai dans le malheur :
Eclats de bombe, éclats de rire,
Ont pour lui la même valeur.
Sous la tente est notre demeure,
Sebastopol est à deux pas,
Le canon tonne, le vent pleure,
Et pourquoi n'en ririons-nous pas ?

On dit que les champs de Bellone
De lauriers verts sont toujours pleins ;
N'en déplaise à dame Pomone,
On y cueille aussi des raisins :
Quand le noyau de notre armée
Vint s'installer chez Nicolas,
Nous vendangeâmes en Crimée,
Et pourquoi n'en ririons-nous pas ?

Oui, l'hiver était rude au siége,
Quand tous les aquilons grondaient !
Des glaçons de givre et de neige
Souvent à nos barbes pendaient ;
Alors on battait la semelle,
Et, pour éloigner les frimas,
On chantait dans la parallèle :
Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Le troupier, qui rit de sa mise,
Pourvu que son fusil soit bon,
Avec un pan de sa chemise
Raccommode son pantalon ;
On peut, malgré tout son génie,
Manquer de souliers et de bas :
Nous chaussons la botte ennemie :
Et pourquoi n'en ririons-nous pas ?

Il ne reste plus que des filles
Chez les Français, nos bons parents,
Et dans leurs festins de familles
Le chagrin compte les absents ;
Pendant qu'à nos foyers on dîne
En rechignant sur tous les plats,
Nous avalons la *turlutine* :
Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Sous sa moustache de filasse
Le Russe rit aussi... mais bas...
Et son rire est une grimace
Qui sent le knout à quinze pas,

[illegible] est un prince unique,
[illegible] dans ses États,
Son sceptre est une énorme trique!
Et pourquoi n'en rirons-nous pas?

Les prendrons-nous par la famine?
(Dieu seul sait ce qu'ils deviendront!)
Ferons-nous sauter une mine
Pour voir la mine qu'ils feront?
L'Occident bat la générale
Pour leur lancer tous ses soldats,
Le czar en est déjà tout pâle;
Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Emile CARRÉ.

C'était en chantant de semblables refrains, en empruntant aux Variétés ou au Palais-Royal les plus joyeux vaudevilles, qu'on s'égayait à la fin d'un jour de danger, sous un ciel sillonné de bombes, le lendemain ou la veille d'un combat. Le théâtre d'Inkermann, dont les acteurs étaient des soldats, suivait les chances de la guerre, et parfois une pièce annoncée huit jours à l'avance était subitement rayée de l'affiche avec cette inscription : *Relâche pour cause de blessure.*

La troupe (celle du théâtre) fut fortement éprouvée dans l'affaire du 7 juin. Le lieutenant Petit-Beau fut atteint d'une balle à la tête; la jeune première, qui s'était conduite en héros, fut retenue à l'ambulance. Cependant les sociétaires, après avoir enterré leurs camarades morts, donnèrent le 11 juin, dans l'intervalle de deux gardes de tranchées, une représentation au bénéfice des blessés.

Ce fut la dernière. Le drame du siége devenait trop saisissant pour ne pas absorber exclusivement l'attention de l'armée. Il fallait profiter des avantages remportés le 7 juin, établir des communications entre les tranchées et les ouvrages conquis, armer de nouvelles batteries, et préparer l'assaut formidable de la tour Malakoff.

CHAPITRE XX.

Retour de l'escadre de la mer d'Azof. — Ses dernières opérations. — Soudjouck-Kalé. — Evacuation de cette place et d'Anapa.

Comme la flotte pouvait avoir à opérer une diversion dans cette grande attaque, on attendait le retour des amiraux Lyons et Bruat. Son arrivée prochaine fut annoncée, le 12 juin, par *l'Ulloa*, qui venait directement de Kertch avec cent cinquante cholériques. Il avait jeté en route treize hommes à la mer, parmi lesquels était le commandant Briquet, du 19e. Il amenait deux cent quarante-neuf habitants de Kertch, qui, s'étant montrés favorables aux alliés, appréhendaient la vengeance des Russes.

Toute l'escadre rentra dans la journée du 15 juin. L'intention des amiraux avait été de compléter leurs opérations par la prise des forts russes de la côte de Circassie. Une flottille de vapeurs de guerre s'était tenue prête à embarquer dix-huit mille hommes avec de l'artillerie; mais l'expédition projetée n'avait pas eu lieu, l'ennemi ayant évacué successivement Soudjouck-Kalé et Anapa.

Soudjouck-Kalé, situé sur la droite du détroit de Kertch, est un des forts de la frontière méridionale de la Circassie russe. Anapa est à l'extrémité du contre-fort qui, se détachant du grand plateau caucasique, vient plonger ses dernières arêtes dans la mer Noire. Ses retranchements, élevés par les Turcs en 1784, furent attaqués en 1790 par les Russes, qui les prirent d'assaut l'année suivante, après un siége de trois semaines; mais un traité de paix reporta la frontière russe à la ligne du Kouban. Dans chacune des guerres qui eurent ensuite lieu entre la Russie et la Turquie, les Russes prirent Anapa, qui fut chaque fois rendu à la paix, jusqu'à la dernière grande attaque faite contre cette place par le prince Menschikoff et l'amiral Greig, dans le printemps de 1828, immédiatement après la déclaration des hostilités. Cette expédition se composait de huit vaisseaux de ligne, quatre frégates et vingt et une corvettes, ayant à bord sept mille hommes de troupes, puissante démonstration de la prépondérance navale de la Russie dans la mer Noire. La place fut investie, et, bien que vigoureusement défendue non-seulement par la garnison turque, mais encore par la cavalerie circassienne et tartare des plaines du Kouban, elle se rendit au prince Menschikoff après trente-deux jours de siége.

Déjà bombardé, le 11 mars 1853, par une flottille anglaise aux ordres du capitaine George Gifford, le fort de Soudjouck-Kalé avait réparé ses brèches. Elle était armée de six mortiers et de six pièces de canon; néanmoins l'aide de camp général Khomoutoff, commandant en chef dans le territoire des Cosaques de la mer Noire, renonça à défendre ce point. Il soumit ensuite à un conseil de guerre rassemblé à la hâte la question de savoir s'il était indispensable de continuer à occuper Anapa. Prenant en considération la faiblesse des ouvrages de défense de la forteresse, la difficulté d'y entretenir une garnison considérable en raison du manque de bonne eau, la nécessité qu'il y aurait d'organiser une réserve mobile pour entretenir les communications avec ce point détaché, et enfin la circonstance que les avantages que pouvait procurer son occupation avaient cessé d'exister, le conseil de guerre décida, le 3 juin, qu'Anapa serait évacuée et sa garnison dirigée du côté du territoire des Cosaques de la mer Noire.

Conformément à cette décision du conseil de guerre, il fut procédé immédiatement à l'évacuation d'Anapa : l'hôpital, les administrations et tout ce qui pouvait être transporté promptement fut envoyé hors de la ville; les pièces d'artillerie furent mises hors de service; on fit sauter les fortifications, les édifices furent livrés aux flammes, et le 19 juin la garnison en fut définitivement retirée.

Ces nouvelles furent apportées le 10 juin à Kamysch-Bouroun par une barque circassienne, qui portait à ses mâts le pavillon russe. Les chefs d'équipage demandèrent à parler aux amiraux, et leur racontèrent qu'ils venaient d'Anapa, d'où ils étaient partis le 5; qu'à raison du gros temps, ils avaient mis cinq jours à faire la traversée. A la date de leur départ, la garnison russe, qui occupait la ville, informée des projets des alliés, avait renoncé à toute résistance. Soit que les rapports lui eussent exagéré l'importance de l'expédition, soit que des ordres venus de haut lieu eussent averti d'abandonner la place, soit tout autre motif, elle était partie après avoir fait sauter tous les magasins à poudre de la ville.

Ce rapport de l'équipage circassien, quoique appuyé d'un certain nombre de preuves, fut accueilli avec défiance par les amiraux : il pouvait cacher un piége. Sans suspendre l'embarquement, ils commirent à leurs lieutenants le contre-amiral Charner et le contre-amiral Stewart le soin de vérifier eux-mêmes l'authenticité de ces informations; les matelots de l'embarcation furent gardés à vue en attendant le retour des vapeurs envoyés à la découverte. Etait-il admissible que vingt milles Russes eussent quitté sans combat une ville forte par sa position, hérissée de retranchements, armée de deux cents canons?

Les deux contre-amiraux partirent immédiatement à bord du *Primauguet* et de l'*Hannibal*, et, grâce au maximum de marche, arrivèrent le jour même devant Anapa. Le pavillon russe ne flottait point sur la place. Ils prirent les précautions usitées en pareille circonstance, et débarquèrent sans aucune difficulté sur le rivage. Les canons étaient tous à leurs embrasures, mais sans qu'aucun artilleur apparût derrière les créneaux. Des débris épars autour des fortifications déterminèrent les troupes, qui entrèrent dans la place et la trouvèrent occupée par des Circassiens.

A part quelques habitants, la ville était entièrement vide; les Circassiens occupaient les maisons qu'ils avaient livrées au pillage et se conduisaient comme en pays conquis. Ils étaient au nombre de quelques centaines.

Ces montagnards à demi-sauvages, installés dans les fastueuses résidences des fonctionnaires russes, y contemplaient avec stupéfaction des objets de luxe qui leur étaient inconnus. Ils étaient surtout en extase devant les billards, dont ils prenaient les billes pour des boulets! « Des officiers anglais, dit une correspondance, trouvèrent quatre Circassiens groupés autour d'un billard, et riant aux éclats de la folle idée qu'ils prêtaient aux Russes de fabriquer des boulets en ivoire; mais ils restèrent saisis lorsqu'ils virent les officiers prendre des queues et faire rouler et heurter ces *boulets* sur le tapis vert du billard. Quand la partie fut terminée, les officiers se retirèrent, mais ils eurent encore le temps de voir les Circassiens qui s'étaient emparés des queues, et qui, prenant sans doute goût à cet amusement, essayaient de les imiter et de faire des carambolages. »

Des Circassiens, interrogés, déclarèrent que dans la nuit du 5 ils avaient vu sauter les poudrières; le feu avait été mis sur différents points d'Anapa, et dans la matinée ils avaient vu du haut des montagnes sortir en bon ordre douze bataillons russes qui s'étaient repliés dans l'intérieur des terres après avoir encloué les pièces; la plus grande partie des habitants d'Anapa, emportant tous leurs objets précieux, suivaient la retraite. Ils étaient alors descendus de leurs montagnes, et depuis cette date ils occupaient la ville sans avoir été dérangés.

Ce rapport, confirmé par les inspections de plusieurs officiers anglais qui déclaraient que toutes les poudrières avaient été incendiées, ainsi que tous les magasins contenant les approvisionnements en vivres et en matériel, fut expédié immédiatement à Kamysch-Bouroun. Entre autres choses, les magasins de bombes et de canons qui étaient restés intacts contenaient des projectiles suffisants pour un siége de deux ans, et le nombre des canons en bronze et en fer qui défendaient la place s'élevait à près de deux cents.

Les amiraux envoyèrent plusieurs bateaux à vapeur qui devaient compléter à Anapa l'œuvre expéditionnaire qu'on venait de mener à bonne fin sur le littoral de la mer d'Azof, et prendre à bord toutes les pièces et toutes les munitions qui pouvaient servir à l'armée alliée. Des ingénieurs furent aussi expédiés afin de prendre les mesures nécessaires pour faire sauter tous les points fortifiés de la ville.

Le commandement d'Anapa fut conféré par Mustapha-Pacha, général en chef de l'armée d'Asie, à Séfer-Pacha, chef circassien qui s'était fait remarquer en 1829 par une énergique résistance aux Russes, et qui, exilé à Andrinople par le sultan sur les instances de l'ambassadeur du czar, n'avait repris du service qu'en 1853.

Les amiraux qui avaient ordonné ces mesures dirigeaient personnellement l'exécution de celles qu'ils avaient arrêtées pour Kertch et Iénikalé. On enleva de la première de ces villes tout ce qui pouvait être utile en machines et en outils, le reste fut brisé. Les établissements du gouvernement russe furent détruits, et on rendit inhabitables les maisons, qu'il aurait pu convertir par la suite en magasins.

On laissa à Iénikalé sept mille Turcs, un régiment français et un régiment anglais. La place fut fortifiée à la hâte par de solides ouvrages en terre. Autour de l'ancien château fut établi un chemin couvert avec traverses et batteries. Le sommet du plateau d'Iénikalé fut couronné de redoutes reliées entre elles par des chemins couverts et protégées par des fossés. Des saillants furent ménagés dans ces chemins couverts, de manière que des pièces de campagne pussent être mises en batterie et prendre en écharpe à petite portée de mitraille toute troupe assez hardie pour assaillir les redoutes.

Ces travaux étant ébauchés, l'escadre reprit la mer le 13 juin. Le 16, lord Raglan donnait au ministre de la guerre anglais la nouvelle du retour de l'expédition. Il rendait hommage au dévouement de sir Edmond Lyons, de sir Georges Brown, du général d'Autemarre, de Reschid-Pacha, commandant les troupes turques, et ajoutait :

« J'ai été vraiment heureux d'avoir cette occasion de féliciter personnellement sir E. Lyons du succès de l'expédition qu'il avait, dès le commencement, recommandée avec tant de chaleur et à laquelle il attachait la plus grande importance, ainsi que des résultats obtenus par les attaques exécutées contre les possessions de l'ennemi dans la mer d'Azof. Les excellentes mesures prises pour le bombardement de Taganrog font le plus grand honneur au capitaine Lyons, de la *Miranda*, et sont en même temps la preuve de son habileté, de sa résolution et de sa bravoure. »

L'officier qui méritait cet éloge ne rentrait à Kamiesch que pour y trouver la mort.

CHAPITRE XXI.

Préparatifs d'un assaut. — Canrobert est nommé grand'croix de la Légion d'honneur. — Changements dans l'armée. — Etat des ouvrages de Sébastopol. — Ordre du jour pour prévenir l'entraînement. — Bombardement. — Plan d'attaque. — Affaire du 18 juin.

Au moment où le corps expéditionnaire revint du détroit de Kertch, l'assaut du faubourg de Karabelnaïa était imminent. L'armement du mamelon Vert et des ouvrages blancs était terminé, le terrain étudié avec soin, l'ennemi resserré par de nouvelles tranchées. Chaque jour on fixait au lendemain une attaque, qui devait avoir à la fois pour but le grand Redan, la tour Malakoff, le redan du Carénage, et les retranchements qui couvrent l'extrémité du faubourg. Les Russes, sous la direction de leur habile ingénieur Totleben, y faisaient de grands travaux, élevaient des traverses et des tranchées sur leur flanc gauche, et étageaient des batteries le long des rochers du côté nord de la rade, au-dessus des bâtiments de la manutention militaire.

Le général Pélissier se rendit le 16 juin avec son état-major sur les bords de la Tchernaïa, au camp de la 1re division, et remit à son prédécesseur le grand cordon de la Légion d'honneur, qui lui avait été conféré par décret du 21 mai. Le même jour arriva au quartier général l'écuyer de l'empereur, M. de Bourgoin, porteur d'une lettre pour le général Pélissier. Les soldats supposèrent qu'elle contenait l'ordre de presser l'assaut, et leur impatience redoubla. Peut-être avait-elle rapport au changement que subirent pendant la journée les commandements de l'armée. Le deuxième corps fut réservé ; le général Bosquet fut placé à la tête d'un corps d'observation de la Tchernaïa, composé de quatre divisions d'infanterie, d'une réserve d'artillerie, de deux divisions de cavalerie, ainsi que des équipages nécessaires. Les divisions Brunet et Mayran restèrent sur le plateau ; les divisions Camon et Dulac descendirent dans la plaine, et furent remplacées par la division Regnaud de Saint-Jean d'Angely, et par la division d'Autemarre, arrivée de Kertch la veille.

Le correspondant du *Courrier de Lyon* écrivait à la date du 16 juin :

« A la veille d'un assaut décisif, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'avoir une idée exacte de l'état actuel des ouvrages des alliés et des fortifications extérieures de Sébastopol. De la mer au ravin des Anglais, nos tranchées, sur une étendue de front d'environ trois kilomètres, s'avancent parallèlement à peu près aux fortifications de la place jusqu'à deux cents mètres au plus des fossés, et par endroits jusqu'à soixante mètres. Leur développement total, boyaux et parallèles, dépasse quarante-neuf kilomètres. Elles sont hérissées, aux points culminants et les plus avantageusement placés pour le tir, de cinquante-quatre batteries de canon et de mortiers, s'élevant ensemble au chiffre énorme de plus de trois cent cinquante bouches à feu. Elles enserrent dans un réseau infranchissable toute la partie de la ville de Sébastopol défendue par le fort de la Quarantaine, à l'entrée du port, la muraille crénelée partant de ce fort pour relier le bastion de la Quarantaine, et de là elle aboutit au bastion Central. Comme vous le savez, l'ennemi possède encore en avant de ces forts et de cette muraille des batteries considérables se flanquant mutuellement et connues sous le nom du fort Rouge et batteries circulaires en remontant de la mer le long du sommet de la côte de la baie de la Quarantaine, jusqu'au saillant du bastion du même nom. Entre la porte de la ville et la face gauche du bastion Central sont placées d'autres batteries sur le versant du ravin qui les sépare de nos tranchées du Cimetière. Enfin tout un système de batteries croisant leurs feux défend le ravin profond et étroit qui descend de nos parallèles, entre le bastion Central et celui du Mât, et va, par un brusque détour, se perdre dans le port en passant par derrière les ouvrages de défense de la ville, groupée très-pittoresquement autour d'un mamelon aux trois quarts entouré d'eau.

» Malgré le feu court, mais très-vif, des 7 et 8 juin, la place est en parfait état de défense. L'extérieur des fortifications est fortement dégradé par l'énorme quantité de projectiles envoyés par les alliés depuis le 9 avril ; mais les Russes ont installé derrière d'autres batteries en plus grand nombre encore qu'antérieurement, et elles sont doublement protégées par les anciens et les nouveaux épaulements. Quant aux édifices et aux maisons de la ville proprement dite, toitures, murailles et fenêtres, tout est intact. La passerelle en radeaux remplaçant celle en bateaux, reliant la ville au quartier de la marine et de l'arsenal, est hors de portée de nos canons.

» Les ouvrages et les batteries des Anglais sont toujours à une assez grande distance du Redan, qui défend les casernes et l'arsenal. Mais il faut avouer que nos braves alliés ont marché et marchent avec une déplorable lenteur dans leurs travaux. S'ils étaient abandonnés à eux-mêmes pour enlever cette très-forte position, supposé même que Malakoff n'existât pas, il leur serait impossible d'ici longtemps, malgré leur intrépide courage, de s'en emparer, à cause de l'étendue de terrain très-accidenté qui les sépare de l'ennemi. Heureusement Malakoff prend à revers les batteries du Redan, de sorte qu'aussitôt que nous serons maîtres de la tour, les Russes seront forcés d'abandonner le Redan. Alors le bastion du Mât et le bastion Central, écrasés par les feux dominants des batteries de Malakoff et du Redan, ne pourront résister, et tout le vaste système de fortifications dont ils sont les points saillants, sera forcément évacué par l'ennemi.

» Actuellement que nous sommes maîtres du mamelon Vert et des ouvrages blancs, l'ennemi ne possède plus sur la partie sud de Sébastopol qu'un petit groupe de maisons à l'extrémité gauche de Sébastopol, à l'entrée du ravin du Carénage. Là sont établies deux batteries qui enfilent à peu près le ravin malgré ses zigzags, et nous font beaucoup de mal, surtout aux heures où on relève la garde des tranchées. A gauche de ces deux batteries s'en trouve une demi-circulaire, autrefois très-considérable, aujourd'hui désarmée par l'ennemi.

» Seulement de chaque côté il a placé, pour ainsi dire à demi caché par le quai fort élevé, une frégate à vapeur dont l'artillerie peut remplacer celle de cette batterie. De là à la face droite de Malakoff, il y a un espace d'environ 1,000 mètres, entièrement dégarni d'ouvrages; mais en arrière sont embossés, sur une ligne partant de l'Arsenal, les quatre vaisseaux à trois ponts, restes de la flotte russe. Ils sont là pour balayer tout le terrain en avant de nos ouvrages, entre le ravin du Carénage et Malakoff, terrain du reste peu considérable maintenant, car depuis huit jours nous avons construit trois parallèles nouvelles, qui s'étendent sur la droite du mamelon Vert jusqu'au pied de Malakoff et de là au Carénage. A l'angle de la face droite de Malakoff, l'ennemi a établi plusieurs batteries rasantes destinées à couvrir de mitraille tous les abords de la tour, depuis le port jusqu'au saillant faisant face au mamelon Vert. Quant à la pente élevée et roide du pâté de terrain où sont accumulées les fortifications dites de Malakoff, elle est hérissée de batteries étagées les unes sur les autres. La face gauche, non moins escarpée, est aussi formidablement armée et défendue. Quant à nous, nous construisons à gauche et à droite, en avant, en arrière et dans l'intérieur du mamelon Vert, des batteries de pièces du plus gros calibre. Il est probable que ce soir même tout sera terminé, et que nous serons à même de donner l'assaut vingt-quatre heures après, peut-être même dans un moindre délai ; tout dépendra des résultats obtenus par notre artillerie. »

« Tout est prêt, mandait à la même date le correspondant du *Constitutionnel :* dans quelques heures, peut-être, l'homme qui, au nom de la France, dispose de la vie et de la mort d'un si grand nombre, le général en chef, aura donné le signal. Le concert infernal recommencera à faire entendre ses voix formidables; et sous cette pluie de feu, nos soldats iront vous gagner, à vous tous les impatients de France, cette considération glorieuse sans laquelle il n'y a, pour une grande nation, ni tranquillité ni repos assuré. »

Avant l'action, pour prévenir l'entraînement qui avait été si fatal aux zouaves dans la journée du 7, le général en chef publia l'ordre général suivant :

« SOLDATS,

» Dans une occasion récente, un entraînement, toujours déplorable, puisqu'il aboutit à répandre inutilement un sang généreux, vous a emportés plus loin que vous n'eussiez dû le faire, et bon nombre en ont été cruellement punis.

» Il est de mon devoir aujourd'hui de vous renouveler les recom-

mandations faites tant de fois déjà. Aussi répéterai-je aux officiers généraux, aux chefs de corps, aux commandants de compagnie, de faire bien sentir aux hommes qui leur sont confiés la nécessité de leur réunion et de leur formation régulière après toute action de guerre, et surtout après un assaut.

» Non-seulement le succès de l'opération, mais encore l'honneur de l'armée et leur propre salut individuel, dépendent de la rapidité avec laquelle ils se sont reformés et mis en mesure de repousser toute attaque de l'ennemi, de vaincre toute résistance qui serait encore à renverser, jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'impuissance.

» J'attends de votre dévouement à l'empereur, de votre amour du devoir, la stricte exécution de cet ordre.

» Trouvez-y les paroles d'un père jaloux de votre conservation et d'un chef qui a le droit de vous demander tout pour le succès de nos armes, l'honneur du souverain et la gloire de la France.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 17 juin 1855.

» *Le général en chef*, A. Pélissier. »

du ravin, en se défilant autant que possible des feux des lignes ennemies, et tourner par la gorge la batterie de la pointe.

La 2e brigade, aux ordres du général de Failly, devait faire effort sur la droite du redan du Carénage. Elle était pourvue de tous les moyens d'escalade.

La réserve spéciale de cette division comptait deux bataillons du 1er régiment des voltigeurs de la garde. Toutes ces troupes étaient disposées de bonne heure à leur poste.

La division Brunet avait une de ses brigades en avant et à droite de la redoute Brancion (mamelon Vert); l'autre, dans la parallèle en arrière et à droite de cette redoute.

Une disposition analogue avait été prise pour la division d'Autemarre: la brigade Niol, en avant et à gauche de la redoute Brancion, la brigade Breton, dans la parallèle en arrière.

Deux batteries d'artillerie, pouvant se manœuvrer à la bricole, étaient placées en arrière de la redoute Brancion, pour être portées sur les positions de l'ennemi, si nous parvenions à nous en emparer.



Prise d'une batterie du mamelon Vert.

Les batteries anglaises et françaises tonnèrent, pendant toute la journée du 17, contre les ouvrages qu'on avait résolu d'enlever. L'ennemi cessa promptement de répondre de Malakoff et du grand Redan; mais il est vraisemblable qu'il chercha à ménager ses batteries et à réunir ses forces, et qu'il ne subit pas les effets de l'artillerie autant qu'on était en droit de le supposer. Quoi qu'il en soit, la supériorité apparente de leur feu confirma les assiégeants dans le projet d'attaquer le 18 juin.

Dans la nuit, les dernières dispositions furent prises. Les Anglais se chargèrent de forcer le grand Redan. Trois divisions françaises étaient appelées à combattre: les divisions Mayran et Brunet, du 2e corps; la division d'Autemarre, du 1er. La division de la garde impériale formait la réserve.

La division Mayran avait la droite des attaques, et devait emporter les retranchements qui s'étendent de la batterie de la pointe au redan du Carénage.

La division Brunet devait tourner Malakoff par la droite.

La division d'Autemarre devait manœuvrer par la gauche pour enlever cet ouvrage important.

La mission du général Mayran était difficile. Sa 1re brigade, commandée par le colonel Saurin, du 3e de zouaves, devait sortir du ravin du Carénage au point où se trouve l'aqueduc, longer la berge gauche

La division de la garde impériale, formant réserve générale des trois attaques, était massée en arrière de la redoute Victoria.

L'action s'engagea avant le jour. Le général Pélissier, sous le commandement direct duquel les troupes allaient pour la première fois aborder l'ennemi, avait choisi pour poste la batterie Lancastre, d'où il devait donner le signal avec des fusées à étoiles.

« Malgré les grandes difficultés du terrain, dit-il dans son rapport au ministre de la guerre, malgré les obstacles accumulés par l'ennemi, et quoique les Russes, certainement instruits de nos projets, fussent sur leurs gardes et prêts à repousser l'assaut, il est permis de croire que si l'attaque eût pu être générale et instantanée sur toute l'étendue de la ligne, s'il y avait eu de la soudaineté et de l'ensemble dans les efforts de nos braves troupes, le but eût été atteint. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et une fatalité inconcevable nous fit échouer.

» J'étais encore à plus de mille mètres du point d'où je devais donner le signal, quand une mousqueterie ardente, entrecoupée de coups de mitraille, m'avertit que l'affaire était violemment engagée vers la droite. En effet, un peu avant trois heures, le général Mayran avait cru voir mon feu de signal dans une bombe à trace fusante, lancée de la redoute Brancion. Vainement il fut averti de son erreur. »

Ce brave et malheureux général donne l'ordre de commencer l'attaque. Les colonnes Saurin et de Failly s'élancent aussitôt: le pre-

mier élan est magnifique; mais à peine les têtes de colonnes sont-elles en marche, qu'une grêle de projectiles pleut sur elles non-seulement des remparts, mais encore des vaisseaux russes embossés par le travers de la baie du Carénage. Les pièces, ingénieusement masquées au moyen de portières en corde, apparaissent brusquement et vomissent la mort. Le général Mayran, debout malgré deux blessures, est abattu par un coup de mitraille, et déjà on l'emportait du champ de bataille, lorque le signal part du terre-plein de la batterie Lancastre.

Un moment désunie par la perte de son général, la division de droite se rallie. Elle est soutenue par le 2e bataillon du 95e de ligne, par un bataillon des voltigeurs de la garde, et par quatre autres bataillons du même corps pris à la réserve générale. Tout ce que ces troupes peuvent faire, c'est de se rallier dans le ravin du Carénage. lon de ce régiment et le 26e se précipitent vers la forteresse; les sapeurs du génie apportent des échelles; mais les Russes, restés maîtres du grand Redan, en tournent les pièces et les réserves contre les assaillants de la tour Malakoff.

Les Anglais avaient échoué contre ce formidable Redan. Il avait été convenu que des détachements d'infanterie légère et des 2e et 4e divisions, placés sous le commandement de sir George Brown, seraient formés en trois colonnes; que celle de droite attaquerait le côté gauche du Redan entre les deux batteries dont il est flanqué; que celle du centre avancerait sur l'angle saillant, et que celle de gauche s'avancerait sur l'angle rentrant formé par le côté droit et le flanc de l'ouvrage; la première et la dernière précédant celle du centre.

Il eût été important que le mouvement des Anglais coïncidât avec le nôtre, et que leur colonne d'attaque s'avançât sur le grand Redan



Le général Mayran.

à l'instant même où le général d'Autemarre marchait contre Malakoff; mais il n'y eut point d'ensemble. En entendant gronder la canonnade à l'extrême droite, les troupes anglaises s'avancèrent, précédées et couvertes par des détachements de la ligne, par des tirailleurs, par des marins qui portaient des échelles, et par des soldats qui portaient des fascines. Mais à peine sorties des tranchées elles furent criblées de mitraille. Le major général sir John Campbell, le colonel Shadforth, du 57e, le colonel Yea, des fusiliers royaux tombèrent avec un grand nombre de soldats. « Jamais, dit lord Raglan dans son rapport, je n'ai été témoin d'un feu continu de mitraille combiné avec la mousqueterie aussi violent que celui qui venait des ouvrages de l'ennemi. » L'impossibilité d'avancer fut bientôt constatée, et les Anglais rentrèrent dans leurs parallèles.

Au centre, l'attaque n'est pas plus heureuse. Au moment où la grêle de fusées crépite dans les airs, la division Brunet s'élance; mais, dès le début, le général est mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine. Le général Lafont de Villiers prend le commandement; les troupes marchent avec résolution; mais elles sont prises d'écharpe par toutes les pièces d'artillerie russes, qui tournent leur feu contre elles, après avoir forcé la division Mayran à s'arrêter. Les bateaux à vapeur, les batteries échelonnées sur le côté nord de la rade lâchent de terribles bordées. Fauchés comme des épis, les soldats se mettent à l'abri dans un ravin et y maintiennent leur position, en attendant l'arrivée des réserves.

A la gauche de la tour Malakoff, le général d'Autemarre lance, dès le premier signal, le 5e de chasseurs à pied et le 1er bataillon du 19e de ligne. En défilant dans le prolongement du ravin de Karabelnaïa, ils parviennent, malgré des pertes sensibles, jusqu'au retranchement qui le relie à la tour. Ils pénètrent dans l'enceinte même. Le 19e de ligne plante son drapeau sur l'épaulement; le 2e batail-

Les défenseurs du Redan pouvaient donc se joindre à ceux de la tour Malakoff. Devant les forces imposantes de l'ennemi, le commandant du 5e bataillon, déjà frappé de cinq coups de feu, chercha, mais en vain, à conserver le terrain conquis. Obligé de plier sous le nombre, il

repoussa le retranchement. Le général Niol rallia sa brigade, renforcée du 39e de ligne, on voulut tenter un nouveau mouvement offensif. Pour assurer le succès de ce nouvel effort, et sur l'avis du général d'Autemarre que sa réserve se réduisait au 74e de ligne, le général Pélissier lui envoya le régiment des zouaves de la garde. Renfort inutile! La division, n'ayant d'appui ni à droite ni à gauche, labourée par l'artillerie du Redan, se retira dans une ancienne parallèle russe où, sans espoir de succès, elle resta stoïquement jusqu'à la fin du combat.

A huit heures et demie, le général Pélissier reconnut que toute chance favorable était épuisée. Il donna l'ordre de rentrer dans les tranchées, où les Russes ne cherchèrent pas à poursuivre les troupes, qui se retiraient avec un héroïque sang-froid.

Pendant l'attaque directe du Redan, un singulier épisode s'était passé. La troisième division anglaise, sous les ordres du major général Bornard, avait longé le ravin Woronzoff, tandis qu'une brigade commandée par le major général Eyre menaçait les ouvrages qui défendaient la tête des Docks. Cette brigade parvint à pénétrer dans le faubourg, s'empara du cimetière de la baie du Sud et occupa quelques maisons, d'où elle soutint la fusillade contre les Russes depuis quatre heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Les journaux ont raconté une foule d'anecdotes sur cette occupation. Une lettre communiquée au *Morning Chronicle* rapporte que quatre compagnies du 18e régiment ayant envahi des maisons en face de la batterie des Jardins, s'y installèrent après en avoir repoussé les Russes; ils y trouvèrent une femme et quatre enfants qui implorèrent leur pitié et auxquels on permit de se retirer. Il paraît qu'une des habitations était très-élégamment meublée et habitée par un officier général. A son retour de cette expédition, un des soldats rapportait pour sa part un chapeau du général bordé d'or, un microscope, des fourchettes et des couteaux, une toupie d'enfant, des bouteilles de vin et de rhum, et une paire de pantoufles de danse en satin qui faisait l'éloge du pied de leur propriétaire.

D'autres portaient des habits d'hommes et de femmes enlevés dans des armoires et des garde-robes richement garnies; tous avaient orné leurs schakos de rubans, de dentelles, de fleurs artificielles et autres objets de ce genre. Les glaces et quelques beaux pianos avaient été brisés soit par les pillards, soit par la mitraille et la fusillade dirigées contre eux. C'était un véritable combat de rues, où les postes les plus avancés se tiraient des coups de fusil d'une fenêtre à l'autre. « Voilà pour vous, damné Anglais! » aurait crié en cette langue un des Russes en déchargeant son arme sur un Irlandais, qui lui aurait répondu par le même compliment.

« Vous savez, écrit un officier au *Journal de Constantinople*, que trois régiments anglais et un détachement de marins purent pénétrer dans le faubourg de l'Arsenal, où ils restèrent assez longtemps exposés au feu de l'ennemi. Installées dans cette partie de la ville, ces troupes se répandirent dans les maisons, et trouvèrent dans l'une d'elles un petit enfant de trois mois que ses parents avaient abandonné. La pauvre petite créature était fort gentille, fort mignonne, et ne semblait nullement effrayée de tout ce bruit qui se faisait autour d'elle; si bien qu'un soldat du 88e, touché de l'abandon dans lequel il voyait cet enfant, le prit avec précaution et l'emporta dans la retraite que cette poignée d'hommes exécuta si bravement à travers toutes les forces ennemies. Cet enfant, que j'ai vu au camp, a été adopté par tout le régiment, et c'est à qui l'aimera et le caressera le plus. Mais nos alliés ne se bornèrent pas à cette capture, et pendant que les balles, les boulets et les obus pleuvaient de tous côtés, on voyait les soldats, mis en gaieté sans doute par l'étrange position où ils se trouvaient dans un des quartiers de la ville ennemie, sortir des maisons les uns armés d'un parapluie tout grand ouvert, les autres coiffés de chapeaux, de bonnets de femmes, et tous ayant plus ou moins une pointe de vin, grâce aux caves bien garnies qu'ils avaient découvertes dans ces maisons. Enfin ces vaillantes troupes purent se dégager, et opérèrent cette admirable retraite sur laquelle on n'a pas assez insisté. N'est-ce pas une chose merveilleuse et audacieuse au dernier point que trois mille hommes se soient avisés de pénétrer dans le faubourg d'une place comme Sébastopol, y soient restés tout un jour et une nuit, se soient livrés à ces mille facéties que je viens de vous dire et qui témoignaient d'une rare présence d'esprit, et aient enfin pu se retirer en bon ordre, n'ayant perdu que quatre cents hommes! »

Que faisaient cependant les flottes? Leurs opérations sont décrites dans ces deux rapports :

« A bord du *Montebello*, 19 juin 1855.

» Monsieur le ministre,

» Au moment où les escadres alliées sont revenues de l'expédition de Kertch, les généraux en chef se préparaient à poursuivre les succès déjà obtenus et méditaient une attaque très-sérieuse contre la tour Malakoff et la batterie du Redan. Bien que le concours de la marine n'eût point été demandé pour cette opération, nous pensâmes, M. l'amiral Lyons et moi, que nous pourrions la favoriser. L'amiral Lyons pouvait employer dans ses attaques de nuit beaucoup plus de navires à vapeur que je n'étais en mesure de le faire, par suite de la nécessité où je m'étais trouvé d'expédier des frégates à Constantinople. A défaut de frégates, j'ai dû affecter à ce service des corvettes et même des avisos, et j'ai pu, lorsque les Anglais envoyaient quatre bâtiments et trois canonnières tirer sur la place, leur adjoindre trois des bâtiments de mon escadre, chaque navire se présentant isolément devant les forts à un intervalle d'une demi-heure environ. Nous avons été très-heureux de ces expéditions nocturnes. Depuis le *Mogador*, qui, avant notre départ pour Kertch, avait eu deux hommes tués, aucun bâtiment français n'a eu d'hommes mis hors de combat. Les Anglais avaient été aussi favorisés que nous jusqu'à l'avant-dernière nuit; mais cette fois ils ont fait des pertes sensibles. Une bombe, tombée à bord du *Terrible*, a tué deux hommes et en a blessé onze. D'autres navires ont été également atteints, et la perte totale des Anglais en cette occasion a été de sept hommes tués et trente blessés.

» La nuit dernière, deux navires seulement ont lancé des projectiles sur la place, et, bien qu'on leur ait répondu vigoureusement, ils n'ont point été atteints.

» La vivacité du feu des batteries russes indique assez l'irritation que causent à l'ennemi ces attaques incessantes. Dans la pénurie de canonniers, à laquelle, suivant tous les rapports des déserteurs, l'a réduit ce long siége, ce n'est point un résultat insignifiant que de l'obliger à tenir ses batteries de mer constamment armées, de faire tomber des projectiles au milieu d'une ville remplie de troupes, de fatiguer la garnison, et surtout ces canonniers dont l'énergie explique seule la longue résistance de Sébastopol. On assure qu'au moment où le mamelon Vert et les ouvrages Blancs devaient être attaqués par nos troupes, les Russes furent obligés d'envoyer chercher des canonniers dans les forts de la Quarantaine pour pouvoir répondre au feu que nous dirigions sur les redoutes que nous voulions enlever. C'est principalement pour empêcher l'ennemi de recommencer cette manœuvre que l'amiral Lyons et moi, informés du projet des généraux en chef, nous nous décidâmes à appareiller avec les navires à vapeur des deux escadres et à venir défiler devant les ports à portée de canon, sauf à saisir l'occasion, si elle se présentait, d'exécuter une tentative plus sérieuse contre les batteries.

» A trois heures du matin les deux escadres étaient sous vapeur, et à trois heures et demie des fusées de signaux, lancées d'un de nos ouvrages, nous apprenaient que les troupes alliées marchaient sur le Redan et sur la tour Malakoff. Malgré la vigueur avec laquelle cette double attaque a été conduite, le succès a trompé le courage de nos troupes; elles n'ont pu se loger dans les ouvrages qu'elles devaient enlever; mais, contraintes à la retraite, elles n'ont pas perdu un pouce de terrain et se sont repliées en bon ordre dans leurs parallèles, qu'elles occupent encore. Dès les premières lueurs du jour, tous nos regards avaient été dirigés du côté de la tour Malakoff. L'insuccès de notre attaque ne nous fut confirmé officiellement que plus tard; mais déjà diverses circonstances avaient suffi pour nous l'indiquer. L'amiral Lyons et moi avions arrêté à l'avance que nous n'engagerions nos forces que lorsque l'utilité de cette diversion nous serait démontrée.

» L'insuccès de l'affaire Malakoff ne doit point être uniquement attribué, s'il faut ajouter foi aux rapports des prisonniers, à la force de cet ouvrage. Nos troupes ont trouvé devant elles des masses considérables qui s'apprêtaient elles-mêmes à attaquer le mamelon Vert et les ouvrages Blancs. Si notre but n'a pas été atteint, celui de l'ennemi l'a donc été bien moins encore, et, quoique repoussés, nous n'avons point quitté le terrain de l'offensive. Personne ne doute que nous ne sachions nous y maintenir, et que nous ne prenions prochainement notre revanche. Jamais les troupes n'ont montré plus d'ardeur.

» Après avoir passé la journée sous vapeur, les escadres sont venues jeter l'ancre devant Sébastopol à extrême portée des canons de la place.

» Je suis, etc.

» *Le vice-amiral commandant en chef*, Bruat. »

Le rapport du commandant en chef de la flotte anglaise confirme les détails ci-dessus :

« *Royal-Albert*, en vue de Sébastopol, 19 juin 1855.

» Monsieur, à notre retour de Kertch, le 15 du courant, le vice-amiral Bruat et moi nous fûmes informés par les commandants des forces de terre qu'ils avaient l'intention de rouvrir le feu des batteries le lendemain matin, et, le 18 du courant, de pousser plus avant les approches vers Sébastopol, ainsi que de tâcher de s'emparer des positions ennemies de la tour Malakoff et du Redan. Leurs Excellences nous firent savoir aussi qu'elles avaient constaté que le feu de nuit de nos vapeurs avait produit un puissant effet. Sur cet avis, mon collègue et moi, nous décidâmes sur-le-champ de réitérer l'opération dans les deux nuits intermédiaires. En conséquence, le 16 du courant, les frégates et sloops à vapeur la *Tribune*, le *Highflyer*, le *Terrible*, la *Miranda*, le *Niger*, l'*Arrow*, le *Viper*, le *Snake*, le *Weser*, accompagnés de plusieurs vapeurs français, firent une décharge terrible contre les fortifications de la ville et de la mer, pendant que le *Da-*

nube, lieutenant R.-P. Cator, et les chaloupes du *Royal-Albert*, sous les ordres du lieutenant W. Watson et Edmund Wilmot, vomissaient des torrents de fusées. Ils n'ont eu heureusement ni tués ni blessés.

» Durant la nuit du 17, la *Princess-Royal*, les frégates et sloops à vapeur le *Sidon*, le *Highflyer*, la *Miranda*, le *Viper* et le *Snake*, accompagnés d'une division de vapeurs français, et les chaloupes, ainsi qu'auparavant, renouvelèrent le feu. Il m'est pénible de faire remarquer qu'en cette occasion nous avons essuyé quelques pertes : la *Princess-Royal* a eu un homme tué et deux blessés ; le *Sidon*, deux tués et onze blessés. Le capitaine Lyons a été si grièvement blessé d'un obus à la jambe, qu'il m'a fallu l'envoyer à l'hôpital de Thérapia.

» Leurs Seigneuries croiront sans peine que la flotte tout entière était animée d'un ardent désir d'aller sous le feu; mais comme il n'y avait qu'un seul vaisseau de ligne qui pût le faire avec avantage, je jugeai que ce devait être la *Princess-Royal*, commandée par lord Clarence Page, qui, après avoir concerté son plan avec infiniment de zèle et d'habileté, était naturellement celui qui le connaissait le mieux.

» J'ai l'honneur, etc.

» EDMUND LYONS, *contre-amiral et commandant en chef.* »

CHAPITRE XXII.

Le 18 juin suivant le prince Gortschakoff.

Les matériaux du récit qui précède sont puisés dans les pièces officielles et dans les lettres particulières. Pour le compléter, nous y joindrons le texte même du rapport du prince Gortschakoff.

Peut-être nous demandera-t-on pourquoi nous accordons la préférence à ce rapport sur ceux des généraux alliés. Nous répondrons qu'il est plus complet, et qu'il fait plus nettement ressortir les prodigieux efforts des assiégeants.

Les rapports français et anglais furent écrits dès le 23 juin, pour satisfaire l'impatience de l'Europe et prévenir les exagérations. Le sang répandu fumait encore; les soins graves qu'imposent les suites d'une bataille, surtout quand elle a été perdue, absorbaient les généraux. L'isolement de chaque attaque en faisait un drame à part; le faisceau de renseignements était à peine formé. Le rapport qui parut le 14 juillet dans l'*Invalide russe* est fait à loisir, abondant en détails, et rend dans son ensemble un éclatant hommage à la bravoure des alliés. On dirait que le prince Gortschakoff veut rehausser son propre mérite et celui des troupes qu'il commande en grandissant ses adversaires, dont il décrit minutieusement les attaques furieuses, les retours offensifs. Toutes les assertions de ce document ne doivent pas être toutefois adoptées sans réserve; mais il faut le consulter plutôt que tout autre, si l'on veut comprendre ce que les troupes françaises et anglaises déployèrent d'héroïque acharnement. Particularité peut-être sans exemple jusqu'à ce jour, c'est dans le rapport ennemi que nous trouvons le plus digne éloge de nos soldats !

RAPPORT DE L'AIDE DE CAMP GÉNÉRAL DU PRINCE GORTSCHAKOFF SUR L'AFFAIRE DU 18 JUIN.

« *Détails de l'assaut repoussé le 18 juin.*

» Après le troisième bombardement, qui s'est prolongé cinq jours, du 25 au 30 mai, la ligne de défense de Sébastopol a été rétablie en très-peu de temps en son premier état. Les vaillants défenseurs de Sébastopol, sans se laisser décourager par la fatigue, continuèrent, sous un feu d'enfer, à rétablir les ouvrages endommagés, et avec un remarquable sang-froid, à construire de nouvelles batteries contre les approches de l'ennemi.

» Le 17 juin, à trois heures et demie du matin, l'ennemi ouvrit, à un signal donné de toutes ses batteries, un feu renforcé contre les bastions et les forts de la Karabelnaïa. Pendant deux heures son artillerie a tiré consécutivement, pour ainsi dire, des salves. Nos batteries répondaient de la manière la plus vive.

» A deux heures de l'après-midi, l'assiégeant commença la même canonnade contre le côté droit de notre ligne de défense. Le feu devint général et continua jusqu'à la nuit tombante. Le soir et pendant toute la nuit l'ennemi bombarda vivement la ville, lançant des bombes et des fusées dans l'enceinte, sur la rade et du côté du nord. En même temps une frégate à vapeur de l'ennemi lançait ses bordées contre les batteries du rivage, ainsi que dans la rade et dans la ville.

» Malgré la violence du feu horizontal et vertical contre nos ouvrages, leur réparation se poursuivait néanmoins très-activement ; les pièces démontées étaient remplacées.

» Dans la nuit surtout du 17 au 18 juin, le premier bataillon du régiment de Seysk continua ses travaux sur le bastion Korniloff, sous la direction même de son chef, avec une activité et une intrépidité extraordinaires et sous le feu le plus meurtrier.

» La vigueur du bombardement et un mouvement particulier qui se faisait remarquer sur la droite de l'assiégeant, donnèrent à penser qu'il se préparait à entreprendre quelque chose de décisif contre les fortifications de la Karabelnaïa.

» Conformément aux instructions qui avaient été données d'avance à la garnison par l'aide de camp général, comte Osten-Sacken, les troupes étaient prêtes à repousser l'attaque. Le 6 (18) juin, à la pointe du jour, l'ennemi, d'abord déployé en plusieurs lignes compactes soutenues par de fortes colonnes, et, plus en arrière, par de grandes masses de réserve, marcha à l'attaque de la gauche de notre ligne de défense, depuis le bastion n° 1 jusqu'au Pérésype.

» Il résulte des dépositions faites par des officiers prisonniers que l'instruction donnée aux troupes d'attaque portait l'ordre de s'emparer de toute la partie orientale de Sébastopol jusqu'à la baie du Sud. Les Français devaient occuper le bastion Korniloff, et puis les n°s 1 et 2; les Anglais, le bastion n° 3.

» Etaient destinées à l'attaque : cinq divisions françaises : les 2e, 5e, 8e, 9e et la division de la garde, environ 30,000 hommes, et cinq divisions anglaises : les 1re, 2e, 3e, 4e et la division légère, 15 à 20,000 hommes.

» Les troupes françaises étaient divisées en deux parties principales : la première, c'est-à-dire la droite, sous le commandement du général Mayran, fut dirigée contre les bastions n°s 1 et 2; et l'autre, sous le commandement du général Brunet, marcha contre le kourgan (Mamelon) Malakoff; la troisième, c'est-à-dire la gauche, formée par les Anglais, et sous le commandement de lord Raglan, avait pour mission la prise du bastion n° 3. La première ligne des colonnes françaises était composée d'une chaîne épaisse de tirailleurs sans cesse renforcée par des réserves.

» La première ligne des Anglais était composée de volontaires choisis, par trente hommes de chaque régiment et au nombre de 1,500; la seconde ligne était composée de trois régiments de chaque division, en tout 15 régiments, environ 10,500 hommes. Le reste des régiments anglais et écossais formait la réserve générale.

» Voici la marche générale de l'action :

Insuccès de l'attaque contre le bastion n° 1.

» Vers les deux heures de la nuit, le lieutenant en second Khroustcheff, du régiment des chasseurs de Briansk (actuellement de l'aide de camp général prince Gortschakoff), qui était caché derrière le bastion n° 1, fit savoir au général-major Ouroussoff de la suite de Sa Majesté, que des troupes ennemies se concentraient en nombre considérable dans la baie du Carénage.

» A la réception de cette nouvelle, nos troupes qui étaient dans les bastions se tinrent prêtes à occuper les positions qui leur avaient été préalablement désignées.

» Vers les trois heures, les colonnes ennemies commencèrent à sortir de la baie du Carénage, et en même temps une chaîne épaisse de tirailleurs se lancèrent sur le bastion n° 1. Cette attaque fut exécutée sous la protection des batteries de tranchée de l'assiégeant et de son artillerie de campagne, qui avait été disposée sur une hauteur derrière la redoute de Sélinginsk.

» D'après les dispositions prises par le colonel Serbininoff, commandant du régiment de chasseurs Krémentchouk, la chaîne des tirailleurs et les colonnes de l'ennemi furent reçues simultanément par un feu de mitraille et de mousqueterie, et forcées d'arrêter leur attaque. En même temps nos bateaux à vapeur *le Wladimir, le Gromonosetz, le Khersones, le Krymm, le Bessarabia* et *l'Odessa* s'approchèrent de la pointe de la baie du Carénage, et par le feu meurtrier de leur artillerie jetèrent la plus grande confusion dans les rangs de réserve ennemis.

» Malgré la vigueur de notre feu et ses terribles pertes, l'assiégeant, après deux arrêts successifs, se porta pour la troisième fois contre le bastion; mais, reçu par un feu bien nourri de mitraille et de mousqueterie, il recula en désordre, nonobstant les cris de ses chefs, qui cherchaient à ramener les troupes à l'attaque.

Insuccès de l'attaque de l'ennemi contre le bastion n° 2.

» A trois heures de la nuit, pendant l'attaque générale, les colonnes de l'ennemi s'avancèrent à cinquante pas de distance, derrière la chaîne épaisse des tirailleurs.

» L'attaque eut lieu contre les deux angles saillants du bastion. Après les premières décharges à mitraille et de mousqueterie effectuées tout le long de la ligne, la chaîne de l'assaillant se replia en arrière. Les colonnes descendirent dans le ravin et de là engagèrent la fusillade. Les généraux, malgré leurs ordres et leur propre exemple, ne parvinrent pas à faire renouveler l'attaque par leurs soldats.

» Le feu de nos bateaux à vapeur, qui s'étaient avancés jusqu'à la pointe de la baie du Carénage dès le commencement de l'action et qui agissaient contre les troupes ennemies massées le long du ravin, et celui des batteries du côté du Nord, produisaient un effet désastreux au milieu des colonnes de réserve de l'assaillant et aidèrent ainsi considérablement au succès de la journée. L'artillerie de campagne que l'ennemi avait placée sur la hauteur, derrière la redoute de Sélinginsk, fut contrainte d'abandonner sa position et même de se retirer avant la fin de l'assaut.

» Nos troupes se précipitèrent à la poursuite de l'ennemi, qui se retirait en désordre; mais retenues par leurs chefs, conformément aux instructions qui leur avaient été données, elles s'arrêtèrent sur les banquettes.

Insuccès de l'attaque contre la courtine entre les bastions n° 2 et Korniloff.

» L'attaque opiniâtre contre la courtine entre les bastions n° 2 et Korniloff a été brillamment repoussée par le second bataillon du régiment de Souzdal, commandé par le colonel Daragann, chef de ce régiment, et par deux bataillons de tirailleurs des régiments de Yakoutsk et de Sélinginsk, commandés par le major Stiépanoff. Placés à cet endroit au commencement de l'assaut, ils avaient occupé les banquettes de la courtine; leurs réserves se composaient de deux compagnies du régiment de Souzdal, commandé par le capitaine Mitchourine.

» Au troisième signal, les Français sortirent des tranchées devant la redoute de Kamchatka et se lancèrent une partie sur la courtine et une partie sur les chevaux de frise; des volontaires marchaient en avant avec les échelles d'assaut. Malgré le feu violent de mitraille et de mousqueterie, les Français s'avancèrent hardiment; la tête de leur colonne descendit le fossé, leurs volontaires se précipitèrent pour placer leurs échelles; mais les intrépides défenseurs de la courtine, sautant sur le couronnement du parapet, tiraient à bout portant sur les plus hardis, qui s'efforçaient d'escalader le rempart, les perçaient de leurs baïonnettes, les frappaient de leurs crosses et leur jetaient des pierres dans le fossé.

» L'ennemi, repoussé, jeta ses échelles, et, tout en se défendant par une vive fusillade, recula, et après s'être reformé, tenta encore deux fois de donner l'assaut à la courtine; mais, repoussé chaque fois, il se retira précipitamment dans ses tranchées.

Insuccès de l'attaque contre le bastion Korniloff.

» L'assaut du bastion Korniloff, principal point de notre ligne de défense, fut effectué par des forces considérables. A des signaux donnés de la redoute Kamtchatka et du ravin, les colonnes des Français, fortes d'environ 12,000 hommes, précédées d'une chaîne épaisse de tirailleurs, s'élancèrent impétueusement sur toutes les lignes de la quatrième section. La plus grande partie se dirigea contre le bastion Korniloff. Mais ici, par suite de dispositions prises par le général-major Youféroff, tout était prêt pour recevoir l'ennemi. Un feu violent de mitraille et de mousqueterie arrêta les colonnes assaillantes à cent pas du fossé.

» Mis en désordre, l'ennemi se retira dans le ravin et dans ses tranchées, où se reformant, il essaya deux fois de suite de s'approcher du fossé du bastion; mais arrêté chaque fois par un feu meurtrier, il fut définitivement repoussé, et s'enfuit dans le plus grand désordre dans ses tranchées.

» La mitraille et le feu de nos bataillons du bastion Korniloff firent de terribles ravages dans les rangs des Français. Au pied du kourgan (mamelon) Malakoff, et sur toute l'étendue jusqu'aux tranchées ennemies, le terrain était couvert de leurs corps.

Attaque de l'ennemi contre la batterie Gervais.

» De suite après sa première tentative contre le bastion Korniloff, l'ennemi, sortant du ravin, se précipita hardiment sur la batterie Gervais, et, malgré la violence de notre feu, s'en empara. Le premier bataillon du régiment de Poltawa, qui occupait cette batterie, après un opiniâtre combat corps à corps sur le parapet, fut forcé de céder au nombre bien plus considérable de l'ennemi.

» Les Français, poursuivant le bataillon, occupèrent les maisonnettes et les ruines au pied du versant septentrional du kourgan (mamelon) Malakoff, et s'avancèrent jusqu'aux digues des Docks. Mais ici s'arrêta cette pointe de l'ennemi, emporté par un succès momentané. Le chef de la ligne attaquée, aussi vigilant qu'expérimenté, le lieutenant général Khrouleff, qui suivait attentivement la marche du combat, se porta précipitamment sur le point le plus menacé. Se mettant à la tête de la 5e compagnie, armée de mousquetons, du régiment de Sevsk, qui retournait des travaux, et ralliant le bataillon du régiment de Poltawa, qui se retirait, il les amena contre l'ennemi, qu'ils attaquèrent à la baïonnette.

» En même temps, le lieutenant général Khrouleff fit avancer, sous les ordres du lieutenant général Pavloff, six compagnies du régiment de Yakoutsk de la réserve, dont deux compagnies, sous les ordres du major Novachine, attaquèrent l'ennemi en front, et un bataillon, sous le commandement du colonel Alennikoff, renforça la brave compagnie du régiment de Sevsk. Une sanglante mêlée s'engagea près des maisons et des ruines. Les Français, qui s'y étaient embusqués, s'y défendaient avec opiniâtreté; chaque maison dut être prise d'assaut. Nos soldats grimpaient sur chacune d'elles, enlevaient les toitures et terrassaient à coup de pierres ceux qui s'y étaient embusqués, ou bien, après avoir enfoncé les portes, tuaient l'ennemi ou le faisaient prisonnier.

» La batterie Gervais, dont une pièce avait été tournée contre nous, fut reprise à l'ennemi par l'attaque hardie de la compagnie de Sevsk, appuyée par un bataillon du régiment de Poltava et des six compagnies du régiment de Yakoutsk. Les Français, malgré les forces considérables qu'ils avaient amenées sur ce point pendant l'affaire, furent repoussés par nos troupes et poursuivis jusqu'à leurs tranchées.

» Trois fois, après s'être reformé, l'ennemi tenta de s'emparer de la batterie Gervais, mais il n'y réussit pas. Chacune de ces attaques contre cette batterie fut successivement repoussée par les troupes qui la défendaient, appuyées par le 3e bataillon du régiment d'Eletsk.

» Dans la 5e compagnie armée de mousquetons du régiment de Sevsk, qui s'est couverte de gloire dans cette chaude affaire, il ne restait plus après l'assaut qu'environ trente-trois hommes. Le brave capitaine en second Ostrovsky, chef de cette compagnie, tomba au commencement de l'action, et fut remplacé par le lieutenant en second Keller.

Insuccès de l'attaque des Anglais contre le bastion n° 3.

» A trois heures du matin, l'ennemi, sortant de ses tranchées les plus rapprochées, se porta en trois colonnes contre l'angle saillant du bastion n° 3; les premiers rangs de ces colonnes portaient des échelles, des gabions et des fascines.

» Le chef de la troisième section, le brave contre-amiral Panfiloff, reçut l'assaillant par une décharge à mitraille des canons du bastion et par le feu de mousqueterie du régiment des chasseurs de Briansk.

» Les Anglais, jetant leurs échelles et tous leurs autres appareils d'assaut, se retirèrent en désordre dans leurs tranchées.

» Après s'être reformé une seconde fois, l'ennemi s'avança de nouveau; mais, de nouveau repoussé, il recula et commença à se diriger à droite vers la batterie Bouditcheff, et se mit à enlever les palissades devant le côté du bastion et de la batterie Yanovsky. Nos troupes sautèrent sur le parapet, et après avoir couvert l'ennemi d'une grêle de projectiles, le forcèrent à se retirer dans le ravin, poursuivi par une fusillade meurtrière et par la mitraille de ces deux dernières batteries.

» En ce moment de nouvelles colonnes anglaises firent une troisième tentative pour s'emparer du bastion n° 3. Elles étaient déjà parvenues à enlever une partie des palissades devant l'angle saillant, mais ici aussi elles furent arrêtées par notre mitraille et le feu de nos bataillons. Les assaillants tâchèrent aussi de se porter sur le côté droit du bastion; mais, définitivement repoussés, ils reculèrent dans le ravin du Laboratoire.

» En se portant sur le bastion n° 3 et en se retirant dans le ravin, l'ennemi fut mitraillé par la batterie Patiomkine et foudroyé par les boulets et les obus de la batterie Niconoff. Le premier bataillon du régiment des chasseurs de Briansk (aujourd'hui de l'aide de camp général prince Gortschakoff), un bataillon de réserve des régiments de Volhynie et de Minsk et deux compagnies du régiment d'Okhotsk, disposées sur les banquettes, à droite du troisième bastion, dirigeaient un feu bien nourri de mousqueterie sur les colonnes qui assaillaient la face droite du bastion.

Insuccès de l'attaque contre nos batteries du Pérésype (du Port Militaire).

» En même temps que l'attaque contre le bastion n° 3, les Anglais en exécutaient une autre contre les batteries du Pérésype.

» Au point du jour, au moment où les postes secrets de la nuit, disposés en avant de ces batteries, étaient relevés par des tirailleurs, une chaîne épaisse de tirailleurs anglais se précipita sur nos postes avancés. 37 tirailleurs et 12 matelots qui étaient dans ces postes parvinrent à se retirer en bon ordre, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues.

» La chaîne des Anglais se dispersa dans les maisons et dans les jardins au fond du ravin. A ce moment, nos batteries Brylkine, Stahl et Pérékomsky ouvrirent contre l'ennemi un feu d'artillerie des plus vifs.

» Les colonnes anglaises essayèrent de pénétrer dans les batteries Brylkine et Pérékomsky; mais elles en furent empêchées par notre feu, dirigé contre eux par le commandant des batteries du Pérésype, l'actif et intelligent aide de camp et capitaine de premier rang Kislinski, et se retirèrent en désordre dans le ravin du Laboratoire, laissant sur le terrain une quantité de cadavres.

» Notre infanterie, qui occupait les batteries du Pérésype, sous les ordres du colonel Malevski, aida beaucoup, par son feu bien dirigé, à repousser l'ennemi.

» Pendant l'attaque des Anglais contre la batterie Brylkine, plusieurs de leurs tirailleurs se jetèrent sur notre batterie de la Gribka, où cinq d'entre eux furent faits prisonniers.

» A six heures du matin, l'assaut était repoussé sur toute la ligne.

» De toutes les batteries des Français et des Anglais pleuvait une grêle de projectiles sur les fortifications et sur la ville; sur toute la ligne était entretenu un feu de mousqueterie des plus vifs.

» Dans l'après-dînée, la canonnade commença à se ralentir, et le soir, elle faiblit complétement.

» Notre perte pendant le bombardement et l'assaut, du 5/17 au 6/18 juin, s'est élevée à : 2 officiers supérieurs, 14 officiers subalternes

et 781 soldats tués; 4 officiers supérieurs, 43 officiers subalternes et 3,132 soldats blessés; 1 général, 5 officiers supérieurs, 29 officiers subalternes et 815 soldats atteints de contusions. Ont été en outre légèrement blessés et contusionnés, sans toutefois être forcés de quitter les rangs : 2 généraux, 12 officiers supérieurs, 57 officiers subalternes et 879 soldats.

» Au grand regret de tous, la ville de Sébastopol a perdu, dans les journées du 5/17 et du 6/18 juin, parmi ses valeureux défenseurs : le brave capitaine de 1er rang Bouditcheff, chef de batterie; le major Roudanovsky, du régiment de Minsk; le capitaine en second Ostrovsky, chef de la 5e compagnie du régiment de Sevsk, tous les trois tués. Le brave et intelligent capitaine de 1er rang Yourkousky, chef de la 4e section; le capitaine de 1er rang Kislinsky, aide de camp de Sa Majesté et chef des batteries du Pérésype; le lieutenant-colonel prince Bagradion, du régiment d'Eletz; le lieutenant-colonel Nikitine, du régiment des chasseurs d'Odessa, et le capitaine de l'artillerie de la marine Stanislawsky, tous les cinq blessés. Le premier est mort depuis de ses blessures.

» Au nombre des contusionnés se trouvent le général-major Zamarine et le capitaine de 1er rang Mikrioukoff.

» La perte des armées alliées a dû être considérable.

» Le lendemain de l'assaut, les commandants en chef, lord Raglan et le général Pélissier, demandèrent une suspension d'armes pour enterrer leurs morts.

» Sur toute l'étendue où avait eu lieu l'assaut, furent placés, de deux côtés, des rangs de troupes sans armes, entre la ligne de défense et les premières tranchées de l'ennemi. Nos soldats enlevaient ses morts du terrain où avait eu lieu l'attaque, et les déposaient entre les lignes des Français et des Anglais, d'où ceux-ci les transportaient plus loin.

» L'ennemi fut occupé à déblayer le terrain jusqu'au soir Le nombre des morts ramassés, rien que près de notre ligne de défense, s'éleva à deux mille. La perte de l'ennemi, pendant toute la durée de l'assaut, peut être évaluée de dix à treize mille hommes mis hors de combat.

» Nous avons fait prisonniers, outre ceux qui sont morts depuis de leurs blessures : 1 officier supérieur, 16 officiers subalternes et 270 soldats français; 1 officier supérieur et 5 soldats anglais.

» L'héroïsme et l'abnégation avec lesquelles toute la garnison de Sébastopol, depuis le général jusqu'au soldat, a accompli ses devoirs, dépassent tout éloge. L'infanterie, les marins, et les artilleurs qui desservaient les pièces ont rivalisé de bravoure, et, animés d'un même vœu, celui de repousser l'ennemi de Sébastopol, ils se sont tous acquittés de leur tâche avec le même sang-froid, la même bravoure et le même mépris de la mort.

» L'artillerie de campagne qui se trouvait disposée sur notre ligne de défense a beaucoup contribué au succès. »

CHAPITRE XXIII.

Les femmes de Sébastopol. — Les deux dépêches. — Armistice. — Eloge de la marine française par le général Todleben. — Tortures des blessés. — Conversations. — Questions indiscrètes. — Pertes de l'armée française. — Nécrologie du général Mayran. — Lettre de l'empereur à sa veuve. — Nécrologie du général Brunet. — Le lieutenant-colonel de Cendrecourt. — Le lieutenant-colonel Laboussinière. — Lettre relative au colonel Picard et à l'affaire du 18 juin. — Le capitaine de Montessuay. — Lettre du lieutenant Bureau, prisonnier des Russes. — Pertes de l'armée anglaise. — Pertes des Russes. — Comparaison des ordres du jour du général Pélissier et du prince Gortschakoff. — Rescrits d'Alexandre II.

Pendant la bataille, les femmes qui restaient encore à Sébastopol s'étaient réfugiées du côté nord de la ville, et priaient à genoux pendant que les popes célébraient le sacrifice de la messe.

Une dépêche du général Pélissier, en date du 17, portait : « Demain, à l'aube du jour, de concert avec les Anglais, j'attaque le grand Redan, Malakoff et les batteries dépendantes. »

Une seconde dépêche, en date du 18 juin, était ainsi conçue :

« L'attaque de ce jour n'a pas réussi, bien que nos troupes, qui ont montré un très-grand élan, aient pris pied en partie dans Malakoff. J'ai dû ordonner la rentrée dans la parallèle. Elle s'est opérée avec ordre et sans être inquiétée. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de préciser nos pertes. »

Le 19 juin, à quatre heures, il y eut un armistice pour enterrer les morts.

Le général Pontevès, de la garde, présidait du côté des Français à cette lugubre cérémonie; du côté des Russes, c'était le général Todleben. « Ce général, dit le correspondant du *Moniteur de la flotte*, est un bel homme, qui n'a pas l'air d'avoir plus de trente-six ans, d'une jolie prestance et d'agréables manières. Il a échangé quelques mots avec le général français qui lui faisait vis-à-vis ; puis, apercevant un de nos lieutenants de vaisseau attaché aux batteries et donnant la main à l'opération qui s'accomplissait, il l'a salué et lui a dit : — Vous appartenez, monsieur, à un corps qui fait honneur à votre pays. La marine française est admirablement représentée devant Sébastopol, et nous savons que partout où elle se trouve, comme récemment encore à Kertch, elle est fidèle aux traditions nobles et généreuses.

« Ces quelques mots ont été dits avec une voix harmonieuse et sans le moindre accent. Le général Todleben paraît fort aimé des soldats russes, mais un peu jalousé des officiers, sans doute à cause de son prompt avancement. »

Le général russe, croyant sans doute en imposer aux alliés, avait choisi pour enlever les morts des soldats d'élite, vêtus d'uniformes neufs, et la plupart décorés de médailles. Les officiers étaient mis avec recherche et portaient des gants blancs.

La suspension d'armes ayant été tardivement conclue, les blessés avaient horriblement souffert, exposés à un soleil ardent, dévorés par la soif, assaillis par les myriades de mouches qui sont un des fléaux de la Crimée. Sur le sommet du Redan et des parapets de la tour Malakoff, les Russes étaient en grand nombre. La plupart des morts anglais étaient près du Redan, où ils avaient été traînés probablement dans la nuit pour être pillés. Le corps du colonel Yea fut trouvé près de l'abattis à la droite du Redan. Ses bottes et ses épaulettes avaient été enlevées, le reste de son uniforme n'avait pas été touché; sa tête était prodigieusement enflée et ses traits étaient devenus méconnaissables. Le colonel Shadforth et sir John Campbell furent trouvés dans le même état et presque au même endroit; l'épée et les bottes de ce dernier avaient été enlevées.

Un cordon de sentinelles se déployait le long des fortifications, et à mesure que les Russes relevaient un cadavre ou un blessé, ils venaient le remettre aux mains de ses compatriotes. Il y eut des deux parts beaucoup de réserve et de gravité, et ce fut à peine si les officiers échangèrent quelques mots. Un Russe à cheveux blancs, qui paraissait occuper un rang distingué, demanda à un officier anglais : — Etes-vous bien nourris? — Oui, certes, répondit l'Anglais, nous avons tout ce qu'il nous faut; notre flotte nous assure des approvisionnements. — Je vous en félicite, reprit le Russe; mais il y a une chose qui vous manque, et que votre flotte ne peut vous assurer, c'est le sommeil.

— Vous avez vu, dit un autre officier russe à un capitaine anglais, comment nous pouvions nous défendre. Est-ce que vous avez toujours l'idée de prendre Sébastopol?

— Il le faut, répliqua le capitaine; la France et l'Angleterre ont résolu de s'en emparer.

— Fort bien, reprit le Russe ; mais la Russie a décidé que la France et l'Angleterre ne l'auraient pas. Nous verrons de quel côté sera la volonté la plus ferme, et lequel des deux partis peut sacrifier le plus d'hommes.

Les pertes des Français furent évaluées plus tard à 37 officiers tués, 17 faits prisonniers, 1,544 sous-officiers et soldats tués ou disparus; 1644 hommes entrés aux ambulances. Suivant la correspondance du *Constitutionnel*, elles seraient de 2,000 hommes pour la division d'Autemarre et de 1,500 pour les deux autres. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* compte 10,000 Français et 3,500 Anglais tués ou blessés. En présence de ces contradictions, nous devons nous en tenir aux chiffres officiels.

Le général Mayran succomba dans la nuit du 21 au 22 juin.

Mayran (Joseph-Décius-Nicolas), né le 19 janvier 1802 à Saint-Domingue, était fils du chef de bataillon Mayran, commandant l'artillerie de cette colonie, et mort le 13 février de la même année, à la suite des blessures qu'il avait reçues quelques jours auparavant au combat de Saint-Gilles, près Saint-Domingue.

Admis à l'Ecole de Saint-Cyr le 2 novembre 1819, Mayran fut nommé au grade de sous-lieutenant le 1er octobre 1821, et passa le 24 du même mois, en qualité de garde de 3e classe, à la compagnie des gardes du corps, commandée par le duc de Grammont. Il fit comme tel les campagnes de 1823 et de 1824 en Espagne, et fut promu au grade de garde de 2e classe (lieutenant), le 20 février 1828. Le 25 août 1830, il fut compris dans le licenciement de la maison militaire du roi, et renvoyé dans ses foyers avec la solde de congé.

Mais le jeune Mayran ne devait pas rester longtemps inactif. Dès le 10 décembre 1830, il sollicitait son rappel au service. « Fils d'un officier d'artillerie, mort sur le champ de bataille, écrivait-il au ministre de la guerre, j'aspire à marcher sur ses traces. » Singulière mais glorieuse destinée que celle de ce fils qui demandait à imiter son père, et qui, cinquante-trois ans plus tard, était frappé comme lui les armes à la main!

Remis en activité au 22e régiment d'infanterie le 22 avril 1831, Mayran fit en cette qualité les campagnes de 1831 et de 1832 en Belgique; il se distingua par son courage et son activité aux avant-postes, et fut proposé pour le grade de capitaine par le maréchal Gérard.

Capitaine adjudant-major au 1er bataillon de la légion étrangère le 27 avril 1836, Mayran fut cité dans le rapport du général commandant en chef l'armée expéditionnaire de Constantine par sa brillante conduite au siége de cette place, et notamment à la sortie du 10 octobre 1837, où il fut atteint d'un coup de feu au bras droit, qui, depuis cette époque, était resté paralysé. Proposé à cette occasion pour

la croix de la Légion d'honneur, il reçut cette récompense le 11 novembre 1837.

Le [illegible] mai 18[illegible], il fut de nouveau cité dans le rapport du maréchal commandant en chef comme s'étant fait remarquer dans la brillante expédition de Médéah, et fut proposé pour le grade de chef de bataillon. Il se distingua encore par son intrépidité à l'attaque du col de Mouzaïa le 15 juin suivant, et mérita l'honneur d'une troisième citation au rapport du 10 juillet.

Chef de bataillon au 61e de ligne le 21 juin 1840, et rentré peu de temps après en France, il reçut, le 30 mai 1841, le commandement du 1er bataillon de chasseurs à pied.

Lieutenant-colonel du 60e de ligne, et passé au 5e de même arme le [illegible] juin 1845, il fit les campagnes de 1845 à 1847 en Afrique. Nommé colonel du 58e de ligne le 22 avril 1847, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur le 7 juin 1850.

Général de brigade le 22 décembre 1851, et appelé au commandement de la subdivision de Vaucluse le 24 du même mois, le général Mayran fit partie des commissions militaires départementales du 12 février 1852 au 30 avril suivant.

Passé au commandement de la subdivision de la Meuse, le 12 septembre 1852, il fut placé, au mois de mai 1854, à la tête de la brigade expéditionnaire du Pirée, et arriva à Athènes le 11 juin. Par sa conduite ferme et prudente, il sut se concilier la sympathie des Grecs eux-mêmes. Lorsque le choléra sévit au Pirée, il y appela des sœurs de charité, qui organisèrent une ambulance. La lettre qu'il écrivit à la supérieure de ces religieuses, au moment où elle retournait à Smyrne, honore à la fois le général et celle qu'il félicitait.

« Camp du Pirée, 10 octobre 1854.

» Ma très-chère sœur,

» Je ne vous laisserai point quitter le Pirée sans vous remercier d'avoir bien voulu y venir, sur la demande que j'en avais adressée à Smyrne, au plus fort des calamités qui affligeaient nos pauvres soldats. Le choléra sévissait parmi nous avec une rigueur pour ainsi dire sans exemple. Nous vous avons fait appel, et, trois jours après, vous étiez ici avec six de vos bonnes sœurs, nous prodiguant tous les soins, tout le dévouement qu'on est habitué à rencontrer dans les moindres membres de votre sainte communauté.

» Votre présence nous est venue grandement en aide pour rendre le courage à tout le monde.

» Grâces vous en soient rendues, ma très-chère sœur! Je vous en exprime toute ma reconnaissance. Veuillez, je vous prie, l'agréer en mon nom et au nom de tout le corps d'occupation que je commande. Le bon souvenir que vous nous laissez, ma très-chère sœur, ne s'effacera jamais.

» Je vous présente l'hommage de mon bien sincère et respectueux dévouement.

» *Le général de brigade commandant le corps d'occupation en Grèce,*

» Mayran. »

Le général Mayran reçut, le 9 août 1854, la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 30 octobre suivant, il passa à Constantinople avec sa brigade, qui devenait la 1re de la 6e division, et peu de temps après il s'embarquait pour la Crimée.

Général de division le 10 janvier 1855, il fut appelé au commandement de la 2e division d'infanterie de l'armée d'Orient en remplacement du général Bosquet. Au combat du 7 juin, le général Mayran s'empara de vive force, à la tête de sa division, des ouvrages blancs du Carénage, à la suite d'une brillante charge à la baïonnette, et fit à l'ennemi soixante prisonniers, dont trois officiers.

Conformément aux dernières volontés du général, son cœur fut envoyé en France et déposé dans l'église de Sainte-Menehould. L'empereur écrivit à la veuve :

« Madame,

» Je veux être un des premiers à m'associer à votre douleur et à vous dire combien je déplore avec vous la cruelle perte que vous venez de faire. Si cependant quelque chose pouvait adoucir votre juste et profonde affliction, c'est la pensée qu'en succombant avec gloire pour la France le général Mayran emporte avec lui sa reconnaissance, son estime, ses regrets, et les miens en particulier. Comptez donc, madame, sur l'intérêt sincère que m'inspire votre position en cette fatale circonstance, et croyez à tous mes sentiments.

» Napoléon. »

Le général Brunet (Jean-André-Louis), tué à la tête de sa division devant la tour Malakoff, était né à Valence (Drôme) le 3 février 1803. Admis à l'école militaire de Saint-Cyr à l'âge de seize ans, le 9 septembre 1819, il en sortit le 1er octobre 1821 en qualité de sous-lieutenant au 51e régiment d'infanterie de ligne.

Lieutenant au même régiment le 9 octobre 1825, il s'embarqua le 1[illegible] du même mois pour la Guadeloupe, où le 51e tint garnison jusqu'en 1832.

Capitaine le 28 février 1832, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 6 octobre 1837.

Chef de bataillon au 7e régiment d'infanterie légère le 28 juillet 1840, passé le même jour au 48e de ligne, il partit pour l'Afrique le 17 août suivant. Il y servit avec la plus grande distinction, et fut cité deux fois à l'ordre de l'armée, la première au mois d'avril 1841, pour sa brillante conduite dans l'expédition qui avait pour but le ravitaillement de Médéah ; la seconde au mois de novembre de la même année, lors de la campagne d'automne dans la province de Milianah.

Nommé commandant supérieur de Milianah, Brunet mérita les éloges particuliers du général Baraguey-d'Hilliers et du gouverneur général de l'Algérie pour le zèle et l'activité qu'il sut déployer dans ces importantes fonctions. Proposé à cette occasion pour le grade de lieutenant-colonel, il fut nommé le 31 décembre 1841 à un emploi vacant au 71e de ligne, et rentra peu de temps après en France.

Au mois de juillet 1844, le lieutenant-colonel Brunet fut appelé à faire partie du jury d'inspection des études à l'école de Saint-Cyr.

Colonel du 15e régiment d'infanterie de ligne le 26 octobre 1845, officier de la Légion d'honneur le 26 septembre 1847, il présida, à la suite des tristes événements de juin 1848, le 1er conseil de guerre de la 1re division militaire.

Général de brigade le 5 mars 1851, il fut appelé le 2 mai suivant au commandement de la subdivision du Nord, et chargé en même temps d'inspecter le dépôt du 7e bataillon de chasseurs à pied. Le 12 mai 1852 il passa au commandement de la subdivision du Pas-de-Calais, puis le 20 octobre à celui de la 1re brigade de la division d'occupation à Rome. Il fut nommé au grade de commandeur de la Légion d'honneur le 10 août 1853.

Général de division le 29 août 1854, il fut chargé le 21 septembre de l'inspection des troupes du corps expéditionnaire de la Baltique, rentrant en France après la prise de Bomarsund. Une décision impériale du 2 décembre l'appela au commandement de la 9e division d'infanterie de l'armée d'Orient.

A l'attaque du mamelon Vert, le 7 juin, le général Brunet contribua puissamment au succès de la journée, et fut cité dans le rapport du général Pélissier.

Chargé dans la matinée du 18 juin de concourir avec sa division à l'attaque de la tour Malakoff, le général Brunet fut mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine dès le début de l'action.

La veuve du général Brunet reçut la lettre suivante :

« Palais des Tuileries, 25 juin.

» Madame,

» Le général Brunet vient d'être frappé au moment où il donnait à son pays une preuve éclatante de son courage et de son dévouement. La France, qui depuis longtemps l'avait placé au nombre de ses plus braves défenseurs, le compte aujourd'hui parmi ceux dont la perte lui est le plus sensible. Pour moi, qui savais apprécier tout le mérite de celui que vous pleurez, je m'associe bien sincèrement à votre douleur. Recevez donc l'expression de mes profonds regrets, comptez sur mon intérêt particulier, et croyez à tous mes sentiments.

» Napoléon. »

Le lieutenant-colonel de Cendrecourt, commandant le 4e régiment d'infanterie de marine en Crimée, fut au nombre des victimes de cette fatale journée. Né le 29 août 1807, Edouard-Antoine-Richard Bichin de Cendrecourt était entré à l'école de Saint-Cyr le 1er octobre 1828. Sous-lieutenant en 1827, il conquit pendant la campagne de Belgique le grade de lieutenant adjudant-major.

Le 26 avril 1832, son caractère aventureux et l'espoir d'un avancement plus rapide le conduisent dans les régiments d'infanterie de la marine qui venaient de se former; il s'y fait bientôt remarquer, devient capitaine adjudant-major le 10 décembre 1835, et commande en cette qualité le poste difficile et insalubre de Sainte-Marie de Madagascar, dans les mers de l'Inde.

C'est là que pour la première fois se produisent dans tout leur éclat son intelligence et son énergie. Caserne, hôpital, culture, etc., il crée tout et lutte contre l'épidémie qui finit par l'abattre sans le vaincre; renvoyé en France pour se rétablir, il ne tarde pas à rejoindre son drapeau. Le 20 mai 1841 il est nommé chef de bataillon *au tour du choix* et va prendre possession du commandement des troupes de la marine dans nos établissements de l'Océanie. Après quelques années de séjour à Taïti, il est nommé lieutenant-colonel pour commander les troupes d'infanterie à l'île de la Réunion, et au lieu de revenir en France réparer ses forces épuisées par le climat des colonies, il préfère, dans le zèle qui l'anime, s'embarquer à Taïti *même* sur la frégate *la Poursuivante*, qui, après six mois d'une circumnavigation pénible, le dépose à Saint-Denis.

L'organisation du 31 août 1854 assigne à M. le lieutenant colonel de Cendrecourt la destination du dépôt du 4e régiment à Toulon; mais la guerre éclate avant son retour; un autre lieutenant-colonel, alors disponible, est appelé à partir pour l'armée d'Orient. A peine arrivé en France, en décembre 1854, M. de Cendrecourt réclame la

place honorable qui lui a été réservée, s'embarque pour la Crimée le 8 février 1855, et débute au combat du 23 du même mois.

Le 18 juin, M. de Cendrecourt, en marchant à l'assaut le fusil à la main, eut l'avant-bras gauche fracassé par un biscaïen. Il refusa d'aller chercher la guérison à Constantinople, et succomba le 9 juillet sur le plateau d'Inkermann. Le vice-amiral Bruat assista avec son état-major aux funérailles de M. de Cendrecourt pour donner, dit-il, un témoignage de son estime et de sa sympathie aux officiers d'infanterie de la marine, qui avaient si bravement payé de leur personne depuis le commencement de la campagne.

M. Laboussinière, lieutenant-colonel d'artillerie, reçut un biscaïen dans le cœur en marchant sur le revers d'une tranchée obstruée de soldats. Il s'était signalé à l'Alma et à Inkermann; il fut inhumé le 20 dans le cimetière des officiers de l'artillerie et du génie, auprès du lieutenant-colonel Guérin, atteint d'une balle au front au moment où il examinait par-dessus le parapet les ouvrages russes, et du commandant Réserville, blessé mortellement en dirigeant les travaux du mamelon Vert.

Le colonel Picard, du 91e (autrefois 16e léger), fut blessé, et le bruit de sa mort courut à Amiens, où il avait des parents et des amis. Pour les rassurer, un de ses compagnons d'armes adressa à un médecin d'Amiens une lettre qui renferme d'intéressants détails :

« Devant Sebastopol, 21 juin 1855.

« Mon cher docteur,

» Je viens de voir le colonel Picard, commandant le 16e léger, qui a été transporté à une des ambulances de l'armée, par suite de trois blessures qu'il a reçues au combat du 18 juin.

» Contrarié d'apprendre que quelques-uns de nos compatriotes, soldats à son régiment, avaient écrit immédiatement après l'affaire qu'il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille, le colonel me charge de faire savoir à ses parents et amis que son état est loin d'être inquiétant, et qu'il espère sous peu reprendre son service.

» J'ai pensé, mon cher docteur, que vos nombreuses relations vous facilitant l'exécution des désirs du colonel, vous ne m'en voudriez pas de la liberté que j'ai prise de m'adresser directement à vous, et que vous seriez assez bon pour y donner la suite désirable.

» Je profiterai de cette circonstance pour vous entretenir de quelques-uns des hauts faits du 16e léger depuis son arrivée en Orient. Voici à cet égard les renseignements que j'ai recueillis :

» Le 10 juin dernier, les Russes, voulant reprendre le mamelon Vert, qui leur avait été enlevé le 8, le 16e léger, commandé par son colonel, a eu à défendre cet ouvrage, et s'est noblement acquitté de sa tâche sous une grêle de projectiles; il a repoussé les attaques des Russes, et s'est maintenu dans la redoute. Dans les journées des 8, 9 et 10 juin, ce régiment a eu cinq officiers blessés, vingt-deux soldats tués et environ soixante blessés.

» Désigné pour la tête d'attaque de la tour Malakoff, le 16e léger part le 17 juin à onze heures du soir, et avant le jour il est à son poste de combat, dans les tranchées en avant du mamelon Vert; il lui est distribué des échelles, pelles, pioches et haches, il attend le signal convenu pour franchir le parapet de la tranchée et s'élancer sur Malakoff; avant ce signal, le régiment est aperçu, et les Russes font pleuvoir la mitraille sur les tranchées qu'il occupe!... Enfin le signal est donné, et successivement les trois bataillons s'élancent au pas de course sur Malakoff, sans hésitation aucune, sous une pluie de mitraille, de grenades, de fer et de plomb. Arrivés jusque dans le fossé où les échelles se dressent, les trois bataillons sont accueillis par un feu épouvantable de mousqueterie, et ils ne peuvent escalader le parapet. En vain le régiment cherche plus à droite à trouver un accès : à peine a-t-il répondu à la mousqueterie des Russes qu'il a déjà près de la moitié de ses hommes hors de combat. Le général Brunet, qui a été tué dans cette affaire, fait sonner la retraite. A cette première sonnerie peu d'hommes se retirent; enfin elle est répétée, et sous un feu de mitraille le régiment regagne les tranchées.

» Le drapeau a deux fois la hampe brisée dans les mains de l'officier qui le porte; il est criblé de mitraille, il est beau à voir. Le colonel Picard a reçu trois blessures, un biscaïen au-dessus de la hanche droite, un éclat d'obus au ventre et un coup de pierre à la poitrine : affaibli par le sang qu'il perd, il se traîne difficilement appuyé sur un sapeur; dans cet état le colonel ne veut point quitter la tranchée avant d'avoir vu son drapeau. On le lui apporte, il le touche de ses mains et le fait transporter en avant de lui!...

« Ces faits, mon cher docteur, que je suis heureux de vous raconter, prouvent que la jeune armée pourra un jour entrer de front avec la vieille dans le temple de mémoire.

» Votre bien dévoué,

» Guillon. »

Le 19e régiment eut hors de combat 393 soldats et 27 officiers. La mort des frères Laugier présenta une triste particularité. L'un d'eux, sous-lieutenant, est mutilé par un biscaïen; son frère, fourrier au même régiment, accourt pour lui porter secours ou pour lui donner un baiser d'adieu; et pendant qu'il se baisse pour l'embrasser, une balle l'étend roide mort sur le corps du mourant.

Un sous-lieutenant du 5e bataillon de chasseurs à pied, M. des Garets-d'Ars, sorti de Saint-Cyr au mois de septembre 1854, mourut des suites de deux blessures qu'il avait reçues à l'assaut de la tour Malakoff. Le capitaine de la compagnie, M. de Montessuy, voulut annoncer lui-même cette triste nouvelle à la mère du jeune homme. Il lui disait en terminant : « Excusez la brièveté de cette lettre. J'ai de la peine à écrire; ayant une jambe cassée et ayant aussi une mère à rassurer. »

Un ami du défunt, M. de Choulot, capitaine dans la légion étrangère, accourut pour le voir, lorsqu'il apprit la gravité de son état. Mais il ne vit qu'un corps sans vie, qu'on allait rendre à la terre, et un officier qui fabriquait une croix de bois. C'était le lieutenant de la compagnie, qui préparait de ses propres mains la croix qui devait reposer sur la tombe de son jeune sous-lieutenant.

Un lieutenant du même bataillon, M. Achille Bureau, mandait le 23 juin à sa famille domiciliée à Reims :

« Sébastopol, 25 juin 1855.

» Mes chers parents,

» Je vous écris d'un endroit où certes je m'attendais à entrer d'une tout autre manière. Je suis à l'hôpital russe, blessé et prisonnier. Ces deux conditions d'entrée n'ont rien d'alarmant, c'est pourquoi je me suis servi des mots dans toute leur crudité. Le 18 du mois courant, au matin, devançant par ordre une colonne d'attaque pour reconnaître les abords d'un ouvrage, j'ai pu parvenir à douze ou quinze cents mètres, sous le feu le plus vif de mitraille et de mousqueterie : près d'arriver au but, à quelques pas du fossé, j'ai été frappé d'une balle en pleine poitrine. J'ai cru la blessure mortelle sur le moment, vu que j'étouffais et que le sang sortait en abondance par les deux trous qu'elle avait faits. La Providence en avait décidé autrement; au lieu de me percer les poumons, la balle n'a fait que longer les côtes, pour sortir par l'épaule droite. Je suis resté pendant trois heures sur le dos, entouré de blessés et d'agonisants, attendant qu'il plût aux Russes de vouloir bien me relever; ce qu'ils firent, mais après m'avoir un peu dépouillé. Pendant ces trois heures, je suis resté en butte aux coups des artilleurs russes et français. Un éclat d'obus est venu me tirer des réflexions que l'on peut faire en un semblable moment. Une forte contusion à la tête s'ensuivit. Aujourd'hui je vais mieux, beaucoup mieux. Il est question d'échange de prisonniers; puisse ce projet se réaliser et m'envoyer sur les beaux coteaux de la Champagne, où je goûterai le repos que j'ai bien acheté depuis le commencement du siége !

» Ayez comme moi bonne confiance. Je vous écrirai postérieurement du lieu de ma résidence.

» Je vous embrassse, etc.

» A. Bureau. »

L'armée anglaise compta 1,295 hommes tués, blessés ou disparus. Au nombre des morts étaient le général sir John Campbell et les colonels Yea et Shadforth. La flotte regretta le capitaine Lyons, second fils de l'amiral Edmund Lyons.

S'il fallait en croire le général Gortschakoff, les Russes n'auraient eu hors de combat, pendant les journées des 17 et 18 juin, que 2 officiers supérieurs; 781 hommes tués; 4 officiers supérieurs, 43 officiers subalternes et 3,132 hommes blessés; 1 général, 5 officiers supérieurs, 29 officiers subalternes, et 815 hommes atteints de contusions; 2 généraux, 12 officiers supérieurs, 57 officiers subalternes, et 879 hommes blessés et contusionnés légèrement n'auraient pas quitté les rangs.

Les deux ordres du jours publiés à l'occasion du 18 juin offrent un remarquable contraste; celui du général Pélissier est rédigé avec une noble simplicité, celui du prince Gortschakoff est déclamatoire et plein d'emphase.

ORDRE GÉNÉRAL.

« Soldats!

» Dans la journée du 18 juin, nos aigles ont été portées jusque dans les ouvrages qui forment l'enceinte de Sébastopol; mais il a fallu renoncer à pousser à fond une lutte que des incidents sur lesquels je n'avais pas dû compter auraient pu rendre trop sanglante, et vous êtes rentrés en ordre dans vos lignes sans que l'ennemi ait osé sortir de ses retranchements et inquieter votre retour.

» Notre situation actuelle est celle de la veille du combat; ma confiance dans votre ardeur et dans le succès est la même. Les arrivages de chaque jour ont suffi et au delà à remplacer ceux d'entre vous qui ont succombé glorieusement, et que dans votre cœur vous avez juré de venger. Nous avons gagné du terrain, et en resserrant l'ennemi de plus en plus, nous l'atteindrons d'une manière certaine. Il ne peut subsister, combler les vides de ses rangs, s'approvisionner de munitions qu'au prix d'efforts inouïs; tandis que, maîtres de la mer, nous renouvelons incessamment et largement nos moyens.

» Soldats! vous vous montrerez plus patients, plus énergiques que jamais dans cette lutte d'opiniâtreté dont l'issue décidera de la paix du monde, et où vous avez déjà fait des preuves d'abnégation, de bravoure et de patriotisme qui ont décoré vos drapeaux d'une gloire immortelle.

» Je n'ai à citer ici spécialement personne parmi tant de braves qui ont honoré leur nom dans l'héroïque lutte du 18 juin.

» Au grand quartier général devant Sébastopol, le 22 juin 1855.

» *Le général en chef*, Pélissier. »

« Hauteurs d'Inkermann, 19 juin.

» Camarades,

» Le combat sanglant de la journée d'hier et la défaite d'un ennemi au désespoir ont de nouveau couronné nos armes de lauriers immortels. La Russie vous doit sa reconnaissance, et elle ne vous la refusera pas. Des milliers de nos compagnons d'armes ont scellé de leur sang le serment qu'ils avaient fait, et de cette manière ils ont sauvegardé la parole que j'avais donnée à l'empereur, notre père commun. Grâces vous en soient rendues!

» Camarades, des renforts considérables sont en marche de tous les côtés de notre sainte Russie; ils seront bientôt ici. Opposez, comme vous l'avez fait jusqu'ici, vos poitrines viriles aux balles meurtrières de nos ennemis impies, et mourez comme l'ont fait jusqu'à ce jour des milliers de nos camarades, les armes à la main, dans une lutte honorable, homme contre homme, poitrine contre poitrine, plutôt que de violer le serment que vous avez fait à l'empereur et à la patrie de conserver notre Sébastopol!

» Soldats! l'ennemi est battu, repoussé avec des pertes énormes. Permettez à votre commandant de vous réitérer sa reconnaissance au nom de l'empereur, notre auguste monarque, au nom de la patrie, de notre sainte et orthodoxe Russie. Le temps est proche où l'orgueil de l'ennemi sera abattu, où ses armées seront balayées de notre territoire comme de la paille emportée par le vent. Jusque-là, ayons confiance en Dieu et combattons pour l'empereur et pour la patrie!

» Cet ordre du jour sera lu textuellement dans toutes les compagnies et dans tous les escadrons des différents corps de troupes.

» *Signé* prince Gortschakoff. »

L'empereur Alexandre II adressa les deux rescrits suivants au commandant de l'armée du sud et des troupes de mer et de terre en Crimée, et à l'adjudant général Osten-Sacken.

« *Au général prince Gortschakoff, prince Michel Dimitriewitch.*

» Vos services continuellement utiles et l'abnégation digne d'éloges que vous avez montrée dans la défense de Sébastopol, défense qui n'a pas d'égale dans les pages historiques de la guerre, vous donnent droit à ma reconnaissance d'une manière toute particulière. Le 18 de ce mois, les troupes sous vos ordres ont repoussé l'attaque dirigée par l'ennemi contre le côté gauche de notre ligne de défense, et se sont couvertes d'une gloire impérissable. Je vous charge d'exprimer à ces troupes, et par l'intermédiaire des commandants aux simples soldats, mes remercîments pour leur fermeté inébranlable, leur valeur, leur intrépidité. Désirant en même temps vous donner un témoignage de ma sincère reconnaissance pour un succès aussi éclatant des armes russes, j'ai ordonné que le régiment des chasseurs de Briansk, dont vous êtes le chef, porte désormais votre nom.

» Je suis pour toujours votre affectionné,

» Alexandre. »

« *Au général comte Osten-Sacken, comte Démétrius Jerofritwitch.*

» En commençant à servir le trône et votre pays en 1807, vous vous êtes partout distingué constamment par le zèle le plus sincère et par l'activité la plus exemplaire. Vous avez accompli tout ce dont on vous a chargé pour le bien du service, et vous avez toujours montré, sur le chemin de la gloire, la valeur et le discernement unis à l'expérience de la guerre. Vous commandez en ce moment la garnison de Sébastopol. Par votre coopération pendant les huit derniers mois, vous avez principalement contribué à repousser glorieusement les attaques de l'ennemi. Dans ma juste appréciation de services aussi méritoires, c'est avec la plus vive satisfaction que je vous offre le témoignage de ma sincère gratitude, et je suis pour toujours votre affectionné,

» Alexandre. »



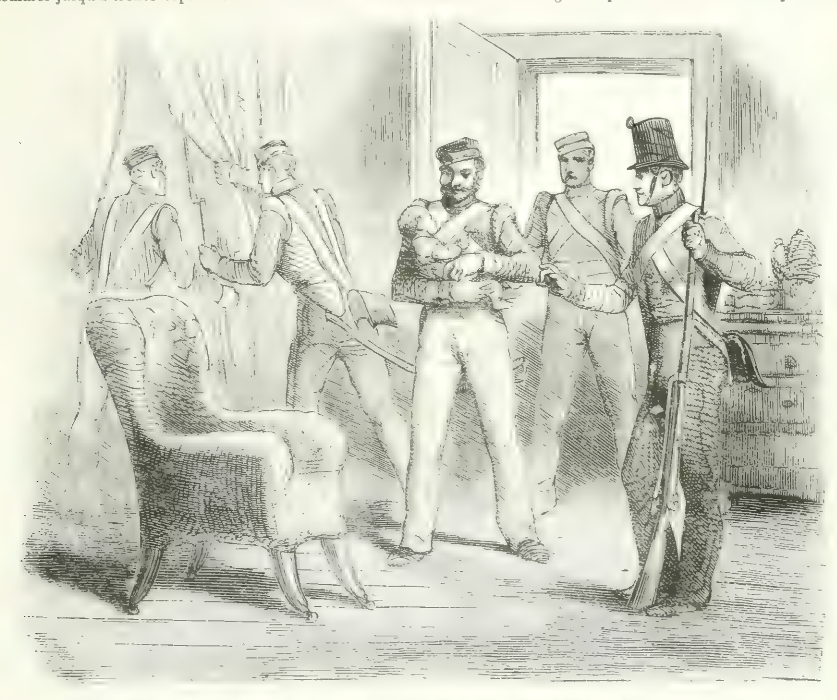
Mort du général Mayran.

CHAPITRE XXIV.

Polémique entre le *Journal de Saint-Pétersbourg* et le *Moniteur*.

Après des événements militaires d'une aussi grande importance et d'un aussi dramatique intérêt, les affaires diplomatiques doivent paraître froides et insignifiantes. Néanmoins, nous sommes dans la nécessité d'y revenir, car à la suite de la clôture des conférences de Vienne, de graves questions furent agitées par les cabinets européens.

Le czar se prépara plus que jamais à une longue guerre. Par un manifeste donné à Tzarkoé-Sélo, le 2 juin, il prévit le cas où il viendrait à mourir avant que son fils aîné, le grand-duc Nicolas, eût atteint sa majorité, et désigna le grand-duc Constantin pour être régent de l'empire. En appelant son frère à ces fonctions éventuelles, le czar se donnait immédiatement un collègue, car aucune mesure importante ne pouvait désormais être prise sans la participation du futur régent. En s'associant ainsi le chef armé du parti russe, Alexandre II donnait un gage de ses intentions belliqueuses. Il les prouvait plus encore par la rigueur avec laquelle il faisait exécuter la levée extraordinaire qu'il avait ordonnée par un manifeste du 24 avril. Dans les villes et villages où les recrues devaient être tirées au sort, on devait comprendre exceptionnellement un certain nombre d'hommes de trente à trente-cinq ans, et d'individus antérieurement exemptés parce qu'ils avaient un père ou un frère sous les drapeaux. Dans les villes et villages où la levée se faisait par séries, on devait prendre les hommes jusqu'à trente-sept ans. Les commissions de recrutement étaient autorisées à introduire dans ces localités un tirage au sort et à former des séries spéciales de recrutement composées des familles qui ne comptaient que deux fils. Bref, par suite de ces dispositions, aucun individu de vingt à trente-sept ans ne pouvait échapper à la conscription, à moins qu'il ne fût infirme ou rabougri. Ni la qualité de fils unique ni celle de père de famille ne constituaient des motifs d'exemption.



Ces troupes [illegible]

En même temps, la cour de Russie protestait de la constance de ses intentions pacifiques ; ce fut ce qu'elle s'efforça d'établir dans un article publié le 12 juin par son organe officiel, le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Voici dans son entier ce factum, qui est un véritable chef-d'œuvre d'habileté diplomatique, et une des pièces les plus essentielles de ces grands débats :

« M. le comte Walewski, appelé par la confiance de son souverain à la direction du ministère des affaires étrangères, vient d'adresser aux agents français, sous la date du 23 mai, une dépêche-circulaire qui rend compte du résultat des travaux de la conférence de Vienne. Le *Moniteur universel*, en publiant cette pièce diplomatique, nous apprend qu'elle sert de réponse à notre circulaire du 28 avril.

» Nous apprécions l'avantage d'un échange d'idées entre cabinets, dont les relations directes sont interrompues par la guerre. Pour finir par s'entendre, il est utile qu'ils s'expliquent leur pensée sur l'objet de leur différend et sur les moyens de l'aplanir. Ce but ne peut être atteint que par une discussion approfondie, par un langage calme, et par un mutuel désir d'éclairer les opinions sans les irriter.

» Nous allons examiner dans cet esprit la circulaire du 23 mai ; tenir compte des faits sur lesquels les deux cabinets sont d'accord ; enfin, signaler sans détour ceux sur lesquels ils diffèrent d'avis.

» D'abord, nous savons gré à M. le comte de Walewski d'avoir « rappelé les circonstances qui ont décidé la France et l'Angleterre à se prêter à des négociations dans un moment où l'active poursuite de la guerre paraissait devoir être l'objet principal de leurs préoccupations et de leurs soins. »

» A cette même époque, feu l'empereur Nicolas Ier vouait ses efforts au rétablissement de la paix. Le sentiment profond de vénération que nous inspire la mémoire de ce grand monarque nous commande de revendiquer pour lui la gloire d'avoir consacré les derniers actes de son règne à poser les bases d'une pacification générale, tandis que la France et l'Angleterre paraissaient préoccupées, comme la dépêche du 23 mai l'a dit, du soin de poursuivre activement la guerre.

» Nous acceptons ce fait. Il nous explique comment il arrive que les délibérations de Vienne, au lieu de s'ouvrir au commencement de cette année, aient été retardées jusqu'au 15 mars, époque où le retour du printemps allait donner aux opérations militaires un mouvement plus prononcé. Sous l'influence de cette préoccupation, les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, il faut en convenir, ont eu une tâche ingrate à remplir ; car le désir de poursuivre activement la guerre devait se trouver en contradiction manifeste avec le soin d'arriver promptement à la conclusion de la paix.

» Aussi avons-nous eu lieu de remarquer l'hésitation, pour ne pas dire la répugnance extrême, avec laquelle M. le baron de Bourqueney et lord Westmoreland se sont prêtés aux négociations préalables qui ont précédé l'ouverture des conférences formelles. On eût été tenté de croire qu'ils négociaient malgré eux. Nous regrettons qu'on n'ait pas tenu protocole de ces réunions préliminaires. MM. les représentants de France et d'Angleterre ont pris soin de leur imprimer le caractère d'une explication purement verbale. Cela est si vrai qu'ils ont cru devoir se borner à faire lecture de l'exposé des quatre questions mises en délibération. M. le baron de Bourqueney a intitulé cet exposé du nom d'*aide-mémoire*. Le ministre de Russie a suivi le même

mode pour formuler, de son côté, les quatre points, tels qu'il les acceptait, au nom de sa cour, comme bases de la négociation, sauf à s'entendre sur leur interprétation, lorsque les conférences seraient officiellement ouvertes.

» Ces explications étant restées dépourvues du témoignage ostensible d'une preuve écrite, les cabinets ne peuvent s'en rapporter qu'à la bonne foi des paroles verbalement échangées entre leurs représentants. Nous accordons cette confiance, et nous la réclamons. Sans révoquer en doute l'exactitude de la relation faite au cabinet français par son représentant, nous tenons à constater [illegible] la précision avec laquelle le ministre de Russie a établi son point de départ, en déclarant, dès le début de la négociation, qu'il ne consentirait pas à des conditions incompatibles avec l'honneur de la Russie.

» Le fait de cette déclaration de principes n'est pas sujet à contestation. Elle a été réitérée, par écrit, à l'ouverture formelle des conférences. Cet acte de loyauté politique indiquait d'avance les limites auxquelles le plénipotentiaire de Russie devrait s'arrêter. Nous n'avons pas besoin de donner à cette déclaration le nom d'une *réserve*. Ce terme s'applique aux droits qui sont sujets à être contestés. Ceux de l'empereur ne le sont pas. Loin de là, MM. les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, — nous aimons à leur rendre cette justice, — ont été les premiers à attester l'intention de leurs cours de ne mettre en avant aucune condition attentatoire à l'honneur et à la dignité de la Russie. Nous retrouvons la même assurance dans la circulaire du 23 mai. Si telle est la pensée du cabinet français, nous éprouvons quelque difficulté à nous rendre compte de la vivacité avec laquelle il cherche à mettre en opposition ses vues aux nôtres, quant à l'interprétation, selon nous, conciliante et équitable, donnée par nos plénipotentiaires aux quatre garanties qui forment l'objet des négociations de Vienne.

» M. le comte Walewski, les passant en revue, commence par mettre en doute les avantages dont la Moldavie et la Valachie sont redevables à l'intervention de la Russie. « Le régime d'indépendance » administrative de ces principautés, on l'a trop oublié à son avis, » n'a pas été une conquête récente, mais le résultat d'un accord libre» ment conclu, il y a des siècles, et altéré seulement du jour où les » hospodars ont commencé, pendant les guerres du dix-huitième » siècle, à compter davantage avec la Russie qu'avec la Sublime » Porte. »

» Pour apprécier l'exactitude de ce fait, il suffit de tracer le tableau de la situation à laquelle les provinces danubiennes ont été réduites sous le régime de l'*accord librement conclu avec la Porte, il y a des siècles,* en vertu de leurs anciennes capitulations. C'était l'accord qui subsiste entre l'oppresseur et l'opprimé. En voici le résultat :

» Les hospodars avaient cessé d'appartenir à la noblesse moldave et valaque. La Porte les choisissait parmi les familles grecques de Constantinople, distinguées par leur mérite, mais plus illustres encore par leur infortune. Tantôt l'exil, tantôt le glaive mettait fin à leur carrière. Sous la terreur constante d'une disgrâce, les princes de Moldavie et de Valachie rachetaient leur existence précaire par la rançon sans cesse offerte à la cupidité des agents du pouvoir à Constantinople. Le fardeau de ce sacrifice retombait tout entier sur le pays. Les richesses de son sol ne lui appartenaient plus. Elles étaient à la merci du fisc ottoman. La Porte assurait aux dépens des Principautés l'approvisionnement du marché de la capitale. Les marchands turcs venaient acheter des grains, du bétail, du bois de construction, à un prix fixe, arbitrairement établi à Constantinople, au-dessous de la valeur des objets mis en réquisition. Les pachas des forteresses du Danube exigeaient en outre des vivres, des corvées et des servitudes de tout genre.

» Le commerce n'était libre nulle part à l'intérieur. Il l'était encore moins au dehors, car la Porte, pour augmenter l'abondance des ressources qu'elle tirait des provinces danubiennes, prohibait l'exportation des grains. Les Turcs en garnison à Braïla et à Giurgewo avaient forcément expulsé les anciens propriétaires en les dépossédant de leurs biens. Les beschlis, gardes d'honneur des princes, étaient maîtres de Bucharest et de Iassy. Les hospodars, dégradés de leur rang, étaient descendus au rôle humiliant de fermiers, exploitant le pays au profit du fisc ottoman. Sous cette administration déplorable, la vénalité des charges publiques, érigée en système, mettait l'[illegible] à la [illegible] et à la [illegible] du peuple. Il restait au régime turc un seul fléau de plus à y ajouter. C'était la peste. Elle a régné souvent dans les Principautés, et notamment à l'entrée de nos troupes au commencement de la campagne de 1828.

» Après avoir tracé le tableau de la situation des provinces danubiennes avant l'époque du traité d'Andrinople, qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil sur le changement apporté à leur régime, au moment où notre administration provisoire, confiée au général comte Kisseleff, a replacé le gouvernement de ces provinces entre les mains des hospodars.

» Un statut organique, arrêté après de mûres délibérations par l'assemblée des boyards et des notables, sous la sanction formelle du sultan, a assuré aux deux Principautés le bienfait d'une administration indépendante, comme le traité d'Andrinople le voulait. Le mode de l'élection des hospodars par l'assemblée des divans a été régularisé. Les cours de justice, la perception des impôts, les redevances des contribuables, l'organisation de la milice locale on reçu une assiette stable. Une égale protection a été accordée à l'exercice du culte de l'Église orthodoxe nationale comme de toutes les communautés chrétiennes. Le système d'éducation a obtenu un nouveau développement. Les propriétés envahies par les garnisons turques sur la rive gauche du Danube ont été restituées à leurs anciens possesseurs. Une ligne de quarantaine a garanti l'état sanitaire du pays contre le danger de la contagion. Les transactions commerciales à l'intérieur ont été affranchies de toute entrave. En même temps, par une mesure administrative du comte de Kisseleff, les ports de Galatz et de Braïla ont acquis, en 1830, le bienfait d'une entière liberté de commerce avec l'étranger. Enfin, pour tout dire d'un seul mot, la civilisation a repris son empire sur la rive gauche du Danube. « Voilà ce que la Moldavie et la Valachie ont gagné à leurs anciens » rapports avec la cour de Saint-Pétersbourg. » La circulaire du 23 mai a témoigné le désir de le savoir, nous venons de le dire.

» La tâche que la Russie avait à cœur d'accomplir, dans l'intérêt des provinces danubiennes, est achevée dès l'instant où le régime privilégié dont elles jouissent, sous la suzeraineté de la Porte, obtient la sanction du droit public européen, par une garantie collective de toutes les grandes puissances. Tel est le résultat auquel nos plénipotentiaires ont pris une part honorable. En approuvant les actes qu'ils ont signés, le cabinet impérial regarde cette question comme terminée.

» Il en est de même de la seconde question, également résolue par les protocoles de Vienne. Nous adoptons à cet égard l'avis de M. le ministre des affaires étrangères de France. Comme lui, nous dirons « que les bases du règlement de la navigation du Danube » sont bonnes. » Elles le sont pour toutes les parties contractantes. En ce qui regarde spécialement la Russie, elle recueillera de l'établissement d'une commission mixte un avantage que nous ne dissimulons point. Jusqu'ici la défaveur du public commerçant, excitée par les contrariétés qu'éprouvait la navigation du fleuve, retombait sur l'administration russe seule. La responsabilité sera partagée d'une manière plus équitable lorsque l'expérience pratique d'une commission mixte aura prouvé combien il faut de soins, de travaux et de frais pour entretenir en bon état une communication fluviale, exposée à de nombreuses difficultés matérielles. Nous sommes redevables à M. le comte Walewski de l'occasion qu'il nous a donnée de rectifier ici les impressions qui peuvent avoir influé sur ce passage de la circulaire du 23 mai, concernant la navigation du Danube.

» Nous l'avons déjà dit, c'est l'administration russe qui a ouvert à *la liberté du commerce l'un des plus magnifiques débouchés du monde. Cet immense avantage* n'avait pas besoin d'être acquis. Il l'était depuis 1830. Nous pensons qu'il serait inexact d'affirmer que, depuis cette époque, ce débouché fût resté *inutile entre les mains de la Russie*. Ce qui prouve le contraire, c'est l'accroissement continuel que la navigation a pris depuis vingt-cinq ans. Sans nul doute, plus l'affluence des bâtiments étrangers a augmenté, plus les besoins du service se sont compliqués et plus aussi l'imperfection des mesures d'entretien, à l'embouchure de la rivière, a pu se faire sentir. Souvent la négligence des arrivants, en jetant le lest au passage de la barre, a contribué à accroître le progrès des ensablements. Les accidents sont devenus plus fréquents en raison de l'augmentation croissante du nombre des arrivages. Les débris des navires naufragés ont obstrué le chenal et rendu la navigation plus difficile à mesure qu'elle est devenue plus active.

» Les moyens employés par les autorités locales, nous sommes loin de vouloir le contester, peuvent avoir été insuffisants pour lutter contre tant de difficultés matérielles. Mais il ne faudra pas verser le sang de la France et de l'Angleterre, comme la circulaire du 23 mai le dit, pour lever cet obstacle. Des travaux plus pacifiques et plus modestes sont requis pour vaincre les sables qui défendent l'entrée du Danube. Ce ne sera ni à la diplomatie ni au sort des armes que reviendra le mérite de cette victoire. Elle est réservée au travail assidu, jour par jour, employé à combattre les efforts silencieux de la nature. Notre bonne volonté, en rendant ce travail plus actif et plus régulier, contribuera, dans les limites du possible, à accomplir cette conquête pacifique.

» Nous passerons maintenant à l'examen de la quatrième question que la dépêche de M. le comte Walewski aborde avant la troisième, pour justifier MM. les plénipotentiaires de France et d'Angleterre d'avoir différé la discussion de ce grave intérêt commun à toute la chrétienté. Nous avons regretté, il est vrai, cet ajournement, parce qu'il nous tardait de nous convaincre si les intentions du cabinet de Russie s'accordaient avec celles de la France et de l'Angleterre.

» S'il faut en juger par les réflexions contenues dans la circulaire du 23 mai, il subsisterait entre la manière de voir du cabinet français et la nôtre une certaine divergence. Nous allons en signaler l'origine. A Paris, la question politique prédomine; en d'autres termes, on considère la quatrième garantie particulièrement sous le rapport de l'influence que les grandes puissances exercent en Orient.

» A Saint-Pétersbourg, le sentiment religieux, le sentiment national du pays l'emportent sur des considérations qui sont uniquement

du domaine de la politique. Sous l'influence de cette convention, l'objet principal que les plénipotentiaires de Russie ont eu l'ordre de tenir en vue, c'est d'arriver à une pacification par laquelle la liberté du culte et l'amélioration du sort des populations chrétiennes soumises à la domination de l'empire ottoman, seraient placées à l'avenir sous la sauvegarde d'un acte collectif, sanctionné par le droit public européen.

» Si les efforts de toutes les puissances tendaient vers le même but, rien ne serait plus facile que de revêtir cet acte des formes jugées nécessaires pour attribuer au sultan le mérite spontané d'une volonté souveraine, manifestée en faveur de ses sujets chrétiens. A cet égard, nous voulons autant que la France et l'Angleterre ménager au sultan l'occasion de se livrer, pour nous servir des termes de la circulaire du 23 mai, « aux inspirations les plus généreuses. » L'intention du cabinet de Russie n'est assurément pas d'arrêter en Turquie d'utiles réformes ni d'indisposer les populations contre leur souverain. » C'est avec empressement que nous reproduisons cette expression de la dépêche de M. le comte Walewski, persuadé de l'importance que tous les gouvernements attachent à faire respecter la même doctrine non-seulement en Turquie, mais partout ailleurs.

» Nous arrivons à la révision du traité de 1841. Ce qui nous surprend de prime abord, c'est que le cabinet français ait complétement passé sous silence les résultats déjà obtenus pour résoudre cette question à l'amiable. A notre avis, la garantie la plus utile pour assurer le repos du Levant n'est plus à chercher, elle est trouvée. Les plénipotentiaires réunis en conférence le 19 avril l'ont établie, d'un commun accord, sous la forme d'un engagement conçu en ces termes :

« S'il survenait un conflit entre la Sublime Porte et l'une des » hautes parties contractantes, les deux Etats, avant de recourir à » l'emploi de la force, devraient mettre les autres puissances en me- » sure de prévenir une pareille extrémité dans les voies pacifiques. »

» Cette stipulation, à dire vrai, devait mettre fin à toute discussion ultérieure. La prévoyance des cabinets ne saurait aller au delà du gage de sûreté contenu dans cet engagement. Le principe de parfaite réciprocité, dont cette stipulation porte le caractère, la rend également rassurante et honorable pour toutes les puissances contractantes.

» Après cette garantie donnée à la conservation de l'équilibre européen, fallait-il prolonger encore les calamités de la guerre pour aller à la recherche de plus amples précautions matérielles? C'est sur cet écueil que sont venues se briser les négociations de Vienne. Nous en éprouvons plus de regret que de surprise. L'esprit humain ne peut créer que ce qui est dans l'ordre des choses possibles. Il risque d'échouer dans ses entreprises quand il essaye d'aller au delà. Cette vérité s'applique aux garanties matérielles dont on a cherché plus d'une fois à environner les transactions politiques conclues à d'autres époques. Nous en trouvons la preuve dans l'exemple du traité d'Utrecht, auquel M. le plénipotentiaire britannique a fait un appel, selon nous, peu opportun. En effet, si l'exemple de Dunkerque est bon à quelque chose, il sert uniquement à démontrer combien les garanties matérielles sont stériles. En dépit d'anciennes rivalités, nous voyons la France en possession de Dunkerque, et sa puissance navale, sans conteste, plus forte que jamais.

» De notre côté, aussi, nous avons appris à mettre en doute la solidité du système des barrières, depuis que nous avons vu tomber en 1830 celle érigée, après tant d'efforts, sur les frontières du royaume des Pays-Bas ! L'expérience de tous les cabinets devrait donc les engager à ne pas trop compter sur des précautions illusoires qui donnent dans le présent plus de satisfaction à l'amour-propre qu'elles n'offrent à l'avenir de gages durables de sécurité.

» Quant à la citation de la mer Caspienne, mentionnée par la circulaire de M. le comte Walewski, elle ne semblerait guère s'appliquer à la situation de la mer Noire. N'oublions pas que, si la Caspienne est fermée par la nature, l'Euxin reste ouvert aux flottes qui peuvent franchir les détroits des Dardanelles et du Bosphore. N'oublions pas non plus que la mer Noire n'est close qu'aussi longtemps que la Turquie le veut.

» Dans cet état de choses, les plénipotentiaires de Russie sont allés aussi loin qu'ils le pouvaient, lorsqu'ils ont proposé alternativement les deux systèmes, l'un d'ouverture, l'autre de fermeture, en réservant à la conférence de choisir celui qui semblerait offrir, à la Porte comme à l'Europe, les meilleurs gages de sécurité. Mais on se persuadera aisément qu'il n'était guère possible d'établir en principe de droit public que l'Euxin restât fermé et ouvert à la fois !

» Il nous a paru également contraire à une logique saine de proclamer, d'une part, le respect que toutes les puissances portent à l'indépendance du sultan, et de déterminer, de l'autre, le nombre des vaisseaux dont Sa Hautesse devrait ne point dépasser le chiffre.

» De droit et de fait, cette théorie nous a paru inadmissible en ce qui nous regarde. Les plénipotentiaires de Russie l'ont déclaré verbalement et par écrit. Il serait superflu de reproduire leurs arguments. Cette polémique serait sans résultat. On ne raisonne pas avec les méfiances, il faut laisser au temps le soin de les calmer. Alors on comprendra que l'équilibre véritable des Etats ne repose pas sur des chiffres arithmétiques. Soumis à une loi plus élevée, il a pour base une connaissance réfléchie des intérêts permanents des grandes puissances dans leurs rapports les unes avec les autres. La Russie ne se croit pas appelée à compter le nombre des vaisseaux qui déploient le pavillon français dans les ports de Toulon, de Cherbourg, du Havre et de Boulogne. En guerre avec la France, la Russie n'éprouve pas d'animosité contre elle. L'intérêt des deux pays n'a rien à gagner dans cette lutte. Voilà un élément d'équilibre qui n'a pas besoin de chiffres pour être sainement apprécié.

» Dans le même ordre d'idées nous puiserons une autre vérité : c'est qu'il est peu rationnel de méconnaître l'intérêt qui doit porter la Russie à maintenir le repos dans le Levant. Il est évident que chaque conflit oriental fait naître pour elle l'éventualité d'une complication où les puissances occidentales se trouvent avec elle en opposition. Leurs forces navales réunies, sans nul doute, doivent l'emporter par le nombre. Ce résultat est trop manifeste pour avoir besoin de la preuve. Dans cette prévision se trouve la garantie la plus matérielle de la paix. — Ici, on demandera comment il se fait que cette garantie n'ait pas suffi pour empêcher le conflit actuel. Faut-il le dire? C'est parce qu'on a jugé bon de laisser à la Porte prendre l'initiative pour déclarer la guerre à la Russie, tandis que les représentants alliés avaient pour mission de déconseiller et de prévenir cette guerre. On a prétendu que c'est le fanatisme des oulémas qui a provoqué cet acte d'hostilité, suivi ou, pour mieux dire, précédé d'une première invasion de nos frontières d'Asie. — Le vrai de la situation est qu'il existait alors une influence prédominante à Constantinople qui jugeait le moment favorable pour rajeunir l'empire ottoman par un élan guerrier. Cette influence l'a emporté sur les conseils plus sages de tous les cabinets, entraînés à suivre le mouvement qui a précipité l'Europe dans une crise, bien au delà de toutes les prévisions humaines.

» Le temps paraissait venu où la sagesse des cabinets réunis en conférence à Vienne allait mettre un terme à cette crise. La Russie a la conscience d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer de ses efforts à cette œuvre de paix. Elle a lieu de croire que ces efforts ne sont pas demeurés entièrement sans résultat. La majeure partie des difficultés à aplanir est parvenue à une solution honorable.

» L'opinion de l'Europe n'est pas assez éclairée sur l'importance de ce résultat. Il est bon de le constater tel qu'il est :

» La question des Principautés est réglée.

» Celle de la navigation du Danube l'est de même.

» La troisième l'est à moitié. La Turquie est admise à jouir des avantages qui résultent du système général établi par le droit public européen. De plus, une clause spéciale prévoit le cas d'une contestation future entre la Porte et l'une des parties contractantes, et stipule qu'avant de recourir à l'emploi de la force les autres puissances seront mises en mesure de prévenir cette extrémité par les voies pacifiques. Enfin :

» La quatrième question, bien qu'elle n'ait pas été traitée en conférence, nous paraît moralement résolue. Toutes les puissances sont d'accord entre elles sur la nécessité de placer la liberté du culte et l'amélioration du sort des populations chrétiennes en Turquie sous la sauvegarde d'un acte européen. Toutes sont également animées du désir de revêtir cet acte des formes requises pour le mettre en harmonie avec les justes égards dus à l'autorité souveraine du sultan. Finalement, tous les cabinets reconnaissent qu'au moyen de cette sûreté donnée aux immunités des populations chrétiennes une garantie collective ferait cesser les rivalités occasionnées jusqu'à ce jour par une intervention isolée.

» Nous demanderons si une pacification établie sur ces bases ne renfermerait pas tous les éléments désirables pour l'affermissement du repos en Orient. Nous demanderons enfin s'il est sage de compromettre ce résultat en prolongeant sans nécessité une lutte faite pour épuiser les dernières ressources de l'empire ottoman, que les puissances occidentales ont considéré comme une condition essentielle de la conservation de l'équilibre européen.

» Telles sont les considérations qui se présentent à notre esprit au moment où nous apprenons la clôture des conférences de Vienne. Elle a été provoquée par le refus des plénipotentiaires de France et d'Angleterre d'accéder aux propositions de la cour d'Autriche, faites dans un but de rapprochement. Sur ce refus, M. le comte de Buol a déclaré les séances fermées le 4 juin.

» Le tort de la rupture retombe ainsi sur les puissances occidentales Leur mauvais vouloir a mis fin à la négociation. Ce n'est point le cabinet de Russie qui en est responsable. Si, d'une part, il a opposé à la France et à l'Angleterre la ferme résolution de ne point transiger avec des exigences dépassant la limite posée dès l'ouverture des conférences, de l'autre, il a offert aux puissances amies la preuve de son désir sincère de contribuer loyalement à une pacification conforme au sentiment de la dignité de la Russie. Constant dans ces principes, il laissera les voies ouvertes à une réconciliation honorable lorsque le désir de la paix se fera plus généralement sentir en France et en Angleterre, lorsque l'expérience aura éclairé l'opinion des deux pays sur les mécomptes d'une guerre sans objet et d'une haine sans cause. Il sera permis alors de reprendre les négociations

avec espoir de succès, pour assurer à l'Europe le bienfait trop longtemps méconnu du repos général. »

La réponse à ce mémorandum ne se fit pas attendre ; elle parut dans le *Moniteur* du 18 juin :

« Le journal officiel de Saint-Pétersbourg vient de publier un article émané du gouvernement russe, en réponse à la circulaire adressée, en date du 23 mai dernier, par M. le comte Walewski, aux agents de la France au dehors. Nous n'eussions pas relevé cette publication si elle n'avait eu pour objet que d'opposer à la circulaire du 23 mai une réplique qui n'en infirme d'ailleurs en rien l'argumentation. Mais le *Journal de Saint-Pétersbourg* aborde en même temps un autre sujet, la rupture des conférences de Vienne, et c'est sur nous qu'il essaye d'en rejeter la responsabilité. Nous passerons rapidement sur les observations que la circulaire de M. le comte Walewski lui a suggérées, pour examiner ce reproche.

» Le gouvernement russe attache une grande importance à constater que la question des Principautés est réglée, et que celle de la navigation du Danube l'est de même. Peu s'en faut qu'il ne s'attribue l'initiative de ce qui a été fait dans ce but : du moins, à l'entendre, aurait-il désiré de tout temps ce que les puissances alliées ont cru qu'il avait toujours refusé jusqu'à présent aux vœux déjà anciens de l'Europe.

» Il fait donc, en premier lieu, ressortir avec complaisance les avantages que les Moldo-Valaques devraient à l'intervention de la Russie. Nous n'opposerons pas le tableau des Principautés danubiennes, sous le protectorat de cette puissance, à celui que le *Journal de Saint-Pétersbourg* trace de leur condition sous l'ancienne administration ottomane ; nous nous bornerons à demander pourquoi, si la Russie a réellement rendu aux Principautés tous les services et si la Porte leur a causé tous les maux que ce journal énumère, les Principautés voient-elles aujourd'hui dans la suzeraineté ottomane un appui et une sauvegarde, tandis qu'elles applaudissent à tout ce qui tend à les soustraire au protectorat russe?

» En ce qui concerne la navigation du Danube, nous sommes heureux de le dire, le cabinet de Saint-Pétersbourg reconnaît l'imperfection des mesures prises par lui jusqu'à présent pour l'entretien des bouches du fleuve, et l'insuffisance des moyens employés par les autorités locales pour diminuer les ensablements qui les rendaient trop souvent impraticables. Il se félicite de l'établissement d'une commission qui exercera une surveillance dont il admet le principe. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* nous assure qu'il ne sera pas nécessaire de verser le sang de la France et de l'Angleterre pour développer ces résultats; il n'en a pas moins fallu que ce sang ait coulé pour les obtenir.

» Le quatrième point, on se le rappelle, a trait à la question même qui a soulevé la guerre; nous craignons bien qu'à cet égard le gouvernement russe ne persiste dans ses anciens errements. Si, en effet, le *Journal de Saint-Pétersbourg* nous parle des formes nécessaires pour attribuer au sultan le mérite de la spontanéité dans les mesures souveraines à prendre en faveur de ses sujets chrétiens, il exprime en même temps, par une contradiction manifeste, l'opinion qu'elles devraient être, de la part de la Porte, l'objet d'un engagement européen, qui n'aurait d'autre effet que de conférer à toute l'Europe le privilége revendiqué par le prince Menschikoff pour la cour de Russie.

» Nous n'insistons pas davantage sur des opinions et des théories catégoriquement réfutées dans la circulaire du 23 mai; nous abordons le reproche que le gouvernement russe adresse aux plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre, d'avoir provoqué la rupture des conférences.

» Nous convenons sans peine que, sur l'un des deux points dont se compose la troisième garantie, le cabinet de Saint-Pétersbourg a fait une concession importante aux puissances alliées : il a renoncé à son ancienne prétention de tenir l'empire ottoman en dehors du droit public européen. Il est prêt à souscrire un engagement par lequel tout différend entre la Porte et lui devrait être désormais déféré à l'arbitrage de l'Europe ; mais, tout en reconnaissant l'étendue de cette concession, tout en félicitant le cabinet de Saint Pétersbourg d'adhérer enfin à un principe qu'il repoussait si hautement avant la guerre, nous sommes obligés de répéter que l'admission de la Porte dans le droit européen ne remplit pas entièrement l'objet de la troisième garantie : *elle ne fait pas cesser la prépondérance de la Russie dans la mer Noire.*

» Les cabinets alliés tenaient et devaient tenir d'autant plus à cette garantie, que sans elle toutes les autres sont illusoires; que, sans la réduction des forces agressives de la Russie dans l'Euxin, la suppression du protectorat politique ou religieux de cette puissance en Turquie et la liberté de la navigation du Danube seraient purement nominales.

» En souscrivant à la formule que nous lui avions posée comme condition préalable de toute négociation, et que M. le comte de Buol a reproduite en ouvrant les conférences, la Russie avait admis, nous devions le penser du moins, la nécessité de faire sur ce point un sacrifice réel. Mais aussitôt que la question a été soulevée, les plénipotentiaires russes ont, au contraire, repoussé en principe et en fait, sous quelque forme qu'elle leur fût présentée, *toute limitation de forces*. Les contre-propositions qu'ils ont mises en avant n'avaient pour but que d'éluder la question au lieu de la résoudre.

» C'est à la suite du rejet absolu du système de limitation produit par nous que les conférences ont été d'abord suspendues ; et c'est après la publication de la circulaire de M. le comte de Nesselrode du 10 mai, où se trouvaient renouvelées les déclarations faites à cet égard par les plénipotentiaires russes, que nous avons été invités par l'Autriche à une dernière conférence.

» Il était donc à présumer que dans cette dernière réunion les représentants de la Russie persisteraient à repousser le principe qui seul pouvait servir de base à un arrangement convenable. Cependant les plénipotentiaires russes, en appréciant la proposition faite par M. le comte de Buol, *proposition basée sur un principe de limitation explicitement formulé*, n'ont rien négligé pour donner à entendre qu'il ne dépendait pas d'eux qu'elle ne fût examinée. Mais cette condescendance, si contraire à leur attitude antérieure sur le même terrain, n'avait évidemment pour objet que de tirer parti d'une apparence de dissentiment entre l'Autriche et nous.

» M. le prince Gortschakoff n'a consenti à faire connaître son opinion qu'après s'être bien assuré que les plénipotentiaires de France et d'Angleterre n'adhéraient point complétement à la proposition de l'Autriche. Enfin, provoqué par M. le baron de Bourqueney à s'expliquer sur le principe de la limitation, le prince Gortschakoff, dans un mouvement de franchise dont nous lui savons gré, a fini par reproduire, avec une netteté de termes qui ne laisse rien à désirer, toutes les objections qu'il avait antérieurement faites à ce principe.

» Le prince Gortschakoff, dit le protocole de cette dernière réunion, constate itérativement que, dans les conférences et en dehors, et toutes les fois que la question a été touchée, il a constamment déclaré que *toute limitation* de forces que l'on chercherait à imposer à la Russie serait envisagée par ses plénipotentiaires comme étant une atteinte aux droits de souveraineté de leur maître et un obstacle insurmontable à la paix; qu'il est resté invariablement fidèle à ce principe, et qu'il l'établit de nouveau dans cette conférence de clôture.

» Le prince Gortschakoff repoussait donc, au terme de la négociation comme précédemment, tout système de limitation. Il rejetait en principe la proposition autrichienne comme il avait rejeté la nôtre, et par là il se chargeait de caractériser lui-même sa modération apparente en prouvant bien clairement que son offre de référer à Saint-Pétersbourg n'impliquait aucune idée de conciliation, puisqu'il déclarait en même temps inadmissible le mode proposé par le cabinet de Vienne. Nous ne faisons que constater ce que le protocole du 4 juin démontre sans réplique.

» C'est donc sur la Russie que retombe tout entière la responsabilité de la rupture des négociations. C'est son opiniâtreté qui a paralysé les efforts noblement faits par les puissances alliées pour obtenir un résultat pacifique.

» La France et l'Angleterre ont porté dans les conférences les sentiments de modération dont elles se sont montrées constamment animées dans les diverses phases de la crise. Provoqués à une guerre que nous avons essayé de prévenir, et dont l'initiative appartient tout entière à la Russie, nous avons exclu son pavillon de toutes les mers, et nous pourrions à peu de frais l'empêcher de reparaître dans l'Euxin : nous nous sommes offerts à lui en reconnaître la faculté, à la condition d'une limitation de ses forces dans cette mer.

» La limitation est une sécurité que l'intérêt général exige. Ce n'est pas notre faute si la Russie s'est exposée, par une politique trop longtemps agressive, à ce qu'on vînt lui demander des concessions semblables, et ceux-là seuls sont responsables de la continuation de la guerre qui se sont obstinés, jusqu'au dernier jour de la négociation de Vienne, à refuser sur ce point à l'Europe toute garantie sérieuse. »

De son côté, le gouvernement anglais, par une circulaire en date du 19 juin, expliqua sa conduite, et prouva que la responsabilité de la guerre devait incomber exclusivement à la Russie.

« Les stipulations, disait-il, que la reine et ses alliés considéraient comme leur devoir tout particulier de faire résoudre sans préjudice des autres conditions additionnelles, étaient les suivantes :

» 1° Que le droit exclusif d'intervenir dans de certaines limites dans les affaires intérieures de provinces appartenant à l'empire turc, droit que la Russie avait précédemment arraché à la Porte dans des moments critiques, ne serait plus exercé par cette puissance.

» 2° Que l'entrée du Danube inférieur, et plus spécialement les embouchures de ce fleuve dans la mer Noire, ne seraient plus soumises au contrôle exclusif de la Russie; mais seraient placées sous la surveillance de délégués nommés par les autres puissances conjointement avec la Russie, et qui s'occuperaient de délivrer cette voie de communication fluviale, entre l'Allemagne centrale et le reste du monde, des entraves existantes.

» 3° Que l'empire turc entrerait dans le système d'équilibre euro-

péen, et que l'on aviserait aux moyens de mettre un terme à la prépondérance russe dans la mer Noire.

» 4° Que les prétentions de la Russie au protectorat officiel des sujets chrétiens de la Porte seraient abandonnées, et que les puissances useraient de leur influence sur le sultan pour obtenir, par un acte de sa souveraine autorité, la confirmation et l'observation des priviléges accordés aux sujets chrétiens. Une communication à ce sujet a été faite à la Russie à la fin de l'année dernière, et a été acceptée par cette puissance comme base des négociations qui pourraient s'ouvrir.

» En conséquence, les négociations furent entamées à Vienne; mais malheureusement ce ne fut que sur le premier et le second point que quelque chose ressemblant à un accord put être atteint. Le refus des plénipotentiaires russes d'accéder aux propositions raisonnables qui leur étaient faites par les plénipotentiaires des cours alliées sur le troisième point, arrêta la marche des négociations sur la stipulation, et le quatrième point ne fut pas soumis à la discussion.

» Le gouvernement de Sa Majesté la reine est heureux, cependant, de faire appel aux protocoles sur le premier et le second point, comme preuve du désir des alliés de trouver les termes d'un accord avantageux aux intérêts généraux de l'Europe, et plus immédiatement favorables au lien et au développement de l'Allemagne; et le gouvernement de Sa Majesté la reine regrette d'autant plus pour ce motif que le refus de la Russie d'accepter les propositions des alliés relatives au troisième point ait fermé la voie des avantages qui seraient résultés des arrangements intervenus sur le premier point et sur le deuxième.

» Le gouvernement de Sa Majesté la reine sait que, dans une dépêche récente adressée par le comte de Nesselrode aux agents russes à l'étranger, on a tâché de mettre dans un jour favorable l'attitude prise par la Russie quant aux deux premiers points, et de persuader aux gouvernements étrangers, et particulièrement aux gouvernements allemands, que la continuation de la prépondérance russe dans la mer Noire n'avait aucune influence directe sur les questions qui se rapportent aux Principautés et à la navigation du Danube ou aux intérêts de l'Allemagne, et qu'en conséquence l'Allemagne ne devait pas coopérer avec les alliés pour amener la réduction de cette prépondérance.

» Cependant le gouvernement de Sa Majesté la reine est persuadé qu'un examen impartial des faits réels détruira les illusions que la dépêche du comte de Nesselrode avait pour but de faire naître; le gouvernement de Sa Majesté la reine n'a pas l'intention de diminuer l'importance des matières traitées dans les deux premiers points; mais le gouvernement de Sa Majesté la reine tient à faire observer qu'en ce qui concerne les Principautés, tous les droits que la Russie possède ou peut réclamer, aux termes des traités antérieurs, disparaissaient avec ces traités eux-mêmes rompus par la guerre; qu'en conséquence, la délivrance des Principautés du protectorat de la Russie n'est pas le résultat d'une concession de cette puissance aux intérêts de l'Allemagne, mais qu'elle est la conséquence directe de l'acte d'agression violente commis par la Russie sur l'empire turc.

» Quant à ce qui concerne la navigation du Danube, il faut reconnaître que, si les arrangements contenus dans le premier protocole étaient satisfaisants, le refus de la Russie d'accéder aux propositions faites par les plénipotentiaires autrichiens dans la quatrième conférence a empêché que ces arrangements fussent complets et en conformité avec les intérêts généraux de l'Europe.

» Cependant les arrangements proposés par les deux premiers points, même si on les croyait entièrement satisfaisants en eux-mêmes, ne pourraient pas être considérés comme assurés définitivement à l'Europe, aussi longtemps que les garanties de leur observation, lesquelles devaient être assurées par un accord convenable sur le troisième point, continueront à être repoussées par la Russie. Il ne suffit point que la Russie stipule qu'elle ne cherchera plus à s'interposer d'office dans les affaires des Principautés et de la Servie, il ne suffit pas qu'elle consente à déléguer à un comité composé des représentants des différents États intéressés à la navigation du Danube la tâche de débarrasser les bouches de ce fleuve.

» Les intérêts de l'Europe exigent, outre ces arrangements, une garantie contre la prolongation de l'influence que sa prépondérance dans la mer Noire lui a permis d'exercer, et qu'elle ne soit plus, par la supériorité de sa marine, en état de transporter une armée nombreuse et de frapper ainsi un coup mortel au cœur de l'empire dont les Principautés ne sont que des dépendances éloignées.

» Même en ce qui touche le premier et le second point, les avantages qui résultent de ces stipulations seraient précaires aussi longtemps que la Russie continuerait à dominer dans la mer Noire. Quand on considère le poids de cette prépondérance dans la grande question qui a allumé la guerre, le refus de la Russie d'admettre aucune des conditions qui mettraient un terme à cette prépondérance est un avertissement que l'Europe ne peut méconnaître sans danger, et ce refus prouve encore que la Russie n'est pas disposée à abandonner contre la Turquie ses projets caressés depuis si longtemps.

» C'est également une preuve que l'Europe a eu raison de s'émouvoir pour l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman.

» La Russie soutient que des considérations de dignité l'ont empêchée d'accéder aux termes proposés par les alliés concernant le troisième point. Mais la dignité de la Russie ne peut pas exiger qu'elle entretienne, en temps de paix et au seuil de son faible voisin, une force non-seulement inutile pour sa propre défense, mais encore une force qui la mette à même de compromettre l'indépendance de ce voisin et de changer la distribution territoriale de l'Europe. Telle est la position qu'a conservée la Russie dans la mer Noire, et qu'elle déclare ouvertement ne vouloir pas abandonner.

» Il est inutile d'insister sur l'absence de motifs qui obligent la Russie à se tenir sur la défensive. Il serait ridicule de prétendre que la Russie ait lieu de redouter l'hostilité de la Turquie; et lorsque la Turquie est libre et en paix, et que les détroits entre la Méditerranée et la mer Noire sont fermés, excepté pour un petit nombre de vaisseaux de guerre des puissances occidentales, la Russie n'a rien à craindre des forces navales de l'Angleterre et de la France; tandis que, d'un autre côté, l'état actuel des choses dans la mer Noire démontre que lorsque la guerre existe entre la Russie et la Turquie, et que, par conséquent, les détroits sont ouverts à toutes les forces navales des alliés du sultan (la France et l'Angleterre), après un certain temps ces puissances peuvent réunir une force suffisante pour empêcher le pavillon russe de se montrer dans la mer Noire.

» La Russie a dit aussi que la prépondérance qu'elle désire conserver dans la mer Noire était nécessaire pour protéger l'indépendance de la Turquie contre les aggressions des autres puissances; mais ce n'est pas seulement contre l'hostilité des puissances occidentales, mais contre la politique traditionnelle et pour ainsi dire avouée de la Russie, que l'empire turc a des dangers à craindre. La guerre actuelle a été entreprise pour prévenir l'accomplissement de ces ambitieux desseins de la Russie qui menacent la sécurité de la Turquie et le repos futur de l'Europe, et enfin pour empêcher l'accomplissement des vues et des projets de Pierre, de Catherine, d'Alexandre et de Nicolas.

» Les puissances occidentales, unies à l'Autriche, ont cru arriver à ce but en réduisant la puissance de la Russie dans la mer Noire; elles auraient désiré que la Russie et la Turquie eussent renoncé à l'entretien de forces maritimes, sauf ce qui eût été nécessaire à la police des côtes; mais les puissances occidentales voulaient bien laisser à la Russie une force déterminée dans la mer Noire, se réservant le droit de maintenir de leur côté une force correspondante, demandant cependant comme garantie le droit d'établir des consuls dans tous les ports russes à l'est des détroits.

» Mais les puissances occidentales, qui ont maintenant la possession exclusive de la mer Noire, où le pavillon russe n'ose plus se montrer, n'ont pas la prétention de proposer à la Russie des conditions attentatoires à sa dignité. Elles n'ont jamais prétendu que la Russie fût obligée d'admettre comme consul le premier venu, et qu'elle ne pût exercer le droit d'accorder ou de refuser l'*exequatur* lorsqu'il y aurait des objections contre la personne désignée. La Russie, cependant, refuse de souscrire à d'aussi raisonnables propositions, et, à leur place, a soumis deux moyens de dérogation aux traités de 1841. D'après ce système, les puissances de l'Occident seraient obligées d'entretenir une flotte considérable dans le voisinage des Dardanelles, en vue des éventualités qui pourraient se présenter; car, suivant l'un de ces projets, les détroits seraient définitivement ouverts aux navires de toutes les nations, et, par suite, à ceux de la Russie.

» Ce système eût mis Constantinople sous la menace incessante d'une force considérable de la marine russe. La tranquillité de la Méditerranée eût pu être continuellement mise en question par la sortie de l'Euxin d'une flotte russe. Les gouvernements de France et d'Angleterre auraient été forcés de maintenir dans la Méditerranée des établissements militaires en pleine paix, et d'avoir continuellement des armements à entretenir à une grande distance de leurs arsenaux et de leurs réserves.

» De sorte que ce traité eût amené un état d'anxiété continuelle qui est l'opposé de la paix, et la continuation de dépenses énormes qui auraient dû cesser avec la guerre.

» Suivant une autre proposition, les détroits devaient rester fermés, la Russie conservait la liberté de maintenir sa force maritime sans limite dans la mer Noire. Il y faut toujours une force russe équipée pour la guerre et disposée pour une attaque contre la capitale de l'empire ottoman pour entretenir les craintes de la Porte et tenir l'Europe en éveil. Dans cette combinaison, les puissances occidentales eussent également été tenues d'avoir une flotte dans la mer Méditerranée pour porter promptement secours à la Turquie en cas d'attaque.

» Le gouvernement de Sa Majesté en appellera à ce qui s'est passé dans la douzième conférence pour prouver que les alliés ont raison d'insister sur la diminution des forces russes dans la mer Noire, la prépondérance de cet empire étant incompatible avec l'existence de la Turquie. Dans cette conférence, les plénipotentiaires russes ont insisté pour substituer du côté de la Russie une garantie purement morale à la garantie matérielle de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire turc, et ils ont refusé de prendre part à l'engagement que voulaient contracter les autres puissances, non-seulement de respec-

ter, mais encore, en cas de nécessité, de faire respecter par la force de [illegible] et l'intégrité territoriale de cet État.

» [illegible] des [illegible] les principes contenus dans le troisième point dut mettre fin aux conférences, et par suite le quatrième point ne fut pas discuté.

» [illegible] que la France et l'Angleterre avaient constamment porté au bien-être des sujets chrétiens du sultan est une preuve que la France et l'Angleterre seraient entrées dans l'esprit du quatrième point. Et quoique des circonstances indépendantes de leur volonté aient mis fin aux conférences, ces puissances sont heureuses de constater que depuis le commencement de la guerre et la cessation de l'influence russe en Turquie, le sultan a continué de donner suite à ces bienveillantes intentions en faveur de ses sujets chrétiens, dont la condition a été sensiblement améliorée par l'exercice spontané de son pouvoir souverain. Je dois cependant relever ces paroles d'un des plénipotentiaires russes prononcées dans la huitième conférence « que la question soulevée par le quatrième point était une question de conscience et non une question politique. »

» Il eût été fort heureux pour l'Europe que ces raisons de conscience n'eussent pas été mises en avant pour détruire l'indépendance politique de la Turquie.

» Il est stipulé dans le traité de Kaïnardji que le sultan protégera la religion chrétienne et les églises; et c'était par une fausse interprétation de ce traité, mais sans même alléguer la violation d'une seule de ses stipulations, que la Russie réclame le droit d'intervenir entre le sultan et ses millions de sujets chrétiens. Si l'on avait cédé à cette prétention, l'autorité du sultan dans ses propres États aurait été transférée à une puissance étrangère, et un grand pas eût été fait vers la destruction de la Turquie et l'établissement de la puissance russe sur ses ruines.

» L'Europe est redevable à la France et à l'Angleterre d'avoir à propos, par leur énergique intervention, conjuré les désastreuses conséquences d'une telle catastrophe.

» Les circonstances dans lesquelles les conférences de Vienne ont pris fin ne permettent pas de fixer le moment de la reprise des négociations. Mais lorsqu'elles seront entamées de nouveau, le gouvernement de Sa Majesté M. ne perdra pas de vue les principes qui l'ont guidé dans les précédentes négociations, et, tout en insistant sur la liberté et le bien-être des Principautés et sur la liberté du Danube, il ne négligera rien pour obtenir, en faveur de la Turquie et de l'Europe, des garanties contre le retour des dangers que la guerre actuelle avait pour but de prévenir.

» En même temps, le gouvernement de Sa Majesté a des raisons de croire que le sultan fera des concessions libérales et effectives pour les priviléges et les intérêts de tous ses sujets chrétiens.

» Vous êtes autorisé à donner lecture de cette dépêche au ministre des affaires étrangères de la cour près laquelle vous êtes accrédité.

» Agréez, etc.

» *Signé* Clarendon. »

CHAPITRE XXV.

Note remise par M. de Glinka aux membres de la diète de Francfort. — Protestations de l'Autriche en faveur de l'indivisibilité des quatre garanties. — Réponse de M. de Manteuffel. — La Prusse favorable à la Russie. — Lettre de M. de Glinka au président de la diète germanique. — Réponse de la diète. — [illegible] des États allemands. — Réduction de l'armée [illegible]. — Ordre du jour de l'empereur François-Joseph. — Circulaire de M. de Buol en date du 28 juin. — Annonce d'une communication [illegible] de l'Autriche à la diète. — Déclaration de lord Clarendon à la chambre des lords.

Ne pouvant rien obtenir ni du gouvernement français ni du cabinet de Londres, la Russie tourna ses efforts du côté de l'Allemagne. Déjà, avant la clôture définitive du congrès de Vienne, M. de Glinka, ministre de la cour de Saint-Pétersbourg à Francfort, avait remis à chacun des membres de la diète germanique une note en date du 30 avril, dans laquelle M. de Nesselrode demandait la neutralité de l'Allemagne en [illegible] des deux premiers points. La Russie y déclarait que sa condescendance avait facilité la solution de ces deux points; qu'en l'absence d'un traité, rien n'obligeait les puissances occidentales à les maintenir; mais qu'elle les regardait néanmoins comme acquis; qu'elle se croyait tenue de les respecter [illegible] resteraient en dehors d'une lutte [illegible].

Lié par le traité du 2 décembre et par les actes récents du congrès de Vienne, le cabinet autrichien se vit dans l'obligation de repousser des distinctions aussi subtiles. Dans une circulaire du 17 mai, M. de Buol rappela aux États allemands que la diète s'était approprié les quatre bases, qu'elles formaient un tout inséparable; qu'en conséquence, l'assemblée fédérale ne pouvait se prévaloir de la concession faite par le chancelier de Russie, pour prendre des résolutions hostiles à l'Autriche, ou qui seraient de nature à entraver la mission conciliatrice dont cette puissance s'était chargée.

Quant à la Prusse, elle se montra comme toujours favorable aux vues du cabinet de Saint-Pétersbourg. « Nous réservons l'examen de la dépêche russe, dit M. de Manteuffel; mais peut-on comprendre un raisonnement tendant à prouver que la Russie n'a d'autre but que la désunion de l'Allemagne, quand elle fait vis-à-vis de toute l'Allemagne une déclaration qui, de l'aveu même de la circulaire autrichienne, remplit de satisfaction le gouvernement impérial, et quand elle maintient des résultats que l'Autriche se fait un mérite elle-même d'avoir recommandés et obtenus, peut-on croire que la Russie ait voulu s'assurer prématurément des résolutions des cours allemandes, puisqu'elle ne provoque pas de contre-déclaration portant assentiment?

» Sans apprécier actuellement la communication de M. de Glinka, nous ne renonçons pas, en ce qui la concerne, au droit le plus entier d'un examen libre et complet. Nous nous trouvons, et l'Allemagne avec nous, sur le terrain du traité d'avril et de ses articles additionnels.

» Les négociations, les conventions, les stipulations qui se font en dehors de ce terrain sans que les contractants les connaissent ou y participent, — et nous comptons parmi ces actes notamment le traité du 2 décembre, les protocoles des dernières conférences de Vienne, ainsi que les conventions auxquelles le cabinet autrichien pourrait être amené par sa dernière correspondance confidentielle avec les puissances occidentales, — sont des faits que, sans doute, nous prendrons en sérieuse considération lorsqu'il s'agira de fixer nos résolutions, mais qui ne doivent ni ne peuvent réagir, en aucune manière, sur le cercle de nos obligations, ni, à notre avis, sur celui des obligations de l'Allemagne. Nous éprouverons une véritable satisfaction si les communications que doit nous faire l'Autriche répondent au point de vue bien connu auquel nous nous sommes placés. Dans l'examen de la situation, nous nous efforcerons de prouver par nos vœux, nos sentiments et nos relations, que la Prusse est habituée, comme puissance européenne aussi bien que comme puissance allemande, à se considérer comme l'alliée de l'Autriche. Toutefois, nous prétendons avoir, nous et l'Allemagne, le droit égal et complet de faire cet examen. Si l'Autriche se réserve d'apprécier ce que, à son point de vue, exigent les intérêts de l'Europe et de l'Allemagne, nous aussi nous aurons à apprécier, quand le temps en sera venu, et suivant que notre propre intérêt, celui de l'Europe ou celui de l'Allemagne nous paraîtront le nécessiter, jusqu'à quel point la manière de voir de l'Autriche et les arrangements que le cabinet de Vienne pourra avoir pris à cet égard, sans nous consulter, pourront concorder avec nos convictions, et par suite, être appropriés à préparer la voie de cette union active de l'Allemagne et des deux grandes puissances alliées, union dans laquelle trouveraient leur accomplissement non-seulement les efforts des gouvernements allemands, mais encore les espérances de la nation. »

Par une dépêche du 6 juin, adressée au représentant de la Prusse à Saint-Pétersbourg, M. de Manteuffel exprima la satisfaction que causaient au cabinet de Berlin les dispositions conciliantes des plénipotentiaires russes. Il se plaisait à reconnaître la sage modération qui avait dicté la note du 30 avril; il en prenait acte; il avait la confiance que la Russie n'avait aucune arrière-pensée contre l'Autriche, qu'elle trouverait un moyen d'éviter toute complication.

Pendant les discussions de la Prusse avec l'Autriche, la note du 30 avril fut remise le 9 juin à M. de Rechberg, président de la diète de Francfort, avec cette lettre:

« Monsieur le Comte:

» Conformément aux ordres de mon gouvernement, j'ai l'honneur de remettre à Votre Eminence la dépêche ci-jointe du comte de Nesselrode, afin qu'elle soit portée à la connaissance de la diète germanique. L'empereur, mon auguste souverain, en acceptant pour sa part le résultat des conférences de Vienne, en tant qu'il concerne la position future des Principautés et la navigation du Danube, y attache la condition que les gouvernements allemands maintiendront à l'égard de la Russie l'attitude qu'ils ont conservée jusqu'ici dans les complications politiques du moment.

» La diète germanique voudra bien voir dans cette résolution de Sa Majesté Impériale un gage de paix pour l'avenir et un nouveau témoignage d'egards offert par la Russie aux intérêts auxquels la Confédération germanique a voué sa sollicitude. Je me sens heureux, monsieur le comte, d'être l'organe de ces sentiments, et saisis l'occasion, etc.

» De Glinka. »

En déposant la note et la lettre d'envoi sur le bureau de l'assemblée, dans la séance du 14 juin, M. de Rechberg proposa un projet de réponse qui fut adopté sans discussion, et dont voici le texte:

« Monsieur,

» Je me hâte de vous annoncer que je n'ai point manqué de soumettre à la haute diète, dans sa séance d'aujourd'hui, votre lettre [illegible] 9 de ce mois, à laquelle était jointe une dépêche de M. le comte de Nesselrode, datée de Saint-Pétersbourg, 30 avril 1855. La

haute diète m'a chargé de constater la réception de ces deux documents. En portant cette communication à la connaissance de la haute diète, j'ai été heureux de mon côté de répondre au vœu que vous m'avez exprimé dans votre susdite lettre, et je saisis avec plaisir l'occasion actuelle pour vous exprimer l'assurance de ma considération distinguée. »

M. de Nesselrode avait donc réussi. Les Etats germaniques, en grande majorité, étaient évidemment disposés à rester spectateurs impassibles des événements, sous prétexte que l'intérêt germanique était suffisamment garanti par les deux premiers points, ils refusaient d'admettre l'indivisibilité préconisée par le cabinet de Vienne. Celui-ci voyant qu'il ne parvenait pas à les rapprocher de lui, se rapprocha d'eux, sans cesser toutefois de se prétendre attaché à l'alliance du 2 décembre. Aucune pièce ne peint mieux cet accord que la dépêche envoyée par le cabinet de Berlin à son représentant à Vienne. L'Autriche avait communiqué à la Prusse les protocoles des dernières séances du congrès; elle avait fait pressentir qu'elle résumerait son avis dans une proposition ultérieure faite à la diète de Francfort. « Je vous prie, écrivait M. de Manteuffel à M. d'Arnim, d'exprimer notre reconnaissance à M. le comte de Buol pour la communication de ces pièces intéressantes, qui contribuent tant à éclairer la situation générale. Ces pièces contiennent le développement ultérieur du point de vue qui nous a déjà été exposé, et il est à peine nécessaire de répéter que Sa Majesté le roi apprécie pleinement la fermeté avec laquelle le cabinet impérial pose à l'efficacité pratique du traité du 2 décembre les limites qui correspondent à sa propre interprétation des quatre points.

» Sa Majesté reconnaît là non-seulement une analogie essentielle avec le point de vue qu'elle a toujours fait valoir relativement au traité d'avril et son article additionnel, mais y voit aussi un acheminement vers la conciliation de la contradiction que signale l'Autriche entre sa position basée sur le traité du 2 décembre et celle de la Prusse et de la Confédération. Sous ce rapport, nous nous sommes toujours laissé guider par la circonstance que le traité d'avril et ses articles additionnels ont précédé le traité du 2 décembre, conclu sans la participation de la Prusse et de la Confédération germanique, et que par conséquent ce n'était ni la Prusse ni l'Allemagne qui pouvaient être responsables d'une contradiction qu'auraient offerte ces conventions avec les tendances du traité de décembre.

» La Prusse et l'Allemagne n'en ont pas moins prouvé suffisamment qu'elles sont disposées à tenir compte, comme il convient à des Etats confédérés, des intérêts particuliers de l'Autriche et des obligations européennes que l'Autriche a contractées jusqu'ici, pourvu qu'elles s'accordent avec les intérêts réels de l'Allemagne, et nous ne doutons pas que ce sentiment se manifestera aussi dans la phase nouvelle dans laquelle, si nous ne nous trompons, la question orientale est sur le point d'entrer.

» L'Allemagne a de fait reconnu les quatre points comme une base appropriée à la paix; mais dès lors, quand non-seulement l'Autriche et les puissances occidentales, mais aussi la Russie, acceptaient cette base, et alors que la divergence des points de vue sur le troisième point ne s'était pas produite, elle s'est abstenue expressément et très-prudemment de s'approprier d'une manière obligatoire les quatre points.

» Cette question grave appelle aussi un examen sérieux, approfondi, pour apprécier si, après que les tentatives sincères et permanentes qui ont été faites pour amener une entente sur cette base ont échoué, une plus grande circonspection n'est pas de nouveau nécessaire de la part de l'Allemagne pour le maintien des quatre points précités. La solution de la question orientale, dit le cabinet de Vienne, sur la base convenue, reste notre but, et nous supposons les mêmes intentions aux cabinets de Paris et de Londres, tant qu'ils ne nous auront pas fait connaître que leurs intentions sont différentes.

» Nous ne doutons pas que ces cabinets feront connaître dans peu leur manière de voir à Vienne, en réponse aux dépêches du cabinet autrichien. Il est évident que ceci devra exercer la plus grande influence sur la situation générale, et nous pouvons certainement attendre sous peu, à ce sujet, des communications très-étendues de la part du gouvernement autrichien; mais il serait particulièrement intéressant pour nous de recevoir une communication confidentielle préalable de la déclaration que le comte Esterhazy sera autorisé à soumettre à la diète et des propositions qui s'y rattachent.

» Le cabinet de Vienne conviendra certainement qu'il faut que nous connaissions le titre de ce document important, afin que nous puissions mesurer exactement la position que nous devons prendre à cet égard, et pour donner les instructions convenables non-seulement à notre représentant à la diète, mais aussi dans le cas où il la demanderait, que tous les gouvernements allemands prissent une attitude commune à nos représentants auprès de ces gouvernements.

» Votre Excellence voudra donc, conformément à l'ordre exprès de Sa Majesté le roi, demander qu'on nous communique confidentiellement le projet dont il vient d'être question le plus tôt possible, en laissant copie de la dépêche actuelle.

» Recevez, etc. » MANTEUFFEL. »

Ainsi entraînée dans le courant de la politique prussienne, l'Autriche s'écarta de celle des puissances occidentales. Elle réduisit son armée; les réserves des troisième et quatrième corps furent congédiées par un ordre du jour daté de Lemberg, 24 juin, où l'empereur François-Joseph disait : « Je saisis avec joie le premier moment possible pour rendre à leurs foyers et à leurs familles les hommes de la réserve appelés pour compléter la mise sur pied de guerre de la troisième et quatrième armée, en leur témoignant ma plus entière satisfaction. Quoique la majorité d'entre eux fussent entrés dans des fonctions civiles, se fussent mariés et fussent devenus pères de famille, ils ont tous répondu, avec la plus grande promptitude, à l'appel qui leur a été fait, ont rempli ponctuellement leur devoir et satisfait à leur destination par une conduite et un service exemplaires. Ils rempliront maintenant leurs obligations de citoyens aussi fidèlement et aussi honorablement qu'ils étaient habitués à le faire étant soldats. »

La dernière phrase de l'empereur François-Joseph indiquait clairement que le gouvernement autrichien ne songeait pas à rappeler prochainement les soldats qu'il licenciait. Afin d'expliquer l'attitude que prenait son gouvernement, M. de Buol lança, le 28 juin, une nouvelle dépêche-circulaire, à l'adresse de ses agents en Allemagne. Il débutait par déclarer que les alliés du 2 décembre n'ayant pu s'entendre sur le troisième point, relatif à la limitation des forces navales dans la mer Noire, l'Autriche n'avait plus de motifs pour prendre une part active à la guerre commencée par les puissances alliées. Il reconnaissait néanmoins que l'Autriche était toujours tenue de répondre de l'acceptation des quatre points dans leur totalité, et de conserver la position prise dans les principautés en vue de la protection du territoire turc.

« Pour cette cause, ajoutait la dépêche, les forces autrichiennes des Principautés ne subiront aucune réduction, et quant à la réduction du reste de l'armée, elle sera opérée de telle manière qu'il soit facile de la remettre de nouveau sur le pied de guerre dans un très-court délai, si les événements l'exigent. Cette manière de voir ne satisfait pas seulement aux traités conclus avec les puissances occidentales et la Turquie, mais aussi aux conventions faites avec la Confédération germanique.

» L'Autriche devant persister à admettre que la Confédération s'est approprié les quatre points dans leur totalité, le baron de Prokesch sera chargé de faire à la diète, aussitôt après son retour à Francfort, une communication concernant toute la question, et d'y rattacher en même temps la proposition de maintenir provisoirement les contingents sur le pied de guerre, sans y rien modifier; on demande par conséquent aux gouvernements allemands de donner à leurs représentants auprès de la diète des instructions à ce sujet. »

L'Autriche disait : « Puisqu'on n'a pu s'entendre, je désarme. » La France et l'Angleterre disaient au contraire : « Puisqu'on n'a pu s'entendre, il faut agir. » A leurs yeux, les quatre points tant controversés n'existaient plus. Ils devaient être maintenus dans leur intégrité; le troisième ayant été rejeté, et la Russie étant seule responsable de la rupture des conférences, les puissances occidentales se considéraient comme entièrement affranchies des conditions proposées. Le comte Walewski l'avait dit dans une circulaire aux légations françaises, lord Clarendon l'avait proclamé hautement à la chambre des lords d'Angleterre, dans la séance du 26 juin. « Il est vrai, ajouta-t-il, que dans toute négociation à venir, les quatre bases devront être discutées; mais l'Angleterre et la France se sont réservé le droit d'entrer dans ces négociations entièrement libres et sans nulle entrave, et de traiter de la paix aux conditions qu'elles jugeront les plus avantageuses à leurs intérêts, et que les événements de la guerre les autoriseront à demander. »

Malheureusement, les événements qui pouvaient leur assurer des conditions avantageuses étaient encore dans l'avenir. Indécise à Sébastopol, la lutte l'était également sur tous les points où les belligérants se trouvaient en présence.

CHAPITRE XXVI.

Expédition de la Baltique. — Principales forteresses des côtes russes. — Sweaborg. — [illegible]. — Lowisa. — Wi[illegible]. — [illegible]. — [illegible]rg. — Revel. — Port-Baltique. — [illegible]. — [illegible]. — [illegible]tifs de la France et de [illegible]. — [illegible]. — [illegible]. — Batteries flottantes. — Leur destination. — [illegible].

Dans la Baltique, les efforts des flottes alliées demeuraient infructueux contre les moyens de défense entassés laborieusement par les Russes.

Les côtes contre lesquelles avaient à opérer les flottes alliées sont protégées par plusieurs forteresses qui en couvrent les principaux points. Celles du golfe de Bothnie n'ont que des ports de commerce, Ulcabord, Brahestadt, Wasa et Nystadt. La position fortifiée russe [illegible] sur les petites îles à l'angle formé par les golfes de Bothnie et de Finlande, et sur le promontoire avancé de Hango. Les plus importants de ces ouvrages sont : le fort Gustavsberg, à deux étages, de qua-

rante canons ; la batterie Gustave-Adolphe, de seize canons, et le fort Skarsholm, aussi de seize canons.

Plus près de Saint-Pétersbourg, sur la côte nord du golfe de Finlande s'élève la forteresse de Sweaborg, construite sur des rochers de granit ; c'est le port militaire le plus fort de l'empire. Il est entouré de sept forts, taillés dans le roc de sept petites îles, et réunis par des digues fortifiées. Sweaborg est relié par une digue longue d'un quart de lieue à Helsingfors, capitale actuellement fortifiée de la Finlande; autrefois c'était Abo. Ces deux ports, formant un seul tout, sont la station d'une division de la flotte de la Baltique et de plus de la moitié des quatre cents chaloupes canonnières que la Russie y possède, et qui lui rendent de grands services dans ces eaux peu profondes.

Ce port militaire est protégé par les deux citadelles d'Ulrichsborg et de Budberg. Cronstadt est plus vaste, mais Sweaborg est plus fort ; c'est pourquoi de grandes quantités de munitions de guerre y ont été amoncelées.

cinq à chacun des trois étages inférieurs. Le derrière n'est pas susceptible de défense contre un coup de main, mais cela est de peu d'importance, puisque ce coup de main ne pourrait être fait avant la chute de Cronstadt elle-même. La ventilation est assurée par six ouvertures longitudinales en biais, dont le tirage avec un vent d'est chasserait la fumée des casemates. Que la bordée d'un vaisseau de ligne dirigée sur le fort Menschikoff produirait sur sa façade unie un effet très-sensible, ce n'est pas douteux; mais ce vaisseau pourrait-il se placer de manière à faire agir sa batterie ? Le danger pour lui serait d'être obligé de présenter l'avant au fort Mentschikoff, et de ne pouvoir lui répondre qu'avec ses canons de l'avant et son canon de soixante-huit à pivot, de sorte que le mal qu'il pourrait faire avant d'être en position serait insignifiant.

Les trois ports (port de commerce, port militaire, port des constructions navales) de Cronstadt sont eux-mêmes défendus du côté de la mer par des batteries érigées sur des digues.

La ville et le port sont couverts du côté de l'ouest contre une

Dans cet état le colonel ne veut point quitter la tranchée avant d'avoir vu son drapeau.

Derrière Helsingfors, du côté de Saint-Pétersbourg, se trouve Lowisa, belle forteresse avec un port; plus loin, Rotschen-Salm, port militaire bien fortifié ; puis Friedrichshamm et Wiborg, deux forteresses avec un port profond.

Enfin, sur la pointe orientale de l'île de Kotlin se trouve Cronstadt, où l'on ne peut arriver que par deux passages, l'un au nord, l'autre au sud. Le premier a été rendu impraticable au moyen de blocs de granit et d'une triple rangée de pieux ; le second, très-étroit, est dominé par cinq forteresses, bâties en partie au milieu des flots, en partie sur la côte méridionale de l'île. La plus formidable de toutes est la batterie de Risbank. Elle compte deux cent dix-sept canons, du calibre de huit et dix pouces, disposés sur quatre rangées. Le fort Alexandre compte cent vingt canons, Pierre-le-Grand cent trente-deux, Constantin cent vingt-cinq et la citadelle de Cronslot cent; en tout, six cent quatre-vingt-quatorze. Si une flotte ennemie échappait aux feux croisés de ces citadelles, elle se trouverait dans un chenal long d'environ deux cent vingt-sept mètres, où elle serait foudroyée par les quatre-vingts canons placés sur la grande digue du port, et par l'artillerie du fort Menschikoff.

Ce fort, construit en cubes de granit sur un bastion placé en saillie du port marchand, est armé de quarante-quatre pièces de dix pouces et de huit pouces sur quatre étages de casemates ; le flanc tourné vers Cronstadt est percé de meurtrières pour la mousqueterie,

armée ennemie qui aurait débarqué sur l'île par une ligne continue de fortifications construites d'après le même système que celles de Varsovie, et par un fossé profond. Une descente ennemie au nord de l'île serait empêchée par les forts Catherine et Alexandre, et du côté du sud, par la redoute Michel et de nombreuses batteries.

La côte nord de l'île où se trouvent les forts Catherine et Alexandre, est le point le plus faible et le plus propre à une attaque faite par une armée soutenue par un nombre suffisant de chaloupes canonnières. Cronstadt est bien plus important que Sébastopol, non-seulement parce qu'il renferme une plus grande flotte dans son port, mais aussi parce qu'il couvre Saint-Pétersbourg et en forme presque la seule défense; car toutes les fortifications de la résidence impériale consistent en un fossé profond qui entoure la ville et dans la citadelle de Pierre-et-Paul, bâtie sur une île au milieu de la Néva.

Schlusselbourg, forteresse importante située au milieu de l'eau et des marais à l'endroit où la Néva sort du lac Ladoga, ferme la route qui, du nord de la Finlande, conduit à Saint-Pétersbourg. Narwa, petite forteresse avec un petit port, défend la route de terre du côté du sud-ouest. Par cette route, le long de la Baltique, ou par la route de Witebsk par Suraiz, Luga et Zarsskoje-Selo, défendue par la forteresse de Jamborg, une armée peut s'avancer de la Düna contre Saint-Pétersbourg, qui n'est couvert de ce côté que par les deux petites forteresses de Narwa et de Jamborg.

Revel (Koliwan en russe), situé sur la côte sud du golfe de Finlande, en face de Sweaborg, a un port militaire vaste et profond, défendu par de fortes casemates et des batteries de trois rangs de canons et creusées en partie dans le roc.

Port-Baltique, situé également sur le golfe de Finlande, est protégé par plusieurs batteries.

Riga, sur la Düna, à deux lieues de son embouchure, est une ville plus forte que Narwa et Revel. C'est le point le plus important de la côte livonienne; Riga, grand port de commerce, est une ville populeuse, défendue par une citadelle et une ligne continue de fortifications avancées. Elle est surtout protégée, du côté de la mer, par la forteresse de Dunamünde, composée de trois forts dominant la Düna.

forces russes dans la Baltique de formidables armements. La France, qui faisait devant Sébastopol plus de sacrifices que l'Angleterre, ne devait fournir contre Cronstadt que le *Tourville*, le *Duquesne*, l'*Austerlitz* et la corvette *d'Assas;* mais la Grande-Bretagne réunissait une imposante armée navale.

Le commandant en chef était le contre-amiral Dundas.

Le commandant en second, le contre-amiral Seymour.

Le commandant en troisième, le contre-amiral Baynes.

Le chef d'état-major, le capitaine Pelham.

Voici quel était l'effectif de la flotte :

Duc de Wellington, 131 canons, 700 chevaux; *Royal George*, 102 canons, 400 chevaux; *Exmouth*, 91 canons, 400 chevaux; *James-Watt*, 91 canons, 600 chevaux; *Orion*, 91 canons, 600 chevaux;



Le général Simpson.

La côte basse et sablonneuse de Courlande n'a pas de port militaire et de fortifications, mais seulement deux ports, Libau et Windau. Tout le pays situé entre la côte de Courlande jusqu'à Dunamünde au nord; la Vistule, avec ses forteresses, à l'ouest; le Bug, avec Brzesc, le Prysez et la Bérésina avec Bobruisk et Borisoff au sud, est ouvert et sans aucune forteresse.

Les Russes avaient établi sur le littoral de la Baltique plusieurs camps fortifiés où ils avaient concentré des corps de troupes considérables.

L'escadre russe se composait de trois divisions, deux à Cronstadt et une autre à Sweaborg et Helsingfors. Elle avait en état de tenir la mer dix-neuf vaisseaux de ligne, sur un nombre total de trente; quatre frégates, sur un nombre total de dix-huit; huit bricks, quinze schooners; trois vaisseaux de ligne à vapeur, trois frégates et vingt et un autres bâtiments à vapeur. Chaque division comptait 8,400 matelots et 4,000 hommes de troupes de marine. Les navires incapables de tenir la mer étaient convertis en batteries flottantes.

Pendant la saison des glaces, les alliés [illegible] préparé contre les

Cæsar, 91 canons, 400 chevaux; *[illegible]*, 91 canons, 500 chevaux; *Majestic*, 81 canons, 400 chevaux; *Cressy*, 81 canons, 400 chevaux; *Colossus*, 81 canons, 400 chevaux; *Sans-Pareil*, 70 canons, 350 chevaux; *Bleinheim*, 60 canons, [illegible] chevaux; *Hogue*, 60 canons, 450 chevaux; *Ajax*, 60 canons, 450 chevaux; *Edimburg*, 60 canons, 450 chevaux; *Russell*, 60 canons, 200 chevaux; *Hawke*, 60 canons, 200 chevaux; *Cornwallis*, 60 canons, 200 chevaux; *Pembroke*, 60 canons, 200 chevaux; *Hastings*, 60 canons, 200 chevaux; *Impérieuse*, 51 canons, 360 chevaux; *Euryalus*, 51 canons, 400 chevaux; *Arrogant*, 47 canons, [illegible] chevaux; *Amphion*, 34 canons, 300 chevaux; *Horatio*, [illegible] canons, 250 chevaux, *Cossack*, 21 canons, 250 chevaux; *[illegible]*, 21 canons, 250 chevaux; *Esk*, 21 canons, 250 chevaux; *Tartar*, 21 canons, 250 chevaux; *Archer*, 17 canons, 200 chevaux; *Retribution*, 28 canons, 400 chevaux; *Magicienne*, 16 canons, [illegible] chevaux; *Odin*, 16 canons, 600 chevaux; *Sampson*, 6 canons, 467 chevaux; *Dragon*, 6 canons, 560 chevaux; *Bulldog*, 6 canons, [illegible] chevaux; *[illegible]*, 18 canons, 650 chevaux; *Lightning*, 3 canons, 100 chevaux; *[illegible]*, 6 canons, 470 chevaux; *Des-*

[illegible], 8 canons, 400 chevaux; *Conflict*, 8 canons, 400 chevaux; *Cruiser*, 4 canons, 60 chevaux; *Harrier*, 4 canons, 160 chevaux; *Archer*, 9 canons, [illegible] chevaux; *Falcon*, 17 canons, 100 chevaux; *Cossack*, 6 canons, 460 chevaux; *Rosamond*, 6 canons, 286 chevaux; *Driver*, 6 canons, 280 chevaux; *Lynx*, 4 canons, 120 chevaux; *Locust*, 3 canons, 180 chevaux; *Otter*, [illegible] canons, 120 chevaux; *Porcupine*, 3 canons, 132 chevaux; *Zephir*, 3 canons, 100 chevaux; *Recruit*, [illegible] canons, 160 chevaux; *Basilisk*, 4 canons, 100 chevaux.

Batteries flottantes : *Ætna*, 16 canons; *Glatton*, 16 canons; *Meteor*, 6 canons; *Thunder*, 16 canons; *Trusty*, 16 canons.

Galiotes à bombes : *Blazer*, *Fiery*, *Hardy*, *Havock*, *Manly*, *Mastiff*, *Porcupine*, *Surly*, d'un canon chacune.

Chaloupes canonnières : *Gleaner*, *Pelter*, *Pincher*, *Ruby*, *Teazer*, *Badger*, *Snapper*, de 3 canons chacune ; *Biter*, *Boxer*, *Clinker*, *Cracker*, *Dapper*, *Fancy*, *Grinder*, *Him*, *Jackdaw*, *Jasper*, *Jack*, *Magpie*, *Redwing*, *Skylark*, *Snake*, *Starling*, *Stork*, *Swinger*, *Thistle*, *Weasel*, *Pigmy*, de 2 canons chacune.

Les batteries flottantes, dont se rapprochaient les galiotes à bombes et les chaloupes canonnières, étaient construites sur de nouveaux modèles. Qu'on se figure une frégate presque sans bastingages, sans gaillard d'avant, sans dunette, à murailles droites, tronquée horizontalement à quelques pieds au-dessus de sa flottaison, on aura une idée à peu près exacte d'une batterie flottante. C'est un bâtiment plat sous quille, d'environ cinquante mètres de longueur, large à proportion, haut sur l'eau de l'élévation d'une batterie, calant au plus deux mètres cinquante centimètres, apte par conséquent à être mouillé au pied d'une forteresse. Les murailles à l'épreuve des bombes et des boulets, sont, depuis la crête jusqu'à quatre-vingts centimètres sous la flottaison, recouvertes de plaques de fer forgé en forme de bordages, plaques longitudinales, épaisses de dix centimètres et ajustées à la membrure par des boulons qui la traversent et reçoivent en dedans un écrou.

Quant au pont, dont les formes fuyantes ne prêtent pas prise au boulet, il est protégé, s'il faut, contre la bombe, par un blindage.

Les plaques de fer de revêtement, à une portée de quatre cents mètres, sont impénétrables au boulet massif; à cette distance ce boulet s'y brise, à plus forte raison le boulet creux.

Donc, tout ce qui est abrité par la muraille, couvert par le pont de la batterie flottante, tout cela est complétement hors d'atteinte. Or, c'est le cas du personnel entier, de tout le matériel, tant de combat que de manœuvre. Personne sur le pont ni dans la mâture, la roue du gouvernail à l'intérieur, l'hélice immergée, la machine plus enveloppée que tout le reste; une batterie flottante, quand elle vient de s'embosser, ne saurait être mieux comparée qu'à une tortue hermétiquement close entre sa double carapace; la tête et les membres sont inaccessibles, la carapace résiste aux chocs les plus violents. Les projectiles entrant par les sabords sont les seuls qu'on doive craindre.

Pour attaquer, la batterie flottante porte seize canons de trente. Ses artilleurs, à l'abri dans leurs casemates, et pouvant s'avancer à courte portée, grâce à son faible tirant d'eau, peuvent lancer avec précision des boulets pleins ou des boulets creux. En reportant d'un bord sur l'autre quatre des pièces, ils ont la facilité d'envoyer une bordée de douze coups, car le bâtiment a douze sabords de chaque côté.

Pourvue d'une légère mâture et d'une hélice, la batterie flottante navigue à la voile et à la vapeur. Ce n'est point un navire de marche ; sa machine est faible, suffisante toutefois pour lui faire traverser l'Océan sous la surveillance et la protection d'une escadre. Une fois au feu, elle n'a plus à manœuvrer; au besoin, un remorqueur l'y conduit, un remorqueur l'en retire. A la mer, elle a un équipage insignifiant; ce n'est qu'à l'heure du combat que les vaisseaux lui déversent le nombre d'hommes qui complètent son armement.

La France devait ajouter un contingent de batteries flottantes à celui de l'Angleterre. Leur destination spéciale était d'aller canonner et démolir les forteresses échelonnées le long des côtes de la Russie.

Pour appuyer les marins et les soldats embarqués sur sa flotte, l'Angleterre comptait organiser une légion étrangère au moyen d'enrôlements volontaires opérés à Hambourg et dans le nord de l'Allemagne. La mission de réunir les premiers cadres pour en former un régiment avait été confiée à M. Stutterheim, chef d'état-major de l'ancienne armée dissoute en 1851 dans les duchés de Schleswig-Holstein.

CHAPITRE XXVII.

Escadre volante anglaise. — Arrivée des flottes anglaise et française devant Cronstadt. — Entrevue des deux amiraux. — Reconnaissance faite par l'amiral Dundas. — Panique des Russes. — Affaire du *Cossack*.

Aussitôt qu'on apprit le commencement du dégel dans la Baltique, l'escadre anglaise, volant sous les ordres du commodore Watson, appareilla de Spithead, en présence de la reine Victoria, dont le yacht le *Fayry* arbora le signal de partance : — Succès et adieu ! Cette avant-garde, qui comprenait l'*Impérieux*, l'*Euryales*, l'*Arrogant*, la *Magicienne*, l'*Archer*, le *Falcon*, le *Conflict*, le *Dragon*, l'*Amphion* et le *Pylade*, arriva le 1er avril à la hauteur d'Elseneur. Elle fut obligée d'avoir plusieurs fois recours à son artillerie pour se frayer un passage à travers le grand Belt, encore obstrué par les glaces qu'y amènent les courants. L'amiral Dundas ne tarda pas à la rejoindre avec treize vaisseaux de ligne à vapeur, quatre corvettes et six canonnières ; et cette flotte redoutable vint se ranger à treize milles de Cronstadt sur une seule ligne de bataille, masquant pour ainsi dire le fond du golfe de Finlande.

La division navale française était en retard. Son commandant en chef, le contre-amiral Pénaud, ne fut désigné que par décision impériale du 5 avril ; mais il partit presque immédiatement, et le 1er juin, les bâtiments de l'escadre anglaise, arborant les Trois Couleurs, fêtaient la venue du *Terrible*, du *Duquesne*, de l'*Austerlitz* et du *d'Assas*. Au salut de vingt et un coups de canon, la flotte française répondit par quinze coups seulement. C'était une dérogation aux usages maritimes ; on s'empressa de la rectifier, et dès que les bâtiments français eurent jeté l'ancre, parallèlement à la ligne anglaise, ils saluèrent de vingt et un coups le drapeau de la Grande-Bretagne. On joua *God save the queen* et *Partant pour la Syrie*, tandis que M. Pénard montait à bord du *Duc de Wellington*, où l'attendait le commandant anglais. Leur entrevue fut pleine de cordialité. « Tout le monde sur l'escadre anglaise, écrivait M. Gide au *Moniteur de la flotte*, connaît et apprécie notre amiral ; son caractère plein de rondeur, d'entrain et de franchise, lui concilie tous les suffrages. Quant à l'amiral Dundas, c'est un homme de belle taille avec un peu d'embonpoint, l'air froid et digne, peu communicatif en apparence, mais la loyauté peinte sur le visage. Il témoigne beaucoup de considération à l'amiral Pénaud ; on voit aussi qu'il sait gré à ce dernier de ne s'être pas mis puérilement à cheval sur son ancienneté de grade tout en conservant dans ses rapports avec son collègue britannique une dignité parfaite. Il est vrai que l'amiral Pénaud a trois mois de grade de plus que l'amiral Dundas, mais sa conduite vis-à-vis de son collègue, dès le début, a fait clairement voir qu'il n'entendait pas s'en targuer. Chacun lui a su gré de cette preuve de tact, et personne de ceux qui le connaissent ne s'en est étonné ; ceux qui entouraient les deux amiraux au moment de leur entrevue ont remarqué que les premières paroles de l'amiral Dundas à son collègue l'amiral Pénaud ont été pour lui dire qu'il tiendrait toujours à honneur et à plaisir de recourir à ses avis et à ses conseils. On sait ici dans la flotte, et nos relations à tous les degrés s'en ressentent, que les deux amiraux sont déjà au mieux, qu'ils ont échangé avec un cordial abandon leurs observations mutuelles pendant leur traversée séparée, leurs documents, leurs plans, enfin, comme le disait le brave amiral Seymour à l'un de nous hier, ce sont *two fingers of the same hand, or better, two arms of the same body*, « les deux doigts de la même main, ou mieux, les deux bras du même corps. »

Le 2 juin, l'amiral Dundas, s'embarquant à bord du *Merlin*, alla reconnaître la côte septentrionale de Cronstadt. Parvenu au point où la passe était encombrée, il descendit dans une chaloupe, s'approcha audacieusement, et vérifia la position exacte des entraves qui interceptaient le chenal au nord de l'île de Kotlin.

L'apparition des flottes alliées sema l'inquiétude sur toutes les côtes. Les habitants de Revel, dans la crainte d'un bombardement, couvrirent le sol d'une couche épaisse de sable, et transportèrent leurs effets les plus précieux dans l'intérieur des terres. Les troupes des garnisons de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande s'avancèrent à marches forcées pour grossir l'armée réunie le long du golfe de Finlande, sous les ordres du général Siewers. Cronstadt fut mis en état de siége. On interdit à qui que ce fût d'y venir, à moins de nécessité absolue, soit de Saint-Pétersbourg, soit d'Oranienbaum. L'empereur Alexandre II y fit une visite, reçut des habitants le pain et le sel, suivant la coutume antique, et leur dit : — « Priez Dieu pour le repos de l'âme de Nicolas Ier. Il vous a aimés et je vous aimerai. Nous ne laisserons pas tomber Cronstadt au pouvoir des ennemis ! »

La première division de la flotte russe, commandée par le contre-amiral de Schany, se répartit autour de l'île Kotlin. Dans la petite rade se placèrent tous les bâtiments à voiles, et le vaisseau de ligne *Saint-George Pobedonosetz*, monté par le contre-amiral Tinrdoff. Au nord, entre la côte de l'île et Lysynos, se rangea une flottille à rames que dirigeait le contre-amiral Lutkoffski. Une seconde flottille du même genre, aux ordres du contre-amiral baron de Rosen, se tenait sur la rade à l'est et dans le port de commerce.

Les premières hostilités se bornèrent à la capture et à la destruction de quelques caboteurs russes, la plupart chargés de bois, et à quelques reconnaissances ; mais une de ces escarmouches atteignit les proportions d'un grand événement, mit l'Europe en rumeur, provoqua des explications, souleva des tempêtes, et restera longtemps controversée. Chaque parti l'a contée à sa manière, et les deux versions sont tellement contradictoires, qu'à moins d'avertissement préalable, il est impossible de deviner qu'elles ont rapport au même fait.

Voici d'abord la version anglaise, que nous ne donnons pas textuellement à cause de sa longueur, mais que nous résumons en l'extrayant des meilleurs documents :

Le *Cossack*, dans une de ses excursions, avait fait prisonniers en vue de Hango, un capitaine caboteur, son fils et un autre marin finlandais. Le contre-amiral Dundas, ne voulant point exercer des rigueurs inutiles sur le commerce du pays tant que les communications et les approvisionnements entre le golfe de Finlande et Saint-Pétersbourg étaient interceptés, ordonna que le *Cossack* retournât à Hango et qu'il rendît à la liberté les personnes qui avaient été prises, ainsi que les quatre autres prisonniers qui avaient demandé d'être mis à terre au même endroit.

Le *Cossack* retourna en conséquence à Hango, et, mouillant à une petite distance, y envoya son cutter sous le commandement du lieutenant Geneste, avec les sept prisonniers et un équipage ordinaire de bateau. Les instructions données à cet officier par le capitaine Faushawe, du *Cossack*, étaient de s'avancer avec le pavillon parlementaire jusqu'au lieu du débarquement, au village de Hango. S'il s'y trouvait des troupes, il devait demander à entrer en communication avec l'officier ayant le commandement, pour lui exposer le motif de la venue du canot, et principalement pour mettre à terre les prisonniers russes auxquels on rendait la liberté, et demander qu'on permît leur débarquement. S'il n'y avait pas de troupes, il devait mettre à terre sur le lieu du débarquement les prisonniers avec tous leurs bagages et revenir à bord sans retard. Dans ce dernier cas, il était autorisé à permettre aux domestiques des officiers d'acheter les objets qui leur seraient offerts par les habitants du village, pourvu qu'il n'en résultât aucun attardement du canot.

Il lui était recommandé de ne permettre à personne de quitter le canot, et de veiller soigneusement à ce qu'on ne portât aucune atteinte aux propriétés sur le lieu du débarquement, et à ce qu'on n'emmenât personne. La situation du navire et le trajet que devait parcourir le canot pour gagner le lieu du débarquement étaient parfaitement en vue de la station télégraphique qui domine le village, et le canot mit environ trois quarts d'heure pour arriver à terre. Il était donc parfaitement en vue de l'ennemi pour qu'il pût être prévenu par un coup de feu à poudre, ou pour qu'il pût être invité à se retirer au moment où il s'approcherait à portée de la voix.

Le cutter part; le lieutenant Geneste débarque, tenant en main le pavillon parlementaire, et accompagné des prisonniers, du chirurgien Easton et de Charles Sullivan, aide-master. La plage est déserte, on n'y a vu qu'un seul habitant, qui s'est enfui. Tout à coup paraissent environ cinq cents Russes, conduits par un officier. Le capitaine finlandais saisit le drapeau, et l'agite en criant, tant en anglais que dans sa propre langue : — Pavillon parlementaire !

Il s'efforce ensuite d'expliquer la mission du cutter, mais l'officier russe s'écrie en anglais : — Nous ne nous soucions pas du pavillon parlementaire, nous vous montrerons comment les Russes savent et peuvent combattre !

Sans plus de pourparlers, il commande le feu. Le lieutenant Geneste, le chirurgien Easton, Sullivan, les Finlandais tombent baignés dans leur sang. Une vive fusillade est dirigée sur le cutter, pas un homme ne reste debout; les Russes se ruent sur l'embarcation, jettent plusieurs cadavres à la mer, s'emparent d'un matelot blessé nommé Henry Gliddon, et l'achèvent à coups de baïonnette ! Un seul homme John Brown, mulâtre, échappe à leur rage. Grièvement blessé à l'épaule et au bras droit, il a la présence d'esprit de se laisser traîner d'un bout à l'autre du cutter sans donner signe de vie.

Vers quatre heures et demie du soir, le capitaine Faushawe s'inquiète et fait partir un canot à la recherche du cutter. Le premier lieutenant dirige les investigations, aperçoit le cutter halé près d'une jetée, y distingue quatre cadavres, et revient donner l'alarme. Le *Cossack* se rapproche du village de Hango; il rencontre le cutter, que James Brown avait péniblement poussé au large, et recueille l'unique survivant du massacre de Hango !

Telle est la relation anglaise; celle de l'aide de camp général de Berg, commandant les troupes en Finlande, en diffère essentiellement. « Le 5 juin, à midi, dit celui-ci, la frégate le *Cossack* parut dans la rade de Hango-Udd et envoya à terre une chaloupe qui, après avoir abordé dans le voisinage du télégraphe, débarqua un faible détachement. L'enseigne Svertchkoff, du régiment de grenadiers de Sa Majesté le roi de Prusse, qui défendait cette partie de la côte, ayant été instruit en temps opportun de la tentative de l'ennemi, posta quelques hommes de son détachement en embuscade derrière un bâtiment situé vis-à-vis du lieu de la descente, et envoya une partie des autres avec le sous-officier Pierre Pavloff, le long du rivage, pour couper la retraite aux Anglais. L'ennemi, attaqué à l'improviste, se défendit mollement et déposa les armes. Le succès de cette affaire doit être attribué au sang-froid ainsi qu'aux sages dispositions de l'enseigne Svertchkoff.

» La perte de l'ennemi consiste en cinq hommes tués; nous lui avons fait prisonniers un officier, un médecin, un garde-marine et huit matelots (dont 4 blessés). De plus, les nôtres ont enlevé le pavillon de la chaloupe de descente, et se sont emparés de 7 fusils et de 7 sabres; quant à la chaloupe elle-même, elle a été coulée bas avec la pièce dont elle était armée.

» Le lendemain matin, la frégate se rapprocha de Hango-Udd et canonna pendant environ une heure et demie les maisons, mais sans occasionner beaucoup de mal. »

Ainsi, il n'est question ni de pavillon parlementaire ni de marins finlandais. Le nombre des morts est réduit de vingt-cinq ou trente à cinq, et les Russes se vantent d'avoir fait onze prisonniers.

Le capitaine Faushawe s'en rapporte aveuglément à Brown, sur les déclarations duquel il bâtit un récit du massacre. Comprenant la gravité de l'affaire, le contre-amiral Dundas demande des explications. « Elles sont, dit-il, non-seulement nécessaires pour que je puisse bien apprécier votre conduite et celle de l'officier qui a si malheureusement péri dans cette circonstance, mais encore dues à l'honneur d'un ennemi accusé du crime énorme d'avoir violé la bonne foi d'un pavillon parlementaire, et d'avoir, sans aucun égard, massacré et des prisonniers qui allaient être mis en liberté, et l'équipage sans armes, sans défense, d'un bateau envoyé pour remplir cette mission. Je vous invite donc à me donner, sur les questions suivantes, des rapports exacts et complets :

» 1° Quelles étaient les circonstances qui imposaient la nécessité de choisir une occasion de débarquer les prisonniers dont il s'agit, quand le bateau n'était pas appuyé par la présence immédiate du vaisseau que vous commandez, et quand un pavillon parlementaire flottant à son grand mât eût prévenu tout malentendu à l'égard de sa mission ?

» 2° Quelles étaient les instructions particulières données à l'officier qui commandait le bateau? quelles occasions ont été données à l'ennemi pour accorder ou rejeter les conditions de trêve, avant que le débarquement eût alors été opéré sur la côte ?

» 3° A quelle distance le bateau se trouvait-il du vaisseau lorsqu'il a été en dernier lieu aperçu avant son débarquement, et à quelle distance était-il alors du rivage ?

» 4° Quand et à quelle distance du rivage le pavillon parlementaire a-t-il été d'abord déployé ? A-t-on tiré alors des coups de canon ou de fusil à poudre, et suppose-t-on que l'officier commandant le bateau ait eu quelque motif de croire que ce bateau avait été reconnu par l'ennemi sur le rivage ?

» 5° A quelle distance du rivage l'équipage de la chaloupe du *Cossack* a-t-il d'abord aperçu les tirailleurs de l'ennemi sur la jetée ?

» 6° A-t-on pensé que l'officier russe sur le rivage avait donné au débarquement des prisonniers ou de l'équipage une adhésion quelconque, implicite ou prise comme un consentement ? »

Le capitaine Faushawe répond, le 6 juin, en envoyant à l'amiral le procès-verbal de l'interrogatoire du mulâtre.

« A quatre heures moins un quart environ, John Brown, matelot ordinaire, après avoir été conduit à Sick-Bay (Baie des malades), a déclaré que lorsque le cutter, avec pavillon parlementaire de route, est arrivé le long de la petite jetée du village, les officiers et les prisonniers russes libérés sont montés; le lieutenant Geneste tenait le drapeau parlementaire. Il a dit aux Russes qui s'étaient réunis tout près de l'eau et sur la jetée, au nombre d'environ 500, habillés en carabiniers et armés de fusils, sabres et baïonnettes, ce qu'il voulait et pour quelle raison il avait débarqué. Le vieux Finlandais (c'est-à-dire le capitaine de la prise *Johanna*) leur a aussi expliqué l'objet du débarquement. Ils ont dit qu'ils n'avaient aucune considération pour les drapeaux parlementaires, et qu'ils allaient leur faire voir comment les Russes se battaient, ou quelque chose dans ce genre. Et à l'instant même les Russes firent feu sur les officiers, les prisonniers et le canot.

» Lorsqu'on pensa que tout le monde était tué, les Russes s'élancèrent dans le canot, et après avoir jeté à la mer les corps des victimes, ils enlevèrent les armes et la poudre. Brown, bien que dangereusement blessé, ayant reçu deux balles dans le bras et une à l'épaule, où la balle est restée, s'est efforcé de s'éloigner et de gagner le large de grand matin. Il dit que quand il a été à 200 yards de la jetée, il a vu 200 hommes qui descendaient en toute hâte du télégraphe.

» *A M. Wyse :* Je suis sûr que les officiers ont été tués, et avant que les Russes aient tiré sur le canot.

» *A M. Kenna :* Les officiers russes ont été également tués à coups de fusil sur la jetée.

» *A MM. Kenna et Wyse :* Le canot s'est dirigé droit vers le lieu de débarquement. Les Russes parlaient anglais, et l'individu qui était à leur tête, d'après son uniforme, son attitude, paraissait être un officier.

» Le docteur Easton a été le premier officier qui soit tombé. Le vieux capitaine finlandais a pris le pavillon parlementaire des mains de M. Geneste; il l'a agité, criant : *Pavillon! drapeau parlementaire! parlementaire!* Les Russes ont hurlé, sifflé et fait feu. Avant que les hommes pussent se mettre en défense, ils ont été fusillés, et les Russes, armés de coutelas, se sont élancés dans le canot; mais n'y trouvant que des cadavres, ils n'ont point fait usage de ces armes.

» G. L. L. Wyse, *payeur*.

» Arthur M'Kenna, *aide-chirurgien*. »

Le contre-amiral Dundas demeure convaincu; il écrit en ces termes au secrétaire de l'amirauté britannique :

« A bord du *Duke of Wellington*, à l'ancre. — Phare de Tolboukin, à [illegible] milles E.-S.-E., 11 juin 1855.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer, pour qu'il en soit donné connaissance aux lords commissaires de l'amirauté, que le *Cossack*, vaisseau de Sa Majesté, m'a rallié ce matin. Je vous transmets maintenant, pour qu'ils soient soumis à Leurs Seigneuries, d'autres rapports que j'ai reçus du capitaine Fanshawe en réponse à mes questions. Après avoir mûrement examiné les explications qui m'ont été données, après m'être personnellement entretenu sur ce sujet avec l'officier, je ne vois absolument rien qui puisse excuser ou pallier la conduite de l'ennemi par qui s'est accompli le massacre barbare, et que rien ne nécessitait, de l'équipage du bateau du *Cossack*. L'officier qui le commandait n'a omis aucune précaution pour faire connaître l'objet de sa mission; et que si Leurs Seigneuries pensent qu'il y a lieu de regretter que le bateau ait été détaché hors de la portée du vaisseau qui devait le protéger, je suis convaincu du moins qu'elles approuveront les explications du capitaine Faushawe.

» Je regrette d'ajouter qu'il m'a dit qu'il y avait peu d'espoir, ou qu'il n'y avait même point à espérer qu'aucun des officiers ou des hommes de l'équipage eût survécu, et que quelques-uns ont été blessés avec une cruauté inouïe. J'ai au reste l'intention de me mettre en rapport avec les autorités d'Helsingfors.

» R.-S. Dundas,
» *Contre-amiral et commandant en chef.* »

A la lecture de cette dépêche, un cri d'indignation s'élève dans toute l'angleterre. Sir Charles Wood expose les faits tels qu'il les connaît à la chambre des communes, qui frémit d'horreur. La chambre des lords elle-même oublie la froide réserve qui caractérise habituellement ses débats. Lord Malmesbury parle, aux applaudissements de tous ses collègues, d'infâme violation du code sacré de l'honneur. « Il s'agit, dit lord Clarendon, d'un acte de violence si horrible, si contraire aux mœurs et aux usages des nations civilisées, qu'il est impossible de croire que les coupables aient agi d'après des instructions, ou qu'ils aient obtenu l'approbation de leurs supérieurs. Le gouvernement anglais a fait demander au gouvernement russe, par l'intermédiaire du gouvernement danois, le châtiment des assassins. Si cette satisfaction est refusée, il a fait menacer d'exercer des représailles. »

Cette déclaration reçoit l'assentiment de plusieurs lords, et notamment du comte de Shaftesbury, de lord Ellenborough et de lord Brougham.

Le 15 juin, le contre-amiral Dundas écrit à l'aide de camp général de Berg :

« Monsieur,

» Je profite de la première occasion pour vous parler de ce que je viens d'apprendre du commandant du vaisseau de Sa Majesté Britannique *Cossack*. Celui-ci se plaint à moi de ce que les officiers et l'équipage d'un bateau du vaisseau *Cossack*, au moment où ils venaient à terre sous pavillon parlementaire avec l'intention de mettre en liberté plusieurs sujets russes que nous ne voulions pas retenir captifs, les ayant pris à bord des caboteurs que les croisières sous mes ordres avaient capturés et détruits; de ce que les officiers et l'équipage de ce bateau ont été, dis-je, cruellement mis à mort le 5 de ce mois, à Hango-Udd, par les troupes qui y étaient stationnées.

» Le *Cossack* arriva avec cette intention dans la matinée du 5, et se tint à la distance de deux à trois milles du débarcadère. Le bateau fut détaché du vaisseau à cette distance, et partit vers la côte avec trois officiers et treize autres personnes, outre les prisonniers qu'on voulait mettre en liberté. Le drapeau parlementaire ne fut arboré à la proue du bateau qu'après s'être approché à la distance d'un mille de la côte. Par suite de l'enquête que j'ai faite, j'ai toutes raisons de croire qu'on avait pris soin que le drapeau pût être remarqué et vu distinctement. De cette manière, l'officier chargé de cette expédition continua de s'approcher de la côte. Les troupes stationnées sur le rivage ne lui firent aucun signal ni aucune objection, jusqu'à ce qu'il se fût approché du débarcadère. N'y trouvant personne qui fût autorisé à communiquer avec lui, il crut pouvoir aller à terre, ne cessant d'arborer le drapeau parlementaire, qu'il portait lui-même. Les prisonniers qu'on voulait mettre en liberté commencèrent à transporter leur bagage sur la côte; en quoi ils furent assistés par quelques matelots de l'équipage, qui étaient venus à terre dans cette intention, mais sans armes.

» Je puis ajouter que les armes de l'équipage entier étaient disposées dans le fond du bateau. Dans cette position, ils furent soudainement surpris par une force militaire supérieure, qui fondit sur eux des maisons qui se trouvaient dans le voisinage, et les attaqua sans ménagement. Nos gens firent tous leurs efforts pour expliquer l'objet de leur mission, et non-seulement ils ne firent aucune résistance, mais résister dans de pareilles circonstances eût été impossible. Je sais par moi-même et d'une manière certaine qu'un des prisonniers russes connaissait la langue anglaise; et l'officier russe semble avoir été en état de répondre dans la même langue, lorsqu'on s'adressa à lui dans les deux langues pour attirer son attention sur le drapeau parlementaire qu'il refusa de reconnaître. On ouvrit en conséquence un feu de mousqueterie indistinctement sur l'équipage inoffensif du bateau et sur les prisonniers que nous étions venus mettre en liberté. Blessures sur blessures leur furent infligées de la manière la plus sauvage et la plus cruelle. Le feu continua jusqu'à ce que tous furent tués ou supposés être tués. Un homme seulement, qui fut lui-même grièvement blessé, et qu'on avait cru mort, parvint plus tard à s'échapper sur le bateau, jusqu'à ce qu'il se trouvât quelques heures plus tard assez près du vaisseau pour être secouru. Quatre gens de l'équipage furent trouvés morts dans le fond du bateau.

» Les blessures qu'on trouva sur eux sont de nature à prouver que plusieurs décharges ont été faites sur eux, ce qui est confirmé par le témoignage du survivant.

» Il ne me reste qu'à ajouter que l'équipage entier du bateau aurait pu être fait prisonnier sans difficulté, et que l'attaque meurtrière dont je me plains n'a été nullement provoquée et nullement nécessaire.

» En appelant votre attention sur ces faits, j'espère que je ne ferai pas en vain un appel à votre honneur d'officier, pour me fournir les explications que vous croirez convenables dans les circonstances actuelles, et je suis heureux de profiter de cette circonstance pour vous donner les moyens de défendre le caractère du drapeau.

» Ce serait aux parents seuls des malheureuses victimes de cette affaire qu'on pourrait donner aujourd'hui une réparation; et il y aurait pour eux une certaine consolation de savoir avec certitude ou que tous sont morts, ou que s'il reste des survivants il y a de l'espoir qu'ils seront guéris de leurs blessures.

» Je prends, en conséquence, la liberté de vous envoyer ci-annexée une liste des officiers et des matelots qu'on suppose avoir été tués, et je vous serai reconnaissant de toutes les informations que vous serez en état de me donner sur cette malheureuse affaire.

» R.-S. Dundas,
» *Contre-amiral et commandant en chef des forces navales de Sa Majesté Britannique dans la Baltique.* »

Dans sa réponse, le général russe accuse la marine britannique d'abuser du pavillon parlementaire, nie que ce pavillon ait été déployé, et s'attache à démontrer le caractère hostile de l'expédition.

Helsingfors, le 17 juin 1855.

« Monsieur l'amiral,

» Avant de répondre à la lettre de Votre Excellence du 15 juin, je dois lui faire observer avec regret que les navires de la flotte anglaise hissent le pavillon russe pour arriver plus sûrement à la capture des embarcations qu'ils rencontrent. Les journaux ont suffisamment publié comment, dès l'ouverture de la guerre, on a abusé dans toutes les mers du pavillon parlementaire pour faire des sondages et des reconnaissances militaires. Le caractère d'hostilité contre des villes et des hameaux inoffensifs, habités par de paisibles populations, n'a été que trop constaté dans tout ce qui s'est passé dans la Baltique.

» Le 26 mai, un cutter, on ne sait de quel navire, est arrivé près du village Twerminne sous un petit pavillon blanc. N'ayant pas trouvé de troupes stationnées près de ce village, l'équipage du cutter a incendié impunément quelques huttes et quelques embarcations malgré son pavillon blanc.

» Le 5 juin, un autre cutter, s'étant détaché de la corvette le *Cossak*, a fait voile vers le rivage de Hango. Ce bateau avait à sa poupe le drapeau anglais. L'officier qui le montait prétend avoir arboré à la proue sur un bâton un petit drapeau blanc. Le télégraphe de la hauteur voisine et le poste militaire placé au rivage n'ont rien aperçu de ce prétendu drapeau blanc. Il est par conséquent tout simple qu'ils aient attaqué le cutter et son équipage aussitôt que celui-ci eut mis pied à terre.

» Le lieutenant Louis Geneste prétend qu'un domestique a porté à côté de lui le bâton avec le drapeau blanc. Les soldats et l'officier de nos avant-postes, interrogés sur l'existence de ce drapeau, affirment ne pas l'avoir vu du tout.

» M. Geneste prétend avoir été envoyé en parlementaire pour délivrer plusieurs navigateurs de commerce capturés avec leurs embarcations dans le courant de la quinzaine. Si telle avait été son intention, il eût été plus simple, le *Cossak* venant des environs de Cronstadt, de les envoyer à Sweaborg ou de les déposer sur quelque île près de la côte. L'objet ne valait pas l'envoi d'un parlementaire. Ces marins de commerce rendus à la liberté sur quelque île n'eussent pas été embarrassés de rejoindre la côte.

» La corvette le *Cossak* devait savoir qu'un parlementaire ne peut et ne doit pas être reçu sur le premier débarcadère, promontoire ou rocher sur lequel il lui plaît de se diriger.

» Mes avant-postes ne voient et ne verront dans de tels envois que des reconnaissances militaires qui abusent de semblables prétextes pour faire des explorations et pour fourrager des vivres.

» Le caractère hostile et nullement parlementaire de cet envoi est encore prouvé :

» 1° Par les armes chargées qu'on a prises. Trois fusils démontrent, par l'état des capsules éclatées, que l'équipage du bateau s'en est servi dans ce conflit;

2° Par le soin qu'on a eu de munir le cutter de trois cent soixante cartouches et d'une caisse avec des objets incendiaires, qui à cette heure se trouvent entre nos mains.

» Le lendemain le *Cossak* s'est empressé de diriger pendant une heure contre le village de Hango et de paisibles habitants un feu d'artillerie très-vif, et quelques jours plus tard, le 13 juin, il a répété la même attaque pour incendier quelques maisons et pour détruire le télégraphe, au lieu de venir à Sweaborg pour offrir des explications.

» Malgré la supériorité que la vapeur et les hélices donnent à vos navires, ils ne cessent de hisser le pavillon russe pour saisir des navires de cabotage. De même on a abusé évidemment de quelque peu de toile blanche pour faire impunément des sondages et des explorations.

» Je veux croire, monsieur l'amiral, que cela se fait à votre insu. Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien interdire de semblables envois de prétendus parlementaires. L'équipage du cutter du lieutenant Geneste a été victime de sa ruse. Sept hommes ont été tués, quatre de vos gens blessés, le reste a été fait prisonnier. L'incident n'a duré que quelques instants. Il a été impossible de distinguer les militaires anglais des marins prisonniers qu'ils accompagnaient. Le nommé Lundström, celui qui parlait anglais, a été tué le premier, et deux autres ont été blessés.

» Toute la responsabilité de l'incident pèse sur l'irrégularité avec laquelle se font de semblables expéditions.

» Il me paraît qu'il serait plus convenable d'adresser les communications à Sweaborg et de les confier à quelque navire dirigé sur cette place, comme celui qui m'a porté votre lettre du 15 juin. Le *Cossak* aurait dû ne pas s'écarter de cette règle. Arborant un drapeau blanc de grande dimension, les *véritables* parlementaires s'arrêtent hors de la portée du canon à long tir, et attendent qu'on vienne à leur rencontre pour recevoir un message écrit. Nous n'en recevrons jamais d'autres. Le *Cossak* n'a rien fait de tout cela. Il me paraît que l'honneur de votre pavillon exigerait la plus stricte et scrupuleuse observation des règles établies en pareille occasion.

» L'honneur de mon drapeau ne me permettra jamais de m'en écarter.

» Je puis vous certifier que les blessés sont bien soignés et les prisonniers bien traités.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur l'amiral, votre très-humble serviteur.

» *Signé* DE BERG, *aide-de-camp de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.* »

En reproduisant les deux lettres qu'on vient de lire, le *Journal de Saint-Pétersbourg* y ajoute un commentaire ainsi conçu :

« Pour apprécier cet incident sous son vrai jour, il faut le considérer, non comme un fait isolé, mais dans l'ensemble des procédés de la marine britannique durant la guerre actuelle. L'exemple cité par le général de Berg d'un fait qui s'est passé près du village de Twerminne prouve jusqu'à quel point les Anglais se croient permis d'abuser du pavillon parlementaire, au mépris des lois de la guerre et de l'honneur militaire. Dans cette circonstance l'équipage d'un cutter anglais, portant pavillon blanc, a incendié des huttes paisibles, de pauvres embarcations; devions-nous après cela laisser le canot de la corvette *Cossack* accomplir impunément des exploits du même genre sur le rivage de Hango?

» Quant à la prétention de M. l'amiral Dundas de faire passer ce canot pour une embarcation parlementaire, on voudra bien reconnaître que les armes, les cartouches, et surtout deux cônes en bois, creux et remplis de matières incendiaires, trouvés à bord, constituent un attirail bien singulier pour une mission pacifique. Ces pièces de conviction donnent un éclatant démenti à l'assertion de l'amiral. Elles dénotent avec la dernière évidence le caractère réel de la mission du canot, et, vu la localité, il serait difficile de lui attribuer un autre but que celui d'incendier le télégraphe. Même sans les appareils incendiaires que le canot avait à bord, son envoi avec une mission parlementaire, comme on le prétend, dans un endroit où il n'y avait aucune autorité avec laquelle il eût pu entrer en communications régulières aurait constitué un fait complétement insolite. Le pavillon blanc ne saurait autoriser un débarquement sur le premier point d'une côte ennemie, choisi à volonté sans une permission formelle de l'autorité du lieu. Le simple bon sens suffit pour indiquer que s'il en était autrement, l'espionnage deviendrait un métier par trop facile : des émissaires pourraient ainsi, en toute sécurité, venir, sous les prétextes les plus futiles, épier partout où il leur plairait l'état de nos côtes et nos préparatifs de défense.

» On conçoit qu'après l'expérience [illegible] de la manière peu scrupuleuse dont [illegible], il nous est impossible de reconnaître le caractère de [illegible] parlementaire à tout envoi qui s'écarterait de [illegible] des règles consacrées par les usages de la guerre. Le [illegible] de Berg s'est nettement expliqué à cet égard envers l'amiral Dundas. Sans doute les Anglais peuvent trouver fort à leur convenance d'attraper des pêcheurs, des mariniers du petit cabotage et de pauvres habitants des îlots, de venir ensuite, sous prétexte de leur rendre la liberté, explorer sous pavillon parlementaire les criques, les passes intérieures, fourrager sur le littoral, mettre le feu à de paisibles chaumières; mais nous ne nous croyons pas tenus pour cela de tolérer de pareils procédés, et on trouvera naturel que nous cherchions à y couper court partout où l'occasion s'en présente.

» La marine anglaise paraît avoir adopté pour principe que tout moyen est bon pour arriver au but qu'on se propose; nos lecteurs pourront en juger par l'article suivant que nous tirons du *Times* :

» On lit dans le *Times* du 20 mai :

» Il est difficile de s'expliquer pourquoi cette expédition (contre » Kertch et Iénikalé) n'a pas été entreprise plus tôt par l'amiral » Lyons et l'amiral Bruat. Il est vrai que les sondages n'avaient pas » été faits encore, et la manière dont on s'y est pris pour les effec- » tuer est assez curieuse.

» Un de nos croiseurs captura il y a quelque temps un bâtiment » russe qui avait à bord une voiture appartenant au gouverneur de » Kertch. Fort de cette garantie matérielle, notre commandant ex- » pédia au gouverneur un message pour lui dire en termes polis que » le croiseur anglais ne voulait pas le dépouiller de sa propriété pri- » vée, et qu'il serait charmé de pouvoir lui restituer la voiture. » Cette proposition fut acceptée, et les bateaux du croiseur entrèrent » dans la baie de Kertch, ayant la voiture à bord et faisant des son- » dages le long de la route.

» Par ce moyen, il fut reconnu qu'il y avait un passage pour de » petits bateaux à vapeur jusqu'à une petite distance de la côte, et » c'est ainsi que la voiture du gouverneur a servi de sillon à la flotte » anglaise. »

» Quel que soit le procédé, il faut convenir au moins que la franchise de l'aveu est vraiment édifiante. »

Tandis qu'en Angleterre le parlement, le public, les journaux, accusent à l'envi les Russes, en Russie on lance l'anathème aux Anglais. A Nystad, ville ouverte, un croiseur a brûlé quatorze bâtiments à des particuliers. A Puterlox, les Anglais ont brûlé trente navires de cabotage; débarquant sur différents points de la côte, ils s'introduisent dans les hameaux isolés, et dévalisent les pauvres pêcheurs. On oppose aux réclamations du cabinet de Londres une sorte de demande reconventionnelle.

Une minutieuse enquête a lieu sur le massacre de Hango, et l'on commence à reconnaître qu'on a cru trop aveuglément au témoignage du mulâtre. Le lieutenant Geneste, le docteur Robert Easton, Charles Sullivan, qu'il a vus tomber les uns après les autres, sont vivants et sans blessures. Le matelot Glidden, achevé à coups de baïonnette, est blessé mais peu grièvement. Toutefois, le grand point litigieux subsiste, car le lieutenant Geneste, dans une relation écrite de sa main et remise aux autorités russes, soutient qu'il a fait porter par un homme de son équipage un pavillon parlementaire attaché à un bâton d'amarrage. Il avoue qu'après avoir mis à terre les prisonniers finlandais, il s'est acheminé vers les maisons, afin de communiquer avec le peuple et d'acheter des provisions fraîches.

Les Russes concluent de ce récit qu'il ne s'agissait point de parlementer;

Qu'il n'y avait pas de proposition officielle à transmettre d'une autorité militaire à l'autre, sous la foi d'un drapeau blanc;

Qu'il était question de pousser une reconnaissance, et pour le moins de fourrager en pays ennemi;

Qu'une pareille entreprise ne pouvait se couvrir de la protection d'un drapeau parlementaire, qui ne saurait être légalement déployé que dans un but avoué de pourparlers officiels.

« Le lieutenant Geneste, prétendent les autorités russes, s'étant avancé en pays ennemi, a été surpris par des soldats dont il ignorait la présence, parce qu'ils étaient en embuscade derrière les rochers. Alors, pour se mettre à l'abri d'une attaque imprévue, il a cherché à se couvrir du drapeau blanc. Ce stratagème ne pouvait point réparer la faute qu'il avait commise en s'avançant sur le territoire ennemi avant de s'être assuré, comme il le fallait, si sa qualité de parlementaire était légalement reconnue et admise, de l'aveu de nos autorités. Entouré de tous côtés, il s'est rendu. Le docteur Easton, M. Sullivan et huit hommes de l'équipage ont partagé sa captivité. Six hommes ont péri dans cette entreprise malavisée.

» D'ailleurs, le drapeau parlementaire n'a été aperçu ni à bord du bâtiment *Cossak*, ni sur le bateau qui s'est dirigé vers le débarcadère, ni à la main de l'officier descendu à terre pour se porter en avant sur le territoire russe. Cette déclaration a été confirmée unanimement par tous les témoins de l'action.

» Pendant [illegible] les matelots restés à bord du bateau [illegible] ont eu le temps de jeter à la mer [illegible]

[illegible]

» [illegible] ont été trouvés munis de [illegible]

cent soixante cartouches de munition, de quatre cents capsules et de deux tubes incendiaires avec leurs mèches.

» Ces objets d'armement pris sur l'ennemi achèvent de prouver que l'expédition du lieutenant Geneste, quand même elle aurait été ostensiblement couverte d'un drapeau blanc, n'avait point pour objet de mettre simplement en liberté les Finlandais de notre marine marchande tombés en captivité. »

La marine et l'amirauté anglaises persistent à dire que le drapeau parlementaire a été arboré et méconnu. Pour prévenir des malentendus ultérieurs, le prince Basile Dolgorouky, ministre de la guerre en Russie, annonce au contre-amiral Dundas que le gouvernement du tzar a posé des règles dont il demande l'observation rigoureuse.

« Les envois parlementaires ne pourront avoir lieu que sur trois points, savoir : Cronstadt, Sweaborg et Revel.

» Les bâtiments qui s'y présenteraient à cet effet devront porter un pavillon blanc de grande dimension, s'arrêter hors de la portée du canon à long tir, et attendre qu'une embarcation de l'endroit se rende vers eux sous un pavillon blanc pour recevoir message écrit. »

Le 29 juin, un bâtiment à vapeur sort de Cronstadt avec un pavillon parlementaire, et se dirige vers la ligne des navires alliés. Dès qu'il approche de l'escadre mouillée au nord de Cronstadt, une embarcation se détache du vaisseau le *Duc de Wellington*, et conduit un officier russe sur le vaisseau amiral anglais. Dundas prend connaissance des conditions nouvelles formulées par le prince Dolgorouky, et se rend immédiatement à bord du *Tourville* pour en conférer avec l'amiral Pénaud. « D'abord, dit celui-ci, il me semble que le ministre de la guerre à Saint-Pétersbourg aurait dû citer dans quelles circonstances les Anglais ont abusé du pavillon russe parlementaire, puisque c'est là le prétexte pris par le gouvernement pour apporter des modifications à ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, et diminuer les facilités de communication entre les parties belligérantes. La mesure signalée peut donner lieu à de très-graves inconvénients, et il est à craindre qu'elle ne contribue à aggraver les maux de la guerre; dans tous les cas, je crois qu'il conviendrait de faire entendre au ministre russe que nous lui laissons toute la responsabilité des malheurs qui pourront en résulter. »

Une seconde conférence a lieu le lendemain, à bord du vaisseau le *duc de Wellington*, entre les deux amiraux, et dans la soirée un parlementaire expédie à Cronstadt la réponse que voici :

« *A Son Excellence le prince Dolgorouky, ministre de la guerre de Sa Majesté l'empereur de Russie.*

« Vaisseau de Sa Majesté Britannique *Duke of Wellington*, à l'ancre à 5 milles N.-E.-N., devant le phare Tolboukin, 30 juin 1855.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre que vous m'avez adressée le 28 de ce mois pour m'informer que, dans le but de prévenir tout malentendu à l'égard de l'emploi qui a été fait jusqu'ici, par la marine britannique, des pavillons parlementaires, le gouvernement de Sa Majesté l'empereur de Russie a jugé convenable d'assigner certaines limites aux communications de ce genre que les escadres alliées de France et d'Angleterre pourraient avoir l'occasion de lui adresser.

» Vous me demandez également de vous faire connaître quelles sont les règles que je crois convenable d'établir pour la réception de communications semblables que le gouvernement russe aurait à faire aux flottes combinées.

» Je prends la liberté de vous informer que j'ignore les circonstances qui, dans la conduite de mes officiers, ont pu motiver les restrictions aux communications par parlementaires, telles qu'elles avaient été pratiquées jusqu'ici dans le cours de la guerre actuelle. Je sais parfaitement qu'il est d'usage de déployer un pavillon blanc de dimensions suffisantes, et je reconnais aussi la nécessité de ne pas approcher au delà de la portée des canons d'une forteresse sans permission, ou plus près de tout autre point qu'il n'est nécessaire pour fixer l'attention; mais le temps et le lieu où ces communications parlementaires peuvent être jugées indispensables dépendent des circonstances que chaque cas particulier fait naître. J'admets sans réserve que, dans la plupart des cas, il est plus convenable d'envoyer des parlementaires là où l'on suppose qu'on rencontrera un officier d'un rang supérieur, et que d'ailleurs on ne doit profiter d'aucun avantage de cette suspension d'armes pour accomplir sans danger des actes qui n'auraient pu être entrepris pendant la continuation des hostilités.

» En m'informant donc que, sur toute l'étendue du territoire russe, de Tornea à Libau, les communications parlementaires devront être limitées aux trois points que vous m'avez désignés, c'est virtuellement aggraver les maux de la guerre, et priver les deux parties de ces moyens de correspondance nécessaires, même entre ennemis.

» Je regrette que lorsqu'une telle signification me fut apportée, aucun fait ne m'ait été signalé qui ait pu me mettre à même d'examiner la conduite de ceux auxquels quelques griefs auraient pu être imputés, et je suis tout disposé à provoquer une enquête sur la conduite de tout officier qui m'aurait été signalé comme ayant violé la bonne foi du pavillon parlementaire.

» Pour la réception des communications qui pourraient m'être envoyées, je m'en réfère aux conditions que vous avez vous-même arrêtées soit pour approcher, soit pour le déploiement des signaux particuliers; le pavillon parlementaire sera, quand il y aura lieu, reçu par le vaisseau le plus rapproché, et envoyé, suivant le cas, au plus ancien officier, et je ne demande d'autre sécurité que celle que je puis raisonnablement attendre de la bonne foi et de l'honneur des officiers auxquels vous croiriez devoir vous confier pour être porteurs de ces sortes de communications.

» J'ai communiqué votre lettre au contre-amiral Pénaud, commandant en chef des forces navales françaises dans la Baltique. Il approuve entièrement les observations que j'ai l'honneur de vous adresser au sujet des restrictions que vous désirez imposer aux communications que nous pourrions avoir l'occasion d'adresser aux autorités russes, et ce contre-amiral et moi croyons devoir signaler les inconvénients graves et même les malheurs qui pourront en être la conséquence, et dont toute la responsabilité doit retomber sur ceux qui ont empêché les moyens de communication, lorsque ces malheurs auraient pu être évités.

» J'ai l'honneur d'être, etc. R.-S. Dundas. »

Après avoir placé cette lettre sous les yeux du tzar, le prince Dolgorouky répond que les trois points de Cronstadt, Sweaborg et Revel ont été déterminés d'abord pour régulariser les communications dans le golfe de Finlande; mais qu'afin de pourvoir aux exigences du service dans le golfe de Bothnie et sur les côtes de la Baltique, l'empereur Alexandre II a jugé nécessaire de désigner encore Libau, Windau, Wasa et Torneo. Le ministre se plaint en même temps de la destruction d'embarcations privées et sans mâture par des officiers de la marine anglaise. « Cette destruction d'une propriété particulière, qui forme l'unique ressource d'une population inoffensive, est, dit-il, contraire aux règles expressément établies par les ordres dont vous avez muni les officiers de votre escadre. En leur prescrivant d'empêcher les communications de cabotage le long des côtes, il est de votre intention positive de ne causer aucun dommage aux embarcations non chargées, à l'ancre, qui ne font pas de trafic. De plus, vous avez recommandé à vos officiers le soin d'avoir égard particulièrement à la situation d'une population indigente et paisible.

» Vos instructions attestent que vous ne voulez point étendre les malheurs de la guerre au delà des limites rigoureusement admises. Toute déviation de cette règle ne pourrait servir qu'à alimenter entre nations autrefois amies une animosité dont le souvenir profond survivrait encore à la cessation des hostilités. »

CHAPITRE XXVIII.

Lettre du prince Dolgorouky à l'amiral Dundas. — Article du *Journal de Saint-Pétersbourg* sur l'affaire de Hango.

On peut croire la discussion éteinte; mais l'amiral anglais soutient que l'objet pour lequel le cutter du *Cossak* a été envoyé à Hango était de relâcher des prisonniers, et non d'accomplir quelque acte hostile ou équivoque. Il nie que jamais les chaloupes anglaises aient abusé du pavillon parlementaire, et réclame, en conséquence, par une lettre du 4 juillet, la mise en liberté du lieutenant Geneste. Le prince Dolgorouky réplique en ces termes :

Saint-Pétersbourg, 12 juillet 1855.

« Monsieur l'amiral,

» J'ai l'honneur d'accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser sous la date du 4 juillet. Elle se divise en deux parties distinctes. D'abord elle m'instruit des ordres de l'amirauté, qui vous prescrivent de demander la mise en liberté de l'officier et des marins anglais faits prisonniers de guerre à Hango-Udd le 5 juin. Ensuite elle nie l'exactitude des informations prises par nos autorités en Finlande sur l'usage que les officiers de la marine royale sont censés avoir fait abusivement du pavillon parlementaire.

» Permettez-moi, monsieur l'amiral, de répondre nettement à ces deux questions avec une entière franchise, comme il convient de le faire pour arriver à une appréciation correcte de la vérité.

» Nous possédons trois versions sur ce qui s'est passé à Hango Udd.

» La première est celle du matelot Brown. Il affirme, de science certaine, avoir vu tomber le lieutenant Geneste, le docteur Easton, M. Sullivan et les gens de l'équipage, tués tous, sans exception, devant ses yeux. La fausseté de cette déposition est démontrée aujourd'hui par le témoignage des vivants. Je n'ai rien à y ajouter. Vous aurez été le premier à regretter, monsieur l'amiral, je n'en doute point, d'avoir ajouté foi à un récit que M. le capitaine Faushawe a prématurément accueilli sans vérification suffisante.

» La seconde version, que nous avons eue sous nos yeux, est celle du lieutenant Geneste. Elle est contenue dans une lettre qu'il a adressée au capitaine Faushawe. Il l'a remise *ouverte* au général

Moller, avec prière de l'expédier par la première occasion convenable. Je viens de la recevoir. Je m'empresse de vous la faire parvenir ci-jointe, afin de ne vous laisser ignorer aucune allégation que cet officier peut avoir jugé utile de faire, dans le but de sa propre justification aux yeux de ses chefs.

» La troisième relation est le résultat d'une enquête officiellement faite sur les lieux par M. le général de Berg, gouverneur général de la Finlande.

» Le rapprochement de toutes ces données m'autorise à regarder comme exactement avéré le résumé des faits que je vais avoir l'honneur de vous communiquer.

» Une embarcation armée se dirige, en temps de guerre, vers le débarcadère de Hango-Udd. L'officier qui la commande descend à terre, sans en avoir demandé, ni attendu, ni obtenu l'autorisation. Il débarque cinq Finlandais captifs, qu'il remet en liberté. Si tel était le but de sa mission, elle était remplie. Après s'en être acquitté sans résistance aucune, il aurait dû s'éloigner aussitôt de la côte et retourner à bord du bâtiment *le Cossak*.

» Loin de là, il quitte son embarcation et s'avance sur le territoire ennemi. Il n'est pas seul. Il se fait accompagner de plusieurs hommes de son équipage. Dans quelle intention? Il avait en vue, dit-il, de communiquer avec le peuple, de parler à l'employé du télégraphe, d'acheter, s'il se pouvait, des vivres. Tout cela ne rentre pas dans les fonctions d'un parlementaire régulier.

» Un message officiel se transmet d'une autorité militaire à l'autre; il ne s'adresse ni au peuple ni à un employé du télégraphe. Quel que fût le but de l'expédition du lieutenant Geneste sur le territoire russe, et je m'abstiendrai d'en qualifier l'objet, il n'était ni régulier ni avoué. C'est évident.

» Après s'être éloigné de son bateau, à ses risques et périls, cet officier tombe dans une embuscade. Il ne s'y attendait point, n'ayant vu sur le rivage que deux ou trois femmes. Par son imprévoyance, il se laisse surprendre par une force supérieure en nombre.

» Alors, pour mettre sa sûreté à couvert, il se réclame du privilége d'un parlementaire. En avait-il le droit? Avait-il employé les précautions requises pour se faire reconnaître en cette qualité avant de descendre sur le territoire ennemi? Rien de tout cela. Entouré de toutes parts, il se rend prisonnier de guerre. Le docteur Easton, M. Sullivan et les hommes de l'équipage partagent son sort.

» Pendant ce temps, les hommes restés à bord jettent à la mer le canon dont l'embarcation était armée. On y saisit trois cent soixante cartouches de munition, quatre cents capsules et deux tubes incendiaires avec leurs mèches. Parmi les fusils tombés entre les mains de nos soldats, plusieurs portent la preuve certaine qu'on venait de s'en servir pour faire feu.

» Les faits que je viens de résumer ont été constatés par l'enquête dont un aide de camp de Sa Majesté l'empereur a été chargé, sur la première nouvelle reçue par le général de Berg de ce qui venait de se passer à Hango.

» Cette enquête a clairement établi, selon la déposition unanime de tous les témoins de l'action, que le pavillon parlementaire n'a été aperçu ni à bord du bâtiment *le Cossak*, ni sur l'embarcation envoyée au débarcadère, ni entre les mains de l'officier descendu sur le rivage.

» Après cet exposé, je vous demande, monsieur l'amiral, si cet officier, quand même il aurait suspendu, comme il le dit, une toile blanche à un croc d'amarrage, a pu prétendre être traité en parlementaire? Est-ce à dire que tout officier pourra fourrager en pays ennemi, reconnaître le terrain, pratiquer des intelligences avec les habitants; et s'il tombe par mégarde entre les mains d'une force supérieure, battre en retraite sain et sauf et se prévaloir après coup du prétendu titre de parlementaire pour ne pas être détenu comme prisonnier de guerre lorsqu'il s'est laissé surprendre?

» De droit et de fait, le lieutenant Geneste, par sa propre faute, est tombé en notre pouvoir. L'équipage qu'il commandait a partagé son sort. Nous n'avons qu'à regretter la perte de six hommes, dont il a exposé la vie par son entreprise aventureuse, que rien ne justifiait, si ce n'est son espoir de la terminer impunément.

» Cependant, aux stratagèmes de guerre, il faut qu'il y ait une limite. Si cela n'était point, on se croirait tout permis, sous l'immunité abusive du pavillon parlementaire. Pour notre part, nous tenons à le respecter et à le faire respecter tel qu'il est consacré par les règles légalement reconnues en temps de guerre. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas consentir, sous les circonstances données, à exempter le lieutenant Geneste de la captivité qu'il a encourue lui-même, et qu'il a fait partager à l'équipage sous ses ordres.

» J'ai l'honneur de vous inviter, monsieur l'amiral, à faire connaître cette décision au gouvernement de Sa Majesté Britannique.

» J'ai tout lieu de croire que l'amirauté se persuadera d'autant plus de la légalité de cette décision, qu'elle a cru devoir relever elle-même, par son instruction du 26 juin, la faute commise par le lieutenant Geneste lorsqu'il est descendu à terre avant de faire reconnaître son pavillon parlementaire par un signal donné de la côte.

» Après avoir éclairci complétement les faits qui se rapportent à la seconde partie de l'incident de Hango-Udd, je vais répondre à la seconde partie de votre lettre du 4 juillet. Elle contredit d'une manière positive les allégations précédemment faites par nos autorités en Finlande quant à l'abus du pavillon parlementaire, mis à la charge des officiers de la marine royale.

» Je suis dans l'obligation pénible, monsieur l'amiral, de vous en donner aujourd'hui une nouvelle preuve. Elle résulte de la déposition ci-jointe, appuyée du témoignage direct du bourgmestre de la ville de Raumo, en Finlande.

» Je me fais un devoir de placer sous vos yeux la déclaration officielle de ce magistrat, M. Péterson, sous la date du 2 juillet.

» L'exactitude des faits y allégués se trouve constatée en outre par les rapports de nos autorités militaires.

» En prenant lecture de ce document, vous voudrez bien vous convaincre de deux circonstances que je regrette d'avoir à vous signaler :

» 1° Qu'en dépit de vos ordres formels, les officiers de votre escadre, déviant de la lettre de vos instructions du 29 mai, ne se bornent point à arrêter les navires de cabotage en mer, comme il leur était prescrit, mais ils frappent d'une sévérité inusitée la fortune privée des propriétaires d'embarcations à l'ancre qui ne trafiquent point, et auxquels votre intention expresse voulait qu'on n'apportât aucun dommage;

2° Que l'expédition entreprise par les officiers de la marine royale dans ce but de destruction, en dehors du cercle des opérations militaires, se fait sous l'apparence et sous la couleur du pavillon parlementaire.

» Il en résulte que nos forces, appelées à protéger la propriété privée de villes couvertes, exposées aux attaques de votre croisière, sont mises malgré elles en collision avec le drapeau blanc, déployé par vos officiers pour enlever aux habitants de la côte leurs moyens d'existence.

» A la communication du document ci-annexé, je ne saurais me dispenser d'ajouter un fait qui méritera également votre juste désapprobation, savoir que sur les côtes de l'île d'Oesel des croiseurs de la marine royale, après avoir intercepté et détruit de simples bateaux pêcheurs, ont enlevé aux pauvres matelots leur argent et même jusqu'à leurs vêtements.

» En citant ce fait, je ne puis que m'associer entièrement à la conclusion par laquelle vous avez terminé votre lettre. Elle exprime qu'il est du devoir de toutes les nations civilisées d'employer les moyens en leur pouvoir afin de mitiger l'animosité que l'état de guerre tend à produire. Je compte avec assurance sur les efforts que vous ferez, sans nul doute, pour empêcher le renouvellement d'actes pareils à ceux que je viens de vous signaler. »

ANNEXE.

Rapport de M. Peterson, bourgmestre de la ville de Raumo, à M. le major général de Wendt.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que le 2 juillet, à deux heures de la nuit, un bâtiment ennemi a été aperçu à la distance de deux milles se dirigeant du côté de la ville. J'en ai immédiatement informé le capitaine Karlstedt arrivé ici le 21 juin avec un détachement de soldats pour défendre Raumo. Le capitaine Karlstedt s'est rendu au port et a fait occuper à ses soldats des positions militaires.

» A quatre heures après midi sont arrivées dans le port quatre embarcations ennemies à rames avec un équipage complet et du canon, *précédées d'un cinquième bateau sous pavillon parlementaire*. — M'étant dirigé à leur rencontre à quatre cents pas de la côte, je fus entouré par eux (les Anglais), qui me demandèrent s'il y avait des troupes dans le voisinage.

» Le pilote Granlund, qui m'accompagnait et qui parlait l'anglais, leur déclara que je n'avais pas le droit de répondre à une pareille question. Alors l'ennemi exigea que les habitants lui livrassent tout ce qui appartient aux navires, ayant dessiné en même temps sur une feuille de papier les voiles, les cordages et les mâts, ajoutant que si ces objets ne lui étaient point remis il brûlerait la ville.

» Je répondis qu'il nous était impossible de faire ce qu'ils exigeaient. Alors les Anglais déclarèrent que tous les bâtiments dans le port leur appartenaient, et que nous pouvions nous éloigner. En même temps ils se dirigèrent vers le navire le plus voisin, se préparant à monter à bord.

» C'est alors que le capitaine Karlstedt ordonna d'ouvrir le feu une fusillade générale s'ensuivit, et nous eûmes de la peine à regagner la côte.

» Deux bâtiments qui se tenaient dans le port ont été incendiés par les bombes du vaisseau ennemi; ils ont brûlé complétement. Quant à l'incendie dans la forêt, il a été immédiatement éteint, et les projectiles ennemis n'ont pas atteint la ville. Dès que je fus à terre, je me rendis en ville, ordonnant de préparer les pompes à feu et de les remplir d'eau.

» Nous n'avons eu personne de tué. Quant à l'ennemi, le capitaine Karlstedt, qui pendant tout le temps s'est trouvé sous un feu très-vif, est d'avis qu'il a dû perdre dans les bateaux jusqu'à cinquante hommes.

» Après trois heures de bombardement avec des pièces de 98, le vaisseau ennemi reprit la mer.

» Un rapport plus détaillé sera présenté incessamment.

» Raumo, le 2 juillet 1855. »

Pour appuyer ce refus, le *Journal de Saint-Pétersbourg* publia, le 17 juillet, de longues explications sur ce qui s'est passé le 5 juin. Il acccuse la marine britanique, et termine ainsi sa dissertation diffuse :

« Il est à notre connaissance, par l'expérience acquise durant les événements des deux campagnes dans la mer Noire et dans la Baltique, qu'en plus d'une occurrence les officiers de la marine anglaise, soit pour effectuer des sondages, soit pour capturer nos bâtiments marchands, ont employé le stratagème de déployer un drapeau blanc. Nous ne contesterons point en état d'hostilité l'opportunité d'user des ruses de guerre, mais nous insisterons, de notre côté, sur le droit incontestable de toute puissance belligérante de déconcerter le succès de pareils stratagèmes, et de les faire tourner, s'il se peut, au détriment de l'ennemi qui les emploie.

» voyer un trompette à quelque subalterne, au magistrat ou à la » bourgeoisie, le gouverneur de la place pourrait avec justice traiter » ce trompette en espion. » (§ 91.)

» Ces citations suffisent pour trancher la question qui fait spécialement l'objet du présent exposé. En effet, le lieutenant Geneste avait-il une proposition à faire? Il n'en avait aucune à transmettre; il était chargé de débarqué les cinq marins finlandais. Quand il les a mis à terre, il s'était acquitté de sa commission. Fourrager en pays ennemi n'est plus un message, c'est une opération faite par chacun à ses propres risques et périls, en temps de guerre. Le pavillon blanc ne sert point à protéger une pareille mission. Pour nous servir de l'expression de Vattel : « Elle n'est pas dans les fonctions de l'emploi du » messager. »

» Le lieutenant Geneste s'est-il fait connaître? A-t-il tiré à blanc pour signaler son approche avant de descendre à terre, comme l'amiral Dundas l'a demandé? Rien de tout cela. Le pavillon blanc n'a pas été aperçu de nos côtes, ni à bord du bâtiment anglais en croi-



Mort de lord Raglan.

» Cette règle de précaution et au besoin de répression indispensable rentre dans le domaine d'une défense légitime, qui constitue pour le salut des Etats la suprême loi. A ce titre, le droit des gens a mis de certaines limites aux immunités dont jouit le drapeau blanc, limites clairement définies par l'usage, et que nul ne saurait transgresser avec impunité. Pour faire l'application de cette règle aux circonstances qui viennent de se passer à Hango, nous allons rappeler les maximes consacrées par le droit des gens, d'après l'autorité reconnue de Vattel.

« Je veux parler, dit-il, des hérauts, des trompettes et des tam» bours, qui, par les lois de la guerre et le droit des gens, sont sacrés » et inviolables dès qu'ils se font connaître, et tant qu'ils se tiennent » dans les termes de leur commission, dans les fonctions de leur em» ploi. Cela doit être ainsi nécessairement; car sans compter ce que » nous venons de dire, qu'il faut se réserver des moyens de ramener » la paix, il est dans le cours même de guerre mille occasions où le » salut commun et l'avantage des deux partis exigent qu'ils puissent » se faire porter des messages et des propositions. » (Liv. IV, chap. vii, » § 87.)

« Le prince, le général de l'armée, et chaque commandant en » chef, dans son département, *ont seuls le droit* d'envoyer un trom» pette ou tambour; et ils ne peuvent l'envoyer aussi *qu'au comman» dant en chef*. Si le général qui assiége une ville entreprenait d'en-

sière, ni sur le bateau envoyé au débarcadère. L'officier anglais ne s'est prévalu de sa qualité prétendue de parlementaire qu'au moment où il est tombé dans une embuscade par sa propre mégarde, en s'éloignant de son embarcation.

» Finalement, nous le demandons, a-t-il été envoyé régulièrement par un commandant en chef anglais à un commandant en chef russe? Nullement. Il s'est dit chargé par le capitaine Faushawe de communiquer avec le peuple de Hango ou bien avec l'officier subalterne en station au télégraphe. Etait-ce là un vrai message parlementaire, comme le droit des gens le veut, régulier, légal, avoué? Rien ne pouvait lui donner ce caractère, sous les circonstances données qui ont fait tomber cet officier entre les mains du détachement de troupes par lequel il s'est laissé surprendre à l'improviste, sur notre territoire où il a mis pied en ennemi sans en avoir demandé, ni attendu, ni obtenu la permission.

» Notre intention n'est point d'aggraver aux yeux de ses chefs le tort de cet officier. Chargé d'une commission hasardée, compromettante, mal conçue, il en a porté la peine en tombant au pouvoir d'une force supérieure en nombre, dont il ignorait la présence. Entouré de toutes parts, il a subi le sort des armes. Prisonnier de guerre, l'uniforme qu'il porte le rend inviolable. Parlementaire non avoué, il ne l'était point, selon les lois de la guerre. Le drapeau blanc, à nos yeux, est trop sacré pour qu'on le fasse descendre, en le dégra-

dant, au point de couvrir de sa protection abusive un stratagème quelconque, soit sur mer, soit sur terre.

» L'empereur, en défendant son pays contre une agression ennemie qu'il n'a point provoquée, soutient loyalement la dignité de sa couronne et l'honneur de la Russie les armes à la main, de bonne guerre, à l'aide de Dieu. Si l'ennemi use d'artifice, il nous appartient d'en réprimer l'effet par tous les moyens en notre pouvoir, conformément à la loi des nations. Nous venons de le faire à Hango. Nous le disons tout haut, libre à l'ennemi de regretter son non-succès, lorsqu'il voit échouer une entreprise qu'il croyait pouvoir tenter impunément sous l'abri du drapeau blanc. Mais ce qui ne lui est point permis, c'est de se venger de son échec par un langage injurieux, en accusant la Russie d'avoir enfreint les lois de la guerre, tandis qu'il est le premier à les transgresser en dépassant la limite de ce qui est légitime et justifiable de bonne guerre.

» Un pareil langage insultant n'a pas besoin de réplique. Il en est de même de la menace de représailles que nous avons eu le regret d'entendre proférer au sein du parlement anglais. Sans preuve légale, sans vérification, sur la parole d'un matelot, aujourd'hui démenti par le témoignage de l'officier qui le commandait, nous avons été frappés d'étonnement qu'on prononçât le mot de représailles, et cela dans un moment où la presse anglaise publie les méfaits commis à Kertch sur une population sans armes. »

CHAPITRE XXIX.

Reconnaissance sur Cronstadt. — Machines infernales. — Vaisselle cassée. — Castagnettes. — Le docteur Jacobi. — Notification du blocus des ports russes. Lettre d'un matelot anglais.

Le gouvernement britannique n'insista pas pour obtenir la liberté du lieutenant Geneste. Il reconnut qu'il y avait eu des irrégularités dans la manière de porter le pavillon sur la côte de Hango; néanmoins, après une minutieuse enquête, les autorités de l'Amirauté soutinrent qu'en aucune circonstance, les officiers de la marine anglaise n'avaient abusé du privilége d'un pavillon parlementaire pour prendre des sondages ou pour obtenir des renseignements, au mépris des usages de la guerre. Le capitaine Fausbawe, du *Cossack*, déclara qu'il y avait mensonge et fausseté dans le rapport qui attribuait à la marine anglaise tout acte d'hostilité inique contre des villages inoffensifs, et que ses officiers n'avaient jamais fait usage d'un pavillon parlementaire autrement que dans un but légitime. Le capitaine Warden, de l'*Ajax*, auquel on reprochait d'avoir détruit des bâtiments à Nystadt, en vue des îles en dehors de Raumo, se justifia en disant que les habitants avaient provoqué ces rigueurs par des actes d'hostilité. Fort de tant de témoignages, l'amiral Dundas écrivit au prince Dolgorouky, accusa les rapports russes d'inexactitude, et ajouta qu'il était forcé de conclure qu'on n'avait pas reculé devant le mensonge pour pallier les atrocités commises à Hango, qu'il eût été impossible d'atténuer par d'autres moyens. Le prince Dolgorouky répondit, le 25 juillet, que les informations les plus détaillées avaient été remises au gouvernement danois, dont l'Angleterre avait réclamé l'intervention officieuse; qu'il était constant que le lieutenant Geneste était descendu à terre sans attendre que sa qualité de parlementaire fût légalement admise et reconnue par les autorités; enfin que la discussion devait être considérée comme fermée.

L'affaire en resta là. En raison du retentissement qu'elle a eu,



[illegible]

nous l'avons exposée en détail, au risque d'interrompre l'ordre chronologique. Nous allons le reprendre pour raconter les autres événements de moindre importance, par leurs conséquences du moins, qui se sont accomplis dans la Baltique durant le mois de juin.

Après la première reconnaissance effectuée du côté de Cronstadt, on vit deux bateaux à vapeur sortir du port, aller et venir, et rentrer précipitamment. Qu'avaient-ils fait? On le sut quelques jours plus tard.

Le 9 juin, à midi, le *Merlin*, qui portait les amiraux Pénaud et Dundas, et plusieurs capitaines des flottes alliées, se dirigea vers Cronstadt, suivi du *Dragon*, du *Firefly* et du *d'Assas*. Les observateurs longèrent le nord de l'île de Kotlim, et purent compter les vaisseaux de ligne, frégates, corvettes, canonnières à vapeur ou à rames, bateaux à aubes ou à hélice mouillés dans le port militaire, dans le chenal, ou près du fort de Kronslott. L'île était encombrée de soldats, et des travaux en terre considérables avaient été élevés le long du rivage.

Au retour, le *Merlin*, qui filait sept nœuds à l'heure, est tout à coup ébranlé par un choc violent. Une détonation sous-marine agite les flots : une caisse amarrée dans la batterie avec de solides garants, et contenant treize quintaux de suif, est soulevée et lancée à une distance de deux mètres; la vaisselle se casse, les aménagements intérieurs sont démolis, les cloisons déplacées, et huit feuilles de cuivre détachées de la quille. Une seconde secousse se fait sentir à l'avant;

mais l'amiral Pénaud, donnant un coup d'œil rapide au bâtiment, n'y remarque point d'avarie, et dit flegmatiquement à l'amiral Dundas en lui serrant la main : [illegible])

Le *[illegible]*, qui marchait dans le sillage du *Merlin*, fut soumis aux mêmes épreuves; mais le danger fut promptement oublié, et une heure plus tard les matelots chantaient sur le gaillard d'avant en s'accompagnant de castagnettes faites avec les débris de leur vaisselle.

D'habiles plongeurs révélèrent bientôt la cause de cette alerte : les Russes avaient semé la mer de bouées explosibles qu'on appela *jacobis, jacobines* ou *jacobites*, du nom du savant auquel l'invention en est attribuée. Chacune de ces machines est un cône de 50 ou 60 centimètres de haut sur environ 45 centimètres de diamètre à la base.

Formé d'une feuille de tôle galvanisée, ce cône est divisé en deux compartiments par une cloison horizontale : l'un est rempli d'air pour faire flotter l'appareil, l'autre contient quatre kilogrammes de poudre; ils communiquent entre eux par un tube de fer-blanc chargé de poudre-coton. Sur la base du cône est posée une tige sensible composée de deux barres de zinc.

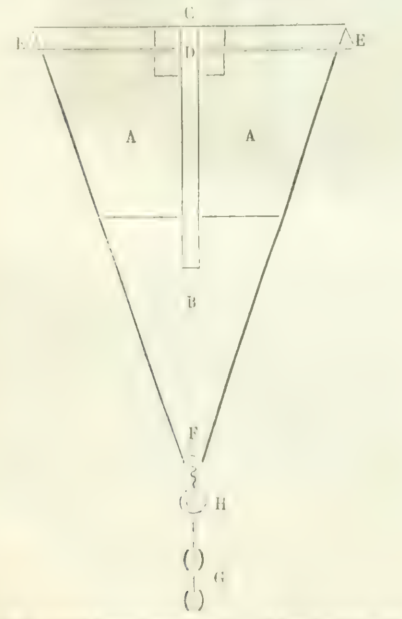
Si l'on attache une corde à un piston fixé au sommet du cône, que l'on arrête l'autre extrémité de la corde à une pierre ou à un corps suffisamment pesant, reposant sur le fond de l'eau, et si la corde a moins de longueur que l'eau n'est profonde en ce point, le cône flottera entre deux eaux, la pointe en bas, la tige sensible en dessus.

Et si la longueur de la corde est telle que le cône flotte à une profondeur au-dessous du niveau de la mer, le plus faible tirant d'eau des bâtiments de guerre qui tenteraient de forcer les approches déplacera la tige sensible; le mécanisme du compartiment supérieur du cône jouera, et une étincelle produite instantanément déterminera l'explosion de la charge de poudre.

La *tige sensible* maintenue sur la surface extérieure de la base du cône, dans le sens du rayon, et qu'un très-léger ressort tend sans cesse à écarter du centre, est repoussée vers ce centre par la pression de tout corps qui vient heurter la machine flottante. Elle choque alors l'extrémité libre d'une autre tige, établie suivant l'axe même du cône, et seulement maintenue par son extrémité inférieure, encastrée dans une boîte que porte la cloison séparatrice des deux compartiments du cône. La partie de cette tige qui pénètre dans la boîte est terminée par un tube de verre rempli d'acide sulfurique,

Le choc imprimé à la tige a pour effet de briser ce tube fragile : l'acide se répand sur du coton imprégné d'une matière chimique qui s'enflamme immédiatement; le feu se communique à une petite quantité de poudre qui remplit le reste de la boîte, et dont l'explosion chassant vers le but avec force une rondelle de fer-blanc maintenue par une légère soudure, produit l'inflammation de la charge détonante, enfermée dans le compartiment inférieur du cône.

Le dessin suivant peut servir de commentaire à cette description :



AA est un cône creux rempli d'air. — B contient la poudre. — C, [illegible] jusqu'à la poudre B. — D, [illegible] de verre mince remplie d'acide liquide. Cette bouteille devant être cassée par un navire donnant contre une des barres de zinc EE, permet à l'acide de se communiquer à un tube rempli de poudre de coton qui éclate et met le feu à la poudre B. — F, vis ou fusée au moyen de laquelle on fait passer la poudre dans la division inférieure. — G, des morceaux de granit qui servent à amarrer la machine. — H, anneau à travers lequel on fait passer une corde qui s'attache à G.

Malgré l'opinion générale, il est douteux que le docteur Jacobi soit l'inventeur des bouées explosives; ce savant, Prussien d'origine, domicilié à Saint-Pétersbourg depuis plus de trente ans et naturalisé Russe, était aimé de l'empereur Nicolas, qui lui confia un grand nombre de missions scientifiques; il a reçu des lettres de noblesse et obtenu que ses enfants seraient élevés à l'École des cadets. Comme il a établi le long des côtes de Finlande des fulgurateurs qui détonent au moyen de batteries électriques, on a supposé qu'il avait également imaginé les machines ci-dessus décrites, et que toutes les dénégations ne parviendraient pas désormais à débaptiser.

On se mit à pêcher les *jacobs* avec toutes les précautions nécessaires, en les saisissant par la partie inférieure du cône, sans toucher aux barres de zinc. Ceux qui voulurent les examiner de près coururent d'abord quelques dangers. Les uns eurent les cheveux et les sourcils brûlés, d'autres même furent assez grièvement blessés, et de ce nombre l'amiral Seymour et le capitaine Lewis, de l'*Exmouth;* mais on finit par se familiariser avec le maniement de ces armes inconnues. Tandis qu'une partie des vaisseaux se livraient à leur pêche, d'autres escarmouchaient le long des côtes, et faisaient observer le blocus, qui fut notifié par une déclaration faite à l'ancre devant Seskar, et signée des amiraux Pénaud et Dundas :

« Il est notifié par les présentes, au nom de Sa Majesté Impériale Napoléon III, empereur des Français, et de son alliée Sa Majesté Victoria, reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, que, le 15 juin dernier, tous les ports, havres, rades et criques russes de la côte de Finlande, depuis Nystad, situé par 60° 46′ de latitude nord et 21° 20′ de longitude est de Greenwich, jusqu'à Hango-Head, par 59° 46′ de latitude nord et 22° 55′ de longitude est de Greenwich, y compris spécialement le port d'Âbo, ainsi que toutes les îles et îlots situés le long de ladite côte et tous les canaux et passages conduisant de ces îles à ladite côte, c'est-à-dire plus spécialement les canaux conduisant vers et au milieu des îles entre Nystad ci-dessus désigné et l'île de Landto, par 60° 23′ de latitude nord et 20° 43′ de longitude est de Greenwich, et les différents canaux conduisant respectivement entre et à l'est des îles de Landto, Enklinge, Kumblinge, Seglinge et les roches Kohar, par 59° 25′ de latitude nord et 21° 0′ de longitude est de Greenwich, et de là tous les canaux menant à la côte de Finlande, entre les roches Kokar et le phare de Outo et entre Outo et la pointe de Hango ci-dessus désigné, ont été mis en état de strict blocus par une force navale suffisante des flottes alliées; et il est en outre notifié par les présentes que toutes les mesures autorisées par le droit des gens et les traités respectifs subsistant entre Leurs Majestés et les différentes puissances neutres seront adoptées et mises à exécution relativement à tous les navires qui tenteraient de violer ledit blocus. »

Au mouillage de Seskar étaient réunis treize vaisseaux, dont un à trois ponts (le *Duc de Wellington*), trois mixtes, et une vingtaine de bâtiments à vapeur de rang inférieur. A cet effectif s'adjoignit, sous les ordres du contre-amiral Baynes, une division partie de Sheerness le 9 juin, et composée de la *Retribution*, vaisseau à hélice portant le pavillon bleu de l'amiral; des vaisseaux à hélice le *Pembroke*, le *Hawk*, l'*Hastings*, le *Cornwalis;* de la frégate à vapeur *Falcon*, du *Rosamund*, du *Powerfull*, qui accompagnait la batterie flottante *Glutton;* du *Calcutta*, qui portait l'armement de la batterie flottante le *Meteor;* enfin d'une escadrille de douze bombardes.

Malgré une concentration de forces aussi considérable, les amiraux crurent devoir ajourner les opérations importantes. On se contenta de capturer, brûler ou saborder des navires marchands, de canonner des villes ou villages. Au milieu des pièces relatives à ces expéditions, et qui sont toutes de provenance anglaise, nous ne remarquons que la lettre naïve et touchante d'un matelot. Elle fut écrite pendant que le *Blenhéeim* et l'*Exmouth* exploraient l'embouchure de la rivière de Narva.

« Rade de Hango, 22 juin 1855.

» ... Le navire ne trouvant plus assez d'eau, nous fûmes obligés, dit-il, de songer à la retraite. Tandis que nous remontions la rivière, une petite batterie ouvrit son feu contre nous, et blessa un de nos hommes. Le capitaine ordonna alors de prendre une chaloupe et de débarquer pour s'emparer des canons. Chacun se présenta à l'envi pour faire partie de l'expédition. Le capitaine fit son choix, et je me trouvai du nombre de ceux qui furent envoyés à terre. Il y avait des troupes régulières sur le rivage, et elles tirèrent sur nous lorsque nous abordâmes; mais les batteries du navire couvrirent notre débarquement, tant par la mitraille que par la fumée. Quelques-uns d'entre nous se dirigèrent en éclaireurs à quelques centaines de pas du rivage, tandis que les autres allaient s'emparer des pièces. L'ennemi avait l'avantage d'être couvert par un bois et de bien connaître

le pays. Une troupe s'avança à notre rencontre. On nous ordonna de faire feu. Je visai mon homme et je tirai sur lui à une distance d'environ soixante pas. Il tomba comme une pierre.

» Au même moment, une bordée du navire fut lancée entre les arbres, et l'ennemi disparut, j'aurais peine à dire comment. Je me dirigeai alors vers l'homme sur lequel j'avais tiré, pour savoir s'il était mort ou vivant. Il gisait immobile, et je fus plus effrayé de le voir ainsi que je ne l'étais de le voir debout en face de moi quelques minutes auparavant. C'est une sensation étrange que celle qui vous envahit lorsque vous venez de tuer un homme! Il avait déboutonné son habit, et il appuyait sa main sur sa poitrine, où était la blessure. Il respirait fortement, et le sang sortait de sa blessure, comme aussi de sa bouche, chaque fois qu'il respirait. Sa figure était couverte de la pâleur de la mort, et ses yeux s'ouvrirent d'une manière démesurée lorsqu'il les tourna de mon côté et me regarda. C'était un beau jeune homme, qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Je m'agenouillai auprès de lui, et ma poitrine était si oppressée, qu'il me semblait que mon cœur allait éclater. Il avait vraiment une figure anglaise, et on n'aurait pas dit que ce fût un ennemi. Je ne pourrai jamais dire ce que je sentis; mais si ma vie avait pu sauver la sienne, je crois que je l'aurais donnée. Je posai sa tête sur mon genou : il me saisit la main et essaya de parler; mais sa voix était partie.

» Je ne pourrais rapporter aucune de ses paroles, et chaque fois qu'il essayait de parler son sang coulait si violemment, que je compris qu'il n'avait plus que peu d'instants à vivre. Je ne suis pas honteux de dire que je me trouvais plus mal que lui, car il ne versait pas une larme, et je ne pouvais pas m'en empêcher. Ses yeux se fermaient, lorsqu'un coup de canon fut tiré du navire pour nous ordonner de revenir à bord, et cela lui fit reprendre ses sens. Il regarda le rivage, que la chaloupe quittait précisément avec les canons que nous avions pris, et où nos marins attendaient la seconde chaloupe pour s'embarquer, puis il tourna les yeux vers le bois où l'ennemi était caché. Pauvre diable! il ne savait guère pourquoi je l'avais tué. Je me demandais comment je pourrais le laisser mourir sans personne auprès de lui, lorsqu'il eut comme une courte convulsion, sa face se crispa, et il mourut sans pousser un soupir... J'espère que le Tout-Puissant a reçu son âme. Je posai doucement sa tête sur le gazon, et je le quittai. J'étais tout bouleversé en le regardant pour la dernière fois. Je pensai à tout ce que j'avais entendu dire des Turcs et des Russes, et à tout le reste; mais tout cela me paraissait si éloigné, et l'homme mort était si près! Lorsque nous eûmes rejoint le navire, nous vîmes huit ou dix soldats de l'artillerie sortir du bois et emporter le cadavre, avec plusieurs autres qui gisaient sur le rivage... Ne croyez pas, d'après cette lettre, que je sois découragé; je suis aussi déterminé que jamais à servir mon pays, avec l'aide de Dieu, car je sais que c'est mon devoir.

» Votre mari affectionné. »

A la même époque, M. Gide écrivait au *Moniteur de la Flotte* :

« En croisière devant Cronstadt.

» Puisque nous sommes condamnés, jusqu'à présent du moins, à ne pouvoir que bloquer les Russes, nous usons du blocus avec frénésie, faute de mieux.

» L'année dernière, la contrebande de guerre s'est faite parfois à notre nez et à notre barbe, avec de grands et beaux bâtiments. Cette année, les nombreux navires qui ont été saisis par les croiseurs alliés dès notre entrée en campagne ont fait réfléchir les maisons qui se livrent à ce commerce très-lucratif, et la contrebande ne se fait plus qu'en petites barques qui se glissent dans l'ombre et le long des criques. Les marchandises qui passent ainsi ne peuvent pas être très-considérables; et comme nous raflons de temps à autre de petites flottilles suspectes, ces razzias finiront par décourager ces neutres peu scrupuleux qui portent des vivres à nos ennemis.

» Du reste, les susdits neutres, ordinairement suédois ou danois, répondent invariablement, à la première question de leur destination, qu'ils cherchent à vendre des approvisionnements aux escadres alliées.

» Or, notez que cette réponse est faite avec un sang-froid imperturbable, alors même qu'ils ont le cap sur un camp ou sur un navire russe.

» Dans ces cas-là, nous les coffrons sans hésiter. Le conseil des prises en France et l'amirauté en Angleterre décideront de la validité des captures. Mais l'effet moral est immédiatement produit.

» Je comprends du reste que l'esprit de négoce ne se décourage pas vite, malgré ces exemples; il y a, en effet, gros à gagner en face d'une armée de 99,000 hommes réunis dans les provinces du nord de Saint-Pétersbourg, et de ces garnisons considérables maintenues sur le pied de guerre à Cronstadt et dans la capitale, et enfin en face de la grande armée de Finlande.

» Notre venue ici a eu, en effet, pour premier résultat de forcer la Russie à concentrer dans ces parages trois corps d'armée dont on évalue la force totale à 300,000 hommes. C'est autant de moins de disponible pour la Crimée, et nous opérons par là une puissante diversion; mais... nous voudrions faire plus et mieux. »

CHAPITRE XXX.

Travaux du siége. — Opérations indispensables. — Journal du siége. — Travaux des Russes. — Orage du 23 juin. — Mort du général Estcourt et du général piémontais Alphonse de la Marmora. — Détails sur les ambulances. — Mort de lord Raglan.

Les assiégeants de Sébastopol auraient pu exprimer le même vœu, car la revanche qu'ils comptaient prendre de leur échec du 18 juin était différée par la nécessité même de la rendre éclatante et sûre.

Dans le trajet des parallèles au pied des fortifications de la tour Malakoff, les alliés avaient été exposés au feu de l'artillerie; il fallait diminuer l'intervalle en conduisant les cheminements à une faible distance des remparts.

Les vaisseaux russes embossés dans la baie avaient envoyé de cruelles bordées dans les flancs de nos colonnes d'attaque. Il fallait paralyser l'action de la marine ennemie par le feu de nouvelles et nombreuses batteries armées de pièces d'un fort calibre.

Il fallait enfin contre-battre les batteries russes qui nous prenaient à revers, et augmenter le nombre des mortiers à bombes, puisque l'effet des pièces à tir horizontal était peu sensible contre des ouvrages en terre, où les projectiles s'enfonçaient.

Ces opérations commencèrent immédiatement, comme on en peut juger par le journal du siége, que nous extrayons de nos correspondances, sans en altérer la teneur, en nous bornant seulement à rectifier les incorrections du style.

Mercredi 20 juin. — Notre situation militaire est la même depuis le 18. Nous avons conservé toutes nos lignes, contre lesquelles l'ennemi n'a même pas tenté une attaque. Les Russes se maintiennent dans les leurs. Nous travaillons pour avancer, ils travaillent pour se défendre. Mais des deux parts tous les efforts semblent s'être portés sur les attaques Malakoff et de toute cette partie de la ville. Si l'on en croit des juges compétents, l'ennemi déploie une rare intelligence dans ses nouvelles défenses, et rend de plus en plus formidable ce camp retranché derrière les palissades, les fossés et les canons duquel il amène au combat des soldats qu'il renouvelle à son gré. Ouvrages à réduit, batterie rasante, batterie enfilant les débouchés, larges fossés, batteries croisant leurs feux, blindage pour les troupes de garde, c'est-à-dire abri creusé dans la terre et recouvert en poutres chargées de terre, de façon à se trouver à l'épreuve de la bombe, il n'épargne rien pour se maintenir sur la berge gauche du ravin du Carénage qu'il possède encore, dans la tour Malakoff et le grand Redan.

Le général Totleben a eu aujourd'hui le mollet traversé par un coup de feu, ce qui ne l'empêche pas de diriger comme auparavant la défense de Sébastopol.

Jeudi 21 juin. — Le général Bosquet a repris le commandement des attaques, qu'il avait quitté le 16. L'armée russe est loin d'être dans un brillant état. Le typhus fait de grands ravages dans ses rangs, et les nombreux renforts qui lui parviennent suffisent à peine pour combler les vides. Malgré l'énergie déployée par les généraux, leur tâche devient chaque jour plus difficile. Ils ne peuvent plus, ainsi qu'ils en avaient le projet, évacuer leurs malades et leurs blessés sur la côte d'Asie, et tous les villages et les villes en sont encombrés. Ce sont autant de bouches inutiles pour la guerre, et qu'ils faut cependant nourrir. Par une décision de l'empereur de Russie, chaque mois compte, à la garnison de Sébastopol, pour une année de service.

L'ordre général suivant vient d'être communiqué aux troupes françaises :

« En raison des fatigues supportées par les troupes pendant les grandes chaleurs, et dans l'intérêt de la santé générale de l'armée, il sera accordé, à partir du 22 juin, à chaque homme présent, une ration journalière de vin et une ration d'eau-de-vie, indépendamment de la ration de sucre et de café.

» MM. les officiers, dans l'intérieur des compagnies, devront veiller d'une manière toute particulière à ce que l'eau-de-vie ne soit pas pure; elle devra être mêlée avec de l'eau pour servir de boisson pendant la journée.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 21 juin 1855.

» *Le général en chef*, A. Pélissier. »

Vendredi 22 juin. — On travaille à droite au prolongement de nos tranchées, afin de réduire le plus possible la distance qui sépare nos ouvrages de ceux de l'ennemi. On a, dans la matinée du 18, reconnu l'impossibilité pour des colonnes, quels que fussent leur élan et leur intrépidité, de franchir même au pas de course un espace découvert de cinq à six cents mètres sous une pluie de mitraille. En conséquence, on s'occupe de creuser de nouvelles tranchées qui doivent être poussées, comme celles de l'attaque de gauche, jusqu'à trente ou quarante mètres seulement des fortifications de la place.

Outre les nouvelles parallèles qu'on fait à la droite, on chemine rapidement vers le point le plus rapproché de la mer, sur la crête du versant droit du ravin du Carénage. La on veut établir une formidable batterie pour foudroyer les bâtiments de la flotte russe. Comme

il faudra faire, à partir des ouvrages Lavarande, notre extrême parallèle de ce côté, des cheminements d'une étendue, vu les zigzags, de plus de douze cents mètres, cela nécessitera encore quelque délai avant d'être en mesure d'installer les pièces. Il n'est donc pas probable qu'on puisse avant une quinzaine recommencer l'attaque de Malakoff, si toutefois on se détermine à un second assaut avant d'avoir tenté l'investissement complet de Sébastopol; car il est de nouveau question d'aller, soit en les tournant, soit en les enlevant, s'emparer des grandes positions des Russes par delà la Tchernaïa.

Samedi 23 *juin*. — Un orage épouvantable a éclaté à huit heures du soir sur la vallée de la Tchernaïa et sur la partie sud-est du plateau de Chersonèse. Pendant deux heures entières, le ciel a été en feu; la pluie tombait avec tant d'abondance, que des hommes et des animaux furent noyés dans les ravins transformés en torrents. L'eau a emporté des cabanes, et enlevant la première couche de terre des cimetières de Balaklava, elle a mis à nu les faces livides des morts. Pour comble de malheur, le chemin de fer a été dévasté en plusieurs endroits, au moment où l'on en avait le plus grand besoin pour le transport des munitions aux tranchées.

Dimanche 24 *juin*. — Le général Estwart, adjudant général de l'armée anglaise, est mort du choléra à neuf heures du soir, après trois jours de souffrances. Nous apprenons aussi que la marine britannique a perdu le contre-amiral Boxer, commandant la rade de Balaklava.

Lundi 25 *juin*. — Les Piémontais, qui le 17 étaient allés camper sur la rive droite de la Tchernaïa en avant du village de Tchorgoun, ont repassé en majeure partie la rivière, et sont revenus s'établir dans leur ancien camp sur la droite de la cavalerie française. Les Turcs, qui s'étaient avancés presque au pied des positions russes, ont battu en retraite, afin de ne pas s'exposer à être coupés par l'ennemi soit par leur gauche, soit par leur droite. Ils occupent en ce moment les collines où bivouaquaient les Piémontais. Peut-être marcheront-ils de nouveau en avant, si, comme il en est fortement question, notre cavalerie va camper près de Vermoutka, à une lieue et demie au nord du village de Tchorgoun, sur la rive droite de la Tchernaïa. Le vert étant épuisé dans les environs du bivouac de Traktir, il est nécessaire tous les deux jours d'envoyer les régiments en fourrageurs à de grandes distances. On préférerait à ces déplacements continuels et fatigants s'installer à demeure à Vermoutka, pourvu toutefois que la position soit sans danger.

En ce moment il y a toujours au camp de Traktir, outre les deux divisions à peu près complètes de cavalerie, trois divisions d'infanterie : la division Canrobert, la division Camou et la division Herbillon. Ces troupes en général jouissent d'un assez bon état sanitaire. Le choléra, qui a si cruellement sévi chez les Piémontais et chez les Turcs dans la vallée de la Tchernaïa et aussi chez nous, commence à disparaître. Il règne bien encore dans toute la vallée une influence cholérique qui engendre une diarrhée qu'un peu de soin et de précaution guérit promptement. Malheureusement le fléau n'a pas disparu de la Crimée; il ne s'est que déplacé. Maintenant au camp d'Inkermann, et principalement à l'attaque de gauche, ainsi qu'à Kamiesch, il sévit sérieusement

Nous venons d'apprendre la mort du général Alexandre de la Marmora, commandant de la deuxième division sarde. C'était à lui qu'on devait la création du corps des tirailleurs. Il avait été blessé, au passage du pont de Guito, le 7 avril 1848. Quoique malade, malgré les instances de ses parents et de ses amis, il avait voulu s'embarquer pour l'Orient; mais sa santé détériorée n'a pas résisté aux fatigues du camp.

Mardi, 26 *juin*. — La chaleur est ardente et le sol complétement durci; toutefois nous prolongeons nos approches, nous réunissons par une tranchée les redoutes de Wolhynie et de Selinghinsk; nous construisons une batterie à gauche de cette dernière redoute, sur le versant qui descend vers la baie. L'artillerie russe redouble d'activité pour entraver nos progrès, et atteint souvent les gardes de tranchée. Dès qu'un homme est blessé, il est placé sur une civière, ou, si le coup est léger, qu'il puisse marcher soutenu par le bras d'un camarade, il se rend au dépôt d'ambulance, appelé dépôt d'ambulance de tranchée. Ces dépôts sont au nombre de trois : un à l'attaque de gauche, l'ambulance du Clocheton; deux à l'attaque de droite, les ambulances du Carénage et de Karabelnaïa. La disposition des terrains avait indiqué le choix de ces emplacements. Là se trouvent des chirurgiens avec tout le matériel nécessaire aux pansements les plus compliqués. Les chirurgiens sont relevés toutes les vingt-quatre heures. Dès que le premier appareil est mis sur la blessure, ou l'amputation faite, ce qui n'a lieu d'ordinaire que dans les cas urgents, les mulets de litière ou de cacolets, qui se trouvent toujours là, chargent les blessés et les dirigent, soit sur l'ambulance centrale du grand quartier général, soit sur les ambulances de la division désignée. Des baraques ont été élevées, de bonnes couvertures, des soins empressés les attendent. Ces ambulances, tenues avec une grande propreté, sont, malgré leur austérité, très-suffisantes. Le soldat, et c'est l'important, y trouve un changement notable dans sa situation matérielle, et chacun s'efforce d'adoucir sa souffrance. C'est ainsi que toutes les opérations graves se font à l'aide du chloroforme, et les chirurgiens militaires de l'armée française auront eu l'honneur de résoudre le problème de l'application régulière, constante et facile de cette découverte.

Mercredi, 27 *juin*. — Les travaux de la droite sont poussés avec la plus grande activité; mais les difficultés du terrain et le danger, par suite de la proximité des ouvrages de l'ennemi, sont tels, qu'on n'avance que lentement. Il est probable que plusieurs jours au moins seront nécessaires pour l'achèvement des nouvelles parallèles. On parle maintenant d'établir aussi de nouvelles batteries outre celle casematée que l'on va construire à la pointe à droite du ravin du Carénage. S'il en est ainsi, ce ne sera plus des jours, mais des semaines qu'il faudra pour être en mesure de rouvrir le feu et de tenter une nouvelle attaque.

Jeudi, 28 *juin*. — Ce soir, le 9e régiment de ligne est arrivé de Yénikalé, où il a été relevé par le 4e d'infanterie de marine. Le lieutenant-colonel Osmond, commandant supérieur d'Eupatoria, va en la même qualité à Yénikalé. C'est un homme jeune, et, à ce qu'il paraît, de beaucoup de fermeté et d'intelligence. Du reste, tout est fort tranquille en ce moment tant à Kertch qu'à Yénikalé.

Vendredi, 29 *juin*. — L'état sanitaire de l'armée alliée ne s'est pas amélioré. Partout dans les camps, depuis la Tchernaïa jusqu'à la mer, depuis Balaclava jusqu'à Kamiesch, il règne une influence cholérique qui n'épargne personne, et si l'on n'a pas soin de se traiter dès qu'on en ressent les premières atteintes, il y a tout à craindre des suites. Outre cette influence cholérique absolument générale, le choléra, le vrai choléra sévit dans certains campements. Cependant il est bien loin d'avoir la violence du choléra de l'été dernier.

A Kamiesch, le commandant de place, le chef de bataillon d'Anglars, a succombé ce matin à une attaque de choléra. La population civile de la plage n'est pas non plus épargnée. Chaque jour le fléau fait quelques victimes. Pourtant l'administration prend les plus grandes précautions pour la propreté des rues et l'assainissement du fond du port de Kamiesch, qui malheureusement est très-marécageux.

On prétend que d'ici à trois ou quatre jours une grande attaque sera tentée contre Malakoff. On va même jusqu'à parler avec détail du plan à suivre, et l'on nomme les divisions qui doivent prendre part à l'assaut. A en croire ces bruits, il ne s'agirait pas de mettre moins de soixante-quinze mille baïonnettes en mouvement pour attaquer simultanément la tour Malakoff et le Redan.

Quelle que soit l'assurance avec laquelle ce prétendu plan est mis en avant et commenté par des personnes d'ordinaire assez bien informées, on n'y croit pas du tout : d'abord parce que le peu d'espace dans les étroites tranchées entre les ravins du Carénage et de la Karabelnaïa rend impossible l'agglomération d'un aussi grand nombre de troupes. Ce serait un encombrement plus nuisible qu'utile; et puis nos travaux ne sont pas encore assez avancés pour que nous puissions attaquer d'ici à quelques jours.

Voici d'ailleurs un triste événement qui peut ralentir notre marche. Lord Raglan a succombé ce soir à l'épidémie régnante.

CHAPITRE XXXI.

Maison qu'occupait lord Raglan. — Derniers moments du feld-maréchal anglais. — Sa biographie. — Son caractère. — Le général James Simpson. — Ordre du jour du général Pelissier sur la mort de lord Raglan. — Deuil général en Angleterre. — Cérémonies funèbres.

Lord Raglan vivait au camp d'un régime qui contrastait énormément avec celui qu'un grand état de maison lui permettait d'observer en Angleterre. Plus d'un visiteur s'était étonné de le voir servi par un cuisinier dont l'éducation avait été faite à bord des bâtiments de la marine de guerre. Il n'était même pas rare de trouver du pain moisi sur sa table.

La maison qu'il habitait avait appartenu à un riche entrepreneur de transports. Elle est vaste et triste. La cour principale est au nord-est; toutes les dépendances, qui forment les deux côtés, sont composées de bâtiments très-bas, couverts en toiles rouges, d'un aspect délabré. Dans le fond de la cour, à gauche de la maison d'habitation, il y a de petites constructions basses, logements de domestiques ou de serviteurs. Des arbres rabougris, de petits acacias au maigre feuillage donnent un peu d'ombre à ce côté de la cour. Quatre marches, un perron en pierre, avec petite muraille et deux arbres qui ont poussé à travers les pierres, servent d'entrée à la maison principale, blanchie à l'eau de chaux, comme tout le reste. A la droite se trouve le passage conduisant au verger, un puits placé au centre, abrité par quelques arbres fruitiers, et les feuilles vertes des vignes que la protection de lord Raglan a sauvées cet hiver de la destruction, forment un contraste avec l'aspect dénudé des pentes voisines; c'est un fond de vallon qui repose l'œil, au milieu de l'aridité et de la désolation qui l'entourent. Dans tous ces bâtiments et dans des baraques et des tentes construites dans les cours intérieures, l'état-major général et le nombreux personnel qu'il entraîne toujours à sa suite se sont installés comme ils ont pu. Lord Raglan et quelques officiers seule-

ment logeaient dans la maison principale. Là aussi se trouvait le bureau du colonel Steele, son chef du secrétariat militaire.

Ceux qui ont passé le seuil de cette maison, qu'il n'était pas donné à tous de franchir, affirment que rien n'était plus austère : de grandes pièces aux murailles blanches, à peine quelques tabourets, quelques tables, le mobilier de la tente servant à une maison de pierre. Il y avait loin de cette simplicité au faste qui entoure ordinairement les représentants de l'aristocratie anglaise.

Ce changement d'habitudes et les émotions inséparables du commandement en chef suffisaient seuls à expliquer l'affaiblissement dans lequel il était tombé, si l'isolement dans lequel il s'était vu placé par la mort de ses héritiers naturels n'était venu s'accroître d'un nouveau deuil, celui d'une sœur qu'il affectionnait particulièrement. Cette sorte de fatalité, qui semblait s'attacher à sa famille, l'avait profondément impressionné, et les fatigues de la campagne, dans lesquelles il cherchait une distraction, l'avaient en outre affaibli à ce point qu'il manifesta, vers la fin du mois de juin, le désir de se décharger provisoirement du commandement sur le général Simpson.

Enfin les souffrances prirent le dessus. Le 28 au matin, après s'être levé, il fut forcé de s'étendre sur son canapé. Il voulut lutter jusqu'au bout contre un malaise qu'il prétendait passager; et comme ses aides de camp, lord Paulett et lord Burgersh, lui demandaient la permission de rester auprès de lui, il répondit qu'il était mieux, beaucoup mieux, qu'il espérait pouvoir même s'habiller pour recevoir à table quelques personnes qu'il avait invitées. Les aides de camp se retirèrent.

A deux heures de l'après-midi, lord Raglan les appela, et l'on put s'apercevoir facilement que son état empirait. Lui-même se plaignit, bien qu'il luttât avec un courage extraordinaire contre le mal qui faisait de rapides progrès. Il demanda à être transporté sur le *Caradoc*, afin, disait-il, de respirer l'air pur de la mer. Il annonça en même temps que, pendant cette courte absence, il confierait le commandement au chef d'état major général de l'armée, le général Simpson. Puis il dit à ses aides de camp de se retirer, désirant se reposer un peu.

Vers quatre heures, les officiers qui se tenaient dans un appartement voisin de son cabinet, où il était resté couché sur son sofa, entendirent un gémissement qui les attira auprès de lord Raglan : ils le trouvèrent étendu sans connaissance. L'amiral Lyons, ainsi que plusieurs autres officiers généraux et supérieurs, accoururent au quartier général. Mais lorsqu'ils arrivèrent tout espoir de sauver lord Raglan était déjà perdu; il était tellement affaibli par les vomissements et les crampes, que jusqu'à l'heure de sa mort il ne put recouvrer sa connaissance. A neuf heures moins vingt minutes, il rendit le dernier soupir entre les bras de ses aides de camp.

Chose remarquable! au milieu de dangers sans cesse renouvelés, les deux généraux en chef de l'armée d'Orient échappèrent aux boulets pour tomber victimes d'une épidémie.

Fitz-Roy-James-Henry Somerset, premier lord Raglan, était né le 30 septembre 1788. Fils du duc de Beaufort, il appartenait à une des familles les plus aristocratiques des Trois royaumes; aussi l'avancement fut-il plus facile pour lui que pour les hommes moins favorisés par le hasard de la naissance. Simple cornette au 4e de dragons le 9 juin 1804, il était lieutenant en 1805 et capitaine en 1808. Il assista à la bataille de Talavera en Portugal, la première grande lutte entre les forces de France et d'Angleterre. A peine âgé de vingt-deux ans, il était aide de camp et secrétaire d'Arthur Wellesley, duc de Wellington. Ce fut en cette qualité qu'il fit toute la guerre d'Espagne, et combattit à Roleias, à Busaco, à la prise d'Oporto, à Fuentes d'Onor, aux siéges de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo. Major en 1811, colonel en 1812, il resta sous les armes jusqu'à la fin de la campagne, passa la Bidassoa avec l'armée anglaise et s'arrêta avec elle sous les murs de Toulouse.

En 1814, lord Fitz-Roy Somerset retourna à Londres, et épousa au mois d'août la seconde fille de lord Mornington, nièce du duc de Wellington. Les cent jours le rappelèrent à son poste, et, dès le début de la bataille de Waterloo, il eut le bras droit emporté, auprès de la ferme de la Haie-Sainte. Malgré cette horrible blessure, il ne s'éloigna pas du général en chef, et ne subit l'amputation que le soir. Voilà comment il avait fait connaissance avec ces troupes françaises qu'il devait retrouver plus tard d'ennemies devenues alliées, et auxquelles, à l'un comme à l'autre titre, il savait rendre une éclatante justice.

A son retour, lord Somerset fut nommé colonel, aide de camp du prince régnant, et commandeur de l'ordre du Bain. Pendant les dix années qui suivirent, il cumula des fonctions diplomatiques et militaires. D'abord secrétaire d'ambassade à Paris, de 1817 à 1819, il suivit le duc de Wellington à Vienne et à Vérone en 1822, à Saint-Pétersbourg en 1827.

Le but de ce dernier voyage était de complimenter le czar Nicolas Ier à l'occasion de son avénement.

Grand maître de l'artillerie, puis commandant en chef de l'armée anglaise, le duc de Wellington n'oublia pas son neveu par alliance, qui lui resta attaché comme chef de la secrétairerie dans l'un et l'autre emploi. Le duc mourut, et eut pour successeur lord Hardinge, que lord Somerset, qui était devenu major général en 1825 et lieutenant général en 1838, remplaça comme grand maître de l'artillerie (*master general of the ordnance*). Il fut en même temps élevé à la pairie, avec le titre de baron de Raglan, du nom d'un manoir patrimonial où Edouard Somerset, un de ses ancêtres, avait lutté contre Cromwell jusqu'à la chute des Stuart.

Il y avait près de quarante ans que lord Raglan étudiait la guerre, l'organisation des armées, les ressources particulières de la Grande-Bretagne. Possédant mieux que personne les traditions de Wellington, il prépara les plans de coopération des troupes anglaises à la guerre d'Orient, et fut chargé d'en diriger l'exécution, au mois de mars 1854. Nous avons fait connaître la part brillante qu'il prit à la bataille de l'Alma et à celle d'Inkermann. Le bâton de feld-maréchal lui fut envoyé dans les lignes de Sébastopol comme une juste récompense de ses services.

Calme et résolu dans l'action, plus inébranlable dans l'exécution que prompt à concevoir et à se mouvoir, d'une constance que rien ne lassait, il résumait en lui cette froide bravoure, cette fermeté intrépide, mais lente, qui sont les principales qualités du soldat anglais.

Les merveilles de valeur accomplies par nos troupes lui inspiraient une admiration sincère, et il appréciait le concours souvent salutaire et décisif que nos colonnes portaient à ses bataillons; un jour, après un de ces secours venus si à propos, il s'écria : « Les Français m'ont pris un bras à Waterloo, ils viennent de me le rendre. »

Lord Raglan souffrit profondément des désastres qui affligeaient son armée, et si les mœurs anglaises ne l'associaient pas aussi directement aux souffrances du soldat que le font les nôtres; s'il n'était pas sans cesse, comme nos généraux, mêlé à la vie quotidienne, aux anxiétés, aux joies et aux douleurs des troupes, il portait haut l'intérêt pour les siens; il déplorait les vices de l'administration et il les ressentait sans les avouer.

Le télégraphe porta aussitôt en Angleterre cette déplorable nouvelle, et les principaux officiers tinrent conseil avec l'amiral Lyons. En l'absence de sir Georges Brown, qui se rendait en Angleterre pour cause de santé, il fut décidé que le chef d'état-major général, le général Simpson, prendrait provisoirement le commandement, en vertu du droit d'ancienneté. Lui-même l'apprit aux troupes par un ordre du 29 juin :

« C'est pour moi un pénible devoir que d'annoncer à l'armée la mort de son bien-aimé commandant, le feld-maréchal lord Raglan, grand'croix de l'ordre du Bain. Ce douloureux événement a eu lieu la nuit dernière, vers neuf heures.

» En l'absence du lieutenant général sir Georges Brown, le commandement des troupes m'est dévolu, comme étant le plus ancien officier présent, jusqu'à ce que des ordres ultérieurs soient arrivés d'Angleterre.

» Les généraux de division et les chefs de service voudront bien se conformer à cet ordre, en ce qui concerne leurs devoirs respectifs. »

Le général commandant fit part aux généraux Pélissier, de la Marmora et Omer-Pacha, de la perte douloureuse que l'armée anglaise venait de faire, et chacun de ces chefs rendit, à son tour, hommage à l'illustre défunt par un ordre du jour adressé à leurs troupes respectives. Celui du général Pélissier était ainsi conçu.

« La mort vient de surprendre dans l'exercice de son commandement le feld-maréchal lord Raglan, et de plonger dans le deuil l'armée anglaise.

» Nous nous associerons tous aux regrets de nos braves alliés. Ceux qui ont connu lord Raglan, qui savaient l'histoire de cette existence si noble, si pure, si remplie de services rendus à son pays; ceux qui ont été témoins de son attitude intrépide aux journées d'Alma et d'Inkermann, qui se rappellent la grandeur calme et stoïque de son caractère pendant cette rude et mémorable campagne, tous les gens de cœur, enfin, déploreront la perte d'un tel homme.

» Les sentiments que le général en chef exprime ici seront ceux de l'armée entière. Lui-même est frappé de ce coup imprévu. La douleur publique s'augmente pour lui du regret d'être à jamais séparé d'un compagnon d'armes dont il aimait l'esprit cordial, admirait les vertus, et dans lequel il avait toujours trouvé un concours loyal et affectueux.

» Au grand quartier général devant Sébastopol, le 29 juin 1855.

» *Le général en chef,* A. Pélissier.

» Pour ampliation :

» *Le général de division, chef d'état-major général,* de Martimprey. »

Le 2 juillet, lord Panmure transmettait au général James Simpson un ordre par lequel la reine Victoria exprimait à l'armée d'Orient la douleur qu'elle avait éprouvée en apprenant la mort du feld-maréchal. Peu d'instants après la réception de la fatale dépêche, elle avait écrit à la veuve une lettre de condoléance que le prince Albert se chargea de remettre. La famille de l'illustre défunt reçut la visite du duc de Cambridge, de la duchesse de Kent, de la duchesse de Glocester, des ministres de France, d'Espagne et de Belgique. Les deux

chambres du parlement votèrent d'enthousiasme une rente viagère de vingt-cinq mille francs, et une rente de cinquante mille francs à son fils Richard Henry, lord Raglan. Le feld-maréchal laissait ce fils et deux filles. Son fils aîné, le major Arthur-William Fitz Roy, attaché à l'état-major du vicomte Gough, avait été tué dans le Punjaub, à la bataille de Ferozeshah.

Le 3 juillet, par une belle journée, les restes du feld-maréchal furent transportés du quartier général à la baie de Kazatch. On réunit pour cette cérémonie tout ce qui put être enlevé au service des travaux, sans compromettre la sûreté du camp. Le cortége se mit en marche à quatre heures. Dans la cour de la maison mortuaire avait été placée une garde d'honneur de cent grenadiers de la garde, avec tambours et drapeau du régiment : cinquante hommes, un officier supérieur, un capitaine et un sous-officier des sapeurs et mineurs royaux formaient la haie sur une distance d'environ un kilomètre depuis le quartier général anglais jusqu'au quartier général français. Un escadron de cavalerie stationnait à la droite de la ligne ; deux batteries d'artillerie et un escadron de cavalerie stationnaient à gauche.

Le chemin du quartier général français à la baie de Kazatch était occupé sur toute sa longueur par l'infanterie de la garde impériale et du 1er corps. La musique était placée de distance en distance ; elle se faisait entendre par intervalles, et des batteries de campagne françaises tiraient des salves le long des berges de la route.

Le cortége se composait de deux escadrons du 12e de lanciers anglais, de deux escadrons de cavalerie piémontaise, de quatre escadrons des 1er et 4e régiments des chasseurs d'Afrique ; de quatre escadrons des 2e et 9e régiments de cuirassiers français ; de deux détachements d'artillerie française à cheval, et d'un détachement d'artillerie à cheval du major Brandling.

Sur le cercueil, couvert d'un drap mortuaire qu'ornaient des franges de soie blanche, on voyait le drapeau anglais, l'épée et le chapeau de lord Raglan, et une couronne d'immortelles qu'y avait déposée le général Pélissier. La dépouille mortelle de lord Raglan était enfermée dans trois cercueils, le premier en plomb, le second en zinc, et le troisième en bois de chêne, pesant ensemble environ quinze cents kilogrammes L'estrade qui la portait était fixée sur une pièce de canon attelée de deux chevaux.

Auprès des roues de l'affût se tenaient à cheval les généraux Pélissier, Omer-Pacha, Simpson, la Marmora. Derrière le cercueil, le cheval de bataille du feld-maréchal était conduit par deux soldats d'ordonnance à cheval. Venaient ensuite les parents et l'état-major personnel du défunt; les généraux et officiers supérieurs des armées française, sarde et ottomane; les commissaires anglais près les armées étrangères; les officiers généraux anglais et leurs états-majors; l'état-major des quartiers généraux ; un officier de chaque régiment de cavalerie et d'infanterie des sapeurs et mineurs royaux et du corps de transport par voie de terre ; des officiers de la brigade navale des soldats de la marine, de l'état-major médical, du commissariat et de l'artillerie.

Après eux marchaient les escortes personnelles des généraux Pélissier et Raglan, un détachement du 8e de hussards anglais, une batterie de campagne de l'artillerie anglaise, deux escadrons du 4e de dragons de la garde, un détachement du corps d'état-major anglais à cheval, puis des détachements des armées française, sarde et ottomane.

Deux batteries de campagne de l'artillerie anglaise, placées sur une hauteur en face de la maison mortuaire, annoncèrent par une salve de dix-neuf coups le départ du convoi, tandis que les musiques des 39e et 62e régiments, réunies dans une vigne attenant au bâtiment, exécutaient des marches funèbres.

Vers sept heures, le convoi fut reçu à Kazatch par les amiraux des flottes alliées entourés de leurs états-majors.

En ce moment tous les bâtiments, portant leurs pavillons en berne, firent résonner un salut de dix-neuf coups de canon.

Une embarcation peinte en noir s'approcha de la rive et reçut alors le cercueil, qu'elle transporta sur le *Caradoc*, également peint en noir depuis la quille jusqu'aux mâts. C'était le *Caradoc* qui, moins d'un an auparavant, avait amené en Crimée le vieux guerrier encore plein de vie et de courage.

A bord de ce bâtiment montèrent les colonels lord Paulett, lord Burgersh et Kingscote, le major Prendergast, et le capitaine Maxel de la marine royale ; et bientôt les assistans, les yeux tristement fixés sur la mer, virent s'éloigner les restes du noble chef qui, comme le maréchal de Saint-Arnaud, avait salué de bien près la terre promise et n'avait pu y pénétrer.

Par ordre des amiraux Bruat et Lyons, commandants en chef des escadres alliées, les embarcations des navires de guerre mouillés sur rade, ayant à bord les commandants et un officier de chaque bâtiment, accompagnèrent le corps depuis la cale Victoria jusqu'au *Caradoc*.

Les embarcations étaient sous le commandement supérieur : pour les Français, de M. le vice-amiral Charner, et pour les Anglais, de M. le contre-amiral Stewart.

Quelques jours avant, l'ordre du jour suivant avait été adressé à la flotte française :

« L'armée anglaise vient de perdre le chef intrépide qui la commandait aux journées d'Alma et d'Inkermann !

» Le feld-maréchal lord [illegible] est mort dans la nuit du 28 au 29 juin.

» La flotte anglaise a eu aussi son deuil, auquel nous nous sommes tous associés du fond du cœur. Les coups qui frappent nos alliés nous atteignent, et nous partageons avec eux cette double épreuve qui ravit en quelques jours un vétéran illustre à l'affection de son armée, et un jeune et brave capitaine (le fils de l'amiral Lyons, capitaine de la *Miranda*) à l'avenir glorieux que ses frères d'armes se promettaient pour lui. »

De Constantinople, le corps du feld-maréchal fut transféré à Bristol, puis à Badminton, où il fut déposé dans le caveau ducal de sa famille.

CHAPITRE XXXII.

Première dépêche militaire du général Simpson. — Travaux du siége. — Cavalerie anglaise. — Lettre du sultan Abd-ul-Medjid. — Changements dans les commandements. — Sortie du 6 juillet. — Théâtre du camp. — Mort du lieutenant colonel Vico. — Ordre du jour du prince Gortschakoff. — Mort de l'amiral Nakhimoff. — Mortiers à la Cohorn. — Imprudence d'un touriste. — Accouchement d'une cantinière. — La fidèle Écossaise.

Reprenons maintenant le journal du siége, d'après des correspondances d'officiers et de soldats français.

30 *juin*. — Le nouveau commandant de l'armée anglaise vient d'envoyer à lord Panmure une première missive, qui, malheureusement, ne nous promet pas de résultats immédiats :

« Devant Sébastopol, 30 juin.

» Monsieur,

» Dans cette dépêche, la première dépêche militaire que je vous adresse, je ne sache rien de nouveau ou d'important à annoncer à Votre Seigneurie. En ce qui concerne les progrès du siége, on n'a encore en vue aucune grande opération, mais nous sommes occupés à réparer et à perfectionner nos ouvrages pour être prêts à agir avec les Français quand leurs approches vers la tour Malakoff seront complétées.

» Le 13e régiment d'infanterie légère est arrivé, et est débarqué ce matin à Balaklava. Il y restera, quant à présent, pour concourir au service de la place.

» James Simpson, *lieutenant général commandant.* »

1er *juillet*. — La proximité des ouvrages de l'ennemi ne permet pas d'ouvrir la tranchée pendant le jour; ce n'est que de nuit que nos travailleurs peuvent agir Or, dans cette saison, les nuits sont fort courtes et, de plus, il y a précisément clair de lune. C'est à peine si pendant deux heures sur vingt-quatre les travaux peuvent être poussés activement. Pourtant il faut que nos parallèles soient conduites à une distance telle des fortifications de l'ennemi que nos colonnes d'attaque n'aient pas à franchir sous la mitraille plus de cinquante à soixante mètres.

Dans les camps au bord de la Tchernaïa comme dans ceux du côté du siége, l'état sanitaire s'est un peu amélioré. Il y a cependant encore un grand nombre de cas de choléra, et il existe une influence cholérique qui affecte la plupart des soldats plus ou moins gravement. Aussi, malgré de constantes évacuations sur Constantinople, les ambulances des divisions sont toujours pleines de malades.

Il avait été question, il y a quelques jours, d'envoyer toute la cavalerie française sur la rive droite de la Tchernaïa pour aller camper à Vermoutka, dans le voisinage des belles prairies aux environs, qui seraient d'une si grande ressource pour nos chevaux ; mais on n'a pas jugé les positions qui dominent la vallée suffisamment à l'abri d'une surprise des Russes. Or, tant qu'il sera question d'une nouvelle tentative contre la tour Malakoff, nous ne pouvons envoyer à une trop grande distance nos divisions d'infanterie de l'armée d'observation. On a donc dû, pour le moment, renoncer à ce projet.

De nombreux renforts de cavalerie anglaise viennent d'arriver. Cette arme a été divisée ainsi qu'il suit :

1re brigade, de grosse cavalerie, composée du 1er, du 4e et du 5e régiments de dragons légers, du 1er, du 2e et du 6e dragons sous les ordres du colonel Lawrence.

2e brigade, de cavalerie légère, composée des 2e, 4e, 13e et 15e régiments de hussards et du 12e lanciers venu des Indes, sous les ordres de lord Georges Paget.

3e brigade, composée des 3e, 8e, 10e et 11e hussards, et du 17e lanciers, sous les ordres du colonel Parleby.

La cavalerie forme un effectif d'environ 5,600 hommes, et lorsque les escadrons seront au complet, elle s'élèvera à 8,000 hommes. Placée sous le commandement en chef du major général Yorke-Scarlett, elle campe dans les environs de Camara et de Tchorgoun.

2 *juillet*. — Le sultan Abd ul-Medjid a fait parvenir aux alliés deux lettres par lesquelles il les félicite de la constance et du courage

qu'ils déploient devant Sébastopol. Celle qui est adressée au général Pélissier a été mise à l'ordre du jour de ce matin.

« MONSIEUR LE COMMANDANT GÉNÉRAL,

» Je désire vous offrir, à vous et à la brave armée placée sous vos ordres, et que l'empereur, mon auguste et intime allié, a destinée à la défense de ma cause, un témoignage public de ma haute satisfaction et mes félicitations sincères pour les nouveaux faits d'armes que vous venez d'ajouter à tant d'actions d'éclat qui ont couvert de gloire les troupes alliées, combattant pour une si juste cause, et bravant avec intrépidité les rigueurs d'un climat sévère.

» Le sang versé sur le champ de bataille pour la défense de cette cause, qui est devenue aujourd'hui le gage du maintien de la légalité en Europe, aura certainement le résultat précieux pour l'avenir de réunir des nations faites pour s'apprécier, de cimenter leur alliance, que la sagesse des cabinets avait combinée, par des liens indissolubles; car la sympathie toute-puissante des peuples est l'alliance la plus naturelle et la plus légitime.

» Soyez persuadé que l'admiration que j'éprouve pour la bravoure guerrière et morale des héroïques soldats de la Crimée se communique aujourd'hui à tous les peuples que Dieu m'a confiés, et dorénavant nous ne pourrons faire de distinction entre aucun des soldats qui combattent pour la cause commune.

» Le monde entier a les yeux sur les enfants de ces grandes nations alliées qui combattent côte à côte pour la gloire de leur pays. Je ne doute pas que les mêmes soldats qui ont fait leurs preuves sous le valeureux général Canrobert, et qui continuent si brillamment sous votre commandement, n'obtiennent bientôt avec leurs frères d'armes, par une victoire définitive, les lauriers que mérite leur courage incomparable à surmonter tous les dangers, toutes les souffrances. Je suis fier de voir mes soldats associés à cette gloire pure et sainte.

» Je charge mon aide de camp général Ethem-Pacha, de vous remettre cette lettre, et de porter à votre armée l'expression de ma gratitude. Le sentiment d'affection qu'éprouve pour eux mon cœur est d'autant plus vif que la nation à laquelle ces braves soldats, dont les actions de valeur fixent l'attention générale, appartiennent, est la plus ancienne alliée de mon empire.

» Je prie Dieu de vous accorder les succès les plus glorieux, et de vous avoir en sa sainte et digne garde.

» Au palais de Tchéragan, le 12 schewal 1271. »

L'autre lettre devait être remise à lord Raglan, mais elle est arrivée quelques jours trop tard.

« MYLORD,

» La reine, mon auguste et intime alliée, vous a envoyé pour la défense de ma cause, qui, étant aussi juste que légitime, devient la cause de tout le monde civilisé.

« Vous et la brave armée qui est sous votre commandement vous avez répondu à l'attente de votre pays et du mien. Vous avez mérité l'admiration générale par vos exploits glorieux sous un climat éprouvant.

» Les nouveaux faits d'armes que vous venez d'ajouter à tant d'actions d'éclat effectuées en Crimée, ensemble avec mes soldats, que j'aime à l'égal de mes enfants, me donnent l'espoir d'un résultat définitif et très-prochain, qui sera aussi glorieux pour ces grandes nations alliées que le commencement de la campagne.

» J'éprouve un sentiment de contentement d'autant plus pur, qu'une chose aussi terrible que la guerre aura servi à réunir mes peuples avec les plus grandes nations de l'Occident par des liens indissolubles.

» Tant que le noble moteur de la gloire fera battre le cœur humain, ceux qui ont lutté d'émulation fraternelle, ceux qui ont mêlé ensemble leur sang sur la terre étrangère, n'oublieront pas des compagnons qu'ils considèrent comme leurs frères. Ce qui était jusqu'ici un fléau pour l'humanité aura donné le satisfaisant résultat de rapprocher les peuples dont les gouvernements étaient déjà alliés; cette guerre portera le germe d'une paix durable et riche en fruits salutaires entre des nations qui méritaient de s'apprécier.

» Désirant offrir aux braves combattants de la Crimée une preuve de ma vive satisfaction, un témoignage public de ma gratitude, je viens de charger mon aide de camp général Ethem-Pacha, de vous remettre cette lettre. J'aime à croire, Mylord, que tous les braves officiers et soldats qui sont placés sous vos ordres seront persuadés que nous ne ferons de distinction entre aucun des soldats qui combattent pour la cause commune, et que l'affection que je leur ai vouée trouve de l'écho dans le cœur de tous les peuples de la Turquie, qui aiment à reconnaître en eux les plus anciens alliés de mon empire.

» Je prie Dieu de vous destiner aux succès les plus glorieux et de vous avoir en sa très-sainte garde.

» Au palais de Tchéragan, le 12 schewal 1271. »

6 *juillet*. — Il y a eu cette nuit une petite sortie des Russes qui a réussi, parce qu'elle nous a pris à l'improviste. Cent vingt volontaires et trois compagnies du régiment de chasseurs d'Okhotsk sont venus démolir des logements inoccupés, situés à peu de distance du mamelon Vert.

7 *juillet*. — Chaque jour des fourneaux de mine éclatent, et endommagent les lignes avancées des Russes; mais parfois ceux-ci donnent avec succès le camouflet aux entonnoirs des assiégeants.

8 *juillet*. — Le théâtre français d'Inkermann a repris le cours de ses représentations. La salle est établie en plein air, entourée d'un mur en pierre à hauteur d'appui, et éclairée par deux lanternes de papier, qui se balancent à l'extrémité d'une perche. Les siéges sont des gradins en terre dispersés en amphithéâtre, la scène est une baraque de bois ouverte d'un côté, et dont l'entrée n'est permise qu'aux acteurs et aux officiers.

Il y a à la porte un tronc pour les blessés.

Ce spectacle attire beaucoup de monde, bien que la voix des acteurs soit fréquemment couverte par le bruit du canon. On y a joué avec succès *la Permission de dix heures* et *la Question d'Orient*. Le programme de ce soir porte que MM. les amateurs donneront *Fingo*, chansonnette comique; *le Garçon de chez Véry*, vaudeville en un acte du Palais-Royal; une chansonnette comique, par un amateur; *les Anglaises pour rire*, vaudeville en un acte; *les Oiseaux du Poëte*, romance; *les Deux Sans-Culottes*, pochade non politique en un acte. Le rideau sera levé à huit heures.

9 *juillet*. — La première division, qui campait sur les bords de la Tchernaïa, est relevée et mise en première ligne au siége de droite, sur la demande expresse du général Canrobert.

Quelques modifications ont eu lieu dans le commandement des divisions françaises :

M. le général de division Faucheux est nommé au commandement de la 3e division d'infanterie du 2e corps de l'armée d'Orient.

M. le général de division de la Motterouge est nommé au commandement de la 5e division d'infanterie du 2e corps de l'armée d'Orient.

M. le général de brigade Duprat de Larroquette est nommé au commandement de la 2e brigade de la 4e division d'infanterie du 1er corps de l'armée d'Orient, en remplacement de M. le général Duval, rentré en France.

M. le général de brigade Latrille de Lorencez est nommé au commandement de la 1re brigade de la 5e division d'infanterie du 2e corps de l'armée d'Orient, en remplacement de M. le général Cœur, rentré en France.

M. le général de brigade Manèque est nommé au commandement de la 1re brigade de la 3e division d'infanterie du 2e corps de l'armée d'Orient.

M. le général de brigade Sencier est nommé au commandement de la 1re brigade de la 1re division d'infanterie du corps de réserve de l'armée d'Orient, en remplacement de M. le général de Marguenat, rentré en France.

10 *juillet*. — Le lieutenant-colonel Vico, qui avait été attaché à l'armée anglaise en qualité de commissaire-adjoint, à la fin de mai 1854, est mort ce soir victime de l'épidémie. Il n'avait pas été, jusqu'au moment de sa mort, éloigné de ses fonctions pendant un seul jour. A Varna, où régnait le choléra et où il emportait des centaines d'hommes; au débarquement des armées alliées en Crimée; au Bulganak, où son collègue, le lieutenant-colonel de Lagondie, fut fait prisonnier, époque depuis laquelle il est resté seul chargé des communications entre les quartiers généraux anglais et français; à la bataille de l'Alma; à celle de Balaklava; au sanglant combat d'Inkermann, enfin dans tous les endroits et dans toutes les occasions où il pensait que ses services pouvaient être utiles, on était sûr de trouver le lieutenant-colonel Vico.

11 *juillet*. — On nous communique un nouvel ordre du jour du prince Gortschakoff. Cette pièce, qui a été lue le 10 juillet à la garnison du fort du Nord et à toutes les troupes qui occupent le sud de Sébastopol, est une preuve de l'habileté avec laquelle la politique moscovite exploite les croyances religieuses de la nation.

« Dans les temps des plus anciennes guerres des Russes, des archiprêtres et d'autres ecclésiastiques de l'Eglise orthodoxe ont toujours béni nos troupes qui s'armaient pour la défense de la patrie. Cette bénédiction qu'appelait la présence des saintes images au milieu de nos régiments, était la source de tous nos succès contre l'ennemi du pays. Ainsi l'image sainte et miraculeuse de la sainte Vierge, mère de Dieu, de Smolensk, a donné, par sa seule présence à l'armée, une suite de victoires à nos armes, et conduit nos soldats de Moscou à Paris.

» Maintenant que tous nos compatriotes prient avec ferveur pour nous, Son Eminence le métropolite Philaret de Kijeff, à l'exemple des temps anciens, vient de bénir les troupes confiées à mon commandement en tirant des catacombes de Kijeff la sainte et miraculeuse image, qui représente l'ascension de la mère de Dieu, notre céleste intercesseur, et qui, dans les temps reculés, a été conférée par la mère de Dieu à ce temple comme gage de la protection éternelle qui est accordée à la Russie orthodoxe.

» Par disposition particulière de Dieu, l'arrivée de la sainte image a eu lieu simultanément avec celle de Sa Haute Eminence Innokenti, archevêque de Kherson et de Tauride, que les dangers de la guerre

n'ont pas empêché d'aller visiter son troupeau, et de bénir les troupes qui défendent Sébastopol avec tant d'héroïsme.

» Le 8 de ce mois, Sa Haute Éminence a dans la ville assiégée, pendant que le canon de l'ennemi grondait, consacré par l'eau bénite les troupes venues de la garnison et des forts; il les a bénies avec l'image sacrée, et il leur a souhaité en paroles éloquentes des succès nouveaux et la victoire.

» Dans la ferme conviction que le cadeau remis à la ville de Sébastopol reproduit le saint et miraculeux tableau de l'ascension de la mère de Dieu, qui se trouve dans les catacombes de Kijeff, et que la bénédiction de nos archiprêtres sera pour nous des gages de nouveaux triomphes, raffermissons-nous, vaillants camarades, par la pensée que notre cause est juste, et que l'empereur et la patrie fondent sur votre héroïsme et votre inflexibilité un espoir justifié.

» *Le commandant en chef*, prince GORTSCHAKOFF II. »

12 *juillet*. — L'amiral russe Nakhimoff (Paul S[illegible]witch) était [illegible]



Mort de l'amiral Nakhimoff.

.... Alors un boulet frappa un sac rempli de sable à côté de lui ; sa suite réitéra les instances; mais il ne bougea pas de place, disant à demi voix : Ils ajustent bien.

[illegible] au soir dans [illegible] Malakoff. Un boulet frappa un sac rempli de sable à côté de lui; les gens qui l'accompagnaient l'engagèrent à se retirer, mais il ne bougea pas, et se contenta de dire à demi-voix : « Ils ajustent bien! » Quelques minutes après un second boulet le frappa à la tempe.

L'amiral Nakhimoff était sorti d'une famille bourgeoise d'Ekaterinoslaw, où son frère est maître de pension. Jeune encore, il avait été envoyé en Angleterre avec deux officiers de marine pour étudier le système de construction et d'armement adopté par la marine. Au retour de cette mission, qui dura cinq ans, il avait été placé par Nicolas Ier à la tête des établissements de construction de Nikolaïeff. Les hautes dignités militaires dont il était investi au moment de sa mort prématurée n'étaient que la juste récompense de son courage et de ses capacités; mais on lui reprochait avec raison le bombardement de Sinope.

Nakhimoff était adjoint du chef de la garnison pour la marine, gouverneur militaire de la ville, et commandant du port de Sébastopol. Il est remplacé par le contre-amiral Panfiloff.

15 *juillet*. Dans ces derniers temps, les Russes se sont beaucoup servis de petits mortiers à la Cohorn, à l'aide desquels ils inquiètent et dérangent nos tirailleurs. Cette espèce de mortier se décharge presque sans explosion, et le projectile vous arrive au milieu d'un groupe d'hommes sans annoncer sa présence par la traînée et le sifflement particulier aux bombes. Il est d'autant plus dangereux. Il y a quelques jours, un capitaine d'infanterie anglaise, étant de garde dans les tranchées, avait suggéré à l'officier d'artillerie commandant la batterie l'idée d'employer les mêmes armes. On est donc allé prendre dans une batterie éloignée une couple de mortiers à la Cohorn; mais hélas! on s'est rappelé, au moment de s'en servir, que les munitions destinées à ces sortes de pièces étaient restées à Balaklava.

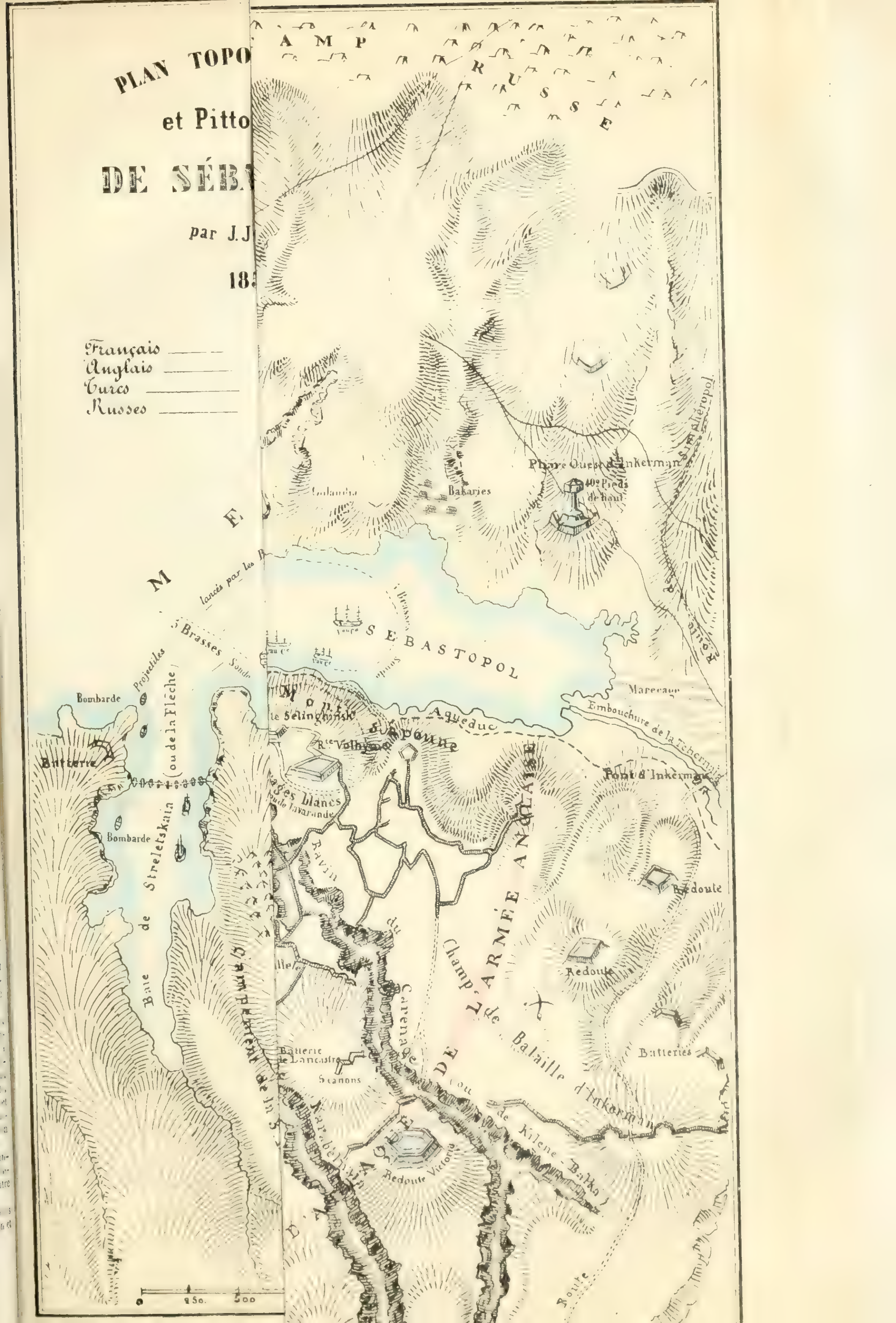
Il arrive des masses d'hommes et de matériel; c'est vraiment prodigieux. Il y a des emplacements grands comme une ville entièrement couverts de chevaux, de pièces, de chariots de toutes sortes, d'engins de toutes formes. Les campements des différents corps occupent un espace de dix lieues. Rien de plus beau à voir que cette multitude de tentes fuyant dans les ravins, s'échelonnant sur les coteaux, fuyant dans tous les horizons. Ici, ce sont les régiments de la garde, tout près du grand quartier général. Cette belle troupe se remet des fatigues [illegible] Les bataillons de voltigeurs qui ont [illegible] payé leur dette à la prise des embuscades le 22 mai, et à la Quarantaine, comblent leurs vides et se réorganisent.

Malakoff est certainement la grande affaire, mais il ne s'ensuit pas que les autres points de l'attaque soient poussés moins vigoureusement. La Quarantaine et le bastion Central méritent bien quelque attention.

Dans le cimetière russe que nous occupons, nous avons construit quatre batteries de pièces de 30 et d'obusiers de 80 prêtés par la marine. Malgré tout le regret que nous en avons éprouvé, force nous a été d'employer les matériaux qui tombaient sous la main de nos soldats, qui ont trouvé à simplifier et à perfectionner leur travail au moyen des plaques des tombes, des pierres funéraires, des cyprès, etc. Les croix tombées sous les boulets sont ramassées soigneusement, et nos artilleurs s'en font des abris contre la mousqueterie. Dans la chapelle, qui se trouve située en arrière, on a établi un poste de la légion étrangère pour garder la batterie en cas de sortie.

La distance du cimetière aux remparts n'est que de deux cent cinquante mètres. Devant le bastion du Mât, elle n'est que de cent cinquante mètres; aussi la mitraille est-elle prodiguée de part et d'autre avec une incommode libéralité.

Du côté de Malakoff et du Carénage on place en batterie des pièces d'un énorme calibre, principalement destinées à battre le Redan et


PLAN TOPO
et Pitto
DE SÉB
par J.J
18
Français
Anglais
Turcs
Russes
AMP RUSSE
Phare Ouest d'Inkerman
40.Pieds de haut
Bakaries
M E
lancés par les B
5 Brasses
Sonde
S E B A S T O P O L
Marecage
Embouchure de la Tchernaïa
Aqueduc
Pont d'Inkerman
Bombarde
Projectiles
Batterie
Baie de Streletskaia (ou de la Flèche)
Ravin
du
Carenage
DE L'ARMÉE ANGLAISE
Champ de Bataille d'Inkerman
Redoute
Redoute
Batteries
Batterie de Lancastre
Redoute Victoria
Kilene - Balka
Route
250
500


PLAN TOPOGRAPHIQUE
et Pittoresque
DE SÉBASTOPOL,
par J. Judenne.
1855.
N
O
E
S
Français
Anglais
Turcs
Russes
MER NOIRE
CAMP RUSSE
5 Brasses
3 Brasses
Embossage des Flottes Alliées
Flotte Anglaise
Fte Turque
Flotte Française
lancés par les Bombardes sur les Forts Alexandre et de la Quarantaine le 8 7bre 1855
Projectiles
Bombarde
Baie de Kersonèse
Baie de la Quarantaine
Baie de Streletskaia (ou de la Flèche)
Batterie
Fort Constantin ou du Nord
Retranchement de la garnison de Sébastopol
Batterie Severnaia
Fort Catherine
Quartier gal du Pce Gortschakoff
30 Canons
101 Canons
Fort et batteries Constantin
Fort Alexandre
Vaisseaux Coulés
Pont de Bateaux coupé par les Russes après leur retraite
Fort de la Quarantaine
50 Canons
64 Canons
Batterie de l'Artillerie
Fort Nicolas
80 Cons Fort St Paul
GRAND PORT DE SÉBASTOPOL
Pavillon Catherine
pont de bateaux rompu par les Russes
Docks et Bassin du Carenage
Faubg de Karabelnaia
Magasins
Défense
Cathédrale
Mur Fortifié ruiné
Port Militaire
Bon No 6
Hopital
Tour Malakoff
Rte du Mamelon vert
Bastion Korniloff
Ravin
Bastion du Grand Redan No 3
Batterie du Jardin No 4
Bie Central No 5
Bastion du Mat
Arsenal
Cimetière
Redoute Selinghinsk
Rte Volhynie
Ouvrages blancs
Aqueduc
Pont d'Inkerman
Embouchure de la Tchernaia
Marécage
Phare Ouest d'Inkerman
Paniole
Ravin
Ravin de Woronzof
Batterie de Lancastre
Redoute Victoria
Champ de Bataille d'Inkerman
Ravin du Carenage
Redoute
Batteries
Route
1re Parallèle
2me Parallèle
3me Parallèle
Bie Chapman
Bie de la Marine
Route de Balaclava
TRAVAUX D'ATTAQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE
TRAVAUX D'ATTAQUE DE L'ARMÉE ANGLAISE
Echelle
0 250 500 1,000 2,000 Mètres
Gustave Barba, edit. à Paris

les vaisseaux russes. Il y a entre autres des mortiers que l'on charge avec 15 kilos de poudre. Ce sera véritablement effrayant le jour où le feu recommencera pour l'attaque. Les Russes s'y attendent et se préparent en conséquence.

Les travaux sont d'autant plus périlleux et difficiles, qu'ils s'accomplissent à proximité de l'ennemi. On perdait parfois jusqu'à deux cents hommes par jour en élevant des places d'armes, en ouvrant de nouvelles tranchées; mais quand les unes et les autres étaient établies, les balles russes n'atteignaient que ceux qui s'exposaient imprudemment.

Le docteur du *Carlo Alberto*, qui avait obtenu l'autorisation de visiter les parallèles, ayant dédaigné de prendre les précautions ordinaires, et regardé par-dessus le parapet, fut atteint au milieu du front et tomba roide mort.

Un sous-officier français, nouvellement débarqué, fut appelé à faire sa garde dans les tranchées; malgré les représentations de ses camarades, il éleva un peu la tête, et au même instant une balle le frappait mortellement.

Un jeune touriste anglais qui avait pu s'avancer jusqu'à la troisième parallèle, ne se tint pas pour satisfait, et se trouvant près du colonel Dixon, alors de garde, il insista pour aller jusqu'aux dernières tranchées. Le colonel lui fit observer qu'il devait être heureux de s'être avancé aussi près, qu'il n'y avait aucune nécessité d'aller plus loin et qu'il s'exposerait inutilement. Rien ne fit, et lorsque le colonel Dixon fut relevé de la garde, le touriste renouvela si bien ses instances auprès de son remplaçant, qu'on dut satisfaire à un aussi ardent désir, et qu'on dut le faire conduire aux dernières tranchées sous la garde d'un sergent qui s'y rendait. Là, les soldats lui conseillèrent de ne pas bouger, et de ne pas tenter les tireurs russes, qui étaient d'une adresse incroyable.

Le touriste eut la malheureuse velléité de la mettre à l'épreuve. Il mit son chapeau sur sa main, et le promena lentement le long du parapet. Les tirailleurs russes feignirent de ne pas s'apercevoir de cette manœuvre. Le touriste, encouragé, répéta son expérience tant et si bien qu'une balle vint percer son chapeau et briser trois doigts de la main qui le soutenait. L'imprudent fut aussitôt emporté et conduit à l'ambulance; mais il fut le soir même atteint du tétanos, et il ne tarda pas à succomber.

17 *juillet*. — On parle souvent de morts arrivées dans les tranchées; il est plus rare d'y apprendre des naissances. Cette nuit, une cantinière enceinte avait accompagné son bataillon dans les tranchées pour fournir aux hommes le petit verre consolateur, et bravait avec un courage masculin les bombes et les boulets. A l'aube du jour, la pauvre femme a été prise des douleurs de l'enfantement, et elle a donné naissance à deux jumeaux. La mère et les enfants se portent bien.


Le général Bosquet

On nous assure que cette cantinière a déjà laissé à Marseille un premier enfant; elle l'aimait avec tendresse, et l'avait amené au port auxiliaire, d'où elle devait s'embarquer pour la Crimée. Elle était parvenue à le dérober à toutes les investigations, pour ne pas enfreindre les règlements militaires, qui ne permettent pas, comme on sait, d'emmener en campagne des enfants en bas âge.

Dire tout ce que cette brave et digne femme avait inventé de ruses maternelles et de stratagèmes innocents pour ne pas abandonner son fils, serait chose impossible. Encore un pas, et probablement ses efforts allaient être couronnés d'un plein succès... Mais, hélas! tout cet échafaudage de soins, de sollicitudes et de précautions devait venir se briser contre une consigne vigilante et sévère.

Il fallait prendre un parti pourtant. Renoncer au voyage de Crimée et rester à Marseille n'était plus possible à la cantinière; d'un autre côté, pouvait-elle laisser son enfant sans protection et sans appui dans une ville inconnue pour elle? Or, la pauvre mère en était

[illegible] ses angoisses, lorsqu'une femme du peuple, une vendeuse d'oranges, venue sur le quai pour acheter sa marchandise, et dont la sensibilité s'était [illegible] en face d'une si grande douleur, s'approche de la cantinière, et saisissant affectueusement sa main, lui dit en langue provençale : *Vai, ploures pas, ma bouena! [illegible] ma un enfant. Se reviens, tu lou rendrai ; se revenes pas, lou gardarai emé lei [illegible] n'ai dejà quatre, mai es égau, fara lou cinquièmé, et Diou nous ajudara.* »

Une autre naissance extraordinaire a mis récemment en émoi nos alliés. Il y avait au camp anglais de Sébastopol, un soldat qui augmentait de jour en jour d'embonpoint, tandis que ses camarades maigrissaient à vue d'œil. Ce soldat semblait être une preuve vivante des paroles de son compatriote sir John Falstaff : « Le besoin et la misère enflent l'homme comme une outre. »

Il se faisait en outre remarquer par sa modestie, son zèle pour le service et sa grande bravoure. Il prouva sa valeur à la bataille d'Alma, et en donna des preuves encore plus brillantes à la bataille d'Inkermann en délivrant un camarade entouré de soldats russes.

Une telle conduite devait lui valoir de l'avancement ; mais il refusa modestement cette marque de distinction. L'étonnement fut à son comble lorsqu'il disparut un beau jour, et tout fit croire qu'il avait déserté. Toutefois, il revint au bout de quinze jours, mais dans quel état ! souffrant, pâle, maigre ; tout son embonpoint s'était évanoui.

L'enquête à laquelle il fut soumis a prouvé que ce soldat, depuis sa disparition, était accouché d'un petit garçon dans une cabane tartare. Personne n'avait connaissance de son secret, excepté ce camarade qu'il avait sauvé à la bataille d'Inkermann, et qui n'était autre que son mari légitime depuis deux ans ; car le déserteur était une femme. Pour suivre son mari, la fidèle Écossaise s'était enrôlée. Le nouveau-né fut tiré de la cabane tartare, et servit à prouver l'authenticité de ce récit.

Le fils du camp fut nommé, au milieu des cris d'enthousiasme, Almus-Inkermann, en souvenir des batailles auxquelles il a pris part, malgré son extrême jeunesse. Cette intéressante famille a obtenu un congé, et se trouve actuellement à Péra pour donner à Almus-Inkermann le temps de se reposer de ses services, bien longs pour son âge.

CHAPITRE XXXIII.

Journal du siége. — Sortie des Russes. — Ordre général. — Nomination officielle du général Simpson. — Les espions. — Vie du camp. — Mouches et moustiques. — Botte ! botte ! — Les bouteilles explosibles. — Ruse de guerre.

18 *juillet*. — Le général Pélissier a adressé au ministre de la guerre le rapport suivant :

« Monsieur le maréchal,

» Depuis longtemps, l'assiégé n'était sorti de son enceinte que pour s'éclairer et faire reconnaître autant que possible par quelques hommes nos travaux d'approche. Dans la nuit du 14 au 15, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte sommairement par voie télégraphique, il a essayé un coup de vigueur contre la gauche de nos travaux avancés sur Malakoff ; vous savez déjà qu'il n'a pas réussi.

» Nous avions couronné d'une forte gabionnade les carrières situées entre la redoute Brancion (mamelon Vert) et la tour Malakoff, formant ainsi une ligne continue dont la droite est assurée du côté du ravin du Carénage par une grande place d'armes, et dont la gauche est bien défendue par de bonnes embuscades près du ravin de Karabelnaïa. Une embuscade volante, occupée seulement par quelques éclaireurs logés dans des trous, avait été façonnée à l'extrême gauche pour y attirer les feux de l'ennemi.

» Cette ligne, dont le point central de défense est la redoute Brancion, était occupée à droite par le lieutenant-colonel Grangette, du 49e de ligne, avec trois bataillons de son régiment, ayant pour réserve le 4e de chasseurs à pied.

» Le lieutenant-colonel de Chabron, du 86e, commandait la gauche, formée d'un bataillon de son régiment et du 91e de ligne. Quarante voltigeurs, qui avaient occupé l'embuscade de gauche, reçurent pour soutien, à la nuit, deux cents hommes d'élite du 91e, sous les ordres du commandant Teillier. Le 1er bataillon du 100e, placé dans la parallèle, devait agir selon les circonstances, en se portant soit à gauche, soit à droite. Enfin, le ravin de Karabelnaïa était fortement occupé en arrière par un bataillon de chacun des deux régiments de grenadiers de la garde impériale et par deux cents travailleurs du 100e de ligne.

» Le commencement de la nuit, qu'un ciel nuageux et l'absence de la lune rendaient obscure, n'avait présenté rien de particulier, lorsque, vers une heure du matin, une sortie considérable eut lieu contre les lignes anglaises, mais sans résultat. Une demi-heure après, une colonne russe de cinq à six bataillons s'avança par le fond du ravin de Karabelnaïa, et déboucha sur notre gauche. Nos éclaireurs, placés sous la gabionnade volante, se replièrent ainsi qu'ils en avaient l'ordre, et vinrent donner l'éveil.

» A peine nos éclaireurs étaient-ils rentrés, que les Russes attaquaient en poussant des hourras et en ouvrant un feu de mousqueterie bien nourri. Ils furent reçus à bonne portée par un feu non moins énergique, et ne purent, malgré leurs efforts, s'avancer sur nos ouvrages. Pendant une demi-heure, ils renouvelèrent leurs attaques sans plus de succès ; enfin, écrasés par notre fusillade et par le tir habilement dirigé de deux de nos batteries, ils se décidèrent à la retraite, emportant leurs tués et leurs blessés, et abandonnant, en avant de notre gabionnade, des fusils, des effets d'équipement et cinq morts, parmi lesquels se trouve un officier.

» Les pertes de l'ennemi doivent avoir été fortes ; les nôtres, heureusement, sont minimes ; car, dans son service de vingt-quatre heures, et en y comprenant ce combat, la division de la Motterouge, qui était de service, n'a eu que 20 hommes tués et 94 blessés.

» Ces excellents résultats sont dus à la bravoure et à la fermeté des troupes, aux bonnes dispositions prises par le général de brigade Uhrich, général de tranchée, ainsi qu'à la vigueur du lieutenant-colonel de Chabron et du commandant Tellier, du 91e, excellents officiers tous deux.

» Je reçois à l'instant les rapports du général Bosquet sur une nouvelle sortie que les Russes ont tentée la nuit dernière.

» L'ennemi ayant vainement essayé, comme Votre Excellence vient de le voir, d'arrêter par la gauche nos cheminements devant Malakoff, a voulu nous faire reculer sur la droite. Il a été repoussé très-brillamment par la division Canrobert, de service cette nuit aux attaques Victoria, ainsi que par une partie des bataillons de service de la garde.

» A la chute du jour, le général Vinoy, qui était de tranchée, avait cru apercevoir quelques mouvements de l'ennemi vers Malakoff. En effet, les Russes avaient préparé deux sorties : l'une contre notre gauche (déjà assaillie dans la nuit du 14 au 15), qui était une fausse attaque ; l'autre à notre droite, qui était l'attaque véritable.

» Vers le milieu de la nuit l'assiégé s'est avancé en poussant de grands hourras. Ses efforts sur notre gauche ont été de courte durée ; mais la sortie contre notre droite, partie du petit Redan, avait une valeur réelle, et par trois fois l'ennemi a chargé sur nos embuscades de droite. Ces embuscades étaient occupées par une compagnie de grenadiers du 20e de ligne, à laquelle avaient été adjoints des zouaves de la garde. A la première attaque, ces troupes, aidées par les travailleurs du 52e de ligne et des sapeurs du génie, ont vaillamment résisté sans reculer, et ont forcé les Russes à rentrer dans la place sous le feu de leur mousqueterie et le tir à balles de nos deux canons de campagne de la batterie 30.

» En prévision d'une attaque nouvelle, le général Vinoy avait disposé ses réserves, soutenues par un détachement des zouaves de la garde envoyé par le général Espinasse.

» Cette attaque ne s'est pas fait attendre ; les Russes sont arrivés très-près, mais ils ont été si vigoureusement reçus, qu'ils ont dû reculer encore en abandonnant plusieurs des leurs sur le terrain. Une troisième fois enfin, l'ennemi est revenu à la charge sans plus de succès, et nous a définitivement cédé ce petit mais précieux champ de bataille.

» Le commandant Cardonne, récemment promu au 27e, le capitaine de grenadiers du 20e, Dufau, le lieutenant Chazotte, des zouaves de la garde, ont donné, dans cette série d'engagements, des preuves d'une brillante valeur, ainsi que le capitaine du génie Segrétain, aide de camp du général Frossard, qui était sur ce point, et qui a puissamment aidé, avec les travailleurs du 52e et ses braves sapeurs, à soutenir le choc de la première attaque.

» Comme dans la nuit du 14 au 15, celles de nos batteries qui ont des vues favorables ont contribué au succès par l'intelligence et la bonté de leur tir. L'artillerie des batteries anglaises voisines de nos attaques n'a pas manqué, ainsi qu'elle le fait toujours, de nous soutenir en envoyant, par un tir très-étudié et très-vigoureux, un grand nombre de projectiles dans Malakoff.

» A mesure que l'ennemi cédait et se repliait, le feu d'artillerie de la place et celui des batteries de l'autre côté de la rade se développaient, et il est arrivé sur la fin à une intensité extrême.

» Malgré cette rude canonnade et une mousqueterie très-serrée, nos pertes ne sont point considérables, et, selon ce que l'on peut estimer, celles de l'ennemi doivent s'élever à plusieurs centaines d'hommes hors de combat. Quant à nous, nous avons eu, dans les vingt-quatre heures, 23 tués et 77 blessés. Parmi ces derniers, nous avons le regret de compter le colonel Adam, du 27e (balle à l'épaule gauche), et le commandant du génie Boissonnet (balle au-dessus du genou).

» Dans ces deux combats, tout le monde a fait largement son devoir ; je ne puis citer à Votre Excellence les noms de tous ceux qui se sont distingués, soit parmi les officiers, soit parmi les soldats ; les bornes que je dois donner à cette dépêche ne me permettent pas cette satisfaction ; mais je vous prierai prochainement, monsieur le maréchal, de faire sanctionner par Sa Majesté les récompenses que j'aurai à décerner à ceux qui, parmi tant de braves, s'en seront montrés les plus dignes.

» Rien de remarquable ne s'est produit sur les autres parties de

nos attaques. Les efforts de l'ennemi n'interrompent nos travaux que pendant le moment du combat ; nous les reprenons aussitôt après, et ils sont poussés avec activité et persévérance.

» Agréez, etc.

» *Le général en chef*, A. Pélissier. »

ORDRE GÉNÉRAL.

« L'ennemi, fortement resserré dans la place, essaye depuis quelques jours d'arrêter par des sorties la marche de nos travaux devant Malakoff. Il vient, à deux reprises, d'échouer complétement dans ses tentatives.

» Dans la nuit du 14 au 15 juillet, une colonne russe de plusieurs bataillons a débouché par le ravin de Karabelnaïa et s'est précipitée sur la gabionnade de l'extrême gauche de cette attaque; mais, accueilli par une fusillade bien nourrie d'un bataillon du 86e et du 91e, l'ennemi a dû renoncer à son entreprise, et a battu en retraite, en emportant ses morts et ses blessés. Toutefois, il a laissé quelques cadavres sur le champ du combat.

» Cet engagement fait honneur à la division de la Motterouge; elle a montré beaucoup d'intrépidité. Le lieutenant-colonel Chabron et le chef de bataillon Tellier, qui ont maintenu avec intelligence les dispositions du général de tranchée Uhrich, ont fait preuve de capacité et de vigueur.

» Le surlendemain, dans la nuit, le général Vinoy étant de tranchée, les Russes, après avoir fait sur notre extrême droite une première démonstration qui n'a ébranlé ni les sapeurs du génie ni les travailleurs du 52e, ont tenté de nouveau sur le même point un effort vigoureux : ils ont été vaillamment repoussés. Vainement leur colonne d'attaque, qui précédait de nombreuses réserves, a redoublé ses assauts sur les trois embuscades qui couvrent nos travaux. Une compagnie de zouaves de la garde et une compagnie du 20e de ligne ont opposé à ces tentatives répétées une solidité inébranlable. De nombreux cadavres russes sont restés sur le terrain.

» De grands éloges sont dus au capitaine Dufau, du 28e, et au lieutenant Chazotte des zouaves de la garde, qui a été blessé. La conduite du chef de bataillon Cardonne, qui commandait sur ce point pendant cette nuit si honorable pour la division Canrobert, et celle du capitaine du génie Segrétain, m'ont été pareillement signalées.

» Ces combats, soutenus avec sang-froid et résolution, sont une leçon sévère que nos gardes de tranchée donneront aux Russes chaque fois que par des sorties ils chercheront à arrêter la marche irrésistible de nos travaux contre la place.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 18 juillet 1855.

» *Le général en chef*, A. Pélissier.

» Pour ampliation :

» *Le général de division, chef d'état-major général*, de Martimprey. »

21 *juillet*. — Le général Simpson vient d'être confirmé dans la haute position qu'il occupe, et il l'annonce par cet ordre du jour :

« Le général Simpson annonce à l'armée qu'il a eu l'honneur de recevoir de la reine sa nomination au commandement en chef de l'armée de Crimée. Le lieutenant général, quoique profondément pénétré du sentiment de la responsabilité de sa position, est très-fier du haut et insigne honneur qui lui est fait et de la confiance que met en lui sa souveraine. Il sera du devoir du lieutenant général de s'efforcer de suivre les traces de son grand prédécesseur, et il a foi dans l'appui des généraux, officiers et soldats, à l'effet de maintenir, dans toute leur intégrité, l'honneur et la discipline de cette noble armée.

« *Signé* James Simpson, *lieutenant général commandant.* »

23 *juillet*. — On s'entretient beaucoup d'espions qui étaient parvenus à se glisser dans les tranchées.

Trois individus, dont l'un semblait être un officier français, rôdaient dernièrement à cheval dans le camp anglais, avec le calme de braves gens venus là pour satisfaire leur curiosité. Ils arrivent enfin à la 3e division au moment où la musique militaire jouait : ils font halte, écoutent en dilettanti, et finissent par lier conversation avec un officier anglais ; on parle du siége, des opérations, des prochaines affaires, enfin de tout ce qui peut intéresser des gens qui semblent unis pour la même cause et partager les mêmes désirs et les mêmes espérances. Puis nos touristes reviennent à la musique et demandent qu'avant leur départ on leur joue l'air de *Partant pour la Syrie*. On acquiesce avec empressement à leur désir, et ils ne s'éloignent qu'après avoir religieusement écouté cet air, et en remerciant les Anglais de leur gracieuse courtoisie.

A peine sont-ils partis qu'un aide de camp arrive à franc étrier, porteur d'un ordre supérieur qui enjoint d'arrêter, partout où elles se présenteront, trois personnes suspectes dont il donne le signalement, et l'on y reconnaît aussitôt les trois touristes qui semblaient si bons Français.

Les tranchées et les fortifications de la place étant voisines, il n'est pas impossible de s'introduire au milieu des alliés à la faveur de la nuit, il ne faut pour cela que de l'audace et de l'adresse ; aussi les ordres les plus sévères ont-ils été affichés en gros caractères à Kamiesch, à Balaklava, à Kadi-Keni, d'après lesquels il est absolument interdit de visiter les tranchées sans une permission spéciale des généraux en chef, et ce genre de permission ne s'accorde pas aisément.

25 *juillet*. — Cent vingt volontaires, une compagnie de chasseurs de Krémentchoug, deux compagnies des chasseurs d'Alexopel, sont sortis le 25 juillet, à deux heures du matin, sous la conduite du capitaine Bratkovski, pour détruire les embuscades de l'extrême droite française, qu'on essayait en ce moment de relier. A la faveur d'une nuit sombre, ils ont pénétré dans les logements, mais ils en ont été promptement expulsés par les travailleurs, sous la direction du capitaine du génie Lecocq, ainsi que par des compagnies du 10e de ligne et des chasseurs à pied de la garde.

27 *juillet*. — Les chaînes des travailleurs échangent constamment de vives fusillades, et le feu de l'artillerie ne discontinue pas. Aujourd'hui, depuis une heure jusqu'à trois heures et demie, 1,300 projectiles ont été lancés contre un seul bastion.

Les Russes ripostent activement tout en s'occupant de consolider leurs revêtements, de renforcer la couverture des blindages, et de construire de nouvelles batteries. Ils ont adopté le système de tirer leurs bombes et leurs obus à un angle de 68 à 70 degrés, de sorte que les projectiles s'élèvent presque perpendiculairement à une hauteur prodigieuse, d'où ils retombent en mille éclats sur le sol; mais il arrive souvent qu'ils éclatent assez haut dans les airs, et que les débris meurtriers s'éparpillent aussi bien sur les Russes que sur nos troupes. En résumé, il faut avouer qu'en ce moment le travail des tranchées, sans parler des dangers qui l'entourent, est des plus pénibles, et que le voisinage de l'ennemi nous cause d'assez nombreuses pertes. Quant à la vie du camp, elle est des plus monotones; par suite des chaleurs excessives, nul ne sort que ceux que le service appelle au dehors ; on ne voit que les sentinelles, et l'on ne se croirait vraiment pas au milieu d'une imposante armée. Les exercices et les manœuvres ainsi que les corvées se font le matin; puis le jour est consacré au repos, et c'est le soir seulement qu'avec la fraîcheur le camp reprend son animation et sa gaieté. En dehors des désagréments de la chaleur, il ne faut pas oublier de mentionner les mouches et les moustiques. Ces insectes se multiplient en si grande quantité, qu'il serait à croire que tout ce que la Russie possède de moustiques et de mouches s'est concentré en Crimée pour faire notre supplice; ils se mêlent aux aliments, ils pénètrent dans le nez et dans la bouche avec l'air qu'on respire, et rien ne peut les chasser, et ce supplice se continue nuit et jour, sans la moindre trêve ; il est aussi à remarquer que c'est surtout dans les tranchées qu'ils pullulent : encore un nouveau désagrément pour les travailleurs.

28 *juillet*. — La minime distance qui sépare de l'ennemi la dernière tranchée permet aux soldats français de porter aux Russes des défis qui se traduisent souvent en un langage par trop pittoresque pour être reproduit.

Malgré les chaleurs qui les accablent, malgré les fatigues auxquelles ils sont exposés jour et nuit pour l'exécution de ces travaux gigantesques, nos soldats n'ont pas perdu, en effet, cette gaieté et cette verve qui sont le trait caractéristique de notre nation. Les zouaves surtout se distinguent entre tous par leurs plaisanteries, et ne cessent de crier à leurs voisins :

« Eh ! les Russes, attendez que nous allions prendre vos bottes. » Bonne ou mauvaise, la plaisanterie a fait fortune ; elle est même tellement répétée, que les Russes ne désignent plus nos soldats que par le mot : Botte ! botte !

Pour combattre l'ardeur de la température, les officiers anglais et français consomment une quantité considérable de sodawater et de limonade gazeuse. Ils se sont avisés de remplir de poudre les bouteilles vides. Ils y introduisent une mèche, et lancent à la volée ces projectiles d'un genre inconnu. Les Russes, de leur côté, envoient aux assiégeants leurs bouteilles, dont les éclats font parfois d'assez graves blessures.

30 *juillet*. — Les Russes se tiennent constamment sur leurs gardes, et une petite ruse de guerre en fournit la preuve. Le signal de l'attaque du mamelon Vert a été donné le 7 juin par sept fusées tirées à la redoute Victoria. Hier, les Français se doutant que l'ennemi ne pourrait manquer d'observer le retour d'une semblable démonstration, lancèrent des fusées, pendant que dans les tranchées les tambours battaient la charge et que les officiers transmettaient les ordres de « en avant! » à haute voix. Aussitôt les clairons russes retentirent, et l'on vit des forces considérables se masser derrière la tour Malakoff pour repousser l'attaque supposée. Les batteries ouvrirent immédiatement un feu d'enfer contre cette tour, et durent y faire de nombreuses victimes.

CHAPITRE XXXIV.

Batteries de [illegible]. — Sortie du 2 août. — Échange de prisonniers. — Lettres [illegible]. — [illegible]. — Le capitaine Men-[illegible]. — [illegible].

1er août. — On [illegible]

deux cents batteries de mortiers à plaque disséminées sur toute la ligne d'attaque en arrière des canons.

On approfondit les tranchées, on augmente l'épaisseur des remblais, on réunit par une tranchée commune les logements opposés à la tour Malakoff.

2 août. — Cette nuit, entre dix et onze heures, deux mille Russes ont fait une sortie par la route de Woronzoff, pour détruire les chevaux de frise en fer qui la barraient. Ils se sont élancés au son des clairons sur un détachement anglais; mais les gardes de tranchée les ont forcés à renoncer à une attaque qui aurait pu devenir sérieuse si elle n'eût été presque instantanément repoussée.

5 août. — Après six mois d'attente, les Russes se sont décidés à répondre à nos ouvertures pour l'échange des prisonniers, qui aura lieu à Odessa. Nous allons revoir des frères d'armes, dont quelques-uns manquent à l'appel presque depuis le commencement de la campagne. Au reste, on s'accorde à dire qu'ils ont été bien traités par les autorités moscovites, comme on en peut juger par les lettres de Malafaye, capitaine au 82e de ligne, fait prisonnier dans l'engagement du 22 mars 1855. Transféré en rade de Sébastopol, à bord du vaissseau *le Brave*, et de là à Simféropol, voici ce qu'il écrivait à sa mère :

« MA BONNE MÈRE,

» Depuis le 9 avril, le tir des alliés et celui de la place étant devenus beaucoup plus nourris, il n'y a pas eu d'échange de parlementaires entre les deux armées.

» Nous partons aujourd'hui même, 16 avril, pour l'intérieur de la Russie. On vient de me montrer les voitures qui doivent nous transporter nous ne savons où ; on croit que c'est à Kalouga...

» Je pars d'ici avec quatre-vingt-trois copecks (environ quatre francs dix centimes), mais je vais voyager avec les deux officiers anglais qui subissent le même sort que moi depuis le 22 mars, et ces deux messieurs m'ont fait des offres charmantes Deux officiers français, un lieutenant du 42e de ligne et un sous-lieutenant du 2e zouaves, partent aussi avec nous. Le capitaine Pierre, gravement malade, ne peut pas se mettre en route.

» Le 11 avril, nous avons quitté la ville, et on nous a envoyés sur le vaisseau russe *la Ville de Paris*, qu'on nous a fait quitter pour nous conduire au fort du Nord, d'où nous avons été envoyés à bord du *Brave*.

» MALAFAYE, *capitaine au 82e de ligne (7e léger), prisonnier de guerre.* »

« Simféropol, le 3 mai 1855.

» Ne recevant plus de vos nouvelles, ma bonne mère, je crains que les lettres que je vous ai écrites aussitôt après que j'ai eu le malheur d'être fait prisonnier ne vous soient pas parvenues. Quelqu'un de mes camarades du 7e léger aura-t-il eu l'attention de vous faire connaître ma triste position ? J'avais prié mon lieutenant de vous écrire dans le cas où j'aurais été tué. Je ne pensais point être fait prisonnier, parce que j'étais bien résolu à me défendre jusqu'à la mort, et que, d'un autre côté, il est rare qu'on ne reçoive pas, au moment de la lutte suprême, quelque secours des siens ; mais les combats de nuit sont terribles. Les soldats de ma compagnie ne m'auront sans doute pas vu tomber au pouvoir de l'ennemi, et le bruit du canon et de la fusillade aura empêché ma voix de se faire entendre lorsque je criais : *A moi, la 3e du 1er!*

» Comme vous pouvez le penser, les lettres que je reçois et que j'écris sont lues par l'autorité russe ; mais celle-ci sera portée en France par un de mes camarades de captivité, M. Martin, lieutenant au 42e de ligne, dont les blessures sont tellement graves, qu'on le rend à la liberté, parce qu'on sait qu'il ne peut pas, du moins de longtemps, servir contre la Russie. Ce que je vais vous écrire, cette fois, ne passera donc pas sous les yeux de l'autorité, et vous pouvez le regarder comme exprimant ma véritable position. Du reste, je vous dirai, une fois pour toutes, que ce que je vous écrirai, dans toutes les circonstances, sera entièrement vrai ; mais je ne pourrai pas toujours vous faire savoir tout ce que je voudrais.

» Vous saurez, bonne mère, que j'ai été, pour ainsi dire, fêté à Sébastopol. Les grands surtout ont témoigné beaucoup de sympathie aux prisonniers. Les généraux et les princes rivalisaient de politesse, et les officiers subalternes se sont conduits avec nous comme avec des camarades. En un mot, il ne m'a manqué là-bas et il ne me manque ici que la liberté, la famille, la patrie, trois choses que les meilleurs cœurs ne peuvent nous rendre.

» Je suis parti de Sébastopol et suis arrivé ici le 17 avril en compagnie de MM. Kelly, lieutenant-colonel anglais ; Montagu, capitaine du génie, Anglais aussi ; Martin et Lacaze, sous-lieutenants au 2e de zouaves. Nous nous sommes arrêtés à Batchi-Seraï, où nous avons dîné ; mais MM. Martin et Lacaze seuls ont pu visiter l'ancien palais des khans, parce qu'ils ont eu la bonne fortune de rencontrer un officier de la marine russe qui les y a conduits. Batchi-Seraï est une ville entièrement tartare, sale comme toutes celles qui sont habitées par des musulmans. Elle est à trente verstes de Sébastopol et de Simféropol, et à quatorze verstes de l'Alma. La verste a 1,063 mètres. Nous avions deux voitures pour cinq officiers et trois soldats, qui nous servent de domestiques. Ces voitures roulent très-vite, même sur une mauvaise route, aussi vous secouent-elles assez vivement. Le pauvre M. Martin était exténué de fatigue, et les cahots ont sans doute été cause que nous avons failli le perdre ici.

» Enfin, nous arrivâmes à Simféropol à huit heures du soir. Le commandant de la prison, qui est un excellent homme, un vieux militaire, nous offrit le thé, et nous logea ensuite dans une chambre beaucoup trop petite pour cinq personnes ; mais c'était la seule dont il pût disposer. Le colonel commandant la ville vint nous voir le lendemain, nous fit conduire chez lui dans son équipage, nous invita à dîner et nous fit loger en ville. Le comte Adlerberg, gouverneur de la province, nous a fait visite et nous a engagés à dîner chez lui.

« 4 mai.

» Je dîne aujourd'hui, pour la troisième fois, chez mademoiselle Roudzewitsch. Cette demoiselle est la fille du général qui prit Montmartre en 1814. Un de ses frères est général aussi. Elle demeure avec une de ses sœurs, qui a résolu comme elle de ne pas se marier ; mademoiselle Marie Roudzewitsch, l'aînée, est demoiselle d'honneur de l'impératrice Alexandra, mère de l'empereur actuel. Elle emploie ses revenus à soulager tous les malheureux de n'importe quel pays, de n'importe quelle religion. Elle aime surtout à visiter les malades et les prisonniers. Si la guerre diminue sa fortune, elle multiplie sa charité. C'est une personne que Dieu a mise sur la terre pour n'y faire que du bien.

» Depuis notre départ de Sébastopol, nous touchons 75 kopecks ou 3 francs par jour. Cela ne nous suffit pas. J'ai déjà dépensé 25 francs sur les 300 francs que j'ai reçus du prince Gortschakoff. Il est vrai que le dénûment dans lequel je me trouvais m'a forcé à acheter plusieurs choses indispensables. Heureusement le commandant de la ville nous a fait faire des habits neufs. Je suis habillé de la tête aux pieds en officier russe.

» Si nous vivions dans un restaurant, les 3 francs que nous recevons ne nous suffiraient pas pour payer notre nourriture; mais mademoiselle Roudzewitsch a mis sa cuisinière à notre disposition pour préparer nos aliments, et elle nous fait servir à table par ses domestiques. Nous avons été forcés de nous conformer aux habitudes du pays pour les heures de repas. Nous prenons le thé à huit heures, nous dînons à deux heures, nous reprenons le thé à six heures, et nous soupons à neuf heures. On passe ici un temps considérable à table, surtout à prendre le thé, qu'on veut très-chaud et très-bon. Les Russes ne sont gourmands que pour le thé. Leurs repas, même ceux des plus grands personnages, sont fort simples et sans dessert; il est vrai qu'on mange du fromage avant la soupe.

» Le colonel Kelly et le capitaine Montagu sont partis le 30 pour Riazan en poste. Nous qui sommes officiers subalternes, nous aurons des voitures traînées par des bœufs, et nous n'irons pas plus vite que les soldats prisonniers. Notre destination est toujours Kalouga pour les officiers français, et Tamboff pour les soldats. On nous dit que nous ne serons pas moins de quatre-vingts jours en route, et, comme nous ne sommes pas encore partis, nous pouvons compter que nous ne serons pas arrivés dans trois mois. Pendant tout ce temps, je serai certainement sans nouvelles de ma famille.

» Nous nous promenons tous les jours en ville avec un officier militaire ou civil. Dans le commencement, il se formait des rassemblements de curieux autour de nous; maintenant qu'on est habitué à nous voir, on nous laisse circuler assez librement. Plusieurs dames nous ont offert des fleurs, des bonbons et d'autres objets dont elles supposaient que nous pouvions avoir besoin soit pendant notre séjour à Simféropol, soit pendant notre voyage. Elles ne cachent point la sympathie que nous leur inspirons, et elles ne craignent pas de se compromettre en se promenant avec nous et en allant visiter les malades dans les hôpitaux. Le nom français est aimé et respecté ici bien plus que le nom anglais. Les Russes parlent notre langue presque sans accent.

» Un lieutenant piémontais, M. Landriani, qui était venu à l'armée d'Orient pour assister à la guerre comme amateur, voyant la brillante charge de cavalerie anglaise à la bataille de Balaklava, s'élança avec elle et fut atteint par une balle de mitraille qui lui brisa la cuisse. Sa blessure fut considérée comme mortelle, et on négligea de lui faire l'amputation, parce qu'on pensait qu'il ne fallait pas lui faire endurer des souffrances inutiles. Il y a plus de six mois qu'il est en traitement, et on a maintenant l'assurance de le sauver, quoiqu'il ne se soit pas encore levé une seule fois depuis le 25 octobre. C'est un beau jeune homme, gai, qui ne voudrait pas ne pas avoir été blessé : « Je boiterai avec plaisir, dit-il, tant que je me rappellerai la charge » des dragons anglais. »

« 6 mai.

» Il paraît décidément que nous partons aujourd'hui. Nous faisons, M. Lacaze et moi, nos provisions de voyage pour la deuxième fois. Mademoiselle Roudzewitsch nous donne un énorme jambon, un gâ-

teau et un médicament pour soigner en route mon œil, qui supportera le voyage je ne sais comment.

» Je vous embrasse, ma bonne mère, et je vous aime toujours.

» Votre malheureux fils,

» MALAFAYE. »

CHAPITRE XXXV.

Les campagnes comptent double. — Fièvre batailleuse des Russes. — Les malades. — Etat des travaux au 15 août.

Lors de l'attaque du 18 juin, il s'engagea, entre le capitaine français M... et le capitaine russe S..., un combat au sabre; le Russe reçut un coup terrible dans l'omoplate et fut entraîné par ses soldats; il resta depuis à l'hôpital de Nicolaïeff, et fut transporté enfin à Odessa pour prendre des bains de mer. Le capitaine M... avait été fait prisonnier; il avait été guéri de ses blessures à Kherson, et était venu à Odessa pour y être échangé. Il rencontra par hasard dans la rue le capitaine S... appuyé sur ses béquilles, le reconnut et se jeta dans ses bras. Depuis, l'amitié la plus intime a subsisté entre eux, et c'est en pleurant qu'ils se sont quittés quand le capitaine M... est parti sur un vapeur français.

Le général James Simpson, dans un rapport en date du 4 août, mande à lord Panmure : « J'ai l'honneur de vous informer du retour du capitaine Montagu, du génie royal, après avoir été prisonnier de guerre. Il exprime toute sa vive reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle il a été traité par les Russes pendant sa captivité. »

Un des prisonniers russes restés entre les mains de l'armée française, en entendant l'appel des soldats qui formaient son escorte, fut frappé du nom de Béchu, qu'il dit être le sien. Comme ce prisonnier, vieillard sexagénaire, parlait le français, on le mit en rapport avec le jeune Béchu, né à Bazoches-les-Gallerandes, canton d'Outarville (Loiret).

Il résulta des explications échangées que ce dernier était le neveu, le propre neveu du soldat russe qui, fait prisonnier en 1812, avait été envoyé en Sibérie, ramené ensuite, mais longtemps après, vers les provinces méridionales de la Russie, et finalement forcé, malgré son âge avancé, de servir dans les bataillons levés à la hâte pour repousser les armées alliées. Ce vieux militaire est aussi natif de Bazoches. Aucune de ses nouvelles n'était parvenue depuis 1812, c'est-à-dire depuis quarante-trois ans, à sa famille, qui, à ce qu'il paraît, a fait depuis longtemps déclarer son absence, mais qui se dispose à lui remettre sa part de la succession paternelle aussitôt qu'il sera de retour à Bazoches.

6 *août.* — Le général Pélissier a porté aujourd'hui à la connaissance des troupes une dépêche télégraphique qu'il vient de recevoir du ministre de la guerre :

« Par décret du 4 août, les campagnes compteront double pour l'armée d'Orient.

» L'empereur s'occupe d'une mesure en vertu de laquelle les pensions des veuves des officiers et des soldats qui succombent à l'ennemi seront beaucoup améliorées. »

« SOLDATS!

» Au milieu des vœux ardents que forme pour vous votre patrie, en présence de l'intérêt immense que le monde civilisé apporte à la grande mission des armées alliées, ces preuves nouvelles de la sollicitude incessante de l'empereur pour son armée d'Orient, fortifieront encore votre persévérant courage dans ces travaux glorieux, qui vous acheminent chaque jour vers un prochain succès. »

7 *août.* — Le général Canrobert, souffrant d'une ophthalmie opiniâtre et fatigué d'une rude campagne, revient en France; la direction de la 1re division du 2e corps sera confiée au général Mac-Mahon.

11 *août.* — Depuis quatre ou cinq jours, et particulièrement les nuits, un effrayant accès de fièvre batailleuse s'est emparé de la place assiégée. C'est un roulement continuel de coups de canon, d'obusiers et de mortiers. Jamais, au grand jamais, on n'a brûlé tant de poudre. On tire de part ou d'autre plus de trente mille coups par 24 heures!

Ces jours derniers, les bombardes sont venues à leur tour saluer de leurs feux la superbe cité, qui, en revanche, leur a répondu par des milliers de coups de canon qui ne leur ont fait aucun mal, attendu qu'elles n'offrent presque pas de prise, étant à fleur d'eau.

L'occasion s'étant présentée de jouir une fois du grand et terrible spectacle qui se joue sous les murs de Sébastopol, vous nous passerez la légère témérité à laquelle nous a poussés notre curiosité, et qui nous permet aujourd'hui de vous offrir le récit d'une phase du drame qui s'exécute chaque jour autour de nous.

Ainsi, nous avons choisi le ravin de Karabelnaïa, qui forme le centre des opérations. D'abord, nous remarquons à des distances très-rapprochées, dans ce ravin, des tas de boulets, que les eaux ont amoncelés par douzaines, des éclats de bombes et d'obus, parsemés çà et là.

Entrant dans la première tranchée à droite, nous arrivons vers le milieu de la colline qui, partant de la redoute Victoria, passe au mamelon Vert et vient finir devant Malakoff. Nous nous traînons alors avec précaution environ trente pas en avant de la tranchée, et nous sommes sur une élévation d'où nous pouvons tout voir, mais non sans périls. Enfin, plus heureux que sages, peut-être, nous avons pu voir sans accident. Blottis derrière une ancienne embuscade russe qui nous gare à peu près des projectiles, nous voyons à droite le Carénage, plus à droite les batteries Blanches (ouvrages de Lavarande), en face de nous, Malakoff, masquée par le mamelon Vert (redoute Brancion), le petit Redan, la baie, et plus à droite encore des batteries dont la rive est hérissée; au versant du coteau, les lumières des baraques où sont entassés les habitants qui ont déserté Sébastopol, et enfin le camp russe, avec ses lignes de circonvallation, etc., etc; à gauche de Malakoff, le grand Redan, la Poterne, l'Arsenal, en un mot toutes les batteries, jusqu'au fort Constantin.

La nuit, la ville est sombre; quelques lumières seules l'éclairent et lui donnent un aspect lugubre et funéraire.

A notre gauche sont les diverses collines qui viennent se fondre devant la ville méridionale. Là sont établis les Anglais, plus loin les Français, au Clocheton. Tout cela est coupé par des lignes de tranchées et garni de batteries dont je vais vous parler.

La journée a été assez chaude de toute manière; mais à la nuit sombre le tamtam recommence et prend une rapide extension. Les batteries de part d'autre sont échelonnées ou disposées à droite et à gauche. En ce moment ce sont nos alliés, établis à gauche de Karabelnaïa, qui tirent sur Malakoff et le grand Redan, qui leur font face. Ces derniers répondent immédiatement et vigoureusement par des boulets, obus, bombes et grenades. Le mamelon Vert vient immédiatement au secours de son voisin par quelques coups de feu. La partie s'engage, les deux Rédans ripostent ainsi que la tour Malakoff. Alors les batteries Blanches ouvrent leur feu, qui est suivi par les détonations des canons russes braqués contre elles à la droite de la baie. Ici la musique générale s'en mêle; le Clocheton fait feu sur les bastions et sur le fort Constantin, qui sont venus, eux aussi, au secours des leurs, de sorte qu'en un instant, de la droite à la gauche, toute la ligne est en feu. A cette heure, la marine se montre dans la baie et fait chorus avec ses bordées; joignez à tout ce vacarme la fusillade assez nourrie des avant-postes, tirailleurs et embuscades, et vous vous ferez une idée de l'orchestration.

Si la nuit est tant soit peu sombre, la scène est magnifique de terreur. Les bombes se croisent dans l'air, les grenades s'élancent par bouquets, et l'on dirait les jongleries d'un feu d'artifice. Les boulets déchirent l'air de leurs sifflements aigus, les balles produisent un bruit semblable à celui des frêlons, les éclats de bombes sifflent comme des serpents en fureur, et au milieu de ces éclairs, de ces foudres, de ces détonations précipitées, ardentes et furieuses, on remarque surtout les lignes de feu que projettent les obus lorsqu'ils enfilent le milieu d'une colline ou qu'ils contournent les aspérités d'un coteau. On dirait des lignes foudroyantes et vraiment infernales! Alors les boulets vous frôlent l'oreille; les bombes, qui éclatent, vous brisent le tympan, et leurs membres épars produisent en passant autour de vous un bruit fauve qui vous agace les nerfs! Les pots à feu éclairent le tout.

En vérité, Dieu nous protége, car c'est inconcevable qu'avec une telle profusion de projectiles destructeurs il n'y ait pas plus de victimes. On peut crier au miracle!

Les Russes pointent juste; mais aussi nos soldats sont tellement habitués à leurs coups, qu'ils connaissent à la détonation si c'est un boulet ou un obus, et en voyant l'éclair quelle est sa destination. Si c'est une bombe, ils ont calculé en une demi-seconde la place où elle doit tomber. Quant aux grenades et balles, ils n'y font pas plus d'attention que si c'étaient des mouches.

Sur quatre, il y en a toujours un qui veille et qui avertit tous les autres. Suivant le cas, ils se couchent à plat ventre, s'accroupissent derrière une pierre, un gabion ou le terrassement de la tranchée, filent à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, pour éluder le danger.

Le Carénage est un lieu de prédilection où les batteries qui lui font face, et surtout les bâtiments, lancent leurs foudres; faut-il le dire? il paraît presque toujours embrasé. L'ennemi affectionne aussi particulièrement les Anglais, c'est pourquoi aussi une multitude incroyable de coups leur sont destinés de préférence.

Le matin, dès que le soleil déborde les montagnes de la Tchernaïa et dore de ses rayons la ville assiégée, on prend plaisir à contempler cette belle et malheureuse cité moscovite, digne d'un meilleur sort, tant elle est gracieuse et blanche. On admire ses édifices réguliers, carrés ou parallélogrammes, ses maisons propres, coquettes, qui font envie! Ses arbres verts, ses jardins, son site sous un ciel assez chaud que tempèrent les brises de la mer qui la baignent, excitent notre désir de nous y prélasser un jour!

D'après les renseignements qui nous parviennent, les Russes veulent retarder notre conquête et tenir bon jusqu'au bout : ils élèvent ouvrages sur ouvrages. Depuis quelque temps, ils travaillent à la construction d'un pont sur la rade; ce pont, qui a, autant que nous pouvons en juger de loin, vingt-cinq mètres de largeur, en a déjà soixante-dix de longueur, et il est loin d'être terminé. On ne

peut s'expliquer dans quel but ils ont entrepris cette œuvre, que nous ne leur donnerons peut-être pas le temps d'achever.

La baie de Sébastopol présente dans toute son étendue l'aspect le plus animé. Des barques de toutes les formes, de toutes les dimensions, vont et viennent sans cesse d'un rivage à l'autre, chargées les unes de gabions, de fascines et de troncs d'arbres pour la construction des abatis; les autres de vivres et de munitions. A peine ont-elles déchargé leurs cargaisons, qu'elles retournent en chercher de nouvelles; elles peuvent faire ainsi chacune douze ou quatorze voyages par jour. Les bois fournis en si grande quantité par les forêts de la Crimée ont été particulièrement d'un grand secours pour la défense de Sébastopol. Ils ont servi à chauffer les bateaux à vapeur et à préparer les aliments de la garnison, et on s'est à peine ressenti du manque de charbon de terre. Le formidable abatis qui forme une des principales défenses du Redan, et qui n'a pas moins de six pieds de hauteur, est construit d'arbres abattus à une distance de dix ou douze milles. On a tiré des mêmes forêts des fascines pour les autres ouvrages, et chaque jour encore on en apporte de grandes quantités.

12 *août*. — Les malades sont toujours assez nombreux; mais afin de tenir les ambulances prêtes à tout événement, on ne les y laisse pas séjourner. Du 8 au 11, ont été envoyés à Constantinople, *le Descartes* avec 7 officiers et 252 soldats malades (fiévreux); *le Mersey* avec 120; *le Sully* avec 6 officiers et 202 malades; *le Calcutta* avec 207; *le Comte-de-Cavour* avec [illegible]; *l'*[illegible] avec 152, *le Coriolanus* avec [illegible]; *le White-Haven* avec 71; *le* [illegible] avec [illegible]; *l'Italie* avec 118; *le Saint-Patrick* avec 50; *l'Egyptien* avec 5 officiers et 223 soldats; *le White-Falcon* avec 357. Sur ce nombre, on compte une certaine quantité de convalescents auxquels le changement d'air et de régime suffisent pour rendre la santé.

L'administration vient de s'entendre avec le service des messageries impériales pour que chaque bateau du lundi puisse emporter régulièrement un certain nombre de malades convalescents, de façon qu'il y ait toujours par mois sept ou huit cents évacuations qui seront dirigées sur Constantinople, et de là sur la France.

On ne désigne pas encore d'une façon positive le successeur du général Simpson, qui ne veut pas décidément garder le commandement en chef; mais tout le monde s'accorde à dire que sir Henry Bentick sera appelé à le remplacer. Sir R. England, qui suit immédiatement le général Simpson dans les hauts grades de l'armée anglaise, a été forcé par le mauvais état de sa santé de prendre un congé, et laisse ainsi la place libre à Sir Bentick.

C'est décidément sir Georges Macklean, commissaire général à Constantinople, qui vient remplacer à Balaklava le commissaire général Filder, qui s'est rendu en Angleterre pour cause de santé, et sir Georges Macklean sera lui-même remplacé à Constantinople par M. Robinson, qui est attendu du Canada.

15 *août*. — Les lignes des alliés, qui de plus en plus resserrent les fortifications de la place, s'étendent actuellement du bord de la mer, à l'entrée de la baie de la Quarantaine, jusqu'au fond du port de Sébastopol, à l'embouchure de la Tchernaïa. Cette immense étendue de travaux, d'un développement de front de plus de huit kilomètres et d'un développement total de plus de soixante-dix kilomètres, se divise en trois attaques très-distinctes, de la gauche, du centre et de la droite.

Celle de gauche, qui est dirigée spécialement par les Français, commence au fort Génois, situé au bord de la mer, et va jusqu'au ravin dit des Anglais. Là sont accumulés des ouvrages immenses, creusés pour la plupart dans le roc, et qui sont admirables comme détail d'exécution.

Les tranchées hérissées de batteries s'étendent parallèlement aux fortifications qui défendent la ville proprement dite de Sébastopol, groupée en arrière autour d'un mamelon considérable, et éloignée des ouvrages de défense par un terrain raviné de plus d'une lieue de largeur. C'est ce qui explique comment, après les feux ouverts à diverses reprises avec une extrême violence par les assiégeants, aucune maison ni édifice n'a encore été endommagé dans la ville.

Les fortifications, si intelligemment disposées par l'ennemi, et qui ont servi jusqu'ici si efficacement de remparts aux assiégés, se composent de quatre principaux forts ou bastions, savoir : le fort de la Quarantaine, baigné par la mer, relié au bastion dit de la Quarantaine par une muraille crénelée de plus d'un demi-kilomètre d'étendue. En avant de cette muraille se trouvent diverses batteries et redoutes se flanquant mutuellement, dont les principales sont le fort Rouge, et les batteries Noires demi-circulaires sur les rochers à droite de la baie de la Quarantaine, à gauche et en avant du bastion de la Quarantaine.

Ce même bastion est relié au bastion Central par une muraille crénelée au pied de laquelle court parallèlement un profond ravin qui la sépare du cimetière. Le bastion Central n'est relié à celui du Mât par aucune muraille ni même par des ouvrages continus. Le profond et étroit ravin qui sépare ces deux bastions est défendu par un système de batteries dont les feux croisés suffisent pour garder l'entrée du ravin, à peine assez large pour laisser pénétrer six ou huit hommes de front, et dont les bords sont tellement escarpés qu'il est impossible de les gravir.

Le bastion du Mât lui-même s'appuie au ravin dit des Anglais; là, plusieurs batteries systématiquement disposées défendent son flanc droit, et peuvent en même temps prêter appui aux batteries du grand Redan attaqué par les Anglais.

C'est contre ce vaste système de fortifications qu'est dirigée notre attaque de gauche, dont les travaux vraiment gigantesques, tant par la difficulté du terrain dans lequel on opérait que par leur étendue, sont arrivés à enserrer de si près la place que la distance qui le sépare des fortifications de l'ennemi varie de cinquante à cent vingt mètres au plus.

Cinquante-six batteries sont établies dans les positions les plus avantageuses de ces vastes ouvrages. Toutes sont construites avec un soin extrême et dans les meilleures conditions de solidité, particulièrement la batterie 28, comme étant la plus exposée aux feux croisés de la face gauche du bastion Central, des batteries de la muraille crénelée et de la face droite du bastion de la Quarantaine. Elle est armée de dix pièces de 30 et de quatre obusiers de 22. Son tir n'a jamais cessé un instant pendant tout le feu, qui, ouvert le 9 avril, s'est prolongé jusqu'à la fin du même mois.

L'attaque du centre, confiée aux Anglais, s'étend de la droite de notre attaque de gauche, à partir du ravin dit *des Anglais*, jusqu'à celui de la Karabelnaïa. Leurs parallèles se développent en face des fortifications du grand Redan, qui protégent le quartier de la marine et les grandes casernes de l'arsenal.

Malgré tous leurs efforts, les Anglais ont lentement avancé dans leurs travaux. A l'époque du 9 avril, ils ont ouvert le feu de leur première parallèle, leurs batteries étant au même emplacement que lors du feu du 17 octobre, éloignées par conséquent des fortifications qu'elles avaient à battre de plus de douze à quatorze cents mètres. Ce n'est qu'à partir du feu du 6 juin, que nos alliés ont établi des batteries à sept cents mètres environ du grand Redan.

Actuellement, ces batteries sont, dans les points les plus rapprochés, encore au moins à cinq cents mètres de celles de l'ennemi, et leurs tranchées et place d'armes se trouvent à trois cent cinquante mètres. Cette attaque, qui à l'origine devait envelopper toute la droite, et ne pas se borner au Redan, a été poussée avec une telle lenteur, qu'elle a permis à l'ennemi de créer les gigantesques fortifications connues sous le nom de tour Malakoff, mamelon Vert et ouvrages Blancs, s'étendant du ravin de la Karabelnaia jusqu'à l'embouchure de la Tchernaïa, au fond du port de Sébastopol.

Ce n'est qu'au mois de février que, reconnaissant l'insuffisance des moyens dont pouvaient disposer nos alliés, on leur est venu en aide en partageant cette attaque, et ne leur laissant plus que la partie en face du grand Redan. Là, ils ont présentement élevé des batteries, dont le chiffre total des bouches à feu est d'environ cent cinquante. Les Français se sont alors occupés exclusivement de tout le reste de l'attaque au delà du ravin de la Karabelnaïa. Leurs lignes, dans un terrain d'une extrême difficulté, se sont étendues en quelques semaines, en avant de la redoute Victoria et de celle dite des Anglais, jusqu'à trois ou quatre cents mètres du mamelon Vert et des ouvrages Blancs. Malheureusement, au 9 avril, ces travaux, quelque considérables qu'ils fussent, n'avaient pas encore atteint la solidité ni le développement nécessaires pour agir efficacement contre l'ensemble des immenses fortifications de l'ennemi.

Si nous avions, à cette époque, vingt-cinq ou vingt-six batteries dont le total des bouches à feu ne dépassait pas 90, les Russes avaient plus de 500 pièces de canon à nous opposer. Aussi le résultat du feu fut complétement stérile, à notre droite comme à la gauche. Nos batteries ne purent être démolies, grâce à leur extrême solidité, mais elles n'obtinrent presque aucun résultat contre l'ennemi. C'est à peine si le Mamelon Vert, contre lequel se concentraient tous nos efforts, suspendit pendant quelques heures son feu. Quant à la tour Malakoff et au grand Redan, attaqués par les Anglais, leur feu ne cessa point un seul instant.

A la gauche, grâce aux énormes moyens d'artillerie accumulés, il y eut en apparence quelques succès. Une brèche fut ouverte dans la muraille crénelée, entre la porte de la ville et la face gauche du bastion Central. Ce même bastion ainsi que ceux de la Quarantaine et du Mât furent démantelés sur toute leur face, et principalement sur leurs saillants. Leurs embrasures ne pouvaient plus protéger leurs canons; mais on reconnut bientôt qu'en arrière se trouvaient d'autres batteries en parfait état et prêtes à recevoir nos colonnes d'attaque. On ne put donc penser à livrer un assaut. D'ailleurs, se fût-on emparé du bastion du Mât et du bastion Central, que la position n'eût pas été tenable, étant dominée par les énormes batteries du grand Redan et de Malakoff qui la prenaient d'enfilade et à revers. Trop tard, malheureusement, il fut démontré que la véritable clef de Sébastopol était le vaste système de fortifications sur lequel se trouvent les ruines de la tour Malakoff; on dut donc cesser le feu et recommencer d'immenses travaux sur la droite.

Le changement de général en chef eut pour effet d'activer les travaux. Mais déjà l'ennemi avait élevé un si grand nombre d'ouvrages de contre-approche, que les difficultés étaient presque insurmontables. On ne pouvait même plus cheminer régulièrement, étant pris dans nos tranchées d'enfilade et à revers par les batteries élevées de

l'autre côté de la Tchernaïa, et par les nombreuses embuscades creusées en avant des lignes de l'ennemi. Il fallut avoir recours à un coup de main dont le succès fut merveilleux.

Le 7 juin, en une demi-heure, en plein soleil, le mamelon Vert et les ouvrages Blancs furent enlevés à la baïonnette. Depuis lors, la position fut très-simplifiée. Nous nous logeâmes dans les ouvrages mêmes de l'ennemi, et on commença à cheminer sur les fortifications de Malakoff, resserrées entre le ravin du Carénage et celui de la Karabelnaïa.

Vu la difficulté du terrain et la proximité des ouvrages russes, nos travaux n'avançaient que lentement et péniblement. Nous étions encore à plus de 600 mètres de la place quand l'impatience d'un côté et le grand succès du coup de main du 7 juin, déterminèrent à tenter l'assaut de Malakoff, en dehors des conditions ordinaires. Le succès ne répondit pas aux espérances. Il a donc fallu continuer les travaux réguliers d'un siége.

En face de nous, les Russes ont encore tout le vaste système de fortifications qui protége la partie sud de Sébastopol. Ce système, commençant à l'entrée du ravin du Carénage, se prolonge jusqu'à celui de la Karabelnaïa. Il se compose, à notre extrême droite, d'une batterie demi-circulaire adossée à la mer sur le versant gauche du ravin du Carénage; de deux petites batteries établies dans le pignon de deux maisons blanches, qui balayent tous les abords du ravin jusqu'au dépôt de tranchée; d'une autre batterie demi-circulaire, également adossée à la mer, armée d'une trentaine de bouches à feu, et flanquée, à droite et à gauche, d'une frégate à vapeur.

Cette batterie est reliée à la face droite de la tour Malakoff, dont elle est éloignée de plus de 800 mètres par un système de batteries moins considérables, se flanquant les unes les autres. Au pied de l'angle de la face droite de Malakoff se trouvent plusieurs batteries rasantes, dont l'effet a été si désastreux pour nous au 7 juin et au 18.

Le bastion de Malakoff lui-même a été considérablement augmenté dans ses moyens de défense. Un vaste fossé défendu par un parapet, où sont étagés trois rangs de bouches à feu, sert de première ligne de défense. A l'intérieur, se trouvent des places d'armes défendues par des logements à l'épreuve de la bombe et du boulet, et où sont placés des tirailleurs. Ces logements sont très-curieusement établis. Quelques-uns sont en maçonnerie, recouverts de gabionnades; d'autres sont de simples trous creusés dans le sol et recouverts d'énormes troncs d'arbres non équarris superposés les uns aux autres et rechargés de gabions remplis de terre.

On comprend la difficulté, même pour les gros projectiles, d'endommager de pareils réduits. Des places d'armes, différents chemins couverts conduisent au second redan, également défendu par un fossé et deux rangs de canons. Ce second redan enveloppe la partie culminante sur laquelle s'élevait jadis la tour Malakoff, aujourd'hui un amas de ruines. Mais au-dessus de ces ruines les Russes ont établi une vaste batterie de pièces de campagne qui a vue sur toutes les places d'armes et les chemins couverts, et peut les couvrir de mitraille, ainsi que cela a eu lieu le 18 juin.

Telles étaient à cette époque les défenses intérieures de Malakoff. Probablement depuis l'ennemi n'est pas resté oisif. Extérieurement, à partir de la face gauche du bastion de Malakoff, se trouve un système de fortifications dites du petit Redan, lequel relie Malakoff à la Lunette, ouvrage très-considérable, dominant le ravin de la Karabelnaïa, qui vient tourner brusquement au pied de cette fortification et passe en arrière du grand Redan, attaqué par les Anglais.

C'est le siége régulier, méthodique, de tout cet ensemble de fortifications qu'on s'occupe à faire actuellement. Tous les efforts des alliés sont concentrés sur ce point. Il est positivement reconnu que là est la véritable clef de la partie sud de Sébastopol. Aussi ne néglige-t-on rien pour accumuler tous les moyens à la disposition des Français et des Anglais.

L'ensemble de nos tranchées, boyaux et parallèles, a atteint déjà un développement extraordinaire. Antérieurement au feu du 6 juin, il n'y en avait pas à la droite plus de 18 kilomètres : actuellement il y en a plus de 35. Le nombre de ses batteries dépasse 40 : parmi elles, quelques-unes ont un armement formidable, entre autres la batterie blindée et casematée à la pointe du versant droit du ravin du Carénage, armée de pièces de marine à la Paixhans du plus gros calibre : elle est chargée d'éloigner les vaisseaux de l'ennemi. On espère beaucoup de la solidité de sa construction pour résister aux nombreuses batteries russes que chaque jour on voit s'élever sur la partie nord de Sébastopol, et qui concentreront tout leur feu pour l'écraser. Plusieurs autres batteries, dont on attend de grands résultats, viennent d'être installées; mais on comprend qu'à la veille d'une nouvelle tentative contre Malakoff nous ne parlons qu'avec une extrême réserve.

Nos cheminements et les places d'armes d'où les colonnes d'assaut doivent s'élancer, ne sont plus éloignées des Russes, en face de la Lunette et du petit Redan, que de 180 à 200 mètres; de la face gauche du saillant et de la face droite de Malakoff, que de 60 à 70 mètres; enfin nos dernières tranchées ne sont plus séparées des ouvrages qui s'étendent de l'angle de la face droite de Malakoff jusqu'au Carénage que par une distance d'environ 80 mètres.

Malgré toutes les conditions de succès, on procède avec la plus grande circonspection; car, il ne faut pas se le dissimuler, la position de l'ennemi est extrêmement solide, et elle est défendue par de nombreux bataillons qu'on peut renouveler à chaque instant.

C'est ce qui a fait reconnaître à beaucoup de personnes la nécessité d'un investissement complet, afin d'isoler la garnison de la place avant l'assaut suprême.

Ainsi il ne faudrait pas s'étonner si au lieu d'attaquer la tour Malakoff on prenait le parti d'aller battre l'armée de secours. Cela dépendra des diverses circonstances qui peuvent modifier les résolutions les mieux arrêtées.

Quoi qu'il en soit, tous les travaux de siége semblent réellement terminés. Le génie a accompli sa tâche, et les cruelles pertes qu'il a essuyées témoignent hautement que les officiers de cette arme, en prodiguant leur talent, n'ont pas épargné leur personne.

L'artillerie n'a plus qu'un dernier effort à tenter : l'infanterie fera le reste.

CHAPITRE XXXVI.

Négociations. — Voyage de l'empereur et de l'impératrice en Angleterre. — Voyage de la reine Victoria en France.

On voit par le précédent résumé que, malgré la persévérance et l'ardeur des alliés, rien de concluant ne s'accomplissait devant Sébastopol. Il en était de même dans la mer d'Azof, où la flottille maintenait seulement la prépondérance acquise; dans la Baltique, où l'on canonnait les places de la côte; en Asie-Mineure, où les forces russes et ottomanes s'observaient sans combattre; enfin, dans les Principautés, que continuait à occuper l'Autriche.

A défaut de succès militaires éclatants, les gouvernements de France et d'Angleterre obtenaient un résultat moral, et ce qui se passait en Europe était de nature à consolider leur puissante et féconde alliance.

Nous ne désignons pas ici les éternels pourparlers des cours allemandes, que nous croyons avoir exposés avec assez de lucidité pour n'y revenir que sommairement. Dans les nombreuses notes échangées, les mêmes arguments étaient ressassés, les mêmes difficultés reproduites. L'Autriche soutenait l'indissolubilité des quatre garanties; le cabinet de Berlin s'y opposait, attendu que cette indissolubilité résultait du traité du 2 décembre, qu'il n'avait pas voulu signer, et auquel il ne voulait pas se soumettre d'une manière indirecte. Les deux gouvernements ne s'entendaient que sur un point, le maintien des contingents fédéraux. Celui de Vienne réclamait l'arbitrage de la diète, et à force d'instances il obtint la déclaration du 26 juillet.

Sans s'expliquer sur les quatre garanties, la diète résolut à l'unanimité de remercier le gouvernement autrichien des efforts qu'il avait faits en vue du rétablissement de la paix européenne; de déclarer, d'accord avec l'Autriche, que dans la situation actuelle des affaires orientales la confédération n'avait pas à contracter de nouvelles obligations, de reconnaître enfin que l'intérêt de la paix exigeait le maintien sur le pied de guerre des contingents fédéraux votés le 8 février 1854.

Le cabinet de Vienne ne se montra qu'à demi satisfait de cette vague approbation, et réitéra ses démarches relatives à l'acceptation des quatre garanties, au traité du 2 décembre, à la nécessité de prendre les propositions primitives comme base de négociations nouvelles. La Prusse et les Etats secondaires adhérèrent purement et simplement à l'opinion de l'assemblée de Francfort. Ces luttes intestines de l'Allemagne auraient pu occuper l'attention, si des manifestations significatives n'avaient démontré que les puissances occidentales, fermement unies, se passant de tout concours étranger, étaient décidées à ne s'arrêter qu'après la victoire.

Au mois d'avril 1855, l'empereur et l'impératrice rendirent visite à la reine Victoria. Avant son départ, le 15 avril, Napoléon III dit aux députés réunis dans la salle des maréchaux : « Je vais à Londres; j'ai voulu vous dire adieu avant de partir, et vous remercier du concours que vous m'avez apporté pour toutes les lois importantes que je vous ai présentées pendant cette session; mon absence sera courte. Je pense que je serai votre interprète en assurant le gouvernement de Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne que vous appréciez comme moi tous les avantages de l'alliance avec l'Angleterre. Nous voulons tous la paix, mais à des conditions honorables, et seulement dans ce cas; si nous devons continuer la guerre, je compterai sur votre loyal appui. »

Ce voyage dura huit jours, au milieu des fêtes. Le 18, l'empereur reçut les insignes de la Jarretière en présence des chevaliers de cet ordre et des grands dignitaires de la couronne d'Angleterre. Le 19, le lord-maire, les aldermen et les membres de la corporation de la cité de Londres lui remirent une adresse, et dans sa réponse il renouvela ses déclarations : « L'Angleterre et la France, dit-il, se trouvent naturellement d'accord sur les grandes questions de politique et d'humanité qui agitent le monde. Ma présence atteste mon énergique concours pour la guerre, si nous ne parvenons à obtenir une paix honorable. »

Cette même résolution fut imprimée le 2 juillet, dans le discours d'ouverture de la session des chambres françaises. L'empereur insista sur l'insuffisance de l'accommodement proposé par l'Autriche; sur la nécessité de persévérer et d'arriver à une paix digne de l'alliance de deux grands peuples, et bientôt, afin de donner un gage éclatant de cette alliance, la reine Victoria annonça officiellement qu'elle avait l'intention de se rendre à Paris.

Trois fois seulement les souverains anglais étaient venus en France comme alliés. Henri VIII et François Ier s'étaient rencontrés au mois de juin 1520 entre Guines et Ardres, à ce fameux camp du drap d'or « où, dit Joachim du Bellai, les seigneurs anglais et français portaient leurs forêts, leurs prés et leurs moutons sur leurs épaules. » En décembre 1688, Jacques II proscrit avait cherché un asile à Saint-Germain. Enfin, le 2 septembre 1843, le roi Louis-Philippe avait reçu au château d'Eu la reine Victoria. Ces entrevues n'avaient pas eu de résultats politiques. Henri VIII, malgré les avances du roi de France, s'était déclaré pour Charles-Quint. Jacques II, malgré le bon vouloir de Louis XIV, n'avait pu reconquérir la couronne dont l'Angleterre même l'avait dépossédé. La courte apparition de la reine au château d'Eu avait un caractère intime. Au mois d'août 1855, cette reine venait sceller par sa présence l'alliance des deux nations unies contre l'ambition des czars.

Le 17 août, la reine Victoria, le prince Albert, le jeune prince de Galles et la princesse royale s'embarquaient à Spithead pour Boulogne, à bord du yacht *Victoria and Albert*, commandé par le capitaine Denmar. Leur suite se composait de la duchesse de Wellington, de la marquise d'Ely et de lady Churchill, dames d'honneur; de mademoiselle Bulteel, demoiselle d'honneur; de mademoiselle Hildiard, gouvernante de la princesse royale;

Le marquis de Breadalbane, grand chambellan; le marquis d'Albercorn, grand maître du prince Albert; le comte de Clarendon, secrétaire d'État au département des affaires étrangères; l'honorable colonel Philipps, trésorier de la maison de la reine; l'honorable général Grey, écuyer de la reine et secrétaire particulier du prince Albert; sir James Clark, précepteur du prince de Galles;

L'honorable Spencer Ponsonby, secrétaire particulier du comte de Clarendon, et le lieutenant-colonel Biddulph, écuyer de la reine et intendant de sa maison;

Le marquis d'Albercorn et lord Alfred Paget.

Dans les eaux de Calais croisaient depuis la veille, le *Neptune*, de 120 canons, portant le pavillon du vice-amiral sir Thomas Cochrane; *Saint-Georges*, 120 canons; *Sans-Pareil*, 71; *Horatio*, 24; *Mallaccao*, 17; *Inflexible*, 6; *Rosamond*, 6; *Sealark*, 6; *Rolla*, 6; *Firequeen*, *Sprightly*. Les yachts *Osborne*, *Fairy* et *Black-Eagle-Vivid* servaient d'escorte au yacht royal.

L'empereur était allé au-devant de la reine le 18 août à deux heures. Dès que la mer fut assez haute, la *Victoria and Albert* entra dans le port de Boulogne, et aborda au quai de la Douane. Les canons de l'escadre anglaise, les pièces d'artillerie placées le long de la plage, les troupes d'infanterie rangées sur les falaises firent retentir l'air d'éclatantes détonations. L'empereur vint donner la main à la reine, et la conduisit à sa voiture, où montèrent avec elle le prince Albert, la princesse de Galles et la princesse royale. L'empereur à cheval se tint à la portière de droite; le maréchal Baraguey d'Hilliers était à celle de gauche. De nombreux détachements de cavalerie (lanciers et dragons) précédaient et suivaient le cortége.

La gare de Boulogne avait été ornée d'un arc de triomphe colossal, flanqué de tours; il portait cette inscription : *Welcome to France;* et au sommet du fronton, au milieu des drapeaux de France et d'Angleterre, se dressait une statue de la Civilisation. Extérieurement, des deux côtés de la gare, avaient été établies des estrades contenant 1,100 à 1,200 personnes, et entièrement réservées aux dames. Les toilettes de cette réunion de dames étaient rehaussées par le costume pittoresque des femmes de pêcheurs du Portet, auxquelles une estrade avait été réservée.

Après quelques instants de repos, à deux heures un quart, le convoi partit à toute vapeur pour la capitale.

Paris tout entier était debout pour recevoir la reine d'Angleterre. Dès le matin, une affluence considérable se précipitait vers les boulevards; les maisons se paraient de trophées où se trouvaient heureusement mêlées les couleurs de l'Angleterre, de la France, de la Turquie et de la Sardaigne. On achevait de dresser des oriflammes, d'entourer les mâts vénitiens de guirlandes de feuillages, d'élever des arcs de triomphe. Celui que le 9e bataillon de la garde nationale avait fait construire à la porte Saint-Denis portait ces mots : *A la reine d'Angleterre! à Victoria!*

Le Gymnase-Dramatique s'était signalé par une décoration qui en occupait la façade presque tout entière. Sur un des côtés, on lisait : 18 *août* 1855! avec cette double devise entourant deux écussons : *Dieu et mon droit! Honni soit qui mal y pense!* Sur l'autre côté figurait,



Va!, ploures pas, ma boueno!

avec la date du 16 avril 1855, cette autre devise : *Dieu protége la France!* Enfin, au milieu et surmontant un faisceau de drapeaux, apparaissaient ces trois mots : *Union, Force, Désintéressement.*

A l'entrée de la rue de Rougemont, le Comptoir d'escompte avait placé des drapeaux en trophées, accompagnés d'écussons aux armes de France et d'Angleterre.

Le 7e bataillon de la garde nationale avait élevé en grand nombre, sur le boulevard Poissonnière, des mâts ornés de banderolles et de drapeaux; des écussons, également aux armes de France et d'Angleterre, les accompagnaient également.

La même décoration avait été établie par le 6e bataillon sur le boulevard Montmartre; mais au milieu de ces drapeaux, de ces trophées, on remarquait à la hauteur de la rue Vivienne deux portiques élevés l'un par la Bourse et la Banque, et l'autre par la compagnie des courtiers de commerce et des négociants du voisinage ; un peu plus loin, se dressaient deux colonnes monumentales aux parois desquelles s'appuyaient des figures allégoriques représentant la Justice et l'Abondance. Ces colonnes monumentales avaient été érigées par les soins du tribunal et de la chambre de commerce de Paris.

Vers la rue Richelieu, le directeur français de la compagnie anglaise *The Defender* avait fait placer des pilastres emblématiques surmontés d'aigles et de trophées.

Puis venait un immense portique que les artistes de l'Opéra avaient dressé en face de la rue Lepelletier. Cet arc de triomphe, peint par MM. Cambon et Thierry, était d'un effet imposant.

L'Opéra-Comique avait disposé, au milieu d'une corbeille de fleurs, une colonne d'ordre ionique dont le soubassement représentait sur ses faces le Palais de cristal de Londres et le Palais de l'exposition de 1855.

Sur le boulevard de la Madeleine, un pavillon rouge et jaune, orné de guirlandes de fleurs et de feuillage, abritait deux figures allégorique de grandeur colossale, représentant l'une l'Angleterre tenant dans sa main une lance, et l'autre la France s'appuyant sur son épée.

Jusqu'aux Champs-Elysées, la répétition des drapeaux en trophées et des écussons aux armes de France et d'Angleterre était partout la même.

Des députations des diverses corporations ouvrières qui s'étaient rendues dans la journée sur la place de la Concorde, avaient été autorisées à se réunir au cortége. Toutes portaient des bannières ornées de différentes inscriptions.

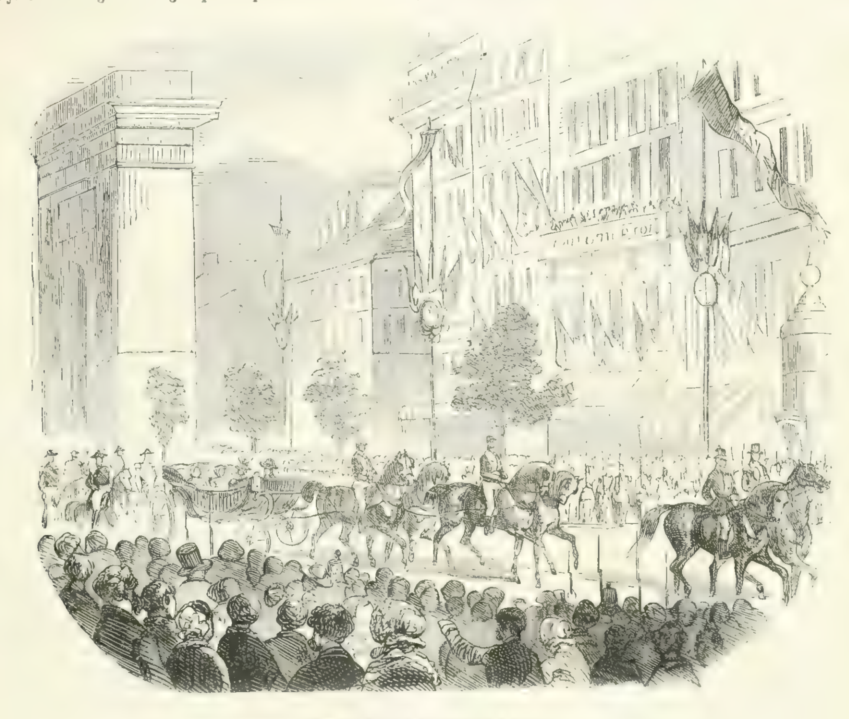
Parmi les députations venues des départements, on remarquait les orphéonistes de Montereau, les gardes nationaux d'Anet, les habitants d'Epinay, de la Chapelle, de Gonesse, de Saint-Denis, etc.

Des jeunes filles vêtues de blanc, en assez grand nombre, étaient rangées le long de l'avenue des Champs-Elysées.

A trois heures, les gardes nationales et les troupes viennent occuper les places qui leur sont assignées.

La haie est formée à droite, depuis le chemin de l'Est jusqu'à l'arc de triomphe de l'Etoile, par les gardes nationales de Paris et de la banlieue. La légion de cavalerie a pris position autour de l'arc de triomphe, sous lequel doit passer le cortége.

L'armée forme la haie du côté gauche. La garde impériale, comprenant les dépôts des régiments d'infanterie, grenadiers, voltigeurs, zouaves, sous les ordres du général comte de Montebello, aide de camp de l'empereur, est rangée à partir de la gare du chemin de fer de Strasbourg jusqu'au boulevard Saint-Denis, puis viennent les bataillons d'infanterie de la garde de Paris et celui des sapeurs-pompiers.



Entrée de la reine d'Angleterre à Paris.

L'armée de l'Est, qui fournit la plus grande partie de la haie, sur la gauche du cortége, est sous les ordres de M. le maréchal Magnan, commandant en chef. La 1re brigade de la 3e division de cette armée occupe la ligne du boulevard depuis la porte Saint-Martin jusqu'à la rue Caumartin ; cette division est commandée par M. le général Grobon, et la 1re brigade, aux ordres de M. le général d'Hugues, se compose du 12e bataillon de chasseurs à pied, des 3e et 77e régiments d'infanterie de ligne. De la rue Caumartin à l'arc de triomphe de l'Etoile, la haie est formée, toujours à gauche, par la 2e division de l'armée de l'Est, sous les ordres de M. le général Renault.

A partir du boulevard de l'Impératrice, la haie est formée des deux côtés par la cavalerie : les régiments et les escadrons se succèdent dans l'ordre suivant : cuirassiers, guides et gendarmerie de la garde impériale, garde de Paris à cheval, gendarmerie de la Seine, brigade des carabiniers, comprenant les deux régiments de cette arme, 8e cuirassiers, 12e chasseurs à cheval, 10e cuirassiers.

Dans le bois de Boulogne, à la suite de la cavalerie, la route est bordée par les troupes composant la 1re division de l'armée de l'Est, commandée par M. le général de Courtigis ; les deux brigades de la division sont sous les ordres de MM. les généraux de Limers et Chapuis. Le long de la rivière du bois de Boulogne, la haie n'existe que d'un seul côté.

D'heure en heure, la foule augmente, non-seulement sur les bou-

levards, mais encore dans les Champs-Élysées et jusqu'au terme du parcours. Les fenêtres, les balcons, les toits, les cheminées elles-mêmes sont garnies de spectateurs. A sept heures, une batterie, placée à la gare du chemin de fer de l'Est, salue de cent et un coups de canon l'arrivée de la reine d'Angleterre.

Un mouvement s'opère aussitôt d'un bout à l'autre des deux haies, qui se hâtent de rectifier leur alignement.

Le prince Napoléon, le maréchal Magnan, M. de Lawœstine, plusieurs officiers généraux, des ministres, des magistrats municipaux, M. le comte de Ségur, président du conseil d'administration du chemin de fer de l'Est, M. Emile Péreire, M. Mallapeau, chef de l'exploitation, M. Sauvage, ingénieur en chef du matériel, reçoivent l'empereur et ses hôtes à la descente du wagon.

Le cortége se met en marche, il est précédé d'un détachement de gardes municipaux et de deux pelotons des guides : dans une voiture attelée de quatre chevaux et de la plus grande simplicité, sont la reine d'Angleterre, la princesse royale, le prince Albert et l'empereur. Aux portières se tiennent le maréchal Magnan et le général de Lawœstine, commandant en chef des gardes nationales de la Seine. Dans une seconde voiture ont pris place le prince de Galles et le prince Napoléon. Dans les autres voitures se trouvent les dames d'honneur, les officiers de la maison royale et lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre.

Le cortége suit le boulevard de l'Est, les boulevards, la rue Royale, les Champs-Elysées, l'avenue de l'Impératrice et le bois de Boulogne jusqu'à Saint-Cloud. A partir de la grille du bois jusqu'au château, la haie est formée à droite par la garde nationale de Boulogne et des communes voisines, à gauche, par la 2e brigade de la 3e division de l'armée de l'Est.

Des cris de *Vive la reine!* saluent sur tout le parcours la souveraine constitutionnelle de la grande nation dont l'alliance nous est désormais assurée.

La nuit étant survenue, les voitures précipitent leur marche, et à neuf heures moins un quart elles entrent dans la cour du château de Saint-Cloud, au bruit des salves d'artillerie.

L'impératrice était au bas de l'escalier du château, accompagnée de la princesse Mathilde, des dames et des officiers du service ordinaire de l'empereur et de l'impératrice, ainsi que des maréchaux des logis du palais, des dames et des officiers désignés pour être au service de la reine d'Angleterre pendant son séjour, des grands officiers de la couronne, du ministre d'Etat et de la maison de l'empereur, et du ministre des affaires étrangères.

Immédiatement après être monté dans les grands appartements, l'empereur présente à la reine les ministres, les grands officiers et officiers de sa maison.

A neuf heures et demie, l'empereur, l'impératrice et leurs hôtes entrent dans la galerie de Diane, où le dîner est servi. Ils reviennent ensuite dans les grands appartements, et ce n'est qu'à onze heures qu'ils se séparent pour se livrer au repos qu'exigent les fatigues et les émotions de cette mémorable journée.

La reine solennisa la journée du dimanche conformément aux habitudes anglicanes ; elle visita, le 20, l'exposition des beaux-arts, la Sainte-Chapelle, l'église métropolitaine de Notre-Dame, et revint à Saint-Cloud par les boulevards et les Champs-Elysées, recevant sur son passage les témoignages de sympathie d'une nombreuse population. Dans la soirée, les acteurs du Théâtre-Français représentèrent sur le théâtre du château les *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Après avoir consacré la matinée du 21 à une excursion à Versailles, les hôtes de l'empereur assistèrent, le soir, à une représentation de l'Opéra. Sur leur passage, les trophées, les tentures, les lanternes chinoises, les illuminations avaient été prodigués. L'hôtel du duc d'Albe, le Jardin-d'Hiver et le cercle de la place de la Concorde se faisaient remarquer par le luxe de leur ornementation. L'hôtel Meurice, rue de Rivoli, avait transformé tout son premier étage en une immense panoplie aux armes de la Grande-Bretagne.

La Maison Dorée portait cette inscription latine toute de circonstance :

Anglorum regina, venis : Victoria, tecum
Exoptata diu, fac, Deus, adveniat!

« Reine d'Angleterre, Victoria, tu parais ; puisse avec toi, Dieu aidant, nous venir la victoire tant désirée! »

Toute la rue Lepelletier était sablée et garnie d'ifs illuminés au gaz.

Le péristyle du théâtre se trouvait métamorphosé en un immense parterre orné des fleurs les plus rares. La marquise était surmontée d'un aigle aux ailes éployées. Le soubassement des colonnes était garni de jardinières au-dessus desquelles s'élevaient des écussons portant les lettres N, E, et entourés de drapeaux tricolores. Toutes les marches du portique étaient couvertes de caisses d'orangers et de vases de fleurs.

Les escaliers étaient ornés de riches tapisseries, de guirlandes et de festons. De nombreuses glaces disposées avec goût reflétaient toutes ces merveilles.

Le 23, à onze heures, la reine Victoria et le prince Albert se rendirent à l'Exposition universelle, où ils furent reçus par les membres de la commission, sous la présidence du prince Napoléon. Une foule considérable stationnait aux abords du Palais de l'Industrie, richement décoré par les soins de l'administration. Des panoplies aux armes des puissances alliées s'élevaient devant la façade principale. De chaque fenêtre descendait une draperie de velours grenat brodée aux initiales N. et V., surmontées d'une couronne d'or. Le vestibule était garni des riches tapisseries des Gobelins et du Garde-Meuble. La rotonde ménagée au centre de la grande galerie avait été transformée en un délicieux jardin. Une visite au musée du Louvre, un bal à l'hôtel de ville, remplirent la journée du 23. Le vieil édifice municipal avait reçu, pour cette circonstance solennelle, la plus magnifique des décorations. Au dehors étincelaient les illuminations ; à l'intérieur, l'or, les fleurs, les draperies, les treillages dorés, les tapisseries, les statues, les cascades jaillissantes, les tentures de satin, de gaze ou de velours, étaient prodigués avec luxe et disposés avec goût. Au fond de la cour principale, transformée en vestibule vitré, tournait un vaste escalier à double révolution. Au centre, deux statues allégoriques, la Seine et la Marne, couchées au milieu des roseaux, versaient leurs eaux dans un bassin entouré de fleurs. Un groupe, qui dominait ce bassin, représentait la France et l'Angleterre unies et se donnant la main. Le bouclier, qui leur était commun, et que surmontait une branche d'olivier, portait la date du 23 août 1855.

Six mille invitations avaient été distribuées pour ce bal, où se pressaient, en brillants uniformes, les ministres, les principaux fonctionnaires publics, les sénateurs, les députés, les conseillers d'Etat et les membres du corps diplomatique.

Touchée de l'accueil qu'elle avait reçu de la ville de Paris, la reine chargea lord Clarendon, son ministre des affaires étrangères, d'adresser à M. le préfet de la Seine l'expression de ses sentiments de gratitude :

« Saint-Cloud, le 24 août 1855.

» MONSIEUR LE PRÉFET,

» La reine m'ordonne de vous exprimer, ainsi qu'au corps municipal, ses sincères remercîments pour la fête qui lui a été donnée hier. La magnificence des dispositions qui ont été prises, la splendeur de l'édifice et la courtoisie des nombreux invités ont fait une ineffaçable impression sur l'esprit de la reine, et seront toujours présents à sa mémoire, comme l'un des plus agréables incidents de sa visite à Paris.

» En répondant à l'adresse que la reine a reçue avec tant de satisfaction du corps municipal, Sa Majesté vous a assuré, monsieur le préfet, qu'elle ne pourrait jamais oublier l'accueil qui lui avait été fait par la population parisienne. Elle désire encore renouveler ici l'assurance de sa profonde gratitude pour les sentiments pleins de prévenance avec lesquels elle a été partout accueillie sur son passage lorsqu'elle a visité, avec son allié et ami, les nombreux édifices dans lesquels sont réunis, avec tant de profusion, les souvenirs des succès de la nation française dans les arts, dans les sciences et dans la guerre.

» Mais la satisfaction et la reconnaissance de la reine sont encore augmentées par la conviction que ses propres sujets partagent les manifestations bienveillantes dont elle a été l'objet. Elle y voit la ratification donnée par la France à l'alliance qui existe maintenant, non pas seulement entre les souverains, mais entre les peuples des deux pays. Elle est convaincue que les deux nations, qui ont appris à s'apprécier réciproquement dans une guerre entreprise pour une cause à la fois juste et équitable, et qui ne sont plus rivales aujourd'hui que pour atteindre le but commun qu'elles poursuivent, resteront toujours unies par les liens d'intérêts devenus désormais inséparables. Cette union a été le vœu ardent du cœur de la reine, et sa visite à la magnifique capitale de la France a inspiré à Sa Majesté un profond intérêt personnel pour le bonheur de cette grande nation.

» Je profite de cette occasion pour vous offrir, monsieur le préfet, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» CLARENDON. »

Le 24, nos hôtes assistèrent à une grande revue passée au Champ de Mars. Il serait difficile de donner une idée de l'innombrable affluence qu'attira cette fête militaire, dans laquelle manœuvrèrent trente mille hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie.

Les témoignages de satisfaction de la reine Victoria furent transmis en ces termes par le ministre de la guerre au maréchal Magnan, commandant l'armée de l'est et la première division militaire :

« MARÉCHAL,

» L'empereur m'autorise à vous dire que Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne a été très-satisfaite de l'ensemble de la revue qui a eu lieu hier au champ de Mars.

» L'aspect de votre brillante armée française a rappelé à Sa Majesté Britannique cette autre armée française dont les drapeaux sont unis fraternellement aux drapeaux de l'Angleterre sur un sol ennemi, et dont le sang a cimenté sur le champ de bataille l'alliance indestructible des deux pays.

» La belle tenue des troupes sous votre commandement, la préci-

sion des mouvements qu'elles ont exécutés, l'ardeur de tous, ont frappé Sa Majesté, et elle a pu se convaincre que, si l'armée de l'Est était appelée à combattre à son tour pour la cause commune, cette armée saurait se montrer la digne émule de celle qui a déjà conquis tant de gloire en Crimée.

» J'ai grand plaisir à vous faire part de ce témoignage de satisfaction.

» Recevez, maréchal, la nouvelle assurance de ma très-haute considération

» *Le ministre de la guerre*, VAILLANT. »

La reine d'Angleterre fit, le 25, une promenade à Saint-Germain en Laye, parcourut les salles délabrées du vieux château, et s'arrêta dans la chapelle, devant le monument où l'on conserve la cervelle et une partie des entrailles de Jacques II, qui mourut en exil à Saint-Germain, le 16 septembre 1702, et dont le corps a été transporté en Écosse, après être resté longtemps en dépôt chez les bénédictins anglais de la rue Saint-Jacques.

Le soir, le palais de Versailles resplendissait d'illuminations. Dans l'eau des bassins se reflétaient les clartés de nombreuses girandoles, des portiques en verres de couleurs encadraient les terrasses, et descendaient les rampes qui conduisent au tapis vert.

La reine Victoria, le prince Albert, l'empereur et l'impératrice arrivèrent à Versailles vers neuf heures et demie, et, quelques instants après, fut tiré, à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, un magnifique feu d'artifice, dont la pièce principale représentait les profils imposants du château de Windsor. Puis un bal commença dans la salle des glaces, ornée de trois rangées de lustres et de candélabres dorés, supportant 2,500 bougies. Un souper fut servi à minuit, dans la salle de l'opéra. Il y avait une table de neuf couverts dans la loge impériale, deux de cinq couverts chacune dans les deux loges voisines, et quarante tables de douze couverts au parterre, qui avait été réuni à la scène par un plancher mobile.

Le 26, repos; le 27, départ, auquel on donna plus de faste et d'apparat qu'à l'arrivée. Le cortége quitta les Tuileries à onze heures, précédé par un détachement de chasseurs à cheval et le régiment des guides. Venaient ensuite le général Renault, son état-major, et plusieurs officiers généraux à cheval et en grande tenue. Ils précédaient les voitures de la cour, resplendissantes de dorures, escortées d'écuyers, de piqueurs, et de valets de pied en grande livrée. Les trois premières étaient à deux chevaux, les trois suivantes à six chevaux; les deux autres attelées chacune de huit chevaux richement caparaçonnés.

Dans l'avant-dernière étaient le prince de Galles en costume écossais, avec une riche décoration en diamants sur la poitrine; le prince Jérôme en uniforme de maréchal, et le prince Napoléon, en uniforme de général de division.

Dans la dernière, se trouvaient au fond la reine Victoria et sa fille; sur le devant, le prince Albert et l'empereur en uniforme de lieutenant général, portant en sautoir le cordon bleu de l'ordre de la Jarretière.

Des détachements des cent-gardes et des cuirassiers de la garde fermaient la marche.

Le cortége, allongeant son parcours, sortit du château par le Carrousel, et gagna les boulevards par la rue de Rivoli, la rue Castiglione, la place Vendôme et la rue de la Paix. A onze heures et demie, il s'arrêtait à la gare de Strasbourg.

Les ministres, le préfet de la Seine et le préfet de police, l'ambassadeur d'Angleterre, les membres du conseil d'administration des compagnies de l'Est et du Nord, attendaient le cortége dans le grand salon de la gare de l'Est. Des estrades réservées étaient occupées par des dames en riche toilette. Les fleurs, les écussons, les trophées, les pavillons armoriés, avaient été multipliés sous les voûtes de l'embarcadère.

A midi un quart, une salve de cent-un coups de canon annonça le départ du wagon qui emmenait à Boulogne l'empereur et ses hôtes, et le soir même, après une visite aux camps, la reine d'Angleterre reprenait le chemin de son palais natal.

CHAPITRE XXXVII.

Bombardement de Sweaborg. — Destruction de Petropaulowski.

Par une heureuse coïncidence, pendant que la reine Victoria visitait Paris, on y reçut la nouvelle de deux succès.

L'hiver, qui survient si vite dans les parages de la Baltique, s'annonçait déjà par des pluies, des tempêtes qui rendaient précaire la position des vaisseaux alliés. Le terme de la campagne approchait. Les bâtiments de la flotte alliée avaient continué à se montrer isolément sur divers points des côtes. Ils avaient successivement attaqué Nystadt, Raumo, l'île de Ravensari, Friedrickshamn, l'île de Kotka, le fort de Swartholm, Lovisa; mais il n'y avait pas eu d'expédition d'ensemble, de grand coup frappé par toutes les forces réunies.

Le bombardement de Sweaborg fut décidé.

Nous avons déjà donné (page 64) quelques détails sur Sweaborg, surnommé par quelques auteurs le Gibraltar du Nord. Nous avons dit que cette forteresse et ses dépendances occupaient des îles dont les principales étaient reliées entre elles. Les deux plus grandes, appelées Vargon et Stura-Swarto, renferment la ville, le port, les arsenaux avec leurs magasins et leurs ateliers; une grande place où l'on voit le tombeau du feld-maréchal suédois Ehrensferd, créateur de la forteresse; des casernes pour 12,000 hommes, dit-on, et la plupart casematées; le lazaret, des hangars de carénage, l'hôtel du gouverneur avec tous les bâtiments et les dépendances des administrations militaires ou maritimes; le casino des officiers de la garnison, qui sert au besoin pour les grandes réceptions du gouverneur et pour les bals; un bagne, une prison d'État; enfin trois églises gréco-russes, une église luthérienne, une synagogue, et même une petite mosquée pour quelques musulmans au service de la Russie.

La population de la ville s'élève à 6,000 âmes; le chiffre de la garnison varie de 6,000 à 10,000, auxquels il faut ajouter les marins et les ouvriers de l'arsenal. Les maisons sont construites en briques; elles ont presque toutes un rez-de chaussée voûté; le casino lui-même est voûté; il y a en outre autour du port quelques cavités creusées dans le roc pour servir de magasins.

La face nord de l'île Stura-Swarto, qui regarde la ville d'Helsingfors, est bordée par une plage où s'étend une ligne de chantiers de construction. Le port intérieur de la forteresse renferme habituellement une flottille et quelques bâtiments à vapeur pour la garde ou la police des côtes et pour le service de la douane. On voit en outre à flot dans le port de vieux vaisseaux transformés en pontons et couverts d'une toiture, qui servent au besoin de casernes supplémentaires pour les marins et les ouvriers.

Les autres îles se nomment Gastabs-Vard, Wester-Swarto, Lilla-Oster-Swarto, Skansland, Back-Holmen, Kungs-Holmen, Mielkio, Drumsid, Sandham, Rentam, Stura-Miolo ou Abraham. Les ouvrages défensifs dont elles étaient hérissées avaient été consolidés depuis cinq mois; et des batteries récemment construites ou réparées dominaient tous les points par lesquels il était possible d'approcher de la rade, en franchissant des passes inextricables.

Il n'entrait pas dans la pensée des amiraux alliés de forcer ces passes ou de canonner inutilement des remparts de granit. Leur unique but était de brûler l'intérieur de la place, et d'en détruire les établissements militaires.

Le 6 août, l'escadre anglaise parut devant Sweaborg. Elle se composait du *Duc de Wellington*, à bord duquel le contre-amiral Dundas avait arboré son pavillon; de *l'Exmouth*, portant le pavillon du contre-amiral Seymour; des vaisseaux *l'Euryalus*, *l'Arrogant*, *le Pembroke*, *le Cornwallis*, *le Cossack*, *le Merlin*, *le Vulture*, *le Hastings*, *l'Edinburgh*, *la Magicienne*, *le Dragon*, *le Belle-Isle*, *le Cruiser*, *le Geyser*, *le Locust*, *le Lightning*, *l'Eolus*, *la Princess Alice*, *le Volgano*; de seize chaloupes canonnières et de seize bombardes. Le contre-amiral Penaud la rejoignit le soir même à bord du *Tourville*, et le lendemain arrivèrent au rendez-vous les vaisseaux *le Duquesne* et *le Duguesclin*; la fregate *Isis*; la corvette *la Galatée*; les avisos à vapeur *l'Aigle* et *le Pélican*, les canonnières *Aigrette*, *Avalanche*, *Dragonne*, *Fulminante*, *Tempête* et *Tourmente*; les bombardes *Tocsin*, *Fournaise*, *Trombe*, *Torche* et *Bombe*, armées chacune de deux mortiers de trente-deux centimètres. Les canots de l'escadre portaient une grande quantité de sable qu'ils avaient chargé à l'île de Vargon, et qui devait servir à établir à terre une batterie de mortiers. A onze heures et demie du soir on débarqua les sacs de sable sur le rocher du Longœrn ou îlot Abraham, à 2,200 mètres des forts russes. En moins de cinq heures de travail, un épaulement de 20 mètres de long sur 5 mètres 50 centimètres de largeur à la base et 2 mètres de hauteur protégeait une batterie de trois mortiers de 27 centimètres chargés et prêts à faire feu. Un large approvisionnement de poudre était enfermé dans une déchirure du granit, couverte par un solide blindage à l'abri de la bombe.

Les chaloupes furent dispersées en demi-cercle, dont on réserva le centre aux bombardes françaises. Le succès des opérations étant subordonné à l'état du temps et à la rapidité avec laquelle les bombes pouvaient être lancées, on se hâta d'essayer la partie des mortiers, et le feu général commença à sept heures vingt minutes dans la nuit du 7 août.

Pendant les premières heures, un feu rapide de boulets et de bombes fut entretenu par la forteresse contre les chaloupes canonnières, et la portée des batteries, fortement armées, dépassait complétement les bombardes; mais le mouvement continuel des chaloupes canonnières et l'habileté avec laquelle elles étaient dirigées par les officiers qui les commandaient leur permettaient de riposter avec beaucoup de succès, et presque sans qu'elles aient pu être atteintes pendant toute la journée.

Vers dix heures du matin on commença à voir l'incendie des divers bâtiments, et une forte explosion eut lieu dans l'île de Vargon. Une heure après, elle était suivie d'une seconde explosion; vers midi, une troisième et plus forte explosion avait lieu dans l'île de Gustafsvard, causant de grands dommages aux défenses de l'ennemi, et contribuant beaucoup à ralentir le feu des canons dans cette direction. L'avantage de la rapidité avec laquelle avait été dirigé le feu des

mortiers a été démontré par les nouvelles conflagrations qui ne cessaient d'avoir lieu, et s'étendaient à l'île de Vargon.

Les récifs étaient si nombreux que les canonnières touchaient par intervalles. Elles furent rappelées avant le coucher du soleil, se réunirent sous les ordres du capitaine Caldwell, et lancèrent pendant trois heures des fusées qui allumèrent de nouveaux incendies.

Le 10, à la pointe du jour, les positions de la plupart des bombardes avaient été avancées, et les canonnières reçurent l'ordre de recommencer. Le vaisseau à trois ponts qui avait été mis à l'ancre par l'ennemi, afin de fermer et défendre le canal entre Gustafsvard et Bak-Holmen, avait été retiré pendant la nuit et abrité dans une position plus sûre; mais le feu des batteries avait été augmenté, et l'action recommença vivement de part et d'autre. L'incendie continuait à se développer dans la forteresse, et vers midi une colonne de fumée plus épaisse qu'aucune de celles qui avaient précédé, colonne suivie de flammes éclatantes, annonça que les bombes avaient atteint des matières combustibles dans la direction de l'arsenal.

Pendant la nuit, le feu ne se ralentit pas; il n'y avait plus à détruire dans l'île de Vargon que quelques magasins sans importance, et ceux qui étaient encore debout sur Swarto étaient hors de la portée des bombes. Les contre-amiraux se concertèrent, et donnèrent l'ordre de cesser le feu au point du jour.

Ainsi se termina le bombardement, qui avait duré quarante-cinq heures, et pendant lequel les bâtiments français et la batterie d'Abraham lancèrent seuls sur la place 4,150 projectiles, dont 2,828 bombes. L'*Invalide russe* dit que dans la seule journée du 9 août, de sept heures du matin à huit heures du soir, plus de 10,000 bombes éclatèrent sur la place, et que, pendant la soirée du 10 les alliés lancèrent jusqu'à 30 fusées à la congrève par minute.

Les alliés ne perdirent qu'un seul homme, un matelot anglais. Le rapport du général de Berg fait un relevé de 60 morts, et de 198 blessés ou contusionnés; il prétend que, sauf quelques incendies qu'il était impossible de prévoir, le mal fait aux ouvrages de la forteresse et aux batteries est en général minime; mais il n'en est pas moins avéré qu'en établissements militaires, munitions, approvisionnements, bois de chauffage, le bombardement détruisit une valeur d'au moins vingt-cinq millions.

Les principaux établissements brûlés dans la citadelle furent:

Deux poudrières;

Deux magasins de bombes;

Un magasin rempli de chanvre et de filin;

Deux magasins contenant des blés et farines pour la troupe;

Un magasin de goudron;

Une grande maison contenant le dépôt des médicaments pour l'armée;

Dix-sept habitations particulières;

La maison du général gouverneur et sa chancellerie;

Dix-huit navires atteints dans les bassins;

Les quais en granit endommagés par les bombes.

Dans la nuit du 12 au 13 août, les marins évacuèrent l'îlot Abraham, en ne laissant à terre qu'un traîneau, sur lequel ils avaient gravé cette inscription: *Prière de conserver pour l'année prochaine.* En outre, les canonniers avaient gravé sur un rocher une autre inscription ainsi conçue:

9, 10 ET 11 AOUT 1855.
BATTERIE FRANÇAISE ARMÉE PAR L'ARTILLERIE
DE MARINE
ET LES MATELOTS CANONNIERS
COMMANDÉS PAR LE CAPITAINE SAPIA.

Le 13, à neuf heures, les deux flottes se dirigèrent vers le sud, et à trois heures, elles mouillèrent près de l'île de Vargon.

Sur des mers plus lointaines, les alliés avaient obtenu sans coup férir un autre avantage. Conformément à des ordres venus des généraux russes de Sibérie, la ville de Petropaulowski avait été évacuée.

Une escadre alliée, composée de huit bâtiments de guerre, arriva le 15 mai en vue de cette place, et jeta l'ancre dans la rade. Un détachement de marins fut envoyé à terre par ordre des commandants de la flotte, le contre-amiral Bruce pour les Anglais et le contre-amiral Fourrichon pour les Français.

Ce détachement, ayant débarqué, trouva la ville déserte, sauf un individu d'origine française, naturalisé Américain, et deux autres citoyens des États-Unis, qui hissèrent leur pavillon national sur leurs habitations, et se dirent les légitimes propriétaires du sol, les Russes leur ayant abandonné ces lieux. Ces étrangers y étaient établis comme négociants, et l'on ajoute qu'ils y faisaient d'assez belles affaires.

Une centaine de chiens de la grande race des mâtins du Kamtchatka, décharnés et dans le plus pitoyable état, parcouraient les rues de la ville, suivant partout les marins, afin d'obtenir quelques morceaux de biscuit pour assouvir leur faim.

Les Anglo-Français, après s'être partagés en escouades, se mirent en devoir d'incendier et de faire sauter les arsenaux, les magasins et tous les édifices publics. Aucune construction ne fut épargnée, sauf l'hôpital, l'église et les demeures des classes pauvres.

Les habitants avaient commencé à quitter la ville peu après le départ de la garnison. Accompagnés de leurs autorités, ils s'étaient retirés vers Tchinski; mais la femme du gouverneur russe étant enceinte, la fuite avait dû s'arrêter au petit village d'Avache, à une vingtaine de milles dans l'intérieur des terres.

Le lendemain de l'arrivée des alliés, l'œuvre de la destruction des fortifications commença. Les murs, construits en fascines, poutres et terre avaient seize pieds d'épaisseur. Leur force était telle, que pendant longtemps ils résistèrent aux plus énergiques attaques; ils ne purent être renversés sur le sol qu'à l'aide d'explosions souterraines.

Le gouvernement russe paraît avoir pris très-soudainement la résolution d'abandonner sa colonie. L'année dernière, après la première attaque, ses ordres portaient de renforcer la position, et notamment d'établir dans les batteries de doubles rangées de canons. Les alliés trouvèrent des embrasures pour cinquante et une pièces d'artillerie de gros calibre. On ne comprend pas les motifs qui ont pu engager les Russes à se départir de leurs premières résolutions; ils étaient en mesure d'opposer aux efforts de l'ennemi une résistance plus énergique qu'il y a un an.

Après avoir achevé la démolition de tous les travaux, la flotte reprit la haute mer, ne laissant devant Petropaulowski que le *Trincomalee* avec deux prisonniers, destinés à être échangés contre un matelot français tombé au pouvoir des Russes lors de la première attaque, et qui avait subi l'amputation des deux bras.

De Petropaulowski, les amiraux Bruce et Fourrichon se rendirent à Sitka. Dès qu'ils parurent dans la passe, un bâtiment à vapeur appartenant à la compagnie russo-américaine vint au-devant d'eux, et le secrétaire du gouverneur, qui se trouvait à bord, annonça aux deux amiraux que la place était hors d'état de se défendre, et qu'elle se rendrait à la première sommation. Il rappela en même temps qu'en vertu d'un arrangement conclu entre la compagnie russo-américaine et celle de la baie d'Hudson, arrangement sanctionné par leurs gouvernements respectifs, l'établissement de Sitka se trouvait placé, pour l'Angleterre du moins, en dehors de la sphère des hostilités.

S'étant assurés qu'il n'y avait dans le port de Sitka aucun bâtiment russe, les amiraux retournèrent à leur bord et s'éloignèrent sans retard. L'escadre de l'amiral Bruce se dirigea sur l'île de Vancouver, puis sur San-Francisco, où elle arriva peu de jours après.

Le retour des escadres alliées à Petropaulowski, la ruine de ce port et la croisière qu'elles organisèrent ensuite le long des îles Aleoutiennes suffirent pour désorganiser le commerce russe dans ces parages.

Ce commerce, qui consiste en pelleteries, en ivoire et en pierres précieuses, emploie une centaine de navires qui se réunissent tous les ans à Petropaulowski, après avoir reçu les produits du comptoir de Sitka et des îles Aleoutiennes, pour se diriger sur le fleuve Amour. On peut évaluer à dix millions de francs par an l'importance du mouvement commercial qui s'opère sous les auspices de la compagnie russo-américaine.

CHAPITRE XXXVIII.

Bataille de la Tchernaïa ou de Traktir.

La victoire remportée sur les bords de la Tchernaïa eut encore plus de retentissement que l'affaire de Sweaborg.

La Tchernaïa, rivière torrentueuse et guéable en été, prend sa source sur le mont Yaïla, coule à découvert pendant l'espace d'un kilomètre, rentre sous terre, et reparaît auprès de la bourgade tartare de Skélia, pour arroser la vallée fertile et riante qui doit son nom au village de Baïdar.

On peut passer la Tchernaïa sur deux ponts, l'un est en aval de Tchorgoun; l'autre, le pont de Traktir ou de l'Auberge, solidement construit en pierre, sert aux communications entre Balaklava et Simphéropol.

Depuis le 25 mai, une partie des forces alliées occupait sur les rives de la Tchernaïa des positions excellentes, couvertes dans tout leur développement par la rivière même, et par un canal de dérivation qui formait un second obstacle.

A la naissance de la vallée de Baïdar bivouaquait la division de cavalerie du général d'Allonville.

Près de là, une division turque campait sur le mamelon d'Alson.

L'armée piémontaise se tenait sur la montagne de Hasfort, et dans les gorges voisines de la crête qui sépare la vallée de Baïdar du plateau de Sébastopol. Elle avait en face d'elle les hauteurs du Choulliou, qui après s'être développées en plateaux ondulés, s'abaissent brusquement au-dessous de Tchorgoun.

Les divisions françaises étaient établies sur deux mamelons appelés monts Fédiouchine, et le long des escarpements du plateau de Sébastopol. C'étaient la division Faucheux, composée de la brigade Manèque (19e bataillon de chasseurs, 2e zouaves, 4e infanterie de marine), et de la brigade de Failly (95e et 97e de ligne);

La division Herbillon, composée de la brigade Marguenat (14e bataillon de chasseurs, 47e et 52e de ligne), et de la brigade Clerc (63e et 73e de ligne);

La division Camou, composée de la brigade Wimpfen (tirailleurs algériens, 3e de zouaves, 50e de ligne), et de la brigade Vergé (3e bataillon de chasseurs, 6e et 82e de ligne).

Les versans les plus rapprochés du pont de Traktir étaient défendus par les zouaves et les chasseurs. En arrière des mamelons se groupaient l'artillerie, le génie et les équipages des divisions.

Vis-à-vis des positions françaises, entre les hauteurs de Chouliou et les flancs rocheux des plateaux de Mackenzie, s'étend une plaine de trois kilomètres de large, à travers laquelle la route de Mackenzie vient passer au pont de Traktir pour déboucher dans la plaine de Balaklava.

Au mois de juillet, les Russes avaient couronné les hauteurs de Mackenzie; mais leur armée était restée inactive, et les alliés, dans leurs reconnaissances, n'avaient rencontré que des escouades de Cosaques qui fuyaient après de courtes escarmouches. Français et Sardes pouvaient se reposer en paix sous leurs tentes, ou mieux encore sous les *gourbis*, que, suivant la méthode africaine, ils fabriquaient avec de vertes branches d'arbres, pour se garantir des rayons ardents du soleil. Seulement les batteries *Gringalet* et *Bilboquet* envoyaient des boulets, peu dangereux à cause de la distance, aux groupes d'hommes ou de chevaux qui s'approchaient trop de la rivière.

Les Russes ne se décidèrent à sortir de leur torpeur qu'en apprenant que l'assiégeant allait canonner et bombarder avec un redoublement de vigueur la tour Malakoff et les ouvrages du faubourg de Karabelnaïa. Le général prince Gortschakoff arrêta un plan à l'exécution duquel environ trente mille hommes devaient concourir, et le 16 août, vers quatre heures du matin, le cri : Aux armes! retentit à l'improviste dans les camps de la Tchernaïa.

Une brume épaisse favorisait le mouvement de l'ennemi. Les 7e et 12e divisions, sous les ordres du général de Read, se ruent sur le pont de Traktir. Elles improvisent des passages à l'aide d'échelles, de ponts volants et de madriers, arrivent aux premières tentes, et gravissent les monts Fédiouchine. Mais le brouillard se dissipe; le général d'Herbillon, commandant en chef des forces françaises, oppose sa division, la division Faucheux et la brigade de Failly aux assaillants, qui se replient en désordre, et repassent précipitamment le pont de Traktir.

Les troupes de la 5e division russe, fraîchement arrivées de Pologne, viennent au secours de la colonne dispersée. Elles marchent avec un élan inaccoutumé, sans perdre le temps à faire le coup de fusil; mais leur ardeur ne se soutient pas. Elles sont culbutées par la division Faucheux, que vient renforcer la brigade Clerc, et foudroyées par quatre batteries à cheval que le colonel Forgeot fait mettre en position. Le général Read et son chef d'état-major, le général-major de Weimarn, tombent morts côte à côte, et le prince Gortschakoff, qui prend en personne le commandement, ne parvient pas à rallier ses soldats découragés.

A l'extrême droite, la 17e division russe, aux ordres du lieutenant général Liprandi, après avoir repoussé les avant-postes, avait engagé une lutte d'artillerie avec les batteries sardes. Les *bersaglieri*, excellents tireurs, décimaient les artilleurs à leurs pièces, tandis que la division Trotti chargeait à la baïonnette les colonnes d'infanterie. A l'extrême gauche, au milieu de la fumée et du brouillard, la 7e division russe avait donné contre la division Camou. Attaquée de flanc par le 50e de ligne et le 3e de zouaves, elle avait été forcée de repasser la rivière et de se rallier au loin pour échapper aux coups de la 4e batterie du 13e régiment d'artillerie. Voyant que ses troupes s'épuisaient inutilement, le prince Gortschakoff ordonna la retraite, pendant laquelle son aide de camp, le général baron Wrewsky, fut emporté par un boulet de canon; les Russes repassèrent la Tchernaïa, au delà de laquelle ils ne furent pas suivis, et regagnèrent la montagne Mackensie. Ils laissaient sur le champ de bataille 2,500 morts et 1664 blessés, qui furent recueillis dans les ambulances françaises.

Le général Pélissier, qui était accouru avec son état-major, avait fait mettre les réserves sous les armes. La cavalerie anglaise, les escadrons sardes, les chasseurs d'Afrique, s'apprêtaient à charger. Les divisions Levaillant, du 1er corps, et Dulac, du 2e corps, s'avançaient vers le pont de Tratkir, ainsi que six bataillons turcs commandés par Sefer-Pacha (général Koscielzki). Ces troupes ne servirent qu'à relever les divisions engagées, qui avaient grand besoin de repos.

Les bords et le lit de la rivière présentaient un effrayant spectacle. Ils étaient encombrés de cadavres, de fusils brisés, de sacs, de cartouches, et le gravier blanchâtre était maculé de larges taches de sang.

La perte des Français s'éleva, suivant le rapport du général Pélissier, à huit officiers supérieurs blessés, neuf officiers subalternes tués et 53 blessés, 172 sous-officiers et soldats tués, 146 disparus et 1103 blessés. L'armée sarde eut environ 250 hommes hors de combat. Le rapport du général La Marmora annonça la mort du comte de Montevecchia, ancien colonel commandant de la 4e brigade provisoire, promu au grade de général par un décret du 1er août. Cet officier, atteint d'une balle au thorax, était tombé en disant : « Je suis bien content de mourir comme je l'ai toujours désiré, sur le champ de bataille. » On désespérait de lui, mais après lui avoir prodigué des soins immédiats et empressés, les médecins répondirent de sa vie.

Le général Read, dont le corps fut abandonné par les Russes, était le fils d'un ingénieur écossais qui s'était établi en Russie, et avait longtemps rempli dans les provinces du Caucase les fonctions de lieutenant impérial. On trouva sur lui des instructions relatives au rôle qu'il avait à remplir dans l'attaque où il avait succombé. Elles furent envoyées avec son portefeuille au prince Gortschakoff, qui en accusa réception en ces termes :

« Sébastopol, le 19 août 1855.

» MONSIEUR LE COMMANDANT EN CHEF,

» J'ai eu l'honneur de recevoir la communication que Votre Excellence a bien voulu me faire le 16 août courant, ainsi que le portefeuille renfermant des valeurs et une lettre appartenant au général Read.

» Je reconnais hautement, monsieur le commandant en chef, toute la valeur d'une démarche aussi pleine de courtoisie, ainsi que la sollicitude généreuse qui a porté Votre Excellence à faire rechercher le corps de cet officier général.

» Agréez-en l'expression bien sentie, et recevez l'assurance renouvelée de ma haute considération.

» MICHEL GORTSCHAKOFF. »

Les trois ordres du jour suivants célébrèrent la victoire de la Tchernaïa.

« SOLDATS!

« Dans la journée du 16 août, vous avez vaillamment combattu, et vous avez puni l'armée russe de son aventureuse tentative contre nos positions de la Tchernaïa.

» Pour avoir été remportée le lendemain de la Saint-Napoléon, votre victoire n'en célèbre pas moins dignement la fête de votre empereur. Rien ne pouvait être plus agréable à son grand cœur que le laurier dont vous avez de nouveau décoré vos aigles.

» Cinq divisions d'infanterie russe, soutenues par une artillerie nombreuse et des masses considérables de cavalerie, et présentant un effectif de 60,000 hommes, ont fait effort contre vos lignes. L'ennemi comptait vous en chasser et vous refouler sur le plateau de la Chersonnèse. Vous avez confondu ses présomptueuses espérances; il a échoué sur tout son front d'attaque, et les Sardes, à votre droite, se sont montrés vos dignes émules. Le pont de Traktir a été le théâtre d'une lutte héroïque qui couvre de gloire les braves régiments qui l'ont soutenue.

» SOLDATS!

» Cette affaire, où les Russes ont perdu plus de 6,000 hommes, plusieurs généraux, et laissé entre nos mains plus de 2,200 blessés ou prisonniers, et leur matériel, préparé de longue main pour le passage de la rivière, fait le plus grand honneur au général Herbillon, qui commandait les lignes de la Tchernaïa, et à sa division. Les divisions Camou et Faucheux ont été à la hauteur de leur vieille réputation. Les généraux de brigade, de Failly surtout, Clerc et Wimpffen; les colonels Douay, Polhés, Danner et Castagny, ont droit à la reconnaissance de l'armée.

» Je ne puis nommer ici tous les émules de leur valeur; mais je dois signaler particulièrement l'habile direction que le colonel Forgeot a imprimée à nos énergiques canonniers, la brillante conduite de l'artillerie de la garde impériale et des divisions. Une batterie de position anglaise, du sommet qui domine Tchorgouna, nous a puissamment aidés à décider le mouvement de retraite de l'ennemi, sans engager nos réserves. Les Turcs, débarrassés d'une fausse attaque, nous ont apporté l'appui de six bataillons et d'une batterie. La cavalerie anglaise était prête, avec des escadrons sardes, à seconder les braves chasseurs d'Afrique du général Morris, si la poursuite de l'ennemi eût pu ajouter utilement au succès. Mais je n'ai pas perdu de vue notre grande entreprise, et j'ai voulu ménager notre sang, après avoir obtenu un résultat qui consacre une fois de plus notre supériorité sur cette infanterie si vantée, qui vous présage de nouvelles victoires, et augmente vos droits à la reconnaissance du pays.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 17 août 1855.

» *Le général en chef,* A. PÉLISSIER. »

« SOLDATS!

» Hier, pour la première fois, vous avez rencontré l'ennemi que nous sommes venus combattre dans ces régions lointaines; votre attitude a été telle que je l'espérais, et de nature à mériter les éloges de nos braves alliés. Le télégraphe a annoncé à l'Europe que vous avez contribué à la victoire de la Tchernaïa. Le roi sera satisfait, et la nation remplie de joie. Je vous remercie de votre belle conduite dans cette glorieuse journée!

» *Le général en chef,* ALFONSE LAMARMORA. »

« Le commandant en chef félicite l'armée sur le brillant succès que les troupes françaises et sardes ont remporté hier sur l'ennemi.

» Les efforts des Russes pour franchir la Tchernaïa, quoique tentés

avec des forces très-supérieures, ont été très-vigoureusement repoussés.

» Nos courageux alliés, par leur intrépidité et leur audace, ont ajouté un nouveau lustre à nos armes, et dans cette occasion, la première où l'armée sarde a rencontré l'ennemi, elle s'est montrée digne de combattre à côté de la plus grande nation militaire de l'Europe. »

« L'armée, après la lecture de cet ordre, trouvera un motif de plus d'unir fraternellement ses efforts à ceux de nos nobles alliés dans la grande entreprise dont nous poursuivons l'accomplissement.

» Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 17 août 1855.

« *Le général en chef*, JAMES SIMPSON. »

L'empereur écrivit, le 20 août, au général Pélissier :

« GÉNÉRAL,

» La nouvelle victoire remportée sur la Tchernaïa prouve, pour la troisième fois depuis le début de la guerre, la supériorité des armées alliées sur l'ennemi lorsqu'il est en rase campagne; mais si elle fait honneur au courage des troupes, elle ne témoigne pas moins des bonnes dispositions que vous aviez prises. Adressez mes félicitations à l'armée, et recevez-les aussi pour votre part. Dites à ces braves soldats, qui depuis plus d'un an ont supporté des fatigues inouïes, que le terme de leurs épreuves n'est pas éloigné. Sébastopol, je l'espère, tombera bientôt sous leurs coups; et l'événement fût-il retardé, l'armée russe, je le sais par des renseignements qui paraissent positifs, ne pourrait plus pendant l'hiver soutenir la lutte dans la Crimée. Cette gloire acquise en Orient a ému vos compagnons d'armes en France; ils brûlent tous de partager vos dangers. Aussi, dans le double but de répondre à leur noble désir et de procurer du repos à ceux qui ont déjà tant fait, j'ai donné des ordres au ministre de la guerre, afin que tous les régiments restés en France aillent au fur et à mesure remplacer en Orient ceux qui rentreraient. Vous savez, général, combien j'ai gémi d'être retenu loin de cette armée qui ajoutait encore à l'éclat de nos aigles; mais aujourd'hui mes regrets diminuent, puisque vous me faites entrevoir le succès prochain et décisif qui doit couronner tant d'héroïques efforts.

» Sur ce, général, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Ecrit au palais de Saint-Cloud, le 20 août 1855.

» NAPOLÉON. »

CHAPITRE XXXIX.

Précautions prises par le général Simpson. — Ouverture du feu. — Rapport du prince Gortschakoff sur le siége. — Enlèvement d'une embuscade. — Situation des armées sur les bords de la Tchernaïa. — Prise de Malakoff et du faubourg de la Karabelnaïa. — Evacuation de Sébastopol. — Conclusion.

La victoire de la Tchernaïa garantissait la paisible continuation du siége; toutefois, dans la crainte d'être inquiétés de nouveau, les alliés renforcèrent leurs postes d'observation. Le général Simpson envoya à Kamara quatre régiments écossais, sous les ordres du lieutenant-général Campbell, avec cinquante pièces de canon.

Les dispositions étaient prises pour qu'un feu bien nourri fût ouvert, le 17 août, contre Malakoff et le Redan. Il commença dans la matinée, et eut des effets presque immédiats; dans l'après-midi, une bombe lancée par une des batteries de mortiers, causa l'explosion d'un grand nombre de bombes dans une des batteries de l'ennemi.

Nous ne possédons que de vagues renseignements sur les premières journées du bombardement. La plus grande discrétion avait été recommandée; les correspondances étaient muettes ou laconiques. Dans leurs communications publiques à leurs gouvernements respectifs, les généraux en chef de l'armée d'Orient se contentaient d'annoncer sommairement que tout allait bien, qu'on avançait, que le feu se continuait dans des conditions favorables. C'est dans les rapports du prince Gortschakoff qu'il faut chercher des détails sur le grand duel d'artillerie.

« La canonnade renforcée et le bombardement contre Sébastopol, ouverts le 17 août par l'ennemi, ont continué avec de courtes suspensions jusqu'au 21; depuis ce jour jusqu'au 23 inclusivement, la canonnade a diminué progressivement, mais le bombardement s'est maintenu avec assez de violence.

» Durant tout cet espace de temps, l'assiégeant exécutait pendant le jour, comme par le passé, un feu droit des plus violents contre le faubourg Karabelnaïa et les ouvrages qui le défendent. Pendant la nuit, l'ennemi lançait une grande quantité de bombes et de fusées contre la place et dans la rade.

» La guerre de mines, qui, les jours précédents, avait été poussée avec tant d'activité, a presque cessé. Quant aux travaux, l'assiégeant, occupé à réparer les avaries graves de ses batteries, n'a pas poussé de nouvelles approches.

» Voici les détails du siége :

» Le 18 août. — Le feu le plus violent de part et d'autre n'a pas discontinué pendant toute la journée et la nuit; les bastions Korniloff et n° 3 sont ceux qui ont le plus souffert des batteries ennemies.

» Durant la nuit du 18 au 19, ces deux bastions ont été réparés d'une manière très-satisfaisante, malgré la concentration du tir de l'ennemi contre eux, et, le matin du jour, ils ont répondu avec la même vivacité à l'assiégeant, qui avait passé toute la nuit à réparer ses batteries endommagées.

» Le 19 août. — La canonnade de l'assiégeant, qui s'était soutenue sans interruption jusqu'à midi, s'affaiblit un peu à partir de ce moment. Son tir endommagea les ouvrages du flanc gauche de notre ligne de défense; mais les embrasures détruites étaient immédiatement rétablies, surtout pendant les nuits, de sorte que, chaque matin, tous nos ouvrages pouvaient ouvrir leur feu de nouveau; de plus, on y construisit les traverses indispensables.

» Le 20 août. — Depuis l'aube du jour jusqu'à midi, le feu fut extrêmement vif; vers midi, il commença à faiblir, mais à cinq heures, il fut repris, particulièrement contre le bastion n° 4. De notre côté, les bastions n°s 4 et 3, et les deux ouvrages contigus répondirent à l'ennemi avec tant de succès que ses batteries furent réduites au silence; deux d'entre elles, de 4 et de 7 pièces sur le mamelon Vert, furent démontées et, à la batterie anglaise de 13 pièces, le feu prit aux gabions, qui brûlèrent jusqu'au moment de la cessation de la canonnade, à huit heures du soir, par l'impossibilité où l'ennemi se trouvait d'éteindre l'incendie.

» Le 21 août. — La canonnade et le bombardement, particulièrement contre le faubourg Karabelnaïa, furent plus faibles que la veille.

» A neuf heures du soir, les postes secrets s'étant rencontrés en avant du bastion n° 2, il y eut une fausse alarme, à la suite de laquelle le bastion n° 2 ouvrit une vive canonnade qui s'étendit jusqu'à l'extrémité gauche de notre ligne de défense, et fut soutenue de part et d'autre pendant plus d'une heure. Pendant la nuit, l'assiégeant réussit à ouvrir devant ce bastion une tranchée semi-ovale.

» Le 22 août. — Le feu de l'ennemi fut assez vif; nous y répondîmes avec beaucoup de succès. A quatre heures du matin on exécuta, de nos galeries de mines en avant de la redoute Schwartz, une forte explosion qui endommagea une partie de la tranchée de l'assiégeant. L'ennemi tenta de pousser deux approches de sa tranchée ovale en avant du bastion n° 2, mais il fut arrêté par la justesse de notre tir. Tous les dommages dans nos retranchements furent réparés autant que possible.

» Le 23 août. — L'ennemi tira plus faiblement que les jours passés; grâce à notre feu bien dirigé, ses travaux contre les bastions n° 2 et Korniloff ne firent pas de progrès.

» Le 24 août. — A cinq heures du matin, le bastion Korniloff et les ouvrages voisins ouvrirent un feu concentré contre la batterie de dix pièces, élevée par l'ennemi au dessus de l'ancienne lunette Kamchatka; au bout de trois heures, cette batterie fut réduite au silence.

» Sur notre flanc gauche, l'ennemi poussa sa chaîne avancée dans la direction d'Ouzenbaschik, d'Ourkousta et de Bagha; deux de ses bataillons et quatorze à seize escadrons se sont établis dans la vallée de Baïdar, non loin d'Orkousta. L'ennemi a exécuté des terrassements sur les montagnes Fédiouchine, et élevé à droite du pont de pierres de la Tchernaïa un retranchement en forme de redoute. »

Le prince Gortschakoff omet de dire, et ce n'est pas sans doute involontairement, que dans la nuit du 22 au 23, les Français enlevèrent une embuscade sur le glacis de Malakoff. Cinq cents Russes sortirent pour la reprendre, mais ils furent repoussés avec une perte d'environ trois cents hommes. Si le prince passe ce fait sous silence, en revanche, il avance dans une de ses dépêches que les *ouvrages souffrent*. Il semble pressentir qu'une heure fatale approche.

L'armée de Liprandi ne fit rien pour la retarder; elle s'occupait de se remettre moralement et physiquement des suites du 16 août; et malgré le désir de venger sa défaite, elle craignait de se mesurer avec un ennemi exalté par le triomphe.

» Nous sommes rentrés dans le calme, mandait à la fin d'août le correspondant de *la Presse d'Orient*; mais on assure que bientôt nous prendrons de nouveau les armes, car les Russes, dit-on, veulent avoir leur revanche, et se disposent à nous attaquer une seconde fois sur la Tchernaïa avec une armée de cent mille hommes. Ce chiffre me semble un peu exagéré; mais enfin, s'ils viennent, nous ne prendrons pas la peine de les compter, et ils ne recevront pas de nous un froid accueil. On remarque un mouvement continuel sur les hauteurs de Belbeck. On prétend que le prince Gortschakoff renvoie au camp derrière Sébastopol les régiments qui ont été décimés au pont de Traktir, et qu'il les remplace par des troupes encore intactes. Nous aurons donc le plaisir de faire de nouvelles connaissances.

» Les prisonniers du 16 nous ont donné une foule de renseignements sur la situation de l'ennemi. Ces renseignements sont souvent contradictoires; car bien des soldats russes, pour captiver notre bienveillance, nous présentent les choses sous l'aspect qu'ils croient nous être le plus agréable; d'autres mentent à l'avantage de l'armée dont ils faisaient partie; d'autres enfin, et notamment les Polonais, disent la vérité en toute franchise.

» Il résulte de leurs discours que l'armée russe est fort démoralisée. Elle avait la conviction que le 16 serait pour elle un jour de triomphe.

» L'arrivée des grenadiers, la bénédiction de deux évêques, les ha-

rangues sacerdotales du prince Gortschakoff, qui se faisait fort de la protection du ciel, l'espoir de nous trouver ensevelis dans l'ivresse, le lendemain de la fête de l'empereur, tout leur promettait la victoire. Les événements ont trompé leur attente : et, comme ils sont persuadés qu'ils ne se trouveront jamais dans d'aussi bonnes conditions pour nous attaquer, ils se croient voués à de continuelles défaites. Plusieurs autres circonstances augmentent leur découragement. Les approvisionnements qui arrivent à Sébastopol ne sont pas proportionnés à la consommation, et la ration du soldat a été réduite d'un grand tiers; le *vodka* (eau-de-vie de grain) n'est plus donné qu'aux soldats appliqués aux travaux les plus pénibles; les distributions de viande diminuent; le nombre de malades s'accroît chaque jour : Bagtchi-Seraï en est rempli, Simphéropol en regorge. Ce n'est pas que les approvisionnements manquent dans les lieux de dépôt; mais les transports sont longs, difficiles, mal organisés, et beaucoup de bestiaux meurent en route.

» Nous, quelle différence! Nous avons simplement le nécessaire, et nous nous procurons souvent un peu de superflu. Nous attendons avec impatience le signal de la nouvelle attaque contre Malakoff. Nous en sommes très-rapprochés.

» J'ai fait une excursion dans le camp piémontais, et je me suis amusé à visiter plusieurs ouvrages de campagne que nos vaillants alliés ont construits depuis peu. J'ai admiré le choix des positions.

» Vous ne sauriez vous faire qu'une imparfaite idée de l'enthousiasme qui règne dans les troupes sardes. Il y a une vingtaine de jours, leur camp avait un aspect triste, morne, silencieux : officiers et soldats semblaient plongés dans l'engourdissement de l'ennui.

» La bataille du 16 leur a donné une trempe nouvelle. Tous les visages sont animés, la joie règne dans tous les cœurs, et l'on ne rêve que nouvelles batailles. Je me trouvais au milieu d'un cercle d'officiers, et l'on parlait des éloges que nos généraux ont donnés à l'armée sarde. Un vieux capitaine faisait le modeste. Oh! lui dis-je, ces éloges vous les avez bien mérités, car vous vous êtes vaillamment conduits. — Oui, interrompit un jeune lieutenant que l'on m'a dit être un ancien séminariste, nous n'avons pas mal combattu en Crimée, mais nous combattrions bien mieux *ailleurs*. Ce mot, compris de tous, fut accueilli par un sourire d'approbation.

» L'état sanitaire est satisfaisant : toutefois les fièvres sont assez fréquentes; elles ne présentent aucun danger, mais ceux qui en sont attaqués se rétablissent difficilement ici, et on est obligé de les évacuer. »

Le génie et l'artillerie poursuivaient leur œuvre avec un infatigable zèle et une noble émulation. Les incendies s'allumaient dans la place; le vaisseau à deux ponts *l'Impératrice-Marie* et une frégate russe, atteints l'un par une fusée, l'autre par une bombe, avaient brûlé au milieu du grand bassin. Les tranchées françaises étaient si voisines de Malakoff, que les Russes jetaient des grapins pour essayer de renverser les gabions. Les troupes alliées demandaient à grands cris l'assaut. Enfin, le 8 septembre, un assaut victorieux décida du sort de la partie sud de Sébastopol.

Une première dépêche, reçue à Varna dans la nuit du 9 à trois heures trente-cinq minutes du matin, portait ces mots :

« L'assaut a été donné à midi à Malakoff. Ses réduits et le redan du Carénage ont été enlevés par nos braves soldats avec un entrain admirable, aux cris de : Vive l'empereur!

» Nous nous sommes occupés de suite de nous y loger, et nous y avons réussi à Malakoff. Le redan du Carénage n'a pu être conservé devant la puissante artillerie qui frappait les premiers occupants de cet ouvrage, que notre solide installation à Malakoff ne tardera pas à faire tomber, ainsi que le Redan, dont nos braves alliés ont enlevé le saillant avec leur vigueur habituelle. Mais, comme au redan du Carénage, ils ont dû céder devant l'artillerie ennemie et de puissantes réserves.

» A la vue de nos aigles flottant sur Malakoff, le général de Salles a fait deux attaques sur le bastion Central. Elles n'ont pas réussi; nos troupes sont rentrées dans leurs tranchées.

» Nos pertes sont sérieuses, et je ne puis encore les préciser. Elles sont amplement compensées, car la prise de Malakoff est un succès dont les conséquences seront immenses. »

Dans une seconde dépêche le général Pélissier ajoutait :

Le général Pélissier au ministre de la guerre.

« Redoute Brancion, trois heures du matin, 9 septembre

« Karabelnaya et la partie sud de Sébastopol n'existent plus. L'ennemi, voyant notre solide occupation à Malakoff, s'est décidé à évacuer la place, après en avoir ruiné et fait sauter par la mine presque toutes les défenses.

» Passant la nuit au milieu de mes troupes, je puis vous assurer que tout a sauté dans Karabelnaya, et, d'après ce que j'ai pu voir, il doit en être de même devant nos attaques de gauche. — Cet immense succès fait le plus grand honneur à nos troupes.

» Je vous donnerai le détail de nos pertes de la journée, qui, après tant de combats opiniâtres, ne peuvent être que sérieuses.

» Demain je pourrai préciser les résultats de cette grande journée, dont les généraux Bosquet et Mac-Mahon ont en grande partie les honneurs.

» Tout est paisible sur la Tchernaïa, et nous y veillons. »

L'amiral Bruat mandait, le 9, à dix heures quinze minutes du matin :

« L'assaut a été donné hier à midi à la tour Malakoff, et plus tard au grand Redan et au bastion Central. Un coup de vent de nord a retenu les vaisseaux au mouillage. Les bombardes, pour pouvoir tirer, ont dû entrer dans la baie de Streleska; elles ont lancé sur le bastion de la Quarantaine et le fort Alexandre 600 bombes. Les six bombardes anglaises, également mouillées dans la baie Streleska, ont tiré à peu près le même nombre de bombes. Cette nuit, de violentes explosions, de vastes incendies, nous ont fait supposer que les Russes évacuent la ville.

» Aujourd'hui, nous avons remarqué que les vaisseaux russes étaient coulés. Le pont était couvert de troupes qui se retiraient dans le nord; à partir de huit heures, il était coupé. Il ne reste plus dans le port, amarrés près du fort Catherine, que quelques navires à vapeur. Je me suis approché ce matin, sur *le Brandon*, des batteries de la Quarantaine, et je me suis assuré qu'elles étaient évacuées. En ce moment elles viennent de sauter. Nos soldats sont sortis des tranchées et se répandent en groupes isolés sur les remparts de la ville, qui paraissent complétement abandonnés. »

Le 9, à huit heures du soir, le général Pélissier complétait ainsi le résumé des événements :

« Crimée, 9 septembre, huit heures du soir.

» Aujourd'hui, j'ai constaté que l'ennemi avait coulé les vapeurs; son œuvre de destruction a continué sous le feu de nos bombes.

» Des mines sautant successivement et sur beaucoup de points m'ont fait un devoir de différer d'entrer dans la place, qui ne présente plus qu'un vaste foyer d'incendie.

» Toutefois, serré d'un peu près par notre feu, le prince Gortschakoff demande un armistice pour enlever le reste de ses blessés près du fort Saint-Paul, le pont, par prudence, ayant été rompu par ses ordres.

» Je rassemble les états des pertes, et vous aurez le chiffre dès qu'il me sera bien connu.

» Tout va bien. Nous veillons à la Tchernaïa. »

En même temps parvenaient à Londres, à Turin, à Saint-Pétersbourg, des dépêches des généraux Simpson, La Marmora et Gortschakoff.

« Samedi, 8 septembre, onze heures trente-cinq minutes du matin.

» Les forces alliées ont attaqué les défenses de Sébastopol, aujourd'hui à midi.

» L'assaut de Malakoff a été couronné de succès, et cet ouvrage est entre les mains des Français.

» Notre attaque sur le Redan, n'a pas réussi.

» JAMES SIMPSON. »

« Dimanche soir, 9 septembre.

» Sébastopol est au pouvoir des alliés.

» Pendant la nuit et dans la matinée d'aujourd'hui les Russes ont évacué la partie sud de la ville, après avoir fait sauter les magasins et les défenses, et en mettant le feu à la ville.

» Le pont qui communique avec la partie nord de la ville est rompu.

» Tous les navires de guerre ont été brûlés, à l'exception de trois vapeurs qui restent dans le port.

» L'amiral Lyons annonce, de son côté, que les Russes ont coulé tous leurs vaisseaux de ligne.

» JAMES SIMPSON. »

« Kadikoï, 9 septembre.

» L'assaut général donné à Sébastopol dans la journée d'hier a été couronné d'un succès éclatant. La tour Malakoff a été prise par le corps d'armée du général Bosquet.

» Nos soldats, bien qu'ils n'aient pas pris part à l'assaut, ont eu 40 hommes hors de combat pendant qu'ils étaient dans les tranchées.

» Les Français et les Anglais ont donné l'assaut avec un véritable héroïsme.

» Pendant la nuit les Russes se sont retirés, après avoir brûlé la ville, fait sauter les ouvrages de défense, les édifices et avoir coulé leurs derniers vaisseaux.

» LA MARMORA. »

« Le consul anglais à Bucharest expédia la dépêche suivante : Malakoff et la partie sud de Sébastopol ont été évacués par les Russes dans la journée du 9 septembre. Les Russes ont brûlé tous leurs vaisseaux. Malakoff et la partie sud de Sébastopol sont occupés par les alliés. »

Le prince Gortschakoff mandait de Sébastopol, le 8 septembre, à midi :

« L'ennemi reçoit constamment de nouveaux renforts. Le bombardement contre la place est très-violent. »

Une autre dépêche du prince Gortschakoff, datée du 8, dix heures du soir, portait :

« La garnison de Sébastopol, après avoir soutenu un feu d'enfer, a repoussé aujourd'hui six assauts; mais il lui a été impossible de chasser l'ennemi du bastion Korniloff. Nos braves troupes, qui ont résisté jusqu'à la dernière extrémité, passent dans la partie septentrionale de Sébastopol.

» L'ennemi n'a trouvé dans la partie méridionale que des ruines ensanglantées. »

Une troisième dépêche du généralissime russe, datée du 9 septembre, était ainsi conçue :

« Le passage de la garnison dans la partie septentrionale de la place s'est opéré avec un succès extraordinaire; nous n'avons perdu en cette occasion que près de 100 hommes. Nous avons seulement laissé dans la partie méridionale, 500 hommes grièvement blessés. »

Une dépêche du général Pélissier, datée du 11 septembre à onze heures du soir, annonce l'occupation de la ville par les vainqueurs.

« J'ai parcouru aujourd'hui Sébastopol et ses lignes de défense. La pensée ne peut se faire un tableau exact de notre victoire, dont l'inspection des lieux peut seule donner toute l'étendue.

» La multiplicité des travaux de défense et les moyens matériels qui y ont été appliqués dépassent beaucoup ce qui s'était vu dans l'histoire des guerres.

» La prise de Malakoff, qui a contraint l'ennemi à fuir devant nos aigles déjà trois fois victorieuses, a mis, entre les mains des alliés, un matériel et des établissements immenses dont il est impossible encore de préciser l'importance.

» Demain, les troupes alliées occuperont Karabelnaya et la ville, et, sous leur protection, une commission anglo-française s'occupera de faire le recensement du matériel que l'ennemi nous a abandonné.

» La joie de nos soldats est bien grande, et c'est au cri de *vive l'empereur !* que, dans leur camp, ils célèbrent leur victoire. »

Ces nouvelles furent accueillies en France avec un enthousiasme qui se manifesta par des illuminations spontanées, par des fêtes improvisées dans toutes les villes. Un *Te Deum* solennel fut chanté le 13 septembre en l'église Notre-Dame de Paris, en présence de l'empereur et de tous les grands dignitaires de l'État. Dans l'après-midi, il y eut spectacle gratis à tous les théâtres de Paris. Le même jour, un décret, « considérant les éminents services rendus par le général Pélissier, notamment en Crimée, dans le commandant en chef de l'armée d'Orient, » l'éleva à la dignité de maréchal de France. — Le 16, un *Te Deum* solennel fut chanté dans toutes les églises de l'empire.

Nous reviendrons dans une série nouvelle sur ces grands événements, dont les détails sont encore inconnus, les conséquences incalculables. Bornons-nous provisoirement à en présenter un tableau d'ensemble, qui permette d'apprécier la situation qu'ils font à l'armée de Crimée.

Une préparation lente, meurtrière, pénible, sûre, quoique sans éclat, a diminué l'espace à découvert entre les tranchées et la place. Pendant plusieurs jours toutes les batteries des assiégeants ont criblé la ville de projectiles ; l'heure de l'assaut est venue, et le signal en est donné en plein jour, à midi : fait sans exemple, peut-être, dans l'histoire des siéges. Quatre attaques simultanées menacent le redan du Carénage, la tour Malakoff, le grand Redan et le bastion central. A l'élan des soldats français et anglais les Russes opposent une solidité inébranlable. Six assauts sont repoussés ; mais il suffit qu'un seul réussisse, celui de la tour Malakoff. Malakoff est le point culminant qui domine la ville méridionale, le bassin du Carénage, le faubourg de la Karabelnaïa ; Malakoff est la clé de Sébastopol, et sa chute peut terminer en quelques heures ce mémorable siége d'une année. Deux fois écrasées par la mitraille, les colonnes françaises reviennent à la charge avec une impétuosité dont les généraux donnent l'exemple en payant de leurs personnes. La victoire est chèrement achetée ; mais enfin les retranchements sont emportés, et c'est aux Français qu'est réservée la gloire de planter les premiers leur drapeau sur la citadelle, dont la prise entraîne celle de Sébastopol.

Des fortifications considérables restent encore au prince Gortschakoff; mais il désespère de pouvoir les défendre. Fidèles à la tactique de 1812, les Russes font sauter leurs remparts, détruisent leurs magasins et leurs arsenaux, coulent ou brûlent leurs derniers vaisseaux, à l'exception de quelques bâtiments à vapeur réfugiés dans une anse profonde, entre le fort Sainte-Catherine et le fort Constantin; puis la garnison se retire tumultueusement dans les citadelles et les camps situés sur le côté septentrional de la grande rade. Il est douteux que les Russes s'y maintiennent longtemps. Voilà les rudes travaux des tranchées finis. Des divisions entières deviennent disponibles; elles iront renforcer au besoin le corps d'observation dans la vallée de Baïdar, assiéger les forteresses du Nord ou couper la retraite aux Russes en déroute. Quoi qu'il arrive, la puissance russe a reçu en Crimée un coup dont elle ne se relèvera pas.



Prise de la tour Malakoff.

FIN DE MALAKOFF.

LÉONARD CHODZKO.

HISTOIRE
DE POLOGNE

SEPTIÈME SÉRIE DE LA GUERRE D'ORIENT

ILLUSTRÉE

PAR JANET-LANGE ET GUSTAVE JANET

ORNÉE D'UNE CARTE DE LA POLOGNE

PAR A.-H. DUFOUR.

PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.



PARIS,

PUBLIE PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

64.



OEUVRES DE LÉONARD CHODZKO

1° **HISTOIRE DES LÉGIONS POLONAISES EN ITALIE** sous le commandement du général Dombrowski. Paris, 1829, deuxième édition, 2 volumes in-8, ornés de gravures.

2° **LES POLONAIS EN ITALIE**, tableau historique, chronologique et géographique des efforts des Polonais en Italie pour la régénération de leur patrie. Paris, 1829. Carte synoptique et géographique.

3° **ESQUISSES CHRONOLOGIQUES** de l'histoire de la littérature polonaise. Paris, 1829. Feuille synoptique.

4° **TABLEAU DE LA POLOGNE ANCIENNE ET MODERNE**, sous les rapports géographiques, statistiques, géologiques, politiques, moraux, historiques, législatifs, scientifiques et littéraires. Paris, 1830, 2 vol. in 8, avec cartes. Édition de Bruxelles, 1 vol. grand in-8 à deux colonnes.

Cet ouvrage a été traduit et publié en 1831 en italien à Livourne, en allemand à Leipzig, en anglais à Londres et en Amérique.

5° **COUP D'ŒIL HISTORIQUE ET MILITAIRE** sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne. Paris, 1831, in-8.

6° **HISTOIRE POLITIQUE DE LA LITVANIE**, depuis sa réunion à la Pologne en 1836, jusqu'à son insurrection en 1831. Paris, 1831, in-8.

7° **TABLEAU HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE** des révolutions nationales de Pologne. Paris, 1831-1832. Feuille synoptique, cinquième éditon. Traduit en Anglais.

8° **CARTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ROUTIÈRE DE LA POLOGNE**, et atlas des six partages de ce pays. Paris, 1831.

9° **NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR JOACHIM LELEWEL**. Paris, 1834, cinquième édition.

10° **LA POLOGNE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, MONUMENTALE ET PITTORESQUE**, ou scènes historiques, monuments, monnaies, médailles, costumes, armes, portraits, esquisses biographiques, éphémérides, sites pittoresques, châteaux, édifices, églises, monastères, cultes religieux, curiosités naturelles, peintures de mœurs, coutumes, usages, cérémonies civiles, militaires et religieuses, chants, danses, contes, légendes, traditions populaires, impressions de voyages, législations, établissements scientifiques, géographie, statistique, finances, industrie, commerce, littérature, poésie, beaux-arts, théâtre, musique. Paris. 2 volumes grand in-8 avec gravures sur acier. 1835-1838.

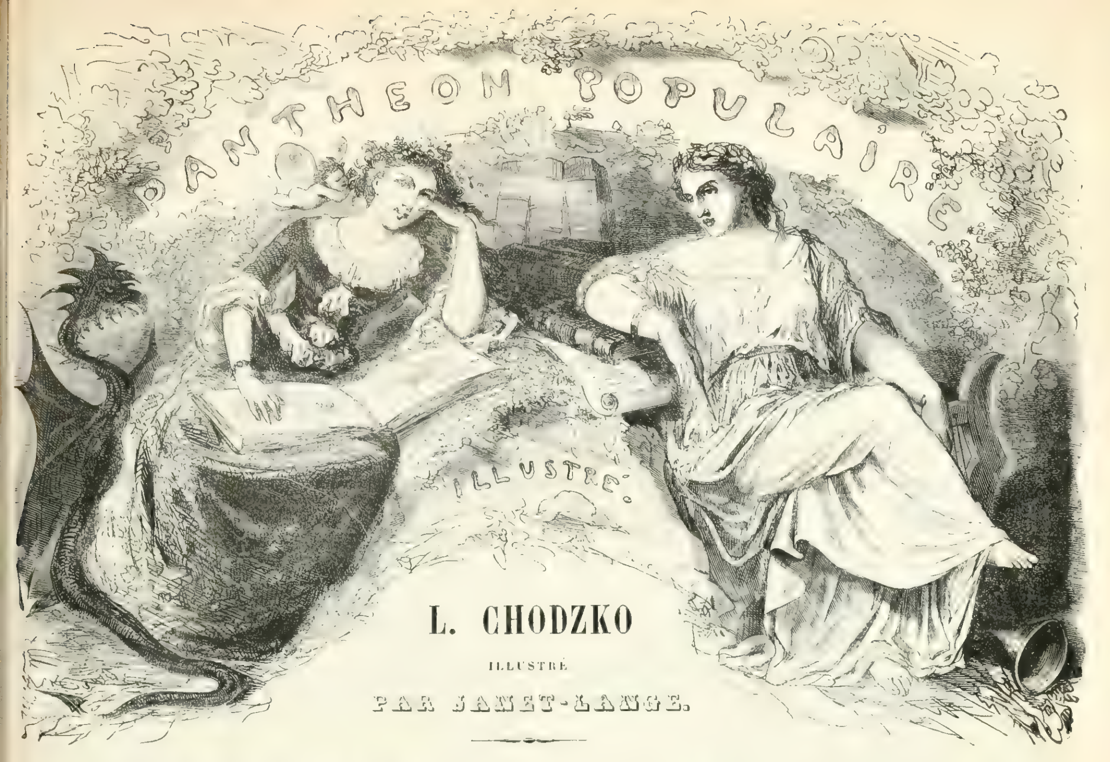
L'histoire de Pologne contenue dans ces deux volumes, commence au VI[e] siècle et se termine à la fin du XVII[e] siècle, c'est-à-dire à la mort de Sobieski.

Cet ouvrage a été traduit en anglais en Amérique, sous le titre: POLAND, HISTORICAL, LITERARY, MONUMENTAL AND PICTURESQUE, *dedicated to the people of the U. S. of America*. New-York, 1841.

11° **LA POLOGNE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, MONUMENTALE ET ILLUSTRÉE**, etc. Paris. 1 vol. grand in-8° avec gravures sur acier. 1839-1845.

L'histoire de Pologne contenue dans ce volume embrasse le XVIII[e] siècle et le commencement du XIX[e].





HISTOIRE DE POLOGNE

SEPTIÈME SÉRIE

DE

LA GUERRE D'ORIENT

ORNÉE D'UNE CARTE DE LA POLOGNE

PAR A.-H. DUFOUR.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

L'histoire de la Russie, à toutes les époques, prouve d'une façon absolue que cette puissance doit son extension et sa grandeur aux démembrements successifs de la Pologne. C'est par la Pologne qu'elle domine la Suède et la Turquie, et c'est encore par la Pologne qu'elle inquiète l'Europe par sa politique envahissante. Aussi le tzar Nicolas, fidèle aux enseignements que ses prédécesseurs lui avaient laissés, recommanda, en mourant, à son successeur de garder la Pologne à tout prix ; dans ce but il lui disait : « Défendez la Krimée et la Finlande aussi longtemps que vous pourrez : abandonnez-les cependant » si l'intérêt de la Russie l'exige; mais à aucune condition, sous aucun prétexte ne rendez la Pologne, car les trésors, les magasins » et les armées de la Russie nous viennent de là; dans cette lutte » vous devez sacrifier jusqu'à votre dernier homme et jusqu'à votre » dernier rouble ! »

En effet, quand l'arrogante diplomatie russe fait éclater aux yeux de tous les projets liberticides de ses souverains, l'Europe instinctivement jette les yeux sur la Pologne, parce que là est le point vulnérable de la Russie. Le rétablissement de la Pologne est la clef de voûte de la sécurité et de la paix générale. Aujourd'hui dans cette lutte suprême où la civilisation combat contre la barbarie, il est impossible de ne pas évoquer le concours des Polonais, qui ont toujours été les plus anciens et les plus fidèles alliés de la France, et seuls ils ne nous ont jamais abandonnés, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune !...

Jusqu'ici nous avons offert au public la description des contrées baignées par les mers Noire et Baltique, où les trésors et le sang le plus précieux de la France coulent pour le salut de tous ; jusqu'ici nous marchions sur le terrain des deux extrémités au nord et au midi des usurpations de la Russie. Aujourd'hui nous abordons le centre, le point culminant de la puissance russe, et nous offrons à nos lecteurs l'histoire de la Pologne, comme suite indispensable de nos séries. Mais ce n'est pas seulement l'histoire contemporaine de ce pays que nous avons voulu présenter au public ; nous lui donnons le tableau complet de treize siècles des annales de la glorieuse et héroïque Pologne. On doit connaître cet ensemble pour mieux admirer le passé, pour plaindre le présent et pour espérer dans l'avenir !...

Mais pour traiter cet important sujet, nous avons dû nous adresser à l'écrivain le plus compétent en ces matières. En conséquence, nous avons fait appel au talent et au patriotisme de M. Léonard Chodzko. Ce savant historien est le premier Polonais qui, depuis trente ans qu'il habite la France, fait connaître sa patrie sous toutes les formes et dans diverses publications. Fidèle à ses principes, fidèle à l'honneur de la Pologne et de la France, M. Chodzko s'est acquis dans notre pays un nom populaire. En lui confiant le soin d'écrire l'*Histoire populaire* de la Pologne, nous avons tout lieu d'espérer que le succès littéraire répondra à l'intérêt général et sympathique qui s'attache à la cause polonaise.

GUSTAVE BARBA.

INTRODUCTION.

I

De tous les émigrants de l'Asie vers l'Europe, à l'époque de la grande pérégrination des peuples, les Slaves se trouvèrent les plus anciens, les plus nombreux et les plus intelligents. Faute de notions chronologiques pour ces temps si reculés, il est difficile de préciser exactement les époques auxquelles ces peuples prirent tour à tour les dénominations de Scythes, de Vénèdes, de Sarmates et bien d'autres encore ; mais ce qui est positif, c'est que le nom du peuple *Polanien* ou *Poloniens* est des plus anciens ; que de tout temps ce peuple fut remarquable entre tous; que de tout temps il habita et domina entre l'est et l'ouest les territoires arrosés par le Dniéper, la Dzwina et l'Oder : que du nord au midi il s'étendit de la Baltique à la mer Noire et au Danube. Et comme la suprématie slavo-polonaise exerçait son influence au loin, l'esprit et le langage polonais se retrouvent aujourd'hui encore dans toutes les contrées de l'Europe méridionale et occidentale.

En traçant le vaste et rapide tableau de treize siècles de l'histoire populaire de la Pologne dans un cadre resserré, nous ne pouvons nous arrêter ni aux recherches des origines archéologiques, épigraphiques et ethnographiques, ni aux analogies frappantes des noms propres de provinces, de villes, de rivières, sortant ou se rapprochant de la langue polonaise et se retrouvant dans toute l'Europe: il nous suffira de dire que les antiquaires et les archéologues européens ne sauraient arriver à la parfaite connaissance des origines et des analogies géographiques sans apprendre d'abord les idiomes slaves. Ils seront étonnés de trouver dans les inscriptions sanscrites, assyriennes, phéniciennes, grecques, romaines, etc., les sons et les mots slavo-polonais ; et cependant il n'y a en cela rien d'étrange, car les premières et par conséquent les plus profondes couches sont slavo-polonaises...

Revenons sur le territoire spécialement polonais, et nous verrons que les Slavo-Polonais fondent à l'est et au nord : Kiow, Czerniéchow, Starodub, Smolensk, Novogrod la Grande; à l'ouest, ils élèvent Krakovie, Wrocław (Breslau), Glogau, Szczycin (Stettin), Gdansk (Danzig), Krolewiec (Kœnisberg), et que, placés aux confins de ce vaste cercle, ils combattent courageusement les invasions des Varégo-Russes, des Tatars et des Allemands. Et cette lutte des Polonais est séculaire, incessante, car ils combattent pour l'unité et l'indépendance de leur patrie; ils ne sont jamais conquérants, ils n'aspirent jamais à la possession des biens d'autrui, et cependant tous leurs voisins ne pensent qu'à s'approprier les lambeaux de la Pologne ! Les projets et l'accomplissement des démembrements de ce pays sont aussi anciens que l'existence des copartageants. Dans cette lutte gigantesque l'aigle blanc et le cavalier armé de Litvanie montant le cheval blanc, ces antiques emblèmes héraldiques de la nationalité polono-litvanienne, cette couleur blanche représentant l'ange du bien, la justice, la bienveillance, la liberté, luttent toujours contre les aigles noires, contre les monstres à deux têtes de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, contre cette couleur noire représentant l'ange du mal, l'injustice, la rapacité, le despotisme !...

II

Ce qui prouve le mieux l'antiquité des Polonais et leur supériorité sur les autres races slaves, c'est que chez eux seuls on trouve les traces lointaines d'une langue cultivée, d'une civilisation avancée, de titres écrits littéraires et scientifiques, et de relations commerciales avec l'orient, le midi et l'occident de l'Europe. Aussi l'évêque Dittmar, qui accompagna l'empereur Othon III dans le voyage que ce prince fit en Pologne en l'an 1000, quoique ennemi acharné de la Pologne et de Boleslas le Grand, dit cependant qu'il a vu dans ce pays de telles richesses, qu'elles sont incroyables et iné-narrables (*incredibilia ac ineffabilia*).

Déjà, dès l'année 965, le roi Miéczyslas avait propagé la religion chrétienne en Pologne ; en 997, Boleslas le Grand établit les moines de Saint-Romuald ; en 1008 il confia aux bénédictins, à Sieciechow, à Lysa-Gora, à Tyniec, le soin de propager l'instruction publique. Depuis cette époque le clergé polonais, formé en majorité de régnicoles, fidèle aux véritables doctrines de l'Evangile, chercha à réaliser l'alliance féconde de la religion, de la liberté et de l'égalité. Dès le onzième siècle on formait des bibliothèques. En 1166, l'historien Mathieu Cholewa, évêque de Krakovie, cite sans cesse les Digestes et les Institutions romaines, qu'on avait découverts trente ans auparavant en Italie. On trouve aussi chez cet évêque des citations de Valère, historien romain, qu'on ne connait plus aujourd'hui ; quant aux autres classiques latins, ils étaient aussi familiers alors qu'aujourd'hui. Aussi les écoles et les bibliothèques polonaises étaient au douzième siècle dans un état aussi florissant que celles des peuples de la race latine. Au treizième siècle, la jeunesse polonaise fréquentait les universités de France et d'Italie et s'y fit remarquer par son application et par son intelligence. Le clergé polonais, aussi sage qu'éclairé, resta étranger aux débats oiseux scolastiques si fréquents dans l'Occident ; et seul dans la chrétienté entière sut préserver son esprit de la contagion universelle, et tourner toute son activité à propager les saines doctrines. Ce fut à cause de cela que les Polonais, fréquentant en foule les universités de Padoue et de Bologne, y furent très-appreciés, y remplirent des fonctions académiques, et devinrent même recteurs sans être naturalisés. Souvent aussi ils furent appelés comme arbitres dans les débats des savants des nations ultramontaines.

Après les historiens Gallus, Nestor, Cholewa, qui ont vécu entre 1050 et 1167, surgit l'historien Vincent Kadlubek (1160-1223), qui ayant terminé ses études à l'université de Paris, parvint en 1207 à l'évêché de Krakovie, et écrivit à cette époque l'histoire ancienne de Pologne et celle de son temps; il les soumit à la critique de l'historien et du philosophe. Après lui, Martin Strzepski, connu sous le nom de *Martinus Polonus* (1210-1280), historien de Pologne, est le premier écrivain connu qui ait composé un travail important sur l'histoire universelle. Ses manuscrits furent copiés et propagés, et les premiers qui occupèrent les presses lors de l'invention de l'imprimerie. La première édition parut à Turin en 1477 ; sept éditions parurent à Strasbourg, entre les années 1484 et 1685 ; les autres réimpressions parurent à Prague, à Paris, à Lyon, à Bâle, à Anvers, à Venise, à Cologne, entre les années 1488 et 1616. Bayle, dans son Dictionnaire, a consacré un article à Strzepski sous le nom de *Polonus*.

Et pendant que *Martin le Polonais* s'occupait ainsi des sciences historiques, Erazme Ciolek, latinisé en *Vitellio* (1210-1285) enseignait à l'Europe les lois de l'optique, qu'elle n'avait pas connues jusqu'alors.

Sous le règne de Kasimir le Grand, l'année 1347 fut doublement mémorable ; d'un côté ce roi, en réunissant les différentes lois anciennes et en les corrigeant, en fit un code compact, tout en s'occupant de la fondation de l'université de Krakovie. Quoique la fameuse *Bulle d'or* de l'empereur Charles IV n'ait été proclamée que neuf ans plus tard, en 1356, elle offre cependant une divergence bien étrange avec le *Statut de Wisliça* de 1347. Ce dernier sert de base aux constitutions futures de la Pologne plus développées. Ici, on voit l'assemblée législative composée de sages évêques, ayant à leur tête le grand roi, et dont le langage sévère ne se souille jamais d'aucune absurdité. En Allemagne, au contraire, ses législateurs, l'Apocalypse à la main, rédigent la constitution du saint-empire, et forment sept électorats qui ne sont que les sept chandeliers mystiques !

Quant à l'université de Krakovie, c'est la plus ancienne de toutes les écoles de ce genre dans le nord-est de l'Europe ; car celle de Prague, en Bohême, ne fut fondée qu'en 13 0, celle de Vienne qu'en 1365, et celle de Leipzig qu'en 1409. En 1364 le pape Urbain V l'égala à toutes les autres universités de l'Europe. Cette université, créée sur le modèle de celle de Paris, acclimata sur les bords de la Wistule toutes les sciences connues alors en France. Les progrès de l'université furent immenses, et les docteurs de Krakovie envoyés, en 1431, au concile de Bâle, eurent la première place après ceux de Bologne.

C'est sous de pareils auspices que Krakovie devint au quinzième siècle le centre de la civilisation et en même temps de la puissance politique des Slaves ; c'est ainsi qu'en tout temps et en toute circonstance brillait toujours et se montrait supérieure, parmi toutes les autres races slaves, notre Pologne, et cela se comprend, car elle y est la plus ancienne, la plus homogène et la plus civilisatrice. C'est encore en Pologne que fut fondée, en 1474, la première imprimerie, peu d'années après son invention sur les bords du Rhin. De tous côtés la jeunesse étrangère arrivait à Krakovie pour y puiser des lumières; toutes les sciences y étaient florissantes. Kopernik, né en 1473, y fit ses études ; c'est donc encore en Pologne que surgit le premier révélateur du véritable système du monde. Kopernik précéda de quatre-vingt-onze ans Galilée, de quatre-vingt-dix-huit ans Kepler, de cent vingt-trois ans Descartes, de cent soixante-dix ans Newton, et de trois cent soixante-seize ans Laplace !

C'est encore dans cette même université de Krakovie que Grégoire Sanoçki, né en 1402, d'abord professeur de philosophie, ensuite archevêque de Léopol, et mort en 1479, qui appelait haute-

ment la dialectique scolastique : des rêves de veillants (*vigilantium somnia*) ; qui disait de l'astrologie : « Que ceux qui veulent prévoir » l'avenir non-seulement se trompent eux-mêmes, mais tourmen- » tent encore ceux qui envient le bonheur promis ou qui ont peur du » malheur prévu. » C'est encore lui qui épura la langue latine, que les nouveaux grammairiens étrangers ont souillée, et qui l'enseigna en Pologne dans toute sa pureté romaine; aussi, lorsqu'il expliquait dans sa chaire les Bucoliques de Virgile, l'affluence des auditeurs était immense.

Et tout cela se passait en Pologne au moyen âge ! Il n'est donc pas étonnant qu'à l'époque de la renaissance la Pologne brillât d'un éclat si vif, et que le commencement du seizième siècle ait été l'âge d'or de la littérature polonaise, de la tolérance religieuse et de la civilisation la plus avancée.

En 1520, la sainte inquisition, à la suite de l'influence étrangère, se glissa pour un instant sur cette terre de liberté; mais elle ne compta que dix sacrifices, et fut bientôt supprimée par les évêques polonais eux-mêmes. Aussi des milliers d'étrangers persécutés pour leurs doctrines y trouvèrent un asile sûr : l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne comptaient des émigrés aux bords de la Wistule, du Niémen, du Dnieper. Pendant ce temps-là la religion catholique romaine dominait toujours, et la tolérance polonaise lui acquérait un triomphe durable; chaque jour davantage la nationalité s'incarnait dans ce culte, ce qui explique pourquoi jusque de nos jours, la réforme et le schisme s'acharnent à frapper la Pologne fidèle à ses traditions séculaires !...

Il était rare aux quinzième et seizième siècles de rencontrer un Polonais qui ne parlât trois ou quatre langues, pendant que le latin était général. C'est pour cela qu'Érasme de Rotterdam dit des Polonais, dans sa lettre à Séverin Bonar : « C'est dans ce pays que la philosophie possède d'excellents disciples, c'est là qu'elle forme ces citoyens polonais qui osent être savants. »

Le célèbre Muret, comparant les nations alors réputées les plus polies et les plus savantes, les Italiens et les Polonais, se demande : « Quelle est, entre ces deux nations, celle qui mérite qu'on la loue davantage sous le rapport des sciences et des arts ? Sont-ce les Italiens, dont la centième partie à peine étudie le grec et le latin, et montre quelque goût pour les sciences; ou les Polonais, dont un grand nombre connaissent parfaitement les deux langues, et qui paraissent animés d'une telle ardeur pour les sciences, qu'ils y consacrent leur vie entière? »

Juste Lipse, en écrivant à l'un de ses amis résidant en Pologne, dit entre autres : « Je ne devrais point m'étonner de votre science. Vous vivez au milieu de ces hommes qui ont été réputés barbares, et aujourd'hui c'est nous qui sommes barbares à côté d'eux. C'est la Pologne qui ouvrit ses bras hospitaliers à la Grèce et au Latium, méconnus, et aux Muses, qui avaient été si méprisées. »

Lorsqu'en 1560 Buoncompagni, évêque de Camerie, vint en Pologne comme nonce du pape, et lorsqu'il visita le cabinet de curiosités du roi Sigismond-Auguste, rempli de médailles, monnaies antiques et modernes, camées, bijoux, il en fut tellement émerveillé, qu'il s'écria « qu'il n'a rien vu de pareil ni à Rome, ni à Florence, ni à Venise ! »

La première diète d'élection où la noblesse, représentant toute la république, se trouva réunie, on ne vit pas là cette turbulence, ces coups de sabre du dix-septième siècle lorsque les intrigues des cours voisines y fomentaient des divisions, aspirant sans cesse aux démembrements de la Pologne. En 1572 l'esprit de liberté sage y régnait, les citoyens étaient fiers de la grandeur de leur pays et dignes de la représenter. Le cardinal Commendoni, nonce du pape à Warsovie, atteste « qu'il n'a jamais vu rien de si beau, et qu'au milieu de quelque cent mille hommes armés, pas une rixe, pas un accident n'eut lieu ; que tout se passa dans l'ordre et l'harmonie la plus parfaite. »

L'historien de France, le président de Thou, en parlant de la Pologne, l'appelle « pays fertile, plein de villes, de châteaux, rempli d'une noblesse courageuse qui joint ordinairement l'amour des lettres à l'exercice des armes. » Et plus bas, il parle de sa surprise à la vue des gentilshommes polonais qui vinrent à Paris, en 1573, offrir la couronne élective à Henri de Valois. « On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple français quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrure, des sabres, des flèches et des carquois; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leurs sabres garnis de pierreries, les brides, les selles, les housses de leurs chevaux enrichies de même, et un air d'assurance et de dignité qui les distinguait particulièrement... Ce qu'on remarqua le plus, ce fut leur facilité de s'énoncer en latin, en français et en italien : ces quatre langues leur étaient aussi familières que la langue même de leur pays. Il ne se trouva à la cour que deux hommes de condition qui pussent leur répondre en latin, le baron de Milhau et le marquis de Castelnau-Maurissière; ils avaient été mandés exprès pour soutenir en ce point l'honneur de la noblesse française, qui rougit alors de son ignorance. Pour ce temps-là, c'était beaucoup que d'en rougir... Les Polonais parlaient notre langue avec tant de pureté, qu'on les eût plutôt pris pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire que pour des habitants des contrées qu'arrose la Wistule ou le Dniéper, ce qui fit grande honte à nos courtisans, qui ne savent rien et qui sont ennemis déclarés de ce qu'on appelle science; aussi quand les nouveaux hôtes les interrogeaient, ils ne répondaient que par des signes ou en rougissant... »

Malheureusement tant de gloire, tant de supériorité en tous genres attirèrent sur la Pologne l'envie et la jalousie, et enfin les convoitises des puissances étrangères voisines. Jusqu'en 1652, les Polonais combattirent glorieusement et efficacement différentes invasions, les unes après les autres; mais dans cette fatale année 1652, le *liberum veto*, regardé comme la *prunelle de la liberté d'or polonaise*, fut implanté, et avec lui l'anarchie ; alors les luttes de l'aristocratie amenèrent l'intervention extérieure, au point que dès l'année 1654 tous ses ennemis voisins à la fois envahirent la Pologne : au nord, les Suédois; au nord-est, les Moskovites, les Tatars, les Kosaks; au midi, les Turks, les Transylvains, les Hongrois ; à l'ouest, les Allemands. Alors l'édifice politique fut ébranlé dans ses bases, les monuments des lettres et des arts, les bibliothèques, les archives et les écoles, les églises et les châteaux, les arsenaux et les forts, tout fut attaqué, brûlé, miné ou emporté comme butin par et chez les envahisseurs. Le courage des soldats et le génie de plusieurs généraux, et surtout du célèbre Etienne Czarniecki, parvinrent à sauver une partie de la Pologne; mais depuis 1660, les démembrements de ses territoires l'amoindrirent sans cesse, et la décadence ne s'arrêta plus.

Cependant, au milieu de malheurs continuels, au milieu de l'épuisement moral et intellectuel, les Polonais repoussèrent toujours avec horreur la barbarie asiatique de la Moskovie, les lumières trompeuses du Brandebourg, et la prétendue légitimité de l'Autriche ! Et c'est lorsque ce pays, qui par un privilége particulier avait devancé le travail des siècles, eut succombé sous tant et de si fatales influences, que les historiens et les publicistes étrangers, prenant les faits pour les idées, donnèrent à la Pologne le nom de *barbare !* Comme si le sommeil était la mort !

En effet, dans le courant du dix-huitième siècle, pendant que la Russie, la Prusse et l'Autriche s'unissaient pour semer la discorde et l'anarchie en Pologne, et la travaillaient infernalement afin de la subjuguer plus facilement, les Polonais cherchaient sérieusement à introduire chez eux des réformes salutaires. Mais les trois puissances voisines, devinant que les menaces et la corruption ne pourraient empêcher les Polonais d'opérer leur régénération, lancèrent alors leurs soldatesques, et la Pologne politique disparut au milieu du carnage, du sang, et du vaste système de dénationalisation.

Mais malgré tous ces malheurs, l'espoir des Polonais ne s'est point découragé; malgré toutes les difficultés, ils n'ont jamais cessé de cultiver leur littérature, les sciences et les arts, et jamais le cortége des savants et artistes polonais en tout genre n'a été plus nombreux et plus brillant que dans les soixante dernières années !

III

Une fois de plus nous venons offrir à la France, qui depuis trente ans a toujours si sympathiquement encouragé nos publications, un nouvel ouvrage qui retrace les annales de la Pologne heureuse ou opprimée. Quand on s'adresse au grand peuple français, on vient toujours à propos en parlant de gloire et de luttes généreuses. L'union entre les deux nations est indépendante des traités et des circonstances politiques. Ce n'est pas seulement à la fin du dix-huitième siècle que les Polonais fraternisèrent avec la France, ce n'est pas non plus en 1830, lorsqu'ils brisèrent la nouvelle coalition liberticide formée contre la France de juillet, ce sont des siècles qui ont cimenté l'union sainte et sacrée des deux peuples amis.

Pendant son existence historique de treize siècles, après avoir passé par toutes les splendeurs de ce monde, dans son intérieur, la grande mission de la Pologne a toujours été de préserver l'Occident et le midi de l'Europe contre les invasions de la barbarie du Nord et de l'Orient. En effet, trois peuplades orientales rapaces et envahissantes cherchèrent toujours à pénétrer dans l'Europe occidentale pour y établir leurs dominations et leurs croyances, et toujours la Pologne civilisatrice et religieuse présenta sa mâle et noble poitrine pour sauver la civilisation et la chrétienté !

D'abord ce furent les hordes tatares païennes, qui, s'étant brisées dans cent invasions en Pologne, et ne pouvant atteindre leur but, s'unirent à l'orient aux Ottomans, et au nord aux Moskovites, pour recommencer leurs invasions désastreuses.

Depuis, la Pologne, et avec elle la Litvanie, durent lutter contre les deux envahisseurs à la fois, contre la Moskovie et contre la Turquie. Après quatre siècles de lutte contre la Turquie, celle-ci se brisa devant la Pologne de Sobieski, et depuis lors la Turquie cessa à jamais d'être redoutable à l'Europe.

Enfin, dans la lutte plus longue et plus terrible contre la barbarie tataro-moskovite, les Polono-Litvaniens furent toujours victorieux ; ils auraient suffi seuls à leur grande mission si les deux autres puissances allemandes, l'Autriche et la Prusse, ne se fussent unies aux Moskovites contre l'infortunée Pologne pour tomber sur elle par derrière, l'accabler d'abord et la calomnier ensuite. Ces trois puissances

s'efforcèrent de prouver à l'Europe que la Pologne était inutile, qu'elle ne pouvait et qu'elle ne devait pas exister. Et il s'est trouvé en Europe des Etats, des cabinets et des publicistes qui ont répété cette iniquité pour justifier l'abandon de la Pologne !

Depuis cette époque, si la Pologne et sa cause rencontrèrent des détracteurs intéressés, soudoyés, il ne leur manqua pas non plus de défenseurs généreux. Si nous n'étions restreint dans le cadre qui nous est tracé, nous pourrions citer plus d'un de ces défenseurs ; mais nous nous contentons de rapporter quelques passages d'un discours prononcé du haut de la tribune française en 1846, parce que ce passage s'adapte ici parfaitement à notre sujet, qu'il sera éternellement vrai, et qu'il exprime les sentiments de la France entière. Voici les paroles prononcées par le vicomte Victor Hugo, pair de France :

« ...Toutes les fois qu'il s'agit devant cette noble assemblée de débattre la question polonaise, cette question cesse d'être ordinaire, car elle dépasse la portée des questions politiques ; elle réunit dans une commune et universelle adhésion les dissidences les plus déclarées, les opinions les plus contraires, car dans la question polonaise c'est la civilisation même qui est compromise...

» Deux nations entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé : ces deux nations sont la France et la Pologne. La France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie ; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe, le peuple polonais en a été le chevalier.

» Si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pu accomplir la sienne. A un certain jour, à une certaine heure, devant une invasion formidable de la barbarie, la Pologne a eu Sobieski, comme la Grèce avait eu Léonidas.

» Ce sont là des faits qui ne peuvent s'effacer de la mémoire des nations. Quand un peuple a travaillé pour les autres peuples, il est comme un homme qui a travaillé pour les autres hommes : la reconnaissance de tous l'entoure, la sympathie de tous lui est acquise ; il est glorifié dans sa puissance, il est respecté dans son malheur ; et si, par la dureté des temps, ce peuple, qui n'a jamais eu l'égoïsme pour loi, qui n'a jamais consulté que sa générosité, que les nobles et puissants instincts qui le portaient à défendre la civilisation, si ce peuple devient un petit peuple, il reste une grande nation.

» C'est là, messieurs, la destinée de la Pologne. Mais la Pologne, messieurs les pairs, est grande encore parmi vous ; elle est grande dans les sympathies de la France, elle est grande dans les respects de l'Europe ! Pourquoi ? C'est qu'elle a servi la communauté européenne, c'est qu'à certains jours elle a rendu à toute l'Europe de ces services qui ne s'oublient pas.

» Aussi lorsque, il y a quatre-vingts ans, cette nation a été rayée du nombre des nations, un sentiment douloureux, un sentiment de profond regret s'est manifesté dans l'Europe entière. En 1772, la Pologne est démembrée ; quatre-vingts ans ont passé, et personne ne pourrait dire que ce fait soit accompli. Au bout de quatre-vingts ans ce grave fait de la radiation d'un peuple, non, ce n'est point un fait accompli ! Avoir démembré la Pologne, c'était le remords de Frédéric II ; n'avoir pas relevé la Pologne, c'était le regret de Napoléon. Je le répète, lorsqu'une nation a rendu au groupe des autres nations de ces services éclatants, elle ne peut plus disparaître ; elle vit, elle vit à jamais ! Opprimée ou heureuse, elle rencontre la sympathie, elle la trouve toutes les fois qu'elle se lève.

» ...L'unité des peuples s'incarne de deux façons dans les dynasties et dans les nationalités. C'est de cette manière, sous cette double forme, que s'accomplit ce difficile labeur de la civilisation, œuvre commune de l'humanité ; c'est de cette manière que se produisent les rois illustres et les peuples puissants. C'est en se faisant nationalité ou dynastie que le passé d'un empire devient fécond et peut produire l'avenir. Aussi c'est une chose fatale quand les peuples brisent des dynasties, c'est une chose plus fatale encore quand les princes brisent des nationalités.

» Messieurs, la nationalité polonaise était illustre ; elle eût dû être respectée. Que la France en avertisse les princes, qu'elle mette un terme et qu'elle fasse obstacle aux barbaries. Quand la France parle, le monde écoute ; quand la France conseille, il se fait un travail mystérieux dans les esprits, et les idées de droit et de liberté, d'humanité et de raison, germent chez tous les peuples.

» Dans tous les temps, à toutes les époques, la France a joué dans la civilisation ce rôle considérable, et ceci n'est que du pouvoir spirituel ; c'est le pouvoir qu'exerçait Rome au moyen âge. Rome était alors un État de quatrième rang, mais une puissance de premier ordre. Pourquoi ? C'est que Rome s'appuyait sur la religion des peuples, sur une chose d'où toutes les civilisations découlent.

» Voilà, messieurs, ce qui a fait Rome catholique puissante, à une époque où l'Europe était barbare.

» Aujourd'hui la France a hérité d'une partie de cette puissance spirituelle de Rome ; la France a, dans les choses de la civilisation, l'autorité que Rome avait et a encore dans les choses de la religion.

» Ne vous étonnez pas, messieurs, de m'entendre mêler ces mots : civilisation et religion ; la civilisation, c'est la religion appliquée.

» La France a été et est encore plus que jamais la nation qui préside au développement des autres peuples.

» Les princes qui possèdent des peuples ne les possèdent pas comme maîtres, mais comme pères ; le seul maître, le vrai maître, est ailleurs ; la souveraineté n'est pas dans les dynasties, elle n'est pas dans les princes, elle n'est pas dans les peuples non plus, elle est plus haut ; la souveraineté est dans toutes les idées d'ordre et de justice, la souveraineté est dans la vérité.

» Quand un peuple est opprimé, la justice souffre, la vérité, la souveraineté du droit est offensée ; quand un prince est injustement outragé ou précipité du trône, la justice souffre également, la civilisation souffre également. Il y a une éternelle solidarité entre les idées de justice qui font le droit des peuples et les idées de justice qui font le droit des princes. Dites-le aujourd'hui aux têtes couronnées comme vous le diriez aux peuples dans l'occasion. Que les hommes qui gouvernent les autres hommes le sachent, le pouvoir moral de la France est immense. Autrefois, la malédiction de Rome pouvait placer un empire en dehors du monde religieux ; aujourd'hui l'indignation de la France peut jeter les oppresseurs de la Pologne en dehors du monde civilisé.

» Il faut donc que la nation française élève toujours en faveur de la nation polonaise une voix désintéressée et indépendante ; qu'elle proclame, en toute occasion, les éternelles idées d'ordre et de justice, et que ce soit au nom des idées et de stabilité et de civilisation qu'elle défende la cause de la Pologne opprimée. Après toutes nos discordes et toutes nos guerres, les deux nations, cette France qui a grandi et mûri la civilisation de l'Europe, cette Pologne qui l'a défendue, ont subi des destinées diverses ; l'une a été amoindrie, mais elle est restée grande ; l'autre a été enchaînée, mais elle est restée fière. Ces deux nations doivent avoir l'une pour l'autre cette sympathie profonde de deux sœurs qui ont lutté ensemble. Toutes deux, je l'ai dit, je le répète, ont beaucoup fait pour l'Europe ; l'une s'est prodiguée, l'autre s'est dévouée.... »

IV

C'est un fait connu, avéré, parce que c'est un fait accompli, que depuis et à cause de la chute de la Pologne, l'Europe est dans des révolutions et dans des guerres interminables. Nulle part rien n'est assis solidement, parce que durant cette longue et désastreuse période, les cabinets occidentaux n'ont pas voulu s'occuper *sérieusement* de la question polonaise.

Si avec la chute de la Pologne se terminaient son présent et son avenir ; si les Polonais avaient accepté le système et le but de leurs envahisseurs partageurs, s'ils avaient cessé de protester par leur parole, par leur plume, par leurs armes et par leurs martyrs contre l'anéantissement politique, intellectuel et religieux de leur patrie, on pourrait peut-être dire que tout est fini, et que la Pologne n'est plus ni possible ni utile. Mais l'univers entier est témoin de faits tout contraires ! L'univers sait et voit constamment que les Polonais n'ont jamais transigé avec leurs oppresseurs ; qu'ils saisissent toutes les occasions possibles pour protester par les armes, par la plume ou par la parole contre les violateurs de leur antique et glorieuse nationalité, de cette nationalité polonaise qui défie toutes les entreprises, décourage toutes les oppressions, survit à tous les cataclysmes ; ils prouvent enfin, avec la dernière évidence, que sans l'existence libre et indépendante de la Pologne la civilisation et la paix de l'Europe est un problème insoluble !

En effet, aux deux extrémités de l'Europe libérale et civilisatrice, la grande date de 89 marque une ère nouvelle, et nous voyons les assemblées nationales respectives accomplissant des réformes intérieures qui amènent, en Pologne, la constitution du 3 mai 1791, et en France celle du 3 septembre de la même année et sanctionnée par le roi le 14. Comme l'attestent les dates, la Pologne a devancé la France, non-seulement en fait de constitutions, mais encore par les débats préliminaires : car la diète constituante polonaise s'ouvrit le 7 octobre 1788, tandis que les états généraux français ne s'ouvrirent que le 5 mai 1789.

C'est encore dans la même année 1792 que la Pologne et la France combattent les armes à la main contre leurs communs envahisseurs, pour défendre les travaux et les résultats de leurs assemblées législatives. Si, dans une lutte inégale, la Pologne succombe en 1792 et en 1794, et si la France triomphe, c'est encore la Pologne qui se sacrifie et qui sauve la France ! En effet, la Russie, la Prusse et l'Autriche, occupées à combattre la Pologne et à s'en arracher les lambeaux, affaiblissent leurs forces sur le Rhin et au delà des Alpes et permettaient ainsi au génie des généraux français et à l'admirable vaillance des enfants de la France, d'accomplir des miracles. Mais ces mêmes miracles ne s'accomplissaient-ils pas avec la coopération directe, fidèle et patriotique des légions polonaises fraternisant partout et toujours avec les légions françaises ?...

En effet, lorsqu'en 1795 la Pologne politique disparut de la carte de l'Europe ; lorsque sur les débris fumants et sanglants de la Pologne, les trois puissances co-partageantes formèrent des coalitions liberticides contre la France républicaine, consulaire et impériale ;

lorsque avec les trésors de la Pologne et avec des recrues polonaises ces puissances levèrent et augmentèrent leurs contingents; ne vit-on pas les Polonais, en toute occasion, et au moindre contact avec les Français, quitter les rangs de leurs oppresseurs, passer dans ceux de leurs frères les Français et les aider à vaincre leurs communs ennemis?

Et ces Polonais ne sont point des *déserteurs ;* ils passent fièrement et au grand jour, car ce sont les représentants de leur patrie subjuguée ; ces Polonais sont des frères, des alliés et des soldats qui, sous le drapeau tricolore, combattent pour les principes de la liberté et de l'indépendance des nations. Ils n'ont jamais été, ne peuvent et ne doivent être regardés comme *troupes mercenaires et étrangères au service de France*, mais comme des alliés; c'est en cela que consiste ce dévouement et cette fidélité à toute épreuve des Polonais pour les Français. Lorsque tant de nations, tant de troupes mercenaires au service de France trahissaient ou abandonnaient la France et Napoléon, les Polonais seuls emportèrent leurs drapeaux et leurs aigles blancs purs de toute souillure, de tout reproche!...

En 1830, les Polonais sauvèrent encore la liberté, l'indépendance et la civilisation de l'Occident, en brisant la nouvelle coalition liberticide qui s'était déjà formée à Pétersbourg, à Berlin et à Vienne pour rétablir, à Paris et à Bruxelles, les fatals traités de 1815 dans leur intégrité primitive.

Depuis 1848 jusqu'à ce jour, les Polonais ont prouvé qu'ils sont prêts à se dévouer toujours et partout, et pour leur patrie, et pour la liberté, et pour la civilisation de l'Europe. Eux, ils remplissent toujours leur devoir, leur mission.... C'est à l'Europe maintenant à voir, à juger, à agir!...

Oui, l'Europe peut compter sur les Polonais ; les paroles éloquentes du comte Charles de Montalembert, pair de France, nous l'attestent :

« La Pologne occupe depuis longtemps le premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert, et toujours elle a persisté à souffrir. Toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins toujours jeté le gant aux oppresseurs, et marché la poitrine à jour contre eux. La résignation à cette haute mais dure mission est empreinte dans son histoire, dans ses traditions, dans ses mœurs, dans toute son existence nationale, depuis le touchant sacrifice d'Hedwige jusqu'aux dévouements héroïques de Sobieski pour l'ingrate Autriche et des légions pour la France. Le sacrifice a été sa vie, son métier, et pour ainsi dire son industrie ; c'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie, et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas de châteaux indestructibles comme les nôtres; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor public ni laisser éclipser par personne l'éclat du nom polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme, et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (subsidium charitativum).

» Toutes ses antiques richesses, toute sa force primitive, elle les possède encore; ses enfants exilés comme ses enfants esclaves ont hérité d'un double trésor : l'esprit de sacrifice et l'esprit de foi. Avec un pareil héritage, que ne peut-on espérer, que ne peut-on reconquérir?

» N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie? n'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient? Par cette foi inébranlable en leur cause, ils déjoueront toutes les intrigues de leurs adversaires secrets, comme ils ont bravé tous les forfaits de leurs tyrans avoués. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons n'est point une illusion.

» Doutez-vous de leur dévouement? Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour la patrie, biens, foyers, dignités, santé, femmes, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer ; cherchez-en un seul qui ne soit prêt à recommencer demain, et cela sans hésitation, sans peine, sans surprise même. Ces hommes-là ne s'étonnent que d'une chose, c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement!

» Doutez-vous de leur foi? Mais voici cinquante années qu'ils viennent parmi nous nous montrer leurs blessures et les tronçons de leurs chaînes. Vous ont-ils jamais montré la moindre apparence de découragement? Ont-ils jamais cessé de croire à l'affranchissement de leur pays, au châtiment de leurs oppresseurs, à la tardive mais sûre justice d'en haut?

» Lorsque laissant loin derrière eux la patrie, et unis à nos armées républicaines, ils les aidaient à chasser les Autrichiens de l'Italie, leur poitrine gonflée laissait échapper ce chant célèbre : *Non! la Pologne n'a point péri puisque nous vivons encore!* Ceux qui le chantèrent les premiers sont morts, morts pour nous sur les plaines de la Lombardie, dans les montagnes de la Calabre, au pied des Pyramides, aux champs de Hohenlinden ou sur les plages de Saint-Domingue : mais le chant, et l'âme qui le dicta, et la foi qui l'inspira, ont survécu, et leurs enfants le répètent chaque jour ; et un jour viendra, s'il plaît au ciel, où ils le répèteront encore une fois sur les bords de la Wistule affranchis.

» Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice : or, la justice et la liberté sont les filles aînées de Dieu ! »

V

Si les divers gouvernements de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, la république de 1792, l'empire, la restauration, Louis-Philippe Ier et la république de 1848, qui durent forcément et logiquement s'occuper de la question polonaise comme d'une question vitale pour la politique française, n'ont pas réalisé les légitimes espérances des Polonais, il n'en est pas moins certain qu'en tout temps et en toute circonstance l'importance de cette question fut comprise par les hommes éminents. On connaît des voix puissantes qui s'élevèrent en sa faveur, comme on connaît aussi les regrets, malheureusement tardifs, de ceux qui pouvaient et devaient relever la Pologne et qui ne l'ont pas voulu.

Entre tant de témoignages que nous pourrions citer ici avec profusion, il nous suffira de rapporter deux exemples pris dans l'histoire même de la France, à des époques bien éloignées l'une de l'autre, mais toujours identiques et toujours applicables lorsqu'il s'agit de la Pologne. En 1666, lorsqu'il fut question de rétablir les affaires de la Pologne, en l'aidant efficacement dans l'intérêt même de la France, voici ce que le grand Colbert disait à Louis XIV :

« Je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de trois mille livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais celui de ma femme et de mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir, s'il était nécessaire. »

A cent cinquante ans de distance, voici quelques extraits des dictées ou des improvisations de Napoléon Ier, prononcées en 1816 à l'île de Sainte-Hélène ; paroles de regrets tardifs, mais qui sont des prophéties étonnantes, et qui se vérifient sous nos yeux d'une manière si extraordinaire et si coûteuse pour la Turquie, pour l'Angleterre et pour la France.

« Après Austerlitz, j'ai laissé la liberté à l'Autriche, et à Alexandre, » que je pouvais faire mon prisonnier.

» Après Iéna, j'ai laissé le trône à la maison de Prusse, que j'en » avais abattue... Comme caractère privé le roi de Prusse est bon et » honnête homme, mais avec lui on est le maître tant qu'on a la force » et que la main est levée... Mon plus grand tort a été, peut-être, de » n'avoir pas détrôné ce roi lorsque je pouvais si aisément le faire. » Après Friedland, j'aurais dû retirer la Silésie à la Prusse, et aban- » donner ces provinces à la Saxe...

» Après Wagram, j'ai négligé de morceler la monarchie autri- » chienne, et je fis une grande faute, celle de ne pas l'abattre da- » vantage; c'est elle qui nous a perdus. Par mon mariage, l'Autriche » est devenue bourgeoisement ma famille, et cependant c'est ce ma- » riage qui m'a perdu... J'ai posé le pied sur un abîme recouvert de » fleurs.

» La guerre de 1812 était celle de bon sens et de vrais intérêts, » celle du repos et de la sécurité de tous. Son succès allait consacrer » une balance des combinaisons nouvelles qui eussent fait disparaître » les périls du temps pour les remplacer par un avenir tranquille... » Cette guerre allait décider sans retour la question qui se débattait » depuis vingt ans, puisqu'elle devait être la dernière ; car au delà » de la Russie le monde finit. Nos ennemis n'avaient plus qu'un mo- » ment, c'est pourquoi ils tentèrent leur dernier effort... La cour » d'Autriche commença à Dresde par déranger mes plans sur la Po- » logne, en refusant de rendre ce qu'elle avait pris. J'ai cru être tenu » à des égards pour elle, et cette seule faiblesse a perdu mes affaires; » car du moment que j'avais cédé sur ce point, il me fut impossible » d'aborder franchement la question de l'indépendance polonaise. Je » fus obligé de maintenir le morcellement de ce pays, sur lequel re- » pose cependant la sécurité de l'Europe. J'ai donné, par ma fai- » blesse, du mécontentement et surtout de la méfiance aux Polonais, » car ils virent que je les sacrifiais à mes convenances. J'ai senti ma » faute et j'en eus honte; je ne voulus pas aller à Warsovie, je n'y » avais plus rien à faire pour le moment. Je n'avais plus d'autre parti » à prendre que celui de confier aux victoires à venir le sort de cette » nation... Depuis le Niémen jusqu'à Smolensk (c'est-à-dire sur le » territoire de l'ancienne Pologne) je manœuvrais sur un pays aussi » bien disposé que la France même ; les populations, les autorités » étaient pour moi : je pouvais y lever des hommes, des chevaux, » des vivres... Les Polonais m'étaient très-attachés... La nation po- » lonaise est brave et fait de bons soldats; ils valent mieux que les » Français pour résister au froid des pays du Nord. Les Polonais » seuls, pendant notre désastreuse retraite, sauvèrent beaucoup de » leurs chevaux et leur artillerie, mais les Français et les soldats des » autres nations n'étaient plus les mêmes hommes.

» L'ambition n'entrait pour rien dans mes vues lors de cette expé- » dition de Moskou... Croirait-on que ce dût être là où j'échouerais » et trouverais ma perte? Jamais je n'avais mieux fait, jamais je ne » méritais davantage; mais, comme si l'opinion avait aussi ses épi- » démies, voilà qu'en un instant il n'y eut plus qu'un cri, qu'un » sentiment contre moi : on me proclama le tyran des rois, moi qui

avais retrempé leur existence ; je ne fus plus que le destructeur des droits des peuples, moi qui avais tant fait, et qui allais tant entreprendre pour eux. Et les peuples et les rois, ces ennemis irréconciliables, se sont alliés, ont conspiré de concert contre moi !...

» La Russie est une véritable hydre à plusieurs têtes, elle est l'Antée de la fable antique... Ceux qui ont consenti à la réunion de la Pologne à la Russie encourront le blâme de la postérité, quand le sud de l'Europe sera la proie des barbares du Nord .. Un jour, toutes les nations de l'Europe reconnaîtront que j'ai adopté la plus saine politique en cherchant à rétablir la Pologne ; c'était le seul moyen efficace d'arrêter les progrès de la puissance russe ; c'était mettre une barrière, une digue à ce formidable empire, qui probablement va bientôt envahir l'Europe. Je ne pense pas vivre assez pour en être témoin ; mais les plus jeunes que moi le verront peut-être... Je vois dans l'avenir plus loin que les autres ; aussi je voulais opposer une barrière à ces barbares en rétablissant la Pologne, et en faisant Poniatowski roi de Pologne... Il en réunissait tous les titres, il en avait tous les talents... C'était un homme d'un noble caractère, rempli d'honneur et de bravoure. Je me proposais de le faire roi de Pologne, si j'avais réussi en Russie...

» Ces canailles de Russes ont tout ce qu'il faut pour la conquête : ils sont braves, actifs, patients, pauvres, et ne demandent pas mieux que de s'enrichir... Je pense qu'ils envahiront et prendront l'Inde, ou ils entreront en Europe avec quatre cent mille Kosaks et autres habitants des déserts, et deux cent mille véritables Russes... Il est naturel à l'homme d'améliorer sa condition, et ces sauvages, en comparant leurs déserts avec les belles provinces qu'ils ont laissées, auront toujours le désir d'acquérir ces dernières, sachant bien qu'aucune nation n'usera de représailles et n'essayera à leur enlever leurs déserts...

» Mon opinion est que la Russie cherchera à exécuter l'un ou l'autre des deux projets dont je viens de parler, et je pense cependant que ce sera probablement plutôt le dernier... L'Europe, et l'Angleterre en particulier, auraient dû s'opposer à la réunion de la Pologne et de la Russie... Si j'avais réussi dans mon expédition de Moskou, j'aurais contraint Alexandre d'accéder au système continental contre l'Angleterre, et par là j'aurais forcé cette dernière à la paix. J'aurais fait de la Pologne un royaume séparé et indépendant... C'est par la sottise des ministres anglais que la Russie a été agrandie, au lieu d'agrandir leur propre pays.

» Dans la nouvelle combinaison politique de l'Europe, son sort ne tient plus qu'à la capacité, qu'aux dispositions d'un seul homme. Qu'il se trouve un empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot un tzar qui ait les c ...... au c.. et la barbe au menton, et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand, même à cent lieues de deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un, et, avec son concours, abat l'autre d'un revers, et dès cet instant il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes du second ordre, dont la plupart sont ses parents, en attendant tout de lui. Au besoin, si le cas le requiert, il jette en passant par-dessus les Alpes quelques tisons enflammés sur le sol italien, prêt pour l'explosion, et marche triomphant sur la France, dont il se proclamera de nouveau le libérateur... Je pense cependant que tout dépend de la Pologne. Si Alexandre réussit à incorporer la Pologne à la Russie, je veux dire en réconciliant les Polonais avec son gouvernement, et non pas simplement en subjuguant le pays, il aurait fait de plus grands pas vers la conquête des Indes... D'ici à quelques années, la Russie s'emparera de Constantinople, de la plus grande partie de la Turquie et de toute la Grèce. Je regarde cela comme aussi certain que si la chose était déjà arrivée. Presque toutes les cajoleries dont Alexandre, ce véritable grec du Bas-Empire, faisait usage envers moi, avaient pour but d'obtenir mon consentement à cette entreprise. Je ne voulais pas l'accorder, prévoyant que l'équilibre de l'Europe serait par là détruit. D'après le cours naturel des choses, la Turquie doit tomber au pouvoir de la Russie. Les puissances à qui cet agrandissement de la Russie peut nuire, et qui sont dans le cas de s'y opposer, sont l'Angleterre, la France et l'Autriche... Une fois maîtresse de Constantinople, la Russie aura tout le commerce sur la Méditerranée ; elle deviendra une grande puissance maritime, et Dieu sait ce qui s'ensuivra !... J'ai prévu tout cela. Je vois dans l'avenir plus loin que les autres, et j'ai voulu opposer une barrière à ces barbares, en rétablissant le trône de Pologne, et en mettant Poniatowski, comme roi, à la tête de cet État... Si jamais la France et l'Angleterre s'allient de bonne foi, ce sera pour empêcher l'exécution de ces projets russes ; mais cette alliance même ne suffirait pas... Avant tout, il faudrait faire de la Pologne un royaume séparé et indépendant... Mais, je le répète, les imbéciles ministres anglais n'ont pas voulu y consentir... Dans cent ans, on m'encensera, et l'Europe, surtout l'Angleterre, regretteront que mon projet n'ait pas réussi. Quand on verra l'Europe envahie devenir la proie des barbares du Nord, on dira : *Napoléon avait raison* ! Les Russes commencent déjà par l'Angleterre. L'Angleterre est en décadence !... Les deux grands objets de ma politique étaient d'abord de rétablir le royaume de Pologne, élever une barrière contre les Russes, et ensuite d'établir en Espagne une constitution qui eût rendu la nation libre ; j'aurais détruit l'Inquisition, anéanti la superstition, les droits féodaux et les priviléges...

» Les puissances, je le répète encore une fois, à qui l'agrandissement de la Russie peut nuire directement, et qui sont dans le cas de s'y opposer, sont l'Angleterre, la France et l'Autriche... Si la Russie réussissait à s'attacher la brave nation polonaise, elle n'aurait de ce moment plus de rivale, parce qu'elle arrêterait l'Angleterre en menaçant les Indes ; et en Autriche, par la grande supériorité morale de ses troupes et par les partisans de l'Église grecque, qui sont en si grand nombre en Hongrie et en Galicie ; et que selon toute apparence, un patriarche grec officierait un jour à Sainte-Sophie...

» Il paraît que ma chute n'a pas servi à grand'chose à l'Angleterre. Je ne connais rien de pis que lord Castlereagh, et cependant c'est lui qui gouverne l'Angleterre et maîtrise jusqu'au prince régent même, à l'aide de ses intrigues et de son audace. Fort d'une majorité qu'il a lui-même composée, il est toujours prêt à s'escrimer au parlement, et avec la dernière impudeur contre la raison, le droit, la justice, la vérité ; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'arrête, tout lui est égal ; il sait que les votes sont constamment là pour tout applaudir et tout légitimer...

» Il prend pour base la légitimité dont il prétend faire un dogme politique, lorsqu'elle saperait dans ses fondements le trône de son propre maître ; et néanmoins :

» Il reconnaît Bernadotte, en opposition au légitime Gustave IV, qui s'est immolé pour l'Angleterre ;

» Il reconnaît l'usurpateur Ferdinand VII, au détriment de son vénérable père Charles IV ;

» Il proclame avec les alliés, comme une autre base fondamentale, le rétablissement de l'ancien ordre de choses, le redressement de ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les déprédations passées, enfin le retour de la morale publique ;

» Il sacrifie la république de Venise, qu'il abandonne à l'Autriche ;

» Il sacrifie Gênes dont il accommode le Piémont ;

» Il agrandit de la Pologne, la Russie, son ennemie naturelle ;

» Il dépouille le roi de Saxe en faveur de la Prusse, qui ne peut plus lui être de secours aucun ;

» Il enlève la Norwége au Danemark, qui, plus indépendant de la Russie, pourrait lui ouvrir la clef de la Baltique, pour en enrichir la Suède tombée, par la perte de la Finlande et des îles de la Baltique, tout à fait sous la sujétion de la Russie ;

» Enfin, en violation des premiers éléments de la politique générale, il néglige, dans sa situation toute-puissante, de ressusciter l'indépendance de la Pologne, et par là livre Constantinople, expose toute l'Europe et prépare mille embarras à l'Angleterre.

» On ne comprend pas qu'une nation sage se soit laissé gouverner par un tel fou !...

» Après vingt ans de guerre, après tant de trésors prodigués, tant de secours fournis à la cause commune, après un triomphe au-dessus de toute espérance, quelle paix pourtant a signé l'Angleterre en 1815 ? Castlereagh a eu le continent à sa disposition, quel grand avantage, quelles justes indemnités a-t-il stipulées pour son pays ? Il a fait la paix comme s'il eût été vaincu. Le misérable ! je ne l'eusse guère plus maltraité, si je fusse demeuré victorieux. Ou bien encore, serait-ce qu'il s'estimait assez heureux de m'avoir renversé ; dans ce cas la haine m'a vengé... Il a fait don de territoires immenses ; la Russie, la Prusse, l'Autriche ont acquis des millions de population. Où se trouve l'équivalent de l'Angleterre, elle qui pourtant avait été l'âme de ces succès, elle qui en avait payé tous les frais ? Des milliers d'années s'écouleront avant qu'il se présente une telle occasion pour le bien-être, la véritable grandeur de l'Angleterre !... Les Anglais seront réduits à pleurer un jour d'avoir vaincu à Waterloo ! L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation. Que de mal nous nous sommes fait, que de bien nous pouvions faire !... »

Après avoir ainsi envisagé sous toutes ses faces cette question polonaise qui d'après Napoléon lui-même touche directement, forcément, indispensablement à toutes les questions de la politique générale de l'Europe, et par conséquent reste toujours la première et principale dans le système européen, Napoléon finit par prononcer ce résumé mémorable, le 25 octobre 1816 : « En relevant la Pologne, CETTE VÉRITABLE CLEF DE TOUTE LA VOUTE, je ne prétendais rien acquérir ; je ne me réservais que la gloire du bien et les bénédictions de l'avenir ! »

Eh bien, malgré ces graves et prophétiques avertissements, l'Europe a permis à la Russie d'accomplir son œuvre de destruction. Au moment où nous traçons ces lignes, tout semble annoncer que le restaurateur de la dynastie napoléonienne accomplira sa mission en réparant les fautes du passé et en réalisant les projets de son prédécesseur, et qu'ainsi il pourra « se réserver la gloire du bien et les bénédictions de l'avenir. »

Paris, 3 mai 1855.

LÉONARD BOREYKO-CHODZKO.

HISTOIRE DE POLOGNE.

DYNASTIE DES LECHS.

(550 — 860.)

Quoique les Polaniens ou les Polonais existassent plusieurs siècles avant la naissance de Jésus-Christ, comme nous l'avons déjà dit, toutefois c'est à l'année 550 de l'ère nouvelle que la tradition attribue le commencement de la première dynastie fondée par Lech ou Lekh. Ce chef éleva une ville appelée *Gniézno*, nom qui trouve son origine dans un nid (gniazdo) d'aiglons blancs, qu'on avait trouvé en commençant à la construire : à cela, dit-on, se rattache aussi l'origine des armoiries polonaises de l'*aigle blanc dans un fond rouge.* D'autres disent que Gniezno ou Gnèzne vient de : *Nichons-nous ici*, mots que Lech prononça en s'arrêtant dans cette contrée.

Après la mort de Lech Ier, son fils lui succéda ; il se distingua dans les guerres contre les Danois. Wizimir vint ensuite, et triompha de l'invasion danoise. Il fut le fondateur de la ville de *Wismar* dans le Mecklenbourg, près la Baltique.

La dynastie de Lech régna pendant cent ans, puis douze palatins ou *voïévodes*, chefs de guerre, gouvernaient l'État, sans pouvoir maintenir la tranquillité publique ; alors l'un de ces palatins, nommé Krakus, gouverna seul et sut maintenir la puissance nationale avec force et dignité. Vers l'année 700, il avait fondé la ville de Krakovie, qui devint la seconde capitale de la Pologne. Il fut enterré au delà de la Wistule, dans un lieu où l'on voit encore un grand tertre portant son nom. Son fils Krakus II, qui lui succéda, fut assassiné à la chasse par son frère Lech III, qui cacha son crime en disant que Krakus avait été tué par un sanglier; mais on découvrit la vérité, et il fut déposé et banni. Sa sœur Wanda, célèbre par ses charmes et ses vertus, lui succéda, régna avec bonheur. Aussi après sa mort on l'enterra sous un grand tertre dans le village de Mogila près la Wistule, à une lieue de Krakovie. Ce tertre existe encore.

La race de Krakus se trouvant éteinte par la mort de la belle Wanda, les Polonais eurent encore recours au gouvernement des douze palatins. Ceux-ci, faibles, indécis ou timides, n'étaient pas en état de bien gouverner. Profitant des troubles intérieurs, les voisins de la Pologne l'envahirent ; les palatins ne savaient comment se débarrasser des ennemis, lorsqu'un orfèvre, nommé Przémyslas, conçut le projet de sauver la patrie par un stratagème de son invention. A la faveur d'une nuit obscure il exposa sur une hauteur, vis-à-vis le camp ennemi, des mannequins habillés en soldats, armés de lances et de boucliers. Puis il manœuvra si bien avec ces mannequins, qu'il attira les ennemis à l'endroit où les Polonais se trouvaient rassemblés, et remporta une victoire complète. En récompense de ce service, Przémyslas fut élevé au trône et régna sous le nom de Leszek Ier ou Lestko.

La mort de Leszek fut d'autant plus regrettée, que n'ayant point laissé d'enfant, les palatins prétendaient lui succéder. Désunis entre eux, les Polonais s'en remirent à la fortune pour le choix d'un souverain. On convint d'assigner une course de chevaux, et l'on déclara que celui qui arriverait le premier au but proposé, aurait la couronne. Un des concurrents, nommé Leszek, pour mieux assurer ses succès, eut recours à l'artifice. La lice était marquée dans une vaste plaine sur les bords du Prondnik, non loin de Krakovie : il la sema de fers pointus qu'il couvrit de sable, et se traça lui-même une route où il pouvait courir sans danger. Il ferra même son cheval en employant des fers entiers et épais, dans la crainte de tomber lui-même dans les piéges qu'il avait tendus. Deux jeunes gens inconnus les aperçurent. Cherchant à s'amuser, ils s'exerçaient à pied dans la carrière, en attendant que le peuple fût assemblé. Surpris de ce qu'ils voyaient, et fouillant plus avant, ils reconnurent le sentier que s'était réservé l'auteur du stratagème. La crainte empêcha l'un de révéler ce mystère, mais l'autre conçut le dessein d'en profiter.

Les candidats arrivent. Le peuple attend le moment qui va lui donner un souverain. Leszek court avec force; personne ne peut le devancer. Le jeune homme courant à pied cherche à lutter avec lui. On rit de ses efforts. Il poursuit sa route jusqu'à ce que, arrivé à la borne, et voyant le cavalier prêt à recevoir la couronne, il découvre sa trahison. Ceux qui étaient restés en chemin l'avaient déjà reconnue. Leszek fut massacré immédiatement; le peuple acclama le jeune homme; les palatins eux-mêmes approuvèrent ce choix, et il régna sous le nom de Leszek. Il eut douze fils de concubines, et un d'une épouse légitime qui fut nommé Popiel Ier. Celui-ci, s'abandonnant à la mollesse, transféra d'abord sa résidence à Gnèzne et ensuite à Kruswiça. Popiel II succéda à son père, et le dépassa dans ses excès. Dominé par sa femme, Allemande d'origine, il devint complice de ses crimes, et il fit périr par le poison ses oncles. Les cadavres jetés dans le lac Goplo engendrèrent, dit la légende, une infinité de souris, qui fondirent sur Popiel et sa famille, et les dévorèrent dans le château de Kruswiça : les souris signifient le peuple qui punit de mort ses oppresseurs. Ainsi finit, en 860, la dynastie des Lech, à laquelle vint succéder celle des Piast.

DYNASTIE DES PIASTS.

(860 — 1386.)

Parmi les gouverneurs d'une des provinces se trouvait un homme probe et estimé nommé Piast. Les Polonais le trouvant digne de régner sur eux lui offrirent le pouvoir suprême, mais Piast s'en excusa. Pressé par les Polonais, il finit par consentir à accepter le pouvoir pour son fils Ziemowit. Ce dernier étant très-jeune, Piast devint régent; mais lorsqu'en 884 il atteignit sa majorité, il gouverna seul. Comme la Pologne eut toujours à lutter contre les agressions des Allemands, Ziemowit introduisit le régime militaire; il favorisa l'unité de l'Etat, ou plutôt des populations slaves dont la Pologne a toujours été la tête et le cœur. Après lui vinrent les règnes de Leszek Ier et de Ziemomysl, qui continuèrent le même système.

Mieczyslas Ier, fils et successeur de Ziemomysl, monte au trône en 958, et, en 965, il embrasse la religion chrétienne, après avoir épousé Dombrowka, fille de Boleslas, duc régnant de Bohême. Il fonda des églises et créa des diocèses. Des théologiens habiles furent appelés d'Italie, de France et d'Allemagne, pour remplir les fonctions sacerdotales. Les Polonais se montrèrent zélés partisans de la religion nouvelle, et pour prouver qu'ils étaient prêts à la servir comme à la défendre, ils établirent l'usage de tirer à demi le sabre hors du fourreau pendant le saint sacrifice de la messe, au moment où le prêtre récite l'Evangile, et de ne l'y faire rentrer qu'après l'antienne *Gloire à toi, Seigneur!* Ce roi eut à soutenir des guerres fréquentes contre les Allemands, à l'ouest, et à l'est, contre les Varego-Skandinaves. Mieczyslas mourut en 992, en laissant le trône à son fils Boleslas Ier.

Boleslas fut pour la Pologne ce qu'ont été pour la France Charlemagne et Napoléon. Guerrier intrépide, il attacha aux armes polonaises une renommée que rien n'a surpassé; législateur, il organisa la Pologne judiciaire; politique et administrateur, il donna la richesse et la prospérité à sa nation. Grand dans la victoire, grand dans la défaite, il était toujours immense de génie, de puissance et de volonté.

Dès la première année de son avénement, en 992, Boleslas fut obligé de combattre Vladimir, duc de Kiiovie, dont les ancêtres, tirant leur origine de Rurik, avaient envahi les territoires appartenant aux Polaniens. Cette guerre d'un moment fut terminée par la paix entre Vladimir et Boleslas, car ce dernier avait d'autres ennemis à combattre. Dès l'année 994, les Bohémiens envahirent la Silésie polonaise, et s'emparèrent même de Krakovie. Boleslas se prépara si bien à cette campagne, qu'en 999 il chassa les Bohémiens, reprit Krakovie; et pour consolider ses possessions méridionales, il franchit les Karpates, ne s'arrête qu'au Danube et à la Theisse, et dans leurs eaux il fait élever des colonnes en fer, qui marquent ainsi les frontières de l'antique Pologne.

L'empereur Othon III avait une grande admiration pour le héros polonais, et il voulut contempler de ses propres yeux cette grandeur presque fabuleuse. Boleslas alla au-devant de l'empereur à Posen. Les deux souverains en arrivant à Gnèzne y furent reçus par le clergé, les grands du royaume richement revêtus, et une brillante armée. Des femmes éblouissantes d'or et de pierreries complétaient l'ensemble de cet imposant cortége. Aux repas figuraient des vases d'or et d'argent que Boleslas faisait porter chaque jour chez l'empereur à l'issue du festin. Il lui fit présent de trois cents cavaliers vêtus de riches cuirasses, et combla les courtisans de somptueux souvenirs. De son côté, Othon III fit présent au roi d'une flèche de saint Maurice, enchâssée dans une lance, d'un clou tiré de la croix de Jésus-Christ et d'un sabre magnifique. Enfin, à son retour à Aix-la-Chapelle, Othon envoya à Boleslas un fauteuil d'or massif, qu'il fit tirer du tombeau de Charlemagne, et sur lequel ce prince fut trouvé assis; ainsi le

fauteuil du plus grand monarque de France servit de trône au plus grand souverain de la Pologne.

L'empereur Odon III mourut en 1002. Henri de Bavière, moins reconnaissant et moins généreux que son prédécesseur, porta envie a la puissance de Boleslas le Grand et à la faveur dont jouissait à la cour le margrave d'Autriche : il jura d'immoler ces deux princes à son ambition. Pour arriver à ce but, il invita Boleslas et le margrave à se rendre à Mersebourg. Henri les reçoit avec les cérémonies d'usage; mais au moment où ils quittaient le palais, ils se voient assaillis par des gens armés; on tombe sur eux avec une telle impétuosité, qu'ils sont forcés de briser les portes pour échapper à ce guet-apens. Le roi des Polonais fut miraculeusement épargné, mais sa colère fut terrible. Dans une nouvelle campagne il enlève la Luzace et la Misnie, et punit ainsi la trahison de Henri.

A peine cette guerre est-elle terminée, qu'une autre se présente. Boleslas III, duc de Bohême, désolait son pays par des cruautés mouïes; les Bohêmes supplièrent le roi de Pologne de les soustraire à ces cruautés, et il les en délivra. Dès lors l'empereur Henri devint plus que jamais jaloux de la prépondérance polonaise. De là des guerres longues et sanglantes entre ces deux princes. Boleslas, avec sa promptitude ordinaire, franchit l'Oder et la Sprée, et prévient ainsi la réunion des forces allemandes à Dobrilug. Il remporte une grande victoire le 24 septembre 1005, et pour n'en pas perdre le fruit, il feint de se retirer en Pologne. Les Allemands, ne se doutant pas du piége qu'il leur tend, s'approchent par Miedzyrzeç jusqu'aux environs de Pôsen; là, ils sont entourés par les Polonais, sans pouvoir leur échapper, et Henri est obligé de conclure une trêve. Malgré cela les Allemands cherchent encore à soulever les esprits contre Boleslas; le grand roi leur répond par une nouvelle guerre, et sept ans de victoires, de 1006 à 1013, leur prouvent que rien n'est impossible au courage polonais.

De tout temps la Poméranie et la Prusse faisaient partie du royaume de Pologne, mais comme les habitants de ces provinces tenaient opiniâtrement au paganisme, Boleslas fut obligé de les convertir à la religion chrétienne par les armes en 1013 et 1014, et en mémoire de cette guerre, il fit planter des colonnes de fer dans les eaux de l'Ossa, qui se jette dans la Wistule près de Grudziondz (Graudenz).

Boleslas espérait pouvoir vaquer tranquillement aux soins de la prospérité intérieure de la Pologne, lorsqu'une nouvelle guerre surgit du côté de l'est. Vladimir Ier, de la race envahissante de Rurik et étrangère aux Slaves, mourut à Kiiow le 15 juillet 1015. Ce duc, ayant partagé ses usurpations sur la Pologne entre ses douze fils, fut la cause des guerres intestines qui les ravagèrent. A sa mort tous ses fils prirent les armes contre Sviatopolk, leur frère aîné. Ce prince, pour échapper à leur fureur, se réfugia à Gnezne, et supplia Boleslas le Grand, son beau-père, de soutenir ses droits les armes à la main. Ce roi, qui n'avait pas oublié les agressions de Vladimir sous le règne de Mieczyslas Ier et sous le sien, profita de cette occasion pour ressaisir la suprématie sur ces antiques possessions polonaises.

L'un des douze fils de Vladimir, Yaroslaf, envahit la Wolynie en 1017, croyant les forces de Boleslas concentrées sur un autre point. Mais la volonté de Boleslas répondait à l'infini de sa pensée. Une armée polonaise marche à l'instant contre l'envahisseur, et dans une bataille sanglante livrée sur les bords du Bug, tout plie devant l'intrépidité des Polonais. Yaroslaf, si fier avant le combat, fut le premier à s'enfuir. Boleslas occupe la Wolynie, la Podolie et l'Ukraine, et campe sous les murs de Kiiow. Au moment où il se prépare à faire le siége de cette ville, il apprend que les Allemands forment une nouvelle coalition pour attaquer la Pologne. Mais il avait prévenu la trahison germanique, et une partie de son armée était prête à tenir tête à l'invasion. Ainsi fit Napoléon allant du camp de Boulogne à Austerlitz, ou d'Espagne à Wagram pour écraser les descendants de ces mêmes Allemands que Boleslas combattait huit cents ans auparavant. En effet, Boleslas quitte les bords du Dniéper, accourt sur ceux de l'Oder et de l'Elbe. Partout et toujours victorieux, Boleslas marque encore ses frontières en faisant élever des colonnes de fer dans la Saala, qui se jette dans l'Elbe. La rivière de la Saala baigne les murs d'Iéna. Les siècles s'écoulent, et les aigles d'or de Napoléon succèdent aux aigles blancs et aux colonnes de fer de Boleslas !



Boleslas le Grand à Kiiow, en septembre 1018.

L'empereur Henri, voyant que rien ne peut résister à la supériorité des Polonais, demande en grâce la paix à Boleslas. Un congrès général fut convoqué en janvier 1018, à Budziszyn (Bautzen). Dans ces conférences, Boleslas impose à l'Allemagne ses conditions, rentre ensuite à Gnezne, et au mois de juillet de la même année 1018, il ouvre la campagne contre les ducs russiens. Il remporte d'abord une victoire sur le Bug, et avec sa rapidité ordinaire il assiége Kiiow. C'était alors une ville immense et rivalisant de prééminence avec Constantinople : elle possédait quatre cents temples, huit cents marchés, et une population nombreuse. Le siége se prolongeant

amena la famine, et la ville fut contrainte de se rendre. Boleslas, prêt à y faire son entrée (septembre 1018), éprouva un tel mouvement d'impatience qu'il frappa la *porte d'or* avec le sabre que lui avait offert à Gnezne l'empereur Othon III. Ce sabre fut appelé par la suite *sabre ébréché*, de la brèche qu'il reçut dans ce choc; il fut religieusement conservé jusqu'en 1795 dans le trésor royal de Krakovie. Pendant la cérémonie des couronnements des rois de Pologne, il était attaché au côté de chacun d'eux; huit siècles ont été témoins de ces cérémonies. Jusqu'à présent la *couronne de Boleslas* et son *sabre ébréché* ont pu échapper aux convoitises des souverains de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg !... Ces glorieuses antiquités nationales reparaîtront à l'époque de la renaissance de la Pologne libre, indépendante et dans son ancienne intégrité !...

Sviatopolk avait recouvré son trône et régnait à Kiiow par la grâce de Boleslas. Parmi les innombrables dépouilles que Boleslas emportait du trésor des descendants de Rurik, se trouvait une grande porte en bronze enlevée à Constantinople par les Kiioviens. Depuis, elle



Wladislas-Jagellon, vainqueur des Teutoniques à Tanenberg et Grunewald — 10 juillet 1410.

fut déposée dans la cathédrale de Gnezne, en y sculptant le martyre de saint Adalbert.

Boleslas, en revenant dans sa capitale, fut surpris au passage du Bug par l'armée de Yaroslaf; mais la valeur des Polonais fit tant de prodiges que les Russiens furent complétement battus; émerveillés du courage du roi, ils le surnommèrent *Chrobry* (le vaillant).

Après avoir tant fait pour la gloire extérieure des Polonais, Boleslas, rentré dans ses Etats, s'occupa du gouvernement intérieur. Il entoura son trône de différentes dignités curiales; ses officiers étaient chargés de mettre sous les yeux du souverain les affaires examinées par les magistrats des districts. Il forma sous sa présidence un conseil de douze citoyens respectables par leur âge et leur probité; ils avaient mission de visiter les provinces, d'écouter les plaintes du paysan, et de veiller au maintien des lois qui ordonnaient de respecter la personne et les propriétés de l'agriculteur.

Boleslas avait encore un acte à accomplir. Dans ce temps les empereurs de l'Allemagne envoyaient des couronnes aux rois nouvellement convertis à la foi chrétienne, et le pape seul s'attribuait le droit de consentir au sacre. Boleslas essaya de s'adresser au pape; mais comme il reçut des conditions incompatibles avec son autorité temporelle, et comme de son côté l'empereur intriguait contre les désirs du roi, celui-ci réunit à Gnezne ses évêques et ses autres dignitaires, et posa en 1024 le diadème sur son front, comme Napoléon devait le faire huit cent vingt ans plus tard en présence du pape et des évêques, dans l'église de Notre-Dame de Paris.

Boleslas le Grand mourut le 3 avril 1025, à Posen, dans sa cinquante-huitième année et la vingt-sixième de son règne. Son corps fut déposé à côté de celui de Mieczyslas, son père. En 1806, Napoléon, lors de son passage de Berlin à Warsovie, visita ces tombeaux, mais pourquoi cet enseignement resta-t-il stérile pour le rétablissement du royaume boleslavien et pour la sécurité de la France !...

Mieczyslas II, faible d'esprit et de caractère, succéda à son père Boleslas le Grand, et ne sut pas gouverner. Les voisins de la Pologne profitèrent de cette faiblesse et envahirent le pays de plusieurs côtés. Son fils Kasimir, en lui succédant en 1041, refoula les envahisseurs et répara le mal du passé. Le fils de Kasimir, Boleslas II, surnommé le *Hardi*, se montra à la hauteur de sa mission par son généreux empressement à défendre la cause des princes voisins qui venaient réclamer sa protection. Bela, prince de Hongrie, Yaromir, duc de Bohême, Yaroslaf, duc russien, vinrent demander asile en Pologne, à la suite des troubles survenus dans leurs Etats. Les Polonais de cette époque tranchaient de grandes difficultés, et dans les immenses régions slavonnes rien ne se faisait sans la puissante influence de la cour de Gnezne ou de Krakovie. Boleslas II fut heureux dans les campagnes qu'il fit en Hongrie en 1061, en Bohême en 1062, et à deux reprises à Kiiow en 1068 et en 1077. Maître de tous les territoires arrosés par le Dniéper, la Bérézyna et la Dzwina, tous les ducs ou kniazs russiens étaient à ses pieds; mais Boleslas voulut les relever de leur abaissement momentané, et il leur donna à chacun un duché, en se réservant la suprématie. Isaslaf et ses fils eurent le duché de Kiiovie, Yaropolk le duché de Wyszogrod, Vladimir le duché de Smolensk, Sviatopolk les duchés de Polotsk et de Novogrod. Isaslaf pénétré de reconnaissance demanda au roi des Polonais, comme une grâce, de l'honorer d'une visite solennelle. Il lui offrit en échange autant de marcs d'argent que son cheval pourrait faire de pas pour arriver à son château. Boleslas se prêta aux dessins du duc et se rendit chez lui. Isaslaf l'embrassa affectueusement, et le prenant par la barbe, il dit au peuple qui était accouru pour voir cette entrevue : « Voilà une tête terrible, vous devez la craindre et la respecter! »

Après son retour en Pologne, Boleslas, à la suite d'un conflit entre son autorité temporelle et l'autorité spirituelle de l'évêque de Krakovie (Stanislas Szczepanowski), qui s'immisçait dans sa politique, fut

assassiné par le roi en 1079. A la suite de quoi Boleslas quitta la Pologne et mourut dans l'obscurité à Ossiah, en Karynthie.

Wladislas Ier, frère de Boleslas, lui succéda au trône; il eut à repousser pendant son règne les invasions sur plusieurs points. Il eut un fils nommé Boleslas, qui, n'étant âgé que de neuf ans, accompagnait déjà son père dans les combats, où il déployait un courage précoce. En effet, lorsqu'il succéda à son père en 1102 avec le titre de Boleslas III *Bouche de travers*, surnom qu'on lui donna à la suite d'une maladie, il devint l'un des plus grands rois de Pologne, et digne descendant de Boleslas Ier et de Boleslas II. Pendant trente-sept ans de son règne il soutint des guerres presque incessantes contre les Allemands, les Poméraniens, les Bohémiens et les Russiens, et fut victorieux dans quarante-sept batailles. En 1112 et 1113 il suivit les croisés français en Palestine, et en 1130 il se rendit en France pour faire un pèlerinage au tombeau de saint Gilles et y laissa des traces de sa munificence. Ce grand roi mourut en 1139 et divisa l'Etat en quatre parties pour donner un duché à chacun de ses fils. Ce morcellement amena nécessairement des calamités, pendant les règnes suivants de Wladislas II, de Mieczyslas III, de Kasimir II, de Leszek II, de Wladislas III et de Boleslas V. C'est sous le règne de ce dernier que commencèrent en 1240 les terribles invasions des Tatars, qui, du fond de l'Asie, vinrent se jeter sur la Pologne, armés de cimeterres, de flèches et de torches, et c'est à la Pologne que revient l'éternel honneur d'avoir préservé l'Europe occidentale de ces nouvelles hordes dévastatrices, comme plus tard elle l'a préservée pendant des siècles des hordes moskovites et musulmanes! C'est vers cette même époque que la Litvanie se présente fière et valeureuse sur la scène politique de l'Europe pour agir et contre les Tatars, et contre les Moskovites. Déjà en 1048 comme en 1105, les braves Litvaniens se levèrent en masse contre les Varégo-Russiens; une fois la lutte engagée, ils se répandirent impétueusement entre le Niémen, le Dniéper et la Dzwina, conduits par leurs grands-ducs Ringold, Mendog, et plus tard par Lutunwer, Witenes, Gedymin, Olgerd, Kieystut, Witold et leurs lieutenants.

A Boleslas V succéda Leszek le Noir, son neveu. Mais dans l'espace de dix-sept ans (1289-1306) la Pologne eut plusieurs guerres, et fut gouvernée par plusieurs rois qui se disputaient le pouvoir à différents titres. Ces rois furent Boleslas VI, Henri Ier dit le Probe, Wladislas IV dit le Bref, Przemyslas Ier et Winceslas de Bohême. Ces luttes furent terminées par Wladislas IV, frère de Leszek le Noir, qui surmonta tous les obstacles et prit possession du trône en 1306, en rendant la Pologne redoutable et glorieuse. En 1319, il fut couronné à Krakovie, et prit le nom de Wladislas Ier. L'aigle blanc redevint l'écusson de l'Etat. Il combattait vigoureusement les chevaliers teutons, qui abusaient de l'hospitalité polonaise, et jeta les bases de la prochaine union de la Pologne avec la Litvanie, en faisant épouser en 1325 à son fils Kasimir la fille de Gedymin, grand-duc de Litvanie, comme il se rapprocha davantage de la Hongrie en faisant épouser sa sœur Elisabeth au roi de Hongrie Charles Ier.

Wladislas le Bref, en mourant en 1333, laissa à son fils Kasimir III, mais qui voulut s'appeler Ier, une couronne brillante, que le nouveau monarque sut rendre encore plus brillante, et à qui la postérité accorda le titre de *Grand*. Ce que son père avait commencé à la diète législative de Chenciny en 1331, Kasimir le consolida à la diète de Wisliça en 1347 par un statut ou code qui assurait la propriété aux paysans comme à la noblesse, et les assujettissait aux mêmes tribunaux et aux mêmes arrêts. Il organisa un vaste système de défense en entourant de remparts et de murailles soixante-douze villes ou bourgs. Protecteur des sciences, il fonda l'université de Krakovie, qui devint si célèbre plus tard.

Avec Kasimir le Grand s'éteignit la lignée masculine des Piast de Pologne. Ce roi n'avait eu que deux filles; mais, conformément aux conventions qui avaient été faites de son vivant, Louis de Hongrie, fils de sa sœur Elisabeth, lui succéda. Louis descendait des Capets par les ducs d'Anjou, issus de Charles frère de saint Louis. Confirmé en 1370 par les suffrages de la noblesse polonaise, il régna sur la Pologne.

Louis mourut en 1382, sa fille Hedwige fut appelée au trône de Pologne. Belle et vertueuse, elle sut rendre la Pologne heureuse. Parmi plusieurs prétendants à sa main, Jagellon-Olgerdowicz, grand-duc de Litvanie, l'emporta; il l'épousa à Krakovie en 1386, et le règne de sa dynastie fut pour les deux peuples, unis fraternellement, volontairement, une époque de gloire et de puissance.

DYNASTIE DES JAGELLONS.

(1386 — 1572.)

Gedymin, grand-père de Wadislas-Jagellon, éleva la Litvanie au rang des Etats prépondérants de l'Europe. Il maria ses filles aux Piast de Mazovie et de Krakovie, et ses fils à des duchesses russiennes. Il éleva des villes et des forts, et reprit les anciennes possessions polono-slaves arrosées par la Dzwina et le Dniéper, et en 1321 reconquit Kiiow sur les usurpations des ducs warego-russiens qui s'étaient réfugiés dans les déserts du Wolga et créaient le tzarat de Moskovie. Gedymin combat à outrance les Teutoniques félons. Il accorde des priviléges aux cités qu'il élève, établit des relations avec la cour de Rome et avec les villes anséatiques. Il fonde une nouvelle capitale, Wilno, et y permet de prêcher la religion catholique; aussi les artisans, les industriels étrangers viennent en foule, et se colonisent sur les bords du Niémen et de la Wilia. Les soldats litvaniens, alliés des Polonais, combattent jusque sur les bords de l'Oder. Enfin, en 1338, il succombe sur le champ de bataille contre les Teutons.

Parmi les sept fils de Gedymin, Olgerd, son successeur, et Keystut, son frère, se distinguent particulièrement. Dans l'espace de trente-six ans, les deux frères combattent les Teutons, les Tatars, le Russiens et les Moskovites. Les ducs de Smolensk et de Tver servent sous les ordres d'Olgerd, et fournissent à son armée leur contingent. Il parcourt la Krimée en vainqueur en 1363, et pour se venger des invasions des grands-ducs de Moskovie, il marche trois fois contre eux; trois fois il assiége Moskou et s'en empare (1368, 1370, 1372). Les républiques de Pskow et de Novogrod la Grande, pour se soustraire à la rapacité moskovite, s'unissent avec la Litvanie, à ses lois, à sa civilisation, et sont gouvernées par les lieutenants litvaniens pendant plus de cent trente ans (1346-1479). De cette manière la puissance litvanienne, au nord-est, s'étend aux bords de la Néva, vers la mer Blanche, passe près de Mojaïsk, Bransk, Koursk, touche aux rives du Donietz, et s'étend aux bords de la mer d'Azof et de la mer Noire. Les possessions d'Olgerd étaient assez vastes pour satisfaire l'ambition de ses douze fils; mais Olgerd avait une prédilection particulière pour son fils Jagellon, et ce fut à lui qu'il confia le pouvoir suprême. Ce fut donc en cette qualité qu'il épousa la reine Hedwige, et que s'accomplit en 1386 la grande, solennelle et volontaire union politique des deux nations. Désormais le royaume de Pologne et le grand-duché litvano-ruthénien ne formeront plus qu'un même peuple, et si les Moskovites cherchent toujours à les désunir, rien ne pourra jamais les séparer; ils combattront ou succomberont ensemble, comme ils cherchent toujours à renaître ensemble.

Wladislas eut à soutenir plusieurs guerres contre les Teutoniques, les Tatars et les Moskovites; mais en cela il fut aidé par son cousin germain Witold, l'un des plus célèbres guerriers de l'époque. Quant aux Teutoniques, ils furent tellement battus le 10 juillet 1410 entre Tanenberg et Grunewald (situés au midi d'Eylau et de Friedland), que dès lors leur puissance fut sapée dans sa base. Cinquante mille Teutons (parmi lesquels il y avait beaucoup de Brandebourgeois) furent tués ou blessés, et quarante mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Polonais. Cinquante et un drapeaux et deux pièces d'artillerie, les seules qu'eussent les Teutons, leur furent pris et envoyés à Krakovie: les Polonais n'avaient pas encore de canons. Le grand maître des chevaliers fut tué. A la suite de cette victoire, la plus grande partie des pays usurpés par les Teutons rentra sous la domination de la mère patrie.

De son côté, le grand-duc Witold repoussait victorieusement les ennemis de la Litvanie. La puissance polono-litvanienne devenait si compacte et si prépondérante, que l'empereur d'Allemagne Sigismond chercha à l'amoindrir en la divisant. A cet effet, il promit son aide à Witold pour le faire roi absolu de la Litvanie, en séparant cette dernière de la Pologne. L'ambitieux Witold fut sur le point de tomber dans le piége. L'empereur, confiant dans ses intrigues, proposa d'assembler un congrès où ostensiblement on devait traiter de la formation d'une ligue contre les Turks, qui devenaient tous les jours plus puissants; mais réellement il visait à la désunion entre le roi Wadislas-Jagellon et Witold. Ce congrès s'ouvrit le 6 janvier 1429 à Luck en Wolynie. Cette réunion de souverains est une des plus nombreuses que cite l'histoire du monde. L'empereur Sigismond et l'impératrice sa femme, le roi Wladislas-Jagellon, le roi Erik XIII de Danemark, les ducs de Mazovie, le grand-duc de Moskovie, Bazile III, les ducs de Tver, de Rezan, les princes de Suède, les grands maîtres des chevaliers porte-glaive et des chevaliers teutons, les khans des Tatars, les ambassadeurs de l'empereur Paléologue, les boyars moldo-valaques, les grands de Pologne, de Litvanie et des terres ruthéniennes, remplissaient avec leur suite la ville de Luck et les villages environnants. Les uns étaient venus au congrès pour faire de la diplomatie, les autres pour voir Witold, ce guerrier dont le nom répandait la terreur dans tout le Nord et dans l'Orient. Witold traita les monarques avec une libéralité inouïe; chaque jour on consommait sept cents tonneaux de liquides, sept cents bœufs ou génisses, quatorze cents élans et brebis, et cent sangliers. Ces repas homériques se répétèrent pendant sept semaines, et aux frais de Witold. Witold espérait qu'il serait proclamé roi de Litvanie, il prolongeait le congrès dans ce dessein; mais les Polonais, et surtout Zbigniew-Olenicki et Jean Tarnowski, surent déjouer les intrigues autrichiennes.

Witold, désolé de sa déception, pria Wadislas de venir à Wilno,

et de lui accorder momentanément au moins la couronne de Litvanie pour le sauver d'un affront qu'il avait subi aux yeux de l'Europe; mais la fermeté du roi résista devant les intérêts d'Etat. Cependant Sigismond ne renonçait pas à son projet : envers et contre tous, il envoya ses ambassadeurs à Wilno : ils devaient précéder l'arrivée de la couronne et du sceptre dont il voulait gratifier Witold. Mais encore une fois les Polonais déjouèrent le complot de l'empereur, et Witold mourut à Troki le 27 octobre 1430, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Quant à Wladislas-Jagellon, il termina sa glorieuse carrière en 1434 à l'âge de quatre-vingt-six ans, et dans la quarante-huitième année de son règne.

Wladislas laissa deux fils, Wladislas et Kasimir. Le premier n'était âgé que de dix ans, mais la noblesse polonaise l'éleva au trône, le couronna le 29 juillet 1434 à Krakovie, et forma une tutelle composée de sa mère et de plusieurs dignitaires religieux et séculiers; lorsqu'il eut atteint sa quinzième année, en 1439, époque fixée pour sa majorité, il gouverna seul.

Les talents et le courage du jeune Wladislas étaient si transcendants, que les Hongrois l'élurent pour leur roi en 1440. Le célèbre Jean Hunyade se dévoua alors à Wladislas. A cette époque, les Osmanlis s'étaient déjà emparés de plusieurs provinces de l'empire grec tant en Asie qu'en Europe. Le Bas-Empire ne possédait plus que Constantinople, sa capitale, et quelques contrées environnantes. Les empereurs Paléologue avaient besoin de secours. La cour de Rome promit de leur en obtenir, sous la condition qu'ils donneraient leur adhésion à l'Église latine. Le pape Eugène IV, ne pouvant rien obtenir des monarques de l'Europe, tourna ses yeux vers la Pologne et la Hongrie. Or, peu d'années avant, en 1436, la mort d'Alexandre, hospodar de Walaquie, et le partage de ses États avaient donné lieu à de vives contestations entre ses deux fils Élie et Étienne. Le roi Wladislas était intervenu comme suzerain, et avait terminé le différend en donnant la Walaquie à Élie et la Moldavie à Étienne. Dans les conjonctures actuelles, les deux provinces danubiennes étaient d'une importance extrême pour la chrétienté, et le soin de leur défense détermina Wladislas à prendre part à la guerre. Il s'adressa d'abord à l'empereur Frédéric, et demanda son appui; mais ce dernier refusa, quoiqu'il eût été de son intérêt de s'unir au roi de Pologne et de Hongrie. Les chevaliers teutons s'excusèrent aussi, eux qui, par leur mission et leur exemple, auraient dû animer toute l'Europe à prendre les armes contre les infidèles. Ainsi Wladislas ne dut compter que sur les Polonais et sur les Hongrois.

Jean Hunyade, palatin de Transylvanie, qui s'était couvert de gloire dans les expéditions précédentes, s'unit à Wladislas. Le gros de l'armée confédérée partit d'Ofen le 22 juillet 1443, et passa le Danube près de Semendra. Hunyade, à la tête de 12,000 cavaliers d'élite, envahit la Serbie, et s'avança jusqu'aux murs de Nissa. Le roi Wladislas et le cardinal Cesarini, légat du pape, suivaient avec 20,000 hommes. Après les deux batailles livrées à Nissa le 3 novembre et à Slatitza le 24 décembre, les Ottomans de Mourad furent battus, et les vainqueurs saluèrent, des hauteurs de l'Hæmus (les Balkans), les riantes campagnes qni se déroulaient sous leurs yeux. Les Polono-Hongrois livrèrent une nouvelle bataille au pied du mont Kunobizza, et les Turks furent encore battus. Après cette expédition, les troupes victorieuses de Wladislas rentrèrent à Ofen. Le 15 juillet 1444 fut conclue une paix utile à la Hongrie et plus encore aux Polonais, qui, se trouvant inquiétés par les Tatars, pressaient vivement leur roi de venir à leur secours.

Mais toute nécessaire et sacrée que fût la paix avec le sultan, elle déplut au pape. Le cardinal Cesarini conjurait le roi de la rompre; il soutint la thèse qu'on n'était pas obligé de tenir une parole donnée à des infidèles; que, d'ailleurs, la Hongrie n'avait pas le droit de rien conclure avec les Turks sans le consentement du Vatican et des autres puissances de la chrétienté. Le roi avait beau répondre qu'il voulait rester fidèle au serment qu'il avait prêté sur l'Évangile en signant cette paix; mais la majorité du conseil fut d'un autre avis.

L'armée polono-hongroise fut commandée par Wladislas et par Hunyade. Pour éviter les défilés des Balkans, on résolut de se diriger vers les bords de la mer Noire en passant par la vallée du Danube. A Nikeboli, Drakul, prince de Walaquie, se joignit à l'expédition chrétienne. Cet habile guerrier inclinait pour la prudence. Il tirait moins ses arguments, contre cette campagne, des forces supérieures du sultan que d'une sinistre prédiction d'une femme bulgare qui annonçait la mort de Wladislas et la destruction de son armée, et du tremblement de terre qui, presque aussitôt après la rupture du traité, s'était fait sentir dans toute la Hongrie, comme si les éléments s'étaient indignés de cette violation d'un serment prêté au nom du ciel.

Les nouveaux croisés s'établirent près de Varna. Le sultan Mourad était venu à marches forcées et avait assis son camp à quatre mille pas de celui de Wladislas. A l'aile droite des Hongrois on voyait flotter le grand étendard noir de Hongrie; les Polonais avaient arboré l'étendard de Saint-Ladislas. Mourad occupait le centre des janissaires. Sur le bord des palissades était placé au bout d'une lance le traité de paix violé par l'ordre du pape. Immédiatement avant le commencement du combat, il s'éleva un tourbillon si violent que les drapeaux hongrois furent déchirés, à l'exception de celui du roi; et cet accident fut considéré comme un sinistre présage pour l'armée chrétienne.

La bataille commença par les archers, et l'air fut un instant obscurci par les flèches qui se croisaient en tous sens; puis les combattants se mêlèrent, et on se battit à l'arme blanche. Le carnage fut épouvantable, les Turcs commençaient à se débander; et il y eut un instant où il ne resta près du sultan qu'un petit nombre de janissaires et quelques beys très-âgés. Le roi Wladislas, à la tête d'un détachement de Polonais emportés comme lui par leur ardeur, fondit sur la tente impériale. Mourad cria à ses janissaires : « Séparez ce pré- » somptueux damné de son corps, et son attaque personnelle sera » cause de sa perte. Quand il se trouvera à notre portée, il tombera » sur nous comme un sanglier blessé furieux; alors écartez-vous, et » en un clin d'œil faites un mouvement pour l'enfermer dans votre » cercle; tuez-le, et vous ferez une action belle devant Dieu et son » prophète. »

Le roi avançait toujours, combattant avec un courage héroïque, lorsque son cheval, blessé au pied d'un coup de hache, le renversa au milieu de la mêlée. Un vieux janissaire, nommé Khodja-Khazir, lui coupa la tête et la piqua sur une lance, imitation terrible de cette autre pique au bout de laquelle Mourad avait mis le traité violé. Ce spectacle jeta la consternation dans l'armée hongroise et fut le signal d'une déroute complète. Hunyade, revenu de la poursuite de l'ennemi, fit en vain des prodiges de courage pour arracher aux vainqueurs le corps de l'infortuné monarque et l'horrible trophée qu'ils étalaient; mais enfin il dut désespérer du sort de la bataille et put se sauver vers le soir avec les troupes walaques.

Après cette victoire, Mourad alla visiter le champ de bataille accompagné d'un de ses confidents, et il s'écria : « N'est-ce pas une » chose étonnante! Voilà toute une armée de jeunes gens, et parmi » eux pas un seul vieillard? » Et le confident répondit : « S'il y en » avait eu un seul, ils n'auraient pas tenté une si folle entreprise! »

Le sultan annonça immédiatement sa victoire au sultan d'Egypte, et pour mieux lui faire comprendre quels hommes de fer il avait vaincus, il lui envoya vingt-cinq hussards hongrois et autant de pancernes (cuirassiers) polonais d'une taille gigantesque armés de pied en cap et portant des ailes fixées au-dessus des épaules, tradition militaire qui se transmettait chez les Polonais depuis le règne de Boleslas le Grand. Les populations de l'Asie et de l'Afrique accouraient de toutes parts pour contempler ces êtres extraordinaires pour elles. Outre cela Mourad envoya la tête du roi conservée dans du miel au gouverneur de Broussa, alors capitale des Ottomans. Les habitants de cette ville, instruits de ce message, se portèrent en foule à la rencontre de l'envoyé du sultan, et après avoir lavé la tête de Wladislas dans les eaux de Niloufer, ils la portèrent en triomphe par toutes les rues au bout d'une pique, comme firent autrefois les Parthes de celle de Crassus.

Cette mémorable bataille fut livrée le 11 novembre 1444, jour de la Saint-Martin ou le 9 du mois de redjeb, l'an 848 de l'hégire. Depuis resta appliqué à Wladislas le surnom de *Varnénien*. Avec cette mort s'évanouit le dernier soutien de l'empire grec. Dix ans après Constantinople tombait sous le sabre de Mouhammed II. Dès lors les Turks commencèrent à exercer leur empire sur la mer Noire. Les Tatars de Pérécop se soumirent à la Turquie et cessèrent d'appartenir à la Litvanie. La Moldo-Walaquie fut menacée et les frontières polono-litvano-russiennes elles-mêmes exposées à des invasions incessantes. Le désastre des chrétiens à Varna et la perte d'un monarque vaillant jetèrent toute l'Europe dans l'accablement et l'épouvante; et cette épouvante, qui dura pendant deux cent quarante ans, ne cessa que devant le courage d'un autre monarque polonais, le grand Sobieski!

Kasimir IV, frère de Wladislas le Varnénien, lui succéda. Son règne, qui dura quarante-six ans, se fait remarquer par des guerres contre les Moskovites, les Tatars et surtout contre les chevaliers teutons. Ces derniers cherchaient par tous les moyens de prouver la justice de leurs prétentions sur les possessions polonaises, mais ils furent toujours victorieusement combattus par les faits historiques irréfutables. Les hostilités contre les Teutons furent poussées si vigoureusement, que les chevaliers en furent alarmés et demandèrent à entrer en arrangement. Les envoyés des deux parties belligérantes se réunirent à Thorn sur la Wistule le 3 juillet 1464. Jacques de Szadek, savant et versé dans l'histoire, prit la parole au nom du roi Kasimir IV et prouva les quinze propositions suivantes :

1° Que la Pomeranie, les terres de Culm et de Michalow étaient habitées et gouvernées par des Polonais qui avaient donné en leur langue des noms aux montagnes, rivières, villes et villages bien avant l'existence et l'établissement de l'ordre Teutonique;

2° Que le premier souverain de la Pologne, Lech et ses successeurs avaient peuplé ces contrées, et qu'elles étaient soumises en tout à la domination polonaise;

3° Qu'il résulte de la position et de la configuration géographique de ces provinces qu'elles ont nécessairement et de tout temps fait partie du royaume de Pologne;

4° Que les rois et ducs de Pologne, jusqu'au moment où on leur ravit ces provinces, y avaient leurs cours et tribunaux, et y nommaient aux emplois administratifs de tout grade ;

5° Que les souverains de la Pologne y fondèrent des églises cathédrales et collégiales, des couvents et des paroisses, tant à Culm qu'à Wloclawek et Kamin, comme le prouvent les actes authentiques déposés aux archives ;

6° Que lesdites terres, dès le commencement de l'introduction du christianisme, avaient toujours payé les impôts de l'Eglise dits deniers de Saint-Pierre, à l'instar d'autres provinces du royaume de Pologne ;

7° et 8° Que le grand maître des Teutoniques et son ordre s'emparèrent violemment et traîtreusement de ces terres;

9° et 10° Qu'en conséquence de la décision des deux papes Jean XXII et Benoît XII, deux décrets solennellement proclamés adjugèrent sans aucun appel la vieille et incontestable possession des susdites terres aux monarques polonais ;

11° Que la terre prussienne orientale et les contrées voisines de la mer, étant comprises dans les frontières du royaume de Pologne, lui avaient toujours payé les impôts et fourni les prestations particulières auxquelles étaient soumis les sujets polonais ;

12° Que le grand maître teutonique, après s'être emparé des terres prussiennes, non-seulement n'avait pas voulu payer d'impôts aux rois de Pologne, mais envahissait et ravageait continuellement, avec ses troupes mercenaires, les possessions polonaises intérieures, et cela au moment où les rois de Pologne étaient occupés d'une guerre contre les infidèles ;

13° Que la noblesse, les bourgeois et sujets de toute espèce desdites terres, ne pouvant pas supporter le gouvernement tyrannique, oppressif et usurpateur des grands maîtres, étaient retournés à leurs droits et usages antérieurs et primitifs, obéissant en cela aux lois divines et humaines;

14° Que le grand maître actuel, Louis de Erlichausen, tyrannisait, opprimait et persécutait tous ceux d'entre les habitants desdites terres prussiennes qui voulaient rentrer sous la protection légale et primitive du roi de Pologne, et qu'il les en empêchait par tous les moyens possibles ;

15° Qu'enfin, pour corroborer et consolider tous les droits primitifs et légaux que les monarques polonais avaient sur ces terres, le roi avait consenti à payer quatre cent mille soixantaines de gros de Prague à l'ordre Teutonique, et qu'ainsi par cet achat il avait acquis un droit réel, incontestable et incommutable aux terres prussiennes.

Les chevaliers, voyant que la discussion historique tournait à leur désavantage, rompirent brusquement les conférences et en appelèrent de nouveau au sort des armes. Mais battus partout, ils furent les premiers à demander la paix, et elle fut conclue à Thorn, le 19 octobre 1466, aux conditions suivantes : la Prusse occidentale ou la Prusse polonaise, composée des palatinats de Poméranie, de Malborg, de Culm et de l'évêché de Warmie, était à jamais réunie à la Pologne ; et la Prusse orientale ou la Prusse ducale, ayant pour capitale Krolewiec (Königsberg), restait provisoirement en la possession des Teutons, à condition que chaque grand maître nouvellement élu en recevrait personnellement l'investiture du roi de Pologne, comme chef réel et héréditaire de cette antique province polonaise ; que le grand maître le seconderait contre tout ennemi ; enfin, qu'il aurait place dans le sénat polonais à la gauche du roi.

Le courage des Polonais sauvait le pays de l'envahissement des ennemis extérieurs ; malheureusement les abus de l'intérieur se développaient chaque jour davantage. On modifia les règlements concernant les diètes, et ces assemblées s'arrogèrent le droit de se constituer sans la présidence du roi, et quelquefois même sans ordre de convocation émanant de lui. Sous ce règne encore les intérêts des paysans furent négligés, et la noblesse ne pensa qu'à défendre ses prérogatives : le servage prenait plus d'extension, et tout ce qui n'était pas *noble* n'était pas *citoyen*.

Kasimir IV, en mourant, en 1492, laissa six fils et sept filles; trois de ses fils, Jean-Albert, Alexandre et Sigismond, régnèrent successivement. Jean-Albert eut à soutenir plusieurs guerres contre les Tatars, les Walaques et les Turks. En 1497, les Polonais subirent une grande défaite dans la Boukovine. En 1498, les Turks envahirent la Podolie et la Wolynie ; en cette année les Ottomans enlevèrent en Pologne près de cent mille jeunes gens et jeunes filles, car ils massacraient les vieillards et les vieilles femmes ; les harems de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Egypte furent peuplés de ces innocentes victimes.

Alexandre, succédant en 1501 à son frère Jean-Albert, eut à combattre les invasions des Moskovites et surtout des Tatars, qu'il finit par vaincre. Il s'occupa, en véritable législateur, de la rédaction d'un code des lois analogue à tous les ordres. Ces lois furent discutées aux diètes de Piotrkow et de Radom, en 1503, 1504 et 1505 ; on y révisa celles instituées par Wladislas le Bref, Kasimir le Grand, Wladislas-Jagellon, Kasimir IV et Jean-Albert. Tout cela fut confondu dans un même statut, sous la direction de Jean Laski, chanoine de Krakovie, secrétaire du roi, et ensuite chancelier. Ce code, imprimé en 1506, est appelé tantôt *Statut d'Alexandre,* tantôt *Statut de Laski.*

SIGISMOND Ier. (1506-1548). — A l'époque de la mort d'Alexandre Ier, à Wilno, Sigismond Ier, son frère, gouvernait la Silésie. A cette nouvelle, Sigismond accourut d'abord dans la capitale de la Litvanie et puis à Krakovie, où il fut couronné le 24 janvier 1507.

Jusqu'à cette époque les souverains de la Pologne disaient : « Je suis appelé au trône par la grâce de Dieu et du Sauveur. » Ce qui ne les empêchait pas d'être soumis au vote d'une élection, à chaque interrègne. Sigismond, cédant à la susceptibilité de la noblesse, formula ainsi son serment : « Nous, Sigismond, faisons savoir qu'avec » le consentement de tous, des prélats, des grands de toute la no» blesse et du *peuple*, la couronne polonaise vient d'être placée sur » notre tête. » Cette formule, quasi-démocratique, affirmait qu'un roi de Pologne n'était que le premier citoyen de la république. Sigismond, en mêlant le nom du *peuple* avec les nobles, voulait amener une fusion dans l'Etat ; mais ses bonnes intentions furent toujours traversées, et la condition du peuple ne s'améliora point. Cependant Sigismond cherchait, dès le début de son règne, à rendre la Pologne forte et respectée. Il améliora l'état financier qui avait tant souffert sous les deux règnes précédents. Il rendit à la couronne ce qui lui appartenait, sans établir de nouveaux impôts; il mit fin aux brigandages qui désolaient le pays, et s'occupa avec sollicitude de l'administration civile et militaire ; il voulait donner une organisation forte à l'intérieur, parce qu'il prévoyait l'orage qui allait venir du côté de la Moskovie et de la Turquie. Les tzars, insatiables dans leurs conquêtes et leurs usurpations, cherchaient à envahir plusieurs des provinces dépendant de la Litvanie. Le tzar visait plus loin encore. Aussitôt qu'il eut appris le décès d'Alexandre, il proposa à la noblesse litvanienne son élection au trône de Pologne en promettant la réunion de la Litvanie à la Moskovie. Mais une pareille proposition fut repoussée avec indignation, et Sigismond, de son côté, en signifiant son avénement au tzar, lui demandait la restitution des pays envahis sur la Litvanie, et le retour des prisonniers litvaniens. A une demande si juste le tzar répondit avec arrogance, et la Pologne dut soutenir une guerre qui dura près de dix ans. La campagne de 1508 fut heureuse pour les Polonais, et le tzar dut conclure une trêve. En 1509 l'hospodar de Walaquie ayant envahi la Podolie, Sigismond le battit, et à la suite d'une paix conclue en 1510, la Moldo-Walaquie se soumit à la Pologne; malheureusement ce traité a été dans la suite la source de ces guerres sanglantes que la Pologne soutint contre les Turks pour se maintenir dans son droit.

A peine cette guerre fut-elle terminée, que les Tatars, poussés par le tzar de Moskou, envahirent la Podolie et la Wolynie ; mais dans une grande bataille livrée près de Wisniowietz, en 1512, les Polonais les écrasèrent. Cette victoire, qui, un moment, fit réfléchir le tzar, ne l'empêcha point d'intriguer contre la Pologne et d'amener sur elle de nouveaux orages. Pendant que Sigismond se livrait à l'administration intérieure pour consolider le bonheur de la nation, il pensait aussi à maintenir sa couronne par un mariage. Il épousa donc Barbe, fille d'Etienne Zapolay, prince palatin de Transylvanie et comte de Spiz (Zips dans les Karpates). Ce mariage pouvant amener la famille Zapolay au trône de Hongrie, inquiéta les desseins de l'empereur Maximilien, qui cherchait, par des moyens secrets, à s'emparer de la Hongrie. Pour mieux réussir, le perfide cabinet de Vienne expédie à Moskou un ambassadeur qui lui offre son alliance. Là, en février 1513, les deux souverains se promettent de concert d'écraser la Pologne, à l'aide de leurs armées et de celles des chevaliers teutons, et de s'en partager les lambeaux. En effet, en dépit de la trêve de 1508, le tzar envahit en 1514 les possessions polonaises, s'empare par trahison de la ville de Smolensk, gouvernée paisiblement depuis cent dix ans par les palatins polonais.

Dans cette guerre, Sigismond devait s'entendre avec Glinski, qui se repentit de sa trahison. Une telle mission exigeait un homme intelligent et discret. Un brave militaire, nommé Trepka, s'en chargea ; malheureusement les Moskovites le découvrirent. Trepka fut interrogé, et résistant à toutes les menaces, ne voulant pas avouer le motif de sa mission, on le fit brûler à petit feu. Le nouveau Scévola soutint jusqu'à la fin la cruelle épreuve sans se plaindre et sans trahir son secret !

Sur ces entrefaites, les Moskovites s'avançaient en force, le long du Dniéper. Le 8 septembre 1514 les deux armées se rencontrèrent entre Orsza et Dombrowna. Les vingt-neuf mille Polono-Litvaniens étaient commandés par Constantin Ostrogski, George Radziwill et Albert Sampolinski. Les Moskovites, au nombre de quatre-vingt mille, étaient sous les ordres de Boulghakoff et Tschéladnine. On se battit depuis midi jusqu'au coucher du soleil. La victoire des Polonais fut complète. Toute la plaine, l'espace de sept lieues de France, était jonchée de cadavres et de chevaux tués. Les deux chefs moskovites, liés et garrottés, marchaient à la tête des prisonniers de guerre, victimes de l'ambition de leur tzar. Outre ces deux chefs, six voïévodes, trente-sept kniazs (princes), et mille cinq cents officiers supérieurs et autres employés de la cour, présents dans le camp, furent envoyés à Wilno et dans d'autres villes de la Litvanie. Tous les drapeaux,

armes et canons tombèrent au pouvoir des Polonais. Trente mille Moskovites furent tués, grâce à la supériorité de l'artillerie et de la cavalerie polono-litvanienne ; six mille furent faits prisonniers ; quarante-quatre mille restant se dispersèrent à la faveur de la nuit et des bois.

Toutes les cours de l'Europe et les peuples de tous les pays lisaient avec admiration et étonnement le récit de cette brillante campagne. La gloire qui en rejaillit sur Sigismond fit taire ses ennemis, et parmi eux, l'empereur Maximilien Ier, qui parut s'attacher à la fortune du roi des Polonais, et chercha à lui faire accroire qu'il l'*aimait sincèrement.* Pour preuve, il feignit d'*abandonner entièrement* ses relations avec la Moskovie, et leurra Sigismond de sa perfide amitié. Pour cacher mieux ses véritables intentions, Maximilien proposa un congrès; car, ne pouvant nuire à Sigismond par les guerres qu'il lui avait suscitées, il affecta d'arriver à ses fins par la voie des négociations diplomatiques, par les protocoles et les conférences ! Arrivé à Presbourg, avec son frère Wladislas, roi de Hongrie et de Bohême, Sigismond fut sollicité par plusieurs Polonais, qui pénétraient ce machiavélisme, de ne pas partir pour les *conférences de Vienne;* mais Sigismond ignorait jusqu'où pouvait aller la perfidie autrichienne, et il arriva dans la capitale. Le résultat ne vérifia que trop la prophétie de ceux qui étaient en défiance contre l'empereur, et le congrès ne couronna que les vœux de Maximilien, en lui donnant accès à la couronne de Hongrie et de Bohême, par le mariage de son neveu avec Anna, nièce du roi Wladislas. Maximilien promit seulement à Sigismond d'engager le tzar à la paix, et de réduire les chevaliers teutoniques à lui rendre hommage. On voulut engager Sigismond dans une guerre contre la Turquie, mais de bons conseils prévalurent, et il s'y refusa.

Les siècles passent, tant de nationalités voisines de l'Autriche tombent, et elle, elle réussit toujours dans ses *congrès*, dans ses *conférences!* Les conférences de 1515 ont-elles été autrement menées que celles qui devaient y avoir lieu en 1815, et les conférences de 1855 peuvent-elles avoir un résultat qui ne soit profitable à l'Autriche ?...

Malgré les assurances *sincères* et *amicales* données par l'empereur à Sigismond, que le tzar se tiendra désormais tranquille, à peine le roi était-il de retour à Krakovie, que les Moskovites envahissaient la Litvanie et assiégeaient Witebsk; ils se répandirent jusqu'aux contrées voisines de Wilno; mais ils furent repoussés, et en 1520 le roi conclut avec le tzar un armistice.

Toutes les perfidies politiques et diplomatiques du cabinet de Vienne envers la Pologne ne suffisaient point encore à l'empereur Maximilien. Sigismond ayant perdu sa vertueuse femme, Barbe, l'empereur, sous le prétexte de *consoler* le roi, lui proposa d'épousel Bona-Sforza, fille de Jean Galeazzi, duc de Milan, et nièce de Ferdinand II, roi de Naples et de Sicile. Dès que cette femme fut en Pologne (1519), elle s'empara de toute l'autorité, envahit tout, et chercha à perdre dans l'esprit du roi les grands citoyens, les hommes honnêtes qui avaient fait la gloire de son règne. Dans sa jeunesse, Bona avait été belle, spirituelle, portée aux plaisirs, orgueilleuse, avide de gouverner, d'une cupidité insatiable, sacrifiant à cette passion le bonheur de son époux et les intérêts de l'État. Elle grossit ses coffres des revenus destinés aux besoins de la république ; elle s'ingéra dans l'administration, elle sema la discorde et les soupçons, et trafiqua de toutes les charges. Pareille en tout à Catherine de Médicis, à la différence près que les institutions et les usages du pays l'empêchaient d'exercer sur la Pologne une influence aussi nuisible que le fut celle de Catherine sur la France. Ces deux Italiennes, assises sur les principaux trônes de l'Europe, marquèrent leur passage par les mêmes malheurs. Environnée d'une foule d'étrangers dont le désordre, l'impiété et l'effronterie donnaient l'exemple de tous les



Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie, a Warna le 11 novembre 1444.

scandales. Bona remplit la Pologne de troubles et de divisions, n'aimant parmi les indigènes que les usuriers, les gens sans mœurs et sans aveu. Voilà le présent que l'Autriche fit à la Pologne.

C'est dans la même année 1519 que mourut l'empereur Maximilien Ier. La maison d'Autriche était en danger de perdre la prépondérance qu'elle s'était acquise dans le corps germanique. Maximilien n'avait pu réussir à faire nommer un de ses petits-fils roi des Romains; ainsi les électeurs se trouvaient maîtres de donner pour chef à l'Allemagne celui des princes de l'Europe qu'ils jugeraient le plus capable de la bien gouverner. Parmi les nombreux candidats, ce furent Charles d'Autriche, roi d'Espagne, petit-fils du dernier empereur, et François Ier, roi de France, qui eurent le plus de chance de succès. Comme Sigismond avait une grande influence sur la Bohême, Jean de Langeac vint en Pologne pour demander au roi de favoriser François Ier. Mais le roi d'Espagne eut recours à l'argent, et comme il avait dépensé pour son élection huit cent cinquante-deux mille cent quatre-vingt-neuf florins, somme énorme pour l'époque, il finit par triompher; c'est dès lors qu'apparut sur la scène du monde ce Charles-Quint qui fut fidèle dans son amitié pour le roi des Polonais. Pendant que Charles achetait les votes des électeurs et que François ne s'adressait qu'à leur conscience, ce dernier répétait: « Nous faisons la cour à la même maîtresse, employons l'un et l'autre tous nos soins pour réussir; mais dès que le sort aura nommé le rival heureux, c'est à l'autre à se soumettre et à rester en paix. » Malgré ces belles paroles, l'élection de Charles, proclamée le 28 juin 1519, mortifia profondément le roi de France, et une rupture fut inévitable.

L'élection germanique étant accomplie, Albert, grand maître des chevaliers teutoniques et neveu de Sigismond, manifesta l'intention d'envahir la Prusse royale ou polonaise; mais Nicolas Firley, palatin de Sandomir, battit les Teutons. Albert demanda grâce et alla trouver à Thorn le roi Sigismond; mais dès qu'il apprit que quatre mille Danois, débarqués à Klaypéda (Memel), étaient entrés dans Krolewiec (Kœnigsberg), et qu'il lui venait d'autres renforts d'Allemagne, il rompit les négociations. Les hostilités recommencèrent donc. Danzig fut assiégée, mais son commandant Jean Zaremba repoussa les Allemands. Albert fut humilié; Sigismond voulut bien pour cette fois oublier le passé, et il lui accorda une trève de quatre ans.

Plusieurs motifs avaient déterminé le roi dans cette démarche. Les Tatars et les Moskovites inquiétaient toujours les possessions polonaises. Les doctrines de Luther, qui agitaient toute l'Allemagne, commençaient à pénétrer en Pologne. La ville de Danzig fut la première à embrasser en 1521 le protestantisme, et, par un zèle exagéré, destitua d'anciens magistrats, profana les églises et les couvents catholiques. Sigismond se rendit en personne à Danzig, condamna à la peine capitale quatorze des principaux bourgeois, moins comme protestants que comme traîtres à leur patrie, et conspirant sa perte par les intrigues des Allemands. Malheureusement, l'exemple du roi ne fut pas imité, car la plupart des Teutons, dont la mission principale était la défense du catholicisme, et le grand maître lui-même, infidèle à sa conscience et à ses serments, abjura ses vœux, se maria en 1524, et se fit luthérien!

Dans cette position délicate, Sigismond, sage et tolérant, aima mieux laisser à chacun la liberté de conscience que de se charger des intérêts du ciel, et de remplir la république polonaise de sang, de carnage, suites inévitables des persécutions religieuses. La paix définitive fut conclue en 1525. Albert, issu des marquis de Brandebourg, résignant le titre de grand maître, fut créé duc de la Prusse polonaise orientale, depuis nommée *ducale*, ayant siége à Krolewiec (*Kœnigsberg* en allemand, *Regiomontanum* en latin). Albert se rendit à Krakovie; il y portait encore la croix catholique de l'ordre, et il rejeta sur les Teutons le retard de la prestation d'hommages et la guerre qui s'en était suivie; il prêta serment de fidélité à la Pologne sur la grande place de Krakovie le 10 avril 1525, en se réservant le fief pour lui et ses enfants mâles. On accorda à ce nouveau feudataire place au sénat polonais; en retour il devait fournir des forces armées à la première réquisition du roi. Ainsi finit en Pologne l'ordre teutonique, après s'être déshonoré par l'ingratitude, et après avoir attiré sur ses bienfaiteurs des calamités qui durèrent trois siècles sans interruption (1 25-1525); alors prit naissance ce duché de Prusse, qui se transformera un jour en royaume, et qui deviendra l'un des instruments des malheurs et de la chute politique de la Pologne entière!...

Toute fatale que fût pour le pays l'élévation d'Albert, il faut mettre cet événement sur le compte du temps, où existait encore la coutume de donner des fiefs à des princes appartenant aux familles royales. Par la même cause, Sigismond donna, à titre de fiefs, les districts polonais de Botow et de Lauenbourg, en Poméranie, à ses neveux Georges et Barnim, ducs d'une partie de cette même Poméranie.

La Pologne, tranquillisée au nord, se trouva encore raffermie par la réunion définitive de la Mazovie, après la mort en 1525 de son dernier duc Janus, issu des Piast.

Mais pendant que cela se passait au centre de l'Europe, la Hongrie était envahie par le sultan Soliman dès l'année 1521. Sigismond y envoya six mille Polonais commandés par Jean Tarnowski et Gnoinski au secours des Hongrois et de leur roi Louis II et neveu de Sigismond. Soliman avait déjà passé le Danube et était venu jusqu'à Mohatsch. Louis demanda du secours à la chrétienté; Ferdinand, duc d'Autriche, n'envoya que trois mille fantassins, et les autres souverains refusèrent tout secours. Sigismond se montra au-dessus d'un lâche égoïsme, et en dépit des Tatars qui le menaçaient, il fit marcher en Hongrie un corps de cavalerie polonaise d'élite; mais, malgré le brillant courage déployé par les chrétiens, les Ottomans les vainquirent dans la mémorable bataille de Mohatsch, le 28 août 1526, et le roi Louis II y trouva la mort.

La modération, la force, la générosité et la loyauté de Sigismond étaient telles que plusieurs nations voisines lui offrirent la couronne, mais il refusa, parce qu'il trouvait celle de Pologne préférable à toute autre. Dès l'année 1519, le pape Léon X, par ses bulles du 27 mars et du 13 mai, lui avait promis son appui pour l'obtention de la couronne impériale d'Allemagne. En 1522 et en 1526, il refusa à deux reprises la couronne de Suède. Après la mort de Louis II, les Hongrois offrirent à Sigismond le sceptre, mais il le déclina.

Durant cinq ans la Pologne jouissait en paix des résultats de la sagesse de son roi, lorsqu'en 1531 Pierre, hospodar de Walaquie, envahit la Pokutie et s'empara de Sniatyn. A cette irruption soudaine, Jean Tarnowshi eut ordre de marcher contre l'ennemi. Le chef des Polonais n'avait que six mille hommes, mais bien aguerris, tandis que les Moldo-Walaques en avaient vingt-deux mille, et occupaient une position avantageuse sur les hauteurs près d'Obertyn (entre Stanislawow et Czerniowiec). Le combat s'engagea le 24 août 1531; le courage et le sang-froid des Polonais furent tels que l'ennemi fut complétement battu. Sigismond, pour prix de tant de gloire, de talents et d'intrépidité, décerna à Tarnowski les honneurs du triomphe. Le héros fit son entrée à Krakovie (1532), amenant à sa suite un grand nombre de prisonniers, quarante-huit canons, parmi lesquels on voyait aussi ceux qui avaient été enlevés sous Jean-Albert dans la bataille de Bukowina. Le roi honora Tarnowski d'une distinction qu'il n'avait encore accordée à aucun de ses généraux. Lorsque le cortége s'approchait de la cour du château, Sigismond se leva de son trône, et alla au devant du vainqueur pour le remercier publiquement et le presser contre son cœur. Dans les années suivantes, les Walaques cherchèrent à envahir la Pologne, mais Tarnowski les battit. Pour gage de reconnaissance, la noblesse réunie à Piotrkow vota un impôt extraordinaire de deux gros par arpent pour en offrir le montant à Tarnowski. Le héros accepta la récompense, mais pour la distribuer ensuite à ses compagnons d'armes.

Dans les années de 1534 à 1536, le tzar chercha à envahir de nouveau les provinces litvaniennes. Tarnowski va au-devant des Moskovites, les bat, et restitue à la Pologne Homel, Starodub et les contrées voisines.

En 1544, le roi confia à son fils Sigismond-Auguste le gouvernement de la Litvanie, et en 1548 celui de la Prusse, avant qu'il lui succédât sur tout le royaume. Il espérait vivre encore quelque temps, mais les amertumes et les chagrins domestiques, causés par la conduite inqualifiable de Bona, hâtèrent ses derniers jours. En effet, il mourut à Krakovie le 1er avril 1548, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et la quarante-deuxième année de son règne. Sigismond Ier, dit *le Vieux*, avait un visage d'un aspect imposant, et sa force physique était si extraordinaire, qu'il rompait des cordes et brisait les fers d'un cheval. Sa taille était de six pieds quatre pouces. Le deuil qui suivit sa mort dura un an. Sigismond fut tour à tour ou craint ou estimé de toute l'Europe. Partisan de la tranquillité et de la concorde, Sigismond en offrait le modèle à ses concitoyens. Les générations futures se formaient sous lui pour le service de la patrie; tous les ordres avaient du bien-être, mais la noblesse dominait sur les autres. Cette noblesse, qui prêchait l'égalité fraternelle, regardait comme au-dessous d'elle les bourgeois et les paysans. Elle seule voulait être libre, parce qu'elle était appelée à la défense de la patrie, les autres États n'étant obligés de s'enrôler que dans des cas urgents. Elle commença sous Sigismond à se partager, d'une manière plus sensible, en haute et en petite noblesse, et s'empara des titres féodaux, qui sont en Pologne une importation étrangère. Les grands avaient en outre les moyens de se mettre au-dessus de la petite noblesse par l'acquisition des starosties ou terres domaniales, données temporairement, à vie, et quelquefois à tout jamais. L'aristocratie cherchait encore à se distinguer des gentilshommes par son crédit et par son concours aux diètes, où elle n'agissait que dans son intérêt. La chambre des nonces avait la prépondérance; le silence de la chambre était une approbation, et le bruit une opposition. Les grands fomentaient tant de discordes, que le roi, pour leur arracher une décision, était obligé de recourir aux largesses ou à la menace. Voilà les difficultés contre lesquelles Sigismond avait à lutter, et cependant lui songeait à relever la condition des classes moyennes. Cette sollicitude du roi augmenta le nombre des constitutions, et son règne en offre autant à lui seul que tous ceux de ses prédécesseurs. Il voulut qu'un même code fût obligatoire pour la Pologne et pour la Litvanie; il assimila le *Statut de Litvanie* à celui de Pologne. Ainsi la Litvanie

devenait tous les jours plus puissante en ne faisant plus qu'un même tout avec sa sœur la Pologne.

SIGISMOND-AUGUSTE (1548-1572).—Le principe électif, maintenu avec des chances diverses sous les Piast, prit sous la dynastie des Jagellons un développement plus grand. Mais, en dépit de cette révolution dans le système constitutionnel, Sigismond Ier voulut assurer à son fils unique la succession au trône. En effet, il lui obtint des Litvaniens, le 18 octobre 1529, le titre de grand-duc d'autant plus facilement, que ce titre était héréditaire dans cette province, et des Polonais celui de roi le 18 décembre de la même année, sous la condition toutefois que, du vivant de son père, il ne se mêlerait pas du gouvernement. Le jeune prince n'avait alors que dix ans. Sigismond Ier, qui redoutait les irrésolutions et la turbulence de l'aristocratie, se hâta de faire couronner son fils à Krakovie le 20 février 1530; mais, avant de procéder à cette cérémonie, il donna à la noblesse l'assurance solennelle que cet événement exceptionnel ne changerait en rien, dans l'avenir, le principe constitutif du royaume, qui abandonnait à l'élection le choix des souverains.

Sigismond II-Auguste Ier, élevé par sa mère Bona, qui l'idolâtrait, mais qui était dévorée de la soif du pouvoir, mena pendant longtemps une existence perdue dans la mollesse et entourée d'exemples dangereux. Le sénat et la noblesse, dont il était l'unique espoir, faisaient de vains efforts pour le retirer de la tutelle pernicieuse de Bona. Le vieux roi lui-même ne put l'en arracher qu'à l'âge de dix-sept ans.

Le jeune Sigismond épousa en 1543 l'archiduchesse Elisabeth, fille de l'empereur Ferdinand Ier; mais elle mourut en 1545. Resté veuf, il devint éperdument amoureux de Barbe Radziwill, mariée à Stanislas Gasztold, palatin de Troki, qui mourut à cette époque. Barbe était remarquable par sa beauté et sa jeunesse, distinguée par son esprit et ses grâces, mais plus encore par la bonté de son cœur et les qualités de son caractère. Sigismond, voyant qu'il n'arriverait au but de ses désirs qu'en faisant partager son trône avec Barbe, l'épousa en 1546, mais très-secrètement, car il aurait eu à redouter la haine de sa mère et les jalousies des familles opposées aux Radziwill.

Sigismond Ier mourut, comme on l'a vu plus haut, le 1er avril 1548 à Krakovie. Sigismond-Auguste, qui se trouvait alors à Wilno, fit cacher le courrier qui lui en apportait la nouvelle, et se hâta de proclamer son mariage. Trois jours après, le courrier caché par Auguste donna la nouvelle de la mort du vieux roi, et le mariage de Barbe eut ainsi l'air d'être un événement spontané, entièrement indépendant de la mort de Sigismond Ier.

Après les fêtes du mariage, Sigismond et Barbe partirent pour Krakovie, où se trouvaient Bona, ses filles, le marquis de Brandebourg, des députés de l'empereur d'Autriche et les grands du royaume. Tous étaient consternés du mariage inopiné du nouveau roi. La cérémonie des obsèques étant terminée, le roi indiqua une diète à Warsovie pour le mois de novembre. La noblesse s'éleva véhémentement contre son mariage. Le roi répondit à tout et montra autant de calme que de fermeté, et la diète fut dissoute. Mais l'aristocratie inquiète et jalouse ne se tint pas pour battue, et prépara des attaques nouvelles pour la prochaine diète. En effet, la diete de 1549 s'ouvrit à Piotrkow, et avec elle des débats d'une violence extrême. Après plusieurs discours prononcés par les nonces, Sigismond, inébranlable dans sa résolution, leur répondit : « Ce qui est fait est fait, et je suis » bien surpris de vos demandes. Quoi! vous convient-il de me prier » que je viole la foi que j'ai jurée à mon épouse? Ne devriez-vous » pas, au contraire, insister auprès de moi pour que je l'observe en- » vers tout homme? J'ai juré à mon épouse que je ne l'abandonnerais » jamais tant que je vivrai : sachez que ma foi m'est encore plus chère » que ne le sont tous les royaumes du monde! »

L'archevêque de Gnezne cria au despotisme, et supplia la diète de se hâter d'étouffer de pareils germes d'indépendance avant qu'ils eussent jeté de plus profondes racines dans l'État. L'évêque de Przémysl pensa que, « quelle que fût la bonne foi qui avait fait contracter » ce mariage, rien ne devait empêcher de l'annuler. » Jean Tenczynski dit qu'il aimerait mieux voir un Turk couronné au château que la reine Barbe. André Gorka, castellan de Poznanie, s'écria : « On nous a » vus, du temps de Jagellon, votre bisaïeul, déchirer sous ses yeux » avec nos sabres un acte émané de son trône, et que nous estimions » contraire à nos droits. A Dieu ne plaise que nous en venions à » présent à ces extrémités! Nous n'employons que nos prières, et » c'est d'elles seules que nous attendons l'heureux succès de nos » vœux! »

Pierre Kmita, palatin de Krakovie, soudoyé par Bona, prit la parole à son tour, et voulut se répandre en invectives; mais le roi, dont la patience était à bout, lui imposa silence. Cet acte d'autorité produisit sur les membres de la diète une stupéfaction incroyable, et ils se regardaient entre eux, comme pour se demander conseil l'un à l'autre, lorsque le palatin Raphaël Leszczynski se leva, et prononça au milieu d'un profond silence ces mots : « Sire, oubliez-vous à quels » hommes vous prétendez commander? Nous sommes Polonais, et les » Polonais, si vous ne les connaissez, se font autant de gloire d'ho- » norer les rois qui respectent les lois que d'abaisser la hauteur de » ceux qui les méprisent. Prenez garde, sire, qu'en trahissant vos » serments vous ne nous rendiez les nôtres; le roi votre père écou- » tait nos avis, et c'est à nous à faire en sorte que désormais vous » vous prêtiez à ceux d'une république dont vous paraissez ignorer » que vous n'êtes que le premier citoyen! »

L'assemblée applaudissant à cette menace, le roi ne se déconcerta point, et répondit avec un calme imposant : « Ma conscience, ma » foi, l'éclat de ma couronne, et mon glorieux titre de roi de Pologne, » me feront toujours respecter ma dignité, et j'avais le droit d'ôter » brusquement la parole au palatin Kmita. Les paroles que je viens » d'entendre de la bouche du palatin Leszczynski ne m'effrayent nul- » lement; dans tout cela je ne vois point la défense des intérêts de la » patrie, qui ne sont menacés en rien, mais la défense des caprices » d'une aristocratie jalouse et envieuse de la position actuelle de la » reine ma femme. Je le répète encore une fois : j'aimerais mieux re- » noncer à la couronne que de violer la foi que j'ai jurée à mon » épouse! » La douleur et la fermeté du roi firent beaucoup d'impression sur l'assemblée. De leur côté, Jean Tarnowski, ce glorieux héros d'Obertyn, ainsi que Macieiowski, évêque de Krakovie et grand chancelier de la couronne, défendirent l'autorité du roi et cherchèrent à rapprocher les esprits. Macieiowski soutenait que le mariage avec une Polonaise était préférable à une union avec une princesse étrangère; car cela fermait le territoire de la république aux intrigues des cabinets extérieurs. Il citait l'exemple de Wladislas Jagellon et de Sigismond Ier, qui épousèrent l'un Elisabeth Pilecka, et l'autre Barbe Zapolay, et qui n'eurent qu'à s'applaudir de leur choix. Tarnowski insista sur la contradiction qu'il y aurait à reconnaître le roi et à lui ravir la faculté de disposer de ses affections; il peignit les dangers de l'anarchie, et le désordre qu'entraînerait dans l'État la prétention de chaque dignitaire de s'ériger en maître souverain.

Ces sages discours produisant beaucoup d'impression, le roi reprit la parole en ces termes : « Pour prévenir les désordres qui pourraient » éclater, j'exercerai mes fonctions dans toute la rigueur des lois » existantes. Ceux qui croient que je m'endormirai sur le trône se » trompent étrangement : ce n'est pas moi qui laisserai détruire les » fondements de l'État, et je maintiendrai jusqu'à la mort l'empire » qui est entre mes mains et que je tiens autant de Dieu que des » libres suffrages du pays. Je supplie tout bon Polonais de m'éclairer, » de m'aider à gouverner la république avec justice et gloire; mais » j'abaisserai, j'écraserai l'insolence, la perversité, la corruption, les » abus qui existent dans certaines castes. »

Kmita déposa à l'instant le bâton de maréchal et sortit accompagné de plusieurs sénateurs et nonces. Le roi savait mieux que personne le secret de cette brutale opposition de l'aristocratie anarchique, et il frappa juste en faisant publier sur-le-champ des universaux (circulaires) dans lesquels il dévoilait les desseins cachés de la plupart des grands, qui ne cherchaient à troubler l'État que pour augmenter leur puissance; il prouvait qu'une épouse choisie au sein de la noblesse ne pouvait déshonorer un trône qui dépend de cette même noblesse, et auquel chacun de ses membres peut aspirer. En effet, les seigneurs cupides tremblèrent pour leurs places; les hommes si arrogants naguère vinrent ramper aux pieds du roi. Ainsi l'échafaudage d'une opposition coupable dans son principe et intéressée dans ses vues fut anéanti; et non-seulement les murmures contre le mariage du roi cessèrent, mais les opposants eux-mêmes demandèrent que l'on ne différât point la cérémonie du couronnement. Kmita fut un des premiers à s'y rendre, et le primat lui-même couronna Barbe à Krakovie le 9 décembre 1550.

Jamais femme ne fut plus digne d'occuper le trône de Pologne; elle formait, sans le vouloir, contraste avec Bona et les autres femmes de la cour. Bona gémissait tout haut de s'être opposée au bonheur de son fils, et parlait sans cesse du regret qu'elle éprouvait d'avoir si opiniâtrément refusé son estime à Barbe; mais ces démonstrations extérieures cachaient un crime, et l'infortunée Barbe dépérissait à la suite des soins d'un médecin italien placé auprès d'elle par l'Italienne Bona. Le 12 mai 1551 elle mourut, et les traces du poison apparurent sur les restes inanimés de la malheureuse reine! Le désespoir du roi et des bons citoyens fut immense, et pour que rien ne manquât à l'horreur de la position du roi, il fut obligé de prendre des précautions pour sa sécurité personnelle!

Bona sentit que la position n'était plus tenable en Pologne pour elle et pour ses deux favoris italiens Papagoda et Brancaccio. Mais avant de partir, elle employa les cinq années qui suivirent la mort de Barbe à pressurer la Pologne, et lorsqu'elle la quitta, en 1556, elle se fit précéder de vingt-quatre fourgons, attelés chacun de six chevaux, et chargés d'or, d'argent et d'objets précieux. Wilga, staroste d'Ostrolenka, fut chargé par le roi d'escorter le cortége de Bona. Le staroste, indigné de voir tant de trésors soustraits à l'État, fit savoir en secret que si quelqu'un voulait l'attaquer pour rendre au trésor royal ces richesses, lui, Wilga, ne ferait qu'une défense simulée. Mais la loyauté du caractère national repoussa cette proposition; on répondit au staroste que Bona ne jouirait pas longtemps de ces richesses, que la Pologne ne s'appauvrirait pas pour cela, et

qu'il fallait montrer à l'univers la supériorité du caractère national dans une circonstance aussi grave.

Bona passa par Vienne, Venise, Florence, Rome et Naples. Elle s'établit à Bari, dans la Pouille. Elle prêta 433,000 ducats de Hollande en numéraire à Philippe II, roi d'Espagne, somme énorme pour l'époque! Bona, livrée à elle-même et au pouvoir de son amant Papadoga, qui, avide de richesses, ne tarda pas à l'empoisonner. Il profita du délire de la vieille reine, et de ses remords, pour lui faire signer un testament autre que celui qu'elle avait d'abord préparé en faveur du roi Sigismond-Auguste. Par ce nouveau testament, elle donnait le duché de Bari au roi d'Espagne, et l'argent comptant avec tous les objets précieux volés en Pologne, à Papadoga! Cette femme criminelle expira le 20 novembre 1557. Après cette mort, Sigismond-Auguste réclama la restitution de la somme de 433,000 ducats, mais Philippe II déféra cette réclamation aux tribunaux de Naples, qui ne prononcèrent jamais; et depuis cette époque, le montant de la réclamation est connu sous la dénomination de *sommes napolitaines*.

Paç, luttèrent glorieusement, et en 1565 on signa une trêve avec le tzar.

Mais pendant la lutte contre les Moskovites, la Pologne fut menacée d'une guerre avec la Turquie. Les Moldo-Walaques et les Polonais se disputaient le pouvoir d'hospodar entre Tomza et Wisniowiecki. Tomza ayant le dessus, fit prisonniers Wisniowiecki, Piasecki et plusieurs autres seigneurs polonais et russiens, et les envoya à Constantinople. C'était en 1563. Wisniowiecki et ses compagnons furent condamnés à être précipités du haut d'une tour sur des crocs de fer; la plupart d'entre eux moururent instantanément, sans beaucoup de souffrances; mais Wisniowiecki, qui était resté accroché par une côte, vécut pendant trois jours dans les plus horribles tourments. Une soif ardente le dévorait, et il ne pouvait obtenir un peu d'eau pour l'étancher. Dans cet affreux moment, il conserva du moins assez de calme pour savoir comment il pourrait abréger son martyre; et s'étant mis à blasphémer contre Mahomet, un Turk indigné lui lança une flèche au cœur et le tua.



Trepka, le Scévola de la Pologne, brûlé par les Moskovites en 1514.

Pendant tout ce temps, Sigismond-Auguste ne cessait de s'occuper des intérêts de la Pologne. En 1552 il se rendit à Danzig, où il calma l'effervescence religieuse soulevée par les protestants contre les catholiques. Puis il partit pour Krolewiec (Kœnigsberg), où il fut reçu avec les honneurs dus au roi par le duc Albert, vassal de la Pologne. Arrivé à Wilno, capitale de la Litvanie, la noblesse le supplia de se remarier; son choix tomba sur la sœur de sa première femme, Catherine, archiduchesse d'Autriche, veuve de François de Gonzague, duc de Mantoue, et ce mariage s'accomplit à Krakovie en janvier 1553. Puis le roi résolut d'accorder sa puissante protection à la Livonie.

Cette belle et riche province, occupée longtemps par les chevaliers porte-glaive, était convoitée et par la Suède et par la Moskovie; pour se soustraire à cette double invasion, les Livoniens conclurent avec le roi, le 5 septembre 1557, une paix en vertu de laquelle ils se soumirent à la Pologne. Ce traité obtint une nouvelle et plus solennelle consécration lorsque l'archevêque de Riga, les dignitaires et la noblesse de Livonie et de Kourlande s'assemblèrent en 1561 à Wilno; alors ces provinces se soumirent complétement à la Pologne, et les garnisons polono-litvaniennes s'établirent dans tous les forts.

La prépondérance polonaise en Livonie réveilla la jalousie de la Suède et de la Moskovie. Sigismond et ses lieutenants Radziwill, Chodkiewicz, Zenowicz, Chlebowicz, Polubinski, Kmita, Oscik,

En 1566, le roi Sigismond-Auguste avait appris les intrigues qui se tramaient dans la Prusse ducale, et dont la source partait des Allemands de Brandebourg. Le vieux duc de Prusse était tombé dans l'imbécillité; son fils était trop jeune pour lui succéder; l'intrigue voulut profiter de cet état de choses pour soulever le duché contre la Pologne, contre la mère patrie; mais le roi nomma promptement une commission polonaise, qui se rendit à Kœnigsberg, et les brouillons allemands furent mis à mort ou bannis; l'ancien conseil fut rétabli, et avec lui l'ordre et l'obéissance envers la république polonaise.

Cette affaire étant terminée, le roi réunit une forte armée en Litvanie, et en imposa au tzar, qui fut forcé de suspendre ses projets rapaces contre la Pologne. Rassuré ainsi de tous les côtés, Sigismond-Auguste s'adonna tout entier à mettre à exécution l'idée qui l'occupait constamment. Se trouvant le dernier des Jagellons, et n'ayant point eu d'enfant de ses trois épouses; prévoyant que la couronne de Pologne serait livrée aux hasards de la pure élection, il voulut au moins consommer l'union intime et définitive de la Pologne et de la Litvanie. Depuis 1386, à plusieurs reprises cette union se resserrait chaque fois davantage, mais aujourd'hui il la voulait une, indivisible, compacte. Aussitôt que le roi annonça qu'il allait convoquer à Lublin la diète de 1568, l'attention publique se concentra tout entière sur ce grand objet. Il était vital dans le présent et dans

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

l'avenir. C'est un des points culminants dans l'histoire de Pologne, et pour mieux l'apprécier, nous devons lui consacrer quelques considérations préliminaires.

Les affaires de la Livonie, qui allumèrent, comme on l'a vu, une guerre longue et sanglante, donnèrent lieu à de notables changements tant en Litvanie qu'en Pologne, et hâtèrent l'organisation définitive de la domination de la démocratie nobiliaire dans les deux pays, et leur réunion dans un corps politique, ce qui avait jusqu'alors éprouvé beaucoup d'obstacles. Le roi ne trouvant pas en Pologne assez de docilité à ses vues, se rendit à Wilno, et pour rattacher la Litvanie aux affaires de la Livonie, il accorda à la noblesse plusieurs franchises promises à Horodlo en 1413, par Wladislas-Jagellon, et jusqu'ici non réalisées. Déjà en 1560, à la diète de Wilno, Sigismond-Auguste avait donné à la noblesse le droit d'élire des nonces et des juges. Depuis cette époque, la représentation litvanienne commença à se former : la diète se composait de deux chambres, et les tribunaux de province furent organisés à l'instar de ceux de la Pologne, pour faciliter l'administration de la justice et l'application des articles du *Statut de Litvanie*.

Blessés du zèle avec lequel le roi s'occupait des intérêts de la Litvanie, les Polonais renouvelèrent les vœux qu'ils avaient émis du vivant de Sigismond Ier le Vieux, de réformer la constitution de la république, et de réunir, par des liens intimes, la Litvanie, les terres russiennes et la Prusse à la Pologne. On envoya au roi une députation pour le prier de revenir à Krakovie, afin d'accomplir cette grande œuvre, qui demandait non moins de persévérance que d'adresse et de ménagements.

Auguste arriva à la diète de Piotrkow dans l'hiver de 1562 ou 1563. Il s'y livra avec ardeur à l'accomplissement de cette fusion. Mais avant tout il demandait des sacrifices. Les possesseurs des starosties furent obligés de les restituer à la couronne. L'ancienne constitution du roi Alexandre, qui défendait d'aliéner ces biens, fut mise à exécution. L'armée reçut une meilleure organisation. On créa un tribunal suprême pour juger les causes arriérées qui s'étaient accumulées au milieu des dissensions religieuses entre catholiques et protestants, et les embarras politiques amenés par les guerres extérieures. C'est à cette époque aussi que Jean Herburt traduisit en polonais les lois polonaises, écrites jusqu'ici en latin. La Litvanie était plus docile, et le roi obtint facilement la promulgation du deuxième *Statut litvanien*, publié en 1564. Dans la même année, à la diète de Warsovie, il se désista de ses droits héréditaires sur toute la Litvanie, et en 1566 il abandonna tous les priviléges féodaux qu'il avait conservés sur les propriétés des nobles.

Malgré tant de changements accomplis à l'intérieur, il y avait encore bien des obstacles à vaincre pour arriver une fusion complète, qui trouvait pour adversaires la famille des Radziwill. Mais le moment approchait où cette union devait se consommer et les négociations qui furent entamées à Molodeczno, en septembre 1567, entre les Polonais et les Litvaniens influents, amenèrent de bons résultats ; et enfin la célèbre diète de Lublin, ouverte le 23 décembre 1568 et terminée le 11 août 1569, couronna l'œuvre de l'union.

Cette période de huit mois vit de longs et solennels débats. Tous les Etats y furent réunis, le roi, le sénat, les nonces terriens et les députés des villes, différents fonctionnaires, et presque toute la haute noblesse de Pologne, de Litvanie, des terres russiennes et des terret prussiennes; les ambassadeurs des cours étrangères y assistèrent aussi. Outre le principal objet des débats de cette diète, qui étais l'union intime des quatre nations, on s'occupa de la sanction définitive de la réunion de la Livonie à la république, et de l'investiture du jeune prince de Prusse de Kœnigsberg. La journée du 19 juillet 1569 fut destinée à cette dernière cérémonie. Le roi, portant les insignes de la royauté, reçut l'hommage du prince Albert-Frédéric, qui embrassa les pieds du monarque. Sigismond lui remit un étendard blanc, orné d'un aigle noir portant sur sa poitrine les deux lettres S-A (Sigismundus-Augustus), et prononça ces mots : « En exauçant vos prières et celles de nos sujets de la Prusse, nous vous donnons en fief, comme mon père avait fait au vôtre, les terres, villes, bourgs, villages et forteresses de la Prusse. Nous vous investissons par la remise de ce drapeau, et nous vous instituons par notre grâce et bonté comme notre cher et bien-aimé neveu, persuadé que nous sommes que vous vous rappellerez toujours ce bienfait, et que vous nous resterez fidèle à nous et à la république de Pologne ! » De son côté, le duc tenant d'une main le drapeau, et l'autre posant sur l'Evangile, jura en ces mots : « Moi, Albert-Frédéric, margrave de Brandebourg, duc de Prusse, duc de Stettin en Poméranie, de Slavie, de Kassubie, prince de Rügen, burgrave de Nuremberg, promets et jure que je serai fidèle et obéissant au sérénissime prince et seigneur mon maître, Sigismond-Auguste, roi invincible de Pologne, grand-duc de Litvanie, duc et héritier de Ruthenie et de toutes les terres prussiennes, comme à mon naturel et héréditaire seigneur et aux héritiers de Sa



Les ambassadeurs polonais offrant la couronne à Henri de Valois en 1573.

Sacrée Majesté, à ses successeurs rois au royaume de Pologne. Je jure de procurer le bien à Sa Majesté, de ses héritiers et de tout le royaume de Pologne, je les défendrai de tout dommage, et ferai tout ce qui appartient à un fidèle et féal vassal. Ainsi Dieu m'aide et ce saint Évangile. » Puis, le roi ceignit trois fois au côté du prince une épée à deux tranchants, fit trois signes de croix au-dessus de sa tête, et lui suspendit ensuite au cou une chaîne d'or, conformément aux usages de la chevalerie. Les anciens priviléges accordés à la Prusse ducale furent de nouveau confirmés, et le roi y ajouta la liberté de professer ouvertement la confession d'Augsbourg dans toute l'étendue de la Prusse, et abolit les appellations ordinaires des causes de ce pays au tribunal de la république polonaise. En outre, Sigismond permit aux envoyés de Joachim II, électeur de Brandebourg, de toucher de la main le drapeau que tenait le duc Albert-Frédéric, vassal agenouillé, en signe de reversibilité du fief sur l'autre branche. C'est ainsi que la magnanimité polonaise préparait la grandeur future des marquis de Brandebourg, qui un jour devaient se rendre coupables de la plus noire ingratitude !

Lorsque les débats relatifs à l'union entre la Litvanie et la Pologne touchaient à leur terme, plusieurs Litvaniens de l'opposition abandonnèrent Lublin ; mais les autres, cédant aux instances de Constantin Ostrogski, palatin de Kiiovie, et d'Alexandre Czartoryski, palatin de Wolynie, souscrivirent à tout. Dès lors fut arrêtée une nouvelle division politique du territoire. La république polonaise se composa indivisiblement de deux nations : la couronne et la Litvanie. La première embrassait la Prusse polonaise, la Grande-Pologne, la Mazovie, la Petite-Pologne, la Podlaquie et les terres russiennes ou ruthéniennes, c'est-à-dire les palatinats de Russie Rouge, de Podolie, de Wolynie, de Kiiovie, de Czerniechow (ce dernier palatinat forme aujourd'hui trois goubernies russes, de Czerniechow, de Poltawa et de Kharkov). Le grand-duché de Litvanie embrassait les palatinats de Kourlande, de Livonie, de Samogitie, de Troki, de Wilno, de Nowogrodek, de Brzesc-Litewski (Russie Noire), de Minsk, de Polotsk, de Witebsk, de Mscislaw, de Smolensk (Russie Blanche). À la suite de cette union intime, l'élection des rois devait se faire à Krakovie par les communs suffrages des Polonais, des Prussiens, des Litvaniens et des Russiens; les convocations des diètes devaient être universelles et jamais spéciales à l'une des provinces; les diètes devaient être tenues à Warsovie, ville plus centrale que Krakovie. Les sénateurs religieux et séculiers furent confondus, toutes les dignités durent être dédoublées et occupées dans chaque pays par des nationaux locaux. L'acte de cette union fut dressé par la diète le 1er juillet, et confirmé par le roi le 11 août 1569.

Le discours de clôture de la diète prononcé par le roi émut profondément l'assemblée, car il fut la vive expression d'une sagesse, d'une tolérance et d'une civilisation dont on trouvait peu d'exemples dans le reste de l'Europe occidentale et méridionale à cette époque. Quant à la Moskovie, à sa politique et à sa civilisation d'alors, il suffit de prononcer le nom de son souverain, Yvan IV le Terrible ou le Cruel, dont la cruauté n'a pas d'égale dans les annales des autres nations!... Dans ce discours du roi, on remarquait ces passages : « Après avoir rapporté à Dieu le succès de toutes les choses terrestres, et après l'avoir remercié de la persévérance qu'il avait bien voulu accorder à lui et à tous ceux qui avaient concouru à l'accomplissement de la réunion des deux nations, le roi témoigna au sénat et aux nonces toute sa gratitude de l'avoir aidé de leurs lumières; il les conjura de donner de la stabilité à cette fusion, de pourvoir à l'élection d'un nouveau roi pendant l'interrègne, de remettre ce choix au vœu réel de la majorité, et de ne pas abandonner la chose publique à une minorité factieuse. Il disait que c'est de la bonté du mode d'élection que dépendait le salut ou la ruine de la république. Il proposa que le grand général (connétable) fût assermenté, et ne pût servir d'instrument aveugle aux factions liberticides en leur procurant l'appui de la force armée. Il supplia tous les fonctionnaires et dignitaires d'administrer à tous les habitants indistinctement bonne et loyale justice, sans laquelle les plus vastes États ne sauraient subsister. Il recommanda l'observation de la douceur et de la tolérance religieuse, rappelant que si les lois doivent protéger les innocents et punir les coupables, c'est à Dieu seul, au Saint-Esprit qu'il faut laisser le soin de juger la conscience des hommes; qu'on ne devait troubler personne dans l'exercice des devoirs religieux, pourvu que tous les citoyens maintinssent la concorde dans leurs délibérations sur les intérêts réels de la patrie, et qu'ils fussent toujours prêts à la défendre de leurs corps et de leurs biens. »

C'est à cette diète encore que les protestants et les schismatiques furent déclarés capables de parvenir à toutes les dignités de la république; puis le roi, deux mois avant sa mort, signa, le 2 avril 1572, un acte autorisant les protestants à bâtir un temple à Krakovie. Aussi, pour montrer à nos lecteurs ce qu'était la civilisation, les lumières et la tolérance polonaises à l'époque où en France on aiguisait les poignards de la Saint-Barthélemy, nous citerons le préambule de cet acte : « Considérant les calamités et les maux que les royaumes » les plus puissants de la chrétienté ont éprouvés dans ces derniers » temps, parce que leurs rois et princes se sont efforcés d'opprimer » diverses opinions religieuses récemment nées, nous avons cru de» voir, pour la tranquillité et la sûreté de notre royaume, prévenir » ces dangers qui menacent toute la chrétienté, mais qui sont immi» nents pour notre royaume, à cause de la proximité des barbares et » des ennemis des chrétiens, et empêcher que l'exaspération des » esprits ne produise une guerre civile; ayant au surplus, par l'exemple » d'autres pays où tant de sang chrétien a été versé sans produire le » moindre effet salutaire, acquis la conviction qu'une telle sévérité » non-seulement est parfaitement inutile, mais qu'elle est très-nui» sible... Nous ordonnons... », etc.

Le roi Sigismond-Auguste put encore assister aux diètes de Warsovie en 1570 et en 1572, mais en revenant en Litvanie, il fut atteint de la maladie dont il mourut à Knyszyn, dans le palatinat de Podlaquie, le 7 juillet 1572, âgé de cinquante-deux ans, et la vingtcinquième de son règne glorieux. Avec lui s'éteignit la descendance mâle des Jagellons, comme la branche féminine s'éteindra en 1596 dans la personne de sa sœur Anna.

RÉPUBLIQUE DE BABIN.

C'est encore sous les règnes des deux Sigismond que la vie intérieure de la Pologne devint remarquable par sa physionomie littéraire et morale, par ses mœurs élégantes, le bon goût et la fine plaisanterie. Alors se forma une république d'un genre particulier, une république littéraire, une académie satirique, instituée pour surveiller les mœurs nationales et pour redresser les abus du gouvernement. Cette république prit pour devise : *Ridendo castigo mores.* Je corrige les mœurs en riant.

Vers l'année 1548, Stanislas Pszonka, juge au tribunal de Lublin, propriétaire d'une terre appelée Babin (entre Lublin et Belzycé), forma une société satirique et littéraire dont firent partie ses amis les plus distingués par leur probité, leurs lumières et la gaieté de leur caractère. Bientôt se trouva un cofondateur, Pierre Kaszowski, autre juge au tribunal de Lublin; et ces deux amis étaient tellement recherchés, qu'aucune fête, aucune réunion de famille n'avaient lieu dans les environs sans qu'ils y fussent conviés. Cette société, qui se rassemblait à Babin, avait pour but de faire la satire de toutes les actions blâmables des grands personnages. Pour rehausser son éclat, Pszonka et Kaszowski lui donnèrent le nom de *république de Babin*, et la modelèrent sur celle de Pologne, en choisissant un roi, des palatins, des castellans, des archevêques, des évêques, des starostes, des grands-généraux, des chanceliers, des maréchaux, des trésoriers; enfin, en parodiant toutes les magistratures établies en Pologne.

Dans l'origine, les amis de Pszonka se partagèrent ces divers emplois, pour donner quelque consistance à leur gouvernement. Le fondateur lui-même se contentait du titre de *préfet*, et Kaszowski de celui de *grand chancelier*. Le nombre des emplois était illimité; ces républicains d'un nouveau genre se les distribuaient si libéralement, qu'il n'était personne parmi eux qui n'eût une dignité. Pour que la critique eût plus de prise, on donnait ensuite les charges titulaires aux personnes qui étaient étrangères à la société elle-même; dans ce cas, on avait toujours égard aux défauts des individus, et on leur conférait un titre tout à fait opposé à leur caractère et aux qualités qu'on exigeait dans la véritable république.

Si quelqu'un dans les assemblées nationales parlait de choses audessus de sa portée ou qui ne le regardaient pas, il recevait le titre d'archevêque de la *république de Babin*, par un diplôme revêtu des signatures et des sceaux du joyeux gouvernement. Un individu avançait-il dans la chambre des députés un fait extraordinaire et difficile à croire, on lui expédiait le diplôme d'orateur ou de chancelier de Babin. Celui qui faisait à contre-temps parade de son courage était créé chevalier de Babin, ou bien grand-général de la république de Babin. Un individu avait-il parlé sans respect de la religion, il était nommé prédicateur ou saint-inquisiteur de cette république. Ces joyeux amis savaient se tenir au courant de ce qui se passait dans toute la Pologne, au point qu'aucun personnage possédant une place un peu élevée ne pouvait soustraire ses défauts aux plaisanteries de la république. Elle montra toujours la plus grande impartialité dans ses critiques qui n'atteignirent jamais que des coupables, qui n'osaient s'en offenser dans la crainte de devenir l'objet de la risée publique. Cette manière de faire la guerre aux vices ne put que tourner au profit du pays ; car si elle ne les corrigea pas toujours, du moins elle força à les bien cacher, et à ne pas scandaliser la jeunesse.

Cette société était renommée par son habileté à rendre ridicule tout ce qui pouvait être nuisible à la patrie. Elle se maintint avec d'autant plus d'éclat, que jamais on ne put lui reprocher d'avoir employé l'arme de la calomnie, ou d'avoir reçu un membre capable de s'en servir. Tout individu, pour être admis dans la société, était obligé de donner des preuves de la délicatesse de ses sentiments, d'un esprit cultivé et d'un jugement juste des choses et des hommes. Elle attira dans son sein les premiers personnages du pays, tels que les palatins, les ministres, les évêques, etc., afin que dans le cas où

il faudrait punir un coupable dans la vraie république, celui-ci ne pût se trouver offensé en recevant son diplôme des mains d'une personne non moins respectable dans la république de Pologne que dans celle de Babin, et pour que le châtiment produisît un effet plus salutaire.

Sigismond-Auguste, sous le règne duquel les deux républiques jouirent de leur plus grande splendeur, était spirituel, éclairé, libéral, tolérant et ennemi de la tristesse. Il aimait à entendre parler de la république de Babin, et étant un jour entouré de plusieurs de ses membres, parmi lesquels se trouvait Pszonka, il leur demanda s'ils avaient un roi parmi eux. Et Pszonka répondit : « Non, sire, de « votre vivant nous ne songerons pas à en choisir un. Régnez dans la « république de Babin comme vous régnez dans celle de Pologne ! » Le roi reçut cette réponse en riant ; il en manifesta sa satisfaction, et calma ainsi le ressentiment excité chez plusieurs personnages par le châtiment que leur avait infligé la *république de Babin*, par l'entremise de ses diplômes.

Cette association exerça un grand empire sur l'esprit national et sur les mœurs du seizième siècle. Les jeunes gens qui faisaient le premier pas dans la carrière publique, tremblaient devant ce tribunal, dans la crainte d'encourir sa censure, et ceux-là faisaient tous leurs efforts pour y échapper qui occupaient des charges. C'est ainsi que cette république satirique et inoffensive au premier coup d'œil rendit des services réels à l'État en attaquant le vice, et eut une influence bienfaisante sur la conduite et les démarches des membres du sénat, du conseil du roi, du clergé et de la chambre des députés. C'est à cette époque aussi que se rapporte l'âge d'or de la littérature polonaise, tant par l'exquise pureté de la langue, que par les représentants qu'elle eut dans toutes les branches des sciences. Des imprimeurs célèbres rivalisèrent de goût et de soins pour se rendre dignes de leur époque, et c'est avec de pareils titres que la Pologne des quinzième et seizième siècles se présente à l'admiration de tous ceux qui veulent bien connaître et apprécier son état politique, moral, intellectuel et scientifique.

LES ROIS DE POLOGNE ÉLECTIFS.

(1572 — 1795.)

CHAPITRE PREMIER.

Diète de convocation. — Diète d'élection. — Candidats à la couronne de Pologne. — Conduite de Jean Zamoyski. — Envoyés de Charles IX, roi de France, pour préparer l'élection de son frère Henri de Valois.

Pendant l'existence des trois dynasties polonaises des Lechs, des Piasts et des Jagellons, qui durèrent mille vingt-deux ans, le trône de Pologne fut moitié électif, moitié héréditaire, mais depuis le décès du dernier rejeton de la famille des Jagellons, en 1572, le trône devint purement électif. Dès lors l'aristocratie polonaise arriva à l'apogée de son influence et de sa prépondérance dans les affaires publiques.

Les nobles s'agitèrent et se réunirent dans les diétines ou colléges électoraux ; ils créèrent une nouvelle espèce de confédération qu'ils appelèrent *Kaptur* (le froc ou le capuchon) en signe de douleur et de tristesse, à l'occasion de l'interrègne ; mais ils ne purent convenir du temps et du lieu où l'on devait s'assembler pour tenir la grande diète.

L'archevêque de Gniezno et primat du royaume prit donc l'initiative, et invita les états à s'assembler à Warsovie pour le 9 octobre 1572 ; mais la diète ne put encore avoir lieu, les sénateurs n'étant pas en nombre suffisant. Après une nouvelle délibération, le primat fut encore forcé d'ajourner les diétines au 13 décembre et celle de la diète au 6 janvier 1573.

Aux diétines, l'ordre équestre, c'est-à-dire les gentilshommes formant la chambre des nonces ou députés, choisissait deux nonces de chaque palatinat, chargés du pouvoir d'établir une nouvelle forme de gouvernement et de subvenir à tous les besoins de la république. Cette diète préliminaire, qui avait lieu à la suite de la mort du roi, fut appelée *diète de convocation*, et devait toujours se tenir à Warsovie. Cette diète fut ouverte par une discussion sur les pouvoirs du primat pendant la vacance du trône. On éleva la question de savoir si le primat avait le droit d'assembler les diétines et les diètes, et ce droit, le grand maréchal de la couronne, charge répondant au ministre de l'intérieur et de la police générale, prétendait se l'arroger. Les états assemblés tranchèrent cette question, en adjugeant au primat le droit de convoquer les diétines, les diètes, et de proclamer le nouveau roi élu par la noblesse, et au maréchal de la couronne de le faire connaître au pays. On fixa au 5 avril 1573 la tenue de la *diète d'élection*, et toute la noblesse élective dut se réunir sur les plaines de Grochow et de Praga, sur la rive droite de la Wistule, en face de Warsovie.

L'un des gentilshommes ayant élevé la question de savoir si chaque noble avait le droit de voter, ou si cette faculté était seulement l'apanage des nonces pris dans chaque palatinat, Jean Zamoyski, nonce de Belz, trancha ainsi la question en disant « que les sénateurs et » les nobles, étant égaux selon les lois polonaises, tous, sans excep- » tion, devaient participer aux immunités et aux franchises de la no- » blesse, à plus forte raison devaient-ils participer au plus essentiel » des priviléges, celui de l'élection d'un roi ; que, puisque tous étaient » appelés à défendre la patrie, tous devaient concourir à l'élection » de leur chef souverain, et chacun avoir le droit d'être éligible. »

Zamoyski ne tarda pas à gagner une immense popularité. Ses expressions parurent pleines de sagesse ; mais lui et les siens oubliaient qu'ils ne formaient que la vingtième partie de la population, et les dix-neuf autres parties, composées de roturiers, restaient sous l'oppression !... Doué de brillantes qualités, il fut administrateur habile, excellent militaire et littérateur de mérite. Dès l'année 1563, ses études en Italie terminées, il publia sur le *Sénat Romain* un ouvrage rempli de savants parallèles entre la république de la Pologne et celle de Rome : ce rapprochement flatta l'amour-propre polonais. Quelques années plus tard, il se trouva dans une réunion composée d'hommes considérables étrangers, princes, ducs, marquis, comtes et barons. Lorsqu'il s'agit de signer le procès-verbal de la séance, on offrit à Zamoyski la plume pour qu'il signât le premier. Il refusa : il voulait que tous énumérassent leurs titres et leurs qualités. Puis, pour prouver qu'il n'y avait pas de gloire comparable à celle d'être *gentilhomme polonais*, il signa le dernier et en ces termes : *Joannes Zamoyski, eques polonus, par omnibus.*

Certes c'était beau, mais encore une fois cette égalité, cette démocratie nobiliaire, ne s'exerçaient que dans un nombre restreint et dans une caste, tandis que l'immense majorité en était exclue.... Aussi un célèbre publiciste polonais, Hugues Kollontay, en publiant en 1788, c'est-à-dire 215 ans plus tard, un projet de réforme sur le gouvernement polonais, a dit : « Toi, ô Jean Zamoyski, qui as vécu » dans des temps plus heureux que les nôtres, tu aurais pu être le » fondateur d'une république parfaite. Quand je vois des Polonais » jeter des fleurs sur ta tombe, je m'étonne, car je n'ai que des plaintes » à t'adresser et des regrets à exprimer. Tu as implanté l'anarchie, » en laissant le champ libre aux abus de l'aristocratie, et les Polonais, » ne voulant point renoncer à la forme de gouvernement que tu as » créée, ont préparé leur perte. »

Mais revenons à l'année 1573.

Après la clôture de la *diète de convocation*, et lorsque la *diète d'élection* approchait du terme fixé, les nobles qui arrivaient de toutes parts à Warsovie trouvèrent marqués au-delà de Praga, les divers quartiers qu'ils devaient occuper durant l'élection. On les avait disposés par palatinats, et trois lieues suffisaient à peine pour les contenir : ils étaient tous armés.

Le lieu du conseil, appelé depuis Szopa (Chopa), espèce de pavillon, était au centre de la plaine, où on déploya la tente du feu roi Sigismond-Auguste. Tout autour on dressa un grand [illegible] qui pouvait contenir près de 6,000 personnes, il n'avait proprement qu'un toit et des piliers assez régulièrement espacés pour le soutenir ; à l'entour était un fossé qui ne laissait qu'un petit espace de terre au milieu de chaque face, pour servir d'entrée aux piétons. Les sénateurs et les ministres délibéraient sous la tente, et cette place s'appela depuis *Kolo* (le Cercle). Les gentilshommes électeurs arrivés des palatinats furent rangés loin des places des sénateurs et des nonces sur la plaine et sous des tentes, ce qui donnait à ce lieu l'aspect d'un immense camp.

Sur quatorze candidats avoués, il y en avait cinq polonais et neuf étrangers. Jean Tomicki, castellan de Gniezno, l'un des candidats avoués, prit la parole et dit : « Pourquoi aurions-nous moins de con- » fiance au zèle et aux talents d'un d'entre nous, qu'à ceux d'un » étranger qui, par cela même qu'il désire nous gouverner, montre » plus d'ambition que de modestie ? Qui peut mieux qu'un Polonais » être instruit des vrais intérêts de la république, et former de plus » grands et de plus sages desseins pour sa gloire, les suivre avec plus

» d'ardeur et d'expérience, saisir plus à propos les circonstances d'un » moment ! »

A ce discours Zamoyski opposa un veto formel; il désirait avant toute chose porter la couronne de Pologne, mais ayant perdu tout espoir d'y arriver, il sut dissimuler avec un art infini ses désirs brûlants, et voici comment il répondit au discours de Tomicki : « Je » connais la république, et je prévois que sa liberté périra du moment » qu'elle aura un Polonais pour maître. Et quelle ne serait pas la vanité des frères, des neveux, des parents de celui que nous aurions la faiblesse d'élire ! Ces hommes ne se croiraient plus semblables à » nous, et leur orgueil augmenterait par les basses flatteries de ceux » qui, pour mériter leurs faveurs, auraient la faiblesse de les croire » au-dessus d'eux et de ne plus juger la naissance que par l'élévation » du rang. On verrait donc les dignités fondre dans la maison du » prince. Elle seule engloutirait tous les biens, et ces fortunes rapides, loin d'exciter l'émulation dans l'État, y enflammeraient la » cupidité, la plus dangereuse de toutes les passions dans un pays où » les lois n'en répriment aucune.... Après tout, quelque difficile que » soit un choix où peuvent prétendre tous ceux qui ont droit de le » faire, et où celui qui doit être élu est du nombre même de ceux qui » élisent, prenons pour roi un citoyen polonais, j'y consens; mais du » moins que ceux-là se présentent qui se croient dignes de régner; » qu'ils demandent eux-mêmes nos suffrages, ainsi qu'ont déjà fait » les princes étrangers, et qu'ils se retirent ensuite, pour nous laisser » la liberté de balancer leurs vertus et leurs vices : discussion nécessaire, et peut-être aussi peu flatteuse pour celui à qui nous adjugerons le trône que pour chacun de ceux à qui nous serons forcés » de le refuser. » Personne n'osa se proposer explicitement; il ne fut plus question des candidats polonais.

Quant aux discussions relatives aux candidats étrangers, plusieurs de ces derniers se trouvant écartés, la question sérieuse fut partagée entre l'Autriche et la France. Et comme les ambassadeurs de cette dernière puissance surent déployer la grâce, l'adresse et les promesses exagérées, la majorité se trouva en faveur du duc d'Anjou, Henri de Valois, frère de Charles IX.

Cette candidature fut d'ailleurs préparée de longue main et au milieu de circonstances assez étranges.

Jean Krassowski, gentilhomme polonais, fut le premier qui fit connaître en Pologne le nom du duc d'Anjou; il inspira au roi Charles IX et à Catherine de Médicis, sa mère, le dessein de mettre la couronne de Pologne sur la tête de ce jeune prince. Ce Krassowski était un nain spirituel et intrigant; il flattait, il devint riche. Rentré en Pologne, Sigismond-Auguste et tous les seigneurs eurent la curiosité de s'entretenir de la cour de France, où il avait vécu longtemps. Il était de leurs repas et parlait continuellement de Henri de Valois, dont il faisait un portrait si avantageux, qu'après la mort de Sigismond-Auguste ils s'imaginèrent qu'on ne pouvait trouver un prince plus accompli. Krassowski repassa en France, avertit la cour que, si on voulait envoyer des ambassadeurs, le parti de Henri était déjà assez fort pour supplanter tous ses compétiteurs. On renvoya Krassowski en Pologne aussi promptement qu'il était venu, et le petit bonhomme continua sa négociation.

Charles IX avait attiré auprès de lui l'amiral de Coligny : ce fut ce dernier qui détermina le roi à profiter des offres de l'aristocratie polonaise. Ce conseil, inspiré à l'amiral par l'intérêt des huguenots qu'il délivrait ainsi de leur plus redoutable ennemi, agréait également à Charles IX, dont il flattait la jalousie ombrageuse envers son frère. Catherine de Médicis ne goûta pas moins cet avis, et les Guise, qui ne souffraient leurs supérieurs qu'avec impatience, applaudirent à l'éloignement du seul homme qui couvrait le crédit immense auquel ils aspiraient dans l'administration de l'État. Ainsi l'avis de l'amiral, quoique donné par un ennemi, fut adopté unanimement par les partis les plus acharnés les uns contre les autres. Charles IX choisit pour son ambassadeur Jean de Montluc, évêque et comte de Valence, à qui il donna pour collègues Gilles de Noailles, abbé de Lille; Guy de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, et de Malloc, conseiller au parlement de Grenoble.

Le discours de Montluc et son habileté triomphèrent à la *diète d'élection* du parti autrichien. La cour de Vienne dépensa 500,000 écus, somme énorme pour l'époque, et n'atteignit pas son but. Ses ministres tenaient une table magnifique et n'admettaient que les grands seigneurs : le plus pauvre gentilhomme était reçu à celle de Montluc; de cette manière la pluralité des voix se trouva pour Henri.

CHAPITRE II.

Proclamation de Henri de Valois, roi de Pologne. — Les *Pacta conventa*. — Henri quitte le siége de la Rochelle, et arrive à Paris pour y recevoir les ambassadeurs polonais.

Ce fut le 14 mai 1573 que le primat proclama à trois reprises le duc d'Anjou roi de Pologne et grand-duc de Litvanie : ses ambassadeurs jurèrent et signèrent les articles suivants :

« Le roi ne doit ni nommer ni choisir de son vivant le successeur » à la royauté, ni pour cette fois convoquer la diète, ni favoriser » personne, ni en faire mention sous quelque prétexte que ce soit, » pour qu'il soit toujours loisible aux états assemblés d'élire un » nouveau roi à la suite de la mort du premier. Le roi ne portera pas » le titre de maître et d'héritier, usité jusqu'à Sigismond-Auguste. » Le roi maintiendra la paix avec les dissidents en religion; il ne » déclarera pas la guerre, il n'appellera la noblesse à aucune expédition générale; il n'imposera pas d'impôts, il n'instituera pas de » nouvelles tailles; il n'enverra pas des ambassadeurs aux cours » étrangères sans le concours des états de la république. En cas de » partage d'avis pendant les délibérations du sénat, le roi s'associera » à celui qui sera le plus conforme aux lois et aux avantages de la » nation. Il aura à ses côtés un conseil permanent, composé de sénateurs, qui seront changés tous les six mois; pour cette fin, il » sera destiné de diète en diète seize sénateurs, savoir : quatre évêques, quatre palatins et huit castellans. Les diètes générales seront » convoquées tous les deux ans, et même plus souvent, selon l'urgente nécessité de l'État. Les diètes ne dureront que six semaines. » Les charges, les dignités, les starosties et les terres royales seront » conférées aux indigènes et non aux étrangers. Le roi ne pourra ni » prendre femme ni divorcer à l'insu et sans le consentement du » sénat. En cas que le roi dérogeât aux lois, à la liberté, aux conventions, aux articles et au serment, les citoyens seront par là » même déliés de la fidélité et de l'obéissance jurées par eux. »

Telles furent les conditions imposées aux rois électifs, qu'on appela *pacta conventa*, et dont il est si souvent question dans l'histoire de Pologne. Leur origine remonte à l'année 1339, car alors le roi Kasimir le Grand obtint des Polonais que Louis de Hongrie, issu de la sœur de Kasimir, lui succéderait en Pologne; à cette occasion on dressa aussi des conditions ou *pactes* qui liaient cet héritier présomptif; mais les *pactes* de 1573 furent beaucoup plus explicites et plus restrictifs de la royauté polonaise.

Outre ces conventions générales, chaque roi s'engageait à remplir les obligations spéciales; ainsi on convint « que la France équipe» rait une flotte pour rendre les Polonais maîtres de la mer Baltique » et leur redonner le port et la ville de Narva; que, dans le cas » d'une guerre avec les Moskovites, elle leur fournirait quatre mille » hommes de ses meilleures troupes; que Henri, tant qu'il vivrait, » ferait passer tous les ans en Pologne 450,000 florins de ses revenus, » et les consacrerait uniquement au bien du royaume; qu'il acquitterait les dettes d'État contractées du vivant et après la mort de » Sigismond-Auguste; qu'on admettrait aux écoles de Paris cent » jeunes Polonais aux frais du gouvernement. »

Lorsque tout cela fut convenu, une brillante ambassade polonaise fut envoyée à Paris pour y chercher le nouveau roi. De son côté, Henri, informé de son élection, quitta le siége de la Rochelle et revint à Paris pour y attendre l'arrivée de cette ambassade.

De tout temps avaient existé des relations plus ou moins directes entre la Pologne et la France, mais depuis l'élection du roi Henri elles sont devenues intimes. La publication actuelle, tout en s'occupant de l'histoire générale de la Pologne, a néanmoins pour but de relater surtout ces relations entre les deux pays, et à ce titre nous donnons ici une bien curieuse description de l'arrivée et du séjour des ambassadeurs polonais offrant la couronne au roi Henri. Cette description a d'autant plus d'intérêt qu'elle a été faite par un témoin oculaire; nous conservons donc le style de l'époque, pour ne rien ôter au charme de la vérité.

CHAPITRE III.

Arrivée des ambassadeurs polonais à Paris; leurs visites au Louvre; cérémonies religieuses à Notre-Dame; remise du diplôme d'élection dans la salle des Pas perdus au palais de justice; départ des ambassadeurs polonais.

« Etant averties Leurs Majestés françaises de la venue des ambassadeurs polonais, qui étaient proches de leur arrivée à Metz, on manda au sieur de Thevalle, gouverneur de ladite ville, de les recevoir dignement, et on envoya au-devant l'évêque de Langres et le comte de Brienne, pour ainsi les recevoir au nom du roi et les accompagner par les chemins; et M. le duc de Lorraine, sachant qu'ils passaient par ses pays, les alla recevoir à Pont-à-Mousson et les y fit très-bien traiter.

» Et quand ils furent à trois lieues de Paris, le roi de Pologne envoya au-devant d'eux sa maison et sa famille, conduite par M. de Villequier, son premier chambellan, ses autres chambellans, gentilshommes de la chambre, et autres de sadite maison, ensemble ses pages jusqu'au nombre de cinquante, montés tous sur chevaux d'Espagne ou chevaux turks, qui furent à Pantin. Et quelque peu après y arrivèrent les princes que le roi très-chrétien envoyait au-devant d'eux pour les recevoir; c'est à savoir comment ils étaient complimentés et conduits :

» Adam Konarski, évêque de Poznanie, par le prince Dauphin, fils aîné du duc de Montpensier;

» Albert Laski, palatin de Sieradie, par le duc de Guise;

» Jean Lodzia-Tomicki, castellan de Gniezno, par le marquis du Maine;

» Jean Herburt de Felsztyn, castellan de Sanok, et staroste de Przemysl, par le marquis d'Elbeuf;

» André Gorka, castellan de Miedzyrzecz, staroste de Gniezno et de Iaworow, par le duc d'Aumale;

» Stanislas Prawdzic-Krzyski, castellan de Racionz, par M. le Grand;

» Nicolas Sierota-Radziwill, maréchal de la cour de Litvanie, par M. le comte de Maulevrier;

» Nicolas Firley, staroste de Kazimiérz, par le comte de Tende;

» Jean Sarius-Zamoyski, staroste de Belz, par le vicomte de Turenne;

» Jean Zborowski, staroste d'Odolanow, par M. de Piennes;

» Nicolas Tomicki, fils du castellan de Gniezno, par M. de Bonvyns;

» Alexandre Pronski, fils du palatin de Kiiovie, par M. de Humières.

» Le sieur de Foix, conseiller au privé conseil, porta la parole de la bienvenue. Et à la rencontre descendirent tous de leurs chariots, pour saluer lesdits princes et comtes qui allaient au-devant d'eux; et après en chacun chariot des ambassadeurs qui sont jusqu'à onze, entra un prince ou seigneur pour leur faire compagnie. Allèrent aussi au-devant le prévôt des marchands et échevins avec les archers de la ville, et se trouva à la porte Saint-Martin, par laquelle ils entrèrent, mille ou douze cents arquebusiers pour faire une salve avec l'artillerie qui fut tirée.

» En cette sorte entrèrent en la ville le mercredi, 19e du mois d'août 1573, environ les trois heures après midi, étant en nombre d'environ trois cents personnes, et de cinquante chariots faits à la polonaise, tirés, les uns par quatre, les autres par six chevaux. Passant tout du long de la rue Saint-Martin, allèrent descendre au logis de l'évêque de Poznanie, logé à la maison de Nantouillet, prévôt de Paris; et après furent conduits les autres, chacun en leurs maisons aux environs des Augustins et rue de Buci, par gentilshommes députés pour les accompagner, et autres gens ordonnés pour les faire servir à leurs maisons, tant valets de chambre du roi qu'autres.

» On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple, quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrure, des sabres, des flèches et des carquois; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leurs sabres garnis de pierreries, les brides, les selles, les housses de leurs chevaux enrichies de même, et cet air d'assurance et de dignité qui les distinguait supérieurement, et qui n'est bien naturel que dans des hommes libres. Leur taille, leur figure, leur bonne mine, tout imposait en eux et rappelait l'idée de ces anciens sénateurs romains qui, maîtres de divers peuples, ne savaient obéir qu'à leurs propres lois, et qui trouvaient plus de gloire à donner des couronnes qu'à les porter.

» Le jeudi tout le long du jour, parce qu'ils étaient las, se reposèrent à leurs maisons, et furent envoyés visiter de la part du roi, par M. de Lanssac, pour savoir de leurs nouvelles et dispositions, et s'ils avaient besoin d'aucune chose.

» Comme le lendemain, vendredi 21e matin, furent aussi envoyés visiter, de la part du roi de Pologne par MM. de Villequier et de Cheverny, pour les congratuler de leur venue, et leur offrir toute la faveur et bienveillance de la part dudit roi de Pologne. L'après-dînée, lesdits sieurs ambassadeurs demandèrent à être ouïs du roi Très-Chrétien. Ils passèrent l'eau de la Seine dedans quelques bateaux, qui leur furent apprêtés pour venir au Louvre, où ils trouvèrent le roi dans la grande salle d'en haut, accompagné des princes, cardinaux et gens de son conseil; et là, lesdits sieurs Polonais et autres de leur compagnie vinrent baiser la main du roi. Il fut porté la parole par l'évêque de Poznanie, de la cause de leur venue; à laquelle fut fait réponse par le sieur de Birague, chancelier de France; et puis, allèrent trouver la reine mère en sa chambre, à laquelle ledit sieur évêque fit harangue, et parce que ladite dame sut que ledit évêque parlait bien italien, lui fit elle-même la réponse si à-propos, répondant à chacun point de ce qu'elle avait entendu par son chancelier, l'évêque du Puy, que contenait l'oraison dudit sieur évêque, la réponse de ladite dame fut grandement louée et estimée par les sieurs ambassadeurs. Après s'en allèrent saluer la reine, pour laquelle fut fait réponse par l'évêque de Paris, et après s'en retournèrent lesdits sieurs ambassadeurs passer l'eau pour aller en leur logis, ne voulant pas ledit jour voir le roi de Pologne, leur roi, parce qu'ils disaient le vouloir voir un jour à part pour lui faire plus d'honneur, comme ils devaient.

» Qu'il fut cause de les remettre au samedi 22e, lequel jour l'après-dînée et pour venir avec plus d'apparence, délibérèrent de monter tous à cheval sur chevaux fort richement enharnachés, et chacun desdits ambassadeurs menant sa famille, paré chacun de diverses couleurs, de riches habillements la plupart à la façon polonaise, et quelques-uns habillés a la française. Et pensaient de venir trouver leur roi en sa chambre du Louvre; mais quand on vit la compagnie si grande, ledit roi fut contraint, pour avoir lieu plus capable, d'aller la recevoir en la grande salle d'en haut, ce qui fut fait avec bel ordre. Et au-devant d'eux marchait ledit roi jusqu'au milieu de ladite salle, puis les mena en haut près la cheminée, et là furent présentées les lettres qui furent lues par le sieur Brulart, secrétaire. Et après ledit sieur Konarski, évêque de Poznanie, commença à faire son oraison : « Que le roi ne devait qu'à son mérite la couronne qu'ils » venaient lui offrir; et qu'ils ne doutaient point qu'il n'ajoutât à » ses premières vertus toutes celles que l'honneur et le devoir allaient » bientôt lui rendre nécessaires. Quant au décret d'élection, ils ne » pouvaient s'en dessaisir, que le roi son frère et lui n'eussent con- » firmé, par leurs serments, tous les articles dont les ambassadeurs » de France étaient convenus avec le sénat et les nonces de la répu- » blique. »

» Le roi de Pologne, leur répondant en latin, les remercia de l'élection qu'ils avaient faite de lui, et donna après charge audit sieur de Cheverny, son chancelier, de répondre plus amplement. Après laquelle réponse finie, ledit roi les remercia encore en latin de tant de peine qu'ils avaient prise de le venir trouver; ce qu'étant fait, tous lesdits sieurs ambassadeurs, et après eux tous les gentilshommes de leur suite, vinrent baiser la main de leur roi, qui les reçut fort humainement au très grand contentement desdits sieurs Polonais et de leur suite. Et après ledit roi, prenant l'évêque par la main, suivi des autres ambassadeurs, le fit entrer en l'antichambre, puis en la chambre du roi, où ils trouvèrent ledit sieur roi, avec lequel, après avoir eu quelques propos, prirent congé, pour eux retirer en leurs maisons. Étant descendus en la cour, trouvèrent des grands chevaux des écuries du roi Très-Chrétien et du roi de Pologne, prêts pour monter dessus pour eux en retourner.

» Le 23e jour, lesdits sieurs Polonais voulaient aller faire la révérence à monsieur le duc, ce qu'ils ne purent faire, parce que ledit sieur s'était assez mal trouvé, la nuit, de sa fièvre. Qui les fit aller saluer le roi et la reine de Navarre, et après messieurs les cardinaux de Bourbon et de Lorraine.

» Le 24e, ledit sieur de Cheverny et de Villequier furent envoyés de la part du roi de Pologne vers ledit sieur Konarski pour savoir et entendre quand lesdits sieurs ambassadeurs prendraient plaisir de commencer à traiter du fait de leur légation. Et pour cet effet, ledit sieur roi eût bien désiré d'avoir la copie des articles qu'ils entendaient être confirmés et jurés par lui. A quoi le sieur Konarski fit réponse qu'il ne pouvait aucunement déterminer de ladite affaire ni aucune réponse sans le communiquer à ses collègues ambassadeurs; que l'après-dînée ils s'assembleraient chez lui pour aviser.

» Le lendemain 25e, ledit sieur roi avec la reine sa mère et quelques-uns qu'ils ont appelés, ont entendu du sieur évêque de Valence et abbé Delisle, qui ont été envoyés ambassadeurs en Pologne, quelles avaient été les promesses faites et signées par eux, accordant avec les Polonais pour le fait de l'élection. Et après en avoir longuement conféré, a été ordonné au sieur Delisle d'avertir les ambassadeurs que quand il leur plairait venir trouver le roi de Pologne il leur donnerait telle audience qu'ils voudraient.

» Le 26e, l'après-dîner, sur les deux heures, lesdits ambassadeurs sont venus trouver ledit sieur roi en son hôtel d'Anjou. Après avoir été reçus par Sa Majesté, les a retirés en une chambre à part et leur a commandé de s'asseoir, ce qu'ils n'ont voulu faire qu'après beaucoup de commandements, se tenant toutefois toujours découverts. La parole a été portée par l'évêque Konarski, en latin, qu'ils avaient apporté les articles convenus et signés avec les ambassadeurs du roi Très-Chrétien, lesquels ont été lus par le secrétaire Brulart; et après que lecture en a été faite, le roi de Pologne préféra à parler français. Et s'étant trouvés trois d'eux qui entendaient et parlaient français, savoir : Zamoyski, Laski et Pronski, se sont approchés et leur a été dit par ledit sieur roi : « Qu'en la lecture desdits articles, » il en avait remarqué un faisant mention de la demeure des Fran- » çais avec lui en Pologne pour le servir domestiquement, lequel il » trouvait fort dur : attendu qu'il avait toujours été permis à ses » prédécesseurs rois de se servir près de leurs personnes de toutes » personnes de diverses nations, et que la considération et amitié » qui se ferait des Français et Polonais requérait qu'il y eût des » Français nourris en Pologne, comme des Polonais en France, » n'entendant toutefois parler des charges, dignités et bienfaits qu'il » voulait seulement être baillés à ceux de Pologne et non aux étran- » gers, et qu'il les priait de corriger cet article, ou à tout le moins » de certifier quand ils seraient au pays ce qu'il leur en avait dit. » Sur quoi, tous lesdits sieurs ambassadeurs s'étant levés, se sont retirés en un coin de ladite chambre pour en aviser; et, après en avoir communiqué ensemble, un d'iceux, nommé le sieur Zamoyski, a porté la parole en latin, que leur pouvoir et mandement étaient limités, auquel ils ne pouvaient ni ajouter ni diminuer, et que toutefois la volonté du roi étant juste, qu'elle serait reçue telle au pays. Ladite conférence a duré deux bonnes heures.

» Le 29e jour, l'après-dînée, lesdits ambassadeurs eurent audience en l'hôtel d'Anjou. Et parce que ledit sieur de Cheverny avait su qu'ils devaient proposer beaucoup de choses concernant l'autorité du roi de Pologne, alla prier la reine de commander à messieurs les chanceliers et au sieur de Morvilliers de se trouver à l'audience qui

se donnerait auxdits ambassadeurs, ce qu'ils firent. Et après qu'ils furent arrivés, Herburt porta la parole et dit au nom de tous : « Qu'il suppliait le roi de confirmer les articles qui avaient été arrê» tés par le sénat et de faire le serment qui avait été avisé. » Lequel serment fut présenté par Tomicki : et après que lesdits articles et serment ne devaient être observés comme choses qui n'avaient point été passées par tous les états du pays et contraires aux libertés ecclésiastiques et à l'autorité du roi. Et après lui le palatin Laski protesta pour les catholiques de Pologne, et le maréchal Radziwill pour tous les catholiques de Litvanie en la même forme que l'évêque auquel il se remit. Sur quoi les autres se trouvant offensés, firent plusieurs remontrances. Le staroste Zborowski, plus impatient, s'approcha de Montluc et lui demanda s'il n'avait pas consenti lui-même à cet article. « Vraiment, ajouta-t-il, si vous et vos collègues ne » l'eussiez approuvé, jamais votre prince n'aurait eu nos suffrages. » Ledit sieur roi s'aperçut de la vivacité de cet ambassadeur et voulut savoir ce dont il s'agissait entre lui et l'évêque de Valence. Celui-ci, plus confus qu'il ne l'avait encore été, feignant de ne rien entendre, Zborowski prit la parole, et s'adressant au roi, le surprit bien davantage par ces mots : « Je disais, sire, à l'ambassadeur de Votre Ma» jesté, que s'il ne s'était engagé à vous faire agréer cet article, vous » n'auriez pas été élu roi de Pologne; et je dis plus à présent : si » vous ne l'acceptez comme tous les autres, vous ne le serez jamais ! » Ces paroles irritèrent les courtisans français. Les murmures allaient éclater. Le roi les réprima par un sourire gracieux qui semblait approuver ce qu'il venait d'entendre; mais son cœur ulcéré ne se sentit plus dès ce moment le même goût pour le trône qu'on lui préparait. Il continua cependant à montrer de la confiance aux Polonais et résolut de ne leur rien refuser. Enfin le roi, prenant la protestation par écrit par ledit évêque, leur dit à tous que puisqu'il voyait qu'ils n'étaient d'accord il valait mieux qu'il vît à loisir lesdits articles, serment et protestation, et que de leur part ils regarderaient à s'accorder.

» Le lendemain 30 au matin, ledit sieur de Cheverny fut envoyé vers le castellan Tomicki, où il trouva qu'avec lui étaient assemblés Gorka, Zborowski et autres protestants, qui étaient fort courroucés de ce que l'on faisait difficulté de confirmer leurs articles, et s'excusa de venir seul trouver le roi de Pologne, disant que cela serait suspect à ses compagnons, et qu'il ne le pouvait faire par le devoir de sa charge, jusqu'à ce que leur légation fût parachevée.

» Qui fut cause que le lendemain matin 31 août MM. de Morvilliers et de Valence, et le sieur de Cheverny furent envoyés vers eux pour entendre les raisons desdits sieurs avec lesquels traitèrent par l'espace d'environ trois heures.

» Et le lendemain premier jour de septembre, lesdits ambassadeurs ont eu audience à l'hôtel d'Anjou, où après avoir été ouïs longtemps, l'évêque a déclaré qu'il n'entendait avoir protesté, sinon que ce qui concernait le fait de sa religion, et non pour les autres articles, suppliant le roi de les autoriser et confirmer. Après, ledit sieur roi ayant vu qu'ils étaient d'accord leur a dit en français, qui depuis leur a été interprété par le staroste Zamoyski, qu'il ne désire rien tant que l'amitié et union de ses sujets, et qu'il entretiendrait toujours tout ce qui serait bon pour le bien et l'utilité du pays, estimant son bien et autorité de lui étaient conjoints à présent avec le bien dudit pays. Lesdits ambassadeurs se retirant fort contents et satisfaits de l'honnête réponse de leur roi, furent menés promener au jardin dudit hôtel d'Anjou, et *après voir les lions, ours et autres bêtes que le roi fait nourrir.*

» Le deuxième jour de septembre, le roi de Pologne attendait l'après-dînée les ambassadeurs pour être encore ouïs; mais ils députèrent trois d'entre eux : Herburt, qui prit la parole; Zamoyski et Laski, qui excusèrent le reste des ambassadeurs, et apportèrent de leur part un mémoire portant interprétation aux articles qui avaient été par eux baillés; lequel mémoire ensemble d'autres mémoires ils laissèrent et furent mis ès-mains de MM. de Limoges, de Foix, Bellièvre et de Pibrac, avocat du roi, pour les voir et traduire du latin en français, à cette fin que le lendemain tout fût lu au roi et à la reine.

» Et le lendemain troisième jour, le tout fut rapporté par M. de Pibrac, en présence des rois de France, de Pologne, de la reine mère, les cardinaux de Bourbon, Lorraine et autres du conseil du roi. Sur quoi les conseillers allèrent trouver les ambassadeurs, qui s'assemblèrent chez l'évêque Konarski. Là ledit mémoire fut lu et fort contesté, tant sur le fait des quatre mille Gascons que les ambassadeurs français ont promis, avec le payement pour six mois qu'ils demandent pour un an entier, de la navigation et armée de mer, du port des deniers du revenu du roi de Pologne, avec les promesses et serment des rois de France et de Pologne, à laquelle conférence a été remis par eux à faire le lendemain réponse.

» Le lendemain quatrième jour, les ambassadeurs polonais sont venus trouver leur roi à l'hôtel d'Anjou, sur les trois heures, où ils sont demeurés jusqu'à sept heures. Ils protestaient de l'obéissance que les Polonais voulaient rendre à leur roi, puisque volontairement ils avaient élu, s'étaient soumis, leurs biens, leurs vies et leurs fortunes; mais qu'ils auraient la puissance d'élire un autre roi, au cas qu'il ne gardât les lois, les statuts et priviléges du pays. Et après, le roi de Pologne fit une longue et très-honnête réponse, qu'il ne voudrait qu'il eût aucunement moindre autorité que les autres rois ses prédécesseurs, de laquelle elle ne voudrait abuser, et de conserver les coutumes, priviléges, droits et autorités du pays, ce qu'il espère de leur faire mieux connaître par effets que de paroles. Après cela, l'évêque Konarski commença à requérir qu'il plût au roi entendre au mariage de dame Anna, infante de Pologne, sœur du feu roi Sigismond, comme chose qui serait très-utile pour le bien du pays.

» Le sixième jour, les ambassadeurs sont venus à l'hôtel d'Anjou. Le castellan Herburt suppliant le roi que les confirmations fussent passées en la forme qui avait été baillée par eux, sans qu'il fût aucune chose changée ni immiscée. Enfin quand c'est venu à tomber sur l'article du transport des deniers du roi de Pologne, ont insisté précisément qu'il fût promis et assuré par le roi de Pologne que la somme de 450,000 florins fût portée à certains termes dedans le château de Krakovie, sur quoi le roi a fait réponse par sa bouche : « Qu'ils ne » devaient douter qu'il ne portât tout ce qu'il avait en Pologne, que » puisque lui-même y était, qu'il ne voulait rien avoir qui n'y fût » porté; mais de s'obliger de le mettre dans le trésor, et de n'avoir » point la disposition de que lui appartient, qu'il n'était pas raison» nable; que puisqu'il leur avait accordé tous les autres articles, il » les priait de ne plus faire d'instances sur celui-ci, et de s'en fier à » lui. » Sur quoi lesdits ambassadeurs se sont levés et retirés à un coin de la chambre pour délibérer, et ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient aucunement changer; le roi déclara de son côté qu'il ne pouvait pas non plus, et on se sépara.

» Le septième jour, les négociations recommencèrent, et le roi de Pologne déclara qu'il était content pour faire connaître auxdits ambassadeurs que sa volonté est de faire porter toute ladite sommé en Pologne, mais qu'il l'aurait distribuée à son bon plaisir et volonté. Sur quoi les ambassadeurs répondirent, qu'ils n'entendaient aucunement empêcher que tout ne fût disposé à la volonté du roi; que ladite république avait longuement été sans lesdites choses, que toutefois avait toujours été grande et florissante, et qu'ils suppliaient le roi de leur donner seulement acte de la remontrance qu'ils avaient faite pour leur décharge envers les états du pays; suppliant le roi de s'avancer le plutôt qu'il pourrait pour s'y acheminer. Le roi de Pologne fit une réponse favorable.

» Le mercredi neuvième, les ambassadeurs arrivèrent sur les onze heures. Incontinent après le roi de Pologne s'est assis *en une table qu'il a fait mettre au-dessus, et joignant une autre longue table où tous lesdits ambassadeurs se sont assis pour dîner,* et après lequel ledit sieur roi s'est retiré en la chambre pour traiter et parachever avec eux. Et les quinze articles accordés ont été au commencement lus; et après s'est résolu le fait du serment avec le consentement de l'évêque Konarski, lequel s'est accordé qu'il ferait une protestation en l'Église qui lui pût servir de décharge, tant en sa conscience qu'envers le pape. Et après, ledit évêque a demandé réponse sur le fait du mariage. Le roi a répondu qu'il avait entendu beaucoup de grandes vertus et louanges de la princesse de Pologne, Anna, et qu'il était si proche de s'acheminer au pays qu'il espérait bientôt la voir et connaître, et après faire tout ce qui serait avisé et résolu par les états du pays, sans lesquels il n'entend contracter aucun mariage. Et après, a été avisé le lendemain d'aller à Notre-Dame de Paris ouïr la messe et là faire le serment, tant par le roi de France que par le roi de Pologne son frère, des articles accordés par les ambassadeurs et de l'interprétation faite sur iceux.

» Le jeudi, 10e septembre, sur les onze heures du matin, le roi et le roi de Pologne, accompagnés du roi de Navarre et autres princes du sang et seigneurs, sont allés à la grande église de Notre-Dame, et aussi les reines, princesses et dames, et tous les ambassadeurs, assis en un siége couvert de drap d'or au-dessus de l'oratoire du roi, tout près du grand-autel, et à côté de l'autel messieurs les cardinaux; et derrière eux les évêques; et de l'autre part à main gauche, vis-à-vis des ambassadeurs, les chanceliers de France et de Pologne; et après eux, ceux du conseil du roi; et à côté de l'autel, à l'endroit gauche, vis-à-vis les cardinaux, les ambassadeurs du pape, d'Espagne, d'Écosse et de Venise. Et après que la messe a été dite, les rois de France et de Pologne se sont approchés du grand-autel où était Pierre de Gondi, évêque de Paris, qui avait dit la messe, comme se sont aussi approchés les ambassadeurs pour faire le serment convenu et accordé. Et avant que commencer à faire ledit serment, l'évêque Konarski a fait sa protestation audit roi de Pologne, et l'a baillée par écrit au sieur de Cheverny, son chancelier, par laquelle il proteste de la nouvelle forme de serment touchant le fait de la religion dont a été ordonné par ledit sieur roi qu'il aurait acte. Et après, les rois de France et de Pologne se sont mis à genoux, et le castellan Herburt a pris la forme de serment que le roi de Pologne devait faire, laquelle il a lue de mot à mot comme ledit sieur roi en a autant fait de sa part, et l'a ainsi juré sur les Evangiles. Et après, le roi a lu son autre serment comme faisait aussi le chancelier, lequel roi a fait aussi serment sur lesdits Evangiles d'entretenir de bonne foi ce qui a été accordé par ses ambassadeurs et depuis avec le roi de Pologne, son frère. Et après lesdits sieurs rois, ambassadeurs et tous autres, se sont

retirés, le hérault criant en signe de joie et d'allégresse comme on a accoutumé. Et le roi s'en est allé dîner à l'évêché, où il a mené lesdits ambassadeurs dîner avec lui.

» Le dimanche, 13e septembre, le tout a été préparé en la grande salle (de pas perdus) de parlement du palais de justice, pour y présenter et recevoir le décret de l'élection, où chacun s'est trouvé sur le midi ou une heure après. Et parce que c'est un acte qui est si solennel, qu'il n'est mémoire qu'il s'en soit fait un tel en France, il sera bon de le décrire.

» La grande salle du palais qui est divisée en deux à cause des piliers ; l'un des côtés d'icelle vers la chambre dorée, a été mis tout en échafauds par degrés, en façon de théâtre ; l'autre côté a été resserré de siéges des deux côtés, et en haut d'une galerie de bois ; et, approchant près de la table de marbre, un échafaud, étant de sept ou huit degrés, tout couvert de tapis richement ornés, et trois grands dais, et au-dessus de celui du milieu était le roi assis dans une chaise ; à la main droite, sous un autre dais, près de lui, était la reine sa mère, et au-dessous de la reine, le roi de Pologne, assis chacun en une chaise. A main gauche, joignant ledit roi de France, était la reine sa femme ; après elle, monsieur le duc, assis seulement dessus une escabelle couverte de toile d'or. Après lui, le roi et la reine de Navarre, dedans deux chaises; et au-dessous, une petite escabelle plus basse, madame la princesse de Navarre. A côté gauche, traversant jusqu'à un pilier, y avait deux chaises en façon de forme, l'un pour les princes du sang, savoir : MM. les princes de Condé, de Montpensier, princesse de la Roche-sur-Yon, de Nemours et de Guise ; et en des échafauds, faits par degrés au-dessus, les dames de la cour. Du côté droit du roi, y avait aussi une forme sur laquelle étaient assis messieurs les cardinaux de Lorraine, Bourbon, de Guise, et d'Este. Derrière eux un autre siége, sur lequel étaient assis ceux du conseil du roi, à savoir : MM. de Morvilliers, de Valence, Limoges, de Foix, de Roissy et Bellièvre, et derrière ledit siége, étaient assis les archevêques et évêques, et au-dessus, aux échafauds, étaient les ambassadeurs du pape, d'Espagne, d'Ecosse et de Venise. Un autre long siége élevé, où étaient les ambassadeurs polonais, et devant le premier ambassadeur, qui est l'évêque Konarski, y avait un petit siége à part pour le sieur de Cheverny, et auprès, une petite table couverte de velours cramoisi en broderie avec un oreiller pour y recevoir et asseoir le coffre dedans lequel était le décret de l'élection.

» De l'autre côté, auprès d'un pilier, un autre petit siége à part, sur lequel était assis le chancelier René de Birague, et plus bas de deux degrés, de grands siéges, depuis ladite table de marbre jusqu'au bas de la salle, sur lesquels six présidents de la cour de parlement, et les conseillers dudit parlement étaient assis ; derrière eux, MM. les recteurs de l'Université de la chambre des comptes, et les autres compagnies en suivant : M. de Guise, comme grand maître, donna ordre à ce qui était nécessaire. Aux pieds du roi était couché le duc du Maine, comme grand chambellan ; et dedans la salle, de dix à douze mille personnes; ladite salle, richement parée de tapisseries, et un fond de lierres et armoiries des rois, reines, et de leurs alliances.

» A l'arrivée des rois et reines susdits, qui a été environ une heure, les trompettes ont commencé à sonner, et depuis les hautbois. Et après que le roi a été là plus d'une grande demi-heure, les ambassadeurs de Pologne sont arrivés. L'évêque Konarski a commencé à adresser la parole au roi de France, lui faisant entendre que, à sa prière et requête, ils avaient élu un frère pour leur roi, et qu'ils suppliaient trouver bon qu'ils lui présentassent le décret de l'élection; à quoi a été répondu par le chancelier, au nom du roi ; et après, ledit évêque a adressé la parole au roi de Pologne, lui faisant entendre : « Les Polonais vous ont élu par vos mérites, et ils vous supplient » d'accepter cette élection et de vouloir s'acheminer, pour le bien » du royaume, le plus tôt que vous pourrez. Nous sommes sûrs que » vous conserverez les deux nations de la Pologne et de la Litvanie, » et ne violerez jamais leurs anciennes libertés comme vous l'avez » promis, que vous garderez et défendrez vos peuples envers et » contre tous; et pour ce, que le Moskovite est notre proche voisin » et perpétuel ennemi, qui, voyant la Pologne sans chef, pourrait envahir notre pays ; d'autant que c'est le temps auquel il commence » à nous faire la guerre. » Et après, ont présenté ledit décret, qui a été lu par le castellan Herburt, accompagnés des castellans Tomicki et Gorka, qui tenaient les deux bouts du décret, scellé de vingt-six sceaux. Et après la lecture faite, Konarski et Radziwill parlèrent. Après les réponses des chanceliers on a commencé à chanter le *Te Deum* en musique, et après, le décret qui était dedans un coffre d'argent doré, mis dedans une gaîne de velours vert et couvert d'un drap d'or frisé, a été repris sur ladite table et porté par les castellans Tomicki et Gorka, qui le portèrent sur leurs épaules jusque dedans la Sainte-Chapelle, où l'on a dit vêpres. A la fin, l'artillerie a tiré de toutes parts, tant à l'arsenal qu'à l'hôtel de ville, et la cloche du palais sonna. Le roi a mené souper au Louvre tous lesdits sieurs ambassadeurs polonais.

» Le lendemain, 14 septembre, le roi de France voulut que son frère fît son entrée dans Paris. Le nouveau roi de Pologne étant sorti de Paris, y rentra par le faubourg Saint-Antoine précédé de deux mille hommes de pied et deux cent cinquante maîtres. A la porte de la ville, tout le magistrat en corps lui présenta les clefs, et remontant à cheval, se hâta de marcher avant les membres du parlement, qui étaient tous en robe rouge, et que suivaient les gentilshommes de la famille des ambassadeurs polonais. Tous les domestiques des deux rois, les premiers officiers de la couronne, le chancelier lui-même portant les sceaux, tous les ministres étrangers venaient ensuite. Le duc de Guise portait le sceptre devant le roi Henri, qui, armé de toutes pièces, marchait sous un dais, ayant à ses côtés le duc d'Alençon et le roi de Navarre, et après lui les princes du sang et les ambassadeurs de la république de Pologne, accompagnés chacun d'un des premiers seigneurs de l'Etat.

» Cette pompeuse cavalcade se rendit au palais parmi les acclamations d'une foule de citoyens, qui, entraînés les uns par les autres, ne cessaient de faire des vœux pour la prospérité du roi de Pologne. D'espace en espace, on voyait dans les rues des arcs de triomphe ornés de statues, d'emblèmes et d'inscriptions. Quelques-uns étaient à la gloire de la Pologne, et la plupart représentaient l'union de deux rois. »

CHAPITRE IV.

Départ du roi Henri de Paris pour la Pologne. — Préoccupations du nouveau roi sur les portes secrètes du château de Krakovie; ses arrière-pensées. — Arrivée de Henri à Krakovie, et son couronnement. — Il apprend la mort de son frère Charles IX, et se sauve nuitamment pour regagner la France.

Au mois de décembre de la même année 1573, le nouveau roi de Pologne, Henri Ier, franchit les frontières de la France en prenant la route de Krakovie. Etant encore en Allemagne, Henri dressa son plan de conduite à l'égard de la Pologne; aussi en écrivant ses dispositions secrètes à son confident le sieur de Rambouillet, il lui mandait de Torgau sur l'Elbe, en date du 13 janvier 1574 : « J'ai » entendu que le bâtiment de mon château de Krakovie est fort com» mode pour logis; mais d'autant que le procureur qui en a la charge » ne sait pas quelle est ma coutume de loger et d'approprier les » chambres et les cabinets à la façon de France, je vous prie, regar» dez à faire dresser et approprier mon logis comme vous savez que » je le désire et que j'ai accoutumé de l'être, montrant cette lettre » audit procureur, afin qu'il ne fasse point de difficulté de suivre en » cela votre avis et l'instruction que vous lui en baillerez, comme je » lui écris par la lettre que je vous envoie. »

Dans une autre lettre toute confidentielle il écrivit : « Je vous prie » de regarder pour mon logis que je sois accommodé à Krakovie tant » de chambre qu'autres appartements et principalement de cabinets; » pour avoir entendu qu'il est commode ledit logis de ces choses-là » même pour sortir et entrer, à ce que j'ai entendu dans la ville, » sans que l'on le vît. Vous savez l'envie qu'a en cela la reine ma » mère; j'en suis de même. Mais faites-le si dextrement, qu'ils ne » connaissent que ce soit pour cela. Je vous en écris une lettre que » vous montrerez au procureur, non celle-ci. »

Voilà les préoccupations du nouveau roi élu! Nous allons voir bientôt à quoi les portes secrètes serviront à Henri et à ses confidents français!

En passant par Posen, Henri arriva à Krakovie le 18 février 1574, et le 21 du même mois on fit la cérémonie du couronnement. Au lieu d'étudier l'esprit et les habitudes du pays sur lequel il devait régner, au lieu de rester fidèle aux serments qu'il avait prêtés, Henri et ses favoris français persiflaient les usages et les coutumes des Polonais, et passaient avec leur maître leurs jours en festins, bals et débauches. Au milieu d'un mécontentement mutuel qui augmentait chaque jour, et à peine dans le cinquième mois de son règne, le roi apprit secrètement la mort de son frère Charles IX, arrivée au château de Vincennes le 30 mai 1574; dès lors il n'eut d'autre pensée que de rentrer le plus tôt possible en France.

Comme Henri ne pouvait point quitter le royaume sans le consentement de la noblesse polonaise réunie en assemblée, il préféra se sauver nuitamment de Krakovie. « Le dessein de Henri, dit un écri» vain français, était de s'enfuir secrètement et le plus tôt qu'il lui » serait possible. Jamais prince n'avait donné une pareille scène à » l'univers. La nécessité même pouvait à peine en effacer le blâme. Il » fixa son départ à la nuit du 18 juin 1574, et s'occupa d'abord à dis» poser des relais sur la route qu'il avait résolu de prendre. »

Le jour de son départ, le roi donna un festin suivi d'un grand bal à la sœur du feu roi Sigismond-Auguste, et quand tout dormit après la fatigue et la danse, Souvray et Larchant, capitaines des gardes, emmenèrent Henri, et l'ayant fait sortir par une porte secrète, le conduisirent à pied jusqu'à une chapelle où des domestiques affidés l'attendaient avec des chevaux. Monté sur un cheval bien dressé, le roi gagna au plus vite la frontière autrichienne.

Grande fut l'alarme de la cour et de la ville à la disparition du roi à qui les Polonais avaient offert le sceptre. On alla à sa poursuite, mais il était déjà sur le territoire étranger. En passant par Vienne,

Venise et Lyon, il arriva à Paris et succéda à son frère Charles IX sous le nom de Henri III.

Le 10 septembre 1574, la noblesse réunie à Warsovie décida que si le roi ne revenait pas en Pologne pour le 12 mai 1575, on procéderait à l'élection d'un nouveau roi. Ce décret fut envoyé à Henri, qui promit de se présenter avant même l'expiration du terme assigné; mais les troubles qui éclatèrent en France à son arrivée le mirent en défaut; son ambassadeur arriva aussi trop tard et sans argent, de manière que le 15 juillet la Pologne se délia de ses serments envers Henri; le 3 octobre le trône fut déclaré vacant, et le primat convoqua une nouvelle diète d'élection pour le 4 novembre 1575.

Souvray et Larchant, ses capitaines des gardes; mais du nombre des fuyards étaient aussi René de Villequier, Caylus, Beauvais-Nangis, Liancourt et de Pibrac. Or ceux-là s'égarèrent à cause de l'obscurité de la nuit; mais ce fut Guy du Faur, seigneur de Pibrac, qui subit l'aventure la plus désagréable du monde. Voici comme en parle Charles Paschal, auteur latin de la *Vie de Pybrac*, écrite en 1585 et traduite en français par Guy du Faur, seigneur d'Hermay : nous conservons le style naïf de l'époque.

« Le bien dire que plusieurs affectent tant, et qu'ils acquièrent par étude et travail, lui était comme propre et naturel. Que l'antiquité



Henri de Valois, roi de Pologne et de France (1551;1589).

CHAPITRE V.

Impressions fâcheuses parmi les Polonais sur la fuite de Henri. — Il gagne heureusement la France, mais l'un de ses confidents, M. de Pibrac, s'égare. — Aventures et malheurs de Pibrac en Pologne; son arrivée en France; son nouveau départ pour la Pologne; ses nouvelles aventures près Montbeillard; son arrivée en Pologne, et ses insuccès pour conserver le trône à Henri. — Mort de Henri assassiné par Jacques Clément.

Le règne court et éphémère de Henri en Pologne ne pouvait rien laisser de remarquable, mais nous ne devons pas priver nos lecteurs des aventures étranges qui accompagnèrent la fuite du roi et les malheurs par lesquels passa un de ses confidents intimes, le sieur de Pibrac, lors de sa fuite et quand il revint de nouveau en Pologne pour supplier les Polonais de ne pas déposer Henri du trône de ce pays. D'ailleurs, dans cette histoire populaire notre but est d'instruire et d'amuser, et il nous a semblé que nous atteindrions ce but en donnant des extraits vrais et naïfs d'un auteur contemporain.

Nous avons déjà dit que Henri, lors de sa sortie secrète du château de Krakovie, dans la nuit du 18 juin 1574, fut accompagné par

aille maintenant chanter ses éloges ampoulés en l'honneur de son Orphée, de son Nestor ou de son Ulysse, lesquels ont été si hautement loués par les Grecs, que leur vanité en est ennuyeuse à tout le monde. Pour moi, je ne ferai cas que d'un Pybrac, non pas pour avoir amolli par son chant les rochers et attiré à soi les forêts, mais

Pour avoir surpassé par son esprit divin
Tous les autres mortels, ainsi que le matin,
Quand Phœbus est levé, nous voyons les étoiles
Sans lueur se cacher dessous leurs sombres voiles.

» Par telles vertus il s'acquit le crédit et autorité dans le royaume qu'il avait mérité. Il n'en fut pas pour cela plus glorieux; on ne le vit jamais abuser de la faveur ni s'attacher à son intérêt particulier. Au contraire, recherchant les occasions de bien faire à un chacun, il s'étudiait toujours d'avancer les gens de mérite qui avaient bien servi le roi, prenait grande compassion du pauvre peuple, rendait universellement à ceux qui l'en requéraient tous les bons offices qu'il pouvait, avec un merveilleux soin et avec une certaine grâce et douceur qui le faisaient aimer et bien vouloir de tout le monde.

» Pour s'être comporté de la façon, et s'être rendu officieux au

uns et autres, il en remporta au moins cet avantage que, n'étant auparavant connu que de quelques principaux seigneurs par réputation, il le fut par après de tous par ses déportements. Cette douceur et abord gracieux qui lui étaient propres laissa dans les affections d'un chacun un amour et une bienveillance universelle en son endroit, de façon qu'il n'y eut si petit, quand il eût le cœur d'acier, qui n'aimât comme à l'envi celui qui les avait tous aimés.

» Cette rare et insigne vertu expérimentée en tant d'occasions signalées s'exerçait parmi cette diversité d'affaires, lorsque les destins rappelant le roi de France, il en fallut parler et délibérer secrètement; car comme la nouvelle fut venue en Pologne de la mort du roi Charles IX, on ne savait que trop combien les affaires de France étaient en mauvais état, à cause des factions et divisions des grands, des différentes volontés et inclinations des peuples, et de la guerre civile nourrie et fomentée dans ses entrailles, allumée depuis tant de temps en un si beau et si grand royaume, et dont le remède ne se pouvait attendre d'autre part que de la présence du roi.



Etienne de Somlio Batory, roi de Pologne (1533-1586).

» Partant, l'affaire ayant été mise sur le tapis, agitée de part et d'autre entre les principaux et plus confidents serviteurs de Sa Majesté, chacun trouva bon l'avis qu'il avait le premier proposé, qui était tel :

» Que, sans avoir égard à tout ce qu'on pourrait dire, tout de même que les amitiés et affections particulières et la nature enseignent de préférer toujours les personnes qui touchent de plus près, aussi que la France, comme plus proche, le devrait emporter sur la Pologne, et qu'il fallait courir à celle qui lui tendait les bras.

» Qu'en ce point seul consistait le salut de l'Etat et l'autorité du roi, si une fois les Français apprenaient que le roi fût hors de la Pologne; que cette nouvelle était de telle importance qu'elle serait suffisante pour divertir et dissiper toutes les pratiques et menées en quelque part que ce fût (si d'aventure il s'en faisait quelqu'une); car aussi bien avait-il couru un bruit en France que le roi était arrêté en Pologne, et qu'on ne pouvait donner de raisons assez fortes aux Polonais pour leur faire trouver bon le retour du roi en France, et que, quand même ils y consentiraient, les formes du pays et l'ordre du royaume de Pologne voulaient plus d'un an devant qu'on pût terminer cette affaire; que, comme ce retardement pouvait être profitable aux Polonais, il ne serait pas moins agréable à ceux qui ne demandaient des nouveautés en France, très-dommageable au roi et préjudiciable au nom français; que si une fois les ennemis du roi se voyaient déchus de cette espérance, toutes choses se rendraient faciles à Sa Majesté; car la paix étant assurée en France, qui serait celui si mal avisé qui osât ou pût troubler la Pologne? ou, d'autre part, la France une fois travaillée et perdue, qui ne voyait que la Pologne serait en grand branle? que, par ce conseil, l'autorité du roi s'affermirait et se conserverait en l'un et l'autre royaume; que les Polonais n'auraient aucune occasion de se plaindre avec raison, s'ils connaissaient une fois ce qui était de leur bien, desquels l'intérêt était principalement de ne pas changer si souvent de rois; qu'il les fallait rendre capables de ces raisons-là, et travailler seulement à faire qu'ils pesassent et considérassent les causes qui les avaient portés à faire choix d'un Français pour leur prince, afin de n'éprouver à leur dommage le mal qui s'ensuit d'un fréquent changement; que l'absence du roi (qui serait la seule chose qu'on pourrait par aventure blâmer) serait un sujet pour l'inciter de prendre un soin plus particulier du royaume; finalement, qu'il donnerait ordre, par l'avis même des Polonais, que l'Etat de Pologne ne recevrait aucun dommage; que sitôt qu'on serait arrivé en France, voire même en Italie, le roi enverrait des ambassadeurs en Pologne pour excuser la nécessité de son départ si subit et offrir aux Polonais les bonnes et honnêtes conditions pour l'administration et gouvernement du royaume; partant, qu'il n'y avait plus de moyen de retarder; que tout consistait

à tenir l'affaire secrète et y apporter de la diligence; qu'il n'était plus temps de délibérer lorsqu'il était question d'exécuter, parce que ce qui s'entreprenait était de telle condition qu'il ne pouvait être approuvé ni trouvé bon s'il n'était entièrement parachevé.

» Chacun fut de cet avis: aussi ne tarda-t-on pas davantage : car, le jour pris pour le voyage, le roi sortit de Krakovie la nuit, lorsque tout est plus coi et tranquille, avec bien peu des siens; le jour ensuivant arriva aux confins de Moravie.

» M. de Pybrac, qui était parti quelques heures auparavant, attendait le roi près d'une certaine chapelle ruinée assez proche du chemin. Ce lieu avait été donné pour rendez-vous par ceux que Sa Majesté avait employés en cette affaire, et auxquels elle avait confié la conduite de l'entreprise.

» Étant là en telle obscurité qu'on ne voyait goutte quelconque (pour ce qu'il ne faisait point de lune), mettant l'oreille contre terre, il ouït un bruit de chevaux venant au grand trot à travers champs, qui lui fit croire que ce serait le roi (comme en effet ce l'était) qui s'en allait droit son chemin. Il remonte à l'heure même à cheval, et en toute diligence se met, lui troisième, à suivre le roi de loin. Ils avaient déjà fait beaucoup de chemin lorsqu'il ouït le bruit de quelque homme à cheval qui les suivait; celui-ci était Polonais, et parce que M. de Pybrac craignait qu'étant suivi d'une troupe d'autres gens il n'entreprit de faire quelque méchant tour (comme en un tel temps, en un tel lieu on l'eût estimé une brave action), il commanda à l'un des deux qui l'accompagnaient, lequel était armé et monté sur un bon et vite cheval, de se tenir derrière pour empêcher que celui-ci ne pût s'avancer pendant qu'il gagnerait pays avec celui qui lui restait pour compagnon; ainsi il continue son chemin.

» Il pouvait être environ le point du jour, lorsque par malheur, se fourvoyant de son chemin, il prit à main gauche au lieu de tourner à main droite, et se trouva dans des landes et marécages, où (comme d'une vitesse incroyable la nouvelle du partement du roi fût déjà parvenue) quelques paysans, ayant aperçu M. de Pybrac, firent une huée, et grands cris et voix commencèrent à appeler le voisinage; ceux-ci aussitôt, prenant les premières armes qu'ils rencontrèrent, accourent pêle-mêle de toutes parts, et se rendent au lieu d'où venait la voix, sans savoir pourquoi ils y vont, et encore tout hors d'haleine s'inquiètent de ce que c'est; les uns répondent qu'ils ont vu des Français se cacher en ces lieux-là; quelques autres, à tout hasard, assuraient avoir vu le roi, les autres s'en imaginaient quelque autre. Bref, en moins de rien s'étant ramassée une troupe de gens rudes et barbares, ils se ruent avec impétuosité sur lui et sur son compagnon, lequel d'abord ils assomment.

» M. de Pybrac, ayant vu devant ses yeux un tel spectacle, abandonne son cheval (duquel aussi bien il ne se pouvait aider en ces lieux fangeux et pleins de broussailles); il se cache du commencement dans le plus épais du bois pour se sauver de la fureur de ceux qui le poursuivaient; puis aussitôt, pendant qu'ils courent et broussent par la forêt, ne laissant ni buisson ni endroit, pour peu couvert qu'il fût de feuillages, qu'avec leurs piques et gaules ils ne battent et ne revisitent, ni plus ni moins que s'ils eussent poursuivi quelque bête sauvage, il se jette dans une mare toute proche de là, et se cache dans l'eau jusqu'aux épaules. Etant là, environné et couvert de roseaux et de joncs, il se tenait coi, quand ces rustauds, soupçonnant qu'il était dans cette mare, après avoir bouché tous les passages par où il se pouvait sauver, et s'être emparés de la chaussée et garni son avenue de force gens, en même temps à grands traits d'arbalètes, d'arcs et de frondes tirent leurs flèches, leurs javelots et leurs pierres (sans regarder à quoi ils visent), tous ensemble pour en offenser un seul.

» M. de Pybrac n'oyait pas seulement la furie et barbarie de ces gens-là, mais la voyait, et plusieurs fois se plongea dans cette eau sale et limoneuse pour n'être en butte aux coups qu'on lui tirait. Il demeura bien quinze heures en ces angoisses et dans le fort du péril, quand, la nuit venue, ces paysans, harassés d'avoir été si longtemps sur pied, et las de tant crier et tirer après lui, se retirèrent petit à petit dans leurs chaumières.

» Comme M. de Pybrac vit toutes ces choses en silence et en assurance, enfin il se retire de ce paluz si bourbeux qu'il y laissa ses bottes et ses bas de chausses (vous eussiez dit que ce lieu voulait cela comme pour gage et pour récompense de la vie qu'il lui avait conservée). Ainsi la tête découverte, les pieds et jambes nus, il se remet à travers des bois, des épines et des ronces, passant par des lieux affreux et horribles, marche tout seul durant le silence de la nuit, qui lui redoublait parfois faussement et parfois trop véritablement ses craintes et frayeurs, n'ayant que le ciel seul pour témoin d'une solitude si épouvantable où il se fourvoyait. A peine sorti des mains des hommes et presque tombé dans la gueule des bêtes sauvages, ne connaissant et discernant les régions de la terre que par la seule lueur des étoiles, il s'achemine comme il peut par des lieux écartés et raboteux vers l'occident, où il savait qu'était la France.

» Le jour commençant à poindre, il arrive à une rivière (la Skawa) fort rapide dont il ne peut pour tout reconnaître le gué. Ce fut là, où, élevant les yeux au ciel, les mains jointes, les yeux baignés de larmes, il commença à implorer le secours d'en haut, et quant à quant s'appuyant sur une branche qu'il avait arrachée d'un arbre, il se mit à la merci du courant; mais comme il ne pouvait assurer ses pas au travers des cailloux tous moussus et glissants, étant par deux fois renversé de l'impétuosité du torrent, et pour la troisième fois quasi abîmé dans les gouffres et tourneboulé dans les ondes, s'en allait à vau l'eau, lorsque prenant courage et se bandant ferme sur cette branche, et même se relevant avec effort, il se trouva, par la seule assistance et grâce de Dieu, échappé de ce fleuve qui n'était pas guéable et passé heureusement à l'autre bord.

» De là, comme le soleil fut levé, et qu'il eut séché ses habits tout mouillés, ayant mesuré de ses pieds l'étendue d'une longue campagne, il aperçoit enfin une petite cabane, à laquelle il va droit. Là étaient quelques bouviers, et telle sorte de gens rudes et grossiers, qui, voyant cet homme à demi nu, jugèrent facilement à sa façon (parce que aussi il ne parlait point la langue polonaise) qu'il devait être Français. Du commencement ils ne firent que rire de son malheur et de s'être ainsi fourvoyé; puis, ne pouvant contenir leurs mains, lui firent assez mauvais traitement; enfin, comme sa patience et son silence les eussent échauffés et irrités, peu s'en fallut qu'ils ne lui défigurassent le visage, quand par le moyen d'une pauvre vieille qui survint, il fut délivré de la barbarie de ces pâtres et renfermé au plus haut étage de la cabane. Cette bonne vieille, émue de compassion, présenta à cet homme las et recru du travail (pour la peine qu'il avait eue à échapper à tant de dangers) ce qu'elle avait de meilleur et de plus délicieux, comme vous pourriez dire du pain de seigle et de la bière, de laquelle il rafraîchit et arrosa sa gorge si sèche et brûlante de soif, et comme collée de l'ardeur du chaud, qu'à peine pouvait-il desserrer les lèvres.

» Comme après cela M. de Pybrac eut un peu reposé (et non pas beaucoup toutefois pour une telle lassitude), et qu'il sentit ces gens endormis, il sort de cette logette sur le minuit sans sonner mot, et, à la faveur de la nuit se voyant échappé, commence son chemin à toute aventure. Par bonne fortune, sortant le matin de la forêt, il s'égarait et allait à travers champs, quand, apercevant un carrosse, il y accourt en diligence.

» Le maître de carrosse, voyant de loin un homme venir droit à lui, commande au carrossier d'arrêter. Aussitôt ayant reconnu que c'était M. de Pybrac, plaignant le misérable état où il voyait un tel personnage, et détestant la mauvaise fortune de son ami, le met en son carrosse.

» Ce seigneur avait nom Stanislas Sendziwoy de Czarnkow, référendaire du royaume de Pologne (personnage de qualité, plein de courtoisie et intime ami du sieur de Pybrac, qui lui fut toujours fidèle au besoin), lequel s'en allait en diligence sur la frontière du royaume, où s'étaient pareillement rendus quelques sénateurs pour la nouveauté du cas, et pour l'étonnement et diverses volontés et affections des uns et des autres.

» Comme ils furent arrivés, et que M. de Pybrac eut ouï dire que le roi était parvenu sain et sauf en Moravie, oubliant tous les travaux passés, il se mit à pleurer de joie. Mais comme venant à descendre de carrosse, il fut par malheur reconnu de quelques-uns qui se trouvèrent là présents, voilà à l'heure même un bruit qui se soulève parmi tout ce qui était là de peuple, qui lui fit juger qu'il n'y avait point d'autre remède à tant de maux que le présent péril où il se trouvait, et qu'il n'avait échappé à la barbarie de ces pâtres que pour être exposé à l'inclémence et nouvelle haine de quelques sénateurs; car, tous furieux, l'ayant fait appeler, commencent à lui user de menaces, pensant l'intimider, lui disent qu'il n'avait pas traité avec eux de bonne foi ni en homme de bien, qu'il avait été l'auteur de ce conseil que le roi avait écouté et reçu avec tant d'ardeur.

» Que Sa Majesté, sans dire adieu au sénat, ayant méprisé les seigneurs et tous les ordres du royaume (desquels elle avait été chérie et honorée par-dessus tous les hommes du monde), elle aurait mis en grand danger sa personne, le royaume de Pologne en de grands troubles, et en toute façon fait grand préjudice à sa réputation; et pourtant qu'il avisât aux moyens de défendre sa cause à Krakovie, où l'on s'allait remener, et où il recevrait (comme l'auteur d'une telle faute) la peine endue à ces démérites.

» A cela M. de Pybrac (qui ne se sentait en aucune façon coupable) répondit, non point un visage étonné ni avec une voix tremblante, mais assurée d'une conscience nette, et comme s'il eût été le juge par-devant qui ces messieurs eussent plaidé leur cause, purgeant la réputation de son roi de la calomnie, et sauvant sa vie de la fureur, leur prononça un discours superbe.

» La grande assurance et résolution de ce discours détourna le péril (où sans doute il était, s'il eût témoigné quelque timidité); car ces sénateurs, tous étonnés, et tout ce peuple qui de fortune s'était là rencontré un peu auparavant, étaient devenus tout autres, de façon que ceux qu'on avait vus transportés de fureur et de rage furent adoucis par le repentir, et, se levant de leurs siéges, supplient M. de Pybrac et le conjurent de ne se pas souvenir de ce que l'ennui de l'absence de leur prince et l'amour de la patrie leur a fait dire; mais que, de même qu'il a toujours été reconnu pour fort affectionné à l'Etat, il veuille ci-après leur rendre auprès du roi tous les bons offices qu'il pourra, en entreprenant la protection et défense de tout

le royaume près de Sa Majesté, et de ce pas le font retirer en cachette.

» M. de Pybrac continua son voyage dans le même carrosse dans lequel il était venu avec le seigneur Czarnkowski, et atteignit le roi à Vienne en Autriche chez l'empereur Maximilien. Du depuis en tout ce long voyage d'Allemagne et d'Italie, et jusqu'à ce que le roi fût arrivé en France (où il était tant souhaité et attendu), il n'y en eut point de plus assidu ni qui fût plus volontiers vu ni admis au cabinet et aux affaires, ou qui fût plus souvent appelé aux plus étroits et plus importants conseils que lui. Les princes d'Allemagne et d'Italie n'admiraient rien tant en toute la cour du roi que M. de Pybrac, à qui les dangers et les périls tout récents, et dont il venait d'échapper, n'apportèrent pas peu de gloire et de réputation.

» Au surplus, bien qu'en tout ce voyage de Pologne il ne manquât pas d'occupation, et que les affaires allaient de jour en jour croissant par une entresuite et liaison des unes aux autres, comme chaînons qui s'entretiennent (et que difficilement arrive-t-il qu'un homme qui est beaucoup employé puisse bien faire quelque autre chose), toutefois il avait cela de propre que, trouvant toujours (je ne sais comment) quelque lieu retiré au beau milieu de la foule, il caressait les Muses tout ainsi que s'il eût été dans les bois à l'écart.

» C'est là qu'il commença à composer ces quatrains, qui contiennent une sorte de doctrine utile et nécessaire (voire que l'on peut dire être seule nécessaire à toutes sortes de personnes), en quoi il n'y a rien d'écrit obscurément, rien de couvert ou de caché sous le voile de quelques vieilles fables, mais tous préceptes de piété et de justice enseignés en termes propres et significatifs; un vers plus abondant en substance qu'en paroles, tout parsemé de l'or et pureté de sagesse, admirable pour plusieurs respects, ou parce qu'il enseigne ou qu'il encourage, ou parce qu'il reprend le vice et qu'il loue la vertu; un poëme à la vérité rare et excellent, et sur lequel la rouille ni le temps ne trouveront que mordre, et que l'âge ne consommera jamais, œuvre qu'il a laissée au monde comme un témoignage irréprochable de ses mœurs et de son esprit; car il n'a pas dit d'un et pensé d'autre, ni fait le contraire de ce qu'il a écrit; son âme conduisait sa main, son esprit commandait à sa langue, et sa conscience s'est toujours accordée avec sa vie.

» Le roi, qui le connaissait très-bien, ne s'arrêtant pas tant à la réputation comme à la vérité, ni tant à ce que les autres estimaient comme à la créance qu'il en avait conçue de longtemps (pesant à la balance de son royal jugement les mœurs et actions des hommes), faisait telle estime de M. de Pybrac, comme de celui dont l'Etat recevait journellement de grands et signalés services, et le tenait en ce rang auquel un chacun tient celui à qui il ouvre son cœur et découvre ses plus secrètes pensées : qui me fait moins étonner si Sa Majesté eut de la peine à consentir qu'un tel homme s'éloignât d'elle, combien que les affaires et la nécessité du temps le requissent de la sorte; car, presque aussitôt que le roi fut parti de la Pologne, les seigneurs du royaume dépêchèrent une ambassade en France, par laquelle ils protestaient que comme sans le chef les membres désunis ne peuvent subsister, de même ils ne savaient que trop à leurs dépens, et par les maux qu'ils avaient soufferts, combien la longue absence de Sa Majesté était préjudiciable à l'Etat; partant, lui faisaient leurs supplications comme ils s'y sentaient obligés selon la nécessité des affaires, qui contenaient à peu près ce qui s'ensuit :

» Qu'il plût à Sa Majesté se rendre dans le 12 de mai en un bourg de la Pologne appelé Stenzyça, afin que là, par son autorité et par un commun consentement des Etats, on pût remédier aux maux publics qui allaient de jour en jour croissant, et éviter ceux qui les semblaient menacer; que si cela ne se faisait, ils appelaient Dieu et les hommes à témoin que, de cette heure-là, ils rentraient en la même liberté qu'ils étaient lorsqu'ils l'élurent pour leur roi (c'est-à-dire personnes libres, au pouvoir de qui serait de faire élection d'un autre).

» Pour toute réponse le roi ne leur dit autre chose, sinon qu'il était engagé et attaché aux guerres de la France; qu'il ne pouvait parler encore assurément du temps de son retour en Pologne, mais qu'il y enverrait ses ambassadeurs, personnes de qualité et de mérite, qui se trouveraient à l'assemblée à jour nommé pour y donner le même ordre aux affaires du pays, et pareil contentement aux seigneurs et ordres du royaume (ou peu s'en faudrait) qu'il eût pu donner lui-même s'il y était en personne.

Cette ambassade fut donnée, quelque temps après, à messire Roger de Bellegarde, maréchal de France, et à notre Pybrac. M. de Bellegarde prend son chemin par l'Italie, pour traiter et négocier en passant quelques affaires importantes et concernant sa légation.

» Pour M. de Pybrac, il eut commandement de s'en aller par l'Allemagne et tirer droit en Pologne. Il avait déjà fait du chemin et était arrivé aux confins de l'Allemagne, comme il lui survint un accident fâcheux et inopiné. (Vous diriez qu'exprès ce personnage avait eu affaire tant de fois avec la mauvaise fortune, pour faire voir comme il savait rabattre ses coups par son courage.) Le péril ne l'étonnait point; il ne se laissait point abattre par les adversités, mais demeurait immobile et invincible; et bien que toutes ces choses lui fussent, en les expérimentant, grandement difficiles à supporter, fâcheuses et déplaisantes à ses amis, toutes et quantes fois qu'ils viennent à y penser, et à moi, qui vous raconte les aventures étranges qu'a couru un tant excellent homme, si sensibles que quasi d'horreur les cheveux m'en dressent à la tête, toutefois, pour ne rien laisser de ce qui pourrait servir de lustre à sa gloire (parce qu'en nulles occasions les hommes ne peuvent faire preuve de leur courage ni se signaler davantage que dans les rencontres hasardeuses et douteuses), écoutez, je vous supplie, encore celle-ci.

» Notre Pybrac était arrivé à Montbeillard, dernière ville de la Bourgogne, limitrophe de l'Allemagne; il y avait là toute sorte de gens ramassés; même s'y étaient retirés force voleurs, à cause des troubles qui étaient en France, et à cause des édits nouvellement publiés contre ceux de la religion prétendue réformée. Une troupe de ces larrons firent complot de voler le sieur de Pybrac, qui avait le bruit de porter quant et soi *deux cent mille* écus, que le roi envoyait en Pologne, pour payer la gendarmerie de la Litvanie de leurs appointements, et pour quelques autres affaires de la Pologne. Ces brigands, béant après la proie, séparèrent leurs troupes de çà de là par les lieux où il fallait de nécessité qu'il passât (comme ils avaient appris des espions envoyés pour découvrir quelle route il prenait). Ils se disposent de telle façon et d'un tel ordre, que, de quelque côté qu'il voulût prendre son chemin, il ne leur pouvait échapper. C'est un grand fait de dire que même les plus méchants desseins ne peuvent pas succéder heureusement, si l'on n'y observe quelque ordre et discipline.

» M. de Pybrac n'était pas presque hors des faubourgs, et à peine avait-il fait demi-lieue française (sans se douter en façon du monde de ce qui lui devait arriver), que voici qu'on commence à découvrir premièrement quelque trente hommes de cheval courant à toute bride après lui, et quasi bien autant de gens de pied qu'un chacun d'eux portait en croupe; puis en même temps on voit sortir de la forêt une autre troupe encore plus grande. Une partie environne le carrosse dans lequel il était, une autre partie attaque ses gens, et se rue sur ceux qui l'accompagnaient en son voyage, fort peu préparés au combat, et (comme vous pouvez penser) fort peu prêts à soutenir cet assaut. Tous les lieux d'alentour retentissent de voix effroyables et de menaces cruelles. Il n'y a celui d'entre eux qui ne se voie à deux doigts de sa mort. Les capitaines de ces bandoliers crient principalement à Pybrac, le menacent, lui portent la dague à la gorge et le pistolet à la tête.

» Pour dire vrai, il fut d'abord un peu effrayé; mais ayant repris ses esprits (qui reviennent même aux plus épouvantés, lorsqu'il y va de la vie), commença à dire qu'il s'émerveillait de la façon de laquelle ils étaient venus à une personne qui ne leur avait jamais fait de tort. Après cela, comme la rage et la fureur s'allaient augmentant, et qu'il eut reconnu que ce n'étaient pas tant soldats huguenots (dont il avait eu quelque soupçon du commencement) que d'insignes voleurs, il leur parla avec plus de douceur, et les pria de lui laisser la vie (ayant offert le prix de sa rançon, le plus présent remède à la fureur), laquelle il obtint de la sorte qu'eux, qui ne pouvaient bonnement s'accorder en leurs opinions, consentirent, non qu'on lui donnât la vie, mais qu'on différât sa mort jusqu'à ce qu'on eût appris de lui ce qu'on en voulait savoir. Ils lui commandent de descendre de carrosse, de monter à cheval et de les suivre.

» Cependant les uns lui demandaient qu'il eût à montrer ce paquet qu'il portait en Allemagne pour y faire des levées de gens de guerre (quoique en apparence on voulût faire croire qu'il les portait en Pologne); les autres fouillent dans les carrosses, brisent, pillent, dérobent, emportent l'argent qu'ils trouvent (comme vous pourrez dire ce qu'il fallait pour la dépense du voyage, le service de vaisselle d'argent, et tout ce qu'il y avait de meilleurs meubles), ouvrent à grands coups de couteaux et de dagues les valises et les malles, jettent ce qui ne valait pas la peine de s'emporter, et ce qu'ils trouvent de bon en chargent en partie sur le dos de huit chevaux de carrosse qu'il y avait, et une partie sur les épaules de leurs gens de pied.

» Ceux qui avaient eu la commission de faire le carnage tuèrent d'abord deux des gens du sieur de Pybrac, et se préparaient à n'en faire pas moins aux autres, quand, enviant la condition de ceux qui faisaient le vol (de peur aussi que tout le profit de la peine qu'ils prenaient ne fût pour d'autres), quittent la prise, et vont prendre leur part du pillage. Comme ils se virent les mains pleines du butin, après que cette première impétuosité et fureur fut un peu rassise, laissèrent (avec regret néanmoins) la vie à tous ceux de la suite du sieur de Pybrac.

» Pour sa personne, ils l'emmenèrent dans la forêt, afin qu'il ne fût pas tué à la chaude, mais pour lui faire endurer devant la mort des ignominies et opprobres plus sensibles mille fois que la mort même. Ainsi, après avoir bien tourné et promené ce personnage d'honneur par des sentiers détournés, tantôt de çà, tantôt de là, depuis le midi jusqu'à la minuit, toujours assailli d'extrêmes frayeurs, ils l'emmènent enfin en un certain village. Arrivés qu'ils y sont (comme les paysans étaient déjà avertis, par le gouverneur du château du Montbeillard, de la prise de l'ambassadeur de France et du malheur qui lui était survenu, car il avait passé par là avec quelques gens de cheval sans les avoir pu rencontrer), on court de tous côtés

aux armes, et se met-on aux avenues. Sitôt que l'on sut qu'ils étaient là, on ne les laissa pas longtemps en repos; car comme ils commençaient à mettre ordre pour le logement et d'eux et de leurs chevaux, ayant ouï le bruit, et soupçonnant qu'on leur en voulait (comme c'était la vérité), et que de toutes parts on venait à eux, recommencent de nouveau à menacer M. de Pybrac, et lui dire résolument que si le moindre d'entre eux reçoit aucun déplaisir, sans plus tarder ils le feront mourir, et qu'il s'en assure. Ainsi, ceux qui accouraient pour le sauver l'engagent davantage dans le péril.

» Cependant ces brigands ne s'endorment pas; c'est à qui sortira le premier son cheval de l'étable; les uns courent aux armes, les autres s'en vont aux avenues du village pour prévenir le danger, où ils assommèrent un pauvre homme sorti à la mal'heure de sa maison; ils emmènent M. de Pybrac quand et eux par des lieux égarés et couverts, lui donnant à chaque bout de champ de nouvelles frayeurs et appréhensions de la mort.

» Lui qui, le jour précédent, par la douceur de son parler et par cette grâce et majesté qu'il avait naturellement dans le visage, avait commencé à gagner Brisach (ainsi se nommait le capitaine de ces voleurs), continua, toutes choses étant presque désespérées, encore ce jour-là, et lui succéda heureusement; car la fureur de ce brigand commença à se refroidir tellement, que celui qui avait été le plus porté à la mort du sieur de Pybrac, ce fut celui qu'il trouva le plus disposé à lui sauver la vie.

» Sitôt que le soleil fut levé, ces voleurs, voyant bien qu'on les envelopperait facilement s'ils allaient toujours en troupe, s'avisent (ayant fait auparavant demeurer le sieur de Pybrac un peu derrière) de descendre en un petit vallon renfermé, sans toutefois s'éloigner beaucoup, pour partager entre eux le butin, et consultent par même moyen et mettent en délibération ce qu'ils feront du sieur de Pybrac. Plusieurs étaient d'avis de le poignarder. Brisach (qui avait bien plus de crédit pour en commander l'exécution que pour en empêcher la résolution), ayant été présent à la délibération, s'approche en diligence de M. de Pybrac, et, lui donnant un petit coup d'une houssine qu'il tenait à la main, lui dit : « Sauve-toi où tu voudras, et te souviens » que tu tiens aujourd'hui la vie de moi ! »

» Ainsi délivré contre toute espérance d'un péril si présent, s'en retourna à Montbeillard sans être ni en furie ou colère, ni aucunement changé de visage, pour tant de maux qu'il venait de souffrir, mais avec cette même grâce et contenance qu'il voulait avoir, si bien qu'il n'avait besoin d'aucune consolation, mais laissait dans les esprits de tous ceux qui le considéraient une admiration de sa grande constance, tant il supportait patiemment et doucement les afflictions dont il se servait et aidait pour exercer sa vertu.

» De là il va à Bâle et à Soleure, d'où ayant avant toute chose dépêché en diligence vers les principaux seigneurs de la Pologne qui tenaient les Etats, il continue son voyage à grandes journées; et, après avoir passé la Bohême et vu l'empereur Maximilien à Prague, qui l'y reçut avec beaucoup d'honneur, il arrive finalement en Pologne.

» Etant à Poznan, ville de la Grande-Pologne, il fit une autre dépêche aux mêmes seigneurs, par laquelle il les suppliait très-affectueusement de ne vouloir pas rompre la diète, puisqu'il était si proche d'eux, jusqu'à ce qu'il leur eût exposé en une si honorable compagnie de tant de seigneurs la charge qu'il avait de son maître, se promettant que, quand il aurait été ouï, ils ne songeraient à rien moins qu'à faire élection d'un autre roi. Ces lettres (pour n'avoir été présentées au sénat que sur la rupture de l'assemblée), furent bien lues publiquement, mais pour tout cela mal reçues. On ne lui voulut rien accorder de ce qu'il désirait, et vous en toucherai les raisons en peu de mots.

« L'empereur Maximilien, ayant été refusé en la diète de Warsovie, nonobstant la grande brigue qu'il y avait faite, aussitôt qu'il vit le roi parti de Pologne, jugea que ce départ, ainsi fait à l'insu et contre le gré des Polonais, serait un grand acheminement pour se faire élire en son lieu, commença d'essayer par tous les moyens dont il se put aviser de venir à bout de ce qu'il désirait.

» Aussitôt que les Etats de Pologne se réunirent à Stenzyça, dès l'ouverture il se fait un décret, par lequel on cesse et rend nulle l'élection ci-devant faite de Henri III pour roi de Pologne; aussi les impérialistes, pensant être au-dessus de leurs prétentions, n'ayant plus de bride qui les retînt, et se trouvant en entreprenant quasi plus puissants que les autres, s'en vont tout de suite de ce pas donner leurs voix en faveur de l'empereur Maximilien ou de l'archiduc Ernest.

» Les Polonais, dont les conseils n'étaient pas encore bien dirigés, se jettent au beau milieu de l'assemblée, représentent les anciennes haines et encore toutes récentes de leur nation avec les Allemands, et résistent opiniâtrément aux impérialistes.

» Le nombre cependant n'était point à mépriser de ceux qui demeuraient, pendant l'incertitude des affaires, au parti de la France; mais d'un côté les impérialistes, et de l'autre côté les Polonais qui voulaient élire l'un d'entre eux, commencèrent premièrement à dire tout haut que le roi Henri les avait méprisés jusque-là, qu'il n'avait pas seulement envoyé ses ambassadeurs en Pologne (car pour ceux que l'on disait être en chemin, il n'y en avait point; c'étaient noms supposés et forgés à plaisir), et comme on apporta la nouvelle de l'accident survenu à M. de Pybrac, ils se moquèrent des courriers. « Vraiment, disaient-ils, voilà un étrange cas, que de tant d'ambassadeurs du roi de France qui sont venus en ce royaume, il n'y » en a jamais eu que le sieur de Pybrac qui soit tombé entre les » mains des voleurs, chose merveilleuse que ce seul argent que le » roi envoyait en Pologne, comme on veut faire croire, n'ait pu être » conduit sinon par un chemin dangereux et plein de brigands, vu » que le roi de France envoie tous les jours de grandes sommes de » deniers en Allemagne, pour y faire des levées de reîtres. Eh ! qui » ne connaît les finesses et artifices de ces Français? Premièrement » on nous assurait assez hardiment que le roi reviendrait, puis après » qu'il ne pouvait venir, mais qu'il nous enverrait des ambassadeurs, » mais qui ont été arrêtés et pris par des voleurs. Tous contes que » cela, et qui ne sont bons qu'à amuser les petits enfants. Quant à » eux, qu'ils étaient résolus de parachever ce qu'ils avaient commencé, et qu'ils voulaient faire élection d'un roi qui n'eût pas » tant d'occupation et d'affaires sur les bras, mais qui pût prendre » la conduite et gouvernement du royaume de Pologne et s'y donner » entièrement. »

» Ainsi l'une et l'autre faction s'oppose vivement au parti de France, et pendant qu'elle consomme et emploie tout le temps en ces disputes, les impérialistes ont avis de l'empereur, et les polonistes purs d'un autre endroit, que le maréchal de Bellegarde est passé en Italie et que M. de Pybrac s'approche. Sur cette nouvelle, les voilà les uns et les autres hors de doute.

» Les impérialistes pressent l'affaire, afin qu'avant que M. de Pybrac arrivât, on procédât à une nouvelle élection. A l'opposite, les Polonais purs, ne trouvant bon ni que l'empereur soit élu, ni que le roi de France soit confirmé, ne veulent que tirer l'affaire en longueur.

» Messire Jacques Faye, sieur d'Espesses, depuis avocat du roi et président au parlement de Paris, était pour lors ambassadeur ordinaire en Pologne pour Sa Majesté, personnage de mérite et en réputation de fort homme de bien, fort vigilant et éloquent. Il s'employa pour faire que l'on attendît M. de Pybrac, qui n'était éloigné de Stenzyça que de trois journées.

» Le sieur Pybrac, ayant su tout ce qui s'était passé, cherchait à se rendre la fortune favorable pendant qu'elle ne penchait encore de nul côté. Pour y parvenir, il dépêche et écrit de tous les côtés, et se plaint que l'ambassadeur du roi leur apportant la paix et la sûreté (qui sont les plus grands biens que les hommes peuvent souhaiter au monde), il n'avait pas été attendu à Stenzyça par ceux qui reçoivent avec tant d'humanité, voire écoutent avec attention et douceur les ambassadeurs des Moskovites et des Scythes; qu'il était à craindre que dans peu de temps les affaires de Pologne seraient réduites à tel point, qu'on n'y pourrait plus donner aucun remède, qu'il leur avait rapporté de la part du roi des conditions dont voici un sommaire :

» Que le roi chérit et affectionne tellement l'Etat de Pologne, que, » pour son bien et repos, voire même pour sa grandeur, il emploiera » tout ce que Dieu lui a donné, qu'il n'épargnera ni son crédit, ni » ses amis et alliés, ni ses sujets, ni ses moyens et richesses, ni ses » vaisseaux, ni ses armées; qu'il a songé avant toute autre chose à la » sûreté de l'Etat de Pologne, et traité soigneusement avec le Turk, » et fait en sorte qu'il gardera inviolablement l'alliance qu'il a avec » le royaume de Pologne. Davantage que l'Empereur et le roi de » Suède (qui sont les princes les plus voisins de la Pologne), n'innoveront aucune chose au préjudice des anciens traités; qu'il leur » en avait écrit et reçu la réponse telle qu'il la pouvait désirer. Pour » le regard du Moskovite, s'il faisait le fol, il lui mettrait en tête de » si grandes forces, qu'il lui ferait bien voir qu'il avait entrepris une » mauvaise querelle contre deux si puissants royaumes; qu'il était » résolu de soudoyer les Tatars. Par ce moyen, le roi assurait l'Etat » au dehors. Quant à mettre la paix au dedans, laquelle pût produire » un solide et assuré repos, unir les royaumes et les rendre florissants; finalement, le roi voulait tellement unir et joindre la France » et la Pologne par intérêts mutuels et réciproques, que les commodités des deux royaumes venant à se mêler, les biens fussent communs entre eux sans toutefois que le mal de l'un fût en aucune « façon communicable ni préjudiciable à l'autre. » Voilà à peu près ce que M. de Pybrac leur écrivit, et dont souvent il discourut en particulier avec les sénateurs, chevaliers et seigneurs du pays.

» Mais tout cela ne put rien auprès des gens qui faisaient la sourde oreille. M. de Pybrac voyant qu'il n'avançait rien pour quelque remontrance qu'il leur eût faite, qu'au contraire il les animait contre lui; que ce peuple était si las de l'état présent des affaires qu'à quelque prix que ce fût il voulait une autre forme de gouvernement; il apercevait même déjà que la haine croissait contre lui et contre le nom français, ayant jugé enfin qu'il serait honteux qu'en sa présence on nommât en cette assemblée un autre roi que son maître, il s'en retourna en France. »

Telle fut la fin des négociations et des aventures de Pibrac. Quant au roi Henri, il termina ses jours à Saint-Cloud, le 31 juillet 1589, sous le poignard de Jacques Clément !

CHAPITRE VI.

Nouvelle diète d'élection à Wola près Warsovie. — Candidats au trône. — Etienne Batory, prince de Transylvanie, est élu roi de Pologne. — Couronnement du roi ; ses premières occupations et ses préparatifs de guerre contre le tzar de Moskovie, envahisseur de la Pologne.

Ce fut le 15 juillet 1575 que la Pologne se délia de ses serments envers Henri. Cet acte fut confirmé le 3 octobre, et le trône de Pologne déclaré vacant ; le primat convoqua une nouvelle *diète d'élection* pour le 4 novembre.

Sur douze candidats polonais ou étrangers qui se présentèrent aux suffrages de la noblesse, Jean Zamoyski espérait pouvoir parvenir à la dignité royale ; aussi cette fois il proposa lui-même les régnicoles ; mais ne voyant pas assez de chances, il se résigna.

Parmi les candidats étrangers, on discuta le plus longuement sur les candidats autrichiens, mais leurs partisans furent éconduits d'autant plus facilement que des Polonais prévoyants avertirent publiquement la diète : « Que la maison d'Autriche était une des plus redoutables ennemies de la Pologne ; qu'ils ne souffriraient pas qu'un » prince de cette famille perfide fût leur souverain ; que les royaumes de Hongrie et de Bohême étaient de terribles exemples pour » la Pologne ; que ces peuples, après avoir perdu leurs libertés et » leur indépendance, gémissaient sous le joug de la maison d'Autriche ! » Aussi, dans la séance du 14 décembre 1575, Jean Zamoyski avec tout l'ordre équestre proclama chef de l'Etat Anna-Jagellone, sœur de Sigismond-Auguste, en lui assignant pour époux Etienne Batory de Somlio, prince de Transylvanie, qu'on nomma en même temps roi de Pologne, grand-duc de Litvanie, etc.; et les ambassadeurs de Batory signèrent les *pacta conventa*.

Le primat ayant abandonné le champ d'élection se transporta avec le parti autrichien dans un autre lieu, et y nomma l'empereur Maximilien roi de Pologne, après quoi le maréchal de la couronne le proclama ; mais le parti de Zamoyski se présenta dans une attitude menaçante, et l'Autriche recula. Batory arriva à Krakovie le 18 avril 1576 ; le 1[er] mai il fut couronné et épousa Anna-Jagellon.

Les deux interrègnes à des distances si rapprochées et le règne éphémère de Henri ébranlaient les forces de la Pologne, mais heureusement elle trouva dans Etienne Batory un homme supérieur en tout genre.

Les intrigues allemandes des Brandebourgeois parvinrent à révolter les habitants de Danzig contre l'autorité polonaise, mais le roi Etienne en fit le siége, et le 12 décembre 1577, la ville se soumit et la révolte fut punie. En 1578, à la diète de Warsovie, le roi institua le tribunal suprême de la couronne; en conséquence on élut dans chaque palatinat des magistrats qui devaient juger à Piotrkow les affaires de la Grande-Pologne, et à Lublin celles de la Petite-Pologne. Puis, au mois de mars 1578, à Varsovie, la Prusse ducale prêta hommage de vassalité dans la personne de Georges Frédéric, markgrave de Brandebourg-d'Anspach, tuteur d'Albert-Frédéric, qui était tombé dans l'imbécillité. Après cela, le roi s'occupa de mettre de l'ordre dans les finances et d'organiser l'armée sur un pied respectable. Ces précau tions étaient d'autant plus importantes à prendre, que l'insolence et les envahissements des tzars de Moskovie ne s'arrêtaient devant rien.

On va bientôt voir avec quels succès le génie de Batory uni au courage militaire des Polonais sut réprimer les insolences et les empiètements moskovites ; mais pour que nos lecteurs soient mieux initiés à l'appréciation des faits, au système moskovite et à la différence qui existe entre les terres russiennes ou la Ruthenie et le *tzarat de Moskovie*, transformé depuis en ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Empire de toutes les Russies*, nous croyons devoir en faire un tableau précis et rapide.

CHAPITRE VII.

Coup d'œil historique et politique sur les duchés russiens ou ruthéniens; différence qui existe entre ces duchés et le grand-duché de Souzdal, transformé en tzarat de Moskovie, et en dernier lieu en un empire de toutes les Russies. — Principes de politique russe et moyens de son agrandissement depuis 1154 jusqu'en 1533, année de la mort du tzar Vassili IV Yvanovitsch. — Lettre remarquable de Hélène à son père le tzar Yvan.

Les peuples slavo-polonais, dispersés dans les vastes régions entre la mer Baltique et la mer Noire, avaient différentes dénominations. Les Varégo-Normands, établis en Skandinavie, en franchissant la mer Baltique, envahissaient volontiers les côtes opposées ; peu à peu ils s'avancèrent dans le pays et inquiétèrent la ville de Novogrod, sur le lac d'Ilmen. Les richesses de cette ville puissante par son commerce excitaient l'envie de ses voisins d'outre-mer, en entretenaient la jalousie et semaient la discorde entre ses propres habitants. Cet état de choses favorisait les projets des Varègues barbares et audacieux, qui parvinrent à se faire inviter comme médiateurs et protecteurs ! Ils établirent rapidement leur puissance et se mirent à rançonner les Novogrodiens et leurs voisins immédiats. C'est ce qui arrive presque toujours à deux ennemis, qui en appellent un troisième à leur aide ; celui-ci bat d'abord l'un par l'autre, et plus tard les opprime tous deux.

Rurik, l'un des chefs varégo-skandinavo-russes, sorti des environs d'Upsala, entra à Novogrod en 862, et s'y établit en maître. Ses lieutenants, nommés Oskold et Dir, cherchant aventure, suivirent le courant du Dniéper, et s'établirent parmi les Polaniens, à Kiiow, ville riche, populeuse et célèbre par son commerce avec Byzance. Mais peu de temps après, en 879, Oleg, autre lieutenant et favori de Rurik, après avoir égorgé son maître et bienfaiteur, se partagea d'abord avec son fils Igor le gouvernement de l'Etat, se rendit ensuite à Kiiow. Là, il attira Oskold et Dir dans un guet-apens, les fit massacrer, et s'imposa aux Polaniens ou Polonais. Ce système d'assassinat et de rapt des biens d'autrui servit de modèle à tous les successeurs d'Oleg, comme plus tard aux futurs créateurs du tzarat de Moskovie et à tous leurs descendants jusqu'à nos jours.

Après Oleg le trône ducal fut livré aux convoitises des frères et cousins, qui se détruisaient mutuellement, lorsqu'en 980 surgit Vladimir, qui tua son frère Yaropolk, ses deux fils, et força ensuite la femme de Yaropolk à recevoir sa main. Mais cette épouse ne lui suffisait pas ; il avait cinq autres femmes soi-disant légitimes ; il entretenait huit cents concubines, établies dans trois villes principales, et en outre s'emparait de toutes les jeunes filles qui lui plaisaient. Avide de biens d'autrui, il envahit du côté de l'ouest les terres polono-slaves de Wolynie et de Podolie ; pendant que du côté du midi il s'emparait de la Krimée, de là menaçait Constantinople, et y forçait l'empereur Bazile de lui donner sa sœur Anna en mariage. — Ce mariage s'accomplit en 988, à Khersonèse, ville florissante alors, dont on retrouve quelques vestiges près de Sébastopol, et où en 1854 fut établi le quartier général français de l'armée d'Orient. A l'occasion de ce mariage, Vladimir se fit chrétien, mais sans renoncer ni à ses débauches ni à ses rapines. Cet homme, qui termina ses jours en 1015, obtint chez les Russes non-seulement le titre de *Grand*, mais de plus il figure dans le calendrier gréco-russe comme un *saint* et *orthodoxe* par excellence !...

Les douze fils et successeurs de Vladimir, dignes de leur prédécesseur, s'entr'égorgeant, amenèrent l'intervention de Boleslas le Grand et de Boleslas le Hardi, rois de Pologne. Entre les années 1018 et 1070, ces deux souverains vinrent donc à Kiiow, d'abord comme dans le pays dépendant de la suprématie polonaise, et ensuite pour y rétablir l'ordre ébranlé par les Varego-Russiens. Enfin, à la suite de guerres civiles et de massacres perpétuels entre ces ducs russiens, il s'en trouva un, nommé George Dolgorouky, qui, entre les années 1154 et 1157, se rendit si atroce, et son fils, André Bogoloubsky, déploya, en outre, dès cette dernière année 1157, un système d'oppression telle, que la patience des Kiiowiens et des Novogrodiens fut poussée à bout. Alors André réunit des bandes nombreuses d'hommes les plus vils presque tous étrangers aux véritables Slaves, marcha, en 1169, contre Kiiow, la pilla et la détruisit. Puis il se tourna contre Novogrod-la-Grande, qui heureusement résista ! C'est alors qu'André s'enfonça dans les déserts septentrionaux, établit d'abord son siége à Souzdal, puis à Vladimir-sur-la-Klazma, puis enfin à Moskou.

De cette époque date l'origine de cette Moskovie, étrangère, comme on le voit, aux Slaves et par conséquent au système européen. C'est cette même Moskovie, qui, depuis Pierre I[er], prend arbitrairement et mensongèrement le titre de l'*Empire de toutes les Russies!*

Comme dans l'histoire de cet empire tout est étrange, fatal et barbare, la fondation et l'agrandissement de la ville de Moskou ellemême ne dut son origine qu'à un crime. En effet lorsqu'en 1157 George Dolgorouky, en parcourant les contrées arrosées par la Moskva, s'arrêta à une ferme située dans une belle position, et qui lui plut infiniment, il voulut en connaître le propriétaire, qui s'appelait Etienne Koutschko. George voulut s'emparer de cette propriété, Etienne s'y refusa à juste titre, et George, sans autre procédé, le fit mourir atrocement et jeter son corps dans un étang voisin. Il fit ensuite entourer de palissades un monticule sur lequel fut bâti, depuis, le Kremlin, et la ville prit le nom de la rivière, la Moskva, qui coulait auprès. Depuis l'année 1328, Yvan I[er] Kalita y établit définitivement la capitale. Alors *tout cet empire* n'embrassait dans son enceinte que les villes de Moskou, Vladimir, Péréiaslavl-sur-le-Lac, Kolomna, Zvenigorod, Mojaïsk, Serpoukhov et Pérémyschl. Les agrandissements ultérieurs ne furent donc que le résultat de conquêtes violentes et d'usurpations incessantes.

Cette nouvelle horde moskovite, plus asiatique qu'européenne, et son chef André, au lieu de vivre tranquille chez elle, n'aspirait cependant qu'à subjuguer ses voisins ; or, parmi ces voisins, qui n'étaient même pas immédiats, il y avait des Litvaniens, qui vivaient tranquillement dans leurs forêts impénétrables, mais qui, lorsque l'oppression étrangère vint à les menacer, se présentèrent fiers et valeureux sur la scène politique de l'Europe. Dès l'année 1183, ils s'engagèrent non-seulement dans une lutte contre les Moskovites, mais aussi contre d'autres ducs russiens, et plus tard contre les Tatars et les Turks. Partout les opprimés trouvaient aide et protection

chez les ducs de Litvanie, aussi d'un jour à l'autre la puissance litvanienne s'implantait au point que le sceptre de Gédymin commandait aux républiques de Novogrod et de Pskow, et aux duchés de Polotsk, de Witebsk et de Smolensk. Dans une campagne victorieuse il soumit les ducs russiens qui gouvernaient encore les pays situés entre le Bug et le Dnieper, puis Kiow, qui, s'étant relevée de sa destruction de 1169, ouvrit ses portes à Gédymin en 1321. Enfin les villes de Bransk et de Péréiaslaw l'appelèrent à leur secours, et Gédymin marqua les limites de ses États à la rivière du Putywl. Tout cela se fit beaucoup plus par la loi de protection que par droit de conquête. C'est ainsi que finit à jamais, dans ces contrées, la puissance barbare et envahissante des Varego-Skandinaves; cependant elles conservèrent désormais le nom de *Terres Russiennes* ou *Ruthéniennes*, nom que plus tard les Polonais ne lui ôtèrent pas. Aussi ce pays, par l'esprit qui le dominait, par sa langue, par la source de sa civilisation polono-litvanienne, est toujours resté attaché à la Pologne, à la mère patrie jusqu'à l'époque où les envahissements des tzars de Moskovie déchirèrent ce pays par la force et par la perfidie! Ce sont ces *envahissements* que les écrivains officiels ou officieux, régnicoles ou étrangers, payés par les tzars, décorent du nom de *reprises !*

Gédymin, en mourant, laissa sept fils, parmi lesquels on remarqua Olgerd et Kieystut. Dans l'espace de trente-six ans, les deux frères combattirent les Teutoniques, les Russiens, les Moskovites et les Tatars. Ces derniers dominaient déjà en maîtres sur les Moskovites, depuis l'année 1224, après avoir gagné la bataille de la Kalka. Les républiques de Novogrod et de Pskow, depuis 1346, furent gouvernées par les lieutenants litvaniens. Les ducs de Smolensk et de Tver, heureux de pouvoir se soustraire à la rapacité des Moskovites, servaient sous les ordres d'Olgerd, qui avait parcouru triomphant la Krimée en 1363. Enfin, pour se venger des invasions des grands-ducs de Moskovie, Olgerd marcha à trois reprises différentes contre eux, et trois fois, en 1368, 1370 et 1372, il assiégea Moskou ou s'en empara! Sous le règne d'Olgerd, la puissance litvano-russienne devint immense; au nord-est elle avait pour frontières la Néva, le lac de Ladoga, Bialozersk, Tver, Mojaisk, Bransk, Koursk, le Donétz, et les bords de la mer d'Azof et de la mer Noire. Les possessions d'Olgerd étaient assez vastes pour satisfaire l'ambition de ses douze fils. C'est dans cet état de choses que l'un de ses fils, Wladislas-Jagellon, accomplit en 1386 l'union entre la Litvanie et la Pologne, union à jamais indissoluble!

Quant aux ducs moskovites, qui se succédaient par l'assassinat, il s'en trouva un, nommé Yvan III Vassiliévitsch, monté au trône de Moskou en 1462, qui parvint en 1468 à se délivrer de la soumission des Tatars, qui avaient régné en maîtres absolus sur les Moskovites durant deux cent quarante-quatre ans (1224-1468). C'est de cette époque seulement que date la véritable puissance du zarat; mais cette puissance n'a pas cessé un seul jour d'employer des moyens iniques pour s'agrandir. Envahissement des États voisins, assassinats des chefs, massacres des populations, corruption des agents, intimidation, dénationalisation, transplantation des familles, telles furent constamment les conditions d'existence, de progrès et d'agrandissement continuel de l'empire russe!

Vainqueur des Tatars, Yvan III pensa à subjuguer Novogrod-la-Grande, et à la détacher de la Litvanie. La noblesse se laissa corrompre; mais la résistance du peuple apporta à l'exécution des projets moskovites un obstacle invincible, et le conseil de Moskou se décida à courir aux armes avant l'arrivée des troupes polono-litvaniennes. En effet, Novogrod et ses libertés républicaines succombèrent en 1471. Kasimir IV, roi de Pologne et grand-duc de Litvanie, occupé de graves démêlés avec la Hongrie, ne put venir au secours des Novogrodiens.

Veuf depuis quelques années, Yvan III pensa à se remarier. Il savait que Sophie, petite-fille de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, mort en 1453 au siége de cette ville par les Turks, vivait à Rome des bienfaits du pape Paul II. Yvan entama des négociations dans lesquelles toutes les parties se livrèrent à un combat d'habileté, où le plus fourbe devait rester vainqueur. Yvan se flattait que ce mariage donnerait aux tzars de Moskovie les droits des empereurs grecs; il adopta même, sans tarder, leurs armes, l'aigle noire à deux têtes, et, pour tirer la princesse des mains du pape, il fit croire à ce pontife qu'il adhérerait au décret d'union des deux Églises orientale et occidentale, émané du concile de Florence du 6 juillet 1439. Le pape, de son côté, avait pour but avoué d'armer les Moskovites et les Tatars contre les Turks, et pour but secret d'amener insensiblement les Moskovites à une entière soumission au saint-siége. Se croyant sûr de Sophie, il comptait exploiter son influence d'épouse sur Yvan pour amener ce dernier à ses fins; et, quoiqu'il crût Sophie sincèrement convertie au catholicisme, il protestait hautement au tzar qu'elle était restée grecque. Mais le pontife avait affaire à forte partie, car Sophie, pour conserver sa pension et la protection du Vatican, affectait la plus grande ferveur pour la foi catholique; et pour devenir tzarine elle se laissa, sans opposition, donner pour grecque au grec Yvan, qui lui-même se donnait pour catholique. Le pape Paul II ouvrit, en 1469, cette négociation, qui ne fut terminée qu'en juin 1472, par Sixte IV, dans une assemblée de cardinaux. La princesse entra processionnellement sur le territoire moskovite, conduite par un légat du pape, devant lequel on portait la croix latine. Mais cette croix latine soulevait les scrupules des schismatiques; et Sophie, qui n'avait plus à feindre, ordonna au légat de la cacher, et un message d'Yvan vint confirmer cet ordre. Sophie entra à Moskou le 12 novembre 1472. Le mariage fut célébré par le métropolitain, suivant le rit grec, en présence du légat du pape. Et lorsque ensuite celui-ci réclama l'exécution convenue du décret d'union, Yvan lui ferma la bouche, en déclarant qu'il ne voulait pas en entendre parler. Voilà comment depuis trois cent quatre-vingt-deux ans (1472-1854) les tzars ont dupé les papes, les rois et les diplomates de l'Europe!

La république de Pskow eut le sort de celle de Novogrod. Quant à la ville elle-même de Novogrod, elle cherchait à conserver au moins quelques restes de ses anciennes franchises; mais ses tentatives ne servirent qu'à irriter Yvan, et à lui donner un prétexte pour asservir en 1479 plus complétement la malheureuse république, qui périt après plus de six siècles d'une existence glorieuse. Une partie de la Sévérie et de la Russie ou Ruthénie-Blanche fut aussi la même année détachée de la Litvanie.

Malgré sa volonté bien connue d'envahir tous les apanages, Yvan, par respect pour sa mère, n'osa encore se déclarer contre ses trois frères, Boris, André et Youri ou Georges. Mais à la mort de cette princesse, ses fils, se voyant menacés, s'entourèrent de tous les mécontents du système autocratique. Yvan les rassura par un traité qui, en garantissant leurs domaines, leur interdisait toutes relations avec les ennemis intérieurs et extérieurs. Peu de temps après, André, le plus remuant, fut dupe d'un piége que le tzar lui tendit; il l'attira au Kremlin en 1493, l'emprisonna, et son apanage fut réuni au tzarat. Quant à Boris, il mourut bientôt après.

Cependant les relations diplomatiques embrassaient tous les États voisins. Les ambassades se succédaient entre la Moskovie, la Krimée, le Danemark et l'Autriche. L'empereur Frédéric III, offrant une ligue contre le roi de Pologne Kasimir IV, demanda une duchesse moskovite pour son fils Maximilien, roi des Romains. Yvan, de son côté, pria ce monarque de lui envoyer des artistes et des mineurs pour exploiter les mines de son pays. Mais les négociations traînèrent; la duplicité autrichienne, redoutant la fourberie kremlinoise, traita avec le roi de Pologne; Maximilien se fiança à Anne de Bretagne; le Danemark se lia avec Moskou. Rebutés par d'intolérables avanies, et peut-être retenus par le tzar, les marchands du pays avaient cessé de fréquenter Azof et Kaffa, soumises aux Turks. Le pacha en accusa la mauvaise influence du tzar sur Mengli-Ghiray; Mengli pria Yvan de le justifier devant le sultan. A cette occasion, Yvan écrivit à Bayazid II, rejeta toute la faute sur les rapines et le despotisme du pacha, et ouvrit entre les deux États les voies aux négociations. Le sultan voulut répondre par une ambassade; mais les Litvaniens ne lui permirent point de dépasser Kiow.

Les relations diplomatiques n'étaient pas tout à fait interrompues entre Yvan et le roi de Pologne Kasimir: leurs négociations allaient souvent de l'un à l'autre; mais les hostilités, réduites à des courses de brigands, continuaient toujours, et le tzar se gardait bien d'étouffer les intrigues qui suffisaient pour inquiéter Kasimir. La désunion qui existait entre Jean-Albert, successeur de Kasimir, et son frère Alexandre, grand-duc de Litvanie, servait malheureusement les intérêts du tzar. Yvan dirigea à la fois contre la Litvanie ses troupes et celles de ses alliés, Étienne de Moldavie et Mengli-Ghiray. Le grand-duc Alexandre se sentait faible, et le roi Jean-Albert trop circonspect pour pousser cette guerre. Après de longues négociations, on fit, en 1493, un traité qui confirma la possession du duché de Novogrod-Siewierski, envahi par le tzar. Ainsi se démembrait le grand-duché litvano-russien. Comme pour consoler Alexandre, Yvan promit de lui donner en mariage sa fille Hélène, espérant par là exercer directement son influence dans les affaires de Pologne. Il l'envoya, en effet, à Wilno en 1495. Yvan entendait qu'elle restât fidèle à la religion schismatique, qu'elle eût un temple dans son palais, et aussi qu'elle lui servît d'espion et d'instrument auprès de son mari, rôle odieux qu'elle sut décliner avec une noble adresse.

Mais rien ne rebutait Yvan. Comme s'il n'avait pas assez d'air pour respirer dans ses États, d'une étendue déjà bien respectable, il convoitait toujours les possessions litvaniennes. En s'appuyant sur des motifs frivoles, il accusait le grand-duc Alexandre d'avoir négligé de bâtir une chapelle dans son palais pour Hélène; il se plaignait aussi qu'Alexandre, en lui écrivant, avait omis quelquefois de lui donner les titres qui lui étaient dus. Ensuite, disant que la rivière de l'Ougra était la véritable frontière de ses États, il s'en empara; plus tard, il soutenait que le Dniéper devait servir de frontières pour mettre un terme à toutes les incertitudes; une autre fois, il disait que la Bérézyna lui était indispensable, et, prenant par avance le titre de monarque de *toutes les Russies*, il affirmait qu'ayant complété ses États, ni lui ni ses descendants ne pourraient jamais rien exiger de plus. Eh bien, plus tard les tzars diront que le Niémen et le Bug sont des fleuves moskovites; ils déclareront que la Wistule, la Prosna et la Warta leur appartiennent très-légitimement. Ils soutiennent que puis-

que l'Elbe et la Saala, où Boleslas le Grand élevait des colonnes de fer, arrosent les anciens pays slaves, ces rivières leur appartiennent aussi. En 1799, les hordes de Souvoroff, du haut des Alpes, convoitaient même la France ; en 1814 et en 1815 elles envahirent ce beau pays, et campèrent au Louvre et aux Champs-Elysées ! Le sénateur Nicolas Novossiltzoff, mort comme président du conseil de l'empire russe, répétait sans cesse sous Alexandre I[er] et sous Nicolas I[er], que l'*ordre*, la *paix* et le *bonheur* ne pourront régner en Europe que lorsque les oukases partis de Pétersbourg seront exécutés à Stockholm, à Constantinople, à Vienne, à Berlin et à Paris ! Déjà depuis longtemps Constantinople s'appelle en langue russe *Tzarogrod* (la ville des tzars) et le désir exprimé publiquement par les purs Moskovites est de donner à la ville de Paris l'un de ces noms : Nicolaïgrod, Alexandrogrod ou Constantinogrod, selon que la conquête de Paris devra se faire sous le règne d'un de ses noms !...

Comme avant-goût, les tzars n'ont-ils pas, en Pologne, russifié plusieurs noms de villes ; celles de Demblin, Pulawy, Modlin, en vertu des oukases s'appellent maintenant Yvangorod, Novaïa-Alexandria, et Novo-Georghiefsk !... Tous les projets engendrés par les Moskovites pour la conquête et le bouleversement du monde, dépassent les imaginations les plus exaltées et les rêves des cerveaux en délire. Et tout cela, selon les tzars, est *simple, juste* et *logique !* Les Polonais, en tout temps et à toutes les époques, ont cherché à éclairer l'Europe sur les tendances russes, ils le prouvaient par les faits historiques et par leur martyre ; depuis cent cinquante ans ils se présentent devant l'Europe comme victimes immolées à la politique moskovite ; et cependant ne les a-t-on pas taxés d'exagération ? Il a fallu que l'Europe attendît jusqu'en 1853 pour que le tzarisme lui-même découvrît dans toute sa nudité et dans toute l'horreur de son cynisme ce qu'il réservait à l'imprévoyance de l'Europe !...

Mais revenons à l'année 1499. Alors Alexandre de Litvanie mit vainement en usage tous les moyens propres à apaiser Yvan ; mais celui-ci voulait la discorde à tout prix, et il envahit le reste de la Sévérie, Starodub et Czerniechow. La guerre dura deux ans, et elle se termina par un armistice. Toutefois les intrigues et les exigences du tzar ne s'arrêtaient pas ; les choses arrivèrent à ce point, que la propre fille d'Yvan fut obligée de lui écrire de Wilno, en 1502, la lettre suivante : « Alexandre, roi de Pologne, grand-duc » de Litvanie, mon époux et seigneur, a envoyé ses ambassadeurs à » Votre Sérénité, pour se plaindre des tribulations que ses domaines, » ainsi que ses nombreuses villes et campagnes, ont à souffrir de vos » sujets. Par la permission de Dieu et l'audace des méchants, beaucoup de sang a été versé déjà et est versé encore, des femmes et » des enfants sont emmenés en esclavage, la sainte foi dépérit et les » églises deviennent désertes, et tout cela de par vos traités, serments et alliances, monarques chrétiens ! Rappelle-toi, seigneur et » père, que je suis ta servante et ta fille, et que tu m'as donnée en » mariage à un roi qui est ton frère et ton égal. Tu sais, seigneur et » père, ce que je lui ai apporté en dot, et malgré cela il m'a prise de » bonne grâce de chez toi, il m'a tenue durant toutes ces années en » abondance, respect et amour ; il m'accorde la liberté de professer » ma religion selon le rit grec, d'avoir à ma cour des popes, des » diaks et des chantres, de fréquenter les églises de ma communion, » de suivre enfin notre liturgie aussi bien en Litvanie qu'en Pologne, » à Krakovie, comme dans toutes les autres villes polonaises, et en » cela, comme en chaque autre chose, je ne puis découvrir qu'il ait » contrevenu aux traités. Le seigneur mon roi, sa mère, et tous ici, » croyaient que je leur amenais de Moskou des biens de toute sorte : » la paix, l'affection, l'alliance, des secours contre les païens, mais » on s'aperçoit aujourd'hui, seigneur et père, que mon unique cortége a été le meurtre, la rapine, la violence, l'effusion du sang » chrétien ; les femmes sont devenues veuves, les enfants sont devenus orphelins ; l'esclavage, l'oppression, les pleurs, les gémissements éclatent de tous les côtés. Est-ce là ton amour pour moi, » seigneur et père ? Moi, ta servante et ta fille, j'aurais préféré » mourir dans ton pays, à tes pieds, que d'entendre dire ici : *Il n'a » envoyé sa fille en Litvanie que pour nous soumettre et asservir cette » contrée !*... Rentre en toi, seigneur et père, cesse de nourrir un injuste courroux contre ton frère et gendre, reviens à l'ancien amour » et à la fraternité que tu lui as jurés par des traités, afin que les » païens et les traitres, dont les pères ont jadis trahi tes aïeux » comme les fils nous trahissent en ce moment, n'aient plus de sujet » de joie. Ce sont eux qui ont tout brouillé parmi vous, témoin ce » Sémène Bielsky, second Judas qui, lors de son séjour en Litvanie, » a attiré son frère Théodore dans le parti de l'étranger. Considère » seulement, seigneur, s'il est permis de se fier à ces nouveaux Caïns, » qui ont massacré leurs propres frères et qui se sont plongés dans » le sang jusqu'au cou. Vous apprendrez, seigneur et père, par les » ambassadeurs qui vous sont envoyés, que le roi de Pologne, grand-duc de Litvanie, n'a en rien enfreint les traités. Rendez-lui donc » votre ancien amour comme à un frère et à un gendre, et que mes » larmes amères se changent en joie ! »

Et l'historiographe tzarien lui-même, le Moskovite Karamzine, est forcé de dire naïvement, quoique sans fournir la moindre preuve des persécutions exercées contre le traître Bielsky : « Yvan violait, à la » vérité, les clauses du traité de paix en recevant l'hommage des » princes litvaniens, mais il y voyait une excuse assez valable dans » la nécessité de protéger ses frères en religion. » Ainsi, au dire des historiens russes, les tzars sont purs de toute ambition, dédaigneux des grandeurs de ce monde, ne pensant qu'aux intérêts spirituels orthodoxes !...

Lorsqu'après le décès d'Alexandre, Sigismond I[er] monta sur le trône de Pologne, en 1506, les Moskovites, toujours insatiables dans leurs conquêtes, cherchèrent à envahir les provinces dépendantes de la Litvanie. Vassili IV Yvanovitsch, qui venait de succéder nouvellement à Yvan III, visait même plus loin. Aussitôt qu'il eut appris le décès d'Alexandre, il envoya à Wilno un confident avec une lettre de condoléance à la reine Hélène, veuve du roi, et proposa à la noblesse litvanienne son élection et la réunion de la Litvanie à la Moskovie ; mais ces démarches furent inutiles, et Sigismond I[er], en lui signifiant son avénement au trône de Pologne, lui demanda la restitution des pays envahis sur la Litvanie et le retour des prisonniers litvaniens ; mais le tzar refusa tout, et recommença même la guerre. Le roi des Polonais marcha donc contre lui, le battit en 1508, près d'Orsza, et le tzar effrayé s'empressa de conclure la paix.

Mais la politique envahissante des tzars méditait de nouveaux forfaits contre la Pologne. Voulant l'affaiblir de tous les côtés à la fois, Vassili IV se ligua, en avril 1509, avec la Livonie et prépara ainsi l'asservissement et le renversement des dernières libertés de la république de Pskow. Pskow avait le tort d'être attachée à la Litvanie. Quoique soumise dès 1479 aux grands-ducs de Moskovie, Pskow avait dû, à force de prudence et de sacrifices, conserver son conseil national, investi du pouvoir législatif, ses magistrats élus par le peuple, enfin toute son organisation intérieure, et former une véritable république calquée sur celle de Novogrod, dont elle avait été la sujette d'abord et ensuite l'affranchie et la sœur cadette. La ruine de Pskow, ajournée sous Yvan III, fut exécutée sous son fils Vassili IV ; l'intrigue prépara l'œuvre qu'achevèrent la trahison et la terreur.

Yvan Obolenskoï, gouverneur de Pskow, fomenta la discorde entre les diverses classes de citoyens, et se plaignit ensuite de leur turbulence et des abus de pouvoir des magistrats ; c'était le prétexte demandé pour justifier l'intervention meurtrière des Moskovites.

Dans l'automne de 1509, pendant que la Pologne était occupée de la guerre contre les Moldo-Walaques, Vassili IV se rendit à Novogrod avec un cortége imposant et des forces considérables ; là, il reçut *avec bonté* une nombreuse députation de Pskoviens, chargée de le féliciter et de lui offrir un présent en argent, puis il envoya dans la cité prendre des informations sur les plaintes d'Obolenskoï. On lui rapporta que ce fonctionnaire et les citoyens s'accusaient réciproquement ; et, en effet, une nouvelle députation vint demander la destitution d'Obolenskoï. Vassili le fit appeler à Novogrod, avec tous les Pskoviens qui avaient à s'en plaindre. Ils arrivèrent en grand nombre, mais une foule de boïars et de fonctionnaires vinrent aussi s'accuser les uns les autres. Vassili exigea de plus que les neuf possadniks (juges et maires) et les prévôts des marchands de tous les quartiers comparussent avec Obolenskoï, sinon le pays serait déclaré en *état de révolte*. Les dociles Pskoviens se présentèrent, en janvier 1510, devant le tzar. Les fonctionnaires et les marchands, introduits dans la salle d'audience, se préparaient à plaider leur cause, lorsqu'on les prévint en les déclarant prisonniers.

Cette fatale nouvelle arrive à Pskow, le conseil national s'assemble, on ne comprend rien à cette perfidie, on gémit, et on envoie une députation à Vassili pour éclaircir l'affaire. Alors le despote tataro-moskovite déclare à ses prisonniers qu'ayant méconnu l'autorité de son lieutenant et *opprimé le peuple*, ils méritent une punition rigoureuse ; mais qu'ils peuvent recouvrer ses *bonnes grâces*, et conserver leurs propriétés, en abolissant, pour jamais, le conseil national, et en recevant ses juges à Pskow et autres villes et bourgs de la province.

Attirés dans cet épouvantable guet-apens, les députés envoyèrent l'un d'eux avec Dolmatoff, secrétaire de Vassili, porter aux Pskoviens cette terrible nouvelle. Le député pskovien dit alors au peuple assemblé : « Nous avons juré pour nous et pour vous d'obéir aux volontés du monarque ; n'allez pas nous parjurer, autrement nous » péririons tous ! »

Le délai fatal expirant le 28 janvier, Dolmatoff transmet les ordres et les menaces de Vassili, et va s'asseoir sur un gradin de la place publique, pour attendre la réponse. La consternation était profonde, on le supplie d'attendre jusqu'au lendemain. Le lendemain redouté arriva, et les cris de désespoir retentirent dans toute la ville ; pour la dernière fois la cloche convoqua le peuple et annonça lugubrement la fin de la liberté pskovienne. Après cela on descendit de la tour de la Sainte-Trinité la cloche du conseil national, que Dolmatoff alla porter à son maître la nuit suivante. Vassili entra triomphant à Pskow, et s'empara des bâtiments des faubourgs pour y loger une garnison ; il relégua dans le fond de la Moskovie les fonctionnaires et les notables ; il distribua leurs propriétés, qu'il avait promis de leur conserver, à ses boïars et à trois cents familles moskovites qui les remplacèrent à Pskow.

Ainsi finit cette république, qui reconnaissait la suprématie polonaise depuis plus de cent ans! Karamsine lui-même, en décrivant ces événements, ne put s'empêcher de flétrir cette invasion, et il cite ce passage remarquable tiré d'une chronique russienne du temps : « Ainsi périt la gloire de Pskow, envahie non pas par des hérétiques, » mais par des croyants; par ses propres frères en Jésus-Christ! O ville » jadis grande, tu t'attristes de ton abaissement. Un aigle aux larges » ailes s'éleva au-dessus de toi armé des griffes du lion, il a arraché de » ton sein les trois cèdres du Liban : il t'a ravi ta beauté, tes richesses » et tes citoyens ; il a bouleversé tes marchés et n'a laissé que des dé» combres. Il a transporté nos frères et nos sœurs dans des contrées » éloignées où n'étaient jamais allés ni vos aïeux ni vos pères ! » Nos lecteurs savent déja de quelle manière ont été détruites les trois plus célèbres et les plus populeuses villes de Kiiow, de Novogrod et de Pskow, par les ducs sortis de l'antre moskovite, et cependant les écrivains stipendiés régnicoles ou étrangers ne cessent de tromper l'Europe et de mentir à l'histoire, en soutenant que ce ne sont que des *reconquêtes*, des *reprises* et des *retours* à la sainte et orthodoxe Moskou !...

Vassili IV, encouragé par l'anéantissement de Pskow et rompant avec la Pologne le traité de 1508, envahit les possessions litvaniennes, assiégea la ville de Smolensk et s'en empara au mois d'août 1514, à l'aide de trahison ; mais ses armées furent détruites le 8 novembre de la même année entre Orsza et Dombrowna par les Polono-Litvaniens, commandés par Constantin Ostrogski, George Radziwill, Jean Swierczowski et Albert Sampolinski.

Après cette grande victoire, les Moskovites mirent trois ans pour se refaire, et entre les années 1517 et 1520 ils recommencèrent leurs envahissements, que les Polonais repoussaient toujours.

C'était à la même époque que Vassili IV concluait des traités offensifs et défensifs avec les chevaliers teutons et le roi de Danemark contre la Suède et contre la Pologne, pour subjuguer plus facilement ces deux Etats. Il entretenait des relations suivies avec l'Angleterre, qui lui fournissait les moyens de se fortifier. Aussi n'était-ce pas sans raison que le roi Sigismond-Auguste, successeur de Sigismond Ier, en écrivant à la reine Elisabeth, disait ces paroles prophétiques, qui se vérifient si fatalement jusqu'à nos jours.

Voici la lettre du roi de Pologne à la reine d'Angleterre, en date de Knyszyn, 13 juillet 1567 :

» Sérénissime princesse, très-chère soeur et cousine,

» Dans la guerre très-onéreuse et pleine de périls que nous soute» nons présentement contre le roi de Suède et surtout contre le duc » de Moskovie, homme barbare et schismatique, nous avions dès les » premiers temps défendu par un édit de faire passer par nos do» maines sur les terres de l'ennemi quoi que ce soit qui pût servir » contre nous la férocité de ce barbare et ennemi de la foi. Ce dé» cret, nous l'avons porté et sanctionné sous les peines les plus » graves, car nous sentions fort bien que, plus s'accroîtrait la puis» sance moskovite, plus elle deviendrait formidable non-seulement » à nous-mêmes, mais bientôt à toute la chrétienté. Cependant des » marchands de plusieurs nations voisines, par l'appât du gain, ont » osé, malgré nos défenses, se livrer témérairement à cette naviga» tion, préférant leurs profits particuliers à la sécurité et aux inté» rêts de notre royaume et de toute la république chrétienne. Des » vaisseaux placés en observation par nos ordres dans le but d'em» pêcher ce transit les ont repoussés, et ont retenu à titre de gages » un certain nombre de bâtiments. Il est probable que cela est ar» rivé à plusieurs des sujets de Votre Majesté. Les honorables pro» consuls et consuls de notre ville de Danzig nous ayant exposé qu'ils » avaient encouru, par cet acte, le mécontentement de Votre Ma» jesté, nous avons été vivement contrariés. Plus nous avons eu à » cœur de nous concilier l'amitié non moins de vos illustres prédé» cesseurs que celle de Votre Majesté elle-même, plus nous désirons » de même que tous nos sujets fassent leur commerce librement et » en bonne intelligence avec les rois et les princes leurs voisins, plus » nous ressentons un grand chagrin d'apprendre que la ville de » Danzig, qui nous est particulièrement chère, se soit, bien inno» cemment, attiré le mécontentement de Votre Majesté. C'est pour» quoi nous la prions très-affectueusement de conserver à la ville de » Danzig son ancienne amitié et de ne point se laisser entraîner en» vers elle à aucun sentiment de suspicion. Mais au contraire, après » avoir examiné attentivement tous les motifs et toutes les raisons » qui nous ont porté à empêcher ce commerce avec les barbares, nos » ennemis, que Votre Majesté défende à ses sujets de fournir à ce » peuple barbare, schismatique et ennemi de toute la chrétienté, des » armes, des munitions, enfin des ingénieurs propres à rendre la » guerre encore plus destructive ; ce qu'elle aimera mieux sans doute » plutôt que de nous accuser lorsque nous empêchons ce genre de



Aventures de Pibrac en Pologne et en France en 1574.

Paris, Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

» trafic. Quant à nous, nous garantissons toujours, comme cela s'est » fait jusqu'à ce jour, pour le présent et l'avenir, à tous ceux des » sujets de Votre Majesté, qui se livrent à un commerce licite et » honnête, le droit d'entrée, de séjour, de passage et de départ dans » toutes nos possessions. Votre Majesté se persuadera facilement que » ce ne sont pas seulement nos intérêts privés qui nous font défendre » le commerce avec la Moskovie, mais aussi ceux de la religion et » de toute la république chrétienne. En effet, comme nous l'avons » dit, on leur fournit des munitions de guerre, on leur fournit des » armes dont ils ignoraient l'usage; et, ce qui nous paraît le plus » dangereux, on leur procure d'habiles ingénieurs. D'où il suit que, » quand même on n'importerait rien de plus chez eux, ces ingénieurs » parviendraient sans obstacle, si le passage était libre, à fabriquer » et à construire facilement, même dans ce pays barbare, toutes les » machines que demande la guerre et qui sont restées jusqu'à pré- » sent inconnues à ce peuple. Il est donc à craindre que, plus tôt » qu'on ne le pense généralement, ces travaux ne soient exécutés » pour la ruine des Etats chrétiens. Or, le seul moyen d'éviter ce » malheur, ce serait que, par les édits les plus sévères, tous les » princes chrétiens interdissent les transports de ce genre; c'est » pourquoi nous prions Votre Majesté de vouloir bien agir de même » en vue des intérêts de la chrétienté tout entière. Si pourtant quel- » qu'un de vos sujets se plaint d'avoir été lésé et arrêté à tort par » nos officiers d'observation, nous nous empresserons de faire droit » à ses réclamations avec cette bienveillance affectueuse que nous » ressentons pour Votre Majesté et pour ses sujets. »

Malheureusement, ces avertissements ne servirent à rien, et l'Angleterre en concluant avec Yvan le traité du 2 juillet 1569, n'a-t-elle pas été la cause la plus directe des agrandissements et de la puissance russe; et plus tard l'Angleterre aussi ne l'empêchait point d'exercer son influence en Pologne; elle approuvait les démembrements de ce pays; enfin elle soudoyait par des milliards de subsides les coalitions contre la France et renversait impolitiquement Napoléon Ier ? Maintenant, mais après trois cents ans de calamités, elle semble s'apercevoir de sa faute; elle envoie ses armées, ses flottes et prodigue ses trésors pour abattre la Russie! Ira-t-elle jusqu'au bout ?... croit-elle qu'en détruisant les flottes russes, en incendiant ses ports et ses chantiers, elle parviendra à abattre la Russie? Voudra-t-elle se persuader que si elle ne contribue pas réellement et efficacement au rétablissement de la Pologne dans son ancienne intégrité, la Russie se relèvera plus irritée, plus vivace et plus décidée que jamais à faire réaliser ses projets séculaires et son système tataro-moskovite, qu'aucun événement, aucun revers ne modifie ni ne modifiera jamais?


Jean Zamoysky fait prisonnier l'archiduc d'Autriche Maximilien à Byczyna, en janvier 1588.

CHAPITRE VIII.

Suite du système politique des tzars de Moskovie vis-à-vis de l'Europe, et particulièrement vis-à-vis la Pologne. — Biographie du tzar Yvan IV, Vassiliévitsch le Cruel. — Expéditions du roi Etienne Batory contre ce tzar.

Le tzar Vassili IV Yvanovitsch mourut à Moskou en 1533; il laissa un fils mineur, qui sera connu un jour sous le nom d'Yvan IV Vassiliévitsch, *le Terrible* ou plutôt *le Cruel*. Lorsque son père, dont la vie, comme nos lecteurs viennent de le voir, se lie à l'histoire des malheurs de la Pologne, conçut le projet de se marier, il déclara dans tous ses Etats qu'il voulait qu'on choisît cinq cents jeunes filles des plus belles, n'importe à quelle condition et classe qu'elles appartinssent. Les accoucheuses en choisirent d'abord trois cents, ensuite deux cents, ensuite cent. Passant de plus belle à plus belle, elles s'arrêtèrent à faire un choix de dix filles d'une grande beauté; parmi celles-ci Vassili en choisit une qui s'appelait Salomonée. Le monarque vécut avec elle vingt ans, sans avoir d'enfants. Un jour de l'année 1525, se promenant avec des courtisans, il s'arrête devant un nid d'oiseaux, et s'écrie : « Ah! ces oiseaux sont plus heureux que » moi, ils ont au moins des enfants! Que deviendra mon héritage? » Et les flatteurs de répondre : « On abat le figuier stérile pour en » planter un autre dans le verger! »

Vassili entendit parfaitement ce conseil, qu'il avait probablement provoqué et commandé; il répudia Salomonée. Mais avant, il voulut avoir l'avis du clergé. Marc, métropolitain de Jérusalem, réprouva le divorce, et répondit en ces termes à Vassili : « Si tu » épouses une autre femme, tu auras des enfants monstrueux; ton » empire sera la proie de la terreur et de la misère, il y aura des ri- » vières de sang; les têtes des seigneurs tomberont sous la hache, et » les villes disparaîtront dans les flammes! » Malgré cela, la belle et vertueuse Salomonée fut forcée de prendre l'habit monastique, et Vassili choisit dans les métropolitains un certain Daniel, gras, vermeil, jeune ambitieux qui lui dit que le métropolitain de Jérusalem

radotait, et qu'il fallait passer outre. Daniel prouva ensuite que le divorce de Vassili était louable, quoique contraire à la morale publique et religieuse, et qu'il devait se remarier, en dépit des canons de l'Église. Vassili épousa bientôt Hélène Glinska. Les Moskovites rigides en furent scandalisés ; mais le maître le voulait ainsi ; son métropolitain gras et vermeil avait parlé, et l'opinion devait se taire.

Trois ans s'étaient écoulés depuis ce mariage, lorsque enfin Hélène accoucha, en 1530, d'un fils. Le métropolitain Daniel, en contredisant les prophéties du métropolitain Marc, et s'appuyant sur celle qu'il fabriqua lui-même, dit au contraire que le nouveau-né serait *un Titus doué d'un vaste génie*. Avant sa mort, arrivée en 1533, Vassili désigna pour successeur Yvan le *futur Titus*, qu'il plaça sous la tutelle de sa veuve Hélène, et sous la *sainte* protection du *saint* métropolitain Daniel !

Arrivé, en 1547, à l'âge de dix-sept ans, Yvan IV saisit les rênes du gouvernement, et il ne tarda pas à se livrer à tous les genres de cruauté. Cet homme offre le tableau le plus complet de toutes les vertus du tzarisme, de l'habileté transcendante en politique et en diplomatie, et des bienfaits de cette monarchie russe considérée comme éminemment conservatrice et protectrice de l'ordre et des légitimités européennes. A tous ces titres la biographie d'un tzar de Moskovie appartient à notre sujet, et doit être connue particulièrement de nos nombreux lecteurs. Aujourd'hui surtout, en présence de la gravité des événements, les souvenirs du passé moskovite doivent plus que jamais être mis en parallèle avec le présent du même empire, d'autant plus que la *sainte* Russie, ses tendances, ses projets, ses hommes d'Etat et de guerre ne changent jamais, et suivent *religieusement* leurs *glorieuses* et *orthodoxes* traditions !

Parmi les hommes probes de la cour du tzar Yvan, il y avait Alexis Adascheff et le métropolitain Sylvestre, conseillers d'Yvan. Le premier, qui avait occupé jusqu'alors la place la plus importante au conseil, accepta le rang de voïevode et partit pour la Livonie. Quant à Sylvestre, il se retira dans la solitude d'un monastère ; mais l'ombrageux Yvan fit enfermer Adascheff à Dorpat, où il succomba empoisonné, et Sylvestre fut exilé au monastère isolé de Solovetzk, dans une île sauvage de la mer Blanche. Depuis, c'est-à-dire dès l'année 1560 à 1584, durant vingt-quatre ans, il ne cessa de franchir tous les degrés du crime et d'une cruauté sans bornes.

Non content d'empoisonner Adascheff, il persécuta ses parents : ils furent privés de leurs biens et relégués dans des régions lointaines. Le peuple déplorait le sort de ces innocents ; il maudissait les flatteurs, les nouveaux conseillers du tzar, et le tzar irrité voulut étouffer le mécontentement général par la terreur.

Il y avait alors à Moskou une femme de condition, nommée Marie, connue par la pratique des vertus chrétiennes autant que par son amitié pour Adascheff. On l'accusa de haïr le tzar et de vouloir le faire périr par ses sorcelleries ; elle fut punie de mort avec ses cinq fils et un grand nombre d'autres personnes accusées du même crime.

Le prince Demétrius Obolenskoï, fils du voïevode mort prisonnier de guerre en Litvanie, périt pour une parole indiscrète. Offensé de l'orgueil du jeune Basmanoff, favori d'Yvan, il osa lui dire : « C'est » par des actions utiles que nous prouvons notre dévouement au » souverain, et non pas comme toi par les dissolutions de Sodome. » Basmanoff porta ses plaintes au tzar, qui le fit étouffer dans un caveau après l'avoir forcé de boire une coupe d'hydromel très-capiteux à la santé d'Yvan.

Le prince Repnine assista au palais à une scène scandaleuse, où le tzar, ivre d'hydromel, dansait avec ses favoris masqués. Repnine ne put retenir des larmes de douleur. Yvan ayant voulu lui mettre un masque, Repnine l'arrache, le foule aux pieds et s'écrie : « Convient- » il à un monarque de faire l'histrion ? Quant à moi, boïar et mem- » bre du conseil, je rougirais d'agir comme un insensé ! » Le tzar le chassa aussitôt de sa présence, et quelques jours après ce boïar agenouillé dans une église fut poignardé dans cette position.

Les princes Kaschine et Kourlatieff furent condamnés à mort avec toute leur famille. Le prince Vorotigunskoï, premier seigneur de la cour, vainqueur de Kazanais, fut exilé avec sa famille à Bielo-Ozéro. Le voïevode Schéréméticff fut jeté dans un affreux cachot, mis à la question, chargé de chaînes. Le tzar vint le visiter et lui demanda froidement : « Où sont tes trésors, tu passes pour riche ? — » Mes trésors, je les ai envoyés à Jésus-Christ, mon Sauveur, par » les mains des pauvres. » Le frère de Schéréméticff, membre du conseil et voïevode, fut étranglé par ordre d'Yvan.

La terreur régnait dans la capitale arrosée de sang ; les prisons, les monastères regorgeaient de victimes. Parmi tant d'autres, le prince André Kourbsky se distingue particulièrement. Couvert, dès sa jeunesse, de blessures dans les combats à Toula, à Kazan, en Tatarie, en Livonie, et en même temps homme d'Etat, ce prince est menacé sur une misérable délation d'une mort atroce et ignominieuse. Frémissant à cette idée, il expose à son épouse qu'il ne lui restait que deux partis à prendre, ou de mourir bientôt sous ses yeux, ou d'avoir le courage de la quitter pour toujours. Cette femme généreuse répondit qu'elle était prête à sacrifier son bonheur pour sauver les jours de son époux, et le prince, baigné de larmes, prend congé d'elle ; il donne sa bénédiction à un fils âgé de neuf ans, profite de la nuit pour sortir secrètement de sa maison, franchit les murailles de la ville de Dorpat, et, au moyen de deux chevaux préparés par un domestique affidé, il arrive heureusement à Wolmar, chez les Polonais, et se confie à leur loyale et généreuse hospitalité.

Avant tout, Kourbsky voulut expliquer au tzar les motifs de sa démarche, épancher la douleur, l'indignation qui remplissaient son âme, et, cédant à l'impulsion du sentiment, il lui écrivit une lettre que son fidèle serviteur Schibanoff, l'unique compagnon de sa fuite, se chargea de remettre lui-même. Il tint parole : arrivé à Moskou, il trouve le tzar à l'entrée du palais, et lui présente sa dépêche cachetée en disant : « C'est de la part de mon maître, maintenant exilé, » le prince André Kourbsky. » Le tzar, transporté de courroux, lui donne dans les jambes un coup de son bâton ferré, et le sang coule de la blessure. Immobile, l'envoyé garde le silence, tandis qu'appuyé sur ce bâton, Yvan le Cruel se fait lire la lettre de Kourbsky, conçue en ces termes :

« Monarque autrefois illustre, jadis béni du Seigneur, mais, pour » la punition de nos péchés, consumé aujourd'hui d'une fureur in- » fernale, corrompu jusqu'au fond de la conscience, tyran dont les » plus infidèles souverains de la terre n'offrent point de modèle, » écoute-moi !

» Dans le trouble qui bouleverse mon cœur affligé, je dirai peu, » mais avec l'accent de la vérité. Pourquoi, au milieu d'affreux sup- » plices, as-tu déchiré *les forts dans Israel*, ces illustres guerriers » que le ciel t'avait donnés ? Pourquoi as-tu versé leur sang précieux » et sacré dans les temples du Très-Haut ? N'étaient-ils pas en- » flammés de zèle pour leur souverain, pour leur patrie ? Habile à » forger des calomnies, tu donnes aux fidèles le nom de traîtres, aux » chrétiens celui de sorciers ; à tes yeux les vertus sont des vices, la » lumière n'est que ténèbres. Et en quoi ces dignes protecteurs de la » Russie t'avaient-ils offensé ? Ne sont-ils pas les héros qui ont dé- » truit les royaumes de Bati-Khan, où nos ancêtres gémissaient dans » un cruel esclavage ? N'ont-ils pas couvert de gloire et ton règne et » ton nom en faisant tomber devant toi les forteresses des Germains- » Livoniens ? Quelle est la récompense de ces infortunés ? la mort !...

» Eh quoi ! te croiras-tu donc immortel ? N'est-il pas un Dieu et » un tribunal suprême pour les rois ? Je ne détaillerai pas ici ce qu'il » m'a fallu souffrir de tes cruautés ; mon âme en est encore trop for- » tement navrée ; je n'ai qu'une chose à dire : tu m'as contraint d'a- » bandonner la sainte Russie ! mon sang, répandu pour toi, crie ven- » geance au Tout-Puissant, qui lit au fond des cœurs. J'ai cherché à » découvrir en quoi je puis m'être rendu coupable soit dans mes ac- » tions, soit dans mes pensées les plus secrètes ; j'ai scrupuleusement » interrogé ma conscience, et j'ignore mon crime envers toi. Ja- » mais sous ma conduite tes bataillons n'ont tourné le dos à l'en- » nemi : ma gloire a rejailli sur toi ! Mes services ne se bornent pas » à un ou deux ans passés dans les fatigues consacrées aux exploits » guerriers ; pendant un grand nombre d'années j'ai souffert le be- » soin, la maladie, loin de ma mère, de mon épouse, de ma patrie. » Compte mes combats et mes blessures ! je n'en veux pas tirer va- » nité, mais Dieu sait tout : c'est à lui que je me confie, plein d'es- » poir dans l'intercession des saints et de mon aïeul le prince Fédor » de Yaroslaf...

» Adieu, nous voilà séparés pour jamais, et tu ne me reverras » plus qu'au jour du jugement dernier ; mais les pleurs des victimes » innocentes préparent le supplice du tyran. Crains les morts eux- » mêmes ! Ceux que tu as massacrés sont auprès du trône du souve- » rain juge et demandent vengeance ; tes armées ne te sauveront pas : » de vils flatteurs, ces indignes boïars, compagnons de tes festins et » de tes débauches, corrupteurs de ton âme, t'apportent leurs enfants » en sacrifice ; toutefois ils ne te rendront pas immortel.

» Cette lettre arrosée de mes larmes sera déposée dans ma tombe ; » je paraîtrai avec elle au jugement de Dieu. *Amen.*

» Écrit dans la ville de Wolmar, l'an 1564, domaine du roi de Po- » logne Sigismond-Auguste, mon souverain, de qui, avec l'aide du » Tout-Puissant, j'espère les bontés et j'attends des consolations dans » ma douleur.

« Prince André Kourbsky. »

Le tzar, ayant écouté la lecture de cette lettre, questionna Schibanoff sur les circonstances de la fuite du prince. Le vertueux serviteur ne dévoila rien ; il fut torturé et se trouva heureux de mourir pour son maître. Tant de grandeur d'âme excita la surprise de tous les spectateurs, le tzar lui-même en témoigna son admiration.

Mais le cœur d'Yvan était en proie à de vives inquiétudes, qui ne lui laissaient aucun calme ; de noirs soupçons l'agitaient sans cesse, et tous les bons boïars lui paraissaient autant d'ennemis secrets, partisans de Kourbsky. Tout à coup le bruit se répand dans Moskou que, sans faire connaître le but de son voyage, le tzar allait partir, accompagné de sa famille, de ses gentilshommes, de ses gens de robe et de guerre, convoqués à cet effet des villes même éloignées, avec leurs femmes et leurs enfants.

Le 3 décembre 1564 on voit arriver, de grand matin, sur la place du Kremlin, quantité de traîneaux dans lesquels on transporte aussitôt de l'or, de l'argent, des images, des croix, des vases précieux, des

vètements, etc. Le tzar se rend à l'église de l'Assomption, il ordonne au métropolitain de célébrer l'office, prie avec ferveur, reçoit la bénédiction d'Athanase, et présente sa main à baiser aux boïars, aux officiers et aux marchands. Ensuite il monte en traîneau avec sa famille et toute sa cour, et arrive à la Sloboda-Alexandrovskaïa.

Le 3 janvier 1565, l'officier Polevanoff apporta à Moskou, au métropolitain, une lettre du tzar, dans laquelle il détaillait les séditions et les prétendus crimes des boïars pendant sa minorité. La consternation fut grande, et les Moskovites *supplièrent le tzar de rentrer en ville pour se prosterner aux pieds du souverain et le fléchir par leurs larmes!* Une députation se rendit à Alexandrovskaïa : le tzar la reçut, et après avoir adressé de vifs reproches aux boïars, il termina ainsi : « Je veux bien consentir à reprendre mon sceptre, sous des » conditions que je vous ferai connaître. » Ces conditions étaient qu'Yvan serait entièrement libre de châtier les soi-disant *traîtres* par la disgrâce, par la mort, par la confiscation de leurs biens, sans avoir à supporter ni représentations ni importunités de la part du clergé.

Le 2 février 1565, le tzar entra solennellement à Moskou : dès le lendemain, il convoqua le clergé, les boïars, les gentilshommes et les magistrats. Son aspect excita dans l'assemblée un profond étonnement. Avant son départ de Moskou, il avait les épaules hautes, les bras musculeux, la poitrine large, de beaux cheveux, de longues moustaches, de petits yeux gris pleins de feu. À son retour, il était tellement changé, qu'à peine on pouvait le reconnaître, une sombre férocité se peignait dans ses traits déformés, il avait l'œil éteint, il était presque chauve, et il ne lui restait plus que quelques poils à la barbe.

Après une nouvelle énumération de ses griefs, il annonça qu'il allait former une légion d'élus sous le nom d'*opritschnina*, et qui devait servir auprès de sa personne de garde particulière. Il nomma dix-neuf principales villes dont il se rendit propriétaire, ainsi que les dépendances de Moskou, et plusieurs autres bourgs avec leurs revenus. Il annonça qu'il choisirait mille satellites parmi les princes, les gentilshommes et les enfants boïars, et qu'il leur donnerait dans ces districts les fiefs dont les propriétaires seraient transférés en d'autres lieux. Il s'empara dans Moskou même de plusieurs rues d'où il fallut chasser tous les gentilshommes et employés qui ne se trouvaient pas inscrits dans le *millier* du tzar. Il éleva une nouvelle citadelle. Enfin il se fit payer une somme de 100,000 roubles pour les frais occasionnés par son voyage de Moskou à Alexandrovskaïa.

Le lendemain, 4 février, il ordonna les exécutions. Parmi plusieurs victimes choisies entre les familles les plus considérables, il y avait le fameux voïévode prince Alexandre Garbaty-Schouiskoï, et son fils Pierre, âgé de dix-sept ans. Ils se rendirent tous deux au lieu du supplice avec calme et dignité et se tenant par la main. Afin de ne pas être témoin de la mort de l'auteur de ses jours, Pierre présenta le premier la tête au glaive, mais son père le fit reculer en disant avec émotion : « Non, mon fils, que je ne te voie pas mourir! » Le jeune homme lui cède la place, et aussitôt la tête du prince est détachée du corps; son fils la prend entre ses mains, la couvre de baisers, et, levant les yeux au ciel, il se livre d'un air serein entre les mains du bourreau.

Après les massacres et les proscriptions, le tzar s'occupa immédiatement de la formation de sa nouvelle garde. On amenait des jeunes gens dans lesquels on ne cherchait qu'une certaine audace; on préférait ceux qui étaient cités par leurs débauches et une corruption qui les rendait propres à tout entreprendre. Le tzar porta leur nombre jusqu'à 6,000 hommes, qui lui prêtèrent *serment* de le servir envers et contre tous. En récompense, le tzar leur abandonna non-seulement les terres, mais encore les maisons et les biens meubles de douze mille propriétaires qui furent chassés, les mains vides, des lieux affectés à la légion.

Lorsque Yvan retournait à Sloboda-Alexandrovskaïa, dans ce château menaçant, environné de sombres forêts, il consacrait au service divin la plus grande partie de son temps : il imagina même de transformer son palais en monastère et ses favoris en moines. Il donna le nom de *frères* à trois cents légionnaires choisis parmi les plus dépravés, prit le titre d'*abbé*, puis institua le prince Athanase Viazemskoï *trésorier*, et Malouta-Skouratoff *sacristain*. Après leur avoir distribué des calottes et des soutanes noires, sous lesquelles ils portaient des habits éclatants d'or, garnis de fourrures de martre, il composa la règle du couvent, et prêcha l'exemple dans son étroite observance.

À trois heures du matin, le tzar, accompagné de ses enfants et de Skouratoff, allait au clocher pour sonner matines; aussitôt tous les *frères* se rendaient à l'église : celui qui manquait à ce devoir était puni par huit jours de prison. Pendant le service, qui durait jusque vers sept heures, le tzar chantait, lisait, priait avec tant de ferveur, que toujours il lui restait sur le front des marques de ses prosternations. À huit heures on se réunissait de nouveau pour entendre la messe, et à dix tout le monde se mettait à table, excepté Yvan, qui lisait debout et à haute voix de salutaires instructions. L'abondance régnait dans les repas : on y prodiguait le vin et l'hydromel. L'*abbé*, c'est-à-dire le tzar, dînait après les autres. Il s'entretenait avec ses favoris des choses de la religion, sommeillait ensuite, ou bien allait dans les prisons pour faire appliquer quelques malheureux à la torture. Ce spectacle horrible semblait l'amuser; il en revenait chaque fois avec une physionomie rayonnante de contentement. Il plaisantait, il causait avec plus de gaieté que d'ordinaire. À huit heures on allait aux vêpres; enfin, à dix, Yvan se retirait dans sa chambre à coucher, où, l'un après l'autre, trois aveugles lui faisaient des contes qui l'endormaient pour quelques heures. À minuit il se levait et commençait sa journée par la prière. Quelquefois on lui faisait des rapports sur les affaires du gouvernement; quelquefois les ordres les plus sanguinaires étaient donnés au chant des matines ou pendant la messe! Pour rompre l'uniformité de cette vie, Yvan faisait ce qu'il appelait des *tournées*. Il visitait alors les monastères voisins et éloignés, allait inspecter les forteresses sur les frontières ou poursuivre les bêtes sauvages dans les forêts et les déserts de la Moskovie, préférant à toutes la chasse de l'ours.

Un jour de l'année 1567, les dénonciateurs s'en prirent à Fédoroff, grand écuyer de la cour, blanchi dans l'administration de l'État, et accusèrent ce débile vieillard de songer à détrôner le tzar. En présence de toute sa cour, Yvan revêtit Fédoroff des ornements royaux, plaça la couronne sur sa tête, le fit asseoir sur le trône un sceptre dans la main, puis se découvrant, il lui fit une profonde révérence, et dit : « Salut, ô grand tzar de Russie! tu reçois de moi l'honneur que tu » ambitionnais; mais si j'ai eu la puissance de te créer souverain, » j'ai aussi celle de te précipiter du trône! » A ces mots, il lui enfonce un poignard dans le cœur. Ses satellites achèvent le vieillard, traînent hors du palais son corps défiguré, et l'abandonnent aux chiens. La femme de cet infortuné fut également égorgée, et leurs biens devinrent la *propriété légitime* du tzar! Enfin on massacra plusieurs autres prétendus complices de Fédoroff, tels que Kourakine, Rostoffsky, etc. Le prince Tschéniatieff crut pouvoir éviter la mort en se renfermant dans un monastère; mais les *opritschniks* de la garde du tzar l'arrachèrent de sa cellule, le grillèrent dans une poêle, et lui enfoncèrent des aiguilles sous les ongles. Toutine, trésorier de la cour, connu par ses richesses, fut haché en morceaux avec sa femme, ses deux jeunes filles, ses deux fils en bas âge, et cet horrible supplice fut exécuté par le prince Tscherkasskoï, frère de la tzarine!... Les *opritschniks*, armés de longs poignards, de haches, parcouraient les villes pour chercher des victimes, immolant publiquement une vingtaine de personnes par jour. Dans les rues, sur les places, on voyait partout des cadavres auxquels personne n'osait donner la sépulture; car les citoyens craignaient de sortir de leurs maisons, et le lugubre silence qui régnait dans Moskou n'était interrompu que par les cris féroces des bourreaux du tzar.

Pour mettre un terme à tant d'atrocités, le métropolitain Philippe, qui espérait pouvoir ramener à la raison un tel monstre, promit au peuple de ne pas épargner sa vie pour sauver celle de ses compatriotes innocents. Un dimanche de l'année 1568, accompagné de quelques boïars et d'une foule de satellites, Yvan se présente dans la cathédrale de l'Assomption, couvert, lui et sa suite, de soutanes noires et de bonnets élevés. Le métropolitain occupait sa place ordinaire. Le tzar s'approche de lui et attend sa bénédiction, mais sans proférer une parole. Le prélat avait les yeux fixés sur l'image du Sauveur. Les boïars lui disent : « Saint père, voici le tzar, donnez-» lui votre bénédiction. » Alors le métropolitain Philippe, jetant un regard sur Yvan, répondit : « Non. Dans cet appareil, sous ces » étranges vêtements, je ne puis reconnaître le tzar orthodoxe. Je ne » le reconnais pas davantage dans le gouvernement de la Moskovie... » O prince, nous offrons en ces lieux des sacrifices au Seigneur, et » derrière l'autel le sang des chrétiens innocents coule à grands » flots. Jamais, depuis que le soleil luit aux yeux des mortels, on n'a » vu un monarque éclairé de la vraie foi déchirer aussi cruellement » ses propres États! Chez les païens eux-mêmes, dans les pays infi-» dèles, on trouve des lois, de la justice, de la compassion pour les » hommes; il n'en existe point en Russie! les biens, la vie des ci-» toyens n'ont plus de garantie; on ne voit que meurtres, que bri-» gandages, et tous ces crimes se commettent au nom du tzar! Vous » êtes élevé sur le trône; mais il est un Être suprême, notre juge et » le vôtre. Comment paraîtrez-vous devant son tribunal couvert du » sang des justes, étourdi de leurs cris de douleur; car les pierres que » vous foulez aux pieds crient vengeance au ciel! O prince, je vous » parle comme pasteur des âmes, et je ne crains que Dieu seul! »

Yvan frémissant de rage, frappe de son bâton ferré le pavé du temple, et s'écrie d'une voix terrible, et lui fait comme un signe des déserts : « Moines audacieux, jusqu'ici je vous ai trop épargnés, re-» belles que vous êtes! à dater de ce jour, je serai tel que vous me » représentez! » A ces mots, il sort de l'église le regard menaçant, et dès le lendemain les assassinats, les bûchers, les noyades, les empalements, les pendaisons, l'écartèlement recommencent. Les principaux officiers du métropolitain furent tous arrêtés, torturés, à l'effet de leur faire avouer les secrets desseins de Philippe, tourments inutiles qui ne produisirent aucune découverte.

Pendant quelque temps il retarda sa vengeance contre le métropolitain lui-même, mais pour lui prouver que ces remontrances avaient été impuissantes. Au mois de juillet de la même année 1568, à minuit, les favoris du tzar, Viazemski, Malouta-Skouratoff et Griaz-

nom, à la tête de [illegible], ces élus, entourent les maisons d'un grand nombre de seigneurs, de négociants, enlèvent les femmes connues par leur beauté, et les conduisent hors de la ville. Au lever du soleil, ils sont reconnus par le tzar en personne, escorté de mille satellites. On se met en route. A la première couchée on lui présente des femmes, parmi lesquelles il en choisit quelques-unes, abandonnant les autres à ses favoris. Ensuite il fait avec eux le tour des murs de Moskou, brûlant les maisons des boïards disgraciés, mettant à mort leurs fidèles serviteurs, exterminant jusqu'aux bestiaux, surtout dans les villages de Kolomna, qui appartenaient au grand écuyer Fédoroff. Il y découvrit une chambre à l'étage le plus élevé d'un bâtiment, où s'étaient réfugiées plusieurs personnes ; il donna ordre de placer sous cette chambre, comme sous celles qui l'entouraient, plusieurs tonneaux de poudre ; il se mit alors à une grande distance avec ses troupes en ordre de bataille, comme devant une ville assiégée, et attendit le moment de l'explosion.

Dès que l'édifice eut sauté, il se précipita au grand galop à travers les débris, suivi de sa troupe de démons, qui poussaient de grands cris, et avides comme lui de voir les membres déchirés de ceux qu'il avait fait enfermer dans l'édifice. Alors on trouva un nommé Yvan Kolytscheff attaché par le bras à une grande poutre, assis sur la terre sain et sauf, et louant Dieu !... au dire de l'historien russe Karamzine. Aussitôt un des *élus* poussant son cheval de son côté lui trancha la tête d'un coup de sabre et l'apporta au tzar comme un présent agréable. Rentré dans Moskou, le tzar fit reconduire chez elles les femmes enlevées, dont plusieurs moururent de honte et de douleur.

Mais il restait encore l'inopportun métropolitain Philippe ; le tzar fit dresser contre lui un acte d'accusation, et le força d'officier le jour de Saint-Michel archange ; mais au moment où Philippe, revêtu de ses habits sacerdotaux, disait la messe dans la cathédrale de l'Assomption, les *opritschniks* pénètrent dans le sanctuaire, saisissent le métropolitain, lui arrachent les marques de sa dignité, le revêtent d'une soutane grossière, le chassent de l'église à coups de balais, et l'enferment d'abord au couvent de l'Épiphanie : plus tard le tzar l'exila au monastère d'Otrotsch dans le gouvernement de Tver. Puis enfin il ordonna l'élection d'un nouveau métropolitain, nommé Cyrille, archimandrite de Troïtskaïa, digne favori du tzar.

Yvan se trouva libre de s'abandonner désormais à sa férocité autocratique. Jusque-là il avait fait périr des individus, il commença à exterminer des villes entières. Torjok, Kolomna et autres furent les premiers théâtres de ces meurtres. Quoique les villes de Novogrod et de Pskow, comme on l'a vu plus haut, fussent déjà domptées par l'autocratie moskovite, elles conservaient cependant encore une ombre de leur existence civile. Imitant l'exemple de son aïeul et de son père, il fit transporter au printemps de 1569 à Moskou cinq cents familles de Pskow et cent cinquante de Novogrod. Ceux qu'on arrachait à leur patrie versaient des larmes amères ; ceux qu'on y laissait tremblaient dans l'attente des événements qu'annonçaient ces premières mesures.

Nos lecteurs savent déjà que Novogrod doit son origine aux Slavo-Polonais ; qu'aux différentes époques les rois et grands-ducs polono-litvaniens y exerçaient leur suprématie, et que par conséquent les habitants des deux républiques de Novogrod et de Pskow se rappelaient avec bonheur la bonté, la liberté civilisatrice de la Pologne et de la Litvanie. Quoiqu'à l'époque dont nous parlons les Novogrodiens et les Pskoviens n'eussent plus aucune relation avec la Pologne, les menaces moskovites ne leur laissaient pas de repos, et le tzar résolut d'exterminer jusqu'aux souvenirs du passé.

Un misérable, nommé Pierre, ayant reçu le châtiment de sa mauvaise conduite, résolut de s'en venger sur les habitants de Novogrod. Il fabriqua, sous le nom de l'archevêque et des habitants de cette ville, une lettre de soumission pour le roi de Pologne ; il la cacha derrière l'image de la Vierge, dans l'église de Sainte-Sophie, puis il se réfugia à Moskou, et alla déclarer au tzar la prétendue trahison de Novogrod.

Au mois de décembre 1569, le tzar, accompagné de son fils Yvan-Yvanovitsch, de toute sa cour et de sa légion favorite, quitta la Slobode-Alexandrovskaïa. Arrivé à Kline, il donne à sa légion le signal des meurtres, et depuis Kline jusqu'à Gorodnia ces monstres marchent le glaive nu, couverts du sang des infortunés habitants ; ils arrivent ainsi à Tver. Là, dans une étroite cellule du monastère d'Otrotsch, respirait encore le saint vieillard Philippe ; le tzar envoie son favori, l'odieux Skouratoff (l'Orloff de l'époque), qui étouffa de ses mains le saint homme. Pendant cinq jours, la ville de Tver fut livrée au pillage. Les prisonniers de guerre polonais détenus dans les prisons de cette ville furent égorgés ou noyés dans les trous faits dans la glace du Volga. Toute la contrée qui s'étend jusqu'au lac Ilmen fut mise à feu et à sang. Tous ceux que l'on rencontrait sur la route étaient massacrés sous le prétexte que l'expédition d'Yvan devait être un secret pour la Russie.

Le 2 janvier 1570, la nombreuse avant-garde du tzar entra dans Novogrod ; elle avait eu soin d'entourer la ville de fortes barrières, afin qu'il ne pût s'en échapper un seul homme. On commença par fermer les églises et les couvents pour garrotter les moines et les prêtres, exigeant d'eux vingt roubles par tête. Celui qui se trouvait hors d'état de payer cette amende était fustigé publiquement. On mit sous les scellés les maisons des plus riches citoyens, en même temps que l'on chargeait de fers les négociants, les marchands, les gens de robe, dont les familles étaient mises en surveillance dans leurs habitations. Le silence de la terreur régnait dans Novogrod. Ne pouvant deviner la cause ou le prétexte de ce châtiment, les citoyens tremblants attendaient l'arrivée du tzar.

Le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, Yvan s'arrêta avec sa troupe à Gorodistsché, bourg situé à deux verstes (kilomètres) de Novogrod. Le lendemain on mit à mort tous les religieux qui n'avaient point payé l'amende : ils furent assommés à coups de massue, et transportés ensuite dans leurs monastères respectifs pour y être enterrés. Pour justifier ces massacres, les dénonciateurs et le tzar disaient que ces prêtres, quoique schismatiques, étaient prêts à embrasser la religion des Polonais, c'est-à-dire le catholicisme romain.

Le 8, le tzar, accompagné de son fils et de sa légion, fit son entrée à Novogrod. L'archevêque Pimène avec le clergé et les panagias miraculeuses l'attendaient sur le grand pont : il voulut lui donner sa bénédiction ; Yvan refusa de la recevoir et lui dit d'un ton menaçant : « Homme impie, ce n'est pas la croix vivifiante que je vois entre tes » mains, c'est une arme meurtrière que tu veux m'enfoncer dans le » cœur. Je connais tes perfides projets et ceux de cette vile population. » Je sais que vous êtes prêts à vous livrer à Sigismond-Auguste, roi de » Pologne ! Dès ce moment tu n'es plus à mes yeux le pasteur des » chrétiens, mais un ennemi de l'Eglise orthodoxe et de Sainte-Sophie, » un loup carnassier, destructeur, un misérable acharné contre la » couronne de monomaques ! » Après ces invectives, il lui ordonna de reporter le crucifix et les images dans l'église de Sainte-Sophie, où il alla entendre la messe !

En sortant de l'église, Yvan se rendit au palais épiscopal, se mit à table avec tous ses boïars, et commença à dîner ; tout à coup il se lève et pousse un cri effroyable !... A ce signal, ses satellites paraissent ; ils saisissent l'archevêque, ses officiers, ses gens de service. Le palais, les cellules, sont à l'instant livrés au pillage. Le prince Léon Soltykoff, maréchal de la cour, et Eustache, confesseur du tzar, enlevèrent le trésor, les vases sacrés, les images, les cloches ; ils dépouillèrent également les églises des riches monastères.

Après ces sacriléges, commencèrent les jugements, les soi-disant arrêts de justice ! Ils étaient rendus par Yvan et son fils de la manière suivante : tous les jours on amenait devant eux un millier de Novogrodiens, qui étaient aussitôt assommés, torturés ou brûlés. Quelquefois ces malheureux, attachés à des traîneaux par la tête ou par les pieds, étaient traînés sur la rive du Volkhov, à l'endroit où cette rivière ne se couvre pas de glace en hiver même. Là, de la hauteur du pont, on les précipitait dans l'eau par familles entières, les femmes avec leurs maris, les mères avec leurs enfants à la mamelle, tandis que les Moskovites, armés de pieux, de lances et de haches, se promenaient en bateaux sur la rivière, perçant, mettant en pièces ceux des infortunés qui surnageaient à la surface de l'eau.

Puis Yvan, suivi de sa légion, visita tous les monastères des environs. Des bandes de ces brigands furent aussi envoyées dans les domaines de Novogrod pour y piller et exterminer les prétendus amis et partisans de la Pologne, sans distinction, sans examen ! Et ces scènes durèrent sans interruption pendant SIX SEMAINES ENTIÈRES !

Le 12 février, lundi de la seconde semaine du grand carême, au lever du soleil, le tzar fit appeler devant lui ceux des Novogrodiens de distinction qui restaient encore vivants, un par chaque rue. Ils parurent semblables à des spectres, pâles, exténués par le désespoir et la terreur, attendant le coup de la mort. Il leur dit avec *douceur* : « Habitants de Novogrod qui avez conservé la vie, priez Dieu pour » qu'il nous accorde un règne heureux ; priez pour nos soldats, fidèles » serviteurs de Jésus-Christ, afin que nous triomphions de nos enne- » mis visibles et invisibles. Que le Tout-Puissant juge votre arche- » vêque, le traître Pimène, et ses abominables complices ; c'est sur » eux que doit retomber le sang qui a coulé dans ces lieux. Mainte- » nant que les pleurs et les gémissements cessent, que la douleur et » les regrets se calment, vivez et prospérez dans Novogrod. Je vous » laisse pour me représenter mon boïar et voïévode, le prince Pron- » skoï, en qualité de gouverneur. Retournez en paix dans vos habita- » tions. »

Le sort de l'archevêque n'était pas encore décidé : on le fit monter sur une jument blanche couvert de haillons, tenant dans les mains une musette et un tambour de basque, affublé comme un vil histrion ; on le promena de rue en rue ; ensuite on le fit partir pour Moskou.

Yvan quitta Novogrod et se dirigea sur Pskow, après avoir expédié à Moskou la proie acquise par le sacrilége et le pillage. La famine et les maladies vinrent achever la furie tzarienne ; pendant sept mois, les prêtres ne pouvaient suffire à donner la sépulture aux morts. La ville n'était plus qu'un désert. Une partie considérable du quartier des marchands, jadis si populeux, fut convertie en une grande place ; après avoir démoli tous les bâtiments devenus inhabités, on y jeta les fondements d'*un palais pour les tzars !*...

Les historiens pensionnés, cordonnés, gratifiés de tabatières ou de bagues en diamants, nommés membres des académies moskovites, ne

cessent de répéter que Novogrod est le berceau de l'empire russe, que tous ses souverains sont légitimes, glorieux, essentiellement orthodoxes! Mais si Novogrod ou Kiiow sont le berceau de l'empire; si ces villes et provinces ne font que *retourner*, *rentrer* et se *rattacher* historiquement, légitimement, naturellement au tronc principal de Moskou, pourquoi donc démolir de fond en comble, exterminer des populations entières, qui, selon les tzars, sont parfaitement moskovites, nationales, orthodoxes, et représentent dans une union compacte et dans un magnifique ensemble le panslavisme! Si le berceau de l'empire, si ses plus belles et ses plus riches possessions : Novogrod, Pskow, Kiiow, etc., ont été traitées comme on vient de le voir, que réservaient les tzars *paternels* et *magnanimes* à la Finlande, à la Pologne et à la Turquie!...

Yvan réservait à Pskow le sort de Novogrod. Il passa la nuit du samedi dans le couvent de Saint-Nicolas, à Lubatow. De là il découvrit cette ville, dont les citoyens, effrayés à l'approche de la tempête, faisaient leurs adieux à la vie. A minuit, le son des cloches de toutes les églises de Pskow retentit aux oreilles du tzar. Son imagination lui représenta vivement avec quel sentiment douloureux les citoyens allaient aux matines prier pour la dernière fois. Aussi, dans un inexplicable élan de pitié, il dit à ses généraux : « Emoussez vos glaives sur la pierre; » que les meurtres cessent! » Le lendemain il entra dans la ville, et vit avec étonnement, devant toutes les maisons, des tables dressées et couvertes de mets, d'après les conseils du gouverneur prince Tokmakoff. Le tzar se dirigea vers l'église; après le *Te Deum*, il visita la cellule du solitaire Nicolas. Celui-ci offrit à Yvan un morceau de viande crue, et le tzar lui ayant dit : « Je suis chrétien, et je ne » mange point de viande au grand carême, » l'anachorète lui répondit : « Tu fais pis : tu te nourris de sang et de chair humaine, ou» bliant non-seulement le carême, mais Dieu lui-même. Je te » prédis à toi et à ton empire d'épouvantables malheurs. Les hommes » de ta race ont commencé par des crimes et finiront de même! » Le tzar, saisi de terreur, sortit immédiatement de Pskow, mais il demeura pendant quelques jours dans les faubourgs, permettant à ses *opritschniks* de piller les propriétés des plus riches habitants; il avait défendu de toucher aux biens immeubles des prêtres et des moines; néanmoins il enleva les trésors des couvents, des vases sacrés, des images, des livres. Il reprit le chemin de Moskou pour assouvir dans de nouveaux carnages son insatiable soif de sang.

Le moment était venu où les satellites les plus dévoués du tzar, longtemps calomniateurs, allaient périr eux-mêmes victimes d'une calomnie. Parmi les favoris, le prince Athanase Viazemskoï était seul confident des projets du tzar, qui les lui communiquait, dans sa chambre à coucher, pendant le silence des nuits. Un jeune enfant boïar, nommé Féodoroff-Lovtschikoff, comblé de bienfaits par Viazemskoï, l'accusa d'avoir prévenu les Novogrodiens de la colère du tzar, et par ce moyen d'avoir privé Yvan de la possession de plus grandes richesses en or et en argent; il n'en fallut pas davantage pour le perdre.

Yvan dissimula quelques jours; puis tout à coup ayant fait appeler Viazemskoï pour lui parler des affaires de l'Etat avec sa confiance accoutumée, il donna ordre d'assassiner, pendant ce temps, tous les serviteurs dévoués au prince. En rentrant chez lui, celui-ci aperçoit leurs cadavres ensanglantés. Sans laisser paraître ni émotion ni surprise, il revient dans son appartement, espérant calmer le courroux du tyran par cette preuve de soumission; mais à l'instant il est arrêté avec d'autres amis et jeté dans un cachot. Tous les prévenus subirent la question; celui qui n'avait point la force d'en supporter les douleurs faisait des aveux mensongers qui le compromettaient, ainsi que ses compagnons, torturés également pour découvrir des secrets qu'ils ignoraient eux-mêmes.

Les procès-verbaux contenant les déclarations de ces malheureux formèrent un acte d'accusation énorme qui fut présenté au tzar et à son fils. Aussitôt les prétendus traîtres sont condamnés à mort. Leur supplice devait offrir aux regards des habitants de Moskou, déjà habitués aux horreurs, un spectacle capable de les étonner encore!

Le 25 juillet 1570, on vit dresser dix-huit potences au milieu de la grande place du marché, dans le quartier de Kitaï-Gorod; étaler des instruments de torture, allumer un énorme bûcher au-dessus duquel était suspendue une grande cuve remplie d'eau. A ces épouvantables apprêts, les Moskovites furent persuadés que leur dernier jour était arrivé, et que le tzar allait exterminer à la fois la capitale et ses habitants. Eperdus de terreur, ils fuient et se cachent partout où ils le peuvent, abandonnant dans les boutiques ouvertes leurs marchandises, leur argent. Bientôt la place est déserte; on n'y voyait qu'une troupe d'*opritschniks* rangés autour du gibet et du bûcher embrasé, dans un profond silence.

Tout à coup l'air retentit du roulement des tambours : on aperçoit le tzar à cheval avec son fils. Il était accompagné des boïards et de sa légion marchant dans le plus grand ordre, suivie des condamnés, au nombre de plus de trois cents, semblables à des spectres, meurtris, déchirés, ensanglantés, pouvant à peine se traîner.

Arrivé au pied des gibets, Yvan promène ses regards autour de lui : étonné de n'apercevoir aucun spectateur, il ordonne aux légionnaires de rassembler les habitants et de les amener sur la place. Impatienté de leur lenteur, il court lui-même sur leurs pas, appelant les Moskovites au spectacle qu'il leur avait préparé, leur promettant *grâce* et *sûreté*. Les Moskovites n'osèrent point désobéir : ils sortent des caves, des souterrains où ils s'étaient cachés, et se rendent, tremblants de frayeur, sur la place des exécutions, qu'ils remplissent en peu d'instants; il y avait du monde aux croisées et jusque sur les toits. Alors élevant la voix, le tzar leur dit : « Peuple de Moskou, » vous allez voir des tortures et des supplices; mais je punis des » traîtres. Répondez-moi, mon jugement vous paraît-il juste? » A ces mots de bruyantes acclamations partent de tous côtés : « Vive le tzar, » notre seigneur et maître! périssent ses ennemis! »

Yvan fit retirer de la foule des condamnés cent quatre-vingts personnes auxquelles il accorda la vie comme aux moins coupables; ensuite le secrétaire du conseil privé, déployant un rouleau de parchemin, publia le nom des victimes. Le conseiller Viskovaty fut le premier sur qui les sicaires s'élancent, lui ferment la bouche, le pendent par les pieds, et le taillent en pièces : Malouta Skouratoff, descendu de cheval, coupa le premier une oreille au martyr. Après cela on saisit le trésorier Tounikoff; on versait alternativement de l'eau bouillante et de l'eau glacée sur le corps de ce malheureux, qui expira dans d'horribles souffrances. Les autres furent égorgés, pendus ou hachés en morceaux.

Le tzar lui-même, à cheval, d'un air tranquille, perça un vieillard de sa lance : dans l'espace de quatre heures, on mit à mort environ deux cents hommes! Enfin les meurtriers, baignés de sang, brandissant leurs sabres fumants, vinrent se ranger devant le tzar en poussant leurs cris de joie : *Hoïdà! hoïdà!* cris des Tatars pour animer leurs chevaux, et glorifiant la *justice tzarienne!* Yvan, parcourant la place, examina les amas de cadavres en souriant. Quant au prince Viazemskoï, il expira dans la prison au milieu des tortures.

Le tyran se reposa pendant trois jours, car il était indispensable d'inhumer les cadavres; mais le quatrième, on amena sur la place de nouveaux condamnés; cette fois ces sanglantes victimes, privées de sépulture, restèrent huit jours exposées à la voracité des chiens, qui se les disputaient. Les femmes des gentilshommes égorgés, au nombre de quatre-vingts, furent noyées dans la Moskova. Les princes Obolenskoï, Prozoroffskoï, les boïars Vorontzoff, Boutourline, etc., furent égorgés. Le voïévode Golokhvastoff, qui se réfugia dans un monastère, en fut retiré; le tzar le fit placer sur un baril de poudre à canon, qu'il fit sauter, et dit en plaisantant : « Les cénobites sont des anges » qui doivent s'envoler au ciel! » Le prince Schakhoffskoï fut tué de la propre main du tzar, d'un coup de masse d'armes. Il va sans dire que les biens des victimes furent confisqués et devinrent apanages du tzar.

Outre les poêles ardents, on construisit, pour la torture, des fourneaux d'une espèce particulière; on fabriqua des tenailles, des griffes de fer, de longues aiguilles. On coupait aux malheureux patients les membres l'un après l'autre; on les sciait en deux parties, au moyen de cordeaux; on les écorchait tout vifs; on leur tailladait la peau du dos par longues tranches!...

Lorsqu'au milieu des horreurs du carnage la Russie était comme pétrifiée par la terreur, le palais d'Yvan retentissait du bruit de joyeux festins. Le tzar s'y livrait au plaisir, entouré de ses satellites et d'histrions qu'on leur envoyait avec des ours. Il se servait de ces animaux pour la chasse aux hommes dans ses moments de fureur, ou comme simple divertissement. Quelquefois, apercevant près du palais un groupe de citoyens paisiblement rassemblés, il faisait lâcher deux ou trois ours, et riait aux éclats de l'épouvante que causaient ces bêtes féroces déchirant quelques malheureux.

L'un des principaux amusements du tzar était une nombreuse troupe de bouffons, dont les fonctions étaient de le faire rire avant et après les meurtres. Souvent ils payaient de leur vie un bon mot hasardé. On distinguait parmi eux un prince Gvozdieff, qui occupait un rang élevé à la cour. Un jour, mécontent d'une de ses plaisanteries, le tzar lui versa sur la tête une écuelle de soupe bouillante; le malheureux, poussant un cri de douleur, veut prendre la fuite; mais Yvan lui porte un coup de couteau, et Gvozdieff, baigné dans son sang, tombe sans connaissance. On appelle sur-le-champ le docteur Arnolphe, et le tzar lui dit : « Sauvez mon bon serviteur, j'ai » plaisanté avec lui un peu trop rudement. » — « Si rudement, » répondit le docteur, que Dieu seul et Votre Majesté pourraient » le rendre à la vie. Il ne respire plus! » Le tzar fit un geste de mépris, donna au mort l'épithète de chien, et continua de s'amuser.

Un autre jour, au moment où il était à table, le voïévode Boris Titoff se présente devant lui, s'incline jusqu'à terre et lui adresse les compliments accoutumés. Le tzar lui dit : « Dieu te conserve, mon » cher voïévode, tu mérites une grâce de ma part; » et prenant un couteau, il lui coupe une oreille! Titoff, sans laisser paraître la moindre douleur, sans changer de visage, remercia le tzar de sa *gracieuseté*, et lui souhaita un heureux règne!...

Quelquefois le tyran, bien que plongé dans la sensualité, semblait en oublier les plaisirs; il repoussait soudain les mets et les liqueurs, abandonnait les festins, puis d'une voix de tonnerre appelant sa lé-

gion, il s'élançait sur un cheval et courait se baigner dans le sang. C'est ainsi qu'il, quittant un dîner somptueux, il sortit un jour de son palais pour aller massacrer les prisonniers de guerre polonais, enfermés dans Moskou. Cette fois-ci l'épreuve fut dure : il n'avait point affaire à de vils sujets moskovites, qui souffraient si ignominieusement tant d'horreurs, mais à des Polonais libres et civilisés. Le Polonais Bykow lui arracha la lance des mains du tzar, et allait l'en percer lui-même, lorsqu'il reçut la mort d'un coup porté par le tzarévitsch Yvan-Yvanovitsch ; car, dans de semblables occasions, ce jeune prince secondait son père avec ardeur, afin de maintenir purs et intacts les principes tzariens, sans lesquels l'existence de la Russie n'est pas possible. *[illegible]* !... Après avoir assassiné plus de cent Polonais enchaînés, le farouche exterminateur s'en retourna triomphant dans son palais, aux cris ordinaires de ses satellites, *[illegible]* ! et se remit à table.

Un ambassadeur italien s'étant un jour présenté devant le tzar sans se découvrir, Yvan lui fit clouer son chapeau sur la tête. Malgré ce terrible exemple, Jérôme de Boze, ambassadeur de la reine d'Angleterre, osa encore mettre son chapeau en présence du tyran, qui lui dit : « Sais-tu quel traitement a subi un autre ambassadeur pour » une semblable hardiesse? » — « Oui, mais si l'on fait une insulte » à son ministre, Sa Majesté la reine Élisabeth saura bien en tirer » une vengeance éclatante ! » Et le tzar, se tournant vers ses courtisans, s'écria : « Voilà un brave ! qui de vous eût agi et parlé de la » sorte pour soutenir mon honneur et mes intérêts ? »

C'est un grand malheur pour l'Europe et pour la civilisation, que le tzar ait reculé devant la fermeté de Boze, car s'il en eût été autrement l'Angleterre n'aurait pas soutenu, protégé et enrichi pendant plus de trois cents ans l'épouvantable Moskovie.

Une autre fois, le tzar ayant appris que deux dames s'étaient permis quelques plaisanteries sur son compte, ordonna de les amener dans son palais; là, les ayant fait dépouiller de tous leurs vêtements, il versa un boisseau de pois sur le parquet et les obligea de les ramasser un à un. Ce ne fut qu'après avoir accompli cette singulière pénitence qu'il leur fut permis de s'habiller et de retourner chez elles.

Ennuyé de son veuvage, bien que peu scrupuleux sur les lois de la chasteté, Yvan cherchait depuis longtemps une troisième épouse. On amena au tzar, dans la Slobode Alexandrovskaïa, des jeunes filles de toutes les villes des possessions moskovites, sans distinction de naissance et au nombre de plus de deux mille. Chacune lui ayant été présentée séparément, il en choisit d'abord vingt-quatre, et parmi celles-ci douze, que les médecins et les sages-femmes eurent ordre de visiter. Il compara longtemps leur beauté, leurs grâces, leur esprit, et donna enfin la préférence à Marfa Sabakine, fille d'un marchand de Novogrod. Il choisit en même temps une fille pour son fils aîné, nommée Eudoxie Sabouroff.

Tout à coup la fiancée du tzar tomba malade et commença à maigrir d'une manière surprenante. On répandit le bruit qu'elle avait été ensorcelée par de secrets ennemis, jaloux du bonheur domestique d'Yvan. Les soupçons se portèrent aussitôt sur les proches parents des défuntes tzarines, Anastasie et Marie. On ordonna une enquête, et avec elle recommencèrent les massacres. Le prince Michel Temgroukhovitsch, beau-frère d'Yvan, fut empalé. Les Yakovleff et Sabouroff périrent par le knout. Léon Soltykoff fut étouffé dans une prison. On imagina alors un nouveau genre de supplice. Élisée Bomélius, médecin, proposa au tzar d'employer le poison avec un art si infernal, que l'homme empoisonné expirait précisément à l'instant indiqué par l'autocrate. Ainsi périrent le prince Gvozdieff-Rostoffskoï, Griaznoï et autres.

Cependant, le 28 octobre 1571, le tzar épousa la malade, espérant, comme il le disait lui-même « l'arracher à la mort par cet acte » d'amour et de *confiance dans la miséricorde du Tout-Puissant !* » Six jours après son mariage, il ordonna celui de son fils avec Eudoxie; mais le banquet nuptial fut terminé par des funérailles : Marfa expira le 13 novembre.

Depuis, le tzar n'aperçut plus une ombre de résistance, le moindre danger pour sa personne : il avait exterminé ce qu'il appelait les *ambitieux*; leurs richesses étaient partagées entre le trésor du tzar et les hommes muets complaisants de sa cruauté. Rassuré de la sorte, il abolit en 1572 l'odieuse légion d'*opritschniks* qui depuis sept années faisait trembler toute la Moskovie. Mais ces élus, quoique privés de leur uniforme, devinrent néanmoins courtisans ordinaires et fonctionnaires d'État ; ainsi le nom d'*opritschniks* n'existait plus, mais la tyrannie n'était pas rassasiée de victimes ; seulement elles tombaient plus rarement.

Le premier des voïévodes, le prince Michel Vorotinskoï, fut livré aux supplices dix mois après ses triomphes. Il était accusé, par un de ses esclaves, de sortiléges ; délation absurde et toujours agréable au tyran. Ce fameux guerrier, chargé de fers, fut amené devant le tzar. A l'aspect du délateur, à la lecture de l'accusation, Vorotinskoï dit avec douceur : « [illegible] Majesté, mon aïeul et mon père m'ont appris à » servir avec zèle Dieu et mon souverain ; à recourir dans mes chagrins aux autels du Très-Haut, et non pas aux sorcières. Ce calom» niateur est mon esclave; il est fugitif et convaincu de vol. Pourriez» vous ajouter foi au témoignage d'un scélérat? » Pour toute réponse, le guerrier sexagénaire, couché, lié sur une bûche, fut placé entre deux brasiers ardents! L'autocrate de la Moskovie lui-même se servit de son bâton ensanglanté pour approcher des tisons enflammés du corps de ce martyr.

On fit périr en même temps le voïévode prince Odoïeffskoï, frère de la malheureuse Eudoxie, belle-fille d'Yvan. Le vieux boïar Morozoff fut mis à mort avec ses deux fils et Eudoxie son épouse, fille du prince Bielskoï. Le prince Pierre Kourakine, Yvan Boutourline, Pierre Zaitzoff, l'un des plus zélés *opritschniks*, Grégoire Sabakine, oncle de la feu tzarine Marfa ; le prince Touloupoff favori du tzar ; Borissoff, l'échanson Caliste Sabakine, beau-frère du tzar ; l'écuyer prince Yvan Dénétélévitsch, furent brûlés, dépecés, étranglés, tailladés... Yvan suivait constamment son *système de fusion*. S'il achevait d'exterminer les anciens boïars condamnés par sa politique, il n'épargnait pas davantage les nouveaux, qu'il proscrivait *impartialement*. A la même époque il fit mettre à mort un saint homme nommé Cornélius, abbé de Pskow, avec l'un de ses disciples ; ils furent écrasés au moyen d'un instrument de torture. Léonidas, archevêque de Novogrod, soupçonné d'être favorable à la cause polonaise, fut mis dans une peau d'ours; on lâcha contre lui des chiens qui le mirent en pièces. Le médecin Bomélius, cet odieux instigateur des empoisonnements à terme, fut brûlé vif sur la place de Moskou.

Enfin, quelques signes extraordinaires qu'on apercevait au ciel ébranlèrent l'esprit du tzar. L'apparition d'une comète avait, disait-on, présagé de nouvelles calamités. Le jour de Noël, par un ciel éclairé des rayons du soleil, la foudre avait embrasé la chambre à coucher d'Yvan, dans le repaire d'Alexandrovskaïa. On avait entendu aux environs de Moskou une voix terrible qui criait : *Fuyez, fuyez, Moskovites!...* Dans les mêmes lieux, une pierre sépulcrale en marbre, sur laquelle se trouvait une inscription mystérieuse et inexplicable, était tombée du ciel ; le tzar étonné avait ordonné à ses gardes de la briser, après l'avoir examinée lui-même.

Mais la mesure des crimes n'était pas encore comblée, il lui restait à consommer le plus épouvantable pour son cœur paternel, et l'infanticide couronna l'horrible série des forfaits du système autocratique des tzars, système et crime qui s'accompliront fidèlement deux cent trente-six ans plus tard par Pierre Ier, dit le *grand* et l'*orthodoxe*, sur son propre fils Alexis-Pétrovitsch!

Yvan préparait, comme on l'a vu, à la Russie *un autre lui-même* dans la personne de son fils, qui était en tout point digne de son père. En 1582, lorsque le roi de Pologne Étienne Batory écrasait les Moskovites et reprenait sur eux les anciennes provinces litvaniennes, le tzarévitsch va trouver son père et lui demande d'être envoyé à Pskow, assiégée par les Polonais. A cette proposition, Yvan tout furieux s'écrie : « Rebelle, tu veux me détrôner de concert avec les » boïars ! » Et il lève le bras contre son fils. Boris Godounoff essaye en vain de l'arrêter ; le tzar, avec son bâton ferré (que les tzars ont conservé *religieusement* jusqu'ici dans le musée *national* des curiosités *nationales* à Moskou), fait plusieurs blessures sur la tête du tzarévitsch, et renverse l'infortuné baigné dans son sang.

A cet aspect, la fureur d'Yvan s'évanouit. Frappé de terreur, pâle, tremblant, il s'écrie avec l'accent du désespoir : « Malheureux, j'ai tué » mon fils !... » Il se jette sur lui en versant des larmes; il l'embrasse, essayant d'arrêter le sang qui coulait d'une profonde blessure ; il appelle à grands cris le secours des médecins ; il implore la *miséricorde divine* et le pardon de son fils... Mais cette fois enfin la justice céleste venait d'accomplir ses décrets!... Le tzar atterré, l'œil hagard, resta plusieurs jours assis auprès du cadavre de sa victime sans prendre de nourriture, sans goûter un instant de sommeil...

Aux funérailles, le tzar, dépouillé des marques de sa dignité, couvert de lugubres vêtements, poussait des cris déchirants et se frappait la tête contre le cercueil de son malheureux fils... Pendant quelques jours, abandonné aux plus violentes angoisses, il ne connut plus le sommeil. Au milieu des nuits, comme épouvanté par des spectres, il se réveillait en sursaut, tombait de son lit, se roulait par terre en poussant de lamentables cris.

Enfin les derniers instants du monstre approchaient; mais il mourut comme il avait vécu, en exterminant les hommes. Il croyait pouvoir vivre longtemps, il était dans sa cinquante-quatrième année; mais il commença à s'affaiblir visiblement dans l'hiver de 1584.

A cette époque parut une comète dont la queue avait la forme d'une croix. Le tzar s'étant rendu pour la voir sur l'*escalier rouge* du Kremlin, l'observa longtemps, et dit à ceux qui l'entouraient : « Voilà » le présage de ma mort! » Poursuivi par cette idée, il fit chercher en Moskovie, en Sibérie et en Laponie des astrologues ou des devins, en rassembla une soixantaine, et leur assigna pour résidence une maison dans Moskou. Tous les jours son favori Bielskoï allait discuter avec eux au sujet de la comète. Bientôt Yvan fut attaqué d'une maladie alarmante. Ses entrailles commençaient à se corrompre et son corps s'enflait; les astrologues lui ayant annoncé qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, c'est-à-dire jusqu'au 18 mars, il leur imposa silence, les menaçant de les faire brûler vifs s'ils avaient l'audace de répandre cette prédiction.

Dans le courant de février il s'était encore occupé d'affaires ; mais

le 10 mars il se sentit plus mal : le 15 mars il contempla ses trésors, les pierres précieuses, fruit de ses rapines; il relut avec volupté la liste de ses victimes innombrables... Sa belle-fille, l'épouse de Fédor, s'étant approchée du malade pour lui prodiguer de tendres consolations, recula d'horreur et s'enfuit épouvantée de sa lubricité....

Déjà les forces du tzar diminuaient sensiblement, et le délire de la fièvre égarait ses idées. Etendu sans connaissance, il appelait à haute voix le fils qu'il avait tué; il le voyait et lui parlait... Toutefois, le 17 mars, il se sentit un peu mieux, par l'effet d'un bain tiède ; le lendemain il dit à Bielskoï : « Allez annoncer la mort à ces imposteurs d'astrologues. D'après leurs contes, c'est aujourd'hui que je dois mourir, et je sens renaître mes forces. — Attendez, répondirent les astrologues, la journée n'est pas encore écoulée. »

On prépara un second bain dans lequel il resta environ trois heures; ensuite il se coucha et prit quelque repos. Un instant après, il se lève, il demande un jeu d'échecs, et, assis sur son lit, il arrange lui-même les pièces pour jouer avec Bielskoï... Tout à coup il tombe, et ferme les yeux pour toujours!

Telle fut la fin du monstre autocratique. Tels étaient et le tzar et ses sujets! Qui de lui ou d'eux étonneront l'histoire et l'humanité ?...

Les souverains soit temporels, soit spirituels semblèrent tolérer les crimes d'Yvan. Les rois de Pologne Sigismond-Auguste et Etienne Batory élevèrent seuls en vain leur voix royale et humaine. Le pape Grégoire XIII, dans le but louable de pouvoir réunir les schismatiques à l'Eglise romaine, eut cependant le malheur de flatter Yvan. En effet, en envoyant au tzar en 1576 le prêtre Rodolphe Klenchen, qui connaissait la langue et les usages moskovites, il lui avait donné une instruction écrite et l'avait chargé de déclarer aux boïars : « Que Sa Sainteté le pape ayant beaucoup entendu parler de la puissance, des conquêtes, de l'héroïsme, de la piété, des qualités étonnantes et aimables que possédait le tzar Yvan Vassiliévitsch, s'empressait de satisfaire enfin le désir qu'il nourrissait depuis longtemps, celui de témoigner à un monarque aussi extraordinaire l'amitié la plus cordiale, espérant qu'il voudrait bien réprimer les Ottomans et garantir l'intégrité de la religion de Jésus-Christ sur tout le globe.... »

Depuis bien longtemps la Pologne des Piasts, des Jagellons, des rois électifs, aussi bien que la Pologne tombée, renaissante, proscrite ou réfugiée n'ont jamais cessé d'avertir l'Europe sur les dangers qui la menacent du côté du Nord, et de lui apprendre ce qu'était, est et sera le système autocratique des tzars, si l'on ne réprime pas son audace. Les Polonais n'ont jamais cessé de dire et de répéter que les Rurik, les Romanoff, les Holstein-Gottorp, sont tout un ; qu'ils s'appellent Yvan, Pierre I[er], Catherine II ou Nicolas I[er], leur but constant est de subjuguer l'Europe!...

CHAPITRE IX.

Ouverture de la première campagne contre le tzar de Moskovie. — Manifeste du roi Etienne Batory du 12 juillet 1579.

Nous avons fait suffisamment connaître le tzar de Moskovie, et on a pu juger quel était l'adversaire d'Etienne Batory. Nous avons laissé ce dernier au moment qu'il faisait ses préparatifs de guerre pour combattre les invasions et les empiétements du tzar sur les possessions polonaises. Maintenant nous allons le voir marchant à la tête d'une belle armée. Après avoir quitté Krakovie, il passa par Warsovie, Grodno et Wilno. En arrivant à Swir, où était indiquée la réunion de l'armée, le roi y publia le 12 juillet 1579, le mémorable manifeste suivant, qui doit être précieusement conservé dans les annales de l'Europe civilisée :

« Il n'est assurément personne qui ne connaisse toute l'étendue des dommages que le grand-duc de Moskovie a fait éprouver de nouveau à notre royaume de Pologne et à notre grand-duché de Litvanie, et qui ne soit persuadé que nous prenons aujourd'hui les armes non pas trop tôt, mais peut-être même trop tard, et par les plus justes motifs. Cependant, comme nous ne saurions trop satisfaire notre désir de prouver que nos entreprises et nos actions sont appuyées sur l'équité et la justice, nous tenons à en convaincre ceux que cette guerre intéresse. Nous avons donc pensé qu'il était de notre devoir d'informer nos armées composées de soldats de notre royaume de Pologne, du grand-duché de Litvanie, de Hongrie, de Germanie et d'autres nations étrangères, de tous les démêlés même les plus récents, qui se sont élevés depuis notre avénement au trône, entre nous et le grand-duc de Moskovie. Ils verront clairement que nous n'avons rien négligé, suivant notre devoir de prince catholique, pour éviter l'effusion du sang chrétien, et rétablir sur les bases de l'équité la bonne intelligence entre nous et notre ennemi, mais que toutes ses entreprises et tous ses actes, accompagnés d'injures contre nous, ont eu pour but la conquête et la ruine de nos forteresses, de nos villes, des pays soumis à notre domination et notre propre déshonneur.

» Aussitôt que nous fûmes monté sur ce trône, nous en informâmes les autres princes chrétiens, au nom des ordres de l'Etat. Nous envoyâmes au grand-duc de Moskovie nos ambassadeurs, pour lui apprendre l'accroissement de notre dignité et de notre puissance, et lui témoigner notre vif désir de rétablir la paix entre les deux royaumes et de la conserver. Il les assura verbalement de ses bonnes dispositions, de sa bienveillance pour le nom et le sang chrétien, et leur remit un sauf-conduit pour une ambassade plus considérable. Il nous informa en outre par une lettre particulière, qui est encore en ce moment entre nos mains, qu'il avait donné ordre à ses sujets de s'abstenir de toute injure et méfait à notre égard tant que dureraient les négociations, en nous priant d'en agir de même dans nos Etats. Bien qu'il ne pût si adroitement dissimuler, qu'il ne se trahît par des expressions blessantes pour notre dignité, nous pensâmes que là se bornerait son orgueil, qu'il reviendrait dans la suite à de meilleurs sentiments et songerait à la paix publique et au salut de ses sujets. Nous ajoutâmes foi à ses affirmations. En conséquence, ordre fut donné à nos sujets de suspendre toute hostilité avec les Moskovites, et nous envoyâmes au duc de Moskovie lui-même une ambassade composée des plus hauts dignitaires de notre couronne, l'illustre Stanislas Kryski, palatin de Mazovie; Nicolas Sapieha, palatin de Minsk, et Théodore Skumin, trésorier de notre cour de Litvanie.

» Tandis que nous prenions ces mesures, il violait ses promesses. Pour nous, comptant sur sa bonne foi, nous étions bien éloignés de craindre quelque hostilité, lors du départ de nos ambassadeurs, et nous nous regardâmes comme à l'abri de tout danger. Tout à coup, sans déclarer ni la trêve rompue ni la guerre commencée, lui-même, accompagné de son fils aîné, il envahit la Livonie à la tête de ses troupes. Il soumet nos sujets par la ruse et la trahison ; et le fer et la flamme à la main, il marche contre les chrétiens, auxquels il ravit leurs femmes, leurs enfants, leur liberté et leur vie. Il profite de la nécessité qui nous retient sur les frontières de notre royaume pour surprendre quelques-unes de nos places fortes. Dirai-je les cruautés qui marquent le passage de ses soldats? Raconterai-je comment ils faisaient mourir leurs prisonniers au milieu des plus affreux supplices, les infamies auxquelles ils condamnèrent les femmes les plus nobles et les plus vertueuses, avec quelle joie féroce ils se baignaient dans le sang des chrétiens, et toutes les cruautés auxquelles ils s'abandonnèrent? Le temps ne me le permet pas, et ceux qui ont survécu à ces tourments ou qui ont échappé de quelque manière à leur barbarie vous les attesteront.

» Déjà nos envoyés atteignaient les frontières de la Moskovie, lorsqu'ils reçoivent la nouvelle inattendue des hostilités. Ils s'arrêtent sur les confins mêmes de la Moskovie, et s'empressent de nous instruire de la rupture de la paix, que le grand-duc jurait de respecter dans ses lettres. Cependant, bien que nous ayons ressenti vivement cette injure, nous avons cédé au désir d'épargner le sang des chrétiens et de rétablir la paix et la tranquillité, sans que des provinces chrétiennes, de part et d'autre, aient à l'acheter au prix de nouveaux ravages et de plus grands désastres. Nous avons ordonné à nos ambassadeurs de poursuivre leur route et de parvenir jusqu'au grand-duc de Moskovie, pour savoir de lui-même comment il entendait conserver la paix avec nous, pour réclamer les provinces qu'il nous avait enlevées à cette époque, contrairement aux termes de ses lettres; enfin pour lui demander entière réparation des maux qu'il avait attirés sur nos sujets.

» Qu'arrive-t-il? Nos ambassadeurs étaient en sa présence, le Moskovite avait commencé à conférer avec eux par l'intermédiaire de quelques-uns de ses favoris, lorsque tout à coup il s'abandonna à l'orgueil et à la violence de son caractère. Il ne voulut pas entendre parler d'accommodement au sujet de la Livonie, et défendit même de faire mention de cette province. Il insulta, soit verbalement, soit par écrit, notre personne et notre dignité en termes dont la violence ne convient ni à un roi, prince chrétien, ni même à un simple particulier. Il fit valoir ses prétendus droits sur notre royaume de Pologne et sur le grand-duché de Litvanie, par je ne sais quels titres sans valeur. Ces droits, il les réclamait comme étant le quatorzième descendant d'un Prussus, dont personne n'a jamais entendu parler et qui n'a même pas existé, qui était, disait-il, le frère d'Octave César et le fondateur de sa famille! C'était au nom de cette prétendue descendance qu'il réclamait le royaume de Pologne tout entier et le grand-duché de Litvanie. Il fit cette revendication de notre couronne, lorsque déjà nos ambassadeurs, après de longues et nombreuses conférences avec les conseillers moskovites, qu'il avait désignés pour cet objet, avaient réglé les conditions d'une nouvelle trêve, lorsqu'ils avaient rédigé les lettres dans lesquelles ils reconnaissaient ce qui avait été stipulé de part et d'autre; et enfin, lorsque déjà le grand-duc de Moskovie les avait reçues. Mais, bien loin de leur remettre une copie exacte des lettres qu'il avait entre les mains et qui renfermaient les véritables conventions reconnues par ses ambassadeurs et les conseillers moskovites, il modifia les clauses du traité à son gré et à sa fantaisie. Il ne voulut pas que la trêve regardât la Livonie; de plus il exigea que dorénavant nous le reconnussions pour le maître de cette province, y compris le duché de Kourlande, et de tous les pays soumis à notre domination jusqu'aux frontières de la Prusse, c'est-à-dire d'une partie de la Litvanie elle-même. Ces lettres

ainsi modifiées, il jura d'en respecter les clauses, et contraignit par la force nos ambassadeurs à les prendre.

» Instruit de ce fait par nos ambassadeurs avant leur départ de Moskou, nous expédiâmes au grand-duc un envoyé choisi parmi nos gentilshommes : le noble Pierre Haraburda, qui lui porta l'assurance par écrit que nous voulions rester en paix et en bonne harmonie avec lui dans l'intérêt des chrétiens. Nous lui prouvions clairement que, s'il voulait que chacun de nous prononçât le même serment, il fallait comprendre dans une même paix et nous et nos provinces, car il n'était conforme ni à l'honnêteté ni à la raison qu'un serment, dont le but était la paix entre deux princes, amenât la guerre au sujet de telle ou telle province. Ce qui est le gage le plus respectable de la bonne harmonie devait-il laisser place à des causes d'hostilités ! Il convenait à des princes chrétiens de ne jamais varier ni dans leurs paroles ni dans leurs actes, surtout lorsqu'ils s'étaient engagés par un serment. Il fallait donc veiller à ce que rien ne vînt troubler notre conviction d'avoir agi avec probité et d'être restés fidèles à nos engagements.

» Ces conseils que nous dictaient l'amour de l'équité et notre bienveillance furent bien loin d'avoir quelque influence sur l'esprit du Moskovite. Car, après avoir entendu notre envoyé, il exigea qu'il s'éloignât de la cour, et le retint contre son désir dans une sorte de captivité; puis, après nous avoir expédié ses ambassadeurs (et déjà une première ambassade était auprès de nous en Livonie), il mit le siége devant quelques-unes de nos places fortes, et notamment deux fois devant Wenda. Cette injure ne tarda pas à être punie. Notre armée, renforcée de secours que nous avait envoyés la Suède, battit entièrement avec l'aide de Dieu les troupes moskovites ; les canons et les autres machines de siége tombèrent entre nos mains.

» Ce fut dans ces circonstances que nous reçûmes à Krakovie, dans la capitale même de notre empire et dans notre palais, les ambassadeurs moskovites. On y voyait, en ce moment, une foule considérable d'hommes appartenant à presque toutes les nations chrétiennes, et les ambassadeurs des rois, des princes et des peuples étrangers. Mais ni leur présence dans notre sénat, où nous reçûmes les Moskovites avec tous les honneurs que se doivent les princes entre eux, ni les conseils ne purent fléchir leur orgueil et les rappeler au respect qu'ils nous devaient. Ils refusèrent d'exposer l'objet de leur mission, sous prétexte que le grand-duc leur avait défendu de prendre la parole en notre présence, à moins que nous ne leur eussions rendu certains honneurs, auxquels nous ne pouvions consentir sans déroger à notre dignité. Nous les leur refusâmes, et comme on ne put les décider ni à renoncer à leurs orgueilleuses prétentions ni à prendre la parole, ils sortirent du sénat et en même temps de Krakovie sans avoir rien fait. Ainsi donc, aucune négociation n'avait été réglée ni même entamée, lorsque nous leur permîmes de retourner en Moskovie.

» Tous ces faits montrent clairement combien nous avons désiré de conserver la paix et la bonne harmonie avec notre ennemi ; combien nous avons fait d'efforts pour épargner le sang des chrétiens et assurer leur tranquillité. Ils montrent aussi avec la dernière évidence que le grand-duc de Moskovie, par ses procédés et par ses insultes, s'est uniquement occupé, a mis tous ses soins et toutes ses pensées à être en dissentiment avec nous, et qu'il a voulu que nous renoncions et à nos provinces et à la dignité de notre nom.

» Il nous expédia ensuite par son envoyé une lettre dans laquelle il nous demande de prêter serment pour la trêve dont les clauses, comme nous l'avons montré, avaient été rédigées contre le gré de nos ambassadeurs ; de permettre à ses ambassadeurs de revenir en Moskovie, et de lui envoyer, s'il nous semblait bon, des ambassadeurs qui règleraient nos débats au sujet de la Livonie.

» Mais qui ne voit combien il serait contraire à l'équité, à notre



Stanislas de Zolkiew Zolkiewski (1547 † 1620).

devoir et à notre dignité, de reconnaître par un serment une trève dont les clauses non-seulement n'avaient pas été consenties par nous, mais auxquelles nous n'avons jamais songé? Pourrions-nous abandonner à sa tyrannie la Livonie, le duché de Kourlande, et les autres pays de notre domination, intermédiaires entre la Livonie et les frontières de la Prusse, qui suivent les lois de la Litvanie? N'avons-nous pas juré solennellement en montant sur le trône de protéger ces pays avec toute la fidélité et tout le zèle dont nous sommes capables, de les garantir au péril même de la vie des attaques de l'étranger? Cette partie de nos fonctions royales nous a toujours été la plus chère, et jamais nous n'avons donné la preuve d'un sentiment contraire. Jamais non plus nos ambassadeurs n'ont pu rien promettre, et tout prouve qu'ils n'ont rien promis qui ne fût d'accord avec notre moins inique que les précédents. Eussent-elles été écrites d'après notre volonté et notre consentement réciproques, eussent-elles été conformes à celles de nos ambassadeurs, il convenait encore que chacun de nous prêtât serment, lui selon sa formule, et nous selon la nôtre. Tant s'en faut qu'il ait le droit d'exiger de nous un serment formulé dans des lettres qu'il a écrites lui-même et à sa fantaisie contre notre pensée intime, contrairement à nos volontés et à celles de nos ambassadeurs.

» Il est bien évident pour tout le monde qu'il a agi dans des circonstances avec injustice et mauvaise foi. Du reste, rien ne le montre mieux que la conduite de ses ambassadeurs, qui, arrivés à Krakovie, refusent d'exposer et de faire connaître ce qui avait été discuté, arrangé et convenu entre nos envoyés et ceux qui avaient reçu mis-



Jean-Charles Boreyko-Chodkiewicz (1560; 1621).

manière de voir à ce sujet, car le serment par lequel ils se sont engagés à respecter la trève ne renferme aucune concession de cette nature. D'un autre côté, lorsqu'il s'agit d'une paix conclue entre des princes ou d'une convention passée entre des particuliers, quelle raison, quelle puissance, quelle nécessité peut contraindre l'une des deux parties à l'accepter, si, bien loin d'y consentir et d'y adhérer, elle n'y a même pas songé? Pour conclure une affaire, il faut commencer par mettre d'accord les intentions des deux parties, et ensuite les exprimer par écrit, de manière que non-seulement les pensées mais les mots soient conformes à leurs intentions.

» Le grand-duc, notre ennemi, ne peut certainement ignorer comment se traitent d'habitude les affaires. Il lui suffit, je ne dirai pas de se souvenir du droit et de l'équité, mais de se rappeler ce que nos augustes prédécesseurs, ce que ses ancêtres, ce que lui-même faisait autrefois constamment lorsqu'il s'agissait soit d'une trève à signer, soit d'une paix à conclure.

» L'obligation que nous impose le grand-duc de Moskovie de prêter serment d'après la formule prescrite dans ses lettres n'est pas un acte sion du grand-duc de conférer avec eux, et ce que lui-même avait décidé.

» A ces ruses et à ces artifices se joignirent des insultes publiques et des hostilités ouvertes. Non-seulement il ravageait la Livonie par de continuelles incursions, mais il élevait sur les frontières du palatinat de Witebsk, c'est-à-dire dans une province dépendante de notre grand-duché de Litvanie, une forteresse, d'où ses officiers se répandaient dans les campagnes, pillant et massacrant nos malheureux sujets. Lui-même faisait de grandes levées dans ses États et se préparait sérieusement à la guerre. Des plaintes nous arrivaient de toutes parts, soit par des lettres, soit par des messages de l'illustre duc de Kourlande, des habitants de Riga et des commandants de nos places en Livonie. Tous imploraient notre intervention et notre appui. Rien ne pouvait plus et ne devait plus nous permettre de différer la guerre. C'est pourquoi nous nous décidâmes par de justes et sérieux motifs à ne pas recevoir les lettres du Moskovite et à refuser notre serment pour des conditions qu'il avait prescrites de lui-même, de son plein gré. Notre envoyé retourna auprès du grand-duc

à Moskou, et après lui avoir exposé nos raisons lui déclara la guerre, guerre juste et légitime, puisque déjà il avait rassemblé contre nous une armée considérable sous Pskow.

Quant à ses ambassadeurs, qu'il nous redemandait, nous les laissâmes retourner en Moskovie, sans avoir rien pu obtenir d'eux, car ils persistèrent toujours dans leur silence. Nous étions en droit de les considérer plutôt comme des espions que comme des envoyés, car ils ne nous avaient pas dit un mot sur l'objet de leur mission. Néanmoins nos ambassadeurs en Moskovie, nous ayant appris que c'était une véritable ambassade, nous leur fîmes rendre tous les honneurs dus à leur titre, et donner tous les présents accoutumés dans les pays soumis à notre pouvoir. Quant à la seconde ambassade qu'il nous demandait d'envoyer en Moskovie, après avoir juré la trêve d'après la formule prescrite dans ses lettres pour régler les affaires de la Livonie, il nous a semblé qu'elle était inutile. A quoi serviraient des orateurs dans notre différend au sujet de la Livonie, si nous nous engagions par serment (et ce sont les conditions qu'il nous pose) non-seulement à lui abandonner la Livonie et la Kourlande; mais encore une partie des pays dépendant de la Litvanie, qui séparent la Kourlande de la Prusse? Nous n'avons donc pas cru devoir nous engager par cette nouvelle ambassade à consentir à la perte de nos provinces et à notre déshonneur.

» Ainsi donc, soldats! nous croyons vous avoir convaincus par l'exposé des faits précédents, que nous avons toujours voulu éviter toute effusion du sang chrétien, que nous avons toujours désiré la paix et la tranquillité, et que ce désir nous a poussé à tenter les moyens de conciliation dont je vous ai entretenus. Tous les outrages que le grand-duc de Moskovie a faits à Notre Majesté Royale, nous les avons oubliés; nous avons sacrifié avec plaisir nos ressentiments à la paix et à la fortune de nos sujets chrétiens. Mais toute l'ardeur que nous avons montrée pour le maintien de la paix et de la bonne entente entre nos deux Etats, loin de nous avoir fait obtenir de lui quelque chose de juste et d'équitable, semble avoir redoublé son orgueil et son insolence. Il n'a cessé de chercher les occasions de nous blesser personnellement, et de nuire à notre royaume de Pologne et à notre grand-duché de Litvanie.

» D'ailleurs, la conduite analogue qu'il a toujours suivie à l'égard de nos augustes prédécesseurs ne nous permet pas d'espérer qu'il mette jamais de lui-même des bornes à ses excès de toute nature. L'injure qu'il a faite à notre prédécesseur Sigismond-Auguste, de glorieuse mémoire, vous permettra de l'apprécier. Il abreuva d'humiliations et traita de la manière la plus indigne, contre le droit des gens, des ambassadeurs du plus haut rang choisis parmi les sénateurs que ce prince lui avait envoyés, le palatin d'Inowloclaw et le castellan de Samogitie. Il rançonna un gentilhomme polonais attaché à la cour de notre auguste prédécesseur, et s'arrogea orgueilleusement plusieurs objets précieux qui ne lui avaient été confiés que pour qu'il les examinât. Il enleva aux marchands qui l'accompagnaient une grande partie de les marchandises; et fit mutiler les chevaux sous les yeux mêmes de nos ambassadeurs. La mort inopinée du roi Sigismond-Auguste ne lui permit pas de punir cet outrage. Nous lui avons demandé réparation de ses insultes d'alors, sans qu'il se soit nullement soucié de faire droit à notre demande. Que dirai-je de cet engagement par écrit de respecter la paix qu'il donna à notre auguste prédécesseur Henri? N'est-ce pas après qu'il violait ses promesses, s'emparait de Pernau, et soumettait d'autres places fortes de la Livonie?

» Au reste, nous voyons que ses ancêtres ont été presque tous d'aussi mauvaise foi dans leurs rapports avec nos prédécesseurs; Toutes les personnes exactement informées des faits sont unanimes à cet égard, et il est facile de prouver par les lettres des ancêtres du duc actuel de Moskovie, conservées aux archives de notre grand-duché de Litvanie, combien de fois, lorsque les rois de Pologne, se reposant sur les traités conclus et jurés par les Moskovites, et croyant laisser leur royaume à l'abri de tout danger, s'engageaient dans des expéditions contre les peuples barbares et ennemis du nom chrétien, les Moskovites ont été parjures et sacriléges; combien de fois ils ont rompu les traités, repris les armes et tombé sur nos prédécesseurs au moment où ils réprimaient les incursions des païens; combien de fois ils les ont forcés de renoncer aux projets de guerre formés dans l'intérêt du monde chrétien pour venir repousser leurs attaques.

» Cet Yvan, fils de Vassili, notre ennemi, l'imite dans ses écrits et dans ses paroles, il surpasse même la versatilité, la ruse et la perfidie de ses ancêtres. C'est ainsi que, tandis qu'il envoyait à Sigismond-Auguste, notre prédécesseur de glorieuse mémoire, des lettres de sauvegarde pour les envoyés qui devaient régler les conditions de la paix, il envahissait tout d'un coup et occupait Polotsk. Il se servit du même stratagème contre nous, lorsque, après nous avoir donné l'assurance de la paix, il attaqua subitement la Livonie, et cependant il avait essayé de nous détourner, nous, notre royaume de Pologne et le grand-duché de Litvanie, de songer à la défense de cette province.

» Ainsi donc, comme rien ne peut plus nous faire espérer de voir le grand-duc de Moskovie revenir à la bonne foi et à de meilleurs sentiments, et que, bien loin de nous offrir les garanties d'une paix certaine, il ajoute aux anciennes et aux dernières injures chaque jour de nouveaux outrages, cherche tous les moyens de nous tromper et de porter atteinte soit à l'honneur de notre nom, soit à l'intégrité de de notre empire; nous croyons devoir nous en rapporter au jugement du Dieu tout-puissant, qui a tout vu de ses yeux équitables, et en appeler à une juste vengeance, après avoir inutilement employé et épuisé tous les moyens qui pouvaient nous donner une paix honorable et assurée, et épargner ainsi les biens et la vie de nos sujets chrétiens. En conséquence, nous avons fait remettre ses lettres trompeuses, et déclarer une guerre juste et légitime à Yvan, fils de Vassili, grand-duc de Moskovie.

» Cette guerre a pour but de venger et de repousser loin de nous la double insulte qui nous a été faite soit par lui-même dans ses discours et dans ses lettres, soit par ses ambassadeurs; les maux cruels qu'il fait subir depuis tant d'années à nos sujets, et tous les dommages que notre royaume de Pologne en a ressentis. Mais afin que tous sachent combien nous désirons peu la ruine et le malheur des sujets chrétiens du grand-duc, nous déclarons qu'il ne sera fait de mal (autant du moins qu'il sera en notre pouvoir de l'empêcher) à aucun de ceux d'entre eux qui ne combattront pas contre nous, soit dans les places fortes, soit sur le champ de bataille. Car nous savons bien que tous les motifs de cette guerre nous ont été fournis par le grand-duc lui-même et par lui seul. Seul, il nous attaque dans notre honneur et dans notre dignité; seul, il ne cesse de convoiter nos provinces avec une ambitieuse avidité. C'est de lui seul que nous voulons réprimer l'audace effrénée, arrêter les cruautés et les brigandages, afin de rendre (si nous le pouvons) dans la suite la paix et la tranquillité aux chrétiens.

» Nous espérons, ou plutôt nous croyons fermement que le Dieu très-grand et très-bon nous favorisera, nous, nos armées et notre royaume, dans une guerre entreprise avec des motifs si justes et si sérieux, qu'elle est pour nous une nécessité. Nous pensons aussi que les princes chrétiens et tous les hommes qui seront instruits de ces faits n'hésiteront pas de verser le sang des chrétiens, que nous avons toujours défendus, protégés et garantis de tout mal, qui nous font entreprendre cette guerre, mais que nous y avons été poussé par tant d'injures accompagnées depuis si longtemps de cruautés et de barbaries, par la nécessité de défendre notre dignité, par le triste état de nos provinces et de notre grand-duché de Litvanie, par le besoin de veiller sur le bonheur, sur les biens, sur la vie de nos sujets depuis si longtemps victimes des atrocités moskovites; enfin, par le conseil et l'avis de tous les ordres de notre royaume et du grand-duché de Litvanie, qui demandent une paix certaine, durable et le rétablissement de la tranquillité parmi les peuples de nom chrétien.

» Ce n'est pas avec de tels motifs et avec les intentions qui nous animent dans cette guerre que nous pouvons douter du zèle, de l'ardeur et de la fidélité de nos troupes; cependant nous les exhortons à montrer dans cette campagne, sous nos ordres, un courage au-dessus de tout péril et à penser à la gloire et au bonheur qui les attendent en combattant pour une si bonne et si juste cause.

» Que nos sujets se préparent à combattre avec la vaillance habituelle à notre nation, avec l'intrépidité de nos ancêtres pour se venger et se garantir à jamais des injures continuelles que leurs concitoyens ou eux-mêmes ont eu à souffrir.

» Que les étrangers qui servent sous nos drapeaux songent que s'il est beau se dévouer pour le salut de ses voisins, de se mettre en danger pour eux, il n'est pas moins important à leur sûreté particulière qu'à celle de leurs concitoyens d'éteindre l'incendie qui dévore la demeure du voisin.

» Que tous en général apportent dans une guerre si juste le plus vif désir de s'illustrer par de hauts faits. Chacun y acquerra une gloire et un mérite d'autant plus grand, qu'il aura à faire une guerre plus sérieuse et plus difficile contre l'ennemi le plus cruel du genre humain.

» Pour nous, nous allons récompenser généreusement le courage, la fidélité, le zèle, les efforts de chacun de nos soldats par notre bienveillance, notre faveur et nos largesses, de telle sorte que personne n'ait à se repentir de ses exploits, et que tous voient que nous aimons à glorifier et à honorer la valeur et les belles actions selon leur mérite.

Fait à SWIR, le 12 juillet de l'année du Seigneur 1579, et de notre règne la quatrième.

» ETIENNE, roi. »

CHAPITRE X.

Deux nouvelles campagnes contre le tzar de Moskovie. — Intervention du pape Grégoire XIII; le père jésuite Antoine Possevin. — Négociations diplomatico-religieuses. — La paix de Khiverova-Gorka. — Préparatifs du roi pour la quatrième campagne contre Moskou. — Mort du roi Etienne.

A la lecture du manifeste de Batory, la Pologne et sa brave armée furent électrisées; de son côté, toute l'Europe civilisée attendait

avec impatience les résultats de cette expédition. On commença par le siége de Polotsk, qui fut reprise le 29 août 1579. Sokol, Turowla, Susza, châteaux fortifiés, eurent le même sort et rentrèrent dans la possession légitime des Polonais.

A la suite de tant de victoires, le roi donna à Dzisna, à Gothard, l'investiture du duché de Kourlande, envoya ses troupes en quartiers d'hiver; revint à Wilno, où il fut reçu en triomphe; là, il convoqua, pour le 23 novembre, une diète pour aviser aux moyens de prolonger la guerre.

La seconde campagne commença par la réunion des troupes polono-litvaniennes à Czasznuki sur l'Ula en juin 1580. Partout où le roi apparut il fut victorieux, les Moskovites furent battus, et les villes de Wieliz, Uswiata, Newel, Zawolocz, Jezierzysze, Porchow, Opeka, Starodubow, furent reconquises. Lorsque le roi se trouva au siége de Wielkie-Luki, le grand-duc Yvan expédia en toute hâte deux plénipotentiaires d'un haut rang, Sitzkoï et Piroff, pour obtenir des négociations. L'historiographe moskovite Karamzine dit à ce sujet : « Les envoyés d'Yvan, en se rendant au camp des Polonais, furent obligés d'entamer d'humiliantes négociations. Le roi Etienne les reçut dans sa tente d'un air plein de hauteur. Il resta assis et couvert lorsqu'ils le saluèrent au nom du tzar, et ne daigna pas leur adresser une seule parole de bienveillance. Ils exigeaient d'abord que le roi levât le siége de Wielkie-Luki, lorsqu'ils furent interrompus tout à coup par une salve d'artillerie polonaise; ils montrèrent alors plus de condescendance. C'était, disaient-ils, pour la première fois que leur maître entamait des négociations avec la Pologne hors de Moskou. Ils consentaient, en son nom, à concéder le titre de frère à Etienne si celui-ci voulait rendre Polotsk à la Russie. Ces propositions ayant été rejetées, ils allèrent même jusqu'à renoncer à cette ville et à offrir la cession de la Kourlande avec vingt-quatre places de la Livonie; Etienne exigeait, outre la Livonie entière, l'abandon de Wielkie-Luki, Smolensk, Pskow et Novogrod. Sitzkoï et Piroff déclarèrent alors qu'il leur était impossible de faire d'aussi grands sacrifices, et sollicitèrent leur congé ou la permission d'écrire au tzar. On expédia aussitôt un courrier à Moskou, et le même jour, 5 septembre, le feu ayant pris dans une tour remplie de poudre, l'explosion fit sauter une partie de la forteresse; la flamme acheva la destruction des murailles, et les Russes tombèrent sous le fer des Polonais... »

Cette nouvelle victoire termina la seconde campagne. Le roi souffrant repartit pour Warsovie, et distribua son armée dans les quartiers d'hiver.

A la diète de Warsovie (février-mars 1581), le roi dit aux représentants de la république : « Réjouissez-vous du triomphe de nos » armes, mais sachons en profiter. Le destin semble nous livrer tout » le tzarat de Moskovie : le courage et l'espérance mènent à la » gloire. Voulez-vous suivre un système de modération, suivez-le, » mais sachez qu'avec les Moskovites la modération et les négocia- » tions ne servent à rien! Faites au moins la reconquête de la Livo- » nie, principal but de cette guerre; réunie à jamais au royaume de » Pologne, elle sera pour la postérité un glorieux monument de votre » valeur. Jusque-là nous ne devons pas songer à la paix..... »

Yvan apprit la chute de Wielkie-Luki dans son repaire d'Alexandrovskaïa, que nos lecteurs connaissent déjà si bien. Tout aussitôt il expédia de nouvelles instructions à ses envoyés Sitzkoï et Piroff, qui suivaient Etienne d'un lieu à l'autre jusqu'à Warsovie. Là ils lui offrirent d'ajouter encore à leurs concessions quelques districts de la Livonie; le conjurant de suspendre les hostilités et d'envoyer ses ambassadeurs à Moskou pour traiter de la paix. Mais le roi leur répondit : « Retournez chez vous : vos négociations n'ont pour but que » de gagner du temps; je n'accorderai ni ambassade ni paix, ni » trêve jusqu'à ce que l'armée moskovite ait évacué toute la Livo- » nie. »

Le tzar, courageux avec les esclaves et les désarmés, mais lâche avec les hommes libres et les glorieux soldats de la Pologne, adressa une lettre *amicale* à Etienne : « Il l'appelait cette fois son *frère*, et le » suppliait de ne pas rassembler ses troupes pour l'été suivant. » Il fit partir sur-le-champ deux boïars, Pouschkine et Pissenskoï, membres de son conseil tzarien, pour aller trouver le roi de Pologne, avec des instructions qui leur prescrivaient « la douceur et l'humilité dans » les négociations; de supporter non-seulement des injures, mais jus- » qu'à des voies de fait, des coups de poing et de bâton, pourvu » qu'ils obtiennent la paix. »

Avec cela Yvan consentait à confirmer encore à Etienne, la possession perpétuelle de toutes les forteresses conquises par les Polonais, ne se réservant que la partie orientale de l'Esthonie et de la Livonie, c'est-à-dire Narva, Bialy-Kamien (Weissenstein) et Dorpat. A ces conditions, il proposait une trêve de sept ans.

Mais le roi des Polonais connaissait parfaitement la duplicité de la politique des tzars, pour qui rien n'est sacré. La réponse du roi aux propositions d'Yvan fut une troisième campagne. Il congédia les envoyés russes, il méprisa d'employer *les coups de poing et de bâton*, mais il leur remit pour le tzar des livres latins, allemands et polonais, publiés en Allemagne et en Pologne, et où on prouvait historiquement que les anciens souverains de Moskovie étaient des vassaux des khans de Tauride (Krimée), et non pas les descendants de César-Auguste! Avec cela Etienne écrivit à Yvan une lettre où on remarquait ces passages : « ... Mais où êtes-vous donc, Dieu du pays des » Russes, ainsi que vous vous faites appeler par vos malheureux es- » claves? Nous n'avons aperçu encore ni votre personne ni la ban- » nière de la croix dont vous parliez sans cesse, effrayant seulement » les Moskovites avec vos crucifix et non pas les Polonais. S'il est » vrai que vous ayez pitié du sang des chrétiens, je vous offre un » combat singulier : désignez vous-même le temps et le lieu; parais- » sez-y à cheval, et nous combattrons seuls, afin que Dieu accorde la » victoire au plus juste!... »

On devine que les crimes et la lâcheté reculèrent devant les vertus et la vaillance de Batory.

La troisième campagne s'ouvrit au mois d'août 1581 par le siége de Pskow. Malgré la longueur du siége la ville aurait fini par succomber, si les *intrigues diplomatiques*, toujours si fatales aux Polonais, n'étaient venues en aide au tzar. Celui-ci, effrayé des succès de ses adversaires, envoya une ambassade et de l'argent au pape Grégoire XIII, pour lui demander sa médiation entre la Moskovie et la Pologne, et dans une note secrète il fit entendre qu'il embrasserait le catholicisme avec son pays, si le pape accédait à sa demande. Quoique ce même pape n'ait obtenu aucun succès à ce sujet en 1576, comme on l'a vu; il saisit cette nouvelle occasion; et expédia le père Antoine Possevin, jésuite, qui était connu pour son habileté transcendante.

Lorsque Possevin se présenta devant Batory, celui-ci lui dit : « Le » grand-duc de Moskovie veut en imposer au saint-père : à l'aspect » de l'orage qui le menace, il est homme à tout promettre, et la » réunion des cultes, et la guerre contre les Turks : quant à moi, il » ne me trompera pas. Cependant allez, agissez; seulement je suis » convaincu que pour obtenir une paix honorable et avantageuse, la » guerre est indispensable. »

Le roi revint en Litvanie qui réclamait sa présence, et Jean Zamoyski commandait l'armée victorieuse, lorsque les *conférences diplomatiques*, présidées par Possevin et ouvertes le 13 décembre 1581, aboutirent le 15 janvier 1582 à une paix signée à Khiverova-Gorka. Si le roi rendit les villes prises dans la province de Pskow, il garda à jamais Polotsk, Wieliz et Witebsk, ainsi que toute la Livonie, qu'il divisa en trois palatinats de Wenda, Dorpat et Pernau.

Certes, cette paix était bonne, mais elle aurait pu être beaucoup plus avantageuse sans l'intervention étrangère. Quant aux résultats qui en revinrent au Vatican, et lorsque Possevin voulut rappeler au tzar sa *promesse solennelle* de conversion, celui-ci se mit à rire, lui tourna le dos sans rien répondre. Possevin demanda alors au moins l'autorisation d'établir les jésuites en Russie, mais le tzar lui répondit : « Cette demande me paraît inopportune et inutile pour votre compa- » gnie : d'abord parce que vous ne parviendrez jamais à convertir les » Russes à votre religion, et puis, parce qu'il faudrait vingt jésuites » pour tromper ou venir à bout d'un seul Russe; ainsi toutes vos peines » seraient perdues. »

Cette réponse, qui confirmait malheureusement les prévisions du roi, ne se borna pas à tromper seulement le pape, mais la mauvaise foi moskovite recommença de nouvelles intrigues contre la Pologne, ne voulant pas exécuter fidèlement les clauses du traité; aussi en 1586, pendant que le roi était à Grodno, il envoya une ambassade à Rome, composée d'André Batory, son neveu, et de Solikowski, archevêque de Léopol, pour communiquer au pape Sixte V le projet de faire la guerre aux Moskovites. Le pape promit de l'assister. Etienne, pour obtenir encore l'assentiment des états, fixa pour le mois de décembre l'ouverture de la diète de Warsovie. En attendant, il commença d'un côté à faire des préparatifs de guerre, et comme de l'autre côté l'aristocratie abusait tous les jours davantage de ses priviléges et tendait à affaiblir l'autorité royale, le roi résolut d'introduire la question de l'hérédité du trône. La masse de la noblesse, qui avait une grande confiance en Batory, qui trouvait en lui et un citoyen roi, un homme tolérant dans les questions religieuses et un héros de premier ordre, secondait ses projets dans les diétines réunies déjà dans tous les palatinats, lorsqu'il mourut subitement à Grodno, le 12 décembre 1586, à la suite du poison administré par les influences qui partaient de Moskou et de quelques mécontents de l'intérieur.

Ainsi finit ce grand roi dans sa 54e année, après un règne de dix ans, et à l'époque où sa tête et son bras étaient si nécessaires au bonheur de la Pologne!

CHAPITRE XI.

Élection de Sigismond III, roi de Suède. — L'archiduc d'Autriche Maximilien s'arroge le titre de roi, il est battu par Jean Zamoyski et fait prisonnier de guerre. — Guerre entre la Suède et la Pologne. — Bataille de Kirchholm en 1605. — La Livonie rentre sous la domination polonaise.

Aussitôt que la fatale nouvelle de la mort de Batory parvint à la connaissance du primat Stanislas Karnkowski, celui-ci convoqua la diète à Warsovie, où on fixa le 30 juin 1587 pour l'ouverture de la diète d'élection.

Cette fois sur quatre candidats il n'y en eut que deux de sérieux : c'étaient l'archiduc d'Autriche Maximilien et Sigismond-Wasa, fils de Jean III, roi de Suède, et de Catherine Jagellone, sœur de Sigismond-Auguste. Le parti autrichien étant peu nombreux, le 19 août 1587, la majorité se déclara pour Sigismond III, et la journée du 5 octobre fut destinée pour la diète du couronnement. Néanmoins, dès le 22 août le parti autrichien proclama Maximilien roi, et lui envoya des ambassadeurs, comme s'il était l'interprète de la majorité.

Pendant que Sigismond débarquait le 8 octobre à Danzig, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée, arrivait en vue de Krakovie. Mais la vigilance et les talents de Jean Zamoyski déjouèrent les projets autrichiens. Au moment où Zamoyski battait Maximilien le 25 novembre, près d'un des faubourgs de Krakovie, Sigismond entrait le 1er décembre dans cette capitale, où il fut couronné le 28.

L'archiduc Maximilien, battu sur tous les points, et voyant que son compétiteur l'emportait, quitta les environs de Krakovie, et se porta vers Wielun en faisant de grands dégats. Zamoyski quitte, le 13 janvier 1588, les séances de la diète de couronnement, et marche à la poursuite des Autrichiens. Maximilien, étonné de la célérité de cette marche, et croyant que Zamoyski n'oserait le poursuivre, s'arrêta à Byczyna (Pitschen) en Silésie. Là, l'envahisseur, battu le 24 janvier, s'enferma dans la forteresse. Désespérant de résister à la bravoure polonaise, l'archiduc Maximilien, le prétendu roi de Pologne, l'élu des factieux, se rendit prisonnier avec ses troupes et ses bagages. Il eut recours à la générosité nationale des vainqueurs; il obtint qu'il ne serait pas conduit à Krakovie, mais gardé dans un château.

La veille de l'attaque de Krakovie, dont nous avons parlé plus haut, Maximilien rêva que Jacques Sobieski, grand enseigne de la couronne, ramassait à terre un diadème enrichi de pierreries, et en ceignait le front du prétendant. En se réveillant, il crut à la réalité de ce songe; mais il fut cruellement détrompé, car à la suite de ses défaites, le hasard voulut que ce même Sobieski fût chargé de la garde de l'auguste prisonnier. Toutefois il était réservé à Jean Sobieski, fils de Jacques, de sauver l'empire et l'ingrat Léopold!

Jean Zamoyski conduisit Maximilien prisonnier au château de Krasnystaw (entre Lublin et Zamosc). L'archiduc fut traité avec égards, mais il conserva son orgueil, et refusa de manger à la même table que Zamoyski; alors ce héros le fit servir à part, mais on entoura la table d'une chaine d'or. La captivité de l'archiduc dura près d'un an; pendant ce temps, le pape Sixte V et l'empereur Rodolphe II négociaient l'élargissement de Maximilien. Celui-ci ayant renoncé officiellement et solennellement au trône de Pologne, quitta sa prison le 9 mars 1589.

Lorsque parvint à Warsovie la nouvelle de la mort du roi de Suède Jean III, décédé à Stockholm le 17 novembre 1592, Sigismond III, successeur légitime à la couronne de Suède, se prépara à partir. Il quitta Warsovie le 3 août, et arriva à Stockholm le 30 septembre 1593. Sur ces entrefaites, Charles, duc de Sudermanie, oncle de Sigismond, résolut d'usurper la couronne de Suède; mais il fut déçu dans ce projet. Sigismond fut couronné le 19 février 1594, confia toutefois la régence à Charles, et s'embarqua pour revenir en Pologne au mois d'août.

Entre les années 1594 et 1596, les Tatars, les Moldo-Walaques et les Transylvains cherchèrent à envahir les possessions polonaises; mais Jean Zamoyski et Stanislas Zolkiewski les battirent et les repoussèrent sur différents points.

Les soins que Sigismond III ne cessait de prendre pour propager en Suède la religion catholique, facilitèrent au duc de Sudermanie les moyens de s'emparer de l'autorité suprême en dépit du roi de Pologne. Enfin, à la diète d'Abroga, en février 1597, Charles leva le masque, désavoua Sigismond, et entra en Finlande pour en expulser les partisans du roi. Sigismond essaya de négocier avec Charles, mais cela ne servit à rien. Alors Sigismond demanda et obtint la permission à la diète de Warsovie de partir pour la Suède. Zamoyski lui conseillait de prendre une armée imposante; mais il répondit que la persuasion et ses droits étaient plus forts que les armes.

Débarqué à Kalmar le 8 août 1598, le roi eut plusieurs rencontres avec Charles; mais ce dernier étant plus fort, gagna la bataille de Strengbroo, près Linkoping, le 25 septembre. Sigismond fut contraint de signer des conditions humiliantes, et débarqua à Danzig le 30 octobre.

En 1600, Charles de Sudermanie ne mettant plus de bornes à son ambition, fut cause que Sigismond réunit l'Esthonie à la Pologne. Charles conçut donc le projet d'envahir la Livonie. Les généraux polonais Radziwill, Dembinski, Chodkiewicz et Zamoyski battirent partout les envahisseurs. Le 18 décembre 1601, Jean Zamoyski s'empara de Wolmar, et fit prisonnier Carolosin, fils de Charles, et le général en chef Pontus de la Gardie. Le premier, envoyé à Rawa en Pologne, y mourut en captivité.

Au lieu d'argent et de munitions à envoyer aux Polonais, Sigismond III envoyait des promesses. Irrité de cette coupable incurie, Zamoyski distribua aux troupes ses propres fonds, se démit du commandement en faveur de Jean-Charles Boreyko-Chodkiewicz, et se retira dans sa terre de Zamosc en décembre 1602 : son âge et ses blessures le forçaient au repos.

Pendant ce temps, Sigismond III s'occupait plus d'intriguer avec la cour de Vienne que de la guerre de Livonie; il réunissait des trésors pour entourer son prochain mariage de luxe et de magnificence. A la diète de Warsovie (janvier et mars 1603), Zamoyski avertit le roi des dangers d'une union avec l'Autriche; mais il fut sourd à ce conseil. Aussi, Charles de Sudermanie profita de l'apathie de son neveu, et se fit proclamer, le 22 mars 1604, roi de Suède, sous le nom de Charles IX; puis il débarqua en Livonie, remporta sur Chodkiewicz, le 21 septembre, une victoire près de Bialykamien (Weissenstein), et revint à Stockholm.

Zamoyski, qui touchait à sa dernière heure, assista cependant à la diète de Warsovie (janvier-mars 1605). Dans un long discours, il apostropha le roi sur sa conduite privée et sur sa politique. En terminant, il s'écria : « Sire, je vois qu'un danger imminent menace et » notre patrie et Votre Majesté. La Suède vous a vu naître, mais c'est » la Pologne qui vous nourrit, vous vivifie, vous protége, et c'est elle, » par Dieu! qui vous supplie : corrigez-vous. Si vous voulez être heu- » reux, vous devez nous aimer tous également; pensez à la Pologne, » si vous voulez arriver à une longue vie et si vous est chère votre » royauté! »

Sigismond ne put contenir sa colère; il parla avec fureur, et se levant de son trône, il posa la main sur son épée. Les murmures partent alors de tous côtés; les sénateurs et les nonces quittent leurs places. Zamoyski fait signe de la main, un profond silence s'établit, et il prononce ces mots : « Sire, ne touchez point à votre épée, pour que la » postérité ne vous appelle pas Caïus César, et nous Brutus. Nous » faisons les rois, mais nous écrasons les tyrans. Régnez, mais ne » gouvernez pas! » Tout s'apaisa alors. Zamoyski, qui fut en même temps et grand général (connétable) et grand chancelier de la couronne, rentra à Zamosc, où il mourut le 3 juin 1605.

Charles IX ayant tout préparé pour une nouvelle expédition, envahit la Livonie. Il assiégea en vain Riga, et apprenant que Chodkiewicz, posté à Kirchholm sur la Dzwina, n'avait plus que 3,400 hommes sous ses ordres, Charles, à la tête de 17,000 Suédois d'excellente troupe, vint cerner le général litvanien le 27 septembre 1605.

En visitant les rangs, Chodkiewicz parla de la supériorité disproportionnée des forces de l'ennemi; alors un de ses compagnons d'armes et son parent, Paul Boreyko-Chodzko, qui s'était déjà distingué sous Batory, au siége de Pskow, en 1581, lui dit : « Nous compte- » rons les Suédois après les avoir vaincus! » Et le général répliqua : « Plaise à Dieu que ta prédiction s'accomplisse. Quoi qu'il en soit, » elle est de bon augure! »

Le combat commence, on se bat en désespéré pendant quatre heures. Chodkiewicz paye partout de sa personne. Pendant le carnage, un dragon suédois s'élance sur cet illustre Litvanien, et tue son aide de camp en croyant frapper le chef; mais à son tour, celui-ci tranche la tête du dragon d'un coup de sabre. Enfin, l'ennemi succombe sous la bravoure polono-litvanienne. Les Suédois laissèrent 9,000 morts sur le champ de bataille. Charles IX lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Le bulletin de cette victoire fut lu et admiré dans toute l'Europe. Parmi les lettres de félicitations qui arrivaient de toutes parts à Sigismond III et à Chodkiewicz, celle du pape Paul V, de la maison de Borghèse, datée de Rome le 9 décembre 1605, était la plus flatteuse. C'est sous de tels auspices que Sigismond épousa, le 11 décembre, à Warsovie, l'archiduchesse d'Autriche Constance, sœur d'Anna, sa première femme.

Malgré la victoire de Kirchholm, les Suédois envahirent de nouveau, en 1608, la Livonie, et s'emparèrent de Dunamunde, de Kokenhausen et de Fellin; mais Chodkiewicz, arrivant avec de nouvelles troupes, reprit en 1609, sur les Suédois, les châteaux forts de la Livonie, et s'unit étroitement avec les Esthoniens.

Depuis, la Livonie commença à se calmer, et le théâtre de la guerre se transporta en Moskovie, livrée aux usurpations des tzars, qui s'entre-tuaient pour régner sur les peuples de ces contrées.

CHAPITRE XII.

Assassinats des derniers rejetons de Rurik à Moskou. — Les faux Démétrius. — Guerre entre la Pologne et la Russie. — Bataille de Klouschino en 1610. — Élection de Wladislas de Pologne au trône de Moskovie. — Les Schouiskoi usurpent le tzarat; ils sont faits prisonniers par Zolkiewski, qui les présente à Warsovie devant le roi Sigismond III et les dignitaires de la Pologne. — Mort du tzar Schouiskoi et de ses frères; détails historiques relatifs à cet événement.

Le tzar Yvan-Vassiliévitsch le Cruel mourut, comme on le sait, le 18 mars 1584; il laissa deux fils, Fédor et Démétrius. Fédor, valétudinaire et dévot, était gouverné par Borys Godounoff, grand écuyer et gouverneur de Vladimir-sur-la-Klazma. Borys fit périr, en 1594, à Ouglitsch, le tzarévitsch Démétrius, et en 1598 il jeta dans un cachot inconnu le tzar Fédor, et s'empara de Moskou.

Léon Sapiéha, grand chancelier de Litvanie, conclut avec le nouveau tzar Borys Godounoff, en 1601, au nom de Sigismond III, une

paix pour vingt ans : mais comme Borys favorisait Charles IX, Sigismond attendait impatiemment l'occasion de s'en venger, et cette occasion arriva.

Dès l'année 1603, il se présenta un homme qui se disait le tzarévitsch Démétrius, échappé par substitution à l'assassinat d'Ouglitsch. Il était protégé par George Mniszech, seigneur polonais, à qui il promit d'épouser sa fille Marina quand il arriverait au tzarat de Moskovie. En effet, Mniszech et Démétrius réunissent une troupe de volontaires, franchissent en novembre 1604 le Dniéper à Kiiow ; ils rencontrent Yvan Godounoff, frère du tzar Borys, et les princes Schouiskoï, qui sont battus.

Sur ces entrefaites le tzar Borys meurt subitement à Moskou, Démétrius y entre triomphalement et se trouve élevé au tzarat, et Marina Mniszech devient son épouse en 1606. Les fêtes de mariage et de couronnement durèrent dix-huit jours. Vassili Schouïskoï profite de ce moment d'ivresse, forme une conjuration, fait assassiner Démétrius et massacrer un grand nombre de Polonais inoffensifs, et qui ne pouvaient pas s'attendre à tant de perfidie. Schouiskoï envoie George et Marina Mniszech au fond de la Moskovie, et se proclame tzar. Il fit exposer sur la place publique les restes inanimés de Démétrius pour prémunir les Moskovites contre les séductions d'une nouvelle intrigue. Mais vaine précaution : il se présente en 1607 un nouveau Démétrius, qui, ressemblant au premier, soutient qu'il a été préservé par un coup du ciel.

Le nouveau prétendant réunit autour de lui une troupe, s'établit à Touschino, près de Moskou, et bat les Moskovites de Schouïskoï. Marina parvient à le rejoindre, et avoue que le nouveau Démétrius est son époux légitime. Les Polonais, qui devaient venger la mort de leurs compatriotes assassinés si lâchement à Moskou, embrassèrent le parti du tzar Démétrius. Leur attitude en imposa tellement aux Moskovites, que d'un côté ces derniers appelèrent le roi de Suède Charles IX à leur secours, et que de l'autre ils offrirent la couronne tzarienne à Vladislas, fils de Sigismond III. C'est en présence de ces événements que la diète, réunie à Warsovie au commencement de 1609, vota les fonds nécessaires pour soutenir la guerre contre la Moskovie.

Pendant que les Suédois guerroyaient du côté de Pskow et de Novogrod pour la cause de Schouiskoï, Sigismond III se mit à la tête d'une armée et dès le 29 septembre 1609 assiégea Smolensk, livrée aux Moskovites traîtreusement par Glinski, du temps de Sigismond Ier. Le siége se prolongeant, les négociateurs se croisaient entre Smolensk, Moskou et le camp de Touschino sans amener aucun résultat. Enfin la conduite déréglée de Démétrius le força de se sauver à Kalouga, et le tzar Schouïskoï, aidé par les Suédois, put réunir des forces pour dégager Smolensk et repousser Sigismond III.

L'irrésolution du roi força Stanislas Zolkiewski à tenter un coup de main hardi. Les Moskovites et les Suédois étaient au nombre de quarante mille hommes ; et les Polono-Litvaniens au nombre de huit mille. Zolkiewski fait une marche rapide, arrive inattendu sur le terrain, à Klouschino (au-dessus de Gjatsk), dans la matinée du 4 juillet 1610, attaque l'ennemi stupéfait, et remporte une des victoires les plus mémorables dont les annales de Pologne fassent mention. Les Moskovites écrasés et épouvantés déposent, le 27 juillet, leur tzar Vassili Schouïskoï. Zolkiewski établit son quartier général aux portes de Moskou, et, après des pourparlers, il signe, le 27 août, conjointement avec les plénipotentiaires moskovites, le diplôme de l'élection de Wladislas au tzarat. Ensuite Zolkiewski repousse au loin le faux Démétrius, revient à Moskou, et établit en octobre son quartier général au Kremlin. Il confia pour quelque temps la garde particulière de cette place à Adam Chodzko, fils de Paul, pour récompenser le courage qu'il avait déployé à la bataille de Klouschino.

Le 28 octobre une ambassade moskovite se présenta chez Sigismond III, près de Smolensk. Le diplôme de l'élection de Wladislas portait qu'il partirait à l'instant, qu'il observerait les mœurs et les usages de ses nouveaux sujets, et qu'en se couronnant il embrasserait le rit grec. Ce dernier point, qui était contraire aux vues de ceux qui voulaient la conversion immédiate des schismatiques au catholicisme, força Sigismond à se ranger du côté de ces derniers ; et il revendiqua pour lui-même la couronne tzarienne, et c'est dans ce but qu'il retardait à donner sa réponse aussi vite qu'il devait le faire.

Zolkiewski, dont la gloire inspirait de la jalousie à quelques mauvais courtisans, fatigué d'attendre la réponse du roi, et atterré de voir méprisés ses excellents conseils, laissa à Moskou le commandement d'une partie de ses troupes à Vincent Gosiewski, et se rendit auprès de Sigismond, menant prisonniers le tzar Schouïskoï et ses deux frères, dont l'un commandait en chef les Moskovites à Klouschino.

Sur ces entrefaites le faux Démétrius fut tué par ses soldats en décembre, et Marina fut emprisonnée. Il n'y eut jamais de circonstances plus favorables pour unir deux peuples rivaux. Sigismond III tenait entre ses mains le sort de toute la Slavonie ; s'il s'en fût servi pour répandre la liberté et la civilisation, la Pologne aurait changé toute la politique du Nord ; mais la stupide indolence du roi et les intrigues de l'impatiente camarilla gâtèrent tout.

Zolkiewski, navré de douleur, quitta la Moskovie, et alla en Podolie pour surveiller les mauvaises intentions des Moldo-Walaques. Chodkiewicz le remplaça dans le commandement supérieur. Smolensk rentra le 13 juin 1611 sous la domination polonaise, et quand Sigismond revint à Warsovie, Zolkiewski lui amena ses prisonniers le tzar Schouïskoï et ses deux frères. Cette imposante et mémorable cérémonie eut lieu le 29 octobre 1611, au château royal de Warsovie, devant une nombreuse réunion des dignitaires de toute la république polonaise.

Le tableau de cette scène historique fut peint d'après nature par Dolabella, et conservé dans le château royal. Quant aux prisonniers russes, ils demeurèrent à Gostynin sur la Wistule, où ils moururent ; mais leurs corps furent transportés à Warsovie, déposés dans l'église des Dominicains dans une chapelle nommée depuis *chapelle moskovite*. Le mausolée était orné d'une table de marbre portant une inscription funéraire. En 1634, le tzar Michel-Fédorovitsch obtint du roi Wladislas IV qu'on lui rendît les cendres des Schouïsky, qui furent transportées à Moskou. En 1717, Pierre Ier obtint du roi Auguste II l'enlèvement du tableau de Dolabella. En 1766, Catherine II obtint du roi Stanislas-Auguste, par l'entremise de Repnine, de briser la table de marbre de l'église des Dominicains. Après tout cela, le tzar Alexandre Ier et son frère le grand-duc Constantin ne purent même pas supporter l'existence de l'église des Dominicains. En 1819, un des moines dominicains ayant eu le malheur de se brûler la cervelle dans une des cellules du couvent attenant, la police moskovite fit courir le bruit qu'il avait commis ce suicide sur l'autel même de l'église. On tira de cette profanation la conséquence qu'il fallait détruire entièrement l'église ; on mit la main à l'œuvre : en 1820, ce souvenir historique disparut. Sur cette place s'éleva depuis le château de la société des Amis des sciences de Warsovie, et une statue en bronze de Kopernik, œuvre de Thorwaldsen. En 1832, le tzar Nicolas Ier abolit la société littéraire, et plaça dans le château l'administration de la loterie. Comme on le voit, tout disparaît sous la main dévastatrice des Moskovites, mais rien ne périra dans les souvenirs de l'histoire et dans la mémoire des Polonais, et l'époque viendra immanquablement où les Polonais reprendront à Moskou, à Pétersbourg et autres villes de la Russie, tout ce qui leur appartient !...

Revenons à l'année 1611.

CHAPITRE XIII.

Continuation de la guerre entre la Pologne et la Russie. — Massacres des Polonais à Moskou. — Michel Romanoff est proclamé tzar. — Trêve de Diwlina de 1618. — Guerre avec la Turquie, mort de Zolkiewski en 1620, et celle de Chodkiewicz en 1621. — Paix avec la Turquie. — Guerre avec Gustave-Adolphe. — Mort de Sigismond III.

Après la cérémonie de la présentation des tzars devant Sigismond III, le roi ouvrit la diète le 9 novembre 1611. On donna alors l'investiture de la Prusse ducale à Jean-Sigismond, marquis de Brandebourg après la mort d'Albert-Frédéric d'Anspach, on prescrivit les conditions de l'hommage qu'il jura à l'issue de la diète, et il reçut incontinent l'investiture ordinaire.

Quant aux affaires moskovites, on en délibéra avec mollesse, et on n'établit qu'un faible impôt, à peine suffisant pour payer les troupes à Moskou. Les Moskovites voyant que Sigismond les abusait, se révoltèrent. Pojarskoï et Minine se mirent à la tête de cette rébellion. Un combat terrible dura trois jours (28, 29, 30 mars 1611). Ce dernier jour un incendie détruisit les deux tiers de Moskou. Enfin les Polonais se maintinrent dans les environs plus ou moins éloignés de cette capitale jusqu'au 7 janvier 1612. Mais fatigués d'attendre inutilement des secours, les uns évacuèrent la capitale, firent une confédération militaire, revinrent en Pologne et prirent de force leur solde arriérée sur les domaines du roi et du clergé ; les autres qui restèrent en Moskovie formèrent aussi une confédération, car aux lettres pressantes de Chodkiewicz Sigismond III répondait par des promesses mensongères.

Enfin une nouvelle diète s'assembla en juin 1612 à Warsovie, et quand elle eut terminé ses travaux, Sigismond et Wladislas quittèrent cette ville et arrivèrent à Orsza. Mais il était trop tard, les Moskovites avaient élu au trône Michel Romanoff, et le roi retourna en Pologne. Marina Mniszech et son fils, poursuivis par les ordres du nouveau tzar, furent noyés dans le Wolga au mois de décembre 1612.

Cependant la Pologne ne pouvait pas renoncer à ses droits, et en 1617 le prince royal Wladislas marcha contre les Moskovites. Arrivé à Viazma, il y fut reconnu le 29 octobre comme tzar légitimement élu. Le parti dévoué à Michel Romanoff s'y opposait, il est vrai, mais Wladislas et Chodkiewicz arrivèrent en vue de Moskou, où Pierre Konaszewicz, attaman des Kosaks, s'unit aux Polonais. Les deux armées au lieu de se battre à outrance, préférèrent négocier ; on négocia longtemps, mais on finit par conclure à Diwlina, le 11 décembre 1618, une trêve de quatorze ans qui était avantageuse à la Pologne, et la Russie restitua les provinces de Smolensk, de Sévérie et de Czerniechow, en reconnaissant la validité légitime et historique de ce retour des provinces polonaises à la mère patrie.

A peine la Pologne obtenait-elle du repos du côté du Nord, que

dans le Midi les Tatars, les Moldo-Walaques et les Turcs l'inquiétaient. Stanislas Zolkiewski prit le commandement des Polonais ; il fut d'abord victorieux, mais trahi par Gratien, hospodar de Moldavie: il fut attaqué près de Cecora sur le Pruth. Après une retraite de huit jours à travers des flots de Turcs et des Tatars, Zolkiewski arrive vers le Dniester. Quelques-uns de ses compagnons lui conseillent de négocier, mais le chef répond : « Dieu m'a confié » l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que j'en dois compte. Mourons, mais ne nous soumettons pas ! » Il se jette au milieu de l'ennemi, son sabre tranche encore quelques têtes, et bientôt il succombe lui-même le 7 octobre 1620. Stanislas Koniecpolski, qui commandait en second, malgré sa bravoure fut conduit prisonnier à Constantinople. Les Tatars ne trouvant plus de résistance, dévastèrent les terres russiennes, et le sultan, fier de cette victoire, annonça qu'il reviendrait l'été suivant avec des forces plus imposantes pour subjuguer la Pologne.

En effet, au mois d'août 1621, le sultan Osman, à la tête de 120,000 hommes, s'établit en vue de Chocim sur les bords du Dniester, où Chodkiewicz avait à peine 30,000 combattants à lui opposer. Plusieurs combats furent livrés, et les Ottomans ne purent parvenir à ébranler la ténacité des Polonais. Chodkiewicz, âgé de soixante-trois ans, et quoique fatigué par tant de glorieuses campagnes, paye néanmoins de sa personne, et répand la terreur jusque dans le camp du sultan. Cependant sentant sa fin approcher, Chodkiewicz se fit transporter dans sa tente, et là, sur son lit de mort, il se démit du commandement en faveur de Lubomirski. En exhortant ses compagnons d'armes à la persévérance, le héros rendit son dernier soupir le 24 septembre 1621.

Enflammés par cette exhortation, les Polonais revinrent à la charge, et couronnèrent leur victoire en réduisant les Ottomans à demander une paix avantageuse à la Pologne. Cette paix fut signée le 9 octobre. Le sultan Osman retourna à Constantinople, où les janissaires l'assassinèrent, pour le punir d'avoir perdu soixante mille hommes dans cette campagne !

Le jeune Gustave-Adolphe, roi de Suède, profitant des embarras de Sigismond, avait envahi la Pologne jusqu'à sept reprises différentes entre les années 1621 et 1629. Dans ces circonstances, le duc de Prusse, en même temps électeur de Brand-bourg, trahissait la Pologne en s'unissant aux Suédois, mais le courage des Polonais parvint à vaincre leurs ennemis. Gustave-Adolphe, battu à Stum le 28 juin 1629 par Koniecpolski, proposa la paix, en promettant de renoncer à toutes ses prétentions sur l'Esthonie et la Livonie, à condition que Sigismond renoncerait à la couronne de Suède. En effet, le 26 septembre, on signa une trève de six ans, pendant laquelle on poserait des conditions plus explicites.

Sigismond III mourut à Warsovie le 30 avril 1532, à l'âge de soixante-six ans, dans la quarante-quatrième année de son règne, et sans s'être jamais trouvé, pendant ce règne si extraordinairement long, à la hauteur de sa mission. La Pologne alors ne dut sa gloire et son salut qu'aux grands hommes de guerre qui surgissaient en foule de tous côtés !

CHAPITRE XIV.

Élection de Wladislas IV au trône de Pologne. — Expédition de Moskou. — Victoires des Polonais. — Paix de la Polanowka en 1634. — Ambassade de Trzebinski à Constantinople. — Mariage du roi Wladislas IV avec Marie-Louise de Gonzague. — Ambassade polonaise à Paris en 1645. — Mort du roi Wladislas IV.

Quoique Sigismond III fût certain que la plupart des suffrages de la noblesse polonaise appartiendraient à son fils Wladislas, néanmoins cette noblesse voulut que l'élection se fît dans toutes les formes usitées.

Le primat indiqua donc pour le 22 juin 1632 la diète de convocation ; celle-ci destina le 27 septembre pour la diète d'élection. Dans cette dernière, les mésintelligences commencèrent à éclater, mais comme survinrent les nouvelles fâcheuses de l'invasion des Moskovites, du siége de Smolensk, et d'autre part de la mort de Gustave-Adolphe tué à Lutzen ; la diète s'en alarma et proclama Wladislas dans la journée du 13 novembre. Le nouveau roi jura les *pacta conventa*, et le 6 février 1633 il fut couronné à Krakovie.

Afin de presser les préparatifs de la guerre contre le tzar, violateur des traités qu'il avait cependant jurés si solennellement, le roi Wladislas IV, accompagné de son frère Jean Kasimir, quitta Krakovie le 9 mai et arriva à Wilno, où il reçut hommage de fidélité de la part du duc de Kourlande.

L'armée polono-litvanienne, avide de gloire et de juste vengeance pour les éternels méfaits des tzars, se pressa autour du roi. Christophe Radziwill, grand général de Litvanie, se mit en avant-garde. Il marcha directement sur Smolensk, attaqua les Moskovites avec tant d'impétuosité, qu'il les enfonça partout et prépara au roi de nouveaux triomphes. En effet, Wladislas arriva à Smolensk le 2 septembre ; il confia le commandement de cette ville au palatin Gosiewski et se mit à la poursuite de l'ennemi. Sehin ou Schein, commandait en chef les troupes composées de Moskovites, de Kosaks et d'Allemands, car le tzar ramassait partout des mercenaires. Ces troupes étaient fortes de 46,000 hommes, tandis que les Polono-Litvaniens n'en avaient que 20,000 ; néanmoins Sehin se retrancha dans son camp, certain que la disette et l'intensité du froid empêcheraient Wladislas de soutenir cette guerre. Mais le Moskovite se trompa fort : les Polonais, malgré les neiges et le froid le plus rigoureux, se battirent pendant cinq mois consécutifs (octobre 1633 – février 1634), avec un courage admirable. Sur ces entrefaites, le roi apprit que Koniecpolski avait remporté le 22 octobre à Paniowcé, sur le Dniester, une nouvelle victoire sur les Turcs et sur les Tatars. Ainsi de tous côtés le sabre polonais vengeait les outrages des envahisseurs.

L'armée de Wladislas diminuait, mais la persévérance de ses soldats était telle, que Sehin, malgré les secours et les ressources qui lui arrivaient toujours, fut obligé de se rendre à discrétion le 1er mars 1634. Une quantité de munitions, de canons, d'armes furent les trophées de cette journée. Sehin s'agenouilla devant le roi, et demeura dans cette attitude jusqu'à ce que Radziwill lui donnât l'ordre de monter à cheval et de se mettre en route.

Après cette capitulation, le roi prit Dorogobouje, Viazma, Kalouga, Mojaïsk, et menaça même Moskou. Effrayé et abattu par la rapidité des succès des Polonais, le tzar Michel Fédorovitsch demanda avec instance la paix, et le roi la lui accorda. Elle fut conclue le 5-15 juin 1634, sur les bords de la Polanowka, près de Viazma. En vertu de ce traité, le roi des Polonais renonça « au droit et au titre » de tzar que les Moskovites lui avaient décerné le 27 août 1610. Il » reconnaît Michel pour tzar de Moskovie et autocrate des Russies, » sans que ce titre puisse lui donner un droit quelconque à ces Russies qui appartiennent *ab antiquo* à la Pologne. De son côté, le tzar » Michel, avec l'assentiment de son conseil, des boïars et d'autres » personnes de tout état, cède et rend à la Pologne les villes avec » leurs districts qui lui ont déjà été cédées par la trève de 1617, savoir . Smolensk, Bielaïa, Dorogobouje, Roslavl, Morovsk, Czerniechow, Starodub, Poczep, Troubczewsk, Newel, Siebiez, Krasno » et le district de Wieliz. Il reconnaît l'Esthonie, la Livonie, la » Kourlande pour possessions légitimes de la Pologne, et s'engage à » interdire le passage par ces territoires à quiconque voudrait les envahir. Il reconnait au roi le titre de duc de Russie. Les captifs des » deux côtés seront mis en liberté. Les frais de guerre seront supportés par le tzar. Les Polonais recevront beaucoup de fourrures de » martres-zibelines. » Ce traité perpétuel fut ratifié à Moskou le 19 mars, et à Warsovie le 3 mai 1635.

Si la bonne foi, si la fidélité aux engagements, si l'esprit et la lettre de l'Evangile étaient possibles chez les tzars et dans la politique de leur cabinet, la tranquillité et le repos de l'Europe pourraient se perpétuer; mais rien n'est sacré pour la Russie; dans le malheur, elle s'humilie, elle signe les traités, elle promet tout; mais au moindre succès, elle oublie tout, elle renie tout, elle envahit et dénationalise !...

A l'époque des négociations de la paix avec Moskou, Wladislas IV étant certain de sa conclusion, tourna ses yeux sur la Turquie. Sans égard pour le traité conclu à Chocim le 9 octobre 1621, les Turcs influencés sous main par le tzar cherchèrent à rompre ce traité. En conséquence André Trzebinski, chambellan de Léopol, fut envoyé de la part de Wladislas vers Amourad IV.

Après bien des obstacles, l'ambassadeur polonais fut présenté au sultan le 29 mars 1634. Le Grand Turc lui demanda d'un ton impérieux :

« Dans quel dessein es-tu venu à Stamboul?

— Je suis venu assurer Votre Hautesse, suivant l'ancienne coutume, de l'amitié de mon auguste maître le roi Wadislas IV, et cimenter l'alliance conclue avec Soliman.

— Il n'est plus question ni de paix ni d'alliance, mais d'une guerre sanglante. Il n'y aura pas de vraie amitié ni de voisinage entre moi et le roi du Lehistan, s'il n'embrasse, de concert avec toute la nation, la foi du grand Mahomet, s'il ne paye un tribut annuel, s'il ne fait démolir les forteresses sur les frontières, et s'il ne supprime pas entièrement les Kosaks.

— Apprenez, seigneur, que pour des Polonais, pour une nation libre, l'idée seule de changer de religion, de payer le tribut et de démolir les forteresses est outrageante, surtout quand leurs bras peuvent encore porter les armes. Et, quoique seul devant vous, souffrez, seigneur, que je vous dise que mon cœur répugne à ces conditions, et que je regarde la guerre comme le meilleur argument pour trancher la question.

— Vous oubliez que je suis un monarque qui fait trembler toutes les nations du monde!

— Je n'oublie pas que vous êtes un grand potentat; mais je sais aussi que je vous parle, seigneur, de la part d'un roi qui est l'égal de tous les souverains du monde.

— En ce cas j'inonderai la Pologne de mes troupes, je tirerai mon cimeterre, et je détruirai votre pays par le fer et par le feu!

— Vous êtes maître, seigneur, de déclarer la guerre; mais c'est à Dieu à disposer de la victoire. Le roi Wladislas aussi tirera son cimeterre; le monarque agira contre le monarque, la force se mesurera avec la force, et la Pologne est sûre de la victoire : les champs de

Chocim, de Sasowy-Rog, de Paniowce, les défilés de la Moldavie, sont des preuves vivantes qui parlent en notre faveur. »

Le sultan et ses ministres tressaillirent de colère à ces sanglants souvenirs. Le sultan, étonné des reparties de l'ambassadeur polonais, se tourna vers les siens et dit : « Je voudrais que vous suivissiez » l'exemple d'un tel ministre! » Il salua l'ambassadeur, et ordonna de le faire escorter avec honneur.

Depuis, les Turcs firent de grands préparatifs de guerre ; mais cet orage se dissipa devant l'étoile de Wladislas. Le sultan ayant appris que les Moskovites étaient contraints de conclure la paix de la Polanowka, envoya une ambassade pour traiter avec le roi. La diète de Warsovie s'occupa , en juillet, de cette affaire. Les Turks, trainant en longueur les négociations, forcèrent Wladislas à faire les préparatifs ; à cet effet il se mit en route pour Léopol, lorsque le sultan, effrayé, finit par signer la paix, en septembre 1634, avec des conditions avantageuses à la Pologne.

Après ces événements, Wladislas arrangea les affaires avec la Suède, en vertu du traité de Sztumdorf du 12 septembre 1635, et accorda sa protection aux Kosaks, envers lesquels l'aristocratie polonaise abusait de ses prérogatives.

Le 24 mars 1644, l'archiduchesse d'Autriche Cécile-Renata, épouse du roi, étant morte, et le gouvernement français désirant étendre son influence sur la Pologne, envoya un ambassadeur, le sieur de Flecelles, vicomte de Brégy, pour offrir au roi Marie-Louise, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue. Le contrat de mariage fut signé à Fontainebleau, le 26 septembre 1645. Une magnifique ambassade polonaise vint chercher la nouvelle reine à Paris ; le 5 novembre, les fiançailles par procuration eurent lieu en présence de Louis XIV, âgé alors de huit ans, et le 10 mars 1646, Wladislas épousa la reine à Warsovie, et le 15 juillet suivant elle fut couronnée à Krakovie.

Notre but principal, dans cette publication populaire, étant de rappeler les événements qui ont uni les deux nations de France et de Pologne à différentes époques, nous donnons la narration contemporaine de l'arrivée des ambassadeurs polonais à Paris, et le départ de Marie-Louise de Gonzague pour la Pologne.

« Le dimanche 29 octobre 1645, M. de Berlize, l'un des introducteurs, se rendit à onze heures du matin, avec les carrosses du roi, à l'hôtel d'Elbeuf, parce que le duc de ce nom et le prince d'Harcourt, son fils, avaient ordre de recevoir les ambassadeurs polonais qui avaient diné à Reully, à la maison appartenant au sieur de Rambouillet. Un différend survint entre les ambassadeurs et le duc d'Elbeuf; celui-ci prétendait les rencontrer en chemin , et les ambassadeurs ne voulurent point partir ni monter à cheval avant que le duc les eût salués à Reully. Quoique la prétention du duc fût nouvelle , il fallut la régler, et le jour était sur son déclin lorsque les ambassadeurs entrèrent à Paris par la porte Saint-Antoine.

» Girault, adjoint des introducteurs, fit ranger la troupe, qui était à cheval, se plaça à la tête, et la fit marcher dans l'ordre suivant :

» Le capitaine des heïduques (ou gardes du palatin de Poznanie) était aussi ambassadeur ; il se présenta le premier, et ouvrit le cortége.

» Il était revêtu d'un dolman ou justaucorps de satin jaune, recouvert d'un long manteau doublé de martre zibeline ; le bonnet qu'il portait sur la tête était de drap d'or, fourré ainsi que le manteau, et orné de plumes de héron, soutenues et attachées avec une agrafe de pierres fines. Il tenait à la main un *busdigan*, espèce de massue dont chaque extrémité était garnie d'argent doré. Un cimeterre magnifique, chargé de grosses turquoises, pendait à son côté. Son cheval était sellé et houssé de drap semé de broderies d'or ; les deux étriers à la polonaise étaient larges et d'argent massif; la bride, le poitrail et la croupière, enlacés de chainons d'argent admirablement travaillés. Une longue épée tombait d'un côté de la selle. Sa compagnie, composée de trente hommes, marchait à pied. Ils étaient vêtus d'un *zupan* de drap rouge. Les manches de l'habillement, ouvertes sur l'épaule, flottaient gracieusement ; le manteau, de la même couleur et de la même étoffe, était retroussé sur l'épaule et retenu par huit boucles d'argent; ils avaient le bonnet en tête, garni de fourrure, au-dessus de laquelle on voyait une lame d'argent au lieu de plumes. Pour armes ils portaient une carabine sur l'épaule droite, et une lourde hache sur la gauche. Leur tête était rasée; une longue mèche de cheveux était conservée au sommet pour ornement du chef ; leurs moustaches étaient très-longues.

» Quatre hommes marchaient dans le même costume, portant chacun une enseigne de deux couleurs également partagées, jaune et rouge. Six fifres suivaient ceux-ci, puis marchait l'évêque de Warmie (Venceslas Leszczynski). Un autre ambassadeur suivait, couvert d'un *zupan* de satin cramoisi et d'un manteau en velours de la même couleur, fourré de martre zibeline ; son bonnet, aussi richement orné que celui du premier capitaine, son cheval, le reste de l'équipage, ainsi que sa compagnie, ressemblaient parfaitement à ceux du précédent. L'habillement différait seulement par la couleur, et au lieu de huit boucles d'argent, ils en portaient seize de chaque côté.

» Del Campo les suivait avec les gentilshommes de son académie. Immédiatement après venait le capitaine des carabiniers de l'ambassadeur palatin, vêtu d'un justaucorps d'étoffe en soie incarnat ; le manteau, en velours vert, était magnifiquement brodé d'or, le bonnet vert garni d'une aigrette assez touffue. Il montait un cheval admirablement harnaché ; un riche cimeterre pendait d'un côté, et un autre aussi beau était attaché à la selle. Sa compagnie, composée de vingt-six hommes habillés de drap rouge galonné, le suivait à une certaine distance ; ils étaient armés de carabines, l'épée à la ceinture et le grand cimeterre attaché à la selle.

» L'écuyer de Vaux marchait avec les gentilshommes de son académie ; leurs chevaux superbes étaient parés de glands d'or.

» Trzeciecki, premier gentilhomme de la chambre du même ambassadeur, s'avançait vêtu d'un *zupan* de satin violet ; son manteau sans collet était en tabis de la même couleur, doublé de martre. Il tenait à la main un marteau d'acier, dont le manche était doré. Son épée et son cimeterre couverts de pierres fines ajoutaient à l'éclat qui l'entourait ; la selle, en drap de soie violet, couverte de broderies d'argent, ainsi que la housse qui tombait jusqu'à terre, ne laissait pas moins voir l'élégance du cheval. Il conduisait vingt-quatre hommes de la chambre de l'ambassadeur, et cette marche si brillante paraissait devenir de plus en plus magnifique à mesure que le cortége avançait.

» La compagnie de Trzeciecki était habillée de dolmans de satin jaune très-amples, allant à merveille à ceux qui les portaient ; le manteau fait en velours cramoisi, doublé ainsi que le dolman ; il était garni de boutons d'or à queues d'un fil du même métal ; tous montés sur des chevaux choisis, superbement harnachés. Ils étaient porteurs d'un arc et d'un carquois de velours garni de flèches dorées.

» Hornolfini et son académie suivaient Trzeciecki ; ils étaient devancés par le premier gentilhomme de l'évêque de Warmie. Celui-ci vêtu d'un *zupan* de satin blanc bordé d'une large bande de fourrure, surmontée d'une lame d'argent. Son manteau de velours amarante doublé de toile d'argent. A la main il tenait une massue d'or élégamment ciselée. Seize gentilshommes formaient la suite ; leur *zupan* était de satin gris de lin parsemé de broderies argentées ; le bonnet de velours vert avec un bouquet de plumes d'autruche ; leur monture ne différait pas de celle des autres ; leurs armes étaient étincelantes d'or et de pierreries, et l'admiration croissait à chaque pas des nouvelles compagnies.

» Un peu plus loin on aperçut Memon avec son académie ; puis six trompettes, dont trois du palatin, vêtus de *zupans* de satin jaune; bonnets et manteaux de drap rouge accompagnés de broderies. Les trois autres trompettes avaient des *zupans* de satin blanc, bonnets et manteaux en drap vert. Les banderoles des trompettes, parsemées d'or et de soie, portaient les armes de leur maitre.

» Bilinski, écuyer du palatin, faisait mener devant lui un cheval turk blanc de toute beauté. Il marchait lentement en balançant sa tête chargée d'un bouquet de plumes de héron. Une énorme rose de rubis entourée d'autres pierres fines couronnait son front, et éblouissait les yeux des spectateurs. Bilinski portait un costume d'une magnificence extrême, quoique les couleurs en fussent plus sérieuses. Son *zupan*, en satin d'un rouge pourpre, était bordé de martre brune à reflets argentés ; le manteau jeté sur ses épaules était d'un velours gris de fer, fourré de la même martre, et retenu par des ganses d'or; de gros glands pendaient aux extrémités de ces mêmes torsades, et son bonnet était d'or mat.

» La selle de son cheval turk, de brocart d'or, était parsemée d'une grande quantité de turquoises et de diamants ; la housse en broderies d'or gracieusement dispersées çà et là sur le fond ; la bride, la croupière et le poitrail étaient couverts de chainons et de lames dorées si ingénieusement travaillés, qu'ils étaient aussi souples et aussi flexibles que s'ils eussent été de cuir. Ce modèle des coursiers était fourré d'argent, et portait à sa selle une épée de grande dimension, dont le fourreau d'argent massif était incrusté d'émeraudes et de rubis.

» A quelque distance, trois musiciens, habillés de satin de diverses couleurs, ouvraient la marche de plusieurs gentilshommes polonais, se trouvant à Paris comme voyageurs ; ceux-ci étaient vêtus à la française.

» Le comte de Noailles, que la princesse Marie-Louise de Gonzague avait envoyé à la rencontre des ambassadeurs, se trouvait à la tête de la moitié de l'académie du maréchal de Poix, conduite par le baron de Biron en l'absence de l'écuyer. L'autre moitié marchait sous les ordres du comte de Barrault, envoyé par la même princesse.

» Le colonel polonais Szodrowski, capitaine des gentilshommes d'honneur du palatin de Poznanie (Jean Opalinski) se présenta après la cour de la princesse. Il montait un cheval turk dont la robe était moitié blanche et moitié isabeline, selle de broderies couvertes de petits croissants d'argent doré. Le colonel, vêtu de toile d'argent très-brillante, était coiffé d'un bonnet en même tissu, doublé de martre zibeline, garni de deux superbes plumes de héron ; de riches pierreries en forme d'étoile, placées au-dessous du bouquet de plumes, paraissaient le soutenir.

» Trois hommes marchaient à pied à ses côtés ; leurs casaques dorées à la turque ne formaient également qu'une nappe d'or éblouissante ; ils avaient pour armes une longue hache, dont le manche était incrusté de turquoises et d'une infinité de pierres aussi rares.

» Jamais Paris n'avait vu tant de magnificence : tout le luxe somptueux d'Orient semblait s'être réuni dans cette capitale, et de quelque côté que les regards se tournassent, ils ne découvraient que l'or et les pierreries les plus étincelantes.

» Alors se firent voir des seigneurs que le roi, la reine, le duc d'Orléans, le prince de Condé et le duc d'Enghien avaient envoyés au-devant des ambassadeurs. Immédiatement après parurent Opalinski, cousin du palatin; Alexandre Sielski, maître d'hôtel de l'évêque, et Stanislas Kostka, comte de Steinberg. Ils étaient habillés de justaucorps verts; par-dessus, une veste de brocart d'or à fleurs, garnie, depuis le haut jusqu'à la taille, de boutons enrichis de diamants, d'émeraudes et de rubis; leurs bonnets étaient chargés de grandes aigrettes. Ils montaient des chevaux turks harnachés en lames d'or couvertes de diamants, ayant au cou des chaînes d'argent doré, qui les entouraient plusieurs fois.

» Adrien Slupecki, neveu de l'évêque, Evariste Belzki, François Ciszewski, Stanislas Watta, camerier du palatinat de Poznanie et maréchal de l'ambassade, étaient montés et vêtus aussi élégamment que les précédents.

» Jean Traginski était couvert d'une veste de brocart d'or fourrée de zibeline, ainsi que le bonnet orné d'un bouquet de plumes de héron, dont le bas resplendissait de diamants. Son cheval turk avait une bride d'or toute façonnée ; la selle et la housse de velours cramoisi étaient semées de croissants d'étoiles dorées et argentées. Son front était orné d'une enseigne de diamants et d'une touffe de plumes. Le coursier fut encore plus admiré par son adresse et son agilité, que par sa beauté et ses ornements. Son cavalier le fit mettre à genoux; il baissa la tête jusqu'à terre en passant devant le Palais-Royal ; il agita son élégant panache, et parut saluer avec respect le roi et la reine, placés à l'un des balcons pour jouir du brillant spectacle de cette majestueuse cavalcade.

» On admira aussi plusieurs autres grands seigneurs, parmi lesquels se trouvèrent Morsztyn, Jean-Czarny Zawisza, Orzechowski, neveu de l'évêque, et Dienheim-Chotomski.

» Le secrétaire de l'ambassade, vêtu avec magnificence, et fort avantageusement doté par la nature, accompagnait Roncagli, ministre résident de Pologne, dont le cheval, harnaché de velours noir, était conduit par le marquis de Miossens, lieutenant des gens d'armes du du roi.

» On vit encore Cieklinski, noble sénateur de la république de Pologne, vêtu de toile d'or fourrée de lynx, le bonnet en velours gros bleu, et monté sur un cheval arabe supérieurement paré.

» Le prince Radziwill et Zamoyski, fils du grand chancelier de la couronne de Pologne, suivaient Cieklinski, et étaient tous deux habillés à la française d'une manière fort recherchée.

» Ce fut alors que parurent les deux ambassadeurs, ayant devant eux le sieur de Berlize, et à leurs côtés le duc d'Elbeuf et le prince d'Harcourt son fils.

» L'évêque, la main appuyée sur son collègue, était revêtu de ses habits les plus beaux. Une robe de soie violette, la plus magnifique qu'on puisse voir, tombait jusqu'à ses pieds; il portait un bonnet gris sur la tête, et avait sur l'épaule une large fourrure d'hermine doublée de satin blanc. Autour de son cou était un collier de diamants, et sur sa poitrine brillait une croix d'or admirablement travaillée.

» Le palatin avait une casaque de brocart d'or, couverte de pierreries si étincelantes, qu'elles paraissaient surpasser l'éclat de celles que nous avons déjà tant admirées. Son sabre et ses étriers, couverts de saphirs d'un bleu céleste, se détachaient de la housse qui couvrait un cheval d'une rare beauté. Ses pieds avaient quatre fers d'or massif, dont l'un se détacha dans la rue, n'ayant été cloué peu solidement que pour faire preuve de luxe. Puis venaient des carrosses, parmi lesquels on en remarqua six plus extraordinaires que les autres par l'équipage et la richesse des harnais.

» Les voitures étaient remplies par les personnes de la suite de l'ambassadeur, telles que les confesseurs, les médecins, quelques jésuites et autres ecclésiastiques tant allemands que polonais, tous élevés aux grandes dignités.

» Parmi les chevaux, il y en avait quatre turks; vingt-trois étaient ferrés d'argent et tous magnifiquement ornés.

» Ce fut dans cet ordre éclatant et unique que les ambassadeurs polonais traversèrent presque toute la ville de Paris; c'est-à-dire depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la rue Neuve-Saint-Honoré, où ils descendirent à l'hôtel de Vendôme. Dès qu'ils furent arrivés, le roi les envoya complimenter par M. de Liancourt, premier gentilhomme de la chambre du roi, et la reine leur adressa le comte d'Orval, son premier écuyer.

» Deux jours après cette entrée triomphale, les ambassadeurs obtinrent leur première audience; elle fut accompagnée des mêmes cérémonies qu'à leur entrée ; à l'exception cependant que les princi-



Stanislas Zolkiewski présente les tzars de Moskovie à Sigismond III à Warsovie, le 29 octobre 1611.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

paux seigneurs furent choisis et invités par le duc de Joyeuse à monter dans les carrosses de la cour.

» Tous les princes et tous les grands de la cour de Sa Majesté Louis XIV furent prévenus de se rendre au Louvre, où résidaient Leurs Majestés. Le grand maître des cérémonies de Rhodes accueillit l'ambassade tambour battant. Cent Suisses, commandés par le lieutenant Sainte-Marthe, étaient rangés avec un ordre parfait au pied du grand escalier du Palais-Royal. Les ambassadeurs y rencontrèrent le marquis de Chaudenier, capitaine des gardes écossaises; il se plaça devant le grand maître des cérémonies, et les deux ambassadeurs de Sa Majesté Polonaise Wladislas, conduits par le duc de Joyeuse, entrèrent dans la galerie. A mesure que les seigneurs polonais pénétraient dans la galerie, le grand maître des cérémonies royales les faisait placer en haie, afin de laisser un libre passage aux envoyés du roi de Pologne.

» Ceux-ci, après avoir respectueusement salué le roi et la reine, prononcèrent des discours en latin, et présentèrent leurs lettres de créance. Le comte de Brienne, secrétaire d'Etat, les prit des mains de Leurs Majestés, et fut chargé par elles de les déposer dans les archives du royaume.

» Au sortir du Palais-Royal, les ambassadeurs se rendirent à l'hôtel de Nevers pour présenter leurs hommages à la belle princesse de Mantoue, qui voulut bien les recevoir à l'entrée d'une salle richement décorée. Ils lui parlèrent en latin, et la prièrent humblement d'accepter une croix en diamants de la valeur de cent mille écus.

» L'évêque d'Orange répondit à la harangue des ambassadeurs, et la princesse leur future reine les conduisit jusqu'au milieu de la salle, où elle les quitta. Le 27 novembre 1645, elle était déjà sur la route de Pologne. »

Comme on l'a vu, Marie-Louise épousa à Warsovie, le 10 mars 1646, le roi Wladislas IV; mais cette union ne dura pas longtemps, car le roi mourut le 20 mai 1648. Plus tard la veuve épousa Jean-Kasimir, frère de Wladislas.

CHAPITRE XV.

La Pologne, la France et la Russie en 1654. — Ambassade russe à Paris — Parallèle des deux civilisations polonaise et moskovite.

Les deux ambassades polonaises en France, celle de 1573, que nous avons décrite précédemment, et celle de 1645, donnent une idée exacte et complète du degré de civilisation de la Pologne à une époque où, dans les mêmes circonstances, la Moskovie se montrait toujours barbare.

Les ambassadeurs polonais déploient à la cour de Charles IX et à la cour de Louis XIV un luxe, une magnificence, une splendeur qui rivalisent avec le goût exquis de la cour du grand roi. Les hommes marquants qui représentent la Pologne se montrent instruits dans toutes les sciences; ils parlent plusieurs langues, ils sont élégants, courtois, et obtiennent le titre de *Français du Nord*.

Jetons maintenant les yeux sur une ambassade russe de 1654. Il n'y a ni parallèle, ni comparaison, ni panégyrique, ni critique à faire. Il nous suffit de présenter les faits, parce que la vérité est la suprême éloquence de l'historien.

Les gouvernements choisissent l'élite de leurs hommes d'Etat pour se faire représenter auprès des cours étrangères; le gouvernement russe envoya donc l'expression de sa civilisation et de son progrès. Malheureusement il paraît que cette civilisation et ce progrès sont bien lents à venir en Russie, car au commencement du dix-huitième siècle l'inimitable fabuliste la Fontaine n'a pu dire autre chose de ce pays que ces mots :

Quiconque est loup agit en loup.

Ou, comme l'a dit Napoléon I[er] au dix-neuvième siècle : « Grattez » l'épiderme russe, et c'est toujours l'ours ou le Tatar qu'on y » trouvera ! »

On ne pourra mettre en doute l'impartialité de la description que nous donnons ici, car ces détails sont rapportés par un Français, témoin oculaire, maître des cérémonies et introducteur des ambassadeurs au Louvre.

A cette époque, le tzar Alexis Mikhailovitsch, qui était sur le point d'envahir la Pologne, demanda à Louis XIV d'intervenir auprès de sa parente Marie-Louise de Gonzague, mariée en secondes noces à Jean Kasimir, roi de Pologne et frère de Wladislas IV, afin que cette princesse ne s'opposât pas aux vues du tzar, et le laissât agir en Pologne au gré de sa politique.

La mission diplomatique fut confiée au *kniaz*, ou prince Constantin Meschtschersky. La Russie, comme nous l'avons dit, avait choisi le plus illustre de ses hommes d'Etat, et pour accompagner le grand diplomate, elle avait nommé secrétaire d'ambassade André Bogda-



Heroïsme de madame Chrzanowska à Trembowla en 1675.

noff, autre illustration de la cour de Moskou. Outre cela, il y avait un interprète et quelques serfs faisant le service de laquais.

L'ambassade, ainsi organisée, se rendit d'abord en Hollande. Chanut, ministre plénipotentiaire de France auprès des États-Généraux, informa sa cour de l'arrivée des Moskovites et de l'objet de leur mission.

Pour un tzar, une ambassade était chose peu coûteuse : la Russie suivait en cela la coutume orientale, qui s'en remettait à la munificence des cours étrangères pour défrayer ses envoyés. Au lieu de deniers comptants, le tzar Alexis donna à son ambassadeur une lettre pour le roi de France, et un *mémorandum* où étaient expliqués longuement les motifs qui lui faisaient déclarer la guerre à la Pologne, et où il se plaignit de l'abandon des Kosaks, qui, après s'être d'abord révoltés contre le roi de Pologne, passèrent à la Russie, et ensuite avaient trahi cette dernière puissance pour se remettre de nouveau sous la suzeraineté polonaise.

Quelque temps après avoir reçu la communication de son envoyé en Hollande Chanut, le comte de Brienne, ministre des affaires étrangères, reçut la visite d'un inconnu, accompagné d'un homme que la ville de Rouen avait mis auprès de lui pour lui servir de guide et de truchement. L'un de ces deux personnages était Jean Wilner, l'interprète de l'ambassade moskovite ; l'autre était l'interprète de l'interprète ; et quand on pense que cela ne suffisait pas encore ! Wilner, nés de parents flamands établis en Moskovie, savait le russe et le flamand ; mais personne à Paris ne comprenant les deux langues, on finit par découvrir le banquier Frisse, qui parlait flamand et français. A l'aide de ces deux truchements mis bout à bout, on s'entendit tant bien que mal.

Le comte de Brienne arriva à comprendre ce dont il s'agissait ; il s'agissait d'envoyer au Havre-de-Grâce des fonds à l'ambassadeur russe pour qu'il pût venir à Paris remplir sa mission diplomatique. On fit entendre au truchement qu'on ne donnerait rien quant à présent, mais qu'à l'arrivée de l'ambassadeur on aviserait.

Le comte de Brienne chargea un maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs, d'arranger la réception de ces Moskovites, et c'est d'après ce maître des cérémonies que nos lecteurs verront, par extrait, comment se passa cette ambassade :

« Sur l'avis reçu de Paris, l'ambassadeur s'était mis avec sa suite et était arrivé à Saint-Denis, à l'auberge de l'*Epée royale*. Là il fit une nouvelle halte, attendant toujours qu'on voulût bien payer sa dépense. On le fit attendre huit jours, pendant lesquels on tint conseil chez le cardinal Mazarin, chez la reine régente et le jeune roi, enfin chez M. Servien, qui en sa qualité de surintendant des finances serrait bien les cordons de la bourse. A force de délibérations, on tomba d'accord, et on décida qu'une somme de deux mille quatre cents livres serait dépensée pour le séjour de l'ambassade moskovite à Paris, mais qu'on n'entrerait pour rien dans les comptes de frais antérieurs. C'est-à-dire qu'il fut résolu avec M. Servien qu'on dépenserait cent livres tant pour leur logement et nourriture que pour toute autre chose par jour, et que pour la dépense que cette ambassade aurait faite au Havre et depuis jusqu'au jour où elle entrait dans le carrosse du roi, elle n'aurait rien. »

» Le maître des cérémonies se rendit donc à Saint-Denis avec le carrosse du roi et avec celui de la reine mère. Etant arrivé à l'auberge de l'*Epée royale*, il prit l'envoyé moskovite et se mit avec lui et ses deux truchements dans le premier carrosse, laissant le second à un commis des affaires étrangères, au secrétaire de l'ambassade, et à deux Hollandais qui étaient venus d'Amsterdam avec elle. Huit laquais en costume moskovite de couleur verte montèrent derrière les carrosses, mais à l'entrée de la ville ils descendirent pour marcher aux portières. Les Parisiens furent ébahis à la vue de ces étrangers à longue barbe et à longs cheveux, revêtus de caftans et de bonnets de velours bordés de martre.

» Le maître des cérémonies les déposa dans un hôtel garni de la rue Dauphine, et leur envoya son cuisinier et un maître d'hôtel. Quatre jours après, les deux carrosses revinrent devant cette maison pour conduire le kniaz à l'audience du roi. Cette fois le secrétaire se mit avec son maître, avec l'introducteur et avec les deux truchements dans le principal carrosse, tenant en l'air, comme un ciboire, la lettre du tzar, enveloppée de taffetas rouge. Il conserva cette attitude pendant tout le trajet, et jusqu'à la remise de la lettre.

» Sa Majesté, ayant auprès de lui le comte de Brienne et les officiers de sa maison, attendait dans le grand salon du palais, l'ambassade du tzar de Moskovie. L'envoyé prit des mains de son secrétaire la lettre de son maître et la présenta au roi, en récitant tous les titres du tzar. Il n'était pas permis d'en retrancher la moindre chose, et comme on ne pouvait retenir dans la mémoire ces titres, les orateurs publics étaient obligés de se munir toujours d'un papier contenant le protocole de cour. Après la lecture des titres, l'ambassadeur ajouta qu'il était chargé de demander des nouvelles de la santé du roi de France.

» Les deux truchements répétèrent successivement tous ces titres et la harangue très-courte de l'ambassadeur ; après quoi le roi, à son tour, demanda des nouvelles de la santé du grand-duc de Moskovie. Sa demande, à l'inverse de celle de l'ambassadeur, fut traduite successivement en flamand et en russe. Mais au lieu de répondre, le kniaz manifesta un grand malaise, et on lui demanda ce qu'il avait. Il déclara être douloureusement affecté de voir que Sa Majesté le roi de France ne s'était levée ni en entendant les noms et titres du tzar ni en prononçant elle-même ces noms, attendu que c'était une étiquette invariable des cours de se lever au nom de son maître, et que ni le sultan ottoman, ni l'empereur d'Allemagne, ni le schah de Perse, ni le grand khan des Tatars n'y manquaient jamais. Quand ce sujet de mécontentement fut parvenu jusqu'aux oreilles du roi par la double traduction flamande et française, le roi fit répondre par le comte de Brienne que ce n'était point la coutume en France, mais que pour témoigner sa haute estime envers le grand-duc de Moskovie, il allait se découvrir la tête. En effet, il ôta gravement son chapeau, puis il le remit. L'ambassadeur déclara être satisfait.

» On le conduisit de là chez la reine-mère ; comme il n'avait pas de lettre pour elle, le maître des cérémonies lui dit en chemin qu'il fallait faire une révérence et adresser un compliment à la princesse. L'ambassadeur fit bien la révérence ; mais, pour tout compliment, il demanda à la reine, de la part de son maître, comment elle se portait. Il fit faire lecture, comme chez le roi, de tous les titres du tzar ; son lecteur, ne voyant plus clair, ne put s'en tirer ; l'ambassadeur se fâcha tout rouge. Mais la reine dit qu'elle le dispensait de la peine de lire les titres.

» L'ambassadeur ne fut pas capable de dire de quelle famille étaient issues la mère et la femme de son maître. Ils ne font cas, en ce pays-là, ni des mères ni de toutes les femmes, et ne s'enquêtent jamais d'elles ; et quand le grand-duc a eu deux filles consécutives d'une femme, si elle fait encore la troisième fois une fille, il la répudie et fait bâtir un couvent où il la met et ses filles avec elles, et se remarie à une autre.

» Le lendemain, l'ambassadeur voulut retourner à la cour pour présenter au roi le livre des raisons qu'avait son maître pour faire la guerre à la Pologne. L'introducteur lui fit observer qu'on n'obtenait pas d'audience du roi tous les jours, et qu'il suffisait de remettre le livre au comte de Brienne, chargé de prendre connaissance des affaires étrangères. L'ambassadeur répondit qu'il avait ordre exprès de son maître de ne communiquer qu'avec le roi, et qu'il n'avait aucunement affaire au comte de Brienne. On disputa toute la journée, sans que le maître des cérémonies pût faire comprendre au Moskovite qu'en France, c'est à un secrétaire d'État qu'on parle de diplomatie ; le kniaz objecta sans cesse les ordres de son maître. Il était tellement esclave de ses ordres, qu'il n'avait pas voulu faire une visite au secrétaire d'État avant l'audience royale, ni même envoyer chez lui son secrétaire avec ses lettres de créance. Le lendemain nouvelle dispute aussi infructueuse que celle de la veille ; et le livre ne fut pas présenté au roi.

» Quinze jours se passèrent sans que l'ambassadeur moskovite quittât son hôtel garni de la rue Dauphine. Le maître des cérémonies lui avait poliment offert son carrosse pour qu'il pût se promener dans Paris, voir le Louvre et les autres grands édifices de la capitale. L'ambassadeur, en le remerciant, l'avait assuré qu'il ne voulait rien voir du tout. En effet, il préférait passer toutes les après-midi à s'enivrer avec son secrétaire et un autre attaché ; à eux trois ils consommaient huit pintes d'eau-de-vie par jour, et dans leur ivresse, ils se querellaient et même se battaient à coups de poing. Plus d'une fois l'ambassadeur ivre avait maltraité ses gens. Lorsqu'il était à Amsterdam, l'un d'eux tomba même victime de sa brutalité. Dans ces rixes, le secrétaire lui rendait coup pour coup. Une fois, s'étant pris aux cheveux, ils firent un vacarme tel, que les Suisses, qu'on avait placés dans l'hôtel pour écarter la foule des curieux et des importuns, se crurent obligés d'accourir pour les séparer. L'ambassadeur et son secrétaire s'apaisèrent enfin, et se remirent à boire jusqu'à minuit, en gardant avec eux ces bons Suisses, qui s'acquittèrent très-bien de leur nouvelle tâche. Comme l'ambassadeur ne fit pas la moindre disposition pour un départ prochain, on craignit qu'il n'eût envie de s'enivrer longtemps encore aux dépens du trésor royal. En conséquence, le maître des cérémonies alla lui dire, qu'il était libre de partir quand il lui plairait. Loin de s'en fâcher, l'ambassadeur répliqua qu'il ne le pouvait, parce qu'il n'avait pas reçu des mains du roi la réponse à la lettre de son maître. On lui dit qu'il recevrait cette réponse par le secrétaire d'Etat ; mais l'ambassadeur s'écria : « O » ciel ! mon maître me ferait couper la tête, si j'osais recevoir la » lettre du roi d'autres mains que des siennes propres. »

» Ayant une grande envie de se débarrasser de lui le plus promptement possible, on le mena dès le lendemain à l'audience du roi. Sa Majesté remit entre ses mains la lettre pour le tzar écrite sur parchemin, et le secrétaire d'ambassade porta ce document, les bras levés, jusqu'au logis de la légation.

» On ne pouvait se dispenser de faire un présent à l'ambassadeur partant. On choisit donc une chaîne en or de la valeur de 3,600 livres ; le secrétaire devait avoir cent écus, l'interprète flamand autant et l'autre interprète 200 livres. On pensa qu'on ne se débarrasserait de l'ambassade moskovite qu'en la défrayant jusqu'au Havre ; on fixa la dépense à 600 livres, ce qui avec le prix de la chaîne ferait une somme de 4,200 livres, sans compter les cadeaux à distribuer au se-

crétaire et aux interprètes. Cependant M. Servien déclara ne pouvoir donner que 3,600 livres pour le cadeau et pour les frais de route. On porta la chaîne chez le sieur Lescot, orfèvre de la cour, avec ordre d'en enlever un bout de la valeur de 600 livres. L'orfèvre raccourcit la chaîne, et retenant le bout avec son droit de commission, il donna 544 livres ; c'est avec cette somme que les Moskovites durent faire le voyage du Hâvre. »

CHAPITRE XVI.

Election de Jean Kasimir. — Guerre contre les Kosaks et les Tatars. — Emploi du *liberum veto* pour rompre les diètes. — Invasion des Suédois sous Charles-Gustave. — Invasion des Moskovites. — Invasion des Transylvains. — Victoires de Czarniecki, en Pologne et en Danemark. — Discours du roi Jean Kasimir sur les futurs partages de la Pologne.

Aussitôt que le primat apprit la nouvelle du décès de Wladislas IV, il fixa au 16 juillet 1648 la diète de convocation, et celle-ci indiqua le 6 octobre pour l'ouverture de la diète d'élection. Cette fois il n'y avait que trois candidats, mais la majorité porta ses voix sur Jean Kasimir, frère de Wladislas, qui fut proclamé le 22 novembre. Après cela, le nouveau roi quitta Warsovie, se rendit à Krakovie où il fut couronné le 17 janvier 1649. Enfin, au mois de juin, il épousa Marie-Louise, veuve de son frère.

Dix ans avant cette époque, Jean Kasimir avait été persécuté en France. Au mois de janvier 1638, il quitta Warsovie, alla à Gènes, avec l'intention d'aller en Espagne pour rendre visite à Philippe IV et revendiquer les *sommes napolitaines*, que Naples devait par droit de succession à Catherine Jagellonne, aïeule de Kasimir.

En passant par Marseille, il examinait son port, par un motif de simple curiosité, lorsqu'il fut arrêté (le 9 mai 1638), emprisonné au château de Sisteron, et puis transporté à Vincennes. Sa captivité dura deux ans. Le roi Louis XIII avait voulu se venger sur le prince polonais de l'alliance intime de Wladislas IV avec l'Autriche; à ce grief se joignirent d'injustes accusations d'espionnage pour le compte de l'Espagne, qui était alors en guerre avec la France.

Après de longues négociations, Jean Kasimir fut rendu à la liberté en 1640. En 1643 il partit pour l'Italie, où il entra dans la compagnie des jésuites ; puis il quitta cette compagnie et fut fait cardinal. Enfin il abandonna cette dernière dignité pour prendre la couronne de Pologne.

Les révoltes des Kosaks agitèrent les premières années du règne de Jean Kasimir. Malgré les concessions que Wladislas IV leur avait faites, dans l'intérêt de la paix publique, elles déplurent à l'aristocratie polonaise. Bogdan Chmielnicki, chef des Kosaks, ne pouvant pas trouver justice auprès de quelques seigneurs polonais, et profitant de l'interrègne, conduisit, dès le mois d'août 1648, les Kosaks au cœur de la Pologne ; il y fit main basse sur la noblesse, mais épargna les paysans. Le 23 septembre il battit les Polonais à Pilawcé, non loin d'Olesko. Puis il assiégea Léopol et Zamosç, qui se rachetèrent à prix d'or, et enfin il rentra dans l'Ukraine.

Au mois de février 1649, la Pologne ouvrit des négociations avec Bogdan, qui se trouvait alors à Peréaslaw, au delà du Dniéper ; mais on ne put rien conclure, car le tzar de Moskovie intriguait déjà, et poussait Bogdan à une nouvelle révolte contre les Polonais.

La noblesse sollicitait Jean Kasimir de se mettre à la tête d'une armée ; ce roi voulait ramener par la douceur les Kosaks, jadis si dévoués et si utiles à la Pologne ; mais la noblesse voulut se servir de la force ; elle prit les armes, et se fit battre dans la basse Wolynie et sur les bords du Boh. Après ces défaites, Bogdan cerna les Polonais à Zbaraz, au nord de Tarnopol : il les tint assiégés durant tout le mois de juillet. Les Kosaks tentèrent vingt assauts, et les Polonais firent soixante-quinze sorties heureuses.

Il était temps que le roi s'emparât du commandement de l'armée. Bogdan apprenant la marche du roi va au-devant de lui, le trouve à Zborow (entre Zloczow et Tarnopol). Le combat dura plusieurs jours : mais la victoire abandonna Bogdan, qui s'humilia devant le roi, et signa le 19 août 1649 un traité favorable à la Pologne. D'un autre côté, Janus Radziwill battit les Kosaks à Loïow, sur le Dniéper.

Le traité de paix de Zborow fit murmurer la noblesse, parce qu'il contenait quelques conditions équitables aux Kosaks ; mais le roi voulait les ménager, et leur prouver que tôt ou tard ils deviendraient victimes de la perfidie des tzars de Moskovie, s'ils avaient le malheur de s'attacher à eux.

Bogdan crut enfin à la sincérité de Jean Kasimir, mais le clergé ultramontain et l'aristocratie, qui avaient de vastes terres en Ukraine, s'opposèrent à l'exécution du traité de Zborow, en disant que ce traité était contraire à leurs intérêts et priviléges particuliers, et d'ailleurs que les Kosaks cachaient des intentions perfides contre la République.

En conséquence, Bogdan reprit les hostilités ; le roi lui-même fut obligé de se mettre à la tête d'une armée. On se rencontra à Beresteczko, sur le Styr (entre Olesko et Luck) ; on se battit pendant trois jours, les 28, 29 et 30 juin 1651. Les Kosaks et leurs alliés les Tatars furent complétement défaits. Le roi Jean Kasimir, ainsi que ses lieutenants principaux Etienne Czarniecki et Jean Sobieski s'y couvrirent de gloire. Bogdan se sauva tout honteux.

Il ne restait plus qu'à poursuivre l'ennemi, mais les mésintelligences de quelques seigneurs empêchèrent le roi de profiter ultérieurement de ses succès.

Sur d'autres points Janus Radziwill remporta de nouveaux avantages sur les Kosaks, et les expulsa de Kiiow ; puis, à la tête de ses braves cohortes litvano-russiennes, il s'unit à Nicolas Potocki, qui conduisait les légions victorieuses de la Pologne. Bogdan assiégé à Bialacerkiew dut capituler et signa le 28 septembre 1651, une paix désavantageuse. Malheureusement cette paix ne pouvait être de longue durée, car la Moskovie, la Turquie et jusqu'à la Suède, s'unirent pour exciter incessamment les Kosaks contre la Pologne.

Ce fut sous de tels auspices que commença l'année 1652, fatale à jamais dans les destinées de la Pologne. Avec cette année arriva l'époque désastreuse de la décadence qui amena nécessairement la chute de ce pays. Alors les moyens gouvernementaux, l'autorité royale, l'exécution des lois devinrent impuissants à réprimer les abus de la haute noblesse. Le *liberum veto* (nie pozwalam) fut mis en vigueur. Cette initiative audacieuse avait été employée à la diète de Warsovie, en 1652, par Sicinski, nonce d'Upita, qui par sa seule voix empêcha la diète de voter les impôts pour continuer la guerre. Le *liberum veto* c'est-à-dire la faculté de braver la majorité et d'annihiler le bon vouloir de tous par la volonté d'un seul, ouvrit la porte à toutes les calamités, aux malheurs particuliers et généraux, aux guerres civiles, aux confédérations turbulentes et liberticides. Comme dans tant d'autres choses, dans celle-ci c'est encore la Russie qui suscita, sous main d'abord, l'usage de ce fatal privilége de la prétendue liberté polonaise, et plus tard elle le maintint tout haut, en s'opposant constamment à son abolition. Lorsque après cent quarante ans de malheurs, la Pologne parvint à abolir à jamais ce *liberum veto* par la constitution du 3 mai 1791, c'est encore la Russie, furieuse de cette abolition, qui déchaîna ses hordes et anéantit la Pologne !...

Profitant de l'anarchie de 1652, Thimothée Chmielnicki, fils de Bogdan, envahit la Pologne, et remporta, les 1er et 2 juin 1652, une sanglante victoire sur le Boh, à Batog, non loin de Hubnik. Dans le courant de l'année 1653, le roi lui-même marcha contre les Kosaks et les Tatars ; mais en 1654, Bogdan s'allie imprudemment avec le tzar Alexis Mikhaïlovitsch, qui envahit avec sa soldatesque barbare le grand-duché de Litvanie, et il s'empara de Smolensk, de Witebsk, de Polotsk et de Mohilew sur le Dniéper.

En attendant, le roi convoquait des diètes qui succédaient à d'autres diètes sans obtenir de résultat. Voyant que tout lui échappe, il se rend à Grodno ; mais tandis qu'il se trouve privé des moyens de repousser les envahissements des Moskovites, il voit surgir un nouvel orage qui arrivait du côté de la Baltique !

Le roi de Suède Charles Gustave, en succédant à la reine Christine, et brûlant d'envie d'exécuter les plans que la mort de Gustave-Adolphe avait ajournés, conçut le projet d'envahir la Pologne. Il débarqua au mois de juillet 1655 ; le 30 août il entra à Warsovie, et le 17 octobre, malgré la glorieuse défense d'Etienne Czarniecki, Krakovie dut capituler.

Simultanément les Moskovites s'emparent de Wilno et de Grodno. A Wilno, ils dressent sous leurs baïonnettes et leur knout l'acte d'élection du tzar au royaume de Pologne et au grand-duché de Litvanie, qu'ils font signer par quelques nobles de cette dernière province. Et cet acte fut placé dans les archives de Moskou, comme titre *valable*, *authentique* et *légitime* des droits des tzars à la glorieuse couronne de Pologne !...

De son côté, Charles Gustave, après avoir quitté Krakovie, alla dans la Prusse polonaise ; étant à Kœnigsberg, il conclut le 17 janvier 1656, avec le duc de Prusse vassal de la Pologne, un traité contre cet Etat. Puis il s'entend avec George Rakoczy, duc de Transylvanie, lui promet la possession d'une partie de la Pologne et des terres russiennes, et ce nouvel ennemi pénètre dans le pays à la tête de 50,000 envahisseurs.

Dans ces fatales circonstances, le palatin Etienne Czarniecki faisait des prodiges, et tenait en respect tous les ennemis à la fois. Rakoczy fut vaincu par lui, et les Suédois et les Moskovites ne purent triompher de la constance, des talents et du courage du héros polonais.

Sur ces entrefaites, le roi de Danemark déclara la guerre à Charles-Gustave, qui dut marcher vers ce pays. Au nord, les Moskovites, profitant de ses embarras, envahirent la Livonie, l'Ingrie, la Karélie et la Finlande. Le roi de Suède put comprendre alors la faute immense qu'il avait faite en accordant sa confiance au tzar, en envahissant la Pologne, qui ne lui avait jamais été hostile. Ce fut à la même époque ([illegible] août 1657), que mourut Bogdan Chmielnicki, dévoré de remords de s'être soumis aux Moskovites. Cette impolitique soumission fut une des causes déterminantes de la chute de la Pologne ; mais les Kosaks expièrent chèrement leur faute quand ils se virent asservis, dispersés et décimés sous le joug des tzars !

Le roi de Danemark ne pouvant résister au roi de Suède, demanda secours à la Pologne, à la Prusse et à l'Autriche. Jean-Kasimir fut alors obligé de conclure avec Frédéric-Guillaume, duc de Prusse,

le 19 septembre 1657, le traité de Wehlau, en vertu duquel il fut affranchi de vasselage à l'égard de la République, sans cependant que celle-ci renonçât au droit de renouveler les hommages de prestation de serment à chaque élection d'un roi de Pologne.

L'Autriche et la Prusse se disant ostensiblement ennemies de la Suède, mais secrètement dévouées à Charles-Gustave, mirent tant de lenteur à secourir le Danemark, que tout le poids de la défense retomba sur la Pologne. C'est encore à Czarniecki que fut confiée cette expédition qui devait porter si loin la gloire militaire des Polonais.

Le palatin Czarniecki arriva à Schleswig le 14 novembre 1658. Les Polonais devaient s'embarquer pour l'Alsen et de là pour la Fionie, afin d'y attaquer les Suédois, qui assiégeaient Kopenhague. Le duc de Prusse, qui fut en même temps électeur de Brandebourg, agissant mollement, et Czarniecki voyant la nécessité d'appuyer ses opérations, résolut de franchir le golfe maritime; mais il n'y avait pour cela aucune embarcation. Alors Czarniecki dit aux hommes qu'il commandait : « Polonais, jusqu'ici nous avons franchi les rivières et » les fleuves sans ponts ni pontons; aujourd'hui nous allons franchir » la mer sans vaisseaux! Montrons que le courage surmonte tous les » obstacles! » Les Suédois, qui ne s'attendaient pas à cette audace surhumaine, se rallièrent du côté opposé du golfe et se mirent à tirer; mais voyant que malgré leur feu les Polonais sortaient de la mer, ils s'enfuirent. Les prisonniers, tout étourdis de l'attaque et de la défaite, disaient : « Les Polonais ne sont pas des créatures hu- » maines, ce sont des diables. Jamais on n'a vu une cavalerie traverser » un bras de mer pour aller chercher son ennemi. »

La terreur que Czarniecki avait jetée dans l'armée suédoise contribua puissamment au succès de l'expédition qui obtint de bons résultats; malheureusement le chef polonais et son armée furent rappelés en Pologne pour repousser une nouvelle invasion moskovite.

Sur ces entrefaites, Charles-Gustave mourut. Cette mort hâta la conclusion de la paix entre la Suède et la Pologne, qui fut signée à Oliwa, près de Danzig, le 3 mai 1660; mais Jean Kasimir fut obligé de renoncer à ses droits sur la Suède, la Livonie et l'Esthonie.

Avant de suivre Czarniecki dans ses expéditions en Pologne, nous nous arrêterons sur les principaux épisodes de sa campagne en Danemark. Nous les puisons dans les *Mémoires* écrits en polonais par Jean-Chrysostome Passek, acteur et témoin oculaire de cet événement. Passek n'avait point la prétention d'être auteur, il raconte ses impressions, il fait de l'histoire intime. Officier supérieur dans l'armée de Czarniecki, il assiste à tous les combats, et il fait l'amour chemin faisant; amour très-sérieux un jour, et qu'il oublie ou qu'il sacrifie après un joyeux souper. Les *Mémoires de Passek* sont une peinture de l'esprit et des mœurs des Polonais, des Allemands et des Danois au dix-septième siècle. Passek n'omet rien : il donne la description d'une bataille, l'attaque d'un fort et l'aspect d'un pays; il parle de tout à propos de tout et à propos de rien.

CHAPITRE XVII.

Extraits des *Mémoires* de Jean-Chrysostôme Passek relatifs à l'expédition des Polonais en Danemark contre les Suédois en 1658 et 1659.

« Notre armée était divisée en trois corps : le roi Jean Kasimir campait sous Thorn; le second corps était en Ukraine, et le troisième était commandé par Czarniecki.

» Nous séjournâmes trois mois à Drahim en Poméranie polonaise, et à la fin d'août nous allâmes en Danemark pour secourir le roi de ce pays. La reconnaissance, disait-on, nous y forçait; car, lors de notre guerre avec la Suède, le roi de Danemark avait fait diversion en notre faveur. Les traditions écrites attestent la vieille amitié des Danois; mais leur diversion m'a toujours semblé avoir un caractère plus intéressé que dévoué, car ils étaient ennemis des Suédois, et en nous secondant contre le roi de Suède, qui guerroyait en Pologne, ils vengeaient leur propre cause.

» Le roi de Danemark se jeta en Suède avec son armée; il battait, il décapitait, il tuait tout ce qui tombait sous sa main. Le roi Gustave, qui était un grand guerrier et un heureux soldat, quitta bientôt la Pologne; mais il mit des garnisons dans plusieurs places de la Prusse, et pressa si furieusement les Danois, qu'il finit par leur reprendre tout ce qu'ils lui avaient pris; et non content, il s'empara de leurs possessions.

» Le roi de Danemark se voyant ainsi poursuivi, harcelé, demanda des secours aux Polonais, en leur disant que c'était par amour pour leur nation qu'il avait rompu la trêve avec les Suédois et qu'il leur avait déclaré la guerre; c'est de cette manière qu'il voulait se rendre intéressant à leurs yeux. En même temps il demanda aussi des secours à l'empereur d'Allemagne; mais celui-ci s'excusa en disant qu'un traité le liait à la Suède, et que, outre ce motif, il n'avait pas assez de troupes disponibles, car il avait permis à ses sujets de s'enrôler dans les armées du roi de Pologne. Après ce refus, notre roi Jean Kasimir resta donc le seul auxiliaire des Danois, et l'armée expéditionnaire, qui était forte de six mille hommes, fut confiée au palatin Czarniecki. J'ai dit le seul auxiliaire, mais enfin les Allemands, après avoir réfléchi, envoyèrent une division impériale commandée par le général Montecuculli, et dont Guillaume, électeur du Brandebourg, était généralissime.

» La nouvelle de cette expédition causa une grande agitation dans notre armée : les uns appréhendaient une campagne d'outre-mer, les autres redoutaient un ennemi que nous n'avions pu vaincre dans notre propre pays et avec toutes nos ressources. Les pères écrivaient à leurs fils, les femmes à leurs maris, pour les dissuader de faire l'expédition de Danemark, en disant : « Perdez votre solde, renoncez » à votre avancement, mais n'allez pas dans ce pays, où vous périrez » tous! » Mon père cependant différait des autres, car dans ses lettres il m'ordonnait d'aller courageusement où m'appelait la volonté du chef. Il ajoutait : « Je prierai Dieu, et avec son aide, pas un cheveu » de ta tête ne tombera. »

» Lorsque nous eûmes franchi la frontière polonaise, chacun en particulier fit sa prière, puis, selon l'antique usage, toute la division entonna ensemble et à haute voix le chant : *O gloriosa Domina!* Au moment où cela se fit entendre, nos chevaux éternuèrent presque tous et se mirent à piaffer. La joie ranima nos cœurs : c'était d'un bon augure; et en effet, nos pressentiments se vérifièrent.

» Arrivés sur un monticule, nous nous retournâmes encore une fois pour regarder nos villes et nos villages; chacun disait : « Chère » patrie, te reverrai-je jamais?... » Une tristesse profonde nous saisit; mais dès que nous eûmes franchi l'Oder, la gaieté nous revint, et nous marchâmes pleins d'espoir.

» Les Prussiens nous reçurent cordialement, et leurs commissaires vinrent au-devant de nous en deçà de l'Oder. On nous distribua nos premières rations à Custrin, et nos logements étaient faits d'avance. Quand nous passions par les villes, on voulait que, selon l'usage allemand, nos officiers eussent le sabre hors du fourreau, les sous-officiers le pistolet en main, et les soldats la lance en arrêt. On ne décapitait plus, on ne fusillait plus pour punir les fautes d'insubordination; mais quand un soldat était pris en flagrant délit, on l'attachait à la queue d'un cheval qu'on lançait à travers champs. De prime abord cette punition paraît moins dure, mais dans le fait il n'y a rien de pis, car les habits et le corps tombent en lambeaux, et il ne reste plus que les os.

» Nous cheminions toujours, et nous occupâmes les villes de Nibol, Aabenraae, Hadersleben, Kolding et Horsens dans le Schleswig et le Jutland. Le palatin Czarniecki voulait que nous prissions nos quartiers d'hiver dans les possessions suédoises, pour épargner le pain et les vivres des Danois. En effet, nos soldats tombaient dans les villages suédois, comme pour se venger des atrocités que ces derniers avaient commises chez nous lors de leur invasion.

» Nous regorgions de brebis et de toute espèce de bétail. On pouvait se procurer un bœuf pour un écu (5 francs). Nous avions du miel en abondance. Le pain est excellent et le poisson a la chair très-délicate. Le vin est détestable, mais l'hydromel est au moins potable. La rareté du bois fait qu'on se chauffe avec de la tourbe et du charbon de terre.

» Il y a beaucoup de cerfs, de daims et de lièvres, et ils ne sont pas trop sauvages, car la chasse ici est privilégiée, si j'en excepte les loups, qui sont poursuivis à outrance : aussi les autres animaux vivent en paix. Quand nous voulions faire la chasse aux cerfs, nous partions à cheval et nous tombions sur eux à l'improviste; les pauvres bêtes, pour nous échapper, se jetaient dans les fossés à tourbe, et c'est de là que nous les tirions pour les tuer et les manger.

» J'ai parlé tout à l'heure des loups, mais il n'y en a guère, car dès qu'on en aperçoit un, tout le monde court sus; on le tue quelquefois sur place, ou on le pend à une potence ou à un arbre, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit pourri. Les habitants ne permettent pas à un loup de passer impunément une nuit dans la forêt. L'odeur du cerf l'attire, mais il ne sait comment aborder, car d'un côté il y a la mer Baltique et de l'autre l'Océan; il faudrait que le pauvre loup payât grassement à M. le président de Danzig, pour que celui-ci l'autorisât à fréter un bâtiment, et voilà pourquoi les forêts abondent en gibier. Quant aux perdrix, il n'y en a point; ce volatile est si bête, si peureux, qu'au moindre bruit il s'envole et va tomber dans la mer où il se noie.

» Les Danois sont en général bien faits; les femmes sont belles et ont la peau très-blanche; leur costume est gracieux, mais elles portent des sabots, et quand elles marchent sur le pavé, elles font un bruit si effroyable que deux hommes ne s'entendraient pas parler. Les femmes de qualité portent des souliers. Celles qu'on appelle de qualité sont beaucoup moins retenues dans leurs affections que les Polonaises. Au premier abord on les croit modestes jusqu'à l'austérité, mais dès qu'on leur fait tant soit peu la cour, elles deviennent amoureuses folles de vous, et ne se donnent plus la peine de le cacher. Une jeune fille quitte père, mère, fortune, pour suivre son amant au bout du monde.

» Les lits dans ce pays, sont faits comme des armoires; le soir on tire les planches pour se coucher, le matin on les referme, et il n'y paraît plus. On est ici d'un laisser-aller inconcevable : hommes et femmes font leur toilette de nuit devant tout le monde, et cette toilette, si toilette il y a, consiste à se débarrasser de tous ses vêtements,

même du dernier. Quand une femme s'est ainsi déshabillée, elle pend ses robes à un portemanteau, puis elle éteint les lumières et se met dans son armoire. Tout cela se passait devant nous. Un jour, je manifestai mon étonnement à une femme, et lui dis qu'une Polonaise ne ferait pas en présence de son mari ce qu'une Danoise fait devant des étrangers. Elle me répondit : « C'est un usage général. » D'ailleurs, pourquoi avoir honte de ce qui a été créé par Dieu ! Les » chemises et les robes s'usent bien assez pendant la journée, il n'est » pas nécessaire de les user encore la nuit; puis, il n'est pas propre » de garder sa chemise la nuit, car si elle a des puces, on les emporte » avec soi ! » Mes camarades se moquaient d'elles et leur faisaient mille plaisanteries, mais il fut impossible de changer les habitudes de ces femmes.

» La manière de vivre est pour le moins aussi bizarre que la manière de dormir. Les Danois font leur cuisine pour huit jours, et ils mangent presque tout froid.

» Il n'y a que les nobles, et qui plus est, les riches, qui peuvent avoir des poêles dans leurs maisons, car il faut payer au roi un impôt de cent écus (500 fr.) par an pour acheter le droit d'avoir un poêle ; aussi les pauvres ou les gens qui n'ont qu'une petite fortune ont des cheminées pour se chauffer.

» Les églises où on célébrait autrefois le culte catholique sont belles, plus belles que nos églises calvinistes, car elles ont des autels et des images. Nous assistions souvent aux sermons, que les prêtres protestants prononçaient exprès pour nous en latin, et ils avaient une si grande crainte de nous déplaire, qu'ils n'articulaient pas un mot, un seul mot, qui fût contraire à notre religion catholique-romaine; aussi ils nous disaient avec un certain air d'orgueil : « Vous avez tort de » nous appeler schismatiques, car nous avons la même foi que vous. » Malgré l'orthodoxie de ces sermons, notre abbé Piekarski, de la compagnie de Jésus, nous grondait fort d'y assister, et nous défendait même d'entrer dans les temples; mais nous n'avions garde de lui obéir, car nous y allions pour voir les femmes.

» Quand les hommes sont dans le temple, ils se couvrent la figure avec leurs chapeaux, et les femmes baissent leurs voiles et cachent leurs visages sous leurs bancs; alors quelques-uns de nos plaisants, qu'on rencontre dans toutes les armées, s'amusaient à leur prendre leurs livres de prières et leurs mouchoirs. Un jour le ministre protestant s'en aperçut, il se prit à rire, mais à rire si fort en nous regardant, qu'il ne put continuer son sermon. Nos rires scandalisèrent beaucoup les luthériens, et ils nous le dirent; le prédicateur leur conta à ce sujet l'anecdote suivante : « Un jour un soldat de» manda à un ermite de prier Dieu pour lui : l'ermite s'agenouilla et » pria ; pendant ce temps-là le soldat s'empara du mouton qui portait » le léger bagage de l'ermite, et se sauva avec. » En finissant sa parabole, le prédicateur s'écria : « O piété, piété! l'un prie Dieu, et l'autre » vole! » Depuis lors, les femmes serraient leurs livres et leurs mouchoirs avant de se cacher le visage; mais tout en prenant cette précaution, elles nous regardaient en riant.

» Quand je demandais à ces pauvres femmes pourquoi elles se cachaient la figure, car ni Jésus-Christ ni les apôtres ne l'avaient enseigné, elles ne savaient que répondre; un homme, en voyant leur embarras, me dit : « Nous nous cachons le visage en mémoire » de la toile que les Juifs ont jetée sur la face sainte de Jésus-Christ, » quand ils lui disaient de prophétiser sans voir. — Mais, répondis-je, » pour que la chose fût complète, il faudrait aussi vous donner des » coups de poing sur le dos, et vous fustiger comme on a fustigé le » Sauveur. » Mon explication ne trouva point d'amateurs.

» L'électeur de Brandebourg ayant eu connaissance de nos assiduités dans le temple, dit au staroste de Kaniow : « Pour l'amour de » Dieu, avertissez M. le palatin Czarniecki afin qu'il défende à ses » Polonais de fréquenter les temples, car bon nombre d'entre eux » se convertiront au luthérianisme. On m'a dit qu'ils priaient avec » tant de ferveur qu'ils enlevaient, sans y faire attention, les livres et » les mouchoirs de nos belles dames. » Le dévot avertissement de M. l'électeur divertit beaucoup notre palatin.

» Le susdit électeur Guillaume nous faisait force gracieusetés; il nous traitait bien et s'habillait à la polonaise. Quand notre corps d'armée défilait, il tenait chapeau bas, et nous saluait le plus courtoisement du monde. Guillaume caressait notre couronne : il espérait que ses cajoleries le feraient élire roi de Pologne à la mort de Jean-Kasimir; et sans la gaucherie de l'ambassadeur de Guillaume, cet événement se serait peut-être accompli. Dans l'assemblée où on discutait l'élection, un sénateur polonais dit à l'envoyé brandebourgeois : » Que l'électeur se convertisse à la foi catholique, et nous l'élirons » roi. » Mais l'envoyé assura que son maître ne le ferait même pas pour devenir empereur. Cette réplique déplut fort à Guillaume, et il fit une verte remontrance à son envoyé, qui se permettait de disposer de sa conscience sans sa permission.

» Nous avons dans l'armée les Impériaux et les Prussiens; nous fraternisons de préférence avec ces derniers, car ils nous envoient dans notre camp de jolies couturières. Que de fois il nous est arrivé de voir une femme jeune, belle, mais souffrante et amaigrie, venir à nous, et nous dire d'un air suppliant : « Monsieur le Polonais, don» nez-moi un morceau de pain; je ferai vos chemises si vous en avez » à faire, et je raccommoderai votre linge. » En jetant les yeux sur la pauvre créature, la pitié nous prenait au cœur : certes on ne pouvait refuser une aumône; puis nous achetions de la toile pour faire faire des chemises, et nous l'occupions ainsi pendant quinze jours ; c'était une bonne œuvre, n'est-ce pas? Mais nous en étions récompensés, car les Prussiennes sont charmantes, et nous n'avions dans toute notre division qu'une femme, l'épouse d'un trompette. Mais ce qui paraîtra inconcevable, c'est que les Prussiens, qui ne manquaient de rien, nous envoyaient leurs femmes pour mendier. Cependant, quand nous les gardions trop longtemps, ils venaient les chercher, mais en nous remerciant, et en nous faisant force salutations pour nos bontés. Quand l'ouvrage n'était pas fini, ils permettaient à leurs femmes de rester pour le finir; et celles-ci, pour les exhorter à la patience, leur donnaient des biscuits. Ils s'en allaient donc contents, remerciaient de plus belle, et revenaient de temps en temps pour voir leur chère moitié. En quinze jours elles devenaient si grasses, si alertes, si gaillardes, que leurs maris avaient peine à les reconnaître.

» Enfin, après toutes ces distractions plus ou moins distrayantes, il fallut se battre, faire des siéges et des assauts à coups de hache, et pour comble de malheur, point de haches! On envoya à deux, trois, six lieues à la ronde pour chercher des haches. Un matin, il nous en arriva cinq cents. La trompette sonna, le chef de notre détachement nous passa en revue, on fit distribuer les haches, et on nous donna l'ordre de nous tenir prêts, car dans une heure on allait attaquer la forteresse de Kolding. Notre chef nous recommanda de courir, pour arriver bien vite sous les remparts, et de mettre des gerbes de paille sur nos poitrines pour empêcher les balles de nous atteindre.

» Avant le jour on se mit en marche. Pendant que nos troupes défilaient, je dis au chapelain : « Le lieutenant Charlewski vous demande » la permission d'aller en avant avec son détachement. » Il me répondit : « Eh bien, qu'il aille; mais vous, vous resterez ici avec moi. — Impossible, on dirait que je suis un poltron; j'irai. » Aussi, Koszowski, Lonçki et moi nous mîmes pied à terre et nous prîmes le commandement, après avoir fait nos prières à Dieu et à la sainte Vierge.

» L'abbé Piekarski nous fit avant notre départ une touchante exhortation, qu'il termina par ces mots : « ..... Comme Isaac, vous vous » dévouez à la mort, et comme lui vous serez sauvés. Mais si quel» ques-uns doivent mourir pour Dieu et pour la patrie, c'est obtenir » la rémission des péchés et le salut éternel. Offrez votre âme à Jé» sus, au saint enfant qui gisait dans la crèche. Saluez avec ferveur » la journée de demain; demain, mes frères, c'est la grande fête de » Noël! Au nom de Jésus-Christ et de Marie, marchez au combat, et » vous vaincrez, et la patrie comptera une victoire de plus! Recevez » ma sainte bénédiction, allez en paix, et quand je vous reverrai, » nous rendrons à Dieu des actions de grâces! » Après ces mots, l'abbé récita les prières des morts. Je m'approchai de lui, et lui dis : « Mon révérend père, donnez-moi votre bénédiction particulière! » Il me serra la tête dans ses deux mains, m'attacha au cou une relique, et me dit : « Ne craignez rien, mon fils, vous reviendrez sain et sauf! »

» Un trompette, qui avait été en avant, revint en toute hâte pour nous annoncer que les Suédois avaient dit : « Si votre humeur che» valeresque vous engage à nous attaquer, ne vous gênez point, car » nous ne vous redoutons pas plus ici qu'en Pologne. » Et tout aussitôt, en effet, ils commencèrent à tirer. Ils n'avaient guère peur d'un ennemi qui ne possédait pas une seule pauvre pièce de canon; toutes nos forces sur ce point consistaient en un régiment d'infanterie, quatre escadrons et trois cents volontaires. Mais cette poignée d'hommes était brave au delà de toute expression.

» Nous sûmes depuis, par les prisonniers suédois, qu'avant l'attaque ils étaient sûrs de notre perte. La cavalerie polonaise, disaient-ils, ne les aidera pas à prendre un fort; au premier coup de feu, leurs chevaux s'en iront à tous les diables.

» Nos soldats avaient la poitrine recouverte de paille, et les officiers avaient des cuirasses et étaient armés d'un pistolet. Le palatin Czarniecki nous voyant ainsi disposés, nous dit : « Que le bon Dieu » vous ait en sa sainte et digne garde; marchez et courez vite en » franchissant les fossés, quand vous serez sous les murs, l'en» nemi ne pourra plus vous atteindre. »

» Je me mis à la tête de mon détachement, et je chantai à haute voix : *Louanges à vous, ô notre glorieux maître!* Et Paul Wolski, chef de l'escadron du roi, en fit autant, et Dieu nous préserva si bien que pas un de nous n'a péri; je parle de ceux qui ont invoqué Dieu avant le danger, car les autres détachements furent décimés.

» La paille que nous avions contre nos poitrines nous réchauffait si terriblement que plusieurs soldats la jetèrent avant d'avoir franchi les fossés; mais ceux qui ont eu le courage de la garder jusqu'au bout, et qui ont pu grimper avec sur les remparts, ont trouvé après des balles qui s'étaient arrêtées dans la paille.

» En sortant du fossé, j'ordonnai à mon détachement de crier bien fort : « *Jésus! Marie!* » Mais d'autres criaient à tue-tête : « *Hou, hou, hou!* » Nous courûmes en pleine carrière au pied du mur; on entendait des gémissements affreux, les balles pleuvaient, c'était à n'y plus voir clair; plusieurs hommes restèrent sur la place. Je me trouvai devant

une tour qui avait une ouverture grillée; mes soldats se mirent en devoir de l'enfoncer. Au-dessus de cette ouverture il y en avait une autre grillée aussi, et de là on tirait sur nous avec des pistolets, mais avec peine, car la grille était serrée, de là danger des carabines sur le point d'en en tirer, et chaque fois qu'une main s'avançait, on l'abattait. Il arriva donc qu'un pistolet tomba à nos pieds : ceci découragea les assiégés, et, faute de mieux, ils nous jetèrent des pierres. Pour nous c'était moins dangereux, et mes soldats donnaient des coups de hache sans que les Suédois pussent les en empêcher. Enfin la brèche fut assez grande, et je donnai l'ordre qu'on y entrât un à un. Wolski, qui était brave et téméraire au suprême degré, voulut être le premier, et se mit à crier : « J'entrerai! » Mais à peine eut-il passé la tête, qu'un Suédois le saisit aux cheveux : moi je me mis à le tirer par les pieds, mais plus je les tirais, plus le Suédois tirait la tête. Wolski s'écria : « Pour l'amour de Dieu, lâchez-moi, car vous allez me scier en deux ! » Je commandai à mes hommes de faire feu dans l'ouverture; alors les Suédois lâchèrent prise, et nous entrâmes l'un après l'autre par la brèche. Cent cinquante étaient déjà passés, lorsque nous aperçûmes quelques compagnies de Suédois, les mêmes sans doute qui venaient de tirer sur nous. Au moment où nous les vîmes, ils étaient sur le point de gagner l'ouverture d'une cave, mais on ne leur en laissa pas le temps; nous fîmes feu, six furent tués, et les autres se sauvèrent dans la cour.

» Nous nous formâmes en bataille dans le milieu de le cour : nos soldats entraient toujours par la lucarne, et bientôt nous fûmes très-nombreux. La garnison suédoise, en s'apercevant de notre surprise, se mit à sonner la trompette et à agiter le drapeau blanc en signe de soumission, c'est-à-dire soumission entière et sans condition. Messieurs les Suédois dérogeaient à leur usage, car ils se vantaient de n'avoir jamais demandé merci. Je donnai ordre à mes troupes de ne pas se débander avant d'avoir poussé à bout nos ennemis. Wolski donna le même ordre aux siennes.

» Mais voilà que les mousquetaires suédois descendent de l'habitation du commandant. Aussitôt je dis à mon détachement : « Je vois de nouveaux hôtes, attention! » Nous nous formâmes en demi-lune, après avoir fait feu, nous attaquâmes immédiatement à l'arme blanche.

» Pendant ce temps-là nous entendions les timbales, les gémissements, la musique, un tonnerre d'armes à feu, qui venaient de l'autre côté; nous fîmes volte-face, et, à la pointe du sabre, nous avons enlevé, terrassé, renversé tout ce qui se présentait; ceux qui voulaient fuir tombaient dans nos *fourches caudines*; en un moment nous pûmes faire un pont avec les cadavres, et nos braves envahirent les issues du château fort et tuèrent tous les Suédois qui voulaient encore se défendre.

» Au milieu de cette bagarre, l'ober-lieutenant Tetwin arriva avec ses dragons : il croyait être le premier qui pénétrait dans l'intérieur, mais il se heurtait à chaque pas sur des monceaux de cadavres. « Qui » donc a tué tant d'hommes? » s'écria-t-il en faisant un signe de croix. — C'est nous, » reprit Wolski. Pourtant nous n'étions que quinze officiers à la besogne, tous nos soldats se répandirent dans la forteresse pour piller. « Mais rassurez-vous, tout n'est pas fini; tenez, re- » gardez toutes ces têtes suédoises qui montrent leur nez par l'ouver- » ture de la tour. »

» Sur ces entrefaites, un de nos blancs-becs amena un gros officier suédois. « Donne-moi ta capture, lui dis-je, je vais lui trancher la » tête. — Son uniforme vaut mieux que lui, me répondit le soldat, » il faut d'abord le lui ôter. »

» Pendant qu'on le déshabillait, nos soldats étaient descendus dans les caves à poudre, et chacun en mettait dans ses poches, dans son bonnet et dans son mouchoir. Un dragon, ô la stupide créature! approche une mèche allumée d'un baril de poudre à canon; aussitôt le feu prend, et nous entendons la plus effroyable explosion. Les murs, les figures en plâtre, les statues en marbre et en albâtre sautent en l'air et éclatent en mille morceaux.

» A l'extrémité du château s'élevait une tour ayant une plate-forme recouverte en plomb; cette tour était ornée de statues en bronze doré en en marbre blanc du plus beau travail. Une de c s statues échappe miraculeusement à l'explosion, mais elle va tomber à une grande distance. De loin, cela avait l'air d'un corps de femme, et nous le crûmes tout de bon! « C'est la femme du commandant, » s'écria-t-on en approchant; mais en touchant du doigt nous vîmes que c'était du marbre et rien de plus. Ce marbre était si bien travaillé qu'on aurait cru que ce corps de femme venait d'expirer. C'est dans la grande salle de cette tour que les rois de Suède dansaient, festoyaient et se livraient à toute espèce de plaisirs. La position de la tour est des plus pittoresques : de là on découvre presque toutes les provinces du royaume et même une grande partie de la Suède. Au moment de l'explosion, le commandant et sa troupe étaient dans la tour, et ils sautèrent presque tous en l'air, ou disparurent dans la fumée pour aller retomber dans la mer comme des grenouilles.

» Les armées impériales et brandebourgeoises, en voyant de loin l'explosion, crurent que les Polonais célébraient joyeusement le jour de Noël; le roi de Suède crut la même chose, mais ceux d'entre les Polonais qui étaient encore auprès du roi lui dirent que les Polonais ne faisaient des feux de joie que le jour de Pâques. Trois jours après l'événement, le palatin Czarniecki nomma le capitaine Wonsowicz commandant du fort, et chacun se rendit au poste qui lui était assigné.

» En attendant, comme c'était le jour de Noël, il fallait se disposer à entendre la messe; nous avions bien des prêtres avec nous, mais nous n'avions ni autels ni ce qui est nécessaire pour le sacrifice de la messe. Nous nous rendîmes dans la forêt voisine pour dresser un autel sur le pied d'un chêne abattu, et au moment que nous nous apprêtions à y planter la croix, nous vîmes venir un homme qui apportait les habits sacerdotaux de l'abbé Pickarski. Enfin la messe put être dignement célébrée. L'armée se rangea en bataille, on fit du feu pour chauffer le vin dans le calice, car le froid était atroce, et le prêtre entonna le *Te Deum laudamus*. Ces pieux accents se répandirent en échos dans la forêt.

» Je me mis à genoux pour servir la messe; le palatin s'approcha de moi et me dit : « Mon frère, lavez au moins vos mains avant de » commencer; elles sont trop noircies par la poudre. » L'abbé reprit : « Cela ne fait rien, Dieu ne réprouve pas le sang qui a été » versé en son nom pour la défense et la gloire de la Pologne! »

» Après la messe, nos camarades qui étaient allés à la recherche des vivres nous apportèrent de quoi manger. Chacun se plaça comme il put, et se mit à dévorer : nous en avions besoin, il y avait vingt-quatre heures que nous n'avions rien mis sons la dent. Le palatin se promenait à cheval au milieu de nous; il était radieux, et certes il y avait de quoi : prendre une forteresse sans artillerie et sans infanterie, c'est un fait sans exemple dans les annales militaires. Le palatin, s'il l'eût voulu, aurait pu demander du secours à l'électeur, qui n'était pas éloigné du champ de bataille; mais il ne voulait rien devoir aux étrangers, il s'en reposait sur le courage des Polonais. C'est lui qui conçut le projet de l'attaque, et qui le mit à exécution.

» Nous avons commencé l'année 1659 à Hadersleben; nous y sommes au milieu des fêtes du carnaval, mais cela ne vaut pas notre gaieté polonaise.

» Après l'affaire de Kolding, nous devions nous emparer de l'île d'Alsen, car les Suédois y campaient et causaient de grands dommages sur les derrières de notre armée. Les troupes brandebourgeoises longèrent cette île, mais elles n'osèrent ou ne voulurent pas l'attaquer, et, comme dit le proverbe, les loups ne se mangent pas entre eux.

» Un beau soir, le palatin Czarniecki, avec trois cents cavaliers, fit une promenade ou plutôt une reconnaissance de ce côté; puis tout à coup il fit sonner la trompette pour nous prévenir d'être à cheval le lendemain matin. A la pointe du jour nous cheminions sur les bords du Belt, mais pour frayer le chemin nous fûmes obligés de casser la glace à coups de hache; cependant le froid n'était pas intense et la journée était belle. Le bras de mer était à peu près large d'une lieue, et pendant que nous travaillions sur un bord, les dragons travaillaient sur le bord opposé; cette distance n'était pas énorme, et au milieu on trouvait un gué où les chevaux pouvaient se reposer.

» Quand la glace fut cassée, le palatin fit un signe de croix et se jeta le premier à l'eau; une partie de notre division, c'est-à-dire trois régiments, le suivirent. Nous avions enveloppé nos pistolets et nos gibernes pour qu'ils ne fussent pas mouillés. Quand nous touchâmes à l'endroit où était le gué, le palatin fit faire halte : nous nous reposâmes un moment, puis nous poursuivîmes.

» Les chevaux que nous montions avaient été mis d'avance à l'épreuve, et ceux qui étaient rétifs à l'eau étaient placés entre deux bons nageurs qui les soutenaient pour qu'ils ne se noyassent pas. Par bonheur il faisait un temps calme et même chaud pour la saison; mais bientôt les gelées reprirent de plus belle.

» Les Suédois, qui ne s'attendaient pas à tant d'audace, se rallièrent en toute hâte et se mirent à tirer sur nous quand nous voulûmes aborder; mais de l'autre côté nos dragons gagnaient du terrain et les attaquaient impétueusement. Les Suédois, voyant que malgré leur feu nous sortions de la mer, furent tellement effrayés, qu'ils lâchèrent pied; alors nous les sabrâmes impitoyablement. Nous fîmes quelques prisonniers, et ces hommes, encore tout étourdis de l'attaque et de la défaite, nous disaient : « Les Polonais ne sont point » des créatures humaines, ce sont des diables. Jamais on n'a vu la » cavalerie traverser un bras de mer pour aller chercher son en- » nemi. » Le roi de Danemark voulut qu'on lui envoyât vivant le commandant suédois; j'ignore ce qu'il en fit et comment il le traita.

» Une fois maîtres de l'île, nos troupes entrèrent dans les maisons pour se sécher et se réchauffer. Il fallait les voir se jeter sur les habitants, hommes ou femmes sans distinction, pour leur prendre leurs habits et se rechanger. Le palatin fit prisonnier tout ce qui restait de la garnison suédoise, et nomma un commandant danois, auquel il donna de nouvelles recrues; car il était d'usage de faire entrer dans les cadres de l'armée active les vieux soldats, et de mettre les jeunes gens dans les places que nous prenions. Quand ces mesures furent exécutées, le palatin choisit dans la garnison cent Suédois, mais des meilleurs, et les répartit dans nos escadrons; ce renfort n'était pas inutile, nos rangs commençaient à s'éclaircir, et, comme on dit, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

» Nous ne restâmes pas longtemps dans l'île : bientôt nous reçû-

mes l'ordre de regagner nos quartiers ; mais cette fois nous traversâmes la mer dans des barques. Ainsi nous avons terminé l'année dernière par la prise de Kolding, et nous commençons celle-ci par la conquête d'Alsen. Pendant plusieurs semaines nous nous reposâmes.

» Plus tard nous attaquâmes une forteresse formidable ; certes on aurait pu s'effrayer de sa position, mais l'expérience nous avait appris que nous pouvions tenter l'impossible. Tout confiants dans notre bonne étoile, nous portâmes nos forces sur ce point; les Suédois tiraient sur nous avec des pièces qui portaient très-loin, mais ils faisaient des sorties, et nous les battions toujours. A la fin du printemps la forteresse se rendit, mais d'une manière singulière et sans grande effusion de sang.

» Après cela nous entrâmes dans le Jutland, et nous occupâmes Arhusen ou Aarhus : c'est une belle ville, mais on nous donna une rue dont les maisons n'avaient point d'écuries, et il n'y avait même pas moyen d'en faire à la hâte, car cette ville est bâtie sur pilotis. Nous demandâmes la permission d'aller dans les campagnes voisines, ce qui nous fut accordé ; mais quelques-uns de nous restèrent à Arhusen.

» Notre régiment fut logé dans la petite ville de Holm et dans les environs : elle est située entre la mer Baltique et l'Océan ; toute cette province s'appelle le Jutland, et celle où est située Hadersleben s'appelle Suder-Jutland. Le régiment se plaisait beaucoup à Holm ; mais les chefs pensèrent qu'étant éloigné de l'état-major, il pourrait être coupé par l'ennemi. Kopenhague est à dix milles de mer, et les Suédois pouvaient franchir cette distance en très-peu de temps.

» Mais pour changer de destination il fallait s'aboucher avec les autorités du lieu. Comme je parle latin, on m'envoya en députation, car dans le Jutland on parle beaucoup latin, très-peu entendent l'allemand, et pas un le polonais. J'allais m'enfoncer dans un pays qui m'était inconnu, et je dirai franchement que cela ne m'amusait pas du tout; mais ma mission m'y forçait, et je me mis en route. J'emmenai avec moi quinze soldats.

» Quand je fus à ma destination, je fis semblant de ne pas savoir un mot de latin. Je me rendis auprès du commissaire de la province, qui me demanda en allemand si je parlais cette langue : je répondis *nix;* alors on m'amena un employé qui parlait l'italien, celui-ci me dit : *Parla italiano?* et moi de répondre un *nix* gros comme le bras. Les pauvres diables perdaient la tête; ils me firent encore d'autres questions, tantôt en allemand, tantôt en italien, et au lieu de *nix* je leur répondis *gueld* (de l'argent). Ils me demandèrent si je voulais manger : *Gueld;* ils me demandèrent si je voulais boire, et toujours je répondais *gueld.* Voyant que je n'entendais ni l'allemand ni l'italien, ils firent venir un gentilhomme, un savant réputé, qui avait servi dans les armées de Frédéric, et qui avait beaucoup voyagé. Le gentilhomme m'aborda en me disant : *Ego saluto dominationem vestram.* Je lui lâchai mon imperturbable *gueld*, et rien de plus. Le savant, sans se décourager, me dit : *Parla italiano? — Gueld,* repris-je d'un ton doucereux. « Décidément il ne comprend aucune langue » humaine, » s'écrièrent les assistants; et moi je m'amusai à les laisser toute la journée dans l'embarras.

» Plusieurs paysans se décidèrent le lendemain à aller chez les Prussiens pour leur demander un interprète; mais avant de partir ils vinrent me trouver, ils apportèrent un gros esturgeon tout vivant, amenèrent un bœuf gras et un cerf apprivoisé; outre cela, ils placèrent sur ma table une coupe qui contenait cent écus, puis ils me dirent dans leur langage : « Tout cela est pour vous, c'est un cadeau » que nous vous faisons. » Alors, montrant du doigt la coupe, je leur dis en excellent latin : « Voilà une chose que je comprends à mer- » veille. » Les Danois, en voyant ce miracle, ne se possédaient pas de joie : ils se jetaient sur moi, ils m'embrassaient, ils me serraient à m'étouffer; puis ils coururent dans tout le village en criant : « Notre » maître a parlé ! » L'allégresse fut au comble; nous passâmes la journée à rire, à jaser et à boire.

» Le lendemain j'entamai mes négociations. Je montrai l'état des terres dressé par le commissaire du gouvernement. Les Danois ne pouvaient nier, car le recensement était exact ; de plus nous venions en amis : il fallait donc obéir. Après deux jours, on vint m'apporter la contribution d'un mois; et toutes les fois qu'il était question d'écus dans nos pourparlers, on les appelait des *interprètes.* Je donnai l'ordre qu'on expédiât l'argent à l'état-major de mon régiment, ensuite je voulus partir; mais les habitants me supplièrent de rester encore, car ils craignaient les Brandebourgeois, qui n'étaient éloignés que de six lieues. En effet, quelques maraudeurs s'approchèrent du village et enlevèrent le bétail; mais quand ils aperçurent un Polonais, ils se sauvèrent à toutes jambes en abandonnant leur butin.

» Après ces aventures, je revins à Aarhus. Le palatin, en me voyant, dit au lieutenant Polanowski : « Je vous présente M. Passek, qui parle » toutes les langues; mais il ne desserre pas les dents avant qu'on lui » présente une coupe d'argent remplie d'écus. » Polanowski ne comprenait rien à cette plaisanterie; je la lui expliquai, et depuis les écus s'appelèrent des *interprètes.*

Le lendemain du dimanche de la Quasimodo, le palatin Czarniecki tomba malade dangereusement. Nous fûmes très-alarmés. On appela plusieurs médecins, et l'électeur envoya les siens. L'amiral hollandais, voulant témoigner son intérêt au héros polonais, envoya aussi son médecin. Il y eut une grande consultation qui décida qu'une musique devait faire entendre du matin au soir des airs doux et mélancoliques dans la chambre attenante à celle du palatin. Ce moyen eut le plus grand succès. Au bout de quelques jours de musique, le palatin alla mieux, et toute l'armée fut heureuse de son rétablissement.

» Quelque temps après, toutes les troupes eurent l'ordre de se trouver réunies dans un grand camp. La division polonaise arriva ponctuellement; elle était là à son poste, pendant que les Impériaux étaient encore en route. Les troupes alliées furent cantonnées à deux lieues l'une de l'autre. Le général Montecuculli gardait une grosse rancune à notre palatin ; il était jaloux, l'Autrichien, en voyant toutes les recrues danoises se ranger sous le drapeau polonais; enfin à la première entrevue on se fâcha fort.

» Le palatin lui dit : « Il ne faut point s'emporter pour une chose » que le fer peut décider. Tu es militaire, moi aussi; tu es général, » moi aussi : à demain donc pour vider notre différend. »

» Le lieutenant Skoraszewski et l'écuyer tranchant de la couronne Leszczynski vinrent provoquer en duel Montecuculli. Les deux armées ne se mêlèrent en rien de cette affaire. L'Autrichien dépêcha deux de ses officiers au palatin; quand celui-ci les aperçut, il courut droit à eux, pensant qu'ils venaient lui proposer le combat. Les envoyés venaient porter des paroles de paix, d'excuses et de pardon au nom de leur général.

» L'électeur de Brandebourg, en apprenant cette nouvelle, dit à Montecuculli : « Vous avez bien fait de ne pas vous battre avec Czar- » niecki, car, si vous l'aviez blessé, vous auriez eu affaire à moi; sa- » chez, monsieur, que je représente ici le roi de Pologne. »

» Pendant deux hivers, la division de Montecuculli avait mangé du pain et fait très-peu de besogne, car le général avait été très-passif dans toutes les affaires. Un beau jour, il se ravisa : il alla au-devant des Suédois, mais sans nous, car il voulait ne devoir son triomphe qu'à lui-même. Il rencontra l'ennemi entre la Fionie et Frédérichs-Odde, et là il fut si bien arrangé, qu'il s'en revint tout confus. La conquête de Frédérichs-Odde était réservée aux Polonais; Dieu voulait que notre sabre vengeât les malheurs que les Suédois nous avaient fait éprouver chez nous. En effet, après notre assaut, la forteresse fut emportée. Dans un autre temps, les Suédois avaient perdu neuf mille hommes en l'attaquant, et les Danois onze mille en la défendant.

» Les Suédois abandonnèrent cette place, et se réfugièrent en Fionie. Le palatin mit dans le fort une garnison danoise et un commandant danois; aussitôt les vaisseaux hollandais entrèrent dans le port, et on discuta sur les moyens à employer pour chasser les Suédois de la Fionie.

» Notre division campait aux environs, mais elle ne perdait pas son temps. Nos soldats se mettaient dans des barques, et ils allaient en Fionie pour inquiéter les Suédois. Les dragons de la compagnie de Semenow réussissaient merveilleusement dans cette guerre d'escarmouche. Ces dragons n'étaient que trois cents, mais si braves, si forts, si grands, si ressemblants par la taille, qu'on les aurait crus les enfants de la même mère. Dieu nous bénissait, nous n'avions que des victoires à compter, nos ennemis nous redoutaient. Quant aux Impériaux, ils donnaient moins de souci aux Suédois.

» Un jour, dans une reconnaissance, les Suédois firent prisonnier Myliszowski, un de nos officiers, et ils l'envoyèrent à Kopenhague au roi Gustave. Celui-ci lui fit mille questions ; entre autres il lui dit :

» — Quelle est la troupe qui est sous les ordres de Czarniecki?

» — C'est toujours la même, toujours celle qui a fait partie de son corps d'armée.

» — Où étiez-vous donc quand j'étais en Pologne?

» — Nous nous battions contre les troupes de Votre Majesté.

» — Pourquoi alors ne nous avez-vous pas vaincus comme à présent?

» — Telle a été la volonté de Dieu !

» — Oui, la Providence s'en est mêlée sans doute; mais il y a encore un autre motif, et il n'est pas le moins puissant : ici vous êtes loin de vos foyers, et vous n'avez de salut que dans la victoire; cette pensée vous anime, redouble votre courage, et vous vous battez comme des diables!

» Quoi qu'il en soit, les prisonniers suédois nous disaient : « La » fortune nous a abandonnés, nos efforts sont impuissants ! »

» Sur ces entrefaites, on reçut des lettres du roi Jean-Kasimir, qui annonçaient que de nouveaux dangers menaçaient notre patrie du côté de la Moskovie, et que nous devions nous tenir prêts à partir à la première nouvelle. En effet, nous quittâmes les possessions danoises et nous rentrâmes chez nous. »

CHAPITRE XVIII.

Nouvelle campagne contre les Moskovites. — Victoires de Czarniecki. — Prédictions du roi Jean Kasimir sur les partages futurs de la Pologne — Mort de

Czarniecki. — Abdication du roi Jean Kasimir, son départ pour la France, sa mort à Nevers. — Mausolée du roi à l'église de Saint-Germain des Prés, à Paris.

L'armée polonaise, en quittant le Danemark, rentra en Pologne avec de glorieux trophées; mais à peine est-elle au sein de ses foyers, qu'un ennemi plus implacable, plus barbare que celui qu'elle venait de combattre, l'appela de nouveau au combat. Les Moskovites étaient au cœur de la Litvanie et campaient à Polonka, près Slonim. Czarniecki et Sapieha n'avaient que huit mille hommes de troupes; mais ces troupes aguerries et parfaitement organisées comptent pour peu l'infériorité du nombre, et le 26 juin 1660, ils se jettent au-devant des Moskovites, dont l'armée était forte de trente mille hommes et munie d'une formidable artillerie. Rien ne résiste à l'intrépidité des Polonais, quarante canons, cent quarante-six drapeaux, la caisse, tombent en leur pouvoir. Dans ce mémorable combat, quinze mille Russes sont tués ou faits prisonniers. Khavanskoï, général en chef russe, se sauva jusqu'à Smolensk. Le lendemain Czarniecki dégagea Lachowiczé, vaillamment défendue par Michel Iudycki, et poursuivit les Moskovites jusqu'à Mohylew sur le Dnieper, et vint ensuite assiéger Polotsk, qui était encore au pouvoir du tzar.

A la même époque, Stanislas Potocki et Georges Lubomirski battaient les Moskovites et leur allié Georges Chmielnicki, en Wolynie, en Podolie et en Ukraine, où trente-sept mille Moskovites et Kosaks furent tués, dispersés, et leur généralissime Schérémétieff fait prisonnier.

La diète de Warsovie du mois de mai 1661 s'ouvrit cette fois sous d'heureux auspices, parce que Czarniecki obtint la starostie de Tykocin; c'était le moins qu'on pouvait faire pour ce grand homme. Mais quand le roi demanda des fonds pour continuer la guerre, la diète fut inflexible, et montra son indifférence pour la chose nationale. L'armée, qui se sentait forte de son courage et de son patriotisme, se révolta. Le roi tenta un dernier effort, et dans la séance de la diète du 4 juin 1661, il prononça avec une émotion profonde le discours suivant :

« Dieu veuille que je sois un faux prophète; mais je vous dis que » si vous ne remédiez pas au mal, si vous ne réformez pas vos élec- » tions prétendues libres, si vous ne renoncez pas à vos privilèges » personnels, la république deviendra la proie des nations étrangè- » res, les Moskovites s'efforceront à détacher les terres russiennes et » le grand-duché de Litvanie, jusqu'au Bug, au Narew et peut-être » jusqu'à la Wistule. L'expectante maison de Brandebourg voudra » s'emparer de la Grande-Pologne et de la Prusse-polonaise. L'Au- » triche, voyant les autres se partager vos dépouilles, se jettera sur » Krakovie et les palatinats voisins. Chacune de ces puissances pré- » férera envahir une portion de la république que de la posséder » tout entière avec vos libertés d'aujourd'hui ! »



Etienne de Czarnca-Czarniecki (1599 ; 1665).

Ces avis salutaires, loin de calmer les esprits, amenèrent de nouveaux désordres; l'égoïsme des grands s'irrita et taxa de despotisme les avertissements du roi. Les confédérations militaires devinrent plus insolentes. Les Moskovites, profitant de cette anarchie, envahirent de nouveau Wilno, Kowno et Grodno.

Malgré l'épuisement du trésor, le roi, auquel se joignirent les patriotes dévoués, organise une armée. Czarniecki en prend le commandement, va au-devant de Khavanskoï, campé à Glembokié, l'attaque le 6 novembre 1661, le bat et le repousse jusqu'à Polotsk; puis il revient sur ses pas et délivre Wilno, Kowno et Grodno.

Après ces victoires, la diète de Warsovie de 1662 accorda une capitation extraordinaire dite *subsidium charitativum;* on paya en partie les arrérages aux troupes.

En 1663, le roi entreprit une nouvelle expédition; ayant sous ses ordres Czarniecki, Sobieski, Paç et autres chefs habiles, battit les

Tatars et les Kosaks à Podhaycé, entre Halicz et Tarnopol, puis il franchit le Dniéper à Kiiow, et reprend aux Moskovites et à leurs alliés les Kosaks dix-sept villes situées entre le Dniéper et la Vorskla.

La présence du roi Jean-Kasimir étant nécessaire à Wilno, Czarniecki le ramène par Mohilew jusqu'à Minsk, revient de nouveau sur le Dniéper, parcourt incognito et à cheval la Krimée et la Bessarabie, afin de gagner les Tatars et les Kosaks à la cause de la Pologne, revient en Ukraine, où il maintint la tranquillité en 1664 et 1665.

Cependant les fatigues, les luttes et les chagrins brisèrent ce corps de fer, cette âme sublime et indomptable; Czarniecki devint malade. On le transportait à Czarnça, dans le palatinat de Sandomir, lieu de supplièrent de ne pas le faire; mais il fut inébranlable. Le 27 août 1668, le roi ouvrit la diète à Warsovie, et le 16 septembre il prononça un discours touchant et déposa le sceptre et la couronne. Il se retira en France en 1669, où Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Germain des Prés et celle de Saint-Martin de Nevers. C'est là qu'il mourut le 16 décembre 1672. Son corps fut transporté à Krakovie, et son cœur fut déposé au fond du mausolée élevé dans l'église de Saint-Germain des Prés à Paris. Un bas-relief en cuivre d'un beau travail, représentant la mémorable bataille de Beresteczko de 1651, orne ce mausolée. Lorsque la terreur de 1793 détruisait les monuments des premiers rois de France élevés dans cette même église, elle respecta la statue de Jean-Kasimir parce qu'il était Polonais!



Jean III Sobieski (1624, 16·5.

sa naissance : arrivé à Sokolowka, près de Dubno sur le Styr, sa maladie s'aggrava. C'est là qu'il reçut le bâton de grand général de la couronne (connétable.) En le recevant il prononça ces paroles : « N'avais-je pas prédit plus d'une fois qu'on me donnerait ce titre quand » je ne serais plus en état de le porter! N'importe; si j'en reviens, » je m'en servirai pour la défense de la patrie, on en déposera les » insignes sur ma tombe! » Après quelques jours de souffrances, le célèbre guerrier, le patriote par excellence, expira à l'âge de soixante-six ans.

Jean Sobieski continua la mission de Czarniecki; mais la guerre civile, entravant les opérations de Sobieski, força le roi à conclure avec le tzar, à Androssovo, le 30 janvier 1667, une trêve pour treize ans, en vertu de laquelle les Moskovites gardèrent les provinces de Smolensk, de Czerniéchow, et la ville de Kiiow. Cette dernière ville ne devait rester entre leurs mains que pendant deux ans; mais ils ne voulurent plus la rendre. Enfin le roi Jean-Kasimir, accablé par les événements et désolé de la mort de sa femme, qu'il perdit le 16 mai 1667, conçut le projet d'abdiquer. Le sénat et l'ordre équestre le

CHAPITRE XIX.

Election du prince Michel Wisniowieçki au trône de Pologne. — Les Tatars et les Kosaks envahissent la Pologne. — Victoires de Jean Sobieski à Kaluza et à Chocim. — Mort du roi Michel en 1673.

Pendant son règne, Jean Kasimir fut blâmé; les seigneurs l'appelaient despote, parce que ce roi, honnête homme, disait la vérité; on l'accusait de despotisme, car il ne savait pas ménager les mauvaises passions : mais quand il eut abdiqué, on devint juste; l'abdication a cela de commun avec la mort! Aussi la noblesse, sentant la perte qu'elle avait faite, décida le 2 mai 1669, dans la diète d'élection, qu'un roi de Pologne n'aurait plus le droit d'abdiquer ni de nommer un successeur.

Trois candidats se présentèrent aux suffrages des Polonais : le prince de Condé, père du duc d'Enghien; Philippe Guillaume, prince de Neubourg, et Charles de Lorraine.

Le prince de Condé échoua dans ses prétentions malgré l'appui du

primat Nicolas Prazmowski, et de Jean Sobieski, qui avait quitté l'Ukraine pour venir grossir le parti de ce prince. Les suffrages se trouvèrent donc partagés entre le prince de Neubourg et le duc de Lorraine, mais le 19 juin, dans les plaines de Wola, le nom de Michel prince Wisniowiecki retentit pour la première fois et fut répété presque unanimement.

Michel, étonné de cet honneur inattendu, se sauva du champ d'élection ; on le poursuivit et on le fit roi malgré lui. Il n'avait pour toute fortune que trois mille francs de rente que lui avait légués la reine Marie-Louise ; le père de Michel avait sacrifié toute sa fortune dans les guerres contre les Kosaks, les Tatars et les Moskovites. La gloire du père et la pauvreté du fils furent donc un titre de plus pour la petite et pauvre noblesse qui voyait en Michel un égal dans un roi. Le château royal de Warsovie, où devait régner le nouveau souverain, était tellement dégarni par les rapines des Suédois et des Brandebourgeois, que plusieurs seigneurs se réunirent pour le meubler convenablement.

Michel fut couronné à Krakovie le 29 septembre 1669 ; la diète qui suivit le couronnement fut très-orageuse. Les Kosaks et les Turks profitant de l'état précaire où se trouvait la Pologne l'envahirent en juillet 1672. Sobieski rallie ses amis et arme ses paysans, forme une troupe de six mille hommes ; mais dès le 29 août les Turks s'emparèrent de l'importante place de Kamieniec-Podolski, et le 27 septembre ils assiégèrent Léopol et Buczaç. Dans ces circonstances critiques Sobieski déploie les ressources de son génie militaire et tient en échec les hordes tatares et musulmanes. Le 15 octobre Sobieski surprend l'ennemi près de Kaluza (entre Stryi et Halicz), le poursuit, tue ou fait prisonniers quinze mille hommes ; il arrive devant un groupe nombreux de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les Mahométans emmenaient en esclavage. Ces infortunés étaient au nombre de vingt mille. Leurs chaînes tombent, et ils bénissent leur libérateur.

Mais Sobieski ne se repose pas après ses triomphes. Le gros de l'armée turke était sous Léopol, et le sultan campait à Buczaç, au-dessus de Jazlowieç. Le héros polonais dérobe sa marche, se glisse à travers les rivières, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisirs et de pillages, y sème la terreur, pénètre jusqu'aux tentes impériales, et s'empare du quartier même de ses femmes.

Le roi Michel, âme faible, esprit indécis, ne sut pas profiter des victoires de Sobieski, et prenant conseil de sa faiblesse et des hommes qui envient la gloire de Sobieski, il signa le 18 octobre, à Buczaç même, une paix honteuse pour la Pologne. Sobieski, plus navré des malheurs de la patrie que des injustices dont il était l'objet, se retira dans ses terres pour y attendre des jours meilleurs, c'est-à-dire l'occasion de se dévouer, de donner son sang pour la Pologne. Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses Etats, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France ; mais Sobieski semblait pressentir les destinées qui l'attendaient, et il refusa.

Pendant cet intervalle le désordre intérieur augmentait et les confédérations se formaient pour se combattre. Un jour, un pauvre gentilhomme, dans une diète convoquée *ad hoc* à Warsovie en janvier 1673, prit la parole et déclara qu'il avait d'importantes révélations à faire ; que la patrie avait été vendue aux infidèles, qu'un homme avait livré Kamiéniec-Podolski moyennant douze millions de florins, et que cet homme était Jean Sobieski !

A ce nom, l'assemblée se lève indignée. Elle demande que le calomniateur soit jugé. Sobieski accourt à Warsovie. La convocation se change en une diète régulière. Le calomniateur confessa sa calomnie, et dit qu'une somme de deux mille florins (1,300 francs), et la promesse de n'être pas abandonné l'avaient porté à cet attentat. Les seigneurs qui avaient conspiré rampèrent aux pieds de Sobieski. La diète fut close le 13 avril. On déclara la rupture du traité de Buczaç, et on se prépara à une nouvelle campagne.

Le grand vizir, Akhmet Kiuperli, fut donc de nouveau obligé de porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube, et le sultan lui-même s'avança aussitôt vers ce fleuve. Sept ponts furent jetés sur le Dniester.

Après bien des difficultés, trente mille Polono-Litvaniens se trouvèrent réunis. Sobieski commanda en chef ; Martin Kontski avait sous ses ordres l'artillerie. Les Turks, retranchés derrière Chocim, étaient prêts à soutenir l'attaque désespérée des chrétiens. Ce jour-là (10 novembre 1673), veille de la Saint-Martin de Tours, le temps était affreux : la neige tombait à flots. A pied et le sabre à la main, couvert de frimas, Sobieski guidait ses braves, et en peu d'instants l'étendard de la croix, l'aigle blanc de Pologne et le cavalier blanc de Litvanie flottaient sur les hauteurs du camp escaladé. Vingt mille Musulmans tombent soit sur la grève, soit dans les flots rapides et à demi-glacés du Dniester. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Hussein, présent du sultan, que le vainqueur envoya comme un hommage au chef de l'Eglise, et qui orne aujourd'hui encore les voûtes de Saint-Pierre à Rome.

Sobieski, maître de la Moldo-Walaquie, était en pleine marche pour planter sur les bords du Danube les drapeaux de la Pologne, lorsque survint tout à coup la nouvelle de la mort du roi Michel, arrivée à Léopol la veille même de la bataille de Chocim !

Voici comme parle de cette mémorable bataille l'éloquent historien de notre héros, l'ami et le défenseur généreux de la Pologne, le comte de N. A. de Salvandy : « Parmi les combattants s'était signalé, aux côtés du grand hetman, son jeune beau-frère le comte Maligny-la Grange d'Arquien : il ne peut se tirer un coup de canon dans aucun coin du monde sans qu'un Français ne s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de madame Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Jean Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous en rapportaient l'honneur à l'apôtre de France et au grand hetman.

» De cette immense armée ottomane qui tenait la Moskovie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarme, rien ne restait que le château de Chocim et des monceaux de ruines. Le vainqueur employa le jour saint (12 novembre) à ensevelir ces débris sanglants sous des tertres, sorte de montagnes et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du Nord, dont ils étaient les derniers représentants. Le grand Zolkiewski, du fond de son tombeau, put se sentir vengé....

» A la nouvelle de ce désastre, Kaplan-Pacha, qui venait grossir l'armée de Chocim, mit le feu à son camp de Cécora, sur le Pruth, et s'enfuit au delà du Dunube. Toutes les garnisons turques se replièrent, en laissant pour monuments de leur passage la dévastation et l'incendie. Yassy fut saccagé en même temps qu'affranchi ; les Moldo-Valaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces, et l'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grâce dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, comme disait la *Gazette de France* de 1673, sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut de joie et d'admiration, comme si elle échappait tout entière à l'ignominie du tribut et à des chances de servitude. »

CHAPITRE XX.

Election de Jean Sobieski au trône de Pologne en 1674. — Ses victoires contre les Turks en Podolie et en Ukraine. — Intrigues de la reine Marie Kasimire d'Arquien. — Fausse politique de Louis XIV. — L'empereur d'Autriche Leopold Ier et le pape Innocent XI implorent le secours de la Pologne contre les Ottomans. — Delivrance de Vienne par Sobieski en 1683. — Nouvelles expeditions en Moldavie en 1686 et 1691. — Mort de Jean Sobieski en 1696.

Après la mort du roi Michel, et pendant l'interrègne, la noblesse fut appelée à élire le nouveau chef de la république polonaise. L'évêque Michel Florian Czartoryski convoqua la diète pour le 15 janvier 1674, et cette assemblée décréta que la diète d'élection aurait lieu le 20 avril.

La gloire qui rejaillissait sur la Pologne à la suite de tant de campagnes mémorables éveilla l'ambition des princes de l'Europe, et dix-sept candidats se présentèrent aux suffrages de la diète. Parmi les Français se trouvaient les ducs de Vendôme et de Soissons, et le prince de Condé.

Les débats et les intrigues se prolongèrent près d'un mois au camp d'élection, lorsque, le 19 mai, Stanislas Iablonowski, palatin de la Russie Rouge (Léopol), ami et compagnon d'armes de Sobieski, prononça un discours, en disant que personne n'était plus digne du trône que Sobieski. Cinq palatinats se levant comme un seul homme, s'écrièrent après ce discours : « *Vive Jean Sobieski ! ou nous périrons, ou il sera notre roi* ! » Et le 21 mai 1674, Jean III Sobieski fut proclamé roi des Polonais, grand-duc de Litvanie, de Russie et de Prusse.

Les Turks et les Tatars, profitant de l'absence de Sobieski sur le Dniester et le Pruth, menacèrent de nouveau la Pologne. Aussi après avoir juré à Warsovie les *pacta conventa*, le 5 juin, la diète et les électeurs proposèrent au nouveau roi de recevoir l'onction sacrée et la couronne des Piasts et des Jagellons : mais il répondit à tous : « Les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accordent mal » avec les dangers d'une invasion étrangère. En de telles circon» stances le casque ira mieux à mon front que le diadème. Je sais » bien pourquoi les Polonais m'ont mis sur le trône. Ce n'est pas » pour représenter, c'est pour combattre. Ma mission est de faire la » guerre aux Turks : c'est ma consigne de roi. Je la remplirai d'a» bord, à plus tard les fêtes ! » Bussy-Rabutin ne flattait pas, il était vrai et juste quand le 14 juin 1674 il écrivait ces paroles : « Quand » je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que je de» vrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski » à cent piques au-dessus de moi. »

Le 22 août 1674 Sobieski se met à la tête de ses troupes, bat les Turks en Podolie, et hiverne en Ukraine. Puis il arrive à Léopol, qu'il fortifie. Au mois d'août 1675, une nouvelle armée musulmane plus forte que la précédente fit une nouvelle invasion. La petite armée de Sobieski campait dans la vallée tout près de Léopol, appuyée aux montagnes qui couvraient son artillerie. Le 24 août une tempête de neige et de grêle, venant des Karpates, porta l'ouragan sur le camp des Osmanlis. Cette miraculeuse apparition de la neige dans la canicule produisit un effet merveilleux sur les Polonais et effraya les Turks. So-

bieski en profita, culbuta tout sur son passage et arriva à temps pour dégager Trembowla, illustrée par l'héroïsme de madame Chrzanowski. Cette femme sublime, épouse du commandant de la place, apercevant l'hésitation de son mari, prêt à livrer la place aux Turks, s'arme de deux poignards, arrive dans la salle du conseil, et déclare à son mari qu'elle tuera quiconque parlera de la reddition. Par cette conduite elle ranima les esprits, et s'élança sur les remparts même. Peu de jours après, la présence de Sobieski éloignait l'ennemi de la place!

La Pologne, délivrée encore une fois, envoyait des députations au libérateur de la république. Jean III se trouvait, dès le 9 novembre, dans ses terres de Zolkiew, et on le pressait de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si bien méritée.

Le 30 janvier 1676, Jean III arriva à Krakovie, assista aux cérémonies funèbres de Jean II Kasimir et de Wladislas IV, et le 2 février il fut couronné dans la cathédrale de Krakovie. Sa femme, Marie-Kasimire, marquise d'Arquien, fut également couronnée.

Malgré tant de désastres, les Turks revinrent à la charge, croyant Sobieski tout occupé de sa royauté. Les Ottomans remontaient, à marches forcées, les rives du Dniester, au mois d'août 1676. Le roi des Polonais arrive sur le champ de bataille, et le 19 septembre attaque l'ennemi à Zurawno, sur le Dniester. Le 29 septembre et le 8 octobre eurent lieu des combats sanglants. Le 11 octobre, Sobieski, à cheval, parcourt les fronts des lignes et s'écrie : « Camarades! je » vous ai tirés de pas plus mauvais que celui ci. Quelqu'un croit-il » par hasard que ma tête se soit affaiblie, parce que vous y avez mis » une couronne? » A cette voix si connue, l'armée se ranime, et les musulmans troublés fléchissent. Sans risquer une dernière bataille, le grand vizir demande la paix, et le 17 octobre elle est signée à Zurawno. Cette paix effaça sans retour les humiliations du traité de Buzcaç, du 18 octobre 1672, consenti par Michel. Depuis cette époque, les peuples de l'Europe, dans leur reconnaissance, ont appelé la Pologne le boulevard de la chrétienté. Par l'article 8 du traité, les Lieux saints, protégés spécialement par la Pologne, furent remis aux franciscains, et les schismatiques furent éloignés.

Voici comment la *Gazette de France* de ce temps rendait compte de ces événements : « Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire de » la Pologne les campagnes de cette année, ne pourront s'imaginer » qu'un roi, manquant de toutes sortes de secours, et tirant toute sa » fortune de sa prudence et de sa valeur, ait eu le courage de se camper, avec 4 ou 5,000 hommes, à onze lieues de 150,000 Turks et » Tatars; qu'il ait eu le bonheur de les empêcher pendant six semaines d'entreprendre l'attaque de ses avant-postes; qu'il ait pu » enfin vaincre des ennemis si puissants par sa merveilleuse conduite, » réduisant les infidèles à une fuite si précipitée, qu'ils firent en une » seule nuit, dans leur retraite, plus de chemin qu'en trois jours » pour venir attaquer Sa Majesté Polonaise!... »

Voici maintenant comment l'historien de Sobieski, le comte de Salvandy, apprécie les résultats des victoires des Polonais pour le reste de l'Europe. « Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation » polonaise l'avait été pour le reste du monde. Les peuples, dans leur » reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevard de la chré» tienté. Comment dire en effet ce qui serait advenu, si les Otto» mans, alors au plus haut point de leur splendeur, ne s'étaient pas » usés trente ans, comme le dragon sur la lime, au glaive de la Po» logne; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée de » tourner toutes leurs forces sur les Vénitiens ou sur les Impériaux » pendant la longue conflagration de l'Occident? Maîtres de Bude et » de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour » écraser l'Autriche ou Venise. Bientôt ils le voudront. Mais la face » du monde sera changée : la paix régnera en Europe; Achmet Kiu» perli n'aura pas survécu au traité de Zurawno, et Jean Sobieski » sera toujours plein de vie. »

Ce fut le 30 novembre 1676 que le marquis de Béthune apporta à Sobieski, à Zolkiew, les décorations de Saint-Michel et du Saint-Esprit, de la part de Louis XIV.

Pendant que cela se passait dans le midi de la Pologne, la conduite équivoque du tzar de Moskovie, au nord, donnait des inquiétudes aux Polonais. Pour se garantir donc d'une nouvelle invasion de ce côté, Michel Czartoryski et Kasimir-Jean Sapiéha furent envoyé à Moskou. Là, le 17 août 1678, fut signée une trêve qui devait durer jusqu'au mois de juin 1693. Le tzar restitua à la Pologne quelques places de la Russie Blanche, et promit de payer deux millions de florins.

Au milieu des préoccupations causées par la politique extérieure, les ennemis intérieurs aigrissaient l'esprit du roi. Marie-Kasimire remplissait le palais et la république de ses complots ou de ses intrigues. Sobieski avait la volonté de suivre la politique de Louis XIV à l'endroit de l'Autriche. S'il eût agi dans les vues du roi de France, il aurait pu réparer les pertes qu'il avait faites du côté de la Turquie, et ébranler la puissance de l'Autriche, si fatale à la Pologne. Mais le roi subit l'influence et les conseils de Marie-Kasimire! La Turquie était tellement effrayée, que lorsque l'ambassadeur de la Porte Ottomane vint en Pologne, en juin 1681, portant des propositions nouvelles dans une bourse de brocard d'or, cet ambassadeur se jeta le visage contre terre en s'écriant qu'il remerciait le grand Dieu et Mahomet son prophète de la grâce qu'il lui avait faite de lui laisser voir la face d'un si grand roi!

Le marquis de Béthune, ambassadeur de France à Warsovie, excitait, par ordre de Louis XIV, Tekely et les Hongrois contre l'Autriche, et en mars 1682, les Hongrois formèrent une alliance avec la Turquie. Louis XIV parvint à mettre Sobieski dans ses intérêts. La restitution à la Pologne de la Podolie et de Kamieniec, jusqu'ici aux mains des Turks, devait être le prix de ce service; mais de vaines susceptibilités de la reine Marie-Kasimire firent échouer ce projet.

Fière de son élévation, Marie-Kasimire avait formé le désir de visiter la France pour déployer son luxe royal. Dans cette vue, elle demanda à Louis XIV d'honorer son père d'une duché-pairie, et de la recevoir elle-même avec le cérémonial égal à celui qu'on avait déployé pour la reine d'Angleterre. Louis XIV fit la faute de refuser l'une et l'autre demande en disant : « Je sais la différence qu'on doit » faire entre une reine héréditaire et une reine élective. » Cette réponse impolitique piqua au vif Sobieski, mais surtout sa femme, qui jura de se venger de cet outrage gratuit. Elle amena le roi Jean III à conclure une alliance avec l'Autriche contre la Turquie, alliance diamétralement opposée à la politique de la France et de la Pologne. Le pape Innocent XI (Benoît Odescalchi) approuva complétement les projets de la reine élective.

Pour mieux tromper le cabinet de Warsovie et pour tirer parti des ressources de la Pologne, et pour profiter de la terreur qu'inspirait aux Turcs le nom de Sobieski, les cours de Rome et de Vienne firent des promesses éphémères de faire épouser au prince Louis-Jacques Sobieski l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Léopold, héritière de la couronne d'Espagne par le chef de sa mère; par ce moyen on espérait aussi de rendre héréditaire la couronne de Pologne dans la famille autrichienne.

Plusieurs seigneurs polonais s'élevèrent contre ces intrigues en disant hautement : « Jamais nous n'avons voulu des princes du sang » d'Autriche pour chefs, et nous prendrions les armes afin de con» server leur joug à nos frères de Hongrie, de Kroatie, de Moravie » et de Bohême? Les Turks vont soumettre à leur empire le cours » entier du Danube! que nous importe? Quand, il y a deux ans, l'em» pereur pouvait espérer que l'orage fondrait sur nous; quand il » pouvait croire que la Wistule passerait sous la loi de l'infidèle, » vola-t-il aux armes? Non, il nous refusa durement ses secours; » et aujourd'hui nous lui porterions les nôtres, alors que le Grand » Seigneur nous propose une paix éternelle! Les Turks après tout ne » sont pas nos ennemis nécessaires; ils ont au midi des proies meil» leures à dévorer : nos éternels ennemis sont l'Autriche, le Brande» bourg et la Moskovie, qui ont osé faire des traités pour partager la » république, qui ne peuvent s'agrandir qu'à nos dépens. Aussi nos » pères ont-ils cultivé par-dessus tout l'amitié de la France, la » France, qui, placée à trois cents lieues de nous, peut toujours nous » défendre, nous opprimer, jamais! Et c'est cette alliance tutélaire » que nous foulerions aux pieds pour nous jeter dans les bras de » princes qui sont doublement nos ennemis, car ils en veulent à nos » institutions autant qu'à notre territoire! Notre liberté est de mau» vais exemple pour tous ces Slaves qu'ils tiennent assujettis. Voyez » si notre cabinet s'est jamais approché des leurs sans se montrer » bientôt despotique; on peut prédire à coup sûr qu'en devenant » leur ami, tout autre qu'un roi tel que le nôtre serait devenu déjà » l'ennemi de la liberté. »

Le marquis de Vitry, ambassadeur de Louis XIV à Warsovie, promit alors de l'argent et les titres de duc et pair au père de Marie-Kasimire; mais celle-ci répondit qu'il *était trop tard*. C'est sous de tels auspices que fut conclu à Warsovie, le 31 mars 1683, entre le roi Jean III et l'empereur Léopold I[er], un traité d'alliance offensive et défensive.

L'indolent Léopold I[er], abandonné des princes de l'empire, implore le secours de la Pologne. Son ambassadeur Wilczek, le nonce du pape, Pallavicini, se jettent aux pieds de Sobieski. L'un s'écrie : « Sire, sauvez l'empire! » L'autre ajoute : « Sire, faites plus encore, » sauvez la chrétienté! »

Le prince Charles, duc de Lorraine, ouvrit la campagne dès le 6 mai 1683. Lubomirski, avec quatre mille Polonais était sous ses ordres. Le grand vizir Kara-Moustapha évitait, dépassait les forteresses, et marchait directement sur Vienne. L'empereur Léopold I[er] perdit tête et courage. Le 10 juillet, lui et toute sa cour quitta sa capitale, et soixante mille habitants suivirent l'exemple de cette honteuse fuite. Cependant le général Stahremberg restait avec quatorze mille hommes de garnison.

Le 14 juillet une nuée de mulsumans se répandit autour de Vienne en forme de croissant. Les assiégés étaient aux abois. L'empereur écrit de Passau, le 3 août, une lettre des plus pressantes à Sobieski, et pendant que l'empereur et sa femme Eléonore, grosse de six mois, élevaient des plaintes contre leurs conseillers et contre les jésuites, qui les avaient poussés à la persécution des Hongrois, unis aujourd'hui aux Turks, pendant que le marquis de Vitry, ambassadeur de France en Pologne, notifiait à Louis XIV que l'extrême embonpoint de Jean III ne lui permettrait pas de se mettre en campagne: Sobieski

quitta le 15 août Krakovie, et partit à la tête de vingt-cinq mille Polono-Litvaniens et trente bouches à feu, commandés par Martin Kontski.

Le 27 août, ils atteignirent Berno (Brunn). Le 31, les troupes alliées se groupent et se soumettent au roi des Polonais. A cette occasion, Voltaire écrivit dans son histoire : « L'empire était là tout entier,
» il n'y manquait que l'empereur. »

Le Danube fut franchi du 5 au 9 septembre à Krems et à Tuln, et l'on se remit en route. Le 11, Sobieski et ses braves occupèrent les hauteurs de Kahlenberg (Mont-Chauve) qui dominent Vienne à l'ouest. Entouré des principaux chefs de l'armée, il fit une reconnaissance. Voici ce qu'il en dit dans une lettre confidentielle, immédiatement adressée à la reine Marie-Kasimire :

« ... Les généraux alliés m'avaient assuré qu'aussitôt que nous au-
» rions franchi le mont Kahlenberg, les difficultés seraient aplanies,
» que le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long
» des vignobles. Arrivés ici, nous avons d'abord aperçu l'immense
» camp des Turks, puis Vienne, qui se dessinait dans le lointain;
» mais les champs qu'on m'avait annoncés, ce sont des forêts épaisses,
» des précipices affreux, et une immense montagne qui s'élève en
» face et dont personne n'avait parlé. Nous sommes en conséquence
» obligés de changer notre ordre de bataille, de faire la guerre à la
» manière de Maurice Spinola et autres qui s'avancent à la *secura*,
» gagnent peu à peu du terrain. Toutefois, humainement parlant, et
» en mettant d'ailleurs tout espoir en Dieu, un chef d'armée qui n'a
» pensé ni à se retrancher ni à se concentrer, mais qui a jeté son
» camp, comme si nous étions à cent lieues de lui, est destiné à être
» battu. Déjà le commandant de Vienne nous a aperçus, puisqu'il
» lâche des fusées et tire sans cesse. Quant aux Turks, ils ont l'air
» de vouloir défendre le défilé; je vais m'y rendre, car il s'agit de
» savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement, ce qui serait
» fâcheux. Les vivres et fourrages qu'on devait fournir ne l'ont pas
» été; cependant la population est de très-bonne volonté. Les batail-
» lons d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent
» avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens. Nos troupes
» regardent d'un œil de convoitise le camp des Turks, et paraissent
» impatientes de s'y établir. »

Le 12 septembre 1683, on commença par célébrer la messe : les électeurs, les princes se pressèrent pour l'entendre; elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils et dit : « Marchons présentement avec assurance, Dieu nous
» assistera! »

Sobieski, habillé à la polonaise, couvert d'une cotte de mailles en acier poli parsemée de petites croix d'or, monté sur un cheval alezan, se fit devancer par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître la place où se trouvait le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance.

La bataille commence. Le grand vizir doutait encore de l'approche de l'armée polonaise. Le khan des Tatars s'écrie : « Sobieski est à leur
» tête! » Ces paroles remplissent le vizir d'inquiétude et de terreur. Les Polonais, exaltés par la victoire, poussent en avant et arrivent sur les glacis du camp. Déjà l'œil ardent du roi mesure la profondeur des lignes ennemies. Il cherche à en démêler le côté faible, et prononce ces mots : « Ils sont perdus! »

Le roi ordonne au duc de Lorraine d'attaquer brusquement au centre, tandis que lui-même va renverser ces masses ébranlées. Le bouclier homérique de Sobieski brille à travers les fumées de la poudre à canon et des poussières soulevées, et donne signe que Sobieski est toujours là où le danger est imminent. Les Turks le reconnaissent enfin; ils voient que c'était bien Sobieski en personne. Son nom vole de bouche en bouche, glace tous les courages. Tous répètent : « Par
» Allah, il est avec les siens! » A six heures du soir, Sobieski arrive le premier au quartier du grand vizir, qui avait fui. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi descendit et s'endormit au pied d'un arbre. Ainsi fut délivrée la cité impériale, après soixante jours de tranchée ouverte!

Les Polonais eurent à déplorer la mort glorieuse d'Urbanski, Modrzeiowski, Woyna, Stanislas Potocki et plusieurs autres; parmi les gravement blessés étaient Doenhoff, Wielopolski, Zamoyski, Stanislas Malachowski, Zbrozek, Dobczyç, Félix Potocki, Paul Borzewski, Elie Chodzko et autres.

Maintenant laissons parler le héros. Voici ce que Sobieski écrivit à Marie-Kasimire des tentes du vizir et de Vienne :

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette!

» Dieu soit béni à jamais! Il a donné la victoire à notre nation, il
» lui a donné un triomphe tel, que les siècles passés n'en virent ja-
» mais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans,
» des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les ap-
» proches de la ville, les champs d'alentour sont couverts des morts
» de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens
» nous amènent à tous moments des chameaux, des mulets, des bœufs,
» des brebis, que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude
» innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nom-
» bre de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés.
» La victoire a été si subite et si extraordinaire, que, dans la ville
» comme dans notre camp, on était toujours en alarme; on croyait
» voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudre et mu-
» nitions, pour la valeur d'un million de florins.

» J'ai été témoin cette nuit d'un spectacle que j'avais désiré depuis
» longtemps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plu-
» sieurs endroits; l'explosion a été comme celle du jugement dernier,
» cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de
» quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère; mais c'est
» une mésaventure : il y a là certainement pour plus d'un demi-mil-
» lion de perte.

» Le vizir a tout abandonné dans sa fuite; il n'a gardé que son
» habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier, car la
» plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

» Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir devant moi,
» j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a conduit dans les
» tentes de sa cour privée; ces tentes occupent à elles seules un es-
» pace grand comme la ville de Warsovie ou de Léopol. Je me suis
» emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de
» porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que
» son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-
» père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes
» équipages, et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai
» pas encore tout vu; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que
» nous avons vu à Chocim. Rien que quatre ou cinq carquois montés
» de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de du-
» cats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes
» tatares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas*
» *un guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté; car il n'y a que*
» *l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.*

» J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-même a
» été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son kihag, ou pre-
» mier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux
» officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres mon-
» tés en or. La nuit a mis fin à la poursuite; et d'ailleurs, tout en
» fuyant, les Turks se défendent avec acharnement. A cet égard, ils
» ont fait la plus belle retirade du monde. Cependant, les janissaires
» ont été oubliés dans les tranchées, et la nuit on les a tous taillés
» en pièces.

» Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turks, que, tandis
» qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre don-
» nait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela.
» Je les estime, sans les Tatars, à trois cent mille combattants; d'au-
» tres ont compté trois cent mille tentes, ce qui composerait un
» nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi,
» je compte à peu près cent mille tentes; car ils occupaient trois
» camps immenses.

» Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut; ceux même
» de la ville sont venus prendre part au butin ; je suis sûr qu'ils en
» ont pour huit jours. Les Turks ont laissé en fuyant beaucoup de
» captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré
» tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc par conséquent beaucoup de fem-
» mes tuées ; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peu-
» vent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans,
» un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement
» fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans un des
» châteaux de l'empereur, d'une très-belle autruche vivante; mais il
» lui a aussi fait couper la tête; pour qu'elle ne retombât point au
» pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffine-
» ments de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là
» des bains, des petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à
» lapins, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la
» chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

» Aujourd'hui, je suis allé voir la ville; elle n'aurait pu tenir au
» delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets; ces im-
» menses bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un aspect épou-
» vantable; on dirait de grands quartiers de roc.

» Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; elles attribuent à
» Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de
» plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis
» le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi
» à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire;
» j'ai vu alors accourir M. de Bavière, le prince de Waldeck et
» autres; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les géné-
» raux me baisaient les mains et les pieds ; les soldats, les officiers à
» pied et à cheval, s'écriaient : *Ah! unser brave könig!* (Ah! notre
» vaillant roi). Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

» Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et M. de
» Saxe; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient
» à l'extrême gauche ; je leur avais donné quelques escadrons de nos
» hussards, commandés par le maréchal de la cour, le chevalier Jé-
» rôme Lubomirski. Le commandant de la ville Stahremberg est aussi
» venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant
» le nom de sauveur.

» J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les

» pieds, les habits; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin
» s'écriaient : « Ah! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses! »
» Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat*, mais ils étaient retenus par
» la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du
» peuple fit entendre une espèce de *vivat!* Je remarquai que les su-
» périeurs allemands le voyaient de mauvais œil; aussi, après avoir
» dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de re-
» venir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que
» Stahremberg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la
» ville. En me recevant, il ne m'a présenté aucun des employés civils.
» L'empereur m'a fait savoir qu'il était à deux lieues d'ici...

» Mais voilà le jour qui commence à poindre; il faut que je finisse
» cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus
» longtemps de votre aimable tête-à-tête.

» Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille. Parmi
» les étrangers, le prince de Croy a été tué, son frère est blessé, et
» ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

» *Il padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans l'effusion
» de sa joie; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe
» blanche planer sur nos armées. Nous nous mettons en marche dès
» aujourd'hui pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs
» m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

» C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et
» gloire lui en soient rendus à présent et à jamais!

» Dès que le visir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit
» appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant.
» Il dit ensuite au khan des Tatars : « *Sauve-moi si tu peux!* » Le
» khan lui répondit : « *Nous le connaissons bien, le roi de Pologne; il*
» *est impossible de lui résister; songeons plutôt à nous tirer de là!* »

» Nous avons des chaleurs si accablantes, que nous n'existons plus
» qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quan-
» tité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur
» sera resté, et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce
» moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de pe-
» tits canons dans sa fuite.

» Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie,
» et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à
» Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les cheminées et préparer les
» appartements.

» Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir
» à cette fin en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

» Les princes de Bavière et de Saxe (Maximilien-Emmanuel et Jean-
» George III) sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il
» nous faudra doubler le pas pendant les trois premières lieues, à
» cause de l'insupportable infection des cadavres, tant d'hommes que
» de chevaux et de chameaux.

» J'ai écrit au roi de France; je lui ai dit que c'était à lui particu-
» lièrement, comme au roi très-chrétien, qu'il me convenait de faire
» mon rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.

» L'empereur Léopold est à deux lieues d'ici. Il descend le Danube
» en chaloupe; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me
» voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse d'arriver à Vienne
» pour faire chanter le *Te Deum;* voilà pourquoi je lui cède la place.
» Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies; on ne nous a ré-
» galés que de cela jusqu'à ce jour. Notre Fanfan (Jacques Sobieski)
» est brave au dernier point.

Plus tard Jean III écrivait encore :

»... Les Turks ont défendu quelque temps leur camp et leurs
» tentes. Au moment où ils leurent évacuées, je fis publier la peine
» de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout
» fantassin qui s'écarterait des rangs : nous nous attendions à tout
» moment à voir revenir l'ennemi sur nous, dès que nous serions
» disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue, on ne se
» voyait plus; alors les soldats ont allumé les flambeaux turks, et
» c'est avec leur secours qu'ils ont commencé à chercher et piller,
» surtout les officiers qui avaient des valets à leur suite ou des gens
» assez déterminés pour ne pas se laisser arracher les tentes une fois
» qu'ils les avaient occupées... Ces valets se sont emparés la nuit
» d'une quantité de belles choses qui se trouvaient dans les tentes
» du vizir. On avait beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ou-
» verture du côté opposé et emportaient ce qu'ils voulaient. Un petit
» Kosak, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître pour plus
» de quatre mille ducats de bijoux...

» Je vous envoie, mon amie, la liste des munitions qu'on a prises
» dans le camp turk, et dont nous devons faire le partage. Outre les
» prisonniers et les étendards nous avons pris soixante canons de
» 48 livres, soixante de 24, cent cinquante de moindre calibre,
» quarante mortiers, neuf mille chariots de munitions, un million
» deux cent cinquante mille tentes, cinq millions de livres de poudre.
» C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs préparatifs
» et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié avait déjà
» été gaspillée par notre armée, car on n'a commencé à faire la liste
» qu'après trois jours de pillage. Jusque-là, chacun prenait ce qu'il
» voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est resté...
» Quant à mon butin, il n'y a pas moyen de tout écrire; mais les
» choses principales sont : une ceinture de diamants, deux montres
» de diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches, cinq carquois de
» rubis, de saphirs et de perles fort riches; des couvertures, des
» tapis et mille autres bagatelles, des fourrures de martres zibelines,
» les plus belles du monde. Il y a beaucoup de ceintures en diamants
» parmi les soldats : je ne conçois pas ce que les Turks en voulaient
» faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en porter; peut-être voulaient-
» ils en parer les dames de Vienne qui seraient tombées en leur pou-
» voir...

» Au moment où la déroute a commencé, le vizir est entré dans
» sa tente et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs d'ar-
» gent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux jus-
» qu'à deux et trois mille ducats. J'ai une cassette d'or massif, dans
» laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un par-
» chemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air d'être
» cabalistiques. C'est dans cette cassette que je garde l'image de la
» sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor,
» il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu; je suis arrivé le
» premier dans les tentes du vizir, et je n'ai vu personne s'en em-
» parer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou qu'on ne
» nous l'ait pas encore amené, ou qu'il ait été envoyé sur les der-
» rières avant la bataille. »

Toute la chrétienté, les rois, les princes, les hommes distingués en tout genre s'empressèrent d'écrire à Sobieski pour le féliciter d'une victoire si extraordinaire. Il nous suffira de citer ici pour exemple une de ces lettres. Voici comment la reine de Suède Christine, fille de Gustave-Adolphe, et retirée alors à Rome, écrivait au roi des Polonais :

« C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été donné au
» monde par Votre Majesté dans cette mémorable et glorieuse jour-
» née, pour laquelle le saint-siége et l'univers tout entier vous doi-
» vent tant, que c'est une obligation personnelle pour tout chrétien
» d'applaudir à votre gloire et de témoigner sa joie. Dans cet heu-
» reux jour Votre Majesté s'est montrée digne non-seulement de la
» couronne de Pologne, mais de celle de l'univers. L'empire du
» monde vous serait dû si le ciel l'eût réservé à un seul potentat.
» J'ose dire que personne ne met à plus haut prix que moi votre
» gloire, vos travaux, votre dévouement, votre victoire sur les
» maîtres de l'Asie, et je m'en fais gloire; c'est que personne n'a
» mieux connu les dangers que nous avons courus, mieux jugé la
» ruine et l'extermination dont cette formidable puissance nous
» menaçait. C'est à Votre Majesté, après Dieu, que désormais tous
» les autres rois doivent la conservation de leurs royaumes. Moi,
» qui ne possède plus de royaume, je me reconnais redevable à
» vos exploits de ma vie, de ma liberté, de mon repos, ce bien que
» j'estime au-dessus de tous les empires de la terre. Je dois pourtant
» avouer mes torts envers un si grand roi que l'est Votre Majesté. Je
» suis tourmentée de la passion de l'envie, mal d'autant moins tolé-
» rable qu'il m'est plus nouveau. Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun
» de mes contemporains. Votre Majesté seule m'est un objet d'envie,
» m'apprend que je suis sujette à ce sentiment, dont je me croyais
» entièrement incapable. Au reste, ce que j'envie à Votre Majesté,
» ce n'est ni sa couronne ni ses trophées : ce sont ses privations et
» ses dangers, c'est le titre de libérateur de la chrétienté, c'est la
» gloire et la satisfaction d'avoir, on peut le dire, donné la vie et la
» liberté à vos amis et à vos ennemis, car c'est là ce que vous avez
» fait. Puisse Dieu, seul digne prix des actions héroïques, vous tenir
» compte de vos travaux dans ce monde et dans l'éternité! Il n'y a
» que lui qui puisse dignement vous récompenser. »

Mais pendant que Sobieski recevait des témoignages éclatants et de si loin de la part des personnes qui n'étaient menacées que très-indirectement par la puissance ottomane, quelle reconnaissance devaient éprouver ceux qui lui devaient directement et immédiatement leur salut? Voyons maintenant comment se conduisit Léopold Ier et sa cour.

Ce ne fut que le 14 septembre, lorsque tout le danger était complétement passé, que Léopold arriva à Vienne. Il délibéra longtemps avant de savoir comment il devait saluer le héros qui venait de sauver son empire. Le duc de Lorraine, étouffant son ressentiment pour Sobieski, qui l'avait fait débouter du sceptre de Pologne, s'écria : « Sire, saluez votre sauveur sans cérémonie et les bras » ouverts! »

Fatigué de ces misérables discussions d'étiquette, Jean III voulait repartir sans voir l'Empereur, lorsqu'il fut décidé que les deux monarques se verraient en plein champ. En effet le 15 septembre, eut lieu cette entrevue à Schwechat, à deux lieues de Vienne, sur la route de Presbourg.

Les deux souverains s'approchaient chacun du côté opposé, et quand ils se trouvèrent à une petite distance, Sobieski, voyant que l'empereur ne faisait aucun mouvement, lève son bras pour caresser sa grande moustache; l'empereur, croyant que c'était pour ôter le bonnet à la polonaise que portait le roi, mit alors la main à son tricorne et se découvrit, après avoir balbutié quelques mots de reconnaissance d'un air embarrassé. Le roi toucha alors à son bonnet mais sans l'ôter, et dit d'une voix calme mais forte à pouvoir

être entendue de tout le monde : « Mon frère, je suis bien aise de » vous avoir rendu ce petit service! » Ensuite, prenant son fils Jacques par la main, il le présenta à Léopold en disant : « Voilà mon » fils, que j'ai élevé pour la chrétienté! »

L'empereur inclina à peine la tête et ne répondit rien. Outré de la morgue autrichienne, Sobieski tourna la bride de son cheval et dit : « Je vais rejoindre le gros de l'armée ; j'ai donné ordre à mes » généraux de vous la montrer, s'il vous plaît de la voir. »

Le lendemain, Léopold envoyant une épée richement montée au prince Jacques, lui écrivit une lettre d'excuse, où il attribuait son embarras à la stupeur que lui avait causée la vue de son père, sauveur de son empire. Sobieski, pour ne rien devoir à Léopold, envoya, le 19, des cadeaux plus riches que ceux que son fils et les généraux polonais avaient reçus de l'empereur.

Malgré tous les dégoûts qui l'entouraient, Sobieski crut devoir profiter militairement de sa victoire, et il poursuivit les Ottomans en Hongrie. Le 7 octobre, il fut surpris à Parkan et battu, mais le 9, il répara brillamment cet échec à Gran. Cependant les Polonais, abandonnés par l'Autriche, prirent la route des Karpates, au milieu des neiges et essuyant des pertes plus sensibles que celles qu'ils avaient essuyées pendant toute cette campagne. Le roi Jean III, en passant par Lubowla dans la starostie polonaise de Spiz (Zips), arriva à Krakovie le 23 décembre 1683.

Ainsi se vérifièrent les prévisions de ceux qui avaient juré de ne jamais croire au perfide cabinet de Vienne. Il n'était plus question du mariage du prince Jacques avec l'archiduchesse, et les ministres autrichiens refusaient jusqu'aux vivres, logement et solde aux troupes polonaises qui restaient encore pour protéger l'Autriche!

Pendant cent ans les Viennois célébrèrent l'anniversaire de ces événements, mais particulièrement le 14 septembre, jour de la soi-disant *arrivée triomphale* de Léopold! Malgré ce mensonge officiel, cet anniversaire parut encore inopportun à l'empereur Joseph II, qui l'abolit en 1783.

Les lâchetés et les iniquités se sont reproduites à toutes les époques comme les malheurs de la Pologne. Des écrivains à gages ont insulté à ce pays quand ses ennemis le menaçaient et l'opprimaient. Mais si nous avons à déplorer souvent les écrits et les faits relatifs à une cause qui intéresse toute l'humanité, nous nous faisons un devoir de citer les écrivains, à quelque opinion qu'ils appartiennent, quand ils rendent justice à la Pologne et aux Polonais. Ainsi M. Charles de Montalembert publia, dans le journal l'*Avenir* de 1831, un article à propos de l'anniversaire de la délivrance de Vienne, et lorsque les nouvelles de la chute de Warsovie n'étaient pas encore connues à Paris.

FRANCE.

LE DOUZE SEPTEMBRE 1683-1831.

« A pareil jour, il y a cent quarante-huit ans, la chrétienté fut sauvée, et sauvée par l'héroïque nation qui meurt aujourd'hui pour elle; à pareil jour, la Pologne remporta la victoire de Dieu et de la liberté sur la barbarie et le despotisme ; à pareil jour, il fut signé, sous les murs de Vienne, avec le sang des Ottomans, un contrat éternel entre la victorieuse Pologne et l'Europe sauvée par elle.

» Le 12 septembre 1683, Sobieski, à la tête de ses Polonais, dissipa l'armée des barbares, qui assiégeaient dans Vienne le chef de l'empire, et devant qui tremblait le monde civilisé.

» Aucun danger ne les menaçait, ces braves enfants du Christ, quand sortant de leurs foyers et franchissant leurs frontières, ils vinrent défendre contre les musulmans l'Autriche si souvent perfide envers eux. Mais que leur importait le souvenir de leurs injures ; il s'agissait de sauver la chrétienté, et ils la sauvèrent. Et quand leur roi, couronné une seconde fois par la victoire, eut poursuivi au delà du Danube les débris des armées ottomanes, il voulut annoncer au monde les exploits de son peuple, et pour cela il envoya son sabre au père commun des fidèles, afin que, déposé sur l'autel de Lorette, ce sabre vainqueur y fût un éternel témoignage de ce que la Pologne avait fait pour le Christ et pour l'Europe, un témoignage aussi de son amour pour celle qu'il avait invoquée en allant au combat, pour la mère du Christ, pour celle qu'on nommait hier encore à Warsovie *la douce Mère des mortels*. Le pape Innocent XI, qui occupait alors là chaire de saint Pierre, comprit ce qu'il y avait de saint et de grand dans cette victoire, et voulant que le souvenir en fût éternellement auguste, éternellement chéri par tout cœur catholique, il institua une fête, consacrée à cette vierge que la pieuse Pologne venait d'associer à son triomphe, et il appela cette fête nouvelle *la fête du nom de Marie*.

» Catholiques, serons-nous infidèles à la voix de notre pontife? Laisserons-nous passer dans le silence et l'indifférence ce jour sacré? N'irons-nous pas le fêter aux pieds de Marie, lui confier notre reconnaissance pour ceux à qui nous devons d'avoir conservé ses autels, et la prier d'être pour eux comme pour nous toujours douce, toujours clémente?

» Ah! non, nous n'osons pas prier. Un chant de deuil serait le seul qui pût s'échapper de nos lèvres. Nos prières seraient des prières pour les agonisants et pour les morts, et l'on ne prie pas ainsi pour des martyrs! Le 12 septembre! Ah! savons-nous ce qui se passe aujourd'hui à Warsovie? aujourd'hui, en la plus belle journée de leur histoire? Comme naguère devant Vienne, la barbarie est campée là, guettant sa proie, et nul n'a quitté ses foyers et nul n'a franchi sa frontière pour la lui arracher, sanglante et épuisée. Peut-être est-ce déjà fini, peut-être le cheval du kosak baigne-t-il ses pieds dans le sang des fils de Sobieski; peut-être Praga et Warsovie ne sont plus qu'une ruine où le despote n'a trouvé debout qu'une chapelle pour chanter son *Te Deum* sacrilége là où hier la mourante Pologne priait d'une voix unanime Marie, dont c'est aujourd'hui la fête.

» Que dirait-il le Sauveur de l'Europe, le grand Sobieski, s'il jetait en cet anniversaire de sa gloire un regard sur le monde et sur nous? Qui aurait osé penser sur le champ de bataille où il avait exposé sa vie pour l'Europe, que les descendants de cet empereur qui tremblait alors au fond de son château, de ce Prussien dont l'aïeul était le vassal des rois de Pologne, de ce duc de Moskovie qui venait de mendier à la paix de Munster ce titre d'*Altesse*, et à qui l'Europe civilisée l'avait refusé, que leurs descendants se ligueraient un jour, non-seulement pour trahir et asservir leur libératrice, mais pour être ses bourreaux? Comme si la reconnaissance leur pesait, après un siècle et demi de crimes envers elle, ils ont fait une conjuration pour l'écraser, et tous les autres rois sont devenus leurs complices. Ils ont fait autour d'elle un cercle de fer, et tandis que l'un d'eux s'est chargé du supplice, les autres lui ont fourni des vivres pour que les forces ne lui manquent pas jusqu'à la fin. Ils ont tout fait pour hâter cette fin, tant cette agonie les fatiguait. Il leur répugnait de n'en être que les lâches spectateurs, et ils se sont faits bourreaux.

» Et nous qui aimions cette pauvre Pologne comme une sœur, il ne nous a pas même été permis d'aller mourir pour elle ni de recueillir son dernier soupir : c'est à peine si le bruit de ses gémissements a pu traverser jusqu'à nous. Ah! laissons là ces rois qui ne veulent régner que par *la patience de Dieu*, et non plus par sa *grâce*. En effet, on voit dans une foule de chartes des douzième et treizième siècles que beaucoup de princes et de dignitaires intitulaient leurs actes *Louis* ou *Guillaume par la patience de Dieu*, *duc* ou *abbé*, etc.

» C'est toi, toi seule, noble Pologne, à qui nous voulons penser dans ce jour de ton ancienne gloire et de ta prochaine catastrophe... Mais là même, dans ton sein, nous trouvons encore la honte et l'horreur. Des monstres ont souillé ton beau nom, empoisonné tes derniers instants ; des monstres ont jeté sur ta tête mourante un voile sanglant, comme pour te dérober la vue du seul ami qui te restât, de ton Dieu. Infortunée, ce n'était donc pas assez de la peste, de la famine, du fer de tes bourreaux pour t'achever : il te fallait endurer cette inouïe et dernière épreuve! Infortunée, pas une amertume, pas un supplice ne t'est épargné! Victime expiatoire de notre civilisation impuissante et corrompue, tu arriveras devant Dieu avec tout le poids de nos iniquités et de notre honte! Tu es comme ces vierges chrétiennes, livrées au déshonneur avant d'être conduites au supplice. Mais, comme elles aussi, tu es attendue devant un autre tribunal, par un autre juge, par Celui qui juge les peuples et les rois; et prosternée devant sa miséricorde, tu sauras que ce n'est pas en vain que tu as bu jusqu'à la lie le calice des souffrances.

» En est-ce donc fait, et faut-il dire un dernier et lugubre adieu à notre héroïque sœur? Non : car au pied des autels de Marie, où nous nous agenouillerons aujourd'hui, quel homme pourrait bannir de son cœur l'espérance? Mais si cette dernière espérance est vaine, si les actes de ton martyre sont accomplis, alors réjouis-toi, fille du ciel, car tu auras été la première élue entre les nations du monde, et tu sais que le martyre est la plus belle des victoires. »

Pendant que Sobieski était sous Vienne, André Potocki, castellan de Krakovie, battait les Turks près de Kamiéniec-Podolski, forçait les Kosaks à prendre son parti ; faisait prisonnier Douka Ier, hospodar de Moldavie, et mettait à sa place Pétricéiou Ier (ou Etienne XIII). Quant à Sobieski, il fit encore les expéditions de 1686 et de 1691, en Moldavie ; mais enfin l'époque approchait où cette grande et glorieuse existence devait payer son tribut aux destinées humaines. En effet, le jour de la Fête-Dieu, qui avait été le jour de sa naissance et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. Le 17 juin 1696 il succomba, frappé d'apoplexie, dans son château de Wilanow, près de Warsovie.

Né à Olesko, dans le palatinat de Russie-Rouge, le 2 juin 1624, il vécut 72 ans et régna 22 ans. Son cercueil se trouve entre ceux de Joseph Poniatowski et de Thadé Kosciuszko, dans la chapelle souterraine de l'église cathédrale de Saint-Stanislas, à Krakovie.

CHAPITRE XXI.

Interrègne. — Le prince de Conti est élu par la majorité. — Frédéric Auguste II, électeur de Saxe, quoique élu par la minorité, l'emporte sur son compétiteur. — Influence directe de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche en Pologne. — Considérations sur le parti national ou français, et sur le parti anti-national ou russe.

Le règne glorieux de Sobieski remua toutes les ambitions, et jamais

on ne vit un si grand nombre de candidats briguer la couronne élective.

La diète d'élection eut lieu le 15 mai 1697 ; la majorité des suffrages se porta sur le prince de Conti, et la minorité sur l'électeur de Saxe. Après les débats préliminaires qui se prolongèrent jusqu'au 25 juin, les électeurs fixèrent au 26 l'élection définitive.

La noblesse se rendit en masse compacte dans la plaine de Wola près Warsovie. Chaque palatinat, son étendard en tête, s'était divisé en compagnies; presque tous ces gentilshommes étaient à cheval. Derrière eux marchaient des groupes armés de faux et de sabres : c'étaient de pauvres gentilshommes, mais aussi fiers que les plus riches et les mieux montés, car ils avaient le droit de suffrages. Dans cette vaste plaine de Wola s'échelonnaient au moins cent mille nobles.

Le 26 juin, les grands dignitaires de l'Etat se rendirent, dès le matin, à l'église cathédrale de Saint-Jean, pour implorer les lumières, les bénédictions du ciel; puis, après avoir accompli ce pieux devoir, ils se dirigèrent, dans l'ordre cérémonial, au champ d'élection. Le cardinal-primat présenta d'abord les titres de plusieurs candidats; mais il appuya particulièrement le prince de Conti, et ce ne fut qu'en dernier lieu que quelques voix s'élevèrent en faveur de l'électeur de Saxe. Cependant l'immense majorité se prononça pour le prince de Conti, qui l'eût certainement emporté sur son compétiteur, si le primat n'eût remis au lendemain le vote définitif. Flemming, ambassadeur de l'électeur de Saxe, profita de cette circonstance, et sans attendre la discussion définitive, jura les *pacta conventa* au nom de l'électeur Frédéric-Auguste.

Tout devint confusion après ce vote précipité, surpris, illégal; et pendant que le primat convoquait la diète pour le 27 août, dans le but de donner la couronne au prince français, l'évêque de Kuïavie fixait la journée du 15 septembre, dans le but aussi de couronner Frédéric-Auguste II roi de Pologne.

L'intrigue avait prévalu. L'électeur de Saxe, aidé sous main par la Russie, la Prusse et l'Autriche, avait répandu des sommes énormes parmi quelques seigneurs, car la majorité saine était incorruptible, et il était venu en personne au milieu des Polonais.

Le prince de Conti n'arrivait pas. L'ambassadeur de France n'employa aucune ressource efficace pour combattre ses adversaires. Le prince de Conti avait des domaines considérables; Louis XIV l'autorisa à lui donner en garantie an trésor, à l'effet d'obtenir les sommes dont il avait besoin. Le prince eut l'argent entre les mains; sa fatale passion pour le jeu lui fit risquer tout l'argent qu'il destinait à son voyage. Il voulut rattraper ces pertes de jeu, et un temps précieux passa dans ces tristes péripéties. Au lieu de quitter Paris au mois de juillet, comme cela avait été convenu, il ne partit que le 3 septembre, perdit vingt-trois jours entiers en ce voyage, et n'arriva à Danzig que le 26, pendant qu'Auguste était déjà couronné à Krakovie le 15 septembre.

Il est vrai que tout ce qui précéda et accompagna l'acte du couronnement fut équivoque ou illégal; mais le fait fut accompli. Des Allemands luthériens se mirent en tête du cortége funèbre qui accompagnait les soi-disant restes mortels du roi Sobieski; cette cérémonie, comme on sait, était une chose d'étiquette que s'imposait le nouveau roi pour le roi défunt; et le corps de Sobieski reposait à Warsovie. Les nonces, c'est-à-dire les seuls ayant droit, ne parurent pas à la cérémonie du couronnement; les avenues de la cathédrale étaient bordées par des troupes saxonnes. Le primat, qui avait pour prérogative de poser la couronne sur le front de l'élu, s'était dispensé de paraître. Mais Auguste II et ses partisans passèrent outre et ne tinrent aucun compte de la légalité.

Ces événements si graves, si douloureux, et qui devaient avoir de si funestes conséquences, furent l'occasion de quolibets et de mots spirituels. On disait : « Savez-vous ce qui se passe à Krakovie? On » y joue une comédie en cinq actes : premier acte, un roi sans » diplome; second acte, un enterrement sans mort; troisième acte, » un couronnement sans primat; quatrième acte, une diète sans » nonces; et cinquième acte, des protestations sans effet. »

Aussitôt qu'Auguste II eut connaissance de l'arrivée du prince de Conti à Danzig, il fit marcher contre le prince français ses Saxons munis d'artillerie. Un adversaire sans troupes et sans argent était peu redoutable. L'armée polonaise, si belliqueuse pendant le règne de Sobieski, avait été amoindrie et désorganisée par les intrigues de l'interrègne; aussi le parti du prince de Conti n'eut-il rien à opposer aux forces que lui présentait Auguste II. On essaya pourtant de se défendre, mais bientôt les patriotes furent dispersés, et Conti repartit pour la France le 6 novembre en accusant les autres des événements dont il était coupable en partie.

Auguste II quitta Krakovie le 27 décembre 1697, arriva à Warsovie le 3 janvier 1698, puis se rendit à Danzig, où il reçut le 24 mars le serment de fidélité des habitants, et revint à Warsovie le 14 août. Il y assembla une diète dite de *pacification*, et prit les rênes du gouvernement.

Nous décrirons bientôt l'histoire du règne d'Auguste II; mais avant il est indispensable d'entrer dans quelques considérations qui fixeront le point de vue sous lequel on doit envisager la question polonaise à partir du commencement du dix-huitième siècle. Qu'il me soit permis de soulever le voile funèbre qui couvre les malheurs dont la source remonte à cent soixante ans.

Avec le trône électif commence la décadence de la Pologne; cependant le règne plein de force et de sagesse d'Etienne Batory arrête ce pays sur cette pente fatale, et cette période appartient encore à ce qu'on appelle la *Pologne florissante*. Mais sous les règnes de Sigismond III, de Wladislas IV et dans les huit premières années du gouvernement de Jean Kasimir, c'est-à-dire de 1588 à 1652, la décadence politique faisait des progrès sensibles. Malgré la gloire immense qui entourait les armes polonaises, la force vitale de la nation allait en s'affaiblissant. Jean Kasimir, dans les huit dernières années de son règne, chercha à combattre les causes qui portaient en elle les germes de la destruction; mais ses efforts furent vains. Après lui et l'indolent Michel, Jean Sobieski déploya tout ce que le patriotisme, l'amour du bien et du vrai peuvent inspirer, mais il échoua aussi dans cette œuvre nationale. Sobieski, grand roi et grand capitaine, put combattre victorieusement les ennemis du dehors, mais il fut impuissant à réprimer l'anarchie qui désolait l'intérieur du pays. Rien n'exprime mieux ses angoisses, rien ne peint mieux ses inquiétudes pour l'intérêt général que les paroles qu'il prononça en janvier 1688, à la diète de Grodno, où les clameurs et les personnalités furent poussées à la dernière extrémité. Le vieux monarque, indigné et souffrant à la suite des fatigues de la guerre, se lève avec effort et dit :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme qui a dit que les » petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes. L'u- » nivers même restera muet en contemplant nous et nos conseils! » Oh! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir » que du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait » l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruines, y tom- » ber, hélas! pour jamais peut-être!... Croyez-moi, toute cette élo- » quence tribunitienne serait mieux employée contre ceux-là qui » par leurs désordres appellent sur notre patrie le cri du prophète, » que je crois, hélas! entendre déjà retentir au-dessus de nos têtes : » *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite!*... Là où l'on peut » impunément oser tout du vivant du prince, élever autel contre » autel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du véritable, là gron- » dent déjà les colères du Très-Haut!... »

Lorsqu'en 1696 Sobieski approchait de son dernier jour, l'évêque Zaluski lui parla pour le déterminer à un testament, et le roi répondit: « Vous vous imaginez que les vivants ne sauront pas s'arranger sans » le consentement des morts. Pourquoi ce testament? Pouvez-vous » attendre quelque bien du temps où nous sommes? Voyez le débor- » dement des vices, la contagion des folies; et nous croirions à l'exé- » cution de notre volonté dernière! Nous ordonnons vivants, et nous » ne sommes pas écoutés; morts, le serions-nous? Qu'on ne m'en » parle plus! »

La fatalité allait s'accomplir, et de 1696 à 1795 la Pologne ressentit ce malheur suprême, qui commença par l'expiation et qui finit par le martyre!

Les sept rois électifs qui régnèrent sur la Pologne de 1573 à 1696, avaient été élus par les suffrages nationaux. Les élections se faisaient encore avec indépendance, du moins en général. L'influence étrangère agissait sourdement, mais elle ne s'attaquait pas encore au vif de la nation. A chaque interrègne on voyait accourir de nouveaux candidats, de tous les points de l'Europe; cet empressement donnait à bon droit de la fierté aux Polonais.

L'influence étrangère, qui avait été timide, ou qui avait agi d'une façon occulte, comme nous l'avons dit plus haut, se montra au grand jour dans les trois dernières élections des rois. La Russie, la Prusse et l'Autriche dirigèrent à leur gré le mouvement électoral. La Pologne succombait sous la pression de ses ennemis extérieurs : ce n'était plus sa décadence ou la décroissance de sa grandeur, c'était la mort qui la menaçait pendant tout le dix-huitième siècle!

Pendant cette période de cent ans, l'Europe accusa la Pologne d'esprit anarchique et de rébellion; cette accusation sert aux uns de prétexte pour abandonner cet infortuné pays, et aux autres de justification pour consommer des partages iniques. Avec le témoignage de l'histoire nous disons que pendant ce laps de temps il n'y avait plus d'anarchie, il y avait lutte, lutte sainte et légitime, quand les Polonais, menacés, vexés, divisés, opprimés, défendaient la foi de leurs pères; lutte légitime, glorieuse, quand les Polonais défendaient leur indépendance, leur existence nationale, le droit sacré, imprescriptible, inaliénable, d'être une nation!

Par justice! n'appelez pas anarchie ces luttes suprêmes d'un patriotisme général aux prises avec la corruption et les trahisons des cabinets de Pétersbourg, de Berlin, de Vienne et de leurs partisans. Par suite il y avait division dans les partis, c'est vrai, mais pour l'honneur éternel de la Pologne et dans l'intérêt de son avenir, nous devons proclamer une vérité que personne ne pourra contester, c'est que le parti national a toujours été le plus nombreux, si le plus influent.

Le parti national devait naturellement s'appuyer sur les puissances qui lui promettaient aide et protection sincère, et qui elles-mêmes devaient forcément lutter contre une des puissances les plus voi-

sines de la Pologne. Donc, durant le dix-huitième siècle, la Suède, la Turquie et la France, quoique dans des conditions différentes, étaient pour nous des Etats amis. Mais la position géographique de la Pologne rendait plus difficile la protection des peuples amis, et rendait facile l'envahissement des ennemis immédiats.

Malgré ces causes fatales et malgré la disproportion immense des envahisseurs et oppresseurs, la Pologne aurait triomphé de tous les obstacles, car son courage n'a jamais mesuré ni le temps, ni l'espace, ni le nombre, si le parti national eût pu maîtriser les intrigues occultes du dehors; mais ces rois imposés par les ennemis du pays attiraient à eux les faibles par des promesses mensongères, et les ambitieux par de vains honneurs.

Pour éclairer ces questions, nous avons signalé deux partis; mais comme élément de discorde, chaque pays n'a-t-il pas les nuances, les ramifications des partis? En Europe il y avait aussi deux partis: l'un qui voulait l'existence de la Pologne, l'autre qui voulait son anéantissement. De là cette divergence dans la façon dont les Polonais et l'Europe envisagent la question nationale. De là vient l'existence du *parti national* et du *parti antinational*.

CHAPITRE XXII.

Intrigues d'Auguste II avec l'électeur de Brandebourg et le tzar de Moskovie. — Traité de Karlovitz de 1699. — Alliance offensive des souverains du Danemark, de Pologne et de Russie, contre la Suède. — Charles XII se défend et bat d'abord les Danois, puis les Moskovites à Narva en 1700. — Lettres de félicitation du sultan Moustapha II au roi Charles XII.

Frédéric-Auguste II, devant sa couronne à l'intrigue, à une minorité factieuse et à l'influence étrangère, dut s'appuyer au début de son règne sur la Russie, la Prusse et l'Autriche. La Pologne n'était pour lui qu'une propriété qu'il léguerait à sa famille, et un trésor dans lequel il puiserait pour enrichir son électorat de Saxe et surtout la ville de Dresde. Son rêve était de rivaliser avec le faste de Louis XIV. Animé de cette ambition, préoccupé de ces projets aussi étranges qu'irréalisables, il mit tout en œuvre pour réussir.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, duc de Prusse, ancienne province polonaise, qui méditait déjà la création d'une royauté prussienne au détriment des intérêts de la Pologne, savait qu'il trouverait un aide et un complice dans la personne d'Auguste II. Aussi dès que ce dernier fut intronisé à Warsovie, il lui fit demander une entrevue. Elle eut lieu à Johannisberg, au delà des frontières septentrionales du palatinat de Mazovie. Les deux princes y passèrent quatre jours du 4 au 7 juin 1698. Là, l'électeur put s'assurer de toutes les condescendances du roi.

Après avoir fait bon marché de l'avenir de la Pologne avec le Prussien, Auguste alla au-devant du russe pour gagner ses bonnes grâces. En effet, lui et le tzar Pierre Ier, qui revenait de Vienne, se rencontrèrent à Rawa-Ruska, près Léopol, où ils passèrent les journées du 10 au 13 août 1698 en conférences secrètes non moins fatales pour la Pologne que celles de Johannisberg. Cette dernière entrevue ne tarda pas de porter ses fruits. Le 11 novembre 1699, l'électeur de Brandebourg envahissait Elbing. Auguste eut l'air de protester contre cet envahissement. L'électeur fit retirer ses troupes, mais il savait bien qu'un jour il réussirait dans ses projets.

En vertu des *pacta conventa*, Auguste II s'obligea de restituer Kamieniec-Podolski, occupé encore par les Turks. A cet effet, il marcha avec les troupes saxonnes et avec quelques détachements polonais contre cette forteresse; mais il revint à Warsovie sans avoir obtenu aucun résultat.



L'Autriche et le Vatican implorent le secours de Sobieski contre les Turks en 1683.

Depuis la mémorable délivrance de Vienne par Sobieski, la Turquie était affaiblie, et la Moskovie, l'Autriche et Venise avaient besoin de repos; en conséquence, toutes ces puissances se réunirent en congrès à Karlovitz sur le Danube, où la Turquie fit avec la Pologne une paix, le 26 janvier 1699, par laquelle cette dernière rentra en possession de Kamieniec, et d'autres territoires en Podolie qui étaient encore occupés par les Turks.

La première bataille que se livrèrent les Polonais et les Turks eut lieu dans les champs de Varna en 1444, et depuis cette époque jusqu'au traité de Karlovitz, deux cent cinquante ans s'écoulèrent dans des luttes incessantes; mais alors les deux nations comprirent que leur union aurait une immense influence sur leur avenir, et que pour vaincre leur ennemi commun la Moskovie, il fallait se promettre un appui fraternel.

A la suite de ces événements on pouvait croire que la Pologne allait jouir du repos dont elle avait tant besoin; mais la cause du mal venait d'un roi antinational, et qui portait en lui tous les éléments de troubles et de malheurs.

Le tzar Pierre Ier impatient de dominer dans la mer Baltique se

Paris, Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

lia avec Auguste II pour écraser la Suède, et pour arriver à ce résultat il promit au roi son aide pour reconquérir la Livonie. On verra plus tard la valeur de cette promesse.

Pour augmenter le nombre des ennemis de la Suède, Auguste II conclut, dès le 25 septembre 1699, une alliance offensive avec Frédéric IV, roi du Danemark. Le 21 novembre de la même année, le plénipotentiaire d Auguste signa à Preobragenskoïé près de Moskou, avec Pierre, un autre traité d'alliance contre la Suède. Ce dernier traité développait les conférences de Rawa-Ruska. En vertu de cette alliance, ignorée des états de Pologne, Auguste II s'engageait à attaquer les Suédois en Livonie et en Esthonie. De son côté, le tzar s'engageait à envahir l'Ingrie et la Karélie aussitôt qu'il aurait fait la paix avec la Turquie.

Pendant que se tramait cette ligue occulte et envahissante, Auguste et Pierre envoyaient leurs ambassadeurs respectifs à Stockholm pour assurer le roi Charles XII de *leur amitié sincère* et de *leurs intentions pacifiques et de bon voisinage !*

teux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre. On fut bien plus surpris quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Il n'avait alors que dix-huit ans. Du moment où il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter ces deux héros, hors leurs vices.

Aussitôt qu'il reçut la nouvelle de l'invasion des Saxons en Livonie, Charles XII écrivit, le 15 mars 1700, au roi de France et à l'électeur de Brandebourg, comme garants de la paix d'Oliwa de 1660; il écrivit aussi à Vienne, pour exprimer son étonnement de cette invasion de la Livonie. Le 13 avril il publia un manifeste en appelant les Livoniens à la fidélité.

Les Polonais, en lisant ces pièces, furent terrifiés de la duplicité d'Auguste. Audace et duplicité, tel était le caractère de cet homme, qui osait entreprendre une guerre sans le concours de la diète !

Le 24 avril, Charles XII quitta Stockholm et ouvrit la campagne



Entrevue de Charles XII et de Stanislas Leszczynski à Heilsberg, en Warmie, en avril 1704.

de Danemark. Les Danois, effrayés du succès des Suédois, et craignant que Kopenhague ne fût bombardée, s'empressèrent de conclure une paix qui fut signée à Ttraventhal le 18 août 1700. Ainsi Charles XII commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément à la même époque les Saxons investissaient la ville de Riga, et les Moskovites s'avançaient avec quatre-vingt mille hommes. Mais comme la paix de Traventhal rompait la triple alliance formée contre la Suède, en forçant le roi de Danemark à s'en retirer, Charles XII put tourner ses forces contre les Moskovites et contre Auguste II, qu'il espérait écraser le premier.

Le commandant suédois de Riga résista aux Saxons, mais ces derniers furent plus heureux du côté de Dünamunde, qui se trouve à l'embouchure de la Dzwina, et s'en emparèrent.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Auguste II publiait à Warsovie, le 24 mars, un manifeste qu'il adressait aux Livoniens dans le but de les soulever contre les Suédois. Le sénat polonais se délara en opposition avec le roi, prévoyant que la guerre serait une source de calamités pour la Pologne. Auguste, désespérant de vaincre la résistance de hauts dignitaires de l'Etat, s'adressa le 7 mai à l'électeur de Brandebourg, en lui demandant une alliance offensive contre la Suède. L'électeur, qui doutait de l'issue de la lutte, déclara qu'il voulait garder la neutralité.

Auguste, qui avait toutes les illusions de l'orgueil, crut que sa seule

Après les moyens employés par la diplomatie, ces traités secrets et ces mensonges officiels, le canon devait trancher la question engagée. Les souverains de Danemark, de Pologne et de Russie, qui entouraient les possessions suédoises dans un vaste demi-cercle, pensèrent qu'ils n'avaient rien à redouter de Charles XII, et que la jeunesse et l'inexpérience de ce roi leur laisseraient réaliser leurs ambitieux projets. Mais Charles XII, animé par un ardent patriotisme et par un sentiment généreux pour la Pologne, va se trouver à la hauteur de sa grande mission.

Les bruits de la coalition dano-polono-russe consternent la Suède et alarment le conseil des ministres. Ce pays manquait alors de généraux expérimentés. Charles assistait rarement aux conseils, et quand il y était, il paraissait distrait et indifférent. Un jour le conseil délibéra en sa présence sur le danger présent : quelques conseillers proposaient de détourner la guerre par des négociations; tout d'un coup le jeune prince se lève avec la gravité et l'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti, et dit : « Messieurs, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise, j'irai attaquer le premier qui se déclarera ; et quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres! »

Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et hon-

présence imposerait aux Suédois, et d[illegible] en p[illegible] les bords de la Dzwina. Le 7 août il somma la forteresse de Riga de se rendre ; les assiégés dédaignent les sommations.

Sur ces entrefaites Pierre I[er] adresse une lettre du 9 août au roi de Pologne, dans laquelle il lui promet son appui immédiat ; et le 1 septembre il déclare ouvertement la guerre à Charles XII. Pour la première fois la Moskovie employait dans sa déclaration de guerre les formes usitées par la diplomatie européenne.

Après la déclaration, le tzar adressa aux cours étrangères une note-circulaire, dans laquelle il énumérait ses griefs contre les Suédois ; ces griefs consistaient dans les faits suivants : « Que le gouverneur » suédois de Riga ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il » avait passé *incognito* par cette ville, en 1697, lorsqu'il se rendait » en Hollande ; qu'on ne lui avait pas permis à lui et à sa suite de » visiter les fortifications ; qu'on avait vendu trop cher les vivres à » ses ambassadeurs et à leur suite, à Stockholm !... » Et tout cela se passait au moment même où les trois ambassadeurs moskovites résidaient à Stockholm, et y étaient prêts à jurer le renouvellement d'une paix inviolable et à perpétuité !...

Au milieu de ces événements, Auguste, malgré tous les moyens employés par lui, ne pouvait obtenir ni le consentement du sénat ni celui de l'ordre équestre de Pologne pour commencer cette guerre injuste, et qui ne devait profiter réellement qu'aux Moskovites. Le primat de Pologne, qui avait d'abord promis sa coopération à Auguste, crut devoir, à tout événement, se ménager Charles XII. A cet effet il écrivit de Danzig le 3 août 1700, au roi de Suède, une lettre où il protestait de l'amitié de la république, et séparait ses véritables intérêts des vues personnelles d'Auguste. Charles en fut enchanté, et répondit à cette lettre le 13 septembre de Christianstadt, de la manière la plus obligeante.

Auguste II se voyant réduit à ses propres forces, leva le siége de Riga, et laissa le commandement des troupes à Ferdinand duc de Kourlande, et revint à Krakovie, espérant y recevoir la nouvelle des succès du tzar.

Après avoir perdu tout espoir de paix et d'accommodement, Charles XII, en personne, ouvrit la campagne. Le 11 octobre il débarque à Parnawa (Pernau), en Livonie ; le 6 novembre il arrive à Revel, en Esthonie, et le 29 novembre il occupe militairement Lagena, tout près de Narwa.

Depuis le 20 septembre, la forteresse de Narva était assiégée par les troupes moskovites. Pierre I[er] les rejoint le 1[er] octobre pour les animer par sa présence ; mais, prévenu de l'approche de Charles XII, il quitte son armée et se dirige sur Pskow pour chercher des renforts, croyant qu'il aurait le temps de prendre ses mesures avant que le roi de Suède l'attaquât.

Charles XII n'avait que cinq mille fantassins et trois mille cavaliers sous ses ordres. Les Moskovites avaient quarante mille hommes de vieilles troupes, et le tzar venait chercher un renfort de quarante mille autres pour les diriger sur Narva !

Les Suédois, fatigués par des marches forcées, n'eurent pas le temps de se reposer, car Charles XII donna l'ordre d'attaquer le camp ennemi et le fort, où se trouvaient quarante mille Moskovites et cent cinquante canons. Le mot d'ordre était : *Avec l'aide de Dieu !* Un officier général suédois ayant représenté la grandeur du péril, Charles lui dit : « Quoi ! vous doutez qu'avec mes huit mille braves » Suédois je ne passe pas sur le corps de ces nombreux Mosko- » vites ? N'ai-je pas deux avantages sur eux : l'un que leur cava- » lerie ne pourra leur servir, et l'autre que le lieu étant resserré, » leur grand nombre ne fera que les incommoder ? Et ainsi je serai » réellement plus fort qu'eux ! » On marche sur les Moskovites à midi, le 30 novembre 1700 : ils plient sur tous les points. Charles reçoit une balle morte à la gorge ; elle s'arrête dans les plis de sa cravate noire, et ne lui fait aucun mal. Son cheval est tué sous lui ; il saute légèrement sur un autre, et dit à Sparre : « Ces gens-ci me font faire » mes exercices ! » La terreur s'empare des Moskovites ; ils sont terrassés, culbutés, noyés dans la Narva. L'obscurité de la nuit arrête le combat. Charles, enveloppé dans son manteau, s'endort pendant une couple d'heures d'un sommeil paisible, en attendant qu'il aille fondre au point du jour sur le reste des ennemis. Le sommeil de Charles était comme celui de Napoléon la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805. Le soleil du 1[er] décembre 1700 éclaira l'immense victoire de Narva. Quinze mille Moskovites y moururent ; ils perdirent toute l'artillerie, tous les drapeaux ; le général en chef duc de Croy, avec une foule de généraux, se rendirent à la discrétion du roi ; vingt mille soldats furent faits prisonniers et renvoyés par le roi dans leurs foyers. Pierre I[er] s'avançait avec ses quarante mille Moskovites, comptant envelopper les Suédois de tous côtés. Il apprit à moitié chemin l'issue de la bataille, et retourna sur ses pas en disant : « Je sais bien que les Suédois nous battront » longtemps ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les » vaincre. »

Tandis que toute la Moskovie était dans l'épouvante par la nouvelle de cette défaite si inattendue, qu'Auguste perdait toute contenance, le parti national polonais espérait en Charles XII et dans son appui contre les intrigues [illegible] et royales. L'Europe entière était en admiration ; les félicitations arrivaient de toute part au jeune et vaillant monarque. Celles du sultan Mustapha II avaient une grande valeur politique, car la Turquie ne doutait pas qu'elle aurait plus tard un ennemi implacable dans le tzar Pierre I[er]. Nous rapportons donc ici cette pièce importante :

« Nous ne pouvons pas cacher devant Votre Majesté que nous » avons appris avec une très-parfaite satisfaction la rare et incom- » parable valeur dont elle est douée, et que Votre Majesté a défait » avec tant de gloire les Moskovites près de Narva et remporté un » butin si considérable, comme aussi sur le roi de Pologne, tous les » deux de perfides voisins et ennemis, directement contre les pactes » et traités conclus depuis peu, mais que ce dernier a rompus, sous » prétexte que Votre Majesté n'avait pas en tout satisfait au traité de » paix d'Oliwa. Le roi de Danemark doit, à ce que l'on dit, y avoir » fait un commencement fort considérable. Ainsi, comme nous avons » appris ceci avec une grande admiration, nous congratulons Votre » Majesté et lui souhaitons d'autres heureux progrès, et qu'elle puisse, » avec l'aide de Dieu, gagner un plus grand nombre de victoires, afin » que nous puissions encore apprendre ce qu'un tel jeune monarque » peut faire avec l'assistance de Dieu, en montrant partout sa valeur » héroïque, son courage et son intrépidité pour s'opposer à ce cruel Mos- » kovite. Nous enverrons, à la première occasion, nos ambassadeurs » plénipotentiaires, pour féliciter Votre Majesté, afin que nous puis- » sions être informés avec plus de certitude des véritables circon- » stances d'une affaire si extraordinaire. Nous sommes surtout bien » aise que Votre Majesté ait affaire avec ce Moskovite, qui est si » souvent accoutumé à nous causer de l'inquiétude et de l'embarras, » et dont nous sommes présentement délivré. Nous finissons par » souhaiter que Votre Majesté puisse enfin acquérir une paix favo- » rable et glorieuse avec cet infidèle voisin, qui a procédé avec Votre » Majesté d'une manière si pleine d'artifices et si contraire à toute » équité. »

CHAPITRE XXIII.

Nouvelle alliance entre Auguste II et Pierre I[er]. — Charles XII bat les Saxons à Riga ; entre en Samogitie, en Litvanie et en Pologne. — Manifeste de Charles XII du 16 mai 1702 sur ses intentions en faveur de la Pologne. — Auguste II se sauve à Krakovie, et Charles XII entre à Warsovie ; son admiration pour Jean Sobieski.

Depuis la mort de Sobieski, l'armée polonaise avait été désorganisée ; ce malheur venait des mauvais sentiments d'Auguste, qui, se défiant toujours d'une nation qu'il gouvernait et qu'il trahissait, voulait remplacer par ses troupes saxonnes les troupes polonaises. Dans cet état de choses, Auguste prévoyait une attaque de la part de Charles XII, qui venait de vaincre les Danois et les Moskovites. Et qu'avait-il à opposer aux forces des Suédois ? Il n'avait trouvé en Litvanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine chez les autres citoyens. Pour remédier à cette position difficile, il vint encore une fois se jeter dans les bras de Pierre I[er] en lui livrant la Pologne.

A la fin de février 1701, les deux souverains se réunirent à Birze en Litvanie sur les frontières de la Semigalle. Ils y passèrent quinze jours dans l'orgie et dans la débauche. Tous deux se piquaient de bien porter le vin et d'être infatigables dans les plaisirs physiques. Pierre acheva l'œuvre qu'il avait commencée à Rawa-Ruska, et fit d'Auguste un instrument docile à ses volontés. Le 9 mars, ils conclurent un nouveau traité contre la Suède. Pierre promit de l'argent, et offrit vingt mille Moskovites, sous les ordres de Repnine pour *garder* la Pologne ! Le 11 mars, le tzar prit la route de Pskow et le roi celle de Warsovie.

Tandis que le tzar gouvernait la Pologne par l'influence de son roi corrompu, l'électeur de Brandebourg, duc de Prusse, se faisait couronner roi à Krolewiec (Kœnigsberg) le 18 janvier 1701, et créait ainsi une nouvelle menace pour l'indépendance et l'existence même de la Pologne !

Auguste II aux abois fut obligé de convoquer la diète, qui s'ouvrit le 30 mai. Après des débats animés, on finit par s'accorder sur quatre points : 1° le renvoi des troupes allemandes ; 2° le renvoi des conseillers saxons du roi ; 3° la conclusion immédiate de la paix avec le roi de Suède ; 4° l'opposition à la royauté de l'électeur de Brandebourg. Mais comme ses propositions étaient nationales et justes, le roi refusa de les sanctionner et convoqua une nouvelle diète pour le 22 décembre.

Pendant qu'Auguste leurrait la Pologne, qu'il agissait avec ruse et perfidie, Charles XII, poussé par une volonté que rien ne dompte, concentrait tous ses moyens pour frapper au cœur la diplomatie saxono-russe d'Auguste.

Le 18 juillet 1701, Charles vainquit les troupes saxonnes et russes à Riga. Le 5 août il arriva à Bowsk, où la question polonaise devint pour lui la question principale. Bientôt la victoire de Riga se répand à Warsovie, et Auguste en est terrifié et honteux. Le parti national polonais plaçait donc son espoir en Charles XII. Le primat écrit au roi de Suède pour lui exprimer les sentiments dont le pays est animé.

Charles répond de Bowsk le 9 août en déclarant « qu'il sépare les » intérêts réels et nationaux de la république polonaise de la cause » du roi parjure et étranger au pays; qu'il s'engage à protéger et à » défendre une nation qu'il aime et qu'il estime, qu'il veut détruire » le mal à sa racine, c'est-à-dire qu'il veut frapper au cœur Pierre Ier » et Auguste II, et tous ceux qui attenteraient à l'indépendance et » à l'intégrité territoriale de la Suède et de la Pologne. »

Les victoires et les déclarations de Charles XII ranimèrent les espérances des bons Polonais, mais remplirent d'effroi les partisans d'Auguste. Or, ces derniers choisirent une députation, et demandèrent audience au roi de Suède. Ce dernier les reçut le 25 août, mais ne tarda pas à pénétrer les intentions équivoques de cette députation; il sut s'en débarrasser promptement, mais ne put s'empêcher de faire ressortir l'inconvenance de la conduite d'Auguste relativement à la Livonie. Il fit sentir à la députation « que si le roi de » Pologne s'engageait par les *pacta conventa* à reprendre les possessions polonaises, il aurait dû commencer d'abord par les provinces » transboristanes, Kiow, Czernichow et Smolensk envahies par les » tzars, et qui étaient plus importantes que la Livonie et détachées de » la république bien plus tard ! » Cette observation si judicieuse et si péremptoire ne supportait pas de réplique.

La fermeté de Charles et la promesse qu'il avait faite de défendre les intérêts de la Pologne grossissaient son cortége, et le parti national avec ses troupes se déclarèrent ouvertement en faveur du roi de Suède. Ce dernier quitta donc la Kourlande, entra en Samogitie, et battit les partisans d'Auguste. Auguste effrayé tenta de faire un traité secret avec Charles XII; et n'osant pas lui envoyer une ambassade avouée officielle, il chargea de cette mission une de ses maîtresses, la comtesse Marie-Aurore de Königsmark. Le célèbre Maurice de Saxe qui commandait en France les armées avec tant de succès, était le fils d'Auguste et de la belle Aurore.

Les lettres qu'Auguste écrivit à cette occasion à Charles étaient flatteuses pour le roi de Suède, mais si contraires aux intérêts de la Pologne et si outrageantes pour les Polonais même partisans d'Auguste, que Charles en fut saisi d'horreur, et refusa tout entretien avec la courtisane d'Auguste.

Le 2 avril 1702 Charles XII arriva à Billewicze en Samogitie, et adressa aux Litvaniens un manifeste, dans lequel il les engageait à s'unir à lui pour le bien réel et général de la patrie. Puis, en passant par Kowno, Merecz, Bialystok, il s'arrêta à Ostrow Mazowiecki, près Poręby, à quinze lieues de Varsovie. Là, voulant être encore plus explicite à l'endroit de la question polonaise, il publia un nouveau manifeste. Cet acte est d'autant plus remarquable, que rien de semblable n'a été produit depuis cette époque jusqu'ici par les cabinets européens favorables à la Pologne. Voici cet acte tout entier.

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de Suède, etc., à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut :

» Sur la nouvelle qui est venue à nos oreilles qu'un grand nombre de sénateurs, de nobles, de bourgeois et autres habitants de la Pologne, ont été extrêmement consternés à l'approche de notre armée, sous prétexte de faux bruits que la cour de Warsovie et ses partisans ont répandus pour rendre notre conduite odieuse, comme si nos soldats pillaient et ravageaient indifféremment les terres des nobles et des ecclésiastiques, exigeaient partout d'énormes contributions et commettaient toutes sortes d'hostilités.

» Nous avons cru qu'il était de notre honneur de faire connaître que ces bruits ont été malicieusement répandus pour faire diversion dans les esprits, pour les empêcher de réfléchir sur les véritables auteurs de cette guerre, entreprise à l'insu de la république, et de les détourner de faire attention aux maux que le roi de Pologne a attirés sur ses sujets, en conspirant la ruine de leur liberté. Afin donc que ces noires calomnies ne puissent trouver aucun crédit, et que nos bonnes intentions pour la république n'en reçoivent aucune atteinte, nous avons cru devoir répéter ici ce que nous avons déjà déclaré tant de fois, et mettre au jour les dangereuses pratiques du roi de Pologne, que lui et ses partisans s'efforcent avec tant de soin de cacher.

» Chacun sait par quelle invasion Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, s'est élevé sur le trône de Pologne à la faveur des divisions de l'État, en y introduisant des troupes étrangères, par le moyen desquelles il a opprimé la liberté des suffrages et violé la principale loi d'une nation libre, chez qui un seul opposant a droit d'arrêter les délibérations. On sait que depuis ce temps-là ce prince, par la continuation de ses violences, s'est uniquement appliqué à détruire la constitution de la république en s'arrogeant lui-même un empire absolu. C'est pour cela qu'ayant fait venir ses troupes saxonnes sans le consentement de la république, non-seulement il s'est obstiné à les garder, mais que pour les entretenir, à la ruine de la république, il a accablé d'impôts et [illegible] royaux. Ensuite, voyant que la noblesse, mécontente de ses énormes extorsions, avait ordonné, dans une diète, que ces troupes fussent renvoyées dans l'espace de six semaines, il a fait semblant d'y consentir jusqu'à ce qu'il eût inventé de nouveaux moyens d'éluder l'effet de ces délibérations. Cependant, bien loin d'observer les *pacta conventa* et les promesses solennellement jurées à la république, il a tout fait selon son bon plaisir, et a commencé d'agir comme s'il eût été revêtu d'une autorité absolue et despotique.

» Mais il a envoyé des députations en dehors de la république, quoique sans ordre et à son insu. Il a fait une alliance secrète et contracté une amitié très-intime avec le tzar de Moskovie, le plus dangereux voisin qu'ait la Pologne, afin de mettre par son prétendu secours la république sous le joug.

» D'autre part, pour affaiblir de plus en plus la république, il n'y a point d'artifices qu'il n'ait employés pour se rendre maître de ses fonds, contre la loi solennelle rendue dans la diète de 1631. Ensuite, voyant que le sénat était un obstacle à ses desseins, il lui a peu à peu ôté la connaissance des principales affaires de la république, ayant rempli son conseil de Saxons et autres, la plupart gens notés d'infamie et chassés des royaumes voisins pour leurs crimes. Par les avis de tels conseillers, il n'y a rien qu'il n'ait fait pour abaisser la noblesse polonaise et la faire tomber dans le mépris, jusqu'à la mettre au-dessous des domestiques mêmes de la noblesse saxonne. On a vu ces derniers préférés en toutes occasions aux naturels du pays, comblés de tous les honneurs, établis pour la garde même du prince, pour mortifier d'autant plus les Polonais et les tenir dans une basse servitude.

» Toutes les âmes vénales qu'il a trouvées prêtes à s'attacher à son service et à contribuer à la ruine de la république, il les a élevées autant qu'il a opprimé les autres, et qu'il leur a donné des marques de sa haine. Pour exciter entre les Polonais mêmes des jalousies et des divisions, il a souvent conféré à plusieurs une même dignité, faisant d'un seul emploi vacant plusieurs charges différentes : par là, toute la république s'est vue en proie à la discorde, outre que l'impunité des crimes et le déni de toute justice ont fait régner la licence ouvertement.

» Chacun sait, et tous les bons sujets en gémissent encore aujourd'hui, qu'il est lui seul la cause des troubles de la Litvanie; que c'est lui qui a allumé le flambeau de la dissension dans ce grand-duché en mettant aux mains les plus illustres familles les unes contre les autres, pour les opprimer, en faisant semblant d'en protéger une en particulier. Et il y a si bien réussi, que, soit par le séjour de ses troupes en Litvanie, soit par les rencontres meurtrières des deux partis opposés, ce beau et vaste duché se trouve réduit à un état déplorable.

» De tout cela il s'ensuit manifestement que ce prince n'avait que des intentions sinistres, qui auraient tôt ou tard produit les effets les plus dangereux, s'ils n'eussent été détournés par une main favorable à la république. Il n'est pas moins évident que la Pologne sera toujours en danger tant qu'elle aura pour roi un prince déjà trop fier de sa propre puissance, et que le voisinage de ses pays héréditaires met en état d'exécuter les plus vastes desseins.

» La preuve la plus sensible qu'on puisse donner de ses pernicieuses entreprises, c'est la guerre qu'il a commencée, sans en consulter la république, en levant de sa propre autorité l'étendard, en quoi consiste la souveraine domination. On l'a vu tourner à l'improviste ses armes perfides contre nous, qui avons une paix éternelle avec la république de Pologne, confirmée par le traité d'Oliwa, et scellée par les serments les plus solennels, sans que nous y ayons, de notre part, donné lieu par aucune cause légitime. On l'a vu en pleine paix, pendant que nous nous reposions tranquillement sur nos alliances avec la république, et qu'il offrait d'en renouveler encore avec nous une plus intime, faire une irruption subite de la Litvanie dans nos provinces, les ravager et y commettre toute sortes d'hostilités, s'emparer de quelques-unes de nos places par surprise, ruiner le commerce par terre et par mer, qui était si avantageux aux deux nations, exciter des soulèvements parmi nos sujets, et s'unir furtivement avec le Moskovite pour l'engager à nous prendre au dépourvu, à se jeter sur nous comme un torrent débordé, et à nous accabler dans le temps que nous pensions le moins à nous défier d'une conduite si perfide.

» On sait assez quel était le but d'un si pernicieux conseil : il ne tendait à rien moins qu'à se rendre maître de la Livonie, et à y établir le siége de sa domination, afin que la république polonaise, resserrée de l'autre côté par la Saxe, se vit tout à coup comme mise aux fers, surtout ses forces étant occupées ailleurs dans la guerre qu'elle avait contre le Turk. Mais la providence divine, qui déteste la perfidie et l'injustice, par un effet de sa faveur envers nous et envers la république, a détruit ces noires machinations, et a permis que nous avons tellement abattu l'orgueil [illegible] non-seulement [illegible] de dessus nos terres, mais [illegible] de la république.

» [illegible] la république, [illegible] des troupes étrangères, [illegible] de la part d'un roi si dangereux, pour la mettre à couvert des embûches de ceux qui ne songent qu'à l'accabler, soit par le motif de leur propre intérêt, soit par un effet de leur haine contre la libre nation polonaise; pour la rétablir dans tous ses droits, tant de fois violés et foulés aux pieds; pour prévenir les prévarications de ses perfides citoyens, et, conformément à cette loi solennelle qui dégage du serment de fidélité les sujets dont les rois sont les premiers à violer leurs capitulations.

et qui met les peuples en droit d'entrer en jugement avec leurs injustes souverains, nous sommes entré en armes dans la Pologne, fondé, d'un côté, sur le droit des gens, qui permet de repousser la force par la force, et de poursuivre son ennemi partout où on le peut trouver; et, de l'autre, plein de confiance que la république, en vertu de nos dispositions favorables à son égard, et nos alliances réciproques, que nous avons toujours cultivées avec un extrême soin, entrera dans nos vues pour tirer raison des injustices atroces que nous avons souffertes de la part de son roi, et pour éloigner cet auteur de tous les maux qui affligent notre royaume et celui de Pologne. Nous l'espérons d'autant plus, que tant que ce prince serait à la tête du gouvernement, nous ne pourrions nous promettre aucune sûreté, ayant tant de fois éprouvé combien il fait peu de cas de la religion du serment, et qu'il ne quitte l'envie de nuire que quand les moyens lui en sont ôtés.

» La république doit se ressouvenir que c'est le sang de nos prédécesseurs, de glorieuse mémoire, qui a passé dans la maison des Jagellons, et qui est monté sur le trône de Pologne, qui a donné lieu, en partie, à l'établissement des principaux droits de la république, et qu'ainsi nous sommes intéressé à les soutenir de toute l'étendue de notre pouvoir.

» Nous avons donné, il n'y a pas longtemps, une preuve de cette disposition où nous sommes envers la république, lorsque le roi Auguste nous fit offrir par la comtesse de Kœnigsmark, et ensuite par M. Witzthum, son conseiller aulique, de traiter avec lui d'une paix secrète sans le consulter. Non-seulement nous n'avons point voulu prêter l'oreille à ses propositions, mais nous avons même refusé d'entendre ces ministres étrangers vers nous, au préjudice des plus illustres membres de l'État, quelque considérables que fussent les promesses dont ils étaient chargés, et quelque avantage que nous en pussions tirer aux dépens des fonds de la république.

» C'est pourquoi nous nous trouvons dans la nécessité indispensable et dans la ferme résolution de poursuivre jusqu'à la dernière extrémité cet injuste roi, qui, au mépris des plus saintes alliances, nous a attaqué frauduleusement; en premier lieu par le moyen de ses troupes saxonnes, et ensuite par celles d'Oginski et de Wisniowiecki : protestant solennellement, comme nous le faisons par ces présentes, que nous ne voulons commettre aucune hostilité contre la république ni contre la noblesse de Pologne, moins encore donner atteinte aux droits, priviléges et biens de la nation, affecter en aucune manière le royaume, ni proposer aucune personne pour roi, mais uniquement aider la république à se délivrer d'un joug injurieux à sa liberté, à renoncer à l'obéissance d'un souverain qui a, le premier, violé sa foi et ses promesses, à en élire un autre tel qu'elle voudra par les suffrages libres et unanimes de tous les états assemblés, selon son bon plaisir, à venger l'honneur de ses lois touchant la liberté des élections, si indignement méprisée dans celle qui a mis ce prince sur le trône, et à remettre en vigueur la justice, telle qu'elle était anciennement, afin que le bon droit des citoyens ne soit plus opprimé par la force et par la violence.

» Si nous remarquons que la république soit disposée à donner les mains à ces salutaires conseils, nous déclarons que, dès que nous aurons accompli le dessein pour lequel nous sommes venu, nous sortirons incessamment, nous et notre armée, des terres de la république, sans en rien exiger pour le remboursement des frais que nous aurons faits; et que nous nous retirerons, si elle juge à propos d'en convenir avec nous par un traité, en quelque pays ou province où nous puissions être également utile aux deux royaumes : à condition toutefois que, dans le passage ou durant le séjour, il soit apporté ou fourni les vivres nécessaires à notre camp, afin que le soldat ne soit pas obligé de s'écarter pour en chercher, et que l'on prévienne par ce moyen tout sujet de plainte de part et d'autre. Cet ordre ainsi établi, nous ne craignons point de répondre pour nos soldats, qu'ils se contiendront dans les bornes de la modération, étant accoutumés à une discipline très-sévère, que nous faisons observer avec toute l'exactitude possible.

» Donné dans notre quartier général, à Ostrow-Mazowiecki, le 16 mai 1702. »

» CHARLES.

» Par le roi : le comte Piper. »

Ce manifeste, reproduit en langues latine, polonaise, allemande et française, se répandit dans toute la Pologne; il eut les meilleurs résultats, et ceux qu'une fausse politique avait égarés trop longtemps revinrent au parti national. Auguste II se voyant abandonné, quitta Warsovie, le 20 mai, en prenant la route de Krakovie.

Charles XII arriva à Warsovie le 26 mai; il y eut plusieurs conférences avec le primat et les hauts dignitaires de l'État, dans le but de convoquer la diète d'élection à l'effet d'élire un nouveau roi.

En visitant l'église des Capucins, où était déposé le cercueil de Jean Sobieski, il s'écria : » Un si grand roi ne devrait jamais mou-
» rir! Je voudrais que ce corps fût à Krakovie : à mon arrivée dans
» cette dernière ville, je l'y ferai transporter avec toutes les solen-
» nités dues à un monarque! »

La reine Marie Kasimire, qui vivait alors retirée à Rome, saisit cette occasion pour écrire au roi Charles une lettre de remercîments, en recommandant elle et ses fils à l'amitié et aux bonnes grâces du roi. En effet, on verra plus tard que Charles fit tout ce qui dépendait de lui pour élever au trône, l'un des fils de Sobieski, mais Auguste II traversera ce projet.

CHAPITRE XXIV.

Bataille de Kliszow gagnée par Charles XII sur Auguste II. — Confédération de Sandomir formée par le parti anti-national. — Confédération de Warsovie formée par le parti national. — Proclamation de la déchéance d'Auguste II. — Ce dernier fait arrêter traîtreusement les princes Sobieski. — Entrevue entre Charles XII et Stanislas Leszczynski. — Election de ce dernier comme roi de Pologne. — Charles XII poursuit partout l'ennemi, et s'établit à Rawicz dans le palatinat de Kalisz.

Rien ne résistait aux troupes de Charles XII, et Auguste voulait se mesurer en bataille rangée avec le vaillant monarque! Auguste avait attiré à lui la noblesse de Krakovie, quelques troupes de la couronne de Pologne lui restaient avec la fidélité obéissante du soldat; mais, plus que cela, il comptait sur ses régiments saxons.

Auguste quitta Krakovie et alla au-devant de Charles, qui s'avançait vers Krakovie. Les deux armées se rencontrèrent le 19 juillet 1702, à Kliszow sur la Nida. Auguste fut complétement battu, revint à Krakovie, qu'il quitta le 5 août pour se rendre à Sandomir, où il forma, le 22 août, une confédération avec ses partisans. Puis, comme il savait la ville de Warsovie dégarnie de troupes, il crut qu'il lui serait facile de s'en emparer. En effet, le 10 septembre, il était dans la capitale et il y convoquait la diète.

Quant à Charles, il occupait Krakovie dès le 10 août, et se préparait à poursuivre Auguste, lorsqu'en tombant de cheval, il se cassa la jambe gauche au-dessus du genou. Cet événement lui fit perdre quatre mois précieux pour l'exécution de ses plans. Auguste en profita, et forma une nouvelle confédération à Thorn.

Charles XII, complétement guéri, et ayant reçu des renforts de la Suède, rentra à Warsovie le 1er avril 1703; il alla ensuite à la recherche de l'ennemi, le battit à Pultusk, à Ostrolenka, et il assiégea Thorn qui finit par capituler.

Auguste II, après s'être retiré jusqu'à Elbing, quitta cette dernière ville, prit la route de Warmie et arriva à Praga, faubourg de Warsovie; il se logea dans la maison que Charles XII avait occupée peu de temps avant. Enfin il partit pour Lublin, où se trouvaient les confédérés de Sandomir, ses partisans.

Dans les assemblées tumultueuses, les idées saines n'ont point accès; cependant, en dépit de toutes les passions qui se heurtaient, un certain besoin de concorde se faisait sentir dans les cœurs et dans les esprits. Cependant cette disposition ne tarda pas à s'évanouir. La Russie, convaincue de la servilité d'Auguste, lança ses agents; ils étaient porteurs de deux écrits du tzar Pierre; l'un était adressé aux états assemblés, et l'autre au primat. Ces deux pièces diplomatiques assuraient solennellement que « Sa Majesté tzarienne ne ferait la
» guerre en Livonie que pour restituer cette province à la Pologne,
» et que Pierre n'avait rien tant à cœur que la *bonne harmonie* entre
» le roi et la république, et le *bonheur* de cette dernière. »

Ce langage d'insolente et perfide ironie fut compris de quelques Polonais; mais Auguste n'épargnait ni menaces ni promesses pour donner aux affaires la direction que désirait le tzar. Aussi la dernière séance, d'abord très-orageuse, tourna-t-elle au profit du roi. Ce prince, vigilant quand il s'agissait de lui, resta impassible sur son trône depuis huit heures du matin du 9 juillet jusqu'à trois heures après midi du 10 juillet. Auguste et l'assemblée passèrent toute la nuit sur leurs siéges, sans lumière, car en ce mois, en Pologne, les jours sont très-longs et les nuits très-courtes. Pour consommer le mal, Auguste II était persévérant!

De Lublin Auguste revint à Warsovie; là ayant appris la reddition de Thorn aux Suédois, il partit pour Iaworow, non loin de Léopol, où il ouvrit une nouvelle assemblée composée de ses partisans. Puis il envoya Thomas Dzialynski, palatin de Culm, à Moskou, où il fut conclu un nouveau traité entre Pierre et Auguste, et par conséquent fatal à la Pologne.

Auguste quitta Iawonow le 20 décembre, passa les jours de Noël à Krakovie, et vint à Dresde le 2 janvier 1704 pour y chercher des troupes et puiser dans le trésor; mais dans le courant du même mois, il revint en Pologne et publia un manifeste violent contre les Suédois et contre le parti national polonais. Alors la noblesse de la grande Pologne fit éclater ses ressentiments; elle s'adressa au primat, qu'elle conjura de convoquer une assemblée générale à Warsovie, afin d'y délibérer sur les moyens de mettre fin aux maux qui désolaient le pays.

Le primat convoqua donc une confédération générale à Warsovie pour le 14 janvier 1704, mais on n'ouvrit les séances que le 30 janvier. Pierre Bronisz, staroste de Pyzdry, fut nommé maréchal ou président.

Les débats furent animés, mais l'irritation n'eut plus de bornes

quand Charles XII eut communiqué à l'assemblée la correspondance d'Auguste II, de l'année 1702, lors de l'ambassade de la courtisane comtesse de Kœnigsmark, et celle du chambellan Witzthum. Dans cette correspondance secrète, Auguste faisait bon marché des intérêts de la Pologne, se raillait avec cynisme des Polonais en général, et en particulier de ses partisans. Aussi dans la séance du 13 février 1704, la confédération générale rédigea un projet de résolution, qui portait en substance :

« Que l'on ferait l'énumération de tous les maux dont la république » était affligée ; que le roi Auguste II avait fomenté à dessein des » troubles et des dissensions dans le royaume ; qu'il avait animé les » citoyens les uns contre les autres pour faire naître une guerre » civile ; qu'il avait introduit des troupes étrangères saxonnes et moskovites, qui avaient sucé le sang du peuple jusqu'à la dernière » goutte ; qu'il avait foulé aux pieds les lois du royaume et opprimé » la liberté ; qu'il n'avait pas observé un seul article des *pacta conventa*; qu'il avait violé le droit des gens en la personne de l'envoyé » du roi de France ; qu'il avait commencé la guerre contre la Suède » à l'insu de la république ; qu'il avait fait marcher ses troupes » saxonnes de tous côtés dans le pays, comme si son dessein avait » été de le ruiner entièrement ; qu'il avait formé toutes sortes d'intrigues contre la république, comme cela résultait des documents » authentiques dont on n'avait pu sans horreur entendre la lecture ; » qu'il avait contracté clandestinement des alliances avec le tzar, et » qu'il avait formé avec lui des liaisons préjudiciables à la république ; qu'il avait mis garnison moskovite dans les forts de Bialacerkiew, de Bychow, de Birze ; qu'il avait fomenté le soulèvement des » paysans de l'Ukraine contre la noblesse ; qu'il avait entretenu les » troubles en Litvanie, et rompu par là l'union entre ce grand-duché » et le royaume ; que les troupes saxonnes commettaient des vexations horribles ; que l'on avait envoyé, sans avoir égard aux voix » de la république, des ambassadeurs à différentes cours, et surtout » en dernier lieu au tzar ; que, par ces raisons, l'assemblée excluait » de ses droits le roi Auguste II, et dégageait les citoyens de leur » obéissance. Enfin que le primat expédierait, dans le terme de trois » semaines, ses universaux pour publier l'interrègne et pour indiquer l'époque d'une nouvelle élection. »

En effet, le 15 février 1704, l'acte de déchéance de Frédéric-Auguste II fut dressé, et le 19 il fut signé par tous les confédérés.

Cet acte énergique, et qui émanait de bons Polonais, devait déplaire aux agents du tzar, qui, dès le 20 février, publièrent en réponse une déclaration aussi outrageante par la forme que par le fond. La majorité de l'assemblée de Warsovie rejeta avec mépris la déclaration russe, et s'occupa de réaliser la déchéance du roi.

Auguste, averti de ce qui se passait à Warsovie, assembla à Krakovie ses partisans, et répondit par d'autres déclarations. Enfin, pour mettre le comble à ses iniquités, il fit arrêter traîtreusement les deux fils du roi Sobieski, Jacques et Constantin. Il redoutait que ces princes ne devinssent des compétiteurs au trône de Pologne. Il envoya donc trente cavaliers saxons, qui, le 28 février, s'emparèrent des deux princes polonais près de Breslau en Silésie, alors possession autrichienne, au moment où ils revenaient de la chasse. On les fit conduire d'abord à Leipzig, et plus tard on les enferma dans la forteresse de Kœnigstein.

La confédération de Warsovie, indignée de cet acte monstrueux, résolut immédiatement de reprendre les négociations entamées avec Charles XII. Mais, pour mener à bien cette affaire délicate, il fallait un homme qui sût se rendre agréable à Charles et qui sût ménager les intérêts de la république. Tous les yeux se tournèrent sur le palatin de Poznanie, Stanislas Leszczynski ; et à l'unanimité on le plaça à la tête de la députation.

La démarche de Stanislas avait d'autant plus de valeur, qu'il avait espéré un rapprochement dans les deux partis opposés et un accommodement entre les deux rois de Suède et de Pologne. Stanislas, guidé par des sentiments de modération, avait toujours usé de ménagements à l'égard d'Auguste.

La députation polonaise arriva à Heilsberg, en Warmie, le 31 mars 1704, le jour même où Charles établissait son quartier général. Stanislas Leszczynski était doué d'une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur. Il jugea d'un coup d'œil Charles XII, et comprit qu'un roi ennemi du faste devait l'être aussi de la flatterie. En conséquence, au lieu de ces louanges officielles qui signifient peu, on aborda aussitôt l'affaire qui faisait le sujet de son ambassade. Il parla de la situation actuelle du Nord avec tant de sagesse, et surtout avec tant de tact et de modération de la personne d'Auguste II, que Charles XII parut prendre le plus grand plaisir à l'écouter. Puis il lui dit :

« M'apportez-vous, comme je l'avais demandé à la confédération de Warsovie, les noms de ceux qui s'étaient déclarés ouvertement mes ennemis ?

— Sire, répond Stanislas, si c'est un crime à vos yeux d'avoir cherché à être utile au roi Auguste pendant les troubles actuels, j'ose vous avouer que vous trouveriez bien peu d'innocents parmi nos concitoyens ; et peut-être le nom de celui qui a l'honneur de parler à Votre Majesté grossirait la liste des coupables. Mais les Polonais peuvent-ils consentir à la déposition de leur roi sans laisser à l'univers un monument ou de leur inconstance ou de leur peu de discernement dans le choix de leur chef ? »

— Il me semble, monsieur l'ambassadeur, que vous voudriez encore me conseiller de laisser sur le trône de Pologne le prince le plus injuste qui ait jamais régné ?

— Il est vrai, sire, qu'Auguste fut injuste envers Votre Majesté, injuste envers la république, et plus injuste encore envers les fils du roi Sobieski, son prédécesseur ; mais Auguste cependant possède des qualités royales, et peut-être ne serait-il pas indigne de la générosité du vainqueur, qui lui a déjà fait expier ses torts par tant de revers fâcheux, d'user aujourd'hui d'une sage clémence à son égard, en se joignant à la république pour le forcer à cacher ses défauts et à ne montrer que ses vertus.

— J'apprécie, monsieur, la délicatesse de vos procédés, mais je vous assure que je ne me départirai jamais de ma résolution. Il faut qu'Auguste soit déposé. Je n'agis pas ainsi dans mes intérêts personnels. Je ne veux que le bien de la Pologne. Il faut que ses ennemis réels soient vaincus, écrasés, si l'on ne veut pas que la Suède et la Pologne deviennent leurs victimes. J'apprécie le présent et l'avenir avec toute la portée d'un véritable politique. Je ne veux rien pour moi ; je veux tout pour le bonheur et la gloire de la Suède, et je ne sépare pas d'elle votre patrie ; je lui accorderai toutes les conditions favorables qu'elle peut se promettre d'un fidèle allié.

— Mais, sire, comment pourrons-nous faire une élection si les deux princes Jacques et Constantin Sobieski sont captifs ?

— Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait pas une élection ? » répliqua Charles XII. Il prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune chef de la députation. Il le congédia et dit aux personnes de sa suite : « Je n'ai jamais vu un homme » plus propre à concilier tous les partis, il sera toujours mon ami. »

Sur ces entrefaites, arriva à Warsovie Alexandre Sobieski. Charles voulut le proposer aux suffrages de la noblesse, mais Alexandre refusa, n'ayant aucun penchant pour la royauté, surtout à cette époque de désorganisation complète et d'influences étrangères.

Ce fut au milieu de ces incertitudes que Stanislas Leszczynski revint à Warsovie, et le 14 avril il annonça officiellement à la confédération « que le roi de Suède ne rechercherait plus ceux qui s'étaient » déclarés contre lui en faveur d'Auguste, qu'il ne prétendrait jamais à aucun démembrement de la Pologne, ni à aucune espèce » d'indemnité de la part de la République pour la guerre actuelle ; » qu'il lui donnerait au contraire 500,000 écus pour payer l'armée » de la couronne ; qu'aussitôt que le nouveau roi serait élu et couronné, il retirerait ses troupes de la Pologne ; qu'il relâcherait sans » rançon tous les prisonniers polonais qu'il avait faits sur Auguste ; » qu'enfin il soutiendrait la Pologne de toutes ses forces contre le » tzar, leur ennemi commun, et que les avantages qui pourraient résulter de cette guerre tourneraient uniquement au profit de la Pologne. »

Ces conditions furent reçues par acclamation de la part des confédérés. Le 2 mai l'interrègne fut proclamé, et on fixa au 19 juin la diète d'élection.

Charles XII arriva à Warsovie le 3 juillet. Il consulta le primat pour savoir quel serait le candidat qui présenterait le plus de garanties. La majorité déclara que Stanislas inspirait le plus de confiance à la nation. Il n'en fallait pas davantage pour décider Charles à l'appuyer.

Le 12 juillet 1704, les électeurs se réunirent au champ de Wola. Quelques voix d'opposition se firent entendre ; mais la majorité acclama Stanislas, et il fut élu.

A ce moment, Auguste se trouvait près de Léopol. En apprenant l'élection de Stanislas, sa douleur et sa colère furent extrêmes, et par un manifeste du 28 juillet, il protesta contre cette élection. Le tzar Pierre Ier, qui était alors dans les environs de Narva, joignit sa voix à celle d'Auguste, et, pour abuser une fois de plus les Polonais, il fit une déclaration solennelle, dans laquelle il assurait qu'après la guerre terminée, il voulait rendre la Livonie à la Pologne, s'il faisait la conquête de cette province. L'avenir montrera la vérité de cette promesse !

Afin de consolider l'œuvre de la nouvelle élection de Stanislas, Charles XII conçut deux projets : le premier, de marcher au-devant d'Auguste, qui se trouvait à Iaroslaw-sur-le-San, où il pensait lui livrer une bataille décisive ; le second était de s'emparer de la ville de Léopol, où se trouvaient une place d'armes et les trésors gardés par les partisans d'Auguste.

Le roi de Suède quitta Warsovie le 19 juillet, passa par Radom et Sandomir. Le 6 août il quitta cette dernière ville et arriva à Iaroslaw, où était Auguste. Mais quand celui-ci apprit que le roi de Suède avançait, il fit une manœuvre savante. Il longea la rive droite de la Wistule, et vint avec vingt mille Saxons, Moskovites et Polonais, fondre sur Warsovie pour y enlever Stanislas. Ainsi, pendant que Charles entrait triomphant à Léopol le 6 septembre, Auguste attaquait Warsovie, qui capitula le 5 septembre.

Le roi Stanislas, apprenant la marche d'Auguste, et n'ayant pas de

forces suffisantes à lui opposer, renvoya sa famille à Posen. Dans ce voyage, sa fille, âgée d'un an, fut égarée par la négligence de sa nourrice, mais on finit par la retrouver dans une auge. Cet enfant est ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, donna pour épouse à Louis XV, roi de France! Quant à Stanislas, il alla trouver Charles XII. Arrivé à Lublin, et ne sachant quel parti prendre, il écrivit au roi de Suède pour savoir s'il devait, avec les troupes qui lui restaient, marcher sur Léopol. Cette lettre fut portée par Stanislas Poniatowski, colonel de la garde du roi. Poniatowski, attaché à la fortune des Sapieha, puis à celle du roi Stanislas, plus tard à celle de Charles XII, enfin à celle d'Auguste II, était père du roi Stanislas-Auguste et grand-père de l'illustre prince Joseph Poniatowski!

Dès que le roi Stanislas arriva à Léopol, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, Charles conseilla à Stanislas de se rendre dans la Grande-Pologne, et lui-même marcha sur Warsovie, où il arriva le 8 octobre. La veille, Auguste se hâtait d'abandonner précipitamment cette ville, et se retirait jusqu'à Krakovie. Le 30 octobre, Charles quitta Warsovie, prit la route de Nowe-Miasto, comme s'il avait l'intention de poursuivre Auguste; mais de Nowe-Miasto il marcha à Kalisz, et là il s'unit le 6 novembre au roi Stanislas. Comme l'armée saxonne fuyait devant Charles, celui-ci porta son quartier général à Rawicz pour y passer l'hiver et se préparer à de nouveaux événements.

CHAPITRE XXV.

Auguste II part pour la Saxe. — Cruautés de Pierre Ier et de ses soldats en Pologne. — Nouvelles liaisons entre Auguste et Pierre. — Campagne victorieuse de Charles XII en Litvanie et en Wolynie. — Intrigues d'Auguste II. — Charles XII entre en Saxe en 1706. — Traité d'Alt-Ranstadt. — Auguste II renonce à la couronne de Pologne et reconnaît Stanislas. — Rapines russes en Pologne. — Manifeste du prince Michel Wiecnowiecki. — Charles XII quitte la Saxe et ouvre la campagne de Moskou en 1708. — Son séjour à Smorgonie et à Radoszkowicze. — Bataille de Holowczyn gagnée. — Biographie de Mazeppa. — Bataille de Poltava perdue. — Rapprochement des prophéties relatives à Charles XII et à Napoléon Ier en 1708 et en 1812.

Charles XII, comme nous venons de le dire, avait établi son quartier général à Rawicz. Auguste, effrayé de ce voisinage, partit en toute hâte de Krakovie pour la Saxe, afin de faire une levée de troupes et aviser à la défense de ses États héréditaires.

L'absence d'Auguste lui devint préjudiciable; ses partisans se découragèrent, et les confédérés de Sandomir déclarèrent, le 11 mai 1705, qu'ils s'unissaient aux confédérés de Warsovie en faveur de Stanislas Ier.

Le tzar Pierre Ier ne pouvait pas rester indifférent à des événements qui menaçaient si gravement sa politique envahissante. Campé sur le territoire polonais à Polotsk-sur-la-Dzwina, il lança le 3 juillet 1705 une violente protestation contre Stanislas. Puis, voulant convertir à l'orthodoxie schismatique russe les Grecs unis de Pologne qui reconnaissent l'autorité du pape, le tzar pénétra (le 12 juillet) avec sa soldatesque sauvage dans l'église cathédrale de Polotsk, au moment où les prêtres chantaient les vêpres. Pierre Ier menace, outrage ces fervents croyants; il ne sait respecter ni le lieu saint ni le sacerdoce; il demande, il ordonne que l'abjuration, l'apostasie soit immédiate. Les prêtres restent impassibles, et leur foi égale leur courage. Pierre, ne mettant plus de bornes à sa fureur, va profaner le saint ciboire; un des officiants arrête la main sacrilége, et alors le tzar tire son épée et en perce le cœur du saint défenseur de la religion du Christ! Des cris d'horreur et de désespoir retentissent dans l'église, on s'agenouille, on prie, et les âmes s'élèvent à Dieu, qui juge et qui sauve!

Après ce crime, le patriotisme des Polonais devint encore plus ardent et leur foi plus vive. Les excès du tzar servent aussi l'accomplissement des projets de Charles XII. Le 27 juillet, la diète de Warsovie déclara le trône vacant, et de la déchéance d'Auguste. Le 8 août, Charles XII campait à Blonié, près Varsovie. Le 15 septembre, Stanislas faisait son entrée dans la capitale, et le 4 octobre s'accomplissait la cérémonie de son couronnement. Enfin le 28 novembre, la république de Pologne et la Suède signèrent un traité d'alliance.

Pendant les événements de Warsovie, Auguste fut invité par Pierre, qui se trouvait à Tykocin en Podlaquie, de se rendre auprès de lui. Auguste se mit secrètement en route, arriva à Tykocin, où dès la première entrevue avec le tzar il fut convenu qu'on attaquerait simultanément Charles et les partisans de Stanislas. Selon les dispositions prises, les Russes, les Saxons joints aux Polonais du parti d'Auguste, attaqueraient d'une part les Suédois et de l'autre les Polonais fidèles à la cause de la nation. Le génie de Charles XII déjoua le plan des deux criminels alliés, et malgré l'inégalité des forces, l'avantage resta au bon droit.

Dans un conseil de guerre tenu à Blonié, le roi Stanislas conseilla à Charles XII d'entrer en Saxe, car là était le foyer de discorde, la source des maux de la Pologne. Charles répondit : « Le moment n'est » pas encore arrivé, car dès que j'aurais tourné le dos, toutes les » forces ennemies tomberaient sur les Polonais. Il faut donc que » j'aille chercher les Moskovites; je reconnaîtrai par moi-même la » Litvanie, afin qu'elle se déclare pour Stanislas. Au reste, les évé» nements ultérieurs m'indiqueront le meilleur parti à prendre. »

Le 8 janvier 1706 Charles et Stanislas quittent Warsovie à la tête de vingt mille Suédo-Polonais, franchissent le Bug, battent Menschikoff, s'emparent de sa caisse militaire, passent près de Grodno, d'où les Russes se sauvent, et arrivé à Kamionka, Charles adresse le 8 février aux Litvaniens un manifeste où il dit : « Mes intentions vous » sont déjà connues, la Pologne a un roi national, un traité solennel » me lie à votre patrie; unissez-vous donc à vos frères, les Polonais, » pour combattre un ennemi commun. Pensez qu'Auguste se lia avec » le tzar pour l'oppression et le démembrement de votre république. » Je tiens des preuves en main qui constatent que le tzar n'attend » qu'après le moment de se dire grand-duc de Litvanie. Déjà il » inonde votre pays de ses troupes barbares, il le dévaste, il outrage » votre religion et votre nationalité. Unissez donc vos efforts à ceux » de votre roi Stanislas et aux miens, et profitez des circonstances » pour accomplir le bien de votre patrie. »

Sur ces entrefaites Auguste allait de ville en ville pour grossir son parti; il reparut à Warsovie, puis à Krakovie où il avait encore quelques troupes russes et saxonnes; puis il alla jusqu'à Nowogrodek en Litvanie. Mais tous ces voyages furent inutiles, car Charles XII parcourait la Litvanie, la Wolynie et partout on se déclarait en faveur de Stanislas.

Auguste, qui était incapable de comprendre un caractère comme celui de Charles XII, s'imagina que ce prince reviendrait au nord de la Litvanie, en le sachant plus que jamais soutenu par Pierre Ier. Mais Charles tint son plan si secret que personne ne sut de quel côté il allait se diriger; lorsque le 17 juillet 1706, il quitte spontanément Dubno en Wolynie, franchit la Wistule à Pulawy, passe le 5 septembre la frontière saxonne, et le 10 il établit son quartier général à Alt-Ranstadt, près Leipzig.

Quand Auguste pressentit qu'il pouvait perdre ses États héréditaires, il envoya secrètement des plénipotentiaires à Charles XII en l'assurant qu'il souscrirait à toutes les conditions qu'il lui plairait de lui imposer. En conséquence un traité fut conclu à Alt-Ranstadt, le 24 septembre 1706, portant en substance : « La renonciation d'Au» guste au trône de Pologne; la reconnaissance de Stanislas pour » légitime roi; la renonciation à toute alliance avec le tzar Pierre; » la délivrance des princes Sobieski; la remise des prisonniers et dé» serteurs suédois ou polonais du parti national. »

Auguste s'empressa de se rendre en Saxe, alla au-devant de Charles XII; ils se rencontrèrent le 17 décembre, et depuis ils restèrent en bonne harmonie. Le 22 décembre les princes Sobieski furent rendus à la liberté. Enfin la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, la Prusse et la Turquie reconnurent officiellement Stanislas roi de Pologne.

Revenons maintenant à la Pologne dont les maux se sont encore aggravés depuis ces derniers événements. Le trésor était épuisé et les moyens de défense presque nuls; le pays n'avait donc pour le garder et le défendre que quelques troupes polonaises et un corps insuffisant de Suédois que Charles y avait laissé. Dans cet état de choses le tzar pensa que l'occasion était favorable pour tomber sur sa proie, et il se dirigea vers la Pologne à la tête de soixante mille hommes.

Avant cette nouvelle invasion, Pierre lança ses agents qui jetaient des brandons de discorde parmi les nobles polonais du parti d'Auguste, en leur parlant de faire l'élection d'un nouveau roi. En conséquence, le parti anti-national se forma en confédération sous la *protection* de Pierre!

Les confédérés s'assemblèrent à Lublin pour ouvrir la diète, le 23 mai 1707. Cette diète formée d'éléments russes, et agissant sous la pression du tzar, ne pouvait amener que des désastres. Le tzar triomphait en voyant l'inutilité de ces séances, et il voulait les prolonger afin de se donner le temps de mettre ses projets à exécution. Pendant que les nonces s'agitaient dans la confusion, Pierre donnait ordre à ses généraux de ravager indistinctement les châteaux, et d'opprimer ses amis comme ses adversaires. Alors les curiosités d'art, les bibliothèques, les tableaux, les statues qui ornaient les châteaux, jusqu'aux ornements des églises, tout fut enlevé. A Warsovie, Menschikoff, après avoir fait effacer dans le château royal les souvenirs historiques qui rappelaient l'ancienne gloire de la Pologne, fit enlever les autres richesses, et les envoya sous escorte à Moskou et à Pétersbourg. C'est avec les dépouilles de la Pologne, enlevées à cette époque ou plus tard, que se formèrent les cabinets d'art ou de curiosités de cette nouvelle capitale de la Russie!

Le tzar en déchaînant ses fureurs mentait à ses précédentes déclarations, lorsqu'au mois de juin il publia un manifeste violent contre le prince Michel Wisniowiecki, vice-grand général de Litvanie. Le prince, qui avait été si coupable en soutenant le parti d'Auguste et de Pierre, ouvrit enfin les yeux et confessa ses torts dans une déclaration qu'il publia à Wilno au mois de juillet 1707. Cette pièce est d'autant plus remarquable qu'elle émane d'un personnage qui avait expérimenté les hommes et les choses; cette pièce reste à jamais

comme une grande et terrible leçon pour les générations présentes et futures !

Wisniowiecki, après avoir protesté de ses bonnes intentions envers la patrie, et assuré qu'il n'avait point agi par ambition, s'exprime ainsi : « Sans m'étendre beaucoup sur les motifs qui m'ont » déterminé à embrasser le parti de Sa Majesté le roi Stanislas Ier, je » dirai seulement que je tiens ce parti pour le parti le plus sage et le » plus prudent, et que je regarde cet événement comme un des plus » heureux qui aient pu arriver à la patrie. Les seuls qui y trouvent » à redire sont ceux qui haïssent la paix, en lui préférant une guerre » dont ils tirent du profit aux dépens de leurs concitoyens, gens qui » ne voient pas, ou qui ne veulent pas voir les effets qu'une amitié » trompeuse a produits de tout temps en Pologne.

» Qui osera soutenir qu'une seule des conditions dont on était » convenu avec Sa Majesté Tzarienne ait été accomplie ? Au lieu » d'amener un corps seulement de douze mille hommes, qui devait » être entretenu aux dépens de ce prince, il a inondé le royaume » d'une multitude effroyable de barbares qui ont dépeuplé le pays, » extorqué des vivres et de l'argent, portant partout le feu et la dé» solation. Les terres ont été pillées, les habitants massacrés, et de» puis le Slucz jusqu'à la Warta, les Kalmouks ont tout brûlé et » saccagé. Ils ont porté leurs mains sacriléges jusque sur les saints » sacrements et sur les tombeaux des morts.

» La noblesse a été réduite à la besace, quantité de femmes et de » filles ont été violées, et un grand nombre d'hommes tués ou ruinés » en leur santé. Les principaux d'entre les sénateurs ont perdu la » plus grande partie de leurs biens ; on a enlevé les dépôts, et au » delà de trois cents pièces de canon qui ont toutes été tirées de dif» férentes places. L'archevêque de Léopol a été envoyé prisonnier à » Moskou, en compagnie d'un grand nombre de Litvaniens mis dans » les fers. En un mot, il n'est pres ue pas possible d'exprimer les » horreurs et les cruautés qui ont été commises en Pologne par ces » barbares.

» Ajoutons encore un trait qui fera connaître la manière d'agir de » Sa Majesté Tzarienne : après avoir réduit sous son obéissance, à » l'aide de quelques rebelles et parjures, l'Ukraine, que l'on pourrait » appeler à juste titre le paradis de la Pologne, et s'étant mis en pos» session de la forteresse de Bialacerkiew, non content de ces ex» ploits, et d'avoir pris à force ouverte la ville de Bychow, il a me» nacé de faire subir le même sort aux provinces polonaises de la » Russie-Blanche.

» En effet, quelles autres vues peut avoir le tzar, en maltraitant » comme il fait la noblesse et les autres habitants des terres rus» siennes, jusqu'à se mettre en possession, sous différents prétextes, » de leurs terres, que se rendre maître des palatinats et d'y remplir » les charges vacantes par des Moskovites ? Si la perte de ces pro» vinces nous est sensible, à plus forte raison, nous ne pouvons nous » rappeler sans une indignation extrême les maux que les Poloviczes » nous ont causés de tout temps. Le sang innocent des sept martyrs » n'exciterait-il pas dans nos cœurs des mouvements de compassion ? » Où peut-on espérer une bonne issue d'une alliance cimentée » d'abord par l'effusion du sang des saints prêtres ? On nous a té» moigné quelquefois que l'on avait compassion de nous, on nous a » fait espérer bien des choses ; mais, en effet, on ne nous a point » donné la moindre satisfaction ; au contraire, l'impiété a été poussée » jusqu'à faire d'un temple, où reposait le corps d'un saint, un ar» senal ou quelque chose de pis.

» L'expérience du passé m'a rendu prévoyant, et bien que l'oppres» sion et les malheurs sous lesquels nous gémissons durassent tou» jours, j'ai fait voir en toute occasion mon penchant à la paix et à » l'union. Cette conduite m'a attiré la haine et l'envie du tzar, qui a » lâché contre moi un manifeste atroce.

» Par quel droit le tzar, de sa propre autorité et au mépris des lois » fondamentales de Pologne, déclare-t-il traître à la patrie un gentil» homme polonais, homme libre, dont les ancêtres ont fidèlement » servi la république, et qui s'est exposé lui-même, comme il con» vient à un homme d'honneur, pour le service de la patrie ?...

» Le tzar me fait un crime de ce que je ne me suis pas trouvé au » conseil tenu à Lublin ; mais qu'il sache que je ne voulais pas me » trouver parmi des serviteurs asservis à une honteuse obéissance, » et entourés de toute part de gens de guerre qui ne leur laissaient » aucune liberté...

» Le tzar m'impute de n'avoir pas consenti à lui livrer la forte» resse ; on n'a rien négligé pour me gagner, mais leurs offres ont été » vaines aussi bien que leurs menaces... Or, je demande qui des deux » est plus coupable, celui qui convoite ce qui est à autrui, ou bien » celui qui défend ce qui lui appartient ?

» Mais il s'en faut bien que je sois le seul contre lequel le tzar ait » déchargé sa mauvaise humeur. Plusieurs seigneurs, pour aimer trop » la liberté de la patrie, ont été chassés de l'héritage de leurs ancê» tres ; avec quelle insolence n'a-t-on pas exigé que l'armée de la » Litvanie se soumît à une puissance étrangère !...

» Je me crois obligé, citoyens, de vous rappeler à tous en géné» ral et à chacun en particulier, ce que vous devez aux glorieux sou» venirs de vos ancêtres. Il arrivera, avec l'aide de Dieu, que sous » l'heureux règne du roi Stanislas Leszczynski, et avec le secours des » armes victorieuses de Sa Majesté Suédoise, les machinations de nos » ennemis se dissiperont, leurs projets seront renversés, la Républi» que sera maintenue dans sa liberté, et les frontières de ce royaume » se trouveront considérablement reculées.

» Pour moi, en particulier, je prends encore une fois Dieu à té» moin qu'aucun motif d'intérêt ne m'a porté à embrasser le parti » pour lequel je viens de me déclarer. Toutes les cruautés du tzar ne » seront pas capables de m'effrayer ou d'éteindre en moi l'amour de la » patrie. Ces menaces ne feront pas non plus, comme j'espère, d'im» pression sur la noblesse de Litvanie, à laquelle, en vertu des *arti» cles de guerre*, j'ordonne, avec plus de raison que ne le fait le tzar, » de se ranger au plus tôt sous leurs drapeaux, sous peine aux contre» venants de subir l'exécution militaire. »

Pierre Ier, qui n'avait pas réussi dans son projet de faire un nouveau roi de Pologne pour renverser Stanislas, et qui redoutait le retour de Charles XII, ordonna à ses hordes moskowites de piller encore une fois le pays. A chaque instant les plus tristes nouvelles parvenaient au roi Stanislas qui, pénétré de douleur, conjurait Charles de quitter au plus tôt la Saxe pour venir au secours de la Pologne.

Dans un dernier entretien, le 15 juillet 1707, Charles dit à Stanislas : « Allez chasser Pierre de la Pologne, en attendant que j'aille » moi-même le chasser de ses États. »

Stanislas quitta Alt-Ranstadt et vint en Pologne, où sa présence ranima les esprits. Après avoir purgé le pays des brigands qui l'infestaient, il alla à la rencontre des Moskovites, qu'il repoussa depuis Léopol jusqu'à Grodno.

Charles XII, qui comprenait la valeur de ses succès au cœur de l'Allemagne, y posa en maître ses conditions. Il se déclara le protecteur des protestants en Silésie, province qui appartenait alors à la maison d'Autriche. Il voulut que l'empereur Joseph II leur accordât les libertés et les priviléges établis par les traités de Westphalie, mais éludés par ceux de Ryswick. L'empereur souscrivit à toutes les volontés de Charles. L'internonce du pape, qui résidait à Vienne, exprima un vif mécontentement de ce qu'un empereur catholique immolait l'intérêt de sa propre religion à celui des *hérétiques*. Joseph II lui répondit en souriant : « Vous êtes bien heureux que le roi de » Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien, car, s'il avait » voulu, je ne sais ce que j'aurais fait ! »

Charles XII, après avoir réorganisé et ravitaillé son armée en Saxe, se prépara à partir. En quittant Alt-Ranstadt, le 1er septembre 1707, il passa par Dresde, où il causa une grande surprise à Auguste, en allant le visiter. Le 19 septembre, il franchit la frontière polonaise, et le 16 novembre il établit son quartier général à Wienieç, non loin de la Wistule. Là, il fut rejoint par l'ambassadeur turk, qui l'assura que le sultan Mahmoud Ier l'appuierait contre le tzar, leur ennemi commun. L'ambassadeur se rendit ensuite auprès de Stanislas, qu'il complimenta sur son avénement au trône de Pologne.

Les bonnes dispositions de la Turquie flattaient les vues de Charles et le fortifiaient dans son projet de marcher vers la Moskovie, mais Stanislas le combattit, en disant : « A quoi bon aller chercher si loin » des ennemis qui s'avouent vaincus par la fuite ? La guerre depuis » sept ans n'a-t-elle pas fait assez de malheureux ? Vous avez détrôné » un roi ; vous en avez fait un autre ; croyez-moi, sire, restons chez » nous ; vous régnerez avec gloire sur vos sujets, tandis que je m'oc» cuperai à guérir les plaies de mon infortunée patrie ! »

Le roi de Suède répondit : « J'approuve fort que vous demeuriez » en Pologne ; mais songez que vous n'y seriez jamais tranquille, » ayant pour voisin cet injuste tzar, qui nous a fait la guerre sans » aucune raison. Ainsi, il faut que j'aille le détrôner. Je ne vois que » trop bien dans un avenir même peu éloigné. Je vous ai toujours dit » que la Suède, la Pologne et la Turquie, doivent être toujours en» semble et agir simultanément, si elles ne veulent pas tomber vic» times de l'avidité insatiable et cruelle du tzarisme moskovite. Au » reste, je compte que Jacques Sobieski sera toujours de nos amis : » croyez-vous qu'il ne ferait pas un bon tzar de Moskovie ? Il faut » profiter des fautes de Sigismond III, qui n'appuyait pas assez fran» chement l'élection de son fils Wladislas IV. »

Le 9 janvier 1708, Charles quitta son quartier général de Wienieç, franchit la Wistule à Wloclawek, et, passant par des pays boisés et presque impraticables, il arriva inopinément à Grodno, où se trouvait encore Pierre Ier. Ce dernier, étourdi de cette apparition subite, s'enfuit jusqu'à Moskou pour s'y préparer à de nouveaux combats.

Charles le suivit par la route la plus directe, c'est-à-dire : Lida et Smorgonie. En arrivant à Dyksznany, il occupa le château qui appartenait à Wolodkowicz, fils de Christophe, palatin de Nowogrodek. Mais comme le parti national prenait de l'extension, le roi de Suède chercha un lieu plus vaste pour y recevoir tous les seigneurs polonais qui se groupaient autour de lui. En conséquence il s'établit à Radoszkowice. On distinguait parmi ces hommes zélés pour la cause du pays : Jean Radziwill, palatin de Nowogrodek ; Michel Wisniowiecki, grand général de Litvanie ; Christophe Zawisza, palatin de Minsk ; Jean Sancha, castellan de Minsk ; Jean Tyzenhauz, palatin de Mscislaw ; Nicolas Szemioth, castellan de Polotsk ; Iesman, fils de Christophe, castellan de Nowogrodek ; André Boreyko-Chodzko,

staroste d'Oszmiana ; Joseph Sulistrowski, porte-enseigne d'Oszmiana; les Tyszkiewicz, Wankowicz, Reyten, Oskierka, Korsak, Odyniec, Mackiewicz, Sakowicz, Wolodzko et plusieurs autres. Enfin, après un séjour de trois mois à Radoszkowiczé, Charles se sépara de Stanislas, qui revint à Warsovie, et lui-même franchit la Berezyna, le 29 juin ; en arrivant à Holowczyn, il y livra, le 14 juillet, une bataille aux Russes, qui furent battus. Le tzar Pierre, redoutant un si terrible adversaire, fit faire quelques propositions de paix par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée suédoise. Charles répondit : « Je traiterai » avec le tzar à Moskou. » Quand on rapporta à Pierre cette réponse, il dit : « Mon frère Charles prétend faire toujours l'Alexandre, mais » je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius ! »

Après la bataille de Holowczyn, le roi de Suède franchit le Dniéper à Mohilew, défit les Russes à Malatycze le 10 septembre, et arriva à Taraczyn. Plus l'armée suédoise avançait dans le pays moskovite, plus elle rencontrait d'obstacles. L'ennemi en se retirant détruisait tout, brûlait les villages et les moissons, dans le but d'affamer les Suédois. Charles crut devoir réunir un grand conseil de guerre, et l'on discuta si l'on marcherait sur Moskou ou sur Kiiow. Le comte Piper opina pour le retour en Litvanie, mais l'avis du roi prévalut, et on marcha vers l'Ukraine pour se joindre à l'attaman Mazeppa.



Le général Jean-Henri Dombrowski (1755 ÷ 1818).

Ce Mazeppa, qui joue un rôle important au milieu de ces événements, était né dans le palatinat de Podolie. Reçu fort jeune encore parmi les pages du roi de Pologne Jean Kasimir, il devint amoureux de la femme du palatin Martin Kontski, grand maître d'artillerie de la couronne. L'amour du beau page fut heureux et tranquille pendant quelques instants, mais le mari trompé fut averti, et médita une épouvantable vengeance.

Mazeppa, surpris et arrêté, fut d'abord battu de verges, puis après l'avoir enduit de goudron et roulé dans le duvet, on le plaça sur le dos d'un cheval indompté, la tête attachée du côté de la queue, et on mit le fougueux animal en liberté. Le cheval avait été amené au palatin du fond de l'Ukraine, et aucun écuyer n'avait pu parvenir à le dompter. Devenu libre tout à coup, un instinct merveilleux le porta vers le pays de son origine, et après quelques jours d'une course non interrompue, il arriva épuisé de faim et de fatigue dans un bourg de l'Ukraine le jour du marché, où les paysans l'arrêtèrent.

Quelques Kosaks s'empressèrent de détacher Mazeppa et de panser ses blessures; il s'attacha à ses bienfaiteurs, adopta leur genre de vie, et se signala dans plusieurs rencontres contre les Tatars. La supériorité de ses lumières et son courage lui valurent bientôt une grande influence parmi les Kosaks; il devint leur chef, et le tzar, qui avait déjà subjugué les Kosaks, le fit attaman ou chef suprême.

Un jour étant à table à Moskou avec le tzar Pierre Ier, ce dernier lui proposa de discipliner les Kosaks et de les rendre plus soumis. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine et le caractère de ses habitants étaient des obstacles insurmontables à toute pensée de civilisation. Pierre, échauffé par le vin, l'appela traître et le menaça de le faire empaler. Mazeppa ne répliqua pas, mais de retour en Ukraine il conçut le projet de se rendre indépendant. Pour arriver à son but, il voulut s'unir aux Polonais, et chercha secrètement à se liguer avec Charles XII

Au mois d'octobre 1707, il écrivit donc au roi Stanislas une lettre pressante dans laquelle il lui offrait ses services, lui disant : « Que » les six à sept mille Moskovites qui étaient dans l'Ukraine seraient » facilement détruits, et qu'il en ferait un pont pour les Suédois; que » l'on ne devait point douter de sa sincérité, et qu'il était assez connu » que les Kosaks entre eux ne souhaitaient rien tant que de pouvoir » se soustraire à la domination infernale du tzar; qu'à la vérité ils se » l'étaient imposée eux-mêmes, mais que cela s'était fait dans un » temps où on les avait éblouis par la promesse qu'ils conserveraient » leur liberté, dont néanmoins ils ne jouissaient pas. »

Le roi de Suède avait reçu avec plaisir cette offre; mais d'après ses instructions, le roi Stanislas dut répondre à Mazeppa qu'on lui ferait savoir quand il serait temps qu'il rompît ouvertement avec le tzar. Mais aujourd'hui (octobre 1708), Charles XII pensa que le moment était venu, et fit prévenir Mazeppa qu'il allait se joindre à lui. En effet, cette jonction eut lieu à Horki sur la Dziesna, non loin de Nowogrod-Siewierski. Malheureusement Mazeppa y parut plutôt comme fugitif que comme un allié puissant. Les Moskovites avaient découvert et prévenu ses desseins. Ils défirent les Kosaks, leurs villes furent réduites en cendres; les vivres que Mazeppa préparait pour les Suédois furent saisis; à peine put-il sauver quelques hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait à Charles l'espérance de le soutenir par ses intelligences dans ces pays lointains. Mazeppa, par son influence sur les Kosaks, les attira par troupes dans le camp suédois; le despotisme russe avait puissamment aidé à cette désertion.

Charles espérait aussi que le général Lowenhaupt viendrait augmenter ses forces en amenant 15,000 Suédois avec des munitions de guerre et de bouche. Mais Lowenhaupt fut attaqué le 9 octobre 1708, au bourg de Liésna (dans le palatinat de Mscislaw) par 40,000 Moskovites commandés par Pierre. On se battit avec acharnement pendant trois jours. Les Russes perdirent 10,000 hommes, mais les Suédois en eurent autant hors de combat. Lowenhaupt rejoignit Charles avec 5,000 hommes, mais sans les munitions qui étaient impatiemment attendues.

Charles XII se trouva ainsi sans ressources, sans communications avec la Pologne et avec la Suède, entouré d'ennemis dans un pays dévasté par les Moskovites, et n'ayant pour le soutenir que son courage indomptable. L'hiver de 1709, mémorable par le froid extrême, acheva de ruiner l'armée suédoise déjà affaiblie. Vers le printemps le roi résolut d'assiéger Poltava, car le tzar avait fait de cette ville le siége de ses magasins. En s'emparant de Poltava, le roi pouvait attendre, dans l'abondance, les secours qui devaient lui arriver de Suède, de Livonie, de la Poméranie suédoise et de la Pologne; mais il lui fallait Poltava à tout prix, et il pressa le siége de cette place avec ardeur. Mazeppa, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître; l'espérance renaissait dans les rangs affaiblis de l'armée; les soldats regardaient la prise de Poltava comme la fin de toutes leurs misères.

Le 27 mai, Charles retournant dans son camp, reçut une balle russe dans le talon gauche. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé; il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses gens s'apercevant que le talon de la botte du roi était tout sanglant, courut chercher le chirurgien, qui lui déclara qu'en faisant de profondes incisions il sauverait la jambe du roi. « Travaillez donc tout à l'heure, taillez hardiment, ne » craignez rien. » Il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

En attendant, le tzar s'avançait au secours de Poltava, à la tête de 70,000 hommes. Le roi n'avait à lui opposer que 18,000 Suédois et 12,000 Polonais, Kosaks ou Allemands, privés de munitions. Néanmoins Charles résolut d'attaquer : il dirigea lui-même ses colonnes, porté sur un brancard, à la tête de l'infanterie. Ce fut le 8 juillet 1709. Le commencement de la bataille fut heureux; mais le général Creutz, qui devait tourner les Moskovites, s'égara; le tzar profita de cette circonstance et les Suédois furent complétement battus.



Le général Charles Kniaziewicz présentant au directoire français à Paris, le 8 mars 1799, les drapeaux pris sur les ennemis de la France.

Grâce à la présence d'esprit et au dévouement de deux Polonais, le général Stanislas Poniatowski et le colonel Zorzewski, Charles XII put franchir le Dnieper à Perewoloczna le 11 juillet, gagner les côtes de la mer Noire et arriver, le 29 juillet, à Bender en Bessarabie, où les Turks lui donnèrent l'hospitalité. Mazeppa, qui suivit Charles, mourut à Bender le 2 octobre.

Nous avons déjà dit que Charles XII, en ouvrant la campagne de Moskou en 1708, passa par Smorgonié où il s'était arrêté un mois entier, du 22 février au 22 mars. Maintenant nous croyons devoir citer un fait étrange qui se rapporte à la bataille de Poltava.

J. A. Nordberg, chapelain et confesseur de Charles, et qui ne le quittait pas dans ses expéditions, rapporte, dans un ouvrage relatif au roi, le fait suivant, qui se serait passé à Smorgonié. « Pendant que Sa Majesté s'arrêta en ce bourg, il arriva au quartier général un jeune homme qui était parti de Suède à la fin de l'année précédente. On sut bientôt que cet homme avait le don de prophétie. Il n'osa pourtant jamais se présenter sous ce titre-là devant le roi, qui n'aimait pas ces sortes de choses, comme il s'en est déclaré fort souvent, tant en Livonie qu'en Saxe et en Pologne. La curiosité fit que je cherchai une occasion pour m'entretenir en particulier avec ce voyageur. Son nom m'était connu, et je me souvenais que nous avions fait nos

études dans l'université d'Upsal. Dans la conversation, à laquelle M. Aurivillius, surintendant des églises de Carlstad, était présent, il donna à entendre qu'il avait des choses de la dernière importance à révéler au roi. Il se plaignit fortement de ce qu'on ne lui accordait pas la permission de le faire. Nous le priâmes de nous en dire quelque chose. Il ne le voulut pas d'abord : mais après beaucoup d'instances, il lâcha les paroles suivantes : « Il arrivera sous peu un grand » malheur. Le roi livrera bataille aux Moskovites ; il la perdra. De tous » ceux qui ne seront pas tués sur la place, la plupart seront faits pri» sonniers. Enfin toute l'armée périra. Le roi en échappera en vie. Il » se retirera en Turquie, mais avec si peu de monde, qu'il n'y aura, » outre lui, que trois ou quatre personnes à sa table. » Comme, au reste, il ne nous parlait que d'une clef qu'il croyait posséder, et avec laquelle il prétendait ouvrir ce que *les trônes, les prophéties et la nature ont de plus caché*, nous crûmes que cet homme pourrait bien ne pas avoir la tête trop saine. Ni mon collègue ni moi ne fîmes aucun cas de cette révélation, surtout après l'heureux succès de la bataille de Holowczyn, où les Moskovites furent battus à plate couture, le 14 juillet 1708. Mais que cette prophétie ait eu son accomplissement l'année suivante à Poltava, c'est une vérité incontestable. »

Je crois devoir citer ici un fait analogue relatif à Napoléon Ier, et qui s'est passé dans le même lieu, cent quatre ans plus tard, et précisément à l'occasion de l'expédition de Russie. On sait que ce fut le 5 décembre 1812 que l'empereur Napoléon remit le commandement de ses troupes au roi Murat ; cela devint une des causes fatales qui porta le dernier coup à l'armée en retraite. Or, aussitôt que l'armée française eut franchi le Niémen en juin 1812, des prophéties, ou des hommes doués de la seconde vue, annoncèrent la malheureuse issue de la campagne. La prophétie suivante est un fait qui m'est personnellement connu.

Dans le château de ma grand'mère maternelle, madame Victoire Kaminska-Dołęko, à Oborek sur la Berezyna, se trouvait un vieux maître d'hôtel nommé Jean Halkowski. Au commencement de juillet, le lieutenant François Sznaydé (général en 1831) passa par Oborek, à la tête d'un peloton du 9e de lanciers polonais, attaché au corps du maréchal Davout. Toute ma famille eut une grande joie en revoyant les militaires polonais ; mais le maître d'hôtel devint sombre et triste à mesure qu'éclatait la satisfaction de tout le monde. On l'interrogea, et il finit par dire « que cette joie serait de » courte durée, que les triomphes des Français et des Polonais seront » suivis par des désastres inouïs, que l'armée sera perdue, que l'em» pereur sera sauvé, mais que les Russes reviendront pour opprimer » de nouveau la Pologne ! » On taxa le pauvre Jean de visionnaire et de faux prophète ; hélas ! ces paroles étaient vraies ! Quand on lui demandait où il puisait ces prophéties, il répondait : « Je lis dans les astres, c'est toute ma science ! »

Dans ce même château de Smorgonié, occupé par Charles XII en 1708, ce roi eut aussi son prophète de malheur, comme nous l'avons dit plus haut ; c'était là aussi qu'en 1812 Napoléon Ier signa le décret en faveur de Joachim Murat !...

CHAPITRE XXVI.

Manifeste d'Auguste II en reprenant sa royauté en Pologne. — Le tzar Pierre Ier s'empare de la Livonie. — Conduite de l'Angleterre vis-à-vis de la Pologne et la Russie. — Nouvelles confédérations. — Diète muette de Warsovie de 1717. — Le cabinet russe désarme la Pologne, et réduit son armée à dix-huit mille hommes. — Mort d'Auguste II en 1733.

Les résultats de la bataille de Poltava furent décisifs pour les destinées du nord-est de l'Europe. Depuis cette époque le tzarisme moskovite n'a cessé de marcher à pas de géant vers l'envahissement universel, vers l'absorption de la Suède, de la Pologne et de la Turquie. L'admirable politique de Charles XII fut renversée, et le détestable système russe prévalut. C'est depuis lors que Pierre Ier commença l'œuvre de son fameux *testament politique*, dont la pensée a été depuis exécutée ponctuellement par ses successeurs.

Pendant que les Polonais dignes de ce nom gémissaient sur la perte de la bataille de Poltava, que le roi Stanislas se réfugiait à Stettin, Auguste tout rayonnant de joie publiait à Dresde, le 8 août 1709, un long manifeste rempli de récriminations contre Charles XII et contre Stanislas Ier, et plein d'admiration pour Pierre Ier. Plus que jamais Auguste livrait la Pologne aux étreintes mortelles du tzar, en traçant les lignes suivantes dans le manifeste dont nous venons de parler ; il disait : « ... Nous sommes obligé de donner ici les louanges qui » sont si justement dues à la constance de notre ami et frère le grand » tzar de Moskovie... C'est pour cette fin, qu'après plusieurs négo» ciations, nous avons renouvelé depuis quelque temps et serré » par de nouveaux nœuds l'amitié et l'alliance qu'il y avait entre » nous et Sa Majesté Tzarienne... Nous voulons ramener la tranquil» lité dans notre royaume, ne pas abandonner la république et se» conder notre cher et fidèle allié Sa Majesté Tzarienne dans ses entrepri» ses. » En effet, après ces paroles les deux souverains se donnèrent rendez-vous à Thorn, où le tzar put s'assurer qu'Auguste approuverait toujours les mesures qui tendraient à affaiblir la Pologne, et qu'il se ferait le complice et l'exécuteur des volontés de Pierre.

Nos lecteurs connaissent les déclarations solennelles de Pierre Ier, de 1704, dans lesquelles il disait qu'il ne combattait les Suédois que dans le but de reconquérir la Livonie pour la rendre à la Pologne ; cependant, à l'époque qui nous occupe, 40,000 Russes, sous les ordres de Menschikoff et de Schérémétieff, envahirent cette province, et le tzar l'annexa à jamais à son empire. Auguste n'osa pas ou ne voulut pas rappeler les anciennes promesses, ni s'opposer aux prétentions nouvelles de Pierre !

Mais pendant que le tzar imposait sa domination sur les bords de la mer Baltique, il convoitait toujours les possessions de la mer Noire. Pour arriver à ses fins il ourdit tant d'intrigues contre la Turquie, que cette puissance dut déclarer la guerre. Pierre en profita aussitôt pour envahir la Moldavie. Il suivit la rive droite du Pruth pour aller attaquer le grand vizir. Mais celui-ci prit l'offensive et se porta au-devant des Moskovites avec tant de célérité, que le tzar se vit environné de toute part. Malheureusement pour les destinées futures de l'Europe, la tzarine Catherine Ire corrompit le grand vizir, et Pierre fut sauvé en signant avec la Turquie, le 21 juillet 1711, une paix qu'il annulera cependant bientôt !

A l'époque de la chute de Charles XII, et quand se fit le dernier traité avec la Turquie, la prépondérance de la Russie n'était plus douteuse. Que doit-on penser de l'aveuglement de l'Angleterre ? Cette puissance voyait les empiétements de la Russie ; les projets, les vues ambitieuses du tzar lui étaient connus en temps opportun : cependant, tout s'accomplit sans que le cabinet anglais y mît obstacle ! Voici la curieuse et prophétique dépêche écrite par Jacques Scott, ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Pologne et en Saxe, et datée de Danzig le 6 juillet 1712 : « Sa Majesté Tzarienne, à présent » qu'elle est sûre de la paix avec la Porte, nourrit d'autres projets, » et beaucoup plus importants. Il est actuellement en marché avec » l'empereur d'Autriche pour entrer dans la grande alliance contre » la France, afin de poursuivre la guerre, si l'Angleterre s'en retire, » avec d'autres alliés et lui ; et c'est dans l'espoir qu'après avoir » réduit la France aux conditions voulues par l'empereur, le tzar » aurait sa récompense aux frais du pauvre roi de Suède et des Polo» nais, c'est-à-dire qu'il retiendrait non-seulement la Livonie, mais » une partie de la Pologne, dont le partage, à ce qu'on dit, est sur » le tapis. Les Turks ne consentiraient pas, il est vrai, à ce projet ; » mais oseraient-ils rompre à la fois avec l'empereur et le tzar ? C'est » douteux... »

Le 14 mars 1713, étant à Dresde, Jacques Scott revient au même sujet, en adressant sa dépêche au cabinet anglais : « Une autre chose » qui peut sans doute arriver, après la ruine du roi de Suède, ce sera » une alliance entre l'empereur d'Autriche et le tzar... Je me rap» pelle avoir écrit à Votre Seigneurie, l'année dernière, de Danzig, » sur le projet du partage de la Pologne, et je suis toujours de l'opi» nion qu'on ne doit pas le considérer comme chimérique, si Leurs » Majestés Impériale et Tzarienne sont unies, et si elles parvien» nent, ce dont je ne doute nullement, à faire entrer le nouveau roi » de Prusse dans leurs idées... En un mot, milord, quiconque ob» serve la tournure des affaires ici, et sait apprécier le caractère de » leurs principaux meneurs, y trouvera des semences abondantes de » désordre et de troubles pour de longues années à venir. »

Quant à Auguste II, il poursuivait son système de duplicité. Il se liait tous les jours davantage avec le tzar et le roi de Prusse. L'ambassadeur moskovite devint une puissance en Pologne, et comme fait toute puissance usurpée, il commanda avec audace.

La fierté nationale ne put supporter longtemps cette arrogance. Les Polonais, mécontents à juste titre, se formèrent donc en confédérations et demandèrent les armes à la main le renvoi des troupes saxonnes et moskovites. Quatre principales confédérations se formèrent dans la Mazovie, le 10 octobre 1715, sous le maréchalat de Wladislas Gorzynski : celle de la Petite-Pologne à Tarnogrod, le 20 novembre 1715, sous Stanislas Ledochowski ; celle de Litvanie à Wilno, le 13 mars 1716, sous Joseph Sulistrowski ; la quatrième enfin, de la Grande-Pologne, à Sroda, le 27 avril 1716.

Ces confédérations armées remirent les forces polonaises sur un pied respectable, montant à quatre-vingt mille hommes. Fleming, nommé commandant des troupes saxonnes, combattait les confédérés ; mais les Polonais eurent le dessus, et Auguste fut réduit à de fâcheuses extrémités. L'ambassadeur du tzar, Dolgoroukoff, intriguait avec tant d'habileté, qu'il persuada à Ledochowski et au conseil de la confédération que Pierre Ier prenait leur parti contre Auguste. Auguste, de son côté, joué par le même Dolgoroukoff, accepta avec empressement la médiation moskovite entre lui et les confédérés. Ces négociations traînaient en longueur sans rien conclure, bien entendu, à Rawa Ruska, puis à Kazimiérz, puis à Lublin, puis à Praga, enfin à Warsovie.

En attendant l'ambassadeur moskovite préparait son œuvre, et quand il vit le moment favorable, il frappa le grand coup médité depuis longtemps par les tzars contre la nationalité polonaise. Pierre Ier avait su persuader à Auguste qu'avec une armée de quatre-vingt mille Polonais il ne pourrait jamais être sûr de sa couronne, quand

même il serait soutenu par la Russie. A son tour, Auguste, écho du tzar, chercha à insinuer à la noblesse polonaise que les Turks n'étaient plus redoutables depuis le traité de Karlovitz, et que la Suède ne devait plus inquiéter le repos des nations depuis la chute de Charles XII; qu'il suffisait à la Pologne d'avoir l'alliance de la Russie et d'être en bonne intelligence avec la Prusse et l'Autriche : qu'une fois ce grand résultat obtenu, la Pologne pourrait se passer d'une armée ruineuse pour le trésor.

Les négociations touchaient à leur terme le 30 janvier 1717. On annonça pour le 1er février l'ouverture d'une grande diète qu'on nommait *diète de pacification*. L'assemblée s'attendait à discuter les projets des réformes, et un des plus importants était celui qui regardait les finances. Mais, dès l'ouverture de la séance, les formalités d'usage furent l'objet d'une violation manifeste : le secrétaire de la diète eut besoin de sept heures de temps pour lire tous les projets qui avaient été déposés au bureau. L'assemblée voulut discuter, mais les soldats saxons et moskovites imposèrent silence; tous les articles proposés furent déclarés acceptés, et la diète fut close! Depuis, elle fut nommée *diète muette*.

En conséquence des décisions de cette assemblée forcément muette, l'armée nationale fut réduite à dix-huit mille hommes, ce qui n'était pas en proportion avec un État qui comptait dix-huit millions d'habitants.

Lorsque la Pologne se désorganisait ainsi, Auguste conçut le projet de convoquer à Warsovie une diète extraordinaire, dans le but d'obtenir l'hérédité du trône pour sa famille; mais la mort le surprit à Warsovie, le 1er février 1733.

CHAPITRE XXVII.

Interrègne. — Stanislas Leszczynski est élu par le parti national, mais il est renversé par la Russie, la Prusse et l'Autriche, et remplacé par Auguste III. — Malheurs de la Pologne. — Mort d'Auguste III. — Interrègne. — Nouvelles intrigues de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche; leurs déclarations mensongères. — Élection facheuse de Stanislas-Auguste Poniatowski.

La mort d'Auguste amenant l'interrègne, le parti national polonais saisit cette circonstance pour rappeler Stanislas Ier au trône de Pologne. Depuis 1720, Stanislas, réfugié en France, était devenu en 1725 beau-père de Louis XV qui avait épousé Marie Leszczynska. Ces liens donnaient aux Polonais le droit de compter sur l'aide de la France, dans l'intérêt de la politique des deux pays.

Une lettre que Louis XV écrivit le 6 juillet 1733 au primat de Pologne, était bien propre à entretenir les illusions des Polonais. Dans cette lettre il promettait « de joindre ses forces aux siennes pour réprimer les entreprises de ses voisins, et la maintenir dans la glorieuse prérogative de l'élection libre de ses rois. » Les mêmes assurances et plus positives avaient été données par Louis XV à Stanislas, et c'est ce qui l'avait décidé à se présenter comme candidat à la couronne.

La diète de convocation, ouverte le 27 avril 1733 et close le 23 mai, fixa le 26 août pour l'élection. Par une coïncidence singulière, ce jour-là même Stanislas quittait le château de Meudon, près Paris, et arrivait le 8 septembre à Warsovie. Il descendit chez le marquis de Monti, ambassadeur de France en Pologne, et voulut garder le plus strict incognito.

L'élection définitive était fixée au 11 septembre; le 10, Stanislas parut en public. Sa présence répandit une joie universelle dans la ville et dans le camp électoral de Wola. Le maréchal de la diète recueillit les suffrages, et trouva une unanimité qui n'avait pas de précédent dans l'histoire des diètes d'élection. Le 12 septembre, le primat annonça en ces termes la nouvelle de l'élévation de Stanislas : « Comme il a plu au Roi des rois que tous les suffrages soient unanimes en » faveur de Stanislas Leszczynski, je le proclame roi de Pologne et » grand-duc de Lithuanie! » Ensuite le roi jura les *pacta conventa*.

La dignité, le calme et l'unanimité de la diète dans ces événements, prouvent que les Polonais ne méritaient pas le titre d'*anarchistes* qui leur avait été donné par leurs trois voisins immédiats et même par le reste de l'Europe. En suivant leur propre impulsion, les Polonais auraient guéri les plaies du passé, et auraient introduit dans leur gouvernement toutes les réformes désirables; mais la Russie, la Prusse et l'Autriche veillaient sans cesse pour empêcher que la tranquillité, l'ordre et la grandeur pussent s'implanter solidement en Pologne!..

Afin de renverser l'élection si nationale et si spontanée de Stanislas Ier, l'empereur d'Autriche Charles VI déclara « que ce serait Frédéric-Auguste, fils d'Auguste II, qui devait être élu, parce qu'il » avait pour épouse l'archiduchesse Marie-Joséphine, fille de feu » l'empereur Joseph Ier. » La tzarine Anne déclara à son tour « qu'elle était décidée à appuyer d'autant plus énergiquement cette » élection, que l'avénement de Stanislas, dont la fille était reine de » France, était diamétralement opposée aux vues de la Russie, de » l'Autriche et de la Prusse. »

Pour que les menées fussent suivies d'effet, et renverser l'élection du 12 septembre, vingt mille Moskovites, commandés par Lascy, arrivèrent jusqu'à Praga, dès le 29 septembre; ce qui n'empêchait pas l'Autriche et la Prusse de se tenir prêtes avec des armées de reserve.

L'armée polonaise, forte de huit mille hommes, repoussa si énergiquement cette nouvelle invasion, que les Moskovites ne purent pas franchir la Wistule ni entrer à Warsovie. Alors le général russe parvint à réunir, par corruption et par menaces, treize sénateurs et six cents gentilshommes pris au hasard, et dont il forma un camp d'élection à Kamien, village naguère célèbre par l'élection de Henri de Valois. Le 5 octobre 1733, le général Lascy fait proclamer Frédéric-Auguste III, roi de Pologne, qui accourut de Dresde, et le 9 novembre il jura les *pacta conventa*.

Le 2 octobre, Stanislas quittait Warsovie et se rendait à Danzig, ville fortifiée, où il espérait pouvoir tenir tête aux ennemis, et attendre les secours qui devaient lui arriver à la suite des promesses de la France. Les Russes et les Saxons marchèrent donc en avant, assiégèrent Danzig, qui, malgré son héroïque défense, dut capituler le 9 juillet 1734; mais avant sa reddition Stanislas se sauva miraculeusement, prit la route de Kœnigsberg où il finit par signer la renonciation à la couronne de Pologne, et revint en France, où en 1737 il prit possession des duchés de Lorraine et de Bar.

Auguste III était inepte, paresseux, gourmand et chasseur; avec de pareilles qualités ses ministres et les aventuriers russes, autrichiens ou prussiens gouvernaient la Pologne; et ce règne dura trente ans! Quoique en état de paix, la Pologne, ouverte à quiconque voulait la traverser, était toujours inondée de troupes étrangères. On l'a comparée à une auberge où chacun entrait et sortait selon son bon plaisir. De là les déprédations, les exactions, les persécutions qui pesaient sur toutes les classes indistinctement.

Ainsi, en 1734, les troupes moskovites sous les ordres de Lascy franchirent la Pologne pour aller combattre les Français en guerre avec l'Autriche, à la suite de l'élection du roi Stanislas; mais quand ces troupes eurent traversé l'Allemagne, on leur donna ordre de rétrograder parce qu'il y avait un traité conclu entre les parties belligérantes; alors les troupes moskovites repassèrent par la Pologne pour se rendre à Kiow.

En 1738 une autre armée moskovite, commandée par Munnich, traversa l'Ukraine et la Podolie pour aller combattre les Turks, et bien entendu elle s'approvisionnait gratuitement en Pologne.

En 1748, la Russie envoya à l'impératrice Marie-Thérèse une armée destinée à marcher contre la France. Cette armée franchit la Pologne, et quand la guerre de la succession d'Autriche fut terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, l'armée russe retourna encore par la Pologne.

En 1750, les Moskovites sous les ordres d'Apraxine furent envoyés au secours de Marie-Thérèse contre la Prusse, et ils commirent des excès inouis en traversant la Pologne.

Enfin, à l'epoque de la guerre de Sept ans (1756-1762), Frédéric II, roi de Prusse, attaquant ou attaqué, soutint ses campagnes en levant des troupes en Pologne, s'emparant des fourrages et inondant ce pays de fausse monnaie qu'il avait fait batire pour se procurer des ressources. A ce propos voici ce qu'il dit dans ses *Mémoires* : « Il est » vrai que l'altération des monnaies est un remède aussi violent que » préjudiciable, mais unique dans ces conjonctures pour soutenir » l'État. »

Au travers de tant de malheurs, beaucoup de Polonais s'occupaient sérieusement d'introduire des réformes capables de relever la Pologne; ils tentèrent cette œuvre dans les dernières années du règne d'Auguste III, et lorsque ce roi mourut en 1763, les Polonais crurent pouvoir profiter de l'interrègne pour mettre à exécution ces réformes. Mais la Russie était un obstacle invincible. Le cabinet de Pétersbourg, éminemment anarchique, terroriste et démagogique, quoique se couvrant des noms de monarchie et de conservatisme, voulut que la Pologne fût régie par ces principes subversifs de toute justice. En effet, dès le 6 novembre 1763, Catherine II donnait ses instructions à ses ambassadeurs Keyserling et Repnine, résidant à Warsovie. Il nous suffira de citer quelques passages de ces instructions pour voir jusqu'où peuvent aller l'ambition et l'audace autocratique.

Voici les principaux passages de cette pièce :

« L'interrègne en Pologne, et l'élection d'un nouveau roi, est l'événement le plus important pour l'intérêt réel de notre empire; il » touche à l'intégrité de nos frontières, et aux profits spéciaux qui » résultent de notre influence directe dans le système politique de » toute l'Europe... Nous voulons à grands pas hâter la réalisation de » nos vues...

» Malgré une si grande et si longue influence de la Russie dans le » gouvernement polonais, nos prédécesseurs n'ont pas réussi à obtenir de cette république la confirmation du titre impérial. Il faut » donc l'obtenir à présent, tant pour la dignité de notre couronne, » que pour notre propre honneur... Outre cela, l'intérêt direct de » notre empire exige que nous ayons en Kourlande un duc qui n'aurait aucun rapport direct avec les rois de Pologne, et qu'il dût » toute obligation à nous seule...

» Il est indispensable, tant pour nous que pour toutes les puissances voisines, que l'élection en Pologne ne se change pas en héré-

dité, car ce premier pas serait le plus prompt à amener toutes les autres réformes nuisibles à nos intérêts... En conséquence, nous devons porter toute notre attention à ce que la forme actuelle du gouvernement polonais soit maintenue intégralement; qu'on ne change point la loi de l'unanimité dans les diètes, que la force armée ne soit jamais augmentée; en cela repose la base principale des profits de notre empire, c'est par là que nous influerons directement sur la politique européenne...

» Comme il est urgent que nous portions sur le trône de Pologne un Piast à notre convenance, utile à nos intérêts réels, en un mot, un homme qui ne dût son élévation qu'à nous seule; comme nous trouvons dans la personne du comte Poniatowski, panetier de Litvanie, toutes les conditions nécessaires à notre convenance, nous avons donc résolu de l'élever au trône de Pologne...

» Quoique nous ayons ordonné tous les préparatifs de guerre; quoiqu'une grande partie de nos forces militaires portées sur les frontières soient prêtes à les franchir au premier avis, il importe néanmoins à notre gloire et à celle de notre empire de montrer à l'univers que la Russie, dans toutes les affaires les plus importantes, sait négocier et agir seule sans secours de personne; qu'elle possède la prudence et la connaissance d'une véritable politique vis-à-vis des puissances étrangères, et que ses forces physiques sont suffisantes pour les appuyer au besoin et efficacement... Nous voudrions que l'élection de notre candidat se fît sans bruit, sans guerre civile. Mais si, contrairement à nos prévisions, les affaires prenaient une autre tournure, nous sommes décidée, avec une persévérance inébranlable, à employer toutes les forces que la Providence nous a confiées, et à terminer les affaires polonaises à notre avantage...

» Il faut que dans les diétines les nonces élus soient tout à fait dans nos intérêts. Il est donc important d'y avoir des émissaires actifs et munis d'argent. Nous joignons, en conséquence, leur liste pour chaque palatinat, telle que le comte Gurowski vient de la fournir à notre conseiller intime Panine...

» Vous annoncerez au candidat nos intentions de le porter au trône; il devra sentir que sans nous, un particulier n'aurait ni prétexte, ni moyens d'y parvenir. Il en résulte que l'honneur et la reconnaissance du candidat doivent être sérieusement engagés; que durant tout le temps de son règne il envisagera l'intérêt de notre empire comme le sien propre, et qu'il l'appuyera dans toutes les circonstances possibles; qu'en conservant un attachement sincère à notre personne, il accomplira toujours nos légitimes desseins...

» Il faut obtenir que la république tout entière, assemblée en diète, demande notre intervention et notre solennelle garantie des lois fondamentales, constitutions, priviléges, et libertés de la république; et que, par un autre acte public et officiel, cette même république nous témoigne sa reconnaissance d'avoir rétabli l'ancien duc de Kourlande...

» Il est présumable que les hommes envieux et jaloux de nos intérêts, et par conséquent hostiles à notre parti en ce pays, chercheront à traverser nos démarches et à nous nuire, et chercheront à élire un autre roi; alors, sans aucune déclaration préalable, nous ordonnerons à nos troupes d'envahir en même temps sur tous les points le territoire polonais; de regarder nos adversaires comme rebelles, perturbateurs, et de détruire par le fer et par le feu leurs biens et leurs propriétés. Dans ce cas nous nous concerterons avec le roi de Prusse, et vous, de votre côté, vous vous entendrez avec son ministre résidant à Warsovie. Enfin, si toutes ces mesures n'étaient suffisantes, nous déclarons que nous ne poserons pas les armes que la Livonie polonaise et la Russie Blanche ne fussent détachées et incorporées dans notre empire. En vous faisant savoir d'avance notre résolution, nous vous recommandons le plus grand secret... Vous assurerez à notre candidat que, dès qu'il sera sous notre tutelle et notre protection, personne ne réussira à lui arracher la couronne. »

Quelque secrètes que fussent ces instructions, il en transpira quelque chose dans le public; mais les sourdes rumeurs prenaient de la consistance par suite de la conduite arrogante des ambassadeurs russes, et on craignait pour l'avenir de la Pologne. Afin de détourner les soupçons, et pour rassurer le pays et l'Europe, Catherine eut recours à un mensonge officiel. Étant toujours d'accord avec la Prusse et l'Autriche, quand il s'agissait de jeter la désolation en Pologne, la tzarine s'entendit avec ses *fidèles* alliés pour publier simultanément trois déclarations.

Les déclarations russe et prussienne portent la date de décembre 1763, et celle de l'Autriche du mois de mars 1764; comme elles sont identiques quant à l'esprit et à la lettre, il suffit de donner ici le texte de la déclaration russe.

« Si jamais l'esprit de mensonge a pu inventer une fausseté complète, c'est lorsqu'on a audacieusement répandu que, dans le dessein que nous avons de soutenir l'élection d'un Piast, nous n'avions pour but que de nous faciliter les moyens d'envahir par son secours quelque morceau du territoire de la couronne de Pologne ou du grand-duché de Litvanie, pour le démembrer du royaume et le mettre sous notre domination par usurpation.

» Ce bruit si peu fondé et inventé aussi mal à propos tombe par lui-même, comme dénué de toute sorte de vraisemblance. Notre système et notre sentiment sont de rendre nos peuples heureux sans faire de conquêtes sur les étrangers. Nous sommes dans une entière persuasion que les vues des plus grands monarques doivent être toutes dirigées au bonheur et à la prospérité de leurs propres sujets. La justice et l'humanité sont la règle de notre conduite, ce sont elles qui nous ont placée sur ce trône, et sur qui nous fondons la réputation que nous attire la manière dont nous gouvernons notre empire.

» Nous devrions passer sous silence et entièrement mépriser de si fausses et de si basses imputations; mais afin que la vérité paraisse et que la pureté de nos intentions soit manifestée à toute la sérénissime république, et que l'erreur et le doute soient éclaircis vis-à-vis de ceux même qui sont le moins au fait des affaires, nous déclarons de la façon la plus solennelle que nous sommes sincèrement et constamment résolue de maintenir la république dans son état actuel, ses lois, ses libertés et ses maximes, comme aussi dans ses possessions, conformément au traité de 1686; et comme nous avons à cœur la conservation de l'intégrité de la couronne de Pologne et du grand-duché de Litvanie, nous sommes fort éloignée de permettre ou de souffrir qu'elle éprouve aucun détriment de la part de qui que ce soit.

» En même temps nous faisons connaître à tous que, par suite d'une véritable amitié et d'un bon voisinage avec la sérénissime république, nous souhaiterions qu'à la future élection de son roi, elle plaçât sur son trône un Piast, né en Pologne de père et de mère, et d'une véritable noblesse polonaise. Eh ! quel roi conviendrait mieux à la république et la gouvernerait mieux, selon ses droits et ses maximes, qu'un Polonais qui, ayant reçu pour ainsi dire avec la vie la connaissance des lois sous lesquelles il est né, élevé, s'y trouve accoutumé par une suite de devoir, de respect et d'obéissance ! Dans un pareil choix, l'intérêt véritable et naturel du pays se trouverait, sans être altéré par aucun mélange d'influence, de maximes et de liaisons étrangères qui ne saurait qu'apporter du préjudice à la république.

» Un roi choisi et pris dans le cœur de la nation ne saurait prudemment se proposer d'autre but que celui de rendre son royaume tranquille et heureux; alors les soupçons et toutes les inquiétudes que peut causer aux puissances voisines un prince étranger régnant sur les Polonais n'auraient plus lieu, et la confiance parfaite, l'amitié et le bon voisinage seraient assis sur les fondements les plus inébranlables. »

Comme on le voit, le langage des cabinets de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne ne change jamais, il est constamment double, soit qu'il s'adresse à la Pologne, soit à l'Europe !

La diète de convocation s'assembla le 7 mai 1764. Des troupes russes entouraient la salle des séances, afin d'ôter toute liberté aux délibérations. Le parti national succomba donc sous la double action de la Russie et du parti anti-national. Que pouvait faire la diète d'élection avec de semblables précédents ? Cette diète fut moins nombreuse qu'elle ne l'avait été à aucune époque. Au lieu de cent mille gentilshommes, le camp de Wola n'en comptait que trois mille huit cents ! Soit découragement, soit menaces, sept provinces n'avaient pas envoyé leurs représentants.

Le 7 septembre 1764, Stanislas-Auguste Poniatowski fut élu. Mais quel roi ! C'est sous son règne que s'accompliront les trois démembrements et l'anéantissement politique de la Pologne !

CHAPITRE XXVIII.

Couronnement de Stanislas-Auguste Poniatowski. — Diète de 1766. — Diète extraordinaire de 1767. — Enlèvement des sénateurs polonais par la Russie. — Confédération de Bar. — Proclamation de Pulaski. — Lutte de cinq ans. — Opinion de Jean-Jacques Rousseau sur la confédération.

Après la diète d'élection, on procéda à la cérémonie du couronnement. Poniatowski l'avait fixé au 25 novembre 1764, jour de Sainte-Catherine, pour faire de cette solennité une sorte d'hommage à la tzarine, son ancienne maîtresse. La loi exigeait qu'il se fît couronner en costume polonais, mais il préféra une sorte d'habit théâtral et de mauvais goût; il avait une cuirasse, des culottes courtes, des brodequins; ses cheveux étaient poudrés, frisés, retenus par un catogant; un casque étincelant par-dessus tout cela, et c'est ainsi qu'il s'offrit à la risée publique.

Tel faible que fût le roi, il avait cependant au fond le désir de réformer quelques abus maintenus par les puissances voisines; ces idées de réforme étaient partagées avec lui par le parti que nous avons appelé anti-national; mais le roi, comme ce parti, voulait toujours agir avec le concours de la Russie; en conséquence, il était impossible d'atteindre à aucun résultat favorable.

C'est en présence de ces complications que s'ouvrit à Warsovie, le 6 octobre 1766, la diète ordinaire. La question des dissidents y fut débattue la première, et Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie, déclara coupables les dissidents parce qu'ils recherchaient la protection des puissances étrangères, et il demanda le renvoi immédiat de toutes les troupes moskovites et la dissolution de la confédération générale.

Comme la Russie avait le mal pour mission et s'opposait à toutes les formes parlementaires, les débats de la diète furent orageux, et rien ne fut conclu. Alors les dissidents eurent recours aux confédérations factieuses sous les auspices de la Russie et de la Prusse; de leur côté les patriotes organisèrent plusieurs confédérations qui finirent par en former une seule en se réunissant à Radom le 23 juin 1767, sous la présidence de Charles-Stanislas Radziwill. La Russie, effrayée d'abord, eut bientôt recours à la menace, ensuite aux promesses fallacieuses, et parvint enfin à détourner de son but ce grand foyer de patriotisme qui se transporta à Warsovie. Repnine, ayant dans cette ville le roi, le sénat et le quartier-général des troupes moskovites, espérait pouvoir *sanctionner* toutes les propositions liberticides qu'il méditait de longue main pour la perte de la Pologne; à cet effet le roi, toujours complice, convoqua les nonces le 5 octobre 1767 pour une diète extraordinaire.

Une opposition ardente et généreuse se manifesta au début de la diète, et parmi ces hommes animés d'un véritable patriotisme il faut citer en première ligne Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie; Wenceslas Rzewuski, palatin de Krakovie, et Joseph-André Zaluski, évêque de Kiiovie. Dès que ces grands citoyens voulurent défendre les intérêts de la patrie, Repnine donna ordre aux troupes moskovites de ravager les terres de ceux qui osaient élever la voix en faveur de la Pologne; mais ce châtiment ne satisfaisait pas encore les haines de Repnine, et dans la nuit du 13 au 14 octobre on s'empara de la personne des patriotes que nous avons nommés, et on les envoya dans les déserts de la Moskovie.

La nouvelle de cet attentat répandit une consternation générale dans le pays; le roi et le parti anti-national restèrent seuls impassibles; ainsi se termina la malheureuse diète le 5 mars 1768. La Russie, la Prusse et l'Autriche étaient satisfaites; le parti ennemi avait triomphé! Mais le parti national opprimé et jamais vaincu releva fièrement la tête après cette défaite, et Adam-Korwin Krasinski, évêque de Kamieniec-Podolski, organisa une nouvelle confédération qui devait envelopper dans ses réseaux toute la Pologne, comptant sur l'appui de la Turquie et de la France. Le mot d'ordre était : Combattre, mourir pour la foi, la liberté et l'indépendance de la Pologne.

L'évêque Krasinski, avant d'agir, voulait être assuré que la Turquie déclarerait la guerre à la Russie; mais il ne put retenir l'impatience des autres conjurés, qui lui objectaient l'oppression toujours croissante des ennemis et les exactions qui, en ruinant le pays, ôteraient aux Polonais tous les moyens d'agir. Entre deux écueils également dangereux le désespoir prévalut, et l'explosion éclata.

Parmi les conjurés les plus déterminés on distinguait Joseph Pulaski, staroste de Warka, qui avait trois fils et un neveu portant aussi le nom de Pulaski : tous cinq, assistés de Michel Krasinski, frère de l'évêque, et de François Potocki, palatin de Kiiovie, se rendirent en Podolie, et dans la petite ville de Bar ils formèrent définitivement, le 29 février 1768, la célèbre confédération. On y rédigea plusieurs manifestes. De son côté Joseph Pulaski, dans le but d'appeler aux armes tous les citoyens, fit, le 3 mai 1768, la proclamation suivante :

« Polonais! grâces à vous, les perfides alliés de la Pologne en deviennent les ennemis déclarés. Depuis soixante ans, une guerre sourde et plus dangereuse que de sanglantes hostilités affaiblit et désole notre infortunée patrie! Une peuplade sauvage et exécrable, qui ne peut être désarmée par la justice, fléchie par la soumission, touchée par les bienfaits, rassasiée par le pillage, a entrepris de nous subjuguer.

» Nous avons employé jusqu'ici toutes les vertus qui nous sont propres, un mélange inouï de déférence et de fermeté; mais ceux qui nous ont donné ces grands exemples en sont devenus les déplorables victimes. Les vertus les plus saintes ont passé pour des crimes aux yeux de nos oppresseurs, et de généreux citoyens, nos pères et nos modèles, gémissent aujourd'hui dans des cachots inconnus chez cette nation barbare.

» Si jamais l'homme eut des devoirs à remplir, ce sont ceux qui nous forcent enfin de recourir aux armes. La république envahie, la religion outragée, un État souverain mis sous le joug, la justice qu'on offrait de nous rendre devenue un piége, le droit des gens foulé aux pieds, nos sénateurs enchaînés!... Non, je ne craindrai point de le dire, si les nations les plus serviles éprouvaient du souverain le plus légitime tant d'injustices et tant d'outrages, il n'en est point d'assez lâches pour les souffrir; l'univers entier applaudirait aux efforts de leur insurrection, et nous avons supporté ce qui dans les pays les plus assujettis justifierait la sédition et les révoltes.

» Mais quel est donc le tyran qui nous persécute, quelle est cette nation insolente qui nous brave? Rappelons-nous, il en est temps, que ce vil peuple a toujours fui devant nos ancêtres, que ses souverains ont prêté hommage à nos rois; que s'ils ont fondé au milieu des forêts et des déserts un nouvel empire, c'est qu'alors nous étions occupés par d'autres guerres dans l'intérêt de la civilisation européenne. Rappelons-nous que de simples gentilshommes polonais, pour venger leurs amis massacrés dans la capitale de ce nouvel État, à Moskou, assemblèrent leurs troupes domestiques et mirent en fuite le tzar et ses armées; que peu d'années après, quelques-uns de nos pères, appelés dans cette cour perfide, y soutinrent tous les efforts des Moskovites mutinés contre eux, et n'en sortirent qu'après avoir réduit cette capitale en cendres.

» Il ne faut pas toutefois qu'un vain souvenir de gloire nous abuse, et nous dissimuler, en commençant une si généreuse entreprise, les avantages que les troupes moskovites ont à présent sur nous. Des officiers expérimentés, des soldats aguerris, une discipline sévère, une artillerie nombreuse, voilà, direz-vous, une supériorité effrayante! Non, mes braves concitoyens, vous ne le direz pas; vous sentez en vous-même de plus grands avantages, le courage personnel, l'honneur, dont le nom même est inconnu aux Moskovites, toutes les vertus auxquelles la discipline tâche en vain de suppléer.

» Un seul homme, maître de cette nation barbare, lui a donné quelque célébrité, et dans cette discipline rigoureuse, qui consiste à craindre plus ses officiers que ses ennemis, c'est le génie terrible de cet ancien despote qui vit encore parmi eux pour s'éteindre à leur premier revers. Aucun de ces Moskovites ne sait ce qu'il veut de nous; ils exécutent de vains projets tramés dans les alcoves et dans les bains d'une femme parricide et voluptueuse qui les gouverne; animaux dociles et féroces, qui, sans en espérer aucun avantage particulier, vainqueurs ou vaincus, n'agissent que par la crainte du fouet et des châtiments. Pour nous, tous frères et tous égaux, nous, que la patrie appelle également à sa délivrance, tout ce que nous défendons nous est commun, et tout nous est personnel.

» Nous commençons sans doute une pénible carrière, et ces premiers combats, où nous nous engageons, ne sont que le prélude de nos travaux. Ce serait même une erreur fatale que de nous attendre à trouver nos sentiments dans tous nos compatriotes. Chez les nations les plus vertueuses il se trouva toujours des âmes lâches qui en furent l'opprobre. Dans les temps immortels de la Grèce, le passage des Thermopyles ne fut ouvert que par la trahison. Plus de la moitié des Grecs avaient déjà cédé, quand quelques hommes généreux prirent la résolution de défendre leur liberté. Nous qui aspirons à la même gloire, attendons-nous aux mêmes obstacles, ou plutôt félicitons-nous de ce que les âmes lâches se joindront à nos ennemis, de ce qu'elles se rendront à elles-mêmes la justice sévère de se séparer d'avec nous.

» D'autres, qui se croient de zélés citoyens, nous font demander un grand secret. Que disent nos alliés? quels secours nous ont-ils promis? Que devons-nous attendre de telle cour ou de telle autre? Comme si nous étions encore au temps de ces délibérations craintives; comme si la situation où nous sommes nous laissait encore le choix des partis et les négociations diplomatiques pour ressource! Le dessein de nous subjuguer étant pris, les combats sont devenus nécessaires. Ce siècle heureux est passé où la Pologne se trouvant liée au système général de l'Europe, si quelque puissance eût entrepris de nous conquérir, nous étions assurés d'un secours étranger. Pendant que sur la foi des événements anciens et d'une balance qui n'existe plus, la Pologne continuait d'attendre son salut du dehors, le joug de la Moskovie s'est appesanti de jour en jour, et désormais que peut importer à notre situation celle du reste de l'univers? Avons-nous besoin de secours ou de conseils pour savoir si nous voulons vivre libres ou mourir?

» Mais, quel que soit le nombre des citoyens corrompus ou timides, la Pologne compte encore assez de citoyens courageux pour être assurée de sa délivrance. Braves confédérés, c'est au nom de toutes les provinces que je suis chargé de vous donner cette assurance. Une nombreuse noblesse propre aux armes attend avec une généreuse impatience que nous allions prêter la main à ses premiers efforts.

» Le premier objet que nous ayons à nous proposer, c'est d'appuyer partout ces confédérations particulières; c'est de faire éclater tous les districts de proche en proche; et ceux qui se seront confédérés, prêtant ensuite la main à ceux de leur voisinage pour leur réunion, nous parviendrons ainsi à confédérer toute la république. Ce n'est donc point un désespoir aveugle qui nous conduit, c'est une résolution ferme, une espérance fondée, un juste sentiment de ce que nous sommes. Il doit laisser à la prudence toutes ses précautions et toutes ses vues... Aussi dois-je prévenir vos esprits sur les piéges que les Moskovites vont nous tendre, sur la mauvaise foi des accommodements qu'ils vont vous offrir. Laissez-moi vous rappeler que leurs propositions sont plus à craindre pour nous que leurs attaques. Plus de traité entre eux et nous. Après que, sous l'espoir de rétablir les anciennes lois, la nation a été séduite et trahie, quel autre traité reste-t-il que leur mort ou la nôtre?

» Félicitons-nous, chers citoyens, de ce que, par une destinée singulière, nous mourrons en nous vengeant. Catherine, cette femme ambitieuse et perfide, qui, ne croyant à aucune vertu, a cru de son intérêt de les feindre toutes, verra, par ce généreux dévouement, tous ses artifices démentis. Notre sang volontairement répandu déposera contre sa tyrannie, et cette fausse gloire, dont elle est si amoureuse, sera également flétrie par nos défaites ou par nos victoires! »

Ainsi on voyait la Pologne désarmée, dont le territoire, dans toute son étendue, était occupé par une armée ennemie, nombreuse, disciplinée et sans cesse recrutée; un peuple trahi par son roi et par quelques-uns de ses magnats, dans un pays sans forteresses et même

sans montagnes, cette défense naturelle de l'indépendance, se soulever de toutes parts, et attaquer à coups de sabre des batteries de canon. Dans cette lutte, Jean Clément Branicki, le dernier de ce nom, Charles Radziwill, les Krasinski, Pac, Potocki, Sapieha, Morczynski, Dzierzanowski, Sawa Caluski, Morawski, Malczewski et tant d'autres se signalaient par leur dévouement. Les Pulaski, placés en première ligne, avaient donné des preuves multipliées d'un brillant courage. Joseph Pulaski mourut dans les fers ; un de ses fils était prisonnier en Moskovie ; deux autres Pulaski avaient été tués en Lithuanie. Après cinq années d'une lutte continuelle et acharnée, Kasimir Pulaski, resté seul des cinq combattants de la même famille, était devenu la terreur des Moskovites. Jamais homme de guerre n'eut une plus grande dextérité dans le maniement des armes. Infatigable, indomptable, toujours prêt à attaquer ou à se défendre, il illustra tellement cette guerre nationale, que désormais son nom est resté attaché à la confédération de Bar comme la personnification des plus éminentes vertus patriotiques et guerrières. Lorsque la confédération succomba sous la pression étrangère et sous la trahison intérieure, Kasimir Pulaski mit son courage au service de la guerre de l'indépendance des États-Unis ; il trouva une mort glorieuse au siége de Savannah, le 9 octobre 1779, et son nom s'unit à jamais à ceux de Washington, de Kosciuszko et de la Fayette.

Voici le jugement que porte J.-J. Rousseau sur cette confédération :

« Il est certain que la confédération de Bar a sauvé l'honneur de » la patrie expirante. Il faut graver cette grande époque en caractères » sacrés dans tous les cœurs polonais. Je voudrais qu'on érigeât un » monument en sa mémoire, qu'on y mît les noms de tous les » confédérés, même de ceux qui, dans la suite, avaient pu trahir la » cause commune ; une si grande action doit effacer les fautes de » toute la vie ; qu'on instituât une solennité périodique pour la célé» brer tous les dix ans avec une pompe non brillante et frivole, mais » simple, fière et républicaine ; qu'on y fît dignement, mais sans em» phase, l'éloge de ces vertueux citoyens qui ont l'honneur de souf» frir pour la patrie dans les fers de l'ennemi ; qu'on accordât même » à leurs familles quelque privilége honorifique qui rappelât toujours » ce beau souvenir aux yeux du public. Je ne voudrais pourtant pas » qu'on se permît dans ces solennités aucune invective contre les » Russes, ni même qu'on en parlât. Ce serait trop les honorer. Ce » silence, le souvenir de leur barbarie, et l'éloge de ceux qui leur » ont résisté, diront d'eux tout ce qu'il en faut dire ; vous devez trop » les mépriser pour les haïr... Polonais ! vous ne ferez jamais en sorte » qu'il soit difficile à vos voisins d'entrer chez vous ; mais vous pou» vez faire en sorte qu'il leur soit difficile d'en sortir impunément, et » c'est à quoi vous devez mettre tous vos soins. Tout l'art humain ne » saurait empêcher l'action brusque du fort contre le faible ; mais il » peut se ménager des ressorts pour la réaction, et quand l'expérience » apprendra que la sortie de chez vous est si difficile, on deviendra » moins pressé d'y entrer. Une seule chose suffit pour rendre la Po» logne impossible à subjuguer, l'amour de la patrie et de la liberté, » animé par les vertus qui en sont inséparables. Tant que cet amour » brûlera dans les cœurs, il ne vous garantira pas, peut-être, d'un » joug passager, mais tôt ou tard il fera son explosion, secouera le » joug et vous rendra libres. Travaillez sans relâche, sans cesse, à » porter le patriotisme au plus haut degré dans tous les cœurs polo» nais. Enfin, si vous ne pouvez pas empêcher que vos voisins vous » engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer. »

CHAPITRE XXIX.

Premier partage de la Pologne. — Diète de 1773. Reyten et les autres patriotes. — Diètes de 1776 et 1780. — Réformes et code Zamoyski. — Diète constituante de 1788-1792. — Constitution du 3 mai 1791. — Campagne de 1792. — Confédération de Targowica. — Diète de Grodno de 1793 et second partage de la Pologne. — Insurrection de 1794. Kosciuszko. Les patriotes. — Troisième partage de la Pologne. — Abdication du roi et sa mort à Pétersbourg en 1798.

La confédération de Bar dispersée, des milliers de patriotes envoyés en Sibérie, et le reste se réfugiant en Turquie, en France ou en Amérique, il n'y avait aucun prétexte de toucher à la Pologne. La Russie, la Prusse et l'Autriche, comme on le sait, protestaient en toute circonstance de leur volonté de ne pas démembrer ce pays. Néanmoins, ces protestations si solennelles furent méconnues, oubliées et désavouées de la manière la plus inique, et en pleine paix, sans aucun prétexte, les trois puissances publièrent en septembre 1772 des déclarations annonçant qu'elles partageaient la Pologne et s'emparaient des provinces à leur convenance. Après avoir accompli ce premier crime, elles y mirent le comble en demandant la sanction de leurs iniquités à une assemblée nationale polonaise. Par ordre des ambassadeurs des trois puissances copartageantes, Stanislas-Auguste, protestant toujours en paroles et par écrit, et acquiesçant à tout par le fait, convoqua pour le 8 février 1773 une diète à laquelle ne se rendirent qu'un très-petit nombre de représentants. Elle fut précédée de diétines orageuses, et ne s'ouvrit à Warsovie que le 19 avril 1773.

Cette journée à jamais mémorable dans les fastes de la Pologne allait montrer aux yeux de l'Europe une lutte désespérée entre la corruption et la vertu, entre la trahison et le patriotisme.

Selon le système de Catherine II, la salle des séances était entourée des troupes moskovites, mais les patriotes n'en tinrent aucun compte ; ils protestèrent énergiquement contre les violences, et ils ne succombèrent que sous la force matérielle. Parmi ces patriotes l'histoire admire surtout Thadé Reyten, Samuel Korsak, Bohuszewicz, François Ierzmanowski, Oraczewski, Zaremba, Dunin, Penczkowski, Kozuchowski, Kurzeniecki, Bohusz, Tymowski.

On voit que c'est par la violence que les trois puissances arrachèrent à la diète les traités de cession des territoires de la Pologne, et elles eurent l'impudeur de déclarer qu'elles étaient dans la *légalité*, ayant été secondées par la diète. Ensuite, pour restreindre encore plus le pouvoir royal et rendre ainsi l'anarchie perpétuelle, Catherine II institua une commission, sous le titre de *Conseil permanent*, qui, pendant tout le temps de son existence, gouverna la Pologne sous l'influence des ambassadeurs moskovites, en frappant surtout de désorganisation l'armée nationale et le trésor public.

Au milieu de ces malheurs politiques arriva la suppression des jésuites par le pape Clément XIV. Par suite de leur exil de la Pologne, l'État se trouva enrichi de sommes considérables, tant en immeubles qu'en capitaux. Ces fonds furent consacrés à l'éducation nationale ; des savants étrangers et régnicoles furent appelés à remplacer les jésuites, et depuis lors date la régénération des sciences, des lettres et des arts, qui brillèrent d'un si vif éclat vers la fin du règne de Stanislas-Auguste. Cette tendance vers les lumières entraîna à sa suite d'autres bienfaits pour le pays ; plusieurs citoyens puissants rivalisèrent de zèle pour améliorer l'état des paysans, pour doter les villes et les campagnes de beaux édifices, créèrent des banques, des fabriques, des manufactures et des canaux. Enfin, pendant la diète de 1776, on chargea André Zamoyski, ancien grand chancelier de la couronne, de préparer les bases d'un nouveau code. Parmi les collaborateurs de ce travail, on remarquait Szembek, Chreptowicz, Wybicki, Wengrzecki et Grocholski. Ce code, qui réformait les principaux abus, fut fait et imprimé aux frais de Zamoyski, et présenté à la sanction de la diète de 1780. Mais les agents moskovites, prussiens et autrichiens, abusant et corrompant quelques mauvais Polonais, parvinrent à annuler le code, et Zamoyski fut déclaré traître à la patrie et son œuvre brûlée par la main du bourreau ! Ainsi toujours et partout la majorité des Polonais tentait d'introduire des réformes salutaires, mais les puissances copartageantes mettaient obstacle au bonheur de la Pologne.

Toutefois cette œuvre patriotique ne fut pas perdue pour la république, et à l'époque de l'ouverture de la diète le 6 octobre 1788, les Polonais parvinrent à force d'union et d'unanimité dans leurs sentiments à accomplir des réformes importantes. Cette diète dura quatre ans, malgré les intrigues des trois puissances, qui cherchaient sans cesse à entraver ses travaux ; mais en dépit de toutes les difficultés, le 3 mai 1791, on proclama la constitution : le *conseil permanent*, le *liberum veto* et le *système électif* des rois furent abolis et le trône héréditaire décrété. Dans cette mémorable séance, il n'y eut que treize sénateurs ou nonces qui protestèrent contre cette constitution !

Mais pendant que l'Europe admirait et applaudissait à cet acte, que la Pologne commençait à se régénérer, et qu'elle établissait l'hérédité de la monarchie, la Russie, la Prusse et l'Autriche accusèrent la Pologne de *terrorisme* et de *démagogie*, et s'unirent pour renverser l'œuvre de la diète constituante. Pendant que la Prusse et l'Autriche envahissaient la France, sœur de la Pologne, les troupes russes se jetaient sur notre patrie. Ces troupes furent précédées par une confédération polonaise formée de treize individus à Targowica le 14 mai 1792, sous les auspices de Catherine.

L'armée polonaise, commandée par Joseph Poniatowski, Thadé Kosciuszko, Michel Zabiello, et plusieurs autres chefs, combattit vaillamment contre les forces supérieures en nombre des envahisseurs ; mais le roi, qui obéissait aux ordres de Catherine II, fit cesser la guerre, et consentit à désavouer sa participation aux travaux de la diète constituante.

Quoique Catherine et son favori Zouboff eussent promis solennellement de vive voix et par écrit, à Stanislas-Félix Potocki, maréchal de la confédération de Targowica, que la Pologne ne serait point partagée ; néanmoins, le 9 avril 1793, la Russie et la Prusse déclarèrent, par leurs ambassadeurs respectifs à Warsovie, qu'elles se partageaient de nouveau le pays. La cour de Vienne ne prit point part à ce second partage, parce qu'elle devait s'emparer de l'Alsace et de la Lorraine.

Enfin, en renouvelant la comédie de 1773, Catherine et Frédéric-Guillaume II ordonnèrent au roi Stanislas de convoquer une diète à Grodno pour *légaliser* leur envahissement.

Cette prétendue diète, entourée de baïonnettes et de canons moskovites, fut obligée de signer les traités que lui arrachait la force brutale. Nous devons consigner les noms des nonces qui bravèrent les menaces qui [illegible] Thadé Skarzynski, nonce de [illegible] Wyszogrod, [illegible] nonce de [illegible] Antoine Karski, nonce de Plock, Ignace Szydlowski, nonce de Sandomir ; Simon Szydlowski,

nonce de Ciechanow ; André Ciemniewski, nonce de Rozan ; Vincent Galenzowski, nonce de Lublin ; Grelawski, nonce de Sandomir ; Ignace Plichta, nonce de Sochaczew ; Joseph Kimbar, nonce d'Upita ; Louis Chodzko, nonce d'Oszmiana.

A la séance du 17 juillet 1793, où on devait signer le traité de cession avec la Russie, Joseph Kimbar s'écria : « Il ne faut point céder » aux instances de l'ambassadeur russe, il faut se mettre au-dessus » de ses menaces. Les souffrances ne sont rien pour la vertu ; elle » sait qu'il est de son essence de les mépriser, et, s'il le faut, de les » supporter toutes. Pourquoi donc s'effrayer tant, sire ? On menace » de l'exil en Sibérie tous ceux qui oseraient défendre leur patrie, » tous ceux qui refuseraient de mettre le sceau à son anéantissement. » Allons donc en Sibérie ! elle ne sera pas sans charmes pour nous ; » ses déserts deviendront pour nous un Élysée ; car tout, jusqu'à nos » ombres, tout nous y retracera notre vertu et notre dévouement à » la patrie !... »

Et à la séance du 2 septembre 1793, lorsqu'il s'agissait de signer le traité avec la Prusse, Louis Chodzko termina un remarquable discours par ces mots : « Eh bien, s'il est absolument nécessaire que » nous cédions à la violence, si le roi de Prusse est tellement avide » du territoire polonais, pour ma part je le lui accorde ; mais je ne » lui en donne que six pieds, autant qu'il faut pour son enterrement. » Je veux aussi qu'on lui élève par-dessus un monument avec une » inscription qui constate à jamais, d'un côté les effets de l'antique » et proverbiale hospitalité polonaise, accordée même aux cendres du » plus perfide des hommes, et qui, d'un autre côté, témoigne aux » âges futurs à quelle époque et au milieu de quelles circonstances se » sont accomplis les événements funestes qui prouveront et l'éternelle douleur de toute la Pologne, et notre constante opposition au » démembrement de notre infortunée république ! »

Après que la diète de Grodno eut consenti à ce que l'armée polonaise et lituanienne fût réduite à quinze mille hommes et répartie dans les palatinats qui restaient encore à la république, les troupes moskovites tinrent garnison dans toutes les places. Cet état de choses était odieux aux Polonais, qui ne tardèrent pas à se soulever.

Au moment de cette insurrection sainte et légitime, les habitants de Krakovie publièrent, le 24 mars 1794, le manifeste suivant :

« L'état où se trouve actuellement la malheureuse Pologne est trop connu de l'univers. L'indignité des deux puissances voisines, et le crime des traîtres à la patrie, l'ont précipitée dans cet abîme.

» Catherine II, qui, d'intelligence avec le parjure Frédéric-Guillaume II, a résolu d'extirper jusqu'au nom polonais, vient d'accomplir ses desseins iniques. Il n'est aucun genre de fausseté, de perfidie ou de trahison dont ces deux gouvernements ne se soient rendus coupables pour satisfaire leur ambition et leur cupidité. La tzarine, en se déclarant impudemment garante de l'intégrité, de l'indépendance et du bonheur de la Pologne, détachait et partageait son territoire, outrageait son indépendance et l'affligeait sans cesse de toutes sortes de fléaux.

» Mais lorsque la Pologne, lasse de porter son joug honteux, eut récupéré les droits de sa souveraineté, elle employa contre elle des traîtres à la patrie, elle appuya leur complot sacrilége de toute sa force armée, et ayant détourné avec artifice, de la défense du pays, le roi, auquel une diète légale et la nation avaient confié toutes leurs forces, elle a bientôt trahi honteusement ces mêmes traîtres. Étant, par de pareils subterfuges, devenue la maîtresse des destinées de la Pologne, elle invita Frédéric-Guillaume à prendre part aux dépouilles, afin de le récompenser de sa perfidie, pour avoir rompu le traité le plus solennel avec la république.

» Sous des prétextes imaginaires, dont la fausseté et l'impiété ne peuvent convenir qu'aux seuls tyrans, mais en effet pour satisfaire leur insatiable cupidité et étendre leur domination par l'envahissement des pays limitrophes, ces deux puissances, conjurées contre la Pologne, se sont emparées des possessions immémoriales et incontestables de la république, et pour cet effet elles ont obtenu, dans un congrès criminel, une prétendue approbation de leurs usurpations ; elles ont forcé de prêter le serment de sujétion à l'esclavage, en imposant aux citoyens les charges les plus onéreuses. Ces puissances, ne connaissant qu'une volonté arbitraire, par un langage nouveau et inconnu dans le droit des gens, ont audacieusement assigné à l'existence de notre république un rang inférieur à toutes les autres puissances, en faisant voir clairement par là que les lois, autant que les limites des états indépendants, dépendent absolument de leur caprice, et qu'elles regardent le nord de l'Europe comme une proie destinée à la rapacité de leur despotisme.

» Le peu qui reste de la Pologne n'a pu encore parvenir à acheter l'amélioration de son sort au prix de tant de cruelles calamités. La tzarine, en cachant ses desseins ultérieurs, qui ne peuvent qu'être pernicieux aux puissances européennes, sacrifie en attendant la Pologne à sa vengeance barbare et implacable. Elle y foule aux pieds les droits les plus saints de la liberté, de la sûreté, de la propriété et des biens des citoyens ; la pensée et le sentiment intérieur d'un honnête Polonais ne peuvent même être à l'abri de ses persécutions soupçonneuses, et elle tâche d'enchaîner jusqu'à la parole ! Il n'y a que les traîtres à la patrie qui trouvent de l'indulgence auprès d'elle, pour qu'ils puissent impunément commettre toutes sortes de crimes. Aussi les biens et les revenus publics sont-ils devenus la proie de leur cupidité. Ils se sont emparés de la propriété de bons citoyens ; ils se sont partagé entre eux les charges de l'État, comme s'ils pouvaient s'emparer de ses dépouilles parce que la patrie est subjuguée ; et en usurpant avec impiété le nom de gouvernement national, esclaves d'une tyrannie étrangère, ils exécutent tout à leur gré.

Le *Conseil permanent*, dont l'établissement leur a été imposé par une usurpation étrangère, supprimé légalement par la volonté de la nation et nouvellement rétabli par les traîtres, franchit, sur l'ordre de l'ambassadeur moskovite, les limites du pouvoir qu'il avait bassement reçu de lui, en rétablissant, en refondant, en supprimant arbitrairement les constitutions qui venaient d'être promulguées et celles qui avaient été cassées. En un mot, le prétendu gouvernement de la nation, la liberté, la sûreté et la propriété des citoyens restent entre les mains des esclaves d'un serviteur de la tzarine, dont les troupes inondent le pays et servent de rempart à leur perversité.

» Foulés par ce poids immense de malheurs, soumis plutôt par la trahison que par la force des armes ennemies, privés de toute protection du gouvernement national ; après avoir perdu la patrie, et avec elle la jouissance des droits les plus sacrés de la liberté, de la sûreté et de la propriété tant individuelle que celle de nos biens ; trompés et devenus la risée de quelques gouvernements, et abandonnés des autres, nous Polonais, citoyens, habitants du palatinat de Krakovie, en sacrifiant à la patrie nos vies, comme l'unique bien que la tyrannie n'a pas daigné nous arracher, nous nous saisissons de ces moyens extrêmes et violents, que le désespoir nous suggère.

» Ayant ainsi la ferme résolution de périr et de nous ensevelir sous les ruines de notre pays, ou de délivrer la terre natale d'une oppression féroce et d'un joug plein d'opprobre, nous déclarons à la face du ciel et de tout le genre humain, et surtout des nations qui savent apprécier la liberté et la mettre au-dessus de tous les biens de l'univers, qu'en usant du droit incontestable de défense contre la tyrannie et contre l'oppression armée, nous réunissons dans un esprit de patriotisme, de civisme et de fraternité, toutes nos forces ; et, persuadés que le succès de notre grande entreprise dépend surtout et le plus de notre étroite union, nous renonçons à tous les préjugés de l'opinion et des distinctions qui ont partagé ou qui ont pu séparer jusqu'à présent les citoyens, habitants d'une même terre et les fils d'une même patrie ; et nous nous promettons mutuellement tous de n'épargner des sacrifices quelconques, mais au contraire d'user de tous les moyens que l'amour sacré de la liberté peut inspirer aux hommes que le désespoir a fait lever pour sa défense.

» Affranchir la Pologne des troupes étrangères, recouvrer et assurer l'intégrité de ses frontières, anéantir toute sorte d'usurpation tant intérieure qu'extérieure, consolider la liberté générale et sauvegarder l'indépendance de la république polonaise, tel est le but sacré de notre insurrection nationale. Pour que nous puissions l'atteindre efficacement, pour qu'un pouvoir énergique dirige la force nationale, après avoir attentivement considéré la situation actuelle de notre patrie et de ses habitants, nous avons cru nécessaire et indispensable de nommer un *généralissime de la force armée*, un *conseil national provisoire*, une *commission du bon ordre* dans notre palatinat, un *tribunal criminel suprême*, et un *tribunal criminel spécial* pour notre palatinat. Ainsi, d'après le vœu général, nous arrêtons ce qui suit :

» 1° Nous choisissons et reconnaissons, par le présent acte, Thadé Kosciuszko pour l'unique chef et directeur général de notre insurrection armée.

» 2° Ledit généralissime assemblera sur-le-champ *le conseil suprême national*. Nous confions à son zèle civique le choix des personnes dudit conseil, et son organisation. Le généralissime pourra toujours assister aux délibérations de ce conseil, comme membre actif.

» 3° C'est aux attributions du généralissime qu'appartiennent exclusivement la direction de la force armée, les nominations pour tous les grades militaires, et le moyen d'employer la force nationale contre les ennemis de la patrie et de notre insurrection. Dans tout cela le conseil national doit exécuter ses ordres et réglements sans y apporter aucun empêchement ni délai, comme venant d'un chef élu et nommé par la volonté nationale.

» 4° Si le généralissime Thadé Kosciuszko, en cas de maladie ou par quelque autre cause, était hors d'état de remplir par lui-même les devoirs de son importante charge, alors il nommera son suppléant, après s'être concerté avec le *conseil suprême national*. Dans le cas où le généralissime viendrait à mourir, ou à être fait prisonnier de guerre, le plus ancien officier général qui se trouvera alors dans le camp sera muni provisoirement de ces fonctions, en attendant que le conseil suprême national ait nommé à la place de Thadé Kosciuszko un autre chef. Dans ces deux cas le nouveau généralissime n'étant plus directement élu par le vœu de la nation, mais par celui du conseil, sera soumis à ses ordres.

» 5° Le *conseil suprême national* assignera au trésor public les fonds nécessaires pour entretenir la force armée et faire face à toutes les dépenses de la guerre et autres qu'il jugera indispensables pour faire réussir la cause de l'insurrection. En conséquence, il aura le droit

de statuer sur les impôts provisoires, sur la disposition et l'emploi des biens nationaux et de tous les fonds publics, ainsi que sur l'emprunt à faire tant dans le pays qu'à l'étranger. Il ordonnera le recrutement, pourvoira à tous les besoins de la force armée, tels que les armes, les munitions, l'habillement; il assurera au peuple et à l'armée les subsistances suffisantes; il veillera à ce que l'ordre et la sûreté ne soient point troublés; il écartera tous les obstacles et réprimera toutes les entreprises qui seraient contraires au but de notre insurrection. Il veillera à ce que la justice soit promptement et efficacement administrée. Il tâchera de procurer à notre nation l'appui et l'assistance des puissances étrangères amies. Enfin il s'occupera de la direction de l'opinion publique, de manière qu'au nom de la patrie tous les habitants de la Pologne soient prêts à faire les plus grands sacrifices. Tels sont les devoirs principaux que nous imposons au *conseil national*.

» 6° Nous créons dans notre palatinat une *commission du bon ordre*, qui sera organisée temporairement d'une manière particulière.

logne soit purgé des troupes étrangères, et que l'intégrité de ses frontières soit assurée. C'est de quoi le généralissime, conjointement avec le conseil suprême national, sera tenu d'avertir les citoyens, sous la responsabilité de leurs personnes et de leurs biens. C'est alors que la nation, représentée par ses nonces et ses députés, entendra le compte des travaux des autorités constituées temporairement, et témoignera publiquement sa reconnaissance envers les fils vertueux de la patrie, en récompensant, selon le mérite de chacun, et leurs travaux et leurs sacrifices. C'est alors aussi que la nation décidera de son sort et de celui des générations futures.

» 13° Nous engageons le généralissime et le conseil suprême national à instruire la nation par des adresses, rapports et proclamations fréquentes, du véritable état des affaires, sans lui cacher ni lui pallier même les événements les plus désastreux. Notre désespoir d'ailleurs est au comble, et l'amour de la patrie est sans bornes. Les malheurs les plus cruels, les difficultés les plus insurmontables ne sauraient affaiblir la vertu ni abattre le courage.



L'empereur Napoléon Ier honorant le courage et le patriotisme d'André Niegolewski à Somo-Sierra, le 30 novembre 1808.

» 7° Le conseil suprême national déterminera l'organisation et la marche du tribunal criminel suprême, qui siégera auprès de lui.

» 8° Comme dans les circonstances actuelles nous ne sommes pas à même de choisir les membres tant du tribunal criminel suprême que de celui du palatinat, nous chargeons le conseil de faire choix de ces juges parmi les personnes qui, lors des dernières diétines libres, terriennes, et des élections des députés des villes, avaient été choisies pour les judicatures.

» 9° A ce tribunal sont dévolus tous les crimes contre la nation et toutes les actions contraires au but sacré de notre insurrection, ainsi que tous les délits commis contre le salut de la patrie. Tous ces crimes seront punis de mort.

» 10° Nous confions au généralissime le pouvoir d'établir des conseils de guerre, d'après les règlements et les coutumes militaires.

» 11° Nous déclarons solennellement qu'aucune des autorités provisoires que nous venons d'établir par le présent acte ne pourront, ni séparément, ni toutes prises ensemble, faire ou proclamer une constitution nationale quelconque. Toute entreprise de ce genre sera regardée par nous comme une usurpation semblable à celle contre laquelle nous nous levons actuellement, en sacrifiant nos existences.

» 12° Tous les pouvoirs temporaires qui viennent d'être créés par le présent acte existeront jusqu'à ce que le but de l'insurrection actuelle soit atteint, c'est-à-dire jusqu'à ce que le sol de toute la Po-

» 14° Nous nous promettons mutuellement en particulier et à toute la nation polonaise en général, de la constance dans l'entreprise, de la fidélité pour les principes, de l'obéissance pour les autorités nationales créées en vertu de l'acte présent. Nous conjurons au nom de la patrie le généralissime et le conseil suprême national d'employer tous les moyens possibles capables de délivrer la nation polonaise de l'oppression extrême et de garantir l'intégrité de son territoire. Remettant entre leurs mains le pouvoir de disposer de nos personnes et de nos biens pendant que durera la lutte de la liberté contre le despotisme, de la justice contre l'oppression et contre la tyrannie, nous voulons qu'ils aient toujours présente à leur pensée cette grande vérité : *Le salut du peuple est la suprême loi !* »

Ce manifeste fut reçu avec enthousiasme dans toute la Pologne. Pendant dix mois Kosciuszko et ses généraux combattirent avec succès les Russes, les Prussiens et les Autrichiens; mais Kosciuszko étant fait prisonnier à la bataille de Macieïowice le 10 octobre, et Souvoroff ayant pris d'assaut Praga le 4 novembre et Warsovie par capitulation, la Pologne fut définitivement partagée. Stanislas-Auguste dut signer le 25 novembre 1795 son abdication, jour de la fête de Catherine *la Grande*, et jour anniversaire du couronnement du roi. Puis, après la mort de la tzarine, il partit pour Pétersbourg, où il mourut le 12 février 1798.

Paris, Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

LA POLOGNE RENAISSANTE.

(1795-1855.)

CHAPITRE PREMIER.

Emigration polonaise. — Dès l'année 1795 elle travaille pour la régénération de la patrie en Turquie et en France. — Lettre d'Oginski à Napoléon; réponse faite par Sulkowski. — Le général Dombrowski forme les légions polonaises en Italie. — Leurs travaux. — Légion polonaise sur le Danube sous le général Kniaziewicz, et celle de Saint-Domingue sous le général Iablonowski.

Au moment même où s'accomplissait l'anéantissement politique de la Pologne, commençait aussi sa renaissance par les efforts des Polonais émigrés. En effet, des hommes d'élite se condamnèrent à l'exil, afin de donner aux nations civilisées une protestation vivante contre le plus grand attentat dont l'histoire ait gardé le flétrissant souvenir. Dispersés de par le globe, ces pieux enfants de la Pologne, tout en se résignant courageusement au présent, travaillaient avec ardeur à préparer l'avenir; car il existe chez tous les peuples une foi mystérieuse, un espoir invincible, une conviction profonde et sympathique que la Pologne renaîtra de ses cendres. Plus l'usurpation étrangère fatigue la nation, la torture, fait d'efforts pour la dénationaliser, plus aussi les Polonais apportent de vigueur, de génie, de dévouement à la résistance, et plus aussi leurs annales enregistrent de martyrs de la foi patriotique. Souffrir et combattre semblent être dans la destinée de ce peuple victime; et il faudra bien qu'un jour justice soit faite, et que tant de sang versé pour la plus belle des causes n'ait pas été prodigué inutilement!



Mort du prince Joseph Poniatowski, en traversant l'Elster, près Leipzig, le 19 octobre 1813.

Entre toutes les puissances de l'Europe, trois surtout avaient été principalement lésées par l'anéantissement politique de la Pologne : la France, à laquelle les cours spoliatrices destinaient le même sort; la Suède et la Turquie, comme les voisines immédiates des envahisseurs agrandis. C'est du côté de ces Etats que les Polonais émigrés tournèrent leurs espérances. Les uns prirent la route de Constantinople, les autres celle de la Suède et de la France.

Déjà, dès le mois de septembre 1795, Joseph Wybicki avait présenté à Caillard, ambassadeur français à Berlin, un mémoire pour la formation des légions polonaises et la reconnaissance d'une représentation civile de la Pologne, c'est-à-dire la continuation des séances de la diète constituante de 1788; mais le directoire français ne se prononça pas. En 1796, les circonstances semblaient être plus favorables pour la formation des légions, à la suite des victoires remportées en Italie par les armées françaises, commandées par Napoléon Bonaparte; alors les yeux des Polonais, quelque part qu'ils fussent, se tournèrent vers Napoléon. Michel-Cléophas Oginski, agent diplomatique à Constantinople, du *comité national polonais de Paris*, fut le premier qui, à cette occasion, écrivit à Napoléon une lettre datée du Bosphore, le 10 août 1796, et dans laquelle on remarque les passages suivants : « ..... Quinze millions de Polonais, jadis indépendants, aujourd'hui victimes de la force des circonstances, fixent leurs regards » sur vous. Ils voudraient percer cette barrière qui les sépare de » vous pour partager vos dangers, pour vous couronner de nouveaux » lauriers, et pour ajouter à tous les titres que vous avez acquis celui » de *père des opprimés*. Ne perdez point de vue, citoyen général, » cette nation, que ses malheurs rendent intéressante, et qui ne » souffre que pour avoir voulu assurer la liberté et l'indépendance de » son pays. Vous êtes un de ceux dont la position doit ouvrir aux Polonais une voie pour secouer le joug odieux et avilissant qu'ils supportent avec impatience. Vous trouverez, comme citoyen français, » des motifs bien puissants pour les tirer de l'oppression, et votre zèle » patriotique, secondé de vos talents militaires, franchira les obstacles » qui s'y opposent. Non, il ne sera point dit que les Polonais soient » condamnés à porter les chaînes de l'esclavage aussi longtemps que » la France existera! Si l'identité des sentiments qui rapprochent les » deux nations ne nous garantissait cette certitude consolante, l'amitié et la confiance que nous portons aux Français ne nous mériteraient-elles pas leurs soins fraternels et leur puissant appui? Hâtez-vous, citoyen général, de faire connaître à l'univers que la

» France fait consister sa gloire à protéger les faibles, et à assurer le » bonheur des peuples qui réclament sa protection; hâtez-vous de » combler nos vœux et nos espérances; rétablissez l'équilibre en Eu- » rope, en rendant la liberté et l'indépendance aux nations qui en ont » été privées, et faites en sorte que depuis le centre de l'Italie jus- » qu'aux sources du Borysthène, les peuples, rentrés dans leurs » droits, chérissent en vous l'ami de l'humanité et respectent le guer- » rier vainqueur... »

Joseph Sulkowski, aide de camp de Napoléon, fut chargé de donner une réponse à cette lettre. Il écrivit donc à Oginski le 18 septembre 1796, de Legnago, que Napoléon, après avoir lu la lettre ci-dessus, réfléchit pendant quelque temps, et dit : « Que dois-je » répondre?... Que puis-je promettre?... Ecrivez à votre compatriote » que j'aime les Polonais, et que j'en fais grand cas; que le partage » de la Pologne est un acte d'iniquité qui ne peut se soutenir; qu'a- » près avoir terminé la guerre en Italie, j'irai moi-même à la tête des » Français pour forcer les Russes à restituer la Pologne; mais dites- » lui aussi que les Polonais ne doivent pas se reposer sur des secours » étrangers; qu'ils doivent s'armer eux-mêmes, inquiéter les Russes, » entretenir une communication dans l'intérieur du pays. Toutes les » belles paroles qu'on leur contera n'aboutissent à rien. Je connais » le langage diplomatique et l'indolence des Turks. Une nation écrasée » par ses voisins ne peut se relever que les armes à la main. »

Dans ces quelques mots, Napoléon traça le programme de la restauration polonaise; mais il manqua au but qu'il s'était lui-même assigné. Pendant vingt ans, de 1795 à 1815, les Polonais restèrent fidèles à leur devoir et aux conseils de Napoléon. Dans cet espace de temps, ils perdirent sur tout le globe, et à l'ombre du drapeau tricolore, 500,000 hommes. Et tant de sacrifices restèrent stériles!...

Mais pendant qu'Oginski plaidait la cause de la Pologne auprès de Napoléon, deux patriotes polonais Kasimir de la Roche et Elie Tremo dirigeaient le général Jean-Henri Dombrowski sur Paris, où il arriva le 30 septembre 1796. Le 10 octobre, ce général présenta un mémoire au directoire français; mais la constitution de la république ne permettant pas de prendre à sa solde des troupes étrangères, Dombrowski fut envoyé en Italie, arriva à Milan le 2 décembre, y présenta à Napoléon son plan sur la formation des légions polonaises, et, le 9 janvier 1797, il signa une convention avec l'administration lombarde. Les Polonais gardèrent leur uniforme et le commandement dans leur langue, prirent la cocarde française et des contre-épaulettes aux couleurs de l'Italie, avec l'inscription: *Gli uomini liberi sono fratelli*. Le 20 janvier, Dombrowski publia en quatre langues une proclamation qui appelait ses compatriotes à combattre les ennemis de la Pologne partout où ils les trouveront.

Des milliers de Polonais arrivaient de la Pologne ou abandonnaient les rangs des armées autrichiennes où ils étaient forcément enrôlés. Subissant des privations, surmontant les obstacles, affrontant la mort, ils accouraient au rendez-vous de l'honneur; sans moyens d'existence, sans connaître aucune langue étrangère ni même la position géographique des pays, ils se présentaient pleins d'enthousiasme à l'appel de leur infortunée patrie.

Depuis, les légions polonaises se couvraient de gloire dans toute l'Italie. Dans la campagne de Naples de 1798, ils se sont tellement distingués, que le général en chef Championnet chargea le général Charles Kniaziewicz de présenter au directoire français les drapeaux conquis sur l'ennemi, et cette auguste cérémonie eut lieu dans la cour du palais du Luxembourg, le 18 ventôse an VII (8 mars 1799).

Lors de la campagne de 1799, les Polonais se signalèrent à la bataille de la Trebbia, le 19 juin, et à celle de Novi, le 15 août, ainsi qu'au siége de Peschiera en janvier 1801. Une autre légion polonaise formée sur les bords du Danube, sous les ordres de Kniaziewicz, décida la bataille de Hohenlinden du 3 décembre 1800. Enfin partout et toujours les Polonais rendaient les plus grands services aux Français; cependant lorsque la paix signée à Lunéville le 9 février 1801 termina la guerre, la Pologne non-seulement ne fut pas mentionnée, mais l'Autriche demanda que le nom des *légions polonaises* disparût des contrôles militaires de l'armée française, et le premier consul y consentit. D'autres malheurs en furent la conséquence; en effet, pendant qu'une partie des troupes polonaises étaient obligées d'entrer au service du nouveau roi d'Etrurie et plus tard de celui de Naples, 10,000 Polonais furent embarqués forcément à Gênes et à Livourne sous les ordre du général Wladislas Jablonowski, pour l'expédition meurtrière de Saint-Domingue. Ainsi finirent, après six ans de luttes et de travaux, les célèbres légions polonaises d'Italie, du Danube et de Saint-Domingue, si fidèles à leur cause adoptive et si mal récompensées de leur fidélité!

CHAPITRE II.

Campagne d'Austerlitz en 1805. — Campagne de Prusse et de Pologne en 1806-7. — Travaux des Polonais. — Entrevue de Tilsit. — Création du duché de Warsovie. — Entrevue d'Erfurt en 1808. — Napoléon en Espagne. — Bataille de Somo-Sierra.

Les coalitions liberticides formées contre la France ayant été repoussées à Zurich, à Marengo, à Hohenlinden avec l'aide des Polonais, se reformèrent en 1805. On pensait que les légions polonaises dispersées ou anéanties par les moyens que nous venons d'indiquer ne pourraient plus se rallier; mais les coalisés étaient dans l'erreur, et la coalition de 1805, vaincue à Austerlitz, trouva les Polonais qui renaissaient de leurs cendres, et leur action, quoique indirecte, fut encore puissante contre les ennemis de la France. En 1806 cette action fut plus énergique encore. Après les victoires d'Iéna et d'Auerstaëdt le 14 octobre et après l'entrée de Napoléon à Berlin, les Polonais se dévouèrent une fois de plus corps et âme pour la France et pour leur patrie. Dombrowski et Wybicki signèrent à Berlin même, le 3 novembre 1806, un appel à la nation polonaise; le 7, les troupes françaises entrèrent à Posen, et un mois plus tard 30,000 Polonais s'organisèrent en nouveaux régiments. Ni les prisons de la Russie ni les menaces de l'Autriche et de la Prusse ne purent empêcher l'émigration dans les provinces envahies par ces trois puissances.

Le 28 novembre, les Français entrèrent à Warsovie, où Joseph Poniatowski les reçut à bras ouverts. Le 27, Napoléon était déjà à Posen; dans la nuit du 18 au 19 décembre il arriva à Warsovie, le 14 janvier 1807 il organisa une commission suprême gouvernementale composée de Polonais, et les provinces reconquises sur la Prusse furent divisées en six départements.

Bientôt les nouveaux régiments polonais se distinguèrent à Tczewo (Dirschau), à Gniew (Mewe), à Grudziondz (Graudenz), et au siége de Gdansk (Danzig). Joseph Poniatowski dirigeait les dépôts, organisait et augmentait les nouveaux cadres, et en vertu du décret impérial du 6 avril 1807 on forma un magnifique régiment de chevau-légers de la garde impériale, composé de l'élite des Polonais, accourus des provinces de toute l'ancienne Pologne, comme représentants politiques et militaires de la patrie près la personne de l'empereur, qu'ils regardaient comme le restaurateur de ce pays. Le 3 mai 1807, la garde nationale de Warsovie fut décrétée: le faubourg de Praga fut fortifié, et la forteresse de Modlin s'élevait pour devenir une place de guerre de premier ordre.

La bataille de Friedland livrée le 14 juin 1807 termina la campagne. Un court armistice précéda le traité de paix conclu à Tilsit le 7 juillet avec la Russie et le 9 avec la Prusse. Cette dernière renonça à une partie de territoire polonais, mais garda le reste. On forma un petit grand-duché de Warsovie en le donnant au roi de Saxe, et, comme le disait Napoléon lui-même, *afin de ne pas offusquer l'Autriche, la Russie et la Prusse*; Napoléon céda même à Alexandre la province de Bialystok, arrachée du mince territoire du nouveau duché, au moment même où le tzar tremblait pour le reste de ses possessions polonaises. En effet, à cette époque, l'enthousiasme était au comble en Litvanie et dans les terres russiennes; une secrète confédération civile et militaire avait uni les patriotes les plus influents, et ils étaient si certains de la renaissance de leur pays que les théâtres même devaient représenter des pièces de circonstance; c'est alors que Jean Chodzko écrivit le *Passage du Niémen ou la Litvanie délivrée*, pièce en vers et qui fut représentée en 1812 sur les théâtres de Minsk, de Wilno et de Warsovie. Mais l'entrevue de Tilsit, où la générosité et les condescendaces de Napoléon furent extrêmes pour Alexandre, Frédéric-Guillaume et pour l'Autriche, écarta une nouvelle occasion de relever la Pologne.

Six ans plus tard, lorsque ces puissances laissaient voir leurs perfides intentions par une politique cauteleuse, Napoléon dit à Caulaincourt le 2 juillet 1813 : « Nous sommes des imbéciles, de grands » enfants qui jouons à la chapelle... Les alliés ne veulent pas traiter. » Ils ont mis en oubli ma conduite envers eux à Tilsit... Je pouvais » les écraser alors, et j'ai été magnanime... Ma clémence a été de la » niaiserie... Un écolier eût été plus habile que moi; il aurait mieux » profité des enseignements de l'histoire, il aurait su que ces races » dégénérées n'ont ni foi ni loi!... »

Le 22 juillet 1807 Napoléon signa, à Dresde, le statut constitutionnel du duché de Warsovie; le 20 novembre Frédéric-Auguste vint visiter Warsovie, où il publia plusieurs décrets servant de développement au statut. Le nouveau gouvernement consacra tous ses soins à l'armée; la conscription militaire fut décrétée le 9 mai 1808, et une magnifique armée fut organisée par les soins de Poniatowski et de Dombrowski. Malheureusement l'entrevue d'Erfurt en 1808 entre Napoléon et Alexandre eut un aussi fatal résultat que celle de Tilsit. Le tzar poussa Napoléon à la guerre d'Espagne, pour laisser la liberté à l'Autriche de préparer la guerre de 1809, et pour affaiblir le duché, il obtint que les plus beaux régiments polonais, connus depuis sous le nom des *légions de la Wistule*, seraient envoyés en Espagne. C'est dans cette guerre que les chevau-légers polonais de la garde impériale acquirent une réputation qui alla toujours grandissant jusqu'à l'année 1815, c'est-à-dire jusqu'à la journée de Waterloo!

Napoléon entrant en personne en Espagne avait hâte d'arriver le plus tôt possible à Madrid. Deux routes l'y conduisaient de Burgos, l'une par Valladolid, l'autre par Somo-Sierra; il suivit cette dernière. En arrivant au pied de Somo, l'infanterie et l'artillerie françaises engagèrent en vain un combat; alors Napoléon voulut examiner par lui-même la position. Les soldats du maréchal Victor duc

de Bellune se serraient en masse derrière une saillie, prêts à s'élancer dans la direction de la grande route; le maréchal attendait que le 9e léger, les 86e et 24e de ligne qui commençaient à gravir les hauteurs de droite et de gauche en eussent atteint et suivi les crêtes, déposté les tirailleurs ennemis et attaqué de plein pied la masse espagnole sur sa position principale. Mais Napoléon, soit mépris des forces espagnoles, soit impatience, ne voulait pas attendre. Il était alors arrêté hors de la route au pied du versant gauche de l'espèce de vallée qui précède la Somo-Sierra, et dans cette position, il était exposé au feu des tirailleurs espagnols. Le colonel Piré, attaché à l'état-major d'Alexandre-Berthier, prince de Neufchâtel, fut envoyé en reconnaissance avec un escadron des chasseurs à cheval de la garde, eut quelques hommes tués, et revint en pensant que la position était inabordable de front pour la cavalerie; il envoya donc un officier à Napoléon pour lui dire que sur ce point la charge était impossible.

A cette nouvelle, l'empereur irrité frappa sur le pommeau de sa selle en s'écriant : *Impossible? impossible? je ne connais pas ce mot-là!... Eh bien, que les Polonais fassent la charge, il n'y a rien d'impossible pour eux!* Le général Wattier, qui était auprès de lui, chercha à le calmer, en lui faisant observer « que l'infanterie du duc de Bel- » lune, montant sur les flancs de la route, allait ébranler l'ennemi » et attirer ses feux : qu'alors on pourrait l'attaquer de front et qu'il » ne perdrait rien pour attendre. » Mais Napoléon continuait à s'agiter sur son cheval, et reprit avec l'accent de la colère : « *Impossible! impossible! je ne connais pas ce mot-là! Quoi! ma garde arrêtée devant des Espagnols, devant des bandes de paysans armés!* » En ce moment, quelques balles sifflèrent près de lui, et, par un mouvement naturel, plusieurs officiers français s'avancèrent pour l'en préserver. Le major Philippe de Ségur était un de ces officiers. Napoléon l'ayant remarqué lui dit : « Allez donc, Ségur, partez, faites charger les Es- » pagnols par des Polonais! » Le major part à l'instant, arrive auprès du 3e escadron de chevau-légers polonais, de service ce jour-là près de la personne de l'empereur, et dit qu'il faut charger sur-le-champ et à fond; mais le colonel Piré l'interrompit par ces mots : « C'est impossible! » Le major Ségur réplique qu'on avait prévenu l'empereur, mais qu'il n'en croyait rien; et Piré s'écrie : « Viens-y » donc seul avec moi, et vois si le diable, tout fait au feu qu'il est, pourrait mordre dessus! » En effet, 13,000 Espagnols étaient placés sur cet amphithéâtre de façon qu'aucun bataillon n'était masqué par l'autre, et que seize canons placés aux quatre batteries différentes étaient disposés à faire un feu croisé. Il y avait sur ce seul point quarante mille coups de fusils et quarante coups de canon à recevoir par minute. Les Polonais n'étaient pas encore armés de lances, Napoléon n'en voulait pas, et ce ne fut qu'à la fin de 1809, après la bataille de Wagram, qu'ils reçurent cette arme; ils n'avaient donc à Somo-Sierra que leurs sabres et leurs excellents chevaux polonais.

Le 3e escadron polonais avait pour commandant Stokowski, mais il était absent; ce fut donc Jean Kozietulski, chef du 2e escadron, qui se mit à la tête du 3e, et prononça ces mots : « Compatriotes! » c'est pour la première fois que nous combattons sous les yeux de » l'empereur; mais ici, comme partout ailleurs, nous combattons » pour la régénération de notre patrie. En avant donc! vive la Po- » logne! vive l'empereur, notre libérateur! »

L'escadron s'élance sans aucune hésitation, répète les cris de *vive la Pologne! vive l'empereur!* Les premières files sont renversées par les balles et les boulets; mais les Polonais sabrent les canonniers espagnols, et ne leur laissent pas le temps de recharger leurs pièces. Le manteau de Kozietulski est criblé de balles, mais il est sauvé par miracle pendant que tous les officiers sont tués et l'escadron décimé. André Niegolewski, le dernier officier survivant, s'empare de la dernière batterie, mais il reçoit onze blessures de balles et de baïonnette. En ce moment, l'infanterie française du duc de Bellune atteint les sommets des parois latérales du défilé, et la victoire est complète. Les autres chevau-légers et les chasseurs de la garde surviennent, mais la besogne la plus difficile était accomplie par le seul 3e escadron polonais. Les Espagnols se sauvèrent dans toutes les directions, et on les poursuivit jusqu'à Madrid.

Napoléon radieux suivit immédiatement les Polonais en répétant à plusieurs reprises : « N'avais-je pas raison de dire qu'il n'était rien « d'impossible aux Polonais! » Entouré de son état-major, il ôta son chapeau devant les morts et les survivants, en disant : *Honneur aux braves!* Parmi les décorations qu'il distribua, celle qu'il donna à André Niegolewski était des mieux méritées. Les maréchaux, les généraux, les officiers français s'empressèrent de complimenter les Polonais, et les soldats les embrassaient cordialement. Dès cet instant les chevau-légers polonais furent comptés parmi les régiments les plus braves de la vieille garde [1].

CHAPITRE III.

Campagne d'Allemagne et de Pologne en 1809. — Victoires des Français et des Polonais sur les Autrichiens. — Traité de Schonbrunn du 14 octobre 1809; les Polonais sont sacrifiés. — Campagne de Moskou en 1812. — La Pologne est encore une fois sacrifiée, [illegible] Alexandre. — Retraite de Moskou; services rendus par les Polonais. — Campagne de 1813. — Mort de Joseph Poniatowski. — Campagnes de 1814 et 1815. — Waterloo. — Création du royaume de Warsovie.

Ce que l'Angleterre, la Russie et l'Autriche avaient prémédité en 1808 devait s'accomplir en 1809. En effet, ces puissances voyant Napoléon occupé avec l'Espagne, voyant les meilleures troupes françaises et polonaises engagées dans ce pays, l'Autriche leva le masque de sa constante perfidie, et déclara la guerre à la France. Mais le génie de Napoléon sut remédier à tout; il quitte l'Espagne, ramène une partie de ses troupes, et avec lui les chevau-légers polonais, et à la suite de victoires plus admirables les unes que les autres, il occupe Vienne, et écrase les Autrichiens à Eckmuhl, à Essling, à Raab, à Wagram.

A la même époque, l'archiduc Ferdinand d'Este envahit le duché de Warsovie, sans déclaration de guerre préalable. Joseph Poniatowski, ministre de la guerre et commandant en chef, n'avait que 15,000 Polonais à opposer à 40,000 Autrichiens. Il prit position à Raszyn, à quatre lieues de Warsovie. Une bataille sanglante fut livrée le 19 avril 1809; le brave Cyprien Godebski y mourut glorieusement. Trois fois les Autrichiens renouvelèrent en vain leurs attaques pour débusquer les Polonais; ceux-ci restèrent sur le champ de bataille jusqu'à dix heures du soir, mais il fallut songer au salut de la capitale.

A la suite d'une convention conclue avec l'archiduc, les Autrichiens occupèrent cependant Warsovie, et les Polonais, après avoir emporté toutes leurs munitions de guerre, s'établirent à Praga. Poniatowski porta son quartier général à Serock, et à la suite d'un conseil de guerre, les Polonais marchèrent vers le sud, et les plaines de Grochow, Radzymin, et surtout Gora sur la Wistule, furent témoins des succès qu'ils remportèrent sur les Autrichiens.

La victoire de Gora du 3 mai 1809, où Michel Sokolnicki et Julien Sierawski se couvrirent de gloire, ranima l'espoir des habitants de la Nouvelle-Galicie, envahie par l'Autriche depuis 1795. Dix jours après, le prince Joseph fit son entrée à Lublin. Les forteresses de Zamosc et de Sandomir furent emportées par les Polonais. Le 28 mai, Léopol, capitale de la Vieille-Galicie, envahie dès l'année 1772 par l'Autriche, retourna aux Polonais. L'occupation de cette province se fit au nom de Napoléon, et plusieurs nouveaux régiments s'organisèrent comme par enchantement.

Dans la Grande-Pologne, le général Dombrowski prit des mesures si énergiques, que les Autrichiens furent forcés de chercher leur salut dans la fuite, et abandonnèrent même Warsovie dans la nuit du 1er au 2 juin; leur retraite fut tellement subite, qu'ils n'eurent pas le temps de relever leurs postes : les femmes de la halle les désarmèrent le lendemain. Les dames polonaises quittèrent alors le deuil, qu'elles avaient porté constamment pendant les quarante jours de l'occupation de Warsovie par l'ennemi. Le 8, le conseil d'Etat et celui des ministres rentrèrent dans la capitale.

Après ces événements, les Autrichiens pensaient à s'assurer une retraite en Hongrie et se sauvaient dans toutes les directions. Le prince Joseph entra à Krakovie le 15 juillet. L'avant-garde polonaise s'était déjà portée sur la route de Vienne, pour donner la main aux Français, et écraser complétement les Autrichiens, lorsque arriva la nouvelle de l'armistice signé à Znaïm le 12 juillet, entre Napoléon Ier et François Ier, armistice fatal, parce qu'il sauvait l'Autriche!

Stanislas-Nalencz Malachowski et Ignace Potocki se rendirent sur-le-champ à Vienne pour plaider la cause de leur patrie; mais le traité de Schonnbrunn du 14 octobre 1809 fut conclu aux dépens des Polonais, et on leur arracha Léopol et toute la Galicie. Le tzar Alexandre, le prétendu allié de la France à cette époque, obtint pour lui l'arrondissement de Tarnopol : ainsi s'accomplit le *cinquième partage* de la Pologne! Le duché de Warsovie s'agrandissait, il est vrai, de deux millions d'habitants; mais il pouvait et devait s'agrandir de cinq millions de plus! Malgré ces appauvrissements, le duché put encore lever une armée de 60,000 hommes, car aucun sacrifice ne coûtait aux Polonais pour la régénération de la patrie.

De pareilles espérances saluaient le commencement de l'année 1812. L'Europe entière se préparait à des événements décisifs, et dans le conflit qui allait surgir, l'attention se tournait particulièrement vers la Pologne. Les Polonais devaient croire au rétablissement de leur

[1] Deux ouvrages récemment publiés par deux officiers supérieurs, témoins et [illegible]

[illegible] qui ont survécu à ces événements, veuillent bien imiter un si noble et patriotique exemple, en publiant leurs souvenirs, en transmettant ainsi des matériaux pour les historiens polonais et français, présents et futurs.

patrie, et la force des choses devait amener Napoléon à réparer les fautes de 1797, 1800, 1805, 1807 et 1809.

Napoléon quitta Paris animé d'excellentes intentions pour la Pologne; mais à Dresde, l'Autriche et la Prusse traversèrent ces intentions, et Napoléon fléchit. Au lieu de passer par Warsovie, il prit la route de Kœnigsberg. Au moment de franchir le Niémen, il déclara que ses armées entraient sur un *territoire ennemi*. Les Litvaniens furent attérés de cette déclaration, et cependant une *confédération générale du royaume de Pologne*, formée à Warsovie le 26 juin 1812, et présidée par Adam-Kasimir Czartoryski, avait envoyé une députation à Napoléon, qui se trouvait à Wilno. L'empereur fit le 14 juillet une réponse décourageante; alors le désespoir des Polonais et des Litvaniens fut d'autant plus grand, qu'ils apprirent la joie que ressentit Alexandre en lisant le discours de Napoléon. En effet, après cette lecture, le tzar s'écria : « Maintenant je suis tranquille, et la Russie est sauvée ! » Malgré ce grave échec, les Polonais ne reculèrent devant aucun sacrifice; ils mirent sur pied 96,000 hommes: de nouveaux régiments se formaient en Litvanie, portant la suite des numéros des régiments du duché de Warsovie. Le général Romuald Giédroyc, ce digne vétéran de la confédération de Bar et de l'insurrection de 1794, sous Kosciuszko, présidait à cette formation comme inspecteur et organisateur de toute la force armée. Les troupes nationales, sous les ordres de Poniatowski, firent leur devoir admirablement comme à l'ordinaire; elles combattirent vaillamment à Mohylew, à Smolensk, à Borodino, et entrèrent à Moskou, qui avait été jadis occupée à plusieurs reprises par les Polonais victorieux.

La question polonaise n'ayant pas eu sa solution logique, et Alexandre repoussant la paix, Napoléon dut opérer sa retraite. Dans ce désastre immense les Polonais ont multiplié les preuves de leur infatigable dévouement; la division Dombrowski arrêta Tschitschagoff à Borissow, sans quoi le passage de la Bérézyna aurait été infranchissable. Les Polonais seuls ramenèrent leur artillerie jusqu'à Warsovie.

Quand les trahisons de l'Autriche et de la Prusse eurent permis à la Russie d'envahir le duché de Warsovie, les trois puissances copartageantes firent les offres les plus séduisantes à Poniatowski, retiré à Krakovie, pour qu'il abandonnât la cause de la France; mais il refusa tout et avec 8,000 Polonais il rejoignit Napoléon à Zittau. Ce corps, placé à l'avant garde, et malgré ses pertes, avait encore à la bataille de Leipzig 8,000 combattants, mais après trois jours de combat sanglant, il fut réduit à 800 hommes. Le 16 octobre 1813, Napoléon fit annoncer que dans le but d'attacher plus étroitement Poniatowski aux destinées de la France, il le nommait maréchal de l'empire. Le 18 octobre, les Français commencèrent à se retirer. Napoléon fit venir successivement les chefs de corps pour leur donner des ordres définitifs. Poniatowski dépeint à l'empereur sa position, et dit que de huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres, il ne lui en reste que 800. « Huit cents braves valent huit mille hommes ! répondit » précipitamment l'empereur; eh bien, c'est à vous et aux vôtres, » prince Poniatowski, que je confie le soin de couvrir mon armée! » Et les Polonais, fidèles à l'honneur, remplirent cette suprême mission.

En quittant l'empereur, Poniatowski répète à ses soldats les paroles qu'il vient d'entendre et commence le combat. A ce moment Napoléon quitte la ville, franchit le pont de l'Elster, qu'on fait sauter derrière lui. Les Polonais sont écrasés par les boulets ennemis. Poniatowski arrive sur les bords de la Pleisse; alors quelques voix lui crient de se conserver pour l'avenir, mais Poniatowski répond avec calme : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul » que je le remettrai! » Sur ces entrefaites, il reçoit une balle dans la poitrine, et une autre au bras gauche; cependant il franchit la Pleisse. Arrivé sur les bords de l'Elster, accompagné de son aide de camp Hippolyte de Bléchamp, ils se jettent tous deux dans la rivière, et les flots les engloutissent! Quelques jours plus tard, le corps du prince Joseph fut retrouvé. Transporté d'abord à Warsovie, ensuite à Krakovie, on le déposa auprès des cendres de Sobieski.

Les Polonais prirent une part active à la campagne de 1814, et, à la suite du traité de Fontainebleau, un escadron polonais, commandé par le baron Paul Ierzmanowski, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe.

Pendant que le congrès de Vienne se partageait l'Europe, Napoléon débarquait en France. Alors Alexandre créa le 3 mai 1815 un nouveau royaume de Pologne, essentiellement utile aux intérêts de la Russie; c'était le duché de Warsovie mutilé, moins la république de Krakovie, les salines de Wiéliczka, que l'Autriche obtint, et le grand-duché de Posen envahi de nouveau par la Prusse. Après ces actes iniques du *sixième* partage de la Pologne, le congrès de Vienne fut dissous, et les armées de la coalition se ruèrent de nouveau contre la France. Napoléon dut encore les combattre; mais arriva la fatale bataille de Waterloo, où les Polonais, fidèles jusqu'à l'infortune dans leur attachement pour la France, combattirent jusqu'à la dernière extrémité. Napoléon abdiqua, et fut mené captif à Sainte-Hélène. Le 27 novembre 1815, Alexandre signa la charte constitutionnelle, et le 24 décembre le royaume de Warsovie fut définitivement organisé.

CHAPITRE IV.

Conduite des trois puissances copartageantes envers la Pologne de 1815 à 1830 — Influence des révolutions de Paris et de Bruxelles en 1830 sur la révolution de Warsovie du 29 novembre. — Les Polonais sauvent la France et la Belgique en brisant la coalition de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. — Manifeste de la diète de Pologne du 20 décembre 1830.

En créant ce simulacre de royaume de Pologne, en l'annexant, *l'incorporant à jamais* à l'empire russe, du consentement des cabinets européens, Alexandre avait atteint le but suprême de sa politique. Mais si dans les relations extérieures il ajoutait à son titre d'*empereur* celui de *roi de Pologne*, à l'intérieur il s'en défendait, se nommait seulement *tzar de Pologne*, et dans l'énumération officielle de tous ses titres, celui de roi de Pologne était placé en troisième ligne, c'est-à-dire après les tzarats de Kasan, d'Astrakhan, et suivis des tzarats de Sibérie et de Khersonèse-Taurique. Et l'Europe laissa faire!...

Si les traités de Vienne relatifs à la Pologne avaient été exécutés loyalement par la Russie, la Prusse et l'Autriche, ce pays aurait pu encore espérer dans l'avenir; mais, malgré les promesses officielles des trois puissances copartageantes, ces traités ont été violés dès les premiers jours de l'année 1816. Quant à Alexandre, il confia le pouvoir discrétionnaire des provinces polonaises à Nicolas Novossiltzoff, l'un des hommes les plus pervers, et au grand-duc Constantin Pavlovitsch, dont l'arbitraire monstrueux est connu de l'univers. Sous l'action délétère d'un pareil gouvernement, les Polonais donnaient au monde l'exemple de la concorde, de l'union et de la résignation, espérant que le jour de la réparation viendrait, et qu'ils puniraient les forfaits des tzars et leurs violations des promesses pour le maintien de leur nationalité. Ces espérances qui germaient dans les cœurs des Polonais devinrent tout à coup plus vives par les révolutions de Paris et de Bruxelles qui éclatèrent en 1830. Mais bientôt ils apprirent que Nicolas préparait une nouvelle coalition contre la France et contre la Belgique, et qu'à cet effet il faisait venir en Pologne des munitions de guerre, et donnait ordre à la banque de Warsovie de tenir prêtes des sommes considérables. Malgré ces préparatifs belliqueux, Nicolas était dans la perplexité : l'armée polonaise était forte de 40,000 hommes; mais pouvait-il la lancer contre les deux pays en révolution, ou devait-il la laisser en Pologne pendant que la Russie, la Prusse et l'Autriche se dirigeraient vers le Rhin et l'Escaut? Le tzar se trouvait entre deux écueils également dangereux : ou de voir les Polonais passer du côté des Français, ou de voir la Pologne se soulever derrière lui; il fut donc décidé qu'on disséminerait l'armée polonaise parmi les troupes de la coalition. Après cette résolution, Nicolas ordonna à Diebitsch d'exécuter cette mesure pour le 15 décembre 1830; mais le désespoir des Polonais devança cet ordre, et le 29 novembre 1830 la révolution éclata à Warsovie. Novossiltzoff et Constantin se sauvèrent lâchement. La jeunesse civile et militaire accomplit cette grande œuvre, et laissa aux plus expérimentés la direction de la révolution. Peu de jours après, la diète se réunit, déclara la révolution *nationale*, et dressa le 20 décembre 1830 un manifeste.

Nous donnons cette pièce remarquable, comme suite des manifestes précédents, à commencer par celui d'Étienne Batory, de 1579. Si quelques illusions restaient encore sur les intentions de la Russie, elles ne seraient plus possibles à la lecture de ces actes. Mais si la volonté du mal est immuable chez les tzars, le patriotisme des Polonais est impérissable, et on les trouve toujours sur la brèche pour la défense de leurs droits! Voici le manifeste du 20 décembre 1830 :

« Lorsqu'une nation, jadis libre et puissante, se voit forcée, par l'excès de ses maux, d'avoir recours au dernier de ses droits, au droit de repousser l'oppression par la force, elle se doit à elle-même, elle doit au monde de divulguer les motifs qui l'ont amenée à soutenir, les armes à la main, la plus sainte des causes. Les chambres de la diète ont senti cette nécessité, et, en adoptant l'esprit de la révolution du 29 novembre, en la reconnaissant nationale, elles ont résolu de justifier cette mesure aux yeux de l'Europe.

» On ne connaît que trop les infâmes machinations, les viles calomnies, les violences ouvertes et les trahisons secrètes qui ont accompagné les trois démembrements de l'ancienne Pologne; l'histoire, dont ils sont devenus la propriété, les a flétris du sceau du crime politique. Le deuil solennel que cette violence a répandu dans tout le pays a été religieusement gardé sans interruption, l'étendard sans tache n'a jamais cessé de flotter à la tête de la vaillante armée; et, dans son émigration militaire, le Polonais, transportant de pays en pays ses dieux pénates, criait vengeance contre leur violation, se laissant bercer par cette noble illusion qui, comme chaque grande pensée, n'a pas été déçue; il croyait, en combattant pour la cause de la liberté, combattre aussi pour sa propre patrie.

» Elle s'est relevée, cette patrie; et, quoique restreinte dans ses limites étroites, la Pologne a reçu des mains du héros du siècle sa langue, ses droits, ses libertés, dons précieux relevés encore par de plus grandes espérances. Depuis ce moment, sa cause est devenue la

nôtre, notre sang est devenu sa propriété; et lorsque ses alliés et le ciel même l'abandonnèrent, persévérants dans leur fidélité, les Polonais partagèrent les désastres du héros, et cette chute commune d'un grand homme et d'une nation malheureuse arracha l'estime involontaire aux vainqueurs eux-mêmes.

» Ce sentiment avait produit une impression trop vive, les souverains de l'Europe avaient promis, au milieu des combats, d'une manière trop solennelle, de donner au monde une paix durable, pour qu'en se partageant encore une fois nos dépouilles, le congrès de Vienne ne fît au moins en sorte d'adoucir les nouveaux outrages faits aux Polonais. Une nationalité et une liberté de commerce réciproque furent garanties à toutes les parties de l'ancienne Pologne, et celle que la lutte européenne avait trouvée indépendante, morcelée de trois côtés, reçut le titre de royaume, et fut mise sous la domination immédiate de l'empereur Alexandre, avec une charte séparée et la faculté d'être agrandie. En exécution de ces stipulations, il donna une constitution libérale au royaume, et fit entrevoir aux Polonais soumis à la domination russe l'espérance de se voir réunis sous peu à leurs frères. Ces dons, toutefois, n'étaient pas gratuits : il avait contracté des obligations antérieures envers nous; de notre côté, nous avions fait des sacrifices. Avant et durant la lutte décisive, les brillantes promesses faites aux Polonais soumis au sceptre d'Alexandre et les soupçons élevés sur les intentions de Napoléon avaient empêché plus d'un Polonais de se prononcer en sa faveur. En se proclamant roi Pologne, l'empereur de Russie avait été seulement fidèle à ses promesses. Mais cette nationalité, ces libertés qui devaient être le garant de la paix de l'Europe, on nous les a fait acheter au prix de notre indépendance, cette première condition de l'existence politique des nations, comme si une paix durable pouvait reposer sur l'asservissement d'une population de seize millions d'habitants; comme si les annales du monde ne nous apprenaient pas qu'après des siècles d'intervalle, les nations soumises parviennent à recouvrer l'indépendance à laquelle le Créateur Suprême les a appelées de tout temps, en les séparant des autres nations par leur langue et leurs coutumes; comme si cette leçon était perdue pour les gouvernements, que les peuples opprimés deviennent les alliés naturels de quiconque s'élève contre leurs oppresseurs.

» Mais ces conditions imposées arbitrairement n'ont pas même été remplies; les Polonais n'ont pas tardé à se convaincre que cette nationalité et ce titre de Pologne donné au royaume par l'empereur de Russie n'étaient qu'une amorce jetée à leurs frères, soumis à d'autres Etats, qu'une arme offensive contre ces mêmes Etats, et qu'une vaine chimère pour ceux auxquels ils avaient été garantis. Ils se sont convaincus qu'à l'abri de ces noms sacrés, on voulait réduire la nation à un abaissement, à une dégradation servile, et faire peser sur elle tous les fléaux qu'entraînent un long despotisme et la perte de la dignité de l'homme. Les mesures prises contre l'armée ont dévoilé pour la première fois ce plan mystérieux. Les outrages les plus sensibles, les peines les plus infamantes, les persécutions les plus recherchées, ordonnées par le commandant en chef sous prétexte de maintenir la discipline, tout avait pour but de détruire ce noble sentiment d'honneur, cette dignité nationale qui caractérisaient nos troupes. Les fautes les plus légères comme les plus graves, la seule prévention de culpabilité, considérées comme des crimes contre la discipline, et l'influence arbitraire du commandant en chef sur les conseils de guerre, rendaient ce dernier maître absolu de la vie et de l'honneur de chaque militaire. La nation a vu avec indignation des arrêts de ce conseil cassés plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin ils eussent atteint le degré de sévérité qu'on leur avait tracé. Beaucoup ont donné leur démission; beaucoup, insultés personnellement par le commandant en chef, ont lavé dans leur propre sang l'outrage qu'on leur avait fait, pour montrer que ce n'était pas le manque de courage, mais bien la crainte de compromettre l'avenir de la patrie, qui avait retenu leur bras vengeur.

» La première diète du royaume, et le renouvellement solennel de de la promesse que les bienfaits de notre constitution s'étendraient à nos frères, qui devaient être réunis à nous, réveillèrent les espérances éteintes, et firent régner dans les chambres la modération, but unique de ces promesses. La liberté de la presse, la publicité des délibérations, ne furent tolérées que tant que se firent entendre les hymnes de reconnaissance élevés par un peuple subjugué en l'honneur de son puissant conquérant; mais lorsque après la diète on se livra dans les journaux à l'examen et à la discussion des affaires publiques, on introduisit aussitôt la censure la plus sévère; et, après la diète suivante, qui s'était proposé le même but que la première, on persécuta les représentants de la nation pour les opinions qu'ils avaient émises dans les chambres. Les Etats constitutionnels de l'Europe s'étonneront, lorsqu'ils apprendront des circonstances qu'on leur a soigneusement cachées; lorsqu'ils verront, d'une part, l'usage modéré qu'ont fait les Polonais de leur liberté, la vénération qu'ils avaient pour leur souverain, sa religion, ses coutumes, toujours respectées dans leurs discours; et, de l'autre, la mauvaise foi d'une autorité qui, non contente de les dépouiller de leurs droits, ose encore imputer l'horreur de cette violation à la liberté effrénée d'un peuple malheureux.

» La réunion sur une seule tête des couronnes d'autocrate et de roi constitutionnel était une de ces monstruosités politiques qui ne peuvent exister longtemps. Chacun prévoyait que le royaume de Pologne devait être pour la Russie un germe d'institutions libérales, ou succomber sous la main de fer de ses despotes. Cette question fut bientôt résolue. Il paraît que l'empereur Alexandre avait cru un moment pouvoir concilier toute l'étendue de son pouvoir despotique avec la popularité de nos lois libérales, et s'assurer par là une nouvelle influence sur les affaires de l'Europe. Mais il se convainquit bientôt que la liberté ne saurait jamais s'avilir jusqu'à devenir l'instrument aveugle du despotisme, et dès lors, au lieu d'en être le défenseur, il en devint le persécuteur. La Russie perdit toute espérance de voir un jour alléger, par son souverain, le joug qui pesait sur elle, et la Pologne devait être successivement dépouillée de tous ses priviléges. On ne tarda pas à mettre ce dessein à exécution. L'instruction publique fut corrompue : on organisa un système d'obscurantisme; on enleva au peuple tout moyen d'instruction; à un palatinat entier, sa représentation dans le conseil; aux chambres, la faculté de voter pour le budget; on imposa de nouvelles charges, on créa des monopoles propres à tarir la source des richesses nationales; et le trésor, grossi par ces mesures, devint la pâture d'une valetaille salariée, d'infâmes agents provocateurs et de vils espions. Au lieu des épargnes que la nation avait si souvent sollicitées, on augmentait continuellement d'une manière scandaleuse les pensions des employés, on y ajoutait d'énormes gratifications, on créait de nouvelles places, le tout dans l'unique but d'augmenter le nombre des satrapes du gouvernement.

» La calomnie, l'espionnage avaient pénétré jusque dans l'intérieur des familles, y avaient infecté de leur venin la liberté de la vie domestique, et l'antique hospitalité des Polonais était devenue un piége pour l'innocence. La liberté individuelle, solennellement garantie, était violée; les prisons encombrées; des conseils de guerre, nommés pour prononcer dans des cas civils, soumettaient à des peines infamantes des citoyens dont toute la faute était d'avoir voulu soustraire à la corruption l'esprit et le caractère de la nation. C'est en vain que quelques autorités, et les représentants du peuple traçaient au roi le tableau des abus commis en son nom; non-seulement ces abus n'étaient point réprimés, mais encore la responsabilité des ministres et des autorités administratives était paralysée par l'action immédiate du frère de l'empereur, et par l'effet du pouvoir discrétionnaire qui lui était confié. Cette autorité monstrueuse, source des plus grands abus qui puissent blesser la dignité personnelle de chaque individu, était devenue si frénétique, qu'elle osait faire comparaître devant elle, pour les accabler d'outrages, des citoyens de toutes conditions, et qu'elle allait même jusqu'à les assujettir publiquement à des travaux déshonorants et reservés aux forçats; comme si la Providence, en lui permettant de mettre le comble aux outrages faits à la nation, destinait cette même autorité à être l'instrument de notre soulèvement.

» Après tant d'affronts, après une violation si manifeste des garanties jurées, violation qu'aucun gouvernement légitime, dans aucun pays civilisé, ne se serait permise impunément, et qui, à plus forte raison, peut justifier notre soulèvement contre une autorité imposée par la force, qui ne pensera que cette autorité a rompu toute alliance avec la nation, qu'elle a fait peser sur elle le joug de l'esclavage, qu'elle lui a donné le droit de rompre à chaque instant ses chaînes et d'en forger des armes? Le tableau de nos désastres et de ceux de nos frères peut être superflu; mais la vérité nous défend de l'omettre.

» Les provinces anciennement incorporées à la Russie non-seulement ne furent point réunies au royaume, non-seulement nos anciens frères n'ont point été admis à la jouissance des institutions libérales stipulées par le congrès de Vienne; bien au contraire, les souvenirs nationaux éveillés en eux, d'abord par des promesses, par des encouragements, puis par une longue attente, devinrent un crime d'État, et le roi de Pologne fit poursuivre, dans les anciennes provinces de cet Etat, des Polonais qui avaient osé s'appeler Polonais. — La jeunesse des écoles fut particulièrement en butte aux persécutions : on arrachait de jeunes enfants du sein de leurs mères, on transportait en Sibérie les rejetons des premières familles, ou bien on les faisait entrer dans les rangs d'une soldatesque corrompue. Dans les actes administratifs et dans l'instruction publique, la langue polonaise fut supprimée; des oukases anéantissaient les tribunaux et le droit civil polonais; les abus de l'administration réduisaient à la misère les propriétaires fonciers, et, depuis l'avénement de Nicolas au trône, cet état de choses avait été toujours en empirant : et l'intolérance mettait tout en œuvre pour extirper le rit grec uni, et subjuguer de plus en plus le catholicisme.

» Dans le royaume, bien qu'aucune des libertés garanties par la constitution ne fût observée, ces libertés supprimées de fait n'existaient pas moins de droit; c'était justement cette existence de droit qu'il fallait saper. Alors on vit paraître cet article additionnel à la constitution qui, affichant une sollicitude spécieuse pour le maintien de la charte, détruisait une de ses principales dispositions, en enlevant aux chambres la publicité de leurs délibérations et l'appui de l'opinion publique, et qui devait surtout consacrer le principe qu'il

est permis de morceler à son gré le pacte fondamental, et par cela même d'abolir en entier la charte, comme il en avait aboli un article. C'est sous ces auspices que fut convoquée la diète de 1825, d'où l'on chercha, par tous les moyens, à écarter les plus intrépides défenseurs de nos libertés. Un nonce, qui venait prendre part à nos délibérations, fut enlevé de vive force, et, entouré de gendarmes, il fut retenu captif pendant cinq ans, jusqu'au moment où la révolution a éclaté. — Privée de ses forces, close, menacée de perdre la charte, séduite par les nouvelles promesses qu'on lui fit de réunir au royaume les anciennes provinces polonaises, la diète de 1825 suivit l'exemple de celle de 1818 ; mais ces promesses restèrent encore sans effet, et les pétitions qui sollicitaient le recouvrement de nos libertés furent repoussées.

» L'indignation générale des gens de bien, l'exaspération de la nation entière amenaient depuis longtemps l'orage, dont l'approche commençait à se manifester, lorsque la mort d'Alexandre, l'avénement de Nicolas au trône et le serment qu'il fit de maintenir la constitution, semblèrent nous promettre la cessation des abus et le retour de nos libertés. Cette espérance fut bientôt déçue ; car non-seulement les choses restèrent dans leur ancien état, mais même la révolution de Pétersbourg servit de prétexte pour emprisonner et soumettre à des enquêtes les citoyens les plus distingués du sénat, de la chambre des nonces, de l'armée et des autres classes. En peu de temps, les prisons de la capitale furent encombrées ; tous les jours de nouveaux édifices étaient destinés à recevoir des milliers de victimes, transportées de toutes les parties de l'ancienne Pologne, de celles même soumises aux gouvernements étrangers. — Sur le sol natal de la liberté on introduisit des tortures qui font frémir l'humanité, et la mort ou le suicide diminuait toujours le nombre des malheureuses victimes, quelquefois oubliées dans des cachots étroits et humides. Au mépris de toutes les lois, on créa un *comité d'enquête* composé de Russes et de Polonais, en grande partie militaires, qui, par la prolongation des tortures, par des promesses de pardon et des interrogatoires insidieux, ne cherchaient qu'à arracher aux prévenus l'aveu d'un crime imaginaire. — Ce ne fut qu'après une détention d'un an et demi que fut établie la haute cour nationale ; car, puisque au mépris de toutes les lois on avait commis le crime de prolonger les emprisonnements, au point que plusieurs victimes y avaient trouvé la mort, il fallait nécessairement rendre cette mesure légale. La conscience du sénat trompa cette attente, et les prévenus qui gémissaient depuis deux ans dans les cachots, furent presque à l'unanimité reconnus innocents du crime d'Etat. Cet arrêt fit disparaître dès lors toute différence entre les prévenus et les juges ; les premiers, malgré la sentence qui proclamait leur innocence, loin d'être élargis, furent transférés à Saint-Pétersbourg, où ils eurent à gémir dans les cachots des forteresses, et jusqu'ici ils ne sont pas tous rendus à leurs familles ; les seconds furent retenus pendant près d'une année à Warsovie, pour s'être montrés juges indépendants. On arrêta la publication et l'exécution de la sentence, qu'on soumit à l'examen des autorités administratives ; et quand enfin, par un reste d'égards pour l'Europe, on se vit forcé de la publier, un ministre porta l'audace jusqu'à dégrader la majesté nationale en réprimandant, au nom du souverain, la plus haute magistrature de l'Etat dans l'exercice de sa plus haute attribution.

» C'est après de tels actes que l'empereur Nicolas résolut de se faire couronner roi de Pologne. Les représentants de la nation, convoqués, furent les témoins muets de cette cérémonie et des nouveaux serments qui furent bientôt encore violés ; car aucun abus ne fut supprimé, pas même le pouvoir discrétionnaire. — Le jour même du couronnement, le sénat fut rempli de nouveaux membres qui ne possédaient point les qualités requises par la constitution, unique garantie de l'indépendance de leurs votes. Un emprunt illégal et l'aliénation des domaines nationaux avaient pour but de mobiliser et de rendre disponibles les immenses propriétés foncières de l'Etat ; mais la Providence a voulu que les sommes considérables provenant de l'exécution partielle de ce plan, fussent soustraites à la dilapidation pour servir aujourd'hui à l'armement de notre nation.

» Enfin, la dernière consolation qui, sous le règne d'Alexandre, faisait supporter aux Polonais leur infortune, l'espérance de se voir réunis à leurs frères leur fut enlevée par l'empereur Nicolas. Dès ce moment, tous les liens furent rompus ; le feu sacré qu'il était défendu depuis longtemps d'allumer sur les autels de la patrie couvait secrètement dans les cœurs des gens de bien. Une seule pensée leur était commune : qu'il ne leur convenait pas de supporter plus longtemps un tel asservissement ! Mais c'est l'autorité elle-même qui a rapproché le moment de l'explosion. — A la suite de bruits qui se confirmaient de plus en plus au sujet d'une guerre contre la liberté des peuples, des ordres furent donnés pour mettre sur pied de guerre l'armée polonaise, destinée à une marche prochaine, et, à sa place, les armées russes devaient inonder le pays ; les sommes considérables provenant de l'emprunt et de l'aliénation des domaines nationaux, mises en dépôt à la banque de Warsovie, devaient couvrir les frais de cette guerre meurtrière pour la liberté. Les arrestations recommencèrent ; chaque moment était précieux ; il y allait de notre armée, de notre trésor, de nos ressources, de notre honneur national, qui se refusait à porter aux autres peuples des fers dont il a lui-même horreur, et à combattre contre la liberté de ses anciens compagnons d'armes. Chacun partageait ce sentiment, mais le cœur de la nation, le foyer de l'enthousiasme, cette intrépide jeunesse de l'école militaire et de l'université, ainsi qu'une grande partie de la brave garnison de Warsovie et beaucoup de citoyens, résolurent de donner le signal du soulèvement. Une étincelle électrique embrasa dans un moment l'armée, la capitale, tout le pays. La nuit du 29 novembre fut éclairée par les feux de la liberté ; dans un seul jour la capitale délivrée ; dans quelques jours toutes les divisions de l'armée unies par la même pensée ; les forteresses occupées, la nation armée, le frère de l'empereur se reposant avec les troupes russes sur la générosité des Polonais, et ne devant son salut qu'à cette seule mesure : voilà les actes héroïques de cette révolution, noble et pure comme l'enthousiasme de la jeunesse qui l'a enfantée.

» La nation polonaise s'est relevée de son abaissement et de sa dégradation avec la ferme résolution de ne plus se courber sous le joug de fer qu'elle vient de briser, et de ne déposer les armes de ses ancêtres qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seule garantie de ses libertés ; qu'après s'être assuré la jouissance de ces mêmes libertés, qu'elle réclame par un double droit comme un héritage honorable de ses pères, comme un besoin pressant du siècle ; enfin, qu'après s'être réunie à ses frères, soumis au joug du cabinet de Pétersbourg, les avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

» Nous n'avons été influencés par aucune haine nationale contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine slave ; au contraire, dans les premiers moments, nous nous plaisions à nous consoler de la perte de notre indépendance, en pensant que, bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer une population de quarante millions d'hommes à la jouissance des libertés constitutionnelles, qui, dans tout le monde civilisé, étaient également devenues un besoin pour les gouvernants comme pour les gouvernés.

» Convaincus que notre liberté et notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des Etats limitrophes, ont au contraire servi, dans tous les temps, d'équilibre et de bouclier à l'Europe, et peuvent lui être aujourd'hui plus utiles que jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations, avec la certitude que la voix de la politique et de l'humanité se feront également entendre en notre faveur.

» Si même, dans cette lutte, dont nous ne nous dissimulons pas les dangers, nous devions combattre seuls pour l'intérêt de tous, pleins de confiance en la sainteté de notre cause, en notre propre valeur et en l'assistance de l'Eternel, nous combattrons jusqu'au dernier soupir pour la liberté ! — Et si la Providence a destiné cette terre à un asservissement perpétuel, si, dans cette dernière lutte, la liberté de la Pologne doit succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera que sur des déserts, et tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation, que, si le Ciel ne lui a pas permis de sauver sa propre patrie, il a du moins, par ce combat à mort, mis à couvert pour un moment les libertés de l'Europe menacée. »

Les vérités prophétiques du manifeste rappelaient les mots des antiques victimes menées aux cirques de Rome et qui disaient aux Césars : *Morituri te salutant* : ceux qui vont mourir te saluent ! Les sentiments des Polonais furent compris des nations de l'Europe, mais les cabinets qui auraient dû seconder la Pologne restèrent sourds à l'appel d'un peuple ami.

Pendant que le tzar Nicolas repoussait tout accommodement et se refusait à toute concession, les cabinets européens, pour couvrir leur pusillanimité, disaient aux Polonais qu'il n'y avait pas moyen de les secourir, car on ne pouvait pas négocier avec une nation en puissance d'un roi qui en même temps était empereur de Russie ; mais que, si la Pologne devenait indépendante, sa position serait plus nette, et qu'alors on pourrait intervenir. En conséquence du refus de Nicolas et des encouragements venus de l'Occident, les Polonais déclarèrent la déchéance des tzars du trône de Pologne, et cette auguste et nationale résolution fut proclamée par la diète tout entière ; composée de sénateurs-palatins, sénateurs-castellans, évêques-sénateurs, nonces terriens des districts, et députés des villes et arrondissements de chaque palatinat.

Voici l'acte de cette déchéance, sanctionné à Warsovie, dans la séance du 25 janvier 1831 :

« Les conventions les plus sacrées sont autant inviolables qu'elles » sont mutuellement et fidèlement observées par les deux parties. » Nos longues souffrances sont connues du monde entier. Les fran» chises jurées par deux souverains, violées tant de fois, délient en » ce jour la nation polonaise de la fidélité qu'elle devait au mo» narque régnant. Les paroles de l'empereur Nicolas disent que le » premier coup de canon que nous tirerons sera le signal de la des» truction totale de la Pologne. Ces paroles, en nous ôtant tout es» poir d'obtenir justice, ne nous laissent qu'un noble désespoir.

» En conséquence, le peuple polonais, représenté par la diète, dé» clare : qu'il est indépendant et qu'il a le droit de disposer de la

» couronne en faveur de celui qu'il jugera digne de la porter, et qui
» lui présentera les garanties les plus solennelles et les plus reli-
» gieuses pour le maintien de la foi et du pacte jurés.

Adam-Georges CZARTORYSKI, *sénateur-palatin, président du Sénat.*

Wladislas-Rawicz OSTROWSKI, *nonce de Piotrkow, du palatinat de Kalisz, maréchal de la chambre des nonces.*

Julien-Ursin Niemcewicz, *sénateur-castellan, secrétaire du sénat.*

Xavier Czarnocki, *député de Stanislawow, du palatinat de Mazovie, secrétaire de la chambre des nonces.*

Augustowski Jean, nonce de Dombrowa, du palatinat d'Augustow.
Baczynski Cyprien, nonce de Sandomir, pal. de Sandomir.
Bartochowski Kasimir, nonce d'Ostrzeszow, pal. de Kalisz.
Barzykowski Stanislas, nonce d'Ostrolenka, pal. de Plock.
Bernatowicz Alexandre, nonce de Jampol, pal. de Podolie.
Biedrzycki Xavier, député de Piotrkow, pal de Kalisz.
Bielinski Jean-Wladislas, sénateur-castellan.
Bielski Ignace, nonce de Krasnostaw, pal. de Lublin.
Bieniecki Louis, nonce de Wengrow, pal. de Podlaquie.
Bienkowski Antoine, sénateur-castellan.
Biernacki Aloïs, député de Siéradz, pal. de Kalisz.
Bninski Alexandre, sénateur-castellan.
Breza Eugène, nonce de Slonim, pal. de Grodno.
Brinken Joseph, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Bronikowski Adam, sénateur-castellan.
Bukowski Jean, nonce d'Olkusz, pal. de Krakovie.
Bykowski Antoine, nonce de Lomza, pal. d'Augustow.
Charzewski Jean, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Chelmicki Vincent, nonce de Prasnysz, pal. de Plock.
Chobrzynski Albert, député d'Ostrolenka, pal. de Plock.
Chodecki Albert, député de Lenczyça, pal. de Mazovie.
Chomentowski François, député de Sandomir, pal. de Sandomir.
Chrzanowski Joseph, nonce de Tomaszow, pal. de Lublin.
Cieszkowski Paul, député de Krasnystaw, pal. de Lublin.
Cissowski Marian, nonce de Lipno, pal. de Plock.
Dembowski Léon, sénateur-castellan.
Dembowski Ignace-lelita, député de Plock, pal. de Plock.
Deskur André, nonce de Kozienice, pal. de Sandomir.
Dolinski Félix, nonce de Krasnik, pal. de Lublin.
Dombrowski François, nonce de Lenczyça, pal. de Mazovie.
Dziencielski Marcellin, évêque de Lublin, sénateur.
Faltz Ernest, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
Floryanowicz Jean, député de Maryampol, pal. d'Augustow.
Frytsch Adam, député de Lublin, pal. de Lublin.
Gawronski Vincent, nonce de Kalwary, pal. d'Augustow.
Gliszczynski Antoine, sénateur-castellan.
Gliszczynski Jean-Nepomuç, nonce de Konin, pal. de Kalisz.
Golenski Xavier, nonce de Luck, pal. de Wolynie.
Gotynski Hyacinthe, nonce de Kamieniec, pal. de Podolie.
Gostkowski Michel, nonce de Stobnica, pal. de Krakovie.
Grabowski François, sénateur-palatin.
Gratkowski Jean, nonce de Konskié, pal. de Sandomir.
Grombczewski Paul, nonce de Pultusk, pal. de Plock.
Gumowski Félix, député de Lukow, pal. de Podlaquie.
Hluszniewicz Antoine, nonce de Boryszow, pal. de Minsk.
Jablonowski Joseph, nonce de Lubartow, pal. de Lublin.
Jablonowski Maximilien, sénateur-palatin.
Jakszewicz Antoine, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
Jasinski Théodore, nonce de Wlodawa, pal. de Podlaquie.
Jelowicki Alexandre, nonce de Hayssyn, pal. de Podolie.
Jezierski Constantin, nonce de Blonié, pal. de Mazovie.
Jezierski Stanislas, nonce de Sienniça, pal. de Mazovie.
Kaczkowski Stanislas, nonce de Sieradz, pal. de Kalisz.
Karwowski Jean-Joachim, nonce de Bialystok, pal. de Bialystok.
Kaszyç Joseph, nonce de Nowogrodek, pal. de Grodno.
Kieniewicz Félix, nonce de Mozyr, pal. de Minsk.
Kisielniçki François, nonce de Biebrza, pal. d'Augustow.
Klimontowicz Jacques, député d'Augustow, pal. d'Augustow.
Kochanowski Michel, sénateur castellan.
Kolysko Adam, nonce d'Upita, pal. de Wilno.
Kossowski Gaëtan, député de Plock, pal. de Plock.
Kozmian Gaëtan, sénateur castellan.
Krasinski Joseph, sénateur castellan.
Kretkowski Joseph, nonce de Kowal, pal. de Mazovie.
Kruszewski Antoine, député de Lomza, pal. d'Augustow.
Kruszewski Vincent, député de Sejny, pal. d'Augustow.
Krasinski Dominique, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Kuczewski Jean, député de Lublin, pal. de Lublin.
Ledochowski Jean, nonce de Jendrzeïow, pal. de Krakovie.
Ledochowski Joseph, nonce de Staszow, pal. de Sandomir.
Lelewel Joachim, nonce de Zelechow, pal. de Podlaquie.
Lempiçki Louis, sénateur castellan.
Lewinski François-Xavier, sénateur castellan.
Libiszewski Antoine, nonce d'Opatow, pal. de Sandomir.
Lopacinski Alexandre, nonce de Dzisna, pal. de Minsk.
Lubienski Pierre, sénateur-castellan.
Lubienski Thomas, sénateur-castellan.
Lubomirski Joseph, sénateur-castellan.
Luniewski Victor, nonce de Szydlow, pal. de Krakovie.
Luszczewski Adam, nonce de Sochaczew, pal. de Mazovie.
Lutostanski Louis, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Malachowski Gustave, nonce de Szydlowieç, pal. de Sandomir.
Malachowski Joseph, nonce de Radzyn, pal. de Podlaquie.
Malachowski Louis, sénateur-castellan.
Malachowski Stanislas, sénateur-castellan.
Malinowski Jacques, nonce de Radomysl, pal. de Kiiovie.
Manugiewicz Nicolas, évêque d'Augustow, sénateur.
Markowski Félix, nonce de Siedlcé, pal. de Podlaquie.
Mazurkiewicz André, député de Zamosç, pal. de Lublin.
Mencinski Albert, sénateur-castellan.
Mierzeïewski Caliste, député de Biala, pal. de Podlaquie.
Mionczynski Ignace, sénateur-palatin.
Mionczynski Stanislas, député de Konin, pal. de Kalisz.
Modlinski Joseph, nonce de Radzieiow, pal. de Mazovie.
Morawski Théophile, nonce de Kalisz, pal. de Kalisz.
Morawski Théodore, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
Morozewicz Caliste, nonce de Lublin, pal. de Lublin.
Morzkowski Augustin, député de Rawa, pal. de Mazovie.
Morzkowski Ignace, nonce de Radomsko, pal. de Kalisz.
Mostowski Thadé, sénateur-palatin.
Mozalski Jean-Kanty, député de Kielce, pal. de Krakovie.
Nakwaski François, sénateur-castellan.
Nakwaski Henri, nonce de Braçlaw, pal. de Podolie.
Niemcewicz Charles-Ursin, nonce de Brzesc-Litewski, pal. de Grodno.
Niemojowski Bonaventure, nonce de Warta, pal. de Kalisz.
Niesiolowski Xavier, sénateur-castellan.
Nowakowski Stanislas, nonce de Stobniça, pal. de Krakovie.
Obniski François, député de Siedlcé, pal. de Podlaquie.
Okecki Jacques, nonce de Rawa, pal. de Mazovie.
Olizar Narcisse, sénateur-castellan.
Ostrowski Albert, sénateur-castellan.
Ostrowski Antoine-Rawicz, sénateur-castellan.
Paç Louis, sénateur-castellan.
Pietkiewicz Louis, nonce de Wilkomierz, pal. de Wilno.
Pietkiewicz Valérien, nonce de Sluck, pal. de Minsk.
Piotrowski Jacques, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Piotrowski Michel, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Plater Louis, sénateur-castellan.
Plater César, nonce de Wilno, pal. de Wilno.
Plater Wladislas, nonce de Wileyka, pal. de Minsk.
Plichta Antoine, nonce de Brzeziny, pal. de Mazovie.
Poletyllo Aloïs, nonce de Chelm, pal. de Lublin.
Poletyllo Jean, sénateur-castellan.
Posturzynski Jean, député de Radom, pal. de Sandomir.
Potocki Herman-Pilawita, nonce de Machnowka, pal. de Kiiovie.
Potoçki Joseph, nonce de Bielsk, pal. de Bialystok.
Potoçki Michel, sénateur-castellan.
Prazmowski Adam, évêque de Plock, sénateur.
Przeciszewski Antoine, nonce de Rosienié, pal. de Wilno.
Pstrokonski Raphaël, nonce de Szadek, pal. de Kalisz.
Puszetnika Jean, député de Radom, pal. de Sandomir.
Radonski Martin, nonce de Pyzdry, pal. de Kalisz.
Radziwill Michel, sénateur-palatin.
Rembielinski Victor, sénateur-castellan.
Rembowski Antoine, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
Rostworowski Jean-Nepomuç, nonce de Czersk, pal. de Mazovie.
Rozenwerth Joseph, nonce de Tarnogrod, pal. de Lublin.
Rulikowski Vincent, sénateur-castellan.
Sabbatyn Xavier, nonce d'Olgopol, pal. de Podolie.
Sierakowski Gaëtan, sénateur-castellan.
Skorkowski Charles-Sarius, évêque de Krakovie, sénateur.
Slaski Théodore, nonce de Kielcé, pal. de Krakovie.
Slubiçki Augustin, sénateur-castellan.
S[illegible]ki Eugène, nonce de Brzesc-Kujawski, pal. de Mazovie.
Soltyk François, sénateur-castellan.
Soltyk Romain, nonce de Konskié, pal. de Sandomir.
Soltyk Stanislas, sénateur-castellan.
Soltyk Wladislas, député de Miechow, pal. de Krakovie.
Starzenski Joseph, nonce de Tykocin, pal. d'Augustow.
Starzynski Ignace, nonce de Zgierz, pal. de Mazovie.
Stoiowski Jean, nonce de Lelow, pal. de Krakovie.
Sucheçki Florian, nonce de Wiélun, pal. de Kalisz.
S[illegible]ski Antoine, nonce de Solec, palatin de Sandomir.
Swidzinski Constantin, nonce d'Opoczno, pal. de Sandomir.
Swiniarski Etienne, nonce de Stanislawow, pal. de Mazovie.

Swirski Joseph, nonce de Hrubieszow, pal. de Lublin.
Szaniecki Jean-Olrych, député de Stobniça, pal. de Krakovie.
Szymanowski Alexandre, nonce de Warsovie, pal. de Mazovie.
Szymczykiewicz Jean, nonce de Piliça, pal. de Krakovie.
Szymonski Sébastien, député de Pistrkow, pal. de Kalisz.
Tarnowski Jean-Amor, sénateur-castellan.
Tchorzewski Daniel, nonce de Human, pal. de Kiiovie.
Tomaszewski Joseph-Boncza, nonce de Lipowieç, pal. de Kiiovie.
Trzcinski François, nonce d'Orlow, pal. de Mazovie.
Turski Jean, nonce de Ploçk, pal. de Ploçk.
Tymowski Thomas-Kanterbury, nonce de Czenstochow, pal. de Kalisz.
Tyszkiewicz Thadé, sénateur-castellan.
Tyszkiewicz Vincent, nonce de Skwira, pal. de Kiiovie.
Walchnowski André, nonce de Szydlow, pal. de Krakovie.
Walewski Ferdinand-Kolonna, nonce de Miechow, pal. de Krakovie.
Walewski Michel-Kolonna, nonce de Skalmierz, pal. de Krakovie.
Waszkiewicz Vincent, député de Brzesc-Kuïawski, pal. de Mazovie.
Wenglinski Albert, député de Hrubieszow, pal. de Lublin.
Wengrzecki Stanislas, senateur-castellan.
Wenzyk François, sénateur-castellan.
Wenzyk Ignace, nonce de Losiça, pal. de Podlaquie.
Wichlinski Pierre, sénateur-castellan.
Wieloglowski Gaspard, sénateur-castellan.
Wielopolski Alexandre, nonce de Grodno, pal. de Grodno.
Wieszczyçki Rodolphe, nonce de Gostynin, pal. de Mazovie.
Wiszniewski Simon, sénateur-castellan.
Wiszniewski Joseph, député de Kalwary, pal. d'Augustow.
Witkowski Clément, député de Mlawa, pal. de Ploçk.
Witkowski Constantin, nonce de Mlawa, pal. de Ploçk.
Wodzicki Stanislas, sénateur-palatin.
Wodzinski Mathias, sénateur-castellan.
Wolowski François, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Worcell Stanislas-Gabriel, nonce de Rowno, pal. de Wolynie.
Wozniçki Michel, sénateur-castellan.
Wyszynski Thomas, nonce de Zamosc, pal. de Lublin.
Zaleski Bogdan, nonce de Taraszcza, pal. de Kiiovie.
Zaleski François, nonce de Lukow, pal. de Podlaquie.
Zambrzyçki Louis, nonce de Braslaw, pal. de Wilno.
Zarczynski Aimé, nonce de Winniça, pal. de Podolie.
Zawadzki Antoine, député de Sochaczew, pal. de Mazovie.
Zawadzki Wladislas, nonce de Biala, pal. de Podlaquie.
Zelinski Ignace, député de Sandomir, pal. de Sandomir.
Ziemiençki Joseph, député de Wiélun, pal. de Kalisz.
Zienkowicz Joseph, nonce d'Oszmiana, pal. de Wilno.
Zwan Valentin, député de Gostynin, pal. de Mazovie.
Zwierkowski Valentin, député de Warsovie, pal. de Mazovie.

Ces noms, que nous avons rangés par ordre alphabétique, contiennent les signatures ou les adhésions à cet acte. Les *treize* membres qui se sont abstenus de signer ou d'adhérer sont :

Gostkowski Joseph, nonce de Krakovie, palatinat de Krakovie.
Grabowski Stanislas, sénateur-palatin.
Grabowski Thomas, sénateur-castellan.



Déchéance du tzar Nicolas Ier du trône de Pologne, à la séance de la diète du 25 janvier 1831 à Warsovie.

Gutkowski Jean-Marcel, évêque de Podlaquie, sénateur.
Jablonski François, député d'Olkusz, pal. de Krakovie.
Jezierski Jean, nonce de Garwolin, pal. de Podlaquie.
Krasinski Vincent, sénateur-palatin.
Potoçki Alexandre, sénateur-castellan.
Sobolewski Valentin, sénateur-palatin.
Starzynski Ignace, nonce de Zgierz, pal. de Mazovie.
Walewski Alexandre, sénateur-castellan.
Wielopolski Jean, sénateur-castellan.
Zamoyski Stanislas, sénateur-palatin, président du sénat.

Par un rapprochement étrange, le nombre *treize* se retrouve aux époques marquées par l'influence directe de la Russie en Pologne. Ainsi, lors de la factieuse élection d'Auguste II, à Warsovie, en 1697, *treize* sénateurs portèrent les votes sur le protégé du tzar Pierre Ier. Lors de l'élection d'Auguste III, à Praga, en 1733, *treize* sénateurs seulement donnèrent leurs voix à l'élu de la tzarine Anna-Yvanovna. En 1764, les plus actifs partisans de Stanislas-Auguste, l'élu de la tzarine Catherine, étaient aussi au nombre de *treize*. A la séance de la diète du 3 mai 1791, les principaux opposants à la constitution étaient au nombre de *treize* sénateurs ou nonces. Le premier noyau de la confédération de Targowiça, en 1792, se composait aussi de *treize* individus. En 1794, à l'époque de la révolution, il y eut, tant

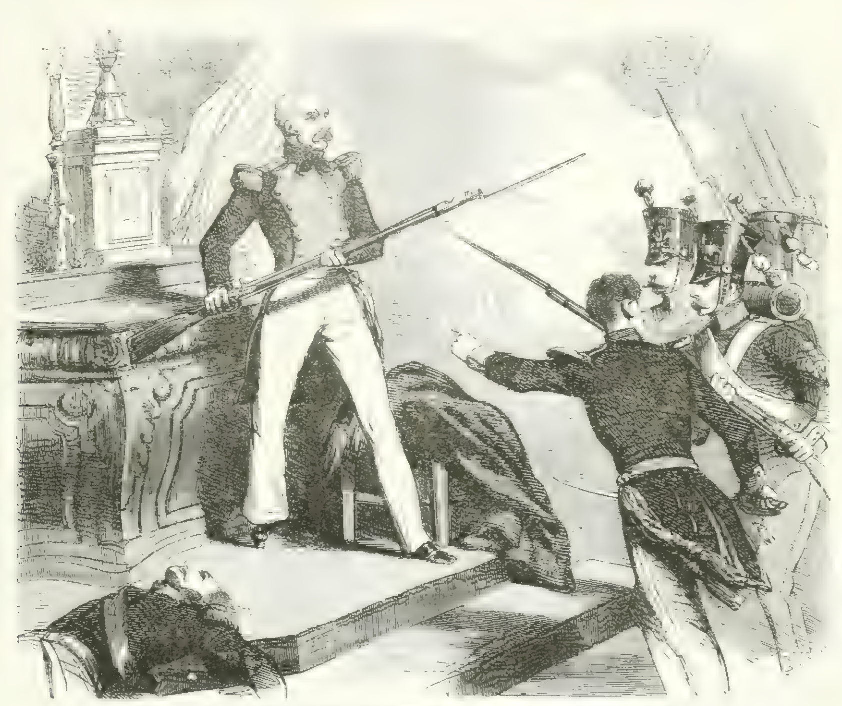
à Wilno qu'à Varsovie, *treize* exécutions d'hommes politiques, coupables de leur dévouement à la Russie.

L'acte de la déchéance de 1831 fut communiqué aux cabinets de l'Occident; il n'y avait donc aucun prétexte à temporiser, à hésiter; alors ces cabinets prétendirent qu'ils entendaient par intervention, *intervention purement diplomatique*, que c'était tous leurs moyens d'action auprès de la cour de Pétersbourg; mais que cette voie de conciliation leur était fermée, puisque les Polonais avaient prononcé la déchéance des tzars !...

Malgré les mécomptes, malgré l'absence de tout secours, malgré les hostilités plus ou moins patentes de la Prusse et de l'Autriche, les Polonais soutinrent une lutte victorieuse pendant dix mois consécutifs ; ils prouvaient au monde qu'ils méritaient l'aide et la protection des puissances amies. Abandonnés de tous, ils allaient triompher après des combats sanglants, quand la Russie effrayée pensa que le moment était venu d'entamer des négociations qui avaient pour but de promettre, de tromper et de trahir. Ainsi la Pologne ne de reconquérir leur patrie. En 1833 et en 1846 ils tentèrent de nouvelles insurrections; il y eut des victimes et des martyrs. En 1848, la chute de Louis-Philippe et la proclamation de la république à Paris semblaient ouvrir une nouvelle ère à la nationalité polonaise. Les Polonais se dévouèrent encore une fois; mais la république du 24 février abandonna les peuples qu'elle avait surexcités.

Au grand parlement de Francfort, les Allemands semblaient d'abord être favorables à la Pologne. Les Polonais du pays et ceux de l'émigration en France y envoyèrent des représentants pour plaider la cause de leur patrie. Parmi les premiers, Wladislas Niegolewski se fit remarquer par ses talents, son patriotisme et son activité; il parvint à attirer l'attention de l'Allemagne sur la question polonaise en la faisant voir sous son véritable jour, et il mérita le titre honorable d'*advocatus patriæ;* mais le parti libéral allemand dut s'effacer sous les efforts de la réaction, contraire aux intérêts de la Pologne.

Ailleurs, c'est-à-dire en Italie, en Hongrie et en Transylvanie, les Polonais défendirent les peuples opprimés contre la soldatesque des



Mort du général Joseph Sowinski à Wola, près Varsovie, le 7 septembre 1831.

succomba pas sous les forces militaires de la Russie, mais sous la triple action de la diplomatie moskovite. En effet, lorsqu'en septembre 1831, la Pologne tombait, elle avait 80,000 hommes de troupes et un trésor considérable, tandis que la Russie n'avait que 100,000 hommes et un trésor épuisé !...

A l'attaque de Varsovie les Russes eurent près de trente mille hommes hors de combat ; on voit donc que cette capitale aurait pu se défendre si le généralissime polonais n'eût commandé la retraite pour faire *régner l'ordre à Varsovie!* Ainsi la trahison était consommée!

Parmi les traits de courage qui se multiplièrent dans la révolution du 29 novembre, un des plus beaux faits est certainement la mort héroïque du général Joseph Sowinski. Quand le fort de Wola fut enlevé par les Russes, Sowinski se retira dans la chapelle, s'adossa au maître-autel et se défendit avec un fusil, mais bientôt il succomba sous les baïonnettes moskovites. Cet illustre vétéran des guerres de Napoléon avait perdu une jambe à la bataille de la Moskova, à Borodino, le 7 septembre 1812, et il mourut glorieusement dix-huit ans après, jour pour jour, en défendant la plus sainte des causes.

Depuis 1832 le tzar Nicolas n'eut plus qu'une pensée : dénationaliser d'abord, et ensuite assimiler la Pologne à l'empire russe. L'émigration fut la conséquence de ces menaces, et les Polonais se répandirent sur tout le globe pour protester et pour attendre le moment deux puissances copartageantes. Pendant que la légion polonaise combattait vaillamment en Hongrie, le général Joseph Bem acquérait en Transylvanie une réputation européenne, et son nom seul était la terreur des Autrichiens et des Russes. Le tzar mit sa tête à prix sans l'obtenir, lorsqu'à la suite de la trahison, la Hongrie succomba, et Bem fut obligé de chercher asile en Turquie, et lorsque la Russie exigeait son extradition, le sultan déclara que Bem s'étant fait musulman, ne pouvait plus être livré à la Russie. Bem n'était devenu musulman que de nom, et pour calmer les susceptibilités de Nicolas, le sultan consentit à assigner à ce général, Alep pour résidence. A ce moment le tzar élaborait déjà ses projets envahissants contre la Turquie; il redoutait que Bem ne reparût sur le Danube; il cherchait donc à paralyser l'action future d'un ennemi plus redoutable qu'une armée, quand tout à coup le monde apprit que le héros polonais était mort subitement dans la journée du 10 décembre 1850!

Dans ce tableau de la Pologne politique, civile et militaire, nous ne pouvons pas oublier comme complément la *Pologne industrielle*, c'est-à-dire les aptitudes, les richesses et le rôle que la force des choses assigne à ce pays, à l'Exposition universelle actuelle de Paris. A cet effet, nous reproduisons l'article dû à la plume patriotique de M. Christin Ostrowski, article inséré dans le *Siècle*, journal dévoué

à la défense de la cause polonaise, par l'organe de M. L. Havin, directeur politique, et M. Léon Plée, rédacteur en chef. M. Léon Plée s'est déjà attiré la reconnaissance de la Pologne dans un ouvrage intitulé le *Passé d'un grand peuple*, publié en 1847, et qui est rempli des plus nobles et des plus généreuses sympathies. Nous donnons de ce livre un passage remarquable, qui porte le caractère d'une prophétie accomplie :

... Qu'est-ce au fond que l'empire russe? C'est l'ancien et vague empire des Scythes, pas davantage! Cyrus a trouvé le terme de ses expéditions dans ce dernier, Napoléon dans le premier. Les choses n'ont pas changé. La Scythie ne peut pas être conquise. Mais, à peine de mourir, l'Occident ne doit pas supporter qu'elle déborde sur elle.

» Déborde-t-elle, oui ou non? Qu'est-ce qui la sépare de l'Occident? Rien. Elle touche à l'Allemagne; elle convoite Constantinople: elle va peser par deux points sur les pays civilisés; elle va nous envahir sur deux lignes immenses. Est-ce vrai, oui ou non? Est-ce vrai en Europe, est-ce vrai en Asie, où elle touche aux possessions de la Carthage moderne? Est-ce vrai en Amérique, où elle s'avance et va trouver aussi la race anglaise. Possède-t-elle, oui ou non, la plus forte part du globe? Demandez à tous les précis de géographie. Est-elle ambitieuse, est-elle modérée? demandez à son passé. Porte-t-elle avec soi la civilisation? demandez à la Pologne.

» Une question de vie ou de mort se dresse donc pour l'Europe occidentale, pour l'Europe civilisée. L'attentat de 1846 sur Krakovie n'a pas fait faire de progrès à cette question. Il a fixé l'attention sur elle: il s'agit d'être ou ne pas être; non pas demain, après-demain, dans un siècle, mais à un jour qui vient, qui viendra si on ne l'éloigne indéfiniment.

» La nécessité mettra donc les armes aux mains de l'Europe occidentale, et fera ce que n'auront pu faire les grandes idées. Le premier soin de l'Europe occidentale, en prenant les armes, sera de relever la Pologne; le premier soin de la Scythie, en se préparant pour la défense, ce sera d'essayer de se faire des alliés de ses esclaves d'aujourd'hui, en brisant leurs chaines.

» Or, la victoire peut-elle être douteuse? L'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne, la catholicisme, la civilisation, le droit, la justice, l'ordre, l'humanité, la philosophie, la liberté se laisseront-elles battre par la Scythie?

» Par la raison que nous sommes chrétiens, et dans notre bon sens, nous ne le croyons pas.

» Emigrés polonais, vous pouvez donc espérer comme vous espérez, sentir votre patrie comme vous la sentez, la toucher du regard et du cœur comme vous la touchez. Vous pouvez préparer la reconstruction du temple et le renouvellement des anciens livres, car la nécessité, le *salus suprema lex esto*, veulent que le temple soit reconstruit, que les livres ne soient plus un souvenir. Entre vous et la Scythie, entre être ou ne pas être, l'Europe, qui sera appelée à décider, choisira nécessairement pour elle et pour vous. Que dis-je? Elle a choisi, et si la guerre contre les ennemis de l'Occident n'a pas encore fait entendre la voix terrible du canon, elle n'en existe pas moins sourde et implacable. La Pologne est rétablie dans tous les cœurs justes, libres et sensés. Encore un pas, elle le sera sur ce territoire, dont chaque place a été marquée par un sacrifice au devoir et à la liberté. »

Voici maintenant les principaux passages de l'article de M. Christin Ostrowski sur l'*exposition polonaise*.

« Quelque modeste que soit le contingent fourni par l'industrie polonaise à l'exposition de Paris, nous devons cependant y constater sa présence, soit que ses produits portent la désignation autrichienne, pour la Galicie, ou la désignation prussienne, pour le grand-duché de Posen. La Russie seule, parmi tous les Etats de l'Europe, a brillé par son absence complète à ce grand concours de la civilisation moderne, et la malheureuse province, échue depuis 1815 à sa tutelle, c'est-à-dire au moins les trois quarts de la Pologne démembrée, a dû nécessairement s'abstenir à l'exemple de la métropole. Ce n'est donc que pour une portion très-minime de son territoire, que la Pologne a pu se faire représenter, et encore sous un nom apocryphe qui lui est tout aussi étranger et peu sympathique que celui de la Russie. Ajoutons-y que les circonstances actuelles, dont le poids se fait ressentir dans toute son étendue, ont considérablement amoindri son mouvement industriel, en l'excluant presque tout entière de ce concours fraternel des nations; que ses grandes fabriques, fondées durant sa période d'indépendance restreinte, de 1815 à 1830, sont pour la plupart tombées ou même fatalement anéanties : comme par exemple la ville de Zgierz, naguère florissante, qui envoyait des draps polonais jusqu'aux frontières de la Chine, aujourd'hui ruinée, dépeuplée; car le tzar a fait déporter tous les fabricants dans l'intérieur de la Russie, et enrôler tous les ouvriers dans les régiments du Kaukase... Quant aux draps de prix, les bures grossières fabriquées par les mougiks lui suffiront amplement pour vêtir ses soldats et ses officiers. Il en est de même des fabriques de drap d'Ozorkow, de Tomaszow, de Rawa; des usines de Bobrza, de Bialogon, de Kielcé, etc.

Il ne faut donc pas s'étonner si ce pays, jadis un des plus productifs du monde entier, désigné dès le XVe siècle du nom de *grenier de l'Europe*, n'ait pu révéler son existence que par quelques échantillons attestant sa grandeur déchue et sa fécondité tarie par l'esclavage. La Pologne entière, unie, ne se trouve pas parmi les peuples de l'Europe, elle ne peut donc se trouver à l'exposition universelle. Quoi qu'il en soit, recueillons avec soin, avec dévotion, cette étincelle de sa vie inextinguible, comme un indice certain de ce qu'elle deviendra dans l'avenir, dès qu'elle sera rendue à la liberté, à la civilisation, à elle-même; dès qu'elle aura cessé d'enfanter pour la mort, de nourrir ses ennemis, d'enrichir ses spoliateurs et ses bourreaux...

» Nous voyons d'abord les magnifiques échantillons envoyés par les deux provinces de Galicie et de Posen, et que nous regrettons de ne pas voir assemblés en faisceau, comme on l'a fait pour les produits de l'Algérie, afin de pouvoir apprécier d'un coup-d'œil leurs qualités et les comparer avec ceux des autres contrées. Nous les réunirons toutefois dans cette rapide énumération.

» Ce sont d'abord les minerais de fer, les fontes et les fers forgés de l'est des Karpates, envoyés par la *chambre de commerce de Léopol*, le soufre brut et raffiné des mines de Swoszowicé, près de Krakovie; le naphte, le goudron et l'asphalte de Fustanowicé; le bois d'orme de la *Société d'économie rurale de Léopol*; la térébenthine de Rzemien, près de Tarnow; celle de Milkow, près de Zolkiew; les fèves, le chènevis et les grains de trèfle de Bolozowicé, près de Stanislawow; le tabac de semence hollandaise de Chomiakowka, près de Czortkow, la laine fine de la *Société rurale de Léopol*; le miel et la cire de Boryszkowicé, près de Czortkow; les liqueurs de Léopol; le lin de Borki. Puis, en fait de produits manufacturés, l'appareil pour l'évaporation du jus de sucre par retour de la vapeur de Dolainski, à Vienne; les machines agricoles et l'affût pour marine d'Ernest Bludowski; les fils de laine teints et non teints de Lisowicé, près de Czorkow; les treillis à sacs de Przeworsk, près de Rzeszow, et enfin ces vêtements, qui attirent à la fois nos regards et nos cœurs, désignés dans le catalogue sous le numéro 516, comme suit : « Habit national de paysan dit *sukmana* fait de drap ordinaire de Galicie. » Drap ordinaire, si l'on veut, mais quel merveilleux travail! quel luxe de broderies en ruban de laine colorée sur fond blanc ou brun foncé!...

Remarquons que la tranche méridionale de la Galicie, celle qui longe les Karpates, a exposé bien plus de produits que l'autre, avoisinant la Wistule et le San, comme si le souffle empesté de la Russie inculte et déserte tarissait jusque chez ses voisins les sources de la production, secondée par le travail et l'intelligence humaine. « Où mon cheval a passé, l'herbe cesse de croître, les champs deviennent stériles! » disait Attila; et le barbare avait trois fois raison. Le despotisme russe tient en même temps du simoun du Sahara et de l'hiver de Sibérie : il renverse les villes, tue les habitants et pétrifie les cadavres.

» Les produits du grand-duché de Posen, sans doute à cause de la situation particulière de la Prusse en face des puissances de l'Occident, sont beaucoup moins nombreux et moins variés que ceux de la Galicie; il serait difficile de les classer dans un ordre systématique; on les croirait plutôt jetés au hasard et à la dérobée sur les étalages de l'Exposition comme les épaves d'un naufrage. Signalons toutefois les douves de chêne de Posen, le froment blanc, les laines brutes et lavées de Laszyzywiec, le sulfate d'ammoniaque extrait de la tourbe, et le *guano de Posen*, extrait des cheveux, de la corne, des cuirs, des chiffons, etc., etc.; la bière d'orge de Danzig, les pontons portatifs de toile à voile gommée de F. Oswiecimski, à Berlin; les soies grèges et dévidées de Paradyż près de Miedzyrzec (Meseritz); les tapis de pelleterie de Leszno (Lissa), et enfin l'ambre jaune de Danzig, travaillé en bijoux, colliers, bouquins et autres objets dont nos villageoises font un si grand cas...

» Les arts d'agrément n'ont pas été non plus oubliés : beaucoup d'excellents pianos, signés par des facteurs polonais, ont été envoyés à l'exposition. Citons en première ligne celui de Wiszniewski jeune, de Danzig...

» Voilà pour les produits des deux provinces polonaises, énumérés d'une manière toute sommaire et nécessairement incomplète. Ajoutons-y que les faux polonaises, qui occupent le sommet de la pyramide des instruments aratoires dans l'annexe, quoique les plus courtes, sont réputées les meilleures; que les farines, les blés en gerbes, et surtout les laines provenant de notre industrie agricole, sont, de l'aveu de tous, de premier ordre, et ne souffrent aucune comparaison.

» A côté de ces envois de la Pologne elle-même se trouvent les produits exposés par les réfugiés établis sur tous les points de l'Europe, et qui n'ont pas voulu rester étrangers à son mouvement industriel. Ce sont d'abord les pianos de M. Jastrzembski, facteur du roi des Belges, parmi lesquels nous avons remarqué un piano droit transpositeur en palissandre, de six octaves trois quarts, richement sculpté et garni de bronzes d'un goût exquis, et qui lui a déjà valu la *price-medal* à l'exposition de Londres.

» L'horlogerie de Patek, de Genève, est digne de sa réputation européenne. Ses montres microscopiques pour lorgnons, bracelets, colliers et flacons de senteur, sont des chefs-d'œuvre de précision, de délicatesse et de bon goût. Ses chronomètres de poche ont toute la régularité des grandes montres de marine.

» M. Netrebski, ancien élève de l'école centrale de Paris, a inventé une machine à vapeur à cylindre mobile et oscillant d'une simplicité remarquable.

» Les modèles d'estampes, de gravures sur bois, d'imprimés et de lithographies sur papier non préparé de l'invention d'Adam Pilinski, à Paris, sont, pour la composition comme pour le fini, dignes des plus grands éloges, ainsi que les dessins de Lubienski pour impressions sur étoffes. La verrière de madame Hermanowska, de Troyes, peinte en émail, est d'un dessin irréprochable.

» Parmi les produits de l'Algérie, les oranges, les fèves, les pavots, les farines de blé tendre et dur, etc., de M. Kaczanowski, frappent tous les yeux par leur magnificence, leur éclat, leur maturité. Un fils d'agriculteur polonais ne pouvait plus noblement employer son temps, son activité, son intelligence, que d'offrir en hommage à la France des fruits tirés du sein de cette terre conquise sur le désert et fécondée aussi par le sang polonais.

» Citons encore pour mémoire le plan de drainage de Koscieski, au Bois-le-Houx; le compteur à l'usage des usines de M. Gaiewski, à Corbeil; les tissus imperméables et les mesures linéaires sur rubans de M. Dybowski, à Charonne; les impressions sur châles, mérinos, foulards, crêpes de Chine, de Stanowicz, à Paris; les chocolats et dragées de Lemanski, à Reims; les fils de laine, draps de castors et cuirs de Witkowski, à Vire; les armures, coffres et ornements anciens, reproduits en fer et en acier par Wendeski; les papiers de luxe et de bureau, les étiquettes gaufrées de F. Appelt, et enfin les machines ingénieuses à compter de M. Joseph Baranowski, à Paris. »

ROIS DE POLOGNE.

DYNASTIE DES LECHS.

Lech Ier.	550-5.5
Wizimir Ier.	655-695
XII Palatins.	695-700
Krakus Ier.	700-728
Lech II.	728-750
Wanda.	750-760
XII Palatins.	760-770
Leszek Ier ou Przemyslas.	770-804
Leszek II.	804-810
Leszek III.	810-825
Popiel Ier.	825-830
Popiel II.	830-860

DYNASTIE DES PIASTS.

Piast, régent pour son fils Ziémowit.	860-884
Ziémowit.	884-894
Leszek Ier (IV).	894-913
Ziémomysl.	914-958
Miéczyslas Ier.	958-992
Boleslas Ier le Grand.	992-1025
Miéczyslas II.	1025-1034
INTERRÈGNE.	1034-1040
Kazimir Ier.	1040-1058
Boleslas II le Hardi.	1058-1080
INTERRÈGNE.	1080-1081
Wladislas Ier Herman.	1081-1102
Boleslas III Bouche de travers.	1102-1139
Wladislas II.	1139-1148
Boleslas IV le Frisé.	1149-1173
Miéczyslas III le Vieux 1°.	1173-1177
Kasimir II le Juste 1°.	1177-1189
Miéczyslas II le Vieux 2°.	1190
Kasimir II le Juste 2°.	1191-1194
Leszek II (V) le Blanc 1°.	1195-1200
Miéczyslas III le Vieux 3°.	1200-1201
INTERRÈGNE.	1202
Wladislas III Jambes deliées.	1203-1206
Leszek II (V) le Blanc 2°.	1206-1227
Boleslas V le Pudique (avec la régence).	1227-1238
Boleslas V le Pudique (seul)	1229-1279
Leszek III (VI) le Noir.	1380-1289
INTERRÈGNE.	1289
Boleslas VI.	1289
Henry Ier le Probe.	1290
Wladislas IV le Nain 1°.	1290
Przémyslas Ier 1°.	1290-1291
Wenceslas Ier de Bohême 1°.	1291-1295
Przémyslas Ier 2°.	1295-1296
Wladislas IV le Nain 2°.	1296-1300
Wenceslas Ier de Bohême 2°.	1300-1305
Wladislas Ier (IV) le Nain 3°.	1305-1333
Kasimir Ier (III) le Grand.	1333-1370
Louis Ier de Hongrie	1370-1382
INTERRÈGNE.	1382-1384
Hedwige	1384-1386

DYNASTIE DES JAGELLONS.

Wladislas II (V) Jagellon-Olgerdovitsch.	1386-1434
Wladislas III (VI) le Varnénien.	1434-1444
INTERRÈGNE.	1444-1447
Kasimir II (IV).	1447-1492
Jean Ier-Albert.	1492-1501
Alexandre Ier.	1501-1506
Sigismond Ier le Vieux.	1506-1548
Sigismond II-Auguste Ier.	1548-1572

ROIS ÉLECTIFS.

INTERRÈGNE.	1572-1573
Henri II Valois.	1573-1574
INTERRÈGNE.	1574-1575
Etienne Ier Batory.	1575-1586
INTERRÈGNE.	1587
Sigismond III Wasa.	1587-1632
INTERRÈGNE.	1632
Wladislas IV (VII) Wasa.	1632-1648
INTERRÈGNE.	
Jean II-Kasimir III (V) Vasa.	1648-1668
INTERRÈGNE.	1668-1669
Michel Ier Wisniowiecki	1669-1673
INTERRÈGNE.	1673-1674
Jean III Sobieski.	1674-1696
INTERRÈGNE.	1696-1697
Frédéric Ier-Auguste II 1°	1697-1704
Stanislas Ier Leszczynski 1°.	1704-1709
Frédéric Ier-Auguste II 2°.	1709-1733
Stanislas Ier Leszczynski 2°.	1733
Frédéric II-Auguste III.	1733-1763
INTERRÈGNE.	1763-1764
Stanislas II-Auguste IV Poniatowski.	1764-1795

ANÉANTISSEMENT POLITIQUE Légions.	1796-1806
Frédéric III-Auguste V, grand-duc de Varsovie (imposé).	1807-1814
Alexandre Ier (II), tzar de Russie (s'imposant, ou Samozvaniétz).	1815-1825
Nicolas Ier, tzar de Russie (s'imposant).	1825-1855
(Déchéance de Nicolas en 1831.)	
Alexandre II, (III) tzar de Russie (s'imposant).	1855-....

Au commencement de cet ouvrage, nous avons dit que la Pologne était le plus ancien Etat des peuples slaves, qu'il présentait le tableau d'une civilisation avancée, et celui de la vie politique et intellectuelle dans tout son développement. Nous avons compris que pour compléter la valeur de ces assertions, il faudrait donner des preuves à l'appui, et notre cadre restreint s'y refuse; mais pour suppléer, nous donnons ici la liste chronologique des principaux personnages qui ont marqué dans toutes les branches des connaissances humaines en Pologne. En citant leurs noms, prénoms, années de naissance et de mort, on sera à même de faire des recherches dans les biographies, les encyclopédies, les bibliographies, et dans les histoires de la littérature polonaise. Cette liste renferme les noms des Polonais, des Polonaises et des étrangers naturalisés en Pologne. Les personnages qui figurent ici appartiennent à toutes les classes de la société et à différentes religions; mais le mérite et les talents les rendent égaux devant la postérité.

Les Slaves qui entourent la Pologne devraient suivre notre exemple, et donner aussi la liste de leurs célébrités; on jugerait alors quel est l'avenir qui attend la Pologne, et par la force des choses et des dates, on en arriverait à conclure qu'il serait plus historique, plus utile et plus glorieux d'établir un *Pan-Polonisme* libéral qu'un *Pan-Slavisme* despotique tzaro-moskovite, dont on parle tant!...

Si les guerriers polonais ne figurent pas dans notre nomenclature patriotique, c'est que leur nombre est trop considérable, et que nous leur réservons une place dans un plus vaste espace.

The chief glory of every people arises from its authors. Samuel Johnson.

SCIENCES.

Théologie, Controverse, Sermons.

Jordan.	930-1001	Stoyk[illegible] (Stanislas).	1330-395	Strzempinski (Thomas).	1380-460	Bialobrzeski (Martin).	1[illegible]00-570
Radzym.	940-1006	Mathieu de Krakovie).	1335-406	Kanty (Jean).	1397-473	Lwowczyk ou Leopolita (J.).	1527-572
[illegible] (Simon).	960-1129	Plichta (Jacques).	1340-407	Kazimirski (Jean).	1410-487	Iserels (Moïse).	1540-573
[illegible] (François).	1120-198	Tromba (Nicolas).	1345-422	[illegible] (Albert).	1435-506	Seklucyan (Jean).	1495-578
Fulko ou Pelka.	1190-258	Kurdwanowski (Jacques).	1340-425	Dobczycki (Jean).	1440-507	[illegible] (G.).	1503-570
Tarnowski (Janus).	1205-282	Skarbimir (Stanislas).	1355-425	[illegible] (Nicolas).	1442-518	Hosius (Stanislas).	1503-579
Romka (Jean).	1220-301	Jastrzembiec (Albert).	1360-436	Radziwill (Albert Ier).	1478-519	[illegible] (Valerien).	1504-579
Swinka (Jacques).	1230-313	[illegible] (Nicolas).	1370-445	[illegible] (Jean).	1431-521	Izrael (George).	1500-588
[illegible] (Jean-Lodzia).	1270-346	[illegible] (Paul).	1380-450	Radziwill (Nicolas IV).	1470-546	Gorski (Jacques).	[illegible]
Wronki (Janislas).	1280-367	Lasocki (Nicolas).	1385-450	[illegible] (Albert).	1508-558	[illegible] (Jacques).	[illegible]
Bogoria Skotnicki (Jaroslas).	1276-376	Elgot-[illegible] (Jean).	1380-452	Kozminski (Benoît).	1497-559	Warszewicki (Stanislas).	1527-591
Zawisza de Kurozwenki.	1298-380	Galka (André).	1390-455	Laski (Jean).	1495-560	[illegible] (Anne).	1518-592

Sokolowski (Stanislas).	1536-592
Nidecki (André).	1530-593
Budzynski (Stanislas).	1533-593
Wujek (Jacques).	1540-597
Niemojewski (Jean).	1520-598
Rahoza (Michel).	1530-598
Laterna (Martin).	1553-598
Wereszczynski (Joseph).	1550-599
Budny (Simon).	1540-600
Socin (Faustin).	1539-604
Nikowski (Simon).	1540-605
Laba (Pierre).	1546-606
Budny (Bieniasz).	1546-606
Terlecki (Cyrille).	1540-607
Czechowicz (Martin).	1540-608
Turnowski (Sim.-Th.).	1544-608
Giedroyc (Melchior).	1545-608
Wolan (André).	1530-610
Lasicki (Jean).	1540-610
Treter (Thomas).	1550-610
Lubomlczyk (Severin).	1535-612
Skarga-Pawenzki (Pierre).	1536-612
Rybinski (Mathias).	1566-612
Padniewski (Stanislas).	1540-613
Pociey (Hypace).	1545-613
Powodowski (Jérôme).	1547-613
Zoltowski (Mathias).	1574-614
Schoen (André).	1540-616
Grodzicki (Stanislas).	1541-615
Laszcz (Martin).	1551-615
Gorski (Simon).	1568-616
Kramski (Christophe).	1556-618
Paç (Nicolas).	1570-619
Smiglecki (Martin).	1572-619
Zebrowski (Félix).	1580-619
Slupeçki (Samuel).	1540-620
Sawicki (Gaspard).	1542-620
Zamoyski (Georges).	1550-620
Borkowski (Olbracht).	1550-620
Biskupski (Pierre).	1560 620
Schmalz (Valentin).	1572-622
Lubieniecki (André).	1551-623
Radziwill (Christophe III-N.).	1607-623
Tyszkiewicz (Janus).	1544-624
Zygrowski (Jean).	1574-624
Moskorzewski (Jérôme).	1545-625
Wargocki (André).	1546-625
Zawadzki (Georges)	1548-625
Dambrowski (Samuel).	1577-625
Kiszka (Stanislas).	1570-626
Turnowski (Jean).	1557-629
Szyszkowski (Martin).	1565-630
Wollowicz (Eustache).	1568 630
Arciszewski (Elie).	1570-630
Ambroski (Mathias).	1580-630
Rudomina (André).	1558-631
Szyrwind (Constantin).	1560-631
Lubieniecki (Stanislas) aîné.	1559-633
Mikolaiewski (Daniel).	1560-633
Smotrycki (Melèce).	1568-633
Crellius (Jean).	1590 633
Olszewski (Jacques).	1560-634
Birkowski (Fabien).	1566-636
Rudzki (Joseph-Wenzyk).	1560-637
Bzowski (Abraham).	1567-637
Siemuski (Jacques).	1568-638
Zaslawski (Alexandre).	1565-640
Kisiel (Eustache).	1570-640
Wadowita (Martin).	1567-641
Rupniewski (Joachim).	1570-643
Szembek (Frédéric).	1570-644
Makowski (Jean).	1588-644
Bembus (Mathieu).	1565-645
Oborski (Thomas).	1572-646
Bloski (Mathias).	1580 646
Dzialynski (Gaspard).	1582-646
Miiakowski (Hyacinthe).	1585-648
Wengierski (André).	1600-649
Sakowicz (Cassius).	1564-650
Paprocki (Bartholomée).	1570-650
Lubienski (Mathias).	1572-652
Leniczycki (Nicolas).	1574-651
Zamoyski (Jean).	1585-655
Stélawa (Anastase).	1590-655
Radziwill (Albert).	1590-656
Ruar (Martin).	1600-657
Sanguszko (Jérôme).	1603-657
Parczewski (Pierre).	1605-659
Schlichting (Jonas).	1592-661
Zawisza (Jean).	1605-661
Bodocki (Laurent).	1607-661
Druzbicki (Gaspard).	1591-662
Kochanowski (André-Alex.)	1618-667
Tyzenhauz (Gaspard).	1620-669
Komenski (Jean-Amor).	1592-671
Radziwill (Nicolas XV-F.).	1659-672
Czartoryski (Florian).	1605-673
Lubieniecki (Stanislas) cadet.	1623-675
Markiewicz (Jean).	1606-676
Lanckoronski (Vespasien).	1610 677
Wiszowaty (André).	1608 678
Arnold de Leszno (Nicolas)	1618-680
Sandius (Christophe).	1644-680
Makowski (Simon).	1615-683
Susza (Jacques).	1605-685
Mlodzianowski (Thomas)	1610-686
Arnold (Nicolas).	1630 690
Baranowicz (Lazare).	1630 693
Butka (Théophile).	1623-700
Oginski (Louis-Charles).	1640-718
Moneta (Jean).	1659-735
Horain (Alexandre).	1660-735
Kulczynski (Ignace).	1665-741
Ichiel de Minsk.	1680-750
Bem (Godefroi).	1680-750
Liebelt (Daniel).	1690-750
Puzyna (Joseph).	1695-751
Izrael de Zamosc.	1690-758
Czartoryski (Théodore).	1705-767
Wollowicz (Antoine).	1700-769
Jaroszewicz (Florian).	1700-770
Wysocki (Samuel).	1706-771
Niegolewski (Bernard)	1715-776
Czerniewicz (Stanislas).	1728-785
Chodzko (Ignace-Boreyko).	1720-787
Wodzinski (Gabriel).	1725-787
Kalinski (Guillaume).	1747-789
Garnysz (Mathias).	1748-789
Gaon (Elie).	1723-793
Lachowski (Sébastien).	1730-794
Friese (Christophe-Théoph.)	1717 795
Karpowicz (Michel).	1744-805
Kossakowski (Jean-Nepomuc).	1755-808
Mencinski (Albert-Joseph).	1743-813
Starzenski (Hyacinthe).	1750-816
Pomorzkant (Athanase).	1736-823
Hryniewiecki (Modeste).	1758-823
Chodani (Jean-Kanty).	1774-823
Golanski (Philippe de Neri).	1751-824
Gorzenski (Thimothée).	1743-825
Bielski (Simon).	1745-826
Sosnowski (Platon).	1800-827
Wolicki (Théophile).	1760-829
Cieciszowski (Gaspard).	1745 831
Dauksza.	1798-831
Niegolewski (Jean-Nepomuc).	1743-834
Falkowski (Jacques).	1778-836
Giédroyç (Joseph-Arnolphe).	1754-838
Nosewicz.	1780-840
Dunin (Martin).	1774-842
Trynkowski (Stanislas).	1806-842
Choloniewski (Stanislas).	1791-846
Ryllo (Maximilien).	1802-848
Falkowski.	1774-848
Skorkowski (Charles-Sarius).	1767-851
Szumborski (Philip.-Félicien).	1771 851
Dmochowski (Kasimir).	1779-851
Bloçki (Nicolas).	1785-851
Szymanski (Paul).	1781-852
Antoniewicz (Charles).	1807-852
Laski (Martin).	1799-853
Sztach (Ignace).	1797-854
Wasilowski (Thomas).	1800-854

Philosophie, Mathématiques, Astronomie, Médecine, Chimie, Physique, Histoire naturelle, Agronomie, Art militaire.

Ciolek ou Vitellio (Erasme).	1210-285
Nicolas de Posen.	1300-365
Radliçki (Jean).	1320-392
Koth (Vincent).	1370-448
Olkuski (Martin).	1400-475
Sanoçki (Grégoire).	1404-479
Koffski (Vincent).	1418-488
Grodziçki (Laurent).	1420-495
Chotkowski (Pierre).	1430-497
Brudzewski (Albert).	1445-497
Welss (Jean).	1430-498
Mochinger (Martin).	1440-500
Glogowczyk (Jean).	1440-507
Zaleski (Jacques).	1450-515
Grodziçki (Mathias).	1450-517
Stobniçki (Jean).	1450-520
Radunszyç (Antoine).	1460-520
Miechowita (Mathias).	1474 523
Pieczychowski (Léonard).	1470 525
Bodermann (Thomas).	1460-530
Szamotulski (Mathieu).	1460-532
Wroclawczyk (Michel).	1444-534
Okuski (Martin).	1460-540
Noskowski (Lucas).	1470-540
Koby'inski (André-Pierre).	1480-543
Kopernik (Nicolas).	1473-543
Tektander (Joseph).	1480-543
Wedeliçki (Pierre).	1480-545
Hoffen (Jean).	1485 548
Mymer (François).	1490-548
Lowiçki (Simon).	1480-550
Sabin (Bartholomé).	1480-556
Reszka (Valentin).	1460-557
Falimirski (Etienne).	1490-560
Tarnowski (Jean-Amor).	1490-561
Prokopowicz (Nicolas).	1488-564
Nowopolski (Albert).	1494-564
Pierre de Posen.	1500-568
Strus ou Struth (Joseph).	1510-568
Spiczynski (Jérôme).	1515-570
Grzepski (Stanislas).	1526-572
Iserels (Moïse).	1540-573
Siennik (Martin).	1500-575
Lazarowicz (Félix).	1510-575
Goski (Gaspard).	1515-578
Kwiatkowski (Martin).	1520-580
Szneberger (Antoine).	1525-581
Chrościowski (Stanislas).	1530-585
Szeliga (Albert).	1540-585
Mikan (Etienne).	1540-586
Urzendowski (Martin).	1530-590
Krzyzanowski (André).	1530-590
Sabinka (Stanislas).	1535-590
Slowaçki (Pierre).	1540-590
Malinski (Gaspard).	1540-590
Barski (Mathias).	1553-591
Krzyzanowski (André).	1562-599
Oczko (Albert).	1536-600
Umiastowski (Pierre)	1555-600
Piotrkowczyk (Melchior).	1560-600
Simonius.	1562-600
Widawczyk (Valentin).	1565-601
Latosz (Jean).	1530-605
Bernat-Krakowski.	1530 606
Pistor-Nidecki (Jean)	1540-608
Syrenski (Simon).	1539 611
Dorohostayski (Christophe).	1562-611
Oczko (Vincent).	1560-612
Zebrowski (Félix).	1550-613
Januszowski (Jean).	1550-613
Radziwill (Nicolas XI).	1589 614
Tydycki (François).	1554-617
Fontani (Valentin).	1536-618
Dybowieçki (Stanislas).	1550-618
Elhaf (Adam-Joachim).	1555-618
Niedzwieçki (Jean).	1555-620
Borek (Albert).	1560 620
Possel (Joachim).	1565-624
Slizien (Alexandre).	1595-625
Moskorzewski (Jérôme).	1596-625
Krysinski (Salomon).	1540-626
Petrycy (Sebastien).	1550-626
Birkowski (Simon).	1574-626
Macionzek (Jean).	1560-629
Czyachowski (Pierre).	1550-630
Burski (Adam).	1550-630
Zawadzki (Stanislas).	1552-630
Chmielniçki (Martin).	1559-632
Sendigovius.	1556-635
Syxt (Erasme).	1560 635
Kusten (Pierre).	1577-640
Zoltowski (Jean-Woyslas).	1596-640
Petrycy (Jean-Innocent).	1565-641
Naymanowicz (Jacques).	1583-641
Joanniçki (Gabriel).	1568-645
Smieszkowicz (Laurent).	1565-646
Sendziwoy (Michel).	1566-646
Pipan (Georges).	1567-648
Wonieyski (Mathias).	1575-648
Sleszkowski (Sébastien).	1577-648
Sapalski (Christophe).	1580-648
Freytag (Adam).	1608 650
Arciszewski (Paul).	1590-651
Matczy (Jean).	1570-652
Naymanowicz (Christophe).	1580-652
Siemiénowicz (Kasimir).	1590-652
Solski (Gaspard).	1580-653
Beckher (Daniel).	1594-655
Arciszewski (Christophe).	1592-656
Mochinger (Georges).	1595-656
Boym (Michel).	1596-659
Lettow (Mathias).	1593-660
Szulç (Jérôme).	1610-660
Ochoçki (Gabriel).	1615-660
Meyzner (Christophe).	1602-667
Zorawski (Nicolas).	1610-670
Bobowski (Albert).	1600-675
Johnstone-Szamotulski (Jean)	1603-675
Seger (Georges).	1628-678
Szulc (Simon).	1612 679
Hewelke (Jean).	1611-687
Solski (Stanislas).	1620-690
Meninski (François).	1623-690
Schmidt (Jean).	1624-690
Makowski (Simon-Stanislas).	1630-690
Blank (Daniel).	1618 691
Tylkowski (Albert).	1634-695
Danilkowicz (Mathias).	1630-700
Morawski (Jean).	1631-700
Lopacki (Hyacinthe).	1640 700
Gottwald (Christophe).	1645-700
Durosz (Venceslas)	1640-704
Zaionczkowicz (Jean).	1650-717
Ben-Jozef (Jonathan).	1670-730
Erndtel (Henri-Christin).	1670-734
Messerschmitz (Daniel).	1685-735
Rzonczynski (Gabriel).	1670-737
Kulmus (Jean-Adam).	1689-745
Radziwill (Martin Ier-Nicolas).	1705-750
Izrael de Zamosc.	1690-758
Radziwill (Albert VI).	1717-760
Lelewel (Henri).	1695-763
Wadowski (Stanislas).	1690-769
Wolff (Abraham-Emmanuel).	1690-770
Moronski (Jacques-Jean).	1695-770
Mizler (Laurent).	1700-770
Dunczewski (Stanislas).	1701-770
Neyfeld-Zdunski (Jér.-Ern.).	1725-773
Samson de Slonim.	1710-780
Ustrzycki (Sébastien-André).	1739-783
Czempinski (Jean).	1721-786
Badurski (André).	1740-789
Woyda (Charles).	1720-790
Orlowski (André-Jean).	1731-790
Gaon (Elie).	1723-793
Krupinski (André).	1740-793
Szaster (Jean).	1741-793
Lazowski (Joseph).	1730-794
Kluk (Christophe).	1739-796
Ladowski (Remi).	1738-798
Sulkowski (Joseph).	1774-798
Jaskiewicz (Jean).	1730-800
Maïmon (Salomon).	1754-800
Rogalinski (Joseph).	1728-802
Osinski (Joseph).	1738-802
Zaborowski (Ignace).	1754-803
Gagatkiewicz (Valentin).	1750-805
Potulicki (Michel).	1756-805
Markiewicz (Onuphre).	1740-807
Chlebowski (Christop.-Guill.)	1754-807
Scheidt (François).	1759 807
Hube (Michel-Jean).	1737-808
Kortum (Charles).	1749-808
Satanow (Isaac).	1740-809
Poczobut-Odlanicki (Martin).	1728-810
Filipeçki (Joseph).	1757-810
Czech (Joseph).	1762-810
Bystrzyçki (Jean).	1772-810
Nikuta (Martin).	1732-812
Perzyna (Louis).	1740-812
Sapiéha (Alexandre).	1773-812
Gawronski (André).	1740-813
Symonowicz (Roman).	1750-813
Lafontaine (Léopold).	1756-813
Jaimund (Maurice).	1786 815
Niszkowski (Frédéric).	1774-816
Przeczytański.	1750-817
Szymkiewicz (Jacques).	1760-818
Narwoysz (François).	1742-819
Briotet (Jacques).	1746-819
Bergonzoni (Michel).	1748-819
Lefin (Mendel de Satanow).	1750 820
Lernet (Jean).	1760-820
Niemczewski (Zacharie).	1766-820
Luczynski (Jean).	1780 820
Sieradzki (Elie).	1782-821
Trzcinski (André).	1750-823
Becu (Auguste).	1771-824
Sawiczewski (Joseph).	1762 825
Staszic (Stanislas).	1755-826
Dombrowski (Antoine).	1760-826
Herberski (Vincent).	1784-826
Arnold (Georges-Christophe).	1747-827
Dziarkowski (Hyacinthe-Aug.).	1750-827
Boïanus (Louis-Henri).	1776-827
Freyer (Jean-Théophile).	1778-828
Markowski (Joseph).	1758-829
Sniadeçki (Jean).	1756-830
Gorzkowski.	1770-830
Wozniakowski (Ign.-Jacq.).	1779-831
Zakrzewski (Martin).	1803-831
Boduszynski (Georges-Albert).	1768-832

Skrodzki (Joseph).	1787-832
Woyciechowski (Joseph).	1790 832
Magier (Antoine).	1762-837
Brandt (François).	1777 837
Sniadecki (André).	1768-838
Wronicki (Antoine).	1770-838
Chodkiewicz (Alexandre).	1776 838
Bielkiewicz (Adam).	1780-840
Wisniewski (Vincent).	1784-840
Porcyanko (Constantin).	1780-841
Besser (Willibald).	1770-842
Frank (Joseph).	1771-842
Krochmal (Nachman).	1777-842
Kuczkowski (Thomas).	1770-843
Kostecki (François).	1760-844
Rudnicki (Adam-Antoine).	1780-844
Hreczyna (Grégoire).	1796-844
Stern (Abraham).	1775-845
Stummer (Jean-Baptiste)	1784-845
Jundzill (Boniface).	1761-846
Wolff (Auguste-Ferdinand).	1762-846
Marciukowski (Charles).	1800-846
Starzynski (Alphonse).	1805 846
Brandt (Jean-Frédéric).	1812-846
Garbinski (Gaëtan).	1786-847
Lelewel (Jean-Paul).	1795-847
Walter (Philippe).	1811-847
Polinski (Michel-Pelka).	1784-848
Skolimowski (Raphaël).	1785 848
Arminski (François).	1790-848
Prondzynski (Ignace).	1792-850
Sznaydé (François).	1792-850
Bem-Gluchowski (Joseph).	1794-850
Ney ou Nowotny (Charles).	1809-850
Bentkowski (Alfred-Félix).	1813-850
Boguslawski.	1789 851
Erter (Isaac).	1790-851
Hechel (Frédéric).	1795-851
Famulski (André).	1803-851
Nosarzewski (Ignace).	1773-852
Estreicher (Aloïs-Raphaël).	1784-852
Krzyzanowski (Adrien).	1787-852
Malcz (Guillaume).	1795 852
Wronski (Hoené).	1779-853
Tyzenhauz (Constantin).	1789-853
Reinhardt (Charles).	1690-853
Zenowicz (Georges-Despot).	1782-854
Stolzman (Charles-Théophile).	1793-854
Kozlowski (Aloïs-Caliste).	1806-854

Droit, Législation, Jurisprudence, Politique, Diplomatie, Polémique, Économie politique.

Dunin (Pierre de Skrzynno).	1130-195
Goworek (Jean-Rawicz).	1149-202
Koscielecki (Nicolas).	1199-250
Plichta.	1210-300
Moskorzowski (Pakos'as).	1230-317
Kalinowski (Jean).	1235-330
Ostrowski (Christin).	1240-331
Radziwill (Woyszund).	1356-412
Sunigayllo (Simon).	1350-420
Laskary-Goslawicki (André).	1355-426
Gastold (Jean).	1360-429
Koniecpolski (Jacques).	1365-430
Dolenga (Paul-Wladimir).	1360-435
Spytek de Melsztyn.	1362-435
Ostrorog (Sendziwoy).	1364-439
Oscik (Grégoire).	1368-440
Chodzko (André-Boreyko).	1369-440
Lassocki (Nicolas).	1380-450
Olesnicki (Zbignée) aîné.	1388-455
Kmita (Dobieslas).	1405-478
Jastrzembiec de Rytwiany (J.).	1410-480
Chodkiewicz (Jér.-Boreyko).	1415-482
Dombrowski (Nicolas).	1418-483
Czapski (Hugues).	1420-489
Dzialynski (Nicolas).	1425-490
Olesnicki (Zbignée) cadet.	1420-493
Bonaccorsi (Philippe-Callim.).	1437-496
Ostrorog (Jean).	1440-499
Tarnowski (Jean-Amor).	1442-500
Radziwill (Pierre).	1430 500
Radziwill (Nicolas II).	1398-509
Dombrowski (Jean).	1440-515
Zaborowski (Stanislas).	1450 520
Ciolek ou Vitellius (Erasme).	1450-522
Radziwill (Nicolas III).	1470-522
Radziwill (Jean II).	1474-522
Pilecki (Nicolas).	1475-523
Laski (Jean).	1456-531
Szydlowiecki (Christophe).	1465-532
Balinski (Jean).	1468-532
Laskier (Nicolas).	1456-535
Tomicki (Pierre).	1455-535
Niegolewski (Jean).	1468-536
Tomicki (Stanislas).	1460-539
Dzialynski (Nicolas).	1465-544
Taszycki (Nicolas).	1480-550
Szamotulski (Grégoire).	1480-550
Macieiowski (Samuel).	1498-550
Kmita (Pierre).	1510-551
Radziwill (Jean IV).	1516-551
Przyluski (Jacques).	1480-554
Boratynski (Pierre).	1485-558
Orzeski (Jean).	1490-563
Radziwill (Nicolas VI).	1515-565
Gorski (Stanislas).	1494 567
Czartoryski (Alexandre).	1495-570
Padniewski (Philippe).	1495-572
Szeniioth (Melchior).	1498-572
Naruszewicz (Jean-Nicolas).	1498-573
Turobinski (Jean).	1511-575
Chodkiewicz (Jean-Boreyko).	1512-579
Zenowicz (Georges-Despot).	1515-579
Czartoryski (Alexandre).	1515-580
Herburt (Jean).	1520 580
Wollowicz (Eustache).	1530 584
Dzialynski (Jean).	1532-585
Walewski (Adam-Nicolas).	1518 587
Modrzewski (André).	1520-587
Zolkiewski (Stan. de Zolkiew).	1524-588
Firley (Nicolas).	1525-588
Sierakowski (Jean).	1509-589
Potulicki (Pierre).	1510-589
Szafraniec (Stanislas).	1515-690
Pszonka (Stanislas).	1520-590
Uchanski (Paul).	1530-590
Myszkowski (Pierre).	1505 591
Kryski (Stanislas).	1500 592
Tenczynski (André)	1500-593
Opalinski (André).	1504-593
Wilkanowski (Albert).	1505 593
Kostka (Christophe).	1506-594
Koscielecki (Jean).	1510-595
Kostka (Pierre).	1525-595
Litwin (Nicolas).	1525-596
Rozrazewski (Jérôme).	1530-600
Kaszowski.	1530-600
Lonczynski (Jean).	1535-600
Radziwill (Georges III).	1556-600
Firley (Nicolas).	1540 601
Haraburda (Nicolas).	1540-602
Karnkowski (Stanislas).	1520-603
Tarnowski (Jean).	1525-603
Solikowski (Jean-Démétrius).	1539-603
Lesniowolski (Martin).	1540-603
Zamoyski (Jean-Sarius).	1541-605
Warszewicki (Christophe).	1542-605
Goslicki (Laurent).	1535-607
Stadnicki (André).	1520 608
Macieiowski (Bernard).	1539-608
Pstrokonski (Mathias).	1525-609
Oginski (Bogdan-de Kozielsk).	1545-610
Potocki (Jean de Potok).	1550-611
Krasinski (Jean-André).	1550-612
Dresner (Thomas).	1550-613
Januszowski (Jean).	1550-613
Krasinski (Stanislas).	1552-613
Czarnkowski (Grégoire).	1540-614
Konopacki (Mathias).	1545-614
Zamoyski (Jean-Grzymalczyk).	1548-614
Zawisza (Christophe).	1540-615
Zenowicz (Christophe-Despot)	1540-615
Woyna (Gabriel).	1540-615
Skrobiszewski (Jacques).	1545-615
Woyna (Benoît).	1525-616
Wodynski (Jean).	1530-616
Tyszkiewicz (Théod.-Skumin).	1531-616
Radziwill (Nicolas III-Chr.)	1549-616
Sieniawski (Adam-Jérôme)	1540-616
Tylicki (Pierre).	1543-616
Warszycki (Stanislas).	1543-616
Niemoïewski (Georges).	1550-616
Tenczynski (Gabriel).	1550 617
Kryski (Félix).	1550-617
Krzystanowicz (Stanislas).	1577-617
Smogulecki (Mathias).	1578 617
Lanckoronski (Stanislas).	1585-617
Dzialynski (Stanislas).	1570-618
Grudzinski (Stanislas).	1575-618
Siemaszko (Nicolas).	1576-618
Szczerba (Paul).	1563-619
Smiglecki (Martin).	1572 619
Sluszka (Christophe).	1535-620
Tyszkiewicz (Théod.-Skumin)	1540-620
Swoszowski (Jean)	1540-620
Wolodkowicz (Jean-Chrys.).	1545-620
Niemoïewski (Stanislas).	1570-620
Janidlowski (Jacques).	1568-620
Rudnicki (Simon).	1560-621
Ostrorog (Jean-Kanty).	1550-622
Talwosz (Adam).	1535-624
Danilowicz (Nicolas).	1540-624
Gembicki (Laurent).	1540-624
Sapieha (Nicolas).	1545-626
Niemoïowski (Mathias).	1550 626
Zbarazski (Chr.-Korybut)	1580-627
Mielzynski (Lucas).	1582-627
Olesnicki (Nicolas).	1550-629
Zenowicz (Christophe-Despot).	1548-630
Wolski (Nicolas)	1550-630
Kosobudzki (Adam).	1560-630
Wollowicz (Eustache).	1565-630
Lipski (André).	1550 631
Grochowski (Athanase)	1550-632
Kolaczkowski (Nicolas).	1556-632
Walewski (Adam-Colomban).	1557 632
Siemek (Gaspard).	1560-632
Krasięki (Martin).	1658 632
Wapowski (Jean-Stanislas).	1550-633
Strawinski (Balcer).	1555-633
Baranowski (Jean).	1556-633
Sapieha (Léon).	1557-633
Zolkiewski (Jean).	1560-633
Zegocki (Martin).	1570-634
Nowodworski (Adam).	1575-634
Wiesiolowski (Nicolas).	1578-634
Niegolewski (Mathias).	1687-634
Sapieha (Jean-Stanislas).	1575-635
Chreptowicz (G.-Littawor).	1576-635
Leszczynski (Raphael).	1560-636
Ligenza (Nicolas).	1560-637
Korycinski (André).	1562-637
Tenczynski (Jean).	1555-638
Konarski (Samuel).	1565-638
Wiesiolowski (Christophe).	1560-638
Wenzyk (Jean).	1570-638
Zamoyski (Thomas).	1584-638
Sanguszko (Simon-Lubart).	1585-638
Rakowski (Jean-Albert).	1560-639
Lisięcki (André).	1565-639
Plichta (Valentin).	1567-639
Madalinski (Albert).	1570-640
Sokolinski (Jean-Drucki).	1570-640
Czartoryski (Nicolas).	1570-640
Giedroyć (Martin).	1572 640
Pac (Étienne).	1573-640
Elzanowski (Lucas).	1575-640
Lubienski (Stanislas).	1577-640
Zawadzki (Jean).	1585-640
Tyszkiewicz (Janus).	1590 642
Zadzik (Jacques).	1570 642
Tryzna (Martin).	1565-643
Dzialynski (Paul).	1570-643
Korsak (Joseph).	1572 645
Fredro (Jacques-Maximilien).	1575-646
Rudomina (Jean).	1578-646
Sobieski (J. de Sobieszany).	1580-646
Niegolewski (Jean).	1591-648
Szoldrski (André).	1583-650
Chodkiewicz (Chr.-Boreyko).	1590 650
Zawadzki (Théodore).	1595-650
Ossolinski (Georges).	1595-650
Moszynski (André).	1590-653
Opalinski (Lucas).	1574-654
Radziwill (Alexandre Ier-L.).	1594-654
Radziwill (Albert IV-Stan.).	1593-656
Gembicki (Pierre).	1585 657
Sapiéha (Léon-Kasimir).	1585-659
Koniecpolski (Alexandre).	1590-659
Chodkiewicz (Jean Boreyko).	1580-661
Wolodkowicz (Christophe).	1585-661
Opalinski (Lucas).	1582-662
Potocki (Stanislas de Potok).	1585-667
Pac (Pierre).	1600-670
Wilczek (François).	1605-670
Krasinski (Gabriel-Korvin).	1610 673
Buzenski (Stanislas).	1600-676
Olszowski (André).	1595-677
Fredro (André-Maximilien).	1595-679
Iesman (Christophe).	1610-680
Radziwill (Michel Ier-Kasimir).	1625-680
Kopec (Jean-Charles).	1628-680
Wielhorski (Georges).	1610-684
Dzialynski (Sigismond).	1612-685
Hartknoch (Jean-Christophe).	1615-687
Radziwill (Georges VIII-J.).	1668-689
Czartoryski (Michel).	1660-692
Los (Stanislas).	1660 694
Radziwill (Dominique Ier-N.)	1643-697
Breza (Albert-Constantin).	1645-698
Zawadzki (Kasimir)	1630-700
Dzieduszycki (François).	1630-700
Chwalkowski (Nicolas).	1635-700
Sluszka (Joseph-Boguslas).	1634-701
Lubomirski (Stanislas-Hérac.)	1630 702
Dombski (Sigismond)	1632 704
Ledochowski (François)	1635-704
Zalaszowski (Nicolas).	1631-705
Radziejowski (Michel).	1645-705
Ladowski (Mathias).	1640-710
Niegolewski (Mathias).	1654-712
Bronisz (Pierre)	1648-720
Krosnowski (Nicolas).	1650 723
Ledochowski (Stanislas).	1648-725
Przezdziecki.	1650-728
Chomentowski (Stanislas).	1658-728
Mycielski (Alexandre).	1650-729
Raczynski (Michel).	1660-729
Jablonowski (Jean-Stanislas).	1650-731
Wielopolski (François).	1655-732
Bielinski (François).	1660-732
Mycielski (Mathias).	1665-738
Niezabytowski (Boguslas).	1670-739
Pociey (Alexandre).	1665-740
Chroscinski (Albert).	1670-740
Radziwill (Michel V-Kasimir).	1702-740
Czartoryski (Kasimir).	1670-741
Szczytt (Joseph).	1735-750
Radziwill (Nicolas XVIII-Ig.).	1736-750
Mycielski (Joseph).	1678-750
Chodzko (And.-Michel-Bor.).	1678-752
Sapiéha (Jean-Frédéric).	1680 752
Radziwill (Georges IX).	1721-754
Zaluski (Stanislas-André).	1680-758
Wessel (Théodore).	1685-760
Walewski (Joseph).	1690-760
Ladowski (Martin).	1690-760
Abramowicz (André).	1675-762
Poniatowski (Stan.-Ciolek).	1677-762
Wodzicki (Michel).	1688-764
Leszczynski (Stan. de Leszno).	1674-766
Zeglicki (Arnolphe).	1696-766
Lubienski (Wladislas).	1703-766
Grzycki (Bartholomée).	1700-768
Plater (Constantin-Louis).	1705-769
Sanguszko (Joseph-Lubart).	1706-769
Drohoïowski (Joseph).	1705-769
Chwalkowski (Georges).	1700-770
Bomer (Alexandre).	1700-771
Branicki (J. C. de Ruszcza).	1688-771
Wielopolski (Jean).	1700-773
Konarski (Stanislas).	1700 773
Loncki (Adam).	1705 773
Lengnich (Godefroi).	1689-774
Granowski (Kasimir).	1690-774
Morski (Antoine).	1695 775
Czartoryski (Michel-Frédéric).	1696-775
Zyberg (Joseph-Jean).	1698 777
Rzewuski (Joseph-Wenceslas)	1705-779
Wielhorski (Michel).	1710-780
Prozor (Joseph).	1740-780
Reyten (Thadé).	1742-780
Kamienski (Adolphe).	1737-781
Mielzynski (Joseph).	1738-781
Czartoryski (Aug.-Alex.).	1697-782
Oginski (André de Kozielsk).	1720-783
Loncki (Adam).	1723-783
Ledochowski (François).	1725-783
Mokronoski (André).	1713-784
Popiel (Joseph).	1715-785
Bystrzonowski (Gaëtan).	1716-785
Loyko (Félix).	1740-786
Poplawski (Antoine).	1739-786
Soltyk (Gaëtan).	1715-788
Grocholski (Martin).	1740-789
Trzeciak (Michel).	1745-789
Radziwill (Charles III-Stan.).	1734-790
Mycielski (Joseph).	1740-790
Skrzetuski (Vincent).	1745-791
Kwilecki (Jean).	1745-792
Zamoyski (André).	1716-792
Sulkowski (Antoine).	1718-794
Grabowski (Thadé).	1740-794
Zoltowski (Marcel).	1732-795
Szembek (Christophe-Hilaire).	1723-797
Sapiéha (Kasimir-Nestor).	1750-797
Szybinski (Dominique).	1723-799
Dederko (Kasimir).	1735-800
Bohuszewicz.	1740-800
Ierzmanowski (François).	1737-802
Zakrzewski (Ign.-Wyssogota)	1744-802
Bulharyn.	1745-802
Ostrowski (Théodore).	1750-802
Kimbar (Joseph).	1760 802
Mikorski (Denis).	1762-803

Chodzko (Kasimir-Boreyko)	1740-804
Krasinski (Adam-Korwin).	1720-80[illegible]
[illegible] Skarbek).	1720-805
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
M[illegible]	1748-806
K[illegible]	1740-808
[illegible] (Joseph).	1740-808
[illegible] Nalecz).	1736-809
[illegible] (Ignace).	17[illegible]-809
[illegible]	17[illegible]-809
[illegible]	1751-809
[illegible] (Jean).	1720-810
Ohzar.	1740-810
N[illegible] (Apollinaire).	1784-810
[illegible] (Edouard).	1717-812
Wo[illegible]	1738-812
Ol[illegible] (Joseph-Kalasant).	1748-812
Kollontay (Hugues).	1750-812
[illegible] (Jean-Paul).	1764-812
Czacki (Thadée).	1765-813
S[illegible] (Christian-Théophile).	1746-814
K[illegible]	1750-815
Dz[illegible] (Valérien).	1745-815
S[illegible]	1752-815
Wawrzecki (Thomas).	1740-816
Bielopiotrowicz (Georges).	1740-816
Orzel (Philippe de Neri)	1753-816
Ostrowski (Thomas-Rawicz).	1739-817
Kilinski (Jean).	1755-817
N[illegible] (Etienne).	1745-818
M[illegible] (Thadée).	1755-819
[illegible] (Alexandre).	1763-821
Olechowski (Ignace).	1785-821
Wybicki (Joseph).	1747-822
Czartoryski (Adam-Kasimir).	1734-823
Badeni (Martin).	1750-824
[illegible] (Bonaventure)	1750-826
Brzostowski (Paul-Xavier).	1739-827
Nakwaski (Cyprien).	1744-827
Surowiecki (Laurent).	1769-827
Komorowski (Joseph).	1791-827
Sobolewski (Ignace).	1770-828
Kicinski (Pie).	1752-828
Prozor (Charles).	1750-828
Bielinski (Pierre).	1754-829
Lelewel (Charles).	1743-830
Sobolewski (Valentin).	1760-830
[illegible] (Georges-Skalink).	1750-831
Jelowicki (Venceslas).	1773-831
Kozlowski (Joseph).	1798-831
Sobanski (Michel).	1755-832
Malewski (Simon).	1759-832
Niemojowski (Vincent).	1784-832
Soltyk (Stanislas).	1751-833
Batowski (Alexandre).	1751-833
Boreyko (Wenceslas).	1753-833
Poniatowski (Stan.-Ciolek).	1754-833
Oginski (Michel-Cléophas).	1765-833
Zawisza (Arthur-Czarny).	1800-833
Horodyski (André).	1765-835
Niemojowski (Bonaventure).	1787-835
La Roche (Kasimir de).	1765-836
Litwinski (Vincent).	1785-837
Plater (Philippe).	1790-839
Konarski (Simon).	1800-839
Hubé (Michel).	1780-840
Dzierzkowski (Joseph).	1780-840
Bandtkie (Jean-Vincent).	1783-840
Radzki (François Skarbek).	1766-842
Danilowicz (Ignace).	1768-843
Chodzko (Louis-Boreyko).	1769-843
Lagowski (Pierre-Ludomir).	1774-843
W[illegible] (François).	1789-843
Jlinski (Auguste).	1764-844
Ostrowski (Antoine-Rawicz).	1781-845
Zaluski (Charles).	1794-845
Moszczenski (Alex.-Ezéchiel).	1759-846
Wieloglowski (Gaspard).	1769-846
Slotwinski (Constantin).	1790-846
Rembielinski (Victor).	1783-847
Sobanski (Isidore).	1796-847
Wisniowski (Théophile).	1807-847
Kapuscinski (Joseph).	1807-847
Romer (Michel).	1770-848
Lubienski (Félix).	1756-848
Wodzinski (Mathias)	1782-848
Jelowicki (Eduard).	1803-848
Rychter (Ignace Loyola).	1790-849
Wasilewski (Thadée).	1800-850
Wierzbolowicz (Charles).	1770-851
Radziecki (Dominique).	1775-851
Chodzko (Jean-Boreyko).	1776-851
Trendzinski (Jean).	1799-851
Wilkonski (Clément).	1803-851
Morawski (Théophile).	1793-854
Jakubowski (Henri).	1803-854
Stempowski (Léon).	1791-855
Zan (Thomas).	1795-855
Alcyato (Jean).	1810-855

BEAUX-ARTS.

Architecture, Sculpture, Peinture, Gravure, Musique.

(a veut dire architecture, s. sculpture, p. peinture, g. gravure, m. musique.)

Wolimir (Octavien), a.	1103-170
Iwezko de Posen, p.	1270-340
[illegible] (Pierre), a.	1300-[illegible]
Martin de Krakovie, p.	1310-380
W[illegible] (Jacques), p.	1350-410
S[illegible] (Jacques), p.	1360-420
D[illegible] (Stanislas), p.	1370-430
Wenceslas de [illegible], s.	1380-430
Martin de Sroda, p.	1390-430
W[illegible]	139[illegible]-440
N[illegible] de Warsovie, p. s.	1390-450
Pierre de Warsovie, p.	1400-460
Grégoire de Krakovie, s.	1410-470
Jacques de Posen, p.	1410-470
D[illegible] (Jean), p.	1420-477
O[illegible] (Stanislas), p.	1430-480
W[illegible] (Jean), p.	1420-490
Mathias de Krakovie, p.	1430-499
G[illegible] (Jean), p.	1430-510
Huber (Georges), s.	1435-512
Martin de Krakovie, p.	1450-515
Nicolas de Krakovie, p.	1440-516
Michel de Krakovie, p.	1450-520
Pierre de B[illegible], s.	1460-520
W[illegible] (Jean), p.	1455-530
Stoss (Jean), p.	1460-530
Adam, p.	1480-530
Stoss ou Stwosz (Wit), a. p. gr.	1447-533
Grabowski (Stanislas), p.	1465-535
Stoss ou Stwosz (Stanislas), s.	1460-540
André, a. p.	1470-540
S[illegible] (Stanislas), p.	1480-540
Martin de Lublin, p.	1485-540
Jauda (Jean), s.	1460-544
L[illegible] (Stanislas), p.	1470-545
Bartholomé, p.	1480-550
Jean de K[illegible], s.	1490-550
B[illegible] (Jean), p.	1495-550
S[illegible] (Stanislas), p.	1490-552
B[illegible] (Dorothée), p.	1490-552
Dzwik-W[illegible] (F.), p.	1500-553
Bari (Pierre), p.	1490-555
B[illegible] (Mathias), p.	1480-560
O[illegible] (Martin), p.	1495-560
Ch[illegible] (Stanislas), p.	1500-560
K[illegible] (Christophe), p.	1500-560
S[illegible] (Mathias), p.	1490-565
[illegible] (Jérôme), s.	1495-570
Siekiera (Paul), p.	1500-570
[illegible] (Jacques), p.	1505-570
Bochwicz (Simon), *fondeur.*	1505-570
S[illegible] (Wenceslas), m.	1530-575
Stuba (Denis), p.	1515-580
M[illegible] (Jean), a. s.	1520-580
Litwinek (Jean), p.	1535-590
Haller (Justin), s.	1530-600
Szwankowski (Jean), p.	1530-600
Grodecki (Wenceslas), g.	1549-600
Brandt (Jean), m.	1540-601
[illegible], p.	1550-610
Treter (Thomas), g.	1555-612
Kurc (Gaspard), p.	1550-615
M[illegible] (Antoine), p.	1560-615
P[illegible] (Martin), p.	1548-617
D[illegible] (Jean), a.	1540-620
Sniadecki (François), p.	1570-620
S[illegible] (Jacques), m.	1575-620
Treschell (Jacques), p.	1583-624
M[illegible] (Albert), p.	1570-630
[illegible], m.	1570-630
Makowski (Thomas), g.	1575-630
Porembski (Lucas), p.	1594-637
Engelhard (Jean), g.	1585-640
Ziarnko (Jacques), g.	1590-640
P[illegible] (Albert), p.	1595-640
Bucki (Guillaume), m.	1601-643
Dzwonowski (Zacharie), p.	1580-650
Campana (Hyacinthe), p.	1600-650
Dolabella (Thomas), p.	1570-650
Polak (Martin-Théophile), p.	1580-650
Mieszkowicz (Jacques), p.	1590-650
Surmacki (Jean), p.	1595-650
P[illegible] (Simon), m.	1610-653
Morawa (Mathias), p. g.	1590-655
Miltwitz (Bartholomé), p.	1595-656
B[illegible] (Martin), p.	1600-660
Chmielowicz (Samuel), p.	1602-660
Cieszynski (Laurent), p.	1604-660
Fores (Joseph), p.	1600-661
Danckerts (Pierre), p.	1603-661
Lexycki (François), p.	1600-668
Proszowski (J.-C.), p.	1599-670
Szymonowicz (Grégoire), p. g.	1600-670
B[illegible] (Augustin), p.	1600-670
Benetti (François), p.	1603-670
Boy (Adolphe), p.	1600-677
Krepel (Balthazar), m.	1610-680
Lisiewski (Grégoire), p.	1615-680
Adamowicz (Thomas), p.	1620-680
Schultz (Dominique), p. g.	1620-680
Benchemer (Jean), g.	1630-680
Berchtold (Jean-Gothard), p.	1610-685
Schultz (Daniel-Georges), p.	1630-686
Jeziorkowski de Kalisz (K.), s.	1620-690
Czernnig (Jean), g.	1625-690
Schroeder (Nathan-F.), p. g.	1630-690
Loggan (David), g.	1635-690
N[illegible] (Michel), g.	1644-690
L[illegible] (Pierre), p.	1630-695
Stech (André), p.	1630-697
B[illegible] (Bartholomé), g.	1625-700
Milinski (Jean), p.	1630-700
Salomon de Danzig, p.	1630-700
Monti (Innocent), p.	1630-700
L[illegible] (Jean-Christophe), p.	1632-700
Trzycki (Alexandre), p.	1632-700
M[illegible] (Isidore), a.	1635-700
Palloni (Michel-Ange), p.	1637-701
Tyllmann, p. a.	1640-703
Eleuter-Semiginowski (G.), p.	1660-705
Falk (Jérémie), g.	1629-709
Swach (Antoine), p. s. g.	1656-709
Derpowicz (Albert), g.	1640-710
B[illegible] de L[illegible], p.	1650-710
Reyzner (Jean), p.	1660-710
Rozykowski (Martin), s.	1645-713
P[illegible] (Laurent), p.	1650-715
Hankis (Georges), s.	1653-715
Ubielski, p.	1645-717
Nowakowski (Antoine), g.	1650-720
Zawalski (Stanislas), p.	1655-720
W[illegible] (Antoine), g.	1650-721
Lisowski (Kasimir), p.	1670-720
Lubieniecki (Christophe), p.	1659-729
Lubieniecki (Théodore), p. g.	1653-730
Trepowicz (Jean), g.	1670-730
L[illegible] (Melchior), p.	1672-737
Siarczynski (Jean-Kanty), g.	1660-740
Swach (Adam), p. g.	1668-740
Mock (Jean-Samuel), p.	1680-740
Mazurkiewicz (Benoît), p.	1690-740
Manyocki (Adam), p.	1673-741
Altamonti (Martin), p.	1657-745
Hoffmann (Jean-Benoit), p.	1668-745
Liszewski (Georges), p.	1674-750
Szybal (Gaspard), p.	1680-750
Bartnicki (R.-S.), p.	1690-750
Mylius (J.-F.), g.	1695-750
Molitor (Jean-Pierre), p.	1700-756
Goebel (Jean-Emm.), p. g.	1720-759
Ahorn (André), p.	1690-760
Pelczynski (Pierre), p.	1700-760
Konicz ou Kuntze (Thadé), p.	1690-770
Pawlowski (Benoit), p.	1695-770
Leybowicz, g.	1700-770
Z[illegible] (M.), g.	1705-770
Golembiowski (Paul), p.	1710-770
Radwanski (André), p.	1711-770
Czechowicz (Simon), p.	1689-775
Smuglewicz (Lucas), p.	1709-780
Bellotto-Canaletto (Bern.), p.	1724-780
Kriger (Jean), g.	1733-780
Chodowiecki (Godefroy), p.	1728-781
Liszewska (Anna-Doroth.), p.	1722-782
Liszewska (Anna-Rosine), p.	1716-783
Swinkowski (Pierre), a.	1720-786
Wolucki (Charles), p.	1740-790
Mirys (Sylvestre), p.	1700-790
Ayrer (Justin), p.	1704-790
Schroeder (Ephraïm), a.	1727-790
Molitor (François-Ignace), p.	1740-790
Potocka-Czacka (Beate), p.	1760-790
Kado (Michel), a.	1708-791
R[illegible] (Antoine), p.	1722-791
Czapski (Antoine), p.	1720-792
Hubel (Lucas), p.	1722-793
Aygner (Charles), s.	1770-793
Liszewski (Christoph-Fried.), p.	1725-794
Albertrandy (Antoine), p.	1732-795
Oefele (François Ignace), p.	1721-797
Gucewicz (Laurent), a.	1753-798
Muiszech-Potocka (Joséph.), p.	1770-798
Stroinski (Stanislas), p.	1725-799
Molitor (Pierre-François), p.	1730-800
[illegible], p.	1740-800
Bielawski, p.	1740-800
Stankiewicz (Robert), p.	1742-800
[illegible] (C.), g.	1750-800
Chodowiecki (Daniel), p. g.	1726-801
Kaminski (Charles), p.	1740-802
Oginski (Michel-Kasimir), m.	1731-803
Gruber (Gabriel), a.	1738-805
Marteau (Louis), p.	1740-805
Smuglewicz (François), p.	1745-807
Tokarski (Mathieu), p.	1747-807
Regulski (Jean), g.	1760-807
Skotnicki (Michel), p.	1775-808
Estreicher (Dominique), p.	1750-809
Courtin, p.	1750-810
Smuglewicz (Antoine), p.	1750-810
Glowacki (Antoine), p.	1750-811
Bechon (Charles), p.	1732-812
Bacciarelli née Richter (F.), p.	1735-812
Choynicki (Joseph), p.	1750-812
Gutowski (Albert), p.	1753-812
Szulc (Michel), a.	1772-812
Lesserowicz (Vincent), p.	1745-812
Plonski (Michel), p. g.	1782-812
Topolski (Mathias), p.	1767-813
Brunelly (Charles-Victor), p.	1779-813
Dolinski (Lucas), p.	1750-814
Barszcz, p.	1750-814
Smuglewicz (Lucien), p.	1755-815
Plersch (Jean Théophile), p.	1732-817
Bacciarelli (Marcellus), p.	1731-818
Pelikan (François), p.	1770-818
Padarewski (François), p.	1759-819
Chodowiecka-Henry (Sophie).	1764-819
Grassy (Joseph), p.	1768-820
Aygner (Pierre), a.	1780-820
Bourgeois de Pierres (F.), p.	1750-820
Byczkowski, p.	1750-820
Kamienski (Mathias), m.	1734-821
Kosinski (Joseph), p.	1753-821
Jaszczold (Albert), p. a.	1763-821
Lintzsay (Jean), a.	1759-822
Reyhan (Joseph), p.	1762-822
Kurczynski (Stanislas), p.	1780-822
Sierakowski (Sébastien), a.	1770-824
Lenski (Jos.-Fr.-Stanislas), p.	1760-825
Cercha (Ezéchiel), p.	1760-825
Ayres (Pierre), p.	1770-825
Sokolowski (Jacques), p.	1784-825
Olesinski (François), p.	1758-826
Miszewski (Jules), p.	1795-826
Bereza, p.	1770-827
Angelis (Nicolas de), p.	1788-828
Stefani (Jean), m.	1746-829
Frey (Jean-Zacharie), p.	1771-829
Fuhrmann (Louis), p.	1774-829
Norblin (Jean-Pierre), p.	1745-830
Lampi (Jean-Baptiste), p.	1751-830
Auvigny (Charles d'), p.	1760-830
Gladysz (Jean), p.	1762-830
Borowski (Gaspard), p.	1770-830
Engerth (Joseph), p.	1770-830
Oleszkiewicz (Joseph), p.	1777-830
Karczewski (Julien), p.	1802-830
Kozlowski (Joseph), m.	1757-831
Sierakowski (Joseph), p. g.	1765-831
Peszka (Joseph), p.	1767-831
Molinari (Alexandre), p.	1772-831
Wolowski-Szymanowska (Marie), m.	1780-831
Raiecka-Gault, p.	1760-832
Kopff (Jean), p.	1763-832
Orlowski (Alexandre), p. g.	1777-832
Brodowski (Antoine), p.	1784-832
Oginski (Michel-Cléophas), m.	1765-833
Pitschmann (Jos.-Franç.), p.	1758-834

Sonntag (Joseph), *p.*	1786-834
Rustem (Jean), *p.*	1760-835
Stachowicz (Michel), *p.*	1768-835
Baccelli (Mathieu), *p.*	1769-835
Chomski (Eustache), *p.*	1814-836
Richter (Joseph), *p.*	1780-837
Liszewska (Frédériq.-Julie), *p.*	1767-837
Bichmatowicz (Kasimir), *p.*	1808-837
Dombrowski (Ant.-Sam.), *p.*	1774-838
Haar, *p.*	1780-838
Guzikow, *m.*	1785-838
Taubert (Gustave), *p.*	1754-839
Stokalski (Charles), *p.*	1794-839
Bielkiewicz, *p. m.*	1770-840
Damel (Jean), *p.*	1780-840
Oborski (Alexandre), *p.*	1779-841
Paszkowska (Véronique), *p.*	1766 842
Waukowicz (Valentin), *p.*	1800 842
Lukasiewicz (Thadé), *p.*	1805-842
Kukiewicz (Constantin), *p.*	1812-842
Krogulski (Joseph), *m.*	1815-842
Byczkowski (Titus), *p.*	1805 843
Kondratowicz (Daniel), *p.*	1765-844
Sapalski (Felix), *p.*	1770 844
Lange (Antoine), *p.*	1779 844
Paszkiewicz (Joseph), *p.*	1781-844
Jarmusiewicz (Jean), *p. m.*	1781-844
Blank (Antoine), *p.*	1785-844
Danielski (Jean-Népomuc.), *p.*	1790-844
Lebioda (Michel), *p.*	1790-845
Kokular (Alexandre), *p.*	1793-846
Manter (Charles-Frederic), *p.*	1780 847
Rouget (Nicolas), *p.*	1781-847
Glowacki (Jean-Nepomuc.), *p.*	1802-847
Chylewski (Michel), *p.*	1787-848
Brodowski (Thade), *p.*	1821-848
Hoppen (Charles), *p.*	1798-849
Kasprzycki (Vincent), *p.*	1802-849
Chopin (Frédéric), *m.*	1810-849
Kielisinski (Gaetan-Vinc.), *g.*	1810-849
Borowski (Vincent), *m.*	1774-850
Lukaszewicz (Joseph), *p.*	1789-850
Monti (Nicolas), *p.*	1790-850
Woykowski (Antoine), *m.*	1818-850
Borowski (Vincent).	1760-851
Kurowski (Joseph-Simon), *p.*	1809 851
Miechowicz (François), *a.*	1783-852
Lampi (François), *p.*	1783-852
Grabowski (Stanislas), *m.*	1791-852
Nidecki (Thomas), *m.*	1807-852
Duchnowski (Jean), *s.*	1810-852
Ienike (Emile), *m.*	1815-852
Elsner (Joseph), *m.*	1770-854
Tatarkiewicz (Jacques), *s.*	1798-854
Klemczynski (Theod.-Jul.).	1810-854
Michalowski (Pierre), *p.*	1804-855

LITTÉRATURE.

Poésie, Théâtre, Romans, Contes.

Ciolek (Stanislas).	1360-438
Galka (André).	1390-450
Krosnianin (Paul).	1450-515
Krzycki (André).	1483-537
Kromer (André).	1518-538
Wrobel (Valentin).	1510 540
Janicki (Clément).	1516-543
Dantyszek (Jean).	1485-545
Rey (Nicolas).	1515-569
Kozminczyk (Benoit).	1518 569
Padniewski (Philippe).	1520-572
Samborczyk (Gregoire).	1505-573
Semp-Szarzynski (Nicolas).	1560-581
Trzycieski (André)	1510-584
Kochanowski (Jean).	1530 584
Wolucki (André).	1558-588
Lwowczyk ou Leopolita (M.).	1520-589
Woynowski (Jérôme).	1535 600
Brant (Jean).	1540 601
Zbylitowski (André).	1545 605
Klonowicz (Sebastien).	1551-608
Niegoszewski (Stanislas).	1550-610
Rybinski (Jean).	1540-610
Grochowski (Stanislas) aîné	1560-612
Rybinski (Mathias)	1566-612
Grochowski (Stanislas) cadet	1530-615
Slaski (Simon).	1535-615
Kochanowski (Pierre).	1566-620
Knuta (Jean)	1570-621
Miaskowski (Gaspard).	1560-625
Szymonowicz (Simon).	1558-629
Zimorowicz (Simon)	1604-629
Sulkowski (Nicolas).	1590-630
Wrzesniaum (Bartholomé).	1600-630
Kmiciç (Nicolas).	1608 632
Gembicki (Jacques).	1569-633
Kolakowski (Stanislas).	1570-633
Witkowski (Stanislas).	1575-635
Otwinowski (Valerien).	1580 638
Sarbiewski (Mathias Kasimir).	1595-640
Tyszkiewicz (Alex.-Skumin).	1596-640
Zebrowski (Jacques).	1598-640
Cynerski (Jean).	1598-641
Grochowski (Stanislas).	1560-644
Chelchowski (Henri).	1600-645
Rudomina (Jean).	1560-646
Wittelliusz (Jacques).	1565-648
Libicki (Jean).	1600-650
Opalinski (Christophe).	1580-655
Slonkowicz (Martin).	1595-660
Twardowski (Samuel)	1600-660
Rudnicki (Jacques Przemyslas)	1605 660
Zrzenczycki (Jean).	1610-660
Gawinski (Jean).	1630-680
Bieżanowski (Stanislas).	1632-693
Bardzinski (Adam), *l.*	1640-706
Wisniowiecka Radziwill (Fr.s.)	1690-750
Kowalska Druzbacka (Elisab.)	1680 760
Wengierski (Thomas-Gaetan).	1755-787
Jasinski (Jacques).	1770-794
Minasowicz (Joseph).	1718 796
Naruszewicz (Adam Stanislas).	1733-796
Krasicki (Ignace)	1734-801
Szostowicz (Urbain).	1735-797
Krasinska (Françoise).	1742-796
Szymanowski (Joseph).	1748-801
Tanski (Ignace).	1751-805
Kniaznin (François-Denis).	1850-807
Dmochowski (Franç.-Xavier).	1762-808
Bielawski (Joseph).	1739-809
Godebski (Cypr.-Godziemba).	1765-809
Drozdowski (Jean).	1759-810
Lubienska (Thecle).	1760-810
Radziwill-Mostowska (Anna).	1750-810
Wolski (Constantin).	1762-810
Nagurczewski (Ignace).	1725-811
Chominski (Xavier)	1750-811
Trembecki (Stanislas).	1727-812
Reklewski (Vincent).	1785-812
Tymieniecki (Constantin).	1767-814
Korsak (Raymond).	1767-817
Lenkiewicz (Victor)	1796-818
Przybylski (Hiacynthe-Gilles).	1756-819
Felinski (Alois)	1771 820
Molski (Martin).	1750-822
Zadkowski (Alois)	1777-822
Brykczynski (Joseph).	1790-823
Karpinski (François).	1741 825
Zablocki (François).	1754-825
Tomaszewski (Dizmas-Boncza).	1740-826
Jakubowski (Vincent).	1751-826
Malczewski (Antoine).	1792-826
Lipinski (Joseph).	1764-828
Zaborowski (Timon).	1799-828
Boguslawski (Albert).	1752-829
Woronicz (Jean-Paul).	1757-829
Wyszkowski (Michel).	1770-829
Frankowski (François).	1798-830
Fruskulawska (Agnès).	1755-831
Bronikowski (Alexandre).	1783-833
Brodzinski (Kasimir).	1791-835
Bernatowicz (Félix).	1770-836
Niemcewicz (Julien-Ursin).	1758-841
Werowski (Ignace).	1783-841
Borkowski (Joseph).	1790-843
Kruszynski (Jean).	1773-845
Kropinski (Louis).	1775-845
Tanska-Hoffmann (Clément.)	1794-845
Magnuszewski (Dominique).	1810-845
Kandya (Eizik).	1776-846
Kicinski (Brunon).	1797-846
Wasilewski (Edmond).	1814-846
Szydlowski (Ignace).	1780-846
Witwicki (Etienne)	1800-847
Holowina Sawiracka (Carol.).	1820-847
Dmuszewski (Louis)	1782-847
Wenzyk (François).	1770-848
Wodzicki-Mycielski (Carol.).	1800-849
Chrzanowski (Stanislas).	1790-849
Minasowicz (Joseph-Denis).	1792-849
Slowacki (Jules)	1809-849
Zyglinski (François).	1815-849
Tymowski (Th.-Cantorbury).	1790-850
Groza (Alexandre).	1800-850
Skotnicki (Marcel).	1805-850
Chodzko (Jean-Boreyko).	1776-851
Barszczewski (Jean)	1794-851
Krajewska Nakwaska (Anna).	1779-851
Wilkonski (Auguste).	1805-852
Czartoryska-Würtemberg (M.)	1768-854
Kaminski (Jean-Nepomucène).	1777-855
Zan (Thomas).	1795-855

Philologie, Grammaire, Dictionnaire, Bibliographie, Journaux, Encyclopédie, Collectionnistes, Histoire de la littérature.

Jastrzembieç (Albert).	1340 436
Parkosz (Jacques).	1390-450
Tabor (Albert).	1435-507
Korwin (Albert).	1468-520
Zaborowski (Stanislas).	1470-520
Ursin (Jean).	1460-525
Skoryna (François).	1465-525
Glaber (André).	1480-540
Jlowski (Stanislas).	1490 556
Maslowski (François).	1530 560
Stoinski (Jean).	1525-591
Nidecki (André).	1530 593
Niedzwiecki (Jean).	1563 643
Romer (Adam).	1565-616
Herburt (Félix).	1570-620
Golinski (Bazile).	1545 625
Roter (Jérémie).	1570-630
Szyrwind (Constantin).	1565-631
Knapski (Gregoire).	1580-638
Tryzna (Martin).	1570-643
Starowolski (Simon).	1585-656
Morzynowski (Albert).	1590 658
Rodyminski (Martin).	1610-664
Lauxmin (Sigismond).	1600-665
Piotrowski (Lucas).	1604-678
Dobracki (Mathias)	1620 681
Zyzani (Etienne).	1640-700
Radziwill (Charles I[er] Stanis.).	1665-719
Olof (Ephraim).	1685-735
Braun (David).	1664-737
Lahenthal (Michel).	1686-750
Trotz (Abraham).	1705 760
Chmielowski (Benoit).	1700-763
Kleczewski (Stanislas).	1715-780
Janocki (Jean Daniel).	1720 786
Chodzko (Ignace-Borcyko).	1720-787
Wlodek (Ignace).	1730-789
Pisanski.	1730-790
Bohomolec (François).	1728-790
Luskina (Ignace).	1730-793
Piramowicz (Gregoire).	1735 801
Nowaczynski (Thadé).	1717-794
Pilchowski (David).	1735-802
Kamienski (Gaetan).	1758-805
Hurwitz (Zalkind).	1738-812
Slowacki (Euzèbe).	1772 814
Kopczynski (Onuphre).	1735-817
Hulewicz (Benoit).	1750-817
Bohusz (Xavier-Michel).	1746-820
Przezdziecka Radziwil (Hel.).	1752-821
Potocki (Stanislas-Kostka).	1757-821
Antonowicz (Julien).	1770-822
Czartoryski (Adam-Kasimir).	1733-823
Czerwinski (Ignace-Lubicz).	1755-826
Groddeck (Godefroi-Ernest).	1762-825
Bielski (Simon).	1745 826
Ossolinski (Joseph-Maximil.).	1748-826
Cassius (Jean-Louis).	1744-827
Golanski (Philippe-Neri).	1760-830
Juszynski (Jerôme).	1770-830
Soltykowicz (Joseph).	1770-831
Rzewuski (Wenceslas).	1780 831
Chiarini (Louis).	1789 831
Prazdowski (Thomas).	1790-833
Zukowski (Simon).	1782-834
Podczaszynski (Michel).	1798-835
Szemioth (Alexandre).	1801-835
Fleming-Czartoryska (Isab.).	1746-835
Kontrym (Kasimir).	1776-836
Krolikowski (Joseph-François).	1781-839
Sobolewski (Louis).	1770-840
Mrozinski (Joseph).	1770-840
Sierakowski (Joseph).	1758-840
Szumski (Thomas).	1760 840
Osinski (Alois).	1760-842
Mostowski (Thadé).	1766-842
Jakubowicz (Antoine).	1789-842
Dmochowski (Franç. de Sales).	1801-844
Rychter (Ignace-Loyola).	1804-845
Bobrowski (Florian).	1775-846
Anastazewicz (Basile).	1775-846
Borowski (Léon).	1770-846
Chlendowski (Valentin).	1775-846
Dembowski (Edouard).	1810-846
Linde (Samuel-Théophile).	1771-847
Ciampi (Sébastien).	1769-847
Muller (Stanislas).	1786-847
Lukaszewicz (Leslas).	1786-847
Jezowski (Joseph-Mathias).	1785-847
Illchowicz (Antoine).	1790-847
Manorkiewicz.	1820 847
Szymanski (Maximilien).	1790-848
Zaleski (Wenceslas d'Olesko).	1780 849
Jagiello (Ignace).	1784-849
Rudomina (Jean-Gualbert).	1780 849
Lubominski (Henry).	1780-850
Woyciechowicz (Joseph).	1793-850
Regulski (Joseph).	1773-851
Maieranowski (Constantin).	1795-851
Pawlikowski (Jean-Gualbert).	1780-852
Bentkowski (Felix).	1780-852
Plater (Joseph).	1796-852
Bronikowski (Xavier).	1797-852
Muczkowski (Antoine).	1807-852
Jastrzembski (Louis).	1810-852
Macewicz (Constantin).	1790-853
Cichowski (Adolphe).	1794-854
Mrongowiusz (Christop.-Cel.).	1764-855

HISTOIRE.

Histoire, Biographie, Héraldique, Numismatique, Géographie, Statistique, Voyages.

Gallus ou Gawel (Martin).	1050-120
Nestor.	1056-136
Cholewa (Mathieu).	1105-167
Kadlubek (Vincent).	1160-223
Baszko (Godzislas).	1205-275
Karpin (Jean de Plan).	1205-280
Strzepski (Martin).	1250-280
Dzierzwa	1220 290
Dusburg (Pierre).	1270 330
Ianko de Guiézne.	1320-390
Dombrowka (Jean).	1395-472
Dlugosz ou Longinus (Jean).	1415-480
Eschenloer (Pierre).	1410-481
Miechowita (Mathieu).	1456 523
Wapowski (Bernard).	1460-535
Decius (Louis).	1490 548
Chwalczewski (Stanislas).	1506-549
Grodecki (Barth.)	1510-558
Orzechowski (Stanislas).	1513-566
Gorski (Stanislas).	1489-569
Bielski (Martin).	1497-576
Gorski (Jacques).	1525 585
Kromer (Martin).	1512-589
Orzelski (Swientoslas).	1549-590
Sarnicki (Stanislas).	1535-593
Reszka (Stanislas).	1533-600
Stryjkowski (Mathias).	1547-600
Bielski (Joachim).	1540 600
Solikowski (Jean-Démétrius).	1539-603
Gornicki (Lucas).	1530-604
Pistor (Jean).	1550-608
Guagnini (Alexandre).	1538-614
Paprocki (Barthold).	1545-614
Cellarius (André).	1556-616
Zolkiewski (Stanislas).	1547-620
Kluwer (Philippe)	1580-623

Kwiatkowski (Martin).	1590-630
Lipski (André).	1590-631
Prochnicki (Jean-André).	1560-633
Lesniowski (Jean).	1570-633
Swiecicki (André).	1565-635
Petrycy (Jean-Innocent).	1570-641
Piasecki (Paul).	1583-649
Nakielski (Samuel).	1584-651
Okolski (Simon).	1590-654
[illegible] (Lucas).	1595-657
Kosow (Sylvestre).	1600-657
Twardowski (Samuel).	1600-660
Pruszcz (Hyacinthe).	1600-662
Rudawski (Jean-Laurent).	1600-670
Kobierzycki (Stanislas).	1592-676
Grondzki (Samuel).	1610-676
Kojalowicz (Albert).	1609-677
Zimorowicz (Joseph-Barthel).	1597-680
Heidenstein (Reinold).	1610-680
Pastor (Joachim).	1610-681
Passek (Jean-Chrysostome).	1612-690
Doenhoff (Jean-Kasimir).	1630-697
Kochowski (Vespasien).	1632-699
Zaluski (André-Chrysostome).	1650-711
Zawadzki (Ignace).	1651-712
Lauterbach (Sam.-Fréd.).	1660-727
Przebendowski (Georges).	1639-729
Niesiecki (Gaspard).	1685-743
Lubienski (Wladislas).	1680-753
Hilzen (Jean-Auguste).	1690-760
Dogiel (Mathias).	1715-760
Lengnich (Godefroy).	1689-774
Zaluski (Joseph-André).	1701-774
Jablonowski (Joseph-Alex.).	1712-777
Rzepnicki (François).	1710-780
Loyko (Félix).	1740-786
Beniowski (Maurice-Auguste).	1741-786
[illegible] (Joseph).	1750-787
Wyrwicz (Charles).	1717-793
Forster (Georges, fils).	1755-794
Naruszewicz (Adam-Stan.).	1733-796
Forster (Jean-Reinhold, père).	1729-798
Kuropatnicki (André).	1760-800
Waga (Théodore).	1749-801
Albertrandy (Jean).	1731-808
Czacki (Thadée).	1765-813
Potocki (Jean).	1757-815
Krajewski (Michel Demetrius).	1746-817
Dombrowski (Jean-Henri).	1755-818
Czarnocki (Jacques), (Chodakowski Zorian).	1784-825
Siestrzencewicz-Bohusz (S.).	1730-826
Maleszewski (Pierre).	1767-828
Siarczynski (François).	1758-829
Oginski (Michel-Cléophas).	1765-833
Mochnacki (Maurice).	1804-834
Majewski (Val. Skorochod).	1764-835
Bandtkie (Georges-Samuel).	1768-836
Swieçki (Thomas).	1774-837
Straszewicz (Joseph).	1800-838
Niemcewicz (Julien-Ursin).	1758-841
Gadon (Vladimir).	1775-842
Soltyk (Roman).	1791-843
Wylezynski (Thadé Constant.).	1794-844
Onacewicz (Ignace).	1780-845
Krasinski (Joseph).	1770-845
Raczynski (Edouard).	1786-845
Plater (Louis).	1774-846
Lux (Kasimir).	1780-846
Bloch (Samson de Zamosc).	1786-846
Gunzburg (Marc-Aaron).	1788-846
Brinken (Jules).	1792-846
Nendzynski (Alexis).	1800-846
Golembiowski (Lucas).	1769-849
Slowaczynski (André).	1803-850
Plater (Stanislas).	1782-851
Kwiatkowski (Gaetan).	1770-852
Gawarecki (Vincent Hipp.).	1788-852
[illegible] (Abraham).	1814-852
Kownacki (Hippolyte).	1761-854
Zagorski (Ignace).	1788-854
Golembiowski (Séverin).	1820-854
Zaydler (Bernard).	1790-855
Moraczewski (André).	1802-855



Le général Joseph Bem (1794 + 1850).

Les envahissements et les démembrements de la Pologne, accomplis par les trois puissances copartageantes, donnent actuellement :

	Habitants.	Revenus annuels en francs.	Contingents militaires.
A la Russie.	20,000,000	360,000,000	270,000
A l'Autriche.	6,000,000	160,000,000	70,000
A la Prusse.	4,000,000	80,000,000	60,000
Total général. . .	30,000,000	600,000,000	400,000

La couleur rouge sur la carte ci-jointe représente les possessions polono-litvaniennes aux époques de leurs plus grandes extensions.
La couleur verte représente la Pologne de 1772, à l'époque de son premier partage.

FIN DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

É. DE LA BÉDOLLIÈRE.

KINBURN

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT

HUITIÈME SÉRIE ILLUSTRÉE

PAR JANET-LANGE

ORNÉE D'UNE CARTE DE NICOLAIEFF, CHERSON, KINBURN
ET LES BOUCHES DU DNIÉPER.

PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.



PARIS,
PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 31.



EMILE
DE LA BÉDOLLIÈRE
ILLUSTRÉ
PAR JANET-LANGE.

KINBURN

HISTOIRE
DE
LA GUERRE D'ORIENT

HUITIÈME SÉRIE

ORNÉE D'UNE CARTE DE NICOLAIEFF, CHERSON, KINBURN

ET LES BOUCHES DU DNIÉPER.

AVANT-PROPOS.

Le présent ouvrage a pour but de compléter l'histoire de la guerre d'Orient pendant l'année 1855.

Dans les premiers chapitres, nous donnons sur la prise de Sébastopol toutes les pièces officielles, tous les renseignements particuliers que nous avons pu recueillir.

Vient ensuite le récit de l'occupation de la ville par les alliés et des opérations simultanées qu'ils entreprirent dans la vallée du haut Belbeck pour essayer de débusquer l'armée russe; à Eupatoria, pour couper ses communications; aux bouches du Dniéper, pour préparer la chute future de Nicolaïeff, succursale de Sébastopol. Si nous avons choisi pour titre *Kinburn*, c'est que la prise de cette forteresse est le principal fait d'armes des troupes anglo-françaises depuis la glorieuse journée du 8 septembre.

Après avoir rendu compte des derniers mouvements des flottes dans la mer Noire, dans la mer d'Azof, dans la Baltique et dans l'océan Pacifique, nous nous transportons en Asie. Là s'accomplirent des événements peu connus et dont les conséquences peuvent être considérables. Là les Turcs, abandonnés à leurs propres forces, soutiennent une lutte désavantageuse, mais digne des éloges de la postérité, contre des masses compactes d'adversaires aguerris. L'héroïque défense de Williams et de Vassif-Pacha, la victoire du 29 septembre, le passage de l'Ingour par Omer-Pacha, les circonstances qui amenèrent la reddition de Kars, offrent un puissant intérêt. Nous n'avons rien épargné pour présenter un tableau exact de ce glorieux épisode de la guerre d'Orient.

Nous n'avons pas oublié ce qu'on pourrait appeler la partie pacifique de la guerre : les manifestations politiques, les ambassades, les notes échangées entre les gouvernements, les efforts réitérés de la diplomatie.

Pour cette série, comme pour les précédentes, un dossier considérable a été dépouillé. Nous tenions à réunir, à conserver des pièces éparses qui auraient été perdues. Ce qui prouve l'importance de ce travail, c'est qu'ayant négligé de mettre immédiatement de côté des documents essentiels reproduits par la presse entière, il nous a fallu quelques jours plus tard de longues recherches pour les retrouver. Nous avons voulu faire de nos publications un vaste répertoire de l'histoire contemporaine, une sorte d'encyclopédie que tous ceux qui désirent connaître la guerre d'Orient devront nécessairement consulter.

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER.

Prendra-t-on Sébastopol? — Démenti à l'*Invalide russe*. — Derniers jours du bombardement. — Préparatifs de l'assaut. — Ordres du jour des généraux Mac-Mahon, de Salles et Bosquet. — Premier rapport du maréchal Pélissier.

Un journal de Saint-Pétersbourg, l'*Invalide russe*, avait, au mois de juillet 1855, publié un long article intitulé *Prendra-t-on Sébastopol?* Il avouait que Sébastopol pouvait être pris dans les premiers jours de l'apparition des Anglo-Français du côté de la ville, alors qu'un simple mur d'enceinte, dont les angles saillants n'étaient protégés que par des bastions d'un faible profil, formait sa seule défense; alors que dans cette enceinte se trouvait une garnison peu nombreuse, composée principalement de marins qui avaient coulé leurs bâtiments à l'entrée de la baie pour en intercepter le passage, et qui se trouvaient avec leurs canons transportés sur les remparts des fortifications dans une sphère d'action tout à fait nouvelle pour eux; alors que, par suite de la soudaineté de cet événement et la grande célérité qu'il fallait apporter dans les préparatifs de la défense, il ne pouvait exister ni ordre ni unité dans la défense d'une ligne de plusieurs kilomètres.

Depuis ce temps Sébastopol avait grandi, la place, hérissée de fortifications, était devenue une des plus redoutables du monde entier; et à la question qu'il avait posée, le publiciste du czar répondait négativement.

La victoire du 8 septembre 1855 lui a donné un éclatant démenti.

Le 8 septembre 1855 sera une date à jamais mémorable dans les fastes militaires des nations.

La tranchée avait été ouverte devant Sébastopol le 9 octobre 1854. On avait fait sur plusieurs points jusqu'à sept parallèles. Il y avait eu trois cent trente-six jours de travaux à exécuter sous le feu de la place et malgré les sorties des assiégés. La ville avait été canonnée et bombardée pendant trois cent vingt-deux jours.

Depuis qu'on avait reconnu l'infériorité du matériel primitif, depuis que les batteries des assiégeants étaient armées de mortiers ou de pièces de marine, les pertes de l'ennemi s'accroissaient chaque jour, et des incendies s'étaient allumés à bord des vaisseaux russes, ainsi que sur plusieurs points de la place.

L'infructueuse tentative du prince Gortschakoff sur les lignes de la Tchernaïa consomma le découragement des Russes.

Ce sentiment perce dans les dernières pages du journal tenu par le prince Gortschakoff.

« Le 5 septembre, dit-il, dès six heures du matin, les alliés ouvrirent une canonnade et un bombardement très-violents contre les 1[re] et 2[e] sections de notre ligne de défense : ses batteries tiraient par salves. On y répondit des ouvrages du flanc droit de notre ligne de défense par un feu non moins actif. Le feu s'affaiblit un peu vers deux heures de l'après-midi, et se tut vers le soir. Dans les vingt-quatre heures (d'après les observations faites du télégraphe), l'ennemi avait lancé environ soixante-dix mille boulets et seize mille bombes et obus.

» Ce feu si terrible occasionna des dégâts importants dans nos ouvrages, et particulièrement à la redoute Schwartz, au bastion n° 5 et à la batterie Belkine.

» Pendant la nuit, malgré le feu bien nourri de l'assiégeant, la garnison de Sébastopol répara les dommages autant que possible; une partie des pièces démontées et des affûts brisés fut renouvelée.

» Les travaux de l'assiégeant n'avancèrent point; il s'occupa à réparer les revêtements détruits de ses batteries.

» Le 6 septembre, dès la pointe du jour, l'ennemi recommença un feu des plus violents, par salves, contre les ouvrages de la ligne de défense de Sébastopol et contre les batteries du rivage. Vers le soir ses feux droits cessèrent, mais le bombardement continua avec force; de plus, pendant la nuit, l'assiégeant tira à mitraille sur nos travailleurs pour les empêcher de réparer les dégâts. Il lança des bombes, des boulets et des fusées incendiaires dans la ville, dans la rade et contre le côté nord.

» Les dégâts dans nos ouvrages furent très-considérables : le feu incessant de l'ennemi empêchait de les réparer.

» Le 7 septembre, la canonnade et le bombardement recommencèrent avec le même acharnement que les jours précédents. Le feu, sans interruption sur toute la ligne, avait lieu par salves, et par moments redoublait d'intensité, tantôt contre le flanc droit, tantôt contre le flanc gauche de notre ligne de défense. Outre les projectiles ordinaires, dans la matinée du 7, l'ennemi lança des barils incendiaires contre le mamelon Malakoff. »

Ce même jour l'assaut fut décidé, et les chefs de corps reçurent leurs instructions dans un conseil de guerre, auquel assistèrent les amiraux.

L'occupation de Malakoff et des redans était le principal but de l'attaque; mais afin de diviser les forces de l'ennemi, on devait marcher sur le bastion du Mât et sur le bastion central.

En suivant de gauche à droite les lignes de défense de Karabelnaïa, on trouve d'abord ces deux bastions, puis le grand redan, le bastion Malakoff et une courtine qui le relie au redan du Carénage.

Le 1[er] corps et une division sarde avaient pour mission de se porter sur les bastions central et du Mât.

L'attaque du grand redan échut aux Anglais. Comme leurs généraux se disputaient l'honneur de commander la colonne d'attaque, on tira au sort, qui favorisa le général Markham, récemment arrivé des Indes.

La 1[re] division du 2[e] corps (ancienne division Canrobert), commandée par le général Mac-Mahon, fut chargée d'attaquer la formidable position de Malakoff. La division la Motterouge marcha sur la courtine, et la division Dulac, sur le redan du Carénage, avec la brigade noire piémontaise, que le sort avait désignée, et que commandait le général Cialdini.

Le corps d'armée de la Tchernaïa eut l'ordre de se tenir sous les armes.

Les soldats étaient pleins d'ardeur et de confiance; ils avaient la ferme résolution de finir par un coup d'éclat ce siége dont les lenteurs s'accordaient si peu avec leur impétuosité. Ils n'avaient pas besoin d'être surexcités; toutefois chacun des généraux qui devaient les conduire encouragea par un ordre du jour les troupes placées sous son commandement.

« Soldats de la 1[re] division et zouaves de la garde, dit le général de Mac-Mahon, vous allez enfin quitter nos parallèles pour attaquer l'ennemi corps à corps. Dans cette journée décisive, le général vous a confié le rôle le plus important : l'enlèvement du redan de Malakoff, clef de Sébastopol.

» Soldats! toute l'armée a les yeux sur vous, et vos drapeaux, plantés sur les remparts de cette citadelle, doivent répondre au signal donné pour l'assaut général.

» Vingt mille Anglais et vingt mille Français à gauche vous prêteront leur appui en se jetant sur ce côté de la place.

» Zouaves, chasseurs à pied, soldats des 7[e], 20[e] et 27[e] de ligne, votre bravoure répond du succès qui doit immortaliser les numéros de vos régiments.

» Dans quelques heures, l'empereur apprendra à la France ce que peuvent faire les soldats de l'Alma et d'Inkermann.

» Je vous donnerai le signal par le cri : Vive l'empereur! Notre mot de ralliement sera : Honneur et patrie! »

Le général de Salles, qui commandait le premier corps, s'exprima en ces termes : « Le jour si impatiemment demandé par vous est arrivé. Dans quelques heures vous franchirez les remparts au pied desquels vous avez acquis tant de gloire! Dans quelques heures vous aborderez ces Russes, qui ont toujours fui devant vos baïonnettes. Animés par le souvenir de vos ancêtres, inspirés par la grande âme de notre général en chef, marchez donc avec confiance; élevez les aigles immortelles que notre glorieux empereur vous a rendues; que le Russe tremble en nous entendant crier : Vive l'empereur! Que ce soir la France, reconnaissante, inscrive avec orgueil sur l'arc de ses victoires le nom d'une nouvelle et héroïque bataille à côté des noms mémorables d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moskowa! »

Le général Bosquet, commandant le deuxième corps et la réserve, exhortait ainsi les troupes qui avaient repoussé les Russes descendus des hauteurs de Mackensie : « Le 7 juin, vous avez eu l'honneur de porter fièrement les premiers coups droit au cœur de l'armée russe. Le 16 août, vous infligiez, sur la Tchernaïa, la plus honteuse humiliation à ses troupes de secours. Aujourd'hui, c'est le coup de grâce, le coup mortel que vous allez frapper de cette main ferme, si connue de l'ennemi, en lui enlevant sa ligne de défense de Malakoff, pendant que nos camarades de l'armée anglaise et du 1[er] corps commenceront l'assaut au grand redan et au bastion central.

» C'est un assaut général, armée contre armée; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes aigles de la France. En avant donc, enfants! A nous Malakoff et Sébastopol! et vive l'empereur! »

Le 8, à midi, la bataille commença.

Il ne nous appartient pas de la raconter; nous laisserons parler les généraux qui la gagnèrent.

Déjà nous avons exposé nos idées sur la manière dont doivent être

présentés les grands événements. Il arrive trop souvent que l'historien les dénature en essayant de combiner savamment les matériaux qu'il trouve dans les chroniques, et en substituant ses impressions personnelles à celles des acteurs ou des témoins oculaires. Nous concevons qu'il cède à l'envie d'étaler sa rhétorique; mais sa narration, quel qu'en soit le mérite, vaudra-t-elle jamais les récits du général qui a conduit l'armée, du diplomate qui a suivi la négociation, de l'homme qui peut dire : « J'étais là, telle chose m'advint. » Si tant d'écrivains avaient donné les documents originaux, au lieu de s'en servir comme d'un thème pour y broder des fioritures, nous aurions des notions exactes sur une multitude de faits qui nous sont parvenus étrangement altérés.

Le premier rapport du maréchal Pélissier est un sommaire de l'affaire dont il esquisse les traits principaux :

« Grand quartier général, à Sébastopol, le 11 septembre 1855.

» Monsieur le maréchal,

» J'aurai l'honneur de vous faire parvenir par le plus prochain courrier un rapport détaillé sur l'attaque qui nous a rendus maîtres de Sébastopol. Je ne puis aujourd'hui que vous retracer rapidement les principaux traits de ce grand fait de guerre.

» Depuis le 16 août, jour de la bataille de la Tchernaïa, et malgré les avis répétés d'une nouvelle et plus formidable attaque de l'ennemi contre les positions que nous occupons sur cette rivière, tout se disposait pour livrer un assaut décisif contre Sébastopol lui-même. L'artillerie des attaques de droite commençait dès le 17 août un feu plus nourri contre Malakoff, le redan du Carénage, les défenses voisines et la rade, afin de permettre au génie d'établir des logements rapprochés de la place, d'où les troupes pussent se lancer promptement sur l'enceinte. Le génie préparait en outre ses engins de franchissement et d'escalade, et toutes nos batteries de la gauche ouvraient le 5 septembre un feu très-violent contre la ville. De leur côté, les Anglais battaient vivement le grand redan et son réduit, qu'ils devaient attaquer.

» Tout étant prêt, je résolus, de concert avec le général Simpson, de faire donner l'assaut le 8 septembre, à l'heure de midi.

» La division Mac-Mahon devait enlever l'ouvrage de Malakoff; la division Dulac devait se lancer contre le redan du Carénage; et, au centre, la division la Motterouge devait marcher contre la courtine qui réunit ces deux points extrêmes. J'avais donné au général Bosquet, en outre de ces troupes, la division de la garde du général Mellinet pour appuyer ces trois premières divisions. Voilà pour la droite.

» Au centre, les Anglais devaient attaquer le grand redan en l'escaladant par son saillant.

» A la gauche, le 1er corps, auquel le général de la Marmora avait bien voulu adjoindre une brigade sarde, ayant en tête la division Levaillant, devait pénétrer par le bastion central dans l'intérieur de la ville et tourner ensuite le bastion du Mât pour s'y loger également. Le général de Salles avait pour instruction de ne poursuivre son attaque qu'autant que les circonstances le permettraient.

» De plus, les flottes des amiraux Lyons et Bruat devaient opérer une puissante diversion en tirant contre la Quarantaine, la rade et les fronts maritimes de la forteresse. Mais l'état de la mer, tourmentée par un violent vent du nord-ouest, était tel que ni les vaisseaux ni les frégates n'ont pu quitter leur mouillage. Cependant les bombardes anglaises et françaises ont pu s'engager; elles ont tiré d'une manière remarquable et nous ont été d'un grand secours.

» A midi juste, les divisions Mac-Mahon, la Motterouge et Dulac, électrisées par leurs chefs, s'élancent contre Malakoff, la courtine et le petit redan du Carénage. Après des difficultés de franchissement inouïes et une lutte corps à corps des plus émouvantes, la division Mac-Mahon parvient à se loger dans la partie antérieure de Malakoff. L'ennemi faisait pleuvoir sur nos braves troupes une grêle de projectiles de toute nature; le redan du Carénage surtout, battu par la maison en croix et les bateaux à vapeur, avait dû être évacué après son occupation; mais la division la Motterouge tenait bon sur une partie de la courtine, et la division Mac-Mahon gagnait du terrain dans Malakoff, où le général Bosquet dirigeait incessamment les réserves dont je pressais l'arrivée.

» Les autres attaques étaient subordonnées à celle de Malakoff, point capital des défenses de toute la place.

» De la redoute Brancion où j'étais établi, je jugeai que Malakoff resterait en notre pouvoir, et je donnai le signal convenu avec le général Simpson.

» Aussitôt les Anglais se portèrent bravement contre le saillant du grand redan; ils parvinrent à s'y loger et luttèrent longtemps pour s'y maintenir; mais accablés par les réserves russes qui ne cessaient de s'avancer, et par un feu violent d'artillerie, ils durent se replier dans leurs parallèles.

» Au même signal, le général de Salles avait fait attaquer le bastion central. La division Levaillant avait commencé à s'y établir, ainsi que dans la lunette de droite, lorsqu'à un feu de mitraille excessif succéda l'arrivée de renforts russes tellement considérables que nos troupes, décimées par le feu et dont les chefs étaient hors de combat, furent forcées de rentrer dans les places d'armes d'où elles étaient parties.

» Convaincu que la prise de Malakoff devait décider du succès, j'empêchai le renouvellement des autres attaques, qui, en retenant l'armée ennemie sur tous les points de sa vaste enceinte, avaient déjà rempli leur principal objet, et je concentrai toute mon attention sur la possession de Malakoff, dont le général de Mac-Mahon avait pu s'emparer complétement. Un moment de crise du reste se préparait.

» Le général Bosquet venait d'être atteint par un gros éclat de bombe, et j'avais dû donner son commandement au général Dulac. Un magasin à poudre de la courtine voisine de Malakoff venait de sauter, et m'avait fait appréhender les plus graves conséquences.

» Les Russes, espérant profiter de cet accident, s'avançaient en masses profondes et attaquaient en trois colonnes le centre, la gauche et la droite de Malakoff. Mais des dispositions avaient pu déjà être prises à l'intérieur de l'ouvrage; le général de Mac-Mahon disposait, pour le défendre, de troupes intrépides que rien n'étonne, et, après des efforts désespérés, les Russes se virent contraints de battre en retraite. A partir de ce moment, ils renoncèrent à toute tentative offensive. Malakoff était à nous et ne pouvait plus être enlevé. Il était quatre heures et demie.

» Des mesures furent prises aussitôt pour nous mettre en état de repousser l'ennemi, s'il tentait contre nous une attaque nocturne. Mais nous fûmes bientôt tirés d'incertitude. Dès que la nuit commença des incendies se propagèrent de tous côtés; des mines faisaient explosion, des magasins à poudre sautaient dans les airs; le spectacle de Sébastopol en flammes, que toute l'armée contemplait, est un des tableaux les plus imposants et les plus sinistres qu'ait pu présenter l'histoire des guerres. L'ennemi était en pleine évacuation; elle s'est opérée pendant la nuit, à l'aide du pont établi entre les deux rives de la rade et à l'abri des explosions successives qui m'ont empêché de m'approcher de lui pour le harceler. Le 9 au matin, toute la partie sud de la ville était dégagée et en notre pouvoir.

» Je n'ai pas besoin de faire ressortir aux yeux de Votre Excellence l'importance d'un pareil succès. Je n'ai pas besoin non plus de parler de cette brave armée dont les vertus guerrières et le dévouement sont si bien appréciés par notre Empereur, et j'aurai, bien que le nombre en soit grand, à vous citer ceux qui se sont distingués parmi tant de valeureux soldats. Je ne puis encore le faire, mais je remplirai ce devoir dans une de mes plus prochaines dépêches.

» Veuillez agréer, monsieur le maréchal, l'expression de mon respectueux dévouement.

» *Le général en chef*, Pélissier. »

CHAPITRE II.

Second rapport du maréchal Pelissier. — Exposé du plan d'attaque. — Noms des corps, généraux de division, généraux de brigade et colonels désignés pour y prendre part. — Assaut de Malakoff. — Prise de la courtine et du petit redan du Carénage. — Echec des Anglais au grand redan. — Efforts des Russes pour reconquérir Malakoff. — Ils battent en retraite. — Pertes de l'armée française.

« Grand quartier général, à Sébastopol, le 14 septembre 1855.

» Monsieur le maréchal,

» J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence, ainsi que je le lui avais annoncé par ma dépêche du 11, mon rapport sur la prise d'assaut de Sébastopol.

» Le moment de cet assaut semblait être arrivé. A la gauche, les travaux du génie étaient parvenus depuis quelque temps à 30 ou 40 mètres du bastion du Mât (no 4 des Russes) et du bastion central (no 5 des Russes). A la droite, nos cheminements, poussés très-activement sous la protection du feu soutenu de l'artillerie ouvert depuis le 17, n'étaient plus qu'à 25 mètres du saillant de Malakoff et du petit redan du Carénage. L'artillerie avait achevé près de cent batteries en parfait état, parfaitement approvisionnées, et présentant un ensemble de 350 bouches à feu aux attaques de gauche et de 250 aux attaques de droite. De leur côté, les Anglais, bien qu'arrêtés par les difficultés du terrain, étaient arrivés à environ 200 mètres du grand redan (bastion no 3 des Russes), sur lequel ils se dirigeaient, et ils avaient environ 200 bouches à feu en batterie. Les Russes, mettant le temps à profit, élevaient du côté de Malakoff une seconde enceinte qu'il importait de ne pas laisser terminer. Enfin, l'armée de secours venait d'être battue complétement le 16 sur la Tchernaïa; elle y avait fait des pertes considérables, et il n'était pas probable qu'elle vînt de nouveau pour dégager la place, se jeter sur ces positions, que nous avions rendues plus fortes, et où nous étions en mesure de repousser tous les efforts de l'ennemi.

» Il fut donc convenu entre le général Simpson et moi que nous livrerions une attaque décisive. Les généraux commandant l'artillerie et le génie des deux armées se rangèrent unanimement à cette opinion. Le 8 septembre fut le jour fixé pour cette attaque.

» Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de l'exposer à Votre Excellence, l'ennemi devait être abordé sur les points principaux de sa vaste en-

1.

ceinte, afin de l'empêcher de diriger toutes ses réserves contre une même attaque et de lui donner des inquiétudes sur la ville où aboutit le pont par lequel il pouvait faire sa retraite. Le général de Salles avec le 1er corps renforcé d'une brigade sarde, dont le général de la Marmora m'avait offert le concours, devait, à gauche, attaquer la ville ; au centre, les Anglais devaient s'emparer du grand redan ; enfin, à notre droite, le général Bosquet devait attaquer Malakoff et le petit redan du Carénage (bastion n° 2 des Russes), points saillants de l'enceinte Karabelnaïa.

» Les dispositions suivantes avaient été prises sur chacune de ces attaques. A la gauche, la division Levaillant (2e du 1er corps; brigade Couston : 9e bataillon de chasseurs à pied, commandant Rogié ; 21e de ligne, lieutenant-colonel Villeret; 42e de ligne, lieutenant-colonel de Mallet ; brigade Trochu : 46e de ligne, lieutenant-colonel Lebanneur; 80e de ligne, colonel Laterrade), chargée de l'attaque du bastion central et de ses lunettes, était placée dans les parallèles les plus avancées. A sa droite était la division d'Autemarre (brigade Niol : 5e bataillon de chasseurs à pied, commandant Garnier; 19e de ligne, colonel Guignard; 26e de ligne, colonel de Sorbiers; brigade Breton : 39e de ligne, colonel Comignan ; 74e de ligne, colonel Guyot de Lespart), qui devait pénétrer sur les traces de la division Levaillant et s'emparer de la gorge du bastion du Mât et des batteries qui y ont été élevées. La brigade sarde du général Cialdini, placée à côté de la division d'Autemarre, devait attaquer le flanc droit du même bastion. Enfin la division Bouat (4e du 1er corps, général Lefèvre : 10e chasseurs à pied , commandant Guiomard ; 18e de ligne, colonel Dantin; 19e de ligne, colonel Grenier ; 2e brigade, général de la Roquette; 14e de ligne , colonel de Négrier; 43e de ligne, colonel Broutta) et la division Paté (3e du 1er corps; brigade Beuret : 6e bataillon de chasseurs à pied , commandant Fermier de la Prévotais; 28e de ligne, colonel Lartigues ; 98e de ligne, colonel Conseil-Dumesnil; brigade Bazaine : 1er régiment de la légion étrangère, lieutenant-colonel Martenot de Cordoue; 2e régiment de la légion étrangère, colonel de Chabrières), servaient de réserve à la division Levaillant; de plus, et pour parer de ce côté aux éventualités qui pouvaient se produire, j'avais fait venir de Kamiesch et mis sous les ordres du général de Salles les 30e et 35e de ligne, qui avaient été placés à l'extrême gauche et assuraient fortement de ce côté la possession de nos lignes.

» Devant Karabelnaïa, ainsi que je l'ai déjà dit, notre attaque devait se faire sur trois directions : à gauche, sur Malakoff et son réduit; à droite, sur le petit redan du Carénage; et au centre, sur la courtine qui unit ces deux ouvrages. Le système de Malakoff était évidemment le point le plus important de l'enceinte; sa prise devait entraîner forcément la ruine successive des défenses de la place, et j'avais ajouté aux troupes dont disposait déjà le général Bosquet toute l'infanterie de la garde impériale.

» L'attaque de gauche sur Malakoff était confiée au général de Mac-Mahon (1re division du 2e corps) : 1re brigade, colonel Decaen : 1er zouaves , colonel Colineau, et 7e de ligne, colonel Decaen; 2e brigade, général Vinoy : 1er bataillon de chasseurs à pied, commandant Gambier; 20e de ligne, colonel Orianne; 27e de ligne, colonel Adam, qui avait en réserve la brigade Wimpfen ; 3e de zouaves, colonel Polhès; 50e de ligne, lieutenant-colonel Nicolas, et tirailleurs algériens, colonel Rose, tirée de la division Camou, et les deux bataillons de zouaves de la garde, colonel Jannin.

» L'attaque de droite sur le redan était confiée au général Dulac (brigade Saint-Pol) : 17e chasseurs à pied , commandant de Férussac; 57e de ligne, colonel Dupuis; 85e, colonel Javel ; 2e brigade, général Bisson ; 10e de ligne, commandant de Lacontrie ; 61e de ligne, colonel de Taxis, ayant en réserve la brigade Marolles ; 15e de ligne, colonel Guérin ; 96e de ligne, colonel Malherbe, de la division d'Aurelles, et le bataillon de chasseurs à pied de la garde, commandant Cornulier de Lucinière. Enfin le général de la Motterouge (brigade du général Bourbaki : 4e chasseurs à pied, commandant Clinchant; 86e de ligne, colonel de Berthier; 100e de ligne, colonel Mathieu ; 2e brigade, colonel Picard : 91e de ligne, colonel Picard; 49e de ligne, colonel Kerguern) commandait l'attaque du centre par le milieu de la courtine, ayant en réserve les voltigeurs (colonels (Montéra et Douay), et les grenadiers (colonels Blanchard et Dalton), de la garde, sous les ordres directs du général de division de la garde Mellinet, ayant sous lui les généraux de brigade de Pontevès et de Failly.

» Pour le placement de ces troupes, nos tranchées avaient été décomposées en trois quartiers, dont chacun devait contenir dans sa partie avancée la presque totalité de la division d'attaque, et les réserves devaient trouver place tant dans les anciennes tranchées bien calculées pour les contenir, que dans les ravins de Karabelnaïa et du Carénage. Il était essentiel pour mieux tromper l'ennemi que le rassemblement de toutes ces troupes pût se faire sans être éventé; aussi toutes les lignes de communication conduisant à nos places d'armes avancées avaient-elles été suivies avec grand soin, et, partout où l'on pouvait être vu, les crêtes couvrantes avaient été assez relevées pour donner un défilement suffisant.

» Aux attaques de gauche comme à celles de droite, des détachements du génie et de l'artillerie, munis d'outils, étaient désignés pour être placés en tête de chaque colonne d'attaque. Les sapeurs du génie devaient, avec les auxiliaires d'avant-garde de chaque attaque, être prêts à jeter des ponts, dont ils avaient appris la manœuvre et dont les matériaux étaient disposés à l'avance en première ligne. Les canonniers devaient être munis de tout ce qui est nécessaire, marteaux, égorgeoirs, étoupilles, etc., pour être prêts à enclouer ou désenclouer les pièces, selon le cas, et à retourner, si cela était possible, contre l'ennemi, celles que nous aurions conquises. De plus, dans les premiers bataillons de chaque attaque, un certain nombre d'hommes devaient être munis d'outils à manche court pouvant se porter au ceinturon de cartouchière, pour ouvrir des passages, combler les fossés, retourner les traverses, accomplir, en un mot, les travaux urgents et si importants du premier moment.

En outre, des réserves de batteries de campagne avaient été préparées de manière à pouvoir rapidement venir prendre part à l'action. Aux attaques de gauche, une batterie de campagne devait être placée dans une carrière voisine de l'enceinte, avec ses chevaux à portée, ses canonniers pourvus de bricoles pour en déboucher au besoin; deux autres batteries de la première division devaient se tenir au Clocheton; enfin un quatrième devait se porter à l'extrême gauche du lazaret. Aux attaques de droite, une réserve de vingt-quatre bouches à feu de campagne devait être placée, savoir : douze bouches à feu divisionnaires à l'ancienne batterie de Lancastre, et douze bouches à feu de la garde à la redoute Victoria. Des travailleurs postés sur des points désignés devaient, au moment opportun, préparer les voies à cette artillerie.

» Afin d'être prêt à tout événement, la 1re brigade de la division d'Aurelle était postée de manière à repousser, avec l'aide des batteries et des redoutes existant dans cette direction, toute entreprise de l'ennemi sur les contre-forts d'Inkermann.

» Du côté de nos lignes, le général Herbillon avait l'ordre de faire garnir les positions de la Tchernaïa en faisant prendre les armes à son infanterie, monter à cheval sa cavalerie, et atteler son artillerie à l'heure fixée pour l'attaque. J'avais en outre fait descendre près de lui la brigade de cuirassiers du général de Forton. Le général de la Marmora était prévenu de ces dispositions. Quant au général d'Allonville, il devait, dans la nuit du 7 au 8, se replier de la vallée de Baïdar pour venir prendre, près du pont de Kreutzen, une position de concentration avantageuse pour le cas où l'armée de secours aurait voulu nous menacer à l'extérieur.

» D'un commun accord, nous nous étions arrêtés, le général Simpson et moi, à l'heure de midi, pour donner l'assaut. L'heure choisie avait plusieurs avantages : elle nous donnait des chances favorables pour espérer de surprendre brusquement l'ennemi, et, dans le cas où l'armée russe de secours aurait voulu faire une tentative désespérée pour dégager la place, il lui eût été impossible de prononcer avant la fin du jour un mouvement vigoureux contre nos lignes; quel que fût le résultat de notre attaque, nous avions jusqu'au lendemain matin pour aviser.

» Dans la matinée du 8, l'artillerie de nos attaques de gauche, qui, depuis le 5, au point du jour, avait entretenu un feu violent, continua d'écraser l'ennemi de ses projectiles ; aux attaques de droite, nos batteries tirèrent vivement aussi, mais en continuant soigneusement les allures qu'elles avaient prises quelques jours auparavant en vue de ce qui devait se passer.

» Vers huit heures, le génie avait lancé sur le bastion central deux mines de projection chargées chacune de cent kilogrammes de poudre, et à la même heure il avait fait jouer en avant de nos cheminements, sur le front de Malakoff, trois fourneaux chargés ensemble de quinze cents kilogrammes de poudre, afin de rompre les galeries inférieures du mineur russe.

» La possession du système Malakoff devait décider du gain de la journée, les autres attaques lui avaient été subordonnées, et il était entendu avec le général Simpson que les Anglais ne se porteraient sur le grand redan qu'au signal que je lui ferais que nous étions assurés de Malakoff. De même, le général de Salles ne devait lancer ses troupes qu'au moment que je lui indiquerais par un autre signal.

» Un peu avant midi, toutes les troupes étaient parfaitement en ordre sur les points indiqués, et les autres dispositions étaient ponctuellement exécutées. Le général de Salles était prêt; le général Bosquet était au poste de combat qu'il avait choisi dans la 6e parallèle, et moi-même j'étais arrivé avec les généraux Thiry, de l'artillerie; Niel, du génie; et de Martimprey, mon chef d'état-major général, à la redoute Brancion, que j'avais prise pour quartier général.

» Les montres avaient été réglées. A midi juste, toutes nos batteries cessèrent de tonner pour reprendre un tir plus allongé sur les réserves de l'ennemi. A la voix de leurs chefs les divisions de Mac-Mahon, Dulac et de la Motterouge sortent des tranchées. Les tambours et les clairons battent et sonnent la charge, et, au cri de *Vive l'Empereur!* mille fois répété sur toute la ligne, nos intrépides soldats se précipitent sur les défenses de l'ennemi. Ce fut un moment solennel.

» La 1re brigade de la division Mac-Mahon, le 1er de zouaves en

tête, suivi du 7e de ligne, ayant à sa gauche le 4e chasseurs à pied, s'élance contre la face gauche et le saillant de l'ouvrage Malakoff. La largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendent l'ascension extrêmement difficile pour nos hommes ; mais enfin ils parviennent sur le parapet, garni de Russes qui se font tuer sur place, et qui, à défaut de fusil, se font armes de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qu'ils trouvent sous leur main. Il y eut là une lutte corps à corps, un de ces combats émouvants dans lequel l'intrépidité de nos soldats et de leurs chefs pouvait seule leur donner le dessus. Ils sautent aussitôt dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui continuent de résister, et peu d'instants après le drapeau de France était planté sur Malakoff pour ne plus en être arraché.

» A droite et au centre, avec ce même élan qui avait renversé tous les obstacles et refoulé au loin l'ennemi, les divisions Dulac et de la Motterouge, entraînées par leurs chefs, s'étaient emparées du petit redan du Carénage et de la Courtine, en poussant même jusque sur la seconde enceinte en construction. Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués. Mais ce premier et éclatant succès avait failli nous coûter bien cher. Frappé d'un gros éclat de bombe au côté droit, le général Bosquet avait dû quitter le champ de bataille. J'avais confié le commandement au général Dulac, qui a été parfaitement secondé par le général de Liniers, chef d'état-major au deuxième corps.

» Le génie, qui avait marché avec les colonnes d'assaut, était déjà à l'œuvre, comblait les fossés, ouvrait des passages, jetait les ponts. La seconde brigade du général de Mac-Mahon s'avançait rapidement pour le renforcer dans Malakoff. Je fis le signal convenu avec le général Simpson pour l'attaque du grand redan, et un peu plus tard pour l'attaque de la ville.

» Les Anglais avaient deux cents mètres à franchir sous un terrible feu de mitraille. Cet espace fut bientôt jonché de morts ; néanmoins, ces pertes n'arrêtaient pas la marche de la colonne d'attaque, qui arrivait en se dirigeant sur la capitale de l'ouvrage. Elle descendit dans le fossé, qui a près de cinq mètres de profondeur, et, malgré tous les efforts des Russes, elle escalada l'escarpe et enleva le saillant du redan. Là, après un premier engagement qui coûta cher aux Russes, les soldats anglais ne trouvaient devant eux qu'un vaste espace libre criblé par les balles de l'ennemi, qui se tenait abrité derrière des traverses éloignées. Ceux qui arrivaient remplaçaient à peine ceux qui étaient mis hors de combat. Ce n'est qu'après avoir soutenu pendant près de deux heures ce combat inégal, que les Anglais se décidèrent à évacuer le redan ; ils le firent en si ferme contenance que l'ennemi n'osa pas s'avancer sur leurs pas.

» Cependant à la gauche, au signal convenu, les colonnes de la division Levaillant, commandées par les généraux Couston et Trochu, se précipitaient tête baissée sur le flanc gauche du bastion central et la lunette de gauche. Malgré une grêle de balles et de projectiles et après une lutte très-vive, l'élan et la vigueur de ces braves troupes triomphèrent d'abord de la résistance de l'ennemi, et malgré les difficultés accumulées devant elles, elles pénétrèrent dans les deux ouvrages. Mais l'ennemi, replié derrière des traverses successives, tenait ferme partout. Une fusillade meurtrière partait de toutes les crêtes ; des pièces démasquées au moment même et des canons de campagne amenés sur plusieurs points vomissaient la mitraille et décimaient les nôtres. Les généraux Couston et Trochu, qui venaient d'être blessés, avaient dû remettre leur commandement ; les généraux Rivet et Breton étaient tués ; plusieurs fougasses que l'ennemi fit jouer produisirent un moment d'hésitation ; enfin un retour offensif, fait par de nombreuses colonnes russes, força nos troupes à abandonner les ouvrages qu'elles avaient enlevés et à se retirer dans nos places d'armes avancées.

» Nos batteries de cette partie des attaques, habilement dirigées par



Le général Brunet, tué devant Sébastopol.

le général Lebœuf, auquel le contre-amimal Rigault de Genouilly prêtait comme toujours son concours si dévoué et si éclairé, modifièrent leur tir en l'activant, et forcèrent l'ennemi à s'abriter derrière ses parapets. Le général de Salles, faisant avancer la division d'Autemarre, préparait pendant ce temps une seconde et redoutable attaque: mais nous étions assurés de la possession de Malakoff; je lui fis dire de ne pas la lancer.

» La possession de cet ouvrage nous était cependant énergiquement disputée.

» Au moyen des batteries de la Maison en croix, de l'artillerie de ses vapeurs, de canons de campagne amenés sur des points favorables et les batteries du nord de la rade, l'ennemi nous inondait de mitraille, de projectiles de toute nature, et portait le ravage dans nos rangs. Le magasin à poudre de la batterie russe de la Poterne venait de faire explosion, en augmentant nos pertes et en faisant disparaître un moment l'aigle du 91e. Bon nombre d'officiers supérieurs et autres étaient ou blessés ou tués : les généraux de Saint-Pol et de Marolles sont morts glorieusement, et les généraux Mellinet, de Pontevès, Bourbaki, avaient été blessés à la tête de leurs troupes. Trois fois les divisions Dulac et de la Motterouge s'emparent du redan et de la courtine, et trois fois elles sont obligées de se replier devant un feu terrible d'artillerie et devant les masses profondes qu'elles trouvent devant elles. Cependant les deux batteries de campagne en réserve au Lancastre descendent au trot, franchissent les tranchées, s'établissent audacieusement à demi-portée de canon et parviennent à éloigner les colonnes ennemies et les vapeurs. Une partie de ces deux divisions, soutenue dans cette lutte héroïque par les troupes de la garde, qui s'est couverte de gloire dans cette journée, s'établit alors sur toute la gauche de la courtine, d'où l'ennemi ne la chassera plus.

» Durant ces combats renouvelés de la droite et du centre, les Russes redoublaient d'efforts pour reconquérir Malakoff. Cet ouvrage, qui est une sorte de citadelle en terre de cent cinquante mètres de largeur, armé de 62 pièces de divers calibres, couronne un mamelon qui domine tout l'intérieur du faubourg de Karabelnaïa, prend de revers le redan attaqué par les Anglais, n'est qu'à douze cents mètres du port sud, et menace non-seulement le seul mouillage resté aux vaisseaux, mais encore la seule voie de retraite des Russes, le pont jeté par eux d'une rive à l'autre de la rade.

Aussi, pendant les premières heures de cette lutte des deux armées, les Russes renouvelèrent-ils constamment leurs tentatives. Mais le général de Mac-Mahon avait reçu successivement, pour résister à ces combats incessants, la brigade Winoy, de sa division, les zouaves de la garde, la réserve du général de Vimpfen et une partie des voltigeurs de la garde; partout il fit tête à l'ennemi, qui fut toujours repoussé. Les Russes voulurent faire cependant une tentative dernière et désespérée : formés en colonnes profondes, ils assaillirent par trois fois la gorge de l'ouvrage, et trois fois ils furent obligés de se retirer, avec des pertes énormes, devant la solidité de nos troupes.

» Après cette dernière lutte, qui se termina vers cinq heures du soir, l'ennemi parut décidé à abandonner la partie, et ses batteries seules continuèrent jusqu'à la nuit à nous envoyer quelques projectiles qui ne nous firent plus beaucoup de mal.

» Les détachements du génie et de l'artillerie qui, pendant le combat, s'étaient ou bravement battus ou activement employés à leur mission spéciale, se mirent aussitôt à l'œuvre, sous la direction de leurs officiers, pour exécuter les travaux urgents dans l'intérieur de l'ouvrage.

» D'après mes ordres, les généraux Thiry et Niel faisaient prendre par les généraux Beuret et Frossard, commandant l'artillerie et le génie du 2e corps, toutes les dispositions propres à nous consolider définitivement dans Malakoff et sur la partie de la courtine restée en notre pouvoir, de manière à résister, au besoin, à une attaque nocturne de l'ennemi, et à être en mesure de lui faire évacuer le lendemain le petit redan du Carénage, la Maison en croix et toute cette portion de ses défenses.

» Ces dispositions devinrent inutiles. L'ennemi, désespérant de reprendre Malakoff, venait de s'arrêter à un grand parti : il évacuait la ville.

» Vers la fin du jour, j'en avais eu le pressentiment, j'avais vu de longues files de troupes et de bagages défiler sur le pont en se rendant sur la rive nord : bientôt des incendies se manifestant sur tous les points levèrent tous nos doutes. J'aurais voulu pousser en avant, gagner le pont et fermer la retraite à l'ennemi; mais l'assiégé faisait à tout moment sauter ses défenses, ses magasins à poudre, ses édifices, ses établissements; ces explosions nous auraient détruits en détail, et rendaient cette pensée inexécutable : nous restâmes en position, attendant que le jour se fit sur cette scène de désolation.

» Le soleil, en se levant, éclaira cette œuvre de destruction, qui était bien plus grande encore que nous ne pouvions le penser; les derniers vaisseaux russes mouillés la veille dans la rade étaient coulés, le pont était replié; l'ennemi n'avait conservé que ses vapeurs, qui enlevaient les derniers fugitifs et quelques Russes exaltés qui cherchaient encore à promener l'incendie dans cette malheureuse ville. Mais bientôt ces quelques hommes, ainsi que les vapeurs, furent contraints de s'éloigner, et de chercher un refuge dans les anses de la rive nord de la rade. Sébastopol était à nous.

» Ainsi s'est terminé ce siége mémorable, pendant lequel l'armée de secours a été battue deux fois en bataille rangée, et dont les moyens de défense et d'attaque ont atteint des proportions colossales. L'armée assiégeante avait en batterie, dans les diverses attaques, environ 800 bouches à feu, qui ont tiré plus de 1,600,000 coups, et nos cheminements, creusés pendant 336 jours de tranchée couverte, en terrains de roc, et présentant un développement de plus de 80 kilomètres (20 lieues), avaient été exécutés sous le feu constant de la place et par des combats incessants de jour et de nuit.

» La journée du 8 septembre, dans laquelle les armées alliées ont eu raison d'une armée presque égale en nombre, non investie, retranchée derrière des défenses formidables, pourvues de plus de 1,100 bouches à feu, protégée par les canons de la flotte et des batteries du nord de la rade, disposant encore de ressources immenses, restera comme un exemple de ce que l'on peut attendre d'une armée brave, disciplinée et aguerrie.

» Nos pertes, dans cette journée, sont de 5 généraux tués, 4 blessés et 6 contusionnés; 240 fficiers supérieurs tués, 20 blessés et 2 disparus, 116 officiers subalternes tués, 224 blessés, 8 disparus, et 4,189 sous-officiers et soldats tués, 4,259 blessés et 1,400 disparus : total, 7,551.

» Comme vous le voyez, monsieur le maréchal, ces pertes sont nombreuses; beaucoup d'entre elles sont bien regrettables; mais elles sont moins grandes encore que je ne pouvais le craindre.

» Tout le monde, monsieur le maréchal, depuis le général jusqu'au soldat, a fait glorieusement son devoir, et l'armée, dont l'empereur peut être fier, a bien mérité de la patrie. J'aurai bien des récompenses à demander, bien des noms à faire connaître à Votre Excellence; ce sera l'objet d'un travail qui ne peut trouver place ici.

» Les flottes des amiraux Lyons et Bruat devaient venir s'embosser devant l'entrée de la rade de Sébastopol et opérer une diversion puissante. Mais il faisait un vent violent du nord-est, qui, déjà très-gênant pour nous à terre, rendait la mer furieuse et empêchait de songer à quitter le mouillage. Les bombardes anglaises et françaises purent néanmoins agir, et tirèrent avec grand succès sur la rade, la ville et les différents forts maritimes. Comme toujours, les marins débarqués et les artilleurs de marine furent les dignes émules des canonniers de l'armée de terre, et se firent remarquer par la vigueur et la précision de leur tir.

» L'armée anglaise s'est conduite avec son intrépidité habituelle. Elle préparait une seconde attaque qui aurait sans doute triomphé des obstacles inattendus qu'avait rencontrés la première. Mais la possession de Malakoff, qui était assurée, devait décider avec raison à contremander cette seconde attaque.

» La brigade sarde du général Cialdini, que le général de la Marmora avait bien voulu mettre à ma disposition pour renforcer le 1er corps, a supporté le feu terrible qui se croisait dans nos tranchées avec l'aplomb de vieilles troupes. Les Piémontais brûlaient du désir d'en venir aux mains; l'attaque sur le bastion du Mât n'ayant pas dû avoir lieu, il n'a pas été possible de satisfaire l'ardeur de ces braves troupes.

» Comme toujours, monsieur le maréchal, nos blessés, et même ceux de l'ennemi, ont reçu les soins les plus empressés, les plus intelligents et les plus complets. Nous devrons à la bonne organisation de tous nos services hospitaliers et au dévouement du personnel qui en est chargé la satisfaction d'en sauver un grand nombre.

» Je ne veux pas terminer ce rapport sans dire à Votre Excellence combien dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, j'ai eu à me louer de M. le major général Hugh Rose et de M. le lieutenant-colonel George Foley, commissaires de Sa Majesté britannique auprès du commandant en chef de l'armée française, pour les nombreuses relations que j'ai eues à entretenir durant l'action avec M. le général en chef James Simpson.

» Veuillez agréer, monsieur le maréchal, l'expression de mon respectueux dévouement.

» *Le maréchal commandant en chef*, A. Pélissier. »

CHAPITRE III.

Rapport du général Niel. — Etat des cheminements. — Opérations du génie; ses pertes.

Le général Niel, commandant en chef le génie, dans son rapport au ministre de la guerre, s'occupe spécialement de ce qui concerne son arme et de l'action de l'artillerie :

« Sébastopol, le 11 septembre 1855.

» Monsieur le maréchal,

» L'assaut a été donné à la place de Sébastopol le 8 septembre. Il nous a rendus maîtres de l'ouvrage de Malakoff, dont l'occupation rend la défense du faubourg à peu près impossible, et permet de couper les communications de la ville avec le nord de la rade. L'en-

nemi a reconnu que cette conquête était décisive. Après avoir fait plusieurs retours inoffensifs avec un courage auquel nous devons rendre hommage, voyant que ces derniers efforts restaient sans résultat, il a commencé, dans la soirée, à évacuer la ville; dans la nuit, il l'a incendiée, et il a employé ses poudres à détruire lui-même les travaux de défense et les grands établissements que depuis tant d'années la Russie accumulait dans cette forteresse. Il a coulé tous ses vaisseaux, frégates et autres bâtiments à voiles, ne conservant que les bateaux à vapeur; enfin, il a replié le pont de radeaux par lequel il communiquait avec le fort du nord, nous abandonnant ainsi la ville, le faubourg et tout ce qui se trouve au sud de la rade.

» La défense a été énergique : sur plusieurs points, nos attaques ont été repoussées, mais la principale, celle qui nous assurait le succès, n'est jamais restée douteuse. La 1re division du 1er corps, commandée aujourd'hui par le général de Mac-Mahon, a enlevé de prime abord l'ouvrage de Malakoff et s'y est maintenue héroïquement, comprenant qu'elle avait dans les mains les clefs de la place.

» Je vais vous rendre compte des dispositions qui avaient été prises pour diminuer le plus possible les nombreuses difficultés que présentait ce terrible assaut donné, non à une place investie, à une garnison limitée, mais à une vaste forteresse défendue par une armée aussi nombreuse peut-être que celle qui l'attaquait.

» Aux attaques de la ville, nos cheminements étaient arrivés à quarante mètres du bastion central (bastion n° 5 des Russes) et à trente mètres du bastion du Mât (bastion n° 4).

» Aux attaques du faubourg de Karabelnaïa, les Anglais, arrêtés par les difficultés du terrain et par le feu de l'artillerie ennemie, n'avaient pu arriver qu'à environ deux cents mètres du saillant du grand redan (bastion n° 3), sur lequel se dirigeaient leurs cheminements.

» Devant le front de Malakoff, nous étions arrivés jusqu'à vingt-cinq mètres de l'enceinte qui entoure la tour Malakoff, et nos cheminements nous portaient à la même distance du petit redan du Carénage (bastion n° 2). Ce beau résultat était dû à l'incontestable supériorité que notre artillerie avait prise sur celle de l'ennemi.

» Les généraux en chef des armées alliées avaient arrêté les dispositions suivantes :

» L'attaque générale de la place était fixée au 8 septembre à midi. Le 5 au matin l'artillerie des attaques de la ville et celle des attaques anglaises, qui jusque-là avaient ménagé leur feu, devaient le reprendre avec une grande vivacité. Jamais canonnade semblable n'a été entendue : nous avions en batterie, dans les deux attaques, plus de cinq cents bouches à feu, les Anglais en avaient environ deux cents, et les Russes plus que nous.

» Le feu de l'ennemi endommageait nos tranchées, mais il nous faisait peu de mal. Le nôtre, malgré la grande étendue de la place, convergeait sur elle, et il a dû faire éprouver de très-grandes pertes à l'armée russe. Pendant les derniers jours qui ont précédé l'assaut, les travailleurs d'infanterie étaient principalement employés à agrandir les places les plus avancées, à élargir les défilés et à transporter sur place les moyens de passer les fossés.

» Le but de tous nos efforts, c'était la prise de l'ouvrage construit en arrière de la tour Malakoff. Cet ouvrage (redoute Korniloff des Russes), qui est une immense redoute, une sorte de citadelle en terre, occupe un mamelon qui domine tout l'intérieur du faubourg Karabelnaïa. Il prend de revers le redan, attaqué par les Anglais, et n'est qu'à mille deux cents mètres du port du sud, sur lequel les Russes avaient construit un pont de radeaux devenu leur unique communication entre le faubourg et la ville. Le fort de Malakoff a trois cents cinquante mètres de longueur et cent cinquante mètres de largeur; ses parapets ont plus de six mètres de relief au-dessus du sol, et en avant d'eux se trouve un fossé qui devant nos attaques a six mètres de profondeur et sept de largeur. Il est armé de soixante-deux pièces de divers calibres.

» Dans la partie antérieure se trouve, enveloppée par le parapet, la tour Malakoff, dont les Russes n'ont conservé que le rez-de-chaussée, qui est crénelé. A l'intérieur de l'ouvrage, les Russes ont élevé une multitude de traverses sous lesquelles sont d'excellents blindages, où la garnison trouvait des abris et des couchettes disposées de chaque côté sur deux rangs de hauteur. Un officier du génie russe, qui a été fait prisonnier, porte à deux mille cinq cents hommes la garnison du fort de Malakoff, dont j'ai cru devoir vous donner la description pour vous faire juger des difficultés que nos soldats avaient à surmonter.

» Le front de Malakoff, qui a mille mètres de longueur, est limité à notre gauche par le fort Malakoff, à notre droite par le redan du Carénage. Ce dernier ouvrage, qui n'était au commencement du siége qu'un simple redan, s'était transformé peu à peu en redoute fermée à la gorge et fortement armée. Les fronts extérieurs des deux redoutes de Malakoff et du Carénage étaient reliés par une courtine armée de seize pièces, et, en arrière de cette enceinte, les Russes en élevaient une seconde qui réunissait les fronts de gorge des deux redoutes. Cette seconde enceinte, déjà en partie armée, n'avait pas encore de fossé présentant un obstacle sérieux. Quant au fossé de la première courtine et du redan du Carénage, la nature rocheuse du sol avait empêché l'ennemi de le creuser partout également, et sur plusieurs points on pouvait le passer sans trop de difficulté. Pour franchir les fossés, qui avaient une grande profondeur, nous avions imaginé un système de ponts se jetant en moins d'une minute par une manœuvre ingénieuse à laquelle nos sapeurs et des soldats d'élite avaient été exercés; ces ponts nous ont été fort utiles.

» L'artillerie française avait pris sur celle des Russes une si grande supériorité qu'elle avait éteint presque tous les feux qui voyaient directement nos attaques; les embrasures comblées ne laissaient plus la crainte que nos colonnes fussent assaillies par la mitraille à la sortie des tranchées; les parapets étaient déformés, et une partie des terres avait roulé dans les fossés; enfin, le fort de Malakoff avait reçu une si grande quantité de bombes envoyées par nos batteries et par celles des Anglais, que les pièces qui n'étaient pas vues directement avaient aussi leurs embrasures comblées, et que partout les terrassements avaient perdu leur forme primitive. Mais, en arrière des défenses situées en première ligne, les Russes avaient conservé beaucoup de pièces qu'on ne pouvait contre-battre qu'imparfaitement, et les colonnes de l'attaque Malakoff étaient exposées au feu des nombreuses batteries que les Russes avaient élevées au nord de la rade et dont les coups, quoique tirés à grande distance, ne laissaient pas que d'être dangereux.

» Vous savez, monsieur le maréchal, que dès mon arrivée devant Sébastopol je n'ai pas hésité à penser que le véritable point d'attaque était la tour et le mamelon de Malakoff, et que, cette opinion ayant été adoptée par le général Canrobert, on entreprit les attaques de droite qui ont été exécutées par le 2e corps.

» Du côté de la ville on s'est contenté d'étendre vers leur gauche les cheminements exécutés par le 1er corps. Prenant les choses au point où elles se trouvaient lorsque l'assaut a été résolu, il n'était pas douteux que la possession du fort Malakoff amènerait un résultat décisif; et, d'un autre côté, il était à présumer que, si l'on échouait sur ce point, le succès obtenu ailleurs serait sans grandes conséquences. Cependant on ne pouvait pas attaquer une place si étendue par un seul point; il fallait nécessairement maintenir dans les forces de l'ennemi la division qui résultait du grand développement de l'enceinte qu'il avait à défendre, et surtout lui donner de l'inquiétude sur la ville, où aboutit le pont par lequel il pouvait faire sa retraite.

» C'est pour satisfaire à ces diverses considérations, c'est pour assurer le succès, tout en économisant le plus possible le sang de nos soldats dans la terrible lutte qui se préparait, que le général en chef décida qu'on donnerait d'abord l'assaut au front de Malakoff; que si cette attaque, qui se ferait sous ses yeux, réussissait, à son signal les Anglais attaqueraient le redan et le 1er corps la ville, afin d'empêcher l'ennemi de venir concentrer tous ses efforts sur les troupes qui auraient pris possession du fort de Malakoff.

» Le front de Malakoff devait être attaqué par trois colonnes : celle de gauche, commandée par le général de Mac-Mahon, se portant directement sur le fort Malakoff par le front qui nous faisait face et en le tournant un peu par la droite, avait pour mission de s'en emparer et d'y tenir à tout prix; celle de droite, division Dulac, devait marcher sur le redan du Carénage, l'occuper et détacher une brigade sur sa gauche pour tourner la seconde enceinte; enfin celle du centre, division la Motterouge, partant de la sixième parallèle, ayant plus de chemin à parcourir et arrivant un peu plus tard, devait enlever la courtine, se porter ensuite sur la seconde enceinte, et envoyer une de ses brigades à l'aide de la première colonne si celle-ci ne s'était pas encore emparée du fort Malakoff.

» L'importance de ces positions était telle qu'on ne pouvait pas mettre en doute que l'ennemi, s'il les perdait, ferait de grands efforts pour les reprendre. En conséquence, les troupes de la garde impériale étaient données pour réserve au 2e corps.

» Le chef de bataillon du génie Ragon, ayant sous ses ordres plusieurs brigades de sapeurs, marchant avec la première colonne, devait faire jeter des ponts sur les fossés, rechercher les mines, ouvrir partout le passage aux colonnes, dès qu'on serait maître du fort, le fermer à la gorge, et, pour s'opposer aux retours offensifs, ouvrir en arrière de grands passages pour l'arrivée des troupes et de l'artillerie.

» Le chef de bataillon du génie Renoux, attaché à la colonne de droite, et le capitaine Schœnnagel, attaché à celle du centre, ayant aussi des brigades de sapeurs sous leurs ordres, avaient à remplir une mission analogue.

» Toutes les dispositions concernant le service du génie aux attaques de Malakoff avaient été prises par les soins du général de brigade Frossard, commandant le génie du 2e corps.

» A l'attaque de la ville, afin d'éviter les obstacles accumulés par l'ennemi au saillant du bastion du Mât, il avait été décidé que l'assaut principal serait donné au bastion central, entre son saillant et la lunette de gauche; que la colonne d'assaut, dès qu'elle se serait établie dans le bastion central, porterait une partie de ses forces vers la gorge du bastion du Mât, dont la face droite serait alors assaillie par une brigade sarde qui était venue prendre part aux opérations du 1er corps.

» Le général de division Dalesme, commandant le génie au 1er corps, avait pris pour les attaques de la ville des dispositions analogues à

celles que je viens d'indiquer pour les attaques du faubourg de Karabelnaïa.

» Le 8 septembre, à huit heures du matin, on lança sur le bastion central deux mines de projection chargées chacune de cent kilogrammes de poudre. L'explosion se fit vers le milieu du bastion, et parut y causer un grand désordre. A la même heure, nous fîmes jouer en avant de nos cheminements sur le fort de Malakoff trois fourneaux chargés ensemble de quinze cents kilogrammes de poudre, afin de rompre les galeries inférieures des mineurs russes et de rassurer nos soldats, qui venaient se masser dans les tranchées sous lesquelles les déserteurs annonçaient que le sol était miné.

» A midi precis, nos soldats s'élancèrent des places d'armes avancées du front de Malakoff. Ils franchirent les fossés avec une agilité surprenante, et, montant sur les parapets, ils abordèrent l'ennemi au cri de *Vive l'empereur!* Au fort de Malakoff, les talus intérieurs ayant une grande hauteur, les premiers arrivés s'arrêtèrent un instant pour se former, puis ils montèrent sur le parapet et sautèrent dans l'ouvrage.



Attaque du grand Redan par les Anglais (8 septembre 1855).

» La lutte, qui avait commencé par des coups de feu, se continuait à la baïonnette, à coups de pierres et à coups de crosses, l'écouvillon était devenu une arme entre les mains des canonniers russes; mais partout les Russes étaient tués, pris ou chassés, et il n'y avait pas un quart d'heure que l'attaque avait eu lieu, que déjà le drapeau français flottait sur la redoute conquise.

» Le redan du Carénage avait aussi été enlevé après une lutte très-vive; la colonne du centre était arrivée jusqu'à la seconde enceinte. Partout nous avions pris possession des ouvrages attaqués. Le général en chef fit le signal convenu pour l'attaque du grand redan, et un peu plus tard pour l'attaque de la ville.

» Les Anglais avaient deux cents mètres à franchir sous un terrible feu de mitraille. Cet espace fut bientôt jonché de morts; mais ces pertes n'arrêtaient pas la marche de la colonne d'attaque, qui arrivait en se dirigeant sur la capitale de l'ouvrage; elle descendit dans le fossé, qui a environ cinq mètres de profondeur, et, malgré tous les efforts des Russes, elle escalada l'escarpe et leur enleva le saillant du redan. Mais après une première lutte qui coûta cher aux Russes, les soldats anglais ne trouvaient devant eux qu'un vaste espace entièrement découvert, criblé par les balles de ennemi, qui se tenait abrité derrière des traverses éloignées. Ceux qui arrivaient remplaçaient à peine ceux qui étaient mis hors de combat. Ce n'est qu'après avoir soutenu pendant près de deux heures ce combat inégal que les Anglais se décidèrent à évacuer le redan.

» L'attaque du bastion central présenta le même résultat. Nos soldats du 1er corps franchirent tous les obstacles et abordèrent bravement l'ennemi, auquel ils firent éprouver de grandes pertes dans le premier moment; mais bientôt, criblés de feux et ne trouvant pas d'abri contre les coups qui les frappaient dans plusieurs directions, ils renoncèrent à une attaque dans laquelle le général en chef avait prescrit de ne pas s'obstiner.

» Au front de Malakoff, les Russes firent de grands efforts pour reconquérir les ouvrages qui leur avaient été enlevés. Revenant sur le redan avec des colonnes nombreuses soutenues par de l'artillerie de campagne, ils parvinrent à le reprendre et à nous faire abandonner la seconde enceinte; mais les premières colonnes d'attaque, soutenues par la garde impériale, restèrent inébranlables derrière le talus extérieur de la première enceinte.

» Plusieurs retours offensifs furent aussi tentés, mais inutilement, contre l'ouvrage de Malakoff; les cadavres de l'ennemi s'entassaient devant le front de gorge, mais la première division restait inébranlable, et à la chute du jour nous étions maîtres de cette citadelle, sans laquelle les Russes ne pouvaient plus continuer leur défense que pendant peu de jours, et encore en sacrifiant une partie de leur armée, qui, après la rupture du grand pont de radeaux, serait restée sans communication avec le nord de la rade. Aussi ont-ils pris un grand parti. Ils avaient tout préparé pour détruire la place de leurs propres mains, dans le cas où ils seraient forcés de l'abandonner. Pendant la nuit du 8 au 9, de fortes explosions nous ont annoncé que cette grande lutte était arrivée à son terme. L'ennemi abandonnait Sébastopol, mais il ne voulut nous laisser que des ruines.

» Nos pertes sont grandes, mais l'armée, dont l'empereur peut être fier, a bien mérité du pays. Les travaux si longs et si pénibles du siége n'ont jamais lassé sa patience. Toutes les fois qu'ils ont abordé l'ennemi, nos soldats ont fait preuve d'une grande bravoure, et l'assaut du 8 septembre est un fait d'armes dont la France peut s'enorgueillir.

» Dans cette dernière épreuve, le corps du génie a encore éprouvé des pertes, mais moins nombreuses que je ne pouvais le craindre. Le capitaine Jean-Alfred Schœnnagel, excellent officier, a été tué; le chef de bataillon Fournier, le capitaine Ansous, aide de camp du gé-

néral Dalesme, le capitaine Laruelle et les lieutenants Joyeux et Pradelle ont été blessés. Parmi les sous-officiers et soldats, il y a eu 24 tués et 122 blessés.

» Les chefs de bataillon Renoux et Ragon, qui ont donné l'exemple d'une grande bravoure, ont été parfaitement secondés par les officiers et les sapeurs placés sous leurs ordres. Dans ce dernier assaut, comme pendant toute la durée du siége, chacun a fait noblement son devoir. Je ne puis vous citer ici les noms de tous ceux qui ont mérité de vous être signalés et pour lesquels j'aurai à demander des récompenses : ce sera l'objet d'un travail particulier dont je vais m'occuper.

» Ainsi s'est terminé ce siége mémorable, dans lequel les moyens de la défense et ceux de l'attaque ont atteint des proportions colossales. Les Russes avaient plus de 800 bouches à feu en batterie et une garnison dont ils faisaient varier à volonté la force et la composition. Après l'immense quantité de projectiles qu'ils nous ont envoyés, on est surpris de voir qu'ils en étaient largement approvisionnés, et j'ai lieu de croire qu'ils ont laissé plus de 1,500 pièces dans la place.

» L'armée assiégeante avait en batterie, dans les diverses attaques, environ 700 bouches à feu qui ont tiré plus de 1 million 600,000 coups. Nos cheminements, exécutés en grande partie dans le roc au moyen de la poudre, présentent un développement de plus de 80 kilomètres (20 lieues). On a employé 80,000 gabions, 60,000 fascines et près de 1 million de sacs à terre.

» Jamais le corps du génie n'avait eu à exécuter des travaux aussi difficiles et aussi multipliés et dans aucun siége il n'avait éprouvé d'aussi grandes pertes. 31 officiers ont été tués, 33 ont été blessés. Parmi les tués on compte le général Bizot, dont le nom ne saurait être passé sous silence au jour du triomphe ; le digne lieutenant-colonel Guérin, 6 chefs de bataillon, 20 capitaines et 3 lieutenants. Cette rude épreuve n'a jamais ébranlé la constance de nos officiers, et les troupes du génie ont suivi ce noble exemple. Deux compagnies de sapeurs en sont à leur quatrième capitaine, les trois premiers ayant été tués à leur tête, et elles n'en ont pas moins d'ardeur. Dans les travaux de sape et de mine les sous-officiers et les soldats sont toujours restés inébranlables, et dans les actions de vigueur ils ont fait preuve de la plus grande intrépidité.

» En terminant ce rapport je dois vous dire, monsieur le maréchal, que la plus grande harmonie n'a jamais cessé d'exister entre l'artillerie et le génie. Chaque fois qu'un des deux services pouvait venir en aide à l'autre, il le faisait avec empressement, et cette communauté de vues et d'action nous a donné le moyen de vaincre bien des difficultés.

» J'ai eu aussi à me louer en toute circonstance de mes rapports avec le général Harry Jones, commandant le génie de l'armée anglaise. Notre but était le même, et nous n'avons jamais différé d'opinion sur les moyens à employer pour l'atteindre. Déjà, au siége de Bomarsund, j'avais pu apprécier la loyauté et le noble caractère de cet officier général. J'ai été heureux de me retrouver avec lui au siége de Sébastopol.

» Agréez, monsieur le maréchal, l'hommage de mon respectueux dévouement.

» *Le général de division, aide de camp de l'empereur, commandant le génie de l'armée d'Orient,*

» NIEL. »



Prise de Malakoff (redoute Korniloff) par la division Mac-Mahon (8 septembre 1855).

CHAPITRE IV.

Attaque du grand redan. — Position prise par la division légère à l'angle saillant. — Marche de la seconde division. — Mort de Daniel Mahoney. — Héroïsme du colonel Windham. — Les Russes sortent de leurs lignes de défense. — Retraite des Anglais. — Rapport du général Simpson.

Les documents français n'indiquent que subsidiairement les péripéties de l'attaque anglaise. Elle eut lieu, comme on le voit par le récit du maréchal Pélissier, quelque temps après que les divisions de Mac-Mahon, Dulac et de la Motterouge euent quitté les tranchées. Les Anglais sortirent de la cinquième parallèle, et quoique décimés par les balles, qui atteignaient surtout les officiers, ils parvinrent au bord du fossé du grand redan, dont ils détruisirent l'abatis. Malheureusement les échelles étaient brisées, trop courtes, ou en nombre insuffisant. On arriva toutefois au parapet; la colonne d'assaut de la division légère y prit position à l'angle saillant, et échangea des coups de feu avec les Russes retranchés derrière les ouvrages en terre de l'intérieur de la forteresse.

Le colonel Windham, qui commandait les colonnes d'assaut de la seconde division, s'était élancé sur les pas de la division légère; mais au moment d'atteindre le point culminant des défenses de l'ennemi, il avait pris la droite, et attaqué la position par son flanc gauche. Les

hommes qu'il dirige pénètrent par des embrasures qui n'étaient pas défendues ; un grenadier du 4e, Daniel Mahoney, met le premier le pied dans la place, pousse un cri de victoire et meurt atteint d'une balle à la tête. Deux autres grenadiers du 41e, Killeany et Cornellis le suivent et tombent blessés. Le Redan est bientôt envahi de toutes parts, et une attaque poussée avec vigueur peut en assurer la possession.

Parallèlement aux diverses faces du redan, il existait un parapet intérieur, destiné à protéger les artilleurs de service aux embrasures contre l'effet des bombes tombant dans le corps même de l'ouvrage. Diverses ouvertures pratiquées à portée des embrasures permettaient aux hommes de se retirer, en cas de besoin, à l'abri de cette seconde ligne ; en outre, des traverses très-hautes et très-fortes avaient été élevées dans toutes les directions pour leur ménager partout les moyens de se garantir contre le feu des assiégeants. A la base même du redan et à proximité des angles rentrants, se trouvait un autre ouvrage en terre ou plutôt un parapet à hauteur d'épaule et dont la courbe irrégulière couvrait le corps de la place. Lorsque les Anglais envahirent la place, ils auraient dû avancer, et franchir les traverses qui les séparaient de l'ennemi ; mais avec une obstination funeste, ils s'abritèrent de leur mieux pour répondre sans succès à la fusillade de tirailleurs dont la tête se montrait à peine au-dessus des tranchées qui les couvraient. Ils étaient pénétrés de l'idée que le redan était miné, et qu'ils sauteraient tous s'ils faisaient un pas de plus.

A chaque instant le nombre des assaillants diminuait, tandis que les Russes montaient en masses de la ville ou descendaient de Malakoff. Trois fois le colonel Windham envoya des officiers à sir E. Codrington, qui se trouvait dans la cinquième parallèle, pour lui demander du renfort ; mais ces officiers furent tous blessés au sortir du fossé du redan. Des renforts furent cependant envoyés ; mais le feu sous lequel ils eurent à faire une partie du trajet mit le désordre dans leurs rangs. Ils arrivèrent à la débandade, et ne servirent qu'à augmenter la confusion et à rendre le carnage plus terrible.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit le colonel Windham au capitaine Crealock, qui se trouvait auprès de lui ; il faut que j'aille moi-même demander du secours au général Codrington. Si je suis tué, que l'on sache bien pourquoi je ne suis pas resté ici.

Il fut assez heureux pour traverser le parapet, le fossé et atteindre sain et sauf la cinquième parallèle à travers une grêle de balles et de mitraille. Sir Edouard Codrington lui demanda s'il croyait réellement qu'avec les renforts dont il pouvait disposer il fût possible d'obtenir quelque résultat.

— Que les officiers se mettent à la tête de leurs compagnies, répondit le colonel ; avançons en nous tenant fermes, et si le désordre ne se met pas dans nos rangs, le redan est à nous.

Il était déjà trop tard. Au moment même où il parlait, les derniers survivants des colonnes d'attaque repassaient par-dessus les parapets du saillant et sautaient dans le fossé, poursuivis par les Russes la baïonnette dans les reins. Ceux-ci, se voyant en force, avaient fini par abandonner les lignes de défense derrière lesquelles ils s'étaient abrités jusque-là, et avaient chargé la poignée d'hommes qui se maintenait dans la position où elle s'était établie une heure auparavant. Le combat avait été court, désespéré, sanglant. Attaqués à la baïonnette, souvent environnés de trois ou quatre adversaires, les Anglais s'étaient battus corps à corps, et dans cette mêlée les officiers, qui n'avaient d'autres armes que leurs épées, étaient tombés pour la plupart à terre. Enfin, il avait fallu céder au nombre.

Le général Pélissier, apprenant que l'attaque anglaise avait échoué, fit demander au général Simpson s'il comptait la recommencer.

Le général anglais répondit négativement.

Les gardes, les highlanders, la 3e et la 4e division n'avaient point donné. Il y avait donc des forces suffisantes pour renouveler le combat avec des chances de succès ; mais la victoire était assurée par l'occupation de Malakoff, et il eût été inutile d'acheter par l'effusion d'un sang précieux l'honneur de chasser les Russes du grand redan.

Tel fut, d'après les correspondances anglaises, le glorieux échec du redan. La dépêche officielle du commandant en chef de l'armée britannique est beaucoup moins explicite ; elle offre toutefois quelques particularités intéressantes sur la répartition de l'attaque entre les lieutenants-généraux, et sur les obstacles qui s'opposèrent à la coopération de la marine.

« Sébastopol, le 9 septembre.

» Milord,

» J'ai eu l'honneur de vous informer, dans ma dépêche du 4 courant, que les officiers du génie et de l'artillerie des armées alliées avaient mis sous les yeux du général Pélissier et sous les miens un rapport où ils recommandaient que l'assaut fût donné le 8, après qu'un feu violent aurait été entretenu pendant trois jours.

» Je consentis à cet arrangement, et j'ai à féliciter Votre Seigneurie du glorieux résultat de l'attaque d'hier, qui a fini par la prise de la ville, des arsenaux et des bâtiments publics, et par la destruction des derniers vaisseaux de la flotte russe dans la mer Noire. Il ne reste que trois steamers, qui ne tarderont pas à être pris ou coulés.

» Il avait été convenu qu'à midi les colonnes françaises d'assaut quitteraient les tranchées et prendraient possession de Malakoff et des ouvrages adjacents. Après que leur succès serait assuré et qu'elles seraient solidement établies, le redan devait être assailli par les Anglais ; le bastion central et les forts de la Quarantaine sur la gauche devaient être attaqués simultanément par les Français.

» A l'heure fixée, nos alliés quittèrent leurs tranchées, entrèrent dans Malakoff et emportèrent cette position, en apparence imprenable, avec cette impétueuse valeur qui caractérise les attaques françaises, et après en avoir pris possession, ils ne purent jamais en être délogés.

» Le drapeau tricolore planté sur le parapet fut pour nos troupes le signal de se porter en avant.

» Je confiai les dispositions de l'attaque au lieutenant-général sir William Codrington, qui en arrêta tous les détails de concert avec le lieutenant-général Markham.

» Je décidai que la seconde division et la division légère auraient l'honneur de monter à l'assaut, parce que depuis tant de mois elles défendaient nos batteries et nos approches contre le redan, et parce qu'elles possédaient une connaissance parfaite du terrain.

» Aussitôt que le feu de notre artillerie eut ouvert dans le saillant du redan la brèche la plus large possible, j'ordonnai que les colonnes d'assaut fussent lancées contre cette partie où elles devaient être moins exposées au violent feu de flanc qui protégeait cet ouvrage.

» Il était arrêté entre sir Codrington et le lieutenant-général Markham que les colonnes d'assaut de 1,000 hommes seraient formées à nombre égal dans chacune de ces deux divisions. La colonne de la division légère devait suivre. Au signal convenu, elles quittèrent ensemble les tranchées et se mirent en marche, précédées d'un détachement de 200 hommes chargés de les couvrir, et d'un autre de 320 portant des échelles. Lorsqu'elles arrivèrent sur la crête des fossés, et que les échelles furent placées, nos troupes donnèrent immédiatement l'assaut au parapet du redan, et pénétrèrent dans l'angle saillant. Une lutte furieuse et sanglante s'engagea à cet endroit et dura plus d'une heure ; mais, malgré l'extrême bravoure de nos soldats, il fut jugé impossible de se maintenir dans cette position.

» Votre Seigneurie verra par la longue et triste liste de nos pertes avec quelle valeur et quel dévouement nos officiers se sont mis noblement à la tête de leurs hommes pendant cette lutte acharnée.

» Je ne trouve point d'expressions pour rendre les sentiments que m'inspirent la conduite et la bravoure de nos troupes, bien que leur dévouement n'ait point été récompensé par le succès qu'elles avaient si bien mérité ; mais personne n'a de droits plus légitimes à mes remercîments que le colonel Windham, qui, après avoir vaillamment conduit sa colonne d'attaque, réussit à entrer dans le saillant et à y rester avec ses troupes pendant toute la durée de la lutte.

» Après cette attaque, les tranchées se trouvèrent si encombrées de troupes que je ne pus organiser un second assaut que j'avais l'intention de livrer avec les highlanders, sous les ordres du lieutenant-général sir Colin Campbell, qui jusqu'alors avait formé la réserve, et qui devait être soutenu par la 3e division, sous le commandement du major général sir William Eyrn. Je fis, en conséquence, mander ces officiers, et je résolus avec eux de recommencer l'attaque le lendemain matin.

» Pendant la nuit, la brigade des highlanders occupa les tranchées avancées. Vers onze heures, l'ennemi commença à faire sauter ses magasins, et sir Colin Campbell ayant ordonné à un faible détachement de s'avancer avec précaution pour examiner le redan, on trouva l'ouvrage abandonné. Toutefois, il ne jugea pas nécessaire de l'occuper avant le point du jour.

» L'évacuation de la ville par l'ennemi devint manifeste pendant la nuit. De tous côtés on apercevait de grands incendies accompagnés d'explosions considérables sous la protection desquelles l'ennemi réussit à se retirer dans la partie nord de la ville, au moyen du pont de bateaux qu'il avait récemment construit, et qu'après le passage il rompit et transporta de l'autre côté.

» Tous ses vaisseaux de guerre furent coulés pendant la nuit.

» Le temps orageux rendit complétement impossible aux amiraux d'accomplir leur projet de venir battre avec leurs bordées le fort de la Quarantaine. Mais le feu animé et bien dirigé de leurs chaloupes canonnières produisit un excellent effet. Celles de Sa Majesté étaient sous les ordres du capitaine Wilcox de l'Odin et du capitaine Digby de l'artillerie de la marine royale.

» Je suis heureux, milord, d'avoir à exprimer ici le profond sentiment d'admiration que m'inspire la conduite de cette armée depuis que j'ai eu l'honneur de la commander. Les fatigues et les privations qu'ont endurées beaucoup de régiments pendant une longue campagne d'hiver sont trop connues pour que je m'étende sur ce sujet. Officiers et soldats les ont supportées sans murmures avec une patience digne des plus grands éloges, et qui leur a mérité les justes applaudissements et la sympathie de leur pays. La brigade navale sous les ordres du capitaine, l'honorable Henry Keppel, avec le concours du capitaine Moorsan, ainsi que de plusieurs braves officiers et marins qui ont servi les pièces depuis le commencement du siége, mérite mes plus chaleureux remercîments. La coopération prompte, énergique et efficace de la marine de Sa Majesté, commandée par le

contre-amiral sir Edmond Lyons, et habilement secondée par sir Hornston Stewart, a puissamment contribué au succès de notre entreprise. Il me sera peut-être ici permis de dire que, s'il avait plu à Dieu que mon prédécesseur, à jamais regrettable dans le commandement de cette armée, eût fait le rapport de l'heureux résultat de ce siége mémorable, je suis sûr qu'il eût éprouvé le plus vif plaisir à exprimer combien il appréciait, et je sais que tel était son sentiment, les excellents conseils et le précieux concours qu'en toute occasion il a reçus de sir Edmond Lyons.

» Lorsque les affaires quelquefois prenaient une triste apparence, et que le succès paraissait douteux, il était là pour encourager et ranimer les esprits, et toute espèce d'assistance qui pouvait tendre à faire avancer les opérations du siége était donnée avec ce cordial empressement qui caractérise le marin anglais. Rien n'a plus contribué au succès de la présente entreprise que la franche coopération qui, depuis le commencement, a si heureusement existé entre la marine et l'armée. Je ne puis assez hautement approuver la conduite des ingénieurs royaux, sous les ordres du lieutenant-général sir Harry Jones, qui depuis le commencement de cette année a dirigé les opérations du siége. Pendant quelque temps il a été retenu au lit, gravement malade ; mais l'heure mémorable de l'assaut ne lui a pas permis de rester absent; il a été transporté sur une litière pour assister à l'accomplissement de sa difficile tâche. Je dois mes plus sincères compliments aux officiers et aux soldats de l'artillerie royale commandée par le major général sir R. Dacres, et qui durant les opérations de ce siége prolongé a si puissamment contribué à son succès définitif.

» Je dois en outre payer un tribut de reconnaissance à la coopération cordiale et à l'assistance empressée que, dans l'exécution des détails du service, j'ai reçues du chef de l'état-major, de l'adjudant et des quartiers-maîtres généraux et de l'état-major général,[1] ainsi que des généraux commandant les divisions et les brigades de cette armée.

» Je me réserve, dans une dépêche ultérieure, de mentionner particulièrement à Votre Seigneurie les officiers des divers services de l'armée que je prendrai la liberté de recommander à votre bienveillante attention. Je confie cette dépêche aux soins du major à brevet l'honorable Leicester Curzon, qui a été secrétaire militaire adjoint de mon noble prédécesseur et le mien depuis le commencement de cette guerre, et qui pourra donner à Votre Seigneurie des détails plus circonstanciés que ne me le permettent les limites d'une dépêche.

» J'ai, etc.

» James Simpson, *général en chef.*

» *A lord Panmure*, etc. »

Suit la liste des pertes éprouvées par l'armée anglaise, qui compta 29 officiers, 36 sergents, 6 tambours et 314 soldats tués;

124 officiers, 142 sergents, 12 tambours, 1,608 soldats blessés;

1 officier, 12 sergents, 163 soldats manquant à l'appel;

Total : 385 tués, 1,886 blessés, 176 manquants; en tout, 2,147 hommes hors de combat.

Les officiers anglais furent cruellement décimés. Le 3e régiment eut hors de combat onze officiers, le 57e douze, le 90e treize, et chacun de ces régiments n'avait pas plus de trois cent cinquante hommes. Les généraux Warren et Shilley furent blessés, le premier assez grièvement. Au nombre des morts figurent encore les colonels Cuddy du 55e, Patullo du 30e, Hancoch du 57e, Eman et le major Wilsford du 41e.

CHAPITRE V.

Rapport du général Alphonse de la Marmora.

Nous avons vu que les troupes piémontaises n'avaient été représentées dans cette grande affaire que par une seule brigade; mais elles avaient prouvé sur les bords de la Tchernaïa qu'elles étaient dignes de marcher à côté de leurs alliées, et que leur concours eût été efficace si les événements l'avaient rendu nécessaire. Le rapport de leur général en chef est celui d'un homme compétent, capable de juger l'habileté des dispositions stratégiques et la bravoure déployée par les combattants. Ce rapport est adressé au ministre de la guerre à Turin :

« Kadikoï, le 11 septembre.

» Par dépêche télégraphique du 9 septembre, je me suis fait un devoir et un plaisir d'annoncer sur-le-champ à Votre Seigneurie l'éclatant succès obtenu la veille par les alliés contre Sébastopol. Je vous transmets aujourd'hui, monsieur le ministre, les détails que j'ai pu recueillir et les faits dont j'ai été témoin moi-même dans cette journée décisive. Après un formidable bombardement commencé le 5 dans la matinée par toutes les batteries de l'attaque, et dirigé simultanément contre le bastion central, celui du Mât, la tour Malakoff et le grand redan, interrompu par intervalles et repris ensuite avec une nouvelle et très-grande vivacité, c'est-à-dire cent coups à la minute, il avait été décidé que les colonnes d'attaque seraient lancées successivement contre les retranchements de l'ennemi.

» A la droite, une partie du 2e corps d'armée Bosquet devait ouvrir l'attaque contre Malakoff, le petit redan et la courtine qui les unit, ouvrages compris entre le ravin Karabelnaia et celui du Carénage ; avec la 1re division Mac-Mahon, la 2e de la Motterouge et la 3e Dulac. La garde impériale formait la réserve de ces divisions. Les troupes anglaises devaient attaquer le grand redan entre le ravin Karabelnaia et celui qui conduit au port militaire. Le général de division Codrington commandait les troupes de cette attaque, composée de la division légère, qui devait être soutenue par la 2e division et d'autres troupes. Au couchant du port militaire, l'attaque confiée au 1er corps de Salles devait être dirigée d'abord contre le bastion central et ensuite contre le bastion du Mât. Ces deux attaques devaient dépendre du succès l'une de l'autre, et ne commencer qu'après l'issue de l'attaque principale contre Malakoff.

» La division Levaillant formait les premières colonnes d'attaque contre le bastion central. La brigade Cialdini, des troupes royales, avec cent sapeurs, avait été mise sous les ordres du général de Salles, elle était destinée à former une tête de colonne contre le bastion du Mât, destiné à être attaqué le dernier; la division d'Autemarre formait la réserve des deux attaques. Les travaux d'approche, poussés avec tant de ténacité sur toute la ligne pendant un si long siége et malgré les grandes difficultés opposées par le sol et la surabondante artillerie russe, étaient arrivés à l'attaque de gauche à moins de cinquante à soixante mètres des ouvrages de la place, et à la droite distants de cent à cent cinquante mètres du grand redan. Ils s'approchaient à peut-être trente mètres au moins du fossé des retranchements de Malakoff. Les ouvrages russes étaient, d'autre part, devenus une ligne presque ininterrompue de batteries le long du circuit des retranchements du sud, disposés de manière à se flanquer l'un l'autre. Derrière cette première ligne de batteries, il y en avait souvent une double et une triple.

» A l'intérieur de l'enceinte qui de Malakoff s'étend au petit redan et au Carénage, à la crête du plateau de la tour, avait été construit un fortin clos et dominant, à l'aile gauche de la ligne de défense. Les profils étaient devenus très-imposants; les fossés sont en général très-profonds et larges de cinq mètres et plus, et, quoique non revêtus de maçonnerie, ils étaient taillés dans le terrain à pic ou revêtus de pierres ou gabions, afin d'empêcher d'escalader les talus; souvent des avenues aboutissaient de l'intérieur des ouvrages dans le fond du fossé, qui était aussi occupé par des défenseurs. De nombreuses batteries étaient blindées ; sur les blindages avaient été disposés des parapets pour la mousqueterie; les pièces étaient séparées en général par de grandes traverses qui servaient en même temps à couvrir les magasins et à abriter la garnison des ouvrages. Des chevaux de frise, des abatis formaient çà et là, en avant du fossé, un nouvel obstacle destiné à arrêter les colonnes d'attaque, et à les tenir plus longtemps exposées au feu des parapets.

» Tel était l'état de la place. Le général en chef de l'armée française s'était rendu avant midi aux batteries du mamelon Vert, afin de commander l'attaque. Le général Bosquet se trouvait dans les tranchées plus à droite pour diriger les troupes.

» A midi, la première division Mac-Mahon, du corps Bosquet, disposée convenablement dans les tranchées extrêmes, en face de Malakoff, est sortie en masse, quittant les tranchées dans tous les sens. Elle s'est précipitée sur les retranchements ennemis, munie d'échelles, de ponts, d'instruments de travail et de tout ce qu'il fallait pour passer les fossés.

» La tête de la colonne, formée du 1er régiment des zouaves, du 1er bataillon des chasseurs à pied, des 7e et 20e de ligne mêlés, a franchi en un instant le premier fossé, dépassé la première ligne, le fossé profond, l'enceinte de la redoute intérieure; elle s'est élancée du haut des parapets au milieu de la redoute, commençant une lutte corps à corps avec les défenseurs, avant presque que ceux-ci eussent eu le temps de reconnaître l'attaque. En moins de vingt minutes, toute la redoute était conquise, malgré les très-hautes traverses qui en rendaient la défense facile; le drapeau du 20e de ligne flottait déjà au centre; toutes les troupes de la première division entraient dans la redoute sur les traces de la tête de colonne, passant le fossé sous le feu de la mitraille que les Russes venaient d'ouvrir de leurs batteries destinées à flanquer Malakoff.

» La tour seule de Malakoff casematée tenait encore, défendue par une centaine de Russes qui s'y étaient renfermés; elle inquiétait les Français déjà maîtres de la redoute ; elle ne voulut pas se rendre, bien qu'elle fût enveloppée.

» La division de la Motterouge attaquait simultanément la courtine entre Malakoff et le petit redan, la prenait et se maintenait à l'intérieur de la place, pendant que la division Dulac, cheminant de front contre le petit redan, était exposée à un feu terrible et ne pouvait pas s'avancer au delà du fossé. Dans le petit redan étaient agglomérées les troupes russes, soutenues par de nombreuses réserves massées en arrière.

» Pendant que les choses marchaient ainsi à la droite, que les Français occupaient et gardaient la redoute Malakoff, malgré les vigoureux retours offensifs de nombreuses forces russes, qui pendant plusieurs heures, revinrent vainement à la charge pour la reprendre,

ils soutenaient à droite une lutte sanglante contre le petit redan, et les troupes anglaises attaquaient le grand redan.

» Les carabiniers (*riflemen*) débouchèrent les premiers des tranchées, quelques minutes après midi, s'emparèrent de l'abatis qui entoure le grand redan, se jetèrent à travers le fossé, et gagnèrent bravement le parapet, suivis par le 21e et le 27e régiments de la division légère et par d'autres régiments.

» Ces troupes, ayant pénétré dans l'ouvrage, commencèrent une lutte corps à corps; elles s'en rendirent maîtresses, et elles s'y maintinrent solidement quelque temps, malgré les plus vigoureux retours offensifs de l'ennemi. Toutefois, à raison de la difficulté d'être soutenu par des forces plus imposantes, le courage de ces braves soldats ne put pas l'emporter contre les attaques répétées des forces ennemies si surabondantes. Les Anglais, après être restés maîtres pendant plus d'une heure du grand redan, durent, vers une heure et demie, l'abandonner, souffrant, à cause de leur petit nombre, de très-grandes pertes en officiers et soldats.

» Malakoff étant pris, d'après les ordres du général en chef français vers une heure, l'avis fut donné au premier corps de Salles de commencer l'attaque à gauche. Les troupes de ce corps, destinées à l'assaut, étaient déjà en position dans les tranchées extrêmes, la division Levaillant vis-à-vis le bastion central, la brigade de Cialdini vis-à-vis le Mât, la division d'Autemarre en réserve. Mais le vent du nord, qui soufflait alors en soulevant la poussière et la fumée, empêcha pendant longtemps la transmission des signaux. Ce fut à deux heures seulement que fut confirmée la conquête de Malakoff, et constaté que le signal d'attaque contre le bastion central avait été donné.

» Le général de Salles ne tarda pas alors à lancer la division Levaillant. La première brigade Trochu fut dirigée contre le saillant de l'ouvrage, la brigade Couston contre la lunette plus à droite. En un instant, les têtes de ces deux colonnes eurent dépassé le fossé, gravissant le talus du parapet, exposées pendant quelques minutes aux grenades à la main que les Russes leur jetaient du haut du parapet, et au feu qui partait des avenues aboutissant au fond du fossé, occupées par les Russes.

» Le général de Salles était accompagné par le major Govone, le capitaine Piola et les lieutenants Galli et Casimir Balbo; les trois premiers ont été légèrement blessés. Au cri de *Vive l'Empereur!* proféré par le général de Salles, qui lançait les troupes de la plus voisine batterie n° 54 à cinquante mètres seulement de l'ennemi, et répété par les troupes, les têtes des colonnes se jetèrent résolûment dans l'intérieur de l'ouvrage, repoussant les Russes à la baïonnette.

» Le reste des deux colonnes, 42e et 46e régiments, ne tardèrent pas à suivre les chasseurs du 9e bataillon, et les bataillons du 21e et du 80e de ligne, qui entrèrent les premiers, soutenant une lutte meurtrière contre l'ennemi. Ces troupes se maintinrent un quart d'heure dans l'intérieur du bastion central; puis rencontrant de nouveaux obstacles et des colonnes nouvelles qui les menaçaient en flanc, un mouvement d'hésitation se manifesta.

» La fermeté des généraux de Salles, Rivet, Dalesme et des ardents commandants immédiats des troupes rétablit la confiance. Les troupes s'élancèrent encore une fois en avant. Elles rentrèrent dans l'ouvrage malgré la plus terrible mitraillade qui labourait le terrain dans tous les sens. Une batterie russe de quinze pièces fut enclouée par les artilleurs français à l'intérieur du bastion central, et si le terrain avait offert plus de facilité pour faire déboucher promptement les réserves et les renforts, ces troupes auraient peut-être pu se maintenir dans le bastion conquis.

» Mais bien inférieures en nombre à l'ennemi, et décimées par la mitraillade que les Russes continuaient contre le front et le flanc des colonnes, ces troupes ont dû, après trois heures, rentrer dans les tranchées une heure après être montées à l'assaut. Elles avaient dans ce court espace de temps perdu le général Rivet, chef d'état-major du 1er corps, le général Breton, commandant de brigade (tous deux avaient été tués), les généraux Trochu et Couston blessés sur les parapets ennemis à la tête de leurs troupes, et un grand nombre d'officiers supérieurs et d'état-major.

» Alors les batteries françaises rouvrirent le feu contre les ouvrages russes; vers quatre heures et demie le feu avait cessé sur toute la gauche de l'attaque. L'heure avancée ne permit pas que l'assaut fût renouvelé avec des troupes fraîches. On retira l'ordre de l'attaque du bastion du Mât, à laquelle devait procéder la brigade Cialdini, de nos troupes. Cette attaque devenait inutile.

» Je profite de l'occasion pour signaler à Votre Seigneurie la confiance avec laquelle les troupes royales attendaient l'ordre de l'attaque. La prise de Malakoff, but essentiel du général en chef, était obtenu, et a produit le plus complet résultat. Les Russes ont employé la nuit entière à préparer la destruction de la ville et la retraite par le pont construit depuis peu sur la rade et avec l'aide de leurs bateaux à vapeur. Les plus fortes détonations se sont succédé pendant la nuit; les bâtiments de la flotte ont été coulés bas. Le matin, la ville était la proie des flammes; les troupes russes se retiraient encore à l'aube vers le nord de la rade par le pont, qui a été rompu après le passage.

» Les explosions dans les retranchements, dans les forts du côté sud de la baie, la Quarantaine, le fort Saint-Paul, dans toutes les batteries et dans l'intérieur de la ville, continuent encore aujourd'hui, ainsi que l'incendie de la ville.

» Les détails me manquent pour vous donner un compte rendu plus complet et moins inexact de la journée du 8; je n'ai pas non plus les documents nécessaires pour vous préciser, monsieur le ministre, le chiffre des pertes souffertes de part et d'autre. Celles des Russes doivent avoir été très-considérables, soit pendant le bombardement qui a précédé l'assaut, soit pendant l'assaut.

» Le matériel qu'ils ont été forcés d'abandonner est immense. Les pertes des Anglais sont évaluées approximativement à 2,000 hommes, avec une forte proportion d'officiers. On compte parmi les morts et les blessés 7 commandants de régiment.

» Les Français comptent les généraux Rivet, Breton, Saint-Pol, de Marolles et peut-être encore d'autres tués; les généraux Bosquet, Trochu, Couston, de la Motterouge, Bourbaki et divers autres blessés. Il a été tué ou blessé beaucoup d'officiers d'état-major du général en chef français et des autres commandants.

» On évalue la perte des Français à 6,000 hommes au moins.

» *Le général en chef*, Alph. LA MARMORA. »

Suit une liste de 5 officiers sardes blessés dans la journée du 8 septembre. Il a été tué 4 soldats dans la même journée; le nombre des blessés s'élève à 31.

CHAPITRE VI.

Rapport du prince Gortschakoff. — Observations.

Il ne nous reste plus qu'à enregistrer la relation de la défense de Sébastopol par le prince Gortschakoff. Le général vaincu déploie toute son habileté pour colorer sa défaite et en atténuer l'étendue; dans de précédents rapports, il se vantait de répondre au feu de l'assiégeant par un feu non moins actif, qui renversait les sapes et interrompait les travaux ennemis. Si les remparts étaient endommagés, on les réparait pendant la nuit, et les canons démontés étaient remplacés dans les batteries. Les mineurs russes soutenaient avantageusement la guerre souterraine; l'artillerie russe avait fait sauter dans les tranchées quatre magasins à poudre ou dépôts de bombes. Dans son récit du 20 septembre, le général Gortschakoff change de langage. Il débute par annoncer des *pertes énormes* causées par un *feu infernal.*

« Le 17 août l'ennemi ouvrit contre le faubourg de Karabelnaïa un feu redoublé d'artillerie, vertical et horizontal, qui fut continué pendant vingt jours entiers. Notre perte pendant cette période s'éleva, le premier jour, à quinze cents hommes, dans les journées suivantes à mille hommes par jour, et du 22 août au 5 septembre, à cinq ou six cents hommes dans les vingt-quatre heures. Cette canonnade, partant des batteries éloignées comme de celles établies à une distance très-rapprochée de la ligne de défense, exécutée en partie avec des projectiles creux lancés de plein fouet, ne cessait d'agir de la manière la plus désastreuse contre nos ouvrages; les merlons et les traverses, renouvelés chaque nuit sous un feu des plus violents, s'écroulaient au bout de quelques coups; les parapets s'affaissaient par masses dans les fossés, et des travaux qui avaient coûté des efforts et des sacrifices inouïs étaient anéantis de nouveau; les remblais, formés de terre desséchée et friable, n'avaient plus aucune consistance. A la gauche de la Karabelnaïa, qui était plus particulièrement battue par l'ennemi, le bastion n° 2 offrait chaque soir un monceau de ruines, et aucune de ses pièces ne pouvait tirer librement; on fut obligé de transférer à la seconde ligne de défense, qui était encore en construction, la batterie de douze pièces établie sur le versant gauche du mamelon Malakoff; et même cette seconde ligne ne souffrit pas moins que la face gauche du bastion Korniloff, contre laquelle l'assaillant dirigeait le feu le plus violent.

» La proximité des approches de l'ennemi, qui touchaient presque aux fossés de nos ouvrages, les dégâts irréparables de la ligne de défense, et par-dessus tout les pertes occasionnées à la garnison par le feu de l'ennemi, pertes qu'augmentait encore la nécessité d'employer un nombre toujours de plus en plus grand de travailleurs, toutes ces circonstances réunies convainquirent le commandant en chef de la nécessité indispensable de mettre un terme à l'effusion du sang désormais inutile en abandonnant à l'ennemi Sébastopol réduite à des monceaux de pierres et de cendres; mais cette évacuation, en vue d'une armée ennemie de cent mille hommes, dont les approches touchaient déjà, pour ainsi dire, à nos fortifications, offrait les plus grandes difficultés, et imposait l'obligation de choisir à cet effet un instant particulièrement favorable.

» Sur ces entrefaites, à partir du 5 septembre, l'assaillant renforça d'une manière incroyable la canonnade et le bombardement, ébranlant et détruisant nos ouvrages sur toute la ligne de défense, tantôt par des salves de toutes ses batteries, tantôt par un feu roulant d'artillerie.

» Ce feu infernal, dirigé contre les embrasures et les merlons, indiquait clairement l'intention de l'ennemi de démonter nos pièces, de détruire nos ouvrages et de donner ensuite l'assaut à la place.

» Il n'y avait plus aucune possibilité de réparer les fortifications, et l'on se borna en conséquence à remblayer les magasins à poudre et les blindages.

» Les parapets en s'effondrant comblaient les fossés; les merlons s'écroulaient; il fallait à chaque instant déblayer les embrasures; les servants des pièces d'artillerie périssaient en grand nombre, et l'on parvenait à peine à les remplacer.

» Dans cette période la perte fut énorme : du 5 au 8 septembre, quatre officiers supérieurs, quarante-sept officiers subalternes et trois mille neuf cent dix-sept hommes furent mis hors de combat.

» Sans interrompre son feu d'une intensité redoublée dans la nuit du 7 au 8 septembre, l'ennemi donna le feu à huit heures du matin à trois fougasses-pierriers de ses approches les plus voisines du bastion Korniloff, ce qui encombra encore davantage la partie des parapets et des merlons à l'angle saillant du bastion.

» En même temps les colonnes ennemies, se dirigeant de la batterie anglaise de vingt-deux pièces et des tranchées en arrière de la ci-devant lunette Kamtschatka, commencèrent à se masser dans la deuxième parallèle, et bientôt ces troupes remplirent les approches les plus voisines de la place.

» D'après sa configuration topographique, toute notre ligne de défense était divisée en deux parties.

» La ville, située à l'ouest de la baie du sud, et confiée au commandement du lieutenant-général Sémiakine, et la Karabelnaïa, dont le commandement en chef était dévolu au lieutenant-général Krouleff.

» La ville, ou partie droite, se composait des 1re et 2e sections.

» La Karabelnaïa, ou partie gauche, formait les 3e, 4e et 5e sections de la ligne de défense.

» A la réception de l'avis que les troupes ennemies se rassemblaient dans les tranchées avancées faisant face au mamelon Malakoff, le lieutenant-général Krouleff porta vers la seconde ligne de défense la neuvième division d'infanterie, qui formait la réserve du bastion Korniloff. Le régiment de Sevsk s'établit derrière la muraille entre le mamelon et l'église de Bélostock; celui de Yélets occupa la ligne sur la seconde muraille de défense, en arrière de la batterie Gervais; les régiments de chasseurs de cette division, à l'exception d'une partie de celui du prince de Varsovie, qui avait été de corvée pendant la nuit aux travaux du bastion Korniloff, restèrent dans le faubourg. »

Venant au récit de l'action, le général russe transforme en un corps de trente mille hommes les deux divisions, dont une de réserve, qui furent dirigées sur Malakoff; il n'attribue la victoire des alliés sur ce point qu'à la chute de plusieurs généraux et à l'*immense infériorité du nombre*; et glissant rapidement sur la lutte principale dont Sébastopol fut le prix, il décrit longuement les retours offensifs des assiégeants.

« Le 8 septembre, à onze heures et demie du matin, l'ennemi se précipita simultanément et avec impétuosité de ses sapes sur les angles saillants des bastions n° 2 et Korniloff.

» Les fossés comblés et les parapets écroulés n'offrirent pas de grands obstacles à l'assaillant; il s'élança dans le bastion n° 2, en repoussa les bataillons du régiment d'Olonets, et après avoir encloué une partie des pièces, il atteignait déjà le ravin Outschakoff et la seconde ligne de défense; mais là, le major Yaroschévitch, avec un bataillon du régiment de Bélozersk, le repoussa à la baïonnette jusqu'au delà du parapet.

» Ensuite le général-major Sabaschinski, avec trois régiments de la huitième division d'infanterie, qui formaient la réserve de la cinquième section, arriva sur le bastion n° 2, repoussa successivement trois nouvelles attaques de l'ennemi sur ce même point. Nos vapeurs le *Vladimir*, le *Chersonèse* et l'*Odessa* arrivèrent à l'entrée de la baie du Carénage, et de concert avec les batteries de la partie nord, foudroyèrent tout le temps avec vigueur les colonnes des assaillants.

» A la première nouvelle de l'assaut, le lieutenant général Krouleff avait envoyé le régiment de chasseurs de Schlüsselbourg pour soutenir le bastion n° 2; mais, comme l'ennemi en avait déjà été repoussé par le général Sabaschinski, ce régiment s'établit sur la seconde ligne de défense, entre le mamelon Malakoff et le bastion n° 2, et sur ce point le lieutenant-colonel de Maler, avec le 3e bataillon du régiment qu'il commande, repoussa les Français, qui étaient déjà parvenus à enclouer les deux pieces de l'extrémité.

» Aux chevaux de frise près de la batterie de douze pièces, l'ennemi pénétra également et culbuta le régiment de Mourom; mais il fut à son tour repoussé à la baïonnette par le régiment de Sevsk.

» L'angle saillant du bastion Korniloff fut attaqué par une masse énorme, par cinq divisions françaises au nombre d'environ trente mille hommes. La colonne avancée pénétra dans le bastion par l'angle d'épaule gauche du bastion, et repoussa le régiment de Praga. Le commandant de ce régiment, colonel de Freund, avec quelques compagnies, chargea les Français à la baïonnette et les culbuta, mais il fut blessé, et les colonnes d'assaut qui survinrent repoussèrent par une charge vigoureuse les régiments qui se trouvaient sur le mamelon et en occupèrent toute la sommité. Le lieutenant-général Krouleff, avec le régiment de chasseurs de Ladoga, se porta sur la gorge du bastion Korniloff, mais fut blessé au même instant. Le général major Lyssenko, qui prit après lui le commandement, fut grièvement blessé; puis le général-major Youférol fut tué, et enfin le lieutenant-général de Martineau, qui avait pris ensuite le commandement des troupes, fut grièvement blessé.

» La plupart des commandants des régiments et des bataillons, ainsi que des officiers avaient été tués ou blessés; nos troupes se maintinrent opiniâtrément près des magasins à poudre les plus voisins de la tour et près de la batterie qui commandait le bastion n° 3; enfin, vers deux heures de l'après-midi, elles furent obligées de céder à la supériorité en nombre des masses ennemies, qui ne cessaient d'arriver sur le mamelon, et elles se retirèrent derrière la gorge du bastion Korniloff. Le combat sur ce point, où les adversaires étaient séparés par le fossé profond et le rempart de la gorge, se maintint longtemps avec fureur et opiniâtreté; les nombreuses colonnes de l'ennemi tentèrent à plusieurs reprises de culbuter nos troupes, mais furent repoussées chaque fois à la baïonnette.

» Simultanément avec l'assaut des bastions n° 2 et Korniloff, l'ennemi attaqua aussi la batterie Gervais, et repoussa le régiment de chasseurs de Son Altesse Impériale le grand-duc Michel Nicolaïéwitch qui s'y trouvait, et qui se replia sur la batterie de quatre pièces qui commandait le bastion n° 3.

» Afin de soutenir la batterie Gervais, le régiment de chasseurs de Kostroma y fut expédié par ordre du lieutenant-général Krouleff, et se rangea en bataille derrière la seconde ligne de défense, en arrière de la batterie attaquée.

» L'ennemi, qui avait occupé le fossé comblé de la batterie Gervais, tirait par les embrasures, mais sans se porter en avant.

» A midi, les Anglais, s'avançant en tirailleurs soutenus par de fortes réserves, se précipitèrent sur l'angle saillant du bastion n° 3. Le régiment de Vladimir, refoulé dans le premier moment, mais soutenu à temps par des compagnies de ceux de Kamtschatka et de Yakoutsk, chargea l'ennemi à la baïonnette, et culbuta ceux des Anglais qui étaient déjà sur le parapet et mettaient le feu aux fascines des joues des embrasures. Le lieutenant-général Pawloff, qui s'attendait à une seconde attaque de l'ennemi contre le bastion n° 3, en renforça la défense par le régiment de Sélenghinsk, qui se trouvait à la réserve.

» L'ennemi renouvela l'attaque à l'angle saillant du bastion, mais il fut de nouveau repoussé par le régiment de Sélenghinsk, sous le commandement de son chef, le colonel Mézenstoff, qui fut tué à cet assaut.

» Une troisième attaque de l'ennemi fut repoussée avec le même succès que les deux premières. Une partie des assaillants s'établit dans le fossé, d'où elle dirigea un feu violent de mousqueterie; quarante-huit volontaires du régiment de Vladimir, sous le commandement de l'enseigne Doubrovine, descendirent dans le fossé et en expulsèrent les Anglais.

» Tandis que nous faisions échouer l'attaque du bastion n° 3, l'ennemi assaillait les batteries Boudistcheff et Yanovsky. Les régiments d'infanterie de Souzdal et de Yakoutsk, et la cohorte n° 47 de milice repoussèrent l'assaut et culbutèrent l'ennemi, qui renonça à toute nouvelle tentative contre ces deux points.

» Simultanément avec l'angle saillant du bastion n° 3, les batteries d'assaut furent attaquées; mais l'assaillant, accueilli par un feu de file, n'osa exécuter la descente du fossé, et se contenta d'un feu de mousqueterie des plus vifs qui fit éprouver de très-fortes pertes au bataillon combiné des régiments de Volhynie et de Minsk.

» Les attaques sur ce point, renouvelées à trois reprises, furent chaque fois repoussées.

» Sur les dispositions du lieutenant-général Pavloff, lorsque les attaques contre la 3e section eurent été repoussées, le feu des batteries du bastion n° 2 fut dirigé contre le mamelon Malakoff.

» Contre la partie droite de la ligne de défense, l'ennemi se borna d'abord à une canonnade renforcée.

» A deux heures et demie de l'après-midi, une chaîne épaisse de volontaires se précipita de la tranchée avancée sur la lunette Belkine. En arrière de la chaîne, des colonnes serrées, formant environ dix mille hommes, sorties des tranchées ennemies par la berge gauche du ravin, descendirent avec rapidité vers le fond de celui-ci; mais, accueillies par la mitraille de la lunette Belkine, de la batterie Boutakoff, du bastion n° 6 et de la batterie Schémiakine, ces colonnes furent culbutées, et se dirigèrent vers les troupes qui se portaient en ce moment sur l'angle saillant du bastion n° 5.

» Malgré la grêle de mitraille et de mousqueterie, les colonnes qui s'étaient élancées contre le bastion n° 5 atteignirent le fossé, et déjà commençaient à escalader les parapets; mais le colonel Alennikoff, commandant du régiment de chasseurs de Podolie, porta sa réserve à la rencontre de l'assaillant, et sans lui permettre d'atteindre la crête du parapet, le rejeta à la baïonnette dans le fossé.

» Tandis que l'ennemi, repoussé du bastion n° 5, se retirait dans

ses tranchées, de nouvelles troupes, sorties de ses approches en avant de la redoute Schwartz, s'élancèrent avec impétuosité dans le fossé et sur le parapet de la redoute, dont les pièces, qui formaient la défense de flanc de sa face droite, avaient été préalablement démontées. L'attaque de front et de la face gauche fut repoussée par la mitraille et la mousqueterie; mais à la face droite, l'ennemi parvint à escalader le parapet et pénétra dans l'intérieur de la redoute.

» Le 2e bataillon du régiment de Jitomir fut repoussé vers la face gauche, où s'engagea un combat terrible à l'arme blanche. Le général major Khroustcheff, qui commandait le flanc gauche de la 1re section, voyant le succès de l'ennemi sur ce point, envoya deux bataillons du régiment de Minsk pour soutenir celui de Jitomir. En même temps, le commandant du régiment de Catherinebourg, lieutenant-colonel Yérevkine, qui occupait le ravin entre les bastions nº 4 et 5, s'élança dans la redoute même avec les deux compagnies les plus rapprochées.

» Il ne resta dans la redoute que les cadavres des Français qui y avaient pénétré.

» L'aide de camp général comte Osten-Sacken, qui était arrivé à la 1re section de la ligne de défense au moment où l'ennemi donnait l'assaut aux redoutes Belkine et Schwartz, fut témoin occulaire de l'insuccès de ces tentatives.

» Les troupes ennemies, concentrées pour l'attaque de la 1re section, foudroyées par la mitraille et la mousqueterie, se retirèrent en désordre dans leurs tranchées, et ne renouvelèrent plus l'attaque.

» Le commandant en chef se porta à la deuxième ligne de nos retranchements devant le mamelon Malakoff, et voyant la hauteur occupée par de grandes masses de Français, en arrière desquelles se tenaient de puissantes réserves, se convainquit que la réoccupation du bastion Korniloff exigerait encore d'immenses sacrifices; comme il était déjà décidé à évacuer la ville, il prit la résolution de profiter de ce que l'assaut avait été repoussé sur tous les autres points et l'assaillant accablé de fatigue, pour exécuter sans obstacle cette opération de la plus grande difficulté. Dans ce but, il donna ordre au lieutenant-général Schépélef de ne point attaquer le bastion Korniloff, mais d'empêcher absolument l'ennemi d'en déboucher dans la direction de la ville; il devait garder en sa possession jusqu'à la nuit les édifices en ruines situés sur le versant nord du mamelon. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, malgré tous les efforts des Français pour se porter en avant de la gorge du bastion.

» C'est ainsi que, grâce au courage et à la fermeté de la garnison, nonobstant la destruction de nos retranchements opérée par un bombardement prolongé, toutes les attaques d'un ennemi supérieur en nombre furent repoussées sur cinq points de la ligne de défense. L'occupation même du mamelon Malakoff, seul point où l'assaillant eût réussi, n'a été due qu'à l'immense supériorité du nombre, l'ennemi y ayant lancé environ trente mille hommes, et au désavantage de position qu'offrait la partie citérieure du mamelon Malakoff, laquelle opposait des difficultés extrêmes aux communications du côté de la ville.

» Mais la défense de Sébastopol nous a coûté bien cher; les lieutenants-généraux Khrouleff et de Martineau et le général-major Lyssenko [1] ont été blessés, les deux derniers grièvement.

» Ont été tués : les généraux-majors de Bussau, commandant de la 1re brigade de la 8e division d'infanterie, et Youféroff, commandant de la 1re brigade de la 9e division d'infanterie; les colonels Mézentsoff, commandant du régiment d'infanterie de Sélenghinsk, Arschénevsky, commandant du régiment de Modlin et de Neidhardt, qui était chargé du commandement du régiment d'infanterie Diebitch-Zabalkansky; le capitaine de frégate de Kotzebue et le yessaoul (capitaine) d'artillerie du Don Stcherbatcheff, qui était attaché au corps d'état-major. Ont été blessés : le général-major Zvaroff, chargé du commandement de la 2e brigade de la 9e division d'infanterie; le lieutenant-colonel Nyczek, chargé du commandement du régiment de Mourom; le colonel Tchérémissinoff, chef de la 49e cohorte de la milice du gouvernement de Koursk; le lieutenant-colonel Alennikoff, chargé du commandement du régiment de Podolie; le colonel de Freund, commandant du régiment de Praga; le capitaine de cavalerie de la garde Voeikoff, aide de camp de l'empereur; le capitaine en second baron de Meyendorff, du corps d'état-major, officier qui donnait les plus grandes espérances, mortellement atteint d'un coup de feu à quelques pas du commandant en chef (ces deux derniers ont succombé à leurs blessures). Ont été atteints de contusions : le général-major Nossoff, commandant de la 2e brigade de la 9e division d'infanterie, et le colonel Zvéreff, chargé du commandement du régiment de chasseurs de Galitch. Dans la journée du 8 septembre la perte totale de la garnison s'est élevée, en morts, à 4 officiers supérieurs, 55 officiers subalternes et 2,625 hommes; en blessés, à 26 officiers subalternes et 5,826 hommes; 9 officiers supérieurs, 38 officiers subalternes et 1,138 hommes ont été atteints de contusions, et enfin 24 officiers subalternes et 1,739 hommes ont disparu [2].

» A en juger par la marche de la journée, les pertes de l'ennemi en tués et en blessés doivent être énormes.

[1] Le général-major Lyssenko a succombé à ses blessures le 13 septembre.
[2] On ne connaît pas encore les pertes parmi les hommes de l'artillerie.

» Dans leurs attaques repoussées par les nôtres, les alliés ont laissé entre nos mains, dans le bastion nº 3, 1 officier supérieur, 8 officiers subalternes et 128 hommes, dont 80 blessés légèrement; dans la redoute Schwartz, nous avons fait prisonniers le commandant du 46e régiment de ligne français, 4 officiers subalternes et 148 hommes.

» Parmi ceux qui se sont particulièrement fait remarquer dans ces sanglantes journées, on doit citer l'aide de camp général comte Osten-Sacken, qui, par ses sages mesures dans les derniers jours de la défense, a dignement couronné toutes les fatigues qu'il avait supportées pendant les neuf mois qu'il avait commandé la garnison de Sébastopol; ses plus proches compagnons d'armes, le chef d'état-major de la garnison, général-major de la suite de Sa Majesté l'empereur, prince Vassilchikoff, qui a signalé la carrière de ses services par son infatigable activité comme par son courage; l'adjoint du chef d'état-major de la garnison, colonel Koslianinoff II; le chef de l'artillerie de la garnison, général-major de Scheidemann; le commandant du 4e bataillon de sapeurs, colonel de Gardner, et le colonel du génie de Gennerich, qui dirigeaient les travaux du génie, le premier à la partie droite, le second à la partie gauche de la ligne de défense; le lieutenant-colonel de Zimmermann, du corps d'état-major, quartier-maître en chef du 4e corps d'infanterie; le vice-amiral Novossilsky, commandant du port de Sébastopol, et le vice-amiral Panfiloff; le lieutenant-général Khrouleff, chef de la partie gauche de la ligne de défense, et le lieutenant-général Sémiakine, chef de la partie droite;

» Le lieutenant-général de Martineau, les généraux-majors Lyssenko, prince Ouroussoff, aide de camp général; Youféroff (tué à l'attaque du mamelon Malakoff); Sabaschinsky, qui a repoussé trois fois l'assaut du bastion nº 2; le lieutenant-général Pawloff, qui a repoussé d'une manière brillante les assauts dirigés contre la 3e section de la ligne de défense confiée à son commandement; le lieutenant-général Schépéleff, qui, après le lieutenant-général de Martineau, prit le commandement des troupes qui se trouvaient dans le faubourg de Karabelnaïa; le général-major de Pichelstein, chef des garnisons d'artillerie de l'arrondissement du sud qui commandait les batteries du rivage; le général-major Nossoff, commandant de la 2e brigade de la 9e division d'infanterie; le colonel de Neidhardt, commandant du régiment du maréchal comte Diebitch-Zabalkansky; le colonel prince Ouroussoff et le lieutenant-colonel Grouschka, du régiment de Pultawa; le major de Wackhausen, du régiment de Krémentchoug, qui commandait le régiment d'infanterie de Pultawa au commencement de l'affaire, et le major Nikiforoff, du régiment de Bélozersk; le major Mantouroff, commandant du 2e bataillon de ce régiment; le major Yaroschévitch, du même régiment, qui se trouvait comme adjoint auprès du général Sabaschinsky; le major Navastky, chargé du commandement du régiment d'infanterie de Sevsk; le colonel Kitaïeff, du régiment de Son Altesse Impériale le grand-duc Michel Nicolaïévitch; le capitaine de cavalerie de la garde Woïéikoff, aide de camp de l'empereur, qui, sur l'ordre du lieutenant-général Khrouleff, conduisit les troupes de la réserve au bastion Korniloff occupé par l'ennemi, et tomba victime de son intrépidité; le colonel Daragane, commandant du régiment de Souzdal; le colonel de Wentzel, commandant de celui de Wladimir; l'enseigne Doubrovine, du même régiment, qui avec quarante-huit volontaires descendit dans le fossé, d'où il chassa les Anglais; le colonel Welk, du régiment de Yakoutsk; le colonel Malevsky, de celui d'Okhotsk; le lieutenant-colonel Artémieff, de celui de Kamtschatka, et le major de Tornau, de celui de Sélenghinsk; le chef de la 47e cohorte de la milice de Koursk von Ammers; le major Masloff, commandant du bataillon combiné des régiments de Minsk et de Volhynie; le lieutenant-colonel Sorotchinsky, chargé du commandement du régiment d'Odessa;

» Les commandants des vapeurs qui ont agi dans la baie du Carénage, savoir : le capitaine de vaisseau Boutakoff 1er, du *Vladimir;* le capitaine de corvette Roudneff, de la *Chersonèse;* le capitaine de corvette Popandopoulo, de l'*Odessa;* le capitaine de corvette Astanbékoff, de l'*Elborous;* les commandants des vapeurs qui, de la baie du sud, tiraient sur le Péressype et le mamelon Malakoff, savoir : le capitaine de frégate Stchégoleff, de la *Bessarabie*; et le capitaine de frégate Koultchitsky, du *Gromonossets;* les capitaines de vaisseau Péréleschine 1er, Mikrukoff et Nikonoff; les capitaines de corvette Ilyinsky et Tchébyscheff; les lieutenants de vaisseau Pérékomsky, Kostyreff, Schischkine, Fetsoff et de Wulfert; le colonel Trifonoff, commandant de la cohorte nº 49 de la milice.

» A la partie droite de la ligne de défense se sont plus particulièrement distingués les généraux-majors de Schultz et Khroustcheff; le chef de la 1re section, capitaine de vaisseau Zorine; les commandants de régiments, lieutenant-colonel de Gervais, de celui de Jitomir; le lieutenant-colonel Verevkine, de celui de Catherinebourg; le major Rasdirischine, commandant du 2e bataillon de ce régiment; le major Romanovitch, commandant du 2e bataillon du régiment de Jitomir; le lieutenant-colonel Alennikoff, du régiment de chasseurs de Podolie, et le sous-lieutenant Bankovsky, du même régiment, qui, avec un parti de volontaires, se jeta dans le fossé du bastion nº 5 et en expulsa l'ennemi; le sous-officier noble Alennikoff, du même régiment, et l'enseigne Stépanoff, de celui de Jitomir (ces deux derniers

se sont tenus sur le parapet pendant toute la durée de l'assaut) ; les lieutenants de vaisseau Zaboudsky, Novikoff, Belkine, Sabline, commandant de la redoute Schwartz ; Bankoff, commandant du bastion nº 5 ; le capitaine de frégate de Kotzebüe ; le lieutenant de vaisseau de Schmidt ; le sous-lieutenant d'artillerie de campagne de Rosenstandt, les lieutenants de vaisseau Issaïevitch et Stépanoff.

» L'honneur et la gloire que ces officiers se sont acquis doivent être justement partagés par les chefs qui, sans faire partie de la garnison de Sébastopol, l'ont aidée avec zèle en faisant marcher activement pendant de nombreux mois les branches si compliquées de l'administration de l'armée au milieu des circonstances les plus difficiles, et fourni par là aux défenseurs de la ville les moyens de soutenir énergiquement la défense ; dans les moments les plus décisifs du siége, ils se hâtaient constamment d'accourir pour partager tous les dangers avec la garnison. Les principaux sont l'aide de camp général de Kotzebüe, chef d'état-major de l'armée du sud et des troupes de terre et de mer disposées en Crimée ; le lieutenant-général Serjpoutovsky, chef de l'artillerie ; le lieutenant-général de Buchmeyer, chef des ingénieurs ; le lieutenant-général Boutourline, quartier-maître général ; le lieutenant général Ouschakoff, général de service, et le général-major Kryjanovsky, chef d'état-major de l'artillerie.

» La construction du pont flottant à travers la baie, dont la possibilité était mise en doute même par beaucoup d'hommes expérimentés, fait particulièrement honneur à l'habileté et à l'activité du lieutenant général de Buchmeyer, qui a rendu par là un service fort important.

» Le général major de Tottleben, de la suite de Sa Majesté l'empereur, souffrant d'une blessure, n'a pu assister aux dernières journées du siége ; mais quand on parle de la défense de Sébastopol, il est impossible de passer sous silence les services de ce général, d'autant plus que, malgré ses souffrances, il a continué jusqu'à la fin à diriger les travaux de la défense.

» Aux soins et à la sollicitude de l'intendant général de l'armée, général-major de Sattler, la garnison a été redevable de n'avoir souffert aucune privation sous le rapport des approvisionnements en vivres. »

Obligés d'abandonner Karabelnaïa, les Russes sont encore maîtres de la ville. Ils ont pour s'y retrancher un labyrinthe de murailles, de traverses, de réduits, de batteries intérieures ; cependant ils vont l'évacuer précipitamment sans se donner le temps de compléter la destruction de toutes les fortifications, et en laissant entre les mains des alliés un matériel considérable. Le prince Gortschakoff, loin de chercher à excuser sa fuite, en expose complaisamment les savantes combinaisons, et se félicite comme d'un succès de ce que la garnison n'a pas été inquiétée en franchissant le pont de radeaux jeté depuis vingt-quatre jours à travers la grande rade.

« A quatre heures de l'après-midi, le commandant en chef donna l'ordre de commencer à la tombée de la nuit l'évacuation de la partie sud de Sébastopol et de transporter les troupes sur la partie nord, en partie au moyen des navires et en partie par le pont jeté sur la rade.

» L'évacuation eut lieu de la manière suivante :

» Les volontaires et une partie des artilleurs furent laissés sur la ligne de défense et entretinrent un feu rare d'artillerie et de carabines. Les lignes de barricades construites à l'avance dans l'intérieur de la ville furent occupées dans la partie droite par les régiments de Tobolsk, de Volhynie et de Minsk, et dans la partie gauche par ceux d'Azof et d'Odessa.

» A couvert de ces troupes avancées, les différents corps disposés derrière elles commencèrent à se porter successivement sur la place Nicolas, d'où elles traversèrent la baie par le pont ; celles du faubourg de Karabelnaïa s'embarquèrent à bord des vapeurs et des bâtiments préparés par les soins du vice-amiral Novossilsky.

» Lorsque toutes les troupes eurent évacué la place Nicolas et le cap Pavlovski, et que les blessés qui se trouvaient dans les batteries de Nicolas et de Paul eurent été transportés au côté nord, il fut donné un signal, auquel le reste de l'artillerie, les volontaires et les troupes qui garnissaient les barricades commencèrent à se replier vers les points du passage de la baie.

» A mesure que les dernières troupes se retiraient des divers points de la ligne de défense, les pièces de grosse artillerie qui les garnissaient étaient autant que possible mises hors de service, et les magasins à poudre incendiés ainsi que la ville. Après le passage de toutes les troupes au côté nord, le pont fut démonté.

» Le 9 septembre, après l'évacuation de la ville, eut lieu l'explosion des batteries nºs 7, 8 et 10. Dans la soirée, la batterie de Paul sauta, et l'on fit sauter également les minimes approvisionnements de poudre qui se trouvaient dans la batterie Nicolas.

» Ainsi, après trois cent quarante-neuf jours de défense opiniâtre de la ville entourée à la hâte, en vue de l'ennemi, par des fortifications de campagne, et offrant entre ses diverses parties des obstacles naturels aussi importants que la baie du sud et la rade de Sébastopol, la garnison évacua la ville sans être inquiétée. L'ennemi, encore sous l'impression de la sanglante opposition qui lui avait été faite la veille, ne pensa même pas à nous poursuivre. Notre passage au côté nord ne nous coûta que quelques hommes. »

CHAPITRE VII.

Détails sur la journée du 8 septembre. — Récit de M. Joseph Crowe. — Récit d'un correspondant de *la Presse*. — Lettre du commandant Ragon. — Le dernier repas des Russes dans Malakoff. — Eugène Libaut. — Gaspard Usurau. — Le général Bergue et le zouave. — Lettre du grenadier Designolle. — Le borgne philosophe. — Captivité de M. Legrand, officier aux tirailleurs algériens.

Ces récits, dont le seul défaut est une précision trop minutieuse et trop didactique, n'ont pas besoin d'être complétés. Nous ne négligerons pas toutefois d'utiliser les correspondances privées qui peignent l'esprit des armées et où respire l'animation de la bataille.

La meilleure des narrations non officielles nous paraît celle que M. Joseph Crowe adresse au journal anglais l'*Illustrated London News*. A côté de très-légères inexactitudes de détail que nos lecteurs n'auront pas de peine à rectifier à l'aide de nos rapports officiels, on y trouvera une revue d'ensemble de toute l'affaire du 8, et des épisodes de la grande journée, qui méritent d'être recueillis.

« Au camp, devant Sébastopol, 10 septembre.

» La grande question de la prépondérance dans la mer Noire a été finalement et irrévocablement décidée dans la nuit du 8, lorsque les Russes, chassés de Malakoff par les Français, ont évacué la ville de Sébastopol, après y avoir mis le feu en plusieurs endroits et brûlé leurs vaisseaux. Cet événement, qui avait été si longtemps désiré que des impatients commençaient à désespérer de son accomplissement, a répandu dans le camp français une joie que nos hommes partagent, bien qu'ils regrettent profondément d'avoir eu une si petite part dans les gloires de la journée. Nos alliés ont attaqué et conquis Malakoff, au même moment où nous attaquions le redan et en étions repoussés. La victoire nous a été refusée par des raisons que l'on peut probablement inférer du récit suivant :

» Le bombardement, qui avait été mené avec moins de vigueur qu'à l'ordinaire durant la nuit du 7, éclata au point du jour d'un bout à l'autre de nos lignes. Les projectiles tombaient de tous côtés sur les ouvrages des Russes avec la furie d'un ouragan, et soulevaient des nuages de poussière et de fumée qui étaient chassés dans notre camp par un froid vent du nord. Ceux de nos hommes que leur devoir retenait dans les tranchées en étaient aveuglés, et l'air était tellement chargé de vapeurs, qu'il était impossible de rien distinguer à une certaine distance.

» Comme le bombardement commençait, les préparatifs de l'assaut se poursuivaient dans les deux camps alliés, et de nombreux régiments prenaient les armes. On avait jugé à propos d'envoyer les hommes par petits détachements, et non en colonnes, de manière à tenir l'ennemi autant que possible dans l'ignorance de nos intentions. L'assaut devait être donné par la 2e division et par la division d'infanterie légère, tandis que la réserve était formée par la 4e division, les gardes, les highlanders et la 3e division. Sir William Codrigton avait le commandement général de l'assaut, et il était soutenu par le général Markham.

» On ne distinguait pas de mouvements du côté des Russes, et les camps du nord, aussi bien que le pont de bateaux, étaient exceptionnellement tranquilles. L'ennemi paraissait attendre passivement la fin de notre feu, et c'est à peine si, par intervalles, il répondait par quelques coups de canon, soit qu'il fût incapable de nous donner la réplique, soit qu'il ne le voulût pas.

» A neuf heures et demie passées, tous les régiments de la 2e division et de la division légère, aussi bien que les généraux et l'état-major, étaient arrivés dans les tranchées, le général Codrigton prenait position dans la 5e parallèle, tandis que le général Markham s'établissait dans le trou d'Egerton, dans la 3e parallèle. Les colonnes d'assaut étaient composées de détachements des 30e, 41e, 55e et 62e régiments de la 2e division, et de détachements des 90e, 97e, 23e et 88e de la division légère. Les compagnies qui portaient les échelles étaient tirées du 3e Buffs et du 97e. Les réserves de ces régiments, de même que les autres régiments de la même division, étaient massés dans les 4e et 3e parallèles et prêts à l'action.

» Au pied de Malakoff avaient aussi été massés les assaillants de la 1re division française : c'étaient 400 hommes tirés du 1er zouaves, et 450 hommes du 1er chasseurs de Vincennes, sous le commandement du général Mac-Mahon.

» La 5e division avait fourni les colonnes d'assaut pour le petit redan et les ouvrages à gauche de Malakoff. La 2e division se tenait dans les tranchées, tandis que la 4e était en réserve.

» Le général Pélissier et son état-major traversèrent le camp anglais sur la route d'Inkerman à onze heures et demie et passèrent devant les gardes et les highlanders, tandis que ceux-ci se rendaient par la route de Woronzoff aux tranchées.

» Le général Simpson prit position près de la maison du Piquet,

sur la route de Woronzoff. Il y avait peu de spectateurs sur les montagnes, par suite des précautions prises par le général Simpson d'interrompre les communications avec Balaklava. Mais le petit nombre de ceux qui avaient été assez heureux pour être admis sur la montagne Cathcart furent aveuglés par la poussière et ne virent rien ; les seuls témoins oculaires de l'assaut ont été ceux qui y ont pris part, ou ceux qui formaient les réserves.

» A quelques minutes avant midi, le bombardement devint terrible : une véritable pluie de feu tombait sur les Russes d'embrasures qui avaient été tenues fermées jusqu'à ce moment. A dix minutes après midi, le signal de l'assaut de Malakoff a été donné par l'explosion de deux mines près de la contrescarpe, et au milieu du tumulte et de la confusion causée par la fumée, les zouaves et les chasseurs se précipitèrent. Ils s'avançaient sur un terrain labouré par les boulets et semé d'excavations à chaque pas. Mais leur course en était à peine retardée, et ils sautèrent du fossé sur le côté de l'ouvrage sans se servir des échelles d'escalade. Les Russes, complétement pris par surprise, furent chassés de la redoute ou tués, et ils laissèrent les Français maîtres absolus de l'ouvrage. La courte distance de vingt-cinq yards, qui séparait le fossé de Malakoff de la parallèle, n'a pas peu contribué à l'heureuse issue de cet assaut.

» En même temps, deux autres attaques avaient été presque simultanément faites contre les russes, mais elles avaient abouti à des résultats beaucoup moins satisfaisants. Le général Codrington, entendant le signal de l'assaut à Malakoff, avait, après une courte pause, donné l'ordre d'attaquer le redan. Les compagnies du 3e et du 97e, qui portaient les échelles, s'élancèrent aussitôt, et favorisées par le terrain, elles franchirent le remblai qui n'était pas un obstacle sensible, et plantèrent leurs échelles sur l'angle saillant de l'ouvrage. Les colonnes d'attaque, moins actives ou gênées par la difficulté de sortir de la parallèle par une étroite ouverture, ne réussirent à atteindre l'escarpe du redan que lorsque les hommes munis d'échelles avaient déjà monté à l'assaut. Les assaillants les suivirent, montant de chaque côté de l'angle saillant, et ils s'engagèrent dans le redan en tuant les Russes qui défendaient la première traverse; mais, dans leur empressement à se devancer les uns les autres, les hommes arrivant par la droite, se pressant pour rejoindre ceux de gauche, tombèrent sous le feu concentré de l'ennemi, dont les réserves de plus de deux mille hommes arrivaient rapidement.

» Un combat corps à corps s'ensuivit, combat désespéré. Les Russes luttaient pour garder la position avec la tenacité des ours et faisaient arme de tout. Des pierres, des armes brisées et toute espèce de projectiles étaient lancés par masses du sommet des traverses sur nos hommes, dont les munitions commençaient à manquer. Les Anglais, à leur tour, saisirent des pierres et les lancèrent aux assiégés qui, encouragés par l'arrivée de renforts et la diminution des assaillants, finirent par engager avec eux une lutte d'homme à homme. Il y eut alors des efforts désespérés. Russes et Anglais s'attachaient les uns aux autres, et le combat se terminait le plus souvent par la mortelle agonie des deux adversaires. Cela devenait trop terrible à la fin. Il fallait que nos généraux envoyassent des renforts ou que les assaillants fissent retraite. Les renforts ne vinrent pas, et ce qui restait de nos hommes dut s'échapper en désordre des parapets et des embrasures qu'ils avaient si bravement emportés. A ce moment il y avait dans les 3e, 4e et 5e parallèles plusieurs régiments qui ne furent pas assez prompts et qui n'arrivèrent pas à temps pour sauver les débris des colonnes d'assaut. C'est ainsi que le redan a été pris et perdu.



Les Russes abandonnent la partie sud de Sébastopol.

» L'attaque française sur le petit redan et les ouvrages de la baie du Carénage a échoué pour d'autres raisons. Les troupes s'étaient lancées avec résolution pour traverser rapidement le large espace qui s'étendait entre elles et les redoutes russes; mais elles furent jetées dans une grande confusion par des rangées de fossés appelés *trous à loup*, dans lesquels les hommes tombaient au milieu de l'obscurité causée par la fumée et la poussière; il en résulta que leur attaque manqua de fermeté et fut repoussée par l'ennemi. La lutte cependant a duré un temps considérable. La première colonne des assaillants, presque annihilée par la fusillade des Russes, avait couvert les parapets des ouvrages des corps de ses soldats, lorsque arrivèrent les troupes de soutien qui s'efforcèrent de gagner le sommet de l'escarpe; mais à chaque nouvelle tentative, elles furent rejetées dans le fossé, en couvrant le sol de morts et de mourants.

» Les Russes n'avaient pas seulement l'avantage de la position, mais ils avaient été matériellement assistés dans cette partie de l'attaque par les vapeurs qui tiraient des bordées sur Malakoff et les contrescarpes du petit redan. Le *Vladimir*, qui a toujours été si bien dirigé, que, lorsque quelque chose d'audacieux était fait, les Français avaient coutume de dire : *C'est du Vladimir !* filait rapide-



Assaut de la tour Malakoff.

ment sous la bouche des batteries françaises du mont Sapoun, tirait sa première bordée; puis virant de bord avec majesté, il lançait sa seconde, sans paraître jamais souffrir de la réplique des Français. Ces bordées faisaient des ravages mortels et jetaient les rangs des colonnes assaillantes dans une inextricable confusion.

Néanmoins, en dépit de toutes ces circonstances contraires, les Français se maintenaient au pied de l'escarpe et dans le fossé du petit redan et des batteries noires, tirant résolûment sur tous les Russes qui se montraient sur le parapet, tandis que les Russes, de leur côté, étaient également prompts à rendre coup pour coup et à tirer sur tout Français qui se mettait trop à découvert. Cet épisode de la lutte faisait songer aux récits de Cooper.

» Ces phases pénibles de l'assaut combiné avaient lieu tandis que la principale attaque de Malakoff perdait rapidement son premier caractère. Il est difficile de faire de cet ouvrage une telle peinture qu'elle puisse fournir une idée approximative de ses proportions et de son aspect. Mais quelques mots suffiront peut-être pour faire comprendre son importance. Le fossé avait environ quinze pieds de profondeur, et l'escarpe vingt pieds de haut. Les embrasures et les plates-formes étaient élevées au-dessus du niveau de l'ouvrage, qui était divisé en plusieurs parties par des traverses de forme irrégulière, dans lesquelles de petites ouvertures étaient laissées pour le passage des hommes. Ces traverses étaient des ouvrages ordinairement en pierre dont les galeries étaient supportées par de doubles rangées de poutres gigantesques de pin de la Norvége, et la couche de terre qui formait la toiture les mettait à l'épreuve de la bombe. Les traverses, en général, mesuraient de douze à quinze pieds de haut, et comme elles étaient très-irrégulières, il était très-difficile de s'en emparer complétement. A l'intérieur, le redan était disposé de la même façon, et cette particularité de construction explique comment on avait pu croire que les Russes demeuraient inactifs durant le dernier bombardement; les soldats s'étaient cachés dans leurs casemates pendant tout le temps qu'avait duré le feu. Il ne paraît pas que la garde de ces ouvrages eût été changée plus souvent qu'une fois par mois, car chaque partie de ce quartier portait des preuves d'une occupation permanente. La cellule du commandant était remplie de fauteuils, de peintures et d'objets de luxe, tandis que les charpentiers et les maçons avaient de véritables ateliers. La sécurité des soldats dans les forteresses doit avoir augmenté les chances de surprise, et la rapide occupation de l'ouvrage, ainsi que la destruction de ses défenseurs dans un court espace de temps, en sont une preuve.

» Les Russes, cependant, n'ont pas voulu laisser leur ennemi jouir paisiblement de sa possession. Ils n'en ont pas été plutôt chassés qu'ils ont attaqué les Français avec l'énergie du désespoir, et les zouaves et les chasseurs se sont trouvés les défenseurs de Malakoff au lieu d'être les assaillants. Ils ont combattu avec toute l'énergie de l'orgueil et du succès, et, pendant un temps considérable, soutenu une lutte inégale contre des forces bien supérieures. Les Russes délaissaient leurs fusils pour se battre avec des pierres, des poutres, des seaux, de la vieille ferraille, et tout ce qui leur tombait sous la main. Les Français, à court de munitions, répondaient par les mêmes engins, et de temps à autre ils variaient la résistance avec des charges à la baïonnette. Ils pliaient cependant devant les Russes qui s'avançaient, découragés par la nouvelle de la chute du redan et des ouvrages noirs; mais, à ce moment critique, les soutiens de la division marchèrent et entrèrent dans l'ouvrage de tous les côtés. La garde impériale, grenadiers et zouaves, se répandit dans Malakoff et commença une lutte désespérée. Homme contre homme, au milieu du labyrinthe de la redoute, des trous de bombe, des gabions brisés, combattait et frappait. Ils tombaient côte à côte, et, dans beaucoup de cas, l'un sur l'autre. Leurs corps couvraient le sol à ce point, qu'on ne le voyait plus. Pour ajouter à l'horreur du moment, les bombes du redan et des vapeurs pleuvaient sur la partie de l'ouvrage en la possession des Français et accroissaient leurs pertes.

» Mais les Russes étaient incapables de reprendre Malakoff. Comme les Français recevaient à tout moment des troupes fraîches et portaient de l'artillerie de campagne dans la redoute, à l'aide d'un pont improvisé, les Russes lâchaient pied peu à peu et commençaient une retraite qui s'est bientôt changée en déroute. La scène se passait sur le chemin qui mène de l'arsenal à Malakoff, à l'intérieur de la seconde ligne de défense, sur laquelle les Russes comptaient pour réparer leurs pertes. Une longue série de batteries avait été élevée du pied de Malakoff à l'hôpital de la Marine, les unes portant sur le redan, les autres sur Malakoff. Une batterie de six canons à la base du front méridional de l'hôpital, avait été armée de pièces de 68, et les fenêtres du rez-de-chaussée de l'hôpital avaient été, du côté est, changées en embrasures d'où les caronades des navires tiraient sur la tranchée de Malakoff. La rapidité du mouvement des Français, lorsque les Russes commencèrent d'abord leur retraite, ne permit pas à ces derniers de se servir de leur seconde ligne de défense. Le combat corps à corps qui eut lieu pendant la descente ne leur permettait pas de tuer un ennemi sans frapper en même temps un ami, et c'est ainsi que les Français descendirent de Malakoff vers la ville jusqu'au pied de la montagne. Alors ils se retirèrent en se portant vers la droite et en chassant les Russes par les rues du faubourg de Karabelnaïa. Pendant un temps, l'artillerie de campagne et quelques canons laissés à Malakoff étaient tournés contre la seconde ligne de défense qu'ils enfilaient avec succès. Bientôt l'obscurité survint, et les Russes, à la faveur des ténèbres, se retirèrent des ouvrages de Karabelnaïa, du petit redan et de la batterie noire. »

Un correspondant de la *Presse* donne les détails suivants sur l'occupation de Malakoff et sur l'attaque du petit redan : « Ce n'était pas tout d'emporter Malakoff, il fallait s'y maintenir. Le génie se mit à l'œuvre. On se couvrit comme on put, avec des gabions, des affûts brisés. L'ennemi présentait une masse très-compacte. On faisait quelques pas, on tuait quelques artilleurs sur leurs pièces; chaque canon a coûté une lutte acharnée. Puis les Russes revenaient à la charge avec une fermeté non moins admirable que celle de nos soldats. Acculés à un fort qui s'élève derrière le mamelon, les Russes ont combattu en désespérés, sous la protection d'une seconde ligne de batteries qui nous faisaient beaucoup de mal.

» Plus d'une fois leurs troupes ont été renouvelées, et chaque fois c'était un nouveau combat; nos intrépides soldats n'ont pas bronché d'une semelle. Vous dire les péripéties de ce combat serait impossible; les pertes des Russes, les nôtres, ont été considérables.

» Enfin on a pu terminer quelques travaux de défense qui, joints aux monceaux des morts et des blessés, nous ont tant bien que mal couverts contre le feu de l'ennemi. A cinq heures, nous avions un avantage marqué, quoique nos troupes fussent exténuées. A sept heures seulement nous étions absolument maîtres de la position; les Russes se retiraient en désordre, foudroyés par le feu de leurs propres canons et de quelques pièces amenées sur les lieux.

» Dès qu'il avait été possible de se couvrir, nos artilleurs avaient dirigé très-habilement le feu sur trois bâtiments, deux vaisseaux et une frégate qui se trouvaient en vue; bientôt l'incendie se déclara à leur bord, et leurs pièces restèrent muettes, tandis que le reste des bâtiments abrités à l'entrée du port ne cessait pas de nous envoyer des feux courbes.

» A la gauche de la tour, une explosion épouvantable a eu lieu pendant le combat; le sol a tremblé sous nos pas pendant quelques instants, à une certaine distance de Malakoff. Un peu plus tard, d'un de ces terribles réduits qui ont été si rudes à enlever sont partis quelques coups de fusil. On s'est avancé prudemment. On n'apercevait qu'une troupe peu nombreuse qu'encourageaient deux officiers; avaient-ils d'autres forces près d'eux?

» On cherchait à les tourner par une des gorges de l'ouvrage, quand une explosion terrible se fit jour; officiers et soldats, moins deux, furent mis en pièces. On sut de l'un des deux survivants qu'il n'y avait sur ce point qu'une soixantaine d'hommes et deux officiers déterminés qui s'étaient chargés de faire jouer les mines. Heureusement, une partie seulement a pris feu.

» A la droite de Malakoff, vu de nos tranchées, s'étend une courtine qui relie la tour au petit redan du carénage. L'attaque du petit redan était confiée à la 4e division du 2e corps, général Dulac, commandant la brigade Saint-Pol (17e bataillon de chasseurs à pied, 57e et 85e de ligne) et la brigade Brisson (10e et 61e de ligne); celle de la courtine, coupée par une poterne, au général Bourbaki, qui avait sous ses ordres, si je ne fais confusion, la 2e brigade, 2e division du corps de réserve, 15e et 96e de ligne, plus des zouaves; plus la brigade Pontevès, division Mellinet, de la garde, composée des chasseurs et du 2e grenadiers de la garde. Les voltigeurs de la garde de l'ancienne brigade Ubrich obéissaient au général Marolles.

» C'est là que le combat a été le plus acharné et que nous avons fait les trois quarts de nos pertes en généraux et soldats. Et cependant le petit redan n'avait plus sa protection naturelle de Malakoff; mais il lui restait les batteries noires, la batterie de la pointe du carénage et surtout une batterie placée au centre de la courtine et qui a fait d'affreux ravages dans les rangs de nos soldats. Devant le petit redan comme devant Malakoff, nos soldats s'élancèrent avec impétuosité sur les ouvrages.

» Le feu qui les reçut, dirigé de quatre points à la fois, était effrayant; la mitraille labourait les rangs sans cependant arrêter la marche des colonnes. Arrivés au pied de l'ouvrage, ils se trouvèrent en face d'un talus à pic qu'on ne put franchir sur le front que par de longues échelles, tandis que d'autres profitaient d'une déclivité du terrain pour s'élancer à gauche sur le chemin du redan.

» De ce côté, le bastion de la courtine foudroyait les assaillants. Le général Marolles était au premier rang de ses grenadiers et tomba dans leurs rangs; on ne l'a retrouvé que le soir sous un monceau de cadavres. Le 15e de ligne, dont les soldats en partie voyaient pour la première fois le feu, a marché avec un aplomb de vieux troupiers. Tous les régiments ont lutté d'ardeur et d'héroïsme; on a pénétré enfin dans le petit redan.

» Là a commencé un combat acharné de mousqueterie; les Russes, dans des sortes d'abris préparés, dominés par une batterie qui tirait par-dessus leurs têtes, recevaient à bout portant nos pauvres soldats. En même temps, une pluie de bombes et d'obus tombait au milieu des rangs. Il fallut se retirer; l'ennemi reprit l'offensive, et on quitta le petit redan.

» A la courtine, le général Bourbaki n'avait pas été plus heureux.

Il était blessé d'une contusion reçue par une balle en pleine poitrine et crachait le sang ; au redan, le général Pontevès et le général Bisson étaient blessés.

» Nos soldats étaient furieux ; une seconde attaque est résolue. Les chefs, irrités, montrent le redan à leurs troupes, et tous s'élancent de nouveau comme un torrent. Quelques-uns ne s'avancent qu'en se couvrant de gabions, de fascines ; les boulets les emportent. Dans ce retour offensif, le général Saint-Pol tombe frappé d'une balle au cœur.

» Presque au même instant, le général Pontevès, déjà frappé d'un biscaïen qui lui a fracassé l'épaule, reçoit une balle qui lui brise la colonne vertébrale. Les généraux Bisson et Couston tombent, et le général Bosquet lui-même, placé dans la 6e parallèle, à 200 mètres de la courtine, a l'épaule brisée par un biscaïen.

» N'est-ce pas ici encore que le général Mellinet est frappé d'un éclat de pierre qui le blesse grièvement à la face ? A la vue de tous ces généraux blessés ou tués, de tous ces officiers qui jonchent le terrain, les soldats deviennent fous de rage et rentrent dans le redan. Mais cet acte d'héroïsme fut encore inutile ; il fut impossible de se maintenir dans l'ouvrage.

» Le général Pélissier avait cherché à alléger la position des troupes engagées en attaquant la batterie de la courtine. Deux batteries à cheval, commandant Souty, vinrent audacieusement s'établir sur le versant de la croupe qui porte la courtine et combattirent immédiatement la batterie.

» En moins d'un quart d'heure les deux batteries étaient hachées ; les canonniers ont fait preuve d'un sang-froid et d'un courage à toute épreuve : il était humainement impossible de faire plus dans la position qu'ils occupaient. Le commandant, arrivé quatre jours avant en Crimée, est amputé ; quarante chevaux, une quinzaine d'hommes étaient tués ou blessés, les affûts broyés.

» Le général Dulac, chargé, depuis la blessure du général Bosquet, du commandement du corps, donne enfin le signal de rentrer dans la tranchée, et on laisse le champ de bataille couvert de morts. Les troupes, de ce côté, ont beaucoup souffert. Le 85e, par exemple, a eu son colonel, M. Javel, tué, le lieutenant-colonel, ses chefs de bataillon, plus ou moins blessés. Un capitaine a ramené le régiment.

» Le 17e bataillon de chasseurs à pied a fait des prodiges. Son commandant, M. de Férussac, malade, s'était fait porter à la tranchée, et, miné par la fièvre, n'a pas quitté un seul moment la tête de son bataillon. Ces troupes avaient un certain nombre de recrues, ce qui explique le grand nombre de sous-officiers restés sur le terrain. »

Le commandant du génie Ragon, dans une lettre adressée à un de ses amis, résume en quelques lignes toute la bataille. « C'est moi, dit-il, Louis-Dominique-Auguste Ragon, qui ai eu l'honneur de commander le génie à la colonne d'assaut du redoutable ouvrage de Malakoff. J'y suis entré à la tête des sapeurs, conjointement avec le régiment de zouaves de la 1re division du 2e corps de l'armée. Nous avons gravi le fossé comme des chats, délogé l'ennemi, forcé les lignes, enlevé la redoute et son réduit, avec un entrain et une rapidité toute française. Nos drapeaux, plantés sur le parapet, ont été assaillis et défendus vigoureusement pendant plus de six heures. Après cette lutte de cannibales, notre colonne a eu seule l'honneur de rester maîtresse de sa conquête ; les quatre autres, deux sur notre droite et deux sur notre gauche, s'étaient vues forcées de lâcher pied, laissant le sol jonché de morts et de blessés. Mais notre triomphe suffisait pour mettre les Russes hors d'état de tenir. »

Quelques narrateurs assurent que la garnison ne comptait pas sur une attaque aussi proche. « Des officiers, dit un d'eux, nous ont dit qu'on ne nous attendait plus ce jour-là ; ils croyaient que l'assaut serait donné de grand matin. Les troupes ennemies venaient de dîner quand elles ont été assaillies par les nôtres : triste dessert ! J'ai vu le lendemain, dans Malakoff, les gamelles, les cuillers en bois, les miches de pain semées à côté de ces malheureux, qui n'avaient pas même achevé leur dernier repas : chaque pain était découpé en petits carrés de la grosseur d'un dé. Quoique surpris, les Russes se sont bravement défendus. Les artilleurs du front de Malakoff ont été si violemment assaillis, qu'ils se sont retirés dans les traverses ; mais ceux des deux grandes faces de l'ouvrage n'ont pas quitté leurs pièces. »

« A midi précis, dit une lettre publiée par l'*Impartial de la Meurthe*, nous avons sauté les parapets pour monter à l'assaut. Vous dire ce qui s'est passé jusqu'au moment où nous sommes arrivés aux batteries et aux murs, cela est impossible, car nous ne nous voyions pas les uns les autres. »

Nous lisons dans une autre lettre :

« Oui, mon bon parrain, j'ai eu l'honneur de monter à l'assaut de Malakoff, car c'est la première division qui a enlevé cette redoutable forteresse, et, comme faisant partie de la première brigade et même du premier bataillon, j'ai eu l'honneur d'arriver des premiers sur le haut du parapet. Vous dire les difficultés que présentait la prise de cet ouvrage serait trop difficile, je vous dirai seulement qu'elles étaient immenses et que, quand nous avons vu l'ouvrage, nous n'avons pas compris comment les Russes avaient pu le laisser prendre ; il a fallu l'entrain qu'il y avait, et aussi l'habile direction de nos chefs, surtout du brave général de Mac-Mahon, pour parvenir aussi facilement. On ne marchait pas, on ne courait pas, on volait ; ainsi en arrivant au fossé (nous en avons trouvé un très-profond), nous sommes descendus ou plutôt nous avons roulé au fond ; mais il fallait remonter un parapet à pente très-roide et d'au moins douze ou quinze mètres : je ne sais pas comment nous l'avons fait, on se poussait mutuellement, on se tirait ; enfin nous arrivons en haut, nous tirons sur les Russes, nous les poursuivons à la baïonnette ; ils franchissent un immense parapet où ils se rallient à d'autres troupes ; nous franchissons le parapet, nouveau combat ; les Russes franchissent un second parapet, et ainsi de suite jusqu'à une dizaine de fois ; enfin à midi et demi nous occupions tout l'ouvrage. Ainsi, en moins d'une demi-heure, nous avions pris un ouvrage des plus formidables et fait trois ou quatre cents prisonniers. »

Ce fut un sous-officier du 1er régiment des zouaves, Eugène Libaut, de Paris, qui planta le premier drapeau français sur Malakoff. Le général Mac-Mahon lui avait remis l'étendard de la première division en lui disant : Partez, c'est le drapeau signal !

Libaut, donnant le mouvement à la tête de colonne, s'élança le premier hors des tranchées. Atteint d'une pierre au visage en arrivant dans le fossé d'enceinte, il n'en continua pas moins l'escalade au milieu d'une grêle de projectiles, et l'on vit bientôt l'étendard flotter sur les retranchements ennemis.

Un autre drapeau fut planté sur la dernière tranchée des Russes par un caporal du 9e bataillon de chasseurs de Vincennes, Gaspard Usurau, qui dans une lettre à sa mère raconte avec une naïveté touchante le trait de courage dont il fut récompensé par la décoration.

» Dans Sébastopol, 28 septembre.

» Ma chère mère,

» Je t'écris ces mots ; c'est pour te faire savoir que ton fils est chevalier de la Légion d'honneur depuis la prise de Sébastopol, et en même temps pour savoir l'état de ta santé. Quant à ton chéri, il a été quitte de la prise de Sébastopol avec un coup de baïonnette à l'estomac et une balle à la tête. Chère mère, console-toi, ton fils est bientôt guéri de ses deux blessures ; il va marcher dans peu de temps avec son bataillon, et portant sur sa poitrine cette belle croix d'honneur. Chère mère, ton fils s'est fait remarquer dans toute l'armée d'Orient et citer sur les journaux par toute la France, pour avoir planté un drapeau sur la dernière tranchée des Russes et n'avoir quitté la position qu'après avoir reçu ses deux blessures. Seulement je n'ai pas lâché mon drapeau.

» Chère mère, les officiers du 27e et du 42e, et surtout le brave capitaine adjudant-major et commandant du 21e, m'ont sauté au cou en me disant : « Allez, vous êtes un brave, caporal, vous méritez les remercîments de l'armée française et les bonnes notes que nous vous donnerons demain. » Le lendemain matin, malgré les deux blessures que j'avais reçues, MM. les officiers du 21e sont venus me chercher pour déjeuner avec eux ; je suis resté avec eux toute la journée ; ils ont fait le plus beau rapport pour moi au général en chef ; mais quand le général a vu ce rapport, il a dit : « Ce n'est pas faux, car j'ai vu un caporal de chasseurs qui a fait flotter un drapeau sur cette terrible tranchée des Russes, mais je le croyais mort. » Il s'est empressé à me faire citer par toute l'armée d'Orient. Chère mère, ton fils a été fait chevalier de la Légion d'honneur par sa bravoure, ses blessures et sa bonne conduite. Je termine ces quelques lignes, car je suis fatigué par mes blessures. Elles vont bien ; seulement je suis faible et je te prie d'excuser mon écriture, car je suis sur mon lit avec la fièvre.

» Je t'envoie le ruban de ma croix que je viens de recevoir avec ma croix, et un morceau de ma tunique où j'ai été blessé. Je termine en t'embrassant de tout mon cœur, comme un fils fait chevalier de la Légion d'honneur.

» Gaspard Usurau.

» Ton fils a la croix sur la poitrine depuis le 25. Adieu.

» Ce morceau de tunique est le morceau que l'on m'a tiré du coup de baïonnette. »

La prompte occupation de Malakoff communiqua aux combattants une nouvelle énergie. A chaque instant on voyait passer des soldats atteints de blessures graves, mais qui ne les empêchaient pas de se tenir debout, d'aller seuls, malgré la distance, en marchant, jusqu'à l'ambulance pour s'y faire panser, et lorsqu'on leur offrait de leur venir en aide : « Non, répondaient-ils, nous aimons mieux laisser les camarades occupés à se battre qu'à nous porter. »

Un de ces blessés passant près de la redoute Brancion demanda à des officiers s'il leur serait possible de lui donner quelque chose à boire. On s'empressa autour de lui et on fut heureux d'avoir à lui offrir une gourde remplie de bonne eau-de-vie. « Messieurs, dit-il aux officiers qui l'entouraient, il faut que vous ayez la complaisance de me faire boire, car, voyez-vous, j'ai le bras gauche cassé par un éclat d'obus ; l'os ne tient presque plus, et je suis obligé de le soutenir avec la main droite, » et, en effet, il maintenait avec sa main droite son bras gauche sanglant et mutilé.

Lorsqu'il eut fini de boire, on chercha par de bonnes paroles à le

rassurer sur son état. « Oh! répondit-il, je connais mon affaire : un bras de moins; c'est égal, nous avons la victoire. » Puis il remercia et continua son chemin sans vouloir être accompagné.

Le général Bosquet, qui donnait l'impulsion aux assiégeants de Karabelnaïa, eut l'omoplate fracturée par un éclat d'obus, dont les pointes lui déchirèrent le poumon et produisirent un épanchement de sang dans la poitrine. Pendant qu'on l'enlevait du champ de bataille, il s'était arrêté un moment pour jeter un dernier coup d'œil sur la ville.

Un zouave passe et demande le nom de l'officier supérieur que l'on transportait : « Ah! dit-il, s'ils nous tuent de ceux-là!... » Au même instant un boulet emporte la jambe de ce pauvre soldat. Il tombe, se traine en rampant vers le général, qui lui adresse quelques paroles parties du cœur, et il expire en disant : « Je suis bien récompensé. »

Un grenadier du 15e de ligne, blessé à l'attaque du redan du carénage, écrit en ces termes à son frère, instituteur communal à Saint-Privé (Yonne) :

« Ambulance du quartier général, 27 septembre, baraque 13.

» Mon bon et très-aimé frère,

» Je suis heureux de pouvoir t'apprendre l'amélioration rapide de ma santé : mes blessures vont on ne peut mieux. Lorsque j'écrivis à mon père le 11, j'étais couché sur le côté droit sans pouvoir changer de position ; aujourd'hui je t'écris assis sur mon lit, et, comme le temps est assez beau, je me dispose à me lever un peu et à me promener quelques minutes. Je vais te raconter ce que je fis le jour de l'attaque :

» Le matin, à huit heures, nous quittions le camp pour aller prendre notre position (nous étions de deuxième réserve); nous avions à traverser dans toute sa longueur le ravin du carénage, ravin très-dangereux, car les bombes, les boulets, les obus et la mitraille nous tombaient sur le dos comme la grêle; je ne pensais pas aller jusqu'au bout, je le traversai cependant sans aucune blessure, et notre régiment reçut l'ordre d'aller dans la tranchée la plus près du redan.

» Il est inutile que je te dise que jamais canonnade ni fusillade ne furent comparables à celles de ce jour.

» Nous primes possession de notre tranchée, mais pas tous, car beaucoup étaient restés en route pour ne jamais nous rejoindre; et là les morts étaient encore plus nombreux. Mon lieutenant me dit de prendre deux paquets de cartouches à chaque homme dans la compagnie et de les porter au colonel, ce que je fis. En arrivant à la droite où était le colonel, je m'informai où était le 1er bataillon; on me répondit que le 1er bataillon avait reçu l'ordre d'aller prendre le redan. Je repartis pour mon bataillon; mais, en arrivant où je l'avais laissé, je le trouvai remplacé par un autre, puis on me dit qu'il avait franchi les tranchées et qu'il était parti au redan. J'étais seul avec mon caporal, qui, comme moi, avait porté des cartouches. Nous étions à peu près à cent mètres de cette position que nous devions enlever; nous sautons aussitôt de l'autre côté des gabions et sacs de terre, et nous voilà dans la plaine à courir comme des lièvres. Cet espace était couvert de morts et de mourants, car les Russes faisaient sur nous une fusillade bien nourrie. J'arrivai dans les fossés du redan, encore sans aucune blessure, et là je trouvai quelques hommes de mon régiment. Tu dois penser comme les Russes devaient nous descendre où nous nous trouvions : outre les balles qui touchaient presque toutes, ils nous envoyaient force boulets et bombes qui faisaient un affreux carnage, sans nous épargner des pelles, des pioches et des pierres.

» Le lieutenant vint me dire d'aller dans un autre endroit; nous étions tous pêle-mêle. Tous ceux de mon bataillon qui se trouvaient là et moi nous le suivîmes. Soudain le drapeau français flotte sur la terrasse; aussitôt nous nous élançons au drapeau en faisant une fusillade des plus meurtrières. Il y avait deux heures que je tirais sur les Russes presque à bout portant sans avoir été blessé; seulement j'avais eu deux fusils brisés. Je ne voyais plus personne du 15e; il ne restait là que quelques hommes de tout le régiment. Tu dois penser si notre position était critique. Tout à coup il m'arrive une pierre à la tête : j'en fus un peu étourdi; mais je redoublai le feu avec plus d'acharnement, je tirais dans le tas et à peu près à cinq mètres. Je reçus alors une balle qui me passa derrière l'épaule gauche, sortit au milieu du cou et fit trois trous dans la même ligne : je lâchai mon fusil et roulai dans le fossé à moitié rempli de morts et de blessés. Je me relevai pour remonter chercher mon fusil; mais une autre balle vint m'atteindre au-dessous du ceinturon, du côté gauche, par derrière; je finis de me relever malgré cette nouvelle blessure, et j'essayai de sortir du fossé; mais cela me fut impossible. Je m'assis donc dans un coin en attendant... J'étais depuis deux heures dans cet état, lorsque j'entends crier : « On nous fait sauter!... » et tous les assiégeants se sauvent dans notre tranchée, qui se trouvait à environ cinquante mètres; mais la moitié resta en route atteinte par le feu de l'ennemi. Je rassemblai toutes mes forces et parvins à monter sur le fossé; je me trouvais le dernier : il ne restait plus que les morts et les plus blessés. Malgré tout le sang que j'avais perdu, je me mis à courir et j'arrivai dans les tranchées sans recevoir d'autres blessures; c'est un bonheur providentiel. Des tranchées, j'avais environ deux lieues à faire pour aller au dépôt des tranchées où je devais me faire panser; je fis seul ce trajet. En arrivant, je vis des voitures et des mulets destinés à transporter les blessés; je montai aussitôt dans une de ces voitures qui partait sur-le-champ. Cette voiture allait à la 5e division; le cahot me faisait souffrir comme un damné. En arrivant à la 5e division, on me dit qu'il n'y avait pas une seule place, et l'on dirigea tous les blessés qui se trouvaient avec moi sur la 2e division; je fis encore ce trajet à pied, et comme à l'autre ambulance il n'y avait plus de place, je vins enfin au quartier général, où je pus me coucher. Depuis mes blessures j'avais fait plus de quatre lieues à pied; ce que le docteur voulut à peine croire quand je lui dis le lendemain. Je serai peut-être évacué sur Constantinople dans quelques jours; maintenant je puis facilement supporter la traversée. Nous avons eu ce jour plus de huit cents hommes hors de combat. On compte pour toute l'armée dix mille hommes hors de combat. Des troupes sont parties pour cerner les Russes dans toutes leurs positions dans la Crimée.

» Designolle. »

Un jeune Nantais de vingt-quatre ans, M. Maréchal, décoré de la médaille militaire et de la Légion d'honneur, fut promu au grade de sous-lieutenant après la prise de Malakoff. Son avancement lui coûta cher; mais il en prenait philosophiquement son parti, comme on va le voir par les lignes qu'il écrivait à sa famille :

« Vous avez été bien inquiets pour moi; mais tranquillisez-vous, je guérirai. Ma blessure à la tête est parfaitement cicatrisée ; mon œil gauche va un peu mieux, et j'y vois pas mal. Mais mon œil droit, je n'ai pu le rattraper; ces maudits Russes me l'ont tellement déchiré, que je n'y vois et n'y verrai plus : j'aurai l'avantage de porter un œil *faux*. Que voulez-vous, chers parents, c'était ma destinée, et Malakoff devait m'être funeste; mais, hélas! je n'ose me plaindre, après avoir vu mes camarades tomber près de moi; après avoir assisté au carnage, m'être battu à la baïonnette avec les Russes, je me trouve encore heureux d'en avoir échappé.

» Je ne vous donnerai aucun détail sur cette affaire, car je fatigue beaucoup pour écrire; à la fin du mois je partirai pour la France; je ne serai pas guéri complétement, mais près de vous je me rétablirai.

» Dites bien des choses à tout le monde, aux voisins, et dites à mon père qu'il me tarde de lui montrer mon épaulette et comment les Russes savent rendre un honnête homme *borgne*. A bientôt. »

En terminant cette lettre, M. Maréchal, s'adressant à sa mère, lui disait :

« Bonne mère, je t'apporterai un œil de moins et une épaulette de plus; console-toi, j'y verrai assez encore pour te serrer dans mes bras. Adieu, adieu. A bientôt. »

Au nombre des combattants étaient des prisonniers échangés à Odessa en vertu d'une récente convention. Un d'eux, M. Legrand, officier aux tirailleurs algériens, qui était tombé aux Russes le 7 juin, a consigné dans une lettre à sa famille les plus intéressants détails sur sa captivité. « J'étais, dit-il, blessé au fond du fossé du mamelon Vert. Le premier soldat russe qui vint à moi m'aida à me lever. Puis, ayant remarqué ma chaîne de montre, il la tira pour se l'approprier. Les autres Russes vinrent à moi et me firent marcher devant eux.

» Arrivé à l'extrémité du fossé, on me fit entrer dans Malakoff par une embrasure fermée à califourchon sur un canon. Cela ne m'était pas facile, mais les Russes m'aidaient à coups de crosse. J'arrivai sous une voûte souterraine, et là les blessés reçurent les premiers soins. Une demi-heure après, on nous donna l'ordre de quitter Malakoff, et nous fûmes conduits à travers un faubourg dans une maison où des officiers d'état-major nous classèrent.

» J'aperçus là un officier russe que j'avais rencontré le 24 mars à un armistice; je lui rappelai cette circonstance. Aussitôt il me tendit la main, m'emmena chez lui et m'offrit immédiatement une tasse de thé : c'est la politesse russe. Dans la soirée, plusieurs autres officiers arrivèrent et se montrèrent charmants. Il y avait réunion; à dix heures on servit à souper, et ces messieurs m'invitèrent à m'asseoir à table avec eux. Cela ne me fut pas possible : j'étais malade, mes blessures m'avaient donné la fièvre. On me fit dresser un lit sur un canapé et je passai la nuit là. Un jeune capitaine de hussards russes voulut à toute force laver ma blessure. Il alla chercher une bouteille de vinaigre de Bully et s'exécuta avec une bonne grâce infinie.

» Le lendemain à mon réveil on m'offrit le café au lait. Puis on me conduisit à l'état-major, et de là au fort Nicolas, où je restai trois jours avec deux autres officiers français, dont un est mort du choléra. Pendant notre séjour, nous eûmes la visite des sœurs de charité. Elles ont été pleines de sollicitude.

» Le 10, je quittai le fort; on m'embarqua sur la rade, et j'allai au camp du Nord, d'où je partis le lendemain, à une heure de l'après-midi. Je traversai un pays magnifique. Avant d'arriver à Baktchi-Seraï, j'ai vu un village assez grand transformé tout entier en hôpital. A quatre heures nous arrivions à Baktchi-Seraï. Je fis halte chez un officier de la place; le commandant supérieur, prévenu de mon

arrivée, m'envoya un officier d'ordonnance pour me prier d'accepter le thé.

» J'ai visité à Baktchi-Seraï le palais des anciens khans. Il y a encore des choses magnifiques et très-bien conservées, notamment une table en mosaïque. Il n'y a pas moins de quinze fontaines dans l'intérieur du palais, et l'eau en est très-bonne.

» Le lendemain je fus dirigé sur Simphéropol; le gouverneur me reçut parfaitement. On me conduisit dans une grande maison bourgeoise où il y avait un officier français. Je suis resté cinq jours à Simphéropol.

» Le 17, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir. Je partis le soir à sept heures, accompagné d'un interprète, en compagnie d'un autre officier français. Nous avions pour voyager une espèce de chariot à quatre roues traîné par trois chevaux : c'est la poste du pays. On change d'attelage toutes les quatre ou cinq lieues. Notre voyage se fit la nuit, et le lendemain à dix heures nous arrivions à Pérékop.

» Pérékop n'offre rien de remarquable : nous n'y sommes restés qu'un jour. Le lendemain au soir nous touchions Aleski. Là le pays commence à être fertile; l'aspect est plus varié. Aleski est situé sur le bord du Dniéper; ses habitants se livrent généralement à la pêche. On pourrait appeler cette petite ville la ville aux écrevisses; elles y abondent : je les ai payées deux sous le cent.

» Nous passâmes le Dniéper et nous débarquâmes à Kherson, ville assez belle.

» Au sortir de Kherson, j'allai à Nicolaïeff, une grande ville, mais encore *jeune*. Toutes les maisons sont construites assez régulièrement, mais elles n'ont qu'un rez-de-chaussée. Je fus présenté chez le gouverneur, qui me donna l'ordre de partir immédiatement, parce que Nicolaïeff est un point de ravitaillement très-important, et que les Russes n'aiment pas à laisser voir leurs armements.

» J'avais rencontré, dans mon voyage en Crimée, un officier russe qui m'avait prié d'aller voir son beau-père et sa femme. Malgré les ordres du gouverneur, je me fis conduire dans cette famille. C'était chez un général russe (le général Anastasieff). Le général me présenta à sa fille, et je passai la journée dans cette maison, où l'on me traita comme un ami de la famille. Je priai la dame de vouloir bien me permettre d'offrir un souvenir à sa petite fille, une jolie enfant de quatre ans. Je songeai que j'avais sur moi une petite pièce d'or de cinq francs. Je la donnai à l'enfant, qui reçut cette petite médaille avec une joie inexprimable.

» Le soir, le général me fit visiter ses appartements. J'entrai dans une chambre qu'il avait convertie en atelier. Il s'amusait à tourner des objets en bois de Russie. Sa fille me fit cadeau d'une jolie petite boîte. « Monsieur, me dit-elle, veuillez accepter ce souvenir; c'est » l'ouvrage de mon père. S'il vous rappelle votre captivité, il vous » fera au moins penser à nous. » Au moment du départ, le général me pria de lui laisser mon nom, et, lorsque je lui dis adieu, il m'embrassa aussi cordialement que si j'eusse été son fils.

» Après une nuit de voyage, j'arrivai à Odessa, lieu de notre destination. On nous donna un logement dans une maison garnie. J'ai demeuré là jusqu'au 9 août. Mon séjour à Odessa a été assez agréable. J'avais trois francs par jour et la liberté. Il y a là une colonie de Français. Tous nous ont fait un accueil charmant.

» Nous étions vingt-deux prisonniers; nous attendions notre échange avec impatience. Lorsque, le 9 août, on nous apprit que nous étions échangés, nous doutions encore. La colonie française nous accompagna jusqu'au port. Plusieurs pleuraient en nous disant adieu.

» Le 12 août, nous débarquions, et nous n'avons pas perdu de temps, car le 16 nous nous battions à la Tchernaïa, et le 8 septembre nous étions à la prise de Sébastopol. »

CHAPITRE VIII.

Malakoff. — Le grand redan. — La batterie noire. — La batterie de la pointe. — Le petit redan.

Pour compléter le récit de la journée du 8 septembre 1855 et faire mieux comprendre les immenses difficultés qui s'opposaient à la victoire des alliés, jetons un dernier regard sur ces fortifications colossales que les Russes firent construire, et qu'ils ne surent pas conserver.

Malakoff n'avait été d'abord qu'une tour de deux étages, bâtie aux frais d'un riche entrepreneur de maçonnerie nommé Malakoff, qu'en 1847 le czar Nicolas avait récompensé de son zèle par le titre de patchenei-gragdanin (bourgeois notable de l'empire). Depuis le siége, par les soins du général Totleben, on avait multiplié les défenses sur le monticule au centre duquel la tour s'élevait. L'historiographe du *Moniteur*, M. Launoy, qui visita le 9 septembre cette éminence fortifiée, en a tracé la description en ces termes.

« La fortication de Malakoff resta ignorée et n'eut aucune importance jusqu'à la guerre actuelle. Les innombrables travaux dont elle a été l'objet pendant le siége, mis en rapport avec sa situation exceptionnelle, en ont fait un ouvrage à part, sans précédent dans l'histoire militaire, et offrant des difficultés jugées par les principes de l'art comme insurmontables.

» Le plateau sur lequel la tour Malakoff est construite a cent vingt mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Du haut de cette position, on voit se développer devant soi un immense panorama qui comprend toute la ville, les forts, la rade, le port, les établissements de l'armée et ceux de la marine russe, et, dans le fond du tableau, la mer.

» Le plateau de Malakoff a trois cents mètres de long et cent vingt mètres de largeur moyenne. Sur cette vaste surface, les Russes ont en quelque sorte construit une ville en terre, avec un labyrinthe de rues tortueuses semblables aux chemins pratiqués à travers nos carrières, et bordées, au lieu de maisons, par une énorme quantité d'abris blindés, dont l'entrée a quelque rapport avec celle de nos caves. Ces abris sont recouverts de massifs en terre, à l'épreuve du boulet et de la bombe, ayant trois, quatre et jusqu'à cinq mètres de hauteur. La principale rue de cette ville d'un nouveau genre est une large voie qu'on dirait découpée dans la terre, et qui va d'une extrémité de l'espace à l'autre en décrivant de nombreux contours, depuis le saillant de l'ouvrage tourné vers nos attaques jusqu'à l'entrée de la route en pente qui forme sa sortie et conduit à Karabelnaïa. Cette rue, ou plutôt cette voie, est la clef du labyrinthe; elle a trois cent cinquante-cinq mètres d'étendue. Il faut pour la suivre sans se tromper prêter une grande attention, à cause de la quantité de circuits qu'elle fait et des innombrables chemins qui la traversent et la coupent en tous sens dans la longueur entière de son parcours.

» Le plateau de Malakoff, vu extérieurement, a l'aspect d'un énorme massif en terre, dans lequel on a cherché à éviter les angles morts et à multiplier les embrasures. On s'est inspiré, pour la construction de l'ouvrage, des dispositions et de la nature du terrain, et on ne lui a pas donné un caractère bien défini. Il se compose de deux parties distinctes : l'enceinte de la tour proprement dite et le réduit.

» La première, de forme circulaire, fait face à nos attaques. La tour est renfermée dans cet espace; sur le devant du plateau, et au saillant même de l'ouvrage, sont un fossé et un épaulement énormes. Autrefois elle avait deux étages. Pendant les premiers jours de notre occupation, on voyait, de nos lignes et par les temps noirs, sa silhouette blanche se détacher sur le ciel. Au 17 octobre, elle a été très-fortement endommagée par le feu de l'armée alliée, et ses embrasures ont été détruites. Depuis, les Russes l'ont rasée au niveau du premier étage; et lorsqu'ils ont fait leurs grands travaux de défense de la droite, ils ont entouré sa partie circulaire d'un énorme revêtement en terre et ont établi sur son sommet une plate-forme également en terre, très-épaisse et protégée par un épaulement solide, dans lequel des embrasures ont été ménagées.

» La tour alors a disparu pour nous; mais on a continué à voir les lignes de sa masse sous l'enveloppe en terre qui dessinait son contour général. Son autre face a été conservée; elle regarde la ville et forme un angle rentrant peu prononcé. Elle avait autrefois 30 mètres de longueur; elle n'en a plus que 25 à découvert, parce que ses extrémités ont été engagées pour asseoir le blindage de l'autre partie de la construction.

» La muraille de cette face aujourd'hui a 4 mètres de hauteur; elle est d'une blancheur éclatante. Elle a été faite, comme le reste, avec des pierres provenant des carrières d'Inkermann et apportées au moyen de corvées de soldats. On trouve vers son milieu une porte cintrée donnant accès dans une galerie en maçonnerie d'une grande solidité, qui est éclairée par douze créneaux disposés dans sa longueur et servant pour le tir de la mousqueterie. En ce moment, huit seulement de ces créneaux sont libres, les quatre derniers de gauche ayant été obstrués lorsqu'on a construit l'escalier en terre et en bois qui conduit à la plate-forme de la tour sur laquelle flotte maintenant notre drapeau, près du télégraphe et du poste d'observation récemment établis. Indépendamment de cette galerie à fleur de terre, il y en a sous la face circulaire une autre plus souterraine faite pour servir de poudrière.

» A la distance d'environ 31 mètres du mur blanc de la tour s'étend, dans la largeur de l'ouvrage, un fossé qui sépare la première ligne de la seconde et indique le commencement du réduit, protégé en outre par d'énormes traverses ou pièces de bois disposées de manière à barrer tous les chemins et toutes les avenues pouvant donner accès dans cette partie de l'espace.

» La conception du réduit est celle d'un fort étoilé. La direction de son artillerie était bien entendue et de manière à battre les approches du grand et du petit redan, et ces ouvrages eux-mêmes, pour le cas où ils auraient été enlevés les premiers.

» Il y avait au réduit, soit le long des épaulements, soit dans ses autres parties disposées à cet effet, un grand nombre d'abris blindés établis pour protéger les défenseurs contre les coups du mamelon Vert et du carénage. Nous en avons compté dans ce seul espace plus de 50 de différentes grandeurs et faits de la même manière, c'est-à-dire avec de très-gros corps d'arbres, des mâts de vaisseaux, des bois de construction et des terres rapportées ou prises sur place au moyen d'énormes trous carrés pratiqués dans l'intérieur du plateau même; quelques-uns de ces abris avaient des assises en pierre; leur ensemble pouvait contenir de 2,000 à 2,500 hommes. Au milieu d'eux s'élève une véritable montagne de terre destinée à recouvrir une poudrière.

A son sommet, qui domine tout, on voit une petite éminence en terre, ayant pour assises trois gros gabions reliés entre eux, et sur laquelle le drapeau français a été planté pour la première fois dans la journée mémorable du 8 septembre.

» A l'arrière du réduit commence le chemin en pente qui conduit du plateau à Karabelnaïa et à Sébastopol. Il est taillé dans le sol comme une tranchée à double caponnière. Malgré sa roideur, les chevaux et les voitures peuvent le gravir et le descendre. Il formait la grande communication entre cette défense capitale, la ville et les tranchées destinées à la relier au grand redan.

» L'ouvrage de Malakoff est entouré en entier par un immense fossé qui suit toutes ses formes extérieures et qui a environ de 7 à 800 mètres de développement total. Ce fossé, dans sa partie circulaire, faisant face à nos attaques, a 6 mètres de profondeur sur 7 de largeur.

» L'ouvrage était armé, dans toutes ses parties, de 62 pièces de position et d'un certain nombre de pièces de campagne qu'on mettait en batterie sur des rampes disposées à cet effet, et que leur mobilité rendait très-utiles pour les circonstances imprévues de la défense. La construction des batteries avait été exécutée sur un plan d'ensemble et soignée jusque dans ses moindres détails. Les embrasures étaient garnies de volets élastiques faits avec de petits cordages attachés les uns aux autres au moyen de fil à voile, destinés à parer les balles et à mettre les canonniers à l'abri de la mousqueterie. Une découpure de la grandeur de l'œil avait été ménagée dans chaque volet, à une hauteur convenable, pour permettre au chef de pièce de pointer. L'intérieur des épaulements était garni, dans un grand nombre de directions, de banquettes en gradins, destinées à recevoir des tirailleurs, et il y avait, aux deux extrémités du fossé intérieur qui sépare l'enceinte de la tour du réduit, deux pièces chargées à mitraille pour tirer sur les assaillants, lorsqu'ils auraient pénétré jusqu'en cet endroit.

» Le calibre des pièces était varié. Il y avait du 32, du 68 en très-petit nombre, et surtout du 24, plus 4 mortiers. Des canons de rechange se trouvaient en réserve dans les différentes places d'armes de l'intérieur du plateau. »

Passant aux autres ouvrages, M. Launoy les énumère plus sommairement; mais il fournit sur chacun d'eux des renseignements clairs et précis :

« A gauche des attaques françaises s'étend une longue crémaillère, fortification en terre, qui part de Malakoff même et descend très-avant dans le ravin de Karabelnaïa. De l'autre côté de ce ravin, mais plus en retraite, commence le grand redan, ouvrage considérable, armé de cent quatre-vingts pièces de canon, qui occupe en grande partie le versant du ravin et le petit plateau compris entre ce ravin et celui du port du Sud ou baie de l'Arsenal.

» Les Anglais avaient leurs tranchées à deux cents mètres du saillant du grand redan. Ils ont attaqué très-bravement cet ouvrage, qui, indépendamment de son artillerie, était défendu par un fossé de cinq mètres de profondeur sur sept mètres de largeur.

» Il y a interruption de défenses dans un espace très-étroit compris entre la crémaillère et le redan, qui ne se rejoignent pas complétement à la partie la plus profonde du ravin; mais cet espace était battu par des feux plongeants de mousqueterie, provenant des parties du redan les plus rapprochées de ce point.

» Après le grand redan, il y a encore des défenses, qui sont : la batterie du village et celle des casernes; puis, au fond et à droite du ravin du port situé de l'autre côté du plateau du redan, la batterie du Zouave, et enfin la batterie du fond du port, battant le ravin lui-même, lequel forme la limite de l'attaque de droite et indique le commencement de celle de gauche.

» A droite des attaques françaises de Malakoff, les Russes avaient établi des défenses dont voici le détail :

» Une seconde enceinte en forme de redoute, en terre et sans fossé, part de Malakoff même et s'étend, sur une longueur d'environ cent mètres, dans la direction du carénage. Ce travail, non terminé, n'était armé que partiellement. Quatre ou cinq pièces seulement ont fait feu. En avant de cette seconde enceinte s'étend la courtine, ayant également pour point de départ Malakoff, qu'elle relie au petit redan, ouvrage formidable par sa position sur le terrain, par ses dispositions intérieures et par son armement.

» Le petit redan est une fortification passagère, construite en terre, plus avancée sur nous que Malakoff, et décrivant dans son ensemble un angle peu prononcé. Son fossé a six mètres de profondeur sur sept de largeur; son parapet est très-élevé et très-escarpé; ses abords extérieurs sont d'une énorme difficulté; son artillerie, très-puissante, est mise en batterie sur des plates-formes en terre qui recouvrent une série d'abris blindés construits dans toute la longueur de l'ouvrage. Cette disposition, en exhaussant les pièces, donne à leur tir un effet plus meurtrier.

» Les défenses sur ce point s'arrêtent au petit redan, et en tirant une ligne droite de l'extrémité de cette fortification au rivage, on trouve l'espace qu'elle traverse complétement libre de travaux; mais à environ soixante-quinze mètres en arrière, et parallèlement à cette ligne, on voit deux ouvrages très-forts, qui sont : l'un, la batterie noire, et l'autre la batterie de la pointe, placée sur les escarpements du bord de la baie du carénage; elles battent avec avantage l'espace resté libre à la suite du petit redan et le petit redan lui-même, pour le cas où l'assaillant parviendrait à s'y loger. Il y a entre elles et la seconde enceinte un terrain étendu où les Russes avaient massé, le 8, des troupes et des réserves nombreuses.

» Le petit redan, les deux batteries en arrière et les autres annexes ont un armement d'environ cent cinquante pièces de canon. La défense des Russes comprenait donc sur la droite un total d'environ trois cent quatre-vingt-douze pièces de position, formant un demi-cercle très-ouvert, et dont les feux dominants et placés sur des hauteurs se croisaient en tous sens contre nos attaques. »

C'était ce front d'attaques formidables, placées sur une série de hauteurs ayant un développement de plus d'un kilomètre d'étendue, qui avait été attaqué le 8 septembre.

CHAPITRE IX.

Nuit du 8 au 9 septembre. — Explosions. — Les fils métalliques. — Le chemin de l'ambulance. — Derniers moments d'un sergent. — Ordres du jour des généraux Pelissier, Mac-Mahon et Simpson. — Rôle de la marine à la prise de Sebastopol. — Batteries de siége de la marine. — Dépêches du maréchal Vaillant. — Promotions et recompenses. — Lettre de la reine d'Angleterre. — Lettres du sultan aux généraux alliés.

La nuit du 8 au 9 septembre fut imposante et terrible. Le canon ne grondait plus; les gémissements des blessés et les vifs appels des factionnaires interrompaient seuls le silence. L'armée alliée reposait, à l'exception des hommes de garde, de ceux qui procédaient à l'enlèvement des blessés, ou des soldats du génie qui déblayaient un terrain encombré de mourants, de morts et de décombres. Tout à coup, à minuit, des clartés déchirèrent les ténèbres, des gerbes de flammes montèrent dans les cieux, d'effroyables détonations ébranlèrent le sol, et les forts russes sautèrent les uns après les autres. Le redan du carénage, le bastion du mât, le bastion central, les arsenaux, les docks, les retranchements de la baie s'écroulèrent sous l'action des mines; d'immenses incendies s'allumèrent dans la ville; et à leur sinistre lueur, les vainqueurs, montés sur les parapets des ouvrages conquis, ou même sur des monceaux de cadavres, virent les derniers vaisseaux ennemis sombrer dans la rade, que l'armée russe franchissait sans bruit.

Il entrait dans le plan des Russes de faire sauter, au moyen de batteries électriques, toutes leurs fortifications; mais le redan et Malakoff furent providentiellement préservés. Une bombe coupa en deux le fil électrique qui communiquait aux mines de Malakoff. Le salut du grand redan fut assuré par un sapeur mineur anglais.

Envoyé en reconnaissance avec trois hommes, aussitôt que la nuit eut couvert le champ de bataille, un sergent mineur s'avança jusqu'aux chevaux de frise du grand redan. Comme on ne tirait point sur lui, il s'approcha encore, écouta pendant quelques instants et n'entendit qu'un bruit de pas qui s'éloignaient du redan; pas le moindre mouvement dans les batteries, pas le moindre indice de défenseurs. Il monta le long d'une échelle abandonnée, enjamba le parapet et s'avança au milieu d'un profond silence; quelques hommes seulement, quelques retardataires sans doute, quittaient le fort à mesure qu'il s'y engageait. Les Russes évacuaient leurs ouvrages. Le sergent revint au camp pour annoncer cette nouvelle. Les Anglais s'avancèrent alors et occupèrent le grand redan.

Un sapeur mineur qui explorait les batteries rencontra, chemin faisant, un câble assez fort qu'il coupa d'un coup de hache après avoir donné l'éveil aux officiers sur cet engin inusité. On accourut, et vérification faite, on constata que ce câble n'était autre chose qu'un large fil métallique couvert d'une couche épaisse de gutta-percha. Ce fil aboutissait à une poudrière énorme pratiquée sous le redan et dont la découverte seule fit pâlir les plus hardis lorsqu'ils songèrent à l'effroyable explosion à laquelle ils venaient d'échapper. Le fil se prolongeait de l'autre côté à travers la ville, jusqu'à la mer, où il plongeait pour aller rejoindre l'autre rive d'où devait partir l'étincelle électrique destinée à embraser le volcan.

« Il se passa au carénage, dit M. Launoy, un fait digne d'être mentionné : l'ambulance est située dans la partie la plus profonde et la plus abrupte du ravin de ce nom; d'énormes rochers l'entourent et la dominent; dans leurs cavités on a ménagé des habitations pour les chirurgiens et les officiers attachés à l'ambulance, au colonel de tranchée et aux postes sédentaires d'observation; des sentiers escarpés qui conduisent à ces habitations se ramifient à un chemin plus large dont la direction très-accentuée va du plateau supérieur qui domine le ravin jusque dans ses dernières profondeurs. Ce chemin était très-fréquenté, et on voyait beaucoup de soldats blessés descendre lentement sa pente rapide, portant ceux de leurs camarades blessés qui, étant plus gravement atteints qu'eux, ne pouvaient marcher.

» Lorsque dans la nuit la première détonation se fit entendre et retentit à travers les échos du ravin comme le bruit de la foudre, tous les blessés s'arrêtèrent en passant sur le sommet du plateau pour contempler la vue de Sébastopol en feu. Ils y restèrent jusqu'au jour

oubliant leurs souffrances : au milieu du groupe se trouvait un sergent d'infanterie que deux soldats portaient sur un brancard en toile. Il était mortellement frappé et il connaissait sa position. De prompts secours peut-être auraient pu prolonger sa vie de deux ou trois jours. Il donna aux soldats qui le portaient l'ordre de s'arrêter, leur dit qu'il n'irait pas plus loin et qu'il voulait mourir en cet endroit ; puis il se fit mettre sur son séant, le haut du corps appuyé contre une grosse pierre, la figure dirigée vers la ville en flammes. Il contempla ce spectacle avec joie, et bientôt, sentant la vie s'en aller, il rassembla ses forces, ôta son képi, éleva en l'air son bras défaillant et s'écria : « Adieu, mes amis : Sébastopol est à nous ! *Vive la France !* » Quelques minutes après, il rendit le dernier soupir. »

Le 9, deux grandes brèches furent pratiquées dans l'enceinte ménagée par les explosions mêmes de l'ennemi ; l'une entre Malakoff et le grand redan, l'autre au bastion central. Le jour qui se levait trouva le général Pélissier et son état-major dans le faubourg de Karabelnaïa. Ce fut de Malakoff qu'il adressa à ses dignes coopérateurs son ordre du jour ainsi conçu :

« Soldats !

» Sébastopol est tombé ; la prise de Malakoff en a déterminé la chute. De sa propre main l'ennemi a fait sauter ses formidables défenses, a incendié sa ville, ses magasins, ses établissements militaires, et coulé le reste de ses vaisseaux dans le port. Le boulevard de la puissance russe dans la mer Noire n'existe plus.

» Ces résultats, vous les devez non-seulement à votre bouillant courage, mais encore à votre indomptable énergie et à votre persévérance pendant un long siége de onze mois. Jamais l'artillerie de terre et de mer, jamais le génie, jamais l'infanterie n'avaient eu à triompher de pareils obstacles ; jamais aussi ces trois armes n'ont déployé plus de valeur, plus de science, plus de résolution. La prise de Sébastopol sera votre éternel honneur.

» Ce succès immense grandit et dégage notre position en Crimée. Il va permettre de rendre à leurs foyers, à leurs familles, les libérables qui sont restés dans nos rangs. Je les remercie au nom de l'empereur du dévouement dont ils n'ont cessé de donner des preuves, et je ferai en sorte que leur retour dans la patrie puisse bientôt s'effectuer.

» Soldats ! la journée du 8 septembre, dans laquelle ont flotté ensemble les drapeaux des armées anglaise, piémontaise et française, restera une journée à jamais mémorable. Vous y avez illustré vos aigles d'une gloire nouvelle et impérissable. Soldats, vous avez bien mérité de la France et de l'empereur !

» Au grand quartier général, à la redoute Malakoff, le 9 septembre 1855.

» *Le général en chef*, A. Pélissier. »

Le général Mac-Mahon, qui n'avait pas été blessé, quoique son fanion eût été troué par quarante-deux balles et deux boulets, voulut féliciter les hommes de sa division à la tête de laquelle il était constamment resté :

« Soldats ! je ne puis rester plus longtemps sans vous remercier de tout cœur de votre conduite à l'assaut de Malakoff ; votre valeur a fait l'admiration de tous, votre succès aura du retentissement dans le monde entier.

» Pour moi, je serai fier toute ma vie d'avoir commandé, dans cette journée d'hier, à de pareils soldats.

» Malakoff, le 9 septembre.

» Mac-Mahon. »

Le général Simpson se servit, suivant la coutume anglaise, de l'entremise de son chef d'état-major :

« 9 septembre 1855.

» Le général en chef félicite l'armée des résultats de l'attaque d'hier.

» Le brillant assaut et l'occupation de Malakoff par nos héroïques alliés ont forcé l'ennemi à abandonner les ouvrages qu'il défendait depuis si longtemps avec bravoure et énergie.

» Le général en chef remercie les officiers et les soldats de la 2e division et de la division légère pour l'intrépidité avec laquelle ils se sont élancés sur les ouvrages du redan. Il regrette profondément qu'en présence de la formidable nature des défenses de flanc, leurs sacrifices n'aient pas été couronnés au premier instant de tout le succès qu'ils méritaient.

» Il prend part aux souffrances des officiers, sous-officiers et soldats blessés.

» Il déplore amèrement la mort de tant de courageux officiers et soldats tombés dans les dernières luttes de ce long et mémorable siége.

» Leur perte sera douloureusement sentie, leurs noms vivront longtemps dans le souvenir de l'armée et du peuple anglais.

» Par ordre :

» *Le lieutenant général, chef d'état-major*, Barnard. »

Il avait été décidé dans le conseil de guerre que le 8 septembre, à midi, les flottes alliées canonneraient les batteries qui enfilaient l'approche des colonnes d'assaut ; mais le temps changea dans la matinée ; un vent du nord-ouest et une grosse mer mirent les vaisseaux dans l'impossibilité d'agir. Quatre bombardes françaises commandées par le capitaine Bacheu, et cinq bombardes anglaises sous la direction du capitaine Wilcox, de l'*Odin*, ouvrirent seules leur feu contre le fort Alexandre et les batteries de la Quarantaine. Leur intervention, quoique contrariée par les éléments, fut assez efficace pour mériter cet ordre du jour :

« A l'escadre, le 9 septembre 1855.

» Le vice-amiral commandant en chef adresse ses félicitations aux commandants, officiers et équipages du *Cassini*, du *Sésostris*, du *Palinure* et du *Ténare* pour l'activité que ces bombardes ont déployée depuis leur arrivée dans l'escadre et pour la remarquable précision de leur tir ; dans la journée du 8 septembre, ces bombardes ont maintenu un feu très-vif et très-bien dirigé sur le bastion de la Quarantaine.

» Elles ont justifié la confiance du général en chef, qui avait pensé avec raison que leur feu produirait un effet très-utile.

» Le vice-amiral commandant en chef a vu avec une véritable satisfaction la manière hardie avec laquelle ces bombardes, malgré une mer très-grosse, ont passé dans la baie de Streleska, le *Cassini* au milieu de la nuit, le *Ténare* et le *Sésostris* au point du jour, sous le feu de la batterie de la Quarantaine. Le *Palinure*, déjà mouillé à l'entrée de la baie, a continué son feu avec une précision d'autant plus remarquable, que le poste qu'il occupait le soumettait à un ressac très-gênant.

» Un procès-verbal d'avancement sera dressé à bord de chacune des bombardes, pour trois mois de campagne.

» *Le vice-amiral commandant en chef*, Bruat.

» Par ordre :

» *Le chef d'état-major*, Jurien. »

Dans un second ordre du jour, le vice-amiral Bruat exposait brièvement et avec une grande clarté les principales péripéties de la bataille :

« 9 septembre.

» Le vice-amiral commandant en chef s'empresse de porter à la connaissance de l'escadre le récit des opérations de la glorieuse journée du 8 septembre, tel qu'il lui a été transmis ce matin par le général en chef de notre héroïque armée d'Orient.

» L'assaut a été donné à midi. Malakoff, ses réduits et le redan du carénage ont été enlevés par nos braves soldats aux cris de *Vive l'empereur !* avec un entrain admirable. On s'est occupé de suite à s'y loger, et on y a parfaitement réussi à Malakoff.

» Le redan du carénage n'a pu être conservé devant la puissante artillerie qui frappait les premiers occupants de cet ouvrage.

» Le général en chef ne doutait point cependant que notre artillerie à Malakoff ne fît tomber le redan du carénage ainsi que le grand redan, dont nos braves alliés avaient enlevé le saillant avec leur vigueur habituelle. Mais, comme nous au redan du carénage, ils avaient dû céder à l'artillerie ennemie et à une puissante réserve.

» A la vue de nos aigles flottantes sur Malakoff, le général de Salles a fait deux attaques sur le bastion central ; elles n'ont pas réussi, et nos troupes sont rentrées dans leurs tranchées.

» A deux heures du matin, Karabelnaïa et la partie méridionale de la ville n'existaient plus ; l'ennemi, voyant notre solide occupation à Malakoff, s'est déterminé à évacuer la place, après en avoir fait sauter à la mine presque tous les ouvrages.

» Le général en chef a passé la nuit au milieu de ses troupes ; il ignorait même ce matin le détail des pertes de la journée, qui après tant de combats ne pouvaient être que sérieuses.

» Le général Bosquet a été blessé d'un éclat d'obus à l'épaule. Ont été tués les généraux Rivet, Breton et Saint-Pol. Le général de Marolles a disparu dans une des attaques du carénage.

» Sont blessés les généraux de la Motterouge, Mellinet, de Failli. Les généraux Bosquet et Mac-Mahon ont eu une grande part des honneurs de la journée. « Tout est resté paisible sur la Tchernaïa, écrit le général en chef, et nous y veillons. »

» L'escadre a été privée par un mauvais temps inattendu dans cette saison de la part qu'elle espérait prendre à cette grande journée, et n'a pu contribuer au succès obtenu que par le feu de ses bombardes, secondé par celui des bombardes anglaises.

» Je remercierai en son nom le général en chef d'avoir songé, au milieu de ses graves préoccupations, à lui faire connaître les détails d'un des plus beaux faits d'armes qui aient jamais été inscrits dans nos fastes militaires et qui ajoute un nouvel éclat à une carrière depuis longtemps illustrée.

» *Le chef d'état-major*, Jurien. »

S'il ne fut pas donné aux flottes de prendre sur mer une part écla-

tante à la victoire, elles furent du moins noblement représentées sur terre par leurs détachements. La brigade navale anglaise, que commandait le capitaine Henry Keppel, fit un feu continu de ses batteries depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit. Les batteries servies par la marine française contribuèrent à protéger la retraite du général de Salles. Au moment où elles suspendaient le feu pour laisser passer les colonnes d'assaut, les parapets du bastion central se couvrirent de fusiliers; les pièces brisées furent remplacées par des pièces de campagne, et une formidable grêle de mitraille et de balles rendit le fossé infranchissable pour les assaillants. Pendant qu'ils y ripostaient avec un admirable sang-froid, mais sans obtenir le moindre avantage, les artilleurs de la marine eurent une inspiration hardie. Leurs batteries dominaient la position; les commandants, certains de l'habileté de leurs pointeurs, n'hésitèrent pas à faire tirer directement sur les Russes qui garnissaient l'épaulement, à quelques mètres au-dessus de la tête des soldats de la division de Salles. Ils parvinrent

Tandis qu'ils comblaient les troupes d'éloges mérités, les généraux en chef recevaient ceux de leurs gouvernements. On mettait à l'ordre général de l'armée ces deux dépêches, adressées au général Pélissier par le ministre de la guerre :

« Paris, le 11 septembre 1855, deux heures quinze minutes du soir.

» L'empereur m'écrit de Saint-Cloud :

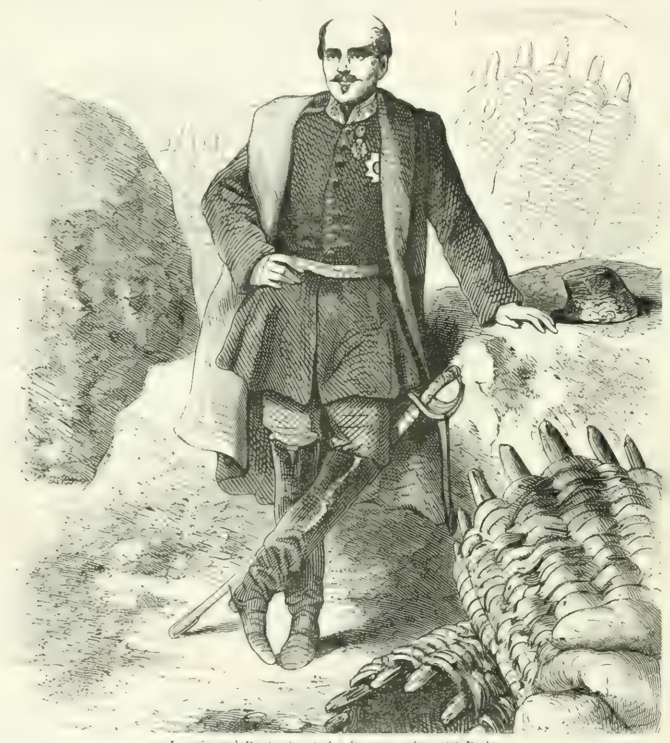
» Faites passer la dépêche suivante au général Pélissier :

» *L'empereur au général Pélissier.*

» Honneur à vous ! Honneur à notre armée ! Faites à tous mes sincères félicitations. »

« Paris, le 11 septembre 1855.

» Sa Majesté m'ordonne de vous écrire qu'elle vous élève à la dignité de maréchal de France. Je suis heureux d'avoir à vous annoncer cette bonne nouvelle, très-heureux.



Le général Pontevès, tué à l'attaque du petit Redan.

ainsi à ralentir le feu de l'ennemi, et les troupes purent se replier sans trop de pertes dans la tranchée.

Le vice-amiral Bruat n'oublia pas de complimenter les batteries de la marine.

« A l'escadre, 10 septembre.

» Le vice-amiral commandant en chef félicite les batteries de la marine de la part glorieuse qu'elles ont prise à la vigoureuse canonnade qui pendant trois jours a préparé l'assaut des ouvrages ennemis.

» Il s'empresse de porter à la connaissance de l'escadre les détails qu'il reçoit à l'instant de M. le contre-amiral Rigault de Genouilly.

» Du 5 au 9 septembre les batteries de siége de la marine ont eu cent quarante-cinq hommes hors de combat et trois officiers blessés. Comme toujours, dans cette bataille qui vient d'avoir lieu, nos marins ont été admirables d'énergie, de dévouement et d'habileté pour les mouvements de leurs pièces. Jamais leur tir n'avait été plus précis et plus rapide. Il a dû infliger à l'ennemi des pertes considérables.

» Les officiers et aspirants ont soutenu la glorieuse réputation de la marine, et ils ont admirablement secondé les excellentes dispositions prises par le brave officier général qui les commandait.

» *Le vice-amiral commandant en chef* : BRUAT.

» *Le chef d'état-major* : JURIEN. »

Le général Mac-Mahon, nommé grand-croix de la Légion d'honneur, était appelé en remplacement du général Regnault de Saint-Jean d'Angely, qui rentrait en France, au commandement du corps de réserve, composé des divisions Herbillon, d'Aurelles, Mellinet, et de la brigade de cavalerie de Forton.

La grande croix de la Légion d'honneur était donnée aux généraux Bosquet et Niel. Le vice-amiral Bruat était élevé à la dignité d'amiral.

Le lieutenant général James Simpson était promu au grade de général, et recevait de lord Panmure, ministre de la guerre, la lettre ci-dessous :

« Londres, mercredi 12 septembre.

» La reine a reçu avec une grande émotion l'heureuse nouvelle de la chute de Sébastopol. Pénétrée d'une gratitude profonde envers le Tout-Puissant, qui a daigné accorder ce triomphe aux armées alliées, Sa Majesté m'a ordonné de vous exprimer, à vous et, par votre intermédiaire, à son armée, la glorieuse satisfaction qu'elle ressent de cette nouvelle preuve de son héroïsme. La reine félicite ses troupes de l'issue triomphante d'un siége prolongé, et les remercie de l'entrain et du courage avec lesquels elles en ont supporté les travaux et de la valeur qui y a mis fin.

» La reine regrette profondément que les pertes douloureuses qui ont été essuyées ne laissent pas sans mélange la joie de ce succès, et

pendant qu'elle se réjouit de la victoire, Sa Majesté éprouve une sympathie profonde pour ceux qui ont si noblement souffert pour la cause de leur pays.

» Vous voudrez bien féliciter, au nom de Sa Majesté, le général Pélissier sur le brillant résultat de l'assaut de Malakoff, qui prouve la force irrésistible aussi bien que le courage indomptable de nos braves alliés. »

Le maréchal Pélissier reçut la grande croix de l'ordre du Bain, et le général Simpson celle de la Légion d'honneur.

C'est encore ici que nous devons mentionner, quoiqu'elles soient de dates postérieures, les lettres autographes écrites aux trois généraux par le sultan :

« *Au maréchal Pélissier.*

» Maréchal,

» Les armes de l'alliance viennent de remporter une brillante victoire, fruit de tant de courage et de tant de bravoure. En mon nom et au nom de mon peuple, je vous félicite, vous et la brave armée que l'empereur, mon auguste et intime allié, a mise sous votre commandement, comme j'ai félicité nos braves alliés les Anglais et les Sardes.

» La Turquie vous est reconnaissante comme la France, et elle partage l'admiration générale du monde entier.

» Les braves enfants de ces pays qu'une alliance intime lie l'un à l'autre à jamais ont été bien éprouvés sans doute, mais la prise d'une place dont le siége sera une des plus belles pages de l'histoire militaire est la récompense la plus glorieuse. Leur pays bénit leurs noms, comme le Tout-Puissant a béni leurs armes. Soyez, monsieur le maréchal, mon organe auprès de votre brave armée pour lui exprimer ces sentiments.

» Le président du conseil général de guerre, le général de division Rifaat-Pacha, qui vous remettra la présente, vous communiquera de vive voix mes félicitations les plus sincères à vous et à vos braves compagnons d'armes.

» Sur ce, je prie Dieu de vous avoir toujours en sa sainte et digne garde. »

« *Au général Simpson.*

» Général,

» Une victoire brillante, obtenue par un courage héroïque, vient de couronner les armes de l'alliance. Moi et mon pays nous vous félicitons, vous et la brave armée que la reine, mon auguste et intime alliée, a mise sous votre commandement, comme j'ai félicité nos braves alliés les Français et les Sardes. La Turquie vous est reconnaissante avec l'Angleterre, comme elle vous admire avec le monde entier.

» La prise d'une place dont le siége sera toujours mémorable dans les annales militaires est la récompense la plus glorieuse des efforts héroïques que les enfants de ces pays intimement unis ont faits depuis le commencement de cette campagne.

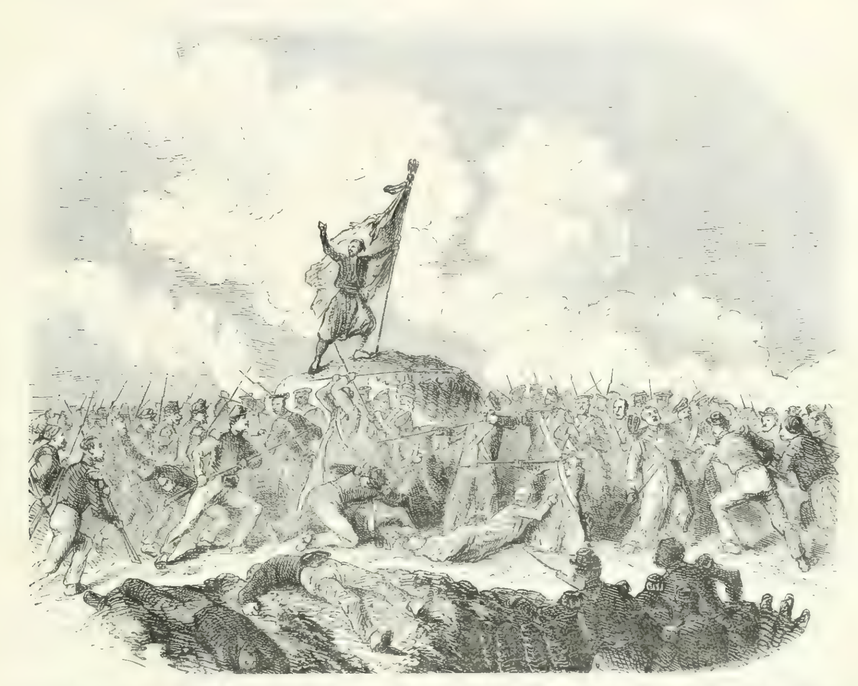
» Le Tout-Puissant, en bénissant leurs armes, les a rendus la gloire et l'orgueil de leur pays.

» Soyez, monsieur le général, mon interprète auprès de votre brave armée pour lui exprimer ces sentiments.

» Le président du conseil général de guerre, le général de division Rifaat-Pacha, que je charge de vous remettre ces présentes, vous communiquera de vive voix mes félicitations les plus sincères à vous et à vos braves compagnons d'armes.

» Sur ce, je prie Dieu de vous avoir toujours en sa sainte et digne garde.

» Fait au palais de Tchéragan, le 11 de la lune de moharrem 1272, 23 septembre 1855. »



Ce fut un sous-officier du 1er régiment de zouave, Eugène Libaut, de Paris, qui planta le premier drapeau français sur Malakoff.

« *Au général Alphonse de la Marmora.*

» Général,

» Les braves troupes que le roi, mon auguste et intime allié, a mises sous votre commandement, ont pris part à la brillante victoire que viennent de remporter les armes de l'alliance, victoire qui couronne dignement tant de courage et de bravoure. Je vous félicite, vous et votre brave armée, en mon nom et celui de mon peuple, comme j'ai félicité nos braves alliés les Anglais et les Français. La Turquie avec votre pays reconnaissent votre bravoure, et le monde entier admire le courage héroïque des enfants de ces pays, qui sont unis par les liens d'une alliance intime. La prise d'une forteresse dont le siége illustrera les annales de l'histoire militaire est la plus belle récompense de leur héroïsme, dont leur pays conservera toujours le souvenir.

» Le président du conseil général de guerre, le général de divi-

sion Rifaat Pacha, porteur de la présente, vous exprimera de vive voix, [illegible] mes félicitations les plus sincères.

[illegible] je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

Écrit au palais de Tchéragan, le 17 de la lune de moharrem 1272, le [illegible] septembre 1855. »

CHAPITRE X.

[illegible] — Le zouave et les deux Russes. — Détails fournis par le rapport de M. Blanchot. — Nécrologes des généraux de Marolles, Rivet, Saint-Pol et de Pontevès. — Le colonel Cassaigne. — Dévouement et mort du lieutenant [illegible]. — Mort de M. de [illegible]. — Les deux frères de Ligneville.

A tant de félicitations se mêlaient de pénibles regrets. Il y avait de nombreux blessés à secourir, de nombreux morts à enterrer.

Les blessés, sans distinction de nation, furent recueillis avec la plus honorable humanité. « Nous avons été témoin, raconte M. Launoy, d'un fait qui montre le bon cœur autant que le bon sens de nos troupes. Le matin de l'incendie, un zouave passait, se dirigeant vers l'ambulance. Il avait un coup de feu à la jambe gauche, et il marchait appuyé sur un fusil. Il accompagnait deux Russes plus gravement blessés que lui, et il s'occupait d'eux avec une grande sollicitude. Tantôt il s'arrêtait pour arranger un petit pansement provisoire qu'il leur avait fait; tantôt il commandait halte et leur donnait à boire dans une gourde qu'il avait sur lui. Il accompagnait tout cela de bonnes paroles, dont les soldats russes ne comprenaient pas le sens littéral, mais dont au son de sa voix ils appréciaient la portée bienveillante. Lorsque nous passâmes, il faisait boire le plus jeune des deux Russes, qui paraissait aussi le plus souffrant, et il lui dit, en lui soutenant le bras, cette phrase militaire que nous avons retenue et qui montre tant de bon sens : « Bois, bois, mon vieux. Ce n'est pas de votre faute, à vous, ce qui est arrivé. Vous avez fait votre devoir de soldats. Vous êtes de braves gens comme nous. »

D'après le rapport de l'intendant, M. Blanchot, il était entré dans les ambulances, après la journée du 8, [illegible] blessés français, dont 212 officiers, et 554 blessés russes. Il avait fallu l'activité, l'expérience et le dévouement de tous pour que le service se fît convenablement dans cette circonstance tout exceptionnelle. L'enlèvement des blessés avait été effectué avec toute la promptitude qu'il était possible d'y mettre, dans un dédale de tranchées labourées par une grêle de projectiles. 3,000 hommes environ avaient été rapportés dès le 8.

Aux attaques de gauche, où le terrain permettait d'envoyer les mulets de cacolets presque jusqu'au lieu du combat, l'enlèvement avait été très-rapide; il était beaucoup plus difficile à la droite, dans les ravins profonds et presque inaccessibles; là, les blessés devaient être forcément transportés sur des brancards à une énorme distance, et les bras manquaient; la nuit venue, le combat durait encore, et les derniers soldats tombés arrivèrent à l'ambulance le 9 dans la matinée. Le soir, tous, malgré leur grand nombre, avaient reçu un premier pansement; les opérations les plus urgentes avaient été faites. Les médecins se multipliaient; cinq d'entre eux furent blessés : MM. Didiot, Dage, Huard, Darcy et Goinard.

« Nous avons aujourd'hui dans nos ambulances de Crimée, mandait M. Blanchot au ministre de la guerre, à la date du 11, 10,520 hommes, dont 372 officiers. Le service y est assuré d'une manière complète, et nous effectuerons nos évacuations sans précipitation et avec le plus de régularité possible. Dans la prévision des événements qui se sont produits, j'avais fait augmenter considérablement les moyens de l'ambulance de Kamiesch, qui avait reçu à l'avance le trop-plein des ambulances divisionnaires, et sur laquelle il a été possible de diriger encore 1,000 blessés après le combat : le chiffre de ses malades s'élève aujourd'hui à 1,500 très-convenablement installés sous des baraques, et le service s'y trouve parfaitement assuré, grâce au concours de M. le vice-amiral commandant l'escadre, qui, sur ma demande, avait bien voulu faire débarquer à l'avance et mettre à ma disposition 12 chirurgiens de la marine.

» MM. Bondurand et Le Cauchois-Feraud, intendants des 1er et 2e corps d'armée, m'ont admirablement secondé. Ils avaient pris les dispositions les meilleures. Officiers de santé, fonctionnaires de l'intendance, officiers d'administration, officiers et soldats du train des équipages, infirmiers, tous ont fait leur devoir avec le dévouement le plus louable et le plus complet; et dans cette journée si glorieuse pour nos armes, le service hospitalier et le service administratif ont dignement rempli la tâche qui leur était confiée. »

Cinq généraux étaient restés sur le champ de bataille : MM. de Marolles, Rivet, Saint-Pol, Breton et de Pontevès.

En voyant les Anglais débordés, le général Pélissier avait donné ordre de porter de Malakoff une colonne sur le flanc droit de l'ennemi; l'explosion d'une mine arrêta la marche de cette colonne, et de Marolles, qui la commandait, fut lancé en l'air, mis en pièces, déchiqueté, enseveli sous des débris d'hommes ou de murailles. On ne retrouva trace ni de son corps, ni de ses vêtements.

Né le 18 janvier 1808 à Batavia, de parents français, élève de Saint-Cyr en [illegible], Louis-Roger de Marolles avait fait ses premières armes en Espagne. Il entra comme capitaine aux chasseurs à pied lors de la formation de ce corps, puis il servit en Afrique et en Italie, où il prit part au siége de Rome. Le 1er mai 1854, il fut nommé colonel du 2e régiment de voltigeurs de la garde impériale et se fit remarquer par son intrépidité dans les combats de nuit livrés sous les murs de Sébastopol les 22, 23 et 24 mai. Il était depuis un mois seulement général de brigade quand il est mort glorieusement dans l'assaut du 8 septembre.

Le général Rivet, aide de camp du général de Salles, fut tué dans la tranchée où il se trouvait avec les colonnes d'assaut, devant le bastion central.

Marie-Constant-Alphonse Rivet, de même que de Marolles, était né à l'étranger, de parents français; il vit le jour à Coblentz (Prusse) le 15 janvier 1810. Il fut admis en 1829 à l'école polytechnique, d'où il sortit pour entrer à l'école d'application de Metz. Lieutenant d'artillerie, puis capitaine et officier d'ordonnance du général Bugeaud, il passa en 1844 dans la cavalerie indigène d'Algérie en qualité de chef d'escadron; la bataille de l'Isly lui fournit une éclatante occasion de déployer son courage et sa capacité. Devenu lieutenant-colonel du 2e chasseurs d'Afrique, il dirigea quelque temps après le bureau central des affaires arabes et fut nommé colonel du 8e hussards en 1848. Quatre ans après il était général de brigade et quittait la subdivision de la Charente pour retourner en Afrique, où il remplit les fonctions de chef d'état-major général. Au commencement de cette année, il se rendit en Crimée pour y occuper le poste de chef d'état-major du 1er corps, et se distingua, le 1er mai, à l'attaque du bastion du mât.

Jules de Saint-Pol fut tué d'une balle au cou. Il était né à Reims, le 14 décembre 1810, était entré à Saint-Cyr en 1827. Ayant fait la campagne de Belgique en 1831, il resta, avec l'autorisation du gouvernement français, attaché au 1er régiment de ligne belge. En 1837, il fut désigné pour prendre le commandement d'une compagnie du 3e régiment de chasseurs à pied, et un arrêté du roi Léopold le nomma, le 1er juillet 1837, capitaine au 3e régiment de ligne; un autre arrêté royal du 30 novembre 1839 le remit à la disposition du ministre de la guerre de France. En 1842 il était capitaine de zouaves; en 1851 il fut envoyé en Italie, comme chef de bataillon au 7e de chasseurs à pied. Nommé lieutenant-colonel, il fit en 1852 l'expédition de Kabylie à la tête du 2e régiment de la légion étrangère; devenu colonel, il commanda en cette qualité, en Crimée, le 3e de zouaves, et le 17 mars 1855 il était promu au grade de général de brigade; il s'était fait remarquer par sa bravoure, le 7 juin, à l'attaque du mamelon Vert.

Le général Pontevès (Louis-Jean-Baptiste-Edmond) fut atteint de deux balles et d'un éclat d'obus en conduisant une des colonnes d'attaque à l'assaut de la courtine, entre Malakoff et le petit redan du carénage. Il tomba sans connaissance et reçut de nouvelles blessures pendant que M. Lamy, son aide de camp, cherchait à le relever, secondé par quelques soldats de l'escorte. Ce fut au milieu du plus grand danger qu'on parvint à le conduire à l'ambulance du quartier général, où les médecins reconnurent bientôt qu'il n'y avait aucun espoir de lui sauver la vie.

Quoique ses membres inférieurs fussent atteints de paralysie, le général de Pontevès ne mourut que le 9, à dix heures du soir. Dès qu'il fut revenu de son évanouissement, il s'occupa de ses dernières dispositions avec un calme qui dénotait la force de son caractère. Il reçut l'extrême-onction; puis il donna les instructions relatives à la vente de ses chevaux, de ses équipages, dont il voulut que le produit fût consacré à de bonnes œuvres. Il chargea son aide de camp de transmettre à sa famille tous les détails de sa mort et des souvenirs précieux; il n'oublia pas non plus les pauvres de Marseille, sa ville natale, et plus particulièrement ceux de Saint-Charles, sa paroisse. Il était né le 24 juin 1805. Sorti de l'école de Saint-Cyr en 1824, il fit la campagne d'Espagne, entra comme lieutenant dans la garde royale, puis servit longtemps en Algérie avec distinction. En 1849, il passait à l'armée d'Italie et était nommé, la même année, colonel du 75e de ligne; général de brigade en 185[illegible], il partait, au mois de juin dernier, pour l'armée d'Orient, à la tête de la 2e brigade de la garde impériale.

Les obsèques du général Pontevès furent suivies par un nombre considérable d'officiers et de soldats, qu'émurent jusqu'aux larmes les adieux touchants qu'adressa au défunt un de ses amis, M. Paris, intendant militaire de la division de la garde :

« Nous rendons les derniers honneurs à un général de la garde impériale tué sur la brèche.

» Nous ne sommes pas seuls appelés à remplir ce pieux devoir.

» Dans les autres divisions comme dans celle de la garde, la foule se presse recueillie autour de ces grands morts que la parole humaine ne saurait assez louer.

» Pour moi, je viens vous entretenir de celui qui vivait, il y a peu de jours, au milieu de nous, calme et souriant dans les plus mauvais jours comme dans les meilleurs; ferme mais bon dans les obligations du service, affable dans les relations de la vie privée, brave soldat, chrétien fervent, gentilhomme par le cœur comme il l'était par le sang, à ce portrait vous avez reconnu le général de Pontevès.

» Louis-Jean-Baptiste-Edmond de Pontevès sortit de l'école militaire en 1824 : quelques années plus tard il passa dans la garde royale ; il servait en 1832 avec le grade de lieutenant dans le 4e de ligne.

» Je le connus alors, et le connaître c'était l'aimer : il était jeune, ardent, chevaleresque; il entrait dans la vie militaire avec deux qualités qui sont le plus sûr garant de succès dans notre carrière : *le culte de l'honneur, le culte du devoir.*

» Telle fut sa devise en Espagne, en Afrique, à Rome, partout où s'est fièrement montré notre drapeau. Cette devise fut la sienne partout et jusqu'à son dernier jour... Jour de deuil et de larmes, si nous pensons à ceux qui ne sont plus ; jour de gloire, jour de triomphe, si nos regards s'arrêtent sur ces remparts qui fument, sur cette ville qui disparaît, comme pour apprendre au monde que le bras de la France c'est le bras de Dieu, quand il se lève pour protéger le faible et pour frapper le fort.

» Le bras de Dieu ! puisse sa bonté te recevoir dans sa grâce ! puisse-t-il accueillir ce cri, dernière expression de nos inconsolables regrets! Adieu, de Pontevès, adieu, notre ami ! »

Le cœur du général de Pontevès fut embaumé et rapporté à Marseille par le commandant du *Friedland*, et déposé dans la sépulture de la famille.

Le colonel du 37e régiment d'infanterie, Louis-Adrien Cavaroz, eut la cuisse fracassée par un boulet, et mourut des suites de l'amputation.

Le colonel Cassaigne, aide de camp du général Pélissier, eut la tête emportée par un boulet en observant la place par-dessus le parapet de la redoute Brancion. Il fut enterré à côté du commandant Lefebvre, du capitaine Ducos de Lahitte et du capitaine de Labussière. Une foule considérable assistait à leurs funérailles, et quand les cercueils eurent été disposés dans les fosses, le général Pélissier prononça leur oraison funèbre en ces termes :

« MESSIEURS,

» Quelque grand que soit un triomphe, quelque beau que soit un succès, ils sont toujours bien douloureux, quand il faut qu'ils soient achetés par de si grands sacrifices.

» Le corps d'état-major, auquel je m'enorgueillirai toujours d'avoir appartenu, vient de faire des pertes bien cruelles et que nous ne saurions trop déplorer : le capitaine Laboissière, le capitaine de Lahitte, le commandant Lefebvre et le brave colonel Cassaigne, tous les quatre, officiers pleins de jeunesse et d'avenir, tombés en face de l'ennemi, victimes de leur dévouement au devoir. Nous les regrettons tous, messieurs; mais permettez-moi de regretter davantage le colonel Cassaigne, qui fut mon aide de camp, Cassaigne qui m'a toujours accompagné dans ma carrière d'officier général et qui devait continuer à me suivre dans mon existence militaire ; Cassaigne que j'aimais comme un fils, et qui devait un jour me fermer les yeux, c'est moi qui viens l'ensevelir aujourd'hui.

» La mort du colonel Cassaigne est non-seulement un grand deuil pour mon cœur, c'est une grande perte pour le pays, un grand malheur pour l'armée, où ses éminentes qualités l'appelaient un jour à exercer le commandement et à rendre les plus grands services. »

Le général, suffoqué par la douleur, ne put ajouter que quelques mots : « Pleurons-les tous, messieurs, séparons-nous. »

M. Ponsin, sous-lieutenant, porte-drapeau au 39e de ligne, fut victime de son dévouement. Apercevant un capitaine au milieu des blessés, entre les tranchées et Malakoff, il demanda quatre hommes de bonne volonté et partit avec eux : ils parvinrent jusqu'au capitaine et l'enlevèrent, mais le chef de cette petite expédition d'humanité était resté sur le terrain.

La mort de M. de Cornulier, qui commandait un bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale, a été racontée d'une manière saisissante dans une lettre de M. Humbert de Lambillon, officier d'état-major. Voici cette lettre, datée du 11 septembre :

« Je comptais vous écrire ce matin, comme je vous l'ai promis dans une lettre écrite à la hâte hier, afin de vous donner quelques détails sur la mort de M. de Cornulier. Malheureusement nous avons eu une alerte ce matin, et nous avons été courir pendant six heures consécutives par monts et par vaux sous une pluie battante. Le courrier est parti; mais on doit, je crois, envoyer un homme à cheval qui arrivera peut-être encore à temps.

» M. Alfred de Cornulier-Lucinière a été tué entre midi et demi et une heure de l'après-midi. L'assaut donné à Malakoff, à midi précis, avait réussi ; ce n'avait pas été l'affaire de son bataillon, qui n'avait pas encore donné. Mais vers les midi et demi la division Dulac, qui avait assailli le petit redan à droite de Malakoff et avait d'abord réussi, se trouve tout à coup repoussée par des forces considérables et abandonne le petit redan. C'est en ce moment critique que l'ordre fut donné au bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale placé en *réserve* de rétablir la face des choses. Il a à traverser cinq et même six parallèles ou plutôt lignes de tranchées françaises avant d'arriver sur la batterie russe dite *batterie noire*, située entre Malakoff et le petit redan. Il franchit immédiatement au pas de course et sous un feu des plus vifs de mitraille et de balles toutes ces tranchées pleines de nos soldats; il laisse dans ce trajet quelques-uns des siens; M. Gaulier de la Grandière, l'adjudant-major du bataillon, des environs de Nantes, a le bras cassé d'une balle et continue toujours pour aller se faire tuer plus loin, deux ou trois secondes avant M. de Cornulier.

» Quant au commandant, toujours le premier et ne souffrant pas que quelqu'un le devance, il arrive enfin sur le parapet des Russes, à l'endroit dit *batterie noire*. Il était suivi par ses sapeurs et par les officiers de son état-major ; il arrive le premier sur le parapet A peine y est-il, que, levant son sabre en l'air, il se tourne vers ses chasseurs et leur crie : *En avant!* Il n'a que le temps de prononcer *en a...*, et le reste du mot expire sur ses lèvres ; il venait de recevoir une balle dans le côté gauche à la ceinture, à deux pouces à peu près au-dessus et en avant de la hanche gauche. Il est immédiatement tombé du parapet, du côté de nos lignes, dans le fossé; la mort, d'après le dire du docteur, a été instantanée et sans aucune souffrance. Le bataillon de chasseurs de la garde, sur mille combattants environ, a eu quatre cent cinquante hommes hors de combat. J'ai vu enterrer quatre officiers, d'autres sont mourants à l'ambulance.

» De Cornulier avait sur sa figure, après sa mort, un air de sérénité ineffable ; il était aussi calme que s'il avait paru dormir ; son bras droit était encore tendu comme lorsqu'il avait brandi son sabre, et son bras gauche, encore à moitié plié, avait la position qu'il occupait lorsqu'il montrait de la main gauche les Russes à ses soldats.

» Il est mort au moment de jouir de son triomphe, car son bataillon a été admirable, et ses officiers qui ont été blessés à côté de lui nous disaient : *Dans cette journée-là il a été géant!* Au reste, avant de se porter en avant et pendant toute l'affaire, il avait un calme et un sang-froid effrayants; les officiers, les hommes se le montraient dans la tranchée, quelques minutes avant sa mort, voyant, sans même daigner tourner la tête, les bombes et les obus éclater à côté de lui. C'était un de ces hommes rares dont le sang-froid et l'énergie croissent avec le danger. Il n'était que depuis dix-sept jours à ce bataillon de la garde, et déjà il était aimé de tout le monde. J'ai entendu un soldat dire à un de ses camarades en parlant de lui : C'était un bien brave homme ; il était le père du soldat comme le maréchal Bugeaud. Un colonel avait dit, il y a quelques mois : « Cornulier est un homme exceptionnel ; rappelez-vous ce que je vous dis : s'il n'est pas tué ici, c'est un homme qui marquera en France ! »

M. Albert de Ligneville, lieutenant au 14e de ligne, nommé chevalier de la Légion d'honneur après la prise de Sébastopol, eut à remplir un devoir aussi triste que périlleux, celui d'enlever du milieu des morts le corps de son frère Henri, capitaine au premier régiment de zouaves. « Hier à midi, écrivait ce brave lieutenant à sa famille le 9 septembre, la colonne d'assaut s'est élancée sur Malakoff; le 1er zouaves était en tête ; il pénètre dans l'ouvrage, et un quart d'heure après ce brave Henri, en entraînant sa compagnie pour repousser un retour de l'ennemi, est tué d'un coup de pistolet par un officier russe. Il n'a eu que le temps de dire en tombant : *Ma mère, mon frère !*

» Aussitôt que j'ai appris le malheur qui nous a tous frappés si cruellement, ma première idée a été d'aller rechercher le corps de mon frère, que j'ai retiré moi-même d'un monceau de cadavres... »

Henri de Ligneville n'était âgé que de vingt-six ans !

Que d'autres victimes mériteraient une mention spéciale ! que de vaillants officiers trouvèrent la mort sous les balles et la mitraille des Russes, après des actes d'intrépidité qui furent perdus dans l'affreuse mêlée, ou dont les témoins oculaires ne sont plus là pour les attester !

CHAPITRE XI.

Sébastopol après l'évacuation. — Premières excursions des alliés. — Installation d'une garnison française. — Biographie du général Bazaine. — Lettre d'un officier français à la *Presse d'Orient*. — La batterie des ***. — Les blessés russes. — Ce pauvre vieux ! — Le cheval attelé. — La maison Verte.

Il y avait dans l'armée alliée un sentiment aussi puissant peut-être que la joie du triomphe et que la douleur causée par la gravité des pertes, c'était celui de la curiosité. Dès que la ville leur fut ouverte, Français, Anglais, Piémontais, s'y introduisirent sans être arrêtés par l'incendie ou par la difficulté d'avancer au milieu d'un chaos de décombres. Les rues étaient littéralement pavées d'éclats d'obus, de bombes et de grenades ; des boîtes de mitraille, des boulets, du fer et du plomb couvraient au loin le sol ; des débris de murailles et des terres soulevées indiquaient les lignes où tonnaient les bouches à feu. La passerelle jetée sur le port militaire pour relier Karabelnaïa à la ville était en partie détruite, et le pont par lequel les Russes avaient opéré leur retraite avait entièrement disparu. Les églises, les hôpitaux, la bibliothèque, le théâtre, les beaux hôtels situés dans le haut de la ville, portaient sur leurs flancs lézardés les stigmates de la guerre.

Le tohu-bohu de ces premières excursions est peint d'une manière vive et originale par le correspondant de la *Presse d'Orient*. « Vous parlerai-je, dit-il, de la foule qui se croisait dans les rues le 9 et le 10. C'était une incessante procession d'uniformes de toutes les ar-

mées; la colonie de Kamiesch entière furetait dans tous les coins; plusieurs cantiniers s'étaient déjà installés en vainqueurs, choisissant habilement les coins de rue. Il y avait un mouvement d'allants et de venants incroyable. Des opérations de commerce assez hasardées se pratiquaient sous prétexte de *déménagement*, les meubles surtout circulaient en assez grande quantité. Tout cela se faisait *coram populo;* et cependant avec une certaine sournoiserie. On conçoit qu'à la suite d'un assaut, quand le sang échauffé par la lutte ne laisse plus au soldat la libre disposition de sa raison, il y ait du désordre, des heures de destruction, disons le mot, du pillage. Mais ce n'était pas le cas, et chacun le sentait bien.

» A part des exceptions qui n'appartiennent qu'en petit nombre à l'armée, le soldat français n'a pas pillé. Ce sera un fait à noter dans l'histoire de cette campagne, pour l'honneur du nom français. Il y a eu des scènes de carnaval, des scènes comiques dont j'ai ri le premier, entre autres une vingtaine de troupiers un peu *trempés*, revenant au camp costumés en femmes en exécutant les danses les plus caractérisées. Mais ce sont là de légers détails, *histoire de rire*, et voilà tout. A ce sujet j'ai fait une remarque dont je vous dois compte à raison de sa bizarrerie : j'ai vu bien des chapeaux de femme, je n'ai vu que des chapeaux roses. Pourquoi cette couleur ? Nos soldats, pour la plupart, enlevaient un objet quelconque par imitation, pour faire comme les autres. Au coin d'un sentier escarpé, je rencontre deux soldats qui, au moyen d'une perche et d'une corde, portaient une cloche énorme.

» Les malheureux étaient couverts de sueur, exténués; ils l'avaient trouvée dans la cour d'une belle maison richement meublée, sise au bas de la rue. Je visitai la maison; elle renfermait des meubles, des tableaux, des glaces, des pendules. Rien ne les avait tentés hors la cloche, et ils transportaient ce poids énorme au camp, sans savoir qu'en faire. Heureusement la ligne des sentinelles leur a épargné une partie du chemin. Ce qui réjouissait le plus nos soldats, c'était la pensée de ne plus avoir de service de tranchée. *Plus de tranchées! plus de tranchées!* cela se chante sur l'air des *Lampions*.

» Le 10, le général en chef avait donné des ordres sévères pour mettre un terme à ces promenades intéressées. La ville allait être occupée; un vaste cordon de sentinelles fut placé, et tous les visiteurs qui revenaient de la ville chargés de meubles, literies, etc., étaient poliment invités à déposer le tout; le soir il y avait comme une ligne de défenses formée par ces dépôts obligés. Les animaux seuls ont pu librement passer, chiens, chats et volailles; ces dernières étaient très-nombreuses : chaque ordinaire a dû mettre la poule au pot ce jour-là.

» Du côté de la Quarantaine, la ville est bien conservée. L'église, autant que j'ai pu le voir de loin, n'a pas souffert. J'ai remarqué quelques belles constructions, le casino des officiers, le casino des écoles, et d'autres en parfaite conservation.

» On avait parlé d'abord de plusieurs centaines de blessés russes, brûlés dans un hôpital. Tout se borne à cent soixante hommes environ morts du 8 au 10, faute de soins. L'évacuation a sauvé les autres. Le vapeur qui les a pris portait, outre le pavillon parlementaire, un immense pavillon russe blanc croisé de bleu. C'est le dernier drapeau ennemi qui ait flotté sur la rade. Sa mission remplie, il a été aussitôt brûlé. »

Le correspondant de la *Presse* (de Paris) ajoute :

« Des hommes d'un bataillon de chasseurs ont eu la bonne fortune de mettre la main sur un porc, et, comme par une sorte d'enchantement, l'un des ravisseurs était charcutier. On se réjouissait fort dans la compagnie; c'était une série de festins à perdre l'appétit. Mais la majorité, calculant habilement sur la hausse, a voté pour la vente à Kamiesch, et le pauvre animal a été troqué contre des vivres et surtout des liquides très-variés.

» L'appel du soir a dû donner quelques absents dans la compagnie. On a donc beaucoup *chapardé*, pour parler zouave; mais il faut le dire à l'honneur de nos troupiers, ils n'ont guère enlevé que des objets sans valeur pour eux. Malheureusement, le commerce de Kamiesch s'est mis de la partie; il y a eu des *commandes* de meubles, de linge, etc., et bientôt une avalanche de chaises, de tables, quittait Sébastopol; mais tout cela a été bientôt arrêté par les ordres du maréchal.

» Il est même question de faire rendre gorge aux spéculateurs de Kamiesch. Pour eux-mêmes, les soldats enlevaient ces petits tableaux, ces petites images qui se trouvent dans toutes les maisons russes.

» Quant à Sébastopol, j'ai visité deux fois ses ruines, et j'ai peine à me retrouver dans ce dédale. Sur la limite extérieure de la ville, il n'y a pas de maison qui n'ait souffert; mais dans l'intérieur, au sommet de la ville et sur le versant qui regarde la Quarantaine, on voit des maisons intactes.

» Ce qui est effrayant à voir comme ruines, c'est le faubourg de la Karabelnaïa. Le temps me manque pour vous en faire une description complète; jamais la puissance de notre artillerie ne s'est exercée avec plus de succès que sur ces magnifiques établissements qui faisaient l'orgueil et la puissance de la Russie. »

Pour établir l'ordre dans la ville, le maréchal Pélissier y installa une garnison, formée du 42e régiment de ligne (1re brigade, 2e division du premier corps), du 80e (2e brigade, 2e division), et d'une compagnie du génie. Ces forces furent placées sous le commandement supérieur du général Bazaine, militaire distingué, dont la carrière offrait l'exemple d'une brillante fortune militaire. Engagé volontaire de 1831, à l'âge de dix-huit ans, il débutait en 1832 dans l'armée d'Afrique et obtenait en 1835, après la bataille de la Macta, la croix de la Légion d'honneur et le grade de lieutenant. Il alla ensuite en Espagne faire, avec la division auxiliaire française, ces rudes campagnes de la Catalogne qui agrandirent le renom de la légion étrangère. Rentré en Algérie comme capitaine en 1839, il prit part successivement aux expéditions de Milianah, de Tlemcen, du Maroc, du Sahara. Plus tard, il dirigea les affaires arabes de la subdivision de Tlemcen, et le rapport du général de Lamoricière, en 1847, mentionne la part que sa direction lui fit prendre à la soumission de l'émir Abd-el-Kader, et par suite à la pacification de l'Algérie.

Chef de bataillon en 1844, lieutenant-colonel en 1848, colonel en 1850, M. Bazaine était en 1851 à la tête du 1er régiment de la légion étrangère dont, vingt ans auparavant, il était l'un des sous-officiers, et il administrait la subdivision de Sidi-bel-Abbès, où il fut désigné pour l'expédition d'Orient. Les deux régiments de la légion étrangère formèrent une brigade dont le commandement lui fut confié, et le général Bazaine arrivait avec sa brigade sous les murs de Sébastopol, en octobre 1854, le jour même où s'ouvrit le feu.

La présence d'une garnison et les entraves que des ordres supérieurs apportèrent à la circulation diminuèrent le nombre des visiteurs. Ils devinrent promptement assez rares; et c'est pour nous une bonne fortune que quelques-uns aient fait part à leurs amis des impressions qu'ils éprouvèrent, des observations qu'ils recueillirent durant cette promenade exceptionnelle.

Un officier français qui avait pris part à l'assaut du bastion central écrivait, le 11 septembre, à la *Presse d'Orient* :

« Dès le 9, vous le savez, et même dans la nuit du 8 au 9, nos soldats ont pénétré en ville. Les plus hardis avaient pris pour chemin le grand ravin qui débouche au fond du port de l'Artillerie, et, par la rampe de la route Woronzoff, s'étaient introduits dans la ville même, dont une grande partie était dévorée par l'incendie. Au matin, le nombre de ces visiteurs allait grossissant; beaucoup arrivaient par le bastion central, et bientôt une bonne partie de la population de Kamiesch afflua par cette voie. Ce jour-là plus d'un de ces visiteurs paya sa curiosité de sa vie. Dans le quartier envahi par l'incendie, des bombes avaient été semées dans les maisons, et elles éclataient au fur et à mesure que le feu les gagnait.

» Derrière le bastion du Mât, on traverse un large vallon, planté de quelques arbres, à l'extrémité desquels se trouve le théâtre; les maisons sont rares sur ce point : c'est la partie de Sébastopol la moins habitée. Ce vallon court de l'est à l'ouest, parallèlement à nos tranchées du centre, par conséquent. Sa largeur, des maisons de la ville au bastion, était assez considérable; elle a longtemps trompé nos artilleurs des batteries de marine devant les nos 10 et 11, qui ne comprenaient pas que leurs boulets ne portassent point sur les maisons qu'ils apercevaient au delà du bastion. Ce ne fut que plus tard, quand on avança sur la droite et quand on put voir le profil des ouvrages du centre, qu'on s'expliqua le mystère de ce tir, inexplicable jusque-là. Le théâtre se trouve dans la partie orientale de ce vallon; c'est un monument qui a quelque chose d'imposant, sans avoir de caractère. A la droite du théâtre, sur une croupe couverte de belle végétation, s'élève la batterie des Jardins qui a rendu de grands services aux Russes. Tout près de là une autre batterie porte un nom que je n'oserais transcrire ici : elle portait celui de ces femmes dont le métier infâme n'exclut pas un noble sentiment. A un certain jour, elles avaient demandé à travailler à une batterie que le génie venait de tracer aux abords de leur quartier; leur demande avait été accueillie, et elles avaient fait preuve d'un zèle infatigable. L'armée avait appelé cet ouvrage de leur nom, et il l'a gardé en dépit de la désignation officielle.

» De ce point on descendait, à droite, encore par des terrains ravinés, comblés de boulets, d'éclats de bombes et d'obus, dans le fond du port de l'Artillerie. Dans l'axe central du port, au-dessous de ces fameuses grottes qui servirent si bien nos postes avancés, de ces batteries de mortiers de 32 qui commencèrent la ruine des établissements de Karabelnaïa, on a successivement une série de points de vue vraiment grandioses. A droite, rien de plus imposant que cette suite de constructions gigantesques, élevées sur les rives du port et échelonnées, d'étage en étage, jusqu'au haut du faubourg couronné par le grand redan et Malakoff. Arsenaux sans nombre de la marine pour la réparation et le radoubage seulement, magasins de cordages, de voiles, de provisions de toute espèce; vastes ateliers, machines, forges pour les agrès, magasins immenses de toiles à voile, toiles d'uniforme, d'uniformes confectionnés, de casques, d'armes; casernes magnifiques, pouvant contenir une armée tout entière; des docks, qui sont à eux seuls un chef-d'œuvre unique, à raison du génie dont l'ingénieur Upton a fait preuve pour les créer, des difficultés qu'il a dû surmonter pour exécuter ses plans, des sommes fabuleuses qu'ont dû engloutir et les constructions elles-mêmes et le beau canal d'alimentation qui dérivait l'eau de la Tchernaïa; manutentions militaires,

logements de milliers d'ouvriers qu'occupaient sans cesse ces vastes arsenaux, tel est à peu près, avec un large quai qui court jusqu'au fort Saint-Paul, l'ensemble des embellissements prodigieux qui formaient le faubourg de la Karabelnaïa.

» Aujourd'hui tout cela n'existe plus pour ainsi dire. Tout, à peu près, est debout; mais quand on pénètre dans l'intérieur du faubourg par le ravin des Carrières, en passant près de la batterie des Casernes, pour traverser le quartier et redescendre à gauche vers le fort Saint-Paul. on n'a sous les yeux que des ruines. Toutes ces constructions sont criblées par les boulets, les bombes et les obus; les murs sont crevassés, troués et ne tiennent pied que par un miracle d'équilibre; plusieurs des murailles sont découpées comme une dentelle; c'est merveille de voir les ravages causés par notre artillerie. Çà et là on aperçoit des traces d'incendies que l'ennemi a pu éteindre.

» Dans les magasins qui étaient vides, comme dans plusieurs maisons de la ville, les planchers ont été sciés le long des murs; les bois ont été employés, sans doute après l'épuisement du bois de la marine, aux réduits de Malakoff et des autres redoutes, ainsi qu'aux vastes blindages qui couvraient, au fort Saint-Paul, la plus grande partie de la garnison. Rien n'est plus désolé que l'intérieur de ces vastes bâtiments à quatre ou cinq étages, ne renfermant plus qu'une salle unique, fermée de quatre murs, percés de mille déchirures, et remplis de débris et de projectiles anglais et français. Sur le quai, d'immenses lignes de canons de fonte et surtout de caronades, de projectiles de tout calibre, attestent que Sébastopol n'est pas tombée épuisée, et que la place n'a cédé que devant la supériorité de l'artillerie, la science, la valeur des assiégeants.

» A l'extrémité du port, en allant au fort Saint-Paul, au fond d'une petite anse qui remonte dans la direction des docks, se trouvaient des hôpitaux. C'est là que les Russes avaient laissé, dans la précipitation de leur évacuation, un peu plus de cinq cents blessés qui leur ont été remis le lundi matin, au milieu d'un grand nombre de curieux. Nos soldats, que l'arrivée du bateau russe avait attirés en foule sur les quais du port, se sont spontanément offerts pour aider au transport des blessés russes à bord, qu'ils opérèrent avec les précautions les plus délicates. « Pas si vite, mon vieux, disait un chasseur à un soldat russe à moustaches blanches auquel il servait de béquille; pas si vite, et appuie-toi bien. Avec des cheveux de c'te couleur-là, est-ce qu'on ne pouvait pas le laisser tranquille au coin de son feu, ce pauvre vieux! » La plupart semblaient tout étonnés de voir les Français et les Anglais les entourant, et ne semblaient pas comprendre leur présence dans la ville.

» Tout cependant n'est pas détruit sur la rive droite du port de l'Artillerie. Les casernes qui bordent le quai, les constructions les plus basses, ont à peu près échappé à nos projectiles; elles sont en bon état et offrent un excellent abri pour nos troupes.

» A gauche, le spectacle est tout différent. C'est la ville, la cité qui s'élève en amphithéâtre sur un colossal rocher. De belles maisons faisaient face au faubourg de la Karabelnaïa; l'incendie en a dévoré la plus grande partie. Cependant ce côté a encore quelque chose d'imposant, et il emprunte ce caractère moins aux habitations particulières qu'à la rampe gigantesque taillée dans le roc vif qui, par une longue pente, porte la route Woronzoff: un beau mur de soutien, ébréché çà et là par nos boulets, flanque la route et se perd plus loin dans la haute falaise. J'ai suivi ce beau chemin pour entrer dans la ville. Après cinq cents mètres de développement environ, il tourne à gauche et pénètre dans la ville par une rue spacieuse. La ville est généralement bien bâtie, mais fort accidentée; toutefois elle est sur presque toutes les voies carrossable, du moins dans les quartiers que j'ai parcourus. A droite, entre la rue dont je vous parle et la grande rade, il n'y avait pas moyen d'aller bien loin. Ce jour-là (le 10 au matin) l'incendie ravageait ces quartiers, et nos braves soldats avec le génie s'efforçaient de maîtriser le terrible élément.

» J'ai parcouru ainsi une partie de la ville, entrant dans quelques maisons ouvertes. Partout un certain désordre indiquait que les derniers habitants avaient été surpris par notre attaque. Beaucoup de tables étaient dressées: il y avait du pain frais sur les étagères des cuisines. Dans beaucoup de maisons, on a trouvé de l'argenterie, des cristaux, de petits meubles précieux, des coffrets, ces petits souvenirs de la vie intime, qu'on enlève tout d'abord avant de sauver son lit. Un hennissement m'a appelé au fond d'une cour, et j'ai trouvé sous un hangar un pauvre cheval attelé depuis la veille sans doute, à une de ces petites voitures russes appelées *drowski;* ailleurs des chevaux étaient tout sellés.

» En débouchant au sommet de la ville, je me suis trouvé en face de la fameuse maison Verte, qui doit son nom à la couleur de sa toiture. Cette maison a longtemps servi de thème aux causeries du soir; on assurait que c'était la demeure du commandant en chef à Sébastopol, son observatoire. De ce point en effet, du second étage, on avait sous les yeux un magnifique ensemble de nos ouvrages. Nos artilleurs ont bien souvent tenté de l'atteindre, car on la voyait et des attaques de gauche et des attaques de droite; mais jamais nos projectiles n'ont pu arriver à cette distance: la maison Verte est restée intacte, tandis que les quartiers riverains de la ville ont souvent souffert, surtout pendant le dernier bombardement. Beaucoup de visiteurs ont monté jusqu'à la maison Verte, et il s'est trouvé que c'est un modeste pensionnat de demoiselles; les pupitres étaient à leurs places; des cartes, des tableaux russes et français décoraient les murs; dans une grande salle, deux globes, les portraits de l'empereur Nicolas et de l'empereur Alexandre ornaient la place de la maîtresse. Une couche de poussière couvrait tous les objets; depuis longtemps sans doute les pensionnaires avaient été rendues à leurs familles.

» Plus bas, en redescendant vers le bastion du mât, une belle et vaste maison offrait le spectacle de la dévastation; de grosses poutres de bois avaient été enlevées avec les planchers qu'elles portaient. »

CHAPITRE XII.

Nouveaux détails. — Entrez sans frapper! — La rue Catherine. — Bric-à-brac. — La maison du général Bazaine. — Toilette des dames. — Le vaisseau de bronze. — Les amazones. — L'église Catherine. — Cafés improvisés. — Matériel trouvé dans Sébastopol.

Un correspondant du *Journal de Constantinople* trace ainsi le tableau de Sébastopol, qu'il visita le 12 septembre:

« J'y suis entré par la brèche faite au bastion central. Elle donne sur un faubourg assez long dont la voie principale débouche sur la rue Catherine, une des plus larges, une des plus belles de Sébastopol.

» La première chose qui m'ait frappé, c'est la perfection apportée dans les travaux russes. Il m'a été difficile de comprendre comment, avec ce fini d'exécution, leurs batteries avaient été plus abîmées que les nôtres, car la différence était saisissante.

» Le spectacle qui s'offrit à mes yeux au delà des ouvrages fut celui de la plus profonde destruction. Le sol était pavé de projectiles, boulets, obus, têtes de morts, biscaïens; j'ai vu même plusieurs bombes qui n'avaient pas éclaté.

» Je n'allai pas loin sans rencontrer l'esprit français gravé en lettres majuscules au milieu des manifestations de la colère des alliés. Le premier établissement ouvert à Sébastopol était une cantine. La maison qui abritait le marchand et les rafraîchissements avait été tellement maltraitée, qu'il ne restait à la porte qu'une planche soutenue par un miracle d'équilibre. Sur cette planche, obstacle à peu près semblable à celui d'un manche à balai planté au milieu du seuil, on avait écrit à la main: ENTREZ SANS FRAPPER!

» Le long de la rue Catherine, les soldats français, campés au pied des maisons, sous leurs tentes, jouaient au bouchon; autour d'eux, dans la rue, étaient éparpillés des meubles surchargés de dépouilles de toute nature et pour la plupart à moitié brûlés par les flammes. Les principales pièces de ce bric-à-brac étaient des pianos; on les avait encombrés de médailles, d'images de saints, de gravures passablement lestes, de casques de soldats, de chapeaux de femmes, de vieux vêtements... cette friperie était dans le plus pitoyable état.

» Il faut dire que les maisons d'où toutes ces choses sans nom étaient sorties n'étaient guère en meilleures conditions: sur dix, sept étaient écroulées ou brûlées, deux menaçaient ruine, la dernière, plus privilégiée que les autres, ne comptait qu'une bombe et une demi-douzaine de trouées faites par les boulets. La solitude des quartiers occupés par les troupes était effrayante.

» Je passai devant la maison où s'était établi le général Bazaine: c'est un petit cottage assez respecté des boulets et des bombes, et d'un aspect fort riant. Le général Bazaine avait d'abord voulu s'établir dans un grand bâtiment appelé la maison Verte, et qui n'était autre qu'une maison d'éducation pour les jeunes filles; mais ce bâtiment avait été si cruellement éprouvé, qu'on pouvait craindre au moindre choc de le voir s'écrouler au milieu des décombres.

» L'église principale et le fronton du théâtre étaient encore debout.

» J'avais hâte d'arriver aux quais. Là le spectacle était grandiose. J'avais en face de moi la partie nord, sorte de montagne aux flancs arides, escarpée sur plusieurs étages et venant mourir sur une berge élevée un peu au-dessus de la surface de la mer; à ma gauche était le fort de la Quarantaine, complétement détruit par la mine; à ma droite, des fortifications qui n'offraient plus qu'un monceau de ruines; plus loin, le port où tous les bâtiments russes, coulés à fond, ne laissaient apercevoir que l'extrémité de leurs mâts. Le vaisseau *les Douze-Apôtres* seul avait un gaillard au-dessus de l'eau, mais dans quel état!.. Au fond du port, un petit vapeur échoué ne montrait aux regards que sa roue de bâbord.

» Au delà du port s'étendaient les faubourgs militaires, les arsenaux, les docks; un petit amas de maisons, qui me paraît avoir été soustrait au canon et à l'incendie; enfin Malakoff, dominant toute la ville et suspendue au faîte d'une colline dont le versant occidental descendait presque à pic sur la ville. Ce simple coup d'œil m'a révélé le secret de la retraite des Russes: la position de Malakoff gouverne toute la partie sud de Sébastopol.

» Comme je vous l'ai dit, les rues, à mesure qu'elles se rapprochaient de la mer, étaient hérissées de barricades faites avec des pavés empilés avec soin, au milieu desquelles on avait pratiqué des créneaux et placé des pièces de campagne restées entièrement intactes; partout la ville attestait la résistance désespérée à laquelle l'ennemi

s'était préparé et que la violence de notre attaque l'avait empêché de mettre à exécution. »

On écrivait au même journal, le 18 septembre :

« Depuis la prise de Sébastopol, tout, dans la ville comme dans le camp, est retombé dans la plus profonde tranquillité, si bien que nos oreilles, habituées depuis si longtemps au fracas de la canonnade, aux éclats du bombardement, ne peuvent se faire au silence qui leur a succédé et nous laisse dans la position d'hommes dont toutes les habitudes routinières sont désorganisées. Vous ne pouvez vous figurer combien ce silence que rien ne trouble plus, pendant des journées entières, pas même le sifflement d'une balle, est je dirai presque effrayant; c'est, mieux encore que des ruines, l'image la plus saisissante de la désolation.

» On met en ce moment un peu d'ordre dans la ville, c'est-à-dire qu'on déblaye un peu ce fouillis de débris et de meubles. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il a été transporté à Kamiesch et à Balaclava de butin; casques, sabres, fusils, capotes, bottes, pièces de drap, etc., tout s'y trouve en profusion; on a établi cependant un cordon de sentinelles qui empêche les rares curieux qui visitent Sébastopol d'y rien prendre et emporter. Les recherches que l'on a déjà faites donnent à penser qu'on trouvera dans la place plus de quatre mille pièces d'artillerie, avec un matériel des plus considérables pour les monter. Dans les établissements maritimes de la Karabelnaïa, on a trouvé de superbes machines à vapeur, construites en Angleterre, et destinées à faire entrer l'eau dans les bassins, etc.

» La destruction des forteresses de la place a dû être beaucoup plus difficile qu'on ne l'avait d'abord supposé, et les forts que l'on avait crus complétement démolis pourront, après quelques réparations, être de nouveau occupés; je tiens d'une personne qui a pu les visiter en détail que, dans aucune place militaire de l'Europe, il n'existe d'aussi belles constructions : tout est solidement bâti sur des voûtes, et les murs ont une grande épaisseur.

» On nous disait que les Russes poussaient la dévotion jusqu'au fanatisme; je ne m'explique pas comment ils ont pu laisser tant de portraits de saints au pouvoir des alliés; je n'essayerai pas de dire le nombre qui en a été trouvé dans les maisons, dans les rues, partout. Les saints orthodoxes, comme vous le savez, portent toute la barbe; les soldats ont cru devoir les mettre à la mode, et, grattant et effaçant, ils ont substitué sur ces portraits la moustache frisée et l'impériale à toutes ces barbes touffues. Jugez de l'effet!

» J'ajouterai, comme détail secondaire, que les dames de Sébastopol aimaient fort la toilette, et surtout le rose. Il a été trouvé des robes, des capotes, des chapeaux, des mantelets en soie, en moire, en satin, roses le plus souvent, de quoi vêtir toutes les dames de Paris, à supposer qu'elles consentissent à prendre toutes ces dépouilles, que le soldat a traitées avec peu de respect et qui ont suffisamment traîné sur la voie publique.

» Au milieu des décombres, on a découvert un grand nombre de cadavres presque carbonisés; ce sont des corps d'hommes, probablement des victimes du bombardement qui n'ont pu être emportées. Dix-huit femmes vivantes, restées dans la ville, sont tombées en notre pouvoir; on avait d'abord cru qu'elles étaient restées pour mettre le feu à des mines; mais on est revenu de cette idée du premier moment, et ces prisonnières sont traitées avec tous les égards dus à la faiblesse de leur sexe et au malheur.

» Au butin fait à Sébastopol il faut joindre celui qui nous est arrivé de Yalta, depuis que les troupes alliées sont en possession de la vallée de Baïdar. Tout le long de la côte, la haute noblesse russe avait des maisons de plaisance construites, ornées et meublées dans le style le plus aristocratique.

» Malgré les ordres donnés par les commandants en chef, malgré les mesures les plus sévères, toutes ces villas ont été plus ou moins pillées, et il n'est pas de tente, même sur le plateau de Sébastopol, qui ne possède quelque dépouille de Yalta; ce sont des meubles, sofas, canapés, guéridons, etc., de la plus grande richesse et d'une rare élégance.

» Si, comme il est présumable, nous devons aller en avant, quelle belle opération pourrait faire un spéculateur qui prendrait tout ce butin contre argent ou contre des fournitures plus appropriées à nos besoins que ces meubles, si beaux qu'ils puissent être!

» Comme il y a probabilité que les troupes passeront l'hiver à Sébastopol, il y a en ce moment un déluge de pétitions de marchands qui demandent à s'y établir; je connais déjà un industriel qui veut ouvrir un café des plus confortables avec l'inévitable enseigne : *Aux armées alliées.* Il a déjà fait l'acquisition de son matériel.

» En ce moment, une commission spéciale, nommée depuis quelques jours, s'occupe de voir le parti que l'on pourrait tirer des divers ports qui avoisinent Sébastopol. Quant au grand port, je crois qu'on n'y songe pas : on le laissera dans l'état où il se trouve, et c'est aux Russes que nous abandonnons le soin de le déblayer, si jamais nous leur laissons la place libre.

» Nos troupes sont dans un excellent état de santé physique et moral; malheureusement la mortalité est grande parmi nos blessés, malgré les soins dévoués dont ils sont entourés : il faut dire que la plupart des blessures ont été causées par la mitraille, et ce sont de profondes déchirures dont la guérison est plus difficile qu'une blessure franche, qu'un coup qui pénètre droit dans les chairs sans les déchiqueter. »

Les lignes suivantes sont extraites d'une lettre écrite par un capitaine des zouaves de la garde :

« Dans Sébastopol, samedi 15 septembre 1855.

» Hier, après déjeuner, je suis monté à cheval avec l'intention de visiter Sébastopol des pieds à la tête. Je suis entré par le ravin des Anglais, et laissant sur ma droite les docks, les casernes, l'arsenal, la ville militaire, en un mot, qui s'étend sous le grand redan et sous Malakoff, je me suis dirigé vers la ville elle-même. On y voit un grand nombre de monuments publics dépourvus d'élégance et des maisons bourgeoises d'assez belle apparence à côté d'horribles masures. Quelques rues sont larges et bordées de trottoirs; mais elles sont toutes très mal macadamisées. L'éclairage au gaz est encore inconnu à Sébastopol; on y cultive le réverbère, c'est-à-dire d'affreuses lanternes supportées par des poutres arrondies, sur lesquelles le noir et le blanc forment des lignes perpendiculaires d'un aspect peu réjouissant.

» Le théâtre est un assez beau monument, remarquable par son péristyle et par une colonnade qui en fait tout le tour. Près du théâtre se trouve la bibliothèque; un peu plus bas, et se dirigeant vers la mer, s'étendent de vastes catacombes. On arrive à la partie supérieure de la ville, surmontée par une belle promenade plantée d'arbres et formant terrasse, par un double escalier de pierre d'un style grandiose. Au centre de la promenade s'élève un monument composé d'un vaisseau de bronze monté sur un socle de marbre blanc. Ce monument est sans doute l'emblème de la ville, et les ailes représentent peut-être la rapidité avec laquelle cette flotte, aujourd'hui anéantie, espérait débarquer un jour sur les rives de l'antique Byzance...

» Je laisse à de plus savants le soin de relever cette appréciation toute personnelle pour laquelle je ne demande aucun brevet d'invention. Ce monument sera sans doute transporté en France et placé sur une promenade de Paris, pour éterniser le souvenir de notre grande victoire, dont il formera un curieux trophée.

» Une fort jolie église se trouve à l'extrémité de cette promenade et domine la ville entière.

» J'ai visité le fort de la Quarantaine, le bastion central et le bastion du Mât. Rien n'étonne comme de voir tous ces travaux gigantesques, et je maintiens qu'on ne serait jamais venu à bout de la ville, si l'on avait voulu prendre toutes ces positions d'assaut.

» Sébastopol présente en ce moment un spectacle des plus curieux, à cause de l'immense affluence des visiteurs. J'ai rencontré dans ma visite plusieurs jolies miss, vêtues d'élégantes amazones, qui parcouraient les rues pleines de décombres et ne cessaient de pousser des exclamations de surprise et d'horreur à la vue de tant de désastres. La ville est très-grande et coupée çà et là de ravins profonds qui en rendent le parcours très-difficile. »

Un autre officier de la garde impériale écrit le même jour :

« Hier notre colonel nous a conduits, dix environ, à cheval, pour visiter Sébastopol. Nous avons tout parcouru. C'était une jolie ville, admirablement située, et où il y avait beaucoup de luxe et de richesses. Les rues sont larges, avec trottoirs et réverbères, et chaque maison a son petit jardin. Les meubles annoncent des habitudes de confort extraordinaires : beaucoup de pianos superbes. Au lieu de coucher par terre, j'ai à présent un excellent fauteuil à la Voltaire. Nous mangeons sur une superbe table en acajou, à un seul pied, et nous avons de belles glaces sous nos tentes, auparavant si tristes; des tapis riches en recouvrent tout le sol. On ne peut pas, du reste, se faire une idée de l'état dans lequel est la ville : beaucoup de maisons ont à peine quelques murs encore fumants. Quant aux canons que l'on trouve, le nombre en est incroyable, et il y a de quoi élever des colonnes de fer dans toutes les villes de France. On comprend à présent comment ils ont pu nous tenir si longtemps en échec. J'ai bien examiné de l'intérieur la position de Malakoff, et je suis resté convaincu qu'une fois cette forteresse prise il n'y avait plus de salut pour les Russes. »

Un correspondant du *Sémaphore de Marseille* lui adresse la description suivante :

« Constantinople, le 17 septembre 1855.

» J'arrive de Sébastopol, où j'ai passé une journée, c'est-à-dire qu'arrivé le matin (samedi), je suis reparti le soir. Je puis donc vous donner quelques renseignements incomplets, il est vrai, mais *de visu* sur cette malheureuse cité. Quel affreux spectacle! Après avoir franchi le cimetière, où s'élève encore une chapelle criblée de balles et de boulets, j'ai pénétré dans Sébastopol par une énorme brèche faite au bastion central. Un grand mur de fortification protége tout ce côté de la ville.

» Une fois ce mur passé, on se trouve dans un faubourg composé de petites maisonnettes occupées sans doute par des ouvriers bouchers, cordonniers, épiciers, etc. Ce faubourg tombe en pente; quatre rues vont aboutir sur une plate-forme à un petit pont qui doit servir

de passage lorsque les eaux pluviales changent ces rues en torrents. Dans ce petit espace j'ai compté soixante-huit boulets et bombes qui n'avaient pas éclaté. De là nous sommes arrivés à la rue et au boulevard Catherine : c'est le quartier élégant de la ville; toutes les maisons, qui n'ont qu'un étage, sont fort gracieuses et entourées de jardins. Mais aujourd'hui il n'en est pas une qui n'ait reçu au moins un boulet : elles sont complétement dévastées; tous les meubles, lits fort larges, commodes, secrétaires, etc., en acajou, sont dans la rue. J'ai remarqué un nombre considérable de pianos, beaucoup de gravures, surtout licencieuses, et, chose à remarquer, une foule de portraits de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Eugénie. Tout ce quartier s'élève en amphithéâtre juste en face du fort Constantin. Le théâtre est intact : c'est un joli bâtiment tout blanc. Quand j'ai passé par là les décors en étaient adossés à la muraille extérieure.

» L'église Catherine, temple dorique avec un fronton tout doré, a également peu souffert. Dans ce quartier on ne voit personne : les rues sont désertes, les maisons complétement abandonnées, et le cœur se serre en parcourant ces vastes solitudes. Toute la ville n'est peuplée que par deux mille soldats français environ, qui campent dans les rues. Le général Bazaine, nommé gouverneur de la place, occupe une jolie maison, percée comme les autres de deux ou trois boulets.

» La plupart des maisons ont un étage souterrain où des artisans avaient leur atelier et leur magasin de débit. De ce quartier on descend sur les quais. A mesure qu'on se rapproche du port, on rencontre un plus grand nombre de barricades. Les Russes avaient l'intention de défendre rue par rue Sébastopol, car à chaque tête de rue s'élève un mur en grosses pierres scellées de deux mètres de haut, derrière lequel étaient installées de petites pièces d'artillerie.

» Sur le quai, fort large et planté d'arbres, la promenade devient plus difficile; les Russes occupent toujours le fort Constantin, qui lui fait face, et de trois minutes en trois minutes ils lancent soit un boulet, soit une bombe sur les groupes de promeneurs. Un Anglais a été tué ainsi à dix pas de moi. C'est près de ce quai jusqu'aux docks, situés au-dessous de la tour Malakoff, que l'on distingue l'extrémité des mâts de la flotte russe; tout a été brûlé et coulé à fond, à l'exception d'un petit bateau à vapeur couché sur le flanc contre la pointe du port militaire. C'est un spectacle navrant. Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai rencontré sur mon chemin de bombes, de biscaiens, de boîtes à mitraille, de balles, de projectiles de toute sorte.

» Je passe aux docks; les batteries de Malakoff les ont complétement rasés : ils étaient construits en magnifique granit, et c'était vraiment une œuvre remarquable; il n'en reste plus que des monceaux de pierres. Autour de ces docks s'élevait un quartier moins beau que celui dont je vous parle plus haut : c'était là qu'habitaient sans doute les ouvriers des chantiers et les invalides; ce n'est plus qu'une masse informe de ruines. J'aurais voulu visiter Malakoff, qui s'élève au-dessus ; le temps m'a manqué, et je n'ai pu que contempler à distance cette imposante position, où la fameuse tour dont on a tant parlé n'existe plus depuis fort longtemps. C'est évidemment la prise de Malakoff qui a décidé en si peu de temps l'occupation de Sébastopol. Maîtres de cette position, les Français ont immédiatement bombardé les docks, le pont et les vaisseaux, et cette œuvre de destruction, couronnée d'un succès immédiat, a jeté un découragement invincible dans le cœur des Russes, qui, comme je vous le disais, avaient tout disposé pour nous disputer pied à pied leur ville.

» Nous n'avions rien détruit dans la ville; nos projectiles n'ont fait que l'œuvre indispensable de destruction; ce sont les Russes qui en se retirant ont incendié la ville et fait sauter une énorme quantité de mines; on en découvre encore chaque jour, et il y a imprudence à s'aventurer dans certaines parties de la ville; lundi et mardi, les explosions avaient lieu à chaque instant et plusieurs curieux en ont été victimes. Lors de l'évacuation, les Russes, tout en fuyant et en courant, mettaient le feu à ces mines, et l'on m'a raconté qu'un colonel russe a été tué au moment où il se baissait une mèche à la main. Depuis, nos pompiers ont inondé d'eau presque toutes les parties suspectes et éteint tous les incendies.

» Nos soldats se sont bien montrés dans cette première heure de l'occupation; ils n'ont pas pillé et n'ont tiré que sur des soldats fuyants : ainsi des femmes, des enfants, des hommes inoffensifs ont pu se retirer devant eux sans courir le moindre danger. Ensuite ils se sont répandus dans la ville, ont pénétré dans les maisons et en ont inventorié toutes les richesses, qu'ils ont descendues dans la rue. La première rencontre que j'ai faite dans la ville a été celle d'un soldat portant sur la tête et sur le dos un énorme lit-bateau en acajou qui allait servir à alimenter le feu du bivouac.

» Je vous ai à peu près dit tout ce qui peut se voir dans une course aussi rapide que la mienne; il faudrait trois jours au moins pour tout examiner en détail. Mais l'aspect général de Sébastopol est navrant : ce ne sont que débris, murailles noircies, maisons éventrées, fracassées; sur le sol, des entassements de projectiles, des meubles brisés ou souillés. Dans les rues, on ne voit que de rares groupes de visiteurs; pas un cri, pas un bruit qui indique une cité vivante : tout est morne et silencieux.

» Une brigade occupe seule la place; toutes les autres troupes sont consignées au camp, en dehors de la ville, ce qui indique de nouvelles et très-prochaines opérations. Les Russes se tiennent enfermés dans le fort Constantin; leur camp, que j'ai vu avec une lorgnette, s'élève derrière la citadelle de Severnaïa.

» On dit que nos troupes vont au nombre de 70,000 hommes, sous les ordres du général Herbillon, passer la Tchernaïa et attaquer l'ennemi par derrière. Nos flottes se tiennent encore en face du port de la Quarantaine, et aussitôt que l'entrée du grand port sera déblayée, elles y pénétreront, et alors, si les Russes n'ont pas encore évacué le nord, les flottes canonnant le fort Constantin d'un côté, bousculant les Russes de l'autre, cette partie de Sébastopol tombera vite en notre pouvoir.

» Pour compléter ces détails, j'ajouterai que j'ai visité quelques batteries russes; elles sont admirablement construites et pourraient servir d'ouvrage de défense. Dans l'une j'ai trouvé des problèmes de géométrie écrits en russe, quelques livres, de vieux habits, un pilon à écraser les grains de café, un casque russe au sommet duquel se trouvait plantée une chandelle, facétie d'un de nos soldats, sans aucun doute.

» Nos batteries, au contraire, ne sont protégées que par un mince revêtement de sacs à terre; les Russes l'ignoraient, car ils faisaient décrire une courbe à leurs projectiles, de façon à les envoyer au delà de nos batteries, tandis qu'en visant dans le plein neuf coups sur dix les auraient saccagées. Aux attaques de droite, que je n'ai pu visiter, nos batteries sont, dit-on, plus solidement construites. »

On écrivait au *Morning Advertiser* le 18 septembre :

« Les alliés s'occupent très-activement d'enlever les munitions des magasins de l'amirauté à Sébastopol. Tous les jours des centaines de voitures font un service; on rencontre à chaque pas de longues files de ces voitures attelées de quatre ou six chevaux, chargées de boulets, de bombes et d'autres projectiles ou de gros canons. Aussitôt que l'on aura dégarni les magasins, on minera ces vastes bâtiments, on les détruira; toutes les fortifications du sud de la ville doivent être rasées. Quant aux édifices publics et aux maisons particulières de la ville même de Sébastopol, très-peu sont habitables; les Russes ont mis le feu à tous : les Français, qui ont entrepris de faire la police à Sébastopol, n'ont pas tardé à s'y installer; ils sont dans les églises, qui ont échappé presque toutes, et dans ce qui reste de salles les plus vastes des grandes maisons.

» Des cafés ont été improvisés en ville, et les soldats qui ne sont pas de service y jouent aux dominos. Dans les rues principales, les musiques du 5e et du 46e régiment exécutent des airs français et anglais que viennent écouter et applaudir des centaines de soldats anglais entrés dans la ville avec des permissions et sans fusils. Malgré les ravages du siége, il est aisé de voir que cette ville était belle : les principales rues sont larges, pavées et régulières, avec de belles maisons en pierres de taille de chaque côté; on voit là un raffinement et un confort que l'on ne rencontre pas dans la partie turque de Constantinople. Il y a çà et là de beaux jardins, et sur les balcons de plusieurs maisons sont encore des pots de fleurs. La gaieté et l'entrain du soldat français animent les ruines et font oublier les horreurs du siége. Du reste, on ne voit en ville ni Turcs ni Sardes.

» Le redan est maintenant une vaste ruine; mais quelques-unes de ses parties ont encore un aspect imposant et fier, beaucoup de canons ne sont pas démontés et une grande partie des défenses est restée debout; on y circule très-librement : il y a là un petit détachement anglais qui laisse tout le monde passer : c'est le chemin que l'on prend pour aller visiter Sébastopol. Les braves marins qui composaient la brigade navale sont retournés en grande cérémonie à Kazatch et Balaklava, pavillons et drapeaux en tête et beaucoup d'entre eux montés sur des mulets. Les alliés, tout en recueillant les munitions russes de l'amirauté de Sébastopol, ne négligent pas les leurs : des individus compétents examinent soigneusement les projectiles anglais et français que l'on retrouve en ville, et l'on garde ceux qui sont encore en état de servir. »

En débrouillant cette immense dévastation, on ne tarda pas à reconnaître qu'elle n'était pas aussi complète qu'on l'avait cru primitivement. L'église cathédrale était assez bien conservée pour qu'on pût y célébrer, le 16, un *Te Deum* solennel. Dans l'impossibilité où l'on était d'opérer la métamorphose de ce monument, on lui laissa son caractère grec, ses images byzantines et des ornements en contradiction avec le nouveau culte auquel il allait être consacré. Ce fut devant les autels au pied desquels on avait maintes fois demandé leur défaite que les alliés rendirent grâces à Dieu de leur victoire.

Quelques parties des fortifications furent trouvées intactes. Les Russes n'avaient pu compléter leurs préparatifs pour faire sauter le fort Saint-Nicolas : bien que les flammes eussent ravagé l'intérieur, les ouvrages en pierre ne paraissaient pas avoir souffert, et les ouvrages en terre du côté de la mer étaient dans un état parfait. La poudrière du fort de la Quarantaine avait sauté, et cependant la face qui regardait la mer n'était nullement détériorée. Les cinq docks avec la machine à vapeur qui les alimentait avaient échappé à la destruction.

« Les ennemis, avait dit le prince Gortschakoff, ne trouveront dans Sebastopol que des *ruines ensanglantées;* » il abandonnait toutefois un materiel et des approvisionnements considérables. Une commission anglo-française, constituée pour en opérer le recensement, inventoria :

4,000 bouches à feu;
407,314 boulets,
101,755 projectiles creux;
24,080 boites de mitraille,
262,182 kilogrammes de poudre;
470,000 cartouches à balles en bon état, et 160,000 cartouches à balle avariées pour fusils et carabines;
80 voitures dites *arabas;*
1 caisse d'instruments de vérification;
2 machines à souffler pour fonderie;
26 soufflets de forge et autant d'enclumes;
100 madriers bons à faire des planches,
400 poulies de différentes grandeurs;
200 kilogrammes de fil de fer;
8,000 feuilles de tôle et 7,000 de fer-blanc;
8,000 feuilles de tôle faible pour boîtes à balles;
150 flasques et 200 cuves en fonte;
20,000 kilogrammes d'étain et 60,000 de cuivre rouge;
800 kilogrammes de clous ordinaires et 200 de menus clous;
1 très-grande quantité de bois de sapin;
200 barils de brai et goudron, et 150 de matières à peinture;
1 mètre cube d'ocre rouge et un d'ocre jaune;
200 ressorts et chaînettes en cuivre;
12 balances;
6 cuisines en fonte;
150 pièces de machines de toutes sortes;
3,000 kilogrammes de petites chaudières pour l'hiver, restes d'une



Nous sautons aussitot de l'autre côté des gabions et sacs de terre, et nous voilà dans la plaine à courir comme des lièvres.

machine à vapeur de 220 chevaux, ayant appartenu à un steamer brûlé par les Russes;
12 meules à aiguiser;
6 yoles, sans compter les embarcations qui restaient pour le service du port;
500 billes de bois de gaïac;
200 pièces de bois de mâture, mesurant 100 mètres cubes;
180 pièces de bois pour mâture d'embarcations;
100 vergues en mauvais état;
12 mâts de perroquet;
12 chouquets;
400 ancres de corps morts;
90 ancres de différentes grandeurs;
40 espars;
300 outils;
730,000 kilogrammes de fer en barre et acier;
50 grappins et petites ancres;
2,000 manilles pour ancres;
100 caisses en fer ayant contenu de l'huile;
100 chaînes d'ancres;
52,000 kilogrammes de vieux cuivre de doublage;
60,000 kilogrammes de vieux cordages;
2 vieux grelins;
300 caisses à eau;
25,000 kilogrammes de cordages neufs de différentes dimensions:
8 grandes chaudières en cuivre, pesant environ 50,000 kilogrammes;
50,000 kilogrammes de vieux cuivre;
5,000 kilogrammes de chevilles en cuivre;
80,000 kilogrammes de vieux fer;
6 grosses cloches et 10 petites;
350 lits d'hôpital;
600 pliants, dessins, livres et objets de la même nature;
2 caliornes pour la machine à mâter;
3 grandes pompes pour les bassins et 3 chaudières en fer pour ces pompes;
2 machines à vapeur de trente chevaux et une machine de seize chevaux à haute pression pour les bassins;
2,000 tonneaux de charbon de terre en poussière;
3 grues en fer fixées sur le quai, une sur la rive et 13 dans les magasins;
1 machine de douze chevaux pour une manutention;
2 machines à draguer hors de service;
2 grandes pompes pour vider les réservoirs des bassins;
1 pompe hydraulique à main;
1 machine pour une boulangerie;
1 machine de vingt chevaux, à haute pression;

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

6 statues en marbre;
2 sphinx et un grand bas-relief.

VIVRES.

Pain.	11,000	sacs (500 tonneaux).		
Farine.	3,700	—	150	—
Orge.	100	—	9	—
Blé noir.	1,300	—	117	—
Avoine.	200	—	18	—
Millet.	600	—	54	—
Blé.	240	—	20	—
Pois.	5	—	1 1/2	—
Blé en grain.	50	quartiers.		
Viande salée.	480	barils (60 tonneaux).		

« Les troupes de Votre Majesté Impériale ont défendu Sébastopol jusqu'à la dernière extrémité; mais il était impossible d'y tenir plus longtemps en raison du feu d'enfer qui pleuvait sur la ville. Les troupes passent sur le côté du nord, après avoir d'abord repoussé complétement, dans la journée du 8 septembre, six assauts sur sept que l'ennemi a livrés à la partie ouest et au faubourg Karabelnaïa; il n'y a eu que le bastion Korniloff dont il ait été impossible de l'expulser.

» Les ennemis ne trouveront dans Sébastopol que des ruines ensanglantées. »

Le prince Gortschakoff ajoutait le 11 :

« Nous avons fait sauter une grande partie des fortifications de la partie sud de Sébastopol.

» Les ennemis commencent à paraître par groupes peu nombreux au milieu des ruines de la ville.



Le prince Gortschakoff.

CHAPITRE XIII.

Situation des Russes après la prise de Sébastopol. — Dépêches du prince Gortschakoff. — Lettre d'Alexandre II. — Ordre du jour à l'armée du Midi et aux troupes russes de terre et de mer en Crimée.

Que faisaient cependant les Russes, dont on se partageait les dépouilles opimes?

Nous connaissons le rapport officiel du prince Gortschakoff. Toutes les communications qu'il envoya à son gouvernement eurent le même but : celui de trouver des circonstances atténuantes aux résolutions qu'il avait prises.

Il disait, le 8 septembre, à midi, dans une dépêche : « L'ennemi reçoit presque journellement de nouveaux renforts. Le bombardement continue avec une violence inouïe; notre perte a été de plus de 2,500 hommes dans ces vingt-quatre heures. »

Il envoyait le même jour, à dix heures du soir, cette dépêche dont nous avons déjà cité la dernière phrase :

» Nous avons transporté dans la partie nord de la place tous les blessés qui étaient restés dans la partie sud lors de l'assaut du 8.

» Les alliés ont laissé entre nos mains, comme prisonniers, un officier supérieur, dix-sept officiers subalternes et cent soixante soldats. »

Acceptant sans contrôle les affirmations de son généralissime, le czar fit immédiatement parvenir à ses troupes vaincues cette missive, propre à réveiller leur ardeur religieuse et patriotique :

« La défense de Sébastopol, qui s'est prolongée si longtemps, et qui est peut-être sans exemple dans les annales militaires, a attiré sur elle l'attention non-seulement de la Russie, mais de toute l'Europe. Dès son origine, elle a mis ses défenseurs au même rang que les héros qui ont le plus illustré notre patrie.

» Dans le courant de onze mois, la garnison de Sébastopol a disputé à un ennemi puissant chaque parcelle du territoire de la patrie qui entoure la ville, et chacune de ses entreprises a été distinguée par des actes de la plus brillante bravoure. Le bombardement opi-

niâtre renouvelé quatre fois, et dont le feu a été appelé infernal à bon droit, a ébranlé les murs de nos fortifications, mais n'a pu faire chanceler ou diminuer le zèle et la persistance de leurs défenseurs. Ils ont combattu l'ennemi ou sont morts avec un courage indomptable, avec une abnégation digne des soldats du Christ, sans penser à se rendre.

» En regrettant de cœur la perte de tant de généreux guerriers qui ont offert leur vie en sacrifice à la patrie et en me soumettant avec vénération au jugement du Tout-Puissant, auquel il n'a pas plu de couronner leurs actes d'un succès complet, je crois de mon devoir sacré d'exprimer dans cette circonstance, en mon nom et en celui de toute la Russie, à la brave garnison de Sébastopol, la reconnaissance la plus vive pour ses travaux infatigables, pour le sang qu'elle a répandu dans la défense de près d'une année de ces fortifications qu'elle avait élevées en quelques jours.

» Mais il y a une impossibilité même pour les héros. Le 8 de ce mois, après que six assauts désespérés eurent été repoussés, l'ennemi parvint à se rendre maître de l'important bastion de Korniloff, et le général en chef de l'armée de Crimée, voulant ménager le sang précieux de ses compagnons, qui, dans ces circonstances, n'aurait été répandu qu'inutilement, se décida à passer sur le côté nord de la forteresse, ne laissant à l'ennemi assiégeant que des ruines ensanglantées.

» Ces héros éprouvés, objet de l'estime générale de leurs camarades, offriront sans doute, en rentrant actuellement dans les rangs de l'armée, de nouveaux exemples des mêmes vertus guerrières. Avec eux et comme eux, toutes nos troupes, animées de la même foi illimitée en la Providence, du même amour ardent pour moi et notre patrie, combattent toujours et partout avec courage les ennemis qui touchent à notre arche sainte, à l'honneur, à l'intégrité territoriale de la patrie; et le nom de Sébastopol, qui s'est acquis une gloire immortelle par tant de souffrances, et les noms de ses défenseurs vivront éternellement dans le cœur de tous les Russes, avec les noms des héros qui se sont immortalisés sur les champs de bataille de Pultawa et de Borodino.

» Saint-Pétersbourg, le 11 septembre 1855.

» Alexandre. »

On peut remarquer que le czar revient encore sur les *ruines ensanglantées*. Dans une proclamation du 11 septembre, le prince Gortschakoff, soutenu par son souverain, cherche à son évacuation de nouvelles circonstances atténuantes :

Ordre du jour à l'armée du Midi et aux troupes de terre et de mer en Crimée.

« Quartier général, hauteurs d'Inkermann et environs de Sébastopol, le 11 septembre 1855.

» Vaillants camarades,

» Le 12 septembre de l'année dernière, une forte armée ennemie parut sous les murs de Sébastopol. Malgré sa supériorité numérique, malgré l'absence des obstacles que l'art militaire aurait pu lui opposer dans la ville, cette armée n'osa point l'attaquer ouvertement (*littéralement* : par une force ouverte), et entreprit un siége en règle.

» Depuis, nonobstant les moyens formidables dont disposaient nos ennemis, recevant constamment par leurs nombreux vaisseaux des renforts, de l'artillerie et des munitions, tous leurs efforts ont échoué pendant onze mois et demi devant votre bravoure et votre fermeté. C'est un fait sans exemple dans les annales militaires, qu'une ville fortifiée à la hâte, en vue de l'ennemi, puisse tenir pendant si longtemps devant une force dont les moyens d'attaque ont dépassé tout ce qui, jusqu'à ce jour, a pu être prévu dans les calculs de ce genre.

» Et avec de pareils et de si énormes moyens, après les ruineux effets d'une artillerie de dimensions colossales continués pendant neuf mois, l'ennemi, ayant eu fréquemment recours à des bombardements prolongés de la ville, en lui lançant chaque fois plusieurs centaines de mille coups, s'est convaincu de l'inefficacité de ses efforts et s'est décidé à prendre Sébastopol par un combat.

» Le 6 juin, il s'élança à l'assaut de plusieurs côtés, entra avec courage jusque dans la ville; mais vous le reçûtes avec intrépidité, et il fut refoulé sur tous les points de la manière la plus brillante.

» Cet échec le força de revenir à la continuation de son premier plan de siége, en multipliant ses batteries et en augmentant l'activité de ses travaux de tranchées et de mines.

» Depuis le jour mémorable où vous avez repoussé son assaut, il s'est écoulé plus de deux mois et demi, pendant lesquels, animés par les sentiments du devoir et de l'amour pour le trône et la patrie, vous avez disputé héroïquement chaque archine de terre, en forçant l'assaillant à n'avancer que pas à pas et à payer par des flots de sang et par une perte incroyable de ses munitions chaque toise de terrain qu'il gagnait.

» Dans cette défense opiniâtre, votre courage n'a point failli; au contraire, il s'est élevé jusqu'au plus haut degré de l'abnégation.

» Mais si votre intrépidité et votre patience n'ont pas de bornes, il en est dans la nature pour la possibilité de la défense. Au fur et à mesure qu'avançaient les approches de l'ennemi, ses batteries s'élevaient de plus près. Le cercle de feu qui entourait Sébastopol se rétrécissait de jour en jour et lançait sur ses courageux défenseurs, de plus en plus loin dans la ville, la mort et la destruction.

» Profitant de la supériorité de son feu à la plus courte distance, l'ennemi, après l'action renforcée de son artillerie pendant trente jours, qui coûtaient à notre garnison de 500 à 1,000 hommes par jour, commença ce bombardement d'enfer de ses engins en nombre infini et d'un calibre inconnu jusqu'à nos jours, qui détruisaient nos défenses, déjà réparées pendant les nuits à grand'peine et au prix de pertes considérables sous le feu incessant de l'ennemi. L'ouvrage principal, la redoute Korniloff, sur le monticule Malakoff, la clef de Sébastopol comme point dominant toute la ville, avait éprouvé des dommages considérables et irréparables.

» Continuer, dans ces circonstances, à défendre le côté méridional eût été exposer tous les jours nos troupes à un massacre inutile, et leur conservation est, aujourd'hui plus que jamais, nécessaire à l'empereur et à la Russie.

» Par ces raisons, ayant la douleur dans l'âme, mais en même temps avec une pleine conviction, j'ai résolu d'évacuer Sébastopol et de faire passer nos troupes au côté nord, tant par le pont construit à l'avance sur la baie qu'au moyen des embarcations.

» En attendant, l'ennemi voyant, le 8 septembre, à dix heures et demie, devant lui les ouvrages à demi ruinés et la tour Korniloff avec ses fossés comblés, entreprit un assaut désespéré, d'abord sur les bastions n° 2, Korniloff et le n° 3, et, après environ trois heures, sur le bastion 5 et les redoutes Relkn et Schwartz.

» De ces six attaques, cinq ont été repoussées glorieusement. Quelques uns des points attaqués, comme celui du bastion n° 3, sur lequel l'ennemi avait réussi à faire transporter par des ponts volants des canons après avoir passé de mains en mains à plusieurs reprises, nous restèrent finalement. Mais la redoute Korniloff, plus ruinée que les autres par le bombardement, fut prise par les Français, qui dirigèrent sur elle plus de 30,000 hommes, et n'a pu être reprise après les grandes pertes que nous avions éprouvées au commencement du combat; car il aurait fallu monter, au milieu des décombres et du désordre de toutes les bâtisses, une très-rude pente du monticule, et puis passer par une digue étroite par-dessus un fossé profond de l'arrière-face occupée par les Français. Une pareille entreprise aurait pu ne pas nous permettre d'atteindre le but proposé, et elle nous eût coûté sans le moindre doute des pertes incalculables.

» Cette tentative était d'autant plus inutile que, par les raisons susmentionnées, j'étais déterminé à quitter la ville. Ainsi, comme le succès de l'ennemi se bornait à la seule prise de la redoute Korniloff, j'ordonnai de n'entreprendre aucune attaque de cette redoute et de rester devant elle pour s'opposer à toute continuation de l'attaque de l'ennemi sur la ville même, ce qui fut exécuté, malgré tous les efforts des Français pour arriver au delà de la gorge de la redoute.

» A l'approche de l'obscurité, les troupes reçurent l'ordre de se retirer, d'après les dispositions prises d'avance.

» Les exemples de bravoure que vous avez donnés dans cette journée, vaillants camarades, ont fait naître chez l'ennemi même une telle estime, que, malgré l'observation qu'il a dû faire de notre retraite par l'explosion de nos mines (*littéralement :* caveaux à poudre), effectuée par nos troupes au fur et à mesure qu'elles abandonnaient nos lignes de défense, il ne les a non-seulement pas poursuivies en colonnes, mais il s'est abstenu même de faire agir son artillerie, ce qu'il aurait pu faire impunément.

» Vaillants camarades! il est douloureux, il est dur de laisser à l'ennemi Sébastopol; — mais souvenez-vous du sacrifice que nous fîmes sur l'autel de la patrie en 1812. Moscou valait bien Sébastopol : — nous l'abandonnâmes après l'immortelle bataille de Borodino. La défense de Sébastopol, pendant trois cent quarante neuf jours, est supérieure à Borodino. Mais une fois dans Moscou, ce fut un amas de pierres et de cendres que les ennemis conquirent dans cette grande année de 1812. De même ce n'est pas Sébastopol que nous leur avons laissé, mais les ruines enflammées de la ville, que nous avons incendiée nous-mêmes, ayant gardé l'honneur de la défense, de telle sorte que nos arrière-petits-fils pourront en transmettre le souvenir avec orgueil à la postérité la plus reculée.

» Sébastopol nous tenait enchaînés à ses murs; avec sa chute nous acquérons la mobilité, et une nouvelle guerre commence, la guerre de campagne, celle qui va à l'esprit du soldat russe. Montrons à l'empereur, montrons à la Russie que cet esprit est toujours le même qui inspira nos ancêtres dans notre lutte mémorable et patriotique. Quel que soit le lieu où l'ennemi se montre, nous lui présenterons nos poitrines et nous défendrons notre terre natale comme elle a été défendue en 1812.

» Vaillants guerriers des forces de terre et de mer, — au nom de l'empereur, je vous remercie de votre courage sans exemple, de votre fermeté et de votre constance pendant ce siége de Sébastopol.

» Je crois de mon devoir d'exprimer tout particulièrement ma reconnaissance à vos chefs courageux :

» Au général aide de camp comte Osten-Sacken, qui a commandé pendant neuf mois la garnison; aux lieutenants généraux Clépéleff, Chrouleff, Pavloff, Semiaka; aux vice-amiraux Novosilsky et Pam-

philoff; aux généraux majors Martinau, Pichetstein, Lyssenko I[er]; à l'aide de camp général Ouroussoff, Schultze, Khroustcheff, Gdavon, Sabachinsky, Scheideman; au prince Wassilchikoff et à Tottleben, tous deux à la suite de l'empereur; aux colonels Kostianinoff II, Hennerich, Gardner; aux capitaines Korine, Mikriouko, Péréléchine I[er], Péréléchine II; au lieutenant-colonel Zimmermann; aux capitaines lieutenants Mlinsky, Tchebicheff, et à tous les officiers qui ont participé au siége.

» Les limites de cet ordre du jour ne me permettent pas d'y insérer les noms de beaucoup d'autres généraux et officiers auxquels appartient plus ou moins l'honneur d'avoir participé au grand acte de la défense de Sébastopol; mais chacun d'eux a acquis des droits à la reconnaissance du souverain et de la patrie.

» Je me bornerai à nommer les principaux collaborateurs parmi ceux qui n'appartiennent pas à la garnison: le chef des officiers de l'état-major des troupes qui me sont confiées; l'aide de camp général Kotzebue; lieutenant général Serjoupowski-Buchmeyer; Ouchakoff, Boutourlin; général-major Kryjanowski. Le lieutenant général du corps des ingénieurs a rendu un service essentiel par l'excellente construction du pont sur la baie, qui a assuré la retraite des troupes.

» En exprimant ainsi la reconnaissance qu'ont méritée vos dignes chefs restés parmi les vivants, honorons, camarades, la mémoire de ceux qui sont tombés avec honneur pour la foi et la patrie sur les remparts de Sébastopol.

» Rappelons les noms immortels de Nakhimoff, Korniloff et Istomine, et adressons nos prières au Tout-Puissant pour qu'il leur accorde la paix et éternise leur mémoire comme un exemple aux générations futures des Russes! »

Le prince Gortschakoff, comme on le voit, exagère la force des alliés; mais il oublie de dire que, si leurs batteries étaient supérieures à toutes celles qu'on avait précédemment établies devant une ville, celles des Russes étaient plus considérables encore. Comparant la destruction de Sébastopol à l'incendie de Moscou, il oublie que sa position est complétement différente de celle de Rostopchin. En renversant Moscou en 1812, on enlevait aux Français un asile où ils auraient passé commodément l'hiver, pour marcher ensuite sur Saint-Pétersbourg. En abandonnant Sébastopol en 1855, on servait au contraire leurs desseins. C'était la Russie elle-même qui, faisant la besogne de ses ennemis, sacrifiait le gigantesque arsenal qu'avait préparé son ambition.

« Sébastopol, disait le prince Gortschakoff, nous tenait enchaînés à ses murs; avec sa chute, nous acquérons la mobilité, et une nouvelle guerre commence, la guerre de campagne, celle qui va à l'esprit du soldat russe. » Toutefois, loin de marcher en avant, on aurait pu croire qu'il se disposait à soutenir un nouveau siége, car il ne s'occupa d'abord qu'à se retrancher dans la partie septentrionale où il s'était réfugié.

Les principales fortifications de cette partie sont la batterie Constantin, le fort Catherine, le fort Soukaïa, le fort Severnaïa, le fort du Nord, qu'on nomme également fort Constantin, ou de l'Etoile.

La batterie Constantin, établie sur une presqu'île allongée, protége à la fois l'entrée de la rade et une petite baie dont les quais sont occupés par des magasins et autres établissements militaires. En remontant la côte, on rencontre le fort Catherine, auquel aboutissait le pont de bateaux par lequel la garnison opéra sa retraite; puis le fort Soukaïa ou des Poules, composé d'un ouvrage élevé qu'entoure du côté de la terre un fossé profond, d'un bastion et d'une grande batterie barbette construite en pierres de taille. Sur un des revers de ce fort se trouvent encore de vastes établissements militaires, et derrière eux un sentier tortueux monte vers le fort Severnaïa. Bâti en pierres de taille, il a deux rangs de casemates et une batterie barbette supérieure. Il offre, du côté de la rade, l'aspect d'un carré long, arrondi à ses angles, et terminé par deux tours polygonales. Il est au pied du fort de l'Étoile, qui couronne de ses bastions, de ses courtines à angles saillants, un plateau élevé d'environ cent mètres au-dessus du niveau de la mer.

Etablie dans ces ouvrages, qu'elle se mit à consolider activement, la garnison de Sébastopol se reliait par sa gauche à deux divisions campées autour des ruines d'Inkermann. Deux autres divisions gardaient les hauteurs de Mackensie; huit autres étaient échelonnées sur les plateaux escarpés qui dominent les vallées de la Tchernaïa, de Baïdar et du Belbeck. Leurs lignes s'étendaient jusqu'à Aï-Todor, aux sources de la rivière Chouliou, qui tombe à Tchorgoun dans la Tchernaïa. Elles gardaient les routes de Simphéropol et de Batchiseraï, quartier général de Liprandi.

Des détachements spéciaux maintenaient les communications de la principale armée russe aux trois autres corps stationnés en Crimée.

Quatre régiments de dragons et deux régiments de cavalerie de la garde étaient à Simphéropol sous le commandement du général Schabelski.

La brigade combinée de uhlans Raischoff, la division des uhlans de réserve aux ordres du baron Korff, et la brigade de hussards du 6[e] corps, formant ensemble quatre régiments de 800 chevaux chacun, étaient en observation devant Eupatoria.

Huit régiments de dragons des divisions Wrangel et Montrésor, à l'effectif de 1,200 chevaux chacun, avaient leur aile droite à Kaffa et leur aile gauche à Arabat.

40,000 hommes gardaient Pérécop.

CHAPITRE XIV.

Opérations dans le haut Belbeck. — Obstacles matériels qui s'y opposent — Renseignements fournis par le prince Gortschakoff. — Lettre d'un [illegible] — Retraite des alliés. — Dispositions des Tartares à leur égard. — Culture du tabac. — Les femmes de Crimée.

Pour débusquer les Russes de leurs positions et les contraindre à livrer bataille ou à évacuer définitivement la Crimée, il fut décidé dans le conseil de guerre des alliés qu'un corps d'armée chercherait à tourner l'aile gauche ennemie, tandis qu'un autre, placé à Eupatoria, intercepterait les communications de Simphéropol à Pérécop.

La meilleure route pour marcher sur Simphéropol, tourner la gauche des Russes et les prendre à revers, était celle de Kaffa; mais il eût fallu couper l'armée en deux. Tandis qu'une moitié serait restée à Sébastopol et dans le camp qui couvrait la place, l'autre moitié aurait dû être embarquée à Kamiesch pour être transportée à Kaffa, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la Crimée, et aurait été exposée aux accidents de mer, fréquents et graves dans cette saison. Dans tous les cas, après avoir pris terre, elle aurait été obligée de traverser cent ou cent vingt kilomètres d'un pays ruiné, d'opérer seule, sans pouvoir ni recevoir aucune assistance de la flotte, ni s'appuyer sur l'armée de Sébastopol.

La route d'Aloutcha à Sébastopol, qui prend son point de départ à moitié chemin, à peu près, entre Kamiesch et Kaffa, n'offrait pas moins d'inconvénients, parce qu'elle compensait l'amoindrissement de la distance par de plus grandes difficultés de terrain. Elle obligeait de même l'armée d'expédition à une longue marche, pendant laquelle cette armée ne pouvait recevoir aucun appui des autres forces alliées, dont elle se séparait complétement.

Enfin, l'absence de toutes ressources dans le pays et l'impossibilité de transporter des vivres pour toute une expédition dont la durée pouvait se prolonger empêchaient le maréchal de songer aux routes de Kaffa et d'Aloutcha.

Dans cette situation, le maréchal Pélissier résolut de chercher par la montagne une voie plus ardue et plus laborieuse, mais plus courte, et qui lui permît de maintenir son armée d'opérations toujours reliée à l'armée d'occupation de Sébastopol, de rester en communication assurée avec cette armée, qui lui formait une solide réserve, et avec le camp, nécessaire à ses approvisionnements. En conséquence, le premier corps, commandé par le général de Salles; le deuxième corps, sous les ordres du général Mac-Mahon; les highlanders, la garde royale et deux divisions anglaises, la brigade noire et la brigade jaune piémontaises, douze bataillons ottomans commandés par Osman-Pacha, et les chasseurs d'Afrique se réunirent sur les bords de la Tchernaïa. Le maréchal Pélissier descendit dans la vallée, et par ses ordres de fortes reconnaissances furent poussées dans la direction du haut Belbeck.

Les détails de ces mouvements, qui demeurèrent sans résultat, sont dénués d'intérêt et d'une aridité qu'augmentent les noms barbares des petites localités que visitèrent successivement les troupes alliées. On en peut juger par cet extrait du journal du prince Gortschakoff:

« Contre le flanc gauche de nos positions de défense, l'ennemi a commencé depuis le 15 septembre à concentrer des forces considérables auprès du village d'Ourkousta, poussant en même temps des incursions par détachements assez forts d'infanterie sur la crête de montagne vis-à-vis de la vallée de Baïdar; ainsi, par exemple, le 19 septembre, l'infanterie ennemie se dirigea en deux colonnes sur Ouzenbaschik et Koukoulouza, et occupa une partie des hauteurs jusqu'à ce dernier village. Ce mouvement, comme il est à supposer, avait pour but de masquer la construction de la route à laquelle il travaillait à partir d'Ourkousta.

» Du poste sur la Yaïal, nos avant-postes rapportent que l'adversaire, en forces assez considérables, se trouve sur la côte méridionale; ses bandes détachées parcourent les villages environnants et s'y livrent au pillage.

» En général, d'après l'observation des campements ennemis, l'effectif des troupes postées sur la Tchernaïa peut être évalué à environ 50 à 60,000 hommes.

» Le 22 septembre, à sept heures du matin, l'ennemi se porta en deux colonnes sur Markoul et Yéni-Sala; mais accueilli sur le premier point par une compagnie du régiment de chasseurs de Krémentchoug, et sur le second par un bataillon du régiment d'infanterie de réserve de Smolensk, il fut repoussé et se retira. En même temps deux bataillons d'infanterie ennemie avec des chasseurs d'Afrique attaquèrent le village de Koukoulouza; la chaîne du régiment d'infanterie de Smolensk qui s'y trouvait se replia sur Yandjou. Dans la soirée du même jour, le village de Koukoulouza fut réoccupé par nous et mis en état de défense.

» Le 23 septembre, l'adversaire continua la construction de la route sur la passe des hauteurs et parvint à descendre de notre côté. A sept heures du matin, environ huit bataillons d'infanterie ennemie, descendant des hauteurs d'Ouzenbaschik, obligèrent nos avant-postes à se replier sur le village d'Aï-Todor. »

Dans les derniers jours de septembre, les Russes abandonnèrent leurs positions de Koukoulouza et de Markoul, au pied des montagnes qui ferment au sud-est la vallée de Baïdar, pour se concentrer autour des défilés situés au nord. Ils commencèrent un fort à Fots-Sala, point où plusieurs ruisseaux, descendant des montagnes voisines, se jettent dans le Belbeck. Ils établirent des batteries pour commander le défilé où passent à la fois la rivière et deux routes, dont l'une conduit directement par Alhand et Kurtchuk-Sioren à Batchiseraï, tandis que l'autre va rejoindre dans la direction d'Airgoul la route de Simphéropol. Des retranchements furent en outre élevés entre Alhand et Kurtchuk-Sioren, d'un côté et de l'autre, entre Airgoul et Kermentschik, pour défendre le passage sur les deux routes, si le défilé de Fots-Sala venait à être forcé.

Les alliés maniaient plus souvent la pioche que le fusil. Les Russes esquivaient le combat, mais on avait à lutter contre les accidents d'un sol bouleversé par les révolutions terrestres. Des rochers à pic, des ravins, des montagnes ou des abîmes retardaient la marche des troupes. Toutefois, dans les premiers jours d'octobre, quatre divisions françaises avaient pénétré dans la vallée du haut Belbeck. Le correspondant de la *Presse d'Orient* lui écrivait du col de Kardonn-Bell, le 3 octobre :

« Du col de Kardonn-Bell, 3 octobre.

» ... Nous sommes établis tout au fond de la vallée de Baïdar, à cinq kilomètres au plus du Belbeck, près d'un coude qu'il fait pour se diriger au nord-ouest. Nos quatre divisions, bien organisées, bien approvisionnées et sûres d'elles-mêmes, attendent impatiemment le moment de courir à l'ennemi. Les Russes ne sont pas loin de nous, du reste. Toutes les gorges en sont garnies; on voit beaucoup de canons sur notre route. Mais nos rudes soldats ne se laissent pas arrêter par de tels obstacles. Quand le maréchal aura jugé l'heure favorable, nous passerons. En tout cas, nous avons ordre d'être toujours prêts. L'ennemi se tient sur la défensive.

» Nos troupes travaillent constamment aux routes pour l'artillerie. Cela va vite; mais quelles routes! Dans certains endroits nous avons des pentes de 1/20e; cela va même jusqu'à 1/12e. Le chemin sera rude, mais on passera. »

« Le 4 octobre, dit le prince Gortschakoff, le seul général dont les rapports aient été publiés, l'ennemi, au nombre de 8 bataillons et 5 escadrons, descendit en cinq colonnes, précédées de tirailleurs, vers le village de Karlou. Après une courte escarmouche, le général-major Milton, qui commandait notre avant-garde, rassembla ses troupes dans une position avantageuse près de Youkary-Aïrgoulou; le soir, l'adversaire se retira sur la passe des montagnes, laissant ses postes sur les hauteurs près de Karlou, et nos troupes reprirent leurs anciennes positions.

» Les 6 et 7 octobre, les alliés, au nombre de 6 à 7 bataillons avec 2 escadrons, s'avancèrent jusqu'au village de Karlou et occupèrent celui de Koukoulouza, ainsi que les hauteurs qui le séparent de Karou et d'Adym-Tchokrak.

» Le 8 octobre, l'ennemi effectua une reconnaissance forcée de la rive gauche du Belbeck; le nombre des bataillons descendus ce jour-là de la passe s'élevait environ à douze. Deux d'entre eux, avec 4 pièces de canon, qui avaient passé la Chouliou, furent accueillis par la légion grecque de l'empereur Nicolas Ier et contraints de se retirer vers Aï-Todor.

» Le 9 octobre, les alliés, en même nombre que la veille, sortirent de Koukoulouza, et, après une escarmouche entre leur chaîne de tirailleurs et les nôtres dispersés sur les hauteurs de la rive droite du Belbeck, refoulèrent notre avant-garde et occupèrent le village de Yéni-Sala. En même temps, l'infanterie ennemie, qui occupait les hauteurs de Karlou, descendit en partie vers Adym-Tchokrak et en partie se posta sur les versants qui descendent vers Fots-Sala; quant aux troupes restées sur la passe de la montagne, après avoir, au signal d'une fusée, levé leur camp, elles se formèrent en colonne et se tinrent prêtes à agir.

» Le général-major Tétérevnikoff, qui commandait notre avant-garde, se replia sur Youkary-Aïrgoulou; quant à l'adversaire, après avoir cessé vers midi la fusillade, il disposa son infanterie près de Yéni-Sala et de Fots-Sala, sur la rive gauche du Belbeck; sa cavalerie, forte de 12 escadrons, resta derrière l'infanterie. »

A cette date, un officier français mandait des bords du Belbeck au *Mémorial de la Loire* :

« Depuis quelques jours nous avançons si rapidement et nos séjours sur le même emplacement sont si courts, qu'il m'est impossible de vous donner beaucoup de détails. Nous avons traversé avec assez de difficultés la chaîne de montagnes qui sépare le bassin du Belbeck de celui de la Tchernaïa. On a dû ouvrir des routes pour le passage de l'artillerie pour permettre à nos approvisionnements d'arriver. Tous ces travaux nous ont arrêtés jusqu'au 9 octobre.

» Les Russes ont toujours cédé leurs positions devant nos tirailleurs. Aujourd'hui ils se sont arrêtés sur les hauteurs de la rive droite du Belbeck, et semblent vouloir nous y attendre pour ne pas perdre leurs communications avec Simphéropol.

» Les divisions d'Autemarre, Paté et d'Aurèle et la division de cavalerie du général Morris sont dans la vallée, en avant du village de Yanghen et autres dont j'ignore le nom; nos avant-postes vont jusqu'au Belbeck, que nous allons bientôt franchir. La 4e division du 1er corps occupe la crête des montagnes, de la rive gauche de la Choumla jusqu'au-dessus de Tchorgoun, et nous met ainsi en communication avec la droite des Sardes. »

Des démonstrations qui n'amenèrent aucun engagement eurent lieu pendant les jours suivants.

« Le 10 octobre, les alliés firent une reconnaissance sur toute l'étendue de la ligne de notre flanc gauche, depuis Schouh, par Karlou et le long du Belbeck, jusqu'aux villages de Gavry et de Makhouldour. Une partie des troupes ennemies (et nommément 10 bataillons et 12 escadrons) qui occupait Fots-Sala traversa le Belbeck; l'infanterie avait déjà commencé à gravir les hauteurs opposées; mais, apercevant notre avant-garde en position, près d'Aïrgoulou, elle retourna vers le Belbeck, et vers les quatre heures de l'après-midi rentra dans ses campements de Yéni-Sala et Fots-Sala.

» Afin de s'opposer à ces tentatives et de ne pas permettre à l'ennemi de se répandre dans le haut Belbeck pour profiter des ressources de ce canton que la guerre n'a pas encore ruiné, l'aide de camp général prince Gortschakoff renforça l'avant-garde en la soumettant au commandement du général d'artillerie Soukhozannetk, commandant du 3e corps d'infanterie, auquel il donna ordre de faire un mouvement offensif contre l'ennemi occupant Yéni-Sala.

» En exécution de cet ordre, pendant la nuit du 12 au 13 octobre, nos dragons, sous le commandement du lieutenant général Montrésor, se portèrent d'Odlou-Sala à Stiliou, et au point du jour continuèrent leur mouvement sur Gavry par Tatar-Osman-Kioï. Afin de détourner l'attention de l'ennemi, l'avant-garde avait eu ordre de s'avancer de Youkary-Aïrgoulou sur Fots-Sala et Yéni-Sala, et le détachement du lieutenant général Ouschakoff de se porter sur le flanc de l'ennemi par Albata et Otartchik.

» A la pointe du jour, lorsque ces dispositions commencèrent à s'exécuter, nos avant-postes s'aperçurent que l'ennemi levait ses campements et se retirait en toute hâte. Après midi les alliés, suivis par les dragons et les Cosaques, remontèrent sur la passe de la montagne. Notre avant-garde s'établit sur la rive droite du Belbeck, ayant ses avant-postes à Yéni-Sala. »

Ce qui déterminait la retraite des alliés, c'était l'impossibilité d'emporter des positions inaccessibles, où des forces imposantes étaient concentrées. En outre, elles les menaçaient de trois côtés, au centre en partant de Youkary-Aïrgoulou, sur le flanc gauche en partant de Tatar-Osman-Kioï, et sur la droite en partant d'Albata. Les troupes alliées abandonnèrent donc la vallée du haut Belbeck et se retirèrent sur la crête qui sépare cette vallée de celle de Baïdar. Elles y attendirent trois divisions sardes et une division anglaise, qui devaient les rejoindre sous les ordres des généraux Alphonse de la Marmora et Cameron, mais dont la marche fut contremandée.

Un retour offensif fut tenté le 20. A trois heures de l'après-midi, seize bataillons descendirent des versants qu'ils occupaient et s'avancèrent vers les villages de Karlou et d'Adym-Tchokrak; mais, après y avoir passé la nuit, ils retournèrent sur la crête dont nous venons de parler.

Plusieurs marches et contre-marches du même genre terminèrent cette expédition. La saison s'avançait; les averses et les brumes devenaient de plus en plus fréquentes; les routes étaient fangeuses et impraticables quand on en trouvait, et la plupart du temps on n'en trouvait point. La contrée ne présentait aucune ressource; il fallait apporter du camp les vivres et les fourrages. Et puis, comment livrer bataille à une armée massée sur des hauteurs abruptes? comment transporter de l'artillerie au milieu des rochers et des ravins? Le maréchal Pélissier rappela sagement le corps expéditionnaire à ses quartiers de la Tchernaïa et ajourna les opérations au printemps de 1856.

Un des officiers qui prirent part à l'expédition dans le haut Belbeck, se consolant philosophiquement de ses fatigues inutiles, écrivait quelques jours plus tard à la *Presse d'Orient* :

« Quoique nous ayons trouvé des obstacles infranchissables de ce côté-là, et que notre campagne n'ait servi qu'à nous faire exactement connaître la position de l'ennemi, je ne suis pas fâché d'avoir fait cette promenade militaire. La vue des populations tartares par les villages desquelles nous avons passé est un spectacle assez curieux pour qu'on ne regrette pas la perte de quelques journées. La première fois que nous avançâmes dans la vallée de Baïdar, les habitants furent effrayés, et beaucoup d'entre eux prirent la fuite. Cette fois, au contraire, ils se sont montrés fort apprivoisés. Comme ils ont vu que, loin de leur faire la moindre offense, nous cherchions à les rassurer, ils ont déposé toute crainte et n'ont songé qu'à nous être agréables. Cette manière d'agir leur a été très-avantageuse, car ils nous ont vendu des œufs, des poules, du laitage, des légumes, des fruits, etc. Dans les premiers moments ils nous ont vendu tout cela à des prix

très-raisonnables; mais le gain les ayant mis en appétit, ils ont doublé les prix du soir au lendemain.

» L'exemple de quelques-uns a excité l'émulation de beaucoup d'autres; toutefois, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, la concurrence n'a pas amené la baisse, et ces bons Tartares, comme s'ils s'étaient donné le mot, nous ont vendu leur marchandise à un taux de plus en plus élevé. D'après ce qu'on lit de leurs ancêtres, je m'attendais à voir des gens actifs, pleins de pétulance et de vivacité : il faut qu'ils aient bien dégénéré, car leur physionomie et leur allure ne décèlent qu'indolence et fainéantise. Accroupis sur le seuil de leurs maisons, ils passent des journées entières à fumer lentement le chibouq; aussi est-ce vers la culture du tabac que sont tournés leurs principaux soins : les terrains les mieux cultivés sont couverts de cette plante, et une multitude de perches, placées horizontalement sur des fourches, servent de point de suspension à d'innombrables guirlandes de feuilles de tabac qui sèchent en plein air. Leurs habitations ont un aspect de misère et de malpropreté qui fait mal au cœur. Les plus aisés ont pourtant des tapis, dont on voit par moments quelques échantillons tendus au soleil; mais quels tapis! ils doivent dater pour le moins du temps du roi Mithridate, et ils dureront, sous forme de haillons, jusqu'à la fin des siècles.

» Leurs femmes se sont montrées un peu plus farouches que les hommes, et ce n'est, pour ainsi dire, qu'en fuyant qu'elles osaient jeter un regard sur nous. A la vérité, ce procédé était plutôt une affaire de décorum qu'une marque d'aversion, et quand elles pouvaient nous regarder sans être aperçues, elles nous contemplaient avec beaucoup de curiosité. Leurs grands yeux noirs, à prunelles de feu, nous eussent fait désirer de les voir s'humaniser un peu; mais, avouons-le en toute humilité, elles ont été peu touchées de nos lorgnades, et nos galants troupiers n'ont pas eu de triomphe à célébrer de ce côté-là. Nous les avons trouvées aussi inaccessibles que les Russes, mais non pas pour les mêmes raisons. Ces derniers, ainsi que je vous l'ai déjà écrit, nous ont apparu sur l'extrémité d'un rocher taillé à pic, sur lequel, je ne dis pas des hommes, mais des chèvres, auraient beaucoup de peine à grimper. Il y a bien par-ci par-là quelque étroit passage, mais quatre hommes et un caporal suffiraient pour en défendre l'accès à une armée tout entière. »

CHAPITRE XV.

Eupatoria. — Nouvelle de la prise de Sébastopol. — Arrivée du général d'Allonville. — Reconnaissance du 25 septembre. — Combat de Koughil (29 septembre). — Ordre du jour du maréchal Pélissier. — Lettre du général Camou au général d'Allonville. — Le 4e de hussards. — Rapport du prince Gortschakoff.

L'expédition d'Eupatoria fut plus heureuse ou du moins plus brillante

Le gouverneur de cette ville, le muchir Ahmed-Pacha, jugeait prudent de se tenir sur la défensive. La garnison, forte de 35,000 hommes seulement, était réduite à l'inaction, et ses détachements ne pouvaient s'aventurer au loin de peur d'être enveloppés par des forces supérieures. Du reste, grâce aux travaux de l'ingénieur français Fervel, la place était en état de soutenir un siége.

Pendant les jours qui précédèrent l'assaut, on entendit gronder comme un lointain tonnerre les détonations du bombardement. Elles cessèrent tout à coup; mais des lueurs pareilles à celles d'une aurore boréale rougirent l'horizon du côté de Sébastopol.

Le 9 septembre, un brick turc chargé de bois et arrivant de Kamiesch fut jeté à la côte par une violente bourrasque; mais l'équipage fut sauvé, et les naufragés, sans tenir compte du péril auquel ils venaient d'échapper, mirent pied à terre en s'écriant : « Sébastopol est pris! » Le 12, à cinq heures du soir, mouillèrent en rade les vapeurs anglais le *Firebrand*, le *Curaçao*, le *Gladiator* et le *Sphinx*. M. Riskallah, chirurgien de l'état-major britannique, attaché à l'armée ottomane, se rendit immédiatement à bord pour servir d'interprète, et accompagna chez Ahmed-Pacha les capitaines Inglefield et Hastings, qui confirmèrent officiellement la nouvelle de la grande victoire. Des salves d'artillerie retentirent aussitôt, quoique le soleil fût couché, et le vaisseau turc le *Mukaddemi-Khaïr*, qui entrait au port en ce moment, fit feu de tous ses canons.

L'allégresse publique augmenta le 22 septembre, quand on vit débarquer sous le commandement du général d'Allonville les 6e et 7e régiments de dragons, le 4e de hussards, et une batterie à cheval. Ranimée par ce renfort, l'armée ottomane se disposa à combattre vaillamment les Russes et à concourir avec zèle au plan général des alliés, dont le corps d'Eupatoria devait constituer l'extrême gauche.

Le général d'Allonville ne perdit pas un moment. Dès le 24 septembre, pendant la nuit, il sortit de la place avec deux régiments français, quatre bataillons français et une batterie sous les ordres de Rustan-Pacha et de Séfer-Pacha (comte Koscielski), trois régiments de cavalerie égyptienne et ottomane, une batterie et un bataillon de tirailleurs, et des bachi-bouzoucks commandés par Sibley-Bey.

L'expédition s'avança entre la mer et le lac Sasik, et au point du jour elle apercevait les troupes russes postées sur le versant d'une colline. Il s'en détacha des tirailleurs, que Sibley-Bey reçut l'ordre de charger. Soutenus par des lanciers turcs et des batteries de campagne, les bachi-bouzouks s'élancèrent vaillamment; mais il n'y eut qu'une décharge de quelques coups de fusil, car l'ennemi se retira sur le sommet de la colline vers Saki aussitôt que les pièces de campagne ouvrirent le feu.

La colonne expéditionnaire fit un mouvement en avant; mais un épais brouillard couvrit tout le théâtre de l'action, et il fallut faire halte. Vers huit heures, le soleil reprit sa force et dissipa le brouillard. Les troupes continuèrent leur route; les bachi-bouzoucks marchèrent de nouveau en tête; l'infanterie turco-égyptienne en trois colonnes était appuyée par sa cavalerie et ses pièces, ainsi que par la cavalerie et l'artillerie françaises.

La division russe, forte de 2,000 hommes à peu près, et n'ayant que quelques pièces de campagne, se rangea sur la hauteur qui est à gauche de Saki, parallèlement à la crête de montagne qu'elle venait d'abandonner, et fit d'abord mine de disputer le terrain; elle lança dans les rangs de l'infanterie quelques boulets et obus; mais bientôt, vivement poursuivie par l'infanterie, elle s'arrêta sur une troisième chaîne de montagnes, environ à deux milles au delà de Saki, et laissa au pouvoir des assaillants le village qui se composait d'une ou deux maisons convenables et d'un grand nombre de misérables huttes. Les habitants étaient partis, emportant avec eux tous leurs effets et emmenant leurs bestiaux. Il y avait dans la maison du premier fonctionnaire russe des signes évidents d'un départ précipité. A onze heures du matin la colonne rentrait dans la place, après avoir brûlé des fourrages appartenant aux Russes.

Il fut arrêté qu'une autre reconnaissance serait opérée sur une plus grande échelle, d'autant plus qu'on savait qu'une forte division de cavalerie, appuyée de plusieurs batteries d'artillerie, se trouvait aux environs de Djoltchak, à 28 kilomètres d'Eupatoria.

Pour l'attaquer, les troupes alliées se partagèrent en trois colonnes :

La colonne de droite, dirigée au sud-est, se composait de deux bataillons ottomans, de quatre bataillons égyptiens et de plusieurs escadrons de carabiniers, sous les ordres d'Ahmed-Ménékli-Pacha.

Le centre était formé de douze escadrons de la division d'Allonville (6e et 7e de dragons, 4e de hussards), de la batterie Armand (artillerie à cheval), de 200 cavaliers irréguliers et de 6 bataillons égyptiens.

A la gauche marchait Ahmed-Muchir-Pacha, à la tête de 12 bataillons ottomans, de 2 batteries et de 3 régiments de cavalerie.

La première colonne, dont le mouvement était appuyé sur le littoral par deux chaloupes canonnières, alla prendre position à l'extrémité de l'isthme, entre le lac Sasik et la mer. Elle n'avait devant elle que quelques escadrons russes qu'elle contint aisément.

La seconde traversa un des bras du lac Sasik et marcha par Chiban sur Djoltchak. La troisième se porta sur le même point, désigné comme rendez-vous commun, par Oraz, Atchin et Trsech, en ruinant sur son passage tous les approvisionnements de l'ennemi.

Prévoyant les intentions des alliés, le général Korff avait lancé en avant quinze escadrons de cavalerie appuyés par une réserve de douze autres escadrons et soutenus par plusieurs batteries d'artillerie montée. Sur la gauche, il déploya six ou sept escadrons soutenus par deux batteries. Son plan était de tourner Ahmed-Pacha, qui marchait rapidement sur Djoltchak.

Vers dix heures du matin, le muchir entrait à Djoltchak, et les Russes, par un mouvement très-rapide, se portaient à sa rencontre; mais le général d'Allonville arriva au pas de course, et prit l'ennemi de flanc près du village de Koughil. Le 4e de hussards, conduit en première ligne par le général Walsin-Esterhazy, chargea les uhlans à l'arme blanche, pendant que les 6e et 7e de dragons, en seconde et en troisième ligne, les débordaient sous la conduite du général Champeron. Deux régiments de cavalerie turque et les six bataillons égyptiens soutinrent en arrière ce mouvement.

Les Russes avaient cédé à l'impétuosité de la cavalerie légère; après une première charge, ils ouvrirent leurs rangs pour livrer passage à leur artillerie. Celle des alliés y fut opposée avec un si prompt succès, que l'ennemi n'eut pas le temps de recharger ses pièces. Il s'enfuit dans un désordre dont la cavalerie française profita pour le harceler. Il laissa sur le terrain cinquante morts, parmi lesquels on reconnut le colonel Andréoski, du 18e de uhlans. On lui prit cent soixante-neuf cavaliers, dont un officier, le lieutenant Prokowitch; deux cent cinquante chevaux, trois canons, trois obusiers, cinquante lances, douze caissons et une forge de campagne avec leurs attelages.

Les Français n'eurent que trente-cinq hommes hors de combat, et les Ottomans trente au plus. MM. Pujade et de Sibert de Cornillon, l'un aide de camp, l'autre officier d'ordonnance du général Walsin-Esterhazy, furent au nombre des blessés.

Comme résultats matériels, cet engagement avait peu d'importance; mais il produisit un immense effet moral sur les troupes ottomanes, qui retrouvèrent l'ardeur qu'elles avaient montrée sur les bords du Danube. En outre, elle amoindrit l'idée qu'on s'était faite des forces que les Russes avaient dans les environs. Le village de Koughil, situé au nord-est d'Eupatoria, est près du bourg d'Aïlas, lequel est sur la grande route de Pérécop à Simphéropol, à une distance à peu près égale

de ces deux villes. On pouvait donc concevoir l'espérance de couper sur ce point les communications des Russes.

Le maréchal Pélissier annonça l'affaire de Koughil par un ordre du jour dont voici le texte :

« Soldats!

» L'avenir a un succès de plus à enregistrer. Un corps de cavalerie russe vient d'être complétement défait dans les plaines d'Eupatoria.

» Les hussards et les dragons du général d'Allonville ont pu enfin, le 29 septembre, joindre l'ennemi près du village de Koughil. Soutenu par le corps ottoman d'Ahmet-Muchir-Pacha, le général d'Allonville a lancé le 4e régiment de hussards, les 6e et 7e régiments de dragons sur la division des uhlans du général Korff, qui a été abordée à l'arme blanche avec la plus grande valeur.

» Sabrés jusque dans leurs rangs, harcelés dans leur retraite pendant plus de deux heures, les escadrons ennemis se sont enfuis dans toutes les directions, laissant entre nos mains 6 pièces de canon, 12 caissons d'artillerie, 169 prisonniers et 250 chevaux.

» Ce brillant combat, dont je félicite le général d'Allonville, fait grand honneur au 4e régiment de hussards, au 6e et au 7e régiments de dragons, à la batterie Armand de l'artillerie à cheval, ainsi qu'aux généraux Walsin-Esterhazy et de Champeron.

» C'est un beau fait d'armes dont je suis heureux d'avoir à rendre compte à l'empereur et qui inaugure dignement une nouvelle série d'opérations. »

Dans son rapport au ministre de la guerre, le maréchal fait l'éloge des généraux d'Allonville, Walsin-Esterhazy, de Champeron et du muchir Ahmet-Pacha. Le général d'Allonville reçut aussi du commandant du 2e corps d'honorables félicitations, et la lettre qui les contenait fut lue à la tête de tous les escadrons.

« Quartier général du 2e corps, le 1er octobre 1855.

» Mon cher général,

» Vous avez fait débuter de la manière la plus brillante la jeune cavalerie du 2e corps. Je vous en adresse à vous surtout, et ensuite à tous, mes cordiales et sincères félicitations.

» Le général Bosquet, toujours très-souffrant de ses blessures, me charge d'être son interprète auprès de vous et de votre brave division. Il est heureux et fier de penser que le 2e corps montre partout la même valeur et obtient partout le même succès.

» Vous avez eu l'heureuse chance et le talent d'être le premier à enlever à l'ennemi son artillerie en rase campagne.

» *Le général commandant le 2e corps,* Camou. »

Nous venons de voir le 4e de hussards aborder l'ennemi à l'arme blanche, essuyer le feu de l'artillerie russe, sabrer les canonniers sur leurs pièces avant de leur laisser le temps de les recharger, puis tomber comme la foudre sur la cavalerie du général Korff, la culbuter et la forcer à chercher son salut dans une fuite précipitée.

Nous lisons à ce sujet les lignes intéressantes qui suivent dans une lettre adressée à un officier de la garnison de Paris, dont le jeune fils, M. Eugène B., était maréchal des logis au 4e hussards. Entouré un instant par des lanciers russes, au milieu desquels son bouillant courage l'avait emporté, cet intrépide sous-officier, à peine âgé de vingt et un ans, reçut dix-huit blessures, qui ne purent l'empêcher de s'ouvrir un passage le sabre à la main, et dont, par un de ces miracles qui parfois viennent en aide aux braves, pas une heureusement ne fut mortelle :

« Eupatoria, le 8 octobre 1855.

» Vous devez être inquiet sur le sort d'Eugène; tranquillisez-vous, car il est hors de danger, et vous avez dans votre famille un nouveau membre de la Légion d'honneur.

» Eugène s'est bravement conduit dans la brillante affaire que nous avons eue le 29 septembre; il a même été trop brave, s'il est possible de le dire, et c'est ce qui lui a valu dix-huit coups de sabre ou de lance, dont par bonheur pas un n'est mortel. Je vous promets qu'avant quinze jours il sera à même de vous écrire. Il vous demandera en même temps un petit bout de ruban rouge que vous lui enverrez, j'en suis sûr, dans votre lettre avec bien du plaisir.

» Celui qui a l'honneur de vous écrire est l'ami ou plutôt le frère d'Eugène, ex-enfant de troupe au 4e hussards, comme lui fils d'officier; c'est en un mot son ancien camarade de lit et de collége, aujourd'hui officier d'ordonnance du général Walsin-Esterhazy. »

La relation officielle adressée au czar par le prince Gortschakoff blâme sévèrement le général Korff, sur lequel elle fait peser la responsabilité de la défaite :

« Le 29 septembre, à la pointe du jour, l'ennemi, en force considérable d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, sortit d'Eupatoria se dirigeant sur Tégesch.

» Nos détachements d'observation étaient ainsi disposés : le lieutenant général de Korff, avec le régiment de lanciers de Son Altesse Impériale la grande-duchesse Catherine Mikhaïlovna et la batterie légère d'artillerie à cheval n° 19, à Turpani et Orta-Mamaï, et le général-major Terpélevsky, avec le régiment de lanciers de l'archiduc Léopold, à Tégesch.

» D'après l'instruction qui avait été donnée pour le cas d'attaque de l'ennemi en forces supérieures, ces deux détachements devaient se replier, le premier sur Karagourt et le second sur Boz-Oglou.

» Le général-major Terpélevsky exécuta l'ordre; mais le lieutenant général Korff, avant d'arriver à Karagourt, ayant perdu de vue l'ennemi qui marchait à la poursuite du général-major Terpélevsky, fit halte entre Kouroulou-Kénéghèz et Koughil, fit mettre pied à terre à ses hommes, enlever les canons de leurs avant-trains, et ne disposa pas d'avant-postes en ordre convenable et à la distance nécessaire de sa position.

» Il en résulta qu'une grande partie de la cavalerie ennemie, au nombre de 2 à 3,000 hommes, faisant brusquement demi-tour à droite, parut subitement sur le flanc droit et les derrières du lieutenant général de Korff, qui n'eut plus le temps dès lors ni de se ranger en bataille ni de se préparer au combat.

» Le régiment de lanciers fut contraint de s'éparpiller et de se replier sur Karagourt en combattant. Six pièces de la batterie à cheval ouvrirent le feu à l'apparition de l'ennemi; mais cela leur fit perdre le moment opportun, et elles furent cernées et prises.

» Deux autres pièces, qui n'avaient pas tiré, purent être remises sur leurs avant-trains et emmenées au galop.

» Notre perte consiste en 150 lanciers, un officier subalterne et les six pièces avec une partie de leurs servants. »

CHAPITRE XVI.

Eupatoria. — Reconnaissance du 7 octobre. — Arrivée de renforts. — Mouvement de la garnison d'Eupatoria du 22 au 29 octobre. — Résultats obtenus. — Brillante razzia du 2 novembre. — Rapports anglais.

Dans une nouvelle reconnaissance, le 7 octobre, la division d'Allonville, six escadrons turcs et cinq batteries à cheval s'avancèrent jusqu'à vingt-huit kilomètres dans la direction d'Aïdar, sans rencontrer un seul uhlan. Ils brûlèrent des fourrages, enlevèrent cinq cents têtes de bétail et une centaine de chevaux ou de chameaux. Ainsi le rayon de sûreté d'Eupatoria était étendu ; mais la garnison était trop faible encore pour menacer sérieusement les Russes. Le général demanda des renforts, afin d'être en mesure de sonder les dispositions prises par l'ennemi sur les deux directions de Pérécop et de Simphéropol, d'inquiéter la grande ligne de communication qui unit ces deux points et d'étendre au besoin son action. On lui envoya la division d'infanterie de Failly (4e du 2e corps) et la brigade de cavalerie anglaise de lord Paget, composée des carabiniers, des 4e et 13e dragons légers, du 12e lanciers et d'un corps d'artillerie à cheval que commandait le capitaine Thomas. En même temps on lui expédia de Kamiesch des équipages de pompes mobiles et des outres propres à utiliser les rares puits de cette zone pauvre et presque privée d'eau.

Le général d'Allonville redoubla d'activité. Il sortit d'Eupatoria, le 20, avec environ trente mille hommes qui se divisèrent en deux colonnes. La première, dont la division de Failly faisait partie, vint bivouaquer à Saki après avoir longé l'isthme. La seconde suivit le bord septentrional du lac Sasik, et vint camper près du village d'Aktatschi sous la pointe orientale de ce lac. Les Russes avaient à leur opposer dix régiments de cavalerie, douze batteries de campagne et environ vingt mille hommes d'infanterie.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les bachi-bouzoucks et les Cosaques échangeaient des coups de sabre et de lance aux avant-postes. Vers dix heures les deux colonnes marchèrent sur le village de Tchebotar, dont les hauteurs étaient occupées par la cavalerie ennemie. En attendant l'infanterie française, qui s'avançait péniblement dans un terrain sablonneux, le général d'Allonville fit commencer la canonnade; mais il ne crut pas devoir livrer la bataille dans les conditions où les Russes la présentaient, ayant devant eux un ravin profond, et pouvant sans dégarnir leur centre lancer des masses contre les flancs des alliés. Il se retira vers Saki, qu'il fallut immédiatement abandonner, car les provisions d'eau étaient épuisées et les chevaux n'avaient pas bu depuis quarante heures.

La journée du 27 octobre reproduisit à peu près les mêmes phases. Le général d'Allonville partit d'Eupatoria avec vingt-quatre bataillons aux ordres du général de Failly et du muchir Ahmed-Pacha, trente-huit escadrons anglais, turcs et français, et cinquante-six pièces de canon.

Arrivé à deux heures de l'après-midi devant Saki, n'ayant devant lui qu'un rideau de Cosaques soutenus par quelques escadrons, le général d'Allonville échelonna les divisions françaises et turques par la droite en avant de Saki, la droite appuyée au grand ravin bourbeux qui aboutit à ce village, et se dirigea avec toute la cavalerie et l'artillerie à cheval sur Tchebotar, où il retrouva les Russes solidement établis derrière un retranchement défendu par trente-six pièces de 32. A l'approche de l'armée alliée, ils ouvrirent un feu qui tua quatre hommes et en blessa dix-huit.

Toute la cavalerie du général Schabelski était concentrée sur les hauteurs, d'où il fut impossible de la déloger. Dix escadrons russes se replièrent devant quatre escadrons turcs qui furent lancés contre eux. L'ennemi n'osait ou ne voulait pas s'engager, et il ne pouvait entrer dans la pensée du général d'Allonville de se laisser attirer, avec sa seule cavalerie, sur des positions défensives fortement garnies. La journée s'avançait. Le général se décida donc à rejoindre l'infanterie, et prit une solide position de bivouac, son front couvert par Saki, et ses ailes par les deux lacs voisins. Quelques bâtiments légers anglais et français, embossés près du rivage, étaient prêts à donner l'appui de leur artillerie, dans le cas où cela eût été nécessaire ; mais l'ennemi ne tenta aucune attaque.

Il était probable qu'en présence de cette démonstration les Russes réuniraient, des points occupés à proximité, leurs forces disponibles pour les faire concourir à la défense de la direction menacée. Pour mieux juger de ces forces et des dispositions adoptées par les Russes, le général d'Allonville résolut de marcher de nouveau vers l'ennemi le 28. La garde de Saki et du ravin inférieur de Tchebotar fut confiée à l'infanterie turque et égyptienne du muchir Ahmed-Pacha ; le général de Failly vint se placer avec sa division à une lieue en avant, et le général d'Allonville, avec la brigade anglaise de cavalerie de lord Paget, la cavalerie turque d'Ali-Pacha et la cavalerie française, aux ordres du général Walsin-Esterhazy, marcha dans l'est, se dirigeant entre le phare de Temesch et Djaanim-Achaya, village situé au nord de la route d'Eupatoria à Simphéropol.

Les Russes étaient toujours immobiles dans leurs positions. Leur avant-garde, commandée par le lieutenant général prince Radziwill, éluda le combat comme la veille. Après avoir tenté vainement de l'entraîner dans la plaine, le général d'Allonville se replia sur l'infanterie du général de Failly, et regagna le bivouac de Saki.

L'eau manquait complétement ; « elle manquait, dit un rapport du commandant anglais Paget, dans un rayon de plusieurs milles. » La colonne dut en conséquence rentrer à Eupatoria. « Elle avait d'ailleurs, a écrit le maréchal Pélissier, atteint le but essentiel de son opération, qui était, non d'engager une affaire à fond, mais de reconnaître les positions prises de ce côté par l'armée ennemie. » Des obstacles matériels s'opposaient à de longues expéditions, à des entreprises considérables à une trop grande distance de la place ; mais du moins le général d'Allonville avait dégagé complétement les alentours d'Eupatoria, en obligeant les Russes à retirer tous leurs postes avancés ; il avait reconnu leurs forces et les positions qu'ils conservaient, il avait étudié le terrain ; il avait ainsi assuré, fortifié sa base d'opérations, et s'était rendu compte exactement de la meilleure direction d'un mouvement, soit sur la droite, soit sur les derrières des Russes, quand le moment des entreprises sérieuses serait revenu.

Le général d'Allonville avait été prévenu qu'il existait vers El-Toch, à trente-deux kilomètres au nord d'Eupatoria, de nombreux troupeaux destinés aux approvisionnements de l'armée russe. Dans la journée du 3 novembre, il dirigea sur El-Toch le général Ali-Pacha, commandant la cavalerie ottomane, avec les irréguliers, quelques escadrons turcs, deux escadrons français et deux escadrons anglais. Lui-même sortit de la ville avec le reste des troupes françaises et anglaises pour appuyer l'opération.

La brigade de cavalerie anglaise se porta à Djoltchak, la brigade de cavalerie française à Tioumen ; la division de Failly, formant réserve, prit position entre Orta-Mamaï et Schiban.

Pendant ce temps, le général Ali-Pacha s'avança vers El-Toch, ne rencontrant que quelques Cosaques, qui s'enfuirent à son approche, bien que soutenus par une force de plusieurs escadrons.

A cinq heures du soir, Ali-Pacha fit prévenir le général d'Allonville que son opération avait réussi, et à neuf heures il rentrait à Eupatoria, ramenant avec lui 270 bœufs, 3,450 moutons, 50 chevaux, 10 chameaux et 20 voitures enlevés aux Russes.

La part que les troupes anglaises prirent à cette heureuse razzia est consignée dans les deux rapports suivants :

« A Son excellence le général commandant en chef.

» Monsieur, j'ai l'honneur d'annoncer qu'une partie des troupes alliées stationnées sous les ordres du général de brigade Ali-Pacha ont été envoyées hier au village de Tchotaï ou Djolchek, à 15 milles au nord d'Eupatoria, par suite de la nouvelle que des approvisionnements de fourrage, de bétail, etc., avaient été rassemblés sur ce point par l'ennemi.

» Les deux escadrons du 12e lanciers faisant partie de ce détachement étaient sous les ordres du lieutenant-colonel Tottenham, dont j'ai l'honneur de joindre le rapport. Vous verrez avec plaisir que cette opération a été couronnée par le succès le plus complet.

» Le reste des forces alliées ici a fait au même moment une démonstration à la droite de ce village pour distraire l'attention de l'ennemi. La brigade de cavalerie anglaise s'est avancée jusqu'à Bultschak, ayant les Français à sa droite. Le colonel Pola, du 12e lanciers, commandait, un accès de fièvre m'ayant retenu au lit depuis quelques jours ; il dit que l'ennemi n'a pas du tout paru.

» GEORGE PAGET, *brigadier général.* »

« Au brigadier général.

» Milord, j'ai l'honneur de vous annoncer que, par suite d'ordre de brigade du 1er de ce mois, je me suis rendu hier à quatre heures du matin, à la tête de deux escadrons du 12e royal lanciers, pour faire ma jonction avec les forces sous les ordres d'Ali-Pacha, qui devaient s'assembler devant le camp de la cavalerie turque.

» A la pointe du jour nous nous sommes rendus par Alchir à Tchotaï, village situé à 15 milles d'ici. La cavalerie turque était en avant, soutenue par les escadrons français et anglais. Nous sommes arrivés à Tchotaï vers onze heures et demie, et nous avons pris 1 officier du commissariat russe (à ce qu'on suppose), 1 Cosaque, environ 40 arabas et près de 3,000 chevaux, chameaux, bœufs et moutons.

» Nous avons ramené aussi trois voitures russes et un grand nombre d'habitants du village. Nous nous sommes mis en route pour rentrer à une heure et demie, après avoir incendié les villages et détruit trente grosses meules de foin. L'ennemi n'a fait aucune résistance.

» J'ai l'honneur, etc.

» W. H. TOTTENHAM,

» *lieutenant-colonel au 12e royal lanciers.* »

CHAPITRE XVII.

Expédition de Kinburn. — Détails géographiques. — Le Dniéper. — Kherson. — Nicolaïeff. — Ses monuments. — Ses chantiers. — Le Bug. — Le liman du Dniéper. — Otchakoff. — Kinburn.

Pénétré de la nécessité d'entraver le ravitaillement des troupes russes, le maréchal Pélissier n'avait pas porté seulement ses regards sur Pérécop. Il voulait atteindre les points où se concentraient leurs approvisionnements et par où passaient les renforts tirés de la Bessarabie. Avec les expéditions du haut Belbeck et d'Eupatoria coïncide une troisième expédition, dirigée vers le golfe qui sert d'estuaire au Dniéper et au Bug.

Avant de la suivre dans ses opérations, il importe de donner une description succincte des localités qu'elle menaçait.

Le Borysthène antique, le Dniéper, qu'on nomme Dnepr en russe, a près de 1,200 kilomètres du nord au sud. C'est, après le Volga, le plus puissant fleuve de l'Europe ; et pourtant il ne baigne que quatre villes importantes : Smolensk, Kiew, Ecatherinoslaw et Cherson.

De sa source, voisine de celle du Volga et de la Dvina, le Dniéper traverse jusqu'à Smolensk des marécages qui le grossissent de leurs eaux. Ce n'est qu'au-dessous de cette ville qu'il commence à devenir navigable ; mais il est pris par les glaces, dans tout son cours supérieur, de novembre en avril. A Kiew sa largeur est déjà de 1,600 pas. Vers le milieu de son parcours, il est tout à coup obstrué par 12 ou 15 rapides qui le rendent, l'espace de 70 verstes (72 kilomètres), impropre à la navigation.

Dans les hautes eaux, des barques à fond plat tirant peu d'eau peuvent descendre à travers les rochers de ces cataractes, bien que ce ne soit pas sans danger. Le gouvernement russe n'oserait pas compromettre ses approvisionnements en les y faisant passer. A Samara, les bateaux déchargent leurs marchandises, qui sont expédiées en chariots sur Alexandrowsk, où elles sont rembarquées pour continuer le voyage jusqu'à Cherson. Le gouvernement moscovite a essayé de faire sauter les rochers ; mais c'est un travail herculéen auquel il a, dit-on, déjà renoncé pour reprendre un projet de canalisation entre la Samara et la Moskowa, qui avait été depuis longtemps abandonné. Le fleuve reçoit dans son parcours un nombre prodigieux de rivières dont le volume d'eau, pour la plupart, dépasse de beaucoup celui de la Seine, de la Loire, et même du Rhône. Au-dessous de ces chutes, le Dniéper se couvre d'îles et d'îlots, et se répand sur la rive droite, où il forme d'immenses marais et des pâturages spongieux qui ne sont accessibles que pour les bestiaux.

A son entrée dans le gouvernement de Cherson, il creuse la berge à droite et à gauche, forme des canaux en impasses, et commence à se couvrir de nombreuses pêcheries où l'on prend des saumons et principalement des esturgeons, dont les œufs, convertis en caviar, sont très-recherchés par nos modernes Lucullus. On y voit aussi beaucoup de moulins et de fabriques construits sur pilotis.

Chaque année, au printemps, lors de la fonte des neiges qui ont couvert le pays pendant l'hiver, le Dniéper inonde toutes les plaines qu'il borde ; et ces inondations, jointes à celles du Bug, sont si considérables qu'elles se font sentir jusqu'à Kinburn ; la longue lagune sur laquelle cette forteresse est assise est quelquefois en partie envahie par leurs eaux bourbeuses. Au-dessous même de Cherson, le Dniéper arrive à son liman à travers un labyrinthe d'îles et d'îlots couverts de roseaux, la plupart inhabités, en se partageant en sept ou huit branches, dont la plus considérable et celle qui sert de passe porte le nom de *Bielogroulow*. La branche de Kizim, au nord, n'est plus fréquentée que par les barques. Devant Cherson, le fleuve a un mille et

demi de largeur et cinquante pieds de profondeur. La navigation du liman est fort difficile; de nombreux bancs de sable, autrefois signalés par des bouées, encombrent çà et là les passes, où néanmoins la moyenne de profondeur est de trois mètres.

En Russie, où les routes sont en général fort mauvaises et deviennent impraticables pendant la saison des pluies et des neiges, les fleuves sont un des principaux moyens de communication. Cet empire est admirablement doté sous ce rapport; il est couvert d'un réseau de voies fluviales qui pénètrent dans toutes les parties du territoire et y entretiennent des relations que la grande étendue du pays et la difficulté des chemins rendraient autrement très-rares et très-difficiles. Le Dniéper est une des routes mobiles dont l'utilité est incalculable pour l'approvisionnement des forces russes. On y charge, dans l'intérieur de l'empire, des bois, du goudron, du chanvre et toute espèce de matériel, qui descendent le cours du fleuve jusqu'à Berislaff et Cherson, et sont de là transportés en Crimée par Pérécop.

tion des bâtiments de guerre et des navires marchands. Les Juifs et les Grecs, qui sont très-nombreux dans cette ville, ont aussi leur quartier, où l'on trouve des maisons élégantes et plusieurs monuments consacrés à l'exercice des différents cultes.

Quand ce pays était occupé en grande partie par les Turcs, les Cosaques Zaporogues en parcouraient les steppes. C'était, comme on sait, une population amphibie, pratiquant la piraterie sur mer comme sur terre. Catherine II, dans la poursuite de ses projets ambitieux contre Constantinople, ayant décidé d'établir à Cherson et Nicolaïeff des ports de réserve pour Sébastopol et des équipages réguliers de marins provenant du recrutement, transporta les Zaporogues au delà du Kouban, où elle les établit forcément sous le nom de Cosaques de la mer Noire. Leurs services se trouvèrent ainsi utilisés sur une autre frontière de l'empire.

De même que Cherson, Nicolaïeff dut son élévation à Catherine II. Cette ville, dont la splendeur ne commença qu'en 1791, est située



Affaire de Kougbil.

Cherson, capitale du gouvernement de la Tauride, est à vingt kilomètres de l'embouchure. Le fleuve est large, mais parsemé de bancs de sable qui rendent l'approche de Cherson impossible pour les navires d'un fort tonnage, excepté à l'époque des grandes crues, qui ont lieu ordinairement au printemps.

Cherson était autrefois le centre du commandement de la flotte russe de la mer Noire. C'est encore une grande et belle ville, malgré le voisinage de ses deux heureuses rivales, Nicolaïeff et Odessa, qui se sont partagé ses dépouilles. L'une lui a pris la marine militaire, l'autre la marine commerciale. Sa situation sur le Dniéper empêchera que sa décadence soit jamais complète. C'est un centre où viennent aboutir tous les produits transportés sur le Dniéper, et destinés, les uns aux chantiers de construction de Nicolaïeff, les autres aux magasins des négociants d'Odessa. Son existence actuelle, comme ville de commerce, se révèle par d'immenses amas de bois de construction qu'on voit déposés sur les quais et par les nombreux magasins qui y sont également alignés. Sa grandeur passée, comme port militaire de construction, a laissé des traces dans de nombreux et vastes édifices.

Dans le quartier qu'on nomme la Forteresse, et qui est entouré de fossés et de remparts, se trouvent les hôtels des gouverneurs militaire et civil, la prison, les tribunaux, les casernes et une église où reposent les restes du prince Potemkin. Un autre quartier, qu'on appelle l'Amirauté, contient principalement les docks pour la construc-

au milieu d'une steppe, sur la rive gauche de l'Ingoul, près du confluent de cette rivière avec le Bug, l'Hypanis des anciens. Elle prospéra si vite que Daniel Clarke, qui la visita peu de temps après sa fondation, la met au-dessus de toutes les cités de la Russie méridionale et même de l'empire, à l'exception de Pétersbourg et de Moscou. Elle compte aujourd'hui 38,067 habitants et 4,998 maisons. Ses rues sont larges, régulières, généralement plantées d'arbres. Ses principaux édifices sont les casernes, à trois étages et disposées pour vingt-six mille hommes, le dépôt des cartes hydrographiques, l'observatoire d'astronomie, le musée d'antiquités, le club de la noblesse, trois bibliothèques publiques, six églises grecques, une église catholique, un temple luthérien, une synagogue juive et une synagogue karaïtique. Mais Nicolaïeff a surtout de l'importance comme port militaire. Les docks, où sont mouillés un grand nombre de bâtiments de toute grandeur et de chaloupes canonnières, ont une grande étendue; son arsenal renferme d'immenses approvisionnements de fer, de toiles à voiles, de cordages, de bois ou de goudron. Ses chantiers sont au nombre de douze, six pour les vaisseaux de ligne et six pour les bâtiments inférieurs. Six mille ouvriers y sont employés en temps ordinaire et douze mille dans les cas d'urgence.

La majeure partie des boulets, bombes et balles envoyés à l'armée russe de Crimée pendant le siége de Sébastopol avaient été confec-

tionnés à Nicolaïeff. On conduisait ces munitions sur des bateaux plats jusqu'à Cherson, où elles étaient débarquées, pour être voiturées à Pérécop par la route d'Alescki.

« Le gouvernement russe, disait M. P. Dubois dans le *Constitutionnel* du 14 octobre, a fait preuve d'une remarquable prévoyance en reléguant à plus de vingt lieues dans l'intérieur un de ses grands ports militaires. On dirait qu'il a eu le pressentiment de la prise de Sébastopol et qu'il a voulu ménager à sa marine, en cas de revers, un abri qui fût inaccessible aux vaisseaux ennemis. Le fait est que le Bug n'a pas assez de profondeur pour porter des bâtiments d'un certain tonnage jusqu'à Nicolaïeff; il n'est navigable pour les grands bâtiments de guerre qu'à partir d'un point situé bien au-dessous de Nicolaïeff et nommé Glubokoé. Mais si Nicolaïeff n'est pas abordable pour des vaisseaux ennemis venant de la mer, il n'en est pas moins en communication directe avec l'Euxin pour l'envoi des bâtiments du jaugeage le plus considérable qui puissent être construits

» Ce qui est également positif, c'est qu'on ne peut, avec des vaisseaux, aller attaquer Nicolaïeff. Cette ville ne pourrait être emportée qu'au moyen de troupes de débarquement. »

C'est à Nicolaïeff qu'a été transporté le siége de l'amirauté, autrefois placé à Cherson. L'amiral commandant habite un palais qui a appartenu jadis au prince Potemkin, et qui est situé à l'angle que forme l'Ingoul en se jetant dans le Bug. En outre, une partie de la noblesse russe a construit à Nicolaïeff et aux environs des maisons de plaisance, car le climat est sain, l'air pur, la vie matérielle facile et à bon marché dans ce gouvernement.

Derrière la ville, sur la rive du Bug, auprès d'un lieu de plaisance appelé Spassk, jaillit une source qui fournit à la ville une eau saine et limpide.

Nicolaïeff est à 427 kilomètres de Sébastopol, et à 70 kilomètres de l'embouchure du Dniéper.

Le Bug (en russe Bog), qui baigne un des côtés de Nicolaïeff, a,



Trait d'intrépidité d'Eugène B...., maréchal-des-logis au 4e hussards.

dans ses chantiers. En effet, le Bug est assez profond, même à partir de Nicolaïeff, pour porter les bâtiments de cette espèce avant qu'ils aient reçu leur armement. On sait que le poids des canons, par exemple, augmente beaucoup le tirant d'eau d'un navire.

» Ceux qu'on lance à Nicolaïeff ne reçoivent donc leurs canons et les autres pièces importantes de leur armement qu'à Glubokoë. A partir de ce point, la rivière est profonde; mais comme il existe à l'embouchure des sables qui élèvent le fond, l'usage est de transporter les bâtiments tout équipés et tout armés de Glubokoë à la mer sur des chameaux. On nomme ainsi des cadres composés d'épais madriers qui flottent comme un radeau, à la surface, et sur lesquels on pose les bâtiments. Les Russes emploient le même procédé sur la Newa pour conduire à Cronstadt les vaisseaux construits à Saint-Pétersbourg.

» Il résulte de ces dispositions que, si les flottes alliées quittaient demain la mer Noire, le jour suivant, des bâtiments de guerre russes, tout armés et prêts à la lutte contre les marines plus faibles, paraîtraient dans l'Euxin, au grand étonnement de ceux qui croiraient avoir anéanti la marine russe dans le port de Sébastopol. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque de la paix future, le gouvernement russe aura à sa disposition une flotte tout aussi formidable que celle qu'il a perdue et non moins menaçante pour l'empire turc, si les puissances victorieuses n'y mettent pas ordre.

comme le Dniéper où il verse ses eaux, un cours long, capricieux, semé de roches et de cataractes infranchissables qui le rendent impropre à la navigation; c'est, en un mot, un torrent continuel jusqu'à Novo-Petrovoskaïa et même un peu au-dessous, où il prend tout à coup une ampleur majestueuse.

A Matwiewska, à quelques kilomètres au-dessus de Nicolaïeff, il forme un coude et commence à prendre des proportions énormes. Le Dniéper, même à Cherson, ne peut lui être comparé comme volume. Il sort des forêts et des marais de la Gallicie, traverse en diagonale la Volhynie, et entre dans les steppes à Olviopol, où commence le gouvernement de Tauride. Pendant plus des trois quarts de son cours, il se répand à droite et à gauche et se forme comme deux lisières de vastes marécages, qui de prime abord lui donnent une apparente grandeur. Sa marche devient plus régulière à Vinitza.

De cette petite ville à Sokoli, dans la saison des eaux courantes, il porte des barques ne tirant que deux pieds d'eau, et de celle ci à Novo-Petrovoskaïa, sa profondeur ne permet pas aux bâtiments, c'est-à-dire aux grandes toues qui le descendent, d'en tirer plus de quatre. La crue de ses eaux, de son origine à Vinitza, est de 12 à 8 pieds; et de Soloki à Matwiewska, elle est de 14, quelquefois de 16, et à Nicolaïeff, de 8 et même 10.

Bien qu'il arrose d'un bout à l'autre de son cours des rivages très-fertiles, la navigation n'y est pas active. De tout temps il n'a jamais

porté plus de cent vingt à cent soixante tonnes par an. Comme le Dniéper, de la fin de juin à la mi-septembre il manque d'eau : et de fin de décembre, quelquefois mi janvier, il gèle et reste pris par les glaces jusqu'en mars. La longueur de son cours est évaluée à trois cents et quelques lieues. Les Cosaques colonisés sur ses bords, au nombre de sept à huit mille mâles, sont appelés Cosaques du Bog, et possèdent environ deux cent mille mesures de terre (environ cinq cent mille hectares), y compris les pâturages. On y voit aussi quelques colonies allemandes.

Les bords du Dniester, du Bug et du Dniéper furent jadis fréquentés par les Génois et les Vénitiens. Ces derniers surtout remontaient ces fleuves avec des barques, et achetaient ou échangeaient les produits des habitants contre argent comptant ou contre des produits dont Venise avait à cette époque la plus grande renommée. C'est principalement des bords du Bug que les Vénitiens tiraient ces fourrures si estimées en Italie (sousliki), très-légères et sans odeur, puis ces cires blanches si remarquables dites *cires de Venise*.

Le Dniéper est grossi par le Bug, et tous deux viennent aboutir, au nord-ouest de la Crimée, dans une espèce de golfe ou de lac maritime qu'on nomme le liman du Dniéper, et qui serait entouré de terre de tous côtés, sans un chenal étroit, d'une profondeur variable, resserré entre les pointes d'Otchakoff au nord et de Kinburn au sud.

A ces détails M. Launoy ajoute les suivants dans le *Moniteur* :

« Au centre du golfe de Kherson et sur la rive droite se trouve l'embouchure du Bug, qui, à la pointe Boudli, regardée comme sa limite, présente une largeur d'environ 6 milles 1/2. Cette largeur va en diminuant jusqu'à Nicolaïef, et varie entre 3 milles et 1 mille 1/4. A environ 7 milles 1/2 de son embouchure, le fleuve fait un coude très-marqué et se trouve étranglé entre deux pointes qui réduisent sa largeur à trois quarts de mille, et contribuent à augmenter la rapidité de son cours. Ces pointes sont défendues par des batteries placées, l'une sur la rive gauche, à Volojsk, et l'autre, sur la rive droite, près de Sviatotroitsk. C'est contre la batterie de Volojsk que les canonnières françaises et anglaises envoyées en reconnaissance dans le fleuve ont soutenu une canonnade très-vive et très-bien dirigée.

» Le Bug est encaissé : ses bords élevés et escarpés dominent les bâtiments et permettent d'établir contre eux, avec avantage, deux feux plongeants. De nombreux bancs de sable et de gros amas de roches gênent son cours et rendent sa navigation difficile, principalement dans les basses eaux. Les Russes considèrent ces obstacles comme très-avantageux pour leur établissement de Nicolaïeff, qu'ils regardent comme étant de la sorte plus à l'abri d'une attaque.

» La rive gauche du golfe de Kherson, qui se termine à la pointe de Kinburn, renferme un terrain sablonneux et inégal, couvert en certains endroits de roseaux et de grandes herbes, de petits lacs salés, de quatre grands villages, dont le dernier est celui de Viazelka, de cabanes de pêcheurs et d'un certain nombre de postes de Cosaques. Le terrain est borné au sud par deux langues de sable qui forment, l'une l'île de Tendra, ayant plus de 20 milles de long sur 2 de large, et séparée de la terre ferme par deux petits canaux d'une étendue de 200 à 250 mètres; et l'autre la presqu'île de Djarilagatche. L'île de Tendra, quoique très-basse, abrite la baie de ce nom, où les navires trouvent un mouillage excellent et d'autant plus précieux que, depuis la pointe de Kinburn jusqu'à cet endroit, sur une longueur d'environ 17 milles, on est obligé de mouiller par de petits fonds sur une côte peu abritée et où les moindres brises du large produisent une houle telle qu'il est très-difficile et souvent impossible d'accoster la terre.

» La rive droite du golfe de Kherson présente une nature toute différente. Elle est plus haute, plus avantageuse pour la culture, et renferme, indépendamment d'Otchakow, quelques points intéressants, entre autres : Adjigiole, Aleksandrowka, et surtout le gros bourg de Stanislaw, où commence la baie de Glaubok, qui se termine à la pointe de Kysim. C'est dans cette baie que stationnent les trains de bois de construction destinés aux chantiers de Nicolaïeff, et qui viennent par le Dniéper.

» Après Tendra et Djaril-Agatche on trouve, en suivant la même direction et du côté de la mer Noire, le golfe de Karkinit, célèbre parce qu'il sépare la Crimée du continent et parce qu'en s'enfonçant dans les terres vers l'est, il conduit les eaux de la mer Noire jusqu'à l'isthme de Pérécop. Il conserve à son extrémité une largeur d'environ 12 milles. Ce golfe aurait, comme position maritime et comme point stratégique, une importance énorme si on y trouvait un fond suffisant. Jusqu'à la pointe Sariboulate on rencontre encore 3 brasses d'eau; mais depuis cet endroit jusqu'à Pérécop, le fond, qui va en diminuant d'une manière sensible pendant une longueur d'environ 25 milles, s'oppose à toute navigation.

» Le liman du Dniéper forme la partie limoneuse du golfe de Kherson; c'est un vaste marécage ayant 15 milles de long sur une largeur variant de 5 milles 1/2 à 6 milles 1/4 : ce marécage est à sec l'été et couvert de prairies produisant de grands roseaux très-utiles aux habitants du pays, qui les emploient pour couvrir leurs maisons et pour se chauffer l'hiver.

» Le Dniéper, en arrivant à Kherson, abandonne son lit et se partage en neuf branches peu profondes prenant leur cours à travers l'espace marécageux qu'il rencontre en décrivant de nombreux circuits.

» Les deux principales de ces branches et les plus fréquentées sont : celle de Kizim et celle de Bielogroudow, qui présentent des fonds variant depuis 30 pieds jusqu'à 7 pieds dans les basses eaux. Les autres branches, moins profondes, sont celles de : Zburesk, Solometska, Volkofka, Podslevnage, Karabelnaïa, Malayaskaïa et Koshewaya.

» On comprend, d'après l'exposé qui précède, l'immense intérêt qu'a la Russie, dont le Dniéper arrose les plus belles contrées, à posséder l'embouchure de ce fleuve. »

Otchakoff est sur la rive droite, au sommet d'une falaise dont la pointe anguleuse porte un vieux fort génois. Une batterie de neuf pièces d'artillerie de gros calibre, récemment construite sur la falaise en dehors du chenal, le prenant d'enfilade, mais à grande portée, complétait la défense de ce côté.

La forteresse d'Otchakoff, importante pour la domination turque, fut prise, le 6 décembre 1778, par Potemkin, et la garnison, de 40,000 hommes, fut passée tout entière au fil de l'épée.

Après la conquête, il fut question de faire d'Otchakoff un lieu de quarantaine ; puis on pensa à Kinburn, et ce fut enfin, comme on le sait, à Odessa que l'édifice consacré à cette destination fut construit : c'est aujourd'hui l'un des monuments de cette ville.

Otchakoff et Kinburn ont été toutes deux témoins des premières saillies de ce courage brusque et original qui forme le caractère de Souvarow. Ennuyé des lenteurs du siége d'Otchakoff, que conduisait Potemkin, il prit soudain la résolution d'escalader les remparts sans l'ordre du général, à la tête de son régiment. Ses soldats, qu'il savait déjà passionnés, ne trahirent pas son attente ; mais le reste de l'armée, qu'il croyait entraîner, demeura calme, immobile. Souvarow n'abandonna que blessé le poste qu'il avait conquis. Pour le punir de sa témérité, Potemkin l'envoya commander à Kinburn.

Peu de temps après son arrivée, 3,000 Turcs y débarquent. Il n'avait sous sa main qu'une compagnie de soldats. Quelques autres compagnies, cantonnées à d'assez grandes distances, n'étaient pas arrivées. Pour leur en donner le temps, il se rend à l'église et fait chanter un *Te Deum*. Puis, quand il a tout son monde, il se précipite sur l'ennemi. Les Russes ne gardèrent qu'un prisonnier ; Souvarow le chargea d'aller porter à Potemkin, qui n'avait pas encore terminé le siége d'Otchakoff, la nouvelle de sa victoire.

Placée sur une langue de sable que forment les alluvions des deux fleuves, à 3 kilomètres au sud d'Otchakoff, la citadelle de Kinburn complète la véritable défense de l'embouchure du Dniéper. C'est un ouvrage à cornes, en maçonnerie, qui renferme des casernes et plusieurs autres bâtiments. Un fossé environne toutes les parties des remparts qui ne sont pas baignées par les flots. Armée sur toutes ses faces, la forteresse offrait un champ de feux couverts casematés, surmonté d'une batterie barbette. Kinburn portait le pavillon de guerre toujours arboré, et avait habituellement quarante bouches à feu, dont la moitié battait en dehors sur la mer, du sud-ouest au nord nord-ouest. La garnison était d'environ deux mille hommes, sans compter les colons militaires établis au dehors dans un village au sud et à portée du canon de la place.

CHAPITRE XVIII.

Le czar à Moscou. — Pèlerinage au monastère de Saint-Serge. — Harangue du métropolitain Philarète. — Rescrit au comte Sakrewsky. — Voyage à Nicolaïeff.

La chute de Sébastopol donnait à Nicolaïeff une importance inattendue, et quand le czar Alexandre II connut la perte du premier de ses grands ports militaires, il prit des mesures pour agrandir le second, dont il résolut d'aller surveiller les travaux en personne.

Alexandre II, auquel certains journaux supposaient des dispositions pacifiques, était, suivant des renseignements plus exacts, animé du désir de laver la tache faite à son drapeau. « J'aimerais mieux, disait-il, n'avoir plus à Saint-Pétersbourg de tuiles sur mon toit que de perdre un pied de terrain en Crimée. » Avant de quitter Moscou, où il se trouvait alors, il ordonna de compléter l'armée, de remplir les lacunes dans le corps des officiers, et de terminer l'organisation de cent quatre-vingt-dix-huit druschines ou bataillons de la milice de l'empire. Toutes les troupes régulières cantonnées en Pologne et en Lithuanie furent dirigées vers Odessa et Nicolaïeff.

Pour donner à ces entreprises la sanction de la religion, relever le moral des populations et leur prouver qu'il entendait continuer la guerre à outrance, le czar fit, le 18 septembre, un pèlerinage au monastère de Saint-Serge. Quand il fut arrivé avec l'impératrice à la montagne Klementieff, tous deux descendirent de voiture et se rendirent à pied jusqu'à la porte du couvent. Les cloches sonnèrent, et le métropolitain Philarète, s'avançant au-devant de son maître, lui dit d'un ton solennel : « Reçois du cœur de saint Serge la bénédiction de saint Serge ; entre sous la forte protection de l'intercesseur de la Russie, et va adresser par lui et avec lui la prière de foi et de confiance à la sainte Trinité. La force de la prière est la source la plus

pure et la plus féconde de la force du pouvoir et du règne. Saint Serge, qui a béni le prince Dimitri dans sa victoire sur les infidèles, qui intercéda visiblement pour la Russie dans les jours d'épreuve de l'interrègne, qui n'a pas permis que les ennemis, après avoir ravagé la capitale, s'approchassent de son temple, élève la main pour prier avec le même amour pour le czar et l'empire russe que Moïse lorsqu'il pria pour Israël; seulement ses mains ne se fatigueront jamais comme celles de l'homme d'ici-bas.

» Saint Serge voit ton amour pour lui relevé par l'humanité, et il priera avec d'autant plus de ferveur Celui qui relève ceux qui s'humilient, pour qu'il te donne sa bénédiction. »

L'empereur, l'impératrice et leur famille assistèrent au service divin religieux dans l'église de la Trinité, et parcoururent ensuite les chapelles, les catacombes, en se prosternant devant les autels et en baisant dévotement les reliques. Une d'elles fut remise au czar, afin qu'elle contribuât à fortifier l'esprit des combattants. C'était une image de saint Serge peinte sur une des planches du cercueil de ce vénérable personnage. Elle avait été portée dans les rangs de l'armée pendant les guerres des czars Michel Fédorowitch et Pierre Ier et à l'époque de 1812. L'image fut déposée devant les reliques du saint; le métropolitain Philarète s'en approcha, rappela les miracles qu'elle avait opérés, et la donna au czar en disant : « Saint Serge, tu as béni le prince Dimitri, puis les czars Michel, Pierre et enfin Alexandre Ier; vois favorablement le czar Alexandre Nicolaïewitch, qui vient te demander ta sainte image pour la montrer à son armée, comme la marque sacrée de tes prières de bénédiction et de protection.

» Ne cesse pas de prier Dieu qu'il nous pardonne nos péchés, par lesquels nous avons mérité le mal; qu'il bénisse notre très-pieux czar et son armée, et qu'il lui donne la victoire qui fera la paix et la paix victorieuse (*pobudu miro tvornsniou i pobiedonossnyi mir*). »

Cette cérémonie produisit une impression profonde sur la foule immense qui se pressait autour de la famille impériale. Les magnificences du culte et les pompes de la grandeur mondaine, combinées pour exalter les âmes, devaient exercer une irrésistible influence sur les témoins de cette scène : ils perdaient de vue l'humiliation de leur récente défaite pour rêver à l'éclat d'une lointaine revanche, que leur garantissaient à la fois la puissance terrestre personnifiée dans le czar et la religion dont le métropolitain était l'interprète.

Satisfait de l'accueil qu'il avait reçu des habitants de Moscou, Alexandre II adressa ce rescrit au comte Arsène Sakrewsky, gouverneur militaire de la ville :

« Comte Arsenii Andrééwitch,

» Depuis mon avénement au trône héréditaire, mon désir le plus ardent a été de venir visiter ma première capitale bien-aimée, où je suis né et où j'ai reçu le baptême, sous les voûtes de l'église consacrée à saint Alexis, le thaumaturge moscovite.

» En accomplissant ce désir, j'ai vu avec la satisfaction la plus vive la franche et cordiale réception qui m'a été faite par les habitants de Moscou, réception traditionnelle que les Russes ont toujours faite à leurs czars. Je vous charge d'exprimer à toutes les classes de la population de Moscou ma reconnaissance et ma bienveillance.

» Mon bonheur serait complet *si les derniers événements n'avaient pas troublé ces heureux instants.*

» Vous savez déjà, par mon ordre du jour aux armées russes, que la garnison de Sébastopol, après un siége de onze mois, après avoir accompli des prodiges de valeur et de dévouement et repoussé six assauts formidables, s'est retirée au côté nord de la ville, ne laissant à l'ennemi que des ruines sanglantes. Les héroïques défenseurs de Sébastopol ont fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

» Je considère les événements accomplis et présents comme l'expression de l'impénétrable volonté de la Providence, qui a voulu soumettre la Russie à l'heure douloureuse des épreuves. Mais la Russie a déjà été éprouvée souvent et plus durement, et Dieu notre Seigneur lui a toujours donné son aide paternelle et invisible. Espérons donc toujours en lui. Il défendra la Russie orthodoxe, qui a pris les armes pour la défense de la bonne cause, la cause du christianisme.

» Je suis réjoui de recevoir journellement des preuves que vous êtes tous prêts à sacrifier fortune, famille et la dernière goutte de votre sang pour le maintien de l'intégrité de l'empire et l'honneur de la patrie.

» C'est dans ces sentiments et ces actes patriotiques que je trouve force et consolation. C'est en m'unissant indissolublement de cœur avec mon fidèle et noble peuple que je répète, confiant en la protection et la grâce divines, les paroles de l'empereur Alexandre Ier : « Là où est le droit, là aussi est Dieu! »

» Je reste pour toujours votre bienveillant empereur,

» Alexandre.

» Moscou, 20 septembre 1855. »

Parti de Moscou le 20 septembre, avec les grands-ducs Nicolas et Michel Nicolaïewitch, Alexandre II arriva à Odessa dans la nuit du 22 septembre, passa la nuit au palais du prince Woronzoff, et le lendemain il était à Nicolaïeff; il y trouva son frère le grand-duc Constantin, grand amiral de la flotte russe et inspecteur général du génie, activement occupé à faire réparer ou compléter les fortifications, avec le concours du célèbre ingénieur Totleben. Le grand-duc avait nommé un comité de construction et commandé la démolition d'ouvrages dont les entrepreneurs avaient abusé de la confiance du gouvernement. M. Wolokoff, lieutenant ingénieur à Odessa, avait été appelé pour établir autour de la ville cinq redoutes, qui devaient être armées de 360 canons. Les bataillons de sapeurs de la garde, les grenadiers des 4e et 5e corps d'armée, deux bataillons de la réserve et deux équipages des flottes avaient été mis en réquisition. Des ouvriers supplémentaires avaient été recrutés dans le pays ou amenés de Cronstadt par le grand-duc Constantin. On armait les frégates *Vilgas* et *Tiger*, récemment terminées, et l'on construisait cinq cents chaloupes canonnières, dont chacune devait porter deux ou quatre pièces à longue portée, qu'on avait fait venir de l'arsenal de Kiew.

Dans la matinée du 25 septembre, le czar, accompagné des grands-ducs et du commandant de l'armée du Sud, général Luders, inspecta les fortifications en construction entre le Bug et l'Ingoul. Il donna son approbation au tracé de la ligne, au choix des emplacements et loua l'activité avec laquelle avaient été poussés les travaux.

Le lendemain, il visita les hôpitaux. On lui présenta le lieutenant de vaisseau Dorozinski, du 45e équipage de marins. Au moment de l'évacuation de Sébastopol, un sous-officier avait inutilement essayé de mettre le feu à une mine. Dorozinski lui enleva la mèche des mains, suivit la traînée de poudre, l'alluma et fit sauter un bastion. Atteint de fortes brûlures au visage et aux bras, il se trouvait en traitement à l'hôpital de la marine, à Nicolaïeff. Le czar le complimenta, le décora de l'ordre de Saint-Georges de quatrième classe et détacha, pour la lui donner, la croix qu'il portait.

Une grande revue fut passée le 27 septembre. On y vit manœuvrer le détachement des Cosaques de ligne de l'escorte particulière du czar, 8 bataillons de la brigade de réserve de la 10e division d'infanterie, le 2e équipage d'instruction, 6 bataillons formés des équipages de marine et 6 bataillons de la 2e division d'artillerie. Le czar se fit présenter, le 28, cent quarante-quatre officiers de la marine russe blessés à la défense de Sébastopol, s'entretint avec eux et les félicita du zèle et de l'abnégation avec lesquels ils avaient supporté les fatigues d'un aussi long siége. Il visita ensuite le dépôt des cartes, les ateliers de la marine, la caserne du corps des cadets de la marine et de la compagnie des pilotes, les magasins d'armes et de munitions. Le 1er octobre, dans le plus strict incognito, accompagné seulement de l'adjudant général Huowing, il alla inspecter les batteries construites pour défendre le liman du Dniéper.

Cependant des forces considérables ne cessaient d'être dirigées sur Nicolaïeff. Les druschines ou milices nationales, venues des provinces orientales de l'empire, se rassemblaient dans le gouvernement de Cherson. Leurs numéros d'ordre atteignaient le chiffre 43 : ainsi, à raison de mille hommes par druschine, il y aurait eu quarante-trois mille soldats réunis autour de Nicolaïeff; mais un grand nombre de ces moujiks, fatigués par de longues marches à travers des steppes impraticables, étaient restés dans les hôpitaux militaires de Tiraspol, de Balta et d'Ovidiopol. Leur effectif en hommes valides ne dépassait guère trente mille, que le czar, par un ukase du 7 octobre, incorpora dans les régiments de ligne de l'armée du Sud. Un ordre du jour du général Luders annonça aux troupes cette modification :

« Considérant les conditions actuelles de la guerre, il a plu à l'empereur d'ordonner :

» Les druschines de la défense mobile de l'empire, du premier appel, serviront à renforcer nos armées et seront attachées aux régiments, de sorte qu'elles relèveront les 3e et 4e bataillons (de chaque régiment).

» En vertu de cette disposition, 23 druschines (23,000 hommes) de Smolensk et de Moscou sont arrivées déjà pour la plupart sous mon commandement.

» Ces nouvelles troupes, appelées par la volonté sacrée de l'empereur à la défense de la patrie, se sont empressées sincèrement d'accomplir la volonté de leur souverain et en même temps de satisfaire aux sentiments qui animent tous les sujets fidèles, pour se mettre au rang des guerriers armés pour la défense de la foi, du czar et de la patrie.

» Il faut reconnaître que les druschines nous sont arrivées peu faites au métier des armes, quand on les compare à nos vieux régiments. Mais c'est à nous d'achever l'œuvre commencée, et nous l'accomplirons avec zèle et patience.

» 20 druschines (20,000 hommes) sont venues compléter les régiments de la 15e division d'infanterie, de la 11e division de réserve et de la 9e division.

» Je suis persuadé que tous, du général au soldat, accueilleront ces jeunes soldats comme des frères, des camarades et des compatriotes.

» Qu'aucune parole de moquerie ou d'humiliation ne leur soit adressée; qu'au contraire les guerriers qui ont abandonné leurs travaux paisibles, leurs familles, pour répondre à l'appel du czar, obtiennent une profonde et parfaite considération.

» Je prescris à MM. les chefs de division, de brigade et aux commandants des régiments de diriger l'instruction des milices de ma-

nière à ne pas dégoûter, par des exercices inutiles, des hommes pour lesquels la discipline militaire est chose nouvelle. Il faut rendre le service agréable aux milices; elles n'ont pas besoin de connaître à fond la théorie : il suffit qu'elles possèdent le maniement des armes, sachent exécuter les exercices des chasseurs et des tirailleurs, et surtout bien tirer au blanc. Le reste viendra quand nous en aurons le loisir.

» MM. les officiers des milices s'occuperont davantage du service. Ils ont presque tous servi et beaucoup ont vu le feu; par conséquent ils n'auront pas de peine à se rappeler le passé.

» Cet ordre sera lu devant les compagnies, escadrons, batteries et druschines réunis.

» Je suis persuadé que tous les hommes de mon corps d'armée partagent les sentiments qui m'animent, et qu'ils s'efforceront de coopérer à l'œuvre commune.

» *Le commandant de l'armée du Sud, général-adjudant,* Luders. »

CHAPITRE XIX.

Expédition de Kinburn. — Embarquement des troupes. — Composition des deux escadres. — Leur arrivée devant Odessa. — Terreur des habitants. — Lettre à ce sujet. — Départ pour Kinburn.

Dans toutes ces dispositions militaires, l'activité des Russes avait pour stimulant la nouvelle que les alliés préparaient une imposante expédition contre les ports nord-ouest de la mer Noire.

Neuf mille Français commençaient à s'embarquer le 6 octobre, sous les ordres du général Bazaine, qui fut remplacé par le général Levaillant dans le commandement de Sébastopol; le chef d'escadron Faure remplissait les fonctions de chef de l'état-major. Les corps désignés étaient les tirailleurs algériens, la 1re et la 2e division du 2e corps, le 14e bataillon de chasseurs à pied, la 1re division du 3e corps, le 95e régiment de ligne, plusieurs batteries de campagne, un détachement du génie et dix bataillons de débarquement formés par l'amiral Bruat. Le contingent anglais comprenait trois mille hommes : cinq régiments, les 5e, 17e, 20e, 21e et 89e brigades, et de mille soldats d'infanterie de marine. Le commandement en chef avait été dévolu au général Markham, qui, atteint d'une maladie à laquelle il succomba peu de temps après, fut remplacé par le brigadier-général Spencer

Les escadres françaises et anglaises appareillèrent dans la soirée du 7.

La force navale française était de quatre vaisseaux, six frégates, cinq corvettes à vapeur, quatre avisos, trois batteries flottantes, cinq bombardes, six canonnières à vapeur et six chaloupes canonnières.

Vaisseaux mixtes : *Montebello*, monté par l'amiral Bruat; *Ulm*, Labrousse; *Wagram*, Larrieu; *Jean-Bart*, Touchard, capitaines de vaisseau.

Frégates a vapeur : *Vauban*, Rocquemaurel; *Descartes*, Darricau, capitaines de vaisseau; *Asmodée*, portant le pavillon du contre-amiral Pellion, capitaine, Crosnier; *Cacique*, Guesnet; *Labrador*, Selva; *Sané*, de Laplin, capitaine de frégate.

Corvettes a vapeur : *Primauguet*, Vrignaud; *Berthollet*, de la Guéronnière; *Tisiphone*, de Montour; *Laplace*, Caboureau; *Roland*, Périgot, capitaines de frégate.

Avisos a vapeur : *Milan*, Huchet de Cintré; *Lucifer*, Beral de Sédaiges, capitaines de frégate; *Brandon*, Cloué; *Dauphin*, Robillard, lieutenants de vaisseau.

Batteries flottantes : *Dévastation*, Montaignac de Chauvance; *Tonnante*, Dupré; *Lave*, de Cornulier-Lucinière, capitaines de frégate.

Bombardes a voiles et a vapeur : *Cassini*, Baehm, capitaine de vaisseau; *Ténare*, Krantz; *Vautour*, Causse; *Palinure*, Moret; *Sésostris*, de Saly, lieutenants de vaisseau.

Canonnières a vapeur : *Alarme*, Hulot d'Osery; *Flamme*, Palasne de Champeaux; *Flèche*, Morier; *Grenade*, Jaureguiberry; *Mitraille*, Bouchet-Rivière, lieutenants de vaisseau.

Chaloupes canonnières : *Bourrasque*, Ronin; *Rafale*, Thomassy, lieutenants de vaisseau; *Stridente*, Courbet; *Meurtrière*, Lemazurier; *Mutine*, Ollivier, enseignes de vaisseau; *Tirailleuse*.

L'escadre anglaise avait en tête le *Royal-Albert*, portant le pavillon de l'amiral Lyons, ayant à bord le 17e de ligne; puis marchaient l'*Hannibal*, portant le pavillon de l'amiral Stewart et ayant à bord le 2e régiment de ligne; le *Léopard*, ayant à bord une partie du 59e de ligne; le *Sidon*, ayant à bord le complément du 59e; l'*Alger*, ayant à bord le 20e; le *Saint-Jean-d'Acre*, ayant à bord les troupes d'infanterie de marine; le *Princess Royal*, ayant à bord le 53e; l'*Agamemnon*; les vapeurs *Curaçao*, *Dauntless*, *Firebrand*, *Furious*, *Gladiator*, *Léopard*, *Odin*, *Sidon*, *Sphinx*, *Spiteful*, *Stromboli*, *Terrible*, *Tribune*, *Triton*, *Valorous*, *Vulcan*, *Arrow*, *Clinker*, *Cracker*, *Fancy*, *Moslem*, *Lynx*, *Viper*, *Wrangler*, *Beagle*, *Snake*; plus six bombardes et une douzaine de transports à voiles.

La destination de l'escadre était Kinburn; mais la brise de terre, qui soufflait avec violence, contraignit les bâtiments à prendre le large et à se séparer les uns des autres après que les deux amiraux eurent échangé le signal : « Le rendez-vous est à Odessa, à cinq milles dans le sud-est. » En effet, le 9, elles se réunissaient devant Odessa.

Des correspondances autographiées de Vienne, répétées par tous les journaux, ont prétendu que l'amiral Bruat avait expédié un parlementaire au gouverneur d'Odessa, le général comte Streganoff, pour lui demander la délivrance de tous les biens de la couronne à Odessa et dans le port, de tous les navires, des provisions, et de tous les matériaux de guerre, et la reddition du port de Prakscka et du port de la Quarantaine. L'amiral demandait, en outre, que les batteries de côte fussent démontées. Il consentait à accorder un délai de vingt-quatre heures : ces vingt-quatre heures écoulées sans aucun résultat quelconque, il allait commencer le bombardement d'Odessa. Ce récit est de pure invention. Les bâtiments alliés ne mouillaient devant Odessa, comme le déclare le contre-amiral Lyons dans son rapport officiel, que parce que les vents étaient contraires. Il ne pouvait entrer dans la pensée des puissances occidentales de ruiner une colonie cosmopolite, plus française que russe, et habitée par des négociants de toutes les nations; néanmoins l'apparition des flottes causa une effroyable panique.

On s'attendait depuis quelques jours à une attaque. « Notre commerce, dit une lettre adressée d'Odessa à la *Patrie* le 6 octobre, a eu une inquiétude, en voyant, le 1er de ce mois, deux des six vapeurs de guerre alliés qui ont exercé pendant tout l'été un blocus si sévère contre notre port, quitter leur station habituelle pour prendre le large. On attribuait l'éloignement de ces deux navires à un motif extraordinaire : on pensait qu'ils allaient à la rencontre d'une flotte ennemie formidable qui apparaîtrait bientôt devant notre ville, pour exercer probablement sur elle les ravages d'un second bombardement. La frayeur a gagné tous les esprits, personne ne peut s'en défendre : aussi le désarroi est-il général dans la ville, malgré les airs d'assurance qu'affectent de prendre publiquement les commandants et les officiers russes de la garnison.

» Si ce second malheur arrivait pour compléter la ruine de notre commerce, le beau et riche palais du prince Woronzoff serait l'édifice le plus immédiatement exposé par sa situation sur le boulevard. Nos ingénieurs militaires ont prévu ce danger autant que cela était en leur pouvoir : ils ont placé six obusiers sur une élévation qui longe le mur de séparation du jardin et du boulevard; l'épaisseur du mur a été doublée, et on y a pratiqué des embrasures pour le service d'une batterie d'artillerie volante placée dans la cour du palais; indépendamment de la grande batterie de 36 pièces construite depuis le mois d'avril, on a élevé encore, en demi-lune, une seconde batterie de 12 pièces qui domine la rade; on espère qu'elle sera assez forte pour empêcher tout navire ennemi d'entrer dans le port de guerre. »

Dès que les vaisseaux anglo-français furent en vue, le plus grand désordre régna dans la ville, que le plupart des habitants se préparèrent à évacuer. Les meubles, les objets précieux furent chargés à la hâte sur des charrettes dont la longue file s'achemina vers la porte septentrionale de la cité, et les employés de la douane augmentèrent l'encombrement en exigeant des droits pour les objets qu'on emportait. Les commerçants les moins timides enfouirent leur fonds de magasin; les bureaux de toutes les administrations se fermèrent, les officiers d'état-major galopèrent de poste en poste, pendant que des piquets de Cosaques couraient le long de la côte pour observer les mouvements de l'ennemi.

Cette vive émotion ne tarda pas à se calmer, comme le prouve le ton de ces deux lettres publiées par la *Gazette de Vienne* :

« Odessa, le 12 octobre.

» Les flottes conservent toujours la même position. Deux corps de musique ont joué hier sur les boulevards, mais ils ont attiré peu de monde. Tous ceux qui en avaient le moyen ont pris la fuite.

» Il paraît que les sons de la musique militaire ont éveillé l'attention des commandants de la flotte, car deux vapeurs se sont approchés des batteries et ont examiné les boulevards avec des lunettes d'approche. La vue journalière de la flotte y a peu à peu habitué les esprits.

» Ces jours-ci on a augmenté le nombre des pièces des batteries; on a chauffé les fours pour les boulets. Les troupes sont campées dans les rues et dans les cours des maisons. On dit que 60,000 hommes sont sur pied dans les environs d'Odessa. Nous avons ici 5,000 hommes de milices de Witepsk et Smolensk, ils feront de bons soldats, quoique leur extérieur soit repoussant. On dit qu'on cantonnera à Odessa 29,000 hommes de milice.

» Depuis longtemps le gouvernement russe a promis aux sujets des États neutres de prendre leurs grains au prix d'achat. On a pris ce grain hier dans la prévision que les approvisionnements de farine ne suffiraient pas pour les troupes qui arrivent. »

« Odessa, le 15 octobre.

» Dimanche matin, je courus au bord de la mer pour voir les flottes : elles avaient disparu, et une fumée lointaine indiquait la

route qu'elles avaient prise. Aujourd'hui les habitants qui s'étaient enfuis reviennent en foule, et les marchands retirent leurs marchandises de leurs caves pour réorganiser leurs boutiques.

» Dans la nuit d'hier, 10,000 hommes sont partis pour Otchakoff, on y a envoyé aussi plusieurs pièces de 16 et d'autres plus légères. On dit que les alliés ont débarqué à Kinburn. Cette ville ne renferme pas de maisons particulières et n'est habitée que par des militaires qui en temps de paix s'occupent à pêcher des harengs.

» Pour compléter la défense du Dniéper, qui n'est protégée qu'insuffisamment par les forts d'Otchakoff et de Kinburn, on construit actuellement en toute hâte des batteries flottantes à Nicolaïeff, mais elles ne sont pas encore terminées.

» Si les alliés parvenaient à se rendre maîtres de Kinburn, ils pourraient s'y établir et y prendre une position très-sûre. Pour les y attaquer, les Russes devraient se diriger par une langue de terre très-étroite et longue de quatre lieues, sur laquelle ils seraient exposés constamment au feu des vaisseaux ennemis. »

Ce fut dans la matinée du 14 octobre que les escadres purent faire route vers leur véritable destination. « Il était curieux, dit M. Baumes dans une lettre au *Moniteur de la flotte*, de voir l'effet de notre appareillage sur la ville. Les signaux télégraphiques ne cessaient de marcher, les Cosaques galopaient çà et là en toute hâte, la cavalerie russe, campée dans les bois, avançait au trot vers la ville. Enfin, c'était comme un de ces tableaux d'horlogerie allemande qu'anime tout d'un coup le mécanisme caché et où tous les détails sont alors mis en mouvement pour compenser le repos complet qui précédait le tintement de l'heure. »

La navigation d'Odessa à Kinburn présentait quelques difficultés pour des bâtiments d'un tirant d'eau tel que celui du *Montebello*, du *Wagram*, de l'*Ulm* et du *Jean-Bart*. La route de ces vaisseaux fut soigneusement balisée par les frégates, les corvettes et les avisos à vapeur. Le soir même les escadres étaient devant Kinburn.

CHAPITRE XX.

Débarquement de la division anglo-française. — Mouillage des escadres. — Premières hostilités. — Ordre de bataille. — Bombardement de Kinburn. — Résistance de la garnison. — Manœuvre des amiraux Stewart et Pellion. — Capitulation. — Dépêches expédiées par ordre du czar.

Les amiraux firent hisser un pavillon qui était pour la garnison une invitation à capituler. Cet appel n'ayant pas été entendu, les troupes de terre et de mer se préparèrent à exécuter les mesures concertées à l'avance.

Le lundi 15 octobre, la division anglo-française débarqua sur l'isthme de Kinburn, qui, large de 2 kilomètres environ, se compose d'une succession de dunes et de flaques d'eau salée. Le fort, parallélogramme de 400 mètres de côté, lui offrait un front bastionné avec orillons et un système de redans et de crémaillères sur les deux faces adjacentes. Le général Bazaine fit établir une première ligne de circonvallation pour barrer l'isthme. Une seconde ligne de contre-circonvallation fut entreprise à 1,200 mètres de la place, et fut achevée sous le feu de celle-ci, sans qu'il en coûtât aux travailleurs une goutte de sang. En même temps on organisait, pour protéger le point de débarquement, un vaste réduit de 900 à 1,000 mètres de développement, et l'on établissait derrière un vieux pan de mur une batterie de deux pièces de campagne.

D'après le plan arrêté entre les amiraux Bruat et Lyons, les vaisseaux de ligne destinés à combattre le fort de Kinburn devaient mouiller sur trente pieds environ et sur une ligne nord-est. Les quatre grands vaisseaux français formaient le nord de cette ligne; le *Montebello* était le quatrième bâtiment au sud, et le *Royal-Albert*, cinquième bâtiment de la ligne anglaise, était à l'extrémité méridionale de cette même ligne.

La marche des vaisseaux était éclairée par deux vapeurs.

Les trois batteries flottantes la *Dévastation*, la *Lave* et la *Tonnante* avaient ordre de se ranger sur une ligne N.-N.-O. et S.-S.-E. l'une de l'autre, au S.-O. du fort de Kinburn; les bombardes mouillaient sur une ligne E.-O., puis venaient les canonnières, et dans les intervalles laissés libres les petits vapeurs des deux escadres.

Dans l'après-midi du 15, le fort commença à tirer, et les bombardes lui répondirent par un feu de mortiers qui dura jusqu'au soir. Les projectiles ennemis n'atteignaient pas les bâtiments, tandis que les bombes anglo-françaises tombaient au milieu des ouvrages russes.

Le 16, une forte houle retarda les opérations. Les petites canonnières anglaises purent seules manœuvrer dans le courant; elles serraient la côte de près, lançaient des obus dans le fort et échappaient aux batteries ennemies par la rapidité de leurs mouvements. Dans la nuit, le vent changea. L'anniversaire du bombardement de Sébastopol (17 octobre) promettait d'être un beau jour.

Le fort présentait aux flottes trois tours bastionnées, reliées les unes aux autres par des chemins couverts. Pour les attaquer, les batteries flottantes françaises et les canonnières la *Flamme*, la *Mitraille*, la *Grenade*, l'*Alarme*, la *Flèche* et la *Rafale* se rangèrent au premier rang, en face de la principale tour. Un peu en arrière se placèrent les vaisseaux anglais, et le *Montebello*, le *Wagram*, l'*Ulm*, le *Jean-Bart*, le *Brandon*, le *Roland*, le *Milan*, le *Lucifer*, la *Tisiphone*, le *Berthollet* et le *Primauguet*.

Une troisième ligne fut formée par des canonnières; une quatrième par cinq bombardes françaises, le *Cassini*, le *Palinure*, le *Ténare*, le *Vautour* et le *Sésostris*, et six bombardes anglaises; dans l'entre-deux du *Montebello*, du *Wagram* et de l'*Ulm* venaient le *Vauban* et le *Salvador*.

Une rangée de canonnières anglaises et françaises prenait les forts à revers, appuyées par l'*Asmodée*, le *Cacique*, le *Sané*, le *Dauntless*, et autres frégates à vapeur.

Les escadres ouvrirent le feu, le 17, vers neuf heures du matin, tandis que deux compagnies de chasseurs, embusquées à 400 mètres de la place, fusillaient les canonniers russes à leurs pièces.

La garnison, composée de 100 artilleurs et du 29e régiment de ligne russe, riposta avec énergie et de toutes parts. L'eau, fouettée par ses boulets et ses obus, jaillit autour des batteries flottantes, et des canons placés en barbette furent opposés aux deux pièces de campagne de l'artillerie française. « Nous avons peu souffert, dit le correspondant du *Journal de Constantinople;* mais c'est grâce à l'habileté des chefs plus qu'à l'impuissance de l'ennemi, qui se battit en désespéré et pointa souvent fort juste. Une des batteries flottantes françaises qui causait de grands ravages servit d'objectif à son point de mire; elle était des plus rapprochées de la côte et nourrissait un feu d'enfer. *Vingt-cinq boulets* vinrent donner en plein sur ce bâtiment, *vingt-cinq boulets !*... et pourtant, lorsqu'on voulut vérifier le dégât causé, on s'aperçut que toute cette canonnade n'avait abouti qu'à enlever sur la surface des parois extérieures de la batterie une plaque de fer d'un pouce et demi de diamètre. Je n'ai jamais rien vu d'aussi prodigieux. »

A onze heures, un incendie se déclare dans la principale caserne, et des explosions réitérées forcent les artilleurs russes à quitter leurs pièces. Le feu des alliés redouble. L'amiral Stewart, sur le *Valorous*, et l'amiral Pellion, sur l'*Asmodée*, suivis de onze bateaux à vapeur, tournent la batterie d'enfilade dans la baie de Cherson, lâchant des bordées en passant. L'*Hannibal* les précède en faisant feu de toutes ses pièces. Les bombes et les boulets pleuvent sur la citadelle où éclate, à midi trente-cinq minutes, un nouvel incendie. Neuf vaisseaux de ligne et les frégates à vapeur achèvent de renverser des ouvrages déjà démantelés par les bombardes et les canonnières.

Les Russes tirent toujours, quoique comptant environ deux cents hommes tués et cinq cents blessés. Le pavillon russe, qui flottait au point culminant de la citadelle, disparaît, emporté par un boulet; mais il n'est pas remplacé par un pavillon blanc. Le gouverneur Kokonowith semble vouloir s'ensevelir sous les ruines de la place, mais la garnison est disposée à se rendre et les artilleurs abandonnent leurs canons, mis hors d'état de service.

D'un commun accord, les amiraux Bruat et Lyons font cesser le feu et arborent le pavillon parlementaire. Deux embarcations partent en même temps, l'une du *Montebello*, l'autre du *Royal-Albert*, et le lieutenant Lyons, muni des pouvoirs des amiraux, propose une capitulation qui est acceptée.

La reddition de la place eut lieu sans conditions; mais on rendit aux officiers leurs épées en témoignage d'estime pour le courage avec lequel ils avaient résisté au bombardement. On laissa les soldats emporter leurs ceinturons et des vivres, l'argenterie de l'église, les tableaux et les reliques.

Les derniers incidents de cette lutte sont racontés ainsi par un officier de chasseurs, dans une lettre au *Journal du Loiret:*

« Nous avons eu, pendant deux ou trois heures, un spectacle que bien des curieux payeraient cher. Trois batteries flottantes, sept à huit bombardes, des vaisseaux de tout rang, faisaient feu de toutes leurs batteries sur ce fort, qui répondait de son mieux, mais se démolissait à vue d'œil. L'incendie dévorait les casernes et tous les bâtiments à l'intérieur. C'est quelque chose d'épouvantable que notre artillerie.

» L'amiral Bruat, voyant tout ruiné, envoya un canot avec le pavillon parlementaire, pour sommer une seconde fois la place. Pendant les pourparlers, et lorsque le général russe répondait qu'il ne se rendrait pas, qu'il ferait sauter la poudrière, la garnison perdait contenance. Une centaine de soldats sortaient par une porte donnant sur la mer, et se présentaient à trois cents mètres de nous. Nous sommes allés au-devant d'eux et les avons amenés au général : ils ont été suivis de bien d'autres. Enfin toute la garnison est sortie, laissant seul le commandant du fort. Le général russe a fini par venir lui-même, mais mécontent. C'est un solide vieillard qui aurait tenu jusqu'au dernier de ses hommes. Il paraissait peu satisfait de ses soldats. Lorsqu'on lui a proposé des soldats russes pour aller chercher ses bagages au fort, il a répondu avec colère : « Non! non! pas des Russes! » Puis regardant à plusieurs reprises et avec curiosité mes chasseurs, il s'est écrié : « Fameux soldats! »

» Les derniers Russes arrivés avaient probablement pillé la cave, car ils étaient dans un état complet d'ivresse, et leurs bidons étaient pleins d'eau-de-vie. Il faut bien le dire, ils ont montré peu d'esprit

militaire, jetant leurs gibernes sur la route, y restant eux-mêmes abrutis par l'ivresse et couchés par terre. Chose remarquable! ce sont les plus âgés qui ont donné cet exemple. Les jeunes avaient plus de dignité.

» Au milieu de tout cela, un spectacle touchant est venu nous émouvoir. Tout à coup nous avons vu déboucher du fort une trentaine de soldats, avec presque tous les officiers de la garnison, portant les tableaux de l'église, des bannières religieuses et des coffres où étaient sans doute renfermés des ornements et des reliques. Ces hommes marchaient gravement. Les rangs de nos soldats se sont ouverts pour les laisser passer : le sentiment religieux dominait tout le monde. Sur le chemin suivi par cette procession, les Russes s'arrêtaient, baisant les tableaux du Christ aux plaies des mains et des pieds et faisant le signe de la croix. Tous ces objets ont été laissés en possession des Russes et ont été portés par eux à notre camp. »

Le soir même du 17 octobre, une dépêche télégraphique fut expédiée de Nicolaïeff par ordre exprès d'Alexandre II. Elle disait :

« D'après la situation de la forteresse de Kinburn, qui s'élève à l'extrême pointe de la flèche du même nom, sur la rive gauche du liman du Dniéper et à l'entrée même de ce liman, les communications de Nicolaïeff avec cette forteresse n'avaient lieu que par Otchakoff, et étaient entretenues au moyen de chaloupes à rames et d'un télégraphe optique marin établi à Otchakoff.

» A l'apparition des bâtiments ennemis dans le liman, les communications directes par eau avec Kinburn ont cessé. De tous les renseignements reçus avant-hier, hier et aujourd'hui d'Otchakoff par le télégraphe, il résulte ce qui suit :

« La forteresse de Kinburn, après avoir soutenu le 15 une vive canonnade et un bombardement des chaloupes canonnières, bombardes et frégates à vapeur mouillées dans le liman, y a répondu de son côté par le feu accéléré et bien dirigé de ses canons. A la tombée de la nuit, le feu a cessé de part et d'autre. Hier 16, il a été repris et a continué toute la journée, mais avec moins de vivacité. Ce matin, 17, à neuf heures, onze nouvelles frégates à vapeur et un vaisseau de ligne de 90 canons ont rallié les bâtiments déjà mouillés dans le liman, et tous ensemble ont commencé le feu horizontal et vertical le plus violent et auquel le reste de la flotte ennemie s'est associé de la mer.

» Ce feu d'enfer a continué jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi. Alors, la forteresse, dans l'intérieur de laquelle tous les édifices étaient en flammes, a cessé de tirer, et l'ennemi a discontinué ensuite son feu. A trois heures, on a vu deux chaloupes, sous pavillon parlementaire, s'approcher de la forteresse, dans laquelle, une demi-heure après, sont entrées des troupes ennemies faisant partie de celles descendues à terre. Après cela les bâtiments mouillés dans le liman se sont tournés du côté d'Otchakoff et de la batterie Nicolas situés sur la rive opposée; mais jusqu'à ce soir ils n'avaient pas encore ouvert leur feu. »

Les bâtiments qui pénétrèrent dans le golfe de Cherson pouvaient s'attendre à de nouveaux combats; mais, en vertu d'injonctions supérieures, le général Knowing, commandant d'Otchakoff, fit procéder à la destruction de toutes les fortifications qui se trouvaient à portée des bombardes anglo-françaises. Les motifs de cet acte de désespoir, si conforme aux us et coutumes moscovites, sont exposés dans une seconde dépêche, expédiée de Nicolaïeff par ordre de l'empereur Alexandre :

« 18 octobre, neuf heures et demie du soir.

» La batterie Nicolas, située sur la rive droite et à l'embouchure même du liman du Dniéper, à la pointe basse d'un promontoire, et séparée de la forteresse d'Otchakoff, qui est sur une hauteur, était exposée sans aucune utilité à la destruction inévitable si les bâtiments ennemis l'avaient bombardée, et en conséquence, nous l'avons fait sauter aujourd'hui, à six heures du matin, après en avoir retiré la garnison. A huit heures, une frégate à vapeur et une chaloupe canonnière ennemies sont sorties du liman; dix vapeurs et six chaloupes canonnières ont pénétré plus avant dans le liman.

» A deux heures de l'après-midi, deux vaisseaux de ligne à hélice de 80 et de 90 canons, se séparant de la flotte, ont fait route dans la direction d'Otchakoff; le reste de la flotte est demeuré au même mouillage qu'hier.

» Il n'y a pas d'opérations ni sur mer, ni dans le liman, ni sur la flèche de Kinburn. »

CHAPITRE XXI.

Documents français. — Ordres du jour de l'amiral Bruat et du maréchal Pélissier. — Rapport de l'amiral Bruat. — Note du *Moniteur* sur les batteries flottantes.

Les deux ordres du jour suivants célébrèrent la prise de Kinburn.

« A bord du *Montebello*, 18 octobre 1855.

» L'amiral commandant en chef félicite l'escadre du nouveau succès qu'elle vient d'obtenir. A Kinburn comme à Kertch, l'activité de tous, le zèle apporté dans l'exécution des ordres reçus, le désir de s'inspirer de la pensée du chef pour le mieux seconder, ont amené un résultat prompt et décisif qui ouvre un vaste champ aux opérations ultérieures.

» La cordiale union des deux escadres alliées, la rapidité avec laquelle la marine et l'armée ont appris à combiner leurs efforts, l'habitude qu'elles ont acquise depuis un an de concourir à un but commun, ont assuré l'heureuse issue de toutes les expéditions qu'elles ont entreprises de concert. La prise de Kinburn est un lien de plus entre les deux flottes et les vaillantes troupes qui les ont secondées.

» La date du 17 octobre sera consacrée désormais dans la marine française et dans la marine anglaise par un double souvenir. Il y a un an, les flottes alliées bravaient pendant six heures le feu des redoutables batteries de mer de Sébastopol. Hier, le fort de Kinburn et les ouvrages élevés pour défendre la passe d'Otchakoff réduits par l'artillerie, qui les foudroyait de tous côtés, acceptaient la capitulation que les amiraux leur faisaient offrir. Investis par terre et par mer, les forts de Kinburn ne pouvaient nous échapper.

» Le feu des batteries flottantes et des bombardes a tellement précipité le dénoûment de l'action, que les autres bâtiments de l'escadre n'ont pu prendre à ce glorieux combat toute la part qui leur avait été promise. Mais par la précision de leur manœuvre, par leur ardeur à se porter au feu, les canonnières, les vaisseaux, les frégates, les corvettes et les avisos à vapeur ont montré ce que l'amiral était en droit d'attendre d'eux si la lutte s'était prolongée davantage.

» Par ordre,

» *Le chef d'état-major,* E. JURIEN. »

« L'armée apprendra avec joie un nouveau succès. Les drapeaux de France et d'Angleterre flottent depuis le 17 sur les murs de Kinburn. La clef des embouchures du Bug et du Dniéper est au pouvoir des armées alliées. Cerné du côté de la mer par les escadres des amiraux Bruat et Lyons, et du côté de la terre par la division anglo-française du général Bazaine, le fort de Kinburn a capitulé après cinq heures de bombardement. Sa garnison, qui se composait de 1 officier général, 40 officiers et 1,380 soldats, en est sortie avec les honneurs de la guerre, et s'est constituée prisonnière, abandonnant dans le fort 174 bouches à feu, 25,000 projectiles, 120,000 cartouches, des poudres et des approvisionnements de toute nature.

» La journée du 17 octobre, dans laquelle la flotte et l'armée ont été si heureuses d'associer de nouveau leurs efforts pour le même but, ajoute encore à la gloire, à la renommée des armées alliées.

» Elle a terrifié les Russes, qui, dans leur désespoir, ont dès le lendemain fait sauter le fort d'Otchakoff et trois batteries rasantes qui l'entouraient. Kinburn entre nos mains devient une menace importante contre Nicolaïeff et Cherson.

» Au quartier général à Sébastopol, le 20 octobre 1855.

» *Le maréchal commandant en chef,* A. PÉLISSIER. »

Un ordre du jour spécial fut publié par l'amiral Bruat pour honorer le capitaine Touchard :

« M. le capitaine de vaisseau Touchard remet à M. d'Aboville, officier du même grade, le commandement du *Jean-Bart*, et rentre en France, où il est appelé par décision du ministre à faire partie du conseil d'amirauté.

» L'amiral commandant en chef exprime à M. le commandant Touchard toute sa satisfaction pour les services distingués qu'il a rendus pendant l'exercice de son commandement. Il n'oublie pas la part que le *Jean-Bart* a prise au combat du 17 octobre et l'empressement qu'il a mis à venir appuyer le *Montebello*.

» La tenue remarquable du vaisseau *le Jean-Bart*, la précision de ses manœuvres, l'excellent esprit de son état-major et de son équipage, font le plus grand honneur au commandant Touchard.

» L'amiral commandant en chef éprouve un véritable plaisir à lui donner ce témoignage public de son estime et de sa satisfaction.

» Au mouillage devant Kinburn. *Montebello*, le 18 octobre 1855.

» *Le chef d'état-major,* JURIEN. »

La journée du 17 octobre ne coûta aux alliés qu'une soixantaine d'hommes hors de combat. « Les manœuvres furent admirables, dit un correspondant du *Journal de Constantinople ;* elles furent accomplies avec un tel succès, qu'elles resteront dans les annales maritimes comme la preuve de ce que peuvent obtenir le sang-froid et l'audace réunis. Il faut être marin pour comprendre tout l'enthousiasme que nous ressentions en voyant l'ensemble parfait avec lequel la flotte entière exécutait les ordres des deux amiraux. »

Le rapport de l'amiral Bruat sur cette affaire est très-succinct. Sans en entreprendre le récit, il se contente d'examiner à quel concours d'efforts et de circonstances on dut la victoire. « J'attribue, dit-il, le prompt succès que nous avons obtenu, en premier lieu, à l'investissement complet de la place par terre et par mer; en second lieu, au feu des batteries flottantes, qui avaient déjà ouvert dans les remparts plusieurs brèches praticables, et dont le tir, dirigé avec une remarquable précision, eût suffi pour renverser de plus solides

murailles. On peut tout attendre de l'emploi de ces formidables machines de guerre, quand elles seront conduites au feu par des officiers aussi distingués que ceux auxquels l'empereur avait confié le commandement de la *Dévastation*, de la *Lave* et de la *Tonnante*.

» Quels que fussent les obstacles qu'une saison déjà avancée me laissât entrevoir, j'avais mis ma confiance dans le zèle intelligent des capitaines et des officiers, non moins que dans l'ardeur des équipages.

» L'émulation généreuse des deux escadres alliées, la confiance mutuelle de leurs chefs, le concours de ces vaillantes troupes auxquelles nous unit le souvenir de tant d'épreuves supportées en commun, étaient aussi à mes yeux d'infaillibles gages de succès.

» BRUAT. »

Le paragraphe ci-dessus qui concerne les batteries flottantes fut commenté en ces termes par le *Moniteur :*

« Les rapports de l'amiral Bruat sur l'attaque de Kinburn ont signalé le puissant effet des batteries flottantes ; quelques journaux avaient déjà excité la curiosité publique en décrivant les particularités de leur construction, mais ils n'ont pas dévoilé l'inventeur de cette nouvelle arme ; on apprendra avec plaisir qu'elle est due à l'initiative de l'Empereur.

» Lorsqu'au commencement de la guerre les flottes formidables de l'Angleterre et de la France mirent à la voile pour la mer Noire et la Baltique, les personnes peu initiées aux éléments de la guerre maritime crurent que ces flottes allaient renverser en un clin d'œil toutes les forteresses russes.

» L'Empereur, auquel ses études sur l'artillerie avaient rendu ces questions familières, ne s'y trompa pas ; et il fut persuadé que si les flottes russes, n'osant pas venir combattre en pleine mer, se réfugiaient à l'abri derrière les fortifications élevées à grands frais pendant la paix, les marines alliées ne pourraient presque rien tenter contre leurs murailles. Il insista même, dans une note qu'il adressa au ministre de la marine, pour que les amiraux n'engageassent qu'avec prudence leurs beaux et nombreux vaisseaux ; car, disait-il, il faut qu'à la guerre les chances soient égales. On ne peut pas hasarder contre une muraille de peu de valeur, armée de quelques bouches à feu servies par un petit nombre de canonniers, un vaisseau portant 1,200 hommes, armé de 80 canons, dont la construction a duré des années et coûté à l'Etat plusieurs millions.

» La première campagne étant venue confirmer ces prévisions, l'Empereur chercha les moyens de créer pour ainsi dire une flotte de siége, la flotte ordinaire n'étant faite que pour combattre des vaisseaux. Entrons, à ce propos, dans quelques détails.

» Un vaisseau qui porte 100 canons de gros calibre, une escadre qui en porte des milliers, produisent des effets très-prompts et très-décisifs contre des adversaires de même nature ; il n'en est pas de même contre des fortifications en maçonnerie ou en terre, parce qu'alors l'un des deux adversaires est beaucoup plus vulnérable que l'autre, étant seul exposé au danger de sombrer. Les forts de terre lancent contre les vaisseaux des boulets qui traversent leurs murailles, renversent la mâture et projettent des éclats de bois ou de fer qui mettent hors de combat un plus grand nombre de marins que les projectiles mêmes. Les boulets rougis au feu produisent encore un autre effet : s'ils s'arrêtent et demeurent logés dans la muraille ou devant un entrepont, ils échauffent graduellement le bois, et, à moins de prompts secours souvent difficiles, occasionnent un incendie qui force à abandonner le bâtiment. Des boulets de cette sorte atteignirent un de nos vaisseaux lors de la canonnade contre Odessa. Il faut ajouter que le tir de pièces placées à terre sur des plates-formes solides doit avoir plus de justesse que celui des bouches à feu mobiles sur la mer ; que le vaisseau présente un but étendu aux coups de la batterie, et que son tirant d'eau ne lui permet généralement pas de s'approcher ni de se placer comme il voudrait. Mais ce qui a rendu plus redoutable encore l'artillerie des forts, c'est l'invention qui a illustré le nom du général Paixhans, et qui consiste à lancer horizontalement, avec autant de justesse que les boulets pleins, des projectiles creux de gros calibre dont un seul, logé dans la muraille, à hauteur ou au-dessous de la flottaison, peut, en éclatant, produire une voie d'eau impossible à fermer ; un seul de ces projectiles peut donc faire couler le navire. Le même effet n'est pas produit par le passage d'un boulet ; les fibres du bois se resserrent et laissent à peine passage à l'eau par une ouverture facile à boucher.

» Avant les travaux du général Paixhans, ces bombes n'étaient guère lancées que verticalement, et si elles pouvaient, en tombant sur un navire, le traverser de haut en bas, l'incertitude du tir les rendait, en réalité, peu redoutables.

» Le but principal de l'Empereur a été de trouver un moyen de créer des navires moins coûteux, d'une construction plus facile et plus prompte que les vaisseaux, tirant moins d'eau, par conséquent pouvant approcher davantage des côtes, montés par un faible équipage, par conséquent exposant moins d'existences, et recouverts d'une armure en fer, afin que les boulets creux tirés par les canons Paixhans vinssent s'y briser comme du verre. L'objet primitif a donc été, non pas de rendre un bâtiment complétement invulnérable, mais d'annuler les effets de l'invention du général Paixhans.

» Fort de cette idée, l'Empereur ordonna des expériences qui furent exécutées sous les yeux au polygone de Vincennes. Des panneaux construits en bois, représentant une petite étendue de la muraille d'un vaisseau, reçurent des armures de dispositions et d'épaisseurs diverses ; des bouches à feu de fort calibre furent établies à petite distance, et leur tir permit de déterminer les dimensions et la nature de l'armure qui, sans charger le bâtiment d'un poids par trop lourd, suffirait à protéger la muraille en brisant ou repoussant les projectiles creux. L'épreuve montra que l'armure faisait plus encore, car elle résista à des boulets bien plus nombreux que ceux qui pourraient l'atteindre sur un même point dans une lutte très-prolongée.

» Cet élément déterminé, l'Empereur mit à l'étude un projet de bâtiment spécial d'après le programme qui suit : un seul étage de canons, peu de tirant d'eau, peu de hauteur au-dessus de la flottaison, protection efficace contre tous les projectiles, boulets pleins, boulets creux, boulets rouges et bombes. Les qualités nautiques durent être hardiment sacrifiées à l'objet qu'on se proposait, et l'Empereur donna à ce nouvel engin de guerre le nom de *batterie flottante,* pour bien indiquer que ce n'est pas un navire fait comme un autre, pour poursuivre ou éviter l'ennemi, mais une véritable batterie de siége pouvant lutter énergiquement et longtemps contre les fortifications regardées par l'ennemi comme inattaquables par mer.

» Le corps de nos ingénieurs des constructions navales fournit des hommes capables de comprendre ce projet, qui fut promptement arrêté. La batterie flottante ne dut recevoir qu'une mâture disposée pour être enlevée entièrement avant d'entrer en action, et une machine à vapeur occupant peu de place dut, en faisant mouvoir une hélice, permettre à la batterie flottante d'aller, chose essentielle, prendre sans aide la place favorable à l'action de ses pièces.

» La batterie flottante a les caractères des grandes inventions praticables et importantes, surtout parce qu'elles arrivent en leur temps. Non-seulement la machine à vapeur à hélice lui donne une faculté sans laquelle elle serait presque annulée, mais les plaques de fer qui la recouvrent n'auraient pu être façonnées et forgées comme il faut, si nos plus grandes usines n'eussent pas été munies de ces énormes marteaux que la vapeur manie aujourd'hui avec une facilité et une précision qu'on ne peut voir sans étonnement. La fabrication de ces plaques et d'autres détails de cette construction, dont il est inutile de parler, exigent même une industrie tellement avancée, qu'on peut dire qu'il se passera longtemps avant que la Russie, réduite à ses propres ressources, puisse nous imiter avec succès.

» Aussitôt que les premières épreuves de tir eurent sanctionné les idées sur lesquelles était basée la nouvelle invention et avant même que le projet fût arrêté, l'Empereur s'empressa de communiquer ses vues à notre fidèle et grande alliée. Les juges compétents, hommes de savoir et d'expérience, éprouvèrent quelque surprise, car la question était considérée comme insoluble ; mais les épreuves de tir renouvelées en Angleterre confirmèrent les résultats obtenus en France. Les deux gouvernements convinrent alors de construire chacun un certain nombre de ces batteries flottantes qui viennent de faire leur coup d'essai dans l'attaque de Kinburn. Les projectiles qui les ont frappées n'ont pu, malgré leur gros calibre, ni traverser ni même endommager leurs bordages, et elles ont ouvert dans les murailles en maçonnerie des brèches praticables.

» Ainsi, non-seulement les batteries flottantes ont, comme le désirait l'Empereur, annulé la propriété si redoutable des boulets Paixhans, qui ont produit tant d'effets désastreux à Sinope ; mais l'expérience de la guerre, comme les épreuves de Vincennes, ont prouvé qu'elles pouvaient résister à des boulets pleins. Nos navires et ceux de nos alliés, qui connaissent maintenant les propriétés de cette nouvelle machine de guerre, sauront en tirer bon parti.

» L'Empereur avait déjà donné à la France une artillerie de bataille qui a pris une grande part aux victoires de l'Alma, d'Inkermann et de Traktir ; il a encore doté la marine d'une arme qui vient seulement de faire son apparition, et dont l'avenir dira la puissance. »

CHAPITRE XXII.

Documents anglais. — Rapports du contre-amiral Lyons, du contre-amiral Stewart et du brigadier général Spencer. — Rapport russe.

Les rapports français sur l'affaire de Kinburn ne sont guère que des dépêches ; mais ceux des contre-amiraux et du général anglais sont des relations complètes, et la reproduction nous en paraît indispensable, malgré le soin que nous avons mis à fondre dans notre propre récit tout ce que fournissaient d'essentiel les documents publics ou privés.

Voici le rapport du contre-amiral Lyons au secrétaire de l'amirauté :

« A bord du *Royal-Albert*, devant Kinburn, 18 octobre 1855.

» Monsieur, ma dépêche du 6 de ce mois a dû informer les lords commissaires de l'amirauté qu'une expédition militaire et navale

allait quitter le mouillage de Sébastopol le lendemain, pour aller s'emparer des trois forts russes du banc de Kinburn, à l'entrée de la baie du Dniéper, et la dépêche télégraphique que j'ai envoyée la nuit dernière à Varna aura appris de bonne heure à Leurs Seigneuries le succès de cette entreprise. Je dois maintenant donner de plus amples détails sur la manière dont l'expédition s'est accomplie.

» J'ai donc l'honneur d'annoncer que nous sommes arrivés au rendez-vous devant Odessa le 8 octobre ; mais les vents du sud-ouest étant trop forts pour permettre un débarquement de troupes, c'est seulement dans la matinée du 14 que l'expédition a pu gagner le mouillage devant Kinburn.

» Pendant la nuit, les canonnières *Fancy*, *Boxer*, *Cracker* et *Clinker*, et quatre canonnières françaises forcèrent l'entrée de la baie du Dniéper, malgré le feu violent mais peu meurtrier du fort construit sur le banc ; et le matin suivant, les troupes anglaises, sous les ordres du brigadier général Spencer, réunies aux troupes françaises commandées par le général Bazaine, furent débarquées à trois milles au sud du fort principal. Par suite de ces opérations presque simultanées, la retraite de la garnison et l'arrivée des renforts se trouvaient interceptées.

» Sur le soir, les bombardes anglaises et françaises essayèrent la portée de leurs mortiers contre le fort principal.

» Le vent ayant de nouveau tourné au sud et la houle étant très-forte, on ne put rien faire le 16 ; mais dans la matinée du 17, une belle brise du nord et une mer unie permirent aux batteries flottantes françaises, aux bombardes, aux chaloupes canonnières, à l'*Odin*, aux bombardes *Raven*, *Magnet*, *Cawel*, *Hardy*, *Famer*, *Firm*, *Snake*, *Wrangler*, *Beagle*, de prendre leur position devant le fort de Kinburn ; leur feu avait un tel succès qu'avant midi, les bâtiments de l'intérieur du fort étaient en feu, et que le côté de l'est avait considérablement souffert.

» A midi, le *Royal-Albert*, l'*Algiers*, l'*Agamemnon* et la *Princesse-Royale*, accompagnés des quatre vaisseaux de ligne de l'amiral Bruat, vinrent mouiller en ligne devant le fort de Kinburn, circonstance rendue nécessaire par la configuration de la côte ; la précision avec laquelle ils prirent leur position dans l'ordre le plus rapproché, beaupré sur poupe, n'ayant que deux pieds d'eau sous la quille, était vraiment admirable.

» Au même moment, les frégates sous les ordres des contre-amiraux sir Houston Stewart et Pellion s'engageaient dans la passe entre Otchakoff et le banc de Kinburn et prenaient les forts à revers ; tandis que le *Saint-Jean-d'Acre*, le *Curaçao*, la *Tribune* et le *Sphinx* attaquaient la batterie du centre, et que l'*Hannibal*, le *Dauntless* et le *Terrible* dirigeaient leur feu contre celle de la pointe du banc.

» L'ennemi cessa bientôt de répondre à notre feu écrasant, et, bien qu'il ne donnât aucun signe annonçant l'intention de se rendre, l'amiral Bruat et moi nous comprîmes qu'une garnison qui s'était si bien défendue contre une force aussi supérieure méritait tous les égards ; nous donnâmes donc le signal de cesser le feu ; nous hissâmes le pavillon parlementaire, et nous envoyâmes à terre une sommation de se rendre, qui fut acceptée par le gouverneur major-général Kokonovitch; la garnison, composée de 1,400 hommes, sortit avec les honneurs de la guerre, et, déposant ses armes sur le glacis, se constitua prisonnière de guerre. Elle sera embarquée demain à bord du bâtiment de Sa Majesté *Vulcan*.



Les rangs de nos soldats se sont ouverts pour les laisser passer. Le sentiment religieux dominait tout le monde.

» Les pertes à bord des flottes alliées sont très-légères ; il n'y a eu que deux blessés à bord des bâtiments de Sa Majesté. Je crains que les pertes de l'ennemi, tant en morts qu'en blessés, ne soient très-considérables.

» Nous avons trouvé dans les trois forts, qui ont eu beaucoup à souffrir de notre feu, 81 canons et mortiers en batterie et un ample approvisionnement de munitions.

» Ce matin l'ennemi a fait sauter les forts de la pointe d'Otchakoff, qui étaient armés de 22 canons; et nous apprenons par un déserteur polonais, qui s'est échappé pendant la nuit dans un canot, que le commandant appréhendait une attaque de nos bombardes qui auraient détruit non-seulement les forts, mais encore les édifices.

» Je n'entrerai pas dans le détail des opérations de l'escadre commandée par le contre-amiral sir H. Stewart, qu'il a si bien exposées dans la lettre que j'ai l'honneur de joindre à mon rapport, et par laquelle Leurs Seigneuries verront que j'ai reçu de lui en cette occasion, comme dans toutes les autres où j'ai été assez heureux pour l'avoir sous mes ordres, cette précieuse assistance qu'on doit attendre d'un officier d'un mérite aussi distingué et aussi généralement reconnu. Qu'il me soit permis de joindre mon témoignage au sien en faveur de tous les officiers, et spécialement du lieutenant Marryat et M. Brooker, qu'il recommande à l'attention bienveillante de Leurs Seigneuries.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

» Ce serait une chose difficile que de signaler en particulier le mérite des officiers qui sont sous mes ordres, car tous se sont admirablement conduits ; mais je prends la liberté de rappeler que les mêmes officiers de la marine et de l'artillerie qui étaient à bord des bombardes lors de la chute de Sébastopol se trouvent au milieu d'eux, et que, dans cette circonstance comme dans les précédentes, ils ont été sous la direction du capitaine Wilcox, de l'*Odin*, et du capitaine Digby, de l'artillerie navale.

» Je ne puis m'empêcher de dire que je crois exprimer l'opinion de toute la flotte en disant que, dans cette affaire comme dans celle de Kertch, l'habileté et l'activité infatigable de cet excellent officier, celle du capitaine Spratt, du *Spitfire*, et de ceux qui étaient sous ses ordres leur ont valu nos félicitations les plus cordiales et méritent d'être mentionnés d'une manière toute particulière.



L'amiral Bruat.

» Je n'ai pas besoin de dire que mon collègue si distingué l'amiral Bruat et moi avons vu avec un plaisir infini nos escadres respectives agir de concert comme une seule et même flotte.

» J'ai l'honneur, etc.

» Edmund Lyons. »

A la pièce précédente est annexé le rapport adressé par le contre-amiral Stewart au contre-amiral sir Edmund Lyons :

« A bord du *Valorous*, dans la baie du Dniéper, le 18 octobre 1855.

» Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer qu'en exécution de vos ordres, j'ai arboré mon pavillon sur la frégate à vapeur de Sa Majesté le *Valorous*, dans l'après-midi du 14, immédiatement après l'arrivée des escadres alliées au banc de Kinburn, et guidé par le capitaine Spratt, du *Spitfire*, j'ai été prendre position à l'entrée de la baie du Dniéper, et là, avec la division de bateaux à vapeur sous mes ordres, *Valorous*, *Gladiator*, *Fancy*, *Cracker*, *Grinder*, *Boxer*, *Clinker*, et avec ceux sous les ordres de mon collègue le contre-amiral Odet-Pellion, nous nous sommes tenus prêts à forcer l'entrée du Dniéper, afin d'empêcher autant que possible tous renforts d'être jetés dans les forts de la pointe de Kinburn et de couper la retraite à la garnison, si elle la tentait.

» A neuf heures du soir, j'ai ordonné au lieutenant Joseph Marryat, du *Cracker*, de prendre à bord M. E. Brooker, du *Spitfire*, et de tâcher de déterminer de concert avec lui le cours du canal difficile par lequel nous devions passer, et de disposer des bouées du côté du sud, les Français s'étant chargés d'en disposer du côté du nord.

» J'ai ordonné à M. Thomas Potter, maître du *Furious*, de se rendre avec deux embarcations du *Tribune*, et protégé par le *Cracker*, de chercher le banc du côté du nord, et, à son retour, de tâcher de disposer une bouée en vue du banc de la pointe de Kinburn, afin d'assurer l'entrée du canal.

» Aussitôt que le signal convenu a été donné pour cette opération, j'ai envoyé le *Fancy*, le *Boxer* et le *Clinker* dans la baie du Dniéper, avec ordre de mouiller de manière à protéger le flanc droit de nos troupes en cas de débarquement, et de se préoccuper surtout de ce soin tant qu'il serait possible que l'ennemi les menaçât.

» Pendant la nuit, le contre-amiral Odet-Pellion envoya les canonnières françaises dans le même but. Le lendemain, à la pointe du jour, j'eus la satisfaction de voir toutes les canonnières françaises et anglaises mouillées sûrement au nord-est du fort de Kinburn et sans avaries, bien que l'ennemi eût ouvert sur elles, à leur passage, un feu de mousqueterie et d'artillerie. Notre principal but était donc rempli.

» Pendant que j'avais encore de grands doutes sur l'espace dans lequel les bouées avaient pu être placées pour les plus gros navires, le lieutenant Marryat et M. Brooker, à dix heures du matin, vinrent

m'annoncer que le travail était terminé, et que ce dernier officier était tout prêt à piloter l'escadre.

» Le désir empressé de ces officiers de me communiquer personnellement leur rapport sur la difficile navigation du Dniéper mérite tous mes remerciments, et la bravoure avec laquelle le lieutenant Marryat a conduit le *Cracker* pour cet objet, sous le feu continuel des forts et des batteries, a excité l'admiration de tous les témoins oculaires.

» Nous étions prêts alors à avancer et nous attendions, selon vos ordres, le signal de l'attaque générale.

» Voici l'ordre de la marche des navires : *Valorous*, portant mon pavillon; *Furious*, *Asmodée* (français), *Cacique* (français), *Sidon*, *Léopard*, *Sané* (français); *Gladiator*, *Firebrand*, *Stromboli*, *Spitefull*. A midi nous sommes entrés dans le canal; chaque navire lâcha une bordée aux batteries de la pointe et au fort de Kinburn. Le lieutenant Marryat, du *Cracker*, nous a admirablement pilotés.

» Si l'ennemi avait continué sa défense des batteries du banc, le *Sidon*, le *Léopard*, le *Sané* et le *Gladiator* avaient l'ordre de rester en face de ces batteries jusqu'à ce qu'ils les eussent fait taire. Mais le feu ennemi ayant été éteint par celui des navires que vous aviez placé à l'ouest du banc, et par ceux de notre escadre en passant à l'est, cette mesure n'a pas été nécessaire. Toute la division a continué sa marche dans le canal et a mouillé devant le fort Nicolaïeff et la pointe Otchakoff.

» Pendant ce temps, les quatre canonnières *Fancy*, *Grinder*, *Boxer* et *Clinker* rendaient de grands services en se plaçant de manière à tonner de flanc contre la batterie du milieu et le fort de Kinburn, au moment où notre division passait à peu de distance. Aussitôt après avoir jeté l'ancre, j'ai transporté mon pavillon sur le *Cracker*, et suivi par les autres canonnières, j'ai passé tout près du front est du fort de Kinburn, me tenant prêt à agir suivant les circonstances, si le feu de l'ennemi, qui avait cessé alors, venait à recommencer; il n'en a pas été besoin.

» Je suis enchanté, après avoir payé un juste tribut d'éloges aux officiers et aux hommes de ma division, de déclarer que, concertant avec nos braves alliés les arrangements nécessaires pour exécuter les heureuses opérations actuelles, j'ai reçu l'appui cordial et le concours de mes excellents collègues, et notamment du contre-amiral Odet Pellion.

» J'appelle surtout votre attention sur le lieutenant Marryat et M. Brooker; ils avaient une mission très-difficile et dangereuse à remplir, ils s'en sont acquittés admirablement.

» J'ai l'honneur, etc.

» Houston Stewart, *contre-amiral.* »

Le brigadier général Augustus Spencer, commandant la division des troupes anglaises de terre, expédia dès le 17 au quartier général une dépêche ainsi conçue :

« *Au secrétaire militaire, etc., au quartier général.*

» Au camp devant Kinburn, le 17 octobre.

» Monsieur, en rendant compte, pour qu'il en soit donné connaissance au général commandant les forces de Sa Majesté, de la réduction de la garnison de la forteresse de Kinburn, laquelle a eu lieu aujourd'hui, j'ai l'honneur de vous annoncer que la division sous mon commandement, suivant le rapport ci-joint, a effectué sans résistance son débarquement lundi 15. Par suite d'un violent ressac qui a continué hier toute la journée, le débarquement ne s'est pas opéré sans un peu de difficulté. Cependant les troupes ont été toutes à terre le premier jour, et depuis elles ont travaillé à fortifier notre position par des retranchements. On dit qu'une division de l'ennemi se rassemble à Cherson, à 40 milles environ d'ici; mais notre voisinage immédiat paraît être à l'abri de tout danger. La ligne avancée de notre position, flanquée des deux côtés par la mer, est occupée par la division que je commande et s'étend à un mille environ.

» J'ai, etc.

» Augustus Spencer, *brigadier général, commandant la division des troupes anglaises de terre.* »

Les troupes anglaises ne tardèrent pas à se rembarquer, et ce ne fut qu'après s'être séparé de la division française que le brigadier général Spencer écrivit une relation de la prise de Kinburn. Il y joignit des renseignements sommaires sur la part qu'avait prise aux opérations le corps expéditionnaire anglais jusqu'au jour de son embarquement.

« A bord du *Royal-Albert*, en vue de Sébastopol, 1er novembre.

» Monsieur,

» En annonçant le retour de Kinburn de la colonne expéditionnaire de débarquement placée sous mes ordres, je viens faire un rapport plus détaillé que je ne l'ai pu faire dans ma précédente dépêche, écrite en toute hâte.

» Le débarquement des troupes à trois milles du fort de Kinburn a eu lieu sans opposition, le 15 octobre. Il s'est fait très-difficilement, à cause d'un fort ressac; mais à onze heures du matin, après avoir commencé à huit heures, toute l'infanterie était à terre, et grâce à l'activité de la marine royale, la cavalerie et la majeure partie de l'artillerie avaient été débarquées dans le courant de la journée, quoique la première partie seulement du commissariat n'ait été mise à terre avec beaucoup de difficulté que le lendemain soir.

» Toutes les forces furent bientôt en position. L'ordre que j'avais reçu du général français Bazaine était de protéger avec les troupes anglaises le flanc droit contre toute attaque que l'ennemi pourrait diriger du côté de Nicolaïeff ou de Cherson pour secourir la garnison, tandis que la ligne française devait être derrière nous, mais faisant face au fort.

» Le terrain que j'occupais avait un mille d'étendue. Les régiments étaient déployés en ligne; on avait profité de tous les avantages offerts par la nature du terrain onduleux. Les tentes furent dressées derrière les bataillons à mesure qu'elles arrivaient du lieu du débarquement.

» Les sept régiments, aussitôt après leur débarquement, travaillaient à retrancher leurs fronts, ce qui généralisait notre ligne de travaux de campagne, en partant de la mer, de chaque côté. Un ouvrage fut aussi exécuté, dans la journée du lendemain, sur le flanc gauche de la ligne, pour être servi par des pièces de campagne ou les canons des navires, si le fort ne tombait pas immédiatement.

» La nature du terrain rendait impossible toute assistance de la part des canonnières alliées. Les Français avaient en toute hâte établi une place d'armes derrière notre droite, et de là un rembarquement, au besoin, aurait pu se faire d'une manière satisfaisante. Le bombardement par les vaisseaux a commencé dans l'après-midi du 15, mais l'état de l'atmosphère l'a fait discontinuer. Le 16, on n'a pas pu le reprendre pour la même raison.

» Dans la matinée du 17, les travaux de campagne exécutés par les troupes étaient très-susceptibles d'être défendus selon les circonstances, quoique trop vastes. Les piquets d'avant-poste avaient fait aussi de petits retranchements dans leurs positions respectives. Au point du jour, je fis une reconnaissance avec des détachements de cavalerie française et anglaise et le 57e régiment.

» Le temps devenant brumeux, l'infanterie est rentrée après une marche de quatre milles. La cavalerie est allée jusqu'au village de Paksoffka, quelques milles plus loin. Le village était désert; à dix heures du matin la marine a ouvert le feu, et à trois heures les forts se sont rendus avec 1,400 prisonniers environ; 17 officiers et 739 hommes m'ont été remis par le général Bazaine; ils ont été envoyés ensuite à bord du navire de Sa Majesté *Vulcan* pour se rendre à Constantinople.

» Le lendemain matin, l'ennemi a fait sauter les forts d'Otchakoff. Des commissaires français et anglais ont été désignés pour enlever le matériel trouvé dans les forts de Kinburn. Le 19, j'ai établi le camp anglais dans le voisinage immédiat du fort, et j'ai occupé le rivage du sud. Le terrain y est presque de niveau avec la mer, et si parfaitement uni, qu'il est facilement protégé par la marine des deux flottes.

» Le 20, les forces anglaises, à l'exception du 21e régiment, qui a été laissé à Kinburn pour y faire le service, sont allées avec les Français faire une reconnaissance sous les ordres du général Bazaine. Les troupes ont emporté trois jours de vivres, et le commissariat pouvait en emporter pour trois jours de plus. Nous avons fait halte et bivouaqué cette nuit dans le village de Paksoffka, à huit milles environ de marche dans un sol sablonneux.

» Les Français ont occupé un village à peu de distance. Nous n'avions pas de tentes, mais le temps était beau. On trouvait beaucoup de bois et de fourrage, ainsi qu'une grande quantité de légumes. Les habitants étaient tous partis.

» Halte le 21. Le lendemain, avec la cavalerie, l'artillerie et trois bataillons, j'ai accompagné le général Bazaine, avec une partie des troupes françaises, jusqu'au village de Skadoffka, à cinq ou six milles.

» Le pays était très-plat, le sol quelquefois très-sablonneux. Toujours beaucoup d'eau dans les villages. Après avoir brûlé le village, nous sommes rentrés dans la journée à Paksoffka. Le détachement de carabiniers sous les ordres du capitaine Weardlan s'était rendu par mes ordres à un village à trois milles plus loin. Il a trouvé des habitants qui lui ont dit que quelque cavalerie russe était passée le matin même.

» Le 23, toutes les forces sont rentrées à Kinburn. Pendant la marche, notre arrière-garde a été menacée par deux cent cinquante cavaliers ennemis qui n'ont pas tardé à se retirer. Le 27, la cavalerie et l'artillerie ont été embarquées, et le 30 toute l'infanterie a été aussi embarquée pour retourner en Crimée, laissant des troupes françaises en garnison dans le fort.

» Je ne saurais trop parler de l'assistance que j'ai due à la coopération et aux conseils de l'amiral sir Edmund Lyons et de l'appui qui m'a été donné par lui et les officiers de la marine royale sous ses ordres. J'ai dû beaucoup à leurs excellentes dispositions pour le débarquement et le rembarquement des troupes.

» Je puis donner au commandant en chef l'assurance de la grande satisfaction que j'ai éprouvée à servir sous les ordres du général Ba-

zaine dans cette expédition. (Suit l'énumération de tous les officiers anglais supérieurs et autres dont le signataire du rapport a eu à se louer. Tous se sont distingués par leur zèle.)

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» AUG. SPENCER, *brigadier général.* »

En fait de rapports russes, nous ne possédons, outre les dépêches précitées, que cette note publiée par le *Journal de Saint-Pétersbourg :*

« Afin de connaître le sort de la garnison de Kinburn, un parlementaire a été envoyé d'Otchakoff le 18. On a reçu en réponse du commandant de la place, prisonnier de guerre, général-major Kokhanovitch, un rapport dont il résulte qu'après deux jours de bombardement, tous les canons dans la forteresse avaient été démontés, les remparts étaient détruits et tous les édifices enflammés, et qu'il n'y avait aucune possibilité ni de se défendre, ni d'opposer de la résistance à un assaut contre des fortifications en ruines.

» Alors l'ennemi, avec toute sa flotte, s'était approché à une distance de quatre cents sagènes et avait envoyé un parlementaire demander la capitulation de la forteresse. Le commandant, n'ayant aucun moyen de répondre au feu de l'ennemi, s'était vu contraint, dans le but de sauver ses hommes, d'accepter les conditions qui lui étaient proposées. D'après ces conditions, lui et la garnison avaient été faits prisonniers, mais avec tous les honneurs de la guerre et les officiers conservant leurs épées.

» Notre perte en hommes, pendant le bombardement de Kinburn, n'a pas été considérable; on ne connaît pas exactement le nombre des morts, mais il y a soixante et un blessés parmi les prisonniers. Hier les troupes de descente ennemies ont quitté leur camp et sont entrées dans le faubourg de Kinburn. »

CHAPITRE XXIII.

Expédition dans le Dniéper et le Bug. — Forces françaises et anglaises. — Reconnaissance faite par M. de Kersauson dans le Dniéper. — Capture d'un radeau. — Excursion du contre-amiral Stewart dans le Bug. — Engagement avec la batterie de la pointe Voloschkaïa. — Nouveau combat. — Situation des troupes à Kinburn. — Nouvelles des blessés et prisonniers russes. — Monomanie incendiaire des Russes. — Un très-haut personnage. — Le czar à Nicolaïeff. — Grands préparatifs de défense. — Retour de l'expédition. — Station navale devant Kinburn. — Garnison qu'on y laisse. — Projets de distractions. — Ordre général relatif au contre-amiral Pellion. — Nouvelle panique d'Odessa. — Arrivée des escadres à Kamiesch.

La prise de Kinburn assurait aux alliés la possession du golfe de Cherson et leur permettait de remonter le Dniéper et le Bug.

Ce fut ce qu'ils tentèrent immédiatement.

Douze canonnières françaises appareillèrent le 19 sous les ordres du contre-amiral Pellion. Il s'y joignit une flottille anglaise commandée par le contre-amiral Stewart et composée des sloops à vapeur le *Stromboli*, le *Spiteful*, le *Spitfire* et le *Triton;* des canonnières à hélice le *Wrangler*, le *Lynx*, la *Vipère*, le *Snake*, le *Beagle*, le *Clinker*, le *Cracker*, le *Grinder*, le *Boxer* et le *Fancy*.

L'escadrille française se divisa en deux colonnes : l'une d'elles croisa à l'embouchure du Bug; l'autre, sous la direction de M. de Kersauson, premier aide de camp du contre-amiral Pellion, explora les bouches du Dniéper et sonda les canaux que forment à la hauteur de Stanisloff des îlots boisés, coupés dans tous les sens par les branches du fleuve. Elle réussit à capturer et à conduire devant Kinburn un immense radeau destiné à l'arsenal de Nicolaïeff. « Ce radeau, dit l'amiral Bruat dans un rapport du 27 octobre, se compose de bois de chêne et de bois d'orme. Il a 854 pieds de long, 60 de large et 6 de profondeur. C'est une excellente acquisition pour les marines alliées et un très-sérieux dommage causé à l'ennemi. »

La flottille anglaise vint mouiller auprès du détachement dont le contre-amiral Pellion s'était réservé le commandement. Le 20 octobre, à trois heures de l'après-midi, sir Houston Stewart remonta le Bug avec le *Stromboli*, le *Spitfire*, le *Cracker* et le *Grinder*. Il avait fait environ cinq milles, lorsqu'une batterie de campagne établie sur la pointe Voloschkaïa ouvrit le feu de six pièces contre les bâtiments anglais. Le *Cracker*, lieutenant Hamilton, riposta avec son canon Lancastre; le *Grinder* et le *Stromboli* se mirent de la partie, et une escarmouche s'engagea. Le lieutenant Paget, du *Spiteful*, qui commandait par droit d'ancienneté les bâtiments laissés à l'embouchure du Bug, demanda par un signal l'autorisation d'avancer. Sir Houston Stewart la lui refusa, et, ne sachant quel nombre de batteries du même genre il était exposé à rencontrer, il retourna à son premier mouillage.

Le contre-amiral Pellion avait quitté la flottille pour revenir diriger les mouvements qui avaient lieu sur la rade de Kinburn, et il avait laissé ses bâtiments à la disposition du contre-amiral anglais. Le dimanche 20, un vapeur, trois chaloupes canonnières et trois bombardes françaises allèrent canonner la batterie de la pointe Voloschkaïa; mais une froide brise qui soulevait l'eau du Bug les faisait rouler et rendait leur tir trop incertain pour qu'il leur fût possible de soutenir longtemps le combat.

Le même jour, sir Edmund Lyons arriva de Kinburn à bord du *Danube*, et eut avec sir Houston Stewart une conférence à la suite de laquelle la flottille revint mouiller devant la citadelle conquise.

Les troupes travaillaient avec ardeur à s'y installer, à relever les fortifications, à établir des travaux d'approche. La situation de la petite colonie militaire est exprimée en ces termes dans une lettre de M. d'Hortier, au rédacteur en chef du *Moniteur de la flotte* :

« Devant Kinburn, 22 octobre.

» Mon cher rédacteur, nous sommes toujours devant Kinburn, explorant les environs, étudiant cette longue ligne de sable sur laquelle flottent maintenant les drapeaux de la France et de l'Angleterre, et poussant des reconnaissances tantôt du côté de l'embouchure du Dniéper, tantôt du côté du Bug.

» L'autre matin, nous avons vu un canot déborder du bâtiment qui commande la rade et se diriger vers Otchakoff avec un large pavillon parlementaire. C'était une réponse à une missive des Moscovites, qui avaient désiré savoir des nouvelles de nos prisonniers faits à Kinburn. La réponse était que « le major général qui commandait cette place » se portait à merveille; que 45 blessés russes étaient soignés dans » nos ambulances, et que notre général regrettait de ne pouvoir en» voyer les noms des officiers russes qui faisaient partie de nos hôtes. » — Vous savez que c'est *pendant* comme *après* l'action une chose très-difficile que de trier des officiers moscovites de leurs soldats.

» Lorsque l'embarcation chargée de ce message a été près de son but, un officier russe suivi de deux soldats est sorti de la place pour venir à leur rencontre; l'un d'eux portait un énorme pavillon parlementaire. On a échangé les civilités d'usage, et la lettre a été remise.

» Les Russes brûlent toujours quelque chose dans les environs d'Otchakoff. Aussi, ce ne serait pas, comme le disait un de nos marins, un métier de fainéant que d'être *pompier* à la suite des armées du czar. Le bois, les fourrages, même la pierre, il faut qu'ils cherchent à incendier tout.

» Ils semblent se préparer à abandonner complétement les environs d'Otchakoff.

» Autant qu'on peut voir dans les rapides opérations auxquelles nous nous livrons, le pays entre Otchakoff et Nicolaïeff, le long des deux rives du Bug, est très-fertile; on distingue çà et là des troupeaux, de belles plaines et quelques villages ayant un aspect de prospérité véritable.

» Puis çà et là les inévitables Cosaques, qui cumulent leur métier de sentinelles sémaphoriques avec celui de bergers, car ils veillent à ce que les troupeaux ne s'approchent pas des bords de la rivière et de la mer et les font rallier vers l'intérieur.

» Hier matin, à Kinburn, et venant de la direction de l'embouchure du Dniéper, la brise nous a apporté de longues colonnes de fumée qui révélaient de nouveaux incendies. C'est ainsi que les Cosaques, ces champions de la guerre *religieuse*, pratiquent le dimanche. Quant à nous, nous leur donnons l'exemple en respectant le jour du sabbat. Le pavillon de la messe était hissé partout à bord de nos bâtiments.

» Dans la journée, cependant, quelques-unes de nos canonnières ont échangé une légère canonnade avec les Russes.

» Et, à ce moment-là même, nous avons eu la visite à *distance*, bien entendu, d'un très-haut personnage. Était-ce le czar lui-même? était-ce un membre de sa famille? Je serais fort en peine de vous le dire.

» Toujours est-il que ce personnage, d'une très-haute stature, a fait son apparition sur la rive orientale du Bug, monté sur un cheval noir et suivi par dix ou douze officiers. Il marchait, puis il s'arrêtait et paraissait examiner notre petite flottille alliée; puis il se retournait pour parler à son état-major.

» A un moment nous avons distinctement vu un Cosaque arriver au galop, se jeter à bas de son cheval, en approchant de notre personnage, puis se mettre à genoux, lui baiser les pieds et tendre une dépêche.

» Le personnage a lu la missive et a repris sa route avec sa suite, visitant les postes de Cosaques sur sa route et reprenant la route de Nicolaïeff.

» Tout va bien ici; les équipages et la garnison jouissent de la meilleure santé. »

Que le personnage en question ait été le czar, cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable. Alexandre II était resté à Nicolaïeff, d'où il faisait de fréquentes excursions pour inspecter les défenses du littoral. Il revenait ensuite à son quartier général et passait en revue, à mesure qu'elles arrivaient, les druschines, les troupes d'infanterie, d'artillerie ou de génie qui accouraient de toutes parts renforcer la garnison. Le grand duc Constantin avait pris la résolution de défendre lui-même Nicolaïeff avec le général Tottleben, et le général Luders avait pris le commandement de Cherson; la reconnaissance des amiraux Pellion et Stewart avait démontré la difficulté de conduire jusqu'à ces villes des forces suffisantes, en remontant des fleuves hérissés d'obstacles naturels ou artificiels et bordés de travaux considérables. Le retour à Kamiesch fut donc décidé. Un arrêté de l'amiral Bruat composa la station navale devant Kinburn;

Des trois batteries flottantes *Dévastation*, *Lave* et *Tonnante*;

Des quatre grandes canonnières de 1re classe *Flèche*, *Alarme*, *Grenade*, *Flamme*;

Des deux chaloupes canonnières *Bourrasque*, *Rafale*,

De la bombarde le *Vautour*;

De la corvette de charge la *Provençale*;

De la corvette à vapeur le *Milan* et de l'aviso à vapeur le *Lucifer*.

M. Pâris, capitaine du vaisseau le *Fleurus*, fut appelé au commandement de la division navale et arbora sur le *Vautour* le guidon de chef de division.

La flotte anglaise laissait à peu près des forces égales. C'était un armement formidable avec lequel on pouvait résister aux entreprises de l'ennemi. Chaque batterie flottante portait seize pièces de 50 et les canonnières quatre. Les bombardes étaient armées chacune de deux mortiers de trente-deux centimètres. Le golfe de Cherson gèle chaque hiver; mais dans le cas où les Russes auraient l'idée de renouveler aux bouches du Dniéper le fait d'armes de Pichegru en Hollande, deux cents bouches à feu tirant sur quelques centimètres d'épaisseur de glace pouvaient donner un pendant à la fameuse catastrophe d'Austerlitz.

Le général Bazaine devait occuper Kinburn avec le 95e de ligne et cinquante canons mis en batterie. Les militaires désignés pour garder cette langue de sable isolée acceptaient leur sort avec résignation. « On se fortifie à Kinburn, écrivait un d'eux à la *Presse d'Orient*, de manière à n'avoir aucune crainte des attaques de l'ennemi; et comme ce poste, pendant la mauvaise saison, ne doit pas être un séjour très-agréable, on songe à s'y créer des distractions. Un cercle va être fondé, dans lequel on recevra les principales feuilles politiques, les livres d'actualité, les revues, etc. D'autre part, un officier de la nouvelle garnison est parti pour Constantinople avec mission de ses camarades d'acheter des munitions de chasse, des chaussures et des vêtements analogues à la température du pays. Le gibier, dit-on, abonde dans la contrée, et la chasse sera pour les officiers un des principaux divertissements de l'hiver. »

Le 27 octobre, le contre-amiral Pellion s'embarqua sur la frégate à vapeur l'*Asmodée* pour aller reprendre la direction du service général à Kamiesch. Son départ fut annoncé à l'armée navale par cet ordre général :

« *Montebello*, au mouillage de Kinburn, 27 octobre 1855.

» M. le contre-amiral Pellion retourne à Kamiesch, où les besoins du service exigent sa présence et où il doit arborer son pavillon sur le vaisseau à vapeur le *Napoléon*.

» L'amiral commandant en chef ne veut pas laisser s'éloigner cet officier général sans lui témoigner sa satisfaction de la part si honorable qu'il vient de prendre à l'expédition de Kinburn.

» C'est sous sa direction et par les soins de son premier aide de camp, M. le capitaine de frégate de Kersauson, que la passe d'Otchakoff a été balisée et que nos chaloupes canonnières, conduites par M. le lieutenant de vaisseau Allemand, se sont mises en communication avec l'aile droite de l'armée, complétant ainsi, de concert avec les canonnières anglaises, l'investissement de la place.

» Le 17 octobre, les frégates à vapeur l'*Asmodée*, le *Cacique* et le *Sané* ont franchi, sous le feu des forts de la pointe, la passe d'Otchakoff, et, conduites par le contre-amiral Pellion, dont le pavillon était arboré à bord de l'*Asmodée*, elles ont, avec la division du contre-amiral Stewart, pris à revers les ouvrages que les deux escadres combattaient du côté de l'ouest.

» M. le contre-amiral Pellion, après la reddition de la forteresse de Kinburn, a conduit lui-même la première reconnaissance dirigée vers l'entrée du Bug, et c'est d'après ses instructions que nos canonnières ont continué, de concert avec la flottille de nos alliés, l'exploration du Bug et du Dniéper.

» Cette exploration a fourni à nos canonnières une nouvelle occasion de combattre les batteries ennemies.

» Le 21 octobre à midi, la *Grenade*, la *Flèche*, la *Flamme*, l'*Alarme*, précédées par la chaloupe canonnière la *Stridente*, ont, sous les ordres de M. Jauréguiberry, remonté le Bug jusqu'à la pointe Volofsk. L'ennemi y avait établi une batterie de quatre pièces en vue de commander le passage, que défendait déjà une autre batterie de huit bouches à feu.

» A l'approche de nos canonnières, il a démasqué cette nouvelle batterie et lancé sur notre flottille quelques obus. Nos canonnières ont immédiatement jeté l'ancre et ne se sont éloignées qu'après avoir échangé avec la batterie russe quelques bordées, dans lesquelles la précision de leur tir leur a donné tout l'avantage.

» Cette affaire d'avant-poste fait honneur au sang-froid et à l'aplomb des équipages, des capitaines et des officiers de la flottille laissée par le contre-amiral Pellion à l'entrée du Bug. Elle fait aussi particulièrement honneur au capitaine Jauréguiberry, de la *Grenade*, qui l'a dirigée, et au commandant Caubet, de la *Stridente*, qui se trouva en tête de la colonne.

» L'amiral commandant en chef a chargé M. le contre-amiral Pellion de lui en témoigner, ainsi qu'aux capitaines, aux officiers et aux équipages placés sous ses ordres, sa satisfaction.

» *L'amiral commandant en chef*, Bruat. »

La nouvelle du retour des escadres renouvela les alarmes des habitants d'Odessa. « Encore une fois, dit une lettre du 30 octobre, notre ville est saisie de terreur. Les nouvelles arrivées d'Otchakoff et de Nicolaïeff mandent que la flotte des alliés revient. Dans le doute où elle s'arrêtera, les autorités militaires et civiles croient devoir prendre des mesures pour toutes les éventualités. Le rivage d'Odessa, entre la Quarantaine et le Peressip, est couvert depuis avant-hier de promeneurs curieux et inquiets à la fois. La panique saisit tout le monde.

» On reprend la route des maisons de campagne derrière la Moldavanka et des villages. La ville reprend une physionomie guerrière. On dirige des bataillons sur les batteries riveraines; l'artillerie de campagne prend position : uhlans, hussards, Cosaques et gens armés sont distribués dans les rues remplies de fuyards. Par la rue Richelieu arrive une file de trains militaires. L'infanterie se prépare à bivouaquer sur la place Alexandre, près de l'église Pokrowski. Par la rue de Tiraspol arrive un autre train de voitures des colons allemands et bulgares, pour emporter, s'il le faut, les archives et la propriété de l'Etat. Une foule de personnes courent aux églises. La place d'armes se change en camp. »

Odessa en fut quitte pour la peur. Les escadres prirent la route directe de Kamiesch, où elles jetèrent l'ancre le 3 novembre.

Afin de n'avoir plus à revenir à Kinburn pendant l'année 1855, nous terminerons ce chapitre par une lettre où un correspondant de la *Presse d'Orient* décrit la position de la garnison dont il faisait partie :

« Nous sommes fort occupés à mettre en bon état nos logements pour l'hiver, car le froid commence à se faire sentir. La mer charrie déjà des morceaux de glace, et les navires de guerre qui mouillent le long d'Otchakoff ont des glaçons attachés à leurs flancs.

» Quand les cinq ou six corps de bâtiment qui se trouvent dans l'enceinte des forts auront reçu les réparations les plus urgentes, nous serons assez commodément logés; j'entends parler des officiers et des employés de l'administration, car, pour les soldats, un grand nombre d'entre eux sont placés dans les casemates. Un bataillon occupe le village à huit ou dix minutes du fort; le reste couchera sous la tente; mais comme nous sommes fort bien approvisionnés en vêtements chauds et en objets de campement, les plus mal partagés pourront braver les rigueurs de la saison. J'oubliais de vous dire que nous attendons de Kamiesch vingt baraques pour trente hommes chacune.

» Dans les premiers jours de notre arrivée, nous étions fort en peine de savoir quelle distraction nous pourrions trouver sur cette étroite langue de terre ou plutôt sur ce banc de sable; mais nos soucis à cet égard n'ont pas été de longue durée. Le gibier aquatique est si abondant sur cette côte, que l'homme le plus indolent et le plus frileux est forcé en quelque sorte de devenir chasseur. Les goëlands, les canards, etc., sont très-nombreux dans cette contrée, et on les tue facilement : par malheur, la plupart de ceux qu'on atteint sont perdus faute de chiens qui aillent les chercher à l'eau. J'ai été bien surpris la première fois qu'on m'a fait manger du goëland. Vous savez que ceux de la Méditerranée ne valent absolument rien : je m'imaginais qu'il en était de même de ceux-ci, et j'avais de la répugnance à en manger. Quelques camarades se sont moqués de moi et m'ont donné l'exemple : ils avaient parbleu raison; ces goëlands sont un mets exquis; j'en mange maintenant plusieurs fois par semaine, et je les trouve très-dignes de recommandation. Un bon chien nous rendrait ici de grands services, et vaudrait son pesant d'or.

» Le plaisir de la chasse a coûté cher à quelques officiers. Voici comment. Peut-être savez-vous que pour augmenter nos moyens de défense du côté de la terre, nous avons creusé deux fossés qui coupent la petite presqu'île dans le sens de sa largeur : un de ces fossés est tout près du village; l'autre se trouve un peu plus loin. Consigne avait été donnée à tout le monde de pas s'aventurer au delà des fossés. Mais un beau jour, un capitaine et deux lieutenants du 95e de ligne, un officier de marine, un commissaire, un médecin et un ou deux soldats ont franchi les fossés et se sont avancés assez loin dans la campagne. Il faisait un brouillard très-épais. En peu d'instants, et presque sans s'en apercevoir, ils se sont vu cerner par plusieurs cavaliers russes, et ils ont été faits prisonniers. C'est pour eux une très-fâcheuse affaire, car, outre qu'il est peu agréable d'être au pouvoir de l'ennemi, ils se trouvent sous le coup de peines disciplinaires assez graves.

» Nous ne sommes pas plus nombreux que la garnison russe à laquelle nous avons succédé; mais nous n'avons rien à craindre de l'ennemi. Le fort a été remis sur un pied très-respectable. Du côté de terre, outre les fossés, nous avons une artillerie fort en état de faire rebrousser chemin à quiconque aurait la fantaisie de vouloir avancer malgré nous : sur la pointe occidentale, nous avons établi quelques pièces qui seraient d'un secours très-efficace s'il y avait quelque chose à craindre de ce côté-là. Il n'est pas probable que les Russes fassent quelque tentative contre Kinburn; toutefois, comme ils ont du goût pour les petites finesses de guerre, il peut se faire, qu'enveloppés de quelque épais brouillard, ils nous mettent plus d'une fois sur le qui-vive. »

CHAPITRE XXIV.

Opérations dans la mer d'Azof. — Destruction du pont volant de Ghénitschi. — Pont de Tchongar. — Destruction de fourrages et de magasins à Berdiansk et au fort Petrouski. — Combat de Taganrog. — Sortie de la garnison du fort Saint-Paul. — Escarmouches entre les Cosaques et la cavalerie anglo-française.

Après avoir suivi les forces navales alliées dans la mer Noire, il importe de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les opérations des bâtiments laissés dans la mer d'Azof.

On peut se rappeler que la Touka ou flèche d'Arabat s'allonge entre la mer d'Azof et le Sirwasch ou mer Putride, dont les lagunes sont traversées par une chaussée en pilotis. Sur le détroit de Ghénitschi, qui s'étend entre la pointe de la flèche et le continent, les Russes avaient jeté un pont volant composé de câbles et de bateaux plats. Les alliés résolurent de le détruire. Du 28 juin au 4 juillet, neuf vapeurs bombardèrent Ghénitschi et endommagèrent le pont, dont la ruine fut activée par deux embarcations du *Beagle*, que commandait le lieutenant Hewett. Quelques hommes déterminés, sous la conduite du canonnier John Hayles et du midshipman Martin Tracey, se répartirent dans la yole et dans la chaloupe à aubes; malgré la mousqueterie des tirailleurs qui bordaient la grève, ils coupèrent les grelins et les haussières qui retenaient les bateaux plats, et ceux-ci s'en allèrent à la dérive.

Il eût fallu s'avancer ensuite vers la chaussée ou estacade en pilotis qu'on nomme le pont de Tchongar, et qui est située à trente-deux kilomètres à l'ouest du détroit de Ghénitschi; mais les Russes, qui convoyaient par cette route une grande partie de leurs approvisionnements, y avaient fait des travaux considérables. Les Cosaques de la mer d'Azof, organisés non en corps de cavalerie, mais en force navale, y avaient été concentrés et mis avec leurs chaloupes à la disposition du prince Labanoff-Rotovsky. D'ailleurs, s'il était facile de pénétrer dans le Sirwasch quand le vent d'est y poussait les eaux de la mer d'Azof, un vent contraire pouvait abaisser brusquement le niveau et laisser les navires alliés échoués sur une vase méphitique. On se contenta de conserver devant Ghénitschi l'*Ardant*, le *Wesser* et le *Clinker*, aux ordres du lieutenant Horton, et le reste de la flottille appareilla pour aller inquiéter les établissements des côtes. Elle se composait du *Vesuvius*, dont le capitaine, Sherard Osborn, commandait en qualité de doyen des officiers; du *Curlew*, du *Grinder*, du *Beagle*, du *Jasper*, du *Craker*, du *Fancy* et du *Wrangler*, et des bâtiments français le *Milan* (capitaine de Cintré) et la *Mouette* (capitaine Lallemand).

Le 15, l'escadre arrive devant Berdiansk; on hisse le pavillon parlementaire, afin d'avertir les femmes et les enfants qu'ils aient à quitter la ville; et l'ennemi ne répondant point à cette avance, on commence à faire feu sur des fourrages et des meules de blé entassés derrière la ville. L'escadre s'éloigne à la lueur de l'incendie, sans que la place même ait été atteinte, si ce n'est par une bombe égarée.

Le 16, on se présente devant le fort Petrouski, situé entre Berdiansk et Marianopol, défendu par une garnison qu'appuie une réserve de trois bataillons d'infanterie et de deux escadrons de cavalerie. Le feu des chaloupes canonnières balaye les retranchaments, bouleverse les plates-formes des canons, brûle les magasins, ébrèche les embrasures des ouvrages en terre; puis la nuit venue, l'escadrille va détruire, depuis l'embouchure de la Berda jusqu'à Taganrog, des dépôts de fourrages, des barques, des pêcheries destinées à fournir aux armées russes de Crimée du poisson salé que l'on conduisait à Simphéropol le long des steppes par la grande route septentrionale.

Le 21, la flottille reparaît devant Berdiansk, pour détruire au moyen d'explosions sous-marines quatre bateaux à vapeur russes coulés dans la baie. Pendant cette opération, des coups de feu partent à plusieurs reprises du faubourg occidental et provoquent des représailles. Un détachement débarque le lendemain, sous les ordres du commandant Rowley-Lombard, des lieutenants Huber Campion, Lewall et Marryat. Ces marins anglais s'aventurent audacieusement dans la ville, brûlent une partie du faubourg, dix grands magasins contenant chacun environ deux cents tonneaux de blé, et plusieurs moulins à farine qui fonctionnaient nuit et jour pour l'armée de Crimée.

Un rapport du lieutenant général Khomontoff, hetman des Cosaques du Don, fait mention d'un combat qui se serait livré devant Taganrog le 23 juillet, et dont les documents anglais ne parlent pas. « Dans la nuit du 23 juillet, dit le rapport russe, une chaloupe canonnière ennemie à hélice s'approcha de Taganrog et tira sur la ville; pendant que l'on chantait vêpres à la cathédrale, un boulet de fort calibre atteignit le mur extérieur du chevet de l'autel, mais il n'occasionna rien à l'église, si ce n'est qu'il fit tomber le stuc intérieur, dont la chute fit éprouver une contusion à l'archiprêtre Séboff, qui se trouvait dans l'église. Toutefois le service divin ne fut pas interrompu par cet accident, et pas un seul fidèle ne quitta la cathédrale.

» A la tombée de la nuit, la chaloupe canonnière s'éloigna dans la direction de la flèche de Krivaïo-Kossa et en s'en approchant échoua à quarante sagènes du rivage.

» A la réception de cette nouvelle, le major Afanassieff se porta immédiatement sur les lieux avec une sotnia du régiment n° 70 des Cosaques du Don, fit mettre pied à terre à ses hommes et, les abritant derrière les accidents de terrain, ouvrit la fusillade contre la chaloupe, afin d'empêcher son équipage de la remettre à flot. L'ennemi, de son côté, commença à canonner les Cosaques; mais son feu ne fut pas de longue durée, par la raison qu'un vent d'est violent faisant baisser le niveau de l'eau, la chaloupe s'engrava de plus en plus et fut couchée sur le côté. Alors un grand vapeur ennemi s'approcha pour lui porter secours, et rangeant d'assez près la côte, il ouvrit une violente canonnade contre les Cosaques et fit tous les efforts possibles pour sauver le bâtiment échoué.

» Sur ces entrefaites, le lieutenant-colonel Démanioff, commandant du régiment n° 70 de Cosaques, avait amené encore deux de ses sotnias à la Krivaïa-Kossa. Faisant mettre pied à terre aux Cosaques, il exécuta un feu de mousqueterie très-vif qui ne permit pas à l'ennemi de travailler sur le pont de sa chaloupe. A la suite d'une fusillade prolongée, l'équipage de la chaloupe canonnière, perdant tout espoir de la sauver, s'embarqua dans ses canots sans avoir même pu, en raison de la vivacité du feu des Cosaques, enlever ses pavillons. Alors vingt Cosaques du Don se jetèrent à l'eau, gagnèrent le navire, luttant contre la vague et, nonobstant la canonnade redoublée du vapeur ennemi, s'en rendirent maîtres, enlevèrent le pavillon et le jack, deux canons de bronze de 24 et mirent le feu à la chaloupe, qui brûla jusqu'à la ligne de flottaison.

» Cette chaloupe canonnière avait trois mâts et environ cent vingt pieds de long. Lorsque les Cosaques s'en furent rendus maîtres, le vapeur ennemi s'éloigna.

» La partie du navire ennemi qui avait échappé à l'incendie ne tarda pas à se recouvrir de sable; les Cosaques essayèrent d'enlever le canon à la Paixhans et la machine, mais cette opération offrait de grandes difficultés. J'ai ordonné d'expédier à Novotcherkask les deux canons de bronze pris à son bord. Grâce à Dieu, nous n'avons eu que trois Cosaques de blessés pendant cette affaire.

» Je reçois à l'instant l'avis que sept vapeurs ennemis se montrent en vue de la Krivaïa-Kossa, probablement dans le but de sauver l'épave de leur chaloupe brûlée.

» J'envoie, avec le présent rapport, le pavillon et le jack saisis par nos Cosaques. »

La flottille passa les mois d'août et de septembre à détruire des bateaux de pêcheurs, des filets, des bateaux chargés de fourrages et autres approvisionnements. Pendant ce temps les troupes de terre établies à Kertch, à Yénikalé et au cap Saint-Paul élevaient de formidables ouvrages de défense, sans que l'ennemi osât les troubler dans la possession de leur conquête. Pour donner une idée de la sécurité dont elles jouissaient, il suffit de dire que deux compagnies d'infanterie, parties du fort Saint-Paul, firent impunément dans l'intérieur du pays une promenade de 24 kilomètres. Elles traversèrent un village nommé Schorubatch, et sans s'effrayer de la vue d'un escadron de Cosaques qui les suivait à distance, elles atteignirent des pâturages où de nombreux troupeaux étaient réunis. On les cerna, et les Tartares du hameau voisin de Koss-Seraï-Min, auxquels on promit de payer les bêtes à cornes qu'on garderait, ne firent aucune difficulté d'en conduire six cents au fort. L'administration laissa les vaches, dont le lait était presque la seule ressource des habitants, et acheta quatre cents bœufs.

Les Russes ne tentèrent qu'une seule attaque un peu sérieuse, que le général Simpson raconte en ces termes d'après une lettre du lieutenant-colonel Ready, commandant les troupes anglaises à Yénikalé:

« Le 21 septembre, le colonel d'état-major d'Osmont, commandant des troupes françaises à Kertch, avait reçu avis que les Cosaques réunissaient et emmenaient tous les arabas des environs, et pour s'y opposer il avait demandé l'assistance de la cavalerie anglaise pour coopérer avec les chasseurs d'Afrique, et le lieutenant-colonel Ready avait désigné pour cette opération deux détachements commandés par les capitaines Fitz-Clarence et Clarke, du 10e hussards.

» On pensait que les Cosaques avaient rassemblé les arabas dans les deux villages de Koss-Seraï-Min et Seit-Ali, tous les deux à 15 milles environ de Kertch, et à 6 milles 1/4 l'un de l'autre. Le détachement du capitaine Fitz-Clarence fut désigné pour se rendre dans le premier de ces villages, et celui du capitaine Clarke dans l'autre. Ils devaient se réunir dans chacun de ces villages aux détachements de chasseurs d'Afrique qui les y avaient précédés. En arrivant à Koss-Seraï-Min, le capitaine Fitz-Clarence trouva des détachements de dragons français et envoya aussitôt au capitaine Clarke l'ordre de venir le rejoindre à la nuit; mais la lettre ne parvint malheureusement que le lendemain matin. Pour obéir à cet ordre, le capitaine Clarke, dont le détachement n'était que de 34 hommes, tomba dans un parti d'une cinquantaine de Cosaques qu'il chargea aussitôt et qu'il poursuivit; mais ceux-ci ayant bientôt reçu un renfort de 300 hommes, il se vit forcé de se replier sur le village après avoir perdu son sergent-major, son maréchal ferrant et 13 hommes, qui furent faits prisonniers.

» Le détachement du capitaine Fitz-Clarence et les chasseurs sous le commandement de l'officier commandant les troupes françaises,

ayant aperçu un corps nombreux d'ennemis, tiraillèrent à quelque distance et firent leur mouvement dans la direction du village de Koss-Seraï-Min, où, après avoir joint le détachement du capitaine Clarke, toute la troupe commença à se mettre en marche dans la direction de Kertch.

» A un demi-mille du village ils furent attaqués par un corps considérable de Cosaques, qu'ils repoussèrent après l'avoir chargé à plusieurs reprises.

» La perte du 10e hussards est de deux cavaliers, qu'on croit avoir été tués, d'un blessé, un sergent-major, un maréchal ferrant, treize hommes et quinze chevaux manquants.

» Les renseignements reçus depuis ont appris que les Cosaques ont été soutenus pendant un quart d'heure de marche par 8 escadrons de hussards et par 8 canons.

» Le colonel Ready m'apprend que rien n'égale le sang-froid et le courage qu'ont montrés les troupes en présence d'un nombre aussi considérable d'ennemis, qui ont été tenus en échec par la rapidité de leurs mouvements. »

CHAPITRE XXV.

Expédition de Taman et de Fanagoria. — Inconvénient du costume russe. — Diversion de Temriouk. — Importants résultats obtenus à Gheisk. — Troupes de terre. — Contingent anglo-ottoman.

Ce n'était pas seulement du côté de la Crimée que les garnisons de Kertch, d'Yénikalé et du fort Saint-Paul pouvaient être menacées. A l'est du détroit s'élevaient les villes de Taman et de Fanagoria, que l'ennemi semblait vouloir choisir comme base d'opérations pour une campagne d'hiver. De vastes bâtiments pouvaient servir d'hôpitaux, de casernes et de magasins, et dès que le détroit aurait été gelé, il serait devenu facile de conduire de ces deux points un corps d'armée. La distance qui sépare les deux rives est d'environ 9 milles; le passage des plus lourds chariots sur les glaces est parfaitement praticable, et c'était par cette voie que l'armée de Sébastopol avait reçu de la côte d'Asie, à la fin de 1854, la plupart de ses approvisionnements.

Déjà Taman était un vaste dépôt de grains, de baraques, de vivres, de chantiers de bois et d'objets d'habillement.

Le 24 septembre, à dix heures du matin, une flottille de quinze canonnières à vapeur, dont cinq anglaises, se dirigeait vers cette place, sous les ordres de M. Bouet, commandant la station navale française dans le détroit de Kertch. 300 hommes de l'infanterie légère des highlanders avaient été préalablement embarqués à bord de la *Sulina*, et 600 hommes d'infanterie de marine française sur les canonnières.

En arrivant devant la place, le commandant Bouet et le capitaine Robert Hall, de la *Miranda*, y firent jeter quelques obus, qui dispersèrent le détachement abrité derrière des fortifications en terre. De nombreux Cosaques rôdaient aux environs; mais ils ne s'opposèrent point au débarquement, qui fut effectué à quatre heures et demie du soir. Dès le lendemain les troupes travaillaient sans obstacle à démolir les maisons de Taman et de Fanagoria, et à évacuer sur le cap Saint-Paul tous les matériaux qui pouvaient être utilisés. Dans cette expédition résolûment conduite, il n'y eut que deux hommes blessés. Un matelot de la *Miranda*, placé en sentinelle, fut atteint d'un coup de feu pendant la nuit, et un soldat d'infanterie de marine française fut victime d'une fatale erreur.

« La capture d'effets d'habillement, écrit un correspondant du *Constitutionnel*, n'est pas pour nous le moins précieux. Enfin, disait un d'eux, nous allons avoir des robes de chambre! Le joyeux gaillard se promenait en vainqueur dans les rues encore intactes de Taman et furetait en loustic les magasins d'habillement. Sur le soir, trouvant à sa convenance une de ces belles capotes, il s'en drapa, se couvrit également d'un casque russe, enfin se donna l'air du Moscovite le plus renforcé; il s'endormit et fit les plus beaux rêves. Le matin, aperçu par un de ses camarades qui ne le reconnut pas (le jour ne faisait que poindre), il reçut un coup de sabre sur la tête; le cri poussé par cet infortuné fut, il paraît, tellement français, que la méprise fut reconnue. Il était un peu tard; la blessure assez profonde était faite : on espère cependant le sauver. Je crois qu'il a promis de ne plus se costumer en Russe qu'au bal masqué. »

Trois highlanders et trois hommes de l'infanterie de marine française, qui avaient eu l'imprudence de s'écarter, furent surpris et enlevés par les Cosaques.

Dans la prévision d'une trop grande concentration de troupes à Taman, ordre avait été donné à plusieurs bâtiments de quitter la flèche d'Arabat pour venir, au jour et à l'heure indiqués, opérer une diversion dans le golfe de Temriouk, situé à l'entrée orientale de la mer d'Azof. Les bateaux à vapeur le *Milan*, le *Caton* et le *Fulton*, les bâtiments anglais le *Vesuvius*, l'*Ardent*, le *Curlew*, le *Wrangler*, le *Beagle*, le *Fancy*, le *Grinder* et le *Cracker*, en paraissant devant Temriouk, y arrêtèrent la marche d'une forte colonne qui marchait au secours de Taman. L'eau n'était pas assez profonde pour permettre même aux embarcations d'approcher de la ville; mais elle put incendier un pont de bois établi sur le canal qui relie la mer d'Azof aux lacs intérieurs, et détruire les postes de Cosaques installés sur la côte pour surveiller la garnison d'Yénikalé.

Le 3 octobre, l'amiral annonça ce nouveau succès à la flotte par un ordre général ainsi conçu :

« Les bâtiments réunis dans le détroit de Kertch ont débarqué le 24 septembre, sous la protection de leur artillerie, un détachement de garnison française et anglaise de Yénikalé. 800 Cosaques environ se sont rassemblés à l'approche de nos bâtiments; mais, tenus en respect par les obus des canonnières alliées, ils n'ont point inquiété le débarquement des troupes. Fanagoria et Taman ont été occupés militairement pendant plusieurs jours. Ces deux établissements, qui offraient une excellente base d'opérations aux troupes que l'ennemi pouvait rassembler en face de Yénikalé et du cap Saint-Paul, ont été complétement détruits; les matériaux qui pouvaient être utilisés ont été transportés au cap Saint-Paul, où, grâce à l'activité de nos marins, la garnison française qui doit occuper ce point important trouvera de bons baraquements pour l'hiver.

» M. le maréchal Pélissier et le général Simpson, en nous accordant le concours des troupes que nous leur avions demandées, ont voulu laisser à la marine la direction supérieure de cette expédition. Le commandant Bouet, secondé par le capitaine Holl, de la marine britannique, en a pris, du consentement de M. l'amiral Lyons, le commandement en chef.

» Il a dirigé cette expédition avec toute la vigueur et l'activité désirables. L'amiral commandant en chef lui en exprime toute sa satisfaction. Le commandant Bouet se loue beaucoup du zèle apporté par les capitaines, les officiers et les équipages, dans les travaux pénibles qui ont suivi cette opération. Il cite particulièrement M. le lieutenant de vaisseau Morier, capitaine de la *Flèche*, qui a dirigé l'embarquement du matériel enlevé à Taman; M. Guyon, lieutenant de vaisseau, de la *Pomone*, qui a été chargé du commandement de la place, et qui a établi avec beaucoup d'intelligence et d'activité un pont de chevalets et des radeaux pour l'embarquement; M. Orsel, lieutenant de vaisseau, de la même frégate, qui a commandé le détachement des marins de *la Pomone* mis à terre avec les quatre obusiers de montagne de la frégate.

» L'amiral commandant en chef est très-satisfait du compte qui lui a été rendu des services de ces officiers pendant toute la durée de l'expédition.

» Il sera dressé à bord de chacun des bâtiments qui ont concouru à l'expédition un procès-verbal d'avancement extraordinaire calculé sur services de campagne.

» Vaisseau le *Montebello*.

» *L'amiral commandant en chef*, Bruat. »

Malgré la rigueur de la saison, l'activité des croiseurs anglais et français ne se ralentit point pendant le mois d'octobre, et la campagne fut terminée de la manière la plus brillante par la destruction de grains et de fourrages provenant de la récolte de l'année. On les avait amoncelés dans les environs de Gheisk, pour les transporter dans les mois d'hiver, en partie à l'armée ennemie en Crimée, par le golfe gelé d'Azof, et en partie à l'armée du Caucase par la route militaire.

Aussitôt après la prise de Kinburn, dès que les petites canonnières y avaient été inutiles, le contre-amiral Edmund Lyons s'était empressé de les envoyer dans la mer d'Azof, afin de renforcer l'escadrille et de la mettre en état de porter aux Russes quelques derniers coups.

Le 3, neuf vapeurs anglais mouillaient en vue de Marianopol, sous le commandement du capitaine Sherard Osborne. Un parlementaire y vint inviter l'agent consulaire autrichien à se rendre à bord du *Vesuvius* pour donner des explications sur les grains qui pouvaient se trouver dans les magasins de la ville. L'agent consulaire répondit qu'il ne devait pas se rendre à bord d'un bâtiment ennemi sans la permission du commandant militaire, qui se trouvait à Taganrog.

Le parlementaire demanda alors un certificat authentique prouvant qu'il n'y avait pas de grains appartenant aux Russes dans la ville, et que tous les approvisionnements existants appartenaient aux Autrichiens ou à d'autres étrangers. Au refus de certificat, on devait bombarder la ville. L'agent consulaire, sachant que tout le blé russe avait été soit consommé, soit transporté ailleurs, et qu'il ne se trouvait que la propriété étrangère dans les magasins, n'hésita pas à délivrer ce certificat, qui fut confirmé par les fonctionnaires russes. Le capitaine Sherard Osborne s'en déclara satisfait, et l'escadre reprit la mer pour se diriger vers Gheisk, où l'on savait que les Russes avaient réuni des blés et des fourrages.

Voici la lettre dans laquelle le capitaine Sherard Osborne rend compte à sir Edmund Lyons de l'importante expédition de Gheisk :

« A bord du sloop à vapeur *le Vesuvius*, en vue de Gheisk, 7 novembre.

» Monsieur,

» Vers le soir du 3 courant, l'escadre que je commande se rassembla et mouilla dans 16 pieds d'eau en vue de Gheisk-Liman; je

pris des mesures pour le lendemain, à l'effet d'opérer contre l'immense amas de grains, de fourrages et de bois de chauffage qui appartenait à l'ennemi et était entassé le long de ses rivages, de façon à détourner l'attention des troupes nombreuses qu'après l'avoir préalablement observé je savais être dans les environs. Sous les ordres du lieutenant Ross, du *Weser*, je plaçai temporairement le *Curlew* sous les soins du lieutenant Miall, ainsi que l'*Ardent*, sous ceux de M. Tilly, capitaine en second; chacun de ces bâtiments avait assez d'hommes à son bord pour lever l'ancre, ou servir une pièce de canon et pour monter quelques chaloupes, et je donnai ordre au lieutenant Ross de serrer de près la face nord de Gheisk et de se tenir prêt à coopérer avec moi en dedans du liman. Je laissai le *Vesuvius* au large, lui enlevant tous ceux qui pouvaient servir; puis embarquant, ainsi que le montre la liste ci-annexée, les officiers et les hommes pris dans le *Vesuvius*, le *Curlew*, le *Weser* et l'*Ardent*, avec leurs chaloupes, nous partîmes au point du jour, remorqués par les canonnières de Sa Majesté. Voici cette liste : *Recruit*, lieutenant G. Day; *Boxer*, lieutenant S.-P. Tevonsend; *Cracker*, lieutenant J.-H. Marryat; *Clinker*, lieutenant J. S. Hudson.

» A six heures et demie du matin, la flottille se trouvait devant Vodina, à 3 milles au nord de Glofira; de longues rangées de meules de blé et des quantités considérables de combustible étaient emmagasinées le long de la côte et protégées par une garde de Cosaques. J'envoyai aussitôt le commandant Kennedy avec des embarcations que je fis protéger par des canonnières, et peu de temps après tout était en flammes, et le détachement se rembarqua lestement au moment où un corps considérable de Cosaques accourait de Lazalnite.

» La ville de Glofira fut ensuite le point que nous attaquâmes; elle avait considérablement changé d'aspect depuis qu'elle avait été visitée par le capitaine Rowley Lambert au mois de juillet dernier. On voyait, sur une étendue de quelques milles, des meules de blé, le long de ses côtes est et sud, rangées sur le bord de l'eau, prêtes à être transportées; et entre les lignes formées par les maisons on voyait, rangée sur rangée, des meules de blé.

» Une tranchée avait été creusée le long du bord de l'escarpement qui commandait la pointe, des corps considérables de cavalerie démontée la garnissaient, et on apercevait des hommes armés en arrière de chaque maison.

» Pour tâcher de prendre en flanc ces moyens de défense et pour détruire les meules de blé qui étaient emmagasinées sur la colline élevée qui est à l'est de Glofira, j'envoyai le commandant Kennedy avec les embarcations du navire de Sa Majesté le *Curlew*, une embarcation à aubes et le cotre le *Vesuvius*, remorqués par le *Clinker*, sous les ordres du lieutenant Hudson, à qui il était ordonné de tourner la pointe et d'attaquer ensuite dans cette direction, après avoir attendu un certain temps pour permettre que l'attention de l'ennemi fût attirée par l'autre attaque. Les canonnières *Recruit*, *Grinder*, *Boxer* et *Cracker* ouvrirent le feu contre la tranchée avec des bombes Shrapnell et tirèrent sur le blé avec des bombes.

» Comme on ne pouvait déloger l'ennemi tout à fait que du côté de l'ouest, que les bombes ne produisaient pas tout leur effet et qu'elles menaçaient néanmoins de mettre le feu à toute la ville, j'envoyai les lieutenants Day et Campion avec toute la petite troupe de soldats de marine disponibles, une embarcation armée d'un obusier et deux embarcations à fusées pour aider à obtenir plus complétement le résultat que je me proposais.

» Pendant la nuit, les approvisionnements ont continué de brûler très-activement; la nappe de flammes s'étendait à deux milles; toutefois la ville de Glofira n'a pas été atteinte, si ce n'est dans la partie dont les maisons avaient été occupées par les troupes qui faisaient feu contre nous.

» Le 6 novembre, nous avons appareillé de bonne heure, et nous sommes entrés dans le port en gouvernant sur Gheisk. Les services importants accomplis par M. George Perry, second du *Vesuvius*, et par M. Parker, second en sous-ordre du *Recruit*, nous ont encore été utiles en cette circonstance, et j'ai eu la satisfaction de voir toutes les embarcations mouillées de bonne heure, aussi près que pouvait le permettre le tirant d'eau, à portée de canon de l'extrémité est de Gheisk et de la steppe voisine, sur la limite de laquelle, dans une étendue de quatre milles, se trouvaient entassés du blé et du foin en quantité tellement considérable qu'on ne pouvait y croire; dans la partie basse de la steppe, ainsi que sur la partie de la pointe commandée par la ville, étaient accumulés également par masses énormes des approvisionnements de diverses sortes, du poisson surtout, des bois de construction, des canots, etc.

» Le lieutenant Campion et M. Vercy, canonnier, chargeant à la tête des soldats de marine, soutenus par le lieutenant Day et les matelots, réussirent, malgré un feu violent de mousqueterie, à repousser l'ennemi hors de sa tranchée, après lui avoir fait perdre beaucoup de monde, et à s'emparer d'un petit canon en bronze; ils chassèrent ensuite l'ennemi, en le faisant reculer de magasin en magasin jusqu'à ce que toute cette immense quantité de blé entassé et prêt à être battu et transporté fût complétement la proie des flammes. La hardiesse avec laquelle le lieutenant Campion a conduit les soldats de marine mérite de vous être signalée.

» M'apercevant que l'ennemi rassemblait un grand nombre d'hommes prêts à charger les nôtres s'ils s'avançaient au delà d'un ravin sur la côte est de la ville, je rappelai mes troupes et j'eus la satisfaction de les voir toutes rembarquées après n'avoir eu qu'un seul homme blessé. On voyait alors que les navires qui étaient devant Gheisk étaient engagés, le lieutenant Ross, du *Weser*, les ayant placés dans des positions avancées; et comme l'ennemi faisait descendre des corps considérables de troupes et surtout de la cavalerie pour résister à un débarquement, et qu'il avait déjà commencé à faire feu contre ces troupes, il était obligé, malgré lui, de faire feu sur la ville pour les en chasser.

» L'opération confiée au lieutenant Ross a été exécutée avec habileté, et il a complétement réussi à tenir en échec un corps considérable de cavalerie qui aurait beaucoup incommodé la petite troupe sous les ordres du commandant Kennedy, qui en agissant vigoureusement était parvenu à s'emparer de la position qu'il occupait, et trouvant l'escarpement trop roide pour qu'il pût être escaladé en face d'un grand nombre de troupes qui faisaient feu sur lui de la crête de l'escarpement, accomplit la mission que je lui avais confiée, au moyen du canon et des fusées à bombes des embarcations du navire, en mettant le feu à tous les approvisionnements, excepté à un grand édifice du gouvernement qui se trouvait considérablement en arrière. Le commandant Kennedy fait le plus grand éloge du détachement qu'il commandait, le peu de profondeur de l'eau ayant obligé les équipages des embarcations de ramer et d'aller à gué au milieu de l'eau depuis le matin jusqu'à minuit, la température étant alors très-froide.

» Attaquer sur autant de points que possible était, à mon avis, la seule manière d'en finir avec des troupes qui avaient eu trente-six heures pour se préparer à nous recevoir. Les canonnières *Grinder*, *Boxer*, *Craker* et *Clinker* furent laissées pour couvrir les forces de débarquement. Je fis le signal au lieutenant Ross, du *Weser*, de se préparer à débarquer, et je partageai la force de débarquement dans le liman en trois corps. Le corps de gauche, sous les ordres des lieutenants Day et Townsend, se composait des hommes et embarcations du *Recruit* et du *Boxer*; je confiai le centre au commandant Kennedy, assisté des lieutenants Hamilton, Marryat et Mayne, avec toutes les embarcations du *Curlew*, de l'*Ardent*, du *Grinder* et du *Cracker*, et les canonnières à fusées du *Vesuvius*; la division de droite, sous les ordres du lieutenant Mesham Strode et du lieutenant Hudson, se composait des canonnières du *Vesuvius* et de celles du *Clinker* et de quelques troupes de marine. M. R. Forquharson, aspirant, commandait ces dernières. Le lieutenant Ross, du côté occidental de la pointe de Gheisk, avait les embarcations et les hommes du *Weser*, avec un petit détachement du *Curlew* et de l'*Ardent*, sous les ordres du lieutenant Miall et de M. Tilly, deuxième maître, tout prêts à coopérer.

» Les divers détachements partirent et ils opérèrent leur débarquement aux endroits désignés, et séparément, à une distance d'un mille. Les troupes russes, défendues par de légers épaulements de terre, s'efforcèrent de les arrêter, mais en vain; quelques moments après, un torrent de flamme et de fumée, allumé par nos hommes dans la direction de l'ennemi, empêchait ce dernier de diriger sa manœuvre de manière à couper quelques-uns de nos petits détachements.

» A droite et au centre, l'ennemi avait concentré le plus de forces; voyant un instant qu'une colonne de 1,500 Cosaques se portait rapidement à la gauche, je donnai ordre au commandant Kennedy (qui venait de relier ses feux à ceux du lieutenant Day) de rembarquer tout le monde, à l'exception des troupes de marine, et de se porter rapidement à droite, et je le renforçai avec les marins du *Recruit* et du *Weser*, sous les ordres du lieutenant Campion. Ce mouvement fut couronné d'un plein succès. L'ennemi arriva trop tard pour sauver quelque chose à sa gauche, pendant que nos hommes avançaient rapidement sur la division de droite, sous les ordres des lieutenants Strode et Ross, qui (nonobstant un feu très-vif, mais mal dirigé, des maisons sur les hauteurs) maintenaient leur terrain et détruisaient une grande quantité de matériel destiné pour les constructions maritimes, des approvisionnements de poisson, des équipements de cavalerie et des greniers remplis.

» Lorsque tout, à l'exception de la ville de Gheisk, fut détruit, j'ordonnai de rembarquer, et je détachai quelques embarcations pour couvrir le lieutenant Ross, l'ennemi ayant jeté entre lui et sa chaloupe une masse d'hommes qu'à leur uniforme j'ai cru être de l'infanterie légère.

» A deux heures de l'après-midi tout était fini, et tous les détachements s'étaient rembarqués sur leurs canonnières respectives; nous n'avions eu que six blessés en tout : l'un d'eux dangereusement, l'autre très-grièvement.

» Rien n'étant plus à notre portée dans le liman de Gheisk, si ce n'est l'approvisionnement de blé qui avait échappé la veille à Glofira : j'ordonnai au commandant Kennedy, avec la moitié des embarcations, de retourner auprès des navires respectifs, et je restai avec les chaloupes du *Recruit*, de l'*Ardent*, du *Boxer* et du *Cracker*, pour en finir avec ce qui avait échappé à l'est de Glofira.

» Le 6, le temps, qui nous avait favorisés très-providentiellement, changea; des brouillards et de fortes brises arrivèrent, mais je pus

encore me servir des embarcations armées de fusées contre Glofira ; le feu éteint la veille fut rallumé, et une nouvelle quantité considérable de blé fut réduite en cendres. Je retournai au *Vesuvius* dans l'après-midi.

» Je désespère de pouvoir vous donner une idée de la quantité extraordinaire de blé, riz, fourrage, bois et autres matériels si nécessaires pour l'existence des armées russes dans le Caucase et en Crimée, que nous avons eu le bonheur de détruire.

» Comment ces immenses munitions avaient-elles pu être accumulées si près de la mer, pendant que nous étions dans le voisinage? C'est là une chose qui ne peut s'expliquer que parce que l'on s'imaginait que nous ne pourrions pas les atteindre, et parce que, d'après la position prise par l'escadre sous les ordres de feu le capitaine Edmund Lyons, en mai dernier, les Russes avaient établi un camp et fortifié la ville uniquement pour repousser une pareille attaque.

» Pendant ces opérations, nous n'avons jamais eu plus de deux cents hommes engagés; l'ennemi, selon les témoignages concordants des lieutenants Ross et Sirode, et d'après mon observation personnelle, avait de trois à quatre mille hommes dans Gheisk seulement.

» Quand tous les officiers se sont distingués de leur mieux et ont fait plus même que je n'attendais d'eux, il serait mal à moi d'en citer un de préférence aux autres. Leur sang-froid, leur zèle et leur exemple ont donné de la fermeté à leurs plus jeunes soldats qui pour la première fois allaient au feu, et sans leur intelligence générale et leur zèle, l'ennemi aurait aisément déjoué nos opérations. Le zèle, la bonne conduite et la bravoure des soldats méritent tous les éloges.

» Le commandant Kennedy (mon commandant en second) m'a donné la plus précieuse coopération, et tant d'après son rapport que d'après ceux d'autres officiers, je dois mettre sous vos yeux les noms des officiers et soldats qui sous le feu se sont conduits remarquablement bien. Ce sont : M. Richard Very, canonnier du navire de Sa Majesté l'*Ardent*; Thomas Kerr, canonnier de l'artillerie de la marine royale du vaisseau de Sa Majesté *Vesuvius;* Peter Hanlan, du navire de Sa Majesté *Curlew;* David Barry, du navire de Sa Majesté *Cracker*. — Le plan inclus descriptif de nos opérations, tracé par M. George Ferry, maître du *Vesuvius*, sera utile, je pense; et je vous prie de me permettre d'appeler votre attention sur le zèle infatigable de cet officier,

» J'ai l'honneur, etc. SHERARD OSBORNE. »

En communiquant cette lettre à l'amirauté, sir Edmund Lyons y ajoutait ce commentaire : « Les utiles dispositions qu'a prises le capitaine Osborne, la manière admirable dont elles ont été exécutées par lui-même, par le commandant Kennedy, du *Curlew*, ainsi que par les officiers et les hommes sous leurs ordres, ont complétement fait échouer les efforts des troupes nombreuses envoyées contre eux pour défendre les magasins que l'ennemi, à ce qu'il paraît, avait crus être à l'abri de toute attaque navale par suite du peu de profondeur de l'eau.

» Les effets de cette brillante entreprise, qui sont la destruction de tant de grains et de fourrages au commencement de l'hiver, ne peuvent manquer de se faire rudement sentir aux armées russes de Crimée et du Caucase.

» Comme la glace se forme maintenant sur les bords de la mer d'Azof et que l'escadre se retire, je crois devoir, pour être juste envers le capitaine Osborne, rappeler qu'en des circonstances excessivement difficiles, dues à un temps extraordinairement orageux, il a continué avec une rare habileté, pendant tout l'été, et terminé avec succès en automne, des opérations excellentes par leur nature et très-préjudiciables à l'ennemi; elles ont commencé d'une manière favorable, au printemps, sous la direction du capitaine Lyons de la *Miranda*, et ce n'est pas trop dire que les chefs ont été également secondés jusqu'au bout par une phalange aussi hardie, aussi intelligente de jeunes officiers, de marins et de soldats de marine, qu'on en ait jamais vu briller dans la marine anglaise. »



Reddition de Kinburn.

Voici le rapport que l'*Invalide russe* publia sur la même affaire dans son numéro du 8 décembre :

« Le 4 novembre, à la pointe du jour, neuf vapeurs ennemis se montrèrent devant la ville de Gheisk. Cinq d'entre eux, se rangeant dans le liman de Gheisk en face du village Glafiroffka (dans le gouvernement d'Ekatherinoslaff), le réduisaient en cendres, après un bombardement qui se prolongea pendant toute la journée; les quatre autres bâtiments, qui étaient plus grands, canonnèrent la ville du côté de la mer depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

» Le 5 au matin, les cinq vapeurs qui avaient détruit Glafiroffka entrèrent dans le liman, vis-à-vis de Gheisk. Dix chaloupes à rames, armées de canons et de mortiers et de petit calibre, se joignirent à eux, et à huit heures du matin toute l'escadre ennemie, s'approchant

du rivage à une très-petite distance, ouvrit contre la ville, du côté de la mer et du liman, un feu croisé des plus violents. Les projectiles lancés de préférence étaient des bombes, des grenades et des fusées à la Congrève.

» Un incendie éclata dans la ville. Profitant de cette circonstance, les alliés débarquèrent, à une heure et demie de l'après-midi, environ 600 hommes; mais cette manœuvre ayant été accueillie par le feu des Cosaques fantassins, et une compagnie d'infanterie se mettant en mouvement pour couper la retraite à l'ennemi, celui-ci fut obligé de retourner en toute hâte à ses navires, non sans avoir éprouvé quelques pertes. Les troupes qui avaient débarqué au sud-est de Gheisk furent également repoussées avec perte.

» A cinq heures du soir la canonnade de la ville cessa; dans le cours des opérations, un grand vapeur, ayant remarqué sur le rivage vingt bateaux pêcheurs environ, envoya quelques chaloupes à rames pour s'en emparer; mais cette entreprise ne lui réussit pas mieux que les précédentes : les chaloupes, accueillies par le feu de nos tirailleurs, retournèrent au bâtiment qui les avait détachées, poursuivies par nos balles, qui atteignirent jusqu'au pyroscaphe lui-même. Le pavillon noir, arboré pendant vingt-quatre heures sur le mât de ce navire, fut alors descendu.

» Dans la nuit du 5 au 6, les cinq vapeurs qui avaient été dans le liman de Gheisk continuèrent de battre la ville; mais le 9 toute l'escadre s'éloigna. Notre perte, pendant toute la durée du bombardement, n'a pas été considérable : trois hommes ont été grièvement blessés, trois autres l'ont été moins dangereusement.

» Le précepteur Shinkarenko, qui a pris part à la défense de la ville, et cinq hommes ont été contusionnés. Les flammes ont dévoré dans la ville quatre-vingt-un bâtiments divers, et derrière la ville soixante meules de foin; soixante-deux maisons ont été plus ou moins endommagées. »

Après cette expédition, une des plus fructueuses de la campagne, la plupart des bâtiments alliés quittèrent la mer d'Azof. On ne s'occupa plus que d'organiser fortement l'armée qui en gardait les côtes.

Nous avons vu une garnison française s'installer au fort Saint-Paul, appelé par les Russes Pauvlofkaïa, et situé au-dessus du cap Akbouroun. Aux fortifications naturelles de cette position elle ajouta des redans et autres lignes de défense; elle acquit ainsi la certitude de pouvoir braver les Russes, tandis que le butin fait à Taman la mettrait à même de braver l'hiver. « Les Cosaques, dit une lettre du 6 novembre au *Moniteur de la flotte*, brûlent tous les villages avoisinants; mais ces mesures incendiaires, bonnes il y a trois ou quatre mois, sont aujourd'hui dérisoires, attendu que nous avons fait une assez jolie provision de planches et de madriers, qui nous a permis de construire les baraques d'hiver de la troupe. Les chasseurs d'Afrique ont fait, en outre, un grand approvisionnement de fourrages.

» Nos troupes sont baraquées assez confortablement; l'administration possède des vivres pour longtemps, et il faut cela, car le froid est ici d'une intensité telle, que le détroit est presque constamment glacé, au point que l'on assure qu'on y pourrait faire passer de l'artillerie. Vous comprendrez alors la prévoyante sollicitude de l'administration, puisque les communications deviendront pour ainsi dire impossibles.

» En somme, l'hiver s'annonce à Saint-Paul d'une façon qui nous présage un froid sérieux. Il y fait déjà un vent assez violent, il souffle même parfois avec une telle véhémence, que les piétons éprouvent beaucoup de peine à conserver l'équilibre; mais on fait du feu partout, et l'on porte déjà plusieurs vêtements.

» Le moral est excellent et la santé aussi. Nos braves troupiers de l'infanterie de marine, habitués cependant aux températures coloniales, supportent merveilleusement bien ce climat si véritablement moscovite. »

Quant aux villes de Kertch et de d'Yénikalé, leur garde fut abandonnée au contingent anglo-ottoman, qu'on cherchait à placer depuis plusieurs mois et auquel on n'avait pu trouver un emploi satisfaisant.

Ce corps avait été créé en vertu d'une convention conclue entre la reine d'Angleterre et le sultan, le 3 février 1855, et ratifié le 12 mars suivant. Nous avons eu quelque peine à nous procurer le texte officiel de cet acte, dont l'application fit tant de bruit et qui est resté presque inconnu. Il est conçu en ces termes :

« Sa Majesté la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, désirant pousser plus utilement la guerre dans laquelle elle est engagée de concert avec l'empereur des Français et Sa Majesté Impériale le sultan, a proposé à Sa Majesté Impériale le sultan d'engager pour un temps au service de l'Angleterre et d'entretenir tel nombre de soldats turcs qui serait convenu entre Sa Majesté et le sultan. Sa Majesté Impériale le sultan ayant accepté cette proposition



Front sud-est des fortifications de Kinburn, après le bombardement.

de son alliée, Leurs Majestés ont jugé bon de conclure une convention déterminant les conditions auxquelles les troupes turques seront employées et ont nommé comme plénipotentiaires, etc., lesquels, après s'être communiqué leurs pouvoirs, ont arrêté les articles suivants :

» Art. 1er. Sa Majesté Britannique s'engage à prendre à son service un corps de 20,000 Turcs de toutes armes. Sur ce nombre, 15,000 hommes seront pris dans l'armée régulière du sultan, et 5,000 hommes parmi les rédifs qui seront dans les armées de Sa Majesté le sultan, soit parmi ceux de la réserve. Les troupes ainsi engagées au service de Sa Majesté pourront être employées dans la guerre actuelle de telle manière que jugera le plus utile Son Excellence le commandant en chef des armées anglaises en Orient.

» Art. 2. Les troupes turques dont il est question dans l'article précédent, soit régulières, soit rédifs, seront placées sous le commandement d'un ou plusieurs officiers supérieurs de Sa Majesté Britannique, et auxquels la Porte accordera le rang et les prérogatives d'officiers turcs, et Sa Majesté Britannique nommera en outre tel nombre d'officiers supérieurs qu'elle jugera convenable pour maintenir ces troupes dans un bon état de discipline. Sa Majesté Impériale le sultan s'engage à donner dans l'armée turque aux officiers ainsi choisis par Sa Majesté Britannique le grade qu'il plaira à Sa Majesté Britannique de désigner et qui sera nécessaire pour assurer la subordination des officiers et soldats ottomans employés au service de Sa Majesté. Les troupes turques seront assujetties aux règlements et à la discipline de l'armée anglaise. Le commandant en chef de l'armée anglaise déterminera la couleur de leur uniforme, dont le caractère général ressemblera à celui de l'armée turque régulière.

» Art. 3. Les troupes turques mises au service de l'Angleterre porteront avec elles leurs armes et leurs habits ; mais Sa Majesté Britannique s'engage à les pourvoir à l'avenir d'armes, d'équipements, d'habits, à les solder et à leur fournir tout ce qui sera nécessaire pour tenir la campagne et à leur procurer des moyens de transport par mer s'il en est besoin. Les officiers et les soldats recevront la même solde que s'ils étaient au service du Sultan.

» Art. 4. Sa Majesté Britannique s'engage en outre à ce que les officiers et soldats turcs employés à son service ne rencontrent aucun obstacle à l'observation des rites et cérémonial de leur religion.

» Art. 5. La date à laquelle les troupes turques commenceront à être à la solde de Sa Majesté Britannique et les arrangements de détails relatifs à l'exécution de la présente convention seront arrêtés par des officiers nommés à cet effet par les deux hautes parties contractantes.

» Art. 6. Lorsque la guerre actuelle sera terminée par la conclusion d'un traité de paix, tous les soldats faisant partie du corps auquel se rapporte la présente convention et tous les officiers turcs employés à les commander seront mis à la disposition du gouvernement turc qui pourra, soit les incorporer dans l'armée turque, soit les congédier et les licencier tous ou en partie.

» Art. 7. Il est entendu entre les hautes parties contractantes, comme explication des articles précédents et spécialement des articles 2 et 3 relatifs au maintien de la discipline parmi les troupes en question, que les relations leur seront fournies selon la coutume établie et que les peines, lorsqu'elles seront malheureusement nécessaires, seront infligées comme précédemment, selon l'usage et le régime de l'armée turque.

» Art. 8. Il est entendu, en outre, entre les hautes parties contractantes, que la proportion des diverses armes des troupes régulières mises au service de Sa Majesté Britannique sera déterminée selon les usages de l'armée anglaise ou de l'armée turque, et qu'elle subira les modifications nécessaires pour le commandement des officiers anglais ; que les stipulations de l'article 3, disposant que les troupes turques emporteront avec elles leurs armes et leurs équipements, s'appliqueront aussi aux chevaux de la cavalerie, au train d'artillerie avec tous leurs accessoires et généralement à tout ce qui est nécessaire à une division ou corps d'armée prêt à entrer en campagne.

» Art. 9. La présente convention sera ratifiée et les ratifications seront échangées à Constantinople dans six semaines ou plus tôt, s'il est possible. En foi de quoi les plénipotentiaires ont signé et ont apposé le sceau de leurs armes.

» Fait double à Constantinople, le 3 février 1855.

» Signé : Stratford de Redcliffe. — Rechid Aali. »

L'exécution de ce contrat avait rencontré de graves obstacles que n'avaient pu surmonter les efforts du général Vivian, chargé d'organiser le contingent. Il avait été difficile d'amener des musulmans à obéir à des chrétiens différents de langage et de mœurs. Deux mille cinq cents bachibouzoucks, cédés par la Porte, et que le général Beatson avait eu mission de discipliner, étaient d'intraitables barbares, coutumiers de pillages et de violences. Au commencement de juillet, on avait voulu les envoyer en Crimée et réprimer leurs excès, et s'insurgeant en masse, ils avaient saccagé le village de Rein-Kani et traité en pays conquis les environs des Dardanelles. Le général Smith, nommé à la place de Beatson, n'avait guère mieux réussi, et le contingent anglo-turc, précédé partout par la plus détestable réputation, errait de Buyukdéré à Andrinople, d'Andrinople à Choumla, de Choumla à Kamiesch, quand, à la fin d'octobre, les généraux Vivian et Simpson décidèrent dans une conférence qu'il serait envoyé à Kertch : on y adjoignit, sous les ordres du général Shirley, deux brigades de cavalerie, dont le noyau fut formé par le 2e régiment du corps qu'on désignait sous le nom de Cosaques ottomans, quoiqu'il se composât exclusivement de Polonais.

Au commencement de novembre, le contingent occupa les retranchements de Kertch et d'Yénikalé, et la garnison ottomane de cette ville, forte de huit mille hommes et commandée par Hadschi-Pacha, fut mise à sa disposition. Les Cosaques ottomans avaient suivi l'infanterie ; mais la saison rendant leurs services inutiles, on les renvoya à Constantinople. Restée seule, l'infanterie travailla à garantir d'un coup de main les villes qu'elle gardait, à établir des glacis, à élever les retranchements, à prévenir toute attaque qu'auraient pu diriger contre elles les troupes russes concentrées à Arabat et à Ghénitschi.

CHAPITRE XXVI.

L'amiral Bruat. — Il est remplacé par le vice-amiral Tréhouart. — Adieux de l'amiral à ses compagnons d'armes. — Correspondances entre les amiraux français et anglais. — Départ d'une partie de la flotte. — Réception de l'amiral Bruat par le sultan. — Mort du capitaine Dheureux. — Mort de Bruat. — Décret relatif à ses obsèques. — Cérémonie funèbre à Toulon. — Discours de M. le vice-amiral Dubourdieu. — Funérailles de l'amiral Bruat. — Discours de M. Jurien de la Gravière. — Détails biographiques sur l'amiral Bruat.

Nous tenions à présenter sans interruption le tableau des opérations navales de 1855, avant de nous séparer d'un homme qui avait puissamment contribué à leur succès, de l'amiral Bruat, qui était rappelé en France par suite de la haute dignité à laquelle l'avait promu le décret du 15 septembre.

Il était remplacé dans le commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée par M. le vice-amiral Tréhouart.

Né à Epiniac (Ille-et-Vilaine) le 27 avril 1798, Tréhouart (François-Thomas) appartient à une famille qui s'était illustrée dans la marine. Il fut admis à l'école spéciale de Toulon le 20 février 1812, en sortit en 1815 pour s'embarquer sur la goëlette *l'Emulation* en qualité d'aspirant de seconde classe, et fut successivement aspirant de première classe en 1817, enseigne de vaisseau en 1821, lieutenant de vaisseau en 1829, capitaine de corvette en 1837 et capitaine de vaisseau en 1843.

En 1845 le capitaine Tréhouart reçut le commandement de cinq bâtiments français destinés à agir, de concert avec une flottille anglaise, contre la république Argentine. Rosas avait concentré des forces à l'embouchure du Parana ; le fleuve était barré par une estacade de vingt-quatre navires, et quatre batteries armées de pièces de gros calibre étaient établies à Obligado. Ces obstacles n'arrêtèrent point l'escadre anglo-française ; le 20 novembre, les chaînes de fer qui liaient entre eux les navires de l'estacade furent brisées, les batteries emportées par des compagnies de débarquement. Au milieu de l'action, le capitaine Hotham, commandant des forces anglaises, écrivit ces lignes à son collègue : « Si le titre de brave a jamais été mérité, c'est par vous et par vos équipages. » Le brick *le Saint-Martin*, que montait Tréhouart, eut sa mâture et son gréement hachés ; le grand mât fut percé de onze boulets, et plus de cent vingt pénétrèrent dans la coque. Sur les 100 hommes de l'équipage, 12 furent tués et 14 grièvement blessés. Le baron de Mackau, alors ministre de la marine, disait dans un rapport du 15 janvier 1846 : « M. le capitaine Tréhouart est âgé de quarante-huit ans ; il sert dans la marine depuis le 20 février 1812, et ses services à la mer s'élèvent à près de vingt-quatre ans. Dans toute sa carrière il s'est fait remarquer comme un officier d'avenir, unissant la fermeté à l'intelligence. Dans l'expédition qu'il vient de commander, M. Tréhouart s'est signalé entre tous par son initiative énergique, sa résolution et son sang-froid. La conduite éclatante qu'il a tenue dans ce fait d'armes a porté le contre-amiral Lainé à le présenter comme éminemment digne d'être élevé au grade de contre-amiral. Le cadre des contre-amiraux, tel qu'il est réglé pour le temps de paix par l'article 3 de la loi du 17 juin 1841, est en ce moment au complet ; mais la circonstance autorise une promotion hors cadre, sauf à rentrer à la première vacance dans la limite fixée. »

Sur ce rapport, par ordonnance du 15 février 1846, Tréhouart fut promu au grade de contre-amiral. Il commanda en 1849 l'escadre de la Méditerranée et fut créé grand officier de la Légion d'honneur. Il était chevalier depuis le 21 mai 1832, officier depuis 1837, et commandeur depuis 1847. Un décret du 2 avril 1851 le nomma vice-amiral.

Désigné pour succéder à l'amiral Bruat, le vice-amiral Tréhouart devait arborer son pavillon sur la *Bretagne*, vaisseau à vapeur de 130 canons. En attendant son arrivée, le contre amiral Pellion fut chargé du commandement provisoire de la portion de l'escadre qui devait

continuer à stationner dans le Bosphore et dans la mer Noire. L'amiral fit en ces termes ses adieux à ses compagnons d'armes :

« 4 novembre.

» OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET MARINS!

» Rappelé en France par les ordres de l'empereur, je ne veux point quitter ces parages, où nous avons supporté ensemble tant d'épreuves laborieuses, sans vous remercier de m'avoir si bien secondé. Les glorieux succès qui ont ouvert et couronné cette campagne, les services que vous avez rendus depuis le jour où notre pavillon a flotté dans la mer Noire, seront pour notre marine un éternel honneur, pour la France un légitime sujet d'orgueil, pour les amiraux qui ont eu l'honneur de les commander le plus précieux des souvenirs.

» Je remets avec une entière confiance aux mains du contre-amiral Pellion le dépôt des traditions qui m'avait été légué par le brave amiral Hamelin. L'escadre de la mer Noire restera fidèle au passé ; elle n'oubliera pas qu'elle a l'unique honneur de partager avec nos vaillantes troupes les ardentes sympathies de la France et la confiance de l'empereur, et, avec nos braves alliés, l'admiration de l'Europe.

» *L'amiral commandant en chef*, BRUAT. »

La lettre suivante fut adressée par l'amiral à sir Edmund Lyons :

« *Montebello*, 4 novembre.

» MON CHER COLLÈGUE,

» Je suis assez heureux pour avoir à vous transmettre avant mon départ les félicitations que Son Excellence le ministre de la marine m'a chargé de vous adresser, ainsi qu'aux braves marins qui vous ont si bien secondé dans l'attaque des forts de Kinburn.

» Son Excellence le ministre de la marine a vivement partagé la satisfaction éprouvée par les lords commissaires de l'amirauté du complet accord qui n'a cessé de régner entre nous, ainsi qu'entre les officiers et marins des deux escadres. De même que Leurs Seigneuries, c'est à cette bonne harmonie que Son Excellence le ministre de la marine attribue surtout le succès qui a couronné toutes les opérations maritimes entreprises de concert par les forces navales combinées. Son Excellence le ministre de la marine me prie de vous adresser, ainsi qu'aux officiers et équipages placés sous vos ordres, l'expression de sa gratitude pour votre cordiale coopération. Le ministre me charge en même temps de vous exprimer l'espoir, qu'il fonde principalement sur votre caractère, que les bons rapports si heureusement établis entre le personnel des deux flottes et cimentés aujourd'hui par une estime réciproque subsisteront avec l'officier général qui doit me succéder dans le commandement en chef des forces navales de Sa Majesté dans la mer Noire.

» Je considère, mon cher collègue, comme un devoir, et comme le devoir le plus agréable que je puisse avoir à remplir, de joindre aux félicitations de Son Excellence le ministre de la marine mes remercîments personnels et l'expression de ma gratitude pour le concours si loyal et si affectueux que vous n'avez cessé de m'accorder. Veuillez, mon cher collègue, être l'interprète de mes vœux auprès des officiers et des équipages de votre escadre. Je m'associerai toujours à leurs succès, et n'oublierai point la part si glorieuse qu'ils ont prise à ceux que nous avons obtenus en commun. Veuillez aussi, mon cher collègue, partager avec mon brave ami l'amiral sir Houston Stewart l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

» Veuillez agréer, mon cher collègue, l'assurance de ma haute considération et de mon entier dévouement.

» *L'amiral commandant en chef*, BRUAT. »

L'amiral Lyons répondit :

« *Royal-Albert*, devant Sebastopol, 5 novembre 1855.

» MON CHER AMIRAL,

» Si quelque chose pouvait me consoler du départ d'un ami et d'un collègue tel que vous, ce serait, sans aucun doute, l'expression si bienveillante et si généreuse non-seulement de vos propres sentiments, mais aussi ceux de Son Excellence M. le ministre de la marine.

» Croyez, mon cher amiral, et veuillez en transmettre l'assurance à Son Excellence, que les sentiments que j'éprouve sont partagés par le contre-amiral sir Houston Stewart et par tous les officiers et marins qui servent sous mes ordres. Ces sentiments les animent tous et s'adressent à vous comme à ceux qui servent sous le pavillon de Votre Excellence, pavillon que nous avons vu avec la plus vive satisfaction arborer au grand mât.

» Votre Excellence veut bien me dire qu'elle nous quitte avec regret. Nous en sommes pleinement convaincus et profondément touchés; mais il n'est point dans la nature des choses que cette séparation soit aussi sensible pour vous que pour nous : car nous restons sur les côtes, tandis que chaque lieue qui accroît entre nous la distance vous rapproche davantage de votre pays et de vos familles, qui s'apprêtent déjà à vous recevoir à bras ouverts et à vous remercier des nobles actes que vous avez accomplis.

» Agréez, mon cher amiral, avec mes sentiments de respect et d'estime, l'assurance de ma sincère amitié.

» *Le contre-amiral commandant en chef*, LYONS. »

« *Royal-Albert*, devant Sébastopol, 5 novembre 1855.

» MON CHER COLLÈGUE,

» J'ai l'honneur d'accuser réception à Votre Excellence de sa lettre du 4 courant, par laquelle elle m'informe qu'elle est rappelée en France en vertu des ordres de Sa Majesté Impériale, et que le contre-amiral Pellion doit prendre, à dater de ce jour, le commandement provisoire des forces navales françaises dans la mer Noire.

» J'ai déjà exprimé à Votre Excellence le profond regret que nous éprouverons à nous séparer d'elle ; mais nous sommes très-heureux que le commandement qu'elle quitte soit dévolu à un officier aussi distingué que l'amiral Pellion, avec lequel j'ai déjà eu de si agréables relations.

» Je suis, mon cher amiral, votre sincère ami.

» *Le contre-amiral commandant en chef*, LYONS. »

La division de l'escadre de la Méditerranée qui rentrait en France, sous les ordres de M. l'amiral Bruat, quitta Kamiesch le 7, à quatre heures et demie du soir, par un temps magnifique et une faible brise de N.-E., ayant à bord la garde impériale, placée sous le commandement provisoire de M. le général Clère.

Au moment de se mettre en marche, le *Montebello* s'approcha du vaisseau amiral anglais *Royal-Albert*, à bord duquel monta l'amiral Bruat, pour dire une dernière fois adieu à son collègue l'amiral Lyons. Cette entrevue fut cordiale de part et d'autre. Après le départ de l'amiral Bruat et sur le passage de son escadre, les matelots des vaisseaux anglais, montés dans les vergues, firent entendre de nombreux *vivat* auxquels les équipages des vaisseaux français répondirent de la manière la plus chaleureuse.

L'escadre se mit en marche. Le *Montebello*, remorqué par le *Magellan*, tenait la tête de la ligne ; les autres vaisseaux marchaient groupés autour de l'amiral, à quatre encâblures les uns des autres.

Le vaisseau à hélice le *Fleurus* remorquait l'*Alger*, l'*Albatros*, le *Friedland*, l'*Asmodée*, le *Saint-Louis*, l'*Ulm* et le *Jean-Bart* marchaient en route libre, ainsi que la frégate à vapeur le *Cacique*.

La corvette à vapeur le *Primauguet* remorquait la bombarde à voiles le *Palinure;* la corvette à vapeur le *Roland* et les avisos à vapeur le *Brandon* et le *Fulton* éclairaient la division.

Le temps resta beau pendant toute la journée du 7 et pendant celle du 8. Le 9, les vaisseaux aperçurent la terre dans la matinée, et comme la côte était très-embrumée, l'amiral envoya les bâtiments légers reconnaître l'entrée du Bosphore; peu de temps après, le *Montebello* et le *Jean-Bart* donnèrent heureusement dans la passe et allèrent mouiller à Beïcos.

Le *Primauguet*, le *Roland* et le *Brandon*, qui étaient restés à l'entrée du canal, entrèrent en mer Noire, et, comme la brume ne paraissait pas se dissiper, ils tirèrent le canon de distance en distance, pour rallier les autres navires de guerre.

Ce signal fut entendu, et les autres vaisseaux *donnèrent* successivement dans la passe, et mouillèrent avant la nuit à Buyuk-Liman, à l'entrée du Bosphore. Le lendemain, au jour, ils appareillèrent pour aller rallier l'amiral à Beïcos. Le *Montebello*, après avoir transmis ses ordres aux navires de guerre de la division, leva l'ancre pour aller mouiller à Tophana, à l'entrée de port de Constantinople et vis-à-vis du nouveau palais de Dolma-Batché. Les vaisseaux et les autres bâtiments de guerre restèrent à Beïcos pour faire leurs vivres, leur eau et leur charbon. M. le capitaine de vaisseau Saisset, de l'*Alger*, fut nommé commandant de la rade.

L'amiral se rendit, le mardi 13 novembre, au palais de Tchéragan. Avec lui se trouvaient dans le grand canot du *Montebello* M. Thouvenel, ambassadeur de France; les généraux Bousquet, Larchey, de Chasseloup-Laubat, Clère, Manèque, Duprat de la Roquette; le contre-amiral Rigault de Genouilly, qui avait donné une impulsion si énergique au corps de débarquement de la marine pendant le siége de Sébastopol. Une trentaine d'autres embarcations amenaient les commandants des bâtiments de la flotte et tous les officiers du même grade en grande tenue.

Reçu à l'échelle par Kiamil-Bey, introducteur des ambassadeurs, l'amiral Bruat fut conduit auprès du sultan qui s'entretint longtemps avec lui par l'entremise de M. Schelfer, premier drogman de l'ambassade. Au bout d'une demi-heure d'audience, l'amiral demanda au sultan la permission de lui présenter les officiers généraux présents à Constantinople, les commandants des bâtiments de la flotte et les officiers de la garde. « Très-volontiers, répondit S. M., j'allais vous le demander. » Après le défilé, pendant lequel il adressa plusieurs fois la parole aux officiers généraux et surtout au général Larchey, pour lequel il montrait une prédilection marquée, le sultan félicita les généraux de la garde sur la belle prestance de leurs officiers et le rôle que leurs troupes avaient joué dans les affaires de Crimée. « Je suis heu-

reux, ajouta-t-il en terminant, de pouvoir contribuer à récompenser vos services; j'ai donné des ordres pour que ma décoration du Medjidié soit accordée à tous ceux que le maréchal Pélissier aura désignés. »

Les batteries du stationnaire turc, qui avaient salué l'arrivée de l'amiral, le saluèrent à la sortie du palais. Le même jour, l'amiral Bruat a reçu à son bord la visite du grand vizir Aali-Pacha, de Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères, et du capitan-pacha Méhémet-Ali-Pacha. Le soir, il y eut à l'ambassade française un banquet auquel assistaient l'amiral Bruat, le ministre ottoman, les généraux Larchey, Manèque et Clère, et les chefs des principaux services des armées de terre et de mer à Constantinople. Le lendemain, l'amiral reçut à bord du *Montebello* la plupart des convives qui se trouvaient la veille au palais de l'ambassade.

Au milieu de ces fêtes un événement malheureux vint jeter le deuil dans l'escadre. M. le capitaine de frégate Dheureux qui, après avoir servi avec distinction aux batteries de Sébastopol, rentrait en France, mourut d'un accès de fièvre pernicieuse à bord de l'*Asmodée*. On l'enterra dans le cimetière de Thérapia, et un de ses camarades d'enfance, le capitaine Jouslard, du *Friedland*, fit ressortir dans une courte oraison funèbre le caractère loyal et le courage de celui qui venait d'être enlevé d'une manière si inattendue à sa famille, à sa jeune femme, à ses compagnons d'armes et à ses nombreux amis.

L'amiral Bruat ne devait lui survivre que de quelques jours. La France, qui lui préparait une réception digne de ses services, fut frappée d'une douloureuse stupeur quand le *Moniteur* publia cette dépêche :

« Vaisseau *le Montebello*, à la mer, 20 novembre 1855.

» M. l'amiral Bruat a succombé hier, 19 novembre, à trois heures de l'après-midi, à une attaque de choléra, l'état sanitaire de l'escadre étant excellent. M. Bruat, lieutenant de vaisseau, son officier d'ordonnance, qui porte cette dépêche en France, va se rendre à Paris. »

Un décret rendu sur le rapport de l'amiral Hamelin, ministre de la marine et des colonies, arrêta que les obsèques et funérailles de l'amiral Bruat seraient faites au compte de l'État, et que cette dépense serait acquittée sur les fonds du budget de la marine.

Le 5 décembre, le *Montebello* mouillait dans le port de Toulon. A neuf heures, les chefs des divers services de la marine et les autorités civiles et militaires du département se réunissaient à l'arsenal, en face d'un magnifique cénotaphe, dont les trophées étaient formés de drapeaux tricolores, de canons russes, de casques russes, d'armes de toute espèce prises à l'ennemi. A ce cénotaphe devaient être attelés six chevaux caparaçonnés de deuil.

Une garde d'honneur de cinquante hommes avec le drapeau du 59e de ligne, commandée par un capitaine et un lieutenant, se trouvait placée près du cénotaphe. La musique des équipages de ligne était avec cette garde.

Quarante officiers mariniers décorés de la croix ou de la médaille militaire et désignés moitié parmi ceux du *Montebello* par les soins de M. le contre-amiral Jurien et des autres bâtiments de l'escadre, et l'autre moitié par la division et les bâtiments dans le port, étaient répartis en deux détachements égaux pour porter le corps alternativement et se tenaient aux deux côtés du cénotaphe.

Les troupes de la marine, sous le commandement de M. Clavaud, contre-amiral major général, étaient en bataille dans l'intérieur de l'arsenal à droite et à gauche de la grille.

La compagnie des ouvriers d'artillerie avait une batterie de montagne.

Les troupes de la garnison, sous les ordres de M. le général commandant la subdivision, étaient également rangées en bataille, mais à l'extérieur de l'arsenal et formant la haie dans les rues de la ville que devait traverser le cortége.

Deux brigades de gendarmerie à cheval se tenaient en tête des troupes.

A neuf heures et demie, le corps quitta le vaisseau *le Montebello* et fut déposé dans le canot de l'amiral Bruat. L'état-major général et l'aumônier en chef avaient pris place dans cette embarcation, qui n'était armée que par quatre marins; elle était remorquée par les autres canots du *Montebello* et suivie des canots des commandants des bâtiments présents sur rade, accompagnés de leurs officiers. Ces embarcations, dont le nombre était considérable, groupées par le travers du *Montebello*, ont suivi ainsi en cortége le convoi.

Lorsque le corps quitta *le Montebello*, ce vaisseau fit successivement trois salves de dix-sept coups chacune. Les compagnies de débarquement de tous les bâtiments sur rade exécutèrent au même instant trois décharges de mousqueterie.

L'équipage du bâtiment amiral était rangé sur le pont à bâbord.

A bord des autres bâtiments, les équipages étaient aussi rangés sur le pont.

Le canot contenant le corps de l'amiral fut reçu au débarcadère par le vice-amiral Dubourdieu, préfet maritime; M. le préfet du Var, le général de brigade commandant la subdivision, M. le sous-préfet de Toulon, les amiraux présents à la cérémonie et les chefs supérieurs des divers services convoqués.

Lorsque le corps, descendu à terre, fut porté vers le cénotaphe, les troupes présentèrent les armes, les clairons sonnèrent aux champs, les drapeaux et les officiers supérieurs et toutes les autorités présentes saluèrent dans un respectueux silence, et le préfet maritime fit, au nom de l'empereur, la remise du bâton d'amiral de France mérité si glorieusement par l'amiral Bruat.

Cette remise eut lieu entre les mains de M. Bruat, lieutenant de vaisseau, neveu et aide de camp de l'amiral. Le bâton, placé sur un coussin de velours, fut porté par ce jeune officier pendant tout le temps de la cérémonie.

Au nombre des membres de la famille Bruat venus à Toulon pour assister aux funérailles se trouvait M. E. Paul, sous-préfet de Saint-Quentin.

Cette famille civile était accompagnée de la famille militaire de l'amiral, composée de son état-major. Marchait en tête M. Jurien de la Gravière, chef d'état-major général, promu tout récemment au grade de contre-amiral.

Le corps étant placé dans le cénotaphe, le vice-amiral Dubourdieu, préfet maritime, adressa ce dernier hommage à la mémoire du défunt :

« Messieurs,

» L'empereur attendait le retour de ses vaisseaux de la mer Noire, et nos canons étaient prêts à saluer une arrivée triomphante.

» Et nous voici, un crêpe à l'épée, devant un froid cercueil : nos canons saluent avec douleur un trépas inattendu, nos sympathiques félicitations se changent en funèbres hommages!

» Bruat est mort sur *le Montebello*, qui portait avec fierté son pavillon amiral, donnant sa vie à la France et à la civilisation dans une guerre providentielle que le bon ordre du monde commande et justifie.

» Sa vie, messieurs, est connue de tous.

» Armand-Joseph Bruat, entré à l'école navale de Brest en 1811, était aspirant en 1815 et enseigne en 1819. Dès ses premiers débuts, il se fit remarquer par son intrépidité, sa résolution, la sûreté de son coup d'œil et son amour passionné pour la marine. Il avait ce qui présage et fait les grands hommes : il avait du cœur et de la volonté.

» Lieutenant de vaisseau en 1827, il était officier de manœuvre sur *le Breslaw* à Navarin, et ses brillantes manœuvres sont restées dans les traditions de l'arme.

» A la croisière d'Afrique en 1830, le brick *le Silène*, qu'il commandait, ayant naufragé, Bruat fut fait prisonnier de guerre et incarcéré dans le bagne d'Alger : cruelle épreuve où sa constance et son énergie n'avaient pas failli un instant au jour de la délivrance par notre glorieuse expédition d'Afrique.

» Capitaine de corvette en 1831 et capitaine de vaisseau en 1838, il se distingua dans ses divers commandements, ne croyant jamais faire que son devoir et toujours faisant plus que son devoir.

» Pendant son gouvernement de nos établissements dans l'Océanie, il anéantit avec un courage héroïque une insurrection générale fomentée par les chefs kanaques; l'autorité de la France fut respectée et fortifiée.

» En 1846, il était contre-amiral.

» Son caractère et son intelligence étaient au niveau des plus hautes missions administratives et militaires : soit que, préfet maritime à Toulon après les journées de juin, il eût à y maintenir l'ordre en des temps agités encore; soit que, gouverneur général des Antilles, il eût à organiser le travail colonial dans cette brûlante transition de l'esclavage à la liberté; soit que, dans les conseils de l'amirauté, il eût à débattre les grandes questions de notre établissement naval; soit que, commandant l'escadre de l'Océan en 1853, il eût à discipliner et à former nos équipages pour la lutte qui se préparait; soit enfin que, commandant en sous-ordre dans la mer Noire, il eût à seconder l'amiral Hamelin dans ses grandes opérations du débarquement et de l'attaque si remarquablement préparées et si glorieusement accomplies par le commandant en chef de la flotte, Bruat se montra toujours le digne lieutenant de l'amiral qui sut illustrer, à bord de *la Ville de Paris*, un nom deux fois cher à la marine impériale.

» Au retour de l'amiral Hamelin, Bruat fut investi du commandement en chef, et il sut l'exercer, s'entendant loyalement avec la marine anglaise, concertant habilement l'action des forces navales avec l'action des forces de terre, en sorte qu'il y eût unité dans les plans, ensemble dans les mouvements et coopération parfaite. Toujours compris par ses vaillants capitaines et ses braves marins, que son âme de feu électrisait, il dirigea avec un succès brillant les expéditions de la mer d'Azof et de Kertch, bombarda Sébastopol, et, sous le feu irrésistible de ses batteries flottantes, réduisit victorieusement la forteresse de Kinburn.

» L'empereur l'avait promu à la dignité d'amiral, magnifique récompense d'une telle vie et de si éminents services.

» Il venait, messieurs, déposer son dévouement sur les marches du trône impérial. Mais la vie s'échappait de ce corps exténué par les longues fatigues et la maladie. Bruat ne vivait, pour ainsi dire, que par des efforts suprêmes de volonté, arrachant à la mort, jour par jour, un peu de temps encore... Il n'est plus!

» Ne troublons pas, messieurs, dans le sanctuaire domestique, l'in-

consolable douleur d'une noble et sainte femme et de ses trois jeunes enfants. Les regards de l'empereur, qui aime à reconnaître les généreux services rendus à la patrie, tomberont sur la famille de l'amiral Bruat.

» Voyons cette mort comme il convient à des soldats.

» Au terme d'une mémorable campagne couronnée par l'amiralat, après avoir inscrit son nom à côté des noms de Sébastopol, de Kertch et de Kinburn, dans les fastes de cette grande expédition d'Orient qui tiendra tant de place dans l'histoire, quelle belle destinée de mourir pour son pays, de mourir en pleine gloire, sous les regards du monde et regretté par quatre nations!

» Messieurs, si un ancien frère d'armes et un vieil ami de Bruat pouvait, en ce moment solennel, parler au nom de notre arme, dans laquelle il fait un si grand vide, je dirais que notre marine le pleure!

» La marine anglaise, dont il avait les sympathies et le respect, s'associe à nos sentiments.

» Cette mort est un deuil public!

» Bruat emporte les regrets de l'empereur et de la France!

» La religion lui a donné ses sublimes secours, et cette grande âme si sincère, si noble, si élevée, est dans la paix de Dieu. Il est mort en chrétien.

» Aux honneurs que nous lui rendons vont se joindre les honneurs et les prières de l'Eglise. Accompagnons respectueusement les restes de ce grand marin. Que sa vie et sa mort demeurent un enseignement et un exemple, comme elles sont une gloire nationale! »

Après la cérémonie religieuse, accomplie dans la cathédrale avec toute la pompe possible, le corps de l'amiral fut remis à sa famille et déposé sur la corvette à vapeur *le Primauguet* pour être transporté à Marseille. De cette ville il fut conduit à Paris, où ses obsèques furent célébrées le 11 décembre à l'hôtel des Invalides.

L'église était complétement tendue de draperies noires sur lesquelles se détachaient des écussons aux initiales de l'amiral et des faisceaux de drapeaux. Au milieu de couronnes de laurier, on lisait en lettres d'or ces noms qui résument toute la carrière de l'illustre défunt : Navarin, Alger, Taïti, Toulon, la Martinique, Sébastopol, Kertch, Kinburn.

Des détachements de tous les régiments présents à Paris occupaient la nef, l'esplanade et les boulevards environnants.

A la cérémonie assistaient le maréchal Vaillant, les amiraux Hamelin et Parseval-Deschênes, le maréchal Magnan, les généraux Canrobert, Roguet, de Lawoëstine, M. le préfet de la Seine, nombre d'officiers supérieurs, de sénateurs, de députés, de membres du corps diplomatique et du conseil d'Etat, des députations de la cour de cassation, de la cour des comptes et de la cour d'appel.

A une heure un quart, le cortége prit la route du Père-Lachaise, sous l'escorte de détachements de cavalerie et d'infanterie. Six chevaux richement caparaçonnés traînaient le char funèbre, le bâton de commandement, l'épée, les épaulettes et les décorations de l'amiral, étaient placés sur le cercueil. Les colonels des 51[e], 58[e], 77[e] et 90[e] d'infanterie tenaient à cheval les cordons du poêle.

La population se découvrait respectueusement sur le passage du cortége et témoignait des regrets unanimes qu'inspirait à la France la perte prématurée de l'illustre amiral.

Sur la tombe le contre-amiral Jurien de la Gravière prononça les paroles suivantes :

« Messieurs,

» Ces restes mortels que nous honorons et que nous avons pieusement suivis jusqu'à leur dernière demeure n'étaient point notre illustre et cher amiral tout entier. J'en atteste la foi et les espérances de celui que nous pleurons. Devant sa tombe entr'ouverte, c'est encore sa pensée qui me soutient et dont j'écoute les inspirations. Je me demande quels eussent été ses sentiments, quelles auraient été ses paroles s'il lui eût été donné d'accompagner jusqu'en ce lieu de repos les chefs vénérés sous lesquels il nous avait appris comment il fallait servir avant de nous montrer comment il fallait commander. L'amiral Bruat était né pour la guerre ; il n'avait de goût, de penchant décidé que pour le métier des armes. Tout en lui était instinct et vertu militaires. Mourir sur le champ de bataille était à ses yeux la fin la plus enviable, celle à laquelle nous l'avons vu ne pouvoir accorder de pieux regrets sans y mêler quelques-uns de ces accents qui trahissent la secrète fierté de son âme. Cette fin n'a point été la sienne ; mais il est mort debout; il est mort à son poste, donnant à son pays, donnant au service de l'empereur le dernier souffle de sa vie, la dernière étincelle de ce feu sacré qui soutenait encore ses forces depuis longtemps épuisées.

» L'amiral Bruat eût admiré une telle mort plutôt qu'il n'en eût gémi. C'était ainsi qu'il comprenait qu'un soldat, quand il ne tombait pas sous le feu de l'ennemi, devait être heureux et fier de mourir. Que son âme héroïque pardonne à notre douleur ! Nous n'avons pas su être dignes de lui : nous n'avons point eu le courage d'accepter sans murmure ce cruel décret de la Providence qui nous enlevait un chef adoré au moment même où, sorti sain et sauf de tant de périls, il revenait triomphant jouir, au milieu des joies de la famille, des honneurs qu'il avait si bien gagnés. Il nous semblait qu'après avoir échappé à cette fatale épidémie de Varna, à ce long et glorieux combat du 17 octobre, auquel le vaisseau qu'il montait put prendre, on s'en souvient, une part si honorable ; après avoir traversé les mille dangers qu'il aimait à braver dans ces reconnaissances militaires que nous l'avons toujours vu diriger en personne ; il nous semblait qu'il avait acquis le droit, non pas de vivre encore de longs jours, l'activité de son âme avait tari en lui les sources de la vie, mais de revenir mourir au milieu des siens, de presser encore une fois de sa main défaillante ces mains chéries que son dernier regard devait en vain chercher. Le ciel ne l'a pas voulu.

» L'amiral Bruat est mort sur son vaisseau. Quand le *Montebello* est venu jeter l'ancre sur la rade de Toulon, qu'il avait quittée au mois de mars 1854, ce pavillon que les acclamations enthousiastes de deux escadres avaient salué sur les côtes de Crimée le 17 septembre 1855 flottait encore au grand mât ; ce drapeau si fièrement déployé devant Sébastopol et devant Kinburn, ce drapeau troué en vingt endroits par les projectiles ennemis, était encore arboré à la poupe, mais ces signes glorieux n'étaient plus que des signes de deuil ; amenés en berne, ils rendaient un dernier hommage aux dépouilles mortelles de l'illustre amiral ; mais ils disaient à cette escadre qu'il avait si noblement commandée, à ces marins qui tous savaient son nom, dont plusieurs l'avaient suivi à Navarin, à Alger, à Taïti, à Toulon, aux Antilles, que désormais ce seraient d'autres chefs qui les conduiraient à l'ennemi ; que l'officier de manœuvre du *Breslaw*, le capitaine du *Silène* et du *Palinure*, le commandant du *Grenadier* et du *Ducouëdic*, le capitaine de pavillon de l'amiral Lalande, le gouverneur de Taïti, le préfet maritime de Toulon, le gouverneur général de la Martinique et de la Guadeloupe en des jours difficiles, le commandant en chef de l'escadre de l'Océan et plus tard de l'escadre de la Méditerranée, l'homme qui avait conçu et accompli les expéditions de Kertch et de Kinburn, venait de rendre sa belle âme à Dieu.

» On n'apprécie bien les hommes que lorsqu'ils ne sont plus. L'amiral Bruat a joui sans doute pendant sa vie d'une grande popularité. Il la devait à la séduction de son esprit, à l'attrait irrésistible de son brillant courage, à la gracieuse bienveillance de sa nature, ennemie de tout apprêt et de toute ostentation. Mais cette responsabilité que nous le voyions porter si légèrement, nous n'en comprenions qu'à demi les charges et la gravité : ces difficultés qu'il semblait ignorer nous auraient apparu le jour où il n'eût plus été là pour les conjurer.

» La tâche qui lui était échue nous a souvent semblé une tâche aisée, parce qu'il l'accomplissait sans effort et sans préoccupation. Mais ce n'était point une tâche faite pour des forces ordinaires. L'amiral Bruat s'y est usé lui-même, et sur sa tombe prête à se fermer nous avons le droit de nous dire, ce sera notre meilleure consolation, la seule qui soit digne de celui qui n'est plus : La mort de l'amiral Bruat est une grande perte pour la marine, un grand deuil pour le pays, un juste sujet de regrets pour l'empereur ; mais la mort de l'amiral Bruat est pour nous, qui lui survivons, un noble exemple. Il est mort en faisant son devoir. Il est mort en soldat et en chrétien. Que Dieu reçoive son âme et que la terre lui soit légère ! »

Les discours de MM. Dubourdieu et Jurien de la Gravière sont de véritables biographies auxquelles il nous suffira, pour compléter l'histoire de cette glorieuse carrière, d'ajouter un résumé des états de service d'Armand-Joseph Bruat.

Né à Colmar le 26 mai 1796, il entra en 1811 à l'école spéciale de marine. De 1815 à 1819 il fut embarqué, comme élève, à bord du *Tourville*, de la *Revanche*, de la *Flore*, du *Hussard* et de l'*Espérance*. Les notes de ses supérieurs le signalaient comme très-instruit, d'un zèle infatigable, brave et généreux. Il fut nommé enseigne en 1819, lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur en 1829 ; le premier commandement qui lui fut confié fut celui du brick *le Silène*, qui naviguait de conserve avec le brick *l'Aventure*, commandé par M. d'Assigny. Dans la nuit du 14 au 15 mai 1830, les deux navires se perdirent près le cap Bengut, et les équipages furent emmenés prisonniers à Alger. Du fond de sa prison, Bruat trouva moyen de faire parvenir d'utiles renseignements au général Bourmont et à l'amiral Duperré. De retour à Toulon, il passa, pour la forme, devant un conseil de guerre, se disculpa sans peine du naufrage du *Silène* et fut honorablement acquitté.

Capitaine de corvette le 16 novembre 1831, capitaine de vaisseau en 1838, Bruat, après avoir successivement commandé les vaisseaux l'*Iéna* et le *Triton*, fut nommé en janvier 1843 gouverneur des îles Marquises, et, le 17 avril suivant, gouverneur des établissements français de l'Océanie et commissaire du roi près la reine des îles de la Société.

Contre-amiral en 1846, Bruat fut appelé par le gouvernement de la république à la préfecture de Toulon ; mais, au mois de septembre, il échangea cette situation contre le gouvernement de la Martinique et le commandement de la station navale des Antilles ; le 12 mars 1849, il fut nommé gouverneur général des Antilles.

En 1852, il entra dans le conseil de l'amirauté ; le 29 juin 1853, il prit le commandement en chef de l'escadre d'évolution de l'Océan ; en 1854, il exerça sous les ordres de l'amiral Hamelin le commandement en second des forces navales dans la mer Noire, et le 8 dé-

cembre de la même année, au retour de l'amiral Hamelin, il avait été investi du commandement en chef.

CHAPITRE XXVII.

Mouvements en Crimée. — Remplacement de sir James Simpson. — Notice sur sir William Codrington. — Déclaration du prince Gortschakoff qu'il n'abandonnera jamais la Crimée. — Discours de l'archevêque Innocenti. — Voyage d'Alexandre II en Crimée. — Sa lettre au prince Gortschakoff. — Son adresse à l'armée.

L'amiral Bruat, quand la mort le surprit, revenait avec la plus grande partie de la flotte française. Celle des Anglais devait également s'éloigner de la mer Noire jusqu'au retour du printemps. L'*Hannibal* de 91 canons, capitaine J.-D. Hay, et portant le pavillon du contre-amiral sir Houston Stewart; le *Saint-Jean-d'Acre* de 101 canons, capitaine Keppel; l'*Agamemnon* de 91 canons, capitaine sir John Pasley; le *Prince-Royal*, capitaine lord C. Paget, de 91 canons, et l'*Algiers*, capitaine Talbot, de 91 canons, étaient destinés à croiser dans la partie orientale de la Méditerranée. Le *London*, le *Queen*, le *Rodney*, l'*Albion* et autres bâtiments retournaient en Angleterre. Le vaisseau amiral de 120 canons, le *Royal-Albert*, capitaine Mends, restait en Crimée. Le contre-amiral Lyons avait à exercer sa surveillance sur Kertch, Eupatoria et autres points du littoral; initié à la guerre depuis le commencement de la campagne, il voulait aussi aider des lumières de son expérience sir William Codrington, qui remplaçait sir James Simpson dans le commandement en chef des troupes de terre.

Sir James annonça à l'armée, par un ordre du jour du 10 novembre, que sa démission avait été acceptée, et son successeur prit possession de son nouveau poste: « Obéissant aux ordres de Sa Majesté, dit-il à l'armée, je viens prendre le commandement. C'est avec un sentiment d'orgueil et de confiance dans le concours que je sais que vous avez cordialement donné à tous les officiers qui ont été honorés de cette mission. Les armées de France et de Sardaigne sont unies avec nous sur ce champ de bataille; nous connaissons parfaitement leur vaillance, car nous les avons vues à l'œuvre; nous connaissons leur affection, car elle nous a profité; nous avons partagé leurs peines, leurs dangers et leurs succès: c'est un motif pour nous estimer mutuellement, et nous sentirons tous que c'est pour nous un plaisir et un devoir d'entretenir ce commerce de bienveillance résultant de l'alliance intime des nations elles-mêmes.

» Notre armée conservera toujours son grand caractère sur le champ de bataille. La sobriété, une conduite régulière et la discipline, qu'il est de notre devoir de maintenir, sont les meilleurs gages des succès à venir; et je me fie aux efforts et au concours des militaires de tous grades pour conserver ainsi à l'armée son caractère d'honneur et de force qui sont, pour l'Angleterre, un si puissant instrument de confiance. »

Agé d'environ cinquante ans, le général Codrington était entré au service en 1821, et avait été d'abord enseigne dans les gardes coldstream. Il avait été nommé colonel en 1846, et major général en 1854; il faisait partie de l'armée de Crimée depuis la bataille de l'Alma. Il fit ses adieux à la division légère, à la tête de laquelle il combattait depuis un an, par cette adresse qui fut lue à la parade de chacun des régiments:

« Il a plu à la reine de m'enlever à la division légère et de me confier le commandement de cette armée.

» Depuis le moment où j'ai été appelé à faire partie de la brigade de droite, sous les ordres de sir George Brown, jusqu'à ce jour, j'ai trouvé dans les officiers, les sous-officiers et soldats de toute la division le concours le plus bienveillant et le plus cordial.

» Il y a eu des jours de marches brillantes et de rudes combats dès le début de la campagne; il y a eu des jours et des nuits d'hiver à supporter avec courage et persévérance. Sont ensuite venus les travaux du siége, plus pénibles et plus périlleux, quand à chaque nuit on avait à livrer presque une bataille; puis plusieurs attaques, et, enfin, le dernier assaut livré contre les travaux de Sébastopol.

» Dans toutes ces circonstances, la division légère a complétement pris sa part dans la lutte, et c'est avec un juste orgueil que j'ai vu mon nom associé au sien et le dévouement à son devoir qu'elle a manifesté en toute occasion.

» J'éprouve seulement le besoin de lui demander qu'elle continue de suivre la ligne de discipline et de conduite régulière, qui sont les garanties les plus sûres pour conserver son nom honorable et pour obtenir les succès dont elle est digne.

» W.-J. Codrington, *lieutenant général.* »

Les journaux de Londres applaudirent presque unanimement à la nomination de sir William, qui, eu égard à la lenteur de l'avancement en Angleterre, était considéré comme un jeune général. Au reste, il ne fut pas à même de donner des gages immédiats du talent qu'on lui supposait. La saison mettait forcément un terme aux grandes opérations. Les armées n'avaient à s'occuper que des préparatifs d'hivernage et à surveiller l'ennemi, qui pouvait être tenté de profiter des nuits sombres et des brouillards pour recommencer la bataille d'Inkermann.

Les Russes, auxquels on avait prêté un moment l'intention d'abandonner la Crimée, s'y établissaient au contraire le plus solidement possible. Laissé par Alexandre II juge de l'opportunité d'une retraite, le prince Gortschakoff avait annoncé à ses soldats, par un ordre du jour du 15 octobre, qu'il n'abandonnerait jamais volontairement la Crimée. « Sa Majesté Impériale notre maître, disait-il, m'ayant chargé de remercier, en son nom et au nom de la Russie, les vaillants guerriers qui ont défendu le côté sud de Sébastopol avec tant d'abnégation, de courage et de persévérance, est persuadée que l'armée, après avoir acquis la liberté des opérations en campagne, continuera par tous les efforts possibles de défendre le sol de la sainte Russie contre l'invasion de l'ennemi. Mais, de même qu'il a plu à la sollicitude du père de la grande famille (l'armée) d'ordonner dans sa haute prévoyance la construction du pont, afin d'épargner, au dernier moment, le sang russe autant qu'il serait possible, l'empereur m'a investi aussi de pleins pouvoirs pour continuer ou cesser la défense de nos positions dans la Crimée, selon les circonstances.

» Vaillants guerriers! vous savez quel est notre devoir. Nous n'abandonnerons point volontairement ce pays où saint Wladimir reçut l'eau de la grâce après avoir été converti au christianisme que nous adorons. Mais il y a des conditions qui rendent quelquefois impraticables les plus fermes résolutions et inutiles les plus grands sacrifices. L'empereur a daigné me laisser seul juge du moment où nous devrons changer notre ligne de défense, si telle est la volonté de Dieu.

» C'est à nous de prouver que nous savons justifier la confiance du czar, venu dans notre voisinage pour y pourvoir à la défense de la patrie et aux besoins de son armée. Ayez confiance en moi, comme vous l'avez fait jusqu'à présent à toutes les heures d'épreuves que les décrets de la Providence nous ont envoyées. »

Le prince Gortschakoff communiqua sa résolution aux généraux Benkendorf et Stackelberg, qu'Alexandre II lui avait envoyés; et pour qu'elle fût connue, de nombreux renforts furent dirigés sur Simphéropol. Les grenadiers de la garde qu'on avait jusqu'alors réservés y montrèrent leurs tailles colossales et leurs mâles visages. Les malingres moujiks des milices de Moscou y firent voir leurs chemises rouges boutonnées sur la poitrine, leurs larges pantalons rentrés dans les bottes, leurs chapeaux ronds à larges ailes, ornés sur le haut d'une croix grecque, leurs drapeaux verts portant une croix d'or avec cette légende: Par la foi, le czar et la Russie. Ces défenseurs du trône et de l'autel entendirent en passant à Odessa une de ces harangues fanatiques dont l'archevêque Innocenti était si prodigue: « Champions chrétiens, leur dit-il, votre long trajet est fini! Vous voilà sur la rive de la mer Noire, en face de l'ennemi. Il ne suffit pas d'avoir à prouver par le fait ce qui jusqu'à présent n'était que dans votre cœur et sur vos lèvres....

» Nous sommes bien persuadé que votre force et votre bras ne resteront en arrière ni de vos lèvres ni de votre cœur, et que vous ferez dix fois plus que vous n'avez promis de faire à ceux qui vous ont envoyés ici.

» La même Église sainte qui vous a bénis à votre départ, qui maintes fois s'est montrée à vous comme l'ange gardien de votre marche, cette même Église sainte vient à présent à votre rencontre avec la bénédiction, au terme de votre pèlerinage; sachez donc que votre chemin n'est pas un chemin ordinaire; mais du commencement à la fin un chemin sanctifié, et on peut dire un chemin de croix, dont le but n'est pas Odessa ou Cherson, mais Gethsémané et Eleven.

» En vous rencontrant maintenant sur ce chemin, nous ne pouvons ne pas vous adresser le salut évangélique. Soyez bénis au nom du Seigneur!

» Vouloir après cela exciter votre vaillance contre l'ennemi, ce serait oublier que depuis votre enfance vous avez eu devant les yeux: Borodino, Torontino et Maloïaroslavetz. Oh! pareils hommes ne fléchiront jamais devant un ennemi, quel qu'il soit!

» Vous rappeler la patience et l'abnégation du guerrier, ce serait ne point songer aux cendres saintes de Moscou, que vos pères, de leurs propres mains, ont sacrifié à la patrie. Oh! pareils hommes préfèrent mourir plutôt que de céder la victoire à l'ennemi!

» Fixons plutôt votre attention sur ce que vous ne connaissez pas encore assez. Vous venez d'abandonner la première capitale de l'empire et de quitter le saint Kremlin; vous vous êtes sans doute imaginé qu'en même temps vous vous éloigniez du cœur de votre patrie. Oui, c'est au Kremlin que bat le cœur de la patrie; mais avez-vous songé qu'en vous approchant de nous et en même des frontières de la Russie, vous vous approchiez du berceau de notre foi orthodoxe? Car, c'est chez nous, mes chers enfants, dans notre sainte Chersonèse, que le grand-duc Wladimir a embrassé la foi chrétienne et reçu les eaux de la grâce, et, en sa personne, toute la Russie le fit également.

» Voilà pourquoi vous allez combattre! non pour Nadchibaj ou Batschi-Seraï, mais pour la sainte Chersonèse et Inkermann. Si, à votre départ du Kremlin, les saints de Moscou et saint Serge de Radonége ont béni invisiblement votre chemin, nos saints martyrs de

Chersonèse et avec eux l'égal des apôtres, le grand-duc Wladimir, vous rencontrent ici au terme de votre marche. Avec de pareils coopérateurs spirituels, sous l'égide de pareils capitaines, serait il possible que vous ne remplissiez pas glorieusement votre tâche?

» Champions de Moscou !

» C'est avec une estime toute particulière que nous vous regardons. Dès à présent, il n'y a plus seulement un lien de commerce qui unit Odessa et Moscou ; il y a l'alliance indissoluble de la croix et les armes pour la défense de la patrie.

» Plaise à Dieu que nous puissions dignement vous récompenser du zèle que vous nous témoignez. Amen ! »

Ces exhortations, propres à impressionner une masse ignorante et crédule, auraient été néanmoins stériles si la position des Russes avait été désespérée ; mais favorisés par le climat, par la saison et surtout par la conformation du sol, ils se flattaient encore de soutenir la lutte. Leurs plans, le but de leurs efforts, sont appréciés avec autant d'impartialité que d'exactitude dans cet article envoyé au *Times* par un de ses correspondants :

« Nous avons été trop prompts, non-seulement en Angleterre, mais ici, à fonder des espérances sur les privations auxquelles l'ennemi allait être condamné et sur les besoins imaginaires auxquels, dans notre opinion, il allait probablement être en proie. Mais les Russes sont bien approvisionnés en munitions de guerre et en vivres. Toutes les ressources de l'empire ont été consacrées à l'armée de Crimée, et le général ennemi compte sans aucun doute sur la concentration de forces suffisantes pour lui permettre au printemps prochain de tenir tête aux alliés sur tous les points. Il sait d'ailleurs que Pérécop ne saurait être attaqué par une force considérable, à cause du peu de profondeur de l'eau à l'est et à l'ouest de l'ihstme, et de sa position géographique ; il sait, en outre, que la configuration du pays ne permet pas qu'une armée puisse s'engager et manœuvrer sur ses derrières.

» Ce n'est pas parce que saint Wladimir a été converti en Crimée que le prince Gortschakoff se maintient à la ferme de Mackensie et sur les plateaux du Belbeck et de la Tchernaïa. Mais il sait que, tant que les alliés ne l'en auront pas délogé, ils seront paralysés, et que, tant qu'il sera à Simphéropol, ils ne peuvent avoir de base d'opérations sûre contre Nicolaïeff ou Cherson, car ce serait aller contre le sens commun que de laisser sur leur flanc et sur leurs derrières une armée comme celle qu'il commande. Il espère donc pouvoir tenir en Crimée pendant toute la durée de la prochaine campagne ou tout au moins être en mesure de prendre des dispositions qui, même dans l'éventualité d'une grande défaite, assurent sa retraite par Pérécop et Tchongar, ou par une troisième route à travers le Sivash, à l'existence de laquelle il y a tout lieu de croire. »

Sous la direction du général Melnikoff, Simphéropol devenait une place forte de premier ordre. La côte septentrionale de la rade de Sébastopol se couvrait de nouvelles redoutes, et en même temps que des mesures étaient prises pour renforcer l'armée de Crimée et pour la consolider dans ses positions, son moral était relevé par tous les moyens possibles. Le czar en personne, avec le grand-duc Michel, crut devoir les encourager par sa présence. Il vint le 9 novembre à Batchi-Seraï, rendit visite au prince Gortschakoff, assista au service divin et reçut les hommages des autorités civiles et militaires, des députations des Tartares et des juifs karaïtes. Le jour même il passait en revue, sur les bords de la Katcha, les troupes du 4e corps d'infanterie, l'artillerie et plusieurs bataillons de milices; il rentra à Batchi-Seraï pour dîner ; le soir, la ville fut illuminée et des feux de joie brillèrent sur les montagnes voisines.

Le 10, Alexandre II se fit conduire auprès des troupes du 5e corps d'infanterie, stationnées près des forts du Nord, les inspecta et se rendit ensuite à cheval à la tour Volochsnoff, d'où il put voir toute la ville et les environs ; après avoir passé en revue les troupes du 4e corps d'infanterie, depuis Inkermann jusqu'aux hauteurs de Mackensie, l'empereur déjeuna chez le général Pawloff et porta un toast à la 11e division de l'armée.

Les journées des 11 et 12 novembre furent consacrées à une nouvelle revue des troupes des 3e et 5e corps d'infanterie, campées le long du Belbeck, au défilé de Youkkara Karalès, sur la Katcha et près du village de Tasch-Basty. Il alla ensuite visiter dans les hôpitaux de Batchi-Seraï les officiers et soldats malades ou blessés; puis il partit pour Saint-Pétersbourg ; mais, chemin faisant, il s'arrêta à Simphéropol, d'où il envoya le rescrit ci-dessous au prince Gortschakoff :

« Pendant mon séjour à l'armée de Crimée, j'ai remarqué avec une satisfaction toute particulière que le soldat a conservé son air de vigueur et de contentement, malgré les travaux inouïs qu'il a eu à supporter lors de la défense de Sébastopol, et que l'ordre dans toutes les parties, sur lesquelles repose la bonne organisation d'une armée, n'a subi aucune atteinte. Cet excellent état de l'armée témoigne de la sollicitude et des travaux infatigables par lesquels seuls il vous a été possible d'atteindre ce but, et cela dans un moment où toute votre activité, toutes vos pensées devaient être dirigées sur un ennemi puissant, brave, n'épargnant aucun sacrifice, et qu'il s'agissait de combattre. Vu la situation que la nature a créée à Sébastopol, se repliant devant l'ennemi pas à pas et s'inspirant des vues sages qui doivent guider un commandement expérimenté, vous n'avez laissé à l'ennemi que des ruines conquises chèrement au prix du sang répandu. Ayant retiré les troupes par une voie jusqu'alors inconnue, vous êtes de nouveau prêt à vous rencontrer avec l'ennemi et à le combattre avec ce courage que vous avez toujours déployé en conduisant vos régiments au feu. En rendant pleine justice à vos services signalés, il m'est agréable, après vous l'avoir exprimé en personne, de vous renouveler ma sincère reconnaissance. Je vous prie, prince, de croire à ma bienveillance invariable à votre égard.

» Votre sincèrement attaché,

» ALEXANDRE. »

Le czar écrivit en même temps à l'armée de Crimée :

« BRAVES SOLDATS DE L'ARMÉE DE CRIMÉE!

» Par mon ordre du jour du 11 septembre, je vous ai exprimé les sentiments de sincère gratitude dont mon cœur est rempli pour vos services à la défense de Sébastopol, services qui vous ont acquis une gloire immortelle.

» Mais il ne suffisait pas à mon cœur de vous remercier de loin pour des actes héroïques de courage et de dévouement par lesquels vous avez soutenu, à l'admiration même de nos ennemis, un siége terrible de près d'une année; c'est ici, au milieu de vous, que je tenais à vous exprimer les sentiments de ma bienveillance et de ma gratitude sincères.

» J'ai ressenti une satisfaction inexprimable à me voir réuni à vous, et l'état brillant dans lequel j'ai trouvé les troupes de l'armée de Crimée lors des dernières revues a surpassé mon attente. Vous voir et me trouver au milieu de vous a été un bonheur pour moi.

» Je vous remercie de toute mon âme pour vos mérites, pour vos actions d'éclat, pour vos vertus profondément enracinées en vous ; elles me garantissent le maintien de la gloire des armes russes et l'ardeur avec laquelle ma brave armée sera toujours prête à se sacrifier pour la foi, le czar et la patrie.

» En mémoire de la défense éclatante et glorieuse de Sébastopol, j'ai fondé pour les troupes qui ont concouru à la défense de cette forteresse une médaille d'argent spéciale qui devra être portée sur la poitrine avec le ruban de Saint-George. Que cette médaille soit le signe manifeste de votre mérite, et qu'elle inculque à vos futurs compagnons la haute idée d'honneur et de devoir qui forme l'appui le plus inébranlable du trône et de la patrie. Que le nom de mon père, à jamais regrettable, uni au mien sur cette médaille, vous soit un gage de nos sentiments également bienveillants, et rende inséparables dans vos cœurs le fidèle souvenir de l'empereur Nicolas Paulowitch et le mien !

» Je suis fier de vous, comme mon père était fier de vous; de même que lui, j'ai confiance en votre dévouement éprouvé et votre zèle pour l'accomplissement du devoir. En son nom et au mien, je remercie encore une fois les braves défenseurs de Sébastopol : je remercie toute l'armée!

» ALEXANDRE. »

Dans la nuit du 18 au 19 novembre, le czar arriva à Tzarskoé-Sélo, où est établi le lycée le plus important de l'empire. Il s'y reposa trois jours et rentra le 22 à Saint-Pétersbourg, au milieu d'un brillant cortége de généraux, de sénateurs et de hauts fonctionnaires. Il rendit grâces à Dieu de son heureux retour dans la cathédrale, où le patriarche le félicita « de s'être rendu en Crimée et d'avoir, par sa présence, retrempé le courage des vaillants soldats qui luttaient avec tant de gloire, depuis deux ans bientôt, pour la défense de la foi orthodoxe et de l'inviolabilité de la Russie. »

CHAPITRE XXVIII.

Destruction de Sébastopol. — Hivernement.

Comme pour justifier les éloges de son maître, la garnison de Sébastopol montrait un redoublement d'énergie, non pour combattre les alliés, mais pour coopérer avec eux à l'anéantissement de la ville. Les batteries des forts du nord envoyaient sur les casernes, sur les maisons particulières, sur tous les édifices restés debout, à l'exception de l'église, une avalanche de boulets, de bombes et d'obus. Tous les groupes qui se formaient dans les rues étaient dispersés par l'artillerie; toutes les lumières qui brillaient pendant la nuit servaient de point de mire. Un obus traversa le toit de la maison où la commission anglo-française siégeait pour faire le partage du butin. « Je m'étais pourvu, écrivait au *Constitutionnel* un capitaine d'infanterie, d'un assez bon logement aux environs du fort Alexandre; mais trois batteries de mortiers, incommodes voisins, ont ouvert leur feu contre la partie nord, et les Russes ont répondu par une grêle d'obus et de bombes. En un clin d'œil, les maisons occupées par ma compagnie ont été criblées de projectiles, et deux incendies s'y sont déclarés. Pendant cette tempête, mes hommes se sont réfugiés dans un de ces

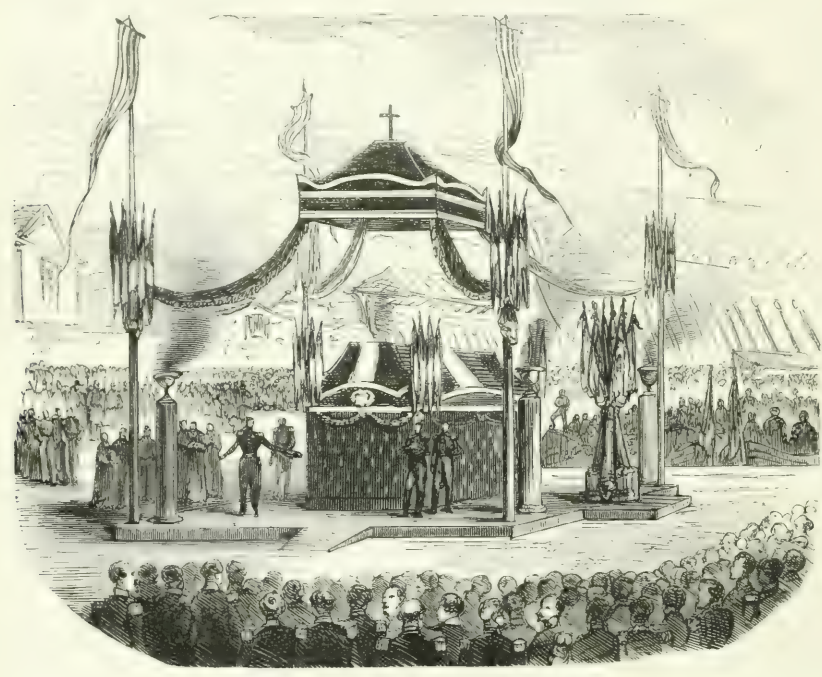
fossés cylindrés qui servaient d'abri aux Russes. Le soir je suis allé camper près du bastion du Mât. Nous avons cet agrément à Sébastopol, que pour être logés nous n'avons pas besoin de nous arranger avec notre propriétaire ; malheureusement il n'y a presque pas une seule maison intacte : presque toutes ont été ruinées à demi par nos projectiles. » Il ajoute dans une seconde lettre : « Le feu des forts russes est des plus vifs. Une bombe a mis le feu au charmant petit temple qui couronnait une éminence au-dessus du port militaire. On assure que M. le maréchal Pélissier était sur les lieux quand cet accident est survenu. Ce temple, dit temple de Thésée, avait la forme d'un rectangle. Il était entouré d'une colonnade d'ordre ionique et d'un charmant petit jardin; mais l'intérieur était assez mesquin et servait au culte grec. Les Russes ne sont pas galants : une jolie miss anglaise a reçu dimanche dernier un obus dont un éclat a effleuré le voile de son amazone ; en revanche ils sont adroits, car ils ont fait passer un autre obus entre les jambes d'un voltigeur qui puisait de l'eau, les jambes écartées au-dessus d'un puits. Le pantalon seul a été emporté. Somme toute, les visites à Sébastopol sont toujours très-scabreuses, et le séjour dans ces parages présente de sérieux dangers. »

L'impitoyable acharnement des Russes provoqua la condamnation définitive de la ville. On avait eu primitivement l'intention de s'y loger pendant l'hiver. Des batteries avaient été construites sous l'Amirauté, près du fort Alexandre ou fort Nicolas, dans l'espoir de faire taire le feu de l'ennemi. On pensait que les Russes ne voudraient pas détruire une cité qui leur avait coûté tant de millions, et que la paix pouvait un jour leur rendre. Leur vandalisme décida de son sort. Des mines furent creusées pour faire sauter les docks et les bassins de radoub. Les entrepreneurs de cafés, de restaurants, de bals, qui calculaient déjà leurs bénéfices en expectative, durent retourner à Kamiesch. M. Meynadier aîné, qui s'occupait d'organiser une troupe dramatique et d'établir une salle de spectacle, en fut pour ses frais de voyage en Crimée, et les ruines furent livrées au marteau des démolisseurs. Quand on eut divisé la ville en quatre parts, une pour chacune des armées alliées, les titulaires vinrent à tour de rôle faire un tirage consciencieux dans les propriétés qui leur étaient échues. Des escouades de chaque régiment enlevèrent les bois, les planches, les tuiles, les briques, les pierres, le marbre, le fer, le plomb ; et tous ces matériaux furent employés à l'hivernement.

« Tout l'intérêt des nouvelles, disait une lettre adressée au *Journal de Constantinople*, s'est concentré depuis la fin d'octobre dans un même cercle de faits, l'hivernement des troupes et les préparatifs pour la campagne prochaine.

» Sébastopol n'offre qu'un intérêt de souvenirs, et il est probable que la ville sur laquelle l'attention du monde a été concentrée pendant dix mois consécutifs sera oubliée l'année prochaine. La ville réelle a déjà cessé d'exister ; un amas de décombres, voilà tout ce qu'il en reste.

» La neige viendra couvrir les débris des maisons et des forts ; elle effacera les traces des bombes et des obus ; la terre aura bu le sang versé sur le théâtre d'une lutte qui a vu tomber tant d'armées ; mais les opérations changeront de terrain, et l'intérêt suivra les opérations. Déjà même le nombre des curieux s'est considérablement restreint ; on cherche moins à voir Sébastopol depuis que les dernières traces de son agonie ont disparu sous des ruines trop récentes pour offrir, en dédommagement, la poésie qui appartient aux ruines antiques.



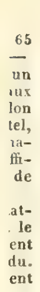
Réception des restes mortels de l'amiral Bruat, à Toulon.

» Sébastopol cesse déjà d'occuper les esprits qui songent aux événements que nous ménage la campagne prochaine. Il est évident que c'est cette campagne qui doit décider du sort de la Crimée et de celui de la Russie. Le czar s'est préparé à jouer son dernier enjeu, et les armées alliées savent qu'il leur faudra conquérir les armes à la main le territoire invaincu de la Crimée. L'obstination de l'ennemi à occuper jusqu'à la dernière heure le théâtre de la guerre actuel semble attester qu'il craint en l'évacuant de le perdre pour toujours. »

Le plateau de Chersonèse, le mont Sapoun, les hauteurs d'Ourat, les environs de Kadikoï et de Karani se couvrirent promptement de baraques en bois et en pierre. Tous les soldats devinrent architectes, maçons, charpentiers, tailleurs de pierres, menuisiers, fumistes et même artistes décorateurs. Ils utilisèrent les portes et les fenêtres, qui, enlevées à des maisons de grande dimension, occupaient parfois dans toute sa largeur la façade de l'habitation à laquelle on les adaptait. Le système des maisons souterraines fut repris et perfectionné, principalement par les Piémontais, que le général de la Marmora encouragea en instituant des prix d'un genre jusqu'alors inconnu, des *prix de gourbis*.

En même temps les armées traçaient des routes pour relier toutes les positions. Un embranchement du chemin de fer de Balaklava allant de Kamara à Kadikoï rapprochait des Piémontais la brigade des highlanders. Le corps de réserve, rangé le long de la Tchernaïa, pou-

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.



un
aux
lon
tel,
na-
ffi-
de

at-
. le
ent
du.
ent

PLAN TOPOGRAPHIQUE
et Pittoresque
DE NICOLAÏEV
KINBURN, OTCHAKOV ET KHERSON,

par Ch. Larochette

1856.

Santskaia

Rouskou

Maliarina

Paikom

à Kherson et à Pérécop

LIM

BEREZOVSKAIA

Moulins

Ivanskoie ou Balozerka

Chkatavsku

Lac Balozer

Alban

Gongrepoula

Sorsena

KHERSON

Enceinte

Dnieper fl.

Aleschki

Ivanovskaia

Kardin Chinka

Golaia Pristan

M E

A la
néral
uche
té la
et les
néral
ersa-
eure.
seize

abelli
xpri-
artial
rriva
nous,
seurs



PLAN TOPOGRAPHIQUE
et Pittoresque
DE NICOLAÏEV
KINBURN, OTCHAKOV ET KHERSON.
par Ch. Larochette
1856.
Nord
NICOLAÏEV
(Ville de la victoire)
Enceinte
Tsetcharannoie
Khutor
Nicolaiev ou Stirna
Pointe Karenitska
Goloïsina
Batt.ie Russe
Télégraphe
Route de Nicolaïev
Auberge
Kopanki
Rouskou
Maliarina
Paikow
Auberge
à Kherson et à Pérécop
STEPPES
Bagdanovka
Bat. Russe
Kesandra
Tantchakral
Koushelero
BUG R.
Minjosa
Chemin
Sviatotroitskaia
Télégraphe
Kisliakov
Miloradovitch
Batt.ie Russe
Pointe Voloschkaia
Batt. Russe
Ruines d'Oliva
Chemin d'Otchakov
Nicolaievka
LIMAN
BEREZOVSKAIA
Alexandrodar
Moulins
Télégraphe
Adgigol
Tour et Batt.
OTCHAKOV
Alexandrovka
Stanislav
Risumis
Kysim
Ivanovskaia
Ivanskoie ou Balovtka
Lac Baloza
St. Alban
KHERSON
LIMAN OU BAIE DU DNIÉPER
Flottes Alliées
KINBURN
Paksoffka
Skadoffka
Tour de Garde
Camp du Corps de Débarquement
Magasin à Sel
Pecheries
Kordon Artilleriska
DNIEPER Fl.
Baie de Tzouriensk
Kardin Chinka
Golaia Pristan ou Salée
Pecheries
Tzouriensk
MER NOIRE
Tour de Garde
Ivanovka
Nesterovka
Gustave Barba edit à Paris

vait communiquer par une route solide avec la division du général d'Autemarre, qui gardait les débouchés de la vallée de Baïdar.

On inaugura, dans les premiers jours de novembre, sur le chemin de Balaklava, une première locomotive qui fut couverte d'une peinture vert et or, et baptisée du nom de l'*Alliance*, en l'honneur des quatre armées; elle devait être relayée par six autres locomotives qui étaient arrivées à Balaklava. Ses premiers essais excitèrent une admiration générale; mais ce furent surtout les Turcs ou les Tartares dont l'étonnement alla jusqu'à la stupeur. Cette machine merveilleuse apparaissait à ces récents initiés de la civilisation occidentale comme un être doué de vie, et ils échangeaient les remarques les plus curieuses.

— C'est un animal bien supérieur au chameau, disaient-ils. — Et bien plus beau! — Mais on ne lui voit ni pattes, ni gueule, ni croupe, ni queue! Et comme il souffle! — Et comme il crache le feu et la fumée!...

Bref, les exclamations n'en finissaient pas, et, à coup sûr, si les alliés n'avaient pas été tenus en amitié et en estime par ces braves spectateurs, on les eût assurément accusés d'avoir conclu un pacte avec les mauvais esprits.

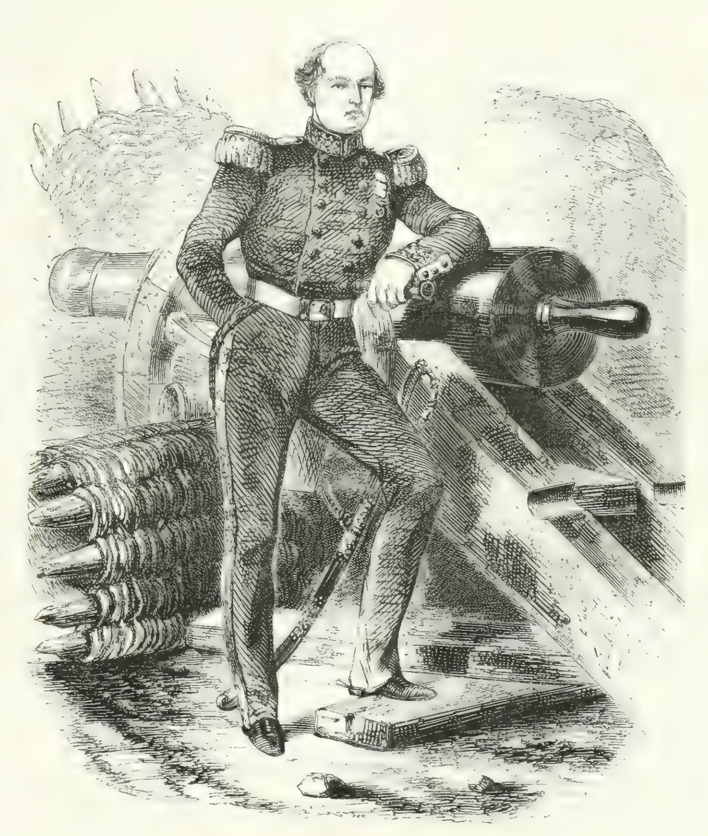
On se tenait toujours en éveil; les troupes étaient consignées, et personne ne s'éloignait du camp pendant la nuit. Les gibernes étaient pleines de cartouches; les armes restaient à portée du soldat, et, au premier appel du clairon, toute l'armée pouvait être sur pied en quelques minutes; des parades, des exercices, des manœuvres de bataille, entretenaient l'activité des troupes. Le dimanche 11 novembre, le général de la Marmora passa l'inspection de toute l'armée sarde, dans la vaste plaine qui s'étend au-dessous des redoutes que les Russes avaient attaquées le 25 octobre 1854. Sur la montée d'un des mamelons on avait dressé une tente dans laquelle fut célébrée une grand'messe avant l'inspection des troupes.

A droite de cette tente, où un autel avait été érigé, se tenait un excellent corps de musique, et à gauche étaient rangés les drapeaux régimentaires de tous les corps présents sur le terrain. Ce mamelon était couvert de spectateurs, derrière, à droite et à gauche de l'autel, en face duquel se tenaient à cheval, dans la plaine, au pied du mamelon, les généraux de la Marmora, Durando et Moste, quelques officiers français et même un très-grand nombre d'officiers anglais de toutes armes.

Rarement un général s'est vu environné d'un aussi brillant état-major, d'un aussi beau cortége que ceux au milieu desquels était le général la Marmora en cette circonstance. Les troupes se déployaient en ordre sur trois lignes dont chacune présentait un front très-étendu. Sur le rang de front et de centre était l'infanterie; derrière étaient disposées la cavalerie et l'artillerie.

Les trois lignes comptaient 15,000 hommes ou un peu plus. A la fin de la messe, lorsque l'autel et la tente furent enlevés, le général de la Marmora, suivi de tout le cortége, parcourut de droite à gauche toute la ligne de front; et ensuite, après avoir de même inspecté la seconde et la troisième, prit position devant l'extrême droite, et les troupes, se formant en colonnes déployées, passèrent devant le général au pas accéléré, la musique de chaque régiment en tête. Les bersaglieri (tirailleurs) marchaient à raison d'environ cinq milles à l'heure. La cavalerie n'était pas nombreuse; mais il y avait à peu près seize bataillons d'artillerie.

C'était un spectacle vraiment remarquable, bien qu'il ne fût embelli que par la présence de deux dames, et des hommes de guerre exprimaient hautement l'admiration que leur inspiraient l'aspect martial et la discipline des troupes sardes. Vers la fin de la revue arriva dans une voiture à quatre chevaux le maréchal Pélissier en burnous, accompagné de son Arabe et d'une brillante escorte de chasseurs d'Afrique.



Le général Williams.

Après la revue du général della Marmora, les soldats retournèrent à leurs camps respectifs.

CHAPITRE XXIX.

Explosion du parc d'artillerie du Moulin.

Une effroyable catastrophe troubla les alliés dans leur paisible installation.

Les Français avaient auprès d'Inkermann un parc d'artillerie dit *du Moulin*, à cause du voisinage d'un moulin en maçonnerie surmonté de quatre grandes ailes. A l'arrivée des armées en Crimée, les troupes en prirent possession et y établirent un dépôt de poudre. Ce point était devenu en quelque sorte le centre des opérations avancées sur le fond du port. Lorsque les Français vinrent partager avec les Anglais les travaux de la droite, le Moulin devint une vaste poudrière et contint jusqu'à quarante-cinq tonneaux de poudre.

Les deux trains français et anglais furent dès lors établis de ce côté, le train anglais à gauche et le train français plus en avant du côté d'Inkermann. Il y avait par conséquent, outre la poudre renfermée au Moulin, un grand nombre de munitions destinées à alimenter le feu de l'artillerie et sans cesse renouvelées comme formant la réserve des parcs : des pyramides de bombes et d'obus, des barils de cartouches, des pots à feu, en un mot, tous les projectiles employés dans le siége. Un grand nombre de troupes alliées s'étaient groupées autour de ces parcs, et, pendant les opérations qui amenèrent la chute de Malakoff et du redan, les approvisionnements du Moulin étant devenus insuffisants, on établit plusieurs dépôts de poudre aux environs.

Après la prise de Sébastopol, cette accumulation de munitions avait attiré l'attention des généraux, qui donnèrent l'ordre d'en enlever une partie.

Quelques artilleurs étaient occupés dans le parc du Moulin à transvaser de la poudre pour la changer de sac. On avait pris les précautions ordinaires contre les accidents que peut entraîner une aussi périlleuse opération. La poudre était versée d'un sac dans l'autre au moyen d'entonnoirs et de tuyaux de cuivre, et il était sévèrement défendu d'approcher avec du feu de l'endroit où les hommes travaillaient. Au moment où un des soldats faisait glisser de la poudre dans l'entonnoir, il aperçut un fragment de bombe qui s'y était mêlé, et ne voulant pas le laisser pénétrer dans le nouveau sac, il le jeta de côté. Le morceau de fer tomba sur des pierres déjà couvertes de poudre et de poussière inflammable, et l'on suppose qu'il en fit jaillir une étincelle fatale, car l'explosion eut lieu immédiatement.

La détonation ébranla la terre; puis une immense colonne de fumée, au milieu de laquelle éclataient des milliers de projectiles, grenades, obus, bombes, fusées, s'éleva à une hauteur prodigieuse et enveloppa le camp à une grande étendue. Le feu se communiqua aux baraques et à tous les ouvrages en bois qui se trouvaient dans le voisinage. En un moment le camp de l'artillerie et une partie de celui du génie furent en feu. Le petit village du Moulin fut gagné par l'incendie. Au milieu des flammes, on entendait des détonations incessantes des canons et des obus chargés. On se serait cru aux journées de bombardement qui ont précédé la prise de Sébastopol. La secousse fut telle à Kamiesch, à Balaklava, à Kasatch, que les navires tremblèrent sur leurs ancres. Dans les défilés des montagnes du côté de Baïdar, on entendit un bruit semblable au roulement du tonnerre. Des chevaux, des mules, des bœufs, saisis d'épouvante, rompirent leurs liens et galopèrent à travers la campagne à plusieurs kilomètres aux alentours. L'explosion bouleversa de fond en comble les baraques voisines. Une cantine, entre autres, s'écroula et ensevelit sous ses débris toutes les personnes qui s'y trouvaient.

« Pour se former une idée de ce spectacle, dit le correspondant de la *Presse d'Orient*, il faut l'avoir vu; il faut s'être trouvé, comme moi, à portée des projectiles lancés par l'explosion pour se figurer l'horreur d'une pareille scène. Cette immense détonation, cette multitude de projectiles creux qui éclataient en l'air, en tous sens et à une assez grande distance, au milieu d'un camp très-peuplé, ont fait croire à de grands malheurs. Heureusement il n'en a pas été ainsi. A ma connaissance, il y a eu quelques morts et 95 à 100 blessés, dont une dizaine ont subi l'amputation. Les dégâts matériels sont relativement plus considérables. Toutes les baraques des environs ont été mises en pièces. Le petit village du Moulin n'existe plus. L'ambulance de la 4e division a été fort maltraitée; la plupart de ses baraques ont été jetées par terre; plusieurs malades, trois médecins, deux officiers d'administration et quelques infirmiers ont été blessés. Pour vous donner une idée de l'ébranlement causé par la force de l'explosion, je vous dirai que la plupart des vitres du quartier général, et vous savez à quelle distance il est du moulin, ont été brisées. Dans quelques endroits, outre les vitres des baraques, la secousse a fait sauter et a mis en pièces toute la vaisselle qui était placée sur des planches disposées en forme d'étagère. »

« Tout incroyable que la chose puisse paraître, dit le *Times*, l'artilleur qui était, pour ainsi dire, dans le foyer de l'explosion, a eu la vie sauve et en est quitte pour de légères brûlures et quelques écorchures. Son camarade, qui tenait l'autre sac, a été mis en pièces. Un autre incident étrange a été la mort du commandant d'artillerie, qui ce jour-là était de service. Il était à l'intérieur ou dans le voisinage du parc quelques moments avant l'explosion. Après s'être assuré que tout était dans le meilleur ordre possible, il se dirigeait du côté des batteries élevées par nos alliés à Sébastopol et sur lesquelles les Russes faisaient un feu très-vif, lorsqu'un boulet parti du parc français est venu l'atteindre à la tête.

» La manière dont un grand nombre de personnes ont échappé à la mort tient du prodige. Les uns ont eu leurs habits arrachés sur leur dos; d'autres ont vu les fauteuils, les lits sur lesquels ils étaient assis ou couchés, la table à laquelle ils mangeaient, le sol sous leurs pieds, brisés en morceaux ou réduits en poussière par l'effet des bombes, boulets, mitraille, balles, débris en fer qui littéralement tombaient autour d'eux comme la grêle. Il s'est écoulé deux minutes pleines avant que cette pluie ait cessé, et pendant une heure le bruit d'explosions successives avertissait les spectateurs de ne point approcher du théâtre de la catastrophe. On a constaté qu'il tombait encore des balles et morceaux de fer une minute et demie ou deux minutes après la dernière explosion, tant ils avaient été jetés en l'air à une hauteur prodigieuse.

» La distance à laquelle les débris ont été jetés est vraiment incroyable. Il est difficile de vous en donner une idée par des noms de localités. Un fragment de bombe a été lancé au delà de Cathcarts-Hill. Un autre a tué un cheval à New-Kadikoï. Des hommes et des chevaux ont été atteints dans le camp des Gardes. Mistriss Seacole, qui tient un restaurant près du Col, raconte qu'un morceau de pierre est venu frapper la porte de sa maison, qui est située à 3 milles et demi du parc. »

Voici les dépêches officielles relatives à ce cruel événement :

Le maréchal Pélissier écrit au ministre de la guerre :

« Sébastopol, 16 novembre 1855, 6 heures du soir.

« Notre parc d'artillerie dit *du Moulin*, près Inkermann, a été en partie détruit hier, à quatre heures du soir, par l'explosion de trois magasins renfermant ensemble 30,000 kilogrammes de poudre, 600,000 cartouches, 300 obus et autres artifices de guerre.

» Les matières enflammées, projetées au loin, ont déterminé un violent incendie dans le parc anglais voisin du nôtre. Là aussi il y a eu des explosions partielles. A six heures les travailleurs anglais et français étaient maîtres du feu.

» Nos pertes sont de trente tués, dont deux officiers, et une centaine de blessés, parmi lesquels dix officiers. Quelque douloureuses qu'elles soient, il y a à se féliciter qu'un pareil événement n'ait pas eu des conséquences plus graves et plus cruelles.

» Je ne puis préciser les pertes de nos alliés, je les crois à peu près les mêmes que les nôtres; comme presque toujours en pareil cas, il est difficile de savoir quelle a été la cause de la première explosion.

» Cet accident est certainement fort regrettable; mais nos approvisionnements sont tellement grands, que les ressources de l'armée n'en sont nullement affectées. »

Le commandant en chef de l'armée anglaise adressa à lord Panmure deux dépêches qui se complètent l'une par l'autre :

« Sébastopol, 16 novembre.

» MILORD,

» Une très-violente explosion de poudre a eu lieu dans le train de siége français hier à trois heures. Elle a communiqué le feu à notre parc d'artillerie, près duquel il n'y avait pas de poudre, mais quelques bombes de marine, dont la plupart ont été enlevées. Mais la perte d'hommes et le dommage ont été considérables. La grande explosion a jeté des bombes sur le camp de notre train de siége et sur les huttes de la 1re brigade, qui ont été très-endommagées, mais non par le feu.

» Tous les officiers et soldats ont été immédiatement sur les lieux, et ont travaillé avec bonne volonté et énergie, et j'ai vu tout en sûreté quand j'ai quitté à sept heures. Tué : le sous-aide commissaire Yellon, de l'artillerie, et 21 officiers et soldats blessés. Le lieutenant Dawson, blessé au-dessous du genou. Le lieutenant Roberts, blessé dangereusement au bras. Le lieutenant Eccles et l'aide chirurgien Reade, 2e bataillon des carabiniers, légèrement; 116 soldats et sous-officiers blessés, dont 47 légèrement; 4 hommes manquants. »

« Sébastopol, 17 novembre.

» MILORD,

» Le 15 du courant, vers trois heures du soir, une épouvantable explosion a fait subir une secousse à l'armée et jeté autour d'elle une effroyable destruction. Ici même, au quartier général, à deux milles et demi de distance, elle a brisé les fenêtres; tout en a ressenti la violence, et la haute colonne de fumée avec les bombes qui éclataient au milieu et tout autour d'elle annonçaient trop bien la cause du sinistre, et montraient le danger de tous ceux qui en étaient près. Nous ne tardâmes pas à nous rendre sur le théâtre de cette catastrophe. A la soudaine explosion avait succédé un tourbillon noir et continu de fumée, qui révélait un feu et un péril incessants. Les bombes

continuaient d'éclater, et le sol était couvert de débris de charpentes, de balles, de fusils et d'éclats de bombes, par suite de la première et terrible explosion; un grand nombre de personnes avaient été tuées et blessées.

» Cent mille livres de poudre avaient fait explosion dans le parc d'artillerie des Français, mis le feu à tous les magasins de munitions qui s'y trouvaient, ainsi qu'à notre parc anglais tout près de là, où tout brûlait d'une manière terrible; une brise légère semblait d'abord menacer d'un second accident causé par la poudre et tout aussi grave, à moins de 80 yards de distance, car le toit du bâtiment avait été endommagé et la porte enfoncée par la secousse. Quelques officiers généraux étaient survenus et avaient fait marcher une partie de leurs divisions; d'autres envoyèrent des hommes, les uns pour travailler, les autres avec des brancards pour les blessés; tous travaillèrent avec les Français et déployèrent une énergie, un mépris du danger qui étaient admirables. On étendit sur le toit des couvertures mouillées au moyen de l'eau qui était montée dans des seaux.

» On couvrit les portes de couvertures mouillées et de sacs de sable, et bientôt le bâtiment fut déclaré et considéré comme sauvé, quoique l'extrême proximité du feu et les fréquentes explosions ne permissent pas de se rassurer. Le terrain des deux parcs français et anglais offrait, sur un espace de 150 yards, une masse de feux considérables, les uns de bois de chauffage, les autres de cabanes, les autres d'affûts de canons, de boîtes, de cordes, etc., etc.

» Le vent avait heureusement changé de direction, et une sorte de ruelle avait été formée à la suite de l'explosion qui avait tout brisé et emporté. On intercepta le feu et on parvint peu à peu à s'en rendre maître, parce qu'il consistait seulement en des feux peu étendus, mais très-actifs et susceptibles cependant d'être modérés. J'ai vu chacun travailler activement et je sais que des Français et des Anglais ont emporté des bombes enflammées loin de l'endroit où elles augmentaient le danger, et plus tard les hommes jetaient sur le feu toute la terre qu'ils pouvaient ramasser sur un sol rocailleux, et contribuaient ainsi puissamment à éteindre l'incendie. Tout danger avait cessé à sept heures du soir, et une forte garde ainsi qu'un détachement de travailleurs furent établis à demeure pour la nuit.

» Le lendemain matin, l'armée était sous les armes avant le jour, et tout étant en repos, je fis rentrer les divisions et fis continuer les travaux des détachements employés aux routes qui avaient reçu contre-ordre pour ce matin-là. L'approvisionnement de poudre qui avait pris feu se trouvait au milieu de murailles en ruines dont on s'était avantageusement servi pour s'abriter; c'est ce magasin que les Français avaient utilisé pour s'approvisionner lors de l'attaque du fort de Malakoff; il contenait de la poudre qui y avait été apportée de leurs batteries. Il était situé à la tête du ravin qui, conduisant à Sébastopol, forme la vallée escarpée et rocailleuse du ravin du Carénage. La division légère occupait le terrain qu'elle avait enlevé en octobre 1854; les carabiniers étaient sur la droite : venaient ensuite le 7ᵉ, le 33ᵉ et le 23ᵉ; sur la gauche était le 34ᵉ régiment, qui vint ensuite s'y réunir et qui était en avant sur la ligne de droite, et le terrain, devenu vacant par l'éloignement du camp des sapeurs, me permit, en donnant les ordres à la division, de placer l'artillerie et la brigade d'armes légères immédiatement à la droite des carabiniers.

» Les Français transportèrent ensuite leur principal équipage de siége et leur magasin dans la position qu'ils ont occupée déjà pendant quelque temps. Le jour vint montrer les pertes effectuées et que j'ai analysées dans une précédente dépêche; les pertes les plus sensibles et les plus importantes sont celles à jamais regrettables des morts et des blessés que nous avons eus.

» 1 officier et 20 sous-officiers et soldats tués; 4 officiers et 112 sous-officiers et soldats blessés; 7 hommes manquants (6 artilleurs ont depuis été retrouvés vivants) démontrent la brusque et fatale puissance de l'explosion, qui n'a pas seulement répandu la destruction dans son voisinage immédiat, mais encore a blessé par des éclats et des bombes des personnes à la distance de trois quarts de mille.

» La perte de nos alliés est malheureusement sérieuse.

» J'ai l'honneur, etc.

» W. J. CODRINGTON, *général commandant.* »

CHAPITRE XXX.

Ouragan du 1er décembre. — Agrandissement de Kamiesch. — Principaux hôtels et cafés. — Prix des denrées au 30 novembre 1855. — Police. — Balaklava. — Menu d'un dîner à Balaklava. — Correspondance. — Bivouac de l'armée anglaise. — Détails sur les campements. — Deux mille puddings. — Effets du débordement de la Tchernaïa. — Batteries de Gringalet et Bilboquet. — Tir des Russes. — Triste état des routes. — Un omnibus en Crimée. — Inauguration de l'église de Kamiesch. — Projet d'éclairage au gaz. — *Steeple-chases.* — Etat sanitaire.

Un nouveau sinistre dévasta les campements dans la nuit du 1er au 2 décembre.

De terribles courants atmosphériques, partant de la mer des Indes, suivirent la vallée naturelle formée par les côtes de la mer Rouge, et vinrent décrire un cercle dans la mer Noire et la partie orientale de la Méditerranée. Un d'eux s'abattit sur la Crimée; le vent du sud-est souffla avec violence; la pluie tomba pendant plusieurs heures, grossit la Tchernaïa et convertit en torrents les ravins de ce sol accidenté. La division Chasseloup-Laubat, récemment arrivée et campée entre Traktir et Balaklava, eut particulièrement à souffrir. Les tentes furent arrachées, déchirées, emportées par la rafale. Plusieurs cantines mal établies s'écroulèrent, et un grand nombre de gens subitement privés d'asile furent forcés de chercher un refuge à Kamiesch.

Cette ville était à la fois une place forte et une place de commerce. Ses retranchements, ceints d'un fossé profond, avaient près de vingt kilomètres d'étendue. Les bords de la baie étaient garnis de solides quais en bois, les maisons proprement construites, les rues larges et régulières. Presque toutes couraient parallèlement à la côte. Elles avaient toutes des numéros et des noms, dont nous avons mentionné quelques-uns dans l'ouvrage intitulé *Malakoff* (page 11). Il y avait encore la rue Inkermann, la rue de France, la rue de la Marine, que fréquentaient les matelots, la rue des Turcs, où les musulmans venaient chercher des distractions conformes à leurs habitudes. Aux voyageurs européens s'ouvraient l'hôtel des Alliés, l'hôtel du Luxembourg, le restaurant des Colonies et des cafés aux comptoirs desquels trônaient d'élégantes Parisiennes ou de piquantes Marseillaises. La concurrence avait amené une baisse sensible dans le prix d'abord exorbitant des denrées, comme on en peut juger par cette mercuriale authentique du 30 novembre 1855 :

Vins rouges en bordelaises, de 115 à 135 fr. la bordelaise suivant l'estampe; abondants.
Cognac en baril, 1 fr. 50 c. à 1 fr. 60 c. le litre.
Tafia en baril, 1 fr. 25 c. à 1 fr. 50 c. le litre.
Rhum en baril, 1 fr. 60 c. à 1 fr. 75 c. le litre.
Absinthe en caisse, de 28 à 32 fr., suivant l'estampe.
Vermout en caisse, de 16 à 18 fr., très-abondant.
Champagne, de 35 à 40 fr., suivant la marque.
Liqueurs assorties, de 24 à 36 fr., suivant la marque.
Huile plagnol de 18 à 19 fr., suivant la marque.
Bière de Marseille, de 7 à 8 fr. le panier, très-abondante et offerte.
Savon de Marseille, 1 fr. 10 c. le kilogr., peu demandé.
Morue de Marseille, 1 fr. le kilogr., peu recherchée.
Sucre raffiné de Marseille, 1 fr. le kilogr. : papier 7 p. cent.
Bougies stéariques, 1 fr. 75 c. le paquet de 500 grammes.
Chandelles de suif, 20 fr. la caisse.
Saucissons de France, 5 fr. le kilogr.
Chocolat de France, 2 fr. le kilogr., très-abondant.
Café Rio, marchand, 1 fr. 35 c. le kilogr.
Salaisons assorties, 8 fr. le caisson.
Bordeaux en caisse de 12 bouteilles, de 15 à 20 fr. la caisse, selon la qualité.
Farine minot tuzelle, 125 à 130 fr. la bal. de 122 kilogr. et demi.
Fromage de Gruyère, 2 fr. le kilog., offert abondamment.
Fromage de Hollande, 3 fr. 50 c. la tête, peu demandé.
Graisse blanche en vessie, 2 fr. 25 c. le kilogr.

La police de Kamiesch était parfaitement organisée; le commandement du port avait été confié à M. Maussion de Candé, capitaine du vaisseau *le Trident*.

A Balaklava, le capitaine Haines, magistrat militaire, surveillait les gens sans aveu et exigeait de tous les habitants des passe-ports en règle. Par les soins de l'amiral Freemantle, le port, dont l'encombrement était à craindre, avait été partagé en trois divisions, celle des hélices, celle des aubes et celle des voiles, chacune formant un département placé sous l'inspection directe d'un chef naval. La ville était moins bien approvisionnée que Kamiesch, si tous les dîners ressemblaient à celui dont un soldat de l'armée sarde a donné le menu dans une lettre à un de ses camarades à Chambéry :

« Le dernier courrier qui est arrivé du Piémont nous a apporté la nouvelle d'un tas de promotions. M... et B... sont passés officiers et ont arrosé leurs épaulettes; nous avons fait un dîner magnifique au restaurant anglo-franco-italien, rue d'Afrique, au bazar de Balaklava, à côté de la guinguette des zouaves. Veux-tu que je te fasse venir l'eau à la bouche en t'énumérant les plats orientaux que nous avons dévorés à ce festin de Balthazar ?

» *Entrée.* — Nous nous sommes contentés d'*entrer* par la porte et de nous installer sur des escabeaux *ad hoc* autour d'une futaille sur laquelle j'ai vu écrit ton nom avec la date 4 juillet 1855 et celui du sous-lieutenant R..., qui est mort d'une fièvre chaude il y a bientôt quinze jours. J'ai pensé que tu avais gravé ton nom sur ce tonneau le jour où tu étais allé avec R... arroser son épée.

» *Hors-d'œuvre.* — Un appétit, un véritable appétit de véritable Icarien.

» *Potage.* — Nous n'en avons pas mangé; il n'y en avait plus.

» *Premier service.* — Salade de pommes de terre vinaigrée en diable; quatre bouteilles de vin de Champagne.

» *Coup du milieu.* — Omelette aux oignons; une bouteille de vin de Malaga fabriqué en France.

» *Deuxième service.* — Salade de pois secs huilée affreusement; quatre bouteilles de champagne.

» *Dessert.* — Deux bouteilles de rhum en punch et une chanson *Mi rallegro della tua promozione* sur le divin air des *Lampions.*

» Tu vois qu'à Balaklava on ne dîne pas tant mal et on boit sec; il est vrai de dire que plusieurs zouaves nous avaient aidés à boire et à chanter le fameux air des *Lampions.* »

Quelques lettres achèvent de donner une idée exacte de la situation des armées anglaise et française en Crimée à la fin de 1855. On écrivait au *Daily-News*, le 4 décembre, du camp devant Sébastopol :

« Nous avons un très-mauvais temps; la pluie, la neige, la grêle viennent tour à tour nous assaillir. Le vent ou la tempête, dans la nuit de vendredi, a renversé plusieurs des cabanes nouvelles et anciennes, enlevé la toiture de plusieurs autres, particulièrement à Balaklava, et plus haut, à Sanatorium. Plus d'une tente d'ambulance, plus d'une tente de soldats ont été couchées au niveau du sol. La première brigade de la division des highlanders a eu toutes ses ambulances renversées, et les malades ont été transportés dans les cabanes des soldats.

» Bien que tous les militaires appartenant à cette division aient été logés dans des cabanes depuis la dernière quinzaine, les malades et les officiers ne sont pas encore ainsi logés, par la raison qu'il n'y a pas assez de cabanes montées pour les ambulances et les officiers, ou parce qu'il n'en a pas été suffisamment expédié en Crimée.

» Je connais plusieurs régiments et plusieurs batteries d'artillerie dont quelques malades sont encore sous la toile. On aurait pu penser que l'officier ayant la surveillance de chaque cabane, bien qu'elles soient assez mal disposées pour en faire des ambulances, aurait fait placer temporairement les malades avant l'époque où nous sommes (4 décembre) dans les cabanes destinées aux soldats, ou que les principaux officiers de santé de cette division, et le docteur Hall luimême, auraient apporté plus d'attention à veiller au bien-être des malades et des blessés. Quant aux cabanes d'officiers, outre qu'elles sont mal disposées et n'abritent qu'imparfaitement de la pluie, elles sont extrêmement froides, beaucoup plus que les tentes doubles. Ces cabanes sont divisées en huit compartiments, et sans doute on s'était proposé de placer un poêle dans chacun de ces compartiments. Les mêmes observations s'appliquent aux nouvelles grandes cabanes destinées aux soldats. Le quartier-maître général, loin de pouvoir donner deux ou trois grands poêles pour chaque cabane, n'en peut fournir qu'un seul. Le seul moyen d'y remédier serait de construire un foyer régulier et une cheminée dans chaque cabane, car on ne peut se procurer ici ni vieux poêles ni tuyaux de poêle. Sébastopol a été tellement épuisé, qu'on ne pourrait même pas y trouver de briques, en supposant qu'on eût le moyen de les transporter, et la pierre n'est pas abondante. Je sais que plusieurs cabanes ont été abandonnées par des officiers, qui ont préféré se retirer sous leurs tentes pour y rester jusqu'à l'arrivée des poêles, qu'on dit être attendus par l'état-major. La division des highlanders ne reçoit pas de chauffage, parce qu'elle se trouve dans le voisinage d'arbres et de broussailles. Il arrive souvent qu'auprès de Kamara et de Baïdar on fait éclater de gros arbres avec de la poudre.

» La nouvelle route de Balaklava à la division légère, quoique non complétement terminée sur plusieurs points, peut cependant être suivie dans tout son parcours; mais, si elle n'était continuellement réparée, elle ne tarderait pas à être impraticable.

» D'après les dernières nouvelles de Woolwich, les vingt-deux compagnies de siége et le train d'artillerie actuellement sous les ordres du colonel Saint-George sont à la veille de retourner en Angleterre. Si cette nouvelle est exacte, cette mesure serait très-avantageuse pour cette arme; car, maintenant que le siége est terminé, elle ne peut être utile comme troupe. En effet, parmi les 1,800 hommes de ce corps, qui ont beaucoup souffert et occupent les hauteurs de Balaklava, 380 seulement ont encore leurs carabines; ils ont néanmoins conservé leurs sabres courts. Le corps le plus mal armé de ceux qui se trouvent ici sont les sapeurs; les neuf compagnies qu'ils comptent, et qui devraient présenter un effectif de 1,000 hommes, sont réduites à 540 hommes, n'ayant d'autre armement que l'ancienne carabine à canon uni.

» Le feu a été très-peu actif, pendant ces derniers trois jours, entre le côté nord et les alliés. Avec l'autorisation de la commission mixte, nos troupes ont pu prendre dans le redan une petite quantité de cordages pour calfater leurs cabanes. Les Français se rendent à Sébastopol le jour et la nuit, par régiments entiers, avec plusieurs chariots d'artillerie attelés de six chevaux, et reviennent avec tout ce qui peut leur tomber sous la main.

» Les tentes sont meublées d'une foule d'ustensiles recueillis à Sébastopol. On a construit de petites maisons en pierre de taille. Toile, bois, morceaux de verre, poix, goudron, tout a été utilisé, et l'on a fait des cheminées et des calorifères avec des débris de machines à vapeur. Les outils sont très-recherchés, et à la vente du général Simpson, *pour cause de départ*, un marteau, une scie et une hachette ont été vendus 70 fr.; un sac de clous, et il n'en contenait que cent trente, 50 fr. Les chats de Sébastopol affluent dans le camp, et sont très-utiles pour faire la chasse aux rats, qui n'affluent pas moins. Les chiens abondent aussi, et tout récemment la tente d'un officier a été envahie par un chameau en état de vagabondage.

» Les vols sont assez nombreux, surtout les vols de couvertures. Quelques assassinats ont été commis, entre autres un sur un matelot anglais, que l'on a trouvé percé de dix-huit coups de couteau.

» Le mois de décembre a été inauguré par un grand *steeple-chase*, et l'on organise pour Noël une représentation dramatique à grand spectacle. On nous annonce que deux mille plum-puddings, destinés à l'armée d'Orient et préparés par M. Robert Feart, ont été embarqués à bord de *l'Asprye* et autres navires. Ces gâteaux arriveront avant Noël; ils sont de deux qualités : la première pour les officiers, la seconde pour les soldats. Ils sont renfermés dans des boîtes d'étain hermétiquement closes, à deux compartiments, dont l'un peut servir au besoin d'assiette. »

Le grand steeple-chase dont parle le *Daily-News* eut lieu le 3 décembre entre le monastère de Saint-Georges et Kamiesch, à quatre kilomètres de la cité. A dix heures, officiers et généraux se dirigeaient de toutes parts vers le théâtre de la course. La matinée était froide et brumeuse, sans cependant être défavorable. Le maréchal Pélissier, en voiture à quatre chevaux, escorté de tout son état-major, arriva dès le commencement des courses et resta jusqu'à la fin, ainsi que le général de la Marmora et beaucoup d'officiers sardes, qui étaient venus des environs de Tchorgoun malgré la grande distance. Un grand nombre de généraux de division, de brigade, de colonels, d'officiers d'état-major, étaient présents. Une seule dame, madame Seacale, assistait aux courses dans une tente très-richement ornée. Tous ces brillants uniformes rendaient le coup d'œil admirable. Une bande de musiciens éthiopiens, que les gardes avaient amenés, jouèrent pendant les courses. La distance à parcourir était de deux milles et trois quarts, avec haies, fossés et murs de pierre de quatre pieds de hauteur. Le programme était ainsi dressé :

Le grand steeple-chase international. — Poule de 4 liv. sterl., avec 60 liv. en plus pour chevaux de tout âge appartenant aux officiers des armées alliées et montés par eux. Le second cheval reçoit 10 liv. sterl. Distance, 2 milles.

Capitaine Smith, *Muster-Roll*, 1er; capitaine Prentis, *the Marquis*, 2e; capitaine Slade, *Planet*, 3e; M. Price, *Old Tom*, 4e; brigadier général Lawrenson, *Signal*, 0; M. Wilkin, *Charlie*, 0; M. King's, *Prince Rupert*, 0; M. William, *the Half Pint*, 0; sir Col. Campbell, *sir James Mason*, 0; major Dowbiggin, 0.

La coupe de l'Alliance. — Poule de 3 liv. sterl., 40 liv. en plus pour tous chevaux (à l'exception du gagnant de la première course). Le second cheval reçoit 10 liv. — Distance, 2 milles.

Major Biddulph, *Wilking*, 1er; M. Winkin, *Dinah* (autrefois *Perfection*), 2e; M. Baker, *Kathleen*, 0; major Manley, *Valentine*, 0; major Garra, *Meeanee*, 0; M. Dixon, *Little Kate* (autrefois *Miss Kickmoff*), 0.

Handicap de Sébastopol. — Poule de 2 liv. sterl., 25 liv. ajoutées pour poneys. — Distance, 1 mille.

Capitaine Campbell, *Portia*, 1er; major Garratt, *Brass Hat*, 2e, major Lewis, *Growler*, 0; M. Peacock, *Clinker*, 0; M. Vansittart, *Shumla*, 0; M. Wingfield, *the Turk*, 0; capitaine Lamb, *Jolly Marine*, 0; capitaine Cornat, *Biquet*, 0; M. Winne, *Kickemoff*, 0.

La coupe de Tractir. — 20 liv. pour chevaux appartenant et montés par les officiers français et sardes (course plate). — Distance, 1 mille.

Prix de consolation. — 2 liv., 25 d'ajoutées, course spéciale pour les chevaux battus; steeple-chase.

M. Baker, *Kathleen*, 1er; M. Wilkin, *Charlie*, 2e; lord Ennismore, *the Robber*, 0; M. Cockburn, *Zigzag*, 0; M. Barlee, *Sultan*, 0.

Cent dix officiers furent engagés dans les courses, qui ne furent troublées par aucun accident; cependant plus de quatre mille cavaliers se pressaient dans un étroit espace, et le sol devait offrir aux *sportmen* de graves obstacles, car toutes les correspondances s'appesantissent à l'envi sur les ravages qu'avaient causés les averses. Le correspondant du *Daily-News* reprend la plume pour ajouter à ses premières observations :

« La pluie, qui n'a cessé de tomber depuis le départ du dernier courrier, a grandement endommagé les routes; elles sont maintenant effondrées et presque impraticables. Cela vient surtout des propriétés particulières de la pierre à chaux avec laquelle elles ont été construites et de la nature du terrain sur lequel elles ont été ouvertes. Une grande partie de la pierre à chaux trouvée près du plateau occupé par nos troupes est très-poreuse, friable et se réduit facilement en terre graveleuse, presque en poussière sous l'influence de l'humidité. La manipulation avec une quantité suffisante d'eau donne facilement à cette pierre l'apparence du mortier, mais elle n'a pas la propriété de se durcir et de se solidifier comme lui. Dans quelques autres endroits, la pierre à chaux est compacte et dure.

» On comprendra sans peine comment une pluie constante, les files interminables de chariots, les nombreux transports de bestiaux, ont pu dès lors enlever à nos routes cette surface unie et égale qu'on leur voyait pendant les temps secs; les morceaux les plus petits se sont changés en flaques bourbeuses, tandis que les plus gros, par suite de la dépression du sol, ont été déchaussés et déplacés.

» Une autre cause du bouleversement des chemins est sans con-

tredit la nature différente des terrains sur lesquels ils sont construits. Dans quelques endroits le sol est formé de terres d'alluvion, molles et grasses : aussi la route s'est-elle effondrée ; dans d'autres, au contraire, il a fallu creuser un roc assez solide, et le niveau dans ces parties est resté le même.

» La pluie ne glisse pas sur la surface de la terre dans ces régions; elle l'imbibe et la détrempe, et le sol devient visqueux comme dans certains territoires argileux de l'Angleterre. Les fossés profonds creusés de chaque côté des routes pour l'écoulement des eaux n'ont pu en conséquence donner tout le résultat qu'on en attendait. Ce sont là des difficultés et des accidents qu'il était impossible d'éviter ; les routes, en effet (peut-être ne leur a-t-on pas donné une assez grande convexité), ont été construites avec le plus grand soin, avec les matériaux les meilleurs possible et selon toutes les règles de l'art.

» Un grand nombre de mineurs et de terrassiers pris dans les compagnies d'ouvriers de l'armée sont constamment à l'œuvre, et, dans deux ou trois semaines, si le temps devient meilleur, le dommage causé par les dernières pluies sera tout à fait réparé.

» On a été étonné que la partie de la route de Woronzoff qui traverse le plateau se soit si longtemps maintenue en bon état. Mais cette route, une des plus anciennes, a toujours été entretenue avec le plus grand soin depuis l'occupation des alliés, son drainage a été parfaitement fait, et des tas de pierres brisées ont été placés de distance en distance sur ses bords pour pouvoir exécuter les réparations aussitôt qu'elles étaient jugées nécessaires.

» Cette route, qui n'a pas été non plus fatiguée par un incessant passage d'animaux et de voitures, comme les autres routes de communication où les besoins de l'armée entretiennent une circulation perpétuelle, a, du reste, grandement besoin d'être réparée depuis les dernières pluies.

» L'érection des huttes de bois avance malgré la mauvaise saison. Si nos alliés les Français ont été mieux logés et mieux vêtus que nous l'hiver dernier, ils ne le seront certainement pas mieux cette année : jamais soldat n'aura été mieux vêtu, mieux logé, mieux nourri que les nôtres.

» Chacun reçoit chaque jour la ration suivante : une livre de pain, une livre de viande, un demi-setier de rhum, une once de riz, un quart d'once pour huit hommes, un quart de livre de légumes conservés ou une demi-livre de pommes de terre, deux onces de sucre, une once de café ou un quart d'once de thé, une demi-once de sel, quatre livres et demie de bois ou deux livres et demie de charbon et deux onces de chandelles pour huit hommes. Nous avons de la viande et du pain frais tous les jours, excepté le dimanche et le lundi.

» A Kadikoï, on a établi une magnifique boutique de charcuterie, et à Cambridge on vend des saucisses. Le porter, qui coûtait horriblement cher autrefois et ne venait qu'en bouteilles, a beaucoup diminué de prix maintenant, et chaque homme peut en boire une pinte d'excellente qualité pour deux deniers et demi. L'ivrognerie est plus rare, et je l'attribue à ce que l'on paye moins les soldats. C'est une faute de donner une solde extraordinaire au soldat pour les travaux qu'il fait dans les tranchées ou sur les routes ; cela fait partie de ses obligations militaires, et pour n'être pas payé l'ouvrage n'en sera que mieux et plus vite fait.

» La malle de jeudi n'est arrivée qu'hier, mais elle n'apporte pas les journaux du 24 novembre. On se plaint beaucoup dans l'armée de l'irrégularité du courrier et de la lenteur de la malle française.

» La cavalerie s'est embarquée hier pour Scutari ; il ne restera de cette arme ici que le 11e hussards, qui fera le service ordinaire. Quand le *Sarah-Sands* sera de retour, et on l'attend dans une dizaine de jours, les vingt compagnies d'artillerie de siége s'embarqueront pour l'Angleterre. »

Les deux lettres suivantes sont empruntées à la correspondance particulière de la *Presse* :

« Kamiesch, 5 décembre.

» Les pluies ont commencé à tomber, et depuis six jours le plateau de Chersonèse est inondé d'eau, de grêle ou de neige, accompagnées quelquefois d'un vent très-violent. Dans la nuit de vendredi à samedi, une rafale furieuse du sud-est a passé sur les camps. Ceux de Balaklava et de Traktir surtout, qui couronnent les hauteurs, ont été fort maltraités, et plus d'une tente a été emportée par le vent. De neuf chevaux qui étaient au piquet près de la tente qui me donnait une douteuse hospitalité, trois sont morts au souffle glacé de cet ouragan.

» Au point de vue militaire, le principal effet de ces pluies a été de jeter une barrière entre les Russes et nous. La Tchernaïa, que j'avais franchie en sautant de pierre en pierre huit jours auparavant, a débordé et inonde une partie de la plaine ; de grandes flaques d'eau interceptent çà et là les communications. Nos troupes, les Anglais et les Sardes, campés sur les monts Fédouchine, sur les hauteurs d'Inkermann, de Traktir, de Balaklava, et sur les versants de la plaine de Baïdar jusqu'à Orkouska, souffrent aussi peu qu'il est possible de cet état de choses. La division Chasseloup-Laubat, la dernière arrivée, plante ses grandes tentes qu'elle vient de recevoir.

» Tous les corps, après de nombreux déplacements, s'occupent activement de leur installation pour l'hiver, sauf des mouvements imprévus. Une partie de la cavalerie seulement se mobilise tour à tour. Ainsi, le 1er régiment des chasseurs d'Afrique vient de partir pour la plaine de Baïdar, où il remplacera pour un mois le 4e dans le service des avant-postes. Nos troupes s'abritent de leur mieux contre les vents qui soufflent sur les hauteurs : rien de plus ingénieux que ces campements, surtout dans les positions en pente, où le soldat peut se creuser une retraite sûre et presque chaude. Le camp des Sardes est, sous ce rapport, un véritable modèle de confortable.

» Comme événements militaires, rien d'important à signaler. Le débordement de la Tchernaïa rend plus improbable que jamais une attaque des Russes. D'ailleurs, on n'aperçoit plus sur les hauteurs de Mackenzie que des avant-postes, et tout porte à croire que le gros de l'armée du prince de Gortschakoff s'est rapproché de Batchi Seraï et de ses approvisionnements. Les batteries appelées Gringalet, Bilboquet, celle du Télégraphe, mais la première surtout, donnent toujours signe de vie. Gringalet a beaucoup tiré dans ces derniers jours sur les chevaux qu'on mène à l'abreuvoir et les hommes qui y travaillent ; nos soldats lavent leur linge sans trop s'inquiéter des projectiles, qui arrivent rarement jusqu'à eux.

» Sur la rive gauche de la rade, il en est de même jusqu'à Mackensie. Toutes les troupes qui étaient massées sur les versants se sont retirées sur les hauts plateaux. Probablement elles y sont mal abritées, car on voit très-nettement de Sébastopol de longs convois qui viennent démolir les maisons et emportent les matériaux. D'autres convois ont amené ces jours-ci des provisions et des munitions dans les forts Constantin, Catherine et Sivernaïa.

» Les Russes continuent à tirer et sur la ville, et sur nos batteries, et sur le fort Saint-Nicolas, et sur les docks, et sur Malakoff. Leur tir sur les batteries qu'on élève au bord de la rade et sur le fort Saint-Nicolas n'est pour ainsi dire qu'accidentel : dans les premiers jours, on leur répondait, et l'essai leur a prouvé que nous leur faisions plus de mal que nous n'en recevions ; depuis ce moment, par une sorte de convention tacite, ils ne tirent plus sur ces deux points. Dans la journée, ils tirent assez fréquemment sur la ville, où nous avons de nombreux travailleurs qui viennent chaque jour achever la démolition des maisons et enlever les matériaux ; mais ils nous font peu de mal : à peine compte-t-on deux ou trois blessés par jour.

» Depuis quelques jours, leurs bombes avaient l'air de chercher la demeure du général Bazaine, qu'un journal anglais avait eu l'indiscrétion de désigner. L'une d'elles est tombée dans la chambre de son officier d'ordonnance ; le général a déménagé et voit tout aussi bien les Russes sans courir les mêmes dangers. Les travailleurs des docks s'inquiètent aussi fort peu des projectiles ennemis. A Malakoff, nous n'avons qu'un poste télégraphique et une garde, et cependant les Russes tirent avec insistance sur ce point. On suppose qu'ils ont oublié là quelque magasin à poudre qu'on n'a pu découvrir.

» En résumé, on les laisse faire et on pousse la construction des batteries sans se servir de celles qui sont terminées. D'une part, on sait par le tir d'essai des premiers jours que les forts du Nord, Constantin, Catherine et Sivernaïa ne pourront pas résister à un bombardement sérieux, quand on voudra l'entreprendre ; d'autre part, on sait de bonne source que les Russes souffrent énormément dans les positions qu'ils s'obstinent à conserver. »

« Kamiesch, 6 décembre 1855.

» J'ai parcouru ces jours derniers la plus grande partie de nos camps, et j'essayerai de vous donner un aperçu général de la situation actuelle, en commençant par Kamiesch.

» L'ensemble, au point de vue du climat, est peu satisfaisant en ce moment. Depuis huit jours, les pluies, la neige, la grêle ont fait leur apparition, et le plateau n'est plus qu'un vaste océan de boue, surtout dans les parties fréquentées. Les grandes routes qui de Kamiesch desservent le quartier général, Sébastopol, Inkermann et Balaklava, sont couvertes d'une boue liquide sous laquelle disparaissent les pieds jusqu'au-dessus de la cheville, et cela malgré les soins qu'on a pris pour leur entretien et les cuvettes creusées pour l'écoulement des eaux. Mais quelle route résisterait à ce mouvement incessant de chariots de toute espèce : des lourds canons, des lourds caissons d'artillerie qui arrivent par longs convois pour l'armement de Kamiesch ?

» Nos pauvres soldats du train circulent au milieu de ces cloaques avec une patience et une énergie au delà de toute épreuve. On vante l'élan et le bouillant courage de nos soldats, et c'est justice ; mais ne faut-il pas dire aussi quelques mots de ces hommes infatigables, chaque jour trempés jusqu'aux os, couverts de boue, envasés souvent jusqu'aux genoux, qu'on rencontre avant le jour et qu'on retrouve encore à dix heures, onze heures, minuit, achevant leur pénible tâche ; que la trompette éveille dès trois heures pour le pansage des chevaux et des mulets, et qui recommencent la journée sans avoir pu sécher la boue de la veille ? Aussi les voit-on marcher, en longues files, dormant au pas de leurs pauvres bêtes, enveloppés dans les grands manteaux qui ne les garantissent guère contre les intempéries. Les soldats du train ont rendu d'immenses et modestes services, et ce n'est pas trop de ces quelques lignes pour rendre hommage à leur courageuse abnégation.

» Ces grandes routes sont chaque jour augmentées, soit dans leur longueur, soit par des lignes accessoires qui vont desservir des villages et des camps récemment établis. Rien de plus animé que ces grandes lignes. Après avoir passé par l'Orient, qui s'en tient, pour les personnes, à ses lourds *arabas* dans les villages, à ses ridicules *talikas* dans les villes; qui, pour les marchandises, fait tout passer sur le dos des *hammals* ou des ânes, depuis les plus minces et les plus lourds colis jusqu'aux maisons elles-mêmes, on est tout étonné de revoir en Crimée une variété infinie d'attelages et de véhicules.

» Les charretiers du nord, du centre et du midi de la France se retrouvent là avec leurs caractères différents et leurs voitures, les harnachements particuliers de leurs chevaux. Du côté de Balaklava, la population anglaise se trahit par plus de propreté, plus de confort, une certaine élégance même dans les équipements des véhicules et des animaux.

» Puis, à côté des transports militaires, circulent les chariots des marchands qui conduisent leurs marchandises dans le camp ou dans les villages récemment créés sur certains points, et dont je vous parlerai plus tard; puis, quelques voitures d'officiers généraux, quelques cabriolets de marchands enrichis, et enfin un omnibus.

» Oui, un omnibus, qui chaque jour part deux fois de Kamiesch pour le quartier général, *et vice versâ;* une sorte de voiture à veaux de trois banquettes, aux côtés de laquelle on a cloué, dans le sens de sa hauteur, des planches à peine dégrossies, dépeintes, recouvertes d'une toile, le tout traîné par trois haridelles qu'excite à grands coups de fouet un Marseillais pur sang, qui referait à lui seul le vocabulaire des jurons du Midi, si jamais le souvenir s'en perdait. Le succès du Marseillais a ouvert l'œil à d'autres, et je voyais hier un omnibus, tout neuf arrivé, bien clos et bien peint, se prélassant dans la rue de la Gloire.

» Pour cette fois, je m'en tiendrai, si vous voulez bien, à ce premier aspect général et à un coup d'œil sur Kamiesch et ses annexes.

» Quiconque a vu Kamiesch l'an dernier et revoit aujourd'hui cette ville ne saurait que s'étonner d'un pareil développement. C'est prodigieux! Dimanche dernier Kamiesch inaugurait son église, l'église de la *ville* de Kamiesch! Le mot n'est pas trop ambitieux. D'un recensement récent, complété par les notes de la place, il résulte que Kamiesch compte aujourd'hui 5,000 habitants, Français pour la plupart.

» En face d'une pareille agglomération, il a fallu songer à une organisation sérieuse. Le grand prévôt de l'armée, le colonel de Vernon, a tiré tout le parti possible de la population locale et a créé une sorte d'administration, moitié militaire et moitié civile, qui répond suffisamment aux besoins de la colonie. Un conseil de prud'hommes a été appelé à résoudre toutes les difficultés commerciales qui devaient nécessairement s'élever parmi cette affluence de marchands; cette institution a rendu de véritables services. Aussi a-t-on étendu peu à peu ses prérogatives, et aujourd'hui elle peut passer pour le conseil municipal.

» Le développement de Kamiesch a créé de nouveaux besoins, des embarras; on s'est mis à l'étude. Les innombrables voitures qui circulent dans les rues de Kamiesch détériorent la voie publique : il faut la réparer. A dix heures, on éteint tous les feux; mais la circulation ne cesse pas; il y a des accidents dans les rues sombres : il faut les éclairer.

» On a trouvé un moyen tout naturel de parer à ces dépenses, celui d'imposer la population. Je connaîtrai plus tard, je le pense, le chiffre de l'impôt prélevé; ce sera une base intéressante pour apprécier la richesse du commerce de Kamiesch. On suppose que le total atteindra 40,000 francs. La plus grande partie de cette somme sera affectée à la voie publique, à l'éclairage des rues.

» On veut faire déjà du luxe, et le commerce de Kamiesch, qui ne songe guère à l'évacuation, veut du gaz, rien que cela! Ce gaz serait portatif, il est vrai; mais je me demande si cet éclairage peut être appliqué sans danger à une ville de bois. On parle aussi d'un théâtre; mais il n'y faut guère songer tant qu'on ne pourra traverser une rue sans une paire de bottes à l'écuyère.

» Cette organisation n'est pas à l'état de larve, comme on pourrait le croire; elle est réalisée en ses points essentiels. Sur la place Neuve, qui semble appelée à être le centre du gouvernement local, on a groupé la gendarmerie, la police, le poste des sapeurs-pompiers, la maison du médecin de la commune, de l'architecte voyer, du commissaire-priseur, et on a acheté un vaste hangar dans lequel les prud'hommes municipaux discuteront bientôt et les intérêts commerciaux et les intérêts moraux de la ville de Kamiesch.

» Le commandant de la gendarmerie et le président du conseil ont une grande part dans cette curieuse transformation. Matériellement, Kamiesch a toujours la même apparence. Toute cette population, toutes ces provisions sont sous la baraque ou sous la tente; je n'y ai vu que deux maisons en pierre. Les fortunes s'y font rapidement, mais au prix de fatigues inouïes et d'une activité dévorante. On cite des fortunes nettes, réalisées, de 2, 3, 4 et 500,000 fr.

» On a beaucoup médit de ces fortunes, et vous savez de quels noms on a baptisé Kamiesch. Les habitants assurent que tout n'est que calomnie, et ils demandent, avec un certain orgueil, qu'on leur cite une ville de l'importance de la leur dans laquelle il n'y ait pas eu une faillite depuis un an. Or, Kamiesch est dans ce cas.

» On ne trouve pas seulement à Kamiesch cette population de *mercanti* qui suit les camps. La population commence à ressentir des besoins qui annoncent un certain degré de civilisation, une société qui s'organise. On y voit des pharmacies; il y a un bijoutier, cinq horlogers; des maisons d'équipements militaires de Paris et Lyon y ont des dépôts; de grandes maisons de Marseille ne dédaignent pas d'y avoir des annexes.

» Les maisons importantes de Kamiesch elles-mêmes ont des succursales. Jusqu'ici, pour faire des provisions, il fallait envoyer du camp à Kamiesch ou à Balaklava; c'était trois à quatre lieues à parcourir, une journée employée pour les hommes et les bêtes.

» Pour parer en partie à cet inconvénient, l'autorité militaire établit des villages à proximité des grandes agglomérations de troupes. Près du quartier général s'élève *Canonville;* près du camp d'Inkermann s'élève *Woronzoff;* près du Moulin s'élevait le village du même nom, détruit il y a quinze jours par l'explosion d'une poudrière. Ce sont les grosses maisons de Kamiesch qui ont fait bâtir des succursales, ce qui enlèvera au petit commerce de la ville le grand bénéfice de la vente au détail pour cet hiver.

» L'*Euphrate* amenait l'autre jour à Constantinople des artistes engagées pour un café chantant à Kamiesch; la *Tamise* en débarquait d'autres hier à Kamiesch, qui n'avaient pour tout bagage qu'un petit panier au bras et un petit bonnet sur l'oreille, et je les voyais aujourd'hui pimpantes et en robe de soie dans les comptoirs des principaux cafés. Ce n'est pas le côté le plus moral de la colonie; n'est-ce pas le commencement de toutes? Après tout, l'œil vigilant et moral de la gendarmerie veille sur ces détails; ne soyons pas plus prude qu'elle.

» La journée de dimanche a été un vrai jour de fête. Les officiers français et anglais avaient organisé précisément des courses : *Grand military steeple chases*. Il y a eu quatre courses : 1° *The Grand International steeple chase;* 2° *The Alliance cup;* 3° *The Sebastopol handicup; The Traktir cup*, avec intermèdes comiques. Les courses ont eu lieu sur l'hippodrome habituel, entre Carani et le monastère Saint-Georges; elles ont été brillantes; le maréchal y assistait.

» Enfin, le même soir, grand spectacle au théâtre de Traktir. »

Citons encore une lettre adressée au *Standard*, et qui traite principalement de l'influence du climat sur la santé des soldats.

« Devant Sébastopol, 7 décembre.

» Je crains que cette lettre ne vous parvienne pas avant une quinzaine de jours, à moins qu'il ne survienne une amélioration dans le temps. L'histoire nous apprend que les eaux rapides du Bosphore elles-mêmes ont été gelées en sept occasions sur une longueur de plus de 16 milles. Maintenant il est plus que probable qu'aussitôt que la Tchernaïa sera gelée, le prince Gortschakoff a l'intention de la faire traverser à ses troupes et d'attaquer les alliés. En attendant, ceux-ci restent dans l'immobilité; ils ne tirent pas un seul coup de canon contre les ouvrages du nord. En revanche, on tire continuellement du nord sur le sud, et bien que ce soit avec très-peu d'effet, comme je l'ai souvent dit, j'ai en ce moment le regret d'ajouter que cette semaine et en un seul jour nous avons eu un soldat anglais du 18e tué et quatre blessés tandis qu'ils étaient occupés à faire la cuisine près des bassins à flot; en outre, un Français a été tué de l'autre côté de la crique de l'Arsenal, ainsi qu'un bœuf.

» Je suis heureux d'annoncer que nous n'avons pas perdu un seul homme pendant la fête de la Sainte-Barbe. Si une seule bombe était venue tomber au milieu des nombreuses réunions de militaires qui avaient lieu cette nuit, elle aurait fait beaucoup de mal; mais la Providence veillait sur les artilleurs français. Quelques-uns de leurs frères d'armes n'ont pas été si heureux, car un colonel et quatre capitaines qui étaient à la chasse dans le voisinage de la Tchernaïa, s'étant laissé emporter par leur ardeur à poursuivre le gibier, se sont vus entourés de Cosaques et ont été faits prisonniers, hommes et chiens. La chasse est d'ailleurs un délassement auquel on ne peut plus se livrer, car le temps est devenu très-incertain et varie à chaque instant.

» Sous le rapport des coups de vent et de la pluie, l'hiver a certainement commencé sous de plus rudes auspices qu'en 1854; en ce moment la vallée d'Inkermann ressemble à un lac, tandis que sur nos routes on a dans certains endroits de la boue jusqu'aux genoux; diverses parties du plateau ne sont plus qu'un marais et sont impraticables. Les changements brusques auxquels est sujet le climat de la Crimée exercent une puissante influence sur les étrangers, et j'ai la douleur de vous annoncer que jeudi il y a eu deux cas de choléra dans le 92e régiment. Vous devez vous rappeler que le 92e n'est arrivé en Crimée qu'après la prise de Malakoff, en sorte qu'on ne peut pas le considérer comme acclimaté. On souffre beaucoup de furoncles sur la poitrine et dans d'autres parties du corps; on attribue cette maladie à la mauvaise qualité de l'eau, qui, n'étant jamais bonne, est devenue plus insalubre encore depuis la saison des pluies.

» Nos officiers de santé sont pleins de zèle et d'activité; on peut donc raisonnablement espérer que, l'accroissement de bien-être et les leçons de l'expérience aidant, et grâce aussi à l'augmentation du

nombre des baraques mises à notre disposition, nous n'aurons plus à déplorer la perte d'un aussi grand nombre d'hommes. »

CHAPITRE XXXI.

Combat du 8 décembre. — Interruption des hostilités. — Mer d'Azof. — Lettre du capitaine Sherard Osborne. — Baltique. — Mer Blanche. — Mer Pacifique.

Parmi les officiers dont la lettre ci-dessus fait mention étaient le lieutenant-colonel de Brayer et le capitaine adjudant-major Francas (du 69e de ligne, division Chasseloup-Laubat). En poursuivant des cailles, ils furent surpris et enlevés, le 2 décembre, par les Cosaques du régiment du colonel Valomeff.

Cet incident prouvait que les Russes veillaient, et le bruit s'était même répandu qu'ils comptaient prendre l'offensive. Dans la soirée du 7 décembre, environ trois mille Russes attaquèrent les avant-postes de la division d'Autemarre, à l'extrémité de la vallée de Baïdar. Ces avant-postes, formés sur la Tchernaïa supérieure, occupaient une demi-circonférence passant par les villages d'Esti-Arman, d'Orkousta, de Baga et de Savatka, placés au pied des hauteurs boisées qui séparent la vallée de Baïdar du haut Belbeck et du Chouliou.

De fortes grand'gardes françaises observaient les passages par lesquels on peut déboucher dans la vallée de Baïdar.

L'ennemi conçut, d'après certains renseignements tartares vraisemblablement, la pensée d'enlever une ou plusieurs de ces grand'gardes.

Le 7, à la chute du jour, une partie des troupes russes postées à Ienisala, à Fok-Sela et Argul, furent brusquement mises en mouvement. Le régiment de Cosaques du colonel Zolotoroff était en tête; 500 hommes armés de carabines et tirés des rangs le suivaient. Enfin trois bataillons du régiment de Smolensk, colonel Oglobcheff, formaient le gros de cette colonne, forte environ de 2,500 fantassins et de 4 à 500 cavaliers.

Les Russes franchirent les cols de Gardonn-Bell et de Caden-Otar, cernèrent pendant la nuit, qui était sombre et pluvieuse, et enlevèrent, malgré sa vigoureuse résistance, un petit poste avancé de 12 hommes, placé à la jonction des chemins de Baga et d'Orkousta; puis ils attaquèrent, avec la majeure partie de leur monde, vers cinq heures et demie du matin, les villages d'Orkousta et de Baga, en faisant principalement effort sur le dernier village.

La grand'garde qui y était postée était composée d'une section du 7e bataillon de chasseurs à pied, de trois compagnies du 2e bataillon du 26e de ligne et d'un peloton du 4e de chasseurs d'Afrique, commandés par le chef de bataillon de Richebourg, du 26e. Cet officier supérieur, restant en position, se laissa approcher, n'ouvrit le feu qu'à bonne portée, et, par la ferme contenance de ses troupes, imposa à l'ennemi et l'empêcha, malgré sa supériorité numérique, de gagner du terrain. Les Russes essayèrent alors de déborder le détachement par leur gauche et de descendre dans la plaine entre Baga et Savatka, afin de lui couper la retraite vers la Tchernaïa.

Pendant que l'ennemi cherchait ainsi à percer par Baga, il s'avançait également sur Orkousta. Le lieutenant-colonel Lacretelle, du 19e de ligne, commandant la ligne des avant-postes, était établi sur ce point avec cinq compagnies du 7e bataillon de chasseurs à pied et une division du 4e de chasseurs d'Afrique. Il prit aussitôt l'offensive, et dirigea immédiatement, sous les ordres du chef de bataillon Maurice, commandant le 7e bataillon, deux compagnies de chasseurs de ce bataillon sur un petit plateau situé en avant et à droite d'Orkousta, et d'où ces compagnies menaçaient la droite des Russes. Ce mouvement, exécuté très-résolûment, donna de l'inquiétude et de l'hésitation à l'ennemi, qui ralentit d'abord, puis arrêta sa marche. A la vue de cette indécision, la charge fut sonnée sur toute la ligne, et de Baga comme d'Orkousta, nos troupes s'élancèrent sur l'ennemi, qui fut forcé de battre en retraite, et fut poursuivi, à travers les bois, jusque près des crêtes qui contournent la vallée.

En même temps que les Russes attaquaient Baga et Orkousta, deux cents fantassins et cent cinquante Cosaques environ tentaient, en descendant par le chemin de Caden-Otar, une diversion sur la gauche d'Orkousta. Mais ils trouvèrent deux compagnies du 7e chasseurs à pied qui leur barrèrent le passage et ne tardèrent pas, après plusieurs charges à la baïonnette, à leur faire faire demi-tour. Le capitaine Pichon, qui commandait ces compagnies, tua trois Russes de sa main.

Aux premiers coups de fusil, le général d'Autemarre avait envoyé le général Niol avec deux bataillons et un escadron pour renforcer la ligne attaquée. Mais à l'arrivée de ces réserves sur le lieu de l'action, l'ennemi était en pleine déroute; à neuf heures du matin, tout était terminé.

« Nos troupes et leurs chefs, dit le rapport du maréchal Pélissier, ont bien fait leur devoir; ils ont été pleins de résolution et d'intelligence, et c'est là ce qui a rendu le succès si prompt et si décisif, même contre des forces supérieures.

» Les Russes ont laissé entre nos mains 150 des leurs, tant tués que blessés ou prisonniers. Le nombre de ces derniers est de 28; celui des blessés reçus dans nos ambulances est de 17, dont 2 officiers; hier matin on avait enterré 80 tués, et l'on continuait de rechercher ceux qui pouvaient être tombés dans les fourrés des bois.

» Nos pertes, même en y comprenant les douze hommes du petit poste qui ont été entourés et quatre chasseurs d'Afrique qui ont été enlevés entre Baga et Orkousta, sont beaucoup plus faibles que celles de l'ennemi. Nous n'avons eu que 2 hommes tués et 11 blessés, dont un officier. Nous devons cet heureux résultat à la promptitude même du succès. »

« L'engagement qui a eu lieu dans les environs de la Tchernaïa, dit le *Journal de Constantinople*, a été soutenu par les troupes de la division du général d'Autemarre. Notre correspondant nous écrit que l'opinion généralement répandue au camp sur la présence des Russes de ce côté était motivée par une reconnaissance de nos avant-postes.

» La fusillade s'est faite à distance, car l'ennemi ne s'est approché qu'autant qu'il pouvait le faire impunément, et il a suffi de la marche en avant de nos troupes pour le faire battre en retraite. Les prisonniers russes qui sont tombés entre nos mains ont été pris dans une embuscade. On croit qu'en dehors des deux officiers et des trente soldats qui sont en notre pouvoir, les pertes de l'ennemi ont été peu significatives.

» Quoi qu'il en soit, on a pris des mesures pour ôter aux Russes l'envie de s'aventurer en plus grandes forces sur nos avant-postes, et ces mesures jointes au mauvais temps et au débordement de la Tchernaïa, qui rend impossible un engagement sur une ligne de quelque étendue, permettront aux alliés de passer l'hiver sans être harcelés par d'incommodes visiteurs.

» La pluie a continué de tomber avec une telle persévérance, que l'étendue de la plaine et du plateau, à l'exception des routes et des parties nivelées, ne présente à l'œil qu'un immense bourbier; les routes elles-mêmes seraient impraticables, malgré leur parfait établissement, pour les enfants gâtés de la civilisation occidentale; mais les soldats n'y regardent pas de si près et craignent peu de compromettre le vernis de leurs chaussures. »

La correspondance particulière du *Constitutionnel* ajoute à ces détails:

« De la Tchernaïa, 11 décembre.

» Le 7 au soir, le régiment de Smolensk, de la 7e division russe, cantonné à Fok-Sala et à Ieni-Sala, recevait l'ordre, sur les renseignements d'un espion tartare, d'aller attaquer nos positions entre Orkousta, Baga et Savatka, et il devait se porter principalement sur Baga pour y enlever, au point du jour, un escadron de notre cavalerie, qui, seul, occupait, selon leurs renseignements, ce village.

» Parti à la tombée de la nuit de Ieni-Sala, et conduit par les Cosaques, après avoir dépassé la coupure qui a été faite par nous sur la route principale, le régiment de Smolensk s'était séparé en trois détachements, dirigés chacun, par des sentiers de traverse, sur un des points désignés ci-dessus. Cette pénible marche de nuit, dans des routes défoncées et inconnues, à travers une obscurité profonde, fatiguait les troupes et les obligeait à laisser dans les bois et les ravins beaucoup de traînards. Malgré cela, le bataillon qui marchait sur Baga arrivait sur nos avant-postes avant le jour, les entourait, et après avoir enlevé 22 hommes qui les composaient, s'avançait en deux colonnes sur le village même. Mais là les attendait une surprise; au lieu d'un escadron de chasseurs d'Afrique, il y trouva le 5e bataillon de chasseurs à pied.

» Le commandant Touvenin, averti à temps, prend ses dispositions; et voyant l'ennemi s'avancer par la grande route, le fait tourner par son flanc gauche par deux compagnies de chasseurs, et avec le reste l'attend de pied ferme. La petite manœuvre réussit admirablement; l'ennemi, rejeté du village par le feu bien nourri de nos chasseurs, se replie sur ses réserves, qui elles-mêmes viennent donner contre les deux compagnies qui les ont tournées.

» Après quelques efforts inutiles, les Russes se débandent, et, poussés cette fois vivement par les nôtres à la baïonnette, n'ont d'autre ressource que de se jeter dans les broussailles qui couvrent les hauteurs à leur droite et où on les tue comme des lièvres. Ils ont laissé plus de cent cinquante morts et blessés, et plus de trente prisonniers entre nos mains, dont deux officiers légèrement atteints aux jambes. Nos soldats se sont battus, comme de vieilles bandes qu'ils sont, avec sang-froid et intelligence.

» Nous avons eu 13 hommes hors de combat, dont un officier blessé, le lieutenant Poussin, qui, avec une vigueur extraordinaire, avait entraîné ses soldats, en tuant de sa propre main trois Russes à coups de sabre.

» A Ourkousta et à un autre village, l'ennemi, plus nombreux et accompagné de 500 hommes de cavalerie, n'avait fait que des démonstrations et s'était retiré partout devant nos troupes. Ainsi s'était terminée cette petite affaire, dans laquelle l'intelligence et la bravoure de nos soldats et de leurs chefs ont eu encore une fois raison de la ruse et du nombre de nos ennemis.

» Le temps continue à être couvert. Les pluies sont fréquentes et la boue abominable; cependant la santé générale est excellente. Hier, a eu lieu à bord du *Napoléon*, en rade à Kamiesch, le service funèbre

en l'honneur du brave amiral Bruat. Encore un chef aimé, une nature d'élite, qui nous a quittés emportant les regrets sincères de tout le monde, oui, de tous, car l'armée de terre n'a pas été moins touchée de cette mort que l'escadre qu'il a longtemps et si bien commandée. »

Suivant le prince Gortschakoff, les Russes auraient eu l'avantage dans cette affaire : « Le 8 septembre, dit-il, le colonel Oklobjio, chef de détachement à notre flanc gauche, fit de Iéni-Sala, par la passe des montagnes, une reconnaissance dans la vallée de Baïdar, afin d'inquiéter l'ennemi et de connaître ses forces ainsi que ses positions.

» Dans ce but, pendant la nuit du 25 au 26, nos troupes se portèrent sur la passe en deux colonnes suivies d'une réserve, et, quoiqu'elles fussent accueillies dans les montagnes par une pluie battante, et que la descente dans la vallée de Baïdar fût entravée par la nature fort accidentée du terrain rendu plus difficile encore par une multitude de fossés transversaux et d'abatis, le mouvement fut effectué avec un succès complet.

» Au point du jour, les trois compagnies de la colonne de gauche, sous le commandement du major Birukovitch, s'élancèrent sur le village de Baga, en délogèrent le détachement français d'avant-poste et le poursuivirent jusqu'à sa réserve, composée de trois bataillons qui, dans l'intervalle, étaient parvenus à se ranger en bataille sur les hauteurs en arrière de leurs logements. Les trois compagnies de la colonne de droite du major Danilenka, en entendant les coups de feu, se hâtèrent de rejoindre la colonne de gauche au delà de Baga. Un combat à la baïonnette s'engagea sur ce point, et nos six compagnies, après avoir culbuté l'ennemi, le poursuivirent vigoureusement dans la direction de la Tchernaïa.

» Cette petite mais brillante affaire eut pour résultat de jeter l'alarme dans le camp ennemi. Lorsque les épaisses colonnes de l'infanterie française s'ébranlèrent, de la ferme Mordvinoff, pour venir au secours de leur avant-garde, notre détachement opéra dans le plus grand ordre sa retraite en deçà de la passe, emmenant 18 prisonniers.

» Pour favoriser cette reconnaissance, le major Moussine Pouschkine, du régiment de hussards du maréchal comte Radetzky, se porta de la côte méridionale sur le mont Taïla avec une compagnie de chasseurs et quelques Grecs du bataillon de Balaklava, et, par un coup de feu inattendu, donna l'alarme à un poste de 40 hommes qui se trouvait sur ce point et qui prit la fuite en toute hâte. »

Un heureux coup de main fut exécuté dans la nuit du 26 au 27 décembre par des volontaires de la division d'Autemarre. Informé qu'un poste de 80 fantassins du régiment de Smolensk et de 20 Cosaques du Don s'était établi sur un mamelon situé à 500 mètres environ du col de Cardonn-Bell, le général d'Autemarre autorise le lieutenant-colonel Lacretelle à faire une tentative pour enlever ce poste avec les deux compagnies d'éclaireurs adjointes à nos avant-postes. Malgré le verglas qui entravait la marche, le détachement français, conduit par les capitaines Pichon et Nehlich, surprit le poste, tua 18 fantassins russes et en ramena 18 autres prisonniers. Les Cosaques, à la nuit tombante, s'étaient repliés sur Kokloz; il n'en était resté que deux qui furent pris avec leurs chevaux.

Ce fut le dernier engagement de la campagne de 1855 en Crimée; mais il y eut encore aux environs de Kertch une escarmouche, dont une lettre écrite au *Journal de Constantinople* rend compte en ces termes :



Une rue à Balaklava.

« Vous savez que de toute la cavalerie du contingent anglo-ottoman il est resté ici un détachement de cent cinquante chevaux qui ont été affectés au service de la garde et de l'escorte du commandant en chef, général Vivian.

» Dans la matinée du 19 décembre, soixante-cinq de ces cavaliers, désignés pour aller faire du fourrage et pour acheter des provisions aux habitants des villages avoisinants, ont quitté la place sous le commandement du capitaine Sherwoold.

» Cette petite troupe, n'ayant pas trouvé ce qu'elle cherchait dans les environs de nos avant-postes, voulut pousser plus avant, et comme il ne s'était manifesté aucun signe de la présence de l'ennemi, elle s'avança assez loin dans l'intérieur des terres. Tout à coup, au moment où ils s'y attendaient le moins, les cavaliers se virent attaqués et cernés par des forces centuples.

» Le capitaine Sherwoold donna aussitôt l'ordre de battre en retraite; mais il fallait se frayer un passage au milieu des masses ennemies. Les soldats turcs, n'écoutant que la voix de leur chef et l'élan de leur courage, se précipitèrent avec héroïsme sur l'ennemi et combattirent avec acharnement.

» Le capitaine Sherwoold, que son uniforme anglais avait fait reconnaître au milieu de tout le détachement, fut un des premiers at-

teints. Cette mort n'arrêta pas l'impulsion des soldats, qui combattirent avec une nouvelle furie. Vingt-cinq d'entre eux parvinrent à faire une trouée et à se soustraire à l'ennemi. Le reste, composé de quarante cavaliers, officiers et soldats, a été mis à mort ou fait prisonnier par les Russes. »

L'hiver redoubla bientôt de rigueur. Les rafales se multiplièrent, changeant les moindres rigoles en torrents, et entraînant des huttes ou des tentes. Puis à l'humidité succéda brusquement le froid. On écrivait de Constantinople à la *Presse* le 23 décembre :

« Sur certains points, le froid a atteint 18 degrés : les premiers jours ont été durs à supporter, et des hommes ont été pris par les pieds. Les derniers malades qui nous sont arrivés depuis une semaine sont notés comme ayant les pieds gelés.

» Il faut se garder de prendre le mot dans son exactitude : le pied en lui-même n'est pas gelé; mais l'épiderme, déjà fatigué par l'humidité qui a duré pendant près d'un mois, a été naturellement très-impressionnable aux premiers froids et a été attaqué.

» Un traitement bien entendu, de bons soins et du repos nous rendront ces soldats. On a pris en Crimée toutes les mesures nécessaires pour diminuer le mal; entre autres, la ration d'eau-de-vie a été doublée.

» Le général de la Marmora a remis le commandement de l'armée sarde au général Durando, et a quitté Kamiesch sur le vaisseau amiral anglais *le Royal-Albert*.

» Le général s'est rendu à Constantinople avec l'amiral Lyons. Tous deux sont arrivés samedi soir et partis le lendemain sur le *Caradoc* sans avoir fait de visites officielles.

» Par suite du départ de l'amiral, un bateau a été expédié d'ici à Syra, où il a rejoint l'amiral Stewart, et lui a transmis en même temps sa promotion au grade de vice-amiral et sa nomination au commandement en chef, par intérim, de l'escadre de la mer Noire.

» L'amiral Lyons et le général de la Marmora se rendent, dit-on, à Paris, où un grand conseil serait sur le point de se réunir sous la présidence de l'empereur.

» On avait annoncé aussi l'arrivée du maréchal Pélissier; mais cette nouvelle paraît être inexacte, d'après des renseignements puisés à bonne source. Le maréchal croit sa présence utile en Crimée, où des incidents graves peuvent troubler d'un jour à l'autre la tranquillité dont nous jouissons en ce moment.

» Le général de division de Martimprey, qui a rempli les fonctions de chef d'état-major général depuis le commencement de la campagne, se trouve en ce moment à Paris; le maréchal se reposerait sur son expérience et l'aurait indiqué comme pouvant le remplacer dans le conseil militaire, et donner sur la position des armées respectives tous les renseignements dont on peut disposer.

» Voilà ce qui se dit ici ; il nous est difficile de vérifier l'authenticité de ces bruits et de savoir si ces conférences militaires seront tenues à Paris.

» On ne signale rien de nouveau non plus à Sébastopol. Dans la Karabelnaïa, les travaux de mine ont dû être recommencés sur plusieurs points: des sources avaient envahi les fourneaux, et on n'a pu les étancher.

» La fin des pluies a permis de reprendre l'œuvre avec moins de difficulté. Tout porte à croire que les premiers jours de l'année verront détruire ces gigantesques docks, qui ont coûté à la Russie tant d'années et de millions. »



Grand steeple-chase en Crimée.

Une lettre de Crimée à la *Patrie*, en date du 24 décembre, portait :

« La situation est toujours la même, et l'on ne prévoit aucun changement prochain. L'armée est généralement bien établie; mais pendant les nuits dernières beaucoup d'hommes ont souffert du froid, surtout dans les camps où les soldats ne sont pas encore parfaitement abrités. On travaille sans relâche à remédier à cet inconvénient.

» Il a fait le 19 un temps affreux avec un froid de 15 degrés; le lendemain, le temps s'est remis au beau et s'y est maintenu, ce qui semble une compensation d'une série de mauvais jours.

» Dans le coup de vent du 19, plusieurs navires de commerce se sont perdus devant Kamiesch et le long de la côte; mais il faut dire que ceux dont les capitaines et les équipages étaient en bonne santé, et qui avaient pris un bon mouillage, sont restés sur leurs ancres.

» Néanmoins la saison est rude, surtout pour les stations navales de Kinburn, Eupatoria et Kertch. A Kinburn notamment, les glaces gênent beaucoup les bâtiments de la division alliée. A Kertch, les amiraux ont dû faire descendre plus bas que le cap Saint-Paul les bâtiments que les banquises eussent infailliblement emportés s'ils étaient restés dans leurs anciens mouillages. Tous ces bâtiments, d'ail-

leurs, tant anglais que français, sont parfaitement bien approvisionnés de toutes choses. »

Dès la fin de novembre, ces bourrasques avaient suspendu sur tous les points les opérations maritimes. Le capitaine Sherard Osborne, qui commandait encore quelques bâtiments dans la mer d'Azof, révoqua officiellement ses fonctions par la lettre suivante, adressée au contre-amiral Lyons :

« A bord du *Vesuvius*, en rade de Kertch, le 21 novembre.

» MONSIEUR,

» Conformément à vos instructions, je suis en route pour rejoindre votre pavillon. J'ai l'honneur de vous annoncer la fin des opérations dans la mer d'Azof, et de vous informer des évolutions de l'escadre dans cette mer depuis ma dernière lettre, datée du 7 novembre. Le 7 j'ai reçu vos instructions et les notes enjoignant aux neutres de quitter la mer d'Azof pour le 20 novembre. Le temps étant fort mauvais, je n'ai pu réussir qu'à remettre les notes aux autorités sur le rivage de Marianopol. Mais le 8 novembre, les vaisseaux à l'ancre devant Marianopol furent dûment et régulièrement informés : les navires ancrés devant Taganrog le furent également le lendemain, 9. Il y eut une tempête d'une extrême violence par vent d'est depuis cette date jusqu'au 18. Je communiquai à cette date les notes aux vaisseaux neutres à Berdiansk. J'appris alors de M. Gopcewitch, comme je l'avais su auparavant à Taganrog et à Marianopol, que les autorités russes avaient mis les navires neutres en quarantaine depuis leur arrivée, leurs cargaisons tiraient à leur fin. Un officier russe, à Marianopol, se moquait des neutres, prétendant emporter du blé cette année et il dit au commandant Kennedy, que j'avais envoyé avec un drapeau parlementaire, que les neutres seraient forcés de passer l'hiver.

» Dans ces circontances, m'en référant à vos désirs et à vos instructions à ce sujet, craignant que l'hiver ne commençât tout d'un coup et que les navires neutres ne quittassent pas la mer d'Azof, le 20 novembre 1855, je donnai ordre à toute l'escadre de faire voile vers Kerth, excepté à l'*Ardent*, au *Snake* et au *Clinker*. Nous arrivâmes en vue de Marianopol le 19, et nous vîmes que tous les navires neutres avaient mis à la voile pour rentrer à Kerth; le 20 nous passâmes en vue de Taganrog, et je trouvai la route libre, tous les navires étant partis. La glace s'étendait de chaque côté à plusieurs milles du rivage; le Don semblait gelé, et l'hiver se faisait sentir rigoureusement sur tout le voisinage.

» A Marianopol la rivière et la rade étaient gelées, une grande quantité de glace couvrait les bords de la côte jusqu'au phare de Bielosaraï; vers le milieu du jour le thermomètre de Fahrenheit ne marquait que 29 degrés. Je quittai l'escadre à Marianopol pour aller explorer avec beaucoup de soin toute la côte, depuis Genitchi jusqu'au phare de Iénikalé, dans tout ce trajet on n'a pu découvrir la plus petite embarcation. En remettant en vos mains les fonctions éminentes qu'ils vous avait plu de me confier pendant les cinq mois qui viennent de s'écouler, celles d'officier, le plus ancien de grade, d'une flottille détachée, qu'il me soit permis, monsieur, de vous témoigner respectueusement combien je suis sensible à l'honneur que vous m'avez fait, en même temps que je conserve un souvenir de reconnaissance pour la bonté et la confiance incessantes que vous avez eues envers moi, et sans lesquelles je sens que je n'aurais pu remplir convenablement vos intentions et suivre vos instructions. Permettez-moi de vous rappeler que le vif désir que j'avais d'exécuter vos ordres m'a toujours rendu la tâche facile, avec l'assistance constante des vaillants officiers et des marins qui étaient sous mes ordres dans la flottille, et dont je ne saurais assez me louer pour la bonne conduite qu'ils ont tenue. Ce n'est pas la partie la moins agréable de mon devoir que de vous dire que j'ai toujours éprouvé la plus active coopération de la part des officiers de la marine française dans la mer d'Azof. Parmi ceux qui me sont plus particulièrement connus, je me plais à citer le lieutenant Clone, commandant le *Brandon*, le lieutenant la Juchette, commandant le *Fulton*, et le lieutenant Vidal, du *Caton*.

» J'ai l'honneur, etc.

» S. OSBORNE. »

Dans la Baltique, d'où les glaces chassaient également les flottes alliées, aucune opération importante n'avait suivi le bombardement de Sweaborg. Les canonnières de Cronstadt, protégées par les batteries, avaient fait des sorties assez fréquentes; mais elles avaient soin de rentrer à la hâte dès qu'elles étaient poursuivies, peut-être avec l'intention d'attirer les gros navires sous le canon de la place. Six d'entre elles s'avancèrent, le 15 août, avec une apparence d'audace; mais, loin de se mesurer avec l'*Impérieuse*, le *Bulldog* et le *Centaure*, qui furent envoyés à leur rencontre, elles soutinrent un combat qui dura deux heures sans résultat décisif.

Une escadrille russe composée d'un vaisseau de ligne de 90 canons, d'une frégate, de deux pyroscaphes et de quelques canonnières, quitta Cronstadt le 1er septembre à la faveur d'un de ces épais brouillards si communs dans la Baltique. L'*Impérieuse* et le *Colossus*, mouillés à cent milles du phare de Tolbukin, ne craignirent pas d'aller au-devant de ces forces supérieures; mais, loin de profiter de ses avantages, l'escadre russe rentra paisiblement à Cronstadt.

Le gros des flottes alliées se trouvait, au mois de septembre, devant Nargen. C'est là que, le 24, on célébra par une fête la prise de Sébastopol. Une messe solennelle fut dite à bord du vaisseau *le Tourville*, et le soir un banquet plein de cordialité réunit à la table du contre-amiral Pénaud les amiraux Dundas et Seymour et les principaux officiers des deux nations. C'était une heureuse diversion aux ennuis d'une croisière que le froid, les grains, les brumes, les écueils, rendaient fatigante et périlleuse.

Tant que la saison laissa quelque latitude à leurs mouvements, les croiseurs alliés se maintinrent dans les golfes de Finlande et de Bothnie. La corvette mixte *le d'Assas* et les vapeurs anglais *le Tartar* et *le Horrier* s'emparèrent de onze navires devant Biorneborg, petite ville du littoral de la Finlande. L'escadre volante du commodore Watson fit quelques captures en vue des côtes de Courlande et de Livonie, mais chaque jour les tempêtes se multipliaient et augmentaient d'intensité. Le *Hastings* échoua; la *Hogue*, en allant le relever, donna contre un rocher à la hauteur du phare de Benskaer; il y resta près de huit heures; sa fausse quille fut emportée par le choc, et il fallut débarquer sa batterie basse avec une partie de ses approvisionnements. Exposés tous à de semblables dangers, les vaisseaux alliés reprirent les uns après les autres la route de l'Angleterre et de la France.

« Je suis à moitié gelé, écrivait le 8 octobre, devant Nargen, M. Gide au rédacteur du *Moniteur de la flotte;* il fait un froid à se croire au Groënland, au Spitsberg, et malgré cela la Baltique ne gèle pas encore.

» Il est temps cependant qu'elle vienne nous relever de notre faction et se charger de bloquer après nous les bâtiments russes de Cronstadt.

» En attendant, nous droguons de plus belle, afin de faire jusqu'au bout notre métier en conscience. Nos bombardes et nos canonnières, l'*Austerlitz* et quelques autres bâtiments nous ont déjà successivement quittés; il ne nous reste plus ici autour de l'amiral Pénaud que deux vaisseaux et quelques vapeurs ou canonnières.

» C'est vous dire que la campagne est finie, et bien finie. Nous aurons toujours réussi à essayer nos canons sur les murailles moscovites et pris nos mesures pour recommencer l'année prochaine. Vous avez déjà dû voir rentrer en France l'*Austerlitz*, la *Saône*, la *Bombe*, la *Salve*. D'autres ne tarderont pas sans doute à les suivre, par exemple, l'*Arquebuse*, la *Lance* et la *Sainte-Barbe*, car elles sont parties depuis longtemps.

» Nous avons en définitive ici le *Tourville*, le *Duquesne*, l'*Isis*, le *d'Assas*, l'*Aigle*, le *Pélican*, la *Dragonne* et la *Fulminante*. Tout va bien ici; la santé des états-majors et des équipages est excellente. »

Il disait dans une seconde lettre le 16 octobre :

« MON CHER RÉDACTEUR ET AMI,

» Nous sommes en plein hiver; la neige couvre une grande partie des terres aux alentours de Revel; les marais de Nargen sont gelés; il nous faut enverguer les gros vêtements des campagnes arctiques, battre la semelle et chauffer nos cheminées.

» Ceci peut servir à composer un tableau très-pittoresque; mais ceux qui se trouvent acteurs dans cette scène un peu monotone ne voient pas aussi facilement ce côté que vous pouvez le faire.

» C'est une rude campagne que celle de la Baltique. Tout y est misères et difficultés, et grâce à l'obstination de nos ennemis à se renfermer au fond de leurs ports, nous n'avons pas, comme nos camarades de la mer Noire, la chance d'engager la conversation avec les Russes aussi souvent et d'aussi près que le désireraient nos batteries et ceux qui les servent.

» Pour cette année, du reste, il n'y a plus évidemment rien à faire; il faut seulement attendre la *relevée*, comme disent nos matelots, qui comprennent bien que nous ne partirons d'ici que lorsque la glace se sera chargée de faire le blocus elle-même et à notre place, afin que nous retrouvions l'an prochain les vaisseaux russes de Cronstadt à la même place où nous les aurons laissés cet hiver.

» Mais cela de tardera pas, et alors nous ne moisirons pas longtemps dans ces parages, on l'espère du moins sur les bâtiments des deux nations. Les officiers de l'état-major de l'amiral Dundas nous annonçaient il y a quelques jours leur prochain appareillage, mais nous n'avons rien entendu dire encore pour ce qui nous concerne. Et cependant nous lèverons prochainement l'ancre tous ensemble.

» Quant à hiverner ici, on ne peut y songer; c'est à la fois impraticable et parfaitement inutile.

» En attendant jusqu'au moment de l'appareillage, c'est le cas ou jamais de se livrer, faute de mieux, à des études de *nature morte*, et après avoir vu les villes russes du golfe de Finlande éclairées par un magnifique soleil, nous les pouvons admirer encadrées par la neige.

» A ce nouveau point de vue, Revel a véritablement l'air d'une créature un peu fantastique. Tout y est en silhouette, batteries, forteresses, arbres, maisons : il semble qu'on ait sous les yeux une épreuve de galvanoplastie en creux; tout paraît en relief, on voit les

Russes cependant travailler à accroître les défenses de la ville; ces braves gens-là craignent jusqu'au dernier moment une visite des alliés. Dites-leur donc que ce ne sera pas pour cette année et qu'ils se réservent quelque chose à faire pour le printemps prochain.

» Tout va bien à bord de nos bâtiments. Nous avons bien eu il y a quelque temps certains symptômes de scorbut, mais il n'y avait pas lieu de s'en étonner en considérant la durée et les chances si variées, si difficiles de nos croisières; l'amélioration a été prompte et décisive dès que notre amiral, avec sa vigilance habituelle, a pu faire venir d'Elseneur ces précieuses pommes de terre; on en distribue trois fois par semaine à la place des légumes secs de la ration ordinaire, et cette modification du régime de nos marins a suffi pour ramener la santé. »

A la fin d'octobre les vaisseaux-amiraux *le Tourville* et *le Wellington* quittèrent l'île de Nargen et vinrent stationner à Kiel, où ils furent successivement rejoints par tous les bâtiments qui restaient dans la Baltique.

Le *Moniteur* du 29 décembre publia la notification suivante :

« Il est notifié par les présentes que le comte Walewski, ministre secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères, a reçu la communication officielle d'un rapport du contre-amiral Baynes, de la marine royale britannique, en date de Copenhague le 12 décembre 1855, à bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique *la Rétribution*, duquel rapport il résulte que le blocus de tous les ports, rades, havres et criques de l'ennemi dans la Baltique a été complétement levé le 10 de ce mois. »

Dans la mer Blanche une division anglo-française avait maintenu un blocus rigoureux, détruit quelques caboteurs et affiché quelques descentes, moins pour inquiéter les habitants du littoral, que pour se procurer de l'eau, du bois de chauffage, des bestiaux, des moutons ou des rennes. Les opérations de la croisière sont résumées dans le rapport du capitaine Guilbert, qui avait sous ses ordres la frégate la *Cléopâtre*, et les vapeurs *le Pétrel* et *le Cocyte*. Voici les principaux passages de ce rapport, en date du 29 octobre :

« Nous avions établi pour règle, le commandant des forces de Sa Majesté Britannique et moi, que nous arrêterions et détruirions tous les bâtiments caboteurs, et que nous laisserions passer librement les autres embarcations qui sembleraient être seulement attachées aux localités. Mais, ayant appris plus tard qu'on s'était servi de leur moyen pour expédier 2,000 fusils sur les différents points de la côte, et cela pour ainsi dire sous nos yeux, nous résolûmes de mettre obstacle à toute espèce de circulation de bateaux, quelque minimes qu'ils fussent d'ailleurs, ce qui fut rigoureusement exécuté.

» Le littoral de la mer Blanche est garni de nombreux villages, dont quelques-uns assez importants par leur population et le commerce qu'ils entretiennent habituellement avec la Norvége; parmi ces derniers, Onéga et Kéma étaient défendus par quelques centaines de soldats, et l'on s'occupait de travaux de défense le long des rivières étroites qui y conduisent. Soumet et Kerret avaient aussi été pourvus de quelques forces militaires, et leurs habitants étaient armés et organisés en milices.

» Nous avons eu d'abord le projet de nous rendre maîtres des trois derniers, pensant pouvoir y détruire quelques établissements du gouvernement; mais des renseignements certains nous ayant fait connaître que les nombreux navires qu'ils renfermaient l'année dernière avaient tous été envoyés dans la Dwina avant notre arrivée, et que cette attaque ne pouvait avoir pour résultat que la destruction de quelques maisons particulières et la ruine de nombreuses familles, nous renonçâmes à cette expédition. Les autres villages de la côte, bien qu'ils eussent reçu une partie des fusils expédiés d'Archangel, paraissaient d'abord peu disposés à en faire usage; ils ne présentaient d'ailleurs aucune possibilité de défense sérieuse et restaient entièrement à notre discrétion. Nous étions entrés en relation avec quelques-uns d'eux pour l'achat de bestiaux et vivres frais pour les équipages, et nous eussions pu ainsi nous pourvoir pendant tout le cours de la croisière, lorsque des actes d'une grande sévérité de la part du gouvernement russe et des menaces de mort ou d'exil en Sibérie pour tous ceux qui communiqueraient volontairement avec nous sont venus détruire ces bonnes dispositions. Outre les moyens de terreur, on excitait encore contre nous le fanatisme religieux de ces populations ignorantes, en nous dépeignant à leurs yeux comme des nations barbares et impies, et en leur distribuant des médailles qui devaient les préserver infailliblement de l'atteinte de nos armes. On leur promettait d'ailleurs de les indemniser largement des pertes qu'ils éprouveraient par notre fait, pourvu qu'ils eussent tiré sur nous dans des embuscades et partout où ils pourraient nous surprendre. Depuis cette époque, nous avons remarqué chez les populations riveraines un état d'hostilité très-prononcé.

» Aucun neutre n'a essayé de pénétrer dans la mer Blanche pendant notre séjour; mais quelques bateaux russes ont tenté de se rendre en Norvége en profitant des brumes épaisses qui règnent fréquemment et des nuits d'automne quelquefois fort obscures; presque tous ont été arrêtés, et le nombre de prises sur tous les points de la côte s'est élevé à 60, formant un tonnage d'environ 900 tonneaux. Aucun de ces navires n'étant susceptible d'entreprendre la traversée de France, ils ont tous été détruits.

» Pendant notre séjour dans la mer Blanche, nous avons eu quelques relations avec la ville de Vard'huis', en Norvége. Nous y avons appris, par des lettres particulières reçues d'Archangel, combien étaient considérables les pertes causées au commerce russe par notre blocus, et l'on y annonçait comme infaillible la ruine complète des premières maisons de commerce du pays. Si l'on considère, en effet, que chaque année il entrait dans la mer Blanche au moins 600 navires neutres, jaugeant en moyenne 200 tonneaux, on aura d'abord un chiffre d'exportation de 120,000 tonneaux, auquel on peut ajouter le mouvement d'un pareil nombre de caboteurs russes et norvégiens faisant régulièrement deux voyages par an et transportant 15,000 tonneaux, on arrivera à un total de 235,000 tonneaux d'exportation annuelle, et, en supposant que l'importation par bâtiments neutres ne s'élève qu'au dixième de l'exportation, on atteindra encore un chiffre de 148,000 tonneaux dont le mouvement commercial aura été anéanti par notre croisière.

» J'ai la profonde conviction, monsieur le ministre, qu'un blocus un peu prolongé et conduit comme celui de cette année est le plus rude coup que l'on puisse porter à la Russie dans ses provinces septentrionales, qui n'ont pour leurs produits aucune autre voie d'exportation que celle de la mer Blanche, et dont le commerce avait atteint, depuis quelques années, des proportions énormes et presque ignorées en France.

» Depuis le commencement d'octobre, chaque jour apportait une augmentation remarquable dans l'intensité du froid; dès longtemps toutes les terres étaient abondamment couvertes de neige, et, le 9, le thermomètre étant descendu à 7 degrés au-dessous de 0, en même temps que des pâtés de glace circulaient incessamment le long des navires, nous jugeâmes que l'époque où la navigation allait être complétement interrompue était arrivée, et nous nous décidâmes à effectuer notre départ définitif, ce que nous exécutâmes tous ensemble ce même jour. En passant bord à bord des Anglais, nous échangeâmes des hourras et acclamations répétés, qui témoignaient des bonnes relations et des rapports cordiaux et affectueux qui n'avaient cessé d'avoir lieu entre les deux divisions pendant ces quatre mois de rapprochement presque journalier et d'une pénible campagne. »

Notifié le 16 juillet, le blocus des ports russes de la mer Blanche fut levé le 9 octobre.

Dans la mer Pacifique, les Russes avaient constamment refusé le combat. Une seule fois, le 20 mai, *le Hornet* et *la Sibylle*, mouillés à la baie de Castries, avaient aperçu au fond d'un étroit chenal une frégate, deux corvettes, une chaloupe armée, un bâtiment de transport, un bateau à vapeur et un schooner. Comme il était impossible de s'en approcher, le commodore Elliot se décida à se retirer, dans l'espoir de les amener au large; mais les Russes ne parurent pas.

Au mois d'août, le commodore alla chercher les navires ennemis dans le port de l'île d'Ayan. Il n'y trouva ni marins ni soldats, et ne fut reçu que par Innocent, archevêque d'Yakoutsk; M. Freyberg, agent de la compagnie de fourrures russo-américaine, et Tchaguive, surveillant des magasins de la compagnie. Toutes les villes du littoral étaient également délaissées; les forces navales russes s'étaient réfugiées, dans une position presque inexpugnable, à l'embouchure du fleuve Amour. La seule capture importante des alliés fut celle du brick brémois *Greta*, qui avait à son bord cent quarante officiers et soldats russes.

Ce navire, de deux cents tonneaux, avait arboré successivement les pavillons anglais et américain. Acheté par un capitaine brémois, il fut frété pour porter des approvisionnements à l'escadre des Etats-Unis stationnée au Japon. Il prit alors le pavillon américain avec l'autorisation du commandant du brick de guerre *Vincennes*, et se rendit à Hakodadi (port du Japon), ayant à bord des vivres pour l'escadre et quelques marchandises.

Dès son arrivée, il fut parfaitement accueilli par les autorités japonaises, qui accordèrent au capitaine des facilités exceptionnelles pour la vente de sa cargaison, à condition qu'il ferait voile pour Simoda, afin d'y prendre l'équipage de *la Diana*, frégate russe naufragée sur les côtes du Japon, et de le transporter dans l'un des ports russes du Kamtschatka. Le capitaine accepta la proposition et se rendit en conséquence à Heda, petit port situé à vingt milles au nord de Simoda. Là il embarqua 140 Russes pour les conduire au port d'Ayan.

Ce fut le 1er août que *la Greta* fut rencontrée en mer et capturée par le steamer anglais *Barracouta*. Les prisonniers russes furent répartis sur les différents navires de l'escadre anglo-française qui croisait dans ces parages de l'océan Pacifique. Quant à l'amiral Poutiatine, qui avait son pavillon à bord de *la Dinna*, il était parvenu à rentrer peu de temps auparavant dans un port russe.

Avant de quitter ces parages, les alliés prirent possession de l'île d'Ouroup au nom de la France et de l'Angleterre. Cette île, qui mesure cent trente-quatre milles de longueur sur quatorze de largeur, fait partie de l'archipel des Kouriles, composé de vingt-deux îles appartenant les unes au Japon, les autres à la Russie. L'île d'Ouroup est la plus importante : elle dépendait de la Russie; sa situation à

la hauteur de l'embouchure du fleuve Amour est très-favorable; elle fournit aux escadres alliées un excellent point de relâche pour surveiller les établissements russes de la côte du Kamtschatka. C'était à Ouroup que se trouvait le principal marché d'échanges entre la Russie et le Japon. A ces divers points de vue, l'occupation de cette île présente un certain intérêt.

CHAPITRE XXXII.

Opérations militaires en Asie-Mineure. — Situation de l'armée d'Anatolie. — Punition de plusieurs généraux. — Arrivée de Férik Williams à Erzeroum — Attaque de Laghva. — Insurrection des Kurdes

Après avoir raconté les opérations militaires des alliés, il nous reste à voir les Turcs, livrés à eux-mêmes, soutenir une lutte inégale en Asie-Mineure. C'est un triste mais glorieux épisode de la campagne de 1855.

Au commencement de l'année, l'armée ottomane d'Anatolie était dans un état complet de désorganisation. Son instruction, son armement, son équipement, étaient négligés. Elle ne recevait point de solde, et ses chefs s'appropriaient l'argent qu'on leur envoyait. Son approvisionnement était confié à des munitionnaires, qui s'enrichissaient en réduisant les rations. Celles même qu'on expédiait étaient réparties avec si peu d'ordre, que le riz était déposé dans un village, le beurre ou le sel dans un autre ; ainsi, les soldats qui avaient du riz ne pouvaient faire leur *pilau*, parce qu'ils manquaient de beurre, et *vice versâ*. Les divisions campées à Batoum et à Tchourouk-Sou étaient décimées par la dyssenterie et le typhus, que l'on attribuait aux émanations produites tant par les cadavres entassés dans le camp que par les nombreuses carcasses de chevaux abandonnées en plein vent.

Le gouvernement d'Abdul-Medjid se décida enfin à des mesures énergiques. Deux fériks (généraux de division), Abdi-Pacha et Ali, furent traduits devant un conseil de guerre, convaincus de dilapidation, dégradés et condamnés à quatre ans de détention dans la forteresse de Chypre. Le séraskier de l'armée de Kars, Zarif-Mustapha-Pacha, fut arrêté, et une enquête ouverte sur sa conduite. Ses fonctions furent confiées à Vassif Pacha, auquel on adjoignit, avec le titre de férik, le colonel anglais Williams, commissaire britannique près l'armée d'Anatolie. Il arriva à Erzeroum le 25 janvier et reçut au palais du gouvernement les autorités civiles et militaires, M. Brant, consul d'Angleterre, et M. Castagnet, consul de France. Il travailla dès lors à rétablir la discipline, à régulariser l'administration, à mettre les troupes en état de tenir tête aux forces qui allaient les assaillir après la première fonte des neiges.

L'hiver ne suspendait même pas complétement les hostilités. Le 31 janvier, les milices géorgiennes au service des Russes, conduites par les frères Malakia, attaquèrent le poste avancé de Laghva, à mi-chemin de Tchourouk-Sou et d'Usurgheti. Ils voulaient venger la mort de quelques-uns de leurs frères d'armes tués en 1854 par les bachi-bouzouks, que commandaient les beys Hussein et Hassan; mais ils furent promptement repoussés et regagnèrent leurs montagnes.

L'insurrection des habitants du Kurdistan fut une plus sérieuse affaire. Ce pays accidenté, riche en pâturages, s'étend du nord au sud, depuis le mont Ararat jusqu'au Djebel-Tagh, et de l'est à l'ouest, depuis le lac de Van jusqu'à Hostheif, ville située sur le Tigre. On y trouve le mont Djourdi, sur lequel, suivant les traditions chaldéennes, s'arrêta l'arche de Noé. Cette contrée, où la domination de la Porte n'a jamais été qu'imparfaitement établie, se divise en quatre principautés, celles de Betlis, de Giulamerk, de Kiavet et de Djéziré; une partie de la population, pastorale et nomade, vit sous des tentes aux environs d'Alep, de Damas, d'Erzeroum, d'Erivan, de Mossoul ou de Chehrezour.

Les Kurdes parlent un mélange de persan, d'arabe et de chaldéen. Les uns professent l'islamisme en y ajoutant quelques restes de la religion de Zoroastre; les autres sont chrétiens de la secte de Nestorius. Tous ont l'humeur indépendante et guerrière, et des inclinations à la rapine. Au commencement de la guerre, ils s'étaient montrés assez favorablement disposés envers la Turquie. On avait vu même, au mois d'août 1854, Fatime Hanoum, surnommée la Karakizla ou vierge noire, prophétesse et souveraine d'une tribu kurde, faire à soixante-six ans le voyage de Schoumla pour venir offrir à Omer-Pacha les services de ses sujets. Mais les Russes avaient quelques escadrons de Kurdes dans leur armée; ils y choisirent des agents dévoués, à l'instigation desquels toutes les tribus se soulevèrent, sous la direction des beys Kereddin, Izdéchir et Mansour, son frère; des bandes avides de pillage ravagèrent les pachaliks de Van, de Mossoul, de Bayazid et de Diarbekir; et enhardies par le succès, elles osèrent se mesurer en rase campagne avec un corps ottoman qui était sorti de Mossoul sous les ordres de Méhémet-Pacha.

En apprenant la marche des troupes turques, dix mille Kurdes se retranchèrent devant le village de Derouné, où ils établirent deux rangs de parapets. Ils y furent attaqués à midi, le 9 février. L'infanterie de ligne se déploya sur deux rangs, la cavalerie régulière fut placée à la droite, et mille cavaliers bachi-bouzouks prirent position à la gauche sur un monticule. En arrière d'un petit village appelé Abacli, restaient les bagages gardés par trois cents bachi-bouzouks à pied.

Elim-Pacha, commandant l'artillerie turque, avait eu l'idée d'exercer des buffles à traîner des canons. Huit de ces animaux amenèrent devant les retranchements six pièces de campagne et une lourde pièce de siége, qui furent servies avec tant de précision, qu'au bout d'une demi-heure le premier parapet était abandonné. Sans donner le temps aux Kurdes de s'abriter derrière le second, l'infanterie les chargea à la baïonnette, et les deux cavaleries achevèrent de les disperser. Ils perdirent 1,826 hommes, 5,000 fusils, 5,000 sabres, et on leur fit 2,000 prisonniers.

Les vainqueurs marchèrent immédiatement sur Djizéré, et y entrèrent sans coup férir. Izdéchir et son frère Mansour, grâce à la vitesse de leurs juments qu'ils avaient payées quarante mille piastres, atteignirent les bords du Tigre, le passèrent sur des radeaux et allèrent s'enfermer dans un vieux khan, d'où ils envoyèrent demander le *raï*. Kereddin-Bey se soumit également, et la révolte fut promptement comprimée.

A la même époque, et obéissant aux mêmes excitations, la puissante tribu des Arabes Anezés, sortie du désert de l'Irak et de la basse Mésopotamie, s'avança sur les deux rives de l'Euphrate jusque dans le pachalik d'Alep, qui confine à celui de Diarbekir. Cette invasion n'était pas redoutable; mais de même que le soulèvement des Kurdes, elle occupait les troupes ottomanes et les empêchait de prendre l'offensive; elle permettait aux Russes de s'avancer librement dans la région de Bayazid et de Toprak-Kalé, sur le cours supérieur de l'Araxe et de l'Euphrate.

Il était vraisemblable que, suivant les errements du maréchal Paskewitch, le généralissime russe, en 1854 comme en 1828, menacerait d'abord Kars et Erzeroum. C'étaient ces deux villes qu'il importait de fortifier.

Kars est le chef-lieu d'un pachalik qui est borné au nord-ouest par celui d'Akhalzikh, au nord-est par la Géorgie, à l'est par la Perse, au sud par le pachalik de Van, à l'ouest par celui d'Erzeroum. Sa longueur est de 160 kilomètres du nord au sud, et sa largeur de 120 kilomètres. C'est un pays montueux, entrecoupé de vallées et de plaines fertiles. La population totale est de 130,000 habitants, presque tous Arméniens. Le climat est âpre et le sol stérile.

Trois routes partent de Kars: une va directement à Erzeroum, une seconde conduit à Erivan, et une troisième se dirige vers Bayazid.

Erzeroum ou Arseroum, que les Arméniens appellent Garen, est la 8lus grande ville de la Turquie d'Asie et compte une population de p0,000 habitants, dont les trois quarts sont des Turcs. Son nom turc est une corruption des deux mots latins *arx Romanorum*, forteresse des Romains. Situé dans une plaine fertile parsemée de villages, centre de toutes les communications avec la Géorgie, la Perse, l'Asie-Mineure, le Kurdistan et la Mésopotamie, Erzeroum est le point militaire et commercial le plus important de la haute Asie. C'est un centre d'où les premiers Osmanlis ont rayonné pour étendre leurs conquêtes dans toutes les directions que nous venons d'indiquer.

La ville est entourée d'une forte muraille crénelée, flanquée de tours carrées, avec une grande citadelle, constructions du moyen âge dont l'épaisseur peut soutenir les chocs de l'artillerie moderne.

Le général en chef de l'armée d'Anatolie, Vassif-Pacha, fit son entrée solennelle à Erzeroum le 26 février. Son premier soin fut de faire arrêter Chukri-Pacha, général de division et président du conseil militaire; Hussein-Pacha, chef d'état-major, et Ahmed-Pacha, commandant une brigade du rédif. Les deux premiers étaient accusés d'avoir détourné des fonds appartenant à l'armée; on reprochait au troisième d'avoir abandonné son poste à la bataille d'Indjé-Déré, de mener une vie déréglée et d'avoir laissé périr 400 hommes faute de soins.

La présidence du conseil militaire fut donnée à Khaïr-Pacha, la direction de l'état-major à Taïzi-Bey (colonel Kolman). L'ingénieur italien Calendeilli, qui s'était signalé à la défense de Rome, fut chargé de combler les lacunes qu'offraient les retranchements. Il commença les constructions de quinze redoutes et porta principalement son attention sur les défenses du Top-Dagh, qui domine la place à portée de canon. Il devait ensuite aller compléter les ouvrages du camp retranché dont Kars avait été entouré et qui embrassait dans sa vaste enceinte les hauteurs voisines.

Vassif-Pacha envoya des officiers sur tous les points pour s'informer de la condition des troupes. Les forces turques étaient partagées en deux corps. Celui de Kars, commandé par le muchir, comprenait:

Une division de 4,500 hommes sous les ordres d'Ismaïl-Pacha (général Kmetty);

Une division de 3,000 hommes, sous les ordres d'Ismaïl-Bey;

Une division de 4,000 hommes;

Une division de 3,500 hommes.

Le second corps d'armée était commandé par Mehemed-Pacha, gouverneur général d'Erzeroum. Il était formé de trois divisions de troupes irrégulières;

Une de 10,000 hommes, sous les ordres de Véli-Pacha;

Une de 3,000 hommes, sous les ordres d'Ali-Pacha;
Une de 1,500 hommes, sous les ordres de Takir-Pacha.

On avait d'abord espéré que la tâche des deux corps d'armée serait allégée par le concours des Circassiens; mais loin de faire aucune diversion, ils se montraient presque hostiles à la Porte, depuis qu'un firman avait prohibé le commerce des esclaves. L'idée de ne pouvoir plus vendre leurs femmes et leurs filles indisposait ces montagnards, auxquels on a prêté si bénévolement des sentiments chevaleresques. Ils mettaient pour condition première de leur concours le rétablissement du trafic aboli par l'alliance européenne, et ils étaient secrètement soutenus par les pachas limitrophes, qui tiraient d'immenses bénéfices du commerce des esclaves.

CHAPITRE XXXIII.

Commencement des hostilités dans l'Asie-Mineure. — Siége de Kars. — Combat du 16 juin. — Expédition dans le Soghanli-Dagh. — Impressions d'un assiégé. — Marche du général Mourawieff sur Erzeroum. — Sa retraite.

L'hiver est long et rude dans les hautes régions de l'Arménie, où quelques cimes de montagne sont couvertes de neiges perpétuelles. Ce fut seulement à la fin de mai que le général Mourawieff, qui avait remplacé le prince Bebutoff au mois de décembre 1854, songea à se mettre en mouvement et concentra autour de Gumri les forces éparses dans la Géorgie et sur les frontières de Perse. Il réunit sous ses ordres trente-deux bataillons d'infanterie, de mille hommes chacun; un bataillon de chasseurs; un bataillon du génie; trois régiments de dragons; deux régiments ou pulks de Cosaques; une brigade de bachi-bouzoucks, du Chirvan; des milices arméniennes, et quatre-vingts pièces de canon.

Le 10 juin, trente-six mille Russes pénétrèrent dans l'Arménie turque, en trois colonnes, dirigées sur Ardaghan, Kars et Bayazid. Les généraux turcs, couvaincus que le manque de cohésion de leurs soldats ne leur permettait plus de risquer des batailles rangées, disséminèrent les corps de troupes, se bornant à une guerre de détails. Le gros de l'armée de Vassif-Pacha se renferma dans la ville de Kars, devant laquelle la principale colonne ennemie parut, le 16 juin, chassant deux régiments de cavalerie, flanqués de cavaliers irréguliers. Leur chef, le colonel Schwartzenberg, Belge au service de la Porte en qualité d'inspecteur général de la cavalerie, avait pour mission d'attirer l'ennemi sous le feu des quatre batteries des éminences qui commandent la route de Dkerrachechek à Kars. Les Russes donnèrent dans le piége, et les quatre batteries, dont le général Williams pointait lui-même les canons, firent dans leurs rangs de terribles ravages. Malgré la supériorité du nombre, ils durent se replier, après un combat où ils avaient contre eux le désavantage des positions; et dans la confusion où ils étaient de voir leur projet de surprise déjoué, ils battirent en retraite au milieu d'un inexprimable désordre, laissant plus de cent cinquante morts sur le terrain et emportant une centaine de blessés. La perte des Turcs ne s'éleva qu'à une trentaine d'hommes, tant tués que blessés.

Cet échec obligea le général Mourawieff à établir le blocus à une plus grande distance. Le 18 juin, il dirigea ses troupes sur le village de Mougaradjitz, situé au sud-est et à une demi-étape de Kars. Elles étaient disposées en deux colonnes, qui répondaient à deux lignes de bataille et à une réserve. En avant de la colonne de droite marchait l'avant-garde, sous le commandement du général-major Baklanoff.

Elle était suivie du gros des troupes, sous le commandement du lieutenant général prince Gagarine, chef de la 18e division d'infanterie. Chaque régiment marchait en deux lignes; les bataillons étaient disposés dans l'ordre de bataille, et les batteries dans l'intervalle de la première ligne.

A la hauteur du corps principal, à trois cents pas sur sa gauche, marchait la colonne de gauche, guidée par le général-major de Maïdell, commandant temporaire de la brigade des grenadiers du Caucase. L'infanterie marchait par régiment en deux lignes, son flanc gauche en avant, et l'artillerie formait une ligne par batterie, la gauche également en avant. Ces troupes devaient former la réserve de l'ordre de bataille.

Plus près de Kars et sur la droite de ces colonnes s'avançait, sous le commandement du général-major comte Nyrod, un détachement spécial d'observation, composé de deux régiments de dragons, avec deux batteries de Cosaques du Don, et ayant comme flanqueurs deux sotnias de volontaires à cheval du colonel Loris-Mélikoff, une sotnia de milice karapapakhe et deux sotnias de miliciens montagnards. L'arrière-garde, dirigée par le général-major de Wasmond, marchait à la queue de la colonne de droite.

Partis de leur camp d'Agdja-Kala à cinq heures du matin, les Russes campèrent à six heures du soir au village de Mougaradjitz, sans que la garnison de Kars eût tenté de les inquiéter. Dès qu'ils eurent pris position, ils lancèrent de divers côtés des détachements pour enlever les munitions de guerre et de bouche que le gouvernement turc dirigeait vers Kars, et intercepter toutes les communications de la place avec Erzeroum.

Ainsi, le 19 juin, une compagnie de volontaires du colonel Loris-Mélikoff, envoyée en reconnaissance sur le hameau de Begly-Akhmet, s'empara du quartier-maître du régiment d'artillerie de l'Arabistan, qui avait été expédié de Kars pour ramasser de l'orge et du froment dans les campagnes.

Le 20 juin, à la pointe du jour, une patrouille de Cosaques parvint à enlever, sous les murs mêmes de la forteresse, une partie d'une caravane qui s'y rendait. Les avant-postes ennemis, en vue desquels cette caravane fut saisie, s'étaient mis en mouvement pour aller la délivrer; mais l'approche de deux nouvelles sotnias de réserve arrêta les Turcs, et les Cosaques amenèrent au camp sans aucune résistance tout leur butin, consistant en 168 sacs de riz, 8 chameaux et 86 bêtes de somme, ainsi que 36 conducteurs armés qui accompagnaient la caravane.

On apprit en même temps que les Turcs avaient ramassé quelques approvisionnements de vivres destinés à la ville de Kars, dans les hameaux de Begly-Akhmet et de Tchiblakhlou, sur la grande route d'Erzeroum, et, en conséquence, le général-major Baklanoff y fut envoyé avec quatre escadrons de dragons du prince royal de Wurtemberg, cinq sotnias de Cosaques et deux sotnias de milices avec quatre pièces d'artillerie à cheval et un détachement de fuséens. Le général-major Baklanoff avait ordre d'amener au camp les approvisionnements pour lesquels il pourrait trouver des moyens de transport et de détruire le reste. Il arriva sans opposition aux hameaux désignés, s'empara de dépôts d'orge et de biscuits, qui furent distribués aux troupes, conduits au camp ou incendiés. Il se hâta de rentrer à Mougaradjitz, car la pluie tombait par torrents, grossissait le Kars-Tchaï et rendait les chemins impraticables.

Le temps s'éclaircit le 25 juin, et Mourawieff en profita pour s'avancer jusqu'au hameau de Kany-Kieuï et étudier les défenses de Kars au sud et à l'est. Il laissa devant la place des troupes commandées par le lieutenant général prince Gagarine, et se porta le 29 juin sur la chaîne escarpée du Saganloug, que les Turcs appellent Soghanlie-Dagh. Vingt-cinq ans auparavant, le 20 juin 1829, le maréchal Paskewitsch avait suivi le même itinéraire pour aller de Kars à Erzeroum.

La division de Véli-Pacha était campée au sommet de la crête, près du village de Bardous; mais n'étant pas en mesure de résister aux forces qui lui étaient opposées, il se retira dans les défilés de Kupri-Keuï, sur un affluent du fleuve Araxe. Le général-major Baklanoff, envoyé avec un détachement volant pour débusquer les Turcs, trouva à Bardous les traces de leurs tentes et de leurs feux, et s'empara de vivres, de biscuits, de munitions d'artillerie et de grains qu'ils avaient abandonnés.

Le 1er juillet, le corps d'opérations franchit la passe du sommet du Saganloug et vint faire halte dans un retranchement que les Turcs avaient commencé. Les jours suivants, des détachements commandés par le lieutenant général de Brummer explorèrent les villages d'Enghikeuï et de Karaourghan, où ils détruisirent des approvisionnements d'orge, de froment, de millet, de farine et de biscuits, ainsi que des manutentions établies par les Turcs.

Après cette expédition, le général Mourawieff laissa le colonel prince Dondoukoff-Korsakoff sur le versant occidental de Saganloug, pour surveiller les troupes ottomanes, avec un détachement. Il ordonna au général Baklanoff de se porter au hameau de Titmé, sur le Kars-Tchaï, afin de couvrir les communications de ce détachement et d'observer la route de Kars à Erzeroum; puis il retourna au camp de Kars-Kieuï.

Pendant son absence, le prince Gagarine n'avait rien entrepris.

« Les Russes sont tout près de nous, dit une lettre écrite par un des assiégés de Kars au *Journal de Constantinople* le 23 juin; nous passons mutuellement notre temps à nous regarder avec la longue-vue et à observer nos mouvements respectifs. Cependant nos communications directes sont fortement menacées, et les courriers porteurs de nos dépêches peuvent craindre de tomber entre les mains des Cosaques qui rôdent dans nos alentours, à quelque distance du camp russe.

» Nous sommes dans d'excellentes conditions pour attendre le siége que l'ennemi va établir autour de Kars. Il fait ses derniers préparatifs, et dans peu de jours nous serons définitivement assiégés. Ce sera, en petit, la contre-partie de Sébastopol; mais nous avons tout lieu de croire qu'ici les assiégeants en seront pour leurs frais et que les assiégés les culbuteront.

» L'ordre le plus parfait et la plus grande animation règnent dans notre camp retranché; on y travaille continuellement, mais sans trouble, sans confusion. Vassif-Pacha et le général Williams vivent en parfaite intelligence et donnent, avec quelques officiers anglais qui se trouvent dans nos murs, l'exemple de l'activité et du zèle. Ils sont vraiment infatigables. Ils se lèvent à toute heure de la nuit; souvent ils ne se couchent pas et restent toujours au milieu des troupes: aussi celles-ci, se modelant sur leurs chefs, déploient-elles la plus admirable activité. Elles sont pleines de confiance et trouvent de puissants encouragements dans les soins que leur prodiguent Vassif-Pacha et le général Williams, qui semblent prendre à tâche de leur faire oublier les rudes épreuves par lesquelles elles ont jadis passé. »

Pendant les journées qui suivirent le retour de Mourawieff, il y eut de continuelles escarmouches entre les avant-postes des deux partis; mais les Russes essayèrent inutilement d'attirer les troupes ottomanes en rase campagne. Cependant des détachements volants cernaient Kars de toutes parts, s'emparaient des villages voisins et obtenaient, du moins en apparence, la soumission des populations arméniennes.

Véli-Pacha gardait toujours le défilé de Kupri-Keuï. Mourawieff entreprit de l'en chasser et d'ôter ainsi à la garnison l'espoir d'être secourue du côté d'Erzeroum. Le 31 juillet, laissant devant Kars un corps de troupes sous le commandement du lieutenant-général Brummer, il marche sur Kupri-Keuï avec 15 bataillons d'infanterie, trois régiments de cavalerie, huit cents irréguliers et vingt-six pièces de canon. Simultanément, le général-major Sousloff, chef du détachement d'Erivan, reçut ordre de quitter Toprack-Kalé, qu'il occupait avec quatre mille hommes de toutes armes, et de venir prendre en queue le camp des Turcs. Le 2 août, l'avant-garde de la colonne principale se réunissait au détachement du général Sousloff, près du bourg de Komansour, et les deux corps s'avançaient sur le pont de l'Araxe. Ils y rencontrèrent quatre mille hommes de cavalerie irrégulière qui se retirèrent après une courte escarmouche. Craignant d'être pris entre deux feux, Véli-Pacha évacua sa position pendant la nuit et alla camper dans le défilé fortifié de Déré-Boïnou, à douze kilomètres d'Erzeroum. Les Russes purent alors s'étendre dans les villages d'alentour, que les auxiliaires à leur solde, Cosaques, Kurdes, Géorgiens, Karakalpaks, épouvantèrent par leurs déprédations.

Si près d'Erzeroum, Mourawieff pouvait-il se flatter de s'en emparer par un coup de main, comme le maréchal Paskéwitch en 1829? Il ne le pensa pas.

Il était à 320 kilomètres de ses renforts et de ses munitions, il avait 20,000 hommes à nourrir et des moyens de transport insuffisants. Les bachi-bouzouks de l'armée ottomane pouvaient inquiéter ses derrières, et devant lui, à Déré-Boïnou, tous les renforts disponibles se joignaient aux forces de Véli-Pacha. En supposant qu'il pût franchir les défilés des montagnes ainsi gardés, il risquait d'échouer sous les murs d'Erzeroum, que le général Williams et l'ingénieur Calendrelli avaient mis en bon état de défense.

Toutes ces difficultés déterminèrent le commandant en chef à se replier sur Kars, tandis que Sousoff reprenait le chemin de Toprack-Kalé.

CHAPITRE XXXIV.

Opérations du corps du général de Brummer. — Défaite des Russes le 7 août. — Mort du général Koukoleusky. — Espions pendus; déserteurs fusillés. — Lettre écrite de Kars le 27 août. — Tentative pour faire sortir de Kars une partie de la cavalerie. — Combat du 3 septembre. — Motifs qui décident le général Mouravieff à tenter un assaut.

Les troupes laissées devant Kars en avaient resserré le blocus. Le 31 juillet le lieutenant général Brummer avait transféré son camp au village de Kamatsour, sur la rive droite du Kars-Tchaï, à 4 kilomètres des lignes turques. Ayant à sa disposition dix-huit bataillons d'infanterie, trois régiments de cavalerie, mille cavaliers irréguliers et cinquante pièces de canon, il put envoyer à la ronde de forts détachements qui détruisirent les récoltes sur pied, enlevèrent trois ou quatre cents têtes de bétail et arrêtèrent tous les convois. La plus importante de ces expéditions fut dirigée, le 7 août, par le lieutenant général en personne, en avant du front méridional du camp retranché de Kars. Elle avait pour but de ravager les champs voisins du village de Koradjouran. La garnison ne sortit pas de ses retranchements; mais les Russes, s'étant imprudemment approchés à portée de canon, furent accueillis par un feu roulant de toutes les batteries et forcés à une retraite précipitée. Les dragons du grand-duc Nicolas, troupe d'élite et organisée, ne montrèrent pas leur solidité ordinaire, peut-être parce que leur chef, le général-major Koukolewsky, avait été blessé mortellement au milieu de l'action. L'artillerie russe ne tira que quatre coups de canon, et un de ses meilleurs officiers, le lieutenant-colonel de Tangren, fut atteint de blessures auxquelles il succomba. La perte des Russes est limitée à trente-huit hommes dans leurs rapports, et portée à deux ou trois cents dans les autres relations.

Rendus prudents par cette leçon, les Russes se tinrent à distance respectueuse de la place, de manière toutefois à ne point perdre de vue l'enceinte, à pouvoir y introduire des espions et à en recevoir des déserteurs. Les uns et les autres étaient nombreux; aussi le férik Williams fit-il lire aux troupes et afficher dans la ville, pour l'édification d'un chacun, un ordre du jour portant que tout espion serait pendu et tout déserteur fusillé. Ce n'était pas une menace vaine: le 21 août, un espion fut surpris, conduit devant un conseil de guerre, jugé, condamné et pendu. Quatre autres agents secrets de Mourawieff subirent le lendemain le même sort. « Dussions-nous, disait une lettre écrite de Kars le 27 août, pendre tous les Persans et les Géorgiens qui se trouvent ici et dont un grand nombre nous sont suspects, nous les pendrons sans miséricorde. Si d'un côté nous devons nous défier de certaines gens, d'un autre nous trouvons de puissants encouragements dans l'admirable conduite de nos chefs, Vassif-Pacha, le général Williams, le colonel Lake, et des autres officiers; ils déploient tous un zèle, une activité, une énergie au-dessus de tout éloge, et, s'ils parviennent à sauver Kars, il n'y aura pas pour eux d'assez grande récompense; car ils font tout ce qui est humainement possible pour défendre et conserver cette place. Nous avons depuis quelques jours reçu la nouvelle que des renforts doivent nous arriver de Constantinople et de Crimée; cette nouvelle nous a fait un grand plaisir; mais il ne faut pas perdre de vue que ces renforts doivent venir avec leurs provisions: Kars n'a pas besoin d'un surcroît de garnison, et, si des renforts nous sont nécessaires, ce n'est pas pour nous défendre, c'est pour prendre l'offensive et attaquer à notre tour l'ennemi. »

Comment les provisions n'auraient-elles pas manqué? L'ennemi exerçait sur les principales communications la plus active surveillance. Le gros de ses forces occupait le village de Tchivli-Tchaï. Un détachement sous les ordres du général-major comte Nyrod était au camp de Kany-Keui. Le général-major Baklanoff, posté à Mélik-Keui, était soutenu par l'échelon du général-major Bazine, disposé dans le village d'Omaraga et relié par le détachement du colonel d'Ungern-Sternberg, qui surveillait les bords du lac d'Aigler-Ghel, aux troupes campées à Bozgaly sous les ordres du colonel prince Dondoukoff. Ainsi, dans toutes les localités voisines de Kars se tenaient, l'œil au guet, des soldats enhardis par la supériorité du nombre, prêts à repousser, qu'elle vînt du dehors ou du dedans, toute tentative de ravitaillement.

Le 30 août, des fourrageurs turcs sortirent de Kars, du côté du mont Karadagh, sous la protection de plusieurs colonnes de bachi-bouzouks. Ils avaient réussi à ramasser dans la plaine des bottes de foin qu'ils avaient chargées sur des bêtes de somme, quand ils furent surpris par des Cosaques et des miliciens de Géorgie que guidait le général-major Baklanoff. La petite troupe ottomane fut promptement culbutée, et dans sa fuite elle mit en désordre ses propres réserves; mais les Russes, acharnés à sa poursuite, reculèrent à leur tour sous le feu des pièces de gros calibre qui garnissaient les hauteurs du Karadagh.

Les 31 août, 1er, 2 et 3 septembre, des détachements sortirent encore de Kars, les uns pour fourrager, les autres pour conduire des chevaux au pâturage; mais chaque fois ils furent refoulés dans la place. Désormais convaincu de l'impossibilité de conserver sa cavalerie, le général Williams résolut d'en renvoyer une partie. Deux ou trois cents hommes furent désignés dans chacun des quatre régiments de souvaris (cavaliers réguliers) de l'Arabistan; on y adjoignit deux cents topchis (artilleurs réguliers), avec quatre cents chevaux de leur corps et plusieurs bandes de bachi-bouzouks. La colonne, sous la conduite de trois pachas, se glissa sans bruit hors des murailles, le 3 septembre à nuit close. Elle conduisait un grand nombre de chevaux en laisse et des bêtes de somme qui portaient des effets appartenant à divers particuliers. Le férik Williams et Kerim-Pacha l'accompagnaient à quelque distance sur le chemin de Tchakhmakh, en lui recommandant de ne pas se désunir et de marcher avec régularité.

Malgré les peines sévères infligées aux espions, ceux que les Russes entretenaient dans la ville n'avaient pas négligé de les avertir. Des postes de Cosaques, renforcés de cavaliers musulmans et de miliciens, occupaient le terrain depuis le hameau de Tadlidja jusqu'à celui de Tapadjikh, entre lesquels passait la route, et le village de Djavry, où elle aboutissait, était entouré de fortes réserves. Vers dix heures du soir la colonne fugitive, qui croyait avoir déjoué la vigilance de l'ennemi, fut brusquement saluée par le Qui vive? des cavaliers musulmans au service des Russes. Comme elle gardait le silence, le lieutenant colonel Lischakoff, commandant les avant-postes, donna ordre de tirer, et les lueurs des coups de feu firent reconnaître les Turcs, qui furent immédiatement chargés par une sotnia de Cosaques du Don. Accourant au bruit des premières détonations, d'autres masses russes coupèrent la colonne ottomane en plusieurs tronçons, dont chacun eut à combattre isolément.

Le principal mit pied à terre et occupa, situé entre les hameaux de Tchiftlits et d'Aram-Vartan, un défilé d'où la cavalerie ne put le déloger. Les fuséens russes avancèrent, dressèrent leurs chevalets et firent pleuvoir sur le défilé une telle quantité de fusées à la Congrève, qu'il fallut l'évacuer. Les Turcs se divisèrent encore; les uns se logèrent dans les maisons du village de Sorkhoupli, et ouvrirent une vive fusillade contre les masses qui les cernaient. D'autres mirent pied à terre sur la crête de montagnes qui sépare Sourkhoupli d'Aram-Vartan, se firent un rempart de leurs chevaux et luttèrent avec acharnement. D'autres encore s'embusquèrent derrière les rochers, du côté de Tchigrighan. Ces engagements simultanés se prolongèrent jusqu'au jour. Les Turcs qui, de l'aveu du général Mourawieff, « avaient véritablement combattu avec une fermeté remarquable, » finirent par céder le terrain, laissant prisonniers deux officiers supérieurs, dix-neuf sous-officiers, deux cents souvaris ou toptchis. Les cadavres de cent vingt-cinq hommes restèrent étendus sur les bords de la route ou dans les défilés, et le vainqueur s'empara d'armes, d'objets d'équipement, et de huit cents chevaux ou bêtes de somme. Toutefois, deux cents hommes parvinrent à entrer dans Kars, et qua-

tre cents autres à gagner la passe de montagnes qui borde le sandjak de Ghel. Dans la soirée du lendemain, ces derniers voulurent encore se frayer un passage vers l'Araxe par la plaine de Kars; mais trouvant l'ennemi sur ses gardes, ils revinrent dans la forteresse.

Si la garnison ne pouvait sortir de l'enceinte où elle était comme détenue, les renforts ne pouvaient pas davantage y pénétrer. Ayant appris que quinze cents hommes de cavalerie régulière turque et environ mille bachi-bouzouks, arrivés d'Erzeroum, se proposaient de pénétrer dans Kars par la route d'Ardahan, et que des approvisionnements étaient rassemblés à Olti et à Peniaki, Mourawieff envoya à la découverte, dans la nuit du 9 au 10 septembre, un détachement de cavalerie et d'infanterie, avec vingt pièces d'artillerie légère, sous le commandement du lieutenant général Kowalesky. Ce détachement rencontra les Turcs au village de Teniaki et les dispersa le 11 septembre, malgré l'héroïque résistance de leur commandant, Ali-Pacha, qui fut fait prisonnier par le yessaoül Serdukoff. Les troupes ottomanes perdirent quatre cents hommes tués, quarante-six prisonniers, quatre pièces de montagne, quatre pièces de campagne, trois enseignes, soixante huit caissons de bât à gargousses et cinquante-cinq caisses à cartouches.

Deux partis de fourrageurs s'aventurèrent encore hors de Kars le 23 septembre, l'un au lever du soleil, l'autre dans la journée, et tous deux furent repoussés. Le second, qui était soutenu par une réserve de deux bataillons d'infanterie, s'éparpilla audacieusement dans la place, où il fut sabré par la cavalerie légère, sans que l'infanterie, qui avait pris position sur les hauteurs près du village de Kalaba-Kilissa, osât en descendre pour se mesurer avec des forces inférieures.

Mourawieff était donc sûr de sa proie; la famine allait la lui livrer. Avant de renvoyer leurs chevaux, les Turcs en avaient tué six cents pour leur consommation; tous les convois dirigés sur la ville étaient interceptés. Pourquoi le général russe prit-il le parti de brusquer un dénoûment certain et de tenter le mémorable assaut du 29 septembre?

Plusieurs motifs le déterminèrent; sa campagne n'avait aucun résultat positif s'il ne la terminait point par la prise de Kars. Or, il n'avait pas formé régulièrement le siége de la forteresse; il n'avait pas construit de batteries et n'avait pas encore ouvert la tranchée. L'hiver, si rude dans ces contrées où la neige commence à tomber en octobre, pouvait interrompre la marche de ses convois de subsistances, décimer ses hommes au bivouac et le contraindre de rentrer dans ses cantonnements de Géorgie.

D'ailleurs, le sort de l'Asie-Mineure avait enfin réveillé la sollicitude de la Porte. Une expédition que devait diriger Omer-Pacha avait été concertée à Constantinople au mois d'août. L'amiral Ahmed-Pacha, commandant en chef l'escadre ottomane de la mer Noire, avait été chargé de transporter de Roumélie en Asie une armée de quinze mille hommes, douze mille chevaux, un matériel de guerre, des munitions, des bœufs, des buffles et des chariots. L'escadre avait été composée de trois vaisseaux de ligne, trois frégates à voiles, quatre frégates à vapeur, dix autres bateaux à vapeur de différentes dimensions et plusieurs bâtiments de transport. On avait embarqué les troupes à Varna; les bestiaux à Sizéboli près de Bourgas; les provisions à Baltchik ou à Sinope; et déjà quinze mille hommes des meilleures troupes ottomanes étaient répartis en deux camps, à Batoum ou à Trébizonde. Omer-Pacha s'était rendu le 14 septembre dans cette dernière ville, où il avait eu une entrevue avec le gouverneur Hafiz-Pacha. De là le serdar-ekrem (généralissime) était allé à Batoum, où l'on avait réuni par ses soins seize pièces de campagne, vingt canons de montagne, quelques mortiers et quatre cents paires de bœufs de somme avec des approvisionnements. Le muchir Sélim-Pacha, à la tête de cinq mille hommes, devait marcher sur Akhaltzich. Instruit de ces manœuvres, le général Mourawieff les prévint en ordonnant l'assaut.

Trois colonnes furent désignées à cet effet: la première sous le commandement du lieutenant général Kovalevsky, la deuxième sous celui du général-major de Maïdel, et la troisième sous celui du général-major comte Nyrod. De plus, il fut formé une colonne intermédiaire sous le commandement du lieutenant général prince Gagarine, ainsi qu'une réserve générale confiée au commandement du lieutenant général de Brümmer. Enfin, un détachement particulier, guidé par le général-major Bazine, dut agir d'après des dispositions spéciales.

Le samedi 29 septembre, après minuit, les Russes se dirigèrent sur les tabias ou redoutes dont étaient couronnées les hauteurs situées au nord de Kars. Ils avaient le projet de s'emparer de ces positions, d'où ils auraient aisément foudroyé la ville. Le général Kmetty (Ismaïl-Pacha), auquel était confiée la défense des points menacés, entendit des bruits suspects, et fit aussitôt prendre les armes à toutes les troupes dont il disposait. Une heure avant la pointe du jour, à la clarté de la lune, on put distinguer les masses russes qui marchaient résolûment vers les redoutes, autour desquelles l'aube vint éclairer une lutte meurtrière.

Repoussés sur quelques points, vainqueurs sur quelques autres, les Russes poursuivirent leur entreprise jusqu'à midi, avec une opiniâtreté qui semblait devoir triompher de la résistance d'une garnison épuisée. Arrivant en ordre jusqu'aux parapets, ils étaient chargés à la baïonnette dans les batteries mêmes ou frappés à bout portant par le canon. Aux troupes ottomanes, régulières ou irrégulières, s'étaient joints des habitants de Kars, en turban blanc et le cimeterre au poing; des montagnards armés de carabines ou de larges dagues à deux tranchants. Plusieurs positions furent prises et reprises jusqu'à quatre fois; la mêlée dura huit heures; mais le général Kovalevsky, six majors, dix colonels et soixante-sept autres officiers russes étaient tués; le prince Gagarine, les généraux-majors de Maïdel et Broneffski et cent soixante et onze officiers étaient blessés plus ou moins grièvement. L'unité des opérations était rompue, l'ordre impossible à rétablir dans la masse irrésolue des colonnes d'assaut. Mourawieff fit avancer sa réserve, sous la protection de laquelle elles effectuèrent leur retraite, mais avec une confusion telle qu'il leur fallut cinq heures pour rallier leurs débris. Derrière eux gisaient des monceaux de cadavres que des bandes de pillards dépouillèrent bientôt de tout vêtement, et du champ de bataille s'élevaient les cris déchirants des malheureux atteints d'horribles blessures et dont les membres étaient emportés.

Le chiffre officiel de la perte des Russes fut de 6,317, et celui des Turcs de 1,094 tués ou blessés. Au nombre des morts étaient les colonels du corps d'Anatolie, Ahmet-Mustapha et Kikria-Bey. Les blessés russes furent conduits dans les hôpitaux de la ville et traités en *moucafirs*, c'est-à-dire en hôtes, suivant l'expression employée par Vassif-Pacha.

Le succès fut dû aux sages dispositions du muchir et du général Williams, à l'habileté du général Kohlman, chargé des travaux du génie, et surtout à l'indomptable énergie et au sang-froid d'Ismaïl-Pacha (général Kmetty) et d'Abdul-Kemin-Pacha, qui se trouvaient au premier rang des bataillons par lesquels les Russes furent chassés des positions qu'ils avaient momentanément occupées.

CHAPITRE XXXV.

Rapport du général Williams sur la victoire du 29 septembre. — Rapport du général Mourawieff.

Après avoir esquissé à grands traits la bataille du 29 septembre, nous en laisserons raconter les détails aux généraux en chef. Le soir même, Vassif-Pacha, commandant l'armée d'Anatolie, envoyait la dépêche suivante à Constantinople:

« De bon matin, les Russes qui investissaient Kars au nombre de 35 à 40,000 hommes se sont mis en marche en colonne, et se sont portés contre les redoutes de la ville. Quoiqu'ils soient parvenus à plusieurs reprises à pénétrer dans ces redoutes, le courage et la valeur de nos troupes, excités au plus haut degré, ont repoussé l'ennemi. Enfin celui-ci, revenu avec toutes ses forces, a fait un dernier effort qui a également échoué devant l'intrépidité de nos troupes. Dès lors et après un combat qui a duré huit heures, ils se sont retirés dans le plus grand désordre, laissant quatre mille cadavres autour des retranchements, outre ceux qu'ils ont enlevés.

» Nous leur avons fait cent prisonniers et pris un canon.

» De notre côté, les pertes s'élèvent à 850 hommes, tant tués que blessés; dans ce nombre se trouvent plusieurs officiers supérieurs.

» L'officier porteur de cette dépêche affirme que les Russes, après cette affaire, se disposaient à abandonner le siége.

» Cette belle victoire fait le plus grand honneur à la valeureuse garnison de Kars, qui vient d'ajouter ainsi un nouveau lustre aux armes impériales, et qui a fait preuve dans cette journée du plus intrépide courage. »

De son côté, le général Williams, commissaire britannique auprès de l'armée turque d'Asie, écrivait au ministre des affaires étrangères, à Londres:

« Kars, le 29 septembre.

» Milord,

» J'ai l'honneur de vous prévenir que le général Mourawieff a attaqué la ville ce matin avec le gros de son armée. La bataille a duré près de sept heures sans interruption, et l'ennemi a été repoussé dans le plus grand désordre en laissant 2,500 morts et presque le double de blessés. Plus de 4,000 mousquets ont été laissés sur le champ de bataille.

» Notre perte a été d'environ 700 hommes tués et blessés.

» W. J. Williams. »

Voici le rapport détaillé qui suivit:

« Kars, 3 octobre 1855.

» Milord,

» J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Seigneurie, le 29 du mois dernier, au soir, la glorieuse victoire remportée, le matin de ce même jour, sur les hauteurs qui dominent Kars, par les troupes du sultan sur l'armée russe que commandait le général Mourawieff, et je transmets maintenant à Votre Seigneurie les principaux incidents de cette sanglante bataille.

» Votre Seigneurie se rappellera peut-être que, dans ma dépêche nº 123, du 28 juin, je disais que le général russe, dans sa seconde démonstration contre le parement sud de nos retranchements, qui est flanqué par Hafiz-Pacha Tabia et Kanli-Tabia, avait marché au sud et établi son camp à Bugah-Tikme, village situé à quatre milles environ de Kars. Sachant que le général Mourawieff avait servi dans l'armée qui prit Kars en 1828, je compris que sa dernière manœuvre était le prélude d'une reconnaissance ou d'une attaque contre les hauteurs de Thomaso, d'où les Russes avaient poussé avec succès leurs approches en l'année ci-dessus mentionnée. En conséquence, pendant que les colonnes ennemies étaient en marche vers Bugah-Tikme, je visitai ces hauteurs avec le lieutenant-colonel Lake, et, après avoir étudié le terrain marqué d'après la nature des ouvrages à construire, le lieutenant-colonel Lake les conçut et les exécuta avec beaucoup de vigueur et d'habileté.

» J'envoie ci-joint à Votre Seigneurie, pour qu'elle en prenne connaissance, un plan que cet officier a fait de la ville et de ses hauteurs environnantes, qui sont situées de l'autre côté de la rivière de Kars-Chai, sur laquelle trois ponts provisoires avaient été construits pour maintenir nos communications. Comme toutes les descriptions verbales ou les vues à vol d'oiseau ne donnent qu'une imparfaite idée d'une localité quelconque, je vous transmets ci-incluse une esquisse qu'a faite M. Churchill, et qui aidera, je l'espère, à bien éclaircir ma description. Votre Seigneurie remarquera que, pendant que notre camp et nos magasins dans la ville étaient aussi en sûreté que le permettaient les circonstances, les hauteurs au-dessus de Kars commandaient tout et étaient en conséquence la clef de notre position. Comme les retranchements étaient ceux qui se rapprochaient le plus du camp ennemi, ils exigeaient la plus grande vigilance de la part de ceux à qui était confiée leur défense. Le général Kmety, vaillant officier hongrois, commandait la division qui occupait cette éminence; il était secondé par le major général Hussein-Pacha et mon aide de camp le major Teesdale, qui a rempli les fonctions de son chef d'état-major.

» Pendant les travaux d'investissement, qui ont duré quatre mois, les troupes dans toutes les redoutes et les retranchements exerçaient la plus active surveillance pendant la nuit, et restaient en armes au poste qui leur avait été assigné longtemps après le point du jour. Dans ma dépêche datée du 29 du mois dernier, j'informai Votre Seigneurie que la nouvelle de la chute de Sébastopol m'était parvenue, et qu'Omer-Pacha était à Batoum. J'informai encore Votre Seigneurie de ce fait, que le général russe dirigeait sur la Géorgie d'immenses convois pesamment chargés, et qu'il donnait tous les signes d'une prochaine retraite. Cela ne nous empêcha pas de nous tenir toujours sur nos gardes, et le lieutenant-colonel Lake fut envoyé pour renforcer plusieurs points de nos immenses lignes qui n'étaient pas suffisamment armées de soldats, et, entre autres ouvrages, on construisit la tabia qui porte mon nom.

» A quatre heures de la matinée du 29, si féconde en événements, on annonça que les colonnes de l'ennemi s'avançaient sur le front de Tahmasb. Il marchait sur trois colonnes soutenu par vingt-quatre canons : la première, ou colonne de droite, menaçant Tahmasb-Tabia, la seconde Voukselo-Tabia, la troisième l'ouvrage fortifié appelé lignes Rennison. Dès que les premiers coups de canon eurent annoncé l'approche de l'ennemi, les réserves furent mises sous les armes dans une position centrale d'où elles pouvaient porter secours soit à Tahmasb, soit aux lignes anglaises.



Siége de Kars.

» Le brouillard et la lumière trop faible du point du jour firent croire à l'ennemi qu'il allait nous surprendre; il s'avança avec son assurance et son intrépidité ordinaires, mais quand il fut à portée, il fut salué par un feu écrasant d'artillerie sur tous les points de la ligne. Cependant cette réception inattendue ne donna lieu qu'à de violents hourras de l'infanterie russe pendant qu'elle escaladait les hauteurs des redoutes et des parapets. De ces ouvrages partait un feu de mousqueterie et de carabines qui produisait un effet terrible sur les colonnes serrées de l'attaque et plus particulièrement sur celle de gauche, qui avait en face d'elle un bataillon de 450 chasseurs armés de carabines Minié, et qui, après une lutte longue et désespérée, fut complétement écrasée et jetée au bas de la colline, abandonnant 850 morts sur le champ de bataille, sans compter ceux qui furent emportés par leurs camarades.

» La colonne du centre se précipita sur les redoutes de Tahmasb et de Youkseb-Tabia, où eut lieu un combat désespéré qui dura plusieurs heures, l'ennemi étant repoussé dans toutes ses tentatives pour pénétrer dans les redoutes fermées qui se flanquaient l'une l'autre par leur artillerie et leur mousqueterie, et faisaient un terrible ravage dans les rangs des assaillants; et c'est dans cette circonstance que les généraux Kmety et Hussein-Pacha, réunis au major Teesdale,

Paris, Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8

montrèrent un si grand courage et déployèrent une si grande habileté. Le lieutenant général Kereen-Pacha, dans cette scène de carnage désespéré, encourageait et excitait ses troupes quand il fut blessé à l'épaule après avoir eu deux chevaux tués sous lui.

» La colonne droite de l'infanterie russe, soutenue par une batterie, tourna éventuellement le flanc gauche de l'aile retranchée des défenseurs de Tahmasb, et pendant que la batterie russe ouvrait son feu sur le derrière de la redoute fermée, à son angle saillant, l'infanterie russe pénétrait considérablement en arrière de notre position.

» Voyant le commencement de ce mouvement dont il prévit les conséquences, le lieutenant-colonel Lake, qui avait pris la direction des affaires dans les tabias anglaises, reçut l'ordre d'envoyer un bataillon du fort Lake à l'assistance des défenseurs de Tahmasb ; en même temps, deux bataillons des réserves furent envoyés le long du

» Vers cinq heures et demie, une colonne russe forte de 3 bataillons d'infanterie, 3 régiments de cavalerie et 10 canons, déboucha de la vallée de Tchakouak ; elle attaqua ces petites redoutes, qui, après une résistance aussi énergique que la pouvaient faire des garnisons inévitablement faibles, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, ainsi que les ouvrages qui s'y relient, défendus par les habitants de la ville et les montagnards du Lazistan. Les bannières de clans (ou tribus), suivant leur usage, avaient été plantées en avant sur les épaulements ; elles sont tombées, en conséquence, au pouvoir des Russes ; mais, avant que le feu eût commencé sur cette partie du champ de bataille, le capitaine Thompson avait reçu l'ordre d'envoyer un bataillon d'infanterie de chacune des hauteurs de Karadagh et Arab-Tabia pour renforcer les lignes anglaises.

» Le renfort descendit la gorge par laquelle roule la rivière de Kars ;



L'amiral Lyons devant Sebastopol.

pont flottant et sur la hauteur rocheuse de Laz-Jepe-Tabia. Ces trois colonnes de renfort se rencontrèrent sur ce point ; et cachées à l'ennemi par la nature rocheuse du sol, elles se montrèrent à lui au moment opportun. Elles se déployèrent alors, ouvrirent le feu qui arrêta et fit reculer les réserves de l'ennemi.

» On chargea alors vigoureusement ces réserves à la baïonnette, au même moment où le général Kmety et le major Teesdale s'élançaient des redoutes de Tahmasb pour charger les assaillants. Toute cette partie de l'infanterie et de l'artillerie de l'ennemi se débanda et s'enfuit descendant des hauteurs sous le feu le plus meurtrier de la mousqueterie. Ceci se passait à onze heures et demie après un combat de sept heures. Sur cette partie du champ de bataille, l'ennemi avait, y compris ses réserves, 22 bataillons d'infanterie, une force considérable de dragons et de Cosaques, et 32 canons. Pendant que cette lutte que j'ai essayé de décrire se livrait à Tahmasb, un combat très-sérieux avait lieu à la position est de la ligne, à l'endroit dit les Tabias anglaises.

il passa le pont récemment jeté sur la rivière, et gravit le bord escarpé, vis-à-vis, par un sentier en zigzag, conduisant à la ligne d'ouvrages nommés par les Turcs *Ingliz-Tabia* ou les batteries anglaises. L'arrivée de ce renfort fut aussi opportune que celle des réserves dirigées vers Tahmasb que j'ai eu l'honneur de décrire dans la première partie de cette dépêche.

» Ces bataillons, réunis à ceux sous les ordres du lieutenant-colonel Lake, attaquèrent bravement et chassèrent les Russes hors des redoutes, à la pointe de la baïonnette, après que l'artillerie ennemie avait été éloignée de ses lignes par le feu croisé, dirigé du fort Lake et d'Arab-Tabia et de Karadagh par le capitaine Thompson. Cet officier mérite tous mes remercîments pour avoir saisi le moment favorable afin de transporter un canon de gros calibre du bout oriental au bout occidental de Karadagh, et avec cette pièce il a fait subir à l'ennemi une perte sérieuse.

» Après que l'infanterie russe eut été chassée des redoutes anglaises, toute la force d'attaque de l'ennemi, cavalerie, artillerie et infante-

rie, battit en retraite avec précipitation, décimée par les boulets de toutes les batteries qui foudroyaient à la fois leurs colonnes. Toutefois, pendant son succès momentané, l'ennemi s'est emparé de deux de nos canons légers que la mortalité parmi nos chevaux, par suite de la famine, nous avait empêchés de retirer des positions avancées. Il a aussi emporté ses blessés et un grand nombre de ses morts, et sa retraite a eu lieu au moins une heure avant que les assaillants de Tahmasb aient été mis en fuite.

» Pendant ce combat, qui a duré près de sept heures, l'infanterie et l'artillerie turques se sont battues avec le courage le plus déterminé, et quand on se rappelle que ces soldats avaient travaillé à leurs retranchements et les avaient gardés la nuit pendant près de quatre mois, je pense que Votre Seigneurie reconnaîtra que ces troupes se sont montrées dignes de l'admiration de l'Europe, et qu'elles ont évidemment conquis le droit d'être mises au rang des troupes les plus distinguées du monde entier.

» Quant à l'ennemi, tant qu'il y a eu quelque chance de succès, il a persévéré avec un courage indomptable, et les officiers russes ont déployé la plus grande bravoure. La perte des Russes a été immense; ils ont laissé sur le terrain plus de 5,000 morts; il a fallu à l'infanterie turque quatre jours entiers pour les enterrer. Leurs blessés et leurs prisonniers en notre pouvoir sont au nombre de 160, tandis que ceux qui ont été emportés s'élèvent, dit-on, à plus de 7,000.

» La garnison étant affligée du choléra, et dans la crainte que la maladie ne fût beaucoup augmentée si ce triste devoir de l'inhumation des morts n'était pas accompli avec toute la vigueur possible par nos soldats fatigués et harassés, j'ai visité tous les jours le théâtre du carnage, afin de les encourager dans leur tâche presque interminable; et je puis assurer Votre Seigneurie que tout le champ de bataille présentait un spectacle plus facile à concevoir qu'à décrire, étant littéralement jonché de Russes morts et mourants.

» Les morts et les blessés turcs ont été enlevés dans la nuit de la bataille; les morts étaient au nombre de 362 et les blessés au nombre de 631. Les habitants de la ville, qui se sont aussi battus avec courage, ont perdu 101 des leurs.

» Son Excellence le muchir a fait connaître à son gouvernement les officiers qui se sont particulièrement distingués; c'est une tâche difficile quand il s'agit d'une armée qui a fait preuve d'une bravoure si désespérée pendant la durée inusitée de sept heures de combat non interrompu.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Signé* W.-P. Williams. »

Le général Mourawieff fit attendre son rapport, qui ne parut dans l'*Invalide russe* que le 9 novembre; il y exposait longuement son plan d'attaque, donnait sur la bataille des détails minutieux mais inutiles, et, de même que Gortschakoff après la bataille de la Tchernaïa, attribuait principalement son échec à la perte de ses principaux officiers.

CHAPITRE XXXVI.

Lettre d'un officier à l'*Emancipation*. — Lettre d'un officier prussien. — Vive résistance des Turcs le 29 septembre. — Acharnement des combattants. — Mélange de populations représentées à l'assaut de Kars. — Faute de Mourawieff. — Route de Kars à Tiflis. — Aspect de cette ville. — Les Circassiens. — Fertilité de la Caucasie. — Conscrits kalmouks et kirghiz.

De tous les récits particuliers du 29 septembre, le seul qui puisse encore être utile à consulter à côté des pièces officielles, c'est celui d'un officier qui servait en volontaire dans les rangs de la garnison. Il avait habité la Belgique et adressa à un de ses amis de Bruxelles cette narration succincte, mais complète, qui fut communiquée à l'*Emancipation* :

« Le 29 septembre, l'ennemi, profitant de l'obscurité de la nuit et d'un temps brumeux, se porta en avant avec toutes ses forces (35,000 hommes et 80 canons), et put s'avancer sans être aperçu jusqu'à une faible distance de nos avant-postes, qu'il a fallu rapprocher du camp à cause de la faiblesse du peu de chevaux qui nous restent.

» L'armée assiégeante prit position sur trois colonnes : l'une, composée de deux régiments de cavalerie avec 8 canons, était chargée de faire des démonstrations dans la plaine, vis-à-vis de Kanlu-Tabia, afin de nous empêcher de disposer de toutes nos forces sur les hauteurs au nord de la ville; l'autre, forte de huit bataillons d'infanterie, de deux régiments de cavalerie, et disposant de 10 à 12 pièces de canon, se porta vers Ingliz-Tabia; la troisième colonne, composée du gros de l'armée, était forte de 22 bataillons d'infanterie, de quelques régiments de cavalerie, et comptait 50 à 60 pièces de canon. Elle se porta sur Tahmasb-Tabia. Le général Mouravieff était resté près du grand point principal avec une réserve forte seulement de 2 bataillons d'infanterie, de trois régiments de cavalerie et de quelques pièces de canon.

» Le bruit sourd que fait une armée, même lorsqu'elle marche en silence, éveilla notre attention. Une reconnaissance fut poussée en avant vers la colline sur laquelle se trouve Tahmasb-Tabia. Elle eut pour résultat de constater la présence de l'ennemi. Deux heures nous séparaient encore du lever du soleil. Un boulet fut lancé sur l'armée ennemie, et un hourra formidable retentit dans nos rangs. Cinq ou six bataillons russes se lancèrent au pas de charge sur Tahmasb-Tabia, défendu seulement par 500 hommes. L'attaque fut vigoureuse et la défense héroïque. Quand une colonne ennemie s'approchait de trop près, 40 à 50 hommes sortaient des rangs, sautaient en bas des parapets, repoussaient les têtes de colonne à la baïonnette, puis retournaient reprendre leur place pour continuer le feu. D'un autre côté, des officiers russes ayant franchi ces parapets furent tués sur les plates-formes de nos canons.

» Un moment, cette poignée de braves parut être perdue; ils étaient entourés d'un cercle de feu et les munitions commençaient à manquer. Heureusement on avait pensé à eux, et le premier bataillon de renfort qui arriva se fit jour à la baïonnette et rejoignit la petite garnison. Une nouvelle impulsion fut donnée à la défense.

» Les Russes, de leur côté, redoublèrent d'efforts. Ils envoyèrent une nouvelle colonne d'attaque pour cerner de plus près la redoute. Notre réserve avait aussi successivement envoyé des renforts dans la proportion de nos forces. Les nouveaux venus prirent l'ennemi au dos et dans les flancs, soutenus par les feux croisés partant des batteries de Véli-Pacha-Tabia, de Tchim-Tabia et de Souvari-Tabia. Le général Kmetty (Magyar, Ismaïl-Pacha), qui commandait cette partie de la défense avec une énergie héroïque, sortit de sa redoute et se mit à la tête de plusieurs bataillons pour repousser l'ennemi à l'arme blanche.

» A partir de ce moment, le combat se changea en massacre; l'artillerie lançait à profusion des obus, des boulets et de la mitraille. Le feu de l'infanterie était des plus vifs. Dans leur impatience de ne pouvoir charger assez vite, nos fantassins se jetèrent sur l'ennemi et le frappèrent à coups de baïonnettes, de crosses de fusils, de sabres, de couteaux, enfin de tout ce qui leur tombait sous la main.

» Malgré l'immense supériorité du nombre, les Russes durent céder à l'impétuosité de notre attaque; ils fuirent à la débandade en jetant tout ce qui pouvait les gêner. C'est ainsi que tomba en notre pouvoir une prodigieuse quantité de fusils, de sabres, de gibernes, plusieurs voitures de munitions, etc.

» Pendant que cela se passait à Tahmasb-Tabia, on attaquait avec la même fureur Ingliz-Tabia, défendue seulement par quelques centaines d'hommes et armée de quatre canons. Nos soldats reçurent l'ennemi bravement. Les redoutes furent prises et reprises quatre fois successivement, toujours à la baïonnette.

» Enfin, le jour arrivant peu à peu, on put distinguer au loin, et la défense s'en ressentit, car elle put être soutenue par le feu croisé partant d'Arab-Tabia et de Vély-Pacha-Tabia, ainsi que par des renforts envoyés de la réserve.

» Les Russes, également renforcés d'artillerie et d'infanterie, firent des efforts sans nombre pour s'emparer de cette position. Ce fut en vain, et la charge de cavalerie qu'ils lancèrent en avant vint se jeter dans des trous de loup qui entourent les parapets. Les 2,000 cadavres qui gisaient autour de cet ouvrage après l'action attestent l'énergie de l'attaque et celle de la défense; 300 dragons payèrent de leur vie l'audacieuse entreprise de rompre les lignes retranchées.

» A l'ouest d'Ingliz-Tabia se trouve la flèche dans laquelle s'était jeté un bataillon de nos tirailleurs pour soutenir leurs voisins; ils furent attaqués dans cette position par un bataillon de tirailleurs russes, qui fuirent en désordre après un combat de courte durée, laissant 850 cadavres sur le terrain.

» On a enterré 6,300 soldats russes, et il y en a encore au loin dans la direction prise par les fuyards. Si au nombre de 6,300 on ajoute les morts et les blessés emportés par les Russes, on arrive à un chiffre effrayant de victimes dans ce combat qui a duré sept heures. »

Aux rapports officiels nous joindrons encore comme corollaire une lettre écrite par un officier prussien qui servait en qualité de volontaire dans l'armée russe d'Asie. Cette lettre peint l'état moral des combattants; elle indique les causes de la défaite de Mourawieff; elle nous fait connaître les populations asiatiques et leurs dispositions à l'égard des parties belligérantes. Ce document, que nous avons découvert dans l'*Emancipation* de Bruxelles, vaut la peine d'être popularisé:

« Nous espérions coucher à Kars le 29 septembre, et sans perdre trop de monde à l'assaut, dont les préparatifs avaient été faits sur une grande échelle depuis quelques jours. La vive résistance des Turcs nous a d'abord étonnés; elle nous a rendus ensuite presque furieux, et a fini par nous inspirer une véritable admiration pour leur courage. Des prodiges de valeur ont éclaté de part et d'autre. Ces combats continuels à l'arme blanche, ces assauts toujours renouvelés dans les conditions les plus meurtrières, cette animosité extraordinaire des deux côtés, cette rage croissante sur des cadavres amoncelés, offraient un spectacle affligeant, inconnu en Europe depuis des siècles. J'ai vu des soldats mortellement blessés s'acharner les uns contre les autres, à genoux ou couchés, et hâter une mort inévitable. Toutes sortes de peuples étaient représentés dans la garnison turque : deux Africains, noirs comme jais, tombés dans la redoute où j'ai pénétré avec un bataillon d'élite, se sont relevés à notre approche et ont encore tué l'un de nos capitaines. Nous avons dû les assommer

sur place comme des bêtes fauves. Dix minutes après nous devions reculer à notre tour. La retraite nous a été fatale, car la moitié du bataillon y a péri. J'ai dû faire un millier de pas dans le sang pour rejoindre notre réserve. Si les Turcs avaient eu plus d'artillerie et s'ils avaient pu être soutenus à propos par une bonne réserve, nous aurions immensément souffert, et Dieu sait si la moitié de nos troupes serait sortie de la débâcle. Le soir, 5,000 des nôtres environ ont manqué à l'appel.

» Le courage a été le même de part et d'autre; mais nos généraux, toujours tremblant de mal faire, n'ont pas cette sûreté de coup d'œil et cette audace raisonnée qui caractérisent les officiers français. Attaquer Kars (ville imprenable si elle était bien fortifiée) était une faute; mais le plan d'attaque adopté était une faute plus grande encore, parce que les assauts, mal combinés, devaient échouer devant une résistance un peu vive. On remarque avec surprise que pas un seul général russe ne s'est distingué depuis deux ans. Ils ne valent certainement pas leurs soldats, qui seraient invincibles sous les drapeaux français.

» Cet horrible échec, qui m'enleva mon meilleur ami, un brave lieutenant polonais, Jean S..., que j'avais suivi en Asie, et le profond dégoût que m'avait inspiré un long campement dans l'affreuse campagne de Kars, me décidèrent à quitter le corps du général Mourawieff. Cet officier, brave et instruit, mais léger et fantasque, passa la soirée à écrire des lettres qu'il voulait expédier le lendemain en Russie. Enfermé dans sa baraque, il refusa de me recevoir, mais m'autorisa sèchement à suivre son messager, avec deux Cosaques à cheval. Ce congé verbal fut toute ma récompense pour les services que je lui avais loyalement prodigués. Le 30 septembre, au point du jour, j'étais assis avec l'aide de camp P... dans une méchante charrette à deux roues, conduite par un Tartare et flanquée de deux Cosaques muets. Nous primes aussitôt la route de Tiflis.

» La route n'était ni mauvaise, ni dangereuse, ni déserte. Çà et là nous rencontrions de petits convois de militaires estropiés qui retournaient lentement en Russie, ou des compagnies de recrues qui se rendaient à Kars à marches forcées. Puis c'étaient des chariots chargés de vivres, des troupeaux de bœufs et de moutons, des marchands, des femmes travaillant aux vignes, aux champs de blé, etc. Ces incidents divers animaient le paysage et nous procuraient une grande sécurité. Des relais bien tenus nous fournissaient des chevaux toutes les huit ou dix lieues. Notre conducteur en fit une cinquantaine; nos deux Cosaques nous quittaient à chaque relai pour être remplacés par d'autres, frais et bien montés. Quant aux vivres, nous en recevions gratis partout où la faim nous engageait à en demander. Nous dormions quelques heures dans des sortes d'auberges enfumées, d'où la vermine nous chassait avant le lever du soleil.

» Ainsi roulant et regardant le paysage monotone et désolé qui se développait rapidement sous nos yeux, nous arrivâmes à Tiflis le 2 octobre. J'aurais voulu visiter cette grande ville, ses monuments grecs et arabes, ses curieux bazars et ses fabriques naissantes; mais mon sévère compagnon ne voulut s'y arrêter qu'une heure, le temps de voir le nouveau pont construit sur le Kour, fleuve qui traverse cette capitale de la Géorgie et qui va se jeter, cent dix lieues plus loin, dans la mer Caspienne. Je remarquai avec surprise que les costumes européens étaient communs à Tiflis, et que les femmes n'y ressemblaient guère, ni pour la figure, ni pour les vêtements, à celles des romans et des gravures. La civilisation aura changé cela, ou bien n'y aurai-je pas vu les vraies Circassiennes? Du reste, le commerce des esclaves est sévèrement interdit. Remercions les czars de ce progrès.

» La traversée de la chaîne du Caucase est facile. De bonnes routes militaires, bien entretenues et très-fréquentées, ont transformé l'aspect de ce pays et favorisé les progrès de la civilisation. Les actes de brigandage sont très-rares; peu de Circassiens marchent armés depuis que la domination russe s'est consolidée. J'ai cherché en vain ces magnifiques Tcherkesses que nous admirons dans les vieilles relations de voyage, et qui font un si bel effet sur les scènes lyriques. Je n'ai vu que de pauvres campagnards ou d'humbles marchands qui saluaient notre voiture au passage. A vrai dire, la police russe est admirablement faite sur cette route, la plus fréquentée de la Circassie, et ses agents paraissent inspirer un profond respect à la population. Nul doute que dans l'intérieur des terres il n'en soit autrement. Là doivent se retrouver encore les Circassiens classiques et les Circassiennes au type grec, dont l'image est naturellement évoquée par le nom du pays. Quant à Schamyl, on en parle beaucoup moins là-bas que de Napoléon III et de ses alliés.

» J'ai dit que les Turcs étaient craints et détestés en Géorgie et en Circassie, et que ce sentiment général explique peut-être l'inaction des peuples du Caucase. Sans faire tort à mes amis les Russes, je dois supposer qu'ils n'y sont pas bien populaires non plus, attendu qu'ils n'ont pas encore osé y étendre le régime de la conscription. La double aigle n'y recrute que des volontaires. Remarquons, d'ailleurs, pour être justes envers tout le monde, que le système féodal, encore en vigueur en Circassie, divise profondément ce malheureux pays et y a créé des haines implacables entre les seigneurs, d'une part, et entre ceux-ci et les serfs de l'autre. Enfin, la guerre de l'indépendance y a tué beaucoup de monde; ses principaux fauteurs n'existent plus, et les masses abandonnées se résignent aisément à porter le joug.

» Au sortir des gorges du Caucase, nous avons bientôt atteint Vladikavkaz, ville très-forte, gardée par des conscrits prêts à marcher vers l'Asie Mineure. Un accident nous y a retenus toute une matinée. J'ai pu faire une promenade dans les environs et admirer la fertilité du sol de cette riche vallée. Toute la Caucasie est naturellement fertile; bien cultivée, elle pourrait nourrir dix millions d'âmes, tandis que sa population actuelle est à peine de 600,000 habitants.

» Nous traversâmes successivement Ekaterinograd, Georghievsk, Alexandrow, Stavropol, places assez importantes, militairement administrées; puis nous entrâmes dans les horribles steppes qui s'étendent depuis le Kouban jusqu'au Don (le Tanaïs des anciens). La route est toujours passable (parce que c'est une route militaire construite et entretenue à la mode des Romains), mais le pays est désolant à voir. Des huttes disséminées çà et là, une misérable chapelle à côté d'une caserne, des tas de blé exposés au soleil et à la pluie, des troupeaux de coursiers sauvages qui font songer à Mazeppa, de la viande crue, du thé avarié, du pain moisi, des figures sinistres, des femmes hideuses, voilà tout ce qu'il y a à voir aux approches du Don. Ce pays n'a guère changé depuis Hérodote, qui s'y reconnaîtrait en 1855.

» De Rostow nous allâmes par eau à Taganrok, où l'on nous donna une excellente voiture à quatre chevaux, toujours relayée avec soin aux postes impériales. Je dois noter ici l'incident le plus curieux de mon voyage, le seul peut-être qui puisse intéresser le lecteur instruit. A Rostow, je rencontrai des Kalmouks nomades, venus des steppes d'Astrakan et des bouches du Volga, précédés et suivis de Kirghiz, amenés des rives de la mer d'Aral. Mon infatigable aide de camp et les autres Russes que j'eus occasion d'interroger à ce sujet prétendirent que c'étaient des volontaires, accourus de leur plein gré aux bords de la mer Noire pour défendre le czar, leur père, et l'Église orthodoxe, leur mère. Mais leurs réponses embarrassées et la triste mine que faisaient ces abominables conscrits, ainsi que les coups de fouet qui ne leur étaient pas épargnés, me démontrèrent bientôt qu'on me cachait la vérité, bien que j'eusse acquis le droit de la connaître. Ces misérables Tartares avaient tout bonnement été conduits à Rostow, à Taganrok et ailleurs, pour remplir les grands vides produits dans les armées russes par le plomb et les baïonnettes des alliés.

» Les Kirghiz ont un air farouche. Chevelure rousse, barbe inculte, face aplatie, taille carrée, absence de linge et de bas, une sorte de paletot taillé dans des peaux brutes, des chaussons liés aux pieds, un fusil sur l'épaule, plus un arc, un carquois et un sabre quelconque, voilà en deux mots la description de ces vilains alliés du czar. Ces malheureux iront réellement à la boucherie, si on les conduit jamais devant les alliés. Si les czars avaient consacré la moitié de leur génie et de leurs immenses ressources à des œuvres de civilisation, au lieu de provoquer imprudemment l'Europe occidentale et de commencer un siècle trop tôt la conquête de Constantinople, ils auraient bien mérité du Dieu des chrétiens et de la cause de la civilisation, qui est la sienne.

» De Taganrok à Moscou, je n'ai rien à dire; de Moscou à Saint-Pétersbourg, moins encore. Le chemin de fer y va comme chez nous. Mais à propos de chemin de fer, apprenez une grande nouvelle dont la réalisation fera réellement honneur à la Russie : le gouvernement a résolu de construire un chemin de fer de cent cinquante lieues à travers la Circassie, dans la direction que j'ai rapidement parcourue. Son but est de faciliter ses relations avec Tiflis et l'Asie Mineure, et d'achever la conquête de la Circassie. Le fer qu'il emploiera cette fois ne fera pas couler de larmes, et cet immense travail, si coûteux qu'il puisse être, lui profitera plus que la guerre d'Orient. Avec les 3 à 4 milliards que la Russie a perdus depuis 1853, elle aurait pu couvrir de railways et de chaussées son vaste territoire, et y prévenir des inondations fâcheuses, dont les conséquences ruinent chaque année des milliers de propriétaires. »

CHAPITRE XXXVII.

Continuation du blocus de Kars. — Forces russes autour de la ville. — Diversion d'Omer-Pacha. — Son plan de campagne. — Motifs qui font choisir Soukhoum-Kalé pour quartier général. — L'Ingour. — Vallée du Phase. — Description de Kutaïs, capitale de l'Imérétie, et de Tiflis, capitale des possessions russes transcaucasiennes. — Marche des troupes ottomanes. — Caractère des tribus abkhases. — Route de Soukhoum-Kalé à Kutaïs. — Richesse du pays. — Tribus du Caucase. — L'armée d'Omer-Pacha s'avance sur l'Ingour.

Ce fut une opinion généralement répandue en Europe, après l'affaire du 29 septembre, que le siége de Kars allait être levé; mais Mourawieff était en mesure de réparer ses pertes, car il disposait d'au moins cinquante mille hommes en Anatolie. A proximité de Kars étaient trois régiments de la 13e division d'infanterie, qui venait de perdre son chef, le général Kowaleski; quatre régiments de la 18e division, quatre régiments de la 21e. L'effectif normal de ces corps étant de quarante-huit mille hommes, on pouvait en évaluer

le chiffre à trente mille combattants, d'autant plus que les bataillons de réserve de la 13e division étaient attendus. L'armée russe comptait encore la division d'Erivan, aux ordres du général Sousloff; le bataillon de chasseurs du Caucase, le bataillon de sapeurs; la druschine noble et l'artillerie, fortes de trois mille hommes, trois régiments de dragons, trois régiments musulmans, trois régiments de Cosaques, deux régiments de Kurdes et la milice des montagnards. Pour résister à ces masses, Vassif-Pacha et Williams n'avaient pas vingt mille soldats en état de porter les armes.

C'était donc l'intervention d'Omer-Pacha qui seule pouvait sauver Kars; mais il ne s'arrêta pas à l'idée d'aller directement au secours de la ville. Il lui aurait fallu traverser des montagnes escarpées, loin de tout approvisionnement, sans pouvoir tirer des renforts de son armée éparse sur les frontières caucasiennes. Il préféra, en envahissant le Gouriel, l'Imérétie, la Mingrélie, contraindre les Russes à venir défendre leur propre territoire. Il transféra son quartier général à Soukhoum-Kalé, sur la côte d'Abasie. La baie de ce petit port, longue de quinze kilomètres et profonde de sept, enserrée à gauche par le cap Soukhoum, à droite par le cap Kodor, offrait un sûr mouillage aux bâtiments qui lui amèneraient des approvisionnements ou des renforts.

Malgré les dévastations commises par les Russes avant leur évacuation, le 5 mai 1854 [1], la vieille forteresse, bâtie en 1578 par le sultan Amurath, développait sur chacune de ses faces six ou huit cents mètres de vieilles murailles. Des bastions en terrassements défendaient les quatre angles. Elle renfermait une église presque détruite, des restes de casernes et d'autres édifices, où l'on pouvait encore loger une garnison considérable.

En arrivant en Asie, le serdar-ekrem dut donner ses premiers soins à la réorganisation des troupes. De quinze mille Tunisiens cantonnés à Soukhoum-Kalé et à Batoum, il n'en restait plus que *trois cent cinquante*. Le choléra, la fièvre, la mauvaise nourriture, avaient tué les autres. Les pachas n'avaient point su profiter des ressources du pays. Ils avaient laissé les troupes dans le plus déplorable abandon. Heureusement, celles qui arrivaient successivement de Crimée et de Bessarabie étaient bien équipées et dans un état sanitaire satisfaisant.

Le projet d'Omer-Pacha était de marcher sur Kutaïs, capitale de l'Imérétie, et de là sur Tiflis, si la saison lui en laissait le temps. Il avait à traverser sur sa route le Kodor, le Gradisca et enfin les deux bras de l'Ingour, petit fleuve qui, prenant sa source dans les montagnes de la Souanétie, se jette dans la mer Noire à Anaclea. Il coule de l'est à l'ouest au milieu de pentes rapides et se divise, près de son embouchure, en deux branches qui enchaînent une île d'une grande étendue. Jusqu'à 1832 le bras gauche de l'Ingour était plus considérable que l'autre; mais l'irruption subite de torrents produits par la fonte des neiges a élargi et creusé le bras droit.

Après avoir passé l'Ingour, Omer-Pacha rencontrait le Zkeni-Zkhal (rivière aux chevaux), l'Hippos des anciens. Il entrait dans un pays riche et peuplé, qui offrait des ressources à une armée en campagne, et arrivait devant Kutaïs, à environ cent vingt kilomètres de Soukhoum-Kalé.

Kutaïs est située au sommet de la fertile vallée du Phase ou Rion, dont la base est fermée par la mer, le côté droit par le Gouriel et le pachalik d'Akhaltsiké, et le côté gauche par les derniers chaînons escarpés des montagnes de l'Abkhasie. La ville actuelle renferme deux localités très-distinctes l'une de l'autre: la ville ancienne et la ville nouvelle. L'ancienne Kutaïs, le Khimérion des Grecs, le Koutatissium des anciens, est sur la rive droite du Phase-Rion. Elle se composait autrefois de l'Acropolis, qui occupait le sommet du rocher le plus élevé, la ville haute et la ville basse, dont les maisons arrivaient jusqu'aux berges du fleuve, où la force et la vigueur de la végétation sont encore ce qu'elles étaient au temps de Jason, de Médée et des Argonautes.

La citadelle a été détruite en 1769 par le général Todleben, venant avec une armée russe au secours de Salomon, roi d'Imérétie, dont les habitants s'étaient révoltés. Et, bien que les Turcs eussent déjà rétabli l'ordre, les Russes n'en détruisirent pas moins de fond en comble toutes les forteresses qu'ils rencontrèrent et sans prendre conseil de personne. Avec les fortifications, toute la ville haute et la moitié de l'autre sautèrent aussi ou furent couvertes de décombres.

C'était une mesure de précaution prise par les Russes et qui décelait déjà leurs ambitieux projets. Depuis qu'ils y sont revenus, ils ont rebâti une citadelle en retrait sur l'ancienne; la ville a été transportée de l'autre côté du fleuve, où nous la voyons aujourd'hui avec ses rues tirées au cordeau, ses places immenses, ses églises orthodoxes, ses casernes, ses hôpitaux, etc. Les casernes occupent un petit plateau au milieu duquel passe la route de Tiflis. De ce plateau, en regardant le Phase, on a à droite la maison du gouverneur, le bazar, l'église des capucins, enveloppée d'un rideau de figuiers; à gauche, l'hôpital militaire au pied du Phase, l'église géorgienne, le jardin de la couronne. La population actuelle est d'environ 2,500 à 2,700 habitants, Géorgiens, Arméniens, Juifs, Persans, Turcs et Grecs.

Le bazar est presque uniquement occupé par les Juifs et par les Arméniens, qui vendent des produits russes; les Imérétiens sont cabaretiers, les Arméniens boulangers, les Turcs charpentiers et maçons, tailleurs de pierres. La population russe ne se compose que de la garnison et des employés de la couronne. Les soldats y sont employés, en dehors de leur service, à des travaux de tous genres. Ils sont tour à tour faucheurs, moissonneurs, maçons, briquetiers, bûcherons, charretiers, charpentiers, etc. Les Juifs ont bâti une synagogue sur un terrain qui leur a été donné. Il y a aussi des Arméniens jacobites dont l'église et le cimetière, enveloppés complétement de vignes qui, se penchant dans les eaux du fleuve, offrent le coup d'œil le plus pittoresque.

En sortant de Kutaïs, il faut franchir, en avant de Suram, un défilé qui est à 1,216 mètres au-dessus du niveau de la mer. On passe ensuite le Phase à Mehet, et l'on avance presque sans obstacles matériels jusqu'à Tiflis, ville distante de Kutaïs d'environ 120 kilomètres.

Tiflis, à 2,380 kilom. S.-E. de Saint-Pétersbourg et à 272 kilom. S.-E. de la mer Noire, est le capitale de toutes les contrées que la Russie possède au delà du Caucase. La ville, située sur les deux rives du fleuve Kour, 40° 41′ 40″ lat. N., sur 60° 51′ 41″ long. E., occupe un plateau qui est à 1,316 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. D'après le dernier recensement officiel, Tiflis comptait, outre les 10,000 soldats de garnison qui y résident en permanence, 25,685 individus de population indigène habitant 3,662 maisons.

L'hôtel du gouverneur général de la Transcaucasie, l'état-major, l'arsenal, les casernes, la quarantaine, l'hôpital militaire, l'hospice de ville, la douane et une trentaine de maisons d'architecture européenne contrastent singulièrement avec la partie asiatique de la ville, composée de *saklas* ou habitations des indigènes, maçonnées grossièrement en briques cuites au soleil et couvertes de plates-formes en guise de toits. Il y a 12 églises pour le culte grégorien, dont la plus ancienne, fondée en 555, est celle de Métechk, et la plus belle, celle de Sion, la cathédrale; 1 église catholique, 1 séminaire, 5 écoles et colléges, 7 caravansérails et 1,264 boutiques ou échoppes servant pour la plupart à des arquebusiers, ciseleurs, menuisiers, orfévres, tisserands, barbiers, restaurateurs, etc. Tiflis n'a qu'une seule rue (*Némeskoïa*, rue des Allemands) qui soit pavée.

Partout ailleurs les avenues et les rues, sans pavage ni trottoirs, mal alignées et étroites, se changent, dans la saison des pluies, en ruisseaux de boue liquide, d'où, pendant la saison chaude, le vent chasse des tourbillons de poussière plus insupportables encore que la boue. Aussi la ville de Tiflis, vue pour la première fois, ne saurait plaire aux Européens, habitués à la propreté et à l'élégance de nos villes. Cependant il y a bien de quoi se dédommager de tous ces inconvénients. Le bon marché et l'excellente qualité des comestibles, l'humeur joviale et chevaleresque des hommes, leur hospitalité, la beauté du ciel du pays, comparable seulement à celle des yeux des femmes géorgiennes, le voisinage pittoresque du Caucase avec ses peuplades belliqueuses, tout cela contribue à charmer le séjour de Tiflis.

La ville jouit d'un climat comparativement salubre, grâce à l'élévation de son plateau. Les observations météorologiques que le docteur Wichman y a faites en 1832 prouvent qu'il y a eu dans le courant d'une année 123 jours de beau temps, 98 de ciel nuageux et 144 de mauvais temps, dont 79 de pluie, 30 de neige, 10 d'une chaleur excessive et le restant d'orage ou de vent. Dans cette année la première neige y tomba le 3 novembre, et neuf jours après eut lieu la première gelée à 0,5 du thermomètre. Le maximum du froid atteignit 0,9°, et le maximum de chaleur 27°,82 de Réaumur.

Le terme moyen de la vie humaine à Tiflis paraît s'arrêter à l'âge de 50 ans, quoique des exemples de sexagénaires et même d'octogénaires se présentent parfois.

La nourriture des indigènes consiste principalement en riz, fèves, *toubia* et fruits. Comme la majeure partie des bourgeois de Tiflis ont leurs champs et leurs troupeaux dans les environs de la ville et s'y font des approvisionnements, il est difficile d'en apprécier exactement la consommation. Cependant on vend tous les ans à Tiflis en moyenne: 59,000 moutons, 7,850 bœufs, 3,670 porcs, 6,000 dindes et 25,000 *tchetvertes* de farine. La consommation des vins du pays est extraordinaire à Tiflis, si on la compare au chiffre de la population. Des relevés prouvent qu'on y consomme 500,000 *védros* de vin, pour 600,000 roubles argent, soit 2,225,000 francs par an. (Un *védro* contient la valeur de seize bouteilles.)

En revenant à la topographie de Tiflis, nous y ferons remarquer deux montagnes rocailleuses: l'une du côté ouest et l'autre du côté sud de la ville. Sur les crêtes de cette dernière on remarque les débris d'un ancien château fort qui domine toute la ville, sa rivière, ses jardins et environs. La profondeur normale du Kour ne dépasse pas 2 brasses sur 40 toises de largeur, excepté à l'époque des crues, qui font déborder ce fleuve de 95 à 100 toises de large. Il n'y a qu'un seul et unique pont en pierres de taille qui unit les deux rives.

Dans toutes les saisons, l'eau du Kour est trouble, quoique tou-

[1] Voir *Inkermann*, page 23.

jours bonne à boire, et les indigènes la préfèrent à celle des canaux qui arrosent les jardins de la ville. Sur la rive droite, vers l'extrémité S.-E. de Tiflis, se trouve l'établissement des thermes d'eau sulfurique d'où dérive le nom de la ville (*tiplis*, en géorgien, veut dire chaud, brûlant). La plus chaude des sources, car il y en a plusieurs qui alimentent des bains, a +86° Réaumur de température. Depuis l'ouverture des eaux minérales de Piatigoskr, dans le Caucase, celles de Tiflis sont de moins en moins fréquentées.

Enfin ce qui donne un aspect tout particulier à Tiflis, c'est l'abondance des jardins et des vignobles qui l'entourent de tous les côtés et qui sont cultivés par des serfs habitant la ville ; car dans le total de 25,685 individus de population entière il se trouve 8,331 serfs de la couronne, 2,076 serfs du clergé et 2,076 serfs des propriétés indigènes. Ces jardins ne sont jamais ouverts au public, l'agréable y est sacrifié à l'utile. Il y en a qui rapportent jusqu'à 8,000 roubles argent par an réalisés de la vente des raisins, pêches, abricots, coings, grenades, nèfles, poires, prunes, pastèques, melons, aubergines, etc. C'est à l'usage immodéré de ces fruits, d'un goût exquis, qu'en font les étrangers, qu'il faut attribuer une bonne partie des maladies qui les atteignent. Malheureusement la tentation est trop forte pour que les gens qui viennent des contrées septentrionales y puissent résister.

Tiflis était le but extrême de la campagne, Kutaïs en était la première étape, et toutes les forces ottomanes convergèrent vers cette dernière ville. Tandis que le serdar quittait Soukhoum-Kalé avec vingt-six mille hommes et quarante canons, douze bataillons d'infanterie et quatre cents cavaliers partaient de Redout-Kalé sous la conduite d'Osman-Pacha et précédés d'une avant-garde que commandait Ferhad-Pacha, chef d'état-major. Huit mille hommes réunis à Batoum, ayant à leur tête Mustapha-Pacha, s'avancèrent de leur côté par la route d'Usurghet vers Kutaïs, rendez-vous commun.

Un officier anglais qui faisait partie de la garnison de Soukhoum-Kalé décrit ainsi, dans une lettre au *Pays*, les préliminaires de l'expédition :

« Soukhoum-Kalé, 1er novembre.

» C'est ici qu'Omer-Pacha a établi son quartier général ; il ne pouvait mieux le placer. Les populations des alentours appartiennent à la race abkhase, qui déteste les Russes et qui surveille tous les mouvements de nos ennemis pour en rendre compte au serdar-ekrem. Toute l'Abkhasie est soulevée depuis l'arrivée de l'armée turque. Plusieurs des princes de ce pays sont venus voir Omer-Pacha et ont eu de longues conférences avec lui ; mais, malgré le désir qu'il aurait eu de les voir marcher dans son armée, il a dû renoncer à ce projet. Ces gens-là sont trop indisciplinés. Partant, c'est une race d'hommes bien énergique, des hommes primitifs, demi-sauvages, pour lesquels le suprême degré de la puissance matérielle est un fusil, un sabre, un kendjal à lame bien trempée et bariolée de ciselures, de la poudre et du plomb ; tout le reste leur est égal. Ils portent des habits en lambeaux, couverts çà et là de débris de galons d'or et d'argent. Leur nourriture se compose de pâte de millet, qu'ils portent dans un sac derrière leur dos lorsqu'ils sont en voyage. Le premier ruisseau venu, le plus petit filet d'eau les désaltère. En un mot, le bonheur et la fortune de ces gens-là, ce sont leurs armes, mais de belles armes ! Ceux qui se promènent en ce moment sous ma fenêtre sont faits comme des brigands, mais des brigands avec des allures chevaleresques, une grande dignité et une figure antique. Ils professent tous l'hospitalité avec un dévouement religieux.

» L'Abkhasie ou Abasie comprend cinq tribus, qui ont toutes des représentants ici :

» Les Bsoubbes, qui peuplent les mamelons et les hautes vallées entre Zagra et Anakossie, sont forts de vingt à vingt-cinq mille âmes ;

» Les Abkhases proprement dits habitent au-dessus de Soukhoum et le long de la côte, et comptent environ onze à douze mille âmes ;

» Les Abkhases, dans les hautes vallées au-dessus de ces derniers, comptent quatorze mille habitants ;

» Et les Tsebeldiens, qui habitent les hautes vallées de la Kodor, se disent au nombre de dix-sept mille.

» En tout, la population s'élève à plus de soixante mille habitants. S'ils s'entendaient entre eux, les Russes n'auraient jamais pu se maintenir ici.

» J'habite une masure, une baraque en rondins vermoulus, étayée de tous côtés, et j'ai en face de moi le marché où les Abkhases et les Tcherkesses amènent des bœufs, des moutons, du miel, des légumes et surtout une espèce de haricots que je n'ai encore vus qu'ici, du maïs, de la semoule de millet, des courges, des raisins superbes et du vin.

» J'ai été faire une excursion sur la route que nous devons prendre pour aller à Kutaïs. On dit que les Russes nous attendent au passage des deux bras de l'Ingour. Jamais je n'ai vu un pays plus splendidement fertile. Ce n'est qu'une forêt d'arbres fruitiers à l'état sauvage : noyers, pruniers, abricotiers, pêchers, grenadiers, pistachiers, et tous ces grands corps et toutes ces branches, s'entrelaçant les unes dans les autres, sont elles-mêmes emprisonnées dans des cordons de vignes d'où pendent des grappes à moitié égrenées par le temps, par la maturité et par les oiseaux. Jamais je n'ai rien vu de plus magnifique. Si l'on fondait quelques colonies dans ces parages, quelles récoltes s'élanceraient de terre ! Et pourtant les Russes ont tout laissé à l'abandon. La Suisse, le Milanais, l'île d'Elbe, n'ont point de végétaux plus riches ni de terres plus fécondes. Comme ce pays devait être superbe du temps qu'il était sous la domination des Génois !

» Tous les habitants de ces montagnes sont paresseux. Ils ne s'occupent que de leurs bestiaux, peu ou point d'agriculture. Cet état tient, je crois, à l'obligation où ils étaient d'être en armes à chaque instant pour défendre leurs foyers et leurs moissons contre les Russes et les Cosaques, qui venaient détruire leurs récoltes et bouleverser leurs champs.

» Mais si on savait leur inspirer de la confiance, régler leur commerce, l'exciter, faciliter le développement de leur industrie et leur montrer de quel intérêt est pour eux l'agriculture, en leur assurant que désormais leurs champs et leurs moissons seront respectés, les Abkhases sont très-intelligents, ils changeraient bientôt leur manière de vivre. Ce blocus continuel, soutenu brutalement avec le canon et le fusil, en a fait des brigands fort adroits, qui toutefois ne paraissent vouloir exercer leur adresse que contre les Moscovites.

» Toute cette plaine qui s'étend depuis Gagra jusque de l'autre côté du Phase, et qui pourrait nourrir deux millions d'habitants, est complétement déserte. C'est à peine si le long des nombreux cours d'eau qui la coupent en tous sens on remarque une cabane, un lieu habité. Non, encore une fois, tout est désert, mais quel désert ! une forêt d'arbres pouvant fournir à profusion aux habitants les plus riches productions que vous avez tant de peine à recueillir dans votre belle France. J'ai traversé l'Asie-Mineure de part en part, j'ai visité les plus belles et les plus riches localités de votre Algérie, mais nulle part je n'ai rien vu de pareil. Ce n'est, à vrai dire, qu'un jardin, une succession d'enclos abandonnés, de vergers délaissés, et au milieu desquels se montrent çà et là des églises catholiques abandonnées. Si l'on se trouvait tout à coup transporté au milieu de cette plaine, la première impression qui frapperait l'esprit serait de se croire dans le voisinage de quelque ville dévastée et déserte.

» L'armée rassemblée et postée le long de cette côte par le muchir est bien disciplinée et animée du meilleur esprit. Je ne vois pas que l'état sanitaire souffre le moins du monde du voisinage de ces localités, que les Russes disent infectées de *malaria* ou de fièvres paludéennes.

» Lorsque les Russes étaient maîtres de toute cette côte, ils avaient deux croisières, l'une ici, l'autre à Ghelendjik, et sous le prétexte de mesures sanitaires ils défendaient à tout navire, quel qu'il fût, d'aborder n'importe où, tant ils étaient jaloux de cacher aux yeux de l'Europe les horreurs qu'ils commettaient dans ce pays. Et tous les bâtiments et barques qui étaient rencontrés dans ces parages étaient confisqués, conduits à Kertch et vendus. L'Angleterre avait pourtant les yeux fixés sur ce pays, qui est en vérité l'endroit faible des Russes. On ne sait pas comment elle ne soutint pas les montagnards lors de la prise du Vixen. Toutes ces tribus du Caucase sont très-nombreuses. Si on parvenait à les réunir, à leur faire entendre que leurs intérêts véritables sont dans une union bien solide, la Russie ne pourrait se maintenir en Géorgie ni nulle part au delà du Caucase. Ce matin un des chefs abkhases, que je faisais questionner par mon interprète, me dit, après avoir réfléchi et compté sur ses dix doigts, que toutes les *familles* (tribus, c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux) réunies pourraient mettre sur pied plus de 80 mille guerriers, non compris les Ossètes, qui paraissent être soumis à la Russie par intérêt.

» Le généralissime vient de nous donner l'ordre de nous tenir prêts à partir pour le 3 novembre. J'ai le commandement d'un bataillon, conjointement avec un officier turc ; ma petite troupe est beaucoup mieux disciplinée que je ne m'y attendais : ce sont tous de forts et robustes gaillards sur lesquels je compte. Bien commandés, ces gens-là marchent énergiquement au feu et n'y bronchent pas.

» Nous allons rencontrer les Russes sur l'une des deux branches de l'Ingour, et nous les culbuterons, s'il plaît à Dieu. Une fois ce passage forcé, nous marcherons droit sur Kutaïs, non toutefois sans difficulté, car les vastes plaines de la Mingrélie sont coupées de ruisseaux, de torrents et de petites rivières quelquefois très-encaissées. Une fois l'Ingour franchi, nous nous appuyons à notre droite sur Redout-Kalé et les bords de la Koji. De Redout-Kalé à Sougdidi, sur la Tchekhouchia, il y a de quatre à cinq heures de marche. Nous allons entrer dans les Etats du prince Dadian. Si nous pouvons parvenir à expulser les Russes de Kutaïs, nous serons maîtres de toute la vallée du Phase, et Tiflis ne sera plus qu'à quatre jours de marche par les défilés de la Kvirila.

» Batoum et Redout-Kalé sont parfaitement en état de défense. Le généralissime a fait pousser activement les quelques travaux de défense qui devaient compléter les fortifications de ces deux localités, qui, en rapport direct avec toute la mer Noire par la flotte, nous donnent d'excellents points d'appui. Au moment où je termine ma lettre, on me dit que les Russes ont levé le siége de Kars. Attendons. Dans quelques jours, si je ne suis pas démoli, je vous donnerai quelques détails sur la marche de l'armée et les succès que nous aurons obtenus. »

CHAPITRE XXXVIII.

Passage de l'Ingour. — Récit d'Omer-Pacha. — Rapport du colonel Simmons. — Rapport russe.

Ce succès ne se fit pas attendre. Après avoir passé sans obstacles le Kodor, le Gradisca et le petit bras de l'Ingour, Omer-Pacha, le 6 novembre, atteignit la rive gauche de ce dernier fleuve, qui avait été garni de retranchements. Elle était gardée par 8,000 hommes d'infanterie régulière et par environ 10,000 miliciens.

L'avant-garde de Ischad-Pacha s'était avancée jusqu'au village d'Otsbourn pour couvrir le flanc gauche du principal corps d'armée. Le serdar-ekrem disposa des batteries sur la rive droite et ouvrit un feu violent d'artillerie, à la faveur duquel les troupes ottomanes franchirent l'Ingour. Elles abordèrent l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il fut obligé de se retirer en abandonnant une partie de son artillerie.

Avant de reproduire les rapports officiels sur cette bataille, il importe de prévenir nos lecteurs que les noms géographiquement adoptés en Europe y sont altérés. Ainsi l'Ingour est appelé indifféremment l'Onfour, l'Anakara et l'Analba, et le Gradisca est désigné sous le nom d'Ertiss-Tchal.

La première dépêche d'Omer-Pacha, en date du 6 novembre, rendait compte de la victoire en ces termes :

« Son Altesse le serdar-ekrem, s'étant avancé à vingt-quatre heures de marche dans l'intérieur de la Géorgie, était arrivé, ainsi que ses dépêches précédentes en ont informé le gouvernement impérial, sur les bords de la rivière appelée Anakara ou Onfour. Les Russes, au nombre de 15 à 16,000 hommes, avec huit pièces d'artillerie, avaient fortifié la rive opposée et y avaient établi des redoutes considérables et des batteries. Le mardi 6 novembre, l'armée ottomane s'avança sur le bord de la rivière, où elle engagea un combat d'artillerie et de mousqueterie avec l'armée russe. Bientôt les troupes ottomanes, sous l'impulsion d'une vigoureuse initiative, s'élancèrent dans la rivière et la passèrent sur deux points, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, sans se laisser arrêter par le feu terrible d'artillerie et de mousqueterie que les troupes russes dirigeaient sur elles, et tombèrent comme la foudre sur l'ennemi. Les Russes défendirent avec opiniâtreté leurs positions; mais l'attaque des troupes ottomanes fut conduite avec tant d'entrain et de vigueur, que les troupes russes ne purent y résister, furent mises en complète déroute, et abandonnant leurs redoutes et leurs positions, qui furent successivement enlevées à la baïonnette, prirent la fuite de tous côtés.

» Les troupes impériales s'emparèrent dans ce combat de cinq pièces d'artillerie et de sept caissons, outre un nombre considérable de fusils et d'équipements militaires. Elles firent une quarantaine de prisonniers.

» La perte des Russes a été très-considérable ; jusqu'au moment de l'expédition de cette dépêche, plus de 400 cadavres russes, restés sur le champ de bataille, avaient été ensevelis, et les détachements de cavalerie envoyés en avant pour éclairer la route rapportaient que les routes étaient couvertes et les bois remplis de cadavres russes tombés dans leur fuite à la suite des blessures reçues pendant l'action ou sous le sabre de la cavalerie qui les poursuivait.

» La perte des troupes impériales ottomanes monte à 68 morts et 220 blessés.

» Dans ce brillant combat, tous les officiers, ainsi que les soldats de l'armée impériale ottomane ont fait preuve d'une rare intrépidité et d'un courage indomptable, et après cette heureuse victoire accordée par la protection divine aux armes de Sa Majesté Impériale le sultan, toute l'armée impériale, ayant passé la rivière, se préparait à marcher sur Kutaïs. »

Le journal officiel turc *le Djéridé Havadis* publia plus tard un récit dont nous donnons la traduction littérale :

« J'ai eu l'honneur de vous annoncer par une dépêche antérieure que les troupes impériales étaient arrivées sur les bords de l'Anaclea, dont la rive opposée était occupée par l'ennemi, et que cette rivière avait été franchie sous une forte fusillade, en date du 3 novembre.

» La route des deux côtés se trouvant bordée d'une forêt très-épaisse, nos mouvements en avant durent éprouver un retard, car il fallait établir une nouvelle route pour le passage de notre artillerie. Tous ces obstacles permettaient à l'ennemi de nous opposer à chaque rivière des retranchements improvisés et entravaient la marche de nos équipages et de nos transports. Nous dûmes faire des haltes fréquentes pour pouvoir assurer nos positions. Ce ne fut que le mardi, 23 de rebiel-ewel, que nous pûmes nous porter en avant. Voici les dispositions qui avaient été prises :

» Le général Iskender-Pacha, avec sa brigade, marchant sur la grande route établie par l'ennemi, traversa le gué de Tchirtchin et éleva deux batteries près du fleuve. Quoique les travailleurs eussent été fortement inquiétés par l'artillerie russe, l'établissement s'en fit rapidement, et elles furent bientôt en état de recevoir des pièces.

» Des troupes s'étaient mises en marche, la même nuit, à la dérobée, pour effectuer le passage sur divers points à la fois. Iskender-Pacha, avec 8 bataillons d'infanterie, 6 compagnies de chasseurs, 10 pièces de montagne et 2 pièces de campagne, occupait les deux batteries sur mon ordre, et ouvrit aussitôt un feu extrêmement meurtrier qui dura toute la nuit.

» Dès l'aube, le lieutenant-colonel Ballard, avec trois bataillons de chasseurs et quatre pièces de campagne, de concert avec le général Osman-Pacha, qui avait une batterie et toute la cavalerie disponible, se portèrent en avant et furent appuyés par Iskender-Pacha, qui formait la réserve.

» Les troupes ottomanes poussèrent dans cet ordre de bataille jusqu'au gué de Nabébié. A cet endroit, le fleuve a deux embranchements qui forment une île alors occupée par l'ennemi.

» Un engagement de tirailleurs permit aux nôtres d'en débusquer les Russes, qui avaient de forts retranchements sur la rive opposée. Mais la rivière était tellement profonde, qu'en dépit de la protection de notre artillerie il fallut d'abord renoncer au passage. Cette île a environ une lieue de longueur et se trouvait bloquée à droite et à gauche par des travaux de terre.

» Ayant appris qu'il existait deux autres gués, nous tournâmes les retranchements, après avoir placé les troupes qui devaient tenter le passage de droite sous les ordres de Ferhad-Pacha, pendant que le colonel Simmons devait passer à la gauche, l'un et l'autre agissant sous le commandement supérieur d'Osman-Pacha ; notre ordre de bataille n'avait pas été changé.

» Osman-Pacha divisa le bataillon qui formait la tête en trois colonnes et entra dans la rivière; il parvint à la franchir, aborda l'ennemi avec intrépidité et mit en déroute deux bataillons russes.

» Un second bataillon passa l'eau et se joignit au premier. Ce mouvement avait été justifié par le secours que les Russes avaient apporté à leurs troupes par l'arrivée de deux nouveaux bataillons et de trois pièces de campagne; mais ils ne furent pas plus heureux, car leurs soldats, abordés par nos troupes, furent dispersés dans tous les sens.

» Sur l'autre point, le colonel Simmons, avec sa compagnie de chasseurs, appuyée par un bataillon d'infanterie régulière, franchit la rivière, pénétra dans la forêt et tourna la position fortifiée de l'ennemi. Les Russes, ayant vu ce mouvement, battirent en retraite; mais ne pouvant se soustraire au choc des nôtres, ils eurent à essuyer une nouvelle défaite. La nuit cependant approchait avec rapidité; les ennemis, profitant des premières ombres, purent se rallier et revenir à quelque distance de nos positions.

» Par la grâce de Dieu, nous avons remporté de la sorte une victoire signalée en franchissant le fleuve sous le feu de l'ennemi, et sur trois points où à certains endroits l'eau venait jusqu'à l'épaule des soldats, qui étaient forcés de s'aider mutuellement dans le passage, car plusieurs ont été renversés par la force du courant. Il faut donc rendre hommage à la vaillance des soldats turcs, qui, malgré tant de difficultés, ont remporté un succès aussi signalé.

» Dans ce brillant combat, nous avons pris aux Russes trois canons et sept caissons; de plus, nous avons trouvé quatre cents des leurs, jonchant le terrain, abandonnés par leurs camarades. D'après les rapports qui me sont parvenus, les Russes avaient abandonné deux canons dans la forêt, nous espérons les trouver. Nous relevons encore beaucoup de blessés ennemis. De notre côté, nous n'avons à déplorer que soixante-huit morts et deux cent vingt blessés.

» D'après la déclaration des prisonniers, les Russes avaient dans ce combat huit bataillons d'infanterie et huit canons, 3,000 soldats des milices de la Mingrélie et de l'Imérétie, et 7,000 volontaires qui, il faut le dire, au premier coup de canon que nous avons tiré, se sont dispersés en tous sens, abandonnant la milice et les troupes régulières, qui se sont vaillamment défendues. Cette bataille a duré six heures et demie, et si la nuit n'était venue mettre un terme aux opérations, pas un seul de nos ennemis n'aurait échappé à nos armes.

» Au moment de fermer ma dépêche, on m'annonce qu'un des canons abandonnés dans la forêt vient d'être retrouvé. On espère également découvrir l'autre pièce. Nous avons déjà enterré 347 cadavres russes, et nous nous occupons à ensevelir le reste. Les prisonniers ont également déclaré que huit officiers russes, parmi lesquels deux colonels, ont été tués.

» Le pont volant construit à Constantinople, et que j'avais l'intention de poser, n'aurait pu être établi sans retarder nos opérations ; mais il vient d'être élevé pour faciliter le passage de notre train et de nos approvisionnements.

» Je viens d'envoyer des cavaliers circassiens et abasiens en éclaireurs pour préparer la route. Ces cavaliers n'ont vu sur leur passage que des morts à deux lieues de distance dans la forêt. Nous avons lieu de croire que l'ennemi s'est replié sur Kutaïs. Iskender-Pacha, chargé d'éclairer la marche, m'annonce que les Russes avaient abandonné leurs retranchements à l'approche de nos troupes, et qu'ils venaient de traverser un nouveau gué sur le front de notre avant-garde. »

Le colonel Simmons, commissaire britannique près des troupes ottomanes, envoya au ministre des affaires étrangères, à Londres, le rapport ci-dessous :

« Camp de Shongwano, 7 novembre 1855.

» Milord,

» J'informe Votre Seigneurie qu'Omer-Pacha, ayant réuni un dépôt

de vivres à Tchimshera, s'est rendu par la côte de la mer à l'embouchure de la rivière Ertiss-Tchal, où un pont a été établi sur-le-champ pour le passage des troupes. L'avant-garde, composée de seize bataillons d'infanterie et de trois bataillons de chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Ballan, le tout commandé par Ferhad-Pacha (baron Stein), s'est rendue le 28 octobre au village d'Ertiss-Tchal.

» Depuis ce jour jusqu'au 1er novembre, Son Altesse a été occupée à envoyer des vivres à l'avant-garde, à faire marcher d'autres troupes pour l'appuyer et à établir des dépôts à Godiva, à l'embouchure de l'Ertiss-Tchal, afin d'approvisionner son armée pour un mouvement en avant. Dès le premier moment, l'avant-garde a parcouru dix milles en avant, ayant ses avant-postes sur la rivière Ingour, vis-à-vis des ruines d'un vieux château fort appelé Rooki, sur la route qui conduit à Sougdidi.

» Son Altesse a rejoint personnellement l'avant-garde le 3. Sa force entière se composait de 4 brigades, 32 bataillons d'infanterie, 4 bataillons de chasseurs et 1,000 hommes de cavalerie, avec 27 pièces de campagne et 10 canons de montagne, en tout environ 20,000 hommes, servant à protéger les dépôts de Godiva, Tchimshera et Soukhoum. Le 4, Son Altesse a commencé à construire des batteries sur la rive droite de l'Ingour, dans le but de menacer l'ennemi du côté du fort de Ruoki. Ces batteries furent armées dans la nuit suivante; elles ouvrirent leur feu dans la matinée du 6, à la pointe du jour. Le même matin, Son Altesse fit mouvoir 3 brigades d'infanterie (24 bataillons) avec trois batteries, une avant-garde de 3 1/2 bataillons de chasseurs et 4 canons sous les ordres du colonel Ballan. Il leur fit descendre la rive droite de la rivière à une distance de 7 milles, à un endroit où un bras de la rivière était guéable jusqu'à une île qui a quelques milles de longueur sur 2 milles 1/2 de largeur.

» Après avoir parcouru deux milles dans cette île, on rencontra de la milice mingrélienne près d'un gué qui traverse de l'île à la rive gauche de la rivière. Cette milice se retira brusquement, et l'ennemi ouvrit un feu d'artillerie et de mousqueterie très-vif des retranchements de la rive gauche élevés pour la protection du gué. Il devint bientôt évident que ce serait un ouvrage très-difficile que de forcer le passage à ce gué. Son Altesse, tout en occupant l'ennemi à ce gué, envoya des officiers à droite et à gauche; on découvrit des gués dans les deux directions, un à trois quarts de mille au-dessus ou à la gauche du principal gué, et l'autre à un mille et demi au-dessous ou à la droite du gué principal.

» On fit passer immédiatement ces gués par des troupes, celui de gauche resta sans protection. Le passage fut opéré par deux bataillons d'infanterie et trois compagnies de chasseurs, vers quatre heures de l'après-midi. Son Altesse m'ayant confié ce commandement, je les conduisis, par une trace de voitures, dans la forêt sans être aperçu par l'ennemi, jusqu'à 600 yards de la position du gué principal, que les troupes ennemies étaient occupées à défendre contre une attaque de face. Les troupes turques s'élancèrent vigoureusement à l'attaque, prenant à revers l'ennemi et ses retranchements.

» L'ennemi battit sur-le-champ en retraite, il tenta de se frayer un passage à travers les Turcs en colonnes; mais, reçu par un feu très-vif de face et sur les deux flancs, il rompit les rangs et il se dispersa dans la forêt, nous laissant maîtres du champ de bataille, de trois pièces d'artillerie de campagne et de six chariots remplis de munitions. Au moment où les colonnes russes tentaient de couper notre ligne, je regrette de dire que mon aide de camp, le capitaine Dimocn, du 95e régiment, ayant eu d'abord son cheval tué sous lui, fut blessé tout près de moi pendant qu'il animait les troupes turques; il mourut peu de moments après. Sa mort doit être déplorée. Sa Majesté a perdu en lui les services d'un jeune officier très-brave et de grande espérance, pour lequel Son Altesse Omer-Pacha m'avait fréquemment témoigné sa haute estime. Ce jeune officier m'a accompagné dès le début de la guerre en Orient.

» Pendant que cette opération avait lieu à la gauche, une brigade descendait à droite, sous les ordres d'Osman-Pacha; elle s'ouvrait un passage en culbutant de front une force que l'on croit être de quatre bataillons, mais sans artillerie et sans retranchements. Cette opération a réussi, et peu de temps après que la nuit fut venue, les forces turques de la rive gauche étaient en communication de la droite à la gauche et complétement maîtresses de ce côté de la rivière dans toute sa longueur.

» La perte du côté des Turcs a été de 310 hommes tués et blessés, dont 68 tués et 4 manquants. Son Altesse a bien voulu s'exprimer dans les termes de la plus haute satisfaction pour la conduite des officiers anglais qui accompagnaient cette force. Le lieutenant-colonel Ballan a conduit l'avant-garde et essuyé un feu très-vif de l'ennemi au gué principal, de cent yards de largeur, depuis midi jusqu'à cinq heures du soir, occupant l'ennemi jusqu'à ce que sa position eût été tournée par les Turcs à gauche. Le capitaine Caddell a aussi rendu de grands services, attaché comme deuxième doyen des officiers d'artillerie à cette branche de service. Son interprète a été tué.

» On ne connaît pas encore le chiffre de la perte de l'ennemi; mais jusqu'à ce moment (midi) 347 Russes ont été enterrés, dont 8 officiers, et parmi eux les prisonniers disent qu'il y a deux colonels; ils ajoutent qu'il y avait huit bataillons d'infanterie, outre un grand nombre d'hommes de la milice mingrélienne vis-à-vis du gué principal.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» JOHN L.-A. SIMMONS. »

Le rapport officiel russe est ainsi conçu :

« Dans la seconde moitié du mois d'octobre, les troupes turques débarquées à Soukhoum-Kalé, sous le commandement d'Omer-Pacha, commencèrent un mouvement offensif contre la Mingrélie, se dirigeant en deux colonnes, l'une sur Anaklia, par le bord de la mer, et l'autre sur la partie moyenne de la rivière Ingour, en suivant par Otsartsa la route de Roukh. L'effectif total de ces troupes s'élevait à environ 28,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie avec 26 pièces de canon.

» Le 29 octobre, des partis volants ennemis se montrèrent sur divers points de la rive droite de l'Ingour; mais, accueillis par le feu de nos piquets disposés le long de la rive gauche, ils se retirèrent.

» Sur ces entrefaites, le général-major prince Bagration-Moukhransky, chef du détachement du Gouriel, concentra le gros de ses forces dans la position de Roukh, afin d'atteindre l'ennemi après qu'il aurait passé l'Ingour et de lui livrer bataille en profitant des avantages du terrain, qui favorisait les opérations défensives.

» Le 6 novembre, vers midi, les Turcs, qui se trouvaient près d'Otsartsa, ouvrirent un feu violent d'artillerie contre nos troupes occupant la position de Roukh, et après une canonnade de deux heures portèrent une partie de leur infanterie vers la rivière. Notre feu bien dirigé les força de se retirer en toute hâte.

» Simultanément avec cette démonstration, environ 25 bataillons ennemis qui avaient passé la rivière au-dessous de Roukh, à 15 ou 20 verstes, près du village de Kobi, attaquèrent deux bataillons de la ligne Géorgie qui se trouvaient sur ce point. Dès le commencement du combat, les deux commandants de ces bataillons, colonel Jusselian et lieutenant-colonel Zvankoï, furent tués. Notre réserve, en arrivant sur le terrain, rétablit le combat pendant quelque temps; mais après une lutte acharnée de six heures, dans laquelle l'ennemi avait été rejeté quatre fois dans la rivière, nos troupes furent enfin obligées de céder aux Turcs, huit fois supérieurs en nombre; et comme une partie des chevaux de l'artillerie avaient été tués, notre détachement se vit contraint de sacrifier trois pièces. A cet effet, conformément à l'ordre donné préalablement à nos artilleurs, après trois salves meurtrières à mitraille contre les épaisses colonnes ennemies, ces pièces démontées et hors d'état de faire désormais aucun service, furent abandonnées.

» Afin de ralentir l'ardeur de l'attaque de l'adversaire, le prince Bagration-Moukhransky (arrivé alors sur le champ de bataille) lança encore une fois le bataillon nº 11 de ligne de la mer Noire. Les Turcs furent repoussés; toutefois ils se maintinrent sur la rive gauche de l'Ingour, dans les retranchements qu'ils avaient élevés. L'obscurité de la nuit mit fin au combat.

» Nos pertes, qui ne sont pas encore exactement connues, ont été sensibles; celles de l'ennemi doivent aussi avoir été considérables, car ses troupes, comme il a été dit plus haut, ont été à quatre reprises rejetées dans la rivière.

» Le 7 novembre les Turcs ont occupé le village de Sougdidi, après avoir porté leur avant-garde sur la rivière Djouna; nos forces se sont concentrées sur la rivière Tviva, qui tombe du côté droit dans le Rion, à environ 40 verstes de l'embouchure de ce dernier. »

CHAPITRE XXXIX.

Occupation de Sougdidi. — Proclamation du prince Bebutoff — Obstacles qui arrêtent Omer-Pacha. — Souffrances de la garnison de Kars. — Capitulation de la place.

Le village de Sougdidi ou Saydidi est le chef-lieu de la Mingrélie (ancienne Colchide), et les dadians ou princes de ce pays, vassaux de la Russie, y ont une résidence d'hiver. Omer-Pacha fit respecter leur propriété et empêcha le pillage de leur palais; il congédia des cavaliers abases pour délit de maraude, rendit leur chef Michel Hamed-Bey responsable des dégâts qu'ils avaient commis et maintint la plus sévère discipline parmi ses troupes.

Après avoir assuré ses communications avec Anaclia et Redout-Kalé, le serdar-ekrem se porta rapidement en avant, traversant successivement plusieurs affluents du Phase, sans rencontrer de résistance sérieuse. Arrivées au bord du Chopi, les troupes ottomanes se trouvèrent en face du village du même nom.

Chopi, bâti sur la rive gauche de l'affluent, est un village que le prince Bagration-Moukhransky, commandant le détachement du Gouriel, avait fait entourer de fortifications pour le mettre à l'abri d'une attaque et où les Russes avaient établi un dépôt fort considérable de munitions et d'approvisionnements. Cette position était défendue par huit bataillons.

La présence inattendue des forces ottomanes devant cette place de guerre, présence d'autant plus redoutable qu'on venait de recevoir la nouvelle de la défaite des forces russes sur les bords de l'Ingour, jeta la garnison dans une épouvante réelle.

Le généralissime, comprenant tout le succès que pouvait lui valoir une attaque immédiate, ordonna à ses troupes de marcher sur l'ennemi. Les Russes, doublement étourdis, n'opposèrent qu'une faible résistance et battirent aussitôt en retraite.

L'affaire fut menée avec un tel entrain, que l'ennemi n'eut que le temps de se retirer sans pouvoir ni enlever ni détruire ses approvisionnements selon son habitude.

Les magasins ennemis, dans lesquels on trouva entre autres objets de valeur 12,000 fourrures en peaux de mouton, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Omer-Pacha, après ce nouveau succès, continua sa marche sur Kutais.

de la Russie, et la protection qu'elle nous accorde, et à l'ombre de laquelle nous avons demeuré jusqu'à présent.

» Votre sol saint est à présent souillé par le Turc qui, en le foulant aux pieds, menace d'abolir la sainte foi que vous avez suivie pendant dix-huit cents ans ; il menace d'outrage tout ce qui constitue le principe de votre bien-être : les temples où reposent vos aïeux, les maisons qui protégent vos femmes et vos enfants, vos dignités qui servent à distinguer le supérieur de l'inférieur, et qui vous appartiennent depuis les temps les plus reculés, ainsi que vos priviléges.

» L'ennemi ne se rappelle plus que vous vous adressez constamment dans vos prières au Très-Haut, avec ces paroles : *Purifiez mon cœur, ô Dieu! et relevez mon esprit dans ses souffrances!* et ne se rappelle plus que votre religion est le prix de votre sang, et que votre bien-être repose sur ces bras vaillants qui n'ont jamais fléchi dans les œuvres de la piété.

» Notre gouvernement est convaincu qu'il n'y a parmi vous per-



Reddition de Kars.

La nouvelle de ces premiers succès causa à Tiflis une vive émotion. Le prince Bebutoff disposait de trente-deux bataillons d'infanterie régulière, des bataillons de réserve des 19e, 20e et 21e divisions, d'un grand nombre de bataillons de ligne du Caucase, ainsi que des milices des pays environnants. Il avait un régiment de dragons, douze pulks de Cosaques de ligne, et son artillerie avait été renforcée par plusieurs brigades d'artillerie de réserve. Cependant, comme s'il eût eu à combattre des forces supérieures, il fit appel aux habitants par cette fougueuse proclamation publiée en langue géorgienne :

« Princes illustres, seigneurs nobles !

» Vous savez que les grands pays sont la base de la vie sociale et que toujours ils marchent en avant des petits, dans les épreuves nationales. A son tour, il va être éprouvé, ce pays où la foi chrétienne est établie depuis les temps apostoliques et où les forces de l'ennemi se sont brisées contre votre fidélité aux czars.

» Le motif qui a poussé l'ennemi à se lever contre notre souverain, le seul czar orthodoxe sur la terre, n'est plus un mystère pour personne. On est jaloux de sa puissance; on lui envie l'honneur d'avoir, selon le testament du Sauveur, réclamé pour les chrétiens qui habitent la Turquie des soulagements dans leurs souffrances et leur martyre. Trois puissances qui se disent chrétiennes se sont alliées à l'ennemi du Christ, et se sont avisées de briser en même temps et la puissance

sonne qui ne sache distinguer l'astuce de la vérité et échapper aux filets de l'ennemi. Vous avez bien des fois versé votre sang pour votre souverain, lorsque le péril n'était pas aussi près de vous. Maintenant l'ennemi est devant vous; il a franchi vos frontières, et il tâche d'ulcérer le cœur de l'empereur par le pillage, la destruction de votre fortune et l'anéantissement de votre religion.

» Voilà l'heure que le décret insondable de Dieu nous envoie pour nous éprouver ; il faut laver votre sol, souillé par les pieds de l'ennemi, votre sol béni par saint André et consacré par les martyrs ; il faut sauvegarder contre le sacrilége les cendres de vos aïeux qui reposent dans vos temples, conserver la dignité personnelle intacte et prévenir l'outrage et les tentatives contre vos femmes, vos enfants et vos biens, pour témoigner en même temps la fidélité envers Dieu et son oint notre monarque.

» Armez-vous tous, armez les paysans et vos serviteurs ; joignez-vous aux Russes victorieux qui versent pour vous leur sang pur, et montrez à l'ennemi que vous êtes les fils de ces mêmes Imérétiens, Gouriens et Mingréliens qu'il n'a pas pu détruire, même dans les temps passés.

» Il dépend maintenant de vous que la lutte contre l'ennemi devienne une guerre nationale et générale (*Por siemiestnaïa*). Sous chaque buisson, dans chaque fossé, derrière chaque pierre, préparez lui la mort afin que lui, l'ennemi implacable de notre religion, soit en-

fin convaincu que, quoique indigne d'être enterré dans une terre chrétienne, cependant vous couvrirez de sable ses cadavres dans ces lieux où ne retentit point le son des cloches de l'Eglise, mais où errent les bêtes fauves.

» Ainsi, princes illustres et seigneurs nobles, méritez les bénédictions du Seigneur, levez sur vous le drapeau victorieux de sa crucification, et marchons tous pour chasser l'ennemi.

» Signé en l'absence du lieutenant de l'empereur,

» *Général adjudant prince* Bebutoff Ier. »

De son camp devant Kars le général Mourawieff lança une seconde proclamation destinée à corroborer celle de son lieutenant :

« En mon absence de Tiflis, j'ai chargé le général adjudant prince Bebutoff d'adresser à la noblesse des paroles d'honneur et de vérité.

» Le moment est venu où vous irez prouver à la face de tout ce pays que vous êtes les descendants de ces aïeux qui ont lutté vaillamment pendant des siècles contre l'ennemi pour la sainte religion et les liens sacrés de la vie domestique ; où vous devez prouver que ce n'est point gratuitement que le pur sang russe fut versé et l'est encore, et que vous êtes dignes de cet amour élevé et saint que vous porte le cœur de notre monarque, ainsi qu'à tous ses coreligionnaires.

» Je suis persuadé que vous recevrez tous la parole du prince Bebutoff avec les bénédictions de vos prélats pieux et de vos ecclésiastiques, qui prient pour vous nuit et jour ; je suis persuadé que l'exemple de la vaillante noblesse sera suivie par toutes les classes d'Imérétie, Gouriel et Mingrélie, par les bourgeois, les colons libres et les serfs.

» Dieu connaît votre cause, et tout le monde vous regarde à présent.

» Frères, armez-vous donc tous et détruisez, au nom de Dieu, les tentatives de notre ennemi éternel.

» La croix au cœur, le fer au poing, ainsi que nous a dit l'empereur Nicolas d'impérissable mémoire.

» Dieu est avec nous ! De qui aurons-nous peur ?

» *Signé, lieutenant de l'empereur au Caucase,*
général adjudant, Mourawieff. »

La levée en masse prêchée par les deux généraux était complétement superflue. Omer-Pacha, dont le plan était d'atteindre Kutaïs par la rive gauche du Phase, tandis que Mustapha-Pacha suivrait la rive droite, se trouvait arrêté, ainsi que son lieutenant, par l'insuffisance de l'administration ottomane. Les vivres et les munitions n'arrivaient pas, l'argent manquait pour la solde des troupes. Un Allemand qui servait dans l'armée turque écrivait, le 15 novembre, au *Correspondant de Hambourg* :

« A la suite de la victoire de l'Ingour du 7 novembre, les cheiks ont dit des prières publiques d'actions de grâces le 9 à Redout-Kalé et auprès de l'armée principale. Il est probable que nous resterons à Redout-Kalé pendant l'hiver, car malheureusement la campagne de cette année semble terminée.

» Ce n'est pas que le serdar, ses généraux et ses troupes manquent du courage nécessaire pour la continuer, car les troupes sont pleines d'enthousiasme et de dévouement pour le serdar; mais l'armée manque complétement du matériel, de voitures de train, de pontons, d'outils, etc., sans lesquels il est impossible d'avancer.

» On nous a envoyé, il est vrai, trente charpentiers avec un grand nombre de matériaux de construction; mais un plus grand nombre de charpentiers étaient nécessaires, car le bois ne manque pas ici.



Passage de l'Ingour.

» Le peu de pontons dont dispose Omer-Pacha ne suffiraient pas pour établir des communications entre les différents corps de son armée sur les petites rivières qu'on aurait à traverser en pénétrant en avant. En outre, la plupart des canots dont on dispose sont l'œuvre des indigènes, et tellement lourds et grossiers qu'on aurait les plus grandes peines à les transporter par terre, les routes n'étant guère plus solides que la terre des champs.

» Si l'armée n'arrive pas à pénétrer cet hiver même jusqu'à Kutaïs, elle ne le pourra guère au printemps, car au commencement de mars toutes les rivières débordent et inondent la plus grande partie de la route de Kutaïs. Nous ignorons si nous resterons à Redout-Kalé ; cette localité est, en effet, remplie de marais et par conséquent très-malsaine. L'eau potable aussi est très-mauvaise et doit être très-nuisible à la santé.

» Notre armée n'est pas riche en numéraire, et l'habillement laisse aussi à désirer; il n'y a que les manteaux dont nous soyons bien pourvus. Il n'existe pas une grande cordialité entre les officiers de l'armée d'Omer-Pacha, du moins quand ils ne sont pas de la même nation.

» Nous autres Allemands, nous sommes obligés de nous rattacher aux Turcs; les Polonais, les Hongrois et les Italiens, qui sont très-

bien ensemble, nous laissent complétement de côté. Quant aux Anglais, ils ne font attention à personne et ne saluent pas même les autres officiers; il n'y a que les médecins anglais qui soient bienveillants et secourables pour tout le monde, et qui se montrent vraiment cosmopolites.

Et puis les neiges commençaient à tomber; les pluies, qui descendaient des contre-forts de la grande chaîne du Caucase, ravinaient les routes, faisaient déborder les rivières et changeaient des plaines marécageuses en étangs. Pour toute armée la position n'était plus tenable; que pouvait-elle être pour les troupes d'Omer Pacha, dont les moyens de transport étaient si incomplets? Ce ne fut toutefois qu'à la dernière extrémité que le serdar-ekrem se résigna à faire rétrograder sur Soukhoum-Kalé son arrière-garde, devenue son avant-garde. Quoiqu'un corps russe, posté dans la vallée de l'Ertiss-Tchal, menaçât son flanc gauche et que trente-cinq mille Russes fussent concentrés à Kutaïs, il s'avança résolûment à trois heures de marche de cette ville, sur les bords du Marani; là il attendit la division de Mustapha-Pacha et trois mille Égyptiens, qui avaient dû s'embarquer sur deux transports anglais dans le port d'Eupatoria, à la destination de Trébizonde.

Ces lenteurs consommèrent la perte de Kars, dont la situation empirait chaque jour. Le choléra y sévissait depuis le 27 septembre; les munitions s'épuisaient; les Lazes, troupes irrégulières du Caucase au service de la Porte, désertaient par bandes nombreuses. Les Russes continuaient à refouler les fourrageurs et poussaient des reconnaissances jusque sous les fortifications. Le seul engagement où la garnison eut l'avantage est celui que mentionne cette lettre au *Pays* :

« Kars, 3 novembre 1855.

» Je continue toujours à vous mettre au courant de ce qui se passe ici. J'ai un pressentiment que je serai aujourd'hui plus heureux que les autres fois et que ma lettre vous parviendra. Vous n'ignorez sans doute pas que le blocus n'a rien perdu de sa rigueur. La mauvaise saison qui a commencé permettra-t-elle aux Russes de le continuer? Nous croyons que ce sera très-difficile. Aujourd'hui même nous avons cru à une attaque sérieuse des Russes. Douze bataillons d'infanterie, deux régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie, formant une avant-garde commandée par le général Mouravieff en personne, ont été dirigés sur un petit village situé au pied du fort Takhmaz-Tabieh. Le but de l'ennemi était de faire du bois, que la saison déjà très-rigoureuse rend indispensable.

» Quand ils furent en train d'abattre les maisons, les Turcs qui formaient la garnison de Takhmaz-Tabieh se précipitèrent sur l'ennemi avec une telle violence, que les Russes, ne pouvant résister à un choc aussi impétueux, durent aussitôt renoncer à leur entreprise et se retirer en emportant cinquante à soixante de leurs morts ou blessés. Toutefois, avant de battre en retraite, ils mirent le feu au village, qui a été entièrement consumé par les flammes.

» Nos pertes ont été insignifiantes. La garnison de Kars montre toujours une abnégation héroïque. Si vous saviez de quoi se contentent nos pauvres soldats! Je renonce à vous peindre notre affreuse misère; vous en aurez une idée quand vous saurez que nous n'avons plus un seul cheval : ils sont tous morts de faim. C'est un supplice dont nous sommes menacés nous-mêmes si l'on ne songe pas à ravitailler la place. On nous a dit que Sélim-Pacha arrive avec une armée de secours et qu'Omer-Pacha vient d'un autre côté pour opérer une puissante diversion; mais jusqu'ici nous n'en avons pas encore la nouvelle officielle.

» J'ai appris, d'une autre part, que Sélim-Pacha a quitté Erzeroum depuis quelques jours déjà. Vous connaissez toutes les lenteurs de l'administration turque; s'il tardait encore longtemps, la ville serait obligée de se rendre faute de vivres et de munitions.

» On nous assure que plusieurs bateaux à vapeur sont partis la semaine dernière de Constantinople, chargés de vivres et de munitions pour Kars et Erzeroum. Ces secours arriveront-ils à temps? On a trop perdu de vue depuis l'année dernière l'armée d'Asie. Si l'administration avait été plus prévoyante, les Turcs ne seraient pas à la veille de perdre peut-être une des places fortes les plus importantes de l'Asie. »

On écrivait du camp russe au journal *le Caucase*, en date du 4 novembre :

« A mesure que les approvisionnements de vivres diminuent à Kars, que la viande commence à manquer pour être remplacée par la chair de cheval, que l'huile, les fruits et les choses de première nécessité manquent absolument, les désertions des soldats réguliers de la garnison et des habitants de la ville deviennent de plus en plus fréquentes. Quelques-uns sortent avec leurs armes et se défendent contre nos patrouilles; d'autres, particulièrement les habitants, se rendent sans combat dans l'espoir d'obtenir chez nous du pain et des vivres. Mais ni l'opiniâtreté des uns ni les supplications des autres ne réussissent; les hommes armés sont faits prisonniers, les habitants renvoyés dans la ville.

» Le 1er de ce mois, un parlementaire de Kars, l'aide de camp de Kerim-Pacha, est arrivé dans notre camp, proposant de nous rendre quatorze hommes et un officier blessés et faits prisonniers le 29 septembre. Un détachement de Cosaques, escortant des chariots, est allé chercher nos gens. Leur joie de se voir rendus à la liberté est difficile à décrire : c'étaient des prières ardentes, des embrassements amicaux, des narrations de tout ce qu'ils avaient souffert à Kars. Tous les soldats et l'officier étaient grièvement blessés, mais hors de danger; on peut espérer même qu'ils seront conservés à la vie. L'officier se porte très-bien, il peut monter à cheval, quoiqu'il ait été frappé d'une blessure à la Koutousoff; la balle, après avoir frappé la tempe, a passé sous le crâne et est ressortie non loin de l'œil, qu'elle a détruit.

» Des blessés nous reviennent sans cesse d'Alexandropol; ils entrent dans les rangs de nos régiments, qui se complètent de jour en jour. Les huttes souterraines sont construites et beaucoup d'entre elles valent des casernes. Les caftans et les uniformes ont été remplacés par des demi-pelisses, et chacun se prépare à supporter les rigueurs de l'hiver. »

Depuis longtemps chaque soldat de service ne recevait plus que 80 drachmes (250 grammes) de farine par jour. Les chevaux, mulets, ânes, chameaux, chiens et chats qui se trouvaient dans la ville furent successivement sacrifiés. On mangea les animaux les plus immondes, et un officier anglais paya un rat 25 schel. (23 fr. 50 c.). On arracha des toitures la paille de millet et de maïs pour en faire un pain grossier. Mais personne ne parlait de se rendre, quand, le 14 novembre, le général Mourawieff envoya un parlementaire au muchir et au général Williams. Il leur faisait savoir qu'il était parfaitement renseigné sur l'état de la garnison, et qu'il leur offrait une capitulation honorable. Il ajoutait qu'une partie de son armée, troupes irrégulières, se montrait fort turbulente, fort impatiente, et qu'il ne pouvait répondre de ce qui se passerait si l'armée russe réussissait dans une nouvelle attaque. Il engageait, en terminant, le muchir à ne pas pousser plus loin une défense honorablement conduite, et à éviter une effusion de sang inutile.

Le lendemain, un grand conseil de guerre eut lieu. Les avis furent partagés. Kérim-Pacha opina pour une attaque désespérée contre les Russes, et il ne fut pas seul à soutenir cette opinion. Le muchir opina pour la retraite. Williams-Pacha rappela au conseil que des lettres officielles récentes annonçaient l'arrivée de Sélim-Pacha, qui pouvait paraître de jour en jour.

Il proposa de demander au général Mourawieff un sursis de dix jours et la permission d'envoyer un courrier à Erzeroum. Le capitaine Teesdale, avec un officier turc et l'interprète Churchill, furent envoyés au quartier général russe. Le général Mourawieff, qui connaissait exactement l'état des choses, n'hésita pas à accorder le délai et l'autorisation demandés.

Le capitaine Thompson, muni d'une passe, fut envoyé à Erzeroum avec deux officiers turcs et une escorte. Il ne rencontra aucun corps turc; mais à douze kilomètres d'Erzeroum, il fut arrêté par des soldats russes qui le laissèrent passer après avoir pris connaissance du sauf-conduit. Arrivé à Erzeroum, M. Thompson y vit le gouverneur et M. Brandt, consul d'Angleterre, et acquit la douloureuse certitude qu'on n'avait aucun secours à attendre : Sélim-Pacha, dont on avait annoncé le départ, était resté à Erzeroum, n'osant s'aventurer sur une route où il était sûr que des forces supérieures s'apprêtaient à leur barrer le passage. Vély-Pacha, craignant une attaque par derrière de la division Sousloff, s'était retiré au delà de la rivière Nubschaï. Le capitaine Thompson reprit tristement le chemin de Kars, où il était de retour le 22 novembre.

La dernière distribution de vivres eut lieu le 23 novembre; il eût fallu le quintuple des provisions pour assouvir la faim des soldats et des habitants; il n'y avait plus rien. Les hommes s'affaissaient sans mot dire et se traînaient à l'écart pour dérober leurs souffrances et tromper la faim dans une sorte de torpeur à laquelle les souffrances accordaient à peine une trêve de quelques instants. Un tiers de la garnison, habitants et soldats, était couché sur des grabats et attendait sans murmurer la dernière heure. Le reste cherchait à vivre comme il pouvait, et il mourait de faim de quatre-vingts à cent personnes par jour. Dans l'impossibilité de soutenir plus longtemps la lutte, non contre les Russes, mais contre les privations, on envoya le 24 novembre le major Teesdale en parlementaire. Il remit au général Mourawieff une lettre par laquelle le général Williams demandait une entrevue, qui fut accordée et fixée au lendemain dans l'après-midi.

A l'heure désignée, le général Williams, agissant comme plénipotentiaire du muchir Vassif-Pacha, posa avec le général Mourawieff les bases d'une convention. Il devait rapporter dans la matinée du lendemain la réponse définitive du muchir; mais les officiers de la garnison, malgré leurs souffrances, refusaient encore de se rendre. Ce ne fut que dans la soirée que le major Teesdale se présenta muni de pleins pouvoirs écrits, donnés par le muchir au général Williams, pour arrêter les conditions de la capitulation.

Dans l'après-midi du 27 novembre, le général Williams, accompagné de son état-major et de trois pachas, se rendit au camp russe et signa définitivement la capitulation, qui fut signée, pour les Russes, par le colonel Kauffmann, chef de la chancellerie de campagne du corps détaché du Caucase.

« La forteresse se rend avec tous les objets militaires qu'elle contient et dans l'état où elle se trouve. Les bouches à feu ne pourront être enclouées. Les affûts et fusils seront livrés dans leur état actuel; on n'emportera ni ne détruira aucune pièce des archives. Les troupes qui évacuent Kars laisseront des postes sur les points les plus importants; la caserne, les arsenaux, etc., seront livrés et reçus par des commissaires nommés par les deux parties. La remise aura lieu le lendemain de l'évacuation de la forteresse.

» La garnison, qui se rend prisonnière de guerre, quitte la forteresse avec tous les honneurs militaires. En témoignage de la courageuse défense de la forteresse, les officiers de tout rang conservent leur épée. Les troupes quittent la forteresse avec leurs armes au son du tambour, enseignes déployées. Elles formeront une grande colonne par bataillon, les rédifs et les bachi-bouzoucks à part, à la distance d'un demi-verste.

» Après que la garnison aura déposé les armes, le muchir s'approchera du général en chef et lui remettra le rapport sur le nombre de ses troupes et l'objet des états militaires. En même temps, des personnes désignées par les Russes commenceront à inscrire les noms des officiers et des soldats de l'armée turque. Les milices auxquelles il est permis de retourner dans leurs foyers seront dirigées sur Erzeroum par le mont Sagan. Ceux qui dans les vingt-quatre heures après le dernier bivouac au pied du mont Sagan, où s'arrêtera l'escorte russe, n'auront pas passé la montagne, seront considérés comme prisonniers de guerre. Des médecins et des infirmiers turcs, en nombre suffisant, restent pour soigner les malades et les blessés.

» On respectera la propriété privée du soldat.

» Les milices sont renvoyées dans leurs foyers.

» Les individus ne faisant pas partie de l'armée active (les commis, les interprètes, les infirmiers) peuvent rentrer dans leurs foyers.

» Le général Williams aura le droit de présenter une liste de personnes qui pourront rentrer dans leurs foyers sur l'approbation du général Mourawieff. Ne seront pas exclus de cette liste les militaires sujets de l'une des deux puissances belligérantes.

» Toutes les personnes renvoyées dans leurs foyers donneront leur parole d'honneur de ne pas servir contre l'empereur de Russie dans la présente guerre.

» Les habitants s'en remettent à la générosité du gouvernement russe, qui les prend sous sa protection. Ils enverront au général Mourawieff une députation qui lui remettra les clefs de la ville et lui promettra une soumission absolue. On respectera les monuments et les édifices publics de la ville. »

Conformément au traité conclu, les restes de l'armée d'Anatolie devaient sortir de Kars le 28, avec leurs armes, drapeaux déployés, et au son du tambour; mais, sur la prière des commandants turcs eux-mêmes, toutes les troupes laissèrent leurs armes et déposèrent leurs munitions de guerre dans leurs camps, sous la garde de quelques soldats ottomans qui furent ensuite relevés par les Russes.

Quoiqu'il eût été convenu qu'à dix heures du matin les Turcs se formeraient en colonnes près des ruines du village de Goumbes, ce ne fut que vers deux heures de l'après-midi que le muchir de l'armée d'Anatolie, accompagné du général Williams et des officiers anglais, parut devant Mourawieff.

Les troupes russes étaient déjà formées en ordre de bataille sur les deux rives du fleuve Kars-Tchaï. Alors les drapeaux des régiments turcs furent portés en avant du front et accueillis par une compagnie de carabiniers du régiment de chasseurs de Toula, au son des fanfares et au bruit des hourrahs qui se communiquaient d'un bataillon à l'autre.

Pendant ce temps, les rédifs et les bachi-bouzoucks, formant un total de six mille hommes, s'éloignaient sous la conduite d'une escouade spéciale. Lorsqu'ils furent partis, Mourawieff reçut une députation des notables de Kars, passa l'inspection des troupes turques régulières et donna ordre de leur distribuer des vivres préparés d'avance dans les cuisines des compagnies campées sur la rive gauche du Kars-Tchaï.

Un détachement russe conduit par le colonel de Sagel entra dans la ville pour en prendre possession. Il y amenait un convoi de vivres, qu'il s'étonna de ne pas voir assailli par la population; un petit nombre de personnes seulement entouraient les fourgons. Les Russes eurent bientôt fini avec elles et attendirent quelque temps, espérant que le reste des habitants allait accourir : il n'en fut rien. Après une enquête, ils apprirent que les soldats et les habitants étaient tellement faibles, qu'ils ne pouvaient sortir de leurs demeures.

Ils prirent alors la résolution d'aller de maison en maison faire la distribution des vivres. La plupart des malades souffraient d'inflammations d'entrailles, et chez quelques-uns la maladie avait fait de tels progrès, qu'ils ne purent manger leur ration et moururent à côté des vivres qu'ils avaient si ardemment souhaités.

Dans la soirée du même jour, on fit prévenir les officiers des troupes régulières qu'ils quitteraient Kars dans la journée du 1er décembre et qu'ils seraient dirigés sur Alexandropol, où ils seraient provisoirement internés. On leur laissait toute la liberté nécessaire pour faire leurs préparatifs. L'ordre du jour suivant fut adressé aux vainqueurs :

« Au camp de Vladi-Kars, 28 novembre 1855.

» Compagnons d'armes, je vous félicite ! Comme lieutenant du souverain, je vous remercie.

» Au prix de votre sang et de vos fatigues, le boulevard de l'Asie Mineure a été mis aux pieds de Sa Majesté l'empereur. Le drapeau russe flotte sur les murs de Kars; il proclame la victoire de la Croix du Sauveur.

» Toute l'armée d'Anatolie, forte de 30,000 hommes, a disparu comme une ombre. Son commandant en chef avec tous ses pachas et officiers, et le général anglais qui dirigeait la défense avec son état-major, sont prisonniers entre nos mains. Des milliers de prisonniers turcs rentrent dans leurs foyers, où ils proclameront vos faits d'armes.

» On n'a pas encore inventorié les vastes approvisionnements d'armes et d'effets du gouvernement qui se trouvent dans Kars; mais, sans compter les canons et les drapeaux enlevés par nous dans le cours de cette campagne, 130 nouveaux canons enrichiront nos arsenaux. De nombreux drapeaux orneront les temples saints de la Russie, et rappelleront les souvenirs de vos constantes vertus guerrières.

» Compagnons d'armes ! je vous remercie encore, depuis le premier jusqu'au dernier.

» Braves camarades ! je vous remercie de nouveau en mon propre nom. Je vous dois le bonheur de procurer une joie au cœur de notre monarque. Vous avez achevé cette année ce que vous aviez accompli dans le cours des deux dernières années.

» Unissez-vous à moi pour rendre grâce au Dieu des armées, qui, dans ses décrets impénétrables, nous donne maintenant la victoire dans l'épreuve même à laquelle nous avons récemment été soumis.

» La foi en la Providence divine maintient en vous l'esprit guerrier et double vos forces. Nous entreprendrons de nouveaux travaux avec espoir dans la protection du Tout-Puissant.

» *Le commandant en chef, aide de camp général,* MOURAWIEFF. »

Quelque temps plus tard le général Mourawieff reçut du czar la lettre ci-dessous :

« La fermeté inflexible, la vaillance exemplaire et la disposition guerrière qui ont signalé vos opérations dans la Turquie d'Asie viennent d'être couronnées d'un succès complet. La clef de l'Asie Mineure, la forteresse de Kars, s'est rendue avec toute sa garnison, son artillerie et de grands dépôts d'armes. L'armée d'Anatolie, qui était forte de 30,000 hommes, n'existe plus, et son commandant en chef Vassif-Pacha est notre prisonnier.

» De toute âme, nous vous remercions de ce succès éclatant qui illustre les drapeaux russes d'une nouvelle gloire. Nous vous chargeons de témoigner notre sincère reconnaissance aux troupes sous vos ordres qui, par leur courage intrépide et leur vaillance, ont triomphé de la défense obstinée de l'ennemi.

» En récompense de vos mérites, dont nous avons tant à nous louer, nous vous conférons la grand'croix de deuxième classe de l'ordre du grand saint martyr et porteur de victoires (*probied onosez*), Georges, à laquelle vous avez acquis un titre incontestable, et nous restons avec notre grâce impériale pour toujours votre affectionné

« ALEXANDRE. »

La prise de possession définitive n'eut lieu que le 30. Les premiers soins des officiers russes furent d'organiser une administration intérieure destinée à préserver la ville de tous désordres. Le nombre des malades s'élevait à près de six mille; on procéda avec la plus grande activité possible à leur donner les premiers soins que réclamait leur situation.

Le 1er décembre, le muchir, le général Williams, le colonel Lake, le major Teesdale, le capitaine Thompson et tous les officiers supérieurs furent dirigés sur Alexandropol. Le général Kmetty (Ismaïl-Pacha), le colonel Kolman (Feizi-Pacha), le colonel Schwarzemberg, Belge qui avait servi en Hongrie, obtinrent des sauf-conduits avec lesquels ils partirent pour Erzeroum.

Le dernier acte de ce grand drame était terminé.

CHAPITRE XL.

Négociations et manifestations politiques en Europe. — Voyage du roi de Sardaigne à Paris et à Londres.

Maintenant que nous avons suivi la guerre dans toutes ses phases, il nous reste à rendre compte des manifestations politiques qui s'y rattachèrent en 1855 et des efforts tentés pour y mettre un terme.

En la poursuivant, les puissances occidentales ne cessaient d'exprimer le désir sincère de la finir par un traité. Ainsi, dans le discours qu'il prononça le 2 juillet à l'ouverture de la session du corps législatif et du sénat, Napoléon III fit ressortir toute la modération des quatre garanties repoussées. « Nous nous sommes bornés, disait-il, à demander, dans l'intérêt de l'Allemagne, la libre navigation du Danube et une digue contre le flot russe qui vient sans cesse ob-

struer l'embouchure de ce grand fleuve; dans l'intérêt de la Turquie et de l'Autriche, une meilleure constitution des principautés, afin qu'elles servent de rempart contre ces invasions sans cesse renaissantes du Nord; dans un intérêt d'humanité et de justice, les mêmes garanties pour tous les chrétiens de toutes les communions, sous la protection exclusive du sultan; dans l'intérêt de la Porte comme dans celui de l'Europe, nous avons demandé que la Russie limitât à un chiffre raisonnable le nombre des vaisseaux qu'elle entretient à l'abri de toute attaque dans la mer Noire, et qu'elle ne peut entretenir que dans un but d'agression.

» Eh bien! toutes ces propositions, que j'appellerais magnanimes par leur désintéressement, et qui avaient été approuvées en principe par l'Autriche, par la Prusse et par la Russie elle-même, se sont évanouies dans les conférences.

» La Russie, qui avait consenti théoriquement à mettre fin à sa prépondérance dans la mer Noire, a refusé toute limitation de ses forces navales, et nous en sommes encore à attendre que l'Autriche exécute ses engagements, qui consistaient à rendre notre traité d'alliance offensif et défensif si les négociations n'aboutissaient pas.

» L'Autriche, il est vrai, nous a proposé de garantir avec elle par un traité l'indépendance de la Turquie, et de considérer à l'avenir comme *casus belli* le cas où le nombre des vaisseaux de la Russie aurait dépassé celui qui existait avant la guerre.

» Accepter une semblable proposition était impossible, car elle ne liait en rien la Russie; et, au contraire, nous paraissions sanctionner sa prépondérance dans la mer Noire par une convention. La guerre a dû suivre son cours. »

L'empereur terminait par ces mots : « Payons ici solennellement un tribut d'éloges à ceux qui combattent pour la patrie; associons-nous à ses regrets pour ceux dont elle déplore la perte.

» L'exemple de tant d'abnégation et de constance n'aura pas été en vain donné au monde. Que les sacrifices nécessaires ne nous découragent pas; car, vous le savez, une nation doit ou abdiquer tout rôle politique, ou, si elle a l'instinct et la volonté d'agir conformément à sa nature généreuse, à son histoire séculaire, à sa mission providentielle, elle doit par intervalles savoir supporter les épreuves qui peuvent la retremper et la porter au rang qui lui est dû.

» Confiance en Dieu, persévérance dans nos efforts, et nous arriverons à une paix digne de l'alliance de deux grands peuples. »

Un emprunt de quatre cents millions et une loi qui fixait le contingent de l'armée française pour 1856 furent votés avec empressement. En remerciant les membres du bureau du corps législatif qui venaient lui présenter ces deux lois le 6 juillet, l'empereur leur dit : « Je sais combien les charges et les impôts que la guerre exige sont pesants; mais j'espère qu'ils ne seront que momentanés, et j'ai la confiance qu'avec l'élan et le patriotisme du pays nous surmonterons toutes les difficultés et arriverons à une paix honorable. »

Cette paix que refusait la Russie ne pouvait être obtenue que par le concours de toute l'Europe. Malheureusement l'Autriche, fermant l'oreille aux paroles de blâme contenues dans le discours de l'empereur, ne se prononçait point, et la prise même de Sébastopol n'arracha pas les puissances germaniques à leur somnolence. La clôture de l'Exposition universelle (15 novembre) fournit à Napoléon III l'occasion de les inviter de nouveau à prendre un parti. « Messieurs, dit-il aux exposants réunis dans la grande nef du palais de l'Industrie, l'exposition qui va finir offre au monde un grand spectacle. C'est pendant une guerre sérieuse que de tous les points de l'univers sont accourus à Paris, pour y exposer leurs travaux, les hommes les plus distingués de la science, des arts et de l'industrie.

» Ce concours, dans des circonstances semblables, est dû, j'aime à le croire, à cette conviction générale que la guerre entreprise ne menaçait que ceux qui l'avaient provoquée, qu'elle était poursuivie dans l'intérêt de tous, et que l'Europe, loin d'y voir un danger pour l'avenir, y trouvait plutôt un gage d'indépendance et de sécurité.

» Néanmoins, à la vue de tant de merveilles étalées à nos yeux, la première impression est un désir de paix. La paix seule, en effet, peut développer encore ces remarquables produits de l'intelligence humaine. Vous devez donc tous souhaiter, comme moi, que cette paix soit prompte et durable. Mais, pour être durable, elle doit résoudre nettement la question qui a fait entreprendre la guerre. Pour être prompte, il faut que l'Europe se prononce; car, sans la pression de l'opinion générale, les luttes entre grandes puissances menacent de se prolonger, tandis qu'au contraire, si l'Europe se décide à déclarer qui a tort ou qui a raison, ce sera un grand pas vers la solution.

» A l'époque de civilisation où nous sommes, les succès des armées, quelque brillants qu'ils soient, ne sont que passagers; c'est, en définitive, l'opinion publique qui remporte toujours la dernière victoire.

» Vous tous donc qui pensez que le progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce d'une nation contribue au bien-être de toutes les autres, et que, plus les rapports réciproques se multiplient, plus les préjugés nationaux tendent à s'effacer, dites à vos concitoyens, en retournant dans votre patrie, que la France n'a de haine contre aucun peuple, qu'elle a de la sympathie pour tous ceux qui veulent, comme elle, le triomphe du droit et de la justice; dites-leur que, s'ils désirent la paix, il faut qu'ouvertement ils fassent au moins des vœux pour ou contre nous; car, au milieu d'un grave conflit européen, l'indifférence est un mauvais calcul et le silence une erreur.

» Quant à nous, peuples alliés pour le triomphe d'une grande cause, forgeons des armes sans ralentir nos usines, sans arrêter nos métiers; soyons grands par les arts de la paix comme par ceux de la guerre, soyons forts par la concorde, et mettons notre confiance en Dieu pour nous faire triompher des difficultés du jour et des chances de l'avenir. »

Une circulaire du ministre des affaires étrangères aux ambassadeurs et aux ministres résidents près des gouvernements européens détermina le sens exact de ce discours :

« Monsieur,

» D'après ce qui me revient de plusieurs points de l'Allemagne, le discours prononcé par l'empereur, à l'occasion de la clôture de l'Exposition universelle, a produit, comme il était facile de le prévoir, une profonde impression. Toutefois, il n'aurait pas été apprécié partout de la même manière, et il serait devenu l'objet d'interprétations diverses. Il n'en comporte cependant qu'une seule, et les États neutres ne pouvaient se méprendre sur des sentiments dont ils n'ont évidemment qu'à se louer.

» L'empereur a dit qu'il désirait une paix prompte et durable. Je n'ai pas à insister sur cette déclaration, elle se comprend d'elle-même et n'a pas besoin de commentaire.

» En s'adressant aux neutres pour les inviter à faire avec elle des vœux en ce sens, Sa Majesté Impériale a témoigné suffisamment du prix qu'elle attache à leur opinion et de la part qu'elle fait à leur influence dans la marche des événements. Telle a été, au reste, sa manière de voir à leur égard, dès le début du conflit diplomatique qui a précédé les hostilités. L'empereur a toujours pensé que, si dès lors ils avaient formulé avec plus de force le jugement qu'ils portaient sur l'objet du litige, ils eussent exercé une action salutaire sur les résolutions de la puissance qui a provoqué la guerre. Leur position n'a point changé aux yeux de Sa Majesté Impériale, et ils peuvent aujourd'hui, par une attitude ferme et décidée, hâter le dénoûment d'une lutte que, dans sa conviction, ils pouvaient prévenir.

» C'est dans cette pensée que l'empereur leur demande de faire connaître hautement leurs dispositions aux puissances belligérantes et de mettre dans la balance des forces respectives le poids de leur opinion. Cet appel, d'ailleurs si bien compris et si chaleureusement accueilli par un auditoire formé de représentants de toutes les nations, n'est donc qu'un solennel hommage rendu à l'importance et à l'efficacité du rôle dévolu aux neutres dans la crise actuelle.

» Walewski. »

Malgré ces invitations, les États secondaires de l'Allemagne ne purent se résoudre à faire parvenir au czar des représentations collectives; et le roi de Prusse, dans son discours d'ouverture des chambres (29 novembre), fit profession de neutralité. « La lutte qui a éclaté, dit-il, n'est pas encore terminée, à mon sincère regret. Notre patrie, en attendant, est encore aujourd'hui l'asile de la paix. J'espère en Dieu qu'elle le restera, et que je parviendrai à sauvegarder l'honneur et la puissance de la Prusse sans faire supporter au peuple le lourd fardeau de la guerre. Je suis fier de savoir qu'il n'est pas un peuple plus prompt que le mien à courir aux armes, et plus disposé à supporter des sacrifices quand il s'agit d'écarter un danger réel pour son honneur et ses intérêts. Cette conviction rassurante m'impose le devoir, tout en maintenant les déclarations que j'ai faites, de ne pas contracter des engagements dont on ne pourrait prévoir ni la portée politique ni la portée militaire.

» Dans la position prise par la Prusse, l'Autriche et la Confédération germanique, en vertu des résolutions unanimes, se trouve une garantie sérieuse pour la sauvegarde de toute attitude indépendante, qui est aussi conciliable avec une bienveillance sincère et une appréciation impartiale des situations respectives qu'elle est nécessaire pour l'acheminement vers une paix solide et durable. »

Pour accentuer davantage la déclaration de Frédéric-Guillaume, la *Correspondance prussienne* de Berlin, journal semi-officiel, publia un article dans lequel elle disait que « la Prusse n'avait aucun motif de prendre part à une guerre dont le but n'était pas clair et dont on ne pouvait prévoir la fin. »

Par compensation, l'alliance entre la France et l'Angleterre et la Sardaigne se resserrait de plus en plus. Au banquet d'installation du lord-maire de Londres, le 9 novembre, lord Palmerston et M. de Persigny proclamèrent, au bruit des acclamations les plus chaleureuses, l'indissoluble union des deux peuples. En ouvrant, le 12 novembre, la session parlementaire à Turin, le roi de Sardaigne expliqua l'attitude politique qu'il avait prise. « Le regard tourné, dit-il, vers la grande lutte qui depuis deux ans embrase l'Orient, je n'ai pas hésité à réunir mes armes à la partie qui combat pour la cause de la justice et de la civilisation et pour l'indépendance des nations. (Applaudissements.) J'y ai été entraîné et par le désir de concourir au triomphe des principes pour lesquels nous militons, et par les généreux instincts des peuples subalpins et par les traditions de ma famille. (Applau-

dissements.) Nos soldats, réunis aux braves armées de France, d'Angleterre et de Turquie, secondés par le zèle et l'activité de notre marine, ont partagé leurs périls et leur gloire, et accru l'antique renom de ces belliqueuses contrées. (Vifs applaudissements.) Plaise à Dieu couronner par des succès toujours plus grands les efforts communs et rendre bientôt possible une paix durable, garantissant à chaque nation ses droits légitimes! (Applaudissements prolongés.) »

Pour donner un nouveau gage de la loyauté de ses sentiments, Victor-Emmanuel voulut visiter l'empereur et la reine Victoria. Il partit de Turin le 20 novembre, passa un jour à Gênes, et s'embarqua sur le *Carlo-Alberto*, frégate de la marine royale, escorté du *Governolo*. Il était en vue de Marseille le 22 vers neuf heures du matin. Aussitôt le canon salua l'arrivée de l'allié de la France, et tous les vaisseaux du port arborèrent leurs pavillons. Les maisons du port étaient pavoisées aux armes de France et de Piémont.

A son débarquement, le roi fut reçu par le colonel Edgar Ney, grand veneur, aide de camp de l'empereur; M. le marquis de Conegliano, chambellan, et M. le lieutenant-colonel de Valabrègue, écuyer-commandant, envoyés au-devant de lui par l'empereur; par MM. le général commandant la 9e division militaire, le préfet des Bouches-du-Rhône, le général commandant le département, le maire de Marseille et les principales autorités civiles et militaires.

Les troupes étaient rangées en bataille sur le port et formaient une double haie sur le passage du cortége royal. Une escorte d'honneur accompagnait la voiture du roi : Victor-Emmanuel avait pour compagnons de voyage le comte Camille de Cavour, président du conseil; le chevalier Maxime d'Azeglio, ancien ministre, sénateur et aide de camp du roi; le duc Pasqua, préfet du palais, chevalier de l'ordre suprême de l'Annonciade; le baron Nigra, ancien ministre et surintendant de la maison du roi; le major général comte Morozzo de la Rocca, premier aide de camp du roi; le major général marquis d'Angrogna, aide de camp du roi; le major général chevalier Carderina, aide de camp du roi; le comte Cigala, colonel de cavalerie; le chevalier Persano, capitaine de vaisseau, commandant du port de Gênes; le comte de Robillant, capitaine d'artillerie, officier d'ordonnance du roi; le comte Valperga-Barone, officier d'ordonnance; le professeur-commandeur Riberi, premier médecin.

A onze heures un quart, le roi quittait Marseille; le soir même il arrivait à Lyon, et le lendemain, à une heure, il mettait pied à terre à la gare de Paris. De nombreux trophées de drapeaux aux couleurs des puissances alliées étaient placés à l'entrée de la gare du côté de Lyon, et aux colonnes de l'intérieur de la gare. Des mâts vénitiens avec des oriflammes de diverses nations étaient élevés à l'entrée de la cour d'arrivée. Une marquise, richement ornée, avait été construite devant la porte principale de sortie. Une partie du péristyle de la sortie des voyageurs avait été transformée en magnifique salon tendu en velours grenat. De chaque côté de ce salon s'élevaient des estrades garnies de banquettes recouvertes de velours de même couleur et sur lesquelles, bien avant midi, venaient prendre place des dames en fraîches toilettes de ville. Le plancher était recouvert de riches tapis. Au centre de l'espace vide, à droite, en sortant de la gare, on avait disposé de riches fauteuils.

Le prince Napoléon, le maréchal Magnan, le préfet de la Seine, le préfet de police, le général commandant la 3e division, les administrateurs du chemin de fer, attendaient Victor-Emmanuel. Il monta avec plusieurs personnes de sa suite dans une voiture de la cour, et se rendit par les quais aux Tuileries, au milieu des acclamations. L'empereur le reçut au bas du grand escalier du pavillon de l'Horloge, et les deux souverains s'embrassèrent.

Dans la journée du 24 novembre, le roi reçut les ministres, les présidents du sénat, du corps législatif et du conseil d'Etat. Le lendemain, après avoir reçu les membres du corps diplomatique, il assista avec le prince Napoléon au palais de l'Industrie, à la grande solennité chorale donnée par les orphéonistes de France et de Belgique.

Dans la matinée du lundi 26, l'empereur et le roi allèrent chasser à courre dans la forêt de Saint-Germain; le soir, ils se rendirent à l'Opéra. La façade du théâtre était décorée de neuf faisceaux de drapeaux aux couleurs des puissances alliées. Le faisceau du milieu portait la croix blanche de Sardaigne, entourée des armes de la maison de Savoie. Huit trophées portant les mots : *Honneur et Patrie*, inscrits en lettres d'or sur des cartouches, étaient dressés sous le péristyle, devant l'entrée.

La journée du mardi 27 fut consacrée à une grande revue au Champ-de-Mars.

Le 28 novembre, Victor-Emmanuel, en visitant l'hôtel des Invalides, vit tout à coup venir à lui un invalide qui voulut se jeter à ses pieds. C'était un ancien déserteur sarde qui était entré dans la légion étrangère, avait été amputé d'un bras et admis dans l'asile que sa patrie adoptive ouvre aux vieux militaires blessés. Il expliqua sa position les larmes aux yeux et sollicita sa grâce, qui lui fut aussitôt accordée.

Dans la soirée du 28, la ville de Paris offrit à son hôte une fête digne de celle qu'elle avait donnée à la reine d'Angleterre. Au centre des décorations de la façade de l'hôtel municipal étincelait la croix sarde entourée de rayons; sur chaque colonne se détachait le chiffre V E; au-dessus de l'escalier se dressait un trophée aux couleurs de la France et du Piémont. Sur les deux cheminées du salon d'introduction, on avait substitué aux bustes de la reine Victoria et du prince Albert ceux de l'empereur et du roi de Sardaigne. Le trône, placé comme à l'ordinaire au milieu de la galerie des fêtes, était surmonté de drapeaux sardes et français.

Le costume que portait à cette fête le roi de Sardaigne était celui de la garde nationale de Piémont : tunique bleue et pantalon gris à bandes d'argent sur les bottes, sans épaulettes. Quelques officiers de la suite du roi portaient le même costume, mais avec les épaulettes. L'empereur avait le costume de général.

Le 29, à sept heures du soir, le roi de Sardaigne partit de Paris. Sur tout le parcours qu'il suivit, les rues de Rivoli et Castiglione, la place Vendôme, la rue de la Paix, les boulevards du Centre, le boulevard de Strasbourg, les rues de Chabrol, de Saint-Quentin et la place de Roubaix, toutes les maisons étaient étincelantes d'illuminations et de lanternes de couleur. Quoique l'heure du départ coïncidât avec celle du dîner, une foule compacte de curieux bordait sur plusieurs rangs d'épaisseur les trottoirs de ce long parcours.

La gendarmerie de la garde impériale, avec drapeau, musique et sapeurs, formait la haie dans la gare, dans la cour et sur la place de Roubaix.

L'intérieur de la gare était splendidement illuminé; le même style d'ornementation qui existait à la gare de Boulogne lors du voyage de la reine d'Angleterre, avait été reproduit avec beaucoup de goût dans la gare de Paris. De même qu'à l'extérieur, les arcades et les frises de cette décoration dorée étaient ornées d'écussons aux armes et aux chiffres de l'empereur et du roi de Sardaigne. Partout flottaient des drapeaux aux couleurs des puissances alliées; de magnifiques tapis avaient été posés depuis l'endroit où la voiture devait s'arrêter jusqu'au wagon royal, dans la gare. Une foule nombreuse de dames en toilette occupaient les bas côtés du quai d'embarquement.

En Angleterre, l'allié des puissances occidentales ne fut pas moins favorablement accueilli qu'en France. La réception qu'on lui fit à Windsor fut des plus affables et des plus brillantes. Dans la visite qu'il rendit aux autorités municipales de Londres, il trouva toute la Cité pavoisée en son honneur. A l'entrée de Guildhall se dressaient deux griffons gigantesques supportant les armes de la Cité de Londres, surmontées des couleurs des puissances alliées. Un autre trophée du même genre ornait le grand vestibule, où l'on voyait les portraits de la reine Victoria, du roi de Sardaigne, de l'empereur des Français et du sultan, surmontés d'une figure de la Justice, tenant des banderoles avec les devises *Deus protegit justitiam. Alma, Inkermann, Balaklava, Sébastopol.*

CHAPITRE XLI.

Traité avec la Suède. — Propositions autrichiennes à la Russie. — Ambassade du comte Esterhazy. — Rentrée de la garde impériale et de quatre régiments de ligne à Paris.

Pendant le voyage du roi de Sardaigne à Paris et à Londres, un envoyé de la France, le général Canrobert, accomplissait auprès du roi de Suède une importante mission. Les égards qui lui furent prodigués, les témoignages de sympathie dont l'a entouré la population, étaient le prélude d'un succès, et en effet il jeta les bases du traité du 21 novembre, passé entre la France, l'Angleterre et la Suède. Voici quelles en étaient les stipulations :

ART. 1er. Sa Majesté le roi de Suède et de Norwége s'engage à ne céder à la Russie, ni à changer avec elle, ni à lui permettre d'occuper aucune partie des territoires appartenant aux couronnes de Suède et de Norwége. Sa Majesté le roi de Suède et de Norwége s'engage, en outre, à ne céder à la Russie aucun droit de pâturage, de pêche, ou de quelque autre nature que ce soit, tant sur lesdits territoires que sur les côtes de Suède et de Norwége, et à repousser toute prétention que pourrait élever la Russie à établir l'existence d'aucun des droits précités.

ART. 2. Dans le cas où la Russie ferait à Sa Majesté le roi de Suède et de Norwége quelque proposition ou demande ayant pour objet d'obtenir, soit la cession ou l'échange d'une partie quelconque des territoires appartenant aux couronnes de Suède et de Norwége, soit la faculté d'occuper certains points desdits territoires, soit la cession de droits de pêche, de pâturage ou tout autre sur ces mêmes territoires et sur les côtes de Suède et de Norwége, s'engage à communiquer immédiatement cette proposition à Sa Majesté l'empereur des Français et à Sa Majesté Britannique, et leursdites Majestés prennent, de leur côté, l'engagement de fournir à Sa Majesté le roi de Suède et de Norwége des forces navales et militaires suffisantes pour coopérer avec les forces navales et militaires de sadite Majesté, dans le but de résister aux prétentions ou aux agressions de la Russie. La nature, l'importance et la destination des forces dont il s'agit seront, le cas échéant, arrêtées d'un commun accord entre les trois puissances. »

A la première vue, cette convention paraissait se rapporter à des

éventualités fort éloignées ; mais la Russie travaillait depuis quelques années à obtenir de la Suède l'établissement d'une station de pêche dans la baie norwégienne de Varanger, qui, quoique située dans les latitudes les plus septentrionales, jouit du privilége de ne jamais être prise par les glaces. La Suède possède dans ces régions le port d'Hammerfest, ouvert toute l'année ; tandis qu'Archangel et les autres ports russes de ces latitudes sont inabordables pendant huit mois. La baie de Varanger est une position militaire et maritime de premier ordre, et il est facile d'imaginer que bientôt la simple station de pêche demandée par la Russie aurait grandi et se serait changée en une station pour ses vaisseaux, la station en port fortifié, le port fortifié en forteresse de première classe, et la forteresse de première classe en arsenal militaire et naval, de manière à tenir la Suède en respect et à menacer les rivages de l'Europe occidentale.

Le traité du 21 novembre avait donc une partie sérieuse qui fut néanmoins atténuée par une circulaire en date du 18 décembre, adressée par le ministère des affaires étrangères de Suède aux représentants de ce royaume près les diverses cours. Le gouvernement de Stockholm y maintenait en ces termes sa neutralité :

« Monsieur,

» La lutte désastreuse qui se poursuit toujours entre la Russie et les puissances occidentales a été, dans son origine comme dans son développement, la source des plus graves réflexions pour le gouvernement du roi. Plus cette lutte a gagné en extension, plus les inconvénients de la guerre se sont rapprochés de nos côtes, et plus nous avons dû songer aux dangers qu'elle pourrait entraîner pour nous-mêmes.

» Dès le commencement des hostilités le roi a déclaré hautement la marche qu'il comptait suivre, et pendant le cours de ces deux années bientôt révolues Sa Majesté n'en a jamais dévié, car elle avait mûrement pesé les circonstances politiques et reconnu que l'intérêt et la tranquillité de ses royaumes indiquaient la ligne de conduite que, de concert avec son auguste voisin Sa Majesté le roi de Danemark, elle avait adoptée et jusqu'ici maintenue. Mais, tout en observant les règles d'une stricte neutralité, le roi n'a pu s'empêcher de consulter les leçons du passé et de les appliquer avec une sage prévoyance aux intérêts futurs de ses royaumes, dont la sécurité forme le premier de ses devoirs, comme l'objet de ses vœux les plus chers.

» Les appréhensions pour l'avenir, fondées sur des souvenirs trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler, et nourries par les difficultés apportées par la Russie à un règlement satisfaisant des relations limitrophes dans les provinces boréales, n'ont pu que croître encore par la manifestation des idées d'empiètement de cet empire en Orient. Sous d'autres circonstances plus favorables, ces idées pourraient obtenir un développement dans le Nord qui serait de nature à nous créer de sérieux embarras. La France et la Grande-Bretagne ayant proposé un traité d'alliance défensive destiné à assurer l'intégrité des Royaumes-Unis, le roi a donc jugé de son devoir d'accepter avec empressement une garantie dont l'utilité est aussi patente qu'incontestable.

» Nul ne sait ce que l'avenir porte de contingents éventuels dans son sein, et dans des circonstances aussi difficiles que celles de l'époque actuelle, chaque souverain a l'obligation de songer à maintenir l'indépendance et assurer la conservation des nations confiées par la Providence à sa sollicitude. C'est dans cette pensée qu'a été conclu à Stockholm, le 20 du mois passé, le traité entre les Royaumes-Unis d'un côté et la France et la Grande-Bretagne de l'autre, dont vous trouverez le texte annexé à la présente, et qui a été ratifié à Stockholm le 30, à Londres le 29 et à Paris le 28 du même mois.

» Désirant que cet acte parvienne à la connaissance des gouvernements amis et alliés, le roi a donné l'ordre qu'il vous soit transmis pour être communiqué à celui auprès duquel vous avez l'honneur d'être accrédité.

» Vous ferez remarquer, monsieur, que les termes de ce traité sont trop précis pour pouvoir être sujets à aucune mésinterprétation. L'alliance qui vient d'être conclue est défensive; il dépendra de la Russie d'en empêcher l'application, puisque celle-ci n'aurait lieu que par suite d'une agression de sa part. Que la Russie respecte nos droits, qu'elle cesse d'inspirer de justes inquiétudes pour le maintien de l'équilibre politique de l'Europe, et ce traité ne lui portera aucun préjudice. Vous ferez de même observer, monsieur, que ce traité n'apporte point de changement à notre position actuelle; notre déclaration de neutralité subsiste toujours, et elle continuera à être appliquée comme elle l'a été jusqu'à ce jour.

» J'aime à croire que le gouvernement rendra justice aux intentions qui ont animé le gouvernement du roi, et qu'il se persuadera que, loin de vouloir ajouter aux complications actuelles, le roi n'a songé qu'à prévenir des éventualités qui, dans l'avenir, pourraient en élever de nouvelles.

» Ce traité d'alliance a été également communiqué au cabinet de Saint-Pétersbourg.

» Agréez, monsieur, etc.

» *Signé* Stierneld. »

En dépit de ses restrictions, la Suède n'en avait pas moins fait un pas vers les puissances occidentales. Il devenait impossible à l'Autriche, liée par le traité du 2 décembre 1854, de persévérer dans son inaction. Dans les dernières conférences de Vienne, le comte de Buol n'avait pas accepté sans réserves le principe de la neutralisation de la mer Noire. La Russie, à cette époque, possédait encore son arsenal, son port et sa flotte de guerre dans la mer Noire, et la neutralisation impliquant la destruction de toutes ces forces vives, il était difficile que le problème ne fût pas abandonné au sort des armes. Les flottes et les moyens d'action de la Russie dans l'Euxin ayant été anéantis, l'Autriche considère la neutralisation comme une solution pratique et, d'accord avec les alliés, elle formule les propositions dont voici le texte :

« 1° *Principautés danubiennes.* — Abolition complète du protectorat russe. Les principautés danubiennes recevront une organisation conforme à leurs vœux, à leurs besoins, à leurs intérêts, et cette nouvelle organisation, pour laquelle la population sera elle-même consultée, sera reconnue par les puissances contractantes et sanctionnée par le sultan, comme émanant de son initiative souveraine. Aucun État ne pourra, sous un prétexte quelconque, sous aucune forme de protectorat, s'ingérer dans les questions d'administration intérieure des principautés. Elles adopteront un système définitif, permanent, réclamé par leur position géographique, et aucune entrave ne pourra être mise à ce que, dans l'intérêt de leur sécurité, elles fortifient comme elles l'entendront leur territoire contre toute agresssion étrangère.

» En échange des places fortes et territoires occupés par les armées alliées, la Russie consent à une rectification de sa frontière avec la Turquie européenne. Elle partirait des environs de Chotym, suivrait la ligne des montagnes qui s'étend dans la direction sud-est et aboutirait au lac Sasyk. Le tracé sera définitivement réglé par le traité général, et le territoire concédé retournerait aux principautés et à la suzeraineté de la Porte.

» 2° *Danube.* — La liberté du Danube et de ses embouchures sera efficacement assurée par des institutions européennes dans lesquelles les puissances contractantes seront également représentées, sauf les positions particulières des riverains, qui seront réglées sur les principes établis par l'acte du congrès de Vienne en matière de navigation fluviale. Chacune des puissances contractantes aura le droit de faire stationner un ou deux bâtiments légers aux embouchures du fleuve, destinés à assurer l'exécution des règlements relatifs à la liberté du Danube.

» 3° *Mer Noire neutralisée.* — Cette mer sera ouverte aux bâtiments marchands, fermée aux marines militaires. Par conséquent, il n'y sera créé ni conservé des arsenaux militaires maritimes. La protection des intérêts commerciaux et maritimes de toutes les nations sera assurée dans les ports respectifs de la mer Noire par l'établissement d'institutions conformes au droit international et aux usages consacrés dans la matière. Les deux puissances riveraines s'engagent mutuellement à n'y entretenir que le nombre de bâtiments légers, d'une force déterminée, nécessaire au service de leurs côtes. Cette convention, conclue séparément par ces deux puissances, fera partie comme annexe du traité général, après avoir été approuvée par les parties contractantes. Cette convention *séparée* ne pourra être ni annulée ni modifiée sans l'assentiment des signataires du traité général. La clôture du détroit admettra l'exception applicable aux stationnaires mentionnés dans l'article précédent.

» 4° *Populations chrétiennes sujettes de la Porte.* — Les immunités des sujets rajas de la Porte seront consacrées sans atteinte à l'indépendance et à la dignité de la couronne du sultan. Des délibérations ayant lieu entre l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne et la Sublime Porte, afin d'assurer aux sujets chrétiens du sultan leurs droits religieux et politiques, la Russie sera invitée, à la paix, à s'y associer.

» 5° Les puissances belligérantes se réservent le droit qui leur appartient de produire, dans un intérêt européen, des conditions particulières en sus des quatre garanties. »

Ces propositions furent communiquées au gouvernement prussien, qui, sans les appuyer, se borna à recommander d'une manière générale à la cour de Saint-Pétersbourg la reprise des négociations.

De son côté, M. de Nesselrode, dans une circulaire en date du 22 décembre, mit en avant des contre-propositions. Il déclarait que le désir exprimé par l'empereur des Français, dans une solennité publique, en faveur d'une paix prompte et durable, était le vœu le plus cher du czar, et déclinait la responsabilité de la prolongation de la guerre. « Si les conférences, ajoutait-il, furent rompues au sujet du troisième point, ce n'est pas la faute du cabinet impérial : car lorsque le cabinet autrichien mit en avant la solution qui lui paraissait la plus acceptable, ce fut le plénipotentiaire russe qui la déclara susceptible de devenir le point de départ d'un accommodement, et ce furent les ministres de la partie adverse qui la rejetèrent par suite de dissidences intestines survenues.

» Pendant les graves événements qui se sont succédé, pendant que des torrents de sang coulaient et que les deux parties belligraéntes s'imposaient des sacrifices immenses, si affecté que fût le cœur de Sa

Majesté Impériale par tout cela, elle dut garder le silence aussi longtemps que ses ennemis paraissaient vouloir substituer le droit de la force à cet esprit d'équité et de conciliation qui, depuis environ un demi-siècle, préside aux destinées de l'Europe.

» Mais dès que des renseignements parvenus au gouvernement de Sa Majesté l'ont assurée que ses ennemis étaient disposés à reprendre en sous-œuvre les négociations de paix sur les bases des quatre points tels qu'ils avaient été définis dans les conférences, le cabinet impérial n'a pas hésité à aller franchement au-devant de ces dispositions pacifiques, et à chercher franchement une solution possible au troisième point dans l'ordre d'idées qui avait paru satisfaisant tour à tour à toutes les parties. »

Venait ensuite la combinaison imaginée par le cabinet de Saint-Pétersbourg :

« 1° Fermeture des détroits ;

» 2° Aucun pavillon militaire quelconque ne flottera dans la mer Noire, à l'exception des forces que la Russie et la Porte, d'un commun accord, jugeront nécessaire d'y entretenir ;

» 3° La quotité de ces forces sera fixée par une entente directe entre les deux puissances riveraines, sans participation ostensible des autres puissances. »

M. de Nesselrode terminait ainsi :

« Cette résolution de l'empereur fournira un nouveau gage des sentiments de conciliation dont il est animé et des sacrifices qu'il est prêt à apporter au repos du monde. Il se confie au jugement impartial des puissances qui sont restées étrangères à la lutte, et attend la décision de ses ennemis avec calme et confiance. »

Avant que cette circulaire fût connue, le comte Valentin Esterhazy portait à Saint-Pétersbourg les propositions autrichiennes; il y arriva le 26 décembre, vit dès le lendemain M. de Nesselrode et attendit une réponse qui fut assez peu satisfaisante pour déterminer le rappel de la légation autrichienne de Saint-Pétersbourg.

Tandis que la Russie refusait de ratifier sa défaite, la France acclamait les vainqueurs de Sébastopol ; la garde impériale, les 20e et 97e régiments de ligne, et un bataillon du 50e, à leur retour de Crimée, firent à Paris, le 29 décembre, une entrée triomphale qui a clos heureusement l'année 1855.

Deux bataillons du 50e de ligne et trois bataillons du 39e de ligne, désignés pour être présents à cette solennité, furent retenus en mer par un gros temps et ne purent arriver à Paris que le 9 janvier.

Un immense arc de triomphe avait été dressé à l'entrée de la place de la Bastille, sur les dessins de M. Baltard. Il était peint sur ses deux faces en granit rouge, et flanqué aux quatre angles de quatre tours carrées portant les armes de la ville de Paris et les drapeaux des nations alliées. Au-dessous des armes de la ville de Paris étaient inscrits les noms des victoires remportées en Orient par les armées alliées, ou des lieux qui sont devenus fameux dans l'histoire de cette guerre.

D'un côté on lisait : *Alma, Inkermann, Traktir, Koughil, Malakoff, Silistrie, Eupatoria, Kinburn;*

De l'autre : *Bomarsund, Eupatoria, Kertch, Kinburn, Sweaborg, Balaclava, Oltenitza, Kamiesch;* plus bas est l'écusson impérial.

Aux quatre soubassements, la statue de la Victoire ; dans la frise, des bas-reliefs d'armures militaires ; au bas, la légende : *A la gloire de l'armée d'Orient*, qui se trouvait placée immédiatement au-dessus du grand portique. Au milieu de la frise, l'inscription : *Sébastopol*, dans un cartouche de lauriers sur un fond d'azur.

Le fronton était décoré des armoiries de l'empereur, avec des trophées et des armes de toute sorte, ainsi que les noms de tous les corps dans l'ordre suivant : *Artillerie, Gendarmerie, Grenadiers, Voltigeurs, Zouaves, Chasseurs, Infanterie, Génie.* Cette décoration était uniforme sur les deux faces.

Au sommet de l'arc s'élevait un grand mât avec une bannière aux couleurs nationales et l'inscription : *Garde impériale.*

Au sommet des quatre tours carrées des angles, quatre autres mâts avec des bannières et les inscriptions suivantes : d'un côté, *Bravoure et Honneur ;* de l'autre, *Constance et Devoir.*

Le couronnement du fronton était décoré de drapeaux et d'écussons.

Quatre mâts de vingt mètres d'élévation étaient dressés à l'avant et à l'arrière de l'arc de triomphe avec bannières, drapeaux et écussons.

Des inscriptions et des emblèmes en l'honneur de l'armée d'Orient s'étalaient à toutes les croisées et sur toutes les maisons de la ligne des boulevards et de la rue de la Paix.

La plupart des drapeaux portaient les noms des batailles remportées par les alliés.

L'arc de triomphe de la porte Saint-Martin était revêtu d'un magnifique décor ; d'un côté on lisait l'inscription suivante : *Aux vainqueurs de Sébastopol!* de l'autre : *Vive l'Empereur!*

Les théâtres du boulevard avaient fait placer devant les estrades qui bordent la chaussée deux décors représentant, l'un la solennité de la rentrée avec cette inscription : 29 *décembre*, et l'autre le départ de la garde avec cette autre inscription : 8 *janvier* 1855.

Devant le théâtre de l'Ambigu une Renommée en plâtre tenait à la main une couronne de lauriers.

Sur la façade du théâtre des Variétés se trouvait un transparent représentant la Victoire au milieu de couronnes de lauriers et d'armes de toute espèce.

Les troupes de l'armée destinées à faire la haie sur le passage du cortége étaient :

1re division de l'armée de Paris : 15e bataillon de chasseurs, 55e, 76e, 2e et 53e régiments de ligne.

3e division : 12e bataillon de chasseurs, 3e, 77e, 48e et 51e régiments de ligne.

4e division : 11e bataillon de chasseurs, 13e, 87e, 16e et 22e de ligne.

Les troupes prirent position de la manière suivante :

La garde de Paris et les sapeurs-pompiers occupaient la rue de Rivoli depuis le guichet de l'Echelle et la rue Castiglione jusqu'à la place Vendôme ; les autres troupes étaient postées depuis la place Vendôme jusqu'à la Bastille, faisant la haie sur la droite du boulevard.

La garde nationale faisait face à l'armée, occupant la ligne de gauche depuis la rue de la Roquette, et couvrant la ligne des boulevards, la rue de la Paix, la place Vendôme du côté du ministère de la justice, la rue Castiglione et la rue de Rivoli jusqu'à la place Vendôme, sans intervalle entre les bataillons.

Chaque bataillon de Paris et de la banlieue avait fourni un détachement.

La cavalerie de la garde nationale était représentée par un escadron de la cavalerie de Paris, un escadron de la cavalerie de l'arrondissement de Saint-Denis, un escadron de l'arrondissement de Sceaux. Elle était placée en colonne serrée fermant la chaussée du boulevard des Capucines, près la rue de la Paix, tournant le dos à la Madeleine, en arrière de la haie formée par les bataillons de la garde nationale.

Le général de Lawœstine avait le commandement en chef.

Les dépôts de la garde impériale restés à Paris occupaient la place Vendôme, faisant face au ministère de la justice, de l'autre côté de la colonne, et formant une ligne droite de la rue de la Paix à la rue Castiglione : les grenadiers du côté de la rue de la Paix, les voltigeurs au centre, les zouaves et les chasseurs à pied à l'autre extrémité de la place. L'espace compris entre la colonne et le ministère de la justice était resté libre pour le défilé.

Le maréchal Magnan, entouré d'un nombreux état-major, arriva à onze heures et demie à la place de la Bastille.

Les officiers généraux qui l'accompagnaient ont formé la haie de chaque côté du boulevard, en avant de l'arc de triomphe.

Le maréchal a fait disposer les troupes arrivant de Crimée dans l'ordre qu'elles devaient prendre pour le défilé.

Les régiments de ligne et de la garde revenant de Crimée étaient massés sur la place de la Bastille entre le boulevard et la colonne de Juillet, la droite appuyée au faubourg Saint-Antoine et la gauche à la rue Saint-Antoine.

L'artillerie de la garde était placée en bataille en arrière de la colonne de Juillet, à laquelle elle faisait face, et sur une ligne parallèle à celle de l'infanterie.

Dès le matin, une foule immense encombrait tout le parcours du cortége; les fenêtres et les toits des maisons étaient chargés de curieux.

A midi moins un quart, l'empereur sortit du palais des Tuileries par le guichet de l'Echelle ; son cortége se rendit à la place de la Bastille par la rue de Rivoli, la place Vendôme, la rue de la Paix et les boulevards, dans l'ordre suivant :

Un escadron des guides avec la musique du régiment;

Un détachement des cent-gardes;

Les officiers d'ordonnance de l'empereur;

L'empereur, accompagné des princes de la famille impériale et d'un brillant état-major, au milieu duquel on remarquait le général Uhrich, commandant de la 1re brigade de la garde en Crimée ;

Venaient ensuite l'escadron des cent-gardes

Et le régiment des cuirassiers de la garde.

L'empereur arriva sur la place de la Bastille à midi un quart; il fut reçu devant l'arc de triomphe par le maréchal Magnan et son état-major.

L'empereur passa ensuite en revue la ligne d'infanterie, puis l'artillerie; puis il revint se placer au pied de la colonne de Juillet, faisant face au boulevard.

A ce moment toute l'infanterie fit demi-tour à droite, sur l'ordre du maréchal Magnan, et serra sur ses dernières divisions devenues premières.

A un second commandement, les deux extrémités de la ligne exécutèrent un mouvement de conversion vers le centre de la place de manière à former le cercle autour de l'empereur.

L'empereur adressa aux troupes ce discours :

« SOLDATS,

» Je viens au-devant de vous comme autrefois le sénat romain allait aux portes de Rome au-devant de ses légions victorieuses. Je viens vous dire que vous avez bien mérité de la patrie.

» Mon émotion est grande, car au bonheur de vous revoir se mêlent de douloureux regrets pour ceux qui ne sont plus, et un profond chagrin de n'avoir pu moi-même vous conduire au combat.

» Soldats de la garde comme soldats de la ligne, soyez les bienvenus.

» Vous représentez tous cette armée d'Orient dont le courage et la persévérance ont de nouveau illustré nos aigles et reconquis à la France le rang qui lui est dû.

» La patrie, attentive à tout ce qui s'accomplit en Orient, vous accueille avec d'autant plus d'orgueil, qu'elle mesure vos efforts à la résistance opiniâtre de l'ennemi.

» Je vous ai rappelés quoique la guerre ne soit pas terminée, parce qu'il est juste de remplacer à leur tour les régiments qui ont le plus souffert. Chacun pourra ainsi aller prendre sa part de gloire, et le pays, qui entretient six cent mille soldats, a intérêt à ce qu'il y ait maintenant en France une armée nombreuse et aguerrie, prête à se porter où le besoin l'exige.

» Gardez donc soigneusement les habitudes de la guerre, fortifiez-vous dans l'expérience acquise; tenez-vous prêts à répondre, s'il le faut, à mon appel; mais en ce jour oubliez les épreuves de la vie du soldat, remerciez Dieu de vous avoir épargnés, et marchez fièrement au milieu de vos frères d'armes et de vos concitoyens, dont les acclamations vous attendent. »

Après ce discours, l'empereur repartit au trot par les boulevards pour se rendre à la place Vendôme, où les troupes devaient défiler.

Toute la ligne d'infanterie reprit son alignement par bataillons en masse, et suivit les boulevards et la rue de la Paix jusqu'à la place Vendôme dans l'ordre suivant :

L'Ecole polytechnique, l'épée à la main, précédée du commandant;

L'Ecole de Saint-Cyr, à la tête de laquelle marchait le général Monet, à pied, l'épée à la main et un bras en écharpe : la glorieuse blessure de cet officier général excitait dans tous les cœurs l'émotion la plus sympathique ;

Un détachement de chasseurs à cheval ;

Le maréchal Magnan et son état-major ;

Le général Canrobert, à la tête d'un nombreux état-major;

Puis venaient le 20e, le 50e et le 97e de ligne, ayant à leur tête le général Forey commandant la division dont ces trois régiments font partie ;

Le général Regnaud de Saint-Jean d'Angely, commandant de la garde impériale ;

Les chasseurs à pied de la garde impériale ;

Les zouaves de la garde, auxquels la population a fait un accueil presque frénétique ; les acclamations, les applaudissements, les mouchoirs agités aux balcons chargés de femmes en élégantes toilettes, les bouquets, les couronnes, rien n'a manqué à l'ovation des zouaves;

Les deux régiments de voltigeurs de la garde ;

L'artillerie avec six batteries ;

Le génie de la garde ;

Les deux régiments de grenadiers de la garde;

Le régiment de gendarmerie de la garde.

Toutes ces troupes étaient en tenue de campagne, sac au dos ; les officiers des régiments de ligne portaient les bottes montantes, adoptées pendant les travaux du siége.

Les blessés, marchant en tête des régiments, étaient accueillis par les marques de sympathie les plus vives. Partout sur leur passage les acclamations retentissaient, les mouchoirs s'agitaient; partout les cris de *vivent les chasseurs! vivent les zouaves! vive la garde!*

La vue des uniformes usés, les drapeaux criblés de balles, les figures bronzées ou fatiguées des soldats produisaient la plus profonde émotion. On remarquait plus particulièrement le drapeau du 20e de ligne, qui ouvrait la marche ; l'aigle de ce drapeau portait les traces d'un biscaïen et de deux balles.

Plusieurs généraux blessés, entre autres le général Mellinet, qui porte une profonde cicatrice à la joue droite; le général Blanchard, amputé du poignet, ont été tour à tour l'objet d'une douloureuse sympathie.

Les aigles des troupes faisant la haie s'inclinaient sur le passage des régiments, et les tambours battaient aux champs. Les officiers de la garde nationale se détachaient des rangs et offraient des bouquets aux officiers au nom de leurs compagnies.

En résumé, cette journée fut magnifique, et les sentiments chaleureux qui partout accueillirent les soldats de l'armée d'Orient prouvèrent l'admiration qu'inspirent à quiconque a le cœur français les succès de nos armes et le courage avec lequel ont été supportées tant de souffrances et de glorieuses épreuves.



Arrivée à Paris de l'armée de Crimée. — Défilé de la place Vendôme.

FIN DE KINBURN.

